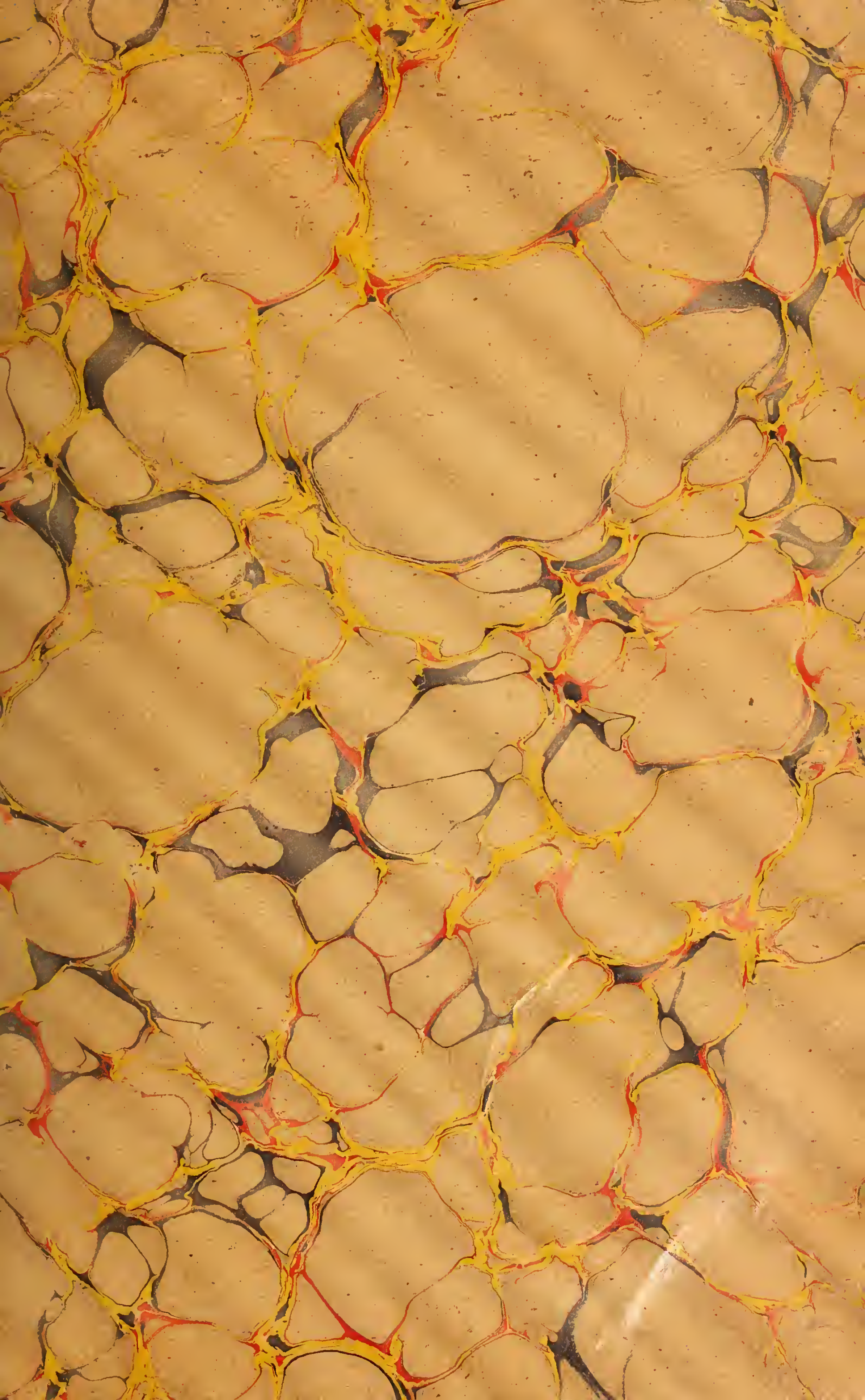






COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

6[illegible] VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SOIXANTE ET UNIÈME,

CONTENANT LA DEUXIÈME PARTIE DES ŒUVRES COMPLÈTES DE LA TOUR.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE SOIXAI E ET UNIÈME VOLUME

LA TOUR.

(*Deuxième partie.*)

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DE LA TOUR.

SECONDE PARTIE.

DISCOURS

SUR LES PEINES DE L'ENFER.

DISCOURS Ier

SUR LA PEINE DU DAM.

Exaltetur manus tua, Domine, ut non videant, videant et confundantur. (*Isa.*, XXVI, 11.)

Elevez votre main, Seigneur, qu'ils ne vous voient point, ou plutôt qu'ils vous voient et qu'ils soient confondus.

De tous les châtiments que peut souffrir le pécheur, il n'en est pas de plus naturel et de plus juste, et dont on ait moins à se plaindre que la perte de Dieu. Dieu ne doit rien à la créature; tout ce qu'elle possède, tout ce qu'elle est est une grâce. En la dépouillant de ce qu'on lui a gratuitement accordé, on ne fait que reprendre ce qu'on lui a prêté pour un temps. A plus forte raison n'a-t-elle pas droit à de nouvelles grâces, et de toutes la plus précieuse. Dieu, qui ne doit rien, devrait-il la possession de lui-même? la devrait-il à un criminel, à un ennemi? Tous les jours un juste dépit d'un maître irrité, un juste dégoût d'un ami outragé, un juste ressentiment d'un père outragé, privent de la protection, de l'amitié, de l'héritage. Les rois au milieu de leur cour privent de leur faveur ceux qui encourent leur disgrâce; chaque particulier se croit en droit de se faire cette espèce de justice. Rien de plus ordinaire que de rompre avec ceux dont on n'est pas content; eux-mêmes ils n'osent paraître devant ceux qu'ils ont offensés. Voilà la peine du dam; tous les jours les hommes l'imposent : *Discedite a me.* (*Matth.*, XXVII, 41.)

Bien plus, le pécheur se l'impose à lui-même; sans que Dieu agisse, il se fait justice. C'est lui qui s'éloigne, se sépare, se prive de son Dieu. Quel tort lui fait-on de le laisser dans l'état où il s'est lui-même réduit? Vous ne voulez point de mes bénédictions, vous n'y aurez point de part; vous ne voulez point de moi pour père, ne soyez plus mes enfants; vous refusez le remède, restez malade; vous fermez les yeux à la lumière, vivez dans les ténèbres; vous dissipez vos biens, soyez dans l'indigence; vous vous donnez le coup de la mort, soyez privé de la vie : *Noluit benedictionem et elongabitur ab eo.* (*Psal.* CVIII, 18.) A qui pouvait s'en prendre l'enfant prodigue après avoir quitté la maison de son père et dissipé tous ses biens? *Abiit, dissipavit substantiam suam.* (*Luc.*, XV, 13.)

Cette privation suppose et produirait une opposition entière entre Dieu et la créature. Le péché qui la cause est absolument incompatible avec les perfections divines, et la sainteté de Dieu qui y condamne est infiniment contraire aux volontés du pécheur. Le mépris, l'aversion, la colère mutuelle qui en sont l'effet, les rendent ennemis irréconciliables, et l'âme ajoutant au regret de la perte infinie qu'elle a faite, la rage, la fureur, les emportements de la haine la plus envenimée, met le comble à son désespoir en même temps que Dieu le met à sa justice. Tout cela est incontestable. L'impiété même, en traitant de pieuse exagération les portraits effrayants que nous faisons, d'après l'Ecriture, de la peine des sens, n'a jamais osé révoquer en doute la peine du dam.

Peine affreuse, vous connaît-on bien quand on est si facile à vous admettre? Frivole subtilité! Etonné de la rigueur d'un feu éternel, on le prend pour un paradoxe. On cherche, dit-on, une proportion de justice entre des tourments horribles et une faute qu'on traite de légère. Passion aveugle, que gagnez-vous à éteindre ces feux? La perte d'un Dieu n'a-t-elle pas des brasiers mille fois plus intolérables? n'est-elle pas un malheur supérieur à tous les autres? Feux hor-

ribles, si avec vous on possédait Dieu, vous ne seriez que des délices. Délices célestes, sans Dieu vous seriez un enfer. Rien n'est comparable au regret d'avoir perdu le souverain bien, à la confusion de lui être opposé. Bornons-nous à ce point de vue, profitons de la facile créance que nous prêtent tous les esprits; par la considération de la grandeur d'une perte dont ils ne contestent pas la réalité, engageons-les à faire tous leurs efforts pour l'éviter.

On ne peut peindre plus vivement cette peine que par l'expression sublime du prophète. Faites sentir, Seigneur, votre justice à vos ennemis, levez votre bras tout-puissant pour les frapper en Dieu; vous ne les punirez jamais mieux qu'en vous cachant. Oui, qu'ils soient privés du bonheur de vous voir, ou plutôt qu'ils vous voient, et que, sentant l'opposition extrême de vos bontés et de leurs désordres, ils soient couverts de confusion. Qu'ils voient votre image pour sentir vos beautés, mais qu'ils n'en goûtent pas les charmes; qu'ils aperçoivent l'ombre des richesses de votre maison pour en sentir le prix, mais qu'ils n'en possèdent pas les délices. Que par ce mélange de lumière et de ténèbres ils voient sans voir, ils connaissent sans connaître et désirent sans jouir : *Domine, et non videant, videant et confundantur.* Ce seront les deux parties de ce discours : 1° le damné infiniment malheureux par la privation de Dieu; 2° infiniment malheureux par son opposition à Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand un damné, dans l'excès de sa douleur, se dit à lui-même, j'ai tout perdu; ce n'est pas des biens du monde qu'il parle. Perte d'un ami, d'un parent, d'un époux, de la fortune, de l'honneur, de la santé, de la vie, vous affligez infiniment sur la terre, vous réduisez au désespoir, vous épuisez souvent et la patience de la vertu qui les souffre, et l'éloquence de la douleur qui les déplore, et les ressources de la charité qui les soulage. Un damné peut la sentir encore, et la sent vraisemblablement, puisque son cœur n'en est point détaché et que rien ne l'en dédommage. Mais, pertes légères, faibles images de la perte infinie dont il gémit, qu'êtes-vous en comparaison de la perte de Dieu? Ce reste d'attache que la mort n'a pas détruit en dépouillant de tout n'est que le moindre de ses regrets; la véritable, l'unique perte, c'est la perte de Dieu C'est : 1° le plus précieux de tous les biens; 2° celui dont nous avons le plus de besoin; 3° celui pour lequel nous avons le plus de penchant; 4° celui sur lequel nous avions les plus grands droits. Est-il rien qui approche des regrets, du vide, de la douleur, du repentir où jette cette privation éternelle? *Scito et vide, quia malum et amarum est dereliquisse Dominum.* (*Jerem.*, II, 19.)

1° Le bien le plus précieux. Perdre Dieu! Ah! mes frères, puis-je trop répéter ce mot affreux? puis-je trop frémir en le répétant? Bien souverain qui produisez, qui renfermez, qui surpassez tous les autres; bien infini qui ne connaissez ni borne, ni défaut, ni partage, bien unique qu'il suffit de posséder pour être heureux et sans lequel on ne peut être que misérable; beauté souveraine, vos charmes ineffables sont toujours anciens et toujours nouveaux; on vous aime toujours trop tard, on vous aime toujours trop peu; après des millions de siècles de contemplation, on croit toujours vous voir pour la première fois. Souveraine sagesse dont les conseils impénétrables, source toujours féconde de merveilles, toujours inépuisable de lumières, ravissent d'admiration et jettent dans le transport et l'extase tous ceux à qui vous daignez vous dévoiler; bonté souveraine qui ne cherchez qu'à vous communiquer et à nous rendre heureux, vous faites la félicité d'une foule d'anges et de saints qui trouvent en quelque sorte trop courte une éternité tout occupée à vous voir et à vous aimer. Vous feriez le bonheur d'une infinité d'autres, vous faites, ô mon Dieu! votre propre félicité : vous n'avez besoin que de vous-même pour être heureux.

C'est ce bien infini que perd un damné. Ah! mes frères, quels termes assez énergiques expliqueront la grandeur de cette perte? quelles couleurs assez vives le peindront? quelle langue assez diserte pourra la faire sentir? quels esprits assez pénétrants pourront le comprendre? Loin de jamais en trop dire, pourront-ils jamais en dire assez? L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme ne saurait imaginer le prix du bien que Dieu prépare à ceux qui le servent; par conséquent, qui peut apprécier le bien souverain dont il prive ceux qui l'offensent? *Nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit.* (I *Cor.*, II, 9.)

On perd en Dieu un ami, un père, un époux. Tendres noms que vous daignâtes nous permettre de vous donner, noms trop aimables, trop dignes d'un éternel souvenir, fondements de notre espérance, que vous aviez daigné nous donner vous-même! Père le plus tendre, qui nous aviez créés, conservés, nourris, élevés, entretenus avec une bonté dont n'approchèrent jamais les meilleurs pères, faut-il pour jamais se séparer de vous? Absalon avait beau porter le titre de prince, posséder de grandes richesses, avoir une cour convenable à son rang, toujours inconsolable de l'absence de son père, indifférent à tout le reste, tandis qu'il en fut éloigné. Ah! disait-il, à quelque prix que ce soit, qu'il m'ôte la vie ou qu'il me souffre en sa présence : *Obsecro ut videam faciem regis, vel occidat me.* (II *Reg.*, XIV, 32.) Ami fidèle qui, par les plus insignes bienfaits, aviez serré les nœuds de l'amitié la plus étroite, aviez daigné nous racheter au prix de vos jours et nous nourrir de votre substance, faut-il vous perdre pour jamais? Quelles furent les douleurs mutuelles de Jonathas et de David, lorsque la persécution de Saül sépara deux cœurs que la tendresse, dit l'É-

criture, avait colés l'un à l'au[illegible]s se dirent adieu moins par les paroles [illegible]recoupées qui sortaient de leur bouch[illegible]cie par les larmes amères qui coulaient [illegible]eurs yeux. David surtout, qui perdait tout, [illegible]n répandit des torrents : *Fleverunt ambo, David autem amplius.* (I *Reg.*, XX, 41.) Epoux aimable, qui aviez formé avec notre âme la plus étroite alliance, qui l'aviez comblée de tant de caresses et de faveurs, qui vouliez que nous fussions consommés tous en un, faut-il être privé de vous pour jamais? Tel fut le coup de foudre lancé sur l'infortunée Vasthi Cette orgueilleuse princesse refuse d'obéir à un ordre du roi, son époux. C'en est fait, dit Assuérus; dépouillée de tout, bannie à jamais de ma présence, elle ne partagera plus mon trône et mon cœur : *Nequaquam ultra Vasthi ingrediatur ad regem.* (*Esther*, I, 19.) Votre rivale, plus soumise, va prendre votre place.

Les vives douleurs sont plus muettes qu'éloquentes, et lors même que le désespoir éclate en plaintes, lorsque la confiance se décharge avec transport dans le sein d'un ami, bien loin d'épuiser le détail d'un malheur qu'on ne pourrait peindre que faiblement, l'excès même de l'affliction jette dans un morne silence. Les tristes témoins de ce spectacle, abattus eux-mêmes, et succombant sous le poids de cette idée, ne savent quel langage tenir; et, forcés d'avouer qu'on n'a que trop de raison de s'affliger, et qu'on a encore plus perdu qu'on ne dit et qu'on ne pense, se trouvent également réduits au silence, comme les amis de Job, qui, dans l'excès de leur étonnement et de leur douleur, passèrent avec lui sept jours et sept nuits sans rien dire. Le voilà ce damné les yeux égarés, les regards affreux, agité de convulsions les plus violentes. Tantôt les sanglots et les larmes interrompent la douloureuse et inépuisable histoire de ses malheurs ; tantôt des mots entrecoupés, des phrases imparfaites, des passages subits d'un objet à l'autre, suppléent aux termes les plus forts et toujours trop faibles de l'imagination la plus échauffée. Combien de fois des cris perçants, de vives exclamations, de brusques saillies, langage ordinaire du désespoir, sont comme les éclairs, les coups de tonnerre de la tempête qui le bouleverse! Combien de fois réitère-t-il dans sa fureur la trop sincère protestation de l'impuissance où il est de dire au juste tout ce qu'il sent! Et combien de fois hors de lui-même, outré de l'inutilité de ses plaintes, plongé dans une stupide démence, est-il forcé à un silence désespérant, où il se ronge et se dévore lui-même!

Rien dans le monde ne peut en donner une juste idée ; les connaissances qu'on y a de Dieu sont trop imparfaites et les mouvements de l'âme trop faibles. Vous le savez, âmes bienheureuses, qui jouissez aujourd'hui du souverain bien, vous aimiez Dieu tendrement sur la terre, vous étiez inconsolables de tomber dans sa disgrâce; mais le connaissiez-vous, l'aimiez-vous comme il faut? Malgré la plus éminente élévation et des talents et de la grâce, nous ne voyons Dieu ici-bas que dans un miroir et à travers des énigmes. Un sombre nuage nous dérobe la vue de son visage adorable. A peine en aperçoit-on quelque léger rayon; à peine en démêle-t-on dans les créatures quelques faibles vestiges ; souvent même on s'en forme de fausses idées, on se le représente comme un maître impérieux à qui on ne rend qu'à regret des hommages forcés pour échapper à sa colère. Cette idée gênante incommode un cœur livré au crime, dont elle condamne l'ivresse; il écarte un souvenir importun qui en troublerait les criminelles délices.

Le réprouvé serait moins à plaindre si, en perdant Dieu, une heureuse diversion ou une favorable ignorance lui faisait perdre son malheur de vue, ou lui en dérobait le sentiment en lui cachant le prix de ce qu'il a perdu. Mais une âme rendue à elle-même voit les choses d'un autre œil, et les sent avec une toute autre vivacité; elle commence à voir en Dieu l'assemblage de tous les biens, le seul trésor qui peut l'enrichir, le seul plaisir qui peut la satisfaire. Ce n'est plus ce maître difficile dont on ne peut approcher qu'en tremblant; s'il est terrible pour les pécheurs, il n'est pas moins favorable pour les justes. Il est aimable, il sait aimer, on peut l'aimer sans risque. Il est sensible à l'amour qu'on a pour lui, il s'en fait gloire, il récompense par un amour éternel. Outre les connaissances nouvelles que donne naturellement un état débarrassé de tout nuage d'erreur, d'ignorance et d'oubli, Dieu, par une lumière plus vive, plus étendue, plus profonde, fait encore mieux sentir à l'âme tout son malheur. Il est dans le ciel une lumière de gloire qui élève les saints jusqu'à la connaissance de la Divinité, pour en mieux jouir ; il est dans l'enfer une sorte de lumière de réprobation qui ne les élève à cette connaissance que pour en mieux sentir la perte. Il y a moins de distance d'un enfant au plus grand génie que du plus grand génie à un démon, ou au damné dans la connaissance de Dieu et du péché. Un regret proportionné à cette idée, comme infinie, a quelque chose de l'infini dans son amertume.

2° Perte du bien pour lequel on sent le plus de penchant. Les mouvements les plus vifs, les plus violents transports suivent nécessairement ces vives, ces profondes connaissances, principe et fin de toutes les créatures, source de tous les biens. Dieu ne peut être un objet indifférent. L'amour naturel que nous avons pour nous-mêmes, animé par la vue de ce qui seul peut nous rendre heureux, notre penchant naturel pour le bien, fortifié par les nouvelles idées de l'assemblage de tous les biens, le désir naturel d'être heureux, irrité par la perte du bonheur, et la certitude d'un état immuable de misère, nous entraînent invinciblement par autant de liens que nous découvrons en Dieu de perfections, de délices, de gloire, de richesses. La force infinie de cette inclination

nous porte, comme un poids immense, vers notre centre, allume le feu le plus ardent, la faim la plus dévorante, la soif la plus enragée. L'âme désire, demande, recherche, poursuit, s'agite, se tourmente, comme un malade qui attend du soulagement, comme un famélique, un homme brûlant de soif, un cerf altéré qui court après une goutte d'eau : *Quemadmodum desiderat cervus.* (*Psal.* XLI, 2.)

Sans doute on souffrira dans l'enfer une faim et une soif véritables. Le mauvais riche qui demanda à Lazare cette goutte d'eau, dépose par son expérience de la réalité d'une peine si proportionnée à l'intempérance qui perdit le genre humain dans le premier homme, et qui perd encore tous les jours ses descendants. Le Sauveur, qui a voulu sur la croix donner une image des tourments de l'enfer, dont il nous délivrait par sa mort, s'est plaint en particulier de cette soif intolérable . *Sitio.* (*Joan.*, XIX, 28.) Mais c'est surtout de l'abandon de son père, figure du plus grand de tous les tourments, dont il se plaignit à lui-même le plus amèrement, d'où l'hérésie a conclu ce blasphème, qu'il avait souffert la peine du dam : ***Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?*** (***Matth.***, **XXVII, 46;** ***Marc.***, XV, 34.) Mais le désir de la vue du Père céleste pour les hommes était le plus grand objet de ses désirs et de ses plaintes. C'est cette soif qui tourmentait le plus le mauvais riche, c'est d'elle que l'Ecriture dit en tant d'endroits que, pressés d'une faim et d'une soif extrêmes,les damnés hurleront comme des chiens enragés, sans goûter un moment de repos : ***Famem patiuntur ut canes.*** (***Psal.*** **LVIII, 7, 15.)**

Avec quelle violence cette âme ne se précipite-t-elle pas vers son Dieu ! Un trait lancé par un bras vigoureux, une pierre qui tombe vers son centre, un feu renfermé qui éclate, un torrent qui a rompu sa digue, la foudre qui part de la nue, le rapide éclair qui la suit, rien n'approche de ses impétueux mouvements. Tout ensevelie qu'elle est dans la matière pendant la vie, tout occupée de mille objets qui partagent son attention, les passions y causent souvent la guerre la plus furieuse. Ah ! que l'âme débarrassée des liens du corps, et livrée à toute l'impétuosité de ses désirs, éprouve bien d'autres mouvements ! elle s'élance vers Dieu par toutes ses puissances, par toutes les passions à la fois, même les plus opposées.

C'est une saillie rapide de la volonté, dont l'intérêt naturel, l'inclination nécessaire, la détermination éclairée, dont les désirs et les mouvements se réunissent vers le même centre. C'est une agitation continuelle de la mémoire qui rappelle les biens passés, les occasions perdues, les fautes commises, les grâces négligées, ce qui fait faire la plus affreuse comparaison du passé avec le présent. C'est un effort perpétuel de l'entendement, qui approfondit le prix d'un bien infini, ses perfections, sa durée, qui s'efforce d'écarter ces sombres idées, et ne peut s'empêcher d'[illegible]oir. C'est un élancement de l'amour le[illegible]us violent du bien souverain, connu com[illegible] souverain, et souverainement désiré. C'e[illegible]un transport de la haine la plus démesurée[illegible]u mal souverain, connu comme tel, et souverainement détesté. C'est l'envie la plus enragée contre les justes, la fureur la plus implacable contre les démons, la crainte la plus accablante d'une justice infinie, dont on a mérité la rigueur, la rage, le désespoir le plus diabolique contre elle-même et contre son Dieu. Rien qui ne la jette dans les plus affreux excès, excès au reste dont les plus grandes folies des personnes les plus passionnées ne seront jamais qu'une faible image.

Et cependant elle ne trouve qu'un ciel d'airain, insensible à ses maux, et fermé à ses empressements. Arrêtée dans une prison qui ne sera jamais ouverte, retenue par des liens indissolubles qui ne se briseront jamais, repoussée par une main invisible qui élude tous les efforts, et surtout arrêtée par sa propre impuissance à la perte absolue de Dieu, cherchant ce qu'elle n'aura jamais, fuyant ce qu'elle aura toujours, maudissant celui qu'elle désire, dont la perte irréparable fait son malheur extrême, elle le loue, elle le blasphème par les mêmes empressements et les mêmes aversions qui font son malheur et son crime. Elle-même par un combat ineffable s'élance et se repousse, s'efforce et s'arrête, se dévore et se désespère. O Dieu ! que vos jugements sont profonds, que votre justice est incompréhensible, disait Job ! ***Mirabiliter me crucias.*** (***Job***, **X, 16.)**

Rien de plus marqué dans l'Ecriture, de plus heureux pour l'homme, que les désirs du Seigneur de s'unir à lui. Je fais, dit-il, mes délices d'être avec les enfants des hommes : Vous êtes mon épouse, ma bien-aimée, j'ai fait avec vous une alliance éternelle ; brisez tous les autres liens, séparez-vous de tout pour ne tenir qu'à moi Vous êtes mon héritage, je suis le vôtre ; venez à moi, goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux : Demeurez en moi, je demeurerai en vous ; soyez attachés à moi, comme le sarment au cep de la vigne ; donnez-moi votre cœur, je veux en faire ma demeure, afin que dans le ciel nous soyons tous consommés en un. Ce qu'il a tant désiré, de combien de manières ne l'a-t-il pas exécuté ? Ce n'est pas seulement par la grâce sanctifiante, par la charité, par les sacrements, c'est encore par l'Incarnation, en prenant la nature humaine ; c'est par l'Eucharistie, en devenant notre aliment; ce sera par la vision béatifique, en nous donnant la possession de lui-même pour l'éternité : ***Deliciæ animæ*** ***meæ cum filiis hominum.*** (***Prov.***, VIII, 31.)

L'homme se refuse à tous les désirs de son Dieu, et à celui de concourir à une union pour laquelle il devrait faire les plus grands efforts. Il secoue tous les liens qui l'y attachaient : liens de la grâce dont il abuse, liens de la charité qu'il brise, liens de la foi qu'il combat, liens des sacrements qu'il pro-

fane, liens de l'Eglise qu'il abandonne, liens de l'éternité à laquelle il renonce. Il est juste que l'amour irrité punisse l'infidèle qui rompt ses engagements, l'ingrat qui méconnaît ses bienfaits, et se venge par la privation de cette union même qu'il a refusée, lorsque enfin éclairé sur ses intérêts il la désire avec le plus d'ardeur, qu'il augmente cette ardeur même, pour le punir plus sévèrement.

C'est alors que le pécheur est véritablement converti. Que cette conversion serait parfaite si le motif en était pur! quel horreur pour le péché qu'il aimait éperdument! quelles délices dans la pénitence dont il avait horreur! Il préférait aux biens célestes un frivole plaisir, il donnerait mille mondes pour les posséder; les vérités de la religion lui paraissaient problématiques. Qu'il en est vivement persuadé! il accusait la justice divine, il l'adore en frémissant; il secouait le joug de la loi, il en admire la sagesse. Vous vous convertirez enfin dans l'enfer, disait le Prophète, je vous le prédis, je vous en menace; vos idées seront vraies, vos sentiments justes : conversion tardive que la vivacité des regrets et la sincérité des résolutions ne rendra pas plus efficaces : *Convertantur peccatores in inferno.* (*Psal.* IX, 18.) Surtout vous vous convertirez dans l'objet et l'application de vos pensées. Esprit léger et volage, qui, pour vous amuser en les effleurant, voltigez d'objet en objet, vous qu'un moment de méditation effraye, que la longueur d'une messe ennuie, vous voilà devenu un profond contemplatif que rien ne peut distraire; absorbé dans la profonde et désespérante considération des biens infinis que vous avez perdus, les affaires les plus importantes, les événements les plus intéressants les plaisirs les plus piquants auraient beau s'offrir à vos yeux, sourd, aveugle, insensible à tout, vous n'êtes plus occupé que de l'éternité, du paradis, de l'enfer : *Convertantur gentes quæ obliviscuntur Deum.* (*Ibid.*)

Mais plus il approfondit son état, plus il sent l'inutilité de ses efforts pour y apporter du remède; ces efforts de désespoir ne font même qu'augmenter son malheur. Semblable à un forcené qui court après un fantôme, il s'efforce de détruire ce Dieu dont la privation le rend malheureux, et ne pouvant l'anéantir, il s'épuise en vains désirs et se consume en malédictions; il s'efforce de détruire du moins en soi-même l'idée, l'estime et l'amour de Dieu qui fait son malheur. Irrité, désespéré de se voir trahi par son propre cœur et d'y trouver une intelligence secrète et invincible avec son plus grand ennemi, il se fait avec indignation à lui-même les plus vifs reproches de sa lâcheté, et par les plus fortes raisons et les plus violents mouvements, tâche sans cesse d'entrer dans le fond de son état pour en arracher ces odieux sentiments, qui malgré lui et contre ses intérêts l'entraîne vers Dieu, en conservent l'idée, en désirent la possession. Enfin voyant tout inutile, il fait les plus effroyables efforts pour se détruire lui-même et se soustraire à son malheur; il regarde fixement l'abîme du néant dont il fut tiré et se donne la plus violente secousse pour s'y précipiter, comme un homme au désespoir qui, regardant la mort comme une ressource, se déchire, se dévore lui-même, se jette dans un gouffre, se perce le cœur pour terminer ses maux avec sa vie : *Invocabunt mortem, et mors aufugiet.* (*Apoc.*, IX, 6.)

3° Le damné perd les biens dont il a le plus besoin. Il est dans l'âme deux sortes de mouvement vers le bien, mouvement d'attention par lequel Dieu l'entraîne vers lui, mouvement d'inclination par lequel elle s'y précipite elle-même. L'une et l'autre sont extrêmes, Dieu attire par toutes ses perfections, l'âme y tend par toutes ses facultés, la majesté divine par son éclat, la sagesse par ses merveilles, la beauté par ses charmes, la bonté par sa douceur, la providence par ses bienfaits; tout Dieu, pour ainsi dire, attire une substance spirituelle, faite pour le connaître, l'aimer et le posséder, attrait infini qui fait la béatitude par la possession et la misère par son absence. L'âme de son côté, dont toutes les puissances ne sont que des vases vides propres à recevoir, tend à Dieu par tous ses goûts, tous ses besoins, toute sa capacité; elle n'a des yeux que pour voir, des oreilles que pour entendre, un goût que pour savourer, un esprit que pour connaître, un cœur que pour aimer; chacune de ses facultés ne peut être satisfaite que par la jouissance de son objet. Refuser tout à ses yeux, à ses oreilles, à son goût, à son esprit, à son cœur, en un mot à tous les besoins; l'abandonner ainsi à elle-même, c'est la laisser dans le vide le plus insupportable, et c'est le vide où la laisse la privation d'un Dieu qui renferme tout.

Vide immense que rien ne remplit, perte infinie dont rien ne dédommage, tourment affreux que rien n'adoucit; qu'est-ce en effet qui pourrait tenir la place de ce qu'il a perdu? Biens frivoles qui nous amusez sur la terre, on ne vous a pas même dans l'enfer; vous eût-on, feriez-vous ce que vous n'avez jamais pu faire? vous rendriez encore plus cuisante une perte dont vous êtes la cause. Cruel plaisir, funeste poison qui déchirez mes entrailles en m'arrachant mon Dieu, sans cesse vous percez mon sein, en me rappelant le souvenir du moment le plus malheureux de ma vie. Un père mourant laisse quelquefois un héritage qui le fait bientôt oublier; dans les plus grands malheurs on n'est pas toujours sans ressource; dans le comble de l'affliction on peut un moment se distraire, le sommeil peut faire diversion, l'excès de la lassitude et de l'abattement étourdit, en émousse la pointe, la mort en est le terme; mais rien ne supplée à la perte de Dieu, rien n'en dédommage. Ah! que sert à l'homme de gagner tout un monde, s'il vient à perdre son âme? que pourra-t-il avoir en échange du souverain bien? Fut-il jamais de misère plus complète, de pauvreté plus absolue, de solitude

plus vaste, de cachot plus profond? *Quam dabit homo commutationem pro anima sua?* (*Matth.*, XVI, 26.)

L'homme est plein de besoins, parce qu'imparfait en tout, incapable de tout, il n'a rien et ne peut rien de lui-même; son imperfection fait son besoin, tout lui manque; sa capacité fait son penchant, il peut jouir de tout; son impuissance fait sa misère, il ne peut se rien procurer. Dieu est infiniment heureux, il trouve tout en lui-même, et les saints dans le ciel, ils trouvent tout en Dieu. Mais le damné ayant besoin de tout et ne trouvant rien, ni en Dieu ni en lui-même, ne peut être qu'infiniment misérable. Que de besoins éprouve l'homme sur la terre! il a besoin de la lumière, des sons, des aliments, des habits; il a besoin de richesses, de gloire, de plaisirs, de société, de tout en un mot, et tout est hors de lui. Il ne trouve rien en lui-même, la seule privation le réduit à l'indigence, et le besoin à la douleur. Plus il est grand, plus les besoins augmentent; armées, sujets, ministres, palais, trésors, courtisans, que ne faut-il pas à un prince? Livres, études, recherches, méditations, que ne faut-il pas au plus beau génie? Les passions de toutes parts en font naître; l'intempérance épuise les terres et les mers, l'avarice fouille dans les entrailles de la terre, rien ne satisfait l'incontinence, l'ambition est insatiable, l'orgueil inépuisable. Le bonheur prétendu de l'homme ne consiste que dans la variété et la multiplication de ses goûts et de ses désirs, c'est-à-dire de ses besoins et de sa misère, s'il ne peut les contenter.

Tous les goûts, tous les penchants, tous les désirs restent au damné dans l'enfer; ils sont plus vifs que jamais, il en ressent mille nouveaux encore, et ne peut rien espérer pour les satisfaire. Il n'a plus ni les biens naturels communs aux bons et aux méchants, le soleil à jamais lui refuse sa lumière, l'air sa fraîcheur, la terre ses fruits, les animaux leurs services; ni les biens corporels communs à tous les animaux, ses membres se refuseront à ses volontés, la force, la beauté, la santé, la vie s'enfuiront devant lui; ni les biens moraux communs à tous les hommes, nulle société, nulle amitié, nulle estime, nulle compassion; ni les biens spirituels, liberté dans la volonté, paix dans le cœur, lumière dans l'esprit, prudence, talents, tout est perdu pour lui: *Nec opus, nec ratio, nec scientia, erunt apud inferos.* (*Eccle.*, IX, 10.) Bien fragile, dira-t-il d'après l'Ecriture, vous avez passé avec plus de vitesse qu'un courrier qui court à toute bride, qu'un vaisseau qui fend les ondes à pleines voiles, qu'une flèche lancée par un bras vigoureux, qui ne laissent aucune trace de leur passage; vous êtes comme une paille légère que le vent emporte, un peu d'écume que les flots dispersent, comme un hôte qui ne demeure qu'un jour, dont il ne reste pas même de souvenir, une ombre qui s'évanouit.

Surtout les biens surnaturels sont perdus pour lui sans retour. L'enfer est le terme de tout. Le règne de la miséricorde a fait place à celui de la justice. Le sang du Sauveur ne coule plus. Ses mérites: le trésor en est fermé. La grâce: la source en est tarie. Les sacrements: le ministère en est éteint. Le sacrifice: la victime en est refusée. Les bons sentiments: la volonté est endurcie. Montagne de Gelboé, image de l'enfer, vous êtes maudite: que la pluie et la rosée ne tombent plus sur vous. Terre aride, livrée aux ronces, vous ne porterez plus de fruit; n'attendez ni la séve qui le nourrit, ni la douce influence des astres qui le vivifie: *Nec ros nec pluvia veniant super vos.* (*II Reg.*, I, 21.) C'est bien des damnés qu'on peut dire, avec l'ange de l'*Apocalypse:* Aveugle, qui vous laissiez éblouir de votre fortune, sentez que vous êtes aveugle, pauvre, nu, misérable, sans ressource, dans une extrême disette: *Pauper, cæcus et nudus, miser et miserabilis.* (*Apoc.*, III, 17.)

Tous les biens d'ici-bas ne sont pas moins anéantis à la mort pour le juste, et la privation n'est pas sans douleur s'il y était attaché; mais les besoins ne subsistent plus, soit parce que les inclinations sont toutes étrangères, soit parce que dans la possession de Dieu tous les désirs sont satisfaits. Mais le pécheur, qui tient à tout et à qui tout échappe; qui désire tout, et à qui tout est refusé; qui a besoin de tout, et à qui tout manque, mais surtout qui tient infiniment à Dieu, qui en a un besoin infini, qui le désire infiniment, et à qui Dieu se refuse impitoyablement et se refusera éternellement, le pécheur perd tout et se perd lui-même; il perd le principe de son être, et ne trouve que le néant; il perd la fin de sa création et ne trouve que le péché; il perd le centre de son repos, et ne trouve que trouble; l'objet de son bonheur, et ne trouve que misère; le terme de ses désirs, et ne trouve qu'un vide affreux; le fondement de ses espérances, et ne trouve que désespoir; noyé, perdu, abîmé, englouti dans un gouffre de ténèbres, d'horreur, de désespoir, et survivant à lui-même par la violence de ses sentiments, il comprend enfin, mais trop tard et sans fruit, combien il est horrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant et irrité: *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* (*Hebr.*, X, 31.)

S'il est permis de rehausser les vives couleurs de la vérité par les nuances de la Fable, tel ce fameux criminel qui brûle d'une faim et d'une soif dévorantes, assis auprès d'une table délicieusement servie, sous des arbres chargés de fruits exquis, sur le bord d'une fontaine qui roulait ses eaux pures, ne pouvait satisfaire aucun de ses pressants besoins. que la présence de tous ces objets ne faisaient même qu'irriter, parce qu'à mesure qu'il portait sur un mets une main avide ou une bouche desséchée et brûlante sur ces eaux, tout fuyait devant lui et le laissait d'autant plus misérable, qu'il se voyait plus cruellement joué dans l'excès de sa misère. Ah! pécheur, tout fond ainsi sous vos pieds; tout s'écoule de vos mains; vous n'embrassez que des ombres: Dieu surtout, ce souverain bien,

vous échappe, s'évanouit pour vous et se joue de votre misère. Vous le connaissez pourtant, vous le sentez, vous le désirez ; vos besoins extrêmes, votre faim, votre soif dévorante vous font courir vainement après celui que vous ne trouverez jamais : *Ridebo et subsannabo vos.* (*Prov.*, I, 26.)

Il s'en jouera en effet Où sont-ils donc, vous dira-t-il, où sont-ils vos dieux, ces dieux en qui vous aviez mis toute votre confiance ? *Ubi sunt dii vestri in quibus habebatis fiduciam?* (*Deut.*, XXVIII, 52.) Où est cette idole de volupté, dont les charmes enchanteurs devaient vous rendre à jamais heureux ? où est ce puissant protecteur sur le crédit duquel votre ambition élevait le superbe édifice de votre fortune ? où sont les riches trésors que rien ne pouvait épuiser, et qui devaient vous rendre supérieur à tous les événements de la vie ? Voilà vos dieux, je n'étais pas le vôtre ; vous me méprisiez, vous m'offensiez, tandis que vous leur immoliez vos services, vos biens, vos sentiments, votre conscience. Voici le moment où, vous payant vos hommages, ils devaient venir à votre secours dans vos besoins extrêmes. Qu'ils paraissent donc, et vous délivrent de mes mains : *Surgant et opitulentur vobis. et in necessitate vos protegant.* (*Deut.*, XXXII, 33.) Reconnaissez donc qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi : je donne la mort et la vie, je blesse et je guéris, je perds et je sauve, et personne ne peut se soustraire à ma vengeance : *Ego occidam et vivere faciam, percutiam et ego sanabo, et non est qui de manu mea possit eruere.* (*Ibid.*, 39.) Oui, je me vengerai, je le jure par moi-même, j'aiguiserai mon glaive comme l'éclair et la foudre, et je prendrai la justice en main, j'enivrerai mes flèches du sang de mes ennemis, et je rassasierai mon épée de leur chair : *Si acuero ut fulgur gladium meum, et arripuerit judicium manus mea ; inebriabo sagittas meas sanguine, et gladius meus devorabit carnes.* (*Ibid.*, 41.)

4° Enfin nous perdons dans l'enfer les biens sur lesquels nous avons les plus grands droits. Nous ne regrettons pas aujourd'hui la perte du paradis terrestre : nous n'en connaissons pas les délices, et nous n'y avons aucun droit; mais quels durent être les regrets du premier homme, quand il en fut chassé ! de quels gémissements fit-il retentir les vastes campagnes qui lui servaient d'exil ! de quelles larmes dut-il arroser la terre maudite qu'il était condamné à travailler à la sueur de son visage ! Beau lieu, dont je me suis banni par ma faute, vous me serez à jamais fermé : je vous connais trop, j'ai trop goûté vos charmes pour vous perdre sans la plus amère douleur. Vous étiez mon patrimoine, j'étais votre possesseur et votre maître, et j'en suis à jamais dépouillé. Fruit funeste, qui allumâtes la foudre, puis-je assez déplorer la criminelle facilité qui m'y fit porter la main? Terrible chérubin qui m'en fermez l'entrée, votre épée foudroyante me percerait-elle aussi vivement que le fait l'excès de mon repentir ? Dieu voulut qu'errant aux environs du paradis terrestre, et ayant sans cesse cet objet devant les yeux, Adam fût à chaque instant frappé d'un nouveau coup par la vue de ce qu'il venait de perdre et le souvenir des droits qu'il avait eus de le posséder.

Si tout à coup un damné était élevé dans le ciel pour y voir le bonheur des saints, quel coup d'œil, quel saisissement, quelle rage, dans la comparaison qu'il en ferait avec son état ! Et si, revenant sur lui-même, il se disait : voilà mon héritage ! je fus créé pour en jouir; il me fut acheté au prix de tout le sang de mon Dieu ; il me fut offert, il me fut donné, il fut à moi : voilà ma place, ma couronne, je m'en suis moi-même privé. Qui peut comprendre l'excès de la fureur de son désespoir? Qu'au contraire, un saint, après avoir été admis dans le sein de la gloire, ait le malheur d'en être banni par sa faute, serait-il dans l'enfer de damné plus malheureux que lui? Les vives idées, le souvenir accablant de sa félicité passée, quels nouveaux flots d'amertume n'ajouteraient-ils pas à ses cuisants remords ! Beau séjour, j'ai donc été votre heureux habitant ! fontaine sacrée, j'ai été abreuvé de vos eaux ! torrent de lait et de miel, vous m'avez inondé ! gloire céleste, j'ai goûté vos douceurs ! je vous ai vue, beauté céleste ! je vous ai possédé, bien infini ! Ah ! fallait-il vous connaître, vous goûter, jouir de vous, pour vous perdre à jamais ! Fatale connaissance, funeste essai, affreuse expérience, ne valait-il pas mieux que, toujours éloigné de ma patrie, je n'en eusse jamais connu le prix ? J'aurais été du moins familiarisé avec ma misère, et je n'aurais pas à faire la désespérante comparaison qui me rend le plus malheureux de tous les hommes.

Voilà le comble du malheur des anges rebelles ; un bonheur infini, goûté, possédé, assuré et perdu par leur faute, c'est un double enfer. Les hommes perdent ce même bonheur auquel ils ont un droit certain, et c'est par leur faute, il est vrai ; mais toutes vives que sont les idées que leur donne de son prix une justice tout occupée à le leur faire sentir, pour augmenter leur châtiment, on sent bien que tout est au-dessous de l'épreuve qu'en ont faite les démons. Un prince destiné à une couronne en regrette moins vivement la perte qu'un monarque à qui la fortune l'arrache après l'avoir mis sur le trône. On est étonné de voir, dans le livre de Job, Satan élevé au milieu des enfants de Dieu; mais sans entrer dans les diverses explications de ce passage, ne suffit-il pas de savoir qu'il ne paraît au milieu d'eux que pour son malheur ? Cruelle liberté qui fut accordée à cet esprit séducteur de passer du fond de l'abîme au plus haut des cieux : j'ai passé, malgré moi, comme un vil esclave chargé de chaînes, qui paraît, après une honteuse dégradation, dans le lieu même où auparavant il tenait le premier rang, pour y voir de plus près sa disgrâce, y être donné en spectacle et livré au mépris et à l'exécration publique en punition de ses attentats. Un ange de ténèbres, au milieu des esprits de lumière, pour en être le jouet, comment

soutiendra-t-il le poids immense de son ignominie et de ses regrets? La vue des délices éternelles, plus effroyable que celle des brasiers, loin d'émousser les sentiments de son malheureux sort, ne fait qu'aigrir ses plaies. La sublimité du trône d'où son orgueil l'a précipité, creuse plus profondément son abîme, et le ciel est pour lui un lieu de supplice mille fois plus insupportable que toutes les horreurs de l'enfer.

Les connaissances que Dieu donne à l'âme dans l'éternité font à peu près le même effet. Prix infini de ses biens, facilité de l'acquisition, besoin extrême de leur jouissance, titres incontestables sur leur acquisition, légitime espérance de leur possession, éternité de leur durée, sous quelle couleur vous présentez-vous? à quelle balance vous pèse-t-on? avec quelle vivacité vous sent-on? Biens promis, destinés et attendus, biens mérités peut-être pendant plusieurs années, et par bien de bonnes œuvres, et cependant perdus sans ressource et par ma faute! que de douleur dans la même douleur! que de biens dans un seul objet! que de réflexions dans la même pensée! L'éternité suffit-elle pour en approfondir les suites, en développer les circonstances, en épuiser la triste fécondité?

O paradis perdu! vous faites l'enfer; vous le faites plus vivement que les tourments les plus cuisants de l'enfer même; vous agissez sur cet infortuné par tout ce que vous avez de charmes. Vos lumières allument ses feux; votre liberté appesantit ses chaînes; vos couronnes augmentent sa confusion; vos délices sont autant de traits qui le percent; vos joies font dans son cœur un reflux d'amertume. Il semble que, comme un miroir ardent, vous ne ramassiez des rayons du soleil que pour embraser le foyer qui les brûle. Tel le mauvais riche de l'Evangile, frappé du coup de foudre qui l'arrache au nombre des élus, se voit plongé dans les supplices. Quel est l'objet qui le saisit? le ciel et ses récompenses. Etonné de la grandeur de sa chute, il regarde d'où il est tombé; sans pouvoir le comprendre, il lève les yeux vers le ciel, il les tourne vers les abîmes; et franchissant d'un regard les espaces immenses qui les séparent, son esprit vole rapidement de l'un à l'autre, et la pensée les réunit dans un point de vue. Tout le ciel vient se peindre à ses yeux avec ses attraits, et l'enfer avec ses horreurs. Il ne voit que des objets désespérants, mais moins pénétré de la violence du feu que dévoré du regret de ses pertes. Il est plus affligé par les biens dont il déplore la privation que par tous les tourments dont il endure le comble : *Elevans oculos suos, vidit Abraham a longe et Lazarum in sinu ejus.* (*Luc.*, XVI, 23.)

Le pécheur verra toutes ces choses, dit le Prophète : *Peccator videbit* (*Psal.* CXI, 10); il séchera de colère et de dépit; il frémira de fureur et de rage, *et irascetur* (*Ibid.*); il en grincera les dents; il se déchirera de désespoir : *Dentibus fremet et tabescet* (*Ib.*); mais en vain voudra-t-il terminer ou soulager sa peine; en vain soupirera-t-il après ce qu'il a perdu; ses désirs seront toujours inutiles, et ses efforts infructueux : *Desiderium peccatorum peribit* (*Ibid.*). De là les violents mouvements de haine contre Dieu et les continuels blasphèmes qu'il vomit contre lui. Il implore le secours des autres damnés pour le mieux blasphémer. Il voudrait armer toutes les créatures pour le détruire. Il voudrait arracher de son cœur et le souvenir de ses droits et l'idée de son Dieu; et de dépit contre lui-même, il se tourne et retourne pour s'anéantir et finir du moins son malheur; mais une affreuse impression de son immortalité, une funeste conviction de l'éternité lui fait sentir, malgré lui, l'inutilité de ses efforts et l'écrase sous le poids énorme d'une durée où il ne peut espérer de bornes, sans que jamais ni la haine pour Dieu étouffe ou ralentisse l'inclination qui l'y porte, ni que la sévérité qu'il éprouve affaiblisse l'idée de la perfection qui l'attire.

SECONDE PARTIE.

Les peines de l'enfer, aussi bien que les joies du paradis, sont inégales; la foi l'enseigne, la justice l'exige; elles doivent être proportionnées au nombre et à la grièveté des péchés qui les ont méritées. On comprend aisément que la peine du feu par ses divers degrés d'activité peut conserver cette juste proportion; mais la peine du dam est-elle également susceptible de cette diversité? Dieu est indivisible; comment en partager la perte? Chacun des damnés le perd en entier; leur malheur doit donc être égal, puisque leur perte est égale. Sans doute tout est égal du côté de l'objet; mais il s'en faut bien que la perte soit également sentie, et c'est ce sentiment qui fait le malheur. A proportion des lumières qui en découvrent le prix, du penchant qui en fait désirer la possession, des grâces qui en ont donné la facilité, on doit éprouver une douleur bien différente. Ainsi dans le ciel, quoique l'objet du bonheur ne soit pas moins indivisible, et la possession moins entière, la diversité des connaissances et de l'amour des saints, en faisant sentir et goûter différemment les charmes, diversifie infiniment son bonheur. Sur la terre même, tout le monde voit-il la même beauté avec les yeux d'un amant? Tous les amants ont-ils la même tendresse? Tout le monde apporte-t-il à la table le même goût, et souffre-t-il la même faim? C'est par la mesure des connaissances et de cette sensibilité, que celui qui pèse tout dans une balance équitable, proportionne si bien la peine à la faute, que le malheur commun à tous devient propre et personnel à chacun.

L'opposition de Dieu au pécheur offre une autre sorte de proportion et de mesure de peine également sensible. La nature, l'énormité, le nombre, les circonstances du péché forment dans l'éternité, comme sur la terre, divers degrés de confusion dans le pécheur, de haine dans Dieu, de mépris dans les autres hommes : trois oppositions inséparables de son état; 1° opposition dans les senti-

ments, par la haine; 2° opposition dans les idées, par le mépris; 3° opposition dans la nature, par les contrariétés de tous les hommes. Toutes les créatures, d'intelligence avec leur maître, partagent cette haine, ce mépris, cette guerre éternelle, et ajoutent un nouveau poids à ses maux; tout est déclaré contre lui, le ciel, la terre, l'enfer, l'univers entier, tout est armé contre lui : *Pugnabit orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, V, 21.)

1° Opposition de sentiments, par la haine de Dieu. En perdant Dieu comme époux, comme ami, comme source de tout bien, on le retrouve comme ennemi mortel, juge sévère, vengeur implacable, source de tout mal, uniquement occupé à satisfaire éternellement la plus terrible vengeance; haine de la part de Dieu également infinie et nécessaire. Dieu est bonté, justice, sainteté, grandeur; il l'est essentiellement. Le damné est pétri d'injustice, de témérité, de malice, de corruption; divorce par conséquent essentiel, inimitié capitale, irréconciliable, aussi grande que Dieu même. Dieu hait et doit haïr le damné, selon toute l'étendue de ses perfections : *Totius Deus odit totum damnatum.* Quelque aversion que mérite le pécheur sur la terre par l'énormité de ses crimes, la haine du Seigneur n'est pas décidée; le retour par la pénitence peut lui rendre un enfant prodigue et en faire un grand saint. Augustin, Madeleine, tant d'autres, font la gloire de la miséricorde. Le sang adorable qui coule sans cesse sur le pécheur, peut guérir la lèpre qui le désigne, et rendre à cette image de la Divinité les traits de ressemblance, à demi effacés, qu'y traça la main de son Créateur; mais la mort termine tout sans retour. C'est un enfant disgracié, chassé de la maison paternelle; c'est un sujet condamné, livré à la main du bourreau; c'est un serviteur précipité dans les ténèbres extérieures. Tous les liens sont rompus, tous les titres sont détruits, tous les sentiments sont éteints, tous les traits sont effacés; un chaos immense sépare Dieu de l'homme, une muraille épaisse les divise, une haine infinie les éloigne pour jamais. Vous n'êtes plus mon peuple, je ne suis plus votre roi; vous n'êtes plus mes brebis, je ne suis plus votre pasteur; vous n'êtes plus mes enfants, je ne suis plus votre père; vous n'êtes plus mes membres, je ne suis plus votre chef; vous n'avez pas voulu de moi, je ne veux plus de vous : *Vos non populus meus, ego non ero vester Rex.* (*Osee*, I, 9.)

C'est le propre de la haine de haïr tout ce qui appartient à son objet, comme c'est le propre de l'amour d'en tout aimer. Dieu hait dans le damné son corps et son âme, ses pensées et ses œuvres, ses sentiments, ses désirs, comme il aime tout dans les saints : Que l'un soit béni et l'autre maudit, disait-il par la bouche de Moïse, dans sa femme et dans ses enfants, dans ses esclaves et dans ses troupeaux, dans ses champs et dans ses vignes. Le damné de son côté abhorre tout ce qu'il voit en Dieu, il condamne sa justice, il méprise sa sainteté, il maudit sa bonté, il déteste son amour, il se révolte contre son autorité, il s'en prend à Jésus-Christ, à la sainte Vierge, aux anges, aux saints, il attaque son Eglise, ses mystères, ses sacrements, il blâme ses jugements, sa parole, ses œuvres. Tout ce que le démon a vomi de blasphèmes par la bouche des impies et des hérétiques, la rage le réunit; l'enfer retentit de ses malédictions, tout en est l'objet; plus elle la voit inutile, plus elle redouble ses emportements et ses fureurs.

Et cependant il se sent malgré lui toujours entraîné vers Dieu par le plus invincible penchant, pénétré de son prix et de ses rigueurs, dévoré de haine et brûlant de désir, poursuivi et rejeté, abandonné et conservé, fixé à l'amour et à la haine, à l'amour de l'objet le plus terrible, à la haine de l'objet le plus aimable; au milieu de Dieu par sa puissance, hors de Dieu par son aversion; devant Dieu par son immensité, loin de Dieu par son indifférence; pour Dieu par son inclination, contre Dieu par ses blasphèmes; avec Dieu par ses châtiments, sans Dieu par sa perte; malheureux également de le trouver et de le perdre. Qu'il y en eût ou qu'il n'y eût pas, l'âme s'élance pour l'embrasser ou le détruire; amour et fureur également violentes, également impuissantes; impuissance qui augmente la violence de l'une et de l'autre. En vain forme-t-elle des vœux pour son anéantissement, la conviction la ramène, malgré elle-même, aux charmes de sa beauté, dont elle ne peut se dissimuler la douceur; en vain soupire-t-elle après sa possession, comme un insensé court après une ombre, une secrète horreur l'en arrache, malgré elle-même, pour subir des arrêts dont elle ne peut désavouer la justice. Qui êtes-vous, demande-t-on au démon dans des exorcismes? Ah! qui suis-je, répond-il : *je suis un malheureux privé d'amour.*

Quelque inutiles et fatigantes, même nuisibles, que soient la colère et la haine, quoiqu'elles empoisonnent tous les plaisirs, elles se satisfont par la vengeance, et se consolent du moins par les desseins réels ou chimériques qu'elles en forment. Que serait-ce si, se voyant dans l'impuissance absolue de se satisfaire, elles étaient encore la victime et le jouet du ressentiment de leur ennemi? Pénétrons dans le cœur d'Aman, démêlons, s'il est possible, ses sentiments pour Mardochée. Malgré ses biens immenses, son élévation aux premières places, l'adoration des peuples et la faveur du prince, l'idée du mépris prétendu qu'il crut apercevoir dans cet inconnu le plonge dans le plus mortel dépit; il ne soulage sa douleur qu'à la vue du gibet où il espère de le faire mourir, et du massacre général des Juifs, qu'il croit envelopper dans sa perte. Mais quel coup de poignard, lorsque, par la révolution la plus imprévue et la plus étrange, le roi découvrant des services et des liaisons qui assurent à Mardochée la plus

grande faveur et la plus brillante récompense, Aman est obligé de servir de hérant au triomphe de son rival, et voir passer dans ses mains ses biens et ses charges, et va lui-même ensanglanter le gibet qu'il lui avait fait dresser !

Faible image de ce qu'éprouvent au jugement et dans l'enfer les Juifs qui crucifièrent Jésus-Christ. Le voilà cet homme traité de séditieux et de blasphémateur, poursuivi avec acharnement, déchiré avec fureur, mort enfin sur une croix par la plus cruelle injustice; le voilà votre juge, votre maître, adoré dans le ciel, triomphant dans l'enfer, s'y jouant de ses ennemis, qu'il écrase comme la boue : *Videbunt in quem transfixerunt.* (*Joan.*, XIX, 37.) Quelle rage à proportion dans chaque pécheur, de se voir aux pieds de celui qu'on a mortellement offensé, dans l'impuissance absolue de lui résister ou d'éviter aucun des tourments qu'il voudra lui faire souffrir ! Quelle rage de se voir privé de ce que l'on aime, et la victime de ce que l'on hait souverainement, haï de ce qu'on aime le plus, et en tout dépendant de ce qu'on aime le moins, et à qui, par la plus parfaite autorité, il ne faut, pour nous rendre souverainement heureux ou malheureux, que se cacher ou se montrer ! Affreux assemblage de l'amour et de la haine, et des plus tristes effets de la haine et de l'amour, en faisant trouver dans un même objet, également cruel et aimable, ennemi et puissant, tout l'insultant triomphe d'un vainqueur qui foule aux pieds son vaincu, et tout l'excès de la douleur d'un misérable qui perd sans ressource ce qu'il aime davantage, et ne voit dans l'objet le plus cher que l'ennemi le plus implacable.

Cette guerre affreuse avec lui-même, qui s'allume dans le cœur du damné, où sans cesse il plaide et combat la cause de Dieu, est une juste punition de sa résistance aux mouvements de sa conscience. Souvenez-vous, pécheur, que vous avez élevé dans votre cœur un tribunal contre moi, où m'avez condamné, longtemps flottant et incertain entre la passion et la loi. Vous avez balancé les charmes séduisants de l'un avec la sage sévérité de l'autre; vous vouliez et ne vouliez pas, vous blâmiez vos délices, vous faisiez le procès à vos œuvres, vous admiriez ma loi que vous osiez enfreindre, vous détestiez le péché que vous osiez commettre ; cette guerre subsistera éternellement ; mais, pour vous punir, l'objet et le succès en seront bien différents. Vous triomphiez dans l'un, je triompherai dans l'autre; vous me méprisiez, vous me désirerez ; vous voudrez avec une égale fureur vous conserver et vous détruire, m'anéantir et me posséder ; vous vous sentirez tout rempli, tout pétri d'amour et de haine, et pour vous-même et pour moi ; vous ferez inutilement les plus violents efforts pour satisfaire ou arracher l'un ou l'autre, et tous les deux subsisteront malgré vous. Vous vous élancerez impétueusement vers moi, et vous vous jetterez avec la même impétuosité sur vous-même, pour arrêter cet élancement, et en étouffer le principe. Vous voudrez allumer et éteindre un feu dévorant et si juste, et ne pouvant jamais, ni arriver jusqu'à moi, ni vous empêcher de tendre vers moi, vous trouverez dans la contrariété et l'impuissance de vos désirs et de vos efforts, le tourment le plus insupportable au milieu de vous-même, vous haïssant vous-même, subsistant par vous-même, et vous déchirant de vos propres mains.

2° Opposition des idées, par la connaissance et le parallèle de soi-même et de Dieu. Non, il n'est pas nécessaire qu'une main étrangère arrête cette âme infortunée ; convaincue de son péché, confondue par son péché, sa difformité est pour elle insoutenable ; la confusion ne lui permet pas de paraître devant son Dieu ; la sainteté, la bonté sont, par leur beauté, plus terribles que la justice par ses rigueurs. Les rayons perçants qu'elles lancent la pénètrent plus intimement, plus douloureusement que tous les supplices, et l'obligent à se cacher au fond du brasier pour y chercher un malheureux asile où elle soit moins tourmentée, en se dérobant aux yeux de son Dieu. Tels ces misérables qui, au jour du jugement, demandent aux montagnes de les écraser, à quelque prix que ce soit. Tombez sur nous, dérobez-nous aux regards de l'Agneau. Tels ces malades dont les yeux débiles ne pouvant soutenir l'éclat éblouissant des astres, fuient la lumière même qu'ils désirent le plus de voir; telle une âme bannie de la présence de Dieu, ou plutôt s'en bannissant elle-même; repoussée de son sein, ou plutôt s'en repoussant; arrachée, pour ainsi dire, du cœur de Dieu, comme parle Tertullien, *avulsus a Deo*, ou plutôt s'en arrachant elle-même, comme une plante arrachée de la terre, qui, n'ayant plus de nourriture, se fane, dessèche, périt; puisque, comme dit saint Paul, nous étions comme fondés et enracinés en Jésus-Christ : *In Christo radicati et fundati* (*Ephes.*, III, 17); et, selon le Sauveur, comme un sarment qui, séparé du cep, n'est plus bon que pour le feu : *In ignem mittent, et ardet.* (*Joan.*, XV, 6.)

Dans la fameuse vision d'Ezéchiel, où, au milieu des nuages, des feux, des foudres et des tempêtes, environné des chérubins et d'animaux divers, pleins d'yeux de tous côtés, le Dieu des armées fait rouler son char triomphant, pour voler à la vengeance qu'il va prendre de ses ennemis, le prophète nous dit qu'il vit au-dessus de sa tête un ciel de cristal, mais d'un éclat horrible : *Firmamentum quasi aspectus crystalli horribilis, extenti super capita eorum.* (*Ezech.*, I, 22.) Cette circonstance singulière est mystérieuse. Quel rapport a le cristal avec la vengeance, et pourquoi traiter d'horrible ce qui par sa nature n'offre rien que de brillant et doux ? C'est la figure de la connaissance que Dieu donne au damné ; elle a deux objets, Dieu dont la beauté est infinie, le pécheur dont la difformité est extrême : comme si on exposait devant un miroir l'objet le plus hideux

et l'objet le plus aimable pour les mettre en contraste.

Rien n'est plus beau que l'ordre, la justice et la sainteté. Nous admirons l'ordre dans les moindres choses, l'arrangement des plantes, l'économie animale, la symétrie des parures, l'harmonie des sons, la régularité des cieux, tout plaît aux sens et à l'esprit; et lorsque le hasard, l'indigence, la négligence, le mauvais goût mettent en regard une cabane et un palais, les haillons et la pourpre, la dissonance et le concert, les rides d'un âge avancé et les grâces de la jeunesse, ces comparaisons humiliantes désespèrent l'amour-propre. Elles confondent bien davantage dans les qualités de l'esprit: quelle honte lorsque l'ignorance et la capacité, les talents et la stupidité, la grossièreté et la finesse, la politesse et la barbarie aux prises, pour ainsi dire, se relever l'une et l'autre par des oppositions mutuelles ! Mais surtout ces comparaisons accablent en matière de mœurs; la droiture fait le procès au mensonge, la probité à l'injustice, la continence à la dissolution, l'humilité au faste, la douceur à l'emportement; et si la vertu est si constamment persécutée par le vice, c'est que le pécheur ne peut soutenir la condamnation que prononce contre lui la seule présence de l'homme de bien.

Tout cela cependant est médiocre sur la terre, parce que tout y est borné, la laideur comme la beauté, le vice comme la vertu ; le contraste est toujours faible, et les idées que nous avons du bien et du mal sont toujours superficielles. Que sera-ce lorsque, par le plus affreux développement, Dieu paraîtra dans tout son éclat et l'âme dans toute sa misère? Qui pourra mesurer la distance infinie de la grandeur de l'un et de la bassesse de l'autre, et sentir toute l'insolence de la révolte; la distance de la beauté à la laideur, et sentir tout le hideux de la difformité; la distance de l'indignité au prix des bienfaits, et sentir toute la noirceur de l'ingratitude ; la distance de la sainteté au péché, et sentir toute l'énormité du désordre; la distance des biens éternels aux plaisirs de la terre, et sentir toute la folie de la préférence? Voilà ce cristal horrible dont parle le Prophète : voir dans le plus grand jour sa bassesse, sa laideur, son ingratitude, son injustice, sa folie ; le voir en contraste avec la beauté, la majesté, la sainteté, la miséricorde, la sagesse par excellence, c'est être à la fois blessé par les perfections et par les défauts, et être écrasé par tout le poids de la divinité et tout le poids de l'humanité : *Aspectus crystalli horribilis extensi desuper.*

A ce premier contraste, que la perfection infinie de Dieu rend accablant, il s'en joint un autre peut-être plus sensible, parce qu'il est personnel et plus proportionné : c'est l'opposition avec les saints. Je ne parle pas de la jalouse rage qu'excite la vue d'une créature heureuse avec laquelle on a droit de se mesurer, dont on a pu partager, peut-être surpasser le bonheur, sur qui peut-être on a eu quelque sorte d'avantage; le cœur doit en être cruellement déchiré. Je ne parle ici que de la confusion qui résulte du parallèle. Quels traits ne lance pas sur le libertin cette multitude de vierges ! quels coups ne portent pas sur les ravisseurs du bien d'autrui le détachement et la charité des religieux ! quels reproches ne font pas au sensuel les austérités de la Thébaïde ! Le zèle des apôtres confond la lâcheté des pasteurs. Qu'il est beau cet assemblage d'âmes parfaites ! quelle gloire, quelle lumière, quelle douceur ! Dans l'enfer quelles horreurs, quelles ténèbres ! Les vices ne font que donner un nouveau lustre aux vertus des saints, et par le plus humiliant retour les vertus des saints font encore plus éclater les vices.

Il n'est pas seul à s'apercevoir de ce hideux contraste. L'univers le sent comme lui. De là le mépris universel que tout en fait : mépris infini dans Dieu, mépris infini dans les saints, mépris infini dans les autres damnés même et les démons, qui ne l'épargnent pas plus que les saints et les anges. Tous les esprits, comme son propre esprit, sont autant de miroirs où il se voit dans le jour le plus désespérant. La haine et l'orgueil veulent que par une espèce de ligue universelle tout entre dans nos sentiments contre notre ennemi, soit pour nous justifier par l'unanimité des suffrages, soit pour nous venger par le déchaînement général. Dieu aura dans sa haine cette juste satisfaction : ses ennemis seront l'objet immortel de l'horreur de l'univers. Mais que le pécheur ne se flatte point d'inspirer ses passions à personne; il sera universellement abandonné et condamné : le ciel, la terre, l'enfer, tout retentira des louanges de Dieu. Tels compagnons de son supplice, intéressés comme lui à déclarer la guerre à leur Juge, reconnaîtront, admireront, loueront la justice qui les poursuit. Hélas ! lui-même il ne pourra s'empêcher d'y souscrire. Quelle douleur, quelle rage de voir adorer ce qu'il déteste, aimer ce qu'il abhorre, bénir ce qu'il maudit ! Que dis-je ? lui-même malgré tous ses efforts, ne pourra arracher de son esprit et de son cœur l'estime et l'amour de son plus grand ennemi.

Qui pourrait croire que cette affreuse région de ténèbres fût éclairée par un jour si constant et si vif? qu'à travers cette épaisse nuit, et ces lugubres flammes, les yeux si aveuglés par toutes les passions, deviennent tout à coup si perçants? qu'au milieu de ces tourments horribles, qui absorbent toute l'attention et tout le sentiment, des idées autrefois si charnelles, fussent si claires et si vives, et un esprit si appesanti, fût si sublime et si profond? C'est alors, dit saint Pierre, que le voile de l'erreur ou de la malice sera déchiré. L'hérésie combattait les vérités de la religion, l'impiété les ébranlait, les passions les obscurcissaient, la négligence et l'oubli les laissaient disparaître; mais tout à coup renaissantes lorsque le bandeau fatal sera levé, elles le saisiront, le tourmenteront, et ne l'abandonneront jamais.

Auferetur velamen malitiæ. (I *Petr.*, I, 16.) Cette vue invariable du souverain bien perdu, du souverain mal souffert, de la sainteté offensée, de la souveraine miséricorde négligée, du souverain mépris mérité, voilà ce que Daniel appelle s'éveiller pour la confusion éternelle : *Evigilabunt in opprobrium, ut videant semper.* (*Dan.*, XII, 2.)

Vous serez dans l'enfer, dit saint Bernard, entraîné, inondé, englouti par un torrent de vérités. Les saints dans le ciel sont inondés par un torrent de volupté et de lumière ; le corps des damnés est livré à un torrent de feu et de soufre, leur cœur à un torrent de fiel et d'absynthe, et leur esprit à un torrent de vérités funestes qui les pénètre de tout ce qui est en Dieu et en eux-mêmes, et qui peut davantage les affliger et les confondre : *Torrenti luminis propalatæ veritatis.* Ah ! pécheur, il ne faudra que vous exposer à vos propres yeux pour vous désespérer; il n'en est point que vous fuyiez, que vous ne redoutiez plus que les vôtres et que vous puissiez moins éviter : *Ita nullus de tanta numerositate spectantium molestior oculo suo cuique.* Oui, vous vous verrez vous-même, et vous ne pourrez vous souffrir. Vous verrez le faux de vos pensées, la folie de vos désirs, la témérité de vos démarches, l'aveuglement de votre esprit, la corruption de votre cœur, la bassesse de vos passions, la noirceur de vos crimes; vous le verrez et vous ne pourrez vous souffrir : *Arguam et statuam te contra faciem tuam.* (*Psal.* XLIX, 21.) Ce sera la juste punition de l'amour désordonné que vous avez eu pour vous, à mon préjudice. Vous étiez épris de vous-même, vous vous mépriserez; vous vous aimiez éperdument vous-même, vous vous détesterez ; vous ne cherchiez que vos intérêts, vous ne soupirerez qu'après votre anéantissement: *Quia placuisti tibi, displicebis et mihi et tibi.*

3° Opposition dans l'état et la nature invariable de Dieu et des damnés. L'enfer est toujours représenté comme un état non-seulement éternel, mais fixe et immuable, qui ne souffre aucun changement. C'est toujours la même prison qui jamais ne s'ouvre; toujours les mêmes chaînes, qui jamais ne se brisent; un feu également vif, des douleurs également sensibles, des démons également acharnés; les damnés y sont comme des briques entassées dans un fourneau, immobiles comme des pierres : *Fiant immobiles quasi lapis.* (*Exod.*, XV, 16.) Cet état d'immutabilité est juste, sans doute, puisque les péchés des damnés ne pouvant ni augmenter ni diminuer, il n'y a aucune raison d'augmentation ou de diminution dans la peine. N'eussent-ils rien à souffrir d'ailleurs, cette immobilité seule serait un grand tourment. Nous aimons la variété,et dans les plus grandes douleurs le seul changement de situation est un soulagement; cette seule espérance en console : *Non te convertes ab uno latere in aliud.* (*Ezech.*, IV, 8.)

Mais il est pour l'esprit une autre sorte d'immutabilité bien plus insupportable, c'est celle des pensées et des sentiments. L'âme a ses liens et ses cachots, elle est comme emprisonnée dans ses idées, enchaînée par ses inclinations, clouée pour ainsi dire par ses réflexions, et tourmentée par ses remords. Tel est l'état d'un damné. L'esprit et le cœur sur la terre, à tout moment, autant et plus que le corps, prend une différente situation : il voltige d'objet en objet, il effleure toute sorte d'images, il se livre à toute sorte de mouvements. Tous les êtres viennent, comme à l'envi, rendre tour à tour hommage à son imagination, et lui payer le tribut de leurs plaisirs et de leur beauté. Cette variété est une espèce d'enchaînement qui assaisonne les plaisirs mêmes, et tempère les douleurs. Mais le damné n'est plus maître de ses pensées ; toujours collé aux mêmes objets, dont il ne pourra jamais ni perdre la vue, ni diminuer l'évidence, ni affaiblir l'impression ; toujours attaché aux mêmes sentiments d'amour et de haine dont il ne peut ni arrêter le cours, ni suspendre l'activité, ni modérer la violence; toujours lié aux mêmes réflexions, dont il ne peut ni épuiser la profondeur, ni déguiser la vérité, ni adoucir l'amertume ; toujours déchiré par les mêmes remords, dont il ne peut ni dissimuler la justice, ni éluder la condamnation, ni émousser la pointe. C'est là véritablement être jeté pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures : *Ligatis manibus et pedibus, mittite eum in tenebras.* (*Matth.*, XXII, 13.)

C'est cet état d'immutabilité dans le mal qui fait du damné une espèce d'être absolument opposé à l'être de Dieu. Dieu est essentiellement tout bien, toute sainteté, toute justice; le damné est irrévocablement tout mal, toute corruption, toute injustice. L'un est tout amour pour la vertu, toute haine pour le péché; l'autre tout amour pour le péché, toute haine pour la vertu. Ici la paix, là le trouble ; d'un côté la fureur, de l'autre la bonté : *Quare posuisti me contrarium tibi?* (*Job*, VII, 20.) Dieu est comme enfermé dans la substance de son être, il ne peut sortir hors de lui-même ; il est comme enchaîné dans ses idées, il ne voit que son Verbe, et dans son Verbe; il est comme attaché dans son amour, il ne peut aimer que lui-même dans son Saint-Esprit. Le damné, par une espèce d'opération semblable, n'est occupé que de lui-même pour se confondre et se détester. Mais que ces opérations sont opposées ! L'homme est réduit à lui-même, parce qu'au dehors tout se refuse à lui et le rejette. Dieu habite en lui-même, parce qu'il y trouve tout et qu'il n'y a rien hors de lui. Le cercle des choses qui resserre l'esprit d'un damné le fixe à un seul objet. Les connaissances de Dieu sont renfermées dans son Verbe, parce qu'il y voit tout et n'a plus rien à voir au dehors ; l'objet hideux dont le réprouvé ne peut détourner ses regards le jette dans la rage et le désespoir, et l'objet infiniment aimable qui s'offre aux yeux du Seigneur le remplit d'un amour infini : *Quare posuisti me contrarium tibi?* En effet, que de beauté, de perfection d'une

part; que de vice, de difformité de l'autre! quelles œuvres saintes, et quels forfaits! quelles idées pures, et quelles infamies! quels sentiments sublimes et quelles bassesses! Aussi de quelles flatteuses délices Dieu n'est-il pas inondé par une si belle image et un amour si légitime de lui-même, et dans quel gouffre de fiel et d'absinthe n'est pas englouti le pécheur par un tableau si affreux et une haine de lui-même si implacable? Quel excès de bonheur et de misère! *Quare posuisti me contrarium tibi?*

Pour éviter cette opposition éternelle, unissons-nous inséparablement à Dieu, conformons-nous à ses sentiments, soumettons-nous à ses volontés, imitons ses vertus; nous parviendrons ainsi à la gloire éternelle.

DISCOURS II.

SUR LA PEINE DES SENS.

Si je parlais à des hérétiques ou à des infidèles, je pourrais leur démontrer que la raison et la foi nous assurent de concert de l'existence d'un enfer. Il y a un Dieu et il y a des péchés; il doit donc y avoir des supplices. Les crimes seront-ils impunis sous un maître essentiellement juste? Il est même dans ce monde des coupables heureux et tranquilles, applaudis même et honorés. Combien d'illustres criminels, comme le mauvais riche de l'Evangile, dont les délices assaisonnent tous les moments, dont les trésors remplissent les vastes désirs, dont les honneurs flattent l'ambition démesurée, dont les événements semblent consulter les caprices! N'y a-t-il pas une justice souveraine qui tôt ou tard rende à chacun selon ses œuvres?

L'Ecriture en est pleine; les menaces du Seigneur, aussi bien que ses magnifiques promesses sont répétées à toutes les pages. L'Ancien et le Nouveau Testament semblent enchérir l'un sur l'autre dans les portraits qu'ils en font. Les maux dont cette vallée de larmes est inondée, ne sont représentés que comme de légères ébauches de ce que prépare une autre vie. L'arrêt du souverain juge y condamne, dans les termes les plus exprès, le mauvais riche qui ne cesse de s'en plaindre du fond des abîmes : *Crucior in hac flamma* (*Luc.*, XVI, 24); et Abraham, loin de le consoler, ne s'attache qu'à justifier la rigoureuse justice qui le frappe. Souvenez-vous, mon fils, que vous avez reçu mille biens sur la terre, et Lazare y a souffert mille maux; vous êtes dans les tourments, et il jouit de la récompense : *Tu vero cruciaris.* (*Ibid.*, 25.) Le paganisme même l'a reconnu; et à travers les fabuleuses images sous lesquelles il représente ce lieu d'horreur, toutes les nations se sont réunies en ce point qu'il y avait un lieu destiné à punir sévèrement les pécheurs.

Il y a donc un enfer, ne vous y trompez pas; vous avez beau faire, la peine n'est que suspendue. Dieu, en apparence indifférent, vous laisse vieillir dans le crime. La conscience, peut-être rebutée, ne vous fait plus sentir ses justes remords, dont vous avez tant de fois éludé les reproches. Fausse paix, funeste tranquillité, gardez-vous bien de vous laisser séduire : c'est un calme trompeur qui vous dérobe la vue d'un orage prêt à fondre sur vous. En êtes-vous plus en assurance pour détourner vos yeux du péril certain que vous courez? Oui, vous le courez, ce péril; je m'en rapporte à votre conscience. Vos péchés ne sont que trop certains, ils n'ont que trop mérité l'enfer. Plût à Dieu, eussiez-vous en vous-même moins de réponses de mort. Rendez gloire à Dieu; pourriez-vous lui refuser, vous pourriez-vous refuser à vous-même cet accablant témoignage : j'ai péché, il n'est que trop vrai; peut-être une pénitence salutaire a-t-elle effacé mes crimes. Dieu est bon, en effet, mais enfin ce pardon est incertain, et le péché est incontestable. Terrible différence : je ne puis douter du mal, et je n'ai que des espérances fort équivoques du remède. Fussiez-vous assez heureux pour avoir conservé l'innocence, qui peut vous en garantir la possession? A tout moment ce trésor peut se perdre, à tout moment l'enfer peut s'ouvrir sous vos pieds. Pécheurs et justes, il n'est donc personne que le danger n'intéresse, que la vue de ce malheur ne doive faire trembler. Tâchez d'en connaître toute l'étendue, sachez une bonne fois quelle est l'immense dette que vous avez certainement contractée, ou que vous pouvez si aisément contracter, et dont vous ignorez si vous vous êtes acquitté encore, et si vous vous acquitterez jamais.

Entrons en esprit dans l'enfer, selon le conseil de saint Bernard; contemplons le triste état de ceux que la colère de Dieu y renferme, approfondissons les sombres pensées qui les occupent. Hélas! si vous y tombez, vous les aurez un jour inutilement. Remplissons-nous-en avec fruit dans cette vie. J'en remarque trois principales : 1° j'ai tout perdu, 2° je souffre tout, 3° c'est par ma faute. Ce sont là les trois objets qui font l'essence de leur malheur, la peine du dam, la peine des sens, les remords de la conscience. Nous parlerons ailleurs de la peine du dam et du ver de la conscience, nous nous bornons ici à la peine des sens.

Je ne m'arrête pas à prouver ici fort au long la réalité du feu de l'enfer contre l'impie, qui ne veut point y admettre de feu véritable. L'Ecriture permet-elle d'en douter? L'Ancien et le Nouveau Testament ne s'expliquent-ils pas d'une manière uniforme sur la nature du châtiment qu'on y souffre? Les termes de feu, de flamme, de fumée, d'embrasement, de soufre, de brasier, n'en sont-ils pas la peinture ordinaire? Ainsi s'en explique le mauvais riche, et instruit de sa réalité par une triste expérience : Je souffre cruellement dans ces flammes; l'ardeur est si violente, que ma langue en est embrasée et que je regarderais comme un soulagement une goutte d'eau qu'on y laisserait tomber. Quelle preuve plus forte que la

sentence même du souverain juge! Les termes en sont exprès : Allez, maudits, au feu éternel : *In ignem æternum.* (*Matth.*, XXV, 41.) Rien de plus précis que ces paroles, rien qui doive l'être plus qu'une sentence, rien dans une sentence qui doive être plus nettement exprimé que le genre du supplice auquel on condamne le criminel, rien de plus déplacé que des équivoques dans le plus solennel de tous les arrêts, où déclarant ses volontés à l'univers assemblé, le Seigneur décidera sans retour du sort de tous les humains. Est-ce donc là le temps, est-ce donc là le lieu des paraboles et des figures?

Mais pourquoi sera-t-il plus difficile à Dieu de faire souffrir les douleurs du feu à une substance spirituelle dans l'autre vie, qu'il ne l'est dans celle-ci? Si l'âme est unie à un corps sur la terre, ne doit-elle pas y être aussi réunie en enfer? N'y eût-il point de corps, oublie-t-on, si l'on veut tout juger par les lumières de la raison, qu'en bonne philosophie le corps, qu'on prétend nécessaire, n'est qu'une espèce d'embarras? Ce n'est pas lui qui souffre sans doute : la matière ne peut penser ni souffrir; c'est donc l'âme seule qui sent la douleur; le mouvement des organes n'en est que l'occasion. Pourquoi Dieu ne pourra-t-il pas produire dans une âme indépendamment d'un corps le sentiment qu'il y fait naître à l'occasion de ce qui se passe dans le corps? La tradition, conforme à la raison et à l'Ecriture, n'a jamais varié sur ce point; l'Eglise n'a répondu au doute des impies que par des anathèmes, et s'il s'est trouvé quelquefois des Pères qui parlent de je ne sais quel feu spirituel, ou qui appliquent ce mot de feu aux regrets intérieurs qui, en effet, dévorent une âme par la douleur comme le feu matériel consume le corps, c'est plutôt pour augmenter l'idée des tourments de l'enfer par l'assemblage de toutes sortes de supplices, que pour exclure un genre de châtiments qu'ils ne cessent d'établir dans tous leurs ouvrages.

Mais la chose fût-elle moins certaine, connussions-nous encore moins la manière dont Dieu agit sur les âmes, qu'y gagnent le libertinage et l'impiété? en seront-ils moins punis? L'enfer est-il douteux, parce que ces tourments sont incompréhensibles? n'est-il pas d'autant plus redoutable, que, supérieurs à toutes nos idées et véritablement dignes d'un Dieu qui les fait souffrir, ces supplices n'ont aucun rapport avec les plus grands maux qu'on éprouve dans cette vie? Craignez, pécheur, de faire un triste essai de ce feu, lorsqu'il ne sera plus temps de l'éteindre; et sans nous arrêter à des doutes impies, tâchons de nous en former quelque idée. C'est une puissance sans bornes qui exécute sans obstacle les arrêts d'une justice infiniment sévère et infiniment irritée.

Peut-on craindre d'en dire trop, de quel trait qu'on compose cet affreux tableau? Non, il n'est point de terme qui puisse expliquer ce qu'on souffre dans ce lieu de réprobation; il n'est point d'intelligence qui puisse comprendre toute la force de ces paroles : Allez, maudits, au feu éternel! ne parlez plus de peine, de douleur, d'incommodité, dites plutôt : déchirement, tiraillement, cruauté, barbarie, rage, fureur; dites tout ce que vous pourrez, tout ce que vous voudrez, vous ne ferez encore qu'une faible image de la vérité. L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'offensent. Ce feu dévorant, ce feu universel est une épée entre les mains de Dieu, qui sert sa vengeance, qu'il a soin d'attiser, dont il augmente, dont il applique l'activité : *Ignis succensus est in furore meo, et ardebit.* (*Jerem.*, XV, 14.)

Représentez-vous au centre de la terre un cachot ténébreux, entouré de rochers ardents, lambrissé de flammes, pavé de brasiers, et dans le fond un étang de feu, de soufre et de bitume, mille fois plus ardent que la fournaise de Babylone où Nabuchodonosor fit jeter les trois fidèles Israélites; considérez un damné plongé, noyé, enseveli, perdu dans ces flammes; il est environné, rempli, pénétré, consumé de ce feu, qui lui sort par les yeux, qu'il souffle par les narrines, qu'il avale en respirant; sa peau en est toute grillée, son sang bout dans ses veines, les entrailles dans le corps, le cerveau dans le crâne, la moelle dans les os; les os eux-mêmes sont comme un morceau de fer tout rouge au milieu d'un brasier; il ne voit qu'à travers les flammes, il ne peut toucher que du feu, il ne marche que dans le feu, il n'est couché que sur du feu; il s'y roule, il s'y vautre dans les charbons. Telle est la force de ces mots : la victime sera salée avec du feu : *Victima igne salietur.* (*Matth.*, IX, 48.) Une étincelle qui tombe par hasard dans la main fait jeter les hauts cris; que sera-ce donc d'être plongé dans un étang de feu, d'habiter dans les flammes, s'y déchirer, s'y dévorer soi-même, sans interruption, sans repos, sans sommeil, sans respiration, sans changement de posture? Liez-lui les pieds et les mains; privé de toute action, qu'il soit jeté dans le feu : *Ligatis manibus et pedibus projicite.* (*Matth.*, XXII, 13.)

Si le feu de l'enfer n'était que comme celui de ce monde, quelque affreux que fût ce supplice, le damné se trouverait heureux; la violence de notre feu est bornée, il détruit ce qu'il dévore, il éclaire en brûlant, il ne brûle pas tout à la fois. Mais le feu de l'enfer a de malheureuses qualités bien opposées, infiniment plus violent, animé par le souffle de la colère de Dieu, tout le feu de ce bas monde n'est auprès de lui qu'un feu en peinture, son ardeur ne cesse ni ne se ralentit jamais sans qu'il soit besoin de lui fournir de nouveaux aliments, Dieu l'entretient toujours dans la même force. Ceux qui en sont les malheureuses victimes, soutenues par la toute-puissance du Créateur, ne se consument jamais : leurs chairs, toujours renaissantes, fournissent à chaque instant

et la même matière à brûler, et les mêmes douleurs à souffrir. Il les fait souffrir toutes à la fois; tous les membres de l'homme sont tourmentés en même temps, sans que le nombre de ses douleurs en confonde le sentiment ou en diminue la vivacité; ils laissent dans des ténèbres épaisses qui ne permettent d'apercevoir, pour son malheur, que les monstres affreux dont il est environné.

En souffrant les douleurs du feu, on souffre en même temps tous les maux; il n'est aucun de nos sens sur lequel Dieu ne venge le coupable abus qu'en a fait le pécheur. Les odeurs les plus insupportables sont les parfums dont on régale les personnes délicates à qui tout déplaisait sur la terre; ils seront abreuvés de fiel et d'absinthe, tourmentés de la faim et de la soif; ils hurleront comme des chiens enragés, dit l'Ecriture; les cris affreux, les grincements de dents, les blasphèmes seront les étonnants concerts et l'affreuse symphonie que Dieu leur prépare; la vue horrible de mille spectres punira leurs criminels regards, toutes les douleurs châtieront leur sensualité. Qu'on imagine un homme dans cette assemblée, sur qui fondent tout à la fois toutes les maladies dont le genre humain a été inondé, que ce soit un nouveau Job couvert de plaies sur un fumier, tout ce que la justice humaine a fait endurer de supplices aux criminels; que ce soit un malheureux au milieu des bourreaux, expirant sur la roue; qu'il souffre tout ce que la cruauté des tyrans a imaginé pour tourmenter les martyrs. Que par un miracle de la puissance divine il supporte, il sente en même temps toutes ses peines, sa tête, ses pieds, ses mains, tout le corps, en un mot, en proie aux plus vives douleurs, que le malheureux soit l'infortuné chef-d'œuvre de la misère, peut-on sans frémir penser à son sort? peut-on être plus malheureux que lui? Oui, on peut l'être, et on l'est en effet dans l'enfer. Au milieu du terrible pétillement de cet incendie qui l'attend, de l'épaisse fumée de ces noirs fourneaux qui l'aveugle, dans le centre de ce profond abîme de flammes agitées qui l'engloutit, livré aux morsures cruelles des vers affamés qui le déchirent, il n'est point de damné, même le moins coupable et par conséquent le moins châtié, qui ne soit plus malheureux que lui. Dans cette seconde mort, le partage de ceux que l'on jette avec les démons, et pour qui il n'y a point d'autre vie que le supplice, il n'en est point qui ne changeât son sort avec cet infortuné et qui ne gagnât au change : *Longe alius ignis est qui usui humano, alius qui judicio Dei apparet, sive de cœlo fulmina stringens, sive per verticem montium de terra eructans, non enim absumit quod exurit, sed dum erogat, reparat.* (Tertul., *Apol.*, 45.)

N'en soyons point surpris, le feu nous est ici donné pour nos usages, c'est la miséricorde et non pas la justice qui l'allume et qui en modère l'activité. D'ailleurs, dans ce monde les biens et les maux sont légers; Dieu frappe en père, c'est toujours à regret qu'il châtie; mais dans l'enfer, il punit en juge, en juge tout-puissant, en juge sévère, en juge irrité, qui se fait un devoir, une gloire, un triomphe du supplice de ses ennemis; en un mot, il punit en Dieu, c'est un prodige de châtiment. Toutes les créatures, empressées de lui plaire, s'offrent de combattre pour lui, par une juste émulation, elles se disputent la gloire de le venger : *Ignis æmulatio.* (*Heb.*, X, 27.) L'enfer est appelé un trésor de colère, c'est-à-dire un assemblage affreux de tous les maux, où Dieu ne déploie pas moins que dans le ciel les efforts de son bras. S'il est riche en miséricorde, il est aussi riche en justice; l'une et l'autre de ces perfections sont sans bornes, d'autant plus que l'homme de bien après tout n'a fait que son devoir. C'est une grâce que Dieu veut bien lui accorder, de récompenser des services qui sont dus par tant de titres; pour peu qu'il donne, il en fait toujours assez, il en fait toujours trop; mais peut-il trop châtier, châtie-t-il jamais assez l'insolent qui l'outrage?

Tantôt le Saint-Esprit représente dans l'Ecriture les damnés liés en faisceaux, comme des épis de blé dans des gerbes, jetés ainsi pêle-mêle dans les flammes, sans pouvoir se remuer, ni se séparer les uns des autres : *Colligate in fasciculos ad comburendum* (*Matth.*, XIII, 30.); tantôt comme un fagot d'épines entrelassées qui se serrent et se piquent mutuellement, *sicut spinæ amplectentes se;* tantôt comme un tas de briques jetées dans le fourneau les unes sur les autres; s'accablant de leur poids, et se brûlant de leur feu réciproque : *Pones eos ut clibanum ignis.* (*Psal.* XX, 20.) Quelquefois il se peint comme un vainqueur qui écrase ses superbes ennemis, qui marche sur leur tête, qui les réduit en poussière; il les foule aux pieds de ses chevaux, le sang en rejaillit sur ses habits : *Inquinavi vestimenta mea sanguine.* (*Isa.*, LXIII, 3.) Il le donne à boire à ses chiens : *Lingua canum tuorum ex inimicis.* (*Psal.* LXVII, 24.) Où sont-ils donc ces insolents, que je les mette en butte à toutes mes flèches, mais à des flèches aiguës, à des flèches de feu, qui iront jusqu'à la moelle de leurs os. *Inebriabo sagittas meas sanguine.* (*Deut.*, XXXII, 42.)

Là, il nous assure que l'enfer est une terre d'horreur où l'ordre ne se trouve jamais; tout y est dans le trouble et dans la confusion.

La compagnie la plus indigne qui fut jamais, misérable cloaque de l'univers, y rassemble ce qu'il y a de mauvais cœurs, de perfides et de scélérats dans le monde, un Néron, un Caligula, un Antiochus, un Judas, etc. L'histoire nous apprend qu'un roi de Macédoine, pour punir les criminels de son royaume, au lieu de roues et de gibets, avait fait bâtir une ville où il les rassemblait tous sans leur permettre d'en sortir, regardant leur mutuelle compagnie comme leur plus grand supplice, et comptant bien qu'ils seraient eux-mêmes leurs plus

implacables bourreaux. Terrible image de l'enfer; n'y eût-il d'autre mal que de se voir dans une prison avec tous ces malheureux, d'être exposé à leurs excès et à leur rage, Dieu ne serait-il pas assez vengé? Ici, l'Ecriture nous dit que l'enfer est comme une boucherie, où les pécheurs, liés par des chaînes de feu, sont sous le couteau du démon qui les immole à sa fureur. Ils sont comme des victimes sur l'autel. L'enfer n'offre pas moins de sacrifices que le tabernacle, et Dieu n'y est pas moins honoré. La mort, ajoute l'Esprit-Saint, se nourrit de leur chair : *Mors despascet eos.* (*Psal.* XLVIII, 15.) Elle les broute comme l'herbe des champs, elle s'en engraisse; mais la racine, dit l'abbé Rupert, en reste ; elle repousse, pour être encore broutée : *Pabulum mortis.* Ailleurs ce sont des gens enivrés de la colère de Dieu ; il leur en fait boire le calice jusqu'à la lie : *Bibent omnes peccatores.* (*Psal.* LXXIV, 9.) Ce sont des gens abandonnés, sans secours au milieu d'un orage qui les engloutit, au milieu d'un abîme sans fond ; ce sont des gens livrés aux morsures des bêtes les plus féroces, aux oiseaux de proie qui s'en nourrissent, à une foule de serpents qui les dévorent, aux lions, aux tigres et aux ours qui les déchirent. Ils passeront subitement, dit Job, d'une chaleur extrême à un froid excessif, et du froid à la chaleur, ou plutôt ils ressentiront à la fois l'un et l'autre. Vous serez enivré de douleur et d'amertume, vous boirez jusqu'à la lie le calice de la tristesse et du désespoir : *Ebrietate et mœrore repleberis calice tristitiæ.* (*Ezech.*, XXIII, 33.) Dans l'excès de votre affliction, vous briserez le vase, vous en dévorerez les fragments, vous déchirerez votre propre sein : *Potabis usque ad fæces, fragmenta vorabis, ubera lacerabis.* (*Ibid.*)

On y sera, dans cette région de mort, chargé de la malédiction de tout l'univers et de Dieu même. Tout se change en malédiction, tout retentit de malédiction au milieu des démons furieux et des hommes les plus abominables; les malédictions viennent de toutes parts fondre sur eux, et de toutes parts ils les rendent. Imprécation contre le ciel et contre la terre, contre leurs pères et leurs enfants, contre leurs amis et leurs complices, contre eux-mêmes et contre Dieu. Tout ce qu'il y a de plus sacré, tout ce qu'ils ont de plus cher, tout en est également l'objet. Telles et mille autres semblables images nous sont offertes dans les livres saints ; il semble que les expressions manquent, tant Dieu paraît vouloir nous en donner une juste horreur, et tout céla cependant est encore au-dessous de la réalité. Au reste, les tourments sont sans consolation : le mauvais riche, depuis si longtemps, ne demande qu'une goutte d'eau; une goutte d'eau est bien peu de chose, elle lui est impitoyablement refusée pour un instant. Il n'y a, dans l'enfer, ni grâce ni soulagement à attendre ; les maux y sont sans interruption, le souffle de Dieu ne se ralentit ni le jour ni la nuit. Ce feu brûle de même dans tous les siècles. Ces maux y sont sans compassion; personne qui les plaigne, personne qui ne les condamne, personne qui ne les insulte. Les démons s'en jouent; ennemis de tout le monde, les autres damnés les maudissent ; les justes s'en rient, Dieu en triomphe, eux-mêmes sont forcés de faire le triste aveu qu'ils le méritent. Les maux sont sans exception, le cœur, l'esprit et le corps, tout est la proie de la douleur ; l'esprit rempli de ténèbres, ou plutôt ne voyant que trop son malheur; le cœur livré au désespoir et à la rage; le corps devenu la proie des flammes et de tous les maux; en un mot, imaginez tout ce que vous voudrez d'épouvantable, l'enfer est tout cela et mille fois plus que tout cela.

Comparez à ces maux extrêmes, et vos peines et vos plaisirs; regardez l'un et l'autre à travers ces flammes. Hélas! que l'un et l'autre changent de face. Qu'est-ce après tout que des plaisirs d'un moment qui coûtent infiniment à se procurer, où l'âme ne trouve rien qui la satisfasse, où même elle est en proie à mille amertumes? Fallait-il acheter si chèrement ce qui devait passer si vite ? Qu'était-ce après tout que des peines légères qu'il eût fallu souffrir sur la terre, peines volontaires le plus souvent, tandis qu'ici je les souffre malgré moi ; peines que j'aurais pu rendre méritoires en m'y soumettant, et qui me sont ici parfaitement inutiles, peines que la grâce de Dieu et mille consolations auraient adoucies, et qu'ici au contraire, tout sert à rendre insupportables?

Quels pleurs, quels grincements de dents, quels gémissements éternels, quel sentiment de peine incroyable, qui déchire l'âme et ne la tue point, qui dévore le corps et ne le détruit point, qui consume la substance et ne l'anéantit point! Le feu ordinaire consume les choses les plus dures; il calcine la pierre et le fer, et enfin réduit tout en cendres ; mais celui-ci ranime en consumant, rétablit en détruisant, immortalise en dévorant, fait revivre en laissant mourir, conserve le sentiment en l'épuisant, et tient enchaîné le corps qu'il pénètre. Tel est le règne de la mort dans l'enfer, et comme l'immortalité de la seconde mort qui fait à tout moment vivre et mourir dans les flammes. De quelque mal qu'on soit accablé sur la terre, on se console par l'espérance de le voir finir. Malgré cette espérance, les moments durent des heures, les heures semblent des jours, les jours paraissent des années, surtout quand les douleurs sont vives. Entrez dans une prison, dit saint Chrysostome, voyez ces hommes pâles et défaits, les uns mourant de faim et de soif, les autres dévorant des insectes, chargés de chaînes, plongés dans les ténèbres et dans l'ordure d'un cachot ; quelle est leur douleur, quelle est leur misère ! Quelle crainte même dans la crainte de l'arrêt qui les traînera sur la roue! Quelle horreur, vous-mêmes, quel soin pour délivrer vos amis, ou pour ne pas tomber dans une justice rigoureuse ! *Concutimur, horrescimus, et ne incidamus, omnia facimus.* Sans même avoir rien

à souffrir, qui pourrait se tenir plusieurs jours de suite dans la même situation, fût-elle la plus commode, dans le lit le plus mollet, jonché de fleurs? Que sera-ce d'une éternité, et d'une éternité de douleurs affreuses, des tourments les plus violents, sans espérer ni soulagement ni terme, immobiles comme un rocher, selon l'expression d'un prophète : *Fiant immobiles quasi lapis; quis ex vobis poterit habitare cum igne devorante et ardoribus*, etc.? (*Exod.*, XV, 16.)

Enfin, ce qui met le comble à toutes ces peines, ce qui n'a jamais été contesté et qui ne saurait l'être de personne, c'est les remords éternels et désespérants que fait naître dans les cœurs des damnés la conviction parfaite où ils sont que ce n'est que par leur faute.

DISCOURS

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi sunt vocati, pauci vero electi. (*Matth.*, XXII, 14.)

Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

De toutes les vérités de la religion, voici peut-être la plus redoutable; elle est capable de faire trembler la terre et les cieux, elle met le comble à toutes les autres et nous en fait la plus personnelle et moins équivoque application. On redouterait peu la sévérité du jugement et la rigueur de l'enfer, si on pouvait se flatter d'obtenir grâce avec le grand nombre. La mort, uniquement à craindre par ses suites, perdrait ses horreurs, si, en subissant la loi commune, on voyait un asile où la foule fût en sûreté. Mais quand je pense que la plupart de ceux avec qui je suis sur la terre seront la proie des flammes, que je serai peut-être moi-même enveloppé dans ce malheur général, la douleur et les larmes, la terreur et le danger me laissent-ils la force de vous parler? *Multi sunt vocati, pauci vero electi.*

Quoique les calamités publiques dépeuplent les villes et les provinces, quoique la victoire la plus complète s'achète toujours aux dépens de plusieurs milliers de soldats, cependant, parce qu'ordinairement il s'en sauve un grand nombre, chacun espère de se sauver. Quelles seraient les alarmes, quel serait le désespoir si on était sûr d'une défaite complète où le glaive du vainqueur ne dût épargner qu'un petit nombre, d'une désolation générale qui ne dût laisser que quelques habitants pour creuser le tombeau des autres? Convaincu que le plus grand, et incomparablement plus grand nombre des hommes court à grands pas en enfer, peut-on par un juste retour sur soi-même, se dissimuler que l'orage gronde sur nos têtes, et qu'il ne tient à rien que nous n'y soyons engloutis.

Ne craignons pas, après le Sauveur du monde, d'annoncer cette vérité étonnante. Quelques âmes pieuses pourront en être troublées, un confesseur prudent les calmera; mais le commun des hommes qu'elle regarde et qui la justifie a besoin d'être réveillé du profond et mortel assoupissement où la passion le plonge. Oui, très-peu de personnes seront sauvées; les décisions les plus expresses, les comparaisons les plus fortes, les figures les plus vives, l'ont si bien établi que de tant d'hérétiques qui ont troublé la paix de l'Eglise, et n'ont laissé aucun article de foi exempt de leurs coups, il ne s'en est point trouvé qui l'ait contesté. On a longtemps disputé sur la prédestination et la grâce, on a donné trop ou trop peu à la liberté de l'homme, on a combattu la possibilité, ou porté trop loin la facilité du salut; mais on a toujours reconnu le petit nombre de ceux qui se sauvent. Que dis-je, reconnu? et qui n'en a frémi d'horreur, s'il a été sage? David tombe presque dans le désespoir, Job maudit le jour de sa naissance, Jérémie voudrait que le sein de sa mère lui eût servi de tombeau, un Dieu triste jusqu'à la mort et réduit à l'agonie a sué du sang.

Mais pourquoi aller chercher des preuves, en quelque sorte étrangères, dans les abîmes impénétrables de la prédestination, dont j'adore la profondeur, ou dans les sentiments des saints, dont je respecte l'autorité? Votre cœur et vos œuvres en fournissent la démonstration. Non, pour vous en convaincre, je ne veux d'autre preuve que votre conduite, d'autre témoignage que vos mœurs, d'autre autorité que votre vie; preuve intime, témoignage personnel, preuve toujours présente, qui forme contre vous la plus terrible conviction. 1° La plupart des gens commencent mal; 2° continuent mal; 3° finissent mal. Par conséquent ils seront réprouvés. Avez-vous bien commencé? Continuez-vous bien? Finirez-vous bien? Etes-vous donc du petit nombre? Le nombre des élus fût-il encore plus grand, votre conduite ne vous donne-t-elle pas lieu de craindre, ne vous met-elle pas dans la nécessité de n'en être jamais? *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Est-il donc bien vrai que le nombre des élus soit petit? N'est-ce point là une pieuse exagération que la chaire met en œuvre pour alarmer un pécheur endurci, mais dont il faut beaucoup rabattre? Et où serait donc la bonté du Seigneur de perdre une foule de créatures? Ne peuple-t-il la terre que pour remplir l'enfer? Faut-il, pour lui plaire, que ses autels soient inondés de sang, et n'est-il honoré que par le nombre des malheureux?

Pourquoi les tirer du néant, puisqu'il prévoyait infailliblement leur perte? Pourquoi ces prédilections odieuses et si peu justes; sauver l'un, laisser périr l'autre; convertir le plus criminel, abandonner celui dont les fautes sont plutôt des malheurs que des crimes? *Nunquid enim vane constituisti filios hominum?* (*Psal.*, LXXXVIII, 48.)

Saint Paul a prévenu ces inutiles, ces téméraires questions. O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu, s'écrie-t-il, que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables! Fûtes-vous admis à ses conseils éternels? A-t-il dû prendre vos leçons et vous rendre compte de son gouvernement? Faibles mortels, dont les yeux débiles ne peuvent soutenir les rayons du soleil, comment soutiendrez-vous la lumière inaccessible de la divinité? Dieu est juste. Quelque supérieure que soit à notre faiblesse l'ineffable équité de ses décrets, il ne peut en former que d'infiniment dignes de lui, et jamais il n'eut besoin de nos suffrages pour être pleinement justifié. Quelque difficile que soit le salut, vous ne vous perdrez que par votre faute. Gardez-vous par des doutes impies d'accuser un Dieu toujours juste, ou de désespérer d'un salut toujours possible : *Perditio tua, Israel, tantum in me auxilium tuum.* (*Osee*, XIII, 9.)

Que de ténèbres environnent le berceau d'un enfant! Sera-t-il riche ou pauvre, heureux ou misérable, stupide ou éclairé? Quel rôle jouera-t-il dans le monde? Quelle profession y exercera-t-il? En quel climat coulera-t-il ses jours? Surtout sera-t-il vertueux ou criminel? Quelles ténèbres! quels abîmes! Mais non, le voile ne commence que trop à se lever, et le plus triste début n'annonce que trop de bonne heure sa fin tragique. Il fut créé libre, le baptême l'a rendu innocent, Dieu lui prépare un état et des grâces; mais hélas! il va s'égarer dès les premiers pas, il va perdre l'innocence, il va être mal élevé, il va manquer sa vocation. Ainsi ébauche-t-il sa réprobation éternelle.

1° La plupart des gens perdent de bonne heure leur innocence. Où sont ceux qui la conservent jusqu'à la mort? Je m'en rapporte à vous-même. L'avez-vous encore cette robe précieuse que vous reçûtes au baptême? Remontez à vos premières années; comment s'est passée votre enfance? L'obéissance à vos parents, la docilité à vos maîtres, la fidélité à vos devoirs, la sincérité dans vos paroles en ont-elles fait le caractère? Comptez-vous vos années par vos vertus? Citez-vous au tribunal de votre cœur. Votre jeunesse a-t-elle été plus heureuse? Des compagnies suspectes ne vous ont-elles rien appris ou rien fait faire dont vous ayez à rougir? Des passions naissantes n'ont-elles jamais alarmé votre innocence, ou plutôt avez-vous toujours été saintement alarmé de leurs attaques? Fûtes-vous toujours fidèle aux avis qu'on vous donnait? Un censeur incommode, un vieillard importun, n'ont-ils jamais été l'objet de vos plaisanteries? Rendez-vous compte à vous-même. Un âge avancé n'a-t-il pas été le théâtre de l'ambition, l'esclave de l'avarice, le jouet de la colère?

Rappelez avec amertume, comme David, toutes les années de votre vie. De bonne foi, êtes-vous assez heureux pour n'avoir commis aucun péché? Il n'en faut qu'un pour perdre la grâce. Hélas! on suce le crime avec le lait; la langue commence à peine à se délier qu'elle commence à déshonorer le Seigneur; à peine a-t-on atteint l'usage de la raison qu'on devient coupable, ou plutôt la malice devance la raison, et par une funeste précipitation, enfant dans tout le reste, on n'est que trop habile à déplaire à Dieu; ce que l'on devrait toujours ignorer, c'est ce que l'on a le plus tôt appris. On n'en trouve que trop de maîtres; a-t-on même le plus souvent besoin de maître?

Le monde naissant perdit l'innocence; il ouvrit la source et fut le présage de tant de péchés qui tous les jours nous en dépouillent dès le berceau. Déjà vaincus, bien plus faibles, moins éclairés, moins soutenus que notre premier père, trouverons-nous dans l'âge le plus tendre une force et des ressources que le paradis terrestre ne lui fournit pas? Ainsi se renouvelle dans le petit monde de la vie de chaque homme, et par le désordre qui en souille les premières et par les suites qui en font condamner le terme, le malheur public que nous déplorons.

Les élus, et en particulier les âmes innocentes, nous sont représentés tantôt comme un bouquet de fleurs choisies que Dieu conserve avec soin, qu'il cultive dans un jardin fermé auprès d'une fontaine scellée. Ils sont comme le lis entre les épines, tandis que les réprouvés sont des monceaux immenses de ronces et d'herbes inutiles : *Fasciculum viventium super terram fundavit* (*Amos*, IX, 6); tantôt comme la bien-aimée de Salomon parmi un nombre considérable de reines et de jeunes filles qui composaient sa cour, il n'en était qu'une qu'il appelait sa colombe toute belle et sans tache : *Non habentem maculam.* (*Cant.*, IV, 7.) L'épouse tout assurée à son tour que son bien-aimé est choisi entre mille : *Electus est millibus.* (*Cant.*, V, 10.)

Il me semble voir cette foule d'innocents que la barbarie du roi d'Egypte fit exposer sur le Nil, que la cruauté d'Hérode fit massacrer, cette famille royale que la fureur d'Athalie fit égorger. Pieuse Jozabeth, le palais du prince est inondé de sang, à peine en sauverez-vous un; encore faudra-t-il le cacher dans le temple. Marie et Joseph, fuyez en Egypte, entendez les cris des mères désolées; les campagnes de Bethléem retentissent de leurs sanglots et sont arrosées de leurs larmes; à peine sauverez-vous votre fils. Volez sur le rivage, fille de Pharaon, le Nil regorge de sang, et les mères éplorées suivent en vain des yeux le fruit de leurs entrailles devenu le jouet des ondes. Saisissez ce berceau flottant, le jeune Moïse vous tend les bras; seul heureux entre tant d'autres, qu'il soit élevé sous vos yeux, et l'image des élus dont Dieu couronne le petit nombre.

Ces enfants choisis, conservés au milieu

de la contagion du vice et d'un désordre général, sont comme les trois enfants qui résistèrent à Nabuchodonosor : Non, prince, ne pensez pas que nous adorions jamais votre statue; les peuples entiers, bassement asservis à votre impiété, se prosterneront en vain à vos pieds; nous ne sommes que trois, mais seuls fidèles à notre Dieu nous lui réservons nos hommages, seuls intrépides nous bravons votre fureur, seuls invincibles nous subirons tous vos supplices; les flammes respecteront ceux que l'enfer n'aura pas vaincus. Enfants élus de Dieu, tenez au monde le même langage. Que le torrent entraîne, que l'exemple séduise, que le respect humain arrête tous les autres; nous ne sommes que trois, mais nous vous serons toujours fidèles ; *Deos tuos non colimus.* (*Dan.*, III, 18.)

2° Pourrait-on ne pas la perdre cette innocence avec la mauvaise éducation que communément on reçoit? Qui peut se dissimuler que la plupart des gens sont mal élevés, surtout peu chrétiennement? La plupart ne sont pas même instruits, ignorent les éléments de la religion. Le voilà cet enfant qui vient de naître ; après lui avoir fait jeter quelques gouttes d'eau sur la tête, moins par religion que par coutume et par bienséance, la mère se dépouillant de tous les sentiments d'humanité, méconnaît son propre fruit, qui, par ses besoins, ses cris et ses larmes, lui demande sa nourriture. Elle aime mieux, par des remèdes violents, au risque de sa santé et de sa vie, faire tarir que lui donner la précieuse liqueur dont la Providence remplit son sein. Les tigres et les ours humanisés échauffent leurs petits, la poule couvre les siens de ses ailes : mais cette mère inhumaine, semblable à l'autruche du désert, comme dit le prophète, jette son enfant à la première venue, qui fait trafic de ses mamelles, et les livre à meilleur marché : *Lamiæ nudaverunt mammam, tu vero crudelis sicut struthio in deserto.* (*Thren.*, IV, 3.) Nourrice souvent inconnue, toujours grossière, quelquefois débauchée, et qui avec son mauvais lait fait sucer son tempérament et ses vices, ses maladies et ses passions, et rend de bonne heure cet enfant aussi vicieux que mal sain : *Dimidiatum matris genus aluisse in utero nescio quid quod non videret, et non alere nunc lacte suo, quod videat, jam viventem, jam hominem, jam officium matris implorantem*, disait un païen. (Aulugell., Favorin.)

Cet infortuné est-il sorti du berceau, on l'abandonne à ses caprices, on le livre à des domestiques qui le familiarisent, par leurs caresses indécentes et leurs discours licencieux avec le désordre. A mesure qu'il avance en âge, le démon attentif l'appelle à son école, ou plutôt ses parents ont soin de l'y mener. Paroles libres, habits immodestes, parures indécentes, manières mondaines, voilà les leçons que les exemples des parents réalisent. Pour le salut, y pense-t-on? la religion, la connait-on? Tout le zèle d'un pasteur obtient-il que dans un catéchisme on déroge jusqu'à daigner l'instruire d'une manière si bourgeoise? A mesure qu'on la produit dans le monde, cette jeune personne, d'autant plus à plaindre qu'elle est plus aimable, trouve et fait trouver mille écueils dans ses bonnes qualités même. Sans guide, sans secours, sans principe, souvent pleine de principes d'irréligion et de débauche, entraînée par le torrent des mauvais conseils et des mauvais exemples, tyrannisée par l'habitude, où trouvera-t-elle des asiles? en voudra-t-elle? Qu'on en juge sans prévention, est-ce ainsi que se forment les élus et les réprouvés? quel des deux sera donc le plus grand nombre?

Votre famille est seule fidèle dans le pays de Chanaan. Vous n'y conserveriez pas longtemps votre innocence, dit le Seigneur : sortez, Abraham, de votre maison, quittez votre patrie, éloignez-vous de ces terres maudites, venez dans le lieu que je vous montrerai : *Egredere de terra tua.* (*Gen.*, XII, 1.) Le pays de Sodome ne fut pas plus heureux que celui de Chanaan. Croirait-on que dans cinq villes où il y avait grand nombre d'enfants, il ne se trouvât pas dix justes? Je veux détruire Sodome et les villes voisines, dit le Seigneur. — Ne pourrais-je pas obtenir grâce pour elles, s'il s'y trouvait quarante justes, répond le patriarche? — Oui, dit le Seigneur, je leur pardonnerai ; mais ils n'y sont pas. — S'il ne s'en trouvait que trente, ajouta-t-il, votre justice serait-elle inexorable? — Non, répond-il encore, je suspendrai la foudre, s'il y en a trente ; ils n'y sont pas. — Qui suis-je, pour vous parler, ô mon Dieu, continue-t-il! Souffrirez-vous qu'un peu de cendre et de poussière sollicite votre miséricorde? ne rétracteriez-vous pas l'arrêt, s'il s'y trouvait vingt justes? — Oui, vingt justes me désarmeraient; ils n'y sont pas. — Ma témérité, mes importunités sont extrêmes ; permettez pour la dernière fois que j'implore votre clémence, si du moins il s'en trouvait dix. — Oui, je pardonnerai, s'il en reste dix; ils n'y sont pas : *Non delebo propter decem.* (*Gen.*, XVIII, 32.) En effet la contagion, les progrès du vice avaient été si grands, que de cet embrasement affreux il ne se sauva que quatre personnes, Loth, sa femme et ses deux filles ; encore même sa femme mourut en chemin, et à peine ses deux filles sont-elles arrivées au terme, qu'elles deviennent incestueuses avec leur propre père, après l'avoir enivré.

Ainsi toute chair corrompt sa voie, et ne réalise que trop la triste image du petit nombre des élus, que saint Pierre, d'après Jésus-Christ même, nous a tracée dans le déluge. Mers flottantes, que renferme le sein des nuées, inondez ces maudites campagnes, théâtre de la corruption et de l'impiété. Agité par les orages que le péché excite, franchissez vos barrières, vaste océan ; faites de toute la terre un tombeau, purgez-la de tant de coupables, n'épargnez que la famille du juste. Que de milliers ou plutôt de millions d'hommes en couvrent l'immense sur-

face! Où trouvez-vous quelqu'un dont la vertu forme une digue? Noé seul, sa femme et ses enfants méritent de trouver grâce devant Dieu; respectez le germe sacré d'un monde à venir, que tous les autres soient engloutis avec leurs crimes: *Octo animæ salvæ factæ sunt.* (I *Petr.* III, 20.)

3° En sortant des mains des parents, on passe d'un écueil dans un autre. La plupart des gens sont déplacés dans leur état. Consulte-t-on le Seigneur pour en faire le choix? S'éprouve-t-on avant de s'y engager? Ne l'embrasse-t-on que pour plaire à Dieu et faire son salut? Est-on capable, a-t-on la volonté d'en remplir les devoirs? Le hasard, la passion, le caprice communément en décident. Un dépit jette dans la religion, la pauvreté cherche une ressource dans l'état ecclésiastique, le libertinage impose le joug d'un mariage honteux, l'avarice court après des prétentions dangereuses et des commerces injustes, l'ambition achète des emplois dont on est incapable et saisit une balance que l'ignorance et la sollicitation feront pencher. Epuiserait-on le détail des égarements des hommes sur leur vocation et par conséquent de leur malheur? Arrive-t-on au port en courant hors de la route? Comment se soutenir sans la grâce ou l'obtenir sans plaire à Dieu? Comment lui plaire en lui refusant les services qu'il nous demande? Ils ont couru, dit le Seigneur avec indignation, ils ont couru sans être envoyés, ils ont prophétisé sans être inspirés, ils sont entrés en voleurs dans le bercail. Ouvriers d'iniquité, dois-je garantir vos folies? *Ipsi regnaverunt, sed non ex me.* (*Osee*, VIII, 4.)

Volez, Seigneur, au secours de votre Eglise; le compas et l'équerre à la main, placez vous-même les pierres de votre sanctuaire, ne permettez pas que brutes, déplacées, défigurées, elles retardent le progrès ou ternissent la beauté de votre édifice, ou en annoncent la ruine prochaine. O nouvelle Jérusalem! est-ce donc vous qui descendîtes du ciel, parée comme une épouse qui va au-devant de son époux, portant dans votre sein un peuple de justes? vos beaux jours sont-ils donc passés? ne vous reste-t-il plus que des larmes, et ne serons-nous témoins que de votre deuil et de votre tristesse? Consolez-vous, disait le Seigneur au prophète qui lui tenait un pareil langage, il me reste encore sept mille personnes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Quelle consolation, ou plutôt quel désespoir! Quoi, dans le peuple infini de tout un royaume, au milieu des immenses progrès de l'erreur, n'y aura-t-il donc que sept mille fidèles? Ah! mourons, mon âme; puis-je survivre à tant de maux, seul au milieu de tant d'impies? *Derelictus sum solus, petivit animæ suæ ut moreretur.* (III *Reg.*, XIX, 4, 10, 14.)

Aussi tout genre de bien est rare sur la terre. Peu de science: tout est plein d'ignorants; quelques demi-savants, beaucoup de présomptueux, très-peu solidement habiles. Peu de grandeur: presque tout est peuple, même parmi les riches; quelques seigneurs, un monarque dans un royaume. Peu de richesses; partout des pauvres; quelques fortunes honnêtes, trois ou quatre riches dans une ville. Peu de talents; la plupart des esprits superficiels et médiocres; deux ou trois personnes éminentes. Peu de religion: que d'infidèles, que de mahométans, que d'idolâtres! Le nombre des chrétiens est bien petit en comparaison de ce qui ne l'est pas. Peu de foi parmi les chrétiens; qui peut compter le nombre et la variété des hérétiques? Qui peut mesurer l'étendue des terres que le schisme et l'erreur désolent? Où sont les vrais catholiques? Peu de vertus: que de libertins, que de gens tièdes, même dans le sein de l'Eglise! Où voit-on des saints, où sont les élus? Déjà si faibles, la plupart des hommes dans l'état même où Dieu les appelle, que feront-ils, que pourront-ils faire quand ils seront déplacés? aveuglés sur leur propre sort, que d'aveugles entraîneront-ils dans leur chute!

Voyez-vous tous ces royaumes, disait le démon à Jésus-Christ? je vous les donnerai, si vous m'adorez; j'en suis le maître, tout y suit mes lois, tout m'y offre des hommages, ils ne sont peuplés que de mes adorateurs; j'y distribue les dignités et les fortunes, j'y rends mes oracles, j'ai su l'emporter sur le Très-Haut, et m'élever sur ses autels; il ne manque que vous pour mettre le comble à ma gloire. Les Pères ont-ils donc tort de comparer les élus aux pierres précieuses, les réprouvés aux pierres communes? Les unes brillent sur les autels, ou parent la couronne des princes; les autres sont abandonnées dans les campagnes et les grands chemins. Quelle prodigieuse rareté des unes, quel nombre immense des autres! Elus de Dieu, que le ciseau de la mortification, que le marteau de l'adversité taille et polit ici-bas, c'est vous qui servirez à la construction de la céleste Jérusalem: *Tunsionibus pressuris expoliti lapides.* Les réprouvés, comme des briques méprisables, seront jetés dans le fourneau de l'enfer: *Pones eos ut clibanum ignis.* (*Psal.* XX, 10.)

Mais si la plupart des hommes commence si mal, du moins dans la suite de la vie réparera-t-on les malheurs et les fautes de l'enfance? Non: on continue aussi mal, et quelquefois plus mal qu'on n'a commencé, on ne cesse de courir à la réprobation.

SECONDE PARTIE.

Le nombre des chrétiens étant beaucoup plus petit que n'a été et que n'est encore celui des idolâtres, il n'est pas surprenant, peut-on dire, que le nombre des élus soit petit. Tous les chrétiens pourraient être sauvés, que celui des réprouvés ne seraient que trop grand encore. Voudrait-on nous appliquer nommément ces oracles? Oui, remarquent les théologiens, indépendamment des infidèles, il est vrai de dire en particulier des chrétiens qu'il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Mais les enfants qui meurent après le baptême sont-ils renfermés

dans ce petit nombre? Il en meurt beaucoup, et ce serait prodigieusement diminuer le nombre des adultes heureux, si ce petit peuple en faisait partie? Non, répond-on, ils n'y sont pas compris; les passages de l'Ecriture et des Pères ne peuvent être appliqués qu'aux chrétiens adultes. Ce ne sont point des enfants qu'on exhorte de faire effort pour entrer par la porte étroite, ce ne sont point des enfants qui écoutent la parole sans en profiter, qui ne sont point pris dans les filets des apôtres. Ce n'est qu'à des chrétiens adultes que les Pères adressaient la parole et pouvaient dire qu'ils courent dans la lice, qu'un seul emporte le prix, qu'ils ont traversé la mer Rouge sans entrer dans la terre promise, qu'ils ont souvent dit : Seigneur, Seigneur, Seigneur, sans mériter qu'on leur ouvrît la porte, qu'ils ont imité les vierges folles. Le peuple juif, dont les tristes catastrophes annonçaient les nôtres, ne représentait que le peuple chrétien.

Mais, quoi qu'il en soit de ce nombre plus ou moins grand, ce n'est pas tant sa petitesse qui doit nous alarmer, c'est plutôt l'assurance trop bien fondée que nous ne devons pas en être. Notre conduite est toujours un livre ouvert, où plus fortement que dans l'Evangile nous voyons gravées ces tristes paroles : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Eh! qu'importe que ce nombre soit grand ou petit, si vous méritez d'en être exclu? Sans vouloir sonder les abîmes de la justice divine, en faut-il davantage pour en justifier la rigueur? Pécheur qui m'entendez, pourquoi de la multitude de ceux qui se perdent, prendriez-vous insolemment droit pour accuser cette justice adorable? Méritez-vous d'être sauvé, quand même le plus grand nombre des hommes devrait l'être? La miséricorde divine eût-elle résolu de les sauver tous, ne la forceriez-vous pas par vos crimes à faire contre vous la plus terrible exception? On ne cherche qu'une excuse à sa lâcheté; il semble qu'on soit comme entraîné dans la foule, et qu'on ait quelque droit de regarder comme impossible ce que tant de gens ont manqué : *Vosmetipsos tentate, ipsi vos probate si estis in fide.* (II *Cor.*, XIII, 5.)

De cette vue générale passons au détail de l'application personnelle. Quoi qu'il en soit du reste des hommes, à quel titre prétendez-vous d'être admis dans la société des prédestinés? En avez-vous les consolantes marques? En tenez-vous la sage conduite? Vous avez mal commencé ; en vain le dissimuleriez-vous. Pardonnons, je le veux, une première faute ; mais songez-vous du moins à la réparer? Non, vous ne faites que vous égarer davantage. Il est rare qu'on répare : 1° par la pénitence, l'innocence que l'on a perdue; 2° par le travail, l'éducation que l'on n'a pas reçue; 3° par la fidélité, la vocation qu'on n'a pas suivie. Ainsi, on ne fait que s'enfoncer de plus en plus dans l'abîme où l'on est tombé, et courir rapidement à l'enfer.

1° On ne songe pas à réparer l'innocence perdue : malheur que toutes les larmes du monde ne répareront jamais comme il faut. L'exercice du ministère, disait saint Ambroise, m'a fait trouver plus de personnes qui ont conservé leur innocence que je n'en ai vu qui en aient réparé la perte par la pénitence : *Facilius inveni qui innocentiam servaverit, quam qui congrue pœnitentiam egerit.* La terre est pleine de pécheurs; mais dans quel endroit du monde voit-on de vrais pénitents? Quel climat heureux porte cette contrition sincère qui déteste le péché souverainement? Qui, comme saint Paul, ose défier toutes les créatures de le séparer de l'amour de Dieu par un péché? Où se trouve ce souvenir amer du péché qui le rende toujours présent à l'esprit pour le déplorer par des larmes éternelles. Dans quel pays du monde connait-on cette haine de soi-même, cet esprit de vengeance contre son propre corps, cette attention constante à éviter les moindres fautes qu'une fatale expérience nous a appris être la source ordinaire des plus grandes? Où sont les Madeleines qui, après avoir été le scandale d'une ville, en deviennent l'édification par l'aveu public de leurs fautes; les Davids qui, après avoir goûté les plaisirs criminels, se refusent les plus innocents; les Pierres qui, après avoir renié leur maître, en deviennent les apôtres? Qu'ils sont rares les vrais pénitents! Ils peuvent bien tenir le langage que saint Augustin applique aux élus, d'après les prophètes : Je suis un prodige dans cette multitude : *Tanquam prodigium factus sum multis.* (*Psal.* LXX, 7.)

Quitter le péché et l'expier, changer le cœur et le punir, voilà les lois de la justice. Sans elles, c'est la damnation. La vraie conversion est une révolution entière du cœur, nouveaux désirs, nouvelles pensées; Dieu y règne en maître, et y détruit tout ce qui lui a déplu. Haïr ce qu'on avait aimé, aimer ce qu'on avait haï : heureuse métamorphose qui, par une vie nouvelle, rend le pécheur si différent de lui-même et méconnaissable à ses meilleurs amis, êtes-vous bien commune? Joindre l'austérité à la douleur, l'expiation à la componction, la réparation à l'abandon, proportionner le châtiment à l'offense, remplacer l'enfer pour acquitter l'immense dette que l'on a contractée, où offre-t-on à Dieu ce juste dédommagement? On croit toujours en avoir assez fait, on croit toujours en trop faire. Un confesseur est trop rigoureux, les délais que la prudence lui fait prendre sont trop longs; on est toujours sûr de ses dispositions. Les saints n'étaient ni si faciles à persuader, ni si difficiles à soumettre. Si le cœur était en effet et si changé et si puni, les rechutes seraient-elles si promptes et si fréquentes? Mais s'il y a si peu de vrais pénitents, peut-il y avoir beaucoup d'élus. La pénitence, disent les saints Pères, est semblable à la piscine de Siloé. Quelle multitude infinie de malades de toute espèce qui attendaient le mouvement de l'eau! *Erat multitudo magna.* A

peine l'ange l'avait-il agitée, que chacun s'y jetait avec précipitation. De ce grand nombre, hélas! un seul était élu et guéri : *Qui prior descendisset sanabatur.* (*Joan.*, V, 4.) Jésus-Christ lui-même n'en guérit qu'un qui attendait depuis trente-huit ans. Que sera-ce donc de ces malades spirituels qui n'y viennent pas, qui ne veulent pas être guéris, qui résistent à la main charitable qui voudrait les y jeter? Peuvent-ils prétendre à la guérison? Voulût-on même comparer les vrais pénitents à cette foule de malades pour qui s'opérèrent tant de miracles, quoique leur aversion pour les remèdes les rende si différents, que serait-ce encore auprès de ce nombre infini qui, dans tout le monde et même dans la Judée, ne furent pas guéris.

Mais, quoi qu'il en soit des autres, vous-mêmes, mes chers frères, dont le péché n'est pas douteux, avez-vous commencé de faire pénitence? Vos liens sont-ils brisés? Votre résolution est-elle prise? Que de retardements et de délais! Depuis combien de temps le Seigneur vous sollicite-t-il? Depuis combien de temps faites-vous espérer votre retour? Vous attendez un âge avancé ou une occasion plus favorable, comme si vous étiez le maître du temps et des événements! Hélas! cette nuit même on vous redemandera votre âme. Seriez-vous du nombre des élus, si la mort allait vous surprendre? Et vous qui vous flattez de faire pénitence, prétendez-vous la trouver dans ces jeûnes si adoucis, et, à vous entendre, toujours accablants; dans ces abstinences si mitigées et toujours excessives; ces prières si courtes et toujours ennuyeuses; ces aumônes si modiques et toujours ruineuses; ces afflictions si légères et toujours extrêmes; ces confessions si froides, ces douleurs apparentes, cette continuité de péchés?

Les apôtres jettent leurs filets, dit saint Augustin; ce sont des pêcheurs qui parcourent les mers : belle figure de la prédication de l'Evangile. De quel nombre infini de poissons ne sont pas remplies leurs immenses plages! De cette multitude étonnante, combien pensez-vous qu'ils en prennent, quoique la pêche, entreprise sous les yeux et par les ordres du Sauveur, soit heureuse jusqu'au miracle que saint Pierre ait besoin de secours pour tirer les filets de l'eau? Hélas! cent cinquante-trois poissons en tout. Aussi, après la descente du Saint-Esprit, où les grâces à grands flots, l'astre dans son midi, les miracles dans leur éclat, devaient entraîner tous les peuples, sur un million de pécheurs on en voit convertir à Jérusalem sept à huit mille. Le Sauveur n'avait pas été si heureux : une poignée de disciples, quelques femmes du commun, pouvaient-ils contre-balancer le déchaînement de la Synagogue et les cris tumultueux de la populace? A la mort, ce peu même l'abandonne, et, tandis que le renversement de la nature devait éclairer tous les esprits et briser tous les cœurs, je ne vois au pied de la croix qu'un seul disciple; tout le reste le renie, le trahit ou l'abandonne. Le centenier seul connaît que le soleil ne peut s'éclipser que pour son maître; toute une grande ville ne fait que s'animer davantage à poursuivre jusque dans le tombeau les malheureux restes d'un homme dont on veut abolir la mémoire.

Jean-Baptiste, son précurseur, n'eut pas plus de succès. Cet homme extraordinaire, que tout écoute, que tout admire, que l'on prend pour le Messie, fait en vain retentir les rives du Jourdain. Qui veut déférer à sa voix et reconnaître celui qu'il venait annoncer et qu'il montrait à tout le peuple? Peut-il arrêter le monstrueux inceste d'un prince qui le respectait, et ne fut-il pas enfin la victime d'un zèle infructueux? Tous les prophètes se plaignent de l'inutilité de leurs efforts pour ramener un peuple de pécheurs et d'infidèles qui violent la loi de leur Dieu. Les châtiments les touchent aussi peu que les menaces, les miracles ne les gagnent pas plus que les exhortations : *Quis credidit auditui nostro?* (*Isa.*, LIII, 1; *Joan.*, XII, 38; *Rom.*, X, 16.) Quelle triste chaîne de tradition et de faits et d'autorités ne démontre point, depuis le commencement du monde, le petit nombre des élus!

2° On répare aussi peu le défaut d'éducation que la perte de l'innocence. Livré à une grossièreté stupide, on n'en connaît pas le besoin; borné dans ses vues, on n'en découvre pas le moyen; accablé de la grandeur de l'ouvrage, on désespère du succès; nourri dans la bassesse et la timidité, on n'ose en tenter l'entreprise; éloigné des occasions et des maîtres, on n'en trouve point les facilités; accoutumé à une vie inutile, la paresse et l'indolence n'en veulent point prendre la peine; embarrassé de mille affaires, on n'en a pas le loisir; entraîné par l'exemple et la coutume, on en multiplie les obstacles; plongé dans la passion et la débauche, on en redoute les effets. Ainsi, loin de les arracher, on laisse toujours croître les ronces qu'a laissées naître un père négligent dans une terre dont il a abandonné la culture. Est-il de mal où le défaut d'éducation n'entraîne presque nécessairement? Ignorance, crasse, avarice sordide, brutale vengeance, fierté ridicule, impureté, intempérance. Est-il de source plus malheureusement féconde? A la vue d'une corruption si générale le Prophète n'a-t-il pas raison de dire : Le nombre des pécheurs est si prodigieusement grand, qu'à peine en trouve-t-on un seul qui pratique sincèrement le bien. Y aura-t-il donc beaucoup d'élus? *Omnes declinaverunt, non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* (*Psal.* XIII, 1.)

Voie large, hélas! trop battue, voie étroite presque déserte, qui vous trouve, qui vous suit, qui vous retrouve et vous suit après s'en être écarté? Vous avez pu étonner un Dieu. Surpris de cette vérité, les apôtres demandèrent avec inquiétude à Jésus-Christ. Est-il bien vrai que si peu de gens doivent être sauvés? Ah! mes enfants, répondit-il, faites tous vos efforts pour entrer par la porte étroite : je vous le dis en vérité, en vérité je vous le dis, un grand nombre la

manquera. Que le chemin qui conduit au ciel est étroit! que l'entrée en est difficile! que peu de gens la trouvent! Il y avait bien des veuves à Sarepta du temps d'Elie, et le prophète ne fut envoyé qu'à une seule. Combien de lépreux dans la Syrie du temps d'Elisée! le seul Naaman fut guéri, encore par son orgueil pensa-t-il ne pas l'être : *Quam angusta porta! quam arcta via! quam pauci inveniunt!* (*Matth.*, VII, 14.) Un objet digne des serments, de l'admiration, des exclamations d'un Dieu, est-il douteux? n'est-il que médiocrement intéressant?

L'éducation la plus chrétienne est-elle toujours utile? De ceux même dont une main charitable arrosa les tendres racines, combien en est-il qui porte de meilleurs fruits? Transplantés dans un mauvais terroir, laissés dans la suite sans culture, devenus sauvages et stériles, ne les voit-on pas étonner et faire gémir les maîtres inconsolables, qui semblaient avoir tout à espérer de leurs soins? L'éducation et la divine parole, comme une semence jetée au hasard, tombe en partie dans le grand chemin, la dissipation la foule aux pieds des passants, les oiseaux du ciel l'enlèvent; elle tombe en partie dans les ronces, elle y est étouffée par les passions et les enfants du siècle; il en tombe sur la pierre, la dureté du cœur lui laisse-t-elle prendre racine? A peine en reste-t-il le quart pour la bonne terre, encore même sur ce quart combien ne s'en perd-il pas? l'un ne pourrit point, l'autre ne vient point à maturité, plusieurs sont dévorés par les insectes. La grêle, le brouillard, le vent, la pluie, l'humidité, la sécheresse arrachent souvent les plus belles moissons des mains du laboureur. Critiques malins qui ne nous écoutez que pour nous censurer, auditeurs indifférents qui n'y prenez aucun intérêt, libertins qui en profanez les mystères, mondains insensibles à ses attraits, vous ne vérifiez que trop l'application de la parabole. Trop heureux moi-même, si la parole que je vous annonce, convertissait le quart de cet auditoire! Triste figure, dit saint Thomas, du petit nombre des élus. Peut-on se flatter d'en être? sur quelle ressource peut-on compter quand on rend les plus sûrs moyens inutiles?

Jugeons de l'abondance des fruits par une autre parabole qui semble la suite de la première. Le royaume du ciel ressemble à une aire où on bat le grain recueilli, pour le séparer de la paille et de l'ivraie, enfermer l'un dans le grenier, et jeter l'autre au feu. Quelle comparaison, dit saint Anselme, de la paille avec le bon grain! Hélas! à peine l'aperçoit-on à travers la paille qui le couvre. Il est aussi difficile de discerner les bons au milieu des mauvais; leur nombre est si petit, qu'il en est couvert; à peine peut-on se persuader qu'il en reste : *Videtur quod sola sit palea.* L'impatience en murmure, et l'impiété en prend droit de faire le procès à la Providence.

Il en est encore, dit saint Basile après saint Paul, comme des différents vases qui sont dans une grande maison : il en est de toute espèce, d'or, d'argent, de bois, de terre. Quelle comparaison du petit nombre de ces vases précieux destinés à des usages d'honneur, avec ce grand nombre d'autres qu'on méprise! quelle comparaison encore de la petite quantité de terre dont se forment ces riches métaux à cette énorme quantité d'argile dont on fabrique le reste? Telle est encore l'image du paradis et de l'enfer : elle est prise du livre d'*Esdras*, qui, sans être canonique, est d'un grand poids : *Dabit terram multam unde fiat fictile; parvum autem pulverem unde fit aurum; sic pauci salvabuntur.*

3° La plupart des hommes sont aussi peu fidèles à leur devoir qu'à leur vocation. Quelque rare qu'il soit de suivre la voix de Dieu dans le choix d'un état, il est encore plus rare d'en remplir exactement tous les devoirs. Vous avez consulté des directeurs éclairés, vous avez pesé au poids du sanctuaire vos attraits et vos répugnances, vos défauts et vos talents; de longues prières, de bonnes œuvres multipliées ont enfin attiré sur vous la lumière et la grâce. Vous êtes heureux sans doute, remerciez Dieu qui vous a placé de sa main; mais n'en devenez pas présomptueux; vous n'en serez que plus coupable, si vous négligez la grâce de votre vocation, et si vous déshonorez la sainteté de votre état. La dignité augmente le poids et le nombre de vos devoirs : le compte en sera plus terrible à rendre. Est-on impunément enrichi de tant de trésors? la chute n'en est que plus rapide et plus profonde. Est-on sans risque élevé si haut? marche-t-on sans risque dans un sentier si glissant et si tortueux? Judas, choisi de Dieu même, s'est perdu; saint Paul, élevé au troisième ciel, craint de se perdre : *Ne forte reprobus efficiar.* (*I Cor.*, IX, 27.)

Examinez-vous donc; remplissez-vous exactement vos devoirs? Les remplit-on en effet? Accompagnez ce négociant au delà des mers; la cupidité est son pilote, l'intérêt est sa boussole, la mauvaise foi, sa manœuvre, le monopole, son vent favorable, la banqueroute, son écueil. Malheur au créancier qu'il fait échouer, à l'associé qu'il coule à fond, à l'acheteur qu'il vole en pirate. Examinez de près le ministre de la justice. Est-ce l'équité ou la prévention, la loi ou les présents, la bonne cause ou la solliciteuse, l'examen ou le secrétaire, qui fait pencher la balance? Je m'en rapporte, non à la partie qui perd et qui gémit de la perte, mais à celle même qui gagne et qui rougit de la victoire : *Judicium non judicaverunt.* (*Jerem.*, V, 28.) Pénétrez dans le sanctuaire, sera-t-il plus pur? voyez l'orgueil sous les livrées de l'humilité, l'avarice dans le sein de la charité, la dissipation dans les maisons d'oraison, la mollesse dans une profession d'austérité, l'indolence dans une profession de zèle; la corruption pénètre dans la solitude, l'ambition, la division, l'obstination dans l'erreur ternissent la beauté des campagnes de Sion : *Luxit et elanguit terra.* (*Isa.*,

XXIII, 9.) Suivez ce guerrier à la trace de ses débauches plus qu'à celle de son sang, entendez ses blasphèmes plus que le son de la trompette; il est plus couvert de crimes que de blessures, il porte sur la brèche, au milieu des dangers les plus certains de la vie, un danger plus certain encore de sa réprobation.

Les personnes même régulières prennent quelquefois le change et négligent leur devoir, sous prétexte d'un plus grand bien. Le magistrat, devenu théologien, laisse languir les plaideurs; la mère de famille dévote abandonne l'éducation de ses enfants et le soin de ses domestiques, pour être au pied des autels; l'ecclésiastique se charge d'une foule d'œuvres étrangères. Ainsi dégoûté de son devoir par zèle comme par paresse, par illusion comme par passion, on s'égare dans le bon chemin, on fait naufrage au port. Où sont donc ces gens vraiment fidèles qui, agissant constamment avec nombre, poids et mesure, méritent enfin la couronne? Où sont les élus?

Un ancien philosophe, par une allusion ingénieuse, courait les rues en plein midi, une lanterne à la main, pour trouver un homme, disait-il, tant il en connaissait peu qui pût mériter ce nom. Ce n'est pas moi, c'est l'esprit de Dieu qui fait faire la même chose au prophète : Allez, Jérémie, lui dit-il, allez dans les places publiques, cherchez quelqu'un qui mérite mon choix et mes complaisances : *An inveneris virum qui faciat judicium? (Jer.*, V, 1.) Cherchez-le parmi les pauvres. Leur état semble les éloigner du crime, il leur en ôte le moyen, il en écarte le danger. Mais l'aiment-ils, le commettent-ils moins? Ils croupissent dans l'ordure avec autant de fureur que les riches raffinent sur la délicatesse. La violence du penchant supplée ici à l'assaisonnement qui irrite ailleurs. Leur vie est une espèce d'instinct de bête, dont une ignorance stupide de leurs devoirs ne les laisse jamais sortir; ils sont à la fois malheureux et coupables : *Pauperes stulti et ignorantes. (Ibid.*, 4.) Cherchez-le parmi les riches. Avec les facilités du crime, ils ont celles de la vertu. Instruits, secourus, animés, ils ont dû l'apprendre de bonne heure; élevés sur le chandelier, l'honneur et l'intérêt les y engagent; ils peuvent l'appuyer de leur crédit et la parer de ses charmes. Hélas! triste ressource! ils n'en secouent le joug que plus témérairement, ils ne se livrent au crime que plus effrontément, ils n'abusent des bienfaits de Dieu que plus indignement, ils ne sacrifient à leurs plaisirs le reste des hommes que plus insolemment. L'or et l'argent leur ouvrent toutes les portes; l'impunité lève toutes les barrières : *Magis isti confregerunt jugum. (Ibid.*, 5.) Cherchons la religion parmi les savants; ils en donnent des leçons, ils en imaginent des systèmes, ils en approfondissent les mystères. C'est cela même qui les égare. A force d'examiner la foi, leur orgueil l'a perdue; tout est pour eux un problème. Le philosophe fait évanouir le chrétien, le théologien détruit le fidèle, l'esprit fort fait disparaître l'homme raisonnable. A peine croient-ils qu'il y a un Dieu : *Negaverunt Dominum, et dixerunt non est. (Ibid.*, 12.) Triste détail que Dieu semble n'avoir tracé que pour notre siècle, que n'annoncez-vous pas du petit nombre des élus? Malheur à moi, si je me tais dans une désolation générale : *Væ mihi quod tacui, quod periit sacrificium. (Isa.*, VI, 5.)

Mais, en même temps que le Seigneur vous propose cette vérité d'une manière si effrayante, n'oubliez pas qu'il vous invite à faire des efforts pour être du petit nombre, et qu'il nous promet que ces efforts ne seront pas inutiles. Ce nombre est petit, mais nous pouvons en être. La porte du ciel est étroite, mais elle est ouverte; en se faisant violence, on est sûr d'y entrer. La voix qui y mène est difficile, mais elle est tracée et praticable; on est le maître d'y marcher. Le royaume des cieux est un trésor, mais on peut acheter le champ qui le renferme; ce que nous avons suffit pour le payer. La parole de Dieu tombe sur bien des terres ingrates, mais elle tombe enfin; pourquoi ne pas la cultiver, pourquoi ne pas arracher les épines qui l'étouffent, ôter les pierres qui l'arrêtent? Peu de poisson entre dans les filets, mais on les jette enfin; pourquoi ne pas s'y laisser prendre? Dieu ne veut la mort de personne, il désire le salut de tous; à tous il accorde des grâces, il a répandu son sang pour les rendre heureux; ceux qui se perdent ont pu se sauver et ne doivent imputer leur perte qu'à eux-mêmes.

Qu'on parcoure dans le détail tant d'exemples terribles, partout on verra la possibilité du salut inséparablement unie à la difficulté, et la liberté de tous au malheur du grand nombre. Par combien d'avertissements salutaires, par combien de prodiges, Israël allant à la terre promise ne fut-il pas ramené à son devoir? Incrédules, en demanderiez-vous tant pour vous convertir? Une loi gravée sur des tables de pierre, Dieu tonnant sur le tabernacle, une multitude de punitions réitérées, Moïse et Aaron qui ne cessent de les instruire, que pouvait-on faire de plus pour leur découvrir le précipice où ils couraient? La manne qui tombe tous les jours, des rochers qui font couler des sources d'eau vive, une colonne de feu et de nuée qui les conduit, que peut-on désirer davantage? Si le peuple se perd, qui peut-il accuser de sa perte? Dieu est-il comptable d'un si prodigieux endurcissement? *Perditio tua, Israel. (Osee*, XIII, 9.)

Combien de temps à l'avance le monde ne fut-il pas averti du déluge! un siècle d'avertissements ne doit-il pas suffire? Le plus respectable des humains l'annonce pendant cent ans, et par ses exhortations et par la construction de l'arche. Au lieu de s'y renfermer avec lui, ou d'en construire une semblable, on se moque de ses précautions; pouvait-on manquer d'être surpris? Mais à qui doit-on imputer la surprise? chacun des soldats de Gédéon n'était-il pas le maître de

rester dans l'armée où il était déjà? chacun des Israélites dans le schisme de Roboam ne pouvait-il pas conserver la foi qu'il avait reçue de ses pères? Quelque petit que soit le nombre des élus, ne dût-il y en avoir qu'un seul, chacun peut faire tomber sur lui-même cet heureux sort. Chacun doit se le dire; c'est le motif de son courage, le fondement de son espérance.

Au contraire, ne dût-il y avoir qu'un seul réprouvé, chacun devrait craindre de l'être, et beaucoup travailler pour ne l'être pas. Si un ange, si un prophète venait vous dire de la part de Dieu, un de vous va mourir, un de vous doit être damné, en est-il un seul qui ne fût saisi d'effroi? A plus forte raison, s'il vous disait à vous-même, vous êtes un réprouvé, vous avez la mort éternelle dans le sein. Si vous ne changez de vie, vous serez la proie de l'enfer; à la sortie de cette église, à l'issue de ce discours vous allez y être précipité. Quelle serait votre désolation, de quelle horreur seriez-vous saisi! Jésus-Christ ayant dit à ses disciples, un de vous me trahira, tout rassurés qu'ils étaient par le témoignage de leur conscience, ils tremblent, ils s'affligent tous; chacun avec empressement lui demande, sera-ce moi? *Nunquid ego sum, Domine?* (*Matth.*, XXVI, 22.) Quel devait être le trouble de Judas, à qui la conscience par ses reproches en faisait une application si accablante!

Hélas! je vous le dis dans une douleur profonde, les larmes aux yeux, les sanglots à la bouche, je le dis de la part de Dieu, je le dis à la face des autels, je le dis dans la chaire de vérité, je le dis sous les yeux de Jésus-Christ, je le dis avec Jésus-Christ même, j'en prends à témoin le ciel et la terre je le jure par le Dieu vivant, il y en a un, il y en a plusieurs, le plus grand nombre d'entre vous sera damné, vous le serez, vous, mon cher frère. Mais non, ce n'est pas moi, ce n'est pas Dieu qui vous le dit, c'est votre vie criminelle, c'est votre conscience bourrelée, c'est votre impénitence, c'est tout vous-même qui vous dit, comme à Judas, vous trahissez votre Dieu, vous courez à votre perte, et qui vous le dit avec autant de certitude que la révélation la plus expresse. Votre stupidité est-elle assez monstrueuse pour l'entendre, pour le sentir, et vivre sans crainte, et ne prendre aucune mesure pour l'éviter? Votre fin y ajoute une conviction nouvelle.

TROISIÈME PARTIE.

Si tout à coup, comme au temps du déluge, une catastrophe générale et subite faisait périr tout le genre humain, et sans donner aux hommes le temps de s'y préparer, les appelait au tribunal de Dieu dans l'état où ils se trouvent, que de milliers d'idolâtres, de mahométans, d'hérétiques précipités dans l'abîme, que de mauvais chrétiens à jamais perdus! Resserrons les bornes de cet exemple. Si tout à coup cette grande ville renversée, comme Lisbonne, par un tremblement de terre, voyait périr tous ses habitants, s'en trouverait-il beaucoup dont l'innocence pût garantir le salut? Vous frémissez : libertinage, injustice, irréligion, incontinence, inimitié, êtes-vous donc bien rares? Resserrons encore ces bornes. Si tout à coup cet auditoire, écrasé sous les ruines de cette église, se voyait cité devant Dieu, je le dis en tremblant, que chacun se juge sans se faire grâce, la justice divine en verrait-elle beaucoup sur qui elle n'eût pas à lancer la foudre? Mais vous, en particulier, qui que vous soyez, rentrez en vous-même, si tout à coup, sans vous donner un moment pour approcher du tribunal de la pénitence, une mort subite vous enlevait, hélas! que deviendriez-vous? Quelles alarmes aux approches de la mort! quel empressement pour avoir un confesseur! quelle douleur quand quelqu'un de vos proches subit ce triste sort! Tant vous sentez par vous-même combien est rare l'état de grâce.

Or, ce qui est arrivé au temps de Noé, ce qui arriverait dans ces catastrophes subites, c'est ce qui arrive en effet tous les jours en détail. Les hommes ne meurent que successivement, mais la plupart meurent en réprouvés; ils ont si mal commencé, si mal continué; faut-il être surpris s'ils finissent mal? on meurt comme on a vécu. En effet, la plupart des hommes, 1° ne persévèrent pas; 2° sont surpris par la mort; 3° meurent sans mérite; 4° meurent en état de péché. La conséquence n'est que trop juste pour les pécheurs, que dis-je? pour les justes même. Que n'ont-ils pas à craindre! Est-ce assez d'avoir bien commmencé, et même de s'être longtemps soutenu? Non : il faut persévérer jusqu'à la fin; la couronne pendant notre vie toujours flottante sur nos têtes, peut à tout moment nous échapper; la seule persévérance l'y fixe.

1° Mais qui peut se promettre cette persévérance si nécessaire? qu'il est peu de justes qui persévèrent! Hélas! est-il si rare de voir de lâches déserteurs de la vertu tourner la tête après avoir mis la main à la charrue, et démentir par de honteuses rechutes les protestations les plus solennelles? La vie de la plupart des hommes, même réglés, est un tissu de fautes et de retours, de conversions et de crimes. Aurez-vous le bonheur de persévérer? l'aurais-je moi-même? Tous les mystères ne sont pas renfermés dans le sein de Dieu; il en est d'affreux, il en est d'incompréhensibles dans le cœur de l'homme. Qui sait s'il est digne d'amour ou de haine? qui sait surtout si à l'heure de sa mort il sera digne de haine ou d'amour? Doute accablant, désolante incertitude. J'espère tout de vous, ô mon Dieu! mais je crains tout de ma faiblesse. Toujours bon et juste, vous ne nous abandonnez jamais le premier; quelque infidélité a toujours mérité la disgrâce. Mais, hélas! j'ai vu les pierres du sanctuaire dispersées, l'or perdre son éclat, les cèdres du Liban renversés, un Lucifer tomber du plus haut des

cieux; un David adultère, un Salomon idolâtre, un Judas traître, un Tertullien et un Origène hérétiques ont laissé tomber en ruine un édifice élevé à grands frais, et terni par de honteuses faiblesses les plus heureux commencements. Cendre et poussière, que deviendrai-je?

Gédéon à la tête de trente-deux mille hommes, va combattre les Madianites. Tout entre avec courage dans la carrière. Vous avez trop de monde, dit le Seigneur; Israël s'attribuerait la victoire. Que tous ceux qui auront peur se retirent. A cette parole vingt-deux mille se détachent de l'armée. C'est encore trop de dix mille, dit le Seigneur; mettez-les à une épreuve. Remarquez ceux qui traversant le Jourdain se contenteront de prendre de l'eau dans le creux de la main, sans s'arrêter : ce sont là mes soldats fidèles; je ne veux point des autres. Triste image du petit nombre de ceux qui persévèrent : trois cents sur trente-deux mille! Ah! puis-je trop le dire avec l'Apôtre? *Que celui qui est debout prenne bien garde de ne pas tomber; opérez votre salut avec crainte et tremblement.* (I *Cor.*, X, 12; *Philip.*, II, 12.) Bien peu trouvent la route; combien peu y marchent constamment! Qui est assez heureux pour arriver au terme? Combien l'expérience ne m'a-t-elle pas donné de preuves de fragilité! Je me dégoûte de tout, de Dieu, comme du monde, de moi-même, comme des autres. Il semble que je communique aux grâces, que je rends inutiles, mon inconstance et mon instabilité. Le passage de la pénitence au crime est si facile, le pas est si glissant; pourrais-je porter trop loin la vigilance et la crainte dans une route si difficile, et tous les jours célèbre par tant de désastres?

Je vois, selon l'oracle de l'Apôtre, bien des gens qui courent dans la lice, pour remporter le prix. Chacun le désire, chacun y prétend, chacun fait des efforts pour l'obtenir; un seul le gagne : *Omnes quidem currunt, et unus accipit.* (I *Cor.*, IX, 24.) Si de tous ceux qui courent de toutes leurs forces un seul est couronné, que sera-ce de cette foule prodigieuse, inutile spectatrice du combat, qui ne daigne pas même entrer dans la lice? *Unus accipit.* Soutenez-moi, mon Dieu; que puis-je sans vous? Vous ne me devez point la grâce, et moins que tout autre la grâce de la persévérance; mais je la demande à votre bonté. Je l'espère, et je vais tout sacrifier pour l'obtenir.

2° La plupart des hommes sont surpris par la mort. Les morts subites sont-elles donc si rares? la guerre, les naufrages, les incendies, les voleurs, les accidents, sont-ils donc des prodiges? ne voit-on pas tous les jours des maladies violentes, qui ne laissent ni la liberté ni le temps de rentrer en soi-même, des embarras imprévus qui privent de tous les secours de l'Eglise? Ceux mêmes qu'une maladie lente semble y préparer de longue main, y sont-ils mieux disposés? Rarement s'attend-on à mourir, rarement un ami fidèle a-t-il le courage d'annoncer le danger, rarement le croit-on si pressant, plus rarement encore se met-on en état de paraître devant Dieu. Ah! faut-il recourir à la rigueur des menaces, à la multitude des paraboles qui nous en font un article de foi? Tous les jours le Seigneur vient comme un voleur, le moins quon y pense; tous les jours des vierges folles trouvent la salle des noces fermée, tous les jours les mauvais serviteurs sont surpris par leurs maîtres, tous les jours l'avare est dépouillé de son trésor, la nuit même qu'il le compte avec le plus de complaisance. L'expérience en dit encore plus que l'Evangile.

Il me semble, selon les idées affreuses du Prophète, voir toujours ouverte la moisson, la vendange, la cueillette des olives, la coupe du bois, qui représente et qui décide le sort éternel des humains; triste image dont les élus et les réprouvés éprouvent la réalité. Le moisonneur attentif coupe les épis qu'il trouve, et les met en gerbe : il en reste pourtant toujours quelques-uns dans les guérets, que les pauvres gens viennent glaner. Quelle comparaison des uns aux autres! Ainsi en est-il des élus et des réprouvés. Le vendangeur exact ramasse tous les raisins qu'il aperçoit, il fouille même, il cherche avec soin pour n'en manquer aucun : malgré ses efforts, quelque grappe, cachée sous la feuille, échappe à sa vigilance. Enfer, affreux enfer, ainsi êtes-vous le cellier où presque tout se transporte; le ciel aura à peine quelques grappes qui lui restent. On secoue avec soin les oliviers pour faire tomber les olives : on a beau faire, il en reste toujours quelques-unes au bout des branches. Hélas! c'est encore une figure du petit nombre de ceux qui se sauvent : *Quomodo si paucæ olivæ quæ remanserant excutientur, et racemi cum fuerit finita vindemia.* (*Isa.*, XXIV, 13.) Dans la coupe d'une forêt la cognée n'épargne rien; à peine reste-t-il quelques arbrisseaux qu'on ne daigne pas abattre, ou quelques baliveaux qu'on conserve; il est aisé d'en compter le petit nombre, tandis qu'on ne parle des autres que par chantiers; il ne faut pas pour en tenir compte un habile calculateur; un enfant suffit pour cette opération si facile : hélas! image encore du petit nombre des saints et du nombre immense des réprouvés : *Reliquiæ ligni saltus præ paucitate numerabantur, puer parvulus scribet eos, ita erit residuum populi mei.* (*Isa.*, X, 18.)

Un roi de Perse regardant du haut d'une montagne une armée d'un million d'hommes qu'il traînait à sa suite, se mit à verser des larmes en abondance : Hélas, disait-il, dans moins d'un siècle, de tant de personnes il ne restera qu'une poignée de cendres. Tels furent les sentiments du Prophète à la vue de la désolation générale du peuple d'Israël. Dieu lui-même les lui inspirait : Fils de l'homme, poussez des cris et des gémissements dans l'amertume de votre cœur; le glaive aiguisé et tranchant a été tiré du fourreau sans retour, il frappe du midi au septentrion. Quel affreux ravage! qui peut comp-

ter ceux que ma colère va moisonner ? *Fili hominum, clama et ulula, ingemisce in contritione lumborum et amaritudine.* (*Ezech.*, XXI, 6, 12.) Nos gémissements sont-ils moins justes à la vue de la multitude des hommes que l'enfer doit engloutir? *Gladium exacutum eduxi de vagina irrevocabilem, egrediatur ad omnem carnem.* (*Ibid.* 5.)

3° Tous les malades ne meurent pas subitement. Mais fussent-ils avertis à temps, prissent-ils quelques mesures pour se préparer à la mort, que peuvent espérer la plupart des hommes qui, paraissant devant Dieu les mains vides, n'ont aucun titre à faire valoir sur les récompenses? Et comment ne pas mourir sans mérite, puisque l'on vit sans vertu? Se fait-on bien des violences, offre-t-on à Dieu bien des sacrifices? On ne peut qu'à ces conditions se promettre le royaume des cieux. Il faut accomplir la loi, et l'accomplir toute; en violer un article, c'est être coupable de tous. Portez votre croix tous les jours, renoncez à vous-même, suivez Jésus-Christ. Il faut aimer ses ennemis et leur faire du bien, pourrir dans la terre comme le froment. Malheur à qui porte ses mains sur le bien d'autrui, malheur à qui ne donne pas le sien même aux pauvres. Qui ne hait pas son père, sa mère, son propre corps, n'est pas digne de moi. Voilà la règle. Qui entend ce langage? qui le met en pratique? Prenons l'Evangile d'une part, de l'autre examinons la conduite des hommes. Qui vit conformément à ces règles? le faites-vous? pardonnez-vous les injures? estimez-vous la pauvreté, l'humilité, la mortification? On fréquente les sacrements sans préparation et par habitude, on ne travaille que par intérêt, on ne compte que sur le monde. Chacun se fait sa conscience à son gré, où la loi n'est pas consultée. Finissons un détail qui ne fait qu'augmenter nos douleurs, si nous aimons les intérêts de Dieu, et nos alarmes, si nous aimons les nôtres.

La vue de tant de malheurs arracha les larmes des yeux du Sauveur du monde au milieu de son triomphe, et sous les traits de la ville de Jérusalem il nous peignit la réprobation de la plus grande partie des hommes. Ville infortunée, que vous êtes à plaindre de n'avoir pas connu le temps de la visite du Seigneur, et su profiter de ses grâces? Des lignes de circonvallation vous resserreront étroitement, le glaive du Seigneur n'épargnera aucun de vos habitants, il ne restera pas en vous pierre sur pierre: *Eo quod non cognoverit tempus visitationis suæ.* (*Luc.*, XIX, 44.)

La transfiguration du Seigneur est encore une image bien vive de ce petit nombre. Est-il possible qu'un événement si mémorable ait eu un si petit nombre de témoins, et un trésor si précieux un si petit nombre de possesseurs? Jésus-Christ veut se montrer dans sa gloire et donner aux hommes une idée de la félicité qu'il leur prépare, et il n'accorde cette faveur qu'à trois personnes. Quoi? sur ce nombre immense de créatures qui peuplent la terre, dans cette nation choisie dont il a voulu naître, dans cette ville sainte, théâtre de ses travaux et de sa mort, parmi ces disciples, choisis de sa main, élevés avec tant de soin, ne se trouvera-t-il que trois heureux pour qui il daigne lever le voile? Pierre, Jacques et Jean sont seuls admis au sanctuaire: solitude étonnante dans la cour du Roi des rois sur le Thabor, image affreuse de la solitude de sa cour dans l'Empirée. Ceux mêmes qu'il favorise sont-ils plus assurés de leur sort? Je les vois plongés dans le sommeil, tandis que ces grandes choses se passent. A peine éveillés en sursaut, voient-ils la fin d'un événement où on paraît s'être fort peu embarrassé de les avoir pour spectateurs. Qu'entendent-ils? une conversation affligeante avec Moïse et Elie, où on ne s'entretient que de douleurs et d'opprobres. Transporté de joie, Pierre s'écrie : *Il fait bon ici, je veux y bâtir trois tabernacles.* (*Matth.*, XVII, 4.) et on nous assure qu'il ne sait ce qu'il dit. Un moment après tout s'évanouit, on ne voit que Jésus seul comme auparavant, qui leur défend de parler de ces merveilles.

Dons célestes, à quelles conditions nous êtes-vous offerts, à quel prix vous faites-vous acheter? Ah! Seigneur, je suis moins frappé de l'éclat de votre gloire que découragé par le petit nombre de ceux à qui vous en faites part. Je trouve dans l'un votre grandeur, je n'adore qu'en tremblant, dans l'autre, les mystères de votre justice. Je suis moins touché du prix de la récompense qu'accablé par la vue du danger de ne pas y parvenir. Je vois dans l'un votre magnificence, je succombe dans l'autre sous le poids de ma misère. L'homme du monde, par un tolérantisme commode, donne le ciel au premier venu; l'homme pieux, par une charité indolente, n'ose en exclure personne : fausse idée que le petit nombre des élus doit redresser. Tout est à craindre pour le grand nombre des hommes, il se perdra sûrement; tout est à craindre pour le petit, il risque de se perdre; tout est à craindre pour tous en général, Dieu n'a que trois disciples sur le Thabor : *Assumpsit Petrum, Jacobum et Joannem.* (*Luc.*, IX, 28.)

4° Comment ne pas mourir dans le péché, après avoir passé sa vie dans le péché? est-ce donc à la mort qu'on se convertit? On a beau donner machinalement quelque dehors de piété aux empressements d'une famille, et répéter, comme un écho, ce que le zèle du confesseur suggère, et souvent même ne le fait-on pas. Famille désolée, une illusion consolante vous fait en vain présumer d'une miséricorde si peu méritée; conversion apparente, apparence forcée que le cœur, toujours coupable, désavoue en secret; conversion superficielle et momentanée, que la conduite démentira bientôt, si l'on revient en santé, qui souvent se dément tout à l'heure, en refusant les réparations, les réconciliations, les restitutions les plus indispensables; conversion chiméri-

que, si la bonne vie précédente n'en garantit la vérité. Non, non, on ne meurt point en saint après avoir vécu en réprouvé. Après avoir longtemps essuyé vos résistances, j'aurai mon tour, ma grâce sera vengée, vous me chercherez, et vous ne me trouverez point; ma gloire et ma parole y sont engagées, vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII, 21.)

Tel fut le sort d'un peuple entier, à qui le désert servit de tombeau. Six cent mille combattants, sans compter les vieillards, les enfants et les femmes, sortirent de l'Egypte et traversèrent la mer Rouge. Des colonnes de feu et de nuées les conduisent; les nuées couvrent leur table, les rochers étanchent leur soif. Tout désire la terre promise, tout y court. Combien y en arrivera-t-il? Caleb et Josué seuls y furent reçus, tout le reste expia par la mort l'injustice de ses murmures. Moïse lui-même, et Aaron trouvent dans une faute légère une barrière qu'on ne leur permet pas de franchir. Ah! chrétiens, dit saint Paul, le baptême vous délivre tous de la servitude d'Egypte, vous fûtes plongés dans la mer Rouge du sang d'un Dieu, les autels sont tous les jours chargés pour vous d'une manne céleste, les grâces coulent à grands flots, le feu et la nuée de la grâce vous frayent la route; arriverez-vous tous à la terre promise? Hélas! peut-être deux ou trois sur un million; tout le reste, infracteur de la loi, indocile à la grâce, surpris par la mort, passera du désert de la vie dans l'abîme de l'éternité.

Aussi sous quelles idées accablantes ne se trouve-t-elle pas dans les prophètes cette terrible vérité! Rassemblez-vous, Israël, peuple fidèle, rassemblez-vous un à un : *Congregamini unus et unus.* (*Isa.*, XXVII, 12.) Pour vous, malheureux, soyez entassés pêle-mêle, l'enfer ouvre sa gueule immense et ses abîmes profonds, tout y est englouti; l'entrée en est aussi spacieuse que celle du ciel est étroite : *Dilatavit infernus animam suam absque ullo termino* (*Isa*, V, 14.) L'*Apocalypse* nous fait voir des anges envoyés pour marquer les élus du signe *tau*, et exterminer tous les autres. Il y en avait six chargés de punir les impies, un seul pour marquer les bons. Le grand nombre des uns, le petit nombre des autres demandait cette différence dans le nombre des ministres chargés de l'exécution. On voit dans le même livre sept anges envoyés avec des trompettes et des fioles annoncer et répandre les fléaux de la colère de Dieu; on n'en voit qu'un qui, l'encensoir à la main, offre le parfum des bonnes œuvres des saints. Dans la même vision, à la face de l'univers, on ouvre le livre des consciences. L'Apôtre remarque qu'il y avait plusieurs livres pour inscrire les noms des impies, et qu'il n'y en avait qu'un pour les noms des élus, qu'on appelle livre de vie. Un livre suffit à ceux-ci, il faut des volumes aux autres. Toutes ces comparaisons s'expliquent, s'appuient mutuellement : *Libri aperti et liber vitæ.* (*Apoc.*, XX, 12.) Ne craignez rien, petit troupeau, dit le Seigneur, le Père céleste vous prépare un royaume. Que ne doit pas craindre tout le reste, à qui on prépare des flammes? Voilà les élus, dit le vénérable Bède; ils ne font qu'un troupeau bien petit : *Pusillus grex electorum.*

Saint Chrysostome prêchait cette vérité dans Antioche, en homme inspiré, de la manière la plus terrible. Voici, disait-il, une ville capitale d'un grand empire, les maîtres de l'Orient y ont souvent fait leur séjour, une ville patriarcale, où la piété florissante semble ne pas démentir le beau nom de chrétien, qui, dès le temps de saint Pierre, y fut pour la première fois donné aux disciples de Jésus-Christ; combien pensez-vous qu'il se trouvera d'élus dans tant de milliers d'hommes qui la peuplent? Oserai-je le dire, et m'en croirez-vous? J'en ai horreur moi-même; mais je le dois à la gloire de Dieu et à votre salut. A peine y en aura-t-il cent, encore même douté-je du salut de ces cent. Nombre de saints, ou plutôt tous, ont tenu le même langage, ils l'ont fait d'après l'Ecriture : *Vix poterunt inveniri centum, adhuc et de illis dubito.*

La vérité que j'annonce n'est-elle pas, j'ose le dire, portée à la démonstration? Peu d'innocence, peu de pénitence, peu d'éducation, peu de travail, peu de vocation, peu de fidélité, peu de mérite, peu de persévérance, peu de préparation à la mort, combien donc se trouvera-t-il d'élus? Gardez-vous de suivre la multitude, fuyez la foule, séparez-vous-en par vos mœurs. Le grand nombre se damne; faut-il penser, parler, agir comme lui? Préjugé funeste de marcher sur ses traces, préjugé consolant de s'en écarter; loin que son suffrage nous rassure, il doit nous faire trembler. Ce sont des insensés, des réprouvés; évitons de partager leur malheur, vivons comme le petit nombre. Ce sera le moyen, etc.

DISCOURS

SUR LA GLOIRE DU SACERDOCE.

Factus est obediens usque ad mortem, propter quod exaltavit illum. (*Philip.*, II, 8.)

Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, c'est pour cela que Dieu l'a glorifié.

Ce que l'homme a le courage de sacrifier devient, par la bonté de Dieu, la récompense de son sacrifice; l'abandon, le détachement parfait des biens de la terre méritent la profusion des trésors au centuple : *Centuplum accipietis.* (*Matth.*, XIX, 29.) En perdant la vie pour Dieu on s'assure de la vie

éternelle : *Qui odit animam suam, in vitam æternam custodit eam.* (*Joan.*, XII, 25.) La mortification des sens, l'amour de la croix, de quels torrents de délices ne seraient-ils pas inondés : *Tristitia vestra vertetur in gaudium.* (*Joan.*, XVI, 20.) L'humilité, les humiliations, les outrages augmentent sur sa tête les couronnes de gloire : *Qui se humiliat exaltabitur.* (*Matth.*, XXIII, 12; *Luc.*, XIV, 11; XVIII, 14.) Au contraire, l'attachement aux biens est puni par la privation des biens mêmes. Qui aime son âme (sa vie) la perdra : *Qui amat animam suam perdet eam.* (*Joan.*, XII, 25.) Faites-lui souffrir autant de tourments qu'il a goûté de délices : *Quantum in deliciis fuit, tantum illi tormenta.* (*Apoc.*, XVIII, 7.) Mauvais riche, vos trésors, votre luxe, votre faste vous ont précipité dans une si grande misère que vous ne pouvez obtenir une goutte d'eau. Vous voulez, comme Lucifer, vous élever au plus haut des cieux et devenir semblable au Très-Haut, vous serez précipité au fond des abîmes : *Qui se exaltat humiliabitur.* (*Matth.*, XXIII, 12; *Luc.*, XIV, 11; XVIII, 14.)

Le sacrifice, nous l'avons vu, est l'acte de la plus profonde humilité. L'homme s'abaisse jusqu'à la plus absolue dépendance, jusqu'à l'entier anéantissement de lui-même, et par là rend à Dieu la plus grande gloire qu'il lui est possible. Dieu daigne en quelque sorte payer l'homme de la gloire qu'il en a reçue par la gloire dont il le comble : *Glorificavit me, glorificabo eum.* (I *Reg.*, II, 30.) Ces sacrifices sont les degrés par lesquels il l'élève au trône. Ainsi les humiliations de la croix ont été pour Jésus-Christ la source d'une gloire infinie; la croix où il est mort est devenue le tribunal d'où il juge le monde, sa couronne d'épines s'est changée en une couronne de gloire; il s'est librement rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix; on lui a donné toute puissance dans le ciel et sur la terre. Il a été rassasié d'opprobres, accablé de calomnies, condamné comme l'ennemi des hommes. On lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms : *Dedit illi nomen quod est super omne nomen.* (*Philip.*, II, 9.) Il a été le jouet des hommes, on lui a craché au visage, on lui a donné des soufflets, on l'a traité comme insensé, comme un roi de théâtre : et tout à son nom fléchit les genoux dans le ciel, sur la terre et dans les enfers : *In nomine Jesu, omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, infernorum.* (*Ibid.*, 10.)

La gloire a trois caractères : la perpétuité, l'immensité, l'élévation. Telle est la gloire de Dieu; tous les lieux, tous les temps en sont pleins : *Plena est omnis terra gloria ejus.* (*Isa.*, VI, 3.) Celle des hommes, bien différente, bornée à quelques instants, renfermée dans un petit cercle, médiocre dans son prix, n'en mérite pas le nom. C'est une ombre, une fumée dont l'orgueil se repaît. Celle de Jésus-Christ est infinie dans sa durée, dans son étendue, dans son prix, et c'est dans son sacrifice, dans son sacerdoce, dans sa qualité de victime qu'il la trouve. Elle y renferme tous les lieux, elle y comprend tous les temps, elle y est au-dessus de toute élévation : Trois parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le Sauveur du monde eût-il voulu borner son sacrifice au moment de la mort qu'il endura sur le Calvaire, le monde aurait dû le prévenir par ses désirs, nous devrions le renouveler par notre foi. Tous les siècles devraient lui offrir les hommages de l'amour et de la reconnaissance, et se faire, par de bonnes œuvres, l'application de ses mérites. Le sacerdoce intérieur qui, par l'offrande de cette grande victime, rendrait à Dieu le plus digne culte, pourrait aussi être une ressource dans notre misère. Dieu pourrait par miséricorde nous tenir compte de nos efforts. La multiplication eût-elle été refusée au genre humain, son devoir et son intérêt exigent également qu'il tâche de ne pas le perdre de vue et qu'il n'en néglige pas le fruit précieux; mais non, le Seigneur a secondé et prévenu les vœux des hommes. Il s'est immolé depuis le commencement du monde; il doit s'immoler jusqu'à la fin. Sa mort cruelle n'a pas commencé son sacerdoce, elle ne l'a pas terminé. Si le moment de l'incarnation s'est fait longtemps attendre, si son ascension le dérobe à nos yeux, sa miséricorde nous l'a rendu en perpétuant son sacrifice : *Agnus occisus ab origine mundi.* (*Apoc.*, XIII, 8.) Il l'a offert toute sa vie, il se dévoue à la mort en s'incarnant. Le sein de Marie lui servit d'autel, il s'y livra en naissant; le couteau de la circoncision en ébaucha les douleurs. Il s'offrit pendant sa vie au travail et à la pauvreté, en préparant l'exécution, il s'y condamna au jardin des Olives, sa soumission en signa l'arrêt, il la souffrit à la colonne, à la croix, il y rendit les derniers soupirs. Son sacrifice n'a pas commencé à son incarnation. Il s'est immolé dans tous les justes qui l'ont précédé; il s'offre et s'immole encore dans tous les fidèles; ce sont ses membres et ses images. C'est lui qui fut égorgé dans Abel, offert dans Isaac, vendu dans Joseph, affligé dans Job. Il faisait dès lors ce qu'il fait aujourd'hui. N'est-ce pas lui qui reçoit l'aumône dans les pauvres? *Mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV, 40.) N'est-ce pas lui qu'on méprise ou qu'on écoute dans ses ministres? *Me audit*, *me spernit.* (*Luc.*, X, 16.) N'est-ce pas lui que Saul poursuivait dans ses disciples lorsqu'il fut converti sur le chemin de Damas? *Quid me persequeris.* (*Act.*, IX, 4.) Il a porté toutes nos langueurs et souffert toutes nos peines. Il a été immolé dans toutes les victimes. *Languores nostros ipse tulit.* (*Isa.*, LIII, 4.) Il a été la victime universelle, il a été aussi le prêtre universel. C'est par lui qu'Abel offrit ses présents, par lui que Noé immola le reste et le germe du monde; c'est par lui que Job apaisa la colère de Dieu. Il immolait les taureaux et les brebis dans le temple, il brûlait les parfums dans le tabernacle, il répandait le vin, l'huile, la farine sur les

hosties. Il me semble le voir dans tous les temples au pied de tous les autels, et s'immolant dans toutes les victimes. Là il allume le feu sacré, là il honore Dieu par l'holocauste, là il l'apaise par des hosties pacifiques. Partout multiplié, partout le même, l'univers lui sert de temple et d'autel. Suivons ce détail, il n'est pas moins édifiant que sublime, il n'annonce pas moins sa miséricorde que sa grandeur; c'est pour nous, c'est pour son Père qu'il fut toujours prêtre et victime.

1° La loi de nature ne le reconnaît pas moins pour son chef que la loi de grâce, sa dignité éminente fut dès lors parfaitement marquée dans le sacrifice de Melchisédech. L'esprit de Dieu, par la bouche du Prophète et de saint Paul, l'appelle constamment le grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech, c'est-à-dire semblable à Melchisédech : *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* (*Psal.* CIX, 4; *Hebr.*, V, 6, 10; VI, 20; VII, 11, 15, 17.) Ces traits sont trop bien marqués pour le méconnaître, personne ne mérite mieux que lui le titre de roi de paix et de justice, puisqu'il a apporté l'une et l'autre au monde. Melchisédech a été roi de Salem, qui fut depuis la ville de Jérusalem. Jésus-Christ fut le même, puisqu'il descendait de David, son légitime roi. Cet ancien prince n'avait, dit saint Paul, ni père ni mère, ni généalogie, ni commencement, ni fin, c'est-à-dire que l'Ecriture n'en dit rien, mais le roi des juifs l'a exécuté à la lettre, il n'a point eu de père en tant qu'homme, ni de mère en tant que Dieu; il n'a eu ni commencement ni fin, puisqu'il est éternel comme son Père : *Sine patre, sine matre, sine genealogia neque initium dierum, neque finem habent.* (*Hebr.*, VII, 3.) Leur sacerdoce n'est pas moins semblable que leur personne. Bien différent d'Aaron, Jésus-Christ réunit comme Melchisédech le sacerdoce et l'empire, son incarnation et sa royauté sont également éternelles et divines, il n'est pas moins le prêtre de tous les siècles que le roi de tous les temps. Il a, comme Melchisédech, offert du pain et du vin en sacrifice; il exécute dans la réalité ce que l'autre n'a fait qu'en figure. Nos autels sont tous les jours couverts du pain et du vin mystérieux que le cénacle vit consacré par ses mains pour la première fois. Il est vrai que, comme Aaron, il offrit sur la croix une hostie sanglante de son propre corps, mais il ne fit qu'une fois ce qu'Aaron ne cessait de faire jusqu'à sa venue, et ce qu'Aaron ne devait faire qu'un temps, il ne cesse de le rappeler tous les jours sur la terre, et il continuera éternellement dans le ciel l'oblation non sanglante dont le sacrifice de Melchisédech était l'image, et qui rend l'exercice de son sacerdoce éternel comme sa gloire : *Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* (*Psal.* CIX, 4; *Hebr.*, *ut sup.*)

Le sacerdoce de la loi supposait nécessairement la descendance; on ne pouvait justifier la prêtrise que par la succession, puisqu'il était absolument borné à la famille, et Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était ni de la famille d'Aaron ni de la tribu de Lévi. Ce n'est donc point sur la généalogie qu'est établi son droit et son caractère, puisqu'il n'a ni père ni mère dont il ait reçu l'héritage. C'est un ordre différent et bien supérieur; il remplit tout sans prédécesseur ni successeur, sans commencement ni fin, dans son sacerdoce non plus que dans sa divinité. Ce prêtre singulier qu'on voit paraître tout à coup dans l'Ecriture, qui disparaît d'abord après, nous avait préparé à ce Prêtre adorable que Dieu nous montre au milieu des temps, revêtu de la faiblesse humaine, et qu'un nuage enlève au ciel et ravit à nos yeux peu d'années après; rien ne le précède, rien ne le suit. Tous ceux qui ont offert des sacrifices avant ou après lui, ne sont que ses ministres; il n'y eut avant lui aucun prêtre auquel il ait succédé, il n'y en aura pas après lui qui lui succède. On n'a jamais pu agir qu'en son nom, aucune victime n'a pu être offerte ni agréée qu'en vertu de ses mérites. Il ne le reçut de personne, il ne le transmet à personne, il ne le tient immédiatement que de Dieu, il ne le reçoit que pour lui seul. C'est son onction sacerdotale, quel rapport plus exact? *Sacerdos in æternum*, etc.

Mais, quoique semblable en bien des choses à cet ancien prêtre, combien ne lui est-il pas supérieur? Son sacerdoce a été établi avant tous les temps, il doit être éternel et sans retour, et Dieu n'aura pas à s'en repentir : *Juravit Deus et non pœnitebit eum.* (*Psal.* CIX, 4.) Il est assis à la droite de Dieu même dont il partage le trône avec une parfaite égalité, David l'appelle son Seigneur, non sur la seule ville de Jérusalem, mais sur toutes les nations. Il a été engendré dans la splendeur des saints : *In splendoribus sanctorum ego hodie genui te.* (*Ibid.*, 3.) Il a précédé le lever du soleil, il est sorti du sein du Père qui s'épuise en l'engendrant : *Ex utero ante luciferum.* (*Psal.* II, 7.) Ce n'est point un sacerdoce ou institué par les hommes, ou uni par honneur à la royauté, comme pouvait l'être celui de Melchisédech. Il a reçu de Dieu l'onction céleste, d'une manière éminente et infiniment supérieure à tous les autres, ou plutôt il l'a par sa nature et par sa divinité; et Dieu ne pouvait en choisir d'autre. Ce sacerdoce n'imprime point sur Jésus-Christ un caractère nouveau, comme sur les hommes dans la loi nouvelle, puisqu'il n'est que la suite de la dignité infinie de sa personne : *Unxit te Deus præ consortibus tuis.* (*Psal.* XLIV, 8.)

Melchisédech vient au-devant d'Abraham victorieux, offre pour lui un sacrifice, lui donne des rafraîchissements, le bénit et reçoit de lui la dîme de tout; belle image de la sainte Eglise, toute renfermée alors dans la personne d'Abraham, dont le peuple choisi devait descendre. Il la bénit en effet, il offrit pour elle un sacrifice sous les espèces du pain et du vin, il lui donne ce pain et ce vin en nourriture; mais quel est ce grand prêtre qui a le droit de bénir Abraham, le patriarche d'une grande nation, prince lui-

même, victorieux et le plus grand homme qui fût alors sur la terre. Car, enfin, comme le remarque saint Paul, il faut être supérieur pour avoir droit de bénir. Quel est ce grand prêtre à qui Abraham rend hommage et offre une marque de dépendance en lui donnant la dîme ; remarquez, ajoute saint Paul, que dans la personne d'Abraham qui se soumet à Melchisédech, était renfermé comme dans son germe tout Isaac, et par conséquent toute la tribu de Lévi, et la famille d'Aaron qui, tout illustre qu'elle est, par le souverain pontificat héréditaire, se reconnaît pourtant au-dessous de lui : *Per Abraham etiam Levi decimatus est.* (*Hebr.*, VII, 9.) A qui peuvent convenir tous ces priviléges qu'à celui que la divinité rend supérieur à tout et qui depuis le commencement du monde s'annonce et s'immole dans toutes les hosties : *Sacerdos omnium hostiarum hostiæ omnium sacerdotum.*

2° La loi de Moïse. Est-il nécessaire d'en parler? qui ne voit que tout s'y passe en figures, le voilà dans l'Agneau pascal, le voilà dans les pains des propositions, le voilà dans le bouc émissaire, en un mot, le voilà dans tous les sacrifices : *Omnia in figuris contingebant illis.* (1 *Cor.*, X, 11.) C'est ce qui les a fait ordonner ; c'est ce qui les a longtemps rendus agréables; c'est enfin ce qui les a fait abroger. Ils ont dû plaire, ils ont plu, tandis qu'ils ont représenté ce sacrifice adorable, comme on voit avec plaisir l'aurore avant le lever du soleil, les feuilles et les fleurs au commencement du printemps ; mais, les fruits commençant à paraître, les fleurs doivent tomber. En effet, les sacrifices des juifs ont cessé depuis l'établissement du sacrifice eucharistique ; d'abord le seul peuple fidèle, il n'a plus aujourd'hui ni temple, ni sacerdoce, ni victime; les ombres ont fait place à la vérité. Ces sacrifices étaient même tous rejetés en punition des crimes qu'on y voyait commettre, parce que rien n'était plus opposé à la représentation de l'offrande d'une victime infiniment sainte : *Umbram fuit futurorum bonorum.* (*Coloss.*, II, 17.)

Les sacrifices des juifs étaient une image de Jésus-Christ victime. Le grand pontife était la figure de Jésus-Christ prêtre. Rien n'était plus majestueux que sa fonction et sa personne ; son autorité était souveraine, à lui comme à l'oracle de la vérité, étaient portées toutes les difficultés importantes pour être décidées en dernier ressort ; il présidait à toute la religion dont il était le chef, tout était fait en son nom ; il mettait comme la dernière main au sacrifice, en prenant le sang de la victime, le portant dans le sanctuaire, et faisant les aspersions ordinaires ; que de traits mystérieux et prophétiques? Je vous trouve partout, ô mon Dieu ! Ses habits ne le sont pas moins, en voyant ce fin lin dont il est couvert, je crois voir les habits plus blancs que la neige de Jésus-Christ sur le Thabor ; il portait sur sa poitrine le rational où étaient douze pierres précieuses, sur chacune desquelles étaient gravés les noms de chaque tribu; ainsi Dieu nous porte dans son cœur, et s'immole pour nous. Sa couleur de bleu céleste désigne l'élément de l'air, le lin qui vient de la terre la représente : l'écarlate nous peint le feu, la pourpre teinte du sang d'un poisson se rapporte à la mer, l'univers composé de quatre éléments y voit son portrait; mais il se trouve bien mieux dans celui qui en est le Créateur et le maître. Au bas de sa robe pendaient plusieurs sonnettes, qui avertissaient le peuple de son entrée dans le temple. Tels les apôtres ont fait retentir leurs voix d'un pôle à l'autre. Ah ! que ces mots, *doctrine et sainteté*, que portait ce grand prêtre, conviennent bien à celui en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse; qu'il porte gravés sur le front le nom de Dieu, puisqu'il est Dieu lui-même. Pilate le mit sur le haut de la croix sans en savoir le mystère. Jésus-Christ entre une fois en sa vie dans le sanctuaire, couvert de son sang, comme le grand prêtre y entrait une fois avec le sang des animaux. Ce fut alors qu'il termina la grande affaire de notre rédemption : *Intravit semel in sancta æterna redemptione inventa.* (*Hebr.*, IX, 12.)

Moïse était une autre figure de ce prêtre adorable, et peut-être encore plus marquée, parce que, par une sorte de supériorité sur Aaron son frère, il lui prescrivit des règles, il détermina ses fonctions ; il lui conféra l'onction sacrée, et l'initia au sacerdoce. C'était une sorte de sacerdoce encore plus éminente, quoiqu'il dût être sans succession. Que ne fit pas le saint conducteur pour sauver son peuple, qu'il peignit vivement le Messie; il le délivre d'une honteuse servitude, il lui fait passer à pied sec la mer Rouge, il le nourrit de la manne, il ouvre le sein des rochers, il lui donne une loi toute sainte, il lui obtient la victoire sur ses ennemis, il le conduit à la terre promise; ainsi, maître de tous les temps, il se plaît à en dévoiler à l'avance les mystères. Il nous apprend qu'un Dieu fait homme détruirait les chaînes du péché, nous ferait passer dans la mer rouge de son sang, nous nourrirait de son corps adorable, ferait couler la source de la grâce, nous donnerait la loi évangélique, nous rendrait triomphants de nos ennemis, nous conduirait à la patrie céleste, sacerdoce adorable que tous les temps ont annoncé, que tous les peuples ont attendu, à qui tout l'univers est redevable de son bonheur, comblés les vœux du genre humain, les sept semaines de Daniel sont accomplies, le Saint des saints a reçu l'onction divine. L'arche et le sacrifice judaïque ont manqué, que la terre attentive voie ce grand prêtre, cette grande victime, monter sur le Calvaire, y recevoir le coup mortel : *Deficiet hostia et sacrificium et angelus*, etc. (*Dan.*, IX, 27.)

3° La loi chrétienne. Il arrive enfin, il paraît en personne, il exerce par lui-même son sacerdoce. Ce grand prêtre, source unique de tout le ministère, où la nature, la loi et la grâce ont également puisé leur autorité. Le voilà. Cet honneur suprême lui est bien dû, le sacerdoce a la dignité royale :

voici le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs; ils doivent être l'apanage du droit d'aînesse : voici le Fils aîné, le Fils unique de Dieu, le premier parmi toutes les créatures : *Primogenitus omnis creaturæ.* (*Eccli.*, XXIV, 5.) C'est pour représenter ce souverain droit d'aînesse, qu'il a fallu que tous les premiers-nés fussent offerts en son honneur et les prémices de tous les fruits. Le choix du Père, l'onction divine sont-ils nécessaires? Qui jamais la eue plus parfaitement? Sa profonde humilité l'a empêché de s'en arroger le droit : *Non semetipsum glorificavit;* quoique sans injustice il peut se dire égal à Dieu, *non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo.* (*Philip.*, II, 6.) Mais son Père l'a prévenu: vous êtes mon Fils, lui a-t-il dit, je vous ai engendré; je le jure par moi-même, vous êtes un prêtre éternel : *Sed qui locutus est ad eum.* (*Ibid.*) Quel autre eût-on pu choisir pour en faire le chef du culte et le centre de la religion, le Pontife universel? Ainsi tout revient à l'unité : comme il n'y a qu'un Dieu, il ne doit y avoir qu'un sacerdoce, qu'un prêtre, qu'une victime; mais un sacerdoce, un prêtre, une victime éternelle, dont tout le reste n'est que l'instrument ou l'image. Rien ne l'égale, rien n'en approche, quoique tout en émane, que tout y revienne, que tout porte sur lui.

Il est aisé de voir combien ce sacerdoce l'emporte sur celui d'Aaron: ce n'étaient là que des hommes, ici c'est un Dieu; c'étaient là des hommes mortels, dont le sacerdoce, borné à la courte durée de leur vie, devait être continuellement réparé par des successeurs. *Plures facti sunt sacerdotes idcirco quod morte prohibentur permanere.* (*Hebr.*, VII, 23.) Mais celui-ci n'éprouve point de vicissitudes, il est éternel; toujours vivant, il se suffit seul pour faire un sacerdoce durable : *Eo quod maneat in æternum sempiternum habet sacerdotium.* (*Ibid.*, 24.) L'ancien sacerdoce ne devait durer qu'un temps, il ne s'exerçait qu'en un lieu, il n'avait pour objet qu'une nation, il était borné à une famille; celui-ci est aussi durable, aussi étendu que l'éternité, que l'immensité. Tous les hommes, par une communication infiniment miséricordieuse, ont également droit d'y avoir part. Il est toujours en état de sauver tous ceux qui ont recours à lui : *Salvare in perpetuum potest accedentes.* (*Ibid.*, 25.) Jésus-Christ a enseigné une loi bien plus parfaite, soit par les grâces qu'elle répand, soit par le culte qu'elle offre, culte suprême : un Dieu prié, un Dieu adoré, un Dieu aimé, un Dieu sacrifié. Loi excellente, douce dans sa liberté, sublime dans ses conseils, courte dans ses préceptes, insinuante dans ses termes; au lieu que la loi de Moïse était un joug accablant dans sa rigueur, gênant dans son détail, terrible dans les menaces; plus propre à contenir des esclaves qu'à diriger des enfants; la grâce leur fut accordée : les Israélites n'en étaient pas privés. La loi fut toujours possible par la grâce; mais, outre que toutes les grâces étaient les fruits des mérites du Messie qu'on attendait, d'ailleurs elles ne coulaient que goutte à goutte : il en coule sur nous des torrents; on n'avait que des étincelles : nous avons le soleil; nous possédons l'auteur même de tous les biens; tout le donne en échange. Son alliance, ses sacrifices, sa victime sont changés de la manière la plus parfaite. Le nouveau sacerdoce change, entraîne tout le reste. *Translato sacerdotio, necesse est ut legis translatio fiat.* (*Ibid.*, 12.)

Le nouveau ou plutôt cet ancien sacerdoce ne doit jamais finir dans le ciel. Jésus-Christ s'offrira éternellement, il sera offert sur nos autels jusqu'à la fin des siècles. C'est ainsi que son Eglise, sa religion, ses sacrements, doivent toujours durer. Il est vrai que depuis son ascension il ne l'exerça plus par lui-même d'une manière sensible; mais il a laissé à sa place des ministres qui agissent en son nom, qui le consacrent, qui l'immolent. Il ne distribue plus son corps par lui-même comme il le distribua à ses apôtres; il ne distribue plus par lui-même le Saint-Esprit comme il le donna à ses disciples; il ne remet plus les péchés par lui-même comme il les remit au publicain et à la Madeleine. En quittant la terre, il devait se décharger de ses fonctions sur ses ministres pour ne pas tarir la source des grâces. Allez, leur dit-il, faites ce que j'ai fait, et faites-le en mémoire de moi : *Hoc facite in meam*, etc. (*Luc.*, XXII, 19.)

Que l'hérésie par un faux zèle ne nous conteste pas notre bonheur. Quelle atteinte peut porter à la gloire de Dieu cette communication du sacerdoce? Que des hommes soient revêtus du sacré caractère, c'est pour eux un honneur infini, sans doute; mais enfin tout indignes qu'ils en sont, ils ne font que tenir la place de Dieu. Le protestant ne baptise-t-il point, ne fait-il point la cène? Serait-il assez aveugle pour croire qu'il le fait en son propre nom? Instrument trop au-dessous des ineffables desseins d'un Dieu Sauveur, ne dit-il pas comme nous : C'est moins l'homme qui agit que Jésus-Christ même? Bien loin de le méconnaître, nous lui en rapportons toute la gloire. C'est Jésus-Christ qui absout, c'est lui qui prie, qui offre, qui consacre par les mains des hommes. Leur puissance, dit saint Chrysostome, pourrait-elle suffire à tant de merveilles? Ouvririons-nous le ciel pour en faire descendre un Homme-Dieu? renfermerions-nous son corps dans un si petit espace? le multiplierions-nous en tant d'endroits à la fois? Le doigt de Dieu peut-il être méconnu? Oui, c'est lui-même qui, après avoir opéré ces prodiges dans le cénacle en instituant l'Eucharistie, les opère encore tous les jours dans nos temples par nous qui ne sommes que ses organes; c'est lui qui sanctifie le pain et le vin et qui le change en son corps et en son sang : *Qui autem sanctificat, et transmutat ipse est.* (*Hebr.*, II, 11.)

Dieu perd-il quelqu'un de ses droits en élevant une créature à la qualité de son ministre, en lui accordant le pouvoir de coopérer à son sacerdoce? perd-il quelque chose

de son autorité quand il en communique l'exercice aux pasteurs et aux princes? Un monarque perd-il de sa majesté pour envoyer dans une cour étrangère des ambassadeurs chargés de ses intérêts ou pour établir dans son royaume des magistrats chargés de ses pouvoirs? Malgré cette multiplication de ministres, il n'y a qu'un Prêtre et un sacerdoce. Tous les prêtres ne sont avec Jésus-Christ qu'un seul prêtre, comme tous les maîtres ne font avec Dieu qu'un seul maître par participation à son autorité : *Unus magister vester Christus.* (*Matth.*, XXIII, 10.) Tous les chrétiens, comme les membres, ne font qu'un même corps avec lui : *Unum corpus multi sumus.* (*Rom.* XII, 5.) Ainsi dans un sacrifice, dans une fête, tous les ministres inférieurs qui préparent, qui apportent, qui chantent, ne font avec le prêtre qu'un tout moral et une action unique : c'est Jésus-Christ qui fait tout. De là vient que, quel que soit le prêtre, innocent ou coupable, hérétique ou fidèle, dégradé même et excommunié, le sacrement et le sacrifice ne sont pas moins valides, quelque crime qu'il commette par cette sacrilége profanation.

Pourquoi protester au commencement de la messe, pourquoi répéter cent fois dans le cours de la messe que nous agissons au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit? C'est pour rappeler à tout le monde, c'est pour nous rappeler à nous-mêmes la source de notre autorité. C'est au nom du Père, par sa permission, comme revêtus de sa puissance; c'est à lui de nous donner son Fils et de nous donner le droit de l'immoler comme prêtres du Très-Haut; c'est par son choix que nous avons été appelés, par son pouvoir que nous agissons, et en son nom que nous exerçons. Il a répandu sur son Fils, d'une manière bien plus excellente, l'onction sainte, le Saint-Esprit, la divinité; il nous y fait participer d'une manière divine. Nous sommes comme des dieux par la puissance qui nous est communiquée : *Unxit te Deus tuus oleo lætitiæ.* (*Psal.* XLIV, 8.) Il l'a envoyé, il l'a incarné, il l'a livré à la mort, ce Fils unique, et l'a ressuscité pour nous, et tous les jours il nous le donne pour s'immoler encore. C'est aussi au nom du Fils, en sa personne, à sa place, comme associés à son sacerdoce, revêtus de sa puissance, remplis de son esprit. Il s'est incarné, il a souffert, il est mort pour nous. Il fait encore sur la terre, par notre ministère, ce qu'il a fait par lui-même sur la croix, ce qu'il fait encore par lui-même dans le ciel; il y est monté après sa résurrection, il a envoyé le Saint-Esprit sur son Eglise. Nous ouvrons, par son crédit, la route du ciel aux fidèles, nous leur donnons le Saint-Esprit. C'est enfin au nom et en la vertu de ce divin Esprit que nous sacrifions; c'est lui qui, rendant Marie féconde, forme dans son sein la victime et le prêtre; c'est par lui que le Père consacre le prêtre et le sanctifie; par lui le prêtre exerce son sacerdoce en s'immolant lui-même par lui-même. Il fut consumé sur le Calvaire, rendu par la résurrection et admiré dans la gloire où s'exercera le sacerdoce éternel. Il fut donné par le Père et le Fils, il se donna lui-même; il nous associa à ce sacerdoce, il nous donna puissance sur la victime et nous fit membres du prêtre et de la victime : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.* (*Matth.*, XXVIII, 19.)

Nous ne devons donc, nous ne pouvons offrir le sacrifice, qu'au nom des trois personnes, comme agissant au dehors, unissant la nature humaine au Verbe, envoyant le Saint-Esprit, établissant et sanctifiant l'Eglise, exerçant une sorte de supériorité sur l'Homme-Dieu qui par l'incarnation se déclare l'adorateur, la victime, le prêtre de la très-sainte Trinité, reçoit d'elle le pouvoir qu'il n'avait pas de s'immoler lui-même, puisqu'elle seule a droit sur sa vie. C'est ainsi qu'en continuant son sacrifice, exerçant le pouvoir qu'il a reçu, nous acquérons le droit de le bénir. Ce droit suppose une sorte d'autorité qui n'appartient qu'à la sainte Trinité : *Majora superire bene dicitur.* Jésus-Christ n'a-t-il pas reconnu cette supériorité du Père, lorsqu'il proteste aux enfants de Zébédée que ce n'est pas à lui, mais au Père à disposer de la place en son royaume : *Non est meum dare, sed quibus paratum est a Patre.* (*Marc.*, X, 40.)

Prêtre du Seigneur, connaissez, s'il est possible, l'éminence de votre dignité et l'étendue de votre puissance, supérieure aux rois; vous commandez à un Dieu même, vous le bénissez à l'autel; les bénédictions que vous donnez après la consécration ne sont pas seulement des signes de bénédiction, dont les mérites sont la source, mais une marque, un exercice d'autorité sur la victime sacrifiée; vous commandez à un Dieu qui veut bien faire dépendre ses plus grands miracles de votre parole. Vous arrêtez le Soleil de justice, vous faites tomber la manne du ciel, vous faites couler des rochers les eaux de la grâce, ce que ne fera jamais, ni Josué ni Moïse; vous le surpassez en quelque sorte par le céleste emploi que vous exercez. N'a-t-on pas raison de vous appeler des dieux avec le Prophète, puisque vous tenez la place de Dieu, puisque vous agissez par lui et en lui? *Ego dixi : Dii estis.* (*Psal.* LXXXI, 6.) N'oubliez pas ce que vous êtes, ou plutôt oubliez ce que vous étiez, pour n'être plus occupé que de ce que vous commencez d'être; vous faites des actions divines, vous exercez une puissance divine, entendez les étonnantes paroles que votre bouche prononce : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* (*Luc.*, XXII, 19.) Ah! se peut-il que, confondu ce semble avec un Dieu, il y ait un instant où du corps et du sang d'un Dieu vous puissiez dire avec vérité qu'il est vôtre! L'enfer en tremble, le ciel en est étonné, la terre en est pénétrée de reconnaissance, Dieu veut bien l'avouer; combien devez-vous être séparé de la terre et mort à vous-même, combien devez-vous être pur et saint, uni à Dieu et plein de son esprit; combien devriez-vous être perdu et anéanti pour pouvoir dire dignement : Ceci est mon corps, ceci est mon sang :

Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus. Les prêtres auraient d'autant plus de tort de perdre de vue ce grand objet, qu'au milieu des profusions et des bontés infinies dont il comble la créature, Dieu conserve toujours le caractère de dignité et d'excellence qui se fait sentir jusque dans ses plus profonds abaissements. Ce ministre inférieur est assujetti dans les sacrements et dans le sacrifice à la forme qu'il a plu à Dieu de prescrire. Fût-il assez téméraire pour s'en écarter, son attentat serait inutile: On ne peut validement consacrer ni administrer les sacrements que de la manière dont Jésus-Christ les a établis; on ne peut ni leur substituer une autre matière, ni emprunter d'autres paroles, ni établir d'autres sacrements, ni donner la grâce sans sacrements; il faut que, dans la plus éminente élévation, l'homme sente toujours sa dépendance à la souveraineté absolue qui a pu rendre si efficaces des signes arbitraires, et par eux-mêmes si méprisables, qui aurait pu avec la même facilité attacher ses faveurs à d'autres signes, et accorder par elle-même sa grâce sans aucun sacrement. C'est donc lui qui a fondé, par son autorité suprême, le sacerdoce et ses fonctions, les sacrements et leur effet, le sacrifice et ses mérites. Puissance infiniment supérieure à celle de toutes les créatures, et absolument incommunicable. La créature ne peut jamais être appelée qu'en second pour accomplir avec humilité ses volontés souveraines.

Tremblons donc quand nous montons à l'autel : nous allons peut-être le profaner par nos sacriléges. Tremblons quand nous immolons la victime · nous allumons peut-être par nos péchés le courroux de notre juge. Tremblons quand nous le bénissons : nous nous attirons peut-être la malédiction par nos crimes. Tremblons quand nous disons que c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : c'est peut-être en notre nom, par le mouvement de notre ambition, au nom du monde qui nous trompe, au nom de la passion qui nous aveugle, au nom du démon qui nous séduit. Tremblons quand nous disons : Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; peut-être en mangeant et en buvant notre condamnation, il ne deviendra que trop le nôtre pour notre malheur, en s'incorporant avec nous : *Judicium sibi manducat et bibit.* (I *Cor.*, XI, 29.)

SECONDE PARTIE.

A quoi pense l'hérésie, quand elle nous accuse de n'établir notre sacerdoce que sur les ruines de celui de Jésus-Christ ? O Dieu ! serions-nous assez insensés pour détruire tout ce qui fait notre gloire ? Et qui est plus intéressé que l'Eglise catholique à maintenir les prérogatives de ce sacerdoce adorable ? Que deviendrait le nôtre, s'il ne portait sur ce fondement ? Quelque mérite qu'on suppose dans la créature, fût-on confirmé en grâce comme les apôtres, fût-on élevé à une sainteté parfaite comme les anges, fût-on le chef-d'œuvre de la grâce comme Marie, qui peut mériter de consacrer, d'immoler un Dieu ? Quel autre qu'un Dieu sacrificateur peut approcher des mérites d'un Dieu victime ? De quel œil Dieu pourrait-il voir son Fils livré à la créature ? Remontons à notre origine : c'est le néant ; jetons les yeux sur notre fin, c'est la poussière. Examinons notre état présent : péché, corruption, faiblesse, ténèbres. Dépouillés de Jésus-Christ, que serions-nous, qu'aurions-nous à prétendre, combien notre sacrifice serait-il imparfait, quelque précieuse qu'en fût l'hostie, s'il n'avait encore la perfection du côté du principal ministre dont les ministres inférieurs représentent la personne ? non, il n'y a qu'un Dieu qui puisse être un vrai prêtre ; seul il peut offrir les sacrifices, 1° avec *autorité*, 2° avec *dignité*, 3° avec *perfection*, 4° avec *fruit ;* Jésus-Christ est le fondement sur qui tout porte.

1° *Autorité.* Il n'en est point de plus grande que celle d'un prêtre dans l'offrande du sacrifice ; elle s'étend jusqu'à la destruction d'une créature, jusqu'à agir au nom de l'univers, jusqu'à traiter avec Dieu même. A qui peut appartenir cette autorité divine, qu'à celui à qui toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre, et surtout depuis qu'un Dieu s'est rendu victime. Qui peut avoir droit sur lui ? Pour immoler une victime, il faut avoir droit sur sa vie. Quel serait donc l'arbitre de cette vie adorable, qui peut attenter sur ses jours divins ? Jésus-Christ, en un sens, ne le peut par lui-même : elle appartient à celui qui la lui a donnée ; seul il a droit d'en disposer. Ce n'est ni les Juifs, ni Judas, ni Pilate qui l'ont livré à la mort, c'est le Père céleste qui n'a pas épargné son propre Fils ; mais qui l'a livré pour nous par l'excès de son amour : *Proprio Filio suo non pepercit Deus, sed pro nobis tradidit illum.* (*Rom.*, VIII, 32.) Et s'il est dit ailleurs que Jésus-Christ s'est livré à la mort lui-même comme une oblation agréable à Dieu en faveur de son Eglise qu'il aimait, ce n'est que comme Dieu égal à son père, ou au nom et par l'autorité du Père, ce n'est qu'en qualité de prêtre du Très-Haut, qualité qu'il a reçue du supérieur à qui il sacrifie, qualité qu'il n'a pas prise de lui-même, mais à laquelle il a été appelé de Dieu, qu'il a reçue de lui, quand il fut déclaré son Fils, par ces paroles : Je vous ai engendré aujourd'hui, vous êtes le Prêtre éternel : *Non semetipsum clarificavit ut Pontifex fieret.* (*Hebr.*, V, 5.)

En lui donnant cet auguste caractère, le Père céleste lui communique son pouvoir suprême de Créateur sur la créature, pour les immoler à la gloire de sa souveraine majesté et reconnaître qu'il est l'Etre souverain, le principe et la fin de tous les êtres ; et comme l'immolation, dans la juste idée, est un anéantissement entier de la victime : ce qui ne demande pas moins de puissance que la création, puisqu'il est aussi difficile de réduire au néant que d'en tirer. La qualité de prêtre dans toute son étendue égale celle du Créateur : qualité su-

périeure à celle des rois du monde. La royauté se borne à commander, à gouverner, à juger, à punir, à récompenser; elle ne va ni jusqu'à anéantir, ni jusqu'à détruire, comme l'autorité du prêtre : c'est donc par le Verbe que devait s'exécuter le sacerdoce; c'est par le Verbe qu'il doit s'anéantir. Le Verbe ménage la gloire de Dieu, et par les êtres qu'il lui donne et par ceux qu'il lui sacrifie, et en prenant la nature humaine et en s'immolant, tout a été fait par lui : *Sine ipso factum est nihil.* (*Joan.*, I, 3.)

Pouvoir du prêtre encore plus étendu, plus absolu que celui du roi, parce qu'il l'exerce sur lui-même; en qualité de roi, il gouverne les membres; en qualité de prêtre lui-même il s'immole. Un prince n'est maître que de ses Etats; mais, dira-t-on, que roi et sujet en même temps il est roi de lui-même; mais prêtre et victime en même temps, il est à la lettre son propre prêtre, prêtre en tant qu'il offrira éternellement et lui-même et ses membres; il exercera éternellement et sur ses membres et sur sa propre personne son sacerdoce incommunicable et divin. Incommunicable, dis-je, jamais les prêtres inférieurs ne doivent, et ils ne peuvent se donner la mort à eux-mêmes; en leur accordant le pouvoir d'immoler une vie divine, il leur est défendu d'immoler leur propre vie : ils auraient peut-être pensé qu'ils tenaient d'eux-mêmes un sacerdoce qu'ils auraient exercé sur eux-mêmes; mais pour leur faire sentir que tout venait de lui, Dieu a soustrait à leur autorité ce qui semblerait leur appartenir davantage, tandis qu'il leur a abandonné ce qui en est le plus exempt. Il n'a pu voir sans jalousie que dans son égal une autorité qui lui est propre.

Autorité pour représenter le monde, et en négocier avec Dieu les intérêts spirituels. Le sacrifice est une action publique à laquelle tous les hommes ont part. Quel monarque a droit de le faire? Fût-il plus puissant, qu'il agisse pour un royaume particulier, en est-il que la terre entière reconnaisse pour chef? Fût-il le plus redouté, qu'il agisse pour des intérêts temporels, ceux de l'âme, ceux de l'éternité sont-ils de son ressort? Fût-il le plus sage, qu'il agisse auprès de quelque autre prince, peut-il traiter avec les anges, peut-il traiter avec Dieu? Nous faisons tout cela sans doute, mais le faisons-nous en notre nom? Sommes-nous par nous-mêmes les arbitres de l'éternité, les agents du genre humain, les médiateurs de Dieu et des hommes? Misérables pécheurs, trop heureux que quelqu'un se charge d'obtenir le pardon de nos fautes, il n'y a que le Créateur du monde qui puisse en être le Sauveur; il n'y a que le maître de l'éternité qui puisse en être le distributeur, le Fils de Dieu qui puisse en être le prêtre : *Unus mediator Dei et hominis.* (I *Tim.*, II, 5.)

2° *Avec dignité.* Non, il n'y a qu'un Dieu qui puisse être convenablement prêtre et victime : l'un décide de l'autre. La dignité du prêtre et celle de la victime doivent être proportionnées et entre elles et avec Dieu à qui le sacrifice est offert. Conviendrait-il qu'une victime d'un prix infini fût offerte par un homme de néant? conviendrait-il qu'un prêtre d'un mérite infini n'offrît qu'une victime méprisable? Cette pierre précieuse manquerait-elle à sa couronne, et ce degré de perfection au prix de l'hommage? La créature pourrait-elle offrir un Dieu? un Dieu pourait-il se borner à n'offrir qu'une créature? Il faut donc qu'il s'offre lui-même ou qu'il ne soit point offert; qu'il soit prêtre ou qu'il ne soit point victime. Concluons donc, avec saint Paulin, qu'il est la victime de son sacerdoce, et le sacerdoce de sa victime : *Victima sui sacerdotii et sacerdos suæ victimæ.* Il faut, disait Caïphe, qu'un homme meure pour le salut de tous les peuples. Il ne disait que trop vrai, et plus vrai qu'il ne pensait, ce coupable pontife! Malgré la corruption de son cœur et la perversité de son intention, sa seule qualité de souverain pontife, comme remarque l'Evangile, quoique passagère et seulement pour une année, garantissait la vérité de ses oracles : *Prophetavit quia erat pontifex anni illius.* (*Joan.*, XVIII, 13.) Ajoutons avec la même vérité : Il faut qu'un homme s'immole lui-même pour le peuple; mais pourquoi la mort du plus saint des hommes, la mort d'un Dieu-Homme est-elle nécessaire, pourquoi l'est-elle par ses mains? parce que, sans le sacrifice de ce qu'il y a de plus précieux offert par les mains les plus dignes, Dieu ne peut être honoré ni adoré dignement

Le prêtre doit ajouter la sainteté à la dignité. Que serait-ce, en effet, si le culte du Saint des saints était abandonné à la ferveur ou à la négligence du célébrant, et attendait son prix incertain d'une vertu si équivoque? Plût à Dieu que nous, ministres du Seigneur, bien persuadés que nous devons être saints, parce que le Dieu que nous servons est saint, nous fussions constamment attentifs à nous disposer à nos fonctions par une sainte vie! *Sancti estote, quoniam sanctus ego sum.* (*Lev.*, XI, 44.) Quelle foule de purifications n'ordonnait pas aux prêtres la loi de Moïse pour les moindres taches légales! quelles menaces! quels châtiments pour la plus légère profanation! Peut-on trop engager à la perfection ceux à qui on ouvre le sanctuaire : *Mundamini qui fertis vasa Domini.* (*Isa.*, LII, 11.) La religion chrétienne tient-elle un autre langage, l'Eglise tient-elle une autre conduite? Que ne disent pas les Pères, que n'exigent pas les Canons sur la sainteté des ministres? Que de précautions dans le choix! que de soins dans les épreuves! que de modestie dans leurs démarches! que de sévérité dans les fautes! On porte la perfection jusqu'à nous proposer pour modèle la victime même que nous avons entre les mains : *Imitamini quod tractatis*, nous dit-on, en nous ordonnant.

Mais, malgré ces sages mesures, ce serait trop risquer les intérêts du Seigneur que de

les faire dépendre de la faiblesse humaine; sa gloire demandait qu'il y eût un pontife dont la sainteté éternelle fût indépendante des événements, dont la sainteté infinie fût exempte des moindres fautes, dont la sainteté immuable fût au-dessus de l'inconstance, dont la sainteté nécessaire ne laissât craindre aucune faiblesse, dont la sainteté divine ne connût point de bornes, dont la sainteté, en un mot, répondît à la sainteté de l'hostie et garantît l'honneur des autels; ainsi parle saint Paul. Il convenait que nous eussions un pontife saint, innocent, exempt de toutes fautes, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, capable de réparer toutes nos faiblesses : *Talem enim decebat ut nobis esset pontifex sanctus, innocens, impollutus.* (*Hebr.*, VII, 26.)

Qu'est-ce que l'on désire dans le sacrifice, et qu'a-t-on plus d'intérêt d'y ménager que la sainteté? A quelque titre qu'on l'y offre, on ne doit présenter que des choses dignes de Dieu, et par des mains qui en soient dignes. Si c'est un holocauste, Dieu est encore mieux honoré par la sainteté; il est plus satisfait de l'hommage. Si c'est un sacrifice pacifique, la rédemption la plus excellente, le remercîment le plus parfait, où peut-il se trouver que dans un Dieu incarné? L'homme, en lui, offre son semblable, et par les mains de son semblable; mais en même temps il offre un Dieu, source et modèle de toute sainteté. Nous croyons, dit saint Augustin, que quand on veut faire dire une messe de dévotion, il faut chercher le prêtre le plus pieux, comme si la messe en devait être plus efficace, quelque persuadé qu'on soit que le fruit du sacrifice n'en dépend pas : *Hoc omnes cupiunt qui pro se offerri sacrificium volunt.* Or, jamais ces pieux désirs furent-ils mieux satisfaits? qui peut mieux sanctifier une chair corrompue qu'une chair exempte de corruption, née dans le sein d'une Vierge? qui peut mieux expier le péché qu'une victime et un prêtre qui n'en commit jamais, qui ne peut jamais en commettre? On a égard, dans le sacrifice, à quatre choses : à Dieu à qui on l'offre, à celui pour qui il est offert, au prêtre qui l'offre, à la victime qui est offerte. Par un assemblage admirable, le prêtre est uni avec le Dieu à qui il l'offre par l unité de la nature à la personne; il est uni avec nous, pour qui il l'offre, par l'union de la charité et la ressemblance de la nature. C'est la sainteté même qui est tout et qui fait tout : *Idem unus cum patre, unum nos facit, unum ipse qui offert et qui offertur.*

Osons même le dire : Jésus-Christ doit à son Père la sainteté du sacerdoce, comme il lui doit en général le sacrifice. Son Père a dû désirer le prêtre le plus parfait pour l'offrir dignement; et, comme il n'a pu trouver rien de plus parfait que lui, il se le devait au caractère de prêtre. Considérons Jésus-Christ dans son corps mystique qu'il a reçu de son Père; aurait-il d'autres sentiments que ceux qu'il inspire à ses membres? en cette qualité le sacrifice fut offert pour lui, puisqu'il fut offert pour son Eglise. Envisageons-le en lui-même dans la nature qu'il a reçue de sa mère : doit-il à Dieu des hommages moins profonds que nous? Qu'a-t-il qu'il n'en ait reçu? vie, grandeur, perfection; il n'est que plus redevable, puisqu'il a reçu davantage. Jetons les yeux sur cet admirable composé de deux natures : qui en a fait l'assemblage, qui communique ses perfections divines dans l'incarnation? Qu'est-ce que la nature humaine dans le Fils de Dieu, qu'un être créé qui se doit tout à Dieu? que d'obligation à la sainteté et au sacrifice! Le Verbe lui-même, sans doute, n'est pas inférieur au Père, puisqu'il a la même nature dans son égalité, aussi certaine que parfaite; mais enfin il est sorti de la Divinité comme de son principe, et il semble la lui consacrer et la lui rendre par l'amour infini qui procède de lui comme du Père, et qui fait les délices de tous les deux dans la plus sublime sainteté, que les anges célèbrent sans cesse : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus, Deus sabaoth.*

3° *La perfection.* Ce n'est pas assez que la victime soit immolée par une main étrangère; il faut, pour consommer l'holocauste, qu'armée sans pitié contre elle-même, elle se porte le coup mortel et soit tout à la fois sacrificateur et victime; jusqu'alors elle n'est qu'à demi sacrifiée, elle ne doit être qu'à demi satisfaite de son sacrifice. Une main étrangère, moins sensible, perd sans regret un bien indifférent; il en coûte peu d'abandonner ce qui nous appartient; mais c'est être doublement détruit que d'être le ministre de sa destruction. L'amour de la vie est naturel à l'homme, ses plaisirs et ses peines, ses actions et ses pensées n'ont guère d'autre objet; comment, par un renversement affreux ne travailler qu'à s'anéantir, n'avoir des biens que pour les détruire, n'employer la vie qu'à se donner la mort? N'est-ce pas assez de se livrer aux coups? Faut-il encore se les porter? La nature révoltée du seul spectacle de la cruauté peut-elle, sans frémir, s'en voir l'exécutrice et l'objet? Quel nouveau prix au sacrifice, lorsque la victime y ajoute l'héroïsme de la vertu aux dépens d'elle-même!

Ces sublimes efforts de courage satisfont les nobles désirs d'un cœur qui cherche à plaire au Dieu qu'il adore; que ne souffrirait pas un bon cœur s'il était privé de la gloire et de l'exécution? Avec quelle sainte envie verrait-il confier ce soin à quelque autre! L'amour, peu satisfait de voir l'ouvrage accompli, goûte un secret plaisir d'en être le ministre et de pouvoir dire à ce qu'il aime : c'est moi qui l'ai fait; généreuse émulation, plus forte que la mort et l'enfer, vous résoudriez-vous à perdre une partie des mérites de l'offrande, en la laissant présenter par un autre : *Dura sicut infernus!* (*Cant.*, VIII, 6.) Non, non, mon Dieu : il faut parer la victime des plus belles fleurs; quand on aime sincèrement, qu'on va volontiers les cueillir, qu'on en fait avec plaisir la couronne, qu'on la porte avec joie sur la tête, qu'on la conduit à l'autel

avec empressement, qu'on verrait avec peine dans les mains d'un autre le couteau sacré ! L'amour veut tout faire, il veut qu'on sache qu'il a tout fait, il est saintement insatiable.

Venez, Abraham, dit le Seigneur, venez sur la montagne immoler votre fils Isaac. Quoi ! Seigneur, vous en voulez à des jours si précieux ? ce n'est pas assez ! Faut-il encore que celui qui lui a donné la vie devienne son meurtrier ; qu'il périsse si vous l'ordonnez, vous êtes maître de ses jours ; mais du moins, comme disait Agar de son fils Ismaël, je m'éloignerai pour n'être pas témoin de ses derniers soupirs. Spectacle inhumain qui percerait le cœur du père en même temps que celui du fils ! Non : ce n'est pas assez qu'Isaac soit immolé ; je veux, en recevant la victime de la main d'un père, qu'on m'offre deux sacrifices à la fois. Allez, Abraham, il faut que le sang d'Isaac coule sous votre glaive ; faites tous les préparatifs, donnez vos ordres, annoncez-lui vous-même la mort ; que votre cœur prononce l'arrêt, que votre main l'exécute; conduisez-le à l'autel, la longueur du chemin multipliera les sacrifices, en vous immolant à l'avance, à chaque pas portez le fer et le feu ; liez la victime, allumez le bûcher, prenez le glaive, armez-vous, levez le bras, percez son sein... Non ; c'est assez, je suis content de votre obéissance ; mais elle seule pouvait me plaire, et je n'ai été assez honoré que quand je vous ai vu aux prises avec vous-même, assez courageux pour percer l'objet le plus cher.

Tel est, mon Dieu, le chef-d'œuvre de votre amour et le couronnement de votre holocauste : vous enchérissez sur Abraham ; votre père vous a livré et vous vous êtes livré vous-même : *Tradidit semetipsum.* (*Ephes.*, V, 2.) Votre père, comme Abraham, vous attache sur le bûcher de la croix, votre amour en accepte, s'en impose les chaînes; qui aurait le droit d'attenter sur votre vie, qui l'aurait pu ? vous en étiez parfaitement le maître, les bourreaux ne sont que les exécuteurs de vos ordres : *Nemo tollit eam a me.* Bien différent des martyrs qui se sont soumis volontairement à la mort plutôt que de perdre la foi, mais qui n'étaient pas maîtres comme vous, ou d'arrêter les tyrans, ou de suspendre l'activité des flammes, ou d'échapper aux poursuites des bourreaux, ou de se rendre supérieurs aux tourments en y conservant la vie, ou même de se rendre la vie après l'avoir perdue, vous pouviez tout cela par votre puissance infinie ; votre père vous eût donné des millions d'anges pour vous défendre : un mot renversa ces soldats qui étaient venus vous saisir dans le jardin ; mais l'heure était venue, vous voulûtes boire le calice qui vous était préparé, vous ne voulûtes pas dire un mot pour votre défense, vous prolongez votre vie même pour souffrir davantage, malgré la violence des tourments qui auraient dû cent fois la terminer. En mourant vous renversâtes toute la nature, vous triomphâtes de la mort par votre résurrection : votre sacrifice fut donc parfaitement libre, et infiniment plus libre que celui de tous les martyrs.

Quoique votre mort fût votre ouvrage, il ne convenait pas que vous vous en donnassiez vous-même le coup d'une manière cruelle et sanglante, ce que la raison et la nature n'auraient pu voir sans horreur. Ainsi, le grand prêtre, quoique le chef de la religion, chez les Juifs, n'égorgeait point les victimes, il se déchargeait de ce soin sur les lévites. Son âge lui en laissait-il la force? Sa dignité permettait-elle cet embarras? Eût-il pu y suffire dans la multitude d'animaux qu'on égorgeait tous les jours? Comment l'eût-il pu faire dans l'agneau pascal? pouvait-il se trouver dans chaque famille? il suffisait qu'à son exemple Jésus-Christ prît du sang de la victime et le portât dans le Saint des saints; c'était là la principale partie et la consommation du sacrifice : il devait se décharger du reste sur des ministres inférieurs ; ce qui, en expliquant les fonctions du sacerdoce accordé aux hommes, en fait sentir la nécessité; il l'a fait dans tous les temps, soit dans le règne des figures, où l'on sacrifiaient son nom, et pour l'annoncer ; soit à sa mort, qu'il a fait exécuter par les bourreaux, parce qu'il ne devait pas attenter à sa propre vie ; soit dans le règne de la grâce, où des hommes le consacrent, l'offrent à son père et l'immolent; mais quoique les hommes en soient l'instrument, il n'en est pas moins le seul auteur ; c'est le vrai prêtre de son sacrifice: heureux en l'immolant d'avoir part au caractère et au fruit de son auguste sacerdoce : *Pro eis sanctifico meipsum.* (*Joan.*, XVII, 19.)

Quelle gloire pour ce nouvel ordre de prêtres d'être les coopérateurs de son sacrifice, les dépositaires de sa religion, les vicaires de son amour, les exécuteurs de ses miséricordes ! Sacerdoce nouveau, bien supérieur à celui d'Aaron, puisqu'il possède la vérité, dont l'autre, quoique chargé de pareilles fonctions, n'était que la figure; puisqu'il s'exerce sur la personne de Dieu, dont l'autre n'avait que l'apparence. Sacerdoce nouveau, selon l'ordre de Melchisédech, aussi bien que son auteur et son modèle; comme lui nous offrons le pain et le vin, comme lui nous n'avons ni père ni mère ; ce n'est point à la chair et au sang que nous sommes redevables par droit de succession comme d'une espèce d'héritage : chaque prêtre, isolé de tout, ne doit tenir qu'à Jésus-Christ, de qui il reçoit sa mission par le ministère de l'Eglise.

Les fruits du sacrifice. Qu'est-ce qu'un prêtre? écoutons saint Paul : C'est un homme choisi parmi les hommes et séparé des autres hommes : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus* (*Hebr.*, V, 1), chargé des affaires de la religion et des intérêts du genre humain auprès de Dieu : *Pro hominibus in iis quæ sunt ad Deum.* (*Ibid.*) Il doit en particulier offrir des dons et des sacrifices pour leur obtenir la rémission des péchés : *Ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* (*Ibid.*) Idée juste du sacerdoce qui renferme avec

toute la précision théologique, ses fonctions et ses devoirs. Un prêtre est le supplément des hommes, l'honneur de Dieu, et le salut du peuple lui fut remis comme en dépôt; il doit par état avoir de la piété pour tous, et remplir au pied de ses autels les vides que la négligence et le désordre y laissent. Dieu, abandonné et offensé, doit trouver dans son cœur un asile et dans ses hommages une ressource; les hommes coupables punis, un médiateur et un père; les faibles et malheureux, un protecteur, un asile. Nous avons besoin, et de grâces pour nous soutenir et de grâces pour nous réconcilier; il est entre le vestibule et l'autel pour arrêter la foudre et ménager la paix : *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes.* (*Joel*, II, 17.)

A qui conviennent mieux tous ces traits qu'au Prêtre par excellence, égal à Dieu, et Dieu lui-même? avec quelle complaisance Dieu a-t-il vu pendant l'éternité ce cher Fils rendant les derniers soupirs sur une croix, et se sacrifiant de nouveau sur nos autels par des immolations volontaires! ce divin objet d'un Dieu sacrificateur et victime lui a été et lui sera toujours présent. Le voilà inondé de son sang, et le Calvaire est son Eglise: le pain et le vin d'abord dans le cénacle et tous les jours sur nos autels, en ont fourni la matière. Quelques paroles opèrent le miracle de son amour en substituant sa chair même à ces matières insensibles; l'y voilà, trésor de Dieu et des hommes, par la gloire qu'il rend à l'un et les faveurs qu'il mérite aux autres. Cette adorable personne, unie au Père céleste, son origine et son principe, qui lui a communiqué la divinité dans la splendeur des saints; unie à l'humanité que lui donna le sein d'une Vierge, et qui le rend semblable à nous et un de nous, peut-elle mieux s'acquitter envers l'un et envers l'autre, qu'en s'immolant pour tous les deux? Peut-il mieux rendre au Père cette divinité, qu'en la faisant servir à l'honorer infiniment? Peut-il mieux rendre à l'homme cette humanité, qu'en la faisant servir à le racheter surabondamment? Quel fonds inépuisable pour Dieu et pour l'homme, que cet auguste sacerdoce! que vous le servez bien tous deux! Peut-on mieux ménager leurs intérêts?

Que vous imitâtes divinement ce saint sacrifice, Vierge sainte, en faisant taire au pied de la croix tous les sentiments de votre tendresse; vous même en quelque sorte, votre auguste maternité dont il vous avait honorée, et qui les avait fait naître dans votre cœur! C'est en souscrivant pour sa gloire à l'immolation de ce cher objet que vous lui rendez ce cher fils que vous avez reçu de lui; vous lui rendîtes de même cette gloire éminente par vos humiliations, et ces délices célestes par vos souffrances. L'excès des faveurs dont vous fûtes comblée fut la mesure du sacrifice qui le lui consacra, et de la puissante protection qui nous le rend si utile.

—

TROISIÈME PARTIE.

Mon sang sera répandu pour vous et pour plusieurs; *pro vobis et pro multis*, dit Jésus-Christ : voilà deux caractères essentiels du sacrifice, et infiniment consolants; c'est une action personnelle, *pro vobis*, et une action publique, *pro multis :* action publique, le corps de l'Eglise agit par le ministère du prêtre; particulière, chacun peut s'unir au prêtre et agir de concert avec lui. Publique, le prix infini de la victime y est offert à Dieu, en faveur de l'Eglise; particulière, personne qui ne puisse s'en faire l'application; publique, on y répand des grâces sur le corps de l'Eglise; particulière, on n'en refuse à aucun de ceux qui en demandent. Ainsi la lumière du soleil, l'eau des rivières sont des biens communs et particuliers. Ce bel astre éclaire l'horizon, mais l'œil de chaque spectateur s'en approprie la lumière. Ce fleuve fertilise une province et le passant y puise de quoi étancher sa soif. En nourrissant tous les hommes, la terre enrichit le laboureur qui la cultive. Ainsi, grand Dieu! par la lumière de la vérité, par les fleuves de votre grâce, par les canaux de vos sacrements, par les mérites de votre mort (dans l'éternité par votre gloire), vous vous faites voir à tout l'Empirée, et chaque saint jouit de la portion que vous lui accordez. Votre beauté est offerte aux regards de tous les bienheureux: chacun la possède et la goûte selon sa mesure par une connaissance, un amour, un plaisir particulier.

Le sacrifice de l'autel a quelque chose de plus public et de plus particulier. La mort de Jésus-Christ fut offerte une fois pour le genre humain, sans qu'il eût agi pour se les procurer; il n'agit qu'en détail pour en recevoir le fruit; mais le sacrifice pouvant être multiplié à l'infini est une action publique du genre humain, dont chaque homme peut faire son affaire personnelle; c'est une affaire d'Etat où l'avantage de l'un et de l'autre est ménagé, l'audience y est particulière et publique, l'hommage est public et particulier. Ainsi, par les mains du prêtre, le public et les particuliers offrent, consacrent, reçoivent, exercent une espèce de sacerdoce qui fait tantôt dire à saint Augustin : c'est l'Eglise, c'est la colombe qui baptise, qui gémit, qui sacrifie : *Columba baptizat, columba gemit;* tantôt à saint Pierre : une nation sainte et choisie, revêtue du caractère d'un sacerdoce royal : *Regale sacerdotium.* (I *Petr.*, II, 9.) Ce double sacerdoce peu connu ou mal entendu, on le pousse à l'excès, ou on l'oublie; les idées grossières des uns ne peuvent s'élever à ce privilége sublime, la spiritualité raffinée des autres en outre l'étendue et les droits : renfermons-la dans ses justes bornes, et nous sentirons notre véritable grandeur.

Si les hommes, absolument isolés les uns des autres, étaient destinés à passer leurs jours dans une entière solitude, ils devraient sans doute honorer Dieu par des sacrifices; mais alors chacun, maître et ministre de son

propre culte, pourrait suivre sa dévotion à son gré. Encore même, à l'exemple des Chartreux et des anachorètes, qui se rassemblaient pour la prière et les actions de la religion, serait-il digne de leur piété de s'animer par l'exemple et par l'instruction, et d'augmenter la solennité par le nombre, en se réunissant dans la célébration du sacrifice? Ce que le zèle aurait dû faire, la société le rend indispensable. Il ne suffit point d'avoir une religion, il faut des exercices publics qui réunissent les hommes, pour rendre en corps des hommages à la Divinité; si Dieu n'en avait fait l'établissement, le genre humain devrait établir ce culte; et si les hommes sont trop nombreux ou trop éloignés pour se réunir dans le même lieu, chaque nation, chaque province, chaque ville se devait à elle-même et devait à son Dieu cet établisssement essentiel; on devait choisir des ministres pour remplir au nom du public ces fonctions glorieuses, et prescrire des cérémonies pour le faire avec décence; enfin il devait y avoir des lieux, des temps, des actions publiques, qui rassemblassent tous les membres de la société aux pieds de son Dieu; tout cela s'est exécuté dans la religion. Le sacerdoce fut toujours un ministère public, le sacrifice une affaire d'Etat, l'assistance un devoir universel et indispensable des rois et des peuples.

En effet, on a toujours dû des honneurs publics aux chefs de la société; à plus forte raison au Maître des maîtres, à l'auteur, au Créateur de la société; il est de l'intérêt de l'homme de maintenir le principe des bonnes mœurs, de l'ordre et de la vertu, et rien ne l'entretient mieux que l'exercice et l'unité de la religion. Rien ne resserre mieux les liens de la charité que l'unité et la publicité du culte. Le plus habile des philosophes, dans son traité de la politique, regarde les prêtres comme les premiers, les principaux magistrats, le sacrifice comme la première et la principale affaire publique : *Primus et præcipuus cultus sacrificium, primi et præcipui magistratus reipublicæ sacerdotes.* La police extérieure n'est pas plus importante que l'intérieure. La distribution de la justice ne l'emporte pas sur le culte divin, qui est lui-même une partie de la justice. La vie spirituelle de l'âme, objet de cette partie du gouvernement, est-elle moins précieuse que la vie temporelle du corps? C'est même l'intérêt temporel; car outre que la religion est le ressort le plus efficace du bien public, d'ailleurs tous les motifs divins du sacrifice intéressent l'Etat, aussi bien que le particulier. L'Etat reçoit des grâces générales : la prospérité, la victoire, la tranquillité qui le rendent florissant: il doit donc des actions de grâces; il a des négociations à traiter, des lois à porter, la paix ou la guerre à faire : n'a-t-il pas besoin de la bénédiction du ciel? Qu'il la demande par des hosties pacifiques! N'y a-t-il jamais des maux publics à détourner, des péchés publics à expier, péchés de scandale, péchés des personnes publiques, vice dominant dans le peuple? Que de sacrifices d'expiation! Aussi non-seulement les Juifs, par l'ordre de Dieu, mais toutes les nations du monde par la lumière de la raison, ont eu recours au nom de l'Etat, dans les besoins publics, à leur divinité, pour se la rendre favorable par des sacrifices.

La société chrétienne est plus unie que les autres, et surtout en matière de religion. La charité nous est particulièrement recommandée; c'est le premier et le plus grand des préceptes : liens de communions, nous partageons les prières et les mérites ; liens de sacrements, nous sommes tous plongés dans la même piscine, nourris de la même chair ; liens de gouvernement, nous sommes tous unis au même chef, conduits par les mêmes pasteurs, soumis aux mêmes lois; liens d'origine et de fin, rachetés par le même sang, enrichis de la même grâce, destinés à la même gloire ; liens de créance ; nous croyons les mêmes vérités, nous professons le même Evangile: aussi nous sommes tous frères, tous membres de Jésus-Christ, jamais de plus parfaite unité. Pourquoi n'aurait-on pas les liens, le centre commun du sacrifice? Pourquoi, grand Dieu, abolir tout autre sacerdoce, et n'en laisser subsister qu'un? Pourquoi réprouver les autres victimes et n'en agréer qu'une, si vous n'eussiez voulu nous appeler au même autel, nous donner la même hostie, nous unir au même sacerdoce? Vous l'avez fait en nous donnant une victime qui est l'abrégé de tout, un prêtre qui est le centre de tout, un sacrifice qui est le comble de tous.

1° Ce sacrifice est offert pour l'Eglise: toutes les circonstances annoncent le public qu'il intéresse. *Le lieu* où on l'offre. Le temple est la maison commune, ouverte à tout le monde, dans tous les temps, exposée à tous les yeux, bâtie aux frais du public, appartenant au public, ou plutôt n'appartenant à personne, et hors du commerce. *L'heure* où il est offert. Le fait-on à des heures indues, choisit-on les ombres de la nuit pour vous les dérober? C'est en plein jour, aux heures les plus commodes, ou plutôt à toutes les heures, personne ne peut s'y méprendre. *La compagnie* qui s'y trouve. Quelle touchante variété, quelle heureuse confusion! Nation, âge, sexe, état, tout s'y trouve également; la pauvreté n'en exclut pas, la dignité n'y donne pas plus de droit, les talents n'y donnent pas plus d'accès, tout est admis au banquet céleste. Si l'on y souffre des places distinguées, ce n'est que pour des personnes publiques, afin que par la distinction de ceux qui représentent le public, on voie avec éclat que c'est ici son affaire. *L'ordre* d'y assister. La loi est absolue, sous peine de péché mortel; elle est universelle. L'Eglise appelle tous ses enfants, et ne connaît de dispense légitime que la maladie ou l'impuissance. *Les temps* où on y est obligé. Tous les jours occupés par la célébration d'une fête en ramènent l'obligation. La même loi qui suspend les travaux conduit aux pieds du sanctuaire. La célébration des fêtes fut toujours une affaire publique, le sacrifice

en fait la principale partie. *L'invitation* suit le précepte : entendez ces cloches qui retentissent dans les airs; leurs sons frappent toutes les oreilles, l'objet saisit tous les cœurs, c'est le son des trompettes qui sonnent la charge pour toute l'armée; élevées dans les airs pour être plus aisément entendues, elles appellent tout le monde au rendez-vous public.

Rien n'y marque mieux l'intérêt public que l'établissement de la messe de paroisse et l'obligation d'y assister. Chaque communauté doit tous les jours célébrer une messe commune, que tout le monde doit entendre en commun, et que le célébrant doit offrir pour tout le corps. On ne saurait s'assembler tous les jours; qu'on s'assemble au moins les dimanches et fêtes pour célébrer une messe commune, le pasteur la doit à son troupeau, et le troupeau doit s'y rendre. Dans les premiers siècles de l'Eglise, les messes particulières étaient rares, on ne disait qu'une messe par jour. L'ancienne loi avait insinué le même esprit dans un grand nombre de fêtes, surtout à la solennité de Pâques, et de toutes parts les Israélites, même dispersés chez les nations idolâtres, devaient se rendre au temple destiné seul à offrir des sacrifices. Nous les imitons dans la communion pascale, que tous les fidèles sont obligés de recevoir à leur paroisse de la main de leur pasteur : *Unum ovile, unus pastor*. (*Joan.*, X, 16.)

De là vient la difficulté qu'a toujours fait l'Eglise d'accorder des chapelles particulières: les peuples en sont moins unis, les paroisses moins fréquentées, et le culte public n'a plus la même solennité. Ce n'est que pour de grandes raisons que ces permissions se donnent, et à des conditions qui conservent le privilége des messes solennelles; qu'on n'y célébrera pas la messe les fêtes annuelles; qu'on ne l'y dira point pendant la messe de paroisse; qu'on n'y recevra que les personnes à qui la permission est accordée; qu'on n'y appellera point au son de la cloche; qu'on enverra quelqu'un de la maison à la paroisse.

2° Ce sacrifice est offert au nom de l'Eglise: les prêtres sont des hommes publics, selon l'idée que saint Paul en donne : *Pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum*. Pourquoi tant d'instructions et d'épreuves, avant de l'admettre, tant de cérémonies dans son ordination? pourquoi ces honneurs distingués, ces habits mystérieux, ce gouvernement hiérarchique, ces lois sublimes de perfection? N'est-ce donc qu'un homme ordinaire sur qui le hasard fixe les yeux du public? Ah! il porte un caractère auguste; il est honoré d'une commission divine, il est dépositaire des plus grands intérêts? il faut que le respect qu'on lui porte, l'autorité qu'il exerce, l'appareil qui l'environne, annoncent le rapport qu'il a avec le public.

Tous les noms qu'on donne au prêtre le démontrent. Ce sont des pasteurs, des guides du troupeau, des pilotes, qui, sur la mer orageuse du monde tiennent le gouvernail. Ce sont des rois, ils en reçoivent l'onction, ils en portent la couronne, ils en exercent l'autorité : leurs paroles en chaire sont des oracles, leurs ordres au tribunal de la pénitence sont des arrêts, les rois mêmes y sont soumis. Ce sont des pères : on leur en donne le nom, ils en ont les sentiments, ils en tiennent la place : ministres de Dieu, ministres de l'Eglise, ils parlent à Dieu au nom de l'Eglise. Placés entre le ciel et la terre, ils agissent au nom de l'un et de l'autre : ambassadeurs mutuels, ils portent la parole de l'un et la grâce de l'autre; ils tiennent la place de Jésus-Christ, Médiateur universel, chargé seul des dettes, des intérêts, du salut de tout un monde; les hommes dont il a épousé la nature sont ses frères et ses membres, l'Eglise est son patrimoine, il est en tous, ils sont tous en lui : *In omnibus omnia*.

De là vient la nécessité de la vocation des prêtres : il n'est permis à personne de s'ingérer dans le ministère; c'est à Dieu à ouvrir le sanctuaire et à confier ses pouvoirs : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo*. (*Hebr.*, V, 4.) Exigerait-on des vocations, faudrait-il un caractère public, si le sacrifice n'était qu'une œuvre particulière? La qualité de chrétien, la qualité d'homme est une vocation suffisante à la vertu, le sacrifice seul est réservé au sacerdoce : jamais il ne fut offert que par des mains publiques, destinées à cet emploi. Dans tous les temps il fut regardé comme une fonction publique faite au nom de l'Eglise, et en faveur de l'Eglise. Pendant bien des siècles, les pères de famille ont été les prêtres-nés de leur maison qu'ils représentaient : ce droit passait avec l'héritage, attaché à la qualité d'aîné; toute la famille agissait par les mains de son chef. Ainsi les anciens patriarches, ainsi Job offrait des sacrifices pour ses enfants, ainsi l'agneau pascal était offert dans chaque famille par le père. Ainsi dans la famille d'Aaron, le sacerdoce, héréditaire comme la royauté dans celle de David, était l'apanage de la branche aînée. Une tribu destinée au sanctuaire, séparée du reste du peuple, était entretenue à ses frais; tout contribuait à ce qui regardait toute la nation.

Cette universalité était ingénieusement représentée dans les ornements mystérieux du grand prêtre, comme nous avons dit : douze pierres précieuses qui portaient, gravés sur son sein, les noms des douze tribus; les sonnettes au bas de sa robe; la lame d'or sur le front avec le nom ineffable du Seigneur; il porte, dit le Sage, le monde entier sur son habit : *In veste poderis totus erat orbis terrarum*. (*Sap.*, XVIII, 24.)

3° Les paroles de la messe sont dictées par le même esprit. On se tourne vers le peuple, on lui adresse la parole et on l'entretient de la grande action qui se fait pour lui : *Et vobis, fratres; Misereatur vestri*, etc.; *Ite, missa est; Benedicat vos; Pax vobis; Sursum corda; Gratias agamus; Orate, fratres, ut meum ac vestrum sacrificium; Dominus vobiscum*; on répond

à toutes ses invitations, *Et cum spiritu tuo*, *Deo gratias*, etc. Ce serait une confusion si tout le monde parlait à la fois : un seul est chargé de le faire pour tous. Aussi n'est-il jamais permis de dire la messe sans un clerc, qui tient la place du peuple, pour marquer que la messe est toujours une action publique. Aussi le prêtre ne parle qu'en commun; nous vous prions pour votre famille, pour votre Eglise, *cunctæ familiæ tuæ*, pour les vivants et pour les morts. Quelles sont les diverses parties de la messe? un sermon, une offrande, un repas; d'abord c'est une instruction qu'on faisait aux catéchumènes, en leur lisant les *Epîtres* des apôtres et l'Evangile; ensuite on fait l'offrande, les fidèles présentant le pain et le vin; enfin un repas où tout le monde est invité. Le prêtre mange le premier et distribue le pain céleste, et pour ceux qui ne sont pas en état de le recevoir, on substitue le pain bénit; aussi est-il défendu d'offrir publiquement le sacrifice pour les excommuniés, parce qu'ils ne sont pas du corps de l'Eglise; peine la plus grande, mais la plus juste imposée pour les rebelles. De là le mélange de l'eau et du vin dans le calice, pour marquer l'union de l'Eglise à Jésus-Christ; les eaux, dans le style de l'Ecriture, signifient les peuples, et comme le sacrifice nous est commun avec l'Eglise triomphante, nous entrons en matière des prières avec tous les saints : *Communicantes et memoriam venerantes*. Nous ne faisons qu'un seul corps, un même esprit, une même victime; quoique offerte différemment, nous avons droit de l'offrir avec eux, nous les invitons à l'offrir avec nous.

4° Trois sortes de personnes y concourent, quoique d'une manière différente, et partagent la gloire du ministère : Le peuple qui y assiste, par le fruit qu'il en tire; le prêtre qui le consacre, par le caractère dont il est revêtu, et les ministres qui l'aident. Le prêtre est élevé à la plus sublime gloire par l'adorable dépôt qu'on lui a confié. Le peuple remplit toute l'étendue de la reconnaissance, en offrant à Dieu un prix infini. Unissez-vous à ce qui se fait pour vous. Joignez-vous par acclamation à toutes les paroles qu'on vous adresse, à toutes les prières qu'on adresse à Dieu.

Voyez, Seigneur, les mains pures de votre Eglise élevées vers le ciel, tandis que le prêtre vous présente l'Agneau sans tache, comme celles de Moïse, tandis que Josué combattait; cette chaste colombe prie, gémit, sacrifie; laissez-vous toucher à ses larmes. Voyez cette multitude qui, de concert, vous fait une sainte violence, vous offrant votre Fils, et accordez-nous la grâce en ce monde et la vie éternelle en l'autre.

DISCOURS

SUR L'ADORATION PERPÉTUELLE.

Ignis in altari semper ardebit. (*Levit*, VI 12.)
Le feu sera toujours allumé sur l'autel.

Dieu ne s'est pas borné à prescrire aux hommes des hommages passagers, rendus de temps en temps, sa gloire eût souffert dans les intervalles, notre zèle en eût été affligé; un culte perpétuel autant que la faiblesse humaine en est capable, ménage mieux les intérêts de l'un et satisfait mieux la ferveur de l'autre; cette perpétuité d'adoration a été ordonnée dans l'ancienne loi et adoptée dans la nouvelle. Un feu continuel doit brûler dans mon temple, dit le Seigneur, les prêtres chargés de l'entretenir viendront tour à tour y fournir de nouveaux aliments; ce serait un crime de le laisser jamais éteindre : *ignis semper ardebit;* ce feu toujours prêt pour brûler l'encens et consumer les victimes, était un souvenir perpétuel du sacrifice, une espèce de sacrifice continuel. Il en coûta la vie à *Nadab* et à *Abiu*, pour avoir osé apporter dans le tabernacle un feu étranger; image naturelle du feu divin que la charité entretient dans nos âmes, et du zèle infatigable qui dévore tous les travaux; image de l'amour toujours agissant d'un Dieu qui cherche à nous rendre heureux, et de l'activité toute-puissante qui donne la vie à tous les êtres, et met en mouvement toute la nature; image enfin du sacrifice éternel de l'Agneau sans tache, égorgé depuis le commencement du monde, et du culte que lui rend sans interruption l'Eglise chrétienne jusqu'à la consommation des siècles. Le paganisme avait imité ces saintes pratiques; il avait ses prêtresses chargées d'entretenir un feu perpétuel dans le temple de *Vesta*. Les plus grands supplices eussent châtié leur négligence. L'Eglise, dans ces vues, fait brûler continuellement des lampes devant le saint sacrement.

La religion des Juifs paraissait attachée à la conservation de ce feu; il fut allumé avec elle, avec elle il s'éteignit pour jamais. La mort du Messie, la destruction du temple fut l'époque de sa perte. Les crimes du peuple avaient attiré la colère céleste; devenu captif, il passe dans une terre étrangère, le temple est renversé, le sacrifice est interrompu. Feu sacré, vous allez vous éteindre; mais non, la colère de Dieu n'est pas implacable. Jérémie, par son ordre, le cache dans un puits, il y est couvert de terre, Dieu l'y conserve pour le faire revivre avec ses bon-

tés ; le retour de son peuple le remettra sur l'autel; Israël, rétabli dans sa patrie, relève les ruines du temple et pense aussitôt à le rallumer. On puise dans la citerne, hélas ! on n'y trouve que de la boue. Ne craignez rien, dit Néhémie, un miracle va vous le rendre ; exposons-le aux rayons du soleil, à peine en sera-t-il frappé que nous le verrons se ranimer et faire briller ses flammes; mais lorsque le déicide aura mis le sceau à la réprobation des Juifs, la nation et le feu sacré auront la même destinée : l'anathème qui les frappera l'un et l'autre ne sera pas levé. C'est ainsi qu'un fidèle adorateur entretient dans le temple de son cœur le feu céleste du divin amour, sans le laisser jamais éteindre. Si quelquefois la violence de la tentation et la faiblesse de la chair paraissent le couvrir de boue, exposé aux rayons du Soleil de justice, bientôt les divines influences viendront le rallumer. Saintes communautés, pieux confrères rassemblés tant de fois au pied des autels, c'est ainsi que par un religieux concert de ferveur, vous entretenez le feu sacré dans nos temples; une succession continuelle vous y ramène tour à tour et sans interruption, tandis qu'ailleurs il est éteint ou couvert de boue ; nuit et jour on voit ces nouveaux prêtres accomplir à la lettre ce que l'ancien sacerdoce n'avait qu'en figure. Ces torches, qui par vos soins brûlent sans cesse dans nos sanctuaires, ne sont qu'une faible image de l'ardente et constante piété qui vous rend la lumière du monde.

Ces pieux exercices sont une image et un prélude de l'éternité divine qu'ils honorent et qu'ils retracent; prélude de l'éternité glorieuse qu'ils annoncent et qu'ils méritent : là, dans la splendeur des saints, Dieu ne cesse de se contempler et de s'aimer lui-même; ici, dans les ardeurs de la charité, l'homme ne cesse d'adorer et de servir un Dieu ; rien de plus glorieux pour Dieu et de plus consolant pour l'homme, de plus convenable et proportionné à la faiblesse de l'homme et de plus digne de la majesté de Dieu; la nature divine et la nature humaine, réunies dans la personne du Verbe et communiquées à l'homme dans l'Eucharistie, objet de notre culte, le partagent sans le diviser; la piété y adore son égal et son Maître, son Sauveur et son Juge, son Créateur et son frère, son ami et son Roi. Ce monument éternel de la grandeur de l'un et de la bonté de l'autre est le plus digne et le plus doux objet de cet hommage perpétuel qui satisfait également les droits de Dieu et les désirs de l'homme. L'adoration perpétuelle est donc l'hommage, 1° le plus convenable à la Divinité; 2° le plus proportionné à l'humanité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une des perfections de Dieu les plus admirables, et que l'on admire le moins, que l'on comprend peut-être le moins, c'est l'éternité et la totalité de sa durée, l'immutabilité et l'activité de son être. Tout commence, tout finit, tout change, tout passe. Dieu seul, toujours le même, ne connaît ni partage, ni commencement, ni fin, ni changement, ni révolution: il met tout en mouvement, il agit toujours et il est toujours en repos. Semblable au buisson ardent que vit Moïse, c'est un feu qui agit toujours sans se consumer, qui brûle toujours sans s'éteindre : *Ignis consumens.* (*Deut.*, IV, 24.) La paix de la béatitude n'est pas une inaction stupide, un sommeil insensible, un repos oisif; c'est une fécondité inépuisable, une action infinie, un acte pur, un mouvement continuel dans lui-même, vers lui-même, hors de lui-même; il se contemple, il s'aime, il se goûte, il jouit de lui-même, il engendre, il produit, il crée, il agit perpétuellement, il a vu, il a voulu tout à la fois dans l'éternité; il voit, il veut encore, et il exécute en détail, successivement, dans le temps ; cette vie divine, cette opération toujours parfaite et renaissante, c'est celle dont parle Jésus-Christ : *Pater usque modo operatur, et ego operor.* (*Joan.*, V, 17.) Le plaisir même de l'homme, aussi bien que la douleur, son bonheur et sa paix est peut-être l'action la plus vive et la plus continuelle de l'âme, qui applique toute l'activité de ses puissances au goût d'un objet et à la perception d'un sentiment; ainsi cette éternité divine, qui voit tout naître et a toujours été, qui voit tout mourir et sera toujours, n'est qu'un moment toujours subsistant et toujours le même. Toutes les perfections de Dieu, sa justice, sa sagesse, sa bonté, sa puissance, aussi immuables, aussi actives que lui-même, ne peuvent ni rien acquérir, ni rien perdre ; tout lui rend hommage, et par sa naissance, et par sa mort, et par sa durée. Tout ce qui existe n'est qu'une ombre, une émanation de son Etre suprême ; il a tout précédé, il a tout fait, il doit survivre à tout, il renferme tout dans son sein; c'est le centre de tous les temps, le principe et le terme de tous les êtres, et tout est consommé dans son unité.

Mais qui pense à cette durée éternelle et totale? Accoutumés à de perpétuelles vicissitudes, nous oublions celui qui seul en est exempt. On admire, on adore un moment et comme en passant, quelqu'un de ses attributs dont les traits subits nous saisissent; une miséricorde dont on éprouve les faveurs, une justice dont on endure les châtiments, une puissance dont on voit les merveilles, mais l'esprit fatigué et volage, l'attention bornée et épuisée, voltigent d'objet en objet, sans pouvoir se fixer sur le même ; comment atteindre à cette égalité, à cette constance, à cette immutabilité divine, comment entrer dans ce silence majestueux que rien n'interrompt? Comment goûter ce spectacle sublime que rien ne varie? On en voit, il est vrai, des images sur la terre. Ces astres qui, dans le même ordre, roulent si régulièrement sur nos têtes; ces rivières qui, dans le même lit, roulent si uniformément leurs flots, ce rocher sourcilleux si longtemps et si constamment supérieur aux efforts des temps, voilà quelques rayons de cette parfaite immutabilité qui suit invariablement le cours

de ses lois et répand le trésor de ses influences ; mais la faiblesse humaine, dégoûtée de la monotonie de ce concert, a besoin d'une variété amusante qui la délasse, qui ranime sa langueur, réveille son admiration et sollicite ses hommages. Il faut donc que le zèle toujours renaissant d'une piété ingénieuse multiplie les exercices, diversifie les prières, varie les fêtes et les cérémonies, il faut même que, dans les diversions inévitables que font naître les besoins et les affaires de la vie, plusieurs personnes réunies par un heureux concert de religion prennent des heures différentes pour continuer ce culte sans interruption.

Pour s'accommoder à notre faiblesse, Dieu a voulu faire briller ses perfections de deux manières différentes; tantôt par des effets permanents qui forment un spectacle immuable et toujours le même ; tantôt par des effets successifs qui forment un spectacle mobile et toujours nouveau. L'éternité présente l'un dans le ciel, l'autre s'offre à nous sur la terre; une scène invariable fixe les yeux des esprits célestes, une scène mobile change tout aux faibles yeux des mortels ; prodiges toujours semblables, miracles toujours nouveaux, variété toujours infinie d'images et de sentiments, coup d'œil toujours égal. Le voyageur dans sa route découvre à chaque pas de nouveaux pays ; l'habitant de sa patrie voit toujours le même palais ; la diversité amuse l'un, la magnificence enchante l'autre ; celui-ci admire et goûte en détail, tout se présente à la fois à celui-là. On compte ici les pièces de monnaies, là on trouve les trésors entassés ; c'est ici une armée qui défile, là elle est rangée en bataille ; c'est une foule d'officiers qui rendent service à leur prince, c'est une cour prosternée au pied du trône où il est assis ; l'un et l'autre sont dignes de Dieu, il doit l'un et l'autre à sa gloire.

La variété des bienfaits de Dieu demande de nous cette variété de reconnaissance. Voyez la nature entière ; ses révolutions ne sont que des circulations de faveurs. Tour à tour les saisons se succèdent et tour à tour elles nous offrent leurs richesses. La campagne cesse-t-elle d'être émaillée de fleurs, les moissons viennent dans nos guérets ; le laboureur les a-t-il recueillies, les arbres sont courbés sous le poids des fruits : aucune saison de l'année qui ne se ressente des libéralités de son Créateur. L'hiver même a ses délices, et jusqu'au milieu des frimas, il fait germer une seconde semence pour vous enrichir dans l'année qui doit le suivre ; il vous réserve bien des fruits que le printemps fait éclore et dont la maturité à propos reculée prépare des ressources pour les besoins à venir. La nuit a-t-elle éteint les rayons du soleil, la lune et les étoiles déploient leur tranquille lumière. Au spectacle magnifique d'un beau jour succède le calme touchant d'une nuit sereine. Coulez, ruisseaux, coulez, rivières profondes, toujours survivant à vous-mêmes, toujours renaissant du même abîme où vous allez vous perdre, vous roulez moins vos ondes que les présents du ciel. Ne craignons pas que le temps, en desséchant l'arbre fertile, en détruisant les animaux, mette des bornes aux libéralités célestes ; un germe inépuisable remplit les mines, enrichit les entrailles de la terre et rend ce que la mort avait enlevé. L'air, la mer et la terre sont toujours peuplés.

Le monde spirituel aussi diversifié, aussi durable, ne dépose pas moins de sa magnificence et de ses perfections. Le paradis de délices fut le séjour de l'innocence, il en eût été le séjour éternel si l'homme n'eût eu la faiblesse de le perdre. La loi naturelle, pendant bien des siècles, sut former des héros par la simplicité des mœurs, la droiture, l'obéissance. La ferveur d'Abel, la patience de Job, le courage de Noé, la foi d'Abraham feraient honneur au christianisme, et pourraient être saintement enviés par les plus grands hommes que l'Eglise place sur nos autels. Moïse par l'ordre de Dieu donna de nouvelles leçons de vertu, forma un nouvel ordre de culte, et, par des cérémonies et des sacrifices sans nombre, apprit aux Juifs à honorer et attendre le Sauveur dont elles étaient les figures. Les annales de la nation sont remplies des bienfaits spirituels que Dieu leur prodiguait, et des chefs-d'œuvre de sainteté que la grâce formait. La loi nouvelle est un déluge de dons surnaturels ; leur variété, leur nombre, leur prix répond aux mérites infinis qui en sont la source. Apôtres, martyrs, docteurs, confesseurs, vierges, que de formes ne prend pas cette grâce divine? Le ciel, la terre, se peuplent de saints, la parole frappe nos oreilles, la lumière éclaire nos yeux, le ministère nous dirige, les sacrements nous sanctifient, l'Eglise est une terre émaillée de fleurs et chargée de fruits. *Multiformis gratia Dei.* (I *Petr.*, IV, 10.)

Si la miséricorde console les élus dans le ciel par des biens immuables, si sur la terre elle distribue une infinité de biens passagers, sa justice n'éclate pas moins dans l'enfer par une peine éternelle, et n'étincelle pas moins dans cette vallée de larmes par une suite de calamités. L'enfer est le contraste du paradis, et le mélange des biens et des maux est le prélude de l'un et de l'autre. Gémissez, pécheurs, sous les coups qu'on vous porte et convertissez-vous, que vos larmes éteignent la foudre ; les maladies vous consument, la pauvreté vous presse, la calomnie vous poursuit, les saisons sont déchaînées, la grêle ravage vos moissons, la pluie inonde vos campagnes, les orages renversent vos maisons, les écueils brisent vos vaisseaux, les bêtes vous font sentir leurs morsures, les faiblesses de l'enfance, les passions de la jeunesse, les sollicitudes d'un âge avancé, les infirmités de la vieillesse ne vous laissent pas un moment de repos. Baisez la main qui vous frappe, vous avez dû gémir des péchés qui l'appesantissent sur vous, vous avez dû admirer la patience divine qui les a si longtemps souf-

ferts, vous avez dû bénir la grâce qui vous en accorde le pardon; adorez la variété des châtiments qu'impose une juste colère, pour qui le sang coule sur tant d'autels. Suites de plaisirs et de douleurs, continuité de faveurs et de peines; Dieu n'est pas moins grand dans ses rigueurs que dans ses caresses, dans sa sévérité que dans son amour.

Que dirons-nous de l'autorité suprême de Juge des vivants et des morts qui s'exerce à chaque instant sur quelque créature intelligente? A chaque instant la mort cite quelqu'un des mortels à son tribunal : semblable à une cour souveraine dans le temps de l'audience, ce tribunal souverain est de même toujours dressé; à chaque instant il s'y traite quelque nouvelle cause; à chaque instant quelque arrêt décisif fait hausser ou baisser la balance du sanctuaire; ce que le dernier jour présentera tout à la fois au monde assemblé, s'exécute continuellement en détail dans tous les siècles.

Que dirons-nous de cette sage Providence qui, embrassant tous les événements, se joue des projets des hommes, fait servir à l'exécution de ses desseins les mesures même qu'ils prennent pour les traverser. Tout change sur le théâtre du monde : la couronne voltige sur mille têtes différentes, les plus vastes empires sont renversés, de nouveaux États s'élèvent sur leurs ruines : tour à tour esclaves et maîtresses, les nations s'enrichissent des dépouilles les unes des autres; rapide pinceau de l'histoire, suffirez-vous à tant de mobiles tableaux? Les fortunes particulières, jouet des mêmes vicissitudes, circulent dans toute sorte de mains. La pauvreté et les richesses, la gloire et les humiliations roulent de famille en famille, comme les flots d'une rivière, par une foule de révolutions obscures, et semblent ne pouvoir jamais se fixer.

Que dirons-nous du pouvoir absolu de vie et de mort, qui s'exerce sur tout ce qui respire? Parlez, mortels qui, dans toutes les parties de la terre, ouvrez les yeux à la lumière, ou entrez dans les ténèbres du tombeau! Parlez, animaux destinés à leur servir de nourriture; parlez, arbres et plantes, fleurs et fruits dont les campagnes se voient tous les ans chargées et dépouillées; la fraîcheur et la sécheresse, la verdure et la maturité font tour à tour briller et disparaître vos plus vives couleurs. Puissance infinie, qui tenez les clefs de la vie et du trépas, tout sans cesse vous rend hommage, la nécessité de la nature amène tout à vos pieds, et votre amour nous y conduit. Que dirons-nous enfin de cette puissance infinie qui se fait entendre au néant? Chaque instant de nouvelles âmes vont animer les corps que nous voyons naître; dans la matière même, quoique le fond de la substance ne soit créé qu'une fois, que d'arrangements, que de combinaisons, que de formes nouvelles ne voit-on pas de toutes parts éclore! Chaque instant de conservation n'est-il pas une création nouvelle? Un instant d'existence ne garantit pas un second; ainsi sans cesse s'ouvrent les abîmes du néant. Sans remonter à la naissance du monde, l'exercice de la toute-puissance et le spectacle de la création est sans cesse remis sous nos yeux.

Pieux confrères, dont le public admire la ferveur, vous entrez dans ces vues sublimes, et vous rendez à Dieu une gloire continuelle; la perpétuité successive de vos hommages honore glorieusement la divine immutabilité; par vos soins le feu brûle, l'encens fume, le sang coule sur l'autel; le sanctuaire voit sans interruption de fidèles adorateurs à ses pieds, la reconnaissance y rapporte à Dieu ses bienfaits, la pénitence y expie des fautes, la foi y honore la vérité des mystères, l'espérance s'appuie sur ses promesses d'un bien à venir. La charité consacre le cœur à la bonté divine, l'humilité rend hommage à ses anéantissements, la mortification y fait autant de victimes des plaisirs et des peines; vous entrez dans le concert des esprits bienheureux; le ciel retentit de leurs cantiques, la terre de vos chants; ces aigles contemplent en lui-même le Soleil de justice, vous en voyez en détail les rayons. Là c'est un doux repos, ici un travail glorieux; là une douce extase, ici un doux effort; on triomphe dans le ciel, on combat sur la terre. Le saint est sur le trône, le voyageur y monte; l'un désire, l'autre jouit; pour le premier coulent des torrents de délices, le second en cherche la source. Dans l'Empirée s'élève un magnifique temple, le désert de cette vie n'a qu'un tabernacle; un nuage en forme de colonne nous conduit à la terre promise; le nuage, dans cette terre, remplit le temple de majesté : dans la route ou dans le terme, dans l'exil ou dans la patrie, tout honore Dieu parfaitement. Le repos des pères, le pèlerinage des enfants, Moïse descendant de la montagne, Salomon montant à l'autel, la cour céleste dans la continuité de son culte, la société humaine dans la succession du sien, tout est également agréable au Maître commun

2° J'admire les mêmes merveilles dans la vie de Jésus-Christ : elle ne fut qu'une suite continuelle de prodiges et de vertus, d'hommages rendus à son Père et reçus des hommes; dans le sein de la Divinité le Verbe éternel, image consubstantielle du Père céleste, lui présente le tableau infini de ses perfections, tout est réuni dans ce point de vue; on ne peut ni en augmenter la magnificence, ni en multiplier les objets, ni en diversifier les traits; l'amour, la gloire, la félicité sont infinies et indivisibles; c'est un centre où sans aucune succession de temps, multiplicité de lumière ou variété de jouissance, tout est rassemblé et consommé en un; l'acte par lequel Dieu se connaît et s'aime, simple dans son immensité, infini dans son unité, parfait dans sa totalité, immuable dans son éternité, n'est qu'un moment, un point, un coup d'œil, un soupir toujours subsistant, pour joindre à cette unité comme une succession de gloire et une suite de

culte. Le Verbe s'est incarné et a trouvé dans le cours d'une vie mortelle et d'une vie mystique, un nouveau genre d'hommage dont la personne divine était incapable.

Son incarnation dans le sein d'une vierge fut un acte d'obéissance, son séjour une continuelle adoration. Quelle pauvreté dans la crèche! Son enfance fut une humiliation perpétuelle. Quelle douleur à la circoncision! De quelle confusion fut-il couvert à la Purification! Toute sa vie se passa dans la dépendance. Quels travaux dans sa mission, que de supplices sur le Calvaire! Quel anéantissement à sa mort! Quelle multitude d'actes de vertu! Sa douceur supporte mille injures, sa patience endure mille douleurs, sa charité soulage une infinité de pauvres, d'affligés, de malades. Que de prières, que d'actes de religion! Sa charité anime tous ses mouvements, le zèle dirige toutes ses démarches : il n'agit, il ne vit, il ne respire que pour le ciel; partout il répand des bienfaits, il opère des miracles, il donne de sages leçons. Que de sacrifices divers de ses goûts, de ses commodités, de ses inclinations, de ses répugnances! Avant que d'immoler ses jours sur une croix, il boit goutte à goutte, malgré les oppositions de la nature, le calice amer qu'il doit avaler sur le Calvaire. Il n'est point dans cette vie comme dans celle des hommes, de moments vides et de grâce perdue: tout agit, tout adore, tout est fécond. Le Verbe incarné est l'image du Verbe éternel, la vie, l'abrégé de l'éternité.

Il a voulu recevoir de ses créatures le même genre de service. Si dans le ciel, comme le vit saint Jean, des millions d'anges chantent sans cesse des cantiques à la la gloire de l'Agneau, les chérubins se couvrent de leurs ailes dans leurs profondes adorations; il en est qui vont annoncer sa venue à Daniel, son Incarnation à Marie, sa naissance aux bergers, le faire porter en Egypte, le servir dans le désert après un long jeûne, le consoler dans son agonie et renverser la pierre de son tombeau; contemplez une autre espèce d'anges visibles, Marie et Joseph, qui, de concert, rendent service au Saint-Enfant. Il passe des bras de l'un aux caresses de l'autre, reposant sur le sein de sa mère, se jouant sous les yeux de son père nourricier; l'un reçoit le matin ses premières paroles, l'autre ferme le soir ses divines paupières; l'un l'allaite de ses chastes mamelles, l'autre lui gagne un morceau de pain. Tour à tour, allant en Egypte, ils se chargent de cet adorable fardeau; ils partagent la sollicitude, lorsqu'à l'âge de douze ans ils vont le chercher dans le Temple. Ainsi, dans le sein même de Marie, Elisabeth et saint Jean-Baptiste l'honorent tour à tour par les transports de leur joie. Ainsi passe-t-il entre les mains de Siméon et d'Anne, des bergers et des mages; il entend les prophéties des uns, il reçoit les présents des autres, tandis que le sang des innocents coule à sa gloire et honore son berceau.

Dans sa vie publique je le vois aux noces de Cana; dans quelle admiration n'y jette pas son premier miracle! Je le suis chez Zachée, quelle joie n'y apporte pas sa visite! Il trouve à ses pieds Madeleine; quelles larmes, quels parfums n'y répand pas son amour! Au bord du puits de Jacob se présente auprès de lui la Samaritaine; avec quel respect n'écoute-t-elle pas ses paroles! J'admire la Chananéenne, à l'épreuve de ses rebuts, et la femme malade qui touche le bas de sa robe; quels prodiges ne mérite pas leur confiance! Mathieu le reçoit dans sa maison; avec quelle reconnaissance le centenier refuse de le recevoir dans la sienne! Et avec quelle humilité Marthe lui prépare ses repas, et avec quel empressement Lazare sort de son tombeau! Plusieurs milliers de personnes sont nourries de ses largesses; quel étonnement, quelles louanges! Avec quelle docilité le peuple écoute ses leçons! Avec quel zèle ses disciples exécutent ses ordres! La malignité des pharisiens trouble ses beaux jours, mais elle multiplie ses vertus; les persécutions font éclater sa douceur, la calomnie sa patience, les opprobres son humilité, les questions captieuses ouvrent le trésor de sa sagesse; partout semblable à lui-même, l'uniformité et la variété des merveilles décèlent également ses perfections.

Dans la passion du Sauveur, l'enfer, par le plus noir complot, fit tour à tour agir ses ministres; des bras perfides d'un disciple qui le trahit il tombe entre les mains des soldats; de là il passe au tribunal de ses juges, de Caïphe traîné chez Pilate, mené à Hérode, livré à des bourreaux, attaché à une croix, il y rend les derniers soupirs. Quelle affreuse suite d'ennemis et de supplices! Mais la justice divine, qui permet tant de crimes, tempère ses douleurs par une suite d'hommages. Pierre, quoique extrême dans ses transports, lui marque son amour en prenant sa défense; il expie bientôt sa lâcheté par ses larmes. Montrez-vous, pieuses femmes, qui, sur le chemin du Calvaire, venez essuyer son visage : heureux Simon, de décharger votre Maître du poids accablant sous lequel il succombe; je vous admire au pied de sa croix, Vierge sainte, dont le cœur noyé dans l'amertume fut supérieur à tant de maux; vous, Madeleine, que l'amour attache inséparablement à votre bien-aimé; conservez, cher disciple, la mère divine qui vous adopte; Joseph d'Arimathie, recueillez ses précieux restes, embaumez-les de vos parfums, enfermez-les dans un tombeau; centenier, adorez celui que la foi vous découvre; pieux larron, bénissez à jamais celui dont la bonté vous ouvre les portes du paradis; il va bientôt ressusciter.

Sa résurrection ouvre à la religion une nouvelle carrière : le sépulcre, le cénacle, le rivage de la mer, une montagne, un jardin, le voisinage d'Emmaüs seront de nouveaux trônes où il laissera échapper quelques rayons de sa gloire : la foi de Thomas en sera éclairée, la confiance des disciples affermie, l'amour de Madeleine consolé, Pierre recevra la houlette après avoir protesté de sa fidélité : tantôt se montrant et se laissant

toucher, tantôt disparaissant et se rendant invisible, il les préparera aux vicissitudes de la vie spirituelle, jusqu'à ce que, montant aux cieux pour prendre possession de son trône, il leur envoie son divin Esprit qui les dispersera dans toute la terre, pour y établir sa sainte religion. C'est ici que s'offrent à moi de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Les idoles muettes, leurs temples renversés, l'ignorance et l'erreur dissipées, la croix arborée sur les étendards et le diadème des empereurs, et toute la terre prosternée à ses pieds, les passions vaincues, les vertus cultivées, des torrents de sang qui cimentent les fondements de l'Eglise, et des millions de héros qui les enrichissent comme autant de pierres précieuses, la vérité triomphante, l'hérésie confondue, une foule de docteurs qui déploient les armes de la parole et les trésors de l'éloquence, et enfin cette Eglise immortelle qui, établie sur la pierre, ne craindra point les portes de l'enfer.

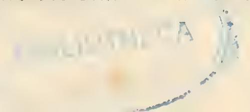
Quelle gloire d'imiter, par une pieuse association, ces anges qui viennent le servir, ou ceux que Jacob voyait monter et descendre par une échelle mystérieuse de la terre au ciel ! Quand je vois cette Eglise continuellement remplie de ces anges visibles qui vont porter leurs prières au pied du trône et nous rapporter des grâces, je m'écrie comme le patriarche : *Terribilis est locus iste* (*Gen.*, XXVIII, 17), quelle gloire d'aller, comme les mages, lui offrir l'or, l'encens et la myrrhe ! ou comme Madeleine, répandre sur lui des parfums ! L'un l'invite comme saint Matthieu, l'autre le presse comme Marthe. Celui-là le prie comme la Chananéenne, celui-ci l'annonce comme la Samaritaine, tous s'assemblent autour de lui : comme le peuple le suit dans le désert ! quelle joie de voir un Pierre qui le défend, un Simon qui le soulage, une Madeleine qui arrose sa croix de ses pleurs, un disciple bien-aimé qui recueille ses dernières paroles, un centenier qui le confesse, un Joseph qui l'embaume ! Fidèles adorateurs, réparez par une suite de vertus cet affreux enchaînement d'outrages, qu'un amour tendre lui fasse oublier la trahison du disciple, qu'un profond respect le dédommage des insultes des soldats, que des louanges pures étouffent les cris tumultueux de la Synagogue et du peuple, qu'une foi vive efface les mépris de la cour d'Hérode, que la mortification mêle votre sang à celui dont la colonne est empourprée et le Calvaire inondé ! Suivez son char triomphant après sa résurrection, et jusqu'à ce que le ciel le dérobe à vos regards ; ainsi ferez-vous, par votre assiduité, comme un abrégé de sa vie sur la terre.

Sa vie eucharistique n'est pas moins admirable : tous ses divins attributs y éclatent, la puissance y multiplie les miracles, la bonté y prodigue les faveurs, la sagesse y rassemble des mystères, l'autel est le trône d'un maître, le tribunal d'un juge, le lit d'un époux. Ce sacrement est un monde de merveilles, mais surtout renfermé dans un état permanent et dans une circulation continuelle, se produit mille fois dans tous les lieux et tous les temps. Ce sacrement est un abrégé du temps et de l'éternité. En vain pour affaiblir l'idée de cette consolante présence, l'hérésie de Luther, forcée d'en admettre la réalité, a fait mille efforts pour en abréger le temps, et la bornant au moment précis de l'usage et de la réception du sacrement, pour en partager l'objet en y mêlant le pain et le vin, pour en diminuer le merveilleux en l'attribuant à une suite de l'immensité divine réellement communiquée au corps de Jésus-Christ, qui le rendait nécessairement présent partout. La foi dissipe tous les nuages, et nous apprend que le corps d'un Dieu, renfermé sous les espèces au moment de la consécration, y demeure jusqu'à ce que les espèces soient altérées : ainsi lors de la cène, lorsque le Seigneur eut prononcé ces paroles, le miracle fut opéré sur-le-champ, mais la communion des apôtres dura quelque temps, puisqu'il est impossible que dans le même instant deux personnes l'aient reçu et mangé. Convaincue de cet état durable, l'Eglise le conserve avec respect, elle le porte aux malades, elle le montre au peuple, elle le fait honorer dans le tabernacle, elle le porte en triomphe dans les processions, elle en ramasse les moindres particules, et lui fait rendre un culte perpétuel.

Tout permanent qu'est l'état eucharistique, il s'y fait cependant une révolution perpétuelle. Partout on voit de nouveaux prêtres, on célèbre différentes messes, de nouveaux convives sont invités à la sainte table, de nouvelles fêtes succèdent aux premières. Chaque jour sur l'autel ou plutôt la même victime se consomme et se reproduit. L'Agneau a été égorgé depuis le commencement du monde, mais il ne s'est d'abord montré que sous une multitude de figures ; il n'a paru depuis que sous les voiles eucharistiques entre les mains d'une infinité de prêtres. Par là s'exécute à la lettre la prophétie qui annonce un sacrifice perpétuel qui, quoique toujours le même, est sans cesse renouvelé. L'unité et la multiplicité se prêtent un éclat mutuel ; le même Dieu mille fois immolé offre toujours le même sacrifice simple et infini, immense et unique.

Tous les siècles ne sont qu'un jour devant Dieu, et les divers hommages qu'il a successivement reçus ne sont qu'une espèce de fête ; mais remarquons que tous ceux qu'il exerce aux différentes heures du jour sont tous relatifs à l'Eucharistie. L'aurore du monde vit un fruit merveilleux nous apprendre que ce pain divin devait donner la vie au monde, et bientôt l'innocent Abel mêle son sang à celui des victimes qu'il offrait. Noé, sortant de l'arche, offre les prémices d'un monde nouveau dont il vient de sauver le germe. Un arc-en-ciel, gage des bontés célestes, annonce des promesses bien supérieures à celle de ne plus envoyer de déluge. Abraham en reçoit la figure des mains de Melchisédech ; il en trouve une





dans la personne de son fils unique, qu'il est sur le point d'immoler. Un agneau pascal, qui délivre le peuple de la servitude d'Egypte, permet-il d'oublier l'Agneau venu pour effacer les péchés du monde? Quelle multitude d'offrandes dans la loi écrite! Un peuple entier destiné à perpétuer la religion; une tribu, une famille destinées aux fonctions du sacerdoce; une arche, gage de l'alliance; un temple, la merveille du monde, bâti par le plus sage des rois : ainsi s'avançait le midi de ce beau jour où le Soleil de justice devait se montrer dans toute sa gloire. Moïse n'approchait qu'en tremblant du buisson ardent où Dieu daigne se montrer; il n'osait fouler la terre honorée de sa présence. Les approches de la montagne où se montre la majesté de Dieu étaient interdites au peuple. David se dépouille de toute la majesté du trône devant l'arche sainte. Salomon, ébloui de l'éclat qui sort de l'autel, semble n'avoir une sagesse consommée que pour mieux sentir la faiblesse de l'humanité. Est-il possible, dit-il, que Dieu daigne habiter parmi nous! Quels eussent été ses transports si, comme nous, il eût possédé, il eût mangé la chair et le sang de celui dont il admirait le nuage? Qu'il se fût écrié avec le Prophète : J'ai eu beau, par des milliers d'ouvriers, des milliers de victimes, des trésors immenses, faire pour le Dieu de David la merveille du monde; le temple qui se rebâtira dans la suite, bien inférieur à celui qui illustre mon règne, l'emportera infiniment sur lui quand il sera honoré de la présence du fils de David. Que dis-je? la moindre église des chrétiens sera plus heureuse par l'adorable repas qu'on y donnera de son corps et de son sang : *Major erit gloria domus istius novissimæ, plusquam primæ.* (*Agg.*, II, 10.) Cet adorable sacrifice, qui remplit tous les temps, ne se termine pas avec le temps, il remplit l'éternité. Ce Grand Prêtre, ce Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, doit à jamais offrir au Père céleste l'Agneau égorgé depuis le commencement du monde, c'est-à-dire lui-même, qui sera toujours et le prêtre de la victime et la victime de son sacerdoce; la perpétuité de nos hommages en est l'image et le prélude.

SECONDE PARTIE.

Notre amour et notre regret auraient suffi sans doute pour nous conduire au pied des autels, et offrir à la majesté qui y réside le faible hommage de l'humanité; mais Jésus-Christ même nous a enseigné cette religieuse et légitime vénération pour la divine Eucharistie. Jamais son humilité ne dût paraître suspecte. Qui jamais a plus cherché l'obscurité et le mépris? Que ne fait-il pas cependant pour relever l'éclat de ce sacrement? Solennité des temps, dignité des personnes, magnificence des lieux, tout en fait éclater la pompe. Allez, dit-il à ses disciples, préparer la salle pour y faire la pâque. Mais en quel temps l'institue-t-il? Dans la plus belle fête de l'année : *Primo die azymorum.* (*Marc.*, XIV, 12.) Quels disciples charge-t-il de cette importante commission? Les plus aimés et les plus illustres, Pierre et Jean. En quel endroit le fait-il? Dans une chambre vaste et magnifiquement parée : *Cœnaculum grande et stratum.* (*Ibid.*, 15.) Elle ne l'est pas même assez : ornez-la encore, ne négligez rien pour la parer : *Ibi parate.* (*Ibid.*, 15.) Est-ce assez du ministère des apôtres? Non, il y met lui-même la main; le voilà qui quitte ses habits, qui se ceint d'un linge, qui prend de l'eau dans un bassin, qui se prosterne aux pieds de Judas même pour les laver : *Cœpit lavare pedes* (*Joan.*, XIII, 5); il prend du pain entre ses mains toutes-puissantes, il lève les yeux au ciel, rend grâces à son Père, donne mille bénédictions à cette hostie. O Dieu! quel préliminaire! Le ciel et la terre sont dans l'admiration et dans l'attente; il parle, et cette parole qui créa un monde, change en un instant le pain en son corps et le vin en son sang; lui-même se porte entre ses mains, et se distribue. Quel plus digne ministre! quel plus majestueux appareil : *Ipse conviva et convivium, ipse qui comedit et qui comeditur.* (S. Hier., ep. 140.)

Le Seigneur se borne-t-il à faire une fois cette respectable cérémonie? Non, il la perpétue jusqu'à la fin des siècles par le nouveau sacerdoce qu'il établit; il en imprime aux apôtres l'auguste caractère; il l'imprimera à tous leurs successeurs jusqu'à la fin des siècles, et il exige que les uns et les autres fassent ce qu'il vient de faire, *hoc facite*, et de semblables préparatifs : *exemplum dedi.* (*Joan.*, XIII, 15.) Lévites et prêtres de la loi nouvelle, vous formez une tribu séparée dont Dieu veut être le partage, et vous êtes, comme ceux de l'ancienne loi, destinés aux fonctions sacrées. Le sacré ministère, passant de main en main, va se perpétuer sur la terre pour éterniser les merveilles du Tout-Puissant; et si autrefois les pieux réchabites formaient une famille sainte, distinguée du reste du peuple par son abstinence et sa piété, qui, seule fidèle, soutint la pureté de la religion dans la désertion générale, pieux confrères, vous vous chargez, comme eux, de perpétuer le culte de l'eucharistie, vous êtes de nouveaux lévites qui composez une tribu distinguée, chargée de fonctions bien saintes, et dont Dieu sera le partage.

1° Par un effet de la rondeur de la terre, la succession des hommages perpétue ce culte : en effet, les heures se succèdent selon les divers climats que le soleil éclaire tour à tour; tandis que certains peuples, dans les bras du sommeil, sont ensevelis dans les ténèbres, les autres voient briller cet astre dans son midi. Celui-ci voit plonger ses feux dans les ondes, celui-là voit poindre la lumière naissante de l'aurore. Quoique par les lois de l'Eglise la célébration de la Messe et la communion des fidèles se trouvent fixées au temps du matin, il arrive, par cette perpétuelle succession des heures, que dans quelque partie de la terre les saints mystères se célèbrent sans interruption dans tous les temps. Jetez les yeux sur les nations infinies

qui en couvrent la surface, partout vous verrez des chrétiens. Les terres les plus barbares, du couchant à l'aurore, voient l'hostie sainte sur le bûcher ; à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, le vrai Soleil de justice s'élève dans leurs temples et suit les mêmes routes sur l'horizon de l'Eglise. Jamais il n'est ni nuit ni jour en même temps dans toute la terre, et jamais aussi le culte eucharistique ne se fait ni ne cesse en même temps dans tous les lieux. Le sacrifice finit ici, le voilà qu'il commence dans le royaume voisin. Quand les ordres de l'Eglise ferment le tabernacle pour l'Asiatique, ils l'ouvrent pour l'Européen ; le couteau sacré rentre dans le fourreau en Europe, il s'aiguise pour l'Amérique ; le bûcher s'éteint dans l'Afrique, il s'allume dans le Pérou ; l'Iroquois voit le lever de cet astre quand le Chinois voit son coucher. Soleil, dans ces courses journalières non plus que dans l'éclat de vos rayons et la richesse de vos influences, vous n'êtes qu'une faible image du véritable Père du jour dont les faveurs continuelles enrichissent le monde spirituel : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII, 7.)

Ce que Dieu fait naturellement par les arrangements admirables de sa providence, une pieuse confrérie le fait en abrégé, et par son zèle ingénieux retrace en petit tout un monde. Les particuliers, en se succédant et se remplaçant tour à tour, éternisent ces hommages. Ces rapides heures, qui tour à tour éclairent divers peuples, vont tour à tour avertir ces heureux confrères et les appeler dans le temple. Semblable au sacrifice perpétuel du matin et du soir qu'on offrait à Dieu chez les Juifs, tantôt quand l'aurore vient frapper vos yeux, félicitez-vous d'avoir prévenu la levée du soleil, comme ces femmes pieuses qui allaient au tombeau du Fils de Dieu pour l'embaumer ; tantôt, lorsque terminant sa carrière, il va répandre les ombres sur la terre, réjouissez-vous qu'au pied des autels la lumière luise encore pour vous ; tantôt au milieu de la nuit, interrompant, comme le Prophète, la douceur du sommeil, goûtez entre ses bras un plus doux repos : *Media nocte surgebam*, etc. (*Psal.* CXVIII, 62) ; tantôt, lorsque dans son midi il montre par l'éclat de sa lumière une faible image de la gloire de son Créateur, allez faire brûler pour lui votre encens : *Vespere et mane et meridie annuntiabo* (*Psal.* LIV, 18); tantôt, dans les diverses solennités de l'année, diversifiant vos hommages avec l'Eglise, vous vous réjouissez de sa venue, vous vous affligez de ses douleurs, vous l'adorez dans son enfance, vous vous immolez à sa mort, vous chantez sa résurrection. Vie sainte, tissu de pieux exercices : *Septies in die laudem dixi tibi.* (*Psal.* CXVIII, 164.) *Oportet semper orare.* (*Luc.*, XVIII, 1.)

La distribution journalière des heures de l'office divin imite cette succession perpétuelle ; plusieurs fois par jour la prière publique appelle au pied des autels une foule de chapitres et de communautés religieuses pour chanter les louanges de Dieu. Il est peu d'intervalle de l'un à l'autre; les premiers siècles même voyaient remplir cet intervalle; des communautés nombreuses se partageaient en plusieurs bandes pour se relever tour à tour, et par cette alternative, chanter continuellement l'office divin : *laus perennis.* Saints religieux, ni le sommeil, en appesantissant vos paupières, ni les repas, en occupant votre corps, ni les récréations, en délassant votre esprit, rien n'interrompait cette perpétuité du culte public. Le moment qui terminait les cantiques des uns commençait le concert des autres ; murailles saintes, vous étiez témoins d'une ferveur qui ne connaissait point de relâche, vous tressailliez de joie en retentissant sans cesse des louanges de Dieu. Les communautés sont aujourd'hui trop peu nombreuses pour y suffire ; mais il se trouve encore, non-seulement dans le total de l'Eglise, dans un royaume, dans une province, mais dans chaque grande ville, par le grand nombre de communautés et la diversité des heures de leurs offices, une louange de Dieu perpétuelle : *laus perennis.* Les uns à une heure, les autres à une autre, par un arrangement singulier de la Providence, il se trouve en tout temps des adorateurs ; il est même des communautés de filles où l'adoration perpétuelle du saint sacrement se fait avec une exactitude inviolable ; chacune de celles qui la composent vient à son tour, la torche à la main, passer une heure en état de victime, et faire à Dieu une amende honorable pour les irrévérences qui se commettent. Les confrères du Rosaire prennent dans l'année chacun certain temps pour faire cette prière à l'honneur de Marie ; il se fait une pareille distribution de temps pour honorer le sacré cœur de Jésus, en sorte que par le nombre et la diversité des heures, il se trouve toujours quelqu'un qui remplit ce devoir : *laus perennis.*

2° Ce que le soleil opère par un mouvement journalier, il le fait encore par son mouvement annuel. Une année est comme un jour, où par une succession périodique d'objets, de mystères, de fêtes et d'offices, il établit dans un cercle de révolutions un culte perpétuel. D'abord un Dieu naissant fait briller une étoile, entendre les cantiques des anges et admirer les présents des rois : bientôt un Dieu mourant inonde le Calvaire de son sang, le monde de ses grâces et remplit le ciel de ses conquêtes. Aujourd'hui les cieux ouverts le montrent assis à la droite de son Père, après avoir triomphé de la mort et du tombeau. Un autre jour l'Esprit-Saint embrase la terre de ses flammes et disperse les apôtres dans l'univers. Je vois les fontaines du baptême ouvertes et la table eucharistique chargée d'un aliment délicieux ; les fêtes de Marie enrichissent à leur tour notre calendrier et nos autels. Elle est instruite par un ange de la rédemption des hommes : elle en porte les prémices chez sa cousine dont le fils encore dans son sein adore le Verbe incarné. Le quarantième jour, elle se présente au temple; bientôt après elle y offrira le Rédempteur du monde. Nous admirons

le privilége de sa conception immaculée, nous la suivons par nos acclamations, montant au plus haut des cieux pour s'y asseoir à la droite de son Fils. Les fêtes de l'Eglise exercent aussi notre religion ; que ne présente pas à notre culte la cour céleste ? Là des échafauds empourprés d'un sang illustre ; ici des déserts peuplés d'un monde de héros. Le monde éclairé par les apôtres, les villes remplies de monastères, les bibliothèques enrichies des ouvrages des Pères. Que faisons-nous toute l'année que le récit des merveilles du Très-Haut, le détail de ses faveurs, les protestations de notre reconnaissance, de notre respect ?

Il se montre surtout ce zèle ingénieux de l'Eglise, dans le culte de l'Eucharistie ; il a travaillé sur ce riche fond avec autant de succès que de mérite ; non-seulement elle immole tous les jours la sainte victime en une infinité d'endroits, mais encore elle garde précieusement ce trésor sacré dans le tabernacle ; elle invite tous les fidèles à lui faire assidûment la cour, elle a établi dans le cours de l'année plusieurs fêtes particulières pour le faire avec plus de solennité; quelles augustes cérémonies, quels habits pompeux, quels nombreux ministres, quel appareil respectable ! Entendez ces doux cantiques, ces voix mélodieuses, ces instruments de musique ; voyez ces processions majestueuses où l'arche d'alliance est portée en triomphe dans les rues et les places publiques ; quelle foule de peuple, quelles acclamations, quelle sainte joie ! L'air est embaumé de parfums, la terre jonchée de fleurs, les rues parées des plus riches meubles, tout annonce la grandeur du Dieu qu'elle adore. Ouvrez-vous, portes éternelles, laissez entrer le Roi de gloire et le Roi des vertus : *Attollite portas.* (*Psal.* XXIII, 7, 9.) Tel Joseph sur un char de triomphe, tel Mardochée sur le cheval du roi, se montrèrent dans l'Egypte et dans l'Assyrie, et reçurent les hommages que les ordres de leur maître leur faisaient rendre, ou plutôt, infiniment supérieur aux ministres de Pharaon et d'Assuérus et aux deux monarques eux-mêmes, le Tout-Puissant reçoit de ses créatures les faibles marques de la profonde adoration que lui doit tout ce qui existe.

Le jeudi saint, par une pompe différente de celle de la Fête-Dieu, cet adorable Sauveur assis sur son trône, dans les différentes églises où il est exposé, y reçoit la foule d'adorateurs que la vénération et la reconnaissance publique y attirent. Le peuple court de palais en palais pour multiplier les adorations; chacun à l'envi, par une ingénieuse variété, multiplie les richesses et les parures. O mon Dieu ! ce n'est là qu'une faible image des immenses richesses et de l'inépuisable fécondité de votre toute-puissance. Une aimable simplicité forme la magnificence rustique des campagnes et contribue à sa manière à la joie publique. Si l'or n'y brille pas, les couronnes de fleurs y exhalent une odeur agréable, des branches d'arbres, un tendre gazon y tiennent la place des tapisseries et des tableaux : ce spectacle champêtre, dont la piété dirige la décoration, ne plaît pas moins à Dieu qui aime singulièrement les pauvres. Ah ! ce Dieu reçoit à la crèche avec bonté les bergers et les mages, les fruits et les agneaux avec l'or, l'encens et la myrrhe. Salomon à la dédicace du temple, à la tête d'un grand peuple, répand à pleines mains les trésors, égorge des victimes. Mais le doux Sauveur fit son entrée dans Jérusalem monté sur une ânesse, aux acclamations des enfants et par un appareil bien simple, avec quelques branches d'oliviers.

Quelle édification pour le public de voir une société zélée se signaler parmi toutes les autres, par une sainte ligue, pour ne laisser aucune interruption au culte divin. Après la solennité ordinaire elle commence une seconde octave pour la prolonger, ou plutôt pour éterniser cette grande fête par une continuelle succession d'exercice; quelle édification pour ceux que la piété ou le hasard conduisent au temple, d'y voir à toutes les heures des confrères fervents qui adorent le divin Agneau, lorsque touché de reconnaissance pour les grâces que vous recevez, pénétré de douleur pour les fautes que vous commettez, saisi de respect pour le Dieu que vous adorez, pressé du besoin que vous ressentez, vous pensez à votre négligence et vous vous trouvez dans une espèce d'impuissance de satisfaire votre piété. Tournez les yeux, peuples fidèles, sur cette source toujours ouverte, sur ce supplément toujours prêt de votre faiblesse ; on prie pour moi, pour moi on adore, pour moi on remercie, avec quelle joie vous unissez-vous à eux !

Une communauté, une confrérie sont des espèces de famille et de peuple, où par une sorte de génération spirituelle, les membres se succèdent les uns aux autres, le culte divin se perpétue sans interruption, de nouvelles branches sont entées sur le tronc, rien n'y périt en entier, tout y passe de main en main par une suite durable de sujets remplis du même esprit, qui tous ensemble, quoiqu'en divers temps, ne composent qu'un seul corps, malgré les coups multipliés qui précipitent tout dans le tombeau, tout renaît, tout l'éternise dans les nouveaux fruits que produit ce germe inépuisable. Familles saintes que forma la religion, je vois en vous un Abraham qui immole ce qu'il a de plus cher, un Jacob qui voit les cieux ouverts, un Moïse qui, frappé des rayons de la gloire immortelle, ôte ses souliers par respect pour une terre si sainte, un David qui méprise les jugements des hommes pour marquer devant l'arche sa sainte allégresse, un Salomon qui ne peut comprendre qu'un Dieu daigne habiter parmi nous.

3° Le cours périodique des astres, l'ordre moral de la société est à cet égard assujetti aux mêmes lois que l'ordre physique. Le monde, par une succession perpétuelle de plaisirs, s'efforce d'en éterniser la durée ;

le cercle succède à la table, le jeu suit la promenade, le spectacle précède le bal, la conversation remplit tout le vide. Chaque jour de nouvelles fêtes séduisent le cœur en l'amusant. Chaque jour de nouvelles parties de plaisir rassemblent et immolent au démon de coupables victimes. Hélas! faut-il qu'un tissu de péchés, que l'ivresse de la passion et le raffinement de l'art ne font que diversifier, perdent ces beaux jours que le service de Dieu réclame par tant de titres? Compagnies funestes où les hommes, par un coupable complot, se donnent le mot pour remplir leurs diverses journées; beautés mondaines, vous le savez; vous le savez puissants de la terre, une foule de courtisans que la passion et l'intérêt amènent à vos pieds, font fumer l'encens devant vous. Par une pieuse adresse nous dressons une batterie contraire dans la guerre spirituelle que nous avons à soutenir, nous imitons une place qui se défend ou une armée qui attaque. Des sentinelles postées aux principaux endroits s'y relèvent d'heure en heure, veillent au salut de la place et découvrent au loin l'ennemi. Un soldat nouveau remplace celui que la mort enlève, et l'ennemi ne peut point surprendre. Sentinelles de la maison d'Israël, on compte sur votre zèle, le salut des brebis est entre vos mains; veillez avec soin, relevez-vous tour à tour, prévenez la surprise de l'ennemi. *Super muros tuos constitui custodes.* (*Isa.*, LXII, 6.)

Non-seulement la vie du monde n'est qu'un tissu de plaisir et de crimes, mais en particulier il s'en commet à tout moment contre le sacrement de l'Eucharistie. Que de doutes sur la foi, que de combats de l'hérésie, que d'irrévérences dans l'église, que de négligence dans le culte, que d'impiété dans l'usage, que de sacriléges dans la réception! Est-il d'instant qui ne soit marqué par quelque nouvelle insulte? Quelle obligation pour tous les chrétiens de multiplier les hommages à mesure que les affronts se multiplient, de prolonger les adorations à mesure qu'on prolonge les offenses; songer qu'à la même heure où le sanctuaire vous voit prosterné, Dieu de toutes parts se voit outragé; la dissipation et les irrévérences font de la maison de prière une caverne de voleurs. Le pain des anges profané sera le jugement des pécheurs; il l'est l'objet des attentats de l'incrédulité et de l'hérésie. O Dieu! le voilà donc cet impie qui le combat, ce sacrilége qui l'insulte, ce lâche qui le néglige, ce pécheur qui le méconnaît. Que ne puis-je expier tous ces crimes par l'effusion de mon sang!

Il est consolant pour l'âme fidèle de suppléer par cette succession à ce que la faiblesse de la nature ne lui permet pas d'exécuter. Seule toujours aux pieds du Seigneur avec Madeleine, les arrosant de ses larmes, les essuyant avec ses cheveux, écoutant ses oracles, elle voudrait n'interrompre jamais les doux exercices de son amour. Avec quel regret s'y voit-elle arracher par les besoins de la vie? Que ne donnez-vous à ma tête, dit-elle avec le Prophète, une fontaine de larmes qui ne cesse de couler! Cruel sommeil, faut-il que vous m'enleviez un si doux repos! Ah! si je dors, mon cœur veille, ou plutôt un autre veille pour moi. Faut-il, triste repas, que vous me priviez de la plus douce de toutes les nourritures! Je fais mon aliment de la volonté de mon Père. Allez, heureux amis, prendre ma place au banquet. Ainsi se succédaient les convives au festin d'Assuérus, qui par sa durée et par sa magnificence fut une image, quoique bien faible, du repas eucharistique. Faut-il, affaires importunes, que vous fassiez diversion à la plus importante de toutes? Ah! du moins je laisse à ma place des amis qui ménageront mes intérêts. Faut-il, frivoles conversations, que vous interrompiez de tous les entretiens le plus agréable! Qu'il a de charmes! le lait et le miel coulent des lèvres du divin Epoux. Mais non, un ami fidèle à ma place recueillera ses paroles adorables, mangera cet aliment divin, adorera ses perfections infinies; une sainte ligue, par la conformité des sentiments, par l'union des cœurs, par la ressemblance des exercices, et la distribution des heures nous tiendra sans cesse auprès de vous.

Ainsi survivant à lui-même un père renaît dans ses enfants, qui à leur tour se verront remplacés par d'autres. Ainsi se perpétuent les familles, les corps, les villes, les royaumes, le monde entier. Une suite de générations qui ont peuplé la terre depuis le commencement du monde et la peupleront jusqu'à la fin, fait dans la totalité ce que chaque particulier ne peut se promettre. Ainsi, pieux confrères, en vain la mort mettra-t-elle des bornes à vos exercices, elle n'en mettra point à votre société; vos successeurs, vos héritiers vous feront renaître, vous survivrez à vous-mêmes dans leurs personnes, et continuant votre culte après même que le trépas aura fermé vos yeux, vous serez encore au pied des autels.

Mais s'il est consolant pour ceux que les besoins appellent ailleurs de trouver dans la piété de leurs frères un supplément à leur absence, quelles consolations pour ces heureux suppléants de se voir chargés des hommages des autres, comme leurs ambassadeurs? Que de nouveaux motifs de ferveur! Toute la piété de leurs confrères doit être réunie en leur personne. Ils doivent prier pour tous, aimer pour tous, adorer pour tous. Telle est la sublime fonction des prêtres, le caractère sacerdotal fait de tous autant de députés du peuple; ce sont les ressources de l'Eglise, les suppléments de la religion. Je tiens la place des autres, devez-vous dire, ils m'ont confié leurs plus chers intérêts et leurs besoins les plus pressants. Quelle serait la piété de celui-ci, l'humilité de celui-là, la charité de cet autre? Dois-je tromper leur confiance? Dieu, l'Eglise, mes frères attendent tout de moi. Quelle honte si, par ma faute, l'un et l'autre avaient à se repentir de l'honneur qu'ils

m'ont fait. Trop heureux dépositaire de tant de trésors, trop heureux agent de tant de saints, que n'attend-on pas de votre ferveur ?

Mais à quoi l'employez-vous cette heure fortunée, que le hasard vous a donnée, ou que la piété vous a choisie? Cette heure fortunée après laquelle vous devez tant soupirer, comme une des plus heureuses de votre vie ; cette heure fortunée que vous devez voir s'écouler avec douleur, et revenir avec transport; cette heure fortunée dont vous devez compter les moindres instants, pour n'en perdre aucun ; tantôt plein de reconnaissance pour ses bontés vous vous écriez avec le Prophète : *Quid retribuam Domino pro omnibus* (*Psal.* CXV, 12), etc. Tantôt, pénétré de respect pour ses grandeurs infinies, vous vous prosternez à ses pieds comme les vieillards de l'*Apocalypse;* tantôt, ébloui de ses lumières, vous ne regardez qu'en tremblant ses mystères ineffables, comme les chérubins qui se couvrent le visage de leurs ailes. C'est là que s'exercent les actes de foi, de désir, d'espérance, d'humilité, d'amour; cest là que doit se faire la communion spirituelle, tant recommandée par les saints; c'est là qu'on doit détester tous ses péchés, et prendre des résolutions inviolables de n'en plus commettre ; c'est là qu'on doit entrer dans la société des saints qui l'honorent dans le ciel ; c'est là que, comme Marie et les autres femmes, au pied de la croix, on reçoit ses derniers soupirs, on entend ses dernières paroles; que ne suggère pas une vraie piété ? L'amour est ingénieux et inépuisable.

4° Enfin une espèce de nécessité d'en user ainsi. D'abord la justice en prescrit la loi; il doit y avoir quelque proportion entre la satisfaction et la faute. Si Jésus-Christ a voulu paraître aux pieds d'un tribunal, il doit aujourd'hui se montrer sur un trône. S'il fut ignominieusement traîné par les rues, il doit y être conduit en triomphe. Les couronnes de fleurs et de pierres précieuses doivent prendre la place des épines qui percèrent sa tête. Les dais, les temples, les autels richement parés, répareront la honte de la robe de pourpre. Les stations glorieuses dans les reposoirs succéderont aux stations ignominieuses qu'il fit chez des juges. Les hommes divins suivront les insultes qu'il reçut des soldats et de la populace.

Après avoir été confondu avec des scélérats, il est élevé au-dessus des princes. Tout le monde le chargea d'outrages : que tous les sexes, toutes les conditions, que tout le monde lui rende hommage. Telle fut la réparation faite à l'innocent Joseph et au sage Mardochée. Traîné par toute la ville dans le char du roi, que tout le monde fléchisse le genou devant lui ! Voilà le Sauveur de ce royaume, que tout désormais reconnaisse son innocence. L'Eucharistie est une représentation de la Passion ; la réparation de tant d'injures pouvait-elle être mieux placée et trouver un plus juste objet. *Mendaces ostendit qui maculaverunt illum.* (*Sap.*, X, 14.)

Il n'est pas moins juste de réparer les injures qu'il reçoit tous les jours par les péchés des hommes ; la volupté, la vengeance, l'avarice, l'orgueil, toutes les passions se sont liguées contre lui. Ah ! ne faut-il pas que toutes les vertus, par un heureux concert, se réunissent pour l'honorer ? Humiliez-vous profondément à ses pieds, pour le dédommager des attentats de l'amour-propre; que la magnifique décoration des autels emploie plus utilement ces biens que l'avarice idolâtre. Donnons à chanter ses louanges autant de temps qu'il s'en perd dans les frivoles conversations ; la charité lui rendra des cœurs que l'amour profane a souillés, et la mortification lui immolera des corps que le plaisir avait corrompus. Une foi vive triomphera des doutes injurieux de l'hérésie ; la modestie dans les églises, le zèle pour la gloire de Dieu, combattront les sacriléges de l'irréligion ; il fera autant d'actes de vertu qu'il s'est vomi de blasphèmes : le Très-Haut rentrera dans ses droits, ou plutôt l'homme recouvrera les biens qu'il a perdus, et par cette suite de bonnes œuvres il fournira heureusement sa carrière, dont les biens éternels doivent être le terme.

Les âmes pieuses se font un religieux devoir d'aller souvent saluer le saint sacrement ; un jour leur paraît perdu, s'il n'a été honoré de quelqu'une de ces visites ; elles disent avec bien plus de raison que ce fameux empereur, les délices du genre humain, qu'il regrettait tous les jours où il n'avait pas fait du bien à quelqu'un : *Amici, diem perdidi;* mais, hélas! quelle douleur, lorsque, obligées d'en sortir, elles n'y laissent aucun adorateur ! Ah, disent-elles, avec la plus amère douleur, les palais des grands, toujours pleins d'une foule de courtisans intéressés, gémiront de leur importune assiduité; le palais du Roi des rois, seul abandonné de tout le monde, ne sera-t-il qu'un vaste désert? *Viæ Sion lugent eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem.* (*Thren.*, V, 4.) Mortels trop aveugles, que l'ambition, l'incontinence et l'injustice dévorent, les continuelles fatigues, les amers dégoûts d'une cour souvent perfide, ordinairement infructueuse, presque toujours criminelle, et les faveurs célestes qui coulent avec tant de profusion au pied des autels vous trouveront toujours insensibles? Aveuglement fatal, vous, mon Dieu, qu'on ne sert jamais en vain, ne trouverez-vous point de ces serviteurs fidèles ? Mais quelle consolation lorsqu'à la faveur d'une sainte ligue, multipliée dans une foule de frères, vous en trouverez avant vous dans le temple, vous en laisserez après vous, sans jamais voir interrompue l'heureuse perpétuité du culte que vous avez le bonheur de lui rendre.

En effet, l'intérêt n'appelle pas moins que la justice au sanctuaire où se trouvent ouverts tous les trésors de la grâce. Je ne parle pas seulement des besoins du corps sans cesse renaissants, qui nous invitent à la

prière, je parle surtout des besoins spirituels qui doivent la rendre continuelle. Tentation fréquente, occasions multipliées, passions à tout moment réveillées, objets semés sur tous nos pas; quelle foule d'ennemis à combattre oour arriver à la gloire éternelle! etc.

DISCOURS

SUR L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

DISCOURS Ier.

Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis. (*Psal.* CV, 37.)

Ils ont immolé leurs fils et leurs filles au démon.

Ce n'est pas le seul paganisme dont la superstition humaine et bizarre a immolé des enfants au démon, il en est encore dans le monde de ces pères barbares, nés pour le malheur de leurs enfants, qui les lui sacrifient en effet en les rendant criminels et misérables. Ce ne sont plus, il est vrai, ces horribles cérémonies où l'humanité, la justice, la religion souffraient également en les voyant jeter dans les flammes. Les chants de joie accompagnent aujourd'hui la fête, la victime couronnee de fleurs court avec plaisir à l'autel, elle chérit le glaive qui la perce. Aveugle, elle aide elle-même à l'enfoncer; mais la blessure est-elle moins profonde et le coup moins mortel?

Vous désirez de vos enfants de l'amour, du respect; vous exigez qu'une soumission aveugle à vos ordres, une attention inviolable à vous honorer, un zèle infatigable à vous servir, vous prouvent leur reconnaissance; rien n'est plus juste. Dieu en impose la loi, pourriez-vous trop exhorter les enfants à remplir toute l'étendue d'un devoir aussi agréable que légitime, mais aussi souffrez que je vous le dise, si vous voulez obtenir de vos enfants ce retour de tendresse et de déférence, sachez vous l'attirer: vos enfants seront pour vous ce que vous les ferez. Les plaintes que les hommes font les uns des autres sont communément injustes, parce que ordinairement ils ne savent point se ménager les agréments de la société qu'ils exigent; mais elles sont surtout injustes dans les parents; la mauvaise éducation qu'ils donnent à leurs enfants est la source la plus commune de leur ingratitude et de leurs désordres.

On se plaint que les enfants manquent de circonspection et de pudeur. En a-t-on en leur présence? Oui, en leur présence, dit saint Jérôme, instruisant une mère: gardez-vous, vous et votre mari, de laisser rien échapper qui puisse les trop instruire: *Nihil in te vel in patre tuo videat quod habeat didiscendum.* D'où vient que, par une malice prématurée, le crime devance la raison, qu'enfants dans tout le reste, ils sont déjà habiles dans le mal? où a-t-il appris ces chansons profanes, ces paroles sales qu'il eût dû toujours ignorer; c'est chez son père. De quelle malheureuse bibliothèque a-t-il tiré ces contes infâmes, ces mots équivoques? C'est de son père. Quel démon incarné a souillé ses lèvres de ces jurements, de ces blasphèmes, où le nom de Dieu même n'est pas épargné? Quel furieux a mis dans sa bouche ces injures grossières, ces imprécations, ces impostures? C'est son père. Dans quel lieu de débauche s'est-il façonné aux caresses indécentes, à ces libertés criminelles, à ces nudités scandaleuses? Dans la maison de son père. C'est là que la joie dans le repas, que la fureur dans le revers, que la lubricité dans les entretiens, que l'indifférence dans la religion, que l'ivresse dans la volupté, sans respecter un témoin si susceptible de toute sorte d'impression, lui développent des honteux mystères, et détruisent toutes les barrières de la pudeur en les franchissant devant eux.

A Dieu ne plaise que je prétende autoriser les écarts d'un fils qui méconnaîtrait l'auteur de ses jours. Il est inexcusable sans doute, et, malgré la plus mauvaise éducation, rien ne le dispense d'un devoir si juste; mais j'avance que le père est encore plus coupable que lui, que c'est à lui seul qu'il doit s'en prendre, et qu'en condamnant le mauvais fruit, il ne doit à plus forte raison ne faire aucune grâce à la raison qui le porte. On exige du respect, rien n'en attire plus que la vertu et l'exemple. Se manque-t-on de respect à soi-même? Peut-on en attendre des autres? On exige de l'amour, rien n'en attire mieux que l'amour même. Quand on est indifférent, peut-on se flatter d'être aimé? On exige de l'obéissance? Rien n'en concilie plus qu'un sage gouvernement. Quand on ne sait pas commander, a-t-on droit de se faire obéir?

Rien pour un père de plus facile; mais s'il néglige tant de moyens, au lieu de respect, il se fait mépriser pour ses vices; au lieu de l'amour, il se fait haïr pour ses froideurs; au lieu de la soumission, il rebute par ses caprices. Tandis qu'un père qui joint à la tendresse la prudence et les vertus ne peut manquer d'être obéi, aimé et respecté, et recueillir les fruits précieux d'une éducation noble et sainte.

Vierge sainte, jamais mère ne fut plus heureuse. Un Dieu avait-il besoin d'éducation? Vous ne négligeâtes rien pour lui, il daigne vous être soumis, accepter vos servi-

ces, en avoir besoin et croître par vos soins, en âge, en sagesse et en grâce.

PREMIÈRE PARTIE.

Est-ce d'aujourd'hui que des enfants innocents ont été enfermés dans le même tombeau avec leur père coupable? Les eaux du déluge n'engloutirent-elles que des criminels? Les flammes de Sodome ne dévorèrent-elles que des infâmes? Combien d'enfants n'avaient aucune part aux désordres qui allumèrent la foudre ; comme Dieu le disait à Jonas qui voulait la destruction de Ninive : *Qui nesciunt distinguere dextram a sinistra.* (*Jon.*, IV, 11.) Ils ne méritaient pas moins que Lot et Noé d'échapper à la colère céleste. Rien ne fut distingué; l'innocence et le crime périrent dans les mêmes abîmes. Pense-t-on que tous les premiers-nés d'Egypte, dont le glaive exterminateur répandit le sang, eussent blasphémé comme Pharaon? Mais il fallait punir des pères jusqu'alors insensibles aux coups les plus redoutables ; la perte de leurs enfants, mille fois plus sensible que tous les autres fléaux, brisa enfin les chaînes d'Israël. Dans les guerres contre les Chananéens, dans le renversement de Samarie par Salmanasar, de Jérusalem par Nabuchodonosor et Tite, dans tous ces fameux anathèmes où le glaive vainqueur eut ordre de ne rien épargner, tout était-il également condamnable? Heureuse la race sur qui les vertus des pères font couler les bénédictions; infortunée celle sur qui les vices attirent le désastre. Heureuse postérité d'Abraham, les étoiles du ciel n'égaleront pas votre nombre, les faveurs divines perpétuées vont annoncer aux siècles les plus reculés la foi du saint patriarche ; mais les siècles les plus reculés ne sauront pas moins que la race de Jéroboam, d'Achab et de tant d'autres doit être détruite, en haine de leur impiété. Dans les soixante-dix têtes que Jéhu vient d'accumuler, reconnaissez les forfaits de Jésabel : *Filius portabit iniquitatem patris.*

Mais avons-nous besoin de ces exemples particuliers? Le monde entier en est la preuve. Est-il de malheur sur la terre que n'ait causé un père coupable? Source funeste des misères qui inondent cette vallée de larmes, faut-il qu'une main paternelle vous ait ouverte? Justice dont les traits ne sont pas encore épuisés depuis tant de siècles, faut-il que chacun des soupirs que poussent les enfants d'Adam soit un reproche contre le chef de l'humanité? Le nom d'Adam, mêlé à tous nos regrets, rappelle sans cesse le moment fatal où le monde naissant, se vit détruit par la même main qui devait le perpétuer. Le péché d'un père a tout fait, nous ne pouvons songer que nous sommes misérables sans penser que nous sommes enfants. Non, non, père coupable, n'accusez aujourd'hui ni la perfidie d'un ami, ni l'injustice d'un juge, ni le caprice de la fortune; c'est vous qui rendez vos enfants misérables. Trop fidèle imitateur du premier des pères, et comme lui parricide, vous perdez seul votre postérité. Il est plus d'une espèce de péché originel, dont l'héritage empoisonne, affligeant nos derniers neveux, les obligera de dire avec le Prophète : Oubliez, Seigneur, nos fautes passées et celles de nos ancêtres: *Ne reminiscaris delicta nostra, vel parentum nostrorum.* (*Tob.*, III, 3.) Le monde est une espèce de famille; chaque famille est une espèce de monde. Dieu dit à chaque père comme à Adam : Si vous m'offensez vous allez vous perdre, et votre race avec vous; ma justice vous poursuivra dans vos restes; je vous dépouillerai des biens que je vous ai prodigués, vous laisserez votre maison dans la misère, et votre nom ne vivra dans leur mémoire que pour être la matière de leur aversion et de leur douleur. Infortuné rejeton d'une race criminelle, hélas! disait le Prophète, faut-il que nous portions la peine de son péché. Nos pères ont mangé le verjus et nous en avons les dents agacées : *Obstupuerunt dentes eorum.* (*Jerem.*, XXVI, 29.)

Il semble d'abord peu raisonnable que la faute passe du coupable à l'innocent ; les fautes sont personnelles. Un enfant est-il comptable d'un péché où il n'a aucune part, qu'il n'a pu ni empêcher ni connaître, commis peut-être avant qu'il fût au monde, cette conduite est pourtant juste. Tous les jours les hommes la suivent, sans violer les lois de l'équité. Un criminel peut être puni dans tout ce qui lui appartient, tout innocent, tout insensible qu'il peut être ; les maisons sont-elles coupables? on les rase; les statues sont-elles coupables? on les renverse; les biens sont-ils coupables? on les confisque; son corps est-il coupable? on le frappe, on le déterre; la mémoire est-elle coupable? on lui fait le procès. C'est ainsi que, sans être coupable, la famille se trouve enveloppée dans le châtiment du père, et sans être nommément frappée, elle subit par événement le même sort; le père est-il dégradé? la famille perd la noblesse; est-il dépouillé de ses biens? la famille en devient privée; est-il condamné à quelque peine infamante? la famille se trouve flétrie, en frappant le criminel dans quelque partie de lui-même, en laquelle il tient par les sentiments ou les besoins, le contre-coup retombe sur lui, par la douleur qu'il lui cause. Rien de plus cher qu'un enfant, c'est son image, sa consolation, son espérance, un autre lui-même, dans lequel il se sent renaître; c'est donc frapper l'endroit le plus sensible. Jamais la foi d'Abraham ne fut mise à de plus rudes épreuves, que quand on lui en demanda le sacrifice. Jamais la mère des Machabées ne montra mieux la fidélité, qu'en voyant cimenter la religion par le sang de ses enfants. Nabuchodonosor, dans sa fureur, ne crut jamais mieux punir Sédécias qu'en faisant égorger ses enfants en sa présence.

Il en est des peines comme des récompenses, elles passent des pères aux enfants, sans qu'ils l'aient mérité. Qu'a-t-il fait cet enfant pour mériter les grands biens que lui donne un riche héritage? qu'a-t-il fait pour mériter l'élévation qu'il trouve dans un rang illustre? qu'a-t-il fait pour mériter la gloire des

grands noms qu'il porte? qu'a-t-il fait pour mériter la protection et les amis attachés à sa famille? Qu'a-t-il fait le prince pour mériter le trône où la naissance l'appelle? et ce laboureur pour mériter l'obscurité où sa naissance le condamne? Il doit tous ses biens à son père : qu'il partage donc sa disgrâce, comme il partage la prospérité; qu'il partage la honte comme il partage la gloire. Après tout, ces maux, en même temps qu'ils sont des punitions, peuvent être des remèdes qui corrigent, des préservatifs qui garantissent, des épreuves qui purifient, des mérites qui enrichissent, même des punitions personnelles d'un enfant d'ailleurs coupable; le même coup châtie deux criminels; la mort d'Absalon ne fut pas moins le châtiment de la révolte du fils que de l'adultère du père, quelquefois même une récompense. Heureux enfants qu'une mort prématurée arrache aux perfides mains d'un père corrompu, que vous seriez à plaindre si la sagesse divine, en punissant l'un, n'eût ouvert un asile à l'autre. *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus.* (*Sap.*, IV, 11.)

Mais outre ces fautes personnelles aux parents, dont les enfants deviennent la victime, combien de taches personnelles aux enfants même, que leur impriment les forfaits des pères! faudra-t-il encore dévoiler ici les horreurs que les ténèbres dérobent, pour trouver dans l'incontinence des parents une nouvelle source des malheurs des familles? Tous vos enfants sont-ils le fruit légitime d'un sacrement respectable? Combien est-il qui, par le crime de leur naissance, méritent comme le fils de Bethsabée, qu'on dérobe à la lumière du jour les fruits odieux de l'adultère? Ignorez profondément, et vous, infortunés, dont un étranger vient partager l'héritage et amener la malédiction, et vous, fruits honteux même de l'infidélité, élevez à l'ombre d'un sacré lien; ignorez profondément l'injustice qui vous fit naître. Les lois répandent sur votre origine un voile nécessaire à la tranquillité publique, mais le scrutateur des cœurs laissera-t-il l'infidèle jouir impunément de sa perfidie? Ah! que la matière même de son crime devienne celle de sa punition. Sont-ils, ces enfants, sont-ils tous les fruits d'une union sainte où l'ivresse du plaisir n'ait jamais allumé la foudre qui écrasa le coupable fils de Juda? où le raffinement de la brutalité n'ait appelé le démon qui mit au tombeau les sept maris de Sara, et qui possède déjà leur cœur? où l'excès de la passion ne connaissant aucune borne, méprise également les lois de la nature et de la pudeur, et la sainteté des temps et le danger des accidents, et le dégoût des maladies? De quel œil Dieu voit-il ces objets odieux qui portent sur le front la tache honteuse qui souilla leurs premiers moments? Vous laissera-t-il voir comblés de biens ces fruits infâmes de la passion, dont la présence importune ne peut que réveiller vos remords, si vous êtes pénitents, ou multiplier vos fautes, si vous êtes encore coupables? Qu'ils périssent, ces fruits monstrueux de la débauche. Que ne peut-on ensevelir dans la plus profonde nuit l'instant qui les vit éclore! Ah! pères et mères, peut-on vous faire trop souvenir de la sainteté du bien conjugal, pour le bien de vos enfants et pour le vôtre! Dieu vous vengera, sacrement auguste, si peu respecté.

Faut-il ici dévoiler les excès de la brutalité qu'on couvre du nom d'accident, et ces imprécations furieuses qu'on traite de vivacité? Un enfant qu'on blesse dans la colère, qu'à force de coups on rend difforme, que le peu de soin rend malade, que la négligence laisse languir; un enfant, que dans le sein de sa mère, tantôt un attentat parricide, tantôt un excès de travail ou de plaisir, tantôt une cruelle imprudence, font venir au monde contrefait, ou défiguré, sont-ils bien redevables à leurs pères? N'en doutez pas, l'obligation de conserver leur santé et leur vie est indisponsable : hélas! combien de fois peut-être leur avez-vous désiré ce malheur? Dieu dans sa colère n'a que trop souscrit à vos fureurs. Pense-t-on que tant de malédictions horribles qui vous échappent ne soient pas tous les jours pour vous une source féconde de mille maux? Vous leur souhaitez la mort, la maladie, la damnation; vous les livrez au démon par un langage aussi barbare qu'impie; vous ne serez pour leur malheur et le vôtre que trop exactement exaucé. Parole fatale qui s'envole, que peut-être le cœur désavoue, quand la langue la profère; mais que Dieu punit en l'accomplissant. Il maudit après vous, après vous il damnera, craignez les malédictions de vos parents, dit le Seigneur aux enfants, pour les rendre dociles; elles renversent la maison de fond en comble. Craignez vos malédictions, vous dit-il à vous-même; je ne les rendrai que trop efficaces pour les punir tous deux : *Maledictio matris eradicat fundamenta.* (*Eccli.*, III, 11.) Saint Augustin rapporte un exemple frappant d'une mère qui avait maudit quatre enfants, et qui tous quatre aussitôt possédés du démon, moururent dans les convulsions, ou traînèrent de tristes jours dans la misère ; au contraire, le soin d'un bon père est de combler de bénédictions. Que la rosée du ciel et la graisse de la terre fertilisent vos champs, leur dit-il avec Isaac et Jacob; et Dieu se plaît à récompenser l'un et l'autre, en souscrivant à leurs vœux : *Benedictio patris firmat domum.* (*Gen.*, XLIX, 26.) Les Juifs attirèrent sur leur postérité tous les maux : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (*Matth.*, XXVII, 25.)

Cette foule de crimes que commettent les pères et mères ont mérité tout le poids de l'anathème de l'Eglise. Ainsi parle un ancien concile; après avoir fait le détail des obligations des parents, il ajoute : malheur à celui qui y manque, il mérite toutes les foudres; qu'il soit anathème : *Anathema sit.* Non, la rigueur de l'Eglise ne peut aller plus loin, elle ne traite pas autrement les hérétiques Quoi de plus fort que l'oracle de saint Paul? Celui qui manque de soin pour ses domes-

tiques est un infidèle, que dis-je? pire qu'un infidèle, c'est un apostat: il a renoncé à la foi, oui, ne fût-ce qu'un domestique; que sera-ce d'un enfant que tout vous attache par tant de liens, par tant de sentiments, par de si grands intérêts? Que sera-ce de le scandaliser par l'exemple, de le corrompre par la passion, de le tourmenter par aversion, de l'accabler par caprice; oui, vous êtes un apostat, et pis qu'un infidèle : *Fidem negavit et est infideli deterior, qui domesticorum curam non habet.* (I *Tim.*, V, 8.)

3° Qui pourrait épuiser le détail des fautes et des crimes des pères qui rendent les enfants malheureux? gémissez, enfants d'un père négligent, dont le champ inculte et couvert de ronces va vous faire éprouver la même misère qui châtie son indolence? Que trouverez-vous à sa mort, que l'héritage de la paresse? Une diligence nécessaire? Les maisons les plus opulentes en souffriraient. *In pigritiis humiliabitur consignatio.* (*Eccle.*, X, 18.) Une bonne mère, au contraire, comme la femme forte, se lève de grand matin, parcourt les sentiers de sa maison, distribue la nourriture et le travail à ses domestiques, fait les provisions à propos, file le lin et la soie, fuit avec soin l'oisiveté, s'acquitte également bien des grandes et des petites choses; elle reçoit et mérite les éloges de son mari et les bénédictions de sa famille : *Panem otiosa non comedit.* (*Prov.*, XXXI, 27.)

Gémissez, enfants d'un père dissipateur et prodigue, dont le jeu, le luxe, la bonne chère, les inutiles profusions ont épuisé le patrimoine, de grands biens vous promettaient une vie heureuse, et en d'autres mains votre fortune n'eût pas manqué, ne comptez plus sur des ressources qui ne sont plus; en vain, dans les priviléges de la dot d'une femme, la loi s'efforce de vous sauver quelque débris, vous vous nourrirez du pain des larmes : livré à la débauche, songeait-on seulement à vous : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* (*Luc.*, XV, 13.) La loi de la charité pour les pauvres doit céder à celle de la justice pour vos enfants, et, les regardant comme les premiers pauvres, elle y met des bornes en leur faveur, souscrirait-elle à une folle prodigalité? Les pauvres et votre famille qui, par un respect mutuel, semblent s'abandonner mutuellement leur intérêt, de quel œil verront-ils des excès qui les dépouillent également l'un et l'autre?

Gémissez, enfants d'un père injuste, dont les biens accumulés par des voies iniques, loin de prospérer, entraîneront le peu même dont la justice vous assure la possession. Hélas! en entrant dans sa succession, vous vous trouvez chargés, avec ces biens, des malédictions du pauvre, dans le sang duquel il se baignait : *Rapiunt non sua et semper in egestate sunt.* (*Prov.*, XI, 24.) Combien plus heureux sont ceux dont les pères, comme Tobie, inébranlables sur les lois de la probité, inépuisables dans l'exercice de la miséricorde, peuvent leur dire : Ah! mon fils, nous sommes pauvres, il est vrai, mais nous serons assez riches si le Seigneur est avec nous. Partageons nos biens avec l'indigent, donnons beaucoup si nous avons beaucoup; mais faisons leur part du peu même, si nous n'avons que peu : *Multa bona habebimus si timuerimus Deum.* (*Tob.*, IV, 23.)

Gémissez, enfants d'un père avare, qui vous refuse l'éducation et l'entretien convenable à votre naissance, comme s'il était de trésor comparable à l'éducation. Sans talents, sans industrie, sans secours, abrutis presque, combien ferez-vous d'inutiles efforts pour sortir d'une poussière où il vous a laissés ensevelis pour vous détacher d'un bien qu'il vous fit regarder comme une idole, pour entrer dans le ciel, dont il vous a fermé, par ses richesses, toutes les portes : *Radix omnium malorum cupiditas.* (I *Tim.*, VI, 10.) Pieux enfants des Réchabites, un père détaché du monde vous apprit à y vivre en voyageur, à traîner sur des chariots les meubles les plus simples, à ne boire jamais de vin, à vous condamner à des travaux pénibles. Sublime désintéressement, supérieur à toutes les richesses!

Gémissez, enfants d'un père trop orgueilleux et emporté, dont les brusques saillies ont suscité mille ennemis et déconcerté mille mesures, dont la sotte fierté le rend l'objet du mépris et de la haine du genre humain, chargés, après lui, de la haine publique qu'il a méritée. Comment effacerez-vous les impressions odieuses que va faire naître le nom que vous portez? Reviendront-elles ces occasions heureuses qu'il a perdues? Retrouverez-vous ces protecteurs qu'il a irrités? Réparerez-vous cette disgrâce qu'il a attirée? Ce beau royaume que la douceur de David avait transmis à Salomon, la sotte fierté de Roboan en dépouilla ses successeurs.

Gémissez, enfants d'un père impie, dont les blasphèmes ont allumé la foudre; trop coupables imitateurs, peut-être vos sacriléges la feront lancer. Hélas! sans être criminels, qui ne sait que dans tant de rois d'Israël, le Seigneur, selon ses menaces, punit les péchés des pères sur les enfants jusqu'à la quatrième génération? Aussi récompense-t-il les enfants jusqu'après mille. On ne cesse, dans l'Ecriture, de répéter les actions d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, comme les vraies sources des faveurs dont le peuple de Dieu sera comblé. Ce souvenir suspend l'arrêt ou l'adoucit, même sur la tête du coupable Salomon. Je suis prêt à éclater contre vous, votre incontinence et votre idolâtrie ne méritent aucune grâce; cependant, en faveur de David, je n'éclaterai qu'après votre mort, et votre fils même ne subira qu'une partie de la peine. Ainsi Job, persuadé que les fautes des enfants et des pères sont, en quelque sorte, communes, offrait pour eux des sacrifices, crainte qu'ils n'eussent offensé Dieu dans leurs parties de plaisir : *Ne forte maledixerint Deo.* (*Job*, I, 5.)

Gémissez, enfants d'un père livré à la débauche; après avoir vu acheter à vos dépens

une coupable joie, vous vous verrez chargés de supporter toute la honte d'un corps usé et perdu dans les plaisirs, dont il faudra tristement traîner les vieux jours jusqu'à ce que le tombeau renferme ses criminelles cendres. Combien de fois, peut-être par une affreuse succession, sentirez-vous leurs vices et leurs maladies fermenter dans vos veines avec le sang impur qu'ils y ont fait couler? Chaste Susanne, vous n'eûtes pas ce regret à former; les pieux parents qui vous donnèrent la vie vous transmirent leurs vertus avec leur sang : *Parentes enim ejus cum essent justi, erudierunt illam, secundum legem Moysi.* (*Dan.*, XIII, 3.) Cette séve funeste, qui passe si constamment de la tige aux branches, a fait douter à des philosophes si l'âme des enfants n'était pas une portion de l'âme du père, qui avait passé dans leur corps : *Fortes creantur fortibus et bonis.*

Voyez-vous ce père imprudent dont les procès infinis et les chicanes multipliées n'ont servi qu'à engraisser d'avides suppôts du palais, obligé, après plusieurs arrêts, même favorables, de déplorer ses victoires et de regretter un accommodement. Voyez ce père ambitieux qui, comme la mère des enfants de Zébédée, aspire à des places éminentes, et se creuse à lui-même et à sa famille un précipice plus profond; quelle honte lorsque, hors d'état de soutenir le vol téméraire qu'on avait pris, et obligé de mendier des ressources, on boit jusqu'à la lie ce calice, que le souvenir d'une fortune passée ne fait que rendre mille fois plus amer. Voyez-vous ces deux personnes mariées; vous croyez qu'une parfaite intelligence va les faire travailler de concert à conserver leur patrimoine, et élever soigneusement leurs enfants. Venez-y voir une espèce d'enfer. Toujours aux prises ensemble, de malheureux enfants, après avoir été les témoins de mille tristes scènes, qui les font également gémir de leur sort et mépriser leurs parents par une alternative de mauvais traitements, ne font que passer des mains d'un furieux dans celles d'un autre qui décharge tour à tour sur eux leur mauvaise humeur, et dissipe enfin la plus grande fortune que l'union et la concorde eussent pu augmenter à l'infini : *Concordia parvæ res crescunt, discordia maximæ dilabuntur.* Voyez ces autres, dont les brouilleries domestiques éclatent enfin jusqu'à une rupture ouverte; ils se partagent par accommodement les dépouilles de leurs familles, et, ne pouvant plus souffrir les gages autrefois si doux d'un amour mutuel, devenus désormais insupportables avec les personnes dont ils rappellent tristement les dégoûts et les droits, ils se les renvoient l'un à l'autre; c'est à qui n'en aura pas. Pour se charger avec dépit de leur éducation, on s'en débarrasse tous les deux en les reléguant dans je ne sais quelle campagne ou quelque pension, d'où ils n'en entendent plus parler.

J'admire les précautions que les lois ont prises en faveur des jeunes enfants que la mort laisse orphelins; le législateur s'en déclare le père, et leur donne des tuteurs pour en tenir la place. Quelle attention dans le choix! Probité et bien honnête, assemblée des parents, liaison du sang, autorité du juge, rien n'est oublié. Quelle attention dans l'administration! faire valoir les biens du pupille, cultiver les fonds, pourvoir à ses besoins, lui donner une éducation : tout est prescrit. Quelle attention dans la durée jusqu'à un âge de majorité où il puisse agir utilement par lui-même, annulant tout ce qui serait fait sans conseil, lui permettant de revenir contre ce qu'on aurait fait à son préjudice, tout en est sacré. Quelle attention pour toutes les suites de la gestion! On fait rendre compte au tuteur, on l'examine à la rigueur, il est responsable de tout. Quoi! un enfant serait-il moins heureux entre les mains de son père que sous la tutelle d'un étranger? la nature aurait-elle moins de force que la loi? Aurait-il à désirer que la mort mît ses intérêts à couvert? Non, non, la loi suppose que l'amour parle assez pendant la vie; elle ne veut que vous ressusciter, pour ainsi dire, après votre mort. Agissez donc sur ce modèle que la probité, que la vigilance, que le zèle plaide leur cause. Comprenez par là quelle est l'importance d'un devoir de l'éducation, dont on fait une affaire publique, et comme un intérêt de l'Etat.

Dieu lui-même a si bien regardé le soin des enfants comme une affaire publique et essentielle, qu'il a établi le sacrement de mariage pour en accorder les grâces et en imposer l'obligation. De quel œil regardez-vous ce sacrement auguste? Quelle idée vous formez-vous de ces engagements? Est-ce donc votre incontinence qu'on a voulu satisfaire? Non, il permet, il sanctifie le plaisir, sans en éteindre la soif, et l'irrite. Est-ce seulement pour peupler le genre humain? Qu'il serait à plaindre si on ne lui donnait que des malheureux et des impies; la loi de la nature, le contrat civil auraient suffi pour cet effet; mais en multipliant des hommes, il fallait les former : c'était peu de vivre, il fallait les sauver, l'âme n'était pas moins chère que le corps, l'éducation moins nécessaire que la nourriture. C'est moins pour vous que pour votre famille, que ce contrat est élevé à la dignité de sacrement, et vous ouvre ces sources de grâce. C'est pour vous, peuple naissant, que Dieu a béni le sacré lien, pour vous il l'a rendu indissoluble, pour vous il a défendu la polygamie, pour vous il a porté la loi de la continence, pour vous il l'a choisie pour représenter son union mystique avec l'Eglise : *Magnum sacramentum in Christo.* (*Ephes.*, V, 32.)

Pour vous il a béni ce lien naturel; pécheur, pour vous sauver fut établi ce sacrement de miséricorde; pour vous, mourant, fut institué dans vos besoins extrêmes le sacrement de l'extrême-onction; pour vous, justes, la nourriture spirituelle de vos âmes; sainte Eglise, un sacrement de baptême vous donne des fidèles, un sacrement de l'ordre, des ministres; et vous, peuple naissant, ado-

rez la sagesse qui a établi un sacrement de mariage en votre faveur, pour vous préparer à tous les autres, pour en conserver et en augmenter les fruits; pour vous ce lien sacré a été déclaré indissoluble, afin qu'éloignés d'un nouvel engagement, qui eût porté ailleurs leur tendresse, vos parents fussent dans la nécessité de ne pas vous perdre de vue. Pour vous a été interdite la polygamie, pour ne pas laisser ralentir une tendresse si partagée par le nombre des objets, si épuisée par la multiplicité des passions. Pour vous fut portée la loi de la continence, afin qu'une passion arbitraire et trop vague ne vous exposât pas à être méconnus et abandonnés de votre vrai père, sans en trouver aucun qui voulût le remplacer. Pour vous ce sacrement est établi comme l'image de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, afin qu'on apprît à vous aimer, à vous élever comme Jésus-Christ, à former, à élever ses disciples, les éclairer de ses lumières, les nourrir de sa substance. Pour vous ont été inspirés les tendres sentiments de la nature; pour vous ont été imposées ces rigoureuses lois; pour vous ont été distribuées ces grâces en abondance, afin que dans le besoin la religion suppléant à la nature ou la nature à la religion, vous n'eussiez par le concert des motifs les plus forts et les plus engageants de ressources toujours assurées.

Voyons dans la seconde partie comment les parents rendent souverainement malheureux leurs enfants, en les rendant coupables par leur faute.

SECONDE PARTIE.

Le voilà cet enfant sortant du berceau, qui commence à bégayer quelques mots, à marcher d'un pied ferme, à se nourrir de quelque aliment solide; est-il encore coupable, est-il livré à l'intempérance ou à la débauche, fait-il craindre le prochain pour son honneur ou pour ses biens? Les oreilles pieuses frémissent-elles de ses impiétés et de ses blasphèmes? Hélas! il ne sait pas même le nom du mal : la robe d'innocence qu'il a reçue au baptême est entière et sans tache, l'aiguillon de la concupiscence ne s'est pas fait sentir, une salutaire pudeur rougira de ses révoltes ou peut-être, par une ignorance plus heureuse encore, il n'en saura pas discerner les mouvements involontaires. Pères et mères, voilà l'état où Dieu vous les confie. Père cruel, quel crime pour vous! si dans votre maison, si entre vos mains, si sous vos yeux ce trésor inestimable vient à se perdre! que dis-je? peut-être par votre faute, par vos discours, par vos exemples? Qu'est devenu cet Abel innocent, vous dira le Seigneur, comme autrefois à Caïn, qui l'a laissé perdre, qui l'a perdu? Pourriez-vous employer la vaine défaite du coupable? Suis-je après tout le gardien de mon fils? *Num custos fratris mei sum?* (*Gen.*, IV, 9.) Oui, vous êtes son gardien, son tuteur, son père. Ah! malheureux, vous lui avez ôté la vie; la terre a reçu en gémissant le sang que vous avez répandu, elle en demande vengeance : *Sanguis fratris tui clamat ad me.* (*Ibid.*, 10.)

Trois choses forment une bonne éducation et rendent les enfants pieux : l'exemple, l'instruction, la vigilance; trois choses au contraire les perdent : mauvais exemple, mauvaise instruction et négligence.

1° Oui, ce sont vos sentiments et vos exemples qui forment les sentiments et la conduite de vos enfants; ils aiment ce qu'ils voient aimer, ils font ce qu'ils voient faire, rien de plus frappant, rien de plus efficace que l'exemple. Les plus beaux discours ne valent pas un acte de vertu, ne balancent pas l'effet d'une action scandaleuse; la pratique porte avec elle-même une entière conviction, aplanit toutes les voies. Personne n'est plus susceptible qu'un enfant à la force de l'exemple : il n'a rien vu, il ne sait rien, la raison n'a point sur lui de prise, l'exemple entraîne la machine, pour ainsi dire; de tous les exemples, il n'en est point qui fasse des impressions si vives, si chères, si durables que ceux d'un père. Exemples *continuels*, exemples *de détail*, exemples *uniques*, exemples *respectés*.

Exemple continuellement présent. Vivant dans la même maison, mangeant à la même table, toujours sous ses yeux, un enfant peut-il s'en défendre? oublie-t-on ce qu'on ne perd jamais de vue? Résiste-t-on à ce qui poursuit sans relâche? Le cœur fût-il plus dur qu'un rocher, en tombant goutte à goutte, l'eau perce le rocher le plus dur, dit Job : *Lapides excavant aquæ.* (*Job*, XIV, 19.) Le courant du fleuve frappe et fait ébouler les plus grandes masses : *Alluvione paulatim terra consumitur.* (*Ibid.*) On s'apprivoise avec les monstres, on se familiarise avec la misère, comment ne pas s'accoutumer avec le vice? Vous voulez des enfants doux et paisibles? soyez-le vous-même. Apprendront-ils la patience en vous voyant dans l'emportement comme des lions rugissants transportés de fureur. Voulez-vous des enfants compatissants aux misères des pauvres? partagez votre pain avec eux. Apprendront-ils à ouvrir la bourse quand vous la fermez? Accueilleront-ils les pauvres quand vous les rebutez? Vous vous plaignez de leur dissipation, de leur jeu, de leurs compagnies, avez-vous droit de vous plaindre qu'ils suivent vos traces? Que leur apprennent ce grand monde, ce jeu, ces spectacles? Si vous restiez chez vous, attentif à vos affaires, vous les retiendriez, vous ne leur feriez pas sentir par des absences perpétuelles que la maison est une espèce de prison où vous les condamnez, tandis que vous ne cherchez qu'à vous en délivrer. Autrefois Jacob, pour se payer de ses peines, faisait prendre à ses brebis la couleur qu'il voulait en leur mettant devant les yeux des objets noirs, ou blancs, ou marquetés; le dirai-je? La conduite des parents est cet objet coloré, qui frappe leurs yeux innocents. Les exemples de vertu ou de vice en forment l'heureuse ou funeste empreinte, et, par une égale influence, l'opèrent sur les mœurs d'un enfant.

Exemple de détail. Ce ne sont ni les grandes actions, ni les grandes règles qui font sur nous le plus d'impression : l'un est trop vague, il n'applique l'esprit à rien ; l'autre est trop rare, il ne tire pas à conséquence. Les grands forfaits ont aussi peu d'imitateurs que les exploits héroïques. On gémit, on admire; mais qui veut être scélérat? Qui peut être héros? Il faut se rapprocher des hommes et s'humaniser; les voir familièrement en détail, pour ainsi dire, pour le vice, pour la vertu comme pour la personne. Ce détail ordinaire fait presque tout, notre vie n'est composée que du détail des actions communes; à tout moment on peut être égaré ou redressé, à tout moment on sent une petitesse ou une grossièreté; on voit une infidélité ou une négligence. Une carte de géographie donne une idée grossière de la position de l'étendue d'un royaume, d'une province, d'une ville; mais n'apprendra jamais à voyager. Le plus habile géographe consultera dans sa route le moindre berger qu'il trouvera sur ses pas.

Ainsi les principes, les grands exemples dégrossissent la pratique de la vertu, y fixent certains points de vue, intéressent dans son immense route. Un père en habile guide doit le conduire par main; sa conduite lui sert de modèle dans le tissu d'événements qui composent la vie de l'homme. En vain le philosophe, un Socrate, un Platon débiteront les plus belles maximes, en vain l'histoire sacrée et profane étaleront leurs richesses, un enfant en est peu touché, le comprend peu, l'écoute peu, il l'étudie avec peine, il l'oublie avec plaisir. Son âge est-il capable de l'entendre ou d'en faire l'application? Un geste, une parole, un coup d'œil d'un père, d'une mère, sans efforts, sans raisonnement le déterminent, le font agir mille fois plus efficacement. C'est un élève, c'est un novice qui prend le goût, l'attitude, le pinceau de son maître.

Exemples uniques. Que voit un enfant dans ses premières années? Un père, une mère, des frères, des sœurs, des domestiques; sa famille est pour lui tout le monde ; il y trouve tout, il y doit tout chercher. Le lieu qui le vit naître le verra former, sa raison, son esprit et son corps ont le même berceau; en lui fournissant les aliments, la même table lui offre des exemples de sobriété ou d'intempérance; la main qui le couvre d'habits lui apprend à y chercher une vanité ridicule ou une sage simplicité; la même bouche s'ouvre pour le blâmer ou le louer, lui découvrir son origine et sa fin, lui faire connaître et adorer la main toute-puissante qui distribue les biens et les maux, ou lui faire blasphémer son autorité légitime. Où ira-t-il, cet enfant, hors de chez lui? Connaît-il quelque autre asile? a-t-il la liberté d'y aller? son ignorance et ses faiblesses ne sont-elles pas pour lui des chaînes indissolubles? Jeune arbrisseau, vivez du suc nourrissier de la terre où vous êtes. C'est un coup du hasard si une main étrangère vous transplante dans un meilleur terroir; innocent agneau, le lait de votre mère a beau être pour vous un poison, forcé à le boire à longs traits, où irez-vous en chercher d'autre? Le bercail a beau être ouvert de tous côtés à la fureur des loups, le berger a beau être un loup lui-même; à la merci de ceux qui vous firent naître, connaissez-vous que vous en êtes la victime? est-il permis d'échapper de leurs mains? Jamais cloître ne concentra davantage un jeune novice, jamais muraille ne sépara davantage du commerce que l'état de l'enfance sépare de tout le reste du monde, pour nous réunir dans les parents. Est-ce au vice à donner des leçons de vertu? La passion est une mauvaise maîtresse de la pureté ; l'avarice enseigne-t-elle la libéralité? l'emportement est-il une école de douceur? *Virtus a vitio non docetur.*

Exemple respectable. Non-seulement les exemples des parents sont toujours présents et uniques ; l'amour et le respect en rendent encore le bon ou mauvais effet nécessaire par le poids qu'ils y donnent. On s'embarrasserait peu d'un homme indifférent; la neutralité rend clairvoyant et équitable. On démêle, on méprise les vices ; rien n'oblige à l'imiter, comme rien n'oblige à le ménager; mais comment blâmer ceux de qui on a tout à attendre? comment condamner quand on doit un profond respect? le refuse-t-on à ceux qui ont droit sur l'obéissance? combat-on quand on aime? Les défauts confondus avec la personne, effacés par le respect, dissimulés par la prudence, perdent leur horreur et deviennent des vertus. Qu'on est à plaindre quand toutes les lois semblent concourir à autoriser le vice, en faisant honorer ceux qui en sont ternis. Tel est le pernicieux effet de la conduite des personnes en place ; l'inférieur, accoutumé à accuser le coupable, ne manque guère d'aimer, d'imiter, de canoniser ses défauts : faites ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. Telle est la loi de l'Evangile ; vous le dites souvent des ministres, et vos enfants le disent de même de vous. Et de quel droit pouvez-vous faire des leçons à vos enfants? On éludera tout par vos exemples. Voulez-vous que j'approche des sacrements? il y a dix ans que vous vous êtes confessé ; voulez-vous que j'observe de la modestie? vous en oubliez toutes les règles; vous voulez que je prie, et vous ne priez pas, vous priez sans respect; qu'avez-vous à dire? Mais est-il aisé de séparer la personne de la conduite? La passion et la faiblesse ne saisissent-elles pas, au contraire, tous les moyens d'accréditer le désordre et d'en assurer l'ingénuité par des exemples respectables? Mais fut-elle aisée, cette séparation, dans un âge où la raison et la vertu commencent à se faire entendre, l'est-elle à un enfant qui ne connaît ni l'un ni l'autre. Je suppose même que par un funeste abus, mais trop commun de l'autorité, on ne les oblige pas à l'imitation du péché, quelque liberté apparente qu'on leur laisse, le respect et la tendresse la leur ravissent. Que la mère ne prenne pas elle-même le pinceau pour peindre sur leur visage les

couleurs de la galanterie, la tendresse, le respect, le feront prendre.

Concluons que les exemples des parents sont décisifs pour les enfants ; n'eussent-ils ni d'autres dangers, ni d'autres instructions, l'exemple les formerait et serait une école. Apprenez donc à les édifier en tout; on doit un grand respect aux enfants, disait un sage païen : *Maxima debetur puero reverentia.* Tout pour lui tire à conséquence ; pesez vos paroles, modérez vos passions, observez-vous beaucoup. On se croit tout permis en leur présence, on redoute peu leur censure, on les croit peu attentifs ; ce sont, au contraire, les témoins qu'il faut le plus craindre et ménager, dont l'imagination est plus aisément souillée et retient mieux les phrases des objets; mais pour leur donner les exemples de vertu, pratiquez-la ; c'est un faible secours que l'hypocrisie, on ne peut en soutenir longtemps le personnage, surtout dans sa famille ; on est trop maître pour se contraindre, la moindre occasion nous fera démentir ; on peut, dans le monde, se composer et soutenir le spectacle : ici, sans intérêt et sans crainte livré à ses passions et à son humeur, la vertu solide peut seule en jouer le rôle avec succès.

2° S'il faut étayer les leçons par les exemples, il faut appliquer les exemples par les leçons. Rien n'est plus aisé que de s'emparer de l'esprit d'un enfant, de le tourner, de le former, de suivre le développement de son esprit et de ses inclinations, pour y faire germer, éclore et mûrir les plus beaux fruits ou les plus mauvais. C'est un morceau d'argile dans la main du potier, une matière brute que le Tout-Puissant jette, pour ainsi dire, sous le ciseau du sculpteur pour y prendre une forme. Cet esprit dépouillé d'idées est une toile qu'on abandonne au peintre pour y tracer quelque tableau ; ce cœur encore exempt de passion est une cire molle qui prendra l'empreinte qu'on voudra lui donner, c'est un écho qui répétera les sons qu'il entendra prononcer; ses yeux, qui commencent à s'ouvrir, sont un miroir qui ne représente aucun objet, mais qui prendra tous ceux qui s'offriront à lui : cette bouche, qui commence à balbutier quelques syllabes, est un instrument de musique qui rendra les sons que l'archet y exprimera ; ces oreilles, qui n'ont encore entendu que des cris, se mettront comme à l'unisson de ceux qui vont leur parler. Pourrais-je trop entasser ces comparaisons, pour faire sentir la facilité et l'importance de l'éducation.

L'expérience en fournit tous les jours la démonstration. Un enfant au berceau ne sait pas une langue plus qu'une autre, l'usage la lui apprend, et quelque difficile que soit au plus beau génie le tour de la phrase, la justesse des termes, la bizarrerie de la prononciation, l'arabe, l'hébreu, le chinois, devient naturel; cet accent si différent dans toutes les provinces, que l'homme avancé en âge ne peut ni perdre ni acquérir, le flexible gosier d'un enfant s'y prête sans peine et s'accommode à tout. Qu'est-ce qui donne à l'un cette manière aisée et noble qui sent la naissance distinguée? à l'autre, cet air effaré, déconcerté, timide, si commun dans la lie du peuple? ces manières sauvages et farouches, qui annoncent l'homme né sous le pôle ou dans les forêts? cette aimable politesse, cet air ouvert et facile qu'on trouve dans le beau monde? Le berceau fait-il ces différences? Le prince et le sujet, le courtisan et le barbare, pleurent également, sont enveloppés des mêmes langes, sucent avec la même avidité les mamelles d'une nourrice, sont sujets aux mêmes infirmités : qu'on les déplace l'un et l'autre, que le fils du monarque vive dans une cabane, que le fils du berger soit nourri dans un palais, le prince aura la grossièreté du villageois, le villageois aura la politesse du prince. Que le Chinois soit élevé en France, il parlera français; que le Français soit élevé à la Chine, il parlera chinois. Tous les hommes naissent à peu près égaux, la culture les fertilise ou les laisse en friche, comme une terre que la négligence ou le travail enrichit d'une grande moisson ou laisse couverte de ronces. S'il est quelquefois des génies heureux supérieurs à leur naissance, dont les talents se fassent jour aux plus grands emplois; si le trône donne des âmes basses, qui en déshonorent la majesté, ces exemples rares font gémir, sans doute, un sage gouvernement ou surprennent une famille obscure ; mais trop rares pour tirer à conséquence, ils ne font que confirmer la vérité que j'avance, par la surprise même où ils jettent ceux qui, par une conviction générale des succès de l'éducation, ne se fussent jamais attendus à ces événements singuliers.

Un voyageur admire l'opiniâtreté des préjugés, la diversité des sentiments, la violence des passions différentes qu'il trouve dans chaque climat; là règne la cruauté, ici l'avarice; tantôt inconstants, tantôt dissimulés, les uns croupissent dans la mollesse, les autres sont livrés au travail. Les peuples se ressemblent aussi peu que les particuliers. Les différents siècles ne fournissent pas moins cette variété prodigieuse qui fait un des grands ornements de l'histoire; les savants se plaignent du règne et de la décadence des opinions, et des erreurs, des religions ou des hérésies, qui, par une destinée obscure et bizarre, ont passé successivement pour des vérités ou des fables. L'éducation a fait ce prodigieux renversement. Les premières idées ne s'effacent jamais, et sans en approfondir les principes, accoutumé à les regarder comme vraies, on se fait une espèce de devoir d'intérêt et d'honneur de ne pas s'en écarter; ainsi chaque famille est une espèce de peuple : on y a ses idées, ses maximes, ses lois, ses usages, son style même, ses allures, sa façon de penser et d'agir, de marcher et de s'habiller, comme on y a certains traits de physionomie et de ressemblance qui annoncent la parenté, peu de familles qui par ce caractère dominant ne fassent une espèce de corps à part; telle est la force de l'éducation : *Et sequitur leviter*

filia matris iter. Nec imbellem feroces progenerant Aquilæ columbam; telle est la force de l'éducation : c'est donc à ceux qui frayent le chemin à le choisir bon, c'est au jardinier à choisir ses plantes et ses graines, c'est au pilote à prendre ses mesures et à se mettre en route, les commencements décideront de tout le reste. Telle est la facilité et l'ascendant que donne la qualité de père; tout porte coup de sa part, quand il ne porte pas lui-même ses coups à faux. Ah! voyez cette innocente créature confiée à vos soins, qui, dans l'âge le plus tendre, dépourvue de tout secours, au milieu des besoins les plus pressants, vous tend les bras et attend tout de votre bonté. Dans un âge où tout est facile et dangereux, n'est-ce pas lui plonger le poignard dans le sein de lui refuser des biens dont la perte est irréparable, et être mille fois plus cruel en leur rendant la vie malheureuse, que si, par un attentat parricide, vous étiez assez barbare pour la leur arracher? vous en serez bien puni, ces enfants négligés deviendront vos ennemis. Inexcusables tant qu'on voudra, s'ils manquent jamais au respect; mais reconnaissez dans leurs outrageux excès la main équitable qui châtie votre indifférence.

3° Comment profiter de toutes ces facilités sans un soin et une vigilance continuels? L'éducation coûte infiniment, par l'ennuyeuse assiduité qu'elle exige; avant de cueillir la moisson, qu'il a fallu donner de coup de bêche! c'est presque toujours à recommencer! Mais quoi, dit saint Chrysostome, vous faites exactement cultiver vos terres; chaque année voit une pesante charrue y tracer de nombreux sillons; chaque année voit une main prodigue y répandre une nouvelle semence, vos enfants méritent-ils moins, ont-ils moins besoin de culture? Femme mondaine! tous les jours une coupable toilette voit étaler vos charmes, et passer les heures entières à les faire briller; tous les jours ces appartements, ces meubles exigent de nouveaux soins, votre fille en est-elle moins digne? Quelle attention dans cet ouvrier pour finir son ouvrage! que de coups de pinceau sur cette toile! que de coup de ciseau sur ce marbre! Dieu en demande-t-il moins pour former son image dans le cœur d'un enfant? Mais quoi! tous les jours vous vous croyez obligé de lui donner ses habits et sa nourriture; l'âme est-elle moins précieuse que le corps, ou moins faible? Ah! sachez que le besoin de la vigilance est extrême. C'est une eau qui coule, il faut l'arrêter; c'est un feu qui s'allume, il faut l'éteindre; c'est un oiseau qui s'envole, il faut l'enfermer; c'est un arbre qui prend un mauvais pli, il faut le redresser; c'est une terre qui nourrit de mauvaises herbes, il faut les arracher; sans cela les racines en deviendraient plus profondes, vous feriez de vains efforts, l'Ecriture vous l'apprend : *Adolescens juxta viam suam etiam cum senuerit non recedet ab ea.* (*Prov.*, XXII, 6.) Le paganisme l'a-t-il ignoré? *Quo semel est imbuta recens servabit odorem testa diu.* Tel fut le malheur de Joas. Fidèle au Seigneur, tandis que vécut le sage Joïada, il dut tout à sa vigilance; la mort a-t-elle enlevé cet utile censeur, son impiété ne connut plus de bornes.

Que j'aime à voir un père et une mère dans le détail de la vie, mettant tout à profit pour l'instruction de leurs enfants : ce ne sont pas là des instructions qui aient la sécheresse des préceptes, et l'air austère d'un maître étranger. Les occasions les font naître naturellement, sans même qu'on les leur adresse; un air d'approbation ou de mépris, une raillerie ou un éloge, un refus ou une acceptation, une réflexion, un exemple, un silence même, un coup de tête, tout instruit un enfant, tout se tourne en leçon; tout est fertile entre les mains d'un père vertueux, comme au contraire tout se tourne en poison entre les mains d'un père coupable. Tantôt à la vue du péché, je l'entends dire avec la mère de saint Louis : *Ah! mon fils, vous m'êtes bien cher; mais j'aimerais mieux vous voir mort que commettre un seul péché.* Tantôt lui apprenant à prier Dieu, lui faisant faire sa prière, la faisant avec lui: Ah! mon fils, voilà la source unique de tout, à qui nous devons nous adresser. Quelquefois, à la vue des beautés de la campagne, levez les yeux au ciel, mon fils, dit-on avec la mère des Machabées, portez-les sur la terre : *Peto, nate, ut aspicias cœlum et terram.* (II *Mach.*, VII, 28.) Vous aimez vos parents; mais combien devez-vous aimer davantage le véritable père Je ne sais comment vous avez été formé dans mon sein, ce n'est pas à moi que vous devez vos organes : *Nescio quomodo in utero meo apparuisti*, etc. (*Ibid.*, 22.) On les mène à l'église, on leur fait adorer le saint autel où la victime céleste s'immole, la table sacrée où se distribue le pain des anges, le tribunal où coule le sang du Rédempteur; en les lui développant ces mystères, on lui apprend à s'y disposer, à en profiter; en lui parlant de sa naissance et de son baptême, on lui en rappelle les engagements. Les repas sont des leçons de sobriété, les habits des modèles de modestie, les caresses des gages des bontés de Dieu. Quoi de plus fréquemment répété dans l'Ecriture que l'obligation de donner des avis? Vous leur expliquerez les cérémonies, vous leur détaillerez mes prodiges, vous leur apprendrez mes lois. Pourquoi pensez-vous que j'ai établi tant de monuments et de fêtes? Afin que vos enfants vous en demandant la raison, vous satisfassiez utilement leur curiosité, en leur faisant sentir mes anciennes et mes nouvelles bontés. Il n'y a pas jusqu'aux noms que donnaient à leurs enfants les anciens patriarches, qui ne fussent des leçons de vertu. Au lieu de noms pompeux, de dignités et de noblesse, qui flattent la vanité; au lieu des noms efféminés, ou par une faiblesse puérile, on défigure jusqu'aux noms des saints, que saint Jérôme appelle *Ineptis feminarum blanditiis dimidiata dicere verba*, c'était toujours comme Abel, Jacob, Salomon, des noms mystérieux

qui peignaient les bienfaits de Dieu. Ainsi terminaient-ils leur sainte vie; leur testament, leurs dernières paroles étaient moins la distribution de leurs biens que des nouvelles exhortations à la vertu. Je me meurs, mon fils, disait David, et comme lui tant d'autres; mais je meurs content, si je puis espérer que vous serez toujours fidèle à votre Dieu : *Ego ingredior viam universæ carnis.* (III *Reg.*, II, 2.) Ainsi parlait sur la croix le meilleur des pères, dont les dernières paroles furent un abrégé de son Evangile.

Conduite hélas! bien différente de celle du commun des pères ; quelle leçon leur donne-t-on ?

Leçon de vengeance : C'est un ennemi qui m'a offensé, avec qui je vous défends de jamais vous réconcilier ; jamais je ne lui pardonnerai, je veux que la haine qui m'anime se transmette d'âge en âge dans ma famille.

Leçon de fureur : Lavez dans le sang l'affront qu'on vous a fait ; vous regarderais-je comme mon fils, si vous étiez assez lâche pour n'oser tirer l'épée, quand on vous appelle ou qu'on vous offense ?

Leçon d'impiété : Secouez, mon fils, le joug d'une folle superstition, on nous en fait bien accroire : reconnaissez un Dieu et l'adorez, il n'en demande pas davantage.

Leçon de mépris pour l'autorité : Nos pasteurs ne valent pas mieux que les autres; la politique et l'intérêt dictent leurs décisions, comme le luxe et la vanité dirigent leurs mœurs. Nous avons bien affaire du pape!

Leçon de galanterie : Voulez-vous être une vestale? Laissez aux religieux ces vains scrupules. Le bon air du monde s'en accommode-t-il? Le bel âge est la saison des plaisirs.

Leçon de coquetterie : Voilà comme il faut se mettre pour être dans le bon goût, comme il faut agir et parler pour se ménager un cœur. Allez à la comédie, lisez les romans : ils forment l'esprit et le cœur.

Leçon de vanité : Avec la beauté et le mérite que vous avez, quel concurrent peut vous le disputer? Vous allez jouer dans le monde un grand rôle; il faut se montrer, se faire valoir.

Leçon de hauteur et de fierté : N'oubliez pas le sang qui coule dans vos veines. Peut-on, sans se dégrader, se lier à des gens de néant? Un homme de qualité doit tenir son rang et parler sur le haut ton.

Leçon de paresse : Ménagez votre santé; le travail vous accable, l'étude vous ruine. Peut-on se lever matin?

Leçon d'avarice : Il faut tout économiser; on amasse à la longue; il m'en a coûté bien de l'économie; on est trop misérable pour donner aux pauvres.

Leçon de cupidité : L'argent fait tout; on a assez de vertu, assez de science quand on est riche; on ouvre aisément toutes les portes.

Leçon d'injustice : Vains scrupules de probité, que gagnerait-on si on y regardait de si près? Profitons de l'occasion; on se tire comme on peut d'affaire.

Leçon de gourmandise : Vous mangez peu. Que désirez-vous, mon fils? Jouissons des plaisirs de la table; cherchez quelque chose qui soit à votre goût.

Leçon de médisance, leçon de mensonge, leçon de colère. Finirait-on s'il fallait épuiser les pernicieuses leçons de cette école domestique? De quoi parle-t-on aux enfants? Que leur enseigne-t-on? Que loue-t-on, que blâme-t-on en leur personne? Dieu y est-il pour rien? Le style, le geste, le sentiment, tout ne sent-il pas le vice? Parle-t-on de morale que pour s'ennuyer, d'Evangile que pour le mépriser, des règles que pour s'en moquer? Les mène-t-on à l'église? Ils y joueraient au sermon, ils ennuieraient à la prière, ils s'endormiraient aux sacrements; ils deviendraient dévots aux lectures pieuses, ils n'y apprendraient rien. S'agit-il du bal, on y vole; de la comédie, on y court; de la promenade, on s'empresse; des compagnies, on y brille; du jeu, on y figure. Que dirons-nous de ces parents hérétiques, qui distillent dans les jeunes cœurs le venin de l'erreur; de ces mères païennes qui les fardent, les découvrent indécemment; de ces mères infâmes qui les prostituent; de ces pères qui font trembler leur pudeur; de ceux qui les ont rendues complices de leurs larcins, de leur fureur, de leurs blasphèmes, de leur débauche? Ainsi se plaignait le prophète, que vous, cruel Ephraïm, vous menez vos enfants à la boucherie : *Ad interfectionem dabant filios suos.* (*Isa.*, XXXIV, 2.)

Rien n'est donc plus vrai : les parents rendent les enfants coupables ou vertueux, et sont leurs démons ou leurs anges. La maison paternelle est un abîme où ils se perdent; il n'est point de forêt plus dangereuse ni d'assassin plus cruel. C'est communément à l'éducation d'un enfant qu'est attachée sa prédestination ou sa réprobation; vous avez présentement entre vos mains son enfer et son paradis. Pieux parents, vous êtes des anges gardiens; vous veillez sur eux, vous les menez à Dieu; je crois voir en vous l'archange Raphaël qui conduisait Tobie : vous lui montrez le chemin, vous le garantissez de la terreur d'un monstre, vous le délivrez des attaques du démon, vous lui ménagez un établissement avantageux. Vous, au contraire, dont les crimes ne retracent que trop les hommes de l'enfer, vous êtes pour eux un vrai démon, mille fois plus dangereux que le démon même. Vous l'abandonnez, vous le scandalisez, vous le tentez, vous l'instruisez, vous l'entraînez, vous faites ce que le démon pourrait faire, et mille fois plus qu'il ne fait : c'est à vous à rentrer en vous-mêmes. Quoi de plus important à la religion, à l'Etat, à la société? Les enfants sont au monde comme on les forme : nul qui remplira les mêmes places, exercera les mêmes emplois. Vous formez un magistrat, un soldat, un religieux, un prêtre, etc. Quelle douleur de voir former ce magistrat ignorant, ce soldat lâche, ce prêtre ivrogne!

Au contraire, quelle consolation de former des saints, avec qui vous jouirez d'une gloire éternelle, que je vous souhaite.

DISCOURS II.

Honora patrem et matrem, ut sis longævus super terram. (*Exod.*, XX, 12.)

Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre.

Il est surprenant qu'entrant dans le détail des devoirs de l'homme le Seigneur, dans sa loi, n'ait point parlé des devoirs des pères envers leurs enfants, lors même qu'il prescrit de la manière la plus intéressante les devoirs des enfants envers leurs parents. La loi serait-elle imparfaite dans l'article le plus essentiel à la société, ou cet article est-il d'une médiocre importance?

Ce silence est mystérieux, il a quelque chose d'imposant. Cette espèce de ménagement, comme respectueux de la part d'un Dieu, enseigne aux enfants celui qu'ils leur doivent. La prudence ne permet guère de faire des leçons aux supérieurs : ce serait commettre leur autorité, ce serait mettre entre les mains des inférieurs une balance dangereuse, les rendre juges de leurs maîtres, et leur fournir des armes contre eux, par une application trop facile et trop prompte. Cette espèce de parallèle et d'égalité eût pu affaiblir l'autorité, par une secrète compensation des devoirs et des fautes. En n'instruisant pas les pères, Dieu semble dire aux enfants : Ils sont assez instruits, c'est à vous à les écouter; je compte sur leur fidélité, je vous la garantis, je n'attends de vous que l'obéissance. Dieu a tenu la même conduite à l'égard des pasteurs de son Eglise : il parle plutôt pour établir l'autorité que pour leur apprendre à s'en bien servir. Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise; paissez mes brebis, je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles; tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre sera lié et délié dans le ciel. Ainsi la commission d'un gouverneur, d'un ambassadeur, d'un magistrat parle moins de ses devoirs que de son autorité. Les parents, les supérieurs sont des gens de conscience sur qui on se repose.

La précaution est peu nécessaire, tout semble répondre des parents. La nature inspire l'amour, l'intérêt engage à la vigilance, on partage la gloire ou la honte de ses enfants, on profite de leurs bonnes qualités, on souffre de leurs désordres, leur présence continuelle y forcerait presque, leur amitié, leurs services feraient une douce violence; pourrait-on oublier tant de motifs et briser tant de liens? Ordonne-t-on au laboureur de semer son champ, au jardinier de cultiver son jardin, au berger de garder son troupeau? C'est son affaire. Après tout, les parents sont d'un âge à entendre la voix de la raison, dans l'enfant elle commence à poindre : il ne sent ni la nécessité, ni les suites de la dépendance, et il en sent le poids : peut-il être trop tôt et trop fortement instruit de ses devoirs? Un père n'a qu'à suivre son intérêt et son penchant; il faut, pour se soumettre, vaincre ses répugnances; la loi doit venir au secours de l'un, tout en prescrit les devoirs à l'autre. Aussi n'est-ce pas tant par le défaut absolu d'éducation que les parents manquent, ils s'en acquittent mal plutôt qu'ils ne l'omettent. On peut dire ici ce que disait un fameux législateur : on n'a pas besoin de défendre le parricide; il est impossible qu'un enfant soit assez dénaturé pour ôter la vie à celui qui la lui a donnée. Un fils fut accusé devant le roi de Portugal d'avoir tué son père : *Non*, dit le prince, *le crime est impossible :* il se fait amener sa mère, et par adresse ou par autorité, il lui arrache le secret de sa naissance. Fruit de l'infidélité. Non, il n'est pas possible qu'un père oublie son enfant. Il n'est pas nécessaire que la loi parle, tout fait loi pour lui.

Sans avoir besoin qu'on leur fasse des leçons particulières, les parents trouvent tous leurs devoirs dans les devoirs de leurs enfants; les deux parties de ce commandement sont parfaitement parallèles et relatives, elles sont mutuellement le principe et la suite l'une de l'autre; les enfants doivent un tendre amour, un profond respect, une fidèle obéissance; il est juste que les pères le méritent par leur vertu, se l'attirent par leurs soins, le gagnent par leur tendresse. Les lois rigoureuses de l'éducation exigent la fermeté, la vigilance, la sollicitude. N'a-t-on pas droit de s'attendre à être payé de retour, par l'attachement, la docilité, les services? Le père trouve sa consolation dans son fils, et le fils une ressource dans son père. Les faiblesses de l'enfance assurent des titres au père, les infirmités de la vieillesse fournissent au fils de quoi s'acquitter. C'est un commerce réciproque de besoin et de secours, ce sont des liens mutuels qui les unissent.

Ces devoirs réciproques sont d'autant plus sensibles que nous passons presque tous par ces deux états. Tous les hommes ont été enfants, la nature les destine tous à être pères, la plupart le sont en effet, ou corporellement, ou spirituellement; vous fûtes enfants, l'expérience vous a fait connaître les faiblesses et les besoins de cet âge, vous sentez aujourd'hui le fruit de l'éducation, ou les inconvénients de la négligence. La nature pleine de sagesse ne vous a fait faire cette espèce d'apprentissage que pour vous apprendre ce que vous devrez un jour à ceux que vous enfanterez. Mais quand même, éloignés du mariage, vous ne verriez jamais de descendant, combien de fois un parent, un ami, vous retracent-ils ceux dont vous pourriez être le père? Combien de fois, pasteurs des âmes, vos brebis, vos pénitents feront naître en vous des sentiments aussi tendres que ceux que la nature inspire. Nous sommes tous aussi inférieurs et supérieurs à divers égards, nous pouvons dire comme le centenier : *Homo sum sub potestate constitutus habens sub me milites.* (*Matth.*, VIII, 9.) L'un nous apprend les devoirs de l'autre. La négligence et l'indocilité qui nous révoltent nous donnent des leçons d'exactitude et d'o-

béissance, les hauteurs et les bizarreries dont nous nous plaignons dans nos maîtres, nous permettent-elles de le faire sentir à nos serviteurs? Allons à l'école de la misère humaine pour en apprendre le remède.

Concluons que si on est obligé de respecter et d'aimer ses parents, les pères doivent, 1° se faire respecter; 2° se faire aimer, et que ce n'est que faute de devenir aimable et respectable qu'on a pour eux si peu d'amour et de respect. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas tant l'amour de l'indépendance que la mauvaise manière de gouverner, qui rend désobéissant. Malgré son penchant à la liberté, l'homme est naturellement soumis et timide; presque tous sont destinés à obéir, et dans la nécessité de subir un joug, ils le reçoivent sans peine, ils vont audevant de lui quand on sait le bien imposer. Ce n'est qu'en l'appesantissant mal à propos, qu'on force à la révolte le malheureux qu'on pousse à bout, et à quelques esprits près naturellement intraitables, ou devenus tels par habitude, il faut presque se la commander, encore est-on moins offensé de la nature du commandement que de la manière impérieuse. Jamais Roboam n'eût vu de rebelle infidèle aux avis des sages ministres de son père, s'il eût traité son peuple avec douceur, le conseil imprudent des jeunes courtisans lui arracha sans retour, dans un instant, la plus belle partie de ses Etats : *Si obedieris populo huic servient tibi omnibus diebus.* (III *Reg.*, XII, 7.)

Un enfant est plus soumis qu'un autre, il l'est à tout le monde, il l'est par nécessité plus qu'à tous, il l'est à ses parents, de qui depuis le berceau il s est vu dans l'obligation de dépendre, et à qui en effet tout l'asservit. Quoi de plus aisé que de nourrir cette espèce d'obéissance, et de faire craindre, de faire respecter, de faire aimer une autorité dont on a constamment joui, également fondée sur la loi, la reconnaissance et la nature? Un enfant est toujours pénétré, saisi de respect à la vue d'un père qui parle. C'est une espèce de divinité dont les paroles sont des oracles et les volontés autant de lois. Il volerait à l'exécution, il s'en ferait un plaisir et un mérite, les refus lui paraîtraient un crime; mais l'imprudence et les passions d'un père font mépriser et haïr son gouvernement, il est comme impossible qu'on ne soit tenté de secouer tôt ou tard un joug que l'abus de l'autorité rend tous les jours insupportable. Il est rare qu'on se fasse obéir, parce qu'il est rare qu'on sache commander. Le pouvoir absolu a des charmes éblouissants dont peu de gens sachent se défendre, il en est aussi peu qui sachent en user. Je ne sais si, même à proportion, il n'y a pas de plus mauvais pères que de mauvais enfants.

A Dieu ne plaise que je prétende excuser ici les égarements d'un fils rebelle qui méconnaît l'auteur de ses jours; il est inexcusable, sans doute · le plus grand des vices de son père, les plus mauvais traitements ne le dispensent jamais de ce devoir : *Obedite etiam discolis,* mais j'avance que le père est encore plus coupable que lui; qu'il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, et qu'en condamnant les mauvais fruits, il doit à plus forte raison ne faire aucune grâce à la racine qui les a produits. Vous exigez de vos enfants le respect et l'obéissance ; vous voulez qu'une soumission aveugle à vos ordres, une attention inviolable à vous honorer, un zèle infatigable à vous servir, vous prouvent leur amour et leur gratitude; rien de plus juste, la loi de Dieu y est expresse, vous ne sauriez trop exhorter les enfants à remplir un devoir si légitime. Mais si vous voulez obtenir cette tendre et respectueuse déférence, sachez vous l'attirer : la vertu la mérite ; mais quand on se manque de respect à soi-même, a-t-on droit d'en attendre des autres? L'amour la gagne. Mais quand on est indifférent peut-on se flatter d'être aimé? La sagesse l'assure. Quand on ne sait pas commander doit-on être surpris de n'être pas obéi? Les plaintes que les hommes font les uns des autres sont communément injustes, ils ne savent pas se ménager les agréments de la société qu'ils désirent. Celles des parents sont ordinairement les plus injustes; il leur était facile de tout obtenir de leurs enfants, ils s'en font mépriser par leur faiblesse, ils les rebutent par leurs rapines. La mauvaise éducation qu'ils donnent est la source ordinaire de l'ingratitude et de l'indocilité dont ils se plaignent.

La sagesse du gouvernement exige qu'on sache à propos : 1° imposer et respecter; 2° obéir et commander; 3° punir et récompenser. Imposer par la dignité de la conduite, respecter par les égards de la politesse, obéir par la condescendance, commander par l'autorité, punir avec équité, récompenser avec discernement. Sans cette dignité de conduite on se dégrade, sans ces ménagements on irrite ; on redoute un maître qui ne cède jamais, on se joue de celui qui cède toujours. L'injustice du châtiment de ce père, l'aveugle profusion des récompenses amollissent un sage tempérament, qui se soutient sans hauteur, qui honore sans bassesse, qui compatit sans faiblesse et commande sans dureté, qui punit sans passion et récompense sans partialité, peut se promettre tous les suffrages. Quel père peut s'en flatter à ce prix?

1° On ne sait pas soutenir son rang et se respecter soi-même, peut-on se plaindre que les enfants manquent de respect? Que l'homme, dans l'intérieur de son domestique, est différent de ce qu'il étale aux yeux du public! Combien de fois une molle paresse, une bizarre sensualité vous font-elles oublier ce que vous vous devez! Combien de fois la bonne chère, la débauche, l'emportement vous font-ils oublier ce que vous êtes! Tantôt les plaintes, les murmures, le dépit décèlent la plaie de votre cœur; tantôt l'air rampant, la flatterie, la bassesse trahissent la lâcheté de vos sentiments ; tantôt l'inattention, l'inconstance, le caprice découvrent la

faiblesse de vos pensées ; tantôt les méprises, l'inutilité, l'inconséquence de vos raisonnements mettent au jour le peu d'étendue de vos lumières. Que de vices connus, que de crimes secrets, d'injustices, de violences, de vengeances dévoilent le mauvais fonds ou plutôt la corruption de votre cœur ! Il n'y a pas jusqu'au ton efféminé de votre voix, jusqu'au puéril badinage de vos caresses, jusqu'au fade assortiment de vos noms tendres, jusqu'à l'affectation ou à la négligence de vos habits qui n'ajoute quelque trait méprisable au tableau. Vos enfants sont témoins de tout, témoins éclairés, témoins constants, témoins souffrants, souvent aigris et piqués, et vous espérez qu'ils vous estiment ? et s'ils ne vous estiment pas, vous attendez qu'ils vous respectent ? Non, non ; le vice et la bassesse sont indignes d'un hommage qui n'est dû qu'à la dignité et à la vertu, prenez-en donc du moins les apparences si vous voulez en recueillir les fruits ; mais tandis que vous vous rendrez méprisables, vous compterez en vain sur un sincère respect. La crainte pourra arracher quelques serviles égards, l'intérêt pourra vous rendre quelque frivole complaisance, le mérite seul a des droits réels sur les cœurs.

Vous vous plaignez que vos enfants manquent de politesse, en avez-vous pour eux ? Oui, pour eux, sans doute, et ne pensez pas que votre place vous en dispense. Il est une politesse de respect et de soumission qu'ils vous doivent, il est une politesse d'attention et de bonté que vous leur devez, une sorte même de respect. Elle est donc de tous les états, tous les hommes la doivent, on la doit à tous les hommes, et il n'y a que ceux qui s'en font un devoir qui puisse faire valoir leur titre : *Honorare invicem prævenientes.* Mais ces airs impérieux, ce ton despotique, ces saillies brusques, ces manières grossières, ces termes méprisants, ces expressions injurieuses, tout cela prépare-t-il bien les voies à l'obéissance et au respect ? Pense-t-on que des enfants, quelque soumis qu'on les suppose, y soient insensibles ? Des gens du commun infiniment moins délicats, des étrangers entièrement indifférents s'en offenseront, n'en fussent-ils l'objet qu'une fois, et des enfants le souffriraient cent et cent fois dans la vie ! Piqué enfin de tant d'insultes, on se fait un faux point d'honneur de ne pas obéir, il semble que la révolte venge et maintienne dans la possession de la liberté dont on cherche à nous dépouiller. Les lois les plus justes, empoisonnées par une promulgation offensante, ne trouvent que des ennemis ; mais un maître qui par son équité adoucit la rigueur du commandement trouve partout des exécuteurs fidèles qui s'intéressent à ses volontés : *Responsio mollis frangit iram.* (*Prov.*, XV, 1.)

Nous n'avons guère d'ennemis plus dangereux et plus communs que nos domestiques. Il n'en est presque point qui estiment leur maître, il en est peu qui ne les méprisent et ne les décrient, parce qu'étant l'objet ordinaire de leur mauvaise humeur et les témoins constants de leur faiblesse, il en est peu qui n'aient à s'en plaindre. On se fait un devoir de soutenir le spectacle aux yeux du public, on dissimule ses défauts, on étale ses vertus ; mais on se croit dispensé des bienséances aux yeux de ses domestiques. Il semble qu'en payant leurs services on achète le droit de les mépriser et de les maltraiter. Croit-on qu'ils soient ou assez aveugles pour ne pas apercevoir ou assez stupides pour ne pas sentir des vices incommodes et toujours présents ? Mieux que personne ils savent démêler, ils savent apprécier, ils savent peindre un homme que tout défigure, qui ne prend pas même la peine de voiler ses faiblesses. Les enfants aussi maltraités, peut-être encore moins respectés, trouvent à la vérité dans l'amitié, dans la reconnaissance, dans l'espérance du patrimoine une sorte d'apologie de leurs parents qui cache ou du moins diminue leurs fautes ; mais ne trouvent-ils pas aussi dans une éducation plus noble, un esprit plus ouvert, des sentiments plus élevés, des droits plus certains sur la tendresse de leurs parents, la source d'une plus grande sensibilité, et des mauvais traitements auxquels ils devaient moins s'attendre et à des taches dont ils partagent la confusion ? S'ils éclatent moins qu'un domestique, s'ils parlent moins grossièrement, sentent-ils moins, raisonnent-ils moins, méprisent-ils moins ?

2° On ne sait ni obéir ni commander. Ce sont des *ordres extrêmes*. On ne garde aucune modération dans ses désirs, on n'écoute aucun ménagement, on ne se prête point aux circonstances. Ce sont des *ordres violents*. La passion les dicte, la fureur les presse, le dépit fait agir ; religion, raison, bienséance, intérêt, on n'écoute, on ne respecte rien. Ce sont des *ordres criminels*. Ce qu'on désire est injuste, on foule aux pieds la religion et la vertu, le crime seul exerce son empire. Ce sont des *ordres importuns*. L'impatience de l'exécution les fait répéter et presser à tout propos et prendre toute sorte de moyens. Ce sont des *ordres bizarres*. On veut, on ne veut pas, on prescrit, on révoque, on forme, on détruit cent projets ; l'inconstance et l'indiscrétion y président. Ne dirait-on pas qu'on s'efforce de rendre la désobéissance nécessaire par l'abus qu'on fait de l'autorité ? Revenons sur tous ces traits.

Ordres extrêmes. Il ne faut vouloir ni trop, ni trop bien, ni trop tôt, ni trop à la fois. L'homme de la meilleure volonté ne peut ni faire l'impossible ni garantir les événements. Et quel autre qu'un Dieu peut lever tous les obstacles et assurer le succès ? C'est mal connaître l'homme que d'oublier sa misère, ne pas se prêter à la faiblesse et s'accommoder aux conjonctures. Tout doit porter le sceau de l'humanité. On doit tenir compte de tous les efforts, fussent-ils même infructueux. C'est aliéner tous les cœurs et rendre l'obéissance impraticable, c'est irriter, c'est rebuter, c'est désespérer les enfants que de les surcharger, les trop presser, les trop reprendre et s'amuser aux minuties. C'est les

engourdir, les décourager, les rendre pusillanimes que de les trop punir ou trop souvent paraître les soupçonner ; les croire toujours coupables, trouver en eux tout défectueux, n'en être jamais content. La grande force de l'autorité, le nerf du gouvernement, consiste surtout dans l'ascendant de la sagesse, qui assure l'estime et l'amour en même temps qu'il fait naître la crainte. Mais tout ce qui, passant les bornes de la modération, ne porte que sur la violence et la contrainte ne peut être solide et durable : *Nolite ad iracundiam provocare filios vestros.* (*Ephes.*, VI, 4.)

Ordres violents et passionnés. Que peu de gens sont dignes de commander, que peu de gens savent le faire ! on ne fait usage de l'autorité que pour satisfaire ses désirs. C'est moins l'amour du bien que le despotisme, c'est moins la raison que la passion qui veut se faire obéir. Combien de fois, même dans les choses les plus justes, voit-on régner la fureur et l'emportement? Emportement dans les paroles, quelles expressions ! emportement dans le ton de la voix, quel éclat ! emportement dans les mouvements, quelle impétuosité ! emportement dans la conduite, quelle violence ! emportement dans les sentiments, quelle fureur ! emportement sur le visage, quel feu ! Se fait-on respecter sous les livrées du vice? Mérite-t-on la confiance quand on se possède si peu? L'homme ne se conduit que par la raison ou par l'intérêt. Faites sentir la sagesse qui vous guide, tout pliera devant vous ; montrez-vous sensible au bien des autres, tout ira au-devant de vous. Les excès au contraire annoncent une folie qui décrédite, ou une inimitié qui éloigne, et vous vous montrez indigne de la soumission, même raisonnable, que vous exigez, elle fait disparaître même la raison, ou arme contre elle.

Ordres criminels. Des parents qui enseignent, qui exigent, qui ordonnent le crime peuvent-ils se plaindre de la résistance? Heureux si on ne leur obéissait jamais ! Rebelles eux-mêmes à leur Dieu méritent-ils de trouver des enfants dociles? Pieux enfants, roidissez-vous avec courage contre des ordres injustes sans manquer, dans vos refus, aux égards dont la loi ne permet jamais de se départir ; armez-vous d'une sainte fermeté, et dites comme les apôtres : Jugez vous-mêmes à qui de Dieu ou de vous nous devons la préférence. C'est alors, selon l'avis de saint Jérôme, qu'il faut savoir fouler aux pieds son père et sa mère, les abandonner, les haïr aux termes de l'Evangile. Est-on disciple de Jésus-Christ à d'autres conditions ? Ils vous haïssent trop en voulant vous rendre ennemis de Dieu, ponr ne pas les payer d'une juste haine ; ils vous arrachent la vie de la grâce, plus précieuse que celle qu'ils vous ont donnée. Ils brisent eux-mêmes les liens qui vous attachaient à eux. Révolte glorieuse, désobéissance méritoire, qui n'est qu'une soumission légitime au plus grand de tous les pères.

Ordres importuns. Que dirons-nous de ces personnes impatientes au gré de qui jamais on n'agit assez vite, jamais on ne finit assez tôt? Les ordres réitérés, les plaintes déplacées, les reproches piquants, les accusations injustes, laissent à peine le temps de respirer. Toutes les choses du monde comportent une certaine lenteur d'opération, qui met à chaque instant la patience à l'épreuve. Il y a un temps pour chaque chose, dit le sage, il y a aussi pour chaque chose une mesure de temps. Que peut penser cet enfant, pressé, inquiété, tourmenté mal à propos, qui fait ce qu'il peut, et au lieu d'être récompensé de son zèle se voit injustement condamné? Après tout on se fait au bruit, et les reproches si fréquents se décréditent eux-mêmes ; des remontrances si souvent répétées perdent leur force. Injures, châtiment, on s'endurcit à tout. Ce n'est plus qu'une espèce de style dont on ne s'embarrasse guère. Un maître importun et déraisonnable, qui à temps et à contre-temps surcharge, presse, dérange, interrompt au gré du caprice, se désarme lui-même, et sape tous les fondements de la dépendance.

Ordres bizarres. Qui peut détailler, qui peut comprendre la bizarrerie des ordres que donnent la plupart des pères? Bizarrerie dans l'inconstance : on veut tantôt une chose tantôt une autre ; chaque jour voit éclore de nouveaux projets, le jour suivant les voit disparaître, des volontés si peu suivies auxquelles on ne se serait jamais attendu. Habits extraordinaires, goûts nouveaux, arrangement inouï, quel en est le principe? Quel en sera l'effet? Où en est l'avantage? Le ridicule et la déraison en sautent aux yeux des enfants mêmes. Les croyez-vous assez dépourvus de raison, pour ne pas sentir, condamner, mépriser le peu que vous en faites paraître? Devenez raisonnables, si vous voulez qu'on soit docile. Bizarreries dans les circonstances : tout n'est pas également bon en tout temps. Il faut agir, il faut attendre, l'inaction et la précipitation font échouer l'autorité : l'indiscrétion fait perdre la confiance. C'est à la prudence à faire le discernement : un général qui fait mal à propos sonner la charge ou la retraite, qui se repose sans nécessité, qui se laisse surprendre, aura-t-il le cœur des soldats ! serviteur prudent et fidèle, c'est vous que Dieu met à la tête de sa famille pour la gouverner : *Fidelis servus et prudens quem*, etc. (*Luc.*, XII, 42.)

3° On ne sait ni récompenser ni punir : personne n'a, plus que les parents, de bien ou de mal à faire ; tout, s'ils veulent, se tourne en châtiment ou en récompense ; mais peu de gens savent faire valoir l'une et craindre l'autre, et ce grand mobile de l'éducation devient inutile par leur faute, y devient même un obstacle.

Il faut récompenser plus même que punir, plus encourager qu'intimider, plus ouvrir le cœur que presser la main : la récompense élève les sentiments et nourrit l'espérance, fait aimer celui qui donne, lie agréablement celui qui reçoit ; les parents ont

mille moyens de récompenser; un coup d'œil, un air ouvert, un remercîment sont souvent des récompenses flatteuses et suffisantes; mais il faut le faire avec discernement, en ne les donnant qu'au mérite, avec équité, les proportionnant à la vertu; les répandre sans raison, c'est en perdre le fruit, les prodiguer avec excès, c'est les rendre méprisables, les trop multiplier, c'est leur ôter ce que la singularité donne de piquant: il faut les faire de bonne grâce; les accompagner d'indifférence ou de mauvaise humeur, c'est les changer en insultes. La partialité dans la distribution, enorgueillit l'un et décourage l'autre, les perd tous les deux. Combien de pères ne louent, n'admirent, n'enrichissent que trop certains enfants, tandis qu'ils abandonnent, méprisent, accablent les autres? Aveugles admirateurs et fades panégyristes, bourreaux inhumains et tyrans barbares, plutôt qu'arbitres équitables, ils ne connaissent d'un côté de défauts que pour les excuser, de l'autre de bonnes qualités que pour les déprécier, et abandonner enfin celui à qui ils refusent de rendre justice.

Les parents doivent aussi châtier avec fermeté les enfants coupables. Apprenez-nous cette vérité, vous de tous les pères le plus malheureux, grand pontife dont Israël fugitif déplora la triste catastrophe, comment Dieu punit-il votre négligence? l'arche prise, mes enfants massacrés, le sacerdoce éteint dans ma famille, l'armée taillée en pièces, le peuple au désespoir, moi-même mourant subitement: tel fut le sort d'un père trop indulgent. Malheureux Héli, aviez-vous donc donné à vos enfants de mauvais exemples, ou des leçons pernicieuses? Aviez-vous négligé leur éducation? Non. Ma vie irréprochable a mérité les éloges de l'Esprit-Saint. Jamais ma bouche n'annonça à ma famille, que la fidélité à la loi de Dieu. Etait-ce donc par vos ordres, était-ce à vos yeux que vos coupables enfants outrageaient le Seigneur? Ils n'avaient garde. Un bruit, confus et fort déguisé, venu jusqu'à moi, m'en avait seul donné le soupçon. Mais oubliâtes-vous en entier, ou dissimulâtes-vous ces sinistres murmures? Non, je leur en fis de vifs reproches: je les exhortai, je les pressai, je les menaçai de la colère de Dieu. N'étaient-ce donc que de jeunes enfants qu'on peut aisément châtier? Non, c'étaient des personnes mariées, avancées en âge, élevées en dignité, sur qui je n'avais aucun droit de porter la main, et qui sans doute n'eussent pas souffert des châtiments. Etiez-vous d'un âge à agir avec vigueur pour les réprimer? Non. J'étais cassé de vieillesse, infirme, aveugle; quand j'en fus instruit, je fis pourtant ce que je pus, je leur parlai avec religion, avec fermeté; ils étaient trop endurcis pour en profiter. Père infortuné vous en fîtes pourtant trop peu encore, lorsque Dieu exigea que, vous servant de l'autorité de pontife et de juge, vous les eussiez déposés du ministère, et punis selon la rigueur des lois; soit que remontant plus haut, il voulût punir la négligence qui dans leur jeune âge avait laissé former ces passions criminelles. La colère de Dieu est implacable, leur faute et la vôtre ne seront jamais pardonnées. Qualité des personnes, vertu du père coupable, démarche de zèle, difficulté d'exécution, rien n'apaise le Seigneur: armée, peuple sensible, rien n'est épargné: arche d'alliance, sacerdoce, rien n'est respecté: la foudre part, l'univers en frémit. *Sic peccatum de domo Heli expiabitur in sempiternum.*

Malgré des lois si précises et des exemples si terribles, vous différez encore, pères et mères, ou, si enfin vous prenez quelque résolution, vous ne frappez que d'une main faible et tremblante, votre cœur gémit en secret de la violence que vous souffrez; la correction de vos enfants est indispensable, et pour leur bien et pour le vôtre: que craignez-vous donc? Vous craignez de leur faire du mal? Vous leur faites du bien; vous en craignez la peine? Vous en aurez encore davantage: vous craignez d'être peu aimés? Vous le serez encore moins: vous craignez de les affliger? Leur douleur sera bien plus grande: vous voulez la paix chez vous? c'est le moyen de l'avoir; vous ne faites qu'effleurer le mal. Oui, les raisons qui vous retiennent vous condamnent, et doivent vous faire agir le plus fortement.

Ne vous rassurez ni sur vos instructions, ni sur vos exemples. Ils sont nécessaires et utiles, sans doute, ils sont une grande correction, ils en épargnent bien d'autres, ils préviennent bien des maux, mais ils ne suffisent pas. Malgré la meilleure culture la nature, toujours défectueuse, porte de mauvais fruits. La concupiscence, toujours féconde, fait quelque plaie à l'âme, il faut qu'une main charitable y porte le fer et le feu, taille, coupe jusqu'au vif. Le remède, quoique amer, est indispensable. Ainsi lui témoignerez-vous votre amour, et mériterez-vous sa reconnaissance. Père cruel, dont la négligence conduit à la mort, osez-vous dire que vous aimez? *Ego quos amo arguo et castigo.* (*Apoc.*, III, 19.)

Armez-vous d'un légitime courage, votre cœur aura peu à souffrir, votre fils souffrira peu lui-même: eh quoi! dit le Sage, quand vous le frapperez mourra-t-il? Votre douleur et la sienne seront bientôt passées. *Noli subtrahere a puero disciplinam, si enim percusseris cum virga non morietur.* (*Prov.*, XXIII, 13.) Les fruits en dureront longtemps, vous les cueillerez avec plaisir. Un ménagement déplacé ne vous eût épargné qu'une amertume passagère, le regret en eût longtemps duré; quelle douleur pour tous les deux, tout le reste de la vie, si des fautes devenues irréparables éternisent votre repentir et vos maux! *Animam ejus ab inferno liberabis.* (*Ibid.*, 14.) Tels sont les effets de la mortification et de la mollesse; un moment de tribulation opère un poids éternel de gloire; un moment de satisfaction un poids éternel de douleur: si vous lui laissez faire sa volonté il vous couvrira de honte, il s'en couvrira lui-même: *Puer qui di-*

mittit voluntate sua confundit matrem. (*Prov.*, XXIX, 15.)

Evitez avec vos enfants une trop grande familiarité; gardez toujours un air de dignité et d'autorité mêlé de bonté et de tendresse qui conserve un ascendant si aisé à perdre, si difficile à recouvrer, si nécessaire pour gouverner; l'extrême familiarité rend méprisable : *Lude cum eo et contristabit te.* (*Eccli.*, XXX, 9.) Soyez aussi resserré sur la complaisance et les caresses. Si vous les poussez trop loin, on en abusera, on s'élèvera contre vous. Que de chagrins et d'alarmes vous dévorerez! *Lacta filium tuum et parentem te faciet.* (*Ibid.*) Soyez circonspect jusque dans le bien que vous leur faites, ne vous dépouillez pas aisément en leur faveur, ne souffrez pas qu'ils deviennent vos maîtres, il vaut mieux qu'ils dépendent de vous que si vous vous réduisiez à dépendre d'eux : *Ne des potestatem; melius est ut filii rogent te.* (*Eccli.*, XXXVII, 30.) Le sexe, plus faible encore, demande plus de vigilance et de fermeté, les suites en sont plus funestes et plus difficiles à réparer, le danger plus grand, les attaques plus vives, le cœur plus fragile, l'appât plus séduisant. Quelle honte et pour elle et pour une famille, quand un défaut d'attention et de réserve, laisse perdre un trésor si précieux : *In filia firma custodiam, ne occasione inventa abutatur te.* (*Eccli.*, XXVI, 13.)

Vous craignez de troubler la paix de votre famille, comme s'il était de paix sans la vertu? Quelle paix qui n'est fondée que sur la faiblesse, et où le vice en possession fait impunément la loi? Où l'iniquité redoutée fait trembler la justice établie pour la réprimer? Où la timide innocence n'ose se plaindre et où le crime ne se tait que parce qu'il triomphe à son gré? Non, non. La charité est seule le vrai lien de la paix, les méchants ne peuvent être longtemps d'intelligence, la jalousie, la colère, le luxe, l'indépendance, toutes les passions font naître mille fois plus de trouble que l'agitation passagère de quelque châtiment. Où, de bonne foi, règne le plus la paix, dans l'anarchie ou dans l'état policé? dans une famille bien réglée, ou dans celle à qui tout est permis? parmi les sages ou parmi les fous? La folie est comme naturelle aux enfants mal élevés et sans correction : *Stultitia colligata est in corde pueri, et virga disciplinæ fugabit eam.* (*Prov.*, XXII, 15.) La correction, par la nécessité qu'elle impose, donne de la sagesse et de la vertu, elle est le supplément de l'instruction, elle vient au secours du précepte; ce que l'inattention fait oublier, la correction le rappelle, ce que la passion fait négliger, la correction l'imprime. *Virga correptionis tribuit sapientiam.* (*Prov.*, XXIX, 15.) Qui croirait que les bénédictions de Jacob fussent mêlées de châtiments et de reproches? Mais croirait-on que les châtiments et les reproches fussent eux-mêmes des bénédictions : *Arguere et punire, id est paterne benedicere.* Malheureux père, monarque infortuné, dont un fils rebelle ébranle le trône, vous savez que la crainte d'affliger un fils incestueux met les armes aux mains d'Absalon; bien loin de conserver la paix dans votre famille, votre molle condescendance fut le signal de la révolte.

Châtiez donc vos enfants, mais sans dureté; reprenez, mais sans aigreur; frappez, mais sans passion. Que l'équité tienne la balance, que la bonté prononce, que la tendresse exécute, ne châtiez qu'à propos, quand on le mérite, prenez votre temps pour rendre la correction utile, possédez-vous, attendez que sa colère et la vôtre soient passées, dissimulez, pardonnez beaucoup, punissez rarement vos propres injures, ayez égard à l'ignorance et à la faiblesse, soyez toujours bien aise de trouver innocent, mais ne faites jamais grâce à l'insolence et à la malice; ne châtiez qu'à regret, qu'on sente que vous cherchez uniquement l'intérêt du coupable, on vous en saura gré, on en profitera; n'accompagnez jamais la correction de mépris, d'injure, d'emportement, assaisonnez-la plutôt de douceur et d'amitié, évitez-y l'excès, ne jetez pas dans le désespoir, ne rendez ni présomptueux ni timide; l'impunité enhardit, la dureté décourage : souvenez-vous que vous êtes peut-être plus coupable que ceux que vous reprenez, que le peu de succès ne vous fasse pas abandonner ce devoir.

Auriez-vous moins de zèle pour les intérêts de Dieu, qu'il n'en a pour les vôtres; il a fait à vos enfants un commandement exprès de vous honorer, le verrez-vous avec indifférence offensé par votre famille? Il châtie les moindres fautes qu'on commet contre vous, il les châtie par la perte de la vie : *Ut sis longævus* (*Exod.*, XX, 12), souffrirez-vous impunément celles qu'on commet contre lui? Craindriez-vous la légère affliction du châtiment? Il vous confie son autorité, ne l'emploierez-vous pas pour sa gloire? Il leur inspire l'amour, le respect, la soumission. Inspirez-leur à votre tour la charité, la fidélité, le zèle. Bien plus, il a donné son Fils pour vous, lui refuserez-vous les vôtres? Il l'a fait mourir pour vous sauver, et pour le faire honorer vous refuserez de les corriger? Voyons ce que vous ordonne la loi de l'amour.

SECONDE PARTIE.

Peut-il être nécessaire d'exhorter les parents à aimer leurs enfants? La nature et la loi ne se font-elles pas assez entendre? La reconnaissance et le besoin, l'habitude et l'honneur ne forment-ils pas des liens assez forts? N'est-ce pas plutôt de l'excès d'une tendresse aveugle qu'il faut se défier et se plaindre? l'Evangile n'ordonne-t-il pas même de les haïr? Si vous ne haïssez votre père, votre mère, vos enfants, vainement vous flatteriez-vous de la qualité de mon disciple : *Qui non odit patrem et matrem*, etc. (*Luc.*, XIV, 26.) Il n'est pourtant que trop vrai qu'il règne peu d'amour dans les familles, et j'ose avancer que c'est, pour l'ordinaire, la faute des parents : ils méritent l'indifférence dont ils se plaignent, ils

ne savent pas se faire aimer, parce qu'ils ne savent eux-mêmes ni aimer ni plaire.

Ne prétendez pas me prouver votre amour par ces molles caresses, ces embrassements passionnés dont une criminelle sensualité est plutôt le principe qu'une légitime tendresse; est-ce aux dépens de la modestie qu'on doit prouver son amour? Pères et mères, nourrices et domestiques, ah! faut-il qu'au risque de leur innocence, violant avec eux les lois de la pudeur, vous leur donniez de si bonne heure des leçons de mollesse et de lubricité? Me citerez-vous ici ces fades puérilités, ces insipides badinages dont on les amuse? Rougissez plutôt d'une faiblesse qui vous dégrade même à leurs yeux. Sans doute il faut se prêter, être petit avec les petits, et amuser innocemment un enfant; mais il est un air de dignité, d'autorité, de prudence qui, loin d'en affaiblir les charmes, donne un nouveau prix à la bonté. Ne parlez point de ces complaisances outrées pour tous leurs caprices, de ces alarmes frivoles de leur déplaire en les corrigeant; c'est soi-même encore plus qu'eux qu'on ménage et qu'on aime. Le détail constant d'une éducation où la douceur et la fermeté président a quelque chose de bien gênant. Tel que le paresseux de l'Evangile, on aime mieux laisser croître les ronces en les livrant à eux-mêmes que de prendre la peine de les arracher : qu'on ne fasse point une vaine parade de ces éloges, de cette admiration perpétuelle de leur beauté, de leur esprit, de leur talent, de leurs plus légères saillies. Orgueil imposteur, c'est moins leur éloge que le vôtre que vous prétendez faire; l'encens que vous leur prodiguez vous revient, et, en les faisant briller, c'est à vous-mêmes que vous avez en vue de faire honneur. Je fais aussi peu de cas de ces soins excessifs de leur santé, de ces inquiètes sollicitudes, ces travaux opiniâtres pour leur avancement ou leur fortune; est-il indifférent de s'illustrer, de s'accréditer, de se perpétuer par sa famille? Non; non, ce n'est pas le bien des enfants, c'est la passion seule qui guide; montrez-nous des effets solides, si vous voulez prouver efficacement votre amour. Vous n'aimez en effet que vous-mêmes, comment pourriez-vous vous faire aimer?

Car enfin, tôt ou tard, on sent le faux de cette tendresse et le ridicule de cette conduite. Quel désespoir! lorsque dans un âge où la raison formée commence à connaître les lois du devoir, on déplore les funestes effets d'une négligence devenue irréparable! lorsque des défauts, des habitudes, une ignorance sans remède ferment la porte de la fortune, avilissent aux yeux de ses concitoyens, suscitent mille embarras et mille peines! De bonne foi, un homme sage revenant sur ses pas, comparant les fruits précieux d'une éducation qu'il était si facile de lui donner avec les fruits amers de la liberté où on l'a laissé vivre, saura-t-il bon gré aux parents inhumains dont l'ignorance lui a porté le coup mortel? Faites-vous justice, pères et mères, méritez-vous bien de la reconnaissance et de l'amour? C'est ce que pensaient judicieusement ces peuples qui, par une loi expresse, dispensaient les enfants de rendre à leurs parents aucun service, lorsqu'ils n'en avaient pas reçu une bonne éducation. Ah! plutôt, dans le transport d'une juste colère, maudissant mille fois le moment où sa malheureuse destinée le fit naître entre vos bras: Cruels parents, dit-il, pourquoi, en me donnant la vie, me refuser ce qui pouvait seul en faire le bonheur? Ne valait-il pas mieux n'avoir jamais vu la lumière? Du moins ne serais-je pas déchiré par le regret, tyrannisé par la passion, enchaîné par l'habitude, aveuglé par l'ignorance. Père barbare! vous m'avez donné la vie, fatal présent! vous me l'avez empoisonnée, vous m'aimiez, dites-vous? Cruel amour! que ne me donniez-vous votre haine? Elle m'aurait rendu heureux en me rendant sage.

Léger prélude des horreurs de l'enfer. Quelles imprécations ne vomira pas contre ses parents un fils infortuné, qui pourra les regarder comme la cause de sa perte! que ne peut-il les mettre en pièces et augmenter leur enfer de tout celui qu'il endure! Dans le ciel, au contraire, quel sera l'amour d'un fils qui devra son bonheur à son père! Ah! je vous dois deux fois la vie, lui dira-t-il, comment vous marquer ma reconnaissance? Fallût-il acheter votre félicité aux dépens de la mienne, je ne ferais que vous rendre ce que je vous dois. Dès ce monde même j'étais déjà pénétré d'un juste retour, lorsque cueillant les fruits d'une belle éducation, je bénissais la main paternelle à qui j'en étais redevable. Cette éducation elle-même m'en faisait connaître le prix. Oui, ce que le ciel et l'enfer présentent d'une manière si développée, l'éducation le commence dans l'esprit de tous les enfants. Au milieu de leur légèreté ils sentent sans peine ce qu'ils doivent à l'amour solide, ou aux frivoles caresses, au zèle ou à la négligence.

Allons plus loin : parmi ceux mêmes dont on canonise les bontés, qu'il en est peu qui sachent aimer leur famille, et qui méritent d'en être aimés, car enfin, il faut aimer pour se faire aimer. Voilà le vrai, l'unique charme; le cœur parle au cœur, le cœur gagne le cœur. *Si vis amari ama; hoc amatorium sine veneficio, sine carmine omnia potest.* Pour mériter ce nom, et produire ces fruits, il faut : 1° Un *amour égal*. 2° Un *amour attentif*. 3° Un *amour constant*. 4° Un *amour désintéressé*. 5° Un *amour bienfaisant*. 6° Un *amour raisonnable et engageant*. En est-il grand nombre qui puissent se reconnaître à ces traits, aux charmes desquels les enfants sont agréablement obligés de se rendre?

1° Un *amour égal*. Un père est un juge dans sa famille; il doit y tenir la balance égale, le mérite a seul le droit de la faire pencher. Un enfant moins vertueux et moins docile ne sera jamais surpris qu'une légitime préférence, en récompensant la vertu

de ses frères, punisse son indocilité et son désordre; il s'y attend même, et, loin de se révolter contre une inégalité équitable, il mépriserait en secret une aveugle égalité, qui ne donnerait rien au mérite; il plaindrait, il négligerait de pratiquer une vertu si mal récompensée, et se livrerait sans crainte au vice impuni. Mais on ne pardonne pas une prédilection arbitraire qui forme des qualités purement naturelles qu'on ne connaît en nous, que l'amour-propre avoue rarement dans les autres et qu'on ne peut se procurer; on ne digère pas une inégalité de traitements, de caresses, de nourriture, que des besoins semblables, de semblables bienséances rendent injustes et cruelles. On ne digère pas un partage inhumain qui dépouille un infortuné, dont le caprice a fait la disgrâce, pour enrichir un favori qui a su gagner leur amour. Sortis de la même tige, portant le même nom, flattés des mêmes espérances, ceux que la nature rendit égaux, s'accoutument-ils à ces odieuses prérogatives?

Qui ne connaît les fameux exemples de Jacob et d'Esaü, de Joseph et de ses frères, dépit, désespoir, attentat; la fureur de la jalousie mène à tout; vingt ans d'absence avaient-ils apaisé Esaü? Joseph proscrit peut à peine obtenir par grâce l'esclavage et l'exil dans une terre étrangère. Haine implacable que la liaison du sang ne peut calmer, ou plutôt que la liaison du sang fit naître, quelle fut votre source empoisonnée? L'Ecriture ne laisse pas ignorer des caresses plus marquées, une robe plus belle; fatale étincelle! quand s'éteindront les feux que vous allumez? prévenez ces divisions domestiques qui, après avoir troublé votre vie, iront après votre mort, par des procès interminables, éterniser la mésintelligence et perdre vos descendants; semblable au soleil, répandez également dans votre maison vos rayons et vos influences, éclairez tout, échauffez tout, fertilisez tout. Ainsi le Père céleste fait-il lever ses rayons pour tout le monde, et tomber la pluie sur le champ de l'impie et du juste. Quoique chacun de vos enfants cherche à vous plaire, personne ne se flatte d'avoir droit à la prédilection, chacun en a, chacun croit en avoir à l'égalité. *Solem suum oriri facit super bonos et malos.* (*Matth.*, V, 45.)

2° Un *amour attentif*. Un enfant s'abandonne à la bonté de ses parents, sans songer à ses besoins et à ses intérêts. La timidité ferme la bouche, le respect inspire des ménagements, la légèreté ne s'en aperçoit pas : un père doit sentir, doit prévoir, doit deviner la plupart des choses. Qu'il est triste pour un fils d'avoir à se repentir de sa confiance! Pourquoi, père débauché, vous déchargez-vous sur quelque valet du soin mercenaire d'un malheureux enfant, que vous daignez à peine connaître, et voir par grâce de temps en temps? Vous le faites courir d'école en école, pour vous en débarrasser, jusqu'au temps d'un établissement qui vous en délivre pour toujours; à peine savent-ils s'ils ont des pères au monde. Pourquoi fermez-vous les yeux? Voilà vos enfants inquiets, affligés, alarmés; ils manquent de pain, d'habits, d'éducation. L'amour s'accommode-t-il de tant d'indifférence. *Pater meus et mater mea dereliquerunt me.* (*Psal.* XXVI, 10.)

Rien dans la société de plus engageant que l'attention : sans faire de grandes choses on charme par l'exactitude aux petites, sans faire de grands outrages, on choque par les petites impolitesses; un ami véritable épargne la peine de s'expliquer, il lit dans les yeux, il entend à demi-mot, il devine le penchant; mais quoi de plus insupportable que l'éternel oubli, la constante insensibilité d'un père, à qui il semble qu'on soit étranger? Imitez le bon Pasteur. Que les traits en sont engageants dans l'Evangile! son empressement à le dire serait lui seul un charme puissant. Je connais mes brebis, elles me connaissent; je marche à leur tête, elles me suivent; je les appelle par leur nom, elles viennent; je les mène au pâturage, je les renferme dans le bercail, elles m'obéissent, aussi mon amour ne peut aller plus loin, je donne ma vie pour leur salut. *Animam meam pono pro vobis.* (*Joan.*, X, 17.)

Jugez-en par vous-mêmes; vous voulez vos enfants attentifs à tout, leur oubli, leur nonchalance est un crime. Vous avez droit de l'exiger; mais ne vous rendez-vous jamais justice? Quelle flamme allumerez-vous avec un cœur de glace? Qu'exigez-vous de ceux à qui vous confiez leur éducation? Vous choisissez les meilleurs maîtres; vous leur demandez de la douceur, de la fermeté, de la vigilance; vous voulez voir leurs progrès, vous vous en faites rendre compte, vous êtes mécontent, vous vous plaignez quand la vivacité s'y mêle, quand la négligence s'y glisse, quand les vices les corrompent. Je loue vos sollicitudes; votre inattention serait un crime; que ne vous prescrivez-vous la même loi? Dieu vous la prescrit. Vous êtes le premier maître, le premier gouverneur que Dieu en charge; il y regarde d'aussi près que vous, et ne sera pas moins rigoureux dans le compte qu'il vous en fera rendre. *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18, 20.)

3° Un *amour constant*. Que peut-on penser de ces alternatives de haine et de tendresse, de caresse et de froideur, de brusquerie et de prévenance qui fait comme le tissu de la conduite de la plupart des parents? On ne sait à quoi s'en tenir. Aime-t-il; n'aime-t-il pas? S'il aimait tiendrait-il le langage de la haine? S'il n'aimait pas tiendrait-il celui de l'amour? Rien ne décrie plus que l'assemblage de deux excès. On se défie également d'un feu qui se dissipe si vite et d'une indifférence continuelle. *Una manu ædificans et altera destruens quid prodest?* (*Eccli.*, XXXIV, 28.) Mais l'homme ne sait presque jamais garder un juste milieu. Emporté par l'ivresse de la passion ou les bourrasques de la vivacité, tantôt il accable de caresses,

tantôt il traite en ennemi. Un cœur si volage a-t-il de l'amour? Peut-il espérer d'en faire naître? On est même plus choqué des orages qui nous le dérobent, qu'on n'est touché d'un calme équivoque, qu'on craint à tout moment de voir s'évanouir. Le mal fait une plaie profonde que l'appareil, sitôt levé, d'une bonté passagère ne peut adoucir que superficiellement, un retour de tendresse ne dédommage pas d'une injure et ne fera jamais d'aussi durables effets que la violence et l'injustice. Sentez le ridicule de ses vicissitudes. Comment apercevoir quelques roses à demi flétries, couvertes et presque détruites par les épines de votre mauvaise humeur?

Tout le monde n'est pas également aimable, on ne l'est pas également dans tous les temps, je le sais : beauté du corps, agrément de l'esprit, délicatesse des manières, ressemblance de caractère, mille choses unissent et séparent. Accablement d'affaires, altération de la santé, contre-temps, inattention, mille choses changent la scène et laissent échapper l'humeur. Mais ce n'est pas par là que manque l'amour filial; souvent avec les plus belles qualités on est peu aimé de sa famille. Tel qui en est fort dépourvu en sera adoré. Les liens que la nature forme en sont indépendants; l'amour naturel prévient la connaissance et des défauts et du mérite; un enfant s'embarrasse-t-il, est-il en état de connaître l'esprit ou les talents? Mais tout le monde sent ce qui l'intéresse. Une conduite unie, des sentiments soutenus font aimer le villageois grossier; une conduite bizarre, des manières capricieuses feraient haïr le courtisan le plus poli.

Que sera-ce à plus forte raison, lorsque le tort le plus considérable dément la prétendue tendresse? Voyez cette veuve, d'un âge peut-être et d'un goût à ne pas précipiter les conquêtes que l'année d'un deuil qu'elle vient de prendre, ayant à peine essuyé quelque larme feinte, qu'elle affecte de voiler, s'envole dans les bras d'un second mari et ne se souvient de ses enfants que pour s'irriter contre les obstacles qu'ils ont pu mettre à ses désirs ou à son choix, et absorber avec le nouvel objet d'une flamme inhumaine et impure, tout ce que le tuteur et la loi n'ont pas eu la précaution de sauver des débris en l'arrachant de ses mains. Et vous, pères, y pensez-vous lorsque vous renouez de nouvelles chaînes aussi funestes à vous qu'à votre famille, qui, par le mélange des enfants des deux lits, les rendez tous pauvres et malheureux; et partageant les premiers toujours plus mal que les autres, substituez à une mère tendre, une cruelle marâtre qui les néglige, qui les insulte, qui les chasse.

4° *Un amour désintéressé.* Je sais que vos enfants sont votre bien, vous avez droit de vous les rendre utiles; mais vous êtes leurs biens aussi, ne soyez pas si occupés de vos intérêts, que vous n'ayez que vous seuls en vue, persuaderez-vous que vous aimez, si vous n'agissez que pour vous? Tantôt comme à des valets vous leur faites rendre les plus bas services ou vous les surchargez de travail, vous profitez de leur peine, et vous négligez leur éducation. Tantôt vous leur refusez les besoins de la vie, et vous nagez dans les délices; vos habits sont magnifiques, ils ont à peine des haillons; vous brillez dans les compagnies, ils languissent dans la poussière; vous vous nourrissez délicatement, à peine ont-ils vos restes. Sans doute vous vous devez la préférence. Un enfant respectueux souffrirait-il l'égalité? Mais enfin ces excès sont-ils tolérables? N'est-ce pas la chair de votre chair, les os de vos os; un autre vous-même et votre image? rougissez-vous de votre sang ou le haïssez-vous? Et vous voulez qu'il vous aime! Et vous, mère sensuelle, dont l'incontinence précipitée ne peut s'accommoder du délai de l'allaitement d'un enfant, dont la molle paresse ne peut en soutenir les embarras et les soins, dont la cruelle indifférence se soucie fort peu du risque qu'il court, vous jetez à la première nourrice qui se présente le poids incommode dont vous voulez vous délivrer. Vous le retirez enfin le plus tard que vous pouvez, aussi corrompu dans ses inclinations que dérangé dans son tempérament, et vous voulez qu'on vous aime!

On ne peut trop pousser le parallèle entre les différentes espèces d'autorité pour les instruire les uns par les autres. Elles partent du même principe, sont établies sur le même modèle, doivent produire les mêmes effets; elles sont toutes renfermées dans celle du père, et n'en sont que des branches. Un père est un roi dans son royaume, un pasteur dans son troupeau, un pilote dans son vaisseau, un général dans son armée, et à leur tour, le roi, le général, le pasteur, le pilote ne sont que des pères dans leurs familles Un prince conserve et partage son Etat, son bonheur en dépend; c'est son intérêt et son bien, que sera-t-il lui-même si ses sujets lui manquent ou sont misérables? Le pasteur aime ses brebis, il y perd le premier si les loups les lui mange. Quelle victoire gagnerait le général s'il ne ménageait ses soldats? Tout maître qu'il est de leur vie, il a besoin de leurs bras. Le pilote court le même danger que le matelot; son habileté ne le sauvera pas. Un maître dans sa maison est aussi malheureux que ridicule, si dans sa fureur il brûle, il déchire ses meubles, si même il n'a pas soin de les entretenir et de les réparer. Je le répète, vos enfants sont votre bien; je ne réclame pas moins vos intérêts que les leurs, en condamnant votre négligence. Les supérieurs et les inférieurs ne sont heureux, qu'autant qu'ils sentent que leurs intérêts sont communs.

5° *Un amour bienfaisant.* La nature l'enseigne aux animaux mêmes; avez-vous jamais bien compris leur tendresse et leur zèle? Avec quelle adresse les oiseaux bâtissent des nids, entrelacent de petites branches, les lient avec de la boue, y font une espèce de

duvet pour le rendre commode. Avec quelle attention ils les garantissent des injures des saisons et des attaques des chasseurs, avec quelle assiduité ils les échauffent, les couvrent de leurs ailes, vont à grands frais leur déterrer un grain de blé, chercher quelque proie et le leur apporter dans leur bec? Le pélican ne se perce-t-il pas le sein pour les nourrir de son sang? Alarmés du danger qu'ils courent, inquiets des douleurs qu'ils souffrent, éveillés au moindre bruit, inconsolables de leur perte, il semble que le tigre perde sa férocité, la poule la timidité, l'oiseau de proie sa voracité à la vue de leurs petits; ils s'apprivoisent, ils s'humanisent, il s'apaisent, ils s'irritent, ils s'encouragent, ils se réjouissent, ils semblent partager avec l'homme les sentiments d'humanité, ou plutôt l'emporter sur l'homme. Dieu veut bien comparer sa bonté infinie à ce tendre instinct. Combien de fois, comme la poule, ai-je voulu rassembler mes poussins sous mes ailes: *Quemadmodum gallina congregat pullos.* (*Matth.* XXIII, 37.) Au contraire la cruelle autruche, qui laisse ses œufs et les abandonne sur le sable est l'image de l'inhumanité: *Crudelis sicut struthiocamelus in deserto.* (*Thren.*, IV, 3.)

C'est ici une providence pareille à celle qui a établi l'aumône pour les pauvres. Dieu pouvait sans doute faire naître les hommes comme les anges, sans le ministère des hommes, ou les former tout d'un coup parfaits, comme le premier homme; mais le Père céleste, de qui descend toute paternité et toute bonté a voulu, dans les parents et dans les riches, peindre sa miséricorde et sa puissance. Voilà le vrai père et le vrai riche, dont nous devons reconnaître les bontés, imiter les exemples. Nos besoins et la miséricorde nous découvrent l'objet et le motif de notre tendresse: *In quo omnis paternitas.* (*Ephes.*, III, 15.) Vous êtes, pères et mères, les ministres de la Providence; Dieu vous tiendra compte de vos charités. L'humanité ne parle pas moins pour vos enfants que la religion; jamais pauvre mérita-t-il mieux vos soins charitables? Age, faiblesse, ignorance, tout les poursuit, tout leur manque, jusqu'à la lumière pour connaître, la parole pour demander, la force pour se procurer leurs besoins: loi, nature, intérêt, tout plaide leur cause. Moins favorisés que les animaux, nus et sans défense, ils sont, dit Lactance, comme un homme jeté sur un rivage inconnu après le naufrage: *Tanquam ex naufragio expulsus.* Peut-il jamais être et plus nécessaire et mieux placé

Aimez votre prochain comme vous-même; qui ignore ce premier principe de la charité? mais qui jamais vous touchera de plus près que vos enfants? Voilà vos traits, voilà votre sang, c'est un autre vous-même, en qui vous renaissez. Les devoirs des hommes sont réciproques et parallèles: respect d'une part, prudence de l'autre; affection et reconnaissance, soumission et gouvernement. Le père pourrait-il commander, si le fils n'était tenu à l'obéissance? Serait-on tenu à l'obéissance si le père ne devait gouverner sagement? Amour injuste, si les bontés ne le méritaient; bontés déplacées si elles ne devaient être payées de retour? Seriez-vous livrés à des mains indifférentes qui pourraient vous abandonner? Serait-on obligé de vous élever, si on ne devait nourrir qu'un perfide? Que la docilité attire la vigilance, que la dépendance mérite la protection; les soins de l'enfance sont un titre sur les services dont on aura besoin dans la vieillesse; les besoins à venir de la vieillesse doivent nous rendre précautionnés dans la conservation de l'enfance. Ne vous offensez pas du parallèle et de l'égalité des devoirs, je vois le père dans le fils, le fils dans le père. Traitez-le comme vous voulez être traité: voilà votre premier prochain, aimez-le comme vous-même.

6° Enfin, *un amour raisonnable et pieux.* Vous n'en serez que plus aimé, quand vous ferez présider la religion et la raison à votre tendresse; vos enfants en sentent les droits, il faut même leur apprendre à les sentir. Fallut-il les sacrifier, vous en acquerrez un nouveau degré dans leur estime. Abraham fut-il moins aimé pour avoir pris le glaive contre son fils. Lié sur le bûcher, Isaac rendit à la fois justice à la douleur et hommage à la vertu de son père. La mère de Samuel fut-elle moins chérie pour avoir porté son fils dans le temple? Tout séparé qu'il en était, il ne méconnut ni les tendres vœux à qui il dut sa vie, ni la rare piété à qui il devait son éducation. La mère des Machabées fut-elle moins chère pour avoir vu d'un œil sec les supplices de ses enfants, et même irrité le tyran? Voyez le dernier de tous, se jette-t-il entre ses bras avec moins de confiance? écoute-t-il avec moins de docilité des exhortations qui le conduisent au tombeau? A qui jamais la tendresse maternelle fut-elle suspecte? Qui n'admira au contraire un héroïsme dont la vivacité de la tendresse faisait la grandeur, et une tendresse d'autant plus admirable qu'elle fut plus éclairée et plus courageuse? N'attendez pas de pareils hommages, vous qui par des sacrifices bien différents forcez les inclinations de vos enfants, et, vous rendant arbitres de leurs destinées, jetez l'un dans le cloître, l'autre dans le service; choisissez à celui-ci une épouse désagréable, obligez celui-là à déchoir de son rang. Si c'est là aimer, comment doit-on haïr? Et comment se fait-on haïr, si c'est ainsi qu'on se fait aimer?

Surtout ne craignez pas d'altérer leur tendresse en les reprenant à propos; un enfant se croit-il infaillible ou impeccable? Trop convaincu par expérience de son ignorance et de sa faiblesse, il voit avec plaisir qu'on le redresse et qu'on l'instruit, il aime ceux qui en prennent la peine, et loin de prendre le change par une apparente sévérité, il en est plus reconnaissant. Jacob fut-il moins aimé de Joseph pour l'avoir repris même d'un songe: *Increpabat eum.* (*Gen.*, XXXVII,

10.) La jalousie de ses frères s'y méprit-elle? Non, la sagesse et la passion furent trop pénétrantes pour ne pas en démêler les motifs, en aimer ou en craindre les vrais sentiments. Mais n'imitez pas les bêtes féroces qui, déchargeant à tout propos leur mauvaise humeur, semblent ne connaître leurs enfants que pour les maltraiter, ne leur parlent que par des injures, ne leur commandent que par des malédictions, ne les corrigent que par des coups. A ces conditions on dépare le bien même que l'on fait, et l'on en perd tout le mérite ; mais quand la douceur et la fermeté se prêtent les mains, c'est l'amour qui parle, c'est l'amour qui écoute. Rendez le service le plus essentiel de l'éducation, il sera bien reçu ; sauvez du précipice celui qui y court, arrachez l'épée à celui qui se blesse, qu'il jette s'il veut les hauts cris, il faut l'aimer et le sauver malgré lui-même ; que de titres on acquiert sur la reconnaissance ! on pourrait négliger un étranger ; mais la vraie tendresse est pleine d'un zèle généreux. *Quod si extra disciplinam estis ergo non filii sed adulteri.* (*Hebr.*, XII, 8.) L'assiduité à tout voir, à tout corriger, à tout prévenir, en est un gage certain, l'amour est un peu inquiet, l'indifférence est toujours tranquille. *Qui parcet virgæ odit filium, qui diligit infantem erudit illum et assiduat illi flagella.* (*Eccli.*, XXX, 1.) Ce sera le moyen de conduire votre famille, et de parvenir vous-même à la gloire éternelle.

DISCOURS POUR LES JOURS GRAS,

SUR L'AVEUGLEMENT.

Domine, ut videam. (*Luc.*, XVIII, 41.)

Seigneur, que je voie

Si cet aveugle de l'Evangile n'avait demandé que la vue du corps, l'aveuglement de son esprit eût été encore plus déplorable que celui dont il demandait la guérison. Je vous fais, ô mon Dieu, dans ce temps de désordres et de scandale, une demande bien différente ; je vous prie avec le Prophète, de fermer mes yeux aux vanités du monde : *Averte oculos meos ne videam vanitatem.* (*Psal.* CXVIII, 37.)

Mais si cet aveugle inspiré de Dieu, comme il y a lieu de le croire, demandait surtout la vue de l'esprit, joignons-nous à lui et prions Dieu qu'il nous éclaire, qu'il nous fasse voir sa félicité et visiter son saint temple : *Ut videam voluptatem Domini et visitem templum ejus.* (*Psal.* XXVI, 4.) Visitons aujourd'hui son temple pour connaître le bon plaisir, la volonté de Dieu ; ce qui le console pour ainsi dire et le dédommage, dans un temps malheureux où les pécheurs se liguent contre lui. Oui, Seigneur, je vous le dis et pour moi et pour ceux qui m'entendent. Faites-nous sentir combien vous est agréable la dévotion de ceux qui passent ces jours saintement dans votre saint temple, *ut videam voluptatem Domini;* et combien au contraire, vous déplaisent ceux qui vous abandonnent. 1° C'est une dévotion des plus agréables à Dieu, des plus avantageuses pour nous, une vraie marque de prédestination, de passer saintement ces jours gras. 2° C'est, au contraire, un désordre des plus désagréables à Dieu, des plus sinistres pour nous, un vrai signe de réprobation, de les passer mal : *Domine, ut videam.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dans une révélation, sainte Gertrude vit, la nuit du dimanche de la *Quinquagésime,* Dieu sur un trône, ayant à ses pieds saint Jean l'Evangéliste, qui y faisait encore les fonctions de secrétaire du Fils de Dieu. Il écrivait sur un livre en lettres rouges : aussi trempait-il sa plume dans le côté de Jésus-Christ. Gertrude demanda avec respect ce qu'on écrivait. Je fais exactement marquer, répondit Jésus-Christ, tout ce que les fidèles font pour ma gloire dans ce temps malheureux où les pécheurs m'outragent si cruellement par leurs débauches. Je prépare une grande récompense à ceux qui s'opposent au torrent et qui me servent fidèlement. Toutes les bonnes œuvres seront, il est vrai, récompensées : mais je tiens surtout compte des services qu'on me rend aujourd'hui. Les bons offices des amis, rendus dans l'adversité, sont d'un tout autre prix que ceux qu'on reçoit dans la prospérité : la gloire qu'on reçoit dans ce temps est bien plus flatteuse que les dévotions du reste de l'année.

Les révélations de cette sainte sont d'une grande autorité; mais celle-ci a d'autant plus de poids, qu'elle est fondée sur la foi, sur l'espérance et sur la raison.

C'est un oracle prononcé par Dieu même aussi favorable aux justes que terrible pour les pécheurs : *Qui glorificavit me glorificabo eum; qui autem contemnent me erunt ignobiles* (I *Reg.*, II, 30.) C'est honorer Dieu d'une manière particulière, que de se déclarer pour lui dans ces jours de péché; c'est aussi mériter ses récompenses d'une manière particulière. Il est vrai que dans tous les lieux

et dans tous les temps c'est un devoir indispensable ; mais la circonstance du temps ou la coutume qui autorise le vice et semble le rendre nécessaire, fait bien mieux sentir l'étendue de la fidélité.

L'écrivain de l'histoire de Job commence par le louer de ce qu'il a été juste dans la terre de *Hus*, c'est-à-dire, dans une terre d'abomination, *vir fuit in terra Hus.* (*Job*, I, 1.) Le Sage, dans l'éloge de Josias, le loue surtout d'avoir su affermir sa piété dans les jours des pécheurs : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem.* (*Eccli.*, XLIX, 4.) Mais, ce qui est bien au-dessus, Dieu même se fait honneur de la vertu de ces deux grands hommes. Un jour le démon se vantait d'avoir visité la terre, comme un prince visite ses Etats; Dieu, pour réprimer son orgueil se contenta de lui dire : As-tu vu mon serviteur Job? Il n'a pas son pareil sur la terre par sa simplicité, sa droiture, son innocence. Ainsi Dieu s'applaudira de votre conduite si, dans ces jours de débauches, vous évitez le péché. Avez-vous vu mes serviteurs toujours fidèles à leur devoir, même au milieu de la licence? Ni les compagnies, ni les sollicitations, ni les exemples, rien n'a pu les séduire ; et si, à l'exemple de Josias, joignant le zèle à la fidélité, vous combattez le vice, si vous encouragez la vertu, vous ne serez pas moins que ce roi l'objet des éloges du Saint-Esprit; par votre courage, et en faisant connaître par votre conduite la sainteté de sa loi, la nécessité de son culte, et si, par votre vie, votre crédit, vos discours ; vous lui gagnez des âmes ; quelle gloire pour lui et pour vous ! La prophétesse Holda fit à Josias, de la part de Dieu, les plus belles promesses qui furent exécutées, et Dieu donna à Job le double de ce qu'il avait perdu, *addidit duplicia.* (*Job*, XLII, 10.) Il promet le centuple aux chrétiens.

Tels étaient les sentiments de David. Ce prince reconnut dans sa vie les services de ses amis et de ses sujets, et il voulut qu'après sa mort les enfants de Berzellaï eussent une récompense particulière ; il ordonna à Salomon son successeur de les faire manger à sa table, parce que, dans mon adversité, lui dit-il, quand je fuyais Absalon, ils vinrent au devant de moi avec leur père, et me fournirent des vivres : *Filiis Berzellai reddes gratiam, occurrerunt mihi quando fugiebam a facie Absalom.* (III *Reg.* II, 7.) David persécuté par Absalon, est la figure de Jésus-Christ persécuté par les pécheurs. L'homme fidèle dans ce temps imite Berzellaï et sa famille. Au contraire, le coupable Semeï, qui insulte le prince fugitif, est l'image de ces gens qui, selon le temps et l'intérêt, n'agissent que par passion et par respect humain. *Temporales sunt: ad tempus credunt et in tempore tentationis recedunt.* (*Marc.*, IV, 17.) Ainsi Dieu, comme David, traite les uns avec la même indignation que Semeï, les autres avec la même bonté que Berzellaï : il punira, il récompensera de même.

Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis et ego dispono vobis (*Luc.*, XXII, 29), disait Jésus-Christ tendrement à ses fidèles apôtres, qui ne l'avaient pas abandonné dans ses persécutions. Au lieu que les autres qui, ayant mis la main à la charrue, regardent derrière, ne sont pas propres au royaume des cieux : la persévérance seule mérite la couronne. Dieu est immuable dans ses perfections : *Ego Deus et non mutor.* (*Malach.*, III, 6.) Jésus-Christ y participe même par son humilité aujourd'hui glorifiée, et par ses sentiments toujours les mêmes : *Christus heri, hodie et in sæcula.* (*Hebr.*, XIII, 8.) Nous ne pouvons mieux plaire à Dieu qu'en tâchant de lui ressembler, et de nous rendre parfaits comme le Père céleste est parfait ; il nous a créés à son image, il est naturel que nous aimions celui à qui nous ressemblons. C'est en quelque sorte nous aimer nous-mêmes dans l'objet de notre amour. Dieu n'aime les créatures, ne leur a donné sa bénédiction que parce qu'il y a trouvé des traits de ressemblance avec ses perfections Tâchons donc d'imiter cette immutabilité par notre constance. On ne peut servir deux maîtres en même temps : *Non potestis Deo servire et Mammonæ.* (*Matth.*, VI, 14.)

Surtout dans ces jours de débauche, qui sont des jours de tentation et un renouvellement de la passion, puisque le péché la renouvelle et qu'aujourd'hui les péchés sont multipliés à l'infini, *rursum crucifigentes* (*Hebr.*, VI, 6), l'Eglise nous propose dans l'Evangile de ce jour la Passion de Jésus-Christ comme prochaine et présente. *ecce ascendimus Jerosolymam et consummabuntur* (*Luc.*, XVIII, 31). Dieu déteste les ris et les jeux, *væ vobis quæ ridetis.* Il approuve la tristesse et les larmes, *beati qui lugent.* (*Matth.*, V, 15.) L'Eglise nous en présente le motif le plus touchant dans la Passion, *hoc sentite in vobis quod est in Christo.* (*Philipp.*, II, 5.) Quelle indécence si une épouse, des enfants, des domestiques se réjouissaient quand on leur parle de la mort de l'époux, du père et du maître ! S'ils devaient une constante fidélité, n'est-ce pas surtout dans le temps de la maladie, de la mort, de son deuil? Aussi tous les saints ont dans ce temps renouvelé leur zèle, ont passé ces jours en prière et en pénitence : ils n'ont rien omis pour exciter la piété par de saintes pratiques. Ah ! qu'un jour les impies se repentiront de ne les avoir pas imités ! *Nos insensati ergo erravimus.* (*Sap.*, V, 4.)

Quand ceux qui, passant saintement ces jours, ne tireraient d'autres fruits de leur piété que de s'épargner les maux que les pécheurs s'attirent, ce serait beaucoup. Que de temps perdu, de dépenses frivoles, de maladies contractées ! mais surtout que de péchés commis ! Impureté, gourmandise, excès, etc. Qu'ils fassent tant qu'ils voudront, les esprits forts, pour cacher leur misère, nous leur dirons avec le Saint-Esprit, *qui addit peccatum addit et dolorem, qui diligit iniquitatem odit animam suam; thesaurisat sibi iram in die iræ, scite et videte quia amarum est.*

(*Eccle.*, I, 18.) Les justes, au contraire, se souviennent de l'avis de l'Apôtre, *optimum est gratia stabilire cor non est eis quæ nihil proficiunt.* (*Hebr.*, XIII, 9.) Les justes se rendent, par leur fidélité, dignes des dons de Dieu; et, comme on estime davantage, on achète plus cher ce qui est plus rare, plus difficile, plus conforme à nos inclinations, qui marque plus d'amour, de fidélité, de constance. Les justes dans ce temps réunissent tous ces titres

O que les grâces que Dieu leur accorde en ce temps sont abondantes! Ils recevront, non-seulement celles qui leur étaient destinées, mais encore celles qui étaient destinées aux autres. Rien ne se perd dans le royaume de Dieu : l'un profite des grâces que l'autre refuse. *Verbum meum non redibit ad me vacuum.* (*Isa.*, LXV, 11.) On ôtera son talent au mauvais serviteur, et on en enrichira à ses dépens le serviteur fidèle. Vous remplirez, dans le festin du Grand Maître, les places que les conviés, qui se sont excusés, ont laissées vacantes. Vous jouirez de la vigne d'où l'on chasse les vignerons ingrats. C'est ainsi que les hommes ont été substitués aux démons, que les gentils ont pris la place des Juifs; c'est ainsi que Mathias succède à Judas, Saül à David. De même, si vous êtes fidèles à Dieu, il y aura en votre faveur une substitution de grâces; vous vous enrichirez de leurs dépouilles; on les privera du royaume des cieux; on les en chassera pour y introduire une nation qui emportera les fruits. *Auferant a vobis regnum.* (*Matth.*, XXI, 43.)

Je vous dis donc, comme Jésus-Christ à ses apôtres, qui lui demeurent attachés après que plusieurs de ses disciples, scandalisés du mystère de l'Eucharistie, l'eurent abandonné, *et vos quoque vultis abire?* Répondons-lui comme saint Pierre : où irons-nous, mon Dieu? vous avez seul les paroles de la vie éternelle, *ad quem ibimus?* (*Joan.*, VI, 69.) Et comme le même saint, dans une autre occasion, mais avec plus d'humilité et de constance que lui : Tout le monde dût-il vous abandonner, je vous serai inviolablement fidèle jusqu'à la mort, *et si omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor.* (*Matth.*, XXVI, 33.)

SECONDE PARTIE.

Je ne prétends pas interdire tous les divertissements honnêtes et modérés; je ne blâme que ceux qui sont excessifs et criminels. David permet aux justes de se traiter quelquefois, de se réjouir ensemble; pourvu que, dans ces repas et ces récréations, il n'y ait rien d'indigne de la présence de Dieu. *Justi epulentur et exsultent in conspectu Dei.* (*Psal.*, LXVII, 4.) Mais, hélas! qu'il est rare, surtout dans ces jours malheureux, qu'on se renferme dans les bornes de la raison et de l'honnêteté! La plupart des gens se laissent entraîner au torrent du vice. *Torrente iniquitatis inundaverunt me.* (*Psal.* LXXVII, 20.) Non-seulement les personnes vicieuses continuent et même augmentent leurs débauches ordinaires, mais aussi plusieurs qui ont été sages tout le reste de l'année se pervertissent dans ce temps : comme s'il était un temps pour autoriser le crime. Que pensez-vous du salut des uns et des autres? Les premiers, toujours criminels, courent à la réprobation et mourront dans leurs péchés; les autres, moins coupables, la préparent par leur chute. Que de marques de réprobation dans leur esprit, dans leur cœur, dans leur corps.

C'est un principe certain : qui ignore sera ignoré, qui s'aveugle tombera dans le précipice. Qu'il y a d'ignorance, d'erreur et d'aveuglement dans les débauches de nos jours! de folie même, *ah! stulti et tardi corde!* (*Luc.*, XXIV, 25.) En effet, Dieu étant, par son immensité, dans tous les lieux, par son éternité, dans tous les temps, il n'y a ni lieu ni temps où l'on puisse impunément l'offenser. Peut-on penser qu'il y ait un temps où l'on puisse se partager entre Dieu et le monde, participer à la table du Seigneur et à celle des démons? Chaque chose a son temps, dit-on : le carême suffit à la pénitence. Un Dieu infiniment bon excusera ceux qui, pour ne pas se brouiller avec le monde et déplaire à des amis, à des protecteurs, goûtent les divertissements de la saison. Que d'erreurs et de dangers dans ces maximes!

Saint Chrysostome a remarqué qu'on est si aveugle dans le monde, qu'on redoute le carême comme un ennemi, jusqu'à se prémunir contre l'abstinence et le jeûne, comme on s'armerait contre un ennemi formidable. *Contra jejunium quasi contra hostem se muniens.* Les sages, au contraire, ajoute-t-il, regardent le carême comme un remède; et comme les médecins préparent le corps par de petits remèdes et de doux régimes à de plus violents, de même nous devons nous préparer au grand remède du carême, par le doux régime de la modération, dans ces jours-ci.

Mais que le monde est éloigné d'une conduite si sage! On peut lui reprocher ce que saint Basile reprochait aux mauvais chrétiens de son temps. Vous présumez de vous disposer à la pénitence par le crime, vous prétendez que les bals, les masques, les repas sont des moyens de conserver la chasteté, vous vous flattez d'acquérir la tempérance par la gourmandise! Fasse le ciel que vous ne portiez pas la folie jusqu'à canoniser les vices, vous faire honneur de vos débauches, les travestir en vertu et vous glorifier de vos séductions comme d'autant de conquêtes! Aveuglement funeste! Quelle marque de réprobation!

Le cœur ne présente pas moins que l'esprit des marques de réprobation. Ce sont des cœurs vains, des cœurs inconstants, des cœurs doubles. Cœurs vains! qui agissent par respect humain, qui veulent plaire aux hommes et mendient leurs applaudissements! Quelle récompense peuvent-ils espérer? Chez eux, la mode l'emporte sur la loi, la coutume sur l'Evangile, la passion sur la grâce, la créature sur le Créateur

Pour espérer d'eux quelque action de piété que Dieu attende que le Carême soit venu ; mais qu'il n'attende rien pendant ces jours de débauche !

Cœurs inconstants ! qui regardent derrière après avoir mis la main à la charrue ! bâtissent d'une main et détruisent de l'autre, comme les enfants d'Ephraïm qui, au premier choc, tournent le dos ! Peuvent-ils se flatter d'être propres au royaume de Dieu ? Cœurs doubles, contre qui la malédiction est déjà portée et qui périront, parce qu'ils sont divisés entre la vertu et le vice : *Væ duplici corde, nunc interibunt.* (*Eccle.*, II, 14.)

Si Elie, cet homme tout de feu, parlait à ma place aux chrétiens, ne leur dirait-il pas comme aux Juifs de son siècle, *Usquequo claudicatis in duas partes?* (III *Reg.*, XVIII, 21.) Si le Seigneur est votre Dieu, que ne le suivez-vous? et si c'est Baal, que ne vous déclarez-vous pour cette idole? *Si Dominus, sequimini eum.* (*Ibid.*) Faut-il donc diviser Jésus-Christ, disait l'Apôtre ? N'est-il pas toujours le même ? *Divisus est Christus heri, hodie et in sæcula.* (*Hebr.*, XII, 8.) Quelle marque de réprobation ! *Qui non est mecum contra me est, qui non colligit mecum dispergit.* (*Luc.*, XI, 23.)

Mais mettons les choses au point le plus favorable. Quand vous ne feriez aucun mal, n'est-ce pas assez de ne pas faire le bien en vous livrant au plaisir? Tel le mauvais serviteur de l'Evangile, exempt de vices, mais inutile au service de son maître, parce qu'il ne fait point valoir son talent. Qu'on le jette dans les ténèbres extérieures, *Servum inutilem ejicite in tenebras.* (*Matth.*, XXV, 30.) Songez à l'inutilité de votre vie et redoutez la même sentence.

Le corps enfin, aussi bien que l'esprit et le cœur, porte les livrées de l'enfer et les signes de son malheur éternel. C'est une terre qui ne rapporte que des ronces, dit l'Apôtre, et qui touche à sa malédiction. *Reproba est et maledicto proxima.* (*Hebr.*, VI, 8.) Quelles dispositions mauvaises ne contractent-ils pas ? Avant leurs débauches, ils n'avaient déjà que trop de peine à garder l'abstinence, le jeûne et la chasteté. Que sera-ce quand la mauvaise habitude, qui est une seconde nature, se joindra à leurs mauvaises inclinations ? La passion seule n'était que trop forte pour le mal. Que sera-ce de l'habitude et de la passion réunies ? Que penseriez-vous de celui qui se livrerait au vice pendant quelque temps pour s'aller consacrer à Dieu dans le cloître ? d'une femme qui en userait de même pour être plus fidèle à son mari ? Quelle folie ! Ce serait un miracle si elle se convertissait, après avoir mis tant d'obstacles à la grâce et s'en être rendue si fort indigne. Voilà une folie bien commune ! On ose se flatter que les divertissements du carnaval disposent à passer saintement le carême et à faire saintement ses pâques.

Non, non, dit saint Basile, *non est per temulentiam aditus ad jejunium, nec per fraudem ad justitiam, per lasciviam ad sobrietatem; et athleta ante certamen exercetur ; nos adjejunandum temperantia præparamus. Nullus servus, hero suo reconciliari cupiens, hostem ejus patronum adhibet.* Le démon, dit saint Maxime, nous traite comme des bêtes de charge et les met hors de service. Voilà, pécheurs, l'état où vous allez vous trouver ! Accablés de danses, de repas, de veilles, vous serez mis, dès le mercredi des cendres, hors d'état de jeûner; vous serez accoutumés à de grands repas, ou peut-être même abattus et malades de débauches. Mais serez-vous excusables de vous être mis dans cette impuissance? Ceux, au contraire, qui auront passé ce temps saintement, se seront préparés au jeûne par la frugalité, au recueillement, par la fuite du monde, voilà ceux qui feront de dignes fruits de pénitence qui, comme l'épouse, s'élèveront sur la palme de Jésus-Christ pour en cueillir les fruits. *Ascendam ad palmam et apprehendam fructus ejus.* (*Cant.*, VII, 8.) Voilà ceux qui profiteront du Carême et feront bien leurs pâques. *Medici, pharmaca dare volentes, jubent temperanter agere ut melius pharmaca operentur; multo magis jejunium suscepturos tenuitate victus mentem expurgare et puriorem reddere oportet.*

Quel coup funeste pour eux si, dans ces divertissements, ils mettaient le comble à la mesure de leurs crimes ! On sait bien quand on tombe, mais qui sait s'il s'est relevé ? qui sait s'il se relèvera ? Rien de plus facile que de mal faire, mais qu'il est difficile de réparer le mal que l'on a fait ! Saint Ambroise, après une longue expérience, nous assure qu'il en a plus vu qui ont conservé leur innocence qu'il n'en a trouvé qui l'aient recouvrée par la pénitence. Les divertissements criminels, dans ce temps, sont donc une marque de réprobation ?

Vous donc que la piété a rassemblés dans cette église, tandis que tant de mauvais chrétiens se livrent avec fureur au désordre, animez votre zèle, opposez une digue au torrent, dédommagez Dieu par votre ferveur de l'impiété de tant d'autres, signalez votre constance dans une défection si générale, en qualité d'enfants de Dieu et de Marie. Ce ne serait ni un grand éloge, ni une grande vertu d'être bon avec les bons : les païens le sont bien ; mais être vertueux au milieu de ceux qui font trophée du vice, voilà la vraie vertu, voilà les plus glorieuses louanges. *Nec valde laudabile bonum esse cum bonis, sed bonum esse cum malis sive et gravioris culpæ inter bonos bonum non esse, ita immensi meriti bonum esse inter malos.* Dieu tient une espèce de conseil pour canoniser Job. Il rougit devant ses anges de ceux qui rougissent de lui sur la terre; il se glorifie de même de ceux qui l'ont glorifié : il fera plus que pour Job, il leur donnera le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre

Les enfants des hommes, dit Job, se réjouissent au son du tambour et des instruments de musique ; et David ajoute : *Ducunt in bonis dies suos et in puncto ad inferno descendunt quia non est forte peccatum mor-*

tale sed sensim et paulatim per venalia cadent. (*Job*, XXI, 13.) Malheur à vous, qui vous levez matin pour vous remplir de vin, dit Isaïe, vous vous plaisez à l'harmonie des instruments. *Ideo infernus dilatavit os suum absque cesso termino.* (*Isa.*, VI, 14.) Malheur à vous, qui cherchez les viandes exquises, les vins délicieux, les chansons profanes, la pompe des habits, les démarches étudiées. *Væ vobis qui ridetis* (*Luc.*, VI, 21); *beati qui lugent* (*Matth.*, V, 5), *qui esuriunt, et sitiunt.* (*Ibid.*, 6.) J'en appelle à vous-mêmes, pourquoi y va-t-on? Que fait-on dans ces parties?

L'Ecriture défend-elle de se réjouir? Non, au contraire, mais dans le Seigneur. *Gaudete in Domino semper* (*Philip.*, IV, 4) *justi epulentur et exsultent in conspectu Dei* (*Psal.* LXVII, 4), *non audiatur inter vos stultiloquium aut scurrilitas.* (*Ephes.*, V, 4.)

Vous ne gagnerez pas mieux votre cause au tribunal des Pères. Saint François de Sales, le plus indulgent, dit du bal comme des champignons, que le meilleur ne vaut rien : il les condamne donc. Si on le disait d'un homme ce serait une injure. Saint Chrysostome, sachant qu'il y avait eu des danses, invectiva beaucoup en chaire, et dit : Si je connaissais ceux qui y sont allés je les chasserais de l'église, ils n'assisteraient pas à la messe : ce sont les pompes du diable. Saint Augustin appelle la salle de la danse la caverne du diable. Ces prétendus chrétiens sont des païens. *Melius arare quam saltare.* Tertullien, saint Cyprien ont fait des livres contre les spectacles. Mais, dit-on, je n'y fais pas de mal, je n'y dis rien de mauvais; comme si, quand on veut empoisonner quelqu'un, on lui découvre le poison, on le lui met dans du fiel, et non dans du miel ou dans une coupe dorée. Les chrétiens s'en abstenaient si fort que les païens leur en faisaient des reproches. Sara, femme de Tobie, invoquant Dieu dans l'affliction, disait : je n'ai point été aux danses, et elle avait pourtant été mariée sept fois. Jésus-Christ a pleuré, il n'a jamais ri ni rien dit pour rire. Si vous ne sentez pas le danger et le mal, vous y êtes donc naturalisés : ce qui est pire.

DISCOURS

SUR LA VEUVE DE NAIM.

Noli flere. (*Luc.*, VII, 13.)

Ne pleurez pas.

Langage consolant pour une mère affligée, à qui la mort vient de ravir un fils unique, tendre objet de ses espérances et de son amour; langage consolant, quand les effets suivent de près les paroles et rendent ce qu'on a perdu; langage consolant, quand c'est un Dieu même qui le tient, lui dont la miséricorde, sensible à nos peines, daigne les partager avec nous. Dieu seul peut le tenir ce consolant langage, seul parfaitement instruit et sincèrement touché de nos maux, seul en état d'y appliquer le remède, il peut seul nous donner une solide consolation : les hommes insensibles ou impuissants ne peuvent répandre sur nous que des larmes inutiles ou feintes, et nous offrir des vœux stériles ou feints; apprenez ces grandes vérités, vous qui, chargés de consoler vos frères, allez chercher dans des motifs humains de frivoles secours, allez-y mendier pour vous-mêmes un soulagement inefficace, vous en attendriez vainement un réel. Ah! plutôt à l'exemple des pieuses sœurs, qui dans la maladie et à la mort de leur frère n'eurent recours qu'à Jésus-Christ, allez dans vos besoins et dans ceux de vos frères lui dire du fond du cœur : celui que vous aimez est malade, *ecce quem amas infirmatur.* (*Joan.*, XI, 3.)

Il n'est défendu ni de chercher ni de procurer la consolation, la faiblesse humaine a besoin de l'un, la charité exige l'autre; mais la raison et la foi ont dû vous apprendre, et l'expérience ne laisse pas ignorer qu'on se flatte en vain de la trouver hors de Dieu. Dieu seul peut consoler, Dieu seul doit consoler; Dieu seul en effet console; écoutez donc, âmes affligées, écoutez Dieu qui vous dit, comme à la veuve de Naïm, ne pleurez pas, vos douleurs ne seront ni sans consolation ni sans fruit; faites retentir ces paroles de sa part, âmes charitables, que Dieu les dise par votre bouche; vous tarirez des larmes que le monde ne saurait essuyer, qu'il ne doit point essuyer, que jamais en effet il n'essuie. Ah! plutôt à l'exemple du plus affligé de tous les hommes, allez au jardin des Olives et sur le Calvaire demander que ce calice passe, et vous abandonner à ses volontés, lui faire de tendres reproches de son abandon, et remettre votre âme entre ses mains; les hommes condamnent, le peuple se déchaîne, les amis, les parents abandonnent, Dieu seul est la ressource de ses créatures, comme il le fut de son fils, *in manus tuas.* (*Luc.*, XXIII, 46.)

Le miracle de notre évangile nous en fait un portrait également vif et touchant; cette foule d'amis suit la pauvre veuve, dont on portait le fils au tombeau, contents de donner à la bienséance, à la curiosité, à l'intérêt, peut-être à l'amitié, un spectacle frivole; aucun d'eux ne la console, aucun ne peut lui rendre son fils. Consolation du

monde fausse et impuissante ; Dieu se montre, il s'intéresse, il console, il ressuscite. Consolation sincère et puissante, concluons que Dieu seul peut nous consoler, 1° parce que seul il prend intérêt à nos maux, première partie; 2° parce que seul il peut y appliquer un remède efficace, seconde partie.

C'est à vous, consolatrice des affligés, à venir essuyer nos pleurs et finir nos maux ; c'est à vous à nous obtenir la grâce de parler dignement des seules consolations véritables. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un doute si étendu sur la sensibilité des hommes, ou plutôt une condamnation si générale de leur indifférence, ne révoltera-t-elle pas des cœurs véritablement charitables et sincèrement compatissants, que les maux de leurs frères percent jusqu'au vif? Ah! ce n'est pas vous, âmes pieuses, dont je prétends rejeter les consolations! Vous pouvez, en effet, et vous pouvez seules en faire goûter de véritables, parce que toutes vous les puisez en Dieu. Je veux seulement faire mépriser celles que donne le monde, parce que le monde, malgré les précieux dehors d'une sensibilité apparente ou artificieusement affectée, est réellement insensible, que dis-je, cruel et barbare. Les hommes les plus livrés au vice en sont si convaincus que, par une coutume glorieuse à la vérité que j'annonce, ils sont forcés, dans leurs maux ou dans ceux de leurs proches, d'avoir recours aux personnes dont la vertu garantit la compassion. Aveu bien authentique de l'indifférence du monde, hommage bien marqué à la charité de la religion. L'éloquence humaine, réduite alors au silence, reconnaît sa faiblesse; l'orgueil philosophique écoute avec une sorte de vénération les discours les plus simples d'un homme de bien ; le libertin lui-même est forcé de recourir aux motifs de religion et d'en emprunter l'édifiant langage quand il se mêle de consoler quelqu'un.

Oui, Dieu seul prend sincèrement intérêt à nos maux : 1° parce que seul il les connaît: *Cum vidisset eam* (*Luc.*, VII, 13); 2° seul il en est touché : *Misericordia motus* (*Ibid.*) ; seul il en arrête l'excès : *Qui portabant steterunt* (*Ibid.*, 14); seul, par ses lumières infinies, il en connaît tout le poids ; seul, par ses entrailles paternelles, il en a une tendre pitié ; seul, par les soins de sa providence, il en fixe les bornes. Les hommes, au contraire, peu instruits, insensibles, impuissants, que peut-on en attendre? Dieu les connaît et les hommes les ignorent. Si vous saviez ce que je souffre, dit un malheureux inconsolable, vous en seriez touché ; si vous étiez à ma place, dit-il quelquefois dans un moment d'impatience, vous seriez plus inconsolable que moi ; il est aisé d'être éloquent quand on n'a rien à souffrir. Pardonnons ce léger ressentiment à sa faiblesse, essuyons sans nous en offenser ce trait piquant, souvent injuste de la part d'un infortuné, déjà trop à plaindre, et gardons-nous d'insulter à sa douleur quand nous ne la partageons pas ; mais, dans le fond, a-t-il si grand tort? On a beau dire, l'idée la plus vive des maux d'autrui est toujours bien au-dessous de la réalité; tout ce qui est étranger ne touche que faiblement et n'est que faiblement connu. Il y a dans la vivacité de la douleur, dans la violence des coups, dans l'excès de l'accablement, une infinité de degrés qu'on ne comprend que quand on les éprouve. Les circonstances en fournissent une foule de traits que personne ne voit : délicatesse de tempérament, faiblesse de santé, sensibilité de caractère, diversité des goûts, tout varie à l'infini l'étendue des peines ; il faut avoir été malheureux pour en bien juger et devenir compatissant ; les maux qu'on souffre apprennent à apprécier ceux qu'on voit souffrir ; on ne peut s'empêcher de plaindre quand on a des idées d'être plaint : *Non ignora mali miseris*, etc.

Traits piquants que lance le dépit contre ceux dont on envie la prospérité, vous ne portâtes jamais sur un Dieu. Tout infini qu'est son bonheur, qui peut l'accuser de fermer les yeux aux misères et l'oreille à nos plaintes? La même main qui dirige le sang de nos veines, dirige le coup de nos douleurs, elle brise à un grain de sable les flots d'une mer orageuse, elle arrête quand il lui plaît le torrent qui nous entraîne, Dieu sonde la profondeur de nos plaies et pèse le coup qui nous blesse, il compte les ennemis qui nous poursuivent, il fait pour ainsi dire l'essai du calice amer qu'on nous sert; il est au milieu de notre cœur plus intime que nous-mêmes, et en même temps qu'il en éclaire les plus secrets replis, il en démêle les plus légères souffrances ; qui le croirait? Il a subi les mêmes lois, et encore plus dures, il le fait par expérience ; j'ai souffert, peut-il vous dire autant, et mille fois plus que vous ; contemplez votre Maître au jardin des Olives, vous y verrez les plus violents effets de la tristesse ; suivez-le devant les juges, vous y verrez les plus infâmes complots de l'injustice ; regardez-le entre les bras de Judas, vous y verrez les plus odieuses noirceurs de la perfidie ; cherchez-le au milieu des soldats et du peuple, vous y verriez les plus furieux acharnements de la persécution ; montez avec lui sur le Calvaire, vous y verrez les plus affreux excès de la créature ; le saint Pontife que nous honorons ne peut manquer, dit saint Paul, de compatir à nos peines, après avoir passé par tant d'épreuves, *non habemus pontificem qui non possit*, etc. (*Heb.*, IV, 15.)

Levez les yeux, veuve désolée, levez les yeux, non sur cette foule inutile qui vous accompagne, elle court elle-même au tombeau, en y conduisant votre fils, et un jour, aussi bien que lui, ces amis impuissants en seront la proie; plus surpris que touchés d'un accident funeste qui leur fait faire pour eux-mêmes bien des réflexions, moins affligés de votre perte qu'embarrassés d'un cérémonial fatigant, dont il leur tarde d'être

bientôt quittes ; distraits sur vos douleurs, autant qu'occupés de leurs intérêts, ils ne connaissent guère, ils sentent encore moins l'excès de votre affliction, à laquelle par bienséance ils font semblant de prendre part; mais levez les yeux vers celui que la miséricorde vous amène, si vous connaissez l'étendue de la puissance, la tendresse de sa bonté, les soins de sa providence, vos regrets seront bientôt changés en actions de grâce. Dites-lui avec confiance : Voyez, Seigneur, l'excès de mes maux ; c'est à vous seul que j'ai recours, *Vide, Domine*, etc.

Le Seigneur s'avance, regarde la veuve, *quam cum vidisset* (*Luc.*, VII, 13), doux regard qui charmez tous les cœurs et guérissez tous les maux. Vous voyez les malheureux, ô mon Dieu, et vous les soulagez! Vous voyez les pécheurs et vous les convertissez, les saints, et vous les rendez parfaits, vos épouses, et vous les charmez, *avolare me fecerunt.* (*Cant.*, VI, 4.) Un coup d'œil brise le cœur de Pierre infidèle, il pleure amèrement son péché ; un regard change le cœur de Matthieu, il quitte aussitôt sa banque ; un regard embrase le cœur de Madeleine, elle est le modèle des saintes amantes. C'est surtout sur les affligés que se fixent ces yeux divins en même temps qu'ils sont ouverts sur les crimes des impies et sur les bonnes œuvres des justes ; ils le sont sur les larmes des pauvres : *Oculi ejus in pauperem respiciunt* (*Psal.*, X, 9), et sur les crimes de leurs persécuteurs : *Palpebræ ejus interrogant filios hominum.* (*Ibid.*, 5.) Pour vous, homme cruel, voyez-vous les larmes de ceux qui souffrent, ou si vous les apercevez, n'est-ce pas d'un œil sec et insensible, comme ce lévite indifférent qui trouve sur le chemin de Jéricho un homme blessé à mort, et passe son chemin sans lui donner du secours : *Viso illo prœterivit.* (*Luc.*, X, 31). Souvent même refuserez-vous de le regarder ; un malheureux est un objet importun dont il faut se débarrasser, son état vous reproche votre dureté ; d'intelligence avec votre cœur, malgré vous-même il plaide sa cause contre vous, il vous oblige en secret de vous condamner. Les grands savent-ils, veulent-ils savoir s'il y a des misérables, leurs oreilles s'ouvrent-elles au détail de leurs misères, leur cœur daigne-t-il s'y prêter? Les petits de leur côté, faisant de mauvaise grâce ce qu'ils ne peuvent refuser, substituent dans leurs services une grossièreté dégoûtante à la dédaigneuse fierté des autres.

2° Mais les connût-on ces maux, les hommes ne sont dans le fond sensibles qu'à leurs intérêts ; Dieu seul a des entrailles de père. Seconde différence des consolations divines et humaines : *Misericordia motus.* (*Luc.*, VII, 13). La pitié, il est vrai, l'humilité, la reconnaissance peuvent faire couler quelques pleurs; mais ne les donne-t-on pas plutôt à la perte qu'on a faite, qu'au malheur de son bienfaiteur? On se plaint plus que lui. Ne les donne-t-on pas à la faiblesse de la nature, qui les exprime sans qu'on y pense, elles échappent plus qu'elles ne coulent, les yeux parlent plus que le cœur ; on est plus attendri que tendre, plus ébranlé que compatissant; et si celui qu'on fait semblant de regretter, eût cessé de faire du bien, on eût été bientôt consolé ; s'il eût été moins en état d'en faire encore, les larmes eussent été bien moins amères ; seuls nous nous rendons inconsolables, seuls nous nous fournissons de quoi nous consoler.

Est-ce à vous, enfant dénaturé, à affecter de la tristesse sur la mort d'un père qui, au gré de vos désirs, n'avait que trop vécu ; avide d'un patrimoine dont depuis longtemps vous ne voyez qu'à regret différer la jouissance; vous avez beau étaler vos hypocrites larmes à travers le deuil qui pare votre personne et vos appartements, votre joie échappe malgré vous ; tout ce lugubre appareil dont vous prétendez éblouir le public, ne saurait lui en imposer ; peut-il ne pas voir, que charmé de la succession et de la liberté dont une mort trop tardive vous met enfin en possession, les lois gênantes de la bienséance peuvent seules vous affliger sincèrement ; c'est bien à vous à affecter de la tristesse sur la mort d'un mari, épouse infidèle, qui, depuis longtemps, ne soupirez qu'après le veuvage. Sanglots trompeurs ! A travers les pleurs qui vous inondent, vos yeux cherchent déjà un nouvel époux pour remplacer celui dont vous faites semblant d'arroser les cendres ; heureuse encore, si l'impatience vous permet de donner à essuyer des larmes frivoles l'incommode délai que les lois et la bienséance ont prescrit à votre douleur ; osez-vous, ami perfide, faire entendre du regret sur la perte d'un rival que vous avez tramée. Est-ce donc à la main qui vient d'enfoncer le poignard, à couronner de fleurs la victime infortunée qu'elle s'immole.

Et dans le fond, les hommes n'ont aucun intérêt au bien ou au mal les uns des autres, quand ils ne le partagent pas. Malgré tous les liens de la nature ou de la raison, ils seraient bien isolés, si la sagesse du Créateur n'avait si bien entremêlé les intérêts qu'ils deviennent en quelque sorte communs. Que mon frère soit heureux ou malheureux, dira le mondain, en suis-je plus à féliciter ou à plaindre, si ses trésors ne m'enrichissent, si sa gloire ne me relève, si je ne partage ses plaisirs, sa prospérité m'est étrangère; elle ne fait qu'exciter mon envie. Au contraire, si sa honte ne rejaillit point sur moi, si sa disgrâce ne ruine point ma fortune, si ses maladies n'altèrent point ma santé, pourquoi tant m'affliger, je ne dois songer qu'à prévenir les maux qui me menacent ; ainsi, quoi qu'on en dise, ainsi pense l'homme, quand la religion ne dirige pas son cœur. Ainsi pensez-vous, vous qui m'écoutez et qui, fâchés peut-être de vous voir démasqués, convenez en secret que j'ai raison ; ainsi vous plaignez-vous qu'on pense à votre égard ; qu'un malheureux est incommode, qu'il est à charge, quand il faut lui montrer de la compassion, et lui donner du secours ! Sentez donc le fonds que vous pou-

vez-faire sur les consolations humaines; la charité seule est au-dessus de ces faiblesses, elle ne cherche dans les intérêts de ses frères que la gloire de Dieu, dont ils sont membres.

La charité désintéressée du Seigneur n'a pas besoin des motifs qui décident de celle des hommes; tout indépendant qu'est son bonheur, il veut bien, par l'amour le plus pur et le plus tendre, faire son affaire du salut de ses créatures. J'ose même dire que sa gloire y est intéressée, et que tous les motifs se réunissent pour fortifier notre confiance; car enfin nous sommes son ouvrage, nous sommes son bien; autant nous sommes étrangers aux créatures, autant nous appartenons en propre à notre Dieu; je ne suis pas surpris qu'il prenne sur lui-même le bien et le mal qu'on fait aux pauvres; qu'il impose les lois les plus exactes de la charité, qu'il en punisse sévèrement l'infraction; il a fait le petit et le grand, l'un et l'autre sont l'objet de sa providence: *Æqualiter curat de omnibus* (*Sap.*, VI, 8); c'est un roi qui protége ses sujets, un pasteur qui défend ses brebis, un père qui conserve ses enfants; il a porté cette sensibilité jusqu'à verser des larmes sur la ville de Jérusalem, dont il prévoyait la ruine: *Videns civitatem flevit super eam.* (*Luc.*, XIX, 41); jusqu'à frémir et se troubler sur la mort de Lazare: *Infremuit, turbavit seipsum* (*Joan.*, XI, 33); enfin jusqu'à répandre tout son sang sur le Calvaire. Disons donc avec une sainte liberté, comme le disait Moïse, c'est votre peuple, ô mon Dieu! il y va de votre gloire de conserver l'ouvrage de vos mains, que diraient les nations infidèles, si vous l'abandonniez! Pourraient-elles manquer d'attribuer à l'indifférence ou à la faiblesse, un malheur que votre honneur même devait vous engager à prévenir.

L'état de veuve, plus affligeant qu'un autre, dut infiniment toucher le Sauveur; privées d'un époux, chargées d'une famille, livrées à la poursuite des créanciers et à la mauvaise foi des débiteurs, assujetties à mille devoirs de bienséance, les veuves furent toujours l'objet de sa charité; la vraie religion, dit saint Jacques, consiste à avoir soin de la veuve et de l'horphelin: *Religio munda hæc est visitare pupillos et viduas.* (*Jac.*, I, 27.) C'est un des traits que le Saint-Esprit emploie dans l'éloge des vertus héroïques de Job: *Viduæ cor consolatus sum* (*Job*, XXIX, 13); affligée par la mort d'un fils et par celle d'un mari, la veuve de Naïm devait percer le cœur du père des veuves; elle perdait un fils unique, qui faisait sa consolation et sa ressource, et qui, dans la fleur de l'âge, donnait les plus belles espérances; c'est-à-dire, qu'elle perdait tout; quel désespoir! Jamais les miracles ne furent mieux placés: ainsi Elie et saint Pierre ressuscitent un enfant à la prière d'une veuve. Elisée, pour nourrir une veuve et ses enfants, multiplie l'huile et la farine; bien loin que l'excès des maux doive vous abattre, sachez qu'il vous donne un nouveau titre sur le secours du Dieu de miséricorde; plus vous vous êtes affligés, plus vous méritez; plus vous fixerez ses tendres regards:

Plus aussi vous devez sentir le prix des consolations qu'il vous accorde, en compatissant à nos maux, ou en adoucir la rigueur; les marques d'amitié, les services, même inefficaces, sont une espèce de soulagement; on ne se croit pas tout à fait perdu lorsqu'il reste encore quelques appuis, et jusque sur le bord du tombeau, il semble qu'on revive dans les cœurs où la pitié donne entrée; c'est alors que les consolations sont bien reçues; celui qui fait pour nous des efforts, devenu un autre nous-mêmes par sa tendresse, acquiert sur nous un doux ascendant, dans un malheur que la sensibilité semble rendre commun; les conseils sont toujours écoutés, ils ne sont pas suspects et ne peuvent manquer d'adoucir une plaie qu'il cherche sincèrement à guérir. Que sera-ce, quand un Dieu même, oubliant la majesté de son trône, la sévérité de sa justice, l'immensité de son bonheur, daigne s'abaisser jusqu'à connaître, sentir, partager les maux de sa créature, les maux de son ennemi.

Mais convient-il au mondain insensible de se mêler de consoler? Froides exhortations, compassion feinte, la douleur vous méprise, le cœur seul peut parler au cœur. Si vous voulez que je pleure, disait un ancien, il faut que vous pleuriez le premier. Arrosées de vos larmes, vos paroles me toucheront; il n'est pas moins nécessaire que vous versiez des larmes sur mes malheurs, si vous voulez tarir les miennes; c'est alors que vos discours me persuaderont: *Si vis me flere, dolendum est prius ipsi tibi.* Mais que dis-je, des larmes! souvent à l'indifférence, le mondain ajoute l'insulte; on se moque de ceux dont on devrait prendre la défense, et comme si un malheureux était toujours coupable, on achève de l'accabler en le condamnant; le livre de Job en fournit un grand exemple: l'épouse et les amis que la Providence lui avait laissés, semblaient devoir être sa ressource; instruits de ses malheurs, ils s'empressent de lui rendre tous les devoirs de l'amitié, leurs douleurs se montrent si vives qu'elles leur ferment la bouche; ils jettent de la poussière sur leur tête et gardent pendant sept jours un morne silence; qui le croirait? Loin de donner à leur ami une consolation réelle, on dirait qu'ils ont conspiré de l'accabler, sa femme le charge de malédictions et ses amis d'injures, ils veulent lui arracher jusqu'au soulagement qu'offre aux malheureux le souvenir de leur innocence; ils cherchent dans ses fautes la source de sa disgrâce, et mesurent sans raison la justice de Dieu à leur prétendue pitié; ils s'efforcent par d'odieux reproches de lui prouver qu'il les mérite; où est donc, lui disent-ils, votre force et votre patience: *Ubi est fortitudo tua et patientia tua?* (*Job*, IV, 6.) Vit-on jamais périr l'innocent? Un Dieu équitable épargne-t-il le vice? Frappe-t-il la vertu? Non, non, quelque péché secret doit avoir allumé la foudre, *ubi innocens periit?* (*Ibid.*, 7.)

Ah! si c'est ainsi que des amis consolent, que leur amitié est à charge, que leurs consolations sont importunes! *Consolatores onerosi estis vos.* (*Job*, XVI, 2.) Dieu prend la défense de Job et justifie sa vertu, il traite de folie les discours de ses faux amis, et rend à l'illustre affligé la justice qui lui est due et le comble de nouveaux bienfaits, *reddidit Job duplices.* (*Job*, XLII, 10.)

3° Dieu mesure l'étendue des maux, et les hommes ne suivent aucune règle; la mort du jeune homme de l'Evangile, aussi bien que la plupart des calamités, fut pour ses parents et ses amis un pur effet du hasard; qui se fût jamais attendu qu'au commencement de sa carrière, il dût trouver le tombeau; jeunesse, richesse, santé, tout lui promettait une longue vie. lorsque tout à coup un accident imprévu moissonne cette fleur naissante qui ne faisait que d'éclore: amis impuissants, à quoi sert donc votre fragile protection? vous ne pouvez ni prévenir ni prévoir les coups qui vous menacent; guides aveugles qui ne sauriez apercevoir le précipice ouvert sous vos pas, de quel droit vous mêlez-vous de décider du sort des humains, avouez-le, grands politiques, habiles négociateurs, sublimes génies, dont les lumières pénétrantes percent les plus sombres mystères du cœur humain, et semblent dans leur vaste étendue embrasser le cours de plusieurs siècles; combien de fois un événement imprévu a-t-il changé la face des affaires et renversé les projets les mieux concertés: un mot indiscret, une précaution oubliée, un rien négligé, détruit toutes vos espérances, et vous apprend que toute la sagesse humaine ne porte que sur un sable mouvant: Dieu seul, arbitre du succès, peut faire échouer les mesures les mieux prises, et faire réussir les affaires les plus désespérées, *sortes mittuntur in sinum, sed a Domino temperantur.* (*Prov.*, XVI, 33.)

Non, il n'y a point de hasard pour Dieu, sa justice ordonne les afflictions, sa bonté en fixe la mesure, sa sagesse en marque le temps précis; l'une punit le péché, l'autre en prépare le remède, la providence ménage l'exécution de ses arrêts et la distribution de ses grâces. Rien n'échappe à ses lumières, rien ne se soustrait à son pouvoir, tout se passe sous ses yeux, tout passe par son cœur, tout ce que les abîmes du passé ont déjà englouti, tout ce que renferment encore les voiles d'un avenir impénétrable, tout lui est également présent; point de ténèbres que les yeux ne percent, point de ressort que sa main ne dirige; les malheurs de David n'étaient qu'un effet de la malice des hommes; mais cette malice, elle-même employée à le châtier, était dans la main du Seigneur un instrument de sa justice; ainsi Job, loin d'attribuer au hasard le coup de vent qui renverse ses maisons, l'irruption des ennemis qui pillent ses troupeaux, la maladie qui afflige sa chair, reconnaît que Dieu lui avait donné tous ses biens, et que c'est lui qui les lui ôte, *Dominus dedit, Dominus abstulit.* (*Job*, I, 21.) Ainsi un événement fortuit pour ceux qui en ignorent la cause, est un arrangement prémédité par le négociateur; qu'un général d'armée ordonne une marche à ses troupes, la rencontre de l'ennemi est pour le soldat mal informé un hasard apparent, et pour le général l'exécution d'un projet habilement concerté; qu'un médecin prescrive quelque remède, les accidents qui surviennent sont pour le vulgaire ignorant, un hasard aveugle, mais pour lui ce sont des crises qui doivent faciliter la guérison, *sortes mittuntur in sinum, sed a Domino*, etc.

Mais à quoi pensais-je, en vous disant, que le Seigneur connaît d'avance, et même qu'il ordonne les maux qui vous affligent; n'est-ce pas vous rendre sa compassion suspecte et ses consolations inefficaces? Non, sans doute, si vous voulez consulter son cœur, c'est au contraire une nouvelle raison de confiance; en les prévenant, en les ordonnant, ces maux, Dieu contracte un nouvel engagement à les partager avec vous, et à les adoucir; la prospérité le dégage, et vous engage, l'adversité au contraire vous dégage et engage Dieu. C'est votre ouvrage, Seigneur, avons-nous droit de lui dire; ah! c'est donc à vous à essuyer les larmes que vous faites couler, et à modérer les coups que vous portez. Où irai-je chercher un protecteur hors de vous? En trouverai-je, si vous m'abandonnez? Voudriez-vous que, redevable de mon salut à quelqu'autre, je pusse lui devoir plus qu'à vous? Mon amour y consentirait-il? Ah! ressource aussi odieuse à ma tendresse, qu'injurieuse à votre gloire; est-ce à la créature à me consoler, quand vous m'affligez? Voici votre victime, Seigneur, percez-la de vos traits, je les reçois avec joie, quand c'est votre main qui les lance. Non, non, je ne veux d'adoucissement que de vous-même, d'autre bouclier que votre cœur, d'autre asile que votre miséricorde, d'autre ressource que vos bienfaits; mes maux seraient-ils incurables, parce qu'ils sont votre ouvrage? Ah! plutôt c'est parce qu'ils sont votre ouvrage, qu'ils ne sont pas incurables, si les hommes en étaient seuls auteurs, j'aurais tout à craindre, mon malheur serait sans remède; trop puissants hélas, pour faire le mal, ils sont trop faibles pour le réparer. Ils peuvent bien donner la mort, mais ils ne sauraient rendre la vie; mais puisque je ne puis méconnaître la main de Dieu, je ne dois disposer de rien, ses ordres me sont un gage de sa consolation, et je sens moins la douleur qui m'afflige, que l'espérance qui l'adoucit.

Regardez-vous donc comme dans un vaisseau dont Dieu est le pilote; il vous conduit à travers bien des écueils, sur une mer orageuse, il est vrai; ne craignez rien, laissez-le faire, il garantit tout; en vous y exposant, il s'engage à vous ramener au port; fît-il semblant d'être endormi, gardez-vous de manquer de foi; il se lèvera quand il en sera temps, il commandera aux vents et aux flots et un calme profond dégagera sa

parole : *Facta est tranquillitas magna* (*Matth.*, VIII, 26 ; *Marc.*, IV, 39; *Luc.*, VIII, 24) ; vous laissât-il jeter dans la mer, comme Jonas, une baleine se trouvera à propos par ses ordres, vous recevra dans son sein, et vous ira rendre sur le rivage. Regardez-vous comme une brebis dans un troupeau dont il est le pasteur; en vous menant dans des lieux où les loups cherchent à vous dévorer, il s'oblige à vous défendre, à vous rapporter sur ses épaules, et à donner sa vie pour vous : *animam pro ovibus meis.* Si vous êtes dans le désert, regardez-vous comme un Israélite conduit par une colonne de feu et de nuée. Pharaon viendra, ne craignez rien, les abîmes vous ouvriront un passage ; l'eau vous manquera, ne vous défiez pas, les rochers en feront couler. Vous aurez besoin d'aliment, soyez fidèles, les nuées vous en fourniront ; vivez sans inquiétude pour le lendemain, comme un enfant dans le sein de sa mère ; elle le prive de son lait à mesure qu'il grandit, elle le corrige, elle le châtie quand il s'écarte, elle s'irrite, elle s'oppresse, elle se cache, elle se montre, elle s'éloigne, elle se rapproche ; ainsi Dieu pourvoit à tout, il mortifie, il vivifie, conduit aux portes de la mort, il en ramène : *Mortificat, et vivificat.* (*Joan.*, V, 21.)

Ainsi console-t-il efficacement, parce qu'il applique le remède. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si ce ne sont pas les paroles qui touchent, lorsque le cœur n'est pas le premier touché, ce ne sont pas non plus les sentiments qui soulagent, lorsqu'ils ne sont pas suivis des effets ; il est doux d'être plaint, mais il est nécessaire d'être secouru ; il est flatteur de vivre dans la tendresse des autres ; mais dans le fond on n'en est pas moins malheureux. La pitié seule ne répare aucune perte, et ne guérit aucune blessure ; au milieu des plus vifs regrets et des larmes les plus amères de nos amis et de nos proches, on n'en expire pas moins. Hommes aveugles, vous vous en plaignez tous les jours ! Mille fois trompés par une sensibilité apparente, ou abandonnés par une impuissance réelle, vous déplorez amèrement votre sort, et vous ne pouvez vous empêcher de mépriser les consolations humaines sur lesquelles vous aviez follement compté. Pourquoi vous désespérer? N'y a-t-il plus de Dieu en Israël, auprès de qui vous puissiez aller chercher une consolation solide que tout le reste vous refuse? Pourquoi prodiguer un inutile encens à des divinités impuissantes, qui ne peuvent ni voir, ni soulager vos maux : *Nunquid non est Deus in Israel, ut eatis ad Baal.* (IV *Reg.*, I, 3.) Ah ! plutôt comme le pieux Josaphat, dites avec foi : puisque toutes les ressources nous sont fermées, nous levons les yeux vers vous pour vous demander du secours : *Cum nesciamus quid agere debeamus hoc unum habemus residui, ut oculos.* (II *Paral.* XX, 12.)

Oui, mon Dieu, vous pouvez seul donner des consolations efficaces, comme seul vous prenez à nos maux, un intérêt réel : 1° parce que seul vous agissez sincèrement pour y remédier : *Misericordia motus accessit.* (*Luc.*, VII, 13.) 2° Parce que seul vous prenez le moyen de le faire avec succès : *Tetigit loculum.* (*Ibid.*, 14.) 3° Parce que seul vous y remédiez en effet : *Resedit qui erat mortuus.* La connaissance vous rend agissant, la compassion ingénieux, la providence efficace. Les hommes au contraire, inutiles pour le passé, faibles dans le présent, impuissants sur l'avenir, ne savent ni en parer les coups, ni en diminuer la violence, ni en guérir la plaie ; tout est pour eux irréparable, ils ne prennent point de mesures, ils ne cherchent point de moyens, ils ne se donnent point de mouvements, tout est pour eux indifférent.

1° Dieu agit, et l'homme ne fait rien ; jugez par leur conduite de la sincérité de Dieu et du peu de sincérité des hommes ; les fruits sont les vrais garants de la bonté de l'arbre, la prospérité et l'adversité décident communément de l'amitié des hommes, et ne décident pas moins de la bonté de Dieu, quoiqu'elle fasse pencher la balance d'une manière bien différente. Après avoir donné à l'intérêt ou à la coutume quelque marque superficielle de compassion, le monde abandonne un malheureux à son mauvais sort, et Dieu s'en charge. Oublié de ceux qui se disaient les plus fidèles, parce qu'ils affectaient le plus d'être dévoués, on rougit de lui, comme si son malheur, par une funeste contagion, devait se répandre sur tout ce qui l'approche. Dieu le reçoit, le comble de grâces, le regarde comme la prunelle de ses yeux; autant une fortune riante rassemble d'âmes intéressées, autant un triste revers les fait subitement disparaître ; autant une prospérité séduisante éloigne le Seigneur par les attaches qu'elle forme, autant une utile adversité le rapproche par la patience qu'elle exerce. Lâches amis, perfides flatteurs dont le seul intérêt conduit les pas ! Ainsi vous connaît-on dans le besoin ; malheur à qui s'appuie sur un bras de chair. Père de miséricorde, Dieu de toute consolation, ainsi vous trouve-t-on dans les épreuves, heureux qui met en vous sa confiance.

Telle est la conduite consolante qu'il tient à l'égard de la veuve affligée de l'Evangile; il n'attend pas que ses prières viennent le solliciter, il va au-devant d'elle, lui parle, la console; un ami ne réussit pas toujours à nous soulager ; mais sa bonne volonté, ses démonstrations, ses efforts exigent notre reconnaissance et augmentent notre tendresse. Sollicitude de mon Dieu ! marques si touchantes de sa tendresse, ne trouvez-vous que des cœurs insensibles ! Il est vrai que par une conduite différente, quoique toujours également aimable, il fait quelquefois attendre ses faveurs. Tantôt il fait semblant de ne pas entendre la Chananéenne qui le prie avec instance ; tantôt il défend d'accorder ce que le prince de la Synagogue exige avec

empressement; mais outre que la grâce est le principe de ces instances mêmes, d'ailleurs c'était plutôt des épreuves, que le refus d'un bien qu'il désirait accorder, mais qu'il voulait qu'on demandât; sans qu'on le prévienne, il prend sur lui toutes les avances. Les larmes d'une veuve obtiennent tout. Que la conduite du monde est différente! L'homme riche et puissant est écouté avec respect, toutes les portes lui seront ouvertes, on lui sait gré de ses demandes, on se sent redevable s'il daigne accepter; le pauvre au contraire, menacé, rebuté, chassé, attend en vain comme le Lazare, à la porte du riche, un moment d'audience, un mot, un coup d'œil, les miettes qui tombent de sa table; avec quelle force saint Jacques ne se plaint-il pas de cette injustice, de cette odieuse occupation des personnes : *Nolite personarum acceptionem habere* (*Jac.*, II, 1.) Apprenez, divinités de la terre, qu'au lieu de faire acheter si cher une faible protection que Dieu vous demande par la bouche des opprimés, vous devez à son exemple prévenir leurs besoins et leurs prières, lever les obstacles que la honte fait naître, percer pour eux la foule qui leur ferme l'accès, les chercher avec zèle, les défendre avec courage, les aimer avec tendresse; à ces conditions vous avez droit de tout attendre pour vous-mêmes; osez alors me sommer de ma parole, dit le Seigneur, et vous plaindre de ma justice, si je ne vous comble de mes bienfaits : *Venite, et arguite me, dicit Dominus.* (*Isa.*, I, 18.)

Que la conduite du Seigneur vous console dans vos peines, qu'elle vous serve de modèle quand vous aurez quelqu'un à consoler. Que le détail en est engageant dans l'Evangile; en faut-il davantage pour gagner un bon cœur, peut-on refuser le plus vif retour à des empressements si vrais et si vifs? Contemplez, âmes affligées, cet aimable consolateur! La charité brille dans ses yeux, et règne dans ses démarches; le lait et le miel coulent de ses lèvres. Goûtez les charmes de ses consolations, l'onction de ses paroles, la douceur de sa voix, la divine beauté de sa personne, ainsi qu'une douce rosée qui tombe sur une terre aride, qu'un doux ruisseau dont l'onde pure étanche la soif des voyageurs, que les rayons du soleil qui dissipent l'orage, cet ami bienfaisant adoucit vos maux par l'intérêt qu'il veut y prendre.

Voyez, veuve désolée, voyez le zèle, les empressements, les sollicitudes de cet ami tout-puissant, qui vient à vous; il s'avance avec bonté, il vous adresse la parole, il vous dit de ne pas pleurer : *Dicit ei : noli flere.* (*Luc.*, VII, 13.) De vous, il passe à ce cher fils dont la perte vous afflige. Jésus-Christ s'approche de lui, il touche son cercueil pour y répandre une vertu divine : *Tetigit loculum* (*Ibid.*, 14); il lui parle, et lui fait entendre cette voix toute-puissante à qui rien ne résiste : *Adolescens, tibi dico, surge* (*Ibid.*); peut-on ne pas oublier tous ses maux à la vue d'un médecin si charitable, qui met lui-même l'appareil sur la blessure? Il me semble voir ces pieux princes que l'histoire nous présente aux pieds des malades, les consolant, les servant, les enrichissant; quelle joie pour ces malheureux, lorsque du fond de leur lit ou de leur cachot ils voient ce visage serein, ils sentent cette main bienfaisante, ils entendent ses saintes paroles; pense-t-on alors que l'on souffre, ou si l'on y pense, n'est-ce pas pour se féliciter presque d'un accident qui procure de si touchantes consolations? Ah! quand on voit le Calvaire inondé de sang, un gibet chargé des membres d'un Dieu, se souvient-on de ses douleurs, si ce n'est pour dire avec l'Eglise : heureuses fautes qui nous ouvrez le sein de la miséricorde divine qui nous sauve!

2° Dieu seul prend les moyens les plus propres pour adoucir nos maux, et il est surprenant que les hommes, si peu capables de les prévenir, soient si peu en état d'y remédier; second défaut de leurs consolations. Livrez-vous, infortuné malade, à un médecin; au lieu de vous soulager, il vous fera souffrir des remèdes plus amers que le mal; le fer et le feu tour à tour s'exerceront sur vos membres, souvent à pure perte, et vous laisseront également misérable, quelquefois encore plus malade qu'auparavant. Ah! cruel, vous faites acheter bien chèrement vos consolations prétendues; mais, hélas! peut-il faire mieux? Il ne se donne pas à lui-même plus de secours dans ses maux, peut-il en donner davantage dans les vôtres? il prend comme vous ces remèdes dégoûtants, comme vous il se livre au fer et au feu, il n'est ni plus à couvert, ni plus épargné que vous. Fatale situation des enfants d'Adam, les maux sont pour eux si fort inévitables, que les légers soulagements qu'on leur accorde sont eux-mêmes de vrais maux; la nuit est pour eux si sombre que les légères lueurs qu'on laisse entrevoir sont mêlées de ténèbres; ce n'est que dans le séjour céleste qu'on goûte un repos solide, et dans l'espérance d'y parvenir qu'on trouve un vrai soulagement : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* (*Job*, XIX, 27.)

Les hommes s'efforcent de se consoler, tantôt en s'aigrissant contre les auteurs de leurs peines, tantôt en faisant diversion à la douleur par des objets amusants, tantôt en se dédommageant par des idées philosophiques d'une sublime vertu, tantôt en se nourrissant de la douleur même par de profondes réflexions. Ils emploient auprès de leurs amis les mêmes moyens. Un criminel adulateur irrite la colère, un mauvais plaisant surprend l'attention, un faux sage flatte l'orgueil, un fade complimenteur entretient la mélancolie; mais les uns et les autres, au lieu de soulager les maux, les augmentent. Dieu n'a besoin pour consoler ni des douceurs criminelles de la passion, ni de la passagère frivolité du divertissement, ni du noir poison de la rêverie, ni des brillantes chimères du stoïcisme; il bannit au contraire ces funestes consolations en substituant le

calme de la charité aux agitations de la vengeance, le souvenir de l'éternité à l'oubli de soi-même, le mérite de l'acceptation à la vanité de la philosophie, l'exemple d'un Dieu souffrant à l'accablement de la tristesse.

Quelle injustice dans vos juges, quelle ingratitude dans vos amis, quelle calomnie dans vos ennemis, dira ce coupable flatteur; qui peut blâmer vos justes plaintes, et condamner votre légitime vengeance? On ne peut que s'offrir à la servir. Aigrir, nourrir la colère, autoriser le ressentiment? Monde perfide, sont-ce donc là les adoucissements qu'une fatale compassion vous suggère? Vous allumez un feu pour en éteindre un autre; est-ce en servant le poison qu'on le chasse? Doit-on armer les passions entre elles? Doit-on consoler à la faveur du crime? Est-ce donc au crime à charmer la douleur? Est-ce à la passion à apaiser la tristesse? Ne peut-on cesser d'être malheureux sans devenir criminel? Lâches amis qui nous perdez, en faisant semblant de nous sauver, envenimez la plaie, rendez-la plus profonde, et trompez-nous jusque dans nos malheurs. Hélas! l'emportement de la vengeance est-il un moindre mal que l'accablement de la tristesse? Ne vaut-il pas mieux souffrir que se damner? Peut-être, par une consolation aussi sacrilége que fausse, apprendrez-vous à blasphémer le Très-Haut, en accusant sa providence. Peut-être chercherez-vous dans les plaisirs un honteux dédommagement, en noyant les chagrins dans l'ivresse de la volupté? De quoi n'est pas capable une douleur impatiente ou une folle compassion? Mais Dieu ne console jamais aux dépens de la vertu, ou plutôt ce n'est que par la vertu qu'il console; elle seule apprend à souffrir la persécution et à aimer le persécuteur, à recevoir les coups et à baiser la main qui les porte.

Dieu fait plus qu'adoucir la douleur, il la rend utile par le mérite d'une parfaite soumission, ce que ne tirent jamais les maximes de la sagesse humaine; que sert à un esprit fou d'affecter une insensibilité qu'il n'a que pour les autres? Humeur bizarre, qui se livre à son goût, orgueil secret qui s'en fait honneur, mais affectation inutile pour un affligé à qui il en débite les pompeuses chimères. En vain me convaincra-t-on de la vanité des biens du monde, si on ne leur substitue des biens plus réels qui me dédommagent de leur perte. Les trésors célestes peuvent seuls tout remplacer? En vain me prouvera-t-on la nécessité de la mort, si on ne me rend d'autres amis aussi chers que ceux qu'elle m'enlève? Le père céleste s'offre à être le mien. Vainement me montrera-t-on une foule de misérables plus affligés que moi, si on ne me fait sentir que je le mérite plus qu'eux; un Dieu sur une croix rend seul le parallèle sans réplique. Vainement voudra-t-on que le sage soit suffisant à lui-même, méprise la douleur, si on la lui laisse sans consolation et sans fruit; l'onction de la grâce peut seule satisfaire ceux dont elle assure la couronne. Quelle différence! La sagesse humaine laisse tout le vide; Dieu dédommage de tout. La sagesse humaine laisse tous les besoins; Dieu pourvoit à tout. La sagesse humaine laisse toute l'amertume; Dieu adoucit tout. La sagesse humaine laisse toute la sensibilité; Dieu change tout. La sagesse humaine laisse toute l'inutilité; Dieu récompense : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* (*Joan.*, XVI, 22.)

Instruits malgré eux par expérience de la vanité des consolations humaines, les plus sages parmi les mondains cherchent du moins à se tromper, en faisant diversion à la douleur par des objets qui en instruisent. Enlevés à eux-mêmes par une espèce d'enchantement, ils oublient pour un temps leur état, et, par cette légère interruption, ils goûtent du moins quelque moment de relâche; ainsi un malade soupire après un sommeil qui donne quelque trêve à ses maux; ainsi un médecin amortit les chairs qu'il veut faire couper, pour diminuer le sentiment. Consolation humaine, que vous êtes méprisable! Les plus efficaces sont donc celles où nous sommes le plus habilement trompés. Dieu n'a pas besoin de ces artifices, ses consolations sont trop réelles pour avoir besoin d'emprunter l'appui de l'erreur. Mensonge impuissant dont l'homme se repaît; en vain vous passez et la douleur reste, semblable à un songe trompeur qui s'évanouit, et laisse toujours également misérable. Mais au grand jour de l'éternité les promesses divines réalisées, ou les menaces exécutées, feront évanouir le songe qui vous avait affligé, ou le prestige qui vous avait enchanté.

Il est aisé de sentir la faiblesse de la dernière ressource que cherche un esprit mélancolique dans le souvenir de son mal, et un indiscret ami, dont les discours dangereux renouvellent une idée qu'on devait tâcher d'effacer. A quoi sert de se livrer à la tristesse? elle ne remédie à rien. Pourquoi vous plonger dans de sombres réflexions, qui enfoncent encore plus avant le trait qui vous blesse, au lieu de l'arracher? *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me* (*Psal.* XLI, 6); oubliez, s'il est possible, votre malheur et votre perte, souvenez-vous d'un Dieu immolé pour vous; comptez sur lui, faites sur ses douleurs les réflexions les plus profondes, vous ne sauriez creuser trop avant dans cet abîme adorable : *Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi.* (*Ibid.*)

Voilà les derniers efforts de la sagesse humaine, voilà sans doute ce que disait à la veuve de Naïm, pour la consoler, l'inutile troupe qui la suivait au tombeau de son fils; faible soulagement, consolation impuissante, ses larmes n'auraient pas coulé avec moins d'abondance, si Dieu ne fût venu lui-même les essuyer; mais il en tarit bientôt la source, lorsqu'il daigne vous dire ce mot favorable : Ne pleurez pas, je veux être votre consolation.

3° Enfin, ce que les hommes les plus puis-

sants et les plus charitables ne peuvent faire, Jésus-Christ répare le mal et console efficacement la veuve, en lui rendant son fils. Grands du monde, puissants protecteurs, c'est ici que vous devez reconnaître votre faiblesse! déployez vos ressources, prodiguez vos trésors, faites marcher vos armées : vous vit-on jamais rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts? Mortels, vous êtes même hors d'état de parer les traits que le destin vous lance, comment en garantirez-vous les autres? Terme fatal de tout ce qui respire, le tombeau couvre des mêmes ombres l'orgueilleux protecteur dont on idolâtrait la fortune, et le pauvre qui comptait sur lui ; il est donc des maux où la sagesse humaine est obligée d'avouer l'inutilité de ses consolations, ou plutôt il en est peu qui ne soient supérieurs à tous ces efforts; semblable à celui qui, sur le rivage, voit au loin son ami se débattant vainement avec les ondes dont il est enfin englouti, sans pouvoir former pour lui que des vœux inutiles et pousser des cris impuissants; la faiblesse humaine voit périr ce qu'elle aime davantage, sans pouvoir d'un moment suspendre sa perte. Le voilà ce malade attaché sur un lit de douleur par des chaînes invisibles que rien ne peut rompre, consumé par un feu intérieur que rien ne peut éteindre, la proie d'une tristesse que rien ne peut apaiser; en vain tend-il les bras, et d'une voix mourante demande-t-il du secours à une foule d'amis qui l'environnent ; en vain ses larmes, ses sanglots, ses agitations, son accablement font-ils le touchant tableau de ses maux extrêmes; ces inutiles amis ne peuvent le secourir : il souffre, il languit, il se meurt, il expire à leurs yeux et entre leurs mains; est-il mort, on se presse de se débarrasser d'un cadavre hideux, on le porte hors de la maison, hors de la ville : *Extra portam civitatis* (*Luc.*, VII, 12); on creuse un tombeau profond, on l'y jette, on l'y renferme, on ne peut trop s'en éloigner; on livre enfin aux vers et à la pourriture ce qu'on avait le plus tendrement aimé : *Defunctus afferebatur.* (*Ibid.*)

Ainsi meurt la fille du prince de la Synagogue : parents, amis, domestiques, tout s'empresse autour de son lit; malgré la vivacité de leur zèle, rien ne peut émousser le tranchant de la faux du trépas. On ne sait que faire du bruit et jouer des instruments. *Tibicines, et turbam tumultuantem.* (*Matth.*, IX, 23.) Levez les yeux vers les saintes montagnes, père désolé; adressez-vous au maître de la vie, il peut seul la rendre à votre enfant, et appelle également ce qui est et ce qui n'est pas; rien ne résiste à sa voix, la mort même entend ses ordres; il vient, il fait sortir tout le monde. Que toutes les créatures s'éloignent, Dieu seul est sensible, seul il est puissant, seul il est bienfaisant.

Peuple que le hasard, ou plutôt la Providence, rassemble à la porte de la ville de Jérusalem pour être témoin des merveilles qui s'y opèrent, soyez attentif, vous allez voir de grandes choses. Quelle rencontre étonnante de la vie et de la mort du Seigneur, du péché et du Fils de Dieu! Ainsi s'accomplit cette prophétie; la vérité et la miséricorde se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées. Justice qui impose la mort, miséricorde qui ressuscite; justice qui afflige, miséricorde qui console : *Misericordia et veritas.* Voyez ce jeune homme qu'une mort prématurée vient d'arracher d'entre les bras de sa mère; c'en est fait, jamais il ne reviendra à la vie. Arrêtez-vous, vous qui portez son cercueil, voici son Créateur qui s'avance; recevez les ordres du puissant Maître dont la miséricorde conduit les pas. Jésus-Christ touche cette bière : Jeune homme, levez-vous, c'est moi qui vous l'ordonne : *Adolescens, tibi dico, surge.* (*Luc.*, VII, 14.) Que vois-je? A cette voix toute-puissante la mort rend sa proie, ce jeune homme ouvre les yeux, sa langue se délie, ses membres deviennent souples, son sang commence à couler; il se lève, il s'assied, il parle.

Il n'en faut pas davantage à celui qui dit : que la lumière soit, et la lumière fut. Saint Pierre, pour ressusciter Thabite, prie à plusieurs reprises. Elisée se couche sur un enfant pour le ramener à la vie. Il faut que, par un détail embarrassant de préparatifs, l'homme laisse sentir de la faiblesse dans le pouvoir même dont Dieu l'honore; mais il ne faut qu'un mot à Dieu. Si quelquefois il veut prendre d'autres mesures, ne pensez pas que la nature méconnaisse la voix de son Créateur. Il vent nous instruire par ses démarches mystérieuses : il guérit un aveugle avec de la boue, pour nous rappeler que la poussière fut notre origine et sera notre fin; il met ses doigts dans les oreilles d'un sourd, pour montrer comment la grâce s'insinue dans nos âmes par sa parole; il renvoie les lépreux aux prêtres, pour autoriser la subordination hiérarchique; il pleure, il frémit, il crie d'une voix forte à la résurrection de Lazare, pour nous faire sentir combien est difficile la conversion d'un pécheur d'habitude. Mais aussi, quand il lui plaît de déployer toute sa puissance, un mot calme les flots agités, un mot guérit le serviteur du centenier, un mot rend la santé au paralytique, un mot ressuscite la fille du prince de la Synagogue et le fils de la veuve de Naïm : *Adolescens, tibi dico, surge.* (*Luc.*, VIII, 54.) Qu'avons-nous donc à craindre sous les ailes d'un maître dont l'empire s'étend sur la mort et au delà de la mort? Espérons contre toute espérance : jamais tout, dût-il paraître plus désespéré que le malheur de cette veuve, jamais tout fût-il plus rapidement et plus heureusement rétabli?

Un miracle si éclatant devait à jamais attacher à Jésus-Christ le jeune homme ressuscité, et en faire le plus fidèle disciple; tout l'exige de sa reconnaissance, le monde même lui en eût fait une loi. Un protecteur, en nous servant, prétend, par ses bienfaits, se faire des créatures dont les services le ré-

compensent : non, la charité du Sauveur, plus désintéressée, rend à sa mère un homme par qui une résurrection lui donnait un titre si nouveau et si incontestable : *Reddidit illum matri suæ.* (*Matth.*, XIV, 11.) Il apprend à cette mère consolée qu'il n'attend de ses grâces qu'une sincère reconnaissance; il apprend au fils ressuscité à se consacrer au service d'une mère qui lui avait donné deux fois la vie : la première par les douleurs de son enfantement, la seconde par le mérite de ses larmes; il apprend enfin à tous les hommes qu'il ne veut pas que des motifs humains grossissent le nombre de ses serviteurs, et les lui attachent par des grâces purement temporelles...

Reconnaissons avec saint Paul la vanité des consolations humaines, la solidité des consolations divines : *Non contristemini sicut cæteri qui spem non habent.* (II *Thess.*, IV, 12.) Souffrons avec patience, souffrons avec joie, pour le faire avec mérite; et après une vie dont Dieu aura adouci les douleurs, nous jouirons à jamais d'une félicité dont rien ne troublera les charmes. Je vous le souhaite, etc.

DISCOURS

SUR LE LAZARE.

Domine, ecce quem amas infirmatur. (*Joan.*, XI, 3.)
Seigneur, celui que vous aimez est malade.

Est-ce donc à un Dieu qu'on ose tenir ce langage de confiance et donner cette espèce d'instruction; à un Dieu instruit et maître de tout, arbitre de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort, à qui une parole suffit, et pour empêcher le mal et pour y apporter du remède, ou plutôt que lui-même le fait et l'ordonne? Est-ce donc ainsi qu'il nous aime, qu'il nous engage à l'aimer, ne pouvons-nous pas dire avec les juifs, peu touchés des larmes qu'ils lui voient répandre? Quoi! cet homme qui a guéri un aveugle n'était-il pas assez puissant pour conserver la vie à Lazare? Peut-on se flatter qu'il l'aime? Peut-il se flatter d'en être aimé, lorsqu'il le livre aux douleurs et à la mort? Il faut en effet une foi bien vive pour démêler quelque vestige d'amour, il faut une charité bien ardente pour en conserver quelque étincelle, au milieu de traitements qui semblent n'être que l'effet de l'indifférence, ou plutôt de la haine, et ne mériter que la crainte et l'aigreur; est-il d'amour assez héroïque pour aimer à pure perte, au prix de soi-même, un maître insensible, qui ne paye la tendresse que par des coups redoublés?

La passion et l'erreur, au lieu d'adorer ce profond mystère, en tirent des conséquences injurieuses à la miséricorde divine; un maître si peu commode serait-il du goût de la passion? Aurait-il les suffrages de l'impiété? Il aura du moins ceux de la raison et de la vertu. Oui, la vertu allumera le feu de son amour dans les peines, elle trouvera dans les peines des gages de l'amour de son Dieu, et la faveur de ce garant singulier, mais si certain : elle aura recours à ce même Dieu qui l'accable, elle attendra tout de sa bonté, et du fond même de l'abîme, où sa rigueur apparente nous précipite, elle lui dira avec une confiance que rien ne fera démentir : oui, mon Dieu, vous m'aimez, et je vous aime, tantôt il me répondra de vous, et vous répondra de moi. C'est à cet amour que je déclare tous mes maux : *Ecce quem amas infirmatur.*

Ce mystère des miséricordieuses cruautés de l'amour divin et de l'aveugle dévouement de la créature, nous est parfaitement développé dans l'histoire du Lazare. Une conduite de Dieu entremêlée de tendresse et d'indifférence, d'oubli et de zèle, de tristesse et de joie, de délais et d'empressements, d'afflictions et de consolations, est incompréhensible à la nature. Qu'oserait-on attendre d'une manière d'aimer si étonnante et si peu engageante, si les prodiges les plus éclatants ne nous rassuraient d'un autre côté. Deux sœurs accablées dans ce qu'elles ont de plus cher, mais toujours soumises, baisant, avec respect la main qui les frappe, comptant sur les plus magnifiques promesses, attendant les plus grands miracles, voyant sans se rebuter la négligence, l'abandon, la mort, quel sacrifice! Qui pourrait s'y résoudre, si des récompenses divines ne couronnaient enfin une fidélité mise à tant d'épreuves? *Domine, ecce quem amas infirmatur.*

Amour divin, telles sont vos victimes, vous les immolez sans pitié. Ce n'est pas assez, vous voulez qu'elles s'immolent, qu'elles aident à porter les coups, et achèvent d'enfoncer le glaive. Ainsi voulez-vous être connu et aimé sous les traits d'un ennemi, aux dépens de vos amis les plus fidèles? Croix divine! Tels sont vos prodiges, vous êtes un principe d'amour, comme vous en êtes l'effet et le gage; vous vous faites connaître sous ses traits, vous vous annoncez par ses feux, vous régnez par sa puissance, et vous nous ferez régner par ses délices. C'est ainsi qu'on donne et qu'on reçoit dans la croix les marques du plus tendre amour : *Ecce quem amas infirmatur.*

Ce sera la matière de ce discours : 1° l'amour exercé par les peines, de la part du Dieu qui nous aime, et qui les impose. Première partie. 2° L'amour exercé par les peines, de la part de l'homme qui aime Dieu

et qui les reçoit. Seconde partie. Vierge sainte, qui jamais aima Dieu plus que vous, qui jamais en fut plus aimé; qui cependant a jamais souffert davantage? Loin d'être suspectes à l'amour; les croix en sont donc les faveurs les plus plus précieuses et les fruits les plus beaux? Vous les reçûtes ces faveurs, vous les portâtes ces fruits au pied de la croix. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'amour singulier de Jésus pour Lazare et pour ses deux sœurs est trop marqué dans l'Evangile, pour être révoqué en doute: *Diligebat Jesus Martham, et Mariam.* (*Joan.*, XI, 5); il en fait l'aveu à ses disciples: Notre ami Lazare dort, leur disait-il, allons l'éveiller: *Lazarus amicus noster dormit.* (*Ibid.*, 11.) Cet amour formé par bonté avait été cimenté par un long commerce; le Sauveur allait loger chez eux, et blâmant l'excès des empressements de Marthe, il semblait lui dire, un ami si tendre veut être traité sans cérémonie: *Porro unum est necessarium* (*Luc.*, X, 42); les présents de Marie étaient acceptés, elle eut plus d'une fois le bonheur de répandre un baume précieux sur les pieds de son Maître, et d'essuyer avec ses cheveux ce qu'elle avait arrosé de ses larmes. La douleur, le trouble, les pleurs, les frémissements du Sauveur, tout annonçait une vive tendresse; les Juifs qui en furent témoins pouvaient-ils s'y méprendre: *Ecce quomodo amabat eum* (*Ibid.*, 36); ces deux illustres sœurs n'ignoraient pas leur félicité, elles osèrent le lui dire à lui-même, et par une liberté que l'amour seul peut rendre excusable; elles l'avaient envoyé prier de venir, en ces termes aussi tendres que respectueux. Celui qui vous aime, Seigneur, est malade; nous connaissons assez vos sentiments pour oser vous le dire, et loin de craindre d'être désavoué, cet amour même fait notre espérance; nous attendons de lui la guérison de notre frère: *Ecce quem amas infirmatur.*

Heureuses amantes, vous êtes donc instruites? Vous êtes en possession de l'amour de votre Sauveur. Un voile épais couvre aux hommes le secret de son cœur, ils ne savent s'ils sont dignes d'amour ou de haine; ce voile est levé pour vous, vous savez que vous êtes dignes d'amour. Consolation ineffable qui fait le bonheur de l'éternité; quels trésors approchent de votre prix? le plus riche diadème, la plus brillante réputation, les plus touchantes délices sont-elles comparables au bonheur d'être aimé de Dieu? Achetez-la, cette gloire, par tous les travaux, par toutes les douleurs, par toutes les privations; on ne peut l'acheter trop chèrement: oui, vous l'achèterez en effet. Cette possession vous sera disputée, elle ne vous garantira pas un moment de repos sur la terre; tout aimées de Dieu que vous êtes, attendez-vous aux plus grandes rigueurs de sa part, indifférence, oubli, affliction, mort, pourriture; le Dieu qui vous aime ne vous épargnera pas, vous n'en serez que plus exposées à ses épreuves: attendez-vous aussi à recevoir en leur temps toutes les grâces de l'amour: sollicitude, empressement, faveur, prodige, tout sera prodigué pour vous; les fruits exquis qui sortiront de ces épines vous feront sentir que l'amour les avait plantés, et qu'au milieu d'une nature apparente, ils ne cherchent qu'à vous rendre heureuses.

1° Jésus-Christ se tient éloigné, rien n'eût été plus doux pour Marthe et Marie que de passer leurs jours dans la compagnie du Sauveur du monde; quel honneur pour elles? Quel paradis anticipé, s'il eût accepté leur maison? Avec quelle joie, avec quel zèle auraient-elles sacrifié pour lui tout ce qu'elles avaient de bien et de force; n'avaient-elles pas quelque droit de l'attendre? Non, le Seigneur ne se montre qu'en passant. Cette possession durable, qui n'exempta pas même Marie et Joseph des plus grandes épreuves, est réservée pour l'éternité. Dans cette vallée de larmes, une alternative continuelle d'absence et de retour nous ravit, et nous rend le moins que nous y pensons l'objet de notre béatitude. C'est un doux zéphir qui ne se fait sentir qu'un instant; on ne sait d'où il vient, on ne sait où il va. L'heureux moment pour qui en profite, moment funeste pour qui le perd.

Du moins, Seigneur, serez-vous présent dans le temps de la tribulation? Non encore, c'est alors que je serai le plus éloigné: *Erat trans Jordanem* (*Joan.*, III, 26); je n'en verrai pas moins tout ce qui se passe. Spectateur invisible, mais non pas inutile et indifférent de vos combats, à travers les traits qui me dérobent à vos yeux, je vous regarde avec complaisance; cette main que vous n'apercevez pas vous prépare des couronnes; cherchez-moi dans l'infirmité, envoyez-moi dire que vous souffrez, ou plutôt dites-le-moi vous-même; que votre cœur et votre langue m'instruisent de vos peines; tout instruit que j'en suis déjà par ma sagesse infinie, j'aime à l'apprendre de votre bouche; tout retentit de vos plaintes, tout le monde peut le savoir; mais jusqu'alors je l'ignorerai; poussez des soupirs pleins de confiance, ils percent les cieux, ils viendront jusqu'à mon cœur: *Miserant ad eum.* (*Joan.*, XI, 3.)

2° Jésus-Christ paraît peu touché; on l'instruit, on l'invite, on le prie avec autant d'humilité et de modestie que de confiance et d'amour; une nouvelle si intéressante devait tout opérer, une invitation si engageante pouvait tout espérer, une prière si tendre avait droit de se tout promettre; un ami de cœur est-il donc insensible à la maladie mortelle de son ami? Cette maladie, répond-il froidement à ceux qui lui en parlent, n'est pas grand'chose, elle n'ira point à la mort; mais elle a été permise de Dieu pour la gloire de son Fils: *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed ut manifestetur Filius Dei per eam.* (*Ibid.*, 4.) La nature s'alarme, elle s'afflige, elle s'empresse; peut-il sans inquiétude soutenir l'orage des revers? La vraie charité est un rocher immobile où les vents et les flots viennent vainement se briser.

Il n'appartient qu'au maître de la vie et de la mort de tenir un langage si imposant et si consolant ; il ouvre et il ferme à son gré les portes du trépas, personne n'ouvre ni ne ferme après lui. Assurance délicieuse que donne l'amour au milieu de ses plus rigoureuses froideurs ; sentez-en le doux assaisonnement, âmes fidèles, Dieu ne manque jamais de la répandre ; pénétrez-en l'étendue et la certitude : tout n'est donc pas perdu. Rassurez-vous, cœur timide, l'amour tempère l'amertume de l'indifférence ; rassurez-vous, ces maux, tout accablants qu'ils paraissent, ne vont pas à la mort ; ouvrez les yeux, bientôt vous en verrez le terme, sans vouloir ni sonder témérairement les abîmes de ses conseils ni fixer indirectement les moyens de votre salut, ni prescrire impatiemment de bornes à sa sagesse ; contentez-vous de savoir qu'on ne veut pas vous perdre ; jetez-vous avec confiance entre ses bras, vous ne périrez point : *Infirmitas hæc non est ad mortem.* Une conduite opposée, injurieuse à son amour et à sa puissance, loin d'attirer la grâce, allumerait sa colère ; ainsi parlait Judith au peuple de Béthulie : *Non est sermo qui misericordiam provocet.* (*Judith*, VIII, 12.)

3° Jésus-Christ demeure dans l'inaction, elle est ici étonnante ; on l'a vu plein d'empressement pour bien d'autres qui lui étaient sans doute moins chers ; il s'invite lui-même chez Lazare ; il s'offre à descendre vers le centenier, il descend en effet chez le prince de la Synagogue. Ah ! faut-il parce qu'il a aimé davantage qu'il se montre plus indifférent. Daniel mérita par l'ardeur de ses désirs qu'on abrégeât le temps de la venue du Messie ; un père qui vous presse, Seigneur, afin que vous arriviez chez lui avant la mort de son fils, arrache par importunité une guérison subite : faut-il qu'un amour trop plein de confiance pour vous tant presser, ne fasse que vous rendre insensible ? Au lieu de hâter vos pas, vous demeurez encore deux jours entiers, qui l'eût cru ? deux jours sans faire un pas pour aller à un ami qui se meurt, à un ami dont on vient de vous apprendre le triste état, à un ami qui pour la dernière fois demande cette consolation avec toute la confiance d'un ami et toute l'ardeur de l'homme à l'extrémité ; il oublie son ami, il ne pense plus à son mal ; occupé de toute autre affaire, la vie de son ami semble seule une affaire indifférente ; est-ce donc ainsi que l'on aime, est-ce ainsi qu'on se fait aimer ? qu'appellera-t-on cruauté, si cette conduite mérite le nom d'amour ? Mais non, encore une fois, ne vous rebutez pas, la nature impatiente ne peut souffrir les délais, elle s'agite, elle court, elle vole à ce qu'elle aime ; tous les temps sont à Dieu ; attendez les moments de sa providence, ils viendront. Il est patient, dit Tertullien ; ajoutons, il exerce la patience, parce qu'il est éternel. Un grand principe de vertu, c'est de savoir attendre : *Exspecta eum, veniens veniet, et non tardabit.* (*Habac.*, II, 3.)

Vous n'attendrez pas même longtemps ; en effet Jésus-Christ part, il hasarde de même sa vie, malgré les représentations de ses disciples : allons, leur dit-il, allons encore dans la Judée, allons au risque de mes jours, soulager Lazare ; il dort, allez l'éveiller : *Eamus in Judæam.* (*Joan.*, XI, 7.) Tout était en effet à craindre dans ce pays infidèle ; les Juifs, piqués de ses reproches, jaloux de ses succès, lui tendaient des piéges de toutes parts ; on n'attendait que le moment favorable pour se saisir de sa personne et le lapider. Les apôtres, instruits de ce barbare projet, craignaient infiniment pour eux et pour lui. Y pensez-vous, disaient-ils ; les juifs ne cherchent qu'à vous sacrifier à leur ressentiment ; faut-il vous aller livrer à leurs coups ? Si vous voulez secourir Lazare, un miracle vous coûterait à opérer ; la distance des lieux n'est pas pour vous un obstacle, un mot suffit pour sauver votre vie et la sienne : *Nunc quærebant judæi te interficere* (*Joan.*, V, 18, 71) : d'ailleurs s'il est en état de dormir, sa maladie n'est pas dangereuse. Toutes ces réflexions eussent pu arrêter un amour moins généreux ; mais celui qui est venu donner sa vie pour ses brebis craint-il d'en courir le risque ? Il y a douze heures au jour, dit-il à ses disciples ; les hommes changent aisément, ils peuvent m'être devenus favorables ; quoi qu'il en soit, ils n'ont sur moi de pouvoir qu'autant que je leur en donne. Heureux qui marche pendant le jour, la lumière guide ses pas. Malheur à qui attend les ténèbres, il marche au hasard, peut-il manquer de faire des chutes ? Fut-il jamais amour plus généreux !

4° Jésus-Christ laisse mourir Lazare, que dis-je, amour généreux ! disons plutôt vaine promesse, amour infructueux ! Lazare ne périt pas moins. Cessez, grand Dieu, de vous fatiguer inutilement ; c'en est fait, Lazare qui attendait tout de vos bontés vient de finir ses jours, accablé de l'excès de ses maux, privé de la consolation de mourir entre vos bras, que vous lui avez impitoyablement refusée. Lazare n'est plus, je vous le dis, comme le serviteur du prince de la Synagogue dont la fille venait d'expirer ; ne continuez pas un voyage, hélas, trop tard commencé ! Fallait-il nous dire que la maladie n'allait pas à la mort, et nous faire entrevoir dans son sommeil un commencement de guérison ? Pourquoi nous séduire par de frivoles espérances ? Une mort trop certaine fait évanouir ces légères lueurs que la parole d'un Dieu nous donnait encore ; se peut-il, mon Dieu, que vous paraissiez si peu fidèle à vos promesses ; faut-il que le voile qui couvre vos desseins soit si épais, que vos propres paroles, par une ambiguïté affectée, éludent toutes nos poursuites ; triste équivoque qui aigrit nos plaies, et ne fait entrevoir de bien loin le port que pour replonger plus cruellement dans l'abîme.

5° Jésus-Christ paraît se réjouir de sa mort, c'est de la bouche même du Sauveur que les disciples apprennent le décès de Lazare : Lazare est mort, leur dit-il froidement.

Vous vous attendez sans doute à une vive douleur de sa part, les soupirs et les larmes doivent accompagner cet affligeant récit; ainsi parle un ami véritable. Non, il pousse jusqu'au bout son indifférence; après les avoir amusés par l'idée trompeuse d'un prétendu sommeil et d'une maladie légère, il leur explique ouvertement ce mystère de cruauté; bien plus, par un sentiment qui révolte l'humanité, il ajoute d'un air sec: Je me réjouis par respect à vous, mon absence vous convaincra de la vérité: *Gaudeo propter vos, ut credatis quia non eram ibi.* (*Joan.*, XI, 15.) Etrange consolation, je me réjouis de la mort d'un ami, et un véritable amour en eût été accablé de tristesse; je me réjouis de mon absence, et un véritable amour en aurait rougi; je me réjoui de la certitude du malheur, et un véritable amour voudrait pouvoir en douter encore. O Dieu! quel langage! est-ce ainsi que l'amour s'explique? la cruauté fait-elle son caractère? Job n'a-t-il pas raison de s'en plaindre à lui-même et de le traiter de cruel? *Mutatus es mihi in crudelem*, etc. (*Job*, XXX, 21.)

Venez donc, ami cruel, contentez-vous, repaissez vos yeux du spectacle d'une mort dont vous croyez venir vous réjouir et désirer la certitude, après avoir usé de tant de délais, quand vous pouviez le soulager. Hâtez vos pas pour vous satisfaire, quand il n'est plus; venez voir votre ouvrage, le tombeau renferme celui que vous disiez aimer si tendrement; approchez de cette sombre caverne, c'est là que ses restes précieux sont devenus la proie des vers; l'odeur qui s'en exhale saisit l'odorat; regardez ces insectes qui s'en nourrissent, contemplez ce visage livide, défiguré, hideux, horrible. Encore un coup, c'est votre ouvrage; c'est vous qui avez épaissi les ténèbres qui l'environnent; c'est vous qui lui avez fermé les yeux; c'est vous qui avez forgé, qui lui avez imposé ces chaînes; c'est vous qui lui avez arraché la vie. C'était pourtant votre ami; et quoi! la mort l'emportera-t-elle sur votre tendresse? L'amour n'est-il pas plus fort que la mort, plus dur que l'enfer, *fortis ut mors dilectio*, etc. (*Cant.*, VIII, 6.)

Mais non, Seigneur, vous avez beau vouloir me cacher votre amour sous les dehors les plus rebutants, je ne puis méconnaître votre cœur. Votre tendresse vous trahit, j'en appelle à ce trouble, à ce frémissement, à ces larmes; si votre bouche garde le silence, tout parle en vous le langage de l'amour; c'est un feu que la cendre couvre, enfin il éclate par mille étincelles. Rigueur feinte, ce visage abattu vous dément, les Juifs mêmes en sont surpris et ne peuvent se dissimuler vos sentiments. Voyez, disaient-ils, combien il l'aimait: *Ecce quomodo amabat eum.* (*Joan.*, XI, 36.) Amour divin, vous ne pouvez plus tenir; cet air d'indifférence vous est étranger, il vous coûte trop. Coulez, larmes saintes, tendre gage de l'amour de mon Dieu; sortez, adorables soupirs. Tendre langage d'un cœur paternel, exercez votre empire; précieux frémissement, doux effets d'une miséricordieuse sollicitude, votre tristesse, ô mon Dieu! fait mon espérance. Que ne puis-je pas attendre d'une douleur si vive, que n'annonce pas un cœur si compatissant?

Voyez comme il console ses chères sœurs; il les reçoit, il les exhorte avec bonté. Ah! mon Dieu, disaient-elles l'une et l'autre, que votre absence nous coûte cher: si vous aviez été présent, notre frère ne serait pas mort: *Si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* (*Ibid.*, 32.) Consolez-vous, leur répondit-il, votre frère ressuscitera: tout grand, tout incroyable que vous paraît ce miracle, je l'opérerai pour vous; la tendresse est timide, un si grand prodige est peu vraisemblable: Je sais, répond Marthe, que mon frère ressuscitera à la fin du monde avec tous les autres hommes. Non, non, répond ce parfait consolateur, ce n'est pas ainsi que je l'entends, mon amour souffrirait trop de différer si longtemps votre consolation et la mienne, je suis la résurrection et la vie; celui qui croira en moi, vivra, quand même il serait mort, et ne mourra point éternellement; renouvelez votre foi, Marthe, vous allez en voir les heureux effets. Croyez-vous ce mystère? Oui, répondit-elle, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu pour sauver les hommes: *Tu es Christus Filius Dei vivi.* (*Ibid.*, 27.)

Son cœur ne s'exprime pas moins par ses actions que par ses paroles. Voyez, Marthe, voyez ce visage adorable dont la douleur vient de troubler la sérénité, recueillez les larmes précieuses qui coulent de ses yeux et se mêlent aux vôtres: *Lacrymatus est Jesus.* (*Ibid.*, 35.) C'est l'amour qui les répand. Sentez le trouble de son cœur, il exprime vos regrets, c'est l'amour qui le produit: *Turbavit seipsum.* (*Ibid.*, 33.) Admirez les divins frémissements de son corps, ils imitent vos agitations, c'est l'amour qui les cause: *Infremuit* (*Ibid.*); il y revient jusqu'à deux fois; telle est votre constance, l'amour ne se lasse point de vous le dire: *iterum fremens.* (*Ibid.*, 38.) Tel autrefois David, inconsolable sur la mort de son fils, offre sa vie pour le racheter, *quis mihi det ut moriar?* (II *Reg.*, XVIII, 33.) Jacob voyant la robe ensanglantée de Joseph et le croyant dévoré par les bêtes, se livre à la plus puissante tristesse. Tel le Sauveur, oubliant, ce semble, la dignité de sa personne, se livre pour vous à toutes les faiblesses de l'humanité, ou plutôt donne une libre carrière à la vivacité de son amour pour mieux rassurer la vôtre. Se peut-il qu'un Dieu se trouble, il est le centre du repos? Se peut-il qu'il verse des larmes, il est la source de la joie, ce n'est qu'à son amour que vous devez ces prodiges? Pourrait-il nous rester quelque ombrage? Serions-nous plus incrédules que les Juifs, qui à ces traits ne peuvent le méconnaître? *Ecce.*

Grand Dieu, vous nous frappez, parce que vous nous aimez; vous voulez nous corriger,

pour nous rendre parfaits; nous punir, pour nous rendre heureux : *Ego quos amo arguo, et castigo* (*Apoc.*, III, 19); mais quelle violence ne fait pas à votre bonté une rigueur nécessaire qui vous échappe malgré vous ; après mille efforts de miséricorde, bien loin de vouloir nous perdre, vous vous affligez de nos moindres maux, vous êtes alarmé de nos moindres dangers, vous arrosez de vos larmes les moindres coups que vous portez, vous frémissez quand nous souffrons, vous vous troublez quand nous tremblons, vous pleurez avec nous et sur nous à la vue de nos maux, comme ceux de la ville de Jérusalem, vous arrachez ces larmes amères : *Videns civitatem flevit super eam.* (*Luc.*, XIX, 41.) L'étable de Bethléem, le jardin des Olives, la montagne du Calvaire, témoins de vos pleurs, attestent aussi bien que le tombeau de Lazare, jusqu'à quel point vous nous aimez ; le paradis transporté de joie, célébrant une grande fête, à la conversion du pécheur, nous apprend-il moins que nous avons en vous un ami fidèle? vous partagez nos biens et nos maux, il n'y a pas jusqu'à nos plus mortels ennemis, dont la juste réprobation ne vous arrache et des regrets et des soupirs? Hélas! dites-vous, se peut-il que je sois vengé? *Heu! vindicabor super inimicos meos.* (*Isa.*, I, 24.)

Mais c'était trop peu d'adoucir la douleur par des paroles, les prodiges dégagèrent bientôt les promesses : allons, ne différons plus, que Lazare vive, puisque je l'aime ; c'est assez d'avoir éprouvé la fidélité du frère et des sœurs, il faut aujourd'hui couronner l'un et l'autre, et faire voir qu'on n'est jamais confondu quand on espère en moi Où l'avez-vous mis, leur dit-il? *Ubi posuistis eum?* (*Joan.*, XI, 34.) Bonté ineffable, qui voulez paraître apprendre de nous ce que vous savez si parfaitement, vous voulez que la docilité du malade porte sur la plaie la main divine qui doit la guérir. Marthe, toujours timide, ou plutôt toujours attentive, épargnez-vous, dit-elle, ce dégoûtant spectacle ; votre amour trop tendre veut avoir la satisfaction de voir encore une fois celui que vous avez tant aimé ; cette courte consolation vous coûterait trop. Voilà déjà quatre jours qu'il est dans le tombeau. Ce cadavre est déjà corrompu. Avez-vous oublié, dit le Sauveur, que je vous ai promis des miracles, doutez-vous de ma fidélité ou de ma puissance? Lazare sortira du tombeau et reviendra à la vie.

Qu'on lève cette pierre : apprenez, mortels, qu'il faut que l'homme coopère à la grâce et travaille à lever les obstacles. Celui qui vous a créés sans vous ne vous sauvera pas sans vous ; mais aussi le succès est certain, si la grâce est fécondée : *Tollite lapidem* (*Ibid.*, 39.) O mort! ô cruelle mort! vous allez perdre votre proie; la voilà, cette caverne profonde, où, séparé du commerce des vivants, Lazare n'a plus, pour compagnon, que les vers et la poussière. Enveloppé d'un suaire, les pieds et les mains liés, cette masse de corruption rentre dans le sein de la terre d'où elle était sortie. Une grosse pierre en ferme l'entrée ; après quelque marque passagère de douleur, ses plus proches l'auraient bientôt oublié ; le voilà abandonné de tout le monde, attendant que la trompette fatale l'appelle au dernier tribunal. O mort, vous triomphez! Mais un plus puissant que vous va vous arracher vos dépouilles. Triste image du pécheur endurci dans le désordre, privé de la lumière de la vérité, livré à la corruption de la passion, lié par les chaînes de l'habitude; c'en est fait, cruel enfer, vous triomphez, vous vous croyez déjà maître d'une proie dont une mort funeste et prochaine semble vous assurer la possession; le Tout-Puissant va vous confondre : *Tollite lapidem.*

Il est digne de vous ce prodige, ô mon Dieu! faites entendre votre voix toute-puissante, la mort et l'enfer trembleront. Lazare ressuscitera, le pécheur se convertira; qu'on ôte cette pierre fatale; sortez, Lazare, revenez à la vie. Que ne puis-je vous rapprocher de ce grand jour, vous transporter au sépulcre et le mettre sous vos yeux, quelle surprise eût été la vôtre! Quelle fut la surprise de tous les spectateurs. Quel silence! quelle attente! Tout est en suspens à la veille des prodiges; tous les yeux dans ce moment décisif, fixés tour à tour sur le Sauveur et sur le tombeau, les oreilles attentives au moindre bruit, recueillent ses paroles, examinent tous ses mouvements; le cœur flotte entre l'espérance et la crainte, entre le respect et la douleur; chacun s'empresse autour de lui pour ne rien perdre des circonstances d'une si grande merveille. Au milieu de cette foule, presque hors de lui-même, Jésus-Christ lève les yeux au ciel. Père céleste, dit-il, je vous remercie de ce que vous avez exaucé mes prières; vous le faites toujours, il est vrai, mais je regarde le besoin de ce peuple qu'il est à propos de convaincre de ma divine mission. Alors il s'écrie d'une voix forte : Lazare, sortez : *Lazare, veni foras.* (*Ibid.*, 43.)

Aussitôt, le cadavre enfermé dans le tombeau se lève, s'avance à l'entrée de la caverne et se montre à l'assemblée.

Que vois-je, ô mon Dieu! Quel spectacle! On ne voit point son visage, un suaire le couvre, il ne s'avance qu'à pas lents; ses pieds, ses mains sont liés . Qu'on le délie, dit le Seigneur, qu'on le laisse aller; approchez, incrédule, examinez la chose de près; touchez, voyez, jugez par vous-même. Un fantôme a-t-il de la chair et des os? Un mort entend-il, parle-t-il, agit-il? Demandez à ses sœurs et à ses amis s'ils le connaissaient bien? s'il était bien mort, depuis quand il était en terre? Quoi! Cet homme, enseveli depuis quatre jours, et déjà infect, revient tout à coup à la vie, ses yeux éteints s'ouvrent à la lumière, de vives couleurs succèdent à la couleur livide de son visage. Sa chair corrompue revient, l'odeur de la pourriture cesse, les insectes qui s'en nourrissaient disparaissent, le sang coule dans ses veines, l'âme fugitive rentre dans son ancienne demeure; Lazare vit.

Ainsi, à la voix d'Ezéchiel, une foule d'ossements répandus dans la campagne s'agitent, s'arrangent, se mettent les uns dans les autres, la peau couvre ces squelettes, l'esprit les anime; ainsi, à la fin du monde, la terre ouvrant ses entrailles et la mer ses abîmes, rendront ce qu'elles avaient englouti, chacun reprendra son corps pour venir au jugement.

Ce n'est pas au monde à donner de si solides consolations. Quelques larmes équivoques répandues pendant peu de jours sur le tombeau d'un ami, unique ressource de ces adorateurs. Plaisirs, honneurs, richesses, tout s'évanouit sans retour. Dieu seul mortifie et vivifie, mène au tombeau, et en ramène, comme il lui plaît : défiance humaine, aveugle incrédulité, vous plaindrez-vous que je l'ignore, ou que je dissimule vos difficultés. Tels sont les reproches que vous faites à la miséricordieuse providence qui nous gouverne, trop peu sensible pour compâtir à nos maux, trop élevé pour daigner s'en embarrasser. Dieu n'a pour ses enfants, dites-vous, qu'une cruelle indifférence, il les afflige à pure perte, il se joue de leurs calamités; mais aurez-vous l'injustice, aurez-vous la témérité de désavouer les prodiges de bonté et de sagesse qui éclatent dans sa conduite à l'égard de Lazare et de ses sœurs, à travers les ténèbres salutaires dont il a cru devoir s'envelopper?

La résurrection de Lazare ne devait pas être un miracle stérile et un étalage infructueux de puissance, elle devait servir à établir la divinité de Jésus-Christ et à confirmer son Evangile; il était donc de la sagesse de Dieu d'en constater la vérité par toutes les circonstances les plus capables de la mettre au-dessus du moindre soupçon. La présence de Jésus-Christ à Bethléem aurait pu faire craindre quelque complot secret, mais il se trouva absent et fort éloigné; Lazare tombe malade, il languit quelque temps; ses sœurs envoient au Sauveur pour le lui apprendre; il est mort, il est enseveli, il passe plusieurs jours dans un tombeau, avant que Jésus-Christ arrive; on ne le voit pas courir avec empressement à la première nouvelle, comme un homme inquiet du succès d'une entreprise concertée. Deux jours se passent sans qu'il agisse, sa mort n'est que trop certaine; les larmes de ses sœurs, l'assemblée nombreuse qui vient les consoler et qui les suit au tombeau, le suaire qui l'enveloppe, l'odeur qui en sort, tout en démontre la certitude; sa résurrection n'est pas moins incontestable; ce n'est point lui qui lève la pierre, ce n'est pas lui qui brise ses liens, une main étrangère, trouvée au hasard, y est employée; si cette résurrection avait été plus prompte, elle aurait pu paraître douteuse; il est des maladies qui, en ôtant l'usage des sens, semblent mettre au tombeau, et qui, après un certain temps de crise, laissent rétablir les forces; mais quatre jours dans un sépulcre permettaient-ils quelque ombrage.

Le merveilleux de la résurrection n'est pas moins frappant, elle se fait subitement, une parole y suffit, on ne voit pas des yeux éteints s'ouvrir peu à peu, des membres faibles se fortifier. Cet homme nouveau paraît tout à coup, cette voix toute-puissante se fait entendre à la poussière, il sort du tombeau, il se montre, il s'agite, on le verra bientôt à table avec les disciples; les pharisiens ne peuvent en dissimuler l'éclat, et pour décrier Jésus-Christ forment l'injuste, le bizarre dessein de tuer Lazare; tout sert à établir la vérité d'un fait dont ils sont si fort alarmés; mais tout cela était nécessaire pour le porter au degré d'évidence qui le rend utile à la foi.

Bonté divine, vous agissez de concert avec votre sagesse pour gagner tous les cœurs, on ne vous voit pas faire une vaine parade de vos bienfaits; mais vous y mettez le comble, vous n'en parlez point, vous l'oubliez, vous ne demandez aucun remercîment ni à Lazare, ni à ses sœurs; vous les quittez d'abord après pour ne pas reprendre, ce semble, une partie de vos faveurs, en jouissant de leur reconnaissance, que dis-je, après avoir rendu la vie à votre ami, vous allez perdre la vôtre pour son salut; la nature étonnée croit à peine vos profusions; une foule de malades guéris, ce serait trop peu pour vous, il faut que l'amour étende son empire sur la mort même, en vous faisant rendre la vie aux autres, et la perdre vous-même pour eux. Qui ne voit que Lazare et ses sœurs parfaitement dédommagés par ce miracle, de ce qui les avait affligés, au lieu de se plaindre de la conduite rigoureuse qui les sépara quelques instants, ont dû se féliciter d'un malheur passager, qui leur a été si glorieux et si utile. Cette maladie, ces douleurs, cette mort ne durèrent que cinq à six jours, la gloire et le fruit de cet événement ne finiront jamais. La surprise même où ils furent leur fit goûter une joie plus vive et plus pure qu'ils n'en eussent trouvé dans la conservation de la santé · qui de vous n'achèterait un si grand prodige au même prix? Ainsi passent les biens et les maux de la vie; on n'y est si fort sensible que parce qu'on oublie l'éternité auprès de laquelle ils ne sont rien. Qui serait assez insensé pour refuser d'acheter un siècle de plaisir par une heure de souffrance? Amour divin, vous nous proposez des conditions bien plus favorables, un moment de tribulation nous assure un poids éternel de gloire; les saints ne peuvent se lasser de bénir la main bienfaisante qui, en les frappant, leur prépare tant de couronnes.

Bien loin donc de craindre les souffrances, nous ne cesserons de les regarder comme des gages précieux et des effets solides de l'amour de Dieu pour nous; elles ne sont pas moins des gages précieux et des effets solides de notre amour pour Dieu. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De tous ceux qui furent témoins de la ré-

surrection de Lazare, personne ne goûta mieux la douceur de ce retour miraculeux à la vie et la gloire du triomphe de Jésus-Christ que les deux saintes amantes Marthe et Marie, tous les autres spectateurs n'y prirent qu'un intérêt médiocre; les uns par jalousie voulaient en diminuer la certitude ou en obscurcir l'éclat; les autres par stupidité pouvaient à peine en croire à leurs yeux, et ne savaient qu'en penser et qu'en dire ; quelques-uns par indifférence l'eurent bientôt oublié; les apôtres, accoutumés aux prodiges, n'en furent pas beaucoup frappés, et tous, occupés du danger de leur vie, sentaient bien qu'un événement si éclatant allumerait plus que jamais la fureur des juifs ; ils n'en furent peut-être que plus affligés et plus alarmés. Lazare lui-même, privé par la mort de tout sentiment, pénétré des grands objets de l'éternité qui l'avaient vu sans doute effrayé des risques de son salut qu'il allait encore courir, fut peut-être peu satisfait de sa résurrection, du moins il ne goûta que légèrement les plaisirs vifs, piquants que toutes ces alternatives d'espérance et de crainte, de perte et de retour, de mort et de vie, firent naturellement naître, en remuant vivement les passions.

Il faut entrer dans le cœur de Marthe et de Marie pour s'en former une juste idée, il faut le regarder avec leurs yeux; quels yeux et quel cœur, que le cœur et les yeux d'une sœur et d'une amante. Voilà où Jésus-Christ triompha pleinement. Voilà où Lazare fut aussi tendrement accueilli, qu'il avait été sincèrement regretté. Le sexe plus délicat et plus sensible, surtout lorsque la nature et la grâce, animant de concert tous ses mouvements d'un amour également tendre et légitime, use de tous ses droits, jouit de toute sa liberté, et se livre sans crainte à tous ses transports, le sexe, dis-je, toujours excessif dans sa passion, est ordinairement plus piqué de l'indifférence; plus instruit dans les délais, plus ébranlé dans les doutes, plus affligé dans les revers, plus abattu dans les pertes. Quelle vertu héroïque! Au contraire, lorsque supérieur à lui-même et tirant par vertu la force de sa faiblesse, il devient plus courageux dans les pertes, plus soumis dans les revers, plus affermi dans les doutes, plus constant dans les délais, plus tendre dans l'indifférence; quelle charité divine ! Lorsqu'il est soutenu, animé, purifié, consommé dans des épreuves si délicates, alors comme l'épouse des *Cantiques*, Marthe et Marie eussent eu droit de dire : Mon bien-aimé, comme un faisceau de myrrhe, repose sur mon sein : *Fasciculus myrrhæ*. (*Cant.*, I, 12.)

L'amour de Marthe et de Marie pour Jésus-Christ s'était montré plus d'une fois avec éclat; Jésus-Christ avait même blâmé l'excès des empressements de Marthe, quoique si fort au-dessous de ce que mérite celui qui en était l'objet; il avait publiquement loué la tendresse de Marie, quoique la crainte et le pardon de ses péchés en fussent le principe. Mais cet amour n'était pas encore épuré. L'activité de l'une, les motifs intéressés de l'autre en diminuent le prix et la perfection; il fallait qu'il passât par le creuset, et que la croix y mît le sceau : ainsi parlait l'ange à Tobie; que votre aveuglement ne vous fasse pas douter de l'amour de votre Dieu, qu'il ne ralentisse pas la ferveur du vôtre. C'est parce que vous l'aimez et qu'il vous aime, que vous avez dû passer par l'épreuve de l'affliction : *Quia acceptus eras Deo necesse fuit, ut tentatio probaret te.* (*Tob.*, XII, 13.) En effet, si rien ne marque mieux la tendresse de Dieu pour nous, rien ne marque mieux notre tendresse pour lui, que notre aveugle soumission, garant mutuel de la charité divine et humaine. Précieuse croix, vous levez le voile mystérieux qui couvre le cœur de Dieu et le cœur de l'homme ; jusqu'à quel point ils aiment et ils sont aimés.

Le monde et la nature révoltés contre une justice qui châtie, contre une providence qui déconcerte tous les projets, contre une bonté qui fait acheter chèrement les récompenses, eussent éclaté en plaintes et en murmures à la maladie et à la mort de Lazare; mais au contraire, la patience dans les délais, la soumission dans les rigueurs, la reconnaissance dans la froideur, la foi dans les ténèbres, l'amour dans le sacrifice et la mort. Telle fut la vertu héroïque des deux sœurs, qui soutint les grandes épreuves de la croix, et mit dans le plus grand jour la force de leur charité.

Soumission dans les rigueurs : une maladie mortelle n'est une légère épreuve, ni pour l'infortuné qui la souffre, ni pour ses proches qui le servent; ce que la douleur a pour lui d'amer, la tendresse le fait éprouver à ses amis. Le désagrément des remèdes et la difficulté des services, le nombre des besoins et la gêne de l'attention et de l'assiduité : Tout est de part et d'autre, presque égal ; c'est alors que la vertu a besoin de toute sa force, pour chercher du soulagement dans la bonté de Dieu, plutôt que dans l'art des médecins, et ne pas mériter les reproches que fit justement le Prophète au roi d'Israël qui, au lieu de s'adresser au Seigneur, ne s'appuyait dans ses maux que sur un bras de chair.

Les deux pieuses sœurs avaient pour leur frère une tendresse peu commune; leur empressement à avertir le Sauveur, leur liberté à lui faire de tendres reproches sur son absence, les larmes qu'elles versaient sur le tombeau de Lazare, tout concourt à nous faire sentir combien l'amitié avait resserré les nœuds que la nature avait formés. Cependant elles ont la douleur de le voir languir dans un lit, y périr dans la souffrance ; enfin baignées de larmes, elles reçoivent ses derniers soupirs. Cruelle séparation, la nature en soutiendrait l'amertume, la grâce seule rend supérieur aux plus cruels revers.

Les deux sœurs affligées n'ont recours qu'à Dieu seul, avec la soumission la plus entière. Rien n'est plus simple et plus modeste; mais en même temps plus tendre et plus touchant

que l'invitation qu'elles lui firent. Seigneur, dirent-elles, celui que vous aimez est malade. Elles n'ont garde de lui faire un vain étalage de leur noblesse, de leurs biens, de leurs services, de leur affection même pour lui; leur titre unique est son amour. On ne le presse, on ne le sollicite point; l'amour prétend-il exercer des droits? On ne lui demande rien, on attend tout de l'amour même. C'est assez de lui apprendre l'état du malade. C'est à l'amour à faire le reste. Votre ami souffre, il a besoin de vous; en faut-il davantage? Vous n'abandonnez jamais ceux que vous aimez, dit saint Augustin : *Sufficit si noveris, non enim amas et deseris.* Soumission héroïque, qui ne demande pas même le soulagement. Indifférence héroïque, qui n'a aucune inquiétude sur le succès. Abandon héroïque, qui n'en parle pas même et ne paraît pas y penser. Mais, prière toute-puissante, sans rien demander; langage pathétique, sans rien dire; Dieu peut-il rien vous refuser? Peut-il résister aux gémissements d'une âme qui se livre à ses volontés, et lui dit avec confiance : Seigneur, votre ami souffre : *Ecce quem amas infirmatur.* (*Joan.*, XI, 3.)

Constance dans les délais : Jésus-Christ se montre d'abord peu sensible; deux jours se passent, sans qu'il paraisse s'en mettre en peine : nouvelle épreuve pour les tendres sœurs; elles ont beau prier, elles ont beau attendre. Poursuites inutiles, empressements froidement reçus; quoi de plus piquant, de plus désespérant? Cependant la maladie augmente, nul secours ne paraît; Lazare touche à sa fin, rien ne se montre; il meurt, tout se tait; il est enterré, nulle consolation; quatre jours se passent, tout est inutile; la défiance eût paru d'autant mieux fondée, que le Seigneur avait fait des promesses plus favorables : cette maladie n'est point mortelle, Lazare dort, allons l'éveiller. Où est donc votre fidélité, ô mon Dieu! Ignorez-vous l'avenir, manquez-vous de puissance, voulez-vous vous jouer de la crédule confiance de ceux qui vous aiment, jusqu'à insulter à leur douleur par des espérances trompeuses?

Une première démarche coûte peu, ce sont les premières saillies d'une vertu vive et ardente, que les atteintes du mal n'ont point encore affaiblie; mais il est rare que l'impatience ne ravisse enfin la couronne de la persévérance. Que ce délai doit paraître long, et à Lazare qui se mourait, et à ses sœurs qui le voyaient souffrir; il n'en fallut pas tant pour lasser la patience du premier roi d'Israël, et lui faire perdre un royaume; il n'en fallut pas tant à ces quarante martyrs dont parle l'histoire, qui, après avoir souffert quelque temps avec les compagnons de leur martyre, s'arrachaient la couronne qu'ils touchaient déjà : c'est alors que l'amour brille, semblable aux étoiles; le grand jour de la prospérité les éclipse, la nuit de l'adversité fait étinceler leurs rayons; semblables aux parfums qui n'exhalent leurs odeurs exquises que quand ils sont consumés par le feu, les vertus ne sont jamais plus agréables que quand le feu de la tribulation en fait monter la douce odeur aux pieds de son trône : *Sicut lilium inter spinas.* (*Cant.*, II, 2.)

Reconnaissance malgré les froideurs : qu'elle doit être vive! Après que le miracle de la résurrection eut rendu un frère, Marthe et Marie n'attendirent point ce prodige pour en être vivement pénétrées; elles avaient été comblées de tant de grâces, elles l'avaient été si constamment, que tous leurs pas étaient marqués par les effets de leur juste retour : un cœur bien fait est sensible aux moindres choses; que ne fait-il pas pour un Dieu dont il apprécie, ou plutôt, dont il voit qu'il ne saurait apprécier les faveurs, quoique parmi les hommes la froideur, qui quelquefois les accompagne, puisse souvent les déparer. Ce qui coule d'une main divine ne perd rien de son prix par les froideurs, ou plutôt ces froideurs mêmes donnent un nouveau prix à la grâce, puisqu'elles ne servent qu'à augmenter et le mérite et la couronne; ce sont des voiles qui cachent un amour parfait et qui l'exercent? Marthe et Marie ne prirent point le change, et, malgré des lenteurs qui semblaient annoncer l'indifférence, elles ne se crurent pas moins aimées, elles n'aimèrent pas moins.

La foi dans les ténèbres, quel combat pour la foi! Des traits d'une rigueur si peu attendue, après avoir ébranlé l'espérance, pourraient-ils ne pas ébranler la foi? Quelle créance peut mériter un maître dont l'infidélité paraît si certaine? Quelle explication pourra-t-il donner à une promesse si précise? Par quelle défaite éludera-t-on un événement si injuste et si constant? Les adversités ne rendent que trop la foi chancelante; on est aisément tenté de révoquer en doute une religion incommode, dont les mystères obscurs et affligeants font presque souhaiter qu'elle soit fausse. La bonté de Dieu, armée de foudres, est-elle connaissable? Plus rebuté de ce qu'on sent qu'engagé à soutenir ce qu'on nous enseigne, on s'en dégoûte, on doute enfin bientôt d'une vérité accablante qu'on a intérêt de combattre; aussi rien n'est plus dangereux que certains moments de dépit et de désespoir; la passion trouve, ou plutôt elle veut trouver tout problématique. La plupart des hérétiques n'ont imaginé ou embrassé des erreurs que par ressentiment contre une religion qui ne les ménageait pas. Mais surtout quel orage lorsque la parole de Dieu, enveloppée, révolte l'esprit après que la douleur a déjà révolté le cœur!

La foi de Marthe paraît d'abord ébranlée ou mal instruite; une effusion d'amour lui fit dire : Ah! Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Y pensez-vous, amante affligée? Le Seigneur n'est-il pas présent partout, et partout également puissant? Imiteriez-vous les doutes injurieux d'un prince qui voulait que le Seigneur vînt chez lui pour guérir son fils, et dont l'incrédulité mérita ce juste reproche: *Descende*

priusquam moriatur filius meus. Votre frère ressuscitera, reprend Jésus-Christ. Elle craint encore quelque mystère dans cette nouvelle promesse, et pour le faire expliquer plus clairement et prévenir l'allusion enveloppée qu'il pourrait faire à la résurrection générale : Je sais, dit-elle, qu'il doit ressusciter au dernier jour. Non, Marthe, répond-il, ne craignez point d'équivoque; maître de la vie, je la donne et je l'ôte à qui il me plaît : *Ego sum resurrectio et vita.* (*Joan.*, XI, 25.) Je vous annonce la résurrection prochaine de Lazare; Marthe, le croyez-vous bien? *Credis hoc.* (*Ibid.*, 26.) Il semble que Marthe ne soit pas encore bien affermie, la douleur la rend excusable; on croit souvent le moins ce qu'on désire davantage. Marthe ne répond rien de précis, elle se contente de dire d'une manière vague et générale : Oui, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. En effet, le Sauveur étant venu au sépulcre, et voulant le faire ouvrir, elle s'y opposa, ne comptant guère sur un miracle : Epargnez-vous, dit-elle, cet inutile et dégoûtant spectacle; mon frère est enterré depuis quatre jours, son corps est déjà pourri, il sent mauvais : *Jam fœtet, quatriduanus est enim* (*Ibid.*, 39.)

Venez, Marthe, venez vous rassurer au tombeau de Lazare; affermissez-y votre foi, ranimez-y votre espérance, rallumez-y le feu de votre amour. Quel prodige de grâce ne doit pas opérer ce miracle de résurrection! Les souffrances se présentent à nous dans deux points de vue bien différents : l'un, qui nous accable dans le temps que nous souffrons, et nous dérobe la connaissance de l'avenir avantageux où elles nous conduisent; l'autre, qui nous console après qu'elles sont passées, lorsque, jouissant de la récompense éternelle, nous oublions bientôt ce qui nous avait abattus pour n'être occupés que des douceurs qui les couronnaient.

Quelle illusion grossière d'oublier, et la courte durée des tribulations, et le poids éternel de gloire qui doit les suivre pour se livrer en pure perte à un désespoir criminel et inutile, qui nous en arrache tout le fruit sans les soulager. Souvent même, dès ce monde, une gloire, une consolation bien supérieure nous en dédommagent pleinement. Lazare et ses sœurs, inconnus sans cette mort et ce miracle, auraient été confondus dans la foule des autres serviteurs de Dieu; cette épreuve en a fait des favoris privilégiés, et les donne en spectacle à tout un monde qui les admire. Job, déjà si saint, si agréable à Dieu, n'aurait été qu'un exemple obscur de vertu, si la rage du démon, en l'attaquant, n'eût affermi sa constance, et si la miséricorde de Dieu, en le dépouillant, n'eût augmenté ses richesses; elle ne l'eût point environné d'une gloire immortelle en le couvrant d'une honte apparente, si elle n'eût levé le voile qui cachait la solidité de sa vertu en ôtant le prétendu masque dont le démon osait dire que sa religion intéressée s'était couverte.

5° Enfin la charité se montre, s'exerce, se satisfait pleinement dans les souffrances. En effet, comme disait cet ennemi du genre humain, la vertu de Job pouvait paraître suspecte tandis que tout favorisait ses desseins. Est-ce en vain qu'il vous sert? Vous êtes devenu l'asile de tout ce qu'il possède; mais étendez la main sur lui, et vous verrez bientôt le faible de cette vertu apparente : *Numquid Job frustra timet Deum.* (*Job*, I, 9.) Ainsi la vertu de cette pieuse famille aurait pu paraître équivoque, si elle n'avait été éprouvée. Recevoir la visite du Seigneur, être comblé de ses grâces, il n'est pas difficile de l'aimer à ce prix. Mais continuer à lui être fidèle lorsque sa main appesantie mènera au tombeau, être également docile lorsqu'il semble nous tromper par des promesses captieuses, c'est alors que la vertu, dans tout son jour, dissipe les moindres ombrages. La vertu solide est seule à l'épreuve de l'adversité; de quelque désintéressement dont l'amour-propre se pare ou qu'une piété même sincère pratique, les afflictions sont toujours une école qui instruit, un creuset qui purifie, un combat qui couronne.

Qu'on est heureux de devenir tous les jours plus agréable à Dieu et d'assurer son salut! Que ce soit, ô mon Dieu! aux dépens de tout que je me ménage ce bonheur! Trop heureux, à quelque prix que ce soit, d'y réussir! Enfin un amour véritable ne voit qu'avec peine les moindres défauts. Semblable à une chaste épouse qui cherche à plaire à son époux : Ah! pourrai-je, dit-elle, approcher de lui avec la plus légère difformité? Feu de la tribulation, que vous êtes doux quand vous consumez les taches qui me défigurent! Marthe et Marie en avaient besoin; leur amour, jusqu'alors trop humain, était plus sensible à la douceur de ses bienfaits qu'au prix de la charité; jusque-là trop timide, il n'osait espérer un miracle, la tribulation fut le remède. Quelle consolation pour nous-mêmes d'avoir, par les afflictions, une espèce d'assurance de notre état! La prospérité m'alarme, je redoute un calme trompeur, qui peut-être me dérobe la vue de l'orage et de l'écueil; je me défie d'un nuage perfide qui me cache mes imperfections; mais l'adversité me décide; ce creuset sépare le bon or du faux. Je pèse mes œuvres dans cette balance au poids du sanctuaire. Enfin je rends par là une gloire pure à mon Dieu, dont je deviens la victime volontaire en m'immolant par ma soumission. Je comprends par là que Dieu visite ceux qu'il aime, et je me félicite d'être au nombre de ses élus.

Rendez donc justice à la bonté divine de tous les coups redoublés de sa tribulation; rendez-lui justice par une vive reconnaissance, et tirez le bien de vos plus grands maux. Ce Médecin adorable ne porte le fer et le feu dans la plaie que pour la guérir; ce Père charitable ne châtie que pour corriger; plus vous lui serez agréables et moins vous serez épargnés : *Tanquam in Filio complacet*

sibi. Ah! cruauté miséricordieuse! dit saint Grégoire, il tourmente ceux qu'il chérit: *Tormentis a misericordia cruciat, et amat!* Frappez, Seigneur, ma fidélité vous convaincra de la pureté de mon amour, rien ne peut me séparer de vous, vos rigueurs mêmes resserrent mes liens; mais aussi n'oubliez pas que celui que vous aimez est malade, et que vous êtes la résurrection et la vie. Ces sentiments héroïques rendront nos souffrances utiles, et nous mériterons la vie éternelle, que je vous souhaite.

DISCOURS
SUR LA PÉNITENCE.

DISCOURS Ier.
SUR LA CONTRITION.

Pater, peccavi in cœlum et coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus. (*Luc.*, XV, 19.)

Mon Père, j'ai péché contre le ciel et devant vous, je ne suis plus digne d'etre appelé votre fils.

Oui, j'ai péché, je n'ai garde de recourir à de vaines excuses, je souscris aux justes reproches de ma conscience, j'ai péché contre le ciel, dont j'ai armé contre moi la juste colère. Mais, ce qui me perce le cœur, j'ai péché contre vous, de tous les pères le plus tendre. Cet aveu fait mon espérance, et vos bontés font ma douleur. Si vous étiez moins miséricordieux, je serais moins inconsolable. Cœur ingrat, si vous aviez des traits à lancer, était-ce dans le cœur d'un père? le plus digne objet de votre reconnaissance devait-il l'être de vos insultes? Père aimable, si vous aviez des ennemis, deviez-vous en trouver parmi vos enfants? fallait-il que je fusse du nombre? J'ai péché! puis-je trop le dire, puis-je le dire avec assez de larmes! j'ai péché! A charge à la terre, qui ne me porte qu'à regret; à charge au soleil, qui devrait me refuser sa lumière; mais plus à charge à moi-même par le regret de vous avoir déplu, je ne mérite plus d'être appelé votre fils; j'en ai perdu les droits, effacé les traits, éteint les sentiments. Mettez-moi au nombre de vos esclaves; hélas! moins fidèle qu'eux, je ne m'y verrai qu'en rougissant. Ce n'est encore que trop pour moi, c'est tout l'effort que votre clémence peut se faire, c'est tout ce que ma honte peut me permettre d'accepter: *Habe me sicut unum de mercenariis tuis.* (*Luc.*, XIII, 19.)

Ainsi parlait un fils prodigue, le modèle des vrais pénitents. Une douleur souveraine lui représente comme le plus grand de tous les malheurs l'éloignement de la maison de son père et la perte de ses bonnes grâces; un regret sans bornes lui fait détester tout ce qui peut en être la source et oublier tous ses autres maux. Le poignard dans le cœur, les sanglots à la bouche, la posture la plus humble, les larmes les plus amères, les termes les plus touchants, tout peint l'excès de sa tristesse; éloigné de tous les dangers, séparé des objets de sa passion, disposé à tout, plein de confiance pour le père irrité à qui il se rend à discrétion; tel est le pénitent que nous présente l'Evangile.

Image frappante de la contrition qu'exige le sacré tribunal. Souveraine dans sa vivacité, universelle dans son étendue, sincère dans ses résolutions, surnaturelle dans ses principes, elle ne connaît d'autre malheur que celui de déplaire à Dieu: douleur proportionnée à la grandeur du Dieu qu'elle apaise et du mal qu'elle déplore; douleur en quelque sorte infinie, autant que la nature en est capable; infinie dans l'étendue sans bornes des objets qu'elle embrasse, rien n'en est excepté; infinie dans la vivacité sans mesure des regrets qu'elle forme, tout est au-dessous de sa violence; infinie dans la durée sans fin des résolutions qu'elle prend, c'est pour toujours et sans retour; infinie dans la noblesse sans comparaison des motifs qui la font naître, un Dieu, un paradis, un enfer, rien n'en approche; douleur en quelque sorte divine, l'homme divinise ses sentiments en les rendant semblables à ceux de Dieu, Dieu hait le péché infiniment, il hait infiniment tous les péchés. Ainsi le vrai pénitent aime et hait comme Dieu, hait et aime les mêmes choses et pour les mêmes raisons, et par cette douleur, seule digne de lui être offerte, mérite d'obtenir grâce.

1° La contrition embrasse tout dans son étendue sans bornes; 2° elle surpasse tout dans son amertume sans mesure. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Se peut-il qu'avec les principes de la foi, dont nous faisons profession, il soit nécessaire que la chaire emploie ce qu'elle a de plus vif pour nous exciter à la douleur de nos fautes! Ah! plutôt, loin de nous prouver la nécessité de la contrition, d'en expliquer avec soin les qualités essentielles, on devrait voir les ministres de l'Evangile tout occupés à nous consoler. Un fils qui a perdu son père, un ami que le trépas a séparé du plus tendre ami, une épouse à qui la mort a arraché l'époux le plus aimable, ont-ils besoin qu'on leur démontre qu'ils doivent s'affliger de leur perte? Vit-on jamais un orateur pathétique déployer les forces de son éloquence pour faire naître une profonde tristesse dans le cœur d'un homme qui vient d'essuyer le renversement de sa fortune d'encourir la

disgrâce du prince, d'être condamné à une mort infâme? Ah! plutôt toute l'éloquence humaine, tous les empressements de ses amis et de sa famille, peuvent-ils essuyer ses larmes et arrêter les transports de son désespoir? Tel serait le pécheur qui sentirait la perte infinie qu'il a faite par un péché. Le père le plus tendre, l'ami le plus fidèle, l'époux le plus aimable fut-il jamais comparable au Dieu souverainement parfait dont vous venez de vous ravir les bontés? Fortune brillante, faveur des rois, gouvernement du monde, qu'êtes-vous auprès d'un royaume éternel et du titre d'enfant de Dieu? Justice humaine, prononçâtes-vous jamais d'arrêt aussi redoutable que celui d'une mort éternelle? eûtes-vous jamais des cachots aussi affreux que l'enfer, des supplices aussi rigoureux que ses flammes? Ah! si l'homme y pensait, pourrait-il recevoir des consolations? Mais puisque notre aveuglement a besoin de ce secours, faisons sentir la nécessité de la contrition pour tous les péchés sans exception.

Les théologiens distinguent trois sortes de nécessité : nécessité de précepte, lorsqu'une chose est ordonnée sous peine de péché, fût-elle d'ailleurs indifférente ; nécessité de moyen, lorsque par la nature elle est un moyen unique de salut, ne fût-elle pas expressément commandée ; nécessité de sacrement, lorsqu'elle est une partie essentielle d'un sacrement nécessaire. Ce qui n'est nécessaire qu'en vertu de précepte, peut être quelquefois omis ; l'impuissance, l'autorité légitime en dispense ; l'ignorance, la bonne foi en excuse l'omission ; telle est la loi de l'abstinence et du jeûne. Mais il n'est ni impuissance, ni autorité, ni bonne foi, qui puissent suppléer à un moyen unique de salut, ni à une matière unique de sacrement; telle est la nécessité de la contrition : commandement absolu, moyen indispensable, matière essentielle de sacrement de pénitence, rien de plus nécessaire.

1° Nécessité de sacrement. Ce principe est aisé à faire sentir. La contrition est la principale matière du sacrement de pénitence, sa principale partie ; et le sacrement est nul quand la matière y manque. Point de baptême sans eau, d'Eucharistie sans pain, de pénitence sans contrition. On aurait beau ignorer la nécessité du baptême, le besoin de l'Eucharistie, on aurait beau être dans l'impossibilité de le recevoir, il est écrit : quiconque ne renaîtra pas dans l'eau et dans l'esprit, n'entrera pas dans le ciel. Il n'y a que le pain et le vin sous les apparences desquels un Dieu se donne en nourriture. La confession, autre partie du sacrement de pénitence, n'est pas si nécessaire. Perd-on la parole, manque-t-on de confesseur, on est dispensé de la déclaration, on l'est même du sacrement, le désir de le recevoir et la contrition parfaite y suppléent ; mais rien ne peut suppléer à la contrition, point d'accident qui sauve, de désir qui en tienne la place; il faut absolument l'avoir. Fît-on l'aveu de ses péchés avec la plus scrupuleuse exactitude, eût-on subi la plus austère pénitence, sans la contrition le péché reste, l'incapacité à la grâce est absolue, le pardon impossible.

2° Nécessité de précepte, même hors du sacrement. La contrition est commandée à tout pécheur ; sans elle la porte du ciel lui est absolument fermée : qui peut en douter? Ce n'est point un précepte nouveau, dit le concile de Trente, un précepte arbitraire et indifférent, dont on puisse être dispensé, un précepte particulier à certains temps, à certains péchés, à certaines personnes. Non ; de tous les préceptes il n'en est point de plus ancien, de plus général, de plus rigoureux, de plus nécessaire, de mieux établi ; il est fondé sur tous les autres, il en est comme le résultat.

Qu'on remonte aux siècles les plus reculés, ce n'est point l'Eglise qui a porté cette loi. Avant qu'elle se fût expliquée, Jésus-Christ avait dit dans l'Evangile : si vous ne faites pénitence, vous périrez tous : *Nisi pœnitentiam*, etc. (*Luc.*, XIII, 3.) Le Verbe incarné n'en est pas le premier auteur, les prophètes avant lui avaient cent fois répété ces paroles, convertissez-vous de tout votre cœur : *Convertimini ad me* (*Isa.*, XXI, 12; *Jerem.*, XXXV, 15; *Ezech.*, XIV, 6; *Joel*, II, 12; *Zach.*, I, 3), etc. Les prophètes ne furent pas les premiers chargés de l'annoncer ; combien de fois Moïse avait-il averti le peuple que s'il voulait rentrer dans son devoir, Dieu le recevrait ; mais que s'il persistait dans son péché, Dieu l'abandonnerait? Cette loi ne doit pas son établissement à Moïse. Avant que Dieu se montrât sur le mont Sinaï, la condition déjà prescrite à Adam et à sa postérité lui avait ouvert l'unique voie pour rentrer en grâce. Voilà l'inimitié mortelle que Dieu mit entre le serpent et la femme ; il faut remonter jusqu'à Dieu pour en trouver le principe : *Inimicitias ponam inter te et mulierem.* (*Gen.*, III, 15.)

Faut-il être surpris s'il est si rigoureux? Il est le fruit et le résultat de tous les autres ; ils l'exigent tous. La même loi qui ordonne d'aimer Dieu, d'obéir à ses parents, de ne faire tort à personne, exige qu'on se repente et qu'on se corrige quand on y manque. Tous les motifs, qui ont concouru à la faire établir, se réunissent pour faire prescrire la contrition au coupable. La même sagesse qui a établi l'ordre et les devoirs, veut qu'on y rentre quand on s'en est écarté. La même obligation qui soumet à Dieu tous les mouvements de notre cœur doit les lui rendre quand on les lui a enlevés. Que voudrait-on excepter, pour quel péché demanderait-on grâce, quel désordre mériterait d'être perpétuel?

Loi nécessaire qu'il est de la sagesse de Dieu de porter. Maître dans la plupart des autres de prescrire ce qu'il juge à propos, j'ose dire que celui-ci n'est point arbitraire. En imposant la loi, peut-il ne pas en exiger l'accomplissement et un sincère repentir, quand on a le malheur de l'enfreindre? peut-il dispenser l'homme de l'hommage de son cœur de la haine du péché, du ferme pro-

pos de n'en point commettre? Dieu peut ne pas pardonner au coupable et le condamner au feu éternel, sans lui donner le temps de faire pénitence; il peut donner des grâces de conversion et ménager le retour du pécheur; mais il ne peut jamais accorder le pardon du péché sans contrition. Ce serait à la fois haïr et aimer, condamner et absoudre.

3° La nécessité de moyen coule naturellement de la nature de ce précepte. Le salut pourrait-il n'être pas indispensablement attaché à cette loi, puisqu'elle est fondée sur la nature de Dieu et de l'âme, de la grâce et du péché? Le péché, dit saint Thomas, est une détermination de l'âme vers un objet défendu qu'elle préfère à Dieu même. Cet éloignement subsiste jusqu'à ce que, par un retour, un mouvement contraire, l'âme revienne à Dieu et s'éloigne de la créature. Le péché est un obstacle au salut, tandis qu'il subsiste, qu'on l'aime encore. Il subsiste et on l'aime encore jusqu'à ce qu'il soit rétabli par la contrition. L'âme ne peut aimer souverainement deux objets à la fois; l'un l'emporte nécessairement sur l'autre, et ce partage fût-il possible, Dieu ne pourrait s'en contenter. On est donc son ennemi jusqu'à ce qu'il ait obtenu l'entière préférence. La grâce ne peut compatir avec le péché, le Saint-Esprit ne peut habiter dans un cœur où le démon règne, il faut que l'un cède la place à l'autre. Ce serait être à la fois digne d'amour et de haine, recevoir des bienfaits, et être frappé de la foudre. Tandis qu'on demeure coupable, on mérite l'enfer. Peut-on avoir droit à l'Empirée? Dieu n'est pas rentré dans ses droits, pourrait-il accorder la possession éternelle de lui-même?

Vous voilà donc, mes chers frères, coupables d'un péché mortel dont vous ne vous repentez pas, et vous vous flattez de trouver grâce! Ennemi de Dieu, et les armes à la main, vous voulez qu'il vous couronne et se livre à vous! Couvert de la lèpre la plus dégoûtante, vous aspirez à ses caresses? Y pensez-vous, et sur quel titre fondez-vous des prétentions si chimériques? Ah! songez plutôt à mettre bas les armes, rentrez dans son service, guérissez ces plaies, et alors, toute gratuite sans doute que sera toujours sa bonté, du moins aurez-vous quelque apparence d'y compter.

Rempli de ténèbres, vous prétendez que la lumière habite en vous! La lumière et les ténèbres peuvent-elles se trouver ensemble? *Quæ societas lucis ad tenebras?* (II *Cor.*, VI, 14.) L'idole de Dagon est dans votre cœur, et vous osez y placer l'arche! Le même autel peut-il suffire à deux divinités? *Quis consensus templi Dei cum idolis?* (*Ibid.*, 16.) Hélas! esclave du démon, membre de l'iniquité, comment le serez-vous de Jésus-Christ? y a-t-il quelque rapport entre Jésus-Christ et Bélial? *Quæ societas Christi ad Belial?* (*Ibid.*, 15.) Assemblage monstrueux de la vérité et du mensonge! Non, on ne peut servir deux maîtres, Dieu et le péché: *Nemo potest duobus*, etc. (*Matth.*, VI, 24.)

Vous voilà digne des feux de l'enfer, chargé de chaînes aux pieds de votre Juge: tout dépose, tout est contre vous; la justice va vous foudroyer; suspendu sur l'abîme ouvert sous vos pieds, votre vie ne tient qu'à un filet. Vous le méritez toujours aussi bien que le premier instant où vous fûtes coupable; vous aimez les mêmes objets, vous tenez aux mêmes passions, vous ne voulez pas vous en repentir, et sans songer à rompre vos liens et faire révoquer la juste sentence portée contre vous, vous attendez l'héritage céleste, vous levez des yeux téméraires vers le ciel, comme si quelque chose de souillé pouvait y avoir entrée. Ah! fuyez le monstre prêt à vous dévorer, éloignez-vous de l'abîme qui va vous engloutir, effacez la sentence par le sang de Jésus-Christ touchez son cœur par vos regrets, éteignez les feux éternels par vos larmes; rentrez, brebis égarées, dans le bercail; revenez, enfant prodigue, dans la maison de votre père, et attendez tout de sa miséricorde; sans cela, vous vous perdez sans retour.

N'oubliez pas ces grands principes, vous que l'esprit de pénitence conduit au sacré tribunal. On croit avoir tout fait lorsqu'on a scrupuleusement examiné sa conscience, et fidèlement déclaré ses péchés, et l'on songe peu à la contrition. Sachez pourtant que l'examen le plus détaillé et l'aveu le plus exact ne sont qu'une partie de vos devoirs, même la moins essentielle et la plus aisée à suppléer. Dieu y pardonne l'ignorance, l'oubli, la méprise involontaire; il se contente des efforts que vous faites de bonne foi; mais il n'est pas si aisé à satisfaire sur la contrition, rien ne peut en excuser le défaut ou en tenir la place. N'oubliez donc jamais, après avoir examiné vos fautes, de vous examiner sur la douleur. Excitez-vous-y, demandez-la avec instance. C'est un don de Dieu que vous ne pouvez mériter, et dont vous ne sauriez vous passer. C'est par là que manquent le plus ordinairement les confessions. Peu de personnes cachent leurs fautes de propos délibéré, mais le plus grand nombre manque de contrition; on aime son péché, on ne peut se résoudre à le quitter: conversion fausse, pénitence insultante, confession sacrilége.

Enfin la contrition ne fût-elle ni commandée de Dieu, ni essentielle au sacrement, ni moyen unique de salut, est-il rien de plus convenable, de plus utile, de plus juste, que de remédier à ses maux, de demander pardon de ses fautes, de se corriger de ses vices? Voilà une quatrième sorte de nécessité de la contrition, qu'on peut appeler la nécessité de convenance, qui porte sur toutes les autres. Est-il de plus pressante nécessité que de faire rentrer Dieu dans ses droits, de plus grand commandement que celui de rentrer dans l'ordre, de plus important au salut, que d'enlever l'obstacle invincible? Voyez d'où vous venez et où vous allez, d'où vous êtes descendus, et où vous vous préci-

pitez ; gémissez de vos malheurs, rougissez de vos fautes, versez les larmes les plus amères sur la misère où le péché vous a réduit : d'enfant de Dieu, devenu esclave du démon, d'héritier du paradis, victime des flammes éternelles ; un Dieu outragé, un père trahi, un bienfaiteur offensé ; la terre est indignée, le ciel frémit de votre insolence ; votre conscience vous le reproche par les remords, tout crie vengeance ; serez-vous seul insensible aux maux extrêmes dont vous êtes l'auteur, et auxquels vous êtes seul intéressé ? Soyez donc pénétré d'une douleur qui, toujours au-dessous du plus grand de tous les maux, doit vous paraître toujours trop faible.

2° Le principe surnaturel de la contrition n'en démontre pas moins l'étendue sans bornes, que son indispensable nécessité. La contrition doit être surnaturelle dans sa cause et dans ses motifs ; dans sa cause, parce qu'elle doit être le fruit de la grâce, l'ouvrage du Saint-Esprit ; dans ses motifs, elle doit agir par des motifs qui se rapportent à Dieu dans l'ordre surnaturel. Si ces motifs sont purement humains, la contrition est inutile. Jamais douleur plus vive, protestations plus fortes que celles d'Antiochus : J'ai péché, dit-il, je reconnais, je vais réparer mes crimes, protéger ces juifs que j'ai persécutés, et répandre en apôtre la vraie religion que j'ai voulu détruire. L'impie ! Il demandait en vain un pardon que son cœur toujours coupable ne méritait pas d'obtenir, il ne regrettait que son royaume et sa vie. Judas porte plus loin son regret d'avoir livré le juste ; il le porte jusqu'au désespoir, il s'arrache une vie que le remords de conscience lui rend insupportable : douleur infructueuse, dont un mouvement humain est la source ; Dieu ne couronne que ce que la grâce a produit : *Orabat hic scelestus veniam quam non erat impetraturus.* (II *Mach.*, IX, 13.)

Sans le secours de la grâce nous ne pouvons faire aucune œuvre méritoire de la vie éternelle. L'Eglise l'a défini contre Pélage. Le plus juste en a besoin, et les meilleures actions, si elles ne sont unies aux mérites de Jésus-Christ, demeureront sans récompense dans l'autre vie. A plus forte raison dans la plus grande, la plus difficile action de la vie le pécheur en a-t-il besoin, puisqu'il trouve dans son péché un obstacle de plus à surmonter. Que fera le malade, si le plus sain et le plus robuste ne peut se passer de secours ? Il faut donc que la contrition, comme les autres œuvres, et plus que les autres, soit l'effet précieux de la grâce ; on la mérite aussi peu et moins que tous les autres bienfaits : *Sine me nihil potestis facere.* (*Joan.*, XV, 5.)

Le motif doit encore en être surnaturel, c'est-à-dire avoir quelque rapport à Dieu dans cet ordre. Une douleur humaine, dont le motif ne serait qu'une perte ou un avantage naturel, serait insuffisante. C'est votre honneur, votre bien, votre santé que vous pleurez ; quelque vifs que soient vos sentiments, quel compte doit vous en tenir un Dieu qui n'y a aucune part ? Tel fut le malheureux Caïn, méprisé, abandonné, errant sur la terre, exposé à tout moment à la mort ; voilà la source de sa tristesse. Tel l'infortuné Saül quand il apprit par le prophète qu'on allait faire passer sa couronne en des mains plus pures : *J'ai péché* (I *Reg.*, XV, 30), s'écrie-t-il avec amertume. Repentir inutile : est-ce à Dieu à récompenser ce qu'on ne fait que pour le monde ?

On peut regarder Dieu de deux manières : l'une parfaite, sans aucun retour sur ses intérêts, par un amour de pure charité ; l'autre moins parfaite, par un retour sur nous-mêmes, un amour que l'école appelle de concupiscence. Etre marri d'avoir offensé Dieu par rapport à lui-même, parce qu'il est grand, saint, bon, aimable, qu'il mérite nos hommages et notre amour, c'est charité parfaite ; c'est le propre des enfants. Avoir de la honte, de l'horreur du péché, parce qu'il est contre l'ordre, la justice, la reconnaissance, c'est équité et vérité ; c'est le caractère des amis et des cœurs nobles. Déplorer son péché, parce qu'il nous prive du bonheur de jouir de Dieu dans le ciel, et d'être uni à lui sur la terre, c'est intérêt ; c'est l'esprit des étrangers, des mercenaires. Etre accablé du poids de ses crimes, parce qu'ils précipitent dans les flammes éternelles, et nous attirent la haine de Dieu, c'est crainte ; c'est l'état des serviteurs timides. Craindre ces flammes en conservant l'attachement au péché, cette crainte servile serait la disposition réprouvée d'un esclave rebelle.

Ces divers degrés de douleur forment divers degrés de perfection, et méritent différentes grâces. La contrition parfaite suffit même hors du sacrement pour nous justifier avec cependant l'obligation de recevoir le sacrement quand on le pourra. La contrition imparfaite, appelée communément attrition, n'est pas si efficace ; elle n'efface nos fautes que quand elle est jointe au sacrement de pénitence. Quoique je sois persuadé que toute contrition surnaturelle renferme un commencement d'amour, puisqu'enfin elle veut accomplir tous les commandements de Dieu, dont le premier et le plus grand est celui de l'amour, et que d'ailleurs il est impossible de ne pas aimer ce qu'on désire de posséder et ce qu'on craint de perdre. Je n'entre point ici dans des discussions théologiques, je ne parle que de ce qui est absolument certain sur la contrition.

Mais ce qu'il y a de commun à toutes les espèces de contrition, c'est leur étendue sans bornes sur tous les péchés, quels que soient les motifs surnaturels qui la forment. Ils embrassent tous les péchés sans distinction. En est-il qui ne déplaise à Dieu, qui ne couvre de honte, qui ne prive du paradis, qui ne mérite l'enfer, qui ne fasse perdre la grâce ? Vous ne connaissez donc point d'exception, si votre douleur est surnaturelle. Tous les péchés, il est vrai, n'ont pas le même degré de malice : la haine peut avoir aussi divers degrés. Mais le seul carac-

tère d'offense de Dieu, commun à tous, emporte nécessairement une détestation absolue qui ne souffre aucun partage dans l'âme entre Dieu et son mortel ennemi.

Je dis plus, s'il en est un seul que vous ne haïssiez pas souverainement, vous n'en détestez surnaturellement aucun autre, puisque le même motif qui ferait haïr les autres ferait détester celui-ci. Rien de plus inflexible, de plus intolérant que la contrition. Elle est indivisible et intraitable : tout ou rien. Il en est ainsi de l'absolution ; elle ne peut être partagée : tous les péchés sont remis en même temps ou aucun ne peut l'être. Comment retenir et pardonner, lier et délier, condamner et absoudre en même temps ? C'est ici que s'exécute cet oracle redoutable de saint Jacques : Celui qui manque à un précepte, eût-il accompli tous les autres, est coupable de toute la loi : *Qui totam legem observaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus.* (*Jac.*, II, 10.) C'est-à-dire, quelque grâce qu'on voulût vous faire, quelque douleur que vous puissiez vous flatter d'avoir sur tous vos péchés, s'il en est un seul dont vous ne soyez pas marri, vous n'êtes pas véritablement repentant, vous n'obtiendrez le pardon d'aucun, ni Dieu ni le confesseur ne peut pardonner l'un sans l'autre ; vous ne pouvez détester l'un sans l'autre, un seul vous rend coupable de tous : *Factus est omnium reus.*

3° Ces principes, aisés à sentir, sont avoués de tout le monde et n'ont plus besoin que d'un léger développement de détail. Mais il n'est pas rare de trouver dans la pratique des cœurs partagés et aveugles qui se trompent eux-mêmes en se flattant d'avoir la contrition quoiqu'ils gardent l'affection pour certains péchés. On détruit par les bornes que l'on y met une douleur dont la nature est de n'en point connaître. Cette courte règle de détester généralement tous ses péchés va plus loin qu'on ne pense. Elle n'excepte rien, sous quelque couleur favorable que le péché se montre et tout ce qui lui appartient : occasion, matière, suite, habitude, danger. Elle n'épargne rien pour le détruire : éclat, pénitence, retranchement, tout est de son ressort.

Trois sortes de péchés font faire de funestes exceptions à la contrition : des péchés utiles, des péchés agréables, des péchés dominants. Il en coûte peu de détester des péchés qui ne laissent que des remords et des ravages. Un courtisan a offensé son prince et mérité une disgrâce complète ; banni de la cour, privé de ses charges, il a tout perdu. Un calomniateur a été convaincu d'imposture ; sa réputation détruite est devenue la victime de celui qu'il avait voulu flétrir : déshonoré justement lui-même, il n'a que la confusion pour partage. Ce ne sont pas des gens qu'il faille exciter à la douleur. Heureux si un motif plus chrétien en était la source ! Du moins, toute humaine qu'elle est, elle dispose le cœur, la grâce et la contrition y trouvent moins d'obstacles.

Mais s'il est des péchés que Dieu punit en ce monde, il en est aussi dont un jugement impénétrable de la Providence diffère la punition. Il est souvent des crimes heureux dont les fruits, tout empoisonnés qu'ils sont, ne flattent que trop une nature corrompue. Cette calomnie trop écoutée a supplanté un concurrent et décrié un ennemi, et vous a élevé sur ses ruines. Une complaisance criminelle pour un protecteur vous a ménagé une fortune brillante. Un commerce usuraire, un faux contrat a amassé de grands biens et vous a tiré de la poussière où la naissance vous avait condamné. Comment détester l'origine de ces funestes succès ? Est-il aisé d'avoir de l'horreur d'une action qui nous a procuré des avantages qu'on serait bien fâché de perdre ? Où trouver des gens qui disent du fond du cœur : Oui, si ces péchés étaient à commettre, quelque bien que je pusse en attendre, je ne les commettrais jamais. Tout favorables qu'ils semblent m'avoir été, je voudrais les effacer par mes larmes et par mon sang ? Oui, cette calomnie, comme celle de la femme de Putiphar, eût-elle sauvé votre réputation aux dépens de l'innocent Joseph ; cet attentat vous eût-il mis la couronne sur la tête, comme à tant de coupables rois d'Israël que le parricide fit monter sur le trône ; cette trahison vous eût-elle vengé d'un ennemi et délivré d'un concurrent, comme le perfide Joab enfonçant le poignard dans le sein de ses parents Abner et Amasa. Oui, je le répète, et puis-je trop le répéter, il est bien difficile de tarir une source dont on boit avec plaisir les eaux, d'arracher un arbre dont on aime, dont on cueille les fruits. Il n'est pas moins indispensable de le faire.

Il faut regarder ce péché utile comme un mal souverain, verser des larmes amères sur une fortune, sur une gloire achetée à ce prix, en avoir la même horreur que si par un succès contraire il vous avait causé mille maux. Est-il en effet quelque chose, fût-ce tout un monde, qui puisse remplacer la grâce de Dieu et dédommager de la perte de l'âme ? *Quam dabit homo commutationem pro anima sua ?* (*Matth.*, XVI, 26.) Quoique certains péchés portent plus que d'autres ce caractère d'inutilité et de malheur, il n'en est aucun, quelque avantageux qu'il paraisse, qui ne soit infiniment funeste : *Quid prodest homini ?* (*Ibid.*) Mais, quoi qu'il en soit de ses fruits amers ou agréables, la contrition doit immoler tout péché sans exception.

L'idole du cœur ne doit pas être plus épargnée que les trésors de la fortune quand elle coûte l'amitié de Dieu ; sacrifice peut-être plus difficile ; on tient encore plus aux plaisirs qu'aux richesses. Les biens sont des habits dont on se dépouille ; mais c'est s'arracher à soi-même que de renoncer à la douceur du plaisir. Je ne parle point de ces voluptés infâmes dont le nom doit être ignoré du chrétien. Qui doute que la contrition n'en ait horreur ? Mais en même temps qui ne sait qu'une sagesse consommée ne fournit pas à Salomon d'assez fortes armes pour se défendre ni à nous d'assez fortes preuves

pour le croire sauvé? que la vertu éminente de David ne fut ni à l'épreuve d'un coup d'œil, ni capable de le ramener pendant une annee de désordre? que les intérêts de sa vie si souvent menacée, si souvent attaquée par des trahisons, constantes et connues, ne brisèrent pas les liens de Samson même? Il est bien d'autres péchés agréables, d'autant plus dangereux qu'ils n'impriment pas d'une manière si marquée la tache honteuse et souvent salutaire qui arrête les excès de l'incontinence. Que la contrition en est difficile! qu'elle est rare!

Un orgueilleux qui toujours plein de lui-même, du haut du trône où il se place, contemple son mérite avec complaisance et regarde en pitié le reste du genre humain, sur qui il se donne la préférence, se rendra-t-il aisément justice, la rendra-t-il à tout le monde en tournant son mépris contre lui-même et se mettant au-dessous de ceux qu'il foulait aux pieds? Il le faut cependant. Si vous ne devenez humbles, dociles, simples comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux : *Nisi efficiamini*, etc. (*Matth.*, XVIII, 3.) Un médisant qui n'épargne personne, cite tout à son tribunal, y prononce en dernier ressort, et dont les traits empoisonnés ne savent distinguer ce que le mérite et la dignité rendent plus respectable, que pour le déchirer plus cruellement, haïra-t-il de bonne foi ce style mordant et caustique, ces prétendus bons mots, ce prétendu agrément des conversations auxquels il se croit redevable de sa réputation de bel esprit? Il le faut cependant, car il est écrit : Ne jugez, ne condamnez personne, si vous ne voulez être jugé et condamné : *Nolite judicare.* (*Matth.*, VII, 1.) Un ambitieux, ébloui de l'éclat des grandes places, idolâtre des faveurs de la fortune, charmé d'avoir une cour nombreuse empressée à lui plaire, se condamnera-t-il à la solitude, renoncera-t-il au flatteur encens dont il est enivré? Il le faut cependant. Quand vous aspirez aux dignités, vous ne savez ce que vous demandez; il est écrit : Celui qui veut être grand doit se rendre le plus petit : *Qui major*, etc. Une personne sensuelle qui frémit au seul nom de pénitence, à qui le travail et la fidélité à ses devoirs paraissent un martyre, qui toujours couchée sur des roses, écarte avec soin les moindres épines, regardera-t-elle comme un mal souverain cette douce oisiveté, cette flatteuse indolence, cette nonchalante mollesse qui lui paraît le comble de la félicité? Il le faut cependant; le royaume du ciel souffre violence, vous n'y entrerez jamais autrement : *Regnum cœlorum*, etc. (*Matth.*, XI, 12.)

La présence d'un objet séduisant, une occasion prochaine, la force d'une habitude mauvaise, contractée par une foule d'actes réitérés, le joug d'un tempérament corrompu, toujours porté au mal, le règne tyrannique d'une passion dominante, mettent encore bien des bornes à la contrition. Ah! Seigneur! gémirons-nous jamais assez de notre faiblesse? Faut-il avoir toujours les armes à la main? Hélas! tout s'oppose à une résolution qui doit tout combattre, tout concourt à éteindre un feu qui doit tout consumer; comment se promettre de faire face à tant d'ennemis et s'arracher à tant d'amis?

Qu'on s'examine soigneusement sur tous ses péchés, et l'on trouvera peut-être une contrition bien bornée. Est-on, comme saint Paul, en état de donner le défi à toutes les créatures? Non, ni la mort, ni la vie, ni le paradis, ni l'enfer, ni les anges, ni les démons, j'en suis sûr, rien ne sera capable de me séparer de mon Dieu : *Quis nos separabit?* (*Rom.*, VIII, 35.) Je sais que la prudence ne permet pas d'entrer dans un détail si exact, et de mettre à des épreuves si délicates, que même à la rigueur il n'est point nécessaire de faire un acte de contrition sur chaque péché. Un sage ménagement épargne des questions à notre faiblesse où notre résolution risquerait de s'évanouir, et qu'en matière de pureté surtout le détail est toujours à craindre. Mais enfin il faut que la contrition renferme, du moins d'une vue générale, tous les péchés sans exception. De quelques ornements qu'on pare la victime, il faut qu'elle soit égorgée. Dieu demandât-il le sacrifice d'un fils unique, il faut qu'Isaac soit immolé, que la main de son père, s'arme pour lui percer le sein. Si Abraham innocent dut sacrifier ce qu'il possédait légitimement, qu'aura-t-on droit de refuser sur les fruits du crime, lorsque l'on est le plus coupable?

Cet examen critique et si étendu va plus loin encore. Les péchés détestés sans exception, peuvent être envisagés en différentes circonstances qui en augmentent le danger. Un ami, un parent, un protecteur demandent de vous quelque faiblesse, votre fortune en dépend; aurez-vous le courage de rompre les liens du sang plutôt que ceux de la grâce, de perdre les intérêts temporels plutôt que ceux du salut? Si les persécutions qui ont longtemps affligé l'Eglise, aujourd'hui renouvelées, vous citaient aux tribunaux païens, pourriez-vous monter sur les échafauds et sceller la foi de votre sang? La discrétion me défend de pousser plus loin des suppositions où votre vertu ébranlée ne sentirait que trop ce qu'elle aurait à craindre dans le danger réel. Mais quelques bornes que la discrétion mette au zèle d'un confesseur, sachez que toutes ces difficultés renfermées dans l'objet immense de votre douleur est véritablement universelle.

J'exige donc, direz-vous, une vertu héroïque dans un pénitent. Un enfant peut-il tout d'un coup être un homme parfait? des coups d'essai seront-ils des chefs-d'œuvre? Cet héroïsme est bien médiocre puisqu'il n'exclut pas les fautes légères; nous ne parlons que du péché mortel. Mais dans le fond il est certain que la vraie contrition a quelque chose d'héroïque. Qu'est-ce en effet qu'une vertu héroïque? C'est une vertu à toute épreuve, c'est-à-dire une vertu que rien ne peut ébranler, supérieure aux plus rudes assauts de la séduction et de la violence.

Voilà la disposition d'un vrai pénitent: perte des biens, de l'honneur, de la vie, tout est au-dessous du péché. Que le monde, le démon, la chair livrent la guerre la plus rude, rien n'arrachera son consentement; les plus doux charmes de la volupté, ou les plus affreux supplices, inondé de consolations intérieures, ou accablé des plus grandes peines, il est indépendant de tout, il triomphe de tout, il tire de tout des trésors infinis de mérite.

Je sais que ces dispositions peuvent changer si l'on n'est confirmé en grâce par un miracle. Le héros peut devenir homme, le pénitent redevenir pécheur. Ni la plus parfaite pénitence, ni la plus haute vertu ne rendent impeccable. Celui qui est debout doit prendre garde de tomber, parce que la plus parfaite contrition peut se perdre. Mais il faut qu'elle porte ce caractère d'héroïcité, que ce soit sa résolution, que, tandis qu'elle subsiste, elle se soutienne au milieu de toutes les épreuves et remporte une entière victoire, en sorte que si elle persévérait elle rendît impeccable. Voyons maintenant sa souveraineté.

SECONDE PARTIE.

La contrition, dit le concile de Trente, est une douleur de l'âme, une détestation des péchés commis, avec un ferme propos de n'en plus commettre : *Est animæ dolor.* Douleur de l'âme, en voilà le siége; détestation, voilà les sentiments; des péchés commis et à commettre, voilà l'objet. Dire que la contrition doit être sincère, intérieure, du fond du cœur, c'est se jouer, ce semble, c'est la nature même, personne n'en doute. Mais comme on est souvent et qu'on veut être la dupe des apparences, convainquons-nous bien qu'il ne suffit pas qu'elle soit sur le bord des lèvres. En vain joindrait-on aux expressions les plus vives les protestations et les serments les plus solennels, si le cœur ne souscrit à ce langage, si lui-même il ne le dicte, ce n'est qu'un vain son, dont Dieu ne saurait être touché; car enfin Dieu voit le cœur, il veut le cœur, c'est le cœur qui est le vrai coupable, c'est le cœur qui est seul capable de douleur, qui en est le siége.

1° Dieu voit le cœur. Si on n'avait affaire qu'à des hommes, on pourrait espérer de leur en imposer par des dehors trompeurs. Ils ne peuvent pénétrer dans les consciences pour y démêler la vérité; le pénitent, accusateur et témoin, doit ordinairement être cru sur sa parole, et le confesseur trompé n'est pas comptable d'une absolution que la dissimulation lui arrache. Mais on n'en impose pas au Tout-Puissant, il sonde les cœurs et les reins; les plus épaisses ténèbres se dissipent au premier rayon de sa lumière, les plus secrets replis des consciences lui sont découverts. Ce n'est donc que par un retour sincère qu'on peut en obtenir grâce. Douleur insultante par son hypocrisie. Non, non, Dieu ne se paye point de quelques paroles : *Non omnis qui dicit, Domine, Domine!* (*Matth.*, VII, 21.) Une absolution qu'on ne doit qu'au mensonge, loin d'effacer les péchés, les augmente par un horrible sacrilége : *Non est reversa ad me prævaricatrix in toto corde, sed in mendacio.* (*Jerem.*, III, 10.)

2° Dieu veut le cœur, il demande un retour sincère; l'hommage du cœur est le seul qui peut le flatter : *Fili mi, præbe mihi cor tuum.* En vain offrirait-on dans son temple toutes les richesses, en vain immolerait-on toutes les victimes du monde; en a-t-il besoin, mange-t-il la chair des taureaux, boit-il le sang des brebis? Non, non, un Dieu de vérité veut être servi en esprit et en vérité. Le monde même ne met au rang de ses amis que ceux dont la sincérité lui est connue; il ne pardonne à un ennemi que quand il en croit le cœur changé. Je vous aurais offert bien des sacrifices; vos autels, disait David, eussent été chargés de victimes si ma grâce en eût dépendu : *Sacrificium dedissem utique.* (*Psal.* L, 18.) Mais je sais que le sacrifice qui peut seul vous plaire, c'est celui d'un cœur contrit : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.* (*Ibid.*, 19.) Vous ne sauriez mépriser un cœur contrit et humilié : *Cor contritum*, etc. (*Ibid.*)

3° C'est le cœur qui seul est capable de douleur; car enfin, où se trouvera ce vrai, cet amer repentir? Serait-ce dans les yeux, dont un excès de joie, aussi bien que de tristesse, peut exprimer les équivoques larmes? Larmes que la faiblesse de l'âge, la timidité du sexe, la douleur, la surprise font si souvent couler sans sujet. Serait-ce sur cette bouche, dont les paroles trompeuses se prêtent aussi bien au mensonge qu'à la vérité, aux blasphèmes comme aux cantiques? Comment compter sur un monde pervers qui se fait un mérite de l'art de dissimuler? Serait-ce dans quelques œuvres de piété que l'hypocrisie affecte souvent avec plus de soin que la vertu véritable? Qu'est-ce que la contrition? C'est une volonté déterminée de ne plus offenser Dieu, une préférence entière donnée à Dieu sur la créature, un désir ardent que le péché n'eût jamais été commis. Où peut être ce propos efficace, ce désir si sincère, cette adoration suprême des grandeurs, des droits, des perfections de Dieu que dans le cœur? Quel autre peut être juge et prononcer pour Dieu contre soi-même? *Scindite corda vestra*, etc. (*Joel.*, II, 13.)

4° Enfin il est juste que le cœur, étant le vrai coupable, soit le premier pénitent, qu'après avoir commis la faute et abandonné Dieu, il revienne à Dieu, corrige, répare, expie sa faute. Quel est le vrai coupable? Ce n'est pas le corps dont on abuse pour satisfaire les inclinations; il n'a ni liberté, ni lumière; c'est un esclave dont on dispose, qui ne peut se défendre de suivre aveuglément les impressions que lui donne la volonté. Il est à plaindre d'être assujetti à un maître si déraisonnable. C'est au cœur seul à répondre de l'usage qu'il fait de sa liberté. Ce n'est pas même l'action extérieure qui fait la malice du péché. Une guerre juste rend légitime le meurtre et le pillage; un

sacrement sanctifie les plaisirs les plus grossiers. Mais ce qui décide de la vertu ou du vice, c'est uniquement la droiture ou la dépravation de la volonté. Le cœur fait proprement la vie, la bonté de l'homme, c'est tout l'homme. Il faut donc que par un entier changement il rétablisse l'ordre qu'il a détruit par sa faute, que, par le sacrifice de ce qu'il a aimé, il subisse un juste châtiment et devienne la victime de Dieu qu'il a outragé. Sans ces dispositions essentielles, fît-on les œuvres les plus difficiles, répandît-on tous ses biens en aumônes, se condamnât-on aux plus rudes pénitences, souffrît-on les horreurs du martyre, le péché ne sera pas remis : *Nil mihi prodest.* (I *Cor.*, XIII, 3.) Le prêtre prononçât-il un arrêt favorable, le ciel ne souscrit point à ce que l'hypocrisie a surpris sur la terre; le souverain Juge lie et condamne quand le ministre délie et absout.

5° La vivacité de la contrition n'est que cette sincérité développée avec force. Oui, c'est du cœur, et de tout le cœur, avec toute l'ardeur dont il est capable qu'il faut, dit le prophète, se consacrer à Dieu; c'est le cœur, et tout le cœur sans ménagement, que la contrition doit briser ; c'est dans le cœur, et dans tout le cœur, sans réserve et sans bornes, que Dieu doit régner en Maître absolu. Le partage du cœur entre Dieu et le péché, toujours injurieux, toujours injuste, doit surtout l'être lorsque, en qualité de suppliant, on vient faire l'aveu de ses fautes et en demander grâce. Qu'on répare donc le péché par un changement total. On avait donné au crime la préférence sur Dieu, et avec une sorte de transport, qu'on la donne à Dieu sur tout le reste avec la même violence. Est-ce trop d'aimer Dieu autant que le péché, de haïr le péché autant qu'on l'a aimé, de servir Dieu autant qu'on l a négligé? *Convertimini in toto corde.* (*Joel*, II, 12.) .

Le propre de la haine est de vouloir la destruction de son objet, comme le propre de l'amour est de vouloir la conservation du sien ; l'un poursuit avec autant de feu que l'autre l'exécution de ses désirs. Quand ces sentiments sont bien décidés, ils ne connaissent point de mesure. L'amour met dans une espèce d'extase, l'amour jette dans l'ivresse et l'enchantement; la haine entraîne à la fureur et à la rage. Dans le cœur de Dieu, où tout est infini, ces mouvements le sont de même. Il hait ou il aime infiniment; un mal ou un bien infini en est l'objet, l'éternité heureuse ou malheureuse en est la suite nécessaire. Voilà l'état où la contrition doit nous mettre; pourrait-il lui plaire s'il ne lui ressemblait? Etat divin qui doit nous faire haïr et aimer comme Dieu les mêmes choses par les mêmes raisons.

Voilà donc la contrition, la plus grande de toutes les douleurs, universelle, par conséquent souveraine ; sans bornes, par conséquent sans mesure ; proportionnée et au péché, qui est le plus grand de tous les maux, un mal universel, un mal infini, le seul mal, et à l'horreur nécessaire, infinie, universelle de Dieu pour le péché. Et, dans le fond, cette universalité et cette souveraineté se renferment l'une et l'autre. Peut-on avoir une haine absolue de tous les péchés, dans tous les cas, dans toutes les circonstances, à quelque prix que ce soit, sans regarder le péché comme le plus grand de tous les maux? Et peut-on le regarder comme tel sans en avoir une douleur pareille? Car si quelque mal paraissait plus grand, voilà l'exception qui détruirait tout. Peut-elle donc être universelle sans être souveraine?

Il vous est arrivé un grand malheur; vous avez perdu vos biens, votre réputation est flétrie, vous êtes condamné à la mort, vous en êtes inconsolable; toujours le poignard dans le cœur, vous ne pouvez effacer le souvenir d'un malheur extrême, la mort vous serait douce, vous allez traîner de tristes jours qui ne sauraient être trop tôt terminés. Est-ce là l'image de la douleur que vous avez de vos péchés, ou plutôt la douleur que vous avez de vos péchés est-elle encore plus vive, et ne doit-elle pas l'être pour être proportionnée à un mal infiniment supérieur à tous les autres maux? Sans cela peut-elle obtenir grâce? Si votre cœur conserve encore quelque affection qui le partage, voilà votre divinité, c'est cette idole que votre cœur adore, à qui vous offrez un sacrifice abominable, puisqu'au lieu de vous consacrer tout à Dieu, à qui vous vous devez, vous lui immolez ce même Dieu, sur qui vous lui donnez la préférence. Est-ce haïr le péché, vouloir le détruire, que de le commettre encore au prix de la grâce de Dieu? Contrition chimérique, ou plutôt insultante, qui, loin de justifier, amasse des trésors de colère. Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, celui même qui ne les hait pas, c'est-à-dire dont les sentiments ne peuvent pas passer pour une espèce de haine au prix de l'amour qu'il me porte, n'est pas digne de moi : *Qui amat patrem*, etc. (*Matth.*, X, 37.)

Que votre douleur, comme celle de Marie, ressemble à une vaste mer sans fond par la profondeur de sa souveraineté, sans rive par l'étendue de son universalité, grossie par les fleuves de vos larmes; que les remords y excitent les plus violentes tempêtes, que les péchés, comme Pharaon, soient engloutis dans les gouffres : *Magna velut mare.* (*Thren.*, II, 13.)

6° Les fruits de la contrition en sont les plus fortes preuves. Pour en bien juger, considérez-la dans le détail des moyens que vous voulez prendre et des obstacles que vous voulez vaincre pour détruire en vous le péché On connaît l'arbre par les fruits. Tout est facile à un pénitent, tout est difficile quand on ne l'est pas. Un malade qui veut sincèrement sa guérison prend les remèdes les plus amers, s'expose au fer et au feu, souffre les opérations les plus douloureuses, suit le régime le plus gênant, s'abandonne aveuglément au médecin, et suit fidèlement tous ses ordres. Pourquoi? Parce qu'il aime véritablement sa santé. L'homme de guerre qui veut s'avancer se condamne à un travail continuel, se prive de toutes les douceurs de la vie,

affronte mille fois la mort, et fait gloire d'être employé dans les occasions les plus périlleuses. Pourquoi ? Parce qu'il aime véritablement sa fortune. Un marchand assailli de la tempête jette dans la mer ce qu'il a de plus précieux, ce qu'au risque de ses jours et avec des fatigues infinies il est allé chercher au bout du monde. Pourquoi? Parce qu'il aime véritablement sa vie, et qu'il veut se sauver à quelque prix que ce soit : *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiunt.* (I *Cor.*, IX, 25.)

Ah ! si vous voulez de même sauver votre âme, si vous voulez guérir ses plaies, si une fortune éternelle a pour vous des attraits, tout s'aplanira, tout sera agréable : un confesseur ne sera jamais trop rigoureux, on se plaindrait plutôt de son indulgence, on mettrait tout en œuvre pour ranimer son zèle. Un vrai pénitent n'est jamais satisfait, jamais il ne prend trop de précautions. Fallût-il, comme Madeleine, faire aux yeux du public l'aveu de sa faute, étaler sa honte aux pieds du Sauveur, les arroser de ses larmes, les essuyer avec ses cheveux; fallût-il, comme David, se couvrir d'un cilice, mêler la cendre à son pain, baigner son lit de ses pleurs, au milieu de la gloire et des délices du trône; fallût-il, comme le premier homme, errant sur la terre, cultiver une solitude qui ne porte que des ronces, et gagner son pain à la sueur de son visage; fallût-il, comme dit l'Evangile, couper son pied, sa main, arracher son œil et le jeter loin de soi, il faut se résoudre à tout, trop heureux encore d'obtenir grâce! Peut-on en faire trop pour son Dieu et pour son âme? Il vaut mieux aller au ciel avec un de ses membres que de tomber en enfer avec tous les deux. La vraie pénitence, loin de rien épargner, souvent une sainte indiscrétion, un pieux excès, une exactitude scrupuleuse sont pour elle à craindre. Heureux dangers ! Quoique sans doute la vertu toujours prudente les évite, ils sont du moins des gages consolants d'une sincère pénitence : *Erue, abscide eum, et projice abs te.* (*Matth.*, V, 30.)

L'hérésiarque Luther détruisait la nécessité de la contrition. La pénitence, disait-il, n'est qu'une nouvelle vie. Sans se tant embarrasser des fautes passées qui ne sont plus, il suffit de n'en plus commettre et d'en prendre la résolution. Le libertin ne la détruit pas moins par une erreur opposée. La contrition n'est qu'une douleur des péchés commis, dit-il ; contentons-nous de gémir sur le passé sans nous mettre en peine de l'avenir. Pourquoi s'affliger d'avance de ce qui ne sera peut-être jamais ? Cette pénitence serait aisée et commode : il en coûte peu d'abandonner ce qui n'est plus, pourvu qu'on nous laisse jouir de ce qui nous flatte. Erreur de part et d'autre. Il est aisé de sentir qu'une vraie contrition poursuit le péché dans tous les temps, avec la même vivacité, dans le passé qu'elle déplore, dans l'avenir qu'elle promet, dans le présent où elle s'afflige. Tous les temps sont à Dieu, aussi bien que tous les êtres. Un vrai retour les lui consacre tous, et tâche d'anéantir ce qui lui déplaît partout où il le trouve, et dans tous les temps, en rapprochant les temps et se les rendant comme présents. Ses coups portent sur le passé, souhaitant qu'il n'eût jamais été; sur l'avenir, promettant qu'il ne sera jamais ; sur le présent, le haïssant sans mesure.

Il faut que ce propos soit ferme, sincère, invariable, n'embrassant pas moins la durée éternelle des temps que l'étendue infinie des objets. Une promesse faite à Dieu seraitelle moins respectée que les paroles données aux hommes, dont la droiture, l'honneur, la probité se font des lois inviolables? C'est une espèce de vœu que vous faites, c'est à Dieu même que vous promettez en la personne de son ministre, c'est une espèce de serment, vous prenez Dieu à témoin de la sincérité de vos résolutions. C'est un contrat avec lui, scellé de son sang, confirmé par une grâce singulière, l'abolition entière de vos crimes. Est-il rien, peut-il rien être de plus authentique entre le Créateur et la créature ? Ah ! songez donc, quand vous êtes aux pieds du prêtre, à quoi vous vous engagez ; souvenez-vous avec joie toute votre vie de l'étendue de vos engagements. Que ces liens sacrés que vous avez formés soient à jamais indissolubles.

Sondez donc votre cœur sans prévention et sans flatterie. C'est encore ici que je voudrais un examen détaillé autant que la prudence peut le permettre. Si votre confesseur vous ordonnait de rendre ce bien mal acquis, de visiter et de prévenir cet ennemi déclaré, de rompre absolument ce commerce, trouverait-il bien de la docilité? Que penseriez-vous de son exactitude? Vous voulez bien prendre quelques moyens, et vaincre quelques obstacles; mais voulez-vous tout employer et tout vaincre? Ah ! qu'il est à craindre que ce malheureux Agag ne soit épargné ! On fera, comme Saül, main basse sur tout le reste ; la populace sera livrée au glaive, les effets de vil prix seront réduits en cendres, peut-être s'en fera-t-on un mérite ; mais le prince, les seigneurs, les meubles précieux, fatal objet d'une compassion ou d'un attachement criminel, échapperont à l'arrêt de condamnation que le Seigneur a prononcé. Il faudra que, comme Samuel, le ministre égorge à vos yeux ce que vous aviez voulu sauver. Dieu saura bien se faire la justice que vous lui refusez ; votre couronne, passant sur une tête étrangère, vous apprendra que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice. Mais pouvez-vous vous aveugler jusqu'à compter sur une conversion partagée, où vous ne faites que ce qu'il vous plaît? Qu'il faut avoir peu de lumière et d'expérience pour en être la dupe, ou plutôt peu de bonne foi pour oser la faire valoir ! *Usquequo claudicatis in duas partes*, etc. (III *Reg.*, XVIII, 21.)

7° Les marques extérieures de la douleur sont nécessaires au confesseur. Quand elle est bien sincère, elle passe bientôt sur le corps; tout en ressent les effusions. Jetez les yeux sur cet homme affligé, sur ce vrai

pénitent; voyez ce teint livide, ces yeux noyés, ce visage abattu, ces cheveux épars, ces habits déchirés; écoutez ces soupirs, ces paroles entrecoupées, ces gémissements, ces sanglots, il ne parle, il n'est occupé que de son mal; tout lui déplaît; il se refuse les choses les plus nécessaires; il songe à peine qu'il a un corps, ou, s'il y pense, ce n'est que pour le châtier. Ainsi le roi de Ninive descend de son trône, se couvre du cilice et de la cendre, et ordonne à tous ses sujets un jeûne rigoureux, dont il n'exempte ni les enfants ni les bêtes. Non, non, les mouvements de l'âme, quand ils sont vifs, ne sauraient être longtemps cachés. Semblables au feu, l'amour ou la haine, la joie ou la tristesse éclatent tôt ou tard et trahissent jusqu'à l'hypocrisie. Rien ne peint mieux la vivacité, les effets, les marques de la contrition, que le mot latin *contritio*. Il signifie briser, écraser, réduire en poussière. Ce serait peu de toucher, de percer, de pénétrer le cœur : la contrition doit le briser, l'écraser, le réduire en poussière, *conterere*. Cet état peut-il se cacher? Tout l'annonce.

Il faudra donc, direz-vous, que la contrition ait à l'extérieur quelque chose de sensible et de durable? Une douleur purement intérieure ne serait pas suffisante? Ce n'est point là ce que j'exige absolument. Je sais qu'un acte de contrition peut être fait dans un moment, et qu'il peut se trouver des douleurs sincères qui ne produiront point d'effet sensible; de même que les effets extérieurs ne sont pas toujours des marques certaines d'une douleur qui peut n'être qu'apparente. Il n'en faut pas, pour l'essentiel de la pénitence, plus qu'il n'en a fallu pour le péché; et comme un péché peut être et purement intérieur et ne durer qu'un moment, on peut aussi, et dans le cœur et dans un moment, donner à Dieu une préférence absolue sur tout, avoir pour le péché une haine souveraine, et faire la résolution de ne le plus commettre. C'est ce qu'on nomme douleur appréciative.

Mais convenons qu'une douleur si tranquille n'a guère l'apparence d'une véritable douleur. Envisage-t-on un mal souverain d'un œil sec, d'un air indifférent? En parlet-on d'un ton et d'un style si paisibles? Est-ce ainsi que le cœur s'explique? Est-ce ainsi qu'il s'explique dans les passions véhémentes, et contre un objet souverainement haïssable et souverainement haï? Le cœur a un langage pathétique plus accoutumé à grossir qu'à diminuer les objets et les sentiments. Regarderait-on comme un ennemi mortel celui dont on parlerait avec autant de modération qu'on parle de son péché? Quand on fait aussi peu d'actes d'hostilité, la paix n'est guère éloignée, ou plutôt on est toujours secrètement d'intelligence. Une douleur si secrète est bien suspecte. Qui oserait y compter?

Mais quoi, direz-vous, suis-je le maître de mes larmes, pour les faire couler à mon gré? Non, vous ne l'êtes pas, et vous l'êtes si peu, que tous les jours, malgré vos efforts et votre intérêt, elles trahissent une douleur que vous voudriez et que vous ne pouvez dissimuler. A travers l'air épanoui qu'on affecte, le cœur s'échappe sans qu'on y pense, et parle par les yeux. Vous en êtes si peu le maître, que souvent le moindre sujet les fait couler. La représentation d'une scène tragique, la lecture d'un frivole roman les expriment naturellement. Combien moins en seriez-vous le maître, si vous étiez sincèrement marri de vos péchés! Vos yeux parleraient malgré vous de l'abondance du cœur; des larmes intarissables en peindraient bientôt les sentiments avec les couleurs les plus vives. Imitez les saints pénitents, un David, un Pierre, une Madeleine, à qui leurs péchés étaient toujours présents. Ce funeste objet répandait sur tout une amertume que tous les plaisirs du monde ne pouvaient adoucir. Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde; le poids affreux de mon péché m'accable : *Iniquitates meæ sicut onus grave gravatæ sunt super me*. (*Psal.* XXXVII, 5.) J'en rougis, la honte couvre mon visage; que ne puis-je l'engloutir dans le torrent de mes larmes! *Operuit confusio faciem meam*. (*Psal.* LXVIII, 8.) Je le hais, je le déteste, je l'ai en abomination. L'horreur que j'en ai sera-t-elle jamais assez grande? *Odio habui, et abominatus sum*. (*Psal.* CXVIII, 163.)

Imitez les saints dans le ciel. Ah! jamais il ne fut de plus sincère, de plus parfaite pénitence. Le souvenir de leurs fautes, il est vrai, par un miracle perpétuel de la divine miséricorde, ne trouble pas leur bonheur; ils les voient effacées par une conversion dont ils goûtent les fruits après en avoir dévoré l'amertume. Mais l'esprit de pénitence, l'horreur du péché est en eux toujours parfait : pénitence amoureuse et sainte, la charité en est le principe. C'est parce qu'ils aiment Dieu infiniment qu'ils ont pour tout ce qui lui déplaît une horreur infinie; plus ils connaissent sa sainteté, sa bonté, sa grandeur, plus ils sentent combien il est juste de n'aimer que lui. Vous espérez de partager leur gloire, partagez leurs sentiments; vous les aurez un jour, ayez-les d'avance. Soyez encore plus touchés qu'eux. Ils n'ont rien à craindre du péché, ils n'ont pas besoin de pénitence : elle est pour vous indispensable.

L'enfer même vous fournira des modèles de douleur, si ce n'est dans la sainteté des motifs, du moins dans la vivacité, la souveraineté, l'étendue, la durée des regrets. Ah! jamais de douleur plus profonde : quelle horreur! quels remords! quelle rage! quel désespoir! Si vous n'avez aujourd'hui la contrition que Dieu vous demande, il saura bien vous faire repentir plus cruellement, quoique, hélas! inutilement. Que cette comparaison ne vous révolte point, elle n'est que trop juste. Coupables comme eux, plus coupables que plusieurs d'entre eux, dignes des mêmes supplices, vous avez le même malheur à déplorer. Il est pour eux irréparable, tandis que la miséricorde divine vous tend les bras. Et n'est-ce pas pour vous un

nouveau motif de douleur qu'ils n'ont pas? La clémence que vous éprouvez doit vous rendre aussi reconnaissant que sensible. Votre intérêt doit-il vous laisser oublier que vous avez tout à craindre, et que, tandis que leurs larmes sont inutiles, votre sort éternel dépend de votre douleur?

Vous trouverez un modèle de contrition dans le sein de la divinité. Dieu est incapable de douleur sans doute. C'est cependant sous ces traits qu'il nous peint sa haine pour le péché. Touché jusqu'au fond du cœur du péché de l'homme, je me repens de l'avoir créé : *Tactus dolore cordis intrinsecus pœnituit fecisse hominem.* (*Gen.*, VI, 6.) Ah! je vais le détruire par un déluge universel qui n'épargnera rien : *Delebo.* Un nouveau monde, de nouvelles générations succéderont à cette race impie. J'enseignerai à l'homme les lois de la pénitence en lui en montrant les sentiments. En effet Dieu hait le péché d'une haine infinie et souveraine. Il le hait par sa justice, sa sagesse, sa bonté, sa grandeur, par toutes ses perfections infinies; il n'en est point que le péché ne blesse. Tout en Dieu hait le péché, tout le hait sans mesure. Voilà quelle doit être votre haine. Le péché a tout blessé en vous, il faut que tout le combatte, que cette haine soit aussi sans mesure, et dans l'étendue des objets, et dans la durée des temps, et dans la vivacité des sentiments, et dans la pratique des moyens, et dans la victoire des obstacles. Elle devrait être en quelque sorte plus grande que celle de Dieu ; le péché est votre ouvrage, vous en avez tout à craindre; Dieu n'en est pas l'auteur et n'en a rien à redouter. Vous avez donc de haïr le péché des raisons que Dieu n'a pas et ne saurait avoir.

Enfin vous trouvez dans Jésus-Christ ce vrai pénitent, ce pénitent universel, un modèle de contrition aussi touchant que parfait. Le voilà dans le jardin des Olives victime infortunée de la tristesse, de l'ennui, de la crainte; il est accablé jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea*, etc. (*Matth.*, XXVI, 38; *Marc.*, XIV, 34.) Voyez son agonie mortelle, ses larmes, ses humiliations, son sang qui coule en abondance de toutes les parties de son corps. Quel pénitent! contemplez-le sur le Calvaire, abandonné de son Père, et réduit aux abois par des supplices affreux qui vont lui arracher la vie; hélas! quel est le motif de son affliction, l'ignorez-vous? C'est vous-même, ce ne sont pas ses péchés, il est impeccable ; ce sont les vôtres qu'il déplore, qu'il expie. Il les vit ces crimes auxquels vous paraissez si peu sensible, il les vit, il en frémit pour vous, et tout innocent qu'il était, il en fut touché à l'excès. Et vous qui êtes si coupable, qui courez tant de risques, qui êtes si fort intéressé, vous êtes indifférent? Ah! partagez des peines dont vous êtes l'objet, dont vous recueillez les fruits. Soyez aussi touché pour vous-même qu'on daigne l'être pour vous. Vous devriez l'être encore davantage. Ce sera le moyen d'obtenir le pardon, etc

DISCOURS II.

SUR LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE.

Pater, peccavi in cœlum et coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus. (*Luc.*, XV, 21.)

Mon Père, j'ai péché contre le ciel et devant vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils.

Une des plus touchantes paraboles de l'Evangile, c'est celle de l'enfant prodigue; elle peint avec les traits les plus vifs le cœur de Dieu et celui de l'homme, elle montre la source de l'aveuglement qui éloigne l'homme de Dieu, la suite de l'égarement qui le perd, la douceur de la pénitence qui le ramène, l'excès de la miséricorde qui le reçoit. On y voit, détaillées de la manière la plus touchante, dans le caractère du péché et les qualités de la conversion, les routes funestes qui conduisent au comble de la misère, et les routes heureuses qui les font monter au comble du bonheur. Fruits amers de la passion, effets inestimables de la pénitence, image terrible du vice, modèle consolant du retour, portrait frappant d'une malice sans mesure, et d'une bonté sans borne. Quel des deux est le plus prodigue, le fils qui dissipe tous ses biens, ou le père qui répand tous ses dons ? quel est le plus à plaindre, le fils qui abandonne un père si tendre, ou le père qui perd un fils si cher? Quel est le plus touché, le fils qui se jette aux genoux de son père, ou le père qui arrose son fils de ses larmes? quel est le plus consolé, le fils qui rentre dans la maison paternelle, ou le père qui fait tuer pour lui le veau gras? Quoi de plus capable que ce tableau d'arrêter l'homme entraîné par la tentation, d'encourager l'homme arrêté par la crainte, et de combler de joie le pécheur sincèrement converti, et d'affermir le juste par la persévérance? Une expérience constante fait voir tous les jours que cette parabole, bien méditée, attendrit jusqu'aux larmes les cœurs les plus insensibles.

L'orgueil pharisaïque faisait un crime au Sauveur de son indulgence. Quelle morale et quelle conduite, disaient-ils! il promet le pardon de tous les crimes, il l'accorde aux plus grands pécheurs ; les publicains, les femmes de mauvaise vie, tout reçoit de lui l'accueil la plus favorable. Il en est sans cesse environné, il va chez eux, il les traite mieux que les autres. Cet aimable Sauveur ne s'en défend pas ; mais pour justifier sa bonté, et la rendre sensible, pour arrêter et confondre les murmures de ses ennemis, il multiplie les paraboles et les exemples. C'est une brebis égarée ; le bon pasteur laisse quatre-vingt-dix-neuf fidèles, pour courir après elle, et la ramener au bercail : quelle fête dans le ciel pour se réjouir de son retour ! C'est une dragme perdue qu'une pauvre femme cherche avec soin : quelle joie de la retrouver! C'est un enfant prodigue, que son père voit avec transport revenir entre ses bras : quelle bonté, quelle parfaite confiance il inspire! il semble n'avoir rien plus à cœur que de faire sentir à l'homme que de quelque crime qu'il soit coupable, il n'en doit jamais perdre les sentiments.

Personne aujourd'hui ne se scandalise de ce prodige de clémence, tout y applaudit, tout l'admire, et souvent on en abuse. Flottant entre la crainte et l'espérance, le pénitent et le ministre ont également à craindre ces deux écueils. La facilité de l'absolution est une sorte d'impunité qui enhardit au crime; la sévérité de la pénitence est un obstacle qui rebute la vertu. Les grandes idées de la miséricorde font oublier la justice; les terreurs de la vengeance font douter de la miséricorde. Trop relever l'espérance du pécheur, c'est lui donner de la présomption. L'alarmer et le confondre, c'est le jeter dans le désespoir. Hardi et téméraire avant le péché, rassuré par l'espoir d'un pardon facile, ce pécheur méconnaît le danger; les remords du péché, la difficulté de la conversion, la crainte du châtiment font désespérer du remède. Quelle route suivre entre ces deux précipices? comment démêler la lumière de la vérité, au milieu de tant de faux jours? Cette parabole nous servira de guide; toute simple qu'elle est, elle renferme un fond inépuisable d'instruction qui concilie tous les intérêts. L'Evangile en fait la division la plus naturelle : 1° le départ; 2° le malheur; 3° le retour de l'enfant prodigue; 4° l'accueil que lui fait son père.

PREMIER POINT.

Homo quidam habebat duos filios. (*Luc.*, XV, 11.) Un homme avait deux enfants. Quel est donc ce père si bon et si tendre, qui traite ses enfants avec tant d'indulgence et de bonté? C'est Dieu qui veut qu'on lui en donne le nom. Plus père, dit Tertullien, que tous les pères du monde, plus miséricordieux que les hommes les plus miséricordieux : *Nemo tam pater*. Heureux et mille fois heureux le chrétien honoré du glorieux titre d'enfant de Dieu, plus heureux s'il le mérite et en remplit les devoirs! Père de tous les êtres, que Dieu l'est à un titre bien flatteur pour les chrétiens, qu'il daigne adopter par le baptême! adoption toute divine, qui nous élève à la plus auguste dignité, nous rend les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ et nous donne droit à l'héritage céleste! *Videte qualem charitatem dabit nobis, ut filii Dei nominemur et simus!* (I *Joan.*, III, 1.) Connaissez, chrétiens, votre dignité; connaissez-la, âmes religieuses; connaissez-la ministres du Dieu vivant, dignes coopérateurs du prodige de la grâce; voilà votre vraie noblesse, voilà votre céleste origine. Qu'elle est supérieure à la plus illustre extraction dont se flatte l'orgueil humain! Et après avoir été élevé à la participation de la divinité, sachez par un saint et juste orgueil vous estimer ce que vous valez, gardez-vous de déroger à une si haute naissance, et de dégrader votre état sublime par le péché : *Agnosce, Christiane, dignitatem tuam, et divinæ factus consors naturæ.* (II *Petr.*, I, 4.)

Par ces deux enfants les interprètes ont entendu la Synagogue et l'Eglise, les pharisiens et le peuple juif et les gentils. La Synagogue orgueilleuse, pleine de mépris pour les nations et jalouse des grâces qu'on leur accorde; le pharisien hypocrite, qui se croit fidèle observateur de la loi et vante le mérite de ses bonnes œuvres. Voilà le fils aîné, qui ne voit qu'avec peine le retour de son frère, et reproche à son père l'excès de son indulgence. Les gentils sont les plus jeunes, ils sont venus les derniers à la connaissance du vrai Dieu. D'abord libertins, ils ont abusé des grâces qu'ils avaient reçues; mais ils ont réparé leurs désordres par la pénitence et ont obtenu le pardon de leurs péchés. Ces applications ingénieuses et bien d'autres qu'on pourrait faire, ne sont pas le véritable esprit de la parabole. Dieu n'a voulu qu'éloigner l'homme du péché par la crainte des malheurs qui le suivent, et l'engager à la pénitence par la facilité et la douceur qui l'accompagnent. Le Seigneur a deux sortes d'enfants, tous deux objets de sa tendresse, mais bien différents par leurs sentiments et leur conduite; les uns, pleins d'attachement, de soumission et de respect, mettent tout leur bonheur à vivre sous ses yeux, étudier ses volontés, exécuter ses ordres, mériter la tendresse paternelle; les autres ingrats et indociles redoutant sa présence, négligeant ses commandements, font peu de cas de ses volontés, n'ont que du dégoût pour les douceurs paisibles de sa maison et se mettent peu en peine de lui plaire. Chez eux l'amour de la liberté, l'ivresse du plaisir l'emporte sur le devoir; l'ordre et la dépendance sont un supplice insupportable. De quel nombre êtes-vous? De quel nombre voulez-vous être? Voit-on en vous un enfant bien né? Les délices de ceux qui l'ont mis au jour, ou un fils dénaturé et rebelle qui déchire leur sein par la plus vive douleur?

Dixit adolescentior. (*Luc.*, XV, 12.) Plusieurs sources du péché : la faiblesse de l'âge, l'amour de l'indépendance, le goût du plaisir, la jouissance des biens, l'éloignement de son père. Hélas! tout lui échappe; cet âge si agréable, ce printemps de la vie s'écoule, ces biens se dissipent, ce plaisir s'évanouit, cette liberté se perd. Trop heureux de revenir enfin au père qu'on avait fui, avec le regret et la honte d'avoir mérité sa colère, et de retrouver dans le pardon de sa faute le bonheur dont on s'était rendu indigne!

1° C'est le plus jeune qui s'élève contre son père, et veut s'éloigner de lui. Portrait trop ressemblant, malheur trop ordinaire de la jeunesse. Qu'il est rare que la sagesse dirige ses pas! Défaut de lumière et d'expérience, vivacité des passions que tout enflamme, charmes séduisants du plaisir que tout embellit, faiblesse que tout entraîne, légèreté que tout amuse, témérité qui ne doute de rien, égarement continuel, fautes sans nombre, piéges de toute part tendus, surtout éloignement infini de toute contrainte, on ne peut supporter le joug de la discipline, on brave insolemment toute autorité, on se moque des leçons, on se joue des exemples, on tourne en ridicule le sage vieillard qui les donne, le père tendre qui

invite, le supérieur éclairé qui veut les faire suivre, pour vivre avec une entière licence. A peine sorti des ténèbres et de la faiblesse de l'enfance, on veut se gouverner soi-même, on n'écoute pas les conseils des personnes sages, tandis qu'on suit en insensé les plus mauvais conseils par une espèce d'enchantement, qui forme des ténèbres plus épaisses que celles que l'aurore d'une raison naissante semble avoir dissipées. On ne connaît de loi que le caprice, de bonheur que la passion, et l'on s'y livre aveuglément. Peut-on verser trop de larmes sur la perte d'un temps si précieux, fait pour la vertu, décisif du reste de la vie, dont Dieu se montre le plus jaloux! Qu'il eût été facile, qu'il eût été méritoire de lui consacrer les prémices de la vie. Le cœur encore exempt de passion, et flexible aux mouvements de la grâce, charmé des attraits de la piété, eût volé dans la carrière et fût monté de vertu en vertu sans intérêt mercenaire et sans crainte servile, dirigé par l'amour le plus pur, le zèle le plus vif et le plus tendre, animé par le feu du zèle, l'embellissant par les charmes de la ferveur, il eût pu consommer en peu de temps le mérite d'une longue vie et en acquérir la couronne. Quel fruit n'aurait pas produit ce germe si fécond! quelles profondes racines n'auraient pas jetées ces saintes habitudes! avec quelle facilité ces beaux commencements n'auraient-ils pas rendu la piété comme naturelle! Jeunes gens, n'oubliez pas que vous êtes jeunes, défiez-vous de vos lumières, craignez votre cœur, combattez ses penchants et ses répugnances. Qu'une modeste timidité est bien placée à votre âge! qu'un jeune homme est sage quand il ne l'est pas à ses propres yeux, qu'il sait douter, consulter, obéir! La véritable sagesse est de savoir qu'il n'en a pas, d'y suppléer par de bons conseils et de les mettre à profit par la docilité.

Mais ne sont-ce que les jeunes gens qui se révoltent contre le Père céleste? Que le pécheur est jeune dans l'âge le plus avancé! il est enfant à cent ans, dit l'Ecriture : *Puer centum annorum.* (*Isa.*, LXV, 20.) Non, dans les principes de la religion on ne compte que les années passées au service de Dieu, on n'est sage que quand on travaille à son salut. Quels amusements plus puérils que les sollicitudes de l'ambition, les travaux de l'avarice, les inquiétudes de la volupté, les futilités de la vanité et du luxe? Plus enfants que ceux qui sont dans le berceau, sages du siècle, pécheurs indociles, qui méprisez les biens solides de l'éternité, vous qui, exposés à mille dangers de vous perdre, ne pouvez souffrir le joug de la loi, vous enivrez de plaisirs, d'honneurs, de richesses; trop heureux si vous n'êtes en effet que des enfants, si la faiblesse de l'âge vous laissait du moins une excuse dont le nombre des années ne vous permet pas de couvrir une témérité, un aveuglement des passions qu'il ne fait que rendre plus condamnables, et qui en effet ne seront que plus sévèrement châtiées!

Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. (*Luc.*, XV, 12.) C'est un libertin qui s'ennuie dans la maison paternelle, et qui prend la résolution d'en sortir pour contenter ailleurs plus librement ses passions, il a la hardiesse de lui dire : Mon père, donnez-moi la portion de l'héritage qui me revient. Quel aveuglement, quelle folie! quitter le meilleur des pères, sans en avoir reçu aucun mécontentement! De quoi peut se plaindre ce jeune homme? Heureux auprès d'un père si tendre, il vit dans l'honneur, l'abondance, les délices, rien ne lui manque, tout prévient ses désirs. Exempt de sollicitude, lui laisse-t-on connaître le moindre besoin? Il mène une vie réglée, douce et tranquille. On forme ses mœurs, son esprit et son cœur par une bonne éducation; on le comble de caresses, on lui procure mille plaisirs, on lui ménage le fond de son bien, on lui prépare un riche héritage que tous les jours on travaille à grossir. Mais, au lieu de le mériter par ses vertus et ses services, au lieu d'attendre le solide bonheur qu'on lui promet, rien ne le touche, parce qu'il vit dans la dépendance; il aime mieux, par un partage anticipé, jouir prématurément d'une légère portion de ce patrimoine, que de conserver le droit assuré de partager un jour ses trésors; mais il est dégoûté d'une vie si unie et si régulière.

Que prétend-il donc faire de cette portion qui doit lui revenir et qu'il demande si prématurément? Il veut en disposer à son gré, c'est-à-dire que le joug de l'obéissance lui est insupportable et qu'il veut absolument le secouer. Qu'on est à plaindre quand on ne sait pas être heureux. Tels sont la plupart des hommes; toujours dégoûtés de leur situation présente jusque dans les plus saintes professions, jamais contents, sans cesse ils soupirent après le changement, une vie réglée n'est pas de leur goût, il leur faut de la dissipation et du bruit. Un supérieur sage est un censeur importun, ennemi de leur liberté. Aveugles et malheureux enfants d'Adam, séduits par les promesses trompeuses du serpent, nous voulons être comme des dieux : *Eritis sicut dii.* (*Gen.*, III, 5.) Rien ne coûte plus que le sacrifice de la liberté, rien cependant de plus nécessaire. Ah! Seigneur! ne permettez pas que je sois mon propre guide: ce serait être à la merci d'un fou : *Qui se sibi magistrum constituit stulto se discipulum subdit.*

Rien de plus nécessaire dans un âge où tout est danger, tout est occasion, tout est précipice; rien de plus avantageux dans un temps où les soins d'une bonté toute paternelle sont les plus empressés et les plus vifs, où s'étudiant à profiter de la facilité au bien et au mal que donne un âge innocent et tendre, son père ménage tous ses moments pour le bien de son fils, et où lui-même cultivant le germe de vertu qu'on répand dans son cœur, il pourrait se préparer les fruits les plus exquis pour le reste de ses jours. Ainsi, grand Dieu, pour vous rendre maître d'une âme que l'innocence

vous rend chère, au lieu d'employer les châtiments et les reproches, vous avez toujours les yeux ouverts sur elle, vous épuisez les caresses et les faveurs, vous l'excitez, vous l'encouragez, vous l'attendrissez, vous allez au-devant des dangers et des impressions du vice. Hélas! malgré tous vos efforts, une passion la flatte, l'entraîne; le monde la séduit et la perd. Fils dénaturé! ce jeune homme insensible, ce pécheur ingrat vous redoute, vous fuit, ô mon Dieu, et s'éloigne de vous; il se fait de lui-même son Dieu.

Dieu est le bien infini. Le bonheur et la perfection de l'homme consistent à le posséder, le malheur et le péché à s'en éloigner: *Ut sibi ab illo bene fit, a quo habet unde sit tota perfectio est ad eum converti, et in illo permanere, qui bonum est infinitum.* Tel fut le crime qui retira l'ange de Dieu pour l'établir en soi-même! *Imitari Deum voluit, non illi subjici, sed secundum se vivere.* L'homme suivait la même route: la défense lui paraît injuste. Si ce fruit est bon, pourquoi le lui défendre? s'il est mauvais, pourquoi le créer? *In sui potestate voluit esse sicut Deus.* Et cette maladie, par une funeste contagion, est venue jusqu'à nous, l'orgueil se glisse subtilement dans nos âmes. Ainsi l'enfant prodigue, selon plusieurs Pères, est l'image des hérétiques qui secouent l'autorité et sortent du sein de l'Eglise, dissipent la substance de la vérité. D'autres croient que c'est celle du genre humain, et de chaque homme en particulier, que l'amour de la liberté jette dans les plus grands égarements. L'esprit d'indépendance secoue le joug de la loi, et s'éloigne de la maison paternelle. Il dit insolemment: Je suis mon maître; qui m'empêchera de dire et de faire ce qui me plaît, d'aller où il me plaît? Ma bouche, mes mains, mes pieds sont à moi: *Labia nostra nobis sunt, quis noster dominus est?* (*Psal.* XI, 5.) Cet esprit est la source de l'éloignement de Dieu: *Hominem necesse est longe fieri a Deo per audaciam qua vult esse liber.* On s'approche de Dieu par la soumission, on s'en éloigne par la révolte. La piété nous unit à lui, l'orgueil nous en sépare. Nous avons beau faire, dépouillerons-nous Dieu de ses droits? Serons-nous heureux en abandonnant la source de la félicité? En perdant tous les biens, vous tombez dans l'abîme de tous les maux.

Divisit illis substantiam. (*Luc.*, XV, 12.) Je ne suis guère moins surpris de la condescendance du père que de l'extravagance du fils. Indigné d'un procédé si insolent et si téméraire, il aurait pu, il aurait dû le punir. Il était trop bon, il ne peut s'y résoudre, il lui accorde tout; et si je lis dans son cœur, il espère le gagner par là et le retenir dans sa maison. Insensés que nous sommes! par un choix aussi funeste qu'indigne, nous préférons la jouissance de quelque misérable plaisir de la terre au bonheur de l'héritage abondant que Dieu nous destine dans le ciel. Ces douceurs passagères ne sont que comme des portions, et des portions bien petites, et cependant, pour ces portions légères, nous abandonnons le droit que nous avons sur un héritage infini, comme le mauvais riche: *Fili, recordare, quia recepisti bona in vita tua.* (*Luc.*, XVI, 25). Cette portion d'héritage est encore la raison et la liberté dont Dieu nous laisse l'usage. Tandis que l'une et l'autre demeurent entre les mains de Dieu, tout va bien pour l'homme: la foi et la loi règlent l'esprit et le cœur. Mais enfin, se lassant de la dépendance, l'homme veut suivre en maître ses lumières et ses goûts: il se soustrait à la foi et à la loi, il devient la proie de l'erreur et de la passion.

Funeste facilité d'un père trop bon, dont on va bientôt abuser. Mais quelque douleur qu'il ressente du mauvais parti que prend son fils, il ne veut point le forcer. Bonté infinie, vous semblez respecter la liberté de l'homme; un service contraint ne vous plaît pas. Vous voulez lui laisser le mérite de son sacrifice, vous espérez que, convaincu malgré lui par une funeste expérience du néant de ce qu'il désire, il rentrera dans son devoir, ou peut-être, justice souveraine, vous nous abandonnez à nous-mêmes pour nous punir, vous nous livrez aux inclinations corrompues de notre cœur, pour vous venger de nos résistances; voilà la portion de l'héritage que vous donnez dans votre colère. Dans quel abîme ne tombent-ils pas? *Ibunt in adinventionibus suis.* ((*Psal.* LXXX, 13.) Malheur à ceux que Dieu livre à eux-mêmes, et dont il laisse remplir les criminels désirs; c'est le plus terrible effet de sa vengeance: *Secundum multitudinem iræ suæ non quæret.* (*Psal.* X, 4.)

Qu'est-ce que la volonté de l'homme, faible et inconstante comme elle est, quand elle n'est pas gouvernée par la volonté toute sainte et toute-puissante du Créateur? Elle s'est retirée de sa conduite quand elle était saine; languissante et malade, quel besoin n'a-t-elle pas de son secours? Heureux donc celui que Dieu châtie, à qui il fait une douce violence pour le retenir dans son devoir! Peut-on ne pas estimer, ne pas aimer ces chaînes respectables d'où dépend notre bonheur, et craindre la nécessité qui nous attache à lui? Bénissez mille fois le moment qui vous asservit, bénissez les châtiments que sa bonté vous fait souffrir pour vous corriger: c'est qu'il vous aime: *Ego quos amo arguo et castigo.* (*Apoc.*, III, 19.)

Peregre profectus est. (*Luc.*, XV, 13.) Il quitte la maison de son père, il part. Cette démarche dut sans doute coûter à l'enfant prodigue: il se sépare d'un père qui l'aimait tendrement, et qu'il ne pouvait se défendre d'aimer et de respecter. Autrefois il eut été inconsolable, mais sa passion l'aveugle et l'endurcit; elle éteint tous les sentiments de la nature, il ne voit, il ne sent que ce qui peut le satisfaire. L'objet dont il est épris le domine et l'entraîne: si ce charme était levé, s'il voyait par les yeux de la foi le prix de ce qu'il abandonne, pourrait-il se résoudre à le quitter? Malheur à l'âme qui s'éloigne de Dieu; où peut-elle aller sans se

perdre? Elle veut user en maîtresse, ou plutôt elle abuse de sa raison et de sa liberté; que peut-elle attendre que de funeste? Ah! si elle voulait connaître ce qu'elle va perdre et ce qu'elle va trouver, quelles seraient sa douleur et sa crainte! Mais hélas! c'est cette lumière qu'elle redoute et qu'elle fuit.

Tel est le premier pas du pécheur. La vue du Père céleste lui serait à charge; un reste d'amour et de respect mettrait des bornes importunes à ses désirs, et le troublerait dans ses désordres. Il ne peut vivre sous ses yeux, il s'en éloigne, et il évite avec soin tout ce qui pourrait lui en rappeler le souvenir. Il l'oublie, il se fait une étude de l'oublier, plus d'usage des sacrements, plus d'exercices de piété, plus de commerce avec les personnes dont les sages avis pourraient le redresser, et en qui même il avait auparavant confiance. Une fille dérobe sa conduite aux yeux de sa mère, prend des routes écartées pour se soustraire à son autorité, et ne pense plus qu'à tromper la vigilance de ceux qui l'éclairent. Après s'être débarrassé de leurs mains et de leurs sages avis, on se lie à des libertins et à des impies, dont l'entretien et la conduite effacent tous les remords du vice, et lâchent la bride à ses passions, on les satisfait sans obstacle. Mais hélas! tardera-t-on à s'en repentir? Rien de plus doux à un fils bien né que de vivre sous les lois de son père, et de l'avoir pour témoin de ses démarches. Mais on est déterminé au crime, on se cache avec les plus grands soins, la lumière blesse des yeux malades. Où êtes-vous, nous dit le Seigneur, comme à Adam. Ah! je n'ose paraître devant vous à cause de ma nudité. Confusion ordinaire au péché, mais salutaire ressource pour le pécheur. Qu'on est à plaindre quand on s'efforce d'imposer silence à ses remords! qu'on est à plaindre quand on y réussit! Ce sera dans l'autre vie la plus grande des peines de se voir séparé de son Dieu: punition bien juste; mérite-t-on de posséder ce qu'on a négligé, ce qu'on s'efforce de perdre? *Noluit benedictionem, et elongabitur ab eo.* (*Psal.* CVIII, 18.)

Non post multos dies. (*Luc.*, XV, 13.) Le prodigue part peu de jours après; il avait obtenu ce qu'il demandait, il s'empresse d'en jouir sans obstacle. On ne tarde guère en effet de s'éloigner de Dieu dès qu'on a secoué le joug de l'obéissance; le premier pas est une chute, la première faute est un crime; on éprouve bientôt, quand on est son propre guide, qu'on est conduit par un aveugle et un séducteur, dépourvu de tout secours, jouet de la passion et du caprice. Peut-on manquer de s'égarer? tarde-t-on à le faire? Vous vous flattez peut-être que quand vous serez délivré du joug de l'obéissance, vous aurez la force de vous soutenir; ne vous y trompez pas, vous tomberez bientôt: *Ecce qui elongant se a te, peribunt.* (*Psal.* LXXII, 27.) Joas fut un prince juste, religieux et sage pendant la vie du grand prêtre Joïada; l'estime et la reconnaissance lui faisaient respecter les leçons de ce vénérable vieillard, à qui il était redevable de sa couronne et de la vie, et, ce qui est plus précieux encore, d'une éducation noble et sainte. Joas fut heureux tandis qu'il fut conduit et docile; mais à peine ce grand homme fut-il mort que ce jeune prince, livré à lui-même, donna dans les plus grands excès. Il y a une distance infinie entre l'amour de Dieu et le péché, et on passe néanmoins en un moment de l'un à l'autre.

In regionem longinquam. (*Luc.*, XV, 13.) Mais où va ce prodigue? Dans un pays fort éloigné; il ne croit jamais pouvoir trop s'écarter de la lumière qui le blesse, du censeur qui le gêne. Qu'est-ce qui nous éloigne de Dieu plus que le péché? La distance qu'il met entre Dieu et l'homme est infinie; c'est un chaos immense qu'on ne saurait franchir: *Chaos magnum firmatum est.* (*Luc.*, XVI, 26.) Ah! ce n'est pas tant, dit saint Ambroise, la distance des lieux qui les sépare, ce sont les mœurs, les idées, les sentiments. Quelle plus grande distance que d'être séparé de soi-même et de son Dieu! *Quid longinquius quam a seipso et a Deo recedere?* Eloigné de l'esprit de Dieu par les vaines idées, éloigné de son cœur par les sentiments corrompus: *Non regionibus, sed moribus separari, studiis discretum esse non terris.* Eloigné de ses grâces que l'on perd sans regret, de son paradis dont on se prive sans crainte, éloigné par l'énormité des fautes que l'on commet, éloigné par leur multitude, éloigné par les attaches que l'on forme, par les habitudes que l'on contracte, quel miracle ne faut-il pas pour en revenir? Ne nous flattons pas, se séparer de Jésus-Christ c'est se bannir de sa patrie: *Qui se a Christo separat, exsul est patriæ civis et mundi.*

Ces excès, quoique d'une manière moins grossière, se trouvent quelquefois jusque dans les personnes les plus pieuses; le goût de l'indépendance se glisse jusque dans les lieux consacrés à la soumission. On veut suivre ses vues, on ne consulte que ses goûts, on se fait son plan de dévotion; concontent de soi-même et trompé par des intentions pures en apparence, au lieu d'écouter les maîtres que Dieu nous a donnés, de se conformer aux règles qu'on a embrassées, on se croit assez sage pour se conduire; mais ce n'est que s'éloigner de l'esprit de Dieu: *In regionem longinquam.* (*Luc.*, XV, 13.) Non, pour les plus parfaits mêmes, il n'y a de sûreté que dans une humilité profonde, il n'y a de sagesse que dans une sincère docilité. Tout se perd dans une vie libre, en apparence plus fervente, où le caprice, où la présomption règlent tout. Tout se trouverait dans l'obéissance: *Exsul est patriæ, civis et mundi.* Pour nous, continue ce saint, nous ne sommes point des étrangers dans la maison du Seigneur; nous sommes les concitoyens des saints, les domestiques de la maison de Dieu; nous étions éloignés, mais le sang de Jésus-Christ nous a rapprochés, l'amour et la fidélité nous rendent inséparables: *Qui eramus longe facti sumus prope in sanguine Christi.* (*Ephes.*, II, 13.) Gardons-

nous de jamais briser ces liens ; une séparation est l'image de la mort éternelle qu'elle prépare, qu'elle mérite : *Regio longinqua est umbra mortis.*

Le prodigue s'éloigne de la maison paternelle pour jouir de la liberté. L'obtiendra-t-il? Non, il se loue à un homme qui l'envoie garder des pourceaux, pour être maître de son bien et vivre dans l'abondance. Y réussira-t-il ? Non, il est dans la disette. Pour se livrer aux plaisirs; les goûtera-t-il? Non, à peine a-t-il les restes des pourceaux. Liberté, richesses, plaisirs, tout manque. Il est vrai que la liberté est l'apanage de l'homme ; le vice ni la vertu ne la lui font perdre. Mais malgré tous ses droits l'homme ne peut se dispenser de servir et de dépendre des choses dont il fait son bonheur : *His quibus vult esse beatus, velit, nolit, necesse est ut serviat.* Dieu est heureux dans son amour; il s'aime lui-même, et ne dépend de rien ; il a tout en soi. L'homme, qui n'a rien en soi, est forcé de chercher ailleurs son bonheur; il en dépend, il est à la fois libre et esclave. Il est donc de son intérêt de choisir un maître, de se donner à Dieu : *Mihi adhærere Deo bonum est.* (*Psal.* LXXII, 28.) *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* (*Psal.* LXI, 2.) Voilà la vraie liberté ; servir par devoir et par amour, c'est régner : *Servire Deo, regnare est.* Secouer ce joug, c'est être malheureux, c'est être esclave ; plus on le secoue et plus on le resserre. Si vous ne servez Dieu, vous servirez le démon et le péché : *Qui facit peccatum servus est.* (*Joan.*, I, 34.) L'indigence suit la servitude : *Cœpit egere.* (*Luc.*, XV, 14.) Vous aimez le bien, vous le chassez ; hors de vous-même vous ne trouverez rien : *Incipit deserto Deo amare se, et ad ea diligenda quæ sunt extra se, depellitur a se, et cum porcis efficitur egenus.* Vous désirez les aliments des animaux, encore même ne les trouverez-vous pas.

Autre marque de réprobation, autre trait de ressemblance avec les damnés. A la famine, à la bassesse, à la misère se joint une soif ardente des biens qu'on n'a pas ; la privation ne fait que l'accroître, et plonge de plus en plus dans l'abîme : *Cum porcis efficieris famelicus.* Vous secouez le joug de la loi, vous courez après les biens de la terre, ils vous fuiront, votre soif ne sera jamais assouvie ; les eussiez-vous en abondance, vous n'en serez pas rassasié, vous serez pauvre dans la richesse, misérable dans le plaisir : *Minus habes quo plus habes, magis desideras quo plus habes.* Dieu seul donne tout, Dieu seul est tout, il est la lumière, la sagesse, l'amour, la vie, la béatitude de l'âme ; en s'éloignant de Dieu, l'âme s'éloigne de la lumière, elle tombe dans les ténèbres ; elle s'éloigne de l'amour, elle tombe dans la froideur ; elle s'éloigne de la sagesse, elle se précipite dans la folie ; elle s'éloigne de la vie, elle court à la mort; elle s'éloigne de la béatitude, elle est la proie de la misère. Rien de plus juste : peut-on être heureux abandonnant le souverain bien? *Non patitur sua justitia ut bene sit derelinquenti summum bonum.* Rentrez donc dans votre cœur, vous y trouverez Dieu, qui vous dira : Je suis ton Dieu, fais ce qu'il te plaira ; il faut revenir à moi ou la misère est inévitable : *Versa et reversa, dura sunt omnia, in te solo requies.* Que ne cherchez-vous donc le centre du repos et du bonheur? Vous vous attachez à ces créatures qui vous perdent ; misérables, unissez-vous au bien souverain où vous trouverez la félicité temporelle et éternelle.

SECOND POINT.

Ibi dissipavit substantiam suam. (*Luc.*, XV, 13.) Que va donc faire cet enfant imprudent ? Bientôt il aura tout perdu en débauches; le fruit de tant de travaux et de tant d'années est le prix d'une action honteuse. Quelle douleur, pour un père, de voir dans un moment périr ce qui lui avait tant coûté, et ce fils si chéri réduit par sa faute à la dernière indigence! Mais que pense le Père céleste, lorsqu'il voit ses enfants perdre en un instant les trésors de mérite et de grâce qui coûtent le sang d'un Dieu? S'il a de la joie que le juste le fasse profiter au centuple, avec quel regret voit-il que le pécheur le dissipe et l'anéantit ! *Quæ enim utilitas in sanguine meo.* (*Psal.* XXIX, 10.) Ah ! faut-il qu'une seule faute enlève le fruit de tant de travaux, de tant de douleurs, de tant de sang? La grâce sanctifiante est perdue par le premier péché, les grâces actuelles nous sont ôtées à mesure qu'on y résiste. Dieu, par une juste soustraction, reprend le talent qui pourrait enrichir à l'infini, et qu'on n'a pas voulu faire valoir; il le donne à d'autres qui en font un meilleur usage. Précieuse portion des biens spirituels que notre Père nous avait accordés, vous passez en d'autres mains : *Auferetur a vobis regnum, et dabitur genti facienti fructus ejus.* (*Matth.*, XXI, 43.) Nous sommes de mauvais gardiens, ou plutôt de grands dissipateurs des dons de Dieu ; il n'y a que leur auteur qui puisse les garder. C'est vouloir se perdre, et s'en rendre indigne, que de prétendre les conserver sans lui.

La misère du pécheur a ses degrés, il n'arrive que pas à pas au comble du malheur ; il perd Dieu de vue, et s'éloigne de lui ; il perd les richesses spirituelles de son âme, il ne trouve que misère et pauvreté; il se rend esclave du démon, il éprouve la rigueur de la servitude, et s'étant privé de tout ce qu'il possédait légitimement, il se repaît dans sa faim de plaisirs honteux, également criminels et frivoles, qui le rendent malheureux et coupable. Que ces pertes sont déplorables! En connaît-on bien l'étendue et l'excès ? On perd bientôt les grâces actuelles, les bonnes pensées s'évanouissent, les bons mouvements ne se font plus sentir. A peine reste-t-il les remords d'une conscience troublée, qui se reproche à elle-même tous ses désordres, et qui, de tous les biens que nous avons perdus, semble ne nous rester que pour en punir la dissipation. Bientôt elle ne parle presque plus, on s'aveugle et on s'endurcit; on quitte la prière et la parole divine; on s'éloigne des sacre-

ments, on redoute les approches d'un confesseur à qui on n'ose faire l'aveu d'une vie dont on rougit. Les sources sacrées où on s'enivrait auparavant des plus pures délices n'ont plus que de l'amertume. Comme les Israélites, on se dégoûte de la manne salutaire, qui offrait toute sorte de goûts : *Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo.* (*Num.*, XXI, 5.)

Après avoir perdu la charité et l'onction de la grâce, on perd insensiblement l'espérance et la foi. De là viennent les mouvements de découragement et de désespoir; on voudrait se fuir soi-même, on se souhaite presque la mort; le salut paraît impossible, et la pénitence impraticable. Accablé sous le poids de ses crimes, on n'ose plus compter sur la bonté d'un Dieu si souvent outragé, on en vient quelquefois jusqu'à douter des premiers principes de la religion, l'immortalité de l'âme, l'éternité des peines de l'enfer, la justice divine, objets trop incommodes pour n'être pas secrètement contestés. Un cœur gâté, intéressé à les combattre, s'efforce de les rendre douteux, au moins voudrait-il pouvoir en douter. Funeste, mais trop ordinaire effet du crime, trop funeste commencement du dernier des malheurs! *Dixit in corde suo, non est Deus.* (*Psal.* XIII, 1.)

Vivendo luxuriose. (*Luc.*, XV, 13.) Comment le prodigue dissipe-t-il son patrimoine? En se livrant à ses passions, et surtout à cette infâme débauche qui dégrade, qui abrutit l'homme. Semblable à un feu dévorant, elle réduit tout en cendres; aveuglement, endurcissement, impiété, impénitence, point de désordre qui ne coule de cette source infâme. Les biens temporels ont bientôt le sort des biens spirituels, les plus opulents patrimoines y sont épuisés; les plus illustres familles en sont déshonorées; elle flétrit la plus brillante réputation; elle altère, elle détruit la plus vigoureuse santé. Le corps coupable qu'on a fait servir à l'iniquité, devenu une masse de corruption, ne traîne plus dans ses tristes ruines qu'un misérable reste de vie, qui est un enfer anticipé. La justice divine permet que dès cette vie même, les peines temporelles la vengent, et apprennent au monde combien il est horrible de tomber entre les mains d'un Dieu irrité.

Les personnes même qu'une éducation noble, et des sentiments d'honneur et de probité semblent mettre à l'abri des fautes grossières, ne sont pas plus innocentes. Une incontinence secrète, des désirs corrompus, des pensées infâmes, qui n'échappent pas aux yeux de Dieu, n'allument pas moins la foudre. Elle écrasa le coupable *Onan*, épargnerait-elle ses imitateurs ? Il n'y a pas jusqu'aux personnes pieuses, en qui l'amour de leur corps, la recherche des plaisirs, même innocents, l'attention à toutes leurs commodités, l'éloignement des moindres peines, une longue oisiveté n'entretiennent un fonds de mollesse et de sensualité qui met un obstacle presque invincible aux grâces de Dieu, et les fait bientôt perdre. Que peu de personnes sont fidèles au renoncement de la chair qu'ils promirent au baptême !

Il y a bien de l'apparence que dans ce pays étranger, au milieu des complices de ses débauches, l'enfant prodigue ne pensa guère à son père, ou que, s'il y pensa, ce ne fut que pour censurer sa conduite austère et s'en moquer. Voilà le langage et la conduite du monde, et l'effet ordinaire du libertinage. On passe des années entières sans songer à Dieu, ou, si quelquefois on y pense, ce n'est que pour mettre le sceau à son impiété par les sacriléges railleries qu'on fait des choses saintes. Mais, admirez la bonté du père, malgré les égarements de son fils, il ne lui échappe rien qui démente son caractère; il voit avec douleur, mais sans emportement, s'évanouir toutes ses espérances. Il ne déshérite pas ce fils rebelle, quoiqu'il eût reçu sa légitime, et qu'il en eût mal usé. Il ne fait aucun avantage à l'aîné, quoique celui-ci eût toujours été sage et fidèle. Il espère encore dans le secret du cœur, que la chaleur et la débauche étant passées, ce fils dénaturé rentrera dans son devoir. Image naturelle et touchante de la bonté que vous avez pour nous, ô mon Dieu ! vous ne lancez pas la foudre dès que vous nous voyez coupables, votre majesté l'exigeait, notre malice semble vous y forcer; mais votre cœur de père s'attendrit sur notre faiblesse et sur nos besoins, vous connaissez l'argile dont nous sommes formés : *Quomodo miseretur pater filiorum misertus est Dominus.* (*Psal.* CII, 13.) Vous pouviez, il est vrai, nous confirmer en grâce et nous épargner le péché, mais vous auriez eu moins lieu de montrer que vous êtes père. Que tout l'enfer se déchaîne contre nous, que nos crimes demandent vengeance, vous êtes plein de miséricorde, vous êtes père.

Postquam omnia consummasset facta est fames valida in regione illa. (*Luc.*, XV, 14.) Les avenues du monde sont belles et riantes, elles promettent tout : on s'y engage volontiers. Qu'y trouve-t-on? Un vide affreux! Peut-on être content, en quittant Dieu? Que trouve-t-on? Affliction et misère. Point de vrai bonheur, hors Dieu. Ames chrétiennes, vous n'êtes pas faites pour ces plaisirs passagers; ils peuvent vous amuser un moment: ils ne sauraient vous satisfaire : *Hic occupari potest, satiari non potest.* Destinées à jouir de Dieu, un bien souverain peut seul remplir vos désirs. Tournez, retournez-vous, vous serez toujours dans l'inquiétude : tout est insupportable jusqu'à ce que vous vous reposiez en Dieu : *Fecisti nos, Domine, ad te*, etc. Les libertins ont beau dire qu'ils sont heureux, ils ne sauraient l'être; en le disant, ils trompent les autres : ils se trompent eux-mêmes. Leur cœur les dément en secret; ils le disent dans un moment d'ivresse; le dégoût et l'ennui éteignent la passion la plus vive et les font bientôt changer de langage : *Contritio et infelicitas in viis eorum.* (*Psal.* XIII, 3.)

Il est juste que celui qui a cru pouvoir être heureux sans Dieu, ne trouve loin de lui que vanité et affliction d'esprit : *Facta est fames valida.* (*Luc.*, XV, 14.)

Consultez tous les saints, usant de ce monde comme n'en usant pas ; en est-il un seul qui ne vous dise, après saint Paul, qu'il regarde comme du fumier toutes les choses de la terre ; que loin de l'enrichir, leur possession est une véritable perte? *Omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora.* (*Philip.*, III, 8.) L'élévation de leur vertu vous fait-elle regarder ces héroïques sentiments comme supérieurs à vos forces? Consultez les religieux, les gens de bien avec qui vous vivez, en est-il un qui ne se regarde comme voyageur sur la terre et qui, s'il a l'esprit de son état, ne soit aussi détaché de cœur que par sa profession et ses vœux? Vous défiez-vous de leur sincérité, et la nécessité où ils sont par honneur de soutenir le spectacle, rend-elle leur témoignage suspect? Consultez les gens du monde, même les gens de plaisir, un Salomon, le plus heureux des mortels. Pourriez-vous récuser son témoignage? Fût-il de mortel plus heureux en apparence? Le plus riche, le plus puissant, le plus sage des hommes, l'oracle de l'univers, toute la terre s'empressait à lui payer le tribut de son admiration et celui de ses richesses ; il s'était épuisé pour ramasser autour de lui tout ce qui pouvait le satisfaire, tout avait secondé ses désirs. Ecoutons-le, il en fait le fastueux et sincère étalage. Ma table est toujours délicatement et somptueusement servie ; des jardins délicieux me prodiguent toutes les beautés de la campagne ; rien de plus brillant et de plus superbe que ma cour ; les douceurs les plus touchantes de l'harmonie frappaient mes oreilles ; adoré de mes sujets, respecté de mes voisins, honoré d'un pôle à l'autre, les princes venaient des extrémités du monde pour me consulter, et toute grande qu'était ma réputation, on convenait qu'elle était au-dessous de la réalité. Si jamais quelqu'un a dû être heureux, c'est moi. Cependant, au milieu de ma gloire, de mes trésors, de mes délices, je dois cet aveu à la vérité : je n'ai trouvé partout que vanité, et vanité des vanités : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.* (*Eccle.*, II, 1.)

Et ipse cœpit egere. (*Luc.*, XV, 14.) L'enfant prodigue commença à éprouver ce que la bonté de son père ne lui avait pas jusqu'alors laissé connaître : le besoin et l'indigence. Réduit à l'extrémité, manquant de tout, il sait enfin quel est le malheur d'un enfant qui s'éloigne de la maison de son père. Mortels insensés, qui cherchez dans les biens du monde à satisfaire vos vastes désirs, vous trouverez partout un vide affreux, une faim terrible, une pauvreté absolue. Voilà votre image. Pourriez-vous éviter ce malheur? n'est-il pas dans la nature? S'il est des plaisirs sur la terre, ils sont pour les gens de bien : ils ne sont pas pour vous. Dès que le plaisir ne soutient plus par son ivresse, on tombe dans la langueur, et plus le plaisir fut vif, plus la chute sera rapide. Un plaisir traîne après soi le besoin d'un nouveau plaisir, et l'a-t-on toujours à point nommé ce plaisir désiré, ce plaisir nécessaire? le goûte-t-on sans obstacle? plaît-on toujours à ceux qui nous plaisent? le corps se prête-t-il toujours aux fougueux transports de l'esprit? Sait-on, du moins dans les bornes de la modération, s'assurer la douceur du repos? Tout aussi peu : une passion qui a secoué le frein de la vertu est insatiable ; tout objet la remue indifféremment ; elle voltige, elle cherche, elle saisit tout ; elle n'a que le plaisir pour règle : tout ce qui en peut donner est bien reçu. Mais ne manque-t-il jamais? tout objet est-il à sa discrétion? tout conspirera-t-il même à assouvir sa fureur? Faux bonheur encore, qui lasse et fatigue plus qu'il ne plaît, qui irrite la passion plus qu'il ne l'apaise, qui allume sa soif plus qu'il ne l'étanche. Peut-on trop le répéter? Hors de Dieu, tout n'est que vanité et affliction d'esprit : *Et ipse cœpit egere.*

Adhæsit uni civium regionis illius. (*Luc.*, XV, 15.) Forcé par l'excès de la misère de mendier des ressources, le prodigue se loue à un homme du pays, pour avoir de quoi vivre. Le voilà donc devenu esclave d'un étranger, d'un inconnu, lui qui trouvait trop pesant le joug de l'obéissance ; pour avoir abandonné le meilleur de tous les pères, le voilà tombé dans la plus honteuse servitude ; la nécessité force à tout : malheur à qui a la folie de s'y réduire ! Le pécheur veut se soustraire à une autorité légitime, et par une juste punition il se fait à soi-même mille et mille maîtres, esclave du démon, le seul maître qu'il mérite de trouver. Celui qui n'a pas voulu demeurer au service de Dieu, esclave du péché, est accablé de ses chaînes ; souillé de sa tache, soumis à ses châtiments, esclave de toutes les passions, il gémit sous leur tyrannie : tyrannie de l'avarice, son trésor devient son idole ; tyrannie de la colère, elle le transforme en furieux ; tyrannie de la paresse, le devoir se fait en vain entendre, il ne peut s'arracher au plaisir ; la tyrannie de l'incontinence, nuit et jour il en est occupé, il en est souillé, il en est déshonoré. Quels maîtres ! quel empire plus dur que celui du démon ! Nul joug plus pesant que celui du péché, nul esclavage plus humiliant que celui de la passion ; maître impitoyable, qui ne lui laisse aucun repos ; maîtres infames, qui exigent les actions les plus basses ; maîtres inhumains, qui le réduisent à la plus sale de toutes les nourritures et même la lui refusent. Hélas ! on ne sent bien cette misère que quand Dieu la fait sentir et qu'on commence à désirer d'en être délivré.

Combien par le péché se donne-t-on de maîtres? Dans son objet, dans ses fonctions ! je m'étonne que le pécheur se pique d'indépendance ; en secouant le joug de la loi, il tombe dans un esclavage bien plus fâcheux que celui qu'il veut éviter ; chaque passion, en l'assouvissant, l'assujettit à autant de maîtres qu'il y a de gens dont il a besoin

pour la satisfaire ; l'impureté l'asservit aux perfidies, à l'avarice d'une femme dont il fait dépendre son bonheur. La femme à son tour dépend de la mauvaise foi, de l'indiscrétion, de l'inconstance d'un perfide qui a son honneur entre les mains. Ils dépendent l'un et l'autre des ministres qui les servent dans leurs intrigues. Est-il dominé par l'ambition? Que l'honneur lui est vendu cher! Bassesses, assiduités, complaisances serviles pour ceux même qu'il méprise. Voilà son partage. Chagrin, dépit, jalousie, désespoir. S'il est méprisé, voilà sa récompense; si l'avarice est sa passion, quels travaux pour s'enrichir, quelle servitude pour économiser son bien, quelle inhumanité à se refuser à soi-même le nécessaire! Peut-on aimer cet esclavage? peut-on en aimer les fruits? Mais on en hait la peine, cent fois on regrette ces heureux jours où on jouissait de la liberté; mais, mon Dieu! partout et jusque dans vos rigueurs, je vous trouve mon père, vous répandez ces amertumes salutaires pour m'obliger à retourner à vous; si nous trouvions ailleurs des douceurs parfaites, qui penserait à vous? Rigueur favorable dictée par l'amour, vous nous ramenez au devoir, miséricorde infinie de mon Dieu! non, vous n'abandonnez pas ce prodigue qui vous fuit, vous le suivez pas à pas dans ses égarements; après avoir épuisé tous les charmes de la vertu pour le retenir, vous le réduisez enfin, par le dégoût et l'indigence, à l'heureuse nécessité de rentrer en lui-même, enfin vous en triomphez.

Misit illum in villam suam, ut pasceret porcos. (*Luc.*, XV, 15.) Comment ce maître traite-t-il ce jeune homme? qui le croirait? Il le traite comme le plus vil esclave, il l'envoie aux champs pour garder les pourceaux. Funeste moment du péché qui passez si vite, que vous êtes suivi de regret et de dégoût, de confusion et d'amertume! Quel sort pour un fils de famille! quel sort pour un chrétien! pour un enfant de Dieu appelé au royaume céleste! quel sort pour un ecclésiastique, pour un religieux dépositaire du plus auguste pouvoir, invité aux plus tendres caresses de l'Agneau! Il se livre au démon, et le démon s'en joue; il porte les livrées du monde, et le monde le méprise. Que peuvent-ils lui donner l'un et l'autre, que des animaux à garder, et des animaux immondes, c'est-à-dire des passions brutales et infâmes? Dans quel trouble ils le jettent, de quelles pensées ils le remplissent, quelles horreurs ils enfantent! Tyran impérieux, peut-on ne pas rougir de vos chaînes? Quelle dureté après vous avoir tout sacrifié, on le trahit, on l'oublie; vous étiez sa divinité, et quand il a perdu pour vous tout son bien, il n'en fait plus de cas, on l'envoie garder les pourceaux; on lui en refuse les restes! Il n'en est pas ainsi de vous, ô mon Dieu! Heureuse liberté de vos enfants, peut-on manquer d'être heureux avec vous? Rien que de saint, rien que de grand, rien que de glorieux à votre service. Vous servir, c'est régner; la vertu seule peut vous plaire. Loin d'en user en tyran, vous nous traitez en père, vous nous invitez à votre table, on y est nourri de votre chair et de votre sang, on y a part à vos grâces, on doit partager un jour vos délices, tandis que le pécheur abruti, victime du démon, dégradé par de honteux excès, toujours penché vers la terre, toujours dans l'infamie, ne peut trop gémir de son triste sort! Malgré son abrutissement, un homme vicieux se pique de sentiment, de noblesse, de probité, d'équité, de reconnaissance, de fidélité, respect, honneur, et il manque à Dieu, il se couvre de honte, se livre à l'infamie.

Cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant. (*Luc.*, XV, 16.) Quelle honte, et peut-on être plus dégradé que d'être obligé de partager avec les pourceaux, et de leur envier ces insipides écosses qu'on leur jette! Triste effet d'une passion qui abrutit jusqu'à se plaire dans l'infamie et l'ordure, qui tourmente jusqu'à en refuser la satisfaction. Ces plaisirs où l'on se plonge, on ne les goûte que superficiellement, on ne les goûte qu'à regret. *Nemo illi dabat.* (*Ibid.*) Ainsi, puni par son propre péché, le pécheur quitte Dieu pour les biens de la terre, et il n'a ni l'un ni l'autre. Ne comptez pas sur le monde. Comment donnerait-il ce qu'il n'a pas, et qu'il ne peut se procurer à lui-même? Toujours misérable avec lui, misérable de ne pas obtenir ce que vous désirez, plus misérable encore si vous l'obteniez, ne vous attachez qu'à un Dieu toujours fidèle à ses promesses, toujours magnifique dans ses présents, qui ne fait quelquefois attendre que pour récompenser au centuple.

Ce n'est pas faute de travail dans l'emploi honteux, mais inattendu, de ce maître insensible; le monde récompense-t-il ce qu'on fait pour lui? Vous avez beaucoup travaillé, dit le Prophète, vous n'en avez tiré aucun fruit; vous avez mis vos richesses dans un vase percé, tout s'écoule : *Laborastis multum et intulistis parum, miserunt in vasculum pertusum.* (*Agg.*, I, 6.) Les peines qu'on se donne pour le monde sont comme celles de l'enfer, sans espérance, sans mérite, sans fruit. Tremblons à la vue des misères éternelles, et redoutons celles de cette vie, qui, pour le pécheur, en sont le prélude, et dont l'enfer est la punition. De tous les tyrans, les passions sont les plus impitoyables. L'avarice exige les travaux les plus accablants et se refuse jusqu'au nécessaire. A combien de caprices expose la volupté? et de combien de dégoûts est-elle suivie? A combien de poursuites se condamne l'ambition? jusqu'à quelle bassesse elle se dégrade! Aveugles mortels, que vous en revient-il? Vous ourdissez une toile d'araignée que le vent emporte; le plaisir s'envole, les honneurs s'évanouissent, les biens vous échappent, le monde que vous adorez vous méprise, la mort enfin va vous dépouiller de tout : *Telas araneæ texuerunt.* (*Isa.*, LIX, 5.) Goûtez-vous du repos, l'inquiétude vous suit partout; acquérez-vous quelque mérite, le peu

même, que peut-être vous avez acquis, va s'éclipser; moissonnez-vous de la gloire pour un flatteur qui vous trompe, mille autres se jouent de vous. Mais surtout ces travaux si pénibles, ces pourceaux que vous gardez, vous donnent-ils droit à l'éternité, et à quel titre? Dieu est-il tenu de récompenser ce qu'on n'a pas fait pour lui? C'est au monde à payer ses esclaves. Bien loin de vous ouvrir la porte du bonheur, ces biens, aussi dangereux que fragiles, vous la fermeront. Qu'il est difficile au riche, au grand, au sensuel, d'entrer dans le royaume des cieux! Non, non, à la balance du sanctuaire vos travaux ne sont comptés pour rien. Usez vos forces, prodiguez vos biens, sacrifiez votre vie, tout est perdu pour l'éternité. Et vous, victimes infortunées, les feux vous dévorent, les remords vous déchirent, le désespoir vous accable. Prières, larmes, gémissements, supplices, tout est perdu, personne ne s'intéresse pour vous, personne ne vous connaît : *Nemo illi dabat.* (*Luc.*, XV, 16.)

TROISIÈME POINT.

Il paraît d'abord difficile de concilier la miséricorde infinie que cette parabole présente, avec une foule d'expressions de l'Ecriture, qui n'annoncent que vengeance et rigueur, *je ne pardonnerai plus, j'oublierai toutes les bonnes œuvres du pécheur, je le frapperai dans ma colère.* Ainsi, tour à tour, dans des temps différents et sur des personnes différentes, la miséricorde et la justice divine s'expliquent et s'exercent, ou plutôt c'est ainsi que la miséricorde s'explique différemment pour proscrire en tout temps l'erreur; elle ne dicte pas moins les menaces qui effrayent, que les promesses qui invitent. Pour prévenir ou pour réparer le péché, et gagner enfin à quelque prix que ce soit le cœur de l'homme, elle emploie tour à tour la terreur et l'amour. Craignez, dit-elle, avant le péché, craignez une justice rigoureuse qui frappe, des moments critiques qui ne reviennent plus, une éternité où tout est perdu sans retour; que la crainte du moins vous arrête, si l'amour parle vainement pour vous, pécheur, que la difficulté décourage; rassurez-vous, espérez, il est une miséricorde qui pardonne tout, quand on revient sincèrement, qui cherche le pécheur, le sollicite et se réjouit de sa conversion. La crainte guérit la présomption, engage à la vigilance, ranime le courage, excite à l'amour et à la douleur; craignez, pour ne pas tomber; espérez, pour vous relever. Voyez l'un et l'autre dans l'enfant prodigue : sa chute épouvante, son retour console.

Le pécheur, comme l'enfant prodigue, revient à Dieu par trois démarches, le sentiment de son mal, la confiance, l'aveu et la douleur de sa faute. Ecoutons encore saint Augustin : Il y a tant de liaison entre la justice et la béatitude, que l'une ne peut être sans l'autre : *Ita beatitudo justitiæ convenit, ut ab ea recedentes ad summam miseriam redigantur.* Le premier pas dans la voie de la justice est de sentir la grandeur de son mal : heureux effet de l'amertume des biens de ce monde, la prospérité laisse rarement revenir à la maison paternelle. Le pécheur, comme un enfant, pleure la perte de ses biens, tâche de se consoler par l'acquisition de quelque autre, mais en vain; Dieu par bonté sème des épines sur sa route : *Sepit viam suam spinis.* (*Osee*, II, 6.) Il est forcé de dire en gémissant, comme le prodigue : Toute ma ressource est dans la maison de mon père, où je trouverai tout en abondance. La fortune lui fermait les yeux, son aveuglement ne s'est dissipé que quand il a été envoyé garder les pourceaux et qu'il ne pouvait se nourrir de leurs restes. Quelle triste comparaison! d'où suis-je déchu? où suis-je tombé? Je déteste ces biens qui m'ont perdu, je ne puis me souffrir moi-même : *Memor esto unde excideris, et age pœnitentiam.* (*Apoc.*, II, 5.)

A quoi servirait-il de rentrer en soi-même, de sentir sa misère, d'avouer ses fautes, sans la confiance en la bonté infinie du Père céleste? Ces tristes objets ne feraient que jeter dans le désespoir et précipiter sa damnation. La confiance soutient, ranime, demande, obtient le pardon. Si je ne regarde que mes péchés, leur excès m'alarme, j'en suis accablé; la miséricorde me rassure. J'irai trouver mon père; quand il me verra baigné de larmes, pénétré de douleur, abattu à ses pieds, je rallumerai l'étincelle d'amour qui reste encore dans son cœur : *Ibo a quo recesseram.* Il en est de même de Dieu. Quelque crime que vous ayez commis, sa bonté est plus grande que votre malice. Une étincelle auprès d'un brasier, une goutte d'eau auprès de la mer, *ita homo ad Deum.* Cette confiance engagea un aveu sincère et parfait de sa faute, mais aveu plein de confusion et d'humilité, sans déguisement et sans excuse; l'orgueil en détruit le mérite : *Habet superbia confusionis fœditatem, non utilitatem.* Les deux premiers pécheurs dans le paradis terrestre auraient été moins sévèrement traités s'ils avaient été plus humbles : Adam rejette sa faute sur sa femme, celle-ci sur le serpent: confession inutile et sans mérite. On peut tromper les hommes, ils ne connaissent pas le fond des cœurs : on ne trompe pas Dieu, les plus secrets replis lui sont ouverts. La simplicité, l'humilité seule, le gagnent; elle renferme une soumission entière aux rigueur de la pénitence et aux châtiments de la justice. Ne m'épargnez pas, mon Dieu, je ne m'épargne pas moi-même, je suis prêt à tout : *In flagella paratus sum.* (*Psal.* XXXVII, 18.)

In se autem reversus. (*Luc.*, XV, 17.) L'enfant prodigue commence à rentrer en lui-même, et c'est la première démarche que fait un pécheur qui pense à se convertir. Quand après ses égarements il revient à soi, que son âme, remuée par de grandes passions, commence enfin à respirer; quand son esprit, enseveli dans d'épaisses ténèbres, commence à apercevoir quelque lueur, il sent l'indignité de son esclavage, il en rougit, il sent la vanité, la bassesse, la faus-

seté des biens qu'il avait recherchés; il en est indigné, il trouve dans son propre cœur un fonds de grandeur qui le réveille, qui l'anime; il en est étonné; rappelé au principe d'où il est sorti, au bonheur dont il est déchu, il tombe dans le dégoût de son état, et se reproche ses égarements; il craint d'y demeurer plus longtemps, il s'efforce d'en sortir. Revenez, pécheurs, revenez à vous; c'est dans votre cœur que je vous appelle. Qui que vous soyez, je vous y cite sans crainte, je ne veux d'autre juge que vous. Sans doute votre bon cœur, votre droiture garantissent tout. Mais non, fussiez-vous un libertin, un impie, je m'en rapporterai encore à vous, si vous voulez de bonne foi écouter votre conscience. Est-ce trop vous demander? Ne vous déguisez pas vous-même à vous-même; sachez vivre avec vous, sachez vous-même vous en croire : *Redite, prævaricatores, ad cor.* (*Isa.*, XLVI, 8.) Quel malheur pour vous, si pour vous punir de vos résistances, le Seigneur vous livrait à la corruption de votre cœur, et vous laissait dans l'abîme de vos ténèbres!

Mais que les premières démarches du pécheur sont encore imparfaites! Ce n'est qu'après de longs délais, peut-être après plusieurs années, que nous revenons à Dieu, comme des voyageurs qui, après de longues courses, reviennent enfin dans leur patrie, où on les croyait perdus pour toujours. Encore pourquoi revient-on? avouons-le : est-ce bien l'amour qui nous ramène? est-ce bien de notre plein gré? N'est-ce pas le dépit d'être méprisé du monde, l'infidélité des amis, la perte des biens, de la réputation, des protecteurs, les douleurs d'une infirmité qui nous consume, la honte d'une faute qui nous déshonore? Voilà qui nous force de recourir à Dieu, lorsque tout nous manque. Tel l'enfant prodigue : il laisse écouler les années d'abondance, il ne pense guère à son père, tandis qu'il lui reste encore de quoi fournir à sa débauche; mais les années de sécheresse succèdent, il meurt de faim, il est sans ressource, il garde les pourceaux; contraint par la nécessité, il rentre en lui-même. Rien de plus propre, en effet, que l'adversité, pour nous faire rentrer en nous-mêmes, et Dieu, qui veut nous sauver, met tout en œuvre. La prospérité nous enivre, on s'y oublie, on y oublie Dieu. C'est le comble de la misère, quand Dieu permet que le pécheur s'endorme dans la douceur criminelle du péché, sans être réveillé par aucune amertume; le calme trompeur d'une prospérité continuelle lui fait perdre le souvenir des véritables biens; mais un revers nous fait-il sentir la vanité du monde, on commence à s'en détacher, on a recours à un Dieu de qui on a besoin, et de qui seul on voit bien qu'on a tout à attendre; on implore sa clémence, on demande son secours, on se jette dans l'asile de la pénitence, qu'on trouve heureusement ouvert : David converti, Achab humilié, Manassès pénitent, et mille autres changés dans les disgrâces; voilà les précieux avantages d'une affliction que la Providence nous ménage par bonté : *Conversus sum in ærumna mea.* (*Psal.* XXXI, 4.)

Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, et ego hic fame pereo! (*Luc.*, XV, 17.) C'est un commencement de bonheur de sentir sa misère, et d'envier le bonheur de ceux qui servent Dieu. Alors comparant ce qu'on a perdu avec ce qu'on rencontre, on trouve le sort du moindre de ses serviteurs préférable à tout. N'est-il pas vrai, en effet, qu'une infinité de mercenaires trouvent tout en abondance dans la maison du Père céleste, tandis que vous mourez ici de faim? Souvenez-vous des doux moments que vous y avez passés, des délices que vous y avez goûtées, du repos dont vous y avez joui; vous participiez aux saints mystères, vous vous nourrissiez du pain des anges, il vous comblait de ses caresses, il vous honorait de ses visites, son héritage vous était assuré. Quelle comparaison du calme qui régnait alors avec les orages qui vous tourmentent, de cette ancienne sûreté avec vos périls, de l'innocence avec vos crimes! pouvez-vous trop regretter le bonheur? Douleur salutaire, qui commence votre conversion; ne la différez pas longtemps : *Memor esto unde excideris.* (*Apoc.*, II, 5.)

Concevez une sainte envie du sort heureux de tant de mercenaires. Combien de personnes moins instruites, moins favorisées que vous, ont tout en abondance, et à vous, instruit, éclairé, comblé de grâces, tout vous manque! Ce berger auprès de son troupeau, ce domestique dans la maison de son maître, cet artisan dans son métier obscur, servent Dieu, le connaissent, le goûtent, font des progrès dans la vertu, et vous languissez dans la tiédeur et la sécheresse, vous, âme religieuse, dont Dieu avait fait son épouse, vous, prêtre, à qui il avait livré son corps et son sang, vous, homme riche, qu'une belle éducation avait formé, à qui des biens considérables avaient tout facilité. Combien sera-t-elle et plus honteuse, et plus affligeante au jour du jugement cette comparaison, lorsque vous entendrez ces personnes s'élever contre vous, et vous condamner, et obtenir un royaume éternel dont vous vous êtes rendu indigne! *Auferetur a vobis regnum, et dabitur genti facienti fructus ejus.* (*Matth.*, XXI, 43.)

Surgam, et ibo ad patrem meum. (*Luc.*, XV, 18.) Il prend enfin une résolution courageuse de quitter cette terre maudite, de s'éloigner de ces compagnies pernicieuses, de ces occasions si funestes, et de retourner à son père. Ainsi le second degré de la conversion du pécheur est de se résoudre à quitter le péché, et l'occasion du péché, mais de la quitter promptement. Peut-on le faire trop tôt? le motif en fût-il humain, intéressé, plus par la crainte et le sentiment des suites incommodes du péché, que par la haine du péché même, la grâce purifiera tout. L'essentiel est de quitter le mal; peut-on trop tôt cesser d'être misérable? Quelle

folie, vouloir courir risque, en différant, d'être éternellement malheureux! Levez-vous donc, allez vers votre père, levez-vous, et ne demeurez pas dans cet état d'indifférence et de tiédeur, rompez ces chaînes malheureuses qui jusqu'ici vous ont arrêté, il n'y a que les premiers pas qui coûtent. Dites avec le Prophète : Oui, tout à l'heure, dès ce moment je mets la main à l'œuvre : *Dixi : Nunc cœpi.* (*Psal.* LXXVI, 11.) C'en est fait, assez et trop longtemps j'ai balancé entre Dieu et le monde, assez et trop longtemps j'ai été mon cruel ennemi ; c'en est fait, je quitte tout, et cette occasion et cette compagnie. Fallût-il arracher un œil, couper un pied et une main, sans rien épargner, je suis désormais à Dieu seul, et sans retour et sans réserve : *Dixi : Nunc cœpi.*

Surgens venit ad patrem. Oui, c'est à mon père que j'aurai recours, c'est le seul que j'ai offensé, et c'est en lui seul que j'espère. En vain chercherais-je un asile parmi les hommes ; les amis impuissants sur qui j'avais compté, les malheureux complices de mes désordres sont hors d'état de me secourir, peut-être les premiers à blâmer ma conduite, les plus gens de bien, mon frère lui-même, faible ressource, trop fiers de leur vertu, ils insulteraient à ma misère. Jaloux de conserver son bien, il en craindrait le partage, il s'opposerait à mon retour. Non, je ne compte que sur mon père; un rayon d'espérance vient luire au milieu de mes craintes, je ne puis oublier les marques de bonté dont il m'a comblé ; je connais le fond de son cœur, rien n'est capable d'en épuiser la clémence ; dès qu'il me verra rentrer dans son devoir, il oubliera tout, il veut mon bonheur, il craint ma perte plus que moi-même, en le quittant je me suis perdu, auprès de lui je retrouverai mon salut.

Ah ! pécheur, voilà le troisième degré de votre conversion. Tournez-vous vers Dieu, regardez-le comme votre père, confessez-lui votre péché, mais que votre confession commence par un nom de confiance et d'amour : sentiment qui mérite le pardon et qui en est un gage. Rien de désespéré tandis qu'on espère encore. Voilà la vraie pénitence : sentir sa misère, mais se souvenir que la miséricorde divine en surpasse l'excès; être touché dans son malheur d'avoir déplu au meilleur de tous les pères, compter sur Dieu, oser l'aimer, c'est en tout obtenir, Dieu ne peut rien refuser à une prière si pleine d'humilité et de confiance. Allez donc sans crainte, quelque pécheur que vous soyez, dites du fond du cœur, j'ai péché ; mais n'oubliez pas de dire : mon père. L'un sans l'autre vous rendrait présomptueux ou pusillanime; ils feront tous deux votre salut. Au reste, il ne faut ni aller bien loin ni beaucoup chercher pour le trouver, il ne faut ni traverser les mers, ni monter aux cieux pour l'atteindre; vous êtes au milieu de son immensité, il est au milieu de votre cœur. C'est à des étrangers à employer des médiateurs et à faire des poursuites; tout est décidé pour un fils. Plus heureux même qu'une épouse, celle-ci cherche, parcourt les rues et les places publiques, pour trouver son bien-aimé : *Surgam et circuibo civitatem per vicos et plateas.* Le fils sans détour et sans crainte va droit au cœur; l'indulgence de l'un est plus certaine que la tendresse de l'autre : *Patris parata indulgentia deliciæ animæ reconditæ.* L'une est moins assurée dans sa fidélité que l'autre : *Illa dicit : Surgam et quæram; iste dicit : Surgam, et ibo.*

Pater, peccavi. (*Luc.*, XV, 18.) Oui, mon père, j'ai péché, je n'ai garde de recourir à de vaines excuses. Qu'un autre, ou moins touché, ou moins coupable, rejette sa faute sur la fragilité de l'âge, sur la vivacité de la passion, sur le danger du mauvais exemple, pour moi, j'avoue que je suis inexcusable. Je croirais commettre une nouvelle faute, si par de frivoles prétextes je voulais diminuer un crime dont je sens toute l'énormité. Le monde entier aurait beau faire, mon péché n'est que trop certain. Non, il n'est pas nécessaire qu'un accusateur me défère, qu'un témoin me convainque, qu'un juge me condamne; je suis mon accusateur, mon témoin et mon juge. Je confesse que j'ai péché, que je suis le plus coupable des hommas. Quoi qu'on puisse dire contre moi, les plus vifs reproches n'égaleront jamais ceux que me fait mon propre cœur. Quelque condamnation qu'on prononce, égalera-t-on la sévérité de celle que j'ai le premier prononcée?

Je n'ai pour vous apaiser aucun protecteur, aucun titre. De tous les biens que j'ai reçus de votre bonté, je n'ai su rien conserver, pour le remettre entre vos mains. Le péché m'a dépouillé de tout, je n'ai plus sur votre héritage aucun droit, aucune espérance à vous sacrifier, le péché me rend indigne de tout. A ces méprisables haillons dont je suis revêtu, reconnaîtrez-vous votre fils, ou plutôt les tristes effets de mon crime? Je n'ai ni mérite ni excuse à vous présenter; ma pauvreté, ma misère est extrême, j'en suis réduit à mes larmes : faible et unique ressource. Vous en contenterez-vous? Les recevrez-vous? Quelques pleurs effaceront-ils tant de forfaits et de défiances injurieuses? Si je connais la malice de mon cœur, dois-je oublier la bonté du vôtre? Oui, j'ai péché, je suis indigne de pardon; cependant je l'espère, et cet aveu fait mon salut et mon espérance.

Mais sans prétendre faire ici une vaine apologie, oserai-je vous dire, mon père, qu'après tout, le crime n'a eu de moi que des mouvements passagers et précipités? L'ivresse de la volupté, des saillies de la colère, les prestiges de la vanité ont plutôt arraché ou surpris, qu'ils n'ont obtenu l'aveu de mon cœur. Mais ce cœur gémissant en secret de la faiblesse, et souscrivant aux reproches de la conscience, était en effet tout à vous; le péché n'a eu que les moments de la passion, mais vous avez le temps de la raison. C'est par un choix mûr et délibéré, et avec une résolution ferme et décidée, par un penchant aussi sincère que juste, que je veux être à

vous. Tout ce que j'ai pu faire contre un si bon père, était contre mes vrais sentiments; plus digne de pitié que de colère, j'avais un bandeau sur les yeux. Faisais-je des réflexions? avais-je loisir d'en faire? consultais-je mon propre cœur? Mais c'est avec connaissance de cause, par les lumières d'une raison épurée, par un goût d'estime, que mon cœur se déclare pour vous, qu'il déteste son péché, qu'il vous donne la préférence. Cet hommage ne rétablit-il pas tous vos droits avec avantage sur mon esprit et sur mon cœur.

Peccavi in cœlum. (*Luc.* XV, 18.) Mais je ne m'en condamne pas moins. Ai-je pu méconnaître vos bontés? suis-je excusable de les avoir méconnues? Le ciel même s'intéresse à ma punition. Oui, j'ai péché contre le ciel, j'ai armé contre moi sa juste colère. Il ordonne le respect pour tous les pères; mais que n'ordonne-t-il pas pour le meilleur père du monde, dont les bontés sont si marquées et si constantes? A-t-il pu être témoin de mes forfaits, a-t-il pu suspendre la foudre? Ah! c'est à vous, mon père, que je le dois, votre clémence m'a ménagé la sienne; il en a puni mille autre moins coupables que moi. Depuis longtemps il vous eût vengé, si vous aviez voulu l'être; mais vous craignez le châtiment plus que moi-même, et il a donné à votre bonté ce qu'il refusait à la justice.

Et coram te. (*Ibid.*) C'est ce qui me perce le cœur : j'ai péché contre vous, de tous les pères le plus tendre. C'est en vous quittant que j'ai péché; je serais encore innocent si j'étais demeuré fidèle. Mais, en vous abandonnant, je me suis perdu. Pouvais-je ne pas me perdre? Cependant vous n'avez pas cessé d'être mon père. J'ai perdu tous les sentiments d'un fils, j'en ai perdu les droits, j'ai mérité d'en perdre le nom; mais vous n'avez perdu ni les sentiments ni les bontés d'un père : *Ego amisi quod erat filii, sed ille non amisit quod erat patris.* Je vous retrouve toujours le même; cent et cent fois, par vos ordres, je vous donnerai cet aimable nom. Qui le mérita jamais mieux que vous? quel père en a tant fait pour ses enfants? Que je rappelle avec reconnaissance le tissu de tant de bienfaits! vous me donnâtes la vie, vous me la conservez, vous me nourrissez de votre chair et de votre sang, vous m'enrichissez de vos mérites. Mille événements singuliers, mille rencontres favorables, mille marques visibles de protection ont fait éclater sur moi votre providence; tous les jours, tous les moments de ma vie en sont marqués. Vous avez souffert mes infidélités, sans vous lasser de m'attendre; dans le plus fort de ma révolte vous me prépariez des grâces de salut. Plus je m'obstinais à ma perte, plus vous pensiez à me sauver. Qu'on ne me dise donc plus sur quoi porte ma confiance, que mon cœur alarmé ne craigne plus de succès douteux, je viens à mon père, c'est tout dire, je suis d'intelligence avec son cœur, c'est lui qui plaide ma cause, qui m'en garantit le succès : *Qua confidentia? illa qua pater est, in patris pectore, ille est qui exorat affectus.*

Mais hélas! c'est cela même qui me perce le cœur. Que vous dirai-je en embrassant vos genoux? tout ce que me suggérera la douleur la plus vive, tout ce que m'inspirera la bonté la plus tendre. L'un fait l'amertume de l'autre. Le fondement le plus solide de mon espérance est le motif le plus puissant de ma douleur. Oui, je sentirais moins mes offenses, si vous aviez moins de bonté; je serais moins inconsolable, si vous étiez moins miséricordieux. Miséricorde de mon Dieu, en quelque sorte cruelle, qui par l'excès de vos bontés causez l'excès de mes douleurs. Ah! cœur perfide, si vous aviez des traits à lancer, était-ce dans le sein d'un père? père aimable, si vous deviez avoir des ennemis, deviez-vous en trouver parmi vos enfants? fallait-il que je fusse du nombre? J'ai péché contre vous; tout le reste est pour moi si peu de chose, que c'est de vous seul que je déplore la perte : *Tibi soli peccavi.*

Jam non sum dignus vocari filius tuus. (*Luc.* XV, 19.) J'ai péché contre vous, vous pouvez me perdre avec justice; de quelque châtiment que vous vouliez me punir, j'en ai mérité, j'en mérite encore davantage, mais le plus sensible de tous je le prononce contre moi-même, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Désormais à charge à la terre qui ne me portera qu'à regret, au soleil qui devrait me refuser sa lumière, aux hommes qui ne me verront qu'avec indignation, mais mille fois plus à charge à moi-même, par le regret de vous avoir déplu, j'ai horreur de moi-même, je ne puis me supporter; que ne puis-je m'ensevelir dans le centre de la terre? Non, je ne mérite plus d'être appelé votre fils, nom glorieux, nom aimable qui faisait mon bonheur et ma consolation. C'en est donc fait; de quel droit partagerais-je avec mon frère des faveurs qu'il n'a cessé de mériter et dont je me suis rendu indigne? de quel droit espérerais-je un patrimoine dont j'ai dissipé en débauche la meilleure partie? Pourrai-je habiter dans une maison où si longtemps sous vos lois j'ai été heureux et fidèle? ces murailles ne me reprocheraient-elles pas ma perfidie? Beaux lieux où je pris naissance, si pleins des bontés de mon père, et qui partout m'en retracez l'image, recevrez-vous sans indignation l'ingrat qui en a si criminellement abusé? Mais vous-même, mon père, pourrez-vous m'y souffrir? verrez-vous à votre table celui qui vous a si outrageusement offensé? partagerez-vous votre pain, vos regards, vos caresses avec le plus indigne de vos enfants?

Fac me sicut unum de mercenariis tuis. (*Ibid.*) Non, mettez moi au nombre de vos domestiques : le titre de fils ne doit être le partage que de ceux qui vous furent toujours fidèles. Hélas! ces domestiques mêmes, plus fidèles que moi, me souffriront-ils avec eux? Ils furent autrefois soumis à mes ordres, mais je ne mérite plus d'en être servi : trop

heureux qu'ils ne rougissent pas, après tant de révoltes, de me voir au milieu d'eux, le compagnon de leurs travaux! Leur fidélité me servira de leçon, et me couvrira de honte; ils ont été plus dociles par intérêt, que je ne le fus par devoir et par reconnaissance; ils n'ont pas à se reprocher, comme moi, la désertion et la révolte, et cependant reçurent-ils jamais tant de grâces, furent-ils jamais si tendrement chéris, eurent-ils jamais des devoirs si sacrés à remplir? Non, encore une fois, mettez-moi au rang de vos esclaves, et c'est encore plus que je ne mérite, c'est tout l'effort que votre clémence peut se faire, c'est tout ce que ma honte peut me permettre d'accepter : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.*

QUATRIÈME POINT.

Croirait-on que l'homme, si fort intéressé à la miséricorde infinie du Sauveur, dût lui faire un crime d'un excès de bonté qui fait sa consolation et sa ressource? Jésus-Christ, pour gagner les pécheurs par les charmes de la clémence, s'en laissait aisément approcher. Publicains, femmes de mauvaise vie, tout pouvait s'attendre à un accueil favorable, il allait même manger chez eux quand on l'en priait. Rien ne méritait plus la reconnaissance et les éloges de tout le monde, mais l'orgueil pharisaïque en fut offensé, et lui en fit des reproches. La malice empoisonne tout. Le prétexte était plausible; la contagion des mauvaises compagnies est trop à craindre, pour ne pas alarmer la vertu; la réputation d'un ministre est trop délicate, pour ne pas exiger de grandes mesures. Les pharisiens se faisaient un devoir de demeurer séparés des pécheurs, et se croyant seuls justes, méprisaient tout le reste; leur orgueil en profitait, il se faisaient une réputation de vertu, en refusant de fréquenter les coupables. Les publicains, c'est-à-dire, les receveurs des impôts, étaient odieux et infâmes chez les Juifs, comme chez tous les peuples, parce qu'on ne paye jamais qu'à regret, et qu'abusant du nom du prince pour s'engraisser de la substance du peuple, la plupart étaient des concussionnaires; ils y étaient plus odieux qu'ailleurs, les Juifs se regardaient comme une nation libre et indépendante, et ne souffraient que par force cette marque honteuse de servitude. Un juif qui se chargeait de ce bas emploi, était l'objet de la haine publique, comme un traître à sa patrie. Les pharisiens satisfaisaient par ce reproche leur haine contre Jésus-Christ en le rendant odieux au peuple, comme lié avec des hommes généralement détestés : *Murmurabant Pharisæi.* (*Luc.*, V, 30.)

C'est le propre de la vraie justice d'être compatissante, la fausse justice n'a que de l'aigreur et de la dureté. La charité peut bien quelquefois être saintement indignée contre le péché, mais jamais contre le pécheur. Quelle différence entre le faux zèle qui vient de l'orgueil, et le zèle naturel qu'inspire la charité! L'orgueilleux n'a aucune condescendance, le juste corrige avec douceur, il aime ceux qu'il corrige, et loin de les mépriser, il s'humilie et se reconnaît capable de tomber dans des fautes plus grandes encore. Sans doute on doit éviter les mauvaises compagnies et conserver avec soin sa réputation, mais la charité ne connaît point ces timides ménagements quand il s'agit du salut des âmes. Les pharisiens étaient inexcusables dans leurs murmures; ils jugeaient mal des pécheurs qui ne venaient à Jésus-Christ que pour se convertir; ils jugeaient trop bien d'eux-mêmes, se croyant justes et se préférant aux autres. Un pécheur pénitent est déjà peut-être plus saint que le juste qui le méprise. Tel le pharisien qui condamna Madeleine et celui qui condamnait le Publicain dans le Temple; ils jugeaient mal de Jésus-Christ qui ne recevait les pécheurs que pour les sauver. Blâme-t-on un médecin parce qu'il visite ses malades? Ils jugeaient mal de Dieu qu'ils croyaient inexorable pour les pécheurs; Dieu ne veut la mort de personne, mais sa conversion et sa vie. C'est cette justice fausse et cruelle que Jésus-Christ réprouve par deux paraboles de la brebis et de la drachme. Cependant cette bonté même fait naître une nouvelle difficulté. Je ne suis pas moins surpris que les pharisiens de voir un Dieu fait homme vivre parmi les pécheurs, chercher les pécheurs, mourir pour les pécheurs; mais, par des raisons bien différentes, sa miséricorde était l'objet du mépris des pharisiens, elle est le fondement de mon espérance. A ces traits humiliants ils méconnaissaient sa divinité, à ces traits humiliants je la reconnais et l'adore, mais c'est avec le plus profond étonnement. Les anges peuvent-ils le comprendre, et ne sont-ils pas obligés d'adorer dans le silence ce qu'ils peuvent à peine se persuader? Justifions, à l'exemple du Sauveur, par ces deux paraboles une conduite qui n'étonne pas moins la religion que l'orgueil, qui l'étonne peut-être davantage. L'orgueil blasphème ce qu'il ignore, la religion adore plus profondément à mesure qu'elle est mieux instruite. Mais la parole de Dieu la rassure : un pasteur, qui court après la brebis égarée, une femme qui cherche la dragme perdue, quoi de plus propre à confondre les pharisiens et à consoler le fidèle! Quel modèle pour les pasteurs, quelle leçon! Ils tiennent sa place, ne doivent-ils pas prendre ses sentiments et imiter sa conduite? Bénissons, admirons sa tendre sollicitude quand il l'a perdue, sa joie quand il l'a retrouvée.

Cum longe esset pater ejus. (*Luc.*, XV, 20.) Il me semble le voir, ce père aimable, inquiet sur le retour de son fils, inconsolable de sa perte comme la mère de Tobie, allant le long des grands chemins, montant sur les hauteurs pour voir au loin s'il n'apercevait pas son fils, envoyant ses gens s'informer de tout le monde pour en savoir des nouvelles. Quels reproches ne se fait-il pas sur sa funeste condescendance! C'est moi qui l'ai perdu par un excès de facilité. Fallait-il écouter les saillies d'une aveugle jeunesse? C'était erreur en lui, c'était faiblesse, c'était

passion, mais dans moi c'est un crime. O mon fils, malheureuse victime de ma faute ! je vous ai plongé le poignard dans le sein. Que ne m'est-il permis de racheter vos jours aux dépens des miens ! Père inhumain ! puis-je survivre à ma faute et à ma douleur ? Revenez, mon fils, ne craignez rien ; en quelque état que vous soyez, nu, dépouillé, sans biens, sans honneur, revenez, c'est tout ce que je demande ; malgré votre faute et votre misère vous m'êtes toujours cher. Ah ! si l'on peut vous sauver encore, j'oserai tout entreprendre, je puis tout espérer. En quelque lieu que vous soyez caché, j'irai moi-même, j'irai vous chercher, je saurai bien vous trouver. Ma faiblesse et mon âge s'opposent en vain aux désirs de mon cœur; fussiez-vous au bout de l'univers, ma tendresse me donnera des forces ; qu'ai-je à perdre de plus, si je vous perds ?

Vidit illum. (*Luc.*, XV, 20.) Que les yeux de l'amour sont perçants ! Tout rendait méconnaissable l'enfant prodigue. Je me le représente comme un de ces mendiants que la faim a défigurés et rendus hideux et dégoûtants, à demi couvert de quelques haillons qui s'en vont par lambeaux, qui vit à peine de quelques aumônes qu'il arrache aux passants par importunité. Comment connaître de loin ce que tout autre eût eu peine à connaître de près ? Mais l'amour est un guide bien sûr, rien ne lui fait prendre le change ; l'idée de son fils, profondément gravée par l'amour et par la douleur, lui était toujours présente.

Misericordia motus. (*Ibid.*) L'état où était réduit l'enfant prodigue devait non-seulement le faire méconnaître, mais encore remplir son père d'indignation, après l'avoir connu. Cet état si indigne de sa naissance, si déshonorant pour sa famille, rappelait de la manière la plus vive dans l'excès de sa misère présente l'excès de ses crimes passés. Le courroux serait juste, mais ce ne sont pas là ses sentiments ; son cœur est ému, mais ce n'est point de colère, c'est plutôt de douleur et de pitié ; il ne peut soutenir, sans verser des larmes, un si triste spectacle. Ce n'est pas même une pitié ordinaire, telle qu'on en a pour un misérable qui ne nous intéresse point, c'est une tendresse naturelle, une compassion agissante d'une mère pour le fils qu'elle porta dans son sein : mouvement dont il est si peu le maître qu'il ne peut se contraindre un moment, ni pour prendre un visage sévère ni pour lui faire quelque reproche, ni même pour l'attendre. Ah ! pécheurs ! les désordres du péché sont bien plus horribles, la tache est bien plus hideuse, le père céleste aussi empressé et aussi tendre. Quelle bonté ne vous marque-t-il pas en vous recevant ! comment ne vous apercevrait-il pas de loin, lui qui ne vous a jamais perdus de vue ? Comment ne courrait-il pas vers vous, lui qui vous a constamment suivis, qui n'a cessé de vous appeler et de vous attendre ?

Accurrens pater. Mais à quoi pense le père ? oublie-t-il donc les lois de la bienséance, la dignité de son état, la faiblesse de son âge ? Recevoir cet enfant quand il sera venu, ce serait une grâce dont lui-même il se juge indigne ; faire quelque pas vers lui quand il sera près, ce serait un excès de bonté ; est-il nécessaire qu'il coure au-devant de lui ? D'ailleurs, sait-il si son fils est pénitent, s'il ne vient pas peut-être lui faire de nouvelles insultes ? ne devrait-il pas craindre de s'avilir et de se commettre en s'abaissant jusqu'à prévenir celui à qui il ferait trop de grâce en le recevant ? ne serait-il pas même plus à propos de dissimuler la joie, pour faire mieux sentir au prodigue l'énormité de sa faute et en prévenir de nouvelles, en lui faisant acheter le pardon ? Vaines réflexions de la prudence, l'amour ne vous écoute pas. Son cœur impatient ne peut souffrir le moindre délai ; le temps qui s'écoulerait pour le laisser approcher serait autant de dérobé à la tendresse ; elle le transporte, il est hors de lui-même, il n'est plus son maître ; l'amour guide ses pas, il affermit ses pieds chancelants, il lui fait trouver des forces que son âge semble lui refuser ; il court, il vole à son fils, il lui semble qu'il va l'enfanter encore en lui pardonnant : *Urgentur patris viscera iterum filium genitura per veniam.*

Mais que lui dira-t-il ? Hélas ! a-t-il rien à lui dire, capable de lui marquer tout ce qu'il ressent ! Non, un silence plus éloquent et plus pathétique prend la place des expressions toujours trop faibles ; non il ne parle que par ses caresses ; elles lui en disent mille fois davantage. Quoi ! ne lui fera-t-il pas quelque doux reproche, ne lui donnera-t-il pas quelques salutaires avis ? Bien loin d'être incompatibles avec la tendresse, ils en sont l'effet. Non encore, par une délicatesse de bonté plus touchante et plus instructive, il veut lui en épargner la honte. Jésus-Christ, qui voulait par cette parabole animer notre confiance, semble craindre que des reproches toujours sensibles, toujours humiliants, n'intimidassent notre faiblesse ; il ne peut trop aplanir les voies du retour pour encourager le pécheur.

Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum. (*Ibid.*) A peine ce bon père a-t-il atteint son fils, qu'il se précipite à son cou, le baise, le caresse, l'embrasse, le serre étroitement sur son sein, et répand sur lui plus de larmes de joie que la contrition n'en fait répandre au fils pénitent. Il ne délibère pas s'il lui pardonnera, il ne se fait pas demander le pardon deux fois, ou plutôt il n'attend pas qu'on le lui demande ; son fils est tout pardonné, puisqu'il veut l'être ; son péché est pardonné, puisqu'il le connaît et s'en repent; il a toute son amitié puisqu'il la désire. Il n'attend pas même que par de sages délais la persévérance ait mis le sceau à la conversion, tout est oublié, tout est effacé. Reconnaître sa faute, et ne l'avoir pas commise, c'est pour lui la même chose. Son fils, plein de reconnaissance et touché d'un regret d'autant plus vif, qu'il sent mieux la bonté de son père, son fils veut lui demander pardon, et lui dire ce qu'il avait prémédité ; il

ne lui en donne pas le temps; les caresses étouffent sa voix, il n'écoute que son cœur. Pourquoi renouveler le souvenir d'une faute déjà oubliée, et demander un pardon déjà accordé? Ce n'est pas un père offensé, c'est un père passionné pour son fils, qui n'est occupé que de la peine qu'il souffre, et des moyens de l'adoucir. Quel dut être alors le transport de joie de l'enfant prodigue, de se revoir entre les bras de son père, d'en recevoir des caresses qu'il n'avait peut-être jamais éprouvées! Jusque-là il s'était fait sentir dans son cœur un combat d'humilité et de confiance; l'un lui rendait ce que lui ôtait l'autre : il s'en fait un aujourd'hui de contrition et d'amour. Quel fut son déplaisir d'avoir contristé le meilleur de tous les pères! quel fut son amour pour un père si bienfaisant! Confus des excès de ses bontés présentes, l'un et l'autre se font sentir par les traits les plus vifs, ils se font sentir l'un par l'autre, ils jettent l'un et l'autre dans les transports d'admiration. Il n'est, pour les réparer, ni soupir qu'on ne pousse, ni protestation qu'on ne fasse, ni pénitence qu'on ne subisse.

Cito proferte stolam primam, occidite vitulum saginatum. (*Ibid.*, 22.) Les effets suivent de près les caresses : ce bon père met, sans différer, tous ses domestiques en mouvement, et rétablit son fils dans tous ses droits. Qu'on apporte au plus tôt la robe de mon fils, la plus belle qu'il y ait dans la maison, *stolam primam;* qu'on lui mette un anneau au doigt, des souliers aux pieds; qu'on tue le veau gras, qu'on fasse une grande fête; mon fils était mort, le voilà ressuscité; il était perdu, le voilà retrouvé. Réjouissons-nous-en; pouvons-nous en trop faire? je suis au comble de ma joie... Venez, mon fils aîné, venez prendre part à ma juste joie; que les caresses dont je comble votre frère n'excitent pas votre jalousie, et ne rendent pas mon amour suspect. Je ne vous aime pas moins, vous savez que tous mes biens sont à vous, et que je fus toujours content de votre obéissance; mais n'est-il pas juste de se réjouir sur le retour de votre frère, que je croyais perdu?

L'application de cette parabole est aisée à sentir. Quelle confiance ne doit-elle pas faire naître! Convenons que Dieu pardonne de bonne grâce. Un père si bon mérite-t-il d'être offensé? un Dieu si aimable peut-il n'être pas aimé? Non, ni les crimes les plus énormes, ni la pénitence la plus tardive, lorsqu'elle est sincère, ne peuvent empêcher le pardon : la douleur et l'amour négocient tout auprès de lui. Il faut avoir le cœur bien bas pour déplaire à un Dieu si bon, pour être insensible à une miséricorde si touchante, pour se faire de cette bonté même un prétexte de l'offenser plus librement, ou de persévérer dans le désordre. Que Dieu ne vous soit plus suspect; apprenez ce que vous devez attendre de sa miséricorde lorsque vous reviendrez sincèrement à lui. Seriez-vous excusable de négliger une grâce si facile à obtenir, et qu'on vous offre d'une manière si engageante? seriez-vous excusable d'en abuser? Levez-vous donc, allez sans crainte au Père céleste, jetez-vous à ses pieds, déchargez votre cœur dans le sien, dites-lui, j'ai péché, et vous éprouverez une bonté infinie qui sans délai vous rétablira dans tous vos droits, et vous rendra toute sa tendresse.

Vous trouverez les mêmes sentiments dans le ministre dépositaire de vos fautes, dans le sacré tribunal. Il est vrai qu'il sera quelquefois obligé de prendre les mesures que lui suggérera la prudence, pour éprouver la sincérité de vos résolutions, et sonder un cœur dont il ne peut voir le fond. Ne blâmez pas ces sages délais, ne vous en rebutez pas, ce sont des précautions indispensables pour ne point hasarder une absolution téméraire qui, bien loin de guérir vos plaies, risquerait de les rendre plus profondes. Car enfin sommes-nous prophètes? lisons-nous dans les cœurs? sommes-nous les maîtres d'abuser des pouvoirs qui nous ont été confiés? sommes-nous maîtres de les hasarder? Nous ne pouvons prononcer des sentences sans preuve; et pour ne pas trahir les intérêts du Seigneur nous ne devons rien négliger pour connaître l'état des âmes que la Providence nous adresse. Rien de plus obscur, rien de plus inconstant que le cœur de l'homme, il faut donc, pour le connaître, et pour sa propre sûreté, ne pas s'en rapporter aux premières démarches d'une conversion naissante, et par conséquent très-équivoque. Mais aussi, quand vous aurez donné des preuves convaincantes de votre disposition, quand votre docilité, votre fidélité, votre constance auront calmé ses justes alarmes, ne craignez pas qu'on vous refuse une absolution dont vos efforts et votre douleur vous auront rendu digne. L'esprit de Dieu qui animera le ministre le remplira de miséricorde pour vous, et il n'aura garde de se rendre difficile quand celui dont il tient la place veut bien être si prévenant, ni d'être avare d'un sang dont son Maître veut être prodigue. Il sait que Dieu, qui n'a pas besoin d'épreuve, parce qu'il connaît parfaitement le cœur, ne fait point attendre. Cependant, quand une contrition sincère le lui demande, pourquoi suspendrait-il une grâce que Dieu accorde? Oui, le pardon sera parfait et sans retour. Quand les hommes font tant que de se réconcilier, ils ne le font qu'à demi, ils gardent toujours quelque levain; mais on est sûr du cœur de Dieu, le nôtre peut seul nous donner de la défiance. Nos péchés sont jetés au fond de la mer, ils sont plus éloignés de son cœur que l'Orient ne l'est de l'Occident. Fussent-ils rouges comme l'écarlate, ils deviendront plus blancs que la neige : *Et amicus Dei, si esse volo, nunc fio.*

Que signifient toutes ces touchantes démarches? que signifie cette robe précieuse dont on le couvre? C'est que la bonté de Dieu va jusqu'à vous rendre la grâce sanctifiante, la robe d'innocence que vous aviez perdue, et tous les mérites que vous aviez

acquis avant le péché : Il n'en est pas des bonnes œuvres comme des péchés, quand nos fautes ont été une fois pardonnées, Dieu les oublie sans retour; quelque péché qu'on commette de nouveau, ces anciennes fautes ne reviendront jamais. Mais le mérite des bonnes œuvres n'est que suspendu par le péché qui les suit, et cet obstacle étant levé par l'absolution, tous ces mérites nous sont rendus en entier. C'était une pierre précieuse couverte de poussière pour un temps, à qui la pénitence rend son premier éclat; c'est un trésor qui était en dépôt dans le sein de sa miséricorde, et qui nous sera restitué quand nous rentrerons en grâce. Le voilà, mon fils, je vous le gardais en bon père. Ah! qu'il était en bonnes mains : *Scio cui credidi, quia potens est depositum meum servare.* (II *Tim.*, I, 12.)

Que signifie cet anneau qu'on lui met au doigt? L'anneau est un signe d'alliance, une marque de liberté et de dignité. Tels étaient dans le temps de Jésus-Christ les chevaliers romains. Ainsi par le pardon il redevient libre, d'esclave qu'il était, il est élevé au plus haut rang des enfants de Dieu, on contracte avec lui une étroite alliance. Plaise au ciel qu'elle soit indissoluble, et que l'éternité la cèle et la consomme en un à jamais! Ces souliers aux pieds, ce sont les grâces à la faveur desquelles on court, on vole dans les voies de la vertu.

Que signifient ces transports de joie, ces concerts de musique, ces épanchements, ces fêtes, ces bontés, capables par une sorte d'excès, de donner de la jalousie aux justes? La joie du Seigneur est en effet trop grande, pour ne pas la faire éclater. Hélas! depuis si longtemps il s'affligeait sur l'état du pécheur! C'était son ouvrage, c'était le prix de son sang, c'était son image. Il était perdu, et il le recouvre : il était mort, et le voilà ressuscité. Ce bon pasteur avait longtemps couru après la brebis égarée, il en avait laissé pour elle quatre-vingt-dix-neuf dans le bercail, il la trouve enfin, la met sur ses épaules, et revient triomphant d'une conquête si précieuse. Il invite les anges et les saints à se réjouir avec lui, quelque plainte que pousse l'injuste envie ou le zèle indiscret d'un fils aîné qui ne voit qu'avec peine tous ces excès de bonté. Le Seigneur, au comble de ses vœux, fait une grande fête pour marquer sa joie : *Majus est gaudium super uno peccatore pœnitentiam agente.* (*Luc.*, XV, 7, 10.) Il semble craindre qu'il ne lui échappe de nouveau, tant il prend de mesures pour se l'attacher par des bienfaits, et lui faire oublier les fausses douceurs du péché. Il ne paraît pas avoir les mêmes douceurs pour les justes. Il ne s'applique pas moins à les secourir dans leurs peines, à les guérir de leurs imperfections, qu'à aider les faibles dans les commencements, mais chacun selon son état. Ce n'est pas ici le lieu de récompenser les amis, mais de les éprouver, de les fortifier. La conduite de Dieu sur les forts est forte, il les laisse travailler dans les épreuves, pour les récompenser dans la gloire. Sa conduite sur les faibles est douce, pour les retirer du péché et leur faire mériter la récompense. Quelles consolations pour l'Eglise quand elle voit revenir les âmes qu'elle croyait perdues! Ces conversions éclatantes, de temps en temps ménagées, la consolent de ses pertes, et encouragent les faibles à les imiter.

Quelle doit être enfin la joie du pécheur même de se voir délivré de ses péchés, et rentré en grâce! Il était avec raison affligé de sa perte, la contrition l'avait rempli d'amertume, la douleur a fait son salut. Enfin revenu à Dieu, il éprouve ses bontés, il est inondé de délices, il voit s'ouvrir le ciel, que ses égarements lui avaient fermé. L'enfant prodigue ne fut-il pas rempli de joie lorsque son père l'embrassant lui rendit son amitié? Madeleine lorsqu'on l'assura que ses péchés lui sont pardonnés? Autant la crainte de l'enfer, trop bien fondée, devait les saisir, autant une douce confiance sur la miséricorde qu'on s'efforce de mériter, doit jeter dans les plus doux transports. Mais rendons-nous justice, Dieu peut-il s'applaudir du succès de ses bontés? Pouvons-nous nous en applaudir nous-mêmes? A en juger par nos rechutes, n'aurait-il pas plutôt raison de s'en repentir, et nous d'en trembler? Ne pourrait-on pas lui dire, avec le Prophète, vous êtes trop bon, Seigneur, vous avez fait grâce à ces coupables, en êtes-vous mieux servi? ne l'êtes-vous pas encore plus mal? n'abuse-t-on pas de vos bontés, à mesure que les voyant multipliées, on croit pouvoir le faire plus impunément? *Indulsisti genti, Domine, indulsisti genti, nunquid magnificatus es?* (*Isa.*, XXVI, 15.)

Mais en même temps quelle rage pour l'enfer! ses peines sont perdues, sa proie lui échappe. Par mille piéges qu'il n'avait cessé de lui tendre, il avait enfin réussi à la faire égarer, il se flattait de satisfaire sa fureur pendant l'éternité sur cette malheureuse victime, lorsque le bon Pasteur la lui arrache. Tel fut son dépit lorsqu'à la venue du Messie il vit le genre humain sauvé par ses mérites; il arma contre lui la Synagogue, et le fit enfin mourir sur une croix. Ainsi criait-il en furieux, lorsque le Fils de Dieu l'obligeait de quitter le corps des possédés. Ah! sachez que tandis que les anges font dans le ciel une fête pour le retour du pécheur, les démons en font une bien différente dans l'enfer; les grincements de dents redoublent dans l'un, tandis que les cantiques se multiplient dans l'autre. Hélas! quand les anges gémissaient de sa perte, les démons en tressaillaient de joie; aujourd'hui le deuil des uns fait le triomphe des autres.

Il fait servir le veau gras dans ce banquet, c'est-à-dire sa chair et son sang, dont il veut bien faire une nourriture et un breuvage. Quel excès de libéralité! quelle profusion divine! Oserai-je le dire? prodigalité excessive et prématurée. A peine est-il sorti de ses désordres, que le Seigneur l'admet à se nourrir du pain des anges. Consolez-vous,

âmes timides, que le regret et la crainte peuvent trop éloigner du saint autel ; quoique souvent un confesseur par sagesse diffère pour un temps la communion, la bonté du Seigneur, impatiente de vous enrichir, n'attend que le moment où son ministre vous le permettra. Profitez de cet intervalle pour vous y disposer de plus en plus, et aller consommer dans ces noces spirituelles la parfaite réconciliation que la pénitence vient de faire.

Après des traits de bonté si marqués, peut-il vous rester quelque ombrage sur la miséricorde d'un Dieu qui a si bien mérité notre confiance? Qui pourra se flatter d'être aimé, si ses bontés n'amollissent notre cœur? Rentrons donc en nous-mêmes, aimons qui nous aime, et qui nous aime si tendrement, pardonnons de même à ceux qui nous ont offensés. La manière dont Dieu pardonne laisse-t-elle quelque prétexte à vos aigreurs? est-il rien qui puisse autoriser vos ressentiments quand Dieu veut oublier ses propres injures? Votre intérêt même le demande, serez-vous pardonné, si vous ne pardonnez pas?

Finissons par la prière de l'Eglise à la messe des morts. Souvenez-vous, ô Dieu plein de clémence! *recordare, Jesu pie*, souvenez-vous des travaux que vous avez entrepris, des courses que vous avez faites, *quod sum causa tuæ viæ*. Pardonnez-nous toutes nos fautes, ne nous perdez pas au dernier jour, *ne me perdas illa die*. Que n'avez-vous pas daigné faire pour mon salut? Vous nous cherchez jusqu'à nous fatiguer, et avoir besoin de repos, *quærens me sedisti lassus*. Vous nous avez rachetés au prix de vos jours, en souffrant pour nous la mort de la croix : *Redemisti crucem passus*. Tant de bontés, tant de grâces, tant de travaux seront-ils donc à jamais perdus? *Tantus labor non sit cassus*. Placez-moi à votre droite parmi vos brebis, *inter oves locum præsta*. Je suis coupable, je me livre aux gémissements et aux larmes, *ingemisco tanquam reus*. Je suis couvert de confusion, *culpa rubet vultus meus*. Daignez pardonner à ma douleur et à mes prières, *supplicanti parce, Deus. Amen*.

DISCOURS III.

SUR LA SATISFACTION.

Pater, peccavi, et jam non sum dignus vocari filius tuus, sed habe me sicut unum de mercenariis tuis. (*Luc.*, XV, 19.)

Mon Père, j'ai péché et je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, mais regardez-moi comme un de vos serviteurs.

N'était-ce donc pas assez que le cœur de cet enfant, brisé par la douleur la plus vive, fût sincèrement converti? N'était-ce pas assez que prosterné aux pieds de son père, il y eût réparé sa faute par l'humiliant aveu qu'il en fait? N'était-ce pas assez qu'étant dans une terre étrangère il y eût éprouvé toutes les horreurs et les humiliations de l'indigence, manquant de tout, livré à un maître inconnu, asservi au plus vil ministère, se voyant refuser jusqu'aux viles écosses qu'on donnait à des pourceaux? Faut-il encore achever d'accabler un misérable qui vit à peine? Faut-il que plus rigoureux que son père, il se condamne à la plus sensible de toutes les punitions, n'être plus compté au nombre des enfants, servir parmi les esclaves, être réduit à l'état le plus humiliant et le plus bas, y travailler sans relâche, et ne tirer d'autre fruit de ses travaux que d'apaiser enfin une justice sévère qui a droit de tout venger? *Habe me*, etc.

Inflexible esprit de pénitence, ne serez-vous jamais satisfaits? Non, il ne suffit pas pour une parfaite réparation du péché, d'en avoir une sincère douleur; quelque vive, quelque étendue qu'elle puisse être, il ne suffit pas d'en faire au prêtre la confession la plus humble et la plus exacte; toutes ces démarches, utiles sans doute, et même nécessaires, ne suffisent pas. Ce n'est là qu'une partie des obligations qu'on contracte par son péché. Il reste encore à satisfaire à Dieu et au prochain par des œuvres qui réparent le tort qu'on lui a fait. Sans ce payement, que la justice divine relâche rarement en entier, on demeure toujours débiteur; il faut que tôt ou tard dans ce monde ou dans l'autre on satisfasse un créancier rigoureux qui ne veut rien perdre.

Ainsi le prophète parlant à David pénitent, après même qu'une sincère conversion lui eut obtenu grâce, lui annonce les châtiments qui l'attendaient. Votre péché, prince, est à la vérité pardonné : *Dominus transtulit peccatum tuum*. (*Reg.*, XII, 13.) Cependant en punition de votre crime, la main de Dieu, appesantie sur votre maison, a bien des coups encore à frapper. Elle va vous enlever le malheureux fruit de vos désordres; une main parricide s'armera contre vous, ébranlera votre trône; vos épouses seront déshonorées à la face de toute une ville. Ainsi la foi nous apprend que même après cette vie l'âme juste qui sort de la prison de son corps dans la grâce de Dieu, et par conséquent délivrée de la coulpe ou tache du péché, sera renfermée dans les sombres cachots du purgatoire, si elle n'a satisfait à la peine que ses péchés méritent : *Non exiet donec reddideris novissimum quadrantem*. (*Matth.*, V, 26.)

Il y a trois sortes d'œuvres satisfactoires : la prière, le jeûne et l'aumône. La prière renferme tous les exercices de piété; sous le nom de jeûne sont comprises toutes les austérités et les macérations du corps, et par l'aumône nous entendons toutes les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. Ainsi donne-t-on à Dieu le cœur par la prière, le corps par le jeûne, les biens par l'aumône, et immole-t-on les trois concupiscences de la gloire, de la fortune, de la volupté, et remplit-on les trois engagements du baptême, qui nous oblige de renoncer au démon, à la chair et au monde. C'est une vraie restitution de ce qu'on a enlevé à Dieu. Il veut bien

accepter encore, a titre de satisfaction, toutes les croix qu'il nous envoie, tous les travaux attachés à notre état, les suites mêmes du péché que nous nous sommes attirées, quand l'esprit de pénitence les accepte avec une soumission parfaite à ses volontés. Ainsi rien n'est perdu aux yeux du meilleur de tous les maît

Toutes ces œuvres produisent deux sortes de fruits : elles acquittent nos dettes, Dieu en tient compte ; c'est ce qu'on appelle satisfactoire : elles lui sont agréables; il nous en sait gré, et les récompense ; ce qu'on appelle méritoires. Nous n'envisageons pas ici le mérite des œuvres, il appartient autant et plus au juste qu'au pécheur. La satisfaction est une réparation de l'injure faite à Dieu et au prochain par le péché. Je dis au prochain, parce qu'il est certains péchés qui, outre l'offense de Dieu, commune à tous, intéressent encore le prochain, et demandent une réparation particulière. Ici nous nous bornons aux intérêts de Dieu ; nous parlerons ailleurs de ceux du prochain. Intérêt de sa gloire ; le péché la blesse, il est juste de la réparer : intérêt de son cœur, le péché l'offense; il est juste de le venger. La satisfaction rétablit l'un, apaise l'autre ; elle restitue, elle expie : deux points de vue qui en font sentir et la nécessité et les qualités. La justice humaine le pratique, elle ordonne et des réparations d'honneur, et des dédommagements pécuniaires, selon les cas.

PREMIÈRE PARTIE.

La réparation de l'injure est une restitution de l'honneur. Réparer l'honneur de Dieu, c'est lui en rendre autant que le péché lui en a ôté, ainsi que restituer c'est rendre autant de bien que l'on en a pris. Par conséquent, plus l'injure est grande, plus la réparation doit l'être, et plus la réparation est difficile, plus il faut faire d'efforts pour n'en rien négliger. Dans les torts et les restitutions qui regardent les biens, la qualité des personnes est indifférente ; grand ou petit, riche ou pauvre, c'est toujours une somme déterminée qui est due, et l'on en est quitte en la payant. Mais en matière d'honneur et de réparation, la grandeur de l'offensé, la bassesse de celui qui l'offense, augmentent la grièveté de l'injure et diminuent le prix de la réparation. Plus il se rend débiteur et plus il devient insolvable. Insulter son inférieur est une faute, sans doute ; mais la même insulte faite à un égal, à un supérieur, à un roi, faite par un homme de la lie du peuple, est d'une tout autre nature. Qu'on demande pardon à un inférieur, à un égal, la faute sera réparée ; mais suffit-il qu'un homme de la lie du peuple s'humilie devant son prince? C'est là sa place. Le prince est-il bien dédommagé de voir son esclave à ses pieds?

Appliquons ce principe à la majesté de l'Et uprême que le péché offense et à la bassesse de la créature qui le commet. L'une et l'autre sont infinies et concourent également à augmenter à l'infini la grièveté du crime et à déprécier à l'infini le mérite de la réparation. Quoi de plus injurieux pour le Très-Haut que de se voir outrager par un ver de terre, et quoi de moins glorieux que de le voir lui demander pardon! Il ne fait que son devoir. Jamais donc la nature ne peut satisfaire pleinement à Dieu. Il a fallu qu'un Dieu même prît sur lui la dette du péché, et par la dignité de sa personne l'acquittât, le réparât pleinement. Ce n'est donc pas une satisfaction rigoureuse et proportionnée qu'on attend du pécheur. Tous les hommes ensemble, quelque pénitence qu'ils fissent, ne seraient jamais en état de réparer équivalemment un seul péché ; toutes leurs actions appartiennent à Dieu par tant de titres, ils y ont si peu de droit, elles sont si bornées dans leur prix, que la Justice divine ne pourrait jamais s'en contenter si le Verbe ne les ennoblissait par les mérites. Ce n'est donc qu'une proportion approchante qu'on demande, qui, ayant égard au nombre, à la grièveté, à la durée du crime, aggrave la peine à mesure qu'on est plus coupable.

Par une conséquence bien différente, l'hérésie conclut de cette impossibilité de proportion une exemption totale de pénitence. A quoi bon, dit-elle, se condamner à des satisfactions qui, quoi qu'on fasse, seront toujours insuffisantes? Les satisfactions d'un Homme-Dieu réparent tout parfaitement. C'est leur faire injure que d'y ajouter un supplément frivole dont Dieu ne peut être touché ; c'est allumer un flambeau lorsque le soleil nous éclaire, comme si sa lumière insuffisante avait besoin de quelque secours. Erreur pernicieuse que le libertinage seul a droit d'accréditer. Gémissons d'avoir si peu à offrir à notre Dieu, mais ne négligeons rien de ce qui peut lui plaire. Tout riche, tout grand qu'il est, il ne dédaigne pas nos hommages, il nous tient compte de nos efforts ; moins nous pouvons pour lui, plus nous devons tâcher de ne rien perdre.

Ce n'est pas à moi, c'est à saint Paul à répondre à cette objection. J'accomplis sur ma chair, disait-il, ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ. Quels termes ! Ce grand apôtre ignorait-il le prix de ces souffrances, ou un orgueil téméraire lui faisait-il assez estimer ses propres œuvres pour se flatter qu'en concurrence avec celles du Sauveur elles pourraient en être le supplément et la perfection ? Quel blasphème ! Non, sans doute; mais il sait que la rédemption du Sauveur, suspendue et comme imparfaite quant à l'effet jusqu'à ce qu'elle fût appliquée au pécheur, avait besoin que la pénitence la lui rendît propre et utile : *Adimpleo quæ desunt possionum Christi in carne mea.* (*Coloss.*, I, 24.) Que servirait-il, en effet, que le prix de la rédemption fût infini si la pénitence ne nous l'appliquait ? Jusque-là étranger, nous enrichirait-il si ce bien ne nous devenait propre? Un trésor a beau être immense, il faut, pour en payer ses dettes, y aller puiser et en faire usage. Quelque brillant que soit le soleil, éclairerait-il si on n'ouvrait les yeux pour recevoir sa lumière?

Le fleuve le plus abondant, la mer la plus vaste rouleraient en vain leurs eaux, étancheraient-elles la soif si on n'y allait boire? Le plus délicieux aliment ne nourrira, le plus puissant remède ne guérira que ceux qui le prendront.

Votre intérêt n'exige donc pas moins que la justice une exacte pénitence. Cette pénitence est ou imposée avant le sacrement, ou imposée par l'Eglise, ou volontairement choisie par vous-même. Sentez l'obligation de les accomplir les unes et les autres et de le faire avec ferveur.

1° Plusieurs choses concourent à établir l'obligation de la pénitence sacramentelle, l'acceptation du pénitent, l'autorité et le devoir du ministre et l'intégrité du sacrement. L'autorité est indépendante de l'acceptation, et la promesse même hors du sacrement formerait un lien respectable. Mais ces trois choses réunies forment une chaîne qu'il n'est plus possible de rompre sans se rendre coupable.

Souvenez-vous de ce précieux moment où, pénétré de douleur et les larmes aux yeux après avoir vomi le fatal poison d'une vie souillée de crimes, vous protestiez aux pieds du prêtre que vous étiez prêt à tout ce qu'on voudrait vous ordonner. Tout vous était facile. Loin de vous plaindre de la sévérité du confesseur, il a fallu peut-être que sa prudente indulgence ait mis des bornes à une ferveur indiscrète. Ah! si vous n'étiez pas sincère, à quoi pensiez-vous d'aller insulter le Seigneur jusqu'au pied de son tribunal, dans le temps même où vous imploriez ses miséricordes et où vous méritiez le moins d'y avoir part? Mais si vos lèvres étaient les interprètes de votre cœur, que sont devenues ces heureuses dispositions, d'où vient un changement si peu attendu, aussi contraire à vos intérêts qu'à la gloire de Dieu? Ces motifs qui vous firent agir sont-ils devenus moins puissants? le Seigneur est-il moins aimable, l'enfer moins à craindre, le paradis moins à désirer? Que dis-je! à tous ces motifs, alors si touchants et si forts, n'avez-vous pas ajouté le lien sacré de vos promesses, les titres sacrés de la reconnaissance pour la grâce du pardon que vous avez reçu?

Je sais qu'il est des cas où une pénitence, devenue par événement impossible, cesse d'être dans le cas rigoureux de l'obligation. Alors, comme dans les vœux et les serments où il survient de l'impossibilité, il faut recourir au ministre pour se faire décharger et en substituer une autre. Mais on n'a pas droit de faire soi-même ce changement, même en des œuvres plus difficiles. Une pénitence acceptée et scellée de l'absolution n'est plus de notre ressort, c'est au prêtre à délier ce qu'il a délié. C'est à ces conditions que vous fut accordée la grâce inestimable de la réconciliation. Sans cela, toujours accablé du poids de vos crimes, vous gémiriez encore sous le joug malheureux que vous vous étiez forgé. Est-ce donc ainsi que vous reconnaîtriez une faveur si désirée et si peu méritée? Voilà un contrat passé avec Dieu dans la personne de son ministre dans l'action la plus sainte, écrit avec le sang de Jésus-Christ qui a lavé les taches de votre âme. Se joue-t-on d'une promesse si authentique?

Cette obligation vient encore de l'autorité du confesseur qui jamais ne fut plus souveraine que dans le tribunal. Elle lui donne droit, il est même de son devoir d'imposer des pénitences convenables. Le pénitent ne peut en conscience les refuser. Il est vrai que si la pénitence n'était pas convenable, il pourrait représenter ses raisons avec une humble soumission, prêt à faire ce qui dépendra de lui. Mais si le confesseur persistait dans son dessein, il vaudrait mieux en chercher un autre que de profaner le sacrement en le recevant sans être résolu d'accomplir la pénitence.

La contrition coûterait peu si l'on en était quitte pour un moment de confusion. Le secret sur lequel on compte, l'absolution facile qu'on obtiendrait adouciraient l'amertume du calice. La confession est une espèce de négociation entre Dieu et l'homme, où l'on examine de concert l'étendue de l'offense pour en déterminer la réparation, où l'on calcule la dette pour l'acquitter, où l'on sonde la plaie pour en préparer l'appareil. Quelque favorable que soit l'emploi d'un confesseur, on aurait tort de penser que c'est un simple distributeur de grâces dont le pouvoir se réduise à débarrasser le pécheur, c'est un juge qui pèse des droits, un père qui donne des ordres, un médecin qui ordonne des remèdes, un ministre qui lie et délie, remet et retient, punit et pardonne.

Il est ministre de Dieu, il tient sa place; la divine Majesté lui confie ses intérêts. C'est un agent chargé de ses affaires : *Pro Christo legatione fungimur* (II *Cor.*, V, 20); c'est à lui à faire la loi et à imposer les conditions qu'il juge à propos, il n'est comptable qu'à son maître de sa conduite. Allez, prophète, dit le Seigneur; je vous ai établi pour édifier et pour planter, pour arracher et pour détruire : je vous ai donné un pouvoir absolu : *Posui te ut evellas et destruas, ædifices et plantes.* (*Jerem.*, I, 10.)

Le confesseur est juge. Le pénitent le choisit et se défère lui-même à son tribunal. Qui peut contester à un juge le droit de prononcer sur le crime du prévenu et la peine qu'il mérite? L'autorité de ce juge spirituel est d'autant plus grande que Jésus-Christ, qui l'a établi, n'y a point mis de bornes et ne le fait ressortir qu'à son tribunal. Quelque soumis que nous soyons et que nous fassions gloire d'être aux premiers pasteurs, la loi du secret nous ferme la bouche, et nous ne connaissons que Dieu pour supérieur : Liez ou déliez, retenez ou remettez les péchés; tout ce que vous aurez lié ou délié, remis ou retenu, etc.

Le confesseur est un père qui châtie et corrige ses enfants. Je n'ignore pas les lois de bonté que lui prescrit la qualité de père; mais aussi doit-on oublier l'obligation d'obéissance qu'impose la qualité d'enfant?

Rien de plus sacré que l autorité paternelle. Un père spirituel, qui donne la vie de la grâce, mérite-t-il moins de respect que le père temporel de qui on a reçu la vie de la nature? Ses ordres sont des lois dont un fils bien né ne se dispense jamais, surtout un fils coupable qui demande grâce. Que la révolte serait déplacée dans un criminel qui a recours à la miséricorde! L'enfant prodigue aux pieds de son père en eût-il été bien reçu s'il eût voulu prescrire les conditions? Bien loin d'être pardonné, n'eût-il pas mis le comble à sa disgrâce?

Le confesseur est un médecin. C'est à lui à déterminer ce qui convient au malade. Toujours aveugles sur nos maux et surtout sur ceux de notre âme, personne n'est moins en état que nous d'en juger. Le remède ne peut qu'être amer et contraire à la nature; il faut qu'une main étrangère se charge de le préparer et de nous le servir, qu'elle porte le fer et le feu dans nos plaies, et coupe impitoyablement jusqu'au vif. Fallût-il arracher l'œil, couper le pied ou la main, l'Evangile ne nous laisse pas ignorer nos devoirs. Mais la nature faible et sensible y souscrira-t-elle? Hélas! ce sont des maladies qu'on aime, dont on craint de guérir, d'autant plus dangereuses qu'elles plaisent davantage. Un malade sage qui désire sa guérison se conduit-il par lui-même? son indocilité lui coûterait cher; la perte de la santé et souvent de la vie en serait le châtiment. Sentons donc l'obligation de se soumettre aux ordres d'un confesseur, quelque rudes qu'ils soient à la nature; il faut d'autant moins écouter sa répugnance, qu'il est juste de la punir de ses excès.

Obligation au reste dont le confesseur n'est pas le maître; il n'est pas moins de son devoir de l'imposer que du devoir du pénitent de l'accepter. Ce serait abuser du sacré ministère et trahir lâchement les intérêts de son Dieu de ne pas exiger des pécheurs une pénitence proportionnée à leurs fautes. Un magistrat qui laisserait le crime impuni, un ministre qui négligerait les intérêts de son prince, ne seraient pas plus coupables qu'un prêtre dont la molle condescendance laisserait croupir les pécheurs dans leurs désordres, sans employer pour les en retirer le glaive spirituel qu'on a mis entre ses mains. On se rend complice des crimes qu'on tolère quand on doit les punir. Le grand prêtre Héli, personnellement irréprochable, porte la peine des péchés de ses enfants qu'il a laissés croître à l'excès.

Mais non, ce n'est pas rigueur, c'est charité; une cruelle indulgence trahirait vos intérêts même. Laisser le pécheur s'endormir dans ses passions au bord du précipice, c'est l'y faire tomber; flatter une plaie, c'est l'aigrir; mollir sur la pénitence, dissimuler le danger, c'est, dit le Prophète, mettre des coussinets sous le coude du pécheur, et le précipiter dans un abîme de maux : *Facilitas veniæ tribuit incentivum delinquendi.* Au lieu qu'une sage fermeté, une prudente rigueur qui, comme le pieux Samaritain, mêle le vin avec l'huile, le fait rentrer en lui-même et craindre des fautes qu'il coûte si cher d'expier. Bien loin de me rendre suspect, mes châtiments sont des gages de ma tendresse. Un bon père qui aime son fils le châtie : *Ego quos amo, arguo et castigo.* (*Apoc.*, III, 19.) Ce ne sont que les enfants étrangers ou indifférents qu'on abandonne à leurs passions sans les reprendre. Malheur à ceux dont un père ne daigne pas apercevoir les désordres : *Quod si extra disciplinam estis, ergo adulteri.* (*Hebr.*, XII, 8.) Un médecin n'abandonne le malade à ses caprices que quand sa santé est désespérée. Tel le Seigneur, dont le confesseur tient la place, par une miséricordieuse condescendance, mêle les châtiments aux récompenses, les amertumes aux douceurs pour faire rentrer en lui-même un pécheur qu'un calme dangereux entraîne à sa perte et abandonne celui dont le salut est désespéré : *Secundum multitudinem iræ tuæ non quæret.* (*Psal.* X, 4.)

Enfin la pénitence est nécessaire pour l'intégrité du sacrement. Quoique la satisfaction n'en soit pas une partie essentielle, c'est-à-dire ni la matière ni la forme, elle en est pourtant une partie intégrante, comme parle l'école, c'est-à-dire le complément, la consommation du sacrement. Ce serait donc une sorte de profanation, et au confesseur de ne pas l'imposer, et au pénitent de ne pas l'accepter ou de ne pas l'accomplir.

2° Ne vous bornez pas aux pénitences sacramentelles ou ordonnées par l'Eglise, toujours si légères et si fort au-dessous de ce que vous avez mérité; ne vous bornez pas à celles que l'Eglise vous prescrit en certains temps, si nécessaires et si mal observées. Ajoutez, pécheurs, des pénitences proportionnées à vos désordres. A ce prix, quand aurez-vous droit de vous arrêter dans cette sainte carrière? Bien différents des sentiments que font naître l'avidité de l'avarice, l'ivresse de la volupté, la fureur de la vengeance, les vues de l'ambition, la soif de l'honneur, qui toujours insatiables, ne disent jamais c'est assez, on est toujours content, on en fait toujours assez, toujours trop quand il s'agit des intérêts de Dieu.

Pensez-vous avoir payé vos immenses dettes par quelque légère aumône, quelque moment de mortification? pensez-vous par quelque courte prière, où l'esprit dissipé pense à peine à ce qu'il fait, remplacer tant de bonnes œuvres perdues, réparer tant d'impiétés, d'irréligions, de blasphèmes, et noyer un monde de péchés dans quelques larmes que des yeux presque secs laissent à peine échapper? Comptez-les surtout, vous pécheurs qui portez au sacré tribunal des années entières passées dans le crime; s'est-il passé un mois, une semaine, que dis-je! un jour, une heure, un moment où vous n'en ayez commis quelqu'un? Comptez, s'il est possible, des péchés qui passent le nombre de vos cheveux et celui des grains de sable. Hélas! vous ne pouvez en dire le nombre que d'une manière approchante, tant leur excès passe tous les calculs. Ce

n'est, selon l'expression de saint Pierre, qu'un péché continuel : *Oculos incessabilis delicti.* (II *Petr.*, II, 14.) Ah ! serait-ce trop que d'un jour de pénitence pour chaque péché? A ce prix votre vie suffira-t-elle ? Que de siècles peut-être pour rassembler autant de jours que le ciel a vu de forfaits! *Multiplicati sunt super capillos capitis mei.* (*Psal.* XXXIX, 13.) L'éternité seule peut y suffire.

Pesez l'énormité, la variété, les raffinements de ces excès où souvent sans respecter ni sacré ni profane, nature, raison, ni honneur, on ne trouvait, ce semble, de charmes dans les passions, qu'autant que l'indigne assaisonnement de la débauche en relevait le goût usé. Quelle variété de supplices, quel raffinement de rigueur, quel trésor immense de châtiment mérite cette brutalité ! Serez-vous donc moins ingénieux à vous punir que vous ne le fûtes à vous souiller? Serez-vous plus réservé à venger Dieu que vous ne le fûtes à lui déplaire? Après avoir fait cet étonnant calcul et sondé ce profond abîme de malice, jetez des yeux équitables sur quelque aumône, quelque jeûne, quelque prière, quelque mortification, en un mot sur les pénitences ordinaires qu'on trouve toujours trop rudes, et qu'à peine un confesseur peut faire accepter à force de sollicitations et de ménagements ; que penserez-vous si votre foi n'est pas éteinte? pourrez-vous modérer vos justes transports, si les intérêts de Dieu, si les vôtres ne vous sont pas tout à fait indifférents?

3° Une partie des lois de la justice est de payer promptement ses dettes et ne pas faire languir son créancier. L'équité naturelle permet-elle de refuser à Dieu ce qu'elle fait donner aux hommes? On ne fait jamais la pénitence ni trop tôt, ni trop vite, ni trop longtemps, on doit regretter tous les moments qu'on lui dérobe, mais surtout la pénitence sacramentelle. N'est-ce pas l'intention du confesseur qui l'impose et du pénitent qui l'accepte, de la remplir le plus tôt qu'il sera possible ? Souvent on en fixe le temps pour ne pas laisser au pénitent négligent la liberté de différer à son gré ce qu'il ne saurait trop tôt faire. Ne doit-il pas ce respect religieux au sacrement de ne pas en différer sans raison l'intégrité par le délai d'une de ses parties les plus intéressantes.

Mais quelle sainte ferveur ne doit pas inspirer la crainte du danger de ne point s'en acquitter si la mort, la maladie, des embarras imprévus y mettent obstacle? Danger de la faire mal, quand la ferveur de la contrition sera ralentie ; de la faire inutilement, si on tombe dans le péché, et qu'on l'accomplisse dans ce triste état. Faire la pénitence en état de péché mortel, c'est sans doute remplir la substance du commandement qu'a fait le confesseur, comme de jeûner; entendre la messe en cet état, c'est obéir à la rigueur à la loi de l'Eglise. Mais ces œuvres, quoique moralement bonnes, ne sont ni méritoires ni à plus forte raison satisfactoires. Dieu ne couronne que ce qui est fait en état de grâce, il ne reçoit rien en satisfaction d'un ennemi. Toutes ces pénitences sont inutiles, on n'en tient aucun compte, l'homme demeure toujours débiteur de la justice divine, la dette ne s'acquitte point par des œuvres qui n'ont pas le prix de la charité.

C'est même une opinion assez commune dans la théologie, qu'une pénitence sacramentelle, accomplie en état de péché mortel est elle-même un péché nouveau. Sans doute que les bonnes œuvres faites dans cet état ne sont pas de nouveaux péchés, ce serait une erreur désespérante de le penser; mais la pénitence sacramentelle n'est pas seulement une bonne œuvre comme les autres, c'est une partie du sacrement ; c'est la profaner que de la faire en cet état, à peu près comme une personne qui, dans le cours de la cérémonie de la confirmation, de l'ordination ou de la messe commettrait un péché mortel après le sacrement donné ou reçu et l'achèverait sans se repentir, ferait une sorte de sacrilége, en profanant la partie d'un sacrement. C'est donc un péché de différer sans raison la pénitence, surtout si on prévoit que l'exécution en deviendra plus difficile ou moins sainte.

Mais un vrai pénitent a-t-il besoin de toutes ces raisons, et connaît-il tous ces détails ? a-t-il assez peu d'horreur de ses péchés pour vouloir encore y croupir? aime-t-il assez peu le Seigneur pour vouloir vivre dans la disgrâce et différer à le satisfaire ? vit-on jamais un prisonnier aimer son cachot et différer d'en sortir, un esclave chérir ses chaînes et refuser de les rompre ? un malade s'obstine-t-il à conserver le poison et à se refuser tous les remèdes? un pauvre sortit-il jamais trop de l'indigence ? N'y aurait-il donc que l'esclavage du péché et la tyrannie du démon qui eût des charmes, et le service de Dieu d'amertumes?

Aveuglement funeste, délai inutile. Le poids et la mesure de vos dettes en diminueront-ils par vos retardements? ne faudra-t-il pas tôt ou tard s'y résoudre? pourquoi non pas aujourd'hui? Ah ! ne différez pas de jour en jour; un temps viendra où vous ne pourrez plus. Vous ne faites en différant qu'augmenter le poids de vos fautes qui tous les jours se multiplient, et la difficulté de la pénitence qui tous les jours devient plus malaisée. La passion, l'habitude, l'abus des grâces forment des chaînes qu'on ne brise plus. Vous en perdez même le mérite. Dieu aime qu'on s'acquitte promptement et de bon cœur : *Hilarem datorem diligit Deus.* (II *Cor.*, IX, 7.) Autant que la promptitude de la fidélité en augmente le prix, autant le crime de la lenteur le fait disparaître. On ne vous offre, Seigneur, que de méprisables restes dont on ne veut plus. Il semble qu'on craigne de vous trop honorer, puisqu'on craint de le faire trop tôt. Chaque instant est un larcin fait à une majesté infinie qui ne sera jamais assez honorée, et à soi-même qu'on ne saurait rendre trop tôt heureux.

Votre promptitude à commencer la pénitence ne doit pas en abréger la durée. Toute la vie lui est consacrée, la mort seule peut

la finir. Il suffit à un vrai pénitent d'avoir commis un péché pour se condamner à des larmes éternelles : *Christiano sufficit peccasse semel ad fletus æternos.* Toujours incertain d'avoir obtenu grâce, ou plutôt n'ayant que trop lieu de craindre de ne l'avoir pas obtenue, qu'il travaille sans cesse à la mériter. Toujours incertain, même après le pardon, s'il a entièrement satisfait, ou plutôt toujours certain qu'il ne le fera jamais en entier, qu'il continue toujours ce qui sera toujours au-dessous de sa dette. Toujours incertain de sa persévérance, même après l'entière satisfaction, ou plutôt certain toujours qu'elle ne lui est pas due, toujours exposé à perdre le peu même qu'il a acquis, commettant sans cesse mille nouvelles fautes, pourra-t-il jamais en faire trop pour s'assurer une éternité? Ne cessons donc jamais de nous précautionner, puisque tout est à craindre, que le péril et le besoin doivent durer toujours.

Est-il rien de plus juste? Tout est à Dieu à titre de souveraineté, on lui doit tout par reconnaissance; tout ce qu'on peut, tout ce qu'on a, tout ce qu'on est, il en est le créateur et le maître. Le péché lui a tout enlevé, l'esprit, le cœur, le corps, les biens. La gratitude a dû le lui conserver, il est juste que la pénitence le lui rende, et la miséricorde qui a daigné si longtemps l'attendre, lui assurera mille nouveaux biens. Apprenez donc à vous immoler, victimes qui avez fui lâchement le saint autel; il faut que le temple rentre dans ses droits et qu'on lui rende les biens dont on l'a dépouillé; il faut que le couteau sacré vous égorge, que le feu sacré vous consume. Revenez aux pieds de votre Juge, criminel qu'on veut bien absoudre quand vous reconnaîtrez votre faute; recourez à la clémence si vous voulez échapper à la justice; revenez aux genoux de votre père, fils ingrat qui avez abusé de ses bienfaits et les avez tournés contre lui; offrez lui à quelque prix que ce soit, des services qui lui appartiennent et dont il daigne vous tenir compte. Invitez toutes les créatures à se venir joindre à vous pour l'honorer, que votre langue publie ses louanges, que votre esprit adore ses vérités, que votre cœur brûle le parfum d'un tendre amour, que votre corps soit immolé à la mortification, que vos mains travaillent à sa gloire, que vos biens le soulagent dans les pauvres. Soyez tout à lui par choix, vous l'êtes déjà par justice et par conquête.

Vos propres intérêts ne vous y engagent pas moins que les siens. Le péché a blessé votre âme, sentez, s'il est possible, la profondeur de la blessure. Le poison le plus subtil, le glaive le plus acéré en fit-il jamais de plus redoutable? Plaie mortelle que l'éternité ne fermera jamais, si, par une miséricorde infinie le sang d'un Dieu n'y servait de baume. Plaie universelle qui porte sur toutes les facultés de l'âme, sur tous les talents, sur toutes les grâces. Le péché empoisonne tout, dépouille de tout. Semblable à Adam et Eve, que le péché réduit à une nudité honteuse, l'âme tombe dans la plus extrême pauvreté surnaturelle; semblable au voyageur de l'Evangile que les voleurs laissèrent à demi mort sur le chemin de Jéricho, elle est horrible aux yeux de Dieu. C'est à la pénitence à réparer tant de pertes, à briser tant de chaînes et à nous retirer de l'abîme où l'enfer nous a précipités; c'est la planche fortunée qui nous sert après le naufrage, sans elle n'espérons pas d'arriver au port. Malheur à qui néglige cette unique ressource : *Nisi pœnitentiam egeritis, peribitis.* (*Luc.*, XIII, 5.)

Votre âme peut être blessée encore, elle ne le serait que plus profondément. Prenez dans les trésors de la pénitence de sages mesures, des préservatifs efficaces pour prévenir de nouvelles chutes. A combien de faiblesses n'est-on pas sujet? Les plus belles résolutions s'évanouissent du soir au matin. Plus inconstant que la feuille que le vent emporte, que l'écume que l'onde dissipe, que le roseau que le zéphir brise, qui peut compter sur soi-même? Un instant voit souvent éclore et disparaître les plus grands desseins. Les plus grands hommes éprouvent tous les jours cette funeste fragilité; on a vu tomber ceux dont la vertu la plus affermie paraissait à l'épreuve des plus violentes secousses. Ce que la faiblesse naturelle n'aura pas fait, la violence de la passion, la surprise de la tentation, le danger de l'occasion le fera. Nos ennemis sont en grand nombre, plus forts mille fois, plus rusés, plus attentifs, plus constants que nous; qui peut espérer de persévérer, si, comme une ancre salutaire, une barrière invincible, la pénitence ne vient à son secours?

Vous avez des mérites à acquérir; quelles sources ne vous en ouvre pas la pénitence par un miracle de miséricorde? elle est satisfactoire et méritoire, elle acquitte les dettes et accumule des couronnes. Quel créancier voudrait que son débiteur fît son profit de la somme même qu'il rembourse? Avec Dieu tout est doublement utile, et ce n'est pas moins demeurer pauvre que redevable, que de ne pas recourir à un commerce lucratif. Bien plus, elle fait revivre les anciens mérites dont le péché avait dépouillé. Telle est la différence infinie que Dieu met entre le péché et ses grâces. L'absolution une fois donnée ne se révoque plus, les péchés pardonnés ne sont plus imputés, même par de nouveaux péchés qui font retomber dans la disgrâce; mais le mérite des bonnes œuvres antérieures au péché n'est que suspendu, et nous est rendu par l'absolution. L'amnistie perdue par de nouveaux péchés, rétablie par une seconde conversion nous est encore rendue. Le bien qu'on a fait est déposé, pour ainsi dire, dans le sein de Dieu et remis dans notre trésor, et l'éternité en verra la récompense; mais elle ne verra jamais le châtiment de ce que Dieu a une fois remis, ses dons et ses grâces sont sans repentir. On n'en est pas quitte à si bon marché avec les hommes. Leurs grâces sont rétractées, leurs pardons révoqués; leur inconstance fait tout

craindre, tandis que leur ignorance et leur dissimulation rendent tout suspect. A-t-on le malheur de leur déplaire, tout le passé est rappelé et puni ; au lieu que le prêtre, qui a la clef du cœur de Dieu, vous y donne un droit certain que vous pouvez seul vous ravir. Embrassez donc avec joie une loi si juste. Ainsi la miséricorde et la vérité, la justice et la paix se réuniront pour nous sauver, *misericordia et veritas obviaverunt sibi* (*Psal.*, LXXXIV, 11), et la négligence nous perdrait : *Nisi pœnitentiam*, etc. (*Luc.*, XIII, 5.)

Après avoir vu ce que demande de nous la justice pour satisfaire les prétentions d'un Dieu, voyons ce que demande de nous une légitime vengeance pour entrer dans ses sentiments.

SECONDE PARTIE.

Il n'est pas rare de trouver des personnes qui se disent pénitentes ; mais qu'il est rare d'en trouver qui méritent ce nom ! Nos tribunaux sont quelquefois affligés d'une foule de pécheurs dont la posture, les paroles, les soupirs annoncent la douleur la plus vive. A peine peut-on percer la foule de ces prétendus convertis. Quelle joie pour un ministre lorsqu'il compte, ou plutôt lorsqu'il ne peut pas compter le nombre de ces brebis errantes qu'il se flatte de ramener dans le bercail ! quelle consolation lorsqu'il voit couler ces larmes, lorsqu'il entend ces sanglots, quand il perce enfin dans les abîmes ténébreux d'une conscience qui n'avait jusqu'alors nourri que des monstres et qu'il les en voit chassés sans retour !

Mais levons ce voile trompeur, pénétrons dans ces consciences perfides ; suivons l'obscur labyrinthe de leurs détours, et nous verrons que cet extérieur hypocrite ne couvre que des cœurs corrompus, toujours livrés aux mêmes passions, toujours ennemis de leur Dieu. Dans deux jours, le torrent passant la digue qui l'a suspendu, va couler avec la même violence. A quelle balance pourra-t-on peser ces conversions prétendues ? quelles qualités exigera-t-on dans la pénitence pour en juger sûrement, puisque des marques si frappantes ne peuvent nous rassurer parfaitement ? Pour être agréable à Dieu, la pénitence doit satisfaire sa justice qui demande une réparation, et sa vengeance qui exige un châtiment. Nous avons parlé de cette légitime prétention dans la première partie, il nous faut traiter du sentiment de sa juste colère. Examinez si vous remplissez l'étendue de l'un et de l'autre, vous pourrez prononcer sur votre pénitence. On ne peut sans doute remplir à la rigueur ni l'un ni l'autre. Qu'a-t-on à offrir qui réponde à la majesté infinie d'un Dieu ? que peut-on souffrir qui égale sa juste fureur ? Mais quelle que soit notre impuissance, l'amour et la justice exigent du moins tout ce qui peut dépendre de nous, et la miséricordieuse condescendance du Seigneur bénira nos faibles efforts, et acceptera notre bonne volonté, comme il accepta les deux deniers de la veuve.

Que cette idée de vengeance, de colère, de fureur en Dieu ne vous surprenne point ; il faut bien peu connaître les intérêts de sa gloire et ceux de son cœur, il faut y être bien peu sensible pour ne pas comprendre combien il est juste de le venger. Est-ce à des hommes qu'il faut le dire ? quelle est leur injustice ? sont-ils offensés par quelqu'un de leurs semblables, même de leurs supérieurs, le cœur irrité ne soupire qu'après la vengeance. La loi de Dieu a beau la défendre, l'intérêt qu'ils ont à se ménager, le pardon pour eux-mêmes a beau s'y opposer, ils ont beau répéter tous les jours leur condamnation dans l'oraison dominicale, rien n'arrête les fougueux transports d'un vindicatif ; il faut, à quelque prix que ce soit, que son ennemi périsse ; que vaincu, abattu, expirant, il assouvisse sa rage par le cruel spectacle de ses douleurs et de sa mort. S'il ne peut aussitôt satisfaire sa haine implacable, il en attend les années entières la favorable occasion, et nourrira toujours dans son cœur le feu coupable qui le dévore ; il transmettra à ses enfants ce cruel héritage, il trouvera des amis, des adulateurs à qui les crimes ne coûteront rien pour servir sa passion ; il y fera servir ses domestiques ; un prince armera cent mille bras, désolera les villes et les provinces pour venger la majesté de sa couronne, les peuples lui élèveront des trophées, l'histoire immortalisera sa gloire et son nom.

Il n'y a que vous, ô mon Dieu ! qu'on ne songe point à venger, vous qui, exempt de toute passion, pouvez seul, légitimement, demander et exercer la vengeance. Vous serez mille fois offensé, vous le serez par vos créatures, par les créatures les plus méprisables, vous le serez impunément ; abandonné de tout le monde, personne ne s'armera pour vous venger. Ah ! levez-vous donc, jugez votre cause et vengez-vous de vos ennemis : ***Exsurge, Deus, judica causam tuam.*** (***Psal.*** LXXIII, 22.) Mais non, mon Dieu, il n'est pas nécessaire que vous le fassiez, la pénitence va le faire. Le péché ne demeurera pas impuni, le coupable prendra votre place. Armé impitoyablement, déchaîné, acharné contre lui-même, devenu pour vous plaire son plus implacable ennemi, il déchargera sur sa chair criminelle les plus rudes coups. Voilà l'idée la plus juste de la pénitence ; c'est une vengeance que tire de soi-même un vrai pénitent. Accusateur, juge, exécuteur, ennemi déclaré de lui-même, il se châtie comme Dieu le châtierait. Pénétré des sentiments de justice, de colère, de fureur, qu'une insulte fait naître, c'est sur lui-même qu'il exerce, qu'il assouvit cette juste, cette sainte, cette salutaire rigueur qui apaise un Dieu irrité.

Pour en bien connaître l'étendue, prenons la conduite de Dieu même pour règle. Voyons comment il se venge dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce, dans celui de la gloire et dans celui de la divinité. Ven-

geons-le dans tous ces mêmes ordres, retraçons-les sur nous-mêmes.

I. *L'ordre de la nature.* Cruelles maladies qui, tous les jours, immolez de toutes parts le genre humain sous le glaive des plus vives douleurs et par l'amertume des remèdes incertains que distribue un art équivoque; guerres sanglantes qui, armant les hommes les uns contre les autres, jonchez les campagnes de mille morts et y faites couler des torrents de sang; pestes affreuses qui dépeuplez les villes, qui changez en tombeaux les cabanes et les palais, et faites trouver au père et au fils, à l'époux et à l'épouse, un poison mutuel dans leurs plus tendres embrassements; orages qui bouleversez les mers, et, entr'ouvrant leurs abîmes, engloutissez en un instant le guerrier, le marchand et le matelot; incendies rapides, tourbillons de flammes, qui ne faites de toute une ville qu'un monceau de cendres; villes fumantes, que la foudre a renversées, que les rivières débordées ont inondées, que les entrailles de la terre ont englouties; déluge, qui fîtes de la terre le tombeau de tous ses habitants; feu céleste, qui réduisîtes cinq villes en cendres, vous êtes de faibles images du courroux céleste, vous n'êtes que des étincelles du feu qu'allume le péché, des gouttes qui découlent du calice amer de la colère de Dieu, des essais de sa vengeance. La miséricorde seule en arrête les transports et suspend les coups de sa justice.

Mais vous êtes pourtant des images du triste état où la pénitence doit réduire le pécheur converti : son cœur est le théâtre de la guerre la plus implacable; livré à ses passions, rien ne doit échapper à sa légitime fureur. Haïra-t-il jamais trop un ennemi domestique? Ses larmes et ses sanglots doivent présenter une mer en courroux où le péché soit englouti; jamais en répandra-t-il trop sur de si grands maux? Un feu sacré doit dévorer jusqu'à la racine les coupables objets qui ont pu le séduire; jamais anéantira-t-il trop un si redoutable danger? Les jeûnes, les austérités, les veilles, la cendre, le cilice, tout doit s'armer contre une chair corrompue qu'il faut immoler sans pitié. Jamais tarira-t-il trop la source de ses malheurs? En un mot, tout doit venger un Dieu que le renversement de la nature, qu'un déluge universel, que la désolation des villes, la défaite des armées ne vengeront jamais assez.

Qu'il accepte, du moins avec résignation et en esprit de pénitence, toutes les traverses de la vie, les douleurs, les persécutions, les travaux, les renversements de fortune; tout sera mis dans la balance du sanctuaire, et, quoique involontaire dans son principe, il sera accepté en payement. Dieu supplée à notre négligence, et, par des croix miséricordieusement ménagées, il reçoit une expiation que nous n'aurions pas le courage de lui présenter. Ah! bien loin de repousser la main qui ne nous blesse que pour nous sauver, ouvrons-lui notre sein; qu'elle y enfonce le glaive salutaire; aidons nous-mêmes à l'enfoncer jusqu'au cœur. Hélas! c'est le péché qui a inondé de tant de maux la face de la terre, sur laquelle il attira sa malédiction. Les enfants d'Adam ne doivent-ils pas se féliciter, dans leurs malheurs inévitables, de trouver le remède à leurs maux dans leur châtiment, et de tourner en payement de leurs dettes les coups mêmes de la vengeance céleste, auxquels ils ne peuvent se soustraire?

Songez donc à l'immense dette que vous avez contractée, à l'immense chaos que vous avez mis entre Dieu et vous, au tort infini que vous avez fait à la majesté suprême; gémissez, soyez dans l'étonnement : *Obstupescite, cœli, super hoc.* (*Jerem.*, II, 12.) Travaillez sans cesse, travaillez de toutes vos forces à le réparer et à vous acquitter. Quoique vous soyez toujours en reste, mettez tout à profit pour payer ce que vous pourrez. Un débiteur pauvre, mais de bonne foi, ramasse peu à peu même de petites sommes, et donne ce qu'il peut à son créancier. Un serviteur fidèle, quoique incapable d'achever un ouvrage, travaille du moins de toutes ses forces pour l'avancer, et en fait autant qu'il peut. Un soldat courageux, qui sans doute ne se flatte pas de vaincre lui seul une armée, combat du moins de toutes ses forces jusqu'à la mort, et renverse autant d'ennemis qu'il peut. Un malade néglige-t-il de se procurer de petits soulagements dans les maux mêmes qu'il sait incurables?

II. *Dans l'ordre de la grâce.* Vous étiez pénétrés de ces grands principes, illustres solitaires, que l'esprit de pénitence rendit ingénieux à vous tourmenter. Les déserts de Syrie et d'Egypte, surpris de voir un monde nouveau, qui les peupla, admiraient des squelettes vivants armés contre eux-mêmes d'une sainte fureur. Ils gémissaient des coups redoublés sous lesquels on achevait d'immoler un reste de vie que quelques racines conservaient à peine. Des hommes vivant dans le creux des arbres, couverts de quelques branches entrelassées, consumés par les ardeurs d'un soleil brûlant et d'un sable aride, s'accordant à peine, sur une pierre trouvée au hasard, un incommode sommeil de quelques instants, trempant à peine dans une goutte d'eau prise à la hâte dans le creux de la main une langue desséchée qu'on ne peut presque plus détacher du palais, trouvant les nuits trop courtes pour s'appliquer à la prière, et se plaignant que l'aurore, trop prompte, frappant leurs yeux de ses rayons, venait trop tôt interrompre leur contemplation. Sont-ce là des hommes? Oui, ce sont des hommes, mais des hommes véritablement pénitents.

Vous êtes pénétrés de ces grands principes, vous qui, jusqu'au milieu des plus grandes villes, foulant aux pieds toutes les flatteuses espérances du siècle, savez trouver dans le cloître une solitude nouvelle, d'autant plus rigoureuse que les occasions et la facilité de voir tous les jours le monde vous mettent sans cesse à des épreuves dont un désert écarté garantissait les Hilarion et

les Pacôme. Le monde, étonné du détachement qu'il n'a pas le courage d'imiter, enivré d'un bien qui l'enchante, admire et ne sait qu'en penser; il s'efforce de combattre la généreuse résolution qui, dans l'âge le plus tendre, le sexe le plus fragile, la fortune la plus brillante, sait tous les jours en triompher. Il regarde comme un prodige la gênante modestie qui dirige tous ses pas, modère ses regards, pèse ses paroles, et condamne à un silence exact la rigide pauvreté qui dépouille de tout et laisse manquer quelquefois du nécessaire, l'austère mortification qui déclare la guerre à tous les sens, la rigoureuse obéissance qui sacrifie sa volonté, le saint désespoir qui immole tout sans réserve; il contemple, avec une surprise que l'habitude ne saurait jamais détruire tout à fait, ces habits singuliers qui sont eux-mêmes une pénitence continuelle, ces grilles hérissées à travers lesquelles des prisonniers volontaires se laissent à peine entrevoir; il écoute ces cloches qui, à toutes les heures du jour et de la nuit, interrompent mille fois l'occupation et le repos, pour appeler à des exercices humiliants et ennuyeux dont l'esprit de pénitence peut seul rendre la continuité supportable. Les voilà au milieu de vous ces monuments vivants d'une sainte rigueur, que Dieu a élevés pour confondre votre lâcheté. Sont-ce des hommes? Oui, ce sont des hommes, mais des hommes pénitents.

Vous en êtes vivement pénétrés, vous qui au milieu même du siècle étonnez la vertu cloîtrée par les dangers que vous courez, les adversités que vous éprouvez, les guerres que vous soutenez, les victoires que vous remportez, tandis que le religieux, tranquille dans le sein de la paix, contemple d'un œil effrayé, curieux et jaloux, les palmes que vous moissonnez malgré les efforts de l'enfer, les chaînes du respect humain, la violence des persécutions, les charmes du plaisir, le poison d'une passion séduisante. Les pauvres ne cessent de bénir ce cœur libéral qui répand dans leur sein les plus abondantes aumônes. Quelle secrète joie pour un prisonnier, lorsque du fond de son cachot il voit cette lumière bienfaisante qui vient le soulager dans ses maux et les partager avec lui! Quel soulagement pour un malade que la main de Dieu sacrifie dans un hôpital, lorsque cette personne charitable, supérieure à son sexe, à sa condition, apprivoisée avec les calamités, familiarisée avec les ulcères, aguerrie avec la mort, se livrant à tous ses coups, porte sur ses plaies une main délicate, les parcourt d'un œil attentif, y met un appareil salutaire, les baise avec un tendre respect, embrasse, soulage, guérit ces cadavres vivants qui respirent à peine, et leur rend sans dégoût des services ou la nature et l'orgueil souffrent également! Il y en a eu dans tous les temps et jusque dans la pourpre, il en est encore dans le monde de ces héros, il en est assez pour confondre le vice, ranimer la faiblesse, consoler la vertu. Sont-ce des hommes? Oui, mais des hommes pénitents.

Que sera-ce, si nous jetons les yeux sur les pieux excès où la ferveur de plusieurs saints a porté la pénitence? Saint Pierre, qui creuse des canaux dans ses joues à force de pleurer. Saint Guillaume, qui se fait faire des habits de fer. Saint Macaire, pendant six mois, s'expose nu aux piqûres des frêlons. Saint Jérôme frappe sa poitrine avec une pierre. Saint Benoît se roule dans les épines. Saint Bernard se plonge dans la glace. Saint François s'ensevelit dans la neige. Saint Martinien se jette dans le feu. Quelle inimitable cruauté! L'esprit de rigueur avait précédé le christianisme. David interrompt son sommeil pour prier, arrose son lit de ses larmes, mêle la cendre à son pain. Manassès accepte en pénitence les horreurs de l'esclavage et les ordures d'un cachot. Adam et Eve cultivent, pendant neuf cents ans, à la sueur de leur visage, une terre maudite qui ne leur porte que des ronces. Les païens mêmes en ont senti la nécessité; on a vu à la parole de Jonas, le roi de Ninive et une ville immense se couvrir de cilice, se condamner à un jeûne rigoureux, dont on n'excepte pas même les enfants et les animaux. On ne peut entendre sans frémir les impies austérités des fakirs des Indes, des bonzes du Japon, qu'on voit se mettre tout en sang, passer plusieurs jours sans rien prendre, se jeter dans les flammes, se faire écraser sous le poids de leurs idoles. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que les cruelles superstitions ont tâché de renchérir sur la légitime pénitence. Que ne faisaient pas les prêtres de Baal pour honorer leurs idoles! que n'arrachait pas à l'aveuglement des peuples le culte de Moloch! Le Prophète leur reproche qu'ils ont immolé leurs enfants au démon : *Immolaverunt filios suos dœmoniis.* (*Psal.* CV, 37.)

A Dieu ne plaise que je veuille par tous ces exemples vous faire tomber dans aucun excès, je sais que les règles d'une sage modération doivent diriger même nos austérités les plus rigoureuses; il faut être sage avec sobriété; les vertus, loin de se détruire et de se combattre, se donnent et se doivent un secours mutuel. Mais aussi faut-il convenir que rien n'est plus opposé au véritable esprit de pénitence qu'une prudence timide qui craint toujours d'en faire trop. Un vrai pénitent, bien éloigné d'avoir toujours la balance et le compas à la main, pour se renfermer dans les bornes d'une discrétion prétendue, qui n'est au fond qu'une lâche crainte de ses rigueurs, n'y regarde pas de si près. Quand on est bien touché de Dieu, on n'est pas si fort en garde contre ces excès, bien persuadé que, quoi qu'on fasse, on sera toujours en reste. Un saint transport jette l'âme dans une espèce de pieuse ivresse qui fait tout entreprendre, tout espérer, tout exécuter : noble fureur, sainte folie, heureuse témérité, sage indiscrétion!

Mais je me trompe, peut-il y avoir d'excès

dans la satisfaction qu'on fait à Dieu, à qui tout est dû, pour gagner le ciel et se préserver de l'enfer? Ah! s'il y a des excès à craindre, ce n'est que dans le péché, dans le nombre, dans la variété, le raffinement, la durée, l'habitude du péché. La pénitence ne peut-être proportionnée qu'autant qu'imitant la fureur et l'ivresse du péché qu'elle déplore, elle est en quelque sorte excessive. Comptez donc, sondez, pesez, mesurez la multitude, l'énormité, l'étendue, le raffinement de vos crimes, et vous verrez où se trouvent les vrais excès.

III. Ajoutons l'*ordre de la religion et de la discipline.* L'Eglise, dès les premiers siècles, craignait peu ces excès. Sainte austérité, vous fûtes canonisée, ordonnée même par l'Eglise naissante. Oui, dans ces jours heureux où le sang de Jésus-Christ, fumant encore, semblait ne demander que miséricorde, dans ces jours de lumière où l'Esprit-Saint, récemment répandu avec tant de profusion sur les premiers disciples, se montrait d'une manière si éclatante, que pensait-on de la nécessité, de la sévérité de la pénitence? Les canons pénitentiaux, qui ont été la première règle de conduite prescrite par l'Eglise, et furent suivis à la lettre pendant plusieurs siècles, fixaient pour chaque péché des années entières de la pénitence la plus rigoureuse. Des jeûnes multipliés au pain et à l'eau, veilles continuelles, humiliations publiques aux portes de l'église, être séparé de la communion des fidèles, couvert de la cendre et du cilice, avoir la terre pour lit, et tout cela cinq ans pour un larcin, six pour une impureté, etc. Les conciles tenus en divers temps, non-seulement n'ont pas trouvé cette rigueur outrée, mais en ont tous recommandé l'étroite observation. Saint Charles Borromée, dans ces derniers temps, les a tirés de l'oubli où ils étaient tombés, et a recommandé aux confesseurs de travailler à s'en rapprocher. L'Eglise a cru devoir user de quelque concondescendance. Toujours conduite par le Saint-Esprit, nous devons adorer sa sagesse; mais l'esprit de pénitence n'a point changé, Dieu n'a rien perdu de ses droits, ni le péché de ses horreurs. Malheur à ceux dont le relâchement a fait disparaître ces lois, et qui, abusant de la sage indulgence de l'Eglise, s'imaginent en faire toujours assez. Dieu a une éternité pour se faire rendre au centuple la justice qu'on lui aura refusée.

Mais ne sont-ce que des gens de la lie du peuple sur qui l'Eglise ait pu, sans conséquence, exercer la rigueur de la discipline? Les princes chrétiens n'ont pas rougi de se soumettre à des lois aussi salutaires que rigoureuses. Le grand Théodose, après le massacre de Thessalonique, vient à l'église de Milan pour célébrer la fête de Noël. Le grand Ambroise se trouve à la porte : *Prince, que venez-vous faire ici? y paraissez-vous en chrétien ou en tyran? Si vous venez en tyran, disposez de nos vies, nous voici prêts à devenir vos victimes; heureux d'être les martyrs de la discipline ecclésiastique! Mais si vous êtes chrétien, sachez que l'entrée vous en est interdite jusqu'à ce que vous ayez accompli la pénitence canonique. — Ah!* lui répond l'empereur, *suis-je le premier prince qui ait fait des fautes? David a péché et obtenu le pardon; pourquoi serais-je moins favorisé que lui? — Il est vrai,* dit l'intrépide prélat; *mais, si vous l'avez imité dans sa chute, imitez-le dans sa pénitence : Qui secutus es errantem, sequere pœnitentem.* L'humble Théodose rentre dans son palais, y passe huit mois en pénitence, et revient enfin à l'église. C'est là que le maître du monde, dépouillé de la majesté impériale, prosterné contre terre, au milieu de sa cour, s'arrachant les cheveux, versant des torrents de larmes, obtient l'absolution. On pourrait citer mille autres exemples. Sainte rigueur qui touchez le cœur de Dieu, qu'êtes-vous devenue? On dispute les moindres choses aux confesseurs, il faut longtemps négocier pour faire accepter la plus légère pénitence au plus grand pécheur. Vous le voyez, grand Dieu, et vous le souffrez ; mais vous ne le souffrirez pas longtemps, et vous saurez bien vous rendre une justice d'autant plus terrible que vous aurez plus longtemps attendu.

IV. *L'ordre de la gloire.* Venez la voir cette justice terriblement exercée, vous comprendrez, s'il est possible, ce que c'est que d'offenser un Dieu vivant: entrez dans ces ténébreux cachots qui renfermeront pendant l'éternité les infortunés prévaricateurs que la mort a surpris en état de péché mortel. Prison affreuse, brasiers ardents, vous vengez le Seigneur, vous châtiez des coupables. C'est sa colère qui en ferme les portes, en allume les feux, en irrite les bourreaux, en perpétue la durée. Larmes éternelles, un Dieu vous fait couler; ver rongeur, ver immortel, un Dieu aiguise votre aiguillon; chair toujours renaissante, qui fournissez aux flammes un aliment toujours nouveau, Dieu vous reproduit, et c'est un Dieu toujours juste, qui ne sait ce que c'est que de trop punir. Dans l'enfer, tout est déterminé avec nombre, poids et mesure, il n'y a pas une étincelle de trop; c'est un Dieu toujours bon, qui, loin de punir trop, demeure toujours par bonté au-dessous des châtiments que le péché mérite, et récompense au-dessus du mérite les bonnes œuvres.

Si l'enfer n'est pas trop, ce que vous faites peut-il suffire? Douleur inexplicable, ah! vous devez vous retrouver dans le cœur d'un pénitent qui veut venger Dieu. Puisque vous êtes le chef-d'œuvre de sa justice et de sa colère, soyez le modèle de sa pénitence. Que la pénitence soit l'abrégé des maux que vous rassemblez, qu'elle soit une espèce d'enfer; elle doit vous être substituée, il faut que son autorité vous remplace et dédommage le Dieu qui devait vous imposer, et qui veut bien consentir à relâcher de ses droits jusqu'à se contenter de l'échange. Les fins dernières de l'homme, qui sont le châtiment du péché, sont aussi le modèle de la pénitence qui le répare. Le péché donne la

mort à l'âme, la contrition donne la mort au péché ; mort, comme celle du corps, générale de tous ses péchés, inexorable, sans partage, sans pitié, sans retour. Le péché doit être la matière du jugement de Dieu, qu'il le soit dans la confession du jugement du prêtre, et par l'examen du pécheur même; mais jugement comme celui de Dieu, vrai, exact, détaillé, humble, qui ébauche par sa confusion celle qu'il attirerait un jour à la face de tous les hommes.

La satisfaction est une espèce d'enfer. Des larmes amères, le souvenir de ses fautes, voilà le ver rongeur. La soumission à Dieu, l'aveu qu'on a mérité son abandon éternel, voilà la peine du damné. Austérité de toute espèce, peine des sens, durée de toute la vie, c'est notre éternité. Partout proportion de peines, sainte fureur de vengeance, âpreté des douleurs. Hélas! le péché n'avait-il pas formé un malheureux enfer par ses remords, par la perte de Dieu, par ses suites funestes? Ah! qu'à l'enfer du péché succède l'enfer de la pénitence, qu'il prévienne l'enfer de la réprobation; il n'en faut pas moins pour apaiser Dieu, un enfer de justice, ou un enfer de pénitence. L'homme ne peut éteindre les flammes de l'abîme qu'en les allumant par la douleur, il ne peut le fermer qu'en le creusant dans son âme. Oui, la pénitence vous allume, feux redoutables, trop souvent mérités, elle fera vivre ces regrets, ce fruit amer, elle ouvrira ces sources de larmes que la mort seule pourra tarir, elle armera contre une chair coupable ces impitoyables bourreaux, ces ministres des vengeances célestes, ses propres mains contre soi-même : leur durée sera un abrégé de l'éternité. Enfer terrible et juste enfer, le pécheur vous a mérité; le pénitent vous porte dans son sein, il vous y conserve, il vous y attise pour venger pleinement un Dieu que l'enfer même ne vengera jamais trop : *Dura sicut infernus æmulatio*. (*Cant.*, VIII, 6.)

Ainsi, la pénitence ne saurait être trop sévère. Sera-ce dans sa généralité? elle n'excepte rien dans sa rigueur; elle ne ménage rien dans sa durée; elle ne connaît point de terme. Elle immole tout, le moindre partage rend sa sincérité suspecte; l'esprit par l'aveuglement de la foi, le cœur par l'amertume de la douleur, le corps par les austérités, les biens par le renoncement, l'honneur par une humilité profonde, l'holocauste doit être sans réserver. Immolez surtout ce qui servit de matière au crime : ces yeux coupables dont les dangereux regards ont porté et reçu le feu de la passion, ces oreilles si souvent ouvertes aux sifflements du serpent, cette bouche profanée par tant de paroles dont la vertu rougissait, ces sens livrés à la sensualité. Point d'exception, brûlez ce que vous avez adoré, adorez ce que vous avez brûlé : *Adora quod incendisti, incende quod adorasti*. Allez, comme Madeleine, au prix de votre réputation, allez vous jeter aux pieds du Seigneur; offrez-lui ce que vous avez de plus cher, consacrez votre cœur à l'aimer, vos yeux à arroser ses pieds, vos cheveux à les essuyer, votre bouche à les baiser. N'écoutez plus votre faiblesse, la pénitence rend invincible; ne consultez plus l'orgueil, la pénitence anéantit; ne flattez pas votre délicatesse, la pénitence crucifie. Tout est facile, tout est doux pour un vrai pénitent : *Jugum meum suave est*. (*Matth.*, XII, 30.)

Ah! plutôt remplis d'une sainte horreur pour tout ce qui a pu déplaire à Dieu, chargez d'anathèmes ces dieux étrangers, renversez leurs autels : *Auferte deos alienos*. (*Josue*, XXIV, 23.) C'est un veau d'or dressé au milieu du camp d'Israël, qu'il faut brûler et jeter les cendres au vent : que la main des lévites s'arme pour châtier les coupables. Périsse ce monde trompeur dont j'ai adoré les faux charmes, périsse cette dangereuse beauté qui a souillé tant de cœurs, périsse ce fatal plaisir qui a perdu mon âme, périssent ces funestes richesses qui ont facilité mes malheurs. Hélas! dans l'enfer, de combien de malédictions les aurais-je à jamais chargés! dois-je moins en sentir aujourd'hui le mortel poison? dois-je moins déplorer ma corruption et ma faiblesse, et gémir sur mes plaies, sur la mort de mon âme? ferai-je grâce à des ennemis mortels qui n'ont rien épargné en moi? Périsse surtout ce corps de péché, que le cruel tyran de mon âme soit la victime de la pénitence. Puis-je en porter trop loin la rigueur après n'avoir connu aucune mesure dans mes désordres? J'y consacre tout ce qui me reste de forces et que Dieu m'accordera de vie; je ne respirerai que pour pousser des soupirs, je n'agirai, je ne vivrai que pour me punir. Heureux de réparer le plaisir par la douleur, le péché par la pénitence!

V. Enfin l'*ordre de la Divinité*. Voilà ce qu'a pensé, voilà ce qu'a fait celui qui seul pouvait connaître le démérite du pécheur et l'étendue de la pénitence, et qui seul pouvait satisfaire à la justice divine. Une larme, un soupir, une goutte de sang, comme nous l'apprend la foi, était plus que suffisante pour réparer les péchés d'une infinité de mondes; cependant ce Dieu tout aimable a travaillé depuis son berceau : *In laboribus a juventute mea*. (*Psal.* LXXXVII, 16.) Il a souffert toute sa vie, il est mort sur une croix sans avoir cru en trop faire pour effacer le péché. A peine commence-t-il de jouir de la lumière, qu'il éprouve toutes les rigueurs des saisons et de l'indigence. Peu de jours après, il donne les prémices de son sang sous le couteau de la circoncision; il quitte sa patrie, il fuit dans un pays étranger; un métier mécanique occupe un Dieu, une vile boutique voit ses mains adorables, qui ont créé le monde, remuer le rabot et gagner un morceau de pain au Fils du Tout-Puissant à la sueur de son visage. Les villes et les campagnes de la Palestine sont le théâtre de ses travaux, il les parcourt et les arrose de ses larmes; elles retentissent de ses prédications et des calomnies de ses ennemis. Enfin le Calvaire reçoit ses derniers

soupirs au milieu d'une mer d'ignominies et de supplices ; il est inondé d'un sang précieux qui coule jusqu'à la dernière goutte; la terre en tremble d'horreur, le soleil s'éclipse, les pierres se brisent.

Le pécheur seul y est insensible, tandis qu'on ne souffre, qu'on ne meurt que pour lui. Il croit sans doute que le Seigneur en a trop fait, ou peut-être s'imagine-t-il que ses œuvres sont plus méritoires, que quelques légères satisfactions feront ce qu'un Dieu n'a fait qu'avec des peines infinies. Ah! c'est à cette divine balance qu'il faut peser vos prétendues pénitences : comparez-les à ce modèle, mesurez-les sur cette règle. Quelle proportion des tourments, de la mort d'un Dieu, avec la pénitence de l'homme! fût-elle la plus rigoureuse, l'une est sans prix, et l'autre sans mérite.

Il faut que Dieu retrouve le Calvaire dans votre cœur, que dans vos jeûnes il retrouve le fiel et l'absynthe, dans vos épines la couronne, dans vos opprobres les humiliations, la croix dans les vôtres. C'est en vous rendant conforme à ce modèle parfait de pénitence que vous obtiendrez le pardon, etc.

DISCOURS IV.

SUR LE JEUNE.

Cum jejunatis nolite fieri sicut hypocritæ tristes. (*Matth.*, VI, 16.)

Quand vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme des hypocrites.

C'est ainsi que, sans nous faire du jeûne un commandement exprès, le Sauveur nous en inspire plus fortement la pratique. Il la suppose si bien établie, qu'il n'en faut plus qu'en prescrire l'ordre et en corriger les défauts. Quand vous jeûnez, dit-il, n'imitez pas les hypocrites, qui affectent un air de tristesse, un visage abattu, pour faire l'étalage de leur abstinence. Au contraire, lavez votre visage, parfumez votre tête, qu'on ne s'aperçoive pas d'une mortification dont la publicité vous exposerait à en perdre le mérite. Ainsi, dans le même endroit, parle-t-il de la prière et de l'aumône, dont l'étroite obligation ne fut jamais problématique. Ne faites pas sonner devant vous la trompette quand vous répandez vos largesses, que votre main gauche ignore ce que fait la droite. N'allez pas faire vos prières dans les rues et les places publiques; enfermez-vous dans le secret de vos maisons. Celui qui voit ce qui se passe dans le secret n'entendra pas moins vos prières, et les exaucera. Les théologiens concluent de ces paroles, que l'obligation du jeûne du carême est de droit divin, du moins conviennent-ils qu'il est d'institution apostolique, source la plus respectable et la plus pure, puisque les apôtres n'ont parlé que d'après Jésus-Christ.

La manière dont le carême s'est introduit dans l'Eglise doit vous le rendre infiniment cher. Ce n'est point une de ces lois difficiles et peu goûtées des peuples qu'il ait fallu appuyer de tout le poids de l'autorité, faire exécuter par la force des armes et la rigueur des châtiments. C'est l'ouvrage de la piété de nos pères, l'amour de la pénitence, l'exemple de Jésus-Christ. Les approches de la fête de Pâques en ont fait chérir la pieuse sévérité. Ainsi porté sur les ailes de la ferveur, s'est-il accrédité, répandu, perpétué. Les apôtres l'ont d'abord pratiqué et recommandé aux fidèles, il en reste des fragments dans les Constitutions de saint Clément; l'exemple et le zèle ont fait le reste. L'Eglise n'avait pas besoin, en effet, de se faire entendre; elle pouvait se reposer sur l'émulation de ses enfants; et, loin de murmurer de la pieuse austérité du carême, une ferveur dont il fallait modérer l'excès en outrait la rigueur, en multipliait le nombre. Des siècles bien différents succédèrent à ces jours heureux, et l'Eglise, alarmée, a joint aux motifs les plus touchants les ordres les plus absolus pour arrêter le cours du relâchement.

Mais aujourd'hui les exhortations, les ordres, les anathèmes sont-ils une digue suffisante au torrent, et n'avons-nous pas tous les jours la douleur de voir mépriser ou combattre les lois de l'Eglise, s'en faire une espèce de mérite et de gloire, et rougir de l'obéissance comme d'une faiblesse? Hérétiques et catholiques, tous la foulent aux pieds; l'un lève effrontément l'étendard de la révolte; l'autre, sous divers prétextes, en secoue le joug. On porte quelquefois l'audace jusqu'à faire scandaleusement l'étalage de son crime. Quel étrange renversement! l'Eglise, dans les premiers siècles, se vit aux prises avec les hérétiques, qui se plaignaient de son indulgence, quoiqu'elle fût plus sévère qu'aujourd'hui; et dans ces derniers temps, quoiqu'elle soit plus indulgente, on l'accuse de trop de rigueur. Alors les chrétiens, confus de rompre le carême quand ils en étaient le plus légitimement dispensés, cachaient avec soin des soulagements nécessaires; aujourd'hui, dans des repas impies, on insulte l'Eglise jusqu'à rassembler et presser des convives; et, comme si c'était peu de manger du fruit défendu, on s'efforce, comme Eve, d'en faire manger à ses parents, à ses amis. A peine les ordres réitérés des médecins pouvaient résoudre ces pieux pénitents à user de la viande comme d'un remède; aujourd'hui, songe-t-on à colorer son irréligion? Aujourd'hui, braver la loi, arborer l'indépendance, est une sorte d'assaisonnement du péché.

Opposons-nous, comme un mur d'airain, aux désordres qu'un reste de huguenotisme et le commerce trop peu redouté des religionnaires rendent si commun dans cette ville; détruisons les vaines objections de l'hérésie, combattons les frivoles prétextes de la sensualité, et, quoi qu'en dise le monde, quoi que puisse blasphémer l'erreur, démontrons ces deux vérités : 1° Tout le monde est soumis à la loi du jeûne; 2° presque personne n'en est légitimement dispensé. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

La loi du jeûne renferme deux choses, l'abstinence de la viande et le retranchement des aliments. La distinction des viandes est aussi ancienne que le monde. Jusque dans le paradis terrestre, Dieu a défendu, même à l'homme innocent, de manger d'un fruit. Etait-il donc immonde, ce fruit de la science du bien et du mal? avait-il un poison si prodigieux qui pût infecter le corps et l'âme du coupable et le répandre sur toute sa malheureuse postérité? Dieu avait-il créé quelque chose de mauvais, lui qui dit que tout était bon et parfaitement bon? *Vidit cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* (*Gen.*, I, 31.) Il n'est pas même dit qu'Adam en ait beaucoup mangé, et ce n'est pas l'excès qu'on condamne. La désobéissance fit son mal : un morceau suffit pour le perdre, et nous avec lui.

Funeste gourmandise, vous perdîtes le genre humain, vous le perdez encore. L'expérience devrait apprendre à renoncer au plaisir que la loi défend : la désobéissance, la sensualité tous les jours punies et tous les jours renaissantes, lui mettent sans cesse devant les yeux la source empoisonnée de ses maux, qu'il ne cesse à tout moment de rouvrir. Eussiez-vous votre innocence, fussiez-vous dans le paradis terrestre, ne s'agît-il que d'un fruit, ah! chrétiens, je vous dirai encore, comme Dieu dit à votre premier père, gardez-vous d'y porter la main, vous mourrez dès que vous oserez en goûter. N'écoutez pas le tentateur qui ose qualifier cette distinction de frivole, et rejeter sur vos supérieurs, sur Dieu même, la prétendue bizarrerie d'un ordre qu'il ose traiter de puérile et d'injuste : *In quacunque die comederis, morte morieris.* (*Gen.*, III, 5.)

La renaissance du monde, après le déluge, vit renouveler cette distinction. Pourquoi, dans les animaux qui entrèrent dans l'arche, distinguer les animaux mondes des immondes, et prendre de ceux-ci un moindre nombre? Voulait-on nous faire entendre qu'étant moins utiles que les autres, il n'en fallait pas tant multiplier l'espèce, ou bien que Dieu ne voulait que des animaux mondes en sacrifice? ce qui, en effet, a été de tout temps observé depuis le commencement de la religion. Reste toujours qu'aux yeux de Dieu cette distinction est légitime, et n'est-ce pas une espèce de sacrifice que de nous priver de leur chair, et comme adorer la volonté suprême de ne pas faire usage pour nous-mêmes de ce que Dieu rejette de ses autels et lui consacrer notre vie en lui offrant ce que nous mangeons, en mangeant ce que nous offrons?

La première loi écrite du monde, portée de la manière la plus solennelle, autorisée par les plus grands miracles, la loi de Moïse renouvelle cette distinction déjà si ancienne et si connue, et lui donne plus d'étendue. Le lièvre et le pourceau ont-ils par eux-mêmes quelque impureté? Que signifie ce mot si [illegible]proprié à une chair d'ailleurs propre et saine, qu'une impureté morale, c'est-à-dire la défense d'en manger, dont la transgression, en rendant coupable, forme seule dans l'âme de vraies impuretés; car toutes les viandes sont par elles-mêmes indifférentes. On voulait. non-seulement par raison de santé, comme le disent les esprits forts, ôter aux Juifs l'usage des viandes malsaines, mais surtout leur apprendre, comme au premier homme, qu'on doit être en garde contre sa bouche, mortifier cette basse et grossière sensualité, et donner à Dieu, dans le sacrifice de ses appétits, des preuves journalières de son obéissance.

Prétendons-nous faire revivre une loi abolie, comme si, assujettis encore aux superstitions judaïques, nous traitions certaines viandes d'immondes, au lieu de jouir de la liberté des enfants de Dieu, qui mangent indifféremment de tout? Quel reproche injuste! pense-t-on qu'à l'exemple des juifs nous regardions cette distinction des viandes comme une cérémonie qui annonce le Messie à venir, tandis que nous faisons profession de célébrer sa naissance, sa mort et sa résurrection? Observons-nous la loi des juifs? nous interdisons-nous le lièvre et le pourceau? Nous mangeons de la viande sans scrupule, même en carême, si nous sommes malades. C'est se jouer de la crédulité des hommes de nous imputer un judaïsme que nous réprouvons; mais de cette distinction établie par Dieu même, et par conséquent bonne, nous concluons que la distinction des viandes et la défense d'en manger certaines n'a rien de mauvais, que l'intention seule pourrait la faire condamner, que l'intention la justifie, la sanctifie; que l'Eglise en l'ordonnant, et les fidèles en s'y assujettissant, n'en ont que de bonnes.

Dans la loi nouvelle même, cette distinction n'est-elle pas autorisée par saint Paul et par le concile entier des apôtres? Quelque indifférentes que soient les viandes, dit saint Paul, et quoique je vous conseille de manger sans scrupule de tout ce qui se vend à la boucherie; cependant, si vous prévoyez que votre frère se scandalise en vous voyant manger certaines viandes, gardez-vous d'y toucher; j'aimerais mieux mourir que de blesser la conscience de mes frères. Ils sont faibles, il est vrai, je le veux; ils se scandalisent mal à propos; mais je dois ménager leur faiblesse. Faut-il, sous prétexte de ma prétendue science, porter un coup mortel à une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ? *Si esca scandalizat fratrem, non manducabo carnes in æternum.* (I *Cor.*, VIII, 13.) N'avons-nous pas droit de vous tenir le même langage, vous qui comptez pour si peu de chose le scandale que vous donnez? Nous sommes faibles, nous portons trop loin le scrupule, je le veux; mais êtes-vous raisonnables d'en donner l'occasion? pouvez-vous douter que la transgression de la loi de l'Eglise ne soit un scandale? Périsse plutôt le corps que de le satisfaire au prix de l'âme : *Peribit in tua scientia frater.* (*Ibid.*, 11.)

Le pemier concile tenu par les apôtres établit encore une distinction de viandes. Cette auguste assemblée, parlant au nom du Saint-Esprit, défend de manger du sang des animaux, comme Dieu lui-même l'avait défendu à Noé après le déluge, longtemps avant la loi de Moïse. Le concile y défend encore l'usage des viandes suffoquées, elle envoie sa défense dans toutes les Eglises. Etait-ce dans les apôtres superstition ou faiblesse? oserait-on le penser? C'était condescendance pour ne pas offenser les juifs, qui trouvaient mauvais qu'on abolît les cérémonies légales. Mais si, une raison de condescendance a pu faire porter cette loi, les apôtres ont donc eu ce droit, et l'objet n'est pas mauvais, la distinction des viandes n est pas mauvaise. L'Eglise, qui succède à leur autorité, a donc pu faire une semblable défense. Elle croit avoir raison, elle en est juge; la pénitence est plus nécessaire que la condescendance.

Quand nous vous prêchons la loi du jeûne, est-ce de nous-mêmes et de notre autorité que nous nous érigeons en souverains de vos repas, pour exercer sur eux un despotisme arbitraire? Non : c'est l'Eglise qui parle. Est-ce une loi nouvelle, inconnue à nos pères, que notre siècle a vue naître? Non : elle est aussi ancienne que la religion. Est-ce une discipline particulière à certaines Eglises, observée par un petit nombre de fidèles? Non : elle est aussi étendue que le christianisme. Est-ce un exercice abandonné à notre ferveur? Non : elle oblige sous peine de péché mortel. Est-ce un arrangement de caprice, qui sans raison et sans fruit tyrannise inutilement les consciences? Non : c'est un ordre extrêmement sage et avantageux. Enfin, n'est-ce qu'une pratique humaine que Dieu n'ait pas autorisée par son suffrage, et consacrée par son exemple? Non : un Dieu marche à notre tête, et nous ordonne de le suivre. J'ose dire qu'il n'est point de loi positive plus respectable, plus authentique dans son principe, plus absolue dans sa rigueur, plus sage dans son objet, plus divine dans son modèle, que la loi du carême.

1° Loi *authentique*. C'est l'Eglise qui l'a portée. Que le carême soit d'institution apostolique ou ecclésiastique, en quelque siècle qu'il ait commencé, l'Eglise en ordonne l'observation. Que faut-il de plus? Si vous méprisez son autorité, vous n'êtes plus pour nous qu'un païen et un publicain: *Sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII, 17.) Quiconque résiste à sa puissance, résiste à Dieu même : *Qui potestati resistit, Dei ordinationi resistit.* (*Rom.*, XIII, 2.) C'est au pasteur à conduire son troupeau, à lui fixer l'heure de ses repas, à lui choisir le pâturage : *Pasce oves meas.* (*Joan.*, XXI, 17.) Vous devez faire ce que vous ordonnent ceux qui sont assis sur la chaire de Moïse, eussent-ils le malheur de ne pas le pratiquer : *Quodcunque dixerint vobis.* Obéissez à vos supérieurs. C'est-à-dire à Dieu même qui vous écoute ; renoncez à l'Evangile ou soumettez-vous aux lois de l'Eglise.

Hommes aveugles, si vous défendiez à vos enfants de manger certaines viandes, ou avant un temps marqué, souffririez-vous leur désobéissance? le Père céleste laissera-t-il donc la vôtre impunie! Si l'Eglise est votre mère, où est l'honneur que vous lui devez? *Si ego Pater vester.* (*Mal.*, I, 6.) Si vous êtes catholiques, si vous reconnaissez son autorité en d'autres choses, par quel bizarre partage la méprisez-vous dans celle-ci? croyez-vous être obligés d'entendre la messe les jours de fête, de faire abstinence le vendredi et le samedi, de vous confesser une fois l'an, de communier à Pâques? Vous êtes donc obligés de jeûner le carême, parce que la même autorité vous prescrit l'un et l'autre avec la même rigueur. Remplissez donc tout, ou dispensez-vous également de tout. Vous ne sauriez être à la fois tranquilles prévaricateurs et brebis fidèles. Quiconque pèche contre un article de la loi, se rend comptable de tout : *Qui offenderit in uno factus est omnium reus.* (*Jac.*, II, 10.)

Vous excuserez-vous sur votre ignorance, peut-être sur certains préceptes singuliers et enveloppés? Vos excuses seraient recevables. Mais qui peut se payer ici de vos défaites? le commandement est-il obscur ou douteux? est-il ignoré? Vous le savez dès le berceau, apprenez-le de vos enfants, de vos domestiques mêmes, à qui vous l'avez appris, du moins vous avez dû l'apprendre :

Quatre-temps, vigiles, jeûneras,
Et le carême entièrement.

Il en est du jeûne comme de la messe, dit saint Thomas, et après lui toute la théologie. L'un et l'autre sont de précepte divin. L'Eglise ne fait qu'en déterminer le temps. Rendez-vous justice : vous sentez trop les assauts de la concupiscence, pour vous dissimuler le besoin du remède ; votre conscience vous rappelle trop vos péchés pour ignorer le besoin de la pénitence ; ne sortez donc pas de votre cœur pour connaître la loi : elle y est à chaque instant promulguée; soumettez-vous à la sagesse de l'Eglise : elle a fait pour vous ce que vous n'auriez jamais fait. Dans cette vague généralité de préceptes, auriez-vous jamais déterminé un temps pour l'observer? la vie se serait passée sans vous voir jeûner : il fallait qu'une autorité supérieur vous prescrivît le remède, et vous forçât de le prendre : à peine lui obéissez-vous : auriez-vous le courage de vous le prescrire?

2° Ce n'est pas une *loi nouvelle* elle est *aussi ancienne que l'Eglise.* Respectez la sainte vieillesse du jeûne, disait saint Basile dans le IV° siècle, *antiquam jejunii revereri canitiem.* Remontez à deux cents ans, vous le trouverez établi de toutes parts, et vous gémirez des sacriléges efforts qu'ont faits Luther et Calvin pour l'abolir. Montez encore, vous admirerez François de Paule qui s'y oblige par vœu avec tous ses

religieux; François d'Assise qui enchérit sur la loi de l'Eglise, et ordonne dans son ordre jusqu'à trois carêmes, *antiquam jejunii.* etc. Montez plus haut, vous serez étonné de le voir régner toute l'année dans le désert des Chartreux et les forêts de Cîteaux; vous entendrez saint Bernard exhortant les religieux au jeûne par l'exemple des princes, des grands et du peuple, qui ne mangeaient en carême qu'au coucher du soleil. Allez plus loin, vous verrez le pape Nicolas I[er] en recommander l'observation jusqu'à défendre la chasse en carême aux Bulgares, c'est-à-dire, aux Moscovites nouvellement convertis; et en effet, malgré le schisme survenu depuis, le carême y est réligieusement observé, *jejunii reverere canitiem.* Allez plus avant, vous entendrez des empereurs d'Orient et d'Occident le confirmer par leurs édits, l'autoriser par leurs exemples, faire en plein sénat des discours pour y exhorter. Ne vous arrêtez pas : ouvrez les ouvrages des Pères : aucun qui n'en parle : plusieurs en ont fait des livres entiers : que ne disent-ils pas contre *Aëtius*, qui osa le combattre? Nous ne faisons contre les protestants que répéter leurs preuves et leurs anathèmes, *jejunii reverere canitiem.* Vous le verrez encore auparavant pratiqué par un monde de solitaires, et porté à des excès qui tiennent du prodige. Saint Clément d'Alexandrie l'enseigne aux enfants dans son pédagogue. Saint Calixte y ajoute la loi des quatre-temps. Saint Clément, pape, rapporte les constitutions apostoliques qui le prescrivent. Tertullien, devenu montaniste, accusait l'Eglise d'intempérance, parce qu'elle n'ordonnait pas trois carêmes dans l'année, et qu'elle permettait de manger à trois heures du soir : *Reverere jejunii canitiem.* Vous verriez, dès la naissance de l'Eglise, saint Pierre jeûnant toute l'année, saint Matthieu ne mangeant que des herbes, saint Jacques n'usant point de vin non plus que saint Timothée, saint Marc et tous les chrétiens d'Alexandrie ne mangeant point de viande; que ne verrez-vous pas? C'est un de ces grands fleuves donc la source inconnue se perd dans les climats les plus éloignés: saint Augustin en conclut qu'il est d'institution apostolique, précieux héritage, venu de la piété de nos pères, et transmis jusqu'à nous : *Thesaurus a majoribus repositus.*

C'est encore trop rapprocher de nous la date du jeûne, ajoute saint Basile. Suivez toute l'ancienne histoire, la chaîne n'en est point interrompue. Anne la prophétesse et Jean-Baptiste se sont préparés par le jeûne à la venue du Sauveur. Les pharisiens s'en faisaient un devoir et une gloire; il entre dans la solennité du rétablissement du temple. Les Machabées, par sa vertu, triomphèrent du roi de Syrie, et jusque dans la captivité, Daniel, Tobie, Esther, se signalèrent par le jeûne. Le jeûne ouvrit l'asile de la pénitence aux Ninivites, et les mystères de l'avenir aux prophètes. Il conduisit Elie à la montagne d'Horeb, il obtint mille fois le pardon des péchés du peuple; David pénitent mêle la cendre avec son pain; Moïse, redevable au jeûne de la connaissance de la loi; en établit plusieurs jours. Enfin, au commencement du monde, on ne mangeait que les fruits de la terre, et, dans le paradis terrestre, l'existence du monde s'ouvrit par une espèce de jeûne prescrit à l'homme innocent; le premier péché est une infraction de la loi du jeûne.

3° *Loi générale*, aussi étendue que le christianisme. Saint Basile nous apprend que de son temps il n'était point de lieu sur la terre où cette loi n'eût été promulguée. Saint Ambroise à Milan, saint Augustin en Afrique, saint Chrysostome à Constantinople, saint Jérôme en Palestine, saint Léon à Rome, saint Athanase en Egypte, n'ont fait que marcher sur les traces des apôtres, qui, de toutes parts, en ont été depuis longtemps les hérauts : *Nullus est locus ubi non sit publicatum jejunii edictum.* Vous mènerai-je dans ces affreuses solitudes de la Thébaïde, de la Trappe, des Chartreux, des Carmélites, où l'on fait toujours maigre, où l'on jeûne toute l'année, malgré des austérités et des travaux continuels? Récuserez-vous ces nuées de témoins? Dieu ne les a si fort répandus et multipliés, il n'a porté presque à l'excès leur abstinence et leur jeûne, que pour vous mieux confondre : *Nullus est locus ubi non sit publicatum jejunii edictum.* Partout où l'hérésie s'est glissée, elle a trouvé la condamnation de son intempérance : Luther combattit le carême en Allemagne, Zwingli en Suisse, Calvin à Genève, Bèze en France. Partout, élevés à la même école, les catholiques défendirent les mêmes pratiques de vertus; encore même n'en ont-ils conservé qu'une partie et en font-ils dans les calamités publiques. Le christianisme et le jeûne ont eu la même date, ils ont marché d'un pas égal : *Nullus est locus ubi non sit publicatum.*

Entrez dans la cabane du berger, vous le verrez se refusant la chair et le lait de ses brebis jusqu'à ce que la fête de Pâques lui en accorde l'usage. Pénétrez dans les palais des princes, vous les verrez, à l'exemple de saint Louis, respecter au milieu des délices de la cour la loi sacrée du carême. L'artisan dans sa boutique, le laboureur à la charrue, le mendiant dans les rues, vous fera les mêmes leçons. Cette dame pieuse dans le monde vous apprendra à concilier la mortification et les bienséances Suivez les armées, montez sur les vaisseaux, au milieu de la licence qui y règne, il se trouve des officiers exacts, des soldats pieux, des matelots fidèles, à qui la fatigue du service et la grossièreté des aliments ne paraissent pas une raison de dispense. Le croiriez-vous, les sauvages mêmes observent le carême; l'Iroquois, l'Indien, le Perse, le Mexicain, le Tartare enseveli dans la neige, errant dans les forêts, brûlé de la zone torride, malgré la faim et la disette qui le presse, sait se retrancher une partie d'une poignée de ris ou de blé d'Inde qu'il trouve. A peine, depuis plus de quatre-vingts

ans que la nation des Hurons s'est convertie, il est inouï qu'un chrétien ait violé le vœu que la nation a fait de ne pas boire de vin, pour arrêter le penchant de ces peuples à l'ivrognerie. Tels autrefois les Rechabites, par ordre de leurs pères, s'abstinrent de vin et de viande pendant plusieurs siècles : *Nullus est locus ubi non sit publicatum.*

4° *Loi absolue.* N'est-ce donc qu'un conseil abandonné à la ferveur, louable sans doute, mais dont on peut sans crime négliger la pratique? Ne vous y trompez pas, c'est une loi rigoureuse, sous peine de péché mortel; c'est par tout le poids de l'autorité de l'Eglise, ou plutôt de Dieu, dont l'Eglise tient la place, que cette loi fut imposée; il y va de votre salut, il faut vous résoudre à jeûner ou à brûler éternellement. On y pense peu, il est rare qu'on se confesse de ce péché, tant on est peu instruit et peu catholique. Sachez qu'on vous fera aussi peu de grâce qu'aux blasphémateurs et aux adultères; précipités pêle-mêle dans le même abîme, vous y gémirez sans retour du crime de votre intempérance. Il est vrai que toute infraction du jeûne n'est pas mortelle, un morceau pris hors des repas, un moment d'anticipation ne sera qu'un péché véniel; mais si la matière est considérable, ou si elle le devient par la multiplicité, ou si, quoique légère, la prévarication est accompagnée de mépris de la loi et de scandale, n'en doutez pas, la faute est mortelle; les théologiens n'ont pas deux voix là-dessus.

De là les peines prononcées en divers temps contre ce péché. Les constitutions apostoliques ordonnent l'excommunication des laïques et la déposition des clercs. Plusieurs conciles lancent l'anathème contre les transgresseurs comme contre les hérétiques; ils les privent de la communion à Pâques, pour punir leur négligence à s'y préparer par le jeûne; ils ordonnent, en pénitence de la gourmandise, l'abstinence de la viande le reste de l'année; plusieurs évêques en font un cas réservé. Plein de ces grands principes, on vit tout le peuple de Constantinople résolu de risquer la vie plutôt que de rompre le carême. Une maladie populaire ayant réduit cette grande ville aux plus dures extrémités, l'empereur Justinien, sur la dispense du patriarche, fit ouvrir les boucheries en carême. Mais que ce peuple était éloigné de solliciter des dispenses sous de vains prétextes! Personne, malgré la désolation universelle, ne voulut profiter de la dispense qui était offerte; on court en foule au palais de l'empereur : *Ah! prince*, lui disait-on avec larmes, *révoquez une grâce si pernicieuse; nous préférons le salut à la vie, nous aimons mieux tous souffrir que de risquer un péché.*

5° C'est une loi infiniment sage et avantageuse. Vous demandez des raisons, enfants rebelles, qui ne cherchez qu'à combattre l'Eglise et à surprendre notre simplicité. Méritez-vous qu'on vous en donne? en serez-vous plus dociles? en profiterez-vous? si l'autorité de votre mère ne vous suffit pas, quelles raisons pourront vous suffire? Telle fut la question captieuse que fit le démon à la première femme, qui perdit autrefois le genre humain et le perd tous les jours encore : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de ce fruit? *Quare præcepit Deus ut non comederetis?* (*Gen.*, III, 1.) Pour vous, enfants dociles, soutenez votre zèle et votre obéissance, connaissez la sagesse de vos pasteurs : on cache les mystères aux profanes, il n'est point de secret pour vous; le voile est levé, les raisons s'offrent en foule.

Raisons de religion. Dans toutes les religions, on s'est préparé par le jeûne aux grandes fêtes : il faut se préparer à la confession et à la communion pascales. Que ne mérite pas celui que vous devez recevoir? que n'exige pas le tribunal où vous devez paraître? La vie est trop courte pour lui préparer une demeure digne de lui; vous refuseriez-vous à la pénitence, le court espace de quarante jours?

Raisons de convenance. Le carême est un deuil que l'Eglise célèbre de la mort de son époux : est-ce donc un temps de réjouissance et de bonne chère? Ainsi s'accomplit la parole de l'Evangile : Les enfants de la lumière s'affligeront par le jeûne de l'absence de l'Epoux. Le temps pascal, où l'on jouit de sa présence, en fut toujours exempt.

Raisons de justice. Nous devons à Dieu, dit saint Grégoire, la dîme et les prémices de nos jours, comme autrefois on lui devait celle de tous les fruits. Le printemps, où se trouve toujours le carême, en commençant l'année naturelle, en est le prémice; trente-six jours sont la dixième partie de trois cent soixante, on y en ajoute quatre pour finir la quarantaine, à l'exemple de Jésus-Christ. D'ailleurs, les derniers jours de la semaine sainte, consacrés aux mystères de la religion, sont indépendants du carême.

Raisons de pénitence. Il faut punir le péché, et le punir par l'endroit le plus sensible; punir surtout l'intempérance, source féconde de la plupart des péchés, par l'altération du corps qu'elle cause et la concupiscence qu'elle favorise. Peut-on trop s'armer contre de si dangereux assauts? Cette pénitence n'est pas moins un préservatif qu'un remède, et un remède qu'une punition particulière du principe de tous les péchés du monde, l'intempérance du premier homme. N'oubliez pas, mortels, vos premiers malheurs; à chaque morceau que vous mangez, souvenez-vous de votre faute; vous péchâtes par la bouche, punissez-vous par l'abstinence; vous fûtes condamnés à vivre d'un pain de douleur, réduisez-vous-y quelquefois volontairement; la punition est naturelle, elle n'est que trop juste.

Raisons de précaution. Le jeûne émousse l'aiguillon de la chair, l'intempérance l'irrite; le jeûne amortit le feu des passions, l'intempérance l'allume; le jeûne dégage notre âme du poids de la matière, l'intempérance l'appesantit; il nous rend maîtres de nos sens, elle nous en rend esclaves; il

favorise la contemplation, elle y met obstacle.

6° *Loi divine*, dont le motif a quelque chose de bien touchant. C'est l'exemple de Jésus-Christ à imiter. En fallait-il davantage à l'Église pour porter cette loi ? Il commença sa vie par une sorte de jeûne : lui qui nourrit les oiseaux du ciel et les animaux de la terre, vit de quelque goutte de lait : *Parvoque lacte pastus est, per quem nec ales esurit.* Pendant bien des années, vivant du travail des mains, on comprend sans peine qu'il n'eut jamais de superflu, et qu'il manqua souvent du nécessaire. Dans le cours de ses travaux apostoliques, vivant d'aumônes, sa vie n'était qu'un jeûne continuel. A peine avec quelques pêcheurs, dont il fit des apôtres, trouve-t-il le temps de manger un morceau de pain : *Ita ut nec possent panem manducare.* (*Marc.*, III, 20.) Il fit rarement des repas; on n'en voit que cinq ou six dans l'Evangile, encore même le vin manque dans l'un, il en donne par un miracle; il se plaint dans l'autre que Marthe s'empresse trop pour le régaler. S'il en donne quelqu'un, on n'y sert que du pain et du poisson à quatre mille personnes. Après sa résurrection, il ne présente que du miel et du poisson à ses disciples. Il ne mange à la Cène que l'agneau pascal, et ne donne que du pain et du vin dans le banquet eucharistique.

Que ne fit-il pas après son baptême ? Conduit par le Saint-Esprit, il passe quarante jours dans le désert, sans rien prendre. Jeûne adorable, pratiqué avec tant de ferveur, que ni la faim qui le presse, ni le tentateur qui le sollicite, ni la gloire de passer pour le Fils de Dieu qui l'invite, ni la fatigue d'un violent enlèvement sur le pinacle du temple et sur une haute montagne, ne peuvent le lui faire rompre avant le temps. Par un miracle bien différent de ceux qu'il doit bientôt opérer en faveur des hommes, il soutient sa vie contre l'ordre de la nature, pour prolonger la pénitence : *Neque manducans neque bibens.* (*Matth.*, XI, 18.) Le démon, qui connaissait son goût pour la mortification, n'a garde, pour le tenter dans l'excès de la faim, de lui proposer autre chose à manger que du pain : *Dic ut lapides isti panes fiant.* (*Matth.*, IV, 3.) Que ce jeûne est divinement récompensé ! Le démon vaincu prend la fuite, l'Église édifiée s'en fait une loi de l'imiter, les anges charmés viennent le servir : *Angeli ministrabant ei.* (*Ibid.*, 11.)

Si le vainqueur du démon a commencé sa vie par le jeûne, c'est par une espèce de jeûne et d'abstinence qu'il a voulu la terminer. Après avoir passé toute la journée de sa passion sans rien prendre, quoiqu'il eût souffert les plus vives douleurs et les plus grandes fatigues, enfin sur les trois heures du soir, réduit aux abois, il demande à boire, et on lui présente du fiel et du vinaigre dans une éponge. Aussi de quels torrents de délices est-il à jamais inondé dans le sein de son Père ! *Spongiam plenam aceto.* (*Joan.*, XIX, 29.) Jeûne adorable, que vous adoucissez la rigueur des miens ! que vous confondez l'avidité de mon intempérance ! Divins exemples, serez-vous sans imitateurs ? Si pour être prédestinés, nous devons ressembler à ce grand modèle, nous croirons-nous en droit d'excepter ce trait du tableau ? Ah ! faut-il que l'Église parle quand un Dieu pratique ? quelle loi plus respectable que de marcher sur ses pas ? Il avait été imité d'avance, ou plutôt prédit et figuré par les trois plus grands hommes qu'aient eus les Juifs, Moïse, Elie et Jean-Baptiste. Le saint législateur, pour être admis dans le sanctuaire, passe quarante jours dans la nuée sans manger. Le vainqueur d'Achab, fortifié par un pain miraculeux, soutient sans rien prendre, un voyage de quarante jours. Le divin précurseur, enseveli dans un désert, ne mangeant que des sauterelles et du miel sauvage, mérite d'être élevé au-dessus de tous les enfants des hommes, et de préparer les voies à leur Sauveur : *Joannes neque manducans neque bibens.*

7° Enfin le jeûne fût-il par lui-même indifférent, la transgression de la loi serait très-criminelle par le scandale. Que penseront vos enfants, vos amis, vos domestiques, en vous voyant rompre sans raison le carême? quel exemple, quelle leçon! Assez portés à l'intempérance, et à traiter de légère la loi qui nous l'interdit, combien n'y est-on pas autorisé par la contagion du modèle ! C'est ici que la compagnie invite, que la facilité engage, que l'occasion entraîne, et qu'on apprend bientôt à faire sans scrupule ce que l'on voit que les autres se permettent si aisément. Quelque indifférent que soit l'usage de la viande, je n'en mangerai jamais, disait saint Paul; si j'ai lieu de croire que mon frère en soit scandalisé, voudrais-je perdre une âme pour laquelle un Dieu est mort? *Si esca scandalizat fratrem, non manducabo carnes in æternum.* (I *Cor.*, VIII, 13.)

C'est surtout devant des impies ou des protestants que l'observation du carême est de la dernière importance. Cette observation est une profession de foi, l'infraction est une sorte d'abjuration de catholicité; profession d'obéissance à l'Eglise, dont on respecte les ordres; profession de la créance du péché originel et actuel, dont on fait pénitence; profession d'adoration de l'Eucharistie, qu'on se prépare à recevoir; profession d'imitation de Jésus-Christ dont on suit l'exemple. La pratique du carême, et même en général du jeûne, fut toujours regardée comme un acte de religion.

Les Juifs avaient des jeûnes attachés à certaines fêtes, la publication de la loi, la dédicace du temple, le retour de Babylone. Il était au contraire défendu de jeûner les jours de sabbat et de néoménie. Les chrétiens ont aussi, outre le carême, des jeûnes marqués à certaines fêtes de Jésus-Christ, de la très-sainte Vierge, des saints; ils ont

longtemps jeûné et toujours fait abstinence le vendredi, pour honorer la mort de Jésus-Christ. Ils ne doivent jeûner ni le dimanche ni le temps pascal pour honorer sa résurrection. Les montanistes, qui croyaient que les trois personnes divines se sont incarnées, avaient établi trois carêmes en leur honneur, comme le leur reproche saint Jérôme : *Isti tres quadragesimas jejunant, quasi tres sint salvatores.* Les manichéens, qui contestaient la résurrection, jeûnaient le dimanche, comme pour la combattre, et l'Eglise, en condamnant leur erreur, a également condamné ces pratiques superstitieuses, comme autant de professions d'hérésie. Manquer le carême, surtout devant des hérétiques, c'est donc non-seulement un péché de désobéissance et d'intempérance, mais encore, dit saint Chrysostome, une profession d'erreur, une infidélité et une apostasie.

Les protestants l'ont bien senti, ils affectent de manger de la viande les jours où elle est défendue, et se font de leur liberté un titre pour se distinguer de nous; ils insultent à notre prétendue faiblesse, et traitent de tyrannie la loi du jeûne. C'est un des points de leur séparation, c'est pour eux une espèce de victoire remportée sur la religion, quand ils peuvent engager les catholiques à le rompre. Ils y sollicitent leurs parents, leurs amis, leurs domestiques. C'est une marque de catholicité d'être fidèle au précepte; le premier pas de la conversion, c'est de le garder. Il est donc convenu entre nous que d'observer ou de violer le carême, c'est professer ou abjurer l'hérésie, se confondre avec eux ou s'en distinguer, se rendre suspect ou édifier; c'est même autoriser les protestants, se livrer à leurs justes insultes; car sachez que par votre faiblesse vous en devenez le jouet. En vain direz-vous que vous conservez la foi dans le cœur, vos œuvres vous démentent, et par un témoignage trop certain démontrent une foi chancelante, ou plutôt font voir que vous n'en avez plus : *Ostende ex operibus fidem tuam.* (*Jac.*, II, 18.)

Dans ces circonstances critiques, que le commerce avec les hérétiques rend fréquentes, les plus légères infractions peuvent être des péchés mortels. Voilà le cas où les premiers chrétiens aimaient mieux souffrir le martyre que de manger un morceau des viandes immolées aux idoles, et ceux qui avaient cette faiblesse passaient pour apostats; voilà le cas où le saint homme Eléazar aima mieux perdre la vie que de manger, et même de laisser croire qu'il eût mangé de la chair de pourceau. N'était-ce qu'une légère incommodité à soulager? Il y allait du plus grand supplice et de la mort. Voulait-on lui faire offrir de l'encens aux idoles? Non, mais seulement lui faire manger une chair défendue, en haine de la religion, encore même quelques personnes compatissantes offraient de lui apporter en cachette des viandes permises, et de faire croire au tyran qu'il lui avait obéi : A Dieu ne plaise, répondit ce grand homme, que je trahisse ma religion ou que je laisse croire que je l'aie trahie; fausse et pernicieuse compassion, qui vous dicte vos offres impies, mourons plutôt que de donner un si pernicieux exemple; que tout le peuple apprenne par ma constance ce qu'il doit à la loi de son Dieu : *Respondit cito se velle præmitti in infernum.* (II *Mach.*, VI, 23.)

La sensualité n'est pas mieux fondée dans ses prétextes que l'hérésie dans ses erreurs.

SECONDE PARTIE.

Rien ne marque mieux l'étendue de la loi du jeûne, que l'ordre donné au prophète Joël : Mon peuple a besoin de faire pénitence, personne n'en doit être exempt; ils sont tous coupables, qu'ils soient tous punis. Prophète, prenez la trompette, que vos sons perçants frappent toutes les oreilles, appelez sans exception tout le monde, ordonnez un jeûne universel : *Canete, tuba vocate cœtum, congregate populum.* (*Joel.*, II, 15, 16.) Que les vieillards ne s'excusent pas sur leurs infirmités, que les enfants n'en soient pas dispensés par leur faiblesse; les uns ont vieilli dans le crime, les autres ont souillé les prémices de leur printemps : *Congregate senes vocate parvulos.* (*Ibid.*, 16.) Mais quels enfants! ceux même qui, encore à la mamelle, ouvrent les yeux à la lumière du jour : ils ont reçu en naissant la tache originelle qui les rend débiteurs de ma justice : *Et sugentes ubera.* (*Ibid.*) Interdisons les plaisirs les plus légitimes; hélas! en est-il où l'homme ne mêle des faiblesses et que la concupiscence n'empoisonne? Que l'époux et l'épouse quittent le lit nuptial pour se couvrir de cendre et du cilice : *Egrediatur sponsus de cubili suo.* (*Ibid.*)

Ainsi le pratique un peuple même idolâtre, mais qui dut à son jeûne sa grâce et sa conversion. Dans quarante jours Ninive sera détruite, crie le prophète. Ne pouvons-nous pas conjurer l'orage, dit le prince alarmé, et apaiser la justice qui nous menace? Nous pouvons jeûner et, par ce moyen, expier nos crimes; ne nous épargnons donc pas, ne buvons pas même de l'eau, que personne ne s'en dispense, le prince en donnera l'exemple. Que les animaux même partagent la peine, puisqu'ils ont servi au péché : *Homines et jumenta aquam non bibant et non gustent quidquam.* (*Jonas*, III, 7.) L'Eglise vous fait-elle des commandements si rigoureux? et vous osez vous plaindre! Dieu approuve, Dieu récompense cette rigueur, et vous osez la censurer! Les Ninivites s'élèveront contre vous au jour du jugement et vous condamneront. L'austérité de leur jeûne fera le procès au relâchement des vôtres : *Ninivitæ surgent in judicio et condemnabunt vos.* (*Luc.*, XI, 32.)

Mais je vous entends; docile à la voix de l'Eglise, vous vous trouveriez heureux de pouvoir accomplir ses lois, mais il est à votre grand regret des raisons trop légitimes qui vous en dispensent et vous en rendent l'exécution impossible. Examinons-les de

près, ces raisons, vous en sentirez le faux et vous conviendrez que presque personne n'en est dispensé : 1° Ces raisons ne sont pas recevables dans l'étendue que vous leur donnez; 2° elles sont fausses dans les faits que vous supposez; 3° elles sont injustes dans les vues que vous proposez; 4° elles se tournent contre vous dans le faux sens même que vous leur prêtez.

1° Ces raisons ne sont pas *recevables* dans l'étendue que vous leur donnez, il n'y a qu'une raison légitime de dispense; c'est l'impuissance d'accomplir la loi. Cette impuissance physique ou morale vient, ou d'une maladie qui exige un régime et des aliments différents, ou du travail qui demande plus de nourriture pour soutenir ses forces, ou de la faiblesse de l'âge, dont l'activité et la décadence font naître de plus grands besoins. L'Eglise, toujours raisonnable et compatisssante, ne prétend sans doute ni abréger vos jours ni vous rendre malade; mais aussi toujours exacte et ferme, elle n'a garde de favoriser le relâchement, elle tient un juste milieu entre les besoins réels et les excuses frivoles, elles reçoit toutes les raisons légitimes. Que pouvez-vous demander davantage? elle ne se paye pas de vaines défaites; pourriez-vous exiger qu'elle les admît et se jouât de ses propres lois pour favoriser votre sensualité?

Elle vous dispense dans la maladie, mais toutes les maladies ne vous dispensent pas, encore moins toutes les infirmités qu'il vous plaît d'appeler des maladies; nous n'en ferons pas le détail, mais sachez qu'il n'y a que celles dans lesquelles, au jugement du médecin, le jeûne cause un préjudice considérable en augmentant le mal ou empêchant la guérison, qui puissent vous servir d'excuse. Je dis au jugement des médecins, car vous êtes suspect dans votre cause, on est toujours porté à se flatter; c'est aux maîtres de l'art, dont vous connaissez la piété, la droiture, la capacité, et non à votre prétendue conscience, à prononcer; vous les consultez bien sur le choix des remèdes, pourquoi ne les consulteriez-vous pas sur les raisons de la dispense, puisqu'elle ne vous est accordée qu'à titre de remède? Vous êtes bien plus suspect dans l'un que dans l'autre. Au reste, distinguez bien la loi de l'abstinence et celle du jeûne, la dispense de l'une ne décide point de l'autre : vous pouvez avoir besoin d'aliments plus doux que le maigre, sans avoir besoin de manger plutôt ni en plus grande quantité; au contraire, la quantité peut être nécessaire sans avoir égard à la qualité. On peut donc être soumis à l'un sans l'être à l'autre, on peut jeûner en faisant gras, on peut ne pas jeûner en faisant maigre, et on le doit quand on le peut. Il faut deux raisons pour violer ces deux lois; la même peut ne pas suffire à l'une et à l'autre. La raison avait toujours fait sentir cette vérité, elle vient d'être décidée en termes exprès par une bulle du souverain pontife.

On veut bien avoir égard à vos travaux pénibles, mais non à toute sorte de travail; et à quoi ne pourriez-vous pas en étendre l'idée indéfinie? Qu'un forçat qui rame dans une galère, qu'un ouvrier qui bat le fer à force de bras, qu'un travailleur qui à coups de bêche fouille dans les entrailles de la terre, demandent plus de nourriture, on sent la justice de leurs désirs; mais les travaux ordinaires d'un artisan, d'un domestique, d'un commerçant, d'un homme d'affaires, peuvent-ils être mis en ligne de compte pour dispenser? n'y aurait-il donc que les gens oisifs obligés au jeûne? Tout travaille, tout doit travailler. L'Eglise n'aurait-elle en vue, dans ses lois, qu'un état qu'elle ne suppose pas et qu'elle condamne? Ainsi en parlait ce saint évêque d'Espagne, qui, après avoir passé plusieurs jours en prison et souffert bien des tourments, sans prendre aucune nourriture, quand on le conduisait au bûcher où il allait être brûlé vif, quelqu'un lui offrant par charité un peu d'eau et de vin, il le refusa: *C'est un jour de jeûne*, dit-il, *il n'est pas temps encore de manger et de boire.*

La décrépitude et l'enfance méritent quelque grâce : le jeune croît, le vieillard s'affaisse, il faut le ménager; l'un digère vite, qu'il prenne plus de nourriture; l'autre digère lentement, qu'il en prenne peu à la fois, qu'il y revienne souvent. Mais ne pensez pas, dit saint Thomas, que, quoique l'usage et la tolérance accordent aux jeunes gens jusqu'à vingt et un ans, ils en soient si fort dispensés, que de temps en temps ils ne doivent s'accoutumer à une pénitence que des péchés prématurés ne rendent que trop nécessaires, et que bientôt la loi va leur rendre indispensable, et désarmer des passions que le feu même et la légèreté de l'âge rendent si redoutables. Il n'y a rien de décidé pour les vieillards; l'âge de soixante-dix ans, trop reculé pour des personnes déjà cassées, trop avancé pour celles qui ont encore de la vigueur, n'est point une règle sûre. Mais convient-il à un pécheur dont les années ne furent qu'un tissu de crimes, de faire le difficile au bord du tombeau, et de disputer à Dieu si justement irrité un reste de vie qu'on va perdre? *Vocate senes, congregate parvulos.* (*Joel.*, II, 16.)

L'Eglise veut bien avoir de l'indulgence pour la pauvreté; mais rien n'est plus frivole que ce prétexte. Tout le monde est pauvre, et s'il faut en juger par les désirs de la sensualité, personne qui n'ait une infinité de besoins. Sans doute la cherté des vivres, la modicité des revenus, ne permettent ni le choix ni la délicatesse des aliments. Savez-vous que c'est ainsi qu'on jeûnait autrefois, que c'est la vraie façon de jeûner au milieu de l'abondance? Si la Providence vous réduit à cette extrémité, contentez-vous de pain et d'eau, soumettez-vous à ses ordres, faites-vous-en un mérite et non pas un prétexte pour secouer le joug. Sans doute un mendiant, qui, par nécessité et non par fainéantise et par débauche, ne trouve que par hasard et à force de sollicitations un morceau de pain, peut manger ce qu'il

trouve. Mais la pauvreté ordinaire ne fut jamais une raison valable; la plus grande rigueur du jeûne n'est en cela, comme dans tout le reste, que la suite naturelle de l'état où Dieu les a placés; il en faut adorer les dispositions. Rendons même justice, ce ne sont pas les pauvres qui manquent le plus au jeûne; plus religieux souvent que les riches, ils ne leur font pas moins la leçon comme Lazare, par leur mortification volontaire que par leur patience.

2° Ces raisons sont fausses dans les faits que vous supposez. Vous ne pouvez jeûner, dites-vous; vous sentez la faiblesse ou la maladie que le jeûne vous cause. Vous vous trompez, ce n'est ni maladie ni faiblesse, c'est le sentiment de la faim que vous éprouvez, ce sentiment vous est nouveau. Accoutumés à manger selon votre appétit, souvent à toute heure, ou à prévenir la faim pour longtemps par vos excès, vous ne savez pas la souffrir, vous ne la connaissez pas. Tout vous alarme; vous confondez la mortification avec la maladie, le désir avec le besoin; pouvez-vous faire ce discernement et juger de vos forces? en avez-vous jamais fait l'essai? avez-vous jamais jeûné avec constance? avez-vous même commencé de jeûner. Une idée d'impuissance, aussi criminelle que chimérique, vous fait crier d'avance que vous êtes incommodés; la moindre des alarmes est, à vous entendre, une maladie mortelle: les approches du carême vous mettent au tombeau; on dirait que c'est une grêle qui brise tout le corps, un ouragan qui emporte toutes les santés, un déluge qui répand toutes les maladies. Quelle funeste époque! si on ne savait le peu de créance que méritent ces hommes charnels, les magistrats devraient être effrayés du débordement subit et prodigieux de tant de malades.

Vous ne pouvez, dites-vous, faire le carême. Mais n'en pouvez-vous faire aucune partie? Quoi! l'abstinence de la viande, le délai des repas, le retranchement de la quantité, tout est impossible? l'impuissance est si constante que vous ne pouvez trouver une semaine, un jour, une matinée, un repas susceptible de pénitence? vos infirmités sont si opiniâtres que vous n'avez jamais senti de soulagement? depuis dix ans que le médecin vous a peut-être conseillé de faire gras, votre maladie dure encore, et durera sans doute encore longtemps toujours également violente? Il y a peu de jours que vous jouissiez d'une santé parfaite, il est vrai; mais tous les ans cette maladie périodique avance et recule comme le carême, et suit exactement l'ordre du calandrier. Que vous êtes à plaindre d'être sujets à ces infirmités habituelles, ou plutôt que vous êtes à plaindre d'être la dupe du démon! Sachez que la dispense de l'Eglise, toujours relative au besoin, le suppose, et n'a ni plus d'étendue ni plus de durée que lui. En vous donnant des permissions, nous ne prenons rien sur nous-mêmes, c'est à vous à vous bien assurer de leurs nécessités, l'attestation du médecin ne vous sauvera pas devant Dieu, si un faux exposé, des exagérations, des sollicitations l'ont arrachée; si sa faiblesse, son ignorance, son irréligion l'ont accordée. Pour avoir été dispensé une fois, vous ne l'êtes pas toujours; pour être dispensés d'une partie de la loi, vous ne l'êtes pas de toute la loi. Semblables aux débiteurs de bonne foi, si vous n'êtes pas en état d'acquitter toute la somme, payez au moins ce que vous pouvez.

De quel front faites-vous valoir ici des excuses auxquelles vous n'avez aucun égard? Est-ce par besoin qu'en faisant gras vous faites des excursions sur le maigre? pourquoi flatter votre goût? ne craignez-vous plus qu'il nuise à votre santé? Est-ce par besoin que vous raffinez sur l'assaisonnement des viandes, sur le choix, sur la diversité des ragoûts? votre santé n'exige-t-elle donc que ce qui vous est le plus agréable? Que le médecin vous défende certains aliments, qu'il vous prescrive une longue diète, qu'il vous ordonne des remèdes amers, par principe de santé vous trouverez des forces, vous lui obéirez aveuglément. Que pour faire fortune il faille entreprendre de longs voyages, solliciter des protecteurs, suivre dans le commerce le plus mince détail, soutenir à la guerre les plus violents travaux, par principe d'ambition ou d'intérêt, vous trouverez des forces, vous serez à l'épreuve de tout. Qu'on vous propose une partie de plaisir, un bal, une chasse, une promenade, vous passerez le jour et la nuit sans songer à manger, dans des exercices mille fois plus fatigants que le jeûne le plus austère. Par principe de volupté vous trouverez des forces, souvent par un raffinement d'intempérance vous tâcherez d'apporter à vos repas une faim d'autant plus piquante, que vous aurez pris la précaution de vous abstenir de manger. Mais, s'agit-il de jeûne, le tempérament est faible, la santé altérée, la tête est malade, l'estomac se plaint; ce même homme, qui vient de passer les nuits, ne peut attendre une matinée. Ah! mon cher frère, votre corps vous est donc plus cher que votre âme, les plaisirs des sens plus que les biens célestes, la santé plus que la grâce, le monde plus que Dieu, une vie passagère plus que l'éternité! *Nonne anima plus est quam esca.* (*Matth.*, VI, 25.)

Que les chrétiens de nos jours sont différents de ceux des premiers siècles! il fallait arrêter l'excès des uns, on a bien de la peine à ranimer la lâcheté des autres. A peine s'accordait-on les soulagements nécessaires, on ne peut aujourd'hui retrancher les sensualités inutiles. Les maladies, les voyages, les travaux ne leurs paraissaient pas des raisons de dispense; les moindres incommodités, la crainte, le soupçon, l'idée d'une infirmité suffit pour s'en dispenser. L'infraction du jeûne passait pour un crime énorme, une espèce d'apostasie; à peine passe-t-elle pour faute légère, souvent on fait gloire de la braver. Rien de plus édifiant que les pieuses adresses des premiers chrétiens pour

augmenter l'austérité du jeûne ; on s'abstenait du vin, et saint Augustin en croyait l'abstinence nécessaire comme celle de la viande : *Quadragesimam sine vino et carnibus servamus, non superstitione, sed lege divina.* On s'abstenait même, dit Tertullien, des fruits qui n'étaient point secs, pour ne rien prendre qui sentît le vin : *Neque vino sitalis bibamus.* Ce que confirme le concile de Laodicée, et on est aujourd'hui ingénieux et inépuisable à se satisfaire.

Vous ne pouvez pas jeûner, dites-vous? Ouvrez les yeux à la lumière, et confondez-vous, ou plutôt convertissez-vous. Voyez chez les religieux des milliers de personnes de l'un et de l'autre sexe, vos amis, vos parents, vos enfants, qui le font plus régulièrement que vous ; voyez à votre porte cent personnes d'un état égal, supérieur et inférieur, aussi faibles, aussi délicates, plus infirmes que vous, qui le pratiquent, qui enchérissent sur la loi ; voyez des milliers d'artisans, de laboureurs, de domestiques mal nourris, mal vêtus, travaillant sans cesse, qui se feraient un crime d'y manquer ; voyez des milliers d'athlètes, de païens, de mahométans, dans la Syrie, dans l'Inde, la Chine, le Japon, qui tous les jours pour leurs idoles font des jeûnes prodigieux: *Et illi ut corruptibilem coronam accipiant.* (I *Cor.*, IX, 25.) Voilà vos juges, Dieu vous les opposera ; soutiendrez-vous le parallèle? échapperez-vous à votre juste condamnation? *Ipsi judices vestri erunt.* (*Matth.*, XII, 27 ; *Luc.*, XI, 19.)

3° Vos raisons sont injustes dans les vues que vous vous proposez. Vous ne voulez qu'éluder la loi, ou en adoucir la rigueur, comme si ce n'était pas une loi de pénitence et par conséquent rigoureuse. Le jeûne vous incommode, dites-vous. Sans doute : et depuis quand la pénitence ne doit-elle avoir que de la douceur et du plaisir? depuis quand les châtiments n'ont-ils rien de fâcheux et de désagréable? depuis quand la porte du ciel est-elle devenue si large qu'il ne faille se faire aucune violence pour y entrer? vos impuretés, vos médisances, vos gourmandises, vos emportements seront dont impunis? l'enfer vous paraît donc plus doux que le jeûne? vous aimez mieux souffrir la faim et la soif éternelle, avec le mauvais riche, et vous priver de l'éternelle rassasiement des délices célestes, que de vous mortifier quelques jours? Voilà la loi, vous vous la faites : *Beati qui esuriunt et sitiunt, justitiam ipsi saturabuntur.* (*Matth.*, V, 6.)

Le jeûne interrompt votre sommeil. Sans doute, et c'est en l'abrégeant que vous trouverez le temps de faire le matin une prière que vous avez l'habitude d'omettre. C'est en l'abrégeant que vous donnerez moins de temps à une sensualité qui fait souvent de votre lit le théâtre de l'incontinence ; vous dompterez une chair rebelle dont vous ne craignez pas assez, ou plutôt dont vous aimez les révoltes. C'est en l'abrégeant que vous pourrez travailler pour votre famille, pour vos créanciers, dont l'amour du plaisir vous fait négliger les intérêts aux dépens de la justice. Vous en dormirez moins. Le malheur est grand ! C'est bien à vous, qui passez dans le sommeil la moitié de la vie, à vous plaindre de dormir trop peu ! C'est aux religieux, qui se lèvent la nuit pour chanter les louanges de Dieu, à trouver le jeûne difficile; mais vous, qui passez du lit à la table, de la table au lit, pouvez-vous avoir le front de vous plaindre? pensez-vous que l'Eglise idolâtre votre chair et prétende en conserver la beauté, la vigueur, les révoltes? Il est de votre intérêt et de son zèle qu'on vous arrache ces armes funestes que vous n'employez qu'à blesser les cœurs et à corrompre le vôtre. Source de tant de malheurs et de crimes, êtes-vous digne de nos regrets? Bénissons la loi qui en émousse les traits et met en sûreté l'innocence.

Le jeûne diminue l'embonpoint et ternit l'éclat de la beauté. Voilà, femme mondaine, une raison que vous n'avouez pas, vous en sentez trop le ridicule pour ne pas en rougir. Elle n'est pas moins réelle, ni moins forte pour vous. Les commandements de Dieu et de l'Eglise tiennent-ils contre l'intérêt de vos charmes? Ah ! vous la perdez, cette beauté funeste que vous préférez à votre devoir et dont vous faites l'instrument de vos crimes. Vos artifices, votre mollesse, vos précautions, vos couleurs empruntées, vains efforts pour retenir ce qui vous échappe; la vieillesse avec ses doigts pesants y répandra malgré vous ses rides ; la maladie, les langueurs accablantes, en défigureront malgré vous les traits ; la mort, plutôt que vous ne pensez, viendra la réduire en poussière.

Vous êtes d'autant plus déraisonnable dans vos prétextes que vos infirmités ne sont le plus souvent que le fruit de vos crimes. Ce sont vos débauches qui dérangent votre tempérament et ruinent votre santé; ce sont les emportements, les intempérances, qui affaissent les organes, échauffent le sang, causent l'insomnie. Soyez sobre et modéré, vous recouvrerez, avec la santé, la force de jeûner. Prenez-vous-en à votre mollesse, vous êtes délicat sur les moindres maux, si attentif à les prévenir, si ardent pour le plaisir, que vous ne savez rien souffrir. Soyez patient et mortifié, le jeûne aura pour vous des délices.

Mais, quoi qu'il en soit, si les difficultés nous arrêtent, renonçons à la pratique des bonnes œuvres, par conséquent à la récompense. Y en a-t-il qui ne coûte? n'en coûte-t-il rien de se dépouiller de ses biens pour les donner aux pauvres? d'arrêter les évagations de notre esprit pour l'appliquer à la prière? les veilles, les pèlerinages, les instruments de pénitence ne coûtent-ils rien? vous y soumettriez-vous davantage? Leur nom seul vous épouvante, la proposition vous en paraîtrait ridicule, vous souriez presque de m'en entendre parler. Vous renoncez donc à la pénitence, ou plutôt que ne détruisez-vous le péché? Mais, tandis que vous serez

compagnie et que vous pourriez encore le devenir, vos intérêts vous permettront-ils, malgré votre répugnance, de vous en dissimuler la nécessité?

4° Enfin, ces raisons se tournent contre vous, dans le faux sens même que vous leur donnez. Vous êtes inquiets sur votre santé? C'est pour cela même qu'il faut jeûner : loin de l'altérer, le jeûne la rétablit et la fortifie. L'expérience en est-elle douteuse? La plus grande partie du genre humain, réduite au travail et au jeûne, n'est-elle pas vigoureuse et plus saine que ceux à qui l'abondance et les délices ne laissent rien à désirer? Ces religieux, qui accumulent jeûne sur jeûne, et dont la vie ordinaire est plus simple et plus mortifiée que vos jeûnes les plus rigoureux, sont-ils sujets à tant d'infirmités que vous? Heureux et contents, ils parviennent à la plus longue vieillesse. Rien n'approche des austérités des anciens anachorètes : quelques racines les soutenaient presque jusqu'à cent vingt et cent trente ans, dans une santé parfaite. Je ne doute pas que les patriarches ne durent des siècles de vie à une frugalité qui ne connaissait que des fruits pour nourriture. On s'est éloigné de cette heureuse simplicité, et les maladies, punitions de la gourmandise, ont inondé la face de la terre; la mort a tout moissonné prématurément. Plus la naissance, l'opulence, les passions multiplient ces poisons mortels, plus les hommes valétudinaires payent chèrement leurs excès : *Plures occidit gula quam gladius.* Le jeûne n'est pas si difficile qu'on voudrait le persuader; le corps s'y fait aisément et en contracte l'habitude. Combien de gens qui, par tempérament ou par principe de santé, ne font qu'un repas! On ne peut souffrir l'ordre et l'idée d'obligation; les choses les plus indifférentes deviennent difficiles quand elles sont prescrites; la défense les fait désirer et y répand le sel le plus piquant.

J'en appelle à votre expérience. Etes-vous aussi libre après un grand repas? Un corps flétri, une tête appesantie, des vapeurs épaisses, un sommeil fatigant, vous dérobent à vous-même et à vos affaires. Incapable d'études, de prière, de travail, et presque de conversation, l'âme ensevelie dans la chair ne peut plus faire de fonction spirituelle ni presque d'exercice corporel. Ne mangez-vous que modérément, l'esprit est libre; on étudie, on prie, on travaille, on converse, et c'est avec raison que l'Eglise, pour la plus sainte action de la vie, pour la communion, exige qu'on soit à jeun. Les lois humaines l'ordonnent aux juges dans le jugement des affaires criminelles. La loi de Moïse interdisait le vin aux prêtres dans le temps de leurs fonctions dans le temple.

J'en appelle aux maîtres de l'art. Est-il de médecin qui ne convienne que la plupart des maladies viennent de l'excès des aliments, que le jeûne est le meilleur remède? Est-il des maladies où l'on ne prescrive une diète plus difficile que le jeûne, et où l'on ne prenne des précautions pour ne permettre de manger qu'à mesure que la convalescence rassure les organes surchargés par cette abondance de viande? La circulation arrêtée, le jeu de ressort embarrassé, conduisent enfin à la mort. Le jeûne consume ces humeurs malignes; le corps, déchargé et libre, fait aisément ses fonctions : *Animabus corporibusque salubriter institutum est.*

Vous êtes inquiet pour votre beauté? Il faut donc jeûner : le jeûne en conserve bien mieux la fraîcheur et l'éclat qu'une quantité de viande, qui ne fait que la flétrir. Ainsi la conservèrent les deux plus belles comme les plus vertueuses femmes dont parle l'Ecriture : Judith, dans le secret de sa maison, et Esther, dans le faste de la cour, jeûnant toute l'année, couvertes de la cendre et du cilice, n'en furent que plus aimables aux yeux d'Holopherne et d'Assuérus. Dieu couronna par des miracles la conduite des trois jeunes Hébreux que Nabuchodonosor destinait à son service. Dispensez-nous de manger des viandes délicates qu'on sert à la table du roi; laissez-nous, par grâce, vivre de légumes. — A quoi m'exposez-vous, répliqua le gouverneur? Si votre abstinence vous maigrit, il y va de ma tête. — Permettez-nous, du moins, d'en faire quelques jours l'épreuve. Qui le croirait? Ils passent plusieurs jours avec des viandes grossières : ils n'en ont que plus d'embonpoint et de beauté, bien plus que ceux qui avaient vécu dans la délicatesse : *Inventi sunt cæteris corpulentiores.* (*Dan.*, I, 15.)

Vous êtes pauvre? Vous voilà donc tout accoutumé au jeûne, vous jeûnez presque toujours. Vous n'avez que du pain, peut-être quelquefois en manquez-vous? L'obéissance à l'Eglise ne vous doit rien coûter; vous faites plus qu'elle ne vous demande. Mettez seulement quelque ordre à vos repas, et vous avez assez jeûné. Vous êtes riche? Vous avez donc aisément de quoi vous dédommager. Un pauvre, à qui tout manque, aurait une excuse plausible; mais vous, servi à propos, nourri abondamment, êtes-vous à plaindre? Qui des deux, du Lazare ou du riche, peut jeûner plus parfaitement?

Vous avez une complexion faible? Ménagez-la donc : la quantité des aliments, capable de déranger la santé la plus robuste, vous accablera; le jeûne est pour vous un préservatif, un remède nécessaire. Vous jouissez d'un bon tempérament? Vous pouvez donc supporter le jeûne. Dieu vous le donna pour lui en faire un sacrifice; travaillez, puisque vous en avez la force : un jour viendra que vous ne le pourrez plus.

Vous êtes jeune? Commencez donc saintement la vie. Vous êtes vieux? Terminez-la saintement. Prenez de bonne heure l'habitude de la vertu; réparez du moins les péchés passés. Les premiers pas sont de conséquence, les derniers sont décisifs. Vous devez à Dieu la plus belle saison : ne lui refusez pas du moins les restes de votre vie. Quoi! tout serait-il refusé à celui à qui tout est dû?

Enfin, joignez les autres bonnes œuvres au jeûne, elles s'étayeront mutuellement. La prière en assurera le mérite : *Unge caput, faciem lava* (*Matth.*, VI, 17); l'aumône en répandra le fruit; elles combattront de concert le démon : *Hoc genus non ejicitur, nisi in oratione et jejunio* (*Matth.*, XVII, 20); elles vous attireront le Saint-Esprit : *Jejunantibus illis et ministrantibus dixit Spiritus* (*Act.*, XIII, 2), et vous ménageront dans le ciel les récompenses éternelles que je vous souhaite, etc.

DISCOURS V.

SUR LES INDULGENCES.

Qui non habetis argentum, properate, emite absque argento et absque ulla commutatione vinum et lac. (*Isa.*, LV, 1.)

Vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous et achetez sans argent et sans aucun échange le vin et le lait.

L'indulgence de l'Eglise pour les pécheurs ne devrait être suspecte à personne. L'Epouse de Jésus-Christ, zélée pour sa gloire, conduite par le Saint-Esprit, n'en accordera jamais qu'après avoir mis en sûreté les intérêts de son Epoux. Une profusion indiscrète, un abus aveugle de ses pouvoirs ne serait pas moins contraire à ses sentiments qu'à ses devoirs, à sa sagesse qu'aux droits de Dieu. La charité de cette tendre mère pour ses enfants ne garantit pas moins sa fidèle administration : voudrait-elle consommer leur perte, en les endormant dans une fatale sécurité qui leur déroberait la vue de leurs obligations et de leurs dangers ? Le vrai fidèle reçoit sans défiance de sa main le remède que sa tendresse lui présente. Après tout on est le maître d'accepter ses dons ou de les refuser : elle n'oblige personne à les recevoir. Rien donc ne devrait moins causer de troubles dans son sein que la distribution de ses largesses.

Cependant les indulgences ont été la matière du plus grand chisme qui ait déchiré l'Eglise catholique ; il a occasionné une infinité d'hérésies, et lui a arraché des royaumes entiers, elle a allumé les plus cruelles guerres. Ce mal dure encore, et perd tous les jours une infinité d'âmes. Luther, choqué de n'être pas le distributeur des indulgences accordées à l'Allemagne par le pape Léon X, et de se voir privé des profits qu'il se promettait de tirer de leur distribution, poussa les hauts cris, et accabla d'injures les dominicains qui en étaient chargés. Des personnalités il passa à la doctrine, et d'une querelle particulière il fit une affaire générale : il attaqua la validité des indulgences et le pouvoir qu'a l'Eglise de les accorder. Un abîme appelle un autre abîme ; il contesta l'autorité, la primauté du pape, et la plupart des articles de foi sur la grâce, la prédestination, le purgatoire, les sacrements, les vœux monastiques, l'invocation des saints, et forma ce système monstrueux qui a infecté une partie de l'Allemagne et les royaumes du Nord. Tous les autres sectaires qui l'ont suivi, quoique d'un sentiment différent sur la plupart des articles, sont unis avec lui sur la matière des indulgences, refusent à l'Eglise le pouvoir d'en accorder, et se moquent de la crédulité des fidèles qui les gagnent. Nous nous proposons dans ce discours d'établir ces vérités importantes.

Mais, dit-on, il y a eu, il y a encore bien des abus dans la distribution des indulgences, soit de la part des ministres, qui, conduits par l'intérêt, en font une espèce de trafic, qui les prodiguent aveuglément et sans règle, qui trompent les peuples sur le prix de la grâce, sur la facilité de l'obtenir, sur la dispense des bonnes œuvres qui en est le fruit, soit de la part de ceux qui les gagnent, que conduit une aveugle superstition, que le péché, la passion, l'habitude retiennent toujours dans leurs chaînes ; que les œuvres prescrites par les bulles, et ordinairement fort mal acquittées, endorment dans une funeste sécurité. Les protestants ont rempli des volumes des détails de ces abus, vrais ou faux, avec des exagérations outrées, sans distinguer le temps ni les personnes : dans les siècles où ils parurent, l'ignorance et la grossièreté des peuples les avaient multipliés en tout genre. Ce siècle, aujourd'hui mieux instruit et plus éclairé, est bien éloigné des excès qu'on pouvait alors leur reprocher. On a toujours pris ces désordres dans la populace la plus grossière, où il y a toujours des choses répréhensibles. Peut-on avec justice imposer aux personnes éclairées des travers, des petitesses dont elles sont incapables? Il est encore plus injuste d'en accuser les pasteurs de l'Eglise entière, qui les condamne, qui par ses instructions et son zèle ne néglige rien pour les arrêter et corriger ses enfants. Il est enfin souverainement injuste d'en faire dépendre la doctrine, qui n'enseigne rien que de raisonnable et de pieux, et d'en conclure l'anéantissement des indulgences.

Sans doute il peut y avoir, et partout il y a des abus; les choses les plus saintes ne sont pas à l'abri des profanations. N'abuse-t-on pas de la parole de Dieu, des sacrements, du sacrifice de la messe? Les protestants ne sont pas plus impeccables que les catholiques ; dans le peu de culte qu'ils ont conservé, leur cène, leurs assemblées, tout ce qu'il y a de zélé parmi eux ne gémit-il pas des abus qui s'y commettent? Triste apanage de l'humanité, qui porte partout sa faiblesse et ses vues. Faut-il donc détruire les meilleures choses, l'Evangile, les sacrements, le sacrifice, parce que l'ignorance ou la malice en abuse? Non : il faut instruire et corriger, prévenir le mal ou y remédier autant qu'il est possible, conserver la grâce et la vérité, inviter les fidèles et leur apprendre à en profiter.

Deux choses peuvent ici former des doutes, l'utilité des indulgences, et le prix que l'on offre à Dieu pour les obtenir. L'indulgence paraît inutile, la rémission du péché ne peut être partagée; il est tout remis, ou il est irrémissible. La grâce est parfaite, si l'on obtient le pardon; que faut-il de plus? Il est impardonnable sans une pénitence proportionnée, on ne saurait en dispenser.

Sur quoi même l'Eglise peut-elle fonder ses espérances et ses largesses? Qu'a-t-elle à offrir d'équivalent à la dette du péché? Son trésor même a été offert et accepté pour l'absolution; il est épuisé par cet heureux effet. Peut-on l'offrir encore, et quelle grâce peut-on attendre quand on ne peut ni l'acheter ni la mériter? Ce sont les difficultés ordinaires sur la matière de la satisfaction en général, qui paraissent former un embarras particulier dans cette seconde grâce. Cette espèce de satisfaction, appelée indulgence, que l'Eglise accorde même après la rémission du péché par l'absolution sacramentelle, nouvel exercice de son pouvoir après qu'elle semble l'avoir consommée. Faisons donc voir, 1° que l'absolution n'acquitte pas toute la dette du pécheur; 2° qu'après le payement fait par le trésor de l'Eglise, il reste encore un trésor infini entre les mains de l'Eglise pour satisfaire à tous les restes du péché.

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les théologiens, d'une voix unanime, reconnaissent dans le péché deux effets différents, la coulpe et la peine. La coulpe n'est autre chose que la faute même, et le désordre qu'elle renferme, qui est censé persévérer moralement, forme dans l'âme une espèce de tache, et la rend odieuse à Dieu. La peine est le châtiment que la justice de Dieu impose pour punir la faute. Un sujet se révolte contre son prince, un fils contre son père, il lui déplaît, il tombe dans la disgrâce, il s'éloigne de l'ordre, il est coupable; voilà la faute. Les lois du royaume le condamnent à la mort. Un testament le déshérite, voilà la peine. La différence est sensible. La coulpe ou la tache du péché se contracte sur-le-champ, dès que la faute est commise, la peine est souvent suspendue. La tache s'imprime dans un instant, et s'efface de même; elle est indivisible, et ne peut être à demi pardonnée; le châtiment peut être partagé, il est durable, il n'en mériterait plus le nom s'il passait dans un instant. Le péché est toujours libre, on ne peut devenir criminel qu'autant qu'on le veut, l'homme en est seul l'auteur, la punition est toujours forcée. C'est Dieu qui en a imposé la nécessité, l'âme seule peut être coupable; la punition s'étend sur le corps, la mesure du châtiment est arbitraire, soit de la part de Dieu, soit de la part des hommes. Le péché peut n'en être pas suivi; que le pécheur soit anéanti dès l'instant de sa faute, il n'en aura jamais été puni. Mais ni Dieu ni l'homme ne peuvent faire qu'un péché ne soit un désordre, et ne mérite son indignation.

L'application de ces principes est aisée. Un péché mortel souille l'âme et déplaît à Dieu; il mérite des supplices éternels. Dieu peut précipiter le pécheur dans l'enfer ou lui faire grâce. En lui faisant grâce, il peut l'accorder tout entière ou la partager, exiger les conditions onéreuses et substituer des peines temporelles aux peines éternelles qu'il eût eu droit d'exiger. N'est-il pas maître absolu de ses dons? Trop heureux le criminel à qui l'on fait grâce, à quelque prix qu'on la lui fasse acheter! Refuserait-on cette autorité à un prince, maître de la vie de ses sujets? Dieu peut condamner le scélérat qui le mérite, il peut le sauver; mais il peut aussi, en le sauvant, lui prescrire des peines, une prison, des réparations. Ainsi en usa David à l'égard de son fils Absalon. Il lui pardonne, à la vérité, il le rappelle de son exil, mais la grâce n'est pas entière; il lui défend de paraître en sa présence: *Verumtamen non videbit faciem meam.* (II *Reg.*, XIV, 24.)

Ces idées, puisées dans la raison et dans la nature, sont adoptées de tout le monde; mais en avouant les droits absolus de la Divinité, l'hérésie croit ménager sa gloire en soutenant qu'elle veut bien relâcher tous ses droits et accorder au pécheur la grâce entière sans exiger aucune peine temporelle après le pardon. Toutes celles que nous souffrons sur la terre ne sont que des châtiments d'un coupable ou des épreuves d'un juste, mais jamais des punitions d'un péché pardonné. Nous soutenons au contraire que jamais un péché personnel ne se pardonne sans laisser une dette à payer à la justice divine par la pénitence. Etablissons cette doctrine importante; elle est le fondement des indulgences; l'indulgence n'est que la remise de cette peine; elle est le fondement de la pénitence; la pénitence n'en est que l'acquit volontaire pendant la vie, elle est le fondement du purgatoire; le purgatoire n'en est que l'acquit forcé après la mort. Dieu peut sans doute, par son autorité souveraine, faire au pécheur une remise entière et sans retour. On présume qu'il l'a faite en faveur du publicain, de l'enfant prodigue, de la femme adultère, de la Madeleine, de saint Pierre, quoiqu'après tout il ne fût pas difficile de trouver dans leurs larmes une satisfaction véritable; mais ce sont des cas extraordinaires dont le miracle, loin de faire une loi, confirme la nécessité de la pénitence, ou plutôt ce sera alors que, plus sévère pour vous-même, vous vous en croirez moins dispensé. Plus vous cherchez à en adoucir la rigueur, plus vous devez vous défier de vous-même.

Mais, dites-vous, 1° le baptême remet à la fois la coulpe et la peine; pourquoi la pénitence ne procurera-t-elle pas la même grâce? Tous les péchés en sont la matière, les mérites du Sauveur en sont le trésor; le baptême est une pénitence, la pénitence est un baptême.

Mais serait-il juste de traiter avec la même rigueur un péché originel et des fautes personnelles? Coupable, sans le savoir, sans avoir coopéré, sans avoir consenti au crime, sans en avoir goûté le fruit, faut-il être surpris que cet infortuné trouve quelque indulgence? N'est-ce pas plutôt un mystère incompréhensible qu'il puisse être comptable d'un péché commis plusieurs milliers d'années avant qu'il vînt au monde? Mais vous

qui, par une noire ingratitude, abusez contre votre père de la raison et de la liberté, pouvez-vous être trop rigoureusement puni? Loin de vous plaindre de quelque légère substitution de peine, trop heureux qu'on vous épargne un enfer déjà tant de fois mérité!

Il est vrai que le baptême, aussi bien que la pénitence, efface dans les adultes même les péchés actuels, sans cependant laisser, comme la pénitence, la nécessité de subir une peine. Mais ignore-t-on que le baptême est une naissance et la pénitence une guérison? Un homme qui vient de naître est un homme nouveau; il n'a ni tache ni dette, le passé n'est compté pour rien. Un malade guéri n'en est pas si aisément quitte; un reste d'infirmité fait longtemps durer la longueur de la convalescence; il faut des miracles pour revenir subitement d'une maladie mortelle à une parfaite santé; en faut-il moins pour revenir du péché à la grâce, sans avoir à déplorer les suites de son malheur passé? Dieu le fait quelquefois, ce miracle, mais qui a droit de s'en flatter?

Au reste le baptême lui-même délivre-t-il si absolument des fruits funestes du péché qu'il efface qu'il ne les laisse plus sentir? Dans quel jour de notre vie pouvons-nous espérer de voir tarir nos larmes? Que ne souffre pas l'enfant baptisé, même avant que l'usage de la raison ait pu mériter aucun châtiment! Conservât-il toute sa vie le trésor de l'innocence, en sera-t-il plus épargné? Ce ne sont pas, il est vrai, des punitions personnelles; est-il moins enveloppé dans le malheur commun à toute la masse corrompue des hommes? Heureux si de ces peines inévitables il sait se faire autant de sources de mérite! L'Eglise n'a-t-elle pas fait entendre ces vérités dès les premiers siècles, en ordonnant aux adultes catéchumènes de longues et rigoureuses pénitences avant leur baptême, comme elle en prescrivait aux chrétiens pénitents avant leur réconciliation? Et si elle en dispense, pour ne pas risquer leur salut, les enfants que la faiblesse de l'âge en rend incapables, elle n'est pas moins persuadée qu'il faut, par des rigueurs salutaires, soumettre une chair rebelle et apaiser un Dieu irrité.

2° Mais, ajouterez-vous, une contrition vive et parfaite ne remet-elle pas la coulpe et la peine comme le baptême? Pourquoi le sacrement de pénitence, avec une contrition ordinaire, ne vaudra-t-il pas un nouveau degré de douleur et opérer le même prodige?

Sans doute une contrition parfaite, portée à un éminent degré de sensibilité, opère ce merveilleux effet; mais on ne songe pas à quelles conditions une douleur si vive et si sensible est elle-même une très-rude pénitence. N'est-ce donc rien qu'un cœur brisé, des regrets cuisants, des remords accablants, d'une tristesse mortelle? Tout cela n'est-il pas aussi douloureux et plus douloureux encore que la prière, le jeûne et l'aumône? Les douleurs de l'esprit le cèdent-elles aux douleurs du corps? Ne fût-ce pas la partie la plus sensible de la passion de Jésus-Christ? L'agonie du jardin lui fut-elle moins douloureuse que celle du Calvaire? Y répandit-il moins de sang? Poussa-t-il des plaintes moins amères? Y versa-t-il moins de larmes? Sentez toute l'amertume du regret que la contrition parfaite verse dans l'âme, la pointe des traits qu'elle y enfonce, la pesanteur des coups qu'elle frappe, et vous en sentirez le prix.

Une contrition parfaite produit dans l'âme un si grand changement, qu'on peut la regarder comme un renouvellement, une renaissance, un second baptême, un baptême de feu. La contrition ordinaire, comme les guérisons ordinaires, laissent longtemps de fâcheux restes, un goût pour le péché, un dégoût de la vertu, une faiblesse dans le combat, une facilité dans l'occasion, une langueur dans les exercices, un aveuglement dans le devoir, qui font longtemps craindre, et cent fois occasionnent bien des chutes. Le péché persévère à demi, quoique la coulpe mortelle soit effacée, et la peine éternelle remise. Ce sont encore comme des parties de coulpe à effacer, et par conséquent des parties de peines à subir. Ces nuages n'éteignent pas le jour, mais l'obscurcissent; ces ulcères ne détruisent pas la vie, mais altèrent la santé. On peut, dans un sens bien différent de celui des hérétiques, dire presque comme eux que la coulpe n'est pas remise sans la peine, puisque la peine est une suite de la coulpe qui subsiste en quelque sorte dans ses effets.

3° Mais ne serait-il pas digne de la miséricorde divine de faire la grâce entière? Pourquoi déparer les bienfaits en exigeant encore des peines après avoir accordé le pardon? Les dons de Dieu sont-ils sujets au repentir? Ce n'est pardonner qu'à demi que de sévir encore après la réconciliation. Et que deviennent ces pompeuses et magnifiques expressions d'oubli, de pardon, d'anéantissement du péché, du changement du pécheur, comme de l'écarlate à la neige, d'amitié parfaite de Dieu, et mille autres aussi consolantes, dont l'Ecriture sainte est remplie? Tout cela se bornera-t-il à une équivoque substitution de peine qu'on ne sera jamais sûr d'avoir remplie?

Connaissez-vous l'enfer, vous qui regardez la remise d'une peine éternelle comme une grâce légère et un présent imparfait? Demandez-le aux damnés, sachez à quelle condition ils voudraient accepter leur délivrance, s'ils croiraient avoir à se plaindre de la substitution de quelque austérité. Ah! grand Dieu, à quel prix que vous daigniez mettre la grâce, elle sera toujours inestimable, et votre miséricorde infinie. Est-il de tourment dans le monde que l'horreur de ces feux ne nous fasse regarder comme des délices? Trop heureux en accumulant sur nos têtes tout ce qu'on a jamais souffert de pouvoir échapper à leur incompréhensible rigueur. Demandez-le à Jésus-Christ même. Quoi! il a fallu le prix infini de ses mérites

pour en obtenir la remise, et la substitution d'une légère pénitence nous ferait méconnaître le prix du bienfait!

Non, ni la bonté, ni la sagesse divine, ni même l'intérêt de l'homme ne demandent que toute la peine soit remise, tout exige au contraire que Dieu fasse sentir longtemps le poids de la faute par la rigueur de la pénitence; il est juste qu'il se rende plus difficile à pardonner un péché actuel qu'à effacer un péché originel, plus difficile dans le péché de rechute que dans une première faiblesse. Prodiguer sa miséricorde jusqu'à se montrer insensible à l'offense, ou à traiter avec la même indulgence toute sorte de défauts, ce serait moins l'étaler que la dégrader, la faire briller que la faire mépriser. Maître de ses faveurs, il a droit d'y mettre des bornes, il se les doit à lui-même pour apprendre aux hommes à les estimer et à les respecter. C'est bien à vous, pécheur, à exiger des grâces, ou plutôt à vous en jouer quand vous vous en êtes rendu le plus indigne. C'est bien assez, c'est presque trop qu'une créature assez téméraire pour déplaire à son Dieu, assez infidèle pour violer tant de promesses, assez ingrate pour oublier tant de bienfaits, puisse encore échapper aux flammes éternelles; il faut qu'elle achète en quelque sorte un pardon si peu mérité, et qu'elle n'obtienne cette seconde, cette troisième, cette quatrième, cette centième grâce, qu'à des conditions qui lui en fassent connaître le prix. Hélas! c'est son intérêt, la crainte du châtiment est une barrière salutaire à la passion, dont une impunité pernicieuse ne ferait tous les jours que multiplier les excès. Dieu fait quelquefois la grâce entière en faveur de la contrition et du baptême, ordinairement il substitue des peines temporelles. L'Eglise, à son exemple, impose ordinairement des pénitences, et quelquefois en faveur de certaines bonnes œuvres, elle use de tous ses pouvoirs par une pleine indulgence; mais ce sont des grâces sur lesquelles nous n'avons aucun titre, ce qui confirme la vérité de la loi.

4° Mais est-ce bien rendre justice aux mérites infinis du Sauveur, de partager le fruit de ses grâces? Capables de racheter mille mondes, ne peuvent-ils pas suffire à acquitter toutes les dettes de celui-ci, sans exiger aucun retour de ceux à qui on les applique, qui en sont comme le supplément?

A Dieu ne plaise que nous méconnaissions la surabondance infinie de leur prix, nous leur sommes redevables de tout; ce n'est qu'au nom de Jésus-Christ que l'Eglise parle, et sur ses mérites qu'elle fonde ses espérances. Mais est-ce en affaiblir la valeur que d'imposer au pécheur, pour y avoir part, des conditions très-justes, et en particulier d'expier par la pénitence les crimes qu'il a commis, de châtier ses membres qui ont servi à l'iniquité? Ne serait-ce pas plutôt les fouler aux pieds que de les prodiguer à pure perte? Ne serait-ce pas entretenir la criminelle indulgence du pécheur, que de le recevoir sans exiger de satisfaction? Saint Paul méconnaissait-il le prix du sang de Jésus-Christ, lui qui nous assure qu'il accomplissait sur sa chair ce qui manquait à la passion, c'est-à-dire qu'il s'en appliquait le fruit par les rigueurs qu'il exerçait sur lui-même? Le méconnaissait-il ce prix, lui qui, élevé jusqu'au troisième ciel, confirmé en grâce, et certain de la rémission de ses fautes, châtiait son corps pour le réduire en servitude? *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea.* (*Coloss.*, I, 24.)

Mais s'il est vrai que les mérites de Jésus-Christ soient si efficacement appliqués que de remettre à la fois la coulpe et la peine, pourquoi nous faire un crime de partager cet effet en deux fois, et attribuer ce dernier effet aux indulgences? Le protestant qui blâme la rigueur, peut-il désapprouver la grâce? L'entière dette est enfin payée en deux remises, et la gloire des mérites de Jésus-Christ à couvert par la consommation de leur effet. N'est-ce pas du moins une lueur de vérité dont il devrait nous tenir compte, et faut-il nous faire le procès lorsque nous entrons dans leur vue, s'il est vrai que la gloire de Dieu exige la remise entière? La doctrine des indulgences ménage enfin cette gloire que la sévérité de la pénitence paraissait ménager trop peu. Nous rendons enfin justice à sa passion. Trop peu attentifs en y mettant des bornes à la grâce, enfin nous nous corrigeons en les levant en entier, et c'est être bien peu raisonnable de condamner sur les mêmes principes le châtiment et la dispense.

Mais qu'il est pernicieux pour les mœurs et pour la piété ce faux principe, qu'il est propre à flatter l'orgueil, à nourrir la paresse, à favoriser le libertinage! Qui s'embarrassera de la pratique des bonnes œuvres, si par une commode substitution le Seigneur se charge de tout, et nous dispense de rien faire! A l'abri de ce nom auguste et de ces mérites divins, l'homme tranquille dans son indolence passera ses jours dans l'inaction, et se flattera encore d'une récompense éternelle qu'il n'aura jamais travaillé à mériter. Qu'on accuse après cela de relâchement les prodigues concessions des indulgences. Jamais rien de moins relâché que la dispense générale des bonnes œuvres, mais c'est de l'opinion de Calvin; du moins l'indulgence ne l'accorde pas toujours, tout le monde n'y a point part; on impose, pour la gagner, des aumônes, des confessions, des pèlerinages, des prières. Vaines superstitions, dit-on, frivole scrupule, relâchement outré. Il est sans doute et plus sévère et plus glorieux à Dieu sous le nom respectable de Jésus-Christ et le zèle spécieux de réforme, de décharger de tout en entier. Cette sévérité est commode.

5° Ne semble-t-il pas que le mérite et le démérite, le châtiment et la récompense doivent suivre les mêmes lois? Le mérite de la bonne œuvre étant détruit par le péché, la récompense est entièrement refusée. Pourquoi le démérite du péché étant aboli par l'absolution, la peine ne sera-t-elle pas

totalement remise? Elle diminue ou elle augmente à proportion de la grièveté de la faute. Pourquoi l'anéantissement de la faute n'emportera-t-il pas l'anéantissement de la peine? Ce raisonnement n'est-il pas juste?

Quelque comparaison que l'on fasse communément entre le mérite et le démérite, le châtiment et la récompense, la théologie présente d'abord une différence bien considérable que la miséricorde de Dieu daigne y mettre. Les mérites revivent après la pénitence; les anciens péchés ne revivent pas après un nouveau péché. On peut dire en ce sens, que la miséricorde l'emporte sur la justice, que la bonté de Dieu multiplie les grâces plus que la sévérité ne multiplie les peines. Dans l'autre vie, où ces deux perfections ont, pour ainsi dire, un libre cours, le paradis et l'enfer font parallèle pour la durée; éternité de part et d'autre, quoiqu'il ne soit pas certain que les supplices dans leur intensité soient aussi grands que les délices dans leur céleste ivresse, que quelques théologiens pensent qu'ils ne le sont pas, et que la main de Dieu est moins appesantie sur les damnés qu'ouverte et prodigue pour les saints. Mais dans cette vie il est certain qu'en vertu des mérites de Jésus-Christ qui sont offerts pour nous, et qui ne le sont pas après la mort, Dieu met moins de bornes à ses bienfaits qu'à ses châtiments, qu'il accorde plus au mérite qu'il ne sévit contre le démérite. Quelle comparaison en effet entre toutes les peines du monde et toutes les austérités de la pénitence, avec le prix et le nombre de ses grâces! Il n'est donc pas surprenant qu'il tienne compte, après la conversion, du mérite acquis par les anciennes bonnes œuvres, et qu'il ne rappelle pas après un nouveau péché les démérites des péchés effacés par la conversion. D'ailleurs outre cette différence de traitement, fondée sur la bonté de Dieu et les mérites de son Fils, remarquons que les bonnes œuvres ne sont pas proprement détruites par le péché, et que le péché est absolument et rigoureusement détruit par l'absolution. Les bonnes œuvres ne sont pas directement opposées au péché, ni l'objet de la colère de Dieu que le péché allume; mais le péché est l'objet direct et unique de la miséricorde qui le pardonne et l'anéantit.

On peut même accorder qu'il y a entre le mérite et le démérite une sorte de proportion et de ressemblance; l'un et l'autre ne sont qu'une suite de l'action bonne ou mauvaise qui les produit, et qu'en un sens tous deux reviennent après la conversion ou après un nouveau péché. Il est certain que si après la conversion on n'accomplit pas toute la pénitence, et qu'il survienne un nouveau péché avant qu'elle soit accomplie, ce reste de dette subsiste toujours; et si une nouvelle conversion fait rentrer en grâce, on est toujours chargé du reste de dette, qui par là renaît en quelque sorte, et qu'il faudra acquitter ou dans cette vie ou dans le purgatoire. Quelque parti qu'on prenne sur la renaissance du mérite, soit qu'on s'en tienne à la profusion de la miséricorde, ou qu'on fasse valoir la rigueur de la justice, il sera toujours vrai qu'il y a un reste de peine temporelle à subir après la conversion, qui sera l'objet de l'indulgence, et en démontre les avantages.

6° Mais est-il donc bien vrai qu'il reste quelque peine temporelle après la rémission de la coulpe? quelle preuve positive en a-t-on? Il ne suffit pas de faire voir que cela n'est pas impossible, établissons que c'est véritablement la volonté de Dieu.

Certainement c'est en général un faux principe que la peine soit toujours remise avec la coulpe, l'expérience le dément tous les jours; autrement il faut dire que personne sur la terre n'obtient grâce, puisqu'en effet personne n'est exempt de peine; qu'on ne dise pas que ce sont toujours des épreuves, puisqu'il est certain que bien des gens, dont les péchés sont remis, souffrent à pure perte. Un insensé qui est en état de grâce souffre sans aucun fruit; un enfant, avant l'âge de raison, souffre à pure perte. Ce ne sont donc pas des épreuves; ils sont incapables d'en subir; ce ne seraient pas des peines, elles seraient remises par le baptême, mourût-il même d'abord après le sacrement. Cette mort, qui serait seule une peine, ne serait ni châtiment ni épreuve.

La peine temporelle n'est donc pas toujours remise? il faut donc qu'elle soit irrémissible ou qu'elle puisse être remise par l'Eglise; car qui sur la terre peut en avoir le droit, si l'Eglise ne l'a pas? Mais pourquoi la peine temporelle serait-elle irrémissible, puisque la peine éternelle ne l'est pas? pourquoi l'Eglise verrait-elle des bornes à son pouvoir dans la peine la plus légère, puisque son pouvoir est comme infini dans la plus considérable? Non, sans doute, l'une et l'autre, et l'une plutôt que l'autre, a été confiée à sa sagesse et à son autorité. Le temps et l'éternité dépendent également de son ministère.

Ce n'est pas assez de faire sentir la fausseté du principe hérétique dans sa généralité par des exemples particuliers où la peine subsiste après le pardon, je dis encore que c'est le cours ordinaire de la Providence. A peu de personnes près à qui la ferveur mérite une abolition totale de l'une et de l'autre, l'Ecriture sainte nous y ramène sans cesse. Le premier homme obtient grâce, on lui promet un Rédempteur; mais l'arrêt de son exil est-il rétracté? le paradis terrestre est-il moins fermé pour lui? la terre est-elle moins maudite? porte-t-elle moins de ronces? exige-t-elle moins un travail opiniâtre avant que d'accorder comme à regret le peu d'aliments qui servent à entretenir les malheureux restes d'une vie languissante que le mal doit enfin terminer en punition de sa désobéissance?

Les prophètes viennent de la part de Dieu exhorter les peuples à la pénitence, ils n'ont tous que le même langage : Convertissez-vous de tout votre cœur, disent-ils, et Dieu

vous pardonnera ; mais cela ne suffit pas, embrassez les rigueurs de la pénitence, condamnez-vous au jeûne, aux gémissements et aux larmes : *Convertimini in toto corde, in jejunio et fletu.* (*Joel*, II, 12.) Saint Jean-Baptiste ne parle pas autrement à ses auditeurs, et le Sauveur du monde confirme en termes exprès cette nécessité redoutable : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous : *Nisi pœnitentiam egeritis* (*Luc.*, XIII, 5), etc. On ne sépare point la contrition, la grâce, la nécessité de la pénitence.

David pénitent reçoit une assurance positive du pardon de sa faute : *Dominus transtulit peccatum tuum.* (II *Reg.*, XII, 13.) En sera-t-il moins châtié? Non, sans doute. Le Seigneur, lui dit le prophète Nathan, vous a pardonné; cependant votre fils mourra en punition de votre péché, votre trône sera ébranlé, votre famille déshonorée : *Verumtamen morietur puer*, etc. (*Ibid.*) Ce grand prince pensait-il que le pardon abolît tout; lui qui, quoique assuré de l'avoir obtenu, mêlait son pain avec la cendre et ses larmes avec sa boisson? Il se croyait toujours redevable à la justice divine : *Potum meum cum fletu miscebam.* (*Psal.* CI, 10.)

L'imperfection, inséparable de toutes les œuvres des hommes, même les plus saintes, laisse toujours bien du vide dans le retour le plus parfait. Qui connaît tous les péchés, qui en connaît toute l'énormité? *Delicta quis intelligit?* (*Psal.* XVIII, 13.) Qui les a tous présents et les déteste tous également dans la contrition? ne s'y glisse-t-il pas quelque motif moins parfait qui, sans détruire l'essentiel de la douleur, en diminue le mérite? Qui accomplit sa pénitence avec la même ferveur, la même constance, la même proportion, dans cette perfection qui remplit parfaitement l'obligation du pécheur? L'humanité laisse partout des traces de sa misère, qui déparent les plus héroïques actions et laissent toujours quelque chose à réparer; qui a besoin d'indulgence; les plus grands saints ont recours à la miséricorde divine, et en ont besoin. Ils y ont recours avec plus d'ardeur que les autres, parce que, bien plus éclairés, ils sentent mieux leur faiblesse, les droits infinis du Seigneur et la profondeur de la plaie qu'a faite le péché. Les cieux ne sont pas purs à ses yeux, les anges ne sont pas exempts de fautes; que doivent être des hommes pétris de misère et de péché? *Si iniquitates observaveris, quis sustinebit?* (*Psal.* CXXIX, 3.) Que doivent donc être des pécheurs à peine sortis des abîmes de l'iniquité, couverts de blessures, chargés de chaînes, accablés de dettes, souillés de vices, tourmentés de passions? Tel un convalescent échappé à la mort, qui vient d'être guéri d'une maladie mortelle, peut à peine faire un pas en traînant ses chaînes; à quel sévère régime ne doit-il pas se condamner pour rétablir ses forces et prévenir la rechute qui serait pire que son premier mal.

Avec quelque ferveur qu'on tâche de gagner les indulgences, il est toujours incertain si on les gagne en entier, il est même très-vraisemblable qu'on n'en a gagné qu'une partie. La peine temporelle du péché n'est pas indivisible, comme la coulpe et l'éternité de l'enfer. La coulpe ne peut être remise en partie; elle doit l'être en entier, ou elle ne l'est pas du tout. L'éternité ne peut être partagée; il n'y a point une moitié de l'éternité. Mais la peine temporelle est divisible, et nécessairement divisée. On ne subit une pénitence que successivement, et par partie; elle peut être remise aussi bien que subie successivement, et par partie. C'est même ainsi qu'elle est acceptée. Si l'on vient à mourir après en avoir fait une partie, Dieu tient compte de ce qu'on a payé, et fait souffrir en purgatoire ce qui y manque. Ce n'est donc pas sans fondement que les personnes pieuses tâchent de gagner plusieurs indulgences. La seconde remplit le vide que la première a laissé; c'est un débiteur de bonne foi, qui paye peu à peu ses dettes, comme un vrai pénitent ajoute pénitence sur pénitence jusqu'à la fin de sa vie, pour acquitter enfin ce qui manque à ses premières austérités. Ce n'est pas sans fondement que les papes partagent leurs grâces et divisent les indulgences plénières et partielles, de quelques jours, de quelques années. Ces divisions sont relatives au partage de la remise que Dieu fait.

Toutes ces précautions sont d'autant plus sages que personne ne sait la mesure de grâce que Dieu daigne accorder, ni à la pénitence la plus austère, ni à l'indulgence plénière. Sa plénitude embrasse tout, il est vrai, toute la peine à subir et toute la dette; mais rien ne garantit que Dieu l'applique avec cette plénitude, il reste toujours douteux si on l'a pleinement gagnée. Il est même très-probable que les défauts qu'on y met presque toujours en la gagnant en diminuent l'effet, aussi bien que dans la pénitence réelle la plus fervente : *De propitiato peccato noli esse sine metu.* (*Eccli.*, V, 5.) Il est donc très-sage et à l'Eglise et aux pénitents de multiplier les dons de la miséricorde divine, pour faire enfin un payement parfait par leur assemblage.

Voyons maintenant sur quoi est fondée cette grâce, et quel est le trésor infini où l'on va puiser l'acquit de la peine temporelle du péché.

SECONDE PARTIE.

Il y a deux sortes de peines à essuyer sur la terre, et deux sortes de fruits à recueillir de l'un et de l'autre. Il est des peines que nous appelons punitions ou châtiments, parce qu'elles sont infligées purement pour punir le crime et venger un Dieu offensé. Il en est que nous nommons des épreuves, parce qu'elles ne sont prescrites que pour purifier, affermir, perfectionner la vertu et augmenter le mérite des âmes même les plus saintes.

Les premières sont nécessairement bornées par la justice, parce qu'elles ont pour mesure le péché, dont elles sont la réparation, lequel étant plus ou moins grand, doit

être plus ou moins puni. Tout ce qui serait imposé au delà serait une injustice. Elles sont fixées encore par rapport au sujet, puisqu'elles ne peuvent jamais regarder que des coupables. Ainsi dans l'enfer, quelque grand que soit le nombre des malheureux, quelque horribles qu'en soient les supplices, tout y est déterminé avec nombre, poids et mesure, par la plus exacte justice. Tous ceux qui y souffrent sont criminels, et ils méritent tout ce qu'ils souffrent, et en cela l'enfer est différent du paradis. Dieu est maître de ses dons, il peut en enrichir à son gré la créature, sans avoir égard à ses mérites, mais il ne saurait punir que le péché.

La seconde espèce de peine est sans bornes, et dans l'étendue et dans le sujet. On peut à l'infini augmenter le mérite par la variété, la multiplicité des croix. Tout est ici purement arbitraire, on peut à ce titre surcharger les plus innocents et les plus saints, pourvu qu'on leur accorde en même temps des grâces proportionnées pour les supporter. Ainsi saint Jean-Baptiste, la très-sainte Vierge, Jésus-Christ même en ont été accablés.

On peut tirer des souffrances deux fruits différents : un fruit de pure satisfaction, pour réparer le péché; un fruit de mérite, pour l'augmentation de la récompense. Quoique la plupart des croix sur la terre portent les deux caractères de châtiment et d'épreuve, et que toutes, par la miséricorde de Dieu, puissent produire ces deux effets, ce sont pourtant deux choses par elles-mêmes très-différentes. Les peines de l'enfer sont de pures punitions qui ne produisent ni satisfaction ni mérite, puisque jamais elles ne répareront le péché : les peines du purgatoire sont purement satisfactoires, puisqu'elles acquittent le péché; mais nullement méritoires, puisqu'elles ne donnent aucun droit à la récompense. Les récompenses de la sainte Vierge furent purement méritoires, puisqu'elle n'avait aucun péché à expier, et qu'elle acquérait une infinité de couronnes. Les peines de Jésus-Christ ont été l'une et l'autre infiniment satisfactoires, non pour lui-même, qui était innocent, mais pour les hommes, dont elles ont surabondamment racheté tous les crimes; et infiniment méritoires, tant pour lui, par une augmentation infinie de gloire, que pour les hommes par l'acquisition de la grâce et de la gloire. Les peines des pécheurs ne sont ni l'une ni l'autre, soit parce qu'ils souffrent mal, et qu'au lieu de satisfaire ou de mériter, ils deviennent souvent plus coupables, soit parce qu'étant coupables ils ne sauraient ni payer ni plaire. Tout est perdu pour eux, la coulpe et la peine leur restent; mais les justes, qui ont quelque péché à expier, trouvent dans leurs peines, quand ils souffrent bien, ce double avantage, ils expient leur faute passée, et ils acquièrent des mérites nouveaux et une plus grande récompense.

Or, je dis que l'Eglise n'a aucun droit sur tout ce qui est imposé à titre d'épreuve, non plus que sur le mérite et la récompense qui en sont le fruit. Ce sont des conduites de providence et des actes de souveraineté que Dieu s'est réservés à lui seul. Mais j'avance qu'elle a un droit certain sur le châtiment du péché, et la satisfaction qui en est l'effet. C'est là proprement sa matière et sa juridiction; elle n'est pas dispensatrice des grâces, mais elle est arbitre des peines, car elle ne peut donc rien sur le mérite, mais elle peut tout sur la satisfaction.

Je n'entreprends point ici d'établir en général l'autorité de l'Eglise, cette matière nous mènerait trop loin; j'observe seulement qu'elle a reçu de Dieu trois priviléges incontestables : 1° Elle a une autorité infinie de lier et de délier : *Quæcunque ligaveritis.* (*Matth.*, XVI, 19.) 2° Elle a le pouvoir de remettre et de retenir les péchés : *Quorum remiseritis peccata*, etc. (*Ibid.*) 3° Elle a reçu l'ordre et la puissance de paître les brebis : *Pasce oves meas.* (*Joan.*, XXI, 17.) Trois priviléges représentés d'une manière bien vive dans les clefs du royaume des cieux : *Dabo tibi claves regni cœlorum.* (*Matth.*, XVI, 19.)

De ces priviléges, il est aisé de conclure le droit d'accorder des indulgences, qui n'en est qu'une suite. Que peut-on entendre par la rémission des péchés, que la rémission des tristes effets que cause la coulpe dans nos âmes? Puissance autrement bien imparfaite. L'Eglise remet la coulpe dans la pénitence, à plus forte raison doit-elle pouvoir remettre la peine qui en est l'effet : puissance moins considérable que la première. Allez, dit le prince à ses officiers, je vous livre tous ces criminels, faites-leur grâce, ou tenez-les en prison, remettez-leur cent deniers ou dix mille talents. Que peut-on entendre par ces grands mots *de lier et de délier*, que de pouvoir briser les chaînes que le péché impose, et d'acquitter la dette qu'il contracte? A quoi servirait *les clefs* précieuses accordées à l'Eglise, si elle ne pouvait ouvrir le ciel au pécheur? et comment lui en ouvrir les portes, si toujours il demeure débiteur de la justice divine qui l'en exclut? Qu'est-ce après tout que de paître des brebis et conduire des enfants, si ce n'est les instruire, les gouverner, les arracher à la gueule du loup, les récompenser ou les punir, les frapper ou leur faire grâce? Tels sont les droits de la houlette. Qui peut donc disputer à l'Eglise le droit de donner des indulgences, qui n'est que l'effet de ce gouvernement pastotal et paternel? Remontons plus haut.

Il serait aisé de trouver dans l'antiquité la plus reculée des monuments de ces sortes de grâces, non-seulement dans le concile de Latran, sous Innocent III, dans le concile de Constance et dans celui de Trente, où cette verité de foi est formellement définie, non-seulement dans les lettres des papes Sirice et Pascal II, dans la vie de saint Grégoire le Grand, qui établit à Rome des prières et des stations en différentes églises, pour y gagner des indulgences, mais encore

dans les ouvrages des plus anciens Pères, saint Ignace martyr, saint Polycarpe, Tertullien, etc. Dans les premiers siècles, où la pénitence canonique était en usage, combien de fois, à la prière des martyrs, ou en faveur de quelque grande fête, l'Eglise relâchait-elle la peine qu'elle avait imposée? Elle ne fait aujourd'hui que ce qu'elle a toujours fait, et ce qu'elle est en droit de faire.

La loi judaïque en présente plusieurs figures également vives et touchantes. Ces grandes années de jubilé, où tous les esclaves recouvraient leur liberté, et l'amnistie était accordée à tous les criminels, où tous les domaines revenaient à leurs anciens maîtres, n'étaient-ce pas des espèces d'indulgences qui nous annonçaient des indulgences encore plus précieuses, que l'Eglise accorde à tous ses enfants? Ces villes d'asile établies dans toutes les tribus pour sauver les coupables, le pardon accordé au peuple à la prière de Moïse, ce feu qui s'arrêta devant l'encensoir d'Aaron, partout, mon Dieu, vous faites sentir votre clémence, partout vous montrez le règne éternel de votre miséricorde. Heureux qui reçoit ces faveurs avec respect, et en profite avec zèle! Je ne m'arrête pas ici à vous en faire sentir le prix, je me borne à en établir la réalité. A-t-on besoin d'exhorter un débiteur à profiter d'une occasion favorable d'acquitter ses dettes à peu de frais? Son intérêt l'y engage. En est-il de plus essentiel que celui de l'éternité? est-il d'acquit plus facile que l'indulgence?

1° L'Eglise, avons-nous dit, a droit de remettre et de retenir les péchés; elle a droit, en les remettant, d'imposer quelque pénitence : elle a donc droit d'en dispenser. L'un est relatif à l'autre, et ne passe pas l'étendue de son ressort, la même autorité qui exige l'acquit peut en faire la remise. C'est l'exercice de la même puissance, et la même espèce de jugement. L'imposition des peines est l'ouvrage de l'Eglise, où, dans une loi générale comme la pénitence, le jeûne, l'abstinence ou l'ouvrage du confesseur dans le tribunal, l'une et l'autre sont également soumises à sa juridiction. Elle peut remettre, et celles qui ont été déjà imposées, et celles qui pourraient être imposées encore. Remise, au reste, qui non-seulement a lieu dans le for extérieur, en arrêtant les poursuites qu'on pourrait faire pour le faire subir, mais encore dans le for intérieur. En acquittant même devant Dieu, autant qu'en son nom, l'Eglise a jugé devoir accorder de remise.

Je sais que l'imposition de la peine et l'exaction de la dette n'emportent pas le droit de faire grâce ou d'accorder de remise. Un juge absout ou condamne, le prince seul peut pardonner. Un agent exige le payement, le maître seul peut donner son bien. Mais la différence est ici aussi favorable que certaine. En quittant la terre, et n'agissant plus par lui-même, Dieu a laissé à son Eglise une puissance indéfinie; il lui a permis non-seulement de lier, mais encore de délier; non-seulement de retenir, mais encore de remettre; non-seulement de condamner, mais encore d'absoudre. Ce n'est pas même ici le défaut de pouvoir qui fait la difficulté; bien loin de vouloir que la peine dure, malgré la remise de l'Eglise, l'hérésie prétend au contraire que la peine est toute remise sans l'autorité de l'Eglise, ce qui laisse nos principes dans leur entier.

Ces principes sont d'une grande étendue et d'une extrême importance. L'imposition de la pénitence est relative au nombre, à la grièveté, aux circonstances des péchés que l'on confesse; l'Eglise ayant droit d'en juger, elle peut imposer des pénitences plus ou moins sévères, à l'infini, selon sa prudence. Elle peut donc par cette sévérité atteindre enfin à la vraie mesure des peines temporelles que le péché mérite. Elle n'est pas obligée d'y atteindre, elle ne connaît pas même cette mesure. Elle en peut donc dispenser, elle peut donc remettre l'entière peine qui lui est due. La pénitence était extrêmement sévère dans la primitive Eglise. Les années entières se passaient à jeûner au pain et à l'eau pour un seul péché. Il pouvait donc arriver que par le grand nombre de péchés commis dans le cours d'une habitude, on se trouvait redevable de plusieurs siècles de pénitence. De là viennent ces indulgences si communes dans les bulles des papes de neuf, de dix, de cent, de mille ans, c'est-à-dire d'une pénitence qui aurait duré tout ce temps-là, et du degré de satisfaction qu'aurait mérité devant Dieu une pénitence de cette durée. Des pénitences de ce caractère, bien loin d'avoir rien de singulier, n'ont rien que de raisonnable, et ne sont qu'une explication exacte de l'autorité de l'Eglise. Si cette mesure eût suffi pour faire l'entier payement de sa dette, l'indulgence de toute la pénitence était un entier acquit. Si elle était insuffisante, c'était du moins autant de remis sur le total de la dette contractée. Rien n'est perdu auprès de Dieu, il tient compte des moindres œuvres et des plus légères satisfactions.

Car enfin ce n'est pas seulement dans le for extérieur de la justice ecclésiastique, c'est dans le for intérieur de la conscience et au tribunal de la justice divine. C'est un acte juridique que fait un vrai juge revêtu d'une autorité légitime qui remet à la place de Dieu. Le jugement de l'Eglise s'exerce encore plus sur la peine que sur la coulpe, puisqu'elle ne juge proprement de la coulpe que pour déterminer proportionnément la peine.

En effet la pénitence qu'on aurait faite, si on n'en eût été dispensé, ou imposée par le confesseur, ou prescrite par l'Eglise, cette pénitence n'eût pas été perdue devant Dieu; on en eût tenu compte dans la balance du sanctuaire, elle serait entrée en déduction de la peine, puisque toute sorte de peines volontaires ou nécessaires, prescrites ou choisies, tout fait nombre, tout est accepté, tout sert à remplir la mesure et à décharger les débiteurs. L'indulgence tient la place de

la peine, et ne contribue pas moins à sa décharge que si les peines avaient été réellement souffertes. La remise de la somme équivaut à la somme même qu'elle renferme et que Dieu veut bien recevoir, puisqu'il ne fait que ratifier l'arrêt du ministre, dont il a promis d'avouer les démarches et même avec plus d'avantage que si la peine eût été soufferte. En effet on eût pu tomber en péché mortel, et la rendre inutile; on eût pu y mêler bien des faiblesses, et en perdre le fruit; on eût pu mourir, et n'avoir pas le temps de la faire. L'indulgence met à couvert de tous ces risques, on paye également, sûrement et promptement.

Il est vrai que la mesure de la peine qui reste à subir après le pardon, nous est inconnue. Ni le confesseur par la sévérité de ses ordres, ni l'Eglise par la rigueur de ses canons, ni le pénitent par l'austérité de ses pratiques, ne peuvent s'assurer de l'avoir précisément remplie. Peut-être au contraire l'ont-ils passée. Il est vrai aussi que cet excès n'est jamais perdu; ce qui n'est pas reçu à titre de satisfaction nous est rendu à titre de mérite. Mais il est bien plus ordinaire et plus à craindre de demeurer en reste, malgré toute la ferveur, que de passer les bornes de la justice. Que n'a-t-on pas à craindre, si on est au-dessous? on est toujours redevable jusqu'à l'entière réparation. L'indulgence met à couvert de tout ce risque, quelle que soit la mesure que Dieu a fixée; le total ou la partie que l'Eglise remet se trouve réellement remis sans danger et sans discussion; Dieu lui-même en fait le calcul en souscrivant dans le ciel aux jugements qui sous son nom ont été portés sur la terre.

2° L'Eglise a droit de briser tous les liens qui arrêtent l'homme dans la voie du ciel, et de lui en ouvrir toutes les portes, comme aussi elle a droit de lui imposer des liens et de lui fermer ces portes. Les clefs lui en furent remises par le Juge des vivants et des morts; ses paroles ne sauraient être plus expresses : *Quæcunque ligaveritis super terram, erunt ligata et in cœlis.* (*Matth.*, XVI, 19.) Qu'on pèse bien la force de ces expressions divines, toutes les difficultés s'évanouissent.

Quels sont les liens qui arrêtent le pécheur, et lui ferment l'entrée du royaume céleste? la coulpe et la peine. Quelles sont les dettes qu'il doit acquitter? la disgrâce et le châtiment. Quels sont les obstacles à la grâce et à la gloire? la tache et l'obligation. Agissez donc, sainte Eglise, tout est de votre ressort; brisez tous les liens, effacez la coulpe, remettez la peine, levez tous les obstacles, lavez la tache, déchirez la cédulle, acquittez toutes les dettes, terminez la disgrâce, faites grâce du châtiment, l'un et l'autre vous furent abandonnés. Dieu nous cède tous ses droits, il vous donne un pouvoir sans bornes, est-ce à l'homme à le limiter? Il n'impose point de conditions, est-ce à l'homme à les y mettre? Il en approuve l'usage, est-ce à l'homme à le suspecter.

D'une autre part l'Eglise a le pouvoir d'excommunier, et de livrer à Satan. Saint Paul en a usé contre l'incestueux de Corinthe. Elle a donc droit de faire grâce : l'un est relatif à l'autre, et même plus conforme à l'esprit de miséricorde du Seigneur et au cœur paternel de l'Eglise. Je douterais plutôt du pouvoir rigoureux de frapper, que de la puissance favorable de pardonner. Saint Paul n'a pas moins usé de l'un que de l'autre. L'incestueux se convertit, la honte de l'excommunication lui fut salutaire, il revint à lui-même. Il avoue sa faute avec la plus vive douleur; la pénitence dure encore, jusqu'à ce que saint Paul, touché de ses larmes, engagé par les prières des fidèles, lui accorde l'indulgence d'une partie de la peine, et non-seulement dans le for extérieur, mais en la personne de Jésus-Christ et par ses mérites. Quoi de plus marqué! l'intercession de l'Eglise, l'autorité du ministère, les mérites du Sauveur! *Ego donavi in persona Christi propter vos.* (II *Cor.*, II, 10.)

La matière des sacrements et celle des indulgences portant sur le même principe, et étant l'effet du même pouvoir, sont les fruits des mêmes mérites sur lesquels l'Eglise a reçu un pouvoir indéfini. C'est à elle à en user selon sa sagesse, ou pour remettre la coulpe dans le sacrement, ou pour remettre la peine dans les indulgences, avec cette différence que la rémission de la coulpe étant essentielle au salut, elle ne peut la refuser à personne quand il est bien disposé. La remise de la peine est une affaire de grâce, qu'elle accorde ou refuse à son gré, pour faciliter la vertu et encourager les fidèles.

3° L'Eglise n'a besoin que de faire voir son autorité pour établir toutes ces grâces; mais pour nous faire mieux sentir encore et la solidité de la prétention, et le prix de ses faveurs, elle nous découvre un trésor inestimable de la satisfaction et du mérite, dans lequel elle trouve de quoi acquitter toutes les dettes que le péché a fait contracter; il est composé des mérites de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints. Qu'elle est donc précieuse cette grâce! qu'elle est bien établie cette autorité! elle porte sur la dignité du Sauveur du monde, et sur la communion des saints, communion précieuse, dignité infinie. Ainsi fait-elle usage de la houlette qu'on lui a mise en main en lui accordant le droit de paître les brebis du Seigneur. Autre principe certain de ses pouvoirs, la houlette sert à écarter le loup et à ramener la brebis, à la frapper et à la conduire; le droit d'un pasteur et d'un père est de distribuer son patrimoine et de partager entre les brebis et les enfants ce qui est commun à tous.

Je sais que les mérites de la très-sainte Vierge et des saints ne sont pas nécessaires pour former un trésor suffisant. Les mérites

de Jésus-Christ sont infinis et surabondants et pour la coulpe et pour la peine. Tous les autres, non-seulement ne sont pas nécessaires, mais même ils ne sont que le fruit de ceux de Jésus-Christ. Mais est-ce diminuer la gloire de Jésus-Christ que de les y joindre, puisqu'ils en sont le fruit? la gloire du prince souffre-t-elle quelque chose de l'éclat brillant de sa cour et de l'autorité de ses officiers? pourquoi donc les en exclure, ou plutôt peut-on se dispenser de les y renfermer, puisque nous y avons d'ailleurs part? Une communion des saints, *Sanctorum communionem*, c'est-à-dire une participation réciproque de tous les fidèles entre eux, aux prières, aux bonnes œuvres les uns des autres. L'Eglise étant une même famille, ce sont des enfants à qui tout est commun, qui logent dans la même maison, mangent à la même table, partagent le même héritage. Si des frères et des sœurs se faisaient quelques présents, blesseraient-ils la reconnaissance qu'ils doivent au père commun? si le père leur faisait part des uns et des autres, leur ferait-il quelque tort, puisqu'ils ont tout reçu de lui? *Particeps ego sum omnium timentium te.* (*Psal.* CXVIII, 63.)

Ces vérités conduisent à la créance du purgatoire et à l'usage des indulgences en faveur des âmes qui y sont renfermées; car, enfin, puisqu'il reste des supplices à subir après le pardon de la faute, n'est-il pas naturel de penser que si on vient à mourir avant de les avoir subies, on meurt débiteur de la justice divine, et qu'on ne saurait entrer dans le ciel jusqu'à ce que Dieu soit satisfait? C'est ce lieu où l'on expie ces fautes, quel qu'il soit, que nous appelons purgatoire. Enfin n'est-il pas naturel de penser qu'on peut offrir à Dieu nos peines et nos mérites pour leur être appliqués, non par voie d'autorité, mais par voie d'intercession et de suffrage? Le mérite que l'on acquiert par les indulgences, on le leur cède. Ainsi, les difficultés s'évanouissent lorsque, sans prévention et de bonne foi on veut remonter au principe et en suivre les légitimes conséquences. C'est tout ce qu'elle exige de croire sur la matière des indulgences.

DISCOURS

SUR LES CENSURES.

L'Eglise a-t-elle le pouvoir d'imposer des censures? On ne peut contester à l'Eglise le droit d'imposer des censures sans détruire la hiérarchie ecclésiastique et supposer dans l'épouse de Jésus-Christ un abus constant et universel de son autorité, une erreur ou un crime inexcusable. Les conciles, les papes, les évêques ont toujours usé de ce droit; les fidèles ont toujours respecté et redouté les censures. Une conduite si ancienne et si universelle est une démonstration. Un catholique ne sait point douter quand sa mère parle, il ne sait que croire et obéir quand l'oracle se fait entendre.

L'Ecriture sainte y est expresse; non-seulement le Sauveur donne à ses ministres le pouvoir général et indéfini d'enseigner et de gouverner, de corriger, de paître leurs brebis, qui coule naturellement de son institution, et qui renferme évidemment le pouvoir de punir, de priver des biens spirituels, de retrancher du corps les membres qui en troublent l'ordre; mais encore il donne nommément à saint Pierre le droit de délier et de lier, d'ouvrir et de fermer le ciel, dont il lui donne les clefs : *Quodcunque ligaveris, dabo tibi claves.* (*Matth.*, XVI, 19.)

Il fait plus, il ordonne à l'Eglise d'user de ce droit dans l'occasion : Si quelqu'un refuse d'obéir à l'Eglise, ne le comptez plus au nombre des vôtres, fuyez-le, n'ayez aucun commerce avec lui; c'est un païen, c'est un publicain : *Sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII, 17.) Ne craignez pas, mes apôtres, que je vous désavoue dans un châtiment si rigoureux; tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre, sera lié ou délié dans le ciel : *Quodcunque ligaveritis.* (*Matth.*, XVI, 19.) Saint Paul en usa contre l'incestueux de Corinthe, contre Hyménée et Philète.

Toutes les images de l'Eglise conduisent à la même vérité. C'est une armée rangée en bataille; le bon ordre exige qu'on punisse, qu'on dégrade, qu'on chasse le soldat qui manque à son devoir. C'est un vaisseau, il faut que la manœuvre s'y fasse; le matelot négligent doit être châtié ou renvoyé. C'est un royaume, une ville, il faut une police, des magistrats, des prisons, des échafauds; il faut bannir, retrancher le citoyen pernicieux. Ainsi, dit saint Paul, le prince est armé du glaive pour punir le méchant : *Non sine causa gladium portat.* (*Rom.*, XIII, 4.)

En un mot toute société doit avoir de quoi se maintenir dans l'ordre et se débarrasser des membres qui le troublent. Il serait à souhaiter sans doute que l'amour de la vertu en fût le seul mobile, que les voies de la représentation, les ménagements de la charité fussent assez efficaces pour maintenir l'ordre. Aussi les pasteurs doivent toujours commencer par les voies douces de la persuasion et des monitions canoniques; mais

peut-on se flatter qu'elles soient toujours suffisantes et utiles? n'y a-t-il jamais de captifs rebelles, des cœurs passionnés, des hommes aveuglés, que les exhortations seules ne sauraient ramener? Une salutaire terreur vient à l'appui d'un avis trop doux, trop faible, et conserve du moins par la force une tranquillité publique que la seule douleur ne saurait garantir.

L'Eglise a-t-elle le pouvoir d'établir des censures? La question à qui appartient le pouvoir des censures, a deux branches comme remarque Suarez. 1° Qui a droit d'établir des censures? 2° Qui a droit d'y condamner les coupables? C'est ainsi qu'à l'égard des sacrements on peut demander à qui appartient-il de les administrer? Jésus-Christ seul peut en être l'auteur, les hommes en sont les ministres.

Cependant le Seigneur n'a pas fait pour les censures comme pour les sacrements, dont il a fixé la matière et la forme, l'Eglise ne peut y rien changer; mais ici il ne lui a donné qu'une juridiction, un pouvoir général de lier et de punir. Il reste encore à déterminer l'espèce de lien, le genre de peine dont il convient de se servir, d'où il s'ensuit que les censures sont en partie de droit divin, quant au précepte d'obéir à l'Eglise, et de droit ecclésiastique, quant à la forme, aux effets intérieurs et à l'exécution.

L'Eglise, sans avoir fait là-dessus de loi précise, a déterminé par un usage universel de s'en tenir à trois sortes de censures, l'excommunication, la suspense et l'interdit. S'il était question d'en établir une quatrième espèce, ou d'en supprimer quelqu'une des trois, d'en augmenter ou d'en diminuer l'étendue, d'en diversifier les effets, on sent bien qu'un prélat particulier n'aurait pas ce droit. Ce sont des lois générales, consacrées et devenues inviolables par un usage de tous les siècles, auxquelles un concile général ou le souverain pontife pourraient seuls toucher. Le cas est arrivé. En effet, pendant bien des siècles tous les fidèles étaient obligés d'éviter les excommuniés, dénoncés ou non, dès lors qu'ils en avaient connaissance. La bulle de Martin V *Ad evitanda scandala*, insérée en partie dans le Concordat, a changé cet usage, et n'oblige de les éviter qu'après la dénonciation. Un évêque particulier n'aurait pu faire ce changement dans son diocèse, et dispenser d'éviter les excommuniés non dénoncés: Au contraire, il ne pourrait y obliger aujourd'hui, un pasteur particulier ne peut déroger aux lois générales.

A qui de droit appartient le pouvoir d'imposer des censures? Les hérésies ont donné lieu à cette question. Un hérétique cherche toujours à ébranler ou à éluder l'autorité qui le condamne; il saisit avidement tout ce qu'il croit pouvoir la partager, l'affaiblir, la surprendre, la rendre incertaine, odieuse, suspecte. Ce sont des rebelles qui s'efforcent de secouer le joug de la dépendance et de lever les obstacles qui s'opposent à leurs progrès.

Le système le plus commun parmi les hérétiques, c'est de faire de l'Eglise un Etat républicain. Il fut avancé avec éclat par Wiclef, poussé à l'excès par Calvin. Dans les troubles d'Angleterre Marc-Antoine Dominis en fit un livre exprès. Richer, docteur de Sorbonne, le fit revivre avec certains adoucissements. Enfin de nos jours il a été adopté par Quesnel, et a mérité la condamnation authentique de la bulle *Unigenitus* sur la 90ᵉ proposition.

Dans tous ces systèmes l'autorité spirituelle des clefs, c'est-à-dire, le pouvoir de gouverner les fidèles, et de porter des censures, n'a été donné d'abord et principalement qu'au corps entier de l'Eglise, pour être exercé en détail par les pasteurs, comme toute communauté, disent-ils, a naturellement le droit de se gouverner elle-même et de punir les membres rebelles par le ministère de ses magistrats; d'où il suit que les pasteurs ont reçu de l'Eglise, et non de Dieu, leur pouvoir, et que c'est au nom du corps qu'ils l'exercent de son consentement présumé.

Telle est la proposition 90ᵉ. Ce système va loin. Ce qu'on y dit du pape par rapport à l'Eglise, Richer le dit encore de chaque évêque par rapport à son clergé : c'est dans le synode et de l'avis de ses curés qu'il doit gouverner son diocèse. Richer l'applique aussi au gouvernement politique. L'autorité séculière a été principalement donnée au royaume. Les états généraux sont au-dessus du roi, et le gouvernement aristocratique est le meilleur. Le concile de Sens au mois de mars 1612, et celui d'Aix peu après, condamnent le livre du docteur, comme contenant des propositions fausses, erronées, schismatiques, hérétiques, etc. Il se rétracta lui-même avant sa mort, et se soumet à sa condamnation.

D'autres novateurs, plus mesurés ou plus artificieux, ont resserré ses bornes, et ont prétendu que ce n'était qu'au corps sacerdotal, c'est-à-dire au corps des évêques et des prêtres, que les clefs ont été données. De là cette secte des presbytériens d'Angleterre, et de nos jours la révolte de plusieurs membres du second ordre du clergé, qui ont prétendu avoir droit de faire des lois et des décisions conjointement avec les évêques. De là les idées de quelques autres qui ont attribué aux curés les droits épiscopaux.

Ce sont des erreurs dangereuses. Il est certain que la juridiction n'a été donnée de Dieu qu'à saint Pierre et aux apôtres, et par conséquent aux papes et aux évêques leurs successeurs, qui les reçoivent de Dieu, non de l'Eglise, soit des laïques, soit du prêtre, et qu'ils n'agissent ni en leur nom, ni de leur consentement même présumé. La proposition de Quesnel a été justement censurée; le clergé de France, dans l'attribution particulière des qualifications, l'appelle fausse, favorable aux novateurs, injurieuse à la puissance ecclésiastique. C'est aux seuls apôtres, non pas même aux soixante-douze

disciples, que Jésus-Christ adresse la parole: *Quæcunque ligaveritis.* (*Matth.*, XVI, 19.) Les papes, les évêques l'ont seuls exercée dans tous les temps, par leur droit propre attaché à leur caractère. D'autres ne l'ont exercée que par commission ou par concession. Aussi les conciles généraux et le pape ont ce droit dans toute l'Eglise, les provinciaux dans la province, non les assemblées du clergé, le chapitre, le siége vacant.

Les jansénistes ont un intérêt sensible, comme le remarque le même prélat, à soutenir cette proposition et ce système. Ils se flattent d'être de l'Eglise, et même la plus précieuse portion : jamais ils ne souscriront à leur condamnation. Ils seront donc toujours les maîtres de la rendre inefficace, si pour l'être elle a besoin du consentement de tout le corps.

Les curés ont-ils droit d'imposer des censures? Il se trouve, il est vrai, des vestiges de censures portées par des curés sur leurs paroissiens, et quelques auteurs en petit nombre qui ont légèrement favorisé cette idée. Mais tout cela ne conclut rien, comme remarque saint Thomas. Un curé peut avoir été délégué d'un évêque ou d'un pape, il peut avoir fait attacher à son bénéfice le titre d'archidiacre, d'archiprêtre, de doyen, auxquels on avait autrefois accordé ce pouvoir; il peut l'avoir acquis par prescription ou par accommodement. (C. *Dilecti de arbitris.*) Car ce droit s'acquiert par tous ces titres. Ainsi, à Paris, le prieur de Saint-Germain des Prés est grand vicaire né de l'archevêque; mais ce droit n'a été attaché à leur qualité ni de droit divin ni par une loi ou un usage universel.

En effet, dit saint Thomas, l'imposition des censures suppose une juridiction publique, comme l'imposition des peines légales, et même un pouvoir législatif et un for contentieux pour les diverses censures *a jure* et *ab homine.* En effet, elles ne sont établies que pour maintenir l'ordre public, ne regardent que des péchés extérieurs, graves, intéressants pour le public; elles ne sont encourues qu'après la contumace, elles lient même les rebelles qui ne s'y soumettent pas, *in nolentem.* Elles obligent les fidèles même innocents, qui doivent éviter le coupable, et les ministres, qui ne doivent point l'admettre aux sacrements; il faut faire juridiquement le procès; le condamné a droit d'appeler, etc.

Tout cela passe évidemment les droits des curés, ils n'ont point de juridiction extérieure coactive, ils ne peuvent employer que les armes de la parole et les voies de la persuasion. Ils n'ont point de tribunal contentieux, et ne peuvent faire le procès à un coupable, le citer, le condamner, le punir. Ils n'ont point de pouvoir législatif, point d'ordre à donner, de défenses à donner aux fidèles, sous peine de censure, ni d'ordre ou défense, en conséquence d'une censure encourue, d'avoir communication avec un coupable, de lui refuser les sacrements. Ces droits éminents de supériorité sont réservés aux premières places; la juridiction pastorale, dans le second ordre, est renfermée dans le tribunal intérieur de la pénitence, où ils l'exercent *ex officio*, à la différence des autres confesseurs, qui n'ont qu'une juridiction déléguée et révocable.

Les femmes peuvent-elles porter des censures? Le droit divin n'est pas douteux sur les femmes. Le Seigneur, en établissant l'autorité de l'Eglise, ne leur a point adressé la parole, ne leur a jamais fait faire aucune fonction, même à sa sainte mère, qui de toutes les créatures lui était la plus chère, et qui, la plus parfaite, eût plus qu'une autre mérité des prérogatives, et c'est un monstre dans l'Eglise que la reine d'Angleterre soit regardée comme chef de l'Eglise de droit divin. Mais en donnant la juridiction spirituelle aux évêques, Dieu ne leur a pas défendu de la confier à d'autres, selon leur prudence. Tous les jours, en effet, il la confie à des officiaux, à des grands vicaires. Il ne leur a rien prescrit non plus sur le choix de leur délégué. Il est donc vrai que les femmes et les laïques ne sont de droit divin, ni renfermés, ni exclus, ni par conséquent incapables de juridiction.

Les femmes, il est vrai, ne peuvent recevoir d'ordre sacré. L'erreur des collyridiens, qui en faisaient des prêtresses, fut proscrit au IVe siècle, il n'appartient qu'à des idolâtres, qui adorent des déesses, de donner à Junon, à Pallas, à Vesta, des prêtresses de leur sexe. Mais le caractère sacerdotal n'est pas nécessaire pour exercer quelque autorité spirituelle; un simple clerc peut en être revêtu, et quoique la jurisprudence du royaume exige qu'un official et un grand vicaire soient prêtres, le défaut de caractère ne rendrait pas la censure nulle. Un évêque peut avoir des bulles, prendre possession, exercer la juridiction, le pape lui-même gouverne l'Eglise, un curé peut administrer le baptême, le mariage, n'étant que simple clerc. Il en est autrement de la pénitence, elle suppose l'ordination, qu'un clerc n'a pas, qu'une femme ne peut avoir. Mais les censures n'exigent que la simple commission du supérieur, qu'il peut donner à son gré.

Si un clerc peut l'avoir, un laïque le pourra de même; la tonsure n'est pas un ordre et n'imprime aucun caractère. Ce n'est qu'une cérémonie et une adoption d'un sujet pour servir l'Eglise; à plus forte raison un clerc marié, puisque les prêtres grecs peuvent l'être. Plusieurs officialités sont en partie composées de laïques. Il est vrai que ce n'est que comme assesseurs, jamais présidents; il est vrai que ce serait contre la décence; on ne voit point d'exemple de commission donnée à des laïques. Plusieurs canons l'ont défendu, et parmi nous ce serait un moyen d'abus au parlement, et d'appel simple au métropolitain, quoique devant Dieu la censure fût valide.

A plus forte raison doit-on exclure les femmes. Il y aurait encore plus d'indécence qu'elles exerçassent une autorité sur les

hommes, et nommément sur le clergé, par des censures. Les faiblesses et les charmes dangereux du sexe n'ont jamais permis ni ne permettront à l'Eglise de leur confier cette autorité, et d'ajouter un nouvel ascendant sur les hommes à celui qu'elles n'ont déjà que trop grand par le plaisir. Cependant je crois, avec le plus grand nombre des auteurs, que leur sexe ne met pas un obstacle de droit divin à cet exercice, et que dans des cas extraordinaires, si les conciles et les papes par la plénitude de leur puissance leur commettaient ce pouvoir, les censures seraient valides. On assure que les papes avaient donné la qualité de légat à sainte Catherine de Sienne.

Il est certain en général qu'une femme n'est pas incapable de toute autorité. L'Ecriture en donne une souveraine à Débora pendant sa judicature. La loi de Dieu en donne une sur leurs enfants, et les lois civiles aux tutrices sur leurs pupilles, presque tous les royaumes les reconnaissent pour souveraines héréditaires. En France, où par la loi salique le sceptre ne peut tomber en quenouille, elles sont régentes dans le temps orageux des minorités. Il est certain encore qu'elles ne sont pas incapables de toute autorité spirituelle; l'Eglise, pendant plusieurs siècles, a eu des diaconesses qu'on consacrait avec des cérémonies assez semblables à celles de l'ordination des prêtres, et qui avaient une portion d'autorité par rapport à leurs fonctions. Toutes les communautés de filles sont conduites par des supérieures, et la bienséance l'exige; cependant c'est un gouvernement spirituel, on fait des vœux, tout y est spirituel ; ce serait une simonie d'acheter la supériorité ou la profession. Une femme peut-être patronne d'un bénéfice et même collatrice, et donner une juridiction.

Mais l'exemple le plus frappant est le grand ordre de Fontevrault en France, les abbayes de Jouarre, de Remiremont, de Bringher et de plusieurs autres en Flandre et en Allemagne, dont les abbesses ont une vraie juridiction spirituelle, même sur des hommes, sous les yeux de toute l'Eglise et avec l'approbation de plus de vingt souverains pontifes et d'une foule d'arrêts du conseil et des parlements qui les y ont confirmées. L'abbesse reçoit les vœux, corrige, punit, députe des religieux pour faire les visites, les révoque à son gré, leur donne des pouvoirs qu'ils n'exercent qu'en son nom et de son autorité. Quelques auteurs, pour éluder la difficulté, ont dit que l'abbesse, en donnant des pouvoirs, ne fait que choisir ses sujets, et que le pape le leur confère aussitôt en vertu des bulles de confirmation de l'ordre, comme si un évêque disait à un séculier: choisissez le confesseur qui vous plaira et je l'approuve. Mais aucune bulle des papes ne fait mention de cette façon de confier les pouvoirs, et il est notoire que ni l'abbesse en donnant les pouvoirs, ni les visiteurs en les exerçant ne font non plus mention de pareille chose, mais agissent tout uniment dans la persuasion qu'ils ont de vrais pouvoirs accordés par les papes d'imposer des censures et des peines canoniques. Bien plus, l'abbesse et les visiteurs exercent ces pouvoirs sur les séculiers même qui sont dans l'enclos de l'abbaye, à l'égard desquels on ne peut pas dire comme peut-être à l'égard des religieux, que ce n'est qu'une censure, c'est-à-dire une peine monastique que toutes les supérieures de communauté de filles ont droit d'imposer.

Quels sont les effets des censures? Ces effets dépendent de l'espèce de censures qu'ils caractérisent ; mais dans toutes on peut distinguer certains effets primitifs et essentiels et d'autres qui ne sont que secondaires. Toute censure est un lien intérieur qui oblige en conscience, qu'on ne peut violer sans se rendre coupable d'un nouveau péché et souvent tomber dans l'irrégularité. Il en est d'autres qui en sont la suite, être privé des sacrements, des fonctions de son ordre ou de son bénéfice, de l'entrée dans l'église, de la sépulture ecclésiastique, du commerce de la vie civilisée, etc. Ces effets, quoique plus sensibles, sont pourtant moins considérables que les autres qui en sont le principe ; ils en sont indépendants, on peut priver de toutes ces choses même sans imposer des censures.

Car, enfin, rien n'empêche que par voie de punition et de défense un supérieur ou une supérieure de communauté ne défende à ses religieux d'approcher des sacrements, d'entrer dans le chœur ou dans l'église, de se mêler avec ses frères ou ses sœurs ou de faire les fonctions de sa charge ou de son ordre. Ces peines, quoique semblables aux effets de la censure, n'en sont pas une véritable. Ces ordres, il est vrai, lient en conscience, on pèche en les transgressant ; mais ce ne sont que des ordres et non des censures, on n'encourt pas d'irrégularité en célébrant. Les supérieurs ont la plupart ce droit; la règle de saint Benoît et bien d'autres le donnent.

Tel est le cas du fameux chapitre *Dilecta de major. et obed.* C'était une abbesse qui avait des ecclésiastiques dans sa dépendance. Ils refusaient de lui obéir, elle les suspendit de leurs fonctions, c'est-à-dire leur défendit de les faire. Ce n'était pas une censure, ils le savaient bien ; ils n'en faisaient pas grand cas, en quoi ils avaient tort. L'abbesse s'en plaignit au pape, qui blâme leur révolte et charge un abbé voisin de les obliger à l'obéissance par des censures véritables. (Voyez sur les laïques : c. *Decernimus de judiciis, judicatam*, d. 89 ; sur les clercs mariés : c. 1 *De clerici conjug.* ; sur les femmes : c. *Nova de pœnit. Monialib. de sententia excom.*)

Quels sont les effets propres de l'excommunication? Il y en a qui ne regardent que la personne excommuniée, il en est d'autres qui portent sur les fidèles ; les premiers embrassent tous les biens spirituels dont l'excommunication prive et tous les maux qu'elle fait. Parmi les biens, le premier qui se présente, et que nous allons traiter, est

la communication des prières. Est-il permis, est-il convenable de prier pour les excommuniés dénoncés ou tolérés ?

Il est deux sortes de prières dans l'Eglise, des prières communes et publiques qui se font par ordre ou au nom de l'Eglise et composent le culte public, comme la messe, l'office divin, et des prières particulières que chacun fait à son gré, en dirigeant son intention, où l'Eglise n'a point de part. Les laïques ne font proprement jamais de prières publiques : ils n'ont point le caractère de ministre pour agir au nom de l'Eglise, ils ne peuvent qu'y assister ou engager les ecclésiastiques à en faire, et à cet égard la question n'a point de difficulté particulière ; car, si les ecclésiastiques ne peuvent en faire, les laïques ne peuvent y assister ni les demander. Tout au plus la bonne foi les rendrait excusables s'ils n'avaient pas connu cette faute.

La question des prières particulières embrasse le clergé. Hors du culte public il ne prie que comme particulier, ainsi que les laïques, encore même, dans le culte public de la messe, de l'office, outre l'intention générale d'agir comme l'Eglise et en son nom, il peut avoir des intentions particulières. Voilà les trois questions : Peut-on faire des prières publiques pour les excommuniés ? on ne le peut pas. Peut-on en faire de particulières ? on le peut et on le doit ; la charité se ranime pour les coupables afin d'obtenir leur retour. Peut-on mêler l'intention particulière aux prières publiques ? sans doute. Peut-on dire l'office à l'intention d'un excommunié ? Cette question a divers sens. 1° On peut réciter pour lui cette formule de prière vocale appelée bréviaire, ce n'est alors qu'une prière particulière. 2° Il serait inutile de réciter l'office à la place d'un ecclésiastique, sous-diacre ou bénéficier ; l'excommunication ne le dispense pas du bréviaire : la récitation d'un autre ne l'en dispenserait pas ; c'est une obligation personnelle, comme la messe, le jeûne, etc.

La privation du suffrage commun n'est pas tant l'effet que la nature même de l'excommunication, remarque Tolet, comme la privation de la vue n'est pas tant l'effet que la nature de l'aveuglement. L'Eglise est un corps moral qui, comme tous les autres, agit en commun, possède des biens communs, outre ce que chaque particulier possède d'ailleurs, qui n'entre point dans la masse de la communauté. Les prières communes, les mérites communs, les sacrifices offerts en commun au nom de l'Eglise, par les ministres publics, voilà le fonds commun auquel les seuls membres de la communauté peuvent avoir part. L'excommunication retranche de ce corps, et par cela seul on se trouve privé de tout ce fonds : plus de prière, de mérite, de sacrifice, etc. Il est étranger à ce corps comme un publicain qui n'en a jamais été, *sicut ethnicus et publicanus*. (*Matth.*, XVIII, 17.) En sorte que si, malgré la défense et contre l'intention de l'Eglise, un prêtre osait offrir pour l'excommunié le sacrifice et les suffrages publics, non-seulement il pécherait mortellement et encourrait une excommunication mineure pour avoir manqué à son devoir, et abusé de son ministère en chose aussi grave, mais encore ces mérites, ces suffrages ne serviraient de rien à l'excommunié.

Et pour cela même il n'est pas nécessaire d'une loi positive de cette privation, ni d'une défense positive aux ministres. L'excommunié est de droit exclu et inhabile, parce que l'Eglise n'agissant, ne voulant, ne pouvant agir dans la distribution de ses biens spirituels que pour ses membres, ce qui a cessé de l'être n'y a plus de part. Ainsi un homme chassé d'une ville, par cela seul ne boit plus ses eaux, n'habite plus ses maisons, n'a plus la société, ne jouit plus des priviléges, ne respire plus l'air de cette ville. Ainsi une branche séparée de l'arbre, un membre du corps, n'en reçoit plus la séve, le sang, etc.

Cela a-t-il lieu pour les excommuniés convertis ou tolérés? Les excommuniés dénoncés doivent sans difficulté subir toute la rigueur de la loi et de la peine; mais, pour ceux qui sont tolérés, c'est-à-dire ceux contre lesquels on n'a pas porté et publié de sentence, ils paraissent devoir être traités plus favorablement, et si ce n'est pas pour eux-mêmes, du moins en faveur des fidèles qui peuvent communiquer avec eux, même dans les choses divines. Pourquoi ne pourrait-on pas prier pour eux, puisqu'on peut prier avec eux, dire, entendre la messe avec eux, comme s'ils n'étaient pas excommuniés?

Et d'abord il est certain qu'ils n'ont du moins aucune part aux prières communes, s'ils n'y sont expressément nommés, et quand même ils le seraient, si le prêtre qui les nomme n'a point eu d'intention particulière différente de celle de l'Eglise, parce que celle de l'Eglise étant de les exclure, tandis que la sienne y demeure conforme, les choses demeurent en l'état. La mention qu'on fait d'eux n'est qu'un vain son sans aucun effet. Il serait plus difficile de décider si dans le cas où contre l'intention de l'Eglise, au prix d'une désobéissance, un prêtre leur en fait une application particulière, si du moins alors ils en retirent quelque fruit.

Il est bien certain que l'Eglise n'a pas intention qu'ils en retirent. Plusieurs théologiens prétendent même qu'elle ne le pourrait pas, que c'est la nature de l'excommunication que personne ne peut disposer des biens accordés à la communauté en faveur d'un étranger qui n'en est pas, comme un supérieur ne peut aliéner les biens de la communauté; qu'ainsi l'Eglise peut bien lever la censure, mais non pas en empêcher l'effet, tandis qu'elle subsiste, en faisant à ceux qui en sont liés des biens dont la censure leur donne l'exclusion.

Quoi qu'il en soit de ce pouvoir absolu, du moins dans le fait l'Eglise n'a jamais fait à cet égard des exceptions en faveur des ex-

communiés non dénoncés. Le décret le plus favorable pour eux, c'est la bulle *Ad evitanda scandala*, portée dans le concile de Constance. 1° Ce décret ne parle point du tout de la communication intérieure des biens spirituels, mais seulement de la société extérieure; 2° il ne change l'ancien droit qu'en faveur des fidèles, pour les mettre en repos, et leur repos n'est point du tout intéressé ici; il déclare qu'il ne prétend faire aucune grâce à l'excommunié dénoncé: *non intendentes in aliquo his juvare.*

1° Il est certain que dans ce décret l'Eglise ne touche qu'à la communication extérieure dans le spirituel et dans le temporel. Tout, quant à l'intérieur, demeure dans le même état où il était avant la loi, où l'excommunié était privé de tout, et pour les fidèles qui ont à vivre avec lui comme auparavant, si des raisons particulières ne les obligent à s'en séparer. L'ancien droit n'est donc changé qu'à leur égard; il demeure dans son entier pour le coupable qui est totalement privé des fruits des suffrages devant Dieu.

2° La raison en est bien simple: l'Eglise n'a voulu que favoriser les fidèles, lever leurs scrupules, prévenir les scandales et les troubles, et conserver leur liberté. Les termes de la bulle sont précis, *ad evitanda scandala*. On n'a point besoin pour cela d'accorder les fruits des suffrages au coupable. Quel scandale, quel trouble résultent-ils de la privation intérieure pour ceux que l'extérieur ne change pas? Dieu seul est le juge du cœur et de la grâce; la conduite extérieure ne change rien devant lui. L'Eglise a toujours son intention de ne pas prier pour lui, ce qui suffit pour rendre tout inutile.

3° Cette bulle déclare en termes exprès qu'elle ne peut favoriser en rien les excommuniés. Elle ne leur accorde donc rien, elle ne change en rien l'ancienne rigueur. Il n'en viendrait aucun avantage ni au corps de l'Eglise ni aux particuliers, de laisser à l'excommunié les biens spirituels. Rien n'engageait l'Eglise à changer cette loi, et rien ne nous engage à donner un autre sens à des paroles si expresses. L'excommunié non dénoncé est donc totalement privé des biens intérieurs de l'Eglise.

Au contraire, fût-il dénoncé, s'il se convertit sincèrement et obtient devant Dieu le pardon de ses fautes, soit dans le sacrement, soit par une contrition parfaite, dès ce moment il participe intérieurement aux biens spirituels, quoique les censures ne soient pas encore levées, pourvu qu'il ne tienne pas à lui qu'elles ne le soient. Tandis que le premier n'a point de part aux prières qu'on fait entièrement pour lui, celui-ci en a à celles qu'on ne fait pas. En effet, le voilà par la charité redevenu membre de l'Eglise, et rentré dans la communion des saints; pourquoi ne participerait-il pas à ses biens? Cette bonne mère, qui ne veut pas la mort, mais la conversion du pécheur, satisfaite de son retour, ne portera pas sa rigueur jusqu'à faire dépendre son bonheur de la formalité extérieure d'une absolution dont il a déjà devant Dieu obtenu l'effet, et dont en effet il s'est rendu digne par la pénitence, tandis que du reste rien ne souffre que l'ordre et la discipline s'observent, que son autorité et tout l'extérieur demeurent dans leur entier et dans l'ordre.

Si un prêtre priait pour l'excommunié malgré la défense, quel fruit lui en reviendrait-il? Il est certain, pour les sacrements, que la censure n'en empêche pas la validité, à la pénitence près, ni même le fruit, s'il n'y a pas d'autres obstacles. Qu'un ministre excommunié baptise, confirme, consacre, communie, donne l'extrême-onction, l'ordre et le mariage, tout cela est valide. Qu'un homme excommunié soit confirmé, communié, ordonné, marié, tout cela est valide encore. Il en est autrement de la pénitence; il faut de la juridiction dans l'un, de la contrition dans l'autre; il faut préalablement le délier, il doit préalablement le mériter.

Pour le bien entendre, distinguons dans le ministre qui prie, qui offre, qui agit, outre la qualité de particulier, deux sortes de caractères; et comme deux ministères, il est le ministre de Dieu et le ministre de l'Eglise, il reçoit de Dieu le caractère, il agit au nom et par l'autorité de l'Eglise. L'Eglise ne peut pas invalider ce qui ne se fait pas de son autorité et de son nom, il ne dépend que des conditions que Dieu y a apposées; elle n'a droit d'annuler que ce qui a besoin de son intervention et de son autorité. Ainsi, dans la plupart des sacrements, elle peut bien défendre à certains prêtres de les administrer, mais non pas les annuler, parce que leurs effets dépendent uniquement de la matière et de la forme; mais elle annule la pénitence en soustrayant les sujets par l'interdiction et les mariages, en rendant les parties inhabiles à contracter. Ainsi par l'excommunication elle retranche tout ce qui est de son autorité, mais elle ne peut empêcher l'effet du reste.

Quoique ces effets soient indépendants de son autorité, l'Eglise a droit de défendre l'administration, sous peine de péché mortel; elle a une autorité sur le ministre, et une inspection sur l'administration, afin qu'ils ne se confèrent que dans l'ordre. Elle est juge de la qualité du ministre, des dispositions, des cérémonies, etc. Le ministère n'est établi qu'en faveur et sous la dépendance de l'Eglise, de laquelle il devient le ministre par le choix de Dieu. Quant au fruit qui revient du suffrage ou du sacrifice par l'intervention de l'Eglise, elle en est absolument la maîtresse, et le prêtre ne peut en disposer en son nom, contre son intention. Il n'en est pas des biens spirituels comme d'une somme d'argent qu'un possesseur peut donner manuellement à l'insu et contre la volonté de son maître; les biens spirituels n'ont leur effet qu'en vertu de la prière, des mérites, du crédit de l'Eglise, autant qu'elle ratifie la demande qui se fait en son nom. Or on ne peut faire valoir le crédit, employer le nom, et la sollicitation

de personne, contre sa volonté, tandis qu'elle désavoue tout ce qu'on ferait.

On n'a pas même le fruit et le mérite qui reviendraient de la bonne œuvre : *ex opere operato*, parce que le prêtre pèche en transgressant la défense de l'Eglise, et met lui-même obstacle à son mérite, à moins qu'il n'agisse de bonne foi, parce qu'alors il n'y aurait pas de désobéissance.

Du moins un prêtre excommunié pourrait prier et dire la messe pour lui-même ; car enfin l'Eglise n'a défendu que la communication avec les autres. Jamais elle n'a pu ni voulu interdire la communication avec soi-même. Ces raisons ont quelque chose de plausible, et pourraient mettre le prêtre dans la bonne foi, et lui laisser le mérite ordinaire ; mais à cette cause près, prise de la bonne foi, il est certain qu'il est traité comme un autre ; l'identité de la personne ne change rien, l'excommunication le prive de tous les biens spirituels ; il ne peut faire pour lui-même que ce qu'il ferait pour un autre, et ce que ferait un autre pour lui. S'il est instruit, la bonne foi lui manque, il pèche et met une autre sorte d'obstacle qui rendrait d'ailleurs tout inutile.

Peut-on faire pour les excommuniés des prières particulières? Non-seulement on le peut, mais on le doit. C'est une œuvre de charité que l'Eglise n'a jamais pu ni voulu interdire, elle a toujours désiré la conversion des coupables, et quoique pour les punir elle leur refuse tout ce qui dépend du ministère public, elle n'a jamais prétendu fermer les voies, et ravir les moyens de retour. Cette défense odieuse éteindrait la charité dans le cœur des fidèles ; on ne défend pas de faire l'aumône à un excommunié, à plus forte raison permet-on l'aumône spirituelle, encore plus nécessaire que la corporelle, et qui pour le bon ordre tire bien moins à conséquence. La charité renferme tout dans son sein, elle oblige à aimer ses ennemis même et à prier pour eux. Le sacrifice de la croix fut offert pour tous. Jésus-Christ a prié pour ses persécuteurs même et ses bourreaux. La messe n'est que le renouvellement du sacrifice de la croix, pourrait-elle donc souffrir des bornes dans son étendue? L'Eglise, opposée à son chef, à son époux, exclurait-elle ceux qu'il embrasse? Saint Paul ordonne de prier pour tous les princes, dont alors aucun n'était chrétien. Dans les royaumes mahométans les chrétiens le font encore. Les excommuniés sont-ils plus coupables.

On pourrait opposer que ces prières, quoique particulières, sont une espèce de communication dans les choses divines, et que tout commerce étant interdit, celui-ci devrait l'être. On ne permet pas de faire des présents aux excommuniés ; comment permet-on des présents spirituels, plus précieux encore ? Mais on ne doit pas regarder ces prières comme des présents faits en signe d'amitié. C'est une marque de compassion et de charité, pour arracher un malheureux de sa misère ; ce n'est pas un commerce, tout se passe entre Dieu et celui qui prie, celui pour qui l'on prie n'en sait rien.

Plusieurs théologiens croient même que l'Eglise ne pourrait pas l'empêcher. Ce sont des actes intérieurs, qui ne sont pas de son ressort, des biens particuliers dont chacun est le maître, puisqu'ils sont le fruit de ses mérites, qui lui appartiennent en propre. Enfin l'Eglise prie pour les infidèles, à plus forte raison pour ceux-ci.

On peut donc prier intérieurement pour eux, même dans la messe et l'office public, pourvu qu'on ne les nomme pas, ce qui serait une vraie communication avec le corps des fidèles, au nom de qui les prières sont offertes. Le prêtre dans le corps de l'office agit comme un ministre public, mais dans l'intérieur comme particulier ; l'un n'empêche pas l'autre. C'est un ambassadeur, un magistrat qui agit au nom du prince dans ses fonctions ; mais ne peut-il pas agir pour des affaires particulières, pourvu qu'elles ne soient pas contre le bien de l'Etat? N'est-il pas du bien de l'Eglise que l'excommunié se convertisse?

Quelles sont la matière et les espèces de suspenses? Les suspenses sont des censures qui ne regardent que les ecclésiastiques, parce qu'elles ont pour objet de leur interdire leurs fonctions. Et comme il y a parmi eux divers ordres, il y a aussi diverses suspenses ; il y en a pour les religieux et pour les communautés.

A l'égard des évêques, par ménagement pour leur dignité, la suspense, non plus que les autres peines ne les regardent qu'autant qu'ils y sont expressément nommés dans la loi. Quelque étendue que la loi puisse avoir, quelque ressemblance qu'il y ait dans la faute, et quoique leur dignité la rende même plus grande, il est vrai que comme il n'y a que la consécration qui fasse parfaitement évêque, et non l'élection ni la confirmation, un sujet nommé et bullé, qui pour son ordination ou autrement tomberait dans un cas qui emporte censure, en serait lié, quoique les évêques n'y soient pas compris, parce qu'il n'est pas encore évêque.

Outre la suspense que peuvent encourir les ecclésiastiques, les religieux en ont encore d'autres attachées à leur état, que les prêtres séculiers n'encourent pas ; leur état ne les dispense pas, il augmente au contraire leurs obligations et leurs châtiments.

Pour les communautés, comme tout le monde n'y est pas toujours également coupable, ceux qui sont innocents du cas qui a mérité la suspense, n'en sont point liés ; mais ils doivent la garder publiquement par obéissance et pour éviter le scandale.

Les fonctions ecclésiastiques se réduisent à quatre objets : la célébration du sacrifice, l'administration des sacrements, l'exercice de la juridiction spirituelle, le maniement des biens ecclésiastiques. C'est ce qui fait la matière de diverses sortes d'interdictions. Ainsi les évêques ne peuvent être liés par des suspenses, qu'autant que, devant entrer dans l'état ecclésiastique, ils trouveraient des

obstacles à leurs fonctions par des défenses anticipées qui se tourneraient en vraie suspense, du moment qu'ils y entreraient; car, quoique du moment du crime commis ils aient contracté l'obligation et la peine, elle ne peut être effective qu'autant qu'ils en deviennent capables.

Pour quelles fautes encourt-on la suspense? Il en est qui se commettent à l'entrée dans l'état ecclésiastique, d'autres après qu'on y est entré. Les unes se commettent dans l'exercice des fonctions, les autres dans les mœurs : celles-là sont propres au clergé; celles-ci leur sont communes avec les laïques. Les laïques pourtant sont incapables de cette censure, dans le sens que nous venons de dire : il en est d'autres pour eux. D'ailleurs les fautes contre les mœurs y sont moins grandes et moins scandaleuses. Tous les crimes contre les mœurs, même dans le clergé, ne sont pas punis par la suspense, mais certains faits scandaleux, le concubinage public, le duel, les mascarades, etc.

Dans les uns et dans les autres, la suspense s'encourt, soit que le crime soit caché ou qu'il soit connu, dès lors qu'il est extérieur et condamné selon les règles générales des censures. Si le crime est encore porté au for contentieux, le pape seul peut absoudre des censures qui lui sont réservées. S'il est secret, l'absolution même réservée au pape est dévolue à l'évêque. Au reste, quand on dit que l'Eglise ne juge pas des crimes cachés, et par conséquent ne les punit pas, c'est-à-dire des crimes purement intérieurs, il est vrai que les sentences *ab homine* ne peuvent être prononcées que pour des crimes prouvés juridiquement; mais, dans celui que la loi impose, la conscience fait assez le procès sans une autre procédure.

Pour recevoir les ordres sacrés, il faut certaines qualités dont le défaut rend irrégulier, et certaines conditions dont l'omission volontaire rend coupable, à la différence des irrégularités et des censures. Les premières fautes sont assez punies par l'irrégularité qui, emportant l'interdiction des fonctions sacrées, équivaut à la censure même et la surpasse : elle peut même se trouver sans aucune faute. C'est alors un malheur, un défaut, un obstacle. Dans la réception des ordres, les autres fautes ne sont pas trop châtiées par l'interdiction des fonctions auxquelles on n'est parvenu que par un crime.

Quelles sont les suspenses encourues à l'entrée des saints ordres? L'Eglise exige, pour une ordination légitime, qu'elle soit faite par le propre évêque, de son consentement, à un certain âge, avec un titre de patrimoine dans certains temps, un certain ordre avec liberté et désintéressement. La violation de ces lois est punie par la suspense. Se faire ordonner furtivement, ou par un autre que son évêque, avant l'âge, hors le temps, *per saltum*, marié, lié par une censure, sans interstices, avec simonie, on encourt la censure expressément imposée dans tous ces cas.

Dans la suite, les principaux cas où on encourt la censure, sont, 1° sur les sacrifices et l'administration : laisser la messe imparfaite après la consécration, célébrer dans un lieu interdit, marier des gens qui ne sont pas de la paroisse, enterrer un excommunié dénoncé; 2° sur la juridiction : recevoir des présents, en faisant la visite du diocèse, rendre la justice de l'officialité par faveur ou par crainte, porter des censures de vive voix ou sans en marquer la cause, choisir pour prêtre ou pour pasteur un homme qu'on connaît indigne; 3° sur les biens ecclésiastiques : s'en emparer dans la vacance, les aliéner sans formalité, charger l'Eglise de dettes.

Comme on tombe dans l'irrégularité en célébrant, malgré la suspense encourue, on demande si, dans la suspense encourue par une ordination illégitime, on encourt l'irrégularité en célébrant avec l'évêque qui ordonne, comme chantant l'épître ou l'évangile, consacrant, car enfin la suspense est déjà encourue par l'ordre qu'on a reçu. On devient donc irrégulier.

Cependant, l'opinion la plus commune et la plus probable, c'est qu'on n'encourt pas d'irrégularité. L'ordination et la célébration, quoique distinctes et séparées, ne sont pourtant moralement qu'un seul et même acte. L'évêque ne peut omettre la messe, l'ordinand ne peut la manquer sans pécher et sans se diffamer. Il est donc forcé d'y demeurer. Ce n'est pas une action nouvelle, un péché nouveau ; tout n'est qu'un corps d'action, on n'y encourt que la suspense. Un prêtre qui l'encourrait, en disant la messe, devrait-il omettre le dernier évangile, sous prétexte que le sacrifice est fini à la communion? Non, il faut la finir en entier.

Que signifie la défense de ne se faire ordonner que par son propre évêque? Elle a bien des branches : 1° se faire ordonner par un autre évêque, sans démissoire, à plus forte raison sur de faux démissoires; 2° se faire ordonner même par son évêque qui a fait démission de son évêché; 3° par son évêque actuel, mais excommunié, interdit ou suspens notoire; 4° par son évêque, dans un autre diocèse, sans permission de l'ordinaire, à plus forte raison sur des démissoires de son évêque dans un diocèse étranger à l'ordinaire; 5° se faire ordonner pendant la vacance du siége, sur des démissoires de chapitre, avant l'année révolue, sans la raison pressante d'un bénéfice à desservir. Tous ces cas emportent suspense de plein droit, mais demandent quelques éclaircissements.

1° Dans tous ces cas l'ordination est valide, quoique illégitime ; et quoique l'exercice en soit défendu, l'ordre en cela est bien différent de la pénitence, qui demande la juridiction pour lier ou délier : il ne faut pour l'ordre que le caractère qui est ineffaçable.

2° Toutes les suspenses ne regardent que les ordres sacrés, car, quoique ce soit sans doute un grand péché que de recevoir la tonsure et les ordres mineurs d'un autre

évêque, la loi pourtant n'en parle pas : la chose est moins importante.

3° Ces difficultés cessent, lorsque la liaison étroite et connue des évêques fait présumer la permission tacite du propre évêque, et alors le mal tomberait plutôt sur le prélat que sur l'ordinant qui aurait agi de bonne foi. On peut plutôt présumer la permission d'ordonner les sujets dans un autre diocèse, que des sujets étrangers dans le sien.

4° Les suspenses n'ont lieu que dans le cas de la mauvaise foi ou de l'ignorance crasse sur le pouvoir d'un évêque. La force des termes du démissionnaire rend la bonne foi a sée : c'est au prélat à connaître ses pouvoirs plutôt qu'à l'ordinant.

5° On ne cesse d'être évêque par la démission que quand elle est acceptée par le pape, et l'acceptation connue. Jusqu'alors on peut conférer les ordres et les recevoir. Nous ne recevons pas la distinction de démission de siége et de démission de la dignité.

6° Dans le cas d'un évêque excommunié, interdit ou suspens, il faut la notoriété : on n'est pas obligé de deviner la censure qu'ont encourue les évêques ; il ne conviendrait pas même d'en faire la recherche ; mais je ne crois pas qu'il faille la dénonciation. Autre chose est la simple communication *in divinis*, qui est permise; autre chose l'ordination, qui ne l'est pas.

7° Quoiqu'il ne soit pas d'usage que le métropolitain, primat ou patriarche, ordonne les sujets de ses suffragants, qu'il y ait même un péché de se faire ordonner par eux, cependant, comme il n'y a pas de loi précise qui l'impose, je n'oserais dire qu'il y a suspense, puisqu'ils sont supérieurs, et que l'indépendance de leur métropolitain où se sont mis, par voie de fait, les évêques de France, n'est pas trop conforme aux lois de la hiérarchie.

8° Le pape peut sans difficulté ordonner dans toute l'Eglise tous les fidèles, de quelque diocèse que ce soit. Celui qui serait ordonné par l'ordinaire des ordinaires n'encourrait aucune suspense. Il est vrai qu'il ne le fait pas sans de grandes précautions. Les évêques de France se sont quelquefois plaints, non qu'il n'en eût pas le pouvoir, mais que cela troublait l'ordre. Ils ont même convenu entre eux de ne pas donner de l'emploi à ceux qui seront ordonnés à Rome, mais ne les ont pas regardés comme suspens. Le pape a promis de ne le faire qu'avec ménagement.

9° On ne peut être sujet d'un évêque pour le fait de l'ordination à raison de la naissance, du bénéfice ou de la familiarité. Les évêques de France, à l'égard de ces trois sortes de domiciles, sont convenus de n'ordonner que dans le premier ; mais la loi le permet. Leur accord n'inflige point de censure, on ne l'encourrait point en y contrevenant.

Qu'est-il ordonné par rapport à l'âge des ordinands et aux interstices? L'Eglise exige certain âge, a fixé certain temps de l'année pour recevoir les ordres sacrés, et prescrit certains intervalles d'un ordre à l'autre. Toutes ces lois obligent sous peine de suspense, à moins d'une dispense du pape, accordée ou en particulier à quelqu'un, ou à certaines personnes, comme aux vicaires apostoliques dans les missions étrangères, à qui ces pouvoirs sont ordinairement accordés, ou à certains ordres, comme aux jésuites, en tout temps et trois jours de suite.

La réception des saints ordres avant l'âge fut toujours suivie d'une espèce de suspense, c'est-à-dire d'une défense de les exercer avant d'avoir atteint l'âge requis. La même loi qui défend l'ordination prématurée en défend conséquemment l'exercice. Il ne serait pas juste que le coupable profitât de sa faute, mais ce n'est pas une censure proprement dite; le droit ancien n'allait pas plus loin. Mais dans ces derniers siècles, plusieurs papes ont ajouté la censure à la défense, et aujourd'hui, en la violant, on encourrait l'irrégularité.

Les délais entre les ordres sacrés se comptent diversement, soit à ne pas les recevoir le même jour, ni même deux ou trois jours consécutifs, ce qui a toujours emporté suspense, soit à laisser d'un ordre à l'autre l'interstice prescrit par le concile pour mieux former les ecclésiastiques. Le concile laisse les évêques maîtres d'en dispenser; mais quand on se ferait ordonner sans cette dispense, on n'encourrait point de censure, on pécherait grièvement. Tout cela ne regarde ni la tonsure ni les ordres mineurs ; on peut les recevoir en tout temps et sans interstice, ce qui se fait même assez communément, et même le sous-diaconat tout de suite, avec dispense de l'évêque, sans laquelle on pécherait sans doute, mais sans encourir de censure.

Les évêques sont soumis à ces lois comme les autres, quoiqu'ils n'y soient pas expressément nommés, parce qu'ils ne sont pas encore évêques, et qu'il est encore plus important de ne rien précipiter. Ainsi je crois un évêque consacré avant l'âge requis pour l'épiscopat suspens de droit ; la consécration est une vraie ordination et le complément du sacerdoce ; de même si, n'étant pas encore prêtre quand il est nommé, il se faisait ordonner avant l'âge, hors des temps, *per saltum*. Mais, dans tous ces cas, ou du prêtre ou de l'évêque, le prélat ou l'ordonnateur serait autant et plus coupable que l'ordinand ; il faut qu'il se fasse relever de la censure, parce que, étant complice, il ne peut se relever de lui-même.

Que signifie l'ordination *per saltum?* Il y a un ordre établi de Dieu même à garder entre les ordres sacrés, pour monter comme par degrés jusqu'au sacerdoce. Intervertir cet ordre, et passer du moindre au plus élevé, sans avoir reçu les ordres intermédiaires, c'est ce qu'on nomme être ordonné *per saltum*. C'est une désobéissance et une profanation considérable qui est punie par la suspense.

On ne peut donc exercer les fonctions de l'ordre supérieur qu'on a reçu sans avoir

reçu l'ordre inférieur qu'on a manqué, et si l'on continuait à monter sans avoir rempli cette condition, ce serait une nouvelle faute et une nouvelle suspense, indépendamment de la censure. Cette défense est une suite naturelle de l'ordre établi de Dieu, un défaut de capacité, une sorte d'irrégularité pour un ordre reçu d'une manière si illégitime. Cette incapacité de recevoir un ordre supérieur quand on n'a pas l'inférieur est tellement de droit divin, que le pape ni l'évêque ne peuvent en accorder la permission, ni même la permission d'en faire les fonctions jusqu'à ce que l'ordre inférieur soit reçu; mais ils peuvent lever la suspense encourue. C'est la disposition du concile de Trente (sess. XXIII, ch. 14, *De reform.*).

Outre cette défense et cette suspense, l'Eglise a encore défendu, sous peine d'une suspense nouvelle, de se faire conférer l'ordre manqué sans une permission expresse, comme s'en étant rendu indigne par la précipitation, faute de quoi l'ordinand pècherait, tomberait dans l'irrégularité, et ne pourrait pas davantage exercer ni l'un ni l'autre.

Mais on peut accorder des dispenses aux ecclésiastiques vraiment pénitents, ou tous les deux ou séparément, c'est-à-dire la permission de recevoir l'ordre manqué sans exercer le supérieur ni monter à un autre; mais non pas, *vice versa*, la liberté d'exercer le supérieur, ou monter à un autre sans avoir reçu l'inférieur; l'un est essentiel à l'autre.

La réception des ordres sacrés après la célébration du mariage, ne fût-il pas même consommé, emporte la suspense, à moins que la femme, par la profession religieuse ou un vœu de chasteté pendant la vie de son mari, ne lui rende toute sa liberté. L'Eglise romaine, plus délicate en ce point que l'Eglise grecque, n'a jamais souffert le mariage des prêtres; elle y trouve une indécence, des dangers, des embarras, qui lui paraissent rendre incompatibles le mariage et le ministère. Cette suspense est perpétuelle, et subsiste même après la dissolution du mariage par la mort de la femme, à moins que les ordres n'aient été reçus de bonne foi, croyant la femme morte, parce qu'alors il n'y a point de censure encourue, mais une simple défense de célébrer, qui cesse quand l'obstacle est levé. *Extravag. antiq. de voto*, Jean XXII.)

Que doit-on penser du titre ecclésiastique qu'on demande aux sous-diacres? Il y aurait de l'indécence qu'un ecclésiastique fût obligé de mendier et manquât du nécessaire. L'Eglise exige donc avec raison qu'ils aient et fassent voir avant l'ordination un bien honnête dont les diocèses, selon leurs divers usages, ont fixé la quantité. C'est ce qu'on appelle un titre de patrimoine. L'Eglise a puni de différentes manières ceux qui se font ordonner sans cela. S'ils ont agi de bonne foi en exposant leur état à l'évêque, ils ne sont pas coupables; mais l'évêque qui l'a ordonné est obligé de les entretenir à ses frais jusqu'à ce qu'ils soient honnêtement pourvus.

Si l'ordinand a usé d'artifice en pactisant avec l'évêque ou en se présentant disant qu'il ne demandera rien pour son entretien, ces conventions simoniaques sont punies par la suspense. Il est indigne d'exercer un ordre si mal acquis.

Mais s'il trompe l'évêque par un faux contrat, une donation fausse, invalide ou insuffisante, ou avec une convention secrète avec son donateur de ne lui rien demander, il trompe l'Eglise; il est suspens, et l'évêque n'est pas obligé de l'entretenir. Et si sur ce faux exposé il obtient des démissoires, il est doublement suspens, 1° pour s'être fait ordonner sans titre, 2° sans démissoires. Des démissoires qu'on doit au mensonge sont nuls.

Les lois ont pris bien des précautions pour conserver ces titres. On a ordonné des hypothèques privilégiées comme pour la dot des femmes et des restitutions envers les renonciations; c'est aux jurisconsultes à expliquer ces règlements. On ne pèche pas moins, on n'encourt pas moins la censure par ces manœuvres; mais les renonciations postérieures à l'ordination, quoique criminelles quand on n'a pas d'ailleurs de quoi vivre, n'emportent point de censure. Il est vrai qu'alors l'évêque n'est pas tenu de nourrir l'imprudent qui s'est dépouillé.

Si malgré cette censure encourue, on montait à des ordres supérieurs sans avoir acquis depuis un titre suffisant, on commettrait un nouveau péché, on tomberait dans une nouvelle censure. C'est la même raison.

Qu'entend-on par interdit, censure? Un interdit, en général, est une défense de célébrer les saints mystères, ou d'y participer dans certains lieux, ou à certaines personnes. Ainsi dit-on qu'un prêtre est interdit quand on lui a défendu de dire la messe, ou de confesser, ou de prêcher, soit qu'on lui ait simplement révoqué ses pouvoirs, soit qu'on lui en ait fait une défense juridique. Ainsi lorsqu'une église tombe en ruine, qu'un cimetière est ouvert, qu'ils ont été pollués par l'effusion de sang, l'incontinence, la sépulture d'un excommunié, d'un infidèle, on dit qu'elle est interdite par les règles de l'Eglise et par la nature même du culte religieux qui ne doit point être fait avec indécence. Quand la pénitence publique était en usage, l'entrée de l'église, la participation aux sacrements étaient interdites aux pénitents, et même aujourd'hui la sépulture ecclésiastique est interdite par le rituel aux pécheurs publics, comédiens, concubinaires, usuriers, duellistes, etc.; et tout cela n'est point censure. Ainsi l'interdiction des magistrats; pour les comédiens il y a excommunication.

Il est une autre sorte d'interdit qui est une peine canonique, un lien, une vraie censure. Celui qui le viole sciemment encourt l'excommunication s'il est laïque, l'irrégularité s'il est ecclésiastique; ce que ne fait pas le premier, qui n'emporte que la

péché de désobéissance et d'indécence ou de profanation, en participant aux choses saintes malgré l'indignité et la défense de l'Eglise.

Cette censure diffère de l'excommunication et de la suspense, soit par les effets, soit par les sujets. Les effets en sont moindres. L'excommunication prive de tous les biens spirituels, même du commerce temporel, et des avantages de la société spirituelle et civile après la dénonciation. L'interdit ne porte jamais sur le commerce temporel ni sur les suffrages et la communion des saints. L'étendue de l'interdit est plus grande pour les sujets; on ne peut excommunier que des hommes, mais on peut interdire des lieux, les églises, les villes, les provinces. On ne peut suspendre que des clercs; on interdit des laïques et des femmes; on excommunie, on ne suspend que des particuliers; on interdit des communautés. Cette suspense est générale et particulière.

Pourquoi interdit-on les églises? On interdit, c'est-à-dire on défend de faire dans une église les fonctions sacrées, 1° à raison de son état peu convenable; 2° de certains crimes qui y ont été commis; 3° on défend de faire certaines choses qui paraissent indécentes, quoique permises ailleurs: *Domum tuam decet sanctitudo.* (*Psal.* XCII, 5.) Le Seigneur chassa les vendeurs du temple. On a toujours eu grand soin d'éloigner des églises tout ce qui pourrait troubler ceux qui viennent y prier. On ne laisse point habiter le dessus ni les côtés. On en trouve un grand détail, c. 1 et 4 *extra*, et c. *Decet* in 6 *De immun. Eccles.*

Le chap. *Sum Eccles.* (*Ibid.*) y défend tous les actes de justice dans le civil, à plus forte raison dans le criminel, sous peine d'anathème, ce qui suppose que c'est un péché mortel. Ce chapitre, pris du concile de Lyon, déclare nulles les sentences rendues dans des lieux où repose le saint sacrement. De là vient que dans les chapelles situées dans les salles d'audience pour la commodité des magistrats, on n'y souffre jamais la réserve du saint sacrement.

En effet, comme remarque ce canon, les procès sont une source de péché contre la justice et la charité, et dans l'instruction de la cause et dans le jugement qui la termine. Les mensonges qui s'y débitent, les faux serments qui s'y font, les injures, les médisances, les calomnies qui s'y multiplient sont assurément bien déplacés dans la maison de Dieu. D'ailleurs le bruit, le tumulte inévitable dans cette multitude d'hommes de toute espèce qui s'y rendent, la plupart pleins de passions, tous occupés de leurs intérêts, sont infiniment opposés à cette modestie, à ce recueillement respectueux qu'exige la présence de Dieu sur l'autel. Nous ne cessons dans les chaires de crier contre les irrévérences qui se commettent dans l'Eglise; combien seraient-elles plus fréquentes, plus énormes, plus indécentes, si la justice s'y rendait? *Pavete ad sanctuarium meum.* (*Levit.*, XXVI, 2.)

Ces indécences sont encore plus frappantes dans les matières criminelles, comme remarque le même canon. Rien de plus opposé à la douceur de l'Eglise que l'effusion du sang; ses ministres deviennent irréguliers s'ils y contribuent, même en prononçant une sentence juste. L'Eglise est le lieu où coule le sang de l'Agneau, où s'effacent les péchés, où se remettent les peines, où se donne la paix. Quoi de plus contraire aux mystères que la condamnation à mort, quoique juste?

DISCOURS

SUR LE SALUT.

DISCOURS Ier.

SUR L'IMPORTANCE DU SALUT

Porro unum est necessarium. (*Luc.*, X, 42.)

Après tout, il n'y a qu'une chose nécessaire.

Il est difficile que l'importance du salut ne se fasse sentir à l'homme jusque dans les plus grands égarements; toutes les vérités de la religion y conduisent; elle en est comme le résultat et le terme. Incertitude de la mort qui en rend la conclusion inévitable; incertitude du temps où elle arrivera qui en présente à tout moment le danger. Malheur d'un enfer, bonheur d'un paradis qui en fait si bien sentir le prix infini; mérite de la mort d'un Dieu qui nous rachète si chèrement; puissance qui le ménage, justice qui se doit, vertu qui y mène, péché qui en éloigne, démons qui s'y opposent, zèle des saints qui y travaillent, toute la religion ne parle que pour l'annoncer, n'est établie que pour la procurer. Ce serait renverser les premiers principes que de révoquer en doute cette extrême importance. Le plus impie n'ose le désavouer, et jusque dans les plus grands excès il ne peut le dissimuler, l'intérêt personnel qui la lui rend essentielle, le désespoir qui le fait courir à l'anéantissement ne peut l'empêcher de souhaiter d'être heureux et de craindre d'être souverainement malheureux: en obscurcissant la raison l'impiété ne détruit pas la nature: *Porro unum est necessarium.* (*Luc.*, X, 42.)

Tous nos travaux et les actions même vertueuses ne seraient que médiocrement utiles, si elles ne conduisaient au salut. Fut-il jamais de zèle, je ne dis pas plus excusable,

mais plus louable que celui de sainte Marthe? La bienséance et la religion, l'attachement et le respect exigeaient de concert qu'on ne négligeât rien pour accueillir un si saint hôte qui l'honorait de sa visite. Cependant la sagesse incarnée ne l'approuve pas. Vous vous donnez bien des soins, vous vous troublez, Marthe, pour bien des choses. Soins inutiles, empressements superflus, il n'y en a qu'une de nécessaire. Marie, votre sœur, en apparence indifférente, oubliant, ce semble, son devoir pour satisfaire son inclination à mes pieds, a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.* (*Ibid.*, 43.)

N'en doutez pas, tout ce qui ne se rapporte pas à votre salut vous est inutile, vos actions fussent-elles les plus saintes, eussent-elles le rapport le plus marqué au service de Dieu et au bien du prochain, je ne vous dirais pas moins que le Sauveur à sainte Marthe : vos peines sont perdues si vous n'assurez votre salut, vous vous troublez, vous vous agitez vainement. Le salut est la seule chose nécessaire. Que vous servirait-il d'avoir sauvé tout un monde, si vous ne vous sauvez vous-même? Ne négligeons rien pour persuader aux hommes cette vérité capitale; réveillons dans leur cœur cette ardeur partout ailleurs si vive sur leurs intérêts; engageons-les à travailler efficacement pour sauver le plus important de tous, ou plutôt le seul véritablement important : *Porro unum est necessarium.*

Tout ce qui peut rendre une affaire importante se réunit dans celle-ci : prix infini, intérêt personnel, suites irréparables, efforts extrêmes. Ne fût-elle que possible, elle vous intéresse infiniment et mérite tous vos soins; fût-elle douteuse, elle doit vous alarmer extrêmement et les exige. Ce seront les deux parties. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'importance des affaires se mesure, 1° sur la grandeur du bien ou du mal qui peut revenir de leur bon ou mauvais succès; 2° sur la dignité des personnes intéressées ; 3° sur la part plus ou moins grande qu'elles y prennent. Une perte légère, un profit médiocre, un mal étranger, un homme du commun, ne furent jamais des objets essentiels; mais s'agit-il d'une grande fortune, de l'honneur, de la vie, du sort d'un prince, qui doute que ce soit là de grands intérêts? Sur ce prince rien n'approche de l'importance du salut; négociations des princes, maniements des finances, conquêtes des royaumes, honneurs du triomphe, vous n'êtes que des jeux d'enfants, vous n'intéressez que le corps, vous n'embrassez que des malheurs ; bornés dans l'étendue et dans la durée, vos avantages ne sont pas plus solides. L'objet du salut est infini, il regarde notre âme, il n'intéresse personnellement que nous.

1° *Objet du salut* infini dans son prix. De quoi s'agit-il, ou plutôt de quoi ne s'agit-il pas? Il y va de tout l'homme, son corps et son âme; il y va de tous les biens et de tous les maux à la fois, sa gloire ou sa honte, sa mort ou sa vie ; et quels biens, quelle gloire, quelle vie? Tout est éternel, infini; point de milieu entre ces deux extrémités.

Si vous vous sauvez, mes chers frères, vous serez infiniment heureux, heureux du bonheur de Dieu même. Biens de la terre, soutiendrez-vous le parallèle? vous n'êtes que de la boue et du fumier; n'est-ce pas vous dégrader, biens infinis, que de vouloir vous peindre par des traits si peu ressemblants? Beauté souveraine qu'on contemple sans nuage et sans voile, amour infini qu'on aime sans partage et sans bornes, et de qui l'on est tendrement aimé; bien ineffable dont on jouit sans dégoût et qu'on possède sans alarmes, torrent de délices qui ne devez jamais tarir, sainte ivresse qui épurez la raison en ravissant nos âmes, gloire divine indépendante d'un caprice, d'un injuste arbitre ; qui peut jamais comprendre le prix de ces biens infinis, éternels, immenses, qui sont le bonheur de Dieu même, et qu'il veut bien partager avec une âme fidèle? Non, l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, l'esprit de l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu prépare à ceux qui le servent.

Au contraire, si vous vous perdez, vous n'en êtes pas moins instruist, un malheur infini va faire votre partage : tout ce qu'a de plus cuisant, le ver rongeur et l'affreux désespoir; tout ce qu'a de plus intolérable la faim, la soif, les tourments, le feu; tout ce qu'a de plus désolant la tyrannie d'un maître barbare et la compagnie du plus scélérat; tout ce qu'a de plus accablant le souvenir des grâces qu'on a négligées et d'un Dieu qu'on a perdu, et la certitude d'une éternité de misère à laquelle on est condamné sans retour. Jamais la justice humaine imposa-t-elle de plus rigoureux châtiment? jamais la rage imagina-t-elle, jamais fit-elle souffrir aux martyrs de plus affreux supplices? jamais la colère céleste inonda-t-elle la terre, pour en punir les désordres, des plus terribles fléaux? Non, l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu prépare à ceux qui l'offensent.

Vous voilà pourtant, mes chers frères, dans cette étonnante alternative d'un bien ou d'un mal infini. Point de milieu à attendre, vous serez nécessairement un jour l'heureux habitant de la patrie céleste ou la proie infortunée d'un brasier éternel. Le purgatoire, qui serait seul un assez digne objet de vos alarmes, ne doit durer qu'un temps. Si l'on pouvait se mettre à couvert de l'orage, il est des gens assez peu sensibles au bonheur pour y renoncer sans beaucoup de peine, au hasard même d'être anéantis ; contents même de n'être pas malheureux, ils s'embarrasseraient peu d'être heureux. Mais non, il faut opter; on ne peut se dispenser de prendre un parti entre ces deux extrémités, et c'est la vie bonne ou mauvaise qui en décide. Ah ! fut-il jamais d'état plus critique, d'intérêt plus capital, d'affaire plus délicate; peut-on en négliger le succès, en abandon-

ner les moyens; peut-on, dans cette multitude, goûter un moment de plaisir et de repos? Hélas! on oublie cette grande affaire.

2° *Sujet du salut*, comme infini dans la dignité. Connaissez-vous le prix d'une âme? qui peut l'estimer, qui peut le comprendre? Semblable aux anges, ou plutôt faite à l'image de Dieu, et par la spiritualité de la nature, et par le caractère de ses fonctions, et par l'étendue de sa puissance, et par la liberté de ses opérations, et par la durée de son existence, capable de le connaître, de l'aimer et de le servir. Qu'est-elle dans l'ordre de l'univers? une reine supérieure à toute la nature. Dans l'ordre de la grâce? une épouse comblée de caresses. Dans l'ordre de la gloire? une héritière qui possède la gloire de son Dieu, rachetée au prix de son sang. Quelle grâce, enrichie de ses mérites! quelle beauté, unie à son cœur! quelle gloire! Et par quels amours, par quels travaux lui ont été achetés ces précieux avantages? Destinée à la possession éternelle de son Dieu, la plus délicieuse et la plus intime, l'amour fait sa vie, sa force, sa beauté; seule digne de Dieu, elle n'est faite que pour lui; Dieu seul digne d'elle, il ne s'est incarné que pour elle.

Tout le reste des créatures et des êtres inanimés, insensibles ou privés de raison, ne peuvent lui offrir que de stériles et de mercenaires hommages; la créature spirituelle et raisonnable, seule capable de recevoir les biens spirituels et surnaturels, d'en peindre, d'en sentir, d'en louer le prix et de les employer à sa gloire, peut seule, par sa connaissance, sa liberté, son amour, rendre un service volontaire et vraiment glorieux, à un maître seul digne, par sa perfection et par ses œuvres, d'être l'objet de ses pensées; par ses bienfaits et sa bonté, d'être l'objet de son amour; par sa grandeur et par ses droits, d'être l'objet de ses adorations; spiritualité si flatteuse pour l'homme, unique source de sa gloire, a-t-on pu vous révoquer en doute et goûter un secret plaisir à dépouiller l'homme du plus beau de ses apanages.

Que j'aime, au contraire, à me convaincre, à me nourrir de ce précieux privilége, et d'en trouver la démonstration toujours renaissante dans la production de ces idées et le développement de ma raison. Quelque ensevelis que nous soyons dans la matière, des éclairs de raison, des mouvements involontaires, nous rappellent cent fois à nous-mêmes, les ténèbres de l'enfance se dissipent, un nouveau jour luit à nos yeux, l'esprit s'élève, s'élance au-dessus des sens et sent sa noblesse; l'éducation, l'étude, la vertu, lui font prendre un nouvel essor. Le villageois est borné dans un cercle de connaissances, le pécheur est appesanti par ses passions; mais tout sent qu'il est au-dessus de la matière, qu'il ne sera pas enseveli sous les ruines, qu'il a droit d'aspirer à l'immortalité; l'homme d'esprit, l'homme sage, plus épuré encore, goûte dans la connaissance de la vérité, dans l'élévation de ses sentiments, dans la pratique de la vertu, une volupté pure que le corps ne sent ni ne donne. La religion spiritualise bien davantage, en unissant à Dieu par l'amour et la foi; mais tous, destinés à des biens supérieurs à tout ce que les yeux découvrent ici-bas de plus grand, trouvent dans la vanité de tant d'êtres qui ne peuvent remplir sa capacité immense et ses désirs infinis d'un cœur fait pour Dieu, une preuve aussi évidente que constante de sa ressemblance avec un être, dont les perfections sans bornes peuvent seules le satisfaire, assez grand pour le posséder. Cet objet infini, est seul assez grand pour le rassasier.

Homme, connaissez, connaissez, chrétien, votre noblesse, et par un saint et juste orgueil, estimez-vous ce que vous valez, estimez ce que vaut votre héritage; tel que le fils d'un grand roi que sa naissance appelle à la couronne, sentez votre indépendance et vos droits, fort supérieurs à tous les biens créés, borneriez-vous lâchement vos prétentions à la terre, tandis que vous avez des titres sur le ciel? négligeriez-vous ce qui n'a point de prix? Elevé à la participation de la nature divine, pourriez-vous vous dégrader par la passion, déroger à votre naissance par le péché? *Agnosce dignitatem tuam et divinæ factus consors naturæ*, etc.

3° Intérêt du salut absolument *personnel dans le succès*. Ah! quand je fais les autres affaires, ce sont ordinairement les affaires d'autrui, autant ou plus que les miennes; ce sont les affaires d'un parent, d'une famille, les affaires d'un ami, d'un associé, les affaires du prince, de l'Etat : celle-ci est proprement mon affaire; j'y suis seul intéressé, c'est moi et moi seul qui y perdrai, moi et moi seul qui y gagnerai. Je n'en partagerai avec personne, ni le profit ni la perte; mon bonheur ou mon malheur ne damnera ni ne sauvera personne, le bonheur ou le malheur des autres ne peut ni me sauver, ni me damner.

Il n'y a ni société, ni amitié, ni devoir, ni connaissance qui puisse rendre communs les intérêts de l'éternité; la mort brise tous les liens, le ciel ni l'enfer n'en ont point avec la terre, n'en ont point entre eux. Chacun des hommes, est uniquement pour soi, et ne tient plus à rien; les créatures sont pour lui comme si elles n'étaient pas; elles ne sont pas moins insensibles qu'impuissantes. Tout se passe entre Dieu et l'homme le monde n'est compté pour rien.

Est-il possible qu'il faille prouver à des chrétiens, à des hommes raisonnables l'importance de leur salut et les engager à y travailler? Sensibles à l'excès pour toutes les autres affaires, empressés, attentifs, scrupuleux pour prévenir tous les obstacles et à mettre à profit tous les moyens, n'auront-ils que de l'indifférence pour ce qui les touche personnellement et de plus près? Les enfants du siècle seront-ils plus prudents que les enfants de lumière? Leur donneront-ils vainement de si humiliantes leçons? Les confondront-ils par leur exem-

ple? *Prudentiores sunt filii hujus sæculi filiis lucis.* (*Luc.*, XVI, 8.)

Ayez donc pitié de vous-même, ayez pitié de votre corps, que deviendra-t-il? Voilà le tombeau, ayez pitié de votre âme, que deviendra-t-elle? Voilà l'enfer. Qui l'y précipitera? vous-même : voilà le péché. *Miserere animæ tuæ.* (*Eccli.*, XXX, 24.) Ce n'est point un étranger pour qui je réclame votre compassion; ce n'est point un ami pour qui je sollicite votre tendresse; ce n'est point un parent pour qui je réveille les sentiments de la nature, c'est pour vous-même que je vous parle ; c'est votre cause que je plaide, vos intérêts que je défends. Je vous recommande vous-même à vous-même; pour qui vous intéresseriez-vous, si vous vous négligez : *Causam animæ tuæ commendo tibi.*

4° *Moyens du salut*, entièrement dépendants de nous dans l'usage. Tout dépend de ma fidélité, je ne puis m'en décharger sur personne; j'en suis seul responsable, seul je puis y travailler, la négocier, la consommer. Cette grande affaire, personne ne peut aussi la faire manquer, je suis seul maître, et maître absolu de sa réussite; que tout l'univers se ligue pour me sauver ou me damner; que de concert avec les démons, les hommes mettent tout en œuvre pour me perdre, la terre et l'enfer sont trop faibles pour m'arracher un moindre péché véniel, si je ne le veux ; jamais ils ne me vaincront, si je ne leur prête les armes, si moi-même je ne me porte le coup mortel : au contraire le ciel, la terre, par un heureux accord, travaillassent-ils à mon salut, ils ont beau faire, jamais je ne serai sauvé, si je ne le veux; moi seul j'y puis travailler efficacement, ma volonté seule aidée de la grâce, que Dieu ne refuse à personne, décide de tout en dernier ressort : *Qui creavit te sine te, non salvabit te sine te.*

Dieu semble avoir abandonné toutes les autres affaires aux caprices de mille événements. Un accident, une révolution imprévue font tous les jours, sans qu'on y pense, échouer les mesures les mieux prises ou réussir les projets les plus désespérés; mais ici point de situation qui le rende impossible, d'événement qui le détruise, d'opposition qui l'arrête; point de moyen qui soit refusé, de cause étrangère de qui il dépende; point d'ennemi qu'on ne puisse vaincre, de tentations qu'on ne puisse surmonter, de péché qu'on ne puisse réparer; tous les temps y sont propres, tous les lieux y tiennent, tous les états y conduisent, tout y sert, tout y tourne à bien. Dieu semble dans cette affaire avoir confié aux hommes sa toute-puissance, et livré les clefs du ciel et de l'enfer.

Quelle bonté d'avoir remis l'affaire la plus intéressante à la disposition de celui qui y a le plus d'intérêt! pouvait-il la remettre en des mains plus sûres? Quelque zélé que puisse être un ami, un parent, ne pourrait-on pas se plaindre, si Dieu l'en avait laissé le maître? Fallait-il, mon Dieu, pourrions-nous dire, qu'un intérêt si capital fût abandonné à des mains étrangères? Quelles justes inquiétudes sur ses lumières, ses soins, sa vigilance! Non, vous ne courez pas ces risques, vos intérêts sont dans vos mains, vous êtes l'arbitre de votre sort. Assurance consolante, sans doute, qui doit bien nous encourager, puisqu'il est certain que nous pouvons toujours nous sauver; mais puissance redoutable, qui justifie le Seigneur, et nous confond, si nous nous damnons; puisqu'il n'est pas moins vrai, que ce n'est que par notre faute, et que nous sommes inexcusables, si nous ne nous sauvons pas. *Perditio tua Israel.* (*Ose.*, XIII, 9.)

Que faites-vous donc pour vous assurer le succès de votre salut? Est-il l'objet de vos soins, puisqu'il en dépend et qu'il les mérite; mettez-vous la main à l'œuvre, puisque vous y pouvez toujours travailler utilement, et que sans vous tout l'univers travaillerait en vain? Hélas! ne dirait-on pas, à en juger par votre indifférence, qu'elle ne vous intéresse point, ou que vous ne pouvez y donner que des soins inutiles? Supposons qu'on dût s'en rapporter à quelque autre; le croiriez-vous bien en sûreté, si celui qui en serait chargé n'y travaillait pas plus que vous? Vous en désespéreriez, vous lui feriez les plus vifs reproches sur sa négligence, vous le regarderiez comme votre plus mortel ennemi. Mon âme, lui diriez-vous, vous est-elle donc si peu chère? Il y va de tout pour moi, et vous craignez la moindre peine, vous n'y pensez jamais? C'en est donc fait, je suis perdu sans ressource. La moindre affaire réussirait-elle à ce prix? Un médecin si peu soigneux guérirait-il bien des malades? Un domestique si peu fidèle trouverait-il bien des maîtres? Vous méritez tous ces reproches, tournez-les contre vous-mêmes, qui négligez le plus capital de vos intérêts.

Combien sentirez-vous mieux votre folie, si vous considérez que la perte de cette importante affaire est irréparable?

SECONDE PARTIE.

Si la mort n'était précisément que la fin de la vie, quelque redoutable que fût sa perte et l'anéantissement de tout, ce ne serait qu'un seul petit mal; l'impie s'en fait même une ressource pour flatter ses passions, en calmant ses remords; mais ne nous trompons pas, pour une âme immortelle, point d'anéantissement à espérer pour le pécheur, ou à craindre pour le juste. Mourir est quelque chose de plus que de cesser de vivre, c'est commencer une vie nouvelle qui ne finira jamais, c'est former une société nouvelle avec des êtres jusqu'alors inconnus, dont les sentiments sont si différents des nôtres, c'est enfin connaître, voir, sentir Dieu, c'est en un mot passer du temps à l'éternité, c'est sans retour être englouti dans ce gouffre immense qui détruit tout, et entrer dans un monde nouveau où tout subsiste à jamais. Malheur à celui qui ne pensant qu'à ce qu'on cesse de faire,

ne songe point à ce qu'on commence d'éprouver. La mort est ce point décisif, où se prononce le dernier arrêt d'un bonheur ou d'un malheur éternel.

1° Dans l'affaire du salut *tout est unique.* Si l'on pouvait mourir deux fois, on pourrait à la bonne heure risquer la première, et prendre pour la seconde des mesures plus sûres; mais non, à peu de personnes près, qu'il a plu à Dieu de ressusciter, ne vous attendez pas à revenir sur la terre, réparer vos fautes et vos pertes, on ne meurt qu'une fois; les fautes qu'on commet, les pertes qu'on fait alors, sont sans remède. Si vous aviez deux âmes, vous pourriez à la bonne heure en abandonner une à l'enfer, et réserver l'autre au salut; mais non, si vous perdez votre âme, tout est perdu, et perdu sans ressource; l'éternité vous verra déplorer votre folie; si vous sauvez votre âme, tout est gagné, et gagné pour toujours, l'éternité ne verra pas finir votre bonheur, de quelque côté que l'arbre tombe il y restera : *Ubi ceciderit arbor ibi erit.* (*Eccle.*, XI, 3.)

Oui, tout est unique, et dans la vie présente, et dans la vie future, vie unique pour y travailler, vie unique pour en jouir, corps unique, âme unique, paradis unique à gagner ou à perdre. Enfer unique à éviter ou à souffrir; rien qui les égale, qui leur ressemble, qui en approche. Il n'y a ni d'autre état à se ménager, ni d'autre lieu à chercher, ni d'autre temps à attendre; cette affreuse, indivisible et unique éternité, renferme tout, réunit tout, absorbe tout, concentre tout, réduit tout à un point, à un moment, à un centre, toujours subsistant, et sans bornes. Ce moment, ce point, ce centre infini, qui est tout, c'est un Dieu parfaitement simple, plus unique que tout le reste, qui seul est tout, dont la possession ou la perte accorde ou arrache tout à la fois, et pour toujours. Chacun des hommes, semblable en ce sens à la Divinité, renferme en soi, ou plutôt il est lui-même, je ne sais quoi de si parfaitement unique, qu'il ne peut être ni multiplié ni divisé, quoique par un miracle son corps puisse être en divers lieux, et que son âme puisse recevoir une infinité de sensations et d'idées différentes.

Concluons que rien ne mérite plus souverainement ce grand nom d'unique que le Seigneur lui donne, que l'affaire uniquement unique de votre salut; combien doit-elle vous être chère? Quelle est la tendresse d'un père pour son fils unique, surtout s'il n'a plus d'espérance d'en avoir un second? Quelles alarmes à la vue du danger qui menace ses jours? Quelle doit donc être pour vous le prix de votre âme? Quelles doivent être vos alarmes à la vue du moindre danger de la mort éternelle? Quels doivent être vos soins pour la conserver? C'est la seule chose nécessaire. *Porro unum est necessarium.* (*Luc.*, X, 42.)

2° Dans la perte du salut *tout est irréparable.* Ah! que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son âme? Que peut-il espérer en échange pour le dédommager de cette perte? *Quid prodest?* (*Matth.*, XVI, 26.) Dans le passé tout est perdu, dans le présent tout est inutile, dans l'avenir tout est sans espérance, tout est passé pour lui, biens, honneurs, plaisirs, tout a disparu comme un songe; il n'en reste rien. A quoi lui sert d'avoir été riche, heureux sur la terre? Ombre vaine, vous n'êtes plus; que sert à Alexandre, que sert à César d'avoir conquis toute la terre, et d'avoir immortalisé leurs noms, jusqu'à le faire attribuer à tous les héros, comme le titre le plus glorieux? En sont-ils moins à plaindre? Les richesses passées soulagent-elles la pauvreté présente? Les délices passées adoucissent-elles leurs douleurs? Les honneurs passés diminuent-ils la confusion dont ils sont couverts. Plus malheureux encore par le souvenir de ce qu'ils ont été et qu'ils ne sont plus, tout est pour eux anéanti, tout est anéanti sans retour : *Quid prodest?*

Au contraire, quand on se sauve, que reste-t-il des peines qu'on a souffertes, des humiliations qu'on a essuyées, des plaisirs dont on s'est privé, des violences qu'on s'est faites? Tout est passé aussi; les abaissements passés ne ternissent point la gloire présente, la pauvreté passée ne diminue point les trésors dont on jouit, ni les peines passées ne troublent point les plaisirs qu'on goûte. Fut-il jamais d'affaire dont le succès fut plus important, et la perte plus irréparable? Que tout le reste réussisse, à quoi servira-t-il, si elle manque? *Quid prodest, quid prodest?* Ah! sachez donc donner le tout pour le tout, le peu pour le tout, le rien pour le tout; seriez-vous assez insensés de donner le tout pour rien?

Le présent n'est pas moins inutile que le passé. Voilà l'homme dans un état immuable, heureux ou malheureux pour toujours; on commence au moment de la mort d'éprouver cette solitude et cet abandon; le plus grand prince se voit périr sans ressource, et par une espèce d'enchantement les plus fidèles serviteurs ont les bras liés. Personne ne peut lui donner le moindre secours : quel surprise, quel affreux coup d'œil pour un homme tout à coup transporté dans la solitude immense de l'éternité? L'univers n'est plus rien. Hors d'état de le soulager, de le voir, de l'entendre, ni d'en être instruit, les plus chers amis, les plus proches parents ne connaissent pas même son malheur; et qui y prend intérêt dans le nouveau monde dont il devient l'habitant? Objet de la haine de l'univers, des damnés, des saints, des démons et des anges, oublié des vivants, détesté des morts, heureux ou malheureux, tout lui est indifférent. A quoi sert donc tout ce qui se passe? Rien de mortel pour un cœur immortel. Est-ce la peine de s'attacher à des biens qu'il faut perdre et dont on ne doit rien emporter? Un voyageur s'amuse-t-il à former des établissements sur sa route? Tout finit, tout disparaît, tout s'évanouit, tout est engloutidans l'abîme du passé comme un songe qui occupe quelque instant et dont au réveil il ne reste plus de vestiges; l'impression que

les objets font sur les sens est une espèce de prestige nécessaire à notre conservation ; mais en retranchant le cours de nos années la mort nous réveille d'un profond assoupissement, nous arrache tout et nous plonge dans le vide de l'éternité.

Dieu seul, dans un avenir favorable, pourrait être alors une ressource ; mais le pécheur ne trouve en lui qu'un être inexorable qu'une éternité de supplices ne pourra toucher. C'est le comble du désespoir ; perte irréparable, jamais, jamais Dieu ne sera sensible à mes douleurs ; ce père si tendre ne sera plus puissant que pour rendre mes maux infinis, ne sera immuable que pour les rendre éternels, et juste que pour me faire sentir que je les mérite. Dans le monde il n'est point de mal sans remède, du moins il n'en est pas dont la mort ne fasse espérer le terme. La perte de l'âme est seule sans espérance ; l'avenir est ici-bas enveloppé d'une incertitude redoutable pour le plus heureux, par la crainte de quelque fâcheux revers, et consolante pour le plus malheureux, par l'espérance d'un meilleur sort. Ce mélange de crainte et d'espérance est le caractère de la vie présente ; mais dans l'autre où les biens et les maux sont sans mélanges, l'avenir n'a plus d'obscurité, on voit clairement et certainement tout ce que l'on doit toujours être. Pour rendre parfait et le bonheur et le malheur, Dieu lève aux yeux des morts ce voile impénétrable qu'il a répandu sur les nôtres pour tempérer nos biens et nos maux, arrêter la présomption par la crainte, animer la paresse par l'espérance. Certitude consolante pour le saint qui a fait son salut, désespérante pour le damné qui l'a perdu. Que sert donc à l'homme de gagner tout un monde, s'il vient à perdre son âme : *Quid prodest homini?*

Quels regrets à l'heure de la mort, quand on se sent dépouillé de tout! plus de temps, de moyens, d'espérance ; quelle surprise en quittant le monde de voir et de sentir enfin, mais trop tard, toute l'importance du salut! quelles réflexions sur sa folie passée et son malheur présent ! C'est donc pour toujours que je suis heureux, dit le saint dans le ciel ; heureuse et mille heureuse pénitence, heureux travaux qui m'ont conduit à ce terme ! Que je baise les chaînes qui m'ont lié, la main qui m'a frappé, les croix inestimables qui paraissaient m'accabler ! Pouvais-je acheter trop cher le trône où je suis placé ? C'en est donc fait, dit au contraire un malheureux damné, c'en est fait pour jamais, je suis souverainement malheureux et je ne cesserai jamais de l'être ; périsse le jour qui me vit naître, maudits les plaisirs que j'ai goûtés, les biens que j'ai possédés ; les honneurs dont j'ai joui de quoi m'ont-ils servi? *Quid nobis profuit superbia?* (*Sap.*, V, 8.) Voilà ce que vous penserez un jour ; c'est alors qu'avec cette foule de malheureux dont vous partagerez les douleurs, vous pousserez des plaintes inutiles et éternelles ; mais si vous vous sauvez, vous bénirez à jamais les miséricordes infinies dont les bienfaits vous enrichiront. Que ne le faites-vous aujourd'hui qu'il en est temps ? Que ne songez-vous aux malheurs qui vous menacent, que vous pouvez maintenant prévenir, et que vous ne serez plus alors le maître de réparer : *Tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X, 6.)

3° Dans les moyens de salut *tout est extrême.* Ces sages réflexions ont formé, elles ont peuplé les déserts, elles remplissent les cloîtres, elles ont armé contre eux-mêmes une foule de saints confesseurs qui, dans la religion et dans le monde ont embrassé toutes les rigueurs de la pénitence pour acheter, à quelque prix que ce soit, l'affaire de leur salut. Des millions de martyrs l'ont acheté au prix de leur sang, et au milieu des plus grands supplices, se sont crus trop heureux de sauver leur âme ; elles ont brisé les chaînes des pécheurs, affermi la vertu des justes, conduit les parfaits à la sainteté : il faut ici vaincre ou mourir, disaient-ils tous avec les Machabées, il s'agit de sauver une vie éternelle : *Hic pugnandum, quia pro anima res est.* (I *Mach.*, XV, 51.)

Que dis-je, pour sauver leur âme! que n'a pas fait leur zèle pour le salut des étrangers ? Fatigues, dangers, persécutions, tourments, rien n'a pu arrêter ces hommes apostoliques. Le salut des âmes leur a fait parcourir tout le monde ; assez dédommagés s'ils en gagnaient une seule. Oracles du monde dont la sagesse et la vertu étaient de si respectables garants, qu'en pensiez-vous? Que n'étiez-vous pas prêts à sacrifier pour le salut d'une âme? Vous vous faisiez tout à tous, vous vouliez être anathème pour elles et donner votre propre vie, *impendam et superimpendam pro animabus vestris.* (II *Cor.*, XII, 15.)

Et vous, Messieurs, combien de fois en avez-vous pensé de même? Oubliez-vous ces heureux moments, où, touchés de la grâce, vous avez senti la vanité du monde et soupiré après les biens de l'éternité ; où, déchirés par vos remords, vous aviez horreur de vous-mêmes et redoutiez le juste châtiment de vos crimes ; où enfin, déterminés à mettre ordre à des affaires si essentielles, vous preniez des résolutions sincères d'y travailler sans relâche? Qu'est devenu cet heureux temps? Pourquoi avez-vous changé ? L'affaire de votre salut est-elle devenue moins importante? Que votre lâcheté vous coûtera cher ! Votre âme n'est-elle plus à vous ? Vous fût-elle étrangère, la charité souffrirait-elle votre indifférence? le temps s'envole rapidement, invinciblement, sans retour, et vous le perdez.

Que pense Dieu même de cette affaire? Juge-t-il la vie de l'homme trop longue pour y travailler ? il ne la donne que pour cela ; la juge-t-il peu digne de nos plus grands efforts ? il les exige tous, ce n'est pas assez ; la croirait-il indigne de lui ? il en fait sa propre affaire. Si le salut est l'affaire de l'homme, elle est aussi l'affaire de Dieu ; l'intérêt de l'un et la bonté de l'autre

en font une affaire capitale; c'est la seule qui a fixé son attention dans l'éternité, la seule pour laquelle il a épuisé sa miséricorde et déployé sa puissance. Il n'a créé l'univers, et sa providence ne ménage rien que dans ces vues, toute sa conduite dans l'ordre et la nature de la grâce ne tend qu'à ce terme; dans ses idées éternelles tout occupé de vous, il ne pense qu'à vous rendre heureux.

Il s'y est consacré lui-même. Que n'en coûta-t-il pas à un Dieu-Homme? Il n'a vécu que pour en montrer le chemin, il n'a parlé que pour en donner des règles, il n'a souffert que pour en mériter les grâces, il n'est mort que pour en ouvrir les portes; votre âme mise dans la balance avec une vie divine l'a fait pencher en sa faveur. Un Dieu est mort pour vous, après avoir tant fait par lui-même : il a envoyé ses apôtres dans toute la terre pour enseigner à tous la voie du salut, il a formé une Église pour en perpétuer les moyens, il a établi le ministère pour en répandre partout la distribution. Juste estimateur des choses, voilà donc l'idée que vous avez de votre salut; vous pensez, vous agissez en Dieu. Point d'affaire plus digne de vous, elle seule en est digne. Je ne suis pas surpris que vous favorisiez avec bonté le juste, que vous attendiez le pécheur avec patience, que vous le receviez avec joie, vous connaissez le prix du salut.

Qu'en pensent les démons, nos ennemis? On peut dire que c'est ici l'affaire du ciel, de la terre et de l'enfer; violence, artifice, acharnement, ce mortel ennemi met tout en œuvre pour nous perdre : on dirait que son bonheur est attaché à notre misère, qu'il s'ouvre le ciel en nous le fermant. Zèle malheureux, pour nous si funeste, de quelle confusion ne nous couvrez-vous pas? Le démon fera-t-il donc plus pour nous perdre que nous ne faisons pour nous sauver? L'envie sera-t-elle plus ardente que l'intérêt? Connaissons-nous moins que lui nos vrais intérêts? Mettons à notre tour tout en œuvre pour repousser ses assauts, adresse, courage, fuite, combat; servons-nous des mêmes armes pour nous défendre, qu'il a tant de fois employées pour nous attaquer; elles ne seront pas moins fortes.

Que dis-je, le démon! Allons à l'école de nos passions; elles ne nous donneront pas moins que l'enfer, les leçons les plus humiliantes. Ferons-nous moins pour nous sauver que nous ne faisons pour nous damner? On achète l'enfer au plus haut prix, on craint le moindre effort pour acquérir le paradis; le péché est plus amer que la mortification, la passion coûte plus à satisfaire que la vertu à pratiquer; quelle folie! On s'endort, on oublie, on néglige, on abandonne le salut; a-t-on quelque commencement de volonté, on s'alarme, on se décourage, on se lasse; et pour le péché rien n'est difficile, les péchés mêmes sont les plus grands obstacles : on fait tout pour le rendre difficile, on ne veut rien entreprendre pour le faciliter.

Disons comme ce pieux solitaire, dont les parents voulaient empêcher la vocation, je veux absolument sauver mon âme; je sacrifierai ce que j'ai de plus cher, j'embrasserai ce qu'il y a de plus difficile, il faut absolument me sauver, ne vous opposez plus à mes pieux desseins; soyez assez mon ami pour m'encourager même et m'en faciliter l'exécution. Qu'ai-je après tout de plus cher que le salut de mon âme : *Volo salvam animam meam.* (*Marc.*, VIII, 35.)

Résolution d'autant plus nécessaire que le salut est difficile; vous seriez plus excusable s'il était aisé. Nous allons voir que ces difficultés doivent ranimer notre courage.

DISCOURS II.

SUR LES DIFFICULTÉS DU SALUT.

Vidit eos laborantes in remigio, erat enim eis contrarius ventus. (*Marc.*, VI, 48.)

Il les vit travaillant à force de rames, car le vent leur était contraire.

Point de situation plus redoutable que celle d'un vaisseau sur une mer orageuse, le jouet des vents et des flots, environné d'écueils que souvent même il n'aperçoit pas; ne voyant que le ciel et les abîmes; soutenu par une planche légère; n'ayant pour guide que l'incertaine direction de la boussole et l'équivoque observation des astres; craignant également l'approche des terres où il se brise, et l'éloignement où tout lui manque, le calme qui consume ses provisions et la rapidité du courant qui arrache le gouvernail au pilote. Cependant sans espérance et sans ressource il faut se résoudre à périr; si on n'arrive au port on ne peut éviter le naufrage. Telle était la situation des disciples dont nous parle l'Evangile, lorsque le Seigneur vint à eux, et calma les flots agités, encore même le prirent-ils pour un fantôme, et ils ne le connurent que sur le rivage : *Putabant phantasma esse.* (*Marc.*, XXI, 49.)

Image affreuse, mais naturelle de la vie humaine, de l'importance et de la difficulté du salut, du risque de l'éternité : c'est là que l'orage gronde, que les vents mugissent, que les écueils sont innombrables et fort peu aperçus; c'est là qu'on ne voit que le ciel et l'abîme, qu'on n'a pour guide que les sombres lueurs de la foi; que Jésus-Christ méconnu passe pour un fantôme et les vérités de la religion pour des fables; c'est là que l'on doit autant craindre les longueurs de la vie où l'on se souille, que les approches de la mort où l'on est jugé sans retour; c'est là qu'il faut travailler sans relâche, à force de bras; c'est enfin là qu'il faut vaincre ou mourir, qu'il s'agit de tout gagner ou de tout perdre, du paradis ou de l'enfer. Quelle alternative! Quel risque! *Pro anima res est.* (I *Mach.*, XII, 51.)

Qui le croirait, qu'une affaire si essentielle, achetée à si grands frais, à laquelle Dieu daigne prendre tant d'intérêt, fût cependant très-incertaine, très-difficile et même la plus

difficile et la plus incertaine de toutes les affaires, celle où l'on réussit le moins, où le moins de gens réussissent? On se plaint tous les jours de cette difficulté, la paresse s'en fait un mauvais prétexte; et plût à Dieu fût-on moins fondé à s'en plaindre! Vérité terrible, mais vérité trop certaine, je n'en suis pas moins effrayé que vous, je tremble en vous l'annonçant, nous y avons tous un égal intérêt; que dans un péril commun nos alarmes et notre vigilance soient communes.

Dans l'affaire du salut, comme dans toutes les autres, la difficulté consiste en deux choses, dans les obstacles qu'il faut lever et dans les conditions qu'il faut remplir pour en ménager les succès. Combattre contre les uns, travailler pour les autres, voilà les obligations du chrétien. Ainsi, ce qu'il doit vaincre et ce qu'il doit faire, les ennemis et les devoirs, ce seront les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les difficultés du salut ne viennent point de Dieu, elles sont toutes l'ouvrage de l'homme. Le péché d'Adam en ouvrit la source, chaque jour nos fautes les multiplient, et notre négligence laisse croître les épines qui naissent sans cesse sous nos pas. Bien loin de fuir le danger, on le cherche, on fortifie les habitudes qu'on devrait rompre, on prête des armes aux ennemis qu'il faudrait affaiblir; ce qu'on devrait avoir toujours présent, on n'y pense, on n'en parle jamais, on craint de s'en occuper, on l'éloigne, on abandonne la prière, on néglige l'instruction, on méprise la grâce, on émousse la conscience. Faut-il être surpris de la défaite? Ces ennemis innombrables sont extérieurs ou intérieurs. Les extérieurs sont les démons, les hommes, les objets; les intérieurs, c'est nous-mêmes; ils n'attaquent pas toujours à découvert, ils cachent le plus souvent et leurs assauts et leurs piéges, ils n'en sont que plus redoutables. La vie de l'homme est une guerre perpétuelle, il faut tout combattre, combattre sans cesse et de toutes ses forces : *Militia est vita hominis super terram.* (*Job.*, VII, 1.)

1° *Le démon.* Quels efforts ne fait-il pas? Il rôde autour de nous comme un lion rugissant, pour nous dévorer. Quelle n'est pas sa force, son adresse, sa malice? Quels ne sont pas ses succès? Dès le commencement du monde il se glisse dans le séjour de l'innocence : il perd le genre humain dans son chef : les coups qu'il porte au premier des hommes ne sont pas épargnés à ses descendants ; objets de sa jalousie, nous le sommes tous de ses fureurs, et les malheurs du paradis terrestre n'annonçaient que trop la désolation de la terre : le Seigneur lui-même n'a pas voulu être à couvert de ses attaques. Serons-nous plus respectés que notre Maître? Le désert, le pinacle du temple, une haute montagne virent avec étonnement une personne divine aux prises avec l'enfer. L'enfer même fut en partie vainqueur; s'il ne put souiller son âme, il sut déchirer son corps. Le Calvaire vit le triomphe du prince des ténèbres dans la mort ignominieuse d'un Homme-Dieu. Cette mort, il est vrai, fut par événement sa défaite; mais qui de nous peut se promettre cette inébranlable sainteté pour son âme, cette gloire immortelle pour son corps?

Combattez donc à droite et à gauche avec les armes de la justice : *A dextris et a sinistris per arma justitiæ.* (*II Cor.*, VI, 7.) Ce n'est pas seulement avec la chair et le sang que vous devez entrer en lice, mais avec les principautés, les puissances de l'air, les maîtres du monde; quels adversaires formidables! *Adversus principatus et potestates.* (*Coloss.*, I, 16.) Ils n'attaquent pas toujours à découvert, ils s'enveloppent dans les ténèbres, on ne peut les apercevoir, on se croit en sûreté, et on est au milieu de l'orage. *Tenebrarum harum.* (*Ibid.*, 13.) De là ils lancent sur nous une grêle de traits embrasés qui réduisent tout en cendres : *Tela nequissimi ignea.* (*Ephes.*, VI, 16.) Quelquefois ils n'agissent pas par eux-mêmes, ils se servent de tout pour semer sur nos pas des piéges sans nombre, où il est bien difficile de n'être pas pris : *Contra insidias diaboli.* (*Ibid.*, 11.) Tel est le sort inévitable de tous les hommes. La terre livrée à la rage de l'enfer ne peut espérer de salut que par ses victoires sur les ennemis implacables qui lui ferment la porte de l'éternité bienheureuse.

Et ne nous flattons pas d'obtenir une victoire fort aisée et fort prompte; nos ennemis sont enflés par leurs triomphes, nous sommes intimidés par nos défaites, ils sont aguerris par des combats continuels depuis tant de siècles, nous ne sommes que des enfants sans expérience; que de force de leur part, que de faiblesse de la nôtre! Quelle ardeur, quelle lâcheté! Ici tout est aveuglement, là tout est artifice; opiniâtres à l'excès dans leur poursuite, ils ne trouvent que des hommes timides que la moindre chose décourage et rebute. Eussions-nous, avec la grâce, remporté quelque avantage, qui ne sait qu'il revient à la charge plus furieux que jamais, et qu'il amène avec lui sept autres démons encore plus méchants que lui? *Assumit septem spiritus secum nequiores se.* (*Luc.*, XI, 26.)

2° *Les hommes* sont quelquefois entre eux leurs plus cruels ennemis. Exemples, maximes, discours, manières, tout prête des armes aux démons. Tout sert à faire glisser dans le cœur un poison d'autant plus à craindre qu'il paraît plus autorisé. Qu'il est petit, ce nombre des élus qui résistent au torrent et marchent dans la voie étroite! Quelle est nombreuse, la foule de ceux qui courent dans la voie large et entraînent les autres avec eux dans l'abîme? L'exemple engage, les discours corrompent, les maximes séduisent, les manières enchantent. Tantôt on persécute la vertu, tantôt on la flatte. Caresse et persécution, tout est pernicieux, et les caresses sont encore plus dangereuses que les persécutions : les unes arrêtent par les

obstacles, les autres amollissent par les douceurs. Le respect humain fait avorter une vertu naissante, les charmes du plaisir renversent la vertu la mieux affermie. Société du monde, que vous êtes redoutable au salut? Tout y est ennemi, l'air même qu'on y respire est contagieux. Ah! fuyez donc, mon peuple, sortez du milieu de Babylone, si vous ne voulez être enseveli sous ses ruines.

Ennemis jusque dans sa propre maison. Nos proches sont souvent nos plus cruels adversaires, rarement elle est pour nous le séjour de la paix et de la charité; nos parents négligent notre éducation, on nous laisse dans l'ignorance; nos frères nous disputent nos biens et nous tourmentent par leurs procès. Ceux qui nous chérissent nous attachent par leur tendresse et partagent nos cœurs; les uns nous enseignent le mal que nous aurions ignoré, d'autres nous le rendent nécessaire par leur autorité, et la vertu impraticable par leurs reproches. Ennemis continuels dont on ne peut se séparer, qu'on est obligé de respecter et de chérir. Heureux qui peut se ménager dans la solitude un asile inaccessible. Pour vous, que le devoir et la nécessité y tiennent engagés, craignez tout pour votre salut. Que de faux pas dans un chemin si glissant! Que d'égarements dans ce labyrinthe! Que d'assassins dans cette forêt! Pourriez-vous trop craindre dans un pays et une route si célèbre par les malheurs de tant d'autres. *Inimici hominis domestici ejus.* (*Mich.*, VII, 6.)

Les gens de bien eux-mêmes sont souvent dangereux. Combien en est-il qui n'en ont que l'apparence, et qui, comme les pharisiens, cachent sous des dehors trompeurs des cœurs remplis de corruption? De ces sépulcres blanchis, ils exhalent une odeur empestée de vice et d'impiété, dont l'erreur profite pour s'accréditer et se répandre. Ces loups ravissants couverts de la peau de brebis se glissent dans le troupeau pour le dévorer, et sur la garantie d'un air imposant de piété, on boit à longs traits le poison. Les vrais gens de bien eux-mêmes sont-ils exempts de défauts, n'ont-ils pas leurs travers et leurs bizarreries, leur intérêt et leur faiblesse, leurs projets et leurs goûts, même avec de bonnes intentions? Ils traversent le bien, ils se traversent eux-mêmes; guides aveugles, ils tombent souvent dans le précipice. Quoique sans doute bien plus en sûreté avec eux qu'avec les méchants, il s'en faut bien que nous soyons à l'abri du danger et de la surprise.

Armez-vous donc de toutes pièces pour soutenir un si rude choc. Armes offensives et défensives, ne négligez rien, prenez le casque du salut, le bouclier de la foi, la cuirasse de la justice, le glaive de la parole, plus pénétrant qu'un glaive à deux tranchants le mieux acéré. *Galeam salutis assumite, scutum fidei, loricam justitiæ,* etc. (*Ephes.*, VI, 17.) Le casque sauvera la tête, la prudence du serpent vous donne cette leçon; le bouclier repoussera tous les traits de votre ennemi. Plus votre foi sera ferme et aveugle, plus vous serez impénétrables; la justice comme une cuirasse, vous enveloppera tout entier; l'intérêt ne donnera plus sur vous aucune prise. Armé de la parole divine, ce glaive qui va jusqu'à la moelle des os et à la division de l'âme et de l'esprit, il n'est point d'ennemi dont vous ne puissiez vous jouer sans peine.

3° Mais il en reste un autre que vous devez craindre encore davantage, c'est *vous-même*, c'est votre propre cœur; cet ennemi domestique que nous portons partout, dont nous ne pouvons nous séparer, fait la force de tous les ennemis étrangers; il conserve toujours avec eux une fatale intelligence, dont il est rare qu'on se défende; la connaissance du terrain ne lui donne que trop et le moyen de nous surprendre, et la facilité de nous dépouiller. Ce foyer du péché que tout attise et à qui tout sert d'aliment, fait à tout moment sentir sa violence, et fait partout voler ses étincelles; qui peut éteindre ces flammes? Saint Paul lui-même s'en plaignait amèrement. Je sens dans mes membres une loi contraire à celle de l'esprit, qui souvent me fait faire ce que je ne voudrais pas, et m'empêche de faire ce que je voudrais. J'ai vainement demandé d'en être délivré, cet ange de Satan me tourmentera toujours; mais avec la grâce qui m'a été promise, je châtie et je réduis en servitude ce corps de mort, qui n'est qu'un instrument de péché: *Castigo corpus meum et in servitutem redigo.* (I *Cor.*, IX, 27.)

Toutes les passions tour à tour déchaînées, nous font sans cesse rouler dans un cercle de faiblesses et d'embarras. Chaque tempérament a les siennes, chaque âge en fait éclore, chaque climat en fait naître, chaque profession en développe: l'un s'endort dans les bras de la volupté, l'autre court après la fumée de la gloire; l'avarice se refuse les choses nécessaires, la prodigalité jette tout au premier venu, l'intempérance change l'homme en bête, l'orgueil en fait un démon, on ne respecte rien dans la colère, dans la paresse on craint tout. Ce sont là les sept démons qui s'emparent du cœur de l'homme, que le Sauveur chasse de celui de Madeleine, avec lesquels nous sommes obligés de lutter jusqu'à la mort. *Agonizare pro justitia.* (*Eccli.*, IV, 33.) Non, n'épargnez rien; quelque dominante, quelque agréable que soit votre passion, vous vous perdez si vous lui faites grâce: qui veut suivre Jésus-Christ doit renoncer à soi-même et porter sa croix: *Abneget semetipsum, tollat crucem.* (*Matth.*, XVI, 24; *Luc.*, IX, 23.)

Il faut combattre tous les sens, ce sont autant de portes ouvertes à l'ennemi. La mort, dit l'Ecriture, entre dans notre âme par ces fenêtres, si la dissipation ou la négligence les laisse ouvertes. Un coup d'œil fit, d'un grand roi et d'un grand saint, un meurtrier et un adultère. Faites, comme Job, un pacte avec vos yeux (*Job.* XXXI, 1), si vous ne voulez ressentir les tristes effets d'une liberté indiscrète. Un morceau de fruit coûta

cher à Adam; ce ne fut qu'au prix de l'innocence et de l'immortalité qu'il en goûta la mortelle douceur. Environnez vos oreilles d'épines, selon le conseil du Sage (*Eccli.*, XXIII, 28) : si la première femme avait bouché les siennes au sifflement du serpent, nous n'aurions pas à gémir de sa légèreté. Heureux, dit saint Jacques (I, 26), qui met un frein à sa langue; sans cette précaution, les plus parfaits n'éviteront pas une foule de fautes. En un mot, tous les organes, aux gages du péché, semblent ne vivre et n'agir que pour lui; la guerre est déclarée, gardons-nous de leur laisser prendre aucun avantage.

Combattez avec la dextérité et le courage que saint Paul vous conseille; ayez vos reins ceints dans la vérité, comme un bon soldat, pour être plus expéditif dans la mêlée : *Succincti lumbos mentis vestræ in veritate.* (*Ephes.*, VI, 14.) Agissez avec ferveur, marchez avec promptitude; et pour n'avoir à craindre dans le chemin ni les pierres, ni la boue, ni les ronces, mettez à vos pieds une chaussure pour vous disposer à la pratique et à la prédication de l'Evangile : *Calceati pedes in præparatione Evangelii pacis.* (*Ibid.*, 15.) Ne vous défiez pas du succès, si vous savez compter sur la miséricorde de Dieu, les ressources sont infinies et toutes-puissantes; est-il quelque chose de difficile à son bras : *In potentia virtutis ejus.* (*Ibid.*, 10.) L'abondance, la facilité, la douceur de la grâce toujours proportionnée au besoin, ne vous laisse jamais sans défense; vous la verrez suivre les mêmes progrès que la tentation, et en tirer de grands fruits : *Non patietur vos tentari supra id quod potestis.* (I *Cor.*, X, 13.) Faites le calcul avec confiance, et vous verrez alors qu'avec dix mille hommes vous devez, mais vous pouvez tenir tête à vingt mille. *Cum decem millibus occurrere ei.*

4° Mais si les ennemis couverts sont si fort à craindre, ceux qui se cachent sont-ils moins à appréhender? Le plus grand danger est celui qu'on ne craint pas, qu'on ne connaît pas. La défiance et la précaution donnent des armes que la sécurité nous fait perdre, et la présomption nous livre aux coups : les dehors éblouissants d'une piété apparente, le prétexte séduisant de la légèreté des fautes; les prétendus besoins de la santé, les devoirs chimériques de l'état et la bienséance, cachent le piége où le plus vertueux se laisse prendre. Le serpent se glisse sous l'herbe et répand son venin sans qu'on s'en aperçoive; veut-on s'en apercevoir, combien de fois s'imagine-t-on marcher dans une voie sûre, mais qui conduit enfin à la mort? Souvent même se fait-on un mérite et un point de religion de combattre la religion même; et on se flatte de rendre service à Dieu en le blasphémant : *Arbitrantur obsequium se præstare Deo.* (*Joan.*, XVI, 2.)

Ainsi déplore-t-on tous les jours la chute des plus grands hommes. Qui ne tremblera en voyant les anges dans le ciel, Adam dans le paradis terrestre, s'élever contre leur Créateur, Judas, dans la compagnie du Sauveur, y devenir traître? Qui ne tremblera en voyant Samson le jouet d'une femme, Salomon aux pieds des idoles, après avoir été l'oracle du monde? Une force prodigieuse, une sainteté consommée, une sagesse infinie ne garantissent pas ce que l'univers avait admiré. Un Tertullien, un Origène, et tant d'autres combattent dans leurs écrits ce qu'ils avaient scellé de leur sang. L'hérésie voit à sa tête ceux que l'Eglise avait respectés comme ses pères. Combien d'ordres religieux, autrefois la bonne odeur de Jésus-Christ, en sont devenus le scandale? C'est ainsi que l'or perd son éclat, que les cèdres du Liban sont renversés, les pierres du sanctuaire dispersées; cendre et poussière, qui osera se croire en sûreté? Le cèdre est tombé, gémissez, faible arbrisseau, dit le prophète; quelle terrible chute vous menace! *Ulula abies quia cecidit cedrus.* (*Zach.*, XI, 2.) Qui ne dira en frémissant avec saint Paul : *Qui stat videat ne cadat.* (I *Cor.*, X, 12.)

Qu'on ne compte pas sur le prétendu témoignage de je ne sais quelle bonne conscience qui semble nous rassurer. Je ne me sens coupable de rien, disait encore saint Paul, je n'en suis pas pour cela plus justifié; après avoir sauvé les autres, je puis être réprouvé : *Sed non in hoc justificatus sum.* (I *Cor.*, IV, 4.) Les jugements de Dieu sont si différents de ceux des hommes, les cieux ne sont pas purs à ses yeux; il a trouvé des défauts dans ses anges : il est si aisé de se flatter et si inutile de le faire, si dangereux même; rien ne peut nous soustraire à ses jugements, nos illusions en augmentent la rigueur; qu'on ne compte pas sur quelques bonnes œuvres qu'on peut avoir faites; la vie des Pharisiens en était remplie et ils sont condamés; après avoir opéré des miracles, on peut être rejeté : *Nescio vos.* (*Matth.*, XXV, 12.)

Il faut si peu de chose pour se perdre! un seul péché mérite l'enfer, et vous en commettez sans nombre; il est si difficile de l'éviter, si difficile de le réparer, si difficile de s'assurer qu'il est pardonné! il ne faut qu'un écueil pour vous briser, et la mer orageuse où vous voguez en est semée; un ennemi suffit pour vous percer, un coup pour vous donner la mort, et vous en êtes environné; quelle vigilance, quelle humilité, quels travaux pour tous! Opérez donc votre salut avec crainte et avec tremblement : oui, avec crainte, tout y est dangereux et difficile; ce n'est pas assez, tremblez, frémissez à la vue de tant de dangers et de tant d'obstacles : *Cum timore et tremore.* (II *Cor.*, VII, 15; *Ephes.*, VI, 6.) Ne tremblez pas moins à la vue des devoirs infinis que vous avez à remplir pour faire votre salut.

SECONDE PARTIE.

N'y eut-il, dans l'affaire du salut, ni ennemi à combattre ni piége à éviter, le succès en est attaché à des conditions si malaisées, qu'il serait toujours très-incertain et très-

exposé. On ne sait jamais si on les a parfaitement remplies. On ne peut savoir si on est digne d'amour ou de haine. On sait encore moins ce qu'on sera à l'heure de la mort. Avenir toujours impénétrable, rien ne garantit la persévérance; péché trop certain, conversion équivoque, trop faible pour compter sur soi, trop criminel pour avoir rien à prétendre; quel contre-poison à l'orgueuil, quelle leçon de défiance, quel aiguillon à la paresse! L'enfer est toujours ouvert.

1° *La loi de Dieu.* Je sais qu'à le bien prendre, elle est aisée, douce et même agréable; elle est toujours si conforme à la raison, si utile à la société, qu'elle est comme naturelle à l'homme : mais la nature et les passions, souvent accablées sous ce poids, conviennent-elles que ce joug est doux et le fardeau léger? Et dans le fond, quel vaste champ ne s'ouvre pas à nos réflexions, si nous en parcourons en détail les articles? Foi aveugle, adoration profonde, amour tendre, religion parfaite, sacrifice de tout; que n'exige pas le Seigneur? Aimer comme soi-même jusqu'à ses ennemis, respecter les biens, l'honneur, la réputation, la personne de son prochain; que ne doit-on pas à la société? Se refuser jusqu'au désir et à la pensée du plaisir, souffrir ses revers avec patience, se modérer dans la tristesse et dans la joie; que ne doit-on pas à soi-même? Ajoutez les devoirs de chaque état, l'approche gênante des sacrements, les pratiques mortifiantes de l'abstinence et du jeûne que l'Eglise prescrit : vous tremblez en voyant l'essentiel du précepte si difficile à remplir, et cependant si indispensable : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (*Matth.*, XIX, 17.)

Quelle n'en est pas l'étendue, elle n'excepte personne, tous les hommes y sont soumis; elle n'épargne rien, l'homme se doit tout entier; elle n'oublie aucun objet, tout est en son ressort; quelle n'en sera pas la durée? Elle embrasse tous les temps jusqu'à la fin du monde; elle comprend tous les moments de la vie jusqu'au dernier soupir; ne manqua-t-on qu'au dernier moment, tout est perdu; elle ne connaît point de partage; quelle n'est pas sa rigueur, tout croire, tout faire, tout souffrir, ou on ne croit, on ne fait, on ne souffre rien. Manquer à un point, c'est être coupable de tout; elle ne connaît ni préférence ni concurrence; perdre les biens, l'honneur, la vie, plutôt que de la violer, c'est un devoir indispensable. Tel que le père de famille qui ne reçoit point les excuses des conviés : il n'est ni femme, ni biens, ni plaisirs qui dispensent de se rendre aux festins des noces, et d'y venir avec la robe nuptiale, si l'on ne veut être honteusement chassé et rigoureusement puni : *Nemo gustabit cœnam meam.* (*Luc.*, XIV, 24.)

2° *Le conseil.* Une probité morale ne suffit pas, on vous demande la sainteté; renoncez à vous-même? portez votre croix tous les jours, vendez vos biens, distribuez-en le prix aux pauvres, détachez-vous de vos parents, de vos amis, de vous-même, jusqu'à haïr votre père, votre mère, votre propre âme. Ce n'est pas assez de ne faire tort à personne, donnez encore votre robe à celui qui demande votre manteau, faites du bien à ceux qui vous font du mal, priez pour ceux qui vous persécutent, tendez la joue droite à celui qui vous frappe sur la gauche. Heureux les pauvres, malheur aux riches, heureux ceux qui pleurent (*Matth.*, V, 5.), malheur à qui nage dans l'abondance. Voilà l'étonnante morale qu'on nous enseigne, l'étonnant plan de vie qu'on nous prescrit; il faut conquérir le royaume des cieux, on ne l'emporte que par la force, l'entrée en est étroite, la route difficile; que d'efforts il faut faire pour y pénétrer! *Contendite intrare per angustam portam.* (*Luc.*, XIII, 24.)

Et ne pensez pas être le maître des conditions et des moyens, pouvoir choisir ou laisser ce qui vous plaît; illusion commune; chacun veut se sauver, mais dans le détail de l'exécution tout s'évanouit, on voudrait qu'il n'en coûtât rien; mais fait-on rien sans peine; guérit-on sans remède, triomphe-t-on sans combat, recueille-t-on sans avoir semé, devient-on habile sans étude? Ce n'est pas vouloir se sauver que de n'en prendre pas les moyens : illusion funeste qui peuple l'enfer, combien de damnés y gémissent après avoir fait de pareils projets? Y en a-t-il un seul qui n'en ait formé? Craignez ce choix imprudent, qui épargne des passions chéries et n'immole que les indifférentes; l'attachement même les rend plus suspectes, c'est l'endroit faible de la place, par où l'ennemi entrera. Non, non, quoi qu'il en coûte, il faut monter à la source du désordre, arracher la racine du mal. Dieu nous a montré la route, suivons-la, si nous ne voulons nous égarer.

Ne vous rassurez pas sur l'idée de liberté que vous laisse le nom de conseil : les conseils sont nécessaires à l'accomplissement du précepte, et par là quelquefois ils deviennent des préceptes, soit dans la totalité; on ne se sauvera jamais si on ne pratique aucun conseil, soit dans leur destination; on ne se sauvera point, si on ne suit sa vocation à la pratique des conseils, soit dans le particulier, selon les circonstances, en retranchant l'occasion du péché; le précepte y est exprès : si votre œil, votre pied, votre main vous scandalisent, arrachez, coupez, jetez loin de vous : il vaut mieux entrer dans le ciel avec un de ces membres que d'aller dans l'enfer avec tous les deux. Le royaume des cieux est un trésor caché dans un champ, une pierre précieuse trouvée par hasard; elle est à vendre, mais elle coûte cher; on demande tout ce que vous avez, il faut tout vendre, faire argent de tout pour l'acheter. *Vendit omnia quæ habet et emit eam.* (*Matth.*, X, 44.)

3° *La perfection.* Les saints n'ont pas cru qu'elle fût pour eux arbitraire, ils se sont regardés comme les pierres précieuses, destinées à composer le palais céleste que Dieu

veut bâtir dans le ciel, et dont il est la pierre fondamentale. Pour mériter d'y être employé, il faut, selon les idées de l'Eglise, qu'elles soient tailléees sous le marteau de la pénitence et le ciseau de la mortification. *Tunsionibus, pressuris expoliti, lapides.* Ils se sont regardés comme une terre sur laquelle est jetée la semence de la grâce et de la parole : prenez garde qu'elle ne soit enlevée dans le grand chemin, étouffée dans les ronces, desséchée sur la pierre; recevons-la, cultivons-la, faisons-lui porter au centuple comme la bonne terre; le grain même qui y tombe doit y pourrir pour y porter du fruit. *Nisi granum frumenti.* (*Joan.*, XII, 24.)

Pleins de ces justes idées, que n'ont-ils pas fait pour arriver à la perfection, qu'ils savaient être l'unique moyen de salut? Voyez de toutes parts les échafauds ensanglantés, les déserts, les monastères peuplés : voyez les trésors foulés aux pieds, les hôpitaux fondés et servis; ce n'est que sur le débris de tout ce que le monde a de plus brillant et de plus agréable, qu'est élevé le trône du Roi des rois. De toutes parts des milliers de saints dans la cendre, le cilice, les opprobres, les persécutions, dénués de tout, errants dans les cavernes, méprisés, condamnés, gens dont le monde n'était pas digne. Telle est l'étonnante cour qui peut seule espérer de lui plaire. Tandis que le monde nageant dans la joie, enivré d'honneur, comblé de trésors, est réprouvé, maudit, exclu des prières et du royaume de Jésus-Christ. *Non pro mundo rogo.* (*Joan.*, XVII, 7.) Telles ces vierges qui vont au-devant de l'Epoux, malheur à celles dont la folie a négligé de faire provision d'huile dans leurs lampes : qu'elles ne s'attendent pas d'être reçues aux festins des noces, il n'y a que celles qui ont pris de sages mesures qui y soient admises. *Nescio vos.* (*Matth.*, XXV, 12.)

De là, ce nombre immense de réprouvés, entraînés à grands flots dans l'abîme, et ce petit nombre d'élus que l'Empirée couronne : assemblage incompréhensible, de fuite et de combat, de défaite et de triomphe, de condamnation et de couronne, de châtiments et de récompenses; spectacle affreux d'un monde entier à demi perdu et à demi sauvé, que le ciel et l'enfer se disputent et se partagent, ou plutôt ne se partagent pas, puisque l'enfer fait sa proie de la plus grande partie : accablé à la vue de ces profonds mystères, puis-je me dissimuler l'inévitable nécessité de combattre, l'extrême difficulté de vaincre, l'incertitude continuelle du succès? Puis-je trop redouter la force de mes ennemis, veiller sur leurs attaques, me défier de ma faiblesse, et compter sur les bontés infinies de mon Dieu?

4° *La persévérance.* Encore même si les obstacles, les dangers, les devoirs devaient finir quelques jours, on pourrait enfin se dédommager et jouir de quelque intervalle de repos; mais non, n'attendez ici-bas ni paix, ni trêve, le Seigneur est venu apporter la guerre, en voici le temps, il faut combattre jusqu'à la mort les couronnes ne nous attendent que dans l'autre vie, jusqu'alors flottantes elles peuvent nous échapper; le dernier moment peut seul les fixer; sur nos têtes, s'il nous trouve encore les armes à la main; l'incertitude durera toujours; c'est ici la voie, il faut marcher sans s'arrêter et toujours être sur ses gardes; elle est toujours semée de ronces : c'est aujourd'hui le temps de la semence, il faut la répandre, la cultiver, l'arroser de ses larmes, la défendre contre les oiseaux; la moisson ne sera que dans l'autre vie : en vain eût-on acquis ce précieux trésor, si on ne le conserve avec soin, les voleurs l'enlèvent, la rouille le consume; qui tourne la tête après avoir mis la main à la charrue, n'est pas digne de moi.

Saül avait attendu trois jours, la nuit approchait, le prophète allait venir, un moment d'impatience le dépouille de tout. Saül est réprouvé; Judas avait commencé en saint, aussi généreux que les autres apôtres, il avait tout quitté pour suivre Jésus-Christ; il devient traître, il s'arrache lui-même la vie. Quarante martyrs entrent courageusement dans un étang glacé, ils y passent la nuit entière, ils touchent à la récompense, lorsqu'un d'entre eux se lasse d'attendre et renonce à la foi; à peine en a-t-il fait la criminelle demande, que quarante couronnes descendent du ciel; trente-neuf vont se reposer sur la tête de ceux qui étaient restés fidèles; la quarantième est suspendue dans les airs, cherche sur qui se reposer. Quel coup de poignard pour celui qui la perdue! Quel bonheur pour celui qui court le remplacer!

Il est vrai que la bonté infinie de Dieu permet rarement qu'une sainte vie soit terminée par une mauvaise mort; mais enfin il ne doit cette grâce à personne. Après une longue vie passée dans les exercices de la pénitence, Dieu peut sans injustice laisser tomber dans le péché; la persévérance est toujours une grâce purement gratuite qu'on peut bien, dit saint Augustin, demander avec humilité, mais dont à la rigueur on n'est jamais digne : veillez donc et priez, l'esprit est prompt, mais la chair est faible. Ces objets furent toujours la matière des vives allarmes et de la profonde humilité des plus grands saints. Je ne sais donc, mon Dieu, si je suis dans votre grâce, je ne sais si je persévérerai, je ne sais si la mort me trouvera dans la charité ou dans le crime; que ne puis-je lever ce voile, puisqu'il me dérobe la douce assurance d'être au nombre de vos enfants et d'y être toujours. Pourquoi me laisser cette fatale liberté, dont il est si fort à craindre que je n'abuse? Présent dangereux, source du mérite ou du péché, que n'attachez-vous ma liberté au bien par des liens indissolubles. Qu'il est triste pour moi qu'une volonté si incontestable et si faible demeure toujours la maîtresse! Ah! sauvez-nous donc, Seigneur, nous allons

périr, vous êtes notre unique ressource. *Domine, salva nos, perimus!* (*Matth.*, VIII, 25.)

Mais tout cela ne doit pas décourager; et quelle est l'affaire qui n'a pas ses difficultés? Pour recueillir une moisson médiocre, il faut risquer une semence précieuse, tracer un pénible sillon, attendre le retour d'une saison tardive, porter pour la cueillir le poids du jour et de la chaleur; et combien de fois le laboureur se voit-il enlever le fruit de ses travaux au moment d'en jouir? En est-il moins laborieux l'année suivante? Faisons-nous sans peine du progrès dans les sciences? S'interdire les plaisirs, se dérober à la société des vivants, n'avoir commerce qu'avec les morts, passer les jours et les nuits à dévorer un insipide volume, reconnaître enfin qu'on ne sait rien. N'en coûte-t-il rien pour faire fortune? N'est-ce pas à la sueur de son front que l'artisan gagne un modique salaire? Tout est difficile dans le monde, si des biens frivoles ne sont accordés qu'à si gros frais, il est juste que les biens éternels ne soient que le partage de ceux à qui le travail y donne un titre légitime.

Si le salut est difficile, il n'est pas impossible. Les mêmes oracles qui enseignent la difficulté assurent la possibilité; le chemin en est étroit, mais il est frayé. Il n'y a qu'à marcher, il ne s'emporte que par la force, mais la force peut l'emporter: il faut tout vendre pour l'acheter; mais quelque pauvre que vous soyez, on se contente de ce que vous avez. Il faut travailler à cette vigne mais à quelque heure que vous veniez, vous pouvez avoir le même salaire. A quoi tient-il que vous n'alliez au banquet? vous y serez bien reçu, vous y êtes invité; mettez de l'huile dans vos lampes, vous entrerez dans la salle des noces.

Si tout s'oppose à votre salut, tout aussi peut vous y servir. La sagesse de Dieu a si bien ménagé les choses, la Providence a si bien arrangé les événements, que toutes les créatures fournissent autant de facilités qu'elles forment d'obstacles. Partout se trouve le remède avec le poison, le dégoût et le plaisir, l'illusion et la lumière, le secours et l'attaque; d'un côté l'enfer vous menace, et de l'autre le ciel vous attend. Les anges commis à votre garde sont-ils moins forts que les démons acharnés à votre perte. Un Dieu qui marche à leur tête, quelle confiance ne doit-il pas vous inspirer? Partout les piéges tendus à l'innocence, et partout des avis salutaires qui vous les découvrent, et une main favorable qui vous conduit. Vous redoutez le poids de vos nombreux devoirs. Voici les motifs qui vous y engagent, les exemples des saints qui vous y animent, la grâce qui vous soutient, la gloire qui vous couronne; ne craignez pas l'orage, Dieu prend le gouvernail du vaisseau, il vous ouvre le port et y conduit. Difficultés heureuses et favorables épreuves qui, dans le dessein de Dieu, ne faites qu'augmenter nos mérites; mettons-les à profit avec courage, les difficultés s'évanouiront et nous parviendrons enfin à la gloire.

DISCOURS

SUR LA MESSE DE PAROISSE.

Vocate cœlum, congregate populum, sanctificate Ecclesiam. (*Joël*, I, 14; II, 16.)

Appelez, rassemblez, convoquez le peuple, sanctifiez l'Eglise.

Pour se former une juste idée d'une paroisse, il faut remonter au principe de la nature de l'Eglise. L'Eglise est une famille, un corps moral, dont Jésus-Christ est le chef et les fidèles sont les membres. Elle forme une parfaite unité morale par l'unité du chef, la participation aux mêmes sacrements, l'exercice du même culte, la profession de la même doctrine, la communication des mêmes mérites, l'espérance de la même gloire, l'obéissance à la même loi. Aussi est-elle comparée à un troupeau, à une armée, à un royaume, à un navire, au corps humain; et de là il s'ensuivrait qu'on ne devrait offrir qu'un sacrifice, dire qu'une messe, faire qu'un office dans tout le monde chrétien où tous les fidèles devraient assister. Ainsi, dans le ciel, par la plus parfaite unité, nous serons tous consommés en un dans le sein de Dieu. Sans différence de temps, de lieu ni de culte, et sur la croix, qui était le centre du monde, l'autel de l'éternité, le point d'union de l'un et de l'autre Testament, il n'y a qu'un sacrifice pour tous, lequel seul, en effet, nous renouvelons tous ce qui s'exécutait à la lettre parmi les juifs, où il n'y avait et ne pouvait y avoir qu'un temple à Jérusalem, où toute la nation s'y rendait de toutes parts une fois l'année, à la fête de Pâques. Jésus-Christ y allait tous les ans; les fidèles, dans les premiers jours de l'Eglise, l'exécutaient aussi: ils se rassemblaient tous pour faire la prière, le sacrifice, la communion : *Erant communicantes in oratione et fractione panis.* (*Act.*, II, 42.)

Mais l'Eglise chrétienne est devenue trop nombreuse pour cette unité locale; il a fallu la diviser en plusieurs parties, et rassembler les fidèles en divers lieux, comme une armée qui, sans préjudice de l'unité morale

du total, est partagée en quartiers, en régiments, en compagnies, l'Eglise a aussi été divisée en provinces, en diocèses, en paroisses. Chaque province, chaque diocèse, chaque paroisse est une image du total : elle est en petit ce que toute l'Eglise est en grand. Elle fait un troupeau, une famille, un corps moral qui a son chef, ses membres, son culte, son temple, son sacrifice, ses offices, qui fait partie du corps entier de l'Eglise. Qu'est-ce qu'un diocèse et une paroisse, disait saint Cyprien? c'est le troupeau uni à son pasteur, le peuple attaché à son pontife : *Plebs adunata pastor, pastorique grex adhærens.* Telles sont les parties morales de l'Etat : chaque province, chaque ville, chaque village fait un corps politique qui a ses magistrats, ses lois, ses intérêts, sa maison, son domaine, où tout ressortit au prince et fait partie du royaume. L'Eglise, dans la division de son empire, s'est conformée aux divisions politiques qu'elle a trouvées dans le monde.

Les communautés ainsi formées ont dû s'assembler de temps en temps, pour rendre en commun à Dieu leurs hommages. Se bâtir un temple, y célébrer l'office divin, y faire dire la messe en leur nom, à leur intention, par leur propre prêtre, y entendre la divine parole, y recevoir les sacrements, y faire toutes les fonctions de la religion : voilà la messe de paroisse, toutes les autres lui sont en un sens étrangères, pasteur, temple, culte étranger. Celui-là est le sien propre, comme une famille qui aurait sa chapelle particulière, son chapelain, sa messe propre. Une communauté est une famille nombreuse qui, dans son église, fait faire le service divin par son prêtre. Il est des occasions d'éclat, un *Te Deum*, une procession, un service où les magistrats municipaux et tout le corps de la paroisse se rendent en cérémonie. Ainsi en est-il de la messe de paroisse. Les magistrats, les corps, les particuliers, ont droit d'y assister dans tout le cérémonial : c'est leur service ; ils le devraient même, ils le font en bien des endroits. La multitude de ces messes, qui reviennent chaque fête, est une excuse dans les embarras où les affaires publiques peuvent souvent les mettre. Il serait de leur religion de lever ces obstacles et de venir édifier les peuples, honorer Dieu à leur tête et relever par leur présence l'éclat de son culte.

Il est juste en effet que chaque communauté offre à Dieu en corps des hommages communs et lui fasse offrir un sacrifice commun pour le besoin de tout le corps. Les impôts dus au prince, les réjouissances publiques, les remèdes aux maux publics, méritent-ils plus que l'affaire du salut les attentions de la communauté. Le salut est tout cela, le sacrifice opère tout cela : il est hommage, tribut dû à Dieu, remède, grâce, protection pour le peuple ; il faut donc une action publique, faite au nom du public et pour lui, qui soit l'exercice de la religion. Il est vrai qu'en un sens toutes les messes sont publiques, toutes se disent au nom de l'Eglise, toute l'Eglise y participe : mais il est plus avantageux et plus décent que chaque corps ait sa messe propre, qui se dise à son intention, dans son Eglise, par son pasteur. Voilà ce que la messe de paroisse ajoute aux autres messes. On a pu sans doute ne faire ces assemblées qu'à certaines fêtes, comme faisaient les juifs dans le temple de Jérusalem. On le fait aussi d'une manière particulière à Pâques, par l'obligation imposée à tous les fidèles de se confesser et de communier à la paroisse : mais l'Eglise ayant ordonné à tous les chrétiens d'entendre la messe, les fêtes et dimanches, chaque paroisse devait satisfaire à ce devoir par l'offrande commune d'une victime.

Intentions de l'Eglise.

Ce que nous venons de dire suffit pour faire connaître les intentions de l'Eglise dans l'établissement de cette messe : entrons dans un plus grand détail. 1° La première intention est d'assurer aux paroissiens le secours des prières et le fruit du sacrifice. Aussi le curé est tenu de l'offrir ou de le faire offrir à leur intention : car, comme le remarque le concile de Trente, chaque pasteur doit à son troupeau l'instruction, la nourriture, le sacrifice : tout cela s'y trouve. On instruit par le prône, on prie par le sacrifice, on nourrit par les sacrements. C'est par son chef, comme la représentant, que la communauté agit. Le prêtre, toujours ambassadeur de l'Eglise, l'est en particulier et par état du troupeau dont il est pasteur. Dans cette action, où il agit pour elle, il pèche si elle manque par sa faute : les théologiens en concluent unanimement et avec raison, et le pape l'a décidé, qu'il est tenu de dire la messe à l'intention de la paroisse, sans la détourner ailleurs, et que sa paroisse est tenue de s'unir à lui et d'y assister.

2° L'intention de l'Eglise est d'entretenir l'union spirituelle parmi les fidèles. Les mariages, les intérêts, les charges, l'habitation, les parties de plaisirs entretiennent dans la société l'union civile des citoyens ; mais pour l'union spirituelle, il n'y a d'autre lien sensible que l'unité du culte. On se voit dans la même Eglise, aux mêmes exercices de piété, sous les mêmes pasteurs, à la même table, aux mêmes instructions. Sans cela on serait, pour le spirituel, étranger l'un à l'autre. Ces assemblées réunissent et lient les fidèles : les premiers chrétiens faisaient dans cette vue, sur le tombeau des martyrs, ce qu'ils appelaient des *Agapes*, c'est-à-dire, des repas publics, où ils cimentaient l'amitié jusque dans l'Eglise. Saint Paul en parle, et se plaint même des désordres qui commençaient à s'y introduire : tant l'Eglise avait à cœur d'entretenir l'union et la charité entre ses membres. Cet usage n'a pu se soutenir dans le relâchement des mœurs, que la multitude innombrable de chrétiens a fait naître. Les désordres qui faisaient gémir saint Paul, malgré le petit nombre de fidèles, seraient aujourd'hui bien plus grands.

On y a substitué le pain bénit qui en est l'image.

3° Son intention a été de rendre l'instruction commode et même nécessaire à tout le monde : car s'il n'y en avait pas dans les paroisses, si on n'était pas tenu d'y assister, le peuple chrétien en manquerait absolument. On en fait dans les campagnes, on en fait même dans les villes, et assez régulièrement, à la portée du peuple. Un petit nombre de sermons, souvent sur des matières peu nécessaires, ordinairement plus brillants qu'utiles, où peu de personnes se rendent, suffirait-il pour s'instruire? Mais, dans les paroisses, on fait des instructions populaires, suivies, fréquentes : tout le monde peut ainsi puiser à la source; et, afin que personne ne les manque, c'est au milieu de la messe qu'on les fait; l'obligation d'y venir, l'heureuse nécessité de les recevoir les rendent comme naturelles.

De là les avantages de la messe de paroisse : 1° la prière publique est plus efficace que la prière particulière. Sans doute, il est toujours utile de prier, même dans le secret; le Père céleste, qui voit ce qui se passe dans le secret, ne manque pas de le couronner : mais Dieu nous dit que, quand deux ou trois personnes sont rassemblées en son nom, il est au milieu d'elles. On s'aide mutuellement par les prières; c'est une espèce d'armée qui attaque Dieu, dit Tertullien, et lui fait une agréable violence. On est plusieurs dans les autres églises; mais on n'y a que la communion générale de l'Eglise, non pas cette société morale des brebis d'un même troupeau. Il y a même des grâces particulières attachées à la direction, aux prières, à l'union avec nos supérieurs et nos frères, à qui Dieu nous a liés. 2° L'intention de la messe. Ce sacrifice y est offert pour les paroissiens : ils en tirent donc un avantage particulier, supérieur à celui qu'on peut tirer des autres messes. 3° L'édification du public : on la donne, on la reçoit, on voit toute la paroisse, on en est vu : *Ecce quam bonum et quam jucundum.* (*Psal.* CXXXII, 1.) Si un religieux quittait l'office de son couvent, un chanoine celui de son chapitre, on serait surpris de cette singularité, on l'aimerait mieux dans le chœur ou dans son couvent. C'est ici la même chose; la paroisse est notre couvent, le couvent est la paroisse du moine. 4° La satisfaction mutuelle. Le pasteur voit avec plaisir son troupeau rassemblé, il est témoin de sa religion, de sa piété. L'absence rend tout suspect, on a beau dire qu'on est à l'office ailleurs. Qui le sait, qui peut le croire? On connaît ceux qui sont assidus, on peut en répondre. Cette assiduité anime le zèle, la docilité garantit le succès. L'absence décourage : on regarde comme étranger ce qui est un devoir. 5° L'instruction, on y en fait, on est tenu d'y en faire. Le chant anime et touche, les cérémonies plaisent et frappent. On pourrait les trouver ailleurs. Mais l'instruction, simple, populaire, familière, paternelle, se trouve-t-elle ailleurs

Il faut donc venir à la messe de paroisse avec assiduité, avec amour, avec respect : car enfin c'est notre maison, notre messe, notre office, nous sommes chez nous. On dirait que, parlant pour sa paroisse, un curé cherche son intérêt, et qu'en y allant on lui fait grâce, qu'on fait un grand sacrifice. Ce sont au contraire les autres églises, les autres ministres, les autres messes qui sont étrangères. Ici doit être notre cœur; nous y avons reçu la naissnce par le baptême, nous y recevrons les derniers secours par le viatique, l'extrême-onction et la sépulture, nous y avons fait la première communion, nous l'y faisons à Pâques, nous y apprîmes le catéchisme. Les autres églises peuvent être commodes par le voisinage, on peut avoir des relations d'amitié avec les ministres qui les desservent; mais enfin c'est là notre berceau, notre tombeau, notre maison, notre table, notre père, notre famille.

Aussi, par une heureuse expérience, voit-on communément la régularité de la vie et l'assiduité à sa paroisse marcher d'un pas égal. Mieux et plus souvent instruit de ses devoirs, on les pratique plus fidèlement et plus facilement; aidé par plus de prières, enrichi de plus de grâces, on fait bien plus de progrès dans la vertu; plus zélé, plus pieux, plus charitable, plus soumis aux puissances, on recueille abondamment les fruits que la main d'un pasteur a semés et cultivés. Au lieu que l'éloignement de la paroisse, comme le remarque saint Charles, est la source ordinaire de l'irréligion et du vice : on ignore ses devoirs, on méprise le sacerdoce, on est sans respect à la messe, on observe mal les fêtes, on néglige les œuvres de piété : ce sont des brebis qui, en s'éloignant du bercail, s'égarent dans une terre étrangère. Il est donc bien important, et d'y exhorter le peuple, et de la célébrer d'une manière capable de l'y attirer et de l'édifier.

Antiquité des messes de paroisse.

Nous n'examinons pas ici l'origine des curés et des paroisses. Plusieurs docteurs les prétendent de droit divin, établis par Jésus-Christ même, comme l'épiscopat, successeurs des soixant-douze disciples, comme les évêques le sont des douze apôtres : du moins la division en paroisses est de la plus haute antiquité; et elle était indispensable à mesure que l'Evangile se répandait. Un évêque ne pouvait pas être partout, et veiller par lui-même sur tout un peuple : il fallait donc qu'il établît, comme saint Paul le recommande à Timothée, des prêtres, c'est-à-dire des curés dans les villages, pour ses coopérateurs : on n'ordonnait même aucun prêtre sans l'attacher à quelque église, c'est-à-dire, à une paroisse.

Quoi qu'il en soit de l'institution des curés, du moins ces messes communes, que nous appelons messes de paroisse, ont été les premières; la première fois avec Jésus-Christ, dans le cénacle, et pendant bien des siècles, ce sont les seules qui se sont dites

dans l'église. Les messes particulières ne se sont introduites que peu à peu, quoique très-légitimement sans doute. Les fidèles s'assemblaient sous la conduite des évêques ou des prêtres leurs pasteurs, pour faire ensemble le sacrifice et la communion. C'est ce qu'on appelait *collecte* ou messe, *conventus:* c'était surtout le saint jour de dimanche, qu'on nommait *le jour du soleil*, comme le remarquent Tertullien, saint Ignace, saint Justin, Arnobe et tous les anciens Pères. Il en est parlé dans les constitutions de saint Clément, dans les canons des apôtres, dans les premiers conciles, les *Epîtres* de saint Paul et même les *Actes des apôtres*. On en trouve des images dans l'Ancien Testament. Le *Lévitique* appelle collecte l'assemblée du peuple pour célébrer, par des offrandes et des sacrifices, la fête des tabernacles : *Offeretis holocaustum : est enim cœtus atque collecta.* (*Levit.*, XXIII, 36.) Et Joël, par ordre de Dieu, appelle l'assemblée du peuple et les fidèles, pour honorer Dieu : *Vocate cœtum, congregate populum, sanctificate ecclesiam.* (*Joel.*, I, 14; II, 16.)

Il est aisé de comprendre que l'union étroite qui régnait entre les fidèles les attachait tous au même autel ; que leur docilité pour leurs pasteurs, qui les appelaient auprès d'eux, et leur administraient les sacrements, les attiraient au même bercail. D'ailleurs, les persécutions ne permettant pas de multiplier les églises, les obligeaient de venir tous dans le même temple, et de chercher dans leur union et leurs exemples un secours mutuel, pour se soutenir et se fortifier dans des temps si orageux. Nous ne serons pas surpris des exhortations qu'on leur faisait fréquemment de s'y rendre, des menaces du châtiment contre les absents, et des soupçons légitimes sur la foi et la piété de ceux qu'on y voyait rarement, qui, bientôt traités de déserteurs et d'apostats, en étaient privés dans la suite, et quelquefois excommuniés.

A mesure que les diocèses et les paroisses se sont plus régulièrement formés, dans la paix de l'Eglise, cet esprit s'est perpétué, les liens se sont resserrés, et les canons ont attaché davantage les brebis aux pasteurs. On a ajouté à cette action sainte, pour la rendre plus agréable et plus utile au peuple, et l'y attirer davantage les instructions, les sacrements, les processions, l'aspersion de l'eau bénite, le pain bénit, etc. Les peuples de leur côté, par une noble émulation, se sont chargés de l'entretien des églises, des prêtres, des ministres inférieurs, soit par des aumônes, soit par des impositions, par des fabriques et des confréries.

On a regardé l'église avec raison comme la maison de la communauté. Les canons ont encore resserré les liens, par la nécessité d'y recevoir le baptême, le mariage, la communion pascale, la pénitence, le viatique, l'extrême-onction, etc., ce qui forme un corps de lois et de droits des paroisses, de devoirs réciproques des pasteurs envers les peuples, et des peuples envers les pasteurs.

Les communautés religieuses n'ont été fondées que longtemps après. Pendant bien des siècles, elles n'avaient point d'églises propres : mais elles se rendaient aux paroisses, comme le reste des fidèles. Elles n'avaient pas même de prêtres le plus souvent; la plupart des premiers moines ne l'étaient pas : ce n'est que peu à peu que la science s'y étant introduite, plusieurs saints religieux, ayant rendu de grands services à l'Eglise, on a démembré des paroisses ces petits corps, qu'on a érigés eux-mêmes en paroisses, mais pour eux seulement; sans qu'il leur fût permis, ou d'y recevoir des paroissiens, ou d'exercer à leur égard aucune fonction pastorale, que de l'aveu des vrais pasteurs, à titre de troupes auxiliaires; et quoique enclavés dans l'étendue de la paroisse, ils n'en sont pas moins une espèce de paroisse séparée et différente, qui n'a pas détruit les anciennes, ni dispensé les brebis de leur devoir envers leur pasteur dans leur église mère. Quand, pour la commodité du service, on divise une paroisse trop grande, pour en ériger une nouvelle, chacune a ses droits à part, et l'une ne doit pas empiéter sur l'autre. On laisse sans doute aux fidèles la liberté d'aller dans toutes les églises entendre la messe, assister aux offices, profiter de la parole de Dieu : en multipliant le bien on n'a garde d'en interdire l'usage; mais ce même bien demande que les droits de l'église mère soient toujours respectés, et les brebis sont toujours dans l'obligation de lui rendre les mêmes devoirs.

Les chapitres, communautés religieuses, confréries, sont aussi de petites paroisses qui ont leur messe de communauté et leur office propre, sans préjudice des grandes dans lesquelles elles sont établies.

Obligation d'y assister.

On satisfait au précepte général d'entendre la messe, quelque messe qu'on entende, grande ou basse, à sa paroisse ou ailleurs. On n'est pas obligé d'en entendre une autre : et si, dans quelque diocèse, il y avait une censure ou une réserve contre ceux qui manquent la messe, on ne tomberait ni dans la réserve, ni dans la censure, pourvu qu'on l'entendît quelque part. Dans ceux même où il y a un précepte exprès d'assister à la messe de paroisse, le précepte général de l'Eglise n'en est pas moins rempli quand on n'y assisterait pas; c'est un second précepte ajouté au premier, qui a son objet particulier. On aurait satisfait à l'un par une messe basse, on devrait satisfaire à l'autre par la messe de paroisse. Ainsi, il y a un précepte divin de la communion; on y satisfait en tout lieu, en tout temps : il y en a un pour la communion pascale à sa paroisse. C'est donc avec raison que Léon X, Pie V et d'autres papes ont déclaré qu'on satisfaisait au précepte général d'entendre la messe, quelque part qu'on l'entendît; mais ces brefs

ne vont pas plus loin : ils laissent dans son entier le second précepte, aussi bien que le droit de le porter : ils n'ont rien de contraire au concile de Trente, qui en fait un devoir général.

L'Eglise n'a jamais fait ni dû faire un précepte absolu et de rigueur, généralement pour tous les fidèles, d'assister régulièrement à la messe de paroisse, non pas faute d'autorité, comme le clergé de France l'a décidé, elle en a le droit, l'objet en est grave. Les évêques, qui l'ont porté dans leur diocèse, n'ont pas passé les bornes de leur pouvoir : mais l'Eglise ne l'a pas dû, par les embarras ou plutôt par l'impossibilité de l'exécution. Il y a des paroisses si nombreuses que tout le monde ne saurait tenir dans l'église; tout le monde ne peut pas quitter en même temps les maisons pour se trouver à la messe; les familles doivent se partager; la grand'messe est longue; on peut avoir des affaires pressées; on peut être fort loin de l'église, etc. En un mot, une loi absolue et générale est impraticable.

Quoique la sagesse ne permette pas d'en faire une loi absolue et générale, il y a pourtant un vrai précepte, mais dont l'exécution est abandonnée à la piété et à la prudence, selon les circonstances qui peuvent y mettre obstacle. C'est le caractère des préceptes affirmatifs, bien différents des préceptes négatifs, dont la rigueur inexorable oblige dans tous les temps et pour tous les temps : au lieu que les autres n'obligent que quelquefois et dans certaines circonstances. On détermine aisément l'observation des uns, l'impureté, le mensonge, le larcin ne sont jamais permis : mais il est difficile de fixer avec précision les actes positifs qu'exigent les autres. Quand faut-il faire l'aumône, à qui, combien, comment faut-il donner, pour exercer la charité? Est-il douteux cependant qu'on ne soit obligé à l'aumône, malgré la difficulté d'en fixer la pratique? Telle est la nécessité de la pénitence, arbitraire quoique certaine à l'exception des jeûnes et abstinences commandés par l'Eglise; tel le devoir de la sanctification positive des fêtes, à l'exception de la messe. Ainsi il y a un vrai commandement d'aller à la messe de paroisse : mais comme ce précepte est positif, on ne saurait déterminer le temps, la manière, les personnes, les circonstances de l'observation d'une manière précise. On pèche en y manquant; mais il est bien difficile de marquer précisément quand le péché a été commis : bien des circonstances peuvent servir d'excuse.

Il est plus aisé de se dispenser de la messe de paroisse que de la messe en général; la loi en est moins rigoureuse, moins précise, moins étendue, plus facile à exécuter. Toutes les raisons qui dispensent de l'assistance à la messe dispensent à plus forte raison de la messe de paroisse. Il y en a bien d'autres : des affaires, une santé faible, la distance des lieux, la rigueur de la saison, qui, laissant la liberté d'aller aux églises commodes, à une messe basse, ne permettent pas d'aller à une solennelle : l'Eglise indulgente s'en rapporte à la prudence et au zèle des fidèles. Les canons les plus sévères en petit nombre demandent trois dimanches consécutifs pour le péché et la censure; les autres dimanches on est libre : on peut envoyer quelqu'un de la maison pour y suppléer. Ce que le pape Sixte IV appelle *causas honestas dispensationis;* ce que le concile de Trente entend par ces paroles, *si commodum fuerit.* Cette indulgence ne doit pas rendre négligent; et on pèche si on s'absente longtemps sans avoir des raisons légitimes.

L'obligation d'assister à la messe de paroisse est plus étroite que celle d'aller au sermon, à vêpres, au reste de l'office, auxquels on peut suppléer par d'autres bonnes œuvres. Quoiqu'il y ait des grâces particulières attachées à l'église mère et aux offices qui s'y font, tout cela est bien au-dessous de la messe offerte à cette intention : le reste de l'office n'entre que dans des vues générales de la sanctification des fêtes, sur laquelle, à la messe près, il n'y a rien de déterminé. La messe de paroisse est une assemblée de corps, un sacrifice commun qui a son objet propre indépendamment de la fête, et à laquelle on devrait se rendre, quand même elle ne se ferait pas un jour de fête.

Deux choses établissent ce précepte, la volonté de l'Eglise et le besoin que l'on en a. L'Eglise marque sa volonté par sa conduite et par ses canons, le besoin se fait sentir par les avantages de l'assiduité et les inconvénients de l'absence.

Rien ne marque mieux l'intention de l'Eglise que les précautions qu'elle a prises pour empêcher qu'on ne trouble la messe de paroisse, et qu'on n'en détourne les fidèles. 1° Elle a défendu les chapelles particulières : ce n'est qu'à raison de la difficulté des chemins, des infirmités des personnes considérables, qu'on peut obtenir des évêques la permission d'en bâtir. Et encore à quelles conditions? Qu'on n'y célébrera pas la messe les grandes fêtes de Pâques, Pentecôte, Toussaint, Noël, l'Assomption, Saint-Jean, Saint-Pierre, le patron, la dédicace; que les dimanches on n'y admettra que les personnes de la famille, dont quelqu'un ira toujours à la paroisse; qu'il n'y aura ni cimetière, ni fonts baptismaux, ni cloches pour appeler; qu'on n'y fera ni pain béni, ni procession, ni aspersion d'eau bénite : en un mot, que la paroisse n'en souffrira aucun préjudice. Les évêques ne manquent pas d'insérer toutes ces clauses : elles sont de droit fondées sur les anciens canons, comme celui du concile d'Agde au VI[e] siècle, rapporté au *Décret* de Gratien, renouvelé par saint Charles dans ses conciles. Malgré ces précautions, l'Eglise ne voit qu'avec peine multiplier ces chapelles et les messes qui détournent de la paroisse. 2° Elle a défendu à toutes les confréries et congrégations de dire leur messe le dimanche dans le temps de la messe de paroisse, pour n'y pas faire diversion. On l'a souvent défendu aux religieux, du moins d'y avoir du monde dans

ce temps-là : ce n'est que par tolérance et par un abus que leur grand' messe concourt avec celle-là. Régulièrement même le droit d'avoir des clochers et des cloches pour appeler le public ne regarde que les paroisses : les communautés n'ont eu d'abord que de petites cloches pour leur règlement et exercices intérieurs Saint Grégoire, quoique religieux, fit des reproches aux évêques qui laissaient prendre cette liberté aux communautés. Ce n'est que peu à peu que la facilité des curés, la commodité des fidèles, la piété des religieux, ont fait presque des paroisses de leurs églises : ce qui a fait quelquefois beaucoup de bien; mais toujours sans préjudice de l'esprit primitif qui appelle à l'église mère. 3° Il a été autrefois ordonné à chaque curé, avant de commencer la messe de paroisse, d'examiner tous ceux qui étaient dans l'église, pour voir s'ils étaient tous ses paroissiens, et de renvoyer les étrangers, afin qu'ils allassent l'entendre chez eux, qu'une paroisse ne pût nuire à l'autre, que chacun fût uni à son pasteur, et de tenir un rôle de ceux qui n'assistent pas à la messe de paroisse, de les dénoncer au promoteur pour les faire punir, et aux confesseurs pour interroger là-dessus les pénitents, et les y obliger.

L'Eglise a employé toute son autorité pour maintenir cette assiduité à la paroisse. Le concile d'Elvire et le concile de Sardique, où présidait le grand Osius, dès le IV[e] siècle; les conciles d'Agde et d'Orléans, dans le VI[e], et depuis de siècle en siècle, jusqu'à nos jours, plus de trente conciles provinciaux l'ont prescrit. Il y a peu de diocèses où les statuts synodaux ne l'ordonnent, et ceux qui n'en ont pas de particuliers se règlent sur la métropole. Tantôt on en fait un cas réservé, tantôt on menace d'excommunication, tantôt on la prononce après trois dimanches consécutifs d'absence. Trois assemblées du clergé de France l'ont recommandée le plus fortement, et celle de 1700 a condamné comme téméraire, dangereuse, erronée, opposée à la discipline de l'Eglise, la proposition contraire. On a défendu aux confesseurs, prédicateurs de conseiller, d'enseigner le contraire. Sixte IV, tout religieux qu'il était, dans sa bulle rapportée (Extravag. *De treuga et pace*), défend en particulier aux religieux de son ordre de détourner les fidèles de leur paroisse et d'enseigner qu'ils ne sont pas tenus d'y assister à la messe, puisque ce devoir est expressément marqué dans le droit. Ce que le concile de Trente a renouvelé en termes exprès : *Ne fratres mendicantes prædicent parochianos non teneri audire missam in suis parochiis diebus festis et Dominicis, cum jam certum sit eos teneri.* (*Conférences d'Angers*, Du sacrifice, page 104; d'ARGENTRÉ, Du Sacrifice, c. 14. *Pastoral de Limoges*, tom. III, tit. 3, p. 356.)

L'absence habituelle de la paroisse expose au grand risque des péchés d'ignorance : elle est donc condamnable. On ignorera, 1° les fêtes, les jeûnes, les abstinences prescrites par l'Eglise, qu'on y annonce, etc.; 2° les mariages dont on pourrait connaître et découvrir les empêchements, comme on y est obligé quand on le sait, et il se fera des mariages illégitimes, des concubinages; 3° les monitoires et autres invitations qui s'y publient, auxquelles on ne déférera pas comme on le devrait; 4° la doctrine chrétienne, qu'on oubliera peu à peu, et les autres devoirs dont le prône réveillerait les idées ; enfin on scandalise ceux qui s'aperçoivent des absences, on les autorise à s'absenter. Cette ignorance ne vous excuse pas : elle n'est pas invincible, on a pu et dû s'instruire. Rien de plus facile que de se rendre à la paroisse; tout vous y invite, vous y oblige. Vous péchez donc par votre faute. Ne pensez vous instruire ailleurs; vous ne penserez pas même à vous en informer ; souvent vous ne le pourrez pas et vous pécherez. Pour une personne qui consultera le calendrier, il en est mille qui ne seront point instruites. Les lois sont pour le grand nombre à qui elles sont nécessaires, les autres s'y doivent conformer. Pour les mariages et monitoires, vous ne les apprendrez pas ailleurs. Dans les choses même que l'on sait, il est utile et nécessaire qu'on en réveille les idées, et qu'on nous rappelle à nous-mêmes. Si on ne se rend pas à la paroisse, si on se croit quitte pour une messe basse, souvent mal entendue, et la plus courte, qui pense dans la semaine à toutes ces choses, qui s'en instruit? Une personne réglée qui ne peut pas y aller, ne manque pas du moins d'y envoyer quelqu'un de sa maison.

Les motifs qui y font communément manquer, nouvelle source de péchés. C'est un mépris pour le pasteur ou pour la paroisse, c'est paresse d'aller si loin, c'est vanité de se trouver avec la foule, dégoût de la parole de Dieu, ennui de la longueur, envie de se divertir ailleurs, d'y trouver le beau monde; tous ces motifs sont évidemment mauvais, et rendent coupable. Or, on n'agit jamais sans quelque motif, surtout pour manquer à son devoir : on ne saurait en avoir de bon pour manquer cette messe habituellement; on pèche donc en y manquant. Ne regardât-on son obligation que comme les règles des religieux qui, sans obliger sous peine de péché, ne sont jamais transgressées sans quelque péché; ne fût-elle qu'une règle de bienséance, d'utilité, de perfection, ce qui n'est pas, cela suffit pour rendre inexcusable. Comment regarderait-on un religieux qui manquerait habituellement à sa règle, surtout une règle si aisée, si utile, si convenable.

Mais ce n'est pas assez. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait de très-grandes raisons de croire cette obligation, qu'elle ne soit soutenue par bien des théologiens, enseignée par la plupart des curés, suivie par une infinité de fidèles; qu'elle n'ait été expressément imposée dans bien des diocèses, dans bien des conciles; que son exécution ne procure de grands avantages, que sa

transgression n'ait bien des inconvénients et des dangers ; elle est donc pour le moins très-probable, plus probable et plus sûre que le sentiment contraire. La charité que nous nous devons à nous-mêmes nous permet-elle de perdre ces avantages, de courir ces risques, de se mettre dans l'occasion prochaine, dans la nécessité de pécher par notre faute, et de prendre un parti douteux contre la sûreté, l'utilité, la probabilité?

On peut ici comme ailleurs citer, pour nous animer et nous confondre, l'exemple des infidèles. Avec quel zèle les Juifs se rendent-ils dans leurs synagogues, les mahométans dans leurs mosquées, les païens dans leurs pagodes, les huguenots dans leurs temples! C'est là leurs paroisses, ils y écoutent leurs ministres, font leurs prières, leurs sacrifices, en un mot les exercices de leur religion. Avec quel zèle ils y courent! avec quelle assiduité ils s'y rendent! avec quelle magnificence ils les parent! Quelle confusion pour nous dans ce parallèle! *Transite ad insulas Cethim.* (*Jerem.*, II, 10.) Ecoutons saint Paul qui nous exhorte à cette assiduité : *Non deserentes collectionem nostram.* (*Hebr.*, X, 25.)

Application de la messe.

La réitération tant de fois multipliée du sacrifice de la croix, que les protestants ont si obstinément condamnée, et l'assistance des fidèles sont nécessaires pour faire à chacun en détail l'application efficace de ses mérites. Le sacrifice de la croix, loin d'avoir consommé l'ouvrage de la rédemption des hommes, n'a fait que le commencer pour chacun d'eux. Il a mérité la grâce pour tous, mais il ne la confère à personne; et si la miséricorde de Dieu y eût borné ses bontés, personne n'eût pu être sanctifié que par des voies extraordinaires. Pouvait-il même le faire? Nos pères n'étaient plus, nous n'étions pas encore : il fallait donc que par une espèce d'anticipation dans les anciennes victimes, qui en étaient la figure, et par une vraie reproduction sur nos autels, il devînt, pour ainsi dire, le contemporain de tous les hommes, et fût le sacrifice de tous les temps. Le mérite est quelque chose de commun et d'indéfini, auquel tous les hommes ont également part, et en vertu duquel chacun d'eux aurait une égale mesure de grâce; c'est un traité de paix qui ménage le bien général du genre humain, lève l'obstacle du péché, et ouvre la porte à la grâce. Le sacrifice a détruit la muraille de séparation, il a effacé la cédule de condamnation; il a tout obtenu au monde; mais il n'a rien donné à personne, la distribution de ses fruits reste encore tout entière à faire. Voilà ce qu'opère le sacrifice de la messe. Il ne mérite rien, tout est mérité par celui de la croix, mais il exécute. Celui de la croix n'avait rien exécuté. L'un est l'acte qui ouvre les trésors, l'autre est la main qui les répand ; l'un est la source qui fait couler les bienfaits, l'autre est le vase qui y puise et arrose la terre. Les bonnes œuvres, les sacrements produisent un semblable effet : ainsi saint Paul accomplissait sur sa chair ce qui manque, disait-il, à la passion de Jésus-Christ : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi in carne mea.* (*Coloss.* I, 24.)

Le sacrifice de la croix est-il donc insuffisant et défectueux? Le voulons-nous anéantir par le sacrifice de la messe, ou en méconnaissons-nous le prix infini en lui donnant un supplément nécessaire? C'est à saint Paul, qui prétend accomplir ce qui y manque, et à Jésus-Christ même, qui inspira son apôtre, qui nous laisse cet auguste mystère comme son héritage, et qui, par son testament, nous ordonne de l'offrir comme lui, c'est à cet infaillible garant à répondre à d'injustes reproches qui retombent moins sur nous que sur eux. Mais peut-on penser qu'un sacrifice établi comme un monument vivant et une continuation réelle de celui de la croix en soit l'anéantissement, qu'un sacrifice établi pour en être l'exécution et l'application en devienne le renversement et l'opprobre? Non, non, le fruit particulier n'ôte rien au prix du bien commun. Ce n'est pas comme insuffisant et défectueux, c'est au contraire comme souverainement parfait et surabondant qu'on le reçoit. Ce qu'il acquiert de nouveau ne le rend ni plus grand ni plus précieux, mais plus solennel et plus utile. Et lorsque la nécessité d'une application personnelle porte quelque atteinte à sa valeur infinie, ne serait-ce pas en méconnaître, en profaner le prix que de le prodiguer aveuglément, sans exiger de la créature aucune démarche qui le lui approprie?

Les anciens sacrifices n'avaient de vertu qu'en vue de celui de la croix. Dieu faisait-il donc tort à son Fils quand il en exigeait un si grand nombre des juifs, et voulait que celui qui l'offrait mangeât une partie de la victime, comme pour s'en incorporer le fruit? Les sacrements n'ont de mérite que par Jésus-Christ. Dérogent-ils donc au mérite infini de ses souffrances en ne conférant la grâce qu'à ceux qui le reçoivent? Les bonnes œuvres des hommes fidèles, qui n'ont qu'un mérite emprunté des mérites du Fils de Dieu, dérogent-elles à son prix infini? Le fruit de vie était-il moins précieux pour ne conserver la vie qu'à ceux qui s'en nourrissaient? La manne perdait-elle de son prix pour ne faire éprouver son goût délicieux qu'à ceux qui s'en nourrissaient dans de saintes dispositions? Le soleil est-il moins brillant pour n'éclairer que ceux qui ouvrent les yeux à sa lumière, et le fleuve moins abondant pour ne fertiliser que les terres qu'il arrose?

Jésus-Christ fit-il tort à l'immolation qui devait couronner sa vie, lorsque, dès le premier instant de sa conception, il se mit, dit saint Paul, à la place des anciennes victimes ; lorsque cent fois, dans le sein de sa mère, dans le temple comme sur des autels, il fit le sacrifice de sa personne? N'est-il pas visible que, comme toutes les divines offrandes qui ont précédé le sacrifice de la croix en ont été le commencement et la préparation, celles qui

suivent en sont l'accomplissement et la consommation? La croix est donc un excellent remède; mais il attend l'efficacité de son infinie vertu de l'application que nous nous en faisons. Ce remède nous est préparé, nous est destiné, nous est offert; mais il faut le prendre pour le rendre utile. Cette source abondante coule toujours : allons en boire les eaux pour en étancher la soif. Cette mer immense suffit à tout; mais il faut que, distribuée par des canaux souterrains en fleuves et en fontaines, ses eaux aillent de toutes parts arroser la terre. Ce trésor inépuisable demeure étranger, si l'on ne va y puiser, pour payer ses dettes. Ainsi le sacrifice de la croix ouvre le ciel : faisons des efforts pour y entrer. Il a fléchi la colère céleste; que chaque peuple, que chaque siècle, chaque jour et chaque particulier aient recours au même asile pour y trouver son salut.

Les sacrements et le sacrifice de la croix ont donc quelque chose de commun avec le sacrifice de la messe, et quelque chose de différent. Les sacrements sont donnés en général à l'Eglise, mais pour être administrés en détail. Quoique l'Eglise en soit dépositaire et que l'administration soit un ministère public, l'action du ministre est purement personnelle. On n'y communie pas le corps de l'Eglise; ce n'est pas le corps de l'Eglise, c'est le particulier qui les reçoit; mais le sacrifice est donné au corps et pour le corps, c'est au nom du corps qu'il est offert, c'est le corps qui l'offre par la main de son ministre, et c'est le corps qui en profite. Le sacrifice est comme le sacrement du corps en général. Il est vrai qu'après avoir répandu ses influences sur le corps il les répand, comme les sacrements, et sur le prêtre qui consacre, et sur le particulier pour qui le prêtre dirige son intention. Il est par là tout à la fois et particulier et public. Mais le sacrifice de la croix fut renfermé dans cette généralité, quoique le Sauveur mourant renfermât tous les hommes dans ses désirs et ses prières; quoique, par sa sagesse infinie, il en prévît tous les fruits. Dans le détail, son sacrifice ne fut offert nommément pour aucun particulier; il laissa aux sacrements, aux bonnes œuvres, à la messe, à faire la distribution détaillée du pain que sa bonté multipliait à l'infini. Ainsi ce ne fut ni l'Eglise ni ses ministres qui prièrent sur le Calvaire; on pria pour elle, mais ce ne fut ni en son nom ni par son autorité, comme à l'autel. Celui-ci est son sacrifice, celui de la croix était le sacrifice de tout le monde entier, ou plutôt ce n'était le sacrifice de personne. C'était pour ainsi dire de Dieu à Dieu, dont la réitération devient le sacrifice de l'homme à Dieu, en le faisant passer de cette universalité indéfinie à une généralité propre à tout le corps de l'Eglise, et à une particularité personnelle qui s'approprie à chacun de ceux pour qui il s'offre, qui l'entendent ou qui s'y unissent.

Quoique le prix du sacrifice soit infini, le fruit qui en revient, à raison de l'intention du prêtre, ne l'est pas. Dieu détermine à son gré ce que chacun en tire. Personne n'a droit d'en étendre ou resserrer les bornes. Ainsi le prêtre ne peut réunir dans la même messe les intentions de plusieurs particuliers qui la lui ont demandée : il leur ferait tort. Il est vraisemblable que ce fruit est proportionné aux bonnes dispositions de ceux qui sont l'objet de son intention, et que la ferveur et la sainteté des prêtres l'augmentent. Nous ignorons les règles que la bonté divine suit dans cette distribution. Le concours ne nuit point à ceux qui entendent la même messe; autrement il serait avantageux d'être seul à l'entendre. Le concours est au contraire utile; la prière publique, la messe de paroisse sont plus efficaces. Il en est comme du soleil, que chacun peut regarder sans nuire aux autres. L'intention du prêtre en fait comme d'un rayon qui entre dans une chambre : plus la chambre est grande, moins elle est éclairée.

Ce serait pousser trop loin le sacerdoce mystérieux des fidèles, de prétendre que chacun ait un caractère pour sacrifier, qu'il célèbre la messe par les mains du prêtre son député, que le ministère ne soit qu'une espèce de commission que le peuple lui donne, en se déchargeant sur lui d'une fonction que la multitude ne peut faire par elle-même. Erreur grossière, qui fait le fond de la doctrine des protestants. Les prêtres catholiques ne tiennent que de Dieu seul leur caractère : seuls prêtres, et non le peuple, ils sont les ministres du Très-Haut, non les ministres du peuple : *Pro Christo legatione fungimur.* (II *Cor.*, V, 20.) Nous n'agissons, nous ne parlons en faveur du peuple qu'autant qu'il a plu à Dieu de nous charger de ses intérêts : *Ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur.* (*Hebr.*, V, 1.) Ce serait une erreur encore qu'en conséquence de cette espèce de sacerdoce le prêtre et le laïque doivent apporter à la messe les mêmes dispositions; que c'est un nouveau péché d'y assister comme de la célébrer en état de péché; que la communion spirituelle, comme la réelle, est alors un sacrilége; que le prêtre doit tout réciter à haute voix, afin que tout le monde puisse l'entendre et le suivre, et par ce moyen remplir avec lui une fonction commune. Conséquences fausses d'un principe vrai, mais mal entendu, qu'il y a une sorte de sacerdoce pour tous les fidèles, selon saint Pierre, qui l'appelle sacerdoce royal : *Regale sacerdotium.* (I *Petr.*, II, 9.) Vous êtes certainement tous prêtres, mais subordonnés, mais associés, non égaux, non consécrateurs du corps et du sang de Jésus-Christ. Vous pouvez, il est vrai, à votre choix, vous adresser à un ministre plutôt qu'à un autre, et par là le mettre en fonction, lui faire exercer ses fonctions à votre égard; vous pouvez libéralement contribuer à leur subsistance, à la magnificence du culte, et faire les frais du sacrifice, bâtir des temples, donner des ornements, célébrer des fêtes : ce sont des manières d'y avoir part. Ainsi, dans un Etat monarchique, les magistrats, les officiers sont chargés des intérêts du peuple; mais

ils ne sont établis que par l'autorité du roi. L'obéissance est le partage du peuple. Tels les ministres du Seigneur : ils ne reconnaissent que lui, comme la source de leur pouvoir et de leur sacerdoce ; ils ne doivent pas même s'ingérer dans les fonctions saintes et s'en attribuer les honneurs : c'est à Dieu à les appeler : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo.* (*Hebr.*, V, 4.)

Quoique le prêtre soit le principal, le vrai ministre qui consacre et communie seul sous les deux espèces, chacun des assistants s'unit à lui, offre la victime, et y communie. Dans la primitive Eglise, tout le monde devait communier à la messe ; et le concile de Trente déclare, dans les termes les plus forts, qu'il souhaite que cet usage se rétablisse, conformément aux intentions du Seigneur. En effet, les assistants sont en un sens prêtres, autels et victimes comme Jésus-Christ. Ainsi, selon saint Augustin, Jésus-Christ, qui réunit ces trois qualités, se multiplie dans tous les chrétiens; ou plutôt, unis à leur chef, s'offrant, s'immolant eux-mêmes dans leur cœur, ils sont, comme lui, prêtres, autels et victimes. Le prêtre et le fidèle doivent en même temps honorer Dieu, lui offrir son fils, demander ses grâces, chanter ses louanges, s'édifier mutuellement par leur piété, le prêtre est comme reproduit dans chacun d'eux, et chacun d'eux est incorporé comme identifié dans le prêtre. L'union encore plus étroite à la messe de paroisse entre les brebis, concentre le troupeau dans le pasteur et multiplie le pasteur dans le troupeau.

Bien des gens, surtout des femmes, ne viennent à l'église que pour élever autel contre autel, disputer les cœurs, les hommages à la Divinité et lui débaucher ses sujets, pour se faire adorer, attirer leurs regards et leurs vœux, allumer de coupables feux qui dévorent tant de victimes de la passion : c'est livrer le sanctuaire à Satan et le faire asseoir sur le trône de l'Agneau. Ce ne sont pas des infidèles qui portent l'abomination de la désolation dans le lieu saint et nous réduisent à la triste nécessité de souhaiter qu'ils ne viennent jamais à l'église, puisqu'en assistant à la messe dans ces dispositions, ils ne l'entendent pas, ils commettent un nouveau péché : l'omission serait un moindre crime. Mais en y allumant le feu de l'amour, en immolant l'orgueil par l'humilité, le plaisir par la chasteté, les richesses par le détachement, on fait de son cœur un autel sur lequel nous nous offrons avec la sainte victime. Nous sommes des pierres vives, selon l'expression de saint Pierre, élevées sur Jésus-Christ, la pierre vive et fondamentale : *Ad quem accedentes lapidem vivum in eo tanquam lapides vivi superædificamini.* (I *Petr.*, II, 5.)

Pour être des victimes agréables à Dieu, imitez la sainte victime qui s'immole sur la croix. Quelle charité! quelle douceur! quelle modestie! quel zèle! quelle humilité! quelle horreur du péché! Allez-vous à la messe avec cette ardeur divine qui lui faisait désirer d'être baptisé de ce baptême de sang, avec cette patience qui lui fit, pendant trois heures, souffrir sans se plaindre? Vous n'y venez que par force, les jours de fêtes, entraîné par l'autorité impérieuse d'une loi qui vous en fait un devoir; vous cherchez les messes les plus courtes, et vous n'évitez les messes de paroisse qu'à cause de leur accablante longueur; vous vous y ennuyez dans un instant et vous vous enfuyez au plus vite ; tandis que vous y êtes, vous tâchez de vous dédommager par la dissipation, vos yeux errent de tous côtés, vos oreilles sont ouvertes à toutes sortes de vains discours, et votre langue se livre aux conversations les plus frivoles, souvent indécentes: le plus grand bonheur, la plus grande grâce n'est pour vous qu'une gêne et un supplice. *Je suis surpris*, disait saint Chrysostome, *que Dieu ne vous écrase de son tonnerre, et que nous qui vous souffrons n'en soyons écrasés. Qui l'a plus mérité? Tandis que Jésus-Christ à la tête des fidèles glorifie son Père, vous avez l'audace de venir l'outrager sous ses yeux, dans sa maison, sur son autel, sur son trône!* Ne vaudrait-il pas mieux vous excommunier vous-même et abandonner le lieu saint, la victime sainte, le saint sacrifice, que de venir le profaner? Mais vous vous excommuniez en effet : vous êtes présent de corps, mais bien loin par esprit, et vous n'entendez pas la messe à laquelle vous assistez ; vous n'en rapportez aucun fruit, ou plutôt vous n'en rapportez que des péchés et des anathèmes.

De l'eau bénite.

L'eau est employée très-fréquemment dans la religion, comme elle est d'un usage très-fréquent dans la vie : les deux plus grands sacrements en sont composés, le baptême en entier et l'Eucharistie en partie, en mémoire du sang et de l'eau qui sortirent du côté de Jésus-Christ, ouvert par la lance. Mais, outre cet usage, consacré par la vertu de deux sacrements, il y a une eau qui tient du sacrement que nous appelons sacramentelle : c'est l'eau bénite. Les chrétiens en usent très-fréquemment : en entrant, en sortant de l'église, dans les maisons, en se couchant, en se levant, en commençant la prière, dans toutes sortes de bénédictions, etc.

L'institution en est très-ancienne, du temps même des apôtres. Le pape saint Alexandre, cinquième après saint Pierre, en parle comme d'une chose déjà établie, ainsi que Tertullien et tous les anciens Pères, et il ordonne d'en user. Tous les siècles ont tenu depuis le même langage : elle était même en usage dans l'ancienne loi pour effacer les taches légales : figure du péché véniel. Elle représente le baptême qui efface tous les péchés. Il y avait à la porte du temple une espèce de grand bénitier, si l'on peut employer ce terme, un vase immense, appelé *mer d'airain*, plein d'eau, où l'on se lavait avant les sacrifices.

Notre eau bénite est faite avec du sel,

comme au baptême, que l'on y répand en forme de croix et par diverses bénédictions que l'on fait sur le sel et sur l'eau. Ces bénédictions sont des prières faites avec autorité par un ministre légitime pour la sanctifier et la consacrer au service de Dieu et aux bonnes œuvres. On la fait avec certaines cérémonies, une aube, une étole, un cierge. Elle se fait encore plus solennellement la veille de Pâques et de la Pentecôte, avec les saintes huiles, le cierge pascal, l'aspersion aux quatre parties du monde. On peut en faire, en méditer le détail avec fruit : il serait ici trop long. On en met aux portes des églises pour nous apprendre avec quelle pureté on doit approcher de Dieu dans son temple.

Quoique l'eau bénite ne soit pas un sacrement, elle a de grandes vertus. 1° Elle chasse les démons et empêche les sortiléges. 2° Elle efface le péché véniel. 3° Elle éloigne les tentations, surtout d'impureté. 4° Souvent elle soulage dans les maladies, dans les orages, etc., Cependant tout cela suppose les bonnes dispositions de ceux qui en usent : les sacrements mêmes seraient inefficaces sans ces bonnes dispositions; à plus forte raison l'eau bénite. Mais, comme elle est pour le peuple une matière de superstition, les pasteurs doivent y veiller et l'instruire. Ce qu'on fait rarement.

L'usage le plus solennel de l'eau bénite, c'est l'aspersion qu'on en fait sur le peuple, au commencement de la messe de paroisse. Cet usage est très-ancien. Les protestants nous reprochent de l'avoir imité des gentils. Il est vrai qu'on trouve dans les auteurs profanes, que les païens jetaient sur les assistants, avec une branche de laurier ou d'olivier, ce qu'ils appelaient l'eau lustrale. Il n'est pas impossible, en effet, que l'Eglise, pour détacher les fidèles du paganisme, ait en cela, comme en bien d'autres choses, sanctifié ce qu'elle avait trouvé déjà établi, et qui n'avait rien de mauvais, comme souvent on s'est contenté de purifier et de bénir un temple et une mosquée, au lieu de les détruire, pour en faire un usage religieux.

Mais je crois qu'il faut remonter plus haut pour en trouver l'origine. C'est dans l'ancienne loi, de laquelle les païens pouvaient bien l'avoir empruntée. En effet, les prêtres juifs répandaient sur le peuple, en forme d'aspersion, de l'eau, des cendres, du sang des victimes, avec une branche d'hysope. A quoi le Prophète fait allusion par ces paroles : *Asperges me hyssopo et mundabor* (*Psal.* L, 9); et saint Paul : si les cendres des victimes, répandues sur le peuple, peuvent servir à effacer les taches légales du corps, combien plus le sang de Notre-Seigneur lavera nos âmes : *Cinis vitulæ aspersus inquinatos sanctificat.* (*Hebr.*, IX, 13.) L'Eglise a conservé quelque chose de la cérémonie des cendres, en les répandant sur la tête des fidèles le premier jour de carême. La cérémonie de l'aspersion du sang ne se fait plus. Nous n'avons plus de victimes sanglantes, mais nous participons au sang de Jésus-Christ par la communion. L'aspersion de l'eau bénite se continue les jours de dimanche à la messe de paroisse, où tout le peuple est assemblé.

Autre raison de cette cérémonie : l'ancienne manière de donner solennellement le baptême aux adultes, à Pâques et à la Pentecôte, où ils s'assemblaient pour le recevoir. On conserve l'usage de bénir solennellement, la veille de ces deux fêtes, l'eau et les fonts du baptême; et quoique cela suffise pour rappeler la mémoire de ce baptême solennel, qui ne se fait plus, on fait encore la bénédiction et l'aspersion de l'eau chaque dimanche, parce que c'est le jour du Seigneur, destiné à honorer sa résurrection, et substitué au sabbat. Il est édifiant de rappeler aux fidèles, dans leurs assemblées publiques de ce grand jour, la grâce de leur baptême, qui est la source de leur bonheur; et l'Eglise a composé des prières relatives à ce mystère, selon les temps de l'année.

Des processions.

Les processions ne sont en général que des pèlerinages, des voyages de piété, entrepris de concert, par autorité publique, pour des motifs de religion : la longueur ou la brièveté n'en change point la nature. Sans doute il est permis de voyager dans ces vues, de se transporter dans les lieux saints, d'y visiter des objets de piété, y aller plusieurs ensemble, par autorité publique, dans un ordre décent, avec un appareil de cérémonie : ce n'est qu'en augmenter, en assurer le fruit.

Combien les Israélites n'en ont-ils pas faits! Non-seulement tous leurs voyages ont été des espèces de processions, mais encore le passage de la mer Rouge, l'entrée de la ville de Jéricho, les diverses translations de l'arche en étaient de véritables, dans le goût des nôtres. Jésus-Christ a fait aussi bien des voyages, ou seul au désert, ou avec sa mère en Egypte, ou avec ses disciples à Jérusalem, au Thabor, au Jardin, dans les tribunaux, au Calvaire avec les saintes femmes et les soldats, quoique par des vues bien différentes. La théologie emploie encore le mot de procession dans un autre sens, pour marquer la production de deux personnes divines dans la sainte Trinité, le Verbe et le Saint-Esprit; la première personne paraît sortir d'elle-même pour engendrer le Verbe, et les deux pour produire le Saint-Esprit, et dans l'Incarnation le Verbe paraît sortir du sein de la Divinité pour s'unir à l'humanité.

L'Eglise en fait de plusieurs espèces, selon les fêtes et les temps. A la Fête-Dieu, c'est un triomphe où l'on porte le corps du Seigneur; aux Rogations, c'est une action de pénitence pour fléchir la colère de Dieu; à la Purification avec des cierges, à Pâques en signe de joie, le jour des Rameaux pour honorer l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, depuis la croix de mai jusqu'à celle de septembre, avant la messe de pa-

roisse, pour demander du beau temps, etc. Le détail ne peut qu'en être instructif et édifiant.

On porte la croix à la tête comme l'étendard de la religion, sous lequel nous devons combattre; car toute la religion est fondée sur des idées guerrières.

Vexilla Regis prodeunt,
Fulget crucis mysterium.

Toute l'armée se range autour de ses drapeaux, tout ce qui suit a le Seigneur mourant devant les yeux, et marche sur ses traces. En Italie le crucifix est tourné en avant, comme s'il marchait; en France, il est tourné vers la procession, afin que chacun le voie. Constantin fut le premier qui employa la croix pour étendard, à la bataille contre Maxence. Il la fit représenter sur le *labarum:* c'était une espèce de bannière. Tous les états suivent en ordre, avec dévotion, avec respect; le pasteur ferme la marche. Le peuple s'y néglige, s'y dissipe; souvent on en fait un spectacle profane, etc. Il faut l'instruire et purifier son zèle : le pasteur en doit donner l'exemple, faire exactement et très-religieusement ces pieuses cérémonies, auxquelles le peuple est attaché.

Du pain bénit.

Le pain bénit, que les Grecs appellent *eulogie*, a succédé à deux choses, à la fréquente communion et aux repas appelés *agapes*. L'usage des premiers siècles fut d'abord de communier tous les jours, ce qui dura longtemps. Mais le nombre des fidèles augmentant à l'infini, la distribution de l'Eucharistie devint plus difficile, la ferveur diminua, les affaires y mirent obstacle; la communion cessa peu à peu d'être journalière, on se réduisit à ne communier que les dimanches à la messe commune, c'est-à-dire à la messe de paroisse. Ce qui a été longtemps retenu, et plusieurs fois renouvelé par des décrets exprès des papes. Cette sainte pratique est aussi tombée : dans la suite il a fallu borner le commandement à la communion pascale. A la place du pain eucharistique, on a introduit la coutume de donner du pain bénit à la messe de paroisse, comme une image et un supplément à la communion, une exhortation à la communion fréquente, un avis de faire la communion spirituelle, si on n'a pas le bonheur de communier réellement.

L'usage des premiers siècles était encore de faire, dans les églises et sur le tombeau des martyrs, des petits repas appelés *agapes*, pour entretenir la charité et l'union du cœur. Tout s'y passait fort saintement : on y mangeait, comme dit le Prophète, en la présence de Dieu, ainsi que des enfants en la présence de leur père : *Justi epulentur et exsultent in conspectu Dei.* (*Psal.* LXVII, 4.) On n'y parlait que de choses saintes; on s'y portait mutuellement à soutenir avec courage la persécution. Tout excès, toute dissolution en étaient bannis. C'étaient des modèles des repas que les chrétiens devraient prendre. Dieu ne défend pas la joie; il n'en défend que l'abus et l'excès. Tout dégénère; le désordre s'y glissa. Saint Augustin fit contre ces repas des sermons très-vifs : l'Eglise a été obligée de les abolir. On y a substitué le pain bénit, qui est une espèce de repas que les fidèles prennent comme autrefois dans l'église. C'est un symbole de l'union qui doit régner entre des enfants qui mangent à la même table, et ne sont qu'un même pain en Jésus-Christ : *Unus panis, multi sumus in Christo.* Il nous enseigne la frugalité, la sainteté qui doit régner dans nos repas, que nous devons demander la bénédiction de Dieu et le remercier de ses grâces.

Pour autoriser ce repas et le rendre plus utile, l'Eglise a composé des prières qu'on offre à Dieu, en bénissant le pain bénit. On le prie de répandre sur lui ses bénédictions comme il les a répandues sur cinq pains dans le désert, et de lui donner une vertu propre à nourrir les corps et les âmes : *Sicut benedixisti quinque panes in deserto.* On le distribue pendant la messe, on le porte en cérémonie, on le bénit même pendant la messe, comme une offrande dont il fait partie. Autrefois on prenait sur les offrandes le pain qui servait au sacrifice. Il faut le manger avec respect.

Du prône.

Le prône est une instruction familière qu'un curé fait à ses paroissiens, comme un père à ses enfants, où il entre dans le détail de leurs devoirs, et leur apprend chaque semaine ce qu'ils doivent faire pour la passer saintement. Ce mot vient, selon quelques auteurs, du mot latin *præconium*, c'est-à-dire annonce, publication; parce que c'est là que s'annonce, se publie de la manière la plus authentique ce qu'on a à faire savoir à une paroisse. D'autres le dérivent d'un mot grec qui signifie *nef* ou corps de l'Eglise; parce que c'est dans la nef où les fidèles sont rassemblés qu'on a coutume de le faire, comme on disait autrefois dans la tribune aux harangues, *pro rostris forum;* parce que c'est là que le peuple romain s'assemblait pour écouter les orateurs. Il y en a qui le font dériver du mot latin *pronus*, courbé, baissé, prosterné; parce que le peuple y est dans un état d'humiliation devant le pasteur qui l'instruit, et qu'ils sont l'un et l'autre prosternés devant Dieu avec humilité.

Cette instruction doit se faire dans la messe solennelle de la paroisse. Quelques Eglises la font à l'offertoire, d'autres après le *Credo*, la plupart après l'évangile, afin que tout le monde s'y trouve et ne manque pas la messe. Si on la faisait avant ou après, bien des gens manqueraient l'une ou l'autre, s'en iraient après, ou ne viendraient qu'avant le dernier. Quelques synodes l'ont expressément défendu à quelques curés qui en usaient ainsi pour leur commodité; le concile de Trente le suppose, en ordonnant que les bans du mariage qui font partie du

prône, seraient publiés *intra missarum solemnia.*

Cette instruction est d'obligation de part et d'autre : au curé de la faire, aux paroissiens d'y assister. Le curé doit instruire en particulier par des prônes : *Pascite qui in vobis est gregem Dei* (I *Petr.*, V, 2) ; *docete* (*Matth.*, XXVIII, 19), les paroissiens doivent venir aux instructions, en particulier à celle-là; ces deux devoirs sont réciproques. Vainement obligerait-on les paroissiens d'y venir, si le curé n'était tenu de la faire, ou le curé de la faire, si les paroissiens n'étaient tenus d'y venir. Le curé pécherait s'il passait plusieurs dimanches sans la donner, et les paroissiens s'ils les passaient sans la recevoir. Quand même il y aurait dans la même ville, dans la même église d'autres sermons, les uns ni les autres ne seraient dispensés du prône : le curé serait blâmable de le négliger sous ce prétexte, les paroissiens de s'en priver. Rien ne le remplace en entier.

Cette instruction se fait avec autorité, par état; en cela différente des sermons, qui ne se font que par commission. Tout prédicateur, il est vrai, parle avec autorité ; son caractère la lui donne, la paroie qu'il annonce et la mission de l'évêque qui l'approuve ; mais ce n'est pas un pasteur chargé d'instruire des gens obligés de l'entendre : ce sont des suppléants, des troupes auxiliaires. Le prône se fait *ex officio*, par le pasteur légitime à des brebis soumises ; il peut dans toute la vérité dire avec saint Paul : *Pro Christo legatione fungimur* (II *Cor.*, V, 20) ; il doit même parler avec fermeté et autorité comme Jésus-Christ, *tanquam potestatem habens.* (*Matth.*, VII, 29.)

Cette instruction doit donc être familière, dans la langue du pays, à la portée du peuple ; en cela différente de ce qu'on appelle sermon d'éclat, où l'on cherche ordinairement plus d'ordre, d'élégance et de délicatesse. Ici c'est un père, un pasteur qui instruit sa famille et son troupeau avec bonté, sans affectation et sans crainte, des affaires qui l'intéressent. Rien de plus expressément recommandé. La plupart des choses qu'on y débite n'en sont pas même susceptibles, et rien ne serait plus déplacé. On doit toujours, sans doute, dans la parole de Dieu négliger ces ornements profanes. Ce serait l'avilir, la profaner, que de la farder : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (I *Cor.*, II, 4.) Un pasteur, débiteur de tous, serait encore plus blâmable de ne pas se faire ici à tous.

Cette instruction est en partie déterminée par l'Eglise, jusqu'à en faire une formule régulière qu'on doit toujours réciter, et marquer en détail tout le reste, fêtes, mariages, explication de l'Evangile, etc., pour prévenir la négligence de ceux qui pourraient ne pas donner au peuple la nourriture nécessaire : son salut est trop cher à l'Eglise pour oublier ou laisser oublier ses intérêts. Ces soins si marqués, cet ordre si exprès doivent réveiller le zèle du pasteur et des brebis, la vigilance de l'un, la reconnaissance de l'autre. On divise le prône en trois ou quatre parties. Nous allons les suivre en détail, selon la formule qu'en a donnée l'Eglise.

On commence par faire le signe de la croix, ce signe du salut, cette marque du chrétien qui doit nous être familier en tout.

Ensuite on nous exhorte à diriger notre intention dans toutes nos œuvres, surtout quand nous venons à l'église. Rien de plus important pour les faire bien et avec mérite que cette direction à la gloire de Dieu ; elle fait le prix de tout.

Vous êtes assemblés à la sainte messe comme de bons et fidèles chrétiens. C'est la marque distinctive de la religion que la soumission aux pasteurs et l'assistance au sacrifice. Chaque religion a ses sacrifices et ses ministres: le sacrifice des chrétiens est celui de la croix et de la messe, ses ministres légitimes sont les pasteurs, la messe de paroisse est son assemblée, le reste est étranger ; la fidélité des brebis est suspecte si elles vont ailleurs, et celle des pasteurs s'ils les négligent.

Pour louer Dieu et le remercier des biens que vous avez reçus de sa bonté. Nous ne sommes créés que pour la gloire de Dieu, notre principal devoir est de chanter ses louanges; nous avons un esprit pour le connaître, une langue pour le publier, c'est l'occupation des saints dans le ciel, *non cessant clamare quotidie ;* de toute la nature : *Cœli enarrant* (*Psal.* XVIII, 1) ; *benedicite, omnia opera* (*Dan.*, III, 57.) Ses bienfaits sont sans nombre, tout ce que vous avez, tout ce que vous êtes ; rien de plus juste que de le remercier. *Deo gratias.*

Pour lui offrir en reconnaissance vos cœurs, vos corps et vos biens, et les employer à son service. Tout appartient à Dieu, il en dispose en maître absolu ; qu'il donne ou qu'il ôte, il ne fait aucune injustice ; nous n'en devons faire usage que pour son service, ne vivre que pour lui, ne penser qu'à lui, n'aimer que lui ; nous sommes ses esclaves, ses créatures, offrons-lui donc tous nos corps par la mortification, nos richesses par l'aumône. Nous ne pouvons rien faire qui égale sa grandeur et sa bonté, faisons du moins ce que nous pouvons.

Ce que je vous recommande d'avoir toujours dans votre intention, principalement quand vous venez à l'église. On ne saurait trop épurer son intention pour la gloire de Dieu, on ne saurait trop la soutenir par des dispositions habituelles, et pour cela en renouveler de temps en temps les actes dans la journée, après avoir tout offert à Dieu le matin, surtout à l'église : la sainteté du lieu, du temps, de l'action doivent réveiller la foi, le zèle, la charité.

Le second article du prône regarde la croyance. *Vous êtes assemblés pour être instruits de ce que vous devez croire.* La foi est le fondement de tout. *Qui non crediderit condemnabitur.* (*Marc.*, XVI, 16.) C'est la science de la justification : grâce précieuse qui n'est pas accordée à tout le monde. L'instruction doit précéder la foi. Obligation de s'instruire. *Quomodo credent, si non audiant?* (*Rom.*, X, 14.)

En faire une profession publique. Obligation de cimenter sa foi de son sang, comme les martyrs : *Confessio fit ad salutem.* (*Rom.*, X, 10.) Malheur aux faibles, aux timides qui écoutent le respect humain · *Qui confessus fuerit.* (I *Joan.*, IV, 15.) Cette profession publique se fait surtout à la messe de paroisse. Assemblée publique à ce dessein, lieu, culte, ministre, sacrifice public. Fuir la paroisse, c'est comme s'excommunier, rougir de l'Evangile et cacher sa catholicité. Que servirait-il de la professer, si on la dément par sa conduite ?

Ce qui est contenu dans le Symbole des apôtres, son histoire, son détail, divers Symboles de l'Eglise, Nicée, Constantinople. Pourquoi le dire après l'Evangile ? en quelle fête ? en quelle cérémonie ? (V. Durand, l. IV, c. 5 ; Duranti, *De Symbolo.*)

3° *Assemblés pour apprendre ce que vous devez faire pour plaire à Dieu.* La foi ne suffit pas : sans les œuvres, elle serait morte, funeste même, et pour notre condamnation. *Melius esset ad lumen veritatis*, etc.

Ce qui est contenu dans les commandements de Dieu et de l'Eglise. Histoire du Décalogue, détail, nécessité, abrégé ; loi naturelle développée, *si vis ad vitam ingredi* (*Matth.*, XIX, 17), confirmée par Jésus-Christ; autorité législative de l'Eglise, *qui vos audit me audit.* (*Luc.*, X, 16.) L'Eglise est notre mère, son amour, notre respect ; point de salut hors de son sein.

4° *Pour demander pardon à Dieu de nos fautes.* Le nombre en est infini ; nous en commettons continuellement ; nous avons sans cesse besoin de secours ; le juste pèche sept fois ; tout est à craindre ; prions, sa miséricorde est infinie, *super omnia opera ejus.* (*Luc.*, XI, 26.)

Et le prier de nous donner l'esprit de pénitence et la grâce de ne plus l'offenser. C'est de Dieu seul qu'il faut l'attendre ; nous ne pouvons nous le donner, non plus qu'aucune grâce, celui-ci encore moins ; notre état nous en rend indignes. Demandons-le surtout avant que d'aller à confesse ; la rechute est un mal plus grand que le premier péché, un état pire : *Novissima pejora prioribus.* (*Matth.*, XII, 45.) Mais comment faire, sans une grâce particulière? Dieu ne la doit à personne, moins encore la persévérance.

Nous dirons le Confiteor. Cette prière est ancienne dans l'Eglise, dès le temps du pape Damase. L'Eglise en fait un grand usage à la messe, à primes, à complies : quoique tournée différemment dans quelques communautés, le fond en est le même. C'est une confession, elle doit donc être générale. Le détail des péchés regarde la secrète. On l'adresse à Dieu, à la très-sainte Vierge, aux anges, aux saints, aux assistants, au prêtre. En cela bien différente de celle des protestants qui ne se confessent qu'à Dieu de toutes sortes de péchés. *Cogitatione, verbo et opere.* On ne s'y excuse pas. *Mea culpa*, etc. Absolution déprécatoire du prêtre. *Indulgentiam.*

5° *Nous prierons pour la paix de l'Eglise, l'union des princes.* Objet intéressant, l'union des cœurs nous ramène aux premiers temps, *cor unum et anima una* (*Act.*, IV, 32), de la communauté des biens, *Regnum divisum* (*Matth.*, XII, 25), etc. *L'augmentation de la foi.* Le zèle est le propre de la foi et de la charité; souhaiter le salut de tous, y travailler, la gloire de Dieu en est le terme. *Catholique, apostolique, romaine.* Ce qui la distingue de toutes les autres sociétés. *L'extirpation des hérésies.* Il y en a toujours eu, il y en aura toujours. Il est nécessaire qu'il y en ait : cette épreuve affermit et discerne le fidèle, on éclaircit la vérité en la défendant et la définissant. Mais aussi quel danger, quel malheur pour bien d'autres!

Les infidèles, hérétiques, schismatiques. Ce sont nos frères, créés à l'image de Dieu : nous devons nous intéresser à leur sort. Infidélités, hérésies, schismes, tout cela exclut du royaume des cieux. *Qu'il lui plaise les convertir.* On ne peut pas nommer un excommunié à la messe, mais en général on prie pour lui. *Notre saint père le pape, les cardinaux.* C'est le chef de l'Eglise, la pierre fondamentale ; nous devons prier par intérêt, par religion, par zèle ; il influe sur tout, les cardinaux, son conseil, les curés de Rome. *Tous les évêques, curés*, etc. Pasteurs particuliers de l'Eglise sous le pape, pasteur universel dans l'ordre hiérarchique. Nous devons une attention, un zèle particulier à celui que la Providence nous a donné. *Curés et autres ayant charge d'âmes.* La charge des âmes est un poids infini, redoutable aux anges ; on en répond devant Dieu, on leur doit l'édification, la nourriture, et vous y avez un intérêt particulier, votre salut dépend de leur conduite : ainsi priez pour vos pasteurs, directeurs, etc. *Pour la paix.* La guerre est un des plus grands fléaux, pour le vainqueur même. *L'union des princes chrétiens.* Tous les Etats chrétiens sont liés d'intérêt de religion : chrétiens et oints du Seigneur, nous leur devons la charité. *Pour notre roi très-chrétien.* Saint Paul le recommandait à Timothée. *Pro regibus et principibus.* (I *Tim.*, II, 2.) Ainsi *les magistrats :* pour notre intérêt commun ; *les bienfaiteurs :* reconnaissance légitime ; *les veuves, orphelins* : charité pressante ; *ceux qui sont en grâce, en péché :* charité spirituelle ; *la disposition du temps :* rogations, processions ; *enfin pour les morts :* idée, preuves, explication du purgatoire, moyen de soulager les âmes.

Tout ce que nous devons demander est compris dans l'Oraison dominicale. (*Matth.*, VI, 9-13.) Cette prière porte sa recommandation par elle-même par la dignité infinie de son auteur. Enseignez-nous à prier, disaient les apôtres : voici donc comme vous prierez. 1° Elle est admirable dans sa *brièveté :* il n'appartient qu'à Dieu de renfermer tant de choses en si peu de paroles. Toute la morale y est abrégée ; il ne faut que la développer. Cette brièveté rend inexcusables ceux qui l'ignorent. La bonté de Dieu a rendu facile à tous ce qui devait être commun à tous. 2° *L'efficacité.* C'est la prière de toutes la plus efficace. Dieu

censures ne sont pas réservées; cela dépend des arrangements de chaque diocèse, et plusieurs ne sont que comminatoires.

On publie encore au prône les *monitoires.* aime à être prié dans les mêmes termes qu'il a enseignés : en les enseignant, il s'est engagé d'y être favorable. Les théologiens y croient quelque chose de sacramentel qui efface le péché véniel, comme dans l'eau bénite, le pain bénit. 3° L'Eglise en fait un *usage continuel*, plusieurs fois dans l'office divin, dans les bénédictions, à la messe, dans le temps le plus saint, entre la consécration et la comunion. Les fidèles le disent à toute heure, le matin, le soir, grands et petits. 4° Les Pères lui donnent les plus beaux noms : prière par excellence, oraison dominicale, céleste, légitime, canonique. Il est certain que tous les fidèles sont obligés de la savoir et de la dire souvent, surtout dans les tentations. 5° Elle fournit une matière inépuisable de méditations. On a tort de dire qu'on en manque : on n'a qu'à en suivre les paroles pour s'entretenir facilement avec Dieu. Sainte Thérèse en a fait les plus belles méditations; plusieurs auteurs, des livres entiers.

On peut en faire le détail : *Noster*, tout y est dit en commun. *Pater noster*, *panem nostrum*, *dimitte nobis*, *ne nos inducas*, pour marquer l'union qui doit être entre les fidèles, tous membres du même corps *Cor unum et animà una.* (*Act.*, IV, 32.) *Père*, qualité céleste, et obligation de n'y pas déroger. *Qui êtes aux cieux.* Voilà le séjour de notre Père : ce sera le nôtre, notre héritage, notre bonheur. Ayons-le toujours dans l'esprit, le cœur, les œuvres. *Votre nom soit sanctifié.* La gloire de Dieu, premier objet qui nous occupe. Travaillons pour elle seule, rapportons-lui tout. *Omnia in gloriam Dei facite.* (I *Cor.*, X, 31.) *Votre royaume advienne.* Désirer que Dieu soit obéi, honoré, qu'il règne partout; désirer de posséder son vrai royaume. *Votre volonté soit faite.* Elle l'est par l'exécution de ses lois, la conformité aux ordres de la Providence, la soumission aux supérieurs. *Sur la terre comme dans le ciel.* Avec quel zèle, quel désintéressement vraiment digne de la perfection de leur état les anges et les saints l'accomplissent ! *Omnes sunt administratorii spiritus.* (*Hebr.*, I, 14.) *Donnez-nous notre pain*, matériel pour le corps, spirituel pour l'âme, Eucharistie, parole de Dieu. *Non solo pane. Quotidien.* S'abandonner à la Providence pour le lendemain; à chaque jour suffit son mal. *Pardonnez-nous nos offenses*, pénitence; *comme nous pardonnons*, amour des ennemis. *Ne permettez pas que nous succombions*, grâce, vigilance, etc.

Nous y ajouterons la Salutation angélique. (*Luc.*, I, 28, 42.) Elle est ainsi appelée, parce qu'elle est composée des paroles de l'ange adressées à Marie quand il la salua Mère de Dieu; de celles que lui adressa sainte Elisabeth quand elle reçut sa visite, et d'une petite prière que l'Eglise y a ajoutée. Cette prière est des plus anciennes, des plus utiles : il faut la savoir. Idée du chapelet, *à laquelle je vous recommande d'avoir une dévotion particulière.* C'est l'esprit de l'Eglise, notre avantage : rien de plus solide, de plus juste. *Ave*, salut respectueux. Je vous honore, vous offre mes hommages. *Maria*, beau nom ! Divers noms de Marie : litanies. *Pleine de grâces.* Tout genre de grâces depuis sa conception jusqu'à sa mort, augmentation continuelle. *Le Seigneur est avec vous*, par son incarnation, son amour, sa grâce, sa possession dans le ciel. *Vous êtes bénie*, tout genre de bénédiction, source des bénédictions par son Fils. *Par-dessus toutes les femmes*; aucune n'approche de Marie, sa dignité, ses vertus, sa gloire. *Le fruit de vos entrailles*; c'est le Dieu des bénédictions, *béni* de tout l'univers : elle est véritablement sa mère, quoique vierge. *Priez pour nous*, vous pouvez tout obtenir. *Pauvres pécheurs :* vous êtes le refuge des pécheurs, leurs besoins sont extrêmes. *Maintenant et à l'heure de notre mort :* moment le plus décisif, le plus important de la vie.

6° *Par l'autorité de M. l'évêque, sont excommuniés......* L'excommunication est un bannissement de la maison paternelle, privation de l'héritage, nourriture, éducation, caresses, sacrements, parole de Dieu, communion des fidèles; comme l'enfant prodigue, brebis chassée du bercail, livrée au loup, loin du pâturage, branche coupée de l'arbre, qui n'a plus de séve : *Sicut palmes* (*Joan.*, XV, 4), livrée à Satan : *Quos tradidi Satanæ* (*I Tim.*, I, 20), autorité spirituelle, naturelle à tout le corps, accordée à l'Eglise par Jésus-Christ : *Sit tibi sicut ethnicus* (*Matth.*, XVIII, 17); *quodcunque ligaveris.* (*Matth.*, XVI, 19.) Saint Paul l'a exercée, et toute l'Eglise, dans tous les siècles, conciles, papes, évêques.

Les divers cas pour lesquels on peut encourir les censures sont en très-grand nombre. On ne rapporte que ceux qui sont les plus communs : 1° *Tous devineurs et devineresses*, qui se mêlent de connaître, de prédire l'avenir, astrologie, chiromancie; 2° *ceux qui entrent dans la clôture des religieuses.* Elle est sacrée aux religieuses pour sortir, aux séculiers pour entrer, même un moment, sans raison et permission; 3° qui lisent les livres hérétiques en tous temps défendus, danger de séduction, curiosité, goût; 4° qui ne révèlent les *legs pies* dans un testament, héritiers, notaires, témoins, autres légataires, parents, amis; préjudice au défunt, injustice à l'Eglise; 5° *Qui ne payent point les dîmes* établies autrefois par Dieu même, entretien légitime des ministres, *qui altari servit.* (I *Cor.*, IX, 13.) 6° Qui mettent la main sur les prêtres, religieux, etc., qui vivent ecclésiastiquement, *si quis suadente diabolo*; 7° *qui entreprennent sur la juridiction ecclésiastique*, magistrats, avocats, etc., juridiction nécessaire, sacrée; 8° *Qui couchent leurs enfants dans le lit.* Danger de suffocation, femmes de Salomon, et tous autres, selon le diocèse. Toutes ces

Les monitoires sont des avis publics que l'Eglise donne de certains faits secrets dont il importe d'avoir des preuves, avec ordre à tous ceux qui en sont instruits d'en faire leur déclaration, sous peine d'encourir l'excommunication si on y manque; c'est une espèce d'assignation canonique à tous les témoins en général, d'avoir à venir déposer sur le fait pour lequel on fait des recherches. Ces publications se font trois fois, ce sont trois monitions successives, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance, et pour obliger ceux qui les savent de ne pas différer plus longtemps. Ce ne sont encore que des menaces, et l'excommunication n'est encourue qu'après la fulmination; on donne encore quelquefois des surséances, on fait de nouvelles monitions qu'on appelle *aggravées* et *reaggravées* pour effrayer encore davantage ceux qui seraient rebelles et endurcis. On est obligé en conscience d'aller rendre ce témoignage quand on est instruit des faits. Soit par justice : tout témoin assigné est certainement tenu en conscience de venir devant le juge et de déposer; ici de même la publication est une assignation juridique faite par l'Eglise; soit par obéissance à l'Eglise qui l'ordonne, qui a droit de l'ordonner, qui le fait par des raisons importantes du bon ordre et de la punition des crimes; soit par religion, l'excommunication est redoutable et on y tombe si on y désobéit. Plusieurs personnes sont dispensées de déposer quoiqu'elles sachent le fait, l'Eglise n'entend pas les y obliger. 1° Les personnes intéressées, comme les coupables ou complices, personne n'est tenu de s'accuser; mais elles doivent en conscience réparer le dommage, et même sous peine d'excommunication, quand le monitoire le porte, comme il fait ordinairement. 2° Ceux qui touchent de près aux coupables, comme les parents jusqu'au quatrième degré, et de même les parents et les domestiques de la partie plaignante; les uns ne sont pas obligés de s'aller flétrir, les autres seraient suspects. 3° Ceux qui risqueraient les biens, la vie, l'honneur. L'Eglise est une bonne mère, et ne veut pas obliger à si grands frais, comme dans les autres préceptes de la messe, de l'abstinence, du jeûne. 4° Ceux qui sont tenus au secret, confesseurs, avocats, médecins, sages-femmes, amis consultés, etc.

On publie encore au prône les bans de mariage, parce qu'il est de l'intérêt public et de celui de la religion que les mariages se fassent dans les règles prescrites par l'Eglise et par l'Etat : 1° par respect pour le sacrement, qu'on ne doit pas exposer à la profanation et à la nullité; 2° pour la durée et la fermeté du lien conjugal qu'on pourrait dans la suite vouloir dissoudre; 3° pour assurer l'état, la nourriture, l'éducation des enfants qui en pourront naître; 4° pour assurer l'état des biens et prévenir les procès. L'Eglise a donc voulu que tous les mariages fussent publiés, annoncés dans l'assemblée la plus solennelle des fidèles, c'est-à-dire à la messe de paroisse, afin que si quelqu'un a intérêt à s'y opposer ou y connaît quelque empêchement, il puisse prendre ses sûretés et découvrir l'empêchement, et que tout se fasse selon les règles. La publication ou les bans de mariage sont donc un avis donné au public du mariage futur, avec ordre à tous ceux qui connaîtraient des empêchements de les déclarer. Cet ordre oblige en conscience, soit par l'autorité de l'Eglise, soit par l'importance même de la matière, qui d'ailleurs obligerait les fidèles à ne pas laisser profaner un sacrement, et risquer l'état d'une famille. Nous n'expliquerons pas ces empêchements, le détail nous mènerait trop loin. Tout le monde sait en général que ces empêchements sont la *parenté*, l'*affinite* jusqu'au quatrième degré, le *vœu de chasteté*, la *différence de religion*, l'*honnêteté publique*, le crime d'*adultère*, avec promesse d'épouser, l'*attentat sur la vie de son mari ou de son épouse*, etc., sans compter la défense d'épouser en certain temps de l'année,

A l'occasion des mariages, disons un mot de l'usage établi dans l'Eglise, que les femmes après leurs couches viennent recevoir la bénédiction du prêtre, ce qu'on appelle se faire *relever de ses couches*. Cette grâce n'est accordée qu'aux femmes de bonne réputation. Il est défendu de relever les femmes de mauvaise vie, l'Eglise n'a garde d'autoriser ou de paraître, en accordant sa bénédiction, ne pas désapprouver leur conduite criminelle ; aussi ne bénit-elle pas les mariages des veuves ou des femmes décriées. On s'y propose : 1° de remercier Dieu d'avoir rendu cette femme féconde, et de l'avoir heureusement délivrée; 2° de demander la conservation et la sanctification de son fruit; 3° d'obtenir le pardon des péchés qu'elle peut avoir commis dans la conception ou dans la naissance. Sans doute la génération des enfants dans un mariage légitime n'est point un péché, mais il est rare que la passion n'y en fasse commettre. La naissance des enfants étant accompagnée de douleurs et d'embarras, il est difficile que l'impatience ou la négligence ne s'y glissent. C'est pour cela qu'on appelait autrefois *Purification* la cérémonie que faisaient les femmes en venant au temple après leurs couches, pour se purifier des péchés qui pouvaient s'y être glissés, soit extérieurement d'impureté légale qu'elles pouvaient avoir contractée, comme il arrivait en bien d'autres occasions. Aussi y avait-il un plus long temps marqué par la loi entre les couches et la purification, lorsqu'elles avaient eu une fille. On appelait sacrifice d'expiation ou sacrifice pour le péché celui qui s'offrait alors pour elles.

La très-sainte Vierge se soumit à cette cérémonie, quoiqu'elle n'y fût pas obligée; et pour l'imiter les femmes chrétiennes le font aussi. Il y a bien des grâces attachées. Elles n'y sont pas obligées à la rigueur; mais une femme pieuse ne s'en dispense pas. Cette cérémonie ne doit se faire que dans l'église paroissiale, par les mains du pasteur, comme autrefois les femmes juives ne pouvaient

la faire qu'au temple de Jérusalem, par un des prêtres de la race d'Aaron, chargé du sacré ministère.

La femme demeure à la porte de l'église, comme se reconnaissant indigne d'y entrer, le prêtre vient à elle, lui en ouvre la porte, après lui avoir jeté de l'eau bénite, et dit sur elle quelques prières, et lui donnant le bout de son étole, pour marquer son autorité, il la conduit au pied de l'autel, et dit pour elle la messe, qui est en même temps un sacrifice eucharistique et propitiatoire. Elle tient un cierge à la main, pour imiter l'Eglise qui, le jour de la purification, fait une procession en l'honneur de la très-sainte Vierge, où chacun tient à la main un cierge bénit, et pour lui apprendre qu'elle doit être à l'égard de sa famille une lumière qui l'éclaire, et que ses enfants à leur tour soient, comme tous les chrétiens par leurs vertus, la lumière du monde, comme Siméon le dit de Jésus-Christ. *Lumen ad revelationem.* (*Luc.*, II, 32.)

On y publie les fêtes, les jeûnes, les abstinences de la semaine, les mandements des évêques, les titres de sous-diacres, les indulgences du pape, les prières publiques pour le roi, etc Ce détail mènerait à l'infini, l'explication de la messe de paroisse ramène toute la religion, et peut fournir aux pasteurs des instructions très-utiles pendant le cours de l'année.

DISCOURS
SUR LE RESPECT DU AUX ÉGLISES.

Ejiciebat vendentes et ementes in templo. (*Matth.*, XXI, 12.)

Il chassait du temple les vendeurs et les acheteurs.

Ce n'est plus un ange exterminateur, ce n'est plus un prince armé par la justice divine, qui exécute ici ses vengeances; le glaive est entre les mains de Dieu même. Il oublie, il avilit en quelque sorte sa majesté, pour punir la profanation du temple de ses propres mains. Ce n'est pas un Dieu plein de miséricorde, qui attend le pécheur, qui court après lui, qui ne frappe qu'à regret, qui gémit d'une rigueur nécessaire. Le plus doux des hommes, tout à coup différent de lui-même, se livre par deux fois à une espèce de colère et de transport; il châtie sans ménagement, et semble ne plus écouter que sa juste fureur.

Est-il possible, cependant, que ce crime soit si légèrement puni, à la vue d'un Dieu armé de fouets, renversant des tables, chassant les hommes, faisant fuir des troupeaux, jetant la confusion dans le peuple, tonnant, menaçant, se plaignant amèrement? Ne s'attend-on pas à voir la terre ouverte sous les pieds des coupables, les ensevelir tout vivants dans l'enfer ou la foudre les réduire en cendres? Mais, qui le croirait? toute cette colère, tous ces transports se bornent à les chasser du temple qu'ils profanent : *Ejiciebat vendentes de templo.* A n'en juger que par les yeux de la passion, cette peine paraîtra bien légère et bien déplacée. Un temple n'étant élevé que pour la gloire de Dieu, n'est-il pas le plus intéressé à y attirer des adorateurs? Est-ce bien punir ses ennemis que de rendre sa cour déserte? Les coups qu'il leur porte retombent sur lui. Un temple obligeant les hommes à des devoirs incommodes de religion, qu'y perdrai-je? dira l'impie. Etre banni du temple, c'est autant de débarrassé. Si Dieu ne nous châtie qu'en nous déchargeant de nos devoirs, qui redoutera ses vengeances?

Mais aux yeux de la raison et de la foi, point de punition plus redoutable. Dieu nous donne la plus grande marque de bonté par l'honneur qu'il nous fait d'habiter parmi nous; il transporte en quelque manière le paradis sur la terre en se donnant lui-même avec ses faveurs comme dans le ciel. Etre reçu dans le temple, c'est, par un heureux prélude de l'Empirée, être admis dans le chœur des anges et des saints; être chassé du temple, c'est, par un funeste prélude de l'enfer, être banni de la présence de Dieu et dépouillé de ses bienfaits. La profanation des temples ne retrace que trop les forfaits de l'abîme; il est juste que les supplices qu'on lui impose en retracent aussi les horreurs. L'enfer ne fait qu'achever ce que le profanateur avait commencé. Plus coupable en un sens qu'un damné, si l'un blasphème le Dieu qui le frappe sans miséricorde, l'autre outrage le Dieu qui le comble de biens avec profusion. Le désespoir du premier est inévitable, la fureur du second incroyable. Qu'on arrache donc à cet ingrat un trésor dont il abuse pour mettre le comble à son crime.

Telle sera la matière de ce discours : 1° Il est juste, mais infiniment à craindre que Dieu ne venge sa majesté outragée dans nos temples en cessant de l'y exposer, première partie. 2° Il est juste, mais infiniment à craindre que Dieu ne venge sa miséricorde outragée dans nos temples en cessant de l'y prodiguer, seconde partie. Malheur infiniment redoutable, trop peu redouté, qui, par l'étendue de la peine, fait sentir l'énormité

de la faute; malheur, hélas! trop proportionné à la faute, qui, par le plus étrange renversement, nous fait commencer notre enfer où nous devrions trouver le paradis.

Votre sein, Vierge sainte, fut le plus beau, le plus saint, le plus agréable de tous les temples où ait jamais reposé la Divinité, lorsqu'un Dieu devenu homme voulut bien y recevoir la vie; obtenez-nous la grâce d'approcher de lui avec les dispositions où vous le reçûtes lorsque l'ange vous salua de sa part. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu n'a pas besoin de la main des hommes pour se bâtir des temples : il a dit, et l'univers, sorti du néant, étale les trésors de sa magnificence et les merveilles de sa grandeur. Je remplis le ciel et la terre, dit-il : l'un me sert de trône, et l'autre de marchepied. Le soleil se lève tous les jours, moins pour éclairer le monde que pour rendre hommage à son Créateur; les étoiles, dociles à ma voix, n'attendent que le moindre signe de ma volonté pour voler à l'exécution. Je marche sur l'aile des vents, et les flots de la mer la plus orageuse s'aplanissent sous mes pas. Je pèse les montagnes dans ma balance; je les fais fumer en les touchant. Les îles de l'Océan ne sont à mes yeux qu'une poussière légère que le vent emporte; ses immenses abîmes, une goutte d'eau qui reste au fond d'un vase écoulé. Tous les hommes sont devant moi comme s'ils n'étaient pas. *Cœlum et terram ego impleo.* (*Jerem.*, XXIII, 24.)

Ah! Seigneur, puisque le monde entier est votre temple, est-il possible que vous daigniez accepter pour maison l'ouvrage de nos mains? Un roi qui choisirait pour son palais la cabane d'un esclave me surprendrait moins que le Tout-Puissant dans les plus magnifiques églises : *Ergone credibile est habitare Dominum Deum in medio nostri.* (II *Paral.*, VI, 18.) Aussi, pendant plusieurs siècles, on ne bâtit aucun temple : tous les lieux, également propres à adorer la grandeur, à fléchir la justice, à toucher la bonté de Dieu, voyaient immoler des victimes et offrir des prières. Plusieurs peuples conservent encore, au milieu de leurs erreurs, cette noble façon de penser; et, regardant l'univers comme un temple que la Divinité s'est bâti, ils ne croient pas devoir lui en élever d'autres. Mais, remarque saint Chrysostome, l'infidélité et le crime ayant souillé toute la terre, la piété s'est formé des asiles où, à l'abri de la corruption, elle peut rendre hommage à son Dieu : *Speciales aras sibi elegit.*

Allons plus loin. Que Dieu daigne accepter nos présents, qu'il entre dans nos maisons, qu'il se laisse aborder un moment : ce serait une faveur inestimable, dont le centenier, plein de foi, se croyait indigne : *Domine, non sum dignus.* (*Matth.*, VIII, 8.) Faveur qui fit le bonheur de Madeleine et de Zachée : *Salus domui huic facta est.* (*Luc.*, , 9.) Les princes les accordent à peine à leurs favoris. Mais qui pourrait croire, 1° que Dieu fût toujours prêt à recevoir nos offrandes; 2° qu'il ouvrît à tout le monde l'accès de son trône; 3° qu'il permît jusqu'à la familiarité? Miséricorde prodigue, quelle reconnaissance ne méritez-vous pas! Êtes-vous vraisemblable? Que les présents sont au-dessous de sa magnificence! que cette familiarité paraît peu digne de sa grandeur! que cette société répond peu à sa sainteté! Ne semble-t-il pas oublier et commettre sa gloire? Il la commet en effet; et, plus d'une fois outragée, elle a dû le faire repentir d'avoir trop écouté sa tendresse. Quel comble de malheur, si, par l'abus de cette grâce, nous nous en attirons la privation!

1° Il reçoit nos présents. Puisqu'un Dieu daigne les accepter, que la créature s'épuise en faveur de celui qui l'a enrichie, et que, par des profusions si bien placées, elle trace une légère image de son infinie puissance. Ah! si cet esprit de sagesse se répandait sur nous comme sur les ouvriers de l'arche d'alliance, bientôt, grand Dieu, vous verriez sortir de nos mains ce respectable sanctuaire où vous prononciez vos oracles, et dont vous aviez tracé le plan à Moïse. Un bois incorruptible en est la matière; il est couvert de l'or le plus pur; on y voit briller toutes sortes de pierres précieuses; il est surmonté par une couronne et par deux chérubins, qui, étendant leurs ailes et se regardant, semblent mutuellement s'inviter à la plus profonde adoration. Tout le peuple, à l'envi, apporte ce qu'il a de plus précieux; les pauvres n'en sont pas exclus; une bonté infinie tient compte des moindres efforts. On y conserve les tables de la loi, la baguette fleurie qui assure le sacerdoce à Aaron, un vase plein de cette manne délicieuse qui nourrit pendant quarante ans un million d'hommes. Sa gloire s'y montre avec éclat, sa voix s'y fait entendre. Murailles de Jéricho, tombez à son aspect; Jourdain étonné, suspendez le cours de vos ondes; maison d'Obédédom, soyez comblée de biens.

Mais, Israël, n'oubliez pas le respect que vous devez au premier temple du Dieu vivant, si vous ne voulez le perdre. Malheur aux enfants d'Héli et à leurs coupables imitateurs! Pour punir leurs irrévérences, ils périssent dans le combat; l'arche, prise par les Philistins, passe dans leur camp; elle est profanée dans le temple de Dagon; le grand prêtre tombe à la renverse, et meurt sur-le-champ; sa belle-fille accouche subitement d'un fils infortuné; le sacerdoce passe à une autre famille. Une foule de miracles délivre enfin le sacré monument; la contrition du peuple rappelle ce que ses profanations avaient éloigné, et Dieu déclare qu'en punition ou en récompense la conduite d'Israël décidera de la conservation ou de la perte du gage de l'alliance : *Arca Dei capta est.* (I *Reg.*, IV, 17.)

Que ne sommes-nous remplis de la sagesse divine qui rendit le fils de David l'admiration de l'univers! Bientôt plus de cent mille ouvriers travailleraient à élever un temple superbe, dont les murailles et les voûtes

seraient couvertes de lames d'or; une mer d'airain soutenue sur douze bœufs servirait à purifier les prêtres; un autel de parfums exhalerait les plus exquises odeurs; un trésor inestimable renfermerait des vases sans nombre, d'or et d'argent; des milliers de voix et d'instruments de musique célébreraient les louanges de Dieu; plus de cent mille victimes y feraient couler des ruisseaux de sang; un profond silence, qui ne serait pas interrompu par un seul coup de marteau, remplirait tout le monde d'une sainte horreur; une épaisse nuée, en couvrant le lieu saint, annoncerait la présence de Dieu par l'éclat éblouissant de sa gloire; on ne cesserait de répéter, avec le pieux monarque qui y prodigua les préparatifs de son père et ses trésors, et qui, étonné d'avoir fait si peu de chose, s'écriait hors de lui-même : Qu'il est grand, qu'il est saint le Dieu des armées! Est-il possible qu'il daigne habiter parmi nous? *Ergone credibile est habitare Dominum Deum.*

Que n'aurions-nous pas à dire de la magnificence d'un Constantin, d'un Théodose et de tant d'autres princes, qui, sur les pas de Salomon, semblaient n'avoir de richesses que pour orner la maison du Seigneur, et s'étonnaient qu'il daignât en accepter l'offrande? Que ne pourrait-on pas dire, à notre confusion, des fameux temples du paganisme : de la Diane d'Ephèse, de l'Apollon de Delphes, du Jupiter de Rome, où toute la terre avait à l'envie accumulé ce qu'elle avait de plus précieux, où plusieurs rois, par un concert digne d'une meilleure cause, s'étaient chargés chacun de quelques parties de ces somptueux édifices, et, par une noble émulation, enchérissaient les uns sur les autres? Quelle leçon! ou plutôt quelle confusion pour les adorateurs du vrai Dieu!

Ne rougirons-nous pas de notre conduite? Ces grands hommes ne trouvaient jamais les ornements sacrés assez riches : on a vu des princesses les travailler de leurs mains, avec autant de zèle que de magnificence; et nos églises sont dans une si honteuse indigence et une si dégoûtante malpropreté, que des personnes du commun ne voudraient pas d'une pareille demeure et auraient horreur de mettre à leur usage ce qui sert au saint sacrifice, ne souffriraient pas dans leurs chambres, dans leurs cabanes, ce qu'on trouve jusque sur les autels : *Habitatis in domibus laqueatis et domus ista deserta.* (*Agg.*, I, 4.)

Ces monarques, au pied du sanctuaire, dépouillés de la majesté du trône, confondus avec le peuple, s'y montraient dans l'état le plus simple et le plus humble, et, par un luxe également inhumain, ridicule et sacrilége, on voit toutes sortes de personnes, oubliant la misère des pauvres et méconnaissant leur fortune et leur naissance, plus ornées que des temples, selon l'expression de l'Ecriture : *Circumornata ut similitudo templi.* (*Psal.* CXLIII, 12.) Arborer jusqu'au pied des autels l'insultant parallèle des haillons d'un Dieu avec l'or et l'argent de la créature : *Væ qui ingredimini pompatice templum Dei...* (*Amos*, VI, 1.)

Le grand Constantin, se croyant indigne d'avoir un tombeau dans l'église, ne voulut être enterré que dans le vestibule; il éleva la croix sur son diadème et la fit porter dans ses étendards; et, de nos jours, les murailles du sanctuaire, défigurées par des titres et des peintures funèbres, les vases et les ornements chargés d'écussons, étalent la folle vanité d'une créature qui, au lieu de se trouver trop heureuse que Dieu daigne accepter quelques pieds de son terrain, semble, par un appareil de souveraineté, vouloir asservir l'autel, régner dans le saint des saints, et traiter en vassal le Tout-Puissant même : *Væ qui ingredimini pompatice templum Dei.*

Ah! vous méritez, orgueilleux profanateurs, que Dieu exécute sur vous la terrible menace qu'il fit à son peuple après la dédicace du temple. Vous voyez, leur disait-il, la magnificence de ce nouvel ouvrage, vous avez été témoins des fêtes solennelles qu'on y a célébrées, l'empressement de tous les fidèles, le nombre des victimes ont dû me le rendre cher; l'éclat de ma gloire y a paru d'une manière à ne pas laisser douter que je n'en agrée la consécration. Cependant, malgré tous les titres glorieux que vous semblez avoir sur une protection éternelle, sachez que si vous ne conservez dans ce lieu saint le profond respect qui m'y est dû, j'abandonnerai ce temple même : *Templum quod sanctificavi nomini meo projiciam.* (II *Paral.*, VII, 20.)

2° Dieu reçoit nos hommages. Si les hommes, par leur pauvreté, sont obligés de dire, comme David : Seigneur, vous êtes mon Dieu, vous n'avez pas besoin de mes biens; sont-ils moins obligés, par leur bassesse, de dire, comme Abraham : Oserai-je parler à mon Dieu, moi qui ne suis que cendre et poussière? puis-je espérer que mes hommages lui seront agréables, et qu'il choisira quelque lieu pour les y recevoir par lui-même?

Que ne puis-je lever à vos yeux les voiles qui furent levés aux yeux de saint Jean, et vous transporter en la présence du Fils de l'homme! vous verriez une foule de merveilles. Vingt-quatre vieillards jettent à ses pieds leurs couronnes, un arc-en-ciel lui sert de diadème, une mer de cristal brille au-devant de lui, quatre animaux singuliers pleins d'yeux volent à ses côtés, son visage est plus resplendissant que le soleil, une épée à deux tranchants sort de sa bouche. Vous seriez frappés de l'éclat du tonnerre, des foudres et des éclairs qui partent de son trône; vous seriez touchés des cantiques de tant de milliers d'anges et d'une multitude innombrable de toutes les nations qui ne cessent de chanter : Ah! qu'il est saint, ah! qu'il est saint le Dieu des armées! Quand serez-vous notre partage, quand serons-nous vos habitants, céleste Jérusalem, cour divine du Roi des rois? On n'y voit ni soleil ni lune, le Seigneur y sert de tout. Vos murailles sont d'or et de jaspe, vos douze

portes chacune d'une pierre précieuse; dans vos places publiques on voit un arbre merveilleux qui porte du fruit douze fois l'an.

Ouvrez les yeux, chrétiens, et vous trouverez tout cela dans nos églises. Quel beau spectacle n'ai-je pas à étaler à votre foi ! Voyez, dit saint Chrysostome, une foule d'esprits bienheureux qui sont dans la plus profonde adoration : *Adorant dominationes*, *tremunt potestates*. De quel œil voient-ils vos irrévérences ? de quels traits vous perceraient-ils si la miséricorde divine n'arrêtait leur zèle ? Voilà votre Juge assis sur son tribunal, osez-vous l'insulter ? prêt à prononcer votre sentence, osez - vous en précipiter l'exécution ? la foudre gronde, prête à vous écraser, les créatures s'offrent à servir sa vengeance, pouvez-vous soutenir ses regards et ne pas trembler en présence de celui sous qui s'affaissent ceux qui portent le monde ? *Sub quo curvantur qui portant orbem*. (*Job*, IX, 13.)

Au lieu de ce culte parfait, n'y voit-on pas, au contraire, une légèreté profane, une mollesse insolente, des manières impies jusqu'au pied des autels, et un Dieu insulté jusque sur son trône ? *Obstupescite, cœli, super hoc*. (*Jerem.*, II, 12.) O cieux ! quel étonnement pour vous ! Votre maison, grand Dieu ! moins respectée que celle des princes, que celle des particuliers, à qui les premiers principes de la bienséance ménagent une attention et des égards qu'on vous refuse; votre maison, dis-je, devient le théâtre de toutes les passions, tandis que vous-même y donnez des exemples de toutes les vertus. Vous n'y avez que des pensées de douceur et de charité, l'homme y forme des projets de vengeance; vous n'y avez que des pensées de sainteté, l'homme s'y livre à des désirs criminels; vous n'y avez que des pensées d'humilité, l'homme y respire l'ambition et l'orgueil ; vous n'y avez que des pensées de mépris pour le monde, l'homme ne s'y occupe que de ses intérêts temporels.

Devant vous, beauté souveraine, une femme mondaine étalera ses dangereux charmes, et, par un nouveau genre d'idolâtrie, érigeant autel contre autel, voici, dira-t-elle par sa conduite, voici la divinité qu'on adore dans ce temple, à qui doivent s'adresser vos regards, vos paroles, vos prières, vos désirs. Devant vous, puissance souveraine, fatigué de la longueur des offices, trop faible, dira-t-on, pour se tenir à genoux, on cherchera dans les plus molles postures un coupable soulagement, et dans des conversations, des gestes, des ris propres au théâtre, un délassement insultant. Devant vous, majesté souveraine, devant qui tout est éclipsé, on disputera des rangs et des préséances, on exigera des honneurs, l'encens sera partagé entre l'autel et le monde; les ministres qui, dans leurs sublimes fonctions, doivent oublier jusqu'à eux-mêmes, seront obligés de partager leur attention, d'interrompre les cérémonies pour se mêler, l'encensoir à la main, dans la foule des adorateurs ! Il semble qu'on veuille vous disputer le trône, ou s'y asseoir avec vous; il semble que l'aveugle superstition du paganisme renouvelée prétende, par une insensée apothéose, diviniser les grands de la terre et leur élever des autels, ou plutôt les élever sur l'autel du vrai Dieu.

Faudra-t-il, avec le prophète, encore par une comparaison toujours odieuse et toujours juste, que nous vous confondions par l'exemple des infidèles ? Quelle honte pour nous que les excès superstitieux du paganisme condamnent nos profanations ! que ceux dont nous anathématisons les divinités, nous apprennent à honorer la nôtre ! que la folie fasse faire pour des morceaux de bois et de métal ce que la raison et la foi n'obtiennent pas pour l'Etre suprême ! Entrez dans leurs temples profanes, et voyez si vous y trouvez rien de semblable. *Transite ad insulas Cethim*. (*Jerem.*, II, 10.) Entrez dans les mosquées des mahométans. Y fait-on, oseriez-vous y faire ce que vous faites dans nos églises ? y marcher avec précipitation, y tourner la tête par légèreté, y tousser, y cracher indécemment ? Ce sont des crimes inouïs chez eux et qui n'y demeureraient pas impunis. *Transite ad insulas Cethim*. Entrez dans les pagodes des Indes et du Japon. Y paraît-on, oseriez-vous y paraître dans l'état où vous vous montrez à l'église ? Une posture peu décente, un ris échappé, un mot indiscret, une distraction apparente ; quel scandale pour eux ! Vous y souffrirait-on ? On ne les y voit jamais assis. Les y verrait-on mollement couchés ? Prosternés aux pieds d'une statue, ils rampent plutôt qu'ils ne marchent; des officiers répandus partout arrêtent les moindres irrévérences. Coupables tant qu'on voudra dans l'objet de leur culte, le sont-ils autant qu'un chrétien qui contredit sa croyance et déshonore sa religion ? Un idolâtre adore du moins le dieu qu'il se fait et qu'il croit véritable; le profanateur insulte le Dieu véritable qu'il fait profession de connaître, dans le lieu même destiné à l'adorer. *Transite ad insulas Cethim, et videte*. (*Ibid.*)

Que pourront dire tant d'hérétiques à qui la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie paraît un problème, ou plutôt à qui nos irrévérences la rendent problématique ? Que pourront dire tant de nouveaux convertis, dont la foi naissante risque de se briser à cet écueil ? Au lieu de ménager leur délicatesse, n'est-ce pas ébranler leur chancelante docilité ? Hélas ! peuvent-ils dire, fallait-il changer de religion pour ne faire que changer de crime ? L'erreur est-elle donc plus à craindre que le sacrilége ? Nous regardions vos cérémonies comme des superstitions, mais votre conduite est une impiété. Sans croire Jésus-Christ présent, nous étions plus respectueux au prêche que vous, qui faites semblant de le croire, ne l'êtes dans le sanctuaire. *Transite ad insulas Cethim*.

Tant de crimes demeureront-ils impunis ? Non, Dieu abandonne son temple : dernier châtiment, après avoir épuisé tous les autres, et qui seul les renferme tous. Châtiment

qui a servi à punir les plus grands crimes, et celui-ci en particulier. Je les livrerai aux nations infidèles, ma colère ira jusqu'à détruire mon propre ouvrage, et renverser mes propres autels; je ne puis souffrir un encens criminel, je me lasse de vos fêtes infâmes, je ne vois plus dans le lieu saint que le désordre et l'impiété. Le plus grand honneur que je pouvais faire à mon peuple était de fixer ma demeure au milieu d'eux, et d'y établir ma cour; j'en faisais mes délices; comme un père dans sa famille, je me préparais à une douce familiarité avec mes enfants; mais, puisqu'ils méconnaissent leur bonheur, qu'on les en prive. On l'a vue, cette terrible prophétie, s'accomplir à la lettre, lorsque Nabuchodonosor le réduisit en cendres, et lorsque l'empereur Tite n'y laissa pas pierre sur pierre. Ce prince voulait le sauver, il en avait donné l'ordre précis; mais la colère de Dieu était trop décidée pour laisser cette marque de bonté à des coupables qui en abusaient. Le temple périt, et entraîna avec lui la perte de la nation, qui, depuis tant de siècles, traîne encore ses honteuses chaînes. En vain Julien l'Apostat fait tous ses efforts pour le rétablir; les juifs se rassemblent pour le voir renaître, des milliers d'ouvriers y prêtent leurs mains, des sommes immenses y sont employées: mais des vents impétueux dispersent les matériaux, des tremblements de terre engloutissent les travailleurs, des globes de feu sortent des fondements, et bientôt est détruit un ouvrage odieux au Seigneur. Elle s'accomplit dans ces derniers siècles, cette prophétie, lorsque la fureur du calvinisme, foulant aux pieds les choses les plus saintes, porta le fer et le feu dans le sanctuaire. Craignons de perdre encore ce que nos profanations nous rendent indignes de posséder.

3° Ce n'est pas assez à la bonté de Dieu d'accepter nos présents et de recevoir nos hommages, il veut encore demeurer familièrement avec nous, et, par cette douce société, mettre le dernier trait à l'image du paradis qu'il veut nous donner dans les temples. C'est là qu'il se prête à nos désirs, qu'il vit, qu'il converse avec nous, qu'il devient notre concitoyen et notre ami constant. Faut-il que cet excès de facilité ne serve qu'à augmenter et à faciliter le crime, à ouvrir la porte à ses ennemis, et les mettre à portée d'exercer leur fureur? Jamais nation adora-t-elle des dieux si pleins de bonté? Jamais divinité fut-elle servie par des peuples si pleins d'ingratitude? En se dépouillant de l'éclat de sa majesté, il devait gagner tous les cœurs, et il paraît n'être devenu plus accessible que pour nous rendre plus téméraires, et ne perpétuer sa miséricorde que pour éterniser notre malice.

C'est à vous, ô mon Dieu! à vous servir à vous-même de temple. Vous en trouverez un digne de vous dans le sein de Marie: la charité y allume ses flammes, la chasteté y répand ses lis, la piété y brûle son encens, la mortification y conduit ses victimes, la foi y fait briller ses lumières, toutes les vertus à l'envi vous y ont préparé le trône. Vous trouverez un temple digne de vous dans le corps adorable qui y fut formé; plus blanc que la neige, plus brillant que le soleil, comme sur le Thabor; impassible, glorieux, agile, triomphant comme en sortant du sépulcre: voilà votre tabernacle: *Solvite templum hoc et in tribus diebus excitabo illud.* (*Joan.*, II, 19.) Vous en trouverez un digne de vous dans le cœur sacré où habite corporellement la plénitude de divinité, où sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse, où coulent toutes les sources de la grâce.

Vous en trouverez enfin un digne de vous dans le sein de la Divinité: c'est là que, dans les lumières ineffables du Verbe, dans l'amour infini du Saint-Esprit, vous trouverez, Père céleste, un trône digne de vous; ou plutôt, personnes adorables, vous le trouverez l'une dans l'autre, par une ineffable circoncession, le Père dans le Fils, le Fils dans le Père, l'un et l'autre dans le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit dans tous les deux: *Ego in Patre et Pater in me est.* (*Joan.*, X, 38.) Ce temple éternel, infini, parfait, qui n'est que votre immensité, votre éternité, votre sainteté, peut seul renfermer votre Etre suprême dans tous les siècles des siècles, d'une manière digne de lui: *Habitans æternitatem.* (*Isa.*, LVII, 15.) Vivez en vous-même, vivez de vous-même, vivez par vous-même, vivez pour vous-même. Couronné de votre majesté, éclairé par votre sagesse, soutenu par votre puissance, soyez votre repos et votre centre; seul vous êtes digne de vous et pouvez vous suffire: *Habitans æternitatem.*

Mais si tout cela suffit à son bonheur et à sa gloire, il ne suffit pas à sa bonté: l'Emmanuel vient encore demander aux hommes une demeure, comme il le fit à sa naissance. Combien de fois nos profanations, nos négligences lui disent-elles, comme les habitants de Bethléem: *Non erat ei locus in diversorio.* (*Luc.*, II, 7.)

Ce que la Judée posséda, ce que virent les apôtres, nous le possédons dans nos églises. Je ne vous laisserai jamais orphelins, nous dit-il, je serai toujours avec vous. Tout ce que sa naissance donna de sainteté à la crèche, sa vie à la maison de Joseph, sa prière au jardin des Olives, son sang à la colonne, sa mort au Calvaire, son corps au sépulcre, tout se trouve dans nos églises. Encore même ne fut-il que neuf mois dans le sein de Marie, peu de jours dans l'étable, peu d'heures au Calvaire; il est ici pendant des siècles. Ah! secouez, Seigneur, la poussière de vos souliers, et tournez vos pas vers des lieux où vous soyez mieux connu et mieux servi.

La demeure du Seigneur dans nos églises est une suite de son incarnation; sans elle il n'eût donné aux lieux saints qu'une présence générale, que sa puissance et son immensité rendent commune à tous les êtres, ou tout au plus qu'une présence

morte par l'exercice de son autorité : ainsi l'ancien temple n'était qu'une ombre du nôtre, quoiqu'il en surpassât l'étendue et les richesses : il ne possédait que la figure, et nous avons la réalité. Consolez-vous, disait le Prophète aux vieillards à qui le souvenir de l'ancien temple faisait verser des larmes sur la petitesse du nouveau ; consolez-vous, la gloire de cette maison sera bien supérieure à celle de la première, le Désiré des nations doit y venir en personne : *Major erit gloria domus istius.* (*Agg.*, II, 4.) Cependant le Messie ne devait y paraître qu'en passant, pendant le cours d'une assez courte vie. Ici multiplié en tous lieux, par une espèce d'immensité, perpétué dans tous les siècles, par une espèce d'éternité, attaché par les chaînes eucharistiques, par une espèce d'immutabilité, il n'est pas moins réellement, ni moins constamment sur la terre que dans le ciel.

Ah ! c'est donc entrer dans le ciel que de venir dans nos églises, c'est être banni du ciel que d'en être exclu. Adam, par sa faute, mérita d'être chassé du paradis terrestre. Errant dans toute la terre, loin de la présence de son Dieu, versera-t-il jamais assez de larmes? Le premier ange mérite par son orgueil que le paradis soit fermé pour lui, il ne lui reste qu'un abîme où le plus grand de ses malheurs sera la privation de Dieu. Ainsi, vous, que la négligence en éloigne, que l'ennui en dégoûte, que l'irrévérence en chasse, sentez-vous l'étendue de votre malheur ? A l'air superbe et négligeant dont vous approchez des autels, ne dirait-on pas que vous faites grâce à Dieu d'y venir? A voir l'ennui qui vous y dévore, à entendre vos murmures sur la longueur des offices, ne semble-t-il pas qu'on doive vous être redevable de la peine que vous prenez, et vous ne songez pas que le plus grand honneur que la majesté d'un Dieu puisse vous faire c'est de vous y souffrir.

C'est en même temps la plus grande grâce que sa miséricorde puisse vous accorder, et dont vous méritez d'être privés. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La présence de Dieu dans nos temples n'est pas une présence stérile qui se borne à sa gloire ou à la nôtre; il veut quelque chose de plus que nous faire honneur ou en recevoir, en nous permettant de l'approcher familièrement, de lui rendre nos hommages, de lui présenter nos offrandes; il établit une espèce de commerce où il paye les présents qu'on lui fait par les grâces qu'il prodigue, les hommages qu'on lui rend par les caresses dont il comble, la confiance qu'on a pour lui par le don de sa propre personne. Ainsi dans le ciel trouve-t-on, en le possédant, une gloire et des délices infinies; la piété dans les temples en est le prélude. Ainsi, dans l'enfer, en le perdant, on ne trouve que confusion et douleur : l'irrévérence en est le principe ; elle ne blesse pas moins la miséricorde que la grandeur du Très-Haut. Elle ne porte pas des coups moins funestes à l'âme, en la privant de la grâce, qu'elle commet des attentats contre Dieu en lui dérobant son culte : par conséquent, punition également proportionnée et redoutable de priver le profanateur en le chassant d'un honneur et d'une grâce dont il abuse.

1° Rien de plus consolant que la promesse que Dieu fit à Salomon à la dédicace du temple. Les prières qui me seront adressées dans ce saint lieu seront toujours exaucées, mes yeux y seront ouverts, mes oreilles attentives, mon cœur plein de tendresse: *Oculi mei aperti, aures meæ erectæ, cor meum ibi.* (II *Paral.*, VII, 15.) Quelle modestie du corps, quelle attention de l'esprit, quelle dévotion du cœur n'ai-je pas droit d'attendre ! Mes yeux y verront vos besoins et votre respect, mes oreilles entendront vos prières et vos soupirs, mon cœur sera touché de vos maux et de votre ferveur. Si la grêle ravage vos moissons, si la peste désole vos villes, si le ciel refuse la rosée à vos champs, venez m'y demander grâce, j'ouvrirai pour vous mes trésors. Si des tentations violentes vous attaquent, si des ennemis puissants vous combattent, venez-y chercher du secours, je vous rendrai victorieux, je vous pardonnerai vos fautes si vous avez recours à ma clémence. Mais aussi, mes yeux ouverts sur votre conduite y verront vos irrévérences, mes oreilles attentives à vos paroles m'instruiront de vos dissipations, mon cœur sensible à vos insultes y châtiera vos crimes. Le ciel fermé, la nature déchaînée, vos ennemis triomphants me vengeront de vos sacriléges : *Oculi mei aperti, aures meæ erectæ, cor meum ibi.*

Les plus grands miracles opérés dans les temples ont dégagé sa parole. Combien de fois une femme stérile y a-t-elle reçu la fécondité, comme la mère de Samuel? Combien de fois une ville aux abois y a-t-elle obtenu, avec Béthulie, une miraculeuse délivrance? Combien de fois un prince vaincu y a-t-il préparé, avec Ezechiel, une prompte victoire? Combien de fois des malades, à l'exemple du boiteux que guérit saint Pierre, y ont-ils trouvé une subite guérison? Combien de fois la peste déchaînée y a-t-elle été arrêtée, comme elle le fut à la prière de David dans le lieu destiné à le construire?

La prière, toujours puissante, est encore plus efficace dans l'Eglise. L'exemple la rend plus fervente, la présence de Dieu la rend plus humble, la protection des anges lui donne un nouveau crédit, la communion des saints fait au ciel une espèce de violence, mais surtout les bénédictions de la douceur se répandent à pleines mains dans la maison de la prière : *Domus mea, domus orationis.* (*Luc.*, XIX, 46.) Les trésors y sont ouverts, la source des grâces y coule. Demandez et vous recevrez, cherchez dans ce saint lieu et vous trouverez, frappez à cette porte et elle vous sera ouverte. Voilà l'échelle de Jacob : les anges y montent et descendent; ils vont porter vos vœux et vous rapportent des grâces. Ah ! pouvez-vous dire avec le patriar-

che, que ce lieu est respectable! C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel : *Domus Dei est, et porta cœli.* (*Gen.*, XXVIII, 17.)

Aussi les églises ont toujours été regardées comme des asiles assurés pour les criminels. On a cru devoir à la grandeur du maître ce ménagement et ce respect. Le sang adorable qui y éteint la foudre n'obtiendrait-il pas le pardon? Pourrait-on refuser la grâce dans des lieux où Dieu la prodigue? Et si Salomon, pour punir un crime, fit un exemple de justice dans la personne de Joab, jusqu'au pied des autels ; si même, parmi nous, la sagesse du prince ne permet pas d'ouvrir la porte au désordre, en souffrant des asiles aujourd'hui si multipliés, n'oublions pas du moins la force toute-puissante des prières que tout appuie dans le lieu saint.

Mais si la sainteté du lieu rend la prière plus efficace, quand on l'y fait bien, combien cette même sainteté la rend-elle plus criminelle quand on l'y fait mal? C'est bien alors qu'on peut dire avec le Prophète : La prière devient un péché : *Oratio ejus fiat in peccatum.* (*Psal.* CVIII, 7.) Notre Dieu est-il semblable aux idoles insensibles qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point? Dieu est esprit et il veut être adoré en esprit et en vérité. Que prétendez-vous par vos discours profanes et votre scandaleuse dissipation, esprits superbes, qui mêlez la fumée de votre orgueil à celle de votre encens, et les ténèbres de votre aveuglement aux lumières de la foi? Cœurs corrompus, pétris de désirs criminels, esprits légers, dont l'imagination volage voltige d'objet en objet, à en juger par votre air évaporé et plein de fierté. Sont-ce des prières ou des jeux, des dissolutions, des blasphèmes? Un suppliant se tient en silence, vous vous répandez en vaines paroles; il est baigné de larmes, une folle joie règne sur votre visage; un suppliant baisse modestement les yeux, et les vôtres courent çà et là; il est dans un profond respect, et vous ne montrez que de l'insolence ; un suppliant attend avec soumission, et vous n'avez que de l'impatience, de l'ennui; pénétré de respect et de componction, il frappe sa poitrine et demeure avec humilité au bas du temple, comme le publicain, et vous l'outragez par votre sensualité et votre faste. Vous traversez impérieusement l'église, honorant l'un d'un sourire de faveur, perçant l'autre d'un coup d'œil de mépris, étalant pompeusement vos habits et vos charmes. De bonne foi, allez-vous au bal ou au théâtre? *An saltatura ad ecclesiam pergis?* Iriez-vous dans d'autres attitudes, sous d'autres habits? Et lorsqu'en effet, après un office, à votre gré fort ennuyeux, vous passerez du sanctuaire dans le cercle, qu'avez-vous à changer dans vos parures ou vos manières? Mais je me trompe : vous changerez en effet. La présence des personnes respectables que vous y verrez vous imposera plus que la présence de Dieu, et vous serez là plus réservé par bienséance que vous ne l'êtes ici par religion. Que dirait d'un luxe et d'une sensualité si déplacée le grand Apôtre, qui ne voulait pas que les femmes parussent dans l'église sans y être voilées : *Mulier nisi velato capite in ecclesiam non ingrediatur.* (I *Cor.*, XI, 13.)

Si vous vous flattez de quelque succès dans vos demandes, croyez-vous fléchir Dieu en l'outrageant, et ouvrir ses trésors en l'insultant? Se souviendra-t-il de vous quand vous vous oubliez vous-même? Serez-vous écouté quand vous ne vous écoutez pas? L'intéresserez-vous en votre faveur quand vous vous négligez, lui dont la délicatesse allait jusqu'à ne pas souffrir qu'on fît du temple un lieu de passage, pour y transporter les vases sacrés? *Non sinebat ut quisquam transferret vas per templum.* (*Marc.*, XI, 16.) Est-ce ainsi qu'on prie? est-ce ainsi qu'on obtient? Vous gagnerait-on par des prières de ce caractère? Accorderiez-vous bien des grâces à ce prix? Si c'est en quelque façon faire les dieux que de les prier, selon la pensée d'un païen, *deos qui rogat ille facit*, n'est-ce pas dégrader la Divinité que de s'en jouer en la priant si mal? La prière, je le répète, est alors un péché, où par un malheur, j'ose dire encore plus irréparable, on mérite de perdre le fruit, la grâce même de la prière ; on mérite que Dieu défende à ses amis de se souvenir de nous. Il a prié pour les plus grands pécheurs, il nous ordonne de prier pour nos ennemis ; mais il défend à Jérémie de parler pour les profanateurs du temple : gardez-vous bien, prophète, de m'importuner pour eux, je ne vous exaucerai pas: *Noli orare pro eis, quia non exaudiam te.* (*Jerem.*, VII, 16; XI, 14; XIV, 11.) Leur crime est trop grand pour obtenir grâce. Ils ont profané mon temple, leurs scandaleuses irrévérences ont été une occasion de péché pour les âmes saintes : *Quia posuerunt offendicula in domo mea.* (*Jerem.*, VII, 30.)

2° A la profusion des bienfaits le Seigneur ajoute celle des caresses ; et la profanation ajoute l'insulte à l'ingratitude. Parcourez cette sainte maison : chaque pas que vous y ferez sera marqué par quelque nouvelle grâce ; partout des monuments de sa bonté, partout des gages de sa tendresse. C'est là que vous reçûtes le baptême. A peine commenciez-vous à jouir de la vie, qu'impatient de vous rendre heureux, il vous plongea dans cette salutaire piscine. Vous y avez solennellement renoncé au démon, à la chair et au monde : osez-vous en porter les livrées et en exercer les œuvres, dans le lieu même où vous l'avez si solennellement abjuré? osez-vous y entrer sans la robe d'innocence que vous y avez reçue? du moins sans travailler à en réparer la perte? C'est là que cent fois aux pieds du prêtre, découvrant les replis de votre conscience, vous avez trouvé l'asile ouvert aux pécheurs. La bonté de Dieu, qui ne peut jamais se démentir, avait établi parmi les juifs des villes de refuge où les coupables, à l'abri des poursuites de la justice, passaient leurs jours dans un repos qui n'était plus troublé que par le regret d'avoir offensé un Dieu si bon. Belle

image des asiles que nous ouvre le sang de l'Agneau! C'est là que vous avez échappé à une colère tant de fois méritée, et désarmé son bras vengeur. Quel tendre mouvement! quelle ineffable consolation dans ces moments de grâce! Cent fois vous y avez détesté vos profanations mêmes. Porteriez-vous à ces tribunaux les crimes que vous y avez tant de fois pleurés? Ah! un jour, témoin de vos serments et de votre infidélité, ce bois insensible s'élèvera contre vous. Il n'y a pas une pierre dans cette église qui ne crie vengeance : *Lapis de pariete clamabit.* (*Habac.*, II, 11.)

C'est là que la sagesse élevant sa maison sur sept colonnes, appelle tout le monde à son banquet. Là se conserve le saint chrême qui, dans la confirmation, vous a rendu l'oint du Seigneur et vous a donné la plénitude de ses grâces. Là coulent les huiles saintes qui, dans vos derniers moments, vous feront, comme un athlète, triompher de vos ennemis. Là, pour perpétuer sa bonté en perpétuant le ministère, il confère aux ministres le pouvoir redoutable de consacrer son corps et de délier les consciences. Là se consacre l'alliance de l'homme et de la femme, pour leur mutuelle sanctification et celle de leurs enfants. Ne profanez-vous pas la sainteté du mariage, peut-être même le jour de vos noces, et en le recevant à l'église d'une manière toute païenne? C'est ici, dans cette même chaire, que le zèle de vos pasteurs vous a si souvent annoncé les vérités chrétiennes. Profitez-vous de leurs leçons! Venez-vous même les entendre, ou n'en êtes vous pas injustement dégoûté? Tantôt vous y verrez l'Église attentive à vos besoins et cultivant votre enfance, vous faire sucer la religion avec le lait dans les catéchismes; et portant ses soins au delà du tombeau, offrir des sacrifices pour le repos de vos âmes, comme les Machabées : tantôt sensible à vos moindres fautes, elle vous donne dans l'eau bénite, le pain bénit, la bénédiction du prêtre, de quoi les effacer. Ah ? si, en entrant dans l'église, vous devez vous laver des péchés véniels commis ailleurs, combien devez-vous éviter d'y en commettre! Rien de plus convenable à la maison de Dieu que la sainteté. *Domum tuam decet sanctitudo.* (*Psal.* XCII, 5.) Dans la communion des saints et les prières publiques, vous partagez le mérite de vos frères. Les cérémonies augustes et touchantes raniment votre ferveur ; les images, les reliques, les fêtes des saints rappellent le souvenir de leurs actions héroïques. En un mot, tout ce que la tendresse d'un père peut faire pour ses enfants, depuis le berceau jusqu'au tombeau, naissance, éducation, nourriture, remèdes, exemples, secours, tout est rassemblé sur cette montagne si saintement engraissée : *Mons Dei, mons pinguis.* (*Psal.* LXVII, 16.)

A des conditions si avantageuses, qui ne croirait que nos temples sont remplis d'une foule de chrétiens qui vont recueillir les faveurs du Père céleste? Hélas! quelque légère grâce qu'on se flatte d'obtenir du prince, et dont souvent le hasard dispose, rassemble autour de lui une foule d'avides courtisans, qui, ordinairement trompés dans leur attente, voient tous les services oubliés. Il n'y a que vous, Seigneur, qu'on abandonne, vous, qu'on ne pria jamais en vain. Que dis-je? On vous insulte : l'église est souvent le théâtre des plus grands désordres. Libertins! dont l'incontinence porte l'abomination de la désolation jusque dans le lieu saint, et le rend témoin de tant de crimes, osez-vous mêler aux faveurs d'un Dieu des regards, des paroles, des actions dont vous rougiriez d'avoir pour témoin le dernier des hommes? Osez-vous regarder l'Agneau sans tache avec des yeux qui n'allument et ne reçoivent que le feu de l'enfer? De quel front entrez-vous dans le concert de ses louanges, avec une bouche qui n'exhale que l'odeur de l'abîme? Quelle horreur d'unir la lumière aux ténèbres, le temple de Dieu aux idoles, Jésus-Christ à Bélial! L'église est-elle donc un lieu public, dit saint Chrysostome? *Prostibulum ne tibi videtur ecclesia Dei.* Que n'allez-vous plutôt encenser les idoles. Si Dieu perdait un sujet, il serait du moins en repos dans son temple, il aurait un ennemi de moins. Mais vous le poursuivez jusque dans le sanctuaire, vous en faites une caverne de voleurs : *Fecistis eam speluncam latronum.* (*Matth.*, XXI, 30; *Marc.*, XI, 17; *Luc.*, XIX, 46.)

Quel maître souffrirait de ses valets ce que Jésus-Christ souffre des chrétiens! Quel père souffrirait de ses enfants ce qu'il leur laisse faire, ce qu'il fait lui-même contre Dieu? Ses autels, respectables aux démons mêmes, seront-ils une barrière trop faible pour nous? Honnête, compatissant, poli pour les autres, Dieu sera-t-il le seul pour qui on violera toutes les bienséances? *Quanta malignatus est inimicus in sancto.* (*Psal.* LXXIII, 3.) Du moins, par le droit public, chacun doit être en sûreté chez soi : Dieu seul n'y sera-t-il pas à couvert? Faut-il que l'irréligion, portée à une espèce de fureur, vienne l'outrager jusque sur son trône? Tel fut le comble d'outrages dont se plaignait Assuérus : Faut-il que l'insolent Aman porte ses attentats jusque sur mon épouse, dans ma maison, sous mes yeux? *Me præsente, in domo mea.* (*Esther*, VII, 8.) Si vous avez des crimes à commettre, la terre n'est-elle pas assez grande? Le Seigneur vous abandonne le reste du monde. A peine de ces vastes contrées dont il est le maître, se réserve-t-il quelque petit terrain : ne peut-il y être à l'abri de vos coups? Si vous avez des piéges à tendre à l'innocence, les places publiques, les maisons particulières, le cercle, le théâtre ne suffisent-ils pas à votre lubricité? N'est-ce pas assez de faire du monde entier un lieu de débauche! faut-il jusqu'aux autels faire la guerre à la vertu? Semblable à la timide colombe poursuivie par l'oiseau de proie, ou à celle qui sortant de l'Arche ne trouva pas où mettre son pied dans l'inondation générale, elle court éperdue et tremblante

se réfugier dans le sanctuaire : y sera-t-elle donc exposée jusque sous les yeux du Seigneur à une secrète et quelquefois trop publique prostitution? Où se retirera-t-elle, si elle trouve des écueils dans le port? Faudra-t-il s'interdire l'église comme le théâtre? Hélas! l'un n'est guère moins dangereux que l'autre. Armez-vous, Seigneur, de vos fouets, renversez les tables de ces infâmes vendeurs qui trafiquent de l'innocence des colombes : *Cathedras vendentium columbas evertit.* (*Matth.*, XI, 12.)

Tout cela est-il croyable? Un idolâtre, un juif, un musulman le croiraient-ils? Non, sans doute. Eh bien, Prophète, percez la muraille, et vous verrez les abominations dont on souille le lieu saint : *Fode parietem.* (*Ezech.*, VIII, 8.) Voyez-vous ces aveugles qui encensent des figures d'hommes et d'animaux? Percez plus avant : voyez-vous ces femmes qui pleurent la mort d'Adonis? Percez encore : voyez-vous ces vieillards qui, le dos tourné à l'autel, adorent le soleil levant? Ai je tort, Prophète, dans ma juste colère? *Certe vidisti Propheta.* (*Ibid.* 12.) Maison d'Israël, après m'avoir chassé par vos crimes de vos villes et de vos campagnes, vous voulez encore par vos abominations me forcer à sortir de mon temple : *Ut procul recedam a sanctuario meo.* (*Ibid.* 6.)

Vous le voyez, Seigneur, et vous vous taisez. Non, non, le Seigneur ne s'oublie pas, quoiqu'il ne semble pas s'en apercevoir : les intérêts de sa gloire lui sont trop chers pour ne pas faire éclater ses vengeances. Les punitions les plus rigoureuses sont tombées sur les sacriléges : le téméraire Oza porte sans respect sa main sur l'Arche, une mort subite punit son indiscrétion; les Betzamites se rendent coupables d'une légère curiosité, cinquante mille en sont la victime; Nadab et Abiu manquent à quelques cérémonies, le feu qui sort du tabernacle les réduit en cendres; Balthazar profane les vases sacrés, une main inconnue écrit sa condamnation. Il en coûta cher à Eliodore d'être venu exécuter les ordres impies de son prince : il est renversé dans le même temple dont il voulait enlever les trésors, battu de verges, foulé aux pieds des chevaux, et pour comble de malheur, chassé du temple : à peine les prières du grand prêtre Onias le purent arracher des mains de l'ange qui le châtiait. Une maladie honteuse et cruelle eut bientôt mis le faux pontife Alcime hors d'état de continuer ses profanations. La mort d'Antiochus est moins un châtiment de sa cruauté que de ses irrévérences : en vain fait-il les plus belles promesses, son impiété le rend indigne de grâce; Dieu méprise des présents offerts par une main qui a souillé ses autels.

3° Enfin, par la faveur de toutes la plus précieuse, Dieu s'y donne en corps et en âme. Quelle victime charge nos autels? quel aliment sert-on sur nos tables? que renferment nos tabernacles? Ah! si Moïse ôta ses souliers, par respect pour l'ange qui lui parlait dans le buisson, comment devons-nous approcher du corps adorable de l'Homme-Dieu? Voilà la salle des noces où l'on tue le veau gras? voilà le cénacle où l'on mange l'Agneau pascal. Combien de fois avez-vous mangé le pain des anges et bu le sang de cet Agneau? Quelle sainte ivresse! quelle union avec Dieu! Pouvez-vous jamais oublier le chef-d'œuvre de sa magnificence, ou en approcher sans respect? Voyez-vous cet autel? Voilà le Calvaire où se renouvelle le sacrifice non-sanglant, qui, sans avoir la rigueur du premier, en a tout le prix et tous les avantages. Le premier ne fut offert qu'une fois, celui-ci l'est tous les jours; le premier dura peu, celui-ci dure depuis plusieurs siècles; Jérusalem fut le théâtre du premier, celui-ci s'offre du couchant à l'aurore. Le voilà ce Fils adorable sur qui la justice divine décharge ses coups. Ce n'est plus Judas qui le trahit, c'est son amour qui le livre, ses bontés sont ses chaînes, et sa tendresse sa prison. Le voilà ce corps innocent; c'est son amour qui le déchire, ses bontés sont les fouets, les clous, les épines, sa tendresse est sa croix. Le voilà ce sang adorable, c'est son amour qui le répand, ses bontés sont ses plaies, sa tendresse ouvre son côté, l'amour a tout consommé : *Fortis ut mors dilectio.* (*Cant.*, VIII, 6.) Quel bonheur d'y trouver de quoi acquérir toutes les grâces et acquitter toutes ses dettes! Qui suis-je pour vous offrir des hommages dignes de vous? Voilà un holocauste qui vous honore autant que vous le méritez. Qui suis-je pour vous remercier de vos bienfaits? Ce sacrifice eucharistique vous en récompense parfaitement. Qui suis-je pour satisfaire à votre justice? Ce sacrifice propitiatoire vous dédommage surabondamment. Qui suis-je pour prétendre obtenir vos faveurs? Ce sacrifice impétratoire achète tout proportionnément. On trouve tout chez vous, la gloire et les richesses : *Gloria et divitiæ in domo ejus.* (*Psal.* CXI, 3.) Ecoutez ses divines paroles; il n'y dit pas moins : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (*Luc.*, XXIII, 34.) Apprenez que, si au pied de l'autel même vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, il faut laisser votre présent pour aller vous réconcilier : il vous dira, en vous montrant la sainte Vierge, dont, par une pratique aussi juste qu'ancienne et générale, les sacrées images sont si fort répandues dans nos églises : Voilà votre mère : *Ecce mater tua.* (*Joan.*, XIX, 27.) Il vous dira, comme au bon larron : Si vous êtes pénitent, vous irez en paradis avec moi : *Mecum eris in paradiso.* (*Luc.*, XXIII, 43.) Allez donc à l'église comme vous iriez au Calvaire; que la piété qui amenait en foule nos pères aux lieux saints, de toutes les parties du monde, jusqu'à entreprendre les plus grandes guerres pour les délivrer, vous conduise encore dans nos églises. Sans aller le chercher si loin, nous avons au milieu de nous l'objet de notre vénération. Hélas! le profanateur renouvelle la fureur des pharisiens, la rage des bourreaux, les sacriléges des Sarrasins. Que notre piété conduite par

la foi, animée par l'espérance, soutenue par la charité, recueille avec respect ce sang adorable, comme Marie et Madeleine.

Quoi de plus fatal que d'être retranché du corps de Jésus-Christ? L'Eglise ne connaît point de plus grande peine que celle de l'excommunication. Cette peine ne consiste pourtant qu'à être chassé de l'Eglise, privé des sacrements, et retranché de la communion des fidèles. Malheur à vous! en qui l'éloignement du temple opère à peu près les mêmes effets! Bien loin de faire avec les fidèles un cœur et une âme, nous ne vous connaissons plus, nous ne voulons pas des ouvriers d'iniquité qui outragent notre Dieu et nous scandalisent. Portez ailleurs vos profanations et vos crimes. Les choses saintes sont pour les saints; nous ne jetons pas aux chiens le pain des enfants : et quand on vous chasse ou que vous vous éloignez de l'Eglise, il me semble entendre la voix formidable du souverain Juge : *Retirez-vous de moi, maudits! allez au feu éternel.* (*Matth.*, XXV, 41.) Ne nous punissez pas, Seigneur, en vous éloignant de nous. Punition juste, il est vrai; on mérite de perdre ce qu'on profane. Mais si votre justice y était satisfaite, comment le serait votre miséricorde? Ne fermez pas le ciel, Père céleste, comme vous fîtes au temps d'Elie; laissez tomber sur nous la rosée de votre grâce. Ne permettez pas que le démon nous coupe la source des eaux, comme Holopherne à Béthulie, en nous rendant les églises inutiles. Nous méritons toute la rigueur de vos coups : mais du moins ne nous chassez pas de votre présence : *Ne projicias me a facie tua.* (*Psal.* L, 13.) Souvenez-vous que s'il en est qui vous abandonnent ou qui vous outragent, il en est aussi qui ne négligent rien pour vous plaire, et qui vous disent comme les apôtres : Où irions-nous sans vous? vous avez les paroles de la vie éternelle : *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.* (*Joan.*, VI, 69.) Il y en a qui viennent à vous avec un cœur pur, qui se tiennent avec modestie; ils y entrent avec crainte, ils en sortent avec ferveur, ils n'y paraissent qu'avec respect, et s'en souviennent avec amour; qui s'y rendent avec empressement, qui y prient avec foi, et préfèrent votre maison au palais le plus magnifique du pécheur : *Melior est dies una in atriis tuis suis super millia.* (*Psal.* LXXXIII, 11.) Il en est qui, pleins de zèle comme les Machabées, préfèrent les intérêts du temple à ceux de leur famille. Armons-nous comme eux d'un saint zèle contre les irrévérences du temple : *Pro uxoribus et filiis minor est sollicitudo major autem et primus terror pro sanctitate templi.* (II *Mach.*, XV, 18.)

Allons donc assidûment à l'Eglise, offrons nos plus respectueux hommages au Maître qui daigne nous y recevoir, mettons à profit tous les moments que nous y passons : ce sera le moyen d'obtenir la grâce sur la terre, et d'arriver enfin dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, etc.

DISCOURS

SUR LES ATTRIBUTS DE DIEU

ET SUR LES DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS LUI.

DISCOURS Ier.

SUR LA CONNAISSANCE DE DIEU.

Nosse te consummata sapientia est. (*Sap.*, XV, 3.)
Vous connaître est la sagesse consommée.

Tout invisible, tout incompréhensible qu'est Dieu, il peut être connu de l'homme; il peut même, tout simple, tout indivisible qu'il est, être connu de deux manières : par la raison et par la foi. Il est des perfections plus proportionnées à notre faiblesse, que les lumières naturelles peuvent entrevoir; il en est d'infiniment supérieures où la révélation peut seule servir de guide. Dieu, dit saint Paul, se rend visible dans les créatures, qui sont les images aussi bien que les ouvrages de leur Créateur : *Invisibilia ipsius per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.* (*Rom.*, I, 20.) L'idée de Dieu est née avec l'homme, elle est naturellement gravée dans l'esprit : *Signatum est super nos lumen vultus tui.* Mais ne le fût-elle pas, comme quelques philosophes le soutiennent sans raison, il est aisé par la raison même d'atteindre à cette connaissance; elle est si familière, si évidente, si nécessaire, que l'homme est inexcusable d'ignorer ce que tout lui prêche, lui démontre, le force à reconnaître : *Ita ut sint inexcusabiles.* (*Rom.*, I, 20.)

Mais y pensai-je d'appeler l'homme à son cœur pour connaître son Dieu? N'est-ce pas, au contraire, ce cœur coupable qui dit follement et insolemment : Il n'y a point de Dieu? *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus.* (*Psal.* XIII, 1.) Il a beau prononcer ce blasphème, il parle contre ses lumières et se condamne en le prononçant. Mais non, il ne le dit pas; il voudrait seulement qu'il n'y eût point de Dieu. C'est le délire de la passion et non l'ouvrage de l'esprit : *Dixit in corde suo.* Ce Législateur éclairé, ce Juge équitable, ce Vengeur implacable importune et embarrasse. Que ne peut-on en éteindre

l'idée et trouver dans l'anéantissement un soulagement à ses remords! Désirs, efforts, crainte, embarras, vous démontrez la vérité qu'il fuit. Une divinité chimérique causerait-elle tant d'alarmes? Le néant rend-il inquiet? Non, non, il existe cet Etre suprême dont la nature est d'exister; cet Etre, source de tous les êtres, dont tout ce qui existe n'est que l'image, sans qui tout ce qui est cesserait d'être. Votre nature, votre existence, vos opérations, tout crie au milieu de vous ce qu'en vain vous voudriez dissimuler.

D'un autre côté, le Sauveur nous apprend que personne ne connaît le Fils de Dieu que le Père, ni le Père que le Fils, et celui à qui le Fils a bien voulu le révéler : *Nemo novit Patrem, nisi Filius, et cui Filius voluerit revelare.* (*Matth.*, XI, 27.) Vous êtes heureux, Pierre, de ce que la chair et le sang ne vous ont point fait connaître le Christ, Fils du Dieu vivant, mais le Père qui est dans le ciel : *Caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater.* (*Matth.*, XVI, 17.) Annoncez la foi à toutes les nations. Heureux qui croira sans voir! Qu'est-ce que la foi? Une chose obscure fort au-dessus de la raison. Il y a donc en Dieu de profonds mystères dont la révélation seule peut nous instruire. Dieu nous a donné deux ailes, la raison et la foi, pour nous élever jusqu'à lui, des connaissances naturelles et des lumières surnaturelles. La raison nous élève à Dieu par les créatures : *Cœli enarrant* (*Psal.* XVIII, 1); la foi nous élève à Dieu par le Créateur même : *Nemo Deum vidit unquam, sed Filius enarravit.* (*Joan.*, I, 18.) 1° Elevons-nous donc au-dessus des sens pour connaître Dieu par la raison; 2° élevons-nous au-dessus de la raison pour connaître Dieu par la foi. Nous connaîtrons ainsi l'existence, l'unité de Dieu, la trinité des personnes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a une proportion naturelle entre l'entendement et la vérité comme entre les yeux et la lumière, entre l'oreille et le son, puisqu'ils sont faits l'un pour l'autre; même entre l'entendement et la vérité souveraine qui est Dieu, du moins dans l'ordre naturel; car, pour l'ordre surnaturel, tous les théologiens admettent une élévation par la grâce dans cette vie et par la gloire dans l'autre : *Lumen gloriæ.* Mais dans aucun des trois ordres il n'y a aucune proportion entre Dieu et les sens. Un être spirituel ne peut être l'objet de nos sensations; il n'a ni couleur, ni figure, ni odeur, ni saveur; il ne peut être ni vu, ni senti, ni touché, ni goûté. L'homme animal, comme une bête sans raison, ne connaît que ce qui tombe sous les sens et non ce qui appartient à l'esprit de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.* (I *Cor.*, II, 14.) On ne peut même connaître Dieu par les causes, il n'en a point; ni cause efficiente, c'est un Etre nécessaire; ni cause finale, il est lui-même sa seule fin; ni cause matérielle ou formelle, il est simple, sans composition.

Il ne peut donc être connu que par ses effets, c'est-à-dire ses ouvrages; et nos sens en nous les rapportant, nous font monter de l'effet à la cause, de l'ouvrage à l'Ouvrier. Le premier effet est en nous-mêmes. Tous nos sens nous rappellent le Créateur dans le principe, la durée et la fin de notre existence. Vous ne vous êtes pas faits vous-mêmes; il y a donc un Créateur qui vous a faits. Vous ne vous conservez pas vous-mêmes; il y a donc un Dieu qui vous conserve. Vous ne disposez pas de vos jours; il y a donc un Maître qui en dispose. Où étiez-vous quand la terre fut posée sur ses fondements, quand les astres commencèrent leur course? Où étiez-vous il y a mille ans? Vous n'êtes que d'hier : *Hesterni sumus* (*Job*, VIII, 9.) Vos parents, dites-vous, vous ont donné la vie; mais eux-mêmes de qui la tiennent-ils? Comme vous ils ont commencé d'être, comme vous ils doivent adorer l'Auteur de leurs jours : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos.* (*Psal.* XCIX, 3.) Pouvez-vous mieux conserver l'être que vous avez reçu? Obligés d'avoir sans cesse recours à des aliments, il faut qu'une substance étrangère, que vous ne formez pas, que vous ne connaissez presque pas, répare des brèches continuelles. Cent fois l'inutilité de vos précautions, la violence des maladies, des faiblesses, des besoins toujours renaissants, vous disent que vous n'êtes pas maîtres d'un moment de votre existence; que vous vivez dans la plus absolue dépendance. Vous le sentirez bien mieux dans le terme de votre vie. Ni l'abondance de vos richesses, ni l'éclat de vos dignités, ni les talents de votre esprit, ni la force de votre tempérament, rien ne peut suspendre le moment de la mort ni en adoucir l'amertume. Celui qui vous tira de la poussière sans vous, vous y fera rentrer malgré vous; la même main qui vous arracha du néant vous plongera dans le tombeau. Dieu seul vit sans mourir, commande sans obéir, donne sans recevoir, possède sans désirer, agit sans relâche. Lui seul a tout fait, il fait tout, il a été, il est, il sera tout à jamais.

Entrez dans le détail de vous-même, contemplez vos yeux, vos oreilles, vos mains, vos veines, vos artères, leur délicatesse, leur mouvement, leurs proportions, leurs usages, leurs combinaisons. Cette admirable machine s'est-elle arrangée d'elle-même ou par hasard? En contemplant ce bel ordre, cette parfaite disposition, Seigneur, disait David, tous mes os que vous avez formés, placés et unis, que vous faites mouvoir avec tant de justesse et de force, et revêtus de chair et de peau, publieront vos louanges et diront en leur langage : Qui est semblable à vous : *Omnia ossa mea dicent, quis similis tibi?* (*Psal.* XXXIV, 10.) Diriez-vous d'une statue, d'un tableau, ces membres, ces traits, cette toile, ces couleurs se sont arrangés d'eux-mêmes? Leur beauté même rappellerait encore mieux l'habile main qui les forma. Quoi! vous admirez le sculpteur et le peintre, et vous méconnaissez leur premier auteur! Nous ne sommes qu'un peu de boue, vous êtes le potier qui a fait ce vase fragile : *Tu pictor es,*

nos lutum opus manuum tuarum, manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me. (*Psal.* CXVIII, 73.) Vous qui connaissez tout, qui pouvez tout, qui êtes partout, vous avez travaillé ce corps dans l'obscurité du sein de ma mère : *Non est occultatum a me quod fecisti in occulto.* (*Psal.* CXXXVIII, 15.) Et qu'aurait pu faire cette mère qui n'y pense pas, qui ne reconnaît pas son fruit, qui quelquefois veut en empêcher la naissance? Un homme vivant peut-il en sortir si le Tout-Puissant ne la rend pas féconde? *Nonne sicut lac mulsisti me et sicut caseum me coagulasti.* (*Job*, X, 10.) L'illustre Machabée, mère de sept martyrs, connaissait bien ces vérités en exhortant ses enfants à la mort : Je ne sais, leur disait-elle, comment vous avez été formés dans mon sein; ce n'est pas moi qui vous ai donné la vie, je n'ai pas assemblé vos membres, je n'ai pas uni votre âme à votre corps; le Créateur du monde a présidé à votre naissance, il est votre vrai père et votre véritable mère : *Nescio quomodo apparuistis in utero meo, non ego ipsa compegi.* (II *Mach.*, VII, 22.)

Ce serait unir le crime à la folie, de vouloir effacer de votre âme cette vive impression de la Divinité qui y fut gravée avec la raison : *Signatum est lumen vultus tui.* (*Psal.* XLIII, 4.) Bien loin, ô mon Dieu! d'éteindre d'une main sacrilége le précieux rayon de votre visage, il fait la joie de mon cœur : *Dedisti lætitiam in corde meo.* (*Psal.* IV, 7.) Vérité si évidente et si profondément incorporée avec nous-mêmes, que rien ne l'ignore : *Deum omnes vident.* Le plus libertin, le plus impie y revient malgré lui : ses péchés même et ses remords l'y ramènent. Tout ce que nous sommes rend hommage à Dieu : *Habet Deum testimonium totum hoc quod sumus.* (I *Joan.*, V, 10.) Que servirait-il de le croire, si on ne l'honore, ne l'aime, ne le prie, ne le sert? On n'en est que plus criminel, si les mœurs ne répondent à la créance.

Tous les êtres chantent le même cantique. C'est la science des saints de s'élever au Créateur par la créature. Comment pouvez-vous vivre dans la solitude sans livres? *L'Univers*, répondit saint Antoine, *est un grand livre, on y lit les merveilles de la Divinité.* Un astre, une fleur, un grain de sable attachaient saint Ignace à Dieu ; il en trouvait les traits en toutes choses, il en était ravi d'admiration et d'amour. Dès le commencement de sa conversion il s'appliqua si bien à cet exercice, qu'avant de commencer ses études, il composa seul ce livre admirable des *Exercices*, où tous les maîtres de la vie spirituelle en vont puiser les règles. Qui a bâti cette maison, disait-on? La pierre, le bois, le ciment ne s'y sont pas rendus et arrangés d'eux-mêmes. Qui a allumé ce flambeau? s'est-il allumé lui-même? Qui a fait la terre et les cieux, les montagnes et les rivières, les animaux et les arbres, la nuit et le jour? Qui allume les flambeaux célestes qui brillent dans le firmament? Qui les a tirés de la sombre nuit du chaos, ou plutôt des abîmes du néant? Adorez l'Auteur de tout ce qui existe. Toutes vos actions sont aussi éloquentes : chaque pas que vous faites, chaque palpitation de votre cœur vous ramène à son principe ; Dieu agit avec vous, il vous donne la force d'agir. Quand nous abusons des créatures, de nos organes, pour l'offenser, il se plaint avec raison que nous les faisons servir à nos iniquités : il les fera servir à notre châtiment : *Servire me fecistis iniquitatibus vestris.* (*Isai.* XLIII, 24.)

On peut apprendre ses perfections dans les créatures aussi bien que par notre existence, comme le talent de l'ouvrier par la beauté de l'ouvrage. L'incorruptibilité des cieux marque son éternité, l'étendue de l'océan, son immensité, la beauté des pierres précieuses, celle de Dieu, le cours des rivières l'abondance de ses dons, l'activité du feu, l'impétuosité des vents, la fureur des tempêtes font craindre sa puissance et sa justice : *Fecisti ea qui pulcher es, pulchra sunt enim quia bonus es.* Les essences et les perfections de tous les êtres sont en Dieu : éminemment ou formellement, disent les théologiens. Elles y ont toujours été et y seront toujours. Ce que l'Evangile appelle être la vie, car tout est vivant en Dieu : *Quod factum est, in ipso vita erat.* (*Joan.*, I, 4.) Dans les êtres créés tout est borné, contingent, muable ; dans l'être incréé tout est immuable, infini, éternel ; en Dieu tout est Dieu.

Il s'en faut bien que la perfection des créatures approche de celle de Dieu ; elle lui est infiniment inférieure. Jamais une cause ne se communique tout entière à son effet; la lumière de la lune brille moins que celle du soleil; l'effet est moins noble que la cause, et qui reçoit est au-dessous de celui qui donne. Combien est au-dessous de Dieu la créature qui lui doit l'être? Les causes particulières communiquent bien plus que la cause universelle, qui, d'une nature infiniment supérieure à ce qu'elle produit, demeure toujours fort au-dessus de ses plus beaux ouvrages. Il est même des perfections que Dieu ne peut pas donner. Il existe, il vit, il agit, il pense, il veut, il accorde l'existence, la vie, l'action, la pensée, la volonté ; mais il est incréé, éternel, immense. Peut-il donner l'éternité, l'immensité? Qui peut les recevoir? Celles même qu'il accorde, qui peut les recevoir au même degré que lui? Il est nécessaire, et nous sommes contingents; il est par lui-même, et nous sommes par lui ; il est indépendant, et nous sommes dans la plus absolue dépendance. Grand Dieu! qui vous est semblable? *Quis similis tui, Domine?* (*Psal.* XXXIV, 10.)

Toutes les perfections des créatures dispersées dans l'univers fussent-elles réunies, n'approchent pas de la perfection de Dieu; tout l'univers n'est qu'un grain de sable, un néant devant lui. *Totam essendi perfectionem in se continet Deus.* Les philosophes mêmes l'ont reconnu par la seule lumière naturelle; tous les Pères y ont ajouté les lumières de

la foi; c'est toute la théologie : *Supra quem, extra quem nihil, sine quo nihil, sub quo in quo, cum quo totum.* Il n'est même proprement en Dieu qu'une seule perfection, qui est toute perfection, la seule vraie perfection; sans composition, sans multiplication, sans limitation, sans dépendance. La grandeur de Dieu est sa sagesse, sa sagesse est sa puissance, sa justice est sa bonté, par la simplicité et l'unité de son Etre. Ce n'est que la faiblesse de nos lumières qui, ne pouvant saisir, ni la totalité, ni la simplicité de cet objet infini, nous oblige de le détailler, pour ainsi dire, de le diviser, de le distinguer en plusieurs parties, pour l'approcher de nous, le mettre à notre portée, et l'étudier peu à peu. Sans cette unité, ces perfections seraient inutiles et défectueuses. Que servirait la connaissance sans le pouvoir d'exécuter, la puissance sans la sagesse, pour connaître ce qu'il peut? La justice sans la bonté punirait et ne récompenserait pas, ou la bonté sans la justice récompenserait sans punir. Il en est en quelque sorte de même des vertus, des talents, des facultés, de la science des hommes. Tout se tient, pour ainsi dire, dans le point de la perfection, toutes les vertus dans un degré héroïque, toutes les facultés dans l'état de la santé, toutes les connaissances et les talents dans l'élévation du génie. Aurait-on la patience dans les humiliations sans humilité, la modération dans les plaisirs sans la chasteté? Etre sourd avec une vue excellente, avoir beaucoup de force et ne pouvoir marcher, est-ce être bien sain? Penser profondément et ne pouvoir rendre ses idées, parler facilement et ne pas penser, mérite-t-on la gloire des talents et du génie? Dieu ne serait qu'un être imparfait, il ne serait pas Dieu, s'il n'avait toutes les perfections dans lui-même, et dans le plus éminent degré.

On peut connaître Dieu par *affirmation*, disent les saints, en reconnaissant en lui toutes les perfections, et disant ce qu'il est, ou par *négation*, en excluant de lui tous les défauts et disant ce qu'il n'est pas ; et dans les défauts qu'il faut exclure, nous comprenons les perfections des créatures, qui, toutes faibles, bornées, dépendantes, au-dessous de Dieu, seraient pour lui de vrais défauts : la sagesse, la puissance, la sainteté de l'homme ne sauraient être en Dieu et sont indignes de Dieu. Saint Augustin, après avoir démontré la beauté, la bonté et l'existence de Dieu par celle des créatures, se reprend lui-même en quelque sorte, en disant, mais elles ne sont pas belles comme vous êtes beau, bonnes comme vous êtes bon; elles ne sont rien auprès de vous : *In conspectu tuo nec pulchra sunt, nec bona sunt, nec sunt.* Les vices et les vertus, les perfections et les défauts, l'être et le néant, tout vous rend témoignage. De toutes les manières d'étudier la Divinité, la voie de la négation est la plus convenable à l'homme; bien plus capable de connaître ce que Dieu n'est pas que de savoir ce qu'il est, il en est comme de l'éternité. Ajoutez, multipliez, accumulez, entassez les millions de siècles; ce n'est pas l'éternité. Ajoutez, multipliez, accumulez, entassez toutes les perfections imaginables, et dites avec une certitude infaillible, vous n'êtes pas mon Dieu, il est infiniment au-dessus de vous.

O folie! ô aveuglement! au lieu de se servir des créatures pour s'élever au Créateur, on en abuse pour s'éloigner de lui et l'offenser; on s'en fait des idoles; elles semblent n'être faites que pour combattre Dieu, et tendre des piéges aux hommes : *Creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tentationem animabus hominum, et in muscipulam pedibus insipientium.* (*Sap.*, XIV, 11.) Dieu vous a donné des richesses, des honneurs, des talents, pour l'honorer et l'aimer; vous ne vous en servez que pour l'offenser. Tout vous dit qu'il y a un Dieu, vous vivez comme s'il n'y en avait pas. Vos organes, témoins, hérauts de la Divinité, ne sont pas moins profanés par un usage criminel. Vos yeux vous disent qu'il vous voit, et vous en détournez vos regards : *Qui finxit oculum non considerat.* (*Psal.* XCIII, 9.) Vos oreilles vous disent qu'il vous entend, et vous refusez de l'écouter; *Qui plantavit aurem non audiet.* (*Ibid.*) Vos pieds vous apprennent qu'il compte tous vos pas, et vous ne marchez pas dans ses voies: *Dinumerasti gressus meos.* (*Job*, XXXI, 4.) Votre cœur dépose, votre conscience crie par ses alarmes et ses remords et vous tenez la vérité captive. *Scrutans corda et renes.* (*Psal.* VII, 10.) Ne craignez pas que les ténèbres vous dérobent à ses yeux, qu'un profond secret vous enveloppe; il est caché dans l'ombre, la nuit est pour lui plus claire que le jour pour vous : *Posuit tenebras latibulum suum, nox sicut dies illuminabitur, sicut tenebra ejus ita lumen ejus.* (*Psal.* XVII, 12.) Quels foudres de la colère de Dieu n'attirent pas sur vous cette injustice, cette impiété! *Revelabitur ira Dei super impietatem et injustitiam eorum qui veritatem Dei in injustitia detinent.* (*Rom.*, I, 18.) Quel péché énorme de ne pas honorer comme Dieu celui qu'on a connu comme Dieu! *Cum cognovissent Deum non sicut Deum glorificaverunt.* (*Ibid.*, 21.) Les suites en sont affreuses; ils s'évanouissent dans leurs pensées, leur cœur est obscurci, ils deviennent insensés : *Evanuerunt in cogitationibus suis, stulti facti sunt.* (*Ibid.*) Dieu les abandonne à leur sens réprouvé, les livre à la corruption de leur cœur. *Tradidit eos in reprobum sensum in passiones ignominiæ.* (*Ibid.*, 28.) Si des païens, qui n'ont eu que les lumières naturelles de la raison, sont si rigoureusement traités, épargnera-t-on des chrétiens qui ont abusé des lumières de la foi et des trésors de la grâce, et par leur égarement ont fait blasphémer le nom de Dieu? La source de tant de désordres est l'oubli de Dieu : *Ex Dei immemoratione.* (*Sap.*, XIV, 26.) Voyons les connaissances particulières de Dieu par la foi.

SECONDE PARTIE.

Les deux principales connaissances que

nous devons au christianisme c'est l'unité de Dieu et la trinité des personnes. *Trinité*, c'est-à-dire, unité de trois : *Trium unitas.* Trois en un. Trois personnes ne font qu'un seul Dieu. On ne sait pas bien l'origine de ce mot : il est de la plus haute antiquité; on le croit des apôtres. C'est le mystère qui, caché aux premiers siècles, a été révélé aux fidèles. *Absconditum sæculo nunc manifestatum sanctis.* (*Coloss.*, I, 26.) Il a fallu que Dieu révélât un si haut mystère ; jamais l'homme, par tous les efforts de la raison, n'est parvenu ni n'a pu s'élever à une si sublime vérité, il lui suffit de n'y voir rien de contradictoire. Mais depuis la révélation, il ne lui est plus permis que de captiver sa raison ; il ne peut ni la combattre, ni chercher témérairement à l'approfondir, il ne peut lui refuser la plus profonde adoration et la plus inviolable fidélité.

Outre l'élévation infinie de la Divinité, la profondeur du mystère, la faiblesse de l'homme, il est une raison bien simple de cette impuissance. L'esprit de l'homme connaît Dieu par les créatures ; il ne peut donc connaître de Dieu que des perfections qui ont du rapport avec les créatures : sa puissance, sa sagesse, sa justice, sa bonté, qui nous font remonter naturellement de l'effet à la cause. Or, ces ouvrages, ces perfections sont communes aux trois Personnes divines, et n'indiquent rien de particulier. N'y eût-il qu'une personne en Dieu, tous les effets extérieurs n'en annonceraient ni plus ni moins qu'ils émanent des trois ; leurs propriétés personnelles n'y contribuent point. Ce n'est point la *paternité*, la *filiation*, la *spiration* qui ont créé les êtres ; aucun être donc ne peut faire connaître le Père, le Fils, le Saint-Esprit; quoiqu'ils en tracent des images imparfaites à ceux qui sont déjà instruits. Une belle action, un beau livre, un beau tableau me font bien supposer un héros, un orateur, un peintre; mais ne m'apprennent point s'il est père ou fils, ami ou ennemi, riche ou pauvre.

Dès que la très-sainte Trinité fut prêchée au monde, tout se ligua pour la combattre : les païens la traitèrent de chimère, les philosophes la crurent opposée à la raison, les chrétiens enfantèrent des hérésies sans nombre. Quelle folie! nous recevons le témoignage des hommes, et nous refusons de déférer à celui de Dieu, qui lui est si supérieur : *Si testimonium hominum accipimus, testimonium Dei majus est.* (I *Joan.*, V, 9.) Qui se connaît mieux que lui-même? Qui sait mieux que l'homme ce qui est dans l'esprit de l'homme, et qui sait mieux que Dieu ce qui est de l'esprit de Dieu? *Quis scit quæ sunt spiritus hominis nisi spiritus hominis, ita quæ Dei sunt nemo novit nisi spiritus Dei.* (*I Cor.*, II, 11.) Mais, semblable au soleil qui dissipe les ombres de la nuit, cette grande vérité annoncée par les apôtres, expliquée par les pères, définie par les conciles, scellée par le sang des martyrs, confirmée par les miracles, honorée par les vertus des saints, a été connue, elle est crue par tout le monde.

On a tort de mettre la raison aux prises avec la foi. Fussent-elles opposées, la raison devrait se soumettre à l'autorité infiniment supérieure de la parole divine. Mais non, la vérité n'est pas contraire à la vérité : il est seulement des vérités d'un ordre supérieur, que l'esprit de l'homme ne comprend pas; mais qui ne sont pas contre la raison. Le concile de Trente l'a décidé de tous les mystères, et singulièrement de celui-ci. Elevons-nous au-dessus des sens, pour connaître Dieu par la raison, et au-dessus de la raison pour le connaître, l'aimer, le servir par la foi, l'espérance, la charité, la religion. Si on disait à un philosophe, je ne vois, je ne sens, je ne touche point la Divinité : donc il n'y a point de Dieu! que vous raisonnez mal, dirait-il. Vous pourriez, par un pareil raisonnement, prouver que je n'ai point d'âme : on ne la voit, ni ne l'entend, ni ne la touche. Elevez-vous au-dessus des choses sensibles; tout vous démontrera l'existence et la spiritualité de l'un et de l'autre. Les moindres choses nous arrêtent. Se comprend-on soi-même? Connaît-on la machine de son corps, les opérations de son esprit, le flux et le reflux de la mer, la divisibilité de la matière, la nature de la lumière? Et vous vous flattez de connaître la Divinité, l'unité des trois Personnes, leurs processions! Vous êtes en doute sur le témoignage de votre ignorance! Je vous dirai avec saint Augustin, dont l'esprit est bien supérieur au vôtre, c'est parce que vous ne comprenez pas qu'il faut avoir recours à la foi: *Quomodo creditur quod non capitur? imo bene creditur quia non capitur.* On sait ce que l'on comprend, on croit ce que l'on ne comprend pas. La foi est une conviction des choses cachées à la raison, dit saint Paul, et c'est ce qui en fait la nature et le mérite : *Argumentum non apparentium.* (*Hebr.*, XI, 1.)

C'est bien à vous, avec un esprit si borné et un cœur si corrompu, à vouloir tout comprendre, qui que vous soyez, qui osez raisonner quand vous devez croire. Concevez-vous, chrétiens, que quand vous avez reçu le sceau de la Trinité à votre baptême, on ne vous a pas donné le nom de philosophe, mais la qualité de fidèle disciple? *Memineris te fidelem dictum non rationalem.* Tertullien se moque des Romains qui délibéraient dans le sénat, s'ils donneraient droit de bourgeoisie aux dieux étrangers. Vous êtes admirables, disait-il, de prendre une autorité souveraine sur vos dieux, jusqu'à les citer à votre tribunal, les adopter ou les refuser, les condamner ou les absoudre. Si un dieu a le malheur de vous déplaire, il n'est plus dieu, vous le détrônez. On le place sur les autels comme l'ouvrier dispose de son ouvrage: *Humano arbitratu divinitas pensatur, nisi homini Deus placuerit Deus non est.* C'est donc à Dieu à honorer l'homme. l'homme est donc le véritable Dieu? *Homo jam Deo propitius esse debebit.* L'aveuglement du paganisme était une excuse. Mais que pourra dire un chrétien qui fait profession de croire un Dieu en trois personnes?

Sera-t-il assez téméraire pour s'ériger en juge de la Trinité, mesurer sa raison avec le mystère, faire dépendre sa foi de ses lumières, et douter de la vérité, s'il ne la comprend; sera-t-il plus maître de ne pas en suivre les lois et y conformer sa conduite?

Cette vivante image de la Trinité, cette Trinité créée, pour ainsi dire, représente dans ses opérations, ses puissances, ses sentiments et ses idées, les ineffables processions, les opérations divines des trois Personnes : l'élévation de leurs idées, la pureté de leur amour, la sagesse de leur gouvernement. Saint Jean oppose à cette Trinité adorable une sorte de trinité malheureuse des trois concupiscences ; des honneurs, des plaisirs, des richesses : l'orgueil de la vie à la majesté du Père, des désirs de la chair à la sainteté du Fils, la soif de la convoitise à l'amour désintéressé du Saint-Esprit. Les infidèles, les mondains sacrifient tous les jours à ces idoles; les chrétiens, au contraire, leur déclarent la guerre : ils renoncent solennellement au démon, à la chair et au monde. La créance de la Trinité est la profession, le caractère de l'homme baptisé : il vit par sa grâce, il agit par sa vertu et en son nom; il travaille pour sa gloire comme un fils, un soldat, un esclave; il est consacré à son service, rempli de son amour; ou plutôt, selon l'expression de saint Paul, il ne vit pas, il n'agit pas, c'est Dieu qui vit, qui agit en lui. En vain croyez-vous, en vain craignez-vous, en vain invoquez-vous l'adorable Trinité; en vain jusqu'à la mort feriez-vous profession de la croix, si vous vivez en païen : *Quid prodest, si catholice credat et gentiliter vivat.* (*Gal.*, II, 14.) Les démons croient et en sont-ils moins damnés? *Dæmones credunt et contremiscunt.* (*Jac.*, II, 19.)

L'unité de Dieu est une vérité que la raison ne combat pas, qu'au contraire elle démontre, que tout un monde a méconnu pendant quatre mille ans, et que la plus grande partie du monde méconnaît encore. L'idolâtrie, ce grand empire du démon, a jeté de si profondes racines, que l'Evangile ne les a pas encore arrachées. L'ignorance, la crainte, l'abus de l'autorité, les vices, les passions ont divinisé mille objets et introduit l'idolâtrie. Nabuchodonosor fit adorer sa statue, et Ninus celle de son père ; l'impureté a fait éclore une Vénus, la fureur de la guerre Mars et Bellone; le respect, la douleur ont mis les morts au nombre des dieux. Les empereurs romains avaient tous leur apothéose. On adora les intelligences inconnues et invisibles, sous le nom de génies. On en a supposé à tous les besoins de la vie : les uns président aux moissons, aux fruits, aux fleurs; d'autres aux vents et à la mer. Le soleil, la lune, tous les astres, le feu, l'air, la terre, tous les éléments ont eu des autels. On a encensé les animaux et les plantes; les plus vils reptiles ont eu leurs adorateurs. La mythologie païenne remplit des volumes, la superstition est inépuisable, le nombre des dieux est infini; leur histoire ou plutôt leurs fables, le détail de leur culte, de leurs cérémonies, de leurs images, de leurs métamorphoses est fastidieux et fait gémir la raison et l'humanité : les excès suffiraient pour en démontrer la fausseté et en donner de l'horreur. Le vice, l'infamie, l'injustice, la violence, la folie, les ridicules peuvent-ils être la Divinité, qui est la justice, la sagesse, la bonté, la sainteté même?

Il est vrai que les sages, les bons esprits de l'antiquité, Trismégiste, Platon, Aristote, Pythagore, Zoroastre, Cicéron, Epictète, Marc-Aurèle et bien d'autres, comme Lactance le leur reproche, bien supérieurs à ces extravagances, comme leurs écrits en font foi, ont reconnu par la lumière naturelle qu'il n'y avait qu'un Dieu auteur de tout, l'Etre des êtres, qui faisait tout, qui renfermait tout : *Ens entium quisquis fuit ille deorum, Jovis omnia plena.* Les poëtes mêmes l'ont reconnu, malgré l'intérêt qu'ils ont à conserver le système poétique fort commode, qui leur fournit à tout moment, à peu de frais, une foule de mots sonores et d'images licencieuses, qu'ils donnent hardiment pour du talent et du génie : *Jupiter est quodcunque vides quocunque moveris.* Si ces hommes éclairés, qui connaissent le vrai Dieu, ont, comme le peuple, brûlé l'encens devant le bois et la pierre, ce n'est que par faiblesse. Le martyre est bien au-dessus de toute la philosophie. Ils ont craint le peuple, ils ont peut-être désespéré de l'éclairer, ils ont suivi le torrent et fait semblant d'adorer ce qu'ils méprisaient; ils n'en étaient que plus coupables; leur propre conscience leur faisait le procès. On pouvait bien dire en ce sens, comme le Prophète : Je rends par moi-même admirable la connaissance de Dieu : *Marabilis facta est scientia tua ex me* (*Psal.* CXXXVIII, 6.)

Il est deux sortes d'unités : une unité *positive* et d'affirmation attachée à l'existence. Elle est commune à tous les êtres. Il n'est point d'êtres qui n'ait son unité individuelle et de qui on ne puisse dire, c'est un corps, une âme, une pierre, un grain de sable. Et une unité *négative* et d'exclusion, qui rend un être unique en son espèce, qu'on pourrait appeler *unicitas* plutôt qu'*unitas*, qui n'appartient qu'à Dieu. Il n'a ni son égal, ni son semblable : lui seul est proprement un, il est unique. *Ipsum unum, et unicum.* Un roi est unique dans son royaume, mais il y a d'autres rois et d'autres royaumes. Le soleil est unique dans ce bas monde, lui seul éclaire tout, les planètes ne font que réfléchir; mais Dieu peut créer d'autres astres aussi brillants, il peut y avoir (qui sait s'il n'y a pas) d'autres mondes qui aient aussi leur soleil; mais, dans le monde entier, dans tous les mondes possibles, ils ne peut y avoir qu'un seul Dieu. C'est sa nature d'être unique, c'est la nature de tous les êtres de n'exister que par lui et infiniment au-dessous de lui; ils ont quelques traits de ressemblance; mais son unité est incommunicable. Plusieurs dieux se détruiraient mutuellement, comme plusieurs rois dans un état. Il n'y a aucun Dieu, ou il n'y en a qu'un.

L'unité la plus approchante de l'unité divine est celle de notre âme : il n'y en a qu'une dans notre corps. Elle semble se multiplier dans ses opérations : elle voit dans les yeux, elle entend dans les oreilles, elle parle dans la langue, elle juge dans l'entendement, se détermine dans la volonté ; mais ce n'est que la même âme qui exerce ses facultés. Il est de sa noblesse, de sa dignité, de sa nature d'être seule dans le corps qu'elle habite ; s'il y en avait plusieurs, ce serait plusieurs hommes et non un seul homme ; à peu près comme une voix se multiplie dans les oreilles qui l'entendent, un objet dans les yeux qui le voient, la puissance divine se multiplie dans tous les êtres, sans cesser d'être unique bien plus que l'âme. Il y a une infinité d'âmes semblables qui sont unies à divers corps ; mais, y eût-il une infinité de mondes, il n'y a, il n'y peut avoir qu'un seul Dieu qui les remplit, les gouverne, les a créés tous. Quoiqu'une seule âme suffise à tout, quelques philosophes ont imaginé différentes vies et formes subordonnées qui font agir et perfectionnent le corps : quelque incertains, quelque obscurs que soient ces êtres subalternes, ils ne nuisent point à l'unité de l'âme qu'ils servent, et encore moins à celle de Dieu qui les a créés. Il est des esprits inférieurs que les anciens nommaient des génies, que nous appelons des anges ou des démons, qui gouvernent le monde ; il est un ange gardien pour chacun des hommes ; il en est pour les cieux, pour les astres, les royaumes, les provinces, les villes ; ils tiennent la place de Dieu, agissent sous ses ordres. Dieu en est-il moins la première, la souveraine, l'unique intelligence, pour avoir des ministres revêtus de son autorité, qui gouvernent en son nom, que l'Ecriture appelle les dieux de la terre : *Dii fortes terræ vehementer elevati sunt.* (*Psal.* XLVI, 10.)

Dieu est possible, donc il existe ; l'unité de Dieu est possible, donc il est unique ; sa grandeur, sa justice, sa bonté, ses perfections sont possibles, donc il les a : c'est une démonstration évidente. La possibilité de Dieu est une vérité si claire qu'elle n'a jamais été contestée. Puisqu'on en a l'idée, qu'on a toujours reconnu quelque divinité, on l'a donc crue possible : *Deus est possibilis, ergo existit ; unitas Dei possibilis, ergo Deus est unus, perfectus,* etc. Si on n'a jamais prouvé ni essayé de prouver qu'il fût impossible, la conséquence est évidente, donc il existe. Le pouvoir et l'être sont en Dieu la même chose : s'il n'existait pas, il serait impossible. De qui, et quand, et comment pourrait-il recevoir l'être et la perfection ? A-t-il de supérieur, a-t-il d'égal qui puissent les lui donner ? Cet auteur de son existence serait donc le vrai Dieu ? Il n'en est pas ainsi des créatures : elles sont contingentes et dépendantes ; elles ont tout reçu et peuvent tout perdre ; elles ont été une éternité dans le néant et peuvent y être une éternité encore. Mais Dieu ne peut ni commencer, ni finir, ni changer ; il ne peut ni acquérir, ni perdre ; on ne peut lui rien donner, ni rien ôter ; il a toujours été, il sera toujours ; il est nécessairement tout ce qu'il est, il est nécessairement tout ce qu'il peut être ; son unité prouve toutes ses perfections, et à leur tour ses perfections, son indépendance, son infinité, son immensité prouvent son unité. S'il est infiniment parfait, il est unique ; s'il est unique, il est infiniment parfait : l'un est la suite essentielle de l'autre, ou plutôt ce n'est pas une suite, c'est la nécessité, la simplicité de son être.

Il est une sorte de pluralité de dieux qui fait la honte et le malheur de l'homme. Vous avez autant de divinités que de passions auxquelles vous rendez hommage, auxquelles vous sacrifiez vos biens, votre honneur, votre vie, et (ce qui est bien déplorable) votre âme et votre salut. Votre trésor, voilà vos dieux, homme avare, *idolorum servitus* (*Galat.*, V, 20) ; votre ventre, voilà votre dieu, homme sensuel, *quorum deus venter eis* (*Philip.* III, 19) ; votre ambition, votre impureté, votre hérésie, votre respect humain, voilà vos divinités. Que vous sert-il de connaître, de croire ces sublimes vérités, de faire profession d'adorer un seul Dieu, si en effet vous adorez autant de dieux que de vices ? Vous êtes pire que les idolâtres. Dieu est jaloux de sa gloire, et ne veut partager ses autels avec personne : *Ego Deus et non est alius præter me.* (*Deut.*, XXXII, 39.) Il punit sévèrement ce culte sacrilége, témoins les Nabuchodonosor, Balthazar, Jésabel, Julien l'Apostat et cent autres princes idolâtres ; il renverse les empires. Assiriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains, où êtes-vous ? Où sont tous vos dieux ? vous ont-ils sauvés ? se sont-ils sauvés eux-mêmes : *Ubi sunt dii vestri ?* (*Deut.*, XXXII, 37.) *Gloriam meam alteri non dabo.* (*Isa.*, XLII, 8.)

Quel outrage pour Dieu de se voir autant de rivaux que de crimes ! Rivaux les plus méprisables, qui l'emportent à tout moment sur lui, souvent avec éclat, presque toujours avec scandale. Telle cette femme débauchée qui, après avoir couru toute une ville, vient jusqu'au pied des autels braver le Très-Haut, troubler son service, profaner son culte, lui ravir les cœurs, attirer sur soi les regards, se faire rendre les hommages. Ecoutez, dit le Seigneur par la bouche de Moïse : Je vous ai vu, et dans ma juste colère, je me suis écrié : peuple infidèle, enfants dénaturés, vous m'avez irrité dans vos idoles, en me préférant des créatures qui n'étaient pas des dieux. J'aurai mon tour, je me vengerai, je retirerai mon amour et ma protection, vous ne verrez jamais mon visage. Les idoles que vous m'avez préférées deviendront vos bourreaux. Où sont donc ces plaisirs dont vous vous étiez enivrés, ces honneurs, ces trésors dont vous étiez éblouis, ces beautés dont vous étiez épris, ces grands en qui vous aviez mis votre confiance, et pour qui vous aviez fait tant de bassesses, pour qui vous aviez célébré tant de fêtes ? Qu'ils viennent donc

à votre secours, dans votre extrême nécessité, et qu'ils vous délivrent de mes mains : *Surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant.* (*Deut.*, XXXII, 38.) Vous voilà sans ressources. Vous voyez que je suis seul Dieu. Rien ne peut vous arracher de mes mains : *Videte quod ego sim solus et non sit alius præter me.* (*Ibid.*, 39.)

Je veux, prophète, vous convaincre de la justice de mes châtiments. Percez la muraille, vous verrez jusque dans mon temple les plus horribles abominations. Ces femmes impures qui pleurent la mort d'Adonis, ces hommes infâmes, ces prêtres sacriléges qui encensent des reptiles, qui adorent le soleil levant, qui me tournent le dos, et, comme s'ils triomphaient de moi, portent des rameaux verts à leurs mains et en flairent délicieusement l'odeur : *Fode parietem, videbis abominationes majores.* (*Ezech.*, VIII, 8.) Ai-je donc tort, prophète? Vous l'avez vu : *Certe vidisti.* (*Ezech.*, VII, 15, 17; XLVII, 6.) Le feu de ma fureur est déjà allumé, il brûlera éternellement dans les enfers; j'amasserai, j'accumulerai sur eux tous les maux : *Congregabo super eos mala, et sagittas meas complebo in eis.* (*Deut.*, XXXII, 23.) Au contraire, je ramasserai, j'entasserai les délices, les faveurs, les trésors, la gloire pour l'éternité, sur la tête de ceux qui m'auront été fidèles : *Inebriabuntur ubertate domus tuæ.* (*Psal.* XXXV, 9.) Imitons leur fidélité, étudions, connaissons, aimons, adorons Dieu pour y parvenir. Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via? (*Luc.*, XX, 32.)

Notre cœur n'était-il pas embrasé tandis qu'il nous parlait dans le chemin?

Heureux incendie de l'amour divin qui consume le cœur fidèle! heureux effet de la parole divine quand on l'écoute avec docilité! heureux-moi-même, si, en vous l'annonçant, j'avais allumé ce feu divin dans vos cœurs, et si, en terminant ma carrière, je vous laissais ce fruit sacré et principe fécond de toutes les vertus! Je suis venu les apporter parmi vous ces flammes célestes : que veux-je, ô mon Dieu! qu'en voir tous les cœurs embrasés? *Ignem veni mittere in terram; quid volo, nisi ut accendatur?* (*Luc.*, XII, 49.) C'est à vous, Dieu d'amour, à consommer votre ouvrage. Le zèle édifiant de ce peuple à venir entendre vos oracles, qui nous a tant de fois comblé de joie, ne nous est pas moins un garant de l'avenir qu'il nous a été un gage de vos miséricordes pour le passé.

C'est assez donné à la terreur, aux regrets et aux larmes; je viens, comme l'ange qui apprit aux bergers la naissance du Messie, je viens vous annoncer la paix et l'amour. Vos besoins dirigeant notre zèle, nous avons tâché de vous inspirer une salutaire frayeur par la vue de l'énormité du péché et de la rigueur des jugements de Dieu, fondements nécessaires pour élever l'édifice de votre perfection; il faut enfin que la charité triomphe et bannisse la crainte. Je viens vous représenter un Dieu, non plus terrible, mais aimable; ce n'est plus un juge sévère qui vous cite à son tribunal, un maître inexorable, armé de foudres pour vous punir, mais un père plein de bonté, un époux rempli de tendresse, qui veut vous combler de caresses et de faveurs.

Qu'est-ce que je vous demande aujourd'hui de la part de Dieu? La chose du monde la plus aisée, la plus douce, la plus utile, la plus glorieuse : l'amour. Je vous demande ce qui vous coûtera le moins à donner, si vous le voulez, ce que vous ne sauriez garder, ce que vous prodiguez au premier objet qui sait vous séduire : votre cœur. Je vous demande la seule chose qui peut être agréable au Tout-Puissant, le seul bien qui soit à votre disposition, le seul hommage digne de sa grandeur et de sa bonté, sans lequel tout le reste est sans mérite, avec lequel tout est sans prix : vos sentiments. Quelle gloire pour vous qu'il daigne le demander! quel malheur de le refuser!

Que de motifs pour aimer! Tout parle pour le Seigneur. Est-il rien dans le monde qui ne vous dise qu'il est aimable, et ne lui assure sur votre cœur des titres aussi doux que sacrés? Que de chaînes tissues de sa main divine! Loin de les rompre, n'en avez-vous pas cent fois resserré les nœuds par les plus sincères protestations de n'aimer que lui? En pouvez-vous ignorer les heureux effets? Est-il de sort plus heureux que de brûler de l'amour divin? Et votre intérêt, si l'amour parfait le cherchait encore, ne vous tient-il pas le même langage? Les charmes que la charité répand sur ce qu'elle fait entreprendre, les facilités qu'elle ménage, l'étendue de ses devoirs, la ferveur avec laquelle elle les fait accomplir, quel pinceau peut le rendre? Quelle éloquence peut le dire? Quel esprit peut le comprendre? Quel cœur peut le sentir parfaitement?

Tâchons de mettre quelque ordre dans une matière où le désordre même des sentiments et des idées marque la profusion et l'excès. 1° Tout sert à la charité. 2° La charité sert à tout. Tout sert à la charité, c'est-à-dire, tout lui fournit des motifs pour l'accroître, des matières pour l'exercer. La charité sert à tout; elle aplanit, elle adoucit, elle règle tout, elle donne le prix à tout. Ce seront les deux parties de ce discours. Esprit de charité, qui êtes venu la répandre sur la terre, apprenez-nous à en parler comme il faut. Nous vous en prions, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'en est point de la charité comme des autres vertus; elles ont des bornes, et la charité n'en a point. Les occasions d'exercer la justice ne se présentent pas tous les jours; la force n'est nécessaire que dans les combats difficiles; les plaisirs ont besoin de la tempérance pour être goûtés avec modération; on ne croit par la foi que ce qui est obscur; on n'espère que ce qui est absent,

Chaque vertu a ses motifs, ses temps et ses lieux propres; tout n'invite pas à l'humilité, tout n'exhorte pas à la chasteté, tout ne prêche pas l'abstinence. La charité est de tous les temps, de tous les lieux, tout est pour elle un motif, tout l'anime, tout l'enflamme. Jette-t-elle les yeux sur la créature, que d'engagements à l'amour du Créateur! les élève-t-elle vers Dieu, que de perfections qui le méritent, que de bienfaits qui l'engagent, quel amour qui l'entraîne, que de caresses qui la charment!

1° Les perfections divines. Qu'est-ce que Dieu? Le savez vous bien, pouvez-vous le savoir ici-bas? Les saints mêmes dans le ciel peuvent-ils le comprendre? Seriez-vous indifférent pour Dieu, si vous le connaissiez? Vous élevez des autels à un Dieu inconnu, comme les Athéniens; vous faites profession de l'adorer et de le servir; mais le connaissez-vous, et que puis-je faire pour vous en donner une juste idée? Lui seul peut se connaître parfaitement : *Ignoto Deo*. (*Act*. XVII, 23.)

Qu'est-ce que Dieu, ou plutôt que n'est-ce pas? Donnez la plus libre carrière à votre imagination, le plus grand essor à votre esprit, le plus vaste champ à votre éloquence; rassemblez tout ce qu'il y eut jamais, tout ce qu'il peut jamais y avoir de plus grand, de plus aimable, de plus parfait, la bonté même, la grandeur même, la perfection même, Dieu est tout cela, ou plutôt il n'est rien de tout cela, puisqu'il est infiniment au-dessus. Après tout, notre impuissance à le louer dignement est une sorte de tableau et d'éloge qui ne peut qu'en faire naître et une grande idée et un plus tendre amour.

Cherchez-vous l'origine ou la durée? Dieu n'en connaît point d'autre que l'éternité; il a toujours été, il ne cessera jamais d'être. Tout passe, naît et meurt, commence et finit; l'Eternel est toujours le même, il ne peut avoir ni commencement ni fin. Etes-vous frappé de la puissance? Ah! sachez qu'il commande à tous les êtres, que le néant même lui obéit; l'univers ne lui coûte qu'une parole, il n'en faudrait pas davantage pour l'anéantir. Il dit, et tout fut fait; il dit et tout cesse d'être. Sa grandeur et sa majesté vous en imposent-elles? Le Dieu que nous servons est honoré par des millions d'anges, le ciel lui sert de trône et la terre de marche-pied; il marche sur l'aile des vents, et les flots de la mer la plus orageuse s'aplanissent sous ses pas; il pèse les montagnes dans sa balance et les fait fumer en les touchant. Voulez-vous de l'étendue? Il est partout, il remplit tout; bien loin d'être renfermé dans les bornes étroites de l'univers, tout l'univers lui-même n'est qu'un point dans son immensité; les plus grands monarques voient des frontières à leur empire, ils ne commandent qu'à un petit nombre de peuples; Dieu seul ne connaît point de bornes au sien. Au-dessus, au-dessous, au dedans, au dehors de tout, toutes les îles de l'Océan sont devant lui une poussière légère que le vent emporte, les eaux qui remplissent ses immenses abîmes une goutte d'eau qui reste au fond d'un vase écoulé; toutes les nations sont devant lui comme si elles n'étaient pas. Faites-vous plus de cas d'une science étendue et d'une profonde sagesse? Le Seigneur est le Dieu des sciences, il connaît tout, il voit tout, et tout à la fois, sans que la multitude et la variété de tant d'objets fassent la moindre confusion dans ses idées, et ses idées elles-mêmes sont le modèle sur lequel tout se forme. Le connaître lui seul est une science consommée, préférable à toute la gloire et à tous les trésors : *In hoc glorietur homo scire et nosse me*. Serez-vous plus touché de la sainteté de ses démarches et des soins amoureux de sa providence? Conduite infiniment sainte, et la sainteté même; on ne peut agir ni pour des fins plus sublimes, ni d'une manière plus parfaite; il ne peut souffrir le moindre péché, il ne demande que la vérité; la vertu seule peut lui plaire; dans les plus petites, comme dans les plus grandes choses, il est toujours le même : *Fecit in cœlo angelos, in terra vermiculos, nec major in illis, nec minor in istis*. Conduite infiniment bienfaisante; le moindre atome, le plus vil insecte est présent à ses yeux; un cheveu, une feuille ne tombe pas sans sa permission; il parvient à ses fins avec autant de douceur que de force. Enfin peut-être serez-vous plus sensible aux charmes de la bonté? Ah! voici la bonté par essence, il mérite seul le titre de bon; il ne cherche qu'à se répandre et à faire des heureux, en se donnant lui-même pendant toute l'éternité, et à mourir pour leur procurer ce bonheur : *Majorem charitatem nemo habet, quam ut animam suam ponat*. (*Joan*., XV, 13.)

Un objet si accompli mériterait toute notre tendresse, eût-il même quelques défauts. Qu'aimerait-on, si on ne voulait aimer que ce qui en est exempt? On aimerait Dieu. Toutes les beautés des créatures ne sont que de faibles rayons qui partent de ce soleil, des ruisseaux qui coulent de cette source. Tout ce que vous voyez, ce que vous possédez, ce que vous pouvez imaginer, ne sont que de légères émanations, de faibles images de ce qu'il possède en plénitude, et toujours mêlées de quelque défaut. Dieu seul en est exempt, tout est en lui souverainement parfait; il est juste sans cruauté, miséricordieux sans bassesse, plein de grandeur sans fierté, de majesté sans orgueil, immense sans se partager; ce n'est qu'une perfection unique, infiniment simple.

Qu'aimez-vous donc, si vous n'aimez pas le Seigneur? à quels charmes serez-vous sensible, si les perfections divines vous trouvent indifférent? Quel est le cœur que cet amour ne touche, le rocher qu'il n'amollisse, la glace qu'il ne fonde, le diamant qu'il ne brise? Non, vous n'aimez rien, si vous n'aimez pas Dieu; vous ne méritez que des anathèmes : *Qui non amat Dominum, anathema sit*. (*Galat*., I, 8.)

2° Dieu ne méritât-il pas votre amour par ses perfections, il l'aurait acheté par ses

bienfaits, et à quel prix? au prix de tout ce que vous avez et de tout ce que vous êtes. Que n'avons-nous pas reçu de sa bonté! Néant de nous-mêmes, il nous a faits, il nous conserve, il nous nourrit, il nous soutient; ce n'est pas le soleil, c'est lui qui nous éclaire; ce n'est pas le feu, c'est lui qui nous échauffe; ce n'est pas la terre, c'est lui qui nous porte; ce ne sont pas les aliments, c'est lui qui nous entretient. Les créatures ne nous sont utiles qu'autant qu'il daigne les en rendre: dans l'ordre moral de la société par ces liens de subordination, d'estime, d'amitié, de compassion, de besoin, qui semblent vous rendre tous les hommes tributaires. S'il est des familles qui vous chérissent, des villes qui vous protégent, des princes qui vous gouvernent, des maîtres qui vous instruisent, des domestiques qui vous servent, s'il vous fournit jusqu'aux délices, méconnaîtriez-vous le Père des lumières de qui viennent tous les dons parfaits? Dans l'ordre de la grâce, sa bonté impatiente de vous rendre heureux, vous prit, comme par la main, dans le berceau pour vous faire entrer dans son Eglise et vous adopter au nombre de ses enfants. Cent et cent fois il a effacé vos péchés dans la pénitence, et vous a nourri de sa substance dans l'Eucharistie; il vous comble de ses faveurs, vous enrichit de ses mérites. Dans l'ordre de la gloire, il y mettra le comble. Tout cela n'est rien au prix de ce qu'il vous réserve; lui-même il veut faire votre félicité : *Ego ero merces tua magna nimis.* (*Gen.*, XV, 1.) A ces bienfaits communs ajoutez les grâces personnelles, la conduite miséricordieuse qu'il tient sur vous, pour vous conduire à ce bonheur que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que l'esprit de l'homme ne saurait comprendre. Que de dangers il éloigne! que de secours il accorde! que d'occasions de vertu il fait naître! que de soins il prend de votre salut! Le beau spectacle que nous présentera un jour ce merveilleux enchaînement de bienfaits, ce système, cette économie de providence qui nous suit pas à pas depuis le berceau jusqu'au dernier moment! que d'actions de grâces à rendre! Mon cœur peut-il suffire à la reconnaissance? Tous les jours pénétré d'un juste retour, ce cœur se fait un devoir d'être sensible aux légers bienfaits que je reçois de la main des hommes. Ce bienfaiteur magnifique, cette source primitive de tous les biens, qui m'a ménagé par sa grâce, en ami même, ce bienfait que je rougirais d'oublier, serait-il seul privé de ce tribut de gratitude que je prodigue à tous les autres?

Non, mon Dieu, tout me retrace vos bontés, chaque créature en est un gage, chaque instant une nouvelle faveur. Que tout vous peigne ma reconnaissance, que chaque palpitation de mon cœur soit un acte d'amour, chaque soupir une effusion de tendresse, chaque pas un mouvement de zèle. Je dois me souvenir de vous toutes les fois que je respire : *Toties Dei meminisse debemus, quoties respiramus.* En effet, tout nous fournit un motif, tout nous présente l'exercice du plus tendre amour. Il n'est point de créature qui n'annonce Dieu de la manière la plus pathétique. Non, ce n'est pas moi qu'il faut aimer; êtes-vous donc fait pour moi? est-ce moi qui vous ai mis au monde? est-ce à moi à vous rendre heureux? Il est un être infiniment aimable, qui seul mérite votre cœur; vous le lui devez tout entier : nous sommes tous chargés de vous le dire de sa part. Le ciel le déclare à la terre, le jour l'annonce à la nuit : *Cœli enarrant gloriam Dei.* (*Psal.* XVIII, 1.) Interrogez les poissons, parlez à l'oiseau qui vole dans les airs, adressez-vous au stupide animal qui broute l'herbe et le chardon : *Interroga jumenta, et dicent tibi.* (*Job.* XII, 7.) Oui, tous tant que nous sommes, qui composons ce vaste univers, nos perfections et nos défauts, notre arrangement et notre désordre, tout publie, tout porte gravé dans le plus intime de sa substance qu'il y a un Dieu infiniment aimable, de qui tout ce qui existe a tout reçu, auprès de qui tout s'évanouit, un Dieu puissant, qui, pouvant les rendre plus parfaits, ne leur a laissé des défauts que pour faire sentir qu'il en est exempt, ne leur a départi de belles qualités que pour faire connaître qu'il en est la source, qui n'a tout assujetti à l'homme que pour l'assujettir lui-même à son Dieu par autant de liens qu'il y a de créatures, qui ne l'a environné, investi, comblé de ses bienfaits, qu'afin que son cœur ne puisse lui échapper par aucun endroit.

Toutes fournissent continuellement matière à l'exercice de l'amour. Tantôt en les invitant à louer le Seigneur, dites-leur, avec les trois enfants de la fournaise de Babylone ou avec le Roi-Prophète, que toutes les créatures bénissent le Seigneur, que tout retentisse de ses louanges, que tout entre dans ce concert : *Benedicite omnia opera Domini Domino.* (*Psal.* CII, 22.) Tantôt en les faisant servir de victimes pour l'honorer et les immolant sur l'autel de nos cœurs, soit par l'acceptation des légères amertumes qu'elles présentent, soit par le renoncement aux douceurs qu'elles offrent, ainsi l'univers devient son temple, tout fournit à l'holocauste, et le sacrifice est perpétuel. Rien de plus vaste, rien de plus fort, rien de plus actif que l'amour; les lieux, les temps, les états, les objets, il engloutit tout; le cœur, l'esprit, les actions, les pensées, les désirs, il remplit tout, il change tout, et transforme tout en lui-même : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* (*Rom.*, VIII, 28.)

O Dieu! qui êtes partout, qui faites tout, qui vous peignez, vous donnez en tout, qui m'environnez, me pénétrez, me remplissez, dans qui je vis, j'agis, je respire, j'existe; ô Dieu! dont l'amour est tout, je ne veux, je ne cherche, je ne trouve, je ne vois que vous, vous êtes tout pour moi. Que veux-je au ciel ou sur la terre, que vous? *Quid*

mihi est in cœlo, et quid volui super terram? (*Psal.* LXXII, 25.) Je m'égare dans ce doux labyrinthe, je me perds dans cet océan immense, dans cet abîme infini; faites-moi la grâce de n'en sortir jamais, je sens que je meurs d'amour, je ne me sens plus moi-même : *Ultra non sentiam me.* Vertu céleste, ivresse divine, admirable charité, remplissez-moi, embrasez-moi, consumez-moi, détruisez jusqu'au plus léger vestige du monde, jusqu'aux plus légères traces de mon propre amour; que je meure moi-même pour ne plus vivre que dans l'amour : *Moriar ut te videam, nihil in me relinquatur, mihi totus in te, inflammatus a te.*

3° Les plus riches présents n'auraient aucun prix, s'ils n'étaient offerts par l'amour. Sont-ce vos dons, ô mon Dieu? c'est vous seul que je désire, votre amour est le plus précieux, le seul bienfait qui peut me faire plaisir. Oui, Dieu vous aime; le croiriez-vous, auriez-vous jamais osé vous flatter d'être l'objet des tendresses d'un Dieu? Oui, Dieu vous aime, et vous aime tendrement; c'est l'amour le plus constant, le plus généreux, le plus désintéressé, le plus magnifique, en un mot il vous aime en Dieu.

Amour éternel dans sa durée. Il y a une éternité que vous êtes écrit dans son cœur et dans ses mains; depuis qu'il a songé à vous, et a projeté de vous faire part de son bonheur Il veut vous aimer encore pendant l'éternité, et il ne tiendra pas à lui que tandis qu'il sera Dieu vous ne soyez heureux avec lui. Amour éternel, comment vous reconnaître? je devrais vous avoir aimé depuis l'éternité; mais je n'ai été créé que dans le temps. Du moins aurais-je dû brûler d'amour depuis que je suis au monde, ou si l'enfance a dérobé malgré moi quelques années à ma tendresse, du moins, depuis que j'ai l'usage de la raison, il n'a dû se passer aucun instant qui ne vous fût consacré. Ah! il n'en sera désormais aucun qui ne soit marqué à ce précieux sceau. Amour éternel dans sa continuité. L'amour de Dieu est sans interruption, chaque instant en est un nouvel acte, ou plutôt le même acte persévérant. Notre amour, quelque vif qu'il puisse être, est mille fois interrompu. L'épouse des *Cantiques* a beau dire : Je dors, mais mon cœur veille : *Ego dormio, et cor meum vigilat.* (*Cant.*, V, 2.) Convenons-en, les besoins de la vie, les affaires, les amusements, la légèreté naturelle dérobent à notre cœur mille moments précieux. Pour vous, Seigneur, le sommeil ne ferme point vos paupières, les affaires ne font point de diversion, l'inconstance ne nous soustrait point à vos regards, ne surprend point vos bontés; toujours occupé de nous, et aussi occupé que s'il n'y avait que nous au monde, vous nous portez sans cesse dans votre cœur : *Qui portamini ab utero meo.* (*Isa.*, XLVI, 3.)

Amour généreux. A l'épreuve de nos défauts, de nos infidélités, de nos ingratitudes, et jusqu'à ce que vous mettiez vous-même le sceau à votre réprobation en mourant dans l'impénitence, il est toujours prêt à vous recevoir, à vous pardonner, quels que soient les crimes dont vous pouvez être coupable. Le péché vous a peut-être défiguré, vous êtes aveugle, sourd, lépreux, paralytique; ne craignez rien si vous revenez à lui; toujours prêt à vous secourir dans vos malheurs, il lavera vos plaies dans son sang et acquittera toutes vos dettes. Sont-ce là les amis du monde, qu'on éprouve avec eux du repentir ou du mécompte! Volages, inconstants, un mot les rebute, un rapport, un soupçon les enlève, la moindre faute les dégoûte et les refroidit; le moindre objet nouveau qui leur plaît brise ces fragiles liens. Mais Dieu, ce véritable, ce seul véritable ami, ne se rebute de rien, il attend, il recherche, il poursuit le cœur qui s'égare, il excuse, il pardonne, il oublie tout quand on revient à lui, et ne sait ce que c'est que de conserver la moindre amertume.

Amour désintéressé. Car, enfin, qu'en revient-il à Dieu de l'amour qu'il nous porte ou de celui qu'il attend de nous? Souverainement heureux, infiniment grand et parfait par lui-même, il n'a besoin de rien. Qui peut ou augmenter sa gloire ou accroître sa félicité? *Bonorum meorum non eges.* (*Psal.* XV, 2.) Il s'est passé des créatures pendant l'éternité, il s'en passerait aisément encore sans y rien perdre. C'est nous qui ne pouvons nous passer de son secours, ni être heureux sans lui, et cependant il daigne nous chercher, et nous le fuyons. Où trouve-t-on ailleurs un amour pur et sans mélange? L'ami le plus fidèle, toujours intéressé, en veut à nos biens, à notre crédit, à nos éloges, plus qu'à nous; il recherche son plaisir, c'est-à-dire qu'il s'aime plus qu'il ne nous aime. Vous ne connaissez pas, grand Dieu! ces bassesses, ce mélange; votre charité est pure et désintéressée, vous seul savez aimer comme il faut, sans intérêt et sans retour.

Amour magnifique. Nous avons vu jusqu'à quels excès de libéralité il avait porté ses bienfaits; mais il croirait donner trop peu, s'il ne se donnait lui-même. Cet amour l'a fait descendre du trône de sa gloire pour se faire anéantir jusqu'à s'unir à l'humanité, naître dans une étable, souffrir toutes les rigueurs de la pauvreté, les mépris, les persécutions, les calomnies, mourir enfin sur une croix, au milieu des supplices, et se cacher jusqu'à la fin des siècles sous les voiles eucharistiques, pour nous servir de nourriture et nous incorporer à lui. Qui porta l'amour à un tel excès? Quel ami donnerait son sang pour vous? Quel est le roi, le père, le pasteur, l'époux qui nourrisse ses sujets, ses enfants, ses brebis, son épouse, de sa propre chair? Que puis-je faire pour vous? ô mon Dieu! qui ne soit infiniment au-dessous de ce que vous avez fait pour moi? Vous donnerai-je mon corps? N'ai-je pas reçu le vôtre? Vous offrirai-je ma vie? N'avez-vous pas perdu la vôtre pour mon salut? Que puis-je faire ou souffrir pour vous que vous n'ayez fait ou souffert en ma faveur?

Et cependant vous êtes innocent, et je suis criminel; vous êtes l'innocent, et je suis le coupable.

Pour comble de douleur, vous êtes peu connu, vous êtes peu aimé. Que d'infidèles qui vous combattent, que de pécheurs qui vous méprisent, que de fidèles mêmes qui vous oublient! Hélas! moi-même, indifférent pour votre gloire, insensible à vos bienfaits, sourd à votre voix, tout de glace pour vos caresses, que je vous aime peu, que je vous ai peu aimé! Ah! je veux et réparer mon ingratitude et vous dédommager de l'indifférence des autres. Que par un juste retour, mon amour généreux soit à l'épreuve de vos rigueurs mêmes, et se soutienne au milieu des pertes, des douleurs, des travaux et des tentations les plus violentes; désintéressé, il ne cherche que vous, il n'agisse que pour vous, sans aucun retour d'intérêt ou d'amour-propre; magnifique, je vous consacre tout ce que j'ai de plus cher, je me donne moi-même sans réserve et sans partage, et que je ne vive que pour vous.

4° Enfin, les caresses d'un Dieu. Le trait le plus touchant de son amour, c'est la manière dont il s'y prend pour se faire aimer. Premièrement, il daigne souffrir qu'on l'aime, ce que saint Augustin regarde avec raison comme une grâce ineffable. L'orgueil du trône le permet-il à des sujets? Qui suis-je, ô mon Dieu! pour que vous daigniez accepter mon amour? Ne serait-ce pas assez pour moi d'être dans le plus profond respect en votre présence? Faut-il encore que je me voie honoré jusqu'à vous choisir pour l'objet de mon amour? Deuxièmement. Non-seulement Dieu le permet, mais encore il le souhaite, et le souhaite avec empressement : *Ignem veni mittere in terram; quid volo, nisi ut accendatur?* (*Luc.*, XII, 49.) Ah! Seigneur, que voulez-vous? Pouvez-vous seulement le désirer? Ne dirait-on pas que mon amour peut contribuer à votre bonheur? Les désirs, les empressements d'un Dieu pour moi sont-ils croyables? *Quid volo?* Troisièmement. Bien plus, il le commande. C'est le premier, le plus grand de ses préceptes, sur qui porte toute la loi et tous les prophètes. Ah! Seigneur, cet ordre était-il nécessaire? Fallait-il faire un commandement de ce qu'il y a de plus doux, de plus glorieux, de plus utile, de plus juste? Faut-il promettre des récompenses à ceux qui vous seront fidèles? Faut-il menacer des plus grands châtiments ceux qui s'y refuseront? Comme si, dit saint Augustin, le plus grand de tous les biens, ou plutôt le seul bien n'était pas de vous aimer, le plus grand de tous les maux, ou plutôt le seul mal de ne vous aimer pas.

Mais ce n'est rien encore; tout cela, si j'ose le dire, sent trop le maître, et Dieu veut être aimé sans contrainte; il demande notre cœur, mais il veut le recevoir de notre main, et non pas nous l'enlever. Aussi met-il en œuvre tous les innocents artifices que peut suggérer l'amour le plus ingénieux et le plus tendre. Le croirait-on, si l'Écriture sainte ne nous dévoilait à chaque page ce consolant mystère? Cessez donc de regarder le Seigneur comme un maître impérieux, comme un prince fier et redoutable, qui du haut de son trône daigne à peine laisser tomber des regards méprisants sur de vils esclaves qui rampent à ses pieds; apprenez que Dieu vous aime, voyez et goûtez combien il est aimable. Oui, Dieu sait aimer, il sait vouloir être aimé : on peut l'aimer sans crainte et sans mesure, on peut se flatter de le trouver sensible à notre amour : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* (*Psal.* XXXIII, 9.)

Tantôt cet amour ineffable vous demande tendrement votre cœur : Mon fils, vous dit-il, mes délices sont d'être avec vous : n'est-il pas juste que les vôtres soient d'être avec moi? Donnez-moi donc votre cœur : *Fili mi, præbe mihi cor tuum.* (*Prov.*, XXIII, 26.) Je pourrais sans doute y régner en maître, la voix toute-puissante qui vous forma pourrait encore se faire entendre; mais je n'en veux point à ce prix, en perdant le mérite de la liberté de son choix, il déprécierait l'hommage. Il est de ma gloire de conserver ce que j'y trouve de plus flatteur. Je suis à la porte de votre cœur; sans lui faire aucune violence, je frappe, j'appelle, j'attends le moment où vous viendrez m'ouvrir; ne soyez plus sourd à ma voix : *Sto ad ostium, et pulso.* (*Apoc.*, III, 20.)

Tantôt il nous prodigue les noms les plus doux. Je ne veux point, vous dit-il, que vous m'appeliez votre maître, et je ne vous donne point le nom de serviteur, il déplairait à ma tendresse, il sent trop la crainte et le respect; un maître ne fait point confidence de ses affaires à ses domestiques, et je n'ai point de secret pour vous, parce que vous êtes mes amis : *Vos amici mei estis.* (*Joan.*, XV, 14.) Je suis votre père; c'est le nom que vous mettrez à la tête de toutes vos prières pour animer votre confiance. Jamais il ne fut de mère plus tendre que moi. Une mère pourrait oublier ses enfants, mais je ne vous oublierai jamais; je vous porte dans mon sein, je vous nourris de mon lait : *Qui portamini ab utero meo.* (*Isa.*, XLVI, 3.) Je suis votre pasteur, vous êtes mes brebis, mais un bon pasteur qui marche à leur tête, qui ne les perd point de vue, qui les garantit de la gueule du loup; qui les mène dans de gras pâturages, et les ramène au bercail : *Ego sum pastor bonus.* (*Joan.*, X, 11.) Je suis votre époux, jamais il n'en fut de plus fidèle, vos âmes sont mes plus chères épouses, j'ai contracté avec vous la plus étroite alliance, vous pouvez dire : Mon bien-aimé est tout à moi, je suis tout à lui.

Tantôt il se plaint de nos froideurs : Mon peuple, que vous ai-je donc fait pour m'attirer votre indifférence? Si je suis votre père et votre Dieu, où est donc l'amour et le respect que vous me devez? Qu'ai-je pu faire davantage en votre faveur? Si un ennemi m'eût ainsi traité, je m'en serais consolé, j'aurais dû m'y attendre; mais vous, mon fils, vous mon ami, vous qui mangiez à ma

table, vous que j'ai comblé de biens, qui l'eût pu croire ? O cieux ! soyez dans l'étonnement de voir un Dieu si peu aimé : *Obstupescite, cœli, super hoc.* (*Jerem.*, II, 12.)

Tantôt il entre dans une espèce de jalousie contre les objets qui lui enlèvent votre cœur. Je suis un Dieu jaloux, qui ne puis souffrir le moindre partage. Vous ne pouvez pas servir deux maîtres, déterminez-vous entre Baal et moi. Je ne puis souffrir qu'on me dispute ma conquête; est-ce à moi à avoir des rivaux? Les passions les plus vives ne portent pas plus loin la délicatesse : *Quomodo si mulier contemnat amatorem suum.* (*Jerem.*, III, 20.) Il répand des amertumes salutaires sur tous les biens de ce monde, afin de nous mettre dans l'heureuse nécessité de ne pas chercher dans les créatures un repos qu'on ne peut trouver qu'en lui seul. En vain donc chercheriez-vous dans les plaisirs, les honneurs, les biens de la terre, une satisfaction que vous n'y trouverez jamais; forcé de vous écrier avec Salomon, tout n'est que vanité, reconnaissez la juste jalousie d'un Dieu qui vous veut sans partage : *Tu semper aderas misericorditer sæviens, spargens amarissima super illicitas jucunditates meas.*

Tantôt il fait semblant de fuir, il se cache pour un temps, comme il le dit lui-même, il regarde à travers les fenêtres pour éprouver votre fidélité : *Respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos.* (*Cant.*, II, 9.) Vous le cherchez quelquefois sans le trouver d'une manière sensible, les tentations, les distractions, les sécheresses, les affaires, tout semble conspirer à vous enlever votre époux : *Quæsivi per noctem quem diligit anima mea.* (*Cant.*, III, 1.) Ne vous lassez pas de combattre, un moment va vous le rendre et vous ne le perdrez plus : *Sustine sustentationes Dei.* (*Eccli.*, II, 3.) Un peu de courage, encore un instant, et le voilà : *Adhuc modicum, et videbitis me.* (*Joan.*, XVI, 16.)

Tantôt il vous invite à l'union la plus intime, et aux plus tendres caresses : Venez dans mon jardin, mangez mes fruits, enivrez-vous du vin que je vous prépare. Union si intime, qu'il ne veut faire avec vous qu'un cœur et une âme, et un même corps dans l'Eucharistie. Il se propose lui-même pour modèle de l'union qu'il veut avoir avec nous. Union parfaite à celle des trois personnes divines : *Ut sint consummati in unum.* (*Joan.*, XVII, 23.)

Oserons-nous dire que Dieu veut avoir pour nous une espèce d'amour approchant du nôtre, qu'il nous donne une préférence bien avantageuse sur tant d'autres hommes qu'il aurait pu créer et qu'il laisse dans le néant, sur tant de réprouvés qu'il aurait pu sauver et qu'il laisse dans l'enfer, sur tant de nations infidèles qu'il aurait pu éclairer et qu'il laisse dans les ténèbres; qu'il a pour nous une sorte de reconnaissance, en payant nos moindres services à titre de mérite, par une couronne de justice qui ne se flétrira jamais; qu'il voit avec complaisance nos progrès et nos vertus, qu'il désire ardemment notre salut, nous en fournit les moyens les plus abondants? Il regarde comme fait à lui-même le bien ou le mal qu'on nous fait; il venge nos injures, il protége notre innocence; c'est le toucher à la prunelle des yeux, il s'applaudit de nos œuvres : *Nonne vidisti servum meum Job ?* (*Job*, I, 8.) Quel excès de confiance ! il nous abandonne sa parole, ses mérites, son corps et son sang dans les sacrements, non-seulement il exauce nos prières, mais il se soumet à notre voix; une obéissance ponctuelle le fait descendre du ciel, distribuer ses grâces, lier et délier, remettre et retenir les péchés, et souscrire à tous les arrêts que nous prononçons sur la terre; il a imprimé l'amour sous les traits de la plus vive ressemblance : *Ad imaginem et similitudinem nostras* (*Gen.*, I, 26), et il a pris tous les traits de notre nature, pour devenir semblable à nous, après nous avoir rendus semblables à lui; il nous conduit enfin à l'union intime et éternelle dans le parfait repos de l'éternité.

Entendez-vous ce langage? C'est au cœur que je le tiens, c'est au cœur seul à le tenir, et c'est le cœur seul qui peut l'entendre, il est étranger à tous les autres : *Da amantem, et sentit quod dico.* Hélas ! peut-être n'en avez-vous aucune idée, peut-être au contraire, bien loin d'aimer votre Dieu, n'avez vous payé ses bienfaits que d'ingratitude. Ah ! du moins voyez et goûtez, aimez et vous aurez bientôt compris ce mystère et appris ce langage : *Da amantem.*

SECONDE PARTIE.

Tout est du ressort de l'amour. Dans son objet : Dieu est tout aimable, tout est aimable en Dieu, tout aime en Dieu, et par amour il se donne tout entier, et par amour encore il a tout fait et tout donné, et nous demande tout. Dans son sujet : l'homme par sa nature est tout amour, il se doit tout entier, tout en lui devient heureux en aimant, et ne le devient qu'en aimant. Dans son étendue : tous les lieux, tous les temps, tous les objets; l'esprit connaît tout en Dieu, le cœur aime tout en Dieu. Dans son élévation : il doit être dominant par-dessus tout, pour lui seul, sans partage et sans retour. Ainsi, selon saint Bernard, la raison d'aimer Dieu est Dieu même, et l'unique moyen de l'aimer est de l'aimer sans mesure : *Ratio amandi Deum Deus est, et modus amandi est amare sine modo.*

Vous aimerez le Seigneur Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces. De tout votre cœur : qu'il absorbe tous vos sentiments, il le mérite par sa tendresse. De tout votre esprit : qu'il remplisse toutes vos idées, il le mérite par ses perfections. De toute votre âme : qu'il en réveille toute la sensibilité, il le mérite par la douceur de sa possession. De toutes vos forces : qu'il soit le terme de vos travaux, il le mérite par ses bienfaits. Qu'il règne en tout, qu'il règle tout, qu'il remplisse tout. Voilà le précepte; précepte

aussi ancien que le monde. Jamais la créature raisonnable n'en a été dispensée ; pouvait-elle l'être, pouvait-elle désirer de l'être. Précepte le plus juste : que ne mérite pas la beauté, la bonté suprême? Le plus doux : son accomplissement assure sa facilité. Précepte le fondement de la loi et des prophètes, de toute la religion : *In quo tota lex pendet.* (*Matth.*, XXII, 40.)

1° Cet amour fait naître les plus tendres sentiments; 2° il fait entreprendre les plus grandes choses; 3° il donne du prix aux plus petites actions; 4° il conduit à la consommation du bonheur. Point de miracle qu'il n'opère.

1° Les sentiments. Quoique l'amour soit toujours le même, on en distingue de plusieurs espèces, ou plutôt on distingue plusieurs manières d'envisager les objets et d'exprimer ses mouvements. On appelle amour de préférence ce sentiment d'estime qui met Dieu au-dessus de tout, ce dévouement qui fait qu'on s'immole à Dieu en tout, qu'on est prêt à tout faire, à tout souffrir, à tout entreprendre pour son amour. On dit, comme saint Paul (*Rom.*, VIII, 35), *qui est-ce qui me séparera de l'amour de mon Dieu?* sera-ce la mort ou la vie, le paradis ou l'enfer, la pauvreté ou les richesses? Non, je suis sûr que rien ne sera capable de m'en détacher. Ce sentiment, tout héroïque qu'il est, est pour vous d'une obligation indispensable. C'est le fonds du précepte et l'essentiel de la loi. Vous n'êtes pas en état de grâce, si vous ne préférez Dieu à tout. On vous aime trop peu, ô mon Dieu ! quand on aime quelque autre chose que vous et pour vous : *Minus, Domine, te amat qui tecum aliquid amat, quod propter te non amat.*

L'amour de complaisance fait qu'on trouve son plaisir en Dieu : ce sont les mêmes sentiments, on aime ce qu'il aime, on se réjouit de ce qui lui plaît, on fait son bonheur du bonheur de Dieu; l'amour rend tous les intérêts, les biens et les maux communs entre les personnes qui s'aiment. On est infiniment touché des outrages qu'il reçoit du pécheur, et de la gloire qu'il reçoit du juste, de celle qu'il reçoit de lui-même. Un fils se réjouit de la grandeur de son père, c'est un autre lui-même dont il partage la gloire et la félicité. Semblable à l'Epouse des *Cantiques*, qui peint avec complaisance les charmes de son bien-aimé, choisi entre mille : Je me réjouis que vous soyez seul sage, seul puissant, que vous l'ayez toujours été et que vous deviez toujours l'être.

L'amour de bienveillance enchérit encore; non-seulement il se réjouit de la gloire de Dieu, mais plein d'un zèle ardent, il lui désire toute la gloire possible. C'est cet amour qui forme et anime le zèle des hommes apostoliques pour les intérêts de Dieu. Venez, créatures, venez toutes le louer, ne cessez point de le faire, il ne cesse point de le mériter : *Laudate Dominum, omnes gentes.* (*Psal.* XVI, 1.) Que n'ai-je des millions de cœurs pour vous les consacrer! Que ne puis-je créer des millions de mondes pour vous faire honorer de la manière la plus parfaite! Je ne suis jamais heureux que quand vous êtes le plus glorifié, fût-ce aux dépens de moi-même; puis-je le trop acheter? Ah! Seigneur, disait saint Augustin dans un pieux excès, si j'étais Dieu et que vous fussiez Augustin, je voudrais cesser d'être Dieu pour vous en rendre.

Quand on aime le Seigneur, on est soumis à ses ordres et fidèle à ses lois, parce qu'on ne veut que lui plaire; on n'a de volonté que la sienne, ou plutôt on n'a pas de volonté; il vit, il veut en nous, puisqu'on ne veut que Dieu, en Dieu et comme Dieu. Ainsi, par un amour de soumission parfaite on exécute tout ce que Dieu a daigné nous prescrire par ses lois et par ses conseils, tout ce qu'il nous prescrit encore par ses inspirations ou par nos supérieurs. L'amour sincère vole à l'exécution de tout ce que désire la personne aimée, il ne connaît ni ces délais, ni ces ménagements, ni ces artifices qu'inspire l'amour-propre pour éluder les ordres qui nous gênent. De quelque dehors de charité qu'on se pare, peut-on se flatter d'en être ni le défenseur ni le disciple, quand on n'obéit pas à ceux qui tiennent la place de Dieu?

L'amour de contrition et l'amour de reconnaissance sont presque inséparables. Peut-on penser au prix et au nombre de grâces qu'on a reçues, à la miséricorde infinie qui les prodigue, au sang précieux qu'elles ont coûté, sans mourir de douleur d'avoir offensé un Dieu si bon? Qu'aviez-vous donc fait, ô mon Dieu ! pour vous attirer mon ingratitude? Faut-il que la multiplication de vos faveurs ne fasse qu'augmenter la noirceur de mes infidélités? Malheur au temps où j'ai pu ne pas vous aimer. Etait-ce vivre? non, sans doute, l'amour est la seule vie de l'âme, le péché en est la mort. Que ne sont-ils, ces affreux moments, effacés du nombre de mes jours! Je serais moins à plaindre, si vous étiez moins aimable; je serais moins affligé, si vous m'aviez moins aimé.

Souvent cet amour se fait sentir à l'âme avec beaucoup de douceur et de tendresse; il rend la pratique de la vertu aisée, son onction y répand mille charmes. Qui peut exprimer ses délicieux effets? ceux mêmes qui les éprouvent ont-ils encore, dans l'excès de leur céleste ivresse, la liberté d'en trouver les termes, d'en rendre les traits, comment il s'entretient dans l'oraison avec son bien-aimé, comme il se perd dans la contemplation de ses perfections et dans le goût de ses caresses, comme il lie une âme, comme il l'enchaîne, il la pénètre, il la consume, il la transforme en Dieu, quels sont les transports, les langueurs, les défaillances d'un cœur qu'il a blessé? *Dicite ei, quia amore langueo.* (*Cant.*, II, 5.) Quelle est l'étroite et ineffable union que contracte une âme avec son Dieu? Comment elle peut dire avec l'Epouse : Mon âme s'est comme fondue quand j'ai entendu la voix de mon bien-aimé! Il vit en moi plus que moi-même, je me suis toute consommée en lui. Quelque douces,

quelque ineffables que soient ces communications de l'âme avec Dieu, cependant ce goût sensible de piété n'est ni suffisant ni nécessaire: on peut avoir une vertu solide au milieu des aridités, et on peut au contraire n'être que médiocrement vertueux au milieu des consolations. Ce n'est donc pas à cette dévotion sensible qu'il faut aspirer. Qu'on reçoive avec gratitude les faveurs dont Dieu nous honore, mais qu'on n'y compte pas ; qu'on ne s'afflige pas de leur absence : les œuvres, non pas les douceurs, font l'amour solide.

Dans cette heureuse disposition de charité, on en fait à tout moment des actes : désir, confiance, zèle, admiration, contrition, soumission, l'amour trouve à s'exercer partout, tous les jours, toutes les heures, tous les moments; on pense à Dieu, on lui marque sa tendresse; ce ne sont point tant des actes distincts, quoique équivalents, qu'un acte continuel. Si, selon saint Pierre, l'amour profane, le péché même peut avoir cette espèce de suite, *oculos incessabilis delicti* (II *Petr.*, II, 14), la charité ne le pourrait-elle pas? Du moins faut-il toujours avoir un amour habituel, c'est-à-dire, une disposition permanente de l'âme vers son Dieu, semblable à un tendre ami qui ne cesse pas d'être cher, lors même qu'on cesse de penser à lui.

2° Si l'amour fait entreprendre les plus grandes choses, il les exécute avec succès. Rien n'est difficile quand on aime; mérite-t-on le glorieux nom d'ami de Dieu, quand les difficultés alarment, les obstacles arrêtent, l'incertitude décourage? *Amor magna operatur, aut si non operatur, amor non est.* C'est l'amour qui a fait monter sur les échafauds des millions de martyrs de tout pays, de tout âge, de tout sexe; il émoussait les glaives, il se jouait des bourreaux, il éclairait les prisons, il éteignait les flammes, il faisait trouver des délices au milieu des plus affreux tourments. Mais vous êtes des magiciens, leur disait-on. Sans doute, nous le sommes, nos enchantements sont la croix et l'amour : *Hæc duo sunt nobis carmina, crux et amor.*

C'est lui qui a peuplé les déserts, qui peuple encore les cloîtres; c'est lui qui, faisant embrasser les rigueurs de la pénitence à tant de saintes victimes, a renouvelé pour elles les horreurs du martyre au milieu de la paix de l'Eglise; il les soutient jusqu'au dernier moment de leur vie, dans le tombeau où elles se sont ensevelies toutes vivantes. C'est l'amour qui a dispersé les apôtres dans toute la terre et leur en a partagé la conquête, et qui depuis tant de siècles fait tous les jours traverser les mers à tant d'hommes apostoliques pour aller répandre l'amour de Dieu : ils quittent tout avec joie, ils s'exposent à mille dangers, ils volent rapidement d'un pôle à l'autre, parce qu'ils aiment beaucoup. Heureux si, à travers mille écueils, au prix de mille travaux, de mille tourments, de la mort même, ils peuvent faire aimer Dieu

L'amour facilite tout, il adoucit tout; rien ne coûte, ou plutôt tout est agréable quand on aime; trouve-t-on de la peine, n'aime-t-on pas celle qu'on prend? *Non laboratur ubi amatur, aut si laboratur, ipse labor amatur.* Jacob ayant servi Laban pendant quatorze années, bien loin de se plaindre de la longueur de ce terme, le trouvait encore trop court pour son amour. Eût-il fallu servir encore, il s'en croyait trop récompensé. La fragile et passagère beauté des astres entrerait-elle en parallèle avec l'immortelle et souveraine beauté d'un Dieu? *Videbantur dies pauci præ amoris magnitudine.*

Heureuse croix, disait saint André à la vue de la sienne, heureuse croix, que j'ai si tendrement aimée, si longtemps désirée, si avidement recherchée, recevez-moi entre vos bras, et rendez-moi à celui qui s'est servi de vous pour me racheter : *O bona crux, diu desiderata!* Non, Seigneur, je ne saurais vivre sans souffrir, disait sainte Thérèse, la vie m'est à charge, si la croix n'en fait les douceurs. Que le moment qui finira mes peines termine aussi mes jours. Ou souffrir, ou mourir : *Aut pati, aut mori.* Mais non, disait sainte Madeleine de Pazzi, ne bornez pas sitôt ma vie, afin de pouvoir souffrir plus longtemps. Souffrir, non pas mourir : *Pati, non mori.*

L'amour soutient et console les âmes justes qui languissent dans les flammes dévorantes du purgatoire; il leur fait souffrir patiemment jusqu'au retardement de leur bonheur et à la privation de ce qu'elles aiment le plus, afin de leur plaire. L'amour, supérieur en lui-même, sait s'immoler jusqu'à soi-même pour satisfaire l'objet aimé; mais en s'immolant pour une si belle fin, il se retrouve avec satisfaction dans l'objet aimé, qui lui est mille fois plus cher que lui-même.

L'amour ne connaît point de bornes, il ne vit que d'excès; il s'oublie pour ce qu'il aime. Tel fut l'amour de Dieu pour la créature; l'amour en fut le gage et le fruit. Il fit descendre du ciel le Verbe incarné pour l'unir à notre faible nature. La croix reçut ses derniers soupirs, les frêles apparences de l'Eucharistie l'enveloppent, parce qu'il a beaucoup aimé. La croix et l'amour triomphent l'un par l'autre. Jamais amour ne fut plus parfait que quand un Dieu expira sur la croix, jamais la croix ne fut plus brillante que quand elle reçut les derniers soupirs de l'amour : *Majorem charitatem nemo habet.* (*Joan.*, XV, 13.) Ah ! c'est aussi jusqu'à la croix que nous devons porter le nôtre. Que l'excès de notre tendresse réponde à la conduite de Dieu, qu'elle réponde à sa durée : *In finem dilexit.* (*Joan.*, XIII, 1.)

Retenez les quatre mots qui renferment toute la pratique de l'amour, penser, parler, agir, souffrir. Quand on aime Dieu on pense à Dieu, on parle de Dieu avec plaisir, on souffre, on fait tout pour lui avec joie. On y pense. Est-il donc aisé d'oublier ce qu'on aime? n'est-ce pas l'objet ordinaire qui occupe l'esprit et les cœurs? Hélas ! il n'en est que trop, et trop constamment rempli dans

toutes ses passions. Peut-on se flatter d'aimer Dieu quand il nous est si peu présent? Tout vous annonce, ô mon Dieu! tout vous offre à l'amour. Où puis-je aller que je ne vous y trouve? Le ciel est le trône de votre gloire, l'enfer le théâtre de votre justice, l'univers entier est le temple de votre majesté. Qu'il est consolant de vous savoir partout! que je serais heureux de vivre toujours en votre présence! Cet exercice fait en même temps et les délices de l'amour et les perfections de la vertu : *Ambula coram me, et eris perfectus.* (*Gen.*, XVII, 1.)

On en parle. La conversation fait aisément connaître les penchants du cœur. L'avare ne parle que de richesses, l'entretien de l'ambitieux ne roule que sur les honneurs, la volupté fait la matière ordinaire des discours d'un impudique. Ainsi, celui qui est de la terre parle des choses de la terre, mais celui qui est du ciel ne parle que des choses célestes : *Qui de terra est, de terra loquitur.* (*Joan.*, III, 31.) Faut-il, hélas! que les heures entières se passent à s'amuser des choses les plus frivoles, souvent à se livrer aux plus criminelles, et qu'on néglige de sanctifier les conversations, en y mêlant quelque chose de saint? se flatte-t-on que sans ce salutaire préservatif elles seront exemptes de fautes? ne voit-on pas qu'il n'est rien de plus difficile que de ne pas pécher dans ses paroles, et qu'il est impossible de s'en défendre quand on parle avec tant de liberté? Les conversations sont les actions de la vie où l'on fait le plus de bien ou le plus de mal. Rougit-on de prendre les intérêts de son Dieu? un fils a-t-il honte de plaider la cause de son père, un serviteur celle de son maître, un sujet celle de son prince? Il s'en fait gloire, il n'en parle que trop, jusqu'à en devenir importun. Craint-on que la société perde quelque chose de son agrément? ignore-t-on que les plaisirs sont plus purs à mesure qu'ils sont plus innocents? Le nom de Jésus, disait saint Bernard, est du miel dans ma bouche, un son harmonieux à mon oreille, le parfum le plus exquis à mon odorat et la plus douce consolation à mon cœur. Je voudrais l'avoir toujours présent, et le graver sur l'écorce de tous les arbres; rien ne m'est plus agréable, s'il n'en est assaisonné : *Mel in ore, in aure melos, in corde jubilus.*

3° Si l'amour fait entreprendre les plus grandes choses, il donne du prix aux plus petites. Ainsi fait-il agir et souffrir pour Dieu. L'amour donne à tout un prix inestimable. Deux deniers d'une pauvre veuve valent plus que toutes les sommes que jettent les pharisiens dans le tronc, parce que c'est l'amour qui les donne. Un verre d'eau servi aux pauvres par les mains de l'amour, mérite le royaume des cieux. Les moindres choses sont sans prix quand l'amour y met son sceau divin. Un de vos cheveux, un coup d'œil, dit l'Epoux des *Cantiques*, vos moindres démarches blessent mon cœur : *Vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum.* (*Cant.*, IV, 9.) Les passions humaines, tout aveugles et méprisables qu'elles sont, rendent tout précieux dans l'objet que l'on aime. Une parole, un geste, un rien, on met tout en œuvre pour plaire, et tout en plaît en effet quand l'amour l'embellit. L'amour de Dieu serait-il moins puissant qu'un amour profane? serait-il moins attentif à mettre à profit les moindres choses, et moins heureux à les faire valoir infiniment? *Vulnerasti cor meum.*

Agissez donc pour Dieu. Que l'amour est agissant! le repos lui est insupportable. Qu'il est fécond! Il a mille adresses pour servir et faire servir Dieu : un zèle ingénieux en fait naître sans cesse les occasions, tout lui en fournit pour procurer sa gloire; les biens, les talents, le crédit, l'ascendant, la confiance, tout sert à un cœur embrasé d'amour. *Mon enfant*, disait la mère des Machabées, *levez les yeux vers le ciel* (II *Mach.*, VII, 28), et vous y verrez le plus digne objet de vos vœux; portez-les sur la terre, vous y trouverez celui de vos mépris. Vous avez pour moi quelque tendresse, parce que je vous ai donné le jour; combien devez-vous aimer celui de qui vous avez tout reçu! Notre amitié sera bien plus agréable et plus solide, se disent deux vrais amis, si l'amour de Dieu en est le lien. Aimons-nous, mais que ce soit toujours pour Dieu : un cœur insensible, indifférent à la gloire et à l'offense de Dieu, ne connaît pas ce zèle actif et inépuisable. Faut-il que le zèle malheureux de l'enfer nous couvre de honte? Attentif à nous perdre, il n'en néglige aucune occasion, tout lui prête des armes. Faut-il qu'il ait plus d'ardeur pour nous damner que nous n'en avons pour nous sauver, qu'il travaille plus à faire offenser Dieu que nous à le faire servir?

Il faut souffrir pour Dieu. Un amour qui n'aurait que des délices pourrait paraître suspect. Qu'il serait à craindre qu'on ne recherchât le plaisir de l'amour plutôt que l'amour même! Mais quand il est à l'épreuve des plus grandes souffrances, il n'a plus rien d'équivoque. Réjouissez-vous que pour le rendre plus pur, un Dieu jaloux de vos intérêts ne vous épargne pas ses épreuves : le démon jaloux s'armera de toute sa fureur, les hommes étonnés de votre vertu vous feront sentir leur malice, vos propres faiblesses alarmeront cent fois votre zèle, le Seigneur vous fera boire dans le calice amer dont il a fait part à tous les saints et dont il a été lui-même enivré. Il faut que l'amour vous rende supérieur à tant de souffrances, et que la constance soit le gage de la fidélité.

Mais si l'on fait beaucoup, si l'on souffre beaucoup quand on aime beaucoup, on ne peut se flatter d'obtenir une récompense éternelle quand on aime peu. Que les bonnes œuvres faites sans charité ne soient point elles-mêmes de nouveaux péchés, nous en conviendrons sans peine, ou plutôt la foi nous permet-elle d'en douter? Nous reconnaissons même que ces œuvres sont bonnes moralement, et que souvent le Seigneur se laisse fléchir en faveur des pécheurs qui font une partie de leur devoir,

comme il daigna récompenser les aumônes de Corneille; mais en même temps nous n'en reconnaîtrons pas moins que ces œuvres, faites sans charité, ne sauraient mériter la vie éternelle. Nous reconnaissons de même que, quoique la charité ne soit pas l'unique vertu, puisque saint Paul en distingue trois, *fides, spes, charitas, tria, hæc major autem est charitas* (I *Cor.*, XIII, 13), c'est pourtant elle qui les vivifie, les règle, les fait agir toutes et leur donne le véritable prix qui achète des couronnes.

Sans elle l'humilité dégénère bientôt en bassesse, la pénitence devient cruauté, la prudence n'est presque que politique, la justice probité mondaine, l'espérance est téméraire, la foi est morte sans les œuvres, elle ne sert qu'à rendre plus coupable. Auriez-vous donné tous vos biens aux pauvres, eussiez-vous livré votre corps aux flammes, possédassiez-vous toutes les connaissances, tous les talents, tous les mérites, eussiez-vous le don des langues, opérassiez-vous les plus grands miracles, sans la charité vous n'êtes, dit saint Paul, qu'un airain sonnant, vous n'êtes rien, tout cela ne vous sert de rien: *Nihil sunt, nihil mihi prodest.* (*Ibid.*, 3.)

Aussi la charité est infiniment au-dessus de toutes les vertus les plus excellentes: *Major autem est charitas.* (*Ibid.*, 13.) C'est le don sublime auquel saint Paul nous ordonne d'aspirer : *Æmulamini charismata meliora.* (I *Cor.*, XII, 31.) La foi n'habite plus dans le ciel, on y voit tout à découvert, sans nuage et sans voile; on n'espère plus rien, puisqu'on y possède tout. Mais la charité y subsistera éternellement; la charité fait tout le paradis, sa perte tout l'enfer. Dieu ne peut avoir ni foi ni espérance; il est la sagesse et la puissance même. Peut-il connaître l'humilité, la pénitence, la chasteté? les saints eux-mêmes sont bien supérieurs à toutes les vertus de la vie présente. Mais Dieu a toujours eu, il aura toujours la charité, ou plutôt il est la charité même : *Deus charitas est.* (I *Joan.*, IV, 8.) Que dis-je? la charité même est une des trois personnes divines, puisque le Saint-Esprit n'est que l'amour subsistant du Père et du Fils.

Mais comment pratiquerez-vous cet amour? Il me semble que vous demandez qu'on vous l'apprenne, comme Salomon demandait à Dieu la sagesse. Désir bien légitime, vous serez exaucé. Mais l'amour a-t-il besoin de maître? C'est au cœur seul à vous l'enseigner, il sait l'apprendre aux enfants. C'est la première de toutes les sciences, la nature même en donne des leçons. On sait aimer, dit Tertullien, lors même qu'on ne sait rien. Rien de plus essentiel à l'homme que l'amour; il fait la vie de la créature raisonnable : *Hoc sciunt qui nihil sciunt.* Voyez comme un enfant aime tendrement sa mère, comme il suce ses mamelles, comme il se jette entre ses bras. Aimez de même votre Père céleste, sucez ses mamelles, jetez-vous dans son sein. Ce sont les premiers éléments les premiers soupirs de la vie. L'amour est la première palpitation de tous les cœurs.

4° Il fait enfin la consommation du bonheur. L'amour est un feu dévorant qui consume, qui transforme tout. Ses vives ardeurs l'emportent sur l'activité des flammes, disait l'épouse qui en avait fait l'heureuse épreuve : *Lampades ejus, lampades ignis atque flammarum.* (*Cant.*, VIII, 6.) Voilà le véritable feu qui immole les holocaustes, dont le feu qu'on conservait dans le tabernacle n'était que la figure. O feu divin ! qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais, disait saint Augustin, malheur à ceux dont le cœur brûle d'un autre feu : *O ignis! qui semper ardes, et nunquam exstingueris, væ his qui non ardent ex te.* Feu divin! n'épargnez rien, détruisez en moi tout ce qui n est que de moi, régnez-y, soyez-y seul : *Nihil mei relinquatur mihi, sed totum sit tibi.* Les péchés, les passions, les erreurs sont des feux dangereux; celui de l'amour remporte la victoire sur tous les autres, il réduit en cendres tout ce qui peut déplaire à Dieu, il est fort comme la mort, il est invincible comme l'enfer, ou plutôt il triomphe de la mort et de l'enfer même : *Fortis ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio.* (*Cant.*, VIII, 6.)

Vous remplissez tout le ciel de ce feu, ô Dieu d'amour! semblable à une fournaise où l'air et tout ce qu'on y jette est si fort embrasé, qu'il semble n'être que du feu : *Non ignitum solo modo, sed ignem facit.* Les séraphins en sont pénétrés, tous les anges n'en sentent point d'autre, les saints y trouvent leur bonheur, et ce feu n'est que vous-même : *Ardens seraphim igne Dei, vel potius igne Deo.* Le paradis et l'enfer, oserons-nous le dire, sont semblables. Ce sont deux brasiers, l'un d'amour, l'autre de haine, ou plutôt deux brasiers d'amour, l'un satisfait par la possession de ce qu'il aime, l'autre désespéré de sa perte. Vous êtes venu, ô Dieu d'amour! allumer ce grand feu sur la terre, il n'y fait pas moins le bonheur du juste, le malheur du pécheur. Eh ! que voulez-vous que d'en voir les cœurs embrasés? Vous avez envoyé votre Saint-Esprit pour en porter de toutes parts les étincelles : *Ignem veni mittere in terram; quid volo, nisi ut accendatur?* (*Luc.*, XII, 49.)

Finissons par ces paroles que Jésus-Christ adressa à saint Pierre lorsqu'il le chargea du soin de son Eglise. Pierre, lui dit-il, avant de vous confier mes brebis, je veux connaître vos sentiments. C'est par l'amour que vous devez les conduire. Il faut que vous en soyez vous-même rempli. Pierre, m'aimez-vous? Ah ! Seigneur, répondit l'Apôtre, vous savez que je vous aime. Mais est-il bien vrai, Pierre, que vous m'aimez? Ah! Seigneur, rien ne vous est inconnu, vous savez bien que je vous aime. Encore une troisième fois, est-il bien vrai, Pierre, que vous m'aimez? Ah ! Seigneur, ce doute me perce le cœur; mon amour serait-il douteux ! oui, je vous proteste que je vous aime : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* (*Joan.*, XXI, 15.)

Ecoutez le Seigneur, qui vous tient au-

jourd'hui le même langage. Il vous dit au fond du cœur : Mon enfant, m'aimez-vous? *Amas me?* (*Joan.*, XXI, 17.) Pouvez-vous lui répondre comme saint Pierre, oui, mon Dieu, je vous aime, je vous en prends vous-même à témoin : *Tu scis quia amo te.* (*Ibid.*) Mais est-il bien vrai que vous m'aimez? Ah! Seigneur, ignorez-vous les sentiments de mon cœur, vous à qui tout est parfaitement connu? *vous savez que je vous aime.* (*Ibid.*) Ah! encore une fois, est-il bien vrai que vous m'aimez? Ah! Seigneur, que ces soupçons m'affligent! vous défiez-vous de mon cœur? Oui, Seigneur, je vous aime, je vous le proteste, je vous aime de tout mon cœur. Tout mon regret est de vous avoir si tard aimé, de vous aimer si peu encore; tout mon désir est de vous aimer partout autant que vous êtes aimable, et de commencer dès cette vie ce que j'espère de faire dans toute l'éternité. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

SUR LA PRÉSENCE DE DIEU.

Medius vestrum stetit quem vos nescitis. (*Joan.*, 26.)

Le Messie est au milieu de vous et vous ne le connaissez pas.

Voilà l'avis que saint Jean donnait aux juifs. Vous cherchez, leur disait-il, le Messie promis depuis tant de siècles; frappés de la sainteté de la doctrine que je vous enseigne, vous me prenez pour lui. La députation que je reçois de votre part est un effet de vos empressements. Vous vous trompez; je ne suis ni le Messie, ni Elie, ni un prophète. N'allez pas si loin pour le trouver. Vous méconnaissez le trésor que vous possédez; il est au milieu de vous. *Medius vestrum stetit.* Je vous tiens le même langage, qui que vous soyez : Il est au milieu de vous, pécheurs, ce Dieu si grand, si redoutable, si caché et si connu. Vous le cherchez, âmes pieuses, ce consolateur qui adoucit vos peines, ce Sauveur qui guérit vos plaies, ce protecteur qui vous défend contre vos ennemis : et, au lieu de le chercher dans votre cœur, où vous le trouveriez infailliblement, vous vous égarez parmi les créatures, où vous ne trouverez que vanité. Vous surtout, âmes religieuses, à qui la continuité de tant d'exercices pieux annonce si aisément sa présence Ne le fuyez pas davantage. Tantôt un secret remords vous fait craindre des yeux éclairés témoins de toutes vos démarches, qui dévoilent les plus secrets replis de vos cœurs; tantôt, accablés de chagrin, vous allez chercher une consolation malheureuse dans la dissipation et la joie, et vous vous éloignez du Seigneur; tantôt l'inattention et la négligence vous livrent à mille inutilités, et vous tiennent bien loin de votre Dieu; tantôt un esprit de liberté et d'immortification vous fait regarder comme trop gênant un exercice qui vous assujettirait à y penser fréquemment. Rentrez aujourd'hui dans votre propre cœur, et apprenez que de tous les attributs de Dieu il n'en est point de plus redoutable ni en même temps de plus consolant que l'immensité de sa présence; et que de tous les exercices de piété, il n'en est ni de plus doux, ni de plus facile que le souvenir de la présence de Dieu.

PREMIÈRE PARTIE

Quoi de plus consolant pour un bon cœur que de vivre en la compagnie d'un tendre ami, qui, sensible à notre tendresse et à nos travaux, nous sait bon gré de ce que nous faisons pour lui, partage avec nous nos plaisirs et nos peines, et nous soutient avec bonté dans nos afflictions? On n'a jamais qu'à demi avec les hommes cette touchante consolation, ils connaissent trop peu nos intentions, ils y sont trop peu sensibles pour nous donner une protection bien déclarée ou bien solide; et enfin ils s'aiment trop, et ils ont eux-mêmes trop à souffrir de leurs propres maux pour prendre part aux nôtres. Mais Dieu, également éclairé, bon et puissant, ne laisse rien échapper; témoin de nos intentions, rien n'est perdu auprès de lui; témoin de nos actions, rien ne demeure sans récompense; témoin de nos douleurs, rien ne demeure sans consolation; témoin de nos tentations, personne n'est privé de son secours.

Il est difficile que vous ne souffriez tous les jours bien des peines; cette vallée de larmes en est inondée. Des maladies aiguës tourmentent le corps, une noire tristesse accable l'âme, un ami infidèle trahit, un ennemi calomnie, le démon tente, Dieu éprouve. Vanité des vanités, tout n'est que vanité et affliction! Depuis le funeste moment où la désobéissance du premier des hommes perdit le genre humain, il ne faut pas s'attendre à goûter ici-bas de plaisirs solides et durables. Ames fidèles, dans ces moments si fréquents et si tristes, pourquoi vous affliger? pourquoi vous troubler? Ignorez-vous que Dieu est auprès de vous? qu'il est au milieu de vous? Que peut-on craindre en sa compagnie? *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me? Spera in Deo.* (*Psal.* XLI, 6.) S'il était éloigné, la faiblesse des créatures, qui ne nous présente qu'un stérile secours, aurait de quoi nous alarmer; mais, quand on est entre les bras d'un Dieu, qu'a-t-on à craindre? Dites-lui avec Marthe et Madeleine, celui que vous aimez est incommodé; ou avec le centenier, mon serviteur est malade; ou avec le prince de la Synagogue, ma fille vient de mourir. Vous le verrez voler à votre secours, et faire des miracles.

Pourrait-il y être indifférent, puisqu'il vous aime et qu'il vous frappe? C'est lui-même qui appesantit sa main. Ignore-t-il la force de ses coups? C'est lui qui vous arrache ce que vous chérissez. Ignore-t-il l'amertume que cause cette séparation? Ne sait-il pas par expérience, dit saint Paul, ce que la croix coûte à la nature? Il a passé par toutes les épreuves, et ses douleurs ont été bien supérieures aux nôtres. *Non habe-*

mus pontificem qui non possit compati tentatum per omnia. (*Hebr.*, IV, 15.) Considérez-le au jardin des Olives, triste jusqu'à la mort, à la colonne nageant dans son sang, au Calvaire rendant les derniers soupirs; dites-lui : Seigneur, vous êtes la ressource des malheureux, vous ne méprisâtes jamais un cœur affligé ; j'ai recours à vous, plein d'espérance. Voyez l'état où je suis réduit. *Vide, Domine, quoniam tribulor.* (*Thren.*, I, 20.)

La seule pensée que Dieu y prend part suffit pour adoucir toutes les peines. Son exemple décide de tout, ses maux font disparaître tous les nôtres. Qui peut se plaindre, quand un Dieu souffre et qu'il est témoin de ce que nous souffrons? Ce n'est pas seulement un ange qu'il nous envoie pour nous consoler, comme autrefois à Agar dans le malheur d'Ismaël ; ce n'est pas seulement un prophète, comme à Ezéchias, pour lui apprendre que l'arrêt de sa mort était révoqué, et qu'il jouirait encore de quinze ans de vie. C'est lui-même qui vient apporter la consolation dans nos cœurs et nous inonder de délices. *Ipse veniet et salvabit nos.* Tel un père toujours attentif aux intérêts de ses enfants, qui ne les perd jamais de vue, les instruit, les anime, les châtie, les console ; tel un jardinier qui cultive avec soin ses arbres, il profite de toutes les saisons, il les visite, il les taille à propos. Jetez avec confiance, jetez ce dépôt précieux dans le sein de votreDieu. Je sais, devez-vous dire avec saint Paul, à qui je l'ai confié. *Scio cui credidi.* (II *Tim.*, I, 12.) Vous montez, grand Dieu, avec les martyrs sur les bûchers et les échafauds, vous descendez au fond des cachots avec les coupables, on vous trouve dans les hôpitaux auprès des malades, dans les forêts les plus reculées avec le dernier des bergers; tout est présent à vos yeux, tout est présent à votre cœur.

Si sa présence doit adoucir nos peines, combien doit-elle nous encourager dans nos combats ! Que craignez-vous, âmes timides? Levez-les yeux, et voyez des millions d'anges prêts à vous défendre; ou plutôt Dieu même qui combat pour vous. Le voilà vainqueur de la mort et de l'enfer. Que craignez-vous encore une fois? Infiniment éclairé, il connaît tous vos besoins. Infiniment puissant, qui peut mieux que lui y apporter le remède? Infiniment bon, qui souhaite votre bien avec plus d'ardeur? *Non turbetur cor vestrum neque formidet* (*Joan.*, XIV, 27.) Souvenez-vous de tout ce qu'il a fait de grand pour ses serviteurs. Un Pharaon englouti dans la mer Rouge, un Josué vainqueur de tant de rois, des milliers de Madianites vaincus au bruit de quelques pots de terre, combien de Philistins tombent sous le bras de Samson? Une femme coupe la tête d'Holopherne. Qui pourrait épuiser les triomphes du Dieu des armées? Mais à qui tant de héros furent-ils redevables de tant de victoires : c'est à la présence de Dieu. Allez, leur disait-il, je suis avec vous, je suis auprès de vous ; ne craignez rien, vos ennemis seront réduits en poussière : il en tombera mille à votre gauche et dix mille à votre droite, car je suis avec vous : *Ecce ego tecum sum.*

Dieu lui-même y est intéressé. Intéressé pour sa gloire ; vos enemis sont les siens : en voulant vous perdre, c'est Dieu même qu'ils attaquent; les crimes qu'ils veulent vous faire commettre sont déjà commis pour eux et retombent sur sa divine majesté. Oui, Seigneur, il y va de vos intérêts ; votre gloire en souffrirait aussi bien que mon salut. Ces fiers ennemis vous haïssent plus que moi : punissez leur orgueil, prenez ma défense et la vôtre : *Exsurge, Deus, judica causam tuam.* (*Psal.* LXXIII, 22.) Intéressé par sa justice, il sait bien que nous n'avons rien de nous-mêmes : c'est donc à lui à nous soutenir; sans quoi l'homme, plus malheureux que coupable, un crime nécessaire ne serait jamais imputé. Il ne permettra donc point que la malice triomphe de la vertu, le démon de l'homme, le coupable de l'innocent, si celui-ci, par sa faute, ne se jette dans le précipice. Levons donc les yeux vers les saintes montagnes d'où nous doit venir le secours; et disons comme Josaphat réduit à l'extrémité : Dans l'excès des maux où je me trouve, mon unique ressource est en vous : *Hoc unum habemus residui ut oculos nostros dirigamus ad te.* (II *Paral.*, XX, 12.)

Enfin, ce qui comble de consolation un bon cœur, Dieu, toujours présent partout, est un témoin constant et fidèle de nos actions, de nos mouvements et de nos pensées ; un témoin qui sait les estimer et les récompenser, et qui, plein d'indulgence, sait pardonner ce que l'ignorance ou la faiblesse nous arrache. Que Dieu est un maître différent des hommes ! Toute la vie se passe à les servir sans qu'ils s'aperçoivent de nos services ou qu'ils daignent s'en souvenir ! et quelque attentifs, quelque reconnaissants qu'on les suppose, une grande partie doit leur échapper : ils ne jugent, pour l'ordinaire que par le succès et le prix des choses. Une entreprise malheureuse, de petites actions, de saintes intentions ne sont d'aucun mérite. Mais pour vous, mon Dieu, on est sûr de vous plaire, quand on le veut ; votre reconnaissance, s'il est permis d'employer ce terme, est indépendante des événements, et vous vous contentez de la bonne volonté. Qu'il est doux de servir un maître à qui rien n'est inconnu, et auprès de qui rien n'est perdu ! Ne vous excusez pas sur votre pauvreté : la veuve de l'Evangile n'offrit que deux deniers. Daniel obtint par ses désirs que la venue du Messie fût avancée. Vous pouvez désirer, vous pouvez donc plaire ; ce Dieu présent le voit : il en tient compte. Vos vœux, comme ceux de Tobie, sont portés à son trône ; c'est un encens qui fume sur son autel, une victime qui s'immole : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus.* (*Psal.*H, X, 17.)

Il est vrai quelquefois qu'on ne sent pas ces consolations : Dieu se cache et semble indifférent à nos désirs et à nos peines. Il paraît dormir, comme autrefois dans la barque de saint Pierre, au milieu d'une affreuse

tempête; mais ces moments d'épreuve ne doivent point nous abattre : il n'en est ni moins attentif, ni moins présent; il regarde derrière les fenêtres et les treillis, comme dit l'Epoux : *Respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos.* (*Cant.*, II, 9.)

Il dort, en apparence, mais son cœur veille; il se laisse chercher pour piquer notre tendresse, mais aussi il se laisse trouver, *inveni quem diligit*, etc. Ainsi, un saint Antoine, une sainte Catherine de Sienne, devenus pendant longtemps le jouet des tentations, en furent enfin délivrés : le Seigneur daigna enfin se montrer. Où étiez-vous, Dieu tout aimable, lui dirent-ils? Permettez qu'on vous fasse de tendres reproches sur votre absence. Non, non, répondit-il, je n'étais point absent : j'étais caché au milieu de votre cœur. Spectateur de vos combats, j'y trouvais ma satisfaction et ma gloire, et je vous y préparais mes couronnes.

Que ne ferions-nous pas, si nous voyions Dieu réellement présent? Quel courage! quelle joie! quelle ferveur! Trouverions-nous quelque difficulté ou quelque peine? Sa présence aplanirait tout. La foi nous apprend que Dieu est en effet présent partout : bien loin donc de murmurer sur sa providence, ou de nous laisser abattre par la tristesse, recourons à lui avec confiance et sachons en tout espérer, sachons aussi en tout craindre.

SECONDE PARTIE.

La présence de Dieu est redoutable pour le pécheur, autant qu'elle est consolante pour l'homme de bien : si l'amour ne l'arrête pas dans ses désordres, la crainte du moins d'un Dieu qui voit tout devrait modérer ses passions.

Mais se peut-il, dira l'incrédule, que Dieu soit si constamment le témoin des crimes? Les souffrirait-il, s'il en était instruit? Serait-il juste, s'il les étouffait impunément? Il vaut mieux pour sa gloire penser qu'il s'est contenté de créer le monde, et que, l'abandonnant aux lois générales qu'il y a établies, il s'embarrasse peu de tout ce qui s'y passe et ne daigne pas troubler son repos en y regardant de trop près. C'est à la faveur de ces ténèbres volontaires que le pécheur s'enveloppe pour satisfaire plus hardiment ses passions. Il serait trop gêné par la pensée de la présence d'un Dieu qui voit tout; il aime mieux secouer ce joug incommode et se persuader follement qu'il peut se dérober à ses yeux. Evitons un si funeste écueil, convainquons-nous que nous sommes sans cesse sous les yeux d'un Dieu infiniment éclairé, qui connaît tout, infiniment puissant, qui peut tout, infiniment juste, qui punit tout, infiniment saint, qui ne peut souffrir la moindre souillure.

Rien n'est plus frappant que cette parole de Tertullien bien pesée : Dieu est patient, parce qu'il est éternel, *patiens quia æternus.* Il attend, il nous laisse faire, il dissimule, parce qu'il sait bien qu'il aura son tour. Vous avez beau courir, il saura bien vous atteindre; vous avez beau vous cacher, il saura bien vous trouver : la fuite ne vous mettra pas à couvert de ses coups. Le plus beau cheval n'ira pas assez vite pour lui échapper. *Non in fortitudine equi voluntatem habebis.* (*Psal.* CXLVI, 10.) Cherchez les plus épaisses ténèbres, enfermez-vous dans les plus sombres forêts, vous ne vous déroberez pas à ses yeux. *Et dixit forsitan: Tenebræ conculcabunt me, quia tenebræ non obscurabuntur a te.* (*Psal.* CXXXVIII, 11.) Allassiez-vous au delà des mers, dans les régions les plus éloignées, et jusqu'aux extrémités du monde, et jusqu'au centre des abîmes, vous l'y trouverez : *Quo ibo a spiritu*, etc.

Dans le monde, il suffit presque de gagner du temps pour se mettre à couvert du châtiment. Les hommes ne sont pas éternels, rien n'est immuable sous le soleil : par conséquent différer son supplice, c'est presque s'y soustraire. Les injures s'oublient, les affaires changent, les occasions manquent, un ennemi redoutable, changeant de situation ou de volonté, ne voudra ou ne pourra plus nuire. Se cacher, garder le silence, c'est souvent presque être sauvé; changer de climat, c'est éluder la puissance du plus puissant prince, mais il n'en est pas de même de Dieu; tous les pays sont à lui, aussi bien que tous les temps. Où puis-je aller pour me cacher à ses yeux? Quand les plus vastes mers voudraient me fournir un asile au delà de leurs plages immenses, je trouverais sous le pôle comme sous le séjour du soleil, la main divine qui m'y soutiendra : *Et enim illuc manus tua deducet me.* (*Psal.* CXXXVIII, 10.) Que vous servirait-il que les ténèbres de la nuit vous cachent aux yeux de vos supérieurs et de vos frères? La plus épaisse obscurité ne répand aucun nuage sur ses yeux divins; au contraire, ses regards adorables sont plus perçants que le soleil, *multo plus lucidiores sole* (*Eccli.*, XXIII, 38), vous poursuivront sans relâche, et feront de la nuit la plus obscure le plus beau jour : *Nox sicut dies illuminabitur.* (*Psal.* CXXXVIII, 12.)

C'est ce que le Prophète exprime dans les psaumes de la manière la plus vive. Les impies, dit-il, se sont livrés à leurs passions, et dans les transports de leurs folies, ils ont osé douter de la connaissance infinie de Dieu et dire insolemment : Le Seigneur est endormi, il ne voit pas, ou il oubliera aisément tout ce qui se passe : *Si est scientia in excelso.* (*Psal.* LXXII, 11.) Insensés que vous êtes, celui qui vous a donné des yeux ne verra-t-il donc point? Celui qui a formé vos oreilles n'entendra-t-il point? *Qui plantavit aurem non audiet* (*Psal.* XCIII, 9), etc. Celui qui, avec une souveraine autorité, juge les plus grands princes et reprend les nations entières, n'osera pas sans doute vous condamner et sera obligé de souffrir impunément vos désordres? Celui qui a formé toutes les connaissances des hommes n'aura-t-il pas moyen de vous convaincre et de vous confondre? *Qui corripuit gentes non arguet qui docet hominem scientiam.* (*Ibid.*, 10.) Ne vous flattez pas de l'impunité : vous ne pouvez ni tromper sa sagesse, ni vaincre sa

force, ni surprendre son équité. Soyez sages enfin : *Stulti aliquando sapite.* (*Psal.* XCIII, 8.)

Ainsi se comportaient les enfants d'Israël : ils adoraient des dieux étrangers, ils se plongeaient dans mille désordres et s'étourdissaient par des doutes affectés sur la justice ou la vigilance du Seigneur. Dieu les voit, les laisse faire et s'en embarrasse peu : *Vidit Deus et sprevit.* (*Psal.* LXXVII, 59.) Mais, lorsqu'ils y pensaient le moins, il se lève comme en sursaut d'un profond sommeil et leur fait sentir toute la pesanteur de son bras : *Excitatus est tanquam dormiens, Dominus.* (*Ibid.*, 65.) Malheureux vieillards, qui abusiez de votre autorité pour corrompre la chaste Susanne, la déshonorer par vos calomnies et vous venger par sa mort de sa généreuse résistance. Vous vous croyiez bien solitaires dans ce jardin où vous l'aviez renfermée, vous détourniez vos yeux impudiques pour ne pas voir le Tout-Puissant qui, du haut des cieux, condamnait vos honteux attentats. Mais le Seigneur, qui vous laisse conduire l'innocente victime jusqu'au bord du tombeau, saura bien, par le ministère d'un enfant, faire connaître qu'il a tout vu. Elle en était bien persuadée, cette sainte femme, lorsque dans l'embarras où elle se vit par vos criminelles poursuites, elle disait pleine de foi : je n'échapperais pas aux mains du Seigneur, si j'osais en sa présence m'abandonner à vos désirs. Tel était le langage du chaste Joseph, lorsque son impudique maîtresse, oubliant tous ses devoirs, osa le solliciter au crime. Pourrais-je, dit-il, me résoudre à commettre ce péché en présence du Seigneur? *Num potero peccare in conspectu Domini.* (*Gen.*, XXXVIII, 7.) Que voyez-vous, prophète? disait l'esprit à Ezéchiel. J'aperçois une verge qui veille, *virgam vigilantem.* (*Jerem.*, I, 11.) Qu'est-ce à dire, une verge, et une verge qui veille? C'est ma justice qui est attentive à tout, qui compte tous vos pas, qui examine toutes vos œuvres. Mais cette justice, après avoir assez attendu, viendra la verge à la main pour vous punir sévèrement. Lorsque vous étiez sur la terre vous vous mettiez de toutes les parties de plaisir. *Si videbas furem currebas cum eo.* (*Psal.* XLIX, 18.) J'ai vu tout cela : je vous ai trouvé au milieu des adultères et des voleurs sans me plaindre; j'ai gardé le silence, *et vidi et tacui.* (*Ibid.*, 21.) Mais aussi je vais jeter les hauts cris : *Sicut parturiens loquar.* (*Isa.*, XLII, 14.)

Les gens de bien même en sont surpris jusqu'à en être scandalisés et à sentir des mouvements de défiance sur la Providence divine. On en voit qui, pleins d'un zèle amer, voudraient d'abord arracher du champ de l'Eglise toute la zizanie que le démon y a répandue : mais le Père de famille, plus sage, arrête ces transports indiscrets, et leur dit avec bonté : Pensez-vous que j'ignore ce qui se passe? C'est mon ennemi qui a fait tout ce ravage : *Inimicus homo hoc fecit.* (*Matth.*, XIII, 28.) Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson ; au jour du jugement, je saurai bien faire la séparation du bon et du mauvais ; je ferai porter le bon grain dans mon grenier et jeter la paille en un feu qui ne s'éteindra jamais. Il faut qu'il y ait des erreurs et des scandales : mais que mes ennemis ne se flattent pas d'un vain triomphe, qu'ils ne s'applaudissent pas d'une sécurité apparente. Le jour viendra où je saurai rétablir toute chose. Tremblez, pécheurs ! le jour viendra où vos crimes seront punis avec d'autant plus de sévérité qu'ils ont été vus et soufferts avec plus de patience. Vous êtes des victimes infortunées que je laisse quelquefois engraisser pour ma justice.

D'autres fois on voit les justes se plaindre amoureusement à Dieu de cette conduite. Vous êtes juste, ô mon Dieu ! disait Jérémie; cependant, que je vous le dise et que je vous en fasse de justes reproches : *Justus es, Domine, verumtamen justa loquar.* (*Jerem.*, XII, 1.) Se peut-il que vous voyiez la conduite des impies et que vous leur accordiez le plus heureux succès? *Quare via impiorum prosperatur?* (*Ibid.*) Ah! dit David, c'est donc en vain que je mène une vie austère et pénitente, c'est en vain que je m'éloigne de la société des méchants; le Seigneur semble avoir oublié toutes mes œuvres : *Ergo sine causa justificavi cor meum.* (*Psal.* LXXII, 13.) Se peut-il que vous n'aperceviez ni les crimes des uns ni les vertus des autres? Egalement insensible à tous les deux, on vous offense impunément et on vous sert en pure perte. Non, non, prophète, Dieu voit tout ; vous serez satisfait : l'impie sera châtié et le juste couronné. La plus grande grâce qu'il puisse faire à l'homme de bien, c'est de lui faire amasser des trésors de mérites ; et le plus terrible châtiment qu'il puisse exercer sur l'impie, c'est de suspendre sa vengeance en le livrant à ses passions : *Tradidi in eos desideria cordis eorum.* (*Rom.*, I, 24.) Silence redoutable ! punition terrible ! Laisser commettre un péché pour en punir un autre. Sommeil redoutable ! Faire semblant de ne pas apercevoir un homme qui se perd éternellement. Ah ! Seigneur, ne vous endormez pas sur moi; châtiez-moi plutôt rigoureusement dans cette vie pour m'épargner dans l'autre : *Hic ure, hic seca*, etc.

Quelle serait la confusion d'un homme qui, après s'être roulé dans l'ordure des crimes les plus infâmes, viendrait tout à coup à voir à ses côtés une personne respectable et maîtresse de son sort, qu'il n'aurait point aperçue, et qui cependant, sans lui rien dire, aurait été témoin de tout? Pourrait-il ne pas en mourir de honte? Quelle crainte pour lui si, après avoir longtemps marché dans un chemin glissant et le long d'un précipice, ou dans une route pleine de serpents et de dragons, sans s'apercevoir du danger qu'il courait, venait tout à coup à ouvrir les yeux et à connaître son triste état? Telle sera la situation d'un homme qui, après avoir passé ses jours sans songer à la présence de Dieu, vient tout à coup à le voir à découvert, à sentir sa justice, et à voir la foudre prête à éclater, le précipice où il est sur le point d'être abîmé. Que ces réflexions seraient salutaires si on les faisait à propos,

lorsqu'on est pressé par la tentation. C'est alors qu'il faudrait se dire : Le voilà ce Dieu qui a les yeux fixés sur moi avec la même attention que si j'étais seul au monde; le voilà qui est prêt à me juger et à me châtier. Cherchez, disait saint Augustin, cherchez un endroit où Dieu ne puisse point vous voir, et là je vous permets de pécher librement; mais ne soyez jamais assez téméraire pour offenser Dieu en sa présence, et vous exposer à sa colère. Quoi de plus outrageant que d'aller jusqu'aux pieds de son trône, lever contre lui une main sacrilége, comme si ce n'était pas assez d'oublier la grandeur infinie de sa majesté, les bienfaits infinis que vous devez à sa miséricorde? Faut-il que, par un excès incroyable de folie, vous ne soyez pas frappé par les rayons qui sortent de son visage, et que vous déchiriez le sein même où vous êtes renfermé?

On ne peut guère porter l'insulte plus loin. Assuérus, voyant Aman auprès de la reine Esther, et s'imaginant qu'il voulait attenter à son honneur, paraît être moins touché de l'outrage dont il le croit coupable que de la témérité avec laquelle il ose le faire dans sa maison et en sa présence : *Reginam vult opprimere me præsente in domo mea!* (*Esther*, VII, 8.) Se peut-il, dit le Seigneur, que mon bien-aimé ait commis tant de crimes? se peut-il surtout qu'il les ait commis dans ma maison? *Quid est quod dilectus meus in domo mea fecit scelera multa?* (*Jerem.*, XI, 15.) Fût-ce le dernier des hommes, la pudeur fait mettre des bornes en sa présence aux passions les plus vives. Quelque déterminé que soit le pécheur, les yeux d'une personne respectable l'arrêtent On rougit de dévoiler le noir poison qu'on nourrit dans le cœur. N'y aurait-il que Dieu dont la présence n'eût pas de quoi en imposer? N'y aurait-il que Dieu dont les jugements indifférents ne méritassent aucun égard? N'oubliez donc jamais que vous êtes sous ses yeux, et ne faites jamais rien qui puisse blesser sa sainteté infinie.

DISCOURS IV.

SUR LA PAROLE DE DIEU

Tota die expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem. (*Isa.*, LXV, 2; *Rom.*, X, 21.)

J'ai tendu tout le jour mes mains à un peuple incréaule et rebelle.

Faut-il que Dieu parle si souvent à l'homme, et que l'homme soit toujours incrédule? faut-il que Dieu fasse tant d'efforts pour gagner son cœur, et que ce cœur soit toujours rebelle? faut-il que les plus vives lumières frappent ses yeux, et qu'il demeure toujours aveugle? Quoi! cette parole si admirable par l'éclat des vérités que le annonce, si utile par la sagesse des règles qu'elle prescrit, si convaincante par la solidité des preuves qu'elle emploie, si touchante par l'onction de la grâce qu'elle répand, ne trouvera-t-elle que des auditeurs insensibles, toujours obstinés dans leurs erreurs et dans leurs désordres? Peuple insensible, qu'ai-je pu faire davantage pour vous sauver? je ne cesse de vous appeler, de vous tendre les bras, de vous ouvrir mon sein, et vous êtes toujours le même!

Rien n'est plus étonnant que la constante bonté de Dieu qui nous poursuit, et la constante obstination de l'homme qui s'y refuse. L'un devrait empêcher l'autre; l'ingratitude de l'homme devrait tarir la source des bontés de Dieu, la profusion de ses bontés devrait toucher le cœur le plus infidèle. C'est cependant, qui le croirait? cette abondance même dont l'homme abuse pour se perdre, il se familiarise à la voix de Dieu à force de l'entendre. L'habitude affaiblit l'impression; en perdant les charmes de la nouveauté, les plus grands objets semblent perdre leur prix, et, tandis qu'on court avec fureur après ce qu'on n'obtient qu'avec peine, on néglige ce qui se donne facilement à nous.

Un cœur véritablement chrétien trouve ses délices dans cette divine parole, il en fait l'objet de sa vénération; bien loin que l'abondance le rende indifférent, il n'en est que plus avide; plus il l'entend, plus il la respecte; et plus il l'aime, plus il y est docile; plus le Seigneur daigne lui parler souvent, plus il est touché d'une bonté si marquée; plus le Seigneur lui intime souvent ses ordres, plus il se fait un devoir d'accomplir une volonté si absolue. Un père si attentif à nous instruire, un maître si attentif à se faire obéir, laisse-t-il le devoir incertain, se contente-t-il d'un amour équivoque? Peut-on porter trop loin la crainte et la reconnaissance, le respect et la fidélité?

Tâchons de mettre ces deux vérités dans tout leur jour. Faisons voir que l'abondance de la parole divine, loin de diminuer nos empressements et notre estime, doit au contraire augmenter notre respect. Son abondance doit la rendre plus aimable, son abondannce doit la rendre plus terrible. Ce seront les deux parties de ce discours. Remercions un Dieu prodigue; ses profusions mêmes sont le motif le plus fort de la tendresse et des alarmes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il en est de la parole de Dieu, dit saint Augustin, comme de son corps adorable : nous lui devons le même respect. Négliger cette divine parole, c'est être aussi coupable que de laisser tomber par terre ce corps sacré. Ainsi en est-il de la distribution de l'un et de l'autre : le Seigneur y fait paraître la même magnificence et la même bonté. Quelle facilité à multiplier en tout lieu sa chair et son sang! quelle facilité à les donner à tout le monde! il envoie jusque sur les grands chemins et les places publiques inviter le premier venu. Quelle facilité, quelle profusion à répandre sa sainte parole! les saints livres sont multipliés comme à l'infini, ses ministres sont chargés de l'annoncer de toutes parts, la sagesse fait entendre sa voix dans les places publiques, et retentit aux oreilles de tous les mortels. C'est une espèce de torrent qui coule sur

nous à grands flots, ou plutôt il nous inonde sans mesure.

Ce torrent respectable paraît comme débordé dans le saint temps du carême, dans le temps utile d'une mission ou d'une retraite; les hérauts du Tout-Puissant font sonner de toutes parts la trompette, ils remplissent toutes les chairs, l'Eglise nous invite, nous presse de prêter l'oreille à leur voix, les grâces prodiguées coulent jusque sur les pécheurs. Ah! se pourrait-il que, par le retour le moins attendu et le plus injuste, cette abondance même nous en dégoûtât! Tel l'infidèle Israélite, au lieu d'admirer la libéralité journalière d'un Dieu qui couvrait régulièrement un stérile désert d'une manne délicieuse, se lasse de cet aliment miraculeux, et méprise ce qu'il avait trop aisément : ingrat, que les largesses de Dieu devaient d'autant plus toucher qu'elles étaient plus constantes. Si le Seigneur, moins miséricordieux, n'eût fait pleuvoir des faveurs que d'une main avare, alors plus précieuses à vos yeux par leur rareté, elles auraient été l'objet de votre empressement et de votre reconnaissance.

Trop coupables imitateurs d'un peuple infidèle, si le Seigneur n'envoyait ses ministres que de siècle en siècle, on verrait en Europe, comme on voit tous les jours jusqu'à des sauvages dans le nouveau monde, on verrait les chrétiens faire avec zèle de longs voyages pour avoir le bonheur d'entendre une fois ces oracles passagers, et participer à ce festin extraordinaire. Et, presque de nos jours, dans ce royaume catholique, avec quelle espèce de fureur n'a-t-on pas vu les protestants aller entendre les leçons des ministres vendus à l'erreur, dès qu'ils en ont eu la plus légère liberté? Deviendrions-nous donc insensibles à mesure que nous sommes comblés de plus de bienfaits! Puisque Dieu semble ne mettre point de bornes à sa libéralité, n'en mettons point à notre gratitude.

Un Dieu qui nous parle peut être envisagé sous divers rapports. C'est un jardinier qui cultive, un maître qui enseigne, un père qui nourrit, un médecin qui soulage, un époux qui caresse. N'est-ce pas la multitude même de ces caresses, de ces remèdes, de ces aliments, de ces instructions, de ces soins, qui lui donnent sur notre fidélité le titre le plus aimable?

1° Oui, c'est ainsi qu'un jardinier habile cultive une portion de terre qui lui est chère. C'est peut-être l'héritage de ses ancêtres, c'est peut-être un champ acheté à grand prix, toujours la serpe à la main pour couper les branches inutiles de ses arbres; toujours soigneux d'arracher les mauvaises herbes de son terrain, puisant de l'eau avec beaucoup de peine, et l'arrosant avec assiduité, y répandant abondamment et à propos, dans la saison, la semence qui lui est propre. Tant de travaux seront-ils donc infructueux? Ces arbres si bien cultivés seront-ils donc stériles? Serait-il possible que cette précieuse semence tombant, tantôt dans le grand chemin, y fût mangée des oiseaux, ou foulée aux pieds des passants; tantôt sur la pierre, y manquât du suc nourrissier et n'y pût pousser des racines; tantôt parmi les ronces, y fût bientôt étouffée et perdue?

L'application est aisée, et vous m'avez déjà prévenu. Votre cœur est cet héritage, qui a coûté le sang d'un Dieu. Dieu le cultive, et avec quel soin! il l'arrose, et avec quelle assiduité! il y répand la semence de la parole, et avec quelle abondance! Rien ne manque de son côté. Apportez-y un bon cœur, si vous voulez que cette graine pousse et produise du fruit : *In corde bono et optimo.* (*Luc.*, VIII, 15.) Ecoutez attentivement, conservez soigneusement, méditez assidûment, travaillez constamment : *Audiunt et retinent in patientia.* (*Ibid.*) Ce n'est pas assez : de même que la meilleure terre a besoin d'une chaleur modérée pour faire mûrir les fruits, il faut aussi que, dans votre cœur, une ferveur animée et discrète conduise les fruits de grâce à leur maturité.

Faut-il donc qu'une dissipation continuelle fasse de votre cœur un chemin toujours ouvert au premier venu? Heureux même, si parmi tant de pensées frivoles, le crime n'y trouve place! Heureux si vous ne vous faites un plaisir et une étude de le tenir toujours ouvert, si vous ne vous livrez avec joie à ceux qui savent le mieux l'art de vous dissiper! Heureux enfin si le temps de la prière et de la messe est plus respecté que les autres! Le père de famille aurait beau s'épuiser pour vous, cette semence divine sera bientôt enlevée ou foulée aux pieds. Faut-il que la dureté de votre cœur retrace la dureté de la pierre, que les embarras du siècle et l'attachement aux affaires de la vie, y fassent naître des épines qui étouffent les meilleurs désirs! Dévotion passagère qui s'évanouit à la première tentation, dévotion superficielle qui ne pénètre pas jusqu'au cœur, ou n'y pousse pas des racines. Rougissons d'une vertu si faible : et bien loin de compter sur quelque léger commencement, craignons infiniment le peu de fruit que nous avons jusqu'ici porté. Un arbre stérile qui, comme le figuier de l'Evangile, occupe inutilement une bonne terre, sans porter du fruit, ne mérite-t-il pas d'être maudit, coupé et jeté au feu? Préparez donc la terre de votre cœur; que le marteau de la mortification brise ce rocher, que la main de la ferveur arrache ces ronces, que le recueillement ferme les avenues; que le zèle répande le bon grain. Point de terre, pour si stérile qu'elle soit, que le travail ne fertilise; mais une terre qui refuserait la culture, ou qui n'en profiterait pas, serait bientôt réprouvée et chargée de malédictions : *Terra venientem bibens imbrem reprobata est, et maledicto proxima.* (*Hebr.*, VI, 8.)

2° C'est un médecin qui cherche à guérir. Le besoin de ses remèdes est extrême. Etre dégoûté des meilleurs aliments, ou n'en tirer aucune force, prendre les remèdes les plus sûrs, et ne pas guérir de ses maux, quel triste présage! Depuis longtemps ce chari-

table médecin, touché de vos maux jusqu'au fond du cœur, vient à toutes les heures du jour s'instruire de votre état, et mettre l'appareil sur vos blessures. On vient encore vous visiter de sa part, et chaque parole qu'on vous porte est un moyen de guérison. Soulagement, précaution, commodité, tout est prodigué pour vous ; son corps même et son sang vous servent de nourriture et de breuvage. Que vous êtes à plaindre, si tant de soins sont inutiles, et s'ils passent auprès de vous pour des importunités ! N'obligerez-vous pas enfin ce médecin céleste de vous abandonner, comme un malade désespéré ? *Curavimus Babylonem, et non est*, etc. (*Jerem.*, LI, 9.)

En effet, les maladies de l'âme, aussi bien que celles du corps, sont communément la suite ou la cause du dégoût de la nourriture, et un dégoût constant suppose une altération bien considérable. Qu'il est difficile qu'une personne dégoûtée de la parole divine ne soit dangereusement blessée ! qu'il est à craindre que ce funeste dégoût ne la conduise bientôt à la mort, si peut-être il n'en est déjà l'effet ou la punition ! Un des châtiments les plus rigoureux que Dieu exerce, c'est de permettre que sa parole devienne insipide : J'ôterai, dit-il par le prophète, le goût et la force du pain : *Auferam robur panis.* (*Isa.*, III, 1.) Cette parole est un pain qui fait vivre l'âme, comme le pain matériel soutient le corps. Une âme fervente en est avide ; elle s'en nourrit avec plaisir. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! ils seront rassasiés. C'est une marque infaillible qui caractérise les vrais fidèles ; ils aiment la sainte parole, ils y sont dociles ; loin de se plaindre de son abondance, ils la trouvent toujours trop rare : *Non in solo pane vivit homo*, etc. (*Matth.*, IV, 4.)

Serait-ce bien vouloir profiter des avis de ce médecin, que de faire à tout autre qu'à soi-même de malignes applications de ce qu'on entend ? Est-ce pour autrui qu'on prend des remèdes ? application ordinairement contraire à la vérité, presque toujours éloignée de l'intention du prédicateur, et toujours infiniment opposée à la charité. C'est de vous qu'il s'agit, mon cher frère ; c'est votre portrait que l'on fait, et vous qu'il faut corriger ; c'est vous qui êtes le malade qu'il faut songer à guérir : *Tu es ille vir.* (II, *Reg.*, XII, 7.) Si les autres sont malades aussi, leurs maux ne guériront pas les vôtres ; vos maux vous touchent d'assez près, sans faire si fort le zélé pour les maux d'autrui. Insensé, qui voyez une paille dans l'œil de votre frère, pouvez-vous ne pas apercevoir une poutre qui est dans le vôtre ? Commencez par ôter cette poutre qui vous aveugle, et vous pourrez ensuite exercer votre charité sur votre prochain : *Medice, cura teipsum.* (*Luc.*, IV, 23.)

Ce dégoût est si funeste qu'il passe pour une marque de réprobation, au lieu que l'avidité pour la parole est une marque de prédestination. Un prédestiné aime les vérités de foi que la parole lui découvre, le renouvellement des promesses qui fondent son espérance, le souvenir de l'objet qui enflamme sa charité ; un réprouvé craint les vérités qui l'incommodent, méprise des promesses sur lesquelles il ne compte pas, se lasse d'un objet qu'il n'aime pas. En multipliant cette parole, en s'efforçant d'en faire naître le goût, Dieu ne semble-t-il pas nous dire qu'il veut absolument guérir nos maux, et assurer notre prédestination ? Ah ! si malgré tant de secours, nous nous perdons encore, est-ce au médecin qu'il faut s'en prendre ? *Perditio tua, Israel, tantum in me auxilium tuum.* (*Osee*, XIII, 9.)

3° C'est un maître qui enseigne. Dieu ne s'est pas contenté d'enseigner l'homme par lui-même, en parcourant les villes et les campagnes, en se familiarisant avec la plus vile populace, en se livrant à son zèle jusqu'à se fatiguer, il a encore chargé ses apôtres, et tous leurs successeurs jusqu'à la fin des siècles, de répandre à pleines mains les trésors de la vérité. Tel que le grand Assuérus, il fait un grand festin pendant cent quatre-vingts jours où il invite tout le peuple. Mais que dis-je ! n'est-ce qu'à un peuple, n'est-ce qu'à quelques jours que Dieu se borne ? Non, non, le son de la trompette apostolique doit se faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre : *In omnem terram exivit sonus eorum* (*Psal.* XVIII, 5), et depuis le berceau de l'Eglise jusqu'à ses derniers moments on ne cessera d'enseigner la loi ; toujours invariablement protégés par leur maître, ses ministres en expliqueront les oracles : *Docete omnes gentes usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) Tantôt renouvelant le miracle qui nourrit Elie dans le désert par le ministère d'un corbeau, il suscitera de zélés missionnaires qui iront porter le pain de la parole au milieu des campagnes jusque dans les cabanes des bergers, dans les barques des matelots, sur les échafauds et dans les prisons : *Pauperes evangelizantur.* (*Luc.*, VII, 22.)

Peut-on porter plus loin la bonté ? Je vois en Dieu un père tendre à qui l'éducation de ses enfants tient infiniment à cœur ; outre le soin personnel qu'il en prend, il cherche encore des maîtres habiles qu'il charge de leur instruction. Ne négligez rien, leur dit-il, suivez-les partout, ne vous rebutez point ; que les lumières prodiguées les éclairent, comme malgré eux ; que les avis prodigués les corrigent, comme par force. Rendons-les heureux à quelque prix que ce soit ; une partie de nos peines sera peut-être perdue, qu'importe ? pourvu qu'ils profitent de quelqu'un de nos travaux, nous serons assez dédommagés. Risquons plutôt beaucoup d'efforts pour obtenir quelque chose ; ils nous échapperaient peut-être, si nous n'instruisions qu'avec mesure, mais ils ne pourront tenir contre des empressements si multipliés : *Opportune, importune.* (II *Tim.*, IV, 2.)

Pour rendre sa parole plus utile, Dieu se met à la portée de tout le monde. Qui pourrait jamais expliquer les merveilles de la fa-

cilité, de la simplicité, du détail de ses divines instructions? C'est un lait qu'une mère tendre donne à des enfants, c'est un aliment fort qu'elle offre à des personnes avancées : *Lac potum vobis dedi, non escam.* (I *Cor.*, III, 2.) Qui que vous soyez, venez à cette divine école. Esprit sublime, cette parole fournira à vos plus profondes méditations; esprit simple, elle s'accommodera à votre faiblesse. Les plus hautes vérités développées seront à la portée du moindre enfant; on vous mènera, comme par la main, on vous apprendra à travailler, à prier, à parler, à penser. Un savant orgueilleux n'est pas si prodigue de ses productions, il enveloppe à dessein ses découvertes, pour ne pas les livrer à un vulgaire ignorant et trop grossier, à l'entendre, pour en connaître le prix. Figure brillante, riches épithètes, tour délicat, que ne fait-on pas pour façonner, pour embellir ses pensées, souvent pour les rendre incompréhensibles! Le Seigneur dépouille sa parole de tous ces inutiles ornements; les comparaisons familières, les paraboles, les exemples, le style ordinaire de la conversation, sa bonté ne cherche qu'à rendre commun ce qui fait le bonheur de tous : *Prope est verbum in ore tuo, in corde tuo.* (*Rom.*, X, 8.)

Mais à quoi sert-il que cette parole se familiarise avec vous, si vous ne venez l'entendre pour en profiter? y venez-vous dans ces vues, vous femmes mondaines, qui, après des heures entières passées à vous parer, paraissez au sermon plutôt pour y mendier un criminel encens, que pour y prendre quelques utiles leçons, quand je vous vois traverser pompeusement un auditoire dans un état plus propre au bal qu'à l'Eglise, pour venir enfin, après bien du fracas, établir dans un lieu éminent vos prétendus charmes? Ah! Seigneur, m'écrirai-je, depuis quand votre Eglise est-elle devenue un théâtre où l'on se donne en spectacle au public?

Est-ce pour vous instruire que vous y paraissez, vous qui par un sacrilége attentat faites du temple un rendez-vous pour y ménager des entrevues criminelles, qui partout ailleurs plus remarquées exciteraient les sages attentions d'une mère chrétienne que la sainteté du lieu semble devoir rassurer? O vous qui sondez les cœurs, comment voyez-vous du haut du tabernacle ce commerce des yeux, ces gestes, ces désirs, cette espèce de culte profane qu'une hypocrisie criminelle couvre d'un voile spécieux de la parole de Dieu? Est-ce bien s'instruire que de demeurer dans une application vague et indéfinie, qui ne porte sur rien, sans entrer dans aucun détail de sa conduite? Il en coûte peu de souscrire à des vérités générales qui nous laissent en possession dans la pratique; la passion n'y perd rien de ses droits. Ainsi est-on témoin de la mort de quelqu'un, les plus libertins font aisément des réflexions sur la fragilité de la vie; mais qui se dit à soi-même : Je mourrai peut-être bientôt, il faut tout à l'heure me préparer, il faut tout à l'heure être prêt? *Ego et mors uno tantum gradu dividimur.* (I *Reg.*, XX, 3.)

4° C'est un père qui nourrit ses enfants. Que notre indifférence ne vous rebute point, père céleste; continuez à répandre vos bienfaits : tôt ou tard vous verrez vos enfants, touchés de vos soins, vous rendre d'éternelles actions de grâce. Ce qui vient de la main d'un père si tendre est trop cher pour revenir trop souvent; tout est précieux quand il porte cet aimable sceau. Les nouvelles qui nous viennent de la céleste patrie sont trop intéressantes pour ne pas piquer une sainte curiosité. Un homme éloigné de sa famille avec quelle joie en reçoit-il les lettres? avec quel empressement les lit-il? avec quel transport voit-il un voyageur qui en arrive? avec quelle attention l'écoute-t-il? Il a mille choses à lui dire, il a mille questions à lui faire. Les heures sont toujours trop courtes. L'amour ne se lasse point de s'entretenir de ce qu'il aime. Ce goût pour la divine parole décide communément de son fruit. On n'écoute qu'à demi ce qu'on n'entend qu'avec répugnance. Comment s'appliquer et se rendre propre à ce qu'on n'aime pas? On soupire après le moment où le prédicateur finira; on se débarrasse au plus vite d'un joug onéreux. Mais quand on l'aime, on y court, on y vole, on y donne une attention entière, on en conserve les moindres traits dans son cœur; comme la sainte Vierge, on lui fait porter du fruit : *Conservabat omnia in corde suo conferens.* (*Luc.*, II, 19.)

En multipliant sa parole, non-seulement Dieu nous donne des preuves réitérées de sa constante sollicitude, il nous donne encore dans la multitude de ses bienfaits des gages réitérés de sa tendresse. A quoi comparerais-je cet assemblage de faveurs? N'est-ce pas comme l'officier de quelque grand prince, qui, pour lui rendre plus sûr et plus agréable le voyage qu'il entreprend, a soin de lui faire préparer d'espace en espace des rafraîchissements, des relais, des provisions, des guides? Non, non, rien ne vous manquera. Engagez-vous sans crainte dans la route; le Seigneur a tout aplani, il a tout prévu, il a tout préparé. Ce que la providence a fait pour les besoins du corps, l'aurait-elle négligé pour le salut de nos âmes? Un voyageur qui a un peu de foi, admire la variété des fruits, des viandes, des commodités dispersées dans tous les pays du monde. Partout on sent une main paternelle qui, en partageant à tous les climats les différentes richesses qu'il fait éclore sur la terre, afin de les réunir tous par des besoins et des ressources réciproques, a si bien pourvu aux nécessités de chacun, que chaque saison et chaque terre porte ce qu'il faut pour soutenir ses habitants, si l'avarice, la cruauté ne le leur arrachent. Ainsi pour le soutien de l'âme, la divine parole répandue dans tant d'endroits, annoncée par tant de ministres, dispersée dans tant de livres, variée par tant d'exercices, d'attraits et de pratiques, fait sentir un père

tendre qui semble ne pouvoir jamais assez travailler au bien de ses enfants.

5° C'est un ami, un époux fidèle qui multiplie ses caresses. Peu content des protestations qu'il fait si souvent par lui-même à la personne qu'il aime, il semble avoir aposté, pour ainsi dire, des gens de tous côtés pour lui dire et lui redire cent fois, de sa part, qu'il l'aime toujours. Vassaux, domestiques, étrangers, parents, amis, tout est prévenu, le mot est donné partout, tout lui répète de concert la même chose ; chacun, à sa manière, entre dans les vues du maître, pour renouveler aussi souvent qu'il sera possible des assurances que le véritable amour, de part et d'autre, ne trouve jamais trop fréquentes. Lettres, tableaux, présents, que ne fait pas une passion violente? Tout parle d elle, tout l'entend ; elle fait tout parler, elle fait tout entendre. La charité n'est pas moins tendre, elle n'est pas moins éloquente. Par les ministres fidèles, par les livres de piété, soyez les interprètes du cœur, soyez les messagers et les lettres, pour ainsi dire, que la bonté de Dieu envoie à sa créature. Quelle consolation pour tous les deux! Sa miséricorde nous dit avec complaisance qu'il nous aime. Quelle ineffable douceur pour nous d'entendre dire que nous sommes aimés! Ecoutez-le ce bien-aimé, qui vous dit, comme l'épouse des *Cantiques :* Filles de Jérusalem, je vous conjure, mais je vous conjure par tout ce que vous avez de plus cher, par les chevreuils et les daims qui paissent dans vos campagnes, si vous rencontrez mon bien-aimé, annoncez-lui de ma part que je languis d'amour pour lui : *Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum, ut nuntietis ei quia amore langueo.* (*Cant.*, V, 8.)

Chacune de ces paroles, en même temps qu'elle est un gage de sa tendresse, est un gage aussi du royaume qui vous est préparé. Ainsi Samuel, pour confirmer Saül dans sa vocation au trône d'Israël, lui annonce divers événements que Dieu lui ménage sur la route pour dissiper ses ombrages. Vous en doutez, prince, disait le prophète; cette grâce est trop signalée pour être vraisemblable ; votre naissance ne vous permettait pas d'y aspirer. Convainquez-vous-en par les prodiges que Dieu va vous présenter en foule. Dans votre voyage, vous trouverez d'abord un homme qui vous donnera des nouvelles de votre famille ; bientôt après vous en rencontrerez qui vous offriront du pain et du vin ; vous verrez ensuite venir au-devant de vous plusieurs troupes de prophètes, qui chanteront les louanges de Dieu. En voulez-vous encore davantage? vous prophétiserez vous-même au milieu d'eux. Croirez-vous donc enfin, après des gages si souvent réitérés, que c'est Dieu qui veut bien vous mettre la couronne d'Israël sur la tête?

Est-on raisonnable de se plaindre d'une multiplication de tendresse qui fait la solide consolation de l'homme juste? Quel sujet, au contraire, de douleur et de crainte, si le Seigneur, plus réservé dans ses grâces, n'en accordait que rarement! Silence affligeant, absence accablante, quelle indifférence n'annonceriez-vous pas, trop justement méritée par des fautes journalières? L'indignation du Seigneur paraîtrait-elle alors douteuse? Mais, au milieu des ténèbres qui nous environnent, ces aimables étincelles, ces favorables éclairs peuvent-ils luire trop souvent? Mais en même temps comment répondre à tant de caresses? Quoi de plus triste que de ne trouver dans son ami qu'une indifférence glaçante, lorsqu'on épuise les marques d'amour! Hélas! nous négligeons tous les autres exercices de piété! Comment entend-on la messe? comment approche-t-on des sacrements? comment pratique-t-on la pénitence? comment fait-on les prières? La parole de Dieu serait une ressource pour remédier à tout, et cette dernière ressource, on se la rend inutile, on s'en trouve importuné.

Cette parole divine est un saint commerce entre Dieu et l'homme. Si l'on n'a pas le bonheur de voir Dieu, du moins peut-on avoir celui de l'entendre ; il est derrière le treillis qui nous regarde, comme l'épouse : *Prospiciens per cancellos.* (*Cant.*, II, 9.) Il ne montre pas son visage, mais du moins sa voix frappe agréablement nos oreilles. Parole aimable, mon âme en l'entendant a tressailli, et s'est comme écoulée d'allégresse : *Liquefacta est anima mea ut locutus est.* (*Cant.*, V, 6.) Un mot de la sainte Vierge visitant sa cousine fit tressaillir de joie le petit Jean-Baptiste, enfermé dans les entrailles d'Elisabeth; il sentit la vertu divine de celui que Marie portait dans son sein : *Exsultavit infans.* (*Luc.*, I, 41.) Faites-la retentir à mes oreilles cette voix céleste : *Sonet vox tua in auribus meis.* (*Cant.*, II, 14.) Les Israélites ne voulaient pas que vous leur parlassiez vous-même, mais que ce fût Moïse ; je vous fais une prière bien différente : Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. Heureux les saints qui dans le ciel se nourrissent de la vérité, entendent sans cesse sa divine parole! Quand partagerons-nous leur bonheur! Le vrai moyen d'y parvenir, c'est d'écouter cette parole, c'est de l'écouter aujourd'hui avec estime, avec respect, avec plaisir, et d'en profiter.

2° Il faut la craindre. Son abondance la rend aussi redoutable qu'aimable. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les choses les plus frappantes cessent bientôt de l'être par l'accoutumance. L'habitude familiarise peu à peu avec elles, et leur fait perdre ce qu'elles avaient d'imposant, si un mérite supérieur ne présente toujours quelque nouveau trait à admirer ; on cesse bientôt de goûter ce que l'on voit toujours. La parole de Dieu ne devrait courir aucun de ces risques ; la grandeur de Dieu qui parle à sa créature, la dignité de cette parole même, la sublimité des mystères qu'elle découvre, l'importance de la fin qu'on

se propose en l'annonçant ou en l'écoutant, tout devrait lui attirer un respect inviolable et constant. Mais, hélas! les hommes s'en mêlent; ce sont des hommes qui l'annoncent, ce sont des hommes qui l'écoutent; en faut-il davantage pour en ternir l'éclat? Il est bien difficile que, plus attentif à ce qui frappe le sens qu'à ce que la foi nous enseigne, nous ne cessions enfin de respecter ce que nous avons si souvent sous nos yeux. Prévenons un effet si funeste, et apprenons, par l'abondance même de cette parole, à la respecter et à la craindre encore davantage.

Plus la parole de Dieu est annoncée, plus on nous intime ses volontés d'une manière à ne pouvoir les méconnaître ou les dissimuler : par conséquent on est plus coupable de n'y pas obéir. Plus cette parole est annoncée, plus on nous facilite la voie du salut par les lumières qu'on y répand : par conséquent on est plus obligé de rendre compte de tant de grâces. Enfin plus le Seigneur fait d'efforts pour nous, plus il est à craindre que, lassé de nos résistances, il ne retire enfin des lumières dont on abuse : par conséquent plus on est exposé à tomber enfin dans l'endurcissement.

1° On est plus coupable. L'abondance de la parole remplace aujourd'hui cette foule de pratiques qu'avait prescrites Moïse pour rendre au peuple d'Israël la loi de Dieu toujours présente. Portez-la, disait-il, dans vos mains et dans votre cœur; qu'elle soit écrite sur votre front; gravez-la sur vos portes, ne vous contentez pas que, tracée sur la pierre, elle se conserve religieusement dans l'arche d'alliance; couvrez-en toutes les murailles de vos maisons, apprenez-la à vos enfants, et que ce soit une partie de l'héritage que vous leur laisserez. C'est au ministre du Seigneur à suppléer par des avis réitérés à cette multiplicité d'observances. Il faut, selon saint Paul, annoncer la parole à temps et à contre-temps : *Opportune, importune.* (II *Tim.*, IV, 2.) Il faut que les chaires, que les maisons, que les places publiques, retentissent de leurs voix ; que sans jamais se lasser, ni du peu de succès de leurs travaux, ni des oppositions qu'on formera à leur zèle, ni des persécutions dont on récompensera leurs vertus, ils ne cessent de porter de toutes parts cette parole sainte : *Clama, ne cesses.* (*Isa.*, LXVIII, 1.) Que, comme une trompette, leurs sons perçants aillent éveiller le pécheur endormi dans le crime : *Quasi tuba exalta vocem tuam* (*Ibid.*), etc. Mais pourquoi, Seigneur, renouveler si souvent vos ordres? N'est-ce pas assez qu'à travers les foudres et les éclairs vous ayez une fois parlé au genre humain sur la montagne de Sinaï? n'est-ce pas assez que votre Verbe humanisé ait une fois annoncé ses oracles? C'est aux hommes à ne pas oublier des ordres si respectables, et à lire souvent ces tables où vous avez daigné les graver vous-même. Est-il de la majesté divine de se faire si souvent entendre et de répéter à tout moment ses arrêts? Ah! pour former ce vaste univers, vous n'avez parlé qu'une fois au néant, il a suffi de tracer une fois au soleil la route qu'il doit suivre, et de fixer à la mer les bornes qu'elle ne peut franchir; la nature docile n'oubliera jamais les lois que vous lui avez imposées.

Il faut qu'une loi si souvent répétée paraisse à Dieu bien importante. Peut-on méconnaître les volontés absolues d'un Souverain qui ne cesse, pour ainsi dire, de promulguer ses commandements? peut-on mieux marquer combien on désire d'être obéi, qu'en le faisant si souvent redire? les termes les plus forts n'ont rien de si énergique qu'une répétition si multipliée. Ainsi Dieu suscitait parmi les juifs une suite constante de prophètes, qui ne cessaient d'annoncer le Messie et de rappeler la loi sainte, pour prévenir tous les prétextes d'ignorance ou d'oubli qu'un trop long silence aurait pu laisser naître. Ne cessez donc, ministres du Très-Haut, de répéter la divine parole, et vous, fidèles, ne cessez de l'entendre. Les devoirs des pasteurs et des brebis sont réciproques; il est juste sans doute que vous soyez instruit, mais est-il moins juste que vous soyez attentif et docile à leurs instructions? N'est-ce donc que pour répandre un vain son qui frappe l'oreille, que les chaires chrétiennes doivent être remplies? C'est pour vous qu'on parle, c'est pour vous que Dieu fait parler. Un ministre, qui n'ouvrirait point la bouche, aurait-il beaucoup de zèle pour le salut des âmes? en avez-vous davantage pour votre salut, quand vous fermez l'oreille à sa voix? Ce serait vous arracher cruellement un bien précieux, de vous refuser le secours de la parole; êtes-vous moins cruel à vous-même quand vous refusez de l'entendre? Négliger d'intimer les ordres de son maître, c'est se rendre infidèle; l'est-on moins quand on refuse de les apprendre et d'y obéir?

Désobéissance d'autant plus marquée, qu'il semble la réitérer toutes les fois que l'ordre se réitère. Le Seigneur armé de sa foudre me paraît encore moins redoutable que quand je le vois attentif à l'exécution de ses volontés, jusqu'à ne cesser d'y insister. Ah! quand il tonne, il est aisé de le désarmer; les larmes d'un sincère repentir éteignent les feux de sa colère. Mais une répétition si fréquente annonce la plus immuable détermination. Renouveler le refus de son obéissance à chacune de ses invitations, n'est-ce pas imiter un enfant rebelle que son père tâche en vain de fléchir, et qui, toutes les fois qu'on lui parle, répond insolemment : Je n'en ferai rien! Je vous pardonnerai, dit le Seigneur dans le prophète, jusqu'à trois fois; mais si, à la quatrième, vous ne rentrez pas dans votre devoir, je ne vous ferai plus de grâce : *Super quatuor non convertam.* (*Amos*, I, 3.) Ainsi, dans la justice humaine, on somme un débiteur les deux et trois fois ; mais s'il ne satisfait enfin, on agit avec la dernière rigueur, il implorerait en vain une miséricorde qu'il n'est plus temps d'obtenir : *Tempus non erit amplius*, (*Apoc.*, X, 6.)

Le dirai-je? cette continuité de commandements me retrace en quelque sorte l'éternité de la récompense, l'éternité du châtiment. Oui, dans la splendeur des saints, par un acte constant et toujours le même, la volonté divine, immuable, prononce sans interruption ses arrêts. Le Père éternel engendre sans cesse le Verbe, cette parole adorable, qui est son propre Fils. Dans l'enfer, cette parole et cette volonté toujours subsistante, prononcent à ces victimes infortunées, et sans cesse exécutent sur elles cet arrêt foudroyant : Allez, maudits, au feu éternel! Dans le ciel, au contraire, cette parole et cette volonté sont toujours subsistantes, prononçant et exécutant sans cesse cette sentence favorable : Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé. Elle inonde les uns d'un torrent de délices, elle accable les autres d'une foule de maux. Cette répétition continuelle, cette espèce de constante reproduction, est semblable au cours intarissable d'un fleuve dont les ondes à tout moment se renouvellent; ce qui s'est fait une fois, à chaque instant renouvelé, présente Dieu toujours aimable et toujours juste, toujours immuable dans ses décrets. Parole sainte, qui, par la lumière et l'onction que vous répandez dans nos cœurs, y êtes sans cesse engendrée en quelque sorte par des profusions ineffables de vos libéralités; parole sainte, qui, par la douce effusion de paix que vous faites goûter à la bonne conscience, retracez la joie du séjour des saints; parole sainte, qui, par les remords que vous faites naître dans le pécheur y commencez une espèce d'enfer, et par la multiplication et la constante durée de vos opérations, peignez si bien l'éternité de votre être, rendez-nous fidèles à vous écouter et à vous obéir. Hélas! inexcusables de désobéir quand tout prêche l'obéissance, téméraires de désobéir, quand tout annonce des ordres absolus, vous ne serviriez, parole sainte, qu'à nous rendre plus criminels.

2° On est plus ingrat. Quel compte n'auriez-vous pas à rendre à Dieu de tant de grâces? Ne pensez pas qu'il n'y ait que les ministres qui enfouissent des talents. Ces talents eux-mêmes, que le Seigneur leur a départis pour votre bien, deviennent en quelque sorte les vôtres par l'usage que vous pouvez en faire. C'est les enfouir, en effet, comme ce méchant serviteur, que de les rendre inutiles et mériter d'être jeté dans les ténèbres extérieures; car enfin à quoi tient votre conversion? La parole de Dieu est-elle trop rare ou trop peu puissante? Sa faiblesse ou sa rareté pourraient fournir quelque prétexte à votre indolence; mais est-on pardonnable quand on a des moyens de salut si efficaces et si abondants?

Parlez, Prince des apôtres, et annoncez dans les termes les plus simples, annoncez la résurrection étonnante d'un Dieu crucifié à ceux même qui l'ont mis à mort, et dans deux courtes exhortations vous verrez huit mille personnes à vos pieds vous demander le baptême. Parlez, vase d'élection, et toute la terre remplie de vos paroles embrassera le christianisme, le gouverneur de la Judée tremblera, l'Aréopage vous admirera, les prêtres des idoles vous prendront pour une divinité. Parlez, prophète, et dites à la grande ville de Ninive que si elle ne fait pénitence, elle sera détruite dans quarante jours, et le roi descendra de son trône, se couvrira de la cendre et du cilice, ordonnera dans tout son royaume un jeûne rigoureux, dont il n'exemptera ni l'enfant qui suce la mamelle ni l'animal qui broute l'herbe des champs, et dont il donnera lui-même l'exemple. Qui pourrait compter les larmes qu'a fait répandre cette parole puissante, les réconciliations qu'elle a ménagées, les restitutions qu'elle a fait faire, les pauvres qu'elle a enrichis, les monastères qu'elle a peuplés, les églises qu'elle a bâties, les pécheurs qu'elle a convertis? Qu'on suive, s'il est possible, dans leurs courses apostoliques un saint Dominique, un saint Vincent-Ferrier, un saint Antoine de Padoue; qu'on suive aux extrémités de la terre un saint François-Xavier, un saint Louis-Bertrand; percez, si vous pouvez, la foule ou plutôt les milliers de personnes qui les environnent et qui les suivent dans le désert. Vous ferai-je remarquer les plus vastes églises trop petites, les campagnes suffisant à peine pour contenir des peuples entiers? vous ferai-je remarquer ces applaudissements, ces cris confus d'admiration, ces visages étonnés, ces yeux fixés qui contemplent avec surprise des anges visibles envoyés du ciel? Faut-il que je vous mène dans ces églises élevées de toutes parts sur les débris des temples des idoles, aux pieds de ces autels où fumait jadis un encens profane, et où coule aujourd'hui le sang de l'Agneau? que je vous fasse percer dans l'obscurité des maisons particulières, pour y voir une mère de famille attentive à tous ses devoirs, des enfants instruits, un mari vertueux, des domestiques réglés? Pénétrons jusque dans la cabane du berger, dans la forêt où erre le sauvage, et voyons les barbares humanisés, instruits, éclairés, connaissant mieux les mystères de la Divinité que les plus habiles philosophes du paganisme. Parole sainte, voilà votre ouvrage. Rendez témoignage à toutes ces vérités, vous qui, séduits par le démon de l'hérésie, avez enfin reconnu la vérité; vous qui, languissant dans l'esclavage des passions, avez enfin brisé vos chaînes; vous qui plongés dans les ténèbres de l'ignorance avez enfin ouvert les yeux, parlez; que vos erreurs, que vos ténèbres, que vos désordres même deviennent des apologistes de la divine parole et des preuves de sa puissance; que les progrès même de l'erreur soient pour vous, parole sainte, un nouveau genre de triomphe. Oui, l'hérésie ne peut combattre qu'en se servant de vos propres armes et se couvrant de vos livrées. C'est à la faveur de l'autorité de la parole de Dieu dont il abuse, que l'enfer en impose au faible. Telle est la force de la parole

de Dieu qu'elle agit lors même qu'on la profane.

Se peut-il donc que les foudres qui ont tout renversé viennent se briser à la dureté de votre cœur? Se peut-il que les flammes qui ont tout consumé ne puissent en fondre la glace? Quel reproche au jour du jugement, lorsque pour justifier sa conduite le Seigneur produira cette nuée de témoins! Comparez leur zèle à votre insensibilité, leur docilité à votre révolte, leur conversion à vos désordres! Rougissez-en donc, vous, plus obstiné que tant d'hérétiques qu'elle a convaincus, plus endurci que tant de pécheurs qu'elle a convertis, plus stupide que tant de sauvages qu'elle a éclairés. Quelle honte pour vous! L'orgueil devrait rougir du parallèle. Il a préféré les autres (*sic*) à tout; et du haut du trône où il se place il regarde en pitié le genre humain, livré à l'ignorance ou à l'erreur. Ce n'est qu'en matière de religion qu'il semble qu'on puisse avoir de la bassesse sans conséquence, et se voir au-dessous de tout insensé. Sachez que le publicain et les femmes débauchées vous précèderont dans le royaume des cieux, ainsi que la reine de Saba qui du fond de l'Ethiopie vint entendre Salomon. Prononcez votre arrêt; raisonnable, pénétrant, que dis-je? fier et méprisant dans tout le reste, se peut-il que, différent de vous-même, vous deveniez stupide dans l'affaire la plus intéressante?

Le Seigneur n'eût-il répandu sa parole que d'une main avare, le pécheur serait encore inexcusable; il devrait être avide d'un bien dont la rareté devrait piquer l'attention de tout le monde. Ah! il n'eût fallu l'entendre qu'une fois pour renouveler les miracles qui firent voir les premiers jours du christianisme naissant. Combien est-on plus inexcusable de résister à des coups si souvent réitérés! Les efforts d'un grand vent arrachent les arbres les plus forts, et cette parole qui brisa les cèdres n'arrachera point une mauvaise habitude! *Vox Domini confringentis cedros.* (*Psal.* XXVIII, 5.) Des gouttes d'eau qui tombent peu à peu creusent les rochers, sapent et font crouler les plus énormes bâtiments; et la parole de Dieu qui ébranle des déserts n'ébranlera pas ces cœurs obstinés: *Vox Domini concutientis desertum* (*Ibid.*, 8.) Il ne fallut à des peuples barbares, pour les convertir, qu'une de ces exhortations que Dieu prend plaisir à multiplier en notre faveur. Il est dans les campagnes, dans le pays éloigné, dans le nouveau monde, tel homme à qui il eût suffi pour le changer d'expliquer une première fois la loi de Dieu, de peindre une fois les tourments de l'enfer, les joies du paradis; et ces mêmes vérités cent et cent fois proposées, ne produisent aucun effet sur vous, plus dur qu'un monde d'idolâtres. Votre cœur fait à son tour des prodiges plus forts en quelque sorte par sa malice que le Tout-Puissant par sa bonté. Il lui apprend à trouver de la résistance à ses ordres: *Contra Omnipotentem roboratus est.* (*Job*, XV, 25.)

Ah! Seigneur, transportez à d'autres nations une parole dont on abuse ici, et dont tant d'autres profiteront. Jetez les yeux, ô mon Dieu, sur les peuples immenses qui sont assis dans les ombres de la mort. Hélas! tous les jours le soleil les éclaire par vos ordres. Se peut-il que le soleil de justice ne se lève pas aussi pour eux? Votre providence attentive ne laisse manquer leurs corps d'aucune des commodités de la vie; leurs âmes vous seraient-elles moins chères? Voyez, Seigneur, ces vastes régions qui composent le globe terrestre. Quel spectacle! tantôt de sombres forêts où errent au hasard une foule de sauvages mêlés avec des bêtes féroces, à qui leur grossièreté les rend presque semblables; tantôt des montagnes escarpées dont l'habitant poursuit une biche légère, ou va cueillir sur le sommet le fruit de quelqu'un des arbres. En voilà qui sont brûlés par les ardeurs du soleil et cherchent à demi-nus un asile contre l'astre qu'ils adorent. Ces autres livrés à la merci des ondes sur un frêle vaisseau, transportent à travers mille écueils les diverses richesses de tous les climats. Combien d'autres qui forment des Etats policés et des villes remplies d'un peuple innombrable, et qui tous, Seigneur, ne vous connaissent que pour vous outrager? Les plus longs voyages suffisent à peine pour parcourir les rivages de tant de nations infortunées. La vie de plusieurs hommes, consacrée au périlleux métier de courir l'un et l'autre hémisphère, n'en a découvert qu'une partie, et les livres de géographie ne sont qu'un triste et presque inépuisable détail des peuples qui se perdent de toutes parts.

Ah! Seigneur, encore une fois, transportez à ces nations infortunées des lumières que les chrétiens foulent aux pieds. Vous y serez reconnu, vous y serez adoré, vous verrez le Chinois fidèle se charger du joug de l'Evangile, l'Indien renoncer à ses superstitions, l'Iroquois devenir doux comme un agneau, le Japonnais courir au martyre. Vous n'y sèmerez pas inutilement: cette terre portera jusqu'au centuple; les greniers du Père de famille seront remplis. Et pourquoi, en effet, ministres de l'Evangile, vous épuiser à pure perte pour des terres ingrates, tandis que vous voyez une ample moisson qui n'attend que la main de l'ouvrier? N'est-ce pas enlever le pain des enfants pour le jeter aux chiens? *Non est bonum sumere panem filiorum.* (*Marc.*, VII, 27.) N'est-ce pas arracher les pierres précieuses de la couronne du prince pour les jeter aux pourceaux? *Nolite projicere margaritas ante porcos.* (*Matth.*, VII, 6.) Nous n'avons rien négligé pour guérir Babylone, elle n'a pas voulu de nos remèdes, abandonnons-la à son triste sort: *Curavimus Babylonem.* (*Jerem.*, LI, 9.) Secouons jusqu'à la poussière de nos souliers, et jetons-là sur ces villes qui ne veulent pas nous obéir. Qu'elle s'élève contre elles au jour du jugement, et tournons nous pas vers les gentils: *Convertimur ad gentes.* (*Act.*, XIII, 46.) C'est une des plus terribles puni-

tions que Dieu ait exercées sur son peuple. Puisque mes prophètes, dit-il, élèvent inutilement leur voix, je leur imposerai silence, je retirerai ma parole, elle sera rare chez vous : *Erit rarus sermo Domini.* Vous consulterez mes oracles, et ils ne vous répondront point. Je n'enverrai plus mes serviteurs ; vous les avez persécutés, vous avez méprisé leurs avis; languissez donc dans vos ténèbres, et soyez puni du coupable abus que vous avez fait de mes lumières.

Quand même je vous laisserais des prédicateurs de ma loi, je permettrais que vous n'en profitiez pas. Vous n'en deviendrez que plus aveugle et plus endurci ; leurs paroles seront pour vous sans onction et sans force. Que vous servira-t-il que votre œil soit frappé, si votre cœur n'est amolli par ma grâce? J'ôterai, pour vous punir, le suc et la force du pain : *Auferam robur panis.* (*Isa.*, III, 1.) Vous mangerez sans pouvoir vous rassasier, vous boirez sans pouvoir étancher votre soif, vous ouvrirez les yeux sans voir, vous prêterez l'oreille sans entendre : *Ut videntes non videant.* (*Luc.*, VIII, 10.) Semblable à ces vaines idoles à qui l'ouvrier a donné des organes, mais qui ne peuvent s'en servir : *Oculos habent et non videbunt* (*Psal.* CXIII, 5), vous refusez, comme les Juifs, d'entendre le Seigneur, et vous voulez que l'homme vous parle : ni Dieu ni l'homme ne vous parleront : *Non loquitur nobis Dominus.* (*Exod.*, XX, 19) Les tables de la loi seront brisées, une juste indignation détruira l'ouvrage qu'on avait fait pour vous, vous-même vous apporterez la rareté dans le sein de l'abondance. La parole de Dieu vous sera annoncée; mais elle ne sera plus pour vous qu'un vain spectacle et un amusement frivole. Semblable à ces Juifs qui ne venaient écouter le prophète Ezéchiel que comme on vient à un concert de musique pour goûter la douceur de l'harmonie et du chant, vous ne viendrez au sermon que comme à un discours académique, pour en examiner le plan, l'économie, l'enchaînement des preuves, la cadence des périodes, pour en éplucher les termes, en critiquer le titre, le ton, la déclamation. Quel fruit peut-on tirer d'un remède qu'on se contente de regarder sans vouloir le prendre? Est-ce ainsi qu'on écoute son médecin quand on est malade? S'amuse-t-on à son langage, à sa voix, à son air, à son geste? De quelque manière qu'il s'énonce, on est content, pourvu qu'il guérisse. Dieu permettra que vous tomberez dans cet état. De quoi parlerez-vous au sortir du sermon? beaucoup du prédicateur, et jamais de vous-même. Vous déciderez en maître de sa facilité, de son érudition, de ses expressions, de ses figures ; vous vous donnerez ainsi le change, et vous vous oublierez vous-même. Il vaudrait bien mieux dire comme l'enfant prodigue : *J'ai péché* (*Luc.*, XV, 31), que de dire : Il a prêché bien ou mal; vous feriez mieux son éloge en vous frappant la poitrine, qu'en lui prodiguant votre encens ; mais Dieu permet que vous soyez semblable à un enfant que l'on trompe en lui faisant changer d'objet : ainsi le démon vous amuse et se joue de vous.

Peut-être encore que, pour vous punir, Dieu permettra que vous soyez instruit par des ministres infidèles. On s'en plaint souvent : les uns manquent de zèle, les autres ne cherchent que leurs intérêts; ceux-ci enseignent l'erreur, ceux-là détruisent par leur exemple ce qu'ils ont établi par leurs paroles : plainte souvent injuste; mais, quoi qu'il en soit, sachez que c'est à vous-même qu'il faut le plus souvent imputer ces désordres. Oui, c'est vous dont la négligence ou l'infidélité ralentit le zèle des pasteurs, qui voient leurs travaux inutiles ; c'est vous qui, ne cherchant qu'à satisfaire l'orgueil ou la curiosité, tendez des piéges au ministre qui croit, pour vous gagner, devoir se prêter à vos faiblesses, et s'accommoder à votre goût. Si les auditeurs ne cherchaient qu'à être instruits et touchés, les prédicateurs ne chercheraient aussi qu'à toucher et à instruire. Ce sont vos désordres et vos mauvais exemples, dont la funeste contagion, par un effet dont vous devriez rougir, se répand dans le sanctuaire.

Et par une cause encore plus cachée, sachez que c'est votre indifférence et vos mépris qui obligent Dieu à retirer par une sage punition les sages ministres, pour vous livrer à des guides aveugles qui vous égarent. Quand Dieu trouve un troupeau docile, il lui choisit lui-même de bons pasteurs : *Suscitabo pastorem bonum.* (*Ezech.*, XXXIV, 23.) Sont-ils infidèles, il leur en donne dans sa fureur : *Suscitabo pastorem in furore meo.* Il permettra que ceux qui sont à la tête séduisent par la doctrine, trompent par incapacité, laissent languir par négligence. Que ferai-je à ces peuples? dit-il, je leur donnerai des mères dont les mamelles arides ne pourront les nourrir, dont le sein stérile ne pourra enfanter : *Ubera arentia et vulvam sterilem.* (*Osee*, IX, 14.) Que ferai-je, dit-il, ailleurs? il faut que je les fasse tromper. Venez, Esprit céleste, servez-moi dans mes projets; allez, faites leur parler par de faux prophètes qui les endorment dans leur désordre et les entretiennent dans leurs erreurs; répandons sur eux l'esprit de mensonge et de vertige : *Mittam spiritum mendacii.* Vous gémissez peut-être sur les maux de l'Eglise et les fautes vraies ou fausses du clergé; cessez de faire ces odieux reproches : vous êtes le premier coupable, c'est de vous que le clergé doit se plaindre. Vivez comme les premiers chrétiens, et vous verrez revivre les pasteurs des premiers siècles; mais si vous persévérez dans vos crimes, Dieu permettra que vous soyez conduits comme vous voulez l'être : *Sicut populus sic sacerdos.* Craignons donc infiniment la parole de Dieu, craignons sa rareté, ne craignons pas moins son abondance; craignons la rareté que Dieu y répand quelquefois au milieu de l'abondance même ; elle sera un jour notre juge. Ecoutons-la donc avec respect et avec amour, profitons-en avec docilité ; ce sera le moyen d'arriver un jour à

la gloire éternelle, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

DISCOURS V.

SUR LA CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Hic est filius meus in quo mihi bene complacui, ipsum audite. (*Matth.*, XVII, 5.)

Voici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le,

Le monde ne peut plus le méconnaître, le Rédempteur qui le sauve, le souverain qui le gouverne, l'oracle qui l'éclaire, le guide qui le conduit, le voilà, *hic est;* le ciel, la terre, déposent en sa faveur; l'éclat de son visage annonce sa gloire, la blancheur de ses vêtements peint sa sainteté; l'ancienne loi dans la personne de Moïse lui rend hommage; les prophètes dans celle d'Elie adorent celui qu'ils ont prédit. Pierre, à la tête de la nouvelle alliance, se soumet à ses lois; le Père céleste du haut des cieux daigne nous montrer dans la doctrine de son Fils bien-aimé la seule voie que nous devons suivre; que nous sommes heureux, Israël, qu'un Dieu s'abaisse jusqu'à nous instruire de ses adorables volontés, *beati sumus quia quæ placita sunt*, etc.

Que les sentiments du pécheur sont différents de ceux du juste! le juste se félicite de connaître la volonté de Dieu; le pécheur fuit la lumière importune qui la lui découvre. La timide charité ressent une tendre inquiétude sur tout ce qui peut plaire à son bien-aimé; le crime audacieux se joue de ses ordres les plus respectables, l'âme sainte en adore la sublimité et la sagesse, l'impie en ose condamner l'étendue et la sévérité; l'un en aime les moindres articles, l'autre traite de zizanie les plus essentiels; l'un en fait son étude la plus constante, son occupation la plus douce, il en adore les vues secrètes, il en admire les impénétrables ressorts, rien ne lui paraît précieux, s'il ne porte ce sceau divin; l'autre en évite la pensée, en écarte le souvenir, se livre à tout ce qui peut l'en distraire; l'idée imposante de l'ordre et de l'autorité alarme le libertinage, au lieu de chanter avec le prophète: Nous sommes heureux de connaître les volontés de Dieu, on le blasphème: Retirez-vous, nous ne voulons point connaître vos voies: *Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus.* (*Job*, XXI, 14.)

Que Dieu tient aussi à l'égard de l'un et de l'autre une conduite bien différente, il fait, il est vrai, connaître ses volontés à tous les deux; mais à celui-là pour le confondre, à celui-ci pour le consoler; Dieu, touché de la fidélité du juste, daigne l'instruire, l'éclairer, le conduire en ami, en père, il entre pour lui dans le moindre détail et le comble de ses faveurs; les prophètes sont chargés de lui porter ses ordres, des tables de pierre gravées de sa main divine lui en donnent d'éternelles leçons, une colonne de feu et de nuée dirige ses pas, d'utiles châtiments le ramènent quand il s'égare: des événements, ménagés par la Providence, éprouvent sa fidélité, aucune nation n'a été si favorablement traitée: *Non est alia natio quæ habeat leges et cæremonias* (*Deut.*, IV, 7, 8); ce pécheur a beau en détourner ses yeux, la lumière vient malgré lui le frapper, Dieu menace, tonne, punit; c'est un maître absolu qui commande, un juge inflexible qui prononce; une conscience éclairée fait éclater ses plaintes; des maux cuisants punissent ses fautes, des revers imprévus déconcertent ses mesures, et malgré tous ses efforts s'accomplit toujours, et à son grand malheur, une volonté dont en vain on tâcherait d'éluder les dispositions.

Heureuse l'âme qui fait son plaisir et sa gloire de sa soumission, elle y goûte la paix la plus consolante et la plus inaltérable; elle y pratique la religion la plus pure et la charité la plus parfaite; mais malheur au cœur rebelle qui s'y refuse, il trouve dans sa révolte les peines les plus amères et la misère la plus profonde; c'est un enfer anticipé par son impatience et ses murmures, ses blasphèmes et ses forfaits; il a beau faire, malgré lui elle s'exécute toujours et l'écrase sous le poids accablant d'un joug que la soumission eût rendu doux et léger, et en quelque sorte partage le bonheur des saints en les imitant.

Apprenons aujourd'hui à aimer notre devoir et à nous faire un mérite de sa nécessité; l'accomplissement de la volonté de Dieu est la perfection et le plus héroïque triomphe des cœurs généreux. Première partie. L'accomplissement de la volonté de Dieu est une nécessité inévitable. Châtiment redoutable des cœurs rebelles. Seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus glorieux à l'homme que le don et l'usage de la liberté; Dieu ne montre jamais mieux qu'il l'avait fait à son image, que quand il retrace en lui sa toute-puissance, en lui laissant la disposition arbitraire de ses opérations; honoré de la confiance de son maître jusqu'à être chargé des intérêts de sa gloire, qui semblent confondus avec les siens et abandonnés à sa fidélité; assez aimé pour s'en voir recherché, et récompensé quand il lui offre un hommage dont la liberté paraît flatter sa grandeur infinie; jamais la créature n'a dû mieux sentir sa dignité que quand elle a vu l'Etre suprême traiter comme de pair avec elle des affaires les plus importantes et en faire dépendre son éternité; mais en même temps j'ose dire, rien de plus embarrassant que la liberté: être responsable de ses démarches, comptable de ses faiblesses et comptable des grâces que l'on reçoit; quelles justes alarmes pour un cœur effrayé de sa misère, qui n'en sent que trop constamment les tristes effets? Etre comme chargé de la gloire de Dieu, à qui l'usage que l'on fait de sa liberté peut porter quelque atteinte; quelle inquiétude pour un cœur plein de zèle, qui voit ses intérêts si souvent et si lâchement trahis? Sentir que des services que Dieu daigne ac-

cepter peuvent être portés à la perfection par nos vertus ou dépréciés par nos défauts? quel regret pour un cœur noble à qui Dieu paraît toujours trop peu honoré?

Ces vifs empressements, ces tendres agitations d'un cœur sincère qui croit n'en faire jamais assez, ne seront pas sans récompense, on lui en tient compte, ils sont pour lui une source intarissable de mérites : cœurs généreux que l'amour dévore, livrez-vous à vos tendres mouvements, ils ne seront pas oubliés; mais rassurez-vous, la route de la perfection vous sera ouverte. La bonté divine vous donne une règle sûre pour diriger tous vos pas et satisfaire la noblesse de vos sentiments. La sainte volonté de Dieu en est le principe et le terme, son accomplissement offre tout ce que la charité a de plus grand et le zèle de plus héroïque. Quoi de plus sublime que d'obéir à Dieu? Le servir, c'est régner; la plus brillante couronne est au-dessous de ses chaînes; c'est là toute la perfection *humaine*, *surnaturelle*, *angélique*, *divine*.

1° *La perfection humaine*. A n'envisager l'homme que comme raisonnable, peut-il faire de sa raison un usage plus légitime, plus grand, plus digne de lui que de la soumettre à la raison souveraine? Qu'est-ce même que la raison humaine, qu'une étincelle de la raison souveraine, d'autant plus lumineuse qu'elle en approche davantage? Tout ce qui en écarte est un désordre; le péché n'est que la transgression de cette volonté, la vertu n'en est que l'accomplissement. Qu'est-ce que la vertu? La fleur, la beauté, la perfection de la raison. Ce que l'âme est au corps, la raison l'est à l'âme, la vertu l'est à la raison; c'est alors que, toujours dans l'ordre, l'homme concourt à l'harmonie de l'univers, et devient l'objet des complaisances de son maître et de l'amour de ses semblables; c'est alors que, supérieur à lui-même, il règne sur son cœur et sur ses passions : royauté plus difficile, plus sûre, plus glorieuse que celle qui met au-dessus du plus vaste empire. L'un des sages les plus célèbres de l'antiquité réduisait toute la vertu morale à ces deux mots que l'Evangile semble lui avoir dictés : suivez Dieu, obéissez à Dieu : *Sequere Deum*.

Et quelle vertu! La soumission à la volonté de Dieu les renferme toutes; en est-il que Dieu ne veuille? Est-il même de vertu que ce que Dieu veut? Dieu est le père de l'ordre, rien n'est dans l'ordre que ce qui est conforme à sa volonté! La vertu est la soumission à cet ordre, elle en est la perfection par la sublimité de l'intention, la justice de la subordination, par la générosité de l'exécution; elle donne le prix à toutes les vertus, même aux moindres actions; rien n'a de prix que par elle : vertu la plus glorieuse à Dieu, elle honore tous ses attributs; sa providence, elle en aime les arrangements; sa justice, elle en adore les rigueurs; sa bonté, elle en admire les profusions; sa majesté, elle lui offre ses hommages; son éternité et son immensité, elle les lui offre dans tous les temps et dans tous les lieux, elle n'épargne rien dans l'homme, toute sa vie en est l'exercice, son corps, son âme, ses biens, tout en est la matière; elle honore ses divines perfections de la manière la plus parfaite et la plus conforme à sa gloire et à ses vues, en les admirant, s'y conformant par l'accomplissement à tous ses ordres.

Vertu la plus avantageuse à l'homme, soit par le sacrifice de son cœur, de sa liberté, de ses penchants, qu'il purifie et qu'il perfectionne; soit par celui de ses passions, de ses défauts, de ses faiblesses, qu'il réprime, qu'il tourne au bien; soit par la paix profonde dont il jouit, et avec Dieu à qui il s'assujettit l'esprit et le corps, et avec le prochain, dont il gagne l'affection et l'estime, et à la conscience dont il suit avec fidélité tous les mouvements. Non, l'homme a beau faire, les abondantes richesses, ni les mesures de la politique, ni la fierté du stoïcisme, rien ne peut le rendre heureux, que l'amour de la loi de Dieu : *Pax multa diligentibus legem tuam*. (*Psal.* CXVIII, 165.)

2° Ne nous bornons pas à la dignité de la créature humaine, toute supérieure qu'elle est au reste des créatures, envisageons l'homme dans sa vraie dignité, dans l'ordre surnaturel du christianisme. La conformité à la volonté de Dieu caractérise cette religion divine. Quel est le saint qui ne se soit signalé par sa soumission? Quel est le héros chrétien qui n'ait exécuté cette volonté avec l'exactitude la plus ponctuelle? Les apôtres parcourent la terre pour l'enseigner; les martyrs expirent sur les échafauds pour la défendre : quelles sont les fonctions des ministres? D'en instruire tous les peuples, de les exhorter à la pratiquer? Quels sont les devoirs des souverains? De la faire observer par leurs sujets. Quel est le bonheur d'un père de famille? De la faire accomplir par ses enfants. Le religieux l'étudie dans le cloître, le docteur l'explique dans la chaire. Dieu n'a parlé que pour la manifester au monde, il n'a établi des états que pour en maintenir la fidélité; sa volonté en ouvre les portes par la vocation, elle en assure la sainteté par l'exécution, la récompense par les épreuves. Les premiers pas de la pénitence, c'est d'en déplorer l'infraction; le comble de la vertu, c'est de s'y livrer sans réserve; le dernier mouvement de la vie doit assurer le salut par sa consommation; c'est par là que le grand Apôtre, ce vase d'élection, ouvrit sa carrière : *Domine, quid me vis facere?* (*Act.*, IX, 16) et c'est par là que son divin modèle, un Dieu mourant, termine la sienne : *In manus tuas, etc.* (*Luc.*, XXIII, 46.)

C'est pour la mieux connaître qu'on se fait une loi de l'obéissance à des supérieurs qui en sont les interprètes; c'est pour s'en mieux rapprocher qu'on s'engage à accomplir les conseils évangéliques qui en portent plus parfaitement le caractère; c'est pour la mieux faire régner qu'une sainte industrie remplit les moindres instants, règle les plus petites choses; jalouse que

rien n'échappe à sa ferveur, on ne goûte la douceur du repos qu'autant qu'on y est inviolablement attaché par une observation constante; on n'a droit à l'éternité qu'autant qu'on en porte le sceau, elle soutient la faiblesse, elle adoucit la peine, elle triomphe des difficultés, elle assure la couronne; c'est le joug doux et léger qui donne le repos à nos âmes : *Tollite jugum meum super vos.* (*Matth.*, XI, 29.)

Par elle l'homme parvient à la plus sublime perfection. Vous êtes mon serviteur fidèle si vous accomplissez mes volontés, vous avez droit à tout; montez aux plus grandes choses, votre fidélité aux petites en sera le degré : *Euge serve bone et fidelis.* (*Luc.*, XIX, 17.) Le Prophète s'en félicitait : qu'il est glorieux pour moi d'être votre serviteur et le fils de votre servante : *Ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ* (*Psal.* CXV, 16); vous êtes mon ami. Qu'est-ce que l'amitié, que l'union des cœurs et des volontés? Vous en méritez ce glorieux titre si vous êtes fidèle à observer mes ordres : *Vos amici mei estis si feceritis quæ ego præcipio vobis* (*Joan.*, XV, 14); mais ce n'est pas assez, vous entrez par là dans ma famille, je vous compte au nombre de mes parents, ce qui fait l'unité du sang, la communauté des intérêts dans les familles, la conformité des sentiments s'opère entre mes membres et moi; voilà mon frère, ma sœur et ma mère : *Hic frater, soror et mater mea.* (*Marc.*, III, 35.)

3° *Perfection angélique.* Les hommes par la faiblesse de leur lumière n'offrent peut-être que des suffrages suspects, et le grand nombre des rebelles semble affaiblir le témoignage de la soumission de quelques-uns. J'en appelle aux anges; les sublimes intelligences, à qui l'étendue des connaissances ne laisse rien penser que de vrai, et la noblesse de leurs sentiments, rien vouloir que de grand; que pensent-ils de cette vertu? Elle fait leur unique occupation. L'état de gloire incompatible avec plusieurs autres vertus fait son bonheur de celle-ci; comment pratiquer la foi, l'espérance, la pénitence, quand on voit et qu'on possède tout, et qu'on n'a aucun péché à réparer ou à craindre? Mais on y est soumis à Dieu, et tous les jours nous demandons la grâce d'accomplir sa volonté sur la terre comme dans le ciel. Levez les yeux vers les saintes montagnes, voyez cette multitude innombrable d'esprits bienheureux, partagés en diverses hiérarchies, comme une armée rangée en bataille, prête à voler au moindre signe de la volonté de son général. Les chérubins n'ont de lumière que pour la connaître, les séraphins de flammes que pour l'aimer, les puissances, les trônes, les dominations, n'ont de force que pour l'accomplir; les anges et les archanges ne s'emploient qu'à l'annoncer, leur nom même se fait entendre, ce sont les hérauts : *Ministri ejus qui facitis voluntates ejus.* (*Psal.* II, 21.)

Cette adorable volonté a mis les armes à la main de Michel, pour combattre les anges rebelles; qui est semblable à Dieu, pour lui résister : *Quis ut Deus?* Elle a fait descendre Gabriel auprès d'une vierge, pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation. Rassurez-vous, rien n'est impossible à Dieu : *Non erit impossibile apud Deum omne verbum* (*Luc.*, I, 37); elle a fait prendre à Raphaël une forme humaine, pour être le conducteur de Tobie, il en faisait son aliment invisible : *Cibo invisibili utor* (*Tob.*, XII, 9); elle guide les pas de ceux qui passèrent à la tente d'Abraham, pour lui promettre un fils, et de ceux qui réduisirent Sodome en cendres; elle les faisait monter et descendre par l'échelle mystérieuse que Jacob vit en songe; celui qui se montra à Moïse, au milieu du buisson ardent, celui qui conduisait la colonne de feu et de nuée, celui qui fit périr dix mille hommes par le glaive exterminateur, et cent quatre-vingt cinq mille de l'armée de Sennacherib, tous en un mot exécutaient les ordres de leur maître. Ainsi celui qui, dans le sacrifice de Gédéon et de Manue s'enveloppait dans la flamme de l'holocauste, nous disait, d'une manière bien vive, qu'il se croirait trop heureux de devenir la victime des volontés du Seigneur : *Omnes administratorii in ministerium missi.* (*Hebr.*, I, 14.)

Toujours abîmés dans la contemplation de ses adorables desseins, ils ne connaissent de bonheur que de les remplir, ils s'élancent, pour ainsi dire, hors d'eux-mêmes, pour en procurer sans délai l'exécution; quelle douleur pour eux quand ils y trouvent quelque obstacle. Autant que le retour du pécheur les réjouit, autant sa révolte les afflige : *Gaudium erit in cœlo.* (*Luc.*, XV, 7.) L'inconstance, les passions de l'homme que la Providence confie à leurs soins ne ralentissent pas leur ardeur. La volonté de Dieu qui leur en donne la conduite leur en fait dévorer tous les dégoûts. Les princes de la cour céleste sont auprès du dernier des hommes, du dernier des pécheurs; attentifs à leurs démarches et zélés pour leur intérêt. La même soumission, tantôt les attache à la personne de Jésus-Christ, pour le servir après la tentation dans le désert, le consoler au jardin des Olives; tantôt auprès des bergers pour annoncer sa naissance; auprès des saintes femmes pour déclarer sa résurrection; tantôt avec Judas même pour lui inspirer un salutaire repentir; tel un apôtre débiteur de tous, se fait tout à tous pour les sauver tous : *Omnibus omnia factus.* (*I Cor.*, XV, 28.)

En voilà des millions qui se prosternent avec les vingt-quatre vieillards au pied du trône de l'Agneau, le parfum de leurs prières s'élève devant Dieu, ils ne cessent de chanter, ô qu'il est grand! ô qu'il est saint le Dieu des armées : *Sanctus, sanctus, sanctus* (*Apoc.*, IV, 8); régnez, grand Dieu, régnez dans tout l'univers, soyez béni, soyez loué, soyez aimé, toute gloire, tout honneur, tout empire appartient à votre divinité : *Dignus es accipere virtutem et potestatem* (*Apoc.*, V, 12); entrons dans ce divin concert et disons mille fois : Que votre volonté s'accomplisse! Transportons la

paradis sur la terre, faisons notre félicité de ce qui fait le bonheur des anges. S'ils sont plus heureux dans la jouissance, nous pouvons les égaler dans la fidélité.

4° Cœur généreux, est-ce trop peu pour vous d'aller de pair avec les anges, dans l'aimable route de la soumission? Loin de les blâmer, j'admire vos premiers excès. Cherchons donc un modèle, une créature supérieure aux plus sublimes intelligences. Est-il jamais sorti des mains du Créateur un chef-d'œuvre plus parfait que Marie? Qui jamais porta si loin la tendresse de l'amour et la perfection de l'héroïsme? Marie ne s'occupa toute sa vie que de la volonté de Dieu et ne lui fut plus agréable que les autres créatures que parce qu'elle fut plus soumise; son obéissance plus que sa maternité fit son bonheur et sa gloire : *Quia beati qui audiunt verbum Dei.* (*Luc.*, VIII, 21.)

La soumission décide du salut du genre humain; l'incarnation du Verbe est comme suspendue, jusqu'à ce qu'une Vierge, en se déclarant la servante du Seigneur, consente qu'il lui soit fait selon la parole de l'ange : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* (*Luc.*, I, 38); soumise dans la purification à une loi qui ne fut jamais faite pour elle, elle se vit confondue avec le reste des femmes et fit le sacrifice délicat de la gloire de sa virginité, qui était le fruit de tant de miracles; soumise dans la fuite en Egypte, elle se voit poursuivie dans son fruit, par l'usurpateur du trône de son père; obligée d'aller parmi des infidèles mendier un asile pour sauver les jours du Très-Haut; soumise jusqu'à la mort de son fils unique, elle reçoit ses derniers soupirs, et la même volonté qui tranche la vie de l'un perce d'un glaive de douleur le cœur de l'autre. Dès ses premières années elle était allée se présenter au temple pour y étudier la volonté de Dieu et s'y consacrer sans retour.

Son obéissance dans la vie la plus obscure et la plus méprisable aux yeux du monde lui mérite une autorité souveraine, Dieu même lui fut soumis, parce qu'elle lui avait été la première la plus soumise, et voulut accomplir toutes ses volontés pour la récompenser de la lui avoir toujours sacrifiée. Soumission divine, seule digne d'un empire si divin, empire divin, seule digne d'une soumission si divine. L'obéissance comme l'humilité s'élève en s'abaissant · *Erat subditus illis* (*Luc.*, II, 51); allons à l'école de Marie, et nous apprendrons de cette habile maîtresse de la plus éminente piété, une leçon également simple et profonde, courte et étendue, qui dit tout en un mot, l'abrégé de son cœur et de la perfection, qu'elle donna aux noces de Cana : Faites tout ce que mon fils vous dira : *Quodcunque dixerit vobis facite.* (*Joan.*, II, 5.)

5° *Perfection divine.* Portons encore plus loin une sainte audace ; tout est possible, tout est permis à un tendre amour; volons, pour le satisfaire, jusque dans le sein de la divinité, tâchons de connaître ce qui lui est le plus agréable. A ces conditions Dieu daignera nous ouvrir le sanctuaire et dévoiler ses mystères.

Jésus-Christ la vérité, la sagesse incarnée, faisait son aliment de la volonté de son Père; *Cibus meus est ut faciam voluntatem ejus.* (*Joan.*, IV, 34.) Pourquoi vient-il sur la terre? Ah! ce ne fut jamais pour faire sa volonté, *non veni ut faciam.* (*Joan.*, VI, 38.) Sa première démarche en entrant dans le monde fut un acte de soumission. Me voici, disait-il, donnez-moi un corps pour accomplir toutes vos volontés. Elles sont gravées au fond de mon cœur : *Legem tuam in medio cordis mei* (*Psal.* XXXIX, 9); c'est dans les mêmes sentiments qu'il rend les derniers soupirs, tout lui paraît consommé, quand Dieu est obéi : *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX, 30.) Son obéissance lui coûtera cher, mais tout est aisé pour elle; un enfant de douze ans s'éloigne-t-il sans peine de sa mère, pour demeurer au milieu des docteurs? Ah mon fils! lui dit-elle, pouvez-vous ainsi nous quitter? Ignorez-vous, répondit-il, que les affaires de mon Père m'appellent? Passe-t-on sa vie sans répugnance avec des gens grossiers et ignorants, tels que les apôtres et avec des publicains et des femmes de mauvaise vie? Son Père l'a envoyé convertir les pécheurs, c'en est assez; n'en coûte-t-il rien au Très-Haut de se rendre esclave, à la sagesse de devenir enfant, à la sainteté de se charger des péchés du monde, de monter sur une croix, d'y mourir au milieu des supplices? Non, rien n'est difficile à l'amour; plus fort que la mort, il forme des chaînes indissolubles, il prononce, il suscite des arrêts de mort, il en est l'exécuteur et la victime, quand la volonté de Dieu le demande.

L'évangéliste attentif à nous le faire sentir semble affecter de nous ramener sans cesse au principe de toutes ses œuvres, partout il nous avertit qu'une loi à exécuter, une prophétie à accomplir, ont dirigé ses pas; il est circoncis le huitième jour, il reçoit le nom de Jésus, il est présenté au temple, il fuit en Egypte, il prêche, il fait des miracles, partout la volonté de Dieu est son guide; ce n'est pas par son choix qu'il nomme ses apôtres, leur sort est déjà décidé, ce n'est pas lui qui dispose de leur rang. Apprenez, enfants de Zébédée, que c'est au Père céleste à distribuer les places de son royaume; il y sanctifiera sa personne et sa vie. Ne pouvait-il pas, s'il voulait, échapper aux poursuites de ses ennemis? Des légions d'anges voleraient à sa défense ; on a voulu le lapider, le jeter du haut d'une montagne ; efforts aussi criminels qu'inutiles, parce que son heure n'est pas encore venue ; mais voici l'heure prescrite par le Père céleste : Allez au-devant de ceux qui me cherchent, buvons le calice amer qu'on me prépare; montons comme un agneau sur l'autel de la croix, perpétuons le sacrifice, en nous renfermant jusqu'à la fin des siècles dans la prison eucharistique; le ciel et la terre passeront, mais un iota, un point de la loi, ne passeront point sans être accomplis : *Iota*

unum aut unus apex non præteribit. (*Matth.*, V, 18.)

Il ne demande de nous pour être parfaits que ce qu'il a le premier pratiqué. Quoi de plus sublime que ce qui a fait la vertu favorite d'un Dieu? Elle fut toujours l'objet de ses vœux, il attire tout à lui pour le consacrer à son Père, et embraser tous les cœurs du feu qu'il est venu apporter. Toute sa loi, toute sa doctrine ne tendent qu'à cette inviolable fidélité, mourir à soi-même, couper sa main, arracher l'œil; la volonté de Dieu doit faire tout sacrifier, la gloire du Thabor ne le lui fera pas oublier; son entretien avec Moïse et Elie ne roule que sur ce cher objet. Le zèle de Pierre, une mort prochaine ne l'ébranleront pas. Retirez-vous, Satan, osez-vous par une compassion criminelle me soustraire aux volontés de mon Père? Remettez dans le fourreau une épée inutile, dont j'abhorre les services dès lors qu'ils lui sont opposés. La tentation du démon dans le désert ne servira qu'à le faire triompher. Dans la faim la plus pressante, après un jeûne de quarante jours, elle fait sa nourriture. Tous les royaumes du monde avec leur gloire, et leurs richesses, valent-ils le bonheur d'adorer et de servir Dieu? *Dominum tuum adorabis.* (*Matth.*, IV, 10.)

Une conformité si parfaite de volonté a été la matière d'une hérésie dangereuse, les monothélites sortis des eutychéens en ont conclu qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule volonté; que celle de l'homme était tellement absorbée par celle de Dieu, qu'elle n'agissait plus par elle-même, mais qu'elle en était l'instrument. Cette hérésie condamnée dans le sixième concile, en détruisant la nature humaine, ravissait à Jésus-Christ le mérite de la liberté; il est de foi que les deux natures divine et humaine, chacune parfaite en tous genres, conservent toutes leurs facultés et leurs opérations très-distinctes; deux entendements, deux volontés à la vérité toujours conformes, c'est-à-dire, jamais opposées, mais jamais confondues; union si étroite, que comme deux amis, ou comme les premiers chrétiens qui ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme, ces deux volontés n'étaient moralement que la même, par une entière conformité. Je ne fais rien de moi-même : *A meipso facio nihil* (*Joan.*, VIII, 28), parce que je n'agis que par le mouvement du Saint-Esprit : que votre volonté soit faite et non pas la mienne. En voilà donc deux, dont l'une est soumise absolument à l'autre : *Non mea voluntas sed tua fiat.* (*Luc.*, XXII, 42.)

Je désire si fort, disait-il, l'union de nos cœurs, que je veux que nous soyons tous consommés dans l'unité, comme le Père et moi nous ne faisons qu'un : *Ut sint unum sicut et nos.* (*Joan.*, XVII, 11.) Glorieuse transformation de l'homme en Dieu; ainsi Dieu naît en l'homme par une parfaite ressemblance; Dieu vit en l'homme par une continuelle direction; Dieu croît en l'homme par des progrès constants : mêmes vues, mêmes sentiments, mêmes volontés; on veut tout ce que Dieu veut, de la manière qu'il le veut; on le veut parce qu'il le veut, pour les mêmes raisons qui le lui font vouloir; ou plutôt indifférent à tout, on ne veut rien, Dieu seul décide de tout, on dirait qu'il nous divinise, qu'il nous anime, qu'il est comme l'âme de notre âme, la vie de notre vie. Je vis, disait-il, seul, mais non, je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo jam non ego, vivit in me Christus.* (*Galat.*, II, 20.)

6° Enfin, perfection divine encore, parce que en faisant la volonté de Dieu vous faites ce que de lui-même ne cesse de faire. Oui, dans toute l'éternité, son unique et nécessaire occupation a été de faire sa volonté; il l'accomplissait avant de tirer le monde du néant; il l'accomplit en le créant; il l'accomplit en le conservant; il l'accomplit en le délaissant; à jamais, il doit l'accomplir. Bien différent des hommes, Dieu n'a besoin ni de s'agiter ni de mettre en œuvre des mains étrangères; il n'agit que par sa volonté, il veut et tout est fait, il ne peut se faire que ce qui lui plaît : oui mon Dieu! par votre nature même vous êtes dans l'heureuse nécessité de faire uniquement ce que vous voulez. Bonté souveraine, pouvez-vous ne pas vous aimer, et avoir d'autres soins que vous-même? Justice souveraine, pourriez-vous trahir vos droits et vous refuser ce qui vous est dû? Sagesse souveraine, pouvez-vous rien vouloir que de saint, est-il rien de saint que ce qui est conforme à vos vues?

Voilà les sublimes emplois où la soumission nous élève, toutes les perfections divines en garantissent la perfection. La sagesse de Dieu décide du choix, la Providence dispose des moyens, sa puissance ménage le succès, on se rend ses perfections comme propres quand on fait sa volonté. Lumières humaines, toujours suspectes, pourriez-vous rassurer notre amour? Mais quelle gloire d'agir de concert avec Dieu, quelle lumière, quelle assurance, de faire toujours ce qu'il y a de plus parfait? Vous pouvez, mon Dieu, m'envoyer à l'école de la fourmi pour apprendre l'assiduité au travail, me donner la brebis pour modèle de la douceur; m'enseigner la simplicité par la colombe, la prudence par le serpent. Les êtres insensibles même pourraient me donner d'utiles leçons; mais vous m'élevez jusque dans le cœur des anges, jusque dans le cœur de votre Fils, dans votre propre cœur, pour trouver dans votre volonté la seule règle de la mienne. Ecrions-nous comme sainte Madeleine de Pazzi dans ses pieux transports : Que cette volonté est belle! qu'elle est sainte! que l'homme est heureux de l'accomplir! *Eadem mensura hominis quæ est Dei.*

Tel un miroir qui peint son objet dans tous les jours, toutes les couleurs et toutes les attitudes qui se présentent; comme lui, il change de situation et de figure, il n'en a par lui-même aucune, et toutes il les prend aussitôt; on dirait que l'objet s'élançant de lui-même y renaît et se multiplie; ainsi

l'âme fidèle reçoit les impressions de la volonté de son Dieu, il s'y peint avec complaisance, il y grave ses mêmes idées, il y imprime ses mêmes mouvements, il y allume le même amour, une parfaite docilité n'y souffre aucun retardement. Dieu avait d'abord imprimé son image dans l'homme, il y manquait un dernier trait à la ressemblance, c'est la soumission de la liberté qui y met le comble. Osons le dire avec autant de confiance que d'humilité, ainsi, par une parfaite expression de ses attributs et de son essence, le Verbe éternel prend naissance dans le sein du Père céleste, et par une parfaite union de volonté, l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils; ainsi dans l'Eucharistie devenant notre aliment et notre breuvage, un Dieu incarné s'unit étroitement à nous. Quelle gloire pour l'homme! La soumission en préparant les voies aux lumières du Verbe, aux feux du Saint-Esprit, au pain des anges, en mérite et ressent les effusions, les fait naître en lui et se consomme.

Comblé de tant de grâces, l'homme s'acquitte envers Dieu, par la même soumission qui les lui a procurées; il est Dieu, pour ainsi dire, selon son goût. Rien ne peut lui être agréable que ce qui est de son choix; qui peut mieux que lui en être l'interprète? Ce serait un zèle incommode, même aux hommes, que de vouloir se rendre arbitre de leurs plaisirs; ce n'est ni le plaisir, ni l'abondance de vos dons qui peut vous faire jour dans le cœur de Dieu; c'est à lui à vous en apprendre la route, il n'en est point de plus sûr que l'aveugle exécution de ses ordres : *Si quis diligit me, sermones meos servabit* (*Joan.*, XIV, 23) : elle n'est pas moins infaillible pour lui rendre la gloire la plus pure et la plus flatteuse, et l'hommage le plus profond; l'autorité suprême est l'apanage propre de la Divinité; être la règle de tout par ses idées, le mobile de tout par ses volontés; être seul écouté, seul maître, c'est dans la royauté, la plus précieuse prérogative; c'est posséder tous les biens et tous les honneurs à la fois, puisqu'on dispose de tout; et goûter tous les plaisirs, puisqu'ils consistent tous dans la satisfaction des désirs. De tous les sacrifices, l'obéissance est donc le plus précieux, elle est préférable à toutes les victimes; qu'importe à Dieu que le sang inonde ses autels, que les parfums remplissent ses temples, s'il trouve de la résistance à ses volontés? Ce serait l'insulter en l'adorant, lui arracher d'une main ce qu'on lui offre de l'autre, s'ériger soi-même en Divinité sur la ruine de son empire, par le monstrueux assemblage de l'adoration et de l'idolâtrie.

La conformité à la volonté de Dieu n'est donc pas seulement un devoir de religion, c'en est encore la perfection, le fondement et l'essence. C'est la religion tout entière, le christianisme n'est pas un assemblage de cérémonies et d'exercices de piété, quelque utiles et même nécessaires qu'ils soient à la piété, ils n'en sont pas l'essentiel. C'est l'obéissance aux volontés de Dieu. Précepte et conseil, tout tend à ce terme. L'Evangile n'en est que l'explication et la confirmation; l'Evangile est une leçon d'amour; et que cherche l'amour, qu'à faire la volonté de ce qu'on aime. C'est une profession d'humilité, un exercice du zèle; ou la pratique-t-on mieux que dans la dépendance! Le chrétien est un homme mortifié, l'abnégation de sa volonté est de toutes les mortifications la plus difficile, la religion ordonne la confiance et l'abandon entre les mains de Dieu; où se trouve-t-il mieux que dans cette conformité? Voulez-vous vous sauver, obéissez jusqu'à la mort? Voilà l'homme selon le cœur de Dieu : *Virum secundum cor meum qui faciat voluntates meas.* (*Act.*, XIII, 22.) Observer les commandements de Dieu : voilà tout l'homme, sans cela, tout le reste n'est rien; manquer à ce seul point, c'est être coupable de tout; tout est grand, s'il peut lui plaire, tout est terrible, quand il s'attire la disgrâce d'un Dieu : *Mandata observa, hoc est omnis homo.* (*Eccle.*, XII, 13.)

Mais vainement nous y opposerions-nous, ses volontés seront toujours exécutées au grand malheur de ceux qui ont osé y résister.

SECONDE PARTIE.

Que l'homme est déraisonnable! Délicat et absolu dans l'obéissance qu'il exige de ses semblables, peut-il la refuser à Dieu? A quel titre demande-t-il de ses inférieurs ce qu'il n'accorde pas à son maître? Emportement, violence, menace, châtiment, à quels excès ne porte pas l'esprit de domination? On chasse, on maudit, on déshérite son propre sang. Combien doivent être sacrées les volontés du Seigneur? Faut-il que ceux qui souffrent si impatiemment la plus légère résistance soient eux-mêmes les plus indépendants? En donnant des supérieurs, Dieu perd-il ses droits? C'est à lui que nous obéissons dans la personne du prince. Non, mon Dieu, je vous serai soumis sans réserve, trop heureux que vous daigniez accepter, à titre de mérite, ce qui vous est dû par tant d'endroits.

En effet, quand Dieu demande à l'homme une soumission parfaite à ses volontés, c'est moins un devoir qu'il exige qu'une grâce qu'il lui fait. Nous avons beau faire, ses volontés adorables s'exécuteront malgré nous, les choses les plus incapables d'obéissance, les plus indépendantes de l'obéissance, les plus opposées à l'obéissance, qui semblent les plus soustraites à l'obéissance, sont toutes également soumises; soit que Dieu commande dans les choses naturelles, soit qu'il arrange dans les événements libres, soit qu'il permette les péchés, soit qu'il les punisse dans l'enfer : toujours et dans ses ordres absolus et dans ses arrangements et dans la permission accordée et dans les punitions imposées, rien ne peut en empêcher l'exécution; tout est heureux ou malheureux selon qu'il s'y soumet, ou y résiste; ce n'est que par bonté pour nous préparer des récompenses à titre de mérite, qu'il nous

laisse la liberté du choix et nous tient compte de la préférence.

1° Les êtres insensibles et privés de raison, et par conséquent incapables d'obéissance semblent connaître ses volontés et ne s'en écartent jamais. Les lois établies au commencement du monde ne se sont jamais démenties depuis tant de siècles. Par ses ordres les plantes croissent et les ruisseaux coulent; par ses ordres le feu échauffe et la lumière brille, les aliments apaisent notre faim; par ses ordres les yeux voient, les oreilles entendent, les mains agissent, la mer la plus agitée respecte les bornes qu'il lui a prescrites et brise ses ondes à un grain de sable : *Illic confringes tumentes fluctus tuos* (*Job*, XXXVIII 11); les astres toujours constants dans la route qu'il leur a tracée, jusque dans leurs éclipses, éclairent tour à tour tous les peuples, se lèvent, se couchent aux moments marqués, répandent régulièrement leur lumière et leur influence; la terre tous les ans se couvre de fleurs et de fruits pour l'utilité et pour les délices de l'homme; elle ouvre son sein à la charrue qui la sillonne, à la pluie qui la rafraîchit, à la graine qui l'ensemence, depuis qu'il lui a été ordonné d'être fertile : *Producat terra herbam virentem.* (*Gen.*, I, 11.)

Au contraire, quand il lui plaît de faire éclater sa puissance par l'exception de quelque miracle, la nature suspend ce qu'elle ne fait que pour lui plaire. La mer ouvre ses abîmes, les rochers font couler des sources d'eau vive, les orages se calment, les pains se multiplient, les maladies s'enfuient, la mort rend sa proie, le soleil s'arrête au milieu de sa course, ou revient sur ses pas, lorsque le Tout-Puissant veut bien le rendre docile à la voix de Josué et à la prière d'Isaïe; l'univers est en ses mains, comme un grain de poussière; les idées, les expressions les plus fortes, sont au-dessous de sa puissance et de ses droits; il me semble voir toutes les créatures, comme l'Ecriture nous peint les étoiles, dans le silence, attendant avec un profond respect l'intimation de ses ordres, pour voler à l'exécution, se précipitant, ne croyant jamais avoir assez tôt, assez ponctuellement obéi : *Dicant ei: ecce adsumus.* (*Baruch.*, III, 35.)

Le néant même entend sa voix, un acte de sa volonté suffit pour tout faire. Depuis l'éternité, Dieu est suffisant à lui-même, il existait seul, le monde n'était rien, lorsque tout à coup sa parole féconde fait tout éclore; la substance, la forme, la qualité, les arrangements de tant de divers êtres, tout est également son ouvrage, tout également impuissant à se donner l'existence, tout en eût été réellement privé sans le secours de la main divine. Il dit et tout est fait; du fond des abîmes comme d'un trésor inépuisable, il sait tirer tout un monde, il en tirerait une infinité : *Dixit et facta sunt* (*Psal.* XXXII, 9); non-seulement il dispose de tout en maître; mais encore tout a besoin pour subsister d'une espèce de création continuelle et d'une constante reproduction; le moment présent ne répond pas du moment qui va suivre et n'y donne aucun droit : semblable à un corps suspendu par un filet, que sa pesanteur entraîne dès qu'on cesse de le soutenir; tel un miroir où l'image ne subsiste qu'autant que l'objet est présent, il suffit que Dieu cesse d'agir et de conserver, tout retombe aussitôt dans le néant par son propre poids.

2° N'y aura-t-il que la créature raisonnable qui ait la témérité de se soustraire à ses lois? Mais que dis-je, raisonnable? donnera-t-on ce nom aux insensés qui abusent de la raison contre la raison même, en combattant la sagesse suprême? Cette raison, en lui faisant connaître son maître, eût dû le rendre plus soumis, elle n'a servi qu'à le rendre plus coupable; heureux si, privé de ses fatales lumières, il eût resté dans l'utile impuissance de désobéir. N'y aura-t-il que la créature libre qui lui résiste? Mais que dis-je, libre? donnera-t-on ce nom à un esclave qui abuse de sa liberté pour se jeter dans la plus honteuse servitude? La liberté pouvait lui rendre l'obéissance nécessaire, elle ne fait que rendre notre révolte plus criminelle; le reste des êtres n'a qu'une soumission mécanique et aveugle; les montagnes changent de place, sans connaître la main qui les remue; l'homme seul peut servir avec choix et avec mérite, et seul il refuse la dépendance; quelle confusion pour moi, je vous ai secoué, joug aimable, moi qui devais vous porter avec le plus de joie? Ah! désormais plus docile, votre volonté, mon Dieu, sera seule la règle de la mienne.

Mais en vain m'y refuserais-je, les actions libres, les événements qui dépendent le plus de nous, ne sont pas moins du ressort de cette volonté toute-puissante que les mouvements mécaniques de la matière? De quelque manière que Dieu agisse sur la volonté humaine; de quelque manière qu'on puisse concilier la liberté avec l'efficacité de la grâce, qu'il ne nous est pas permis de dévoiler, la puissance divine ne perd jamais rien de ses droits; Dieu a tout prévu et réglé, il permet et il ordonne tous les systèmes, les enchaînements, les combinaisons, les rapports des causes fécondes, tout est sous ses yeux et sous ses mains, tout entre dans le plan de ses divins arrangements, tout sert à l'exécution de ses volontés, rien n'est inutile et ne se fait par hasard, rien n'arrive que selon ses vues.

Ce n'est point un zèle, un respect éclairé pour la gloire de Dieu, les novateurs s'en flattent en vain; ce sont plutôt les idées basses de la Divinité qui rendent la liberté suspecte et font naître tant d'inutiles questions sur sa nature, ses opérations et sa dépendance; ne dirait-on pas que Dieu doit être en garde contre ses dons, et que la liberté qui est son ouvrage met des bornes à sa puissance? Dieu ne peut-il créer que des êtres sans liberté? Ne peut-il se faire obéir que par les chaînes de la nécessité? Faut-il, pour conserver sa puissance, détruire le règne des esprits et ramener tout au mécanisme? Il est au-dessus de la matière un ordre su-

blime d'êtres qui sont dans les mains de leur conseil, sur lequel Dieu règne, d'autant plus souverainement qu'il y est obéi avec connaissance, adoré par choix, servi par l'amour, et que les hommages qu'il en reçoit sont en même temps l'ouvrage du serviteur et le bienfait du maître. Obscurcir les idées nobles, par le nuage de la nécessité et la crainte des risques, c'est dégrader la nature raisonnable, et au lieu d'embellir la couronne d'un Dieu, c'est en arracher les plus beaux fleurons.

Non, Dieu n'a pas besoin d'ôter à l'homme les prérogatives qu'il lui a accordées, il sait tourner sa liberté comme il veut; tout est entre ses mains; les obstacles même que l'on lui oppose se tournent en moyens infaillibles. L'Ecriture ne cesse de répéter cette vérité : elle est moins l'histoire des hommes que l'histoire de la Providence; l'auteur sacré s'attache partout à remarquer le doigt de Dieu qui prépare tous les événements, ménage les circonstances et conduit tout à ses fins. Est-ce le hasard de la fortune qui mit Joseph, Moïse, David à la tête du peuple? Vains noms, pompeuses chimères, qui ne faites que déceler l'ignorance ou l'impiété! Dieu seul a remué tous ces ressorts, *In manibus tuis sortes meæ. (Psal.* XXX, 16.) Est-ce le sort qui découvrit à Josué, celui qui avait retenu quelque dépouille de Jéricho? Est-ce le sort qui porta Saül sur le trône, qui fit jeter Jonas dans la mer, qui plaça Mathias au nombre des apôtres? Non, c'est Dieu qui fit tomber le sort sur qui il voulut : *Sortes a Domino temperantur. (Prov.*, XVI, 33.) Est-ce la malice de Pharaon qui retenait les Juifs en Egypte? Non, Dieu se servit de l'endurcissement de ce prince pour manifester sa gloire, *induravit cor Pharaonis. (Exod.*, IX, 12.) Tous ces rois qui s'opposaient à la conquête de la terre promise, ceux qui, sous les règnes des juges, firent tant de mal aux Juifs; ces puissants monarques d'Asie qui les réduisirent en servitude : c'étaient des verges qui châtiaient des coupables et faisaient rentrer en eux-mêmes des enfants dont on voulait prévenir la perte : *Assur virgam furoris mei. (Isa.*, X, 5.) Qu'est-ce qu'une armée victorieuse? Sont-ce des hommes que la valeur anime, que la sagesse conduit, que la gloire couronne? Non, ce sont des ministres des volontés divines qui frappent des criminels condamnés à la mort. Deux armées qui se battent sont les ministres mutuels de ses volontés, qui se punissent les uns les autres. Dieu laisse les hommes suivre librement leurs voies et fait servir à ses desseins leurs volontés les plus opposées. Les méchants ont beau faire, ils sont entre les mains de Dieu, comme dans les mains de l'ouvrier la cognée dont il se sert pour couper le bois, *sicut serra in manu artificis*.

Ces réflexions changent la face du monde, d'un lieu de désordre et d'injustice elles en font un lieu d'ordre et d'équité. Les crimes de l'assassin, les vues injustes des juges, la cruauté du bourreau n'empêchent point que l'arrêt ne soit juste : je garde avec le Prophète un silence de soumission et de respect dans l'adversité, parce que c'est Dieu qui l'a faite : *Non aperui os meum quoniam tu fecisti. (Psal.* XXXVIII, 10.) Il est vrai qu'on ne voit pas cette volonté sans nuage comme les anges la voient dans le ciel : nous vivons ici-bas dans les ténèbres; quoique l'esprit soit le guide du cœur, d'ordinaire, il en est la dupe : la passion canonise l'erreur et condamne la vérité. Elle étourdit une conscience timorée et l'accoutume à regarder comme légitime tout ce qui est agréable; mais autant que l'indocilité épaissit le voile, autant la fidélité le rend transparent. L'impie, en s'écartant des voies de la vérité, en vient jusqu'à douter de la Providence et à censurer ses ouvrages : tentation délicate pour le juste même; pour peu que sa fidélité chancelle, il ne voit qu'avec dépit le succès des méchants, et avec découragement ses adversités personnelles : *Mei autem pene moti sunt pedes (Psal.* LXXII, 2); mais en prenant la volonté de Dieu pour règle, on la médite, on l'admire, on en goûte la beauté; rien ne paraît utile et juste que ce qui en porte le sceau. Ce ne sont plus ces grands biens qui affligent ou réjouissent, qui occupent ou amusent, ou plutôt qui ennuient ou corrompent, on découvre dans tous les événements une justice infinie qui règle tout avec poids, nombre et mesure. Dieu est toujours présent à l'esprit, on l'écoute, on l'aime, on lui obéit; on reçoit tout de sa main, comme un serviteur docile qui tient toujours les yeux attachés sur son maître, pour connaître ses désirs : *Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ (Psal.* CXII, 2); l'homme juste est environné de la volonté de Dieu, comme d'une barrière qui l'arrête et d'un bouclier qui le défend. Ce bouclier reçoit tous les traits, il rend inutiles tous les efforts de l'ennemi : *Scuto bonæ voluntatis tuæ. (Psal.* V, 13.) La soumission, comme la foi, est plus éclairée, à mesure qu'elle est plus aveugle; son flambeau éclaire, en aveuglant; on n'entend bien les mystères qu'en commençant à les croire, ni la sagesse de la Providence, qu'en commençant par s'y soumettre : ces trésors cachés sont réservés à ceux qui vendent tout pour les acquérir.

3° Les choses les plus opposées, les péchés même qu'elle défend entrent dans l'ordre de la volonté de Dieu, non-seulement, comme toutes les actions libres, en les permettant et les tournant à sa gloire; mais encore en se faisant chercher par le pécheur, dans l'acte même du péché. Pour entendre ce profond paradoxe, la raison nous apprend deux choses : 1° que l'homme ne pouvant vouloir le *mal*, *comme mal*, ne peut agir que pour un bien; et un bien envisagé dans le moment de l'action, comme supérieur à ceux auxquels il le préfère; 2° que Dieu étant l'assemblage de tous les biens, le bien infini et le seul bien, tous les autres ne le sont, qu'autant qu'ils en ont l'apparence; c'est donc Dieu seul, dans la vérité, sans le savoir, et contre son intention que l'homme cherche dans toutes ses actions, même les plus mau-

vaises, et en quelque sorte dans celles-ci, plus vivement que dans les bonnes; plus la passion est violente, plus il l'envisage, comme grand et agréable et supérieur à tout le bien apparent qui l'entraîne, il se trahit même sans y penser. Ses termes de divinité, d'adoration, de sacrifice, pour l'objet qu'il adore, de plaisir divin pour les voluptés qu'il goûte, composent le langage, aussi vrai qu'impie, de la passion la plus brutale : ainsi par un retour glorieux à Dieu, dans le péché même le pécheur le loue en l'insultant, l'adore en l'outrageant, le cherche en le fuyant, l'aime en le trahissant.

La volonté du pécheur n'en est pas moins criminelle, en divinisant en quelque sorte la créature, en recherchant en elle le bonheur contre le bon ordre, préférant l'apparence séduisante que procure un plaisir actuel, à la réalité d'un bien à venir, que la loi lui découvre en Dieu seul; elle rend coupable d'idolâtrie, et fait un Dieu de son corps, dit saint Paul : *Quorum Deus venter est* (*Philip.*, III, 19), et se rend esclave de son trésor: *Idolorum servitus* (*Ephes.*, V, 5); mais Dieu n'y perd rien, il y gagne même pour ainsi dire; il est glorieux pour Dieu que rien ne puisse plaire qu'en se travestissant en divinité, tant il est l'unique centre de tout bien. L'homme seul est à plaindre dans son égarement, il a beau s'élancer hors de lui-même, il retombe malgré lui dans le néant qu'il redoute, et dont il porte l'empreinte, et, ce qui est pire que le néant, il tombe dans l'enfer où l'entraîne justement tout ce qu'il fait pour le rendre heureux.

La jouissance et le repos sont le caractère du bonheur et l'apanage de la Divinité; l'inquiétude, la passion, les efforts et le travail sont le partage de la créature et l'effet de sa misère et de sa faiblesse. Le désir est un aveu du besoin, l'ambition, la révolte une marque de bassesse et de dépendance. Aspire-t-on à ce qu'on possède, a-t-on à monter quand on est au faîte. L'orgueil ne s'élève contre Dieu que comme un rival emporté qui voudrait avoir la possession et la gloire, et la volupté ne traverse ses lois qu'en soupirant après ses délices. Ainsi le même acte qui semble dépouiller Dieu de ses droits est une protestation de sa souveraineté. Tels ont été les deux premiers péchés du monde: le premier ange a voulu partager la majesté divine : *Similis ero Altissimo.* (*Isa.*, XIV, 14.) Le premier homme a prétendu égaler sa sagesse : *Eritis sicut dii, scientes.* (*Gen.*, III, 5.) Tous les péchés, sur ce modèle, ne sont, dans le fond, que des actes de jalousie qui, en aspirant à la Divinité, en supposent la grandeur infinie : la vérité et le mensonge, la réalité et l'image, la personne et la marque, le vice et la vertu, l'impiété et la religion, tournent également à la gloire de l'Être suprême. Seul il règne partout, et quoique d'une manière différente et sous divers points de vue, seul il est aimé en tout par ses plus grands ennemis.

Tels les peuples, trompés par un sujet rebelle qui ose prendre la couronne et exercer les droits de la royauté, honorent en effet un roi véritable dans la personne de l'usurpateur; tel le rebelle lui-même, que l'ambition arme contre son maître, rend hommage à la majesté qui l'offusque en la désirant pour lui-même, se plaçant sur le trône s'il peut, et n'en exerçant les droits qu'à la faveur des apparences; tel un hérétique ou un schismatique qui rend hommage à la véritable Église et à la véritable religion en affectant de la défendre. Tel un idolâtre, prosterné devant un morceau de bois, cherche en effet, et adore une divinité véritable dans le dieu chimérique qu'il met sur les autels. Le péché est un labyrinthe ; l'on s'égare en revenant sur ses pas, on y retrouve Dieu en le fuyant.

Ainsi, dans les choses naturelles, de quelque côté que la balance vienne à pencher, la pesanteur est toujours victorieuse puisque le poids n'est emporté d'un côté que par un poids qui est de l'autre ; ainsi, nous élevant de la terre, l'échelle par laquelle on monte est appuyée sur la terre ; ainsi un homme qui fuit la lumière se sert de la lumière même pour chercher les lieux ténébreux où il va se cacher. Telle volonté humaine ne court après le mal que par l'attrait du bien, et ne quitte Dieu que pour le trouver. Si on demandait à chacun des hommes, comme Jésus-Christ le demandait aux Juifs : *Qui cherchez-vous? Quem quæritis?* (*Joan.*, XVIII, 7), chacun des hommes, s'il savait analyser son cœur, devrait répondre comme les Juifs, les bourreaux aussi bien que les saintes femmes, les soldats comme les disciples, Judas comme saint Pierre : Nous cherchons, toujours invinciblement, Jésus de Nazareth : *Jesum Nazarenum.* (*Ibid.*)

Epargnez-vous donc, pécheurs, des attentats aussi inutiles que sacriléges; impies, soyez confondus, ou plutôt sentez l'horreur et l'inutilité de votre désespoir; soumettez-vous de bonne grâce, faites de nécessité vertu. Qu'on serve Dieu ou qu'on l'offense, on contribue toujours à sa gloire? Ne seriez-vous pas votre plus mortel ennemi, de vouloir vous rendre malheureux en pure perte? La désobéissance fait un enfer; quoi de plus affligeant, dit saint Bernard, que de vouloir toujours ce qu'on n'aura jamais et de ne vouloir jamais ce qu'on aura toujours? *Quid tam pœnale, quam nunquam velle quod semper erit, et semper velle quod nunquam erit.* Triste sort des damnés, ils ont beau rugir, blasphémer, grincer les dents, Dieu, toujours maître absolu de leur destinée, leur fera sentir éternellement sa vengeance ; à jamais écrasés sous les pieds, ils sentiront enfin, mais trop tard, toute la folie de leur désobéissance. Que sert, disait-on à saint Paul (*Act.*, IX, 5), de regimber contre l'éperon? Ne vaut-il pas mieux, pour notre intérêt, vouloir ce qu'il est inutile de ne vouloir pas? A quoi servaient à Pharaon, à Antiochus et à Julien l'Apostat, leurs exécrables blasphèmes? Englouti dans la mer Rouge, rongé des vers,

effrayante image des victimes que l'enfer dévore, ils furent en vain les échos des malédictions dont les abîmes retentissent? Non, non, il n'y a point de paix pour l'impie ; pénétrons dans son cœur, au milieu de la plus brillante fortune, le trouble, le dégoût, le désespoir seront son partage. Un juge sévère, qu'il n'a pas voulu pour ami, sans cesse le poursuit, il ne peut se soustraire à ses yeux, résister à sa puissance, récuser son équité.

Pénétrez au contraire dans le cœur du juste, il aime, il cherche Dieu, il l'honore, il le goûte; calme ineffable, douceur parfaite, sa soumission donne tout. Ce n'est pas, il est vrai, une guerre sans combat que je vous annonce, la vie de l'homme est une guerre perpétuelle, un voyage périlleux, sur une mer orageuse, pleine d'écueils; mais je dis que cette soumission console dans la vie et soutient dans le danger, fait triompher dans le combat. Les disciples montent en pleine mer, avec Jésus-Christ et par ses ordres: en sont-ils plus exempts de la tempête? Non, il s'en élève une terrible : *Motus magnus in mari* (*Matth.*, VIII, 24), tout semble perdu, Jésus-Christ même, en apparence peu sensible, se laisse gagner au sommeil; providence de Dieu où êtes-vous? Un Dieu endormi, quelle faiblesse! endormi au milieu du danger, quelle indifférence! endormi pour ses disciples, quelle cruauté! Est-ce donc là la récompense de nos services; sont-ce là les grâces que vous réservez à vos amis? Que ce sommeil mystérieux ne vous décourage point, hommes de peu de foi! Non, non, celui qui guérit Israël ne s'endormira ni ne s'assoupira point: *Non dormitabit neque dormiet* (*Isa.*, V, 27); rien ne lui échappe lorsqu'il paraît le moins attentif; vous le verrez s'élever tout à coup, commander aux vents et aux flots, et faire succéder un calme profond à cette violente tempête : *Facta est tranquillitas magna* (*Matth.*, VIII, 26; *Marc.*, IV, 34), vous en serez surpris, et vous vous écrierez : Qu'il est grand, qu'il est puissant le maître à qui les vents obéissent : *Venti et mare obediunt ei.* (*Matth.*, VIII, 27.)

4° Enfin, l'empire de Dieu se déploie dans l'autre vie, où les réprouvés semblent s'en être soustraits sans retour; l'enfer n'en est pas moins le théâtre que le paradis, Dieu est également grand, respecté, obéi dans tous les deux, sa volonté fait l'un et l'autre, son éternité y éclate par la durée des peines et des récompenses; sa toute-puissance, par leur vivacité et leur étendue; sa justice, par leur proportion; que de majesté dans l'arrêt! quelle sainteté dans les motifs! quelle grandeur dans l'exécution! La lumière et les ténèbres, les délices et les brasiers, la confusion et la gloire, tout lui rend également hommage. L'aveu forcé de sa justice, qu'il arrache des lèvres de ses plus implacables ennemis, ne l'honorent pas moins que les cantiques volontaires que chantent ses amis les plus tendres. Là souscrivant à leur condamnation, au milieu des flammes; ici cueillant des palmes avec la plus vive reconnaissance, Dieu goûte partout un triomphe complet.

Il le goûte, 1° par la honte du désordre; 2° par le regret de la perte que souffrent les damnés. La volonté de Dieu est si belle, disait un grand saint, c'est un si grand désordre de s'y refuser, qu'il suffit de la connaître pour se savoir un gré infini de sa fidélité; on devient insupportable à soi-même si l'on y manque; le reproche ou la douceur qu'on y trouve font le paradis ou l'enfer, quoique dans le monde on ait peu d'idée de ce plaisir et de cette peine, on est déchiré de remords dans le vice ou comblé de consolations dans la vertu. Caïn et Judas ne pouvant soutenir l'horreur de leur crime cherchent du soulagement dans la mort David et saint Paul nagent dans la joie au milieu des tribulations; que sera-ce dans l'autre vie, où nos yeux parfaitement dessillés verront toute la beauté de l'ordre et toutes les laideurs de l'iniquité? C'est alors, dit le Sage, que le péché, poussant ses épines, percera jusqu'au vif, et la piété répandra les délices d'un banquet perpétuel : *Quasi juge convivium.* (*Prov.*, XV, 15.)

Dans cet état, continue sainte Catherine de Sienne, la vue de Dieu serait pour un pécheur un supplice mille fois plus cruel que l'enfer même; il criera : Montagnes, tombez sur moi, collines, écrasez-moi; il se précipitera lui-même dans l'abîme pour trouver de favorables ténèbres qui le dérobent aux yeux du Seigneur. Tel un homme, dont les yeux malades ne peuvent souffrir la lumière, cherche le creux des antres pour se soulager, ou qui, à la vue des monstres prêts à le dévorer, se jetterait dans le feu pour les éviter; tel le pécheur ébloui de la lumière divine, accablé de confusion de se voir opposé à la volonté de Dieu, se trouve trop heureux dans l'enfer même, du moins il y rentre dans l'ordre, la volonté de Dieu y est accomplie; le croirait-on, il y souffre moins que de s'en voir éloigné.

Oh! qu'il en coûte, ô mon Dieu, de vous résister? Mais qu'il est glorieux pour vous que la gloire et le bonheur consistent à vous être soumis, le malheur et la confusion à vous résister! Combien au contraire s'applaudit-on de la conformité à la sagesse, à la beauté, à la loi de Dieu; jamais la vanité même pourrait-elle être plus agréablement flattée? on a trouvé la vérité et pratiqué la vertu; on est charmé de sa ressemblance avec Dieu; quelle joie pour un élève d'obtenir les suffrages de son maître, pour un sujet de mériter les éloges de son roi; l'incertitude répand je ne sais quelle amertume sur nos démarches; mais qu'il est flatteur de recueillir enfin le fruit de ses travaux! Sainte Thérèse, par un sentiment également vrai et sublime, craignait encore plus la sainteté de Dieu que sa justice, le parallèle avec ses perfections que la rigueur de ses châtiments. Osons dire que les saints admirent plus sa sainteté que sa magnificence et sont plus flattés de la ressemblance avec ses perfections que de la profusion de ses bien-

faits; s'il est doux de jouir de Dieu, qu'il est glorieux de lui ressembler! Dieu a fait plus d'honneur à l'homme en prenant sa nature qu'en le rachetant ; l'Homme-Dieu est un plus grand prodige que l'homme sauvé. Ainsi s'exécute ce conseil si glorieux : Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait; ainsi élevé jusqu'à Dieu, on participe en quelque sorte à sa nature : *Divinæ factus consors naturæ.* (II *Petr.*, I, 4.)

Le regret d'avoir perdu Dieu, autre point de vue ; le pécheur résiste à sa volonté, pour goûter un objet défendu; Dieu, pour le punir, le laisse à lui-même, lui enlève ce qu'il méprise, lui abandonne ce qu'il demande : voilà l'enfer. Vous n'avez point voulu de moi, vous ne m'aurez pas, vous n'avez point voulu que je règne sur vous, je ne serai ni votre roi ni votre père : *Vos non populus meus, ego non ero vester.* (*Osee*, I, 9), vous vous éloignez de votre maison et de votre patrie, vous abdiquez votre héritage ; ah ! pécheur, vous prononcez votre condamnation, la volonté de Dieu eût fait votre bonheur, elle fera votre tourment.

Dieu n'est pas moins l'objet des désirs des damnés dans l'excès de leur malheur, que de la joie des saints dans le comble de leur félicité, qu'il l'est vivement quand on en sent la perte! C'est après lui seul que les uns et les autres soupirent. L'unique mal est de le perdre, l'unique bien est de le posséder. Qu'ils se trouveraient heureux, si des millions d'enfers leur en obtenaient la jouissance. Analysez bien leurs sentiments et leurs blasphèmes, ils désirent un Dieu en le fuyant, ils l'aiment et le trahissent, ils le louent en le maudissant, ils brûlent de le posséder en souhaitant de le détruire. Non, mon Dieu, on ne peut être indifférent pour vous, vos plus grands ennemis ne peuvent que vous aimer, on n'est heureux qu'en jouissant de vous, on n'est malheureux qu'en vous perdant. Dans l'enfer comme dans le paradis votre gloire est assurée, vous êtes le seul unique et nécessaire de tout.

La vue de cette volonté fait encore le purgatoire ; quelle douleur pour des âmes justes, de lui avoir résisté même dans des choses légères ; quoiqu'elles soupirent après le moment où elles vont se perdre dans cet abîme adorable, elles se soumettent amoureusement à la justice qui suspend leur bonheur, louant le Seigneur, de ce qu'il se venge par leur supplice, elles adorent la souveraine équité, et prennent parti pour Dieu contre elles-mêmes, se réjouissent de la satisfaction qu'il y goûte; de pareilles vues font le bonheur des saints, ils ont élevé cette bonté adorable sur l'autel de leur cœur, comme l'unique maître à qui tout doit être sacrifié. Ils l'ont trouvée, ils la possèdent pour ne jamais la perdre. Les plus vives passions du monde n'expriment que faiblement l'impétueuse violence qui entraîne l'âme vers le bien souverain, lorsque dégagée des liens du corps, rien ne ralentit plus l'activité de ses mouvements. Elle trouve ce bien infini, et se perd en lui, avec des délices ineffables, soutenue par sa puissance, éclairée par sa sagesse, animée de son amour, ravie de sa beauté, elle se voit dans cet ordre de providence, qui charme tous les cœurs, elle sait qu'elle a le bonheur de plaire à son roi, son père, son ami, son époux. La satisfaction de Dieu est complète ; autant qu'elle l'aime, autant est-elle charmée de le voir satisfait. Elle contemple ses perfections, chante ses louanges ; plus de désirs, de dangers, de craintes. On a tout ce qu'on veut, on veut tout ce qu'on a, on possède tout dans la volonté de Dieu.

Ce qui fait dans l'autre vie l'accomplissement de la volonté de Dieu, il l'ébauche dans celle-ci à mesure qu'on s'y livre ou qu'on s'y refuse. Il fait le paradis au milieu des peines, l'enfer au milieu des plaisirs. Peines inutiles, si elles ne sont dans l'ordre. C'est un criminel sur la roue que personne ne plaint. Qui lui tiendra compte de ses maux extrêmes ? Peines appesanties par les mouvements qu'on s'y donne, c'est un malade dans son lit dont les agitations et les inquiétudes augmentent les maux. Peines criminelles, par les murmures, les emportements, la résistance : c'est un démon dans les brasiers qui maudit la main qui le frappe et le Juge qui le condamne : les plaisirs portent le même caractère : souillés par le crime qui les goûte contre la défense de la loi, empoisonnés par les remords et les revers qui les accompagnent, frivoles et incapables de satisfaire un cœur affamé qui veut s'en repaître et dont ils ne font qu'irriter la faim ; ils ne portent pas moins que les peines les traits odieux et méprisables de tout ce qui est opposé à la volonté de Dieu. Au contraire, tout ce qui est marqué au sceau divin, utile par le mérite qui en assure la récompense, adouci dans les peines, augmenté dans les plaisirs par l'onction de la grâce, la douceur de la confiance, la paix d'une bonne conscience, sanctifié par la droiture d'intention, l'union, la ressemblance avec Dieu, est le prélude de la félicité. C'est un martyr, sur le bûcher, qui par son sacrifice se couronne de gloire et s'ouvre le torrent des délices dont il doit être à jamais enivré.

Dieu n'a qu'à se montrer pour gagner tous les cœurs ; qui peut se défendre d'aimer le souverain bien, la souveraine beauté, la souveraine sagesse? Qui aimera-t-on, si on peut ne pas aimer Dieu ? On est aveugle, on est insensible. Il est vrai que dans cette vallée de larmes, notre état est toujours un mystère qui met à l'épreuve la tendresse et la fidélité; mais d'où vient cette obscurité, que de l'incertitude, si l'on est dans l'ordre de la volonté divine? Cette incertiude cesse, le voile tombe, on est assuré d'être bien avec Dieu : *Dicite justo quoniam bene* (*Isa.*, III, 10) ; pourrait-il ne pas aimer ceux qui ne cherchent que son bon plaisir ? Demande-t-il ? peut-il demander autre chose? Que risque-t-on avec un Dieu infiniment bon et juste ? On peut,

comme dit saint Paul, dire avec assurance : Je sais à qui je me suis confié, qu'ai-je à craindre : *Scio cui credidi et certus sum?* (II *Tim.*, I, 12.) Non, non, âme juste, ne craignez, ne doutez plus, vous êtes digne d'amour, puisque vous faites la volonté de Dieu ; ineffable certitude ! Est-il rien de comparable à la paix qu'elle vous fait goûter : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum?* (*Philip.*, IV, 7.) Avec quel transport entendrez-vous ce langage de votre conscience ? Avec quel transport l'entendrez-vous, de la bouche de votre souverain Juge au dernier jour ? Avec quel transport l'entendrez-vous dans l'éternité ? Fasse le ciel que votre constante fidélité vous y conduise, je vous le souhaite.

DISCOURS VI.

SUR L'OBSERVATION DE LA LOI DE DIEU.

Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris, jugum enim meum suave est. (*Matth.*, XI, 5.)

Prenez mon joug sur vous et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux.

Il suffit de connaître la main qui nous impose ce joug pour en adorer la sainteté et en aimer la douceur. C'est un Sauveur ; c'est un père. Quelles doivent être des lois que la justice a dictées, des vues que la bonté suggère, des arrangements où la sagesse préside; quel garant qu'un Dieu qui parle ! Ah ! si les législateurs ordinaires, par une vertu et une prudence qui ont su réunir tous les suffrages, ont mérité la confiance des peuples, quelle doit être notre vénération et notre amour pour des commandements émanés de la Divinité ! Dieu n'eût-il aucun droit sur nous, pourrait-on consulter d'oracle plus sûr et écouter de maître dont l'équité, les lumières, les vertus pussent mieux tenir la balance ; sa profonde sagesse, sa bonté infinie mériteraient ce qui ne serait pas dû à l'autorité : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua !* (*Psal.* CXVIII, 103.)

N'est-il pas infiniment intéressé au bon ordre de l'univers ? après tout, c'est son ouvrage et son patrimoine. Pourrait-on penser que, par des lois impraticables, il voulût accabler et détruire ses créatures, ses serviteurs, ses enfants à qui lui-même il a donné la vie ? Non, non, personne ne ménage mieux tous les intérêts, n'a plus d'égard à toutes les faiblesses, ne prévient mieux tous les inconvénients et ne concilie mieux la douceur et l'exactitude. Votre loi, ô mon Dieu, est infiniment douce et sainte, elle éclaire les esprits et répand la joie dans les cœurs : *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda !* (*Psal.* XVIII, 9.)

Rien cependant de si commun parmi les hommes que les plaintes sur la rigueur et la difficulté de la loi de Dieu ; on en avoue la justice, on en loue la sagesse, on en admire la sainteté, on en sent la nécessité, mais on en redoute l'étendue et la sévérité ; toute la nature semble se révolter contre ses implacables rigueurs ; est-il rare de trouver imparfaite une nature dont la loi condamne le penchant? ou trop dure, une loi dont la nature a tant de peine à supporter la défense? la témérité n'en est-elle pas venue jusqu'à permettre à l'homme de se débarrasser, pour son intérêt, d'une loi qui n'est établie que pour son utilité ? L'impiété n'a-t-elle pas porté ses attentats jusqu'à en contester la possibilité, en travestissant un père infiniment bon en un tyran cruel, injuste, qui fait des commandements impossibles, refuse la grâce nécessaire pour les accomplir, et punit éternellement des péchés inévitables ? Divinité monstrueuse à qui la probité, l'humilité même rougirait de ressembler.

Et dans le fond faut-il en être surpris ? Toutes les passions forment des obstacles à l'observation d'une loi si sainte; l'orgueil s'accommoderait-il de ses humiliations, la sensualité de ses retranchements, la paresse de ses exercices, l'avarice de son désintéressement, la colère de sa modération, le libertinage de son exactitude? Faite pour modérer toutes les passions, attendons-nous à voir toutes les passions se liguer pour la combattre et tous les prétextes pour l'ébranler. Livre-t-on impunément la guerre au vice? La vertu manque-t-elle jamais d'ennemis ?

Dissipons ces ténèbres, établissons les droits souverains et justifions la bonté infinie du Législateur; droits supérieurs à notre faiblesse, bonté qui daigne s'y accommoder, ne fuyons pas ce joug, il est utile, il est doux; ne nous défions pas de ce fardeau, il est nécessaire, il est léger. La nature aurait tort de s'en plaindre; en vain la passion chercherait-elle dans les difficultés un prétexte à la désobéissance? La douceur l'assaisonne, l'onction l'adoucit, la grâce le porte avec nous : *jugum meum suave.* Exigeât-il de plus grands sacrifices, Dieu n'est-il pas le maître de tout? Un intérêt éternel permettrait-il de balancer? Ainsi parlait à Nahaman un serviteur sage et fidèle. Le prophète vous eût-il imposé des conditions bien onéreuses, vous auriez dû vous y soumettre et acheter votre guérison au plus haut prix ; pouvez-vous donc vous en défendre lors qu'il ne vous demande rien que d'aisé : *Si rem grandem dixisset tibi propheta certe facere debueras, quanto*, etc. (IV *Reg.*, V, 13.)

Voilà l'idée que je vais développer dans les deux parties de ce discours : 1° L'homme est inexcusable de ne pas accomplir la loi de Dieu, parce qu'elle est facile ; 2° l'homme serait inexcusable de ne pas l'accomplir quand elle serait difficile. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'en est pas du suprême Législateur comme des législateurs ordinaires : des volumes de lois suffisent à peine pour expliquer leurs intentions, encore même toujours imparfaites; elles laissent une foule de cas à décider et en font souvent naître bien plus qu'elles n'en décident. Il faut sans cesse interpréter, changer, réformer ; rarement elles

permettent qu'on en examine les motifs et la justice, soit crainte bien fondée de la censure, car qui peut se flatter d'être à l'épreuve d'une exacte discussion? soit pour prévenir les troubles et l'indépendance qu'enfante la liberté de juger ses maîtres.

Mais Dieu, loin de craindre l'examen de ses commandements, nous ordonne de les méditer. Plus on les approfondit, plus on les respecte, plus on les aime; ce n'est que faute de les connaître ou plutôt parce qu'il y trouve sa condamnation que l'impie en fait peu de cas. Dieu n'a parlé qu'une fois, et ses lois, parfaites du premier coup, ont fait jusqu'à présent et feront jusqu'à la fin des siècles le bonheur de tous les humains. Il a parlé en très-peu de mots, et tout se trouve renfermé dans ses paroles; c'est un métal précieux qui a passé plusieurs fois par le creuset : *Argentum igne examinatum probatum terræ, purgatum septuplum.* (*Psal.* XI, 7.)

Quoi de plus simple et en même temps de plus fécond que le développement de ses volontés dans les dix articles du Décalogue. Tout ce qu'on doit à Dieu, au prochain, à soi-même, se trouve écrit sur les deux tables de pierre données à Moïse; c'est l'abrégé de toute la doctrine des mœurs. Quoi de plus simple et en même temps de plus fécond que les deux premiers principes auxquels se réduisent toute la loi et tous les prophètes : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu par-dessus toutes choses et le prochain comme vous-même. Profond respect, culte souverain, préférence absolue, service assidu, tout est renfermé dans le parfait dévouement; larcin, injures, médisances, inimitiés, tout est compris dans la comparaison du prochain avec soi-même. Que voudriez-vous qu'on vous fît? que souffririez-vous avec peine? Mettez-vous à la place de vos frères, mettez-les à la vôtre, tenez vous-même la balance; prononcez. Est-il de juge moins suspect et en même temps plus intéressé à rendre aux autres une justice qu'il désirerait pour lui-même?

Quel chef-d'œuvre de sagesse de réduire tous les arrangements des choses humaines à si peu de principes, à des principes si simples, mais dont les conséquences bien développées enseignent une variété infinie de bonnes œuvres et interdisent une multitude prodigieuse de péchés! C'est un grand fleuve qui n'est d'abord qu'un petit ruisseau, mais dont on peut à peine apercevoir les bords dans l'immense largeur de son embouchure. L'homme ne voit que les détails, ses yeux sont trop faibles pour remonter jusqu'aux sources, et s'il découvre quelque principe subalterne, il est trop borné pour réunir dans un point de vue tant d'objets à la fois; mais Dieu se joue des plus grandes choses, sa science renferme dans l'acte le plus simple tous les êtres et tous les temps, pénètre et enseigne dans un moment tous les devoirs.

Mais, le croirait-on? malgré l'immense étendue qu'elle embrasse, cette loi admirable ne prescrit rien que de facile dans l'exécution. Suspendons un moment nos préventions et rendons justice à la bonté qui nous gouverne. Dieu ne demande de l'homme, 1° que ce qu'il peut; 2° que ce qu'il veut; 3° que ce qu'il doit; 4° que ce qu'il fait. C'est trop dire : Dieu demande moins qu'on ne peut, moins qu'on ne doit, moins qu'on ne veut, moins qu'on ne fait, et dans tout cela même il ne demande que peu à la fois et pour peu de temps. Peut-on être plus accommodant et plus facile?

1° Dieu ne demande de nous que ce que nous pouvons; qui serait assez téméraire pour en douter? Que d'anathèmes lanceront contre lui l'Ecriture et la tradition! *Deus impossibilia non jubet.* Est-il de peuple policé qui ne le croie, de barbare qui ne le sente? Est-il d'homme de bien qui ne s'en réjouisse et de libertin qui n'en soit inquiet? Est-il de conscience qui ne le dise? Est-il d'esprit si fort stupide que la seule idée d'un maître qui commande des choses impossibles ne saisisse d'horreur : *Deus impossibilia non jubet.* C'est le fondement de nos espérances et l'origine de nos craintes : c'est la raison des récompenses et le motif des châtiments; c'est le principe de nos exhortations et la source de nos reproches; c'est la matière de nos délibérations et le sujet de nos conseils, nous ne louons ni ne blâmons l'impossible. Peut-on le défendre ou le condamner? *Deus impossibilia non jubet.* Un Etre infiniment sage peut-il le penser? infiniment bon, peut-le vouloir? infiniment juste, peut-il en punir l'infraction? A-t-on besoin de la foi pour justifier le Seigneur, et la raison seule ne plaide-t-elle pas sa cause? Faut-il que la passion, pour faire son apologie, imagine un Dieu si peu raisonnable? *Deus impossibilia non jubet.* Qu'on parcoure ses lois en détail : est-il donc impossible d'adorer l'Etre suprême, de croire la vérité infaillible, d'aimer le souverain bien, de prononcer son nom avec respect, de lui consacrer un jour de la semaine? Est-il impossible d'honorer ses parents, de ne faire mal à personne, de ne pas voler son bien, de ne pas déchirer sa réputation? Oseriez-vous le dire? oseriez-vous le penser? *Deus impossibilia non jubet.*

Loin de vous surcharger en tyran, Dieu entre en ami et en père dans des ménagements infinis et reçoit avec bonté toutes les excuses raisonnables. Dans la loi de Dieu tout est proportionné avec nombre, poids et mesure, tout y est à la portée de l'âge, du sexe, de l'état, de la santé, des besoins; les enfants ont leurs devoirs comme les vieillards, le pauvre comme le riche, le savant comme l'ignorant, le prince comme le sujet Supérieur aux plus grands génies, intelligible aux plus petits, également simple et sublime, héroïque, tout le monde peut se satisfaire, et facile, tout le monde peut en être satisfait. Cette lumière s'accommode à tous les yeux, cette voix s'accorde à toutes les oreilles, cet aliment comme la manne se conforme à tous les goûts. Est-il de cas où l'exécution devienne impossible, la loi cesse d'obliger dans le besoin : travaillez un jour

de fête dans la nécessité? Faites des serments dans une guerre juste, tuez l'ennemi. Etes-vous pauvre, on n'exige pas vos aumônes; êtes-vous malade, on se contente de votre cœur; se glisse-t-il de la précipitation, de la faiblesse, de la surprise, on vous fait grâce d'une partie de la faute; êtes-vous dans l'ignorance, on y a égard, si elle est invincible, mais si elle est volontaire, voudriez-vous qu'on autorisât votre mauvaise volonté? Etes-vous tenté, la grâce vient au secours. Saint Paul nous apprend que toujours proportionnée à nos besoins, elle ne permet jamais que les tentations soient supérieures à nos forces : *Fidelis est Deus qui non patiatur vos tentari supra id quod potestis.* (I *Cor.*, X, 13.) Faites donc ce que vous pouvez, dit saint Augustin; demandez ce que vous ne pouvez pas, on vous accordera la grâce de le pouvoir : *Jubendo monet facere quod possis, petere quod non possis, et adjuvat ut possis.*

2° Dieu n'exige que ce qu'on doit, rien de plus nécessaire que l'accomplissement de sa loi; ne l'eût-il pas donnée, l'homme, pour son intérêt même, devrait se la prescrire. Qu'on la suppose parfaitement suivie, c'est un paradis; qu'elle soit violée, c'est un enfer. Si par un prodige de grâce, tout le monde en devenait religieux observateur, la seule idée nous enchante, quels plaisirs purs et innocents; quelle union des cœurs, quelle douceur dans la société, quelle fidélité dans le commerce, quelle paix dans les familles, quelle subordination dans l'Etat, quelle charité pour les pauvres, quel bon ordre pour tout! Dissipez-vous, vaines craintes de la calomnie, de l'injustice et du larcin, la loi veille pour notre réputation; elle arrête jusqu'aux jugements et aux soupçons téméraires; elle veille pour la sûreté de nos biens et nous en garantit la restitution. Vivez sous les ailes de la loi, heureux enfants, un père attentif à votre éducation se fait un devoir de rendre la piété héréditaire dans sa famille. Et vous, père de famille, vivez tranquille dans un autre vous-même, la loi vous répond de l'affection et du respect de vos enfants. Les frimats de la vieillesse glaceront vos membres, les infirmités immoleront vos derniers jours; assidus auprès de vous, ils partageront vos peines; l'amour et la douleur recevront vos derniers soupirs. Epoux fidèle, la fragilité du sexe est à l'abri des insultes dans l'asile de la loi; en viendrait-on aux attentats quand elle interdit les désirs mêmes et les pensées? La société est un doux commerce de vertu, de services, de talents; tous les biens deviennent communs, on ne travaille qu'à rendre mutuellement heureux.

Au contraire, que la loi soit violée, qu'est-ce que la face de la terre? Pourra-t-on prendre assez de précautions, imposer assez de châtiments, rassembler assez d'armées, les campagnes désolées, les chemins infectés de voleurs, nos maisons de faibles asiles; les hommes déchaînés les uns contre les autres; perfidie de parents, trahison des amis, la réputation en proie à la malignité, la calomnie écoutée, le mensonge applaudi, l'injustice triomphante, partout des gémissements de sang et des larmes; que deviennent la religion, la probité, la raison, la nature? Sont-ce des hommes ou des bêtes féroces? De quelle couleur peindre leur folie? Armez-vous, juge, du glaive vengeur; prenez la balance, pesez des droits que la mauvaise foi rend litigieux; percez des ténèbres qui défigurent l'innocence. Mères timides, ne perdez pas de vue des enfants à qui tout tend des piéges. Maris malheureux, un étranger va partager l'héritage des enfants légitimes. Terre, frémissez, demandez vengeance de mille meurtres anticipés, qui, aux dépens de la vie et du salut de l'innocent, assouvissent la brutalité d'un père, ou cachent la honte d'une mère coupable. Gémissez, père infortuné, vos entrailles sont déchirées par ceux à qui vous donnâtes le jour. Déplorez, enfants malheureux, la négligence d'un père qui abandonne vos plus belles années. Bouchez vos oreilles, vous à qui il reste encore quelque ombre de religion; pourriez-vous entendre les blasphèmes qui profanent le nom adorable du Créateur? Triomphez, puissances infernales, déployez vos artifices, exercez vos fureurs, voilà votre empire affermi; pourquoi même recourir à la ruse et à la violence? les passions déchaînées en feront mille fois plus que vous. Sagesse divine, est-ce là le bel ouvrage qui sortit de vos mains? à quels traits voulez-vous le faire connaître? Fallait-il à ce prix arracher le monde à cet heureux néant pour en faire le séjour des monstres?

Qu'est-ce, en effet, que cette loi si sage et si nécessaire? C'est la raison souveraine de Dieu, qui daigne se manifester aux hommes. Chef-d'œuvre de toutes ses perfections, qui concoururent à la dicter. Fruit d'une bonté infinie, qui cherche le bien de sa créature; d'une sainteté infinie, qui conduit tout à la perfection; d'une justice infinie, qui assure tous les droits; d'une sagesse infinie, qui en fait le discernement; d'une puissance infinie, qui en ménage l'exécution. Loi éternelle, aussi ancienne que Dieu, et qui n'est que lui-même; loi naturelle, aussi ancienne, aussi présente, aussi intime en nous que nous-mêmes. Emanation précieuse de la Divinité, sacrée empreinte de sa sainteté; ce n'est ni l'éducation ni le préjugé qui la prennent: la nature la dicte, la raison l'enseigne, l'intérêt la fait sentir. Les hommes, différents en tout le reste, en cela semblables, ne peuvent s'en dissimuler l'évidence, en éviter la condamnation, en éluder le reproche. Aussi ancienne que le monde, cette loi divine servait de guide aux premiers humains. Elle doit diriger tous les peuples. On peut ne pas connaître la loi de Moïse, ou la loi chrétienne; mais la lumière naturelle de cette loi doit servir de guide aux moindres enfants : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.* (*Psal.* IV, 7.)

3° Dieu ne demande de nous que ce que nous voulons. Qu'estime-t-on ? que désire-t-on dans la société? qu'y craint-on? qu'y méprise-t-on? Autant que le fidèle observateur de la loi gagne tous les cœurs, autant le transgresseur doit s'attendre à devenir un objet d'horreur et de mépris. Il semble qu'arbitre de la gloire, la loi la distribue ou la refuse à son gré. Qu'exige un père de ses enfants, un maître de ses esclaves, un prince de ses sujets, que ce que demande la loi de Dieu? Elle est entrée dans toutes vos vues, elle a pourvu à tous vos intérêts mieux que vous-même; elle prévient et vos besoins et vos désirs et vos difficultés et vos craintes. Vous ne faites que bégayer après Dieu, et répéter ses ordres. Il semble que la loi tienne la clef des cœurs et en soit l'interprète. Que prescrivent, que défendent les lois humaines, que ce qu'ordonne ou défend la loi de Dieu? Tous les chefs-d'œuvre de votre prudence ne sont que des explications détaillées, des copies imparfaites de ses arrangements; vous n'en prenez de nouveaux que pour assurer leur exécution. Loin de vous plaindre de la difficulté, vous n'imposez aucune loi qui ne soit plus difficile. Toutes les lois seraient inutiles, si la loi de Dieu s'observait; elles ne seraient pas nécessaires, si la loi de Dieu s'observait.

N'est-ce pas même ce que vous avez promis, et ce que chaque jour vous ratifiez? L'honneur parle aussi haut que le devoir. Oublions ici ces promesses si solennellement faites au baptême, si souvent réitérées au tribunal de la pénitence, scellées du corps et du sang de Jésus-Christ; vous le savez, ces murailles en ont cent fois retenti. Allons plus loin. Vous tenez à la société par votre état, votre profession, votre domicile; vous êtes homme, enfin. Que de biens qui vous attachent à la loi de Dieu! En embrassant une profession, en entrant dans un corps, en s'établissant dans un pays, on fait une promesse tacite, on contracte un engagement réel de se soumettre à ses lois; la loi de Dieu n'est-elle pas la loi de tous les états et de tous les siècles? Le mariage en est-il plus exempt que le célibat? les armes que la magistrature? En devenant homme, on devient membre de la société humaine, on profite de ses avantages, on s'oblige donc à ses lois. Voilà les commandements de Dieu : ils sont la police du monde, la loi commune de la terre, le droit public du genre humain. Vous jouissez des biens de la société; refuseriez-vous d'en porter les charges? Vous voulez que les autres en suivent les règles; vous vous plaignez quand vos intérêts en souffrent; de quel front vous feriez-vous grâce, et condamneriez-vous ce que vous vous pardonnez? Renoncez à la société, sortez du monde, cessez d'être homme, si vous ne voulez pas remplir les devoirs communs.

Ne sont-ce pas là vos sentiments, j'en appelle à votre conscience? Ne vous sauriez-vous pas bon gré d'être vertueux et fidèle, et d'avoir à vivre avec des gens pleins de fidélité et de vertu? Vous êtes-vous jamais bien trouvé de votre désobéissance? Heureux ou malheureux, selon que vous fûtes exact, votre soumission a décidé de votre sort; elle vous faisait goûter un calme inaltérable, et le péché vous l'a ravi. En vain cherchiez-vous un bonheur chimérique dans des biens périssables que vous sentiez s'évanouir; tyrannisé par vos passions, et fuyant votre Dieu, pouviez-vous n'être pas misérable? vous portiez l'enfer dans le cœur. Avec Dieu, pourriez-vous n'être pas heureux; une paix supérieure aux événements commencera sur la terre ce que l'éternité doit consommer? Ecoutez les plus grands pécheurs lorsque, revenus à eux-mêmes, la raison a la liberté de se faire entendre; est-il d'assassin sur la roue qui trouve la loi difficile et ne soit au désespoir de sa prévarication? Est-il de personne déshonorée qui ne verse des larmes sur sa faiblesse et ne soit au désespoir d'avoir sacrifié le devoir au plaisir? Ah! que le crime coûte cher! La douceur du péché valut-elle jamais l'amertume qui l'accompagne? Pourrait-on s'y résoudre si on pensait au repentir qui le suit?

4° Dieu ne vous demande que ce que vous faites; oui, vous accomplissez tous les jours cette loi, quoique peut-être sans mérite; qu'il tient à peu de chose que vous ne le fissez parfaitement, malgré la corruption du cœur et le règne des passions; chacun après tout travaille dans son état, et remplit la plus grande partie de ses devoirs. Le soldat le plus débauché, quand la trompette sonne, va au feu, monte à la brèche; quelque libertin que soit l'homme d'affaires, il donne audience, il étudie, il écoute, il prononce; le marchand le moins vertueux est pourtant assidu à son commerce et avec ses passions, il porte au bout du monde ses travaux et ses soins au milieu de ses crimes; l'artisan et le domestique sert son maître et gagne la vie à la sueur de son visage; vous remplissez donc le corps du précepte, vous faites les plus grands frais du salut; que vous êtes à plaindre de le faire inutilement! Un rien ferait de vous un saint, et vous serez un réprouvé : *Laborastis multum et intulistis parum.* (*Agg.*, I, 6.)

En imposerai-je, en vous supposant trop vertueux? Souffririez-vous qu'on en fît un problème? La réputation d'honneur et de probité, dont vous êtes si jaloux, garantissent votre exactitude: que je demande ici à quelqu'un de vous, non pas si la loi de Dieu est impossible ou trop difficile, mais s'il l'accomplit, en effet, aucun qui ne s'en fasse un point d'honneur. Faites-vous tort à votre prochain, lui dirai-je, pour qui me prenez-vous? Vous permettez-vous quelque incontinence, vous me faites rougir? Votre époux a-t-il à se plaindre de votre fidélité? osez-vous le soupçonner? Jurez-vous le saint Nom de Dieu, j'en ai horreur? Avez-vous soin de vos enfants, je n'y néglige rien? Vous accomplissez donc la loi de Dieu.

Tout le monde crie à la calomnie quand on l'accuse. Personne ne veut passer pour

infracteur; il faut tout le secret du tribunal de la pénitence pour en arracher l'aveu, aveu qui fait la condamnation du coupable; condamnation qui fait la justification de la loi; elle est donc possible, juste, facile. C'est à tort que vous y supposez des difficultés dont vous faites profession de n'être point alarmé : *Finget laborem.* (*Psal.* XCIII, 20.)

Non-seulement Dieu n'exige rien de trop, mais il remet infiniment de ses droits, il demande moins qu'on ne peut, moins qu'on ne doit, moins qu'on ne veut, moins qu'on ne fait.

1° Par quelle nuée de témoins ne pouvons-nous pas prouver cette vérité consolante? Témoignage domestique; combien de personnes de la même ville, de la même profession, du même sang? Pratiquez les plus grandes vertus, embrassez la vie la plus austère. Dieu n'attend pas de vous l'austérité d'une Chartreuse, le recueillement d'une Carmélite, la charité d'une Hospitalière. C'est pourtant votre amie, votre fille, votre sœur, qui, dans le sexe le plus faible, n'y trouvent rien de trop difficile; témoignage étranger des nations barbares ou infidèles, qui étonnent par leur ferveur. Un Iroquois qui fait cent lieues pour entendre la messe; un Indien qui se met à la suite d'un missionnaire; un Japonais qui perd la vie pour la foi : Dieu vous quitterait à moins. Témoignage édifiant de tant de saints qui ont porté la vertu jusqu'à l'héroïsme. Parcourez ces déserts peuplés d'un monde de solitaires; montez sur ces échafauds inondés de tant de sang innocent; suivez au bout du monde ces hommes apostoliques. Dieu vous impose-t-il de si pénibles devoirs? Témoignage accablant des païens même, qui se lèveront contre vous au jour du jugement. Ah! il ne s'agit pour vous, ni de la continence des vestales, ni de l'abstinence des anachorètes, ni du désintéressement des philosophes; que répondrez-vous à des exemples si capables de vous confondre? Témoignage supérieur de tout ce que le monde a de plus grand. L'austérité d'un saint Louis, les aumônes d'une sainte Elisabeth, la chasteté conjugale d'une sainte Cunégonde; que ne disent-elles pas en faveur du précepte? Témoignage inférieur; ce berger, ce domestique, cet artisan qui, dans le centre de la grossièreté et de l'ignorance, souffrent de très-grandes épreuves et pratiquent de sublimes vertus. Nous pouvons plus que nous ne pensons; toujours plein de condescendance, Dieu exige bien moins que sa grâce ne nous donne la force de faire : *Tolerabilius erit terra Sodomorum; Ninivitæ surgent.* (*Matth.*, X, 15.)

2° Moins qu'on ne doit : que serait-ce, si Dieu voulait proportionner ses hommages aux droits de sa justice, à la grandeur de sa majesté, au prix de ses miséricordes? Tous les hommes ensemble pourraient-ils lui rendre ce qui lui est dû? Qu'elles sont encore imparfaites ces œuvres, et au-dessous de la Divinité, par les fautes dont on les ternit. Tâchez du moins de la dédommager par votre zèle. Apportez à son service les motifs les plus épurés, l'exactitude la plus ponctuelle, la charité la plus fervente; consacrez-lui votre corps par la mortification, votre esprit par le recueillement, vos biens par l'aumône. Marquez tous vos moments, tous vos pas, tous vos soupirs par votre amour; évitez les plus légères fautes, faites les plus grands efforts; rougissez de faire si peu pour un maître à qui tout est dû; rougissez d'entrer si peu dans les intérêts de la société dont vous êtes membre; rougissez d'avoir si peu connu vos vrais intérêts.

3° Moins qu'on ne veut : que l'homme, tout indulgent qu'il est pour lui-même, est rigoureux pour ses semblables. Que nous serions à plaindre s'il était notre juge; juge implacable, il ne pardonne rien; censeur impitoyable, il n'épargne rien; créancier intraitable, il ne remet rien; ennemi irréconciliable, il n'oublie rien; maître insatiable, il ne se contente de rien, tandis que pour lui-même il se promet tout, il s'accorde tout, il se dispense de tout, il se pardonne tout. Dieu exige-t-il l'assiduité que la cour demande, le travail qu'impose la servitude, la défiance qu'exigent les grands, les bassesses qu'arrache le crime? Quel tyran que le monde; où trouveriez-vous, grand Dieu, des serviteurs, si vous les traitiez si mal, *et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant* (*I Cor.*, IX, 25); ils ne s'épargnent pas plus eux-mêmes. Jamais la loi de Dieu n'alla si loin, que leurs désirs, leurs projets, leurs promesses.

4° Moins qu'on ne fait et qu'on ne se pique de faire : l'habitude, le plaisir, la nécessité, sont sans mérite; beaucoup plus que Dieu ne demande. Dieu défend les mauvaises compagnies, et, par fantaisie, on s'ensevelit dans la retraite; Dieu veut qu'on respecte ses maîtres, et tel par intérêt leur fait bassement la cour. Dieu veut que par charité on se prête aux désirs du prochain, et par passion on y sacrifie. Dieu ordonne de servir son prince au péril de sa vie, et par une fausse bravoure, on la prodigue pour rien, où ne mène pas la délicatesse du point d'honneur? Le monde, comme la religion, a ses préceptes et ses conseils encore plus difficiles que ceux de l'Evangile. Conseil de politesse, conseil de complaisance, conseil de zèle; à Dieu ne plaise que je blâme les devoirs légitimes de la bienséance, dont le monde a fait une loi; loin de les condamner, la religion les consacre; mais enfin la loi n'entre pas dans un si grand détail. Cependant, voudrait-on manquer à ces devoirs arbitraires; plus attentifs souvent aux bienséances qu'au précepte : on rougit plutôt d'être impoli que d'être impudique; grossier que vindicatif : on se défendra d'une bassesse plus que d'un crime; on craindra plus de manquer à sa parole qu'à son serment; est-on excusable de ne pas faire pour Dieu infiniment moins qu'on ne se pique de faire pour le monde : *Fingit laborem in præcepto.* (*Psal.* XCIII, 20.)

Enfin ce que Dieu ordonne, fût-il difficile dans son état, il est très-aisé dans le détail

de l'exécution : Dieu ne demande que peu à la fois, il ne l'exige que pour peu de temps; ne songez pas au lendemain, chaque jour suffit Comme vous êtes effrayés de la multitudes de vos devoirs, de la violence de vos passions, de la continuité de vos combats; mais enfin tout ne se fait pas à la fois, pourquoi grossir dans la spéculation ce qui n'est rien dans la pratique? On n'agit qu'en détail, et le détail est peu de chose : une parole à dire ou à faire, un service à rendre ou à refuser, un plaisir à sacrifier ou à prendre; sont-ce là de si grands objets, quand ils se présentent séparément : s'il fallait tout souffrir, tout faire en même temps, la faiblesse pourrait trouver des prétextes; mais Dieu a partagé et distribué les devoirs, ils ne viennent que l'un après l'autre ; chaque jour, chaque heure, chaque moment apporte le sien; les devoirs passés ne sont plus, les devoirs à venir ne sont pas encore ; remplissons-les à mesure que le temps et les circonstances les feront naître; Dieu sera content; dans le plus long voyage on ne fait qu'un pas à la fois et pas à pas on avance. Dieu n'exige pas que vous soyez d'abord au terme : on vous tiendra compte de vos efforts, de vos désirs, la vertu n'est pas une terre qui dévore ses habitants; quelque forts, quelque nombreux que soient les ennemis qui vous en disputent la conquête, ne craignez rien, ils sont divisés et faciles à vaincre; le combat facilitera la victoire, le travail diminuera la fatigue ; en cela différent des voyages ordinaires, où chaque coup, chaque pas lasse et affaiblit, dans la vertu, chaque effort donne une nouvelle force, on n'en va que plus vite, après avoir beaucoup marché ; il ne faut que vouloir et commencer, tout s'aplanit, tout s'avance, tout s'exécute. Dieu couronne nos travaux, on voit avec surprise que tout se trouve fait lorsqu'on y pense le moins. Ainsi, malgré les difficultés qu'il ne nous dissimule point, le Seigneur nous assure que son joug est doux et son fardeau léger. Obstacle et facilité, amertume et douceur, deux choses inséparables dans la loi; croirait-on que l'une fût la source de l'autre ? Oui, l'amertume fait naître la douceur, les obstacles amènent la facilité, le repos est le fruit du travail ; s'il est difficile d'entreprendre, qu'il est doux d'avoir exécuté: une femme en travail d'enfant souffre des douleurs aiguës, mais quand elle devient mère, elle oublie ses douleurs passées pour se féliciter de son bonheur présent : *Non meminit pressuræ, quia venit homo.* (*Joan.*, XVI, 21.)

Mais c'est trop écouter vos faiblesses, parlons de la part de Dieu avec toute l'autorité que donne le ministère. J'avance en second lieu que quand même la loi serait difficile, vous seriez inexcusable de ne pas l'accomplir. Seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si la difficulté d'une loi dispensait de son accomplissement, il n'y en a point qui pût subsister, puisqu'il n'en est aucune dont l'observation n'impose quelque chose de difficile; la nécessité des lois en suppose la difficulté; ce sont des abus qu'il faut réprimer, des désordres qu'il faut arrêter, des plaisirs qu'il faut défendre; l'autorité aurait-elle besoin de parler, si le penchant favorisait la règle ; la route du plaisir est toujours assez faite, faut-il obliger à y marcher; plus la passion est vive, plus sans doute elle gémira sous le joug; mais plus il est indispensable d'opposer une digue au torrent, et sans que la passion s'en mêle ; ne coûte-t-il rien à la nature de voir mettre des bornes à la liberté : par un caprice trop ordinaire aux hommes révoltés contre tout ce qui a un air d'obligation, et épris de tout ce qui présente un goût de liberté, le devoir, en les rendant nécessaires, ne rend-il pas infiniment les choses les plus agréables ; au contraire, la loi qui l'interdit n'est-elle pas un affaissement du péché? Au reste, rien n'est plus équivoque et plus incertain; les difficultés sont journalières et personnelles, l'humeur, le caractère, les intérêts, les conjonctures font tous les jours éclore et s'évanouir mille difficultés prétendues, et la loi, toujours flottante au gré de la bizarrerie, ne serait qu'un jeu aussi ridicule que dangereux. Le monde se payet-il de ces frivoles excuses? Un père, en déshéritant son fils, a-t-il beaucoup d'égard à la difficulté de la loi du respect; un magistrat, en condamnant au dernier supplice, songe-t-il à l'impérieuse tyrannie de la concupiscence des fils déshérités; ces criminels punis y cherchent-ils l'apologie de leurs crimes?

Mais remontons au principe et rendons-nous justice : 1° Ces difficultés vous sont communes avec tout le monde, à quel titre demanderiez-vous des priviléges? 2° Vous les méritez, de quel droit vous en plaindriez-vous? 3° Vous les avez fait naître, auriez-vous bonne grâce d'en murmurer? 4° Vous en profiterez, n'êtes-vous pas trop heureux d'avoir à les vaincre? Bien plus vous êtes : 1° mieux traité qu'un grand nombre d'autres ; 2° vous êtes plus épargné que vous ne méritez ; 3° on lève pour vous une partie des obstacles que vous avez fait naître; 4° les avantages que vous en retirerez sont infiniment au-dessus de tous vos efforts, et pouvez-vous donc trouver la condition plus dure?

1° C'est une loi commune. En vain prétendriez-vous des distinctions et des prérogatives? Etes-vous traité plus mal que le reste des hommes ? Pensez-vous que les routes de la vertu, pour eux aplanies, ne leur présentent que des roses ; que leurs ennemis, pour eux affaiblis, ne leur offrent que des triomphes? Pour eux comme pour vous s'allument les feux de la concupiscence. Comme vous ils sentent bouillonner la colère et languir la paresse. Comme vous ils ont à se mettre en garde contre les appas de la volupté et les détours de l'amour-propre. Comme vous peut-être ils se laissent quelquefois entraîner, ils ne sont pas plus épargnés de l'ennemi commun ; comme à vous, on leur livre des assauts, et on leur tend des piéges, et peut-être comme vous ils y

sont pris, et rendent les armes; le combat est engagé pour tous, nous avons tous la même armée en tête, il faut vaincre ou mourir. Est-ce aujourd'hui que le danger commence? Les annales du monde font foi que tous les siècles ont subi le même sort, nos neveux ne doivent pas espérer plus de grâce, le monde expirant aura les armes à la main.

Telles sont encore les lois de la nature : la terre maudite, comme la concupiscence révoltée nous obligent tous aux mêmes travaux. Laboureur paresseux, vous vous plaignez qu'une terre ingrate exige des soins toujours renaissants, qu'à pas tardifs, à la sueur de votre front il vous faut tous les jours tracer un sillon pénible; votre voisin est-il plus heureux, son champ porte-t-il moins de ronces, la grêle et la pluie l'épargnent-elles plus que vous? Avide marchand, vous vous plaignez qu'une mer orageuse et semée d'écueils vous met à deux doigts du naufrage; voyez dans les mêmes plages cent autres vaisseaux qui courent les mêmes dangers; pensez-vous que les vents et les flots les respectent, que pour eux l'orage se calme, et la nuit dissipe ses ténèbres? C'est un héritage commun que Dieu partage entre ses enfants : vous respirez le même air, vous mangez le même pain, chacun a sa portion de peine et de grâce, de travail et de récompense; nous eûmes tous la même origine, nous aurons tous le même tombeau; ainsi parlait le plus sage comme le plus grand des rois.

2° Vous méritez d'essuyer ces difficultés; ne dirait-on pas à vous entendre, qu'innocent dans toutes vos œuvres vous êtes mal à propos surchargé d'un fardeau que vous ne méritiez jamais; avez-vous oublié que vous êtes pécheur, et qu'en cette qualité vous ne subirez jamais de châtiments trop sévères? Pécheur injuste, un enfer n'est-il pas infiniment plus redoutable, jamais le joug de la loi approcha-t-il de la tyrannie du démon? Heureux échange qui substitue quelques légers efforts à des supplices infinis.

En vous remettant la peine éternelle, Dieu pouvait vous condamner aux plus pénibles travaux, vous laisser languir dans les horreurs de l'indigence, vous livrer aux plus cruelles persécutions, vous immoler sur un lit de douleur par les plus longues maladies; vous auriez dû adorer la main et vous soumettre ou plutôt aimer et remercier sans attendre même qu'il vous frappât. Ne deviez-vous pas, comme tant de saints pénitents peut-être moins coupables que vous, vous condamner à de rigoureuses austérités, vous arracher le morceau de la bouche pour vous nourrir de l'abstinence et du jeûne, interrompre votre sommeil pour passer les nuits dans la prière, vous dépouiller de vos biens pour enrichir l'indigent, châtier votre chair pour la réduire en servitude? Serait-ce trop pour apaiser un Dieu irrité? Hélas! au contraire. Tout vous effraye, tout vous accable; vous fuyez les humiliations, les maladies vous désespèrent, le nom de pénitence vous fait frémir, vous ne pouvez vous détacher de vos biens. A quel titre prétendez-vous vous acquitter envers la justice divine? Le péché peut-il se soustraire à la punition? La bonté du Seigneur semble se prêter à votre faiblesse; au lieu des rigueurs que vous redoutez, il exige quelques vertus pénibles dans la pratique, il impose quelque loi gênante dans l'observation, ou plutôt, attentif à vos vrais intérêts, il interdit des plaisirs séduisants, il prescrit des remèdes nécessaires. Est-il de créancier plus accommodant et de condition plus aisée? Ne faut-il pas être autant ennemi de son bonheur que de la justice pour refuser de payer des dettes immenses à si peu de frais? Qu'il est doux, au contraire, de tout réparer en faisant son devoir, de trouver sa félicité dans sa soumission et de se faire de la nécessité un mérite! Ah! Seigneur, je m'y soumets sans résistance; quelle reconnaissance ne vous dois-je pas d'une remise si peu méritée? Père tendre autant que sage législateur, la miséricorde ne préside pas moins à vos lois que la justice; ne semble-t-il pas qu'elle seule les ait dictées et qu'elle l'emporte sur tous vos autres ouvrages : *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* (*Psal.* CXLIV, 9.)

3° Nous avons fait naître ces difficultés, elles ne sont que la suite du péché; est-il surprenant que nous soyons piqués par les épines que nous avons plantées dans notre champ, que nos entrailles soient déchirées par le poison que nous nous sommes servis? Le crime ménagerait-il la dispense? achèterait-il la liberté? D'où viennent tous ces obstacles? Est-ce de la loi? Non, sans doute, elle est sage, elle est juste, elle est sainte; prenez-vous-en aux passions qui se révoltent, aux répugnances qui s'opposent, à la lâcheté qui se plaint. Est-ce la loi qui a introduit le péché? Non, elle l'a fait connaître; elle n'a pas fait la plaie, elle en a découvert la profondeur. Adam eut-il bonne grâce de se plaindre des passions? lui, dont l'infidélité en attira la révolte; des maladies et de la mort? lui, dont l'infidélité en aiguisa les traits; de la stérilité de la terre lui, dont l'infidélité en attira la malédiction. Cultivez-la cette terre maudite, arrosez-la de vos sueurs et de vos larmes; à chaque coup de bêche que vous donnerez, connaissez votre ouvrage; adorez la justice qui punit par vos mains les égarements de votre cœur : *Perditio tua ex te, Israel.* (*Ose.*, XIII, 9.)

Mais sans remonter au péché originel, dont peut-être vous ne vous regardez pas comme fort coupable, vos fautes personnelles n'ont-elles pas fait naître les difficultés dont vous vous plaignez? rendez gloire à la vérité. Vous dont l'incontinence allume les feux, devez-vous être surpris de l'incendie? Vous dont la colère allume la guerre, devez-vous être surpris du combat? Vous ne pouvez, dites-vous, retenir votre esprit dans la prière : pourquoi le laissez-vous dissiper tous les jours? Que faites-vous pour remédier au mal et aplanir les obstacles? Comptez vos bonnes œuvres, montrez-nous vos

vertus, si vous voulez justifier vos plaintes. Fuyez les occasions que vous trouvez dangereuses, n'écoutez-pas les maximes du monde dont vous sentez le poison, et la loi n'aura plus pour vous que des charmes, elle vous paraîtra plus douce que le miel le plus exquis ; de vives lumières, une paix parfaite, une joie pure couronneront vos efforts; ou si malgré votre infidélité la route est encore épineuse, nous pourrions prêter à vos plaintes une oreille compatissante ; mais tandis que, multipliant les crimes et négligeant tous les moyens, vous ne ferez dans le récit de vos peines que le détail des châtiments de votre indolence, nous vous dirons avec indignation, ne vous en prenez qu'à vous-même ; c'est vous seul qui formez, qui augmentez, qui perpétuez vos embarras. Malade et opiniâtre qui refusez tous les remèdes et vous rendez tous les jours plus malade, à qui vous en prendrez-vous? *Saturati sunt filii.* (*Psal.* XVI, 14.)

4° Vous en profiterez : ces difficultés sont pour vous, si vous les surmontez, une source de mérite et de gloire; une source de crime, si vous vous laissez vaincre. Pour rendre plus authentique et plus inviolable la promesse d'observer la loi, le Législateur des juifs, par un spectacle aussi frappant qu'édifiant, partagea le peuple en deux bandes, qu'il plaça sur deux collines voisines, séparées par un vallon; on y lut à haute voix les commandements de Dieu, et à chaque article : malheur, disait une de ces bandes, malheur à celui qui ne l'accomplira pas; qu'il soit maudit dans sa personne, qu'il le soit dans sa femme et dans ses enfants, dans ses esclaves et ses troupeaux, dans ses champs et dans ses vignes, dans son corps et dans son âme, qu'il soit accablé de tous les anathèmes; au contraire, reprenait la bande opposée : béni soit celui qui sera fidèle; qu'il soit béni dans son corps et dans son âme, dans ses vignes et dans ses champs, dans ses troupeaux et dans ses esclaves, dans sa femme et dans ses enfants; qu'il soit comblé de bénédictions : pécheurs et justes, voilà ce que nous prononçons sur vous, à la vue du paradis et de l'enfer. Ne parlons pas des biens ou des maux de la vie, peut-être, âmes justes, qu'au lieu des bénédictions temporelles, la pauvreté, la douleur, la calomnie, vous présentent un autre genre de bénédiction; peut-être, impie, qu'une fatale prospérité empoisonnera vos coupables jours au milieu des crimes qui doivent allumer la foudre; mais n'oubliez pas qu'il y a un paradis et un enfer. Nous vous disons avec le souverain Juge, par une sentence anticipée : venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé; allez, maudits, au feu éternel destiné au démon et à ses anges. *Ite, maledicti; venite, benedicti.* (*Matth.*, XXV, 41.)

5° Consultons les saints : ont-ils cru trouver dans la difficulté de la loi un prétexte à la transgression ? Se sont-ils repentis de l'avoir suivie, non-seulement dans les moments délicieux, où inondés des consolations célestes, ils se plaignaient d'une abondance de faveurs que la faiblesse du corps ne put soutenir dans ces moments éclatants, où la nature, soumise à leurs ordres, marquait tous leurs pas par des prodiges, dans ces moments douloureux où le souvenir de leurs fautes les abîmait sous le poids de la majesté de Dieu ; mais encore dans ces moments critiques où la nature aux abois demandait l'éloignement du calice, où les passions révoltées livraient la guerre à l'esprit, où les charmes du plaisir, où le piége de l'occasion entraînaient leur cœur; ah ! c'est alors qu'armés contre eux-mêmes et supérieurs à leur faiblesse, un généreux effort arrachait à l'ennemi de victoires à demi remportées. C'est alors que, luttant contre le torrent, ils allaient à la couronne à travers une armée, et par un succès aussi glorieux que difficile, ils élevaient sur le débris d'eux-mêmes un trophée au Dieu vivant. Ah ! faut-il que toujours vaincus ces douceurs ineffables vous soient encore étrangères !

Consultons le pécheur, il se fait justice; quels reproches importuns à surmonter pour se résoudre au crime ! Quel cruel remords à soutenir pour l'exécuter ! quels regrets de ses parents à dévorer pour y persévérer ! La vie même, devenue insupportable, n'est-elle pas souvent, comme dans Judas, l'affreuse victime qu'on immole à la tristesse? Non, disait un païen, je n'achète pas si cher un repentir ; mettez tout dans une balance équitable, vous jugerez, entre la loi et le crime, où se trouvent les plus grandes difficultés ; mais ces avis avant le péché, ce trouble pendant le péché, ce désespoir après le péché, souscrivent-ils au prétexte de la difficulté; vous y laissent-ils entrevoir une apologie qui vous tranquillise? Votre conscience est malgré vous trop éclairée et trop juste pour se payer de ces vaines défaites; au jour du jugement s'en payera-t-elle, et pouvez-vous vous flatter que le souverain Juge s'en contentera? *Ad excusandas excusationes in peccatis.* (*Psal.* CXL, 4.)

Mais, que dis-je, toute difficile que vous paraît la loi, 1° non-seulement vous n'êtes pas plus maltraité que les autres, mais vous êtes en mille choses plus favorisé; point de circonstance si délicate dans votre vie qui, pour bien d'autres, ne soit plus critique; vous trouvez-vous, comme les premières vierges chrétiennes, au milieu du débordement et de la corruption du paganisme? Vous faut-il, comme Joseph et Susanne, choisir entre la prison, la mort ou le crime? Point de tentation si violente qui n'ait attaqué d'autres plus vivement. Ecoutez les plus grands saints, voyez si Dieu épargne ses favoris; quels gémissements ne poussait pas saint Augustin : *Hélas! lié par des chaînes indissolubles, semblable à un homme demi-endormi, je fais de vains efforts pour me relever, je retombe toujours.* De quelles alarmes n'est pas saisi saint Paul : *L'ange de Satan me tourmente, mon esprit est toujours aux prises avec la chair, je rougis de ce qu'elle*

m'arrache malgré moi. (II *Cor.*, XII, 7.) Point de devoir si difficile qui ne le soit davantage à bien d'autres ; s'agit-il du bien, de l'honneur, de la vie, qui peut douter que sur les pas d'Abraham et d'Isaac il ne fallût tout sacrifier pour Dieu ? Vous avez tout donné, Seigneur, vous pouvez le reprendre; vous avez tout créé, vous pouvez l'anéantir; maître absolu de notre sort, c'est à vous à prescrire à votre gré des lois faciles ou difficiles; vous l'exercez, ce droit souverain, par la circulation perpétuelle des biens et des maux : on passe de la poussière à la pourpre, on tombe de la pourpre dans la poussière, la grêle désole nos moissons, les ennemis enlèvent nos troupeaux, les maladies abrégent nos jours; nous adorons, comme Job, vos justes arrêts : *Dominus dedit, Dominus abstulit.* (*Job*, I, 21.)

Au lieu d'ouvrir des yeux jaloux sur ceux qui vous paraissent plus heureux, jetez des yeux compatissants sur les misérables; combien n'en trouverez-vous pas infiniment plus à plaindre? Hélas! c'est le grand nombre qui souffre plus que vous, qui est moins favorisé; point d'épreuve si pénible, qui n'ait pour bien d'autres quelque chose de plus amer. Apprenez-nous cette vérité, pieux solitaires, qui, pour obéir non à des lois absolues, mais à de simples inspirations, avez eu le courage de vous ensevelir dans la retraite ; généreux martyrs, dont le sang a cimenté la fidélité, je vous entends du fond des déserts, du haut des échafauds et des roues, nous dire, avec cette autorité divine que donne l'héroïsme de la vertu, à un témoin qui signe sa déposition de son sang, que rien ne doit être épargné pour le salut. *Je sais*, disait le saint vieillard Eléazar (II *Mach.*, VI), *que je n'ai que peu de jours à vivre, ternirai-je la gloire de mes cheveux blancs par une lâche apostasie? Non, non, je porterai la sincérité de mon obéissance jusqu'à n'en pas dissimuler la pratique ; perdons pour elle ce reste de vie, et qu'un honteux déguisement ne donne ni une matière de triomphe aux impies, ni un pernicieux exemple à nos descendants.* Ainsi parlait cette courageuse femme, qui vit immoler ses enfants sous ses yeux, et bientôt se joignit elle-même au sacrifice; ainsi parlaient ses pieux enfants, qui, dans les plus beaux jours de leur vie, en virent inhumainement trancher le cours : qu'il en dut coûter à la nature de voir couler un si beau sang, qu'il dut lui en coûter de le répandre de si bonne heure! *Non, tyran, ne vous flattez pas de nous séduire par vos promesses, de nous intimider par vos menaces; pour cette divine loi, que n'ai-je mille familles et mille vies à consacrer!* Qui de vous en a fait autant? *Nondum usque ad sanguinem restitistis.* (*Hebr.*, XII, 4.)

2° Vous souffrez moins que vous ne méritez, nous l'avons déjà dit; la rigueur de la loi approche-t-elle jamais de l'enfer dont vous devez être la proie, ou de la pénitence sans laquelle vous ne l'éviterez pas; en ignorez-vous la nécessité, vous en dissimulez-vous l'étendue? Tant de péchés mille fois réitérés ne vous en donnent que trop de tristes leçons, à quelque condition qu'on mette la grâce : serviteur insolvable qui devez mille talents, devez-vous vous plaindre qu'on vous demande cent deniers; ne regarde-t-on l'accomplissement de la loi que comme une pénitence, elle serait trop douce, et si vous n'ajoutez volontairement à sa rigueur, en vain espérez-vous d'entrer dans le royaume des cieux.

Jugez-en par ce qu'a souffert pour vous l'adorable pénitent qui s'est chargé de nos dettes, après avoir imposé à son Fils les lois les plus difficiles et déchargé sur lui les plus rudes coups, le pécheur se flattera-t-il que Dieu l'épargne; les difficultés qui n'ont pas arrêté le maître, excuseront-elles l'esclave? Exempt de tout par votre dignité, dispensé de tout par votre innocence, vous en avez, mon Dieu! subi toute la rigueur, vous êtes allé bien au delà du précepte : après avoir rempli le huitième et le quarantième jour après votre naissance, une loi humiliante dont les termes et la disposition ne vous regardaient pas, la Judée fut arrosée de vos sueurs, les campagnes retentirent de vos prédications, le jardin des Olives fut abreuvé de votre sang, la colonne empourprée, le Calvaire en fut inondé, le monde vit un Dieu aux abois porter l'obéissance jusqu'à la mort et mourir par obéissance. Combien doit être doux pour vos enfants un calice dont vous avez bu jusqu'à la lie; mais quel droit n'acquerrez-vous pas sur leur fidélité, après avoir pour eux signalé la vôtre sur une croix. Osez ici étaler vos prérogatives ordinaires, richesse, naissance, dignité, talents, vertus, que de nouveaux titres sur votre soumission, que de nouveaux liens de reconnaissance; fussiez-vous, par une supposition impossible, aussi parfait que lui-même, comme le premier ange eut la témérité de s'en flatter et de le proposer au premier homme; oublieriez-vous la disproportion infinie qui se trouvera toujours entre l'Etre éternel, indépendant, immuable, et une créature qui n'a tout reçu que par grâce, qui ne la tient que par emprunt, dont elle peut être dépouillée sans injustice, comme elle en fut revêtue sans titre. Mais sortons de cette supposition chimérique où notre vanité, quoique si flattée, ne trouverait dans le prix infini du bienfait qu'une nouvelle raison de dépendance; rentrons dans notre véritable état, sentons l'étendue d'une obligation qui ne souffre aucun privilége et qui doit faire regarder comme des grâces tout ce qu'on veut bien nous relâcher.

3° On vous épargne la plupart des difficultés que vous faites naître; aimez-vous cette loi, l'estimez-vous, la connaissez-vous? Au contraire, prévenu, armé contre elle, en garde contre sa prétendue rigueur, il faut qu'elle soit bien adoucie pour être à l'épreuve de vos ombrages ; comment faire facilement ce qu'on n'entreprend qu'avec répugnance, ce qu'on n'envisage qu'avec dégoût? Les choses les plus aisées deviennent insupportables, quand le cœur ne s'y prête pas, tout

s'aplanit quand le cœur en est le mobile. Ne vous en prenez donc pas à la loi, prenez-vous-en à vous-même qui vous êtes ligué contre vous pour vous la rendre impraticable. Ne devriez-vous pas tarir la source des grâces. Un Dieu qui ne trouve que des cœurs fermés à ses désirs et rebelles à ses ordres, doit-il encore les prodiguer? Croupissez donc dans une impuissance que vous méritez, dans des embarras que vous supposez, dans une faiblesse que vous affectez; il est juste de réaliser vos chimères, de vous priver en effet des secours et d'une providence à qui vous ne rendez pas justice; on vous la rendra en vous laissant dans une misère dont vous faites des armes pour la combattre et des prétextes pour la condamner. Est-il donc si rare qu'un péché soit la punition d'un autre, et des ténèbres réelles d'un aveuglement volontaire? Dieu vous soulage et vous aide malgré vous, il calme dans votre âme les orages que vous y excitez, il désarme les ennemis que vous cherchez. Israël n'a pas été traité si favorablement, surchargé par un détail infini de préceptes, scrupuleusement attaché à la lettre d'une loi difficile, rigoureusement châtié des plus légères infractions, et cependant avec des lumières moins vives et des grâces moins abondantes. Aujourd'hui le soleil luit pour vous dans son midi, la grâce coule dans sa source, la vertu vit dans son modèle, vous en recevez le mérite et la substance dans les sacrements; quelle différence du fils légitime au fils de l'esclave, de la loi de crainte à la loi d'amour, de la figure à la vérité?

4° Enfin rien n'égale ni la récompense ni le châtiment qui seront le fruit de vos œuvres; en prétextant la difficulté de la loi, songez-vous à ce qu'il vous en coûtera de l'avoir violée? Connaissez-vous l'enfer, avez-vous jamais vu les flammes, sondé ses abîmes, percé ses ténèbres, entendu ses gémissements, senti son désespoir, goûté son amertume, éprouvé ses douleurs, pesé ses chaînes, aperçu ses bourreaux, mesuré sa durée? Voilà pourtant à quel prix vous achetez la désobéissance, et quel excès de douleur vous substituez à une peine légère; que vous connaissez mal vos intérêts, difficulté pour difficulté, effort pour effort, peine pour peine; pouvez-vous balancer entre l'éternité et un moment, des démons et des anges, la mortification et des brasiers; d'un autre côté levez les yeux vers le ciel, voyez à la lueur de la foi ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme ne saurait comprendre; la gloire qui doit vous couronner, les délices qui doivent vous inonder, la lumière qui doit vous éclairer, le trône qui doit vous posséder, les trésors qui doivent vous enrichir, la beauté qui doit vous charmer, la bonté qui doit vous combler de biens, l'éternité qui doit vous en assurer la possession. Voilà ce que vous aurez à gagner ou à perdre; si vous le perdez, est-il rien qui vous en dédommage? Si vous le gagnez, est-il rien dont il ne doive vous dédommager? Pour arriver au terme, est-il d'effort qu'il ne faille faire, de combat qu'il ne faille soutenir, d'obstacle qu'il ne faille surmonter, de répugnance qu'il ne faille vaincre, de moyen qu'il ne faille prendre, de richesses qu'il ne faille perdre, de plaisir qu'il ne faille immoler. Connaissez vos vrais intérêts, bien pour bien, gloire pour gloire; que ferez-vous qui vaille une éternité de bonheur? A quelque prix que Dieu le mette, un poids éternel de gloire sera toujours donné pour rien: *Non sunt condignæ passiones ejus temporis ad futuram gloriam.* (*Rom.*, VIII, 18.)

Qu'en penserez-vous un jour, lorsque, devenu l'habitant de l'un, ou la proie de l'autre, vous éprouverez le triste ou l'heureux succès de votre conduite. Tous ceux dont le sort est décidé, qu'en pensent-ils aujourd'hui? Qu'en ont-ils pensé, lorsqu'à l'heure de la mort ils se sont vus aux portes de l'éternité? Ont-ils trouvé la loi trop difficile? Se repentent-ils de l'avoir observée? Se savent-ils bon gré de leur transgression? Quel cuisant regret de s'être arraché le souverain bien, pour éviter une si légère peine. Quelle consolation! ou plutôt quelle surprise d'avoir à si bas prix assuré sa félicité. Quoi! grand Dieu, vous vous donnez pour si peu de chose! faites-vous assez peu de cas de vous-même, pour vous livrer au premier venu; gloire céleste, vous méritez tout, travaux accablants, sacrifices absolus, violences infinies, tout est au-dessous de votre prix. Que ne puis-je, dit un damné, subir encore toute votre rigueur, loi sainte, si peu observée. Ah! que votre joug me paraît doux, que votre sévérité aurait pour moi de charmes, si je pouvais à quelque prix que ce fût éteindre ces feux; dépouillement de tous les biens, renoncement à tous les plaisirs, ponctualité à tous les devoirs; perfection de tous les conseils; je ne serai jamais assez heureux pour me livrer à vous et racheter mes peines.

Ecoutez, mortels, et adorez la voix de votre Créateur, qui s'explique avec une autorité souveraine, et dans l'appareil le plus redoutable, sur le mont Sinaï. Voyez cette montagne enflammée, la fumée en monte jusqu'aux cieux, elle est environnée d'un épais nuage, les éclairs brillent aux environs, la foudre vole de tous côtés; gardez-vous d'en approcher de trop près, une mort subite châtierait votre témérité; que la créature tremblante et prosternée devant sa divine majesté, écoute avec le plus profond respect les volontés de son Créateur; entendez cette éclatante trompette, qui fait retentir au loin dans les airs ces foudroyantes paroles (*Exod.* XX): Ecoute, Israël, je suis le Seigneur, ton Dieu; tu me rendras tes hommages; tu n'adoreras que moi seul; tu ne prendras pas mon nom en vain; tu sanctifieras le jour du sabbat; tu honoreras ton père et ta mère; tu ne seras ni meurtrier, ni voleur, ni impudique; tu ne rendras pas de faux témoignages; tu ne désireras ni les biens, ni la femme de ton prochain; mais, afin que le souvenir de mes volontés se perpétue chez mon peuple, qu'on les grave sur la pierre en caractères ineffa-

çables. Une arche mystérieuse conservera les tables de ma loi, comme le plus précieux trésor : on la consultera dans les doutes, elle servira à décider tous les différends ; qu'elle soit écrite sur les portes des maisons ; qu'elle soit gravée dans tous les cœurs et mise en pratique dans vos œuvres ; mais, afin que mes intentions soient connues en détail, venez, Moïse ; entrez dans ces mystérieuses ténèbres, vous jouirez de ma présence, vous entendrez ma voix ; pendant quarante jours que je daignerai vous admettre à mon audience, uniquement attentif à mes oracles, vous ne mangerez ni ne boirez en sortant du centre de la lumière ; votre visage sera rayonnant de gloire, les yeux des mortels n'en pourront soutenir l'éclat. On apprendra quel respect on doit au Maître dont le ministre est si respectable : *Erat cornuta facies Moysi.* (*Exod.*, XXXIV, 35.)

Après nous avoir parlé par son ministre avec tout l'éclat de la grandeur, il nous a parlé par son Fils, avec tous les charmes de la bonté. Ces deux lois ont entre elles un parfait rapport, l'une est le prélude et le germe de l'autre. Dieu a fait briller la lumière des esprits par les mêmes degrés qu'il distribue la lumière des corps : la loi naturelle en fit d'abord luire l'aurore, des rayons plus vifs en firent voir le soleil levant au peuple juif. Enfin cet astre arrive à son midi, le plus saint des législateurs a développé, a pratiqué toute la perfection, les figures ont conduit à la vérité, les prophéties ont énoncé les mystères, les ébauches ont préparé au chef-d'œuvre. Bien loin que celle-ci détruise la première, elle en est l'accomplissement, et à quelques cérémonies près, bornées au temps des figures, le fond de la loi, les règles générales des mœurs, indépendantes des lieux et des temps, subsistent dans leur entier, par la divine autorité de la sagesse incarnée, qui en a scrupuleusement confirmé tous les articles : *Non veni solvere, sed adimplere : iota unum, aut unus apex, non præteribit a lege* (*Matth.*, V, 17, 18.) Ainsi l'homme, le juif, le chrétien, tout est obligé d'accomplir la loi de Dieu, et tout y trouvera le bonheur éternel, que je vous souhaite.

DISCOURS VII.

SUR LA CONFIANCE EN DIEU.

Quoniam in me speravit, liberabo eum; protegam eum, quoniam cognovit nomen meum. (*Psal.* XC, 14.)

Je le délivrerai, parce qu'il a espéré en moi ; je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom.

A quelques impies près qu'on voit follement révoquer en doute les attributs de la Divinité, personne qui dans la spéculation ne reconnaisse la sagesse de la Providence, et ne fasse profession de s'abandonner avec confiance à ses aimables soins ; mais on n'en voit que trop qui, la révoquant en doute dans la pratique, traitent de folie l'abandon aveugle des saints, et ne comptent que sur les mesures d'une prudence humaine : on n'ose courir aucun risque, on veut prendre ses sûretés et avoir des garants de la réussite, et quoique tous les jours on s'en rapporte à la bonne foi et à la protection d'un homme faible et trompeur, on ne veut point faire au Tout-Puissant l'honneur de compter sur sa parole ; il semble que tout soit perdu, quand on n'a que Dieu pour ressource.

J'ose dire au contraire qu'on n'est jamais plus en assurance qu'entre ses bras, et que rien n'est plus capable de tout obtenir que la confiance même. Sa bonté, sa sagesse, sa puissance, l'authenticité de ses promesses, l'état des événements ; que de motifs d'espérer ! La confiance en fournit de plus personnels. Hélas ! dites-vous, ai-je droit de m'y attendre, puis-je me flatter d'être agréable à Dieu, comme ceux qu'il a favorisés : mon cœur, mes péchés me jettent dans l'incertitude ; et c'est au contraire dans votre cœur que je veux chercher vos fondements et vos titres ; cette espérance est le plus sûr, le plus efficace, elle tient la clef de tous les trésors si vous espérez, tout est en assurance, rien n'est plus sage et plus sûr, que de risquer avec Dieu : on ne risque jamais moins, que lorsque par un entier abandon on paraît risquer davantage ; c'est alors qu'on change sa force avec celle de Dieu : *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem.* (*Isa.*, XL, 31.)

C'est la raison générale que Dieu donne de la profusion de ses grâces, et presque l'unique condition qu'il exige ; pour tout accorder espérez, et tout est facile, tout est fait ; non, je ne dis point parce que je suis puissant, sage, bon ; c'est parce qu'il a espéré que je l'ai exaucé ; je n'exige ni de grande mortification, ni de grandes aumônes ; pour obtenir ma protection, espérez, et tout est à vous. Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez à la porte, et on vous l'ouvrira ; mais ne soyez pas flottant comme les ondes, dont le vent se joue ; demandez avec confiance, sans hésiter : *Postula in fide, nil hæsitans* (*Jac.*, I, 6) ; fallût-il des miracles, ils se feront à la voix de la confiance ? Fût-elle aussi petite qu'un grain de moutarde, les montagnes changeront de place : *Si habueritis fidem sicut granum sinapis.* (*Matth.*, XVII, 19.) S'il s'est jamais opéré de prodige, on les doit à la confiance ; elle a rendu toute-puissante l'ombre de saint Pierre, et les mouchoirs de saint Paul ; elle fait voler à l'extrémité du monde ces hommes apostoliques, elle ouvre des ressources inépuisables à tant de pauvres volontaires qui possèdent tout, en quittant tout, rien ne lui est impossible : *Omnia possibilia sunt credenti.* (*Marc.*, IX, 22.)

Un cœur bien fait se laisse enchaîner par ce doux lien ; le cœur le plus dur ne tient pas contre cette douce violence. Il se fait gloire de s'y rendre ; soutiendrait-il le reproche de l'indifférence ? Ah ! donnons du moins à la bonté du Seigneur ce que la probité, l'honneur, l'humanité, rougiraient de ne pas avoir. Un Dieu si fort supérieur à tout ce que la grandeur d'âme a de plus généreux, serait-il au-dessous de ce que la

noblesse des sentiments inspire à l'homme : approfondissons ces idées consolantes !

Nous trouverons que la confiance, 1° est du côté de Dieu l'hommage le plus flatteur ; 2° du côté de l'homme l'acte le plus héroïque, qu'elle saisit par conséquent le cœur par deux endroits les plus engageants, par l'intérêt de son honneur, par la générosité de ses sentiments. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'impie dit plus vrai qu'il ne pense, quand il avance que la crainte et l'espérance ont fait les dieux, parce qu'en effet c'est la partie la plus essentielle du culte de la Divinité, *primus in orbe deos fecit timor;* en vain élèverait-on des temples? Brûlerait-on de l'encens? Chanterait-on des cantiques, si on ne redoute sa vengeance, et si on n'a recours à sa miséricorde; mais la confiance et la crainte sont un aveu de dépendance, qui maintient tous les droits? Sans autels, sans offrandes, le dernier des hommes peut-il lui rendre un juste hommage. Il craint, il espère, parce qu'il sent ses besoins et ses faiblesses; il connaît la grandeur de son Dieu, en tremblant sous sa puissance ; en adorant sa bonté, il élève dans son cœur un autel, où prosterné en suppliant, il tâche d'écarter la foudre et d'attirer la grâce, se confessant toujours redevable et du mal qu'on lui épargne, et du bien qu'on lui accorde. C'est aussi par le châtiment et par les grâces que Dieu exerce sa souveraine autorité, maître du bien et du mal, arbitre du sort des humains, seul il peut rendre heureux et malheureux. Les tentations du plaisir ou de peine sont une espèce de création d'un nouvel état, qui met dans tout son jour l'indigence et la faiblesse de la créature, la puissance et la bonté du Créateur.

L'espérance n'est pas même plus flatteuse que la crainte. N'est-il pas infiniment plus doux de récompenser que de punir? La rigueur et la crainte ne supposent que la puissance et la malice; la libéralité et l'espérance supposent la puissance et la bonté; le démon est redoutable, il peut par le mal qu'il fait captiver de timides adorateurs; Dieu est aimable, il peut seul faire du bien et gagner des serviteurs fidèles; un bon cœur goûte-t-il un hommage qu'il ne devrait qu'aux alarmes? Se plaît-il dans une cour que la misère aurait peuplée. Il rougirait plutôt d'un bas esclavage où le cœur forcé par la crainte désavoue les lèvres et maudit en secret celui qui lui a arraché un servile tribut. Qu'il est doux, qu'il est glorieux de régner par des bienfaits, d'enchaîner par l'espérance, d'être servis par l'amour, de faire bénir un empire qu'on rend utile; qu'elles sont flatteuses ces belles et nobles idées de grandeur, de sagesse, de bonté, ces beaux, ces nobles sentiments d'estime, d'amour, d'admiration, que produit la confiance! Le prince jaloux de cette gloire se décharge sur des magistrats de la punition des crimes, et se réserve la distribution des faveurs. Dieu lui-même abandonne aux démons dans l'enfer l'exécution des peines, il veut par lui-même accorder les couronnes.

Examinons combien est glorieuse la confiance, 1° dans l'homme qui la donne à Dieu ; 2° en Dieu qui la couronne dans l'homme. L'homme honore Dieu, en la lui donnant ; il l'outrageait en la lui refusant; Dieu se fait honneur en y répondant, il se déshonore en y manquant.

1° L'homme fait honneur à Dieu. Qu'il faut avoir de l'Etre suprême une haute idée pour le croire véritable dans ses paroles, éclairé sur nos besoins, tout-puissant dans les obstacles, sage dans les moyens, magnifique dans les bienfaits, constant dans sa fidélité, ou plutôt de croire en lui une immensité présente à tout, une providence qui pourvoit à tout, une sagesse qui règle tout, une puissance qui exécute tout, une bonté qui aime tout, une vérité qui dit tout, une fidélité qui accomplit tout, une lumière qui dissipe toutes les ténèbres, une sagesse qui ménage les voies les plus douces, une puissance qui rétablit les choses les plus désespérées, une providence qui change les obstacles en moyens, une bonté qui tire le bien du mal, une fidélité que l'ingratitude ne rebute pas, une constance que l'éternité n'affaiblit pas; car enfin la confiance dit tout cela, sans quoi le protecteur sur qui l'on compte est un roseau fragile qui se brise, un bras de chair qui succombe, un guide aveugle qui s'égare, un faux ami qui trompe : réflexions solides qui font sentir la justice et la sagesse de la confiance en Dieu, qui réunit si éminemment toutes ces qualités; et l'injustice et la folie de celles qu'on donne aux hommes qui en sont absolument dépourvus, d'où il est aisé de conclure que Dieu mérite seul une confiance infinie? Aussi daigne-t-il recevoir et demander de la créature cet honneur suprême, le plus grand qu'elle puisse lui rendre, et s'en faire gloire? Invoquez-moi, dit-il, dans le temps de vos afflictions, votre confiance me fera honneur : *Invoca me in die tribulationis et honorificabis me.* (*Psal.* XLIX, 15.)

Allons plus loin. Qu'il faut avoir de l'Etre suprême une haute idée pour croire toutes ses perfections, sans autre preuve que sa parole ; autre guide que la foi, et même contre toutes les apparences. Je ne sens que faiblesse, toutes les ressources sont épuisées; je ne trouve que ténèbres, toutes les lueurs sont dissipées; je ne vois que péchés. Aucune grâce n'est méritée, je n'éprouve qu'incertitude, les événements sont incertains, les promesses sont enveloppées; n'importe, il l'a dit, je n'en sais, je n'en demande pas davantage, je n'en crois pas moins cette sagesse inépuisable sans la comprendre, cette bonté inaltérable sans la sentir, cette puissance intarissable sans la voir, cette fidélité inviolable sans l'éprouver, cette parole ineffaçable sans l'entendre, cette éternité incompréhensible sans la percer. J'adore cette souveraineté infinie qui ne doit rien, et de qui j'attends tout. Je ne tiens que d'une bonté toute gratuite ce qu'elle daigne m'accorder.

Dieu peut-il être indifférent, ou plutôt n'être pas souverainement jaloux d'un hommage qui le caractérise si parfaitement? Allez donc sous les ailes de l'espérance, ne mettez point de borne à vos vœux, ce serait en mettre à sa gloire ; vous l'honorez par la nature même et la difficulté des faveurs que vous attendez. Sont-ce des grâces intérieures, il en a distribué le trésor? Sont-ce des miracles, il en a accordé la puissance? Est-ce lui-même, il s'est donné sans réserve? Plus la grâce est précieuse, plus le prodige est admirable; plus il lui est glorieux qu'on l'espère; un bon ouvrier peut seul faire des chefs-d'œuvre. Un Dieu peut seul donner des couronnes. La grandeur, la hardiesse de vos vues, la fermeté de votre assurance, loin de vous rendre timide, doit vous rassurer. Plus vous attendez, plus vous glorifiez; plus vous devez plaire, plus vous réussirez. Il se nomme le Dieu des armées, parce que ses forces brillent dans les combats; il s'appelle le Dieu du ciel et de la terre, sa puissance éclate dans les astres; il se dit le Dieu des vertus, sa sainteté se montre dans leur exercice; ce n'est pas moins à juste titre qu'il se dit le Dieu de l'espérance; après la charité quelle vertu le traite plus en Dieu et le glorifie davantage? *Deus spei.*

Jugeons de la haute estime que suppose la confiance par le choix que nous faisons de ceux à qui nous la donnons, et des effets qu'elle produit. Plus éclairée que l'amour, qui livre souvent le cœur à un inconnu; plus libre que l'estime qu'on ne peut refuser au mérite; plus sincère que l'obéissance qu'on est forcé de rendre à l'autorité; plus flatteuse que le respect qu'on donne à la cérémonie, la confiance réunit et surpasse tout cela; il faut pour la faire naître que, de concert avec je ne sais quoi de touchant, qui ouvre et qui calme le cœur, les lumières, la probité, la bonté, la puissance, les talents, l'expérience garantissent la prudence d'un médecin, l'habileté d'un avocat, la fidélité d'un confident, la piété d'un directeur; avant de sentir cette estime parfaite, cette décence aveugle, ce dévouement sans borne qui en fait notre ressource et notre oracle, ce choix est-il fait, l'âme se livre sans restriction et sans examen ; c'est une brebis que l'on conduit, un enfant qu'on gouverne, un instrument qu'on remue, l'ascendant imposant de cette idée forme dans cette espèce de divinité un pouvoir absolu sans être gênant, général sans être suspect, continuel sans être ennuyeux. Elle court avec plaisir au-devant de ces chaînes : plus elle approfondit le mérite qui la charme et l'assiduité qui la rassure, plus elle se rend indissoluble; elle consulte sans cesse ce tribunal aimable; rien ne lui paraît au-dessous de sa bonté, ni au-dessus de ses lumières. Incertain s'il ne décide, embarrassé s'il ne s'explique, inquiet s'il ne conduit; mais parfaitement tranquille quand il prononce, inébranlable quand il ordonne, un mot, un geste, un silence suffit pour terminer tout. Poids immense d'un mérite reconnu, vous balancez par les ressorts de la confiance, l'autorité, même légitime aux yeux que vous couvrez d'un voile; vous faites disparaître ces difficultés, sacrifiez les intérêts, le vice et la vertu, l'erreur et la vérité. Plût à Dieu! l'Eglise n'eût-elle pas à déplorer la chute de tant d'âmes simples, malheureuses victimes d'une confiance déplacée! Dieu a beau parler par la voie de l'Eglise, il trouve une divinité plus puissante, à qui les vrais hommages son réservés. Un aveugle conduit un autre aveugle; heureux quand cet impérieux et agréable maître sait rendre fidèle l'âme docile dont il s'est emparé, et n'emploie cette confiance qu'à la conduire dans la bonne voie.

L'amour-propre, qui en sait le prix, est flatté de cette espèce de culte, et s'en fait gloire dans le public. Un air mystérieux et imposant, indifférent ou sérieux, un ton décisif, un style laconique semble dire, que par la plus haute considération et la confiance la plus générale, dépositaire de tous les secrets oracles du public, il est la ressource de tout le monde et l'âme de toutes les affaires; vain plaisir, frivole relief dont il se berce, puisque la confidence des hommes ne sont le plus souvent que des décharges d'un cœur faible, qui se plaint d'un cœur content qui s'épanouit, d'un cœur dépité qui se venge, d'un cœur bouffi qui se fait valoir, sans pouvoir supporter seul ni sa bonne ni sa mauvaise fortune; souvent des piéges secrets ou par de faux aveux on cherche à en arracher de véritables, en laissant artificieusement entrevoir ses affaires, pour pénétrer celles d'autrui; souvent des légèretés d'un esprit volage, des saillies d'un cœur impatient, qui ne sait se mesurer ni se contenir, et tout plein de ce qui le touche veut en occuper tout le monde, comme une femme en travail d'enfant, qui se hâte de se décharger du poids d'un secret; mais, comme malgré tous ces fâcheux retours que l'expérience rend familiers, le fond de la confiance est une estime et une amitié décidée, qui distingue de la foule, rend maître des cœurs, il est ordinairement le fruit et le garant du mérite ; peu de gens qui n'en soient flattés. Vous croyez, grands du monde, qu'un homme qui s'attache à vous, et dont vous avez la confiance, vous doit beaucoup? Vous vous trompez, c'est vous qui lui êtes redevables, il vous fait plus d'honneur en vous la donnant, que vous ne lui en faites en y répondant? Vous y gagnez pour votre gloire plus que lui pour ses intérêts? Payez-le sans regret de tous vos services, il les achète ce qu'ils valent, en vous faisant l'honneur de les espérer?

2° En faisant le portrait de la confiance excessive qu'on a souvent pour les hommes, que n'ai-je fait celui de la juste confiance que vous avez pour Dieu! N'en craignez pas l'excès, il se fait gloire de la couronner, mais il se tient offensé de la plus légère défiance; en effet, la défiance est une insulte : se défier d'un juge, c'est soupçonner

son intégrité, ne pas compter sur un ami, c'est le croire infidèle; les précautions et les alarmes supposent des défauts légitimement soupçonnés; on n'en a que pour des personnes suspectes; se défier de Dieu, c'est une folie, si on connaît ses perfections, et un outrage, si on en doute. Tout est sans prix assaisonné de la confiance, et sans mérite si les ombrages l'empoisonnent; faveur, service, présent, tout cela touche peu, et paraît équivoque sans la confiance; avec elle on est satisfait, elle suffit, elle vaut tout, elle renferme tout; c'est l'endroit sensible, chacun aspire à sa conquête, chacun est piqué des refus; on compte avec satisfaction ceux qui la donnent, on les chérit; on ne voit qu'avec dépit ceux à qui on se croit suspect, leur défiance ralentit le zèle. Le dernier esclave, flatté de la confiance de son maître, le sert avec plus de fidélité; les soupçons le révoltent, il ne rend qu'à regret des services sur lesquels on ne compte pas souvent; tenté de justifier son ombrage, autant qu'il se reprochait de tromper un maître qui se repose sur lui, autant trouve-t-il un secret plaisir à se venger de celui qui ne lui rend pas justice; l'un attache, l'autre rend infidèle, la crainte d'être surpris fait naître l'envie de surprendre : *Multi fallere docent dum falli timent.* Le cœur parle au cœur, l'amour gagne l'amour, la confiance attire la fidélité; plus on a le cœur grand, noble et généreux, plus on en sait le prix; plus on se pique de payer de retour, et plus aussi on est piqué des ombrages, et ravi de les punir : *Fidelem si putaveris facies, stabilita fides fidem obligat.*

Dieu se plaint amèrement des injustes inquiétudes de son peuple. Ces insensés par leurs alarmes osent blasphémer ma puissance! Le Seigneur, disent-ils, pourra-t-il au milieu d'un désert préparer une table à un million d hommes! *Nunquid poterit parare mensam in deserto?* (*Psal.* LXXVII, 19.) Peuple insolent, vous allumez ma fureur, elle est montée à son comble; les merveilles que je vais mettre sous vos yeux vous feront sentir l'injustice de votre défiance, les aliments vont pleuvoir sur vous et se multiplier comme la poussière; les vents, les nuages vont vous les apporter : *Pluit super eos, sicut pulverem carnes, sicut arenam maris* (*Ibid.*, 27); mais ne pensez pas qu'elles demeurent impunies, l'éclat de ma foudre vous trouvera le morceau à la bouche : *Adhuc escæ erant in ore eorum.* (*Ibid.*, 30.) Mais quel est votre plus grand crime, vous n'avez pas voulu compter sur moi? *Quia non crediderunt verbo ejus?* (*Psal.* CV, 24.)

Pénétré de douleur à la vue de ses outrages, David s'en sert à ranimer tout son zèle contre les blasphèmes de ceux qui s'efforcent de l'ébranler : on ose me dire de ne pas me confier en Dieu! *Multi dicunt animæ meæ : Non est salus ipsi in Deo ejus!* (*Psal.* III, 3.) On me demande insolemment, où est donc ce Dieu que vous regardez comme votre esprit? *Dicunt mihi : Ubi est Deus tuus?* Je ne puis retenir mes larmes quand j'entends ces impiétés, les pleurs deviennent mon aliment ordinaire! mais on a beau faire, je me jette entre vos bras, ô mon Dieu! Courage mon âme, ne vous laissez pas abattre par la tristesse, espérez en Dieu, il vous sauvera! *Quare tristis es, anima mea; spera in Deo.* (*Psal.* XLI, 6, 12.) Pleine du même zèle, Judith ne pouvait souffrir cette insultante défiance : Quoi, disait-elle à Béthulie aux abois, pouvez-vous prescrire des lois au Tout-Puissant et donner un terme à sa miséricorde? Est-ce là le moyen de le fléchir? *Non est sermo qui misericordiam provocet?* (*Judith*, VIII, 12.)

La confiance parle-t-elle du cœur le plus coupable, Dieu l'aime, il la récompense, il en est touché; la défiance fût-elle dans le cœur le plus saint, il la méprise, la châtie, s'en tient offensé. Achab pardonné, Moïse puni, quel contraste! la confiance en a décidé. Voyez-vous l'infidèle Achab, il s'est humilié, il a eu recours à moi; son humilité m'a attendri, sa confiance me désarme, je lui accorde tout ce qu'il ose espérer; on commence d'obtenir quand on commence d'attendre. Pour vous, Moïse et Aaron, jusqu'ici mes serviteurs fidèles, vous ne frappez le rocher que d'une main tremblante, vous y revenez deux fois, vous me faites l'injure de vous défier de ma puissance; vous n'entrerez point dans la terre promise, malgré les grâces dont je vous ai comblés, les miracles que vous avez opérés, les vertus éminentes que vous avez pratiquées; je punirai l'outrage de la défiance de mes meilleurs amis : *Quia non credidisti mihi non ingredieris.* (*Deut.*, I, 37.)

Que d'injures à la foi dans la défiance! Non-seulement Dieu est puissant et miséricordieux, mais encore il a promis, il a juré de donner des secours à ceux qui le servent. L'Ecriture est pleine de ses promesses solennelles, le monde est plein des monuments de sa fidélité, son sang y a mis le sceau, peut-on lui faire de plus sanglants outrages; la défiance n'est pas moins un soupçon injurieux sur la fidélité de sa parole et de ses lumières, que sur l'étendue et la vérité de ses perfections. Méconnaissez-vous le prix de sa mort, le mérite de ses douleurs, la force de la grâce? Que pouvait-il faire de plus pour dissiper vos injustes ombrages; cette croix si utile au monde et terrible aux démons, depuis quand a-t-elle perdu sa puissance? Fallait-il descendre du sein de son Père, fallait-il vous racheter à si grand frais des secours qui ne vous étaient pas dus! Sang stérile, prédiction chimérique, rédemption infructueuse, qui vous laisseraient sans espérance sous les ailes d'un prétendu médiateur, qui par une bonté infinie expire sous le fer d'un bourreau, et refuse à des créatures pour lesquelles il a tant souffert, des secours dont elles ne peuvent se passer! Quand je ne voudrais pas votre bonheur, âme infidèle, ai-je donc besoin de vous tromper? Ne suis-je pas le maître de votre sort? Qui peut me demander compte de l'ouvrage de mes mains? Pourquoi,

par une basse supercherie, abuser de l'ascendant de ma sagesse et de votre innocente crédulité, irais-je lui tendre des piéges honteux que je lui ordonne de ne pas croire, et aussi contraire à ma gloire qu'à son bonheur?

Le dernier des crimes qui met le comble à tous les autres, le plus injurieux à Dieu, le plus funeste à l'homme, c'est le désespoir; l'homme se fait à lui-même le plus grand des maux en s'arrachant jusqu'aux ressources, se refusant jusqu'aux remèdes, se privant de son existence, se précipitant dans l'enfer; et à Dieu le plus grand des outrages, en s'efforçant de lui arracher la créature, lui ôtant les moyens d'exercer ses perfections bienfaisantes, allant mendier un asile dans le néant pour se soustraire à ses ordres, exerçant sur soi-même, par sa destruction, une autorité souveraine; autant que l'espérance est héroïque et glorieuse, autant le désespoir est injurieux et criminel. Quel honteux échange! préférer la mort à la sagesse, le néant à la puissance, l'enfer à la miséricorde de Dieu, et se croire moins à plaindre dans les horreurs de l'anéantissement que dans le sein de son Créateur? Haïr un Dieu jusqu'à ne vouloir plus recevoir des gages de sa tendresse, le regarder comme un ennemi déclaré avec qui la réconciliation est impossible, dont la miséricorde est épuisée, la puissance déconcertée, la fidélité s'est démentie! Ce fut le forfait de Judas et la consommation de son impénitence, et le sceau de sa réprobation; jusqu'alors la porte du retour lui fut ouverte, il fut même invité d'y entrer de la manière la plus touchante, malgré la noirceur de sa trahison; le pardon lui est offert, son désespoir y renonce; c'en est fait, il en est indigne, quand on révoque en doute les bontés d'un Dieu qui est la bonté même, mériterait-on d'y avoir part? Maison d'Israël pourquoi donc voulez-vous mourir comme si tout était perdu pour vous? N'y a-t-il donc plus de Dieu dans le monde, n'a-t-il plus de puissance ni de fidélité? *Quare moriemini, domus Israel.* (*Ezech.*, XVIII, 31.) Veux-je la mort du pécheur; quel intérêt y trouverai-je, en serai-je plus honoré quand une créature sera perdue? N'est-ce pas dans son salut que se trouve ma gloire la plus pure? *Nolo mortem peccatoris, sed ut vivat.* (*Ezech.*, XXXIII, 9.)

Telle est la disposition des damnés, encore sont-ils moins coupables, il ne leur est plus permis d'espérer, ils ne l'ignorent pas. Les hommes peuvent encore espérer, ils le savent; la sentence des uns est prononcée, les autres ne sont pas cités au jugement; point de ressource pour ces misérables. On offre au pécheur tous les moyens, le sang d'un Dieu coule pour le chrétien, la source en est tarie pour le damné, ou plutôt elle coule pour l'engloutir. La terre voit un père qui ne châtie que pour sauver; les abîmes tremblent sous la main d'un Juge qui ne frappe que pour punir. La mesure est comblée dans les brasiers; ici le désespoir la comble, mille fois plus coupable que le damné qui succombe sous le poids de la nécessité, tandis que l'homme s'expose volontairement par sa faute. J'ose dire que si un damné pouvait espérer, la confiance ne serait pas confondue; l'enfer cesserait d'être, si on pouvait s'y livrer à la bonté de Dieu, Dieu éteindrait des flammes au milieu desquelles il verrait une victime qui lui rendrait ce glorieux hommage, il le fait dans le purgatoire, où règnent l'espérance et l'amour; mais ce désespoir est le partage de ceux dont le malheur est sans ressource : *In inferno nulla est redemptio.*

L'abandon de la confiance est donc l'hommage le plus délicat, et la noirceur du désespoir est le comble de l'outrage; l'espérance compte sur la fidélité des promesses, le désespoir la révoque en doute, l'un adore la puissance, l'autre la méconnaît; là on chérit sa bonté, ici on la conteste : d'une part on se livre à la Providence, de l'autre on se refuse à ses desseins; la confiance fait briller toutes ses perfections, le désespoir les obscurcit : quelle faiblesse dans le désespoir, quelle force dans la confiance? Faiblesse de ne pouvoir supporter la douleur, faiblesse de ne pouvoir attendre le retour, faiblesse de se livrer à l'impatience, faiblesse de méconnaître le Tout-Puissant, faiblesse de préférer la mort à la vie, le néant à l'être, le vice à la vertu; quelle force, au contraire, de se rendre supérieur à l'adversité, force d'être maître de ses mouvements, force de percer le nuage de l'incertitude, force de faire face aux révolutions, force de préférer le bien à venir au présent, le bien invisible au sensible, la sagesse divine à nos mesures, la puissance à nos efforts, la bonté à notre zèle; voilà le vrai sage que la philosophie païenne peut à peine légèrement ébaucher : celui qui s'appuie sur Dieu peut voir l'univers sans être accablé de ses ruines :

Si fractus illabatur orbis.

3° Dieu se fait honneur à lui-même en couronnant la confiance; quelque étranger que soit un misérable, il est toujours glorieux de le secourir; mais enfin, s'il n'a recours à nous, on pourrait le négliger sans injustice et sans honte, au lieu qu'il serait honteux et injuste d'abandonner ceux qui se jettent entre nos bras : celui qui se confie à nous est un homme à nous; l'indifférence d'un maître pour ses gens ne peut être que ressentiment ou faiblesse, qui ne peut défendre, ressentiment qui veut punir; plus la fidélité, l'attachement, la confiance ont éclaté, plus l'abandon serait lâche et déraisonnable; le public serait indigné de voir si mal récompenser des services que le zèle devait rendre cher, qu'on oublie sans conséquence pour sa gloire, quoiqu'aux dépens de sa générosité; un serviteur caché, dont les sentiments peu connus, n'avait que nous pour témoins, du moins est-il de notre honneur de ne pas abandonner celui qui s'est hautement déclaré pour nous.

On abandonne, on voit périr sans y pren-

dre intérêt, ceux qui nous ont abandonnés, leur disgrâce semble faire goûter une secrète vengeance; mais on nous désarme, on nous gagne, on nous impose une douce nécessité en se livrant à nous au risque de tout, au prix de tout, on volerait à son secours. D'où vient dans ce flatteur la fade profusion de ses confidences; dans ce courtisan, l'ouverture apparente de son cœur, l'équivoque naïve de ses manières; dans ce suppliant, l'affectation d'abandon à la sagesse, à la bonté de son protecteur; dans un esclave, les protestations multipliées de tout attendre, de vouloir tout tenir de son maître? D'où viennent dans les grands ces déclarations étudiées aux inférieurs dont on a besoin, qu'on compte absolument sur son affection et ses lumières? C'est qu'on est persuadé qu'attaquer l'homme par la confiance, c'est aller droit au cœur et le prendre par son faible; cette séduisante amorce est le ressort le plus efficace; au contraire, l'orgueil piqué fait mystère de son secret et ne refuse sa confiance à qui semble y avoir droit, et la désirer davantage, que parce qu'il se croit assez vengé en refusant cet hommage le plus délicat et le plus libre; l'orgueil puni le seul bien, il est infiniment offensé du refus, et regarde comme ennemi irréconciliable celui à qui il se voit devenu suspect.

La confiance est parmi les hommes un objet d'ambition et de jalousie, on affecte tout ce qui peut la mériter : Cet homme grave se pique d'un secret impénétrable, la vie lui coûterait moins à perdre que le sacré dépôt qu'on lui a confié; ses lèvres fidèles, son visage impénétrable ne lui laisse courir aucun risque. Un autre affecte une prudence consommée, il ne parle que d'un ton d'oracle, jamais on n'eut à se repentir d'avoir suivi ses conseils, rien ne lui échappe, la renommée a toujours mis le sceau à ses vues; cet ami si empressé à vous servir, entre dans vos intérêts, partage vos peines : pourquoi lui feriez-vous un mystère de votre état? On ne rend pas justice à son zèle, peut-il avoir pour vous un attachement plus inviolable? Ce curieux espion, qui veut tout savoir, s'insinue dans les affaires, interroge, excuse, conjecture, devine, fait semblant d'être instruit, lâche un mot captieux qui semble le dire, il entrevoit le dessous des choses. Défiez-vous, on veut vous tromper, tous ces hommes, par différentes routes, aspirent à votre confiance, piqués au contraire des secrets dont ils voulaient seuls être dépositaires : la confiance est trop flatteuse pour n'avoir pas, comme l'ambition et l'amour, ses poursuivants, ses concurrents et ses rivaux.

Qui le croirait, Dieu daigne entrer dans les mêmes sentiments et employer de pareils moyens; toutes les pages de l'Ecriture sont pleines d'exhortations à la confiance, d'éloges de sa sagesse et de sa bonté; il ne cesse de faire sentir la faiblesse des autres appuis, et de s'offenser de la préférence qu'on donne à la créature; mais pourquoi si souvent et si pathétiquement nous la demander, s'il n'en était glorifié? Pourquoi si fort étaler sa bonté et sa sagesse, s'il n'eût voulu que se jouer de notre crédulité? Devait-il si rigoureusement proscrire la confiance dans les autres ressources, s'il n'en eût été jaloux? Il n'eût fait que précipiter notre perte, nous dépouillant davantage. Grand Dieu! que ne me laissez-vous la ressource des créatures, toute faible qu'elle est, elle eût du moins nourri mon espoir, et, par une douce illusion, elle m'eût fait passer mes tristes jours dans la paix! Fallait-il m'envier cette légère satisfaction et m'arracher, à pure perte, ce faible soulagement pour me plonger dans le plus profond désespoir; il est de votre gloire de me dédommager d'une perte que vous causez?

La protection et les grâces qu'on a autrefois accordées sont autant d'engagements à ne pas se démentir, on a droit d'y soupçonner quelque secret mystère qui obscurcirait la gloire des anciens bienfaits. Les vertus, surtout la grandeur d'âme, imposent la loi de la persévérance; plus ces vertus sont brillantes, plus le contraste de la chute serait frappant; les rayons du soleil brillent trop, et depuis trop longtemps pour laisser ignorer ses éclipses. Ainsi parlait Moïse au Seigneur irrité: Vous en avez trop fait pour perdre aujourd'hui votre peuple, il fallait accorder moins de grâces et faire moins de prodiges, si vous deviez en ternir le cours? Que penseraient les idolâtres, d'un changement si injurieux à votre gloire? Quoi! ce Dieu qui pour eux a ouvert le sein des abîmes, a amolli le sein des rochers, fertilisé le sein des nuées, aujourd'hui trop faible pour les défendre, les abandonne à sa vengeance! Jusqu'ici leur guide, il les laisse égarer; jusqu'ici leur père, il les laisse périr! Ne les a-t-il attirés dans un désert que pour les sacrifier à son inconstance, devait-il les amuser par de frivoles appâts d'une terre délicieuse où il ne pouvait les introduire? Ses promesses et ses faveurs n'étaient donc que des piéges tendus à leur crédulité, pour pouvoir plus aisément les surprendre? *Non poterat introducere eos in terram pro qua juraverat.* (*Num.*, XIV, 16.) Dieu, touché d'une prière si judicieuse, prit en main les intérêts de sa gloire : Non, Moïse, ce peuple ne périra pas, il y va de mon honneur, je le jure par moi-même; en le sauvant je convaincrai le monde de ma puissance et de ma bonté; vous aurez la gloire de l'avoir sauvé par votre confiance : *Propitius ero propter verbum tuum, et implebitur gloria Domini omnis terra.* (*Ibid.*, 21.)

En effet, comme rien ne fait plus d'honneur à Dieu que de couronner la confiance, rien n'y serait plus opposé que de la confondre. Le ciel et la terre passeraient plutôt : Quoi, Seigneur, vos perfections seraient au-dessous de nos idées! Notre confiance l'emporterait sur votre générosité; vous seriez en reste par vos bienfaits, à la gloire que vous rend l'homme par ses sen-

timents; de qui pourriez-vous exiger la confiance, après avoir lâchement trompé la nôtre? Qu'on craigne vos foudres, qu'on tremble à votre aspect; mais comment régneriez-vous sur des cœurs que vous auriez trahis? Qui jamais eut plus de titres sur vos bontés, que la confiance qui les glorifie davantage! Les prodigueriez-vous au prix du hasard? Le caprice en est-il l'arbitre? Quelle est donc cette divinité, insensible à la soumission et à l'espérance, assez faible ou assez cruelle pour oublier un serviteur fidèle qui, comptant sur sa miséricorde et sur ses promesses, se jette amoureusement dans son sein? Ainsi le reprochait-on aux statues muettes des païens, auprès de qui leurs adorateurs n'étaient pas en assurance? *Ubi sunt dii vestri in quibus habebatis fiduciam?* (*Deut.*, XXVIII, 52.) Non, mon Dieu, on n'aura point à vous faire cet injuste reproche; nous combattrons nos ennemis, nous les mettrons en fuite, ils seront forcés de vous rendre gloire. Oui, plus nous espérons, plus nous avons droit d'espérer : la confiance trouve en elle-même un motif de confiance, elle est le principe de l'impétration et la mesure de la grâce, comme la charité l'est du mérite; je ne crains rien tant, disait saint Xavier, que de craindre; rien à craindre, si je ne crains rien; et saint Grégoire de Nazianze nous assure, que quand on prie avec confiance, Dieu se croit comme engagé à l'homme, par une sorte de reconnaissance, à lui accorder tout ce qu'il espère. La confiance et la prière sont une sorte de bienfaits qu'il daigne recevoir de l'homme : *Cum a Deo beneficium petitur, beneficio se affici putat.*

Orgueilleux Holopherne, vous insultez à la confiance de Béthulie, vous vous efforcez d'en ébranler les fondements, l'extrémité où elle est réduite semble appuyer vos blasphèmes; sur qui comptez-vous donc, peuple insensé; qui peut résister à Nabuchodonosor? Il va jusque dans le sein de votre Dieu vous faire sentir le poids de ses coups. C'en est trop, vous allez voir, impie, si l'espérance d'Israël est mal fondée, la main d'une femme va la faire triompher. Orgueilleux Sennachérib, j'entends votre insolent ambassadeur, il insulte à la faiblesse d'Ezéchias, il ose mettre en parallèle le Dieu d'Israël avec les idoles, vous vous formez, malheureux, de grandes idées de la puissance de votre dieu, vous allez éprouver sa faiblesse comme tant d'autres nations, dont j'ai attaché à mon char les impuissantes divinités : *Vos decipit dicens, Dominus liberabit nos.* (IV *Reg.*, XVIII, 22.) Rassurez-vous, Israël, on insulte à votre confiance, le Seigneur ne peut plus être indifférent; cent quatre-vingt-quinze mille hommes vont périr dans une nuit, le prince sera égorgé par ses propres enfants. Prince téméraire, qui au milieu de votre superbe Babylone ajoutez à l'idolâtrie un horrible blasphème, contre la confiance de trois enfants qui osent vous résister! Quel est donc ce Dieu assez puissant pour vous arracher de mes mains? *Quis est deus, qui vos de manu mea possit eruere?* (*Ibid.*, 29.) Ah! vous réveillez sa juste colère : non, prince, nous ne craignons point; les flammes respecteront notre confiance, un ange en suspendra l'activité. Un doux zéphir va s'y faire sentir, vous connaîtrez qu'il est le maître que nous servons.

Il est glorieux à Dieu d'être l'objet de la confiance; s'il lui est glorieux de la couronner, peut-il lui être glorieux de l'anéantir, en la rendant impossible, imposant des lois impraticables? Permettre des tentations insurmontables, supérieures aux forces qu'il daigne donner à l'homme, serait-ce un Dieu fidèle, un maître équitable, un père tendre, un juste dispensateur? Attacher des châtiments et des récompenses éternelles, à des actions qu'il aurait rendues nécessaires, ne serait-ce pas le comble de la prodigalité ou de l'injustice? Mais ne serait-ce pas se jouer indignement de l'humanité, d'ordonner l'espérance, d'inviter à l'acquisition d'un bien, auquel nous ne sommes pas les maîtres d'atteindre? Que pour exercer la vertu, et lui faire moissonner les couronnes, Dieu permette des obstacles, des dangers, des ennemis, des faiblesses; mais que sa grâce, toujours proportionnée au besoin, nous donne les forces nécessaires, c'est alors que la défaite méritera la confusion, ou la victoire des éloges. C'est alors que la crainte et la confiance, sagement balancées, feront tout espérer de la puissance qui nous soutient, et tout appréhender de la faiblesse qui nous entraîne.

Le péché même est une nouvelle source de gloire à la confiance. Si quelque chose devait la faire perdre, ce serait lui; qu'attendre d'un Dieu offensé, qui n'a plus qu'à ordonner des supplices? Plus la conscience est délicate, plus elle sera facile à se décourager; tous les actes de confiance et d'amour semblent n'être que du bout des lèvres, et ne pouvoir partir d'un cœur qui n'ose les former. Tel un enfant coupable n'aborde son père qu'en tremblant et les yeux baissés. Cette défiance déplaît à Dieu, un amoureux retour plein de confiance le gagnerait en l'honorant. La pusillanimité le déshonore; plus les péchés son énormes, plus il est beau de les pardonner, la porte de la divine miséricorde est toujours ouverte. Dieu, toujours prêt à vous recevoir, vous offre sa grâce et vous attend. Mort pour le pécheur, le rejetterait-il quand il revient? Il frappe à la porte du cœur, s'enfuira-t-il quand on lui ouvre. Ce bon Pasteur court après les brebis égarées; fermera-t-il les portes du bercail quand elles veulent y entrer? Non, non, faites pénitence et comptez sur le pardon, dites-lui après mille fautes : Voilà, mon Dieu à qui j'ai dû m'attendre; je ne puis par moi-même que me perdre, vous seul pouvez me sauver. Mes péchés ne diminuent point ma confiance, ils l'augmentent en quelque sorte; plus la blessure est profonde, plus il est glorieux au médecin de la guérir. Plus la dette est immense, plus il est beau de l'acquitter, disait le Prophète : *Propitiaberis*

peccato meo, multum est enim. (*Psal.* XXIV, 11.)

SECONDE PARTIE.

C'est une vérité de sentiment pour laquelle je n'ai besoin que de consulter votre bon cœur; la confiance est le plus sûr moyen d'attirer la protection, indépendamment de l'intérêt de la gloire; attendri par les malheurs, gagné par la prière, engagé par le mérite, un cœur bien fait se refuse-t-il à un misérable qui se jette entre ses bras? Nous eût-il offensés, ses misères et son retour plaident sa cause? Eût-on résolu de le perdre, honteux de frapper, quand on se livre à nos coups, c'est désarmer un ennemi que de se rendre à sa discrétion : d'intelligence avec un fond de générosité qu'on rougirait de ne pas avoir, la confiance fera un protecteur de son adversaire même; plus la défense a été belle, plus la victoire est glorieuse : on remporte par la clémence et par la bonté un nouveau triomphe sur celui dont la soumission nous a déjà assuré la conquête; voudrait-on en ternir l'éclat en traînant lâchement à son char celui qui ne se défend plus, et, loin de nous combattre, ne veut que se donner à nous? Il est si touchant de voir un homme qui souffre; il est si doux de devenir son dieu en le soulageant; il est si glorieux de le sauver, quand la confiance l'en rend digne, qu'il est également de l'intérêt et de l'humanité de ne pas faire repentir de la bonne foi celui qui nous estime assez pour tout attendre de nous.

Trois points de vue dans lequel se présente à Dieu celui qui dans ses besoins a recours à lui avec confiance. Il est *malheureux, vertueux et soumis :* il souffre ses malheurs, excitant la pitié; il pratique des vertus héroïques, elles piquent la générosité; il remplit avec exactitude toutes les conditions, sa fidélité sollicite sa justice. C'est ici une espèce de combat des malheurs avec la compassion, des vertus et de la grandeur d'âme, de l'exactitude avec l'équité, où la confiance triomphe du cœur de Dieu par les armes de la faiblesse; le mérite de la vertu, les droits de la fidélité à ses ordres. Triomphe aussi glorieux à Dieu qu'il est utile à l'homme.

1° *Il est malheureux.* Que les larmes sont éloquentes! Que les gémissements sont pathétiques! Que les malheurs ont d'ascendant sur un cœur bien fait! Que la facilité de les soulager est un appât délicat! Le plus indifférent, le plus étranger, le plus coupable trouve un Samaritain qui bande ses plaies La Providence a ménagé à la misère dans tous les cœurs, un instinct, un intérêt secret qui lui procure des ressources; l'enfant en trouve dans la faiblesse, le malade dans les douleurs, le pauvre dans l'indigence; un malheureux ne saurait être un spectacle indifférent; un barbare venu du fond des forêts ne voit pas souffrir son ennemi sans partager ses peines; la vue d'un animal qui souffre nous émeut malgré nous; la dureté du cœur n'est que l'effet de la passion, de l'éducation et de l'habitude; il a fallu lutter contre la nature pour s'y familiariser. Ce n'est que par une justice arrachée par l'impénitence, que Dieu devient insensible aux maux de l'enfer. Hélas! dit-il par la voix du prophète, je serai donc vengé de mes ennemis : *Heu vindicabor de inimicis meis!* (*Isa.*, I, 24.) Non, le mal n'est point dans les premières vues d'un être souverainement bon, il n'est que le triste effet du crime, tout juste qu'il est quand il en devient le châtiment, tout avantageux qu'il est quand on sait s'en faire un mérite. Dieu ne le permet qu'à regret, sa bonté arrête sa justice, elle en suspend les arrêts, elle en modère les coups; dût-il satisfaire la plus légitime vengeance, il n'en est point sur lequel, comme sur Jérusalem, il ne verse des larmes : *Videns civitatem, flevit super eam* (*Luc.*, XIX, 41); dût-il en tirer la plus grande gloire, il n'en est point sur qui, comme sur Lazare, son amour ne le fasse frémir et verser des larmes de tendresse.

La bonté de Dieu suffirait seule pour nous garantir sa tendre compassion; fût-il jamais de père, d'ami, d'époux qui entrât mieux dans nos intérêts, et voulût plus sincèrement notre bien. Vous voulez, grand Dieu, qu'on vous donne tous ces noms! Et qui, en effet, les porta jamais à plus juste titre? Nous tenons de vous l'être et la vie; l'air que nous respirons, les aliments que nous prenons, la terre qui nous soutient, tout est un présent de votre libéralité; tous les moments de notre vie ont été marqués par quelque trait de votre miséricorde; la mort seule en verra le fin, ou plutôt lui ouvrira une plus belle carrière; l'éternité sera le théâtre de votre amour infiniment magnifique. Tendre époux, qui forma d'union plus étroite que celle de la grâce et de l'Eucharistie? Quel est le mariage où l'époux nourrisse son épouse de sa chaire et de son sang, et ne fasse avec elle qu'un corps et une âme? Ami fidèle, vous êtes seul le véritable ami à l'épreuve de nos défauts, de nos légèretés, de nos ingratitudes; vous avez assez estimé notre âme pour la racheter au prix de vos jours, la croix et la mort montrent seules l'excès d'un amour qu'on chercherait en vain sur la terre. Ah! Seigneur! vous qui nous avez écrits dans vos mains et dans votre cœur, verriez-vous d'un œil sec, entendriez-vous d'une oreille distraite et d'un cœur indifférent le triste détail de nos maux? Vous laisseriez périr vos enfants sans leur tendre la main, devenir le jouet du démon, la proie de l'enfer, sans venir à leur secours? Pourrions-nous vous faire cette injure? Non, quelque violentes que soient nos tentations et nos épreuves, nous sommes avec vous plus forts qu'elles; nous avons tout à craindre du démon et de nous-mêmes, mais tout à espérer de vous : *Sentite de Domino in bonitate.* (*Sap.*, I, 1.)

Dieu doit d'autant plus cette tendre sensibilité à nos maux, qu'il les a ordonnés ou permis, et qu'il en connaît parfaitement l'é-

tendue et peut seul y donner des remèdes dans un besoin pressant. Privée de toutes ressources, la créature, conduite par la confiance et son amour, en va chercher une auprès de lui; il est le maître de la soulager, et il dédaignerait un infortuné qui attend tout de lui seul? Les rochers s'amolliraient à ce spectacle. Jetez les yeux, mère tendre, sur cet enfant qui vous tend ses faibles mains, et qui, la larme à l'œil, vous demande une goutte de lait. Fut-il jamais de mère assez inhumaine pour lui refuser son sein et laisser mourir le fruit de ses entrailles! Plus sensible que la plus tendre des mères, vous répandriez, Seigneur, tout votre sang plutôt que de nous laisser manquer de secours : *Filium si mater obliviscatur, ego non obliviscar.* (*Isa.*, XLIX, 15.) Regardez cet homme luttant avec les vents et les ondes dans une mer orageuse; il va être englouti, il est perdu, il tourne les yeux vers vous, il espère et demande du secours. Vous qui affermîtes les ondes sous les pas de Pierre, lors même qu'une injuste défiance le faisait trembler, laisseriez-vous périr celui dont la confiance est à l'épreuve du péril? Le voilà ce malade, ce paralytique, ce mourant qui n'a plus qu'un instant de vie; charitable médecin, qui fûtes toujours environné de malades et n'en rebutâtes jamais aucun, seriez-vous sourd à sa prière, insensible à sa mort? Permettez seulement qu'il touche le bord de votre robe, et il sera guéri : *Si tetigero vestimenta ejus, salva ero.* (*Matth.*, IX, 21.) Voyez ce pauvre qui manque de tout et meurt de faim à votre porte, il demande les miettes qui tombent de votre table et qu'on ne refuse pas même aux chiens. Vous qui ordonnez de couvrir le nu, de visiter les prisonniers, de secourir l'indigent, seriez-vous plus barbare que ce riche dont vous blâmez et punissez la dureté? Et tandis que vous nourrissez les oiseaux du ciel et habillez les fleurs des champs, oublieriez-vous une créature faite à votre image et qui vous réclame? *Multis passeribus meliores estis vos.* (*Matth.*, X, 31.)

Après des traits si marqués de bonté, resterait-il encore quelque ombrage, voudrait-on se soustraire à une conduite paternelle dont on peut aussi peu soupçonner la douceur qu'éluder la puissance? Ennemi de moi-même, encore plus que de Dieu, contraire à mon bonheur encore plus qu'à sa gloire, voudrait-il me ravir toute sa consolation dans mes peines et tous les moyens de salut? A qui donc se confiera-t-on dans la vie, à qui remettra-t-on plus volontiers ses intérêts? Quand seraient-ils plus en sûreté que quand un père, un époux, un ami s'en sont chargés? Croire tout suspect dans les personnes les plus chères, ce serait le comble de la folie et de l'injustice, et le comble des malheurs. Quelle injure atroce, si, toujours en garde, on voulait encore des sûretés quand les liens les plus étroits et la vertu la plus pure garantissent la fidélité? Que sera-ce, grand Dieu! de vouloir s'en prendre avec vous, auprès de qui le père le plus complaisant, l'ami le plus tendre ne méritent pas d'en porter le nom! Heureux qui se jette sans crainte entre vos bras! Fût-il comme les apôtres, dans un frêle vaisseau, au milieu d'un violent orage, presque submergé par les flots; parussiez-vous plongé dans un profond sommeil, il n'a qu'à vous éveiller par ses prières, dans ce sommeil mystérieux que vous affectez pour éprouver la foi, bientôt vous commanderez aux vents et aux flots, et la tranquillité sera parfaite : *Imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna.* (*Matth.*, VIII, 26; *Marc.*, IV, 39.)

La paix du cœur est le principal effet de la confiance; cette paix est sans bornes : le passé, le présent, l'avenir, le temps, l'éternité, l'intérieur, l'extérieur, elle embrasse tout; on l'éprouve à l'égard des hommes : combien serait-elle plus délicieuse, plus profonde, si on se confiait en Dieu? Malgré les protestations que vous faites de croire, d'espérer en sa miséricorde, vos troubles, vos inquiétudes, votre découragement vous décèlent. La confiance n'exclut pas sans doute les soins légitimes, les mesures convenables de la prudence, elle n'exempte pas du travail, la sagesse divine l'ordonne, et se sert de ces moyens : mais que ce soit sans empressement, sans excès, sans tristesse. Bien persuadé que tout tournera à bien, embarquez-vous, montez dans la haute mer, consultez la boussole, faites la manœuvre : mais attendez de Dieu le bon vent, il saura bien vous conduire au port. Dieu est tout-puissant, il est vrai, il fait tous les jours des merveilles, mais il est sage, et dans ses œuvres les plus admirables il règne un ordre naturel qui cache ses opérations; il nous conserve avec des aliments, mais il ne les crée pas subitement, comme il multiplia cinq pains dans le désert, et changea l'eau en vin aux noces de Cana. Il veut qu'on cultive la terre, qu'on recueille le blé, qu'on fasse le pain, n'attendant pas qu'un corbeau nous l'apporte comme à Elie. Ainsi dans la vie spirituelle, cultivez, semez, travaillez, priez : Dieu touché de vos besoins, de vos malheurs, de vos travaux, de vos prières y répandra des bénédictions, dont une sage et laborieuse confiance n'est jamais privée.

2° *Il est vertueux.* Un illustre malheureux encore plus à plaindre nous touche plus sensiblement : son mérite relève le prix de la confiance et la gloire des bienfaits; un cœur noble se fait un devoir de se charger des intérêts de la vertu; les coups retomberaient sur elle, si, après avoir attendri le cœur par sa misère, et gagné ses suffrages par l'héroïsme, elle n'avait pas le crédit de sauver ses serviteurs malheureux; fût-on d'ailleurs criminel, la manière de souffrir, la disgrâce feraient revenir les ennemis même qui l'avaient condamné, et effaceraient des fautes si noblement réparées par la patience; une grandeur d'âme à l'épreuve de l'adversité n'est plus douteuse et mérite un sort moins rigoureux; ces principes puisés dans

l'équité naturelle, donnent aux yeux de Dieu un lustre infini à la confiance que les malheurs mettent dans un si beau jour, et ne peuvent manquer à ses yeux de nous assurer le succès.

Si Dieu récompense si magnifiquement les moindres vertus, que fera-t-il pour celle qui les suppose, les anime, les exerce, à l'exception de la charité qui les surpasse toutes; la mortification ne sacrifie qu'une partie de l'homme; le jeûne immole la gourmandise, la douceur arrête les saillies, la chasteté renonce aux plaisirs des sens, l'humilité détruit l'orgueil, l'aumône dépouille des biens; mais la confiance embrasse et immole tout. C'est le dernier coup donné sans partage à la victime. Espérez dans l'humiliation, la douleur, la pauvreté; espérez dans les ténèbres et la faiblesse. C'est être humble, doux, patient, détaché; c'est être invincible; comme on n'a proprement ces vertus qu'autant que, plein d'espérance, on demeure inébranlable dans toutes les épreuves. Au contraire, l'orgueil l'impatience, l'avarice, l'emportement, sont des défiances. On s'impatiente, quand on n'attend pas de soulagement; on amasse quand on craint la disette; on se laisse abattre quand on se croit sans ressources; le désespoir est le fruit de tous les vices, et les consomme.

Que le langage et la conduite du juste et de l'infidèle sont différents! La femme de Job et celle de Tobie, par un double crime, se défient du Seigneur, et font à leurs époux des reproches de leur confiance. Quoi, dit l'une, vous avez encore la simplicité de compter sur votre Dieu! Blasphémez-le une bonne fois et mourez : *Maledic Deo, et morere!* (*Job.*, II, 9.) A quoi vous servent, dit l'autre, votre confiance et vos aumônes; votre fils revient-il? Plutôt en êtes-vous moins aveugles; en sommes-nous moins misérables? *Ubi spes tua et eleemosyna?* (*Tob.*, II, 16.) Au contraire, disait Job, quand vous me porteriez, Seigneur, le coup de mort, je n'en espérerais pas moins en vous : *Etiamsi occiderit, in ipso sperabo.* (*Job.*, XIII, 15.) Des biens immenses perdus, une famille nombreuse écrasée sous les ruines de mes châteaux, un fumier pour toute ressource; des amis qui ne donnent que de stériles larmes, et dont les reproches déplacés se mêlent aux injures dont ma femme m'accable; sont-ce là, Seigneur, les bontés d'un père? Il semble que vous ayez cessé de l'être pour moi. N'aurais-je pas droit, dans le transport de ma juste douleur, de maudire le jour de ma naissance, et de souhaiter d'avoir passé du sein de ma mère dans le tombeau, pour n'être pas la proie des maux dont il semble qu'une vie pleine de bonnes œuvres n'avait pas mérité l'excès? Mais, Seigneur, vous avez beau vous déguiser sous les dehors rebutants d'une colère apparente, au milieu des coups dont vous me frappez je vous reconnaîtrai toujours pour mon père; ma confiance, supérieure à vos saintes cruautés, jamais ne se démentira; me donnassiez-vous le coup de la mort, je serais toujours le même : ainsi pensait, ainsi parlait le pieux Job : *etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.*

Aussi, tandis que le Seigneur condamne et confond les blasphèmes de leurs épouses, il rend à Job et à Tobie le centuple de ce qu'ils ont perdu; une postérité nombreuse, de grands biens, l'admiration de l'univers; un établissement avantageux pour son fils, un miracle qui lui rend la vue; tels sont les fruits de la confiance. Dieu s'en fait gloire, il en confond le démon; la confiance de son serviteur lui paraît un trophée érigé à sa puissance, il le fait transmettre à la postérité la plus reculée par deux livres saints qu'il fait composer : *Nonne vidisti servum meum Job?* (*Job*, I, 8.) Au contraire, les justes par son ordre se moqueront de l'insensé, qui n'a pas voulu compter sur le Tout-Puissant; les monuments de ses folies passeront d'âge en âge dans l'histoire de ses malheurs : *Justi videbunt et dicent* : *Ecce homo, qui non posuit Deum adjutorem suum.* (*Psal.* LI, 9.) Se refuser à une main toute-puissante à qui on ne peut résister; se défier d'une bonté infinie, qui n'a que des pensées favorables, ne pas souscrire aux arrangements d'une sagesse supérieure à toutes nos lumières, quelle folie! quel crime!

Homme prudent, qui prenez des mesures sans le Seigneur, ou contre le Seigneur, vous trouverez sans doute des protecteurs plus sages, plus puissants, plus sincères, à qui vos intérêts seront plus chers; vous trouverez des maîtres plus doux, des biens plus assurés, une gloire plus flatteuse. Sera-ce ces grands, dont vos bassesses nourrissent l'orgueil; cet ami trompeur, qui cherche moins à vous servir, qu'à s'élever sur vos ruines? Comptez-vous sur une réputation et un crédit que le moindre vent dissipe, que la calomnie détruit, que le hasard distribue, plus que le mérite ne l'obtient? sur une fortune qui coûte tant à acquérir, que tant d'accidents renversent, que les voleurs enlèvent, que la rouille consume? sur une santé et une force que l'âge flétrit, que la maladie détruit, que la mort va terminer sans retour? Voilà donc les asiles que vous trouvez plus assurés que ma protection; voilà les appuis que vous substituez, que vous préférez à mon bras! appuis, dont vous avez autant éprouvé la fragilité et l'inconstance, que vous avez senti ma force et ma fidélité, qui vous ont fait autant de mal que je vous ai fait de bien; de qui vous avez autant sujet de vous défier que vous avez raison de compter sur moi. Voilà à qui vous avez aveuglément prodigué une confiance qui m'est refusée. Ah! je vous ferai voir qui de nous deux mérite la préférence; allez, je ne puis mieux vous punir qu'en vous livrant à vos amis. Je briserai ce bras de chair, je ferai évanouir cet espérance frivole. Mes bienfaits auraient couronné votre confiance; une juste colère va châtier vos ombrages injurieux. Qu'ils s'élèvent donc, ces protecteurs si puissants; où sont-ils? Que ne prennent-ils votre défense? Un triste, mais inutile repentir de tant de

mécomptes me vengera de vos injustes défiances : *Ubi sunt dii vestri in quibus habebatis fiduciam?* (*Deut.*, XXVIII, 52.)

Peut-être vous en rapporterez-vous à vous-même? Hélas! Une triste expérience vous laisse-t-elle ignorer votre aveuglement et votre faiblesse? Eûtes-vous jamais de plus cruel ennemi, que vous-même? c'est lui qui vous a fait tous vos maux, lui seul peut vous en faire de véritables. En vain l'univers se liguerait-il contre vous, jamais il ne remportera davantage, si vous ne vous liguez avec lui? C'est vous dont les passions, le caprice, l'ignorance ont si souvent pris de fausses mesures et choisi le plus mauvais parti ; c'est vous dont l'inconstance vous a rendu si souvent différent de vous-même, fait former et détruire, et fait évanouir tant de ridicules projets de mains si criminelles et si suspectes. Dieu, qui vous demande votre confiance, est-il donc comme les hommes, comme vous-même? Plus sincère dans ses paroles, plus fidèle dans ses engagements, plus constant dans ses résolutions, ah! connaissez mieux la vérité, la bonté même, et si touchée de tous les maux, si décidée pour les vertus, si glorifiée par la confiance; venez à moi sans crainte, vous tous qui souffrez, qui êtes surchargés, je vous soulagerai : *Venite ad me, omnes qui laboratis.* (*Matth.*, XI, 28.)

La tendre compassion va jusqu'à prévenir ses besoins : J'ai pitié, disait-il, du peuple qui m'a suivi dans le désert, ils mourront de faiblesse si je les renvoie sans leur donner à manger ; multiplions les pains pour rassasier ce grand nombre. Une attention si marquée permet-elle de méconnaître une providence paternelle, à qui rien n'échappe? Un si grand miracle permet-il de douter d'une puissance infinie à qui tout obéit? Mais aussi si jamais l'homme a mérité les faveurs de son Dieu, qui a dû les faire couler avec plus d'abondance? Un peuple infini oublie le sommeil, le boire, le manger pour le suivre pendant trois jours dans un désert; peut-il lui-même être oublieux? Moins ils pensent à eux-mêmes, plus le Seigneur est engagé à les secourir : une folie apparente mérite la profusion de ses largesses ; double miracle que présente l'Evangile, miracle de confiance dans le peuple qui attend tout, miracle de providence dans un Dieu qui pourvoit à tout; l'un doit attirer l'autre, Dieu peut-il refuser le miracle de sa providence au prodige de confiance, et l'homme pourrait-il refuser le prodige de confiance à cette merveille de providence? L'homme se défiât-il de Dieu, ce prodige dissiperait tous ses doutes? Dieu voulût-il les refuser à l'homme, ce prodige changerait son cœur par une espèce de combat de merveilles entre Dieu et l'homme ; l'un ne peut tenir contre la confiance, ni l'autre contre la providence : *Misereor super turbam.* (*Marc.*, VIII, 2.)

S'abandonner sans réserve au hasard d'une providence obscure dont les ordres inconnus, et souvent contraires et toujours peu favorables à nos désirs, ne nous conduisent sur les ruines de tous les biens sensibles, qu'à un bonheur invisible et incertain; le faire sur sa parole et une parole souvent embarrassée, avoir pour suspectes les lumières les plus vives, renoncer aux intérêts les plus chers, et suivre aveuglément sans rien craindre des lois et une conduite impénétrables ; je sais que tels doivent être les sentiments de tous les chrétiens ; on le dit peut-être, le pense-t-on dans la prospérité? mais le croire, le pratiquer dans les besoins les plus pressants et l'adversité la plus accablante, c'est un acte de vertu dont l'héroïsme supérieur à la force ordinaire des hommes, ne peut être que le chef-d'œuvre d'une grâce qui mérite qu'un Dieu s'en fasse honneur. Ce ne sont point là des idées stériles, et une admiration de spéculation de la Divinité, que les scélérats, les démons même ne peuvent refuser, et qui ne coûte rien à l'esprit quand elle ne demande rien au cœur, ici le cœur, sacrificateur et victime, offre les œuvres les plus saintes, et immole ce qu'il a de plus cher.

Rien de plus naturel que de chercher des appuis : trop faible pour se suffire, l'homme en désire surtout dans les besoins et la douleur; il en cherche pour l'avenir, dont l'obscurité l'étonne, et l'incertitude l'alarme, il souffrira plutôt un mal présent pour se ménager des ressources dans un temps éloigné, et se prépare un asile dans les revers dont il est menacé, et dont les maux présents qu'il endure ne sont que de trop tristes préludes. Qu'on examine les sentiments de l'homme, c'est moins le présent que l'avenir qui l'inquiète, il jouit, il souffre moins qu'il ne s'attend à jouir et à souffrir; par un instinct naturel il sent son immortalité et il éprouve tous les jours sa faiblesse; témoin de tant de révolutions, il ne peut s'empêcher de penser à ce qui peut lui arriver quelque jour; l'espérance et la crainte rendent présents les biens et les maux qui n'arriveront peut-être jamais ; le plus malheureux se console dans l'espérance d'un meilleur sort, le plus heureux se flatte d'un sort plus favorable, tant il est comme impossible au cœur humain de s'abandonner en aveugle à une espèce de saint désespoir qui n'attend rien que des ordres arbitraires d'un être supérieur sur qui on n'a aucun droit, et qu'on a souvent offensé, de qui on n'éprouve que des rigueurs ; c'est un des derniers actes de la vertu la plus consommée.

David coupable des plus grands crimes, avait perdu tout droit à une bonté dont il avait tant abusé ; la colère céleste déclarée par une foule de maux semblait lui ôter jusqu'à l'espérance d'une réconciliation si éloignée. Qu'attendre d'une divinité qui, non contente d'enlever le fruit malheureux de son crime et d'armer contre lui le bras d'un fils parricide, met encore le glaive dans la main de l'ange pour exterminer des milliers d'hommes que la main trop lente des ennemis semblait avoir trop épargnés? Non,

non, David espère malgré son offense, il espère au milieu de ses maux : *Si consistant adversum me castra*, etc. (*Psal.* XXVI, 3.) il espère, c'est assez, les armes tombent des mains de Dieu. Plus honoré par la confiance qu'il n'avait été outragé par les crimes, il renverse le fils dénaturé, il remet dans le fourreau le glaive exterminateur, il rend à son Etat le calme et la prospérité qu'il avait osé espérer : plein de reconnaissance et de confiance, le coupable pardonné a le courage de lui dire : Vous êtes mon Dieu, mon salut, ma lumière, que craindrai-je? Une armée ennemie me livrant le combat, j'augmenterai ma confiance : *Dominus illuminatio mea, et salus mea : quem timebo?* (*Psal.*, XXVI, 1.)

Bien des motifs animent les autres vertus, l'espérance même les soutient toutes, la compassion fait agir en faveur des pauvres, l'amour de la croix inspire la douceur, la justice de Dieu fait naître la crainte ; est-il mal aisé d'aimer un maître qui comble de biens? Mais se sacrifier sans rien prétendre, se livrer à discrétion sans rien assurer, sacrifier en quelque sorte jusqu'à l'espérance, du moins l'épurer, l'élever au point de détruire, sur la parole de Dieu, tout ce qu'elle a de sensible, c'est espérer contre toute espérance; quelle force, quel courage, quelle grandeur d'âme, quelle foi vive ! Un Dieu caché, qu'on ne connaît qu'imparfaitement et dont l'inaccessible lumière le dérobe aux yeux les plus perçants, et nous laisse au milieu de l'orage? La foi et l'espérance ont beaucoup de rapport : l'une croit des mystères incompréhensibles, l'autre attend des biens inconnus ; l'une et l'autre sur la parole de Dieu. Là on immole les lumières ; ici on abandonne les intérêts, les ténèbres enveloppent l'une et l'autre : là on adore ce qu'on ne sait pas; ici on compte sur ce qu'on n'a pas, dans l'une et dans l'autre il faut triompher de soi-même. L'espérance est même plus difficile que la soumission spéculative de la foi ; il est aisé de se soumettre à des mystères qui n'engagent à rien; est-il si aisé de se livrer à des promesses qui exposent à tout, qui dépouillent de tout. L'espérance suppose même la foi, sans elle point d'espérance. Il faut pour en venir à la pratique de l'abandon, croire la puissance, la bonté; la fidélité du maître n'est alors qu'agissante et effective; la confiance sans inquiétude dans les occasions les plus pressantes, sait tout attendre et dépendre en tout de la providence de Dieu.

Nous nous plaignons de l'épreuve, des adversités, elles font notre bonheur et notre gloire. Si Dieu ne réveillait quelquefois l'homme par des croix sagement ménagées, il serait bientôt oublié ; lâchement endormi dans les bras de la mollesse, enivré d'un plaisir tranquille que rien ne troublerait, dont rien ne ferait craindre la fin, l'homme se bornerait à une félicité toute acquise et abandonnerait son Dieu; l'utile amertume de l'adversité assaisonne les plaisirs du monde et en fait sentir la vanité. Les rigueurs des châtiments mettent dans l'heureuse nécessité de recourir à la clémence de celui dont il s'est attiré la colère : *Conversus sum in ærumna mea.* (*Psal.* XXXI, 4.) Manassès dut sa conversion à sa défaite. Pharaon n'eût jamais laissé sortir le peuple, si la mort de son fils ne lui eût fait sentir la puissance qu'il affectait de méconnaître : Nabuchodonosor changé en bête devint raisonnable; Antiochus frappé d'une maladie honteuse, pensa enfin en homme. Remède amer, mais nécessaire ; salutaire adversité qui faites vomir le poison de l'orgueil, détachez des biens de la terre et obligez à lever les yeux au ciel, à l'exemple de Josaphat, quand il se vit sans ressources : *Cum nesciamus quid agere debeamus*, etc. (II *Reg.*, XVI, 20.) Ne m'abandonnez pas, Seigneur, à un calme dangereux, comme tous ceux dont vous négligez le salut : vous les laissez s'enivrer de délices, s'oublier eux-mêmes et vous oublier ; mais vous, châtiez vos enfants. Glorifiez-vous par mes peines, purifiez-moi par les douleurs, châtiez-moi en ce monde, pour m'épargner dans l'autre, et conservez-moi toujours la confiance : *Hic ure, hic seca, hic nihil parcas.*

Que la confiance est différente de la flatterie ! Que la solidité de l'une l'emporte sur l'autre ! La trompeuse illusion de celle-ci ne suppose aucune vraie estime, souvent au contraire un vrai mépris, et toujours des idées de faiblesse et de vanité dans l'idole qu'on encense. La confiance ne porte que sur la conviction, et ne présente que le glorieux aveu des belles qualités dont elle croit trouver l'assemblage. La flatterie ne cherche que ses intérêts, et ne rampe que pour les ménager, sans beaucoup s'embarrasser de la vérité de ses éloges. Quoique l'espérance ait aussi ses intérêts en vue, elle les cherche d'une manière noble et glorieuse au protecteur à qui elle se confie. Elle commence par examiner son mérite, et ne se détermine qu'après s'être convaincue de la sagesse de son choix. C'est une décision éclairée du mérite, d'autant moins suspecte, que celui qui la porte est intéressé à ne pas se méprendre. La flatterie ne suppose que l'examen de l'endroit faible, et la persuasion de la sensibilité de celui qu'on veut séduire. En effet, la confiance serait surprise de se voir abandonnée, se saurait mauvais gré du mécompte, se tiendrait offensée de la trahison, et perdrait toute estime. La flatterie compte trop peu sur le succès, pour être étonnée qu'il manque; elle diminue fort l'estime quand elle réussit, et n'en conçoit de véritable, que quand elle trouve un cœur à l'épreuve de ses traits empoisonnés.

La charité, il est vrai, est supérieure à l'espérance; l'espérance se cherche, et la charité s'oublie pour ce qu'elle aime. Mais l'espérance n'entre-t-elle pas dans l'héroïsme de cet abandon? Dieu est toujours infiniment aimable; le paraît-il jamais moins que quand il s'enveloppe sous les dehors rebutants de l'incertitude et les apparences ef-

frayantes d'une perte totale, lorsque tout disparaît et s'évanouit? Nuit obscure, où tout est couvert des plus épaisses ténèbres; mer immense et sans fond, où tout est englouti; sacrifice absolu, où l'on donne tout, et où l'on ne possède rien. A Dieu ne plaise que m'égarant dans les excès des faux mystiques, sous prétexte d'épurer la confiance, nous les fassions perdre à l'âme dans cette redoutable épreuve. Non, non, nous reconnaissons jusque dans les plus grands sacrifices l'usage et l'exercice des trois vertus théologales; mais il est vrai qu'alors l'espérance, portée au degré le plus héroïque, le plus contraire à la nature, le plus glorieux à Dieu, ne peut manquer d'attirer la protection la plus déclarée; cette grâce fût-elle refusée aux autres vertus, elle ne saurait l'être à l'espérance? Dieu ne peut mettre de bornes à la libéralité quand on n'en met point à la confiance.

Le bon larron sur sa croix perce les voiles épais des supplices, des ignominies, de la mort, pour aller démêler un Dieu sous les crachats et les épines, et tout attendre d'un moribond, qui n'attend pour lui-même que le dernier soupir : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez dans votre royaume* (*Luc.*, XXIII, 41); vous, Seigneur? vous, un royaume? vous qui, à l'agonie et brûlant de soif, ne pouvez obtenir une goutte d'eau? Vous qui n'avez pas même d'habits, et dont les soldats tirent au sort la dépouille? vous qui pour diadème avez des épines, pour sceptre des clous, pour habits royaux des crachats, du sang, de la poussière! Vous qui n'avez pas même un tombeau pour vous enterrer, un linceul pour vous envelopper! Oui, c'est à vous que je m'adresse; c'est de vous que j'attends un royaume; c'est vous que j'adore comme mon Dieu. Une confiance si héroïque tient les clefs du paradis, vous y serez aujourd'hui avec moi : *Hodie mecum eris in paradiso.* (*Ibid.*, 43.)

Quel hommage plus flatteur et plus sincère que celui qu'on nous rend au milieu des outrages, dont des dehors si rebutants ne diminuent point la profondeur! Tel un roi travesti ou inconnu, dont un sujet fidèle honorerait la puissance sous des haillons, et sacrifierait pour lui sa vie, lors même qu'il le verrait à l'extrémité; tel David fugitif fut infiniment touché de la fidélité d'un étranger, que sa mauvaise fortune n'avait pu détacher de ses intérêts; quand on espère, quand on demande si bien, peut-on être refusé; c'est perdre généreusement son âme pour la recouvrer. Heureuse perte, où on trouve tout. Heureux abandon, où tout se conserve. Heureux naufrage, qui conduit au port. Heureux aveuglement, qui nous éclaire. Heureuse mort, qui donne la vie. Que je perde donc, ô mon Dieu, ces fausses lueurs qui m'égarent, cet esprit humain qui me dérobe le vôtre, et l'amour de moi-même qui me perd : *Qui amat animam suam perdet eam.* (*Matth.*, X, 39.)

La défiance au contraire frémit de tous les vices, détient toutes les vertus; le désespoir et l'espérance rendent capable de tout : le soldat monte à la brèche, le matelot brave l'orage, le laboureur sème son champ, l'ouvrier ne regrette pas ses travaux, l'enfant même dévore le dégoût de l'étude, à la vue de la récompense. L'espérance est un des plus grands mobiles du cœur humain. Les plus grands saints lui doivent leur héroïsme, Job la patience, Moïse son indulgence, Tobie la constance, David la clémence, les martyrs leur persévérance : *Reposita est spes mea* (*Job*, XIX, 27); l'humilité se soutient par l'espoir de la gloire, la mortification par l'attente des délices, l'aumône par la vue des trésors, le zèle par l'espérance du repos; le désespoir anéantit la religion et toutes les vertus : *Desperatio mors animæ* (*Eccli.*, XXVII, 24); je ne connais plus de barrière, je me livre à la paresse; embrasserai-je un travail infructueux? Je m'abandonne à la volupté; m'en priverai-je à pure perte? Je ne connais plus la justice, je ne puis compter que sur ce que je possède; aimerai-je un Dieu, de qui je n'attends rien? Il mérite sans doute l'amour par lui-même; mais des malheurs inévitables me laissent-ils comme aux damnés la liberté d'en chérir le cruel auteur? Bientôt je ne croirai plus aux mystères, j'aurai bientôt abandonné une religion stérile, qui ne m'ouvre les yeux que sur ces misères, sans m'assurer aucun remède; c'en est fait, puisque nous n'avons rien à espérer, est-ce la peine de nous tant contraindre? *Desperavimus, post cogitationes ibimus : desperantes seipsos tradiderunt impudicitiæ.* (*Ephes.*, IV, 19.)

Je ne prétends pas détruire la crainte, elle est le commencement de la sagesse; une triste expérience doit nous faire travailler à notre salut avec crainte et tremblement; mais j'en blâme l'excès et je veux que la confiance l'emporte; ces deux sentiments, loin de se combattre, se soutiennent : on se craint soi-même, on compte sur Dieu, on se défie de ses faiblesses, on se confie en la bonté de Dieu, et en même temps qu'on redoute la sévérité de ses jugements, on remet son âme entre les mains de Dieu, comme le Sauveur mourant : *In manus tuas commendo spiritum meum* (*Luc.*, XXIII, 46); et on arrive à la vie éternelle.

DISCOURS VIII.

SUR LA PROVIDENCE.

Attingit a fine ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. (*Sap.*, VIII, 1.)

Elle arrive à ses fins avec force, et dispose tout avec douceur.

De tous les attributs de la Divinité, il n'en est point de plus intéressant pour nous que sa providence; elle l'est peut-être plus que sa miséricorde et sa justice dont, par ses arrangements, elle prépare les châtiments et les récompenses : il en est peu cependant qu'on connaisse moins et qu'on soit plus tenté de méconnaître. Les mystères spéculatifs de la religion, qui nous font sentir la

faiblesse de nos lumières, ne sont pas les plus difficiles à croire; ce sont les mystères pratiques, qui, combattant nos passions et déconcertant nos vues, choquent à la fois l'esprit et le cœur; ce sont les mystères de la Providence, dont les desseins inconnus, la conduite obscure, les dispositions mortifiantes ne laissent presque pas goûter un moment de repos.

Faibles mortels, y pensons-nous? Environnés d'ennemis, de dangers et de ténèbres, ne sommes-nous pas dans l'heureuse nécessité de recourir à ses aimables soins? Que nous serions à plaindre, s'il n'était une sagesse infinie qui veille sur nous, une puissance infinie qui nous soutient, une bonté infinie qui nous protége! Un vaisseau au milieu d'une mer orageuse pleine d'écueils; un voyageur au milieu d'une forêt épaisse pleine de bêtes féroces, ont-ils plus besoin de guide ou de pilote, que le monde livré à la vicissitude des événements n'a besoin d'une main divine qui le conduise? Faut-il que l'impie, par des doutes affectés, en ébranle la certitude; que l'homme timide, par d'injustes alarmes, se défie de ses desseins; que le politique, par une fausse prudence, en obscurcisse les merveilles; que la plupart des hommes, ne comptant que sur leurs mesures, négligent les plus sûrs moyens de réussir; que tout se ligue contre un gouvernement dont tout a besoin, et à qui rien ne peut se soustraire?

Aveugles mortels! tout parle d'elle, tout parle pour elle. Rentrez en vous-mêmes, ouvrez les yeux, prêtez l'oreille, partout vous trouverez des preuves convaincantes d'une providence, arbitre des événements, dont la puissance exécute tout, dont la sagesse conduit tout, dont la bonté enrichit tout. Mais rassurez-vous : ne craignez ni une dédaigneuse fierté qui vous méprise, ni une cruelle insensibilité qui vous néglige ou vous oublie. Rien n'échappe à ses tendres sollicitudes. Semblable au Sauveur qui portait sa main sur chacun des malades qu'on lui présentait et les guérissait tous, qui que vous soyez, quels que soient vos besoins, venez à elle avec confiance, elle embrasse tout, elle pourvoit à tout, rien ne lui est étranger, rien ne lui est indifférent: *Super singulos manus imponens sanabat eos.* (*Marc*, XVI, 18.)

Les païens même ne l'ont pas révoquée en doute, et malgré la multiplication insensée de leurs divinités, tous d'une voix unanime ils ont adoré cette sagesse suprême, et n'ont pas moins méprisé que nous le stupide philosophe qui s'efforçait de la rendre problématique. Qui peut fermer les yeux sur ce grand ouvrage? Cette foule de merveilles, cet ordre constant et admirable qui porte partout l'empreinte de l'esprit divin, qui en est l'auteur, qui a formé le ciel et la terre, les hommes et les animaux, les fruits et les fleurs, qui fait rouler les astres qui éclairent, les fleuves qui fertilisent la terre, qui multiplie, qui diversifie, qui fait vivre, qui fait éclore d'un germe fécond depuis tant de siècles cette multitude infinie d'êtres dont nous ne savons pas même les noms? La vue, le détail de ces prodiges saisit le plus aveugle, frappe le plus barbare. Gens de peu de foi, qu'elle traite comme ses enfants, pourquoi vous défiez-vous de celui qui veille sur les moindres choses?

Mais en vain l'adoreriez-vous dans la spéculation, si vous l'outragez dans la pratique par vos injurieuses défiances, pour mendier chez les créatures de fragiles appuis, qu'elles ne peuvent elles-mêmes se ménager. Ah! vous mériteriez la juste et accablante raillerie des justes, contre ceux qui manquent de confiance: la juste et accablante raillerie de Dieu même : Où sont donc vos dieux? Ces dieux objets de votre confiance, qu'ils s'élèvent et viennent à votre secours dans vos besoins! *Ubi sunt dii vestri in quibus habebatis fiduciam, surgant et opitulentur vobis.* (*Deut.*, XXXII, 38.)

Qui peut cacher à vos yeux de si vives lumières? Qui peut éteindre dans vos cœurs des sentiments si naturels? Le voici : si cette providence adorable ne s'annonçait comme dans l'évangile de la multiplication des pains que par des miracles et des bienfaits, nous ne cesserions de joindre nos acclamations à nos reconnaissances; mais si cette providence adorable s'enveloppe sous la simplicité apparente de ses voies et sous les mystères de ses prétendus défauts; l'homme borné dans ses vues n'aperçoit que cette simplicité qui ne le frappe pas et ces défauts qui le frappent. L'un par un air de négligence déguise une sagesse qui, selon nos idées, devrait toujours briller par des merveilles, l'autre par un air d'imperfection combat une sagesse qui, à nous entendre, ne doit souffrir aucun mal. Tâchons donc dans ce discours de mettre la providence dans son vrai point de vue. Elevons-nous au-dessus de cette prétendue simplicité, justifions ces prétendus désordres. Faisons voir dans ces deux parties, 1° Les miracles constants de la Providence, malgré son apparente simplicité; 2° La perfection sublime de la Providence, malgré ses défauts apparents; faisons éclore ses merveilles de cette simplicité même et la perfection de ses défauts.

Le plus beau chef-d'œuvre de la Providence ce fut vous, Vierge sainte : votre obscurité, vos douleurs cachaient les plus grandes merveilles de la grâce unie à la plus haute perfection de la vertu. *Ave Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

La plupart des hommes raisonnent comme le mauvais riche dans l'enfer, lorsqu'Abraham refusa d'envoyer Lazare vers les parents qui lui restaient au monde. Ils n'ont pas besoin, disait le patriarche, que les morts ressuscitent, n'ont-ils pas Moïse et les prophètes? Il ne faut que les écouter et les suivre : *Habent Moïsen et prophetas.* (*Luc.*, XVI, 29.) Non non, père Abraham, répliqua le riche infortuné, Moïse et les prophètes ne leur suffisent pas, il leur faut des miracles.

Ils seront dociles, lorsqu'ils verront l'éclat d'une résurrection et qu'ils entendront le langage pathétique d'un homme revenu de l'autre monde.

Chacun s'imagine de même, que s'il était témoin de quelque miracle, sa conversion serait infaillible. Un mort ressuscité! Un malade subitement guéri, quel orateur! Que n'ai-je été, dit-on, dans ces temps heureux, où la nature obéissait aux apôtres, où la mort respectait leurs ordres, où les montagnes changeaient de place à leur voix, bientôt on m'eût compté parmi leurs plus fidèles disciples : mes passions n'auraient jamais tenu contre un miracle bien avéré. C'est le langage de tous les mondains, dit saint Pierre Chrysologue : *De corde omnium mundanorum loquitur.* Ainsi les fait parler le Sage : Que nous compte-t-on d'une autre vie? Personne en est-il revenu pour en déposer avec connaissance? Non, sans doute, on ne revient pas de l'enfer, on y est perdu sans ressource : hélas! n'est-ce pas ce qui doit le plus nous faire trembler? *Non est agnitus qui sit reversus ab inferis.* (*Sap.*, II, 1.) Ainsi encore les fait parler le Prophète : Il y a longtemps que nous ne voyons point de miracle, nous n'entendons point de prophète : le Seigneur pense-t-il à nous? Qui a vu ceux dont on nous parle? *Signa nostra noc vidimus, jam non est prcpheta et nos non cognoscit.* (*Psal.* LXXIII, 9.)

Frivole prétexte dont l'expérience de tous les siècles fait sentir le faux. Moïse dans le désert marquait tous ses pas par des merveilles : le peuple en fut-il moins indocile? Combien n'en a pas opéré Jésus-Christ pendant sa vie? S'en est-on plus converti? L'a-t-on moins condamné, ne lui en a-t-on pas fait un crime, ne les a-t-on pas attribués au démon? N'a-t-on pas voulu tuer Lazare? Judas et saint Pierre n'en ont-ils pas vu jusque dans le jardin des Oliviers, n'en ont-ils pas fait eux-mêmes? L'un l'a-t-il moins renié, et l'autre moins trahi? N'avons-nous pas tous les prodiges dont nos pères furent témoins, ne faisons-nous pas profession de les croire? S'ils n'ont pas été opérés sous nos yeux, les histoires les plus respectables, l'établissement de la religion, n'en sont-ils pas des monuments et des démonstrations? En sommes-nous plus fidèles? Non, répondit Abraham, quand un mort ressusciterait, ils n'en croiraient pas davantage : *Etiamsi mortui resurrexerint, non credent.* (*Luc.*, XVI, 31.)

Il est ressuscité en effet, cet illustre mort, qui après être descendu aux enfers, et après avoir demeuré trois jours dans le tombeau, nous instruit de ce qui se passe dans ces sombres demeures : quel témoin plus oculaire, mieux instruit, plus digne de foi que l'auteur même de tout? Le monde l'a cru, et il a changé de face! A quoi bon multiplier les prodiges, pourquoi ouvrir les tombeaux, et en évoquer les âmes? Si l'Eglise, si l'univers ne suffisent pas, qui pourra nous suffire? Si on ne s'en rapporte pas à un Dieu, s'en rapporterait-on à un homme? Qui ne connaît le génie de l'incrédule? L'apparition d'un mort l'épouvanterait, mais ne le convertirait pas : il le prendrait pour un prestige; il se ferait une ridicule vanité et un faux mérite de le braver et de le combattre, comme les Juifs combattirent la résurrection de Jésus-Christ; fût-il même ébranlé par un miracle, on ne pourrait guère plus compter sur sa conversion. Jésus-Christ nous l'apprend, et il a tenu cette conduite; il ne se fiait pas à ceux qui ne le croyaient que sur ses miracles : *Multi crediderunt videntes signa, Jesus autem non credebat semetipsum eis.* (*Joan.*, II, 23.)

Nous méritons le traitement que Jésus-Christ fit à la vaine curiosité d'Hérode. Ce prince désirait voir un homme extraordinaire, dont tous parlaient avec admiration, et s'attendait à lui voir opérer quelque prodige : le Seigneur le méprise et se tait. Nous méritons qu'on nous renvoie comme les pharisiens au miracle de la résurrection, de tous en effet le plus grand. Race infidèle et corrompue, tout ce qu'on a fait jusqu'ici ne vous suffit donc pas? Qui le croirait? Vous voulez de nouveaux miracles : *Volumus signum videre.* (*Matth.*, XII, 38.) Vous n'en aurez point d'autre que celui de Jonas. Le Fils de l'homme sera trois jours dans le sein de la terre, comme ce prophète dans le ventre de la baleine : *Signum non dabitur, nisi signum Jonæ.* (*Ibid.*, 39.)

Frivole prétexte, dont je veux faire aujourd'hui sentir le faux par un autre endroit, en vous montrant trois choses; 1° que la conduite de la Providence est une merveille toujours suffisante; 2° que cette merveille est infiniment plus admirable que tout ce qu'on appelle des miracles; 3° que ces miracles mêmes y seraient plutôt une espèce de désordre et de défaut.

1° La conduite de la Providence est une merveille toujours subsistante; non, je ne me défends pas de vous montrer des miracles, je n'ai garde de dire que le temps en est passé, j'ose même vous en laisser le choix, et vous donner le défi; demandez-vous, dirai-je, comme le prophète Isaïe à Achab, qu'une fausse merveille ne vous dérobe pas les faveurs célestes qu'on est près de vous prodiguer; en voulez-vous dans le ciel, en voulez-vous sur la terre, ouvrez les yeux, l'oreille, il s'en fait tous les jours, à tous les moments, il s'en fait de toutes parts et de toutes les espèces : *Pete tibi signum a Domino Deo tuo.* (*Isa.*, VII, 11.)

Quel spectacle, lorsqu'à la voix de Moïse, une vaste mer ouvrant son sein, suspend comme une muraille ses vagues étonnées, et au milieu des abîmes ouvre un libre passage à un million d'hommes, et engloutit l'armée innombrable qui les poursuivait! Mais est-ce un moindre prodige qu'une vaste mer, qui suivant le cours précis et réglé de ses marées porte exactement le tribut de ses eaux sur les côtes qu'elle arrose, et les en retire avec la même ponctualité? Est-ce un moindre prodige, qu'au milieu des plus violentes agitations, les flots élevés jusqu'aux nues, ren-

dant hommage à la main toute-puissante qui a su leur prescrire des bornes, viennent se briser à un grain de sable : *Illic constringes tumentes fluctus tuos?* (*Job*, XXXVIII, 11.)

Quel spectacle, lorsque entraîné par son zèle et soutenu par la confiance, le prince des apôtres fend les ondes qui s'affermissent sous ses pas et lui fraie une route solide jusqu'à son Maître! Mais est-ce un prodige de voir sur toutes les plages de l'Océan un nombre infini de vaisseaux à travers les écueils et les bancs de sable se faire un chemin inconnu d'un pôle à l'autre, et par les succès miraculeux d'une heureuse témérité faire part à toutes les nations des trésors de tous les climats; et quoique tantôt élevés jusqu'aux nues, tantôt précipités dans les abîmes, se jouer des vents et des flots, arriver enfin au port désiré?

Quel spectacle, lorsqu'un Dieu obéissant à la voix de Josué et d'Isaïe suspend le cours du soleil pour favoriser la victoire de son peuple, ou le fait retourner sur ses pas, pour rassurer un prince mourant! Mais est-ce un moindre prodige, que depuis 6000 ans, par le partage régulier de la lumière et des ténèbres, ce bel astre éclaire alternativement tous les peuples, ranime toute la nature, et lui fasse goûter un doux repos? que, par la constante distribution de ses influences, il remplisse les entrailles de la terre d'un riche métal, il couvre nos campagnes de fleurs et de fruits, et fournisse à tous les humains jusqu'à la magnificence et aux délices? que dans un instant ses rapides rayons viennent du haut des cieux dorer tout l'horizon, frapper les yeux de la fourmi, comme ceux du monarque?

Quel spectacle! lorsqu'avec une parole Dieu rend la vue aux aveugles, fait entendre les sourds, parler les muets, marcher les paralytiques! Mais est-ce un moindre prodige que les rayons de lumière tracent en un instant au fond des yeux le tableau fidèle de tous les objets, que l'air frappant nos oreilles y exprime tous les divers sons, ou, se modifiant sur nos lèvres, les rende avec la précision la plus exacte et la plus harmonieuse; que les esprits animaux, dociles à nos volontés, coulent dans tous nos membres, et produisent tous les mouvements les plus diversifiés et les plus justes?

Quel spectacle, lorsqu'avec cinq pains et quelques poissons le Sauveur rassasie cinq mille personnes et fait remplir douze corbeilles des restes! Mais est-ce un moindre prodige que chaque année la terre féconde rende au centuple la semence qu'on lui a confiée, après l'avoir préparée dans ses entrailles pendant la saison des frimats? La Providence, bien mieux que le sage Joseph, ouvre ses vastes greniers; l'homme trouve sous sa main des richesses toujours écloses. Ces grains de blé, multipliés, nourrissent jusqu'aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la campagne, et rassasient de bénédictions célestes ceux même qui n'y pensent pas : *Aperi manum tuam, et imple omne animal benedictione.* (*Psal.* CXLIV, 16.)

Quel spectacle, lorsqu'à la voix du Créateur, Lazare, sortant du tombeau, voit tomber ses liens, et revient encore une fois jouir d'une vie dont le fil avait été tranché depuis quatre jours! Mais est-ce un moindre prodige qu'une infinité d'hommes dans la frêle machine de leur corps, dont les organes, dans leur petitesse, échappent aux yeux les plus perçants, dans leur multitude épuisent les plus profondes richesses, dans leurs combinaisons déconcertent le plus subtil génie, jouissent, à la faveur d'un léger aliment, dont on ignore presque l'usage, d'une force, d'une santé, d'une vie de plusieurs années, que mille accidents doivent à tous moments lui ravir? que ces hommes agissent, qu'ils travaillent, qu'ils se multiplient, et transmettent de siècle en siècle des monuments toujours nouveaux de la puissance infinie de leur Auteur.

C'est ainsi que Dieu lui-même, pour confondre les amis de Job et sanctifier la Providence, dont ils avaient méconnu la justice; c'est ainsi que David, dans ses Psaumes, pour confondre les libertins et les impies, et venger une Providence dont ils affectent de méconnaître la sagesse, au lieu d'avoir recours aux miracles, leur étalent les merveilles naturelles répandues dans l'univers. Qui est ce téméraire qui parle en insensé de mes ouvrages? Ramassez vos forces, réunissez vos lumières, couvrez-vous de vos riches habits et venez disputer avec moi. Où étiez-vous quand j'ai tracé le plan, mesuré l'étendue, posé les fondements de la terre? Prévoyiez-vous alors que vous deviez un jour naître? Où est la base des lumières? qui en a posé la pierre angulaire? Etes-vous descendus dans les abîmes de la mer? faites-vous subsister ses innombrables habitants? en avez-vous creusé le fond et bâti l'enceinte? l'avez-vous environnée de rivages? en avez-vous compté les grains de sable, et dit aux tempêtes : Allez effrayer les hommes? l'enfermez-vous comme on enveloppe de langes les enfants dans le berceau? Avez-vous ordonné à l'aurore de s'élancer et d'ouvrir la carrière du jour? Avez-vous frayé la route des astres, et leur avez-vous défendu de s'en écarter? Connaissez-vous le séjour de la lumière et des ténèbres? Est-ce vous qui les faites tour à tour lever et disparaître pour éclairer le monde ou le plonger dans l'obscurité? Etes-vous entrés dans le trésor de la neige et de la grêle? qui est le père de la pluie, qui enfante les gouttes de la rosée? De quel sein sont donc sorties la gelée et la glace? Avez-vous imposé des lois aux cieux? en entretenez-vous l'harmonie? Est-ce par vos soins que l'étoile du matin se lève et se couche? La foudre et le tonnerre entendent-ils votre voix, et, après avoir volé à l'exécution de vos commandements, viennent-ils à vos pieds vous offrir leurs services? Qui a couvert les oiseaux de plumes? Par quelle force l'aigle plane-t-il au-dessus des nues, et d'un vol rapide fond-il sur sa proie? Avez-vous inspiré au cheval son ardeur martiale, et la férocité au tigre et au

lion? Me connaissez-vous à ces traits? (*Job*, XXXVIII et XXXIX.)

Que vos ouvrages sont magnifiques, ô mon Dieu! vous avez tout fait avec la plus admirable sagesse, dit le prophète David. C'est vous qui élevez les montagnes et fertilisez nos champs: les fontaines percent le sein des rochers et arrosent les vallées; les animaux vont s'y désaltérer; vous leur préparez du pâturage pour les nourrir; l'homme les tourne à ses usages; les oiseaux du ciel y bâtissent des nids, et vous louent par leur ramage. Vous couvrez nos terres d'une abondante moisson, vous faites couler de nos vignes une boisson agréable, et les oliviers nous prodiguent une huile délicieuse. Lorsque le sommeil, fermant les yeux de l'homme, laisse les campagnes désertes, les bêtes féroces s'y répandent pour chercher leur proie, le jour les fait rentrer dans leurs tanières pour laisser, à leur tour, la carrière du travail ouverte à l'homme; tout attend, pour vivre, que vous ouvriez votre main libérale, et tout est comblé de vos bienfaits: *Quam magnificata sunt opera tua*, *Domine!* (*Psal.* XCI, 6.)

2° Ces prodiges sont communs, ils sont continuels; en sont-ils moins admirables? Cette continuité, cette universalité, cette constance, ne sont-elles pas un nouveau sujet d'étonnement? Quelle honte pour la raison, dit saint Augustin, que ce qui doit en relever le prix ne serve qu'à les avilir! *Assiduitate*, etc. Un miracle est d'abord passé, les frais en sont, pour ainsi dire, bientôt faits; Dieu ne s'y montre, n'y agit en Dieu qu'un instant, une fois, en un endroit, devant peu de témoins, et tout rentre d'accord dans l'ordre commun. On ne suspend pour un moment le torrent des lois ordinaires que pour lui rendre d'abord son libre cours; mais ce cours ordinaire est le chef-d'œuvre d'une puissance, d'une sagesse soutenue, universelle, infinie, qui embrasse à la fois tous les lieux, tous les temps, tous les êtres dans toutes leurs combinaisons et tous leurs rapports. Là, c'est une étincelle, un rapide éclair qui se montre et qui disparaît; ici, c'est un astre brillant qui jamais ne s'arrête ni ne s'éclipse. Dans l'un, c'est un cri perçant qui frappe subitement mon oreille; j'entends dans l'autre un concert harmonieux où tout est parfaitement d'accord; j'y consulte une horloge bien réglée, dont on ne voit pas les ressorts, mais qui forme régulièrement toutes les heures. Je vois dans un miracle un torrent passager qui fait du bruit et s'écoule; la conduite de la Providence est un fleuve majestueux qui, par le cours régulier et invariable de ses eaux, fait la richesse et la beauté des terres qu'il arrose: *Assiduitate*, etc.

Un fameux philosophe a cru faire honneur à la providence divine, en combattant l'idée commune des miracles. Les faits miraculeux, dit-il, ne sont pas, comme on le pense, des exceptions aux lois communes, mais des effets naturels de ces mêmes lois, par les arrangements qu'a su ménager une sagesse infinie. Dieu a prévu, ou plutôt il a voulu qu'au moment précis un tel mort ressuscitât, et il a si bien arrangé et combiné le cours des choses, qu'en vertu des lois générales le sang, au moment précis, a coulé de nouveau dans la veine de ce cadavre et animé tous ses organes. Quoique ce système ingénieux ne présente rien d'impossible ni de contraire aux vérités reçues, il est pourtant trop nouveau, trop singulier, trop hasardé pour être adopté par la saine théologie; mais du moins en faisant disparaître des prodiges le merveilleux ordinaire d'une autorité absolue, il y substitue un merveilleux de sagesse plus grand encore qui, étonnant notre imagination et notre esprit par la profondeur et l'immensité des arrangements qu'il suppose, met dans un plus grand jour la sagesse et la puissance de leur auteur, que dans le silence ordinaire par l'idée d'un ordre qui, quoique supérieur à toutes nos idées, est encore au-dessous de la Divinité.

En effet, cette invariable régularité ne montre-t-elle pas d'une manière divine l'étendue infinie de la sagesse de Dieu, la fécondité de sa puissance, la majesté de ses démarches, l'immutabilité de ses conseils; quelle immensité d'objets n'a-t-il pas fallu rassembler, combiner, mesurer, peser, calculer, diriger, pour former, pour exécuter le vaste dessein de l'univers, pour en assortir toutes les parties, mettre en jeu tous les ressorts, prévoir toutes les situations et faire tout servir à ses vues, distribuer tous les grains de sable qui couvrent nos rivages, toutes les gouttes d'eau qui coulent dans nos rivières, toutes les feuilles qui parent nos arbres, tous les brins d'herbe qui ornent nos prairies, et retrouvent tout à la résurrection? Les plus grands ouvriers ont-ils fait, ont-ils imaginé de machine qui en approche? Les plus profonds génies atteignent-ils jusqu'à la comprendre? Ne se trouvent-ils pas heureux d'entrevoir le jeu du mécanisme d'une partie de ce grand système? *Majus est gubernatio totius mundi, quam multiplicatio panum.*

Quelle immensité de puissance pour soutenir depuis tant de siècles ce grand ouvrage, pour faire tout éclore et disparaître, selon la saison: soit que l'hiver, par ses frimats, dépouille la nature de ses richesses, soit que l'été, par ses chaleurs, les lui rende avec abondance, soit que le printemps, par ses beaux jours, en fasse épanouir les prémices, soit que l'automne par ses profusions, en fasse goûter les douceurs. Quelle puissance pour conserver, pour faire renaître par des générations éternelles cette multitude de créatures, tandis que tout concourt à la détruire, et qu'elles se détruisent insensiblement, en effet, par leur continuelle révolution! Quelle immensité de sagesse et de puissance pour le faire au milieu d'une infinité de vicissitudes en mille et mille endroits à la fois, et s'accommodant à la nature et aux propriétés de chaque chose, d'une manière également uniforme dans ses lois

et variée dans ses espèces! Le flocon de neige qui voit le pôle, le grain de sable que la ligne brûle, le sauvage qui vit dans les bois, le monarque qui règne sur le trône, la fourmi qui rampe dans ses guérets, l'ange qui contemple Dieu dans l'empirée, tout est également l'objet de sa providence.

Quel dut être le ravissement de l'aveugle-né, lorsqu'à ses yeux, ouverts pour la première fois, s'offrit le grand spectacle du monde! Avec quelle surprise dut-il parcourir les cieux, la terre, les arbres, les plantes, les hommes, les animaux, dont il se voyait environné? Avec quelle espèce d'extase le premier homme, sortant des mains de son Créateur et placé dans le paradis terrestre, devait-il en parcourir toutes les beautés et les délices? Ces fruits exquis, ces fleurs charmantes, ces animaux dociles, ces astres brillants, ces vives couleurs, cette ravissante lumière, dans quels éloges, quelles actions de grâces dut-il épancher son cœur à la gloire de l'auteur de tant de merveilles? Ne dut-il pas en être plus vivement frappé que ne le furent les témoins du spectacle borné et momentané de la résurrection du Lazare et de la tempête apaisée? Comparerait-on un soldat qui, dans un transport de bravoure, fera quelque action de valeur avec un habile général, dont la sagesse contient les troupes dans le devoir, les ennemis dans la crainte, les alliés dans la fidélité, et sait à propos triompher et battre en retraite? Comparera-t-on un jeune homme qui, dans une heureuse saillie, fera quelque réponse ingénieuse, avec un homme d'un génie supérieur, d'une érudition profonde, qui ne parle qu'à propos et ne prononce que des oracles? Quelle comparaison d'un novice qui, dans une ferveur naissante, fera quelque action de vertu, avec une personne d'une sainteté consommée, dont les actions les plus communes sont marquées au sceau de la perfection? Que le brillant est différent du solide! mais où sont les hommes, arbitres sages et équitables du prix des choses, qui ne se laissent point éblouir par des lueurs?

Grand Dieu! vous êtes partout admirable, soit que, suspendant les lois que vous avez établies, vous frappiez nos yeux par des événements contraires à l'ordre de la nature, soit que vous suiviez régulièrement ces divines lois; mais j'ose dire que vous l'êtes infiniment davantage, lorsque, toujours semblable à vous-même, vous nous offrez le sublime spectacle d'une conduite qui jamais ne s'est démentie; ce n'est pas alors un miracle, c'est une foule, un enchaînement de miracles; c'est un prodige perpétuel, une merveille universelle. Bien différent des hommes, dont les mesures les mieux prises sont sujettes à tant de mécomptes, qui, tous les jours, obligent d'étayer leurs ouvrages et de tracer de nouveaux desseins, partout, malgré leurs efforts, laissent échapper la faiblesse de l'humanité, le Seigneur ne parle qu'une fois, et il arrange tout avec tant de sagesse, que les lois prescrites à l'univers n'ont jamais eu besoin d'aucun changement, l'art en est si parfait et si bien caché, qu'au lieu d'admirer et d'adorer la main divine qui fait agir tant de ressorts et les soutient depuis si longtemps avec tant de poids, de mesure et de nombre, on est tenté d'attribuer cette merveilleuse constance à une nature insensible, entraînée par la nécessité. Téméraire esprit fort, qui doutez de ce que croit tout un monde, qui ne voyez pas, qui n'entendez pas ce qu'annonce, ce que démontre tout un monde, vous êtes vous-même un prodige; la lumière vous aveugle, les merveilles vous rendent stupide; loin de souscrire à vos désirs insensés, la sagesse, qui se connaît elle-même bien mieux que vous ne la connaissez, ne se peint que par ses traits : *In pondere, numero et mensura.* (*Sap.*, XI, 21.)

3° Non-seulement les miracles ne sont pas nécessaires pour établir le merveilleux d'une providence infiniment plus admirable dans la constante économie de ses arrangements, que dans le brillant passage de ses surprises; mais ses miracles sont, même à les bien prendre, une espèce de défaut et de dérangement que la faiblesse humaine, la dureté du cœur arrache à sa condescendance; s'il n'y avait eu que des hommes sages et attentifs à instruire et à gagner, jamais il n'eût fallu toucher à des lois si divinement concertées; toutes simples qu'elles sont, elles suffisent pour tout un monde et pour tous les siècles : mais il a fallu de temps en temps, par de grands coups et des éclats extraordinaires réveiller le genre humain de la stupide léthargie où le jetait une régularité qui aurait dû le ravir, et piquer en quelque sorte un goût trop usé par cette sorte d'assaisonnement. On s'accoutume à tout, il faut que des objets moins grands, à la vérité, mais plus frappants par leur singularité, diversifient la scène et varient le spectacle pour renouveler l'attention. Bien loin de nous plaindre de la providence qui les refuse, rougissons plutôt de la faiblesse qui les exige. *Non majora, sed insolita.*

Pharaon en eut besoin pour consentir au départ d'un peuple qu'il regardait comme son esclave; Dieu les multiplie sous la main de Moïse, afin de briser ce cœur endurci. A peine le miracle cesse que de nouvelles ténèbres couvrent ses yeux : il faut que jusqu'à dix fois la même puissance qui gouverne la nature, en suspende les lois pour se faire sentir à un prince qui affectait de la méconnaître. Israël, délivré par tant de prodiges, hélas! toujours aveugle, a besoin aussi que de temps en temps, dans le désert, ce bras puissant punisse son idolâtrie et ses révoltes; que la foudre et les serpents de feu, que la manne et l'eau du rocher, que la colonne de feu et la baguette fassent retentir à ses oreilles appesanties une voix non pas plus intelligible, mais singulière qui le rappelle à son devoir; son entrée dans la terre promise étonne ses ennemis; mais dès qu'il y est établi tout reprend son cours, comme les eaux du Jourdain répandues. L'homme fidèle attend-il que Dieu tonne

pour croire en lui et l'adorer? il dit comme saint Louis, que l'on invitait à venir voir un miracle dans l'Eucharistie : Ai-je besoin de miracle pour croire? La parole de Dieu vaut tous les miracles.

Le Messie paraît sur la terre, il est bien juste qu'un Dieu s'y fasse connaître par des prodiges, et que toute la nature vienne rendre hommage à son Créateur. Pour attester sa divine mission, il fait déposer en sa faveur les paralytiques, les muets et les morts; en fallait-il moins pour soumettre l'esprit à des mystères incompréhensibles et le cœur à des lois austères? En fallait-il moins pour percer les voiles de son humilité, les nuages de sa pauvreté, l'obscurité de sa naissance? Cependant il laisse passer trente années sans faire briller aucune étincelle; il se montre enfin sous le brillant appareil des miracles: mais la vérité de l'Evangile est-elle une fois établie; le Fils de l'homme est-il reconnu; la nature reprend un libre cours, et malgré les railleries de ses ennemis, il n'en permet plus le dérangement, même pour sauver sa vie.

Le christianisme naissant fixa les yeux des païens par une foule de prodiges. Semblable, dit saint Grégoire, aux jeunes arbrisseaux dont on doit, dans les commencements, arroser les faibles racines, mais qui, devenus grands n'ont plus besoin de tant de culture, il a fallu, par cette majesté imposante, accréditer une religion nouvelle, qui combattait les préjugés et les passions ; mais établie elle-même par le plus grand de tous les prodiges, cette religion se soutiendra sans avoir besoin d'aucun secours; et sa constante durée, malgré la cessation du miracle, est une merveille toujours renaissante, plus propre à prouver sa divinité que toutes celles qui firent briller son berceau. Ainsi, quoique dans tous les siècles Dieu ait relevé la sainteté de ses favoris par des opérations miraculeuses, on a vu qu'à mesure que le culte se répandait, cette foule d'événements extraordinaires diminuait peu à peu. Le don des miracles est une grâce gratuite et étrangère en quelque sorte, à celui qui en est l'instrument, qui ne suppose ni ne donne aucun mérite, uniquement accordée pour le bien du prochain. C'est moins aux sains qu'aux malades qu'il faut des remèdes, et moins aux fidèles qu'aux infidèles qu'il faut des prodiges. Madeleine connaît Jésus-Christ sous la figure d'un jardinier; Thomas veut toucher les plaies avant de se rendre : *Linguæ in signum sunt non fideli, sed infideli.* (I *Cor.*, XIV, 22.)

Dans l'ordre de la grâce la conversion du pécheur, la persévérance du juste sont, selon saint Augustin, de vrais miracles supérieurs à tous ceux de la nature. Un martyr sur l'échafaud, un solitaire dans le désert, un apôtre à l'extrémité du monde, sont plus admirables qu'un mort ressuscité ; j'admire moins l'aveugle guéri que l'hérétique éclairé; le sourd, le muet recouvrant l'ouïe et la parole, que le pécheur converti; les orages des passions sont plus difficiles à calmer que ceux d'une mer agitée, un rocher se ramollit plutôt qu'un cœur endurci ; on voit cependant peu de conversions qui, comme celle de saint Paul et de Madeleine puissent passer pour des prodiges, la plupart ne paraissent qu'un effet ordinaire et naturel, un fruit tardif et longtemps attendu de l'instruction des adversités et des exemples. La grâce s'accommodant à la lenteur de la nature, et cachant ses merveilles sous le voile des cours ordinaires des choses, la faiblesse des moyens naturels ne laisse presque pas entrevoir le Tout-Puissant, qui également maître de la nature et des miracles, tempère l'un par l'autre avec une sagesse infinie, et à quelques occasions près où il étale les trésors de sa puissance, suit constamment les lois d'une providence uniforme. Malheur donc à ceux dont l'endurcissement rend les miracles nécessaires, ou plutôt ne se rend pas même aux miracles! Heureux ceux qui croient sans voir : *Beati qui non viderunt et crediderunt!* (*Joan.*, XX, 29.)

Mais si Dieu y trouve les intérêts de sa gloire, nous n'y trouvons pas moins les intérêts de notre salut. Dieu veut pour notre bien même que nous agissions, et que notre bonheur soit notre ouvrage en même temps qu'il est le sien ; celui qui nous a faits sans nous ne nous sauvera pas sans nous; il faut donc nous laisser suivre une route ordinaire et commune; et où serait la foi, si pour l'affermir dans chaque homme il fallait de nouveaux miracles? Un miracle est un coup de foudre qui prend au dépourvu et abat. Frappé sans examen, étourdi sans réflexion, affaissé sans défense, on est plutôt entraîné que changé, forcé que persuadé, c'est une ville prise d'assaut; mais lorsque, par l'instruction, docile aux témoignages respectables, on croit sur la parole de Dieu et la décision de l'Eglise, c'est alors que le sacrifice de nos lumières rend à Dieu un hommage d'autant plus digne de sa sagesse qu'il est plus libre et plus raisonnable.

Tel est l'exercice de toutes les autres vertus; si Dieu agissait toujours d'une manière miraculeuse, si même il le faisait trop souvent, il agirait seul, l'homme ne serait plus qu'un instrument mécanique de sa puissance. C'est l'exercice des talents, il faut les confier à l'industrie qui les fait valoir en l'absence du maître; qu'aurait à faire le matelot, si chacun, comme saint Pierre, pouvait marcher sur les eaux? Que resterait-il à faire aux médecins, si tous les malades étaient subitement guéris, comme le paralytique de l'Evangile? Que ferait le laboureur, si des multiplications continuelles donnaient du pain à tout le monde? Il faut donc que, comme un maître qui livre quelquefois ses élèves à leur industrie pour exercer leur talent, en leur donnant la gloire et le plaisir d'agir par eux-mêmes, le Seigneur nous laisse aussi à nous-mêmes, et, par une suite insensible de grâces, nous livre, pour ainsi dire, au courant des choses humaines; ainsi nous fait-il gagner la couronne à titre

de mérite? Sa bonté semble arrêter sa puissance pour laisser agir les nôtres, oublier sa gloire pour ménager notre honneur, et s'exposer à être méconnu, en cachant les merveilles de sa grâce, plutôt que de nous laisser méconnaître en les prodiguant.

Conduite aimable, toujours la même, on peut toujours compter sur vous, vos grâces ne sont pas une pluie, une rosée passagère, elles coulent sans interruption; le champ de l'impie en est arrosé comme celui du juste; le soleil ne cesse d'éclairer pour tous; les yeux du coupable, et ceux de l'innocent sont également frappés de ses rayons; le fil des opérations de la nature et de la grâce guide si bien dans ce labyrinthe, qu'on n'a besoin que de s'instruire; et qu'on peut marcher d'un pied ferme sans craindre d'être jamais trompé: les miracles sont pour les infidèles, la parole et l'instruction pour les fidèles, elle leur suffit, leur docilité fait leur sûreté : *Prophetia non infideli, sed fideli.* (I *Cor.*, XIV, 22.)

Cette constance fait le repos de la vie, la surprise des miracles est, au contraire, s'il est permis de le dire, une espèce de trahison; ainsi, dans le gouvernement de l'Eglise et de l'Etat, l'observation des lois, la solidité des établissements, la fermeté dans les principes, font la douceur et le repos de la société; nouveauté de doctrine, dispense de la loi, diversité de conduite : voilà de vrais dérangements. Quelle serait notre continuelle et juste inquiétude, si, par des ordres subits et imprévus, la Providence se jouait de notre faiblesse et de notre crédulité, si par des prodiges arbitraires elle déconcertait tous nos raisonnements et rompait toutes nos mesures? Nuit obscure, qui ne serait interrompue que par de fausses lueurs, plus propres à nous égarer qu'à nous conduire. Rien donc n'est plus sage, plus admirable, plus aimable; rien ne fait mieux sentir la grandeur et la bonté du maître qui nous gouverne, que l'uniformité et la simplicité de ses voies, qui menant tout à ses fins avec autant de douceur que de force, loin de rendre la Providence problématique, n'en est que plus propre à démontrer ses merveilles : *Attingens a fine ad finem fortiter et disponit omnia suaviter.*

C'est alors qu'il est vrai de dire que les cieux publient sa gloire, que le jour l'annonce à la nuit, et que par sa sagesse tout demeure dans l'ordre : *Ordinatione tua perseverat dies* (*Psal.* CXVIII, 91); que Dieu suspend la terre sur un point immobile, qu'il la porte sur trois doigts, qu'il balance les montagnes et pèse l'air et le feu, qu'il marche sur l'aile des vents, et se fait une route invariable sur la cime des ondes : *Semitæ tuæ in aquis multis.* (*Psal.* LXXVI, 20.) C'est alors, qu'avec sûreté, l'homme confie sans regret ses grains à la terre, les voit disparaître et pourrir, et attend sans inquiétude le retour d'une saison dont il n'est pas le maître, bien sûr que d'une corruption même, la main puissante qui le reçoit fera naître des fruits abondants : *Et si mortuus fuerit, multum fructum affert.* (*Joan.*, XII, 25.) C'est alors que, pressé de la soif, le cerf court vers la fontaine, qu'il voit répandre sans cesse la libéralité de ses eaux, et qu'il trouve sur des montagnes un repas délicieux, toujours prêt : *Producit in montibus fænum, dat jumentis*, etc. (*Psal.* CXLVI, 8.) C'est alors que, perché sur la branche, l'oiseau goûte la douceur du repos sans craindre de manquer le lendemain de nourriture dont il n'a pas rempli ses greniers : *Volucres cœli non congregant in horrea.* (*Matth.*, VI, 26.) C'est alors que, sans craindre les insultes ni la rigueur des saisons, la fleur des champs se voit richement habillée, sans avoir filé l'or et la soie dont elle est couverte, et qui le disputent à la magnificence de Salomon. *Lilia non laborant neque*, etc. (*Ibid.*, 26.)

C'est alors que, malgré les larmes qu'elle essuie et les faiblesses qu'elle supporte, la tendre mère voit avec plaisir le fruit de ses entrailles, bien assurée que le Père commun le recevra dans son sein, le portera sur ses genoux, fera couler le lait de ses mamelles et pourvoira à tous ses besoins; c'est alors que le pasteur et l'homme apostolique répand le grain de la parole et conduit ses brebis, plein de confiance que le Seigneur, en donnant l'accroissement, bénira le soin qu'il a pris de planter et d'arroser : *Suscepisti me de utero matris meæ* (*Galat.*, I, 15); c'est alors que l'homme de bien sème dans les larmes d'une vie uniforme et commune, avec plus de satisfaction et de sûreté, que dans les événements singuliers et éclatants d'une vie extraordinaire et miraculeuse, espérant que rien ne sera perdu, et que tôt ou tard il moissonnera dans la joie ce qu'il aura semé. *Quæ seminaverit homo hæc et metet.* (*Galat.*, VI, 8.) Voyons les merveilles de la Providence dans ses prétendus défauts.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le mélange de plaisir et de douleur, de lumières et de ténèbres, de vice et de vertu, a été une pierre de scandale pour les impies, je dis plus, pour les gens de bien même; combien de fois, gémissant sous le poids de l'adversité, est-on tenté de méconnaître une bonté et une justice infinie dans la distribution inégale, en apparence, et si peu équitable des biens et des maux; et dans la tolérance, en apparence si peu sage, de tant de désordres? David s'en plaignit amèrement : J'avoue qu'à la vue de la prospérité des pécheurs ma voix a été ébranlée : *Mei autem pene moti sunt pedes*, etc. (*Psal.* LXXII, 2.) Ce fut là le prétexte des amis de Job, pour le soupçonner coupable de mille crimes. Sous un Dieu si juste et si bon, vit-on jamais la vertu opprimée et l'homme de bien livré à la misère et à la douleur? Quelque péché secret a sans doute allumé la foudre qui vous a frappé : *Quis unquam innocens periit.* (*Job*, IV, 7.)

L'athéisme en a prétendu conclure qu'il

n'y avait point de Dieu ; ou qu'il ne connaissait pas ce qui se passait sur la terre ; ou, s'il en était instruit, qu'il est trop indifférent pour s'en embarrasser, ou trop faible pour y apporter du remède : *Si est Deus, si est scientia*, etc. (*Psal.* LXXII, 11.) Un spinosiste divinisant la nature et humanisant la divinité, a fait de ses désordres mêmes, aussi bien que de tous les êtres, autant de perfections nécessaires à l'essence divine ; tout est Dieu, et Dieu est tout ; il est le bien, il est le mal ; il est le vice, il est la vertu : un système plus raffiné supposant un Dieu forcé par une nécessité chimérique à faire toujours ce qu'il y a de mieux, rend le désordre utile et inévitable en le faisant entrer dans la composition de ce prétendu chef-d'œuvre. D'autres athées soutiennent que notre âme n'est que matière et ne font de tout ce qui se passe ici bas qu'un frivole jeu du mécanisme. Quelques autres prétendant que tout n'est qu'esprit, ne font de tous les événements que des songes, de tous les êtres, des fantômes ; et de la vie, qu'un long sommeil.

Un déiste, en apparence plus respectueux et plus humain, s'imagine un Dieu si commode que, sans exiger de culte particulier ni punir de crime, il reçoit indifféremment tous les hommages, s'accommode de toutes les religions et excuse toutes les faiblesses ; les premiers siècles de l'Église ont vu les manichéens recourir à deux principes pour concilier cette étonnante opposition, attribuer tout le mal au mauvais principe, et faire honneur au bon de tout le bien. Les autres hérétiques, dans les mystères impénétrables de la prédestination et de la grâce, ont tâché tantôt de faire tout retomber sur l'homme par le pouvoir sans bornes d'un libre arbitre qui n'avait pas besoin d'un secours surnaturel, tantôt de rendre Dieu responsable de tout par le refus bizarre ou l'efficacité invincible d'un secours nécessaire qui laisse l'âme dans l'impuissance.

Le paganisme, tantôt dans l'idée ridicule de la métempsycose, a imaginé des fautes passées, commises dans des temps heureux, qu'on ne faisait aujourd'hui que punir ; tantôt pour concilier les contradictions, il a partagé le gouvernement de l'univers à différentes divinités toujours en guerre les unes contre les autres ; tantôt pour se débarrasser des difficultés, il a substitué à la sagesse infinie qui nous gouverne un destin suprême et une aveugle fatalité inspirée ou adoptée par quelques sectes de philosophes, principe que le goût sanguinaire du mahométisme a mis en œuvre pour inspirer à ses soldats une valeur brutale, qui méprise le danger des événements, qu'on croit écrits dans les cieux d'une manière irrévocable.

Vaines alarmes, qu'a-t-on à craindre pour la gloire d'une sagesse adorable, qui n'a besoin que d'elle-même pour se justifier ; ou plutôt folle présomption de l'homme qui, au lieu de l'adorer humblement, ose témérairement sonder des abîmes infiniment supérieurs à ses lumières : *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget.* (*Psal.* XCI, 7.) Non, non, Seigneur, nos faibles apologies ne vous sont pas nécessaires ; malheur à nous si une trop curieuse recherche nous expose à être accablés sous le poids de votre gloire : *Scrutator majestatis opprimetur a gloria.* (*Prov.*, XXV, 27.) L'obscurité même de vos voies fait ma consolation et mon assurance, vous n'agiriez pas en Dieu, vous ne seriez pas Dieu si vous étiez à ma portée ; ô profondeur des richesses de votre sagesse et de votre science ! *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei !* (*Rom.*, XI, 33.) Il n'en faut pas davantage à un esprit raisonnable. Connaît-on Dieu ? Se connaît-on soi-même quand on est surpris des difficultés, quand on ne sent pas la disproportion du Créateur à la créature ; quand on veut, dans les mystères, passer les bornes de l'adoration et de la foi ? Les esprits forts méritent-ils ce nom ? Ce sont les esprits les plus superficiels et les plus faibles, leurs attentats mêmes sont la preuve et le comble de l'aveuglement et de la folie : *Quam incomprehensibilia judicia ejus et investigabiles viæ ejus.* (*Ibid.*)

Mais à travers ces miraculeuses ténèbres, il échappe assez de rayons pour faire entrevoir cette puissance, cette sagesse, cette bonté infinie qui fait le caractère de la Providence dans la fécondité de ses opérations, dans la variété de ses ouvrages, dans l'efficacité de ses moyens, dans les avantages de ses effets ; un esprit attentif y trouve de quoi résoudre tous ses doutes et calmer toutes ses alarmes, de quoi animer sa reconnaissance et sa piété. Faire tout servir à ses desseins, les choses les plus opposées et les plus faibles, ménager le succès quand tout paraît désespéré, multiplier, diversifier à l'infini ses créatures, les relever mutuellement par la comparaison et le contraste, tirer une gloire infinie des passions mêmes et du péché, et faire tout cela en suivant le cours uniforme d'une conduite paisible, qui laisse tout agir naturellement ; la plus haute sagesse approche-t-elle de ce chef-d'œuvre ? Oui, ce système de mélange si embarrassé, si compliqué, si défectueux à nos yeux, la met dans un plus beau jour par sa facilité, sa simplicité, la beauté même qu'il renferme ; cette obscurité répand une nouvelle lumière sur des ténèbres qui font admirer la majesté qui les dissipe.

De ce système de mélange il résulte : 1° des obstacles qui font honneur à la puissance qui les surmonte ; 2° une variété qui fait la gloire de la sagesse qui les distribue ; 3° des désordres qui font aimer la bonté qui les tourne en bien.

Ces obstacles habilement ménagés font éclater la puissance qui en triomphe ; à quoi pensez-vous, mortels, qui combattez, qui négligez la Providence ? Espérez-vous résister ou vous soustraire à ses éternelles dispositions ? S'il dépendait de vous de changer par vos efforts, de renvoyer par vos délais, d'éluder par vos artifices l'exécution de ses ordres, coupables sans doute de résister

aux volontés d'un maître tout puissant, insensés de vous priver des lumières d'un guide si éclairé et des sollicitudes d'un père si tendre, du moins vos attentats auraient quelque chose de moins criant ; mais comment vous défendre du ridicule complot d'une folie aussi inutile et funeste qu'elle est odieuse et inexcusable? Ignorez-vous que Dieu se joue à son gré des mesures les mieux concertées, et que les obstacles mêmes que vous faites naître entrent dans le plan de ses divins arrangements, et facilitent et en accélèrent le succès? Ah! ne vaut-il pas mieux vous faire un mérite de votre abandon que de vous rendre à pure perte criminel par la résistance! Dieu et les hommes se moquent de sa vaine défiance : *Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum.* (*Psal.* LI, 9.)

David devait être chatié et non pas accablé. En vain un fils rebelle arme contre lui tous ses peuples ; en vain un habile ministre appuie sa révolte par des conseils trop funestes, qui, s'ils avaient été suivis, auraient infailliblement entraîné sa perte. Un avis contraire donné à propos détourne l'orage, suspend la fureur du parricide et donne au monarque fugitif le loisir de se fortifier et de vaincre ; en vain au contraire la tendresse paternelle veut sauver les jours du coupable ; la mort d'Absalon était résolue dans le conseil du Très-Haut. Les ordres précis et réitérés du roi son père n'arrêtent les traits des soldats que pour le livrer à la lance du général.

Holopherne assiége Béthulie avec une armée immense à qui rien ne peut résister; la défaite de tant de peuples semble assurer la perte d'une poignée de misérables dont la témérité fait toute la force. La nature semble conspirer contre eux ; les sources d'eau coupées réduisent à l'extrémité des insensés qui vont être passés au fil de l'épée : mais le maître de la victoire sait, quand il lui plaît, en fixer les bornes ; la main d'une femme renverse toutes les forces de l'Assyrie ; le vainqueur de tant de rois tombe sous ses coups et sa tête lui sert de trophée. L'orgueilleux Aman voulait perdre Mardochée, une potence devait hâter le trépas d'un infortuné que le massacre des Juifs, renvoyé à quelques mois, semblait laisser respirer trop longtemps. La confiance du prince lui permettait de tout entreprendre et de tout exécuter ; la faveur de la reine qui l'invitait seul à un festin qu'elle donnait au roi son époux, relevait sa gloire et ses espérances. Mais il n'est monté si haut que pour donner, par une chute plus éclatante, l'exemple frappant du renversement du dessein formé contre Dieu ; le peuple est vengé de ses ennemis; ce même Mardochée succède au favori, Aman sert de héraut au triomphe et ensanglante le gibet qu'il lui avait destiné.

Que peut toute la puissance humaine contre votre bras tout-puissant, ô mon Dieu ! Vous regardez du haut des cieux les timides mortels, occupés de mille projets frivoles, comme des enfants qui construisent une maison de boue ; vous riez de leur vaine sollicitude, vous en avez pitié, vous les laissez faire, et sans le vouloir et sans y penser, ils servent à tous vos desseins ; combien plus sage est celui qui se livre sans réserve à votre conduite. Adorons la main qui nous entraîne, baisons les chaînes qui nous lient, faisons-nous un bonheur de notre dépendance. Contentez-vous, grand Dieu, au prix de tout ce que j'ai de plus cher ; qu'il est doux pour moi de vous savoir tout-puissant !

Rien de plus glorieux pour Dieu que cette espèce de victoire, longtemps disputée et en apparence incertaine, où son bras paraît lutter avec les événements et les forcer enfin à seconder ses vues les plus opposées. Ce n'est qu'aux combats difficiles qu'est attachée la gloire délicate du triomphe. Dieu reçoit avec complaisance un encens si flatteur de la main même des impies, il s'applaudit de leur conversion et peut-être n'est-ce que pour la gloire de la grâce qu'il permet l'irréligion et le crime ; Achab tout à coup pénitent, renonce à l'idolâtrie, se couvre de la cendre et du cilice, Dieu est charmé de ce spectacle et fait part de sa joie au prophète. Prophète, as-tu vu ce fier adversaire à mes pieds ; j'ai enfin brisé ce cœur endurci, il s'est humilié sous ma main et m'a rendu des hommages sincères ; je me fais honneur d'une conquête qui me fut longtemps disputée : *Nonne vidisti humiliatum Achab!* (III *Reg.*, XXI, 29.)

Il n'était pas difficile à Dieu de placer tout d'un coup Joseph sur le trône d'Egypte ; mais sa puissance y eût trop peu éclaté. Un enchaînement d'aventures qui semblent n'être qu'une suite naturelle des passions humaines, fait servir à son élévation les mesures mêmes qu'on prend pour le perdre. Qui l'eût dit à ses coupables frères : Celui que que vous jetez dans une citerne, que vous avez vendu comme un esclave, dont la robe ensanglantée annonce la mort, doit être le ministre d'un grand prince; ce que vous faites va l'y conduire. La haine le vend à des Ismaélites ; quel début ! Depuis quand l'esclavage doit-il mener à la couronne ? Le hasard le donne à un des principaux officiers de la cour ; quelle tâche éclatante ! Quel nouvel obstacle à la grandeur ! Le crédit que ses vertus lui font trouver auprès de son maître semblent l'approcher de la fortune, mais non, funeste avancement ! la vertu même, par le dépit d'une femme impudique, le précipite dans un cachot ; qui l'eût dit, et à l'épouse infidèle et au mari crédule qui le condamne, Vous allez voir sur vos têtes celui que vous traitez en criminel? Tout est désespéré pour lui ; ah ! c'est alors que se jettent les fondements de son élévation. Un songe découvre aux officiers du roi l'étendue de ses lumières ; l'événement justifie ses prédictions, il est encore oublié de ses propres admirateurs et languit deux ans dans les fers ; enfin le hasard d'un songe l'appelle auprès du monarque, il le charme par sa sagesse : le voilà gouverneur de l'Egypte ; ainsi ce grand homme le faisait remarquer à ses frères : Ce n'est point ici votre ouvrage,

Dieu seul y a présidé, *non vestro consilio, sed Dei voluntate*. (*Gen.*, XLV, 8.)

Envisageons les commencements de la religion chrétienne ; qui jamais se fût attendu à ses éclatants et rapides progrès? Douze pêcheurs, quels hommes ! C'est bien à de si faibles mains qu'il faut confier la conversion du monde! la croire ; quel objet de culte ! C'est bien sous cet appareil ignominieux qu'un Dieu doit se montrer pour se faire adorer? La pauvreté, l'humilité, la patience, quelle morale ! Ce sont bien là les principes qu'il faut prêcher au monde pour s'en faire écouter? Un Dieu en trois personnes, un Dieu fait homme ; quels dogmes ! C'est bien là la doctrine qu'il faut annoncer pour se faire croire ; Rome, quel adversaire ! C'est bien la maîtresse du monde qu'il faut attaquer, elle dont les plus grands rois sont tributaires, souffrira-t-elle un joug étranger? Le paganisme, quelle forteresse ! Est-ce donc là ce qu'on peut se flatter de détruire ? Un culte enraciné dans le cœur, que tout le monde se fera un devoir et un intérêt de défendre. Toutes ces réflexions seraient justes si les hommes étaient les auteurs de cet ouvrage ; mais Dieu s'en mêle, la faiblesse des moyens, le nombre des obstacles ne servira qu'à mettre une espèce de proportion avec la puissance, c'est l'en rendre digne et former la démonstration la plus complète : en effet la simplicité même des apôtres leur concilia la créance, l'ignominie de sa mort fit sentir la bonté de Dieu, dont elle reçut les derniers soupirs, la pureté de sa morale fit admirer la sainteté de son auteur. La puissance de Rome répandit partout une doctrine reçue dans la capitale du monde. Le système ridicule du paganisme mit dans tout son jour la religion qui conserve seule les droits de la divinité. Allez, pasteur souverain, fort par votre faiblesse ; espérez tout, Pierre, parce que vous n'avez rien à espérer, la capitale du monde deviendra votre patrimoine, le trône des césars sera votre siége ; si tout cela s'est fait par des moyens naturels sans le secours des miracles, en fut-il jamais de plus grands? *Mirabilius est mundum sine miraculis credidisse.*

2° Cette admirable variété de créatures, qui fait la beauté de l'univers, démontre la sagesse infinie qui a si bien su les assortir et les combiner. Ces rapports, ces combinaisons, ces assemblages sont infinis, et il en résulte une infinité de chefs-d'œuvre. Quel nombre infini non-seulement d'êtres particuliers, mais d'espèces différentes, d'êtres qui peuplent l'univers! On admire Salomon de les avoir connus. Qui peut compter les oiseaux qui fendent l'air d'une aile légère, les poissons qui se jouent au fond des eaux, les bêtes qui paissent dans les campagnes, les insectes qui rampent dans les guérets? Qui peut compter les fleurs qui embellissent nos prairies, les fruits qui enrichissent nos jardins, les arbres qui nous offrent leur ombrage? Qui peut compter les métaux que forme le sein de la terre, les pierres précieuses qui ornent les couronnes des rois les grains de sable qui couvrent nos rivages? Si d'un vol rapide nous nous élevons dans les airs, si nous montons jusqu'aux cieux, que penserons-nous de ces matières singulières, de ces astres brillants, de ces révolutions annuelles et journalières : en un mot, de cette variété de matière qu'aucun calcul n'épuiserait, qu'aucun génie ne comprendrait, qu'aucun discours ne détaillerait et dont chacune est parfaitement assortie des qualités qui lui sont propres? Voudrait-on en faire un crime à la Providence? Est-ce un défaut aux poissons de n'avoir point d'ailes, aux oiseaux de manquer d'écailles ? L'éclat de l'or est-il nécessaire au fer? Les fruits doivent-ils avoir la dureté de l'acier? Admirons la sagesse de l'ouvrier qui, dans une variété prodigieuse d'êtres, dont l'idée même nous étonne, a donné précisément à chacune tout ce qu'il lui faut : *Omnia secundum quæ sunt.*

Nouvelle source de beauté et de sagesse, la combinaison de toutes ces espèces et la douceur de l'harmonie qui compare les sons, les charmes de la symétrie, qui rapproche les beautés, les délices de l'assaisonnement, qui rassemble les goûts, la régularité des ouvrages, qui en unit les parties, l'étendue de l'esprit qui en dirige l'ensemble, cette exactitude de composition qui en fait goûter l'ordre et la variété, la proportion des traits qui en étale la beauté. Que de nouveaux êtres je vois éclore de ce germe inépuisable! Les principes des choses sont simples et en petit nombre, leurs combinaisons font des mondes. Semblable aux lettres de l'alphabet, aux notes de la musique qui, par leur simple arrangement, forment toutes les langues et tous les chants : semblable aux traits du corps humain qui, par leur seule distribution, quoique toujours dans le même ordre, font distinguer tous les hommes les uns des autres : l'assemblage des simples fait tous les remèdes; le bois, la pierre, le ciment, forment tous les édifices ; la laine, le fil et la soie ourdissent toutes les étoffes. Qu'on décompose tous les êtres que nous connaissons, bien loin d'affaiblir les grandes idées que nous avons de la Providence, cette simplicité d'origine, cette ingénieuse composition des parties nous fera admirer avec transport cette puissance, toujours la même, qui ayant tiré du néant le fond des choses, tire d'une espèce de second néant la diversité de toutes choses.

Le contraste qui en résulte et qui y donne un nouveau lustre, ouvre une nouvelle carrière à la sagesse qui le met en œuvre, à l'admiration qui lui rend hommage. Il faut des ombres au plus beau tableau pour lui donner du lustre : un ignorant n'en connaît ni l'agrément, ni l'usage : des yeux habiles savent en sentir le prix et la nécessité. Que de riches spectacles ravis à nos regards et dans l'art et dans la nature, si tout était semblable ! Ainsi la succession des jours et des nuits est nécessaire pour ramener tour à tour le repos et le travail, et l'alternative des saisons pour embellir et fer-

tiliser la terre; les montagnes sont nécessaires à la plaine; les forêts fournissent des matériaux à nos charpentes et des aliments à nos foyers; les terres arides nourrissent les animaux qui cultivent les fertiles terroirs; que de richesses ensevelies dans l'uniformité! Les orages à la mer, la diversité des courants, le caprice des vents, la constante régularité des marées facilitent la navigation sur tous les endroits de la terre; un calme absolu ferait de chaque climat une prison. Ces prétendus défauts que censure une aveugle faiblesse, une douleur impatiente ou une impiété téméraire ont fait dire, dès le moment de la création, à la profonde sagesse qui exécuta ce grand ouvrage et qui s'en applaudit avec justice : Tout est parfaitement bien : *Vidit cuncta quæ fecerat, et erant valde bona*, etc. (*Gen.*, I, 31.)

Pourquoi méconnaître dans l'ordre moral la nécessité du même contraste et de la même variété? Ainsi la distribution des biens de la vie entretient les liaisons et le commerce. Si chaque pays pouvait se passer d'un autre, les hommes languiraient dans l'indolence, ne penseraient qu'à jouir en repos des plaisirs qu'ils trouveraient abondamment chez eux; le mélange des biens et des maux, du besoin et des ressources; la diversité du génie et des talents, des goûts, des vues, en les rendant nécessaires les uns aux autres, forment tous les liens de la société, de l'amitié, du gouvernement. Sans cette mutuelle prudence, chacun isolé et farouche, ne vivrait que pour soi. Que le monde serait pauvre, s'il n'y avait qu'un talent! qu'il serait barbare, si chacun les avait tous! Il faut des sujets aux rois, des besoins aux arts, des professions différentes à la société. Le corps moral, comme le corps humain, est composé de divers membres qui tous ont différentes fonctions. L'œil voit, l'oreille entend, la main agit, le pied marche. Chacun, dans ses besoins, profite du secours des autres et travaille pour eux à son tour. L'intérêt qui voudrait que tout vît, que tout marchât, que tout entendît, ferait-il un corps régulier, ou plutôt ne ferait-il pas un monstre?

Si tout à coup, éclairant notre esprit d'une lumière supérieure, comme au jour du Jugement, le Seigneur nous dévoilait l'arrangement des parties de l'univers, l'économie et le système de la Providence, quel spectacle merveilleux! Nous saurions la proportion, la liaison, les usages de tant de divers êtres, le jeu de tant de ressorts. Nous admirons ces merveilles lorsqu'un coin de rideau, levé par quelque heureuse découverte, nous en laisse entrevoir quelque léger effet. Nous saurions pourquoi l'un fût riche et l'autre pauvre, celui-ci dans la pompe et celui-là dans la poussière, pourquoi une mort prématurée enlève des héros qui paraissaient si nécessaires, et laisse vivre des scélérats qui sont à charge à la terre ou la pervertissent. Nous rendons justice au souverain Maître lorsque, par le détail du dénoûment, l'histoire nous explique ce qui fut un mystère pour les contemporains. Nous connaîtrions les vues de la Sagesse éternelle dans la différence des états, dans la diversité des événements et la multitude des révolutions, qui, à chaque instant diversifiant la scène, changent la face des empires et font passer la couronne sur tant de têtes. Nous sentons la nécessité de cet ordre lorsque, dans des places élevées, obligés de tenir les rênes du gouvernement, nous en faisons, dans les bornes étroites de notre autorité, une expérience personnelle. Mais, dans cette vie, nous ne voyons cet enchaînement qu'en détail et par lambeaux, pour ainsi dire, dans un lointain qui en dérobe la beauté; au lieu qu'alors, rassemblant tout dans un point de vue, nous embrasserons la totalité et en sentirons tout le prix, et ne cesserons d'en admirer l'auteur.

Il en est comme des perspectives, dont les parties, vues en détail, ne présentent que des traits grossiers et bizarres, jetés au hasard par un pinceau qui semble ne s'être proposé rien de suivi, mais qui, regardées dans leur véritable point de vue, forment un tableau achevé, où l'on voit toute la force du génie qui a su imaginer, distribuer et assortir des traits en apparence si déplacés. Il en est comme d'un beau jardin, d'une riche campagne émaillée de mille fleurs, entrecoupée de ruisseaux, couverte d'arbres et de fruits : le voyageur qui passe ne voit qu'à demi ces beautés éparses, qui ne le touchent que faiblement; mais quel coup d'œil, lorsque, regardant du haut d'une montagne, il voit la variété, le nombre, les compartiments, la symétrie de tant d'objets! Il en est comme d'un magnifique palais : un homme du commun admirera dans le détail les chambres et les meubles; mais quelle admiration pour un habile architecte qui connaîtra l'ordre, la proportion, la distribution des appartements, des pavillons et des colonnades! Il en est comme de la politique, de l'art du gouvernement. Il en est comme d'un ouvrage d'esprit : le commun des lecteurs goûtera une pensée saillante, un sentiment élevé, une expression vive, une période harmonieuse, en un mot, les beautés du détail; un habile auteur, un génie élevé appréciera la division des parties, l'enchaînement des preuves, l'arrangement des idées, le progrès du sentiment et de la persuasion, l'ensemble du dessein, en un mot, les beautés supérieures, la vraie beauté du chef-d'œuvre.

Ainsi en est-il de la Providence : nous ne sommes pas en état de connaître, de comparer, de goûter cette foule immense d'objets et de rapports; ils nous échappent ou nous accablent. Nous ne sommes pas dans le point de vue, nous voyons trop peu et avec des yeux trop faibles; mais, lorsque le voile sera levé et que la Sagesse se montrera face à face sans nuage, l'éternité sera trop courte pour en admirer les merveilles. Ce voile se lèvera au dernier jugement : tous les hommes rassemblés, manifestés, comparés, appréciés dans la balance du souverain Juge; tout l'univers mis sous nos yeux, dans les

plus secrets ressorts et le plus profond mystère, ce grand spectacle demeurera étalé dans l'éternité, et fera une partie de la misère de l'enfer et de la félicité de l'Empyrée.

3°. Cette variété et ce mélange conduisent naturellement à la permission de ce qu'on appelle dans l'ordre moral un péché : d'où il peut résulter un bien considérable pour l'homme et une véritable gloire pour Dieu. C'est ici la plus grande difficulté; les impies la font trop valoir, les gens de bien la craignent trop; elle n'a rien de solide. Quoique nous ne puissions, dans ce mystère non plus que dans les autres, en voir avec évidence le dénoûment, nous pouvons sentir évidemment que ce n'est qu'un sophisme.

D'abord, le mal physique et le mal moral ne sont pas impossibles; l'un n'est qu'une imperfection de la nature, et l'autre un abus de la liberté. L'âme peut souffrir la douleur, comme elle peut goûter le plaisir; elle peut se déterminer pour ce qui lui plaît, bon ou mauvais. Mais, si la sensation douloureuse, si la liberté sont possibles, pourquoi Dieu ne pourra-t-il pas les permettre? N'a-t-il donc qu'une puissance chimérique, liée par quelque destin supérieur? N'est-il pas le maître de faire à son gré tout ce qui est possible? Arbitre de ses dons, qui peut lui faire des lois et en fixer la mesure? L'abus de la liberté dans l'homme et le mauvais choix du péché ne vient que d'un défaut d'attention à ses lumières. Par quelle autorité supérieure Dieu serait-il obligé de tout prévenir, de tout accorder, de ne mettre aucune borne à ses lumières et à ses grâces? Il suffit qu'il donne des secours suffisants, toujours prêts et proportionnés aux besoins; c'est-à-dire qu'il conserve la liberté sans atteinte, ou qu'il n'impute pas à crime ce qui ne serait que l'effet de la nécessité : et c'est ce que la foi rend indubitable.

Il permet des tentations auxquelles l'âme succombe malgré sa liberté. Qu'est-ce que la tentation? un penchant naturel et nécessaire pour les biens sensibles, réveillé par des objets. Ce penchant, ces objets sont dans l'ordre physique : c'est à l'homme à en éviter l'excès, fuir l'occasion, à modérer sa vivacité. Il est libre, le secours est proportionné, il est présent, il peut le demander, il sera exaucé. Il peut dans les petits combats se préparer, s'aguerrir pour les plus grands assauts, s'en délivrer même en partie par l'heureuse habitude des vertus contraires et l'efficace préservatif de la mortification. Si, malgré tous ses soins, il arrive des cas où il soit entraîné par une force invincible, on l'excuse, il n'est pas coupable, il n'en sera pas malheureux. Peut-on faire un crime à la Providence d'un ordre si équitable?

Mais si la douleur conduit l'homme à un plaisir infini qui le dédommage, si ces combats lui assurent une gloire infinie qui le couronne; loin de s'en plaindre, c'est un bien pour lui, si ce mélange fait éclater les perfections divines, si de ce mal il revient un vrai bien, si ce désordre produit des biens inestimables, loin de blâmer la Providence, il faut l'admirer et la combler d'éloges, tel est en effet son dessein et son ouvrage; Dieu a cru qu'il valait mieux tirer le bien du mal que de ne permettre aucun mal : *Melius judicavit de malis bona ducere, quam nulla mala permittere*, etc.

Sans ce mélange de bien et de mal, les perfections divines ne pourraient s'exercer sur les créatures; ce mélange en est le théâtre, chaque moment en voit des effets, chaque jour des fautes pardonnées font briller sa miséricorde, chaque jour des besoins soulagés satisfont sa tendre compassion; sa puissance fait éclore des événements, sa sagesse les dirige, il dissipe les ténèbres, il remporte des victoires, il distribue des récompenses; sa justice punit des fautes, il a un tribunal toujours dressé, où il cite des coupables, les juge et prononce des arrêts; ce qu'il fera à l'égard du monde assemblé, il le fait chaque jour en détail dans toutes les parties du monde; l'enfer même est glorieux à Dieu, il lui est aussi glorieux que le paradis. Dieu se doit des vengeances comme il se doit des hommages; il change les blasphèmes en cantiques ; et quoiqu'il en coûte à sa bonté d'écouter sa justice, quoique le pécheur ait pu l'éviter, l'enfer est en un sens nécessaire; sans lui il manquerait quelque chose à sa gloire, il manquerait un genre d'hommages que Dieu doit à l'immensité de ses perfections.

Il manquerait aussi quelque chose au bonheur de l'homme, sans cette liberté de désobéissance à la loi, l'homme n'aurait aucune occasion de mérite : ces biens célestes sont inestimables, il est vrai, cependant ils sont dans le commerce : *Venale est regnum cœlorum;* on les offre au prix des vertus; ces vertus se pratiquent au prix des souffrances et des dangers, la mesure de l'humiliation doit être celle de la gloire. Chères épines qui formez mon diadème, croix précieuse qui élevez mon trône, puis-je assez vous estimer et vous aimer? Sans vous le bonheur éternel aurait moins de charmes, les vertus seraient sans exercice, l'usage de la liberté fait l'assaisonnement de l'un, en ouvre la carrière à l'autre, le mérite est la consolation intérieure partant du même principe et suivant les mêmes lois.

Dieu pouvait sans doute accorder la félicité éternelle sans nous la faire mériter, mais j'ose dire que le plaisir en eût été moins doux; s'il est flatteur pour Dieu d'être honoré par des créatures libres, qui, en lui rendant des hommages volontaires, semblent lui donner de leur propre bien, il n'est pas moins flatteur pour la créature de pouvoir travailler à sa félicité et de sentir que son bonheur est son ouvrage. Un bien qui a coûté mille travaux nous appartient bien plus en quelque sorte que celui qu'on ne doit qu'à la naissance ou au hasard. Il est bien plus touchant d'avoir à se féliciter que de n'avoir qu'à jouir, je n'oublie pas ce qu'on doit à la grâce, je sais que sans elle on ne peut ni commencer ni désirer une bonne œuvre dans l'ordre surnaturel ; mais convenons qu'en

coopérant librement à la grâce, en même temps que nous avons à remercier sa bonté qui nous donne la force d'agir, nous avons droit de nous applaudir de la fidélité qui en profite ; en couronnant nos vertus Dieu couronne à la fois ses bienfaits et nos œuvres.

Si la félicité n'était pas la récompense des travaux, elle serait égale pour tout le monde ; où si elle était inégale, quoique sans doute elle eût toujours son prix, elle aurait je ne sais quoi d'affligeant et d'injuste dans l'inégalité de la distribution ; nous murmurons de l'inégalité sur la terre, quoique si légère et si courte, et qu'il ne tienne qu'à nous de tout égaler dans le ciel ; mais en la faisant dépendre de la fidélité dans les épreuves, tous les degrés en sont réglés par la justice, la carrière est ouverte à une sainte ambition, la gloire peut croître à l'infini à mesure qu'on sait faire valoir un si riche fonds ; l'homme est un négociant à qui tous les climats offrent des richesses ; un conquérant sous les pas de qui croissent les lauriers ; sa noble émulation satisfait, compte les concurrents qu'elle a surpassés, voit le degré de gloire qu'elle a mérité, un parallèle qui la flatte innocemment, une supériorité qui la charme, un souvenir qui l'enchante, un succès qui la couronne.

Supprimez tous ces combats, ces vertus sont sans exercice ; flétrissez-vous, brillants lauriers des vainqueurs, précieux lis des vierges, glorieuses palmes des apôtres, il n'y a plus de victoire à espérer ; une lâche paix, un stérile repos vous désarme ; frivole panégyrique, fantôme de gloire, vous portez à faux, l'homme ne peut vous mériter, il est heureux, il n'est plus louable. Où est le mérite de la patience, si on n'a rien à souffrir ? Où est la force, s'il ne faut rien surmonter ? Faut-il être un héros pour vivre dans une société tranquille et délicieuse : *Nonne ethnici hoc faciunt* ? (*Matth.*, V, 47.) Où serait la prudence sans des embarras à démêler, la tempérance sans des penchants à mortifier ; la foi croit des mystères impénétrables, l'espérance attend des biens incertains, la charité aime une beauté invisible ? Où est le mérite de croire ce qu'on voit, d'aimer ce qu'on goûte ? Les travaux de la guerre font voir la valeur du soldat, les orages de la mer, l'habileté du pilote, les misères exercent la constance du pauvre et la libéralité du riche.

Un monde d'obstacles enfante un monde de vertus : homme apostolique, ces difficultés vous animent ; généreux martyrs, quel respect pour vous, si le glaive de Néron et de Dioclétien fût demeuré dans le fourreau ; humilité de tant de saints, les éloges auraient été votre tombeau, la calomnie vous épure, la chasteté des vierges, les épines de la volupté et de la tentation nourrissent et font croître vos lis, la vertu se fortifie dans l'infirmité même : *Virtus in infirmitate perficitur* (*II Cor.*, XII, 9) ; celui qui n'a point été tenté ne sait rien, il ne connaît pas la vertu, il s'ignore soi-même : *Qui non est tentatus quid sit ?* (*Eccli.*, XXXIV, 11.) En un mot, il faut des combats au triomphe, des tentations à la vertu, des épreuves au mérite, des embarras à la sagesse, de la malice à la bonté ; c'est le partage des favoris de Dieu et une des faveurs les plus précieuses : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (*Tob.*, XII, 13) ; c'est le moyen le plus sûr d'arriver à la vie éternelle, etc.

DISCOURS IX.

SUR LA JUSTICE DE DIEU.

Erat multitudo magna cæcorum, claudorum, aridorum, etc. (*Joan.*, V, 3.)

Il y avait un grand nombre d'aveugles, de boiteux, de gens qui avaient les membres desséchés, etc.

Quel affreux spectacle ! quelle variété de maux ! quelle foule de malheureux ! Au milieu de cette multitude de misérables un ange vient de temps en temps agiter les eaux de la piscine, et répandant les faveurs du ciel d'une main avare, à peine s'en trouve-t-il un de guéri. Dieu lui-même, qui daigne y porter ses pas, n'en soulage qu'un seul ; encore même a-t-il acheté sa guérison par une langueur de trente-six ans. Mais ne trouve-t-on que dans les plaines de Siloé cet affligeant tableau des misères humaines ? Les hôpitaux sont-ils rares ? La charité n'y voit-elle pas languir des milliers de malades, et peut-elle avec tous ses tendres soins se flatter d'en arracher beaucoup au glaive tranchant de la mort ? Faut-il même entrer dans ces asiles publics où la religion et le besoin rassemblent tant d'infortunés ? Les maisons particulières, les villes, les provinces n'en sont-elles pas remplies ? Justice divine, ne connaissez-vous donc point de bornes à vos rigueurs ? Ne faites-vous grâce à personne ? Non, direz-vous par le prophète ; donnez-moi le nom sans miséricorde, car je ne me laisserai plus fléchir : *Voca nomen ejus absque misericordia, quia ultra non addam misereri.* (*Osee*, I, 6.)

Est-ce donc sous ces traits odieux que veut se peindre un Dieu infiniment bon, dont la douceur fait le caractère ? Lui qui se fait gloire de sa clémence, se retrouvera-t-il dans cet excès de sévérité ? Oublie-t-il donc ses anciennes bontés, pour ne plus écouter que ses vengeances ? Connaît-il des moments où, différent de lui-même, ce père si compatissant au malheur de ses enfants n'ait plus pour eux que des entrailles de bronze que rien ne puisse plus toucher ? Nous trompons-nous dans nos espérances ? Ses faveurs ne sont-elles que des lueurs passagères de miséricorde qui, comme des feux follets ou des éclairs équivoques, ne fassent que hâter notre perte, en nous égarant, et nous conduire au précipice, en nous rassurant mal à propos ?

Assemblage incompréhensible de rigueur et de bonté, de sévérité et de clémence, de miséricorde et de justice, en vain d'un œil téméraire l'impiété cherche à vous approfondir, en vain d'une main sacrilége s'efforce-t-elle de vous combattre l'une par l'autre et s'en fait-elle un prétexte pour douter de

toutes les deux. Comment, dit-elle, accorder des perfections qui semblent se détruire? L'une punit, l'autre pardonne; ici on ordonne des châtiments, là on distribue des grâces; celle-ci se hâte de châtier, celle-là suspend ses coups; l'une menace, l'autre invite; l'une tonne, l'autre caresse; l'une ouvre l'enfer, l'autre le paradis.

Mais quoi! parmi les hommes même la justice et la clémence sont-elles donc incompatibles? Un prince ne peut-il exercer l'une qu'aux dépens de l'autre? faut-il qu'il en coûte à sa droiture ou à sa bonté? son cœur ou sa balance doivent-ils perdre leurs droits? Un père plein de tendresse ne peut-il pas châtier ses enfants? leur intérêt même ne demande-t-il pas que tantôt arrêtant par la crainte, tantôt gagnant par l'espérance, il prévienne ou répare des fautes qu'une justice inflexible aigrirait par sa dureté, ou qu'une facilité outrée entretiendrait par sa faiblesse? N'y a-t-il donc pas de milieu entre la présomption et le désespoir, une condescendance aveugle et une exactitude inhumaine? Non, non, la miséricorde ne détruit pas la justice : l'une invite à ne pas détruire le châtiment de l'autre, et celle-ci oblige à son tour à ne pas abuser des faveurs de celle-là; elle suspend la foudre pour donner le temps de l'éteindre.

Disons mieux, c'est la miséricorde même qui fait briller cette foudre, afin qu'on s'efforce de la détourner. Dieu ne se montre rigoureux que par clémence, il n'intimide que par bonté, il ne prend les armes qu'afin que la pénitence se hâte de les lui arracher, et il est toujours vrai que les œuvres de sa miséricorde sont supérieures à toutes les autres. Si la justice obscure ou trop tardive ne faisait éclater que dans l'autre vie la grandeur de ses punitions, cette trêve trompeuse, cette inaction suspecte serait un piége séduisant, qui, nous endormant au bord de l'abîme par une funeste sécurité, ne ferait que le creuser davantage; mais sa miséricorde vient de temps en temps, par des traits frappants de rigueur, réveiller de cette fatale léthargie, et nous ouvrir les yeux sur les malheurs qui nous menacent; le mal devient un remède, et la perte notre salut : les revers sont des leçons qui nous rendent sages à nos dépens. Entrons aujourd'hui dans ses vues, envisageons la justice divine dans le caractère des personnes qu'elle frappe et des peines qu'elle impose. Considérons attentivement : 1° le nombre; 2° la qualité des coupables; 3° la nature du châtiment. Dieu n'épargne ni les uns ni les autres. Ce seront les trois parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Parmi les hommes le nombre des coupables assure presque l'impunité. Une ville, une armée, une province se révolte-t-elle, content de punir les chefs de la rébellion, de faire décimer les autres, ou, comme Théodose à Thessalonique, de faire faire main basse pendant quelques heures, le prince le plus irrité laisse enfin calmer sa colère. C'est son intérêt, il se ravit à lui-même les sujets qu'il condamne, et en dépeuplant ses États il affaiblit sa puissance. Il doit même être effrayé de la multitude; tant de malheureux poussés à bout peuvent vendre chèrement leur vie; on risque tout à faire couler tant de sang. Son honneur l'y engage, on doit redouter les secrètes malédictions de ceux même que l'on épargne. Un barbare qui se repaît d'une cruelle boucherie, et comme un Néron, un Dioclétien, un Tamerlan, se plaît à nager dans le sang, est moins un homme qu'une bête féroce. La colère cède enfin à la honte, et on s'efforce de ménager par des dehors de justice et de clémence ceux dont on peut avoir besoin, ou dont on veut conserver l'estime. L'humanité reprend ses droits, on se reproche une cruauté obstinée et insatiable, les passions les plus vives s'éteignent, la compassion reprend enfin son empire sur les cœurs, et les armes tombent des mains. Fût-on sourd à la voix de la nature, les exécuteurs se lassent et se refusent à une cruauté qu'ils détestent, dont souvent pour eux-mêmes ils craignent le dangereux retour. Au reste l'offense d'un homme n'est pas un mal infini; il peut être enfin assez vengé, et la vie de ses semblables est une victime assez précieuse pour satisfaire à toutes ses prétentions.

Aucun de ces motifs ne peut arrêter le bras du Seigneur. Vous vous étonnez du petit nombre de ceux qu'il sauve et du nombre infini de ceux qu'il réprouve? Sachez que les élus lui tiennent lieu de tout, et que la multitude effroyable des pécheurs n'est à ses yeux qu'un amas confus d'insectes qu'il écrase dans sa fureur : *Calcavi eos in furore meo.* (*Isa.*, LXIII, 3.) Inépuisable dans sa puissance, il peut avec la même facilité anéantir et produire des milliers de mondes. L'enfer, quelque peuplé qu'il soit, ne diminue pas la foule de ses sujets; il en voit dans ses trésors une infinité d'autres qu'une parole fera entrer dans sa cour. L'enfer même n'en fait-il pas une grande partie? sont-ce là des sujets que la mort lui ravisse ou que l'exil chasse de ses États? et où triompha-t-il jamais mieux que dans les abîmes? La multitude de ceux qu'il y entasse, loin de porter atteinte à sa gloire, ne fait-elle pas encore mieux éclater la surabondance de sa justice et la droiture inflexible de sa sainteté? A-t-il quelqu'un à ménager ou à craindre? Personne ne lui est nécessaire, il peut se passer de tout le monde, personne ne peut se passer de lui. Oserait-on se révolter? Ah! que l'univers entier se ligue, semblable, dit le Prophète, à la cire que le feu fait fondre, à la poussière que le vent emporte, à la boue des rues que l'on foule aux pieds, tout s'anéantit devant lui : *Sicut fluit cera a facie ignis, sicut pulvis ante faciem venti, ut lutum platearum, delebo eos.* (*Psal.* LXVII, 3.) Au reste l'offense de Dieu est un mal sans bornes, il a droit de tout venger pour la punir; toute réparation est insuffisante. Des milliers de mondes, des

milliers de supplices ne le vengent pas assez. Sa bonté seule peut mettre des bornes au châtiment : la rigueur de sa justice n'en connaît point. Aussi que verrez-vous expirer sous son glaive? des armées entières, des villes entières, des nations entières, des mondes entiers, le genre humain entier.

1° Les armées entières. Voyez celle de Pharaon qui poursuit Israël à pas précipités; ne craignez rien, Dieu combat pour son peuple : elle court se précipiter dans la mer Rouge. Une colonne de nuée, brillante d'un côté, ténébreuse de l'autre, sert de barrière aux deux camps, et par des retranchements inaccessibles met Israël en sûreté. La mer ouvre son sein pour favoriser la fuite de l'innocence, les flots s'affermissent sous ses pas. Le persécuteur ose la suivre dans la nouvelle route que la puissance de Dieu lui a frayée; la foudre part de la nue, elle écrase les uns, les ondes irritées se réunissent pour engloutir les autres, et ramassant les vastes débris de l'armée détruite, les apportent sur le rivage, et viennent en faire hommage à leurs vainqueurs : *In furore tuo obstupefacies gentes*. (*Habac.*, III, 12.) Vous tremblez, Israël, à la vue des armées innombrables d'Ammonites, de Moabites qui désolent vos campagnes et menacent votre capitale; levez les yeux, prêtez l'oreille, l'esprit de vertige vous livre vos fiers ennemis. Voyez les ruisseaux de sang qui coulent au loin dans les vallées; la réflexion des rayons du soleil en porte l'éclat à vos yeux. Entendez ces gémissements, ces cris tumultueux; la justice de Dieu prend les armes, les criminels eux-mêmes sont les mutuels exécuteurs de ses arrêts. Allez ramasser les dépouilles dont leur fureur et ses ordres viennent vous enrichir: *In furore tuo obstupefacies gentes*. Sennachérib avec une armée immense vient assiéger Jérusalem ; ce peuple aux abois n'attend plus qu'à être enseveli sous ses ruines. Le prince impie ose blasphémer le Seigneur et méconnaître sa puissance : rassurez-vous, peuple fidèle, votre ennemi est vaincu ; un ange vengera la majesté de Dieu offensée, et dans une nuit il mettra au tombeau cent quatre-vingt-dix mille soldats; le prince honteux et fugitif sera bientôt massacré par ses propres enfants: *In furore tuo*. Parcourez toutes les histoires. Du couchant à l'aurore, du midi au septentrion, les fastes de toutes les nations ne sont qu'un tissu de guerres cruelles, de siéges meurtriers, de batailles sanglantes, de dévastations infinies; vous verrez des millions d'hommes inonder les campagnes de leur sang. Ainsi cent fois la terre a changé de face, ainsi se sont formés et détruits les plus grands empires élevés sur les ruines les uns des autres. Les Mèdes et les Perses renversent le trône de Babylone, les Grecs s'emparent de la couronne des Perses, les Romains envahissent tout, les nations barbares engloutissent l'empire romain, les mahométans arborent le croissant sur les murs de Constantinople. Le fer et le feu font de toutes parts triompher la mort, sa faux tranchante n'épargne pas plus le vainqueur que le vaincu. Ce n'est qu'en dépeuplant le monde qu'on lui donne des lois, ou plutôt partout la justice divine exerce ses vengeances : les hommes armés par les passions, les hommes victimes les uns des autres ont été les exécuteurs de ses arrêts.

2° Les villes entières subiront le même sort. Que vois-je ! cinq villes fumantes qu'une pluie de souffre vient tout à coup de réduire en cendres. En vain, illustre patriarche, employez-vous pour fléchir le Tout-Puissant le crédit que vous donne auprès de lui votre obéissance et votre foi ; il n'y a pas dix justes. Pensez-vous qu'on fera grâce à tant de criminels? Votre neveu Loth en sortira : Dieu ne confond pas l'innocent avec le coupable. Ses gendres y seront ensevelis; ils refusent de se rendre aux avis de l'ange qui veut les sauver. Complices du crime de Sodome, ils en partageront le malheur. Sa femme même trop curieuse sera punie de sa désobéissance. Il n'y a pas jusqu'à la terre, théâtre de tant d'abominations, qui maudite de Dieu et changée en un lac d'une odeur empestée, ne soit un monument éternel des vengeances célestes : *In furore tuo*. Idolâtre roi d'Israël, que la colère de Dieu tient assiégé dans Samarie, sentez-vous les extrémités où le crime a réduit votre capital ? Ecoutez le procès singulier que la barbarie porte à votre tribunal. Deux femmes pressées de la faim conviennent entre elles de manger leurs enfants ; la première a l'inhumanité de donner son fils; la faim presse encore, elle exige que celle qui en a profité livre le sien à son tour ; celle-ci le refuse. Prononcez, prince, décidez de la vie entre la mère et le fils. Qui condamnerez-vous à la mort? La mère mourra-t-elle de faim? l'enfant lui servira-t-il de nourriture? Saisi d'horreur, vous déchirez vos vêtements. Apprenez par ce trait l'étendue de la colère divine sur tous vos sujets et sur vous : *In furore tuo*. Redoutable empereur romain, dont Dieu arma le bras pour punir Jérusalem parricide des attentats qu'elle osa porter jusque sur la personne de son Dieu, vous versez des larmes sur ces monceaux de morts que les fléaux du ciel viennent de livrer au tombeau : Je vous prends, Seigneur, à témoin que ce n'est pas moi qui ai fait tous ces maux, moi qui regarde comme perdu le jour où je n'ai pas fait de bien. Est-ce moi qui ai consumé ce beau temple que j'avais ordonné d'épargner? est-ce moi qui ai jeté dans l'obstination et la fureur cette foule de rebelles à qui j'ai cent fois offert la paix? est-ce moi qui ai armé les uns contre les autres, les amis et les parents, jusqu'à se déchirer plus cruellement que n'eût jamais fait le soldat qu'ils avaient à combattre? est-ce moi qui ai déchaîné sur eux la peste, la famine, la désolation ? est-ce moi qui ai répandu dans les airs ces affreux météores, ces feux étincelants, ces armées terribles? est-ce moi qui ai plongé dans les ombres de la mort onze cent mille personnes, et qui n'ai laissé pierre sur pierre

dans les murailles de l'infortunée Jérusalem ? Non, grand Dieu, votre colère s'y fait trop sentir, pour méconnaître la source de tant de maux : *In furore tuo*. Et vous superbe Rome, centre de toutes les erreurs et de tous les vices, après vous être engraissée de la substance de toutes les nations, après avoir enivré tous les peuples de la coupe empoisonnée de vos débauches, pensez-vous vous soustraire au châtiment de vos forfaits ? Ecoutez l'oracle : Qu'on la punisse à proportion de ses désordres, que toutes les nations s'écrient : C'est donc ainsi qu'elle est tombée au fond de la mer cette grande Babylone : *Cecidit Babylon, illa magna*. (*Apoc.*, XIV, 8.) Des peuples innombrables, comme un torrent qui a rompu ses digues, viennent du fond du Nord enlever toutes ses richesses, traîner ses habitants dans la captivité, renverser ses magnifiques palais, dépeupler ses vastes provinces, et ne laisser partout que des traces horribles de la vengeance divine. Volez, furieux Attila, vous êtes le fléau de Dieu ; étonnez le monde par vos conquêtes, inondez les royaumes, épuisez les moissons, desséchez les fontaines. C'est Dieu même qui vous envoie pour le venger de ses ennemis ; ils ne l'ont que trop mérité : *In furore tuo obstupefacies gentes*.

3° Les nations entières ne seront pas plus épargnées. Qu'êtes-vous devant Dieu, peuples nombreux ? un grain de poussière, une goutte d'eau, un rien : *Omnes gentes quasi non essent*. Pharaon endurci attire jusqu'à dix fois la colère du ciel sur ses Etats. Quelle étonnante variété de fléaux ! les rivières refusent la douceur de leurs ondes et n'offrent plus qu'un sang corrompu ; les astres refusent la beauté de leur lumière et ne laissent que d'épaisses ténèbres ; l'air se déclare contre la terre, la foudre gronde, les éclairs brillent, la grêle désole les champs, les arbres sont dépouillés de leur fruit ; la terre combat à son tour, des milliers d'insectes sortent de la poussière, les grenouilles, les sauterelles, les mouches, tout prend les armes contre les criminels Egyptiens ; leurs entrailles sont déchirées, leur peau couverte d'ulcères. Seigneur, êtes-vous satisfait ? Non, le glaive exterminateur doit frapper encore. Tous les premiers de l'Egypte expirant sous les coups, vont la plonger dans un deuil général : *In furore tuo*. Et vous, peuple heureux, délivré par tant de prodiges, dont la mer étonnée respecte les pas, dont les nuées fécondes apaisent la faim, dont les rochers amollis étanchent la soif, dont une colonne de feu dirige la route, tout chéri que vous êtes, ne vous flattez d'aucun privilége, si vous devenez criminel. Quel nombre prodigieux d'Israélites ne vois-je pas s'engager dans le désert ? Les promesses faites à Abraham de multiplier ses descendants comme les étoiles du ciel, paraissent déjà accomplies. Vous devenez infidèle, peuple chéri ; craignez la colère du Dieu qui vous comble de ses bienfaits. La terre ouvre ses abîmes pour engloutir les uns, le tabernacle vomit des flammes pour dévorer les autres ; des serpents de feu portent partout un venin mortel ; la main des lévites se plonge dans le sang de leurs frères ; et de ce peuple innombrable que l'Egypte vit sortir triomphant, il ne se sauve que deux hommes qui entrent dans la terre promise : *In furore*. Allez donc, trop heureux héritiers de tant de promesses, plus fidèles que vos pères, allez à la tête d'un peuple nombreux dont le désert fut la patrie, exécuter l'anathème prononcé contre les habitants de Chanaan, malgré leur nombre infini. Ah ! que vois-je dans ces fertiles campagnes ? Rien n'y échappera-t-il au glaive du vainqueur ? Que dis-je ? c'est encore trop peu de les armer ; le ciel s'unit à la terre, tout se ligue contre les victimes de sa vengeance. Le son de quelques trompettes suffira pour renverser les plus fortes murailles de ses villes ; le Jourdain, à l'exemple de la mer rouge, suspendra ses eaux pour lui ouvrir un passage. Le soleil s'arrête au milieu de sa course, pour être témoin de ses victoires et en prolonger les éclatants succès. Josué vainqueur ne laisse plus que de vastes déserts à partager à son peuple, et traîne attachés à son char soixante-deux rois captifs, et sur les débris infinis de tant de couronnes, sur les monceaux entassés de tant de cadavres, sur les ruines multipliées de tant de villes, il jette les fondements d'un nouvel empire : *In furore tuo*. Que je crains pour vous-même, peuple victorieux ! j'entrevois dans les mystères d'un sombre avenir un Salmanasar, un Nabuchodonosor, qui vont vous faire goûter le fruit amer de vos crimes. La Chaldée et la Perse vous attendent pour vous fournir un exil ; soixante-dix années de captivité dans une terre étrangère, loin de la chère Sion, verront couler sur les bords du fleuve de Babylone des larmes amères dont la seule pénitence pourra tarir le cours. Hélas ! un jour le déicide, mettant le comble à vos forfaits, vous dispersera dans toute la terre, et vous rendra le jouet de l'univers et la fable de tous les hommes ; *In furore tuo obstupefacies gentes*.

4° Le monde entier subira le même sort. Il périt une fois, il périra encore ; il périt tous les jours. Dès le commencement toute chair avait corrompu sa voie. Il faut qu'un déluge d'eau vienne le purifier. Voyez-vous dans les airs ces mers flottantes, dont le sein ouvert vomit pendant quarante jours des fleuves sur les campagnes ? entendez-vous ces eaux mugissantes qui rompent leurs anciennes digues et viennent à flots précipités inonder les royaumes ? Ce n'est plus de toutes parts qu'une vaste mer : les villes renversées laissent à peine apercevoir le faîte de quelque tour que les eaux n'ont pas encore gagné ; la voilà bientôt engloutie elle-même : à peine entrevoit-on le sommet de quelque montagne, qui dans un moment va disparaître à son tour : de tous côtés des hommes épars, grimpant sur les arbres, montant sur le toit des maisons, se disputant une planche, se débattant vainement

avec les ondes, et faisant d'inutiles efforts pour sauver à la nage un moment de vie qu'ils vont perdre. Que de riches dépouilles flottant au gré des vagues sans trouver de rivage! que de trésors perdus dans de nouveaux abîmes! Que devait penser Noé, si du haut de la fenêtre, par où il laissa sortir la colombe, il eût jeté les yeux sur cette multitude effroyable d'édifices ruinés, de cadavres flottants, de malheureux expirants, s'il eût entendu leurs gémissements et leurs soupirs, leur désespoir et leurs blasphèmes? Qu'est devenu le monde? Hélas! il n'est plus; des mers immenses dérobent la terre même qu'il habitait. Parcourez cet océan sans rives, et dans votre juste étonnement tâchez de découvrir au loin un petit vaisseau, une arche légère, le jouet des flots, abandonnée au basard des événements, ou plutôt aux desseins impénétrables de la Providence. Voilà le monde, ou plutôt voilà la justice de Dieu.

Il périra encore. Il faut avant d'être jugé qu'il soit réduit en cendres. Voyez-vous rouler les torrents embrasés? rien n'échappe à leur violence. Ainsi qu'un champ couvert de chaume dont le laboureur vient d'embraser les sillons, ainsi qu'une vaste forêt où le hasard allume l'incendie, le vent de toutes parts en pousse les flammes, les étincelles voltigent et se répandent au loin, ses noirs tourbillons engloutissent tout, une épaisse fumée dérobe la lumière du soleil. Toutes ces belles campagnes émaillées de fleurs, chargées de fruits, ne sont plus couvertes que de débris, de masures, de monceaux de cendres. Le villageois éperdu cherche en vain un asile dans la fuite, en vain le timide troupeau se disperse et s'enfuit, l'embrasement, plus prompt que lui, l'enveloppe bientôt lui-même et le dévore sans retour. Cherchez maintenant le monde. Où est-il ce monde superbe, ce monde puissant, ce monde magnifique, ce monde voluptueux, ce monde impie, où est-il? Elevé jusqu'aux nues comme les cèdres du Liban, je n'ai fait que passer et ils ne sont plus: on ne trouve plus même l'endroit où ils étaient: *Transivi et ecce non erat, et non est inventus locus ejus.* (*Psal.* XXXVI, 36.) Je me trompe, il existe encore ce monde: le voilà aux pieds de son Juge, examiné, confondu, jugé, condamné, livré aux flammes éternelles. Le feu qui vient d'embraser la terre n'est qu'une faible image des brasiers qui l'attendent dans l'enfer.

Mais faut-il attendre ces tristes moments pour en voir l'entière catastrophe? Il périt tous les jours en détail ce monde fragile. Comptez s'il est possible le nombre de générations qui depuis le premier péché de l'homme ont successivement peuplé la terre. Le monde cent fois détruit, cent fois renouvelé, ne fait que renaître sur ses propres cendres. Nous ne marchons, comme après une bataille ou un incendie, que sur les os entassés et les cendres pressées de nos ancêtres : semblables à ces antiques forêts où les nouveaux arbres ne prennent leurs racines et n'appuient leurs troncs que sur les racines et les troncs pourris de ceux dont ils sont les rejetons. Le monde subsistait il y a cent ans. Qui trouverait-on aujourd'hui qui ait vu cet ancien monde? Remontez à cent autres années et vous verrez un monde nouveau. Chaque siècle a fait éclore le sien : le siècle suivant l'a vu disparaître. Anticipez les siècles à venir, vous n'y verrez pas moins de mondes différents. Ainsi la justice divine change continuellement cette affreuse scène. Nous n'en apercevons que le détail dans chacun des acteurs que nous voyons tour à tour s'y montrer et disparaître. Mais le total du théâtre ne change pas moins, et le monde périssant tous les jours ne s'élève que sur les ruines d'un autre monde. Le premier homme, par une funeste complaisance pour sa femme, mange un morceau de fruit. Fatal morceau! ce ne serait pas assez de le perdre, la justice divine serait peu satisfaite de n'avoir qu'une victime; le genre humain, par une succession constante de générations toujours également infortunées, meurt et renaît sans cesse, et par un enchaînement continuel de la mort avec la vie, présente et immole des victimes à la colère du Très-Haut.

Le prince du monde, fier de sa puissance, ose ouvrir tous les royaumes de la terre à Jésus-Christ en récompense de son adoration : En voyez-vous toute la gloire? la justice de Dieu me les abandonne, j'en dispose en souverain et je vous les céderai. Il n'avait que trop raison le téméraire : par un malheur plus déplorable que tous les autres les passions et les crimes n'y établissent que trop son empire. Le nombre infini de ceux qui se perdent n'en montre que trop les effets. Quel chaos infini de crimes! le chaos de la matière au commencement du monde était-il plus horrible? qui peut en expliquer la variété, en sonder l'énormité, en calculer le nombre? L'idolâtrie infecte tous les peuples, l'impureté souille tous les âges, l'injustice dégrade tous les états, la médisance empoisonne toutes les langues, l'orgueil égare tous les esprits, l'amour-propre corrompt tous les cœurs. Parcourez les villes et les campagnes, depuis les climats où le soleil lance ses premiers rayons jusqu'à ceux où, lassé de tant d'horreurs, il se précipite dans le sein des ondes, où trouverez-vous la vertu? Le paganisme même confessait que, rebutée de tant d'insultes, elle avait quitté le séjour de la terre pour chercher un asile dans les cieux. L'entendez-vous, pécheurs? de tous les châtiments du péché le péché même est le plus terrible, comme l'augmentation de la vertu est la plus précieuse récompense de la vertu : *Mea est ultio ut labatur pes eorum.* (*Deut.*, XXXII, 35.) Déployez sur nos biens et sur nos vies toute l'étendue de votre fureur, mais, Seigneur, ne nous punissez pas jusqu'à nous laisser tomber dans le péché; le mal serait alors sans remède, le châtiment ne ferait que l'augmenter : *Justus es, peccavimus.* (*Isa.*, LXIV, 5.)

Ah! la multitude effroyable des réprouvés ne m'étonne plus quand je vois la multitude effroyable des crimes. Mais de quelle horreur ne suis-je pas saisi lorsque je pense que, semblable aux grappes de raisin qui restent après la vendange, aux épis qu'on glane après la moisson, aux fleurs dispersées dans les parterres, aux pierres précieuses ramassées chez le lapidaire, le nombre des élus est si petit qu'à peine s'en trouve-t il un entre mille? Que l'impiété s'en scandalise, qu'elle en murmure insolemment contre la justice inexorable qui peuple l'enfer, en évitera-t-elle les arrêts? ne servira-t-elle pas plutôt à en précipiter l'exécution par ses attentats et à en justifier l'étendue en grossissant le nombre? Adorons plutôt avec humilité et prévenons par la pénitence un sort que nous avons mérité, baignés de nos larmes, à la vue du petit nombre des élus, à la vue surtout des fautes personnelles qui doivent nous exclure de ce petit nombre, disons avec l'apôtre : O profondeur des richesses, de la justice, de la sagesse de Dieu! qui peut en sonder les abîmes? qui peut en suivre les voies? qui de nous fut appelé à ses conseils? à qui Dieu est-il obligé de rendre compte? *O altitudo divitiarum*, etc. (*Rom.*, XI, 33.)

Justice rigoureuse, qui peut vous comprendre? Un monde entier doit-il expirer sur vos autels? que dis-je, un monde? des centaines de mondes, le genre humain en entier, qui naît jusqu'à la fin des siècles. Combien de mondes nouveaux doivent éclore encore pour être conduits au même autel et immolés au même maître? Envisagez donc le total du genre humain, cette masse immense de créatures qui dans le cours de tant de siècles doit sortir du fond des mers et rentrer dans l'empire de la mort, envisagez-le englouti comme un atome dans les abîmes infinis de la puissance et de l'immensité de Dieu, c'est un tas de pécheurs. C'est donc un tas de victimes, et quoique Dieu ne les consume qu'en détail pour rendre l'holocauste plus long, quoiqu'il diversifie à l'infini ses coups pour exercer leur vertu ou punir leurs diverses fautes, tout n'est pas moins sacrifié, rien n'échappe à l'arrêt : qui pourrait se flatter de quelque privilége? Disons mieux : la vaste durée des siècles n'étant dans l'éternité de Dieu qu'un moment, comme la vaste étendue du monde n'est qu'un point dans son immensité, voyez la masse énorme des créatures périssant comme d'un même coup dans le temple de la Divinité, ainsi qu'elle fut créée par une parole. La durée des siècles n'est qu'un jour de vengeance, le monde n'est qu'un temple, tout n'est qu'un holocauste, victime étonnante infiniment au-dessous de sa grandeur, de sa justice, de sa toute-puissance. Victime étonnante, vous êtes moins aux yeux de Dieu qu'un grain d'encens auprès du plus grand prince. Qu'il faille des trésors à des princes, il faut du monde à Dieu. Espèce de fête étonnante, vous ne durez pour lui qu'un instant; fête étonnante infiniment au-dessous de son éternité, vous êtes moins qu'un jour, une heure pour le plus grand prince. Il faut à un grand prince des journées, il faut des siècles à Dieu. Monde coupable, fussiez-vous multiplié mille fois encore, fussiez-vous perpétué mille siècles encore, pourriez-vous arrêter son bras vengeur; que feriez-vous pour lui, expieriez-vous dignement un seul péché? C'est un mal infini; où sont les créatures qui peuvent en faire la juste réparation? Non, ni leur nombre ni leur qualité ne peuvent apaiser, ne peuvent arrêter la justice divine. Nous l'avons vu pour le nombre, nous allons le voir pour la qualité des personnes.

SECONDE PARTIE.

On distingue parmi les hommes une justice commutative ou de commerce dans la société, qui consiste dans la circulation des biens par les contrats ordinaires, et une justice distributive ou d'autorité qui s'exerce dans l'imposition des châtiments et la distribution des récompenses. La première n'a aucun égard à la qualité des personnes. Quel que soit le créancier ou le débiteur, l'acheteur ou le vendeur, il n'est dû qu'une certaine somme, la chose ne vaut qu'un certain prix, et la justice, le bandeau sur les yeux, doit sans acception de personnes peser tous les droits dans une égale balance. La justice distributive suit d'autres règles. Pour proportionner les grâces et les peines au mérite et au démérite, pour juger de la grièveté d'une offense, du prix d'une réparation, pour comparer les vertus et les vices, les fautes et les bonnes œuvres, effacer ou compenser l'un par l'autre, il faut avoir égard aux qualités personnelles. Un roi et un esclave, un criminel et un juste méritent-ils le même traitement? En qualité de père commun, Dieu exige de tous les hommes entre eux l'exacte observation des règles de la justice; il en impose les lois, il en presse l'exécution : il est la source, le modèle, le juge, le vengeur de la justice humaine; il daigne même s'y assujettir et faire entrer dans ses arrêts éternels cette exacte proportion des qualités et des mérites.

Mais à la rigueur il ne connaît pour lui-même aucune de ces obligations. Maître absolu du bien des personnes, du fond même de la substance de tous les mortels, il a pu les tirer du néant ou les y laisser. Peut-il être leur débiteur ou leur partie? En les formant, il a pu les mettre dans l'état qu'il a voulu de plaisir ou de peine, prescrire à son gré des devoirs faciles ou difficiles, en accorder ou en refuser la récompense. De Dieu à la créature il ne peut pas y avoir de droit rigoureux; ce n'est que par un choix libre de providence et des volontés purement arbitraires qu'il a établi et qu'il fait pour elles certaines règles, et qu'il accorde à titre de justice la couronne éternelle. Il n'est ni qualités ni mérite qui fasse un titre auprès de lui; il ne peut rien devoir qu'à lui-même, c'est à lui seul qu'il faut tout

rendre, ce n'est que ses droits qu'il exerce et sa justice qu'il satisfait. Il est aisé de sentir sur ces principes qu'il n'a personne à ménager : dignité, talents, sainteté, caractère, rien n'a droit de suspendre ses coups : *Quis prior dedit et retribuetur ei.* (*Rom.*, XI, 35.)

1° La qualité des coupables peut, aussi bien que leur nombre, suspendre parmi les hommes la sévérité de la loi, et modérer la fureur de la vengeance : les dignités ont leur prix parmi eux. Un illustre coupable est une victime respectable, son humiliation même est une partie de la réparation : il est glorieux de faire sentir sa supériorité à un grand. Tout est égal pour Dieu ; il élève, il abaisse ; il conserve, il détruit ; il punit, il récompense avec autant de gloire et de facilité ; ou plutôt petit et grand, obscur et illustre, tout est infiniment au-dessous de lui. Au milieu des plus grands revers et de la fortune la plus inégale, il reste entre les hommes une ressemblance, de la proportion, de l'égalité ; le juge dans son prévenu, le vainqueur dans son esclave, voit après tout un autre homme qui, comme lui, fut autrefois heureux, et il sent qu'il peut à son tour cesser de l'être. Dieu ne voit dans tous les hommes qu'un peu de poussière : seul il fit leur bonheur passé, seul il peut le faire encore, il tient tout dans ses mains. Eternel, immuable, il n'a rien reçu, il ne peut rien perdre. Le souvenir du passé, l'intérêt du présent, la crainte de l'avenir font faire bien des réflexions. On se mesure en secret avec un ennemi vaincu. Peut-être s'est-on vu au-dessous de lui ; on respecte encore, quoique coupable, celui qu'on était accoutumé à respecter ; on a tremblé sous sa main, on est comme surpris de le faire trembler aujourd'hui. Il semble que la dignité jette un voile sur ses désordres, qu'elle condamne la hardiesse de nos jugements et nous laisse à peine la liberté de les apercevoir. Fût-on son égal, son supérieur même, on a un secret intérêt à soutenir la dignité de sa grandeur quand on y a part. On n'est au-dessus ni des revers ni des fautes ; comment espérer des priviléges pour soi, quand on épargne si peu dans les autres les titres qu'on aurait intérêt de faire valoir ? Si l'intérêt public fournit bien des raisons et des prétextes, ne doit-on pas à l'intérêt de ce public même la grâce de ceux qui le gouvernent ? la subordination souffrirait en les dégradant. Mais ce profond scrutateur des cœurs, ce juste estimateur du mérite, ne laisse pas ainsi pencher la balance ; rien ne lui en dérobe les circonstances, rien n'en affaiblit la malice, rien n'en compense l'énormité. Sa grandeur infinie hors d'atteinte ne court aucun risque en punissant ; il ne connaît d'autre intérêt que celui de sa gloire, le châtiment d'un illustre coupable en fait mieux sentir et plus respecter les droits souverains : *Judicia tua abyssus multa.* (*Psal.* XXXV, 7.)

Grands du monde, vous vous flattez qu'à l'abri de votre puissance et de vos titres vous arrêterez le bras du Seigneur. Insensés, voyez aux pieds de ce tribunal redoutable les trônes renversés, les couronnes brisées, les lauriers réduits en poudre sur les débris de tant de fortunes, sur les ruines de tant de palais, sur le renversement de tant de dignités. Un Dieu toujours élevé et puissant, jetant les yeux sur les faibles mortels confondus dans la poussière, et voyant du même œil le savant et l'ignorant, le sujet et le prince, fait sentir aux uns et aux autres que seul il est grand et juste. Maître de la plus belle partie de l'univers, Nabuchodonosor voyait avec complaisance la capitale de son empire, qu'il regardait comme son chef-d'œuvre. C'est moi, disait-il, qui t'ai bâtie, rien n'a résisté à mes armes. J'ai su détruire les plus grands monarques, comme on prend de petits oiseaux dans un nid : *Nec fuit qui moveret pennam et garriret.* (*Isa.*, X, 14.) Ecoutez, prince, ce que dit le Seigneur : Ce grand arbre qui s'élève jusqu'aux nues, et qui couvre la terre de son ombre, c'est vous. Cette main qui le coupe, qui le lie par paquets, qui l'expose à la rosée, c'est la justice divine. Elle ordonne que, banni de votre cour et réduit à la condition des bêtes, vous appreniez, en mangeant comme elles pendant sept années l'herbe des champs, qu'il n'y a de vrai maître que le Tout-Puissant à qui vous devez être soumis : *Septem tempora mutabuntur super te.* (*Dan.*, IV, 29.) La Judée, idolâtre dans ses applaudissements, divinise le coupable Hérode : Ce sont les discours d'un Dieu, non d'un homme, dit-elle insolemment. Prince aveugle, qui osez accepter un profane encens, le trône n'est point pour vous un asile. L'ange du Seigneur va vous frapper, les insectes vont se nourrir de votre chair et vous arracher la vie : *Consumptus vermibus exspiravit.* (*Act.*, XII, 23.) Au milieu d'un repas sacrilége Balthazar trouve sa condamnation. Tout conspire à lui faire goûter les plus doux plaisirs ; mets exquis, cour brillante, vases somptueux, concerts magnifiques, l'ivresse est complète. Ah ! funestes plaisirs, que vous allez être cruellement troublés ! Ouvrez les yeux, prince ; voyez-vous cette main inconnue qui trace des caractères sur la muraille ? le trouble vous saisit, l'incertitude même de votre sort est un supplice anticipé, vous allez bientôt l'apprendre ; un prophète suscité de Dieu va vous annoncer la perte prochaine de votre trône et de votre vie : *Hac nocte dividetur regnum.* (*Dan.*, XI, 4.) Vous flattez-vous que vos talents, vos lumières, vos ouvrages, votre réputation, vous élèvent un rempart plus assuré ? de qui les tenez-vous que du Père des lumières ? Ces dons, tournés contre lui-même, seraient-ils donc un obstacle à ses volontés ? en ferait-on impunément la matière du péché ? Vous serez privé des biens dont vous abusez, et comme le riche et le puissant qui s'enorgueillissent, tombent souvent dans l'indigence et le mépris, vous tomberez dans l'erreur et le ridicule, vous en deviendrez mille fois plus coupable. Les exemples en sont-ils rares ? faut-il remonter à ces grands ora-

teurs, à ces fameux poëtes, à ces célèbres historiens, à ces graves philosophes, que l'Italie et la Grèce admirèrent à l'envi, et que Dieu abandonna aux plus pitoyables raisonnements, aux plus extravagants systèmes, aux plus monstrueuses erreurs, aux plus honteuses passions? Si les siècles n'ont pas encore flétri leurs lauriers littéraires, le monde a rougi de leurs égarements, et l'éternité ne verra pas finir leur repentir et leur supplice. Faut-il fouiller dans l'antiquité ecclésiastique, pour déplorer la chute d'un Arius, d'un Osius, d'un Pélage, d'un Nestorius, et de tant d'autres hérétiques, dont Dieu ne pouvait plus sévèrement punir les crimes qu'en répandant les épaisses ténèbres qui les égarèrent, et leur donnant autant de bourreaux que de sectateurs, par le trop funeste succès de leurs hérésies? Ne sortons pas du malheureux siècle où nous vivons. Tous les jours une foule d'impies, de prétendus esprits forts, de demi-savants, deviennent, par les désordres de leur esprit et de leur cœur, le prodige étonnant de la folie humaine, par l'absurdité de leurs opinions dans les vérités les plus importantes de la religion et des mœurs, et le déplorable objet de la justice divine que l'humilité seule peut espérer de fléchir, et que l'orgueil rend inexorable.

2° Les avantages temporels sont aux yeux de Dieu trop peu de chose pour mériter quelque privilége; mais du moins les droits de l'innocence, les trésors de la grâce ne seront-ils comptés pour rien par le juste estimateur qui en connaît le véritable prix? Non : l'innocence d'un enfant, la perfection d'un saint, rien ne garantit la persévérance et tout lui paraît également méprisable, s'il porte la tache du péché. Comptez, s'il est possible, les millions d'enfants qui, avant d'avoir l'usage de la raison, ont passé des bras de leur mère dans le tombeau (il en meurt constamment à cet âge beaucoup plus que dans un âge avancé). Avaient-ils donc commis quelque péché qui méritât la mort? Hélas! ils ne connaissaient pas même le péché, et, selon l'expression de la bonté divine parlant à Jonas, fallait-il donc faire périr tant de personnes qui ne savaient point distinguer la main droite d'avec la gauche? Mais que dis-je, souffrir la mort? la foi nous permet-elle de douter que mourant sans baptême ils seront à jamais privés de la vue de Dieu? Et quoique leur malheur soit incomparablement plus tolérable que celui des damnés, il est toujours certain qu'ils ont perdu Dieu sans retour. Mais n'oublions pas qu'ils sortent tous d'une tige maudite, que le funeste héritage du péché originel les rend indignes de grâce. Leur ignorance ne les sauvera pas, rien ne les sépare de cette masse de corruption qui toute a été proscrite. Qu'ils soient donc enveloppés dans son malheur.

Grand prince, jusqu'ici grand saint, jusqu'ici selon le cœur de Dieu, qu'allez-vous faire? vous laissez vos yeux s'égarer au hasard sur tous les objets, et ils vont rencontrer Bethzabée. Songez-vous au trésor de colère que votre passion va vous amasser? Vos épouses déshonorées à la face du soleil, votre trône ébranlé par une main parricide, vous-même à la tête de quelques fugitifs cherchant un asile dans les cavernes, vous apprendrez que le Dieu qui fut assez puissant pour vous élever, ne l'est pas moins pour vous abattre. Revenez enfin à lui par la pénitence, baignez votre lit de vos pleurs, mêlez les cendres à votre pain; hélas! si une mort prématurée vous surprenait dans la disgrâce, toutes vos vertus passées ne seraient plus qu'un vain titre, qui, loin d'éteindre l'enfer, en rendraient les feux plus ardents pour punir votre ingratitude. Votre coupable fils l'éprouvera. Sa sagesse consommée, sa brillante réputation, son magnifique temple, ses anciennes vertus, son aimable docilité, rien ne nous rassure sur sa destinée, rien ne nous garantit que le sage Salomon, confondu avec les derniers scélérats, ne gémisse dans les mêmes brasiers. Ouvrez-vous, affreux abîmes, et montreznous au milieu de vos flammes, qui? ces hommes dont le monde canonisa la piété, dont l'Eglise admira la doctrine, dont tous les siècles écoutent les leçons, un Tertullien, un Origène, un Osius. Vous étudiez leurs ouvrages, et peut-être les remords déchirent-ils leurs cœurs; vous admirez leurs talents, et peut-être les démons les foulent aux pieds; on propose leurs actions pour modèle, et l'enfer peut-être entend leurs malédictions. J'ose présumer qu'ils sont rentrés en eux-mêmes; mais leur chute est certaine et leur conversion ne l'est pas. Ah! grand Dieu! les pierres du sanctuaire sont dispersées, les cèdres du Liban sont renversés, les plus grandes vertus sont ternies et ne sont pas plus épargnées. Le pécheur et le juste qui tombent sont punis avec la même sévérité.

Augustes magistrats, qui décidez de nos fortunes et de nos vies, vous serez jugés à votre tour. Prenez garde que l'iniquité ne vienne des anciens du peuple. Deux juges d'Israël firent tout craindre à la pudicité de Susanne, par une affreuse calomnie; deux juges témoins de sa courageuse résistance osent se dire témoins de son crime; par une détestable injustice les protecteurs de l'innocence condamnent l'innocence à la mort: *Egressa est iniquitas a senioribus populi.* (*Dan.*, XIII, 5.) Et vous, prêtres du Très-Haut, entre les mains de qui tous les jours coule le sang de l'Agneau sans tache, que votre caractère est divin! loin d'affaiblir en vous les nobles sentiments que vous en avez, que ne puis-je vous en faire sentir tout le prix! Mais, hélas! faibles boucliers contre les traits de la colère céleste, voyez-vous un Nadab et Abius, enfants d'Aaron, neveux de Moïse, dévorés au milieu de leurs fonctions à l'entrée du tabernacle par un feu miraculeux; un Coré, Dathan et Abiron, engloutis tout vivants dans les enfers; Ophni et Phinées, massacrés par des infidèles, le grand prêtre Héli, renversé de sa chaire, expirant

sur la place? Voyez-vous dans la loi nouvelle un apôtre dégouttant du sang du Seigneur qu'il vient de boire, qui y trempe ses perfides mains, et qui bientôt pendu à un arbre ne s'épargnera pas plus lui-même qu'il a épargné son Dieu? après avoir versé le sang innocent, épargnera-t-il le sang criminel? Ne l'oubliez pas, vous êtes des dieux, il est vrai : *Ego dixi, dii estis* (*Joan.*, X, 34) ; mais vous ne serez pas mieux traités que les hommes, si, comme eux, vous vous dégradez : *Vos autem sicut homines moriemini.* (*Ibid.*)

On fait plus aisément grâce au petit et au pauvre; sa faiblesse l'excuse, son ignorance le sauve, sa faute peu connue est sans conséquence, la victime est trop peu glorieuse pour allumer une si vive colère : *Exiguo conceditur misericordia, parcet pauperi et inopi.* (*Sap.*, VI, 7.) Mais un scandale qu'une grande place rend pernicieux, une ingratitude que tant de bienfaits rendent odieuse, une malice que tant de connaissances rendent inexcusable, sera-t-elle jamais trop sévèrement punie? *Potentes potenter tormenta patientur.* (*Ibid.*) Dieu s'en fait gloire. En frappant les grands, il fait mieux sentir une puissance à qui rien ne résiste, une indépendance qui n'a besoin de rien. En punissant les moindres fautes de ceux qui l'approchent, il fait voir par la sainteté qu'il exige d'eux, quelle est l'éminence infinie de la sienne : *Honorificabor et glorificabor in his qui appropinquant mihi.* (*Levit.*, X, 3.) Votre caractère, ministres sacrés, redoutable aux démons, respectable aux anges, loin d'émousser le glaive, en aiguise le tranchant. Plus vous avez reçu, plus on vous demandera compte; plus vous êtes élevé, plus on a droit d'attendre de vous; plus aussi la punition sera terrible. Le jugement va commencer par la maison de Dieu; sur elle vont tomber les premiers coups : *Judicium incipit a domo Dei.* Ce sera certainement le plus redoutable : *Judicium durissimum his qui præsunt fiet.* (*Sap.*, VI, 6.)

3° Mais, si la vertu consommée, si le caractère du sacerdoce sont impuissants dans cette vie, n'obtiendront-ils aucune grâce, lorsque l'âme enfin parvenue à son terme n'aura plus de risque à courir? Vous le savez, âmes infortunées, que le feu du purgatoire purifie comme dans le creuset, apprenez-nous ce que vous endurez. Mais qui peut le dire? qui peut l'expliquer? Ce feu épargne-t-il des âmes justes? Non; le pécheur ne souffre pas davantage. Epargne-t-il des âmes prédestinées? Non; les réprouvés ne sont pas plus rigoureusement frappés. Epargne-t-il des âmes chéries de Dieu? Non; l'objet de son adversion ne verse pas plus de larmes. Epargne-t-il des âmes qui bénissent Dieu dans les tourments? Non; ceux qui blasphèment son saint nom ne sont pas plus tourmentés. Epargne-t-il des âmes qui l'adorent, qui l'aiment, malgré ses rigueurs? Non; ceux qui le haïssent le plus, qui soupirent après son anéantissement, ne sont pas plus châtiés. Et si la durée des maux n'était différente, le purgatoire serait un enfer. Non, ni l'amour du père, ni la tendresse des enfants, ni la légèreté des fautes, ni le mérite des vertus, ni la soumission présente, ni la gloire à venir, rien ne fait oublier à sa justice la malice du péché, même véniel. Fût-il, dit le Seigneur, comme un anneau dans ma main, enrichi des plus précieux diamants, je l'arracherai et le jetterai loin de moi : *Si fuerit annulus in manu mea.* (*Jerem.*, XXII, 24.)

Le paradis terrestre ne sera pas à l'abri de sa sévérité, si jamais le péché y trouve entrée; sa justice s'y fera jour. Quels durent être le désespoir et la surprise d'Adam et d'Eve, lorsque, chassés du paradis terrestre, n'ayant pour tout bien que quelque peau de bête pour se couvrir, ils se virent seuls, dépourvus de tout, errant dans les vastes solitudes de l'univers? Ah! il faudrait avoir vu la beauté du lieu de délices, goûté la douceur de ses fruits exquis, senti l'odeur de ses fleurs charmantes; il faudrait avoir connu la fertilité de cette terre, la sérénité de ces beaux jours, le repos de cette vie délicieuse; il faudrait avoir joui du calme des passions, des charmes de l'innocence, de l'autorité sur toute la nature; il faudrait avoir éprouvé l'onction de la grâce, l'étendue des lumières surnaturelles, les charmes de l'union et de la familiarité avec Dieu, pour sentir tout le poids de sa disgrâce. Nous en gémissons encore, et les larmes infinies que depuis tant de siècles tous les peuples de la terre ont de toutes parts répandues, ne l'ont pas encore assez déplorée. Mais comment la justice divine n'a-t-elle pas épargné le séjour de l'innocence et de la vertu? Hélas! il ne fut pas inaccessible au péché, pouvait-il être inaccessible à la foudre?

L'ange des ténèbres, qui l'avait rendu coupable, venait lui-même d'en être écrasé. A peine sorti du néant, il y rentre de la manière la plus malheureuse par son péché. La justice du Seigneur suit de près sa miséricorde. Le même jour qui vit remplir l'Empyrée d'une multitude d'esprits célestes, l'en voit dans un moment dépeupler. Les châtiments et les grâces partent presqu'au même instant de la même main. Peut-on entrer, grand Dieu, dans vos impénétrables conseils, et vous représenter l'excellence de ces sublimes intelligences, le plus beau de vos chefs-d'œuvre? ne pourra-t-on pas excuser ou du moins diminuer leur faute? Leur propre grandeur leur a tendu des piéges, leurs lumières les ont éblouis, vos bontés les ont perdus. Que l'appât était séduisant! Souffrirez-vous que vos grâces se tournent en poison? peut-on exposer à vos yeux les suites irréparables d'une si prompte vengeance? En les perdant, que de milliers d'hommes n'allez-vous pas perdre avec eux! Répandus sur la terre, ces redoutables et furieux ennemis déchaînés vont la remplir de carnage et d'horreur, la contagion va gagner le genre humain, et cent fois vous serez obligé de punir : votre miséricorde en

souffrira. Ce seul acte de clémence vous épargnerait mille traits de rigueur. En abuseront-ils ces esprits? Ah! Seigneur, la plus prompte pénitence va vous rendre tous vos sujets. Voyez dans l'éternité des hommages d'autant plus profonds que la reconnaissance de vos grâces et le souvenir de la félicité qu'ils allaient perdre et de la faute qu'ils ont faite, vont pénétrer leurs cœurs des plus vifs sentiments. Ah! Seigneur, le monde ne fait que sortir de vos mains, signalerez-vous ses premiers jours par un acte de sévérité? pourriez-vous plus glorieusement commencer l'époque des siècles, qu'en les faisant compter par vos bienfaits? Quel glorieux enchaînement de grâces je vois suivre cette première grâce! vous les ferez éclater à l'infini, et vous satisferez ce cœur paternel qui ne cherche qu'à répandre des faveurs. Non; tout est inutile, les anges périront, le genre humain sera entraîné dans leur perte, les abîmes en vont regorger, l'éternité en va gémir, l'enfer va retentir de leurs blasphèmes. Dieu le verra, il y sera insensible, ou plutôt il s'en glorifiera; sa colère toujours renaissante ne trouvera plus que coupables qui ne seront jamais assez punis : *Quomodo cecidisti, Lucifer, qui mane oriebaris?* (*Isa.*, XIV, 12.)

4° Peut-on aller plus loin? Oui, on le peut, et Dieu est allé plus loin en effet en frappant son Fils unique. Montons sur le Calvaire, et nous verrons un spectacle plus surprenant que la perte de tout l'univers, un Dieu immolé pour l'homme. On a dû même l'immoler. Tous les châtiments imposés à la créature, ne vengent Dieu qu'imparfaitement, et si l'homme coupable n'eût pas été plus favorisé que l'ange, le péché ne serait jamais proportionnément réparé. Il faut une victime sans prix pour un mal sans mesure. C'est là qu'on peut dire avec un grand saint : Votre miséricorde, Seigneur, est plus redoutable que votre justice; vous me paraissez moins sévère en punissant l'ange sans retour, qu'en pardonnant à l'homme à si grands frais : *Severior mihi parcendo quam ulciscendo videris, et me plus terret hominis pia redemptio, quam angeli dura perditio.* (S. Th. a Villanov., serm. 3.)

N'était-ce pas assez de frapper la créature? Non; la victime était trop méprisable; un Dieu devait expirer. N'était-ce pas assez de frapper le coupable, et n'est-ce pas la loi de l'équité? Non; le coupable était trop odieux; l'innocent doit être sa caution, et mourir pour lui. N'était-ce pas assez de quelque légère douleur? la dignité de la personne en rendait le prix infini, et devait mettre des bornes à la vengeance? Non; le payement, il et vrai, eût été plus que suffisant; mais il faut des souffrances, des outrages, des gibets, la mort. L'homme en connaîtra mieux l'énormité de la faute, l'immensité de la dette, la grandeur de la justice. Je n'épargnerai pas mon propre Fils. Non, ni la dignité infinie de mon égal, ni la sainteté infinie de mon Verbe, ni l'amour infini qui nous unit, ni le prix infini de ses moindres douleurs, ni l'excès infini de sa passion, ni sa répugnance infinie à en boire le calice, rien ne fera rétracter mon arrêt : Mon Fils bien-aimé périra, il périra pour le pécheur, et pour satisfaire à ma justice : *Proprio Filio non pepercit Deus, pro omnibus nobis tradidit illum.* (*Rom.*, VIII, 32.) Ma puissance multipliera les prodiges pour l'exécuter, ma sagesse en formera le projet, ma grandeur en recevra la gloire, ma miséricorde y sera insensible, mon immensité le retracera partout, mon éternité le verra avec complaisance ; ce sera l'abrégé de ma colère, le trésor de mes fureurs, la merveille de mes vengeances, le chef-d'œuvre de ma justice. Seul il pourra me désarmer : je respirerai après avoir reçu son dernier soupir. Enfin, alors las de frapper, rassasié de supplices, j'écouterai ma clémence, mon glaive rentrera dans le fourreau, après avoir été rougi du sang d'un Dieu.

Et vous vous flattez, pécheur, de vous dérober à la justice que vous méritez? *Existimas, o homo! quod tu effugies judicium Dei?* (*Rom.*, II, 3.) Et à quel titre obtiendriez-vous un privilége qui fut refusé à tout ce que le monde vit de plus grand? Serez-vous plus épargné que des villes entières, des armées entières, des nations entières? le serez-vous plus que le monde entier? Etes-vous plus cher à Dieu que n'était son peuple choisi? pensez-vous qu'il lui en coûte plus de vous châtier que de consumer cinq villes, d'engloutir le monde, de foudroyer le genre humain? *Existimas quod tu effugies judicium Dei?* Etes-vous dans un rang plus élevé que les princes? avez-vous un caractère plus auguste que les prêtres? êtes-vous enrichi de plus de grâces que les saints? fûtes-vous plus élevé que les anges? Méritez-vous plus d'égards que l'Homme-Dieu? Tout s'anéantit à ses pieds, tout est frappé, tout est puni, et vous vous flattez d'être excepté? *Existimas quod effugies.* Vous, qui n'êtes que cendre et poussière, que misère et corruption, vous que les ténèbres enveloppent, que les passions tyrannisent, que les habitudes enchaînent, vous qui avez commis des milliers de fautes peut-être les plus grossières et les plus énormes, à qui Dieu a déjà tant de fois pardonné, que depuis si longtemps il souffre, et qui abusez si constamment de sa miséricorde, c'est bien à vous à espérer des priviléges! *Existimas quod effugies.* Rentrez donc en vous-même, et justement alarmé à la vue de cette terrible justice, tâchez par votre pénitence d'avoir part à la divine miséricorde. Voyons enfin la nature des châtiments qu'inflige la divine justice.

TROISIÈME PARTIE.

La sévérité de la justice divine éclate, 1° dans le choix, 2° dans les circonstances du châtiment. Ce choix embrasse la nature, la variété, la multitude, la rigueur, la proportion des peines. Les circonstances sont la menace qui les annonce, la terreur qui les précède, la colère qui les exécute, la pu-

blicité qui les accompagne, la durée qui les suit, et souvent la promptitude qui les fait subir.

La variété et la rigueur des peines n'est pas moins l'effet d'une puissance infinie que la variété et le prix des faveurs. La multiplicité des espèces étale des trésors inépuisables. Vaste univers, que de divers êtres vous renfermez ! que de divers bienfaits vous prodiguez ! Le ciel brille de mille feux, la terre se pare de mille fleurs, les arbres se chargent de fruits, les mines se remplissent de métaux ; partout un Dieu magnifique se plaît à nous enrichir. Mais, si tout annonce à l'homme les bontés qui le couronnent, n'est-il pas juste que tout annonce la justice qui le châtie? Changeons la scène. Les saisons font sentir leurs rigueurs, les maladies font boire leur amertume, la guerre répand ses horreurs, la pauvreté lance ses traits, la mort moissonne tout de sa faux tranchante ; partout un Juge équitable fait éprouver sa juste sévérité. Le monde surnaturel ne diversifie pas moins ce double spectacle. Ténèbres de l'ignorance, vives lumières de la foi, concupiscence toujours renaissante, grâces toujours proportionnées, tentations violentes, attraits célestes, passions honteuses, vertus héroïques, sacrements efficaces, persécutions dangereuses, exemples bons et mauvais, anges et démons, paradis et enfer, ce sont partout des effets sans nombre d'une cause toujours infinie. Sévérité ou clémence, c'est partout l'Être suprême qui ne cesse d'agir en Dieu : *Mirabilia opera tua.* (*Psal.* CXXXVIII, 14.)

La variété des crimes ne demande pas moins la variété des punitions ; à chacun doit répondre sa peine particulière. Les hommes s'efforcent d'imiter cette diversité infinie : les prisons, l'exil, les fouets, les échafauds, les roues, le fer et le feu, l'histoire des martyrs et les arrêts de la justice, offrent à tout moment une nouvelle scène. Dieu se la doit, chaque péché doit trouver son supplice : l'orgueil anéanti dans l'humiliation, le libertinage plongé dans les douleurs, l'avarice dépouillée de tout, l'envie séchant de regret, la gourmandise dévorée de faim et de soif. Chaque créature est armée en faveur de son maître ; elle a été l'instrument de sa miséricorde, elle doit l'être de ses vengeances. Chaque partie du corps, chaque puissance de l'âme doit recevoir son châtiment comme il a reçu son bienfait. Tout a servi à commettre le crime, tout doit servir à l'expier. Ainsi la peine sera proportionnée à la faute ; ainsi, par un juste retour, elle se trouvera dans la faute même : *Pugnabit orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, V, 21.)

Il n'est pas moins de la justice de fixer l'étendue et la rigueur du supplice que d'en déterminer la nature, et c'est ici qu'éclatent en même temps la miséricorde et la justice de Dieu : sa justice par la rigueur frappante qui s'y exerce, et sa miséricorde par les bornes qu'il met à sa rigueur. Ne nous dissimulons point cette vérité. Oui, sa bonté seule a pu y mettre des bornes. Tout péché mérite une peine ; mais la nature de la peine ni celle du péché ne fixent proprement rien sur la rigueur et l'étendue ; ce sont deux ordres différents, deux espèces d'êtres qui, quoique liés l'un à l'autre par une relation morale de satisfaction, n'ont cependant par eux-mêmes aucune proportion. On peut comparer les péchés entre eux, et les peines entre elles ; mais de la peine au péché il n'y a que des proportions arbitraires que Dieu a été le maître de déterminer. Aucune règle parmi les hommes n'en a pu fixer généralement la mesure. Le même crime est différemment puni, et la même vertu différemment récompensée, selon les personnes, les temps et les lieux. Tout ce qu'on appelle prix, châtiment, récompense, n'est qu'un rapport arbitraire dans la morale comme dans le commerce, sur quoi chacun pense différemment. A plus forte raison ne peut-il y avoir aucune proportion essentielle entre l'offense de Dieu et le mal de la créature, le péché et la punition. Mais une bonté, qui s'exerce jusque dans l'imposition des peines, a bien voulu mettre une borne à la punition, et demeurer encore au-dessous des droits de la justice. Tout rigoureux qu'est l'enfer, Dieu pouvait absolument exiger davantage. Et en effet, il y a dans l'enfer même une infinité de degrés différents de supplice, et il a exigé dans la mort de son Fils une satisfaction infiniment supérieure par son prix à l'enfer même, et qui cependant, toute supérieure qu'elle est à l'enfer ou au péché, n'est, après tout, qu'égale à sa grandeur et proportionnée à sa justice.

1° Châtiment de privation, soit des biens temporels, de toutes la plus sensible, quoique moins redoutable. Pénétrez, s'il est possible, toutes les horreurs de l'indigence, voyez les misérables à qui tout manque ; la faim les presse, la soif les brûle, les besoins les accablent ; des enfants à demi nus demandent en vain quelque haillon et un morceau de pain ; une épouse aux abois n'attend plus que le dernier coup, la faim et la misère vont le lui porter : un léger remède la guérirait. O Dieu ! votre soleil ne se lève-t-il point sur tous les hommes? la terre refuse-t-elle ses moissons à leurs besoins, et la rosée sa fraîcheur à leur lassitude? Oui, pour punir l'abus qu'ils en ont fait, Dieu fermera pour eux la source de ses richesses ; l'indigence le vengera ; la faim, la soif, la nudité, seront ses ministres. Auteur des besoins et de la disette, l'avidité du riche qui le dépouille, la cruauté qui le laissa languir sans secours, quoique dignes elles-mêmes de châtiments, serviront à punir d'autres crimes. Ah ! ne valait-il pas mieux que, victime de la pauvreté, il eût déjà rendu les derniers soupirs? Non, non, il doit survivre à sa fortune, il doit survivre à ses besoins, pour apprendre, dans le souvenir du passé, dans les sentiments du présent, dans la crainte d'un avenir, qu'il y a un souverain Juge, maître de tous les temps, et à la justice de qui tous les temps servent. C'est

ce qu'on voit décrit d'une manière bien touchante dans les *Lamentations* de Jérémie, où, par le détail des misères du peuple de Dieu, l'on fait si bien sentir la rigueur de la justice qui le châtie; et ainsi en est-il des biens de l'esprit. Ils ne sont pas moins la matière de la miséricorde qui les distribue, et de la justice qui en dépouille. Quelle différence entre un savant et un homme stupide? Encore une fois, miséricorde et justice, talents naturels, tantôt favorables à la vertu et tantôt funestes, la science enfle en éclairant, égare en ouvrant les routes. Apprenez, mortels, que seule distributrice de la lumière et des ténèbres, la sagesse éternelle élève et abat comme il lui plaît : *Pauperem facit et ditat.* (I *Reg.*, II, 7.)

Que n'aurions-nous pas à dire de la soustraction des grâces surnaturelles, châtiment trop juste de la lâcheté qui les néglige, du péché qui leur résiste et les perd? Des faveurs toujours gratuites, même après les plus grandes œuvres, seraient-elles la récompense du péché? Infidèles qui périssez sans baptême, fidèles qu'une mort subite ou imprévue prive des derniers sacrements, frémissez d'une privation que vous avez méritée. Hélas! de tous les châtiments, quoique le plus terrible, la soustraction des grâces est le moins redouté, elle ôte à l'esprit ses lumières, et laisse au péché ses attraits. Enchantement fatal que rien ne dissipe et que tout augmente, la pluie et la rosée ne tombent plus sur cette terre maudite. Que de ronces elle produira! *Nubibus mandabo ne pluant.* (*Isa.*, V, 6.) Elle ne sera plus cultivée, j'en éloignerai tous les ouvriers; quels fruits portera-t-elle ? *Non putabitur et non fodietur.* (*Ibid.*), J'arracherai la haie, et je détruirai la muraille qui l'environne; ouverte aux passants et exposée au pillage, elle ne sera plus que foulée aux pieds : *Destruam maceriam ejus.* (*Psal.* LXXIX, 13.) De là vient cette multitude de péchés enchaînés les uns aux autres, dont l'un est comme la suite et la punition de l'autre : punition qui met le comble à la disgrâce, en assurant la réprobation et engraissant la victime pour le sacrifice éternel que la justice divine lui prépare.

En vain nous adresserions-nous à vous, infortunés habitants des abîmes, qui pour comble de misère regretterez à jamais la perte d'un Dieu; par quels termes nous peindriez-vous le prix de ce bien et l'étendue de cette perte? La rage aurait beau fournir les idées, le désespoir aurait beau ramasser les couleurs, la fureur aurait beau tenir le pinceau, tout est au-dessous d'un malheur qui n'a d'autre mesure que la grandeur de Dieu même. Ainsi, mon Dieu, sans recourir à d'autres peines, vous trouverez dans vos propres bienfaits, en les reprenant, de quoi punir ceux qui en abusent.

2° A la perte des biens, ajoutons le dépit de voir des concurrents heureux, élevés au-dessus de nous, et enrichis de nos dépouilles : nouvelle espèce de peine, *châtiment de comparaison.* C'est ici que paraît la plus rigoureuse justice de Dieu dans la distribution toujours arbitraire de la sévérité et de la miséricorde. L'erreur et la passion s'en scandalisent, et par une téméraire curiosité demandent insolemment pourquoi celui-ci tombe, celui-là persévère? pourquoi celui-ci répare sa faute, celui-là meurt dans l'impénitence? Qui êtes-vous, dit saint Paul, pour sonder ces abîmes? O profondeur de la sagesse de Dieu! qui jamais fut admis à ses conseils? qui jamais fut en droit de lui demander compte de sa conduite? Mais, sans prétendre porter nos vœux téméraires sur ce que la Divinité a couvert du voile le plus épais, est-il difficile de justifier ses droits souverains? De deux également coupables, et à qui Dieu ne doit que des châtiments, quel tort fait-il à celui qu'il châtie? Il l'a mérité, il a dû s'y attendre. Dieu sauve l'autre : c'est une grâce; qu'il bénisse la clémence dont il éprouve les arbitraires faveurs, et que l'autre ne condamne point une justice dont il subit les légitimes arrêts. De deux coupables également renfermés dans les mêmes prisons, dignes du même supplice et condamnés par le même arrêt, le prince fait grâce à l'un, et livre l'autre à la sévérité des lois. Maître de l'amnistie et de la punition, qui peut blâmer, ô mon Dieu! votre équité ou votre bonté? Vous pouvez leur pardonner, ou les punir tous deux; pourquoi ne pourriez-vous pas punir l'un et pardonner à l'autre? le nombre des coupables lie-t-il les mains à la miséricorde ou à la colère? La distribution de la grâce est autant dans son pouvoir absolu que l'exécution de la justice; il peut autant suspendre l'un que départir l'autre. De deux ouvriers qui ont travaillé à la vigne, le père de famille donne à l'un la somme dont il était convenu avec lui, il donne quelque chose de plus à l'autre; de quoi peut se plaindre le premier, dit l'Evangile? Je vous donne ce que je vous ai promis : *Tolle quod tuum est.* (*Matth.*, XX, 14.) Après avoir payé ma dette, ne suis-je pas le maître de mon bien? *An non possum quod volo facere?* (*Ibid.*, 15.) Quel droit avez-vous à mes grâces? suis-je obligé de vous les accorder? la distribution que j'en fais à d'autres vous y donne-t-elle un titre? eux-mêmes y avaient-ils droit? *An oculus tuus nequam est quia bonus sum?* (*Ibid.*) Mais j'ai pitié de qui il me plaît et ne châtie que qui le mérite. L'obligation à un semblable traitement est une erreur, une illusion grossière. Envisagez-les séparément. Présenté seul au tribunal suprême, le coupable n'y reçoit que selon ses œuvres. Dieu est toujours juste, parce que toujours le châtiment est relatif au péché; s'il en sauve un autre, c'est une grâce qu'il méritait aussi peu que le malheureux à qui on ne la fait pas.

Mais, tout incontestables que sont les droits de Dieu dans cette arbitraire distribution, qui peut comprendre l'excès de fureur où plonge un cœur malheureux et jaloux la vue de la félicité inespérée de ceux dont il

avait connu l'ancienne misère, et dont il aperçoit l'accablante prédilection.

Enfin, peine de tourments et de douleur. La durée et l'étendue des peines de ce monde fait une espèce d'enfer et d'éternité anticipée : enfer en abrégé dans le total de l'univers. Oui, depuis le premier instant qu'un sein coupable le mit au jour, les larmes furent avec raison son premier langage, le tombeau seul peut les tarir. Son berceau est déjà une image de cette maison de ténèbres ; s'il commence d'en sortir, il marche avec peine, il ne peut se soutenir, il ne connaît ses besoins, ni ne peut y remédier, il ne fait aucun usage de sa raison. L'enfance ne finit que pour le livrer à des maîtres rigoureux, son ignorance l'assujettit à une étude pénible, à une éducation ennuyeuse, et lui fait acheter bien cher quelque légère connaissance ; la jeunesse trouve dans des passions naissantes et vives de nouveaux tyrans, d'autant plus à craindre qu'ils savent faire aimer leur fureur. Que de soin et de travail dans un âge plus avancé ! l'ambition et l'avarice laissent-elles jouir d'un moment de repos ? la vieillesse entraîne le dégoût, les maladies l'affaiblissent. *Et amplius labor et dolor.* (*Psal.* LXXXIX, 10.) A cette suite ordinaire de peines, que de persécutions, d'incommodités, de revers, n'entremêle pas la Providence ! heureux le moment qui les termine ; la mort est douce, et tout affreuses qu'en soient les approches, elles délivrent d'une foule de maux. Fût-elle différée : que gagnerait-on à prolonger un tissu de douleurs ? est-on à plaindre quand on brise ses chaînes et qu'on sort du cachot ? *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* (*Psal.* CXXI, 1.)

Mais que Dieu fait acheter bien chèrement cette liberté ! que ne coûte pas au plus juste même ce dernier passage ? Amis, parents, il faut tout quitter ; plaisirs, biens, honneurs, il faut tout perdre ; lumière du jour, vous ne luirez plus. Est-ce ainsi que vous nous séparez de tout, cruelle mort ? La vie est toujours chère ; la mort toujours affreuse, la nature ne s'y fait pas, et la grâce n'en ôte pas toujours les horreurs, souvent elle les augmente pour mieux sacrifier la victime. Pourquoi nous le dissimuler ? la mort nous immole tous sans exception ; le bûcher s'allume, le fer s'aiguise, le dernier soupir n'est que le dernier coup qui consume l'holocauste. Mais, à plus forte raison, que n'êtes-vous pas, affreuse mort, pour une âme mondaine que vous arrachez à un monde enchanteur dont elle était idolâtre ! que n'êtes-vous pas pour un pécheur pour qui ce moment ouvre les abîmes ! Dieu se hâte de commencer pour lui l'enfer ; sa justice impatiente, si on peut le dire, n'attend pas qu'il y soit englouti, il en anticipe les horreurs. Affreux remords qui rappelez un tas de crimes, affreuse crainte qui prématurez un abîme de maux, affreuse situation qui accumulez une foule de douleurs, séjour céleste qui vous fermez, prisons éternelles qui vous ouvrez, souffle de vie qui vous évanouissez, Juge inflexible qui vous vengez, cruels démons qui vous déchaînez, Dieu tout-puissant, voilà donc votre victime ; quels affreux autels ! quels terribles bûchers ! elle expire pour survivre à ses peines et ressusciter à son malheur. Quel théâtre de vengeances divines, que la mort dans le péché ! *Mors peccatorum pessima.* (II *Paral.* XXI, 19.) Toute la vie n'est elle-même qu'une espèce d'enfer, dont tous les moments sont livrés au feu de la tribulation.

Le monde entier ne l'est pas moins dans son total et sa durée. Parcourez-en les vastes climats, suivez-en les siècles immenses ; cette terre d'exil, qu'est-elle en effet, qu'une terre d'horreurs, où le feu de la tribulation partout allumé n'épargne personne ? En vain volerez-vous d'un pôle à l'autre, en vain traverserez-vous les terres et les mers, vous n'échapperez pas à vous-même, vous n'échapperez pas à Dieu : *Patriæ quis exsul, se quoque fugit.* Partout traînant vos chaînes, vous éprouverez que toute la terre n'est qu'une vaste prison où tous les hommes également renfermés subissent déjà l'arrêt redoutable que la justice a prononcé, partout le pauvre révolté dans l'indigence, le riche insatiable dans ses trésors, partout mécontents les uns des autres, le mari dégoûté de l'épouse, le père à charge aux enfants, la guerre ouverte entre les peuples, des saisons déchaînées, des terres stériles, des serpents venimeux. Remontez jusqu'aux premiers siècles, que sont les histoires, qu'un détail de misères et un enchaînement de crimes et de châtiments ? qui pourrait en faire l'énumération ? qui pourrait expliquer les famines qui consument les hommes, les maladies qui les dévorent, les pertes qui les emportent, les guerres qui les détruisent, les noirs chagrins qui les accablent ? Quand votre colère sera-t-elle satisfaite, ô mon Dieu ? quand aurez-vous achevé de répandre cette fatale coupe dont nous buvons jusqu'à la lie ? Hélas ! les jours, les années, les siècles se passent, et les malheurs du genre humain ne passent pas ; le soleil mille fois s'est plongé dans les ondes pour aller, ce semble, dans les ténèbres de la nuit se dérober le tragique spectacle de tant de maux ; hélas ! lorsque le lendemain il revient faire briller la lumière sur la terre, il voit couler les mêmes torrents de sang ; cent fois il a vu les rivières desséchées, jamais il n'a vu tarir nos larmes ; cent fois il a vu la terre changer de maître, de nouvelles provinces sortir du sein des mers et d'autres englouties dans leurs abîmes ; le seul objet qui ne change pas, c'est la misère de l'homme. La seule multiplicité de malheurs et de malheureux peut varier cette triste scène. Ah, grand Dieu ! quand cessera votre colère ? *Usquequo irasceris?* (*Psal.* LXXVIII, 5.) Oublierez-vous à jamais vos miséricordes et ne daignerez-vous jamais tourner vos yeux sur nous ? *Usquequo oblivisceris me in finem, et avertis faciem tuam a me?* (*Psal.* XII, 1.)

Vos rigueurs ne finiront-elles qu'avec le monde ? Mais je me trompe, elles ne finiront

pas même avec le monde, vous leur préparez une éternité. Gémissez à jamais, victimes odieuses du Tout-Puissant, vos larmes seront intarissables; brûlez à jamais, vos feux ne sauront s'éteindre; grincez des dents à jamais, votre malheur est sans remède; blasphémez votre Dieu à jamais, sa justice est devenue implacable; maudissez-vous vous-même à jamais, le ver qui vous ronge est immortel; livrez-vous à jamais au désespoir, votre misère est éternelle. Le monde passera, il se fera un ciel nouveau, une nouvelle terre, et vous ne changerez jamais; il s'écoulera des siècles et des millions de siècles, et vos maux seront toujours renaissants. Le Tout-Puissant ne cessera d'entasser sur votre tête les plus affreux supplices, et il s'en fera toujours un triomphe nouveau. C'est là, grand Dieu, que vous vous retrouvez tout entier; l'enfer est digne de vous. Infini, éternel, comme vous, vous ne pouvez mieux vous peindre à vous-même la grandeur de votre justice. Le paradis et l'enfer sont comme des miroirs où vous vous peignez; dans l'un vous goûtez vos bontés, dans l'autre vous applaudissez à vos vengeances. Ainsi s'épanchent au dehors vos perfections par des effets ineffables, effusion de sévérité, effusion de miséricorde. Tout vous est dû, je vous retrouve et vous adore partout; faites-moi la grâce de satisfaire si bien votre justice dans cette vie, que je puisse éprouver vos miséricordes dans l'autre. Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LA SAINTE TRINITÉ.

Baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. (*Matth.*, XXVIII, 19.)

Baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

On ne peut s'exprimer ni plus vivement, ni en moins de mots sur la plus grande des vérités. Mais ces paroles si simples, si communes, si souvent prononcées, n'en sont ni moins mystérieuses, ni plus faciles à entendre. Trois sortes d'adversaires combattent ce mystère ineffable. L'athée attaque son existence, l'idolâtrie méconnaît son unité, l'hérétique sa nature. Un Dieu existe, vous l'invoquez, vous confondez l'athée. Il n'y en a qu'un, vous ne reconnaissez en lui qu'un pouvoir, une nature, un nom; vous foudroyez l'idolâtrie. Vous distinguez trois personnes, vous en donnez le caractère; vous convainquez l'hérétique de mensonge, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Personnes non-seulement semblables et parfaitement égales en toutes choses, mais qui toutes n'ont qu'une même nature et une même divinité. Non-seulement inséparables l'une de l'autre, mais essentiellement l'une dans l'autre par une mutuelle *circumincession*. Comment aimer un Etre infiniment parfait sans le connaître? comment le connaître sans l'aimer? Personnes qui, quoique réellement distinguées, ne font qu'un seul et même Dieu. Ce que l'Eglise explique d'une manière énergique par le mot célèbre de *consubstantiel*. Origine sans commencement, production sans dépendance, priorité sans ancienneté, multiplicité sans division, Dieu de Dieu, lumière de lumière, un Père qui donne tout sans rien perdre, un fils qui reçoit tout sans rien devoir, un Esprit-Saint qui procède de l'un et de l'autre; tout y est unique. Unique dans l'essence, égal dans les perfections, commun dans les œuvres, singulier dans la personne. C'est là tout le christianisme : voilà l'objet de notre foi, il l'exerce; le fondement de notre espérance, il l'anime; le terme de notre amour, il nous rend heureux. Mystère des mystères, en vain ferions-nous des efforts pour comprendre ce qui passe toutes nos idées.

Dès les premiers jours de votre vie, ce sceau divin vous tira de la masse de perdition, vous distingua de l'infidèle, et vous consacra au Seigneur. Jusque-là vous n'étiez qu'un objet de colère, vous ne méritiez que des châtiments : le nom adorable du Père, du Fils et du Saint-Esprit, prononcé sur vous à votre baptême, change ce funeste arrêt et vous met au nombre des enfants de Dieu. Cette parole toute-puissante, comme celle qui tira le monde du néant, se fit entendre dans votre âme. Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut; que les eaux de grâce coulent, elles coulèrent; qu'il se forme un homme nouveau, il fut formé; qu'il soit à son image et ressemblance, et aussitôt se répandirent sur lui ces traits d'une beauté divine, supérieure à toutes celles du monde, qui le rendent digne des complaisances du Très-Haut. Cette parole est unique, mais l'opération et l'image sont communes à tous ces traits : *Faciamus ad imaginem nostram.* (*Gen.*, I, 26.)

Les trois personnes divines n'ont pas moins concouru à votre sanctification, dans l'exécution des moyens que dans le principe. Quoique la seule Personne du Fils se soit unie à la nature humaine, l'incarnation du Verbe n'est pas moins l'ouvrage du Père et du Saint-Esprit, que celui du Fils. Quoique, sur le Calvaire et sur nos autels, le Fils seul soit la victime et le prêtre, le sacrifice de la croix et de la messe n'est pas moins également et indivisiblement offert aux trois

personnes. Et quoique la vertu des sacrements et des prières soit due aux mérites de Jésus-Christ, il n'est pas moins vrai que toutes les trois contribuent à les rendre efficaces : le ministre qui parle prononce partout leur nom sacré; et lorsque nous faisons sur nous le signe de la croix, monument adorable de notre rédemption, gage certain de notre salut (ce qu'on ne peut faire ni trop souvent, ni avec trop de respect), nous disons, par un usage aussi ancien, aussi répandu que l'Eglise, commun à tous les fidèles, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ce précieux sceau avait été gravé en nous, quoique moins parfaitement. Dans l'ordre de la nature, la création, la conservation, les châtiments, les récompenses, aussi bien que toutes les opérations extérieures, attribuées en général à Dieu, sont communes aux trois personnes : elles sont même souvent distinguées dans le physique comme dans le moral et le surnaturel. Le même Esprit qui descendit sur les eaux du Jourdain, répandit en vous la vie de la grâce, se portait aussi sur les eaux dès le commencement, pour les rendre fécondes : *Spiritus Domini ferebatur super aquas* (*Gen.*, I, 2), et son souffle anime le premier homme, *insufflavit in eum*. Le Verbe, dans lequel le Père voit tout, n'a pas moins présenté les corps à ses yeux que les esprits. Cette même parole n'a pas moins créé la matière inanimée que la substance raisonnable : tout lui doit l'âme de la vie : *Omnia facta sunt*. (*Joan.*, I, 3.) Enfin, dans l'éternité, elles feront votre bonheur : elles ont créé les cieux dont vous serez l'heureux habitant : *Verbo Domini cœli firmati sunt*. (*Psal.* XXXII, 6.) Leur vue sera la félicité dans les cieux, qui chantent leur gloire et racontent les merveilles de leurs œuvres : *Cœli enarrant gloriam Dei et opera ejus*. (*Psal.* XVIII, 1.)

Que nous serions heureux de connaître ces sublimes vérités! Ces connaissances sont le partage de l'autre vie : nous ne pouvons ici que les entrevoir et bégayer en les expliquant. C'est la première, la plus nécessaire, la plus grande de toutes les sciences, soit par l'excellence de son objet, que rien n'égale, dont rien n'approche, soit par l'importance, la rigueur de l'obligation et du châtiment. Qui ignore Dieu en sera ignoré, soit par le prix des avantages qui nous en reviennent. C'est la racine de l'immortalité et la perfection consommée : *Nosse te radix immortalitatis*, *consummata justitia* (*Sap.*, XV, 3); ou plutôt c'est l'unique science. La vie de la gloire est de voir Dieu, de le posséder; la vie de la grâce, de le connaître, de l'aimer, de le désirer; tout le reste n'est qu'accessoire. Toutes les autres sciences ne sont qu'ignorance : *Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei*. (*Sap.*, XIII, 1.)

Entrons en tâtonnant dans ces épaisses ténèbres, avec une crainte respectueuse, à la lumière de la foi, et saisissons, autant que notre faiblesse le pourra permettre, les lueurs qu'il plaît à Dieu de nous laisser entrevoir. Deux écueils à craindre dans cet océan immense, où il est difficile de ne pas échouer. Les uns, téméraires scrutateurs de la Majesté divine, en voulant sonder ses profondeurs, sont accablés sous le poids de sa gloire : trompés par une fausse lumière, ils se sont perdus dans l'erreur et le schisme ; les autres, contents de croire dans la spéculation un mystère si supérieur à nos lumières, l'ont négligé dans la pratique, comme étranger, et inutile autant qu'impénétrable. Satisfait du tribut forcé et des timides hommages d'une foi aveugle, un Dieu si caché ne veut qu'éblouir nos esprits et dédaigne nos cœurs. Confondons l'orgueil, soutenons la faiblesse de l'homme : rien ne le fait plus efficacement que le mystère adorable de la Trinité : 1° vérité humiliante pour l'esprit; 2° vérité consolante pour le cœur. Ce sera la matière de ce discours. Mais, comme c'est de Dieu seul qu'on peut apprendre à le connaître, c'est à lui-même qu'il faut le demander : *A Deo disce quod est de illo intelligendum*. Adressons-nous au Saint-Esprit, par l'entremise de Marie, son épouse, la plus vive image de la Trinité : Fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit, quels rapports admirables avec les trois personnes! Etudions la Trinité dans cette divine image; osons en parler sous les auspices de cette puissante protection. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Il en coûte infiniment à l'homme de captiver son entendement sous le joug de la foi. Plein d'estime pour lui-même, il compte assez sur ses lumières pour vouloir être son propre guide; idolâtre de sa raison, il n'écoute qu'elle : tout ce qu'elle ne lui garantit pas lui paraît incertain; et par un raffinement d'orgueil insupportable, il aime mieux chercher un coupable asile dans le doute, que de se soumettre à des mystères dont il ne peut percer l'obscurité. Il en élude la décision, il en affaiblit le respect, il en embarrasse la croyance, pour pouvoir lui échapper à la faveur de ses ténèbres, du moins diminuer ou suspendre le sacrifice absolu d'une déférence sans réplique. Rien de plus propre à confondre cette folle présomption que l'étonnante vérité d'un Dieu en trois personnes; elle ne laisse, 1° rien à négliger par l'oubli ou l'indifférence : c'est la vérité la plus intéressante; 2° rien à approfondir par la curiosité des recherches : c'est l'objet le plus impénétrable; 3° rien à contester à la témérité des doutes : ce point capital est le plus incontestable du christianisme. Le premier pas, en y entrant, doit être l'aveu de notre ignorance dans la première, la plus importante vérité, la plus supérieure aux difficultés. Que ne nous est-il donné, comme à Isaïe, de demander aux séraphins de prendre un charbon sur l'autel, pour purifier nos lèvres et pouvoir tenir ce langage céleste qui fait connaître la Divinité.

1° Son *importance*. Quel est l'objet qui se

présente? une âme chrétienne à une âme raisonnable, le plus tôt, le plus souvent et le plus vivement que l'existence et l'unité d'un Dieu? le grand et le petit, le savant et l'ignorant, tout doit en revenir au premier principe et à la dernière fin : *Ego sum alpha et omega, primus et novissimus.* (*Apoc.*, XXII, 13.) On l'apprend à l'enfant et au vieillard, au berger comme au prince, ou plutôt le prince et le berger, le vieillard et l'enfant le savent déjà également : *Signatum est super nos lumen vultus tui.* (*Psal.* IV, 7.) Elle est gravée sur les animaux, sur les êtres insensibles; tout semble le connaître, tout l'annonce dans son langage: le jour l'apprend au jour, la nuit le déclare à la nuit : *Dies diei eructat, nox nocti indicat.* (*Psal.* XVIII, 3.)

Dieu est : voilà la première, la grande vérité de la religion, de la raison, de la société, de la nature; elle est si certaine et si évidente, qu'il est impossible de l'ignorer ou d'en douter. Elle est née, elle vit avec nous, elle est incorporée avec nous aussi intimement que le sentiment de notre propre existence : *Omnes homines vident Deum unusquisque intuetur procul.* (*Job*, XXXVI, 25.) Elle est si constamment, si généralement, si profondément gravée dans tout être qui pense, qu'il n'est point de peuple assez barbare, quelque plongé qu'il soit dans les erreurs ou dans la plus grossière ignorance, qui ne reconnaisse une Divinité. On peut errer sur sa nature; mais l'athée même a beau le dire, il ne doute pas de son existence; il n'est athée que dans le cœur. L'insensé! il désire qu'il n'y ait point de Dieu : ce désir même prouve qu'il le connaît, qu'il le croit, qu'il le craint : *Dixit insipiens in corde suo non est Deus.* (*Psal.* XIII, 1.) C'est le comble de la folie et du crime de méconnaître celui que tout adore. Fidèle et infidèle, celui que vous voyez partout, faire tout, remplir tout; ne pas connaître l'ouvrier dans son ouvrage, le père dans ses enfants, le créateur dans l'univers; demandez-le aux poissons, ils vous le diront : *Interroga pisces, et dicent tibi* (*Job*, XII, 8.) Ecoutez vous vous-mêmes, vous le trouverez dans le fond de votre cœur : *Mirabilis facta est scientia tua ex me.* (*Psal.* CXXXVIII, 6.) En envoyant Moïse aux Egyptiens et aux Israélites, il se contente de lui dire : Je suis celui qui suis, celui qui est m'envoie vers vous : *Quis est misit me ad te.* (*Exod.*, III, 14.)

Est-il donc d'objet que j'aie plus d'intérêt de connaître? J'ai tout reçu de sa puissance, j'espère tout de sa bonté, je dois tout craindre de sa justice. Sa grandeur m'accable, sa sagesse m'éblouit, sa sainteté me confond. Je suis éclairé de ses lumières, enrichi de ses bienfaits, environné de sa présence. Ses lois font la règle de ma conduite, sa volonté l'arbitre de ma destinée, sa possession mon éternelle félicité, et sa perte mon malheur éternel. Sa protection est la ressource de ma faiblesse, sa grâce le remède à tous mes maux, son souvenir la consolation dans mes peines. Il est mon Père et mon Juge, mon Souverain et mon Sauveur, mon Créateur et mon modèle : il est mon tout : *Deus meus et omnia.* Ce doit donc être toute notre étude, notre occupation, notre pensée, notre désir. *Nosse te consummata sapientia.* (*Sap.*, XV, 3.)

Si la connaissance de Dieu est le fondement, le principe, la fin, l'unique objet de la religion, de toutes les religions vraies ou fausses; la connaissance de la Trinité, c'est-à-dire, d'un Dieu en trois personnes, est le principe fondamental de la religion chrétienne : voilà l'enchaînement naturel des vérités. Il y a un Dieu : il y a donc une religion, un culte légitime : *Unus Deus, una fides, unum baptisma.* (*Ephes.*, IV, 5.) C'est la foi des juifs, des mahométans contre les déistes qui les croient toutes bonnes, et les païens qui admettent plusieurs dieux. Il y a trois personnes en Dieu. La religion chrétienne est la seule vraie; elle seule croit ce mystère, on en fait profession : en y entrant, tout le christianisme porte sur lui; c'est le christianisme tout entier. Le judaïsme n'y portait pas moins, quoique plus obscurément : l'un n'est que le développement de l'autre. Dans la loi de Moïse, c'était la Trinité entrevue, la foi implicite et ébauchée de la Trinité; la loi de Jésus-Christ est la Trinité expliquée. Le Fils se plonge dans les eaux du Jourdain sous la figure d'un homme, le Saint-Esprit descend sur lui sous la figure d'une colombe; le Père, du haut du ciel, se fait entendre sous la figure d'une voix : voilà le règne des figures. Il va passer: on dira clairement : *Je vous baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

La religion chrétienne et le mystère de la Trinité se supposent et se prouvent mutuellement. Que devient le mystère du genre humain, si le Messie, qui l'a racheté en mourant sur la croix, n'est Dieu? Que devient le sacrifice de l'Agneau, et la sainteté de notre victime, si le Père, à qui il est offert, n'est Dieu? Quel autre qu'un Dieu peut mériter un tel hommage? A qui adresse-t-il ses prières? à qui les adressons-nous en son nom? de qui reçoit-il les ordres? par qui a-t-il été envoyé sur la terre? de qui apaisa-t-il la justice? de qui reçoit-il la couronne de ses travaux, et obtient-il la nôtre? et comment peut-il opérer ces merveilles, mériter ces bienfaits, s'il n'y a qu'une personne divine, si l'une et l'autre n'est véritable Dieu, et un seul Dieu?

Osons-le dire : si Jésus-Christ n'est vrai Dieu, c'est un impie qui a voulu se faire adorer; la Synagogue lui aurait rendu justice en le condamnant comme un blasphémateur. C'est un imposteur qui, pour appuyer ses attentats, aurait multiplié les dieux, distingué le Père du Fils, l'un et l'autre du Saint-Esprit, pour se placer avec eux sur le trône, et se donner l'auguste nom de Dieu. C'est un faux prophète qui, pour gagner des spectateurs, les trompe par des promesses et des menaces d'une éternité chimérique, et les amuse par des prestiges. Les apôtres, imbéciles et aussi fourbes que leur maître, n'ont débité que des fables, et annoncé, sous

le titre de rédemption, le sacrilége d'une religion plus monstrueuse que l'idolâtrie qu'ils combattaient, élevant sur ses débris un scélérat exécuté à mort, pour s'être dit égal à Dieu. Les oreilles pieuses frémissent : mais ces conséquences seraient légitimes, si on ne connaissait la trinité des personnes dans l'unité de nature. Tout le système de la religion chrétienne croule, si on les confond.

Oui, qui que vous soyez, qui portez le nom de chrétien, fussiez-vous séparés de l'Eglise par l'hérésie ou par le schisme, souvenez-vous qu'en embrassant le christianisme vous avez été baptisés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Vous priez comme nous le Père qui est dans le ciel, vous espérez comme nous dans les mérites du Fils qui est mort sur le Calvaire, vous demandez comme nous la grâce du Saint-Esprit consolateur, qui est descendu sur les apôtres, vous dites comme nous : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant, en Jésus-Christ son Fils unique, et au Saint-Esprit.* Trop instruits sans doute pour admettre plusieurs divinités, avec l'aveugle paganisme ou l'impie Sabellius, vous devez nécessairement convenir que ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu. Vous vous y soumettez par la foi, vous vous y abandonnez par l'espérance, vous vous y dévouez par l'amour, vous en faites à jamais profession.

2° La *profondeur* de ce mystère. Qu'est-ce à dire, un Dieu en trois personnes? Ouvrez, s'il est possible, ce sanctuaire inaccessible à la raison, percez ce voile épais par la foi. Fussiez-vous aussi sage que Salomon, la nature vous eût-elle confié, comme à lui, tous ses mystères, vous vous écrieriez comme lui : Qui jamais a mesuré la hauteur du ciel, la largeur de la terre, la profondeur de l'abîme? c'est-à-dire, qui peut atteindre à l'élévation de la dignité du Père, à l'étendue de la sagesse du Fils, à la profondeur de l'amour du Saint-Esprit? *altitudinem cœli, latitudinem terræ, profunditatem abyssi.* (*Eccli.*, I, 2.) Trois choses me paraissent difficiles à comprendre : le Père céleste qui du haut de son trône contemple son Verbe, comme un aigle qui plane dans les airs et regarde fixément le soleil, *viam Aquilæ in cœlo* (*Psal.* XXX, 19); le Verbe incarné devenu l'opprobre des hommes, et un ver de terre qui rampe tristement sur la poussière, comme un reptile, *viam colubri super terram* (*Ibid.*); et l'Esprit divin qui, comme un vaisseau richement chargé, conduit les âmes saintes à travers les orages de la vie, *viam navis in medio mari.* (*Ibid.*)

Quel est en effet cet Etre suprême? est-il seul? est-il composé de plusieurs personnes? est-il fécond, ou ne peut-il pas produire son semblable? comment le produit-il? enfante-t-on en connaissant? fait-on quelque nouvel être en aimant? la connaissance de l'entendement, l'amour de la volonté peuvent-ils être des personnes? pour engendrer un fils, ne faut-il pas être avant lui? ne serait-ce pas s'engendrer soi-même que de produire celui avec qui on ne serait qu'un? plusieurs personnes peuvent-elles ne faire qu'une substance? s'il s'en trouve plusieurs, le nombre en sera-t-il infini? ou qu'est-ce qui peut y mettre des bornes? et si ce nombre est borné, pourquoi le sera-t-il plutôt à trois qu'à quatre? qui est-ce qui peut distinguer des personnes parfaitement semblables, parfaitement égales, parfaitement unies, ou plutôt ne composant que l'unité la plus parfaite d'une même nature? mais comment ces personnes multipliées ne font-elles qu'un Dieu, étant absolument indépendantes, et cependant recevant tout les unes des autres? Encore une fois, donnez la plus libre carrière à notre esprit; fût-il plus élevé, fût-il plus perçant que celui d'Augustin, je vous dirais comme lui disait ce petit enfant qu'il vit se jouer au bord de la mer : oui, j'aurai plutôt renfermé dans ce petit creux toute l'eau de ces immenses abîmes que vous n'aurez sondé la profondeur des personnes divines. Fussiez-vous inspiré, comme le prophète, vous diriez avec lui : *Nescio loqui, quia puer ego sum.* (*Jerem.*, I, 6.)

Quelle humiliation pour l'esprit de l'homme! Cet Etre suprême si simple, si présent, si connu, si fort à la portée de tout le monde; cet Etre, le Père, le modèle des êtres, dans qui nous vivons, nous agissons et nous sommes; dont l'idée primitive gravée au fond de nos âmes les rend comme naturellement chrétiennes; cet Etre dont l'existence est si essentielle qu'elle fait son essence, qu'on ne peut le mieux définir qu'en disant simplement qu'*il est celui qui est*, dont l'autorité est si absolue et la bonté si engageante que, par un mouvement invincible, c'est à lui que tout se rapporte; c'est cet Etre dont le mystère de ce jour nous apprend que nous ignorons la nature. Que le génie le plus sublime consacre des siècles entiers à sa recherche, arrêté dès les premiers pas il se verra enveloppé d'une nuit obscure au milieu de la plus lumineuse vérité. Il s'y verra flottant au milieu de la plus inébranlable certitude. C'est un vaisseau tout à la fois affermi sur son ancre et agité par les flots au milieu du port et suspendu sur un gouffre. Mélange étonnant de lumière et de ténèbres, de certitude et de doute, d'immensité et de bornes. Sentez, esprit humain, le bras tout-puissant qui vous forma et la faiblesse qui vous est propre; sentez, et humiliez-vous. Eussiez-vous, comme saint Paul, été élevé au troisième ciel, vous avoueriez que le Seigneur habite une lumière inaccessible. Ebloui plus qu'éclairé, admirant plus que comprenant, accablé plus qu'instruit, trouvant en vous-même un obstacle invincible, il ne vous resterait plus qu'à vous écrier : O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles! que ses voies sont impénétrables! *O altitudo divitiarum*, etc. (*Rom.*, XI, 33.)

Faible raison, vous reste-t-il encore quelque ressource? Esprit humain, pouvez-vous avoir encore quelque orgueil? Oseriez-vous combattre quelque autre mystère après avoir été forcé d'adorer un Dieu en trois person-

nes? Le mystère de la très-sainte Trinité est un garant de tous les autres. Vous ne comprenez pas comment un corps humain peut être renfermé dans le petit espace d'une hostie, et sans cesser d'être unique être en même temps en divers lieux; comment le péché d'Adam passe à des enfants infortunés qui n'y ont eu aucune part; comment un péché d'un moment est puni d'une éternité de supplices; comment un Dieu puissant, juste et bon, dispose en maître absolu des volontés humaines, et a décidé de leur sort depuis une éternité, sans que cette prescience, cette prédestination, ces opérations de la grâce donnent atteinte à leur liberté. Mais comprenez-vous mieux comment trois personnes parfaitement distinguées, procédant les unes des autres, égales en toutes choses, ne font qu'un seul Dieu? Faut-il qu'après avoir fait le sacrifice de vos lumières sur le mystère des mystères, vous soyez difficile sur d'autres vérités qui, quoique impénétrables sans doute, sont cependant moins supérieures à la raison.

Sur quel fondement croyez-vous ce premier article? Est-ce sur l'autorité infaillible de l'Eglise? A-t-elle moins défini la transsubstantiation que la consubstantialité, la liberté de l'homme que l'indépendance du Verbe? Adorez en tout l'Esprit divin qui dicte ses oracles. Est-ce la parole de Dieu dans les livres saints qui vous frappe? L'Ecriture dit-elle moins : *Ceci est mon corps* (*Luc.*, XXII, 19), vous êtes le maître de vos actions, qu'elle ne dit : *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un?* (*Joan.*, X, 30.) Ah ! quand on reconnaît un Dieu en trois personnes, tout est possible, tout est croyable, et tout serait cru en effet si le cœur corrompu ne levait l'étendard de la révolte. Mais autant l'esprit a de peine à croire ce qu'il ne comprend pas, autant le cœur a de peine à se soumettre à ce qu'il n'aime pas. Immolons à Dieu l'un et l'autre. Ne regardons pas trop fixement un abîme infini de lumière et de ténèbres. Qui sommes-nous pour mesurer l'immensité des perfections divines? Après avoir épuisé nos recherches nous trouverons que Dieu commence. Rien ne nous convient mieux qu'une foi aveugle : *Cum consummaverit homo tunc incipiet.* (*Eccli.*, XVIII, 6.)

3° La *certitude* de la décision. Jamais vérité ne fut ni plus vivement attaquée, ni plus courageusement défendue, ni plus authentiquement définie. Dès le berceau du christianisme l'enfer mit tout en œuvre pour la combattre. Après un Photin, un Sabellius, un Paul de Samosate, Arius s'élève et se fait une infinité de sectateurs; l'Orient et l'Occident s'engagent dans son parti, une foule d'évêques donnent dans ses piéges. On emploie tour à tour l'artifice et la violence, la dissimulation et la force. Plusieurs grands rois, les empereurs romains eux-mêmes lui prêtent tout le poids de leur autorité. Un Totila, un Genséric, un Constance, un Valens parcourent la terre le fer et le feu à la main, persécutent, exilent, tourmentent tout ce qu'ils trouvent de catholique. Le monde, toujours plein de respect pour la vérité qu'on lui dispute, mais lassé de tant de persécutions, trompé par tant d'artifice, effrayé par tant de progrès, gémissant de tant de faiblesse, il est étonné de se voir arien. Expression vive de saint Jérôme, qui, loin de marquer la défection de l'Eglise dans ces temps critiques, comme l'osent dire les novateurs, fait également sentir et son horreur pour l'hérésie et la surprise dont on avait usé pour lui en cacher le venin : *Miratus est orbis se esse Arianum.*

Que ne fait-on pas surtout pour renverser la mère et la maîtresse de toutes les Eglises? On sait bien que la foi du monde catholique étant établie sur celui qui en est la pierre fondamentale, ce sera tout gagner si l'on peut, je ne dis pas l'engager dans son parti (on ne s'en est jamais flatté), mais du moins le résoudre à se taire ou à tolérer le silence, du moins arracher de lui la permission de ne pas se servir d'un mot qu'on suppose être la seule cause de tous les troubles. On accable de tourments le souverain pontife, on lui fait souffrir toutes les misères d'un rude exil, on lui rend suspects des prélats catholiques par des crimes supposés, on s'efforce de lui en imposer par une soumission apparente et des professions de foi captieuses, et abusant de ses démarches et empoisonnant ses bontés, on croit triompher si l'on peut du moins suspendre la foudre. Jamais peut-être la barque de saint Pierre, c'est-à-dire l'Eglise catholique, n'essuya de plus violente tempête; jamais le Seigneur, qui toujours la protége, ne parut plus endormi.

Mais elle ne manque ni de défenseurs, ni de pilotes. Dieu suscita, dès les premiers troubles de l'arianisme, le plus grand des empereurs chrétiens, qui, sous les ordres d'un grand pape, signale son entrée dans la religion par la célébration du concile de Nicée. La *consubstantialité* du Verbe y est solennellement établie : trois cents dix-huit évêques, la plupart respectables par les blessures reçues en combattant pour la foi, en prononcent l'infaillible décision; l'hérésiarque frappé d'anathème meurt peu de temps après de la mort la plus tragique. Un Athanase à Alexandrie, un Hilaire dans les Gaules, un Basile à Césarée, un Ambroise à Milan, un Grégoire de Nazianze à Constantinople, et des milliers d'évêques, comme parle saint Augustin, dont le nombre, dans les temps les plus nébuleux, fut toujours visiblement et infiniment supérieur, rendent la foi d'autant plus triomphante qu'elle était plus persécutée.

Des autorités si respectables peuvent-elles laisser quelque ombrage? Faut-il encore vous détailler les oracles de l'Ecriture qui établissent cette vérité? Remontons à l'Ancien Testament; et malgré l'obscurité profonde qui règne sur ce mystère, recueillons les précieuses étincelles qui y brillent. Tantôt les trois personnes divines se communiquent entre elles le dessein de créer l'homme et de le former à leur image, de détruire la tour de Babel, de punir Sodome

par les flammes : *Faciamus ad imaginem nostram* (*Gen.*, I, 26); *descendamus.* (*Ibid.*, XI, 7.) Tantôt trois anges qui apparaissent à Abraham, et dans lesquels cependant, dit saint Paul, il n'adora qu'un seul, quoiqu'il en vît trois, ne reconnaissant qu'un Dieu en trois personnes : *Tres vidit et unum adoravit.* (I *Cor.*, XIV, 25.) Tantôt un prophète nous apprend que le Père céleste engendre son Fils dans la splendeur des saints, avant la création de la lumière : *In splendoribus sanctorum ex utero ante luciferum genui te.* (*Psal.* CIX, 3.) Il donne également aux deux personnes le nom de Seigneur, les adorant toutes les deux, comme Jésus-Christ lui-même l'a remarqué : *Quomodo vocat eum Dominum*, et le faisant asseoir à sa droite : *Dixit Dominus Domino meo, sede a dextris meis.* (*Psal.* CIX, 1.) Tantôt l'Esprit de Dieu porté sur les eaux, animant tout, remplissant tout, sanctifiant tout : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum.* (*Sap.*, I, 7.)

Ouvrez les livres sacrés du Nouveau Testament. Y a-t-il de page où le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne soient parfaitement distingués? Le Père fait entendre sa voix sur le bord du Jourdain et sur le Thabor, et déclare du haut des cieux à tout l'univers que c'est-là son Fils bien-aimé; le Saint-Esprit descend sur lui sous la figure d'une colombe. Jésus-Christ ne cesse de nous dire que son Père et lui ne font qu'un, qu'il a tout reçu de lui, qu'il lui est égal, qu'ils sont consommés en un, que la vie éternelle consiste à connaître le Père et son Fils Jésus-Christ, que l'on doit baptiser au nom des trois Personnes; qu'il est le Christ, Fils du Dieu vivant, qui doit juger tout le monde. Le Père fait annoncer sa naissance par les anges et par une étoile, et le fait adorer par les bergers et par les mages. Le Père y reçoit ses vœux au jardin des Olives, et ses derniers soupirs sur le Calvaire : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.* (*Joan.* I, 1.) Enfin, il nous assure qu'il y a trois personnes qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et que ces trois ne font qu'un, *et hi tres unum sunt.* (I *Joan.*, V, 7.)

Tâcherons-nous, d'après les saints Pères, de trouver dans les choses même naturelles des images grossières de ce qu'on n'expliquera jamais parfaitement. C'est un soleil dans qui la lumière, les rayons et la chaleur ne sont qu'une même chose, ne sont que le même astre, quoique l'un produise l'autre, selon saint Basile. L'arc-en-ciel, où, selon saint Athanase, les trois couleurs primitives ne font qu'un même météore : *Iris tricolor.* Un arbre, où, selon Denis d'Alexandrie, la feuille, les fleurs et les fruits, la racine, le tronc et les branches ne font que le même corps. C'est le monde entier. La longueur, la largeur et la profondeur font la même nature de matière. La hauteur du ciel où règne le Père, la largeur de la terre que le Fils a rachetée, la profondeur des abîmes que le Saint-Esprit a rempli. Trois choses incompréhensibles, dit Salomon, comme nous l'avons remarqué, en font pourtant une image. *Altitudinem cœli*, etc. (*Eccli.*, I, 2.)

Du monde corporel passons au spirituel. Nous remarquerons avec saint Augustin, dans tous les esprits en particulier, dans nos âmes, une image de la très-sainte Trinité. L'âme a trois facultés qui sont comme trois personnes : *Anima habet esse, nosce, velle tria distincta, sed unum animum faciunt.* L'entendement, cette faculté de penser, retrace la fécondité du Père ; la mémoire, ce trésor inépuisable de connaissances, peint la sagesse du Fils; la volonté, cet amour nécessaire du bien, procédant de l'entendement qui saisit, la mémoire qui rappelle l'objet aimé, désigne le Saint-Esprit. Mais non, faibles idées. Un mystère si supérieur à la raison, mais qui ne lui est pas contraire, s'insinue et se prouve par la raison. La raison et la nature démontrent qu'un Dieu infiniment bon doit se communiquer infiniment; qu'infiniment fécond, il doit produire infiniment; qu'infiniment sage, il doit connaître et aimer infiniment. Aucune créature ne peut être le terme de cette fécondité, de cette connaissance, de cet amour infini : il doit donc y avoir une personne infinie, incréée, nécessaire, proportionnée, digne de Dieu. Elle ne peut pas être hors de lui ; ce serait trois dieux, mais en lui dans une parfaite unité. Quoi! dit le Seigneur, je rends tout fécond, et je serai seul stérile! *Nunquid ego qui alios parere facio, ipse non pariam.* (*Isa.*, LXVI, 9.) Disons donc, disons cent fois après le prophète, nous ne sommes que des enfants, nous ne faisons que bégayer : *Domine, nescio loqui, quia puer ego sum.* (*Jerem.* I, 2.) Images imparfaites, descriptions superficielles, infiniment au-dessous de l'Être suprême. Une foi aveugle est notre asile. La première démarche d'un chrétien doit être le sacrifice de la raison; le premier article de la foi est un mystère incompréhensible, la profession de la religion l'aveu le plus humiliant de notre ignorance : mais aussi la seconde démarche d'un chrétien doit être le sacrifice de son cœur ; ce mystère incompréhensible est un mystère aimable. La profession de la religion n'est pas moins un engagement à la charité qu'un exercice d'humilité.

SECONDE PARTIE.

Si Dieu n'avait voulu de l'homme que l'hommage de son entendement, il eût suffi d'exiger de lui une foi aveugle sur des mystères incompréhensibles : mais sa bonté voulait encore obtenir l'amour de notre cœur, en même temps que sa justice travaillait à soumettre l'orgueil de notre esprit. Dieu tempère toujours la justice par la miséricorde : il humilie et il console, il abat et il soutient. Cette aimable économie se fait remarquer dans tous les mystères : les ténèbres qui les environnent laissent toujours entrevoir des traits de bonté. Un Dieu caché sous les apparences du pain se donne comme

un aiment; un Dieu anéanti sur une croix est le Sauveur de nos âmes; un Dieu qui dispose en maître de notre destinée nous accorde les moyens de la rendre heureuse. Ces traits de miséricorde ont quelque chose de moins frappant dans le mystère de la très-sainte Trinité; mais ils n'y sont ni moins réels ni moins admirables. Une âme bien attentive ne pourra s'empêcher d'aimer et d'admirer cet assemblage ineffable d'amour et de majesté, d'obscurité et de consolation, de grandeur et de condescendance. Son élévation et les grâces qu'il nous accorde, la ressemblance qu'il imprime en nous, en font l'objet le plus touchant d'un parfait amour, le plus parfait modèle de la conduite. Tout incompréhensible qu'elle est, la très-sainte Trinité est à portée, et des sentiments de votre cœur, et des actions de votre vie : elle ne règle pas moins nos sentiments que nos idées et nos hommages.

1° Tout nous engage à l'aimer, et de sa part et de la nôtre. Oui, vous nous aimez, personnes adorables, vous daignez nous l'apprendre. Votre élévation infinie ne vous empêche pas de jeter les yeux sur notre bassesse, et la révélation de ce mystère est un nouveau gage de votre amour. Quel précieux dépôt! Plus privilégiés que le reste des hommes qui languissent dans les ténèbres de l'infidélité, nous naissons dans une Eglise à qui sont confiés ces sublimes oracles; plus privilégiés que les juifs, à qui vous en laissez à peine entrevoir quelque légère lueur, ce trésor nous est accordé en entier. Quelle assurance de votre amour que cette connaissance même que vous nous en donnez! Vous ne voulez pas nous le laisser ignorer, parce que vous voulez le nôtre. Je suis l'amour, dites-vous. Oui, vous l'êtes en effet. C'est ma nature, un Dieu en trois personnes qui font mon essence; c'est l'amour subsistant. Il n'y a que l'amour qui puisse le dire et en donner de si touchantes preuves. Que ne suis-je l'amour à mon tour! que ne suis-je tout amour pour vous! que ne puis-je vous aimer autant que vous êtes aimable!

Qu'il est consolant, en apprenant qu'il y a trois personnes en Dieu, d'apprendre en même temps qu'elles sont toutes occupées à nous faire du bien! que l'une est notre Père; l'autre, notre Sauveur; la troisième, notre Epoux. Nous sommes redevables au Père céleste de tous les biens de la nature; le Verbe éternel nous a mérité tous les biens de la gloire; le saint-Esprit répand dans nos cœurs tous ceux de la grâce. Celui-là nous fait hommes, celui-ci nous fait chrétiens, cet autre nous rend heureux. La première de ces personnes a la puissance en partage, la seconde est la sagesse même, la troisième est l'amour subsistant. Ces trois personnes, par un heureux assemblage, ne faisant qu'un seul Dieu, nous servons un Maître également sage, puissant et bon. Infiniment sage pour connaître ce qu'il nous faut, infiniment bon pour vouloir y remédier, infiniment puissant pour le faire avec succès. Quelle confiance, quel amour plus juste et mieux fondé!

Oui, vous avez un Père dans la sainte Trinité : celui qui en porte le nom à l'égard du Verbe veut bien le prendre pour vous, et c'est par son ordre que tous les jours vous le lui donnez : *Orantes dicite, Pater noster.* (*Matth.*, VI, 7.) Il vous aime en père; en pouvez-vous douter après ce qu'il a fait pour vous? Vous vivez par lui, il vous a créé, il vous conserve, il vous nourrit, il vous enrichit : sa possession doit faire un jour votre félicité : *Nemo tam Pater.* (Tertul.) En pouvez-vous douter, puisqu'il vous appelle son fils, qu'il vous porte dans son sein, qu'il vous aime d'un amour plus tendre que celui de toutes les mères? *Nemo tam Pater.* Surtout il a porté son amour jusqu'à donner son Fils unique : *Sic dilexit mundum.* (*Joan.*, III, 16.) Mais s'il a pour vous les sentiments d'un père, pouvez-vous lui refuser le cœur d'un fils?

Cette auguste qualité d'enfants de Dieu vous rend les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ. Qui l'eût cru que le Verbe, quittant le sein de son Père, s'unît à la créature, et mourût pour elle sur une croix? Si, pour sauver un de ses coupables sujets, le fils d'un prince montait sur un gibet, rendait pour lui les derniers soupirs, que penseriez-vous de sa bonté? On se perd dans ces abîmes. Personnes adorables, dont la génération éternelle éblouit notre faible raison, vous présentez dans le temps à notre reconnaissance une génération nouvelle et une mort cruelle d'autant plus mystérieuse qu'elle est plus humiliante. C'est avec raison que vous nous dites que votre amour n'a point de bornes. Qu'il est doux, à travers ces ombres, de trouver un Sauveur qui ne s'annonce que par son amour! Auguste Trinité, vous êtes toute notre espérance. Mystère consolant, que nous serions à plaindre si vous étiez moins certain! Que vos attraits nous dédommagent de ces ténèbres! *Cum dilexisset suos in finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII, 1.)

Il fallait encore un époux à nos âmes : le Saint-Esprit en fait les fonctions; il en prend possession, il forme avec nous une étroite alliance, il nous comble de ses caresses, il ne demande que notre retour, il paraît sous des langues de feu pour allumer ses divines flammes. Ah! Seigneur! je soupire après vous comme le cerf altéré après les sources des eaux vives. Lumière divine, remplissez mon cœur; Esprit consolateur, soulagez mes peines; céleste médecin, guérissez mes maux. Vous étiez mon bien-aimé; je veux être tout à vous comme vous êtes tout à moi. On peut avoir sur la terre quelque fidèle ami, on peut trouver des maîtres vertueux et sages, on peut se ménager des protecteurs puissants : mais où trouvera-t-on un ami, un maître, un protecteur qui soit la bonté, la sagesse, la puissance même? Qu'on est en assurance lorsque l'amour ordonne, la sagesse dispose, la toute-puissance exécute!

Aussi toute la religion porte sur ce mystère. Ce nom adorable fait toute la vertu de nos sacrements : il nous donne entrée à la grâce par le baptême, il nous affermit dans la confirmation, il la répand dans la pénitence, il la perpétue dans le mariage, il la consomme dans l'Eucharistie, il y met le sceau dans l'extrême-onction. Partout le ministre qui confère les sacrements se sert de ce nom auguste : il baptise, il absout, il bénit, il consacre, il marie, il confirme au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ce nom sacré fait le sacerdoce : c'est en ce nom que l'évêque donne le Saint-Esprit et confère les pouvoirs à ceux qu'il agrége à la hiérarchie. C'est en ce nom et à cette adorable Trinité que nous offrons le sacrifice de la messe ; il sanctifie toutes nos victimes et nous apprend à les offrir comme il faut ; ou plutôt une de ces personnes elle-même est la victime que nous offrons, elle est le prêtre avec qui nous l'offrons. Quel gage de sa bonté que de l'avoir pour médiateur et pour offrande ! *Offerens et oblatio*

Ce nom sacré fait toute la force de nos prières : l'Eglise se fait une loi de les terminer toutes par ce nom divin ; elle rappelle au Père céleste ce Fils qui vit et règne avec lui et le Saint-Esprit dans tous les siècles. Il termine encore tous nos cantiques. Après avoir chanté les louanges de Dieu de mille manières avec le roi-prophète, nous faisons retentir les airs de ces paroles : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit :* ainsi nous nous joignons aux anges, et pour honorer les trois divines personnes, nous chantons avec eux : ô saint ! ô trois fois saint ! le Dieu des armées : *Sanctus, sanctus, sanctus.* (*Apoc.*, IV, 8.) Le signe sacré de la croix devient par là notre bouclier. Nous portons la main au front comme le lieu le plus éminent qui marque la dignité du Père ; nous la portons ensuite à l'estomac, pour représenter la descente du Fils dans le sein d'une vierge ; nous la portons en travers d'une épaule à l'autre pour faire voir que le Saint-Esprit est le lien du Père et du Fils. Ainsi armés, nous sommes invincibles ; les démons s'enfuient, les tentations cessent, les grâces se donnent. Les Apôtres étaient tout-puissants par ce nom ; ils renversaient la nature et opéraient tous les prodiges.

2° Tout nous engage à l'imiter, et de sa part et de la nôtre. La conformité est déjà bien avancée ; puisque nous fûmes formés à sa ressemblance, c'est à nous à y mettre les derniers traits par l'imitation, en devenant en quelque sorte une Trinité vivante, si l'on peut employer ce terme. En attendant que l'éternité y mette le comble, commençons sur la terre d'être sa vive image. Cette ébauche sera le gage de la consommation qui s'en fera dans le ciel. Dieu ne le refusera pas à une âme qui l'aura vivemement exprimé.

Voilà la sublime perfection où Dieu vous appelle : il se donne lui-même pour modèle. Ce n'est point une de ces idées de spiritualité qu'enfante quelquefois une piété plus tendre qu'éclairée ; c'est Dieu lui-même qui nous ordonne d'aspirer et de tendre à ce terme sublime. Il s'était d'abord proposé cette fin en créant l'homme : le péché défigura cette image. C'est à nos vertus à effacer les taches qu'il y répandit, et à l'embellir de nouveaux traits d'une beauté divine. Il ne nous dit pas moins, malgré le péché : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait : *Estote perfecti sicut Pater perfectus est.* (*Matth.*, V, 48.)

Mais comment la créature peut-elle se mesurer avec le Créateur ? Comment exprimer dans nos actions un mystère qui passe toutes nos connaissances ? Oui, vous pouvez l'imiter. Cet adorable objet est à la fois le plus sublime et le plus simple, le plus élevé et le plus à la portée de tous les hommes. Dieu, dit saint Augustin, a fait les anges dans le ciel, les vermisseaux sur la terre : il est également grand dans les uns et dans les autres. Infiniment supérieur à l'ange, il se rabaisse jusqu'à l'homme ; semblable au soleil qui fait briller les planètes, il éclaire les yeux des fourmis. Rien n'est au-dessus ni au-dessous de lui : il se fait tout à tous, pour les gagner tous.

Votre âme, semblable à la très-sainte Trinité, a un entendement, une mémoire, une volonté, des pensées, des actions, des opérations : vous agissez, vous aimez, vous pensez, vous produisez, vous enfantez en quelque sorte ces pensées dans l'entendement, vous produisez l'amour dans la volonté : c'est une espèce de trinité. Sanctifiez ces opérations et ces puissances sur ce modèle ; n'aimez, n'agissez que comme elle : ainsi serez-vous, à son exemple, trois fois saint : *Sanctus, sanctus, sanctus.* Le Père éternel connaît, il pense, il aime, il agit. Quel est le terme de ces connaissances ? C'est un Dieu. Le Père et le Fils s'aiment l'un et l'autre : le terme de cet amour mutuel est un Dieu. C'est donc tout à la fois un Dieu qui agit et qui est produit, qui engendre et qui est engendré, qui connaît et qui est connu, qui aime et qui est aimé. C'est ce que saint Paul exprime par ces belles paroles que l'Eglise répète tous les jours après lui à la sainte messe : *Per ipsum et cum ipso, et in ipso.* (*Rom.*, XI, 36.) C'est en lui, et par lui, et avec lui, que toute gloire vous est rendue en l'unité du Saint-Esprit : ainsi Dieu se trouve et le principe et la fin ; et le Saint-Esprit est l'objet, et l'origine, et le terme de tout. Mystère de tous les temps, aussi ancien que l'éternité, aussi durable qu'elle, qui ne souffre ni changement ni interruption. Mystère de tous les lieux, il n'en est point qui ne soit rempli de son immensité et sanctifié par ses opérations divines. Soyez donc saint, parce qu'il est saint ; soyez saint comme il est saint : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum.* (*Levit.*, XI, 44.)

Vous conformez-vous à ces grands modèles ? Dieu seul est-il l'objet et le terme de votre amour, de vos actions, de vos pensées ? Votre mémoire en est-elle heureusement remplie, votre entendement uniquement occupé, votre volonté tout embrasée ? Est-ce

dans tous les lieux et dans tous les temps ? ou plutôt les affaires dont vous êtes chargés, les intérêts du siècle qui vous occupent, les plaisirs qui vous enivrent, vous laissent-ils le temps et la liberté de penser à Dieu? Se peut-il, grand Dieu ! que vous soyez le seul qu'on néglige ? Ah ! se peut-il qu'un cœur toujours plein d'amour pour la créature, n'ait que de l'indifférence pour Dieu ? Qu'on fouille dans ce cœur. Trouvera-t-on que Dieu en soit le seul maître ? Heureux encore si les affections, les occupations, vos pensées n'étaient autant de crimes ! Se peut-il, grand Dieu ! que vous soyez si peu aimé ? O mystère plus incompréhensible en quelque sorte que la Trinité même ! Se peut-il, aveugles mortels, que, vous privant ainsi de votre Dieu, vous vous creusiez l'abîme à vous-mêmes ? La vue et l'amour de cette aimable Trinité feront notre bonheur éternel ; sa perte fera notre éternelle misère. C'est donc à vous à vous faire un enfer ou un paradis anticipé, par votre amour ou votre indifférence.

Si des opérations intérieures de la très-sainte Trinité nous passons aux œuvres qui la font connaître au dehors, nous ne trouvons pas moins un modèle parfait de conduite; nous admirerons l'activité qui met en œuvre ses perfections, l'immutabilité qui la caractérise, la douceur qui la fait aimer, la magnificence qui la rend utile, la bonne intelligence qui les fait servir l'une à l'autre, la sagesse qui dirige tout à ses fins, la patience qui attend le cours des événements, le calme qui y rend supérieur.

Voyez le Père céleste, comme il fait luire son soleil et pleuvoir la rosée sur l'impie comme sur le juste, sur l'ingrat comme sur le fidèle. Voyez le Verbe éternel expirant sur une croix, et priant pour le salut de ceux mêmes qui l'y ont attaché. Voyez l'Esprit consolateur qui apporte la paix sur la terre, et répand ses grâces jusque sur les pécheurs. Est-ce là votre conduite ? Etes-vous miséricordieux pour votre prochain, comme l'est le Père céleste? Vos ennemis trouvent-ils en vous un Sauveur qui leur pardonne, qui prie pour eux, qui les rachète, qui les sauve? Etes-vous un ange de paix, qui apporte, qui entretient la paix partout, et vous mérite le glorieux titre d'enfant de Dieu, réservé aux personnes pacifiques ? *Pacifici filii Dei vocabuntur.* (*Matth.*, V, 9.) J'en prends à témoins vos amis, vos voisins, votre famille : c'est à ce tribunal domestique que je vous cite. Bien loin d'y maintenir la tranquillité, peut-être vos emportements en font le scandale; bien loin d'avoir en vous un sanctificateur, c'est peut-être à votre école que l'on apprend ce que l'on devrait toujours ignorer ; bien loin d'être tout consommé en un, comme les personnes divines, vos caprices, vos désordres, vos passions, sont peut-être une source de discussions et de querelles. *Estote misericordes sicut Pater vester.* (*Luc.*, VI, 36.)

Je n'exige pas sans doute qu'imitateurs parfaits des perfections divines, vous en retraciez l'immensité, la dignité, l'élévation, l'étendue, qui est semblable au Très-Haut? Cendre et poussière que nous sommes, pouvons-nous égaler sa majesté? Erreurs et ténèbres, approchons-nous de la sagesse? Victimes de la mort, nous comparerons-nous à l'Eternel? Nous admirons, Seigneur, et nous adorons en tremblant vos attributs suprêmes, par un aveu sincère de notre néant. Mais j'exige que vous imitiez sa sainteté par votre pureté, sa miséricorde par votre douceur; que vos aumônes nous peignent sa libéralité, que votre persévérance rappelle son immutabilité, que votre équité soit l'image de sa justice. Tout inaccessible qu'est le Seigneur, il veut bien vous servir de modèle : il ordonne même que vous l'imitiez; et vous ne pouvez espérer de lui plaire qu'autant que vous vous rendrez semblable à lui. Le premier ange et le premier homme se perdirent, pour l'avoir affecté par un sot orgueil; vous ne vous sauverez que par une profonde humilité et une constante vertu : *Eritis sicut dii* (*Gen.*, III, 5) ; *similis ero Altissimo.* (*Isa.*, XIV, 14.)

J'exige que, rendant hommage à ses bontés infinies, vous honoriez ce grand mystère dans toutes les parties du culte qui lui est adressé; que vous receviez les grâces en son nom, et comme de la main de ces trois personnes ; qu'en faisant le signe de la croix vous prononciez avec confiance ce nom adorable qui est invoqué sur vous ; que ce soit dans vos besoins, dans vos tentations comme le cri de guerre qui vous anime au combat, l'épée qui blesse le démon, le bouclier qui pare ses traits, le baume qui guérit vos plaies ; que dans les cantiques, les prières, les sacrifices, les bénédictions, votre cœur s'unisse avec votre langue, pour rendre gloire comme l'Eglise au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; que vous ayez toujours présente, vous adoriez profondement la Trinité, qui en fait toute la force et qui vous en accorde tous les fruits.

J'exige que, par une foi vive, vous honoriez la vérité du Père qui vous parle ; que, par une espérance inébranlable, vous rendiez gloire au mérite du Fils qui vous a racheté ; que, par un tendre amour, vous consoliez l'Esprit qui vous sanctifie. Je veux qu'à l'exemple des rois mages, vous offriez à ces trois Personnes, qu'ils adorent sans les connaître, vos biens, votre honneur, vos plaisirs. C'est là l'or, l'encens et la myrrhe que vous pouvez leur présenter : l'encens au Père, la myrrhe au Fils, et l'or au Saint-Esprit. Votre détachement honorera la puissance du Père, qui vous comble de biens; votre humilité dédommagera le Fils, qui pour vous s'est fait homme ; la mortification préparera dans vos membres le temple du Saint-Esprit, qui ne saurait habiter dans une âme charnelle. Le sacrifice de ces trois concupiscences répond aux trois renoncements que vous fîtes au baptême. Renoncements qui répondent aux trois personnes au nom desquelles vous fûtes baptisé : au démon, dont le Père punit l'orgueil; à la chair,

dont le Fils a réparé les faiblesses; au monde, dont le Saint-Esprit a dissipé les erreurs. C'est par la Trinité que vous êtes chrétiens, et que vous remplirez les devoirs de votre christianisme. J'exige que vous respectiez votre corps et votre cœur, comme une espèce de sanctuaire de la Sainte-Trinité; que dans le cœur se chantent les louanges de Dieu, comme dans une église. Vous accomplirez la promesse du Seigneur, nous viendrons en lui, et nous y établirons notre demeure : *Mansionem apud eum faciemus.* (*Joan.*, XIV, 23.) Autant que la foi abaisse l'esprit, autant la Trinité élève le cœur : *Qui se humiliat exaltabitur.* (*Matth.*, XXIII, 12; *Luc.*, XIV, 11; XVIII, 14.)

Achevez, grand Dieu! votre ouvrage. Dans la loi de nature et de Moïse il ne fut qu'ébauché. Développez-nous vos sentiments. Je souhaite, dit le Sauveur, que mes disciples me soient étroitement unis, qu'ils ne fassent qu'un avec moi, comme les trois personnes ne font qu'un : *Ut sint unum sicut et nos.* (*Joan.*, XVII, 11.) N'était-ce pas assez que toutes les personnes occupées en ma faveur m'eussent donné tout ce que je possède, et mérité tout ce que j'attends? N'était-ce pas assez que Dieu partageât avec moi sa félicité, en se montrant à moi face à face, sans nuage et sans voile? Non, ce n'est pas assez : il vous fallait produire un autre semblable. Quelles expressions! quelles promesses! Que nous serons en vous, à vous, dans vous; qu'en vous nous soyons tous consommés en un, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne font qu'un : *Ut sint consummati in unum* (*Ibid.*, 23.)

Ainsi serons-nous transformés dans son image, de clarté en clarté : *In eamdem imaginem transformemur de claritate in claritatem.* (II *Cor.*, III, 18.) Puis-je lever les yeux sur ce mystère, sans me dire dans l'effusion de mon cœur, je lui serai semblable, parce que je le verrai tel qu'il est. Il se connaît, je le connaîtrai; il s'aime, je l'aimerai; il se possède, je le posséderai. Ce trésor est encore caché, mais la possession m'en est promise : le nuage sera un jour levé. Ames fortunées, copies trop heureuses de la Trinité, héritage céleste, quand jouirai-je de vous? Je languis, j'espère, j'adore, je suis ravi et je me tais. *Similes ei erimus quia videbimus eum secuti est.* (II *Joan.*, III, 2.)

C'est au nom de ces trois personnes que l'Eglise, à l'heure de la mort, vous donnera le dernier adieu. Partez, vous dira-t-elle, âme chrétienne, au nom du Père qui vous a créée; au nom du Fils qui vous a rachetée; au nom du Saint-Esprit qui a été répandu en vous; allez jouir de la présence de ce Père, auteur de tout bien; de ce Fils, source de tout mérite; de cet Esprit-Saint, principe de toute consolation. Personnes adorables, daignez en ce moment nous accorder votre puissante protection. Nous avons commencé de vivre par vous dans le baptême; par vous nous avons vécu à la grâce; par vous nous mourrons de la mort des justes, et nous vivrons de la vie des saints, avec vous, en vous et par vous, pendant l'éternité. *Amen.*

DISCOURS
SUR LE SAINT-ESPRIT.

Accipite Spiritum sanctum. (*Joan.*, XX, 22.)
Recevez le Saint-Esprit.

Présent inestimable que Jésus-Christ fit à ses apôtres avant de quitter la terre, et en les établissant arbitres de l'éternité par le pouvoir de remettre et de retenir les péchés; ce qui leur fut accordé, dans toute la plénitude, dans le grand jour dont nous célébrons la mémoire. Inestimable par la dignité de celui qui le fait : c'est un Dieu qui nous le donne; inestimable en lui-même, c'est un Dieu qui nous est donné; inestimable dans les intentions l'un de l'autre, ils ne cherchent qu'à nous rendre heureux; inestimable dans les effets de sa profusion : *Repleti sunt omnes* (*Act.*, II, 4); inestimable dans les effets qu'il produit : la face de la terre changée, la religion chrétienne établie, les hommes les plus stupides éclairés, les plus faibles remplis de force, les pécheurs convertis et sanctifiés : tels sont les prodiges qu'il opère.

Vous le reçûtes ce présent, quand on vous conféra le saint baptême; vous en reçûtes la plénitude, quand le sacrement de confirmation vous rendit homme parfait; les trésors vous en sont encore ouverts dans cette fête. D'où vient donc que tant de grâces répandues avec tant de profusion n'opèrent pas les mêmes prodiges? N'est-ce pas le même Dieu qui les prodigue, le même Dieu qui est prodigué? Ses vues sont-elles aujourd'hui différentes? sa puissance, sa bonté connaissent-elles quelques bornes? Non, sans doute : c'est à vous qu'il faut s'en prendre. Vos résistances arrêtent le cours de ses opérations, et rendent inutiles les efforts de sa miséricorde. Avez-vous reçu le Saint-Esprit? vous dirai-je avec saint Paul : *Si Spiritum sanctum accepistis?* (*Act.*, XIX, 2.) Hélas! pourriez-vous me dire, à peine savons-nous s'il y a un Saint-Esprit : *Neque si Spiritus sanctus est audivimus.* (*Ibid.*)

Ce divin Esprit a bien voulu lui-même nous découvrir ces obstacles, par trois expressions dont l'explication va faire la matière de ce discours. 1° Il nous dit de ne point l'affliger : *Nolite contristare Spiritum.*

(*Ephes.*, IV, 30.) 2° Il nous reproche nos résistances : *Vos Spiritui sancto resistitis.* (*Act.* VII, 51.) 3° Il nous avertit de ne point l'éteindre : *Spiritum nolite exstinguere.* (I *Thess.*, V, 19.) Affliger le Saint-Esprit, lui résister et l'éteindre. On l'afflige par la tiédeur, on lui résiste par le péché, on l'éteint par l'endurcissement. La tiédeur diminue la grâce, le péché la détruit, l'endurcissement en rend la perte irréparable. La tiédeur conduit à la résistance, la résistance à l'endurcissement. Justes, pécheurs, libertins, apprenez la source de vos malheurs, et prévenez les maux qui vous menacent.

Vierge sainte, que ce divin Esprit choisit pour son épouse ; vous qu'il rendit féconde sans flétrir votre virginité ; non-seulement vous ne lui résistâtes jamais, mais, par une fidèle coopération à la grâce, vous fûtes sa consolation comme il avait été la vôtre. Nous vous adressons les mêmes paroles qui vous furent portées de sa part, quand il forma avec vous cette alliance. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

En vous exhortant à ne point affliger le Saint-Esprit, je n'ai garde de supposer en lui des sentiments de douleur, indignes de la Divinité. Dans ces expressions consacrées, qui semblent attribuer à Dieu des passions semblables aux nôtres, l'Ecriture s'accommode à notre faiblesse, pour nous faire comprendre les effets du péché et la conduite qu'ils obligent le Seigneur de tenir avec nous. Dieu s'irrite, Dieu se repent, il s'afflige, il se réjouit. Est-il donc sujet au repentir et à la colère? Non, sans doute. Toujours heureux, sage, immuable, tout-puissant, est-il donc sujet au changement et au mécompte? Il veut bien se mettre à notre portée, en bégayant avec nous. Quand il est dit que la tiédeur l'afflige, ne pensons pas que sa félicité en soit troublée; mais semblable à un ami que la froideur rebute, il se lasse de nos lâchetés ; et infiniment sensible aux obstacles que nous mettons à ses grâces, il nous en prive peu à peu, et nous livre enfin à nous-mêmes.

C'est en trois choses surtout que cet Esprit consolateur nous comble de ses grâces, et voit à regret qu'on y met obstacle ; il *établit la foi*, il *affermit l'espérance*, il *allume la charité.* Laisser ébranler sa foi, chanceler sa confiance, refroidir son amour, ne fût-ce que dans des choses légères, il s'en afflige, il en est inconsolable. Quoique ces grâces précieuses soient accordées par le Saint-Esprit dans tous les temps de l'année, elles le sont d'une manière plus particulière dans cette fête où, à l'exemple des apôtres, jusqu'alors flottants et timides, faibles et indifférents, grossiers et stupides, qui sont tout à coup des docteurs éclairés, des pasteurs zélés, des martyrs intrépides, l'âme fidèle se trouve confirmée dans la vertu, en état de faire face à tous le assauts de l'enfer.

1° *La foi.* La religion chrétienne est redevable à l'Esprit-Saint de son établissement et de son éclat ; il en a jeté les fondements, il en a élevé l'édifice, il y a mis le comble, il en fournit la démonstration. Un monde idolâtre converti, un monde ignorant éclairé, un monde prévenu et opiniâtre persuadé, un monde corrompu sanctifié. Qui peut méconnaître l'esprit de Dieu dans ces merveilles? Des pécheurs tout à coup parlant toutes les langues, confondant les plus habiles orateurs, bravant les plus puissants monarques, résistant à la fureur des plus cruelles tyrans. Qui peut méconnaître sa sagesse dans ses prodiges? Toutes sortes de maladies guéries, les démons vaincus, les morts ressuscités. Qui peut méconnaître sa puissance dans ces miracles ? Fut-il jamais de religion plus divinement établie, plus évidemment démontrée? Esprit-Saint, nous vous devons ce chef-d'œuvre; vous avez rempli l'univers de votre gloire : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum.* (*Sap.*, I, 7.) La foi perd en quelque sorte son obscurité, par la lumière qu'il y répand ; la divinité familiarisée se met à la portée des moindres enfants; le berger, instruit des plus grands mystères, le dispute au plus sublime génie ; il a des idées plus pures, plus élevées de son Créateur que le plus habile philosophe n'en acquerra jamais. Qu'on fait de progrès rapides, quand le Saint-Esprit veut devenir notre maître? Il n'a pas besoin des secours de la méthode, du détail des préceptes, de la lenteur, de la multiplicité des leçons; il apprend toutes vérités dans un moment : *Docebit vos omnem veritatem.* (*Joan.*, XVI, 13.)

2° *L'espérance.* L'Esprit-Saint affermit l'espérance en accomplissant toutes les promesses, en faisant pratiquer les œuvres qui y donnent droit. Peut-on chanceler sur l'avenir, quand on voit une fidélité si complète dans le passé? Un Dieu incarné, un Dieu mourant, un Dieu ressuscité; c'était sans doute de grandes avances. Mais de quoi servait cette incarnation, cette mort, cette résurrection, si le fruit n'en était appliqué? En vain la grâce eût-elle été achetée à si grands frais, si elle n'eût été répandue dans nos âmes. Le corps d'un Dieu notre nourriture, son sang devenu notre breuvage, les sources du salut et des vertus dans les sacrements, étaient un présent infini. Mais qu'eût-il servi de donner cette chaire adorable, si en même temps on n'eût donné l'Esprit? C'est l'Esprit qui vivifie, la chair seule ne sert de rien. En vain nourrirait-on le corps, si l'on ne donnait l'aliment à l'âme ; en vain les sources salutaires couleraient, si on ne nous apprenait à y puiser. Vous accomplissez ce grand ouvrage, divin Esprit : par vous les eaux de la grâce se répandent dans le cœur de l'homme et y lavent toutes ses taches. Vous brisez le cœur par la contrition ; vous ouvrez la source des larmes; par vous sont appliqués tous les mérites d'un Homme-Dieu; par vous la grâce sanctifiante donne à nos cœurs une beauté céleste, et rétablit tous nos droits sur la gloire éternelle ; vous nous vivifiez, vous nous sancti-

fiez, vous nous rendez heureux. Les prophéties sont accomplies à la lettre : le Sauveur dégage toutes ses paroles. Un temps viendra, disait-il, que je répandrai mon Esprit sur toute chair, et que je vous donnerai un consolateur. *Mittam vobis Paracletum Spiritum*. (*Joan.*, XIV, 16.)

3° Il allume *la charité* dans nos cœurs. Le Saint-Esprit est lui-même l'amour consubstantiel du Père et du Fils; il procède de l'un et de l'autre par voie de spiration et de flammes, comme parle la théologie. Le Père en se contemplant forme son Verbe qui est l'image de ses perfections ; et ces deux personnes, par l'amour réciproque qu'elles se portent, forment cet Esprit de dilection qui lui est consubstantiel. C'est le même amour qui nous est donné dans tous les temps de la vie ; mais surtout à la fête de la Pentecôte où, à l'exemple des apôtres, nous sommes embrasés de ses feux. Que les amis du monde donnent leurs services et leurs biens, que Jésus-Christ pousse sa tendresse jusqu'à livrer son corps et sa vie ; c'est au Saint-Esprit seul, par une communication incompréhensible, à donner l'amour même en se donnant, et à l'allumer dans nos cœurs : *Charitas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum*. (*Rom.*, V, 5.) Amour divin, amour immense, éternel, infini, amour généreux et constant, amour tendre et désintéressé qui peut se refuser à votre aimable ardeur? Peut-on ne pas aimer l'amour même? Embrasez mon cœur, feu céleste, consumez tout ce qui pourrait vous y déplaire et vous affliger. Vous êtes notre père, notre ami, notre époux : ces tendres noms annoncent une espèce de familiarité qui exclut la timidité et la contrainte. L'amour agit sans rien craindre , il ne demande que l'amour. Une épouse doit aimer tendrement et uniquement son époux ; tout autre amour est une infidélité, toute froideur est un crime : elle lui doit tous ses soins, elle les lui doit au prix de tout. Ainsi devons-nous vous aimer. Puissions-nous réunir l'amour de tous les cœurs, nous vous aimerions toujours trop peu, si nous aimions quelque autre chose que vous.

Le Saint-Esprit produit ces effets par les dons précieux qu'il accorde. Don d'intelligence et de sagesse pour éclairer l'esprit par les lumières de la vérité ; don de piété et de crainte pour toucher le cœur par l'onction de sa grâce ; dons de conseil et de force, de longanimité pour diriger la conduite par la sagesse du discernement, le courage de l'exécution, l'attente du succès. Il y a une intelligence purement spéculative, qui se borne à l'esprit; il en est une vive, profonde, agissante, qui passe aux œuvres : telles sont les idées fausses et malheureusement trop efficaces, qu'on se forme sur le prix des biens de la terre et la douceur de ses plaisirs sur lesquelles roule toute la vie. Le don d'intelligence donne aux vérités de la religion cette heureuse efficacité, trop superficiellement envisagée jusqu'alors et avec cette indifférence qui devrait rendre la foi suspecte et paraissait presque l'anéantir. Docile à ses inspirations, on y pense avec réflexion, on en parle avec zèle, on y obéit avec fidélité. Une froide politique ne vient plus couvrir du prétexte de modération une lâcheté criminelle ; les maximes pernicieuses de la morale mondaine ne sont plus un langage indifférent dont on ne s'embarrasse pas, ou peut-être dont on fait gloire ; une fade raillerie ne tient plus lieu de raison : on est plutôt surpris de voir les hommes se refuser à l'évidence et à leur intérêt; tant le don d'intelligence et de sagesse en changeant toutes nos idées, change pour nous la face des choses.

Le cœur se gagne par la douleur et le plaisir : c'est ce qu'opère le don de piété. La piété est une onction, un goût sensible aux choses de Dieu : on fait tout alors avec facilité, avec affection, avec plaisir ; on parle sans cesse, on écoute volontiers, on fait avec zèle tout ce qui a rapport à Dieu, on conserve toujours la joie et la liberté. Heureux celui à qui ce don est accordé! Mais ceux mêmes qui n'en sont pas favorisés, pourvu qu'ils agissent avec le même courage et la même exactitude, ils n'en ont que plus de mérite. *La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse*. (*Psal.* CX, 10.) Ce serait une folie de ne pas se craindre soi-même, dont la faiblesse trouve partout des écueils. Nous devons nous craindre plus que Dieu, puisque Dieu ne punit que quand on le mérite, et qu'il n'est redoutable qu'au péché et à l'endurcissement dans le péché. Nous serions assurés de Dieu, si nous étions sûrs de nous-mêmes. Quand le Saint-Esprit a répandu dans une âme cette crainte et cette douceur, de quoi n'est-elle pas capable? L'une l'arrête dans les dangers, l'autre l'anime dans les combats, de justes alarmes la mettent en garde contre la moindre faute, font éviter les moindres occasions ; une tendre consolation lui fait dévorer les plus grandes difficultés, entreprendre les plus grandes choses ; il n'est point de degré de perfection où ces deux ailes ne fassent voler une âme.

Nous avons besoin dans la conduite de conseil, de force, de constance, le Saint-Esprit nous en fait part; l'âme peut choisir avec assurance ; elle est tranquille et ne balance point sur le choix lorsqu'elle connaît la volonté de Dieu. Mais comment la connaître? Souvent enveloppée de nuages elle échappe à nos regards. Quelle douleur et quelle inquiétude pour une âme pieuse qui ne peut la démêler ! Le don de conseil dissipe ses ténèbres : pour l'obtenir mettons-nous dans la disposition de l'accomplir quand elle nous sera connue. Y pense-t-on dans le monde? Loin de l'étudier on la redoute, on la néglige; les avantages temporels, l'intérêt et la passion ont la préférence ; ils sont le modèle de tout. Est-il surprenant qu'elle demeure cachée à des yeux qui se ferment à ses rayons ? Le royaume de Dieu est au dedans de nous. Il n'y a qu'à le vouloir, le Saint-Esprit sera notre conseil et notre guide. La confiance attire ; elle entend le langage

de l'amour que lui-même il enseigne. Il est si intelligible au cœur qui aime ! Goûtez et voyez. Vous refuserez-vous à un Dieu ? Sa force nous rend invincibles dans le combat, inébranlables dans l'adversité ; la longanimité nous met à l'épreuve du temps. Les apôtres fuyaient, s'endormaient, tremblaient, désavouaient, fuyaient leur maître; ils bravent les supplices, ils souffrent la mort, ils parlent aux rois, ils parcourent la terre, ils annoncent un Dieu crucifié, quand les dons du Saint-Esprit en ont fait des hommes nouveaux. Pleins à notre tour de cet esprit divin, ne rougissons pas de l'Evangile, ne nous lassons pas de travailler et de souffrir, pratiquons le bien au prix de tout. Qu'avons-nous à craindre ? qui peut nous arrêter? Dieu est pour nous, nous sommes invincibles.

Mais quelle douleur pour le Saint-Esprit quand il voit ce grand ouvrage de miséricorde renversé par notre faute, cette foi ébranlée par des doutes, combattue, négligée exposée par une facilité dangereuse à écouter des discours impies, des sifflements de serpents, par une liaison contagieuse avec des personnes suspectes, par la lecture pernicieuse des mauvais livres ! On n'est pas encore tout à fait infidèle : mais quand on conserve avec tant de négligence le dépôt de la foi, peut-on se croire bien fidèle? Quelle douleur quand il voit cette foi comme éteinte par une incrédulité qui, sans nous rendre positivement infidèles, fait languir la vérité dans nos âmes et nous y rend presque insensibles! Est-ce croire bien sincèrement que d'oublier si fort ce qui nous touche de si près, de le démentir par sa conduite?

Quelle douleur quand il voit chanceler notre confiance, tantôt par de honteux découragements, tantôt par des doutes injurieux sur la miséricorde divine ; quand il voit oublier, mépriser les ressources que sa bonté nous présente, pour leur substituer les fragiles appuis d'un bras de chair sur lequel on compte, un amour insensé des richesses, une tristesse excessive dans les pertes, l'abattement dans les épreuves, la lâcheté dans les périls; comme si, pour épurer notre fidélité et multiplier nos mérites, embellir notre couronne éternelle, sa bonté devait vous être suspecte !

Quelle douleur quand il voit affaiblir la charité par la tiédeur, périr insensiblement la grâce par la paresse; quand il voit qu'on méprise les petites fautes, qu'on fait peu de cas des petits actes de vertus, qu'on perd cette attention délicate à qui rien n'échappe, cette docilité qui se prête à tout, ce cœur sensible que tout attendrit, cette ardeur sainte à qui tout est précieux ! les âmes tièdes peuvent-elles ne pas déplaire? Il les menace de les vomir : *Incipiam te evomere ex ore meo.* (*Apoc.*, III, 16.)

Quelle douleur de voir tous ses dons devenir inutiles, ses grâces négligées, ses conseils éludés sur les fausses maximes du monde ! La sagesse obscurcie par ses erreurs, la piété éteinte par le goût du vice, la force perdue par l'ascendant des passions, la crainte détruite par des apparences trompeuses de pénitence, la longanimité traitée de faiblesse, et combattue par l'impiété : l'homme est trop charnel pour conserver l'esprit de Dieu: *Non permanebit Spiritus meus in homine, quia caro est.* (*Gen.*, VI, 3.)

Le Saint-Esprit affligé de nos froideurs nous afflige à son tour par des remords salutaires, et la soustraction de son onction, de sa grâce. Ce Consolateur céleste devient notre Juge et nous reproche, 1° nos infidélités, surtout volontaires et de malice, plus opposées à l'amour, comme celles de faiblesses et d'ignorance le sont au Père et au Fils: *Arguet mundum de peccato.* (*Joan.*, XVI, 8.) 2° Il nous reproche nos prétendues bonnes œuvres ternies par des motifs pervers, par l'hypocrisie : *Arguet de justitia.* 3° Il nous reproche l'égarement de nos idées et la perversité de nos jugements : *Arguet mundum de judicio.*

Mais ne nous défions pas de ses coups : c'est un médecin charitable qui donne quelquefois des remèdes amers, qui souvent emploie le fer et le feu pour conserver la vie ; il afflige pour consoler, il blesse pour guérir, il frappe pour sauver, il se cache un moment pour se faire chercher, et se communique avec d'autant plus de profusion qu'il a paru plus rigoureux et plus inflexible. Heureux moment où l'on boit dans ce torrent de délices ! Cette paix et cette joie passent tous nos sentiments. Il éclaire l'esprit par les lumières, dit saint Bernard : *Intellectum illuminat agnitione;* il embrase la volonté par les flammes, la touche par l'onction de sa grâce : *Voluntatem accendit pinguedine devotionis;* il apaise les passions par le calme de son souffle : *Appetitum tranquillat dulcedine.* Soyons attentifs et fidèles à ces moments, si nous voulons goûter ses délices; soyons sa consolation, si nous voulons qu'il soit la nôtre. Il est d'une délicatesse infinie; il n'habite ni dans le feu ni dans le trouble; c'est le souffle du doux zéphir qui se fait à peine entendre : *Sibilus auræ tenuis.* (III *Reg* , XIX, 12.) Détachons-nous de tout pour le recevoir : il ne se communique qu'à un cœur pur et libre. *Ablactatos ab uberibus docebit scientiam.* (*Isa.*, XXVIII, 9.)

Disons-lui, avec l'Eglise : venez, Esprit-Saint, dans nos cœurs ; répandez-y du haut des cieux quelqu'un de vos rayons. Douce lumière, ouvrez mes yeux, qui vous ont été si longtemps fermés et si peu accoutumés à vous voir : *Veni, sancte Spiritus* , *et emitte cœlitus.* Nous sommes des pauvres qui mandions à la porte du riche. Nous avons perdu tous les trésors et ce que vous nous aviez si libéralement départi : réparez cette perte, Père des pauvres; vous le pouvez seul : *Veni, Pater pauperum.* Nous sommes accablés de peines intérieures et extérieures, aimable consolateur, hôte de nos âmes ; vous êtes le repos dans le travail, le délassement dans la fatigue, le soulagement dans les maux. Malheur à qui cherche quelque autre consolation! Vains plaisirs du monde, est-ce à vous à

nous consoler? Vous êtes bien plutôt la source de nos malheurs : *Consolator optime, dulcis hospes animæ*. Puisque l'homme, sans vous, n'est que faiblesse et péché, hélas! à peine les cieux sont-ils purs et les anges innocents devant vous. Mais, si nous sommes faibles sans vous, que ne pouvons-nous pas avec votre grâce? Point d'ennemi qui nous résiste, si vous nous aidez : *Sine tuo numine nihil est in homine*. Que de plaies n'a pas faites le péché! Vous nous aviez donné la robe d'innocence; notre premier père l'a souillée. Vous nous aviez lavés dans les eaux du baptême et mille fois dans celles de la pénitence, le sang d'un Dieu nous y avait servi de bain; mais, hélas! par notre faute, nous n'en sommes pas mieux. Charitable médecin, guérissez-nous: *Lava quod est sordidum*. Vous êtes le pieux Samaritain qui versez le vin et l'huile, ou plutôt le sang d'un Dieu, dont vous faites un baume; venez arroser ces cœurs arides, ils n'ont de goût que pour les choses du monde : *Sana quod est saucium, riga quod est aridum*. Echauffez ces cœurs pleins d'ardeur pour les choses du monde et d'indifférence pour vous; fondez-en la glace, embrasez-les des flammes de la charité, qu'ils se consument comme l'encens qu'on vous offre et vous rendent une odeur de suavité : *Fove quod est frigidum*. Ma volonté vous fut toujours rebelle : fléchissez-la, tournez-la vers nous : *Flecte quod est rigidum*. Je m'égare sans cesse, les ténèbres du péché me cachent ma route; soyez mon guide : *Dirige quod est devium*. Faites-nous la grâce de passer notre vie dans la pratique de la vertu et d'y persévérer jusqu'à la mort: *Da virtutis meritum*. Pour vous, pécheurs, qui non-seulement l'affligez, mais qui lui résistez positivement, apprenez les malheurs qui puniront votre révolte : *Vos Spiritui sancto resistitis*. (*Act.*, VII, 51.)

SECONDE PARTIE.

Un des oracles les plus redoutables de l'Ecriture, c'est celui où le Seigneur nous assure que le péché contre le Saint-Esprit ne sera jamais pardonné, ni dans ce monde ni dans l'autre : *Neque in hoc sæculo, neque in futuro*. (*Matth.*, XII, 32.) Les interprètes ont longtemps cherché quel pouvait être ce péché si terrible, à qui le pardon était refusé éternellement. On a cru que c'était certains péchés plus criants, comme l'hérésie, le sacrilége, le désespoir, l'impénitence finale; Péchés qui, terminant la vie, sont en effet sans ressource. Un sentiment assez commun, c'est que le péché contre le Saint-Esprit n'est pas tant une espèce particulière de péché; mais cette malice volontaire et réfléchie qui peut se trouver dans tous les péchés, lorsque, contre la vérité connue et les remords de la conscience, sans être entraîné par la passion ni par la faiblesse, on se détermine librement à offenser Dieu.

Quoique les perfections divines soient communes aux trois personnes et que tous les péchés les offensent également, on attribue la puissance au Père, parce qu'il est le principe des deux autres; la sagesse au Fils, parce qu'il est le Verbe dans lequel le Père se contemple; la bonté au Saint-Esprit, parce qu'il est le lien et l'amour consubstantiel de tous les deux. Tous les théologiens concluent que les péchés de faiblesse semblent plus opposés au Père tout-puissant, les péchés d'ignorance au Fils infiniment sage; ils sont plus pardonnables, ils portent leur excuse : *Vapulabit paucis* (*Luc.*, XII, 48), et ceux de malice au Saint-Esprit infiniment bon, cette malice déterminée qui fait l'essence du péché. Il y a dans ces péchés de la faiblesse et de l'ignorance, mais surtout de la malice. C'est donc une vraie résistance au Saint-Esprit, qui est sans excuse.

Je sais que tous les crimes participent en quelques degrés à cette malice et que tout péché est de sa nature irrémissible. Quelque violente que soit la passion, quelque profonde que soit l'ignorance, quelque grande que soit la faiblesse, la foi nous apprend que l'âme qui pèche conserve toujours assez de lumière pour connaître ce qu'elle fait et assez de grâce pour résister à l'ennemi si elle veut. Jamais, dit saint Paul, un Dieu fidèle et juste ne souffrira que vous soyez tenté au-dessus de vos forces, mais il proportionnera les secours à l'attaque : *Fidelis est Deus*, etc. (II *Thess.*, III, 3.) Ou si la tentation était assez forte et les ténèbres assez épaisses pour détruire la liberté, l'homme ne serait ni coupable ni puni d'une action qui lui eût été alors inévitable. Mais, sans l'excuser en entier, l'ignorance, la faiblesse, la passion diminuent beaucoup la grièveté de la faute, et par conséquent la force et la liberté en augmentent la malice. C'est ce que saint Etienne reprochait aux juifs : Convaincus, étonnés par une foule de miracles, instruits par les exemples et les discours d'un Dieu, leur infidélité fut inexcusable. Ils ferment les yeux à la lumière qui les environne, ils bouchent les oreilles à la voix qui les appelle, ils repoussent la main qui les presse : *Vos Spiritui sancto resistitis*. (*Act.*, VII, 51.) Péché irrémissible par son énormité. Non sans doute qu'il en soit aucun sur la terre qui ne puisse absolument être pardonné, mais parce que, à peu près comme saint Paul nous dit qu'il est impossible, c'est-à-dire très-difficile de revenir du péché de rechute : *Impossibile est reverti eos qui*, etc. (*Hebr.*, XI, 15), mais parce que le pardon n'en est accordé que rarement et difficilement. Le Saint-Esprit est le complément, la perfection, le bonheur de la sainte Trinité, si on peut le dire. Dieu se connaît par son Verbe, et c'est par son Esprit qu'il jouit de lui-même. C'est sa joie, sa félicité; la nôtre est la vision et l'amour de Dieu : c'est comme notre Verbe et notre Esprit. Le Verbe et l'Esprit sont aussi la vision et l'amour de lui-même; rien donc ne lui est plus contraire que la malice du péché. Voilà celui que vous attaquez par une malice réfléchie. Pouvez-vous dissimuler l'excès dont vous vous rendez volontairement coupable? Ne perdez jamais de vue ces deux objets. Hélas! peut-être si

je vous demandais : Avez-vous reçu le Saint-Esprit? vous pourriez me répondre comme les habitants d'Ephèse : A peine savons-nous s'il y a un Saint-Esprit : *Neque si Spiritus sanctus est audivimus* (*Act.*, XIX, 2.)

Le Saint-Esprit est la troisième personne de l'adorable Trinité, égale et consubstantielle aux deux autres. Quelle gloire de le recevoir! Elle exige notre plus grande préparation. Quel bonheur de le posséder! Il demande toute notre reconnaissance. Quelle attention pour le conserver! Peut-on porter la vigilance trop loin? C'est le Dieu fort et puissant, le créateur et le maître de l'univers, qui fait baisser les montagnes sous le poids de son éternité. C'est lui qui, ramassant le plus pur sang d'une vierge, en forma l'humanité sainte du Rédempteur; c'est lui qui, pour promulguer une loi divine, seule capable de rendre l'homme vertueux, a établi une société sainte, où l'on trouve le salut, forme tout à coup les plus grands hommes de quelques misérables pêcheurs, et leur enseigne à ne prononcer que des oracles, a délié leur langue pour se faire entendre à toutes les nations, a donné à leurs paroles une énergie capable de confondre, d'entraîner, de persuader les plus rebelles et les plus endurcis dans le crime; il les remplit d'un courage intrépide, que les plus grands travaux ne rebutent pas, que les plus grands supplices n'ébranlent pas, que la mort même n'alarme pas; ils ne connaissent d'autres bornes à leur zèle que celles du monde, et à leur confiance que celles qu'un Dieu même a prescrites à sa puissance. Le présent infinies que Dieu nous fait en nous donnant son Esprit ne le cède en rien à celui qu'il nous fit en nous livrant son Verbe. Divinité, puissance, sagesse, bonté infinie dans l'un et dans l'autre, puisque l'un et l'autre est Dieu; et si ce n'est pas une présence corporelle, comme dans l'Eucharistie, puisque le Saint-Esprit n'a point de corps; elle n'est pour notre âme, ni moins précieuse, ni moins réelle. Si le saint chrême de la confirmation ne le renferme pas sous des signes sensibles, comme les espèces eucharistiques, ce grand sacrement ne produit pas en nous des effets moins salutaires. N'est-ce pas même le Saint-Esprit à qui nous devons l'Incarnation? Et dans son principe, c'est l'amour qui a inspiré à Dieu ce chef-d'œuvre de miséricorde, et le Saint-Esprit est l'amour : *Sic dilexit mundum ut Filium daret.* (*Joan.*, III, 16.) Et dans l'exécution, c'est le Saint-Esprit qui rendit féconde la plus pure des vierges, et forma dans son sein le corps sacré qui expira sur le Calvaire : *Spiritus sanctus superveniet in te.* (*Luc.*, I, 35.) Oserons-nous même le dire avec le Sauveur? L'un ne fut que la préparation à l'autre; un Dieu vint sur la terre, il monta au ciel pour envoyer le Saint-Esprit. *Si non abiero, Paracletus non veniet ad vos.* (*Joan.*, XVI, 7.) La descente du Saint-Esprit fut la consommation des autres mystères, et, quelque utile que fût aux apôtres la présence de Jésus-Christ, il leur apprend qu'il est à propos qu'il s'en aille, pour leur procurer l'Esprit-Saint, comme s'il leur était plus nécessaire que lui. *Expedivit vobis ut ego vadam.* (*Ibid.*)

L'hérésie a fait mille efforts pour nous enlever cette précieuse vérité. A peine le monde chrétien avait-il foudroyé l'impie qui osait blasphémer la divinité du Fils, que Macédonius, à la tête des semi-ariens, s'élève contre le Saint-Esprit et conteste son égalité avec le Fils et le Père. L'Eglise, assemblée à Constantinople, lance l'anathème contre l'hérésiarque; elle proteste qu'elle croit au Saint-Esprit aussi bien qu'au Père et au Fils : *Credo in Spiritum sanctum.* Elle nous apprend qu'il a une même nature, une même puissance, une même divinité avec eux : *Una est divinitas, æqualis gloria, coæterna majestas;* que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, que le Saint-Esprit n'est pas moins Dieu, mais que tout cela ne fait qu'un seul Dieu : *Et non tres dii, sed unus est Deus.* Tel était l'oracle prononcé par le Disciple bien-aimé. Il y a trois personnes dans le ciel qui rendent témoignage à la vérité, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, et ces trois ne font qu'un : *Tres sunt qui testimonium dant et hi tres unum sunt.* (*I Joan*, V, 7.) Dieu luimême, en instituant le baptême, voulut que ses fidèles adorateurs fussent marqués à ce sceau divin et qu'on baptisât au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.*

Bien loin donc d'être le serviteur et la créature du Fils, comme les ariens disaient que le Fils est la créature du Père, et comme l'osait dire Macédonius, ou une simple qualité, une vertu divine, un moyen d'expliquer l'efficacité de sa puissance, comme l'avancent les sociniens, le Saint-Esprit est une troisième personne. Il est vrai Dieu, égal et consubstantiel à tous les deux, et il procède de l'un et de l'autre. L'Ecriture dit indifféremment, tantôt que le Père l'envoie, tantôt que c'est le Fils : *Pater mittet* (*Joan.*, XIV, 26); *ego mittam* (*Malach.*, IV, 5); tantôt qu'il procède du Père : *A Patre procedit* (*Joan.*, XV, 26); tantôt qu'il reçoit du Fils : *De meo accipiet.* (*Joan.*, XVI, 14.) Au reste, il en procède comme d'un principe unique, les deux personnes se réunissant par le même mouvement à le former. Le Père aime son Fils, le Fils aime réciproquement son Père; c'est un amour mutuel et le terme commun des deux, et comme le cœur de Dieu. De même que le Verbe est la connaissance, cette connaissance subsistante et cet amour subsistant sont deux personnes distinctes; l'une est engendrée par le Père, qui s'y contemple et produit son image; l'autre est produite par le Père et le Fils qui forment leur amour

Mystère ineffable, l'erreur vous a encore combattu. L'Eglise, en s'expliquant contre Macédonius, se contenta de proscrire son erreur et d'ajouter au symbole : Je crois au Saint-Esprit qui procède du Père : *qui ex Patre procedit.* Cette décision était alors suffisante : il ne fallait qu'établir la procession du Père, la seule qu'on contestât, puisqu'on

osait dire que le Saint-Esprit était la créature du Fils. L'erreur n'est-elle pas inépuisable en subtilités? *Non distingueretur a Filio nisi a Filio procederet.* (GREG. NAZ.) Elle change d'attaque. De nouveaux hérétiques avouent la procession du Père, et, abusant de cette décision, osent dire qu'il ne procède pas du Fils. Le schismatique Photius se met à la tête de ces hérétiques, jusqu'alors obscurs, et s'en fait un prétexte de schisme avec l'Eglise romaine. Il faut donc ajouter au symbole ces termes précis : *Qui ex Patre Filioque procedit.* L'Eglise grecque, qui d'abord avait eu la même foi que l'Eglise latine, séduite par Photius, refusa longtemps de souscrire à la vérité. Enfin dans les conciles de Latran, de Lyon et de Florence, où la réunion des deux Eglises fut ménagée, l'univers se soumit à la même foi, et depuis l'Eglise n'a cessé de chanter, dans le sacrifice, que le Saint-Esprit, terme des deux personnes, est adoré en commun avec l'une et l'autre : *Qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur.*

Si cette troisième personne est appelée Esprit, ce n'est pas que le Père et le Fils ne soient aussi des substances spirituelles, puisque la même substance est commune à toutes les trois. Mais les théologiens lui donnent ce nom par plusieurs raisons. Le Fils procède du Père par voie de génération : de là viennent les noms de Père et de Fils. Mais la troisième personne procède par voie de souffle, de spiration et d'amour. *Spiritus a spirare.* C'est comme la palpitation de notre cœur, la respiration de notre bouche. Dieu s'élance vers lui-même en quelque sorte; il semble sortir de lui-même et y revenir, et s'y reproduire par la connaissance et l'amour, et jouir de lui-même : il est grand, saint, heureux. La Trinité serait-elle heureuse, serait-elle sainte, si elle ne se connaissait, si elle ne s'aimait elle-même? Par là la bonté et la sainteté lui sont attribuées à cause du Saint-Esprit en particulier, par les rapports nécessaires qu'ont entre elles la bonté et l'amour. On n'aime que ce qui est bon, et tout ce qui est bon doit être aimé. On admire la sagesse, on craint la justice, on adore la grandeur, on aime la bonté. Le Père est le principe, le Fils est la connaissance; l'un devait avoir la puissance, l'autre la sagesse : mais le Saint-Esprit est l'amour; la bonté, la sainteté font son objet et son caractère. Dieu n'est saint que par l'amour de lui-même. La sainteté est l'amour du bien, la véritable bonté. D'ailleurs le Saint-Esprit est la source de la sainteté des hommes; c'est lui qui nous donne les lumières et les grâces en se donnant à nous. Le Verbe nous l'a méritée, mais il en est le distributeur. Ces trois personnes désirent infiniment de se communiquer : c'est le propre du bien de se répandre. Les deux premières personnes exercent dans la divinité leur fécondité et satisfont leur divine ardeur, la première engendre la seconde, et les deux ensemble forment la troisième; mais celle-ci ne pouvant produire de quatrième personne, exerce à l'extérieur sa fécondité sur les esprits et sur le Verbe, en lui unissant la nature humaine par une sorte de génération, les sanctifiant par une sorte de production, d'où elle tire le nom d'Esprit. Il est comme l'esprit de notre esprit et l'âme de notre âme, la vie de notre vie : il fait dans l'âme ce que l'âme fait dans le corps. Mais, légère ébauche d'un mystère impénétrable, en vain nous flatterions-nous de le comprendre, nous n'avons qu'à croire aveuglément. *Existimabam ut cognoscerem hoc; labor est ante me.* (*Psal.* LXXII, 16.) Attendons le grand jour de l'éternité où le voile sera levé parfaitement. *Donec intrent in sanctuarium Dei et intelligant in novissimis eorum.* (*Ibid.*, 17.)

C'est donc désobéir à Dieu même que de résister au Saint-Esprit; c'est se révolter contre Dieu que de se refuser à ses ordres et fermer les yeux à ses lumières. Refuser la soumission à la loi du prince c'est sans doute un crime. Si par lui-même il intime ses volontés, si l'on fait à ses yeux le contraire de ce qu'il ordonne, peut-on être trop sévèrement châtié? Et vous qui résistez volontairement à la loi de la conscience, avez-vous oublié que c'est Dieu lui-même qui vous parle? C'est le Saint-Esprit, dont la vive lumière vous découvre l'horreur du péché, et ce secret reproche répand l'amertume sur vos plaisirs criminels : cette voix de la conscience est une révélation de ses ordres qu'il vous fait par lui-même. Lui résista-t-on jamais impunément? *Quis restitit ei et pacem habuit?* (*Job*, X, 4.)

C'est vous arracher à vous-même la vie : le Saint-Esprit est la vie de nos âmes, vos résistances lui portent le coup mortel. La philosophie distingue quatre sortes de vies : la vie végétative, qui nous est commune avec les plantes; la vie sensitive, que les animaux ont comme nous; la vie raisonnable, dont jouissent tous les hommes; la vie surnaturelle, qui est propre à l'homme juste. Ce sont des opérations différentes de la même âme qui d'abord entretient la machine du corps, le fait agir, subsister et croître par la nourriture et le mouvement; qui en second lieu sent le bien et le mal, aperçoit les objets, en fait le discernement et l'usage et use de ses sens et de ses organes; qui, en troisième lieu parle, juge, raisonne, et enfin travaille pour le ciel et jouit d'une vie divine par l'abondance de la grâce, qui en fait les fonctions et la pratique des vertus.

Image naturelle des opérations du Saint-Esprit : il fait produire à l'âme des fleurs et des fruits, il la nourrit de sa parole, il la fait croître en grâce et en vertu; il la fait agir par le zèle, lui fait voir, lui fait entendre, lui fait goûter les choses spirituelles par les sens intérieurs qui l'animent; il la fait penser, juger, raisonner avec justesse, désirer et craindre avec raison, et exerce toutes ses puissances sur les objets de l'éternité; enfin il la transforme en Dieu, les rend les frères, les cohéritiers de Jésus-Christ.

Le péché, en chassant le Saint-Esprit,

nous dépouille de toutes ces vies et nous jette dans un état de mort; il n'y a plus de fleurs ni de fruits de vie. De quoi est-on capable sans la grâce? Que peut faire la branche séparée du tronc? Il n'y a plus d'usage des sens intérieurs, on est lourd, aveugle, insensible. *Videntes non videant, audientes non intelligant.* (*Rom.*, XV, 21.) L'homme animal peut-il s'élever jusqu'à Dieu? *Animalis homo non percipit ea quæ Dei sunt.* (*I Cor.*, II, 14.) Enfin plus de vie divine et surnaturelle; on n'appartient plus à Jésus-Christ quand on n'a pas son Esprit. *Qui Spiritum Christi non habet non est ejus.* (*Rom.*, VIII, 9.) Sans cet esprit divin on est comme un corps sans âme. Tel Adam avant que le souffle de Dieu l'eût animé; tels les ossements arides que vit le prophète Ezéchiel avant que l'Esprit eût soufflé des quatre parties du monde.

Apprenez le triste sort de ceux qui lui résistent. Les hommes au temps du déluge, devenus charnels, se rendent sourds à sa voix. Dieu retire son Esprit : *Non permanebit Spiritus meus in homine, quia caro est.* (*Gen.*, VI, 3.) En vain une arche s'élève à leurs yeux, en vain *Noé* les menace d'un malheur prochain, les eaux les trouvent indociles et les engloutissent tout vivants. Infidèle nation des Juifs, têtes dures, cœurs endurcis, quels ont été les fruits de vos perpétuelles résistances? Un Pharaon qui vous accable, un Sennachérib qui arme contre vous cent mille bras, un Nabuchodonosor qui vous emmène captifs à Babylone, un Antiochus qui profane votre temple, un Titus qui le détruit, et mille autres vengeurs de l'Esprit-Saint vous feront sentir ce qu'il en coûte de résister à ses divines impressions; et depuis la mort du Sauveur, Jérusalem réduite en cendres, tout l'univers ligué contre Israël, ses déplorables restes dispersés parmi les nations, asservis, méprisés, infâmes, sans loi, sans prêtres, sans sacrifices : tout annonce de la manière la plus frappante combien Dieu punit rigoureusement le péché contre le Saint-Esprit.

Qui ne tremblerait en voyant tant de nations, autrefois chrétiennes, aujourd'hui privées des lumières de la foi? L'Esprit souffle où il veut; on ne sait d'où il vient ni où il va; et semblable au léger zéphir, dont peu de chose change le cours, l'obstacle qu'on met à ses grâces les fait passer à des mains plus fidèles. Dieu permit même que, le jour de la Pentecôte, les Grecs, depuis si longtemps ennemis de l'Esprit-Saint, fussent vaincus par les mahométans et perdissent Constantinople. Craignons un semblable sort. L'Eglise ne périra jamais; mais elle n'est attachée à aucune nation en particulier. Après avoir abandonné l'Asie et l'Afrique, la Grèce, la Russie, la Hollande, l'Angleterre et une partie de l'Allemagne, qui nous garantira que la foi ne nous abandonnera pas? La résistance au divin Esprit ne mérite que trop une pareille peine : l'enfer même est le théâtre de ses châtiments. Tristes victimes de la colère du Seigneur, savez-vous qui vous a précipitées dans ces flammes? Ne vous en prenez qu'à vos résistances. Combien de fois vous a-t-il appelées! combien de fois vous a-t-il tendu les bras! *Vocavi et renuistis.* (*Prov.*, I, 24.) Il châtie aujourd'hui par son absence le refus de la grâce, comme Saül : *Recessit a Saul Spiritus Domini* (*I Reg.*, XVI, 14), par le juste refus de la gloire : *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* (*Prov.*, I, 26.)

On résiste au Saint-Esprit de plusieurs manières : tantôt en imposant silence aux reproches de la conscience, par une négligence volontaire, et se flattant d'une paix chimérique qui ne fut jamais : *Dixerunt pax, pax, et non erat pax* (*Jerem.*, VI, 14); tantôt en refusant de s'instruire, pour avoir le droit de vivre débarrassé d'une lumière importune à laquelle on ne veut pas se soumettre : *Noluit intelligere ut bene ageret* (*Psal.*, XXXV, 4); tantôt en affectant de méconnaître ou d'éluder la vérité qu'on entrevoit, par des doutes affectés, par des raisons frivoles et des disputes interminables : *Quæ ignorant blasphemant* (*Jud.*, 10); tantôt en s'élevant librement contre la vérité connue, y ajoutant quelquefois l'insulte, le mépris, comme cet impie dont parle Job, qui dit insolemment à Dieu : Retirez-vous, je ne veux point de vos voies : *Recede a nobis scientiam viarum tuarum nolumus.* (*Job*, XXI, 14.)

Ainsi, selon saint Paul, les magiciens de Pharaon résistaient à Moïse. Ils voyaient l'éclat de ses miracles; ils n'avaient pu les contrefaire qu'imparfaitement. Forcés d'y reconnaître le doigt de Dieu, pourquoi ne pas rendre gloire à sa puissance? Mais, au lieu de faire l'humble aveu de leur faiblesse, ils continuent à épuiser leurs enchantements et à persécuter Moïse : *Jannes et Membres restiterunt Moysi* (*II Tim.*, III, 8); tel le prince lui-même, endurci jusqu'à voir d'un œil insensible les plus grands miracles, ses Etats désolés, les rivières changées en sang, la terre couverte d'insectes, tout le trouve insensible : *Induratum est cor Pharaonis.* (*Exod.*, VII, 13, 22; VIII, 19.) En vain invoque-t-il les détestables ressources de la magie; vains efforts dont Dieu se joue, qui ne servent qu'à faire éclater, à sa confusion, la gloire de son nom adorable. Prince rebelle, vous ne tarderez pas à vous repentir de votre aveuglement : le glaive exterminateur est hors du fourreau; vous allez perdre jusqu'à votre fils aîné; la mer Rouge a déjà ouvert ses abîmes; vous allez y être englouti vous-même avec votre armée.

Il est aisé de vous connaître à ces traits, vous qui vous faites gloire de vos désordres : *Qui lætantur cum malefecerint* (*Prov.*, II, 14); qui, peut-être pour vous ouvrir par le crime même une route infâme à la gloire, vous chargez effrontément des désordres que vous n'avez pas commis, rougissant presque, comme disait saint Augustin, de n'être pas assez criminel : *Pudebat me non esse impudentem.* Tels les coupables habitants de Sodome, au lieu d'ensevelir dans les ténèbres ce qui jamais n'eût dû voir le jour, s'en fai-

saient au contraire un honneur et un mérite. Gloire diabolique, applaudissements infâmes : *Peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt.* (*Isa.*, III, 9.) Il est aisé de vous connaître à ces traits, vous dont les sacriléges conversations ne sont qu'une continuelle profanation des choses saintes, dont vous faites la matière de vos fades plaisanteries, comme par vos crimes vous en faites l'objet de vos attentats; vous qui, par un dessein constant et suivi, mettez tout en œuvre pour séduire par vos erreurs un esprit trop crédule, ou empoisonner de vos passions un cœur trop facile, et qui, malgré les instructions, les exemples, les avis d'un ministre zélé qui vous rappelle à vos devoirs et vous reproche vos crimes, croupissez volontairement dans les ténèbres qui vous aveuglent et les péchés qui vous accablent : *Non audiemus*, etc. Il est aisé de vous connaître à ces traits, opiniâtres partisans de l'erreur, qui éludez les décisions de l'Eglise les plus respectables, pour être impunément votre propre oracle, tâchez de saper une autorité sacrée, que tout vous engage à respecter. Saint Paul fait de vous un portrait bien fidèle. Ce sont, dit-il, des gens superbes, pleins d'eux-mêmes, bouffis d'orgueil, dont le cœur corrompu est rempli d'amour-propre et résiste à la vérité : *Tumidi*, *superbi*, *corrupti*, *qui veritati resistunt.* (II *Tim.*, III, 4.)

Prévenons un si grand malheur : qu'une docilité parfaite, une attention constante, un courage inébranlable, mettent à profit toutes les grâces que le Saint-Esprit daignera répandre sur nous. Quel malheur, si notre insensibilité l'obligeait à nous priver de sa présence, à nous dépouiller de ses faveurs, à nous livrer à nos ténèbres, à nous abandonner à nos faiblesses, à l'endurcissement! Quel comble de malheur, si, par un inévitable enchaînement de crimes, nous en venions jusqu'à l'éteindre! *Spiritum nolite exstinguere.* (I *Thess.*, V, 19.) Ce sera la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Le feu est une figure familière dans l'Ecriture, pour nous peindre les perfections et les ouvrages de Dieu, la ferveur et les vertus de l'homme. Tantôt c'est dans un buisson ardent que le Seigneur se montre à Moïse, quand il le charge de la conduite de son peuple; le feu, la foudre, les éclairs, sur la montagne de Sinaï, annoncent à tout Israël la présence du divin Législateur, qui va leur donner ses ordres; une colonne de feu pendant la nuit devient son guide dans le désert; l'autel des sacrifices voit consumer par le feu les victimes dont on le charge; le père de Samson fut confirmé dans sa foi par le feu qui dévora son offrande; un feu semblable, descendu à la prière d'Elie, en présence d'Achab et de toute sa cour, fit triompher le vrai Dieu de l'idole de Baal; un feu éternel devait être conservé dans le tabernacle; Dieu lui-même s'appelle un feu dévorant, et l'Epouse nous représente la charité sous la figure d'une lampe allumée, jetant des feux et des flammes : *Lampades ignis atque flammarum.* (*Cant.*, VIII, 6.)

Cette expression singulière de saint Paul, n'éteignez pas le Saint-Esprit, se rapporte aux langues de feu, sous la figure desquelles cet esprit divin descendit sur les apôtres le jour de la Pentecôte. Rien n'est plus propre que ce symbole à nous faire connaître comment il s'allume, comment il s'éteint dans nos âmes, les admirables effets de la ferveur qui l'allume et les effets infiniment funestes de l'endurcissement qui l'éteint : *Spiritum nolite exstinguere.* (I *Thess.*, V, 19.) Le feu de l'Esprit comme le feu matériel s'allume par la préparation, par l'action, par les progrès; il s'éteint par son contraire, par le défaut ou l'excès d'aliment ou de secours.

1° Il faut se préparer. Ce serait une témérité d'aller à l'oraison et d'y attendre l'Esprit de Dieu, sans avoir pris de sages mesures : *Ante orationem præpara animam tuam.* (*Eccli.*, XVIII, 23.) Le choix d'un bois bien sec et son arrangement, le soin de le souffler à propos, n'y eût-il que quelques étincelles, sont les moyens sûrs de l'allumer. Ne choisissez pas avec moins de soin vos exercices, vos emplois, vos amis, vos directeurs; mettez un ordre exact à vos occupations, à vos affaires ; excitez-vous vous-même, exercez-vous assidûment à la vertu; n'y en eût-il qu'une étincelle, vous allumerez un grand feu dans votre cœur : le Saint-Esprit y régnera.

L'exemple du collége apostolique ne vous en laisse pas méconnaître la nécessité? Le Cénacle servit pendant dix jours, depuis l'Ascension, à le disposer, par la retraite, la prière et le jeûne, à la venue de l'Esprit consolateur qui lui avait été promis : l'ordre lui en avait été donné par le Sauveur même. Ne quittez point la ville, dit-il, en montant au ciel; renfermez-vous dans la retraite, en attendant le Saint-Esprit que je vous enverrai et qui vous remplira de sa vertu : *Manete in civitate donec induamini virtute ex alto. Præcepit eis ab Ierosolimis ne discederent, sed exspectarent promissionem Patris.* (*Act.*, I, 4.) Dans quels pieux exercices les apôtres passèrent-ils pas ces jours précieux! quelle prière fervente! quel amour tendre! quels désirs ardents! C'est ce que l'Ecriture appelle ouvrir la bouche pour attirer l'Esprit : aussi se répandit-il avec abondance dans des cœurs si bien préparés : *Os meum aperui et attraxi Spiritum.* (*Psal.* CXVIII, 131.)

Croira-t-on que le Sauveur voulut bien en donner l'exemple? La descente du Saint-Esprit sur sa personne, dans le baptême de saint Jean, avait été précédée de quarante jours de retraite dans le désert; et ce fut par l'inspiration même du Saint-Esprit qu'il y fut conduit et en quelque sorte entraîné : *Ductus est a Spiritu in desertum* (*Matth.* IV), *expulsit eum.* (*Marc.*, I, 12.) Que de vertus il y pratique! que de leçons il nous y donne! que de courage il nous y montre contre les tentations multipliées du démon! que de douceurs il y éprouve! que de services il y reçut de la

main des anges. A ces conditions, l'Esprit adorable, qui trouvera votre cœur préparé, vous remplira de courage et de force pour surmonter tous vos ennemis.

En effet, le besoin extrême que nous avons de la grâce, sans laquelle tout est impossible et avec qui tout est facile, nous permet-il de rien négliger, dans un intérêt si pressant? *Sine te nihil, totum in te possumus.* L'abondance d'une grâce qui, dans la descente du Saint-Esprit, semble ne connaître aucune mesure, puisque lui-même il se donne, nous permet-il d'être indifférents à un si grand bien et à une si extrême profusion? *Non ad mensuram datur Spiritus.* (*Joan.*, III, 34.) Disons comme Salomon : Ce n'est point aux hommes, c'est à un Dieu que je prépare une demeure. Puis-je la rendre trop magnifique? Quelques efforts que je fasse, ne sera-t-elle pas toujours infiniment audessous de de la divine Majesté? Est-il possible qu'il daigne agréer un séjour si peu digne de lui? *Non enim homini præparatur habitatio, sed Deo.* (I *Paral.*, XXIX, 1.)

L'Eucharistie et la confirmation, en cela fort semblables, nous donnent, l'une, la personne du Fils, l'autre, la personne du Saint-Esprit. Nourri de la substance de l'un, enrichi des dons de l'autre, on y trouve le comble du bonheur. Mais surtout la venue de ces deux divines personnes est semblable en ce que l'une et l'autre exigent que l'homme s'éprouve et se prépare avant que de manger ce pain et de recevoir cette grâce. *Probet autem seipsum homo et sic de pane illo edat.* (I *Cor.*, XI, 28.) Qu'opéreraient ce feu divin et cet aliment divin, si le cœur qui s'en nourrit, qui s'y enflamme, n'était disposé à leur activité et à leur effet? Ainsi, de tant de milliers de personnes qui se trouvaient à Jérusalem, il n'y en eut que cent vingt qui le reçurent. Le reste s'y préparait-il, y pensait-il? Non, il fut abandonné. Pécheurs sacriléges, reconnaissez, dans le défaut de vos dispositions à l'Eucharistie, la source de vos profanations. Pécheurs endurcis, reconnaissez de même, dans le défaut de vos dispositions à recevoir cet Esprit, la source de votre réprobation et le principe de votre endurcissement : vous recevez dans ces dons votre jugement, comme vous le mangez à la table céleste.

2° Le feu s'allume dans l'action et le mouvement, jusqu'à tirer des étincelles des pierres les plus dures; il vit dans l'action et le mouvement; il éclaire, il échauffe; il remue tout. L'inaction, au contraire, engourdit, endurcit, glace, rend tout inutile et bientôt sans vie. Admirons dans ce portrait les merveilles du Saint-Esprit, déplorons les malheurs de l'endurcissement; apprenons à le prévenir et à le vaincre; déplorons la négligence qui le cause, les malheurs qui l'ont suivi, qui le suivront encore.

Il faut de l'exercice à la piété; l'oisiveté jette dans la langueur; la langueur, dans l'endurcissement. Le feu éclaire, l'endurcissement aveugle; le feu échauffe, l'endurcissement glace; le feu agite avec violence, l'endurcissement arrête et engourdit; le feu marque la vie, la force, l'amour, l'endurcissement entraîne la faiblesse, l'insensibilité, la mort. Il est aisé de conclure de ces principes qu'autant que l'Esprit-Saint est la force et la vie de l'âme, autant le péché qui conduit à l'endurcissement détruit le principe de la vie. Une âme privée de l'Esprit-Saint est un Lazare enfermé dans le tombeau, enveloppé d'un suaire, pieds et mains liés. Mais la voix de Dieu se fait entendre, il vit, il parle, il s'avance, il agit. Tels ces ossements arides que ranima la voix d'Ezéchiel; tels ces monceaux de cendres, ces tas de cadavres que la trompette de l'ange fera revivre, au dernier jour. Le soleil frappe en vain leurs livides paupières : ce sont des idoles qui ont des yeux sans voir et des oreilles sans entendre. L'esprit vient-il les animer, ils s'élèvent sur leurs pieds, ils agissent, ils vivent : c'est un nouveau monde. Ainsi l'Esprit-Saint fait vivre et agir nos âmes et les élève jusqu'à Dieu. Qu'est-ce qui fait la vie des saints dans le ciel, qu'est-ce qui fait la vie de Dieu même, si ce n'est cet Esprit d'amour qui unit les trois personnes divines? Et qui caractérise le démon et les damnés que l'obstination dans le crime?

Comparons ces grands hommes, à qui nous sommes redevables de l'établissement de la religion, aux hommes endurcis que le péché rend inutiles à tout. Que de lumières dans les uns, que de ténèbres dans les autres! Quel zèle d'un côté, quelle inaction de l'autre! Quel courage, quelle indifférence, quelle grâce, quelle ardeur! Pierre, André et les autres apôtres, jusque-là grossiers et presque stupides, avaient à peine pu comprendre, dans le cours de plusieurs années d'instructions, un fort petit nombre de vérités que la condescendante bonté du Seigneur avait cent fois mis à leur portée, par les expressions les plus simples, les paraboles les plus familières, les détails les plus circonstanciés. Aujourd'hui il n'est plus pour eux de mystères, ils savent les expliquer et les faire entendre à tout le monde. Partout ils font une foule de disciples, la voix des prophéties, le secret des Ecritures est levé pour eux. Ils parcourent des terres jusqu'alors inconnues; ils y mènent comme par la main tout un monde; partout ils font adorer Jésus-Christ, partout ils développent le chef-d'œuvre de la Divinité. Maîtres de la parole, ils n'ont besoin, ni de préparation, ni d'interprète; tout leur est inspiré à propos : ce ne sont point eux qui parlent, c'est le Saint-Esprit qui parle par leur bouche. *Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis.* (*Matth.*, X, 20.) Tous les peuples les entendent dans leurs langues, sont touchés, persuadés, convertis : dans deux discours fort simples de saint Pierre, huit mille personnes embrassent le christianisme.

Au contraire, l'homme le plus habile est en quelque sorte stupide, s'il devient endurci : ses yeux aveugles n'aperçoivent pas les plus vives lumières; le souffle de

l'Esprit de Dieu frappe en vain ses oreilles; appesanti, livré à l'erreur, il semble ignorer les premiers principes; le langage de l'Evangile est barbare pour lui. Comment amollir un cœur qui aime son insensibilité; comment percer les ténèbres qui plaisent, et faire luire une lumière qu'on redoute et qu'on fuit; comment éveiller celui qui aime sa léthargie, et craint de la voir finir? Malheur à qui mérite l'endurcissement! malheur à qui y tombe souverainement! malheur à qui l'aime!

3° Le feu s'augmente par des progrès continuels; il n'épargne rien, s'attache à tout, dévore, consume tout. Le feu de l'amour dans une âme embrasée connaît aussi peu de bornes: rien ne l'arrête, tout lui sert d'aliment; tandis qu'un cœur endurci trouve partout des obstacles. L'activité du zèle est bien peinte par celle du feu. Comparez le zèle de l'homme de bien à la paresse de l'homme endurci; tout est difficile à la lâcheté, tout est facile à la ferveur; l'un ne met point de bornes à ses travaux, la moindre démarche coûte à l'autre. Le feu croît toujours quand il trouve des aliments, jamais il ne dit: C'est assez. Le zèle n'est jamais oisif, plus il travaille, plus il veut travailler, plus il aime, plus il veut aimer: *Spiritus ferventes.* (*Rom.*, XII, 11.) L'insensibilité l'affaiblit sans cesse, ou plutôt elle ne croît que trop dans le mal et devient incurable. Toutes les vertus ont une inclination naturelle à produire leurs actes, la libéralité se plaît à donner, la patience à souffrir, l'humilité au mépris. La charité qui les anime tous, serait-elle moins féconde et moins vive? Cette flamme s'élance toujours en haut.

Continuons les admirables effets du feu. Est-il rien qui résiste à sa force? Il consume le bois, il calcine les pierres, il embrase le fer, il réunit les choses les plus divisées, il sépare les matières étrangères les plus réunies; il est toujours en action, ne peut vivre que dans l'action, s'évanouit et se perd dès qu'il cesse d'agir, il change et transforme tout en lui-même. Image naturelle de l'Esprit-Saint, Dieu se peint par le feu, il est un feu lui-même, rien ne peut résister à sa force; la mort et l'enfer n'en approchent point, toutes les eaux de la mer et toutes les épreuves de la tribulation ne sauraient l'éteindre: *Aquæ multæ non potuerunt exstinguere.* (*Cant.*, VIII, 7.) Image encore du zèle. Tout agit, tout prêche dans l'homme vertueux; ses paroles, ses gestes, ses démarches, tout annonce l'esprit qui l'anime. Tout se rend inutile dans le pécheur, indiscrétion, indévotion, imprudence, libertinage. Autant que l'un est pénétré des grandes vérités, autant l'autre y est insensible et s'en joue. Comme l'œil a son plaisir dans la beauté des couleurs, l'oreille dans l'harmonie des sons, le cœur, la vertu trouve son bonheur dans la beauté souveraine. Quelle tristesse sur le visage du mondain! Par les passions, le feu dans les yeux, le poignard dans le sein, les plaintes amères dans la bouche, s'il n'est dans l'ivresse de la jouissance, il est plongé dans le désespoir. Esprit-Saint, fondez la glace de nos cœurs: vous êtes ce feu divin qui les embrase: *Fons vivus ignis charitas.*

C'est un feu jaloux qui ne laisse rien d'impur, et ne souffre point de mélange; il épure l'or dans le creuset et en chasse l'écume. La charité ne peut souffrir de division; elle réconcilie les ennemis, et réunit les personnes les plus éloignées. Un Dieu de paix ne peut se plaire dans le trouble. Les apôtres s'y disposèrent par la plus parfaite union. Ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme. Quand Notre-Seigneur voulut donner le Saint-Esprit, il commença par donner la paix: *Pax vobis! accipite Spiritum.* (*Joan.*, XX, 21.) C'est un feu éclairé qui pénètre dans les plus secrets replis, pour y démêler, y reprocher, y détruire tout ce qui n'est pas saint. Son souffle renverse les cèdres du Liban: *Confringentis cedros.* (*Psal.* XXVIII, 5.) Il ébranle le désert de Cades: *Concutientis desertum.* (*Ibid.*, 8.) Il découvre les choses les plus cachées: *Revelabit condensa.* (*Ibid.*, 9.) C'est lui qui, porté sur les eaux, les a divisées en mers et en rivières, leur a donné un grain de sable pour digue, les a renfermées dans les abîmes comme dans un vaisseau, et a suspendu au-dessus des cieux ces mers flottantes qui couvrent nos têtes: *Spiritus ferebatur super aquas.* (*Gen.*, I, 2.) C'est cet Esprit qui, à la prière d'Elie, fit tomber le feu du ciel sur son sacrifice. C'est ce double Esprit que demandait son disciple Elisée, par lequel il divisa les eaux du Jourdain, guérit la lèpre de Naaman, ressuscita le fils de la veuve. Cet Esprit divin est toujours en action. Eh! que ne fait-il pas dans ceux qu'il possède? Vous n'avez point cet Esprit, si vous rougissez d'agir et de parler.

Voyons maintenant comme le Saint-Esprit, ainsi que le feu, s'éteint. 1° Par son contraire. Le péché, surtout certain péché, et principalement l'endurcissement dans le péché, semblable à une grande quantité d'eau, ne peut manquer de s'éteindre. La conduite que Dieu tient à l'égard du genre humain, et celle à l'égard de chaque homme en particulier, sont très-semblables, et l'image l'une de l'autre. Le monde, souillé de crimes dès son berceau, fut renouvelé par un déluge universel; les cataractes du ciel ouvertes détruisent ses abominations, submergent tous les coupables, et l'univers, renaissant dans la personne du juste Noé, fit naître au Seigneur des adorateurs fidèles. Ainsi le précieux déluge du baptême nous trouve, sortant du sein de nos mères, chargés du péché de nos premiers parents. Cette salutaire inondation l'engloutit; et, par une régénération toute sainte, elle détruit le vieil homme pour faire le nouveau: l'alliance est contractée avec Dieu, qui nous adopte au nombre de ses enfants. *Arcum meum ponam in nubibus.* (*Gen.*, IX, 13.)

Le monde retombe dans ses anciens désordres Le Seigneur, qui a promis que la mer

ne franchira point ses bornes, trouve dans ses trésors une flamme dévorante qui réduit en cendres plusieurs villes criminelles. A la fin des siècles, cet élément redoutable sera l'avant-coureur du Juge des vivants et des morts ; il préparera les voies devant lui, et dévorera ses ennemis comme la paille, éprouvera le juste comme l'or. Ainsi, par une figure journalière de ce qui doit arriver un jour, le Saint-Esprit répand dans nos âmes un déluge de flamme. *Baptizabimini in Spiritu sancto in igne.* (*Act.*, XI, 16.) Il embrase, il détruit, il pénètre, il transporte, il consume, il fait des hommes nouveaux. La Judée, surprise de voir pour la première fois tant de merveilles, attribuait à l'ivresse des apôtres des effets prodigieux dont elle ne pouvait pénétrer la cause. Voilà ce que disait Jésus-Christ : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* (*Luc.*, XII, 49.)

Il est certains péchés plus opposés que d'autres au Saint-Esprit, dont la pénitence est très-difficile, surtout lorsque l'endurcissement et l'habitude y ont mis des obstacles presque invincibles : il est même un péché appelé contre le Saint-Esprit, dont on ne connaît pas la nature, qui, selon la lettre de l'Evangile, semble devoir être irrémissible. Mais l'Eglise n'en connaît point de ce caractère : elle avoue avec crainte divers degrés de difficulté dans la conversion ; elle tremble sur le risque que court le pécheur de mourir dans l'impénitence, et de n'obtenir le pardon, ni dans cette vie, ni dans l'autre : mais elle est persuadée qu'il n'en est aucun que le feu du Saint-Esprit ne puisse consumer par l'amour et par la douleur.

Ce feu céleste fait le ciel et l'enfer. Le feu de l'amour rend les saints éternellement heureux par sa possession ; sa privation allume les flammes dévorantes de l'abîme. Il faut que toutes les créatures, comme des victimes sur le bûcher, soient consumées par ses ardeurs. Un mélange temporel d'espérance et de privation fait la consolation et la douleur du purgatoire. Consumés en même temps par deux flammes, ou plutôt par la même, qui les blesse et les guérit, qui les afflige et les soulage, leur fait souffrir avec patience et avec amour l'excès des maux qui les accable. Et pour nous, faibles habitants de cette vallée de larmes, un nuage épais, qui laisse à peine entrevoir quelque légère étincelle, fait de notre vie un temps d'épreuve. Heureux qui brûle de ce feu divin ! Jésus-Christ a pris notre faiblesse en prenant notre chair, et nous donne sa force, en nous donnant son esprit.

Rentrez en vous-mêmes. Possédez-vous ce divin Esprit, se montre-t-il par les effets, anime-t-il toutes vos démarches ? Etes-vous zélé pour sa gloire et docile à ses impressions? Quelle est la pureté de votre conscience? Purifiez jusqu'à la poussière de vos pieds ; soyez saint, parce que je suis saint. Si la sainte communion exige une conscience si pure, puisqu'on y reçoit la seconde personne, en faut-il moins pour recevoir la troisième? La pénitence ou l'innocence doivent lui préparer son temple : *Lacrymæ fugant dæmones, Spiritum sanctum advocant.* Détachez-vous du monde et de ses maximes : l'esprit du monde et l'Esprit de Dieu sont incompatibles : *Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere.* (*Joan.*, XIV, 17.) Il faut renoncer à l'un ou à l'autre : la conduite, les exemples, les principes, tout y est opposé à Dieu. Détachez-vous des biens de la terre : ce serait un obstacle à la venue du Saint-Esprit. Soyez, comme les apôtres, des voyageurs qui ne tiennent à rien. Heureux si, comme eux, vous étiez appelés à vous dépouiller de tout. Du moins, soyez pauvre d'esprit, de cœur. On ne peut servir deux maîtres. Voit-on deux rois dans un royaume, deux idoles sur le même autel ? Faites régner la charité. A ces conditions, vous serez du nombre des prédestinés ; le Saint-Esprit en est le sceau : *Signati estis Spiritu promissionis sanctæ.* (*Ephes.*, I, 13.) Vous serez conformes au Fils de Dieu, le chef des prédestinés : sans lui vous n'appartiendrez pas à Jésus-Christ : *Qui Spiritum Christi non habet, non est ejus.* (*Rom.*, VIII, 9.) Simon le magicien désirait avec ardeur le Saint-Esprit; mais il en connaissait peu le prix infini. L'aveugle, il pensait l'obtenir à prix d'argent : *Existimasti donum Dei pecunia possideri. Pecunia tua tecum sit in perditionem.* (*Act.*, VIII, 20.) Les chrétiens, hélas! en font encore moins de cas : ils ne veulent pour l'obtenir se faire la moindre violence

Est-ce donc ainsi que vous connaissez de tous les dons le plus précieux, l'esprit, le cœur de Dieu même? *Ut quid apponis erga eum cor tuum?* (*Job.*, VII, 17.) Si vous saviez ce que c'est que le don de Dieu, *si scires donum Dei*, un don si consolant, qui nous est un gage que Dieu demeure en nous, et nous en lui, *in hoc cognoscimus quia in eo manemus, et ipse in nobis, quoniam de Spiritu suo dedit nobis* (I *Joan.*, IV, 13); un don, le premier de tous les dons et la source de tous les autres. Les hommes, en nous aimant, nous supposent aimables ; Dieu nous rend tels, en nous aimant et nous donnant son Esprit : *Spiritus Domini ornavit cœlos.* (*Job*, XXVI, 13.) Que nous servirait d'avoir été créés, d'être conservés, d'être rachetés, si nous n'étions sanctifiés? Les satisfactions d'un Dieu nous seraient inutiles, si on ne nous en appliquait le fruit par le don de l'Esprit-Saint : *Si scires donum Dei.* (*Joan.*, IV, 10.) Hélas! les personnes mêmes de piété ne sont pas exemptes d'une espèce d'endurcissement dans leur tiédeur, dans leurs ténèbres, dans leurs défauts. On s'accoutume au péché véniel, on s'apprivoise avec l'irréligion, on se familiarise avec la mollesse, on juge de tout avec un air d'autorité, on agit avec indépendance. Nuit obscure et funeste! toutes les bêtes des forêts, dit le Prophète, s'y promènent librement. Cette nuit est l'aveuglement, les bêtes sont les passions qui craignent la lumière : *Facta est nox, in ipsa pertransibunt omnes bestiæ terræ.* (*Psal.* CIII, 20.) On n'y fait plus rien

pour le salut : *Nemo potest operari.* (*Joan.*, IX, 4.)

Que vous seriez heureux, si vous possédiez ces dons célestes, cette charité qui répand dans le cœur pur le Saint-Esprit : *Charitas Dei diffusa est per Spiritum sanctum* (*Rom.*, V, 5); cette douceur, cette patience, cette piété, cette onction de la grâce, cette force, ce courage invincible, cette sagesse, ce conseil, qui règle tout avec poids, nombre et mesure. Priez avec instance ce divin Esprit de venir dans vos cœurs et de l'embraser de son amour. Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

DISCOURS Ier.

SUR LE SAINT NOM DE JÉSUS.

Vocatum est nomen ejus Jesus. (*Luc.*, I, 31.)

On lui donna le nom de Jésus

Ce mot *Jésus*, ainsi que tous les autres mots, n'est qu'un assemblage de quelques syllabes qui par lui-même ne signifie rien et ne mérite aucun culte. Les mots sont des signes arbitraires qui n'expriment que l'idée qu'on y attache, semblables à une image qui, n'étant qu'un morceau de matière, ne peut devenir l'objet de notre vénération que par rapport à la personne qu'elle représente. Cette espèce d'image spirituelle que nous offrent les noms doit uniquement à la personne qui les porte tout ce que nous y admirons de saint et de grand. Dans ce point de vue que nous envisagerons dans tout ce discours, trouverons-nous des termes, formerons-nous des idées qui approchent de ce que renferme de terrible et d'aimable ce nom sacré ?

Nouvelle difficulté. Dieu a-t-il, peut-il avoir un nom ? La raison et la foi nous apprennent qu'il est incompréhensible, non-seulement pour l'homme dans cette vie, mais pour les anges mêmes et les saints dans le ciel : il est donc ineffable, il ne peut avoir de nom. Comment exprimer ce qu'on ne peut comprendre ? Comment expliquer, comment faire naître des idées que l'esprit humain ne peut avoir? Mais d'un autre côté, comment parler de Dieu, si on n'a des termes pour se faire entendre ? Comment même dire qu'il est incompréhensible et ineffable, si l'on n'en a quelque idée? Ne parlons-nous donc qu'au hasard, sans savoir ce que nous disons, lorsque nous en disons de si grandes choses? Sans doute nous ne faisons que bégayer en parlant de la Divinité ; nous n'en avons, nous n'en pouvons donner que des idées superficielles, bornées, défectueuses, qui, loin de nous en apprendre la vraie nature, ne font que nous convaincre de notre faiblesse et nous laisser entrevoir une infinité de perfections supérieures, et à tous les efforts de l'éloquence, et à toutes les recherches du plus grand génie. Ce ne sont, pour ainsi dire, que des demi-noms dont toute la variété, la multiplicité, l'énergie effleurent à peine ce grand objet.

Saisissons du moins ces légères lueurs, jamais elles ne furent plus vives que dans le nom divin qui fait aujourd'hui l'objet de nos hommages. C'est le plus beau nom qu'on ait donné à Dieu. Les mots sont deux choses, ils expliquent, ils excitent les idées ; ils expliquent les idées de celui qui parle, ils excitent les idées de celui qui entend. Cette correspondance forme la conversation, c'est-à-dire, le commerce des êtres intelligents. Envisageons-les donc dans ce discours : 1° dans Dieu qui nous parle et qui y attache son idée ; 2° dans nous, qui l'entendons et qui y attachons la nôtre. Idée digne de Dieu qui se peint lui-même, idée digne de l'homme qui se peint à lui-même son Dieu. Qu'il est grand dans l'un ! qu'il est aimable dans l'autre ! qu'il est aimable ! qu'il est grand dans tous les deux ! Disons-le donc, ce nom, et dans le cœur de Dieu où la sagesse l'a gravé, et dans le nôtre, où l'amour le grave, nous apprendrons à l'adorer et à l'aimer. Vierge sainte, à qui ce nom fut annoncé par un ange pour la première fois ; vous, qui l'imposâtes à votre Fils après l'avoir reçu du ciel ; vous, dont les sentiments et les vertus l'ont si bien sanctifié, apprenez-nous à le sanctifier de même ; nous vous le demandons, en vous disant ce que l'ange vous dit en vous l'apprenant. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Savez-vous, mortels, quel est l'auteur du nom sacré de Jésus ? Est-ce quelque grand monarque, quelque orateur célèbre, quelque héros illustre, quelque saint digne de nos autels ? Est-ce du moins quelque esprit céleste ? Non. La créature en est-elle digne, en est-elle capable ? Elevez-vous au-dessus des plus éclairés séraphins, vous ne trouverez que dans le sein de la Divinité cette autorité éminente qui en donne le droit, cette sagesse profonde qui en fait le discernement, cette sainteté infinie qui en mérite l'honneur. Dieu peut bien permettre à l'homme d'imaginer des noms pour se faire entendre, Adam en donna à tous les animaux qui exprimaient leurs qualités; mais les anges mêmes les plus parfaits reconnaissent leur impuissance. Dieu seul peut faire ce chef-d'œuvre : il se l'est réservé, il l'a exé-

cuté. Pénétrons dans le sanctuaire des conseils du Très-Haut. Pardonnerez-vous, Seigneur, notre témérité? Votre bonté nous rassure, une humble confiance nous soutient, le plus profond respect nous sert de guide. Nous verrons que dans l'éternité les trois personnes divines, en projetant le mystère de l'incarnation, ont en même temps résolu de donner l'auguste nom de Jésus à celle qui s'unirait à la nature humaine. *Priusquam in utero conciperetur.* (*Luc.*, II, 21.) Oui, c'est de sa bouche que le nom de la sagesse incarnée est sorti : *Ego ex ore Altissimi prodivi.* (*Eccli.*, XXIV, 5.) O saint! ô trois fois saint celui qui l'impose! O saint! ô trois fois saint celui qui le porte! O saint! ô trois fois saint un nom qui est l'ouvrage de la Sainteté! *Vocabitur tibi nomen quod os Domini nominavit.* (*Isa.*, LXII, 2.)

A qui sera confié le glorieux emploi d'annoncer au monde ce nom divin? Ah! si Jérémie a dû être appelé dans le sein de sa mère, *Deus ab utero vocabit me, recordatus est nominis mei* (*Jerem.*, I, 5); si saint Jean a dû être sanctifié dans le sein d'Elisabeth et recevoir son nom par un miracle; si un séraphin a dû purifier les lèvres d'Isaïe, afin que ces grands hommes allassent porter aux rois et aux peuples le nom du Seigneur, quelle bouche sera assez pure pour le découvrir à la terre, pour le lui donner à lui-même? On ne peut le prononcer aujourd'hui sans une grâce particulière. Un pécheur en serait-il le premier héraut? *Nemo potest dicere Dominus Jesus nisi in Spiritu sancto.* (I *Cor.*, XII, 3.) Non, non, la terre n'est pas assez sainte, le ciel lui envierait ce bonheur. Parlez, Esprit céleste, découvrez à la reine des anges la grandeur du Fils dont elle va devenir mère; apprenez-lui quel sera son nom; apprenez-le à celui qui, sans être son père, méritera par sa vertu d'en avoir le titre et d'en exercer les droits. *Quod vocatum est ab angelo.* (*Luc.*, II, 21.)

En faut-il moins en effet, qu'une vierge plus pure que les anges, pour imposer le nom à cet adorable enfant? Son origine fut la sainteté, la sainteté sera son terme; il est juste que les canaux où il passe soient saints. Sainteté angélique dans le messager, sainteté toute divine dans la mère. Des mains pures peuvent seules être dépositaires de ce trésor. L'imposition du nom est un acte de supériorité, apanage ordinaire de l'autorité paternelle. Le nom dure toute la vie; il est propre à celui qui le porte, il est souvent transmis à des successeurs; c'est une espèce d'héritage que doit donner celui qui donne la vie. A qui donc sera accordé ce pouvoir qu'à celle dont il doit recevoir la substance, et à qui il doit un jour être soumis? Encore même ne l'impose-t-elle pas, elle ne fait qu'exécuter les ordres du ciel. Il semble, remarque saint Bernard, que Dieu, jaloux de cette gloire, se la réserve à lui seul, et ne laisse à la plus sainte des vierges que l'honneur d'être son organe. *Vocabis nomen ejus Jesum* (*Luc.*, I, 31), lui dit l'ange de la part de Dieu. L'Eglise, pleine de respect, n'a jamais permis qu'on le donnât aux hommes, quoiqu'elle inspire à tous ses enfants la pieuse pratique de prendre les noms les plus respectables des saints, des anges, de la sainte Vierge; quoique même le nom général de Dieu ait été attribué chez les Grecs et les Latins à plusieurs personnes distinguées par leur mérite et leur vertu, comme Théophile, Théodose, Théotime, Dieudonné, etc.; jamais encore personne n'a été assez téméraire pour se donner le nom propre de Jésus.

C'est ainsi que le Verbe éternel, d'abord engendré par le Père, se fait annoncer par un ange, et s'incarne dans le sein d'une vierge. Le nom et la personne sont si intimement unis, qu'ils ont la même origine et suivent la même carrière. Ils sont formés tous les deux à la fois, l'éternité les voit éclore dans la splendeur des saints; ils sont déclarés tous deux en même temps, le monde les voit naître sur les lèvres de Gabriel et dans les entrailles de Marie; le même instant apprend la nouvelle vie et le nouveau nom du Fils du Très-Haut; c'est dans son Verbe même que le Père a pris la connaissance de l'un et de l'autre. Qui peut expliquer cette double génération : *Generationem ejus quis enarrabit?* (*Isa.*, LIII, 8.) Mais le Verbe et le nom sont-ils si différents? Le mot est un Verbe, le Verbe est un mot. Le Verbe est l'idée de Dieu, le mot qu'il se dit à lui-même, le langage qu'il se tient intérieurement, le nom de Jésus en est l'expression extérieure; il excite l'idée ou le verbe de l'homme; c'est le mot que Dieu lui dit, et le langage qu'il lui tient; c'est le Verbe abrégé et mis à notre portée. Isaïe l'avait promis aux hommes : Vous ne sauriez comprendre le Verbe, leur disait-il, il est immense et vous êtes bornés. Dieu l'abrégera pour vous, il le réduira à la petitesse de l'homme, à la brièveté d'un mot : *Abreviationem et consummationem faciet.* (*Isa.*, X, 13.)

Tous les divers noms de Dieu sont réunis dans celui de Jésus. Les théologiens en comptent plus de cinquante dans les divines Ecritures. Le nom du Sauveur en renferme toute l'énergie; c'est un astre où se rassemblent tous ses rayons, c'est une couronne où brillent toutes ses pierres précieuses, c'est un jardin où toutes ses fleurs exhalent leurs odeurs exquises. Dieu est appelé le Tout-Puissant, le Dieu fort, le Dieu terrible. Quelle puissance n'a pas montré le Sauveur sur toute la nature! Quelle force pour vaincre le démon! Qu'il est redoutable à l'enfer! Il est bon, il a sauvé les hommes, il veut les rendre heureux; il est juste; il a satisfait à la justice divine; il est sage. Quelle profonde sagesse dans ses desseins! Il est créateur : en sauvant le monde, il l'a créé de nouveau. Son règne est le terme de tout bien surnaturel; c'est le principe et la fin de l'homme, l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier; c'est le Dieu des armées, son Eglise en est une parfaitement belle; le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; celui que les patriarches

ont désiré de voir, en qui ils ont espéré. Ce beau nom exprime la divinité et l'humanité, et l'union des deux natures en une même personne. Il faut être homme pour souffrir, il faut être Dieu pour donner du prix à ses souffrances. Dieu seul ne pouvait mourir, l'homme seul ne pouvait payer; l'ouvrage est parfait par l'union. C'est alors un Jésus, c'est-à-dire, un Sauveur. Toute la religion est dans sa personne, elle est toute développée dans son nom; voilà la parole abrégée que promet le prophète, *Verbum abbreviatum.* (*Rom.*, IX, 28.)

Jésus-Christ même a divers noms dans l'Ecriture; les auteurs sacrés ne sont ni moins ingénieux, ni moins inépuisables sur ses louanges. C'est le Messie, le Désiré des nations, c'est le Christ qui a reçu l'onction sacrée, c'est le Prince de la paix qui l'a portée au monde; c'est l'ange du grand conseil, puisque c'est sur ses idées que tout se forme; c'est l'image de la Divinité et la figure de sa substance, puisqu'il en possède tous les trésors; c'est le bien-aimé, en qui le Père a mis toute ses complaisances ; c'est le premier des prédestinés, le Juge des vivants et des morts. Le nom de Jésus dit tout cela; c'est une vaste mer où se rendent tous les fleuves, c'est le centre où se réunissent toutes les lignes, le ciel où brillent toutes les étoiles ; Jésus-Christ est tout cela, parce qu'il est Sauveur. Il ne peut être Sauveur qu'en tant qu'il est tout cela; ainsi le nom de roi dit éminemment toutes les dignités de son royaume. Le roi est magistrat, il est général d'armée, il est gouverneur de province, parce que toute l'autorité réside en lui, et que vient de lui cet assemblage de toutes les autorités qui font la souveraineté; ainsi tout est renfermé dans le Sauveur, et c'est cet assemblage même qui fait sa qualité de Sauveur,

Le nom de Jésus a été donné avant la naissance du Fils de Dieu à trois hommes illustres, à Josué le conquérant de la terre promise, au fils de Sirach, auteur du livre de l'*Ecclésiastique*, et à Josedec le souverain pontife. Ces trois hommes sont réunis en Jésus-Christ : grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech, il s'offre lui-même en sacrifice; docteur de la sagesse, il en donne dans son Evangile les plus belles leçons; conquérant de la terre promise, il défait les Amalécites, il opère les plus grands miracles, il nous introduit dans un paradis de délices. Josué arrête le soleil, et Jésus éclipse sa lumière dans la transfiguration et à sa mort. Saint Chrysostome ajoute une réflexion pieuse, que le soleil dans l'un et dans l'autre respecta le nom de Jésus. Moïse changea le nom d'Elie en celui de Josué, lorsque revenu de la terre promise avec les autres espions, ce grand homme en fit connaître la fertilité, et encouragea le peuple à sa conquête. Combien plus mérite le nom de Sauveur, celui qui nous découvre, qui nous acquiert, qui nous donne un royaume éternel? Oublions donc tous les autres noms, ou ne les rappelons que pour trouver tout dans ce nom unique que Dieu a promis de donner à son Fils. *Erit in die illa nomen Domini unum.* (*Zach.*, XIV, 9.)

Quel est en effet celui qui doit porter ce nom auguste? C'est le saint des saints, le principe et le modèle de toutes les vertus, celui sur qui doit reposer l'Esprit de Dieu, l'Esprit de conseil et de science, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de piété et de crainte du Seigneur; c'est lui qui doit faire bien toutes choses, et dont les moindres démarches doivent être d'un prix infini; celui à qui seront accordés tous les trésors de la science et de la sagesse, et dans qui la Divinité doit habiter corporellement. Monde, préparez-vous à un grand spectacle, ciel et terre, prêtez l'oreille à ma voix. Ce ne sont pas des miracles que j'annonce, morts ressuscités, malades guéris, démons chassés, tempêtes calmées, tout cela ne serait peut-être pas nouveau pour vous. Vous avez vu Moïse suspendre les eaux de la mer, Isaïe faire revenir les astres sur leurs pas, Elie et Elisée commander à la mort. Je vous annonce des prodiges bien supérieurs, des prodiges de patience, de douceur, d'humilité, d'obéissance, de pauvreté; j'annonce la vertu même vivante, voilà qui sera nouveau pour vous. Le soleil obéissant à la voix d'un homme a-t-il rien de si étonnant qu'un Dieu soumis jusqu'à la mort ? Moïse traversant à pied sec la mer Rouge approche-t-il d'un Dieu noyé dans son sang? Le trône de Salomon, le diadème d'Assuérus, le char d'Elie valent-ils les douleurs et les humiliations d'un Dieu ? La terre couverte d'une manne délicieuse, arrosée des libéralités d'un rocher, est-elle aussi heureuse que lorsque, inondée du sang d'un Dieu, elle présente un bain au pécheur un banquet au juste?

Monde, vous avez vu une foule de grands hommes, Abraham immolant son propre fils, Joseph chaste dans l'esclavage, David constant dans les persécutions, les prophètes faisant pâlir le vice jusque sur le trône. Quoi de plus grand? Tout cela passe l'humanité sans doute. Les héros doivent leurs vertus aux mérites d'un Homme-Dieu. Mais enfin, que sont ces copies auprès du plus parfait des modèles? Que sont les disciples auprès du maître, l'aurore auprès du soleil ? Abraham sacrifie son fils, Jésus-Christ s'immole lui-même; Moïse s'offre à être pour ses frères effacé du livre de vie, Jésus-Christ meurt en effet pour eux sur la croix; David pleure son péché, il arrose son lit de ses larmes, Jésus-Christ pleure les péchés de tous les hommes, il les expie de son sang; le jardin des Olives, le Calvaire en sont arrosés ; Elie fait tomber le feu du ciel, Jésus-Christ l'arrête quand ses disciples veulent le faire descendre ; tout le reste n'est que l'homme, Jésus-Christ est le vrai Dieu.

Mais plus nous approcherons de l'idée de sa grandeur, plus nous sentirons la difficulté de lui donner un nom. Rien ne demande des connaissances plus exactes de la nature des choses. La précision et la justesse à

choisir les termes caractérise le savant, et elle n'est propre qu'à celui dont les lumières embrassent tout; la définition explique la nature des choses, le nom en est la définition abrégée; cette brièveté même est le chef-d'œuvre du génie. Comme chaque chose a sa nature, chaque terme a son énergie propre. Il est beaucoup de noms arbitraires et même bizarres, la plupart sont défectueux. Rien de plus aisé que d'en donner de ce caractère: le hasard, la naissance, la plus légère circonstance peut en décider. Mais savoir dans un mot peindre et définir l'homme, développer une vérité, ces coups de maître sont rares et difficiles. C'est par là que le premier homme fit un essai de sa sagesse, lorsque tous les animaux passèrent en revue devant lui, il leur donna à chacun un nom qui exprimait parfaitement leurs qualités et leur nature. *Omne quod vocavit Adam hoc est nomen ejus.* (*Gen.*, II, 19.) C'est par là que le prophète veut faire sentir la grandeur et la sagesse de Dieu: il a compté les étoiles, il les appelle chacune par leur nom. Soit que par les étoiles on entende les anges ou les astres qui brillent au ciel, c'est une sagesse infinie d'en savoir parfaitement le nombre et les noms. *Numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat.* (*Psal.* CXLVI, 4.) Quelle sagesse à plus forte raison pour définir l'incompréhensible et nommer l'ineffable! Le Sage en donne le défi aux plus sublimes intelligences. Dieu seul peut se connaître, seul il peut se nommer. *Quod est nomen ejus, aut nomen Filii ejus si nosti.* (*Prov.*, XXX, 4.) Pourriez-vous, dit saint Grégoire de Nazianze, renfermer les eaux de l'océan dans le creux de la main? Vous pouvez encore moins renfermer dans votre esprit l'océan immense de l'existence divine, et l'exprimer par vos paroles. Dieu seul peut le faire; il l'a fait dans le beau nom qu'il s'est donné et qui peint si bien la nature. *Nemo novit Filium nisi Pater, neque Patrem nisi Filius.* (*Matth.*, XI, 27.)

Il a voulu en faire sentir les merveilles par la réserve avec laquelle il en a donné la connaissance. Ce nom sacré a été pendant plusieurs siècles un mystère impénétrable. Cette obscurité religieuse lui ménageait un profond respect. Tous les patriarches ont vainement désiré de le connaître; Dieu n'a jamais pour eux levé le voile en entier. Jacob luttant avec un ange qui tenait la place de Dieu, le prie avec instance de lui apprendre son nom; Manassès, instruit par un ange de la naissance de Samson, lui fait la même prière. Pourquoi avez-vous cette inutile curiosité, répond à l'un et à l'autre l'Esprit céleste? Mon nom est admirable, ne me le demandez pas. *Cur quæris nomen meum quod est mirabile?* (*Judic.*, XIII, 18.) Moïse ne témoigne pas moins d'ardeur pour le connaître. Vous voulez, grand Dieu, que je porte vos ordres au roi d'Egypte; je ne sais presque pas parler. Daignez du moins me dire votre nom; je serai plutôt cru sans doute sur l'autorité de ce nom adorable. *Quod est nomen tuum indica mihi.* (*Exod.*, XXXIII, 12.) Dieu semble souscrire à ses désirs, cependant il ne lui répond que par un nouveau mystère. Je suis celui qui suis. Dites à Israël: Celui qui est m'envoie vers vous. *Qui est misit me ad vos* (*Exod.*, III, 14.) On croit que c'est ce fameux nom de quatre lettres, *Tetragrammaton*, comme l'est presque dans toute les langues le nom de Dieu, *Deus*, Διός, Θεός, *Alla*, etc., qui signifient celui qui a été, qui est et qui sera, comme le porte quelque autre version. Ce qui revient à ce que nous entendons par l'Etre suprême, l'Etre par excellence, ou l'Etre tout court. *Jehovah. Qui est, qui erat, qui futurus est.* (*Apoc.*, IV, 8.) Tout mystérieux qu'il est, encore Dieu fait sentir à Moïse le prix de cette faveur. Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob: ces hommes m'ont été chers, mais je ne leur ai jamais découvert mon nom. *Adonai nomen meum, Adonai non indicavi eis.* (*Exod.*, VI, 3.)

Ce nom ineffable que Dieu daigne découvrir à demi à ses serviteurs fidèles, demeure toujours inconnu au reste du monde. Le grand prêtre a seul le droit de le prononcer, il ne le peut qu'une fois l'année, il ne doit le faire que dans le sanctuaire, après s'y être longtemps préparé, il le porte sur le front gravé sur une lame d'or le plus pur. C'est le premier objet qui se présente aux fidèles, lorsque le sacrificateur y paraît, et à qui tout rend hommage, pour avoir la liberté de le lire. Le peuple n'est est pas mieux instruit, sa vraie prononciation est un mystère que la tradition transmet avec la grande sacrificature. On croit que le nom de Jésus est celui de *Jehovah*, avec quelque léger changement, ou plutôt dans la vraie prononciation, caché même aux prophètes et réservé à des temps plus heureux: il ne doit être découvert que dans la loi nouvelle. Il fut comme préparé par divers autres qui devaient en être le prélude, surtout par celui d'*Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous. Mais le nom de Jésus, qui est le seul propre au Sauveur et le peint tout entier, ne doit paraître au monde qu'avec celui qui le portera. Rien de plus vif et de plus sublime que les vœux des prophètes sur ce nom admirable. Que ne rompez-vous les cieux, ô mon Dieu! pour venir parmi nous sur la terre et nous apprendre votre nom? *Utinam disrumperes cœlos et descenderes ut notum faceres nomen tuum.* (*Isa.*, LXIV, 1.) Que ne feraient pas votre nom et votre présence? Les montagnes fondraient comme la cire devant le feu. Les eaux perdraient leur nature et deviendraient embrasées: effet admirable de ce nom puissant. Les cieux se sont enfin ouverts, cette vive lumière en est descendue: les rois, ces superbes montagnes de la grandeur humaine, les cœurs les plus froids, ces eaux glacées se sont embrasés d'amour; enfin ce nom si désiré, si attendu, a été manifesté par les anges, et toute la terre a été changée. *Aquæ arderent igne, montes diffluerent sicut cera.* (*Psal.* XCIII, 5.)

Mais, en nous apprenant son nom, en

nous permettant de le prononcer, Dieu nous dispense-t-il, peut-il nous dispenser du profond respect que nous lui devons? Au contraire, la première demande que Dieu nous ordonne de faire dans cette admirable prière qu'il a daigné nous apprendre, c'est celle-ci : *Que votre nom, grand Dieu, soit sanctifié* (*Matth.* VI, 3), c'est-à-dire, qu'il soit béni et adoré, que toute la terre en retentisse, que tout tremble à ce nom, que tout le craigne, que tout l'aime: *Sanctificetur nomen tuum.* (*Ibid.*) Le nom de Dieu est saint et terrible, dit le Prophète, il doit être honoré avec crainte et tremblement. Il doit l'être par une vie pure. L'un répond à sa grandeur, l'autre à sa sainteté. *Sanctum et terribile nomen ejus.* (*Psal.* CX, 9.) C'est pour donner une idée de sa grandeur qu'on a accoutumé de peindre ce nom adorable environné de rayons, comme un soleil qui répand de tous côtés la lumière. C'est ainsi qu'on peint la personne du Dieu qui le porte. Ces deux choses vont de pair; l'un tient la place de l'autre : *Nomen est vicarium rei.* Digne devise, glorieux écusson d'une société illustre dont ce beau nom fait le plus beau titre, et le droit de le porter la plus belle prérogative : aussi se fait-elle un devoir d'en répandre la gloire jusqu'aux extrémités de la terre, et de lui consacrer ses talents, ses travaux et sa vie. Ainsi, à double titre, ces vases d'élection portent, comme l'Apôtre, de toutes parts ce nom sacré. *Ut portet nomen meum coram gentibus.* (*Rom.*, IX, 17.)

Le respect dû à la personne s'étend à tout ce qui lui appartient, ses parents, ses portraits, ses statues, son nom, chacun paraît prendre intérêt à ces parties de lui-même ; on se fait gloire d'un nom illustre, on éternise le nom de sa famille, on fait porter son nom à ses héritiers ; on marque ce respect en parlant des personnes distinguées, ou en se découvrant, ou en s'humiliant, ou en employant quelque terme d'honneur. Tel était l'usage des idolâtres, en s'entretenant de leurs divinités, des mahométans, en prononçant le nom de leur faux prophète. Quelle marque de respect ne doit pas et ne donne pas en effet l'Eglise, lorsque dans l'Office elle prononce le non adorable de son Sauveur. Elle obéit en cela au Père céleste : par ses ordres, tout fléchit le genou au nom de Jésus, nom au-dessus de tous les noms. *Nomen super omne nomen.* (*Philip.*, II, 10.) Le ciel, la terre et les enfers sont le théâtre de sa gloire. Ainsi, par un culte impie autant que celui-ci est juste, Nabuchodonosor faisait adorer sa statue toutes les fois qu'on entendait le son des instruments de musique. *Omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum.* (*Ibid.*) Les victoires de ce non sacré ont commencé avec le monde ; les anges rebelles refusent de le reconnaître, Michel le fait triompher ; Pharaon le blasphème, la nature armée le venge, la mer ouvre ses abîmes, les rochers leur sein aride, par la puissance de ce nom, frappés par la baguette sur laquelle il est écrit : *Omnipotens nomen ejus currus Pharaonis et exercitum ejus projecit in mare.* (*Exod.*, XV, 4.) C'est un grand conquérant dont le nom seul dissipe les armées, jette l'effroi dans les peuples ennemis, assure et remporte la victoire : *Timebunt gentes nomen tuum.* (*Psal.* I, 6.)

Ecoutez, puissances célestes, colonnes du firmament, et tremblez. Environnés d'une gloire brillante, couronnés de la main de Dieu, vous voyez à vos pieds les faibles mortels, le jouet du caprice de la fortune, vous admirer et vous invoquer ; tremblez à ce nom adorable, esprits célestes, couvrez-vous de vos ailes. Vieillards vénérables, descendez de votre trône, jetez vos diadèmes, prosternez-vous et adorez ce grand nom. *Omne genu flectatur cœlestium.* (*Philip.*, II, 10.) Mortels orgueilleux, qui entassez les titres pour faire le fastueux étalage de vos prétendues grandeurs; vous, à qui la fortune attache une foule de frivoles adorateurs qui vous offrent l'encens de leurs éloges; voici un nom qui renferme seul la plus pure, la plus juste louange, et réduit en poussière le frivole éclat qui vous éblouit, dépouillez le superbe appareil qui vous enchante, fuyez la foule insensée qui vous environne, venez rendre hommage au nom de votre Maître; que tout genou fléchisse pour lui sur la terre : *Omne genu flectatur terrestrium.* Et vous, dont la révolte insensée contre le Très-Haut alluma les flammes éternelles, vous avez beau grincer les dents et vomir mille blasphèmes contre ce nom sacré, dont vous n'avez pas voulu éprouver les miséricordes : ce nom adorable vous poursuivra jusque dans le fond des abîmes. Les brasiers qui vous consument, témoins de vos hommages forcés, sont l'autel où la victime est immolée, et où l'encens fume pour lui ; prosternez-vous au milieu du feu et du soufre, mordez la poussière étincelante où vous êtes ensevelis, et que le rugissement qui sort de votre bouche impie soit un aveu de sa grandeur : *Omne genu flectatur infernorum.*

Tremblez même sur la terre, puissances infernales ; ce nom sacré détruit votre empire. Tantôt en possession des corps, abandonnez votre proie ; tantôt séducteurs des esprits, que les ténèbres de l'erreur se dissipent aux rayons de sa lumière; tantôt maîtres des cœurs, cédez la place au Saint-Esprit. Pouvez-vous soutenir la présence de votre Maître, la force de son nom ? *In nomine meo dæmonia ejicient.* (*Luc.*, IX, 49.) Que dans tous les sacrements les péchés remis, la grâce répandue, le ciel ouvert, l'homme nouveau substitué au vieil homme, sentent la vertu de ce nom : *Baptizantes in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Que dans toutes nos tentations, ce nom soit un bouclier qui pare vos traits, une épée qui vous blesse, une tour qui nous mette à couvert de tout. Que craindrons-nous dans cet asile? Quelle victoire ne promettent pas ces armes invincibles? *Turris fortissima nomen Domini.* (*Prov.*, XVIII, 10.)

Ce n'est pas assez que des créatures intelligentes vous honorent, il faut, nom sacré, que par un charme tout-puissant, les animaux, les êtres insensibles deviennent tout à coup en quelque sorte raisonnables, et vous offrent des adorations d'autant plus justes qu'elles sont plus singulières. Serpents et vipères, vomissez le noir venin dont vous vous nourrissez. Vous le répandîtes autrefois dans le Paradis terrestre : par la puissance de ce nom, la plus sainte des vierges vous écrase la tête, et les apôtres se jouent de vos morsures venimeuses : *In nomine meo serpentes tollent.* (*Marc.*, XVI, 18) Perdez, funeste poison, tous les traits meurtriers qui font trembler l'homme, et lui donnent la mort. Quel antidote que ce nom ! Avec lui peut-on courir quelque risque ? *Si mortiferum quid biberint non eis nocebit.* (*Ibid.*) Cruelles maladies qui affligez le genre humain et lui faites souffrir mille morts, fuyez, craignez des hommes qu'un nom si respectable protége. Avec un tel remède peut-il être des maux incurables? *Super ægros manus imponent et bene habebunt.* (*Ibid.*) Déliez-vous, langue des apôtres; et comme si tout à coup ils étaient devenus habitants de tous les royaumes du monde, qu'ils en parlent toutes les langues, afin que tous les climats favorisés par ce saint nom puissent plus facilement le connaître, le chanter et l'adorer : *Linguis loquentur novis.* (*Ibid.*) C'est par la vertu de ce nom que fut guéri le boîteux de la belle porte du Temple. Miracle éclatant qui mit le premier sceau à l'apostolat de saint Pierre. Vainement la Synagogue, jalouse de la gloire de ce nom, défend-elle aux apôtres de l'annonçer ; tant de miracles parlent plus haut que ne peuvent faire les hommes : *In nomine Jesu, surge et ambula.* (*Act.*, III. 6.)

Ce n'est pas assez que des ministres fidèles opèrent tous ces prodiges, la vertu de ce nom est indépendante de leur sainteté; il faut que ceux mêmes dont Dieu ne veut pas avouer les travaux, revêtus de ces armes célestes, deviennent en quelque sorte tout-puissants. Ah ! Seigneur, diront-ils, n'est-ce pas en votre nom que nous avons chassé les démons et fait tant de miracles; la nature était docile à notre voix, la vérité perdait son obscurité : *Nonne in nomine tuo dæmonia ejecimus, prophetavimus?* (*Matth.*, VII, 22.) Mais que servent toutes ces merveilles, si la vertu n'y répond pas, Dieu en tire sa gloire; mais l'homme en est confondu. Non, je ne vous connais pas : bien loin que ce nom tout-puissant vous sauve, il deviendra votre condamnation. Retirez-vous de moi, ouvrier d'iniquité. Tel fut le sort de Judas, qui comme les autres apôtres avait fait des miracles au nom du Sauveur ; tel sera celui des pécheurs qui avaient reçu tant de grâces : car enfin il est juste, et c'est un des noms qu'il se donne : *Hoc est nomen quod vocabunt eum Dominus justus noster.* (*Jerem.*, XXIII, 6.) Ce nom puissant leur fera sentir sa puissance en les punissant ; il les renversera comme les soldats qui étaient venus au jardin des Olives se saisir de sa personne. A peine l'eurent-ils entendu qu'ils tombèrent à la renverse : *Ut audierunt abierunt retrorsum et ceciderunt in terram.* (*Joan.*, XVIII, 6.) Les démons ne peuvent l'entendre sans frémir. Julien l'apostat, leur digne élève, ne pouvait le souffrir : il l'avait changé par dérision en celui de Galiléen. Frappé par une main inconnue, en punition de son apostasie, il s'écrie : Tu as vaincu, Galiléen, tu as vaincu : *Vicisti, Galilæe, vicisti.*

Quoique la loi nouvelle soit le règne de la bonté de Jésus-Christ, il s'y donne quelquefois des noms terribles : de juge des vivants et des morts, de signe de contradiction, qui occasionne la ruine de plusieurs. Mais sans sortir de notre sujet, le nom même de Jésus n'est pas moins redoutable, peut-être l'est-il davantage : car, s'il présente aux âmes pures une consolation ineffable, par l'idée d'un maître infiniment bon, a-t-il moins de quoi faire naître dans les pécheurs les plus vives alarmes, par l'idée d'un juge infiniment juste et d'autant plus sévère qu'il a ses propres faveurs à venger? Ce nom si tendre, en rappelant tant de grâces si inutilement prodiguées, laisse-t-il oublier le coupable abus qu'on en fait? Miséricorde terrible ! dont le poids accablant nous laisse sans excuse et augmente nos remords par ses bienfaits mêmes. Oui, ce même nom dans lequel vous avez été baptisé vous condamnera : il vous a ouvert la porte du paradis, il vous la fermera ; il vous appelle aujourd'hui avec bonté, il vous foudroiera avec justice. Ce nom empreint en caractères ineffaçables dans les sacrements, ce nom que le zèle des saints a souvent tracé sur leur poitrine avec le fer et le feu, ce nom que l'on trouva écrit en lettres d'or dans le cœur de saint Ignace martyr ; ce nom que les tyrans ont souvent fait graver sur le front des martyrs comme une marque d'ignominie, et que les chrétiens regardaient comme le signe le plus glorieux, sera éternellement gravé, et sur le front des justes comme la source de leur gloire, et sur celui des pécheurs comme le sceau de leur réprobation.

Quelle impression ne fera pas sur eux un nom qui porte aux yeux et au cœur un éclat si frappant de lumière et de sainteté ! Il ira jusque dans les abîmes des consciences en développer les ténébreux replis et montrer au grand jour ces fautes honteuses, ces noires fureurs, ces basses jalousies, qu'on aurait rougi de laisser entrevoir ; tout sera pesé à la juste balance : l'imposture d'un calomniateur découverte justifiera l'innocent opprimé, vengera le sang de la veuve. Quelle confusion ! lorsque ce saint nom retracera les exemples d'un Dieu bon jusqu'à prier pour ses bourreaux, humble jusqu'à mourir sur un gibet, pauvre jusqu'à mendier son pain, patient jusqu'à souffrir un arrêt de mort sans se plaindre, et qu'il fera comparer aux impies sa patience héroïque avec leur fureur, son humilité profonde avec leur orgueil, sa pauvreté parfaite avec leur avarice, son zèle infatigable avec leur négligence,

En faudra-t-il davantage pour les obliger de dire : Montagnes, tombez sur nous, dérobez-nous à la face de l'agneau ; mer immense, rompez vos digues, venez m'engloutir, noyez le souvenir de ce nom redoutable, effacez-en, s'il est possible, jusqu'aux moindres vestiges ! Mais hélas ! traits ineffaçables, vous augmenterez, vous éterniserez mon malheur.

Qui pourrait croire qu'un nom si aimable devînt infiniment plus terrible, par l'idée même qu'il présente d'une bonté singulière, et le souvenir des grâces infinies dont on a été prévenu ? Voilà ce qui fait le plus mortel regret du pécheur. Il semble que quand Dieu punit, quelque grandes que soient ses vengeances, l'idée de sa sévérité en affaiblisse l'impression. C'est alors lui seul qui agit et qui satisfait sa colère. Cette rigueur, quoique juste, se montre à l'âme dans un point de vue plus favorable, où elle ne conserve d'autre part que celle d'une victime infortunée qui souffre un mal qu'elle ne peut éviter. Mais un homme qui pense qu'il a été inondé des grâces de son Dieu, devient à lui-même son juge et son bourreau le plus impitoyable. Dieu n'a plus besoin d'agir, il n'a qu'à laisser ce malheureux en proie à lui-même sa conscience ne prendra que trop les intérêts du Seigneur et ne justifiera que trop sa justice infinie. Est-il donc bien vrai qu'il y a eu pour moi un Sauveur, qui n'a rien négligé pour me rendre heureux, et dont les bontés me sont devenues inutiles par ma faute ? Qui dit Jésus dit un Dieu plein de miséricorde, qui m'a cent fois pardonné, qui toujours fut prêt à le faire, et dont j'ai foulé aux pieds les inspirations ; un époux qui avait contracté avec nous la plus étroite alliance, et nous avait nourris de sa propre chair, et avait guéri nos plaies par son sang ; un pasteur qui, à travers les ronces, a couru pendant trente-trois années après la brebis égarée. Grâces offertes et refusées, que de charbons vous amassez sur ma tête ! que d'abîmes vous creusez sous mes pieds !

Peut-on entendre ce beau nom sans confusion et sans désespoir, à la vue de tant d'ingratitudes et de folies ? Ainsi, après avoir perdu un père, un époux, un ami, ces noms si chers, quand on les entend prononcer, rouvrent la plaie et font verser des pleurs ; ainsi l'enfant prodigue fondait en larmes, en prononçant le nom de son père : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne mérite plus d'être appelé votre fils. Triste nom, vous percez mon cœur ; vous faisiez autrefois ma joie, vous me causez aujourd'hui la plus vive douleur : *Pater, peccavi in cœlum et coram te.* (*Luc.*, XV, 18.) Aimable Sauveur, vous le fûtes jadis pour moi ; vous vouliez sincèrement mon salut, vous nous avez offert tous les moyens, et pressés de les prendre. Que pouviez-vous faire davantage ? Malheur à moi ! je me suis perdu moi-même ; beau séjour du paradis, vous me serez à jamais fermé, vous m'avez été acheté à grands frais, j'ai vendu mon héritage pour une poignée de lentilles. Jésus, beau nom de Jésus ! que ne puis-je encore vous prononcer avec confiance ! Vous étiez en effet un Jésus pour moi, vous vouliez toujours l'être ; mais vous avez changé de nom, vous ne serez plus qu'un Dieu irrité, qui ne se laissera jamais fléchir : *Voca nomen ejus Absque misericordia.* (*Osee*, I, 6.)

Beau nom de Dieu, qui êtes célèbre du couchant à l'aurore, se peut-il qu'on vous prononce sans respect ? Se peut-il que, devenu le sacrilége assaisonnement des conversations, ce nom si saint, qui fait trembler les puissances célestes, devienne le jouet des impies ? *A solis ortu usque ad occasum, laudabile nomen Domini.* (*Psal.* CXII, 3.) L'Eglise permet aux fidèles, ou plutôt elle leur inspire la pieuse pratique de prendre les noms les plus respectables des saints et des anges, et même celui de la mère de Dieu. Ce sont des protecteurs et des modèles : le nom même qu'ils portent leur en rappelle le souvenir, et ranime leur confiance. L'Eglise a même permis d'employer le nom appellatif de Dieu, pour composer divers noms grecs et romains, qui tous marquent un respect pour la Divinité, comme Théodose, Théophile, Dieudonné, Dieu-vivant : mais ce même profond respect n'a jamais permis à personne de prendre le nom propre de Jésus ; les papes mêmes, quoique ses vicaires sur la terre, en changeant de nom par piété le jour de leur exaltation, n'ont jamais pris le nom de Jésus. N'oubliez donc pas combien ce nom est grand et saint : *Mementote quoniam excelsum est nomen ejus.* (*Isa.*, XII, 4.) Quelle confusion pour nous ! les infidèles ne parlent qu'avec respect de leurs idoles, et la bouche des chrétiens déshonorerait le nom du Dieu véritable. Otez-les, ces mots impies, de dessus nos lèvres, selon vos promesses, ô mon Dieu ! et faites-y régner le vôtre : *Auferam nomina Baalim de ore vestro.* (*Osee*, II, 17.) Pour vous, âmes fidèles, qui y trouvez une solide consolation ; vous, ministres, à qui l'Eglise le met si souvent dans la bouche, respectez vos lèvres qui le prononcent, vos oreilles qui l'entendent, votre cœur où il est écrit. Après avoir été consacrées par ce beau nom, pourraient-elles se laisser profaner par des blasphèmes ? Ah ! plutôt que tout l'adore et le bénisse à jamais ! *Sit nomen Domini benedictum in sæcula.* (*Psal.* LXXI, 17.)

Enfin, le prophète fait aller de pair le sacrifice de la messe et le nom du Seigneur. Maison d'Israël, je ne veux plus de vos victimes ; mon nom est grand parmi les nations, et de toutes parts on offre des hosties pures à la gloire de mon nom : *Magnum est nomen meum in gentibus, offeretur nomini meo oblatio munda.* (*Malach.*, I, 11.) Que ce nom est grand ! dit un autre prophète, tout le reste n'est rien auprès de lui ; il n'y a que ce nom véritablement sublime et élevé. *Exaltatum nomen ejus solius.* (*Psal.* XLVIII, 13.) On dirait que le nom, la louange, l'autorité ont en lui la même étendue d'un pôle à l'autre. *Secundum nomen tuum Deus sic et laus tua in fines terræ.* (*Psal.* XLVII, 11.)

Voilà les idées de grandeur qu'a attachées à son nom le Dieu qui nous parle : voyons maintenant les idées d'amour et de bonté que nous y attachons quand nous l'entendons et le prononçons.

SECONDE PARTIE.

Ce n'était pas assez à la bonté de Dieu de nous avoir comblé de biens : pour nous engager à la plus vive reconnaissance et au plus tendre amour, il a voulu, par le plus aimable de tous les noms, nous en rappeler sans cesse la mémoire et se retracer à lui-même les favorables engagements que sa miséricorde lui a fait contracter avec nous. En faisant un portrait abrégé de ses bontés, il ranime notre espérance, il exerce notre amour et le sien. *Memoriam fecit mirabilium suorum.* (*Psal.* X, 4.) Ainsi, les anciens patriarches donnaient à leurs enfants des noms qui marquaient certaines circonstances de leur naissance et de leur caractère : tels furent les noms d'Abel, d'Abraham, d'Isaac, de Benjamin, de Samuel; ainsi, dans l'amour naturel et dans l'amour profane, on se donne mutuellement des noms qui renouvellent l'idée des sentiments, et dont le cœur seul peut entendre le mystérieux langage.

C'est de votre main, divin amour, que je reçois ce précieux gage. Vous en avez tracé tous les traits : c'est le chef-d'œuvre du cœur. Que l'orgueil dans les princes entasse une foule de titres, et se fasse un langage bizarre, plus propre à exprimer ses folies que ses grandeurs : l'amour mille fois plus ingénieux dans son choix, plus heureux dans ses succès, plus engageant dans ses vues, trouvera ce beau mot qui seul le caractérise parfaitement et qui, comme une flèche perçante passant de son cœur dans le nôtre, les blessera profondément tous les deux. Tout parle dans l'amour, un coup d'œil enchante, un cheveu blesse, le son de la voix ravit : *Anima mea liquefacta est ut locutus est dilectus.* (*Cant.*, V, 6.) Les mots les plus indifférents, les plus barbares sont pleins de charmes quand il y répand les siens; le plus stupide berger dans le fond des forêts, les sauvages dans les neiges du pôle, tout entend ses doux accents. L'oreille délicate du courtisan n'en pourrait souffrir la grossièreté; l'amour qui les prononce, l'amour qui les écoute en fait un concert délicieux. *Nihil suavius est amore*, dit le dévot Gerson.

Ah! Seigneur, que ne sera pas cet ineffable langage, quand votre bouche sacrée daignera s'ouvrir pour nous le tenir, quand nos cœurs pleins d'amour entendront votre voix? Ah! qui pourrait ne pas l'entendre? L'amour a-t-il besoin d'interprète; en a-t-il besoin quand il ne parle que pour rendre heureux? Que dis-je? Tout en est l'interprète, ces mains percées, ce côté ouvert, ce sang qui ruisselle, tout explique le nom de Jésus; l'univers en est un perpétuel commentaire : le soleil l'écrit avec ses rayons, la terre avec ses fruits, tous les biens dont vous nous comblez sont un écho qui répète le nom de Jésus, et nous dit avec l'Apôtre que c'est le seul dans lequel nous trouvions notre salut : *Non est aliud nomen in quo oporteat nos salvos fieri.* (*Galat.*, I, 79.)

En prononçant le nom de Jésus, dit saint Bernard, je me représente un modèle accompli de toutes les vertus, à qui je dois me rendre semblable, si je veux être du nombre des prédestinés; un maître dont je fais profession d'écouter la voix, de croire les maximes, d'observer la religion, un Sauveur dont le sang m'a mérité les plus grandes grâces, et par la facilité qu'il me donne pour pratiquer la vertu, me rend inexcusable si je m'y refuse, et si je ne cueille des fleurs et des fruits qu'il cultive lui-même, et qu'il fait naître sous mes pas, si je ne marche dans un chemin qu'il m'a aplani, et où il marche à ma tête. Le nom de Jésus est un panégyrique entier, une histoire complète. Je crois voir, quand je le prononce, la crèche où il prit naissance, les compagnies où il enseigna, la colonne où on le déchira, la croix où il rendit les derniers soupirs, l'Eglise qu'il a formée, le paradis qu'il promet : le nom de Jésus dit tout : *Hominem mihi propono justum, castum, modestum, cum nomine Jesum.*

Les noms sont des tableaux abrégés des choses, des histoires abrégées des événements : tels sont certains noms qu'on donne aux princes dans l'histoire, en bonne ou mauvaise part, Louis le Débonnaire, Louis le Père du Peuple, Louis le Juste, Louis le Grand; tels les noms donnés aux Pères de l'Eglise, Jean Chrysostome ou Bouche-d'or, Pierre Chrysologue ou Discours d'or, Grégoire le Théologien, Augustin Docteur de la grâce, Thomas Docteur angélique; tels étaient les fameux surnoms d'Africain, de Macédonien, d'Asiatique, que se donnaient les conquérants de la terre, selon les provinces qu'ils avaient conquises; tel fut le fameux nom d'Auguste que trouva enfin le sénat romain, après s'être épuisé en basses flatteries, et qu'il donnait aux maîtres du monde dans le même temps que le Père céleste donnait à son fils le nom de Jésus, infiniment plus auguste encore et plus durable. Le nom de cet empereur romain a passé jusqu'à nous comme le plus glorieux à un prince, celui de Jésus durera toute l'éternité, comme le titre propre à un Dieu, et en même temps propre à chacun des hommes, en lui retraçant les bontés d'un Dieu venu pour les sauver tous : *In omnibus omnia Christus.* (*I Cor.*, XV, 28.)

Dieu s'était constamment donné dans l'Ecriture des noms grands et terribles. Quand je prononce le mot Créateur, je crois voir un monde, les astres, les éléments sortant des abîmes; en prononçant celui de juste Juge, je crois voir la terre assemblée attendre en tremblant son dernier arrêt. Je ne puis sans frémir entendre prononcer le nom de Dieu sans miséricorde. *Voca nomen ejus Absque misericordia.* (*Osee.*, I, 6.) Le Dieu fort, le Dieu des armées, le Dieu qui court avec vitesse, qui se hâte d'enlever des dépouilles. *Nomen ejus : Accelera, Festina prædari.* (*Isa.*,

VIII, 3.) Dans la loi nouvelle, il semble avoir renoncé à tous ces noms de terreur, pour n'en prendre que de doux et de consolants. C'est un père, un ami, un médecin, un pasteur, en un mot c'est un Sauveur : ce qui renferme tout ce que les autres ont de plus touchant. Les conquérants, disait un grand orateur à un célèbre empereur, par une flatterie bien délicate, les conquérants prennent le nom des provinces qu'ils ont désolées. Combien est-il plus glorieux pour vous de mettre au nombre de vos titres le nom des provinces que vous avez sauvées : *Quanto æquius est ab iis quos salvaveris nominari?*

Que signifie le nom de Sauveur? Un père qui nous donne, qui nous conserve la vie, à qui nous devons la nourriture, l'éducation, le patrimoine. Ainsi le roi d'Egypte donna le nom de Sauveur à Joseph dont les sages conseils furent le salut du royaume pendant les sept années de stérilité. Mais le serviteur peut-il être comparé au maître, et quelques provisions de blé vendues bien chèrement, à un banquet céleste, où le corps d'un Dieu se donne gratuitement en nourriture : *Vocavit lingua Egyptiaca.* (*Gen.*, XLI, 45.) Que signifie le nom de Sauveur? C'est un médecin spirituel qui, par le baume précieux de son sang, guérit tous les maux que le péché nous a causés, et prévient par sa grâce tous ceux que les passions pourraient nous faire encore. Le nom de médecin rappelle au malade le triste état où il languissait, et l'habile main qui l'en a tiré. Le fils de Sirach dut le titre de Sauveur à quelques légères connaissances des simples, et à la guérison inespérée de quelques maladies. Mais guérit-il jamais les maux de l'âme, les maux du genre humain? Sut-il jamais préserver de la mort ou en retirer? Fit-il jamais à ses malades un remède de son propre sang? Que signifie le nom de Jésus! Un maître qui nous instruit, qui nous éclaire, qui nous découvre la vérité, qui nous conduit par la main dans la route de la vertu, et y affermit nos pas chancelants. Si Moïse, pour avoir apporté la loi au peuple, si Josias pour l'avoir rétablie, ont mérité des noms si illustres, que ne doit-on pas à l'Ange du grand conseil, qui en a été pour tous les hommes l'oracle, l'auteur, le modèle? Que signifie le nom de Sauveur? C'est un libérateur, qui, au prix de sa vie, a vaincu nos ennemis, nous apprend à les vaincre, et nous en fait triompher. Repousser un usurpateur, reculer les frontières de l'empire, y conserver la paix et la sûreté, c'est mériter les plus glorieux titres : mais ce n'est encore là que vaincre des hommes, c'est survivre à ses victoires. Ici l'enfer ligué avec la terre, assez fort pour arroser le Calvaire du sang d'un Dieu, quelle gloire n'assure-t-il pas à un vainqueur qui a su revenir du tombeau par une nouvelle vie, et être la mort de la mort qui l'avait terrassé? *Sanctificati estis in nomine Domini Jesu.* (*I Cor.*, I, 2.)

En effet, jamais nom fût-il acheté à si haut prix? J'en appelle, grand Dieu! à cette crèche qui vit les langes dont vous fûtes enveloppé, et les larmes dont vous l'inondâtes; j'en appelle à ces bourgades de la Judée étonnées de vos miracles, éclairées de votre doctrine, comblées de vos faveurs; j'en appelle à ce jardin, à cette colonne, à cette croix, témoins de vos derniers soupirs. Voilà ce que vous a coûté votre nom. J'en appelle en particulier à ce couteau sacré qui fut le premier empourpré de votre sang, lorsque vous reçûtes le nom de Jésus. Mystérieux assemblage d'humiliation et de gloire. La circoncision fut le prélude de ce que vous alliez faire. Vous commençâtes dès lors à mériter la qualité de Sauveur que vous y receviez. Je la vois cette pieuse, cette tendre mère, exercer avec saint Joseph, en cette occasion, l'office de prêtre; et, par un ordre qui coûte si cher à son cœur, faire couler les prémices de votre sang, et vous faire souffrir vos premières douleurs. Rien sans doute ne pouvait mieux les adoucir que la main d'une mère si sainte. Mais quelle humiliation profonde! Réduit au rang des esclaves, au rang des pécheurs, en subissant une loi qui n'est faite que pour eux, puisqu'elle suppose et le péché et la servitude. Il en est dédommagé par le nom de Jésus. Le nom et la cérémonie semblent se combattre, comme remarque saint Bernard; l'une le déclare pécheur, l'autre le suppose innocent. Qu'a-t-il besoin de circoncision, s'il sauve les autres! Comment peut-il les sauver, s'il a lui-même besoin de pardon? Mais tel était le serpent d'airain, qui avait la figure et non pas le venin mortel d'un serpent. Jésus a eu l'apparence du péché, sans en avoir la tache, et même le guérissant par ses mérites. Le nom de Jésus dévoile ce mystère : il nous le fait voir subissant la loi pour nous en délivrer, s'humiliant pour nous élever, souffrant et mourant pour nous sauver. Aussi le Père céleste lui a donné en récompense ce beau nom supérieur à tous les noms : *Propter quod dedit illi nomen quod est super omne nomen* (*Philipp.*, II, 10.)

Il est singulier, en effet, que toutes les fois qu'on lui donne ce nom, ce soit au milieu des humiliations et des souffrances. Ne dirait-on pas que son amour a voulu l'écrire de son sang avec la pointe des épines, des clous et de la lance; et qu'il en fait tant de cas, qu'il a voulu l'acheter au même prix que le monde, au prix de ce même sang. On le lui donne à la circoncision, et il y répand son sang; on le lui donne devant les juges, et il y est condamné; on l'écrit sur le haut de la croix, et il y expire. Ainsi tous les événements de sa vie sont mêlés de gloire et d'opprobre, de grandeur et de bassesse. Il se fait homme, mais c'est dans le sein de la vierge la plus pure; il naît dans une étable, mais il y est adoré des rois; il est persécuté des pharisiens, mais il fait des miracles; les démons le tentent, mais les anges le servent; il meurt, mais il ressuscite. Ainsi, quand il prend l'apparence d'un pécheur, il reçoit le nom de Sauveur des pé-

cheurs; il se charge de la dette, et il en offre le paiement; il se livre à la mort, et il donne la vie. Cet assemblage mystérieux nous apprend qu'il trouve dans le nom de Jésus sa consolation, sa gloire et le dédommagement de ses humiliations et de ses douleurs.

Il nous invite à y chercher le nôtre, et c'est par là que nous pouvons lui devenir semblables. Travaillons à son exemple à mériter le glorieux nom de chrétiens; achetons-le par nos travaux et notre patience. Quoique le nom de Jésus lui fût destiné de toute éternité et annoncé avant sa naissance, le Sauveur ne le prend qu'après l'avoir acheté par son sang. Ah! si nous ne méritons le nôtre par nos œuvres, il sera pour nous comme les noms fastueux que la vanité grave sur les tombeaux. Tout y respire la grandeur et la gloire; mais qu'on lève la pierre qui en est chargée, on ne trouvera que des ossements et de la pourriture. Tel est cet homme de l'Apocalypse : il passe pour vivant, et il est mort. *Nomen habes quod vivas et mortuus es.* (*Apoc.*, III, 1.)

Le Seigneur fut en quelque sorte si jaloux du nom de Jésus, qu'il le fit écrire sur le haut de la croix comme le titre le plus honorable, et capable lui seul d'en effacer toute l'ignominie. Il voulut l'y garder malgré tous les efforts de ses ennemis. Pauvre jusqu'à manquer de tout, anéanti jusqu'à mourir dans les supplices, il se croit assez riche, assez honoré, si l'on peut lire au-dessus de sa tête : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* (*Joan.*, XIX, 19.) Pour le rendre bien public, ce titre, il sera écrit dans les trois langues les plus connues sur la terre, en hébreu, en grec et en latin. Les pharisiens, jaloux de sa gloire, veulent arracher cette inscription. Non, elle subsistera; leurs oppositions et l'ordre du juge ne feront qu'augmenter sa publicité. Ce titre est pour lui une sorte de couronne brillante qui répare parfaitement l'ignominie de la couronne d'épines. Jésus, c'est tout dire en un mot. Voilà la réponse aux impostures des Juifs; voilà la démonstration de sa divinité; voilà la cause de sa mort et de sa résurrection. Non, ce n'est ni la malice des Juifs, ni la faiblesse de Pilate, ni la cruauté des bourreaux : c'est le nom de Jésus, c'est-à-dire, sa qualité de Sauveur qui lui a porté le coup de la mort. Pilate, qui ne connaissait pas le mystère de ce nom, ignorait le fond du procès, et ne trouvait aucune raison de le condamner. *Non invenimus in eo causam.* (*Joan.*, XIX, 4, 6.) Mais il m'explique, sans le savoir, la véritable, l'unique cause dans le nom et le titre qu'il fait mettre sur la croix : *Causam mortis ejus scriptam.* (*Matth.*, XXVII, 37.)

Jésus s'en fera honneur au jour du jugement. Les anges porteront sa croix au-devant de lui, avec cette inscription foudroyante, qui fera la confusion et prononcera la condamnation des pécheurs, en justifiant la bonté de celui qui était venu les sauver. Il le conservera dans le ciel avec ses plaies; cette croix chargée de ce beau nom y brillera du plus vif éclat; on y chantera éternellement l'Agneau. Le Sauveur est digne de recevoir toute gloire, toute puissance, toute divinité : c'est aujourd'hui un gage de ses miséricordes, ce sera dans l'éternité un monument de ses victoires.

Il est vrai que la rigueur caractérisait autrefois le Seigneur dans l'ancienne loi : ces noms terribles en étaient l'image. La crainte était le partage des enfants de Jacob; au lieu que la loi nouvelle nous le présente sous le point de vue le plus engageant. Le seul nom de Jésus qu'il a voulu prendre est trop aimable pour ne pas calmer nos alarmes. Seraient-elles de saison sous l'empire d'un Dieu sauveur? Ou, si nous craignons encore, que ce soit uniquement d'abuser d'une grâce si précieuse et si abondante. Cependant la sagesse veut que nous ne séparions point ces deux sentiments : conservons-les avec soin l'un et l'autre; qu'une crainte filiale entretienne la délicatesse de l'amour. Quel amour inspire une sage crainte! Plus je craindrai de vous déplaire, ô mon Dieu! plus je vous aimerai; comme aussi plus je vous aimerai, et plus je craindrai de vous déplaire : deux sentiments inséparables. Les justes alarmes font redoubler la vivacité de sa tendresse, les pécheurs alarmés font naître de vifs remords : c'est le culte légitime qu'il demande de nous, et que nous devons à son nom. Ainsi le sanctifie-t-on en l'aimant et en le craignant, en se sanctifiant soi-même.

Il n'a pas été stérile, ce nom qui a coûté si cher. Qui est-ce qui n'en a pas ressenti les heureux effets? Parlez, divine mère, à qui il fut annoncé par un ange. Ce nom vous remplit de grâce; il fut l'époque de votre divine maternité. Avec quel respect, avec quel amour le prononciez-vous! Avec quelle complaisance pensiez-vous à cet heureux moment où l'Esprit-Saint vous fit dire que vous auriez un Fils appelé Jésus! Que ce nom est puissant! rien ne lui résiste. On peut, par sa vertu tout demander, tout obtenir, tout exécuter : *Quodcunque petieritis Patrem, in nomine meo dabit vobis.* (*Joan.*, XIV, 13.) Parlez, âmes saintes, qui y trouvez la consolation dans vos peines, le remède dans vos maux, la lumière dans vos doutes, la force dans vos faiblesses. Saint Paul y trouvait tant de douceur, tant de confiance, qu'il l'a prononcé deux cent trente-six fois dans ses *Epîtres.* Saint Bernardin de Sienne le portait toujours écrit dans un tableau qu'il tenait à la main. C'est par là qu'il commençait tous ses discours, c'est par là qu'il les finissait, c'est par là qu'il convertissait des milliers de pécheurs. Saint Philippe de Néri tombait en extase en le prononçant.

Vous vous êtes, mon Dieu, engagé à toutes ces merveilles en le recevant. Oublieriez-vous les douces obligations qu'il vous impose et que vous avez si solennellement contractées? Daignez vous en rappeler toute l'étendue. Il est au milieu de nous, ce nom sacré, comme l'arc-en-ciel qui fut autrefois

donné au monde pour être le sceau de la promesse que fit le Seigneur de ne plus perdre la terre par un déluge. Il est au milieu de nous comme l'arche d'alliance qui fut autrefois donnée aux Juifs comme le gage des promesses. On y rendait tous les oracles, on y allait demander du secours et faire souvenir le Seigneur de ses bontés : *Erit nomen meum in illo.* (*Exod.*, XXIII, 21.) C'est une espèce de sacrement : il est la source des sacrements; il en fait la force. Par la vertu de ce nom, le baptême lave vos péchés, la confirmation nous fortifie, le pain et le vin sont consacrés. Il opère en quelque sorte comme les sacrements. Toutes les fois qu'on prononce ce nom mystérieux, on renouvelle le contrat passé avec le genre humain : ce sont des paroles inviolables et toutes-puissantes. Aussi le prophète ne sépare point le calice de votre sang de votre nom adorable; à son exemple, nous les réunissons, et nous espérons que vous voudrez bien ne pas les séparer : *Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo.* (*Psal.* CXV, 13.)

Nos péchés, il est vrai, nous rendent indignes de vos grâces : mais ce nom même est notre ressource et notre asile : *Propter nomen tuum propitiaberis peccato meo.* (*Psal.* XXIV, 11.) Il nous servira de bouclier, s'il est permis de le dire, quoique d'une manière bien différente, contre vous-même, aussi bien que contre les démons; il désarmera votre justice et sa fureur, et triomphera de ses tentations et de votre sévérité; à l'abri de ce nom rien n'en n'est à craindre : *Adjutorium nostrum in nomine Domini.* (*Psal.* CXXIII, 8.) Père des pauvres, c'est à vous à m'enrichir; Soleil de justice, c'est à vous à m'éclairer; Sauveur du monde, c'est à vous à me sauver : mon salut est votre affaire autant et plus que la mienne, puisque c'est à vous à m'en ménager le succès. Ainsi vous serez mon Sauveur; vous vous y intéressez plus que moi-même. La gloire qui vous en revient, en rendant vos mérites efficaces, est en un sens un plus grand bien que l'avantage personnel qui pourrait m'en revenir. Daignez vous en souvenir; ne permettez pas que nous l'oubliions jamais. Vous vous appelez Jésus; voilà mon droit et mon espérance, voilà vos devoirs et vos bontés. On dit d'un homme éminent, l'orateur, le législateur, le vainqueur par excellence : ainsi vous appelle-t-on par excellence le Sauveur. Que deviendrait la gloire de votre nom, si je périssais après l'avoir invoqué? Oui, fallût-il des prodiges, vos intérêts, de concert avec les miens, exigent que vous les fassiez. Délivrez-nous donc pour la gloire de votre nom : *Libera nos propter nomen tuum.* (*Psal.* LXXVIII, 9.)

Ce beau nom, dit saint Bernard, est un miel délicieux à ma bouche, un concert harmonieux à mes oreilles, un parfum exquis à mon odorat, un soleil brillant à mes yeux : *Mel in ore, in aure melos, in corde jubilus.* Autrefois les ouvrages des grands poëtes, les discours des célèbres orateurs m'amusaient agréablement : c'étaient des sirènes qui m'enchantaient et me jetaient dans une douce ivresse : *Tullius dulcebat, blandiebatur Virgilius.* Aujourd'hui je ne puis rien goûter, s'il n'est assaisonné du nom de Jésus. Ces chefs-d'œuvres de l'esprit humain paraissaient barbares s'il n'en relève le style : *Nihil sapit mihi nisi legero Jesum.* Les plus beaux arbres chargés de fleurs et de fruits ne sont à mes yeux qu'un misérable buisson, si je ne grave ce nom sur leur écorce. Les plus superbes palais ne sont que des cabanes, s'il n'en embellit l'inscription. Les mets les plus exquis sont insipides, s'il n'en assaisonne le goût : *Insipidus est omnis cibus qui non hoc sale conditur.* Ce nom charme mes yeux bien mieux que la variété et la beauté des fleurs qui émaillent nos prairies. Etes-vous dans l'affliction? ce nom en dissipera tous les nuages : *Tristatur aliquis vestrum, ad nominis hujus lumen fugit nubilum, redit serenum.* C'est un zéphir dont les douces haleines me rafraîchissent, un ruisseau dont l'agréable murmure me délasse et me ravit : *Quid æque reparat, vegetat, recreat, fovet.* C'était l'objet de la tendresse et des vœux de tous les prophètes : *Nomen tuum in desiderio animæ meæ.*

L'épouse des *Cantiques* le compare à un parfum composé de toutes les odeurs les plus agréables, un parfum répandu qui les exhale de toutes parts, un parfum plus exquis que le baume dont on fait l'onction des rois, que celui qu'on met dans les plaies pour les adoucir et les guérir. Le dirons-nous? N'est-ce pas le baume que Dieu a mis dans les plaies de son Fils, ou plutôt le sang qu'il a répandu en recevant ce beau nom? N'a-t-il pas été le parfum divin dont ce nom a fait exhaler l'odeur exquise? *Oleum effusum nomen tuum.* (*Cant.*, I, 2.)

L'huile éclaire, adoucit, nourrit, dit saint Bernard; ainsi ce beau nom est pour nous une lumière, un aliment, un remède : *Lux, cibus, medicina.* C'est cette huile qui adoucit le joug du Seigneur et le rend agréable, dit Isaïe. Par lui on marche à grands pas dans la voie des commandements et des conseils : *Computrescet jugum a facie olei.* (*Isa.*, X, 27.) Combien de malades y ont trouvé un parfait soulagement? C'est l'huile que le pieux Samaritain répand dans les plaies de l'homme blessé par les voleurs. Peut-elle manquer de les guérir, cette huile céleste, comme celle de l'extrême-onction nous aide à bien mourir? Ou plutôt elle donne la vertu à l'huile matérielle dont ce grand sacrement est composé : *Ungentes eum oleo in nomine Domini.* (*Jac.*, VI, 14.) Combien de martyrs pour qui ce nom a éteint les brasiers, éclairé les prisons, désarmé les bourreaux, émoussé les glaives? On les entendait au milieu des feux et des roues prononcer ce nom adorable; et, soutenus par cette force divine, se moquer des inutiles efforts des tyrans. Cette huile répandue sur leur tête a été pour eux une onction plus sainte que celle des rois, qui les a mis en possession du plus riche diadème. Cette huile répandue sur leurs corps

en a fait des athlètes qui ont su triompher de tous leurs ennemis. Cette huile répandue pour eux comme pour la veuve de Sarepta, les a parfaitement enrichis. Cette huile répandue dans leur cœur y a répandu aussi la plus pure joie : *Unxit te Deus tuus oleo lætitiæ.* (*Hebr.*, I, 9.) Nom adorable, serez-vous jamais assez prononcé, le serez-vous avec assez de confiance et de respect? Que tout le monde coure à l'odeur de vos parfums. Ames ferventes, donnez-nous de cette huile sainte pour rallumer nos lampes qui s'éteignent : *Date nobis de oleo vestro.* (*Matth.*, XXV, 55.)

Ce nom sacré, selon la pensée de saint Chrysostome, est un cri de guerre qui nous anime au combat et met en fuite nos ennemis; c'est une espèce d'heureux charme qui entraîne tout : *Incantatio quædam spiritualis nomen Domini Jesu.* L'histoire nous apprend que les enchanteurs ont des noms mystérieux qui opèrent des prodiges : mais ce que la superstition a sottement imaginé, le nom de Jésus le fait tous les jours efficacement. Nom enchanteur qui, par le plus heureux sortilége, nous servez, non à évoquer le démon, mais à le confondre! Douce invocation qui appelez le ciel et chassez l'enfer! Charme adorable, qui adoucissez tout, ah! vous n'êtes pas de ces feux volages qui conduisent au précipice, mais une douce lumière qui éclaire la plus obscure nuit de l'erreur du vice, et retire le pécheur plongé dans les ombres de la mort : *Omnes gentes glorificabunt nomen tuum.* (*Psal.* LXXXV, 9.) Charme adorable, bien différent de ces mugissements diaboliques qui étonnent les peuples crédules, vos sons ravissants tarissent la source de nos larmes, ils amollissent la dureté de nos cœurs, ils raniment toute la nature : *Nihil canitur suavius, nil auditur jucundius, nihil cogitatur dulcius.* Que vos charmes adorables s'exercent sur moi, céleste enchanteur; bien loin d'en redouter la fatale coupe, heureux s'ils me plongent dans une sainte ivresse, s'ils me transforment en un autre homme, et me remplissent parfaitement de vous. Que votre nom soit toujours comme un sceau sur mon cœur, sur ma bouche et sur mes mains : *Signaculum super cor tuum, super brachium tuum.* (*Cant.*, VIII, 6.)

C'est le premier nom qu'on nous apprend à prononcer en sortant du berceau. A mesure que notre langue se délie, nous faisons entendre les noms de notre père et de notre mère, et en même temps nous bégayons celui de Jésus et de Marie; à mesure que nous avançons en âge, par je ne sais quelle espèce d'instinct, notre âme naturellement chrétienne dans les douleurs, dans les périls, a recours au nom du Seigneur; ce même nom termine notre vie, il adoucit nos maux, il fait évanouir les horreurs de la mort, il soutient dans l'abattement de l'agonie. Lorsqu'aux derniers moments, privé de l'usage des sens, nous pouvons à peine articuler quelques syllabes, on nous suggère le nom de Jésus : si la langue ne peut tout à fait le dire, du moins le cœur le prononce. Ce doit être le dernier soupir, la dernière palpitation du cœur, le terme de la carrière, l'entrée et le gage de l'éternité. Heureux qui le porte gravé sur son front et dans son cœur, et qui y trouve sa consolation et sa force, à la vie et à la mort : *Nomen Agni scriptum in frontibus eorum.* (*Apoc.*, XXII, 4.)

Le nom de chrétien dit pour moi la même chose : il est composé de celui de Christ, c'est-à-dire oint du Seigneur : *Christianus a Christo.* Puis-je donc ignorer combien je suis obligé de marcher sur les traces du Christ dont je porte le nom, et de répondre à l'onction sacrée de la grâce qu'il me rappelle? Puis-je oublier les promesses solennelles du baptême, quand je reçus le nom de chrétien? Le nom adorable de Dieu prononcé sur moi m'a remis le péché originel, m'a fait enfant de l'Eglise : il a mille fois effacé mes péchés; il fut le sceau des paroles que j'ai données de renoncer au démon, à la chair et au monde. J'y reçus aussi le nom d'un saint patron : c'est un protecteur et un modèle. On l'impose au baptême comme on l'imposait autrefois à la circoncision : rien n'est plus convenable; c'est alors proprement qu'on devient homme, qu'on commence à porter un nom, parce qu'on commence à vivre spirituellement. Les juifs entraient alors dans l'alliance faite avec Abraham, nous entrons par le baptême dans l'alliance faite avec Jésus-Christ. En signe d'alliance et en récompense de sa fidélité, Dieu imposa par lui-même un nom au patriarche, en ajoutant une syllabe à celui qu'il portait déjà, l'Eglise nous en impose aussi un de la part de Dieu. Entrons dans les sentiments de l'Apôtre, et soyons comme lui prêts à mourir pour la gloire du nom de Jésus : *Paratus sum mori propter nomen Domini.* (*Act.*, XXI, 13.) Si, comme les martyrs, nous ne pouvons l'écrire avec notre sang, ou l'avoir gravé sur notre front avec un fer chaud, tâchons du moins de l'écrire, de le faire vivre, de le faire partout retentir par notre foi, par notre respect, par notre confiance et par nos œuvres : ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle que je vous souhaite, etc.

DISCOURS II.

Pour la fête des Rois.

SUR L'ÉPIPHANIE.

Et procidentes adoraverunt eum. (*Matth.*, II.)
Et en se prosternant, ils l'adorèrent.

Des rois prosternés, prosternés aux pieds d'un enfant, lui offrant leurs présents et leurs hommages. Quel spectacle! il mérite toute notre attention. D'un enfant étranger et inconnu, si pauvre qu'il n'a pour lit qu'une crèche, pour maison qu'une étable, pour père qu'un artisan. Quel prodige! il est digne de notre admiration. Quitter ses Etats, venir de fort loin, courir bien des risques pour lui offrir ses présents et ses hommages comme à une divinité. Quel triomphe! il exige notre imitation et nos

acclamations. Quelle foi vive! ils connaissent, ils croient malgré les plus épaisses ténèbres. Quelle ferme espérance! ils cherchent, ils attendent malgré les plus grands risques. Quelle ardente charité! ils adorent, ils aiment malgré les plus humiliants dégoûts. Ces premiers chrétiens sont déjà parfaits. Quel exemple! il nous impose la loi de la plus parfaite imitation. Quel zèle courageux! ils déclarent à Hérode la naissance du Messie; ces premiers apôtres, ils publient, ils prouvent son Evangile. Les premiers martyrs de leur généreuse démarche, ils la cimenteront un jour par leur sang : quelle démonstration de la vérité! pouvons-nous lui refuser la plus intime conviction. Ainsi un Dieu naissant règne dans trois cours différentes: dans celle des mages par sa puissance, il s'y fait obéir par les rois au moindre signe de sa volonté; dans celle d'Hérode par sa justice, il s'y fait craindre des rois au premier instant de sa naissance; dans sa propre cour, par sa bonté, il s'y fait adorer par des rois dans ses plus profonds abaissements. Quelle grandeur jusque dans ses langes? Est-ce trop pour elle de la plus profonde adoration.

D'un autre côté, une tradition générale et constante qui, depuis bien des siècles, fait attendre un Messie destiné à guérir les maux des humains; des prophéties exactement accomplies dans le temps et dans le lieu marqué; un astre nouveau qui paraît dans le firmament, qui se trace une route lumineuse, qui les précède, qui les guide, qui s'arrête enfin sur la crèche où repose le nouveau-né; une lumière secrète qui leur dit clairement au fond du cœur : N'en doutez pas, voilà le Désiré des nations. Cet enchaînement de miracles leur permet-il de se refuser à la voix de Dieu qui parle avec tant de force et d'éclat? Que faut-il de plus pour déterminer les plus sages? Que faut-il de plus pour nous déterminer? Ce sont des sages, en effet, éclairés et instruits, qui agissent avec réflexion et par conviction; ce sont des témoins oculaires qui ont vu l'étoile et l'ont suivie, qui ont vu le Messie et l'ont adoré, qui ont vu et entendu la Synagogue et l'ont crue, qui ont vu l'ange et ont déféré à ses avis en changeant de route. Ce sont des témoins pieux qui entreprennent avec courage, qui soutiennent avec constance, qui adorent avec respect; ce sont des témoins illustres, ce sont des rois qui parlent à un roi, qui demandent un roi. Un Dieu naissant sait régner dans trois conseils différents de sages: il règne par ses lumières dans le conseil des mages, les sages de l'Orient par excellence : il y éclaire la sagesse humaine; il règne par l'autorité de sa parole dans le conseil d'Hérode, composé des sages de sa nation : il y confond la sagesse mondaine; il règne enfin dans le conseil de son propre cœur par sa sagesse divine d'où il se fait admirer dans tout l'univers.

Quoi de plus admirable en effet que cet assemblage de grandeur et de bassesse? Il brille d'une majesté infinie dans le sein du Père, il s'anéantit dans les faiblesses de l'enfance; il possède tous les trésors de la science et de la sagesse, il s'anéantit dans le silence de l'enfance; sa puissance est infinie, il s'anéantit dans les langes; il jouit d'un bonheur éternel, il s'anéantit dans les pleurs et les infirmités. Par un juste retour le Père, en faveur de qui il s'anéantit, amène à ses pieds tout ce qui peut relever sa gloire. Majesté des rois, adorez son humilité; sagesse des rois, admirez son silence; richesse des rois, louez sa pauvreté; délices des rois, honorez ses infirmités. Il ne trouve rien d'assez petit, il se rend semblable au dernier des hommes. Que tout l'univers vienne se prosterner à ses pieds.

Quel assemblage admirable de crédulité et de prudence dans ces nouveaux adorateurs! Ils obéissent, ils partent, ils hasardent tout, ils croient tout sans raisonner, ils se dépouillent sans rien réserver, ils adorent sans rien connaître; ils vont je ne sais où, ils suivent je ne sais quelle route, ils s'en rapportent à une étoile, ils se livrent à un enfant. Mais les lumières les plus vives leur font découvrir à travers ces voiles épais le Tout-Puissant dans la faiblesse, le Très-Haut dans les larmes, l'Etre suprême dans la crèche. Quel triomphe de la foi sur la raison par les armes de la sagesse et par celles de la folie! Raison humaine, une raison supérieure vous oblige à une dépendance absolue, en apparence insensée et, dans le fond, infiniment raisonnable. Venez vous briser à cet écueil sacré; vos prétendues lumières ne servent qu'à vous égarer. Voici une folie apparente mille fois plus sage que vous; ou plutôt, venez en profiter, sauvez-vous au port : c'est ici que vous ferez le plus légitime usage de vos lumières. Dieu fait, pour nous attirer, ce qu'il fit pour attirer les mages; leur vocation est l'image de la nôtre. Quelle bonté de Dieu pour nous! Nous devons faire, pour aller à Dieu, ce que firent les mages. Quelles doivent être notre docilité, notre reconnaissance.

Voilà l'idée juste de la foi chrétienne : c'est l'assemblage d'une profonde sagesse et d'une folie apparente; d'un état de sagesse où, par un saint aveuglement, supérieure à elle-même, la raison se fournit des armes pour se combattre et des remèdes pour se guérir, en se défiant d'elle-même par une raison plus épurée. Folie apparente qui croit les choses les plus obscures, pratique les plus difficiles, adore les plus méprisables. C'est ici que la foi éclaire et aveugle, montre et cache ses mystères, attire par les plus purs rayons et repousse par les nuages les plus sombres. Rien n'est donc en même temps plus éclairé et plus raisonnable que la soumission de l'entendement aux lumières de la foi. Aveugle dans l'objet, mais sage dans les principes; crédule dans la déférence, mais raisonnable dans les motifs. Nous apprenons ces deux vérités dans la conduite des mages que tout engageait à adorer un enfant et que tout devait rebuter dans l'enfant qui était l'objet de leurs adorations. La folie

apparente de l'objet de la foi, première partie. La sagesse réelle des principes de la foi, seconde partie. Cherchons, comme les mages, Jésus dans les bras de Marie, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas toujours par les lumières de la raison que le monde juge de ce qu'il appelle sagesse ou folie. Les préjugés, les passions, l'intérêt tiennent la balance, citent la raison même à leur tribunal et y décident souverainement de ses droits. L'éducation fait naître des préjugés, le climat en donne, la profession en inspire. Que de ténèbres ne répandent point les passions! Tout ce que nous aimons nous est trop cher pour ne pas être véritable et sacré. L'esprit résiste-t-il assez au cœur pour ne pas en être la dupe? Manque-t-on de prétexte pour colorer ses opinions? On se forme des principes, on résout les difficultés à son gré et le succès éblouit, une prétendue bonne foi tranquillise. Que d'erreurs coulent de cette source empoisonnée! Erreurs d'autant plus difficiles à vaincre qu'on ne pense pas avoir besoin de les combattre et qu'on se fait un devoir de les soutenir.

C'est à la foi à triompher de tant d'ennemis, à courir tous ces risques, à se livrer à ces apparentes folies, à en essuyer aux yeux des hommes toute la honte, à faire une infinité de sacrifices qui en sont les succès. Elle les fit tous ces prodiges dans les premiers chrétiens qu'elle arracha aux préjugés, à la corruption, aux avantages séduisants de l'idolâtrie, et les livra aux supplices et à la mort. Elle opère tous ces miracles dans les chrétiens de nos jours qui, fidèles à la voix de Dieu, savent immoler le penchant de la nature, les révoltes de la raison, les charmes séduisants du monde, pour se livrer à sa conduite. Elle fit admirer ses merveilles dans la personne des mages, dont le pays, l'éducation, la grandeur, la passion, l'intérêt, la religion, la raison même condamnaient le départ, et devaient arrêter les démarches.

1° Les préjugés de la nation, première victoire de la foi. Ce n'était pas chez les peuples voisins de la Judée qu'on pouvait se flatter de trouver des adorateurs d'un enfant juif. Rivaux de longue main, auraient-ils cherché un maître dans une autre nation dont la puissance leur fut toujours odieuse et suspecte? Personne n'ignore leurs anciens démêlés avec les Israélites, leurs ennemis déclarés dès le temps de la conquête de la terre promise; les combats innombrables que Josué, les juges et les rois leur avaient si souvent livrés, n'étaient pas oubliés; la plaie que les guerres des Macchabées avaient rouverte saignait encore; la puissance des Romains, leurs maîtres communs, n'avait pu imposer silence à des querelles que les intérêts des nations avaient éternisées; c'était dans des terres suspectes que l'étoile les conduisait, et à ce sang odieux qu'il fallait offrir des hommages. Quel miracle de la grâce, d'avoir si bien changé des cœurs naturalisées avec le mépris et la haine!

2° Les principes de la religion. Cherchera-t-on donc ces adorateurs chez des infidèles? Cueille-t-on, dit Jésus-Christ, des raisins sur les ronces, et des figues sur les buissons? Accoutumés à adorer le bois et la pierre, les mages lèveront-ils leurs yeux vers un esprit immense, indivisible, éternel? Accoutumés à n'admirer que la puissance et la gloire, les abaisseront-ils sur un enfant de la lie du peuple? Éblouis de l'éclat et de la magnificence de leur culte et de leurs autels, de quel œil verront-ils une crèche et une étable? Accoutumés à tous les plaisirs des sens, et à la morale la plus commode, que penseront-ils des lois de mortification, de pauvreté, d'humilité, que leur fait un si grand exemple? Après même que sa divinité eût éclaté par tant de miracles, le paganisme pendant plusieurs siècles s'obstina à le méconnaître, et persécuta ses disciples, se rendront-ils donc au premier instant? Les mages eussent-ils été assez heureux pour se sauver des erreurs de l'idolâtrie, la loi naturelle suffirait-elle pour leur faire connaître un Dieu incarné, et embrasser une loi contraire à tous les penchants de leur cœur, eussent-ils même été dans les principes de la religion judaïque, la seule qu'avouât alors le vrai Dieu? Quel préjugé contraire à l'état où se montrait le Messie! Les juifs attendaient un roi glorieux, on ne voit qu'un enfant méprisable; ils attendaient des trésors, on ne voit que la pauvreté; ils se promettaient des conquêtes, on le voit abandonné de tout le monde. Le préjugé était si fort dans la nation, que, malgré la sublimité de sa doctrine, la sainteté de sa personne, le prix de ses bienfaits, le nombre de ses miracles, il fut méconnu, haï, persécuté, traité de blasphémateur, et condamné à mourir sur une croix.

3° Les ombrages de l'intérêt. Où courez-vous, aveugles monarques? Si la gloire du sceptre vous touche si peu, pouvez-vous en oublier le plus capital intérêt? Les révolutions des plus grands empires sont-elles donc si rares? Est-il si difficile de profiter de votre absence? Qui peut vous garantir la fidélité de vos sujets? N'eussiez-vous rien à craindre chez vous, le prince sur les terres de qui vous allez passer, usurpateur inquiet et soupçonneux à l'excès et par intérêt, ne prendra-t-il pas de justes alarmes d'une démarche si singulière? Votre vie pourrait bien être sacrifiée à des soupçons, après tout légitimes. Rendez, si vous voulez, des hommages au nouveau-né que l'étoile annonce; mais n'abandonnez pas au hasard vos affaires et vos personnes. S'il est Dieu, comme vous le pensez, il remplit le ciel et la terre. A-t-il besoin d'un lieu particulier pour se faire honorer? Partout il est à portée d'exaucer vos prières et de recevoir votre encens.

4° Les leçons de l'éducation. Quel qu'en puisse être le succès, quelle tache pour leur gloire! La majesté royale connaît-elle des soumissions si déplacées? C'est à elle à ordonner, et non pas à supplier, à distribuer

des grâces, et non pas à les attendre. Des têtes couronnées s'oublient-elles jusqu'à cet excès de bassesse qui ferait rougir un particulier? Pour qui, au reste? Pour le fils d'un charpentier, dans une étable, au pied d'une crèche. Rougissez, vous, que ce sang fit naître héritiers de leur couronne; rougissez d'en voir obscurcir l'éclat, vous que le zèle attache aux intérêts de leur gloire; que vos conseils, que vos efforts parent le coup mortel qu'une piété aveugle va lui porter; faites-leur sentir ce qu'ils doivent à leurs états, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes; faites revivre ces nobles sentiments que le sang a dû leur inspirer : la sagesse vous prêtera sa voix et vous fournira ses armes. La sagesse court-elle en aveugle je ne sais où, au gré d'une vision frivole, pour chercher je ne sais quelle divinité? Suit-on ainsi des feux follets, que le moindre accident va faire évanouir, et que leur propre agitation dissipera infailliblement bientôt? Quel objet enfin d'un prétendu miracle, et des recherches de trois monarques! Se prosterner aux pieds d'un enfant, écouter ses cris comme des oracles, mêler le sceptre avec ses langes, l'or, la myrrhe, l'encens avec la paille qui lui sert de lit. Sagesse humaine, où êtes-vous? quel prestige vous séduit? quelle folie vous guide?

5° L'orgueil de la place. Est-il donc nécessaire de donner aux grands des leçons de fierté? L'orgueil en est un assez grand maître. Ce sont celles qu'ils apprennent le mieux, qu'ils oublient le moins. Le reste des humains sont pour eux des esclaves uniquement destinés à les servir : trop heureux et trop honorés qu'on daigne agréer leurs services! Venir dans la maison d'un pauvre, descendre dans sa cabane, se dégrader dans une étable, serait-ce connaître l'éblouissement de la grandeur et l'ivresse de la fortune, que de ne pas admirer ces héroïques excès? Il est trop difficile ou plutôt impossible à l'homme de s'en défendre, sans une grâce extraordinaire. Humble, doux, modeste dans une condition privée, à peine est-il élevé au-dessus de ses semblables, qu'il ne connaît plus personne, et ne se connaît plus lui-même. La conversion des grands, malgré la dissipation qui les entraîne, l'opulence qui les attache, le plaisir qui les amollit, les bienséances qui les arrêtent, et surtout malgré la flatterie qui les séduit et l'orgueil qui les enivre ; leur conversion par les petits, par les enfants, malgré leur faiblesse, leur ignorance, leur grossièreté, leur peu de crédit chez les grands, le mépris qu'on a pour eux, et la difficulté qu'on a de les approcher : voilà chez les mages une des plus fortes preuves de la divinité de la religion.

6° Les nuages des passions. Foi aveugle, folie toute céleste, vous n'êtes pas moins le tombeau des passions que celui des préjugés et des intérêts humains. L'orgueil vient briser à vos pieds sa présomption et sa fierté, et vous fait le sacrifice de ses plus flatteuses prérogatives. L'avarice prodigue pour vous ses trésors, on vous les apporte avec un religieux respect : l'or, la myrrhe, l'encens, rien ne paraît trop précieux. La chair a beau s'opposer à des démarches mortifiantes, on vient faire une profession ouverte de mortification; et, à l'exemple d'un Dieu souffrant, on se consacre à la croix et à la mort. Le zèle dont on est dévoré brave les risques et les incommodités d'un long voyage. Ainsi, par une apparente folie, triomphez-vous du monde entier. Tout est attaché à votre char. Le berger y a précédé le monarque. L'un y oublie sa bassesse pour s'élever jusqu'à un Dieu ; l'autre y oublie sa grandeur pour s'abaisser jusqu'à un enfant. Quel des deux est le plus étonnant, qu'un Dieu se trouve au milieu de deux animaux, ou qu'il y soit reconnu pour un Dieu; qu'un Dieu se fasse enfant ou qu'il se fasse adorer dans son enfance? *Consideravi opera tua et expavi in medio duorum animalium cognosceris.*

Le second miracle de la foi, dans la folie apparente des premiers chrétiens, par laquelle elle triompha du monde entier, en établissant le christianisme sur les ruines de l'idolâtrie. Heureuse ivresse! que le vin de l'Epoux a causée. Ainsi remplissez-vous les apôtres. Le zèle les dévore; et les juifs, en les voyant hors d'eux-mêmes, les prennent pour des gens pleins de vin. Heureux prestige, beau songe! le prophète vous avait promis, en nous annonçant qu'à la venue du Messie les jeunes gens et les vieillards auraient des visions merveilleuses. Heureux enchantement de la divine parole! Les charmes de sa beauté laissent-ils la liberté de se refuser à ses douces poursuites? Heureuse folie! ainsi confondez-vous la sagesse du siècle. Les merveilles de la Divinité, à la portée des humbles, accablent les orgueilleux du poids de leur gloire; ses rayons éblouissent les yeux superbes, éclairent les yeux dociles; réservée aux simples, la connaissance de ses mystères est refusée aux sages et aux prudents.

Rendons justice aux païens. Malgré leur opiniâtre résistance, leurs cruelles persécutions, leurs sanglantes railleries, qu'osaient leur proposer les apôtres? Que de folies entassées! Un Dieu enfant, un Dieu pauvre, un Dieu condamné, un Dieu mort, une crèche, un gibet, un tombeau : voilà ce qu'il faut adorer. Trinité des personnes, unité de substance, immensité d'étendue, simplicité de perfection, éternité de supplices, propagation d'un péché d'origine : voilà ce qu'il faut croire. Pardon des injures, amour des souffrances, mépris des richesses, renoncement aux plaisirs, désir des opprobres : voilà ce qu'il faut pratiquer. Passion, intérêt, préjugé, coutume, raison, religion, tout est également combattu. Que devaient penser de cette singulière morale, le libertin à qui on arrache sa proie, l'homme pieux dont on attaque la religion, le savant dont on combat les principes, l'homme simple dont on renverse les idées, le prince dont on semble méconnaître l'autorité, le particulier dont on détruit la fortune, tous les hommes enfin

dont on ménage si peu les inclinations, les répugnances, les lumières, les faiblesses?

Ne craignons pas ici d'outrer les choses et de trop charger le portrait. L'air de folie que présente la religion chrétienne, les difficultés incompréhensibles qui composent sa doctrine, n'ont que trop de quoi révolter tout ce qui se pique de raison ; souscrivons même à tout ce que l'hérésie a tant fait valoir d'inexplicable dans ses mystères : tout est au profit de la religion. Il est vrai, la raison s'y trouve choquée : on contredit ses idées, on combat ses raisonnements, on méprise ses lumières, on captive sa liberté, on la dépouille de ses droits, on lui refuse tout examen. Ces mystères pourtant ont été crus, on a subi le joug, on s'est livré à ces ténèbres. Et qui? Tout le monde. Quelle puissance divine a opéré ces prodiges? Plus ces mystères sont incompréhensibles, plus il a été difficile de leur former des adorateurs. Leur difficulté est un garant de leur certitude.

Est-il douteux, ce prodige? Consultez ces milliers de persécuteurs qui n'ont pu en arracher la créance, ces milliers d'hérétiques qui ont tâché d'en obscurcir l'éclat, ces milliers de martyrs qui les ont scellés de leur sang, ces milliers de fidèles qui en font profession. Sont-ils donc incertains, les miracles de Jésus-Christ et des apôtres, qui en ont été le principe? Est-elle problématique la vérité de leur doctrine et de leurs personnes? est-il donc équivoque l'accomplissement des prophéties? Consultez les mêmes témoins : ils ne déposent pas moins de l'un que de l'autre. Il y a des chrétiens dans le monde, il n'y en a pas toujours eu ; on croit donc, et on a commencé de croire, contre toute apparence, ce que la foi propose de plus difficile : la religion est donc démontrée.

La fidélité des mages avait ébauché cet illustre triomphe. Ils ont été les premiers chrétiens, et en un sens les plus admirables, puisqu'ils avaient le moins de preuves de la vérité du christianisme. Raison humaine, faites, si vous le voulez, le procès à leur pieuse crédulité ; mais le contesterez-vous, ce fait unique et décisif? Rien n'a plus l'air d'une aventure fabuleuse ; rien cependant de mieux constaté par les circonstances les plus éclatantes. Ce n'est pas ici un de ces faits obscurs, sur lesquels on en impose à la crédulité et dont on puisse découvrir l'imposture ; c'est un de ces événements singuliers dans l'histoire, qui ont un royaume pour témoin et ont fixé l'attention de tous les fidèles. Ce n'était pas assez de l'éclat que dut faire dans une ville capitale l'arrivée inopinée des trois princes étrangers qui, avec une suite nombreuse, cherchent un roi nouveau et un prétendu roi du lieu même où ils se montrent. Est-il, pour le public, d'objet plus frappant? en est-il de plus intéressant pour le ministère? de plus capital pour un monarque, ou plutôt pour un usurpateur dont le trône mal affermi, cimenté par bien du sang, ne porte que sur la faveur équivoque et arbitraire de l'empereur romain?

Tout se remue en effet : *Turbatus est et omnis Ierosolima cum illo.* (*Matth.*, II, 3.) Ce qu'il y a de plus grand et de plus éclairé s'assemble par son ordre ; tout le monde en suspens, étonné, alarmé cherche le nœud d'une affaire si nouvelle ; et par une effusion naturelle de la conviction et de l'attente où était tout le monde sur le Messie, tous les vœux, toutes les idées se tournent vers lui.

Le Prince intéressé, justement inquiet, ne doute pas seulement qu'il ne doive venir et que le temps ne soit arrivé, il se contente de demander où est-ce qu'il doit naître : *Sciscitabatur ubi Christus nasceretur?* (*Ibid.*, 4.) Le doute fut bientôt levé. Les passions n'avaient pas encore obscurci la raison des juifs. C'est dans Bethléem qu'il doit naître, lui répond-on sans hésiter. La prophétie est expresse : Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la moins considérable des terres de cette tribu ; de vous sortira un conducteur qui conduira mon peuple. *Et tu, Bethléem* (*Mich.*, V, 2)..... *ex te exiet dux.* (*Matth.*, II, 2, 6.)

Ce prince artificieux n'ose pas même combattre un fait pour lequel l'attente empressée de tout le public était décidée. Il fait semblant de vouloir être du nombre des adorateurs ; il appelle les mages en secret et les charge de s'informer exactement et de l'instruire de ce qui regarde ce nouveau Maître, afin qu'à son tour il aille lui-même lui offrir ses hommages : *Ut et ego veniens adorem eum.* (*Ibid.*, 8.) Le dessein secret du fourbe ne tarde pas à éclater. Politique humaine, la religion et la vertu sont tous les jours sacrifiées à vos ambitieux projets. Hérode, ne voyant plus revenir les mages, sentit qu'il était joué. Ses inquiétudes en augmentèrent : il craignit que ce prétendu prince ne se ménageât des appuis et ne soulevât un peuple que ses idées et ses désirs ne rendaient que trop facile à se livrer au premier séducteur qui voudrait prendre la qualité de Messie. Il faut donc que cet enfant périsse : mais ne sachant où le trouver, il prend une résolution inouïe et incroyable, mais dont la singularité même ne sert qu'à mieux constater la vérité. Qui l'eût cru? La cruauté la plus outrée peut-elle s'acharner après des enfants et en sacrifier des milliers? Hérode ordonne qu'on égorge tous ceux qui se trouveront au-dessous de deux ans dans les terres de Bethléem et aux environs, conformément au temps marqué par les mages. Cruauté inutile, crime infructueux : le seul Messie échappe à la fureur d'Hérode. Mais, excès de barbarie dont l'humanité ne paraît pas capable, vous accomplissez une célèbre prophétie qui l'avait expressément annoncé ; vous servirez à démontrer le mystère de l'Epiphanie. Fait trop éclatant pour être ignoré de personne. Que l'incrédulité rende enfin les armes. Veut-elle des témoins? En voici des milliers : des familles plongées dans le deuil, un pays inondé de sang inno-

cent; tout parle, tout crie, tout condamne l'incrédule.

Voyez cette armée de bourreaux au milieu d'une foule d'enfants, se baignant dans leur sang comme des loups dans un troupeau de brebis. Quel contraste! la fureur armée et l'innocence au berceau, le poignard et les larmes, les langes et la mort. Que cherchez-vous, ministres barbares? D'où partent ces coups inhumains? Voyez ce père désolé qui vous dispute l'unique objet de ses espérances, qu'une mort prématurée va lui ravir. Voyez cette mère échevelée qui s'offre de mourir pour son fils et présente son sein au glaive pour lui servir de bouclier. Voyez ce vieillard courbé sous le poids des années, qui n'attend plus que le dernier moment après avoir perdu un petit-fils dans lequel il se voyait renaître. Cette tendre nourrice qui mêle avec le sang de celui qu'on arrache de ses mamelles le lait qu'il en avait sucé. Voyez ces enfants éperdus à la vue du fer étincelant qu'on enfonce dans le sein de leurs frères. Ils courent chercher un asile dans les bras impuissants d'un père et d'une mère que la douleur accable, et à qui la faiblesse ne permet pas de pousser les cris amers qui furent d'abord leurs premières armes. Voyez cet enfant qui se joue dans son berceau : à ces souris aimables vont succéder les traits de la mort, une sombre pâleur prendra la place du tendre coloris qui paraît sur ses joues, ses yeux éteints n'auront plus ce doux feu qui lui gagnait les cœurs, ses langes déchirés ne présenteront qu'un ruisseau de sang dont la source sera bientôt épuisée; celle des larmes qu'il fait répandre ne tarira pas sitôt, à la honte de l'humanité. Ce fait est-il croyable?

O Dieu! vous avez permis ces monstrueux excès! Tout tourne à votre gloire: vous vous jouez de la malice et de l'orgueil des hommes : tout sert à vos desseins. Ainsi vous donnez-vous des témoins non suspects qui vous font une aimable et nombreuse cour. Tous ces traits forment une démonstration supérieure à toute l'évidence des histoires ordinaires. L'innocence et la simplicité de tant de témoins vous paraissent-elles déposer trop peu? Ecoutez, incrédules, apprenez ce grand événement par autant de voix qu'il y a dans une province de frères, de sœurs, de pères, de mères, d'amis, de parents : chacun redemande son sang. Le monde étonné en a frémi d'horreur, la renommée en a traversé les mers, la nouvelle en est venue à la cour d'Auguste. Cet empereur, faisant allusion à l'usage et à la loi des juifs de ne pas manger de la chair de pourceau, dit là-dessus ce mot célèbre que les auteurs païens nous ont conservé : la loi des juifs favorise plus les animaux que la nature ne défend les hommes. Il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son fils : *Præstat Herodis porcum esse quam filium.*

Heureux enfants, délivrés de bonne heure des chagrins et des embarras de cette vie dont vous n'avez pas senti le poids, de la concupiscence et des passions dont vous n'avez pas éprouvé la violence. A peine commencez-vous à jouir de la vie qu'il faut la perdre : votre berceau touche au tombeau et vos langes au suaire; ou plutôt, rendus au terme de votre navigation sans en avoir essuyé les orages, votre berceau touche au port et vos langes à la couronne. En entrant dans la lice vous recevez sans risque le prix du vainqueur; avant d'avoir commencé de parler vous êtes les hérauts du Tout-Puissant; au pied de l'autel sans le savoir; moissonnant des palmes sans le connaître; vous vous jouez avec le fer et la mort : *Aram ante ipsam simplices palma et coronis luditis.*

L'histoire des mages, constatée par tant de circonstances si singulières et si frappantes, est un des traits des plus glorieux et des plus décisifs pour la religion. Quoi de plus grand, quoi de plus divin que d'avoir su si aisément et si promptement tout rassembler au berceau d'un Dieu enfant! grands et petits, bergers et princes, tout s'y trouve heureusement confondu. Le sceptre et la houlette, les fleurs et les pierres précieuses, le diadème et les fruits de la terre, quelques agneaux avec l'or, la myrrhe et l'encens remplissent à l'envi ses trésors : toutes les créatures se disputent à qui lui rendra hommage. Monde, sa bassesse anéantit votre grandeur, son silence confond votre sagesse, sa pauvreté fait disparaître vos richesses, ses douleurs vous font rougir de vos délices, vos trois concupiscences sont condamnées dans ce berceau. Ainsi les choses les plus méprisables, toujours efficacement employées pour confondre les plus brillantes, ont servi à en relever l'éclat. La boue guérit un aveugle, des pécheurs convertissent le monde, la croix monte sur la couronne des empereurs, une crèche se fait respecter des monarques. Qu'on ne dise plus avec les juifs, on ne voit auprès de lui que la lie du peuple. Les pauvres, il est vrai, sont le plus cher objet de ses complaisances : il veut qu'on devienne comme un enfant. Mais avouons aujourd'hui que la majesté royale n'est pas moins sensible à ses charmes : *Reges Tharsis et insulæ.* (I *Paral.*, I, 7.)

Sagesse humaine, et vous, piété timide, balancerez-vous encore? Sans doute, à en juger par les yeux de la chair, l'Evangile est une folie. Folie dans les saints. Vendre ses biens pour en distribuer le prix aux pauvres, se consacrer aux plus grands travaux, se livrer aux plus grandes croix, s'exposer et perdre la vie dans les grands tourments, c'est le comble de l'extravagance : *Nos stulti propter Christum.* (I *Cor.*, IV, 10.) Folie dans les religieux. Se renfermer dans un cloître, se lier par des vœux indissolubles, qui dépouillent de tous les biens, qui anéantissent toutes les espérances, sacrifier sa volonté par une aveugle soumission; c'est une sorte de délire : *Nos stulti propter Christum.* Folie dans les justes ordinaires, qui combattent leurs passions, qui refusent tout à leurs sens, qui se déclarent contre leurs plus doux penchants, qui redoutent les plus innocents plaisirs, et qui, jusque dans le

fond du cœur, devenant leurs plus mortels ennemis, se livrent une guerre perpétuelle. Je ne suis pas surpris que le monde s'en joue, que la nature se révolte. L'Apôtre le dit, nous sommes des insensés pour l'amour de Jésus-Christ; et si nos espérances ne portaient que sur cette vie, nous serions les plus malheureux de tous les hommes. La morale de l'Evangile n'est pas moins contraire au cœur que ses dogmes le sont à l'esprit. Il n'en coûte pas moins de se conformer à ses lois que de se rendre à sa créance: les derniers siècles n'ont pas moins de martyrs que les premiers : *Nos stulti propter Christum.*

Malgré cette folie apparente, il est impossible qu'on ne fasse souvent des projets de conversion. La vertu est si aimable, l'enfer si terrible; Dieu fait tant de grâces, qu'on ne peut se défendre de sentir qu'il est juste de le servir. Et pourquoi donc différez-vous? pourquoi cherchez-vous des prétextes? pourquoi vous partagez-vous? pourquoi voulez-vous disputer avec Dieu? Imitez les mages : connaître et obéir, voir et partir, entendre Dieu et le suivre, ce n'est pour eux que la même chose: *Vidimus et venimus.* (*Matth.*, II, 2.) Allez-vous comme eux dans un pays étranger? Ne connaissez-vous ni ses miracles, ni sa doctrine, ni sa personne? Après tout, rendons justice à la vérité. Vos démarches auront-elles aujourd'hui, comme les leur avaient alors, un air de folie? Les personnes sages les loueront, vos ennemis mêmes vous en estimeront autant que vos amis gémissent de vos désordres. Pourquoi tant s'embarrasser de l'avenir? à chaque jour suffit son mal. Serai-je damné? serai-je sauvé? Oui, vous serez l'un ou l'autre, selon que vous aurez vécu. Faites ce qu'il faut pour être sauvé, et abandonnez à Dieu le succès de tout. Que ferions-nous si nous le savions? Soyons fidèles à le faire, et le salut est immanquable. Nous voulons trop que Dieu s'explique, et il doit nous suffire qu'il ordonne. On risque tout en vivant mal, et on ne risque rien à bien vivre. Telle est la sagesse véritable de cette folie apparente. Voyons-la plus en détail dans la conduite des mages et dans celle des chrétiens : nous serons convaincus que si l'obscurité de l'objet fait le mérite de la foi, par un air de folie, la clarté de la révélation et la certitude de la foi en font la plus haute sagesse : ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quoique le Seigneur semble se plaire à rendre les hommes saintement insensés par la foi aveugle qu'il exige, rien cependant n'est plus raisonnable que cette foi même : *Rationabile obsequium vestrum.* (*Rom.*, XII, 1.) Une crédulité précipitée et téméraire, loin d'être un hommage digne de Dieu, ne serait plus qu'une coupable superstition, dont la bonne foi ou la faiblesse pourrait excuser la grièveté, mais dont la sagesse de Dieu ne saurait avouer l'excès. La foi est sage dans ses motifs, elle ne se détermine que sur les plus solides raisons; elle est sage dans sa conduite, la prudence dirige ses pas, la constance les suit; elle est sage dans l'exécution, elle ménage tous les droits avec équité, elle répand ses libéralités avec noblesse. La foi n'est qu'un acquiescement légitime à une raison supérieure qui montre évidemment qu'on doit croire; ce n'est qu'une raison sublime et épurée, dont l'incrédulité ou la passion ne blâme les démarches que par ignorance ou par intérêt. Rien, en effet, n'est plus raisonnable que de s'en rapporter à la raison souveraine. Ne craignons donc pas de commettre ici la sagesse reconnue des mages, ni d'exposer leur réputation par les dehors d'une folie apparente. Rien n'est plus sage que leur dessein, rien n'est plus mesuré que leur conduite, rien n'est plus noble que l'exécution : partout brille une sagesse divine que la foi seule peut guider.

1° Sagesse du dessein. Trois choses servent de motif à la foi : la vraisemblance, le miracle, l'autorité. La vraisemblance y prépare, le miracle y confirme, l'autorité la développe : tout cela concourt à former la résolution des mages. La nécessité d'un Rédempteur peut-elle être douteuse? Malgré la dignité de sa nature, l'homme est tributaire d'une infinité de maux, et toujours exposé à être séduit ou persécuté par des créatures faites pour le servir. Il avait été créé dans la félicité et dans la gloire. Semblable à la statue de Nabuchodonosor, le péché, comme une pierre détachée de la montagne, vient frapper ce colosse : il est renversé et réduit en poudre. Quelle chute! quel objet d'étonnement pour des yeux attentifs! Un père plein de tendresse s'empresse à prodiguer ses biens à ceux à qui il a donné le jour, il s'y aime. Pourrait-il ne pas aimer son ouvrage? Heureux, il doit rendre heureux ceux qu'il a formés. Cependant nous languissons dans la misère, aveugles et faibles, malgré notre raison et notre liberté; jouets de nos passions, dupes de nos semblables, victimes de nos ennemis, notre élévation ne sert qu'à nous mettre plus en butte aux traits que de toutes parts on nous lance. La créature innocente traînerait-elle des jours si malheureux? Le Créateur serait-il impuissant ou injuste? Non; il faut que l'homme naisse coupable pour avoir mérité un si triste sort : *Quia nec injustus, nec impotens est Deus, grave jugum super filios Adam non fuisset nisi delicti originalis meritum præcessisset,* disait saint Augustin aux pélagiens. Un si grand mal, si supérieur aux forces de la nature, serait-il donc sans remède? Dieu est trop bon pour laisser périr tout le genre humain, et ne multiplier les hommes que pour multiplier les coupables et les malheureux. Il viendra donc un libérateur si nécessaire : ainsi l'expérience de nos misères les prépare et les conduit à la venue du Messie; ils découvrent dans le malheur de la nature la nécessité de la grâce; ils descendent dans le sein de la terre, à l'exemple des prêtres qui cherchèrent le feu sacré

caché dans le fond d'un puits depuis la captivité de Babylone. Cette eau bourbeuse, exposée aux rayons du soleil de justice, devient bientôt un grand saint.

La tradition constante de toute la terre favorisait ces idées. Ne regardons pas la connaissance du Messie comme absolument renfermée chez les juifs : le premier des humains, consolé dans sa pénitence par la promesse d'un médiateur, n'avait pas laissé ignorer à ses enfants ce qui devait essuyer les larmes dont il avait eu le malheur d'ouvrir la source. Ce pieux héritage s'était transmis de main en main. Noé avait eu, après le déluge, de nouvelles assurances de ce bonheur; et, quoique l'idolâtrie eût affaibli l'éclat de ces vérités, toutes les lueurs n'étaient pas éteintes. Job se consolait dans ses maux par cette douce espérance : *Videbo Deum Salvatorem meum.* (*Job*, XIX, 25.) Le Messie avait été si souvent promis, que toute la terre était dans l'attente. Déjà les semaines de Daniel étaient accomplies, déjà le sceptre était sorti de la maison de Juda; il était passé dans les mains étrangères d'Hérode; le monde soupirait après son libérateur. Mieux instruits que les autres, ces princes pouvaient-ils ignorer que le temps marqué approchait pour donner le Désiré des nations? Plus pieux que d'autres, avec quelle ardeur désiraient-ils son avénement! Leurs cœurs, disposés et dociles, étaient infiniment susceptibles des impressions de la grâce. Faut-il être surpris qu'ils se prêtassent à ses pieux mouvements, et crussent un bienfait que tout rendait vraisemblable? Heureux les yeux qui, ouverts à la lumière, en reçoivent les rayons! heureux les cœurs qui en aiment, qui en conservent les effets!

A la vraisemblance ajoutons l'autorité. Parmi tant de prophéties qui annonçaient le Rédempteur du monde, il en était qui l'avaient nommément promis à Abraham, le père commun des Orientaux, et en particulier aux descendants d'Isaac et de Jacob, dans la tribu de Juda. Ce précieux patrimoine, chèrement conservé dans toutes les branches de sa famille, dispersées dans la Palestine et l'Arabie, les avait depuis longtemps prévenus que le sang d'Isaac était destiné à former la rançon des hommes, et qu'ils auraient droit de compter un jour un Dieu même parmi leurs frères. Les prophéties de David et d'Isaïe paraissaient appeler au berceau d'un Dieu les mages eux-mêmes, par le nom de leurs Etats. Les rois de Tharse et des Isles, disait ce saint roi, les rois d'Arabie et de Saba viendront offrir des présents : *Reges Tharsis et Insulæ, reges Arabum et Saba dona adducent.* (*Psal.* LXXI, 10.) Le grand Isaïe décrit jusqu'à la nature des présents qu'on doit apporter, jusqu'à l'espèce des bêtes de charge qui seront employées. Vos rivages, Israël, sont couverts et inondés d'une multitude de chameaux : *Inundatio camelorum operiet te.* (*Isa.*, LX, 6.) Les dromadaires de Madiam et de Pha sont chargés pour vous de riches dépouilles ; on vient en foule de Saba vous consacrer l'or et l'encens : *De Saba venient aurum et thus deferentes.* (*Ibid.*) Ne semble-t-il pas que, renouvelant la faveur accordée à Cyrus, restaurateur du temple, le ciel appelle encore par leur nom ceux qui doivent en venir adorer le Maître : *Dicit Christo meo Cyro quem vocavi nomine suo.* (*Isa.*, XLV, 1.) Heureux, disaient ces monarques, dans les sentiments d'une tendre piété, heureux si nous allions nous-mêmes offrir nos hommages à un Maître qui sait tant de siècles à l'avance se faire annoncer !

Mais, sans sortir de leur pays, ils trouvaient chez eux-mêmes une ancienne prophétie, la plus circonstanciée. Le fameux Balaam, chargé par Barac de maudire les juifs, ne put jamais y réussir. En vain le prince lui en donne des ordres précis, en vain il le comble de présents, en vain à diverses reprises le fait-il monter sur la montagne, et offrir des sacrifices; l'esprit de Dieu, plus puissant, se saisit du coupable prophète, le transporte dans les siècles les plus reculés, et se sert de sa bouche criminelle pour découvrir les plus grands mystères. Que vos tentes sont belles, ô Israël! dit-il malgré lui, je ne puis me lasser d'admirer votre bonheur et vos richesses. Plaise au ciel que mon âme meure de la mort des justes! Peuples qui m'écoutez, je vous annonce que dans les derniers temps il sortira de Jacob une étoile nouvelle ; que les gentils, touchés de ce prodige, espéreront au Dieu d'Israël, et deviendront ses adorateurs. Une prédiction si décisive est-elle suspecte dans la bouche d'un ennemi déclaré? Est-elle douteuse dans la tradition d'une nation intéressée et déterminée à combattre les juifs en tout? *Orietur stella ex Jacob.* (*Num.*, XXIV, 17.) *Et in nomine ejus gentes sperabunt.* (*Matth.*, XII, 27.)

Enfin le miracle y mit le comble : ils voient la prophétie parfaitement accomplie. Une étoile singulière commence à briller dans le firmament. Surpris de ce prodige, ils en suivent avec soin, ils en calculent avec exactitude les mouvements, ils en examinent la vivacité et l'éclat de sa lumière; et, par la connaissance que l'expérience et l'étude leur donnent du nombre et du cours des astres, ils ne peuvent douter que ce ne soit un astre nouveau que la toute-puissance divine a tiré du néant pour annoncer le Messie. Ce n'est pas de ces feux follets que le hasard forme et que l'agitation dissipe ; ce n'est pas de ces comètes passagères dont les malignes influences alarment un peuple grossier. Ce merveilleux astre subsiste, se conserve, suit un cours régulier. A l'épreuve des ténèbres et de la lumière, il brille également le jour et la nuit; ses rayons, plus heureux que ceux des autres étoiles, semblent le disputer au soleil; ils font sentir que, semblable à l'étoile qui annonce le lever de l'aurore, elle vient aussi annoncer un soleil de justice dont la lumière efface toutes les autres : *Stella quæ solis rotam vincit decore et lumine*, dit l'Eglise. Elle se montre du côté de l'Orient, de la Judée (ce qui était l'Occident par rap-

port à eux); et, comme par une espèce de boussole, leur indique le lieu destiné à la naissance du Roi des rois. Elle trace dans les airs une route lumineuse qui les attend, qui s'accommode à leur faiblesse, les précède, les conduit, les fait enfin arriver à l'étable de Bethléem, où elle disparaît après avoir rempli son ministère. Qui peut, à ces traits, méconnaître le Créateur du monde? Prophétie miraculeuse, que son esprit seul a pu dicter, que sa puissance seule a pu accomplir, ne frapperiez-vous donc que des esprits faibles? Ainsi Israël, fugitif dans un vaste désert, apprend, par une colonne de feu et de nuée, la route qu'il doit suivre, le temps où il doit partir, le lieu où il doit s'arrêter. Admirons ces prodiges, et rendons justice à la sage fidélité de ceux qui en furent témoins; au lieu de leur imputer une crédulité téméraire, soumettons-nous à une religion si divinement démontrée. Tout engageait les mages, tout nous engage, tout prouve la sagesse de leur résolution et la sagesse de la nôtre.

2° Tout prouve de même la sagesse de leur conduite. Partez, grands princes, sans savoir ni le chemin ni le terme. Le grand maître, demandé par les patriarches, annoncé par les prophètes et depuis si longtemps l'objet de l'attente des peuples, vient de naître : allez lui payer le tribut de vos hommages et de vos présents ; partez avec confiance sous les ailes de la grâce. Une entreprise si courageusement commencée peut-elle manquer d'en obtenir les bénédictions? Le ciel publie sa naissance. Voyez cette étoile qui s'offre à vous servir de guide, comme Raphaël à Tobie; ne craignez pas qu'elle vous égare, elle vous accompagnera fidèlement et vous conduira comme par la main. Mais je me trompe : à peine les a-t-elle engagés dans ce long voyage, qu'elle disparaît et les laisse à eux-mêmes, à la merci d'un peuple inquiet et d'un roi soupçonneux dont on vient menacer la couronne. Quelle épreuve délicate! En manque-t-on dans les voies de Dieu? On doit s'attendre à tout. Plus on lui est cher, plus on est mis dans le creuset de la tribulation. Tel est, remarque saint Chrysostome, le mélange constant de consolation et de tristesse que ménage la Providence : la naissance du Messie en est une vive image. Quel début! Il vient sauver la terre, et il l'alarme ; il vient réjouir ses parents, et il les afflige; Joseph se félicitait d'avoir épousé une Vierge, des soupçons légitimes la lui peindront infidèle ; il est rassuré par un ange, et dans Bethléem il ne trouve pas où se retirer ; ce divin enfant vient au monde, et il manque de tout ; il est adoré par les mages, et on en veut à sa vie. Une fuite en Egypte, un roi furieux, des ruisseaux de sang innocent, des milliers d'enfants immolés. O Dieu! signalez-vous vos premiers jours par tant de larmes ? L'Egypte fut-elle plus désolée, lorsque, pour punir un prince endurci, l'ange exterminateur en égorgea les premiers-nés ? (*Exod.*, XII, 29.) *Sanctos neque tribulationes, neque jucunditates sinit habere perpetuas, sed ex adversis et prosperis vitam admirabili varietate contexit.*

C'est alors que, sans se laisser abattre par les revers, la constance doit soutenir, et les règles ordinaires de la prudence doivent venir au secours. Les mages étaient trop sages pour ne pas prendre des mesures : ils s'informent avec soin du roi des juifs qui vient de naître. Hélas! il est inconnu dans la capitale même de son royaume : *Ubi est qui natus est rex judæorum?* (*Matth.*, II, 2.) On cherche, on consulte, on examine, on découvre que Bethléem doit être le lieu de sa naissance. Un courage moins héroïque eût succombé sous ces coups. L'homme sent trop sa faiblesse pour ne pas demander des appuis : il se livre au découragement dès qu'il en manque. Les mages plus fidèles ont recours aux moyens humains quand le miracle cesse: leur fidélité ne sera pas sans récompense. Quand on se confie en Dieu, est-on jamais confondu ? Quelle fut leur joie lorsque, sortant de Jérusalem et poursuivant courageusement leur route, la même étoile se montra à leurs yeux! L'Evangile même semble vouloir entasser les termes pour le faire sentir: *Gavisi sunt gaudio magno valde.* (*Ibid.*, 10.) Ainsi, lorsque, après une longue absence, le Seigneur daigne enfin se montrer et faire goûter la douceur de la grâce, tel qu'une douce rosée qui rafraîchit la terre aride, tel que l'onde d'un ruisseau qui soulage la soif d'un voyageur altéré, ils suivent ce guide miraculeux et arrivent enfin sous ses auspices au berceau de ce divin enfant ; ils le trouvent entre les bras de sa mère : aussi en est-il inséparable : *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus.* (*Ibid.*, 11.)

Après avoir rendu justice à la foi des mages, rendons-la à la foi des premiers chrétiens, rendons-la à la nôtre. Oui, les apôtres, à travers la simplicité de leurs manières, l'obscurité de leur naissance, la singularité de leur doctrine, l'austérité de leur morale, étaient infiniment dignes de foi. Il y eût eu, non pas une prudente délicatesse, mais un excès d'opiniâtreté, de se refuser à leurs paroles : vraisemblance, miracle, autorité, tout déposait en leur faveur. Quelle apparence que des gens si vertueux voulussent en imposer? Quelle apparence qu'ils voulussent tout sacrifier pour des fables? Les miracles suivaient partout leurs pas : les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les malades étaient guéris et les morts ressuscités à leur parole, à leur approche, à leur ombre. Dieu lui-même avait parlé : ils étaient ses témoins aussi bien que ses ministres en exerçant l'apostolat ; ils déposaient de ce que leurs yeux avaient vu, leurs oreilles entendu, leurs mains touché : *Quod vidimus et audivimus, et manus nostræ contrectaverunt.* (*I Joan.*, I, 1.) Quelle étoile pour tout le monde que ces hommes singuliers qui annoncent les mystères les plus sublimes, la loi la plus pure, les événements les plus intéressants! Quelle étoile que des héros qui pratiquent des vertus supérieures à toutes celles qu'on n'avait encore vues! Vertus incon-

nues à tous les siècles, sans intérêt ni espérance, ou plutôt contre tous les intérêts de l'honneur, de la fortune, du repos, de la vie. Quelle étoile que des hommes d'ailleurs si faibles et si grossiers, intrépides devant les tribunaux, inaccessibles aux délices, inflexibles aux menaces, inébranlables dans les tourments ! Accourez, peuples ; venez, monarques ; monde, ébranlez-vous, allez, à la suite de cette étoile, au berceau et à la croix d'un Dieu.

Rendons justice à notre foi, elle n'est pas bien moins fondée : vraisemblance, autorité, miracles, rien n'y manque ; nous avons les mêmes raisons que nos ancêtres : Le sang des martyrs fume encore, les miracles brillent, les apôtres vivent et parlent dans leurs successeurs et leurs histoires. Quels témoins qu'un monde entier convaincu, converti, qui croit, adore, pratique. Ce qu'un monde a cru peut-il être contesté ? Ce qu'il a cru malgré les plus grands obstacles, au prix des plus grands combats, peut-il être problématique? Le miracle de l'établissement de l'Eglise renferme une infinité de miracles et surpasse tous les autres. Nos pères ont jeté les fondements, nous trouvons l'édifice porté au comble. Quel miracle que la durée de l'Eglise ! Ni l'orage des persécutions, ni les assauts de l'hérésie, ni la corruption du vice, ni les révolutions des siècles, rien n'ébranle cet édifice fondé sur la pierre. L'Eglise se fortifie dans les secousses, elle se purifie dans les désordres, elle s'explique dans les erreurs, elle s'affermit dans la durée ; chaque siècle, chaque année, chaque jour, chaque instant ajoute un nouveau fleuron à sa couronne, un nouveau trait à son tableau, un nouvel éclat à sa gloire, un nouveau poids à ses oracles. Quelle autorité que celle de l'Eglise romaine ! Lumières de ses défenseurs, vertus de ses disciples, confusion de ses ennemis, étendue de ses progrès, promesses de son fondateur, succession de ses ministres, est-il au monde d'autorité plus respectable ? Vous venez trop tard pour disputer ses droits, après dix-sept siècles de possession ; vous êtes trop faible pour balancer les suffrages du monde et les paroles d'un Dieu. Sentez plutôt combien est raisonnable la docilité que la foi demande de vous.

3° Sagesse de l'exécution. Après avoir affermi notre foi dans l'entreprise, notre espérance dans la conduite, les mages doivent nous servir de modèle dans l'exécution, modèle dans nos prières. Quel respect pour Dieu! Ils se prosternent à ses pieds et l'adorent : *Procidentes adoraverunt eum.* (*Matth.*, II, 11.) Princes, que faites-vous? Déjà trop commise par votre voyage, la majesté royale se dégradera-t-elle encore aux pieds d'un enfant? Non, c'est le Maître du monde. Nous ne voyons, il est vrai, qu'un enfant, une crèche, des langes; mais au milieu de ses plus profonds abaissements, mille fois plus grands que les nôtres, la foi découvre le Fils de Dieu. O vous! qui, jusque sous les yeux de Dieu, livrés à la dissipation et à la sensualité, cherchez les postures les plus commodes, venez prendre leçon des mages. Celui à qui vous parlez avec si peu de respect est le même que celui qu'ils adorent si humblement. Caché sous les voiles eucharistiques comme sous les voiles de l'enfance, son temple, ses ministres, ne vous présentent peut-être rien de grand. En est-il moins votre maître? Bien inférieurs aux mages, ne cherchez pas des prétextes qu'ils ne crurent pas autorisés par la dignité de leur état. Le corps appartient à Dieu aussi bien que l'esprit : l'un et l'autre lui doivent ses hommages; l'un la modestie extérieure, l'autre les sentiments intérieurs; l'un conduit à l'autre. Que penser du cœur, quand le corps scandalise? Comment conserver le recueillement, quand on néglige les dehors? Ce serait peu de l'extérieur si, en se prosternant, on n'adore en esprit et en vérité, comme les mages. Le cœur ne doit pas démentir les lèvres; qu'il se soumette avec une parfaite dépendance à celui dont la bouche confesse la grandeur : *Procidentes adoraverunt eum.*

Modèle d'obéissance. Plus d'une fois vous avez vu l'étoile : l'avis d'un directeur, les ordres d'un supérieur, une bonne pensée, un bon exemple, voilà des astres que Dieu fait luire pour vous. Pouvez-vous dire comme les mages : A peine l'ai-je vu que j'ai tout quitté pour le suivre : *Vidimus et venimus.* (*Ibid.*, 2.) Vous avez un grand voyage à faire, prenez des forces, allez courageusement où la voix de Dieu vous appelle, suivez l'étoile. Qu'avez-vous à craindre, quand vous êtes dans l'ordre? Que le respect humain ne vous arrête pas, qu'il n'arrache pas une molle condescendance, et ne fasse pas sacrifier à une fausse paix les intérêts de la vérité. On pourra être surpris de votre conduite : envie, malice, confusion de ne pas vous imiter, attendez-vous à tout. Hérode met tout en œuvre contre le nouveau-né : surmontez tout avec courage. La douceur sensible de la grâce vous manque-t-elle? c'est l'étoile qui se cache; Dieu veut vous éprouver : dans un moment vous la reverrez. Elle vous avait engagé, elle dégagera sa parole. Quelle joie pour vous! *Gavisi sunt gaudio magno.* (*Ibid.*, 10.) Dans un temps de ténèbres, consultez, mais ne vous rebutez pas. Heureuse l'âme fidèle dont ces alternatives ne font pas démentir la constance : *Ubi est qui natus est?* (*Ibid.*, 2.) Ranimez votre foi à la vue de la crèche. Voilà votre Dieu; vous le trouverez avec sa mère : ils sont inséparables. Sacrifier sa raison, sa passion, son intérêt, voilà l'obéissance. Le véritable obéissant ne consulte ses lumières que pour se bien convaincre qu'il n'est rien de plus raisonnable que d'obéir à Dieu sans raisonner : *Procidentes adoraverunt.* (*Ibid.*, 11.)

Modèle de contemplation. Admirez, à l'exemple des mages, le grand spectacle du monde. Quel livre! où, de ses propres mains, Dieu a gravé en de si beaux traits les merveilles de sa sagesse et de sa puissance! La foi le trouve partout. Contemplez dans les

ténèbres et le calme d'une belle nuit ce bel astre qui y préside, et ces feux innombrables qui brillent de toutes parts dans le firmament. L'œil curieux s'y égare avec plaisir; il y trace mille figures arbitraires, il est doucement agité par les rayons étincelants qui tombent sur ses humides paupières; une obscurité respectable, qui couvre tous les objets d'un sombre voile, inspire une secrète horreur; des voix échappées troublent quelquefois au loin ce silence majestueux; le pilote attentif consulte ces guides fidèles, et, au milieu des plages immenses d'une mer inconnue, se trace à la faveur de leur lumière une route assurée, jusqu'à ce que, reprenant possession du monde, l'astre brillant qui nous éclaire vienne peindre par ses rayons l'éclat de la Divinité. Que vous êtes grand, ô mon Dieu! la nuit et le jour; les ténèbres et la lumière servent également à votre gloire. Tout inconnue qu'elle est, la main puissante qui soutient cette voûte azurée et la fait régulièrement tourner sur nos têtes; le ciel le déclare à la terre, le jour le raconte à la nuit. Que tout vous bénisse de concert : *Benedicite, noctes et dies, Domino* (*Dan.*, III, 71.) *Benedicite, lux et tenebræ.* (*Ibid.*, 72.) Il me semble entendre ces beaux astres, comme s'explique le prophète, qui se félicitent de contribuer à la gloire de leur maître, se présentent en foule et lui offrent leurs fidèles services : *et dixerunt: adsumus.* (*Baruch*, III, 35.) Jamais ils ne firent de plus glorieux usage de leur lumière, que lorsqu'ils annoncèrent la naissance de leur Créateur. Hélas! à la fin du monde ils annonceront sa venue, en tombant du ciel; aujourd'hui ils embellissent sa crèche. Un jour on en verra douze qui composeront le diadème de la divine Marie; ils forment aujourd'hui une cour à son Fils. Les princes se font annoncer par un cortége brillant et nombreux; l'or, l'argent, les pierres précieuses, tout y est prodigué; des concerts de musique, des feux allumés, de grandes fêtes, la terre s'épuise pour ceux qui en sont les dieux. Que le ciel célèbre aussi des fêtes à l'honneur de son monarque; que le soleil, tantôt arrêté, tantôt retournant sur ses pas, montre sa parfaite docilité; que les nuages lui servent de char de triomphe; que les vents le portent sur leurs ailes, que la foudre châtie ses ennemis; que l'arc-en-ciel rassure ses serviteurs timides. Faibles mortels, bornés dans votre puissance, à peine aperçoit-on de quelques pas vos plus magnifiques trophées. Il n'appartient qu'à celui qui ébranle les montagnes, qui porte le monde dans le creux de sa main, à faire trembler la terre, à appeler le ciel à son berceau, à rendre l'univers attentif à sa voix.

Modèle de ferveur. La foi en est le principe : elle est morte sans les œuvres. Si votre foi est parfaite, elle sera comme celle des mages, la démonstration de la religion; et quoique d'une manière moins éclatante, elle contribuera efficacement à sa gloire. Par la foi, dit saint Paul, les saints ont vaincu. Les mages, abandonnant leurs royaumes, en faisant hommage à Dieu, et bravant la fureur d'Hérode, ils ont accompli la justice; se soumettant à Dieu, l'adorant, lui faisant des présents, ils ont obtenu la récompense. Quel bonheur de le trouver enfin, de l'adorer, de le posséder! *Per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones.* (*Hebr.*, XI, 33.) Vainquez le monde à leur exemple, remplissez les devoirs de la justice, méritez les couronnes éternelles, soyez comme eux les apôtres, les héros de la foi, annoncez-la sans crainte, protestez au monde que vous cherchez Jésus-Christ, que vous le cherchez pour l'adorer : *Venimus adorare.* (*Matth.*, II, 2.) Il rougira de vous devant son Père, si vous rougissez de lui devant les hommes. Plaidez sa cause contre l'impie, soyez le défenseur du prochain contre le médisant, le panégyriste de la pureté contre le libertin, l'avocat des pauvres contre l'avare. Doit-il vous suffire de concentrer dans le cœur un trésor précieux, si vos lèvres n'en font éclore les fruits? La bouche doit confesser hautement ce que le cœur adore : les autres vertus s'y nourrissent dans le silence, la foi doit prendre la trompette : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem.* (*Rom.*, X, 10.)

Enfin, modèle de libéralité. La foi vous défend de paraître devant Dieu les mains vides. Offrez-lui vos présents comme les mages : ils sont tous mystérieux. On offre l'encens à Jésus-Christ comme à Dieu, l'or comme à un roi, la myrrhe comme à un homme. Il est juste que tout ce qui existe soit soumis à son Dieu; passé, présent et avenir, tout est en sa puissance. Puis-je porter ma soumission trop loin? Vous êtes mon roi, par choix aussi bien que par nature. J'aime ma dépendance : commandez, et vous serez obéi. Conseils aussi bien que préceptes, j'écoute, je vole, j'imite. Puis-je porter trop loin ma soumission et mon respect? La qualité d'homme impose la loi de la reconnaissance, de la confiance, de l'imitation. Il est un de nous, et à notre portée, il est enfant. Peut-on craindre de l'approcher? Fut-il jamais de plus libre accès?

Ces trois présents peuvent nous représenter les attributs des trois personnes divines. Père adorable, créateur de tout, recevez nos richesses : vous en êtes la source. Verbe humanisé, qui nous rachetez par vos douleurs, acceptez notre myrrhe : elle en est l'image. Esprit divin, qui allumez les flammes de l'amour, recevez la fumée de notre encens : vous le faites brûler.

Ils peignent encore les trois parties de l'homme : le cœur, dont les sentiments sont devant Dieu comme un agréable parfum, doit être consumé par les feux de la charité. Il n'exhale son odeur que dans les brasiers, comme la charité ne se montre jamais mieux que dans le feu de la tribulation. Le corps, par la mortification, la pureté, la modestie. Il est le temple du Saint-Esprit : conservons-le avec un grand respect, consacrons-lui nos membres; que la langue le loue, que l'oreille

l'écoute, que la main agisse pour lui. Enfin, les biens, folle vanité du monde, biens frivoles, pompeux néant, vous n'aurez plus de place dans mon cœur; il est à Dieu et ne veut plus être qu'à lui. Disposez en maître de ce que vous daignez me donner; je ne veux l'employer qu'à votre service.

Par ces trois présents, les mages ont représenté les victoires de la vertu sur les trois concupiscences, celle des yeux par l'offrande de l'or qui en est l'objet; celle du plaisir par la myrrhe qui nous enseigne la mortification; celle des honneurs par l'encens, dont la fumée monte vers Dieu. Ils ont représenté les trois œuvres satisfactoires qui y répondent : la contrition, qui brise le cœur et le consume comme l'encens; la confession, qui ensevelit dans le tombeau de la confusion comme la myrrhe; la satisfaction, qui paye la dette du péché par des mérites plus précieux que l'or. Ils ont aussi représenté les trois œuvres satisfactoires : l'or enrichit le pauvre à qui il est donné en aumône, la myrrhe préserve le corps de la corruption par le jeûne, l'encens porte vers Dieu le doux parfum de la prière et de la louange.

Renouvelez, pour offrir ces présents, les promesses de votre baptême; renoncez au monde et à ses faux biens; offrez à Dieu vos trésors; renoncez au démon et à ses tentations; offrez à Dieu l'encens de vos hommages, renoncez à la chair et à ses inclinations; présentez à Dieu la myrrhe de votre mortification. Les âmes religieuses y trouveront les trois vœux solennels de leur profession : la pauvreté par l'abandon des richesses, l'obéissance par l'encens de la volonté, la chasteté par la myrrhe de la mortification, qui embaume et conserve les corps morts. C'est ainsi que vous arriverez à la gloire éternelle.

DISCOURS III.

SUR LA TRANSFIGURATION.

Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui. (*Matth.*, XVII, 5.)

C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances.

Quel triomphe plus glorieux au Fils de Dieu que celui de la transfiguration! le ciel et la terre célébrant les exploits du Vainqueur de la vie et de la mort dans la personne de Moïse et d'Elie : la loi et les prophètes, par leur bouche, lui rendent hommage : *Moyses et Elias loquentes cum Jesu.* (*Matth.*, XVII, 3.) L'Eglise, par l'organe de saint Pierre, son chef, commence à publier la divinité du Verbe; les disciples, Jean et Jacques, se prosternent à ses pieds : *Ceciderunt in facies suas.* (*Ibid*, 6.) Les astres semblent s'être dépouillés de leurs rayons pour faire briller son visage, *facies ejus sicut sol* (*Ibid.*, 2), et la neige avoir perdu sa blancheur pour embellir ses habits, *vestimenta alba sicut nix* (*Ibid.*); les nuages descendent du ciel pour environner son trône : *Nubes lucida obumbravit* (*Ibid.*, 15); le Père céleste met le comble à sa gloire et le reconnaît pour son Fils bien-aimé : *Filius meus dilectus.* (*Ibid.*) Monde, nous dit-il du haut des cieux, écoutez avec respect comme votre oracle celui qui est l'objet de mes complaisances : *Ipsum audite.* (*Ibid.*) Triomphe complet dont il ne partage la gloire avec personne.

Quel triomphe en même temps plus heureux pour le genre humain! Le ciel et la terre célèbrent les miséricordes du Rédempteur; la loi et les prophètes, par l'organe de Moïse et d'Elie, en admirent l'excès dans la mort prochaine dont ils l'entretiennent : *Dicebant excessum ejus* (*Luc.*, IX, 31); ou des miracles aussi grands, quoique bien différents. Les astres éclipsés, la terre ébranlée, les pierres brisées, les tombeaux ouverts, déploieront la puissance et la bonté d'un Dieu mourant; l'Eglise, instruite de son bonheur, s'en félicite avec transport par la bouche de Pierre, et s'écrie : Qu'il fait bon ici! *Bonum est nos hic esse!* (*Matth.*, XVII, 4.) Le nuage brillant de la parole et de la grâce l'environne : *Nubes lucida obumbravit eos.* (*Ibid.*, 5.) Le Père céleste confirme notre espérance et notre amour, et dans son Fils bien-aimé nous montre le Sauveur bien-aimé des hommes, et nous ordonne de l'écouter : *Ipsum audite.* (*Ibid.*) Dans l'objet commun des complaisances du ciel et de la terre, il semble confondre nos intérêts et les siens, et faire marcher d'un pas égal notre salut et sa gloire. Le baptême de Jésus-Christ vit un pareil miracle. Le ciel s'ouvrit sur cet Homme-Dieu, couvert des livrées du péché, pour le noyer dans les eaux du baptême qui le sanctifiait. Son Père du haut des cieux fit entendre les mêmes paroles : *Hic est Filius meus dilectus* (*Ibid.*), et le Saint-Esprit descendit sous la forme d'une colombe. Triomphe complet, dont tout le monde partage les fruits avec lui.

Osons le dire à sa gloire et pour notre bonheur : nouvelle transfiguration dans l'Eucharistie. La transsubstantiation n'est-elle pas une sorte de transfiguration, où un Dieu se cache sous les espèces du pain et du vin? Le voilà sur l'autel comme sur le Thabor, ce fils bien-aimé du Père, ce Sauveur bien-aimé des hommes, unique objet de leur complaisance, qui fait la gloire et les délices de tous les deux. Il donne un Dieu aux hommes et s'abandonne à leurs désirs et à leurs besoins. L'amour peut-il aller plus loin? Avoir un Dieu pour prêtre et pour victime, être honoré tous les jours par l'offrande de son corps et l'effusion de son sang. Peut-il être de culte plus parfait et plus digne de Dieu? *Hic est Filius meus dilectus.* Le ciel et la terre célèbrent son triomphe; la loi et les prophètes ont annoncé ce mystère par leurs prédictions et leurs figures, l'Eglise ravie de sa gloire lui applaudit; ses oracles l'apprennent à tous les fidèles; pleine d'admiration et de reconnaissance, elle se félicite de son bonheur, et distribue ce trésor; elle s'écrie avec son chef : *Il fait bon ici;* elle construit des tabernacles pour l'y adorer : *Faciamus hic tria tabernacula.* (*Ibid.*, 4.) Le Calvaire et le cé-

nacle virent avec étonnement ce chef-d'œuvre de puissance et de bonté : nous en admirons le renouvellement journalier et la durée éternelle. C'est là que, réunis et consommés en un, Dieu et l'homme trouvent le centre de leurs richesses, de leur gloire et de leurs délices. L'un y est enrichi au milieu de ses divines richesses, honoré au milieu de sa gloire suprême, comblé de joie au milieu de ses ineffables délices; l'autre enrichi au milieu de son extrême indigence, honoré au milieu de son profond anéantissement, enivré de délices au milieu de sa misère. Il le fallait ce centre commun pour rapprocher Dieu de l'homme. Quoique l'incarnation du Verbe soit commune à tous par la grâce de la rédemption, chacun avait à désirer quelque tendresse plus marquée. La voilà cette faveur personnelle, par une espèce de seconde incarnation dans chacun de ceux qui communient : chacun s'unit étroitement à la Divinité, en se nourrissant de cette chair adorable et de ce sang précieux. Aliment et breuvage qui font des hommes autant de dieux : chacun a droit de dire : Voilà mon bien-aimé : *Meus dilectus.* (*Ibid.*, 5.)

Qui eut jamais plus que vous, ô Marie, le droit de dire : Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances, et de participer à sa gloire et à ses succès? Son amour, sa maternité vous rendaient comme propres tous les biens d'un Fils si cher, et à qui vous étiez si chère. C'est là que s'opérait si bien le triomphe dont il ne partage la gloire avec personne; ce triomphe dont tout le monde cueille le fruit avec lui : triomphe unique, aussi bienfaisant que sublime, qui donne droit à chacun des hommes de dire : Voilà mon bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. Nous allons le développer dans les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle idée vous formez-vous donc, mortels, de cet homme singulier et unique, que la divinité et l'humanité s'approprient également, et ont également droit de s'approprier; de cet homme chargé des intérêts de l'univers, qui fait le bonheur et la gloire, les richesses et les complaisances du ciel et de la terre; dans qui Dieu et l'homme se réunissent comme dans un centre commun; de cet homme que la Judée vit naître dans la pauvreté, vivre dans l'abjection, mourir dans la douleur? Si les faiblesses le déguisent à notre raison, que les miracles le découvrent à notre foi, à travers les nuages de l'humanité; contemplons le soleil de la divinité; dans le néant de l'homme adorons la grandeur de Dieu; dans un enfant sortant du sein de Marie dans le temps adorons la sagesse incarnée sortant du sein du Père dans l'éternité. C'est lui dont un obscur avenir n'a pu cacher la venue, dont les ténèbres du passé n'ont pu éteindre la mémoire. Il s'est fait annoncer par les prophètes et connaître par les apôtres : maître de tous les temps, son règne est le règne de tous les siècles, le règne de tous les lieux de l'univers. C'est lui dont la nature adore les ordres, la mer en calmant ses orages, la mort en rendant sa proie, les aliments en se multipliant. C'est lui dont les anges ont déclaré la naissance, dont les astres ont découvert le berceau, dont les rois ont honoré les langes, dont le soleil a déploré les douleurs, dont la terre a publié la mort. C'est lui dont la rage de l'enfer a affermi le trône, dont les tyrans ont étendu le culte, dont les tourments ont multiplié les disciples, dont l'incrédulité a éclairci les mystères, dont les passions ont fait admirer la morale : il domine d'un pôle à l'autre, son empire n'a d'autres bornes que celle de l'univers. Firmament, dont il allume les feux; océan, dont il remplit les abîmes; terre, qui lui servez de marchepied; soleil, qui répandez ses influences; nuages, qui êtes la poussière de ses pieds; vents, qui le portez sur vos ailes; oiseaux, qui chantez ses louanges; tonnerre, qui servez sa justice; ruisseaux, qui faites couler ses bontés; montagnes, qui fumez en sa présence; jour, qui l'annoncez à la nuit, apprenez-nous, s'il est possible, le comble d'une grandeur dont il ne partage la gloire avec personne; faites-nous sentir, 1° l'éminence des vertus qui l'ont méritée; 2° l'éclat des victoires qui l'ont acquise; 3° la sublimité des titres qui la lui assurent; 4° la grandeur des idées qui la peignent; 5° le comble d'élévation où il la porte. Combien est-il digne d'être le Fils du Très-Haut : *Hic est Filius meus dilectus.*

1° L'éminence des vertus qui l'ont méritée : leur prix doit faire la mesure de sa gloire; elles sont parfaites. Tous les trésors de la sagesse sont renfermés en lui. Qui peut y trouver quelque faiblesse qui en ternisse l'éclat, quelque bas intérêt qui en corrompe les motifs, quelque inconstance qui en arrête le cours, quelque dégoût qui en abandonne l'exercice? *Omnes thesauri sapientiæ et scientiæ.* (*Coloss.*, II, 3.) Qui peut y désirer plus de zèle dans l'entreprise, plus de force dans l'exécution, plus de grandeur dans les vues, plus d'élévation dans les sentiments, plus de fermeté dans les obstacles, plus de charmes dans les bienfaits, plus de fruit dans la réussite? *Omnes thesauri.* Vertus attaquées par la violence des tentations, épurées par l'amertume des contradictions, soutenues dans la longueur des travaux, supérieures aux vicissitudes et consommées par une longue persévérance : *Omnes thesauri.* Entreprendrions-nous ici un détail que des volumes n'épuiseraient pas? D'une pauvreté qui manque de tout, d'une patience qui souffre tout, d'une mortification qui se refuse tout, d'une douceur qui pardonne tout, d'une obéissance qui accomplit tout, d'une charité qui embrasse tout, d'une libéralité qui enrichit tout? *Omnes thesauri.* Comprendrons-nous jamais ce qu'ajoute à ses vertus le caractère de sa personne? à son humilité la gloire divine qui lui appartient, à sa pauvreté les trésors infinis qu'il possède, à sa mortification les délices éternelles

dont il jouit, à son obéissance l'autorité suprême qui lui soumet l'univers, la suffisance qui le rend indépendant de tout le monde, et sa patience à sa toute-puissance, qui le rend avec tant de facilité maître de ses ennemis? *Omnes thesauri.* Vertus divines et humaines. Tout ce que la divinité a d'immensité dans les projets, de majesté dans les démarches, de justice dans les volontés, de sagesse dans les mesures, de miséricorde dans les faveurs. Tout ce que la vertu humaine a de détachement dans les richesses et l'indigence, d'humilité dans l'élévation et l'abaissement, de pureté dans les plaisirs et les dégoûts, de constance dans les succès et les revers, de soumission dans les penchants et les répugnances; en un mot, tous les trésors de la sagesse divine et humaine, tout est réuni dans le Saint des saints : *Omnes thesauri sapientiæ et scientiæ.* Grand Dieu! quel digne objet de vos complaisances! En fut-il, en sera-t-il jamais qui mérite mieux de la fixer? *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* (*Matth.*, XII, 5.)

Mais, que dis-je? Comparaison ou préférence, est-il proprement de vertu que les siennes? Rien n'en porte le nom, rien n'en a l'esprit, rien ne mérite la récompense qu'autant qu'il est conforme à cette règle, uni à ses mérites, formé par sa grâce. Ses vertus ont tracé la véritable idée de la vertu : elles en ont donné les leçons et fourni les moyens. Dieu ne connaît que les siennes, il ne couronne que ce qui lui ressemble : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri.* (*Rom.*, VIII, 29.) Martyrs, c'est lui qui a fortifié votre courage et soutenu votre constance; apôtres, c'est lui qui a animé votre zèle et soutenu vos travaux; confesseurs, c'est lui qui a inspiré votre pénitence et soutenu votre faiblesse. Ah! Seigneur, couronnez votre Fils dans tous les saints; couronnez tous les saints en lui. Il multiplie leurs palmes, ils les accumulent pour lui; il fait leur gloire, ils font la sienne; il est tout le ciel. Esprits célestes, vous l'adoriez dans les langes, venez l'adorer sur son trône. Vous le servîtes dans son désert, venez le servir dans son palais. Vous le consolâtes dans ses douleurs, venez le féliciter dans sa gloire. Vous célébrâtes sa naissance, célébrez sa royauté. Princes de la cour céleste, levez vos portes éternelles, ouvrez au Roi de gloire. Vous ne le méconnaîtrez pas: c'est le Dieu fort, c'est le Dieu des vertus: *Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ.* (*Psal.* XXIII, 10.)

2° Grandeur sans partage dans les combats qui l'ont acquise. Non, ne prétendez pas lui en disputer la gloire ou la partager avec lui, soldats courageux qui remportez la victoire, postes avantageux qui la facilitez, hasard heureux qui l'occasionnez, ressource de politique qui la préparez, troupes alliées qui y contribuez, Dieu vous doit-il une partie de ses couronnes? Hélas! loin de le secourir, tout l'abandonne. Qui le défendra? ses disciples? Ils prennent la fuite. Le peuple? Il se déchaîne contre lui. Sa sainte mère? Elle s'afflige. Le magistrat? Il le condamne. La Synagogue? Elle le proscrit. Anges, vous ne paraissez pas? Prêts à le défendre, sans doute, des légions entières s'armeraient en sa faveur. Qui peut faire tomber les armes de vos mains? Etres insensibles, vous semblez, il est vrai, prendre part à ses peines. Soleil, l'horreur du forfait vous éclipse; la douleur vous brise, arides rochers; la crainte vous ébranle, masse énorme de la terre; mais vous ne venez pas à son secours. Non, non, seul auteur de sa gloire et de ses triomphes, il ne doit rien à vos faibles mains. Est-ce la force du corps qui le soutient? Les bêtes féroces peuvent lui devoir quelque chose, mais le sien, déchiré, affaibli, expirant, ne sert qu'à l'accabler de son poids. Est-ce la fougue des passions? Elle fait la valeur de bien des héros. Ici toutes les passions sont combattues et anéanties, son âme accablée de douleur, son cœur blessé par l'amour, sa personne sacrée livrée à la tristesse.

Mais, ce qui ne peut appartenir qu'à lui seul, Dieu lui-même, son propre père ne partage la gloire de ses combats qu'autant que, par l'unité de son essence, tout ce qui est extérieur est commun aux trois Personnes divines. Les hommes ont besoin d'une grâce surnaturelle pour toutes sortes de bonnes œuvres; toujours gratuite, ils l'attendent de ses libéralités; toujours nécessaire, ils ne peuvent rien sans son secours; la grâce fait toutes les avances; Dieu en a tout l'honneur. En couronnant nos mérites, il couronne ses bienfaits. Ici la grâce n'est ni nécessaire ni gratuite : en couronnant ses mérites, il couronne son ouvrage et ses droits, il est l'auteur même et la source de la grâce; il l'a méritée aux hommes et la répand sur eux : égal à son père, il n'attend pas ses bienfaits, infiniment puissant, il n'a pas besoin de son secours; il est la sainteté même. A-t-il recours à la miséricorde? Hélas? bien loin de lui ouvrir un asile dans ses bontés, ce Père même l'abandonne dans la plus grande extrémité, le condamne à la mort, le livre aux tentations : son Fils ne peut s'empêcher de s'en plaindre à lui-même : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (*Matth.*, XXVII, 46; *Marc.*, XV, 34.)

Mais que dis-je? Tout l'abandonne; disons plutôt que tout se ligue contre lui. Le voilà dans la mêlée aux prises avec tout le monde; obligé de tout faire, de tout souffrir, de tout combattre; l'enfer arme toute sa rage, la mort aiguise tous ses traits, le péché ouvre tous ses abîmes, la justice exerce toutes ses rigueurs, la douleur enfonce toutes ses pointes, les humiliations répandent toutes leurs amertumes, la perfidie épuise toutes ses noirceurs, la Synagogue déploie tous ses artifices, la grossièreté verse tous ses dégoûts. Quel est le vainqueur qui ait eu à la fois tant d'ennemis sur les bras et qui, sans faire aucune diversion, seul ait également su les vaincre? Quel est le conquérant qui n'ait mis des bornes à ses victoires? Que de peuples inconnus à Alexandre! que de nations indépendantes de César! que de terres soustraites à la domination romaine! Mais

c'est le vainqueur de tout, de l'enfer en ouvrant ses portes, de la mort en brisant ses chaînes, du tombeau en dissipant ses horreurs, du péché en payant sa rançon, des pécheurs en obtenant leur grâce, des passions en offrant leur remède, de la Synagogue en rompant ses mesures, du monde en le détrompant de ses erreurs, du paganisme en renversant ses temples, du démon en faisant taire ses oracles, de la perfidie en embrassant le traître, des soldats en les jetant à la renverse, de la douleur en supportant ses coups, de la grossièreté en civilisant des pêcheurs, de la corruption en faisant régner la vertu : *Exivit vincens ut vinceret.* (*Apoc.*, VI, 2.) Que par un juste retour tout contribue aujourd'hui à sa gloire, les hommes en l'honorant, les disciples en l'annonçant, les martyrs en le confessant, sa mère en le consolant, son père en le glorifiant, les pécheurs en se convertisssant, l'enfer en le redoutant, la nature en lui obéissant. O cieux ! qui vous ouvrîtes pour faire pleuvoir le juste, ouvrez-vous pour le recevoir ; nuages, servez-lui de char de triomphe ; astres, assemblez-vous pour le couronner ; étoiles dociles à sa voix, qui conduisez les rois à son berceau, venez embellir son trône ; lune admirez sa beauté ; soleil, soyez ébloui de sa lumière : vous vous éclipsâtes à sa mort, faites briller vos rayons pour éclairer son triomphe. Que tout fléchisse le genou à son nom adorable : *Omne genu flectatur.* (*Philip.*, II, 10.)

3° Sublimité des idées. La Divinité a trop de perfections pour ne pas se multiplier, le bien souverain a trop de douceur pour ne pas se répandre. Unique dans son essence, il n'a pu se reproduire que dans ses images : aussi s'est-il peint et se contemple-t-il au dehors dans tous les êtres dont il a rempli l'univers et dans lui-même éternellement par une image substantielle, son Verbe. Ce que fait, par un sot orgueil, une beauté mondaine qui cherche à se mirer partout et à qui tantôt le cristal d'une fontaine, tantôt la glace d'un miroir offre l'objet qu'elle idolâtre dans son cœur, la justice le fait pour Dieu : elle trace partout le plus bel ornement qui fut jamais et qui peut jamais être. Tout le reste ne mérite le nom de beauté qu'autant que, par quelque trait de ressemblance, il est une légère émanation de celui qui a bien voulu s'y laisser entrevoir : *Per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.* (*Rom.*, I, 20.) Aucune créature cependant ne peut parfaitement le peindre. Bornée dans sa nature souillée de mille défauts, Dieu pouvait-il s'y reconnaître ? Il fallait que la multitude suppléât à leur faiblesse, et que des divers traits épars dans le monde, il se formât un portrait total de celui qui, par l'immensité, l'universalité, l'infinité de son être, renferme éminemment l'univers. Image primitive, dont tout le reste n'est qu'un faible rayon qui contient tout, qui surpasse tout, qui est tout. Terre, cieux, vous représentez sa majesté ; arbres, vous peignez sa fécondité ; ruisseaux, vous ébauchez son abondance ; vaste mer, vous retracez ses trésors ; soleil, vous êtes un rayon de sa lumière. Mais non, cachez-vous, copies imparfaites, approcherez-vous jamais du Tout-Puissant ? Heureux si, par le merveilleux assortiment de tant de parties qui toutes ont leurs fonctions et leurs beautés, vous êtes une ombre légère d'une grandeur sans bornes : *Quanto speciosior est dominator qui omnia constituit !* (*Sap.*, XIII, 3.)

Mais non, paraissez pour lui faire honneur par vos défauts mêmes. Deux choses font sentir la beauté, l'opposition et la ressemblance ; la laideur par contraste, une beauté par comparaison. Un savant brille, et auprès de l'ignorant qu'il instruit, et auprès d'un autre savant qu'il efface. L'ennemi vaincu, le concurrent surpassé contribuent également à sa gloire. Il faut au soleil des ténèbres à dissiper et d'autres astres à éclipser. Le nuage qui le peint et celui qui le couvre le font admirer ; l'œil faible du hibou qu'il éblouit, l'œil perçant de l'aigle qu'il éclaire, le terrain qu'il fertilise, le sable qu'il brûle, la glace qu'il fond, la boue qu'il durcit, la goutte de pluie ou de rosée qu'il pare de mille couleurs, tout montre sa fécondité. Quel spectacle aux yeux de la raison et de la foi ! Le monde est une espèce de Verbe, de divinité visible par les traits de divinité qu'il rassemble et qu'il étale : cette brillante image le reproduit partout et par le bien et par le mal ; la lumière et les ténèbres font sentir son absence ou sa présence. Les défauts sont nécessaires à la gloire de Dieu, semblables aux ombres qu'une habile main répand sur un tableau, et qui, loin d'en diminuer la beauté, lui donne un nouveau lustre. Les traits qu'un voile léger couvre négligemment n'en sont que plus piquants. L'imagination agréablement irritée rend avec usure ce que la délicatesse du pinceau voulait dérober aux yeux. L'homme est un second univers, abrégé et peut-être plus aimable, surtout dans son esprit plus vaste que l'univers : mais toujours fait à l'image de Dieu, il ne le retrace pas moins par sa perfection et ses défauts, son abondance et sa disette, sa jouissance et ses désirs. Partout un Dieu fait sentir qu'il peut rendre parfaitement heureux en nous accordant ce qui nous manque.

Mais pourquoi voltiger d'objet en objet, pour chercher quelque légère nuance ? C'est vous, Seigneur, qui êtes l'image complète de la Divinité ; en vous sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse ; vous peignez les perfections de Dieu par celles des créatures que vous surpassez, par les vôtres qui les égalent ; vos lumières éclipsent le soleil, elles font briller la couronne du Père céleste, vous ternissez l'éclat des pierres précieuses, vous faites briller la gloire de son trône, vous étonnez les chérubins par vos lumières, les séraphins par votre amour, les anges par vos vertus ; vous charmez Dieu même par vos attributs divins ; vous ne les peignez pas moins par les défauts que vous réparez, la puissance en soutenant notre faiblesse, la magnificence en

enrichissant notre pauvreté, la sagesse en dissipant nos ténèbres, la bonté en adoucissant nos maux. On ne voit en nous les plaies de l'humanité que pour en admirer la guérison : vous tournez les faiblesses en perfections, les passions en vertus ; les malheurs du genre humain font votre gloire. Heureuse faute qui nous a donné un tel Rédempteur, qui a procuré au Rédempteur tant de gloire : *O felix culpa ! quæ talem habuit Redemptorem !*

4° Les titres qui le lui assurent. Qui peut lui disputer l'éminence de ses droits, puisque le monde entier est sa conquête et son ouvrage? Quelle sorte de richesse peut être l'objet des vœux d'un souverain ? Se voir maître d'un vaste empire, être père d'une infinité de sujets, posséder des palais magnifiques! Les voici, Père céleste, ces royaumes, ces palais, ces peuples. Je sais que, maître de tout, on ne peut rien ajouter à votre domaine : mais enfin, c'est par ce Fils adorable que vous avez voulu vous faire de nouveaux Etats. Votre culte répandu sur toute la terre, une foule de nations soumises à vos lois, des temples sans nombre élevés à votre gloire : voilà votre héritage, comme autrefois le peuple d'Israël parmi les autres peuples; et dans Israël même la tribu de Lévi était votre partage. Ah! ce peuple nouveau, le cœur de Jésus-Christ en a projeté l'acquisition, ses travaux l'ont mérité, sa grâce l'a procuré, il a été le conquérant dont vous avez employé le bras et les armes. Que dis-je, les armes? disons plutôt le sang, la croix et la mort. Il fait même par ses mérites les vraies richesses de ce patrimoine. De quel prix seraient les hommages des hommes, si, comme le sarment, ils ne tiraient toute leur séve du tronc auquel ils sont unis : *Acquisivit sanguine suo.* (*Act.*, XX, 28.)

Ce n'est pas assez pour lui d'être le créateur, le conquérant de l'Eglise, cette espèce de monde nouveau, il est le conquérant, le créateur du monde entier. Rien n'a été produit que par le Verbe, tout a été formé sur ce modèle, tout existe par sa vertu : cette parole féconde et toute-puissante se fait entendre, et tout s'exécute. Que la lumière soit, et la lumière fut; que l'homme vive, et l'homme vécut. C'est par son Verbe que Dieu se parle à lui-même dans l'éternité, c'est par le Verbe qu'il a parlé au néant au commencement des siècles, c'est par le Verbe qu'il a parlé à la créature dans le temps: *Verbo Domini cœli firmati sunt.* (*Psal.* XXXII, 6.) Si nous agissons, si nous vivons, si nous sommes, c'est en lui, c'est par lui, c'est pour lui : rien ne se fait, rien ne peut se faire sans lui. *Sine ipso factum est nihil.* (*Joan.*, I, 3.) Dieu lui-même lui doit son bonheur, il ne se connaît que par le Verbe ; sans le Verbe il ne serait ni heureux, ni puissant, ni sage : le Père lui doit le Saint-Esprit : le Verbe est un des principes de sa procession éternelle, puisque l'Eglise nous apprend qu'il procède du Père et du Fils ; c'est même au Fils que le Père doit cette seconde fécondité, puisque c'est en se contemplant dans le Verbe que Dieu épris, pour ainsi dire, de ses perfections, s'aime infiniment et produit son amour consubstantiel. Comme il ne peut s'aimer sans se connaître, ni se connaître que dans son Verbe, cette image toujours féconde est en même temps le terme de sa connaissance et le principe de son amour : *De meo accipiet.* (*Joan.*, XVI, 14, 15.)

Non, Dieu ne peut être infiniment parfait, sans se connaître, sans s'aimer : il se forme une image complète de lui-même ; non pas une image arbitraire qu'il puisse former ou détruire, elle est aussi nécessaire que lui; non pas une image défectueuse, inférieure à son principe, elle est aussi parfaite que lui; non pas une image passagère dont les couleurs s'effacent, dont les traits s'évanouissent, elle est aussi durable que lui. Cet astre ne connaît point de tache, ce jour ne voit point de nuage, ce tableau ne souffre point d'ombre, cette lumière est toujours brillante, ce feu fut toujours actif, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle. Ce n'est pas une main étrangère qui a tenu le pinceau, il s'est peint lui-même au naturel; original et copie, peintre et portrait, cette image si achevée et si vive n'est que sa propre pensée. Il n'a pas fallu bien du temps pour l'y représenter; le plus fidèle miroir ne rend pas plus promptement son objet. Le même instant qui vit l'essence divine en vit l'inestimable tableau. Mais, que dis-je, instant? En est-il en Dieu? Son éternité fait tous les temps, et n'est elle-même qu'un seul moment, toujours subsistant, où dans la splendeur des saints il se contemple, il engendre son Verbe, il est épris de lui-même, il produit le Saint-Esprit. Ce n'est point ici une figure inanimée, et d'une matière différente, fort au-dessous du prix et de la vie de son objet, comme les portraits des hommes les plus précieux et les plus finis: c'est une personne subsistante elle-même, en tout semblable, en tout égale, et ne faisant avec lui qu'une même chose. Le ruisseau est le même que la source, le fruit que l'arbre, les rayons que le soleil, le terme que l'origine. Unité de substance, égalité de perfection, conformité de sentiments, distingué sans être séparé, engendré sans être créé. Consubstantiel avec lui, sans cesser d'être unique, Dieu se voit, se trouve, se multiplie dans un autre lui-même.

Sans cesser d'être unique encore, Dieu acquiert un autre lui-même par l'incarnation de son Fils, qui le croirait? par une humilité ineffable, qui lui donne de nouveaux titres et une gloire sans partage. Ce Fils égal au Père vent bien faire une partie de son patrimoine, depuis qu'une nature créée l'a pu compter au nombre des siens. Dieu s'est acquis un Dieu, tandis que le Verbe n'était que dans le sein de son Père. Dieu était son égal, mais non pas son maître, son principe, mais non pas son Dieu, son père, mais non pas son roi. L'autorité divine, tout infinie qu'elle est, ne s'exer-

çait que sur la créature ou sur le néant, mais jamais sur l'Etre suprême; dans la personne de Jésus l'Etre suprême lui-même a commencé à être soumis. Rien ne manque plus à votre gloire, Dieu et les créatures lui sont consacrés. Votre empire s'est accru infiniment, il est digne de vous. Le Très-Haut est au nombre de vos sujets. Les plus puissants monarques peuvent tout au plus commander à des rois. Vous commandez à un Dieu, vous l'engendrez dans l'éternité aussi grand, aussi puissant que vous; vous le faites naître dans le temps votre esclave et votre victime; on l'adorait avec vous, il est ici votre adorateur. Avec vous il travaillait, il est ici votre ouvrage. Il recevait de l'encens avec vous, et il vous en offre. On lui immolait des sacrifices, et il est ici votre victime, si celle dont les chastes flancs lui donnent la vie s'appelle votre servante; confondu avec sa mère, il ne s'appelle que votre serviteur : *Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ.* (*Psal.* CXV, 16.) A vous donc appartient toute puissance et toute gloire, Verbe incarné, qui jamais y eut de si beaux titres, qui jadis en immola, qui jamais en procura tant à Dieu.

5° Grandeur sans partage par la gloire qui y met le comble. Tout ce que l'ambition a désiré de plus brillant, tout ce que le faste a rassemblé de plus somptueux, tout ce que la piété a imaginé de plus magnifique, tout ce que la Toute-Puissance a répandu de plus merveilleux sur la terre, tout ce qu'elle a établi de plus divin dans le ciel, vains atomes de grandeur, disparaissez; vains fantômes, fuyez devant sa Majesté; vaste univers, anéantissez-vous, vous n'êtes qu'un peu de poussière auprès de celui qui est l'image du Père et le caractère de sa substance. Faibles ombres, grand Dieu, de ce que vous réservez à un Fils pour qui vous avez créé tout le reste; richesses adorables que les voleurs n'enlèvent point, que la rouille ne consume point, vous suppléez à tout. Avec vous le pauvre ne sent point son indigence, le riche méprise ses trésors. Ressource de Dieu et des hommes, inépuisable dans votre fécondité, inaltérable dans votre durée, infinie dans votre prix, vous acquittez toutes les dettes de l'un, vous satisfaites à tous les droits de l'autre, vous remplissez tous leurs désirs. Tout puise dans votre abondance. Abîme de grandeur et de sainteté, trésor de Dieu et des hommes, tout se trouve parfaitement en vous : *De plenitudine ejus nos accepimus omnes.* (*Joan.*, I, 16.)

Parcourez le ciel et la terre, où trouverez-vous une place digne du Fils unique du Père céleste? Le voilà à sa droite assis sur le trône de la Divinité. Anges et saints, prosternez-vous en sa présence; chérubins, couvrez-vous de vos ailes; vertus et dominations, principautés et puissances, tremblez, voici votre Dieu : *Constituens illum supra omnem principatum et potestatem.* (*Ephes.*, I, 21.) La posture humiliante où l'Ecriture vous peint convient à la créature. C'est à ce Fils adorable à être assis sur un trône et à marquer par là l'étendue de son autorité, l'élévation de sa royauté, la gloire de son empire; c'est à ce Fils adorable à être assis sur le trône à la droite du Père, et à marquer par là l'unité de son essence, l'égalité de sa personne, la vérité de sa Divinité. Ce n'est en lui ni présomption ni injustice, c'est son droit, c'est son état, c'est sa nature : *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo.* (*Philip.*, II, 6.)

Père céleste, voilà le langage que lui tiennent votre justice et votre amour : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jouissez de ma joie, entrez dans ma gloire, possédez tous mes biens : *Dixit Dominus Domino meo, sede a dextris meis.* (*Psal.* CIX, 1.) Mais c'est trop peu pour vous; les anges et les saints, inondés de délices, couronnés de ma main, jouissent d'un pareil bonheur. Soyez au-dessus de toutes les créatures, soyez plus grand, plus puissant, plus parfait que toutes les créatures ensemble : *Sede a dextris meis.* Ce n'est pas encore assez. Marie, élevée au-dessus de tout, parce qu'elle est votre mère, ne voit que la Divinité au-dessus d'elle; mais la Divinité n'est pas, mon Fils, au-dessus de vous. Partagez mes perfections, mes opérations, mes titres, ou plutôt n'ayant que la même Divinité, vous êtes Dieu par l'unité de nature : *Sede a dextris meis.* La nature humaine, divinisée par l'union personnelle avec vous, partagera vos prérogatives.

Bien loin de partager votre gloire, régnez surtout, mon Fils, avec le plus parfait empire; soyez l'arbitre du sort des humains; Pesez tout dans votre balance, commandez et vous serez obéi : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* (*Matth.*, XXVIII, 18.) Vous vous êtes soumis au jugement des hommes; je me dépouille en votre faveur du droit de juger les vivants et les morts : *Pater non judicat quemquam.* (*Joan.*, V, 22.) Après vous être assis à ma droite, comme chef des prédestinés, appelez à la vôtre ceux que vous en trouverez dignes; chassez à votre gauche, précipitez dans les abîmes ceux que vous avez réprouvés; montrez-vous aux yeux de l'univers, faites arborer vos drapeaux, distribuez les récompenses, imposez les châtiments, jouissez de tous les apanages de la Divinité : *Omne judicium dedit Filio.* (*Ibid.*)

Sa gloire passe jusque sur son corps. Il n'est pas moins supérieur à tous les hommes par les charmes de sa beauté que par la grandeur de son élévation. Dissipez les nuages qui vous couvraient, faites briller vos divins attraits, cessez d'écouter l'humilité qui vous déguisait. Jamais fûtes-vous mieux paré qu'en vous montrant ce que vous êtes? *Dominus regnavit, decorem indutus est.* (*Psal.* XCII, 1.) Le voilà cet Homme, le plus beau des enfants des hommes. Qui peut peindre, qui peut comprendre sa divine beauté? Quoique sujet aux misères humaines, il charmait pendant sa vie tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher; la grâce était répandue sur sa personne, le lait et le miel

coulaient de ses lèvres : *Diffusa est gratia in labiis tuis.* (*Psal.* XLIV, 3.) A peine sur le Thabor laisse-t-il échapper quelques rayons, que Pierre est hors de lui-même. Le saisissement, l'extase, l'ivresse ne lui laissent pas la liberté de songer à ce qu'il dit : *Nesciebat quid diceret.* (*Luc.*, IX, 33.) Je ne suis pas surpris que Madeleine ait été transportée d'une chaste tendresse en le voyant au jardin, quoique déguisé sous une figure étrangère; mais le temps n'en était pas venu. La possession de ce bien est réservée à l'autre vie : *Noli me tangere, nondum enim ascendi.* (*Joan.*, XX, 17.) Pour ménager la faiblesse des hommes, il mettait comme Moïse un voile sur son visage qui en tempérait le feu. Aujourd'hui le voile est levé, la Divinité donne un libre cours à ses effusions; il se fait de la lumière une espèce de vêtement : *Amictus lumine sicut vestimento.* (*Psal.* CIII, 2.) Céleste Jérusalem, ne cherchez pas d'autres astres, voilà le vrai soleil. Il suffit à tout, comme dit saint Jean; il est lui-même, il est lui seul la vraie lumière : *Civitas non eget sole.* (*Apoc.*, XXI, 23.)

Contemplez avec respect ses yeux si perçants et si doux. Quel cœur est à l'épreuve de leurs traits? Un de leurs regards me fait entendre plus de mystères que les plus longs discours. Tournez-les vers moi ces yeux adorables qui allument les plus vives flammes dans les cœurs qu'ils blessent : *Vulnerasti in uno oculorum.* (*Cant.*, IV, 9.) Il n'est pas nécessaire que vous ouvriez cette bouche divine qui ne prononce que des oracles, le langage de vos yeux suffit à mon cœur; il vous peint si bien tout entier par le coup de pinceau le plus délicat et le plus rapide : *Ipsi avolare me fecerunt.* (*Cant.*, VI, 4.) Mais non, Seigneur; que je ne perde rien de vos charmes. Ouvrez-la cette bouche sacrée, faites-moi entendre votre voix; mon âme s'écoule en vous quand vous me parlez. La plus délicieuse symphonie vaut-elle le son touchant qui frappe mes oreilles? Dites-moi que vous êtes mon bien-aimé, mon salut, ma lumière et ma vie : *Anima mea liquefacta est ut locutus est dilectus meus.* (*Cant.*, V, 6.) Quel port majestueux! quelle noble démarche! Ces bras puissants, faits au tour, qui renversent vos ennemis; ces mains pleines de diamants qui portent le monde, ces doigts qui se sont joués en le créant, ces pieds adorables qui marchent sur l'aile des vents et la cime des ondes, à qui la terre sert de marchepied; cette tête respectable qui porte la couronne de gloire et d'un signe de sa volonté ébranle les colonnes du firmament. Enfants des hommes, vîtes-vous jamais rien de si parfait? *Speciosus forma præ filiis hominum.* (*Psal.* XLIV, 3.)

Pour comble de beauté, et d'une beauté qui vous est propre, nous verrons encore sur votre corps les plaies que les clous ont faites, la large ouverture qu'a faite la lance, le sang précieux qui l'inonda; nous verrons auprès de vous cette colonne empourprée de votre sang, ces fouets qui vous déchirèrent, ces épines qui percèrent votre tête, la croix qui reçut vos derniers soupirs. Bouches éloquentes qui peignez si vivement l'excès de son amour, monuments glorieux de son courage, quel nouvel éclat y répandez-vous! Immortel, impassible, jouissant d'un calme profond. Ce n'est plus cet homme, l'opprobre des hommes et le rebut de la populace; sa passion fait sa gloire, sa couronne d'épines est changée en une couronne de douze étoiles, sa croix est un trône éclatant, ses blessures jettent les plus vifs rayons, son sang est une robe de pourpre, ses opprobres, ses douleurs sont la mesure de sa félicité. Venez, âmes justes, prendre part au bonheur de votre bien-aimé; que tout retentisse de vos chants. Quoique sa gloire soit sans partage, l'amour fait tout partager, l'amour rend communs les biens et les maux de ce qu'on aime. Vous en partagez réellement les fruits; son bonheur devient en effet le nôtre, et s'il ne partage avec personne l'éclat de son élévation, tout le monde du moins en partage les fruits avec lui.

SECONDE PARTIE.

Le brillant des dignités aurait peu d'attraits pour un bon cœur, s'il se bornait à l'admiration qu'elles inspirent, à l'autorité qu'elles assurent, à la crainte qu'elles font naître. Gloire imparfaite, si elle n'aboutissait à faire des heureux; gloire cruelle, si elle servait à faire des misérables. Le vrai triomphe est dans le cœur dont on a gagné l'amour et mérité la reconnaissance. La bonté du Sauveur n'en pouvait goûter d'autre. Il n'était venu que pour répandre des bienfaits, il ne se trouvait heureux qu'en assurant le bonheur de ses enfants. Enfer vaincu, votre défaite n'a pour lui de charmes que parce qu'il vous arrache la proie que vous alliez dévorer. Le souvenir de nos misères fixa toujours son attention. Il parle jusque sur le Thabor de la passion qu'il doit endurer pour nous; il s'occupe dans le ciel du soin de nous y procurer une place; il s'y présente à son Père en qualité de suppliant et d'avocat du genre humain, ne cessant de prier pour nous, et il nous destine son héritage. Réjouissons-nous donc de son élévation, et par intérêt et par devoir; ses biens sont les nôtres. Nous avons admiré des *vertus*, des *combats*, des *titres*, une *élévation* dont il ne partage la gloire avec personne; bénissons maintenant, 1° des *vertus*, 2° des *combats*, 3° des *titres*, 4° une *élévation* dont nous partageons les fruits avec lui.

1° Ses vertus : elles nous deviennent propres, il nous en communique le mérite, il nous en facilite l'imitation. Malgré la corruption générale des hommes, la Divinité a toujours eu des adorateurs, et ses vertus des disciples. Dès le commencement du monde, Abel dans ses troupeaux, Caïn dans ses jardins, avaient trouvé de quoi lui faire des offrandes. Noé n'avait pas épargné le reste et la ressource du monde, que les eaux avaient respecté; Abraham avait eu le courage de porter le glaive sacré dans le sein d'un fils unique; plus de cent mille victimes

égorgées dans une seule fête étaient bien au-dessous des sublimes désirs du plus sage des hommes. Les vertus héroïques de Moïse, de David, de Job, de Tobie, d'Esther, de Judith, des Machabées et de mille autres, ont mérité l'admiration des hommes et les éloges du Saint-Esprit.

Mais, outre les sept mille qui n'avaient pas fléchi les genoux devant Baal, le paganisme lui-même, dans un culte mal entendu, rendait de vrais hommages à la Divinité. Il est vrai qu'infidèle par religion, aveugle par conviction de la vérité, il prodiguait aveuglément à des créatures, et qu'il distribuait à divers objets les attributs infinis de l'Etre suprême, renfermés dans la simplicité de son essence ; mais sous ces noms empruntés, sous ces statues muettes d'un dieu chimérique, l'homme frappé, de la majesté du Très-Haut, a reconnu et adoré dans tous les temps un souverain Maître, à qui tout est dû; en sorte que, par l'heureuse nécessité d'un Etre que tout démontre, et qui seul est tout, l'idolâtrie même est un vrai culte, la superstition une adoration ; tout revient au même principe. Le paganisme a eu aussi ses vertus héroïques. Plus d'une fois la corruption de notre siècle nous a fait envier à l'ancienne Rome le désintéressement de Fabricius, la probité de Caton, la continence des vestales, la clémence d'Auguste.

Mais que peut faire le monde entier, par ses erreurs et par ses lumières ? Tout est au-dessous du Tout-Puissant. Se nourrit-il de la chair des taureaux ? Boit-il le sang des brebis? A-t-il besoin des parfums de l'Arabie? Faibles mortels! qu'avez-vous qui ne lui appartienne par une foule de titres? Que pouvez-vous offrir qui soit digne d'un Maître que rien n'égale? Quelle vertu a droit de lui plaire? Où est l'homme qui l'adore en esprit et en vérité? Quelque nobles qu'en soient les sentiments, quelque épurées qu'en soient les vues, hélas! fruit corrompu d'une tige coupable, l'homme a bien plus à trembler sous le poids de ses vices qu'à se rassurer sur l'apparence de quelques vertus. La vanité, la grandeur, l'hypocrisie, la volupté, l'intérêt sont son mobile, qu'il a peu de solidité! *Cor eorum vanum est.* (*Psal.* V, 10.) Un cœur même sanctifié par la grâce ne doit-il pas sans cesse en redouter la perte? En est-il tranquille possesseur? Ne gémit-il pas des révoltes d'une concupiscence qui lui fait courir tant de risques? Adam lui-même, dans les beaux jours de son innocence, par un triste passage de la lumière aux ténèbres, de la sainteté au crime, de la vie à la mort, n'en prouve que trop la fragilité. Que le cœur de l'homme est un profond abîme de malices! L'ange ne fut pas plus heureux : *Pravum est cor hominis et inscrutabile.* (*Jerem.*, XVII, 9.)

Serons-nous donc, ô mon Dieu! serez-vous vous-même sans ressource? Et parce que vous méritez seul tous les honneurs, faut-il que vous ne puissiez être jamais honoré? Vos titres sacrés seront-ils un obstacle à votre culte et à notre zèle? Mais consolons-nous ; cieux, réjouissez-vous ; terre, tressaillez de joie, voici quelqu'un qui s'offre à suppléer à l'indigence du monde. Heureux Etre, adorable Jésus, qui pouvez enfin rendre à Dieu ce qui lui est dû et procurer à l'homme ce qu'il désire, que vous êtes grand, pour suffire seul à ce qui passe toutes nos forces ! Etre suprême, ne craignez rien ; malgré votre grandeur, un autre vous-même défend vos droits et vous rend justice. Nature humaine, ne craignez rien ; malgré votre misère et vos crimes, un autre vous-même parle pour vous et vous acquitte. Dieu est Homme, l'Homme est Dieu. C'est avec lui, en lui et par lui que vous avez, Père céleste, dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire ; et en lui, avec lui et par lui que vous aurez, genre humain, toute sorte de bien : *Per ipsum et cum ipso et in ipso, omnis honor et gloria.*

Après avoir divinisé vos vertus par l'union à ses mérites, il humanise les siennes par la facilité de l'imitation. Toutes sublimes, toutes divines qu'elles sont, elles sont pourtant à votre portée. Quel guide dans la route de la vertu ! Il nous enseigne, et avec quelle condescendance ! Il nous invite, et avec quelle bonté ! Il nous soutient, et avec quelle abondance de grâces ! Il marche à notre tête, et avec quel courage ! Il nous aide à marcher, et avec quelle tendresse ! Il nous couronne, et avec quelle magnificence ! Il est lui-même la voie, la vérité et la vie. C'est une mère qui, tenant son fils par la main pour affermir ses pas chancelants, s'abaisse, s'arrête, ralentit sa course avec lui. Quel modèle accompli de toutes les vertus ! Vertus de détail dans les choses les plus communes, vertus de sentiment dans les objets les plus nobles, vertus d'état dans toutes les professions, vertus de fidélité dans toutes les situations, vertus diversifiées selon les âges et les circonstances, depuis la crèche jusqu'à la croix. Remplissant les mêmes devoirs, souffrant les mêmes faiblesses; vivant avec nous, semblables à nous, confondu dans la foule, au milieu de nous ; c'est un modèle toujours présent, toujours proportionné, tout à tous : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, et vos faciatis.* (*Joan.*, XIII, 5.)

Par un préjugé trop répandu et trop funeste, la vertu, en apparence inaccessible et supérieure à l'humanité, était regardée comme une belle chimère qui ne se trouvait plus parmi les humains. Les idées outrées que s'en étaient formées les philosophes confirmaient un système que la rareté extrême des gens vertueux semblait n'avoir que trop réalisé. Il fallait les détromper dans leurs faux prétextes, les rassurer dans leurs vaines alarmes, et pour les apprivoiser avec la vertu, la familiariser avec eux, s'abaisser avec eux pour les élever jusqu'à elle. Elle était même défigurée par les faiblesses de ses plus fidèles disciples. Ces modèles défectueux la décréditaient et faisaient prendre le change ; on canonisait, on imitait

des défants qu'elle semblait autoriser et ennoblir. Il fallait dissiper le nuage et, par un modèle parfait qui en donnât les plus nobles idées et les plus touchants motifs, ne plus laisser exister les risques de s'y méprendre. Voilà ce qu'exécute divinement le Saint, le Juste par excellence. Il fait naître, il fait vivre la vertu parmi les hommes; il en fait voir la perfection, il en réalise la pratique, il en écarte les obstacles, il en fait aimer la rigueur par ses exemples. Un maître qui passe par toutes les épreuves, qui ne trouve, ni dans la dignité de la personne, ni dans la faiblesse de la santé, ni dans l'intérêt de la fortune, ni dans la fatigue du travail, ni dans l'amertume de la contradiction, ni dans le dégoût de la durée, aucun prétexte de dispense; un maître qui le premier à tout, peut toujours dire, *faites ce que je fais*, que n'a-t-il pas droit d'ordonner et d'attendre? Ainsi nous deviennent propres des vertus qu'on nous donne pour modèles, afin de nous naturaliser avec toutes les vertus.

2° Ses *combats* nous deviennent propres. Il n'a pas combattu, il n'a pas vaincu pour lui seul. Nos ennemis sont les siens, ses victoires sont les nôtres; il nous enrichit de leurs dépouilles et nous rend invincibles. Les justes de l'Ancien Testament, qui languissaient dans les lymbes, en goûtèrent les premiers fruits. Plusieurs, au temps de sa mort, revinrent à la vie; il descendit dans ces lieux ténébreux, et sa résurrection délivra ces âmes saintes qui soupiraient depuis longtemps après ce moment. Cette nombreuse cour parut avec éclat le jour de son triomphe, à la suite de leur libérateur: elles furent reçues dans la patrie céleste. Tombeaux, brisez vos portes; enfer, ouvrez vos abîmes; mort, rendez votre proie: le vainqueur traîne tout après lui. Là je vois l'innocent Abel, le fidèle Abraham, le chaste Joseph, le pieux David, la sage Débora, la pieuse Esther, la courageuse Judith, les vaillants Machabées; Moïse y porte les tables de la loi, les prophètes y montrent du doigt, aussi bien que le saint Précurseur, celui qu'ils n'avaient annoncé que dans l'obscurité d'un mystérieux avenir; les prêtres y sont couverts du sang des victimes qu'ils ont immolées. Abrégé de l'univers, j'y vois tout ce qu'il y a eu de grand, de saint, depuis le commencement des siècles: *Captivam duxit captivitatem.* (*Ephes.*, IV, 8.) Beau prélude de la nouvelle cour que l'Église vous prépare! Une troupe de saints pasteurs à la tête de leurs troupeaux, une multitude de saintes vierges à la suite de la reine des vierges. Que de martyrs! que de confesseurs! que d'hommes apostoliques! en attendant que le jour du jugement rassemble tous les siècles à ses pieds: *Captivam duxit captivitatem.*

Le triomphe des plus grands conquérants, toujours imparfait, toujours peu durable, ne sert qu'à faire sentir la faiblesse de l'humanité, dont le comble de la fortune ne délivre pas. Après avoir triomphé des trois parties de la terre, et mérité le nom de *Grand* par excellence, Pompée fugitif perd la vie par la main d'un esclave, après avoir gagné cinquante batailles, défait un million d'hommes, donné des lois à la maîtresse du monde. César trouve dans son fils un perfide qui lui perce le sein, après avoir porté la terreur de son nom d'un pôle à l'autre et réduit la terre au silence. Alexandre, au milieu de sa cour, est la victime du poison. Grandeurs humaines, que vous êtes fragiles! Votre grandeur, ô mon Dieu! votre puissance n'est point sujette à ces tristes révolutions: elle ne connaît ni de danger qui l'alarme, ni de vicissitude qui l'ébranle, ni d'ennemi qui lui résiste. Mort, confessez-vous vaincue; vous n'avez plus d'empire sur lui. Enfer, reconnaissez votre faiblesse; il est arraché à vos fureurs. Péché, rendez les armes; vous ne ferez plus couler son sang. Monde, soumettez-vous à sa puissance; il ne subira plus vos arrêts. Son trône est inébranlable, sa gloire pure, sa félicité sans mélange: *Mors illi ultra non dominabitur.* (*Rom.*, VI, 9.)

L'Église, son épouse, n'est pas moins triomphante, son triomphe n'est pas moins éternel. Chef-d'œuvre dans son établissement, chef-d'œuvre dans sa durée, chef-d'œuvre dans ses fruits. Les portes de l'enfer ont beau faire, leur défaite fut trop complète, elles ne prévaudront jamais. En vain s'arme-t-il pour intimider les apôtres, la parole divine n'est pas moins annoncée; en vain s'arme-t-il pour égorger les disciples, leur sang fécond est une semence de chrétiens; en vain s'arme-t-il pour altérer la foi par l'hérésie, troubler sa paix par le schisme, affaiblir son autorité par les révoltes, souiller les mœurs de ses enfants par la corruption, il se brisera à cette pierre. En quittant son Église, Dieu n'a pas laissé ses enfants orphelins: il leur promit un secours éternel, et du haut des cieux, toujours présent, toujours attentif, toujours vainqueur, il éternise le prix de ses victoires: *Portæ inferi non prævalebunt.* (*Matth.*, XVI, 18.)

Profitez, heureux chrétiens, profitez de la victoire de votre chef; ayez confiance, il a vaincu vos ennemis. Vous gémissez de vos faiblesses, vous tremblez à la vue de vos passions toujours vives, de cette concupiscence toujours renaissante, funeste héritage de votre premier père. Votre esprit vous égare, votre cœur vous trahit, votre chair se révolte, vos sens sont ouverts au péché. Rassurez-vous, votre Sauveur a vaincu pour vous: *Confidite, ego vici.* (*Joan.*, XVI, 33.) Le monde réveille vos craintes: les principes qu'on y débite, les exemples qu'on y donne, les objets qu'on y étale, les plaisirs qu'on y goûte, les biens qu'on y recherche, la violence qu'on y fait quelquefois, tout alarme une timide vertu qui se voit au milieu de tant d'ennemis et de dangers. Ne craignez rien, on a vaincu pour vous: *Confidite, ego vici.* Le démon qui rôde sans cesse autour de nous, comme un lion rugissant, pour nous dévorer, ne vous laisse espérer

ni paix ni trêve. Rusé, il cache ses piéges; hardi, il entreprend tout; ardent, il nous poursuit avec fureur; opiniâtre, rien ne le rebute; trop bien servi, il semble tenir tout à ses gages. Ne vous découragez pas, Dieu l'a vaincu: *Confidite, ego vici.* Confondu par saint Michel jusque dans l'Empirée, lié par Raphaël dans le désert de la haute Egypte, couvert de confusion par le saint homme Job : vous voyez qu'il n'était pas invincible. Mais, depuis qu'un Dieu même est entré en lice et l'a si glorieusement terrassé, osez l'insulter avec l'Apôtre : *Où est donc votre aiguillon, où est votre victoire* (*I Cor.*, XV, 55), tyran redoutable, qui avez asservi toute la terre? *Ubi est victoria tua, ubi est stimulus tuus?* (*Ibid.*) Un enfant se joue de vous: *Puer parvulus minabit eos.* (*Isa.*, XI, 6.)

Jouissons de sa victoire : il a conquis le ciel sur nos ennemis. Humilité, vous ne serez pas toujours dans l'opprobre : quelle gloire brillante vous attend! Foi, vous ne serez pas toujours dans les ténèbres : quelle vive lumière va luire à vos yeux! Pureté, vous ne serez pas toujours livrée à la mortification : que de consolations vous sont préparées! Non, nous n'aurons pas toujours à combattre; nous goûterons les fruits de nos travaux, ou plutôt de ceux du Fils de Dieu : *Sicut exsultant victores capta præda.* (*Isa.*, IX, 3.) Le modèle que le Seigneur vous donnait pendant sa vie, tout engageant qu'il était, sans doute avait quelque chose de rebutant : on ne voyait que les épines, la croix et la mort. Des avenues si difficiles intimidaient les plus courageux : c'était le temps du combat. Voyez la gloire, les délices, la couronne qui suivent la victoire. Jésus-Christ l'a obtenue par son obéissance, ses humiliations, ses douleurs. Elle lui a valu un nom supérieur à tous les noms, à vous une gloire supérieure à toute la gloire : courez donc avec lui dans la lice, courez avec courage moissonner les lauriers qu'il a semés et cueillis. Que ce vainqueur est admirable! Il le fut toujours. Mais plus il est défiguré par les supplices, plus ma reconnaissance doit être vive : mais, pour percer ces épaisses ténèbres, il faut que la foi vienne au secours de notre faiblesse. Un vainqueur couvert de sang et de poussière, quoiqu'il mérite sans doute tous les éloges, a quelque chose de bien dégoûtant. Mais après avoir secoué cette noble poussière et essuyé ce beau sang, lorsqu'il paraîtra sur le char de triomphe, tous les cœurs voleront après lui. Les charmes de la beauté, l'éclat de sa magnificence animeront les plus lâches et saisiront les plus indifférents.

Ah! Seigneur, dans votre Passion, le dirai-je? ce beau sang, ce sang adorable vous défigurait, les crachats vous rendaient difforme, vous ressembliez à un lépreux. Une vertu si maltraitée paraissait impraticable. Qui peut entrer dans une route où l'on ne marche que sur des traces de sang? Cette terre dévore ses habitants. Mais quand votre victoire fait goûter le lait et le miel qui y coulent, semblable au matelot qui, rentré dans le port, voit au loin l'orage qui gronde, au marchand qui compte ses marchandises qu'il a sauvées de tant d'écueils, on ne pense que pour s'en féliciter à des peines si heureusement récompensées; que la vertu est alors glorieuse! Dans la Passion du Sauveur, on se voyait presque tout seul à ses pieds; le peuple déchaîné, ses disciples dispersés, le Père céleste indifférent : on rougissait, comme Pierre, de lui appartenir. Il fallait toute la tendresse d'une mère, tout le zèle d'une amante, pour se faire jour à travers les soldats et embrasser la croix. Mais on aime sans risque, on imite avec gloire un vainqueur que le ciel avoue, que la terre admire. La désertion ne serait pas moins honteuse que l'eût été l'attachement. Allez donc sans crainte combattre sous ses auspices des ennemis déjà vaincus. Vous allez moins combattre que vaincre et vous enrichir: *Certa bonum certamen.* (*I Tim.*, VI, 12.)

3° Ses titres nous deviennent propres, il nous en fait la cession, tout lui est dû, tout lui appartient, il a tout acquis, et tout il nous le donne, il se donne lui-même. Apprenez, mortels, où se trouve le vrai bonheur. Vous désirez passionnément les honneurs, les plaisirs, les richesses; notre zèle condamne souvent en vous les trois concupiscences. Par un langage bien différent, je vous exhorte à soupirer avec ardeur après ces trois sortes de biens, et je vais vous apprendre où vous pourrez infailliblement vous satisfaire : vous le trouverez dans Jésus. Quel protecteur! *Il dit, et tout est fait.* (*Psal.* XXXII, 9.) Quel palais que son cœur! Que ce soit votre demeure. La tourterelle, le passereau se bâtissent des nids: le cœur de mon Dieu est mon asile. Que l'entrée en est touchante! le fer d'une lance l'a ouvert; l'amour a porté le coup, l'amour l'a reçu. Quel trésor que des grâces prodiguées à chaque instant, dont rien ne peut tarir la source! *Ostendam tibi omne bonum.* (*Exod.*, XXXIII, 19.)

Grand Dieu! votre main libérale distribue les bienfaits avec une profusion et une variété infinie; tous les climats, toutes les saisons se les partagent avec reconnaissance; le printemps répand des fleurs et l'automne des fruits; certains pays se félicitent de la richesse de leurs mines, d'autres de la fertilité de leurs campagnes : tout est répandu avec tant d'ordre que, quoique rien ne manque sur la terre, chaque pays, borné dans ses richesses, a besoin du secours des autres. Le monde spirituel montre la même diversité. Le zèle des apôtres éclaire le monde, le martyr verse des ruisseaux de sang, le confesseur étonne le désert, la Vierge fait de son corps une hostie. Jésus-Christ ne connaît point de partage. Tous les biens entassés dans ce trésor, tous les fleuves coulant dans cet océan ne nous laissent rien à désirer : c'est le trésor de tous les siècles, le modèle de toutes les vertus, le centre de toutes les grâces : il n'est point de mesure pour celui qui possède la plénitude, et de la plénitude de qui nous recevons tout. Plus brillant que le soleil, il éclaire tous les peu-

ples sans éprouver les révolutions qui nous cachent tous les jours les astres, afin de faire part à un autre hémisphère d'une lumière trop bornée pour suffire à tout le monde à la fois. Plus fertile que la terre, il porte une infinité de fleurs et de fruits de vertus, sans que jamais, si on est fidèle, ni les frimas de l'hiver ni les ardeurs de la canicule en ternissent l'éclat. Les orages n'en troublent jamais le calme ; jamais un serpent venimeux n'y fit craindre sa morsure. Qu'il faudrait être avare pour désirer quelque autre chose! Le Père éternel tient le même langage que nous. Dieu de mon cœur, mon partage pour l'éternité, que veux-je dans le ciel et sur la terre que vous? *Quid mihi est in cœlo, et quid volui super terram? Deus cordis mei.* (*Psal.* LXXII, 25, 26.)

Connaissez-vous toute l'étendue de vos droits? savez-vous que tous ces biens et l'auteur même de ces biens vous appartiennent par les titres les plus sacrés? Qu'ils sont beaux, qu'ils sont glorieux ces titres! Les chrétiens sont des enfants de Dieu, adoptés dans sa famille, nourris à sa table, formés à sa ressemblance, aimés tendrement : ce sont des frères de Jésus-Christ, ils ont le même père céleste, la même mère temporelle ; il n'a pas dédaigné de prendre leur nature, de vivre avec eux, de vivre comme eux, d'être l'un d'entre eux : ils sont ses cohéritiers, il a promis de partager avec eux le céleste héritage, il leur en donne des gages certains. Ce sont ses membres ; il veut bien être le chef de ce corps mystique et l'époux de cette Eglise sainte, dans laquelle ils ont été régénérés. Ce sont des temples du Saint-Esprit qui habite en eux par sa grâce. Connaissez, chrétiens, votre dignité, estimez vos droits, respectez vos titres, n'oubliez pas celui de qui vous les tenez. C'est pour vous aussi bien que pour lui qu'il prend possession de son royaume comme d'un patrimoine commun, comme d'une conquête commune. En exerçant ses légitimes prétentions, il assure les nôtres. Marchons après lui pour y entrer avec lui et en partager le fruit : *Sicut disposuit mihi Pater meus regnum.* (*Luc.*, XXII, 29.)

Union si parfaite, que nous entrons dans une espèce de commerce avec Dieu ; soutenus de ses grâces, nous gagnons le ciel à titre de conquête, nous l'enlevons en vainqueurs. *Violenti rapiunt illud*, *vim patitur.* (*Matth.*, XI, 12.) Nous le demandons à titre de mérite. C'est une couronne de justice qui nous est préparée ; elle est proportionnée au nombre, à la qualité de nos travaux. *Reposita est mihi corona justitiæ.* (II *Tim.*, IV, 8.) Nous prions avec assurance ; appuyés de son nom sacré, on ne peut nous rien refuser. Nous cherchons et nous trouvons, nous frappons et la porte s'ouvre : notre crédit est infini comme le sien : *Quidquid petieritis Patrem dabit vobis.* (*Joan.*, XV, 16; XVI, 23.) Pour satisfaire à la justice divine, avec ce fonds de mérites qui nous est devenu propre, nous nous acquittons à la rigueur, nous remercions, nous honorons divinement. Riche des richesses de Dieu, grand de la grandeur de Dieu, exerçant les droits même de Dieu, Dieu est homme ; que pouvez-vous demander davantage?

Cession des qualités qui paraissent incommunicables. C'est le roi de gloire dont l'empire n'aura jamais de fin. Nous devenons rois avec lui ; notre front sera ceint d'un riche diadème, nous serons assis sur son trône : c'est le grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Ceux d'entre nous qu'il honore du sacré caractère sont prêtres avec lui, consacrent, immolent son corps, retiennent et remettent les péchés, ouvrent les portes de l'éternité. Chacun de nous, par l'immolation du cœur, exerce une espèce de sacerdoce, en union à son adorable sacrifice. C'est le maître, le docteur de la vérité. L'Eglise, par sa bonté, jouit d'une si glorieuse prérogative : jusqu'à la fin des siècles elle enseignera les vérités du salut avec une certitude infaillible ; son Epoux a promis d'être avec elle tous les jours ; elle ne craint point les portes de l'enfer ; fondée sur la pierre, elle ne peut jamais être renversée ; c'est en son nom et de sa part que nous vous annonçons avec autorité et avec confiance la divine parole : *Pro Christo legatione fungimur, Deo exhortante per nos.* (II *Cor.*, V, 20.)

Enfin, cession de sa propre personne. Un Dieu se réduit à nous servir ; le voilà à vos pieds ceint d'un linge, un bassin à la main pour vous les laver. Pierre en fut étonné : il fallut la plus terrible menace pour le résoudre à accepter des services plus capables de le confondre que de l'honorer : *Non veni ministrari, sed ministrare.* (*Matth.*, XX, 28.) Un Dieu se réduit à vous racheter : le voilà sur le Calvaire couvert de crachats, déchiré de coups, épuisé de sang, rendant le dernier soupir. La nature consternée ne peut soutenir ce spectacle. Un Dieu se réduit à vous nourrir : le voilà depuis dix-sept siècles caché sous les espèces du pain et du vin, devenu l'aliment de nos âmes, après en avoir été la rançon. L'hérésie s'en scandalise ; elle ne peut croire l'excès des abaissements et de l'amour d'un Dieu : *Caro mea vere est cibus.* (*Joan.*, VI, 56.)

La gloire dont il jouit n'a pas changé son cœur, nous y sommes toujours gravés en caractères ineffaçables. Supérieur à nos infidélités et à nos faiblesses, c'est le même amour qui le fit incarner, qui le fit mourir, qui le fit enfermer pour nous sous les espèces eucharistiques. Que nous annonce cette croix qui, réservée pour le jugement, brille avec tant d'éclat dans le ciel? Elle prévient sa venue en fléchissant la justice de Dieu et la confusion qu'elle ferait naître en la vengeant. Que nous annonce ces plaies qu'il a conservées sur son corps? Ce sont, dit saint Bernard, des bouches éloquentes qui parlent en notre faveur : *Tot ora quot vulnera.* Non, ce n'est point un vain spectacle : monuments de sa victoire, dont il n'a pas voulu effacer les vestiges, vous lui en renouvelez la douceur en ménageant le bien de ses enfants : *Redemptionis humanæ pretium exigunt.*

Il fait dans le ciel la même fonction que sur nos autels; partout en état de victime, il en renouvelle l'immolation, il en rappelle le souvenir; il obtient des grâces, il les répand. L'état eucharistique transporte le ciel sur la terre, l'Ascension transporte la terre dans le ciel : *Appare tvultui Dei pro nobis.* (*Hebr.*, XI, 24.)

4° Son élévation nous devient propre. Quelle gloire pour l'homme, si Dieu, par une supposition impossible, avait réellement divinisé la nature humaine, la rendant infinie, immense, parfaite comme lui! ou réellement humanisé sa personne, la rendant infirme, mortelle comme nous! Le paganisme avait osé enfanter ce monstre en faisant des hommes autant de dieux par le culte ou des dieux autant d'hommes par les passions. L'hérésie d'Eutychès s'efforçait de l'introduire, en confondant les deux natures; et, par un composé et un mélange bizarre, les transformait l'une dans l'autre et les absorbait l'une par l'autre : il anéantissait et l'homme et Dieu. L'incarnation du Verbe réalise ces chimères d'une manière ineffable : sans rien mêler, sans rien confondre, elle réunit si parfaitement la divinité et l'humanité dans l'unité de sa personne, que Dieu est homme et que l'homme est Dieu. Quelle gloire pour nous! Le trône de la Divinité n'est pas moins le nôtre. C'est là qu'une faible nature entre en communication des attributs de la Divinité; et qu'assise à la droite du Père, elle voit les anges l'adorer : *Adorent eum omnes angeli.* (*Hebr.*, I, 6.) C'est là qu'une personne divine s'égale à nous, nous appartient, est un autre nous-mêmes. Nous avons droit d'adorer notre frère et de lui dire, vous êtes notre chair, notre sang : *Caro notra es.* (*Gen.*, XXXVII, 27.)

Joseph, élevé à la première dignité de l'empire, traîné sur un char de triomphe, revêtu des habits royaux, voit tout le peuple se prosterner à ses pieds. Voilà de quelle gloire Dieu comble ceux qu'il honore. Il lui remet son anneau royal, il change son nom en un autre plus convenable à sa dignité, et ne se réserve que la majesté du trône. Mais le Seigneur ne se réserve pas la majesté du trône sur l'Homme-Dieu, avec qui il la partage dans une parfaite égalité : il ne lui remet pas son anneau, mais son sceptre; il lui donne un nom illustre; il veut que tout fléchisse le genou à ce nom sacré. Dieu prend Moïse et David au milieu des troupeaux pour les mettre à la tête de son peuple; les plus grandes merveilles accompagnent l'un, l'onction sainte consacre l'autre; il les appelle des dieux et déclare qu'ils tiennent sa place. Mais quelque infini que soit l'honneur de tenir la place de Dieu, il est au-dessous de l'homme, puisque l'homme est Dieu. Il suffit à Moïse d'opérer des prodiges par le secours d'une baguette; aujourd'hui la nature adore dans l'homme la voix de son maître. Régner sur des hommes, c'est assez pour David, le Fils de David est au-dessus des anges.

Nous la verrons dans le ciel cette nature si élevée dans la personne du Verbe; nous partagerons sa gloire, ses délices, ses richesses. Il est allé nous y préparer une place : c'est à nous, par l'imitation de ses vertus, le partage de ses travaux et par l'union à ses mérites, à nous rendre dignes de cette place. Il viendra nous chercher et nous amènera avec lui pour ne jamais nous en séparer. *Vado parare vobis locum. Iterum venio et accipiam vos, ut, ubi sum ego, et vos sitis.* (*Joan.*, XIV, 1, 3.) Nous y serons tous consommés en un, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un. Je vous le souhaite, etc.

DISCOURS IV.

SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Scietis quia ego Dominus, cum aperuero sepulcra vestra. (*Ezech.*, XXXVII, 13.)

Vous saurez que je suis le Seigneur, quand j'aurai ouvert vos tombeaux.

Pour établir la religion chrétienne d'une manière divine et frappante, il fallait quelque fait singulier, miraculeux et unique, qui fût comme le centre de la vérité, un point fixe auquel toutes les prophéties qui avaient précédé son établissement, tous les prodiges qui l'avaient accompagné, tous les heureux effets qui devaient le suivre, pussent se réunir, en recevoir et lui donner un éclat réciproque qui en fît une démonstration.

Trois sortes de personnes sont opposées aux miracles : le philosophe en fait disparaître le merveilleux, ramenant tout à la nature et l'expliquant par les ressorts du mécanisme; le politique en affaiblit la certitude par des difficultés spécieuses et des discussions infinies qui semblent les rendre douteux; le libertin, sans prendre la peine d'en rechercher la cause ou d'en discuter la vérité, s'en embarrasse peu et en perd le fruit. Tous en éludent les salutaires effets. Il fallait donc un miracle si grand qu'il fût incontestablement au-dessus des forces de la nature; un miracle si avéré, que le plus incrédule n'en pût dissimuler l'évidence; enfin un miracle si certainement opéré pour l'établissement de la religion, qu'il en fût une preuve décisive.

Jamais il n'en fut où tous ces traits fussent plus parfaitement rassemblés que celui de la résurrection du Fils de Dieu. De tous les miracles, c'est le mieux démontré, le plus grand, le plus décisif. La plus rigoureuse critique, la plus opiniâtre incrédulité doivent ici déposer leurs doutes. Annoncé plusieurs siècles à l'avance, prédit par celui sur lequel il s'opère, attesté par des milliers de témoins, convertissant des millions d'hommes; c'est un soleil qui dissipe tous les nuages; un rocher où se brisent toutes les erreurs; c'est là que l'ancienne et la nouvelle alliances heureusement réunies admirent l'accomplissement de toutes les figures, l'établissement de toutes les vérités, la récompense de tous les travaux, la consommation de notre salut : *Auctorem et consummatorem fidei vestræ.* (*Hebr.*, XII, 2.)

Qui l'eût jamais cru, qui jamais l'eût imaginé? Un homme se dit envoyé de Dieu, enseigne une religion nouvelle, prédit qu'il périra d'une mort violente, promet qu'il ressuscitera le troisième jour, et qu'à ces marques on reconnaîtra la divinité de sa personne et la vérité de sa mission. Il meurt en effet, il ressuscite le troisième jour. Toute la terre le croit et l'adore, une Eglise immense répandue dans tout le monde, et qui subsiste depuis plus de dix-sept siècles, n'est fondée que sur ce fait merveilleux, si peu croyable et cru si généralement, si constamment, que des millions de martyrs versent leur sang pour l'attester. Voilà le grand objet que je présente à votre foi, à votre admiration, à votre amour, duquel je conclus infailliblement la certitude de votre créance : *Scietis quia ego Dominus.* (*Exod.*, X, 2; *Ezech.*, XXXVII, 13.)

Quel glorieux changement, ô mon Dieu! vous aviez perdu trois vies : la vie de la nature, vous vous la rendez, et plus parfaite; la vie de la gloire, vous la rétablissez, et plus brillante; la vie de l'amour dans les cœurs, vous le rallumez, et plus ardent. Votre corps couvert de plaies est plus éclatant que le soleil, les astres couronnent votre tête que les épines avaient couronnée. Vous êtes immobile, attaché à la croix; agile, subtil aujourd'hui, vous pénétrez les corps les plus durs, vous parcourez dans un instant les lieux les plus éloignés. Tout était déchaîné contre vous, tout vous adore; votre Père vous avait abandonné, il se déclare en votre faveur; vos ennemis triomphaient, ils sont confondus; la mort vous a fait sentir sa faux tranchante, vous êtes son vainqueur; la puissance de l'enfer avait épuisé sur vous toute sa rage, elle succombe sous le poids de votre puissance. C'est pour vous un nouveau ciel, une nouvelle terre, où tout est nouveau.

Hâtons-nous de démontrer des vérités si intéressantes à la gloire de notre Dieu, qu'elles mettent dans un si beau jour, si intéressantes au salut des hommes dont elles assurent le succès; faisons voir la certitude et l'importance d'un fait si décisif. Rien n'est mieux prouvé dans la religion, rien ne prouve mieux la religion que la résurrection de Jésus-Christ; tout la démontre, elle démontre tout : *Scietis quia ego Dominus cum aperuero sepulcra vestra.* (*Ezech.*, XXXVII, 13.) Adressons-nous à celle qui y a pris plus de part, et félicitons-la avec l'Eglise d'un miracle dont la gloire rejaillit sur elle si parfaitement : *Regina cœli.*

PREMIÈRE PARTIE.

On est étonné que la résurrection de Jésus-Christ soit couverte de quelque nuage. Si Jésus-Christ est ressuscité, dit-on, pourquoi ne pas le montrer aux prêtres, aux magistrats, à tout le peuple? Toutes les difficultés étaient levées. Sans doute, Jésus-Christ pouvait se faire connaître avec plus d'éclat, comme l'existence de Dieu, ses perfections, ses mystères pouvaient être manifestés avec plus d'évidence; mais est-ce à nous à sonder les mystères de la sagesse qui lui font mêler les ténèbres à la lumière, déterminer les degrés d'évidence, et préférer les simples et les petits aux grands et aux prudents du siècle? *Dedit manifestum fieri non omni populo, sed testibus præordinatis.* (*Act.*, X, 41.) Pourvu que la vérité soit suffisamment prouvée, de quel droit exigeons-nous de nouvelles démonstrations? Doutons-nous de la transfiguration, quoiqu'il n'y ait eu que trois disciples présents? Quand un fait est attesté par un nombre suffisant de témoins irréprochables, est-il un tribunal au monde qui en exige davantage? Et quel fait serait prouvé, s'il était permis aux incrédules de fixer le caractère et l'étendue des preuves? *In ore duorum aut trium testium stat omne verbum.* (*Deut.*, XVII, 6.)

Mais le nombre des témoins de la résurrection n'est pas si petit que l'on pense. Tout dépose pour elle. Tout s'était armé contre Jésus-Christ, dans sa passion; tout avait travaillé de concert à sa mort : le ciel en l'ordonnant, l'enfer en le suggérant, la terre en l'exécutant. Dieu, irrité, l'exigeait en satisfaction du péché; le démon, déchaîné, faisait agir la Synagogue pour assouvir sa rage; les magistrats, le peuple, les soldats, les bourreaux avaient également prêté leur ministère; la terre, en frémissant, en avait été le théâtre; le soleil s'éclipsa, comme de regret, d'en avoir éclairé l'exécution; les disciples, tristes victimes de la tentation, l'avaient abandonné, renié, trahi. Il est juste que le ciel, la terre, l'enfer réparent sa gloire; que ses amis, ses ennemis, les personnes indifférentes deviennent les témoins, les hérauts, les panégyristes de sa triomphante résurrection; que Dieu le soit, qu'il le soit lui-même.

1° Dieu l'avait été bien des siècles d'avance par les plus éclatantes prophéties. De tous les événements de la vie du Sauveur, il n'en est point de plus clairement prédit. Je vois vos amis, objets de la vénération du monde, se multiplier comme le sable de la mer : c'est le fruit de votre résurrection, toujours présente dans ses effets : *Resurrexi et adhuc tecum sum.* Non, non, disait David, vous ne permettrez pas que je demeure dans le tombeau. Votre Christ ne subira pas la loi commune; il ne sera pas livré à la pourriture : *Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem.* (*Psal.* XV, 10.) Je me suis endormi, dit-il ailleurs, du sommeil de la mort; mais je me suis éveillé : *Ego dormivi et resurrexi.* (*Psal.* III, 6.) O mort, voici votre mort! disait le prophète Osée; enfer, voici votre vainqueur! *O mors! ero mors tua.* (*Osee*, XIII, 14.) Ne vous applaudissez pas de votre triomphe, disait Michée : si je suis tombé, je saurai bien me relever : *Ne læteris super me quia cecidi, consurgam.* (*Mich.*, VII, 8.) Attendez encore quelque temps, jusqu'au jour de ma résurrection, continuait Sophonie : *Exspecta me in die resurrectionis meæ.* (*Soph.*, III, 8.) J'espère tout, malgré mes malheurs, disait Job; je sais que mon Rédempteur jouit de

la vie et que je ressusciterai moi-même un jour pour le voir : *Scio quod Redemptor meus vivit.* (*Job*, XIX, 25.) Il semble que le patriarche Jacob prévit ce grand événement, puisque, dans les prédictions qu'il fit à ses enfants, il annonce que le lion de la tribu de Juda, après s'être couché, se relèvera par sa propre vertu : *Requiescens accubuisti, quis suscitabit eum?* (*Gen.*, XLIX, 9.) Des prophéties, si littéralement accomplies dans tout le reste, se démentiront-elles dans ce point essentiel? Dieu a-t-il donc manqué ou de sagesse en se méprenant, ou de bonté en nous trompant, ou de puissance en ne tenant point sa parole?

2° Jésus-Christ a été sur la terre le premier, le plus irréprochable témoin de sa résurrection : peut-il être récusé, même dans sa propre cause? Que ne garantissent pas sa sagesse, sa vertu, ses miracles, sa personne divine? Non-seulement il a dit : Me voici vivant, touchez mes pieds, mes mains; vous voyez que je mange et que je bois; mais encore il a cent fois annoncé sa nouvelle vie : *Tertia die resurget Filius hominis.* (*Luc.*, XXIV, 7.) Est-ce donc un imposteur qui profite avec adresse, et des préjugés des juifs sur le Messie, pour se faire un nom après sa mort, et de la crédulité de quelques disciples, pour leur faire accroire et débiter des chimères? Sur quel fondement lui prêter un projet si criminel et si ridicule? Suffit-il donc, pour ternir la vertu la plus pure et la plus haute sagesse, de lui imposer des folies et des crimes? S'il aspirait à la couronne, pourquoi ne pas l'accepter à moins de frais et de risques, lorsqu'on la lui offre dans le désert ou qu'on le reçoit à Jérusalem en triomphe? S'il veut mettre en œuvre les préjugés, pourquoi les combattre par sa doctrine et offenser les interprètes de la loi, jusqu'à se faire déclarer l'adversaire de Moïse et des prophètes? Pourquoi choisir des disciples incapables, par leur grossièreté, de le seconder dans ses hardis desseins, aussi faciles à détromper qu'ils l'ont été à séduire? Pourquoi décréditer et renverser lui-même ses projets, les faisant dépendre d'un événement qu'il ne pouvait se promettre? prévenir ses adversaires, réveiller leur attention et leur défiance, et se susciter des obstacles, en avertissant de ses impostures? Pourquoi se livrer en désespéré à une mort certaine, qu'il pouvait aisément éviter, qu'il prévoyait, qu'il annonçait? Y a-t-il des imposteurs de ce caractère? La vérité seule peut donner cette assurance et ce courage. Il faut être bien sûr, ou plutôt bien maître des événements pour oser en braver les risques. Le caractère, les prédictions, la conduite de Jésus-Christ sont une démonstration complète de sa résurrection.

3° Jésus-Christ vous fût-il suspect dans sa cause, quel genre de témoins demandez-vous? Anges et hommes, pharisiens et apôtres, gardes et peuple, tout vient en foule rendre un témoignage authentique. Voyez ces anges dont le visage est plus brillant que le soleil, les habits plus blancs que la neige; ils l'avaient annoncé à sa naissance, suivi dans le désert, consolé dans le jardin; ils viennent embellir son triomphe; ils se sont fait de la pierre du sépulcre une espèce de trône d'où ils prononcent des oracles. Ne sont-ils pas plus croyables que les démons? Que disent-ils? Ne cherchez plus Jésus de Nazareth parmi les morts, il est ressuscité, il n'est plus ici : *Surrexit, non est hic.* (*Marc.*, XVI, 6.)

4° Jetez les yeux sur ces pieuses femmes qui reviennent du tombeau où elles étaient allées répandre des parfums. Qui ont-elles trouvé? Ah! vous diront-elles, nous croyions n'avoir jamais la force de lever la pierre qui nous en fermait l'entrée; mais elle était renversée, et le sépulcre vide, et à côté des linges dont on l'avait enveloppé. Nos vœux ont été exaucés : il s'est montré à nous en chemin : nous l'avons reconnu vivant : *Apparuit eis, dicens, Avete.* (*Matth.*, XXVIII, 9.) Ecoutons Madeleine : son amour ne peut ni méconnaître Jésus, ni se consoler sur les apparences de la perte de ce qu'elle aime. Je l'ai vu, dit-elle, je l'ai vu sous la figure d'un jardinier : c'est lui-même, je n'en puis douter. Mes yeux, accoutumés à ce bel objet, ne m'en ont point imposé; mon cœur n'a pu s'y méprendre. Dans mon transport, je me suis jetée à ses pieds pour les arroser de mes larmes; mais il ne me l'a pas permis : *Vidi Dominum, et hæc dixit mihi.* (*Joan.*, XX, 8.)

5° Adressez-vous à Pierre et à Jean. Sur la nouvelle qu'en avaient apportée les femmes, ils ont couru au sépulcre, ils ont vu par eux-mêmes la vérité, ils n'en doutent plus : *Introivit, et vidit, et credidit.* (*Ibid.*, 8.) Interrogez ces deux disciples qui viennent d'Emmaüs avec précipitation. Nous venons de le voir, s'écrient-ils; il a fait une partie du voyage, il s'est arrêté, il a mangé avec nous; nous ne le connaissions pas d'abord, mais sur la fin du repas nos yeux se sont ouverts, nous l'avons parfaitement connu : *Cognovimus eum.* (*Luc.*, XXIV, 35.)

6° Ne vous rendez pas encore. Je vois une foule de disciples avec les autres apôtres; ils sont bien cinq cents; une armée de témoins laissera-t-elle quelque doute? *Apparuit plus quam quingentis simul.* (*I Cor.*, XV, 6.) Nous l'avons vu tous ensemble, disent-ils d'une voix commune par une acclamation générale, comme par le cri de la vérité, chacun le fait encore par quelque circonstance particulière. Il est entré, dit celui-ci, dans le cénacle où nous étions tous assemblés, il y est entré les portes fermées, et nous a donné sa bénédiction : *Venit, januis clausis.* (*Joan.*, XX, 26.) Il a dîné, dit celui-là sur le bord de la mer avec nous; il nous a fait faire une heureuse pêche, et il a mangé du pain et du poisson : *Accepit panem et piscem.* (*Joan.*, XXI, 9.) Je l'ai vu, dit un autre, marchant sur les eaux. Nous l'avons d'abord pris pour un fantôme; mais nous l'avons enfin reconnu : *Putabant phantasma esse.* (*Marc.*, VI, 49.) Je l'ai vu, dit un quatrième, soufflant sur nous, nous imposant les mains, nous donnant le Saint-Es

prit : *Insufflavit dicens.* (*Joan.*, XX, 22.) Pierre s'est jeté dans la mer pour aller à lui, et Jésus lui a confié le soin de son troupeau : *Pasce oves meas.* (*Joan.*, XXI, 17.) Jean le connut plus tôt que les autres. Nous avons touché ses pieds et ses mains ; il a mangé du miel, nous en a donné les restes ; quelle joie pour nous ! un esprit n'a point ni chair ni os : *Gavisi sunt viso Domino.* (*Joan.*, XX, 20.)

7° Consultons ses ennemis mêmes. Que vous faut-il pour vous convaincre? Adressez-vous à la terre qui a tremblé, à la lumière qui a brillé, à la pierre qui a été renversée ; ces témoins irréprochables ne déposent pas moins aujourd'hui de la vérité de la résurrection, qu'ils ont depuis peu de jours frémi de l'horreur de sa mort. Mais, pour vous donner des témoins encore moins suspects par une dureté plus difficile à vaincre, demandez-le aux gardes qu'on avait mis autour du tombeau, aux princes des prêtres qui l'avaient scellé, à Thomas, l'un des douze apôtres, qui, comme vous, en a douté. Mais y pensé-je en vous citant ces témoins? Thomas qui refuse de croire, les prêtres qui donnent de l'argent pour la démentir, les soldats corrompus qui la désavouent! Oui, c'est à ces témoins mêmes que je m'en rapporte; je veux faire sortir la lumière du sein des ténèbres, et arracher de leur bouche la preuve la moins équivoque de la vérité et la plus glorieuse : *Ex ore tuo te judico.* (*Luc.*, XIX, 22.)

1° Thomas, vous êtes inexcusable. Sans doute les oracles des prophètes, les promesses d'un Dieu, le témoignage de ceux qui l'avaient vu devaient vous suffire. Mais non, par un effet de la sagesse divine, qui tourne tout à sa gloire, votre incrédulité confirme la vérité. Les contradictions vous étonnent, peut-être vous ébranlent? Vous ne voyez pas qu'elles sont le creuset qui épure la vertu, et l'ombre qui, comme dans un tableau, donne du lustre aux couleurs. La religion n'aurait été, ni bien affermie sans les tyrans, ni bien développée sans les hérésies. Les oppositions des juifs aux miracles de l'aveugle-né ont constaté le fait, éclairci les preuves, fait briller le merveilleux. On a entendu les parties, le procès est instruit et jugé ; la partie convaincue y a souscrit, la sentence est sans appel. Le doute de saint Thomas, dit saint Grégoire, persuade mieux que la crédulité des apôtres. Madeleine nous a moins servi par la promptitude de sa foi, que Thomas par la lenteur de la sienne : *Minus Magdalenæ præstitit quæ cito credidit, quam Thomas qui diu dubitavit.* En s'instruisant avec tant de soin, en se rendant avec tant de peine, il a moins guéri son incertitude que prévenu la nôtre : *Quam bona infidelitas quæ sæculorum fidei militavit!* Venez, Thomas, portez vos yeux et vos mains sur ce corps adorable, reconnaissez-le bien, il ne se montre pas sous une forme étrangère. C'est la même chair, ce sont les mêmes traits que vous avez souvent vus; il conserve les cicatrices des plaies que la lance et les clous y ont faites. Que ces tristes causes de sa mort deviennent des preuves indubitables de sa vie. En croirez-vous vos yeux et vos mains? Convainquez-vous et ne soyez plus incrédule : *Mitte digitum tuum huc.* (*Joan.*, XX, 27.) Ah! mon Seigneur et mon Dieu, avec quelle assurance, avec quel zèle vais-je être dans tout l'univers, et le témoin d'une vérité si certaine, et le panégyriste d'une bonté si touchante! Oui, vous êtes vraiment ressuscité: *Dominus meus et Deus meus.* (*Ibid.*, 28.)

2° Entrons dans le conseil des juifs, écoutons les noirs complots de leur politique. Cet imposteur a dit qu'il devait ressusciter le troisième jour. Ses disciples ne manqueront pas d'enlever son corps, afin de faire croire au peuple une résurrection imaginaire. Prenons de justes mesures pour prévenir une erreur si dangereuse. Scellons le sépulcre, mettons-y des gardes, employons l'autorité du gouverneur pour mieux intimider les disciples et donner plus de poids à nos démarches. Quels bons offices ne nous rendez-vous pas sans le savoir, ministres infidèles! vos précautions vont lever tous les doutes. Les obstacles à la prétendue imposture seront les appuis de la vérité.

Un corps abandonné, sans aucune garde, eût été exposé à l'enlèvement. On eût peut-être dit qu'on ne l'avait pas mis dans le tombeau. La facilité de le faire en eût appuyé le soupçon. Si Pilate eût envoyé ses soldats autour du tombeau, vous auriez pu vous défier de leur fidélité; mais il laisse tout à votre disposition. Allez, dit-il, vous avez vos gens et des gardes à votre solde ; faites ce qu'il vous plaira pour le bien garder : *Ite, custodite sicut scitis.* (*Matth.*, XXVII, 65.) Rien ne manque à l'exactitude de la précaution, afin que rien ne manque à l'évidence de la preuve. On prend toutes les mesures que la passion suggère : le tombeau est exactement fermé, on y appose les sceaux publics, il est environné de gardes, et pour ainsi dire assiégé : *Munierunt sepulcrum signantes lapidem cum custodibus.* (*Ibid.*, 66.) Même dessein, même artifice dans les prêtres de Bel, pour convaincre le faible Darius et perdre le fidèle Daniel. Préparez, prince, préparez vous-même les aliments, fermez les portes du temple, apposez-y votre sceau. Vous restera-t-il quelque ombrage, quand vous verrez que tout a disparu? Dieu se joue de la malice des hommes; ces mesures ne servent qu'à manifester leur imposture, et à renverser l'idole. Celles des juifs n'ont servi qu'à dévoiler leur malice et à rétablir la divinité de Jésus-Christ. Le sépulcre de Jésus-Christ est inaccessible comme le temple de Bel. Le corps disparaît comme les aliments. Faites-nous donc voir, comme Daniel, les issues souterraines par où l'on a pénétré dans le roc, les vestiges de ceux qui l'ont enlevé. Reconnaissez donc avec nous un miracle que vous avez porté à la démonstration.

En effet ce corps si bien gardé disparaît. Si ce fait décisif eût été imaginé pour con-

fondre les disciples et détromper le peuple, il ne fallait qu'aller au tombeau. Mais non, il est constant, quelle qu'en soit la cause, et ce fait n'est pas contesté, que le troisième jour il ne se trouve plus, les sceaux sont brisés, la pierre renversée, le sépulcre ouvert, le suaire détaché et le corps absent. Tout cela se trouve fait au milieu d'une troupe de soldats envoyés pour le garder, sans qu'aucun l'ait empêché, sans qu'aucun dise ou puisse dire l'avoir vu faire à personne. Il est donc sorti par miracle, il est ressuscité ; que dis-je? lisez le miracle sur le visage des gardes; une pâleur mortelle, un effroi dont ils ne reviennent pas, décèlent au premier coup d'œil ce que leur langue désavoue.

Vous rendez-vous, ministres infidèles? Non : la passion sait-elle se rendre? Que ferez-vous donc pour éluder la force de ces preuves? direz-vous que la garde fut forcée? Mais par qui? par quelques pêcheurs assez lâches pour renier, pour abandonner leur maître vivant. Ils deviennent tout à coup assez courageux pour l'enlever mort ! Ces soldats ont-ils été forcés sans résistance, ou se sont-ils défendus? ont-ils demandé du secours et crié à la violence? Mais peut-être ont-ils été gagnés à force d'argent. Et par qui? par de pauvres pêcheurs qui vivaient d'aumônes. Ignoraient-ils ces gardes, qu'il y allait de leur tête? et ce qui est décisif, a-t-on accusé les apôtres de séduction ou de violence? a-t-on fait des recherches? les a-t-on poursuivis, pour découvrir une trahison dont il était si essentiel de prévenir les suites, d'exterminer les auteurs? Rien n'était plus propre à détruire une erreur qui de jour en jour devenait plus intéressante par des conversions innombrables. Pour peu qu'il y eût eu d'apparence, on l'eût publiée plus volontiers que la fable mal conçue qu'on s'efforçait de répandre. Bien plus, les apôtres peu de temps après sont traînés devant les tribunaux ; on leur fait un crime de leur attachement à Jésus-Christ ; on les tourmente pour les forcer au silence; jamais on ne les a accusés d'avoir corrompu ou forcé les gardes, non pas même d'avoir secrètement enlevé le corps, quoiqu'on en fît courir le bruit pour tromper le peuple.

3° Eh bien ! disent-ils, il faut nous-mêmes corrompre les gardes. Promettons-leur l'impunité, et faisons-leur dire à force d'argent qu'ils se sont malheureusement endormis, et que les apôtres aux aguets ont saisi ce moment favorable pour enlever le corps. Insensés, que vous ourdissez mal la trame de vos noirs complots ! Tout y manque même de vraisemblance.

1° Le sommeil des gardes est impossible. Quoi, une troupe de soldats envoyés exprès, prévenus et payés par les ennemis du Sauveur, tombent tous à la fois dans un sommeil léthargique, sans que l'importance de l'affaire, la crainte de la surprise et du châtiment, la curiosité même aient pu, pendant le court espace d'une nuit, en tenir un seul éveillé, pour donner l'alarme aux autres ! Que ne dites-vous que les apôtres sont des enchanteurs, et que par la vertu de quelque baguette magique ils les ont subitement pétrifiés? Vous le disiez du maître, que ne le dites-vous des disciples?

2° Enlèvement impossible même pendant le sommeil des gardes. Quoi ! tous les soldats ont été si profondément endormis, et les disciples si habilement aguerris, qu'ils ont trouvé le moyen de rompre tous les sceaux, de rouler une grosse pierre, d'enlever un corps mort, le détachant de son suaire, et se chargeant de l'imprudent et inutile embarras de l'enlever tout nu, dégoutant de parfums, sans que pendant tout ce temps, avec tous ces mouvements et ce bruit, un seul se soit éveillé ! Le charme était bien puissant.

3° Secret impossible malgré le sommeil. A-t-on fait des recherches pour découvrir où était caché ce corps fatal ? Les gardes intéressés à se justifier, animés par le ressentiment d'un tel affront, les magistrats, piqués d'honneur en voyant rompre leurs mesures, obligés par état à punir un attentat si pernicieux, n'ont-ils pu rien déterrer d'un fait si difficile à cacher, sur lequel toute une ville avait les yeux ouverts? Quoi, les apôtres, assez hardis pour entreprendre, assez habiles pour exécuter un coup si hasardeux, ont-ils eu assez d'adresse pour en dérober jusqu'aux indices?

4° Enfin, déposition impossible après le sommeil. Si les gardes dormaient, dit saint Augustin, ils n'ont donc rien vu, ils n'ont rien entendu, ils n'ont pas connu ceux qui ont fait l'enlèvement. D'où savent-ils donc, d'où sait-on que ce sont les apôtres? de quoi peut déposer un homme endormi? *Si dormiebat, unde scitis?* O folie des hommes ! êtes-vous assez dépourvus de raison pour inventer, pour débiter, pour penser qu'on croira une fable si grossière? N'êtes-vous pas plongés vous-mêmes dans le plus profond sommeil en nous citant des témoins qui dormaient? Il est glorieux à la religion de ne pouvoir être combattue que par des folies : *Dormientes testes adhibes, vere tu obdormisti.*

5° Ces témoins sont morts, dites-vous; ils ne déposent plus. Eh ! quel fait sera cru dans l'histoire, s'il vous faut des témoins immortels qui parlent jusqu'à la fin des siècles? Mais leurs dépositions ne sont-elles pas consignées dans les archives du monde, dans l'histoire la plus célèbre, la plus authentique qui fut jamais? Le fait est-il moins vrai, et la preuve moins légitime, pour avoir été reçu dans un temps où les idées récentes en ont dû faire mieux sentir le vrai ou le faux? Mais voulez-vous des témoins vivants? La terre en est pleine. Voyez ces juifs dispersés partout, traînés au milieu de toutes les nations, dont ils sont le jouet, les chaînes honteuses de l'esclavage. Voilà des témoins et des monuments incontestables de la résurrection de Jésus-Christ, voilà des débris de leur défaite qui suivent le char du vainqueur. Tout a été prédit, et par celui-là même qu'ils

méconnaissent, et par les prophètes qu'ils révèrent. La nature, l'étendue, la durée de leur malheur, tout leur a été annoncé comme le trophée de la résurrection et la punition de leur crime : funeste époque pour eux, ils datent leur confusion du jour de sa gloire, et leur exil du moment de son retour à la vie ; et ces innombrables chrétiens qui, à la prédication des apôtres, embrassent le christianisme, ceux qui l'ont embrassé dans tous les siècles, ceux qui le professent, ceux qui le professeront jusqu'à la fin du monde, qui tous croient unanimement la résurrection, qui tous en font l'inébranlable fondement de leur créance, sont-ils des témoins équivoques? Cette nue ou plutôt un monde de témoins ne vous transmettent-ils pas par une tradition constante ce qu'ont vu leurs pères, ou plutôt ne le mettent-ils pas sous vos yeux d'une manière peut-être plus convaincante que si vous le voyiez?

Si les juifs n'ont rien négligé pour obscurcir cette vérité, les apôtres ont mis tout en œuvre pour l'établir. Ils en font eux-mêmes la démonstration. Leurs succès ont été de part et d'autre la juste récompense. L'imposture fut confondue et la vérité triomphante. Ces grands hommes, si dignes de notre foi par leurs miracles et de notre vénération par leur vertu, ont parcouru la terre pour l'annoncer à tous les peuples, ils l'ont scellée de leur sang. On s'efforce en vain de les faire taire, ils sont battus de verges dans la Synagogue, saint Pierre est crucifié, Barthélemi écorché, Thomas percé d'une lance, Jacques précipité du haut du temple; ils s'en réjouissent : *Ibant gaudentes*. (*Act.*, V, 41.) En parlent-ils moins hautement, en disent-ils moins, nous n'annonçons que ce que nous avons vu de nos yeux et touché de nos mains! *Quod vidimus oculis nostris, quod manus nostræ contrectaverunt*. (I *Joan.*, I, 1.) Pourquoi tant de cruauté d'une part et tant de constance de l'autre? n'est-ce que pour combattre ou pour soutenir une folie reconnue? Que ces prévenus et ces témoins sont différents des autres! Les plus cruelles tortures arrachent à peine à un criminel l'aveu de la vérité; ici les plus cruelles tortures ne peuvent les faire taire; au prix de l'honneur, des biens, de la vie, on s'obstine à défendre une imposture ridicule.

Ne perdons pas de vue un nouveau genre de déposition, il met le comble à l'évidence. 1° Les apôtres n'ont eu nul intérêt à faire croire ni pu sans une folie complète imaginer la chimère de la résurrection. Que leur importe qu'on croie Jésus-Christ ressuscité ou qu'on en doute? qu'attendent-ils de lui puisqu'il est mort? Bien loin de mériter leur zèle, s'il les a lâchement trompés, il ne mérite que leur indignation; c'est un séducteur avéré. De bonne foi, se fait-on crucifier pour un imposteur qui n'est plus et dont on vient de découvrir l'imposture? est-ce le génie du peuple, le génie de l'homme chez qui l'intérêt décide de tout? Des pêcheurs assez lâches pour abandonner Jésus-Christ lorsqu'ils le croient le Messie, assez timides pour n'oser s'en avouer les disciples devant une servante, deviendront-ils tout à coup assez courageux, assez téméraires, assez extravagants pour se sacrifier à pure perte en faveur d'un homme mort qui les a trompés? 2° Les apôtres n'ont pu se concerter, non plus que les cinq cents disciples qui en déposent unanimement, et dont aucun au milieu même des tourments ne s'est jamais démenti. Peut-on soupçonner un complot si singulier, si constant, si uniforme, au prix de la vie, pour un fait bizarre qu'on sait certainement être faux, entre tant de personnes qui connaissent leur erreur, qui souffrent séparément en divers temps et en divers lieux, et quelques-unes dans le temps même et dans le lieu où on suppose qu'il est arrivé? Les hommes partagés sur les vérités les plus importantes et les plus claires se réuniront-ils pour des mensonges évidents? Ces mêmes disciples qu'on dit aujourd'hui si liés n'ont-ils pas été cent fois divisés pour les moindres choses? ce qui a rompu le concert de leur fidélité lorsque tout les engageait à le maintenir, ne romprait-il pas encore plus aisément le concert de leur perfidie lorsque tout les engage à s'en repentir? le mensonge ferait-il ce qu'à peine la vérité pourrait faire? irait-on plus unanimement à la mort qu'on n'irait à la couronne! Non, non une puissance divine a pu seule former des liens si forts et si durables.

Bien loin d'inventer ou de se concerter, les apôtres ont douté de la résurrection, n'ont pas caché leurs doutes et ne se sont rendus qu'avec peine par la force de l'évidence : *Non crediderunt*. Tout instruits, tout préparés qu'ils étaient par les discours, les promesses, les miracles de Jésus-Christ, par les résurrections de Lazare, du fils de la veuve, de la fille du prince de la Synagogue, ils ne peuvent croire la nouvelle que les femmes leur en donnent, elle passe chez eux pour une rêverie : *Videbantur deliramenta*. (*Luc.*, XXIV, 11.) La curiosité ou plutôt l'incrédulité les attire au sépulcre; ils regardent, examinent, balancent. Trois jours après les deux disciples d'Emmaüs ne savent qu'en penser. Ils espèrent ou plutôt ils n'espèrent plus : *Sperabamus quod restitueret*. (*Ibid.*, 21.) Quand il se montre à eux, ils le prennent pour un fantôme; il boit et mange avec eux, et ils ne reviennent pas de leur étonnement. Thomas ne se rend qu'après avoir touché ses plaies. Le bruit s'en répand dans Jérusalem. Le peuple commence à le croire; la Synagogue en est alarmée, elle prend des mesures pour l'étouffer, et les apôtres sont les derniers à se convaincre d'un fait dont on veut qu'ils soient les inventeurs, ou d'une imposture dont on n'ose dire qu'ils sont les dupes. Par quel subit enchantement, contre leurs préventions, leurs lumières, leur intérêt, leur caractère, s'avisent-ils de croire et de défendre jusqu'à la mort le mensonge le plus impie, le plus extravagant, et pour eux le plus funeste?

Non, non, la vérité seule a pu les instruire; seule elle a pu les persuader, seule elle a pu

rendre leurs dépositions uniformes et constantes au milieu des supplices; et une vérité aussi palpable que de voir, d'entendre un homme, de manger avec lui, de juger s'il est vivant ou mort, s'il est vivant après l'avoir vu mort. Convaincus de cette merveille, ou plutôt transportés, enivrés, comme disaient les juifs, ils l'ont publiée par autant de bouches qu'ils ont reçu de plaies, ils l'ont écrite par autant de gouttes de sang qu'ils en ont versé.

Le monde entier a écouté avec étonnement un fait si nouveau annoncé du haut des échafauds, d'une manière si nouvelle; il l'a écouté et il le croit; on le croit à Jérusalem, où on avait tant d'intérêt à le combattre et tant de facilité à le détruire; on l'y croit peu de jours après, dans le temps même que la Synagogue fait courir le bruit que le corps a été enlevé; on l'y croit si bien que huit mille personnes, après deux discours de saint Pierre, embrassent le christianisme publiquement; on le croit à Rome malgré toute la puissance et la cruauté des empereurs romains; on le croit en Afrique, on le croit en Asie, on le croit en Europe. Où ne le crut-on pas, où ne le croit-on pas encore? Cette foi portée aux extrémités de la terre se fit partout des disciples. Quelles doivent donc être la force des preuves et la vertu divine qui les soutient! Il était juste que Dieu portât au plus haut point d'évidence un fait décisif qui est le fondement de la religion.

SECONDE PARTIE.

Quoique la délivrance des possédés et la guérison subite des malades soient incontestablement de grands miracles, elles laissent pourtant à l'incrédulité je ne sais quel reste d'ombrage qui en empêche le subit effet. Le merveilleux ne s'y présente pas dans ce point de vue frappant qui saisit et entraîne. Car enfin le démon ne demeure pas toujours maître du corps qu'il possède, on voit des malades désespérés en revenir; il faut qu'après un long examen on trouve dans la promptitude ou dans l'impossibilité de la guérison des difficultés insurmontables à la nature. Ces discussions nécessaires suspendent la conviction dans celui même qu'elles persuadent.

Mais la résurrection d'un mort frappe, saisit, enlève. C'est un de ces prodiges du premier ordre qui, comme dit saint Thomas, renversent toutes les lois de la nature: *Contra naturam.* (*Rom.*, XI, 24.) Rétablir un corps détruit et réduit en poussière, c'est quelque chose de plus qu'un prodige, c'est une espèce de création d'un être nouveau. Ces faits uniques, supérieurs à toutes les forces, à toutes les idées humaines, ne permettent pas de méconnaître le doigt de Dieu. *Scietis quia ego Dominus.* (*Ezech.*, XXXVIII, 12.)

Rien en effet n'est plus opposé aux idées communes, et jamais le dévouement et le zèle le plus déclaré n'iront jusqu'à croire et annoncer la résurrection d'un ami. On a porté la témérité jusqu'à contester à Dieu le pouvoir de ressusciter les morts. Les sadducéens en faisaient un point de doctrine. Saint Jérôme et saint Grégoire ont eu cette vérité à défendre contre les hérétiques de leur temps. Saint Paul, dans ses prédications, a éprouvé l'effet que produisait sur l'esprit un événement si peu croyable. Il prêche dans l'Aréopage. Les plus grands mystères n'y trouvent aucune opposition. Un Dieu créateur du ciel et de la terre, une loi donnée aux hommes, un Sauveur envoyé pour les racheter, tout est écouté avec attention et reçu avec respect; mais commence-t-il à dire que Jésus-Christ est ressuscité, que nous devons tous ressusciter comme lui, tout se révolte contre l'Apôtre. On se moque de lui, on renvoie à un autre temps à écouter un homme qui commence à passer pour visionnaire : *Audiemus te de hoc iterum.* (*Act.*, XVII, 32.) Festus, gouverneur de la Judée, l'avait pris pour un insensé à ce seul trait : *Insanis Paule* (*Act.*, XXVI, 24); tant il est vrai qu'accoutumé à voir constamment mourir sans retour les hommes, les animaux, les plantes, rien n'est plus contraire à la nature et au préjugé commun, que la résurrection des morts : *Scietis quia ego Dominus*, etc. (*Ezech.*, XXXVII, 13.)

Ouvrez ces ténébreux tombeaux; considérez attentivement ce corps, ou plutôt les restes de ce corps déchiré, dont le prétoire et le Calvaire ont exprimé tout le sang. Pensez-vous qu'il soit bien mort? n'est-ce pas quelque épuisement, quelque pamoison, quelque sommeil léthargique qui lui dérobent l'usage des sens? n'est-ce pas quelque imposteur qui contrefait le mort? Ce n'est pas ainsi qu'en a jugé Pilate, qui n'en a permis l'enlèvement qu'après s'être bien assuré de son trépas, dont il a douté d'abord. Ce n'est pas ainsi qu'en ont jugé les juifs, qui, après s'être assouvis du barbare spectacle de ses tourments, s'en sont retournés, triomphant sur la perte de leur ennemi; ni le centenier commis à la garde de la croix, qui, lui ayant vu rendre les derniers soupirs, a cru sa charge remplie; ni le soldat envoyé pour casser les os de ses jambes, qui le voyant mort, n'a pas voulu en prendre la peine, et pour s'en mieux assurer lui a porté dans le cœur un coup de lance capable lui seul de donner la mort à l'homme le plus robuste. Enfin ce n'est pas ainsi qu'en ont jugé Joseph d'Arimathie, ses parents, ses amis, qui, le descendant de la croix, l'enfermèrent dans le tombeau et l'y embaumèrent, les saintes femmes qui vont l'y visiter, les disciples d'Emmaüs qui perdent toute espérance, Thomas qui refuse de croire sa résurrection, les apôtres qui prennent Jésus-Christ pour un fantôme. Non, non, voici le troisième jour depuis que la mort, ou plutôt mille morts ont terminé cette belle vie. Son séjour dans le tombeau eût seul été capable de la terminer.

Voyez-vous ces ossements arides, disait l'esprit de Dieu à Ezéchiel? pensez-vous qu'ils puissent vivre encore? *Putasne ossa*

arida rursum vivent? (*Ezech.*, XXXVII, 3.) Les voilà qui s'ébranlent, qui s'agitent avec grand bruit, qui s'emboîtent les uns dans les autres; des nerfs, des chairs, une peau les couvrent. Par un second prodige l'esprit vient les animer; ils se dressent sur leurs pieds, c'est une grande armée : *Steterunt super pedes suos, exercitus grandis nimis valde.* (*Ibid.*, 10.) Faibles mortels, vous pouvez ôter la vie à des milliers d'hommes; mais il est réservé au Tout-Puissant de la donner à un seul. Réunissez tout ce que le monde a de plus puissant et de plus éclairé; que le plus habile ouvrier déploie toute son adresse; que le plus savant médecin fournisse toutes ses connaissances; que le plus grand prince prodigue tous ses trésors, est-il quelqu'un qui puisse faire circuler le sang dans les veines, et couler dans les muscles les esprits vitaux? Dieu seul connaît les organes et les ressorts de cette admirable machine; Dieu seul peut rassembler la poussière dispersée dont elle fut composée; Dieu seul peut ordonner à l'esprit de vie qui l'animait de reprendre son ancienne demeure. Je ne sais, mes enfants, disait l'illustre mère des Machabées, je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein. Ce n'est pas moi qui vous ai donné la vie; ce n'est pas moi qui ai rassemblé vos membres, animé votre corps : *Non ego ipsa compegi, non spiritum et animam donavi vobis.* (II *Mach.*, VII, 22.)

Quelle autre qu'une sagesse infinie a pu d'un œil exact suivre toutes les gouttes de sang dont le Calvaire fut inondé, dont les habits, les fouets, les clous, la lance furent imprégnés, dont la terre du jardin et du Calvaire fut détrempée! Des morceaux de chair, arrachés par les fouets, avaient été dispersés de toutes parts et foulés aux pieds; mais une main divine, qui tient tout enfermé dans ses trésors, ne laisse rien perdre. Nos cheveux, les feuilles des arbres, les gouttes d'eau, les grains de sable, tout est compté; il n'en tombe point sans sa permission. Elle trouve, elle rassemble cette multitude infinie de parties. Elle les appelle par leur nom. Chacune par son ordre reprend dans ce corps la place qu'elle y avait occupée. Cet homme divin, que le Calvaire venait de voir expirer, sortit glorieux de son tombeau.

Quelle autre qu'une puissance infinie pourrait suspendre l'arrêt prononcé contre la postérité d'Adam, qui la soumet à l'empire de la mort, à un jugement rigoureux, à une éternité irrévocable? Non, il n'y a que le Juge qui tient les clefs de la vie et de la mort, qui puisse rétracter la sentence et en différer l'exécution, ouvrir les cavernes profondes qui renferment les âmes coupables, ou les jardins délicieux qui comblent de joie les âmes justes, pour en faire sortir celles que la mort y avait renfermées. Rendez donc gloire à Dieu. Sentez combien la résurrection des morts est au-dessus de toutes les merveilles. Dieu s'y montre, y agit en Dieu, y déploie toute la force de son bras : *Scietis quia ego Dominus*, etc. (*Ezech.*, XXXVII, 13.)

Nature, vous êtes admirable sans doute; la main de Dieu se joue à présenter à nos yeux et à nos esprits, dans vos plus simples productions, des ouvrages infiniment dignes de lui; mais, après tout, vos chefs-d'œuvre ne sont que des arrangements ingénieux des parties de la matière. Votre pouvoir ne s'étendit jamais sur les esprits. Portâtes-vous jamais l'empire invariable de vos lois jusqu'à renfermer dans une étroite prison une substance immortelle, si élevée au-dessus du corps, et à l'assujettir à cette masse de chair dont elle est la compagne, et dont elle est obligée de subir le sort? Soleil arrêté, mer suspendue, pains multipliés, vous êtes de grands prodiges; mais qu'êtes-vous auprès de ce composé divin de deux parties si disproportionnées, si peu faites l'une pour l'autre, à qui le Créateur seul en les unissant a pu imposer cette mutuelle dépendance, et accorder cette autorité réciproque qui rend le corps docile à toutes les volontés de l'âme, et l'âme sujette à toutes les altérations du corps, les séparer, les réunir, pour former comme une nature particulière dont l'impie méconnaît le principe intelligent, et ose attribuer ses opérations au jeu nécesssaire du mécanisme?

O mort! aviez-vous jamais entendu ce redoutable langage? Inexorable à nos prières, insensible à nos larmes, rien ne peut arrêter vos coups. Quelle autorité souveraine a pu vous arracher ce que vous aviez englouti? qui peut être votre vainqueur, vous qui moissonnez tout avec une faux tranchante? qui peut être votre mort, vous qui faites tout mourir? La voici, votre mort : *O mors! ero mors tua.* (*Osee*, XIII, 14.) Qu'est devenue votre victoire, qu'est devenu votre aiguillon? *Ubi est, mors, victoria tua?* (I *Cor.*, XV, 55.) Que le ciel, la terre, l'enfer reconnaissent donc le maître qui seul a pu lui donner des lois, qu'ils en soient les témoins, les hérauts, les panégyristes : *Scietis quia ego Dominus.* (*Ezech.*, XXXVII, 13.)

Mais ce qui mérite une attention singulière, ce prodige s'opère subitement et subsiste toujours, sans que personne paraisse y travailler. On voit dans les autres miracles un envoyé de Dieu qui agit, prie, commande à son nom : Josué arrête le soleil, Moïse suspend les eaux de la mer. J'admire la grandeur du prodige; mais mon esprit fixé sur la personne illustre qui le fait, s'y trouve naturellement préparé par l'idée de sa vertu. Rien ne surprend dans un ami de Dieu; cent fois la nature fut renversée en faveur de ses serviteurs. Même après leur mort, pour immortaliser leur mémoire, il rend leurs cendres toutes-puissantes : le tombeau d'Elysée a ressuscité un mort. On est en quelque sorte plus touché de l'éminence de leur mérite que de l'éclat de leurs merveilles. La vénération l'emporte sur l'admiration, et rend tout vraisemblable; mais personne ne se ressuscite soi-même.

Dans les autres résurrections faites en divers temps, on voit dans la lenteur du prodige un reste de la nature que Dieu n'a pas voulu détruire tout à fait pour rappeler à l'homme sa faiblesse dans le temps même qu'il est revêtu de la force d'en haut. Elie se couche et se rappetisse sur l'enfant qu'il veut rendre à sa mère; saint Pierre, ressuscitant Tabithe, prie longtemps, la regarde, la relève, elle ouvre les yeux, elle retombe, on lui donne la main pour la soutenir; une main empruntée ouvre le tombeau de Lazare, ôte les liens et le suaire, Jésus-Christ vient au sépulcre, pleure, frémit, élève sa voix. Il va chez la fille du prince de la Synagogue et s'approche du fils de la veuve de Naïm.

Ici, sans que rien y prépare, tout se fait et se fait subitement : *In momento, in ictu oculi.* (I *Cor.*, XV, 52.) La pierre tombe, les liens se détachent, la terre tremble, la lumière éblouit, le sépulcre s'ouvre, la mort rend sa proie et laisse voir un homme nouveau qui vit, qui parle, qui agit. Telles ces subites visions qui, dans un clin d'œil, montraient aux prophètes tant de différentes scènes, aussi merveilleuses par leurs rapides révolutions que par les grands objets qu'elles présentaient. Tout à coup du sein de ces ténèbres il s'élance une vive lumière que rien n'allume; du fond de ce désert il s'élève un être nouveau que rien n'y apporte; du milieu de ce rocher il jaillit une fontaine que rien n'y amène; du centre de ce néant, on voit éclore un corps agile, subtil, impassible. Le corps déchiré, livide, épuisé de sang, abandonné dans un tombeau, semblait avoir pour jamais perdu la vie. Belle image de la création du monde! Tout à coup, par la force d'une parole, un nombre infini d'êtres se montrent sur les abîmes du néant, sans qu'aucune main les en arrache ou les soutienne. Un souffle divin, un acte de volonté fait tout. Dieu veut, et tout est fait; il dit que la lumière soit, et la lumière fut; que la terre soit, et la terre fut; que Jésus vive, et Jésus vit : *Fiat lux, et facta est lux.* (*Gen.*, I, 3.)

Ajoutons à ces merveilles ce qui est uniquement propre au Seigneur. Il ressuscite pour ne plus mourir; il demeure dans le tombeau autant qu'il le faut pour prouver la vérité de sa mort et de son humanité; il en sort pour établir la gloire de sa divinité et justifier sa providence à jamais. Lazare sort du tombeau; mais hélas! victoire de peu de jours, la mort rentra bientôt en possession de sa proie. Lazare retourna dans la poussière. Le monde lui-même doit disparaître comme un livre qu'on roule. De nouveaux cieux, une nouvelle terre prendront la place des premiers. Il n'en est pas ainsi du Roi des rois. Sa vie et son royaume n'auront point de fin. Il a vaincu, il a précipité, il a englouti la mort. Expressions vives de l'Ecriture qui peignent si bien la durée de sa nouvelle vie : *Præcipitavit mortem in sempiternum, absorpta est mors in victoria.* (*Isa.*, XXV, 8.) O jour le plus beau, le plus grand de tous les jours, jour par excellence, que Dieu a fait, où, déployant la force de son bras, il a opéré le chef-d'œuvre de sa puissance et donné la démonstration de la Divinité! *Dies quam fecit Dominus.* (*Psal* CXVII, 24.)

Etait-ce donc en vain que Dieu prodiguait les merveilles de sa toute-puissance? Non, rien n'est plus décisif pour la religion que la résurrection de Jésus-Christ. C'est le fondement sur qui tout porte. S'il est ressuscité, nous ne nous trompons pas en le croyant, ou notre erreur est excusable et nécessaire.

La mort de Jésus-Christ n'était pas un de ces événements indifférents et sans conséquence dont on laisse ignorer la cause, dont on ne prétend faire aucun usage, et auquel le public ne doit prendre aucun intérêt. Tout le monde le voit; la Synagogue ne manquait pas d'en bien instruire qu'on l'avait condamné pour un crime capital de religion et d'Etat, parce que c'était un chef de parti, qui se disait le Messie, répandait une doctrine pernicieuse, et avait prononcé des blasphèmes en s'attribuant un nom et une autorité qui n'appartiennent qu'à Dieu. L'arrêt de sa mort était donc dans leur vue moins une punition personnelle de quelque crime, qu'une condamnation solennelle de ses prétentions et de ses erreurs : *Blasphemat, audistis blasphemiam.* (*Matth.*, XXVI, 65.) Aussi, pour confirmer leur décision par la faiblesse du prétendu coupable, ils l'insultent lâchement sur la croix, lui disant d'un air moqueur et d'un ton décisif: Voilà un beau Messie, qui ne peut se sauver lui-même après avoir sauvé les autres! S'il est véritablement Fils de Dieu, qu'il prouve sa divinité en descendant de la croix, et nous croirons en lui : *Si filius Dei est, descendat de cruce.* (*Matth.*, XXVII, 42; *Marc*, XV, 32.) Il ne tint pas à eux qu'au lieu de ces paroles, *Jésus, roi des Juifs* (*Joan.*, XIX, 19), Pilate n'écrivît : *Qui s'est dit roi des Juifs.* (*Ibid.*, 21.) Pour ne pas contredire l'arrêt qu'il avait prononcé contre ses prétendus blasphèmes, ils prennent des précautions : *Seductor ille error pejor priore.* (*Matth.*, XXVII, 64.) Mais qu'ils s'entendent mal en preuves en demandant la conservation de sa vie pour établir sa divinité. Il la démontre bien mieux en se rendant la vie. Il faut bien plus de puissance pour se la rendre que pour la conserver : *Potentius vixisse mortuum, quam mortuum non fuisse.*

D'un autre côté, Jésus-Christ ne prétendait pas moins faire usage de sa résurrection; il l'avait annoncé et authentiquement promise, comme la preuve décisive de sa divinité. Il s'appliquait à lui-même toutes les prophéties qui promettaient la résurrection du Messie. Vous me demandez, disait-il, des preuves de ma mission, vous exigez des miracles? Peuple incrédule, voici celui que vous aurez : Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine; le Fils de l'homme sera de même trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. Il en sortira triomphant le troisième jour. Détruisez ce temple de mon corps par une mort cruelle, vous en aurez le pouvoir, pour accomplir

les prophéties qui annoncent ma mort ; mais vous ne jouirez pas longtemps de votre victoire, je ressusciterai dans trois jours : *Excitabo illud.* (*Joan.*, II, 19.) Ces promesses parvenues aux oreilles de la Synagogue lui firent tout appréhender, et, pour en prévenir l'effet, elle prit toutes les mesures qui n'ont servi qu'à la confondre.

Les anges qui parlèrent aux femmes à l'entrée du sépulcre, leur rappelèrent ces prédictions pour ranimer leur foi : *Resurrexit sicut dixit.* Les apôtres n'en étaient pas moins prévenus. Nous espérions, disaient-ils tristement, qu'il tiendrait des promesses si souvent réitérées : *Sperabamus* (*Luc.*, XXIV, 21), etc., et Jésus-Christ les leur confirma. Incrédules ! ne fallait-il pas que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? Toutes leurs prédications et leurs *Epîtres* en sont remplies. Saint Etienne et tous les disciples les rapportent avec confiance , en font sentir l'accomplissement, comme des preuves incontestables. En un mot, tout le monde était dans l'attente, tout le monde s'empressait à l'établir ou à la détruire, parce que de part et d'autre tout le monde la regardait comme le point capital : *Scietis quia ego Dominus.* (*Exod.*, VI, 7.)

Rien en effet de plus intéressant. Ressusciter un homme si solennellement condamné par une autorité légitime, c'est casser l'arrêt le plus important que la Synagogue ait jamais rendu, justifier par tout le poids de l'autorité divine, et faire passer pour des oracles la doctrine impie qu'on avait voulu proscrire. Un miracle si marqué, un accomplissement si éclatant de ses prophéties, cet assemblage de prodiges, ce rapport d'événements seraient dans des circonstances si délicates, le plus authentique titre de créance. Faut-il être surpris que le monde entier y ait ajouté foi? Au contraire, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité (ne vous offensez pas de l'horreur de ses termes, ils sont justes), c'est un faux prophète; il nous a trompés par ses promesses, il nous a séduits par ses prestiges; sa religion est une chimère, sa doctrine un blasphème; c'est un impie digne de tous nos anathèmes. La vérité a triomphé, l'arrêt de la Synagogue est juste, le Seigneur a souscrit à sa condamnation : *Inanis est prædicatio nostra, fides vestra, miserabiliores*, etc. (I *Cor.*, XV, 14.)

En effet, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, il n'est pas Dieu, et s'il n'est pas Dieu, il n'a pas dû ressusciter : il en était indigne. Une créature peut-elle se dire égale à Dieu, et à Dieu lui-même? Jésus-Christ l'a dit de la manière la plus authentique. Ce n'était pas assez d'avoir furtivement insinué cette monstrueuse doctrine à quelques crédules disciples et abusé de la faiblesse d'un peuple aveugle pour la lui persuader, il avait assuré publiquement que son Père et lui ne sont qu'un; qu'il était dans le Père céleste, et le Père en lui; qu'il était la voie, la vérité et la vie; que la vie éternelle consiste à le connaître; qu'il avait droit de remettre les péchés. Il avait osé tenir ce langage devant les scribes et les pharisiens, il avait porté la témérité jusqu'au tribunal de ses juges; interrogé au nom du Dieu vivant par le souverain pontife, s'il est le Christ Fils de Dieu, non-seulement il ne s'en défend point, comme l'avait fait l'humble Jean-Baptiste ; mais il l'assure positivement, et prédit qu'il viendra en cette qualité, sur un nuage, juger les vivants et les morts : *Tu dixisti*, etc. (*Joan.*, XI, 27.)

Etre suprême, vous l'entendez, et la terre ne s'ouvre pas pour engloutir ce téméraire ! la foudre ne part pas de vos mains pour l'écraser ! Les abîmes ont dévoré Coré, Dathan et Abiron pour un moindre forfait; Pharaon et Sennachérib étaient moins coupables; Lucifer ne porta pas si loin son orgueil, et l'enfer l'engloutit sans retour. Se peut-il qu'au lieu de le foudroyer, vous combliez de gloire celui de qui tout l'univers vous eût demandé la vengeance? Est-ce en sa faveur que doivent s'opérer les miracles? Loin de lui rendre une vie qu'il avait si justement perdue, hélas ! il n'a que trop vécu. Si par des raisons impénétrables vous l'avez souffert, pourriez-vous rétablir encore un usurpateur qui n'aspire qu'à vous détrôner? Pardonnez-vous, Sauveur adorable, un langage si étranger à mon cœur, que je ne tiens qu'en tremblant, mais que l'intérêt de la gloire de votre Père et de la vôtre m'arrache malgré moi?

En effet, si Jésus-Christ est un séducteur, quel piége inévitable Dieu ne nous a-t-il pas tendu ! En le ressuscitant, il nous entraîne invinciblement dans l'erreur. Pourriez-vous, grand Dieu ! abuser ainsi de votre puissance pour séduire l'innocente et crédule vertu? Ah ! si votre gloire vous touche trop peu, que vous a fait ce peuple pour le précipiter dans la plus horrible des impiétés? que vous a fait la Synagogue pour la couvrir d'une confusion éternelle? C'est votre Eglise, vous l'avez fondée ; et en vertu de votre autorité, dépositaire de vos Ecritures, on doit l'obéissance à ses ordres, et la foi à ses oracles ; et par le plus étrange renversement, vous la confondez à la face de l'univers; vous la confondez par le plus grand miracle, dans l'acte le plus solennel qu'elle ait jamais fait, où elle a marqué le plus de lumière et de zèle pour vos intérêts. Qu'est devenue cette souveraine vérité, cette bonté infinie, incapable d'attester le mensonge? Sans vous, nous aurions regardé comme impie un homme que vous nous faites adorer; condamneriez-vous une idolâtrie que vous nous rendez nécessaire?

Quel triomphe pour l'impiété ! Dieu même lui aurait prêté des armes. Elle n'a pas besoin de cacher sa marche, de former un parti, de ménager des intrigues : Dieu lui-même est à sa tête. Eloignez vos flambeaux, démon de l'erreur. L'Etre suprême allume ces fausses lueurs qui nous égarent ; le Tout-Puissant rejette ses propres autels pour y élever son ennemi. Mais où m'emporte mon zèle ! qu'allais-je dire, grand Dieu, contre vous, qui êtes la bonté, la sa-

gesse, la sainteté même? Langage impie, vous seriez juste, si Jésus-Christ ressuscité n'était pas le Messie. Tel fut le miracle opéré sur les prêtres de Baal à la voix d'Elie, en présence d'Achab et de tout Israël. Qu'on nous donne des victimes, dit le prophète; si le feu du ciel tombe sur le sacrifice offert à Baal, adorons sa divinité; s'il dévore ceux que je vais offrir, adorons le Dieu véritable. Qu'aurait pensé cette grande assemblée, si, dans une occasion aussi décisive, le feu du ciel avait consumé la victime de l'idole? Qu'auraient pensé les Egyptiens, si, dans le combat de Moïse et des magiciens de Pharaon, Moïse avait été vaincu? Qu'auraient pensé les Romains témoins des prestiges de Simon le Magicien, s'il l'eût emporté sur le prince des apôtres à la vue de la cour de Néron? N'était-ce pas confirmer dans l'idolâtrie un peuple déjà trop aveuglé? Non, non, un vrai miracle ne peut être que l'ouvrage de la puissance divine, et cette puissance adorable ne peut autoriser le mensonge et une fausse religion, un assemblage de mensonges les plus intéressants à Dieu, et à l'homme les plus impies.

Que cette vérité est consolante! qu'elle est propre à nous fortifier dans la tentation, à nous fortifier dans les misères de cette vie! Que l'impiété en murmure, qu'elle cherche de frivoles défaites pour éluder la démonstration, félicitons-nous de vivre dans une religion si bien établie, remercions Dieu de nous y avoir fait naître; notre salut y est en assurance : adorons une puissance qui met tout en œuvre pour dissiper nos ombrages; suivons fidèlement les lois d'une religion si divine, et nous arriverons, etc.

DISCOURS V.

SUR LE MÊME SUJET.

Scio quod Redemptor meus vivit; reposita est hæc spes mea in sinu meo. (*Job*, XIX, 27.)

Je sais que mon Rédempteur est vivant; je conserve cette espérance dans mon sein.

Il ne saurait être pour l'espérance ni de plus terrible épreuve que la mort, ni de plus étonnante ressource que la résurrection. Les autres épreuves peuvent nous accabler, nous abattre, nous décourager; les autres faveurs peuvent frapper, saisir, surprendre; mais enfin on vivait encore, on n'était pas sans espoir. Un protecteur refroidi peut être remplacé, à la perte des biens peut succéder une meilleure fortune, un malade peut absolument trouver quelque remède; le temps ramène si souvent de beaux jours, le monde est tous les jours le théâtre de tant de révolutions imprévues, qu'il n'est point de route qu'on ne puisse espérer de s'ouvrir tôt ou tard. C'est une étincelle qui peut tout rallumer, disait à David la sage Thecuite, et que la mort seule peut éteindre : *Quærunt exstinguere scintillam meam.* (II *Reg.*, XIV, 7.) Non, tout n'est pas perdu; tandis qu'on vit encore, tout peut encore se rétablir.

Mais la mort, comme l'anéantissement, est un terme fatal après lequel on ne peut plus ni rien obtenir, ni rien attendre; protecteur, fortune, crédit, talent, c'est un abîme où tout est englouti sans exception et sans retour. Quelque révolution qui arrive dans les monarchies, quelque nouvelle face que prennent les affaires, la poussière du tombeau, toujours également insensible, dérobe à jamais les cendres qu'elle renferme. Tous les efforts, tous les désirs et toutes les apparences, c'en est fait, tout est évanoui; un chaos immense sépare pour toujours du commerce des humains celui qui fut la proie du trépas. Après avoir donné des larmes à sa perte et fait quelques réflexions sur son sort, amis, ennemis, tout l'oublie également, et ne le compte plus pour rien dans aucune affaire.

Quelle admiration, quelle surprise, si tout à coup une puissance supérieure à la mort même rendait au monde celui que les ombres de la mort avaient enveloppé, renversait tous les nouveaux projets, ranimait toutes les espérances perdues, couronnait tous les anciens combats, punissait tous les anciens crimes! Tel fut l'étonnement des juifs à la vue de Lazare, du fils de la veuve, de la fille du prince de la Synagogue, rendus à la vie. Tel sera le vôtre, mortels qui m'entendez, lorsque la fatale trompette ouvrira les tombeaux et vous rassemblera tous aux pieds du souverain Juge. Vous y verrez de nouveaux cieux, une nouvelle terre, un monde nouveau, élevé sur les débris de l'ancien monde.

Telle doit être aujourd'hui votre admiration, votre ferme espérance, votre joie respectueuse à la vue du sépulcre de votre Dieu, une espérance, une joie supérieure à la mort, qui porte ses vues au delà du tombeau. Sachez que, maître de la vie et de la mort, le trépas ne peut mettre des bornes ni à sa bonté, ni à sa puissance. La mort du tombeau ne vous dérobe pas à ses yeux, l'oubli du tombeau ne vous efface pas de son souvenir, l'insensibilité ne vous arrache pas de son cœur, l'exil du tombeau ne vous soustrait pas à ses bienfaits : chef-d'œuvre de la confiance d'un martyr que la mort même n'ébranle pas; chef-d'œuvre de la fidélité d'un Dieu que la mort ne dément point.

Mon Rédempteur vit, je le sais; il est ressuscité, c'est le fondement de mon espérance; je la conserve dans mon cœur : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* (*Job*, XIX, 27.) Le voilà ce Dieu survivant à lui-même. Malgré la mort, il est ressuscité avec fidélité à ses promesses, avec autorité à ses desseins. La mort même lui prépare le triomphe, le tombeau lui sert de trophée. 1° Un Dieu fidèle, 2° un Dieu puissant au delà du tombeau; ce seront les deux parties de ce discours. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Si jamais tout a dû paraître désespéré, c'est à la mort du Sauveur du monde. Le

voilà cet homme si puissant en œuvres et en paroles, dont les prestiges enfin dissipés, les impostures enfin découvertes ne laissent plus apercevoir que la faiblesse et le mensonge ; le voilà couvert de crachats, déchiré de coups, l'opprobre de toute une ville, expirant sur une croix, enfermé dans un tombeau, abandonné aux vers et à la pourriture. Tout lui jette unanimement la pierre ; tout applaudit au juste arrêt de la Synagogue. Ses ennemis en ont enfin triomphé ; les pharisiens sont délivrés d'un impitoyable censeur ; le peuple, séduit par ses artifices et revenu de sa surprise, commence à l'oublier et à le charger d'anathèmes ; ses disciples eux-mêmes, justement irrités contre un séducteur dont ils furent le jouet, et affligés de la perte de leurs services, ne songent plus qu'à échapper au malheur qui les menace pour s'être livré inconsidérément à un imposteur dont la condamnation ne peut manquer d'entraîner leur ruine. Sans doute ils commençaient à le sentir lors de sa passion. L'un d'eux le trahit, l'autre le renie ; ils l'abandonnent tous. Hélas ! lui-même il n'avait su ni fuir, ni osé se défendre ; il semble que la conviction de ses crimes l'obligeât au même silence qu'il n'eut jamais la force de rompre. Est-ce donc là un Dieu, un Sauveur, un roi ? Est-ce un homme qui mérite quelque confiance ? Insensé qui compterait sur lui. Si jusqu'ici nos espérances ont été si mal placées, devenus sages à nos dépens, éclairés enfin par nos malheurs, sentons la folie de notre crédulité.

Ainsi parlait la sagesse, ou plutôt la folie humaine, les trois jours qui précédèrent la résurrection ; ainsi les pharisiens continuaient-ils les insultantes railleries qu'ils avaient faites sur le Calvaire ; ainsi l'enfer s'applaudissait d'avoir enfin donné le coup mortel à une religion qui, déjà trop goûtée, l'alarmait par bien des conquêtes ; ainsi commençaient à ne plus se faire sentir les remords des gens de bien, qui, n'ayant vu d'abord qu'avec horreur cette exécution, commençaient à douter de son injustice ; ainsi les impies, les prétendus esprits forts, vengés de celui dont les miracles établissaient si parfaitement la divinité, s'affermissaient dans leurs doutes volontaires ; ainsi le peuple, le jouet de tous les vents, qui l'avait adoré comme un Dieu, après avoir demandé sa mort comme celle d'un scélérat, se félicitait de l'avoir obtenue.

Que dis-je, ainsi parlaient les disciples mêmes ; ces héros, ces fondements de l'Eglise, désolés de tant de pertes, déconcertés par tant de revers, consternés par tant de malheurs, ne savaient plus que penser de leur maître. Nous nous attendions, disaient-ils, à cette résurrection tant de fois promise, et voilà le troisième jour sans qu'on ait encore vu aucun effet de tant de paroles : *Sperabamus quod resurrexerat.* (*Luc.*, XXIV, 21.) Quelques femmes, il est vrai, ont été au sépulcre, et nous ont rapporté qu'elles y avaient eu je ne sais quelle vision d'un ange qui annonçait sa résurrection ; mais quel fond peut-on faire sur ces rêveries ? *Videbantur deliramenta.* (*Ibid.*, 11.) Avec l'espérance de la résurrection, ensevelie avec lui dans le même tombeau, s'évanouissent toutes les autres. Comment rétablira-t-on le royaume d'Israël ? Lui qui n'a jamais pu se garantir des traits de la mort, ouvrira-t-il les portes de la vie ? Sa résurrection eût tout affermi, son infidélité détruit tout ; hélas ! il n'est plus : *Si Christus non resurrexit, vana fides nostra.* (I *Cor.*, XV, 17.)

Ne triomphez pas à l'avance, orgueil humain, trop aisément flatté de quelque succès apparent ; il s'en faut bien que l'ennemi qui paraît succomber soit en effet vaincu : vous ne savez pas démêler une feinte d'une défaite. Ainsi Josué attira dans le piége les habitants de la ville de Haï, ainsi fit-on donner dans l'embuscade les Benjaminites vainqueurs. Mais ce serait trop peu de paraître fuir devant vous, et vous laisser goûter les douceurs d'un triomphe imaginaire. Les autres guerriers peuvent avoir intérêt de recourir à la force, celui-ci, bien sûr de sa défaite, se laisse dépouiller, blesser, égorger, ensevelir, et tout à coup trouvant des forces dans ses faiblesses, des armes dans ses blessures, des ressources dans son trépas, sort du sépulcre même vainqueur de tous ses ennemis et de la mort, la plus redoutable ennemie de l'humanité.

Attendez un moment, impatience humaine ; modérez vos fougueux transports. C'est pour éprouver votre fidélité qu'on suspend l'exécution des promesses : vous en allez bientôt voir le parfait accomplissement. Suivons les restes précieux de cet homme après tout extraordinaire, et qui mérite bien quelque attention. Qu'on l'enferme dans un tombeau, qu'une pesante pierre en bouche l'entrée, que les sceaux publics y soient apposés, que les gardes postés aux environs en ferment jusqu'aux avenues, ne nous décourageons pas ; que le temps s'écoule, que le soleil disparaisse, que deux fois la nuit nous couvre de ses ombres, ne nous rebutons pas ; que l'Eglise naissante soit dispersée, que les apôtres tremblants, fugitifs, éperdus, aillent ensevelir leurs regrets et leur honte dans les cavernes ; que la Synagogue triomphante, que le peuple abandonnent une religion si chancelante, attendons encore, persévérons jusqu'à la fin : peut-être veut-il, comme autrefois, nous laisser gémir sous le joug de l'Egypte, pour faire d'autant plus éclater sa puissance en punissant l'orgueilleux Pharaon, qu'il la laisse impunément monter à son comble ; peut-être pour faire pleuvoir la manne, attend-il que nos provisions soient épuisées et ne nous laissent plus de ressource que sa bonté ; peut-être veut-il que Béthulie aux abois apprenne par sa miraculeuse délivrance à ne pas fixer de temps à sa miséricorde. Attendons en silence le moment favorable : *Bonum est præstolari.* (*Thren.* III, 26.)

La mort opère parmi les hommes trois changements qui les rendent communément infidèles : 1° changement dans les esprits ;

en effaçant toutes les idées, on perd le souvenir de tout; 2° changement dans le cœur: en éteignant tous les sentiments, on devient insensible à tout; 3° changement dans les intérêts: en détruisant tous les projets, on abandonne, ou méprise tout. Mais rien ne change de face par rapport à Dieu. Immortel dans ses idées, tout lui est présent; immortel dans ses sentiments, tout lui est cher; immortel dans ses projets, tout s'exécute; il ne connaît point les vicissitudes humaines: *Ego Dominus, et non mutor.* (*Malach.*, III, 6.)

1° Immortalité des idées. La mort de part et d'autre détruit la mémoire de tout. Cesse-t-on de paraître aux yeux des hommes, on cesse d'être dans leur souvenir. Où sont-ils ces hommes qui remplissaient la terre du bruit de leurs exploits, et donnaient des lois aux nations? Par une juste punition de leur ambition démesurée, cette même gloire dont ils étaient si jaloux, passe avec un peu de bruit; à peine leur nom écrit dans l'histoire, tombe en passant sous les yeux de quelque savant à qui la curiosité la fait lire: *Periit cum sonitu memoria eorum.* (*Psal.* IX, 7.) Celui que le tombeau renferme n'oublie pas moins tout ce qu'il a laissé sur la terre. Le paganisme faisait passer les âmes par un fleuve d'oubli: image naturelle de cette terre d'oubli dont parle l'Ecriture, où comme une ombre légère, le monde, avec toutes ses pompes, s'évanouit sans retour. La vie est un vain songe dont la mort, comme le réveil, détruit jusqu'au moindre vestige: *In terra oblivionis.* (*Psal.* LXXXVII, 13.) Ne craignez ni l'un ni l'autre pour la sagesse qui embrasse tous les temps: son nom n'en est que plus brillant. Après la mort, il volera d'un pôle à l'autre, son sépulcre sera plus glorieux, tous les peuples viendront l'adorer: *Sepulcrum ejus erit gloriosum.* (*Isa.*, XI, 10.) Lui-même, toujours fidèle à sa parole, en conserve l'éternel souvenir; il ne dort ni ne sommeille, il n'oublie pas les besoins des animaux et des plantes, les moindres atomes lui sont présents, oublierait-il ses créatures les plus parfaites? *Non dormitabit neque dormiet.* (*Isa.*, V, 27.)

Que vois-je! tout à coup la terre tremble, le sépulcre s'ouvre, il est environné d'une lumière éclatante; la pierre qui en fermait l'entrée se détache avec grand bruit, les gardes saisis d'étonnement tombent à la renverse à demi morts, les linges et le suaire sont séparés du corps. Ce corps adorable, que la piété de Joseph d'Arimathie avait embaumé, je le vois glorieux et triomphant, accompagné d'une multitude d'esprits célestes qui chantent à l'envi ses louanges: tel qu'autrefois il se montra sur le Thabor, plus brillant que le soleil, plus blanc que la neige, et donnant à ses disciples qui s'y trouvèrent présents un avant-goût de la béatitude. Sont-ce donc là ces membres déchirés que la lassitude avait à peine arrachés à l'inhumanité des bourreaux? Est-ce là cet homme qui n'était plus connaissable, ce lépreux, ce ver de terre, ce dernier des hommes? Que vous êtes fidèle dans vos promesses! *Fidelis Dominus in omnibus verbis suis.* (*Psal.* CXLIV, 13.)

Non, rien n'échappe à la Providence; il ne faut que savoir en attendre les moments: on est sûr de tout obtenir quand on sait y compter. Joseph vendu par ses frères, jeté dans un cachot, oublié de tout le monde, se voit tout à coup élevé sur le trône: Mardochée proscrit avec tous les juifs, condamné au dernier supplice, devient le successeur de son ennemi. L'empressement et l'impatience nous font perdre une infinité de biens que ménageraient la constance et la modération. Dieu, qui veut nous apprendre à en réprimer les mouvements, paraît oublier ses promesses, en suspendre l'exécution, et cache le dénoûment de ses desseins sous un cours naturel des choses, des délais et des obstacles multipliés qui semblent conduire à un terme opposé; il renverse les secrets ressorts de la plus subtile politique, et fait admirer une sagesse infinie qui rend tout-puissants les moyens les plus faibles, et fait servir à ses fins ce qui semblait devoir les traverser.

La nature ne voit qu'avec peine le retardement de ses désirs. On sent qu'on n'est sur la terre que pour peu de temps; ce temps lui-même s'envole avec la plus prodigieuse rapidité, et ne reviendra jamais. On veut en profiter et jouir, dans la crainte que le délai ne change les choses sur la stabilité desquelles on ne compte point, et ne nous enlève nous-mêmes à leur possession. Ainsi une gourmandise impatiente cueille le fruit amer et précoce qu'on n'a pas laissé mûrir, ainsi une ambition démesurée s'élève prématurément à des places qu'on n'est pas en état de remplir. Surtout dans la douleur, la nature impatiente compte les instants et les trouve des siècles; en désespoir du retardement, on murmure contre un maître qui se prête si peu à nos vœux, on doute d'une fidélité dont on voit si peu les effets. L'homme sage imite le Seigneur, inépuisable dans la patience, parce qu'il est éternel: *Patiens quia æternus.* Sûr d'un bien infini que la bonté lui prépare, et sur lequel la vertu lui donne un titre, envisageant une éternité qui engloutit tout sans retour, il voit sans impatience s'écouler successivement les jours et les nuits, les mois et les années: et comme si tous les siècles n'étaient qu'un instant, il attend sans peine que cet instant si court soit passé, et les promesses du Seigneur accomplies. L'extrémité où il peut se trouver quelquefois réduit, ne fait point chanceler sa confiance. Se vît-il au milieu de l'orage, son vaisseau presqu'englouti, le Seigneur endormi, et en apparence indifférent, il n'en est pas plus alarmé; une parole va calmer les flots agités.

Mais pourquoi chercher ailleurs des épreuves d'une fidélité que la résurrection même met dans un si beau jour? C'est aux hommes à perdre à la mort le souvenir de tout; elle est le terme de leur puissance, l'écueil de leurs projets, l'anéantissement de leurs idées. Mais rien ne s'anéantit dans les idées de Dieu, puisque rien ne met des bornes à sa

puissance. Maître de tout, a-t-il rien à espérer ou à craindre, a-t-il quelque chose à déguiser ou à dissimuler? Souvenez-vous de ses promesses si authentiques et si souvent réitérées : Le Fils de l'homme, après avoir été mis à mort, se rendra la vie à lui-même : Détruisez ce temple, et je le rebâtirai dans trois jours : Je vous donnerai pour preuve de ma mission un miracle semblable à celui de Jonas. Ce prophète fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine ; le Fils de l'homme sera aussi trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. Il ne les a pas oubliées ces promesses, les voilà parfaitement accomplies, le temple de son corps rétabli dans son premier état, orné d'une nouvelle beauté, environné de gloire. La terre rend au monde celui qu'elle avait renfermé. Voilà un garant infaillible du succès de nos espérances. Aussi fidèle à exécuter ce qu'il a promis, que fidèle à accomplir ce qu'il a prédit pour lui-même, le plus grand de tous les miracles répond de tous les autres prodiges. Bien loin de porter atteinte à sa fidélité, sa mort n'était pas moins que sa résurrection, ses humiliations moins que sa gloire, dans le plan de sa providence, il l'avait prédit. L'une et l'autre sont marquées dans ses oracles, l'une est la route qui conduit à l'autre, le terme en est délicieux ; mais elle est étroite, sa main fidèle nous y dirige, elle nous y couronnera.

2° Immortalité de sentiments. Non, ni notre mort ni la sienne ne les éteignent ; il nous aime au delà du tombeau. C'est aujourd'hui, c'est à la résurrection qu'il commence à porter à juste titre l'adorable nom de Jésus. Ce nom glorieux était dû à ses vertus et à sa personne; mais il lui était plus glorieux et plus doux de le porter à titre de mérite. Tels que ces fameux guerriers à qui après leurs victoires on décernait solennellement le nom des nations qu'ils avaient vaincues, sa victoire éclatante lui fait donner par Dieu même un nom supérieur à tous les noms. La mort semblait en avoir interrompu la possession. Enseveli dans un tombeau et mis au rang des ombres, dirons-nous que c'était plutôt l'ombre d'un grand nom qu'un nom véritable? Il le reprend aujourd'hui avec plus d'éclat que jamais. Pouvait-il mieux exprimer ses sentiments et son amour? Ses travaux rappellent ses bienfaits, réparent ses opprobres, illustrent ses combats, ennoblissent ses victoires, et raniment nos espérances, en nous apprenant par un nom si consolant notre bonheur et ses bontés. Ce n'est pas d'une ville ou d'un royaume qu'il prend le titre. Le nom d'Africain, d'Asiatique, de Germanique, suffisent aux hommes ; tout est borné pour eux ; l'univers est le théâtre d'un Dieu. Ce n'est pas un nom qui en peignant ses victoires, r'ouvre les plaies qu'elles ont faites et les maux qu'elles ont coûtés ; c'est au contraire un nom qui ne parle que de bonheur, qui n'excite que la joie, qui n'annonce que le salut, disait l'Orateur romain à un conquérant.

Il commence à exécuter ces promesses divines dès le moment de sa mort par un succès aussi étendu que favorable. Le fruit de la victoire se répandit sur ses amis ; en reprenant la vie, il la leur rendit ; plusieurs des anciens Pères sortirent du tombeau, pour former une cour à leur libérateur. A peine a-t-il rendu les derniers soupirs, qu'il ouvre les abîmes ; il descend dans les enfers consoler et délivrer l s âmes justes qui y languissaient en attendant sa venue. Il leur en donne lui-même l'heureuse et la première nouvelle : *Descendit ad inferos*. Levez-vous, Jérusalem, ouvrez les yeux à la lumière, ses rayons percent les ténèbres où vous êtes ensevelie, voilà votre Roi que vous désiriez avec tant d'ardeur. Les promesses du Très-haut s'accomplissent, voilà le moment de votre délivrance.

Le miracle, ou plutôt cette foule de miracles, fut connue d'un grand nombre de personnes à Jérusalem, auxquelles ces anciens Pères ressuscités apparurent. Quelle surprise ! mais qu'elle fut agréable pour les amis du Sauveur ! qu'elle fut accablante pour ses ennemis ! qu'elle fut délicieuse pour les anciens Pères ressuscités qui venaient de rompre les portes de la mort ! Si tout à coup dans cette ville on voyait cinquante tombeaux s'ouvrir, et les morts en sortir tout vivants, se répandre dans les compagnies, et vous raconter les événements si cachés et si intéressants de l'autre monde, quelles seraient vos pensées et les leurs, leurs discours et les vôtres ! Telle fut la ville de Jérusalem, déjà consternée par un tremblement de terre et par l'éclipse du soleil, elle se vit tout à coup remplie de ces anciens Pères qui par de subites apparitions jetaient l'effroi dans le cœur des uns, et portaient la joie dans celui des autres. Ce n'étaient pas de ces chimériques revenants qui ne doivent leur existence momentanée qu'à la faiblesse d'une imagination troublée par des contes puérils, c'étaient des hommes vivants et palpables, qui s'annonçaient avec évidence, qui parlaient avec autorité, qui démontraient la vérité des prophéties par leur accomplissement, et la Divinité du Messie par leur délivrance : *Apparuerunt multis*. (*Matth.*, XXXII, 53.)

Le voilà donc ressuscité cet adorable Messie que l'impie avait persécuté, que la Synagogue avait condamné, que le Calvaire avait vu expirer. Tout semblait perdu à sa mort ; la terre en le recevant dans son sein, semblait avoir enseveli toutes ses espérances dans le même tombeau. Mais le voilà revenu à la vie, on dirait qu'impatient d'accomplir ses promesses et d'affermir notre confiance, il veuille faire part de la gloire de sa résurrection future avant d'en jouir lui-même. Il envoie tous ces anciens Pères comme autant de précurseurs de son nouvel avènement ; dépositaires de ses anciennes promesses, il en fait des hérauts de leur exécution. De prophètes ils deviennent les premiers apôtres et les premiers évangélistes, et, après avoir dit tant de siècles à l'avance : Le Messie doit ressusciter, ils vont dire comme saint Jean : Voilà l'Agneau de

Dieu rendu à la vie. Avec quel transport de joie cette nouvelle cour accompagna-t-elle son divin Maître lorsqu'il monta quarante jours après triomphant dans le ciel, heureux captif dont il venait pour toujours de finir l'esclavage! *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem.* (*Matth.*, XXVII, 53.)

Vous pouviez dire aux apôtres, que la vue d'un spectacle si ravissant avait comme transportés : Hommes de Galilée, pourquoi regardez-vous si attentivement la route lumineuse qu'il vient de tracer dans les les airs? sachez que ce même Sauveur qui est monté au plus haut des cieux, en reviendra un jour plein de gloire pour vous juger. Notre bonheur est garant du vôtre. Nous avons attendu, comme vous, et plus longtemps que vous, disciples fortunés; combien de fois avons-nous désiré de voir ce que vous avez vu si souvent, espéré, comme vous, une résurrection qui nous rendra souverainement heureux!

Cette félicité ne fut pas longtemps différée au bon larron : Aujourd'hui même, lui dit le Sauveur, vous serez en paradis avec moi; vous verrez quelle est la fidélité de celui en qui vous avez mis votre confiance. En effet, fut-il jamais de confiance plus héroïque? jamais espéra-t-on mieux contre toute espérance? Il n'était pas instruit, comme les apôtres, il n'avait pas, comme eux, été témoin de tant de prodiges; à peine peut-être en avait-il entendu parler. Il ne connaissait le Sauveur que par les traits les plus rebutants, couvert de plaies, chargé de crimes, condamné à mort, compagnon de son supplice. Qu'attendre d'un homme que tout abandonne, et qui lui-même ne peut se dérober aux opprobres, aux douleurs, à la mort? O foi! vous percez des voiles si épais : ô espérance! vous vous soutenez sur un fondement si ruineux : ô charité! vous aimez un objet si peu aimable! ô prière! vous demandez un royaume à celui qui, au comble de la misère, n'a plus qu'un souffle de vie qui ne fait que prolonger ses malheurs : ô confiance que rien n'ébranle! vous ne serez point confondue : *Hodie mecum eris in paradiso.* (*Luc.*, XXIII, 43.)

Les pieuses femmes de Jérusalem, plus faibles que lui, n'osent ni croire la résurrection ni en douter. Leur cœur, flottant entre la crainte et l'espérance, entre une promesse infaillible qui fait tout attendre, et une mort cruelle qui fait tout évanouir, se livre au moins au mouvement de l'amour; elles vont à tout hasard rendre les derniers devoirs à leur Maître et embaumer son corps. L'aurore naissante éclaire leurs pas de ses premiers rayons. Comment, se disent-elles, lèverons nous la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre? Une secrète confiance, je ne sais quel secret instinct leur répond du succès et leur dit au fond du cœur : Espérez tout. Quelle joie lorsque l'ange leur apprend le plus grand prodige! Souvenez-vous, leur dit-il, de ses paroles, en voici l'accomplissement; il est ressuscité, il n'est plus ici, voilà les linges qui l'enveloppaient; ces dépouilles de la mort, ces trophées de la victoire, sont les garants de vos espérances; allez, confirmez les apôtres chancelants, fortifiez leur foi par le récit de ces merveilles : *Dicite discipulis ejus et Petro.* (*Matth.*, XXVIII, 7.)

Madeleine fut encore plus heureuse. Son tendre amour le méritait. Corps adorable! je vous cherche en vain, vous n'êtes plus dans le tombeau; qui peut avoir enlevé, où peut-on avoir caché ce précieux dépôt? Ah! jardinier que j'aperçois, apprenez-moi quels lieux le possèdent. Fût-il au-delà des mers, j'irai le chercher, à quelque prix que ce soit. L'amour me donnera des forces, je l'enlèverai, je l'embrasserai. Vous êtes, Madeleine, plus heureuse que vous ne pensez; la mort n'a point changé son cœur, comme elle n'a point changé le vôtre; voilà celui que vous cherchez, prosternez-vous à ses pieds; il ne vous est pas pourtant permis de le toucher, mais dans la vie bienheureuse qu'il vous promet, il vous comblera de ses caresses: *Noli me tangere.* (*Joan.*, XX, 27.)

Les disciples, à leur tour, eurent bientôt part à la gloire de sa nouvelle vie, tantôt paraissant au milieu d'eux et leur donnant sa paix, tantôt leur montrant ses plaies, et leur permettant de les toucher; quelquefois les suivant dans une hôtellerie, et rompant le pain avec eux; là recevant les aliments qu'ils lui offrent, ici leur en présentant lui-même, leur confiant la houlette pour gouverner le troupeau, répandant sur eux le Saint-Esprit pour remettre les péchés. Il leur fait voir par mille nouveaux bienfaits que son amour, bien différent de celui des hommes, ne se dément jamais, et qu'après avoir aimé les siens pendant sa vie, il les aime après sa mort, il les aime jusque dans l'éternité : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII, 1.)

3° Immortalité des intérêts. Ceux de la gloire sont éternels; il n'a jamais pu agir pour d'autres, et ils sont toujours les mêmes. La mort ne change point pour lui la face des choses, et ne fait pas former de nouveaux desseins. Tous les siècles lui sont présents à la fois. Toujours assis sur le trône, toujours l'univers à ses pieds, c'est toujours pour lui le même spectacle, mêmes objets, mêmes raisons, mêmes desseins. Ce qu'il veut, il le veut toujours; ce qui l'intéresse, l'intéresse toujours; l'inconstance, les variétés, les vicissitudes ne sont que pour nous. Ne jugeons pas de Dieu comme des hommes, les vents des passions, les dégoûts des caprices, la combinaison des affaires dérangent à tout moment leurs vues et leurs intérêts; Dieu, dans le sein de son éternité, fut et sera toujours le même : *Tu autem idem ipse es.* (*Psal.* CI, 28.)

Mais eût-il de nouveaux intérêts, de quelque manière qu'il voulût dégager sa parole, j'ose dire qu'il ne pouvait prouver sa divinité avec plus d'éclat que par sa résurrection. Tout le reste peut paraître équivoque, il peut être hors de portée et d'examen; on est plu-

tôt entraîné qu'instruit, saisi que convaincu, ébloui qu'éclairé. Ici il est sous nos yeux et dans nos mains : *Palpate et videte.* (*Luc.*, XXIV, 39.) Ce n'est pas un astre qui brille dans le firmament, comme pour les mages ; ce n'est pas un grand bruit qui se fait entendre, comme sur le mont Sinaï : rien n'est plus à portée de l'exacte discussion que la mort et la vie. Il a été parmi vous, et l'un de vous, vous l'avez pris, frappé, crucifié, enseveli. Tous vos sens en déposent la vérité. Le voilà ressuscité, tous les sens ne déposent pas moins. Voulez-vous un prodige dans le ciel ou sur la terre, disait le prophète au roi Achas : *Pete tibi signum*, (*Isa.*, VII, 11.) En voici un plus sensible et plus familier : une vierge concevra et enfantera un fils. Jésus-Christ tenait aux Juifs le même langage : Vous me demandez des prodiges, je vous réserve le plus frappant de tous ; détruisez ce temple de mon corps, et je le rebâtirai dans trois jours : *Solvite templum.* (*Joan.*, II, 19.)

Bien plus, sans ce dernier miracle, tous les autres auraient pu passer pour des prestiges ; il fallut que tout fût comme scellé par la résurrection. Ses promesses sans exécution auraient donné un air de mensonge à toutes les vérités qu'il avait enseignées, et lui auraient attiré un mépris universel. La nouvelle vie confirme tout, la merveille des merveilles, le mystère des mystères, la fête des fêtes répond de tout, démontre tout. Les miracles sont le sceau de la Divinité, dit saint Grégoire : *Sigillum Dei.* La résurrection est le sceau des miracles mêmes. Ainsi qu'après une longue vie passée dans la vertu un crime ternit tout, de même après une foule de prodiges cette infidélité eût tout éclipsé. Foi divine, espérance chrétienne, charité céleste, religion surnaturelle, que deviendriez-vous si nous n'avions à croire, à espérer qu'en un mort, à aimer, à honorer qu'un mort englouti, comme les autres, dans les ténèbres du tombeau ? Non, non, nous servons le Dieu des vivants et non le Dieu des morts, un Dieu vivant, et non un Dieu mort : *Non est Deus mortuorum, sed vivorum.* (*Luc.*, XX, 38.) Prédicateurs apostoliques, de quel front nous parleriez-vous d'un homme qui n'est plus ? Quel succès vous promettre, si vous ne conduisiez qu'au tombeau et ne faisiez adorer que des cendres ? *Si Christus non resurrexit, inanis prædicatio nosra, et fides vestra vana est.* (*I Cor.*, XV, 14.)

La résurrection du Sauveur est une espèce de renouvellement du monde, il en est le chef, le principe et la fin : c'est pour lui qu'il fut créé. Il est, dit saint Paul, le premier-né de toute créature, et le premier des morts comme le premier des vivants : *Primitiæ dormientium.* (*Ibid.*, 20.) La mort est entrée dans le monde par la faute d'un homme, la vie y est rentrée par la vie d'un autre : *Per unum hominem mors, per hominem resurrectio mortuorum.* (*Ibid.*, 21.) Tout est mort en Adam, tout est vivifié en Jésus-Christ. Il a détruit notre mort par la sienne, et l'a réparée par sa résurrection : *Mortem nostram moriendo destruxit, et vitam resurgendo reparavit.*

Cette résurrection est un prélude de ce que verront les derniers siècles. La vie de Jésus-Christ fut l'image de celle des hommes. Tissu perpétuel d'infirmités et de peines, terminée enfin par la mort, notre résurrection sera semblable à la sienne. Les trois jours qu'il demeura dans le tombeau, image de cette suite de siècles qui doivent s'écouler jusqu'à la fin du monde, depuis le moment où le trépas ferme nos yeux, jusqu'à celui où la trompette fatale viendra troubler nos cendres ; le pécheur y aura part aussi bien que le juste. La résurrection est commune à tous ; mais les justes, semblables au Sauveur, ressusciteront pour la gloire, ils iront avec lui peupler le ciel : les pécheurs ne ressusciteront que pour leur condamnation. Ils iront avec les démons gémir à jamais dans l'enfer : *Aliis in resurrectionem vitæ, aliis in resurrectionem judicii.* (*Joan.*, V, 29.)

La résurrection est encore une espèce de création nouvelle. C'est un homme nouveau qui entre dans la société. Le monde entier sortant un jour du sépulcre, sera un nouveau monde : *Qui nova facit omnia.* (*II Cor.*, V, 17.) Le voilà cet homme de tous les temps, qui au milieu des temps réunit le commencement et la fin du monde. La résurrection du Sauveur n'est pas moins le renouvellement du passé que la réparation de l'avenir. Vous doutez, incrédules, de la naissance du monde, vous ne pouvez croire qu'une parole toute-puissante l'a fait éclore du sein du néant, vous doutez encore de son rétablissement, vous ne pouvez vous persuader qu'un nouveau ciel, une nouvelle terre doivent encore éclore du sein d'une autre espèce de néant, voici les preuves de l'un et le gage de l'autre : Dieu fait sur lui-même ce qu'il a opéré et ce qu'il opérera sur les créatures.

Espérons donc, sur la parole d'un Dieu si fidèle, le centuple dans cette vie et la gloire éternelle dans l'autre. Espérons qu'on accordera à ceux qui demandent, qu'on ouvrira la porte à ceux qui frappent, qu'on fera trouver à ceux qui cherchent : espérons une résurrection future, semblable à celle dont nous honorons le triomphe ; et dans cette espérance, laissons tomber sans regret une maison de boue qui doit être si glorieusement rétablie. Dévorez vite, insectes, cette masse de corruption que le trépas va vous livrer : un jour le Seigneur rassemblera ces cendres dispersées qui furent le jouet du vent. Que la pénitence la plus rigoureuse ne vous alarme pas, chair trop délicate, et qu'elle vous prépare les plus pures délices. Fermez-vous, mes yeux, aux objets de la terre : vous serez un jour ouverts sur la céleste beauté. Que ce triste pèlerinage finisse bientôt, un jour j'entrerai glorieux et triomphant dans ma patrie. Heureux à l'exemple du Sauveur, de m'immoler sur la croix, de pourrir dans la terre comme le grain de froment, de me consumer comme l'encens qui s'exhale sur son autel ! Alors je ressusciterai comme lui pour ne plus mourir.

Ne soyons pas comme les impies, que cette espérance même alarme. Attachés à la terre, accablés du souvenir de leurs crimes, intimidés à la vue des tourments qu'ils ont mérités, il voudraient que tout pérît à la mort. L'idée d'une résurrection les afflige, parce qu'elle annonce une autre vie où ils ont tout à craindre. L'homme et la bête disent-ils, doivent s'attendre au même sort. Sujets aux mêmes infirmités pendant leur vie, ils s'anéantissent également à la mort : *Unus est hominis et jumentorum interitus.* (*Eccle.*, III, 19.) Qui sait si l'âme des enfants d'Adam, plus privilégiée que celle des animaux, survit à la séparation de son corps ? Matérielle elle-même, ne doit-elle pas subir la même alternative que la portion de matière à qui elle est unie? *Quis novit utrum spiritus filiorum Adam ascendet sursum?* (*Ibid.*, 21.) Profitons du temps, puisqu'il s'écoule si vite pour ne plus revenir. Faisons-nous des couronnes de roses, avant que le triste hiver les ait flétries. Voilà le vrai, l'unique motif qui fait contester la résurrection de Jésus-Christ et l'espérance de la nôtre : *Coronemus nos rosis, antequam marcescant.* (*Sap.*, II, 8.)

N'imitons pas, dit saint Paul, ces âmes lâches et timides qui s'affligent à la mort, comme si toute espérance était perdue pour eux. Gens de peu de foi, la nature elle-même vous donne les plus utiles leçons. Ce grain que vous jetez dans la terre ne renaît-il pas de ses cendres pour enrichir vos campagnes ? Ces arbres que les frimas ont dépouillés, ne reprennent-ils pas leur verdure et leur force? et après ces tristes jours d'une saison stérile, ne se chargent-ils pas de nouveau de fleurs et de fruits? Que n'espérez-vous que la fidélité du Seigneur vous rendra de même ce que la mort vous a enlevé, et fera porter à cette terre féconde le fruit de vie dans l'éternité ! *Ut non contristemini sicut cæteri qui spem non habent.* (I *Thess.*, IV, 12.)

Mais surtout que la résurrection de votre Dieu affermisse votre espérance ; et après avoir admiré un Dieu fidèle au delà du tombeau, admirons dans la seconde partie un Dieu puissant au delà du tombeau.

SECONDE PARTIE.

Saint Augustin nous apprend que certains peuples idolâtres ne pouvant concilier la Divinité avec la mort, assez éclairés pour sentir l'indécence, trop faibles pour secouer le joug d'un Dieu prétendu qui n'avait pu ni sauver sa vie, ni se la rendre, avaient porté la stupidité jusqu'à défendre par une loi expresse de parler de sa mort, et faire garder son temple par des muets. (*De civ. Dei*, l. XVIII, c. 5.) Nous nous faisons au contraire un devoir de parler des douleurs et de la mort de notre Dieu, nous la publions dans nos chaires, nous la célébrons dans nos fêtes, nous la peignons dans nos images. Un Dieu mourant est l'objet de notre culte, de notre amour, de notre espérance ; la mort est de tous les événements de la religion le plus célèbre ; la résurrection qui l'a suivie, en fait le plus glorieux et le plus utile pour nous.

Ce miracle établit d'autant mieux notre espérance, que la toute-puissance divine s'y montre avec plus d'éclat. Dans les autres actions de la vie, Jésus-Christ, pour ainsi dire, ne paraît Dieu qu'à demi. Toujours quelque retour de mortification et d'humilité répand des nuages sur la majesté qui pourrait le faire connaître. A sa naissance, au milieu des anges qui l'annoncent, des mages qui l'adorent, de l'astre nouveau qui les conduit, hélas quel contraste ! je ne trouve qu'un enfant, une crèche, un peu de paille. Je le vois, peu de jours après, disparaître et chercher en fugitif un asile en Egypte. Dans le temple j'écoute avec transport la glorieuse prophétie de Siméon et d'Anne qui déclare authentiquement sa Divinité; mais hélas ! les mêmes prophéties annoncent ses opprobres. Les colombes qui lui servent de rançon, ne peignent que trop le Calvaire. Brillants miracles qui étonniez les hommes pendant sa vie, malades guéris, pains multipliés, orages apaisés, se peut-il que vous n'ayez pas arrêté les fruits de l'envie, de la haine, de la calomnie des pharisiens ? Et vous, croix adorable, qui reçûtes les derniers soupirs d'un Dieu, me laissez-vous apercevoir de l'éclipse du soleil, du tremblement de la terre, des pierres brisées, des morts ressuscités? Faut-il que quelque triste revers vienne toujours se mêler à sa gloire et fasse presque chanceler notre espérance ? Aussi, quoique toujours également puissant, il ne parle, il n'agit pendant sa vie qu'avec une espèce de circonspection et de réserve. Il prie son Père, il promet, il prédit, il ne paraît que sous des apparences de faiblesse. Borné à la Judée, il déclare que sa mission ne va pas plus loin, et que son royaume n'est pas de ce monde.

Mais après sa résurrection sa personne, sa conduite, son langage sont bien différents. Allez, dit-il aux apôtres, j'ai reçu dans le ciel et sur la terre une puissance sans bornes, n'en mettez aucune à votre confiance : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* (*Matth.*, XXVIII, 18.) Ce n'est plus la la Judée seule, toutes les nations sont de mon empire. Ma mission est sans bornes, n'en mettez pas à votre zèle, allez, enseignez toutes les nations : *Docete omnes gentes.* (*Ibid.*, 19.) Ce n'est pas pour un jour que je vous promets mon secours, mon autorité s'étend sur tous les siècles, je serai avec vous jusqu'à la fin : *Usque ad consummationem sæculi.* (*Ibid.*, 20.) Je ne vous dis plus que c'est à mon Père à disposer des places dans le ciel, j'irai moi-même vous les préparer, je viendrai vous chercher, pour vous y réunir avec moi : *Vado parare vobis locum.* (*Joan.*, XIV, 2.) Le ciel va m'adorer à la droite du Père. C'est là que l'univers me verra distribuer des couronnes, et décider de son sort éternel De là je vous enverrai l'Esprit consolateur, qui vous embrasera de ses flammes. La terre va me reconnaître pour son juge et son souverain ;

et citée à mon tribunal, elle y entendra mes arrêts. Allez par mon ordre faire retentir votre voix aux extrémités du monde, commandez à la nature, ne craignez pas l'effet du poison. Les serpens perdront leur venin, les maladies s'enfuiront, la mort ouvrira ses tombeaux, les démons abandonneront leurs proies, les pécheurs verront briser leurs chaînes à votre parole : *Data est mihi omnis potestas.*

Donnons ici à notre cœur une libre carrière, nous trouverons notre Dieu partout semblable à lui-même. Tout y est grand, tout y est divin, tout y est digne de lui. Qu'il est différent de celui que nous arrosions de nos larmes sur le Calvaire ! Sa puissance, comme enchaînée par la faiblesse, sa majesté dégradée par les outrages, sa félicité troublée par les douleurs, sa gloire obscurcie par les calomnies, ne laissaient entrevoir qu'à la foi la Divinité si profondément éclipsée. L'homme l'emportait sur le Dieu; ici, le Dieu l'emporte sur l'homme. Il y paraît vraiment Dieu tout entier : *Totus Deus.*

Admirons ses innombrables victoires : le ciel, la terre et les enfers, les vivants et les morts, les hommes et les anges, tout le célèbre de concert, tout en profite. La terre tremble de respect et de joie, le ciel ne donna jamais de jours plus sereins et plus lumineux, les enfers ouvrent leurs portes aux justes qu'ils tenaient prisonniers. L'humanité s'en glorifie, la nature angélique y applaudit, la Divinité y acquiert une gloire nouvelle. Le Père éternel trouve sa gloire à rendre dans le temps la vie du corps à ce Fils adorable à qui, dans l'éternité, il avait donné la vie divine; le Fils trouve la sienne à reprendre une vie dont le sacrifice lui acquérait un mérite infini ; et le Saint-Esprit, en quelque sorte son second père par la fécondité qu'il qu'il donne au sein d'une vierge, n'est pas moins honoré en ouvrant la source des grâces qu'il va répandre. Les victoires des hommes, souvent aussi infâmes que funestes, malgré l'éclat trompeur et les vains éloges dont se repaît leur vanité, ne sont que le fruit du crime et le principe de la désolation ; celles du Sauveur, aussi utiles que saintes, sont le fruit de la vertu et le principe de la grâce. Elles lui acquièrent et la plus grande puissance, et la plus haute estime, et la plus parfaite vénération. Il les remporte : 1° sur la nature, il triomphe de la mort et du tombeau; 2° sur la passion, il triomphe de la Synagogue et de tous ses ennemis; 3° sur l'erreur, il triomphe de l'idolâtrie et de l'impiété ; 4° sur l'enfer, il triomphe des tentations et du péché; 5° sur ses amis mêmes, dont il triomphe par ses bienfaits et son amour.

1° Victoire sur les horreurs de la mort et sur la poussière du tombeau pour n'en être plus tributaire : *Resurgens ex mortuis jam non moritur.* (*Rom.*, VI, 9.) Les expressions de l'Ecriture qui nous l'annoncent ont quelque chose d'étonnant par leur énergie. O mort, dit le prophète, apprenez votre destinée : je serai moi-même votre mort, je vous détruirai comme vous détruisez tout le reste, je vous ferai mourir en triomphant de vous : *O mors, ero mors tua.* (*Osc.*, XIII, 14.) O mort, aviez-vous jamais entendu ce redoutable langage? Inexorable à nos prières, insensible à nos larmes, quelle autorité souveraine a pu vous arracher votre proie ou même suspendre vos coups! Qui peut être votre vainqueur, vous qui donnez des lois à tout? qui peut être votre mort, vous qui engloutissez tout? C'est moi qui vous engloutirai par une entière et irréparable destruction : *Deglutiens mortem.* (I *Petr.*, III, 22.) Je m'arracherai le premier à votre empire, j'en arracherai mes amis avec moi, et enfin je briserai un jour les chaînes de l'univers. Rien n'échappe à votre fureur, rien n'échappera à ma victoire. Tombeaux qui renfermez tant de cendres, ténébreux séjour où les âmes errantes attendent ma venue, vous sentirez mes morsures : *Morsus tuus ero*, *inferne.* (*Osc.*, XIII, 14.) O mort! ce n'est pas assez de vous dépouiller; je l'avais déjà fait en faveur de quelques autres; mais ce n'était que pour un temps : bientôt vous rentriez dans vos droits. Je ne veux pas vous laisser subsister davantage, je vous absorberai dans le cours rapide de mes conquêtes : *Absorpta est mors in victoria* (I *Cor.*, XV, 54); et alors, insultant à votre défaite, je vous demanderai avec mépris : Où est donc votre victoire? qu'est devenu votre aiguillon? *Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus?* (*Ibid.*, 55.)

Le jaspe et le porphyre ont beau composer la superbe structure des tombeaux des grands de la terre; magnifiques colonnades, riches mausolées, somptueux obélisques, énormes pyramides d'Egypte qui portez vos têtes dans les nues, chefs-d'œuvre de l'esprit humain qui, réunissant tout ce que l'adresse de l'ouvrier et la richesse du monarque ont pu ramasser de plus précieux, semblez devoir porter la gloire de ceux que vous renfermez jusqu'à la postérité la plus reculée, sujets vous-mêmes à la révolution commune, en garantirez-vous les infortunés cadavres qu'elle vous confie? Une poussière commune confond sous vos ruines le prince et le berger. A peine le passant curieux saurait-il le nom de ceux qui vous firent construire, si une vaine épitaphe ne leur apprenait qu'ils ne sont plus : *Vixit.* Il a vécu, cet homme dont toute la terre adorait la puissance; il a vécu renversé par la mort; et toute sa grandeur avec lui; il est couché, il n'est plus : *Hic jacet.*

Sépulcre du Fils de Dieu, ah! que vous tenez bien un autre langage! Non, non, il n'est plus ici : *Non est hic.* (*Marc.*, XVI, 6.) Il y a été pendant trois jours, mais il est ressuscité : *Surrexit.* (*Ibid.*) Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui jouit de la lumière? *Cur quæritis mortuum.* (*Ibid.*) Je ne suis plus qu'un tombeau vide ; voilà la pierre renversée, et avec elle tous les projets des juifs ; voilà les liens qui l'attachaient, les linges qui l'enveloppaient, glorieux monuments de la victoire que laisse

sur le champ de bataille ce redoutable vainqueur ; je ne puis que vous montrer le lieu où on l'avait mis : *Ecce locus ubi posuerunt eum.* (*Marc.*, XVI, 6.) Les autres sépulcres ne contiennent que des ossements, des vers et de la pourriture; qu'on se garde bien de les ouvrir : l'affreux spectacle, l'odeur empestée feraient bientôt repentir d'une indiscrète curiosité. Mais venez ici sans crainte; à la place de ce corps que je n'étais pas digne de posséder, vous verrez des anges plus blancs que la neige, plus brillants que le soleil. Les autres tombeaux, bientôt mis en oubli et abandonnés à leur triste sort, ne laissent voir que des masures ; mais celui-ci, objet de la vénération de tous les siècles, verra les chrétiens en foule venir de toutes les parties de la terre adorer les sacrés vestiges d'un Dieu ressuscité : *Sepulcrum ejus erit gloriosum.* (*Isa.*, XI, 10.)

Le voilà comme l'aurore qui commence à poindre, ce bel astre sortant de la nuit du tombeau, qui éclaire le monde spirituel, ou plutôt sans attendre cette languissante lenteur qui précède le lever du soleil, il sort tout à coup du tombeau, il se lève comme un géant, du plus haut des cieux pour fournir sa carrière, dore notre horizon et fertilise nos campagnes : *Exsultavit ut gigas.* (*Psal.* XVIII, 6.) Mais c'est trop peu de le comparer au soleil ; la créature peut-elle entrer en parallèle avec son Créateur? Admire qui voudra le vif éclat de sa lumière, ce ne sont que des ténèbres auprès de la lumière inaccessible qu'il habite. Admire qui voudra la subtilité de ses rayons, qui percent les verres et les cristaux : le moindre corps opaque les arrête ; mais les corps les plus épais ne sauraient arrêter le corps d'un Dieu ; pierre du sépulcre, portes fermées, il pénètre, il traverse tout avec la même facilité. Admire qui voudra la rapidité de sa course, qu'il fasse, si l'on veut, en vingt-quatre heures, le tour entier du firmament, le corps d'un Dieu, plus agile que le vent, plus rapide que la foudre, plus vite que l'éclair, va dans un instant d'un pôle à l'autre, dans un instant il descend de l'immense voûte où brillent les étoiles dans les profonds abîmes où brûlent les damnés. L'univers n'est qu'un point pour lui. Admire qui voudra la régularité de ses révolutions, le Soleil de justice est le modèle et l'auteur de toutes les règles. Admire qui voudra la richesse de ses influences, un Dieu sauveur fait porter à tous les cœurs les fruits de la vie éternelle. Admire qui voudra sa constante durée, les derniers jours du monde verront éteindre son flambeau ; celui du Seigneur s'est rallumé pour ne jamais s'éteindre : *Mors illi ultra non dominabitur.* (*Rom.*, VI, 9.)

C'est des ténèbres mêmes du tombeau qu'il tire son plus vif éclat. Ses crachats sont changés en rayons de lumière, ses épines en pierres précieuses, sa croix en trône, son sépulcre est un char de triomphe; ce qui reste de l'humanité n'est plus qu'un voile léger, un cristal transparent et avec lequel il ne paraît que plus grand et plus aimable. Le Thabor ne vit jamais tant de gloire, lorsqu'il y éblouit les yeux de Moïse, d'Elie et de ses disciples. Voyez ces blessures sanglantes : qui peut en soutenir l'éclat? Contemplez ce visage livide : qui peut résister à ses charmes? Ses mains percées ébranlent la terre, ses pieds déchirés marchent sur l'aile des vents, les cantiques succèdent aux soupirs, la joie à la tristesse, la gloire aux humiliations. Sa grandeur rentre dans tous ses droits, sa beauté dans tout son lustre, sa félicité dans ses délices, sa divinité dans son apanage. Son infirmité, dit saint Léon, s'est changée en force, sa mortalité en éternité. Comme un fer qui, jeté dans la fournaise, devient lui-même tout de feu, son humanité a été toute transformée en Divinité. Voilà, dit le Père céleste, mon Fils humanisé, en qui j'ai mis mes complaisances; espérez en lui, il est tout-puissant : *Ruptis mortis vinculis, infirmitas in virtutem, mortalitas in æternitatem, contumelia transivit in gloriam.*

Toute la nature se ressent de ce changement. Il est juste que mille autres prodiges accompagnent le plus grand de tous. La terre tremble encore une fois en voyant ressusciter celui qu'elle n'a pu voir mourir sans trembler. Les pierres qui s'étaient brisées à sa mort deviennent légères, et d'elles-mêmes se renversent à l'entrée du tombeau. Les astres quittent le deuil dont ils s'étaient couverts, pour reprendre la lumière, ou plutôt sont obscurcis encore une fois, non par des ténèbres qui les cachent, mais par les lumières brillantes du Soleil de justice qui les effacent. Les apôtres fugitifs deviennent ses panégyristes; les gentils qui l'ont condamné se rendent ses disciples. Le monde entier suit le char du vainqueur. Tous les ans, le seul souvenir de sa résurrection change la face de l'Eglise. Il n'y a que deux jours qu'elle était noyée dans les larmes, et accablée de tristesse ; et aujourd'hui elle tressaille d'allégresse et se pare de ses plus beaux ornements. Ses temples retentissent de chants de joie ; elle nous invite à prendre part à la fête de ce grand jour, de ce jour par excellence, que le Seigneur a fait : *Hæc dies quam fecit Dominus.* (*Psal.* CXVII, 24.) Son cher Epoux passe de la mort à la vie, de la poussière au diadème. Autant elle a pleuré au pied de la croix, autant elle se félicite au pied de son trône. Ce tendre amour qui partageait ses opprobres, ne partage pas moins ses victoires : *Exsultemus et lætemur in ea.* (*Ibid.*)

2° Victoire du Seigneur sur ses ennemis. Voilà le vrai Samson qui triomphe des Philistins; mais triomphe d'autant plus glorieux qu'on s'y attendait moins, et qu'il paraissait même vaincu. Fiers ennemis, employez tour à tour contre lui l'artifice et la violence, engagez ses propres frères à vous le livrer, qu'un ami perfide abuse de son secret, qu'on l'attache avec des cordes neuves, enfermez-le dans une ville où vous avez su le surprendre, investissez-la de vos troupes, pour le saisir, faites-en le siége, allez en corps d'armée, attaquez un seul homme,

vous triomphez. Je vous entends, enflés de vos premiers succès, pousser des cris de joie. Ah! changez-les plutôt en gémissements. Cet homme vaincu vous fera payer cher vos insultes. La corde se brise entre ses mains comme un filet; la mâchoire d'un âne, trouvée par hasard, lui sert d'épée. Voyez arracher et emporter bien loin les portes de la ville assiégée. Ce n'est pas assez. Il faut vous faire encore mieux sentir votre faiblesse et sa puissance, en vous le livrant en effet, afin que du sein de sa poussière, et du milieu de ses chaînes, vous voyiez mieux briller la majesté du Seigneur. Vous en voilà maîtres; vous insultez à son malheur, vous abusez de votre victoire; en possession de votre proie, vous ne craignez rien d'un ennemi défait. Que vois-je! ce grand homme au milieu de deux colonnes sur lesquelles porte un vaste édifice. Malheureux Philistins, qu'une fête assemble en grand nombre autour de l'idole, je vois la mort prête à vous frapper. Samson, rendu à lui-même, ébranle les colonnes, renverse la maison et ensevelit sous ses ruines toute votre puissance. Il en défait plus en mourant qu'il n'avait fait dans toute sa vie. Nouveau Samson, votre mort fut votre victoire, votre tombeau le plus beau monument de votre puissance.

Je ne sais si l'on peut bien comprendre la surprise de la ville de Jérusalem à la nouvelle de sa résurrection. Qui l'eût cru, qu'une mort si ignominieuse et si cruelle fût le passage à l'immortalité? Qui l'eût cru, que de se livrer à la fureur d'une populace déchaînée fût le moyen de surmonter tous ses ennemis? Qui l'eût cru, que la désolation générale de l'Eglise naissante fût l'époque de son immense multiplication? Rougissez, impie Synagogue, de votre parricide, Dieu s'est déclaré le vainqueur. Tremblez, aveugle Hérode, les miracles attestent la divinité de celui que vous traitiez d'insensé. Pâlissez, injuste Pilate, l'innocent que vous avez sacrifié à la politique va devenir votre juge. Peuple ingrat, vous allez voir triomphant celui que vous aviez chargé d'injures. Quel trouble! quelle consternation! Le voilà qui vient exécuter ses terribles menaces. L'exécution de la plus importante de ses prophéties n'annonce que trop la vérité des autres. Quel coup de foudre, lorsque les gardes éperdus, et hors d'eux-mêmes, viennent à apprendre l'inutilité de tous les artifices! C'en est donc fait. Trop justement irrité contre nous, nous avons tout à craindre de sa souveraine puissance. Nous sommes forcés de rendre enfin justice à une Divinité à qui la mort obéit et à pleurer une faute trop tard reconnue et désormais irréparable.

Jamais succès ne fut plus complet. Qu'on cherche le temple de Jérusalem, où en trouvera-t-on même les ruines? qu'on cherche cette superbe ville, en est-il resté pierre sur pierre? qu'on cherche ses habitants, trouvera-t-on ce monceau de cendres qui en engloutit douze cent mille? qu'on cherche la nation entière, dispersée, fugitive, errante; le jouet et l'esclave de toutes les nations, qu'y verra-t-on que le monument de son crime et la honte de son supplice? Fer des Romains, qui vengeâtes un Dieu, vous exécutiez sa menace et ses prédictions. La haine des Juifs depuis tant de siècles semble être devenue héréditaire. Colère du Seigneur, vous n'êtes pas moins transmise des pères aux enfants, comme un funeste héritage; sans prêtre, sans temple, sans sacrifice, sans roi, sans république, sans faveur, sans appui : trophée, hélas! trop durable, trop répandu de la victoire. En traînant vos chaînes, vous arboriez ses lauriers; en déplorant votre misère, vous chantiez votre triomphe, tandis que ce Lion de Juda, jadis endormi, méprisé, outragé, aujourd'hui réveillé et vainqueur, est allé s'asseoir à la droite et partager le trône du Tout-Puissant : *Vicit leo de tribu Juda.* (*Apoc.*, V, 5.)

3° Victoire sur l'idolâtrie et l'impiété. La destruction de la Synagogue, quoique infidèle, n'était pas seulement un acte de juste vengeance, il ne l'a répudiée que pour se former par la conversion des gentils une Eglise sainte, un peuple fidèle, une religion parfaite. Trois années d'apostolat et de miracles ne firent au Seigneur que peu de conquêtes : la Judée en vit les bornes. Quelques disciples, quelques femmes, quelque vile populace, voilà tous les fruits de sa mission; mais, depuis qu'il s'élève au-dessus du tombeau, parcourez la vaste étendue de la terre, parcourez l'histoire de l'Eglise, pourrez-vous vous lasser d'admirer la gloire immortelle? Vous l'aviez prédit, grand Dieu : Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi : *Omnia traham ad meipsum, cum exaltatus fuero a terra.* (*Joan.*, XII, 32.)

Le monde, attentif à tant de merveilles, se partage d'abord. Les uns, en esprits forts, ne peuvent les croire, et les traitent de fables; les autres, en politiques, s'en défient et les accusent de révolte; grand nombre dociles y adorent le doigt de Dieu et se soumettent. Les combats inondent la terre de sang. L'incrédulité s'arme pour détruire la religion naissante. L'empire romain aiguise le fer, allume des feux; des millions de martyrs expirent sous la main du bourreau. Mais, après que ce grand procès a été plaidé pendant trois siècles, après que la force de la vérité a rendu les enfants mêmes et les femmes victorieux de la cruauté par la patience, des blasphèmes par les cantiques, des tourments par la charité, de la mort par le courage, l'univers enfin réuni a souscrit à la vérité de la résurrection, et a publié la gloire et rendu hommage au Ressuscité; et depuis dix-sept siècles, cette merveille fait encore l'objet de la foi du monde chrétien, tout divisé qu'il est sur mille autres questions. Qui pourrait, grand Dieu, vous refuser sa confiance, après les prodiges qui ont scellé votre fidélité et démontré votre puissance, lorsque tout paraissait désespéré? Vous êtes mon protecteur; fussé-je environné d'une armée, que crain-

drais-je? *Si consistant adversum me castra.* (*Psal.* XXVI, 3.)

C'est donc en ce grand jour qu'il est vrai de dire avec l'apôtre, l'Agneau de Dieu a mérité de recevoir la Divinité, la gloire, la bénédiction; la mort lui en avait acquis le titre, la résurrection le lui assure : non qu'il ait jamais eu besoin d'acquérir ce qu'il a toujours possédé, ni de jamais retrouver ce qu'il ne pouvait jamais perdre; mais, s'il est une perte réelle de la gloire et de la Divinité à laquelle il ne fut jamais soumis, il en est une morale à laquelle il a bien voulu se soumettre. Il la perdit en effet dans l'estime des hommes, cette vie civile de l'estime, de l'amour, du respect, par ces injustes calomnies, cette inique sentence, cette cruelle mort. Il la perdit jusque dans l'esprit de ses disciples, qui l'abandonnèrent, le renièrent, le trahirent. Tout alla se briser au pied de la croix, il fut comme enseveli dans son tombeau; mais la gloire de la résurrection efface toutes ces taches, et en lui donnant dans tout l'univers une infinité d'adorateurs, en perpétuant la foi, l'admiration, la gloire de sa nouvelle vie, elle rétablit au centuple cette vie morale que la calomnie avait renversée. C'est, dit saint Pierre Chrysologue, le tombeau de ses affronts et de ses ignominies : *Resurrectionis gloria repetiit morientis injuriam.* Connaître, croire, adorer la Divinité éclipsée, c'est le seul honneur qu'il puisse recevoir de nous, la seule manière de lui rendre sa divinité : *Dignus est Agnus accipere Divinitatem, gloriam, benedictionem.* (*Apoc.*, V, 12.)

4° Victoire sur l'enfer. Le renversement de l'idolâtrie en était une complète. C'est par elle que le prince des ténèbres, travesti en divinité, en recevait les honneurs; en détruisant ses autels, abolissant ses sacrifices, faisant taire ses oracles, dévoilant ses infamies et ses faiblesses, éclairant les esprits, purifiant les cœurs, l'Evangile élevait le trône du vrai Dieu et l'empire de la vertu sur les ruines de l'enfer. Le péché qui en avait jeté les fondements, éteint par le sang d'un Dieu, racheté par ses mérites, rentre dans le néant, d'où la malice du serpent l'avait fait sortir : *Morsus tuus ero, inferne!* (*Ose.*, XIII, 14.)

Mais, sans attendre la lenteur des progrès, il descend d'abord après sa mort dans les enfers, pour triompher des démons qui l'avaient insulté et leur faire sentir la puissance infinie de celui au nom de qui tout doit fléchir le genou; il y descend pour détruire jusqu'aux moindres traces de l'espèce d'empire qu'ils exerçaient, en délivrant les âmes justes qui attendaient sa venue avec tant d'impatience, et leur faire éprouver dans leur malheur la miséricorde infinie de celui à qui tout est redevable de son salut. Quelle joie dans les uns, quelle douleur dans les autres! quel dépit, quelle reconnaissance! quelle consolation, quel désespoir! Tremblez, esprits de ténèbres; on va punir votre révolte, emporter vos dépouilles, renverser votre empire, appesantir vos chaînes : *Exspolians et principatus et potestates, palam triumphans in semetipso.* (*Coloss.*, II, 15.) Réjouissez-vous, âmes saintes, on va briser vos chaînes, récompenser vos vertus, éterniser votre empire, vous combler de présents : *Penetrabit in inferiores partes terræ, et illuminabit sperantes in Domino.* (*Eccli.*, XXIV, 45.) Tremblez, réjouissez-vous, vîtes-vous jamais dans vos sombres cachots un si grand maître? vous n'y voyiez que des esclaves malheureux, voici leur libérateur; vous n'y voyiez que des criminels châtiés ou des débiteurs insolvables, voici leur caution et leur Sauveur : *Invasor hic est, non debitor, exsecutor non precator; justum Judicem videmus, non supplicem : venit jubere, non succumbere.*

Ranimez votre confiance : j'ai tout vaincu. Quelle puissance ne suppose et n'acquiert pas ma victoire! il faut être puissant pour vaincre, on le deviendrait en vainquant : *Confidite, ego vici.* (*Joan.*, XVI, 33.) Que craindriez-vous? contemplez les débris de l'enfer; voyez vaincus et désespérés ceux mêmes qui paraissent avoir eu l'avantage. Ils auraient pu en jouir sans risque, s'ils n'avaient eu que des hommes à combattre. La mort les abat sans retour. Une campagne jonchée de morts après une bataille, ouvre les portes des villes, et les provinces sans défense reçoivent les lois du vainqueur. C'est ici un autre genre de combat; la mort de l'ennemi ne laisse pas le champ libre, elle est au contraire la défaite de son vainqueur. Quelle révolution, quelle surprise, si une armée taillée en pièces, tout à coup rendue à la vie, revenait à la charge et remportait la victoire! Tels sont les exploits inouïs du Maître de la vie et de la mort; il ne se laisse arracher la vie que pour faire sentir qu'il est le maître de la reprendre : *Pono vitam meam.* (*Joan.*, X, 17.)

5° Mais s'il a triomphé si glorieusement de la nature par sa puissance, si rigoureusement de ses ennemis par sa justice, si utilement de l'idolâtrie, il a triomphé encore plus noblement de ses disciples par sa grâce : cinquième victoire plus douce que toutes les autres. Il a changé leur incrédulité en une foi vive, leur crainte en une espérance inébranlable, leur tiédeur en un amour tendre, leur trouble en une paix profonde, leur tristesse en une solide joie, leur timidité en un courage invincible, leur stupidité en une sagesse consommée. Ce ne sont plus les mêmes hommes : ils ne travaillent que pour sa gloire, ils ne respirent que zèle, ils ne pratiquent que des vertus, ils n'annoncent que des oracles, ils n'opèrent que des prodiges, ils parlent toutes sortes de langues, ils volent d'un pôle à l'autre, ils plaident devant les juges, ils font pâlir les rois, ils bravent les tyrans, ils insultent aux bourreaux, ils scellent de tout leur sang le fait merveilleux de la résurrection. En vain la Synagogue sèche de dépit de se voir confondue; en vain tout l'univers s'élève contre eux, rien ne rebute, rien n'arrête, rien n'ébranle des héros que les victoires de leur Dieu sur la mort ont rendus invincibles.

Il me semble voir renouveler la fameuse

vision d'Ezéchiel. (*Ezech.*, XXXVII.) Une infinité d'ossements de morts répandus dans une vaste campagne, ranimés par l'esprit de Dieu, reviennent tout à coup à la vie. La terre était ainsi couverte d'hommes morts à la grâce. A la résurrection du Fils de Dieu, son esprit s'insinue dans tous les membres de ce vaste corps. Les pécheurs sortent du tombeau du vice, les idolâtres de celui de l'erreur, et par ce merveilleux changement, l'Eglise, formidable au démon comme une armée rangée en bataille, fait toujours de nouveaux progrès dans la vertu. La vie pure des vierges, l'austère pénitence des religieux, le courage héroïque des martyrs, la science consommée des Pères, en un mot, les résurrections spirituelles des membres de ce corps mystique sont autant de fleurons pour la couronne d'un Dieu ressuscité. Heureux si, à son exemple, la mort n'avait plus de pouvoir sur nous; si, toujours vainqueurs de la tentation et inaccessibles au péché, nous conservions jusqu'à la fin la vie de la grâce! *Mors illi ultra non dominabitur.*

Le saint homme Job en fut encore une image. Dépouillé de tout, insulté par ses amis et par sa femme, couvert d'ulcères, couché sur un fumier, livré au démon, où était, Seigneur, votre infinie bonté? Abandonnez-vous le plus fidèle de vos serviteurs? Non, non, image dans sa disgrâce de mon Fils mourant, il le sera par son rétablissement de mon Fils ressuscité. Le voilà rendu à sa première fortune. Reconnaissez-vous dans l'opulence celui dont le fumier avait sali les plaies? reconnaîtriez-vous dans cette cour florissante celui dont les amis, dont l'épouse condamnaient la vertu? Après avoir abandonné son Fils aux bourreaux, à la Synagogue, aux douleurs, à l'ignorance, à la mort, Dieu donne à son Fils, dans son corps, dans son âme, dans ses disciples, dans son Eglise, dans le ciel, le centuple de ce que la mort lui avait enlevé : *Reddidit Job duplicia.* (*Job*, XLII, 10.)

A la vue de Jésus-Christ crucifié, disons comme Jacob, quand il apprit que son fils Joseph vivait encore : Je le verrai, je mourrai content; c'est assez, s'il est encore en vie : *Ibo et videbo, et lætus moriar, sufficit mihi.* (*Gen.*, XLVI, 30.) Oui, Jésus vit encore; je le verrai; c'est ma plus douce consolation, ma plus chère espérance; je quitterai la vie sans regret après l'avoir vu : *Lætus moriar.* Il gouverne l'Egypte, il y est tout-puissant, il fait tout espérer de son crédit et de sa tendresse : *Sufficit mihi.* Le saint vieillard Siméon tenait le même langage : Vous pouvez fermer mes yeux, après avoir vu le Sauveur d'Israël : *Nunc dimittis servum tuum*, etc. (*Luc.*, II, 29.)

Quelle fut la joie de la veuve Sunamite lorsque Elysée lui rendit son fils! quelle joie pour la veuve de Naïm lorsque Jésus-Christ lui rendit le sien! quelle joie pour les sœurs de Lazare lorsque leur frère revint à la vie! Tels sont les sentiments d'une âme sainte que l'amour intéresse à la gloire de Jésus-Christ dans la résurrection, comme il l'avait intéressée à ses douleurs et à sa mort. Qu'elle chante avec transport cette multitude de victoires; il a donc vaincu la Synagogue en la confondant, les Juifs en les punissant, les gentils en les convertissant, ses disciples en les fortifiant, la mort en lui arrachant sa proie, l'enfer en brisant ses chaînes, la nature en renversant ses lois, le ciel en acquérant sa gloire; il a vaincu Dieu même en désarmant sa colère; il s'est vaincu lui-même en pardonnant au monde et en le rachetant. Ranimez toutes vos espérances : *Confidite, ego vici.* La résurrection est le fondement et l'objet de nos espérances pour la gloire du corps et pour celle de l'âme, comme elle est un objet de foi par son mystère, un fondement par sa vérité. Par elle nous connaissons et nous attendons une gloire qui ne finira jamais dans le ciel. Je vous la souhaite, etc.

DISCOURS VI.

SUR L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

Ascendit super omnes cœlos ut impleret omnia. (*Eph.*, IV, 10.)

Il est monté au plus haut des cieux pour consommer toutes choses.

Le triomphe que l'Eglise célèbre aujourd'hui n'est pas le premier où Jésus-Christ ait fait briller la puissance de sa divinité. Jérusalem le vit entrer au milieu des acclamations du peuple, le Thabor l'adora dans la splendeur de sa gloire, le sépulcre admira les prodiges de sa puissance. Mais tout glorieux qu'étaient ces triomphes, ils furent imparfaits : l'obscurité du tombeau ne lui laissa presque aucun témoin, l'éclat passager du Thabor ne fit que suspendre ses faiblesses, l'ingratitude de Jérusalem le livra aux douleurs et à la mort. On en profita peu. Les apôtres eurent défense de parler de la transfiguration, la ruine de Jérusalem lui arracha des larmes, sa résurrection essuya mille contradictions. Rien n'obscurcit ici la sérénité d'un si beau jour, tout y est digne de lui; le ciel et la terre admirent sa marche, ses qualités glorieuses enrichissent sa personne, l'éternité consomme son bonheur. La religion solidement établie, les vérités démontrées, les grâces prodiguées : c'est un triomphe complet dont personne ne partage la gloire, dont tout le monde partage le fruit. *Ascendit ut impleret omnia.*

Les triomphes des hommes sont bien différents. Il y a peu de personnel dans la gloire; on la partage avec cent mille bras, on la doit au hasard, à l'imprudence de l'ennemi; à peine en reste-t-il au vainqueur. Il y a peu de fruit dans le succès : les peuples après les conquêtes ne sont pas plus heureux; le conquérant jouit seul de ce qu'il doit au secours de mille autres. Et que n'en coûte-t-il pas aux vaincus? Que de larmes arrosent ces lauriers funestes! que de cris interrompent les chants de victoire! Illustres captifs enchaînés autour de son char, vous publiez bien mieux vos malheurs que sa

gloire. Fiers conquérants, le faste qui vous éblouit, l'orgueil qui vous enivre, vous laisse-t-il penser que vous ne vous élevez que sur les ruines de l'humanité?

Ici la victoire ne fait gémir personne, l'épouse n'y pleure point son époux, la mère n'y réclame point ses enfants; on n'y voit que des gens heureux, il ne s'y répand que des grâces; l'enfer seul en frémit, le ciel et la terre l'admirent et s'en félicitent. Si les récompenses préparées aux élus sont si supérieures à nos idées, que sera-ce de la gloire préparée à son Fils? L'œil ne l'a jamais vu, l'oreille ne l'a point entendu, l'esprit de l'homme ne saurait le comprendre.

C'est sur les esprits et sur les cœurs que s'exerce un empire qui n'est pas de ce monde; sur les esprits, en mettant le sceau à toutes les vérités; sur les cœurs, en répandant le germe de toutes les vertus. Voilà une gloire qu'il ne partage avec personne, voilà des fruits que tout le monde partage avec lui. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est utile pour vous que je m'en aille, disait le Sauveur à ses disciples. La foi et la charité peuvent-elles comprendre cette vérité? Vous avez, grand Dieu, les paroles de la vie éternelle; votre conversation a les charmes les plus doux; vous êtes la voie, la vérité et la vie; en vous toutes les vertus sont vivantes. Loin de gagner en votre absence, c'est tout perdre que de s'éloigner de vous. Il est vrai cependant que l'œuvre de Dieu, encore imparfaite, attend pour sa consommation que vous soyez monté dans le ciel. *Expedit vobis ut ego vadam.* (*Joan.*, XVII, 7.) Sans doute, les mérites de sa Passion, toujours infinis, n'avaient pas besoin de la gloire pour acquérir leur prix; mais il fallait en faire l'application et en répandre le fruit, établir la foi, affermir l'espérance, épurer la charité, et mettre sur ses paroles et sur ses œuvres le dernier sceau de la divinité, par l'éclat de la gloire céleste; il fallait nous préparer la place et nous donner l'Esprit consolateur. Ses intérêts et les nôtres l'appelaient également au ciel; il devait triompher et nous ménager le triomphe, régner et nous préparer le royaume, prendre pour lui et pour nous possession de sa capitale.

L'Ascension fait tout cela: elle rend communs à tous les hommes les fruits d'un si beau triomphe, par l'établissement des vérités évangéliques. Elle y met le sceau: 1° par la nouvelle autorité qui les annonce; 2° par le nouvel éclat qui les accompagne; 3° par le nouveau succès qu'elles produisent dans le monde entier.

1° Jésus-Christ les annonce avec une nouvelle autorité. C'est du haut des cieux que désormais il nous parle: il parle toujours en maître, sans doute, et jusque sur la croix, à ses derniers moments. Le soleil éclipsé, la terre ébranlée ne le respectaient pas moins que les orages calmés, les morts ressuscités, les malades guéris l'avaient respecté: mais son état de faiblesse, mais sa familiarité avec les hommes semblait diminuer la force de ses paroles et laisser quelque doute dans l'esprit humain: son élévation dans les cieux dissipe tous les nuages, c'est de là qu'il intime ses ordres et publie ses lois, avec tout le poids de la divinité qui y règne.

Simon le Magicien, voulant se donner pour l'envoyé de Dieu, se fait élever dans les airs par le démon; le peuple romain étonné adore en tremblant celui que son élévation semblait mettre au nombre des dieux qu'il est accoutumé de placer dans l'empirée. Ce n'est qu'en le faisant tomber que saint Pierre peut dissiper le prestige, tant les hommes, dans toutes les religions, sont portés à chercher dans le ciel, qu'ils ont même adoré, tout ce qui mérite leur adoration et leur culte. C'est là que la vertu vous élève, favoris du Très-Haut; c'est là que vous attend la récompense de vos vertus, âme fidèle; c'est là que vous fûtes admis, grand Apôtre, pour apprendre les profonds mystères que vous deviez annoncer au monde; c'est là que vous fûtes enlevé dans un char de feu, intrépide adversaire de Baal. Qui peut méconnaître le caractère de la divinité dans tout ce qu'elle daigne admettre à sa cour?

Levez les yeux vers ce trône de gloire: voilà la source des grâces, le trésor de la sagesse; voilà où s'exerce la puissance, d'où partent les oracles, où se décide le sort de l'univers. Par un mouvement naturel et presque invincible, c'est là que porte ses regards et l'affligé dans ses douleurs, et le pauvre dans sa misère, et le coupable dans ses remords, et le juste dans sa ferveur; c'est là que gronde le tonnerre qui l'effraye, et que brille la lumière qui le réjouit; c'est de là que part la foudre qui l'écrase et la rosée qui le rafraîchit. Tel qu'un roi qui se montre sur son trône couvert de ses habits royaux, tel le Roi des rois qui monte au-dessus des étoiles et se revêt de l'éclat de la divinité; tel à la fin du monde paraîtra le Juge des vivants et des morts, lorsqu'il viendra exercer le plus grand acte de sa puissance.

Le voilà donc ce Messie dont l'autorité n'est plus équivoque depuis que l'empirée le compte au nombre et à la tête de ses habitants; le voilà autorisé de Dieu jusqu'à être reçu dans son sein. Ouvririez-vous, Seigneur, vos tabernacles à un impie qui se serait arrogé les honneurs divins? à un insensé qui aurait débité des folies? à un imposteur qui aurait séduit l'univers? Depuis quand le ciel reçoit-il quelque chose de souillé? L'erreur et le mensonge y trouvent-ils place? La révolte y est-elle adorée? Les prospérités mondaines furent toujours des marques équivoques; le scélérat dans la pourpre a souvent tourné contre Dieu les faveurs qu'il tenait de sa main. Les miracles, hélas! ont quelquefois vu déserteurs de la religion et de la vertu, ceux dont ils avaient accrédité le ministère. Le miracle de la Résurrection du Sauveur, tout décisif qu'il est, a quelque chose de moins convaincant. Malgré les assurances de son immortalité,

un avenir incertain laisse toujours craindre la perte d'un de nos semblables et le renversement de l'ouvrage que le prodige avait ébauché. Tous ceux que le tombeau avait vus revenir à la vie sont rentrés dans les ténèbres. Mais le séjour du ciel est un état divin, fixe, immuable, qui met également, et la vérité hors de soupçon, et la sainteté hors d'atteinte. Jamais il ne fut de plus authentique créance.

Autrefois, sur le bord du Jourdain et sur le Thabor, la voix du Père céleste se fit entendre. C'est ici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances : écoutez-le. Ah! aujourd'hui il n'attend pas que le ciel s'ouvre pour l'autoriser, il va lui-même dans le ciel exercer son autorité. C'est moi, dit-il, qui suis le vrai Fils de Dieu, je mérite vos complaisances : Ecoutez-moi, *Ipsum audite*. (*Matth.*, XVII, 5.) Je commande en roi, je prononce en maître, je confirme mon Evangile, je le fais avec une sagesse à qui rien n'échappe, une puissance à qui rien ne résiste. Mon trône est dans le ciel : *Dominus in cœlo sedes ejus*. (*Psal.* X, 5.)

Approchez-vous, incrédules, le ciel s'ouvre à vos yeux, un Dieu y monte; instruisez-vous, convainquez-vous, rendez-vous. C'est lui qui vous découvre l'unité d'essence et la Trinité des personnes, le prix de l'humilité et la nécessité de la pénitence. C'est lui qui déclare l'immortalité de l'âme et l'éternité des peines, qui condamne les fureurs de la vengeance et les désordres de l'impureté; c'est lui qui atteste la nécessité de la grâce et l'exercice de la liberté, qui ordonne la profusion des aumônes et le mérite de la croix. Sont-ils douteux, ces mystères, sont-ils douteux, ces préceptes, quand le Législateur les annonce du haut de sa gloire? Aveugle Judée, vous avez méconnu votre libérateur dans la poussière, venez l'adorer dans la splendeur. Aveugle gentilité, si vous le méprisez sur la croix, reconnaissez-le sur le trône; vos idées les plus fastueuses sont aujourd'hui remplies : *Regnavit, decorem induit*. (*Psal.* XCII, 1.) Elles sont surpassées.

2° Jésus-Christ se montre avec un nouvel éclat. Son retour dans le ciel fut bien différent de son avénement sur la terre. Il naît au milieu du silence et des ténèbres de la nuit; Marie et Joseph en sont seuls témoins. Il ne laisse aucune trace de sa venue; il monte au ciel en plein jour, sur une montagne élevée, en présence d'une foule de ses disciples; il laisse sur le rocher le vestige ineffaçable de ses pieds. Là il venait du ciel pour préparer ses voies, ici il quitte la terre pour nous montrer le terme; là il bégayait en enfant, ici il parle en Dieu; là il était enveloppé de langes, au milieu de quelques animaux, ici, au milieu des anges, les astres lui servent d'habit; là il versait des larmes, ici il lance la foudre; là il était couché, ici il s'assied sur le trône de la divinité. Son Père cependant le fit glorifier par les bergers, par les mages; mais, selon les promesses, il met ici le comble à sa gloire : *Et clarificavit, paravit sedem suam*.

La résurrection même ne fut pas si brillante. Elle se fit, comme la naissance, dans les ténèbres de la nuit et n'eut pour témoins que des gardes qui, loin d'attester sa victoire, tâchaient de l'obscurcir en traitant d'enlèvement fait pendant leur sommeil par les apôtres le chef-d'œuvre de la droite de Dieu. Elle fut traitée de chimère par tout le monde; ses disciples mêmes, incertains, furent longtemps à revenir de leur surprise et à se rendre à la vérité. Il ne se montrait que peu de temps et disparaissait rapidement, sans leur faire connaître ce que devenait un corps dont les apparitions momentanées semblaient se jouer de leur empressement. L'ascension ne laisse aucune incertitude. Son séjour, son bonheur, son immortalité, tout est fixé irrévocablement. Sa gloire n'a plus été révoquée en doute; son ascension décide tout. Qui oserait s'élever contre le ciel même? *Cœli enarrant gloriam Dei*. (*Psal.* XVIII, 1.)

Depuis sa résurrection, le Sauveur ne se montrait, comme voyageur, qu'en passant et sous des habits étrangers, ne se prêtait qu'un moment à ses amis. La terre ne pouvait se flatter de posséder un trésor dont elle n'était pas digne; la cour céleste attendait son plus bel ornement, les faibles yeux des mortels ne pouvaient soutenir l'éclat de sa gloire, une lumière surnaturelle suffit à peine aux yeux des immortels. Allez donc, Seigneur, élevez-vous, montez au lieu de votre repos; vos travaux, vos victoires vous en ont préparé les voies : *Surge, Domine, in requiem tuam*. (*Psal.* CXXXI, 8.) Elevez-vous avec votre sainte humanité, qui est comme l'arche de votre sanctuaire : *Tu, et arca sanctificationis tuæ*. (*Ibid.*)

Le ciel et la terre répandent des fleurs sur vos pas, l'univers s'ébranle pour aller au devant de vous, la nature tressaille de joie. O cieux! qui vous ouvrîtes pour faire pleuvoir le juste, ouvrez-vous pour le recevoir; qu'il traverse les vastes plaines de l'air, comme Israël victorieux traverse les abîmes de la mer Rouge. Nuages! qui êtes la poussière de ses pieds, vous qui le portez sur vos ailes, cessez de bouleverser les mers par vos orages, de ravager les campagnes et d'effrayer les hommes; venez, volez, servez-lui de char, marquez l'élévation infinie de la divine Majesté : *Magnificentia ejus in nubibus*. (*Psal.* LXVII, 35.) Astres, assemblez-vous pour le couronner; étoiles dociles à sa voix, qui conduisîtes les rois à son berceau, venez embellir son trône; lune, admirez sa beauté; soleil soyez éclipsé par ses lumières. Vous vous éclipsâtes à sa mort, augmentez pour lui l'éclat de vos rayons. Un arc-en-ciel lui sert de diadème, une mer de cristal brille au devant de lui. C'est là que saint Jean vit l'Agneau qui ouvrit les sept sceaux, c'est de là qu'il entendit les plus grands oracles. Tout adore le Créateur sur son trône. *Elevata est magnificentia ejus super cœlos*. (*Psal.* VIII, 1.)

Tout chante des cantiques en son honneur, tout célèbre ses divins exploits. J'entends le

bruit des trompettes et des instruments de musique; les voûtes azurées retentissent des acclamations et des éloges que fait entendre tout ce qui existe : *Ascendit Deus in jubilo et Dominus in voce tubæ.* (II *Reg.*, VI, 15; I *Paral.*, XV, 28.) Esprits célestes, qui l'adorâtes au moment de son incarnation, venez l'adorer au moment de son ascension. Vous fîtes entendre vos divins concerts dans son étable, qu'on les entende à jamais dans les cieux. Vous le servîtes dans le désert, venez le servir dans son palais. Vous le consolâtes dans les douleurs, venez le féliciter dans la joie. Vous annonçâtes sa résurrection, célébrez sa royauté. Il honore votre demeure par sa présence : *Adorent eum omnes angeli ejus.* (*Hebr.*, I, 6.)

Les deux Eglises se réunissent pour honorer cette céleste marche, les tombeaux s'ouvrent et rendent leur proie, les justes de l'Ancien Testament, les patriarches, les prophètes se mettent à la suite de leur Libérateur et montent avec lui dans le ciel : *Ascendens captivam duxit captivitatem.* (*Ephes.*, IV, 8.) Toute l'Eglise chrétienne étant assemblée sur le mont des Olives, comme le plus beau théâtre du monde, Jésus-Christ permet aux siens de baiser ses plaies sacrées, leur donne sa bénédiction et leur dit le dernier adieu. Il laisse sur le rocher les vestiges de ses pieds imprimés. Cette sacrée empreinte s'y est précieusement conservée pendant plusieurs siècles et a été transmise aux races futures, comme de son temps le marquait saint Jérôme. *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.* (*Psal.* CXXXI, 7.) Il s'élève insensiblement dans les airs; sa mère et ses disciples le suivent des yeux et des mains, de l'esprit et du cœur ; un nuage l'enveloppe et laisse longtemps briller un vif éclat : enfin il se dérobe aux yeux des hommes.

Descendre du ciel sur la terre, monter de la terre au ciel, ce sont deux miracles si grands, si supérieurs à toutes les forces humaines, qu'il n'en est point qui prouvent mieux la grandeur de la Divinité et ses volontés, qui autorisent mieux les ministres et leurs missions, leur caractère et leurs oracles. Par un sentiment naturel et commun à tous les hommes, rien de plus grand que ce qui vient du ciel, il porte le sceau du grand Maître qui envoie du haut de son trône ; rien de plus grand que ce qui y monte, il porte le sceau du grand Maître qui appelle à sa cour. Le paganisme lui-même, ainsi que toutes les religions, en étaient si convaincus que, de s'élever dans les cieux, était le comble de l'apothéose de ces héros qu'ils mettaient au nombre des dieux ; et que, d'en descendre pour parler aux hommes, était la marque la plus distinguée des divinités et annonçait les plus grands événements. Ce n'est pas seulement parce que, dans l'ordre moral, le ciel, par sa beauté, son élévation, son immensité, est regardé comme le palais du Tout-Puissant, où il a placé son trône et où il manifeste sa gloire, où il répand ses bienfaits, où il reçoit les plus parfaits hommages : *Dominus in cœlo sedes ejus* ; mais encore parce que, dans l'ordre physique, monter au ciel est le prodige le plus supérieur, le plus opposé à la nature des corps terrestres, comme celle d'un corps céleste est la plus contraire à la descente sur la terre. Autant que la subtilité de l'un empêche la descente, autant la grossièreté de l'autre empêche la montée. La pesanteur entraîne tous les corps ici-bas, les attache à la terre, les y ramène dès qu'ils s'en écartent, fait toute la consistance de ce bas monde, qui sans cela serait bientôt dissipée, soit qu'une matière invisible les pousse continuellement vers le centre, soit qu'une attraction secrète les y entraîne. Mystère de la nature, qu'il est également inutile et impossible de pénétrer : du moins est-il certain qu'il n'est point de loi plus constante, plus générale, plus invariable que celle de la pesanteur, et que jamais, sans un miracle, ou le contre-poids d'une plus grande pesanteur qui emporte la balance, on ne vit un corps s'élever ou demeurer suspendu. Qui n'admirerait le fer de la hache, à la prière d'Elisée, s'élever sur l'eau et nager; Jésus-Christ et saint Pierre marchant sur les eaux sans y enfoncer; les ondes de la mer Rouge et celles du Jourdain s'élever comme des murailles, pour faciliter le passage à tout un grand peuple?

Contemplez ce corps adorable qui s'élève au milieu des airs. Il n'y a qu'un moment qu'il marchait, agissait, parlait, mangeait, buvait avec les apôtres, et laissait voir ses plaies; et le voilà au-dessus des plus hautes tours, des plus sourcilleuses montagnes, franchissant la région des nues, foulant les astres aux pieds, allant enfin s'asseoir à la droite de Dieu. A-t-il emprunté les ailes de l'aigle? Lui a-t-on apporté quelque échelle, comme celle que Jacob vit en songe? Un char de feu est-il venu l'enlever, comme Elie? Les anges l'ont-ils pris entre leurs mains? Ce serait encore de grands miracles. Quel est l'aigle qui fit un si grand essor? Quel ouvrier pourrait faire et dresser une pareille échelle? Quel autre que Dieu formerait un pareil chariot, ou donnerait un pareil ordre à ses anges? Mais, par un miracle plus grand encore, sans avoir besoin d'aucun secours miraculeux, il s'élève de lui-même, par sa propre vertu, et se fraye une route dans ces immenses régions, voit à ses pieds les airs, les nuages, la lumière, le soleil, la lune, les étoiles, soumis à ses volontés, lui rendre leurs hommages et applaudir à son triomphe. Mais comment vit-il, comment se soutient-il dans ce nouveau monde? Qui lui fournit des aliments? Et quels aliments, pour un corps humain, trouve-t-on au-dessus des nues? Quel air y respire-t-on? Quel repos y goûte-t-on? Quel mouvement? Quelles fonctions? Abîmes impénétrables, trésors admirables, monde nouveau, si différent du nôtre, que ne dites-vous pas à ma raison, à ma foi? Quel enchaînement de vérité m'annoncez-vous?

3° Jésus-Christ y est revêtu d'une nouvelle dignité. Je vois le Père céleste, selon saint Chrysostome, qui, pár l'empressement de son amour, vient au-devant de son Fils bien-aimé : *Occursu quodam pietatis.* Il reçoit entre ses bras celui qu'il a engendré dans l'éternité, et partage avec lui son trône et sa gloire : *Suis manibus suscepit et participem fecit.* Il le renferme dans son sein, dans la splendeur des saints, lieu digne de lui : *Gremio paterno complectitur.* Lucifer avait follement aspiré à cette gloire, il est précipité dans les abîmes; Jésus-Christ s'est anéanti dans les abîmes de l'humanité, il a été élevé au-dessus de tout. Il a mis son trône du côté de l'aquilon; il est véritablement devenu semblable, il est égal au Très-Haut; et ce n'est en lui ni présomption ni injustice : c'est son droit, c'est sa dignité, c'est sa nature. Son Père et lui ne font qu'un : *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo.* (*Philip.*, II, 6.)

Le Seigneur dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite : c'est le langage de l'amour et de la justice : *Sede a dextris meis.* (*Psal.* CIX, 1.) Vous êtes plus grand, plus puissant, plus parfait que toutes les créatures ensemble; la Divinité même n'est pas au-dessus de vous. Entrez en possession de mes délices, en partage de ma puissance, en communication de mes perfections, en unité de mon essence : *Sede a dextris meis.* Anges et saints, prosternez-vous en sa présence; chérubins, couvrez-vous de vos ailes; principautés et puissances, adorez votre Maître : *Constituit illum super omnes principatus et potestates.* (*Ephes.*, I, 21.) C'est à mon Fils à être assis sur mon trône, pour marquer la consommation de sa gloire, l'éternité de son bonheur, l'élévation de son empire. C'est à lui à être assis à ma droite : il y a droit par l'unité de sa nature, l'égalité de sa personne, la vérité de sa divinité : *Sede a dextris meis.*

Quel nouveau titre ne lui donnent pas et ses vertus et ses victoires? Sainteté sublime et unique, sans mélange et sans bornes; triomphe complet et général, sans nuages et sans revers; perfections divines et humaines réunies en sa personne, exercées par les deux natures. L'une fait le prix de l'autre, et lui ouvre une nouvelle carrière qui lui est propre, que la Divinité ne pouvait parcourir. Défaite de tous ses ennemis et de tous les nôtres : chargé des intérêts du ciel et et de ceux de la terre, pour eux il a pris les armes, et tout est tombé sous ses coups. Vertus, source et modèle de toutes les vertus, il n'y en a de véritables que celles qui lui ressemblent. Combats où, seul, sans secours, trouvant tout en lui-même, il a dépouillé la mort et l'enfer, détruit l'erreur et le péché. Ainsi fallait-il que, par ses travaux et ses souffrances, entrant dans la gloire, chargé de palmes, le Christ obtînt à titre de conquête ce que la naissance lui assurait : *Oportuit pati Christum.* (*Act.*, XVII, 3.)

C'est surtout par sa profonde humilité qu'il a mérité cette gloire éminente. A quelles humiliations ne fut-il pas condamné? Et par quel degré n'est-il pas parvenu à l'abîme de l'anéantissement? Il descend de la gloire divine à l'infirmité humaine, de l'humanité à la bassesse, de la pauvreté, de l'indigence à l'infamie du péché. Acquittant sa dette, essuyant sa honte, subissant sa peine, il se voit, selon la pensée de Salomon, il se voit à sa naissance soumis aux faiblesses, aux besoins, aux progrès de l'enfance : *Viam viri in adolescentia sua* (*Prov.*, XXX, 19); dans ses travaux, ses persécutions, ses disciples, comme un navire qui vogue au milieu d'une mer orageuse : *Viam navis in medio mari* (*Ibid.*); dans les souffrances, les ignominies, la dépendance, la mort, comme un ver qui rampe sur la terre : *Viam colubri super terram.* (*Ibid.*) Mais aussi, par son ascension, passant par les mêmes degrés, de la croix à la victoire, de la terre au ciel, de l'humanité au trône de la Divinité. Au-dessus des hommes et des anges, à la droite du Père, c'est un aigle qui plane dans les airs, qui s'élève au-dessus des nues, fixe ses regards sur le soleil, échappe aux yeux des mortels : *Viam aquilæ in cœlo.* (*Ibid.*) Ses humiliations sont donc la mesure de sa gloire; son obéissance, celle de son autorité. Il est monté si haut parce qu'il est beaucoup descendu : *Quod autem ascendit quid est nisi quia descendit primum?* (*Ephes.*, IV, 9.)

C'est de là qu'il gouverne le monde, qu'il distribue toutes les grâces et qu'il viendra juger les vivants et les morts. Véritable Joseph, régnez avec empire, tout est en vos mains, je ne me réserve pas même au-dessus de vous la dignité du trône. *Sine te nemo movebit pedes.* (*Gen.*, XLI, 44.) Demandez, mon Fils, ai-je quelque chose à vous refuser? Ou plutôt disposez de tout en souverain : ai-je quelque chose qui ne soit à vous? *Omnia mea tua sunt* (*Joan.*, XVII, 10.) Vous vous êtes soumis au jugement des hommes, je me dépouille pour vous du droit de juger. *Pater non judicat quemquam.* (*Joan.*, V, 22.) Mettez les élus à votre droite, chassez les réprouvés à votre gauche, imposez les châtiments, ordonnez les récompenses, montrez-vous sur un nuage, l'univers à vos pieds, jouissez de tous les apanages de la divinité ; que tout adore, qu'il adore à jamais votre puissance divine. *Omne judicium dedit Filio.* (*Ibid.*)

Aussi les anges, qui après l'Ascension du Sauveur vinrent consoler les disciples, leur annoncèrent son dernier avénement comme une suite du premier. Ne vous alarmez pas, hommes de Galilée, leur disent-ils ; ce même Jésus qui vient de vous quitter reviendra un jour pour juger le monde. Il monte plein de gloire, il descendra plein de majesté, les instruments de son supplice seront portés devant lui, il exercera ce pouvoir suprême dont vous admirez l'effet. *Hic Jesus qui assumptus est sic veniet.* (*Marc.*, XVI, 19.) Jésus-Christ lui-même donnait à la Synagogue l'exercice de cette autorité, comme la récompense de la confusion et de l'injustice qu'il essuyait en se voyant traîner à son tri-

bunal. Tout doit bien changer un jour. Le Christ, Fils de Dieu, que vous voulez méconnaître, que vous chargez d'outrages, vous le verrez un jour sur un nuage, venant juger le monde. *Videbitis venientem in nube.* (*Luc.*, XXI, 27.)

4° Il y opère de nouveaux prodiges, et le plus grand de tous, qui est l'établissement de son Eglise. Des vérités si bien établies pouvaient-elles manquer de triompher de tous les esprits et de former ce grand corps, ce corps immortel, qui, étendant ses branches d'un pôle à l'autre, éternise son sacrifice, perpétue son sacerdoce, immortalise sa gloire, répand ses grâces, enseigne sa doctrine, lui enfante des disciples et peuple à jamais sa cour.

Quel ouvrage seul digne d'un Dieu et d'un Dieu agissant dans sa gloire ! Eglise divine, chef-d'œuvre de sa sagesse dans le projet, de sa bonté dans l'entreprise, de sa puissance dans l'exécution, de son éternité dans sa durée, de ses richesses infinies dans ses fruits ; elle eut pour époque la glorieuse ascension de son chef. Depuis ce moment, immuablement affermis et divinement éclairés, les apôtres étaient enchantés et hors d'eux-mêmes ; leur conversation était toute dans le ciel où ils savaient que régnait leur Maître ; ils méprisaient les biens de la terre, ombre légère de ceux qu'ils possédaient ; ils souffraient avec joie des peines si supérieurement récompensées ; ils parlaient en témoins d'une vie éternelle, d'un séjour délicieux dont ils avaient vu ouvrir les portes. Le Saint-Esprit, qui peu de jours après les embrasa de son amour, ne fit que consommer un ouvrage si heureusement commencé.

Ouvrage immortel ! Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre une Eglise que du haut de son trône protége le Roi des cieux. En vain l'enfer s'arme-t-il pour en détruire les apôtres ; la parole divine n'en est pas moins annoncée ; en vain s'arme-t-il pour en égorger les disciples, leur sang fécond en devient la semence ; en vain s'arme-t-il pour en altérer la foi par les hérésies, pour en troubler la paix par le schisme, pour en ébranler l'autorité par la révolte, pour en souiller les mœurs par la corruption. *Portæ inferi non prævalebunt.* (*Matth.*, XVI, 18.) En la quittant, il ne laisse pas ses enfants orphelins. Toujours présent, toujours attentif, il garantit, par une protection éternelle, les oracles que son épouse prononce. *Rogabo Patrem et alium Paracletum dabit vobis.* (*Joan.*, XIV, 16.) En qualité de Dieu, il nous dit qu'il nous l'enverra. *Mittam eum ad vos.* (*Ibid.*) Comme le Saint-Esprit procède de l'un et de l'autre, c'est à l'un et à l'autre à l'envoyer. Dans dix jours la grâce sera parfaite. cet Esprit saint remplira toute la terre de sa vertu ; ainsi toutes les grâces sont en même temps et le fruit de ses prières, en tant qu'homme, et un présent de sa main, en tant que Dieu. *Ut Deus una cum Patre bona largitur, ut homo preces adducit.*

Admirez les fruits infinis que le Saint-Esprit a produit sur les apôtres : les langues de feu, le don des langues et des miracles, cette profonde connaissance des Ecritures ; admirez leur courage à entreprendre la conquête du monde, leur zèle à en soutenir les travaux, leur humilité, leur détachement ; admirez la ferveur du chef, la constance des martyrs, l'éloquence des saints Pères ; admirez les progrès incroyables de sa parole, les temples renversés, les idoles brisées, le paganisme aboli, la vérité reconnue, la croix, la foi triomphantes ; la faiblesse des moyens que Dieu a mis en œuvre, l'immensité des obstacles qu'il a vaincus, la difficulté de l'ouvrage en lui-même ; tout cela sans doute est dû à l'Esprit divin qui renouvelle la face de la terre. Mais c'est à Jésus-Christ montant au ciel que nous devons cet Esprit saint luimême. Il donna sa bénédiction aux disciples, et tout était renfermé dans cette bénédiction puisqu'elle renfermait le don inestimable du Saint-Esprit dont il avait promis et dont il allait ménager la venue. *Benedixit eis et ferebatur in cœlum.* (*Luc.*, XXIV, 50, 51.)

Pendant le cours de sa vie, il avait sans doute si parfaitement rempli et si exactement accompli les prophéties et les figures, si abondamment satisfait à sa divine justice, si solidement établi son Eglise, qu'il pouvait en mourant dire avec vérité : Tout est consommé. Mais quel nouveau degré de gloire ne lui donne pas dans le ciel le développement de ses grands desseins et l'élévation du sublime édifice dont il avait jeté les fondements ? Qui est celui-ci, disent avec les prophètes les bienheureux saisis d'étonnement, qui porte sur son corps les cicatrices de ses plaies, et sur ses habits les vestiges de son sang ? *Quis est iste qui venit de Edom tinctis vestibus de Bosra ?* (*Isa.*, XIII, 2.) Quel est cet auguste vainqueur, couvert de gloire et plein de force, qui marche avec tant de grandeur, de dignité et de beauté ? *Formosus in stola sua gradiens in multitudine virtutis suæ.* (*Ibid.*)

Qui pourrait s'y méprendre ? Ainsi le sage Joseph, opprimé par ses frères, qui sort de sa prison pour monter sur le trône, et paraît en triomphe au milieu de tout le peuple : il a sauvé sa famille, il nourrit, il gouverne l'Égypte avec autant de sagesse que d'autorité. C'est le sage, le magnanime Moïse qui vient de précipiter l'ennemi dans les abîmes, qui donne une loi d'amour, forme un nouveau sacerdoce et fait pleuvoir dans le désert une manne délicieuse. C'est l'invincible Josué qui, après avoir passé le Jourdain avec l'arche, prend possession de la terre promise, y introduit les enfants d'Israël et arrête pour eux le cours du soleil. C'est le fort Samson qui brise les dents des lions, défait les Philistins, arrache le portes du tombeau et arbore ses trophées sur la plus haute montagne, ou plutôt au-dessus des étoiles. C'est le courageux David qui défait le superbe Goliath, se rend maître de la forteresse de Sion et fait régner Dieu dans ses Etats. C'est le sage Salomon qui, après avoir bâti un temple au vrai Dieu, attire tout à lui par ses bienfaits et ses oracles, et dé-

veloppe au monde les plus grands mystères. C'est le fidèle Mardochée qui, après avoir été condamné à perdre la vie sur un gibet, monte à la place de son rival et gouverne tout l'empire. C'est le Fils de Dieu qui laisse enfin éclater les trésors de puissance, de science, de sagesse, de sainteté, dont il est enrichi, et en laisse couler les émanations sur toute la terre.

Il ne manque plus à son bonheur et à sa gloire que de placer à sa droite, comme Salomon y plaça sa mère, cette Vierge admirable qui lui donna le jour, le nourrit de son lait, le porta entre ses bras : *Astitit regina a dextris tuis.* (*Psal.* XLIV, 10.) Je la vois par un triomphe semblable au sien, monter au ciel, enivrée de délices, appuyée sur son bien-aimé.

SECONDE PARTIE.

Levez vos portes éternelles, disait le Roi-Prophète, princes de la cour céleste, ouvrez au Roi de gloire qui veut entrer dans son palais : *Attollite portas.* (*Psal.* XXIII, 7.) Mais quel est donc ce Roi de gloire? C'est le Seigneur, tout lui appartient ; c'est le Seigneur fort et puissant, rien ne lui résiste : *Dominus fortis et potens.* (*Ibid.*, 8.) C'est le Dieu des armées, invincible dans la guerre, si terrible dans les combats, qui a vaincu tous ses ennemis : *Potens in prælio.* (*Ibid.*) Levez vos portes éternelles, Princes de la Cour céleste, ouvrez au Roi de gloire. Quel est-il ce Roi de gloire ? Ah ! c'est surtout le Dieu des vertus. Ces idées brillantes de Roi de gloire, Roi puissant, Roi invincible, servent sans doute à nous peindre le Fils du Très-Haut : mais celle de Dieu des vertus caractérisent singulièrement le Saint des saints. C'est même à celle-ci qu'il fait servir toutes les autres. Il emploie la gloire à récompenser la vertu, la puissance à la protéger; il triomphe de l'enfer et du péché qui ne sont ses ennemis que parce qu'ils le sont de la vertu. C'est à elle que les portes éternelles doivent être ouvertes; elle seule est admise dans l'empirée : et c'est pour l'y placer que le Seigneur y est monté : *Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ.* (*Ibid.*)

Mais quelque grands que soient les bienfaits du Seigneur, ne vous flattez pas d'y avoir part, si vous ne marchez sur ses traces, par la pratique de la vertu : la couronne n'est promise qu'à ce prix. Il a souffert toute sa vie, ne voudriez-vous que vivre dans les plaisirs ? Sa route fut semée d'épines, ne voudriez-vous marcher que sur des roses? Il n'a trouvé que des persécuteurs, ne voudriez-vous que des amis ? Il ne fit jamais sa volonté, vous voudriez toujours faire la vôtre? Ce qui a tant coûté à Dieu vous sera-t-il donné pour rien? Ingrat ! il faut donc que votre Dieu prenne toute la peine et ne vous laisse que les douceurs. Hélas! il l'a fait, que vous reste-t-il à faire, en comparaison de ce qu'il a exécuté?

L'Ecriture sainte le compare à un aigle qui prend ses poussins sous ses ailes pour leur apprendre à voler, les y invite en volant lui-même légèrement sur eux. Développons cette comparaison noble et riante qui peint si bien ses bontés : *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans.* (*Deut.*, XXXII, 11.)

1° Comme l'aigle, le roi des oiseaux qui, franchissant d'un vol rapide l'immense intervalle de l'atmosphère, s'élève au-dessus des nuées, Jésus-Christ, franchissant la distance infinie qui sépare les choses célestes de celles de la terre, s'élève au-dessus des astres, monte au plus haut des cieux pour nous détacher de tout. Cherchez, dit saint Paul, les choses célestes, que tous les cœurs volent vers lui, et ne rampent plus sur les choses d'ici-bas : *Quæ sursum sunt quærite ubi Christus est.* (*Coloss.*, III, 1.) Que ne peut-on dire de vous ce que saint Bernard disait des disciples : En montant au ciel il a emporté leurs cœurs et leurs affections : *Universa desideria secum abstulit.* Quel amour serait-ce en effet, si on ne désirait la présence de ce qu'on aime ? *Inaudita dilectio quæ amici præsentiam non amat.*

Il est monté au ciel pour tout remplir. Remplit-il notre cœur de même? N'est-ce pas plutôt l'amour du plaisir, des honneurs, des richesses? *Ut impleret omnia.* (*Matth.*, XXVII, 35.) Il s'est élevé au-dessus de toutes les créatures. Votre cœur se met-il au-dessus de tout, au-dessus des parents, des amis, des biens de la vie? Il est assis à la droite du Père. Occupe-t-il la même place chez l'avare, l'orgueilleux, le vindicatif, l'impudique? En le faisant asseoir à sa droite le Père céleste lui promet la victoire sur tous ses ennemis Triomphe-t-il de même des vôtres? *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* (*Psal.* CIX, 1.) Montez donc au ciel avec lui par vos vertus : voilà les vrais degrés qui y conduisent; les vices n'y montent pas. Vous permettent-ils d'y monter? *Non ascendit avaritia, non superbia, non luxuria.* (*Galat.*, V, 19.)

Depuis l'instant de la création jusqu'à son entrée dans l'éternité, l'homme passe continuellement par différents degrés : il doit par son zèle, son courage, ses progrès passer de même de vertu en vertu. Vous passâtes d'abord du néant à l'être par la puissance divine; du péché à l'adoption par le baptême; du naturel au surnaturel par la grâce ; des ténèbres à la lumière par l'instruction. Vous êtes allé par de bonnes œuvres, de la vie à l'opération ; par une conversion parfaite, de la tiédeur, à la ferveur. Ainsi passerez-vous de la lumière à la vision béatifique, de l'infirmité humaine à l'impeccabilité, du combat à la jouissance de la gloire, des souffrances à la consommation divine, de la persévérance à l'éternité de l'état : ainsi vous élèverez-vous comme l'aigle, et vous renouvellerez-vous divinement : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua* (*Psal.* CII, 5.)

2° En montant au ciel, Jésus-Christ nous invite à le suivre, comme l'aigle invite ses poussins à voler. *Provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans.* Mon fils, disait une âme courageuse, vous voyez le

tyran, les bourreaux, les supplices; n'en soyez pas effrayé, levez les yeux au ciel, connaissez le prix de la gloire qui vous attend, et vous vous jouerez de la mort la plus cruelle. En vous tenant aujourd'hui ce langage, ce n'est pas un objet couvert de voiles qu'il vous présente dans un lointain qui le fait presque disparaître : tout est réalisé, accordé, le ciel est ouvert, il se fait voir avec tous ses charmes. Voilà le port après l'orage, vous allez y entrer; voilà la patrie après un long pèlerinage, vous y recevrez le plus favorable accueil de votre Dieu et de vos frères : *Peto, nate, ut aspicias cœlum.* (II *Mach.*, VII, 2.)

Ainsi, dans la lice, montre-t-on de loin le prix destiné au vainqueur pour l'animer dans la longueur et les difficultés d'une pénible course; ainsi par l'espérance d'une terre délicieuse Moïse soutenait le peuple dans un désert aride où tout lui manquait. Combien dût-elle augmenter l'ardeur de ce peuple, quand il vit les fruits que les députés lui en portèrent, quand Josué y fut entré et en eut fait la conquête; ainsi, pour encourager son premier martyr accablé sous une grêle de pierres, le Sauveur ouvre à ses yeux le séjour de la gloire et se montre prêt à le couronner. A cette vue, Etienne, hors de lui-même, prie pour ses ennemis, s'abandonne à son Dieu, expire entre ses mains. *Video cœlos apertos, et Jesum a dextris Dei.* (*Act.*, VII, 55.)

Ecoutez-le qui vous invite et vous presse par ses discours et par ses exemples. Pendant ma vie j'avais quelque chose de redoutable : on ne voyait que les persécutions, les épines, la croix, la mort, le peuple déchaîné, les disciples dispersés, le Père céleste indifférent; on se voyait seul à mes pieds, on rougissait comme Pierre de m'appartenir, il fallait pour m'aborder se faire jour à travers des soldats et des gardes qui écartaient tous mes amis. Des dehors si austères, des avenues si difficiles rebutaient les plus fidèles disciples. Comment à ces conditions aimer et imiter un homme exécuté pour ses blasphèmes? Il faut toute la tendresse d'une mère, toute la force d'une amante pour embrasser la croix et y persévérer jusqu'à la fin.

Aujourd'hui ce n'est plus cette terre affreuse qui dévore ses habitants; on y cueille des fruits exquis, on y goûte le lait et le miel qui y coulent; on aime sans peine, on imite sans risque un vainqueur couronné par le ciel. L'univers, revenu de ses préjugés et de ses ombrages, trouve son bonheur et sa gloire dans ses hommages; il est déclaré pour la religion autant qu'il l'était contre elle. La désertion ne serait pas moins honteuse que l'attachement. Cette vertu si difficile est devenue nécessaire. Le ciel ouvert a fait comme un monde nouveau par le changement de tous les cœurs. Aussi, selon ses expressions, rassemble-t-il ses enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes : *Quemadmodum gallina congregat pullos.* (*Matth.*, XXIII, 37.)

3° Mais pour les mieux engager à le suivre, tout petits, tout faibles qu'ils sont, cet aigle divin vole légèrement sur eux à une petite distance : *Super eos volitans.* (*Deut.*, XXXII, 11.) Ils ne sauraient prendre tout d'un coup un si grand essor; ce n'est que peu à peu qu'ils s'en approchent. Cette tendresse paternelle, qui d'abord ne donne que du lait, parce qu'on ne saurait digérer des aliments solides, qui d'abord mène par la main, parce qu'on ne saurait se soutenir seul, s'élève aussi à la portée des petits dont les plumes naissantes, les ailes faibles ne pouvaient les soutenir si haut. *Super eos volitans*

On ne peut pas dire en effet qu'uniquement occupé de sa félicité il oublie, il abandonne à leur faiblesse les enfants qu'il laisse dans cette vallée de larmes. Nous trouverons dans son cœur le même amour qui le fit incarner, qui l'a fait mourir, qui le fait enfermer sous les espèces du pain et du vin. Cet amour continue à nous donner pour aliment et pour rançon ce qu'il lui fit offrir dans le cénacle. Nous y trouverons cette même condescendance qui le faisait bégayer avec les enfants pour les instruire, venir auprès des malades pour les guérir, appeler les pécheurs pour les convertir. Par la même bonté, sa grâce, sa lumière, sa parole se fait encore tout à tous pour les gagner tous, et s'accommode à leurs besoins.

Il l'avait promis à ses disciples : Je vous quitte, leur disait-il; mais ne craignez pas, ne vous troublez pas, je ne vous laisse pas orphelins, je ne vous perds pas de vue, vous êtes toujours dans mon cœur : je ne me sépare de vous que pour votre bien; il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, je vais tout disposer pour vous y recevoir. Mes victoires ont été le préliminaire des vôtres, mon triomphe le prélude du vôtre : *Vado parare vobis locum.* (*Joan.*, XIV, 2.) Quand j'aurai tout préparé, je viendrai vous prendre, afin que vous soyez tous avec moi : *Veniam ut accipiam vos.* (*Ibid.*, 3.) Quelle amour! quel sollicitude! Consolons-nous, disait saint Léon, nos pertes sont suffisamment réparées; nous avons plus acquis par la grâce que le démon ne nous avait enlevé par sa malice : *Paradisi possessores firmati ampliora adepti sumus per gratiam quam per diaboli amiseramus invidiam.* Jamais ami, jamais père, jamais époux eut-il un amour si constant et si tendre? Sans se dégoûter de nos faiblesses, se rebuter de nos infidélités, il ne cherche qu'à partager avec nous son héritage et son royaume, comme avec ses enfants et ses frères. *Ut ubi sum ego, et vos sitis.* (*Ibid.*, 2.)

4° Quoique le Seigneur tempère la rapidité et l'élévation de son vol pour se mettre à portée de ses créatures, il est toujours bien au-dessus par la perfection dont il leur donne le modèle, *super eos*, et surtout depuis l'Ascension, où, délivré des infirmités humaines, sa sainteté paraît plus que jamais débarrassée des nuages qui semblaient en obscurcir l'éclat ici-bas. Sans doute la gloire et la per-

fection extérieures et accidentelles de son âme et de son corps sembleraient dans ce grand jour nous fournir, et un nouveau modèle à notre imitation, et un nouvel objet à nos louanges.

Les hommes, dans les occasions éclatantes, cherchent à relever par des ornements étrangers les charmes de leur beauté naturelle pour faire plus d'impression sur les cœurs. Avant d'attaquer Holopherne, la célèbre Judith emprunte de nouvelles grâces du secours de l'art. La pieuse Esther, tantôt par une parure négligée supérieure à des ornements affectés, mérite la préférence sur ses rivales; tantôt par le pompeux appareil de la majesté royale mérite le salut des Juifs. Ainsi, Seigneur, s'il est permis de le dire, vous vous parez le jour de votre fête pour gagner à jamais tous les cœurs. Quel modèle! quel objet! et quelle leçon d'amour! Jamais vous ne vous montrâtes plus aimable et n'engageâtes mieux à vous aimer.

Que vous êtes parfait! que vous êtes aimable dans la gloire! Ce n'est plus cette succession de progrès en âge et en sagesse qui, dans vos premières années, ne servait qu'à faire sentir l'imperfection des premiers degrés; ce ne sont plus ces expressions équivoques, ces comparaisons familières qui semblaient vous mettre de niveau avec le commun des hommes; ce n'est plus cette alternative de faiblesse qui, vous assujettissant à la faim, à la soif, au sommeil, au travail, semblait vous dégrader par des actions si basses; ce ne sont plus ces calomnies, ces condamnations, cette exécution qui vous confondaient avec les scélérats; cet état de dépendance, de pauvreté, d'humilité qui vous couvrait des livrées d'esclave et de pécheur.

C'est aujourd'hui une beauté sans rides, une vertu sans nuages, une lumière sans ombre, une perfection sans mélange. Quel cœur se refuserait à un amour que l'intérêt et le devoir, la douceur et le mérite rendent facile, délicieux, nécessaire? Ah! si les créatures, à la faveur de quelque léger agrément de l'art et de la nature, peuvent, par les flammes de l'amour profane, séduire jusqu'aux saints, que sera-ce des charmes toujours anciens et toujours nouveaux de mon Bien-Aimé? Choisi entre mille esprits bienheureux, vous sentez à chaque instant redoubler ces amoureux transports qui vous unissent à lui. Donnons aussi un libre cours à la charité vers un objet dont la perfection en est le principe, le motif, le modèle.

Il fait le paradis en entier, la beauté de son corps charme les yeux, l'élévation de son âme remplit d'admiration, l'étendue de ses lumières ravit nos esprits, la bonté de son cœur transporte le nôtre, l'héroïsme de ses vertus nous élève à la perfection, la douceur de sa société fait couler comme des moments la durée de l'éternité. Qu'ai-je à désirer sur la terre et dans le ciel que vous, ô mon Dieu, Dieu de mon cœur? *Quid mihi in cœlo? Deus cordis mei.* (*Psal.* LXXII, 25.)

5° Il sait que nous sommes exposés à bien des attaques, à bien des faiblesses; aussi, comme l'aigle, il nous couvre de ses ailes, pour nous soulager, nous défendre, nous faire éclore en quelque sorte par un accroissement continuel de grâce: *Expandit alas suas et assumpsit eos.* (*Deut.*, XXXII, 11.)

A parler juste, dit saint Bernard, le Créateur ne peut monter, ni la créature descendre. Rien n'est au-dessous de l'un et au-dessus de l'autre; l'un est tout, l'autre n'est rien; il est au plus haut terme de l'élévation, au plus bas de l'abaissement. Le néant est le seul degré au delà. L'ascension n'appartient donc ni à la seule divinité, ni à la seule humanité. Il n'y a que leur union qui la rende possible. Par là Dieu descend, l'homme monte; il descend dans le néant, il monte jusqu'au trône: *Exsultavit ut gigas de summo cœlo egressio ejus et occursus ejus usque ad summum ejus.* (*Psal.* XVIII, 6.) Il revient d'où il était parti, de la terre au ciel, du temps à l'éternité, de l'humiliation à la gloire, des souffrances aux délices, des bras de la mort au sein de son Père, comme par des degrés semblables il était descendu de l'un dans l'autre: *A summo ad summum.* (*Marc.*, XIII, 27.)

Le ciel a été ouvert deux fois, l'une pour en précipiter l'ange dans le fond de l'abîme, l'autre pour y recevoir le Fils de Dieu. Quel contraste entre la chute de Lucifer et l'élévation de Jésus-Christ! L'un, du haut du trône, tombe dans le fond de l'abîme; l'autre, de l'anéantissement du Calvaire, monte à la droite du Père éternel. La plus heureuse des créatures, du comble des délices, est engloutie dans le centre de la misère; l'opprobre des hommes, un ver de terre, du comble de la douleur est élevé à une éternité de délices. Du ciel dans l'enfer, du tombeau au plus haut des cieux, quelles révolutions incompréhensibles! Le péché de l'homme en cause une pareille: du paradis terrestre en une vallée de misère, du fruit de vie à une mort inévitable, d'une lumière divine à une profonde ignorance, de l'innocence à la concupiscence, de la paix de l'âme à l'orage des passions, d'une santé parfaite à une infinité de maladies et de douleurs, de la confiance à la honte, aux remords, de l'amour de Dieu à la haine: quel nouveau ciel! quelle nouvelle terre!

Jésus-Christ, selon saint Grégoire, a passé par tous ces degrés d'humiliation et de gloire. Ce nouvel Adam est descendu du sein du Père dans le sein d'une Vierge; de celui-ci il a passé sur la croix, de la crèche à l'autel, à la circoncision et à la purification; il a été porté en Egypte, il a parcouru la Judée. Je le vois au jardin des Olives, au prétoire, chez Hérode, chez Pilate, mourant sur la croix, enfermé dans le tombeau. Aussi les hommages des anges, des bergers, des rois ont été suivis des acclamations des peuples. Les langes l'ont préparé aux miracles, les opprobres à l'éclat du Thabor, la couronne d'épines au diadème de gloire, la mort à la résurrection, le tombeau à l'ascension. C'é-

tait une nécessité, dit saint Bernard ; la Divinité ne peut ni s'abaisser, ni s'élever, ni acquérir, ni perdre : il n'y a rien après ni avant elle : *Ultra Deum nihil est*. L'humanité fait l'un et l'autre : il l'a trouvée en s'incarnant ; il s'est humilié, il a souffert la mort ; en récompense, il a été élevé au-dessus de tout : *Propter quod exaltavit eum resurrectione, ascensione, sessione ad dexteram Patris, nomine super omne nomen.*

Mais aussi quelle route différente ! L'ange ose s'égaler au Très-Haut et lui disputer le trône. Dieu s'égale à un ver de terre, lui obéit, s'anéantit à ses pieds ; l'homme secoue le joug de la dépendance, se mesure avec son souverain et aspire à lui ressembler. L'Homme-Dieu prend la forme d'un esclave, se soumet à ses volontés, subit ses jugements, expire dans les douleurs. Quel spectacle ! le ciel dépeuplé, des milliers d'anges dans les flammes, le paradis terrestre détruit, le genre humain livré au trépas, le Fils de l'homme reconnu Fils de Dieu, le ciel repeuplé, une foule de mortels sur le trône, à la suite du vainqueur qui règne dans l'Empyrée, le Calvaire purifie le paradis, la croix expie le péché, l'ascension ouvre les portes du bonheur éternel, la soumission et l'humiliation d'un Dieu ont réparé la révolte et l'orgueil de la poussière.

6° C'est ainsi que cet aigle divin porte ses petits sur ses épaules, *portavit in humeris suis* (*Deut.*, XXXII, 21), en leur inspirant et faisant pratiquer l'humilité. Il élève son édifice sur le néant de nos misères. Tout porte sur le néant. Le Saint-Esprit, sous la figure d'une colombe, descend sur Jésus-Christ lorsque, couvert des livrées du péché, il se fait baptiser par son précurseur. Sur qui se reposera-t-il ? A qui prodiguera-t-il ses grâces ? Au petit et à l'humble : *Super quem requiescet Spiritus meus, nisi super humilem.* (*Isa.*, LVII, 15.) Esprit superbe, n'y comptez pas ; vous êtes plutôt le repaire de Satan que le temple du Saint-Esprit. Le souffle de la vanité, comme celui de l'impureté, éloigne cette divine colombe, qui, sortant de l'arche, ne trouve qu'ordure et corruption, et ne sait où reposer son pied. Le démon, comme le corbeau, se nourrit de la pourriture et en fait ses délices.

On y force en quelque sorte Dieu par l'intérêt le plus sacré. L'autorité et la gloire sont l'apanage de la Divinité : il en est extrêmement jaloux : *Gloriam meam alteri non dabo.* (*Isa.*, XLII, 8.) C'est le blesser à la prunelle des yeux que d'en effleurer les droits. L'orgueil se les approprie. Les abîmes ne sont pas trop profonds pour punir son audace : *Qui se exaltat humiliabitur.* Mais c'est entrer dans ses vues et lui rendre justice, que de lui rapporter tout et se soumettre à lui en tout. Le ciel n'est plus trop riche pour récompenser la fidélité de l'humble : *Qui se humiliat exaltabitur.* (*Luc.*, XIV, 11.) Voilà le tableau de la folie de l'ange et de son châtiment, de la sagesse du Fils de l'homme et de sa récompense dans son ascension. Fuyons les attentats de l'ange, imitons l'humilité du Fils de Dieu. Ainsi soit-il.

DISCOURS VII.

SUR LE SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

Ut possitis comprehendere quæ sit latitudo, longitudo, sublimitas et profundum. (*Ephes.*, III, 18.)

Afin que vous pussiez comprendre la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur de la charité de Jésus-Christ.

La dévotion au sacré cœur de Jésus et de Marie surprend d'abord par un air de nouveauté, et des esprits superficiels ou timides qui, conduits par l'habitude, ne connaissent que ce qui leur est familier, et des esprits prétendus forts qui, par des idées chimériques d'une piété plus épurée, sont prévenus contre tout ce qui favorise la tendresse des sentiments et la pratique extérieure de la dévotion. Mais ce ne sont que de vaines armes : prétendons-nous diviser Jésus-Christ? Voulons-nous exclure de notre culte les autres parties de sa personne ? N'est-ce pas plutôt le réunir tout entier dans ce qui fait comme son centre.

Car enfin, quoique sous le nom de la personne qu'on honore on renferme le total et l'assemblage de toutes les parties du corps et de l'âme qui la composent, c'est proprement à son cœur que s'adressent et nos hommages et nos sentiments. C'est de son cœur que partent l'amour qui nous en tient compte, et la justice qui nous en récompense. Est-ce le corps que l'on aime, et de qui l'on se flatte d'être aimé ? Est-ce au corps que l'on parle, et de qui l'on se flatte d'être écouté? Est-ce au corps que l'on se lie et que l'on se flatte de gagner? Est-ce le corps qu'on redoute et que l'on désire de ménager ? Non, sans doute ; la brutalité de la passion peut, dans un moment d'ivresse, en faire l'objet de ses vœux, mais c'est le cœur seul qu'envisage l'homme raisonnable. Il n'est pas fait pour se borner au corps.

Ce n'est pas même proprement à l'esprit que s'adresse le culte. On en admire l'étendue, on en loue les talents, on écoute ses oracles, on en désire l'estime, on est flatté de son approbation ; mais on ne se lie pas avec l'esprit. Le cœur seul forme les liaisons, et ne les forme qu'avec le cœur ; c'est le cœur qui parle au cœur, c'est le cœur que Dieu demande, c'est son cœur qu'il nous offre : Mon fils, donnez-moi votre cœur, et je vous écrirai dans le mien. C'est le cœur qui fait la vie de l'homme ; de simples connaissances qui ne passeraient pas l'esprit, ont quelque chose de muet et de mort. Le cœur seul vit, agit et parle ; c'est là que s'exerce la liberté par le choix de ce qui nous plaît, c'est là que se goûte le plaisir par la jouissance de ce qui nous a plu, c'est là que se pratiquent la vertu et le vice, par des volontés conformes ou opposées à la loi, c'est là que se consomme le bonheur par la satisfaction de tous les désirs. Dieu lui-même, quoique se connaissant parfaitement par son Verbe, ne peut être pleinement heu

reux que par l'amour. Le Saint-Esprit est comme le cœur de la très-sainte Trinité.

Dans le corps humain, le cœur est le centre de la santé et de la vie ; c'est de là que sort, c'est là que rentre sans cesse cette liqueur vivifiante dont la constante et régulière circulation met en mouvement tous les membres. Dans l'ordre moral, on prend le cœur pour le principe des mœurs et le mobile de sa conduite. Cet assemblage d'affections et de mouvements, de penchants et de répugnances, de désirs et de dégoûts, fait proprement le caractère de l'homme, fait, pour ainsi dire, tout l'homme.

Voilà ce que nous honorons sous le nom de cœur de Jésus ou de Marie, sans exclure les autres parties de leurs personnes, infiniment respectables, sans doute. Pourquoi, par une précision délicieuse et assez ordinaire à l'amour, ne pourra-t-on pas diriger vers cet aimable objet le doux essor de sa tendresse ? Rien de plus commun dans le langage de la nature, de l'amitié, de la passion, que de s'adresser au cœur, d'offrir le cœur, de demander le cœur. La piété sanctifie aujourd'hui ces expressions naturelles et familières en faveur de Jésus et de Marie, dont elle se propose d'honorer le cœur à perpétuité, comme il l'est avec tant de fruit par toute la terre.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'a commencé cette dévotion, c'est la dévotion de tous les temps, ou plutôt la dévotion de l'éternité. Le cœur adorable du Fils fut toujours l'objet des complaisances du Père, et le centre de la félicité des saints. En le faisant ouvrir par une lance, il nous invite à venir y faire notre séjour, et jette les fondements d'un culte aussi touchant que légitime. Le cœur de Marie fut toujours aussi à proportion l'objet des complaisances de son Fils et l'asile des hommes. L'Eglise fut toujours pénétrée pour elle de respect et de reconnaissance, et sans s'expliquer d'abord avec cette précision, il est aisé de sentir qu'elle ne les a jamais perdus de vue.

Il est vrai cependant que dans ce dernier siècle cette dévotion a eu un éclat et des progrès plus marqués. Une sainte religieuse, inconnue, méprisée, persécutée dans sa propre maison, la propose par l'ordre de Dieu, et de toutes parts on l'embrasse ; plusieurs ordres religieux se font une loi de la solenniser; grand nombre d'évêques l'établissent dans leurs diocèses. Elle passe les mers : la Chine, le Canada, l'Inde et le Pérou honorent ces sacrés cœurs. Le Saint-Siége y met le comble par son approbation et ses indulgences. C'est ainsi que s'est établie la solennité du saint sacrement dont nous venons de célébrer l'octave. Une religieuse, dit le cardinal de Vitri, l'a suggérée, le pape Urbain II l'a commandée, toute l'Eglise l'a adoptée. Mais le trait le plus éclatant, ce fut la délivrance miraculeuse des villes de Marseille, d'Aix, d'Avignon, désolées par une peste affreuse, qui emportait des milliers d'habitants. Cette fête y fut établie, et l'ange exterminateur remit le glaive dans le fourreau. On lui assigne le lendemain de l'octave de la Fête-Dieu pour être comme la réparation des profanations commises dans ce saint temps.

Mais comme c'est principalement par l'amour que le cœur se caractérise, pour bien entrer dans les mystères du cœur de Jésus, nous allons vous entretenir de son amour. Il a deux objets, qui feront les deux parties de ce discours : Dieu et les hommes. Voyons d'abord l'amour du cœur de Jésus pour Dieu, l'amour du cœur de Jésus pour les hommes, et en même temps l'amour réciproque de Dieu et des hommes pour le cœur de Jésus. Telle est la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur de cette charité dont nous tâcherons de sonder les abîmes : *Quæ sit longitudo*, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'amour se forme par la connaissance, il se nourrit par les bienfaits. On admire, on voit avec complaisance un objet parfait, on est touché de reconnaissance pour un objet bienfaisant. L'un et l'autre conduisent à la préférence absolue de l'objet aimé sur tout le reste. Voilà l'amour de l'adorable Trinité. Le Père se voyant dans son Fils s'aime infiniment lui-même, le Fils recevant tout de son Père l'aime à son tour. Ce seraient deux amours, sans doute, s'il y avait deux objets et deux sujets différents. Mais le Père et le Fils ne font qu'une même Divinité; ce n'est de part et d'autre que Dieu qui aime, que Dieu qui est aimé. Il ne résulte donc qu'un amour de ces deux personnes ; c'est le Saint-Esprit, consubstantiel lui-même à toutes les deux. L'amour des hommes les uns pour les autres se forme de même ; ils voient de belles qualités, ils reçoivent des grâces. L'estime et la reconnaissance allument en eux le feu de l'amour pour l'objet qui leur en paraît digne. Ainsi se forme notre amour pour Dieu : la méditation de ses perfections charme l'esprit, le souvenir de ses bienfaits gagne le cœur. Ainsi rendons justice à la vérité et à sa bonté. La préférence qu'on donne à l'objet aimé est une suite nécessaire de cette idée supérieure; préférence injuste lorsqu'on la donne à la créature, juste et méritoire lorsqu'elle est pour le Créateur. Dieu ne peut se la refuser; seul dans l'éternité, que peut-il aimer que lui-même? Tout le reste est son ouvrage. Que pourrait-il se préférer? que pourrait-il se comparer?

Voilà le cœur de Jésus, même en tant qu'homme. Plus éclairé, plus favorisé que toutes les créatures ensemble, combien, 1° son amour de complaisance pour les perfections de Dieu, 2° son amour de reconnaissance pour ses bienfaits ont-ils dû porter le comble? 3° son amour de préférence et au plus haut degré et au prix de tout. Avec quels transports dans la hauteur et la profondeur de son amour devait-il dire comme le Prophète : Dieu de mon cœur, que veux-je que vous dans le ciel et sur la terre? Vous êtes mon partage dans l'éternité : *Quid mihi est*

in cœlo? Deus cordis mei et pars mea in æternum. (*Psal.* LXXII, 28.)

1° La hauteur de cet amour de complaisance dans l'admiration des perfections divines. Qu'est-ce que Dieu? ou plutôt que n'est-ce pas? C'est tout; c'est la beauté même, la grandeur, la sagesse, la justice, la bonté, la perfection même. Donnez le plus vaste champ à votre langue, le plus libre essor à votre esprit, la plus grande carrière à votre imagination, soit que par voie de dénégation, comme dit l'école, vous vouliez exclure tous les défauts ou plutôt les perfections des créatures, qui seraient des imperfections en Dieu, soit que par voie d'affirmation vous rassembliez tout ce qu'il y eut jamais, tout ce qu'il peut y avoir de grand, de beau, d'aimable, de parfait, Dieu est tout cela, ou plutôt il n'est rien de tout cela, puisqu'il est infiniment au-dessus. Est-il de tableau qui lui ressemble? est-il d'idée qui en approche, d'expression qui y atteigne? Après tout, notre impuissance à le louer est une sorte d'éloge plus glorieux encore et plus vrai que ce que pourrait enfanter l'éloquence. Dieu ne serait pas ce qu'il est, si l'esprit humain pouvait l'expliquer et le comprendre : *Cum consummaverit homo tunc incipiet.*

Cherchez-vous l'origine et la durée? Dieu n'en connaît point d'autre que l'éternité. Il a toujours été, jamais il ne cessera d'être. Tout le reste passe, il naît et il meurt, il commence et finit. Les plus vastes empires ont eu leurs fondateurs, ils ont vu leurs derniers princes; le monde lui-même a été créé, il doit un jour être détruit. L'Eternel seul ne peut avoir ni commencement ni fin, ni éprouver des vicissitudes. Etes-vous frappé de la puissance? Sachez que ce vaste univers ne lui a coûté qu'une parole. Il dit, et tout fut fait. Il n'en faudrait pas davantage pour le faire rentrer dans le néant. Les plus puissants monarques voient des bornes à leur empire, ils ne commandent qu'à un petit nombre de peuples; Dieu seul ne connaît point de bornes au sien, toutes les nations sont devant lui comme si elles n'étaient pas; il règne sur tous les êtres, le néant même lui obéit. La grandeur et la majesté frappent-elles vos yeux? Le Dieu que nous servons est honoré par des millions d'anges, le ciel lui sert de trône, la terre de marchepied; il marche sur l'aile des vents, les étoiles s'offrent à le servir, les flots de la mer la plus orageuse s'aplanissent sous ses pas; il touche les montagnes et elles fument, il parle aux fleuves et ils tarissent, il suspend la terre sur trois doigts, il renferme les eaux dans le creux de la main. Demandez-vous de l'étendue? Il est partout, il remplit tout, au-dessus, au-dessous, au dedans, au dehors de tout; il fait par son immensité le lien de tous les êtres, il est tout entier dans chaque point, et bien loin d'être renfermé dans les bornes étroites de l'univers, tout l'univers n'est lui-même qu'un point dans son immensité. Faites-vous plus de cas des connaissances? Sachez qu'il est le Dieu des sciences; il connaît tout, il voit tout et tout à la fois, sans que la multitude infinie des objets fasse la moindre confusion dans ses idées; ses idées elles-mêmes sont le modèle sur lequel tout se forme. Le connaître lui seul, c'est une science consommée préférable à tous les trésors. Etes-vous plus touché des soins amoureux de la Providence? Sachez que le moindre insecte, le plus petit atome est présent à ses yeux. Il ne tombe pas une feuille sans sa permission; c'est lui qui fait agir les ressorts de l'univers et qui dispose de tous les événements. Il arrive à ses fins avec autant de douceur que de force. Enfin êtes-vous plus sensible aux attraits de la bonté? Ah! le Seigneur est la bonté par essence; il porte, il mérite seul le nom de bon; il ne cherche qu'à se répandre et à faire des heureux. Seul il en fait, seul il peut en faire; il porte la bonté jusqu'à donner une éternité de bonheur, à se donner lui-même, à être l'objet de la félicité par sa possession, le principe par sa grâce et le mérite par sa mort.

Toutes ces perfections sont en lui dans un degré souverain, elles y sont sans bornes, les créatures n'en sont que de faibles images, n'en sont que de légères émanations, toujours mêlées de quelque défaut, toujours ternies par quelque faiblesse. Dieu seul en est exempt, tout est en lui souverainement parfait; il est juste, mais juste sans cruauté; miséricordieux, mais miséricordieux sans bassesse; il est grand, mais grand sans fierté; sage, mais sage sans artifice; immense sans se partager, éternel sans vieillir, agissant sans se lasser, donnant tout sans s'épuiser, acquérant tout sans devenir plus riche. Tout ce qu'on voit de biens dispersé dans les créatures est rassemblé en lui; il en est seul l'auteur et le modèle, la durée et le terme, ce sont des rayons qui partent du même soleil, des ruisseaux qui coulent de la même source. Qu'aimez-vous donc, si vous n'aimez pas le Seigneur? A quels charmes serez-vous sensible, si la souveraine beauté, la souveraine bonté, la souveraine perfection, vous trouvent indifférent? Quel est le cœur que cet amour ne touche, la glace qu'il ne fonde, le rocher qu'il n'amollisse, le diamant qu'il ne brise? Malheur à vous, vous êtes un monstre, vous méritez tous nos anathèmes : *Qui non amat, anathema sit.* (*Galat.*, I, 8.)

Mais pour aimer ces perfections, il faut les connaître; la connaissance est la mesure de l'amour. Mais tout le monde a-t-il des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un cœur pour sentir? Le premier miroir où Dieu se peint, c'est la nature, les premiers regards de l'âme sont la raison; le philosophe contemple l'ouvrier dans son ouvrage, il s'élève jusqu'à lui. Il n'en fallut pas davantage à bien de grands hommes pour aimer le souverain bien, le grand livre du monde fut leur maître : les charmes de la divinité de toutes parts répandus blessèrent les cœurs sensibles auxquels ils se laissaient entrevoir. Quel nouveau jour ne répandit pas la loi de Moïse, tout obscure, toute figurée, tout énigmatique qu'elle était! Les

légers tableaux qu'offrait de la Divinité l'habile pinceau du prophète, ravissaient tous les cœurs : la vivacité des sentiments de ces grands hommes croissait à mesure que la vérité se développait. Nous les admirons, nous les prenons pour modèles; rien de plus touchant que les transports de ces cœurs fidèles au milieu des ombres qui les environnaient.

L'Evangile a dissipé ces ombres. Dans quel nouveaux point de vue ne vous présente-t-il pas l'essence divine! C'est un nouvel ordre des choses, de nouveaux cieux, une nouvelle terre, un monde nouveau. Que n'y a point opéré l'amour dans les apôtres, dont il a allumé le zèle ? dans les martyrs, dont il a soutenu la constance ? dans les docteurs, dont il a dirigé la plume ? dans les pénitents, dont il a adouci les austérités? dans les vierges, dont il a conservé la pureté? Le feu de la charité s'est embrasé par les lumières de la vérité : ceux qui ont été les plus éclairés, ont été les plus tendres; on en a vu perdre l'usage des sens dans une douce extase, vivre dans une espèce d'ivresse; toujours unis à l'objet de leur amour, ne vivre que pour lui, ne pas vivre même, mais Dieu vivre en eux, dit saint Paul; l'oraison, c'est-à-dire, l'étude, la méditation de la Divinité, était le céleste flambeau qui allumait en eux l'incendie.

Que sera-ce dans le ciel, où tous les voiles étant levés, nous verrons face à face la bonté divine? Quelle gloire, quel amour, quelles délices! L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme ne saurait le comprendre. Le plus grand génie est aveugle, la plus haute contemplation est une nuit obscure auprès du grand jour de l'éternité, la lumière de la raison et de la foi sont trop sombres; il faut bien d'autres yeux pour soutenir sans sourciller l'éclat du soleil de justice. L'homme doit être élevé au-desus de lui-même, et comme divinisé, pour connaître et aimer dignement le souverain bien. Dans le ciel même il y a plusieurs demeures, et cette lumière de gloire n'est pas également vive partout. Eclairés à proportion de leur mérite, il y a entre les saints et les anges des degrés infinis de connaissance et d'amour : les princes de la cour céleste, les chérubins et les séraphins, aussi distingués par leur science et par leur amour, qu'ils le sont par leur dignité, voient les esprits inférieurs comme un grand génie voit un enfant balbutier quelques mots, et démêler les premiers éléments de la religion, surtout Marie, qui ne voit au-dessus d'elle que la Divinité, Marie, qui a puisé à la source, qui a enfanté, qui a nourri, qui a gouverné la sagesse même incarnée, et pour qui la maternité réunit et surpasse toutes les vertus, toutes les grâces, toutes les prérogatives du reste des créatures. Quelle doit être l'étendue de ses connaissances et la vivacité de son amour pour Dieu!

C'est par degrés que nous devons nous élever jusqu'au cœur de Jésus. Supérieur à toutes les lumières créées, à tout l'amour créé, auteur des lumières et de l'amour de tous les autres, ce n'est pas seulement en qualité de Dieu, il est la sagesse du Père et le principe du Saint-Esprit, c'est-à-dire de l'amour divin : c'est même en qualité d'homme que nous l'envisageons, et que nous admirons les trésors de science et de sagesse qui sont en lui : *Omnes thesauri sapientiæ, scientiæ absconditi.* (*Coloss.*, II, 3.) Cette science infuse de toutes les choses naturelles et surnaturelles, bien supérieure à celle des plus grands génies, et à celle d'Adam dans l'état d'innocence, et à celle de Salomon dans toute sa gloire, il la posséda dès le commencement de sa vie, et quoiqu'à mesure qu'il avançait en âge il parût croître en sagesse, il n'en possédait pas moins la plénitude de vérité et de grâce dont les développements aux yeux des hommes paraissaient suivre les accroissements de son corps : *Plenum gratiæ et veritatis.* (*Joan.*, I, 14.) Il connaissait de même l'histoire de tous les temps, malgré les plus secrets replis du cœur; les plus sombres nuages du passé, le plus profond abîme de l'avenir, rien n'était caché pour lui : et quoique pour réprimer l'indiscrète curiosité des apôtres, il cachât, il parût ignorer certains événements, comme le jour du jugement, pense-t-on que le Juge des vivants et des morts, qui en détaille si bien toutes les circonstances, ne fût pas instruit du temps de l'exercice de son pouvoir? A quelle élévation, à quelle vivacité, à quels transports d'amour n'ont pas dû le porter ces connaissances sublimes des ouvrages et de la conduite de Dieu? Quelles lumières surtout ne lui a pas données cet esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil, qui s'est reposé sur lui? Sans avoir sans doute cette connaissance infinie de la Divinité, qui la comprend parfaitement, comme elle se comprend elle-même, et dont un esprit créé, tout élevé qu'il puisse être, demeure toujours incapable, la théologie ne doute pas que Jésus-Christ n'ait vu face à face, connu, possédé, aimé Dieu en lui-même, plus parfaitement que tout le ciel ensemble, quoique par un miracle les effets en aient été suspendus, et pour ne pas troubler l'économie de la rédemption des hommes, attachée à ses souffrances, il ait joint à cette béatitude céleste le calice d'amertume dont il a bu jusqu'à la lie. Ainsi par un amour toujours triomphant, qui opérait à la fois les deux prodiges, il était dans le ciel et sur la terre, et au Calvaire et au Thabor, couronné de gloire et d'épines. *Plenum spiritu sapientiæ, intelligentiæ, consilii.*

2° Les bienfaits dont l'humanité de Jésus-Christ fut comblée ne présentent pas moins cette touchante gradation dans les divers ordres de la nature, de la grâce et de la gloire. L'amour de Dieu n'est pas un amour stérile: ses bienfaits en sont la preuve. Que n'avons-nous pas reçu de lui! Néant par nous-mêmes, il nous a créés, il nous conserve, il nous enrichit. N'est-ce pas lui qui allume dans le ciel le feu de tous les astres et qui pare la terre de tant de beauté? Ce n'est pas le so-

leil, c'est lui qui nous éclaire; ce n'est pas la terre, c'est lui qui nous soutient; ce n'est pas le feu, c'est lui qui nous échauffe : toutes les créatures nous servent par ses ordres et nous sont utiles par ses bontés. Que ne lui doivent pas les dieux de la terre? Vous dont l'or et l'argent couvrent les lambris, dont les pierres précieuses ornent la couronne, dont les mets exquis chargent les tables, dont les peuples tremblants adorent les volontés, adorez, princes, celui dont la main libérale s'ouvre sur vous sans mesure, faites-le adorer à tous vos sujets.

Dans l'ordre de la grâce, plus prodigue encore, il semble s'être épuisé pour nous. Impatient de nous rendre heureux dans un temps où nous étions incapables, je ne dis pas de mériter ou de demander, mais de désirer même et de connaître les grâces, il nous a pris par la main dès le berceau pour nous faire entrer dans son Eglise et nous mettre au nombre de ses enfant; il a cent fois effacé nos péchés dans le second baptême de la pénitence, il nous prodigue ses mérites, il nous nourrit pas les sacrements, et tout cela n est rien au prix de ce qu'il nous réserve : *Et si hæc parva sunt, adjiciant multo majora*

Quelle conduite miséricordieuse il tient sur vous! que de dangers il éloigne! que de grâces il répand! que d'occasions de vertu il fait naître! que de soins constants pour le salut! Le beau spectacle que vous présentera un jour ce merveilleux système de providence, lorsque le voile étant levé, vous verrez en entier ce que vous ne voyez qu'en détail et superficiellement, cet ordre, cette économie, cet enchaînement de faveurs qui depuis le berceau jusqu'au tombeau ont signalé les bontés inaltérables du Créateur! Le spectacle sera bien plus ravissant pour ces âmes privilégiées, un Augustin, un François Xavier, une Thérèse, dont on ne lit la vie qu'avec étonnement, et que Dieu, à travers mille épreuves, par un tissu de prodiges de grâce et de vertu, a conduits à la prédestination éternelle : combien doivent-ils en être étonnés eux-mêmes! Je ne suis pas surpris de leurs extases; la vue de tant de bienfaits devait les jeter dans une espèce d'ivresse et de stupidité : *Quid est homo, qui*, etc.

Aujourd'hui que dans le ciel ils en voient, ils en possèdent le comble, sans doute que Dieu fait dans leur cœur pour le sentir ce qu'il a fait dans leur cœur pour le connaître: il l'agrandit, il l'élève, il donne de l'étendue à sa capacité, de la sensibilité à ses mouvements, pour pouvoir suffire à l'océan de délices qui les inonde. A mesure que leur gloire est plus sublime, et leurs lumières plus vives, leur gratitude est plus grande. Entre les sentiments d'un séraphin et ceux d'un juste ordinaire il y a la même proportion de vivacité qu'entre le degré de bonheur qui en est l'objet, et de lumière qui le fait comprendre. La reconnaissance de Marie répond de même à l'auguste maternité qui l'élève au-dessus de tout : elle ne surpasse pas moins les autres créatures par les sentiments que par les priviléges.

Tous ces traits réunis dans l'humanité du Sauveur, en nous montrant la créature la plus heureuse, nous font voir en même temps la plus reconnaissante. Qui fut jamais plus distingué dans l'ordre de la nature? Beauté du corps, talents de l'esprit, éclat de la naissance, profusion des richesses, brillant de la réputation, que la pauvreté de la naissance, l'obscurité de la vie, l'ignominie de la mort, ne vous fassent point prendre le change : il possède, il distribue, il crée tout cela, il éclaire tous les sages, il enrichit tous les princes, il charme tous les cœurs, il commande à toute la nature. Son nom vole d'un pôle à l'autre, partout il voit des autels, des adorateurs, des disciples; il en verra jusqu'à la fin des siècles, il en verra dans l'éternité. Le démon y pensait-il d'offrir tous les royaumes du monde a celui à qui toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre? *Data est mihi omnis potestas.* (*Matth.*, XXVIII, 18.) Qui fut jamais plus favorisé dans l'ordre de la grâce? Elle est pour lui sans mesure; grâce de prédestination, il est le chef des prédestinés; grâce de préservation, il est absolument impeccable; grâce de sanctification, il est le saint des saints; grâce d'épreuves, de combats, de victoires, il a triomphé de tout; grâce de confidence, il est admis dans les plus grands secrets de la Divinité; grâce de ministère, il est employé à opérer les plus grandes choses. C'est lui qui ouvre les sources de la grâce, il la demande, il la mérite, il la répand. Il donne les leçons de toutes les vertus, il en offre les exemples, il en impose les lois. Il a appelé, formé, consommé chacun des saints. Il possède la plénitude de tout, et c'est dans sa plénitude que tout va puiser : *De plenitudine ejus omnes accepimus.* (*Joan.*, I, 16.) Qui fut jamais plus élevé dans la gloire? Ni les vierges par leur pureté, ni les docteurs par leur fermeté, ni les martyrs par leur intrépidité, ni les apôtres par leur charité, ni les anges par leur fidélité, rien n'approche de celui qui est assis à la droite du Père. Les séraphins se prosternent devant lui, les saints jettent à ses pieds leur couronne, il est le maître, il fait la gloire et les délices de tout l'Empirée. C'est lui qui pèse dans sa balance les mérites de tous les esprits, et leur distribue les récompenses. Qui peut le disputer au Juge des vivants et des morts? *Ascendit ut impleret omnia.* (*Ephes.*, IV, 10.)

Mais tout cela est infiniment au-dessous de la Divinité qui est son apanage. La qualité de Mere de Dieu met Marie au-dessus de tout, mais toujours au-dessous de Dieu; elle emprunte de lui tout son éclat. C'est parce qu'il est infiniment grand qu'elle est elle-même si grande, comme la lune, dont la lumière empruntée vient toute du soleil. Quel est-il donc ce soleil qui éclaire le monde et fait briller les astres? C'est Dieu, c'est lui qui s'est uni à Jésus. Pour comprendre l'excès de la reconnaissance de son cœur sacré, il faudrait comprendre aussi bien

que lui l'excès du bienfait dont le comble cette union divine, c'est-à-dire le prix de la Divinité. Si l'union hypostatique n'avait été faite que longtemps après sa naissance, quelle eût été sa surprise ! qu'il se fût écrié comme le Prophète : Qui suis-je pour avoir mérité vos regards? je ne suis qu'un peu de poussière, et vous m'associez à votre empire! Quoique l'union ait été faite dès l'instant de la création, il n'en sent pas moins la faveur par la comparaison de ce qu'il était par sa nature, et de ce qu'il a obtenu par grâce. Un esclave tout à coup élevé à l'empire du monde, un pauvre tout à coup placé dans le ciel au milieu des anges, un homme tout à coup devenu Dieu, que pense-t-il à la vue de l'abîme de sa gloire et de son bonheur? Le paganisme avait souvent imaginé des apothéoses, soit dans ses fables pour ses héros, soit dans ses flatteries en faveur de ses empereurs, les plaçant sur les autels, les élevant dans l'Empirée au milieu de leurs dieux. Dans cette supposition chimérique quelle révolution eût dû produire cette participation à la Divinité! Ici la vérité surpasse la figure et la fable. L'homme est devenu réellement Dieu, non par une union morale, comme le disait Nestorius, non par la confusion des natures, comme le blasphémait Eutychès, mais par une union personnelle qui l'élève jusqu'à Dieu, le rend égal à Dieu, en fait un Dieu.

C'est à lui à dire, c'est à lui à sentir, à porter, ou plutôt à être accablé du poids de sa reconnaissance. Qu'on rassemble toutes les espèces, tous les degrés divers de reconnaissance de tous les anges, de tous les saints, de tous les hommes, sur toutes les grâces générales et particulières; qu'on donne une vie, une raison, un cœur à tous les êtres insensibles, que chacun apprécie ce qu'il a reçu, que le soleil remercie de ses rayons, la terre de ses fruits, les animaux de leurs qualités, quel parfum composerons-nous de tous ces parfums, quel feu de toutes ces étincelles! Le cœur de Jésus est tout cela, il a toutes ces raisons d'aimer, il les a toutes à la fois, il les a toutes dans un degré éminent; son amour est un assemblage de tous les amours, il est au-dessus de tous les amours, puisque la Divinité qu'il possède, est infiniment au-dessus de tout. Supposons que le Verbe ait été engendré librement par le Père, au lieu qu'il l'a été nécessairement, qu'ainsi il ait reçu comme un bienfait ce qui est une suite de sa nature; cette ressemblance, cette égalité, cette consubstantialité formerait pour le Verbe et la faveur la plus sublime et le lien le plus étroit, et la reconnaissance la plus parfaite. Tel est à proportion le bonheur de l'humanité de Jésus, comme Verbe. Le Verbe a pu ne pas s'incarner, il pouvait prendre un autre corps et une autre âme. Il s'est donc donné librement et comme une grâce à Jésus, pour faire avec lui une même personne, lui communiquer les titres, partager les honneurs, accorder les droits de la Divinité, comme s'il était devenu lui-même le Verbe. Mais les termes nous manquent; toutes ces idées chimériques ou réelles, et toujours insuffisantes, ne servent qu'à nous mieux convaincre de notre impuissance à en parler dignement : *Generationem ejus quis enarrabit?* (*Isa.*, LIII, 8.)

3° Après avoir si bien connu les droits que donnent à Dieu sur tous les cœurs ses perfections et ses bienfaits, le cœur de Jésus lui refuserait-il le juste amour de préférence sur tous les êtres? Cet amour coûte peu dans la spéculation, Dieu se montre sans concurrent; il coûterait peu dans la pratique, si le cœur n'y était intéressé; on abandonne sans peine tout le reste, mais on ne peut se résoudre à faire pencher la balance contre ses intérêts, ses inclinations, sa personne. Admirons en Jésus un amour de zèle qui sacrifie ses intérêts à ceux de Dieu, un amour de conformité qui le préfère à ses volontés, un amour de sacrifice qui lui livre sa propre personne. Qui peut donc le séparer de son Dieu? Rien n'en sera capable : *Quis nos separabit a charitate Christi?* (*Rom.*, VIII, 35.)

Qui pourrait comprendre l'ardeur, la générosité, l'étendue du zèle divin? Il ne connaît aucune borne, personne n'en est exclu; pécheur et juste, chrétien et idolâtre, tout est écrit dans le cœur de Jésus : *Pro omnibus mortuus est.* (II *Cor.*, V, 14.) Il est venu porter le feu de l'amour sur la terre : que veut-il qu'en voir tous les cœurs embrasés? Le zèle de votre maison me dévore. Pour ménager votre gloire et le salut des âmes, faut-il des travaux? les campagnes de la Judée retentiront de mes prédications. Faut-il du sang? le jardin des Olives et le Calvaire seront inondés du mien. Faut-il des bienfaits? je soulagerai, j'éclairerai, je nourrirai, je sanctifierai tous les peuples. Faut-il en donner des preuves à mes plus grands ennemis? je prierai pour mes bourreaux, j'embrasserai un traître, je pardonnerai à tous les pécheurs. Faut-il en éterniser la mémoire? mes apôtres porteront le salut aux extrémités de la terre, une Eglise sortie de mon côté, à jamais sûre de ma protection, fera passer d'âge en âge ma doctrine, mes pouvoirs, mon esprit et mes grâces, et inviter tout le monde à venir à moi : *Venite ad me, omnes.* (*Matth.*, XI, 28.)

Amour de conformité à ses volontés. Que la nature aux abois pousse des plaintes involontaires, qu'elle demande l'éloignement du calice de sa passion, ce cœur, ministre et offrande, prêtre et victime, répondra que votre volonté soit faite et non pas la mienne. Ce cœur, palpitant à peine sur la croix et rendant ses derniers soupirs, abandonné de son Père, se remet lui-même entre les mains de celui dont-il il n'éprouve que la rigueur : *In manus tuas commendo spiritum meum.* (*Luc.*, XXIII, 46.) Aussi fait-il de cette volonté son aliment et ses délices; il n'est venu sur la terre que pour l'accomplir, il n'a agi que par ses impressions, il n'a parlé que pour la faire connaître. Dieu préfère l'obéissance aux victimes, il trouve ici l'obéissance

et la victime, matière et ministre l'une de l'autre. La loi est écrite au fond de ce cœur depuis le moment de sa naissance bien mieux que sur les tables de pierre, il y sera fidèle jusqu'à la mort, et à la mort de la croix : *Legem tuam in medio cordis mei.* (*Psal.* XXXIX, 9.)

Amour de sacrifice. Voilà l'hommage propre à la Divinité. Contentez-vous, justice inexorable, apprêtez vos plus funestes coups, aiguisez votre glaive, allumez vos feux, levez votre bras vengeur ; voici un objet digne de votre colère. Frappez, il est chargé de tous les péchés du monde. Si ce n'est pas assez d'avoir frappé une fois sur le Calvaire, frappez encore sur nos autels. La victime eucharistique, toujours immolée et toujours renaissante, immolée et renaissante du couchant à l'aurore, vous offre une satisfaction infinie, éternelle, universelle. Multiplions les autels, consacrons des ministres, l'holocauste multiplié à l'infini, et toujours subsistant, répond seul à l'amour extrême du cœur le plus passionné, il répond seul à sa vive contrition, à son humilité profonde. Vous ne répandez vos bienfaits, grand Dieu, que sur des cœurs humbles, qui, anéantis à leurs propres yeux, en reconnaissent le principe, et le fassent remonter à leur source. Ah ! voici le véritable humble de cœur, voici le cœur qui connaît le mieux le prix de vos grâces, voici le cœur le plus humilié sous le poids du péché, le plus avide d'opprobes, qui n'a été content que quand il en a été rassasié : *Mitis et humilis corde.* (*Matth.*, XI, 29.) Justement irrité contre le péché, attendez-vous, Seigneur, qu'une contrition amère le répare, qu'elle fasse couler des ruisseaux de larmes, qu'elle brise un cœur criminel. Le voilà ce cœur brisé de douleur, les voilà ces torrents de larmes et de sang, la voilà cette agonie mortelle qui réduit aux abois ce cœur innocent. Peut-on plus glorieusement assurer à Dieu la pénitence qui lui est due ? *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Matth.*, XXVI, 38 ; *Marc*, XIV, 34.)

4° Oserons-nous dire que Dieu doit au cœur de Jésus un amour semblable ? Avec quelle complaisance voit-il en lui le plus beau de ses ouvrages ! Dieu vit avec plaisir au commencement du monde les perfections qu'il avait répandues sur les créatures, il fut satisfait de son ouvrage ; il voit avec plaisir dans les justes les vertus qu'il y a opérées par sa grâce, et dans nos mérites il couronne avec joie ses bienfaits. Mais est-il rien de comparable au Fils bien-aimé en qui il met ses complaisances ? C'est du bon trésor du cœur qu'il tire la science, la sagesse, la grâce, la vertu, les mérites, la gloire dont il enrichit la terre, dont il embellit le ciel : *De bono thesauro cordis profert bona.* (*Matth.*, XII, 35.) Il n'en est pas des complaisances de Dieu comme de celles des hommes ; injustes ou aveugles dans leur choix, le caprice leur sert de guide, l'habitude fait leur constance. Mais Dieu, conduit par une souveraine sagesse, n'aime que ce qui est digne ou il l'en rend digne en l'aimant. Cœur sacré, pour vous sont épuisées les richesses de la grâce, vous êtes infiniment aimable, aimable dans vos sentiments, dans vos désirs, dans vos pensées, dans vos vertus ; tout est aimable, tout est beau, tout est divin en vous. Charmé de vos perfections, que Dieu dit avec raison, voilà l'objet de mes complaisances ! *In quo mihi bene complacui.* (*Matth.*, XVII, 5.)

Voici le vrai temple de Salomon. Ce n'est pas l'ouvrage de la sagesse humaine, c'est le chef-d'œuvre, c'est le sanctuaire de la sagesse éternelle. Ce ne sont pas des millions d'ouvriers qui y travaillent, c'est un Dieu ; ce n'est pas une foule de victimes privées de raison, c'est une victime d'un prix infini qui fait le prix de toutes les autres ; ce n'est pas une mer d'airain soutenue sur douze bœufs, c'est une mer infinie de grâces distribuées par les apôtres ; ce ne sont pas les parfums de l'Arabie qui exhalent leurs agréables odeurs, ce sont des hommages divins dont l'encens monte jusqu'à son trône ; ce ne sont pas des amas infinis d'or, d'argent, de pierres précieuses, c'est la substance même de la Divinité et la personne du Verbe ; ce n'est pas une nuée épaisse qui y remplit d'une sainte horreur pour la majesté de Dieu dont elle annonce la présence, c'est la majesté, la gloire de Dieu même qui y repose : voici la véritable arche d'alliance et le saint des saints ; ce n'est pas un vase de manne, mais le pain des anges ; non la baguette fleurie d'Aaron, mais l'auteur du sacerdoce et le vrai grand prêtre ; non les tables de la loi, mais le législateur même ; non des chérubins qui adorent, mais le Créateur des chérubins, l'objet de leurs adorations. Les autres sacrifices déplaisaient avec raison, ils étaient sans mérite ; ici tout doit plaire, la grande victime a rempli tout le vide : *Tunc dixi : Ecce venio.* (*Psal.* XXXIX, 8.) A ce prix, le cœur de Jésus peut-il ne pas mériter toutes ces complaisances ? *In quo mihi bene complacui.* (*Matth.*, XVII, 5.)

Ce n'est pas assez, il est tout le paradis. Céleste Jérusalem, nous envierions le sort de vos heureux habitants, si nous n'avions le sacré cœur de Jésus. Avec lui a-t-on besoin du paradis ? ne l'a-t-on pas en effet ? il en fait la gloire et les charmes. On n'y voit ni soleil ni lune, sa lumière y sert de tout, ses murailles sont d'or et de jaspe, sa charité en est l'architecte, elle y a laissé douze portes, chacune d'une pierre précieuse, afin qu'ouvertes de toutes parts, tous les hommes y aient une libre entrée. Ses places publiques portent un arbre merveilleux qui donne du fruit douze fois l'année. Le banquet eucharistique n'est-il pas toujours dressé ? le vin céleste cesse-t-il de couler un instant ? Voici la splendeur de votre gloire, la figure de votre substance, ô mon Dieu ! La plénitude de la Divinité y habite corporellement. Semblable à un miroir qui reçoit et qui rend l'image des objets, il vous reçoit, il vous exprime par un divin com-

merce; vous faites rejaillir sur lui la gloire qu'il vous rend. Pouvez-vous mieux placer vos complaisances que sur un autre vous-même? *In quo mihi bene complacui.*

Amour de reconnaissance. Je sais, grand Dieu, que, maître de tout, vous n'avez rien à recevoir ni à désirer; vous ne sauriez être redevable à personne. Mais je sais que votre bonté vous fait désirer notre salut et nous tenir compte de nos vertus. Quel compte devez-vous donc tenir à celui qui en est l'auteur et qui vous a tout acheté au prix de la vie? Oui, c'est au cœur de Jésus que Dieu est redevable du monde sauvé. Par lui il a exercé le plus beau de ses attributs, la miséricorde. Votre justice, ô mon Dieu! vous allait ravir une foule d'adorateurs. Un monde englouti dans le déluge, des villes réduites en cendres, la terre inondée de calamités, n'étaient que des préludes de vos vengeances. Sans ce cœur adorable, forcée par les arrêts de la justice, la foudre allait partir, le glaive allait frapper; ce cher Fils vous l'arrache, son cœur adoucit le vôtre, ses gémissements apaisent votre colère et s'éteignent dans son sang. Sans lui, l'homme prodigue, égaré dans une terre étrangère, avait dissipé tous ses biens : il le ramène à la maison paternelle, lui rend ses premiers habits, et veut être lui-même le veau gras qu'on lui sert. Sans lui le monde languissait dans les ténèbres et les ombres de la mort; les générations, en perpétuant sa durée, ne faisaient qu'éterniser ses malheurs. Touché de pitié, il ressuscite Lazare, guérit le paralytique, éclaire l'aveugle, ouvre à tous les hommes le port du salut. Ami commun, il se rend médiateur entre un père irrité et un fils coupable, suspend les coups de l'un, forme les regrets de l'autre, et ménageant la réconciliation, il rend service à tous les deux. Douce obligation! précieux bienfait! vous ne frappez, mon Dieu, qu'à regret. Dérober le coupable à vos coups, c'est entrer dans vos vues et vous servir à votre goût. O vous, à qui tout est dû, soyez pour vous et pour nous sensible à ce bienfait, jetez les yeux sur ce cœur adorable, lancez la foudre, à la bonne heure, qu'elle passe à travers ce cœur sacré. Couvert de ce bouclier, qu'avons-nous à craindre? Répandez le vin de votre colère, il perd son amertume pourvu qu'il soit mêlé avec son sang : *Respice in faciem Christi tui.* (*Psal.* LXXXIII, 10.)

Qu'il est doux pour Dieu de voir ses inclinations si bien placées! qu'il est flatteur pour Jésus-Christ de se voir si glorieusement distingué! Que cette préférence est juste! quelle est pour tous les deux délicieuse! Chaque prédestiné voit en Dieu, il est vrai, un amour de préférence sur une infinité d'autres que sa justice a laissé périr, et se sent comblé de joie par la comparaison de son salut avec leur perte. Mais combien cette prédilection est-elle plus touchante pour le cœur de Jésus? Les autres prédestinés ont couru des risques, Jésus fut toujours au-dessus des moindres dangers; les plus grands saints ont commis des fautes, l'ombre même du péché ne put approcher de Jésus. Il est des concurrences dans la gloire, on voit dans le ciel des égaux et même des supérieurs : tout est au-dessous de Jésus, tous les prédestinés doivent lui ressembler pour être du nombre. Il est des degrés de gloire où une plus grande fidélité eût fait monter; il n'est pour Jésus ni regret ni désir à former, tout lui est dû par nature, il a tout mérité par vertu. Enfin, les plus illustres favoris du ciel demeurent toujours créatures, et tout distingués qu'ils sont par le mérite et les récompenses, il reste toujours entre eux et la Divinité un intervalle immense; il n'appartient qu'à Jésus de le franchir, le bien-aimé choisi entre mille vole d'un vol rapide dans le sein de la Divinité, et dans ses adorables embrassements, dans son union ineffable avec la personne du Verbe, il a droit de partager sa gloire, sa puissance, sa sainteté. Ce n'est point en lui une usurpation, il est Dieu : *Dilectus meus electus ex millibus.* (*Cant.*, V, 10.)

Que n'a pas fait Dieu pour lui assurer cette préférence? Il a pendant quatre mille ans fixé sur lui les yeux et l'attente de toute la terre par des promesses, des prophéties, des figures sans nombre, une nation choisie, un sacerdoce établi, une loi donnée, un temple construit, les plus grands hommes formés uniquement pour l'annoncer, pour le représenter et le faire désirer. Il a fixé sur lui tous les yeux, et à sa naissance par de nouveaux astres, et pendant sa vie par une foule de prodiges, et à sa mort par le renversement de la nature, et sa résurrection par une gloire unique pendant tous les siècles de l'Eglise, par la durée et l'éclat de ce corps immense, par l'authenticité des décisions, par la solennité du culte, par le nombre de ses fêtes, par la multitude de ses adorateurs de toutes parts répandus, enfin par le jugement dernier et irrévocable qu'il prononcera sur le sort de tous les hommes, dans l'éternité par l'hommage de tout l'univers. Il voulut dès le commencement lui assurer l'hommage de tous les anges. Malheur à ceux qui refusèrent de le lui rendre, l'enfer le vengea et le vengera à jamais de leur révolte : *Adorent eum omnes angeli.* (*Hebr.*, I, 6.) Nous nous joignons, ô mon Dieu! à ceux qui vous furent fidèles, nous vous adorons profondément, nous bénissons les titres sacrés qui vous assurent de si justes prérogatives.

Nous le devons par reconnaissance, puisque le cœur de Jésus nous honore de son tendre amour.

SECONDE PARTIE.

Il est aisé par le détail des perfections du cœur de Jésus et les bienfaits dont il nous comble, de faire naître en nous un amour de complaisance et de reconnaissance qui lui est si justement dû. Il est si parfait! il est si bienfaisant! qui pourrait se défendre de l'aimer avec tendresse? Dieu se complaît en lui et lui est redevable de sa gloire. Nos

cœurs seraient-ils plus difficiles? Le Père éternel lui communique sa grandeur, et reçoit par lui une gloire infinie. Le Fils y unit sa personne, et y devient le principe parfait des plus héroïques vertus. Le Saint-Esprit, par l'effusion de son amour et le tribut d'un amour réciproque, y goûte les plus pures délices. Mais de son côté le genre humain, infiniment élevé par l'union avec le Verbe, rend à Dieu dans ce cœur sacré ses profondes adorations; infiniment enrichi par ses mérites; il lui consacre ses bonnes œuvres; infiniment heureux par son amour, il y est enivré des plus doux plaisirs. Vous êtes, cœur sacré, la gloire, le trésor, les délices de Dieu et des hommes, caution mutuelle de de tous les deux par vos mérites et vos grâces, à portée de l'homme par votre nature, égal à Dieu par votre grandeur, centre de l'univers, en qui l'homme se trouve par l'humanité, et Dieu par sa divinité, et qui sans rien perdre de l'un ni de l'autre, les consomme l'un dans l'autre : *Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum.* (*Joan.*, XVII, 23.) Ils trouvent en vous l'un et l'autre un homme selon leur cœur. Je me trompe, ils y trouvent leur propre cœur. Ce serait beaucoup pour les plus grands hommes d'être comme Moïse et David, selon le cœur de Dieu; ce serait beaucoup pour les plus aimables d'être selon le cœur de l'homme. Il n'appartient qu'au cœur de Jésus d'être le cœur de Dieu et de l'homme : *Virum secundum cor meum.* (I *Reg.*, XIII, 14.)

Mais nous n'entrerions qu'imparfaitement dans les vues que la délicatesse de son amour lui inspire, si nous nous bornions aux raisons de l'aimer. La perfection donne des lois, les bienfaits imposent des obligations; l'un et l'autre rendent l'amour nécessaire. Mais Jésus ne veut devoir notre cœur qu'à l'amour, acheter notre cœur par le sien; il veut être aimé, parce qu'il nous aime. Oublions pour un moment ce qu'il mérite de nous pour ne nous occuper que de ce qu'il fait pour nous, afin d'apprendre par un juste retour à mesurer notre amour sur le sien. J'y vois, 1° un amour de compassion pour réparer nos maux passés; 2° un amour de vigilance pour nous préserver; 3° un amour de tendresse pour achever notre bonheur. Il a fallu lever l'obstacle, il faut le prévenir pour pouvoir enfin nous unir à lui. Quelle confiance ne devons-nous pas à tant de miséricorde! quelle docilité à tant de sollicitude! quelle tendresse pour payer la sienne!

1° Amour compatissant. Les misères de l'homme étaient extrêmes depuis que le serpent infernal avait infecté le paradis terrestre de son haleine empoisonnée; le repos, le plaisir, la santé, la vie avaient fui de dessus la terre avec la sagesse et la vertu, et en avaient laissé le séjour infortuné en proie au péché, à l'ignorance, à la passion, à la guerre, aux maladies, à la mort. Le torrent débordé entraînait tout dans l'abîme, tout périssait; les hommes ne se multipliaient et ne se perpétuaient que pour grossir ce torrent de larmes, et peupler l'enfer. Dieu en est touché jusqu'au fond du cœur, semblable à un médecin charitable qui cherche à guérir son malade, semblable à une mère éplorée auprès du lit de son fils mourant, sa tendresse ne voit qu'avec une vive douleur de si grands maux : non, je ne puis plus longtemps en soutenir le spectacle, il faut y apporter du remède; quoi qu'il m'en coûte, au prix de moi-même, je veux soulager, je veux sauver l'homme : *Tactus dolore cordis.* (*Gen.*, VI, 6.)

Chacun de vous en particulier a été l'objet de sa tendre pitié. Il voit vos maux, et il les partage; il voit vos larmes, et il les essuie; il voit vos tentations, et il les combat; il voit vos faiblesses, et il vous fortifie; il voit vos péchés, et il les expie. Ce n'est pas un de ces politiques indifférents qui, uniquement occupés du bien public, à les entendre n'ont que de la dureté pour chacun des hommes, qu'ils se font un mérite de lui sacrifier; aussi populaire que grand, ami particulier autant que maître commun, non-seulement Jésus aime le total des hommes, il honore de sa tendresse chacun de nous. Son sacrifice, ses sacrements, ses mérites, ses grâces, son cœur, tout est à la fois le trésor public de tous, et le trésor particulier de chacun. Tel alla-t-il au-devant de la veuve de Naïm et fut ému de sa douleur : *Misericordia motus.* (*Luc.*, VII, 13.) Tel alla-t-il chez les sœurs de Lazare, s'affligea, frémit, se troubla sur leur perte : *Infremuit, turbavit seipsum.* (*Joan.*, XI, 33.) Le cœur de l'homme est trop petit pour suffire à ce détail; le cœur de Jésus embrasse tout, chaque homme lui est aussi cher, aussi présent que s'il était seul dans l'univers.

A quel titre avez-vous pu être l'objet de son amour? qu'avez-vous d'aimable par vous-même, qu'avez-vous d'aimable après le péché? Défiguré, hideux, aveugle, paralytique, muet et sourd, blessé à mort, ou plutôt mort en effet à la grâce, quel amour n'eût pas été cent fois éteint? combien, au contraire, n'avez-vous pas mérité son indignation et sa vengeance? Vous l'avez offensé mille fois, votre cœur ne vous en rend qu'un trop fidèle témoignage. Il a dû vous punir, une parole lui suffisait et tout l'y engageait. Ingrat, vous avez oublié ses bienfaits; infidèle, vous avez violé vos promesses; rebelle, vous avez transgressé ses lois; insolent, vous avez outragé sa majesté; téméraire, vous avez bravé ses châtiments; aveugle, vous avez abusé de ses miséricordes; sacrilége, vous avez profané son corps et son sang; le ciel et la terre s'élèvent contre vous. Il n'en faudrait pas tant pour irriter le maître le plus patient et rebuter l'ami le plus tendre. Volages, inconstants, injustes amis du monde, que la moindre faute, le moindre soupçon dégoûte, refroidit, éloigne, change en ennemis, auriez-vous jamais pardonné, auriez-vous suspendu votre ressentiment?

Il ne cessera de vous aimer jusqu'à la fin de votre vie. A l'épreuve de tout, il vous

pardonnera, il vous aimera encore après mille péchés, et à moins que vous ne vous arrachiez vous-même toute ressource, en mourant dans l'impénitence, il sera toujours prêt à vous recevoir, toujours prêt à vous secourir dans vos malheurs, quels que soient les péchés dont vous pouvez être coupable. Mais aussi n'abusez pas de sa bonté, que des délais aussi téméraires qu'injustes ne vous fassent pas courir le risque insensé de votre réprobation. Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur. Qui vous répond de la durée de votre vie, des surprises de la mort, de la volonté de vous convertir à ce moment, que l'habitude rendra si chancelante, de la grâce nécessaire que tant de mépris rendront faible, de la liberté que tant d'événements imprévus peuvent rendre impuissante? Ces délais outrageants ne méritent-ils pas que la mort dans le péché soit enfin le châtiment de vos résistances? Ce ne sera jamais Dieu qui vous abandonnera le premier, son amour est inépuisable : c'est vous-même qui vous plongerez le poignard dans le sein.

Cet amour n'est pas moins désintéressé que durable, car enfin quel fruit revient-il à Dieu de l'amour qu'il nous porte ou de celui que nous lui portons? Souverainement heureux par lui-même, il n'a besoin de rien pour augmenter ou soutenir sa félicité. Il s'est passé de nous pendant l'éternité, il s'en passerait bien encore : c'est nous qui avons besoin de lui, nous ne pouvons rien sans son secours, et cependant c'est lui qui nous cherche. Surtout qu'a-t-il à attendre du pécheur, que des outrages? que peut-il avoir pour le pécheur, que des sentiments d'indignation? qu'a-t-il mérité le pécheur, que des foudres? et cependant Dieu le cherche encore. Où trouvera-t-on un amour si pur et si généreux? L'ami le plus fidèle, toujours intéressé, en veut à nos biens, à notre protection, à notre crédit plus qu'à nous : il n'aime que lui-même. Dieu seul sait aimer comme il faut, sans intérêt et sans retour. Seul, il mérite d'être aimé de même de l'amour le plus pur et le plus désintéressé : *Bonorum meorum non eges.* (*Psal.* XV, 2.)

Sa tendre compassion ne se borne pas à prévenir, à chercher, à pardonner; aussi bienfaisant que prévenant, il répare les maux, il comble de biens. Vous vous étiez dépouillé de tout, il vous enrichit; vous vous étiez égaré, il vous ramène ; vous vous étiez banni du paradis, il vous en ouvre les portes; vous vous étiez donné la mort, il vous rend la vie. Voilà la maison paternelle où l'on vous reçoit, comme l'enfant prodigue, l'ancienne robe dont on vous couvre, l'anneau qu'on met à votre doigt. Ne pensez pas que le souvenir de vos fautes passées trouble la sérénité de ces beaux jours, tout est oublié, tout est anéanti, tout est rétabli : même protection dans les grâces, même familiarité dans les caresses, même tendresse dans les sentiments. On ne distingue le fidèle du pénitent que par des faveurs plus marquées. Le fidèle en est jaloux et s'en plaint. Après avoir été nourri à la même table, élevé dans le ciel à la même gloire, celui qu'il avait offensé sera lui-même sa récompense : *Ego ero merces tua, magna nimis.* (*Gen.*, XV, 1.)

A quel prix pensez-vous qu'il vous achète? Au prix de lui-même : il lave vos plaies dans son sang, il vous nourrit de sa substance, il vous sauve par l'amour. Compassion généreuse, vous le fîtes descendre du trône de sa gloire pour le faire anéantir jusqu'à s'unir à l'humanité, naître dans une étable, souffrir les rigueurs de la pauvreté, les persécutions, les mépris, les calomnies, mourir sur une croix au milieu des supplices, enfin se cacher sous les voiles eucharistiques pour vous servir de nourriture et s'incorporer avec vous. Qui porta jamais l'amour à cet excès? *In finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII, 1.) Quel est l'ami qui voulût répandre son sang pour vous? quel est le roi, le père, l'époux, le pasteur qui nourrisse ses sujets, ses enfants, son épouse de sa propre chair? *Majorem charitatem nemo habet.* (*Ivan.*, XV, 13.) Que puis-je faire pour vous, Seigneur, qui ne soit au-dessous de ce que vous avez déjà fait pour moi? Vous donnerai-je mon corps? N'ai-je pas déjà reçu le vôtre? Vous offrirai-je ma vie? N'avez-vous pas perdu la vôtre pour moi? Que puis-je faire ou souffrir pour vous, que vous n'ayez déjà fait en ma faveur? Cependant vous êtes l'innocent, et je suis le coupable; vous êtes l'offensé, et je suis l'agresseur; vous êtes Dieu, et je ne suis que poussière. Tous les jours mon cœur sensible se laisse toucher par quelque léger bienfait que je reçois de la main des hommes : je rougirais de mon ingratitude. Seriez-vous, mon Dieu, seriez-vous seul privé de ce juste tribut, vous dont la providence m'a ménagé cet ami, ce bienfaiteur, ce bienfait que je rougirais d'oublier, vous dont la bonté ajoute au prix inestimable, à la perfection infinie des vôtres, les charmes encore plus précieux de la plus tendre charité!

2° Amour de vigilance pour prévenir tous nos malheurs. Le plus grand préservatif du péché, et par conséquent de tous nos maux, c'est de former en nous les vertus intérieures. Du cœur, comme de leur source, coulent le bien et le mal. C'est lui qui enfante les mauvaises pensées, les mauvais désirs, en un mot, tous les péchés : *De corde exeunt cogitationes.* (*Matth.*, XV, 19.) Sanctifier le cœur, c'est arrêter le mal, c'est produire le bien dans son principe. Pécheurs et justes, quel besoin n'avez-vous pas de ce cœur sacré? quel fruit ne produit-il pas dans le vôtre? Ames pures, qui faites gloire de la virginité, vous cherchez un époux auprès de qui ce précieux trésor soit à couvert de tous les risques, venez dans ce cœur adorable, il ne se plaît que parmi les lis; le sang et l'eau qui en coulent font germer les vierges, elles le suivent partout où il va; elles composent sa cour; il est, elles sont l'objet mutuel de leur complaisance. Il n'a voulu pour mère qu'une vierge; l'alliance de la virginité avec

la maternité a signalé sa naissance : *Beati mundo corde, quia Deum videbunt.* (*Matth.*, V, 8.) Pécheurs accablés de dettes, vous gémissez ; couverts de taches, vous rougissez; dignes de l'enfer, vous tremblez ; la pénitence peut seule vous acquitter, vous laver, vous sauver. C'est le sacrifice que Dieu attend, qu'il exige de vous; allez puiser dans le cœur de Jésus cette douleur qui met aux abois une âme pénitente, cette horreur du péché qui s'expie par la croix, cette universalité qui n'en épargne aucun, cette souveraineté qui ne connaît rien d'égal, cette élévation de motifs qui la sanctifie ; c'est le vrai cœur contrit et humilié que Dieu ne méprise pas : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* (*Psal.* L, 19.) Ames timides, voici votre asile. Il vous faut cette clémence qui pardonne, cette patience qui supporte, cette douceur qui gagne, cette bonté qui console. Voici le cœur le plus charitable et le plus débonnaire; approchez sans crainte. Moïse, le plus doux des hommes, Job le plus patient, David le plus clément, ont-ils jamais expiré sur la croix pour leurs ennemis, et offert pour leur salut le sang même qu'ils avaient la cruauté de répandre? *Mitis sum, et humilis corde.* (*Matth.*, XI, 29.) Ames éminentes, qui aspirez à la perfection, de quelle vertu désirez-vous les grâces, les leçons, le modèle? Voici la manne délicieuse qui aura pour vous toute sorte de goûts; la foi la plus vive, il la donne, c'est le sanctuaire qui renferme tous ses mystères ; l'espérance la plus ferme, il l'établit, c'est le fondement de tous vos droits et de tous vos désirs ; la charité la plus ardente, il l'allume, il en est l'objet le plus tendre et le plus aimable; la noblesse des sentiments, il l'inspire, c'est l'esprit royal ou plutôt divin que David demandait : *Spiritu principali confirma me.* (*Psal.* L, 14.) Cherchez-le dans l'ardeur et dans la simplicité de votre cœur, tâchez d'éprouver les sentiments dont son cœur est plein : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* (*Philip.*, II, 5.) Riches et pauvres, vous ne pouvez vous passer de ce cœur adorable. Il vous faut, riches de la terre, un cœur qui, détaché des biens du monde vous en fasse sentir la vanité et souffrir la perte. Vous qui languissez dans l'indigence, il vous faut un compagnon de vos misères qui estime et vous fasse estimer le bonheur de votre état. Bienheureux qui, comme lui, pauvres d'esprit, sont amis de la pauvreté jusqu'à vouloir naître dans une étable, mendier son pain, manquer de tout! *Beati pauperes spiritu.* (*Matth.*, V, 3.) Vous n'en serez que plus riches, tous les biens sont renfermés en lui. Les climats et les siècles ont leurs grâces particulières. Le premier âge de l'Eglise vit les places publiques pleines de roues et d'échafauds pour immoler une foule d'innocents; d'autres siècles ont admiré les docteurs catholiques aux prises avec une foule de mauvais chrétiens qui répandaient le poison de l'erreur. La Syrie et la Thébaïde ont vu les villes transportées dans la solitude, et les déserts peuplés par un monde de pénitents dont les austérités nous étonnent. Combien de fois les villes chrétiennes et idolâtres ont-elles entendu la voix des hommes apostoliques qui, sortant de la retraite, venaient leur apprendre les oracles de la vérité? Ainsi la grâce se donne par mesure, et chacun en a sa portion : *Alius quidem sic, alius autem sic.* Mais tout vient du cœur de Jésus, tout puise dans cette fontaine. Est-il pour lui des climats et des temps, lui de qui les climats et les temps reçoivent tout? C'est le héros de tous les âges et de tous les pays, c'est l'apôtre, le confesseur, le solitaire de tous les lieux et de tous les moments, le centre de l'éternité et de l'immensité : *Christus heri, hodie et in sæcula.* (*Hebr.*, XIII, 8.) Votre cœur ne se sent-il pas embrasé comme celui des disciples d'Emaüs, quand on vous parle de lui, quand il vous parle? *Nonne cor nostrum ardens erat dum loqueretur?* (*Luc.*, XXIV, 32.) Régnez, grand Dieu, dans ce monde ancien et nouveau ; seul il mérite de vous servir de trône. Ame fidèle, faites-y votre demeure ; un jour passé dans ce cœur aimable vaut mieux que des siècles dans les tabernacles des pécheurs. Le passereau, la tourterelle se bâtissent des nids, les princes se construisent des palais : mais ce cœur de Jésus est mon asile, mon cœur et ma chair brûlent de lui être unis : *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum.* (*Psal.* LXXXIII, 3.) Reconnaissez à ces traits son amour attentif. Ses vertus vous sont propres, il vous invite à les imiter et les met à votre portée : c'est sur vous qu'il les exerce en vous souffrant et vous sanctifiant, c'est pour vous qu'il a entrepris de les pratiquer, puisque c'est pour vous sauver qu'a été formée et unie au Verbe l'humanité sainte qui les pratique. Quel amour que la vertu consacre, qui s'exerce par la vertu : *Veni ut vitam habeant.* (*Joan.*, X, 10.)

Reconnaissez cet amour attentif au détail de sa vigilance. Les moindres insectes, les feuilles des arbres, les grains de sable, tout lui est présent, il ne tombe point un de vos cheveux sans sa permission. Gens de peu de foi, oublierait-il vos besoins, vos dangers, vos tentations, vos faiblesses? Il pense à tout, il pourvoit à tout, il donne du remède à tout. Que de traits il émousse! que de tentations il écarte! que d'occasions il éloigne! que de maux il prévient ! Ses lois ont tout prévu, tout réglé ; sa lumière découvre tout, instruit de tout; ses grâces soutiennent, dirigent tout, la conscience connaît tout, avertit de tout. Il ne se contente ni d'une règle vague, ni d'une providence générale ; il en fait l'application détaillée, et pas à pas, comme par la main, ce bon père vous conduit dans la route de la vertu. Sa sollicitude répond à sa tendre compassion. Il n'entre pas moins dans ses intérêts particuliers que dans l'administration du bien public ; il ne se borne ni à certains objets ni à certains lieux, ni à certains temps. Sa vigilance, comme sa sagesse, embrasse tous les objets; comme son immensité, renferme

tous les biens ; comme son éternité, s'étend à tout moment. Il ne se borne ni à certain âge, ni à certains états ; l'enfant et le vieillard, le riche et le pauvre, tout est gravé dans ce cœur. Vous en avez fait l'heureuse expérience. Depuis le berceau, porté dans ses bras, le développement de votre raison, comme les accroissements de votre corps ; les progrès dans la vertu, comme les succès de l'éducation ; le retour après le péché, comme dans le péché ; les facilités et les épreuves, les peines et les plaisirs, en un mot tout le tissu de votre vie vous annonce un père dont l'amour ne vous a jamais perdu de vue : *Descripsi vos in tabulis cordis mei.* (*Prov.*, III, 3.)

O amour de mon Dieu ! que vous êtes constant ! Constant dans sa durée, il n'a point de commencement ; il y a une éternite que vous êtes dans son cœur. Depuis qu'il existe il a songé à vous et à vous faire part de ses grâces. Il n'aura jamais de fin, si vous le voulez ; il vous aimera encore une éternité, et il ne tiendra pas à lui que, tandis qu'il sera Dieu, vous ne soyez l'objet de sa tendresse. O amour éternel ! comment vous reconnaître ! Je devrais vous avoir aimé depuis une éternité ; mais puisque je n'ai commencé d'être que dans le temps, du moins aurais-je dû brûler d'amour pour vous depuis que je suis au monde ; ou si l'enfance a malheureusement dérobé quelques années à mes transports, du moins depuis que j'ai l'usage de la raison il n'aurait dû se passer aucun instant qui ne vous fût consacré. Ah ! il n'en sera aucun désormais qui ne soit marqué à ce précieux sceau ; quelque longue que doive être ma vie, daignez-en accepter tous les instants. Que ne puis-je la prolonger pour vous l'offrir ! Mais recevez une éternité que j'espère passer dans votre amour, et que je vous offre.

Constant dans sa continuité, Dieu aime sans interruption ; chaque instant est pour lui un acte d'amour. Le nôtre, quelque vif qu'il soit, se trouve mille fois interrompu. L'Epouse des *Cantiques* a beau dire : Mon cœur ne dort pas dans le sommeil même, *Ego dormio, et cor meum vigilat* (*Cant.*, V, 2) ; il faut en convenir, les affaires, les besoins de la vie, les plaisirs, les peines, les tentations, les faiblesses ravissent tous les jours mille moments précieux à notre cœur. Mais pour vous, ô mon Dieu ! le sommeil ne ferme point vos paupières, les affaires ne font point diversion à votre tendresse ; point d'action qui nous dérobe à vos yeux et à vos bontés, toujours occupé de nous, et aussi occupé que s'il n'y avait que nous au monde, vous nous portez sans cesse écrits, et dans votre cœur et dans vos mains ; le péché même ne nous en arrache pas jusqu'à la mort.

3° Amour de tendresse. Le trait le plus touchant de la conduite de Dieu, c'est la manière dont il s'y prend pour se faire aimer. D'abord il daigne souffrir qu'on l'aime, ce que saint Augustin regarde avec raison comme une très-grande grâce. Qui suis-je, ô mon Dieu ! pour que vous daigniez accepter mon amour ! ne serait-ce pas assez pour moi d'être à vos pieds dans le plus profond respect ? m'est-il donc permis encore de lever les yeux sur vous et de vous regarder comme l'objet de mon amour ? Non-seulement il le permet, mais il le souhaite, et avec le plus grand empressement. Je suis venu allumer un grand feu sur la terre ; que veux-je, que le répandre ? quand serai-je content, que quand j'en verrai tous les cœurs embrasés ? Ah ! Seigneur, ne dirait-on pas que mon amour contribue à votre bonheur ? les désirs, les empressements d'un Dieu pour moi sont-ils croyables ? *Ignem veni mittere in terram, quid volo, nisi ut accendatur?* (*Luc.*, XII, 49.) Bien plus, il le commande ; c'est le premier, le plus grand de tous les préceptes, sur lequel portent toute la loi et tous les prophètes ; le salut éternel en dépend. Cet ordre était-il donc nécessaire ? faut-il faire un commandement de tout ce qu'il y a de plus doux, de plus utile, de plus glorieux ? faut-il promettre des récompenses à ceux qui seront fidèles ? faut-il menacer des plus grands châtiments ceux qui s'y refuseront ? Comme si, disait saint Augustin, le plus grand de tous les biens, ou plutôt le seul bien, n'était pas de vous aimer, le plus grand de tous les maux, ou plutôt le seul mal, d'être privé de votre amour.

Mais ce n'est encore rien. Tout cela, si j'ose le dire, sent trop le maître, et il veut être aimé sans contrainte ; il demande notre amour, mais il veut le recevoir de notre main, et non pas nous l'enlever. Donnez-moi votre cœur, mon fils ; je ne veux rien de force, donnez-le-moi : *Fili mi, præbe mihi cor tuum.* (*Prov.*, XXIII, 26.) Je pourrais sans doute le conquérir en maître ; un mot, et tout est fait ; qui peut résister à ma voix ? Mais non, je viens à vous en amant et non pas en ennemi. Ma conquête perdrait tout son prix, si la liberté n'y répandait ses charmes ; c'est au cœur même à se donner au cœur, il impose plus qu'il ne reçoit les chaînes qu'il porte. Serait-il à moi, s'il gémissait en secret de sa servitude ? Je suis à la porte du cœur, je frappe, j'attends le moment où l'on m'ouvrira : *Sto ad ostium, pulso.* (*Apoc.*, III, 20.) Ne regardez pas Jésus comme un maître impérieux, un prince fier et redoutable, qui du haut de son trône daigne à peine laisser tomber des yeux méprisants sur de vils esclaves qu'il voit à ses pieds. Le croirait-on, si l'Ecriture n'en était pleine, le croiriez-vous, auriez-vous jamais osé vous flatter que Dieu vous aime ? Oui, Dieu vous aime ? il vous aime tendrement, vous pouvez vous flatter de le voir sensible à votre tendresse. C'est l'amour le plus fort, le plus pur, le plus vif, le plus parfait. En un mot, il vous aime en Dieu. Le monde regarde comme un prodige un roi capable d'amitié ; comment croirez-vous qu'un Dieu, empruntant les images de la passion la plus violente, se compare à un amant passionné qu'on méprise ? *Quomodo si mulier contemnat amato-*

rem suum. (*Jerem.*, III, 20.) Ah! goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux : *Gustate, et videte quoniam suavis est.* (*Psal.* XXXIII, 9.)

Il met en œuvre pour gagner votre cœur tous les innocents artifices que peut suggérer l'amour le plus ingénieux et le plus tendre. Faut-il qu'opposant à ce prodige d'amour un prodige d'indifférence, vous résistiez à tous ses empressements? Tantôt il déclare qu'il fait ses délices d'être avec vous, que votre corps est son temple, que votre cœur est son trône, que c'est un paradis pour lui d'être au milieu de vous. Que ne faites-vous aussi vos délices d'être avec lui? Que ne lui préparez-vous par vos vertus ce temple, ce trône, ce paradis? *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Prov.*, VIII, 31.)

Tantôt il nous donne les noms les plus doux. Je ne veux point, dit-il, que vous m'appeliez votre maître, et je ne vous donne point le nom de sujet et de serviteur; il sent trop la crainte et le respect, il déplairait à ma tendresse, et je ne veux y régner que par l'amour. Regardez-moi comme votre ami : *Vos amici mei estis.* (*Joan.*, XV, 14.) Je suis le bon pasteur, j'ai soin de mes brebis, même la plus égarée, que je cherche avec le plus grand soin, je donne ma vie pour elles : *Ego sum Pastor bonus.* (*Joan.*, X, 11.) Je suis votre père; c'est le nom que vous me donnerez quand vous m'adresserez vos vœux. Jamais il n'en fut de plus tendre: Les mères ordinaires pourraient oublier leurs enfants; mais je ne vous oublierai point. Je vous ai engendrés dans mon sein ou plutôt au prix de ma vie, je vous nourris de mon lait, ou plutôt de ma chair et de mon sang : *Sic dicitur Pater noster.* Je suis votre époux bien-aimé, je vous regarde comme mes épouses les plus chères, je veux contracter avec vous une alliance étroite et indissoluble, vous pouvez dire avec vérité : Mon bien-aimé est tout à moi, je suis tout à lui : *Dilectus*

Tantôt il se plaint de nos froideurs : Mon peuple, que vous ai-je donc fait pour m'attirer votre indifférence? Si je suis votre pere et votre Dieu, où est donc l'amour et le respect que vous me devez? Qu'ai-je pu faire de plus pour vous? Si un ennemi m'avait ainsi traité, je m'en serais consolé; mais vous, mon fils, vous, mon plus cher ami, vous qui mangiez à ma table, vous que j'ai comblé de biens, qui l'eût pu croire; j'en suis inconsolable. O cieux, soyez dans l'étonnement, Dieu est peu aimé : *Obstupescite, cœli, super hoc.* (*Jerem.*, II, 12.) Tantôt il entre dans une espèce de jalousie contre les objets qui lui enlèvent votre cœur : Je suis un Dieu jaloux qui ne peut souffrir de partage; on ne peut servir deux maîtres, déterminez-vous entre Baal et moi : *Ego sum Deus zelotes.* (*Exod.*, XX, 5.) Il répand à dessein des amertumes salutaires sur les biens du monde, pour mettre dans l'heureuse nécessité de ne pas chercher dans les créatures un repos qu'on ne peut trouver qu'en lui seul. En vain y riez-vous mendier leur secours, partout un vide affreux vous forcera de vous écrier avec Salomon : *Tout n'est que vanité.* (*Eccle.*, I, 2.) Reconnaissez, aimez la jalousie d'un Dieu qui ne peut souffrir de concurrent, et vous veut tout entier. Tantôt il fait semblant de fuir, il se cache pour un temps, et, comme il le dit lui-même, il regarde à travers les fenêtres pour éprouver votre fidélité. Vous le cherchez sans le trouver d'une manière sensible; les distractions, les sécheresses, les affaires, tout semble conspirer à vous enlever votre époux, vous vous devenez presque suspect à vous-même, vous ne retrouvez plus dans votre cœur cet amour qui fait vos délices, vous craignez de ne plus retrouver le sien : *Quæsivi per noctem quem diligit anima mea.* (*Cant.*, III, 1.) Encore un moment, et vous le retrouverez pour ne plus le perdre; un peu de courage, le voilà : *Adhuc modicum, et videbitis me.* (*Joan.*, XVI, 17.)

A quoi tendent toutes ces grâces? A l'union la plus intime. Voilà le terme de l'amour. Venez dans mon jardin, vous dit-il, mangez mes fruits, enivrez-vous du vin que je vous prépare, soyez tous consommés en un. Quelle sera cette union ineffable qui peut vous en fournir une idée? Dieu est uni à tous les êtres par sa sagesse, sa puissance, son immensité; mais cette union nous est commune avec tous les êtres insensibles, avec les pécheurs et les démons. Celle de l'amour est bien différente. Il est uni à la créature raisonnable par ses lumières, aux chrétiens par les sacrements, aux justes par la grâce sanctifiante. L'amour dit quelque chose de plus. Deux cœurs bien unis sont deux frères, deux amis, un père et des enfants, un époux et une épouse. L'amour dit tout cela, et mille fois davantage. L'amour transforme l'un dans l'autre, de deux cœurs il ne fait qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una.* (*Act.*, IV, 32.) Et nous ne faisons qu'un corps, un pain avec lui dans l'Eucharistie : *Unum corpus, unus panis, multi sumus in Christo.* (I *Cor.*, X, 17.) On dit, comme l'Apôtre, non, ce n'est plus moi qui vit, qui agit et qui parle; le cœur de Jésus vit, agit et parle en moi. On est uni à Dieu, comme les trois personnes divines le sont ensemble. C'est l'expression de Dieu même : *Ut sint unum sicut et nos.* (*Joan*, XVII, 21.) Le Fils est uni au Père par le lien de la consubstantialité, il est uni à la nature humaine par l'unité de personne; il divinise la nature, il humanise la personne; la chair monte sur le trône, un Dieu descend dans la chair. Ces deux natures ne font qu'une même personne, comme ces deux personnes ne font qu'une même nature. Ainsi s'est faite dans le cœur de Jésus, et se retrace dans chacun de nous cette ineffable consommation : *Ut sint consummati in unum.* (*Joan.*, XVII, 23.)

4° Entendez-vous ce langage? C'est au cœur que je le tiens, c'est le cœur seul qui peut l'entendre. Hélas, peut-être n'avez-vous aucune idée de ces merveilles. Vous faites comme les Athéniens qui élevaient

des autels à un dieu inconnu. Vous faites profession de l'adorer, de le servir ; mais le connaissez-vous, connaissez-vous surtout l'excès de son amour? comment en auriez-vous quelque idée, puisque peut-être, loin d'aimer votre Dieu, vous ne l'avez jusqu'ici payé que d'ingratitude? *Ignoto Deo.* (*Act.*, XVII, 23.) Mais aimez, et vous aurez bientôt compris ce mystère, dit saint Augustin : *Da amantem, et sentit quod dico.* Répondez à sa compassion par un amour de confiance, à sa vigilance par un amour de docilité, à sa tendresse par une tendre familiarité qui vous conduit à l'union.

Votre confiance sera-t-elle jamais trop grande? Entrez dans ce cœur, l'amour l'a fait ouvrir par une lance, lavez vos taches dans l'eau qui en découle, enivrez-vous du sang qui en sort. Que ce serait le mal connaître que de former de vains ombrages sur une bonté sans bornes! Défiance outrageante! soupçons injurieux ! le don de votre cœur, ô mon Dieu ! est-il un gage équivoque? tout riche que vous êtes, pouviez-vous donner davantage? *Cum esset potentissimus, plus dare nesciri.* Si vous faites nos richesses, cœur sacré, nous faisons aussi les vôtres; vous nous avez achetés assez chèrement pour avoir droit sur nous, assez chèrement pour nous flatter que nous ne vous sommes pas indifférents. Vous êtes notre trésor, nous sommes le vôtre. Ah ! que nos cœurs soient donc où est notre trésor ! *Ubi thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.* (*Luc.*, XII, 34.)

La docilité est une suite de la confiance. La confiance est même le grand ressort qui fait agir le cœur dans une entière dépendance. Que peut-on refuser à celui à qui on a remis tous ses intérêts, de qui on attend tous les biens, dont on éprouve les bontés, dont on connaît les intentions bienfaisantes? C'est un oracle, mais un oracle chéri, dont la certitude, mêlée et confondue avec nos avantages, répand le calme et la joie dans les démarches qu'il dirige. Ecoutez donc attentivement cet oracle intérieur qui ne vous parle que pour votre bien, qui mieux que personne et le connaît et le ménage ; n'agissez dans les moindres choses que par son mouvement, laisssez-vous entraîner à ses plus légères invitations. Vous avez tout à espérer de votre docilité, un heureux enchaînement de grâces vous mènera à la perfection ; vous auriez tout à craindre de vos résistances, un enchaînement funeste de péchés vous creuserait le plus profond abîme.

L'union avec lui doit être et le terme de vos désirs et le comble de votre bonheur ; perdez-vous heureusement dans son amour. La majesté divine pourrait peut-être vous éblouir ; comment aborder familièrement celui devant qui tremblent les anges? Le cœur de Jésus aplanit tout, il accepte cette douce familiarité, il s'en fait gloire. Entretenez-vous avec lui sans crainte, donnez-lui les noms les plus tendres, il vous répondra sur le même ton ; n'ayez pour lui rien de caché, il vous entendra à demi mot. Ouvrez-lui votre cœur, il vous le demande, il vous ouvre le sien. Le cœur parle au cœur : langage aimable qui nous transporte de joie. Allons dans la solitude et parlons-lui à cœur ouvert : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* (*Osc.*, II, 14.) Vous connaissez, tout aimable, l'excès de nos besoins et de nos misères ; c'est à vous à me soulager. Epoux charmant, tout ce que j'ai est à vous; vous le savez, c'est à vous à prendre soin de votre bien, à embellir votre épouse et parer votre maison. Chacun de nous est votre temple ; la multitude de nos bonnes œuvres, l'hommage de notre amour, le tribut de nos vertus, voilà votre partage, comme vous êtes le nôtre. L'avenir vous promet dans l'éternité l'empire le plus parfait, entrez en possession de notre royaume : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei.* (*Psal.* XV, 5.) O mon bien-aimé, lumière de mes yeux, douceur de ma vie, mon cœur est prêt à vous recevoir, à s'immoler pour vous, il est sans cesse occupé de vous : *Paratum cor meum, Deus paratum cor meum* (*Psal.* LVI, 8.) Père compatissant, qui étiez environné de femmes débauchées, qui alliez manger chez le publicain, qui laissiez toucher vos habits aux malades, baiser vos pieds à la Madeleine, qui embrassiez les enfants, instruisiez les apôtres, entreteniez la Samaritaine, serai-je seul privé de vos caresses ! auriez-vous la cruauté de laisser languir, de laisser périr à jamais celui qui vous aime? *Mutatus est mihi in crudelem.* (*Job*, XXX, 21.)

Toutes les créatures nous fournissent un motif, toutes nous présentent l'exercice du plus tendre amour. Il n'en est point qui ne nous tienne ce langage, qui ne nous dise de la manière la plus pathétique : Non, ce n'est pas moi qu'il faut aimer, ce n'est pas moi qui puis vous rendre heureux, ce n'est pas pour moi que vous fûtes mis au monde; il est un être infiniment aimable, à qui vous vous devez, qui seul mérite tout votre cœur. Oui, tout parle de Dieu, tout parle pour Dieu ; le ciel le déclare à la terre, le jour l'annonce à la nuit : *Cœli enarrant gloriam Dei.* (*Psal.* XVIII, 1.) Interrogez les poissons, dit le livre de Job, adressez-vous à l'oiseau qui vole dans l'air, au stupide animal qui broute l'herbe et le chardon : *Interroga jumenta, et dicent tibi.* (*Job*, XII, 17.) Oui, toutes les créatures, leurs perfections et leurs défauts, leur arrangement et leur désordre, tout annonce qu'il y a un Dieu souverainement parfait, de qui elles ont tout reçu, et auprès de qui tout s'évanouit, un Dieu qui seul pouvait les rendre plus parfaites, et qui ne leur a laissé des défauts que pour faire sentir qu'il en est seul exempt, qui ne les a toutes assujetties à l'homme que pour l'assujettir lui-même à son amour par autant de liens qu'il y a de divers êtres, qui ne l'a environné de ses bienfaits qu'afin que son cœur ne puisse lui échapper par aucun endroit. Toutes fournissent une matière continuelle à l'exercice de l'amour. Tantôt en les invitant à louer le Seigneur,

dites-leur avec les trois enfants de la fournaise, ou avec le Roi-Prophète, que toutes les créatures le bénissent et le louent : *Benedicite omnia opera Domini.* (*Psal.* CII ; *Dan.*, III.) Que tout retentisse de ses louanges, que tout entre dans ce beau concert. Tantôt en les faisant servir de victimes pour honorer le Seigneur en les immolant sur l'autel de son cœur, soit par l'acceptation des légères amertumes qu'elles présentent, soit par le renoncement aux douceurs qu'elles offrent. Ainsi tout l'univers devient un temple, tout devient un holocauste, et le sacrifice est perpétuel, tant en remerciant Dieu des bienfaits qu'il ne cesse de nous prodiguer de toutes parts. Tout fournit à la reconnaissance la plus vive; chacune est un bienfait nouveau, chaque instant une nouvelle grâce, chaque palpitation de cœur une nouvelle faveur. Il serait juste de se souvenir de Dieu toutes les fois qu'on respire : *Toties Dei meminisse debemus quoties respiramus.*

O Dieu, qui êtes partout, qui vous peignez en tout, qui m'environnez, qui me pénétrez, dans qui je vis, je respire, j'existe ; Dieu dont l'amour remplit tout, soutient tout, rend tout heureux, je ne vois, je ne cherche, je ne trouve que vous. Vous êtes tout pour moi, je me perds en vous, je languis, je meurs d'amour : *Amore langueo.* (*Cant.*, II, 5.)

Cœur adorable, délices de Dieu et des hommes, centre de tout bien, c'est là que Dieu et l'homme sont enfin assez aimés. Avec quelle joie Dieu n'y retrouve-t-il pas un cœur de fils, et le genre humain un cœur de père ! avec quelle complaisance n'y voient-ils pas l'un et l'autre un amour de ressemblance dans une personne qui par le plus étonnant assemblage est semblable à tous les deux ! avec quelle joie n'y trouvent-ils pas un amour d'égalité, puisque par la plus incroyable de toutes les proportions il est égal à tous les deux ! avec quelle effusion n'y trouve-t-il pas un amour d'unité, puisque par la plus ineffable des unions il est consubstantiel à tous les deux ! Voilà, peut dire l'un, la lumière de ma lumière, Dieu de Dieu : *Deum de Deo, lumen de lumine.* Voilà, peut dire l'autre, la chair de ma chair, et les os de mes os : *Os ex ossibus meis, caro ex carne mea.* (*Gen.*, II, 23.) Voilà mon cœur, un autre moi-même.

Aussi quelle conformité de sentiment ! Que veut-il, dit le Seigneur, que ma gloire? que veut-il, dit l'homme, que mon bonheur? Quelle conformité de vues ! que se propose-t-il que les intérêts de Dieu et des hommes? Quelle conformité d'amour ! Qu'aime-t-il que moi? que désire-t-il que d'être consommé avec moi dans l'unité de l'amour? Aimez donc ce cœur adorable, conformez-vous à lui, unissez-vous à lui, soyez consommé en lui. Ce sera le moyen, etc.

—

DISCOURS VIII.

SUR LE MÊME SUJET.

Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum. (*Joan.*, XVII, 23.)

Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité.

Dans le corps humain le cœur est le centre de la vie, du plaisir et de la douleur. C'est de là que sort, c'est là que rentre sans cesse cette liqueur vivifiante dont la constante et régulière circulation entretient le mouvement, le sentiment, la force de tous les organes. Dans le corps politique l'âme du souverain est le centre de son royaume. C'est de là que partent les lois, les bienfaits, l'ascendant, qui maintiennent la tranquillité et le bon ordre; c'est là que se terminent les hommages, les services, l'affection des peuples qui assurent leur grandeur et leur félicité. Dans l'empire même de la nature et des passions, le cœur de la personne aimée est l'objet des pensées, le terme des désirs, la règle de la conduite de celui qui l'aime, et veut s'en faire aimer.

C'est ainsi que le cœur de Jésus est le roi de tous les cœurs, le lien de Dieu et des hommes, le centre d'unité de tout l'univers, en qui doit s'en faire l'ineffable consommation : *Omnia in ipso constant.* (*Coloss.*, I, 17.) L'humanité et la divinité réunies y trouvent également l'objet de leurs complaisances; il est pour l'un et pour l'autre la plus pure gloire, le plus riche trésor, les plus touchantes délices. Le Père éternel lui communique ses grandeurs ; et par l'hommage parfait qu'il y reçoit il y jouit d'une gloire infinie. Le Fils s'unit à sa personne, et y devient la source du mérite et le principe agissant des plus héroïques vertus. Le Saint-Esprit, par l'effusion de son amour, et le tribut d'un amour réciproque, y goûte les plus doux plaisirs. L'homme de son côté, infiniment élevé par son union à une personne divine, infiniment enrichi par la profusion de ses grâces, infiniment heureux par la communication de son amour, lui consacre l'hommage de ses adorations, les richesses de ses œuvres, la douceur de sa tendresse. Vous êtes, cœur sacré, la gloire, le trésor, le bonheur de Dieu et des hommes.

Quelques liens que forment entre Dieu et les hommes ces rapports infinis d'autorité et de dépendance, de bienfaits et de reconnaissance, de besoin et de secours, qui les unissent si étroitement, le Créateur et la créature seront toujours infiniment séparés. Il leur faut un médiateur, un centre commun et agréable à tous les deux, qui, tenant à tous les deux par son amour, ses vertus et sa nature, ait un intérêt personnel à leur bonheur et à leur gloire, à portée de l'un, égal à l'autre, puisse mériter leur confiance, satisfaire de son fonds, répandre de sa plénitude, faire couler ses bienfaits et agréer ses services. Etre suprême, un autre vous-même défendrait vos droits et vous rendrait justice; faiblesse humaine, un autre vous-

même plaiderait votre cause et vous acquitterait.

Mais comment réunir ces deux êtres pour former ce centre commun d'unité? Dieu cessera-t-il d'être Dieu pour devenir homme? l'homme cessera-t-il d'être homme pour devenir Dieu? Confondrons-nous les deux natures avec Eutychès, pour en composer un triosième être? composé bizarre qui les détruirait toutes les deux, et où on ne trouverait ni Dieu ni l'homme. Non, l'homme deviendra Dieu sans cesser d'être homme, Dieu deviendra homme sans cesser d'être Dieu, en réunissant les deux natures dans l'unique personne d'un Dieu. Composé admirable qui, sans perdre de l'un ni de l'autre, êtes à la fois homme et Dieu; et les consommant l'un dans l'autre, faites la gloire, le trésor, les délices ineffables de tous les deux dans le sacré Cœur de Jésus.

Apprenez, hommes, où se trouve le vrai bonheur. Vous désirez passionnément les biens, les honneurs, les plaisirs, ce sont vos trois concupiscences; le zèle des ministres de l'Evangile vous en fait souvent des reproches. Je vous tiens un langage bien différent, je vous exhorte à soupirer plus que jamais après ces objets, et afin de seconder vos empressements je vais vous apprendre où vous pouvez infailliblement vous satisfaire : *Ostendam tibi omne bonum.* (*Exod.*, XXXIII, 19.) C'est dans le Cœur de Jésus, c'est en lui, avec lui et par lui que vous avez, Père céleste, dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire : *Per ipsum et cum ipso* etc. C'est aussi en lui, avec lui et par lui que vous aurez, genre humain, toute sorte de biens : *In omnibus omnia Christus.* (*Coloss.*, III, 11.)

Ce sera la matière de ce discours. Le Cœur de Jésus, centre de la gloire, des richesses, des délices de Dieu et des hommes, ce seront les trois parties. Vierge sainte, parfaite adoratrice de ce cœur sacré, parfaite imitatrice de ses vertus, obtenez-nous la grâce d'en parler dignement, et de l'imiter parfaitement. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

En parlant du cœur de Jésus nous ne nous bornons pas au cœur matériel qui se trouve dans son corps adorable, dont il fait partie; nous portons nos vues plus loin; nous prenons le mot de cœur dans le sens moral que l'usage lui donne, qui marque le caractère, les sentiments, les affections d'une personne, le principe intérieur de sa conduite et de ses mœurs; et puisque par l'union hypostatique du Verbe à la nature humaine, Dieu a bien voulu prendre tout ce qui appartient à Jésus en tant qu'homme, nous userons du droit que nous donne ce grand mystère pour appliquer au cœur de Jésus tout ce qui peut convenir à Dieu et à l'homme, envisagés l'un et l'autre du côté du cœur. Remontons au principe pour mieux entendre ces vérités.

Les hommages ne manquèrent jamais à la Divinité. Une foule de victimes chargeait ses autels, le sang inondait ses temples, la fumée de l'encens montait au pied de son trône. Dès le commencement du monde Abel et Caïn lui avaient fait leurs offrandes; à peine échappé du déluge universel, Noé n'avait pas épargné les restes du monde, et dans le petit nombre d'animaux qui en faisaient la ressource, son zèle avait osé immoler une partie de ce que les eaux avaient respecté; Abraham avait eu le courage de porter le glaive dans le sein d'un fils unique; plus de cent mille victimes égorgées dans la dédicace du temple, étaient encore au-dessous des vues et des désirs sublimes du plus sage des princes.

Le paganisme lui-même, dans un culte mal entendu, rendait de vrais hommages à la Divinité. Il est vrai que les ténèbres épaisses de la superstition lui faisaient prodiguer aveuglément à des créatures les attributs de l'Etre suprême; mais sous les noms empruntés, sous les statues muettes d'un Dieu chimérique, l'homme frappé, ébloui, accablé de la majesté du Très-Haut, a reconnu dans tous les temps un souverain Maître à qui tout est dû, en sorte que par l'heureuse nécessité et l'adorable nature d'un Dieu que tout démontre, et qui seul est tout, l'idolâtrie même devient un vrai culte, et la superstition dans ses plus grands excès une adoration. Infidèle par religion, aveugle par conviction de la vérité, sous le nom de Baal et de Jupiter le monde adore un Dieu véritable.

Mais que peut faire le monde entier par ses erreurs et par ses lumières? Tout est au-dessous de la Divinité. Se nourrit-elle de la chair des taureaux, boit-elle le sang des brebis? Le Créateur de tout a-t-il besoin des parfums de l'Arabie? Faibles mortels, qu'avez-vous qui ne lui appartienne? qu'avez-vous qui soit digne de lui? Serez-vous donc sans ressource, ô mon Dieu! et parce que vous méritez tous les hommages, faudra-t-il que vous ne puissiez jamais être honoré? vos titres même seront-ils un obstacle à votre culte et à notre zèle? Consolons-nous, je vois quelqu'un qui va suppléer à l'indigence du monde : *Sacrificium noluisti, tunc dixi : Ecce venio.* (*Psal.* XXXIX, 8.) Etre heureux et bienfaisant, il faut que vous soyez bien supérieur à l'humanité, pour faire seul ce qui passe toutes les forces; adorable cœur de Jésus, puis-je vous méconnaître? vous pouvez seul donner à vos sentiments et à vos actions un prix infini qui satisfait à tout.

Rappelez-vous ce grand événement, si éclatant et si caché, l'origine de notre bonheur et le fondement de notre espérance, l'incarnation du Verbe. Voyez l'adorable Trinité tout occupée à former le corps et le cœur d'un Dieu qui s'unissait à la nature humaine. Quelle sera la terre heureuse qui en fournira la matière? quel sera le souffle divin qui l'animera? quelle sera la tige sacrée qui portera le rejeton de Jessé sur qui l'esprit de Dieu doit se reposer? L'univers trouvera-t-il de quoi former une demeure au Très-

Haut? ne faudra-t-il pas que la toute-puissance parle encore au néant pour faire éclore la chair adorable qu'un Dieu doit adopter.

Non, non, le monde est assez riche : on la trouvera cette matière dans le sein d'une Vierge. Ses chastes veines feront couler le beau sang qui doit y être employé, ses entrailles seront le trône lumineux d'où l'époux sortira comme de son lit nuptial, son cœur sacré sera le tabernacle du cœur de Jésus. Votre cœur, divine Marie, comme l'arche d'alliance revêtue de l'or le plus pur de la charité, conservant par une soumission parfaite les tables de la loi, remplie par son choix de la grâce d'une manne délicieuse, abîmée dans une sublime contemplation, comme les chérubins qui s'y couvrent de leurs ailes, votre cœur sacré a été seul digne d'être le berceau, le trône d'un Dieu. Le cœur d'un Dieu pourrait-il en trouver de plus pur, de plus magnifique, de plus digne de lui? Ainsi un Dieu est le fils d'une vierge, le Tout-Puissant s'anéantit, l'Etre suprême devient enfant, l'immense se renferme dans un point, l'Eternel veut commencer, Dieu est homme et l'homme est Dieu. Nous avons droit d'adorer notre frère et de lui dire avec confiance : Vous êtes notre chair et notre sang : *Frater et caro nostra es.* (*Gen.*, XXXVII, 27.)

Qui pourra jamais expliquer, qui pourra jamais comprendre la gloire de ce cœur sacré? L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, l'esprit de l'homme ne saurait imaginer rien qui en approche. Vous la recevez, grand Dieu, de votre Père, et vous la faites rejaillir sur lui. Par ce commerce divin vous vous rendez l'un à l'autre le plus parfait honneur. Ce cœur sacré est le temple où elle reçoit les hommages du monde, le tribunal où elle fait une loi si juste : *In ipso habitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter.* (*Coloss.*, II, 9.) Tout ce que le faste des monarques a rassemblé de plus somptueux, tout ce que la piété des fidèles a imaginé de plus magnifique, vains atomes de grandeur, disparaissez, vous n'êtes qu'un peu de poussière ; ou plutôt montrez-vous pour lui servir de marchepied. Tout ce que la toute-puissance a répandu d'admirable dans ce monde, tout ce que dans le ciel elle a prodigué aux bienheureux, faibles images de ce que vous réservez, grand Dieu, à un Fils pour qui vous avez créé tout le reste.

Le fils de David épuise une sagesse infuse, des richesses immenses, l'adresse et les travaux de cent mille ouvriers pour construire un temple au vrai Dieu. Les murailles, les voûtes, le pavé couverts de lames d'or, une mer d'airain soutenue sur douze bœufs, une infinité de vases d'or, de riches étoffes, de pierres précieuses, un autel de parfums où l'encens exhale les plus exquises odeurs, un concert de mille voix qui chantent les louanges de Dieu, une épaisse nuée qui couvre le saint lieu, ont pénétré tout le monde d'une secrète horreur par la gloire de Dieu qui s'y montre. Terre, vîtes-vous jamais de si grandes merveilles? Cependant ce grand prince, divinement éclairé, étonné d'avoir fait si peu de chose, s'écrie hors de lui-même : *Est-il possible que Dieu daigne habiter parmi nous?* (*III Reg.*, VIII, 27.) Il ne se console que sur la promesse que lui fait Dieu, que ses oreilles y seront toujours attentives, ses yeux ouverts, son cœur sensible. Non, non, il n'y a que le cœur de Jésus qui soit pour lui un digne temple. C'est là qu'il trouve un autel, un parfum, une victime agréable. Une mer de sang distribuée par douze apôtres lave bien mieux les péchés du monde que celle de Salomon ne lavait les taches légales. Il y entend le concert de louanges que lui donne son propre Fils, il y reçoit ses hommages. Temple sacré, cœur adorable, qu'uni à vous je m'immole moi-même sur cet autel : *Cor meum ibi*, etc.

Ce vaste univers, sorti du néant par la force d'une parole, est le chef-d'œuvre de la toute-puissance. Partout il retrace la gloire de son auteur, il déploie sa magnificence. Pour lui le firmament brille de mille feux, la terre se pare de mille fleurs. C'est lui que les oiseaux chantent, c'est pour lui que les ruisseaux coulent. Les fruits qui font courber les branches des arbres peignent la fécondité de sa parole. Le ciel le déclare à la terre, le jour l'annonce à la nuit : *Cœli enarrant.* (*Psal.* XVIII, 1.) Mais qu'est-ce que tout cela pour un Dieu? Je remplis le ciel et la terre, nous dit-il lui-même ; l'un me sert de trône, l'autre de marchepied. Le soleil se lève tous les jours moins pour éclairer le monde que pour rendre hommage à son Créateur. C'est par mes ordres qu'après avoir répandu ses rayons sur un hémisphère, il va prodiguer mes bienfaits à d'autres peuples. Les étoiles dociles à ma voix n'attendent qu'un signe de ma volonté pour voler à l'exécution. Je marche sur l'aile des vents, et les flots de la mer la plus agitée s'aplanissent sous mes pas. Je pèse les montagnes et les fait fumer en les touchant. Tous les hommes sont devant moi comme s'ils n'étaient pas : *Omnes gentes quasi non essent.* (*Isa.*, XL, 17.) Faible image du cœur de Jésus, ses lumières plus vives que celles des astres n'ont point d'éclipses à craindre ; elles éclairent à la fois tous les peuples, sans rouler de climat en climat, pour leur distribuer tour à tour ce qui est trop borné pour les enrichir tous en même temps. Plus fertile que la terre, ce cœur porte et fait porter à tous les cœurs une variété infinie de fleurs et de fruits, de vertu sans que jamais, si on est fidèle à recevoir sa rosée, les frimas de l'hiver ou les ardeurs de la canicule en ternissent la beauté. Les orages ne troublent jamais le calme profond qui y règne, jamais un serpent venimeux n'y fait craindre ses morsures. Régnez, Seigneur, dans ce monde tout divin, il mérite seul que vous le remplissiez.

Saint Jean, transporté en esprit dans le ciel, vit le Fils de l'homme au milieu de vingt-quatre vieillards assis sur des trônes,

qui jettent leurs couronnes à ses pieds. Un arc-en-ciel lui sert de diadème, une mer de cristal brille au-devant de lui. Son visage est plus brillant que le soleil, ses habits plus blancs que la neige, un concert harmonieux d'un million d'anges et d'une multitude innombrable de saints qui ne cessent de chanter, ô qu'il est grand, ô qu'il est saint le Dieu des armées! Céleste Jérusalem, nous envierions le sort de vos habitants, si nous n'avions le sacré cœur de Jésus. Mais quand on a ce cœur sacré, pense-t-on au paradis même, ou plutôt n'a-t-on pas en effet le paradis, puisqu'il en fait le bonheur et la gloire? On n'y voit ni soleil ni lune: sa sagesse y éclaire tout, ses murailles sont d'or et de jaspe, la charité en est l'architecte; elle y a ouvert douze portes, chacune d'une pierre précieuse, afin que tous les hommes y aient une libre entrée. Ses places publiques portent un arbre merveilleux qui donne des fruits douze fois l'année. Mais que dis-je douze fois? le banquet eucharistique n'est-il pas toujours dressé? le vin céleste cesse-t-il un instant d'y couler?

Oui, mon Dieu, c'est à vous à vous servir à vous-même de temple, nous ne trouvons que dans le cœur de Jésus un sanctuaire digne de vous. Ce n'est que dans les lumières infinies de votre Verbe, dans l'amour infini de votre Saint-Esprit que vous aurez, Père adorable, un trône convenable à votre majesté, ou plutôt, Personnes divines, vous l'avez l'une dans l'autre, le Fils dans le Père, le Père dans le Fils, l'un et l'autre dans le Saint-Esprit, le Saint-Esprit dans toutes les deux par une ineffable circoncession: *Ego in Patre, et Pater in me.* (*Joan.*, X, 38.) Ce temple infini, qui n'est autre chose que votre immensité et votre éternité, peut seul contenir votre essence divine et la contenir pendant tous les siècles. Tout vit dans votre sacré cœur, tout y agit, tout en est plein: *In ipso vivimus, movemur et sumus.* (*Act.*, XVII, 28.) Vivez donc pour vous-même, vivez en vous-même, vivez de vous-même, couronné de la gloire, aimé de l'amour, inondé des délices de votre cœur; vous pouvez seul vous honorer et vous suffire

Le dirai-je? ce trône sublime de la Divinité est aussi le trône du genre humain. C'est là qu'une créature élevée à l'union hypostatique entre en communication des attributs de la Divinité; c'est là qu'assise à la droite du Père elle voit les anges même l'adorer: *Adorent eum omnes angeli.* (*Hebr.*, I, 6.) C'est là que, terminé par une personne divine, il est vrai de dire que l'homme est Dieu, tout-puissant, éternel, éclairé d'une sagesse divine, rempli d'un amour divin; c'est là aussi que Dieu, abaissé jusqu'à nous, égal à nous, a vécu, a souffert, est mort pour nous. Ainsi Joseph et Mardochée, élevés à la première place de l'empire, traînés sur un char de triomphe, revêtus des habits royaux, voyaient tous les peuples prosternés à leurs pieds. Le prince donne à Joseph son anneau royal, et change son nom, pour lui en donner un plus convenable à sa dignité; il ne se réserve au-dessus de lui que la majesté du trône: *Uno tantum regni solio te præcedam.* (*Gen.*, XLI, 40.) Mais le Seigneur se réserve-t-il la majesté du trône sur une créature avec qui il la partage dans la plus parfaite égalité? Il ne lui remet pas son anneau, mais son sceptre; il le fait asseoir, non sur un char de triomphe, mais sur son trône. C'est peu de lui donner un nom illustre, il ordonne qu'à ce nom sacré le ciel, la terre et les enfers fléchissent le genou: *In nomine Jesu omne genu flectatur.* (*Philip.*, II, 10.)

Ainsi le Seigneur se choisit au milieu des troupeaux Moïse et David, pour les mettre à la tête de son peuple. Ils ont beau représenter leur faiblesse, il fera tout pour eux. Les plus grands miracles accompagnent le Législateur; l'onction sainte consacre le prince; ils tiennent la place de Dieu; mais tout infini qu'est cet honneur, il est au-dessous de l'homme, puisque l'homme est Dieu. Moïse opérait des prodiges par le secours d'une baguette miraculeuse; mais depuis la naissance de Jésus la nature docile reconnaît la voix de son maître. Gouverner un peuple était assez pour David; mais le fils de David est au-dessus des puissances même célestes: c'est lui qui recevra l'onction divine, qui sera le Christ par excellence, le Saint des saints. C'était beaucoup pour ces deux grands hommes d'être selon le cœur de Dieu, il n'appartient qu'au cœur du Fils de Marie d'être le cœur même de Dieu.

C'est donc votre propre gloire, Messieurs, que je vous exhorte de soutenir, en vous exhortant à la dévotion du cœur de Jésus; c'est votre élévation, votre dignité, que je veux que vous connaissiez et que vous estimiez. Respectez-la, chrétiens, dit saint Léon; et après avoir été élevés jusqu'à la participation de la nature divine, pourriez-vous dégénérer de la noblesse de votre condition jusqu'à vous dégrader par la recherche des objets qui sont si fort au-dessous de vous? jusqu'à vous déshonorer par le péché? *Agnosce, o Christiane, dignitatem tuam, et divinæ factus consors naturæ, noli in veterem vilitatem*, etc.

Dévotion de tous les temps et de tous les lieux, ou plutôt dévotion de l'éternité et de l'immensité, heureux le siècle et le lieu où vous semblez renaître! C'est là que le Seigneur découvre sa miséricorde et notre grandeur, notre bonheur et sa gloire. Il vient depuis peu d'années, à la gloire de ce sacré cœur, de faire éclater les prodiges de sa divinité. La ville de Marseille, en proie à la contagion, et délivrée par sa grâce, chantera à jamais ses bontés par autant de bouches qu'il y a de personnes dont vous avez conservé la vie. Une simple religieuse inconnue, méprisée et persécutée de tout le monde, trouve le moyen de répandre avec succès de toutes parts des pratiques de piété qui ont passé pour des chimères: preuve évidente que vous pouvez, quand il vous plaît, mettre en œuvre et rendre tout-puis-

sants les instruments les plus faibles. Un nombre considérable de chastes épouses, qui répandent dans toute l'Eglise la bonne odeur des vertus qu'elles vont puiser dans votre cœur, sont un nouveau chef-d'œuvre de votre grâce, ô mon Dieu !

Une grande et pieuse reine demande qu'on établisse cette dévotion dans tous les diocèses de ce royaume. Le clergé assemblé s'empresse de seconder ses vœux. Le Saint-Siége y joint son suffrage par des bulles accordées à une foule d'églises qui demandent son approbation et ses indulgences. Il ouvre en leur faveur les trésors spirituels. Ce trait est votre ouvrage, cœur sacré, cœur tout-puissant. Faites honorer d'un pôle à l'autre un cœur qui ne le sera jamais trop; honorons de tout notre cœur un cœur qui fait notre gloire la plus parfaite ; que Dieu et les hommes infiniment intéressés agissent pour leur gloire commune.

J'ajoute que ce sacré cœur est le comble des richesses de Dieu et des hommes, comme le centre de leur gloire.

SECONDE PARTIE.

Où le trouverons-nous ce bon cœur, d'où, comme d'un trésor inépuisable, on voit sortir une infinité de bonnes choses? *De bono thesauro cordis tui profert bonum.* (*Matth.*, XII, 35.) Celui des hommes, quelque noble qu'en soient les sentiments, quelque pures qu'en soient les vues, quelque saints qu'en soient les désirs, hélas! fruit corrompu d'une tige coupable, il a plus à gémir sous le poids de ses vices qu'à se rassurer sur l'espérance de quelques vertus. La vanité fait sa grandeur, l'hypocrisie sa sagesse, l'intérêt son mobile. Que le cœur de l'homme a peu de solidité! *Cor eorum vanum est.* (*Psal.* V, 10.) Un cœur même sanctifié par la grâce n'en redoute-t-il pas sans cesse la perte? en est-il tranquille possesseur? ne tremble-t-il pas des cruelles atteintes d'une concupiscence qui lui fait courir tant de risques? d'une faiblesse humiliante, qui en ternit la beauté? d'une lâcheté qui en diminue le fruit? et dans lui-même, dans les beaux jours de son innocence, par un triste passage de la lumière aux ténèbres, de la sainteté au crime, de la vie à la mort, n'éprouva que trop quelles en étaient les bornes et la fragilité. Que le cœur humain est un profond abîme de malice! *Pravum est cor hominis et inscrutabile.* (*Jerem.*, XVII, 9.)

Il n'y a que le cœur de Jésus qui est un trésor inépuisable dans sa fécondité : infini dans son prix, sans bornes dans sa durée, sans mélange dans ses biens, impeccable par sa nature, a-t-il à craindre l'ombre du péché? Sent-il les faiblesses des passions? éprouve-t-il les alternatives de l'inconstance? Toujours semblable à lui-même, Dieu y reçoit sans interruption les mêmes hommages, il y prend les mêmes complaisances, il y couronne les mêmes vertus, il y opère les mêmes prodiges; tous les trésors de sa science et de sa sagesse y sont renfermés : *In ipso omnes thesauri sapientiæ et scientiæ sunt absconditi.* (*Coloss.*, II, 3.) Quelle idée vous formez-vous de ce trésor que je présente à vos besoins? de cet homme chargé de nos misères, que la Judée vit naître dans la pauvreté, vivre dans l'abjection, mourir dans la douleur? Si les faiblesses le déguisent à notre raison, que les yeux de la foi, à travers le nuage de l'humanité, contemplent, adorent le soleil de la Divinité; dans la bassesse de l'homme admirez la majesté d'un Dieu, dans le médiateur sortant du sein de Marie dans le temps, remerciez la sagesse sortant du sein du Père dans l'éternité.

Dieu et l'homme lui doivent le monde entier. Tout n'a été produit, tout n'a été racheté que par le Verbe; tout est formé sur ce modèle, tout existe par ses vertus. Cette parole toute-puissante se fait entendre et tout sort du néant : rien ne se fait que par lui. Que la lumière soit! et la lumière fut: *Sine ipso factum est nihil.* (*Joan.*, I, 3.) C'est par le Verbe que Dieu se parle à lui-même dans l'éternité, par son ordre qu'il a parlé au néant au commencement des siècles, et qu'il parle aux hommes dans le temps. Sans cette image féconde, Dieu ne se connaîtrait pas: il ne serait ni puissant, ni sage, ni juste. C'est par lui que nous vivons, nous agissons et nous sommes : *In ipso vivimus, movemur et sumus.* (*Act.*, XVII, 28.) Il lui doit même le Saint-Esprit; le Verbe est un des principes de sa perfection : *A Patre Filioque procedit.* (*Joan.*, XV, 26.) En se contemplant dans son Verbe, Dieu s'aime infiniment lui-même et produit cet amour consubstantiel. Il ne peut s'aimer sans se connaître, ni se connaître que dans son Verbe. Cette image divine est en même temps le terme de sa connaissance et le principe de son amour.

Quel genre de bien prétendez-vous, Seigneur, quelle pierre précieuse voulez-vous ajouter à votre couronne? Et vous, âme fidèle, qui aspirez à la perfection, de quelle vertu voulez-vous la grâce et l'exemple. L'un et l'autre, donnez carrière à vos désirs; nos trésors sont inépuisables. Cette manne délicieuse aura toute sorte de goûts.

Peut-être, Seigneur, qu'irrité contre le péché, vous souhaitez qu'une contrition amère le répare, qu'elle fasse couler des torrents de larmes, qu'elle brise un cœur criminel : *Cor contritum non despicies.* (*Psal.* L. 19.) Le voilà ce cœur brisé de la douleur la plus vive; le voilà ce torrent de larmes et de sang; la voilà cette contrition amère qui réduit un cœur innocent à une agonie mortelle.

Peut-être, âme pure, qui faites gloire de la virginité, cherchez-vous un époux auprès de qui ce précieux trésor ne court aucun risque. Venez à ce cœur adorable : il ne se plaît que parmi les lis ; il fait germer les vierges : elles seules font toute sa cour; elles le suivent partout; il n'a voulu pour mère qu'une vierge qui alliât la maternité à la virginité. Peut-être, grand Dieu, ne voulez-vous vous communiquer qu'à des cœurs humbles, qui, anéantis à leurs propres yeux,

sachent reconnaître le principe d'où partent tous ces biens et les faire remonter vers leur source. Ah! voici le véritable humble de cœur : *Humilis corde* (*Matth.*, XI, 29); voici le cœur qui connaît le mieux le prix de vos bienfaits et qui vous en remercie le plus parfaitement; voici le cœur le plus humilié sous le poids de la faiblesse humaine, le plus avide d'opprobres, qui n'a été content que quand il en a été rassasié : *Saturabitur opprobriis.* (*Thren.*, III, 30.)

Homme du monde, peut-être que, sensible au charme de la douceur, vous cherchez un cœur qui pardonne vos défauts, souffre vos faiblesses, vous traite avec bonté : voici le cœur le plus compatissant et le plus débonnaire : *Mitis sum.* (*Job*, III, 28.) Moïse, le plus doux des hommes, Job, le plus inébranlable. David, le plus patient, ont-ils jamais prié sur la croix pour leurs ennemis et offert pour leur salut le sang même qu'ils avaient la cruauté de répandre?

Peut-être, mon Dieu, que, préférant l'obéissance aux victimes, vous agréez les sacrifices d'un cœur soumis qui adore et exécute vos moindres ordres. Ah! contemplez ce cœur obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix; contemplez notre sainte loi écrite dans ce cœur depuis le premier moment de sa vie : *Legem tuam in medio cordis mei.* (*Psal.* XXXIX, 9.) Les tables de pierre que vous donnâtes au législateur des juifs valent-elles celles de ce cœur sacré? *Scribe eam in tabulis cordis.* (*Prov.*, VII, 3.)

Riches de la terre, il vous faut un cœur qui, détaché des biens du monde, vous en fasse sentir la vanité; et vous qui languissez dans l'indigence, vous avez besoin d'un compagnon de vos misères, qui estime et vous fasse estimer les richesses de votre état. Le voilà ce cœur si épris des charmes de la pauvreté, qui s'est condamné à naître dans une étable et à gagner son pain à la sueur de son visage.

Père céleste, votre main libérale a distribué à la terre une foule de grâces avec une variété digne d'une sagesse infinie. Les climats et les saisons se partagent avec reconnaissance les biens que vous leur prodiguez. Le printemps se pare de fleurs et l'automne de fruits; certains pays se glorifient de la richesse de leurs mines, quelques autres de la fertilité de leurs campagnes; les bois et les ruisseaux, les animaux et les plantes, l'émail des prairies et l'abondance des moissons, tout est répandu avec un tel ordre que, quoique rien ne manque dans l'univers, chaque pays borné dans sa fécondité a besoin du secours des autres.

Mais le sacré cœur de Jésus ne connaît pas tous ces partages. Les richesses entassées dans ce trésor, tous les biens rassemblés dans cet abîme, tous les fleuves écoulés dans cet océan ne laissent ni à vous ni aux hommes rien à désirer : *Dilata os tuum, et implebo illud.* (*Psal.* LXXX, 11.)

Le monde spirituel ne présente pas moins de variété. Je vois des apôtres dont le zèle a parcouru et éclairé toute la terre, des martyrs qui ont scellé leur foi par des torrents de sang; de saints confesseurs qui ont sanctifié la poussière des cloîtres; de saintes vierges qui ont fait de leur corps une hostie vivante. Là, j'aperçois une mère de famille, ici, un jeune enfant, tantôt un prince, tantôt un sujet, souvent les peuples les plus barbares qui se prosternent à vos pieds : chacun a sa mesure de grâce : *Alius quidem sic, alius autem sic.* Mais est-il de mesure pour le sacré cœur qui en a reçu la plénitude, de l'abondance de qui nous recevons tout? *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.* (*Joan.*, I, 16.)

Tous les siècles ont eu leur grâce particulière. Le premier âge de l'Eglise vit les places publiques ensanglantées, remplies de roues et d'échafauds pour immoler une foule d'innocents. D'autres siècles ont vu transporter les villes dans les déserts et peupler l'Egypte et la Thébaïde d'une foule de solitaires. D'autres temps voient les Pères de l'Eglise et les docteurs catholiques aux prises avec une foule de mauvais chrétiens qui cherchent à répandre le venin de leurs erreurs et saper les fondements de la religion Mais le cœur de Jésus est le héros de tous les temps, il est le martyr de tous les siècles, il est le docteur de tous les âges : *Christus heri et hodie et in sæcula.* (*Hebr.*, XIII, 8.) Il est la lumière constante du ciel et de la terre, le centre de tous les temps aussi bien que de tous les lieux.

Quelle autre sorte de richesses peut être l'objet des vœux d'un souverain? se voir maître d'un vaste empire, être obéi d'une infinité de sujets, posséder des palais, des meubles, des trésors sans nombre! Les voici, Seigneur, ces royaumes, ces palais, ces armées. Je sais que, maître de tout, on ne peut rien ajouter à votre domaine; mais enfin c'est par le cœur de Jésus que vous avez voulu vous faire de nouveaux Etats. Votre sainte religion répandue par toute la terre, une foule de villes, de provinces, d'empires soumis à votre pouvoir, des temples sans nombres élevés à la gloire de votre nom, tout cela fait votre héritage, comme autrefois le peuple d'Israël faisait parmi les nations votre patrimoine, et dans Israël même la tribu de Lévi en était la portion chérie. Ah! ce nouveau peuple, c'est le cœur de Jésus qui en a projeté l'acquisition, ce sont ses travaux qui l'ont méritée, sa grâce qui l'a procurée; il a été le conquérant dont vous avez employé les bras et les armes; mais que dis-je, les armes? disons plutôt les pleurs, le sang, la croix et la mort : *Acquisivit sanguine suo.* (*Act.*, XX, 28.)

Et vous, mortels, en quoi faites-vous consister les biens de la fortune? Protecteurs, terres, vassaux, revenus, voilà vos richesses; le cœur de Jésus est tout cela. Quel protecteur qu'un Dieu même, un Dieu à qui tout est facile, qui parle, et tout se fait! ne vaut-il pas le favori du plus grand monarque? Quel serviteur qu'un Dieu même! oui, un Dieu se réduit à vous servir. Le voilà à vos pieds, ceint d'un linge, un bassin à la main,

pour vous les laver. Saint Pierre en fut surpris; il fallut les plus terribles menaces pour le résoudre à accepter des services bien plus capables de confondre par l'excès des abaissements d'un Dieu, que d'élever par un honheur dont on est indigne. Il vous sert, ce Dieu si bon : *Non veni ministrari, sed ministrare.* (*Matth.*, XX, 28.) C'est trop peu qu'il se consume pour vous : *Totus in meos usus expensus.* Quel palais que le cœur d'un Dieu! allez-y loger, âme sainte! que ce soit là votre demeure. La tourterelle se bâtit des nids, les renards ont leurs tanières, votre cœur est mon asile, ô mon Dieu ! *Hæc requies mea.* (*Isa.*, XXVIII, 12.) Mon cœur et ma chair brûlent d'être avec le vôtre : *Cor meum et caro mea exsultaverunt.* (*I Reg.*, II, 20.) Le précieux sang qui y coule ne vaut-il pas les meubles les plus somptueux et les lambris les plus superbes? *Domus cedrina laquearia cypressina.* (*Cant.*, I, 16.) Que l'entrée en est magnifique ! c'est le fer d'une lance qui l'a ouvert ; mais c'est l'amour qui a conduit le coup : *Ferrum pertransivit animam ejus, et appropinquavit cor illius.* (*Psal.* CIV, 18,) Quel revenu plus abondant et plus sûr que des grâces prodiguées à tous les instants, dont on ne peut épuiser la source, qu'une providence toujours attentive qui compte jusqu'à nos cheveux, que le corps et le sang d'un Dieu toujours présent dans tous les temps. Ah ! Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité, qu'il faudrait être avare pour désirer quelque autre chose que vous ! Le Père éternel nous tient aussi bien que vous le même langage : *Nimis avarus est cui Deus non sufficit.* Il vous dit comme nous, que veux-je dans le ciel et sur la terre que le cœur de Jésus? *Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram? Deus cordis mei.* (*Psal.* LXXII, 25.)

Dieu et hommes, que je vous fasse encore de nouvelles offres ! Avec le cœur de Jésus je puis défier vos plus vastes désirs. Quels biens prétendez-vous dans l'avenir même? Voici le fondement de vos plus fermes espérances. Ah ! grand Dieu, je sais que, possédant tout, vous n'avez rien à espérer; mais permettez aussi que je dise : Votre bonté ayant remis l'affaire de notre salut à notre liberté et à la grâce du cœur de Jésus, ce salut qui nous tient infiniment à cœur, est pour nous-mêmes en quelque sorte un bien à venir et l'objet des désirs et des espérances de votre miséricorde.

Ce sacré cœur, comme un bon ami, se rend médiateur entre un père irrité et un fils coupable; il suspend les coups de l'un, il inspire à l'autre des sentiments de regret; il est la ressource de tous les deux, et rend à tous les deux service en ménageant leur réconciliation. Sans ce cœur adorable, forcée par les arrêts de la justice, la foudre allait partir, les gémissements de ce sacré cœur l'arrêtent et apaisent la colère du Père céleste : *Orat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* (*Rom.*, VIII, 26.) Sans ce sacré cœur, l'homme prodigue, égaré dans une terre étrangère, avait dissipé tous ses biens ; ce sacré cœur le fait rentrer dans la maison paternelle, lui rend ses anciens habits, et veut être lui-même le veau gras qu'on lui sert. Sans ce sacré cœur, le monde, plongé dans les ténèbres et les ombres de la mort, périssait peu à peu ; ses générations, en perpétuant sa durée, ne faisaient qu'éterniser ses malheurs; ce cœur sacré, touché de compassion, verse sur lui des larmes amères : *Misericordia motus flevit* (*Luc.*, VII, 13), ressuscite ce Lazare, applique le remède à ce paralytique, dessille les yeux à cet aveugle et offre le salut possible et facile à tous les hommes. Sans ce sacré cœur, le Seigneur, oublié des nations, voyait ses temples déserts, son culte abandonné, ses créatures infidèles ; ce cœur adorable change la face du monde, donne de vrais adorateurs au Père céleste et remplit sa cour d'esprits bienheureux : *Instaurare in Christo quæ in cœlis et in terra sunt.* (*Ephes.*, I, 10.)

Richesses adorables que les voleurs n'enlèvent point, que la rouille ne consume point; richesses qui suppléez à tout, avec vous le pauvre ne sent plus son indigence et le riche méprise ses trésors. Vous faites le paradis et l'enfer. Avec ce cœur, les anges et les saints possèdent tout; chassés de ce cœur, les démons et les réprouvés manquent de tout. Dans ce cœur, Dieu lui-même se retrouve parfaitement, et jouit de tout : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso.* Goûtons donc notre bonheur, profitons de notre trésor, et que notre cœur y soit : *Ubi thesaurus vester, ibi et cor vestrum.* (*Luc*, XII, 34.)

Mais si vous faites nos richesses, cœur sacré, ah ! souffrez que nous fassions aussi les vôtres. Vous nous avez achetés assez chèrement pour avoir droit sur nous, assez cher pour nous donner droit de croire que nous ne vous sommes pas indifférents. Que nos cœurs soient donc votre partage, chacun d'eux vous offre un temple. Le tribut constant de nos hommages sera un revenu intarissable pour vous, nos bonnes œuvres vous seront un trésor, l'avenir vous promet dans l'éternité l'empire le plus parfait sur nous. Entrez en possession de votre royaume, tout est prêt pour vous recevoir : *Paratum cor meum Deus, paratum cor meum.* (*Psal.* LVI, 8.)

Voyons dans la troisième partie comment le cœur de Jésus est le centre des délices de Dieu et des hommes

TROISIÈME PARTIE.

Quelque délicieux que soit l'amour de Dieu, quand il est vif et sincère, il est susceptible de je ne sais combien de délicatesses qui en varient infiniment l'exercice, et en rendent plus ou moins agréables les effusions. Deux choses mettent obstacle à l'amour et en ralentissent la vivacité : la bassesse de son objet ou sa supériorité. La bassesse rend indifférent, la supériorité rend timide. On dédaigne ce qu'on voit au-dessous de soi, et dans la crainte de s'avilir on ne se prête qu'avec mesure et par grâce à l'affection dont on l'honore. On n'ose approcher ce

qu'on voit au-dessus, on s'en croit indigne, on en craint le mépris; ce n'est qu'en tremblant qu'on lui offre plutôt le respect que la tendresse, les hommages que le cœur.

L'amour veut une certaine égalité qui rapproche les deux cœurs et en fasse une espèce d'unité. Ce n'est nullement la brutalité de la passion, ou la grossièreté de l'ivresse, qui fait les vrais plaisirs de l'amour. Les délices les plus touchantes d'un sentiment dont l'origine est toute céleste, dont Dieu daigne se faire honneur d'être l'objet, et que la folie des hommes avilit et profane, ces délices les plus touchantes, dis-je, se font surtout sentir dans ces retours secrets et ces goûts intérieurs de l'âme, qui en s'unissant au souverain bien se perd et se retrouve elle-même, donne tout et possède tout, abandonne et exerce tous ses droits : dans cette flatteuse égalité, cette espèce de supériorité réciproque qui, en rendant tous les biens communs, fait disposer en maître de ce qu'on aime, et donne à ce qu'on aime le pouvoir de disposer en maître de nous : dans ce mélange de respect et de familiarité, où, tandis que l'on contemple et qu'on est charmé de trouver dans le Dieu qu'on adore une excellence et une perfection qui nous ravissent et nous accablent, on se voit pourtant assez estimé pour se familiariser avec elle, et la voir s'abaisser jusqu'à nous : dans cet assemblage de retenue et de liberté, de crainte et de confiance, où tandis qu'on s'alarme des moindres choses qui peuvent déplaire au Maître qu'on sert, on peut cependant épancher son cœur sans réserve, sans être dans la gênante nécessité de s'observer avec lui, ou dans la triste incertitude de voir refroidir quelque jour des sentiments qui font notre félicité.

Tandis que Dieu et la créature demeureront personnellement séparés, ces délicatesses de l'amour sont impossibles. Dieu a beau la combler de faveurs, jamais il ne se dépouillera d'un certain air de divinité qui, au milieu de ses plus grandes profusions, fera toujours sentir qu'il est maître : jamais la créature ne se dépouillera d'un fonds de respect et de crainte, qui affaiblira toujours la vivacité de ses épanchements et la sécurité de sa confiance. Mais, si une personne divine s'unit hypostatiquement à la nature humaine, la créature, en quelque sorte divinisée, trouve dans un Dieu comme humanisé ce composé admirable d'une bassesse qui l'enhardit, et d'une grandeur qui l'élève; d'une majesté qui l'honore, et d'une familiarité qui l'invite ; d'un Dieu avec qui elle s'unit, et d'un homme qui la comble de grâces. Alors l'âme, se livrant au doux torrent qui l'entraîne, se perd avec confiance dans les abîmes délicieux d'un amour où la Divinité devient son patrimoine.

Ainsi un roi qui se choisit un favori parmi les grands de sa cour, de quelque familiarité qu'il l'honore, jamais il ne dépouille la majesté du trône jusqu'à lui permettre d'oublier qu'il est sujet, et qu'il doit d'autant plus se mesurer que les caresses sont plus marquées. Mais fait-il à quelqu'un de ses sujets l'honneur de le faire entrer dans son alliance, alors une noble assurance, une confiance légitime, une glorieuse égalité donne une libre carrière au plus tendre amour. Bien loin d'être ébloui de l'éclat du diadème, on y prend un intérêt personnel, on se félicite d'une grandeur que le sang fait rejaillir sur nous, et que l'alliance nous rend propre.

Quel plaisir en même temps pour un Souverain lorsque, pouvant se dérober à la majesté embarrassante de son rang, il trouve un cœur digne de lui, dont les qualités et les vertus font honneur à son choix, un cœur fidèle qui se trouve heureux d'exécuter ses moindres ordres, un cœur humble à qui il peut confier ses faveurs sans risque, un cœur sensible, sur qui les bienfaits sont un titre précieux et durable ! Avec quelle complaisance retrouve-t-on et aime-t-on son propre ouvrage dans une créature qu'on a élevée ! Ainsi un père se voit avec complaisance renaître dans un fils, et un maître dans son disciple.

Cœur sacré de Jésus, c'est ainsi que vous êtes le centre des délices de Dieu et des hommes. C'est là que le Très-Haut, tempérant l'éclat de ses rayons, se met à la portée de ses créatures : *Hic temperato numine, sub mystico velamine fit esca servilis.* C'est là que l'humanité élevée à la participation de la Divinité devient digne de sa tendresse; c'est dans ce sacré cœur que Dieu aimant sans risque et l'homme sans crainte, ils goûtent et font goûter toutes les délicatesses du plus pur amour ; c'est là que leurs cœurs heureusement confondus, heureusement consommés, ne font plus qu'un cœur et une âme : *Cor unum et anima una.* (*Act.*, IV, 32.)

L'amour de Jésus pour Dieu est un amour de soumission, un amour de sacrifice, un amour de zèle. Qui pourrait comprendre les ardeurs, la générosité, l'étendue de ce zèle divin ! il ne connaît aucunes bornes, personne n'en est exclu. Pécheurs et justes, chrétiens et idolâtres, tout en est l'objet; c'est saint Paul qui l'enseigne : *Christus pro omnibus mortuus est.* (*Rom.*, V, 9.) Je suis venu porter le feu sur la terre, dit ce sacré cœur ; qu'est-ce que je désire que de le voir allumé? *Ignem veni mittere in terram; quid volo nisi ut accendatur?* (*Luc.*, XII, 49.) Pour procurer la gloire de Dieu et le salut des hommes, faut-il des travaux, les bourgades, la Judée me verront pendant trois ans supporter tout le poids du jour et de la chaleur; faut-il du sang, je n'en garderai aucune goutte, le Calvaire en sera inondé; faut-il ma vie, j'expirerai sur une croix ; faut-il en donner des marques à mes plus cruels ennemis, au plus scélérat des réprouvés, je prierai pour mes bourreaux, j'embrasserai un Judas ; un nombre d'apôtres remplis de mes sentiments iront porter le salut aux extrémités de la terre, une Eglise sortie de mon côté ouvert fera passer d'âge en âge ma doctrine, mes pouvoirs, mon esprit et ma grâce Le zèle de la maison de Dieu me dévore :

Zelus domus tuæ comedit me. (*Psal.* LXVIII, 10.)

Amour de sacrifice, voilà l'hommage propre à l'Etre suprême; la destruction d'une victime peut seule annoncer un domaine souverain. Frappez, Seigneur, voici une victime digne de vous; c'est trop peu d'avoir frappé une fois sur le Calvaire, frappez encore sur nos autels. La victime eucharistique toujours immolée et toujours renaissante, immolée et renaissante du couchant à l'aurore, nous offre une matière également infinie, universelle et éternelle. Le monde n'a qu'à multiplier les autels et consacrer des ministres, cet holocauste multiplié à leur gré, et toujours subsistant, répond seul à l'amour sans bornes du cœur le plus passionné.

Amour sacrificateur, en égorgeant la personne, vous n'épargnez pas sa volonté; l'accomplissement de celle de Dieu fait votre aliment: *Cibus meus est.* (*Joan.*, IV, 34.) Que la nature aux abois pousse des plaintes involontaires, et demande l'éloignement du calice de la passion, ce cœur, ministre et offrande, répondra, que la volonté de Dieu soit faite, non la mienne: *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Matth.*, XXVI, 39.) Ce cœur palpitant à peine sur la croix, et rendant les derniers soupirs, a beau se voir abandonné de son Père, ce même cœur, ministre et victime, se remettra entre les mains de celui dont il semble n'éprouver qu'une inflexible rigueur: *In manus tuas commendo spiritum meum.* (*Luc.*, XXIII, 46.)

A son tour l'amour de Dieu pour le cœur de Jésus est un amour de préférence, un amour de complaisance, un amour de reconnaissance. S'il est doux pour Dieu de voir ses inclinations si bien placées, est-il moins flatteur pour Jésus de se voir si glorieusement aimé: *Hic est Filius meus dilectus.* (*Matth.*, XVII, 5.) Chaque prédestiné voit en Dieu, il est vrai, un amour de préférence sur une infinité d'autres que sa justice a laissé périr, et se sent comblé de joie par le parrallèle de son salut avec une perte dont il a couru tous les risques; mais combien cette prédilection est-elle touchante en faveur du cœur de Jésus, qui se voit préférer à tous les êtres sans exception, pour être l'objet des complaisances d'un Dieu et le sanctuaire de sa divinité! Voilà le bien-aimé choisi entre mille: *Electus ex millibus.* (*Cant.*, V, 10.)

Il n'en est pas de la préférence et des complaisances d'un Dieu comme de celles des hommes; injustes et aveugles dans leurs choix, le caprice est souvent leur unique guide. Mais le Seigneur, conduit par une souveraine sagesse, n'aime que ce qui en est digne, ou il l'en rend digne en l'aimant. Ici il n'a pas besoin d'épuiser les richesses de sa grâce; son Fils est saint par lui-même. Cœur sacré, tabernacle du Verbe, vous êtes infiniment aimable, aimable dans vos sentiments, aimable dans vos desseins, aimable dans vos pensées, aimable dans vos désirs; tout y est beau, tout y est grand, tout y est divin. Mais je me trompe, tout vient du Père céleste, qui en est l'adorable origine. C'est lui qui, se contemplant lui-même dans la splendeur des saints, se forme de ses perfections une image qui lui est consubstantielle, parfaitement égale et infiniment chère: c'est son Fils unique. Cœur sacré de ce Fils, beau miroir de l'essence divine, le Père charmé des perfections qu'il retrouve en vous, dit à l'univers: Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances: *Hic est Filius meus dilectus.* (*Matth.*, XVII, 5.) Amour de reconnaissance. C'est à ce cœur que Dieu est redevable du monde sauvé, c'est par lui qu'il a exercé le plus beau de ses attributs, qui est la miséricorde. Votre justice, Seigneur, allait vous ravir une foule d'adorateurs; un monde englouti dans le déluge, des villes réduites en cendre, la terre inondée de calamités n'étaient que de faibles préludes de vos vengeances. Votre Fils vous a arraché le glaive, son sacré cœur a adouci le vôtre, vous lui devez tous vos enfants: gratitude agréable, charmant devoir, obligation délicieuse, vous ne frappez qu'à regret; dérober le coupable à vos coups, c'est entrer dans vos vues et vous servir à votre goût. O vous à qui tout est dû, soyez sensible à ce bienfait, jetez les yeux sur ce cœur adorable: lancez la foudre, à la bonne heure, mais qu'elle passe par ce cœur sacré, couvert de ce bouclier. Seigneur, nous ne craignons pas vos coups, répandez le vin de votre colère; pourvu qu'il soit mêlé avec son sang, il perdra toute son amertume: *Respice in cor Filii tui.*

Et vous, enfants des hommes, voici l'objet de vos délices. Perdez-vous heureusement dans cet amour, osez avoir pour lui un amour de familiarité, un amour de confiance, un amour d'union; il l'accepte et s'en fait gloire. La majesté de l'Etre suprême pourrait peut-être vous éblouir: comment aborder familièrement celui devant qui les séraphins se couvrent de leurs ailes? Le cœur de Jésus aplanit tout. Entretenez-vous sans crainte avec un Dieu qui se plaît avec les âmes humbles et simples, ouvrez votre cœur à un Dieu qui vous le demande, et qui fait ses délices d'être avec vous: *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Prov.*, VIII, 31.) Donnez-lui les noms les plus tendres, il vous répondra sur le même ton: n'ayez pour lui rien de caché, il vous entendra à demi mot.

Vous connaissez, Dieu tout aimable, l'excès de nos misères, vous voyez ce qui se passe dans cette âme faible, aveugle et criminelle; c'est à vous à me guérir. Epoux charmant, tout ce que j'ai est à vous, vous le savez; c'est à vous à prendre soin de votre bien, à embellir votre maison, à parer votre épouse. O mon bien-aimé, le matin et le soir mon cœur soupire après vous, le jour et la nuit vous m'êtes présent. Lumière de mes yeux, douceur de ma vie, puis-je espérer d'être présent à votre cœur? auriez-vous la cruauté de laisser languir celui qui vous aime: *Mutatus es mihi in crudelem.* (*Job.*, XXX, 21.)

Père compatissant, qui étiez environné de femmes débauchées, qui alliez manger chez le publicain ; Sauveur miséricordieux, qui laissiez toucher vos habits à la Chananéenne, et baiser vos pieds à la Madeleine; maître affable, qui embrassiez les moindres enfants, qui expliquiez à vos apôtres les moindres choses, qui liâtes une longue conversion avec la Samaritaine ; ô mon tout, serais-je donc seul privé de vos caresses? Venez dans mon jardin, je vous y garde les meilleurs fruits : *Servavi tibi poma nova et vetera.* Le cœur parle au cœur : ils s'entendent facilement l'un l'autre; allons dans la solitude, afin que nous y parlions à cœur ouvert : *Ducam in solitudinem et loquar ad cor.* (*Osee*, II, 14.)

A la faveur de cette familiarité, vous avez droit de tout attendre ; un amour si favorisé manquerait-il de confiance ? Que ne puis-je vous faire comprendre la hauteur, la largeur, la profondeur de l'amour qu'il a pour vous ! *Quæ sit longitudo, latitudo et profundum.* (*Ephes.*, III, 18.) Que ne puis-je vous inspirer une confiance parfaite ! sera-t-elle jamais trop grande ? Entrez dans ce cœur, il n'est pas fermé, l'amour l'a fait ouvrir par une lance ; il n'est pas aride, baignez-vous dans l'eau qui en découle, enivrez-vous du sang qui en sort, entrez-y, vous vous y verrez écrit en caractère ineffaçable : *Scripsi te in tabulis cordis mei.* (*Prov.*, VII, 3.) Ne craignez pas d'y manquer de place, vous pouvez seul vous en exclure. Que ce serait le mal connaître que de concevoir de vains ombrages d'une bonté sans bornes ! défiance outrageante, soupçon injurieux : le don de votre cœur, ô mon Dieu ! est-il un gage équivoque de vos bontés ? Tout riche que vous êtes, pouviez-vous donner davantage ? tout puissant que vous êtes, pouviez-vous faire davantage? tout sage que vous êtes, pouviez-vous en imaginer davantage : *Cum esset ditissimus, plus dare non habuit; cum esset potentissimus, plus dare non potuit; cum esset sapientissimus, plus dare nescivit.*

Mais à quoi tendent toutes ces grâces ? A l'union la plus intime. C'est là le terme de l'amour. Mais quelle sera cette union ineffable? Dieu est uni avec tous les êtres par sa sagesse et sa toute-puissance, puisqu'il les a créés, les connaît et les conserve; mais cette union nous est commune avec les pécheurs même et les démons : celle de l'amour est bien différente. Il est encore uni à tous les hommes par ses lumières et avec tous les chrétiens par le baptême et par les sacrements. L'amour dit quelque chose de plus. Sera-ce donc une union comme celle de deux frères, de deux amis, d'un père et des enfants, d'un époux avec son épouse? Oui, cette union est tout cela, et mille fois plus que tout cela ; il faut que l'amour transforme l'un dans l'autre, et que par une heureuse perte de nous-mêmes nous soyons, comme il le souhaite, tous consommés en un : *Ut sint consummati in unum* (*Joan.*, XVII, 23), en sorte qu'il puisse dire avec l'Apôtre : Non, ce n'est plus moi qui agis, ce n'est plus moi qui parle, mais c'est le cœur de Jésus qui agit, et qui vit, et qui parle en moi : *Vivo ego et jam non ego.* (*Galat.*, II. 20.)

Cœur adorable, centre de tout bien, qui engloutissez tout, brasier qui consumez tout, soleil qui éclairez tous les êtres : *Non est qui se abscondat a calore ejus* (*Psal.* XVIII, 7), ah ! si vous faites les délices de Dieu et des hommes par l'amour qu'ils vous portent, le faites-vous moins par celui que vous avez pour eux? C'est là que Dieu et les hommes sont enfin assez aimés. Avec quelle joie Dieu n'y trouve-t-il pas un cœur de fils, et le genre humain un cœur de père! avec quelle complaisance n'y voient-ils pas l'un et l'autre un amour de ressemblance dans une personne qui, par le plus étonnant assemblage, est semblable à tous les deux ! avec quelle joie ne trouvent-ils pas un amour d'égalité, puisque, par la plus incroyable de toutes les proportions, vous êtes égal à tous les deux! avec quelle effusion n'y trouvent-ils pas un amour d'unité, puisque par la plus ineffable des unions vous êtes consubstantiel à tous les deux ! Oui, peut dire l'un, voilà la lumière de ma lumière, la Divinité de ma Divinité : *Deum de Deo, lumen de lumine;* voilà, peut dire l'autre, la chair de ma chair, les os de mes os : *Os ex ossibus meis, caro ex carne mea.* (*Gen.*, II, 23.) Ah ! peuvent-ils dire de concert, voilà le cœur de mon cœur, et un autre moi-même : *Alter ego.*

Aussi quelle conformité de sentiments ! que veut-il, dit le Seigneur, que ma gloire? que veut-il, dit l'homme, que mon bonheur? Quelle conformité de vues ! que se propose-t-il que les intérêts de Dieu et des hommes? quelle conformité d'amour ! qu'aime-t-il que moi? que desire-t-il que d'être consommé dans l'unité de l'amour avec moi?

Tout cela parle mieux que je ne saurais faire pour vous engager à aimer de tout votre cœur le sacré cœur de Jésus, à vous conformer à lui, à vous unir à lui, à vous consommer en lui. Ce sera le moyen de l'être dans l'autre vie et pendant l'éternité. Je vous le souhaite, etc.

DISCOURS IX

SUR LE BON PASTEUR.

Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat. (*Luc.*, XV, 6.)

Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue.

Croirait-on que l'homme fort intéressé à la miséricorde infinie du Sauveur dût lui faire un crime d'un excès de bonté qui fait sa consolation et son espérance. Jésus-Christ, pour gagner les pécheurs s'en laisse aisément approcher: pharisiens, publicains, femmes de mauvaise vie, tout peut s'attendre à un accueil favorable, il va même manger chez eux. Quelle reconnaissance et quels éloges ne mérite pas sa condescendance? L'orgueil pharisaïque en fut offensé et lui en fit des reproches, il empoisonne tout; le prétexte était plausible : la contagion des

mauvaises compagnies est trop à craindre pour ne pas alarmer la vertu : la réputation d'un ministre est trop délicate pour ne pas obliger à garder de grandes mesures : les pharisiens se faisaient un devoir de demeurer séparés des pécheurs, se disaient justes, et méprisaient tout le reste; les publicains, c'est-à-dire les receveurs des impôts étaient odieux aux juifs comme à tous les peuples, parce qu'abusant du nom du prince, ils s'engraissaient de la substance des pauvres; plus odieux aux juifs qui se regardaient comme un peuple libre et indépendant, et ne souffraient que par force cette marque de servitude; un juif qui se chargeait de ce bas emploi, regardé comme un traître à sa patrie, était l'objet de la haine publique; le reproche de liaison avec ces hommes généralement détestés, devait rendre Jésus-Christ odieux au peuple.

La vraie justice est compatissante, la haute justice n'a que de l'aigreur et de la dureté, la charité peut bien quelquefois être saintement indignée contre le péché, jamais contre le pécheur; quelle différence entre ce fameux zèle qui vient de l'orgueil et le zèle véritable qu'inspire la charité? L'orgueilleux est impitoyable, le juste corrige avec douceur; loin de les mépriser, il aime ceux qu'il reprend, il s'humilie et se reconnaît capable de tomber dans des fautes encore plus grandes. Sans doute on doit éviter les mauvaises compagnies et conserver avec soin sa réputation; mais, quand il s'agit du salut des âmes, la charité ne connaît point ces timides ménagements : les pharisiens étaient inexcusables dans leurs murmures, ils jugeaient mal des pécheurs qui venaient à Jésus-Christ pour se convertir, se croyant justes et se préférant aux pécheurs. Un pécheur pénitent est peut-être déjà plus saint que le juste qui le méprise. Tel le pharisien qui condamnait Madeleine, et celui qui se préférait au publicain dans le temple; ils jugeaient mal de Jésus-Christ qui ne recevait les pécheurs que pour les laver. Blâme-t-on un médecin, parce qu'il visite les malades? Ils jugeaient mal de Dieu qu'ils croyaient inexorable : Dieu ne veut la mort de personne, mais il veut la conversion et la vie de tous; c'est cette fausse et cruelle justice par ces deux paraboles de la brebis égarée et de la drachme perdue qu'on recherche avec tant de soin.

Ces paraboles ont quelque chose de plus consolant que celle de l'enfant prodigue. La brebis qui s'égare échappe au pasteur sans qu'il le sache; il l'eût arrêtée, s'il se fût aperçu de ses écarts. Le père du prodigue est instruit de tout, il laisse partir son fils sans rien faire pour l'arrêter; il facilite même son départ en lui donnant son bien qu'il pouvait lui refuser, dont il prévoyait bien que cet enfant abuserait, puisqu'il ne le demandait que pour en faire un mauvais usage; il semble l'oublier et l'avoir abandonné dans son éloignement; l'Evangile ne dit pas qu'il ait fait aucune recherche, aucune démarche pour le ramener; mais après ce bon pasteur s'aperçoit-il que la brebis manque? Qu'il en est inquiet, il court après elle, la cherche jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, en laisse pour la chercher quatre-vingt-dix-neuf qui lui étaient fidèles; le père ne quitte ni la maison, ni les autres enfants pour courir après ce prodigue; il ne le met pas sur ses épaules, ne le conduit pas à la maison paternelle, il se contente de le recevoir quand il vient de lui-même et qu'il se repent de ses fautes. Que de malheurs, d'humiliation pour cet enfant: il manque de tout, il se loue à un étranger, il garde les pourceaux, il meurt de faim; tout cela n'est-il pas plus digne de pitié qu'un simple éloignement du troupeau; car, il n'est pas dit qu'il fût arrivé aucun malheur à la brebis? Combien cependant sont différemment émues les entrailles du pasteur et du père : cet enfant se jette à genoux, confesse ses fautes, demande pardon, se met au rang des esclaves; rien de tout cela dans la brebis égarée, sans qu'elle fasse rien pour mériter la grâce, ce bon pasteur la prend avec bonté et l'emporte sur ses épaules; il ne trouve point dans le troupeau de brebis galeuse qui l'insulte, qui blâme les grâces qu'on lui prodigue, et se plaigne d'avoir été moins favorisée.

Cet excès incroyable de bonté fait naître aux yeux de la raison une très-grande difficulté : je ne suis pas moins surpris que les pharisiens de voir un Dieu fait homme vivre parmi les pécheurs, chercher les pécheurs, mourir pour les pécheurs; mais, par des raisons bien différentes, la miséricorde, l'objet des mépris des pharisiens, est le fondement de mon espérance. A ces traits humiliants, ils méconnaissent la Divinité, et à ces mêmes traits humiliants, je la reconnais et l'adore avec le plus profond étonnement. Les anges peuvent-ils la comprendre, et ne sont-ils pas obligés d'adorer dans le silence ce qu'ils peuvent à peine se persuader? Justifions, à l'exemple du Sauveur, par ces deux paraboles, une conduite qui n'étonne pas moins la religion que l'impiété, l'humilité que l'orgueil. L'orgueil et l'impiété blasphèment ce qu'ils ignorent; la religion et l'humilité sont accablées sous le poids des humiliations d'un Dieu à mesure qu'elles sont mieux instruites. Quel modèle, quelle leçon pour des pasteurs que les sentiments et la conduite du Pasteur adorable qui court après la brebis égarée! Admirons, 1° sa tendre sollicitude quand il l'a perdue; 2° sa joie quand il l'a retrouvée. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il paraît bien difficile de concilier la miséricorde infinie que présente la parabole du bon Pasteur avec une foule d'expressions de l'Ecriture, qui annoncent une justice rigoureuse et inexorable : *Je ne pardonnerai plus, et j'oublierai toutes les bonnes œuvres du pécheur, je le frapperai dans ma colère. Ultra non addam misereri.* (*Ose.*, I, 6.) Ainsi, tour à tour, dans des temps différents et sur des personnes différentes, la miséricorde et

la justice divine s'expliquent et s'énervent, ou plutôt, c'est ainsi que s'explique et s'énerve différemment la divine miséricorde pour pouvoir toujours l'exercer; elle ne dicte pas moins les menaces qui effrayent que les promesses qui invitent pour prévenir ou pour réparer le péché, et conserver ou regagner, à quel prix que ce soit, le cœur de l'homme; qu'elle emploie tour à tour la terreur et l'amour: craignez, dit-elle, avant le péché, craignez une justice rigoureuse qui frappe des moments critiques qui ne reviennent plus; une éternité, où tout est perdu sans retour. Que la crainte, du moins, vous arrête, si l'amour parle vainement. Pour vous, pécheurs, que la difficulté décourage, rassurez-vous, espérez tout; il est une miséricorde qui pardonne tout quand on revient sincèrement, qui cherche le pécheur, le sollicite, se réjouit de sa conversion; la crainte guérit sa présomption, engage à la vigilance, anime le courage, excite à la douleur, prépare à l'amour. Craignez pour ne pas tomber; il périt pour vous relever; admirez, aimez dans l'un et dans l'autre une bonté paternelle qui veut tout sauver; admirez-la dans cette parabole: 1° Il s'aperçoit de son absence, quoiqu'il n'en ait aucun besoin; 2° il est affligé de sa perte, quoiqu'elle soit coupable; 3° il la cherche avec soin, quoiqu'elle n'en profite guère; 4° il la préfère à quatre-vingt-dix-neuf, quoiqu'elles soient fidèles; n'est-ce pas porter la bonté à l'excès: *In finem dilexit.* (*Joan.*, XIII, 1.)

1° Il s'aperçoit de son absence; pensez-vous que, tout occupé de son intérêt et de son plaisir, ce bon Pasteur peu attentif n'ait pas les yeux ouverts sur la brebis qui s'égare? Sachez qu'il les connaît toutes, qu'il les appelle par leur nom, qu'il les compte avec exactitude; aucune ne s'écarte du bercail qu'il n'en soit instruit. Mais quoi! une sur cent, sur mille, sur des millions qui couvrent la surface de la terre! Comme si quelque chose lui était difficile; l'homme est aisément accablé par la foule des affaires, son esprit, borné, partagé par la multitude des objets, ne se prête que faiblement à chacun; mais la sagesse infinie du bon Pasteur lui rend tout présent, son immensité le rend présent à tout; il voit, il remplit, il conduit tout; une feuille, un cheveu ne tombent pas sans sa permission; oublierait-il des âmes qu'il a rachetées au prix de son sang? Son amour ne perd jamais de vue ses brebis, il les a écrites sur ses mains, il les a gravées dans son cœur; les toucher, c'est toucher la prunelle de ses yeux. Que l'amour est vigilant! *Non dormitabit neque dormiet.* (*Isa.*, V, 27.) Il veille dans le sommeil même. Le loup rôde sans cesse pour dévorer, ce Pasteur aimable ne veille pas moins pour les sauver; peu content de ses propres soins, il veut encore que de tous les animaux, le plus fidèle veille nuit et jour, et l'avertisse au moindre danger. Chiens muets, dit-il aux ministres négligents, moins fidèles que ces animaux, ne pourriez-vous pas du moins aboyer, si vous ne savez mettre le loup en fuite? *Canes muti non valentes latrare.* (*Isa.*, LVI, 10.)

Il semble, par cette parabole, que le nombre des justes surpasse celui des pécheurs, quoiqu'il soit de foi qu'il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus, ou plutôt, on dirait que tout doit être sauvé, puisque quatre-vingt-dix-neuf sont justes et que le centième le devient par la pénitence; mais ce n'est pas du nombre des élus et des réprouvés que l'Evangile parle: il veut seulement faire entendre que quand il n'y aurait qu'un seul pécheur, Jésus-Christ ne le chercherait pas avec moins de bonté que s'il y en avait un grand nombre. Vous, que son amour embrasse, que son sang arrose, que la grâce enrichit, ne diminuez pas à vos yeux le prix de sa tendresse: vous n'êtes ni moins tendrement aimé ni moins avantageusement racheté que si vous étiez seul. Le soleil vous est-il moins utile pour éclairer toute la terre? ainsi le bienfait de la rédemption n'est pas moins personnel à chacun dans les vues de son amour que général dans l'étendue de sa miséricorde: chacun est une brebis particulière, pour laquelle seule il ne mourrait pas moins; il est en effet mort pour toutes: vous avez autant que saint Paul droit de dire: Il s'est livré à la mort pour moi: *Tradidit semetipsum pro me.* (*Ephes.*, V, 2.)

Mais quoi! Seigneur, ne pouvez-vous donc vous passer de vos brebis? votre bonheur dépend-il de leur conservation? Vous êtes mon Dieu, disait le Prophète, vous n'avez pas besoin de mes biens; nos richesses n'ajoutent rien à vos trésors, nos éloges à votre gloire, nos délices à votre bonheur, nos vertus à votre sainteté; grand, puissant, parfait par vous-même, suffisant à vous-même, vous trouvez tout en vous, et c'est de vous seul que tout reçoit et ce qu'il est et ce qu'il a: étiez-vous moins heureux avant que d'avoir créé le ciel et la terre? le seriez-vous moins quand ils seraient anéantis pour nous faire sentir cette souveraine indépendance? vous avez passé une éternité sans créer le monde, quoique vous le pussiez toujours. Que l'homme est différent! Il n'agit que par intérêt, parce qu'il est si faible et si pauvre qu'il a besoin de tout; le plus riche, le plus puissant monarque n'a que de plus grands besoins, il lui faut tout un peuple pour soutenir sa grandeur. L'homme rapporte tout à lui-même parce qu'il ne trouve rien en lui; mais l'Etre par excellence agit seul et peut seul agir avec un désintéressement et une charité parfaite; il daigne jeter ses regards sur l'homme, lui que rien n'occupe; se faire un intérêt du salut de l'homme, lui que rien n'intéresse; une douleur de sa perte, lui que rien n'afflige; une joie de son retour, lui qui ne désire rien; un mérite de ses succès, lui qui n'attend rien: *Charitate perpetua*, etc. (*Jerem.*, XXXI, 3.)

Pasteurs négligents, qui ignorez ce qui se passe dans votre troupeau, sur quel prétexte vous excuserez-vous? Votre ignorance même est un crime; qui saura l'état de sa famille, que le père? l'état de son troupeau,

que le pasteur? De là l'obligation de visiter ses brebis, de tenir un régime exact de l'état des âmes, de veiller, mettre ordre à tout; non qu'il faille indifféremment tout croire, tout savoir, tout entendre, jusqu'aux moindres minuties. La prudence doit faire un choix; rien ne serait plus propre à jeter la défiance entre les brebis et le pasteur, et les éloigner sans retour. Curiosité inutile: une infinité de petites misères valent-elles la peine d'être relevées, est-ce vivre que d'être épié sur tout et d'épier tout? Curiosité plus propre à faire sentir la petitesse du génie, que la vigilance et le zèle; curiosité pernicieuse qui désarme le pasteur dans les choses essentielles par la prétention qu'elle fait naître contre un gouvernement aussi méprisable que dégoûtant,

La douleur sur la perte de la brebis, quoiqu'elle soit coupable : *Tactus dolore cordis*, etc. (*Gen.*, VI, 6.) Ainsi parlait Dieu au commencement du monde, lorsque toute chair ayant corrompu sa voie, il fit de vains efforts, pendant un siècle que dura la construction de l'arche, pour ramener l'homme coupable, et fut enfin obligé de l'engloutir dans un déluge universel. Cette douleur vous étonne; mais vous ne connaissez pas le prix des ames : une âme est une pierre précieuse, rien n'égale la douleur du lapidaire quand il la perd, ni sa joie quand il la retrouve; une âme est un trésor, rien n'approche de la joie d'un avare quand il le découvre, de la tristesse quand il le perd. Une âme est un royaume; quelle est la joie d'un conquérant quand il le gagne, le regret d'un monarque quand il le perd? Vous ne connaissez pas ce qu'une âme me coûte : un Dieu qui travaille trente-trois ans, qui offre son sang, qui donne sa vie, qui fonde une Eglise, connaît seul ce qu'une âme vaut et l'afflige comme elle le mérite : il est vrai qu'un pécheur est moins digne qu'un autre de sa bonté; loin de contribuer à sa gloire, il ne fait que l'offenser et ne mérite que du châtiment; car enfin ce n'est pas ici une brebis ordinaire qui, privée de raison et de liberté, marche machinalement au hasard, sans qu'on puisse lui imputer de crime : le pasteur plus affligé qu'irrité regrette son bien et le cherche, comme la femme qui a perdu la drachme; c'est une perte où l'infidélité n'a point de part; mais une âme qui s'égare le veut bien librement, malgré les lumières et les secours de la grâce; c'est en elle un vrai crime et non pas un malheur, elle est digne de châtiment plutôt que de larmes, elle doit plus irriter que toucher; mais elle le perd, c'est assez. Les entrailles paternelles sont émues : oublions sa faute, ne songeons qu'à son malheur; sauvons-la, s'il se peut.

Connaissez par là combien Dieu aime les âmes : l'amour est la cause de la douleur, la douleur est la preuve de l'amour; on ne regrette que ce qu'on aime : aime-t-on quand on est insensible à la perte? Un ouvrier aime son ouvrage, un père ses enfants; quel titre n'avons-nous donc pas sur l'amour de notre Créateur, nous ses enfants et ses ouvrages? Toutes ses perfections empressées à servir sa miséricorde, concourent à nous le marquer; sa puissance nous a créés, sa providence nous conserve; sa sagesse nous dirige, sa justice nous alarme; mais, né pour notre bien, Dieu s'applique tout entier à notre salut, comme au plus digne objet de sa gloire. Oui, Seigneur, disait le Sage, vous êtes patient, parce que vous pouvez tout; vous aimez les hommes, parce que vous les avez créés ; vous les traitez avec indulgence, parce qu'ils vous appartiennent : *Parcis autem omnibus quia amas animas.* (*Sap.*, XI, 27.) Il aime infiniment les hommes, parce qu'il s'aime lui-même. Amour de la nature infini : il les délivre du péché et de l'enfer, qui sont des maux infinis; il leur promet la gloire éternelle, qui est un bonheur infini; il leur donne sa grâce, qui est d'un prix infini; il verse son sang, il souffre la mort par une générosité infinie.

Ne semble-t-il pas qu'il ait pour les pécheurs une affection singulière? Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, je vous soulagerai; vous qui avez soif, je vous donnerai à boire; vous qui languissez dans l'affliction, je vous consolerai; vous qui êtes accablés de dettes, je payerai pour vous; je prends sur moi les infirmités de tout le monde, la misère même est un titre auprès de moi, parce que je suis venu sauver les misérables. Ainsi David s'était déclaré le chef de tous les malheureux; tous ceux qui étaient obérés, qui gémissaient dans l'oppression et dans la douleur venaient en foule chercher auprès de lui du soulagement : *Conveniebant ad eum omnes qui erant in angustia, et suppremi ære alieno, et factus est eorum princeps.* (I *Reg.*, XXII, 2.) L'amour du Sauveur ne pouvait mieux se montrer; jamais ami ne paraît plus ami que dans l'adversité par des services effectifs, dans la perte par des larmes sincères, dans les froideurs par une tendre inquiétude. Le commerce ordinaire de la vie n'a rien de vif et d'animé; l'habitude, en resserrant les liens, émousse le plaisir et ralentit l'ardeur; la séparation ranime un feu caché sous la cendre. Jamais mère ne se montra mieux mère qu'à la maladie ou à la mort de son fils; tranquille jusqu'alors en apparence, préoccupée de lui, le punissant même de ses fautes. Mais tout à coup inquiète sur son sort, ses larmes et ses soins décèlent son cœur. Ainsi, le bon Pasteur ne se montre jamais mieux que quand il quitte tout pour courir après la brebis qui s'égare. Cet amour est flatteur, il nous met de pair avec ce qui lui fut toujours fidèle.

3° Il cherche avec soin la brebis égarée : qui peut décrire son empressement et ses fatigues? Je me représente un pasteur zélé, qui, sans se lasser, court de tous côtés, grimpe sur les rochers, traverse les forêts, se déchire dans les ronces, demande à tout le monde des nouvelles de sa brebis. Telle cette femme qui cherche sa pièce d'argent : elle allume sa lampe, remue tous ses meubles, balaye sa chambre, pour trouver ce

qu'elle a perdu : *Everrit domum.* (*Luc.*, XV, 8.) En dis-je trop, vos bontés, Seigneur, ne surpassent-elles pas nos expressions et nos idées? Vous parcourez les villes et les campagnes, vous vous fatiguez jusqu'à être obligé de vous asseoir au bord du puits de Jacob : *Fatigatus ex itinere sedit.* (*Joan.*, IV, 6.) Vous vous êtes enroué, dit le Prophète, à force de crier; vos cris sur la croix étonnèrent le centenier, brisèrent les pierres, ébranlèrent la terre. Votre tête fut couronnée d'épines, votre corps déchiré à coups de fouets, vos mains percées par des clous : *Vestibus judaicis laceratis.* Vous êtes monté sur le Calvaire chargé d'une pesante croix, et sur cette croix, destinée à les racheter, vous portez vos brebis sur vos épaules : *Peccata nostra pertulit super lignum.* Pouvait-on mieux placer l'image du bon pasteur, chargé d'une brebis, que sur le Calice qui sert à la messe à offrir votre sang, comme Tertullien remarque, qu'on faisait de son temps? Peut-on porter la charité plus loin? *Majorem charitatem nemo habet.*

Moïse avait peint ce bon Pasteur avec les mêmes traits, il en tirait pour son peuple un motif d'amour et de reconnaissance. Mais, disait-il, Dieu vous a cherché; il vous a trouvé dans une vaste solitude, dans une terre d'horreur : *In loco honoris et vastæ solitudinis.* (*Deut.*, XXXII, 10.) Il vous enseigne, il vous conduit, il vous porte sur ses épaules, il vous conserve comme la prunelle de ses yeux : *Assumpsit atque portavit in humero suo.* (*Luc.*, XV, 5.) Si le bon Pasteur cherche la brebis dans des lieux inaccessibles à d'autres qu'à lui, il la cherche encore dans des temps où elle est intraitable, ou plutôt il la cherche dans tous les temps : dans la jeunesse, où la vivacité des passions rend rebelle; dans la vieillesse, où l'endurcissement rend insensible; dans les commencements de la passion, où le goût piquant du plaisir rend insensé; dans les suites, où l'habitude passée en nature rend incorrigible; dans l'état de grandeur, où l'impunité rend insolent; dans la bassesse, où l'obscurité rend brutal ; jusqu'au dernier soupir il s'empresse pour nous sauver : *Usque ad senectam, et usque ad canos ego ipse portabo et salvabo.* (*Isa.*, XLVI, 4.) Quelle est cette lampe que cette femme allume pour chercher la drachme perdue? C'est la parole divine que le Pasteur doit annoncer et les fidèles écouter avec attention. Qu'est-ce que balayer sa maison? C'est examiner sa conscience, c'est confesser son péché, le déplorer et s'en corriger : *Lucerna pedibus meis verbum tuum.* (*Psal.* CXVIII, 105.)

Ce n'est pas assez de la fatigue qu'il a prise pour chercher la brebis, il en prend une nouvelle pour la ramener au bercail en la mettant sur ses épaules, tout fatigué qu'il est déjà. Mais pourquoi prendre cette nouvelle peine, la brebis ne peut-elle pas marcher pour s'y rendre? Elle a bien eu la force de s'en éloigner, n'aurait-elle pas la force de revenir? Ce serait une punition bien légère. Non, le Pasteur bienfaisant qui la poursuit se charge de tous les frais. Pourrait-elle rien faire sans la grâce? L'homme peut bien se perdre lui-même, il ne peut se sauver sans Dieu. Que ce retour a coûté cher, qu'il a fait couler de larmes et de sang! Qu'il est bon, qu'il est généreux ce pasteur qui prend sur ses épaules la brebis qu'il avait cherchée avec tant de soin. Mais qu'il est constant dans ses poursuites! Il la cherche jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. Un mercenaire après avoir fait quelque diligence, se croyant quitte de son devoir, ne s'embarrasse plus de ce qu'il perd. Un bon pasteur n'écoute que sa tendresse et ne se croit jamais acquitté que la brebis ne soit trouvée. Son cœur agit, et le cœur n'est pas facile à contenter. Toujours ingénieux, toujours actif, il a mille adresses pour ménager le succès et ne saurait se payer de quelques tentatives. Infatigable, il poursuit son objet avec chaleur; heureux enfin s'il peut remporter la victoire.

Rendez gloire à son inépuisable constance. Il n'y a point de pécheur qui n'entende au fond du cœur cette voix qui l'appelle et qui l'invite à revenir. Vous l'avez mille fois entendue sans vouloir y répondre et vous arrêter dans la route de l'iniquité où vous courez depuis si longtemps. Quelles tendres poursuites! Depuis combien d'années il vous demande votre cœur! De combien de manières il vous l'a demandé! Combien de fois, rebuté de vos résistances, aurait-il dû vous abandonner à votre malice! Mais non, il ne se rebute point; il n'y a qu'une aveugle obstination à vous perdre qui puisse égaler sa persévérance à vous sauver. Il n'y a que la mort dans le péché qui vous arrache sans retour à sa miséricorde et vous bannisse de son cœur; depuis l'éternité il a pensé à vous. Son amour, aussi ancien que lui-même, durera une éternité encore si vous voulez.

Ne fuyez plus, brebis errante; n'évitez plus votre Pasteur, ne vous défiez plus de lui. Que craignez-vous? Est-ce un pasteur emporté et colère qui, déchargeant sa mauvaise humeur sous prétexte de punir vos fautes, vous frappe, vous insulte, vous chasse rudement vers le troupeau? Est-ce un pasteur impérieux, altier qui, pour soutenir sa dignité et vous maintenir dans la dépendance, vous traite avec hauteur, vous reçoive d'un air méprisant et n'emploie que les termes absolus d'autorité, d'ordre, de défense? Est-ce un pasteur inquiet et chagrin qui, par un zèle amer, ombrageux, brusque, vous accable de reproches, prodigue les termes offensants et jamais ne soit satisfait? Est-ce un pasteur bizarre et pointilleux qui, sous un air de régularité et d'exactitude, cherche querelle sur tout, épie tout, et sans raison fasse des procès sur des minuties? Est-ce un pasteur inconstant et frivole qui veuille et ne veuille pas, invite, rechasse, caresse et offense, sur les promesses duquel on doive aussi peu compter que redouter ses menaces? Ah! ce n'est pas là ce bon Pasteur, doux et humble de cœur, charitable et compatissant, il n'a que des faveurs à répandre et des paroles engageantes à prononcer; le lait et le miel

coulent de ses lèvres et les grâces de ses mains. C'est un père qui ne désire que le bien de ses enfants, et, loin de leur vendre le pardon, il se trouve en quelque sorte heureux qu'on le reçoive. Ah! il veut ramener sa brebis et non la perdre, la sauver et non se venger; il l'invite, il la caresse, il la console, il la gagne et l'emporte en triomphe sur ses épaules. Quelle confiance que l'amour, quelle reconnaissance n'a-t-il pas droit d'en attendre? *Imponit in humeros suos, gaudet.* (*Luc.*, XV, 5.)

Mais pourquoi traiterait-il mal cette brebis infortunée? n'est-elle pas assez malheureuse de s'être égarée? faut-il encore l'accabler par de mauvais traitements, l'éloigner davantage en l'aigrissant et la rebutant? Elle est plus à plaindre qu'un autre. Cette brebis n'est pas, comme bien d'autres animaux, en état pour ainsi dire de gagner sa vie; elle ne sait rien faire, loin du troupeau elle est sans ressource; elle n'a ni des griffes pour se défendre ni des ailes pour s'enfuir. Si le loup la trouve, elle est perdue; elle n'a pas comme le chien un instinct secret qui la ramène à son maître. Elle demeure égarée et bêlante, elle ne fait que s'égarer davantage en cherchant même le troupeau. Ah! pécheurs, êtes-vous moins à plaindre? Que pouvez-vous faire? que pouvez-vous espérer sans Dieu? Comment sans son secours résister au loup qui cherche à vous dévorer? comment revenir au bercail? Vous vous égarez de plus en plus par mille nouveaux péchés qui rendent votre retour comme impossible, vous ne cherchez pas même le bercail. On n'entend pas dans vos gémissements et vos peines cette espèce de bêlement qui pourrait vous remettre sur les voies. Si vous vous refusez plus longtemps à ces empressements, il se vengera, et après vous avoir inutilement cherché, il permettra qu'à votre tour vous le chercherez inutilement et que vous mourrez dans votre péché : *Quæritis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII, 21.)

4° Il semble oublier quatre-vingt-dix-neuf brebis, quoique fidèles, pour courir après celle qui s'égare. On explique diversement cette parabole. Saint Grégoire l'entend des âmes tièdes qui, à la vérité, ont encore la justice, parce qu'elles sont exemptes de fautes mortelles, mais qui tombent facilement dans le péché véniel; leur tiédeur déplaît si fort à Dieu qu'elles lui font soulever le cœur. Qui peut douter qu'un pécheur pénitent ne soit plus agréable à Dieu; que la vivacité de son zèle, l'empressement de son amour, la générosité de ses sacrifices ne donnent aux saints et aux anges plus de joie que ces justes indifférents? Saint Augustin entend ces quatre-vingt-dix-neuf brebis des faux justes, tels qu'étaient les pharisiens, à qui cette parabole s'adresse, pour les alarmer et les toucher : *Qui in se confidebant tanquam justi.* Dieu les abandonne à leur prétendue justice pour courir après la brebis errante. Est-il étonnant que la conversion sincère d'un publicain comble les saints de joie plutôt que l'apparente justice de mille autres? Quelques-uns l'appliquent aux justes du paganisme, qui n'avaient que des vertus morales, et à l'Eglise, l'homme que Dieu est allé chercher au sein de la corruption. L'Eglise qui, par l'unité de sa doctrine et de son gouvernement, ne fait qu'un corps moral, est appelée : Ma colombe, ma bien-aimée, ma brebis. Quelques autres l'expliquent des justes même chrétiens ; mais justes inconstants qui bientôt se démentent. Les élus dont la persévérance oit couronner la vertu solide ne sont, quoique en grand nombre, qu'un cœur et une âme en Jésus-Christ; non que Dieu ne veuille le salut de tous, mais parce que la bonté plus marquée dont il les honore semble ne chercher qu'eux dans la brebis égarée. Plusieurs interprètes entendent ces quatre-vingt-dix-neuf justes des anges que Dieu laisse dans le ciel pour venir sur la terre chercher le genre humain égaré. On trouve même je ne sais quoi de mystérieux dans le nombre des neuf drachmes qui restent à cette femme et qu'on croit représenter les neuf chœurs des anges toujours fidèles, et le genre humain, regardé dans la personne de son chef qui le perdit et se perdit lui-même, est une brebis que le bon Pasteur est venu sauver. Revenu au ciel par son ascension, il a fait avec les anges une grande fête pour le succès de la grande affaire de la rédemption des hommes, après avoir retrouvé cette brebis et cette drachme marquée à son image.

La préférence accordée à l'homme sur l'ange est incompréhensible ; Lucifer et Adam, tous deux chefs-d'œuvre de la puissance de Dieu, objet de son amour, image de ses perfections, tous deux dans la gloire, la justice, la sainteté. L'un, la plus sublime des intelligences, gouverne le ciel, les anges lui obéissent; l'autre, le plus excellent des humains, gouverne la terre; cette terre lui est soumise. Ils pèchent tous deux, péché fort semblable. Le premier ange veut s'égaler à Dieu, le premier homme veut lui ressembler; l'un entraîne une infinité d'anges dans la révolte, l'autre entraîne toute sa postérité dans son malheur; ils sont tous deux punis : l'ange banni du ciel, l'homme chassé du paradis terrestre. Mais, ô abîme impénétrable du jugement de Dieu! qu'ils sont différemment traités! Adam survit à sa faute; il est touché, il fait pénitence ; l'ange, frappé de la foudre, est précipité dans l'enfer. Le Verbe s'unit à la nature humaine pour réparer son malheur; le malheur de l'ange est sans remède, Dieu ne s'unira jamais à la nature angélique pour la sauver : *Angelos non apprehendit, sed semen Abrahæ.* (*Hebr.*, II, 16.)

O justice! ô miséricorde! miséricorde qui épargne l'un, justice qui punit l'autre, miséricorde qui quitte les anges demeurés fidèles pour courir après l'homme infidèle. Qu'est-ce que l'homme? Qu'a-t-il pu faire pour mériter cette préférence? N'est-il pas même au-dessous de l'ange? Bénissons la miséricorde qui nous sauve ; tremblons à la vue de la justice qui les punit.

Dieu a-t-il donc abandonné l'ange? Non, il le comble de grâces; mais il a fait pour l'homme de si grands miracles que jamais il ne fit pour l'Ange, qu'il semble le mettre à un prix infiniment supérieur; il appelle un désert le Paradis où il le laisse, c'est le langage de l'amour, tout est désert loin de l'objet qu'on aime, même les plus nombreuses compagnies; c'est encore le langage de la vérité; dans le désert se trouvent les meilleurs pâturages, il y laisse les anges et y doit amener les hommes.

Toutes ces explications sont belles, ingénieuses, édifiantes; mais il est encore plus naturel d'appliquer la parabole aux pécheurs et aux justes. Il semble que le bon Pasteur ait moins soin des uns que des autres; en effet les justes suivent leur route avec une grâce ordinaire, ils vont comme naturellement de vertu en vertu; une santé parfaite se soutient sans le secours extraordinaire du médecin; les pécheurs sont des malades qu'il faut guérir, des ignorants qu'il faut instruire, des pauvres qu'il faut soulager. Dieu éprouve même les justes par bien des peines intérieures; il semble les traiter moins favorablement que les pécheurs qu'il comble de caresses, auxquels il marque le plus vif empressement. *Non est opus valentibus medico, sed male habentibus.* (*Matth.*, IX, 12.) Dieu abandonne-t-il les justes? Non, sans doute, le juste perdrait bientôt sa justice s'il était abandonné; abandonna-t-il son fils aîné, le père de l'enfant prodigue, pour avoir fait un si doux accueil à son cadet? Ah! mon fils, n'en soyez point jaloux, tout mon bien est à vous, ma tendresse n'est pas douteuse mais n'est-il pas juste que je me réjouisse; votre frère était perdu, le voilà retrouvé; il était mort, le voilà ressuscité. *Mortuus erat et revixit.* (*Luc.*, XV, 24.)

L'infidélité d'un ami, la révolte d'un enfant, ont quelque chose de plus piquant que la constance de ceux qui demeurent fidèles; on sent de même à leur retour quelque chose de plus touchant. On s'aperçoit d'une perte, et on sent fort peu la possession; plus attentif à la douleur de quelque membre, qu'à la bonne constitution de tout le corps, la maladie fait connaître le prix de la santé, l'habitude assoupit, le sentiment de la perte réveille. Il est même vrai que les pécheurs convertis vont plus loin que les justes; la confusion du passé anime; c'est un soldat qui, après avoir fui lâchement, revient courageusement à la charge laver sa honte dans le sang de l'ennemi; c'est un convalescent échappé d'une grande maladie qui se ménage avec plus de soin; c'est un débiteur obéré qui veut acquitter ses dettes; c'est un voyageur qui, après avoir perdu bien du temps, se hâte pour arriver à son terme; le retour du péché à la grâce est une plus grande merveille que le passage de la grâce à la gloire; l'un est un acte naturel de justice, l'autre fut un miracle de miséricorde. Ainsi, s'accommodant à notre façon de parler et de penser, Dieu nous fait entendre combien il désire notre conversion.

C'est une grande leçon pour les directeurs, qu'ils sachent préférer les pécheurs aux âmes pieuses; la condition de celle-ci a quelque chose de plus doux: on y trouve de la docilité; on croit y voir des succès; on y parle d'une manière plus relevée; on y est écouté, applaudi, admiré; on y jouit de ses travaux, de ses talents; on y goûte la douceur d'un empire, où l'on règne sans obstacle; content d'un troupeau choisi, on abandonne ces gens grossiers, ces grands pécheurs qui coûtent, et souvent à pure perte, tant d'application et de fatigue. Le vrai pasteur au contraire préfère les travaux de l'apostolat aux charmes d'une direction paisible et à la conversion difficile de la brebis qui s'égare, aux hommages flatteurs de quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles; il craint même les brebis qui s'attachent si fort à lui et peut-être trop pour courir après celle qui le fuit, que ne risque-t-on pas dans l'un? L'homme prend la place de Dieu, et la tendresse celle de la charité; qu'on ne craigne point les épines de l'autre, on y cueille les meilleurs fruits.

Voilà ce qu'il nous ordonne de faire pour le seconder dans son zèle. Allez dans les rues, les places publiques, les grands chemins, les plus petits sentiers, le long des haies; cherchez partout, ne vous lassez point; je compte tous vos pas, rien ne sera perdu; n'est-ce pas ce que marquent encore les idées de chasseur et de pêcheur, sous lesquelles il peint les fatigues, les soins, la constance de ses ministres. Voilà ce qu'il nous ordonne de faire pour nous-mêmes. Cherchez la grâce avec le plus grand soin; il sait que c'est la grâce qui la première nous prévient et nous cherche; mais elle veut être cherchée à son tour, elle ne se donne qu'à ceux qui veillent, qui se lèvent de grand matin pour la trouver. *Qui mane vigilant ad me invenient me.* (*Prov.*, VIII, 7.) Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira, cherchez le Seigneur et vous serez fortifié, cherchez sa divine face, cherchez la toujours. *Quærite Dominum et firmaveris, quærite faciem ejus semper.* (*I Paral.* XVI, 11.) Gardez-vous de désespérer de votre salut; ce n'est pas un homme, ce n'est pas un ange, c'est un Dieu qui vous appelle, qui vous cherche, qui vous ramène; répondez-y par votre empressement à le chercher, comme l'épouse, la nuit et le jour, jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé, et ne le perdez plus. *Quæsivi quem diligit anima mea; inveni et non dimittam.* (*Cant.*, III, 4.) Ainsi le chercha cette Vierge fidèle aux yeux de laquelle il s'était dérobé; et enfin, après trois jours de sollicitude, elle le trouva dans le temple au milieu des docteurs; ses larmes sont essuyées, et à sa plus vive affliction succède la joie la plus pure, comme le bon pasteur qui a retrouvé sa brebis.

SECONDE PARTIE.

Sent-on bien tout le prix de la manière engageante dont cette parabole est tournée?

Ce serait déjà beaucoup que Dieu daignât justifier sa conduite et nous en dévoiler les motifs ; doit-il rendre compte de ses démarches ? Le doit-il, soit qu'abusant de sa condescendance, on lui donne lieu de s'en repentir ? Le doit-il à ses ennemis qui lui en font un crime, comme s'il voulait par la justification nous gagner leur cœur et leur inspirer la même bonté ? Oui, le Fils de l'homme est venu plutôt pour les pécheurs que pour les justes ; il s'en est imposé le devoir et ne s'en fait pas un mérite. *Venit Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat.* (*Luc.*, XIX, 10.)

Un bienfaiteur ordinaire, pour s'attirer la reconnaissance, fait valoir ses faveurs, relève sa dignité et sa générosité, la bassesse et les fautes de celui qu'il honore. Un homme offensé qui se réconcilie, par quelles paroles amères exagère-t-il l'injustice dont il se plaint et justifie-t-il son ressentiment et son droit d'exiger une rigoureuse réparation ? L'orgueil est un mauvais peintre, ce n'est qu'aux dépens de son ennemi qu'il trace le portrait ; aveugle, il dépare les grâces en les mettant à trop haut prix. Dieu ne connaît pas ce pompeux étalage qu'une vanité féconde met si bien en œuvre. Quoique les bienfaits soient inestimables, il semble ne vouloir que les déprécier : la manière simple dont il en parle ferait presque dire que c'est lui qui les a reçus, et qu'il en a de la reconnaissance.

Il se compare à un pasteur qui cherche sa brebis, à une pauvre femme qui cherche une pièce d'argent. Rien de plus ordinaire et de plus naturel que de chercher son bien quand on l'a perdu. Faut-il pour cela un grand effort de courage et de clémence ? Que cette simplicité est charmante ! Elle nous épargne jusqu'à la honte d'avoir demandé le pardon. Le berger n'a pour tout bien que cent brebis ; cette femme n'a que dix drachmes, c'est-à-dire cinq ou six livres ; une dragme n'étant évaluée qu'à dix ou douze sous de notre monnaie, est-il étonnant qu'ils regrettent, qu'ils cherchent, qu'ils se réjouissent d'avoir trouvé un objet pour eux considérable ? Dieu, est ainsi affligé de la perte et réjoui du retour d'une âme dont le prix est infini. Grand Dieu, à qui appartient le ciel et la terre, vous dont la toute-puissance peut tout dans un instant, ne vous dégradez-vous pas par ces comparaisons ? vous sommes-nous assez nécessaires pour les mériter ? êtes-vous assez miséricordieux pour les faire ? Cette comparaison est une sorte d'apologie et d'excuse de la brebis qui s'égare, elle ne le fait pas par malice, la douceur et la docilité font son caractère ; c'est quelque brin d'herbe que le hasard lui fait trouver qui l'arrête, elle s'amuse à le brouter ; cependant le troupeau passe, elle le perd de vue, ce n'est pas sans regret ; dès qu'elle s'en aperçoit, elle voudrait le rejoindre, mais souvent en vain : un plaisir si frivole fait sentir la vanité de ce qui nous séduit ; ce n'est qu'un brin d'herbe qui fait perdre le ciel. Sentons la bonté infinie qui nous excuse : la pièce d'argent qui se perd est encore moins coupable ; c'est plutôt un malheur qu'un crime ; mais, pour être perdue, ni l'un ni l'autre ne perd son prix. Sans doute, le péché dépouille de tous les biens et rend souverainement méprisable : mais, dirai-je, aux yeux de la miséricorde divine, une âme pécheresse est encore sans prix ; tandis qu'elle peut se convertir, que ne peut-elle pas devenir en effet par la conversion ? Pierre apostat devient le chef de l'Eglise, Madeleine pécheresse sera l'amante de Jésus-Christ, saint Augustin hérétique est un défenseur de l'Eglise : c'est dans l'éternité qu'il faut envisager les âmes, elles peuvent l'emporter sur les anges, même dans les vallées sublimes ; tout est facile à la sagesse, à l'amour du bon Pasteur.

Il dit qu'il trouve enfin cette brebis et cette drachme, mais il ne dit pas qu'il la rachète au prix de son sang, qu'il l'a cherchée avec beaucoup de peine et qu'elle lui a longtemps résisté ; il l'estime si fort qu'il pense l'obtenir pour rien, à quelque prix qu'en soit la conquête, il s'en réjouit comme si son bonheur en dépendait ; il ne dit pas qu'il n'a pas besoin d'elle, qu'elle l'a volontairement abandonné et mille fois offensé, mais il fait un nouveau trait de bonté. il semble avoir oublié la faute et vouloir ôter jusqu'à l'idée de la grâce ; c'est mon bien après tout : *Ovem meam.* (*Luc.*, XV, 6.) Cette pièce d'argent porte toujours mon image ; elle était perdue, félicitez-moi de son retour : *Congratulamini mihi.* (*Ibid.*) Mes entrailles en sont émues, c'est plus pitié que clémence ; c'est mon bien, c'est plus intérêt que bonté ; je satisfais mon amour, c'est plus penchant que générosité ; tout le monde en ferait autant : vous-mêmes, pharisiens, qui connaissez ma facilité, je vous crois assez bons pour tenir la même conduite. Cette brebis m'appartient, à moi seul revient la gloire de l'avoir retrouvée ; je l'ai créée, je l'ai rachetée, je l'ai sauvée, mais c'est surtout par mon amour qu'elle est à moi. Voilà les droits que je veux faire valoir, mon cœur me les donne, qui peut me les disputer ?

Ces ménagements sont un nouvel attrait que la bonté met en œuvre pour nous gagner ; il avait d'abord effrayé le peuple, en passant sur le mont Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs. Israël aimait mieux s'adresser à Moïse qu'à un Dieu si terrible ; aujourd'hui il ne veut qu'attirer. Nous sommes, dit le prophète, des oiseaux qui voltigeons follement de branche en branche, pour nous nourrir des fruits amers du péché. *Quasi avis avolavit.* (*Osee*, IX, 11.) Le Sauveur est un habile oiseleur qui se déguise de mille manières, et par les aimables piéges que son amour nous tend, nous prend enfin dans ses filets ; il nous rassemble comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, comme un aigle qui apprend ses petits à voler. *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos.* (*Deut.*, XXXII, 11.)

Dieu appela le premier des pécheurs comme il appelle ses enfants ; il invite par sa grâce, il effraie par ses jugements, il repro-

che le péché par la voix de la conscience, mais toujours avec des bontés infinies. Adam, où êtes-vous? qu'avez-vous fait? pourquoi vous cacher? pourquoi me fuir? Il l'interroge, dit Tertullien, avec un air d'incertitude, pour lui ouvrir une voie à la vue et au repentir, et lui accorder le pardon. *Interrogat quasi incertus ut det locum confitendi, delictum relaxandi.* La crainte suit de près cette divine parole, moyen nécessaire pour commencer la conversion d'un cœur endurci, insensible aux traits de l'amour. Adam confesse ses alarmes : Je crains de paraître en votre présence, je rougis de ma nudité, je me cache dans ce bois, aveuglé que je suis, comme si l'épaisseur de son ombre pouvait me dérober à des regards dont je ne puis soutenir la sainteté. *Timui quod nudus essem et abscondi me.* (*Gen.*, III, 10.) Enfin, Dieu lui reproche sa faute : ce témoin irréprochable, ce juge inflexible, cet accusateur incorruptible lui avait fait le procès : Dieu y joint ses reproches et lui demande compte d'une désobéissance dont il ne peut se dissimuler la noirceur. *Aperti sunt oculi amborum.* (*Ibid.*, 7.) Mais avec quelle bonté encore? Bonté dans la défense bornée à un seul fruit; fruit nuisible, qu'il était de son intérêt de ne pas manger. Bonté dans la peine; on lui accorde neuf cents ans de vie pour réparer sa faute, on lui laisse les lumières de l'esprit pour la sentir, la grâce pour en faire pénitence. Bonté dans la menace même toute terrible qu'elle est : on lui promet un Libérateur qui rachètera sa postérité. *Ipsa conteret caput tuum.* (*Ibid.*, 15.)

Ne soyons plus surpris de la joie universelle que cause au ciel et à la terre la conversion du pécheur, elle est pour toute l'Eglise, comme le parfum que Marie répandit sur les pieds du Seigneur, toute la maison en fut embaumée : *Impleta est domus odore unguenti.* (*Joan.*, XII, 3.) Dieu le voit avec complaisance, Jésus-Christ s'en applaudit, Marie en est charmée, les anges en tressaillent de joie, les saints en sont dans l'admiration, l'Eglise en rend mille actions de grâces, le pécheur en est inondé de consolation; l'enfer seul en frémit, semblable au mauvais disciple qui blâmait la profusion de Madeleine : *Odore pœnitentiæ angelos ad exsultationem, homines ad correctionem invitati.*

La joie de la très-sainte Trinité; sans doute ce n'est point une joie pareille à la nôtre. A la vue de quelque succès, Dieu, souverainement heureux et maître absolu des événements, ne peut rien acquérir ni rien perdre, mais il voit avec complaisance la gloire accidentelle qui lui revient de la conversion du pécheur. Le Père éternel retrouve un enfant qu'il avait perdu; il était vivement touché de sa perte; peut-il être insensible à son retour? *Tactus dolore cordis.* (*Gen.*, XI, 6.) Le Fils recueille le fruit de ses mérites, son sang est utilement employé; il était triste jusqu'à la mort d'une profusion inutile; qu'il est satisfait de le voir devenir un remède à nos maux. *Utilitas in sanguine meo.* (*Psal.* XXIX, 10.)

Le Saint-Esprit voit la grâce heureusement féconde et la charité embraser nos cœurs; nos moindres fautes le contristent; saint Paul nous avertit de ne pas s'affliger : *Nolite contristare Spiritum sanctum.* (*Ephes.*, IV, 30.) Quelle joie de nous voir rendus à la vertu! la pénitence rallume les flammes que le péché avait éteintes, recueille ce sang précieux que le péché foulait aux pieds, rétablit les traits de cette image que le péché avait défigurée, fait de nos cœurs le sanctuaire de la Divinité; qu'il y entre avec plaisir, lui qui fait ses délices d'être avec les enfants des hommes. *Gaudium Dei est vita nostra.*

2° De quelle joie ineffable est inondé *le cœur de Jésus-Christ* par la conversion du pécheur? Cette vue l'a soutenu au milieu de ses plus vives douleurs et les lui a fait accepter avec empressement pour les sauver : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* (*Hebr.*, XII, 2.) La guérison des malades, la résurrection des morts lui donnaient moins de gloire que la guérison des maux de l'âme, et la résurrection de la mort du péché; l'un devait conduire à l'autre, l'un était l'image de l'autre. La naissance de Jean ne remplit le monde de joie que parce qu'il devait annoncer l'Agneau, venu pour effacer les péchés; sa propre naissance en inspira une bien vive, parce qu'il apportait la paix aux hommes de bonne volonté : l'éclat de sa majesté sur le Thabor le flatte moins, il n'y parut que pour inviter les pécheurs, par la vue de la récompense; il s'y entretenait avec Moïse et Elie, des excès de bonté dont Jérusalem allait être le théâtre; le triomphe de sa résurrection le toucha moins, il voulait plutôt vaincre la mort éternelle que la mort temporelle, et ouvrir le ciel aux hommes plutôt que le tombeau à la chair; dans le triomphe de son ascension, il parlait aux pécheurs auxquels il allait préparer la place : dans le ciel même, sur son trône, à la droite du Père céleste, il ne les oublie pas, il prie pour eux, il plaide leur cause, il leur distribue des grâces, il les convertit, il s'applaudit de leur retour avec les anges.

C'est la plus chère, la plus précieuse couronne; chaque pécheur converti en est un fleuron; qu'ils sont bien représentés par la couronne d'épines dont sa tête fut chargée! Les péchés sont pour lui des épines bien piquantes; mais la pénitence en a fait des pierres précieuses : Vous êtes ma couronne et ma joie, dit-il, avec plus de raison que son Apôtre : *Gaudium et corona mea.* (*Philip.*, IV, 1.) Plusieurs interprètes lui appliquent ces fameuses paroles adressées à l'épouse dans les *Cantiques*, et par elle à Marie, à l'Eglise, à l'âme fidèle; ce qui convient d'autant mieux à Jésus-Christ, que c'est par lui que Marie, l'Eglise et l'âme fidèle les ont méritées : Venez, vous serez couronnée du sommet d'Amana, de Sanir et d'Hermon, des cavernes des lions, des montagnes, des léopards. Ces expressions sont singulières : ces trois collines fameuses dans la Palestine ont des noms mystérieux : *Amana* signifie *hauteur*, c'est-à-dire les orgueilleux; *Sanir* signi-

fie *le cœur faible*, c'est-à-dire la fausse science de l'hérésie et de la philosophie humaine; *Hermon* signifie *dévouement*, c'est à-dire l'amour de la volupté. Ces lions sont le symbole de la colère; et les léopards, par la variété de leurs couleurs, l'image de l'ignominie et de l'artifice. Une âme fidèle est couronnée de toutes ces choses, lorsqu'elle a su vaincre et dans le monde et en elle-même cette multitude de passions : l'Eglise en a remporté la victoire, presque tous dans le paganisme se sont opposés à son établissement et n'ont servi qu'à faire briller la constance de ses martyrs : Marie les a vaincus encore dans la passion et la mort de son Fils, que ces passions déchaînées ont attaché à la croix : surtout le Seigneur en est couronné du sommet de ces montagnes, c'est-à-dire, des superbes, des hérétiques, des voluptueux, des vindicatifs, en un mot, de tous les crimes; ces expressions figurées peu conformes à la simplicité de notre langue, marquent dans le style asiatique, qu'il s'est fait une couronne de tous les pécheurs, en les convertissant : *Veni, coronaberis.* (*Cant.*, IV, 8.)

3° *Marie* mérite d'avoir part à cette couronne; il est juste que cette tendre Mère soit dédommagée par le retour du pécheur de la tristesse que lui avait causée sa perte : c'est une Mère qui enfante et n'enfante point sans douleur; son fils unique ne lui en fit point souffrir à la crèche; mais combien cruellement déchirent ses entrailles, ces nouveaux enfants qu'elle met au monde par la grâce de la pénitence? Aussi quelle joie, quand son Fils a vu le jour! elle oublie toutes ses douleurs passées pour ne songer qu'à son bonheur présent : *Non meminit pressuræ*, etc. (*Joan.*, XVI, 21.) Le jeune David s'en applaudissait : d'abord pasteur, il en avait les sentiments, il les porta sur le trône, où Dieu lui confia un autre genre de troupeau : Je gardais mes brebis, disait-il à Saül, les lions et les ours venaient les dévorer; je me jetais sur eux sans crainte, l'amour me donnait du courage, Dieu bénissait mes efforts, je les arrachais de leur gueule : *Eruebant de ore ejus.* (*I Reg.*, XVII, 35.) Les animaux les plus timides trouvent de la hardiesse et de la force, la poule sauve ses petits des griffes de l'oiseau de proie, elle marque par son chant une espèce de triomphe. Quelle doit être l'effusion du cœur de Marie, quand elle a pu sauver quelqu'un de ces enfants qu'elle avait reçus, qu'elle avait engendrés au pied de la croix.

4° Avec quel empressement *tout sujet* entre-t-il dans les vues de son Dieu, et applaudit-il à ses victoires? Il n'a pas même besoin d'y être invité, l'admiration le jette dans les plus doux transports; l'applaudissement est un cri de louange, une saillie de satisfaction que fait naître une action éclatante; c'est un mouvement naturel à un esprit raisonnable, qui rend justice au mérite, et s'efforce de le couronner par son suffrage : on s'invite les uns les autres à se donner, comme si on voulait imprimer dans tous les esprits les sentiments dont on est plein, et recueillir de toutes parts, pour son héros, les palmes dont il est digne. L'Ecriture est pleine de ces cris de joie; l'élévation de Joseph, la défaite de Goliath, la mort d'Holopherne, la disgrâce d'Aman; tous ces grands événements remuent un peuple fidèle, la joie se peint sur tous les visages, et s'épanche dans tous les cœurs, l'air retentit d'acclamations; tout célèbre la louange du héros, image des cantiques que les saints et les anges chantent à la gloire du Sauveur; le livre de l'Apocalypse nous en donne une idée. A vous, divin Agneau, appartient tout honneur, toute gloire, parce que vous nous avez rachetés par votre sang; nous nous prosternons à vos pieds, nous vous offrons nos couronnes, nous jetons à pleines mains le parfum dans l'encensoir d'or; pouvons-nous en trop faire pour vous? *Redemisti nos in sanguine.* (*Apoc.*, V, 9.)

5° Quoique la joie du retour du pécheur soit commune à tout le ciel, le Sauveur nous dit qu'il se réjouit principalement avec les anges. En effet, si la centième brebis qu'il poursuit est le genre humain, ce n'est qu'avec les anges qu'il a pu, après son Ascension, faire éclater sa joie sur la Rédemption des hommes; les anges gardiens, en particulier, sont chargés du salut des hommes. Quelle douleur pour eux quand le péché leur arrache le fruit de leurs peines; mais quelle allégresse quand la conversion du pécheur le leur rend! Il est juste que Dieu la partage avec ceux à qui il en a voulu confier le soin; les hommes sont destinés à remplir les places que les anges apostats ont laissées vacantes. Quelle joie pour les anges fidèles de voir dans les pécheurs convertis ceux qui doivent remplir ce vide! Quelle dut être leur affliction lorsqu'ils virent le ciel dépeuplé par la perte de leurs confrères! Quelles prières! n'a-t-on pas lieu de croire qu'ils firent tous leurs efforts pour les ramener; il fallut enfin les combattre. Michel à la tête des armées célestes les confondit. Quel regret dans cette espèce de guerre civile de prendre les armes contre des frères! des anges précipiter dans l'enfer d'autres anges! Même regret sur la perte des hommes qu'ils regardaient comme destinés à partager leur bonheur; nouveau regret lorsqu'ils sont quelquefois employés à les frapper. Ils volent avec joie à leur salut, ils pleurent amèrement leur perte : *Angeli pacis amare flebant.* (*Isa.*, XXXIII, 7.) Mais avec quel transport les voient-ils repeupler l'empire, recueillir les couronnes que l'orgueil arrache aux autres, et rendre au ciel sa première beauté; avec quels transports doivent-ils répondre à cet amour qui leur fait part de ses conquêtes et les invite à partager son bonheur : *Gaudium est in cœlo coram angelis.* (*Luc.*, XV, 10.)

Deux choses causent l'admiration et le transport dans les événements merveilleux, l'ignorance et la parfaite connaissance. L'ignorance par l'incertitude où elle jette sur leur véritable crime, et la supériorité qu'elle

fait vivement sentir dans leur auteur. La parfaite connaissance par l'idée frappante d'une sagesse et d'une puissance infinies dont on découvre les secrets ressorts. Le peuple admire le cours des astres, parce qu'il en ignore les règles; l'astronome, parce qu'il en a étudié et qu'il en calcule les mouvements. La reine de Saba admirait Salomon sans l'avoir vu, sur ce que la renommée en publiait; elle l'admira bien davantage lorsqu'elle eut été témoin de la magnificence de sa cour. Ainsi les hommes admirent dans la conversion du pécheur la difficulté d'un changement que la grâce a su vaincre; les anges y admirent encore plus cette grâce même qui l'a vaincu, et la miséricorde qui la distribue; ils diront avec le Prophète: Que vos œuvres sont admirables, que vos desseins sont profonds : *Quam magnificata sunt opera tua, Domine.* (*Psal.* CIII, 24.) Il semble, qu'entrant dans les sentiments des anges pour l'homme jusque dans les exécutions terribles dont la justice divine les a chargés, Dieu ait voulu tempérer leur douleur par le salut de quelqu'un; s'ils font tomber le feu du ciel sur Sodome, ils en retirent Loth et sa famille; s'ils font périr les premiers-nés d'Egypte, ils délivrent le peuple et le conduisent dans le désert; s'ils frappent de la peste septante mille Israélites, ils convertissent le prince; s'ils détruisent l'armée de Sennachérib, ils relèvent le trône d'Ezéchias. Ainsi Jacob les voit sur une échelle monter au ciel, y apporter les vœux des hommes, en descendre chargés de grâces pour les consoler de la réprobation de plusieurs; Dieu s'empresse à leur faire part de la conversion de chaque pécheur : *Congratulamini mihi quia inveni ovem meam.* (*Luc.*, XV, 6.)

6° Mais si les anges y sont si sensibles, *les saints* y sont-ils indifférents? Non sans doute, pleins de zèle et de charité, ils ne voient qu'avec douleur sur la terre, ils ne voient qu'avec douleur dans le ciel la perte d'une âme. Leur joie était grande sur la terre, elle n'est pas moins grande dans le ciel; leurs sentiments ne sont aujourd'hui que plus parfaits et plus vifs : *De tua immortalitate securi et de nostra salute solliciti.* Après avoir applaudi au Rédempteur qui les sauve, ils applaudissent aux fruits de ses victoires; ils ont vaincu le démon, méprisé le monde et fait les plus généreux sacrifices. La gloire en est sans doute due à Dieu qui leur en a fait la grâce. Mais rendons-leur justice, ils ont mérité, par leur fidélité à y répondre, la glorieuse couronne que Dieu leur met sur la tête. Après avoir applaudi au prince dont l'armée a gagné la bataille, refusera-t-on des éloges aux officiers qui y ont contribué par leur valeur? Les saints se félicitent d'avoir des compagnons de leur gloire, ils aiment Dieu. Qu'ils voient avec plaisir croître le nombre de ses serviteurs! Ils s'aiment eux-mêmes saintement. Qu'ils voient avec joie leur séjour s'embellir par tant de conquêtes! Ils aiment les hommes. Qu'ils les voient avec satisfaction au port du salut! Vous êtes nos frères, disent-ils, avec les frères de Rebecca: croissez à milliers, augmentez en sainteté et en gloire, vos avantages sont les nôtres par la charité qui nous unit : *Crescite in mille millia,* etc. (*Gen.*, XXIV, 60.)

7° L'Eglise triomphante et l'Eglise militante n'ont qu'un cœur et une âme; elles s'étaient affligées de concert, il est juste que de concert elles se réjouissent. L'Eglise triomphante le doit : c'est pour le ciel et par le secours du ciel que le miracle de la conversion du pécheur s'opère. L'Eglise militante ne le doit pas moins : c'est à ses gémissements et pour former son corps que Dieu le lui a accordé. Semblable à la veuve de Naïm, dit saint Augustin, l'Eglise était inconsolable sur la mort de son Fils. Ne pleurez pas; ce Fils vous sera rendu; quittez vos habits de deuil, prenez vos habits de fête; autant vous avez versé de larmes, autant devez-vous rendre d'actions de grâces. Et vous, ministres de l'Eglise, vîtes-vous d'un œil sec l'égarement du pécheur, verrez-vous d'un œil insensible sa conversion? Voilà votre devoir, voilà votre modèle : attentifs, comme le bon pasteur, à la conduite de vos brebis, plus attentifs encore à celles qui se perdent qu'à celles qui sont toujours fidèles, cherchez-les avec soin, avec constance jusqu'à ce que vous les ayez trouvées. Faites une grande fête, invitez vos amis et les voisins à louer, à remercier Dieu ; ils vous marqueront leur charité en prenant part à votre douleur et à votre joie; votre joie et votre douleur ne seront pas la preuve de votre douleur pour eux. (*Sic.*)

8° Quelle doit être enfin la joie du pécheur même de se voir délivré de ses péchés et rentré en grâce avec Dieu. Il était avec raison affligé de ses égarements, la contrition l'avait rempli d'amertume; sa douleur fera son salut. Enfin, revenu à Dieu, il éprouve ses bontés, il est inondé de délices, il voit s'ouvrir le ciel que tant de péchés lui avaient fermé. L'enfant prodigue ne fut-il pas rempli de la joie la plus pure lorsque son père l'embrasant lui rendit son amitié? Et Madeleine, lorsqu'on l'assura ses péchés lui étaient remis? Autant la crainte de l'enfer, trop bien fondée, devait la saisir d'horreur, autant une douce confiance sur la miséricorde, qu'on s'efforce de mériter, doit jeter dans les plus doux transports. Mais, rendons-nous justice, Dieu peut-il s'applaudir du succès de ses bontés, pouvons-nous nous en applaudir nous-mêmes? A en juger par nos rechutes ne devrait-il pas plutôt s'en repentir? ne devrions-nous pas en trembler? Ne pourrions-nous pas lui dire, avec le prophète : Vous êtes trop bon, Seigneur, vous avez fait grâce aux coupables, en êtes-vous mieux servi? Ne l'êtes-vous pas encore plus mal? N'abuse-t-on pas de l'excès de vos bontés à mesure que, les voyant plus multipliées, on croit pouvoir le faire plus impunément : *Indulsisti genti, nunquid glorificatus es?* (*Isa.*, XXVI, 15.)

9° Mais, en même temps, quelle rage pour

l'enfer? Ses espérances sont trompées, ses peines sont perdues, sa proie lui échappe. Par mille piéges qu'il n'avait cessé de lui tendre, il avait enfin réussi à la faire égarer; il se flattait de satisfaire sa fureur pendant l'éternité sur cette malheureuse victime, lorsque le bon pasteur la lui arrache. Tel fut son dépit lorsque, à la venue du Messie, il vit le genre humain sauvé par ses mérites; il arma contre lui la Synagogue et le fit enfin mourir sur une croix. Ainsi criait-il en furieux lorsque le Fils de Dieu l'obligeait de quitter le corps des possédés. Ah! sachez que, tandis que les anges font dans le ciel une fête pour le retour du pécheur, les démons en font une bien différente dans l'enfer. Les grincements de dents redoublent dans l'un lorsque les cantiques se multiplient dans l'autre. Hélas! quand les anges gémissaient de sa perte, l'enfer tressaillait de joie; le deuil des uns fait le triomphe des autres.

Finissons par la prière que fait l'Eglise: Souvenez-vous, ô Dieu plein de clémence: *Recordare, Jesu pie*, souvenez-vous que je suis l'objet des travaux que vous avez entrepris, des courses que vous avez faites: *Quod sum causa tuæ viæ*. Pardonnez-nous nos fautes, ne nous perdez pas au dernier jour: *Ne me perdas illa die.* Que n'avez-vous pas fait pour notre salut? Vous nous cherchez jusqu'à vous fatiguer et avoir besoin de repos: *Quærens me sedisti lassus.* Vous nous avez racheté au prix de vos jours en souffrant pour nous sur une croix la mort la plus cruelle: *Redemisti crucem passus.* Tant de bonté, tant de graces, tant de travaux seraient-ils à jamais perdus? *Tantus labor non sit cassus?* Nous espérons tout de votre miséricorde pour le temps et pour l'éternité. *Ainsi soit-il.*

DISCOURS X.

SUR LE PRÉCIEUX SANG DE JÉSUS-CHRIST,

Prêché aux religieuses du Précieux-Sang, faubourg Saint-Germain, à Paris.

Non corruptibilibus auro et argento, pretioso sanguine Christi redempti estis. (I *Pet.*, I, 18.)

Vous avez été rachetés, non à un prix corruptible d'or et d'argent, mais par le précieux sang de Jésus-Christ.

C'est au précieux sang de Jésus-Christ que nous sommes redevables de notre salut; c'est lui qui a tout rétabli sur la terre, il y a tout purifié, il y donne la vie à tout; c'est lui qui a tout rétabli dans le ciel, il en a rempli les places vacantes, il en ouvre tous les jours la porte. Dieu satisfait, le péché effacé, le pécheur rendu à la grâce, tout est le fruit de ce sang précieux; sans lui l'homme insolvable ne se serait jamais acquitté; sans lui, toujours criminel, il eût été toujours banni du séjour céleste. Non, il ne faut espérer ni rédemption, ni purification sans l'effusion de ce sang: *Sine sanguinis effusione non fit remissio.* (*Hebr.*, IX, 22.)

L'ancienne loi nous y ramène sans cesse; tantôt des victimes égorgées dont le sang coule sur les autels; tantôt un sang que le prêtre jette sur le peuple, un sang qu'il répand sur les habits, un sang qu'il verse sur les hosties, tantôt des aspersions de sang faites sur le livre de la loi, sur le tabernacle, sur les vases sacrés; tout, dit encore le grand apôtre, tout nous annonçait le sang de la nouvelle alliance, dont ces effusions réitérées n'étaient que la figure. *Omnia pene in sanguine mundantur.* (*Hebr.*, IX, 21.)

La loi nouvelle n'en est pas moins occupée, un sang qui fait toute la vertu des sacrements, un sang qui nous sert de breuvage et de baume, un sang qui cimente les fondements de la religion, des martyrs qui en versent des torrents, des confesseurs qui l'expriment par mille plaies; c'est Dieu couvert de sang dès son enfance, qui le répand enfin jusqu'à la dernière goutte; tout nous ramène au gage de notre réconciliation avec Dieu: *Delens chirographum in sanguine suo.* (*Coloss.*, II, 14.)

Le péché cause dans l'âme trois funestes effets; il lui ravit la beauté, la force et la vie: le sang de Jésus-Christ répare abondamment ces trois malheurs: il rend à l'âme la vie, les forces et la beauté; il produit en elle les mêmes effets que le sang humain produit dans le corps; la circulation fait vivre, la distribution embellit, son action met en mouvement; la vie, la force, la beauté du corps humain dépend de son sang; la force, le vie, la beauté de l'âme dépendent du sang de Jésus-Christ.

Ce sang adorable a été donné aux hommes en trois occasions importantes, où les trois personnes de la sainte Trinité en ont fait un instrument de bonheur; le Saint-Esprit le ramasse dans l'Incarnation, et par son union à la personne du Verbe, la nature humaine y reçut une nouvelle vie: le Père éternel le répandit sur la croix pour détruire le péché, l'homme triomphe de l'enfer par les forces qu'il en reçoit; le Fils le distribue dans l'Eucharistie, et le fidèle, en recevant ce sacrement, embellit son âme par sa vertu. *Qui bibit meum sanguinem in me manet, et ego in eo.* (*Joan.*, XV, 5.)

Ainsi, le sang de Jésus-Christ donnant la vie au monde dans l'Incarnation, ce sera la première partie; le sang de Jésus-Christ faisant la force de l'âme par les mérites de la Passion, ce sera la seconde partie; le sang de Jésus-Christ embellissant une âme dans l'Eucharistie, troisième partie. Soyons donc tous les sincères adorateurs de ce sang, puisque nous en sommes tous l'heureuse conquête; brûlons pour lui d'un tendre amour, puisque nous lui devons notre félicité; conservons-en avec soin les moindres gouttes, puisqu'il est la source de la grâce et de la vertu.

Et vous, chères épouses du Sauveur, qui lui êtes si particulièrement dévouées, goûtez ces pures délices, buvez, enivrez-vous. Cultivez, allumez, répandez partout une dévotion si légitime; il coule sur vous avec complaisance, recevez-le avec gratitude: il coule avec abondance, recevez-le avec fidé-

lité. L'habile maître (1) qui conduit cette maison, tel qu'un jardinier qui distribue aux fleurs et aux plantes l'onde pure d'un clair ruisseau, avec quel zèle, avec quelle sagesse, avec quelle piété fait-il couler sur vos âmes cette fontaine sacrée! Et avec quelle joie lui accordez-vous un respect et une confiance que méritent tant de vertus et tant de bienfaits!

O vous, dont le chaste sein fit couler ce sang précieux! Obtenez-nous, Vierge sainte, la grâce d'en parler dignement..... *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'Ecriture sainte nous assure en plusieurs endroits que toute la vie des animaux est dans le sang, ou, pour employer ses termes, que leur âme est dans le sang. *Anima ejus in sanguine.* Le superstitieux système de la métempsycose faisait craindre de le verser, pour ne pas s'exposer à donner la mort à quelque personne chérie dont l'âme avait peut-être passé dans le corps de la bête; la loi de Moïse avait défendu aux Juifs de s'en nourrir, pour éloigner de toute idée de cruauté, un peuple encore sauvage qui n'y avait que trop de penchant, et les apôtres, par condescendance, conservèrent longtemps cette loi, et l'autorisèrent expressément dans leur premier concile. *Abstineatis a sanguine, et suffocato.* (*Act.*, XV, 29.)

En effet, soit que les bêtes aient une âme, ou qu'elles ne soient que des machines, comme l'ont avancé quelques philosophes des derniers siècles, il est toujours vrai que cette âme, ou les ressorts de cette machine, dépendent si fort du sang, que tout agit par lui, tout vit ou tout périt avec lui. La condition de l'homme est en cela semblable à celle des animaux; car, quoique son âme toute spirituelle soit infiniment supérieure au corps et indépendante de la matière, cependant ses fonctions, tandis qu'elle lui est unie, sont si fort attachées au sang que tout s'y fait par son ministère. La vie commence et finit par lui, le sang la soutient et la conserve. Sa constante circulation dans les veines anime et met en mouvement tous les membres, son altération cause la plupart des maux. *Anima in sanguine est.*

Le Sauveur du monde, en s'unissant à la nature humaine, a daigné lui ressembler. Le chrétien n'oubliera jamais ce moment si souvent promis et si longtemps désiré, où le plus pur sang de Marie, ramassé par le Saint-Esprit, passa de ses chastes veines dans le corps adorable d'un Homme-Dieu; cette matière si pure forma son corps. Précieux sang de Marie, qui êtes devenu celui de Jésus-Christ, vous êtes la source de notre bonheur; le Très-Haut a puisé dans cette source scellée, cette liqueur vivifiante qui fit la vie divine de l'homme. Nouveau sang adorable qui animâtes les membres d'un Dieu, c'est de vous qu'on peut dire de la manière la plus sublime que la vie consiste dans le sang: *Anima ejus in sanguine est.*

Ce n'est pas seulement dans les animaux que le sang est le principe de la vie, l'expérience nous présente encore une espèce de sang dans les plantes et dans la terre, c'est-à-dire une liqueur vivifiante dont la sage distribution et la circulation régulière font le mouvement et la vie végétative. Les plantes reçoivent de la terre un suc nourricier qui, par des canaux imperceptibles, porté jusqu'à l'extrémité des branches, y fait naître des fleurs et des fruits. La terre à son tour, desséchée par les ardeurs du soleil, ou épuisée par l'abondance de ses profusions, trouve dans le cours réglé des rivières, ou dans les trésors de la pluie et de la rosée, de quoi remplacer ce qu'elle arrache de ses entrailles. Ainsi le Seigneur retracé dans toutes ses créatures, veut y peindre la constante profusion de ses miséricordes, le besoin continuel où nous sommes de son secours, la puissance infinie qui anime tout par le cours régulier d'une liqueur précieuse et nécessaire, dont les parties sagement distribuées donnent une vie et un mouvement qui sans elle serait aussitôt détruit; oui, partout dans le monde spirituel et dans le monde corporel, la vie consiste dans le sang. *Anima in sanguine est.*

Belles images de ce qui se passe dans nos âmes à qui la grâce, fruit précieux du sang de Jésus-Christ, donne, conserve et anime la vie spirituelle; elle nous est présentée, tantôt comme une douce rosée qui coule sur les plantes pour les rafraîchir. *Quasi stilla super gramina.* (*Deut.*, XXXII, 2.) Tantôt comme une pluie abondante que le Seigneur réserve à son héritage pour le fertiliser: *Pluviam voluntariam segregabis, Deus, hæreditati tuæ.* (*Psal.* LXVII, 10.) Tantôt comme un suc nourricier qui passe du cep de la vigne dans le sarment, pour lui faire porter du fruit. *Si manserit in vite, multum fructum affert.* (*Joan.*, XV, 4.) Tantôt comme un lait qui coule des mamelles de notre mère et que nous devons sucer avec confiance pour en faire notre nourriture. *Rationabile sine dolo lac concupiscite.* (I *Petr.*, II, 2.)

Vous êtes, Seigneur, par votre grâce, cette pluie, cette rosée, ce lait, ce suc nourricier, vous êtes ce juste dont les prophètes désiraient la venue avec tant d'ardeur, et qu'ils priaient les nuages de répandre. *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum.* (*Isa.*, XLV, 8.) Mais que vous êtes différent des mères ordinaires; de quelque tendresse qu'elles se piquent pour leurs enfants, quelque amour que la nature leur inspire, quelque obligation que la loi leur impose, quelque digne de pitié que soit un âge dépourvu de lumières et de secours au milieu des plus grands et des plus pressants besoins: combien n'en voit-on pas tous les jours qui livrent leur fruit à des mains étrangères pour les faire nourrir, qui achètent l'affection

(1) M. l'abbé de Combes, supérieur des Missions Etrangères.

d'une inconnue pour se débarrasser d'un poids que tout devrait leur rendre agréable? Non, non, que les mères oublient leur tendresse et leur devoir; jamais, Seigneur, vous ne vous oubliez, et bien loin de nous refuser du lait, vous nous nourrissez de votre sang: qu'il me soit donc permis de sucer la mamelle du Père céleste qui, selon l'expression d'un saint Père, n'est autre chose que le Verbe fait chair. *Christus mamilla Patris.* Buvons à longs traits ce sang précieux; celui qui le boira aura la vie éternelle. *Qui bibit meum sanguinem, habet vitam æternam.* (*Joan.*, VI, 55.)

C'est surtout le sang humain qui est l'image de la grâce. Grâce divine, sang adorable qui, par votre abondante communication, comme par une espèce de circulation continuelle, vous distribuez à tous les membres du corps mystique de l'Eglise, à proportion de leurs besoins, vous mettez en mouvement tous ses organes et vous exercez dans chacun des fonctions différentes; par vous, l'oreille entend, les yeux voient; vous faites marcher le pied et agir la main; la langue vous est redevable de ses paroles et le cœur de la palpitation; ah! si quelquefois vous trouvez des membres arides dont les vaisseaux vous soient fermés, ce n'est point votre faute, ainsi que le sang humain, vous vous y présentez sans interruption; le penchant de la bonté détermine régulièrement votre course, comme la situation des artères détermine le cours du sang; vous faites des efforts pour y couler à l'ordinaire, vous sortez même par ces ouvertures avec plus d'abondance et plus d'impétuosité qu'auparavant, pour le ranimer, s'il était possible; hélas! ces membres ne peuvent, sans vous, ni faire ni commencer aucun mouvement pour tendre à l'éternité: craignons le triste état où le péché nous jette; et bien loin de fermer l'entrée à la grâce, ouvrons-lui nos cœurs avec une parfaite docilité, conservons les moindres gouttes de ce sang, entretenons son activité; en lui consiste la vie. *Anima ejus in sanguine est.*

Ce sang précieux fait plus que de conserver la vie, il la ranime quand elle s'éteint par la tiédeur, il la rend quand on l'a perdue par le péché; sans lui les paroles les plus touchantes ne seraient qu'un airain sonnant qui frapperait en vain l'oreille sans amollir le cœur; la conscience aurait beau tonner, ses cris plus funestes qu'utiles ébranleraient sans renverser, affligeraient sans détacher, alarmeraient sans convertir, troubleraient sans édifier; mais par la douceur et la force de ce sang, la parole brise les cèdres, amollit les rochers, ouvre ou tarit la source des larmes, afflige et console, agite et rassure, dégoûte et convertit: il me semble voir l'homme tiède, comme ce feu sacré, que Jérémie enferma dans un puits, au temps de la captivité; hélas! ne dirait-on pas que dans le cœur corrompu ce n'est qu'une espèce de boue que Néhémie découvrit? Ne craignons rien, cette liqueur sacrée, répandue sur le pécheur comme cette eau bourbeuse, va tout à coup s'allumer et consumer l'holocauste.

Et vous, pécheur obstiné, que l'enfer attend depuis longtemps pour en faire sa proie, vous paraissez vivant, mais vous êtes véritablement mort; peut-être même par vos habitudes êtes-vous comme Lazare, depuis longtemps dans le tombeau; ce sang tout puissant lève la pierre, sortez sans différer, sa voix vous rappelle à la lumière, il ouvre vos yeux éteints, il brise vos chaînes, il affermit vos pieds chancelants, il ranime vos membres glacés, il ramollit vos cœurs endurcis; souvenez-vous de ce moment favorable où la grâce vous réveilla de ce profond assoupissement; ne sentiez-vous pas à mesure que cette piscine sacrée guérissait vos maux, ne sentiez-vous pas cette onction sainte qui, comme une huile céleste, pénétrait jusqu'à la moelle de vos os et jusqu'à la division de l'âme et du corps? *Usque ad divisionem animæ et corporis.* (*Hebr.*, IV, 12.) Ah! sans la force divine de ce sang, la voix du ministre serait impuissante; c'est à lui seul à effacer l'audace qui vous rend débiteur, et à vous rendre la vie que vous avez perdue.

Que ne fait-il pas pour les justes? Par lui le docteur est éclairé, le fidèle rendu docile; le pasteur vigilant apprend à son exemple à donner sa vie pour ses brebis; il arrose les lis de la virginité et les fait croître au milieu des épines, il console le solitaire dans son désert, la vue du sang qui coula sur le Calvaire lui fait répandre avec plaisir celui qu'une pieuse cruauté lui fait exprimer de ses veines par une austère pénitence; ce sang adorable encourage l'Apôtre dans ses travaux. Je suis ce grand homme à la trace du sang que la persécution lui arrache, comme je suis le Maître des apôtres à la trace du sang qui inonda les avenues du Calvaire; il soutient les martyrs sur les échafauds. ces héros se trouvent heureux de mêler leur sang à ce sang divin; et à son tour ce sang coulant sur les martyrs, leur donne une vie nouvelle bien plus précieuse que celle dont le fer du bourreau a tranché le cours; l'Eglise le fait encore couler sur leur tombeau, en les faisant servir d'autel pour les sacrifices; ainsi semble-t-il aller ranimer leurs cendres et vivifier leurs reliques; semblable à ce fameux oiseau qui, en mourant sur un bûcher allumé par les rayons du soleil, renaît de ses propres cendres en les ranimant par son sang: oui, la vie des héros, comme celle des autres hommes, est dans le sang de Jésus-Christ. *Anima ejus in sanguine est.*

C'est ainsi que de son côté ouvert par la lance, le sang de Jésus-Christ coule à gros bouillons et se répand de toutes parts dans les divers membres de l'Eglise; il coule jusqu'aux extrémités du monde: l'Indien que le soleil brûle, le Japonais que la neige couvre, le sauvage que les forêts renferment, tout doit boire à cette fontaine sacrée; elle coule dans les places publiques, et comme les

quatre fleuves qui sortaient du paradis terrestre, elle fait couler des eaux, elle seule rejaillit jusqu'à la vie éternelle : pour peu qu'on s'en éloigne, peut-on échapper à une cruelle mort ?

Ceux-mêmes que le péché lui enlève, que l'erreur en éloigne, que le schisme lui arrache, que le fer de l'anathème a séparés du corps ne sont pas absolument privés de son secours, il coule encore pour eux par la plaie sanglante qu'ils ont faite, quoique souvent à pure perte, et coule jusque sur les ronces du paganisme qu'il change souvent en roses, et quoique souvent on l'y foule aux pieds, il ne tient pas à lui que tout le monde ne vienne à la vie ; ainsi le soleil ne refuse ses rayons à personne, et la pluie du Père céleste fertilise le champ du juste et celui de l'impie ; l'Eglise n'est-elle pas ce climat heureux sur lequel les cieux font distiller leurs influences ? *Cœli distillaverunt a facie Dei Sinai.* (*Psal.* LXVII, 9.) Les animaux qui y habitent y trouvent toujours des aliments nourrissants et délicieux.

Mais n'oublions pas que dans cette Eglise, comme dans le corps humain, il y a un cœur qui est un principe de vie où ce sang coule avec plus d'abondance et d'onction, il les répand sur tout le reste du corps, ce cœur auquel il faut tenir pour jouir de la vie ; cette source inépuisable de doctrine, de ministère, d'où il circule partout ; ce centre d'unité où doivent aboutir jusqu'aux moindres fibres, c'est la chaire de Pierre à qui tout le monde doit être attaché par les liens de la foi et de l'obéissance ; chacun des membres en particulier peut bien en être séparé ; mais le cœur ne saurait mourir que tout le corps ne périsse ; il est écrit que les portes de l'enfer ne sauraient l'abattre ; ce sang, redoutable au démon, assure à l'Eglise un triomphe certain. Peut-on trop le répéter, la vie de l'Eglise est dans le sang : *Anima ejus in sanguine est.*

Enfin, ce sang est le germe de l'immortalité, il me semble voir cette immense campagne jonchée d'ossements de morts, qui fut montrée à Ezéchiel ; le prophète parle de la part de Dieu, et ces os arides s'agitent, se rapprochent, s'emboîtent l'un dans l'autre ; la chair, la peau, les nerfs, le sang y reprennent leur place, les corps s'élèvent sur leurs pieds ; ce sont des hommes, c'est une armée innombrable ; ainsi au dernier jour, ce sang vainqueur du tombeau de l'univers, comme il l'a été de son propre sépulcre, rassemblera cette poussière légère, devenue le jouet des vents, il formera le corps des hommes, les ranimera. Tous les hommes seront cités au tribunal suprême et jugés sur l'abus ou l'usage qu'ils auront fait du sang. Il y paraîtra lui-même avec éclat, on verra briller dans les airs ces épines, ces clous, ces fouets, cette lance qui l'ont fait couler. Il donnera à tous les humains une vie immortelle ; immortalité heureuse pour les élus dont il perpétuera le bonheur, mais immortalité funeste pour les réprouvés sur lesquels, selon la malédiction prononcée par les Juifs, il doit retomber, puisqu'elle ne fera qu'éterniser leur supplice : *Sanguis ejus super nos.* (*Matth.*, XXVII, 25.)

Il est lui-même immortel dès l'éternité ; les décrets impénétrables de la divine sagesse l'avaient eu pour objet, il était résolu d'en ouvrir la source pour le salut des enfants d'Adam ; il fut répandu de bonne heure, tant il tardait à un amour sans bornes de montrer sa miséricorde ; à peine est-il sorti du sein de Marie qu'il coule sous le couteau de la circoncision. Temple auguste, dès lors plus magnifique que celui de Salomon, vous fûtes arrosé du sang d'un Dieu ; murailles sacrées, jusque-là teintes du sang inutile de tant d'animaux, vous n'aviez vu honorer Dieu qu'imparfaitement ; vous voyez enfin rejaillir sur vous le sang inestimable de l'Agneau sans tache ; c'est avec lui, prêtre du Seigneur, que vous allez faire vos aspersions, trempez-y vos doigts, répandez-le sur le peuple, lavez-en les plaies du pécheur, ce bain divin les guérira, mettez-en sur les portes des Israélites, et ne craignez point l'ange exterminateur ; bien mieux que le sang de l'agneau pascal, celui-ci sauvera votre vie lorsque l'Egypte pleurera ses premiers-nés. Ah ! Seigneur, que ce sang adorable coule dans mon sein ! qu'il circule dans mes membres, qu'il donne la vie à mon âme, qu'il lui ménage la glorieuse immortalité. Il a commencé notre vie en nous faisant naître à la grâce, qu'il la termine saintement, qu'il la couronne glorieusement, qu'il la conserve éternellement.

Ajoutons par une seconde faveur la force à la vie.

SECONDE PARTIE.

Les victoires furent toujours le fruit de l'effusion du sang. Il a frayé le chemin à la gloire des conquêtes ; les maîtres du monde en ont arrosé les lauriers qui forment leur couronne ; les Grecs et les Romains en ont cimenté leur vaste empire ; ce n'est qu'après en avoir inondé les immenses provinces, qu'ils y ont fait régner la douceur de leurs lois ; la religion chrétienne n'en a pas moins fait répandre, on a vu couler de toutes parts des torrents de sang, il en fait la démonstration.

Mais que le sang versé pour l'empire de l'Eglise est différent de celui que l'ambition a fait couler pour fonder le sien ! Là c'était un sang ennemi qu'on répandait, ici les chrétiens prodiguent le leur ; le fer du bourreau fait sur l'innocent ce que le fer du soldat faisait sur des coupables ; les nations défaites laissaient une libre carrière à l'armée triomphante ; et les martyrs en expirant tirent la force de leur faiblesse, et triomphent de leurs tyrans mêmes ; des armes teintes de sang étranger faisaient le cruel ornement du char victorieux ; les instruments du supplice, teints du sang du martyr, font le pieux trophée du tombeau du vaincu ; ses membres sanglants deviennent des reliques vénérables à tous les siècles, tandis que les membres épars qui jonchent

le champ de bataille sont la proie des bêtes carnassières ; on se fait gloire de part et d'autre de montrer le sang dont on est couvert et d'étaler les plaies qu'on a reçues ; mais d'un côté ce sont des blessures qu'on eût voulu éviter, de l'autre ce sont des supplices qu'on accepte avec joie ; dans l'un on conserve les jours en égorgeant, dans l'autre on sauve la vie en la perdant : de part et d'autre un esprit de religion attire aux pieds des autels ; mais hélas ! la reconnaissance du guerrier n'apporte que des dépouilles arrachées à des malheureux, et la charité des saints fait de leur corps même une victime : aussi les regrets des misérables qui survivent à tant de malheurs font un lugubre concert, que les acclamations des flatteurs ne sauraient étouffer, et qui, plus durable que la gloire rapide du triomphe, perpétue les maux qui la produisent dans des temps où le souvenir du succès est effacé, tandis que les cantiques des vrais fidèles immortalisent la mémoire de quelques douleurs passagères qui font le bonheur de l'Eglise.

Beau fruit du sang précieux, généreux martyrs, glorieux athlètes, dont le sang fécond, selon l'expression de Tertullien, a été la semence du christianisme, vous n'avez fait que marcher sur les traces sanglantes de votre chef. Il n'a de son côté vaincu que par le sang, et votre victoire elle-même n'a été que l'ouvrage de son sang. Enivré de son calice divin, un saint Laurent était insensible aux douleurs et du milieu des flammes insultait à ses bourreaux : *Illo calice ebrius tormenta non sensit.* Suivons ce chef adorable dans ses courses victorieuses, il sera aisé d'en connaître la trace ; nous y verrons partout le monde défait, le péché détruit, la mort vaincue, Dieu apaisé par le sang : *Redemit nos in sanguine suo.* (*Apoc.*, V, 9.)

Le jardin des Olives fut le premier théâtre de ses victoires. Parlez, terre heureuse, arrosée de cette divine sueur, vous vîtes un Homme-Dieu accablé de tristesse et réduit à une agonie mortelle, supérieur à lui-même, accepter le calice amer de sa passion ; racontez-nous comment ce sang adorable, rassemblé autour du cœur par l'excès de la crainte et repoussé avec force par la violence qu'il se fait, s'ouvre une route inconnue à travers toutes les parties de son corps, perce jusqu'à ses habits et se répand sur vous comme les gouttes d'une pluie douce qui, dans les ardeurs de l'été, rafraîchit une terre aride ? Ah ! jamais le ciel fit-il pleuvoir une rosée si féconde ? N'est-ce pas ce que demandaient les prophètes lorsqu'ils priaient les nuages de la donner ? *Sicut ros Hermon qui descendit in montem Sion* (*Psal.* CXXXII, 3) ; ou celle qu'Isaac promettait à son fils Jacob en le bénissant : *De rore cœli et de pinguedine terræ.* (*Gen.*, XXVII, 39.) C'est là qu'il fut vainqueur, et des soldats qui venaient le prendre en les renversant, et du traître qui le livrait en lui offrant la grâce, et du serviteur du grand-prêtre en guérissant son oreille.

Suivons-le du jardin au prétoire, nous l'y verrons encore triomphant et du soldat qui le frappe en lui parlant avec douceur, et de Pierre qui le renie en le convertissant avec bonté, et du juge qui le condamne en le confondant avec justice. C'est là qu'attaché à la colonne, on exprima son sang de tout son corps, sous le pressoir d'une grêle de coups de fouet, ce vin mystérieux qui réjouit et fortifie le cœur de l'homme. Bourreaux inhumains qui déchirez cette chair innocente ! ah ! si vous connaissiez le prix de ce que vous répandez, si vos cœurs barbares étaient sensibles aux douleurs extrêmes qu'on souffre pour vous, loin de le verser cruellement, de le fouler aux pieds indignement, vous en recueilleriez avec respect les moindres gouttes, vous tourneriez vos coups contre vous-mêmes, et mêlant votre sang à celui qui coule pour votre salut, vous seriez vainqueurs de vous-mêmes et de vos ennemis.

Ainsi, par un nouveau genre de martyre d'autant plus rude qu'il est plus long, la pénitence mêle aux larmes de la contrition le sang qu'elle arrache d'une chair coupable. Un saint Benoît déchiré par les épines où il se roule, un Siméon par les chaînes dont il est ceint, un saint Martinien à demi consumé par les flammes où il se jette, des milliers de pénitents chargés de cilices, armés de fouets, couverts de blessures, partout le sang est victorieux et fait vaincre. La paix de l'Eglise ne l'épargne pas plus que les tyrans ; l'obscurité du cloître, le silence de la solitude, l'austérité de la vie substituée aux échafauds arbore le même étendard, moissonne les mêmes palmes ; il est des combats, il est des triomphes inconnus au monde que le Père céleste couronne dans le secret ; la mortification a ses armes et ses victoires ; partout il faut que le sang coule ; bien loin que ses forces diminuent en le perdant, le sang, comme celui qu'on présenta aux éléphants d'Antiochus quand ils combattaient les Machabées, ne fait que nous donner une nouvelle ardeur.

Poursuivons, Dieu tout aimable, le sanglant combat que vous avez commencé ; le sang va bientôt vous faire une couronne ; des épines enfoncées dans votre tête le font couler de toutes parts ; votre front, vos tempes, votre visage en sont tout couverts. Quel riche diadème ! Venez, fille de Sion, voyez le roi Salomon avec le brillant diadème dont son amour vient de le couronner. Lumière divine, majesté céleste, vous méritez seule nos regards et nos respects ; disparaissez lauriers fragiles qui ceignez le front des vainqueurs ordinaires, disparaissez riche métal, pierres précieuses dont la dignité royale couvre la tête superbe, éclipsez-vous, rayons lumineux dont le peuple ébloui ne pouvait soutenir l'éclat quand ils environnaient la tête de Moïse, voici le plus fort et le plus aimable de tous les vainqueurs. Chargé de couronnes qu'il vient de

moissonner, chacune des épines qui percent sa tête, chacune des gouttes de sang qui en coulent est une victoire remportée sur l'enfer. Je vous adore, ô roi des Juifs, vainqueur de la mort ! Je vous reconnais pour mon maître et me soumets à votre empire.

Rues de Jérusalem qu'il arrose de son sang en allant au Calvaire, voici un spectacle bien nouveau ; il n'y a que peu de jours que vous retentissez de ses louanges: un peuple immense accourt au-devant de lui, couvre d'habits et de branches d'arbre le chemin où passe le fils de David; aujourd'hui, par un triste revers, ce même peuple vomit contre lui mille blasphèmes et lui fait traîner un infâme gibet: le croiriez-vous? C'est aujourd'hui pourtant son vrai triomphe et sur Hérode qui désirait de le voir et qu'il méprise, sur Pilate qui souscrit à sa condamnation et qu'il force de rendre justice à son innocence, sur le peuple qui demande sa mort et qui prononce sur lui-même son anathème : tout cela n'est que le prélude de ce qu'il va exécuter par sa mort. Quelle gloire digne de lui ! *Exivit vincens ut vinceret.* (*Apoc.*, VI, 2.)

Quelques branches d'arbre furent d'abord tout le fruit de ses conquêtes. Il attire à présent tous les cœurs : l'un ne lui procure qu'une gloire passagère, l'autre lui assure un royaume éternel. Dans le premier il versait sur vous des larmes, dans le second il répand du sang pour vous ; vos misères percèrent alors son cœur, aujourd'hui il les répare ; il vous annonçait d'abord des châtiments, présentement il vous mérite des récompenses ; il prédisait la ruine de Jérusalem, maintenant il jette les fondements d'une Jérusalem nouvelle. La première course le conduisit des acclamations du peuple aux opprobres du Calvaire ; la seconde le mène des ignominies de la croix à la gloire de la résurrection : partout vainqueur, partout aimable, et mille fois plus admirable encore quand il triomphe dans son sang : ce même chemin où aujourd'hui son sang est foulé aux pieds, un jour sera suivi par des milliers de personnes qui viendront des extrémités du monde catholique ; des armées nombreuses passeront les mers pour délivrer ces saints lieux de la servitude des infidèles ; et malgré le peu de succès de ces saintes entreprises et l'étendue de la domination des ennemis du nom chrétien, ce sang adorable toujours vainqueur sera adoré dans le centre de l'erreur et par les plus grands adversaires.

Mais en même temps, sang aussi redoutable au pécheur que favorable au juste, par une victoire éternelle, vous retombez à plomb sur lui en l'abîmant dans l'enfer ! Vous auriez été sa vie, s'il en eût profité ; vous devenez sa mort; vous l'auriez enivré de délices, vous lui servez de poison; le souvenir de ce que vous valez, anime le ver rongeur qui le dévore; soit que vous recevant dans un cœur coupable, il boive sa condamnation en vous buvant; soit qu'abusant de vos grâces, il vous foule insolemment aux pieds; soit que renouvelant la passion du Fils de Dieu par le péché, il vous fasse couler de nouveau ; partout sang adorable, porté jusqu'au trône du Dieu vivant, et y demandant vengeance comme celui d'Abel, vous en revenez victorieux ; ainsi s'exécute à la lettre l'arrêt impie que les Juifs prononcèrent sur eux-mêmes : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants* (*Matth.*, XXVII, 25); odieux à toutes les nations, partout étrangers, partout proscrits, sans temple, sans sacrifice, sans monarque, ils traînent partout la triste image des châtiments, qui attendent les profanateurs de ce sang adorable. *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* Oui, il faut qu'une sincère pénitence écrive avec ce sang la sentence d'abolition, ou qu'une impénitence malheureuse écrive avec ce même sang l'arrêt de condamnation ; et partout à jamais vainqueur, une gloire immortelle couronnera dans le ciel ceux dont il aura cimenté le trône en expiant le péché; ou des supplices éternels châtieront dans les flammes ceux dont il aura arrosé le bûcher, en les condamnant; ainsi Dieu enivre ses flèches en les trempant dans le sang. *Inebriabo sagittas mea sanguine.* (*Deut.*, XXXII, 42.)

C'est enfin sur le Calvaire que se fit la dernière effusion de ce sang précieux, et que se consomma la victoire ; cette montagne sainte, devient un paradis terrestre ; voilà le fruit de vie suspendu à l'arbre de la croix; approchez, chrétiens, venez, cueillez, recevez le suc merveilleux qui en découle ; mangez ce fruit, goûtez sa liqueur vivifiante, il ne sera pas difficile de l'exprimer ; par combien de plaies ne pouvez-vous pas le sucer? Venez, vous tous qui craignez la mort, nourrissez-vous de la vie, les approches de cet arbre ne vous seront pas interdites comme elles le furent à Adam et à Eve; tout au contraire vous invite à vous en rassasier; les gardes qui l'environnent, bien loin de vous en fermer les avenues, hélas ! son amour semble les avoir chargés de l'attacher si bien, qu'on ne puisse ni vous repousser, ni vous échapper; les clous qui ont percé ses pieds et ses mains, ont fait ces larges ouvertures, par lesquelles s'écoulent les quatre grands fleuves qui portent la grâce par toute la terre. Ah, Seigneur! que ce nouveau genre de victoire est bien digne de vous; vous régnez en souffrant, vous vivez en expirant, vous triomphez en vous laissant vaincre, vous donnez des lois en subissant des arrêts de mort ; vos mains attachées à la croix ébranlent le monde, elles portent le sceptre en recevant des clous; vous êtes divinement honoré en vous rassasiant d'opprobres, vous brillez par les crachats, vous êtes heureux par les douleurs; et en perdant tout votre sang, vous vainquez et vous donnez la force de vaincre.

La terre sentit la force divine de ce sang, elle qui ne le reçut qu'avec un respectueux frémissement, et dont les colonnes ébranlées tremblèrent à son aspect et se courbè-

rent sous son poids. Elle fut sentie cette force divine par les rochers et les pierres dont il brisa la dureté, par le voile du temple qu'il déchira du haut en bas; elle fut sentie, cette force divine, aux sépulcres à qui il arracha la proie qu'ils renfermaient, au soleil qui s'éclipsa, aux ténèbres qui couvrirent la face de l'univers: vous la sentîtes cette force divine, vous surtout, âmes justes, qui languissiez dans les limbes, en attendant l'effusion du sang de l'Agneau. Hélas! celui qui tant de fois avait inondé l'ancien temple ne poussait pour vous que des cris impuissants; il coule enfin à grands flots dans vos sombres prisons ce sang adorable, et vous rend à la vie. Aussi, âmes justes, fîtes-vous la gloire de son triomphe, lorsqu'il alla dans le ciel étaler les trophées que son sang lui avait élevés. C'est-là qu'il se fait gloire de conserver et de montrer dans ses plaies les ouvertures par où ce sang a coulé: et le prophète ne lui disait pas moins en le félicitant de ses victoires, qu'il lui disait en compatissant à ses douleurs: d'où vient le vif éclat de votre habit, il est rouge comme l'habit de ceux qui foulent le vin dans le pressoir? *Sicut calcantium in torculari*, etc. (*Isa.*, LXIII, 2.) Si vos habits sont empourprés de votre sang, ils ne le sont pas moins du sang de vos ennemis, vous faites rouler votre char sur leurs têtes, il rejaillit sur vos habits, vous le donnez à boire à vos chiens. *Lingua canum tuorum ex inimicis*, etc. (*Psal.* LXVII, 24.)

Tremblez, puissances des ténèbres, ce sang adorable que votre fureur fait verser, remportera sur vous la plus complète victoire, vous en serez abreuvées pour votre malheur, comme l'Egypte désolée ne trouvait plus que la mort dans les rivières changées en sang, où elle allait pour étancher sa soif; ainsi engloutie dans la mer Rouge, elle trouve son tombeau où Israël fugitif trouve son salut. Peuple persécuté, ah! fuyez vos impérieux maîtres; ne craignez pas cette vaste mer qui semble s'opposer à votre passage, vous l'allez voir vous faire un rempart de ses ondes, et offrir à votre fuite précipitée une route inconnue au milieu des abîmes; ne craignez pas l'implacable ennemi qui vous poursuit, les gouffres ouverts pour favoriser votre retraite vont l'engloutir à vos yeux, et vous verrez les vagues triomphantes venir sur la rive, et porter en hommage au Dieu dont vous chantez les louanges, les dépouilles de vos ennemis vaincus. Ainsi, dit saint Paul, les chrétiens victorieux du démon, passent la mer rouge du sang du Fils de Dieu, le baptême et la pénitence leur en ouvrent les aimables abîmes, et le péché précipité au fond de cette mer, ne laisse plus voir que les dépouilles qu'un zèle éclairé leur arrache; ainsi ce qui avait servi à le commettre, porté au pieds des autels, y devient l'ornement du trône du Dieu d'Israël.

Voilà, chrétiens, où vous devez aller chercher vos véritables forces. Vous avez des ennemis à combattre; protégés par le sang de Jésus-Christ, qu'avez-vous à craindre? Si leurs attaques sont violentes, la force de ce sang est invincible; si elles sont opiniâtres, sa force est éternelle; s'ils vous attaquent en mille endroits, elle est immense. L'artifice n'est pas plus à redouter que la violence; il éclaire et fortifie en même temps, avec une sagesse et une puissance infinies. Vos propres faiblesses ne doivent pas plus vous décourager, il peut tout rétablir en un instant. Voilà où vous devez aller chercher un asile, même contre la justice divine. Dites-lui, dans un sentiment que sa beauté a rendu familier, même dans une bouche impie: Oui, mon Dieu, vos jugements sont justes; j'ai commis tant de péchés que votre justice semble s'opposer à votre miséricorde et ne vous laisser que le choix du supplice, et votre clémence semble attendre ma punition. Contentez-vous, offensez-vous de mes pleurs; tonnez, frappez, il est temps; lancez la foudre: mais sur quel endroit tombera-t-elle qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ? Armez-vous donc de ce sang, vainquez par ce sang, triomphez par ce sang, régnez par ce sang; qu'il fasse toute votre force, qu'il fasse en même temps la beauté de votre âme.

TROISIÈME PARTIE.

L'homme avait reçu du Seigneur, au commencement du monde, une beauté toute céleste, qui était une image de sa beauté divine. Son âme, éclairée d'une vive lumière, remplie d'une sainte charité, maîtresse de ses mouvements, ainsi que de toutes les vertus, était le chef-d'œuvre de son Créateur et le digne objet de ses complaisances; le démon en fut jaloux, il voulut ravir à son rival une perfection dont il s'était privé lui-même. Projet funeste! fatal succès! Le péché eut bientôt effacé en elle les beaux traits qu'une main divine y avait tracés, défiguré l'image du Seigneur, autrefois si chérie, et son Créateur ne fut plus qu'un objet des passions déchaînées, une concupiscence toujours portée au mal, des ténèbres épaisses, un vide affreux: inconstance, agitation, trouble, faiblesse. Tels furent les traits de Dieu que l'ennemi du genre humain sut y répandre. Dieu cessa d'aimer son ouvrage, il se repentit de l'avoir créé. Et bientôt, hélas! aussi criminel que son coupable séducteur, les flammes l'auraient rendu compagnon de son supplice, après que la désobéissance l'eut rendu complice de son péché; mais la miséricorde divine trouva une ressource: le sang du Fils de Dieu répandu sur l'homme effaça son péché, il le purifia et lui rendit sa beauté première. Cette espèce de seconde création l'éleva même au-dessus de la première: l'une en avait fait l'ouvrage de Dieu, celle-ci le rendit son fils adoptif; là l'homme avait été fait à l'image de Dieu, ici, en se faisant homme, Dieu même se rendit semblable à l'homme: *In similitudinem hominum factus.* (*Philip.*, II, 7.)

Ce n'est pas de moi-même, c'est d'une des plus saintes épouses du Seigneur que j'emprunte les pensées qui vont faire le fond de cette troisième partie. Sainte Agnès, présentée au tyran qui voulait lui faire perdre la religion et l'honneur, répond à ses instances et à ses menaces en personne transportée d'amour pour Dieu : Ne pensez pas, dit-elle, gagner mon cœur par vos efforts ; je ne suis plus à moi-même ; l'Epoux céleste à qui je suis unie ne me laisse ni rien à craindre de vos supplices, ni rien à attendre de vos promesses ; il a ma foi, et j'ai reçu des gages de la sienne ; je suis comblée de ses bienfaits : il a mis sur ma tête une couronne magnifique, il a attaché des pierres précieuses à mes oreilles, mes mains sont chargées de diamants d'un prix inestimable, mes habits en sont couverts : *Inæstimabiles margaritas.* Mon visage lui est consacré, il y a posé son sceau divin. Vous n'y verrez pas les couleurs empruntées qu'un coupable pinceau sait artificieusement répandre pour séduire les cœurs; son sang adorable, distribué sur mes joues, en fait le plus bel ornement : *Sanguis ejus ornavit genas meas.* N'imaginez rien de charnel dans toutes ces faveurs célestes ; c'est un Père bien différent des autres, le Père qui l'engendra dans l'éternité n'eut pas besoin du secours d'un différent sexe pour le faire éclore de son sein fécond : *Ejus Pater feminam nescit.* La divine mère qui le mit au monde dans le temps ne dut qu'à l'opération du Saint-Esprit une fécondité divine, où sa virginité ne reçut aucune atteinte : *Cujus mater virgo est.* En aimant cet époux, le trésor de ma pureté ne court aucun risque ; ses divines caresses me rendent plus chaste, son alliance affermit et relève ma virginité, son amour assure ma sainteté : *Quem cum amavero casta sum, cum tetigero munda sum, cum accepero*, etc.

Paroles admirables qui vous font si bien connaître les effets surnaturels que produit dans nos âmes le sang adorable de Jésus-Christ ! Il en fait le plus bel ornement en y établissant toutes les vertus : *Cujus sanguis amavit genas meas.* Non, ce ne fut jamais aux dépens de l'innocence, ce ne fut jamais par les secours d'un art pernicieux qu'il fit goûter ses charmes; c'est aux beautés mondaines à chercher, au mépris de la pudeur et au prix de la vertu, ces dangereux appas et cette vivacité de couleur que la nature leur a refusés, que le crime a ternis ou que l'âge a fait disparaître. Le sang de Jésus-Christ donne à l'âme, par la pratique des vertus, ces couleurs pures, vives et brillantes dont le Seigneur est épris. Il n'est pas nécessaire qu'un artifice délicat les prépare à grands frais, les distribue avec adresse, les étale dans un jour favorable pour en mieux ménager la variété, le mélange et l'éclat ; le sang de Jésus-Christ, par les vrais agréments d'une beauté toute intérieure dont son cœur ne se défend point, fera ce mélange divin avec plus de succès : *Sanguis ejus ornavit genas meas.*

Il suffirait, pour donner une vraie beauté, que le sang de Jésus-Christ nous donnât la vie et la force. Un corps vivant, sain et bien proportionné a, pour lui-même, sans que l'artifice s'en mêle, une beauté naturelle et véritable ; en combattant ses ennemis, la gloire de ses exploits lui donne un nouveau genre de beauté. Un vainqueur poudreux, au sortir du combat, les mains encore teintes de sang, les habits déchirés, les cheveux négligés, les regards furieux, tout défiguré qu'il est, et couvert de blessures, plaît encore dans ce hideux état ; on dirait que le sang ennemi dont il est couvert lui prête des charmes : ses yeux menaçants, cette couleur guerrière, cette poussière glorieuse semblent rappeler et mettre sous les yeux la force de son courage, et le prix de la victoire se fait jour à travers les horreurs du carnage; et tout affreux, tout insoutenable qu'est à l'humanité le spectacle d'un champ de bataille où une foule de morts et de mourants nagent dans des torrents de sang, je ne sais quels attraits secrets d'une beauté féroce présente celui qui l'a répandu et qui en est encore souillé. Quelle doit être, à plus forte raison, la beauté intérieure qu'offrent aux yeux de Dieu ces héros magnanimes couverts de leur propre sang, qui, vainqueurs du monde et d'eux-mêmes, viennent lui en faire l'offrande ? Telles ces victimes qu'on présentait à Dieu, inondées de leur propre sang ou couvertes du vin qu'on a versé sur elles à pleines coupes. Ainsi un autel couvert de sang, un temple où il en coule des ruisseaux, comme dans celui de Salomon, par la multitude des hosties, fait voir je ne sais quelle beauté majestueuse qui saisit d'une sainte horreur. Telle surtout cette victime adorable que le Calvaire vit expirer, baignée de son sang. Ah ! jamais fut-elle plus belle aux yeux de Dieu que dans le temps où, défigurée par mille plaies, son sang traçait tous les traits de sa beauté; semblable à un lépreux presque méconnaissable, et n'ayant plus dans tout son corps que des plaies, du sang et des crachats, il fut plus que jamais le plus beau des enfants des hommes.

Mais il ne se contente pas de communiquer aux hommes cette beauté mâle et entière, que donne le sang répandu dans les combats ; il y met dans l'Eucharistie la dernière main, par la profusion abondante d'un sang précieux, qui donne aux âmes cette beauté douce et engageante, apanage inséparable des vertus intérieures : chastes épouses, dont une parfaite pureté fait le vrai mérite, voulez-vous conserver cet inestimable trésor, recevez ce sang qui fait germer les vierges : *Vinum germinans virgines.* (*Zach.*, IX, 17.) Ce sang précieux purifiera vos esprits, en éloignant toutes les images qui paraissent en souiller la pureté; il purifiera vos cœurs, en éteignant toutes les ardeurs qui pourraient en blesser la délicatesse ; il purifiera vos corps, en arrêtant toutes les impressions qui pourraient en faire craindre la profanation : *Vinum germi-*

nans virgines. Ce sang est la beauté de tous les âges, il conserve dans les enfants l'heureuse ignorance du vice; il émousse dans la jeunesse les aiguillons naissants de la volupté, il modère dans un âge avancé la violence des passions, il conserve jusqu'à l'extrémité de la vieillesse une modération que l'âge ne donne pas toujours : *Vinum germinans*. Vous profiterez d'une manière singulière d'un remède utile à tous les états; les veuves lui doivent la continence, et les époux la fidélité conjugale; les riches lui sont redevables de la sainte horreur d'une vie que tout concourt à leur rendre agréable et facile; les pauvres d'une retenue qui ne va point chercher dans les plaisirs un dédommagement à leur misère; il conserve dans le célibat, au milieu d'une foule de dangers, dont le monde est plein, et calme dans la retraite les alarmes que les tentations causent à la vertu; il maintient dans les grandes places ce spectacle de retenue, sans lequel on y serait un objet de scandale : *Vinum germinans*.

Ames religieuses, consacrées à Dieu par tant de titres, voyez-vous ce sang qui coule des membres d'un Dieu; l'obéissance l'a fait couler sur la croix et le fait couler encore sur l'autel; souvenez-vous que c'est avec ce sang qu'on a écrit le contrat solennel que vous avez passé avec Jésus-Christ dans votre profession. Ah! ce n'est pas une encre commune qui y fut employée, votre plume fut trempée dans cette divine liqueur; c'est sur le livre de Dieu plutôt que sur les registres de votre maison que vos promesses furent tracées en caractères ineffaçables. N'oubliez pas les droits que vos vœux vous acquièrent sur le cœur de Dieu, et ceux qu'ils acquièrent à Dieu sur le vôtre, en vous imposant l'obligation de l'obéissance; il vous en présente un parfait modèle : l'obéissance ouvrit les veines du Sauveur du monde dès son berceau, l'obéissance les ferma pendant sa vie : l'obéissance en épuisa jusqu'à la dernière goutte à sa mort, l'obéissance les met tous les jours entre les mains du prêtre pour vous donner à boire tous les jours; les ordres du Seigneur guident votre sang dans la route qu'il parcourt dans le corps; docile aux lois de la Providence, il y circule régulièrement. Cette régularité ponctuelle fait la vie, la force et la santé; ainsi dans la religion une exactitude inviolable à ses devoirs, fait le vrai bonheur de tous ses membres; le dérangement du sang, la lenteur, les précipitations, tout altère une santé délicate, tout conduit à la mort; la main d'un chirurgien habile le fait couler, ou l'arrête à son gré quand il faut. Ames religieuses, qu'une parfaite soumission arrête ainsi qu'elle anime, qu'elle dirige, qu'elle modère toutes vos démarches.

Il n'est rien de plus pauvre et de plus humble que le sang, s'il est permis d'employer ce terme, pour continuer à vous instruire, et cependant partout il porte l'abondance; hélas! il ne tient à rien, les membres du corps unis ensemble ne peuvent se séparer sans douleur; ce sang détaché de tout, coule sans peine où on le dirige, il n'a rien de lui-même, il ne s'arrête en aucun endroit; ainsi qu'un ruisseau qui fertilise les campagnes, qui nourrit les plantes, qui rafraîchit le voyageur altéré, apporte enfin à la mer, d'où il est sorti, toutes les ondes qui lui restent; le sang emprunte sans cesse des aliments digérés une légère subsistance; les richesses qu'il reçoit, il ne les garde pas pour lui, il les distribue à toutes les parties, et rend enfin au cœur ce qu'il en a d'abord reçu; le sang est tout à fait privé de sentiment, il agit sans se faire sentir, il coule sans se faire entendre; qu'on le foule aux pieds, qu'on le conserve, ou qu'on le répande; il est sans défense et sans douleur, il n'en est ni moins bienfaisant, ni moins actif. Tel le sang précieux que les espèces du vin nous cachent, épure, fortifie, enrichit, embellit une âme sans se laisser apercevoir, se dérobant même aux yeux sous des apparences étrangères. Heureux qui apprend de lui à être ainsi mort à soi-même; heureux qui, détaché de tout, sait ne tenir à rien; heureux qui, pour faire du bien à tout le monde, s'immole ainsi par charité et porte partout l'abondance. *Impendam et superimpendar pro animabus*. (II *Cor.*, XII, 15.)

Qu'une âme serait à plaindre si le péché glaçait en elle ce sang adorable, si la tiédeur diminuait son activité, si la négligence en perdait le fruit, si des objets intérieurs l'embarrassaient dans son cours; non, non, il faut que le feu de l'amour l'échauffe et le pousse sans cesse; ainsi animait-il le sang du Sauveur du monde; l'amour le faisait circuler dans ses veines, l'amour le faisait couler à grands flots, l'amour le faisait comme gémir, en attendant sa Passion, de se voir si longtemps enfermé : Je dois, disait le Sauveur, je dois être baptisé d'un baptême de sang; et combien ne sens-je pas mon cœur pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli! *Quomodo coarctor donec perficiatur*. (*Luc.*, XII, 50.) Aimable charité, remplissez nos cœurs, ce sang adorable vous y fera régner sans obstacle, il est le lien de la charité, aussi bien que le germe des autres vertus : *Vinculum charitatis et unitatis*.

La charité a fait faire au Seigneur ce qu'une folle passion fait souvent faire à un insensé; adorateur des objets terrestres, il a écrit son amour avec son sang, il l'a d'abord gravé sur son corps par mille plaies, il l'écrit encore sur notre cœur par le vin eucharistique; il a plus fait, il a pris notre sang pour former son corps, il nous l'a rendu pour sauver nos âmes. Traits adorables! beaux caractères, si profondément imprimés dans nos cœurs! L'amour qui a tenu le pinceau vous rend ineffaçables; aimable caractère qu'une main si chère a tracé, avec quel plaisir je vous contemple, vous faites le bonheur de nos âmes; avec quelle bonté le Seigneur vous y aperçoit, vous en faites la beauté.

Les autres vertus théologales ne lui doivent pas moins que la charité, et leur progrès et leur mérite ; il est le fondement de nos espérances ; quelle assurance ne donne-t-il pas à une âme timide, alarmée à la vue de tant de péchés ? Il lui donne de quoi les réparer et de quoi les prévenir ; accablée sous le poids de ses dettes, il lui fournit de quoi les acquitter et de quoi s'enrichir ; languissante par le nombre de ses blessures, il accorde de quoi les guérir, de quoi les rendre invulnérables ; ce sang apaise Dieu irrité, il éteint la foudre prête à partir ; rentrez dans le fourreau, épée du Seigneur, teinte de ce sang adorable ; dans quel autre pourriez-vous vous plonger ? Ce sang cimente l'édifice de la religion, scelle toutes les promesses divines ; il coule des veines de l'Agneau égorgé depuis le commencement du monde ; il fume aux yeux du Seigneur, et cette fumée plus précieuse que celle de tous les parfums, est seule pour lui d'une odeur agréable ; peut on mieux affermir l'espérance ? *Lavat nos in sanguine suo.* (*Apoc.*, XXII, 14.)

Ainsi ranime-t-il notre foi ; autrefois saint Thomas lui fut redevable de la sienne. Vous doutez, grand apôtre d'une résurrection si supérieure aux forces de la nature, touchez ces plaies sanglantes, voyez ces sacrés canaux par où coula le sang d'un Homme-Dieu : heureux sans doute d'avoir vu et d'avoir cru ; plus heureux encore si vous aviez cru sans voir : la voilà cette plaie que fit la lance, le sang en coule avec l'eau ; de là sortent les deux grands sacrements de la loi nouvelle ; de là sortit la vive lumière qui éclaira les yeux du centenier. Ce sang précieux mis sur vos yeux, comme sur ceux de l'aveugle Tobie, le fiel miraculeux du poisson ; il vous rendit la vue ; vous vous écriâtes, grand saint, Mon Seigneur et mon Dieu, *Dominus meus et Deus meus* (*Joan.*, XX, 38), et vous allâtes dans la suite répandre jusqu'aux extrémités des Indes la gloire de ce sang, et mêler enfin le vôtre, par le martyre, à celui que vous offriez sur l'autel. Ainsi le sang prouve la nature divine et la nature humaine du Fils de Dieu ; des plaies ouvertes, un sang qui coule ; tout annonce l'humanité ; des plaies brillantes, un sang préservé de la corruption du tombeau ; tout annonce la Divinité, tout établit la foi.

Aussi Jésus-Christ conserve-t-il dans le ciel son sang et ses plaies ; leur éclat efface la lumière du soleil, elles étalent aux anges et aux saints ses victoires et sa bonté ; voilà les pierres précieuses qui l'environnent. *Manus ejus plenæ sunt hyacinthis.* (*Cant.*, V, 14.) Saint André voyant de loin la croix qui lui est destinée : Heureuse croix, s'écria-t-il, que je vois ornée par le sang et les membres de mon Sauveur, que je vous ai longtemps désirée, que je vous ai ardemment cherchée ; voilà la pourpre royale, quel éclat ! quelle vive couleur digne de la majesté du trône ! vous la devez à son trône. Le patriarche Job nous a depuis longtemps appris que vous laviez vos habits dans le sang de la grappe, c'est-à-dire dans votre sang, exprimé à la Passion comme le vin dans le pressoir : *Lavabit in sanguine uvæ pallium suum.* (*Gen.*, XLIX, 11.)

Le sang fait encore dans le ciel un des plus magnifiques ornements de son trône ; l'épouse des *Cantiques* nous en a laissé la description ; il est, dit-elle, composé de bois de cèdre, les colonnes en sont d'argent, le siége en est d'or ; mais les marches pour y monter sont de pourpre que la charité y a mises. *Ascensum purpureum media charitate construxit.* (*Cant.*, III, 10.) Enfin, il fait dans le ciel comme sur la terre, la beauté des épouses de Jésus-Christ : Esprits célestes, jetez les yeux sur une âme privilégiée que le Seigneur a daigné orner de la beauté la plus rare ; jamais les chefs-d'œuvre de la nature ou de l'art en approchèrent-ils ? Tantôt je la vois comme sainte Thérèse, le cœur percé par une flèche, tantôt comme sainte Catherine de Sienne la tête couronnée d'épines, tantôt comme saint Paul et saint François d'Assise portant les stigmates et toute couverte de leur sang. *Stigmata Domini mei in corpore meo porto* (*Galat.*, VI, 17) ; et de tous il est dit qu'ils ont lavé leurs habits dans le sang de l'Agneau, qu'ils les y ont blanchis ; expression singulière qui marque si bien les effets de ce sang adorable. *Laverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine Agni.* (*Apoc.*, XXII, 14.)

C'est ainsi qu'en faisant germer la virginité, en pratiquant l'obéissance, établissant la pauvreté, animant la foi, en affermissant l'espérance, allumant la charité, en un mot en donnant toutes les vertus, ce sang précieux fait briller la beauté de l'âme, et blesse le cœur de l'Époux. C'est ainsi qu'en remplissant d'une force divine, il fait tout vaincre ; c'est ainsi qu'il donne et conserve la vie spirituelle, et pare l'âme de toutes les grâces. Fasse le ciel qu'après avoir reçu de lui la vie, la force, la beauté, vous en receviez un jour la gloire éternelle, etc.

DISCOURS XI.

SUR L'HUMILITÉ DE NOTRE SEIGNEUR DANS L'EUCHARISTIE.

Exinanivit semetipsum. (*Philip.*, II, 7.)

Il s'est anéanti lui-même.

Ce n'est pas à son incarnation, à sa passion et à sa mort que le Sauveur a borné ses abaissements, il les a portés au delà du tombeau. Sa résurrection, son ascension même n'y ont pas mis des bornes, et jusque dans le sein de sa gloire, il a voulu donner à ses disciples, dans le sacrement de l'Eucharistie, un abrégé, aussi durable que le monde, des merveilles de son humilité, aussi bien que des merveilles de sa puissance, afin de nous apprendre, en multipliant et en éternisant ses opprobres, quelle devait être en nous, à son exemple, le saint excès et la constance inébranlable d'une vertu si nécessaire. Qui le croirait ? Peu content de tout ce qu'il a fait sur la terre pendant sa vie, il renou-

velle et surpasse sur nos autels, et le prodigieux anéantissement auquel il daigna se réduire et les outrages qu'il voulut bien y souffrir : *Exinanivit semetipsum.*

Jamais la majesté divine ne s'est plus familiarisée avec les hommes que dans ce sacrement adorable, et par le plus triste et le plus injuste retour, jamais elle n'a été plus exposée à leurs insultes. Dans les plus grands excès de sa bonté, on l'a vu parler aux hommes, vivre avec les hommes, les combler de biens ; ici il entre dans leurs cœurs, il vit en eux, il se donne lui-même dans l'incarnation, il se fait homme ; dans les sacrements il devient la nourriture de l'homme. Là il se fait pauvre, il prend la forme d'un esclave, la qualité de pécheur; ici il se donne à manger au pauvre, il devient l'aliment du pécheur et de l'esclave, bien loin d'y étaler le pompeux et imposant appareil de sa majesté infinie, il s'y dépouille de tout ce qui pourrait inspirer la crainte ou ménager le respect ou même le faire connaître ; dans le ciel, des millions d'anges prosternés en sa présence, lui offrent les plus profondes adorations : avec quel zèle ne puniraient-ils pas la témérité des attentats ? Les souverains qui sont son image, trouvent dans une cour nombreuse, des palais superbes, des meubles somptueux, une espèce de barrière à l'insolence, tout frappe, tout saisit, tout intimide ceux qui les approchent. Le dernier des hommes a de quoi se défendre. La nature n'a pas refusé des armes aux animaux mêmes, et ils savent les montrer et les faire sentir; mais Dieu dans ce sacrement, sans armes, sans éclat, sans défense, voile sa grandeur, sa perfection, sa personne ; tout l'approche sans peine, la confiance, l'audace même n'ont rien qui puisse les arrêter ni les gêner: on ne peut pas même l'y apercevoir : *Exinanivit semetipsum.*

Conduite touchante, douceur engageante, qui deviez lui concilier tous les cœurs, faut-il que vous ne serviez qu'à enhardir les impies, à multiplier les crimes, à rendre ses affronts plus sanglants? Ainsi tous les jours abusant de sa miséricorde divine, le pécheur s'en fait un prétexte pour l'offenser impunément, par l'espérance du pardon. Cœur humain, toujours insensible aux attraits de l'amour et de la reconnaissance, ne sentirez-vous que les coups frappants de la terreur? Bonté divine, vous prodiguerez-vous toujours pour des ingrats? Humilité adorable, voulez-vous donc jusqu'à la fin des siècles vous rassasier d'opprobres? tandis que par un sot orgueil, toujours avides de gloire, nous que tout doit anéantir, ne pouvons-nous nous résoudre à souffrir, ni le plus petit nuage, ni la plus légère humiliation : *Exinanivit semetipsum.*

Dans l'Eucharistie comme dans les autres mystères, le Seigneur pratique les plus héroïques vertus. Un zèle pour la gloire de son père qui le rend sa victime, une charité pour les hommes qui en fait leur aliment, une obéissance qui le soumet à tout, une pauvreté qui le dépouille de tout. Une mortification qui sacrifie tout, une pureté qui sanctifie tout. Ce sacrement n'est pas moins l'abrégé des merveilles de la sainteté par les vertus qu'il y pratique, que celui des merveilles de sa puissance par les prodiges qu'il y opère; mais c'est surtout son humilité qui y brille par les ténèbres dont il s'enveloppe et les outrages dont on le charge. C'est peut-être de tous les miracles eucharistiques, le plus grand et le plus incroyable.

La vanité fait naître dans l'âme deux mouvements presque invincibles, la recherche de la gloire et l'horreur du mépris. Le triomphe de l'humilité consiste au contraire dans l'amour des mépris, dans la patience à supporter et dans l'ardeur à rechercher les affronts, dans la fuite de la gloire par une obscurité volontaire qui cache, qui ensevelisse aux yeux des hommes tout ce qu'on peut avoir de bon. Voilà le chef-d'œuvre des humiliations eucharistiques qui seront la matière de ce discours; 1° les voiles épais qui dérobent un Dieu à nos yeux ; 2° les profanations insultantes qui le livrent au mépris.

PREMIÈRE PARTIE.

Je sais que malgré toutes ses humiliations, le Seigneur dans l'eucharistie ne perd rien, ni de la substance de son être, ni des organes de son corps, ni des droits de sa divinité, ni des perfections de sa personne. Sa gloire essentielle n'en souffre pas. La nuit et le jour, les ténèbres et la lumière sont également son ouvrage. Les trois enfants dans la fournaise les invitent également à le bénir. Les mystères de sa vie cachée ne lui sont pas moins glorieux que les merveilles de sa vie éclatante, le Calvaire, que le Thabor, l'eucharistie que le trône : *Benedicite, lux et tenebræ, Domino.* (*Dan.*, III, 72.) C'est un mélange d'obscurité et de lumière qui, sans rien prendre sur la nature, sans rien dérober aux regards des anges et des saints, le cache absolument à nos yeux comme la colonne qui conduisait Israël dans le désert, obscure du côté des Egyptiens, brillante du côté du peuple fidèle. Tels les astres dans leurs éclipses, n'offrent que de sombres ténèbres à la terre et lancent tous leurs feux vers le ciel. Ainsi, pour nous même, l'humilité la plus profonde n'est pas moins glorieuse que l'élévation la plus éclatante et toute nécessaire qu'elle soit, elle ne nous est pas moins méritoire. Nos abaissements ne prennent rien, ni sur notre être, ni sur nos mérites. Ils ajoutent même à l'un et à l'autre : *Qui se humiliat exaltabitur.* (*Luc.*, XIV, 11; XVIII, 14.) Les voiles qui enveloppent le Sauveur sont donc pour nous un flambeau qui nous conduit à la perfection, par les exemples de l'humilité qu'il nous y montre, et pour Dieu même une nouvelle source de gloire par les sacrifices héroïques d'une humilité qui la lui mérite et la lui assure.

Je sais encore qu'il était nécessaire que le Seigneur fût caché dans l'Eucharistie

sous les espèces du pain et du vin, pour entrer dans notre sein, nous servir d'aliment, et se mettre à notre portée? Il fallait, selon l'expression de l'Ecriture, couper le morceau de pain pour le donner aux enfants. Aurions-nous pu nous résoudre à manger la chair, à boire le sang de notre père, comme on mange une chair ordinaire, un corps humain, un corps vivant, le corps d'un Dieu? Quelle honte! Les Capharnaïtes en furent saisis d'horreur, plusieurs disciples s'en scandalisèrent, ne pouvant croire un mystère incompréhensible qu'ils envisageaient dans le point de vue le plus grossier et le plus affreux : *Quomodo potest nobis carnem suam dare ad manducandum?* (*Joan.*, VI, 53.) Quelle idée auraient eue les païens d'une religion sanguinaire, qui plus barbare que les anthropophages. se serait nourrie de la chair de son Dieu? Malgré tant de précautions miraculeuses qui rendent ce mystère impénétrable, la calomnie a cent fois reproché aux premiers fidèles que dans leurs assemblées secrètes ils mangeaient le corps d'un enfant. Ce soupçon injuste empêchait bien des conversions. Qu'aurait fait le cruel spectacle de ce hideux repas? Jetons-y donc un voile nécessaire; que des apparences étrangères fassent diversion dans notre imagination, et nous laissent dans la liberté d'approcher d'une table dont l'humanité nous eût éloignés, et qu'en nous trompant heureusement par les espèces des aliments les plus ordinaires, elles nous engagent à nous nourrir sans répugnance, et même avec confiance d'une viande si nécessaire à la vie spirituelle.

Les fonctions que Dieu exerce dans ce sacrement n'exigent pas moins le secret. Pendant sa vie mortelle, docteur des peuples, on devait l'entendre; modèle des vertus, on devait le voir; victime du péché, on devait le faire mourir; pour prouver sa divinité, il fallait montrer ses miracles; pour établir sa résurrection, il fallait faire voir sa personne. L'ascension devait conduire à la foi; aujourd'hui c'est une foi établie et exercée par les ténèbres. On n'a plus besoin de convaincre l'incrédule, il ne reste qu'à éprouver le fidèle. L'éclat des anciens prodiges faisait connaître Dieu, l'ombre des nouveaux le fait recevoir et manger. Dieu aurait même éloigné les hommes de ce sacrement adorable, s'il se fût montré dans l'éclat imposant de sa majesté divine; qu'il brille dans le ciel d'une lumière céleste, que sur le Thabor, qu'à sa résurrection, il efface l'éclat du soleil et la blancheur de la neige; c'est aux yeux des saints et des anges à soutenir, comme l'aigle, les rayons du soleil de justice; mais qui aurait osé l'approcher et le recevoir dans son sein, s'il n'eût tempéré, s'il n'eût éclipsé les rayons éblouissants que l'œil des hommes ne peut soutenir? Dans le sacrement de l'amour, tout doit inspirer la confiance, Dieu qui s'y donne doit se rendre petit pour se faire tout à tous, descendre de son trône, se dépouiller de sa pourpre, se rendre familier à ceux dont il veut ménager le salut. Ainsi Moïse descendant de la montagne, voilait son visage pour cacher la lumière dont le peuple aurait été ébloui.

Enfin la qualité d'aliment, le caractère propre de la nourriture, est de cacher sa vertu, et de n'agir que d'une manière insensible. La nourriture entre dans notre corps, elle s'y digère, s'y distribue, s'y change en notre substance, sans que personne puisse la suivre dans son cours, dans ses développements, dans ses transformations. Il fallait de même que l'aliment céleste cachât sa vertu, agît en secret, se dérobât à nos sens, ne se découvrît qu'à la foi, et ne parût que sous la figure d'une nourriture ordinaire.

Mais quelque nécessaire que soit cette profonde obscurité dans le dessein du Seigneur, de se donner aux hommes en nourriture, elle n'en est ni moins volontaire dans son principe, ni moins admirable dans ses effets. Dieu était le maître de ne pas instituer ce sacrement, et d'employer d'autres moyens de sanctifier les hommes, où il aurait conservé l'éclat de sa gloire, ou de se dédommager par d'autres prodiges de l'excès de ses abaissements. Il s'est librement imposé cette loi, et librement il l'exécute. Il n'était pas moins le maître de ne pas souffrir les outrages continuels qu'il reçoit dans ce sacrement; on profane son temple par des irrévérences, on le reçoit indignement par des communions sacriléges : des millions d'anges viendraient à son secours. Une humilité profonde les arrête, il boit jusqu'à la lie ce calice d'ignominie si terrible à la nature; il reçoit sans résistance jusqu'aux traits les plus noirs de l'impiété.

L'obscurité est peut-être ce qui coûte le plus à l'amour-propre, les persécutions déclarées ont quelque chose de brillant. Plus elles sont grandes et injustes, plus la patience qui les supporte est héroïque et flatteuse, et donne à la vanité un dédommagement délicat. On se rend à soi-même avec usure la justice qui nous est refusée, et si le public ne souscrit pas toujours à notre apologie, il est du moins quelqu'un dont le suffrage nous console. Mais obscurcir, anéantir ses bonnes qualités, s'éclipser, s'anéantir lui-même, cacher jusqu'à sa patience et à son humilité, se refuser un honneur si flatteur et si légitime dont la possession, après tout, n'a rien que d'innocent, se le ravir à pure perte par un anéantissement inconnu, qui laisse croire qu'on ne sacrifie rien et qu'on n'a rien à sacrifier, humilité rare, dont l'Eucharistie nous présente le prodige : Jésus-Christ y voile toutes ses perfections. Rien ne l'annonce, rien ne l'y laisse entrevoir; on n'y voit qu'un morceau de pain. 1° Son état y est inconnu; 2° il y est combattu; 3° il y est incroyable. Tout se réunit pour épaissir les ténèbres qui l'environnent.

1° Etat inconnu. Dieu est invisible en lui-même sans doute. Il habite une lumière inaccessible, et il environne son tabernacle

de ténèbres ; c'est-à-dire qu'il est incompréhensible et infiniment au-dessus de tout entendement humain : *Posuit tenebras latibulum suum.* (*Psal.* XVII, 12.) Mais du moins sa puissance se fait-elle connaître par ses effets. Ainsi les créatures sont à la fois et des tableaux où Dieu peint son existence, et des voiles sous lesquels il dérobe ses perfections. Il dit de lui-même qu'il a mis son trône dans le soleil. Dans l'Eucharistie il n'est pas même visible par ses effets. Tout ce qui s'y passe demeure absolument inconnu, même les effets intérieurs de la grâce. L'univers raconte sa gloire, le ciel l'apprend à la terre, le jour l'annonce à la nuit. Elle est écrite avec les rayons du soleil dans le livre de tous les êtres, l'Eucharistie l'obscurcit. Le soleil ne fait briller ses rayons que pour montrer le nuage qui le couvre, la terre ne produit le froment que pour le former. Tous les sens ne déposent que pour l'attester, Dieu lui-même n'agit que pour l'assurer.

Quel nuage au reste, et peut-il en être de plus épais ? Son corps y est, dit la théologie, à la manière des esprits. Invisible à tous les yeux, indivisible à toutes les mains ; sans qualité, sans étendue, sans figure, concentré dans un point, multiplié dans tous les points de l'étendue sensible d'une particule de l'hostie ou du calice, il prend des espèces étrangères destinées à un autre corps, d'une nature si différente, si éloignée, si opposée à celles qui sont propres au corps humain. Il se cache si bien sous des accidents étrangers qui paraissent seuls à nos yeux, qu'on ne peut pas même distinguer une hostie consacrée de celle qui ne l'est pas. Ce n'est pas encore assez. Ces accidents, figures respectables de sa présence, servent du moins à ranimer la foi des fidèles. Il faut donc, pour satisfaire pleinement son humilité, que ces accidents même disparaissent et aillent chercher dans le sein des fidèles qui le reçoivent un nouveau genre de sépulcre, où son corps adorable perd enfin totalement la vie sacramentelle par la consommation des espèces.

Que ne cache-t-il pas dans l'abîme de ce sacrement ? Il y cache tout, sa personne, ses perfections, ses vertus, ses libéralités, ses miracles ; son immensité est comme renfermée dans un point ; son éternité réduite à quelques instants ; sa puissance soumise à la parole d'un homme, sa grandeur livrée à la discrétion de tout le monde, sa sagesse exposée au ridicule d'une conduite en apparence indigne de lui. La Divinité fut-elle jamais plus cachée ? Il cache sa lumière dans ses mains, dit le livre de Job, il la cache en effet dans ses propres mains au cénacle, en instituant ce sacrement et se portant lui-même dans les mains des pécheurs qui le consacrent sur l'autel, dans celles des fidèles qui le reçoivent : *In manibus abscondit lucem* (*Job*, XXXVI, 32), il y pratique les plus grandes vertus. Quelle charité ! il se donne lui-même ; quelle libéralité ! il enrichit tous les hommes. Quelle patience ! il souffre les plus sanglants affronts. Quelle constance ! ce sera jusqu'à la fin des siècles. Il y opère les plus grands miracles. Multiplication, il est en mille endroits à la fois. Pénétration, son corps est renfermé dans un point. Accidents soutenus sans aucun sujet, couvrant un corps tout différent de leur nature. Il y répand les plus grandes grâces, il nourrit, il éclaire, il fortifie, il console, il apprend à combattre, il soutient dans le combat ; c'est l'assemblage de tous les biens. Mais qui s'aperçoit, qui peut s'apercevoir de toutes ces merveilles. Que dis-je? il n'opère toutes ces merveilles que pour cacher les merveilles. Une de ses plus grandes est de cacher toutes les vertus. Une des plus grandes grâces est de renfermer toutes les grâces au fond de son cœur : *In manibus abscondit lucem.*

Sa propre personne ne s'y montre pas. L'homme du monde le plus humble ne disparaît pas en entier. Mais Dieu, par un prodige unique d'humilité, se dérobe à tous les regards dans le lieu même où il se trouve. Pendant sa vie il conversait avec les hommes, il se laissait voir, toucher et entendre. Ici personne ne le voit, ne l'entend, ne le touche. On voit, on touche, on goûte des accidents étrangers qui ne servent qu'à donner le change. Ni sa vie divine qu'il a reçue dans le sein du Père, dans la splendeur des saints, ni sa vie humaine qu'il reçut en s'incarnant dans le sein de Marie, ni sa vie civile dont il jouissait dans la société, ni sa vie glorieuse qu'il reçut en sortant du tombeau par sa résurrection ; rien ne paraît dans l'Eucharistie. C'est un livre plein de mystères ; il est écrit dehors et dedans, mais il est scellé de sept sceaux. Personne dans le ciel ni sur la terre n'a le pouvoir de les rompre. Ce mystère est impénétrable à tous les esprits ; que de vérités ne pouvait-il pas vous enseigner ? Pas une parole, un geste, un regard ; tout est scellé ; ce sceau ne sera jamais levé sur la terre : *Signatus sigillis septem.* (*Apoc.*, V, 1.)

Quelque humble qu'il fût pendant sa vie, il souffrait du moins certains hommages. Quelle sombre prison que le sein de sa mère; quel obscur séjour qu'une étable; quelle condition plus humiliante que celle d'un artisan. Mais enfin cette vie obscure qu'il reçoit dans le silence de la nuit se montre avec éclat. Son incarnation est annoncée par Gabriel, sa naissance est accompagnée du concert des anges, de la visite des bergers, des présents des Mages. Pendant le cours de sa prédication, l'éclat de ses miracles, l'éminence de sa vertu confondaient ses ennemis, les acclamations de ceux qu'il avait délivrés étouffaient la voix de ses calomniateurs ; à sa mort même, le comble de ses opprobres, toute la terre prend le deuil : le soleil parle par son éclipse, la terre par ses tremblements, il se forme une cour nombreuse de morts ressuscités. Ici tout est obscur, dans sa naissance, dans sa vie, dans sa mort eucharistique. Les anges se prosternent devant lui, mais ils se cachent devant nous ; ils chan-

tentses louanges, mais ils gardent pour nous le silence, qui agit, qui parle pour lui, qui le voit? Ces ténèbres ne seront jamais dissipées, le silence jamais rompu.

Toutes les humiliations de sa vie s'y retrouvent en abrégé et rien n'en modère l'excès. Il enchérit même sur tout ce qu'il a jamais souffert. Dans son incarnation il s'unit, il est vrai, à la nature humaine. Mais de toutes les substances corporelles, la chair de l'homme est la plus noble. L'Eucharistie est une extension, un renouvellement de l'incarnation. Son corps y est produit, *vi verborum*. La divinité s'y unit hypostatiquement. Mais l'un et l'autre se trouvent comme attachés, non plus à une substance, mais à des espèces : du moins en se faisant homme il était égal aux hommes, il faisait les fonctions des hommes. Ici il se donne à eux et se met au-dessous d'eux en devenant leur aliment. Là il parlait, il agissait, il vivait; ici on lui parle, on le mange, on vit de lui. Là il se forme à lui-même un corps, ici il semble emprunter des créatures le pain même dont il prend la place; autrefois il prononçait des oracles, aujourd'hui il reçoit des ordres. On le vit sortir glorieux du tombeau pour ne jamais y rentrer; il entre obscurément dans le tombeau de nos corps pour ne jamais en sortir; il y perd en entier l'être sacramentel avec la vie

Il cachait tous les trésors de la science et de la sagesse qui étaient renfermés en lui. Mais à travers cet épais nuage le soleil de sa divinité laissait échapper bien des rayons. Son humanité, ses actions, ses paroles, ses bienfaits, ses miracles étaient un voile, en ne montrant qu'un homme; et un tableau, en faisant admirer un Dieu : *Dominicæ carnis species est divinitatis exemplar*, disait saint Ambroise ; il n'y avait pas jusqu'à l'éclat de ses yeux, la beauté de son visage, la douceur de sa conversation, la dignité de sa personne, qui ne le trahît pour ainsi dire et ne lui gagnât tous les cœurs; et, comme dit saint Jérôme, ne fût une espèce d'aimant pour attirer tout à lui avec autant de douceur que de force : mais l'état où il est aujourd'hui ne lui attire que de l'indifférence. Le Calvaire ne le vit souffrir que trois heures, la Judée ne le vit dans l'humiliation que trente-trois ans, le reste du monde ne le connaissait pas; il ne fut que neuf mois dans le sein de Marie, trois jours dans le tombeau, et nos temples le voient tous les jours, le voient constamment depuis seize siècles, le verront jusqu'à la fin du monde renouveler ce sacrifice, et porter l'excès de ses humiliations jusqu'à se réduire à un état permanent de victime : humilité comme immense exercée dans tous les lieux ; humilité éternelle, soutenue dans tous les siècles ; humilité libre dans son principe, mais devenue nécessaire par la loi inviolable qu'il a bien voulu s'imposer. Ce n'est pas une humilité sujette à des vicissitudes de ferveur et de relâchement; il la pratique par état, il s'en fait une loi inviolable, il se livre sans retour et sans réserve à la discrétion de Dieu à qui il s'immole, et des hommes dont il devient l'aliment. Instruisons-nous et confondons-nous par de si grands exemples. Vivons en lui et pour lui dans les ténèbres de l'humilité comme il vit en nous et pour nous dans les ténèbres de l'Eucharistie : *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* (*Coloss.*, III, 3.)

Ah! Seigneur! si vous devez être caché, était-ce pour vos amis? Que vous vous dérobiez aux regards des pécheurs, que, comme Hérode, ils vous traitent d'insensé, qu'avec Pilate ils vous méconnaissent, cette punition terrible n'est que trop juste; mais se peut-il que votre humilité redoute les regards même de vos serviteurs les plus fidèles. Du moins pendant votre vie, vous expliquiez vos mystères aux apôtres, tandis que vous les cachiez aux sages du siècle; faut-il que l'obscurité soit ici égale pour tous? *Vere tu es Deus absconditus* (*Isa.*, XLV, 15.) Il semble que craignant de trop faire valoir vos dons, même auprès de vos amis, vous leur voiliez jusqu'à votre amour, et que, content de les combler de biens, sans leur en faire l'étalage, vous laissiez à leur amour seul le soin de s'en apercevoir, tandis que par un désintéressement tout divin vous semblez vouloir même échapper à leur gratitude; mais vous n'échapperez pas à la nôtre, mille fois plus vive, à mesure que vous lui abandonnez vos intérêts, vous trouverez dans notre cœur ce qu'une humilité si profonde vous dérobe. Nous vous dédommageons par un respect encore plus profond, et sur les pas des apôtres qui vous demeurent fidèles dans la désertion de tous les disciples, nous tâcherons de tout réparer par notre ferveur. Où irions-nous? vous avez seul les paroles de la vie éternelle : *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.* (*Joan.*, VI, 69.)

2° Etat combattu. Il est vrai que la foi perce tous ces nuages, et va reconnaître son Dieu dans le centre de l'anéantissement. Mais qui l'a, cette foi vive? Sont-ce des milliers d'idolâtres, qui jamais n'entendirent parler de ce mystère, ou qui s'en moquent? Sont-ce des milliers d'hérétiques qui la combattent de mille manières différentes? Sont-ce des milliers de chrétiens, qui n'ont pour lui que de l'indifférence et du mépris, et sans doute frappés de la grandeur d'un bien dont ils sont en effet indignes, ils n'écoutent que la passion, la raison, ou les sens au préjudice de la foi; et, par des explications ridicules, ils tâchent d'éluder, ou par une négligence affectée, ils rendent inutiles les promesses les plus authentiques : *Posuit te signum in sagittam.* (*Thren.*, III, 12.)

Il n'est pas étonnant que les païens n'eussent aucune connaissance de ce mystère. Leurs idées en étaient si éloignées, qu'ils en auraient fait l'objet de leurs mépris et de leurs railleries, si on leur en eût fait la confidence : aussi l'Eglise leur en faisait-elle un très-grand secret. Jamais on n'en parlait devant eux, jamais on ne les admettait à la célébration des divins mystères. La réserve

s'étendait jusqu'aux catéchumènes. Si on en parlait en leur présence, ce n'était qu'avec les plus grandes précautions, en des termes couverts, où ils ne pouvaient rien comprendre. On les obligeait de sortir de l'Eglise, après ce qu'on appelait de la messe de catéchumènes; c'est-à-dire avant la consécration, afin qu'ils n'en fussent pas les témoins. Ce n'était que par degrés qu'on les élevait à ces sublimes vérités, dont on ne hasardait la découverte qu'après les sûretés et les épreuves qui garantissaient la sincérité de leur foi. De là le silence des premiers Pères sur l'Eucharistie; silence qui, bien loin d'en détruire la réalité, comme le prétendent les protestants, en est au contraire la démonstration; pourquoi faire un secret d'une simple figure, en craignait-on l'abus, se défiait-on de la docilité des catéchumènes; en coûte-t-il beaucoup d'admettre une figure; pouvait-on en abuser et n'y en avait-il pas dans la religion une infinité d'autres, dont on n'a jamais fait mystère, dont on faisait même usage pour rendre sensible la vérité? Les juifs, plus grossiers encore, n'étaient-ils pas environnés de figures? Craignait-on de les imiter? c'était donc bien plutôt la réalité que la figure qu'on craignait d'exposer à l'incrédulité et au mépris.

Que n'en pensaient-ils pas, que n'en disaient-ils pas, lorsque par hasard quelque indiscret en laissait échapper l'idée, ou lorsqu'un apostat en osait faire le détail. Une imagination dépravée ouvrait à la profanation la plus vaste carrière, et les plus infâmes métamorphoses des faux dieux y trouvaient une espèce d'apologie; que n'en pense-t-on pas, que n'en dit-on pas parmi les fidèles de nos jours, où la discipline de l'Eglise, aujourd'hui moins sévère, n'impose plus aux missionnaires ni aux chrétiens la loi rigoureuse du silence. C'est un des points de la religion dont on abuse, ou qui révolte davantage. Les titres odieux de mangeurs d'hommes, les accusations injurieuses de puérile crédulité, le sacrilége parallèle avec les actions de leurs divinités, qui semblent avoir avec lui quelque ressemblance; voilà mon Dieu, comme l'impie paye le chef-d'œuvre de votre amour.

Les païens ne sont pas les seuls qui se déclarent contre le pain des anges. Il y a peu d'articles de foi qui aient été plus vivement attaqués, de plus de manières différentes, par un plus grand nombre d'adversaires, et malheureusement avec plus de succès. Que n'en a-t-on pas contesté. Tantôt la vérité de sa puissance, et tantôt sa durée; tantôt la vérité du sacrifice, tantôt la vertu d'effacer le péché; tantôt on a nié la transsubstantation, tantôt on a imaginé l'impanation et l'ubiquité. Que de disputes, que d'interprétations pour éluder ces paroles si simples et si précises : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* (*Luc.*, XXII, 19.) On ferait des volumes infinis sur une matière aussi féconde que triste pour l'histoire des égarements de l'esprit humain. Qu'on parcoure l'histoire ecclésiastique du dernier siècle, et les vastes pays du Nord, la France même, si longtemps fumante du sang de ses enfants, et gémissant encore sur l'obstination d'un très-grand nombre; on verra Luther et Calvin porter le fer et le feu dans les plus belles provinces de l'Europe, y renverser les autels, brûler les temples, massacrer les prêtres, abolir le sacrifice, profaner le pain céleste, en un mot déclarer à l'Eucharistie une guerre, que des torrents de sang, après plus d'un siècle, ont à peine pu éteindre, révolter les peuples, faire trembler ses plus puissants monarques, et s'emparer enfin de plusieurs couronnes, dont l'autorité n'est employée qu'à anéantir parmi leurs sujets les divers mystères, tant la rage de l'enfer a fait des efforts pour nous arracher ce précieux gage de l'amour de Dieu. Il est trop glorieux à Dieu et trop utile à l'homme, pour n'être pas l'objet des attentats de nos ennemis; mais qu'il est humiliant pour Dieu, qu'il est triste pour nous, que le prodige de son amour, le chef-d'œuvre de sa puissance, soit mis au nombre des chimères par ceux mêmes qui se disent ses disciples : *In ruinam et in resurrectionem multorum, in signum cui contradicetur.* (*Luc.*, II, 34.) L'Eglise, de son côté, par un zèle d'autant plus vif qu'il était plus justement alarmé, a fait annoncer ses merveilles dans toutes les chaires, elle a lancé ses anathèmes, et mis les armes aux mains de tous ses docteurs, elle a bâti des temples, décoré des autels, consacré des ministres, multiplié les fêtes, appelé les fidèles au banquet sacré, et par ses soins ce grand mystère est devenu l'objet le plus frappant, le plus auguste, le plus général, le plus solennel des hommages de tout un monde. Trop heureuse de pouvoir en quelque sorte dédommager son Epoux des profondes humiliations auxquelles il s'est condamné.

Qui croirait que les catholiques mêmes le combattent à leur manière, par l'indifférence de leur foi. Où est-elle cette foi vive qui reconnaît, qui adore, qui aime, qui reçoit comme il faut cet auguste sacrement? Où trouverons-nous cette fermeté de persuasion, cette profondeur d'adoration, cette ardeur de réception, cette ferveur de disposition qui en est le fruit ordinaire? Est-ce croire que balancer sur l'objet, hésiter sur la décision, affaiblir les preuves et n'embrasser la créance que par un principe d'éducation de politique, un préjugé de nation, une loi de l'habitude? Est-ce adorer que de porter l'irrévérence jusqu'au pied des autels, de parler sans respect du culte, des fêtes, des cérémonies des ministres qui ont avec lui tant de rapport? Est-ce croire que de ne sentir aucun goût pour cet aliment divin, aucun empressement pour le recevoir, et renvoyer, de jour en jour, les semaines, les mois, les années, la sainte communion, de n'y venir enfin que forcé par le commandement absolu qui nous y entraîne? Est-ce là recevoir dignement, fût-on même exempt de péché mortel, que de ne prendre aucun temps pour s'y préparer, de ne rien retran-

cher sur les plaisirs ou les amusements, de ne mettre aucun intervalle entre le repos ou les affaires et la communion, et de la recevoir enfin avec une dissipation, une indévotion, une immodestie aussi scandaleuse que funeste? Conduite, hélas trop commune et trop ordinaire, que tout notre zèle s'efforce en vain de corriger! vous faites trouver à Jésus-Chistt, parmi les siens même, une froideur, peut-être plus insultante et certainement plus sensible que les outrages des étrangers. N'est-ce pas assez que le paganisme, que l'hérésie le méconnaissent? Faut-il encore qu'au lieu de relever sa gloire nous exercions son humilité? Où serez-vous donc reconnu, ô mon Dieu! si vous êtes étranger dans le cœur de vos propres enfants? *Sui eum non receperunt.* (*Joan.*, I, 11.)

3° Etat incroyable. Je ne suis pas surpris de tant d'oppositions. La profonde humilité du Sauveur a si fort épaissi les ténèbres que l'Eucharistie est un des mystères les plus difficiles à croire : il nous met aux prises avec les sens, avec la passion, avec la raison, avec la religion ; il faut une foi bien vive et bien ferme pour résister à tant d'ennemis! Dieu semble même se plaire à rendre cette foi plus difficile, par l'assemblage d'un grand nombre de mystères les plus impénétrables; comme si le voile de ses anéantissements infinis était trop léger, il se fait de toutes parts un nouveau rempart de tous ces abîmes.

Tous les sens déposent contre la vérité de sa présence réelle. Non-seulement ils n'aperçoivent rien, mais ils aperçoivent tout le contraire de ce qu'on veut nous persuader, et tout à la fois se réunissent par un témoignage unanime. Ce n'est pas seulement la couleur, la figure, l'étendue qui trompent; c'est le goût, c'est l'odeur, c'est la dureté, c'est la liquidité, c'est le poids, c'est la légèreté, c'est l'humidité, c'est la sécheresse. En un mot tout ce qui peut tomber sous nos sens parle en même temps de la manière la plus vive et la plus frappante. L'habitude de juger par les sens est en nous si ancienne, si commune, si naturelle, si nécessaire, si peu libre, qu'il faut se faire les plus grands efforts pour le croire et pour y penser, lorsque tout le dément et le combat. Les autres mystères, quoique également incompréhensibles, sont, en un sens, moins incroyables : ils ne sont pas à notre portée ; nous les ignorons : nous ne saurions les imaginer. Qui a l'idée de la Trinité, de la consubstantialité, de l'incarnation, de la transsubstantiation surtout ; qui a cette idée parmi le peuple, qui en sent les difficultés, qui en entend les termes? Ici, tout est à notre portée et à la portée de tout le monde. Qui est l'homme qui ne voit, qui ne sent, qui ne goûte le pain et le vin, et qui n'est accoutumé à toutes ces sensations par une habitude générale et constante? qui n'a droit de juger de la présence ou de l'absence d'un corps humain? Qui peut se persuader sa présence, quand il ne voit rien, quand il voit même le contraire? C'est un mystère divin et humain, pour ainsi dire. Humain dans le corps extérieur, divin dans la vérité intérieure; l'un doit nous conduire à l'autre, et il nous en éloigne, il s'y oppose, il le détruit. Dieu donne à la foi de sa présence autant d'obstacles que de sensations et de mouvements presque invincibles dans les organes, dans les cœurs, dans l'imagination de tous les hommes : c'est bien là qu'il faut combattre et le penchant le plus involontaire, et le mouvement le plus mécanique, et l'habitude la plus journalière

Ce mystere ne nous met pas moins aux prises avec la passion. D'un côté nous sommes obligés de recevoir ce sacrement, et d'un autre de le recevoir comme il faut. Qui l'ignore? Le sacrilége serait horrible : recevoir le Fils de Dieu en état de péché mortel, ce serait manger et boire sa condamnation, et se rendre coupable de son corps et de son sang. Voluptés criminelles, sentiment de vengeance, injustice, orgueil, irréligion ; en un mot, tous ces crimes que notre faiblesse rend si faciles et si communs, qu'il coûte tant de prévenir et de corriger ; tous ces péchés dont on ne peut se préserver qu'à la faveur d'une mortification continuelle, c'est une nécessité indispensable d'en être exempt. La réception de l'Eucharistie est donc une déclaration de guerre aux sens, à la passion, à la nature; il faut être saint pour participer aux choses saintes; mais qu'on ne se flatte pas d'échapper à cette nécessité en s'éloignant de l'autel, puisqu'il n'est pas moins d'une obligation indispensable d'en approcher si on veut parvenir à la vie éternelle, obligation que l'Eglise a déterminée au temps de Pâques par un précepte absolu : *Nisi manducaveritis*, etc. (*Joan.*, VI, 54.)

La raison semble plaider la cause de la passion par les difficultés les plus plausibles. Le corps humain perdant toute étendue, réduit à un point de l'hostie, ne détruit-il pas l'essence de la matière. Des accidents sans sujet, une couleur, une figure, un poids, sans un corps coloré, figuré, pesant, s'accordent-ils avec la nature des accidents et de la substance? Un corps pénétré et organisé, un corps multiplié et toujours unique, un corps vivant et glorieux dans un endroit, mourant et anéanti dans un autre ; un corps entrant dans notre sein et nourrissant notre âme, paraissant avec tous ses attributs, et les seuls attributs du pain et n'étant point du pain. Que sais-je, toutes ces contradictions apparentes, dont la prudence veut même que j'épargne à votre faiblesse de pousser plus loin le détail, s'accordent-elles avec les lumières de la raison? Le mystère est supérieur sans doute à ses lumières, et notre entendement doit être captivé sous le joug de la foi. Concluons combien doit être profonde une obscurité, une humilité dont il est héroïque à la foi de percer les voiles : *Ibi abscondita est fortitudo tua.* (*Habac.*, III, 4.)

Enfin, la religion ne paraît guère mieux s'accommoder de ce mystère. Cette religion nous représente Dieu comme infiniment

grand, et nous le voyons réduit à l'état le plus petit et le plus humble. Elle le représente digne de tous les hommages, et il y est inconnu et méprisé; elle le représente comme infiniment sage, et il s'y montre dans un état ridicule aux yeux des hommes; elle le dit infiniment saint, et il entre dans les cœurs les plus criminels; elle le croit infiniment juste, et il souffre impunément les plus grands crimes. Plus la religion donne de lui de grandes idées, moins on peut persuader qu'il se dégrade jusqu'à ces excès. Quel prodige d'humilité! Les hommes les plus humbles, fussent-ils dans la plus haute élévation, ne peuvent après tout sacrifier qu'une gloire médiocre; tout est vanité sur la terre. Jésus-Christ cache une gloire, une sagesse, une sainteté infinie. Le ciel descend sur la terre par sa présence; mais il y est absolument caché. C'est là, comme dit Job, qu'il enferme les étoiles sous un cachet inviolable; c'est-à-dire qu'il cache ses perfections, l'objet de l'admiration des anges; ses beautés, les délices du paradis; ses qualités glorieuses, apanage du corps ressuscité; ses vertus, modèle de notre conduite; ses grâces, espérance de notre salut. La religion, qui nous découvre toutes ces merveilles, peut-elle les concilier avec l'excès de ses abaissements : *Stellas claudis sub signaculo.* (*Job*, IX, 7.) Ainsi, pour favoriser son humilité et pour instruire la nôtre, tout concourt à multiplier les nuages qui couvrent le Roi de gloire.

Mais ce n'est pas assez pour lui que de se cacher aux yeux des hommes; il faut encore qu'embrassant les deux objets qui font la matière complète de l'humilité, aux ténèbres les plus profondes se joignent les affronts les plus sanglants, et qu'il s'impose dans l'Eucharistie la nécessité de subir l'un et l'autre.

SECONDE PARTIE.

L'état d'obscurité entraîne nécessairement le risque de mille outrages: peut-on se promettre que, n'étant plus ni irrités par l'état de la grandeur ni intimidés par les effets sensibles de la puissance, les hommes n'oublieront jamais les lois du respect qu'ils doivent aux temples, aux ministres, au culte de Dieu ? que peu persuadés ou peu frappés d'une présence si voilée, ils ne porteront pas leurs attentats peut-être sur la sainte hostie et le sacré calice? que peu touchés de sa sainteté et de sa bonté, peu attentifs sur eux-mêmes, entraînés par la passion ou par la légèreté, ils n'abandonneront jamais le le Seigneur dans le tabernacle, ils n'en approcheront pas avec indifférence et avec dégoût, et peut-être, pour comble d'ignominie, ils ne le recevront pas sans préparation dans un cœur criminel? Ces malheurs sont presque inévitables, ils ne sont que trop ordinaires, l'institution de l'Eucharistie en fait pour Dieu une espèce de nécessité. Il ne tarda pas même à les souffrir, et dès le temps de l'institution, le plus infâme des traîtres en donna le premier l'exemple. Il fait le procès à Madeleine sur la profusion de ses parfums; il reçoit ce corps adorable dans un cœur souillé de crimes. Il livre par un baiser le Fils de l'homme à ses ennemis, et, par un abrégé de tous les crimes, que les siècles à venir ne verront qu'avec horreur, il devient un funeste modèle qui n'a été que trop imité. Des impies déclarés se sont saisis de ce corps adorable, l'ont foulé aux pieds, l'ont fait servir aux plus horribles usages; ma langue se prêterait-elle à l'affreux détail de ces monstrueux excès? Des pécheurs lui ont fait trouver dans leur cœur une prison mille fois plus insupportable que celle où la fureur des Juifs le renferma; mon cœur en soutiendrait-il le spectacle? Des chrétiens tièdes, sans amour et sans zèle, ont mangé le pain des anges comme une viande ordinaire, ou s'en sont éloignés sous les plus vains prétextes par une outrageante insensibilité; mes yeux pourraient-ils retenir leurs larmes?

Il n'en est pas des offenses commises contre Dieu dans l'Eucharistie comme du reste des crimes. Tout pécheur déplaît infiniment à Dieu sans doute; mais enfin, il ne fait qu'abuser des créatures pour satisfaire sa passion, et dans les plus grands excès il conserve encore un reste de crainte et de respect qui suspend du moins ses fureurs. Il est rare qu'il s'en prenne à Dieu même, où s'il se trouve des monstres qui en viennent jusqu'au blasphème, leurs coups ne vont pas jusqu'au Tout-Puissant. Leurs paroles insolentes ne sont qu'un vain son qui s'évanouit. Dieu se rit du haut des cieux de leur rage impuissante, comme un monarque du haut de son trône voit ses ennemis vaincus, rampant à ses pieds, grinçant des dents et s'épuisant en souhaits inutiles ou en frivoles malédictions : *Qui habitat in cœlis irridebit eos et Dominus subsannabit eos.* (*Psal.* II, 4.)

Mais l'Eucharistie fournit à ses ennemis de quoi mettre le comble à leur malice. La personne même du Sauveur leur est abandonnée. Ils s'en jouent comme les Juifs dans sa passion, quand Pilate le leur eût livré. Ce n'est pas sur la créature, c'est sur le Créateur que portent tous leurs traits. Il semblait que sa résurrection glorieuse dût enfin le mettre à l'abri de leurs attentats; triomphant avec son Père dans le ciel, convient-il qu'il y soit encore exposé sur la terre. Ses humiliations, quoique toujours étonnantes, l'étaient bien moins pendant sa vie mortelle. Il s'était fait homme pour souffrir; mais aujourd'hui qu'assis à la droite de son Père son corps possède toutes les qualités célestes, où est sa gloire au milieu de son obscurité, où est son agilité quand il ne se remue que par la main d'un autre. Où est son impassibilité, puisqu'il est dans la situation la plus pénible; où est son immortalité, puisqu'il n'a aucun signe de vie et qu'il meurt sacramentellement dans les mains et dans le sein du prêtre? Je sais qu'il conserve toutes ses prérogatives; mais sont-elles moins obscurcies par son humilité, sont-elles moins sacrifiées?

Oui, l'Eucharistie le met encore au pouvoir de ses ennemis et l'expose aux plus grands outrages. L'amour, ce doux tyran, l'humilité, cette sainte perfide le vendent de nouveau, de nouveau le livrent à ses persécuteurs, les voiles eucharistiques sont ses chaînes L'autel est la colonne, le Calvaire, la croix, où attachée et désarmée par sa tendresse, cette adorable victime essuie de nouveau tous les traits de l'enfer. Chaînes respectables qui le liez jusque sur son trône. Ah! Seigneur, faut-il que le crime de lèse-majesté se consomme sur vous. Non-seulement on vous offense, non-seulement on le fait à vos yeux, mais encore votre personne se prête aux injures. Vous rendez facile l'accès de l'autel, vous laissez au plus indigne parricide la malheureuse liberté de vous porter ses coups. Toute sorte de personnes ont cet étonnant accès; cette facilité inouïe est de tous les jours; pour satisfaire votre humilité, pour vous rassasier d'opprobres, vous mettez le comble à vos abaissements.

C'en est trop, Seigneur, souffrez la liberté que l'amour inspire; c'en est trop, il est temps enfin de mettre quelque barrière à tant d'excès. Vos amis en souffriraient, il est vrai, leur tendre timidité, peut-être alarmée, ne se permettrait ni le même nombre ni la même familiarité des heureuses visites qu'ils vous rendent; mais qu'ils seraient bien dédommagés en vous voyant moins insulté heureux de ménager votre gloire au prix même du bonheur de vous recevoir plus souvent. Vous vous vengez quelquefois; des punitions éclatantes échappent de temps en temps à votre justice, et nous font comprendre que vous ne vous oubliez pas, ou plutôt que vous n'oubliez pas vos enfants. Car enfin vous cherchez bien plus nos intérêts que les vôtres, c'est plutôt nous que vous avez voulu instruire, que votre grandeur que vous prétendez venger; mais ces punitions sont si rares, elles sont si légères pour de si grands forfaits, qu'il est bien difficile qu'elles en diminuent le nombre.

Humilité divine, que vous êtes grande de souffrir tant d'injures, que vous l'avez été en les acceptant. Le Seigneur a prévu tous ses affronts, il s'y est soumis d'avance. Il me semble le voir avant l'institution du sacrement dans le même état qu'au jardin des Olives, la veille de sa passion. Triste jusqu'à la mort, il se représente l'abus sacrilége qu'on ferait de tant de grâces, et l'ingratitude dont on les payerait. L'amour révolté disait: que ce calice passe loin de moi; mais une humilité profonde, supérieure aux mouvements involontaires, répondit avec un courage inébranlable : que votre volonté se fasse et non pas la mienne. Que votre amour vous coûta cher, ô mon Dieu! faut-il que vous achetiez notre cœur à si grand prix; que, pour venir jusqu'à nous, vous ayez à souffrir tant d'outrages. Il me semble le voir comme un guerrier intrépide qui, à travers une armée ennemie, à travers une grêle de flèches, une foule de lances, court au salut d'un ennemi attaqué, et achète des jours si chers au prix des siens, qu'il expose mille fois. Tels ces braves de David qui, pour procurer à leur maître de l'eau de la citerne de Bethléem, passent à travers l'armée des Philistins pour en aller chercher. Pourrais-je boire, dit le pieux monarque, à la vue du danger qu'ils venaient de courir, pourrais-je boire d'une eau qui coûte si cher. Non, non, ce n'est point au prix d'une vie si précieuse que David étanchera sa soif. Ce présent est digne de Dieu. Offrons-le lui, et répandons-la en sacrifice. De quelles faveurs me comblez-vous, mon divin Maître, mais à quelle condition? Que d'humiliations ne vous coûte point le trône où vous me placez, par quelle route ignominieuse votre tendresse se fait-elle jour jusqu'à mon cœur.

1° Les irrévérences du culte; 2° la négligence de la réception; 3° l'énormité de la profanation. Trois espèces d'ignominie que Dieu reçoit dans un sacrement, où tout devrait se réunir pour travailler à sa gloire.

1° La négligence dans le culte, soit par la malpropreté des ornements, la solitude des temples, la dissipation dans les offices, le détail en serait bas. Contentons-nous d'une légère ébauche. A n'en juger que par les idées mondaines, la négligence, la simplicité des meubles et des habits n'est-elle qu'une humiliation médiocre? Pourquoi chercher avec faste les plus précieuses étoffes, et entasser les parures et les ornements. Pourquoi ces dépenses aussi ridicules qu'incommodes, qui au prix des douceurs et des nécessités de la vue prodiguent le superflu. Pourquoi consumer tant de temps auprès d'une frivole toilette, et étaler pompeusement le chef-d'œuvre de l'ouvrier et le fruit d'une prodigalité criminelle? La magnificence semble donner du mérite, elle en impose au public par ses brillants dehors, on s'en impose à soi-même jusqu'à se croire supérieur à ceux qui sont moins richement parés. Par un préjugé dominant et général, les vertus et les talents couverts de haillons sont sans estime. Le plus méprisable, le plus vicieux achète ses suffrages par ses dorures. Grands de la terre, âmes mondaines, venez dans nos églises, jugez des humiliations du Sauveur par la pauvreté, la malpropreté des temples, des ornements, des vases sacrés des ministres. Vous rougiriez de voir sur votre table, sur votre personne, sur vos domestiques, dans vos maisons, ce que vous voyez souvent sur les autels. Tous les temples ne sont pas de même, il est vrai, il en est dont l'éclat répond à la grandeur du Dieu qui y habite; mais combien en est-il dans les campagnes qui font retrouver à Jésus les humiliations de Bethléem.

Gémissons-nous moins de la solitude qui règne dans la cour du Roi des rois? Y verrons-nous cette foule qui assiége le trône, cette assiduité qui poursuit les grâces, cette attention qui cultive, cet empressement qui gagne les cœurs? A quelque moment de la journée que vous alliez y offrir vos hommages, vous n'y verrez qu'un affreux désert. A

peine les jours de fête le précepte d'entendre la messe y attire une foule passagère, qui, contente d'accomplir la loi, cherche les messes les plus courtes, se plaint du prêtre qui la prolonge trop à son gré, n'y passe quelques moments qu'avec ennui, et s'enfuit dès qu'elle se croit quitte. Pour l'office public, qu'il est rare qu'on y assiste! que les serviteurs assidus sont bientôt comptés! La longueur en est insupportable; la table, le jeu, la promenade, la conversation, s'accommoderaient avec elles d'un exercice qui interromprait le plaisir. Pour le reste du temps, notre zèle oserait-il presque vous inviter à vous y rendre? Pourrait-il se promettre quelque succès? Eviterait-il même le titre odieux de singulier, en vous le proposant? *Viæ Sion lugent eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem.* (*Thren.*, I, 4.)

Heureux encore, grand Dieu! si on ne faisait que vous abandonner : vous échapperiez du moins aux insultantes irrévérences qu'on porte jusqu'au pied de votre trône. C'est là qu'une femme mondaine, attirant tous les regards par sa parure, corrompt les cœurs par les nudités, amuse l'esprit par ses entretiens, élève autel contre autel, et reçoit les adorations qu'on vous refuse. C'est là qu'un libertin cherche sa proie, parcourt des yeux tous les objets, s'attache à celle qu'il espère séduire, tend ses piéges, lance ses traits, forme une intrigue, projette un rendez-vous, et quelquefois d'avance en arrache les prémices. C'est là qu'un favori de la fortune, enflé de l'éminence de ses dignités, étale fastueusement sa gloire, exige impérieusement des places distinguées et des honneurs singuliers, daignant à peine se mettre à genoux, brave plutôt qu'il ne prie Dieu, à qui il fait l'honneur de rendre visite. C'est là que des gens sans religion, ennuyés, dissipés, immodestes, font de l'église une place publique, où l'on ne s'entretient que des choses frivoles, où le dernier objet dont on s'occupe est le Dieu qu'on fait semblant d'y adorer. J'abandonnerai mon temple, je rejetterai vos sacrifices, je maudirai vos solennités; un déluge de maux me vengera de vos profanations, disait le Seigneur par les prophètes. Oh! si le temple de Salomon, si la figure de notre sacrifice méritaient un si profond respect, pensons-nous que Dieu soit insensible à la profanation des mystères qu'il honore de sa présence, et d'un sacrifice où il est lui-même la victime? *Projiciam solemnitatem vestram.* (*Malach.*, II, 3.)

2° Négligence de réception. C'est en vain que tous les Pères, les théologiens, les prédicateurs s'épuisent sur la fréquente communion; en vain l'expérience journalière du relâchement de ceux qui s'en éloignent, de la ferveur de ceux qui s'en approchent, en fait évidemment sentir les avantages et la nécessité; en vain même la facilité peut-être quelquefois trop grande des directeurs en ouvre les avenues à tout le monde, la sainte table n'est plus fréquentée. C'est à tort qu'on prend sur la multitude des communions de si fortes alarmes : on devrait bien plutôt en craindre la rareté. Il n'est pas nécessaire d'en éloigner les pécheurs : ils se font assez justice eux-mêmes, ou plutôt la passion les en dégoûte assez; ils n'en redoutent pas moins la gêne qu'on en redoute pour eux la profanation. A quelques personnes pieuses près, en bien petit nombre, à peine toute l'autorité de l'Eglise obtient-elle qu'on le reçoive à Pâques. Y venir deux ou trois fois l'année, c'est mériter les plus grands éloges; on est presque digne des autels quand on communie toutes les semaines ou tous les mois. Un homme du monde en rougirait comme d'un ridicule. En vain des passions vives, des occasions pressantes, des tentations dangereuses, des devoirs difficiles appellent à la source de tous les biens, pour y chercher des lumières, des consolations, des secours que tout rend nécessaires, personne n'y pense, et la peine de se disposer à le bien faire fait disparaître à des yeux timides l'espérance de ses fruits.

L'innocence et la ferveur ordinaire aux premières années n'en est pas plus récompensée par la promptitude d'une première communion; on laisse croupir les enfants dans l'inaction et l'ignorance, et se livrer sans défense aux premiers traits de la passion; on leur fait même un principe de respect et de religion de ces délais multipliés, et, sous prétexte de les mieux préparer et instruire, il se passe bien des années, au risque, par une corruption trop souvent prématurée, de les en trouver encore plus indignes. Les approches de la mort ne réveillent pas mieux de cette léthargie. Quel malade pense à recevoir le saint viatique? Il veut qu'on y pense pour lui. Qui ose lui parler de ce qu'il regarde comme le prochain prélude du dernier moment? Ainsi languit, ainsi meurt sans secours, et souvent en punition de son indifférence, cet homme dégoûté du pain céleste : son indifférence a fermé son cœur et le cœur de Dieu, et ferme la bouche, dans ce moment critique, à ceux qui voudraient lui donner de si salutaires avis. C'est ainsi, grand Dieu, que vous êtes payé de vos désirs, de vos avances, de vos prodiges! Mais, hélas! c'est ainsi que, par le châtiment le plus naturel et le plus terrible, vous vous vengez de la négligence qu'on montre pour vous. Ainsi se renouvellent les opprobres de sa passion; on le traîne dans les rues de Jérusalem, on l'accable d'injures. Ah! chrétiens, la légèreté, les irrévérences qui alarment notre religion dans le temple, dans les maisons, dans les rues, lorsque, porté en procession ou en viatique, le Seigneur daigne les honorer de sa présence, sont-elles pour lui moins insultantes? Le prétoire et le Calvaire sont-ils plus affreux que la retraite que lui offre un cœur criminel et un corps de boue, qui, malgré l'extérieur de beauté dont la passion est souvent enchantée, n'est après tout qu'un sépulcre blanchi, plein de pourriture? Il entre dans une âme sacrilége où le péché est le seul maître. Enfin la fuite de ses disciples, l'abandon général où il était réduit, ne se trou-

vent-ils pas dans l'indifférence des fidèles d'une manière d'autant plus sensible et plus humiliante pour lui, que, plus instruits, plus éclairés, comblés de mille nouveaux biens, les chrétiens doivent être sa ressource. Ah! si vous vous êtes plaint d'être seul dans le prétoire, sans que personne prenne part à vos maux, n'avez-vous pas un nouveau droit de vous plaindre d'être seul sur un autel, sans que personne daigne participer à vos biens? *Torcular calcavi solus; quæsivi qui me consolaretur non inveni.* (*Isa.*, LXIII, 3.)

3° L'énormité de la profanation. Ce serait combattre les intentions du Sauveur, de déguiser et de dissimuler ses humiliations dans le sacrement de l'Eucharistie. Il ne l'a établi que pour les perpétuer; bien différent des hommes qui, par mille adresses, cachent leur faiblesse et leur honte, se travestissent aux yeux du public et déguisent leur bassesse sous un appareil de grandeur. Le Sauveur, au contraire, peu satisfait d'avoir souffert sur la croix les plus grands opprobres, les fait revivre dans un nouveau sacrifice, et les éternise dans la mémoire des hommes par un sacrement obscur qui en est le monument et l'abrégé; peu content encore de les immortaliser dans les livres, dans les images, dans les figures qu'il en répand de tous cotés, il veut encore les graver sur son corps, les nourrir dans sa personne, les écrire, pour ainsi dire et les peindre par son sang.

Jamais ils ne furent plus profonds que dans le sacrilége. On peut le partager en trois temps, ou le diviser en trois espèces; sa naissance spirituelle dans l'Eucharistie par la consécration; sa vie spirituelle par la résidence; sa mort spirituelle par la consommation sacrilége dans le prêtre qui dit la messe en état de péché, et qui, par une espèce de parricide, lui donne et se donne à lui-même le coup de la mort dans le même instant et par la même action qui lui donna la vie. Ce n'est donc pas assez que par une humilité rare, une obéissance incompréhensible un Dieu, docile à la voix de l'homme, vienne s'enfermer dans une prison, qu'il obéisse à son ennemi, il faut encore que l'immodestie, l'indécence, le crime lui en rendent le joug insupportable. Sacrilége moins énorme, il est vrai, quoique très-sensible de ceux qui assistent à la messe ou qui viennent à l'église en état de péché, sans aucun dessein de se corriger, qui le commettent peut-être de nouveau dans l'instant. Je ne prétends sans doute ni exclure les pécheurs de la messe, ni avancer qu'ils commettent un nouveau péché en y assistant; mais je mets au nombre des grandes humiliations de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, la nécessité où il se met d'y être à toute heure assiégé par ses plus grands ennemis. Les rois ne souffrent point à leur cour les particuliers, ne reçoivent point dans leur maison des gens désagréables. Mais un Dieu souffre tout le monde dans son temple au pied du trône, dans l'action la plus grande de la religion; et bien loin que la liberté qu'on leur laisse, en ne faisant point un péché de la témérité de leurs approches, paraisse diminuer le prix de son humilité, j'adore encore davantage un Dieu assez facile, assez débonnaire pour n'en pas faire une défense et n'en être pas offensé, et leur offrir même pour les y mieux engager et la grâce dans leurs besoins, et la consolation dans leurs peines : *Venite ad me omnes qui laboratis, et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI, 28.)

TROISIÈME PARTIE.

De toutes les preuves qu'on peut donner de son humilité, l'obéissance est la moins équivoque ; et de tous les hommages qu'on peut rendre à la divinité, l'obéissance est la plus glorieuse ; on ne saurait mieux reconnaître sa grandeur qu'en lui sacrifiant la plus chère portion de soi-même, sa volonté. Jésus-Christ l'a fait au Jardin, il l'a fait sur le Calvaire, il s'y est rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Mais il ne l'a jamais mieux pratiqué que sur nos autels, en obéissant jusqu'à la mort mystique de la transsubstantiation. Calvaire redoutable, mort ignominieuse mille fois renouvelée, obéissance absolue qui, sans discerner le mérite du ministre et l'usage qu'il fait de son pouvoir, lui livre sans ménagement sa propre personne. C'est ici qu'on ne saurait décider lequel des deux vaut mieux, l'obéissance ou le sacrifice : l'un et l'autre y sont d'un prix infini ; l'un y fait le prix de l'autre. Ce sacrifice est d'un prix infini, puisque Dieu y est offert par la plus héroïque obéissance, obéissance infiniment parfaite, puisqu'un Dieu y obéit par le sacrifice le plus héroïque. Admirons ces excès, nous, sacrificateurs, qui en sommes tous les jours les exécuteurs, puisque c'est à nos ordres qu'il daigne se soumettre ; et vous, fidèles, qui vous nourrissez des fruits de son obéissance.

Trois choses coûtent dans la pratique de cette vertu : le caractère de ceux à qui l'on obéit, la nature des ordres qu'ils donnent, et la manière de les donner. On se soumet sans peine à ceux qu'on estime et qu'on aime, mais qu'il est difficile de séparer la qualité de supérieur des défauts de ceux qui en sont revêtus, et sacrifier à la place les vices de la personne. On obéit sans peine dans les choses qui plaisent : mais comment s'y résoudre quand les ordres sont difficiles et rebutants. Enfin, quelque pesant que fût ce joug on s'y soumettrait quelquefois, mais quand c'est toujours à recommencer, la nature se rebute et s'efforce de le secouer, une vertu à l'épreuve de tous ces dégoûts est bien rare. L'Eucharistie en fournit un exemple perpétuel, il fallait aux hommes un si grand modèle pour les soutenir contre tant d'obstacles. Quel modèle! Un Dieu se soumet à un maître si peu digne de lui, il y fait les choses les plus difficiles par la plus constante obéissance.

1° *La qualité du ministre.* Qu'un Dieu obéisse à un Dieu, c'est un mystère sans doute, il ne connaît ni supérieur ni égal;

ce n'est aussi qu'en s'unissant à la nature humaine que la soumission d'un Dieu est devenue possible dans son humanité ; mais que Dieu obéisse à la créature, c'est le comble du prodige, il faut toute sa puissance pour opérer cette merveille et la plus vive foi pour la croire. Ce prodige se fait tous les jours dans nos temples. Le prêtre parle, le ciel s'ouvre, Dieu en descend et se met entre les mains de son ministre.

Dieu daigna obéir à Josué, dit l'Écriture, en arrêtant le soleil. Qui des deux fût le plus admirable, le soleil immobile, où un Dieu soumit la nature renversée, les cieux arrêtés pour seconder les desseins de l'homme, où la Divinité s'abaissa jusqu'à se prêter à ses désirs? L'univers le vit avec étonnement, lorsque le conducteur des Juifs combattait dans la plaine de Gabaon, et la mémoire de ce grand général, perpétuée parmi les hommes, ira de siècle en siècle étonner nos derniers neveux, faible image de l'obéissance d'un Dieu dans l'Eucharistie : un corps multiplié, le pain changé en chair, le vin en sang, surprennent moins aux yeux de soi qu'un Dieu docile à la voix du prêtre : *Obediente Deo voci hominis.* (*Josue*, X, 14.)

Il faut accomplir toute justice, dit-il lui-même, rien ne m'est difficile pour obéir, un point, une virgule de la loi me seront précieux; je ne suis pas venu pour la violer, mais pour la remplir ; le ciel et la terre passeront, mais la loi ne passera pas. L'évangéliste est attentif à le faire sentir, et dans la plupart des démarches de Jésus-Christ il le dit et redit sans cesse. Le porte-t-on au temple, c'est une loi qu'on exécute ; lui donne-t-on le nom de Jésus, c'est l'ange qui l'a apporté; va-t-on en Egypte, c'est une prophétie qu'on accomplit; demeure-t-il au temple, au milieu des docteurs, ce sont les affaires de son Père qui l'y retiennent. Accepte-t-il le calice de sa passion, c'est sa volonté qu'il exécute, enfin, il offre sa vie par obéissance, mais c'est toujours à son Père et non à l'homme qu'il obéit.

L'Evangile nous apprend qu'il fut pendant plusieurs années soumis à Marie et à Joseph. *Erat subditus illis* (*Luc.*, II, 5); mais c'étaient des personnes d'une vertu éminente et les plus parfaites qui aient jamais été sur la terre. L'obéissance n'est pas difficile quand le supérieur possède le cœur et mérite de le posséder. Plût au ciel que tous les prêtres n'eussent pas besoin qu'on dît d'eux : Faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font, et que tous, aussi saints que Marie et Joseph, méritassent autant de voir un Dieu soumis à leur volonté. Pendant sa vie mortelle, Jésus-Christ, pauvre et humilié, avait quelque chose de moins surprenant dans sa soumission, son état semblait l'annoncer. Mais, dans sa gloire divine, où sa résurrection l'a élevé, assis à la droite du Père, où tout genou fléchit à son nom; qui croirait qu'il voulût descendre de son trône pour se mettre aux pieds de sa créature.

2° *Difficulté du commandement.* Pourquoi descend-il donc de son trône? pour la chose du monde la plus difficile et la moins convenable à sa gloire. Toutes les lois de la nature vont être renversées, les merveilles vont s'opérer en foule ; il est juste, en effet, que les plus grands miracles préparent au plus grand de tous, à une obéissance miraculeuse et toute divine.

Si jamais ordres furent injustes et impies, si jamais persécution fut outrée et inhumaine, ce fut celle qu'éprouva le Sauveur à sa passion ; si jamais obéissance a dû coûter et surprendre, ce fut celle qui sacrifia la réputation, la liberté et la vie. Le Saint des saints se soumet à Caïphe, à Hérode, à Pilate, il passe pour un blasphémateur et un séditieux, il est condamné à la mort de la croix; il meurt sans se plaindre, comme un agneau qu'on mène à la boucherie. Non, ce ne sont pas tous les Juifs qui l'ont attaché, les bourreaux qui l'ont crucifié, c'est son amour et sa soumission ; ils n'ont été que les exécuteurs de la volonté du Père et de l'obéissance du Fils. Ne pourrais-je pas, disait-il, avec sa bonté ordinaire, faire venir des millions d'anges pour me défendre! mais non; voici l'heure du prince des ténèbres : ne boirais-je donc pas le calice que mon Père me présente? Que n'a-t-on pas fait jusqu'ici pour me perdre? On a voulu me lapider, on a tâché de me précipiter du haut d'une montagne, on a tenté de se saisir de ma personne; efforts inutiles : le temps n'en était pas encore venu; mais l'heure est arrivée, c'en est fait! Quoi qu'il en coûte à la nature, que la volonté de mon Père soit accomplie, et, en expirant, ma dernière parole sera une parole de soumission.

Pour perpétuer ce sacrifice, soumis à la voix du prêtre, à la voix de tous les prêtres, quelquefois, hélas! si peu dignes de l'être, je me renfermerai à leur gré dans la prison eucharistique, j'ouvrirai les trésors de ma grâce pour remettre les péchés des hommes, toutes les fois qu'ils voudront en absoudre. Faisons à Dieu, à son exemple, le sacrifice de notre volonté, le seul qui puisse lui être agréable. Cette obéissance eucharistique est le renouvellement de celle du Calvaire, peut-être même est-elle plus difficile. La première décidait du salut des hommes, elle ne devait pas être infructueuse, et dans la patience infinie qu'il a pour le ministre qui le consacre, il obéit mille fois à pure perte et souvent pour la condamnation du sacrilége qui le reçoit. Caïphe et Pilate étaient des hommes en place, établis de Dieu pour gouverner la Judée, et quelque criminelles que soient les intentions de ceux qui sont assis sur la chaire de Moïse, on doit toujours respecter leurs ordres, et souvent des prêtres, élevés sans vocation au plus sublime ministère, ne sont que le loup ravissant introduit dans le bercail pour déchirer le troupeau; fussent-ils même encore inter-

dits et déposés, il a bien voulu ne pas faire dépendre de leur état la validité du Saint-Sacrement, il entre dans le corps, il descend dans les mains de Judas, aussi bien que dans celles de Pierre.

Mais quoi, Seigneur, un corps réduit à un point, des accidents soutenus sans aucun sujet! Non, rien ne coûte pour obéir; j'oublie toutes les lois que j'ai imposées à la nature, pour m'en imposer à moi-même; l'obéissance vaut tous les miracles, et, à quelque prix que ce soit, je suis assez payé si j'obéis; mais vous allez y être chargé d'outrages. Dans l'état d'humiliation où vous allez vous anéantir, vous serez privé de tout et immolé jusqu'à la fin des siècles. La vue de cette soumission, nécessaire au jardin des Olives, va vous affliger jusqu'à la mort. Non, non; c'est cela même qui m'invite à l'obéissance; elle n'est digne de moi qu'autant qu'elle est difficile; les difficultés me la rendent chère: je n'obéis en Dieu qu'autant que j'obéis infiniment. Il faut des victimes à mon Père, il faut un feu qui les consume: l'holocauste serait-il parfait, s'il n'était réduit en cendres? L'obéissance sera le glaive, elle allumera le bûcher, elle offrira enfin un sacrifice d'un prix infini, puisqu'il mettra sur l'autel un Dieu soumis.

3° Durée du sacrifice. Abraham ne montra jamais mieux son respect pour son Maître que lorsque, s'éloignant de sa maison, de sa patrie, il quitta tout ce qui lui était le plus cher, et quand sa main armée contre son propre fils fut sur le point d'immoler l'unique objet de sa tendresse et de ses espérances. Cependant Abraham, modèle d'une parfaite obéissance, ne quitta son pays et n'immola son fils qu'une fois; mais l'Eucharistie est un sacrifice journalier et perpétuel, un sacrifice de tous les moments; il y a dix-sept siècles qu'il n'en coûte que quelques paroles au moindre prêtre pour opérer les plus grands miracles. Dieu n'a fixé ni les lieux ni les temps; toute la terre est le théâtre de sa soumission, tous les instants en sont le parfait accomplissement; on est maître de sa personne, on l'enferme, on le voile, on le porte, on le distribue, on le multiplie comme l'on veut; la dernière des créatures, si elle est assez téméraire, comme il est arrivé souvent, pour porter les mains sur une hostie consacrée, le fait servir sans obstacle à tous ses usages.

Obéissance sans délai. A peine le prêtre a-t-il prononcé ces paroles toutes-puissantes, que voilà le Seigneur dans l'hostie: l'instant du commandement est celui de l'exécution; le véritable obéissant ne connaît ni retardement ni lenteur: à quelque temps qu'on lui parle, il se trouve toujours heureux d'obéir; il semble que le Seigneur, toujours attentif aux volontés de ses ministres, n'attend que le moment où ils les manifesteront. Obéissance qui n'a pas besoin des adoucissements dont un supérieur est souvent obligé de se servir pour ménager la nôtre. Point de mesure à garder pour ne pas risquer celle de Jésus-Christ, le prêtre le moins fervent, le moins attentif est également obéi. Plût à Dieu que notre ferveur, notre respect, notre zèle lui rendît l'obéissance facile. Il semble, au contraire, que par la manière indécente dont quelque fois on le traite, on veuille mettre sa fidélité à de nouvelles épreuves.

Puissance des prêtres, que vous êtes redoutable! Vous disposez des plus grands trésors, la nature étonnée connaît votre voix. Dieu daigne s'y rendre docile, et les plus grands prodiges ne vous coûtent qu'une parole. Faibles monarques de la terre, que de ressorts il faut remuer pour faire exécuter vos ordres. A grandes et pénibles journées, une vaste armée va d'un pas tardif pour les intimer, et souvent n'en rapporte que la confusion de la défaite. Un prêtre parle et tout s'exécute. Il dit que la lumière se fasse et la lumière est faite; qu'un Dieu se multiplie entre mes mains, le voilà reproduit; que son sang coule sur les autels, ils en sont inondés.

L'application de ces vérités est aisée. Mépriser des supérieurs, chercher dans leurs défauts des prétextes pour refuser sa soumission, et dans leurs manières impérieuses ou désagréables des raisons pour se soustraire à la dépendance; trouver leurs ordres trop difficiles, avoir des temps, des lieux, des objets pour obéir, en connaître où l'on n'obéit pas; se faire dire cent fois la même chose, obéir négligemment par des mauvais motifs, est-ce bien imiter la constante soumission d'un Dieu, qui sans délai, sans distinction, sans partage, sans excuse, se livre à sa créature, pour faire les choses les plus difficiles? Imitons ce grand exemple, ce sera le vrai fruit de ce prodige d'obéissance et le moyen d'obtenir dans le ciel la couronne promise à l'humilité.

DISCOURS

SUR L'EUCHARISTIE.

DISCOURS Ier.

SUR LA PRESENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE.

Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus. (*Math.*, XVI, 26, 28.)

Ceci est mon corps, ceci est mon sang.

De toutes les hérésies qui ont affligé l'Église, il n'en est point de plus déraisonnable que celle qui dépouille nos autels du plus précieux de tous les trésors. Elle nous appauvrit à pure perte, elle nous expose au plus grand danger. Quel bonheur pour le genre humain s'il est vrai qu'un Dieu dans le temple se prête à ses tendres vœux et le nourrisse de sa substance. Quel fruit prétend-on tirer de son éloignement. Ah! si vous vous aimiez vous-même, dans le doute vous devriez le désirer, dans le doute vous devriez le présumer. Douce illusion si c'en est une, déchaîné contre soi-même quelle rage de s'obstiner à contester son propre bonheur.

Quel risque ne court-on pas en le contestant. Si Jésus-Christ y est en effet, je le méconnais, je l'outrage, je le foule aux pieds, mes attentats portent sur sa personne adorable. A quels forfaits ne se sont pas exposés les calvinistes en profanant les églises, en renversant les autels, jetant la sainte hostie dans la boue? Si Jésus-Christ y était présent quelle témérité, quelle horreur, quels sacriléges! le catholique ne court aucun risque en l'y croyant. C'est toujours Dieu qu'il adore. Qu'une idolâtrie imaginaire n'inspire pas de fausses alarmes, non je n'adore que Dieu seul, veut-on que par une erreur locale je l'imagine où il n'est pas; ma simplicité et ma droiture, feront agréer des hommages même déplacés. Méprise innocente où le cœur n'a point de part, ou plutôt que le cœur même garantit.

Après tout, si nous sommes dans l'erreur, jamais il n'en fut de plus excusable, les termes sont évidemment pour nous, trois évangélistes les rapportent, saint Paul les répète après eux. Le préjugé nous favorise, le monde entier l'a certainement cru pendant un grand nombre de siècles; quand la guerre fut déclarée l'Eglise était en possession, ses temples, ses autels, ses fêtes, ses prières, ses images, tout est plein des pieux monuments de son zèle et de son respect. Ah! Seigneur, pourriez-vous nous condamner de vous avoir cru sincère et d'avoir pensé avec tout un monde? Le calviniste est sans excuse; s'il se trompe, il combat l'autorité de la décision, il méprise les droits sacrés de la possession; que de démonstrations ne faut-il pas pour oser se décider contre des oracles exprès, contre la foi de tout un monde?

Mais non, âme fidèle, c'est faire injure à la vérité de chercher, dans la droiture de l'intention et la vraisemblance des préjugés, un asile inutile qui vous rassure dans le risque. Non vous ne courez aucun risque, la vérité est ici sans nuage, célébrez son triomphe, que vos rues soient magnifiquement parées, que tout retentisse de vos chants, que les parfums exhalent leurs plus exquises odeurs, prodiguez les plus riches ornements, prosternez-vous aux pieds du tabernacle, chargez l'autel de vos présents, venez lui faire assidûment la cour. Mangez avec empressement ce pain de vie, ne craignez pas de vous méprendre, vos hommages sont certainement bien placés. Un Dieu caché sous des mystérieux voiles reçoit en personne vos adorations : *Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus.*

Deux choses ébranlent la foi des hommes: ils s'imaginent que le dogme est sans preuve, ou les objections sans réplique; ils sentent peu la solidité des fondements, ils se laissent éblouir par la lueur des difficultés; ils ne prêtent qu'une déférence timide et chancelante que le respect, l'autorité arrachent plutôt à la crainte qu'ils ne l'obtiennent de la conviction. Faisons voir au contraire dans les deux parties de ce discours la vérité de l'Eucharistie par le *caractère de ses preuves* et le *caractère de ses difficultés.* Faisons voir 1° combien la vérité de la présence réelle est solidement rétablie; 2° combien elle est faiblement attaquée. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ont commencé les hérésies sur la vérité de l'Eucharistie. Dès la première proposition qu'en fit le Sauveur, les Capharnaïtes se révoltèrent, ses disciples s'en scandalisèrent. C'est une chose impossible, dit-on d'abord : *Quomodo potest hic dare carnem suam ad manducandum.* (*Joan.*, VI, 53.) Donner son sang à boire, sa chair à manger, quelle horreur! l'humanité le permet-elle, qui peut imaginer cette nouvelle espèce de banquet, qui peut en soutenir l'affreuse idée; nous prend-on pour des anthropophages : *Durus est hic sermo, quis potest eum audire?* (*Ibid.*, 61.) Rien, en effet, de plus révoltant, le coup d'œil saisit. Comment dévorer des idées si contraires aux mœurs? Rassure-t-on l'imagination en expliquant le mystère et écartant les images grossières qui l'effarouchent? La raison surprise, déconcertée, accablée, ne peut sous-

crire à des chimères apparentes. La religion aux prises avec elle-même peut-elle voir sans frémir un Dieu anéanti jusqu'à cet excès. Les sens à leur tour combattent la réalité d'un état dont ils n'aperçoivent aucun vestige. La loi gênante d'assiduité et de respect qu'impose un Dieu présent sur l'autel, la pureté qu'il exige quand il se donne, alarment la passion. Peu s'en faut qu'à l'exemple des disciples on ne laisse sa cour déserte, en cherchant, dans l'incrédulité ou la fuite, de quoi soulager le cœur, l'esprit et les sens.

Le profond secret dont on enveloppa d'abord ce mystère le déroba pendant plusieurs siècles aux traits de l'erreur, l'arianisme, le nestorianisme, le pélagianisme et leurs suites occupèrent longtemps les esprits. Enfin, dans le dixième siècle, le fameux Béranger osa troubler la possession de l'Eglise, et, à la tête de la secte impie des sacramentaires, fraya la route aux blasphèmes des protestants; il désavoua pourtant son erreur, et mourut dans le sein de l'Eglise. Que n'a-t-il pour imitateurs de sa pénitence ceux qui n'ont que trop imité ses égarements. Enfin, dans les derniers siècles, les zwingliens et les calvinistes ont porté leur impiété jusqu'au comble en combattant ouvertement cette vérité capitale, en profanant les saints lieux où on conservait le sacré dépôt, brûlant les temples, renversant les autels, égorgeant les ministres, et commettant les plus grands crimes pour détruire le plus digne objet de notre amour et de nos hommages.

Jamais mystère n'a été ni plus annoncé ni plus détaillé, ni plus redouté, ni plus désiré que celui de l'Eucharistie. Première preuve de la présence réelle du seul objet digne de tant de mouvements. Un monde ébranlé, attentif, transporté, serait-il pendant tant de siècles, par ses empressements et ses alarmes, la dupe d'un vain fantôme? La loi de nature, la loi écrite ne sont non plus que la loi de grâce qu'une chaîne perpétuelle de tradition, un fruit de vie dans le paradis terrestre, un sacrifice de Melchisédech, un sacrifice d'Abraham, le pain de Gédéon contre les Madianites, des pains de proposition, la farine multipliée par Elie, un agneau pascal, une manne dans le désert, des milliers de victimes dans le temple, toutes ces figures n'annoncent-elles que des figures? Les ombres ne conduiront-elles qu'à de nouvelles ombres? le prestige ne doit-il jamais cesser? Jamais le jour ne doit-il suivre la nuit, et l'univers, errant de ténèbres en ténèbres, ne doit-il partout voir que des fantômes? La puissance de Dieu étalée par tant de prodiges, sa magnificence déployée par tant de grâces, sa fidélité engagée par tant de promesses; tout cela n'aboutira-t-il qu'à nous donner dans un insipide morceau de pain une image de sa présence?

Quels éloges n'en fait-on pas. Voilà l'abrégé des merveilles du Seigneur: *Memoriam fecit mirabilium suorum.* (*Psal.* CX, 4.) Voilà le froment des élus, voilà le vin qui fait germer les vierges: *Frumentum electorum vinum germinans virgines.* (*Zach.*, IX, 17.) Qu'y a-t-il de bon et de beau que lui? c'est le trésor de son peuple, c'est le chef-d'œuvre du Seigneur, c'est l'assemblage de tout bien: *Quid bonum ejus, quid pulchrum ejus.* (*Ibid.*) C'est l'hostie pure et sans tache, offerte d'un pôle à l'autre, qui rend le nom du Seigneur grand parmi les nations: *Offertur nomini meo oblatio munda.* (*Malach.*, I, 11.) C'est le pain de vie, le pain vivant descendu du ciel: *Panis vivus qui de cœlo descendit.* (*Joan.*, VI, 33.) Tant d'éloges sont-ils prodigués à pure perte? un signe vide les mériterait-il? Eloges ridicules dans leurs excès, éloges faux dans leur étendue. Jamais la figure la plus brillante fut-elle une merveille et un abrégé des merveilles? Jamais une figure fut-elle une victime sans tache et un pain vivant? Qu'un pain figuratif signe de la grâce contribue à donner la vie, mais l'appellera-t-on un pain vivant: *Panis vitæ, panis vivus.* (*Joan.*, XXXV, 41.) Les calvinistes, qui ont senti la force des termes, ont altéré ce texte dans les traductions, en mettant simplement un pain qui donne la vie. Non, non, ce pain est véritablement vivant, c'est le corps même de Jésus-Christ renfermé sous ces espèces: *Ego sum panis vivus.* (*Ibid.*)

Que n'a-t-on pas dit dans tous les temps sur le respect dû à l'Eucharistie, sur le culte de latrie qu'il lui faut rendre; sur l'horreur d'une communion sacrilége; sur les dispositions qu'on y doit apporter. Parla-t-on jamais en ces termes aux Israélites qui mangeaient l'agneau pascal ou les victimes figures de celle-ci? Fut-on saisi du même respect, leur rendit-on le même culte? De bonne foi, recevoir une figure dans un cœur criminel, est ce, comme dit saint Paul (I *Cor.* XI, 29), se rendre coupable du corps et du sang de Notre-Seigneur, ne savoir pas faire le discernement de sa chair d'avec un aliment ordinaire, manger et boire sa condamnation? Des paroles si foudroyantes, des expressions si extraordinaires ne supposent-elles que la représentation d'une chose absente? Tient-on ce langage singulier contre les profanateurs de la croix et des images? Un calviniste faisant la cène est-il bien saisi d'horreur en mangeant un morceau de pain en état de péché? Enthousiasme ridicule qui, multipliant mal à propos les sacriléges, serait un jeu de la sainte cène.

Que nous marquent les désirs extrêmes, non-seulement des chrétiens, mais de Jésus-Christ même? Parlez, Seigneur, vous qui faites vos délices d'être avec les enfants des hommes, parlez, instruisez-nous de vos sentiments. J'ai désiré, c'est trop peu dire, les termes me manquent, j'ai désiré avec la plus vive ardeur de faire avec vous cette pâque: *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* (*Luc.*, XXII, 15.) J'ai un regret sensible de ne pouvoir plus la manger avec vous jusqu'à ce que je sois dans le ciel: *Non bibam amodo de hoc genimine vitis.* (*Matth.*, XXVI, 29.) Ainsi parliez-vous depuis longtemps, Sagesse éternelle, vous avez

préparé un grand festin et vous y avez invité tout le monde : *Venite, bibite et inebriamini.* (*Cant.*, V, 1.) Vous envoyez vos officiers prier, presser, forcer en quelque sorte tout le monde à s'y rendre : *Exi in vias et sepes et compelle intrare.* (*Luc*, XIV, 23.) Voilà le comble de vos faveurs, après avoir aimé tendrement les vôtres, vous leur donnâtes dans ce sacrement le chef-d'œuvre de votre tendresse : *Cum dilexisset suos in finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII, 1.) Une figure est-elle, peut-elle être l'objet des désirs et des regrets, et le comble de la tendresse d'un Dieu ? Une figure qui, à le bien prendre, est au-dessous des anciennes ; un morceau de pain vaut-il l'agneau pascal, vaut-il la manne du désert ? Jésus-Christ pouvait-il même, à la façon des calvinistes, prendre par la foi son corps et son sang ? *Hoc pascha manducare vobiscum.* (*Luc.*, XXII, 15.)

Ne nous bornons pas aux conjectures ; rien de plus précis que les paroles de Jésus-Christ, rien parmi les hommes ne doit être plus éloigné des équivoques que les promesses et les serments, les testaments et les lois. La bonne foi permet-elle de se jouer de ses paroles par le faux-fuyant de l'interprétation qu'on se réserve de donner ? La religion peut-elle souffrir que la vérité éternelle soit prise à témoin d'une frivole *amphibologie ?* La bonté, la sagesse d'un père se donnera-t-elle le barbare plaisir de laisser une source éternelle de procès entre ses enfants par les termes embarrassants de ses dernières dispositions ? Enfin, est-il de la gravité d'un législateur de plonger ses sujets dans des incertitudes ou des transgressions inévitables par des clauses ambiguës qui tromperaient leur fidélité ou autoriseraient leur désobéissance ? L'institution de l'Eucharistie est tout cela, c'est une promesse, c'est un serment, c'est un testament, c'est une loi ; Dieu s'engage avec le genre humain, il dispose de son patrimoine, il ordonne la réception d'un sacrement et la célébration d'un sacrifice, il appuie ses paroles par des serments ; rien ne fut jamais plus sérieux et moins susceptible de figure ; c'est détruire tous les liens de la société que de supposer des détours dans ce qui demande le plus de précision et d'exactitude.

Ecoutez, monde, écoutez l'engagement solennel d'un Dieu, la bonté le contracte, la miséricorde en impose la loi. Ecoutez les promesses de celui qui, toujours vrai, toujours puissant, toujours sage, ne sut jamais ni en imposer, ni se méprendre : Oui, je vous le promets, je vous donnerai un pain qui vous conservera la vie, celui que vous reçûtes de Moïse vous laissa toujours affamé, mais le pain descendu du ciel que vous donne mon Père apaise la faim pour toujours ; c'est moi-même qui suis le pain de vie, c'est ma chair même que je vous donnerai : *Ego sum panis vitæ, panis, quem ego dabo, caro mea est.* (*Joan.*, VI, 35, 52.) Qu'il faut être ingrat pour oublier, qu'il faut être bizarre pour affaiblir une promesse si magnifique !

Ecoutez, enfants du Père céleste, écoutez les dernières volontés d'un père mourant qui dispose de son héritage : *Prenez et mangez, ceci est mon corps ; prenez et buvez, ceci est mon sang.* (*Matth.*, XXVI, 29 ; *Luc.*, XXII, 19.) Voilà le patrimoine que je vous laisse, ma propre substance. Voilà le testament nouveau que je fais, dont ma mort va bientôt sceller l'inviolable et solennelle solidité, c'est par mon sang même qu'il est écrit : *Hic calix novum testamentum est in meo sanguine.* (*Luc.*, XXII, 20.) Qu'il faut être dénaturé pour mépriser, qu'il faut être déraisonnable pour éluder une disposition si favorable !

Ecoutez, ministres des autels, écoutez, fidèles, l'heureuse loi qu'on prononce en votre faveur, venez tous au sanctuaire ; vous, ministres, venez, venez célébrer le sacrifice, vous, fidèles, venez y manger la victime sainte ; faites ce que vous me voyez faire : *Hoc facite* (*Ibid.*, 19) ; mangez et buvez ce que je vous donne : *Accipite et comedite* (*Matth.*, XXVI, 26) : c'est mon corps, c'est mon sang qui vont être votre aliment et votre hostie : *Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus.* (*Matth.*, *ibid.*; *Luc.*, XXII, 19.) Qu'il faut être rebelle pour résister, qu'il faut être aveugle pour se refuser à des lois si avantageuses !

Ecoutez, vérité éternelle, on vous prend à témoin ; écoutez les serments d'un Dieu, ou plutôt, éternelle vérité, qui vous prenez à témoin vous-même, vous ne connaissez rien de plus grand que vous. Oui, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie : *Amen, amen, dico vobis nisi manducaveritis.* (*Joan.*, VI, 54.) N'en doutez pas, ma chair est véritablement viande, et mon sang véritablement breuvage. Il n'en est pas comme des autres paraboles, où je me compare à la vigne, à la pierre, au lion ; je n'en fis jamais ni lois, ni promesses ; jamais je n'y ajoutai de serments ; mais aujourd'hui je vous en assure par moi-même : *Caro mea vere est cibus, sanguis meus vere est potus.* (*Ibid.*, 56.) Qu'il faut être incrédule pour douter, qu'il faut être impie pour se jouer d'un témoignage si respectable !

Je ne sais s'il fut jamais d'opposition plus marquée à la divine parole. Voilà mon corps, dit Dieu ; non, ce n'est que du pain, dit le calviniste ; voilà mon sang, ce n'est que du vin ; mon sang est un breuvage, ce n'est qu'une figure ; ma chair est une viande, ce n'est qu'une image. Mangez ma chair, buvez mon sang ; non, il n'en est rien, contentez-vous de croire. Explique-t-on jamais ainsi les promesses et les serments, les testaments et les lois des hommes, ou plutôt s'en joue-t-on avec cette impudence et cette témérité ? Qu'on promette, qu'on lègue à un calviniste une terre, une maison, une ferme, se contentera-t-il d'une maison en figure ? Quel article de foi serait hors d'atteinte si l'on a droit de recourir à des explications arbitraires ? en est-il qui soit exprimé en termes plus précis et plus forts ? en est-il où le préliminaire et l'exécution, l'accomplissement et la promesse se soutiennent si bien ?

En serait-il donc où, à la faveur des figures, on ne pût anéantir toute la force de la révélation?

Qu'un orateur qui veut frapper, un bel esprit qui veut plaire, un oracle qui veut s'envelopper, fassent usage des métaphores, on s'y attend, on les explique; mais dans les conversations familières d'un ami, d'un père, d'un maître, la douceur du commerce, la bonté de son cœur permettent-elles ces mystérieuses énigmes? Il est des figures établies par l'usage, où personne ne se méprend; mais il n'en fut jamais de plus éloignée des idées communes. Point d'image qui inspire plus d'horreur que de donner le nom de pain à un corps, le nom de vin à du sang, les appeler nourriture et breuvage. Loin d'être prévenus sur la bizarrerie de ces expressions, les apôtres n'étaient-ils pas récemment avertis, dans ce même temps, qu'on n'avait point de secret pour eux? En a-t-on pour des amis? *Dixi vos amicos, quia quæcunque audivi, Patre meo nota feci vobis.* (*Joan.*, XV, 15.) J'use de parabole avec les autres, mais je vous parle à cœur ouvert: *Vobis datum est nosse, aliis in parabolis.* (*Luc.*, VIII, 10.)

Il s'en faut bien, en effet, que les premiers à qui on a parlé de ces mystères aient donné cette interprétation; pourquoi murmurer, pourquoi se scandaliser, pourquoi abandonner Jésus-Christ, pourquoi crier à l'impossibilité? Est-il rien de plus aisé, de plus simple que l'établissement d'une figure? Mais qu'importe qu'ils soient inexcusables? Daignez, Seigneur, vous prêter à leur faiblesse, expliquez-vous avec condescendance; un mot dissipera ces ténèbres, un mot calmera toutes les plaintes; dites seulement comme Calvin veut vous faire dire: Non, ce n'est ici que la figure de mon corps et de mon sang, les murmures cesseront, personne ne sera scandalisé, vous retiendrez des disciples jusque-là fidèles, des peuples jusque-là dociles qui vont vous échapper. Mais, que dis-je? use-t-il de ce ménagement? adoucit-il, change-t-il? Non, écoutez ses foudroyantes paroles: Puisqu'il refuse de le croire, périsse qui ne le mangera pas; je vous dis en vérité qui je suis, et que vous n'aurez qu'à ce prix la vie éternelle: *Nisi manducaveritis* (*Joan.*, VI, 64), etc. Il parle sur le même ton à ceux qui demeurent fidèles: Et vous, leur dit-il, voulez-vous me quitter aussi? Ah! Seigneur, où irions-nous? s'écria saint Pierre? vous avez seul les paroles de la vie éternelle. Oui, Seigneur, on goûte avec vous des consolations trop solides, on y cueille des fruits trop précieux; que les disciples s'en scandalisent, que les Capharnaïtes en murmurent, nous nous faisons une loi de compter sur la vérité de vos paroles, sur la fidélité de vos promesses: *Verba vitæ æternæ habes*. (*Ibid.*, 99.) Qui croirait qu'une vérité si clairement marquée dans l'Ecriture soit contestée par ceux même qui ne veulent reconnaître pour règle de foi que ce qu'on y trouve manifestement énoncé? Ont-ils, pour leur figure, des termes aussi énergiques, aussi précis que nous en avons pour la réalité? trouvent-ils quelque part: *Voici la figure de mon corps*, comme ils trouvent: *Ceci est mon corps?* En faudrait-il moins pour la contrebalancer? Qu'on suppose que Jésus-Christ ait voulu établir la réalité, qu'aurait-il fait, qu'aurait-il dit davantage? qu'un catholique parle, qu'imaginerait-il de plus fort? qu'un Calvin même cherche les termes dont il voudrait que Dieu se fût servi pour établir le dogme, que dirait-il de plus exprès? Aussi le fameux Luther n'a pu s'y refuser, il l'avoua ingénûment. Tous les efforts des calvinistes n'ont pu arracher de lui, sur cet article, la plus légère tolérance. Rien, dit-il, ne m'eût été plus agréable pour combattre le pape que de combattre la présence réelle; j'ai fait mille tentatives pour l'ébranler; mais la parole de Dieu est trop claire: *Premunt me verba Christi.*

Réunissons les circonstances de l'institution et de la promesse. Promesse répétée dans le même chapitre jusqu'à dix fois, sans jamais un seul mot de figure. Affirmation expresse que c'est *le vrai corps et le vrai sang.* Mais quel corps et quel sang? Le corps qui doit être livré et le sang qui doit être répandu: ordre exprès dans la cène, répété deux fois. Préférence donnée à ce pain nouveau, non-seulement sur le pain ordinaire, mais encore sur la manne, le plus délicieux et le plus miraculeux des aliments. Ordre donné sous la plus grande peine, la vie éternelle en dépend. Vérité confirmée malgré les oppositions des Capharnaïtes, et le scandale des disciples sans que le désir de gagner les uns et de contenir les autres fasse rien changer au plus condescendant des hommes. Vérité appuyée par le secours de la plus grande puissance; vous êtes surpris du prodige, vous en verrez bien d'autres. Que direz-vous donc lorsque je monterai de moi-même au ciel et que j'en reviendrai pour juger les vivants et les morts? Est-ce ainsi qu'on annonce et qu'on appuie des figures: *Caro mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus.* (*Joan.*, VI, 56.)

Les préliminaires de l'institution et de la promesse n'annonçaient pas moins la réalité; rien de plus merveilleux. Peuple immense, affamé de la divine parole, quittez tout pour le suivre dans le désert, oubliez jusqu'aux besoins les plus pressants de la vie. J'ai pitié de ce peuple, dit le Seigneur; si on ne leur donne rien à manger, ils tomberont en faiblesse dans le chemin; qu'on apporte le peu de pain qui se trouvera. Prêtre éternel, je vous vois lever les yeux au ciel, bénir le pain et le distribuer. Ministres des autels voilà votre modèle, le pain se multiplie à l'infini et nourrit cinq mille personnes. Pain eucharistique? voilà votre image; des miracles si frappants laissent-ils douter de sa bonté et de sa puissance? O cœurs infidèles, vous y refusez-vous après en avoir ressenti les effets! Voilà le messie, on veut l'élever sur le trône. Non, non, son royaume n'est pas de ce monde, il veut

exercer un autre empire sur la nature, il saisit l'occasion où le peuple entraîné, charmé, transporté, est disposé à tout. Ecoutez, leur dit-il, voici des prodiges plus grands encore : j'ai à vous donner un pain plus excellent, j'en ferai une multiplication encore plus grande; un miracle prépare à l'autre, rien ne m'est difficile ; ce pain merveilleux est ma propre chair, celui que vos pères ont mangé n'a pu les sauver de la mort, mais je suis le pain descendu du ciel, qui donne la vie au monde : *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.* (*Joan.*, VI, 52.)

Les préludes de l'exécution ne sont pas moins admirables. C'est un triomphe simple et grossier, mais singulier et sincère, qui frappe tous les esprits; c'est une salle fort parée, où le plus pauvre des hommes veut donner une image du riche temple où il doit faire sa demeure. Ce sont les plus distingués et les plus chers disciples qu'on charge d'en faire les préparatifs; c'est un agneau pascal qui précède, figure de celui qu'on va manger : c'est un discours pathétique et fort long qui y dispose; c'est un lavement des pieds fort humiliant qui y prépare ; c'est une bénédiction qui le commence, une distribution qui le consomme. Ainsi se termine la plus belle vie, ainsi le meilleur de tous les pères met le comble à ses faveurs en se donnant lui-même : *In finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII, 1.)

Vous défiez-vous encore d'une vérité écrite dans les livres saints, avec les rayons du soleil ? Ouvrez les fastes de l'Eglise, consultons ces archives où tout ce que les siècles ont vu de plus pieux et de plus éclairé a religieusement déposé et constamment transmis jusqu'à nous, par une chaîne non interrompue de tradition, les dogmes précieux de la foi. Quelle nuée de témoins ! et leurs écrits, et leurs actions, et leur silence, et leurs paroles ! tout fait retentir cet oracle si énergique et si consolant : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* (*Matth.*, XXVI, 26; *Luc.*, XXII, 19.)

Pourquoi avec tant de soin cacher aux catéchumènes et aux idolâtres la connaissance de l'Eucharistie? Une figure mystérieuse eût-elle donc ébranlé la conversion naissante des uns, ou donné prise aux insultes des autres? Combien d'autres figures dans le baptême, la confirmation, dans le Nouveau Testament, qu'on ne s'embarrassait pas de leur voiler?

Pourquoi en termes si pompeux étaler la grandeur du miracle, épuiser le détail de tout ce que l'Ecriture rapporte de plus merveilleux, et donner à celui-ci la préférence? Pourquoi en termes si pompeux faire l'éloge de la charité infinie qui nous le donne, de la foi héroïque qui le croit, de la ferveur qui le désire ? Puissance divine ! faut-il tout l'effort de votre bras pour établir une figure? Foi humaine, faut-il toute la force de votre héroïsme pour la croire?

Que signifient ces paroles bizarres, que par la communion nous devenons un même corps, un même sang, la chair de sa chair, les os de ses os, ses parents, ses membres confondus avec lui, transformés en lui comme deux boules de cire, comme du fer dans la fournaise, comme les aliments dans notre substance? *Comparticipes*, *Christiferos*, *consanguineos*, *concorporeos.* A-t-on donc résolu de donner à toute l'antiquité le ridicule d'un langage insensé et inintelligible ?

Que veulent-ils donc dire ces Pères, lorsque si souvent ils excluent la figure pour établir la réalité ? Non, ce n'est ici point une image, c'est la chair même de Jésus-Christ; ce n'est par la foi et la grâce seulement que vous vous unissez à lui, c'est par l'attouchement même de son corps que vous tenez entre vos mains, que vous recevez dans la bouche, que vous possédez dans le cœur ; tandis que votre âme s'unit à lui comme Dieu, il s'unit à votre chair en tant qu'homme, tantôt en comparant le corps eucharistique à son corps réel. Oui, c'est la même chair que le Saint-Esprit forma dans Marie, que l'amour immola sur la croix, que la puissance arracha au tombeau, le même sang qui fut votre rançon au Calvaire et votre nourriture à l'autel; tantôt en comparant l'ancienne loi avec la nouvelle. Le règne des ombres est passé, nous avons réellement dans nos temples celui que les anciennes victimes annonçaient, la parole de Dieu est dégagée, les prophéties sont accomplies; tantôt en comparant tous les autres amours les plus tendres et les plus grands bienfaits à celui-ci, ce n'est pas seulement un ami, un père, un époux, un pasteur. Jamais en vit-on qui nourrit ses enfants, ses amis, ses brebis de sa propre substance; c'est une mère qui les allaite, c'est une vraie nourrice et plus encore, puisqu'il se donne tout entier lui-même en aliment et en breuvage, c'est peu d'être leur frère, c'est peu de les engendrer, c'est peu de les racheter, c'est peu de les nourrir ; il veut à tout cela y employer sa chair, son âme et son sang, les mêmes ruisseaux qui inondèrent la croix inondent nos temples ; sa mort, sa personne, son sacrement tout est livré pour nous ; voudrait-on ajouter au ridicule des expressions l'infidélité du mensonge ou la honte de l'ignorance en contestant la vérité de leurs oracles.

Que signifient toutes les exhortations à la vertu par l'exemple d'un Dieu présent, humilié dans l'Eucharistie, jusqu'à s'exposer personnellement aux outrages ; obéissant dans l'Eucharistie jusqu'à descendre du ciel à la voix de l'homme ; charitable dans l'Eucharistie jusqu'à être l'aliment et le convive ; mortifié dans l'Eucharistie jusqu'à se priver de l'usage des sens; multiplié dans l'Eucharistie jusqu'à remplir tout un monde. Ne nous propose-t-on que des vertus en peinture.

Que signifient ces exhortations à respecter un corps qui est le temple de Dieu, un sanctuaire où il repose, un tabernacle où il

se fait porter, et un de ses membres les plus étroitement unis, un corps engraissé de Dieu, une langue qui en est empourprée, des yeux qui l'ont vu, des mains qui l'ont touché, une poitrine qui l'a porté, il faudrait être bien simple pour tant respecter le séjour d'un tableau; tantôt ces exhortations à la participation d'une chair qui est le gage de l'immortalité, le préservatif de la mort, le remède du vice, l'antidote du péché, la clef de la vie, l'étincelle qui ranime nos cendres, la source, le centre de la grâce. Que signifient ces raisons si recherchées de la conduite de Dieu; il s'est caché sous des espèces pour éprouver notre foi, il a pris celles du pain pour nous apprendre qu'il est la nourriture de nos âmes, il se multiplie pour être à portée de tout le monde, il s'est porté lui-même, il s'est nourri de lui-même pour nous dire que tout devait enfin aboutir à lui, vivre de lui et pour lui. Il perd par sa consommation la vie sacramentelle, il se fait séparer en deux espèces afin d'accomplir un sacrifice. Je ne sais si l'homme est capable d'un excès d'endurcissement qui résiste à tous ces oracles; il devrait l'être aussi peu d'un excès de faiblesse qui s'arrête à des difficultés aussi méprisables que celles que l'erreur leur oppose.

SECONDE PARTIE.

En répondant aux difficultés que fait l'erreur contre le mystère de l'Eucharistie, je ne me flatte pas de vous en donner une parfaite intelligence. Qui peut atteindre à ces sublimes vérités? Serait-ce un mystère s'il était à notre portée? Quand Dieu a parlé c'est à l'homme à se taire. L'hérésie a tort cependant de s'en faire un vain triomphe; quel est le mystère qui n'en présente d'impénétrables? Comprend-on dans la Trinité comment trois personnes n'ont qu'une même nature; comprend-on dans l'Incarnation comment deux natures n'ont qu'une même personne; explique-t-on dans le péché originel comment après tant de siècles on est coupable d'un péché où on n'a eu aucune part. Il est vrai pourtant que c'est ici le mystère où la foi des fidèles se trouve le plus tentée. Les objections métaphysiques sur la multiplicité et l'unité des natures et des personnes, quoique plus fortes, échappent par leur subtilité. Ici tout saisit, tout frappe, on aperçoit d'abord le nœud de la difficulté, le changement, la pénétration, la multiplication d'un corps tombe sous les sens et choque l'imagination; mais la foi adore également toutes ces profondeurs; elle sait que le scrutateur de la Majesté sera accablé sous le poids de sa gloire.

L'Eucharistie renferme deux sortes de difficultés. Difficultés morales de convenance: Il est incroyable qu'un Dieu s'anéantisse jusqu'à cet excès. Difficultés métaphysiques d'incompatibilité: Il paraît impossible qu'un Dieu fasse tous les miracles qu'on y suppose. Dissipons ces nuages; mais, avant d'entrer dans le détail, remarquons en général qu'il n'y a proprement et à la rigueur d'impossible que ce qui renferme une contradiction absolue; être et n'être pas en même temps. Tout ce qui se borne à la manière d'être, aux raisons de l'entreprise, au moyen de l'exécution n'est plus une impossibilité, c'est un secret. Dieu, dont la puissance et la sagesse sont infinies, est-il obligé de nous faire confidence des motifs et des ressorts de sa conduite. Adorons ses abîmes, mais gardons-nous de les sonder. *Secretum Dei intentos debet facere non adversos*: Etre dans un grand ou un petit espace, dans un ou plusieurs lieux à la fois; être honoré ou insulté, ce ne sont que des manières d'être que nous ignorons, mais point de contradiction, point d'impossibilité absolue. Sentons la faiblesse de nos lumières et disons avec l'ange à Marie: Rien n'est impossible à Dieu: *Non erit impossibile.* (*Luc.*, I, 37.)

Voyons en détail ce que la raison peut fournir à notre justification, sans nous départir de la foi. 1° Difficulté, *le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ*, qu'on appelle transsubstantiation. Est-ce donc d'aujourd'hui qu'une substance a été changée en une autre? Voyez-vous cette statue de sel, elle fut la femme de Loth; goûtez ce vin délicieux prodigué aux noces de Cana, il y a un moment que ce n'était que de l'eau. Allez, Moïse, faites sentir ma puissance à Pharaon, votre baguette va devenir un serpent; prenez-la sans crainte, elle va se changer en baguette, punissez l'Égypte, frappez le Nil, les eaux ne seront plus que du sang; frappez encore, ce sang redeviendra de l'eau. Le bras de Dieu est-il raccourci, disait saint Ambroise, sur cette matière; car l'objection n'est pas nouvelle, et ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Eglise s'est servie des mêmes armes: *Virgam projecit Moyses, et facta est serpens, caudam apprehendit serpentis et in virgam convertitur; currebant Ægypti flumina pura aquarum, meatu subito de fontium venis cœpit sanguis emergere rursum aquarum.*

Mais quoi! le paganisme aura rempli sa ridicule théologie d'une foule de bizarres métamorphoses. Tous les jours la terre devenue un suc nourricier se change en mille manières en passant dans la racine des plantes, et devient toute sorte de bois, de fleurs et de fruits. Tous les jours les aliments que nous prenons se changent en notre substance et deviennent notre chair et notre sang; les aliments que prenait le Seigneur pendant sa vie ne se changeaient-ils pas en son corps et son sang. Pourquoi aujourd'hui ne pourra-t-il pas opérer un changement semblable, quoique d'une manière différente, soit qu'on avance avec quelques théologiens que la matière du pain et du vin soit subitement détruite et le corps de Jésus-Christ subitement produit à leur place, soit que sans rien détruire ni créer à la rigueur cette même substance devienne le corps de Jésus-Christ par un véritable passage de l'un à l'autre, comme le prétend le grand nombre. L'Eglise ne s'est pas déclarée sur ces explications différentes. Il suffit de

croire que le pain et le vin n'y sont plus, que le corps et le sang en ont pris la place. *Non erit impossibile apud Deum omne verbum.* (*Luc.*, I, 37.)

2° *Les espèces et apparences du pain et du vin peuvent-elles subsister sans un sujet qui les soutienne.* On y trouve toujours la même figure, la même couleur, la même odeur, le même goût, le même poids, la même dureté ou liquidité. Prétend-on nous en imposer, tout cela laisse-t-il douter de la présence de la matière qu'ils annoncent et de l'absence du corps et du sang de Jésus-Christ? Comme si l'Auteur de la nature ne pouvait pas en suspendre les lois. Maître de la lumière et des ténèbres, celui qui a formé nos sens dispose à son gré des objets et des sensations. Combien d'autres prodiges qu'on nous abandonne où la nature ne perd pas moins ses droits. Rien de plus actif que le feu : la fournaise de Babylone, le buisson de Moïse dans le désert en vit suspendre la violence; rien de plus régulier que le cours des astres, la prière de Josué les arrête, Isaïe les fait revenir sur leurs pas; rien de plus irrévocable que les arrêts de la mort, les cendres d'Elisée obtiennent grâce, en les touchant on revient à la vie. Fer de la hache du prophète, nagez sur les eaux, et vous, eaux, affermissez-vous sous les pieds de saint Pierre. Mer Rouge, ouvrez dans vos abîmes un asile au peuple fugitif; nuages, fournissez-leur des aliments en abondance; rochers, étanchez leur soif. Quel obstacle le Tout-Puissant connaît-il à ses volontés? Pourquoi ne pourra-t-il pas conserver les apparences d'une matière qui n'existe plus, et cacher le corps qu'il a daigné mettre : *Circumdederat populos, virgam levavit Moyses et in murorum speciem aquas separavit, tetigit petram et aquam evomuit, misit lignum in aquas amarissimas et amaritudinem deposuerunt,* dit saint Ambroise.

Défiez-vous de vos sens, ce sont des trompeurs dont tous les jours vous éprouvez les impostures; ce n'est pas assez que vous étalant les charmes séducteurs des créatures, ils empoisonnent un cœur trop facile. Combien de fois dans le sommeil un monde nouveau et mille chimères se sont présentées à votre imagination égarée? Combien de fois le point de vue, la situation, la distance, l'artifice ont-ils éludé toute leur pénétration et leur délicatesse? Combien les animaux même l'emportent-ils sur vous par la délicatesse, la sagacité, la rapidité de leur instinct? En se jouant ainsi de la nature, ne pensez pas que le Seigneur vous trompe, vous en êtes prévenu, il ne vous en impose point. Non, vous dit-on, il n'y a point là du pain et du vin, ce ne sont que des apparences; le corps et le sang de Dieu y sont renfermés, quoiqu'ils ne paraissent point ainsi dans l'incarnation; à la mort du Verbe point de surprise, vous ne voyez qu'un homme, mais c'est un Dieu; vous ne voyez que faiblesse, c'est le Tout-Puissant; vous ne voyez qu'opprobre, c'est le Roi de gloire. Espèces eucharistiques, ainsi déguisez-vous le trésor que vous renfermez; divin flambeau de la foi, ainsi nous découvrez-vous les vérités qu'elles nous cachent : *Non erit impossibile apud Deum omne verbum.* (*Luc.*, I, 37.)

3° *La multiplication du corps et du sang en plusieurs endroits à la fois,* a quelque chose de frappant; accoutumés à ne voir jamais un corps que dans un endroit, notre imagination, effarouchée de la multitude, ne peut concilier le nombre et la variété des situations avec l'unité de la chose; cependant la nature en présente bien des images. Le même objet se multiplie dans les yeux de mille spectateurs, ou d'une multitude de miroirs; la même voix dans les oreilles de mille auditeurs. Tout cela, quoiqu'imparfaitement, nous rapproche des multiplications eucharistiques; trois personnes dans une nature, deux natures dans une même personne, sont encore plus incompréhensibles. La nature est plus essentielle et plus intime à la personne que le lieu ne l'est au corps; l'un n'est qu'un accident extérieur, l'autre compose la totalité de l'être.

Il en est du lieu comme du temps; soit que le temps et le lieu soient quelque chose de réel ou seulement des rapports à l'immensité et à l'éternité divine, à quoi la foi ne prend aucun intérêt. L'un et l'autre est également nécessaire, et suit les mêmes lois; ce qui existe doit exister dans quelque endroit et dans quelque temps; on peut être en divers temps et l'on peut être en divers lieux; on peut être en divers temps dans le même lieu, et en divers lieux dans le même temps. Par là s'évanouissent les difficultés spécieuses et les contradictions apparentes de la variété des situations. On peut être gai et triste, marcher et se reposer, vivre et mourir; la même âme peut suffire à toutes ces sensations. Actuellement dans le même corps, répandue en divers membres, elle sent le froid et le chaud, le plaisir et la douleur; elle voit, elle entend, elle goûte, elle touche sans que ces sensations se détruisent.

Difficulté d'autant moins solide que le corps de Jésus-Christ est dans l'hostie d'une façon extraordinaire, qu'il n'en occupe proprement aucun lieu comme le corps; mais qu'il entre en quelque sorte dans les propriétés des esprits. Mais, que dis-je? N'est-il pas plus difficile de multiplier l'esprit que le corps, puisque l'esprit est simple et indivisible? Qui doute cependant de l'immensité divine? Oui, Dieu, de tous les esprits le plus indivisible et le plus simple, est partout par sa présence et, si on peut le dire, par la diffusion réelle de son être, il remplit tout, et se trouve tout entier partout. Nous n'avons point d'idée juste du lieu ni du temps, nous ne concevons que des rapports de proximité ou de distance à d'autres corps qui environnent; d'où il semble qu'on peut conclure que l'univers, dans son total, n'a point de lieu, puisqu'il ne répond à aucun autre corps hors de lui; mais c'est bien à l'hérésie à faire ces objections, elle qui, par le plus monstrueux système, communiquant au

corps de Jésus-Christ les attributs de la divinité, ose lui donner une immensité réelle qu'elle nomme *ubiquité*. Idée grossière des luthériens que les calvinistes tolèrent. Non, non, le corps de Jésus-Christ n'est pas immense, ni ne peut l'être; mais il l'est en plusieurs endroits par miracle, et les histoires ecclésiastiques les plus respectables rapportent divers exemples de saints qu'on a vu miraculeusement en divers endroits à la fois : *Non est impossibile apud Deum omne verbum*. (*Luc.*, I, 37.)

4° *Mais comment un grand corps sera-t-il renfermé dans le petit espace d'une hostie*, et même d'une particule de l'hostie. Quelle étonnante pénétration des organes les uns dans les autres pour les réunir, les écraser, les concentrer dans un point presque indivisible? La matière peut-elle perdre totalement son étendue, et d'une portion de matière n'occuper que le même lieu, dans le même temps? Mais, vous dirai-je, comment sans en ouvrir les portes, le corps du Seigneur est-il entré dans le cénacle? Comment sans en renverser la pierre a-t-il pu sortir du sépulcre? Comment, sans violer le sceau de la pureté, a-t-il quitté le sein de Marie sa sainte mère? Porteriez-vous atteinte à l'inviolable pureté de la Vierge des vierges? Impie, obscurciriez-vous l'éclat du triomphe de la Résurrection? Incrédule, voudriez-vous d'après les hérétiques imaginer des manières bizarres et indécentes d'entrer dans le cénacle? Respectons la divine parole, adorons le corps sacré, dont la subtilité ne trouve aucun obstacle; et cette toute-puissance à qui rien ne résiste.

C'est elle qui fait la dureté et la fluidité des corps; c'est elle qui gonfle l'éponge, ou la resserre; c'est elle qui renferme l'arbre dans son germe, ou l'en fait éclore; c'est elle qui divise à l'infini la matière, ou l'accumule. Après tout en coûte-t-il plus de diminuer, de supprimer sur l'étendue, que de l'augmenter? La multiplication des corps prouve leur pénétration; il leur est aussi essentiel d'occuper un lieu, et de n'en occuper qu'un; s'ils peuvent être dans plusieurs lieux sans rien acquérir dans la substance; pourquoi sans en rien perdre, ne pourront-ils pas être renfermés dans le même?

Plusieurs Pères expliquent, par la pénétration, le fameux passage : *Il est plus aisé de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, que de faire entrer un homme riche dans, le ciel*. Mais, ajoute le Seigneur, *ce qui est impossible à l'homme est facile à Dieu* (*Matth.*, XIX, 24); car soit qu'on l'entende d'un *chameau véritable*, ou d'un gros câble qui en portait le nom, l'impossibilité est absolue, à moins que par un miracle, rapetissé par la pénétration, le câble ou le chameau ne deviennent d'une grosseur proportionnée. Tout cela n'est pas impossible, dit Dieu, puisque le salut du riche, qui n'est pas impossible, est encore plus difficile : *facilius est camelum transire*, etc.

Quelques théologiens ont cru que le corps de Jésus-Christ perdait totalement son étendue, qu'il était réduit à un point indivisible à la manière des esprits ; c'est embarrasser le mystère en pure perte. La foi nous apprend seulement que le corps se trouve dans chaque partie sensible de l'hostie. Or, toute partie sensible a de l'étendue; le corps de Jésus-Christ y peut donc avoir encore et l'organisation et quelque étendue : *Non erit impossibile apud Deum omne verbum*

Concluons toutes ces difficultés par les paroles de saint Ambroise; après tant de miracles peut-on douter de la puissance divine, la grâce ne l'emportera-t-elle pas sur la nature? *Sciamus ergo majores esse virtutes gratiæ quam naturæ*. Pouvez-vous chercher les lois de la nature dans le corps d'un Dieu, qui est lui-même si supérieur à la nature? Pouvez-vous les chercher dans un état, qui lui-même est surnaturel : *Quid quærit ordinem naturæ in Christi corpore quod præter naturam est natum ex Virgine?* Remontez au principe, rien de plus admirable que la création même de l'univers, elle décide de tout le reste; il dit et tout est fait. Quoi! celui qui a donné l'être ne pourra pas le changer; celui qui a formé la nature ne pourra pas la détruire; celui qui a distribué les qualités ne pourra pas les ôter : *Qui potuit ex nihilo facere, quod non erat, non potest ea quæ sunt mutare in id quod non erant? An minus est novas naturas dare quam mutare? Præter naturam Virgo generavit hoc quod conficimus corpus est ex Virgine.*

Dira-t-on que le Seigneur ne quitte plus le ciel, depuis que le triomphe de son ascension l'a mis sur le trône? Mais ne s'est-il pas montré à saint Paul pour le renverser de son cheval, à Ananie pour l'avertir de la conversion de Paul, à saint Pierre pour l'encourager au martyre à la porte de Rome? L'histoire ecclésiastique fait foi d'un nombre d'autres apparitions ; à saint Antoine, à saint Nicolas, à saint Martin, à saint François, à saint Xavier, à sainte Thérèse. Mais est-ce quitter le ciel que de se multiplier? L'abandonne-t-il pour être dans le sacrement? paraît-il encore en état de victime? Est-il encore chargé des faiblesses humaines? Se montre-t-il d'une manière sensible? Non, nous ne le possédons plus comme les apôtres, il n'est plus sous nos yeux, il ne souffre plus sous nos mains, il ne parle plus à nos oreilles; mais il n'est pas moins présent derrière ces treilles et ces fenêtres, comme il disait à l'épouse : il n'est pas moins présent sous ces voiles; et si d'une part il a dit : Vous ne m'avez pas toujours : *me autem non habetis* (*Matth.*, XXVI, 11) : il dit : Je ne vous laisse pas orphelins : *non relinquam vos orphanos*. (*Joan.*, XIV, 18.)

Dira-t-on que l'Eucharistie est une figure de la passion? Faites ceci en mémoire de moi, dit le Sauveur : *Hoc facite in meam commemorationem* (*Luc.*, XXII, 19.) Après lui saint Paul : Toutes les fois que vous communiez, vous annoncez sa passion et sa mort : *mortem Domini annuntiabitis*. (I *Cor.*, XI, 26.) Que la figure et la réalité sont in-

compatibles, qu'il faut donc renoncer à la réalité pour conserver la figure.

Mais vous dirai-je au contraire, il vaudrait mieux renoncer à la figure pour conserver la réalité pour nous si avantageuse, aussi bien et infiniment mieux marquée dans l'Evangile; mais on se trompe, il n'y est point question de figure, on exige seulement le souvenir et l'application morale, qui suppose plutôt qu'elle ne combat une réalité expressément décidée, et qui n'est que l'effet même de cette réalité; il s'en faut bien même que la figure et la réalité se combattent. Tous les jours, sous divers rapports, un homme est la figure de lui-même; Jésus-Christ, couvert d'une robe de pourpre, sous ce bizarre accoutrement d'un roi de théâtre, nous montre qu'il est roi par nature. Jésus-Christ montrant ses plaies à son Père, les conservant dans le ciel, les présentant au jour du jugement, est l'image de sa propre passion. L'agneau pascal était, aussi bien que l'agneau de la nouvelle Pâque, un sacrifice réel et figuratif; l'un représentait l'autre, ils étaient immolés tous les deux : *Pascha nostrum immolatus est Christus*. (I *Cor.*, V, 7.) L'Eucharistie, dans le sentiment même des protestants, en nourrissant l'âme, imite et représente le pain qui nourrit le corps. Ainsi, un prince célébrant la fête de son couronnement est la figure de lui-même.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi. (*Joan.*, I, 29.) Voilà le grand objet que l'Eglise montre sur nos autels; ainsi parlait aux juifs le précurseur du Messie, en le leur montrant. C'est d'après lui, avec autant de vérité que lui, que par l'ordre de l'Eglise nous vous tenons le même langage en vous communiant; que nous vous annonçons, que nous vous montrons du doigt notre Dieu. Le voilà, vous dit-on, avec la plus parfaite assurance; que les voiles étrangers qui le couvrent, ne vous le fassent pas méconnaître. Le voilà, esclave de la raison et des sens, gardez-vous d'en croire leur témoignage infidèle et de douter de sa présence. Le voilà en personne, vous avez au milieu de vous un trésor que vous ignorez : *Medius vester stetit quem vos nescitis*. (*Joan.*, I, 26.) Présence adorable, vous convertîtes André et Pierre; dès que vous leur fûtes connue, présence adorable, encore renfermée dans le sein d'Elisabeth, et à travers même le sein de Marie, le plus grand des hommes, vous sentit, vous crut, vous adora, en tressaillit de joie.

Ames justes, vous en faites souvent l'heureuse expérience, pécheurs, vous ne l'éprouvez pas moins pour votre malheur. Je sens quelquefois dans mes communions, je sens je ne sais quelle douce langueur, quel transport de joie, quelle noble ferveur qui m'annoncent un Dieu présent d'une façon à ne pas s'y méprendre. Pécheurs, une conscience déchirée par les remords, frémissant d'horreur à la vue d'un sacrilége, vous permet-elle d'en douter? Il s'en est trouvé dont cette idée a précipité la mort par la fureur et le désespoir. Dans les saints au contraire, ces doux effets vont au prodige; les ravissements et l'extase suspendent l'usage de leurs sens, ils ne se possèdent plus quand ils possèdent un Dieu. La plupart des hommes éprouvent plus ou moins un pareil bonheur; un Dieu présent agit sur eux; je défie toute la cène des luthériens et des calvinistes d'opérer ces miracles, Dieu n'y est pas.

Jugeons-en plus sûrement encore par les suites. Cette nourriture divine nous soutient, nous fortifie, nous anime. Un homme s'éloigne-t-il de la sainte table, qu'il est faible, qu'il tarde peu à tomber, qu'il se relève difficilement? Revient-il à ce saint usage, c'est un homme nouveau, il résiste à l'ennemi, il le combat, il en triomphe; exact à ses devoirs, régulier dans sa conduite, on sent qu'il se nourrit du pain du ciel. Le voilà soulagé dans ses peines, éclairci dans ses doutes, enrichi dans son besoin; c'est un homme altéré qui trouve une fontaine d'eau vive; un homme affamé qui trouve un magnifique repas. Un pain ordinaire aurait-il cette vertu, ferait-il ces merveilles? Heureuse erreur si c'en est une qui conduit à la vertu, qui nourrit la vertu, qui opère la perfection.

Dieu devrait-il des faveurs si marquées à des idolâtres? Tels en effet seraient les catholiques qui, dupes d'une présence chimérique, offriraient des hommages à un morceau de pain. Idolâtrie même de très-mauvaise foi, les calvinistes ont trop fait éclater leur révolte et trop répandu leurs sentiments, pour que personne les ignore; on a leurs livres, on sait leurs difficultés, sans même que l'hérésie se fasse entendre; la raison et les sens ont trop de peine à se soumettre pour que la foi, pour que le culte ne coûte rien. Un aveuglement volontaire, une superstition obstinée, seraient-ils un principe de vertu? Preuve morale de sentiment qui, sans être une démonstration sans doute, doit affermir dans la religion chrétienne. La créance de tous ses mystères, surtout de celui-ci où se goûtent les consolations les plus abondantes, où s'éprouvent les plus cuisants remords, où se cueillent les plus précieux fruits, ou les plus déplorables désordres selon les dispositions que vous y apporterez : foi vive, pureté parfaite, humilité profonde, amour sans bornes. Voilà ce qui vous conduira à la vie éternelle que je vous souhaite.

DISCOURS II.

SUR LA COMMUNION PASCALE.

Pascha nostrum immolatus est Christus, itaque epulemur in azymis sinceritatis. (I *Cor.*, V, 7.)

Jésus-Christ notre Pâque a été immolé, ainsi mangeons les azymes de sincérité et de vérité.

C'est ainsi que doit se célébrer cette grande fête, en se nourrissant des azymes de sincérité et de vérité, c'est-à-dire en mangeant le pain des anges, la divine Eucharistie. Ne pensez pas qu'un brillant appareil, de pompeuses cérémonies, de cantiques de joie,

offrent au Seigneur la gloire pure qu'il attend de vous; il faut dans ce grand jour, ce jour par excellence que le Seigneur a fait, il faut surtout que la victime sainte soit immolée, et qu'on se nourrisse de sa chair. Dans tous les temps les fidèles ont cru devoir célébrer cette fête par la réception de ce sacrement; tout le reste suffirait-il pour satisfaire un cœur fidèle? Si l'autel n'est chargé de présents, s'il ne puise dans les trésors célestes? Les fêtes des princes sont aussi celles des sujets; tout se remue pour leur faire honneur, tout s'empresse pour recevoir leurs grâces; une cour nombreuse leur rend hommage, ils se font gloire de la combler de biens. Voici la fête, voici le triomphe du Roi des rois, voici la fête, voici le bonheur du peuple. C'est pour l'un et pour l'autre le temps par excellence que Dieu a fait, les grâces y coulent avec abondance; la source en est ouverte, elle se répand à grands flots. Il est dans l'année des moments heureux où Dieu déploie sa magnificence. Heureux qui sait les saisir. Allez vous enrichir, un Dieu même sera votre trésor : *Epulemur in azymis.* (I *Cor.*, V, 8.)

Ainsi les Juifs célébraient-ils la Pâque; au milieu des ornements précieux qui brillaient dans le temple, au milieu des cantiques dont les voûtes retentissaient; les autels étaient chargés de victimes inondés de leur sang. On les voyait environnés d'une multitude de fidèles qui se nourrissaient des chairs immolées, rendaient hommage à Dieu et s'immolaient eux-mêmes en y participant. Tous les jours parmi les hommes, les repas font une partie considérable des plus belles fêtes. Assuérus signala son élévation au trône par un magnifique banquet, où pendant cent quatre-vingts jours tout le peuple fut invité. Abraham, par un grand repas, marqua sa joie de la naissance d'Isaac, et le père de l'enfant prodigue pour le retour de son fils. Le bonheur céleste lui-même nous est représenté comme une noce, un festin continuel où Dieu lui-même nourrit ses enfants, les enivre de ses délices : *Jam vos pascit amor nudaque veritas de pleno bibitis gaudia flumine.*

Ainsi Jésus-Christ célébra-t-il lui-même la Pâque. La veille de sa mort, il institua cet adorable banquet dans le cénacle, il termine sa belle vie, il solennise la plus grande fête du monde par le saint repas. A peine est-il ressuscité, que toutes les apparitions à ses disciples sont marquées par la communication à son corps et à son sang. Disciples d'Emaüs, à ces traits vous l'allez reconnaître, vos yeux seront dessillés quand il rompra avec vous le pain eucharistique, et vous, qui le prenez pour un fantôme, vous allez vous rassurer en trouvant sur le rivage le repas céleste qu'il vous a préparé. Voilà, chrétiens, les pains azymes de sincérité et de vérité, que la pâque du Seigneur vous oblige de manger : *Epulemur in azymis.*

Quelle plus belle image du banquet céleste, auquel vous invite ce saint temps de Pâque, que la multiplication miraculeuse des cinq pains dont parle l'Evangile, Dieu même en fait l'application? C'est ici que, par la multiplication la plus admirable, un même corps multiplié en mille et mille endroits, devient depuis tant de siècles la nourriture de tout un monde : c'est ici que, par ordre du Seigneur, les prêtres successeurs des apôtres le distribuent à leur troupeau; c'est ici que, par un jeûne, non de trois, mais de quarante jours, on s'est disposé à recevoir le pain des anges et qu'on en est pleinement rassasié; c'est ici que Dieu accepte, qu'il exige même la qualité de Roi de nos cœurs que nous lui offrons. Ainsi célébra-t-on la Pâque. Il ne fut pas nécessaire d'ordonner au peuple de manger ce pain miraculeux; il s'en nourrit avec la plus sainte avidité.

L'Eglise vous en fait un devoir absolu dans le temps de Pâque; ce n'est plus un conseil, comme celui de la communion fréquente, ce ne sont pas seulement vos intérêts qu'on vous propose, la bienséance qu'on fait valoir, les désirs du Seigneur qu'on vous expose, les exemples des lois qu'on met sous vos yeux; la loi parle, l'autorité s'explique, la nécessité est indispensable. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique la célébration de la pâque fût un précepte parmi les Juifs, jamais loi ne fut moins nécessaire. Accablés sous la tyrannie de Pharaon, qu'ils célébraient avec joie ce moment de leur délivrance, qu'avec joie ils en rappelaient la mémoire; étonnés des prodiges que Dieu multipliait en leur faveur, qu'ils en admiraient avec reconnaissance les merveilleux effets; qu'avec reconnaissance ils en retraçaient les images. Appelés à une terre délicieuse où coulait le lait et le miel, qu'ils entreprenaient le voyage avec plaisir, qu'avec plaisir ils en renouvelaient l'époque. Témoins de la défaite de leurs ennemis, qu'ils en voyaient avec surprise la facilité; qu'avec surprise ils en célébraient le triomphe. Ainsi tous les ans, chacun dans sa famille, empressé à manger religieusement cet agneau, ils croyaient encore voir le glaive exterminateur qui les vengea, la mer ouverte qui les sauva, ce désert aride qui les nourrit, la terre heureuse qui les reçut.

Voilà, chrétiens, les sentiments dont cette fête doit vous pénétrer. Ah! faut-il que l'Eglise ait été obligée de faire un précepte de la communion pascale? Disons comme de l'amour de Dieu, selon saint Augustin : Faut-il qu'il y ait un commandement d'aimer Dieu? Faut-il encore, à la honte de la religion, qu'on se plaigne de sa rigueur? Est-ce trop d'approcher du Seigneur une fois l'année? Car enfin c'est une nécessité d'approcher des sacrements. Pourquoi les établir, s'ils devaient être négligés? Mais quoi! cette vérité a-t-elle besoin de preuve? C'est à l'amour, c'est à la reconnaissance, c'est au besoin à plaider leur cause. J'aimerais mieux qu'on me demandât : Faut-il faire des visites à son père? Faut-il donner des marques de tendresse à son époux? Faut-il saluer son

ami? Faut-il rendre hommage à son prince? Mais, loin de s'en plaindre, se persuadera-t-on qu'on ait réduit à des bornes si étroites un devoir que la bienséance impose dans la société, que le penchant inspire dans l'amitié, que la bienséance prescrit dans la dépendance?

Un père, un ami, un époux, un prince qu'on verrait une fois l'année nous croirait-il bien attachés et bien fidèles? Quel genre d'amour, de respect, de reconnaissance dont une fois l'année on donne à peine quelque faible marque? En vain portez-vous le nom de fidèles, vous êtes en effet déserteur, Dieu le dit surtout à Pâques : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* (*Luc.*, XXI, 15.)

Qu'on jette les yeux sur ses besoins, le ridicule est frappant. Un homme vivrait-il s'il passait un mois sans manger? Et vous vous flattez de conserver la vie de la grâce après avoir passé une année sans prendre de nourriture spirituelle : *Nomen habes quod vivas et mortuus es.* (*Apoc.*, III, 1.) Tous les jours être attaqué, une fois l'an prendre les armes. Tous les jours faire des fautes, une fois l'an les réparer. Tous les jours se couvrir de blessures, une fois l'an prendre des remèdes. Tous les jours sentir la faiblesse, une fois l'an demander du secours; et vous osez vous mettre au nombre des vivants : *Nomen habes quod vivas et mortuus es.* Vous ne donnez aucun signe de vie, vous n'avez point de sentiment, les plus grands bienfaits vous y êtes ingrats; les personnes les plus chères, vous y êtes indifférents; les objets les plus frappants, vous y êtes insensibles, vous ne voyez pas les plus grands dangers, vous ne pensez pas aux intérêts les plus essentiels, vous oubliez les merveilles les plus éclatantes; les mois, l'année se passent sans que vous sortiez de votre profonde léthargie. Ah! l'état de mort n'est que trop certain : *Nomen habes quod vivas et mortuus es.* Est-ce répondre, Seigneur, à vos empressements et à vos instances? Non, non, on n'aura point la vie si on ne mange votre chair : *Nisi manducaveritis carnem.* (*Joan.*, VI, 54.)

Il n'était pas nécessaire que le législateur se fît entendre dans ces jours heureux où la ferveur des fidèles, prévenant ses désirs, remplissait tous les jours la table sainte d'une foule de communiants. Les siècles suivants, malgré un ralentissement de zèle dont l'Eglise commençait à gémir, virent pourtant la rigueur du précepte renfermer grand nombre de communions dans l'année. Mais le malheur toujours trop peu déploré, le relâchement des chrétiens réduisit enfin l'Eglise, dans le XIIIe siècle, à la triste extrémité d'ordonner la communion pascale, sous peine de péché mortel. Ainsi s'expliquent le concile de Latran et celui de Trente, qui le confirme : *Omnis utriusque sexus fidelis, cum ad annos discretionis pervenerit semel in anno confiteatur, et ad minus in paschate communicet.* Qu'on considère : 1° la force des termes; 2° la rigueur des peines; 3° la généralité de l'étendue; 4° l'uniformité de l'observation; 5° l'inutilité des prétextes; 6° le scandale de la transgression. On verra partout quel est le poids du précepte.

1° *Les termes* ne sauraient être plus précis et plus forts. Oui, tout fidèle sans exception y est obligé; le sexe, le climat, la dignité, rien n'en exempte; le prince est en ce point confondu avec le sujet, le riche avec le pauvre. Dès qu'on est parvenu à l'âge de discrétion, en état de discerner cette viande d'avec un aliment ordinaire, dès lors on commence à subir ce joug heureux; on y marque jusqu'au lieu où l'on doit communier, jusqu'au confesseur à qui l'on doit s'adresser pour ne laisser aucun prétexte et retrancher jusqu'au moyen de se soustraire à la lumière. Adressez-vous à votre pasteur qui, chargé par état du salut de votre âme, vous doit connaître mieux que personne : *Proprio sacerdoti.*

2° *Quelles peines rigoureuses.* Qu'il soit chassé de l'Eglise, qu'on ne lui en permette jamais l'entrée; c'est un membre mort, qu'il en soit retranché. A-t-il encore la vie quand il est éloigné du principe même de la vie? Son indifférence, sa désobéissance, cette espèce de désertion peut-elle être trop châtiée? Qu'on ne lui fasse pas même grâce après la mort, la sépulture ecclésiastique n'est pas pour lui; il infecterait les cendres des autres comme il les a scandalisés; la terre sainte indignée ne souffrirait qu'à regret ces odieux restes. Que tout le monde apprenne par ces rigueurs salutaires combien est étroite la loi qu'il ose blesser. Le concile de Trente frappe d'anathème ceux qui osent en ébranler l'autorité : *Vivens ab Ecclesia arceatur, et moriens ecclesiastica careat sepultura.*

3° *Généralité de l'observation.* Point de loi plus connue et plus universellement observée dans l'Eglise chrétienne. Parcourez tous les climats que le soleil éclaire, partout dans ce saint temps vous verrez les tribunaux assiégés et le sanctuaire rempli. L'Iroquois vient à l'autel, l'Indien mange le pain des anges; l'Européen et l'Asiatique se réunissent à la sainte table; le berger quitte son troupeau, le monarque descend de son trône pour se nourrir de cet aliment. Au milieu des forêts, dans le centre des villes, cet agneau est immolé; les chaires retentissent de ce devoir, les enfants même ne l'ignorent pas. Chaque diocèse y ajoute de différentes peines pour en rendre l'observation plus inviolable. Rien de plus généralement observé.

4° *Uniformité d'observation.* L'uniformité répond à l'universalité. La discipline ecclésiastique a varié dans tous les siècles et varie encore souvent sur bien des choses. Chaque royaume, chaque diocèse, chaque communauté a ses usages; on ne connaît point ici de diversité. Il s'est observé dans tous les temps, il s'observe dans tous les lieux; partout, comme par une espèce de signal, la quinzaine de Pâques ouvre la sainte carrière; partout on y marche d'un pas égal; partout on célèbre la mort et la résurrection d'un

Dieu; on y participe, on en reçoit les fruits par l'Eucharistie. Les calvinistes eux-mêmes, tout ennemis qu'ils sont de nos usages, ont conservé celui de faire leur cène à Pâques.

5° *Défaut de prétextes.* Pouvez-vous ici, comme dans la loi de l'abstinence et du jeûne, vous couvrir du frivole prétexte d'une faible santé? Est-ce là une viande dont l'usage vous incommode? Etes-vous trop faible pour vous rendre à la sainte table? Les ordonnances du médecin en interdisent-elles la participation? Votre pauvreté vous met-elle hors d'état d'acheter de tels aliments? Vous avez beau faire, votre négligence, votre irréligion ici poussée à bout, vous rendent muet malgré vous; le désordre seul vous en éloigne, mais vous n'avez pas encore le front de faire l'apologie de votre éloignement.

6° Enfin *le scandale de la transgression* est des plus frappants, c'est mettre le sceau au désordre et donner la plus forte preuve d'un libertinage déclaré; il n'a pas fait ses pâques, c'est tout dire; voilà une espèce d'apostasie. Qui ose s'en dispenser si de grands péchés n'en ferment la porte et ne plongent dans l'endurcissement? Telle est la punition des plus grands crimes; la circonspection du confesseur n'en doit suspendre l'exécution que par la crainte du sacrilége. Le libertin regarde la communion pascale comme le terme fatal et inévitable où il faut enfin vomir le poison de son cœur. Que peuvent penser les enfants de leur père, les domestiques de leurs maîtres, le public de ses magistrats, le pasteur de ses brebis, qui leur donnent un si pernicieux exemple? L'impie rougit de paraître impie jusqu'à ce point; il fuit, il se cache, il craint, il dissimule; le respect humain arrache ce que la religion ne peut pas obtenir. Il faut avoir perdu toute pudeur pour se faire un mérite de sa désobéissance et trouver dans l'omission de la communion pascale de quoi canoniser un saint prétendu.

Les théologiens autrefois ont douté si une communion sacrilége suffisait pour remplir la rigueur de la loi ou si c'était commettre deux péchés à la fois, l'un par la profanation du corps adorable, l'autre par la transgression du précepte. Car enfin, disait-on, celui qui communie indignement reçoit réellement le sacrement, quoique ce soit pour son malheur. Il en est autrement de la pénitence; les actes du pénitent en sont la matière; sans ces dispositions l'absolution est nulle, il n'y a point de sacrement; mais l'Eucharistie est un sacrement permanent, la présence réelle de Jésus-Christ est indépendante des dispositions de celui qui communie. Aujourd'hui la chose n'est plus douteuse, l'oracle a parlé, l'Eglise s'est expliquée; une communion sacrilége est insuffisante. Remplirait-on l'ordre et les vues de l'Eglise par un péché mortel? Il est vrai qu'en jeûnant, en entendant la messe en état de péché, on satisfait à la rigueur de la loi. Cette action est bonne par elle-même, l'état de péché ne peut la rendre mauvaise; mais la communion faite en état de péché est mauvaise par elle-même, en vertu même de cet état; au lieu d'honorer Dieu et de sanctifier les âmes, elle offense l'un, elle tue l'autre. Cet état est encore plus opposé à la communion que le défaut d'attention ne l'est à la messe et à l'office divin. Qui ignore que les distractions volontaires ne soient ici opposées à la substance même du précepte? (*Propos. cond. Innocen. XI.*)

Quoique la loi de la communion pascale accorde quelque grâce à celui à qui, pour de bonnes raisons, un confesseur suspend l'absolution, qu'on ne se flatte pas de trouver dans le péché une dispense légitime. Un pénitent de bonne foi, qui ne néglige rien pour mériter la grâce de sa réconciliation et que le ministre croit devoir mettre à quelque épreuve, est bien différent de celui qui croupit dans son désordre. Tendons la main au malade qui désire, qui cherche la guérison; condamnons l'infortuné qui chérit son mal et s'enfonce dans l'abîme. Autant l'un mérite notre compassion, autant l'autre est digne de nos anathèmes.

Mais quoi, dira-t-on, faut-il communier en état de péché mortel? Au lieu de bannir les pécheurs de la sainte table, les forcerez-vous à s'y montrer? Convenait-il de faire une loi si dangereuse? En laissant la liberté on diminuait les sacriléges. Cet ordre fatal ne sert qu'à les multiplier: ordre injuste, qui rend le péché comme inévitable. Profanateur si on communie, rebelle si on ne communie pas; qu'on s'en approche, qu'on s'en éloigne, toujours criminel. Où est la bonté de Dieu? Où est la sagesse de l'Eglise dans cette affreuse alternative?

Mais quoi, vous dirai-je au contraire, le pécheur acquerra-t-il la liberté à la faveur du crime? Insensible aux plus grands bienfaits, son indifférence lui donnera-t-elle un titre à l'ingratitude? Le juste portera le poids de la loi; le coupable méritera des priviléges. Pourquoi le Seigneur a-t-il établi ce sacrement? Pourquoi y appeler les hommes? pourquoi le leur ordonner? N'était-il pas alarmé de tant de sacriléges? Ne pouvait-on pas se passer de son aliment? Ecoutez la vérité éternelle: Malheur à qui le reçoit dans un cœur criminel, il mange sa condamnation; malheur à qui s'en éloigne, il n'a point de part à la vie. De part et d'autre, danger extrême, le coup mortel est inévitable pour vous: *Utrobique grande periculum.*

Sans doute l'Eglise n'a jamais prétendu ordonner des sacriléges, elle déclare même qu'une communion sacrilége ne satisfait pas à la loi; mais elle veut que vous vous mettiez en état de bien communier. En vous rendant la communion nécessaire, elle vous met dans l'heureuse nécessité de vous convertir; aussi ne fait-elle pas moins un précepte de la confession que de la communion. Précepte général de la confession annuelle, précepte divin de la confession préparatoire avant la communion. Quitter l'autel à Pâques, ou le profaner, deux extrémités très-funestes; mais il y a un milieu,

et c'est ce milieu qu'il faut prendre; renoncez au péché, le sanctuaire vous est ouvert. Oui, vous êtes obligé de vous convertir à Pâques, en vertu du précepte de la communion, sous peine d'un nouveau péché mortel.

Tout cela porte sur un principe bien simple. Il y a un précepte divin de la communion, et on ne peut choisir de temps plus propre à le remplir que celui de Pâques. Ce précepte n'est pas douteux, toute la théologie en convient; c'est peu d'inviter, de prier, de presser, de forcer même avec une sorte de violence au festin des noces; Dieu déclare que la vie éternelle en dépend. Malheur aux conviés qui refusent de se rendre, lorsqu'à l'heure du repas il les envoie avertir: *Misit hora cœnæ.* (*Luc.*, XIV, 17.) Les ingrats, ils n'en veulent pas, ils ne connaissent pas le bien dont ils se privent; je vous jure qu'ils ne seront jamais admis à mon banquet: *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.* (*Ibid.*, 24.) Mais il ne s'en tient pas à ces premiers châtiments : qu'on assemble mes armées, qu'elles marchent vers ces rebelles, qu'on n'épargne rien dans leurs villes, qu'on porte partout le fer et le feu, qu'il n'en reste plus qu'un monceau de cendres : *Missis exercitibus civitates illorum succendit.* (*Matth.*, XXII, 7.) Quoi! la loi de Moïse obligera, sous peine de mort, de manger l'agneau pascal, et on se croit le maître de ne pas manger celui dont il n'était que la figure. Le peuple viendra de toute part en foule dans le temple, à la fête de Pâques, y offrir, y manger les victimes, et on sera en droit de laisser mon temple désert? Non, je vous le déclare, si vous ne mangez la chair, si vous ne buvez le sang du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous. Ainsi m'expliquai-je sur le baptême et la pénitence, dont on ne peut méconnaître la nécessité. Si vous ne faites pénitence, vous périrez; si vous n'êtes régénérés vous périrez; sans l'Eucharistie point de vie pour vous : *Nisi manducaveritis carnem.* (*Joan.*, VI, 14.)

De tous les temps de l'année, en est-il de plus propre que celui de Pâques pour s'acquitter de ce devoir essentiel de religion? La loi ne se fût-elle pas expliquée, ne s'en ferait-on pas à soi-même un devoir? Voilà le temps de l'année le plus utile; les grâces s'y répandent avec le plus d'abondance : il faut en profiter. Voilà le temps le plus saint; toute la ferveur s'y renouvelle : il faut se sanctifier. Voilà le temps où l'on célèbre les plus grands mystères; c'est l'abrégé de la religion : il faut les honorer. Voilà le temps où l'Eglise a fait les plus grands préparatifs; c'est un jeûne de quarante jours, c'est la parole divine prodiguée, ce sont des cérémonies, des prières multipliées; on n'y peut rien ajouter : il faut l'imiter. Voilà le temps où l'on célèbre en particulier les mystères qui y ont le plus de rapport, qui en sont la source, l'institution, le mobile, ou plutôt ce mystère lui-même : il faut s'y conformer. L'Eucharistie, comme sacrifice, est le renouvellement de la Passion : c'est alors que l'Eglise en deuil célèbre la mort de son Dieu. Comme sacrement, l'Eucharistie est un repas magnifique où Dieu se donne lui-même : c'est alors qu'on célèbre la mémoire de ce divin repas ébauché dans la cène ordinaire, commencé dans la cène légale, consommé dans la cène eucharistique. Ainsi la sainteté du temps nous invite, la grandeur des avantages nous presse; le caractère du mystère nous engage en même temps que la loi nous oblige à cette sainte communion.

Quoi de plus convenable encore pour le bien universel de l'Eglise? Par là les brebis, ramenées à leur pasteur dans la nécessité de s'en faire connaître, à portée d'en recevoir les salutaires avis, y trouvent des secours abondants, revenant à la mère commune qui leur donna la vie de la grâce par le baptême, qui doit renfermer leurs cendres après leur mort? La vue de cette Eglise matrice rappelle leur origine et leur tombeau et même leur reconnaissance; on éprouve leur obéissance, on les fait participer aux prières qui s'offrent pour eux ; s'il a été convenable d'obliger les fidèles à assister à la messe, l'était-il moins de les obliger à se confesser et à communier? S'il a été à propos de les inviter à des messes de paroisse, l'était-il moins de les inviter à communier à Pâques dans leur paroisse? Il a été de la sagesse de l'Eglise de diviser les diocèses, pour la commodité des pasteurs et des peuples, en plusieurs petits troupeaux ; il fallait donc réunir les enfants aux pères par des marques réciproques, de respect dans les uns, de vigilance dans les autres : Dieu lui-même en avait donné l'exemple en appelant tous les ans, dans le temple de Jérusalem, les Israélites dispersés dans toute la Palestine pour les réunir dans le centre de la religion, en prendre les principes, en connaître les lois, en pratiquer les exercices, en recueillir les fruits, en maintenir l'autorité et le lustre; il a daigné s'y assujettir. Tous les ans cet Agneau divin allait dans le temple célébrer la fête de Pâques ; et, tout jeune encore, on le vit à l'âge de douze ans s'y arrêter, à l'insu de ses parents, et y expliquer la loi aux docteurs.

Tel fut le motif de l'institution du sacrement par Jésus-Christ. N'est-il pas même de l'intérêt personnel de chaque homme, que par des lois absolues qui les obligent on les mette dans l'heureuse nécessité d'aller chercher la grâce qui leur est nécessaire, et de sortir du péché dans lequel ils croupissent? La charité qu'on se doit à soi-même permet-elle d'oublier de si grands intérêts? Le zèle permet-il à l'Eglise d'en tolérer la négligence? Entraîné par les objets qui nous amusent, follement endormis par l'espérance d'une pénitence faite au dernier moment, nous traînons dans la disgrâce de notre Dieu des jours inutiles et criminels, sans ouvrir les yeux sur les dangers de la mort qui nous environnent, et la perte d'une couronne qu'on ne mérite que par les tra-

vaux. On ne veut pas penser qu'on aura à rendre compte de tous les moments de la vie, et qu'on n'a rien à espérer de Dieu quand on paraît devant lui les mains vides· on ne veut pas songer que le délai de la pénitence en arrache le mérite, qu'il la rend incertaine et suspecte, difficile et presque impossible ; qu'il est à souhaiter qu'on nous réveille de ce funeste assoupissement, et qu'on nous force à prendre un remède amer, mais nécessaire à nos maux; et Bonaventure en a cru la nécessité si grande, qu'il a prétendu que, sous peine d'un nouveau péché mortel, un pécheur était obligé de faire un acte de contrition et se confesser d'abord après son péché. Quoique cette opinion rigoureuse ne soit pas communément suivie, il n'est point de théologien qui ne convienne que le délai de la pénitence est un nouveau péché dans le danger prochain de la mort. L'Eglise semble avoir pris un tempérament entre le relâchement et la sévérité, en ordonnant, par les deux préceptes de la confession et de la communion annuelle, de se mettre une fois l'année en état de grâce.

Elle ne pouvait faire ce commandement d'une manière directe : du moins ne pouvait-elle user de son autorité pour la faire mettre à exécution. L'état d'une âme dans le péché n'est pas du ressort des hommes; le scrutateur des cœurs s'en est réservé la connaissance. Elle a pris un détour également avantageux et immanquable, en ordonnant une approche du sacrement qui oblige les âmes à recourir à ses ministres, et qui ne peut se faire en état de péché. Cette action extérieure ne saurait être soustraite à sa vigilance. Rien de plus aisé que d'en prouver et d'en punir l'infraction, surtout en prenant la précaution d'ordonner que chacun s'adresse à son pasteur. Alors sa juridiction se déploie et s'exerce légitimement par toutes les peines canoniques. Par là l'on est forcé de se confesser, et ne pouvant le faire sans contrition, forcé de communier et ne pouvant le faire qu'en état de grâce, il en résulte une heureuse nécessité de renoncer à son péché et de se mettre en état de grâce, du moins une fois l'année, sous peine de tomber dans deux nouveaux péchés mortels. Heureuse violence ! qui, du moins une fois l'année, met le salut des chrétiens à couvert par ces sages mesures.

De là vient que le précepte de la confession et de la communion annuelles, bien différent de celui de la messe aux jours de fêtes, de celui de l'abstinence et du jeûne à certains jours, ne passe pas avec la quinzaine où il est attaché, mais subsiste toujours jusqu'à son entier accomplissement. Sans doute on n'est pas tenu à faire maigre le dimanche, après l'avoir manqué le samedi; à entendre la messe le lundi, après l'avoir manquée le dimanche. Le péché est commis ; mais la charge, fixée au jour, passe avec lui et ne revient plus. Mais ici l'obligation ne s'éteint pas, la loi ne cesse de crier et de se plaindre de l'infraction ; c'est une dette qu'on refuse en vain de payer au jour de l'échéance : on ne s'en délivre pas, on ne fait qu'accumuler les intérêts et les arrérages ; le précepte de la confession n'est pas même fixé à un certain temps, il embrasse toute l'année; la fixation de celui de la communion au temps le plus convenable de l'année, loin de décharger, ne fait que resserrer les liens, puisque le concile ordonne que ce soit pour le moins une fois l'année, au temps de Pâques, désirant avec ardeur qu'on le fît encore bien plus souvent : *Saltem semel in anno.*

Mais ne peut-on pas abuser de la communion par des sacriléges? Le précepte n'est-il pas une occasion de multiplier les péchés par la transgression ? Sans doute on en abuse : et quelle est la chose sainte qui soit à couvert des traits de la passion ? La crainte des abus, la crainte des transgressions doit-elle arrêter le législateur ? n'abuse-t-on pas de la messe? faut-il cesser de la célébrer? n'abuse-t-on pas des sacrements ? faut-il cesser de les administrer ? n'abuse-t-on pas de la divine parole? faut-il cesser de l'annoncer? n'abuse-t-on pas des bonnes œuvres ? faut-il cesser de les pratiquer ? Ne transgresse-t-on pas les ordres du prince comme ceux de l'Eglise ? Ne viole-t-on pas les lois même de Dieu ? Fallait-il donc ne pas les porter ? Vous les avez prévus, grand Dieu, ces abus, votre sagesse n'a pas cru devoir mettre des bornes à votre bonté ; vous avez exposé votre personne dans l'incarnation, vos mérites dans la passion, votre corps dans l'Eucharistie, vos grâces dans leur distribution. Vous avez prévu cette transgression de vos lois, votre sagesse n'a pas cru devoir imposer silence à votre autorité, vous les avez publiés ces commandements : malheur aux prévaricateurs, ils se font le procès à eux-mêmes, ils se condamnent : ce n'est pas la loi qui a introduit le péché, elle l'a fait connaître. Ce n'est pas la sainteté des objets qui a introduit les abus, ils en sont la matière; l'homme ne peut s'en prendre qu'à lui-même : *Nunquid lex est peccatum? absit.* (*Rom.*, VII, 7.) L'Eglise en gémit, elle s'efforce de les prévenir, elle instruit, elle menace, elle frappe, mais elle a cru avec raison que ce serait un plus grand abus encore et un plus grand risque de livrer les hommes à leur négligence et à leurs passions, sans les obliger de recourir au remède des sacrements. Voyons les dispositions qu'il faut y apporter.

SECONDE PARTIE.

Gardez-vous de venir à cette sainte table sans vous y préparer. C'est ici la vie ou la mort, le poison ou le remède, le paradis ou l'enfer. Sondez votre cœur, éprouvez-vous. *Probet seipsum homo.* (I *Cor.*, XI, 28.) Mais n'allez pas chercher bien loin les instructions et les modèles ; l'Eucharistie même les donne : elle les donne surtout dans la communion pascale où tout prépare en même temps qu'il invite ; 1° dans les juifs qui en

furent la figure ; 2° dans le motif qui l'a fait établir ; 3° dans le peuple de Jérusalem qui en fut l'admirateur ; 4° dans les apôtres qui en furent les précurseurs ; 5° dans Jésus-Christ qui en fut l'instituteur ; 6° dans l'Eglise qui en est le ministre et l'exécutrice.

1° *L'agneau pascal que mangèrent les juifs en sortant d'Egypte*, fut une figure de la pâque chrétienne et un modèle des dispositions qu'on y doit apporter. Peuple d'Israël, vous gémissez dans les fers, vous soupirez après la liberté : réjouissez-vous, je vais briser vos chaînes. La mer Rouge vous attend pour vous ouvrir ses abîmes ; vos ennemis engloutis vont vous offrir leurs dépouilles ; l'Egypte dans le deuil va solliciter votre départ ; les portes, rougies du sang de l'agneau, arrêtent le glaive exterminateur. Voici le passage du Seigneur. Israël nouveau, voici encore votre délivrance. Le monde, jusqu'ici, vous a vu son captif : languirez-vous toujours dans son esclavage. L'Agneau divin, égorgé depuis tant de siècles, s'offre à briser vos fers ; son sang va vous ouvrir la route et engloutira vos ennemis. C'est aujourd'hui que vous sortez d'Egypte. Que je vois donc en vous un véritable Israélite qui soupire dans son exil et court après sa patrie céleste, qui enlève les dépouilles du péché pour les consacrer au tabernacle. Mangez cet Agneau avec ce sentiment de dégoût du monde qu'inspire la captivité, avec ces désirs ardents que font naître la vue et la conquête d'une terre délicieuse.

Ecoutez la règle qu'on dût suivre en mangeant l'agneau pascal ; elle est une figure des dispositions que vous devez apporter à l'eucharistie. Maison d'Israël, l'Agneau sera mangé tout entier : appelez vos voisins si votre famille ne suffit pas. Doit-on diviser le Seigneur ? Donnez-vous à lui sans réserve. Se partage-t-il pour vous ? Tout entier sous chaque espèce, tout entier dans chaque particule de l'hostie, vous recevez son corps et son sang, son âme, sa divinité. Les os, les entrailles, les parties inutiles de l'animal seront jetées au feu et y seront consumées. Devez-vous épargner l'objet de vos passions, dont ces parties sont l'image ? Le feu de la douleur doit tout immoler, le feu de l'amour doit tout consumer : pensées, désirs, actions, tout y est condamné. Ceignez vos reins : la pureté du cœur est essentielle. Oseriez-vous, avec un cœur souillé, recevoir l'Epoux des vierges. Au lieu de ses divines caresses, quel trésor de malédiction vous amasseriez. On n'usera plusieurs jours à l'avance que de pain sans levain : déposez tout le *levain* de la haine pour participer au repas de la charité qui doit réunir tous les cœurs.

Faites ce repas debout et un bâton à la main. Hâtez-vous comme des voyageurs prêts à partir et fort pressés. Hélas ! cette vie n'est qu'un voyage. Objets de la terre, soyez agréables, soyez brillants, vous n'êtes pas mon Dieu. Triste lieu d'exil, nous allons vous quitter. Egypte infortunée d'où la main de Dieu va nous arracher pour nous introduire dans la Terre promise. Un voyageur s'occupe-t-il de ce qu'il trouve sur sa route ? A peine une curiosité passagère y jette un coup d'œil indifférent, à peine prête-t-il un moment l'oreille à un événement dont on lui parle, et bientôt il les oublie *totalement*. Usez de ce monde comme n'en usant pas. Peut-on manger la Pâque avec trop de détachement ? Ne manquez pas de répandre sur vos portes le sang de l'agneau : à ce signe l'ange exterminateur qui doit frapper l'Egypte, vous épargnera. Plongez-vous dans le sang de l'Agneau : ses mérites peuvent seuls vous sauver. Inondés de ce sang, vous échapperez au glaive qui va frapper les réprouvés. L'hérésie et le schisme vous retranchent-ils de l'Eglise, l'infidélité vous en ferme-t-elle les portes, vous serez enveloppé dans le malheur de l'Egypte ; fussiez-vous né catholique, si vous ne vivez selon les règles de notre foi, vous n'en serez pas moins confondu avec l'Egyptien. La vertu seule distingue les vrais Israélites. Mêlez à la chair de l'agneau des laitues amères, que l'assaisonnement de la mortification le prépare pour tous ceux qui veulent le manger avec fruit. L'agneau pur et sans tache peut-il souffrir quelques souillures. Quand vous serez sorti d'Egypte, gardez-vous, comme ces infidèles que Dieu punit dans le désert, de revenir sur vos pas, par vos désirs, et demander les viandes que vous y avez laissées. Quel malheur, si vous veniez à vous dégoûter de cette manne délicieuse !

2° La communion est une pâque. Le mot de pâque signifie *passage*. La pâque fut en effet pour les Juifs un passage de la mort civile à la vie civile, de l'esclavage à la liberté. Jusqu'alors languissant dans les fers, ils avaient été la victime d'un prince barbare ; dès lors, victorieux de l'Egypte, enrichis de ses dépouilles, ils formèrent un corps de nation, gouverné par ses lois, soumis à ses maîtres, possédant la religion. La pâque fut pour Jésus-Christ le passage de la mort du corps à la vie glorieuse. Le Calvaire l'avait vu expirant dans la douleur et l'opprobre ; le tombeau le voit sortir triomphant dans la gloire, dans les délices, immortel, impassible à la droite du Père céleste. Il ne vit plus que pour lui, afin qu'à son exemple nous ne vivions plus pour nous-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour nous. *Ut qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei Dei qui pro ipsis mortuus est.* La pâque est de même pour les chrétiens le passage de la mort du péché à la vie de la grâce, de l'esclavage du péché à la liberté des enfants de Dieu, de cette vie méprisable à l'éternité bienheureuse, *et nos in novitate vitæ ambulamus.* (*Rom.*, VI, 4.) Manquer de manger l'agneau pascal, c'était chez les juifs une espèce de mort et un crime qui la méritait. Parmi les chrétiens, c'est un signe de la mort spirituelle, c'est se donner le coup mortel par la transgression ; et le mériter par l'excommunication : *Peribit anima illa de populo.* (*Levit.*, XIX, 8.)

La communion est un repas, par consé-

quent une action qui suppose la vie, et qui la conserve. Il faut vivre pour pouvoir manger, et on a besoin de manger pour vivre : c'est par là qu'on prouve la vérité de la résurrection. Lazare, revenu à la vie, se trouve au banquet du pharisien. *Lazarus [unus erat ex discumbentibus.* (*Joan.*, XII, 2.) Qu'on lui donne à manger, disait le Seigneur, après avoir ressuscité la fille du prince de la Synagogue on verra la vérité du prodige. *Date illi manducare.* (*Marc.*, VI, 37.) Vous doutez de ma résurrection, disait-il aux disciples, donnez-moi quelque chose à manger, vous en serez convaincus. *Nunquid pulmentarium habetis.* (*Joan.*, XXI, 5.) Oui, dit saint Augustin, il mangeait pour rendre la vérité sensible. *Epulabatur et veritas resurrectionis ostendebatur.* Allez, chrétiens, allez manger ce pain céleste; montrez que vous êtes ressuscités. Les aliments ne sont pas pour les morts, ni le pain céleste pour les pécheurs. Aussi l'Eucharistie est-elle mise au nombre des sacrements des vivants; parce qu'il faut avoir la vie de la grâce pour y participer. *Manifestum est vivere qui corpus Christi contingens communionem accipit.*

La communion pascale, dans l'intention de l'Eglise, est le symbole et la preuve de cette nouvelle vie : *Symbolum resurrectionis*, dit le concile de Nicée. Admirez la sagesse du précepte qu'elle en fait. Participez, dit-elle, dans ce saint temps au fruit de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu ; imitez l'un et l'autre, donnez comme lui la mort au péché par la pénitence, comme lui revenez à la vie par la communion. Nous réunissons ces deux mystères, réunissez ces deux sacrements. Vous voilà morts au péché et ensevelis avec Jésus-Christ ; menez, à son exemple, une nouvelle vie : *Existimate vos mortuos peccato viventes Deo in Christo.* (*Rom.*, VI, 11.) Entés sur le Seigneur comme la greffe sur l'arbre, suivez-en la destinée : *Complantati similitudini mortis simul et resurrectionis erimus.* (*Ibid.*, 5.)

La communion est une résurrection. Plût au ciel que la résurrection spirituelle des chrétiens dans ce saint temps fût parfaite et durable; mais, s'il est des résurrections véritables et constantes, qu'il en est d'équivoques et de peu de durée, que de faiblesses et de retours en arrachent le fruit! L'apparition de l'ombre de Samuel ne fut qu'un prestige passager, qui le laissa toujours au nombre des morts. Que de prestiges, que d'illusions en matière de conversion! Saul donne en vain des marques superficielles de pénitence, il n'en est pas moins réprouvé. David, sincère dans sa douleur, recouvre la vie de la grâce et mérite la rémission de sa faute. L'un et l'autre tiennent le même lanhage : J'ai péché, s'écrient-ils tous deux, mais que les cœurs sont différents! Quelle différence de même dans ceux que comptent aujourd'hui en foule les tribunaux sacrés et la sainte table! L'enfant que ressuscita Elisée bâilla sept fois avant de revenir à la vie : image de nos irrésolutions et de nos délais. Lazare parut avec ses liens, image des chaînes que laissent après la conversion les passions et les habitudes. Les uns et les autres ne jouissent que peu de la vie. Bientôt il faut rentrer dans le tombeau sans retour : image de tant de conversions peu durables que la rechute fait évanouir. La communion, sans nous donner une perfection exempte de faiblesse et de rechute, contribue cependant à nous affermir et à nous préserver. A sa faveur nous évitons les plus grandes fautes, nous évitons les plus légères ; nous allons, comme Elie, à la montagne d'Horeb; devenus semblables aux anges, nous acquérons les qualités des corps glorieux et éclatants par la lumière de la foi, agiles par la ferveur du zèle, subtils par la pénétration de leur prudence, impassibles par la fermeté de leur patience, la communion opère en eux la plus parfaite résurrection, et bien mieux que la manne qui ne sauvait pas la vie, elle la rend éternelle : *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.* (*Joan.*, VI, 52.)

3° *Les préparatifs des apôtres.* Autre modèle. Quels dûrent être les sentiments de reconnaissance, de joie, d'admiration, dont fut saisi cet homme heureux, chez qui le Seigneur célébra la pâque, lorsque les disciples vinrent de sa part lui en annoncer la nouvelle? Quoi! ce maître puissant à qui le ciel sert de palais daigne jeter les yeux sur ma maison pour y célébrer les plus grands mystères. Murailles heureuses! vous serez témoins de ces merveilles, heureux moi-même d'y être admis et de voir agréer mes faibles hommages. Mais on ne s'en tiendrait pas aux sentiments. Quels efforts pour préparer la maison ! quels efforts pour en écarter tout ce qui pourrait y déplaire! quels efforts pour prodiguer les plus riches ornements. Tel Salomon bâtissant un temple au vrai Dieu, trouve encore au-dessous de sa grandeur infinie les immenses profusions de ses trésors.

Quels dûrent être les empressements des apôtres eux-mêmes? Chargés de cette glorieuse commission, devenus précurseurs de leur maître dans la nouvelle espèce d'incarnation qu'il allait faire à la cène, combien de fois durent-ils dire, intérieurement comme saint Jean : *Je ne suis pas digne de délier le cordon de ses souliers.* (*Marc.*, I, 7 ; *Luc.*, III, 7.) Il faut qu'il soit élevé, que je sois anéanti ; mais je viens lui préparer la voie, selon l'expression du prophète : Que les montagnes de l'orgueil soient aplanies, que les profondeurs de la tristesse soient comblées, que les chemins tortueux de la dissimulation soient redressés, que les inégalités de ceux qui sont raboteux soient aplanies. Toute chair verra son Sauveur, le possédera, se nourrira de sa substance : *Videbit omnis caro salutare Dei.* (*Luc.*, III, 6.)

Ecoutez, âme fidèle, le ministre de Dieu vivant, il vous tient de sa part le même langage : Oui, c'est chez vous que je veux faire la Pâque avec mes disciples, préparez une grande salle, ne manquez pas de la bien or-

ner : *Cœnaculum grande stratum.* (*Marc.*, XIV, 15; *Luc.*, XXII, 15.) Tel votre cœur, par la sublimité de ses pensées, par l'élévation de ses sentiments, par la grandeur de son zèle. Plus il se rendra capable de recevoir la grâce, plus il la recevra avec profusion; s'il est étroit et petit, il n'en recevra que quelques gouttes. Ah! Seigneur, je suis indigne que vous entriez dans mon cœur, mais dites plutôt une parole et vous trouverez tout préparé pour la pâque : *Apud te facio pascha.* (*Matth.*, XXVI, 18.)

4° Admirez et apprenez *comme il y prépare lui-même ses disciples* par ses discours et ses exemples. Le voilà prosterné à leurs pieds pour les leur laver. O Dieu! est-ce là votre place? Le souffrirai-je jamais, disait saint Pierre? où trouverai-je une place pour moi quand je vous vois vous-même si bas! Ah! Pierre, c'est une nécessité inévitable, seriez-vous en état de me recevoir si je ne vous purifiais, jamais vous n'auriez part avec moi? Oui, jusqu'aux plus légères taches, comme la poussière qui s'attache à vos pieds, il faut que tout soit lavé : *Si non lavero te, non habebis partem mecum.* (*Joan.*, XIII, 8.) Ah! Seigneur, puisqu'il le faut, suivez toute l'étendue de votre charité; mes profonds respects vous dédommageront d'un service humiliant, plus capable de m'anéantir et de me confondre, que de vous humilier. Lavez mes pieds, mes mains et ma tête : *Non tantum pedes, sed manus et caput.* (*Ibid.*, 9.) Imitez, sainte Eglise, une conduite si nécessaire que vos ministres mêmes, après tous les sacrés préludes qui sont au commencement de la messe une si belle préparation, que vos ministres portent encore leur attention jusqu'à laver le bout des doigts avant de commencer un sacrifice qui demande tant de pureté.

Le discours admirable que Jésus-Christ fit à ses disciples après la cène, rapportée au long dans saint Jean, est une instruction merveilleuse pour profiter de la pâque et nous y préparer.

1° Première leçon. *Amour de Dieu.* Je m'en vais, dit le Seigneur, je m'en vais vous préparer la place dans le ciel (*Joan.*, XIV, 2 et seq.), je prierai sans cesse mon Père pour vous; car je vous aime comme mon Père m'a aimé. Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix; je ne vous appelle pas des serviteurs, les serviteurs ignorent les secrets de leur maître. Mais vous êtes mes amis, je n'ai rien de caché pour vous; peut-on donner de plus grande marque d'amitié, que de donner sa vie pour ceux qu'on aime? Je veux que nous soyons tous consommés en un, comme le Père, le Fils, le Saint-Esprit ne sont qu'un. Peut-on porter la tendresse plus loin? peut-on en donner des marques plus touchantes? N'est-il pas juste de le payer de retour, surtout dans le sacrement, qui est le chef-d'œuvre de son amour?

2° Seconde leçon. *Amour du prochain.* Je vous donne, dit-il (*Joan.*, XIII, 34, et seq.), un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés : c'est par là qu'on connaîtra si vous êtes véritablement mes disciples. Supportez-vous mutuellement, que les sujets de plainte que vous aurez les uns contre les autres, n'altèrent point votre charité. Le disciple ne doit pas être mieux traité que son Maître : s'ils m'ont persécuté le premier, vous flattez-vous qu'on vous épargne? Mes amis mêmes seront ligués contre moi. Souffrez à mon exemple, et à mon exemple consolez-vous, réjouissez-vous même de souffrir; vous pleurerez, vous serez dans l'affliction, tandis que le monde se réjouira; mais votre tristesse se changera en joie. Une femme en travail d'enfant souffre les douleurs les plus vives; l'a-t-elle mis au monde, elle oublie ses douleurs passées, pour ne songer qu'à son bonheur présent. Ah! Seigneur, avec quel soin conserverons-nous cette union parfaite?

3° Troisième leçon. *Confiance en Dieu.* Son amour et ses promesses suffisent pour l'établir. Non, je ne vous laisserai pas orphelin; je viendrai à vous, j'ai vaincu le monde. Demandez et vous recevrez, frappez à la porte et on vous l'ouvrira, cherchez et vous trouverez. Qui peut être malheureux après ces paroles? Qui peut craindre, sous les ailes du Tout-Puissant? Serait-on pauvre, si un roi vous faisait ces offres? Vous vous plaignez de votre pauvreté, vous redoutez vos ennemis, vos passions vous tyrannisent mais vous savez demander; il n'en faut pas davantage. Mais où se trouvera-t-elle solidement appuyée cette confiance, si ce n'est dans ce sacrement adorable, où l'on nous accorde la source, l'auteur, le trésor même de la grâce.

4° Quatrième leçon. *Humilité.* Je suis la vigne et vous êtes les branches. Si vous êtes séparés du tronc, vous ne porterez aucun fruit : mais, comme le sarment, vous ne serez bon qu'à être jetés au feu. Unis à moi, vous porterez d'excellents fruits. Vous ne pouvez rien sans moi : vous pouvez tout avec moi. Humilité profonde d'un Dieu, si dignement enseignée, si dignement pratiquée dans ce mystère. Dans les plus sanglants outrages, le plus grand mépris, la plus profonde obscurité, jamais fût-il plus anéanti, plus oublié, plus méconnu? Voilà un Dieu vraiment caché. Pouvons-nous apporter à l'autel une humilité trop profonde? *Vere Deus absconditus.* (*Isa.*, XLV, 15.)

5° *L'institution même*, nouvelle leçon. Il prend le pain et le vin entre ses mains, et le distribue à ses disciples. *Prenez et mangez*, dit-il, *ceci est mon corps: prenez et buvez, ceci est mon sang.* (*Matth.*, XXVI, 26; *Luc.*, XXII, 19.) Je ne me borne pas à vous le donner, je veux que vous ayez le pouvoir de le donner aux autres. Faites pour l'amour de moi et en mémoire de moi, ce que je vais faire moi-même. (*Luc.*, XXII, 19.) Contemplez-le sur la croix, prêt à rendre le dernier soupir : c'est là que coule le sang que vous buvez dans le calice; c'est là qu'est déchiré ce corps dont vous vous nourrissez dans l'hostie. Il a voulu que dans le même

temps l'Eglise renouvelle le souvenir de l'un et de l'autre : elle vous y invite et vous en presse. Oubliez-vous ce monument sacré de sa Passion? Toutes les fois que vous y participez, vous en renouvelez la mémoire. Quel temps plus propre à le retracer! Mais quelle plus belle leçon de mortification et de détachement, d'humilité et de patience! Retracerait-on la Passion avec les sentiments et les défauts qu'elle a dû détruire! Soyez une image vivante de ce que vous exprimez dans le sacrement. Qu'un Dieu mourant se retrouve dans vos vertus, comme il se trouve dans l'hostie. Soyez à l'autel comme on était au Calvaire.

6° L'Eglise, pleine de cet esprit, réunit dans ce saint temps la célébration de tous ces mystères, qui non-seulement sont infiniment grands en eux-mêmes, et comme l'abrégé de la religion, mais qui ont tous un rapport marqué à l'Eucharistie, ou plutôt qui en sont l'établissement. Exercice et institution du sacerdoce qui en est la source, exécution réelle du sacrifice sur le Calvaire, dont elle est le renouvellement. Première immolation de la victime à la cène, dont elle est la continuation, résurrection dont elle est le gage, victime et prêtre qui vous offrez vous-même, aliment et convive qui vous-même vous donnez, mort et vivant qui vous-même vous glorifiez, l'unique objet de nos vœux, et modèle de notre conduite, n'est-ce pas avec raison que l'Eglise réunit tous ses enfants à vos pieds par des communions générales et solennelles, pour aller en même temps recevoir vos faveurs, et apprendre à en profiter.

Mais que ne fait-elle pas pour vous y disposer! Si tout par ses ordres vous y invite, tout par ses ordres vous y prépare. Vos vœux peuvent-ils jamais être mieux satisfaits? Depuis quarante jours, la parole de Dieu, annoncée de toutes parts, vous rappelle les plus grandes vérités de la religion. Les prières si multipliées ont dû vous ménager les grâces les plus abondantes; la loi de l'abstinence et du jeûne, si solennellement imposée, a dû mortifier des passions dangereuses; l'éloignement des compagnies et des fêtes du monde a dû débarrasser votre esprit des images étrangères; les exemples de vos frères, dont la ferveur s'est ranimée, ont dû réveiller une piété languissante. Depuis quarante jours, que de préliminaires, que de préparatifs à la cène eucharistique!

La sainte quinzaine ne nous instruit pas moins. L'Eglise semble épuiser tous ses pieux artifices; elle arbore les ornements les plus lugubres; elle étale les cérémonies les plus frappantes; elle fait retentir les sons les plus touchants : tout respire la pénitence. Elle fait dans ses prières et dans ses offices le détail de ce que la religion a de plus pieux et de plus tendre. Les temples ne désemplissent pas, les offices ne finissent pas : rien n'est oublié pour toucher les cœurs. C'est dans ce temps qu'elle administre solennellement la plupart des sacrements, ou qu'elle en prépare la matière, c'est alors que se fait la bénédiction des huiles saintes, qui servent à la confirmation et à l'extrême-onction; c'est alors que se bénit la piscine sacrée, où l'on efface le péché originel; c'est alors qu'autrefois on conférait solennellement le baptême aux catéchumènes; c'est à peu près vers ce temps que l'évêque impose les mains aux ministres, et leur confère les saints ordres; c'est alors aussi que doit couler le sang, et que doit se distribuer le corps du divin Agneau. Quelle reconnaissance n'inspire pas un Dieu qui se livre de ses propres mains! Quelle horreur du péché! quel amour n'enseigne pas un Dieu qui expire sous la main d'un bourreau! Quelle humilité ne fait pas naître un Dieu chargé d'outrages, et condamné comme un criminel! Quelle admiration ne mérite pas le vainqueur de la mort et du tombeau!

Enfin les préparatifs du peuple qui va au-devant de lui et le mène en triomphe à Jérusalem. Qu'il est singulier ce triomphe! qu'il est touchant! qu'il est édifiant! qu'il est instructif! Ce ne sont point des acclamations ordonnées par autorité ou mendiées par ambition : la reconnaissance seule règle les hommages, ce ne sont point de ces spectacles pompeux et magnifiques où la nature et l'art aient de concert épuisé leurs richesses; le cœur d'un peuple fidèle en a fait tous les frais : quelques branches d'arbres trouvées au hasard, quelques habits répandus le long du chemin, tels sont les trophées qu'une religion sincère donne au Roi des rois, et que le Roi des rois daigne accepter. Quoi de plus consolant pour nous! Il faut être bien pauvre pour n'avoir pas des haillons à offrir, et des branches d'arbres. Serait-on excusable de paraître les mains vides devant un Dieu si accommodant et si facile?

Peuple fidèle de Jérusalem, instruisez-nous, sortez de la ville, allez au-devant de lui dans la campagne, apprenez-nous à sortir du tumulte, à sortir de nous-mêmes pour aller à sa rencontre, dans la solitude et la retraite : allez, les palmes à la main, et peignez-nous les victoires que nous devons remporter sur nos ennemis; dépouillez-vous de vos habits, répandez-les sur le chemin où il doit passer; enseignez-nous à nous dépouiller de nos biens, à nous détacher de nous-mêmes, pour les lui consacrer. Il voit parmi vous des enfants; il se plaît à entendre leurs voix innocentes : il voit de amis et des disciples, il reçoit avec plaisir leurs services. Les uns m'annoncent l'innocence et la pureté, les autres la fidélité et la constance. Qu'on chante des cantiques, ils sont le langage du cœur; qu'on se hâte de le couronner : voilà l'emploi des bonnes œuvres. Qu'on le reçoive avec respect comme un roi, mais avec confiance : car c'est un roi plein de douceur : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.* (*Matth.*, XXI, 5.) Conformez-vous à ces grands modèles; faites triompher Jésus-Christ dans vos cœurs et vous arriverez à la vie éternelle.

DISCOURS III.

SUR LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Exi cito in vias et sepes, et compelle intrare, ut impleatur domus mea. (*Luc.*, XIV, 23.)

Allez promptement dans le grand chemin et le long des haies, et obligez-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie.

Peut-on n'être pas surpris d'une conduite si peu sage? Ce père de famille prépare à grands frais un magnifique repas; et parce que ceux qu'il a invités ont des affaires qui ne leur laissent pas la liberté de s'y rendre: Allez, dit-il, par deux fois à ses domestiques, allez promptement, tantôt dans les rues et les places publiques, tantôt dans les grands chemins et le long des haies, rassembler au hasard tout ce qui se présentera: pauvres, aveugles, boiteux, malades, tout est bon pour moi. *Compelle intrare.* Je veux absolument que toutes les places du banquet soient remplies: *Ut impleatur domus mea.* Quels empressements, quelle violence, quelle bizarre acception de tout le monde! Est-ce connaître, est-ce bien soutenir la dignité de son rang?

Qui croirait que ce festin est l'Eucharistie, que ce père de famille est Dieu même qui, par bonté, invite avec empressement tout le monde à sa table? Quoi! une foule de personnes répandues au hasard dans les places publiques, dans les grands chemins, le long des haies; tous pauvres, la plupart contrefaits, incapables de lui faire honneur, hors d'état de paraître à sa cour; à qui les ordres pressants et le zèle de ses officiers laisse à peine le temps, je ne dis pas de se préparer, mais même de se rendre chez lui. L'Etre suprême ménage-t-il donc si peu ses intérêts et sa gloire? un Dieu de qui on ne peut approcher avec trop de respect, se prodigue-t-il ainsi à des hommes que leurs passions et leurs péchés en rendent si peu dignes? Tels sont les étonnants excès de sa miséricorde, on est tenté d'y méconnaître et sa sagesse et sa grandeur. Mais n'est-il pas plus étonnant encore que cet excès de bonté ne trouve de notre part que des excès d'indifférence. Rien de plus propre à faire naître la confiance et le désir, que le désir et les invitations d'un Dieu. Faut-il que, déconcertés par grossièreté, timides par défiance, dégoûtés par bassesse, nous refusions une grâce si précieuse? Mille fois plus coupables que ceux dont les affaires semblent colorer le refus, nous méritons tout le poids de ses anathèmes. Telle fut encore la multiplication étonnante de quelques pains en faveur de quatre mille personnes. Quel nombre prodigieux reçu en même temps à la table céleste et nourri d'un pain miraculeux! En étaient-ils tous dignes, y étaient-ils tous bien préparés, n'y avait-il parmi eux aucune faiblesse? Une libéralité si peu mesurée ne passerait-elle pas pour une profusion indiscrète si la sagesse divine n'en était le garant?

Rendons-leur cependant justice; à travers tous leurs défauts, on entrevoit d'heureuses dispositions: ils aiment la divine parole, ils y sont attentifs, et quoiqu'ils traînent après eux leurs enfants et leurs femmes, ils suivent constamment Jésus-Christ; ils passent trois jours sans manger, ils le cherchent pour le faire roi: *Quærebant eum ut facerent eum regem.* (*Joan.*, VI, 15.) Les autres obéissent au ministre qui les appelle; ils honorent le maître qui les invite, ils sentent leur faiblesse, et à l'exception d'un seul téméraire, ils prennent tous une robe nuptiale pour venir au festin.

Vous me prévenez sans doute dans l'usage que je veux faire de ces touchantes paraboles, les profusions eucharistiques s'y font bien sentir: la bonté d'un Dieu qui se donne en nourriture, le dévouement sincère, image de l'état de grâce dont il se contente et qui, au milieu même de vos défauts, vous en rend légitimes possesseurs; tout vous annonce la tendre sollicitude de l'Eglise qui, dans ce saint temps, vous présente à tous le pain de vie, vous invite, vous presse, vous ordonne à tous d'en approcher. Justifions sa conduite, aplanissons la route du sanctuaire à ceux qui reconnaissent Jésus-Christ pour leur roi. A Dieu ne plaise que, par une confiance mal entendue ou plutôt par une téméraire présomption, je veuille vous faire approcher sans préparation d'un sacrement qui mérite les plus grandes; ou que, par un zèle aveugle, je vous fasse franchir les bornes d'une sage modération et oublier les lois d'une humble docilité; bien loin de suivre les ordres du Père de famille, ce serait vous présenter contre sa volonté; paraître sans la robe nuptiale, et se faire chasser honteusement de la salle des noces.

Mais aussi pour éviter un autre excès également funeste, il faut animer vos désirs si vous êtes indifférent, ou votre confiance si vous êtes timide. Je veux vous engager, c'est trop peu, suivons à la lettre les ordres du Père de famille dont je suis le ministre: je veux vous presser de sa part, vous forcer en quelque sorte, vous faire une douce violence pour vous mener à son festin: *Compelle intrare.* Fussiez-vous pauvre, malade, aveugle, trouvé au hasard sur le grand chemin ou les places publiques, les ordres sont exprès; je ne vous inviterai, je ne vous presserai, je ne vous forcerai pas moins: *Compelle intrare, ut impleatur domus mea.*

Pour vous en convaincre, j'avance deux choses qui feront la matière de ce discours: 1° il faut communier souvent quand on le fait bien; 2° il faut communier souvent pour le bien faire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne vous y trompez pas, dit saint Chrysostome, il ne faut jamais approcher de la sainte Eucharistie, ou il faut le faire souvent; ce n'est pas une témérité d'y venir plusieurs fois; mais c'en est une inexcusable de s'y montrer en mauvais état une seule fois: *Neque audacia est sæpe accedere, sed indigne vel semel.* Etes-vous coupable de quelque péché mortel, vous en êtes indigne vous ne

sauriez y paraître trop rarement? êtes-vous en état de grâce, n'attendez pas le jour de la fête, c'est une pâque continuelle pour vous. *Semper Pascha cum adest cordis munditia.* Vous ne devez craindre que le malheur d'en être privé : *Unicus sit nobis dolor hac cœna privari.*

La réception de l'Eucharistie peut être regardée sous trois points de vue : 1° comme une bonne œuvre; 2° comme un sacrement; 3° comme un sacrifice. Tous ces rapports nous engagent à y participer fréquemment, et j'ose dire que soit qu'on envisage la gloire qui en revient à Dieu, ou le fruit que l'homme en retire, ayant même égard aux pertes que causent les faiblesses ordinaires à l'humanité, il résulte un bien infiniment plus grand d'une communion fréquente que d'une communion rare.

1° L'Eucharistie ne fût-elle pas un sacrement, ce serait du moins une bonne œuvre de la recevoir, et de toutes les œuvres la plus méritoire et la plus agréable à Dieu. Apprenez cette consolante vérité, âmes ferventes, qui cherchez avec soin les occasions d'augmenter vos mérites et de présenter à Dieu une gloire pure. Ames pieuses, vous à qui l'âge, l'état, les affaires interdisent les austérités de la pénitence et les travaux du ministère; consolez-vous dans le cercle étroit que la Providence prescrit à votre zèle. Heureux, sans doute, ceux que le Père de famille daigne envoyer comme ses officiers, dans les forêts immenses du nouveau monde, dans les neiges du pôle, dans les sables brûlants de l'Inde, pour ramasser les pauvres, les malades, les barbares, et les mener au festin des noces. Consolez-vous : sans traverser les mers, en vous ouvrant le tabernacle, le Seigneur offre à votre amour tout un monde. Heureux ceux qui peuvent s'immoler tous les jours sous le glaive d'une mortification volontaire, ou que Dieu consume encore mieux par les croix que ménage sa providence, que par les austérités qu'on se choisit. Mais consolez-vous : sans boire la lie du calice, en vous donnant la sainte victime, il allume pour vous le bûcher et vous y brûle avec elle. Heureux ceux qui peuvent, épris d'une charité compatissante, répandre des trésors dans le sein de l'indigent, essuyer les larmes de l'affligé, bander les plaies du malade. Mais enfin, si Dieu, vous rendant pauvre vous-même, vous en ôte les moyens, consolez-vous : en vous confiant le trésor eucharistique, il vous met en main de quoi enrichir, de quoi soulager l'univers.

Oui, tout est au-dessous de l'Eucharistie, travail, aumône, pénitence, rien ne lui est comparable; rien n'attire tant de grâces, rien n'unit si étroitement à Dieu, pour peu qu'on ait de foi. Quel objet plus frappant! pour peu qu'on ait de sensibilité. Quelle grâce plus touchante! Que de motifs à la fois! que de bienfaits! que de vertus! que de miracles! c'est le comble des faveurs, c'est le centre des lumières, c'est le chef-d'œuvre des prodiges. On honore ailleurs une présence de Dieu commune à tous les êtres : c'est ici une présence réelle et corporelle. On admire ailleurs une merveille extraordinaire : ici la nature renversée surpasse notre admiration même. On trouve ailleurs quelques leçons de vertus : ici toutes les vertus sont à la fois pratiquées de la manière la plus admirable. Non, non, à ne regarder la manducation du pain céleste, que comme une action de piété, il n'en est point que les avantages infinis qu'on y trouve dût nous rendre plus familière. C'est avec raison que tous les maîtres de la vie spirituelle conseillent, comme un des exercices les plus importants, de communier du moins spirituellement, quand on ne peut le faire corporellement.

Est-il œuvre de piété que Dieu ait rendue plus facile? Il n'y a ici ni dépenses à faire, ni dégoût à vaincre, ni mortification à essuyer, ni affaire à déranger. La vertu proportionnée à l'état et à la capacité, est à la portée de tout le monde : un enfant, un vieillard, le petit, le grand, tout peut manger un morceau de pain; les malades mêmes n'en sont pas privés. Il se fait porter chez eux. Il tempère l'éclat de sa lumière et la perfection de sa loi, sous l'écorce des paraboles et la simplicité de l'expression; il cache l'éclat de sa majesté et les merveilles de ses opérations sous le voile de la nourriture et la grossièreté de l'aliment. Une pensée, un clin d'œil, un instant suffit pour cet acte de vertu. Une parole le consacre, un moment le reçoit, et un acte de foi se l'approprie. Tous les temps sont propres à son service; tout le monde est bien reçu à les lui offrir. Avec quelle promptitude, quelle fidélité, quelle constance se rend-il aux ordres du prêtre et entre-t-il dans le cœur du fidèle! Sa parole se fait entendre à tous, sa grâce se communique à tous. Partout des ministres qui annoncent l'une et distribuent l'autre. Multiplié à l'infini dans toutes les parties du monde, il s'offre à tous, sans connaître ni lieu, ni temps marqué. Tout lui sert d'autel, tout lui sert de table; il ne faut ni monter au ciel, ni descendre dans les abîmes pour le trouver, le voilà chez vous, l'y voilà toujours : son royaume et son corps sont au milieu de votre cœur. Jusqu'à la fin des siècles le tabernacle le possédera et le verra toujours prêt à vos besoins et à vos désirs : *Sto ad ostium et pulso.* (*Apoc.*, III, 20.)

Peut-on, après cela, éloigner l'homme de bien du banquet céleste? Que ne lui dit-on plutôt : Vous priez trop souvent, vous faites trop d'aumônes, vous pratiquez trop de pénitences : retranchez plutôt sur l'un que sur l'autre; il y aurait moins à perdre pour vous. Non, on ne peut, sans détruire la pratique des bonnes œuvres, rendre suspecte la plus parfaite de toutes. Le même Dieu qui nous apprend la nécessité des unes ne laisse pas ignorer l'importance de l'autre : la même bouche qui maudit le figuier stérile, réprouve ceux qui s'excusent de venir à son repas; la même bonté qui exauce nos prières, s'engage à donner la vie éternelle à ceux qui le recevront, *qui manducat vivet in æter*

num (*Joan.*, VI, 52); le même Maître qui veut qu'on le serve dans la personne du pauvre, promet de demeurer avec ceux qui se nourriront de sa chair, *in me manet et ego in eo.* (*Joan.*, XV, 5.)

Mais, dites-vous, combien de fois, dans mes communions, des vues moins pures en ternissent la beauté? La tiédeur en diminue le mérite, la négligence en empêche le fruit. Sans doute, est-il de bonnes œuvres qui en soient exemptes. Quel est le saint qui est toujours parfaitement fidèle? Les distractions interrompront vos prières, une compassion humaine ouvrira la bourse, la vanité se fera honneur des austérités, des intentions basses animeront le ministère. Il n'appartient qu'à Marie d'être toute belle et sans tache. Le plus juste doit redouter ses propres justices. Mais jamais ces tentations et ces faiblesses ont-elles dû faire abandonner ces bonnes œuvres? Faites vos efforts pour éviter les moindres fautes; gémissez sur celles que l'infirmité humaine laisse échapper : qu'on s'en humilie, que les larmes les réparent. Mais ce serait un plus grand mal encore de cesser de prier, de jeûner, de donner. La moisson ne sera pas si abondante, mais il se trouvera toujours quelque chose à glaner, et toujours bien plus que si vous aviez tout quitté. Que dis-je ? c'est alors qu'il faut les multiplier : le nombre pourra suppléer à l'imperfection. Ainsi, ce serait le comble de la folie si, pour éviter quelques légères fautes, que vous vous reprochez dans vos communions, vous vous absteniez de la communion même.

2° L'Eucharistie est un sacrement. La vie spirituelle de l'âme ressemble à la vie matérielle du corps; et saint Thomas nous donne une idée très-juste des sacrements qui soutiennent l'une, en les comparant aux divers secours qui conservent l'autre. D'abord, dit-il, l'homme doit naître. Est-il né? c'est un enfant, il faut le fortifier et le rendre un homme parfait. Est-il malade? il a besoin de remède. Il faut tous les jours qu'il prenne de la nourriture pour conserver la vie. A la mort, les secours augmentent à proportion de ses besoins. Le genre humain dépérit sans cesse, de nouvelles générations le perpétuent, de nouveaux magistrats prennent la place de ceux que la mort a enlevés. Ainsi, dans la vie de l'âme, un homme naît par le baptême, la confirmation le rend parfait, la pénitence guérit ses maux, le mariage en conserve la race, l'ordre lui donne des pasteurs, l'extrême-onction fortifie les derniers moments : mais l'Eucharistie est son aliment. On ne naît qu'une fois par le baptême, le caractère sacerdotal ne s'efface jamais, l'extrême-onction et la pénitence ont leurs temps marqués par le péché et la maladie; mais des besoins journaliers rendent les aliments toujours nécessaires. Il est donc de l'intérêt de l'homme que l'usage en soit aussi fréquent que le besoin.

Ce n'est pas seulement un homme sain et robuste, l'homme faible et malade peut aussi peu et moins se passer de nourriture. S'il faut que l'un conserve ses forces, l'autre doit travailler à les rétablir. Sans doute on ne donnera pas des aliments à un cadavre : ils lui seraient inutiles. Aussi ne prétendons-nous point qu'un homme, mort à la grâce par le péché mortel, soit admis au céleste banquet : il y mangerait son jugement. Mais, tandis que la vie de la grâce n'est pas perdue, ne perdez pas de vue un besoin pressant. Ménagez ce reste de vie, une privation entière vous conduirait à la mort. Téméraire, si vous osez tenter de vous en passer, vous reconnaîtrez bientôt à l'augmentation de votre faiblesse, et peut-être à votre mort même, que vous avez négligé de manger le pain des forts : *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum.* (*Psal.* CI, 5.) Il n'en est pas de ce pain délicieux comme des viandes ordinaires : leur grossièreté, leur qualité, leur quantité peuvent nuire aux estomacs faibles et d'une santé délicate. Mais ne craignez pas de fâcheux retour de cette viande divine : elle est une nourriture propre à tous, elle est utile au petit, au grand, au fort et au faible; et quoiqu'une diète raisonnable soit quelquefois nécessaire, une trop longue privation, par l'inanition même, vous mènerait infailliblement au tombeau.

Concluons-nous de là qu'il faut communier tous les jours, comme il faut manger tous les jours? Oui, sans doute ; et malheur à ceux dont les crimes rendent l'exception nécessaire. Conséquence naturelle et vraie, si l'expérience des faiblesses des hommes ne donnait de trop tristes alarmes ; conséquence d'autant plus juste, que la vie de l'âme, plus faible, plus exposée, plus rapidement perdue que celle du corps, exige un secours toujours présent. Conséquence que je ne tirerais après tout que d'après saint Thomas. Il pousse la comparaison dans toute son étendue, et nous assure qu'il est bon de communier tous les jours pour nourrir son âme, comme on mange tous les jours pour nourrir son corps. *Sicut cibus corporalis quotidie sumitur, ita hoc sacrum quotidie suscipere laudabile est.* Je ne parlerai que d'après saint Ambroise, saint Hilaire et mille autres, qui appliquent à l'Eucharistie les paroles de l'oraison dominicale, *Donnez-nous notre pain de chaque jour* (*Matth.*, VI, 11), et donnent le conseil de la communion journalière. Enfin je ne parlerai que d'après le concile de Trente : c'est là que l'Eglise ne se contente pas de louer la communion fréquente; elle exhorte, elle prie, elle presse, elle conjure par les entrailles de Jésus-Christ, tous les fidèles, sans exception : *Omnes et singulos paterno affectu monet, rogat, obsecrat, hortatur per viscera misericordiæ Christi.* Elle y déclare dans un autre endroit, qu'elle souhaite avec ardeur que les fidèles, toutes les fois qu'ils assistent à la messe, y communient. *Ut in singulis missis fideles astantes communicent.* Mais n'allons pas si loin, bornons-nous à une communion moins fréquente. Du moins conviendra-t-on, qu'après de si bons ga-

rants, l'excès est peu à craindre. Des règles si précises permettent-elles de douter qu'on ne s'éloigne ou ne se rapproche de l'esprit de Dieu et de l'Eglise, à mesure qu'on en augmente ou diminue le nombre.

Pourquoi établir ce sacrement dans un repas, faire même de ce repas un sacrement? Action la plus nécessaire à la vie, la plus commune et la plus familière. Vous vouliez, mon Dieu, nous attirer, nous engager, nous lier, nous fournir dans cet accès même de nouveaux motifs, et contracter de nouveaux engagements. Pourquoi choisir le pain et le vin, de tous les aliments les plus nécessaires, les plus ordinaires, les plus communs? Et voilà l'image de l'Eucharistie. C'est la nourriture de tous les pays, de tous les âges; c'est l'aliment de tous les temps; c'est le fruit de toutes les saisons. Santé ou maladie, force ou faiblesse, courage ou lassitude, tout a besoin de pain; le pauvre comme le riche, le petit comme le grand, tout y a recours, et le pauvre et le petit plus que le grand et le riche, puisque souvent il n'a que cela seul à manger. Aussi jamais on ne s'en dégoûte, quoiqu'on se lasse des mets les plus exquis. La nécessité, la sensualité, la bizarrerie peuvent varier à l'infini les autres viandes : il faut toujours en revenir au pain; *panem quotidianum*. Aussi faut-il toujours en revenir à l'Eucharistie. Les différentes possessions, les divers attraits, les mouvements de la grâce, varient à l'infini tous les exercices de piété : mais ce sacrement adorable est pour tout le monde le fonds de la vie spirituelle. *Caro mea vere est cibus sanguis*, etc. (*Joan.*, VI, 56.) Ce choix du pain, par un chef-d'œuvre de sagesse, en nous rappelant à notre pauvreté, nous comble de richesses. Comme des pauvres, vous ne devez avoir que du pain; mais sachez en même temps que ce pain soutient votre vie, qu'il renferme un Dieu, et que pour vous enrichir et pour vivre, vous ne sauriez trop y participer. Ah! serait-ce répondre aux bontés du Seigneur, d'être insensible quand il se montre si empressé, d'être plus difficile à profiter de ses grâces qu'il ne l'est à les répandre; et tandis qu'il fait des prodiges de charité pour venir à nous, faire des prodiges d'ingratitude pour s'éloigner de lui? Quelle insulte, quelle folie de mourir de faim auprès d'une table si bien servie, où un Dieu se donne lui-même!

Ecoutez cette tendre invitation, si commune dans tous les repas : Prenez, mangez, buvez, rien ne m'est plus agréable : *Accipite, comedite, bibite.* (*Matth.*, XXVI, 26.) Mangez, buvez-en tous; c'est pour vous tous que j'ai fait à si grands frais de si grands préparatifs : *Manducate ex hoc omnes.* (*Ibid.*) Mangez, buvez, enivrez-vous, ne mettez aucune borne à ma libéralité et à vos désirs : *Bibite et inebriamini charissimi.* (*Cant.*, V, 1.) Ne craignez rien de cette sainte ivresse. C'est ici le froment des élus, c'est ici le vin qui fait germer les vierges. Je ne prescris point, il est vrai, une participation déterminée. Je ne commande point absolument sous peine de péché. En use-t-on ainsi dans les repas? On se contente d'inviter, d'engager, de presser. C'est à l'amitié, c'est au besoin, c'est à la faim à faire le reste. C'est même par bonté que je n'ordonne pas. Si la loi de l'amour et de la nécessité n'est pas assez forte, ce serait tendre en quelque sorte un piége à des chrétiens indifférents, par des ordres qu'ils enfreindraient peut-être : c'est un crime que je leur épargne. Je déclare pourtant de ce sacrement ce que j'ai si positivement décidé du baptême et de la pénitence : Ne vous attendez pas à entrer dans le ciel, si vous n'êtes régénéré dans les eaux; ne comptez pas sur le salut, si vous ne faites pénitence; ah! n'espérez pas non plus d'avoir la vie, si vous ne vous nourrissez de ma chair. Quand l'occasion vous manque, vous devez tous les jours y suppléer par le désir; quand elle se présente, vous êtes coupable, si vous négligez de les recevoir en effet : *Nisi manducaveritis carnem non habebitis vitam in vobis.* (*Joan.*, VI, 54.)

C'est encore là que nous conduisent toutes les figures qui annonçaient l'Eucharistie. C'est un fruit de vie planté dans le paradis terrestre de l'Eglise. Son usage fréquent nous donne l'immortalité, comme le fréquent usage de l'ancien eût conservé la santé et la vie de nos premiers pères. Mais malheur à ceux dont l'aveuglement et l'indifférence prennent la place du chérubin armé qui en interdit les approches. C'est une manne qui tombe du ciel dans le désert de cette vie. Elle tombe tous les jours, tous les jours il faut la ramasser, et s'en nourrir. Inutile et criminelle prévoyance qui voudrait en prendre pour plusieurs jours. Malheur à ceux qui s'en dégoûtent, comme le peuple infidèle : *Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo.* (*Num.*, XXI, 5.) C'est le festin d'Assuérus qui dura cent quatre-vingts jours, ou plutôt qui dure depuis dix-sept siècles : la table est dressée dans tout l'univers; elle est toujours magnifiquement couverte; tout le peuple y est invité; c'est faire honneur au prince que de s'y rendre, c'est l'insulter que de ne pas s'y trouver. C'est ici l'arbre de l'*Apocalypse;* il porte des fruits douze fois l'année. Allez les cueillir dans chaque saison. Toujours renaissant, il se livre sans cesse à vos désirs. Heureux les saints qui en sont continuellement rassasiés! le torrent des délices qui les inonde coule toujours. Sans cesse nourris de la vérité, qui se présente à leurs yeux sans nuage et sans voile, leur bonheur ne souffre aucune interruption : *Jam vos pascit amor nudaque veritas de pleno bibitis gaudia flumine.* Heureux ceux qui, à leur exemple, cherchent la vraie félicité dans la participation au corps de Jésus-Christ! elle en est l'avant-goût et le gage. Malheur à ceux qui, en se retranchant eux-mêmes du corps de Jésus-Christ, ne se préparent que trop l'éternelle réprobation, dont ils éprouvent déjà le prélude. *Pignus futuræ gloriæ.*

Mais, direz-vous, je ne me sens pas cette

faim et cette soif spirituelle qui rend utile cette céleste nourriture. Ma langueur et mon dégoût m'alarment. Je ne m'aperçois pas d'un fruit qui m'encourage et ranime mon ardeur en ranimant mes espérances. Mais quoi, vous dirai-je, vous sentez-vous toujours le même appétit dans vos repas? la même vigueur dans votre santé? Sentez-vous toujours l'effet que produisent sur vous les aliments? Tous les jours le travail, la saison, le climat, les commodités de la vie altèrent vos forces, changent votre goût, diminuent votre santé : cessez-vous pour cela de manger? Forcez vos répugnances, soutenez-vous par ces aliments nécessaires : c'est toujours beaucoup de maintenir ses forces, sa langueur même. En se retranchant tout, on perdrait même le peu qu'on a. La vie spirituelle a ses alternatives : qui en doute? Santé, maladie, force et faiblesse, faim et dégoût, il faut s'attendre à tout : les progrès y sont insensibles. Heureux même de ne pas déchoir! et, au milieu de tant d'ennemis et de dangers, de se maintenir en état de grâce. Mangeons toujours : la nourriture est nécessaire, si nous voulons ne pas perdre le peu qui nous reste.

3° Enfin l'Eucharistie est un sacrifice. Nouveau point de vue qui nous démontre que l'usage en doit être fréquent : Dieu nous l'apprend, dans l'ancienne loi, par le nombre des sacrifices qu'il avait établis. Chaque année avait plusieurs fêtes qui ne se célébraient que par l'immolation des victimes; chaque péché devait être expié par un sacrifice, peu d'événements considérables qui n'en dussent être accompagnés. Des actions de grâces à rendre, des prières à faire, la colère de Dieu à apaiser, un jour de victoire à solenniser. Le temple était continuellement inondé du sang des animaux; plus de cent mille brebis égorgées, le jour de sa dédicace, paraissaient encore à Salomon au-dessous de sa grandeur. Mais outre ces sacrifices abandonnés à la piété des fidèles, que leur dévotion et leur besoin avaient si fort multipliés, il était prescrit par la loi d'en faire exactement deux tous les jours, le matin et le soir, qu'on nommait sacrifice perpétuel, *juge sacrificium.* (*Dan.*, VIII, 11, 12, 13; XI, 31; XII, 11.)

Peut-on, en effet, rendre trop souvent hommage à la majesté de l'Etre suprême? Si les princes exigent des devoirs assidus d'un courtisan qui aspire à leur plaire, Dieu sera-t-il insensible au zèle d'un homme de bien qu'il voit constamment au pied de son tabernacle et à l'indifférence d'un pécheur qui le fuit? Les faveurs dont il nous comble sont continuelles : n'est-il pas juste de les payer par le tribut de notre gratitude? Heureux si chaque instant de notre vie pouvait être marqué par quelque nouveau trait de reconnaissance, comme il n'en est point qui ne soit marqué par quelque trait de bonté! Nos besoins sont journaliers : allons souvent au trésor qui nous enrichit, à la fontaine qui nous désaltère, à la table qui nous fait vivre. Tous les jours nos péchés se multiplient, ayons tous les jours recours à sa miséricorde; tous les jours nous contractons de nouvelles dettes, allons tous les jours nous acquitter; tous les jours nous recevons de nouvelles blessures, mettons-y tous les jours un nouvel appareil. Telle est la nécessité du sacrifice qui renferme ces avantages; telle est par conséquent la nécessité de la communion qui nous y fait participer : il n'a fait disparaître tous les autres que parce qu'il en renferme toute la vertu; lui seul honore Dieu parfaitement, lui seul obtient toutes les grâces, lui seul expie toutes les fautes, lui seul reconnaît tous les bienfaits. Toutes les raisons qui engageaient à multiplier les anciens sacrifices se réunissent pour celui-ci.

Tout cela, dira-t-on, ne parle qu'en faveur de la messe et non pas de la communion; que les prêtres, à la bonne heure, soient obligés, par état, de la dire souvent, et les fidèles d'y assister; que l'Eglise même leur en fasse, à certains jours, une loi expresse, en conclura-t-on la même obligation de recevoir l'Eucharistie? Nous respectons trop le sacré caractère des ministres, pour étendre à de simples fidèles des devoirs que leurs qualités rendent entièrement personnels. Je conviens, en effet, que le bonheur d'approcher Jésus-Christ de plus près et d'être les dépositaires de ses pouvoirs et de ses mystères, attachent les prêtres à sa personne par des liens bien plus étroits, et leur ménagent un accès plus favorable et plus libre : ils ont reçu un grand talent qu'ils ne doivent pas laisser inutile. Aussi le concile de Trente, et après lui plusieurs conciles provinciaux, entre autres celui de Milan sous saint Charles, ordonne à tous les prêtres de dire la messe tous les dimanches et fêtes; et à ceux qui ont des bénéfices à charge d'âme, deux ou trois fois la semaine.

Mais peut-on ignorer ou dissimuler que le même Dieu qui a dit aux prêtres : Faites ceci en mémoire de moi : *Hoc facite in meam commemorationem* (*Luc.*, XXII, 19), a dit jusqu'à deux fois aux fidèles : Prenez, mangez, buvez : *Accipite, comedite, bibite?* (*Matth.*, XXVI, 26.) Commandement pareil à tous les deux, empressement égal pour l'un et pour l'autre; laissent-ils, après tout, une si grande différence dans l'obligation à l'assiduité? Peut-on ignorer ou dissimuler qu'avec les mêmes occasions et les mêmes faiblesses, et de plus grandes obligations, le prêtre, obligé à la même sainteté, et même à une plus grande que les laïques, aurait encore de plus fortes raisons de s'en éloigner? L'un et l'autre reçoivent le même corps; mais encore celui-ci le consacre; les laïques deviennent ses membres, le ministre tient sa place.

Peut-on ignorer ou dissimuler que la réception de l'hostie est une partie considérable du sacrifice? Après l'holocauste il fallait, dans tous les anciens sacrifices, que celui qui l'offrait, mangeât, aussi bien que le prêtre, une partie de la victime; ne le faudrait-il pas, à plus forte raison, dans celui

de la loi nouvelle, qui est eucharistique, propitiatoire et impétratoire, et qui se fait, d'ailleurs, par manière de banquet, où il est essentiel que les convives mangent aussi bien que le père de famille? C'est ce qui a fait souhaiter au concile de Trente qu'on communiât à chaque messe, et ce qui a fait douter bien des théologiens, si on pouvait la dire sans qu'il y ait quelqu'un qui y participât. Car enfin, dit-on, le Seigneur, qui a ordonné de faire ce qu'il a fait, ne s'est pas contenté de consacrer, il a encore distribué son corps à ceux qui y étaient présents : il faut donc faire l'un et l'autre. Et à quoi sert, dit saint Chrysostome, que nous offrions la victime sainte, si vous n'y participez? Je sais que l'usage constant de l'Eglise a décidé clairement la question ; mais convenons du moins que les rapports du sacrifice et de la communion, doivent être bien marqués, puisqu'on a douté avec vraisemblance si on pouvait les partager. Peut-on ignorer ou dissimuler la part que les fidèles ont au sacrifice? On y présente leurs prières, leurs hommages et leurs besoins ; ce sont leurs intérêts qu'on y ménage, le fruit du sacrifice leur est appliqué, c'est à leur intention qu'il est offert; mais si on agit pour vous, si par votre présence vous ratifiez les paroles qu'on porte en votre nom, se peut-il que vous vous appliquiez si peu à une action où vous avez tant de part, et comment vous en faire l'application qu'en y communiant? Vous ne pouvez consacrer, ce droit est réservé au ministre; il ne reste qu'à vous unir à ce qui se fait en votre faveur, en partageant avec lui la victime. Méritez donc, en imitant la seule action des prêtres qu'il vous est libre d'imiter, l'auguste titre que vous donne saint Pierre de nation sainte, de sacerdoce royal : *Gens sancta, regale sacerdotium.* (*I Petr.*, II, 9.)

En communiant, dit saint Paul, on annonce la mort de Jésus-Christ : *Quotiescunque manducabitis, mortem Domini annuntiabitis.* (I *Cor.*, XI, 26.) La communion est, aussi bien que le sacrifice, une représentation de sa mort ; c'est pour en honorer la mémoire, dit le concile de Trente, qu'il nous a été ordonné de communier : *In ista sumptione sui memoriam colere præcepit, in mortem Domini annuntiare.* Par conséquent l'esprit de la loi de la fréquentation regarde presque également les laïques et les prêtres. Offrez donc fréquemment le saint sacrifice, prêtres du Seigneur ; participez-y fréquemment, chrétiens fidèles; sachez qu'en y manquant vous privez l'Eglise d'une grande grâce, Dieu d'une grande gloire, et vous-mêmes d'un grand mérite. Le ciel et la terre réclament le trésor que vous leur arrachez ; les âmes du purgatoire gémissent de se voir ravir ce soulagement. Tous ces biens vous appartiennent-ils pour les anéantir par une négligence volontaire? Vous êtes responsables du pouvoir qui vous est confié et de la liberté qui vous est offerte ; l'un et l'autre, dans les intentions du Seigneur, sont une source de bénédictions. Pourquoi la tarir par votre faute? C'est une terre féconde qui porterait de grands fruits. Pourquoi la laisser inutile? Le bonheur des autres et le vôtre sont entre vos mains: vous avez la folie, vous avez la cruauté de le perdre.

Mais, direz-vous, les distractions, les faiblesses, mille fautes légères m'en arrachent le prix. Je tremble comme le publicain à la vue de mes infirmités, je n'ose monter à l'autel et y manger la victime. Mais pensez-vous que les prêtres, que vous ne voudriez pas sans doute en exclure, n'éprouvent jamais aucune faiblesse? Ils sont hommes comme vous; allez avec confiance comme eux au Sauveur des hommes. Mais cette diminution de fruit est-elle comparable à la perte totale que vous faites en vous éloignant tout à fait du bien infini de la participation? Ces légères taches sont comme les petits défauts qui pouvaient se trouver autrefois dans les victimes. Sans doute, la gloire de Dieu exigeait qu'à l'exemple du pieux Abel, on prît toujours, pour le lui offrir, ce qu'il y avait de meilleur. Il foudroyait avec raison ceux dont l'insolente avarice choisissait le pire, comme Caïn. Mais lorsque, sans affectation dans le choix, il se trouvait dans les brebis quelque défaut qui ne fût pas une exclusion positive et une tache légale, en offrait-on moins le sacrifice? Il en est comme des oiseaux et des mouches qui interrompaient Abraham dans l'offrande de ses holocaustes. Le saint patriarche se contente de les chasser ; mais ne quitte pas pour cela une action si agréable à Dieu : *Abigebat eas Abraham.* (*Gen.*, XV, 11.) Allez donc avec confiance sur ses pas, écartez tout ce qui pourrait vous distraire; mais offrez toujours vos présents au Seigneur, recevez les siens, sacrifiez-lui et participez à son sacrifice; faites-le souvent, puisque vous le faites bien.

J'ajoute, faites-le souvent pour le bien faire : ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rien en apparence de plus plausible que les prétextes dont on se sert pour se défendre du fréquent usage de l'Eucharistie : ils semblent tous porter sur la religion. On craint le sacrilége, on s'en croit indigne, on ne veut pas se familiariser avec Dieu, on se sent imparfait et faible, on prend du temps pour se préparer, on suit la pratique de la primitive Eglise; et c'est piété, humilité, zèle, respect, délicatesse. Il est en effet des âmes scrupuleuses et trop timides, des âmes parfaites et trop difficiles, des âmes mal instruites et trop rebutées, qui parlent sincèrement, que le sentiment de leur propre indignité, par une crainte excessive, éloigne quelquefois et peut-être trop souvent de la source de la vie. Il faut les plaindre sans les approuver, et, pour les remettre dans la voie, leur faire sentir qu'il est de leur intérêt et de la gloire de Jésus-Christ, que la timidité qui les retient cède à l'amour qui les attire; que leur respectueuse délicatesse, loin de leur interdire l'autel, est une excellente disposition pour en approcher. Mais

il s'en faut bien que tous ceux qui se déclarent si hautement les zélateurs du respect en soient véritablement pénétrés. Excuses équivoques, ou plutôt pour la plupart prétextes faux et hypocrites. Esclaves de leurs passions, pleins de l'amour du monde, plongés dans les plaisirs des sens, ils ne sont en effet que trop indignes d'être admis aux noces de l'Agneau. Mais s'en tenir là et vivre tranquillement dans le désordre, pourvu que, s'abstenant de la communion, on évite le sacrilége; mais se faire à dessein une idée sublime d'une sainteté extraordinaire, à laquelle on sait bien que jamais on n'arrivera, afin de colorer une négligence affectée, sous prétexte qu'on ne sera jamais digne de le recevoir : quelle illusion plus funeste! Mais se faire de cet air imposant de religion un voile à son libertinage qui nous en épargne la honte, en nous en laissant le plaisir et nous fasse même un mérite de notre désertion : quelle hypocrisie plus horrible! Mais ériger en dogme sa maligne nonchalance, afin de s'y autoriser par le nombre de ceux dont on canonise l'humilité prétendue, en écarter ceux dont la ferveur vous ferait le procès, en condamnant leur prétendue hardiesse : quel renversement de religion, de mettre de mauvaise foi la piété aux prises avec elle-même, pour accréditer le vice!

Tels sont les déserteurs du tabernacle que nous combattons. Approfondissons les spécieux prétextes d'*indignité*, de *sacrilége*, de *familiarité*, d'*imperfection*, de *fâiblesse*, de *préparation*, d'*ancienne discipline*. Nous verrons qu'ils sont frivoles en eux-mêmes et qu'ils se tournent contre ceux mêmes qui les emploient, pour les rassurer ou les couvrir de confusion.

1° Vous n'êtes pas digne de communier, dites-vous. Non, sans doute, vous ne l'êtes pas. Qui ose, qui peut se flatter de l'être? Mais quand donc espérez-vous le devenir? Dans un an, dans cent ans, dans un million de siècles? Ne vous y trompez pas, employassiez-vous l'éternité tout entière à vous y préparer, eussiez-vous le mérite de tous les saints, la pureté de tous les anges, la charité de tous les séraphins, vous en seriez encore infiniment indigne. Vous devez dire comme le centenier, mon Dieu, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon cœur. Fussiez-vous le plus beau des chérubins, vous devriez vous couvrir de vos ailes devant cette majesté infinie. L'Eglise est si persuadée et veut si fort vous faire souvenir que vous en êtes indigne, qu'elle vous le fait répéter jusqu'à trois fois dans le moment que vous recevez la communion : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum* (*Matth.*, VIII, 8); mais elle ajoute avec confiance : *sed tantum dic verbo et sanabitur.* (*Ibid.*) Fussiez-vous aussi pur que Marie, cette bien-aimée du Seigneur, ce chef-d'œuvre de la grâce, conçue dans l'innocence, cultivée de la main de Dieu, bénie entre toutes les femmes. L'Eglise étonnée s'écrierait encore après saint Ambroise et saint Augustin : Est-il possible, grand Dieu, que vous n'ayez pas eu horreur du sein d'une Vierge? *Non horruisti.* Si Dieu n'eût voulu se donner qu'à des gens qui en fussent dignes, ce n'est pas pour les enfants d'Adam qu'il devait instituer ce sacrement. L'état d'innocence même y suffirait-il? Il devait former d'autres hommes et les pétrir d'un autre limon; il fallait épuiser les trésors de la grâce, pour les en rendre capables. La grâce même y suffirait-elle? Tout Dieu, tout puissant qu'il est, en vain fouillera-t-il dans les abîmes du néant, il ne trouvera rien hors de lui-même qui soit digne de lui. Qui de vous donc devrait communier même à Pâques, en êtes-vous alors plus digne? Ou plutôt déterminez-vous à n'approcher jamais de l'autel, ou à y venir toujours très-indigne. Si ce que vous faites à Pâques suffit pour vous en rendre digne, pourquoi ne suffira-t-il pas le reste de l'année? Non, non, celui qui ne le mérite pas tous les jours le mérite aussi peu au bout de l'année : *Qui non meretur quotidie nec post annum merebitur.*

Mais vous, qui vous en croyez indigne, savez-vous que ces sentiments mêmes sont une des plus saintes dispositions et des plus nécessaires? Sans elle vous devriez être exclu du festin, puisque Dieu résiste aux superbes; mais il se communique aux âmes humbles, et donne sa grâce aux simples et aux petits. Etes-vous pénétré de confusion à la vue de vos fautes? saisi de respect à la vue de ses grandeurs, vous regardez-vous sincèrement comme un pécheur indigne de tous ses bienfaits et digne de tous les supplices? Beaux sentiments! heureuses dispositions! venez sans crainte, les trésors célestes sont pour vous. C'est alors, comme le publicain, que, vous tenant prosterné au bas du temple, vous mériterez l'absolution; c'est alors, comme le centenier, que, vous défendant de recevoir Jésus-Christ chez vous, vous mériterez son admiration et ses éloges. Plus vous vous abaissez, plus vous devez être élevé; plus vous vous mettez à la dernière place, plus vous méritez de monter à la première: *Amice, ascende superius.* (*Luc.*, XIV, 10.) Cette fréquentation même vous en rendra digne. Loin d'être plus en état de communier, en s'éloignant de la communion, une communion, au contraire, est la meilleure des préparations à une autre. A force de couler dans votre âme, la fontaine de la grâce la purifiera; à force de le souffler dans votre cœur, le feu de l'amour s'y allumera. Point de moyen plus sûr pour acquérir les vertus que de s'unir fréquemment à celui qui en est l'auteur et le modèle. Allez chercher à l'autel ce que vous devez y apporter une autre fois. C'est à Jésus-Christ, par la multitude de ses visites, à se former une demeure digne de lui.

1° Mais, dira-t-on, n'est-ce pas manquer de respect, que de se familiariser en quelque sorte avec Dieu par un commerce si fréquent? Comme si c'était manquer de respect pour un prince de lui faire assidûment sa cour. Ah! c'est bien plutôt en lui tournant le dos et en laissant sa cour déserte

qu'on y manque. Comme si c'était manquer de respect pour son père, de manger tous les jours à sa table! Enfant prodigue! c'est bien plutôt en vous éloignant de lui que vous l'affligiez et que vous l'insultiez. Votre retour le comble de joie, il fait tuer le veau gras pour vous recevoir, il invite toute la famille à prendre part à une si agréable fête. Respect prétendu semblable à celui de saint Pierre, qui refuse de se laisser laver les pieds par le Sauveur. Pierre, y pensez-vous? voulez-vous vous exclure de mon royaume? N'espérez pas y entrer, si je ne vous lave les pieds : *Si non lavero te, non habebis partem mecum.* (*Joan.*, XIII, 8.) Mais ne craindrez-vous pas de manquer de respect en le recevant même une fois? Deviendrez-vous par là moins petit? Dieu deviendrait-il moins grand? La disproportion infinie cessera-t-elle?

2° Qui connaît mieux que lui ce qu'il est et ce que nous sommes, ce qu'il mérite et ce que nous pouvons? Sans doute, plus éclairé ou plus attentif sur ses intérêts, vous jugez insuffisants les hommages dont il se contente; vous voulez ménager sa gloire mieux que lui-même. Tels ces aveugles pharisiens qui se scandalisent de voir Jésus-Christ environné de publicains et de femmes débauchées. Avez-vous donc assez peu de soin de votre réputation, lui disaient ces hypocrites, pour souffrir auprès de vous des compagnies si décriées? Choisissez mieux vos disciples. En voilà qui se mettent à table sans se laver les mains; en voilà d'autres qui amassent des épis le jour du sabbat. Quelle compagnie! Nous en rougissons pour lui. Voit-on des personnes de condition qui le suivent? Ce n'est que la lie du peuple. Oui, disait-il, je me plais avec eux : *Laissez venir à moi ces enfants; le royaume des cieux leur est destiné.* (*Luc.*, XVIII, 16.) Je vous remercie, Père céleste, d'avoir caché vos mystères aux grands et aux prudents du siècle, et de les découvrir aux petits : *Abscondisti hæc sapientibus, et revelasti ea parvulis.* (*Luc.*, X, 21.)

Ah! connaissez mieux le Seigneur : infiniment supérieur aux plus sublimes intelligences, il sait se mettre à portée du moindre berger, et prendre ses délices avec les enfants des hommes. Rendez justice à sa perfection : vos basses alarmes l'outragent. Il n'en est pas de lui comme des créatures. Les hommes pleins de défauts perdent toujours beaucoup à se prodiguer; des absences prudemment ménagées conservent une estime qu'on aurait bientôt affaiblie en se laissant voir de trop près. Mais plus on approche du Seigneur, plus on l'admire, plus on le respecte, plus on l'aime : ses perfections infinies fournissent toujours une nouvelle matière à la contemplation. Ne craignez pas cette aimable familiarité : vous y gagnerez infiniment, et Dieu, j'ose le dire, y gagnera aussi. Ce n'est que faute de le connaître et de le goûter qu'on devient indifférent et criminel; ainsi honorerez-vous en particulier l'Eucharistie du culte qui lui est propre. Ce n'est ni par la magnificence des temples, ni par la richesse des vases sacrés, ni par la pompe des processions, ni même par la profondeur des hommages et la perpétuité de l'adoration, qu'on entre le plus dans l'esprit de ce mystère. Les anges dans le ciel l'adorent plus parfaitement que nous, et ce n'est pas pour eux qu'il s'est ainsi caché : c'est en le mangeant que nous entrons dans ses vues. On se prosterne au pied de son trône, on tremble à son tribunal, on se familiarise à sa table : *Caro mea vere est cibus* (*Joan.*, VI, 56) : il sait divinement soutenir l'un et l'autre. Cet adorable Enfant reçoit à sa crèche, avec la même majesté, les bergers et les mages; il instruit avec la même bonté les docteurs dans le temple et les apôtres sur la montagne; il exauce avec la même indulgence la femme qui touche le bas de sa robe et le prince de la Synagogue qui l'attire dans sa maison.

3° Mais, dites-vous, ce sacrement n'est que pour les parfaits. Je sais que les âmes parfaites y trouvent des secours infinis, pour aller de vertu en vertu jusqu'au sommet de la perfection. Je sais encore qu'il n'est point pour des âmes criminelles, dont le péché mortel souille la pureté; de même qu'un aliment et un remède ne peut être utile à un mort : aussi ce ne sont pas les âmes saintes qu'on a besoin d'appeler à la sainte table, ni les gens vicieux qu'on a besoin d'en éloigner; les premiers, affamés du pain céleste, y volent avec empressement; les autres, effrayés du sacrilége, s'en éloignent avec dégoût. Ils se rendent justice, on ne les voit point forcer les barrières de l'obéissance, arracher importunément une permission, ni déplorer le malheur de leur exil : le péché dégoûte trop des choses saintes. Ce n'est point sur de grands pécheurs que tombe le risque de la trop grande fréquentation. Hélas! à peine l'Eglise, par tous ses anathèmes, peut-elle y engager une fois l'an. Nous sommes bien plutôt forcés à rassurer les âmes faibles, et à confondre les vains prétextes du pécheur. Non, non, il n'est pas nécessaire d'être parfait pour communier souvent, c'est au contraire le moyen le plus sûr de le devenir.

Pensez-vous que les enfants soient exclus des caresses de celui qui les appelle, qui les bénit, qui les embrasse, qui veut que tous ses disciples leur ressemblent? Pensez-vous que les pauvres et les malades soient bannis d'un repas où on les invite, où on les force d'entrer? Pensez-vous que les publicains ne soient pas reçus à la compagnie de celui qui s'invite lui-même à manger chez Zachée? C'est moins pour les parfaits que pour les imparfaits qu'il est venu, ils ont bien plus besoin de secours que les autres : c'est aux malades, plutôt qu'à ceux qui jouissent de la santé, que le médecin est nécessaire : *Non opus valentibus medico, sed male habentibus.* (*Matth.*, IX, 12.) Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Brebis errantes, où fuyez-vous? Je cours après vous dans le désert, et quoique les quatre-vingt-

dix-neuf que je laisse dans le bercail, me soient infiniment chères, je les abandonne pour vous ramener? Je suis venu pour les pécheurs, plutôt que pour les justes : *Non veni vocare justos, sed peccatores.* (*Luc.*, V, 32.) Rassurez-vous, vous qui gémissez sous le joug impitoyable de l'Egypte : mangez cet Agneau pascal, et bientôt la mer Rouge, ouverte sous vos pas, vous délivrera de vos barbares maîtres. Accablés de fatigue, comme Elie, prenez ce pain cuit sous la cendre; mangez ce rayon de miel, il rétablira vos forces comme celles de Jonathas.

L'Eucharistie est tout pour tout le monde : grands et petits, forts et faibles, pauvres et riches, sains et malades; Dieu s'y fait tout à tous. Semblable au soleil qui éclaire la moindre fourmi, comme le plus grand prince, et répand ses influences sur le cèdre comme sur l'hysope; ouvrez la bouche, donnez une libre carrière à vos désirs, tout vous sera accordé : *Dilata os tuum, et implebo illud.* (*Psal.* LXXX, 11.) Vous aspirez à la perfection, et vous êtes faible, tenté, dissipé, chargé d'affaires; la fréquente communion vous est donc bien nécessaire, vos propres armes se tournent contre vous? Deux sortes de personnes en ont besoin, dit saint François de Sales : ceux qui savent le faire; car ils auraient tort de s'en priver, et ceux qui ne le savent pas, afin de l'apprendre : ceux qui ont beaucoup d'affaires, afin de s'en bien acquitter : ceux qui n'en ont pas, parce qu'ils en ont le loisir. Quoi! vous êtes malade, et vous craignez le médecin et le remède; vous avez soif, et vous quittez la source d'eau vive; vous êtes affligé, et vous fuyez la consolation; vous êtes accablé de fatigue, et vus refusez le repos; vous êtes froid, insensible, et vous vous éloignez du feu; vous êtes enveloppé de l'orage, et vous renvoyez le pilote; vous avez des ennemis à combattre, et vous mettez bas les armes. Une conduite si singulière et si bizarre, est-elle excusable? Vos prétextes mêmes vous font le procès; vous méritez d'autant moins de grâces en négligeant d'aller chercher ce qui vous manque, que vous connaissez mieux vos besoins : *Si te profiteris infirmum, quare non vadis ad medicum? si te conspicis impotentem, quare non suscipis omnipotentem?*

4° Quoi qu'il en soit, ajoutez-vous, je veux me préparer? Confus de mes misères, accablé sous le poids de la majesté suprême, je redoute ce grand sacrement; et dans le long temps que je prends pour m'y disposer, je tâcherai de m'en rendre un peu moins indigne. Sont-ce là vos vrais sentiments? Car enfin, ne prétendez pas nous en imposer par une piété apparente, ou vous tromper vous-même par une fatale illusion. Jugeons-en par les effets : employez-vous saintement cet intervalle que vous vous prescrivez? Vous voit-on pendant ces jours précieux, uniquement occupé de la grande action que vous allez faire? plus recueilli, plus modeste, plus charitable, plus mortifié que jamais; multiplier vos pénitences, éviter les moindres fautes : car enfin c'est ainsi qu'on se prépare, j'en prends à témoin vos amis, vos parents, votre famille; n'est-ce pas alors que vous êtes plus répandu, plus dissipé, plus sensuel, plus bizarre, plus licencieux que jamais? Il est aisé de distinguer par vos fautes le temps de vos prétendues préparations. Plût à Dieu, l'expérience en fût-elle moins fréquente et moins certaine! On ne verrait pas généralement que ceux qui s'éloignent de la sainte table vivent ordinairement mal; que ceux qui vivent mal s'en éloignent, au lieu que ceux qui vivent le mieux s'en approchent plus fréquemment, et que ceux qui en approchent fréquemment vivent avec le plus de régularité. Ces deux choses sont presque inséparables.

L'idée de la communion a quelque chose de gênant; c'est une barrière qu'on ne franchit pas sans remords et sans crainte. Un Dieu et un péché dans le même cœur! c'est un contraste frappant qui fait naître des sentiments d'horreur dont on n'est pas le maître. A moins qu'on ne se soit jeté dans les excès de l'endurcissement et de l'impudence, on rougit de se voir coupable d'un assemblage si monstrueux : cette pensée trouble tous les plaisirs; elle engage comme par force à une certaine piété, longtemps avant qu'on communie et longtemps après qu'on l'a fait. Ce joug est trop pesant pour être du goût de la passion. Le secret reproche de la conscience est un censeur trop incommode pour être écouté : on s'en débarrasse en fuyant le saint autel. Les personnes qui fuient les sacrements sont des débiteurs de mauvaise volonté qui regardent comme autant de gagné le délai qu'on leur accorde ou qu'ils arrachent; c'est un temps de congé dont on profite pour se donner libre carrière, et se dégager de la contrainte où l'on était dans le temps de la dernière communion. Aussi, pour prolonger cette funeste surséance, on diffère autant qu'on peut, on remet d'un jour à un autre, d'une semaine à une autre, d'un mois à un autre : plus on remet, plus on veut remettre. On envisage avec peine, on ne voit arriver qu'avec douleur le terme fatal où l'on se dit qu'il faut à la fin se résoudre à communier. Tel ce peuple dont le goût dépravé soupirait après les viandes d'Egypte! On regrette la liberté dont on voit bien qu'on va se priver par la communion.

Tout cela s'appelle humilité, respect, préparation : mais ce n'est dans le fond qu'un libertinage déguisé, dont on veut s'épargner la honte, sous un prétexte plausible de religion. Qu'on sonde sans prévention son propre cœur, et on verra que l'on tient encore beaucoup au vice, qu'on aime éperdument sa liberté, qu'on redoute infiniment la contrainte. Demandez à cet avare pourquoi il passe les années entières sans communier! Le peut-il? Il ne veut pas restituer ce bien mal acquis, rompre ce commerce usuraire, se désister de cette injuste poursuite : *Juga boum emi quinque.* (*Luc.*, XIV, 19.) Demandez-le à cet ambitieux : vrai-

ment il a bien d'autres affaires; une fortune à faire, un protecteur à ménager, une charge à acheter : *Villam emi.* (*Ibid.*, 18.) Demandez-le à cet impudique. Que voulez-vous que je fasse? Je ne puis me résoudre à quitter cette personne, ces spectacles, ces lectures, ces compagnies : *Uxorem duxi.* (*Ibid.*, 20.) Voilà la vraie, l'unique cause de vos délais. Vous aimez mieux vous priver de la communion que de vous faire la violence nécessaire pour en approcher dignement. Que n'avez-vous du moins la sincérité des conviés de l'Evangile, que n'avouez-vous de bonne foi : c'est une femme, c'est une terre, ce sont des bœufs qui me retiennent; au lieu de pallier sous les dehors d'une piété apparente une irréligion effective, et de travestir le vice en humilité et en zèle : d'où l'on peut généralement conclure qu'on ne combat, qu'on ne néglige la fréquentation des sacrements qu'autant que les passions ont intérêt à la négliger et à la combattre.

5° Mais enfin, continuez-vous, il faut après tout une certaine préparation. Voulez-vous jeter aux chiens le pain des enfants et les pierres précieuses aux pourceaux? Non, sans doute; loin de favoriser la lâcheté et l'irrévérence, je ne puis trop vous exhorter à vous bien disposer. Nous convenons tous du principe : mais on outre les choses, en exigeant l'impossible. Ne nous contentons pas d'un jargon de piété qui ne signifie rien, examinons la question dans la précision théologique. Demandez-vous comme une disposition essentielle ces douceurs sensibles de dévotion, cette onction tendre, ces larmes abondantes, qu'on admire dans plusieurs saints? Y pensez-vous? Ces mouvements souvent naturels et toujours équivoques ne sont ni nécessaires, ni suffisants : on peut sans eux être fort bien disposés, et ne l'être que médiocrement avec eux. Les plus grands saints ont été dans la sécheresse : des novices sont dans la ferveur. Ils ne décideront jamais du véritable état de l'âme : la charité seule en fait le prix, et en est tout à fait indépendante. Au reste, c'est dans la fréquente communion qu'on les trouve ces grâces intérieures; c'est là que les saints en ont été le plus favorisés. Est-ce donc en fuyant le Seigneur que vous obtiendrez ses caresses et son union la plus intime.

Exigez-vous un état héroïque de vertu, une piété éminente, une sainteté consommée, capable des plus grandes choses, supérieures aux moindres faiblesses? Faut-il pour communier avoir été élevé au troisième ciel avec saint Paul? Où sont-ils ces héros, ces saints à canoniser? Le commun des hommes, pour qui la communion fut instituée, approcha-t-il jamais d'un état si relevé? Qui pourrait à ces conditions aborder un Dieu si redoutable? Voilà donc la plupart des hommes exclus, parce qu'ils ne sont pas parfaits. Mais les parfaits eux-mêmes seraient-ils assez follement présomptueux pour se flatter de l'être? Ne serait-ce pas même assez de le croire, pour déchoir de la perfection? Personne ne communierait donc, les uns pour n'être pas parfaits, les autres pour ne pas s'en croire. Sachez, au contraire, que loin de supposer ou d'exiger une perfection déjà acquise, la fréquente communion est le moyen le plus sûr pour y arriver : *Si quis est parvulus veniat ad me.* Prétendez-vous qu'on soit entièrement exempt de tout péché véniel? Ignorez-vous que cet état est aussi rare que la perfection même? qu'il est lui-même une très-grande perfection? Que dis-je? Les héros, même les plus parfaits, ne sont pas exempts de fautes : le plus juste pèche sept fois. Où sont donc ces personnes assez heureuses pour ne commettre jamais de fautes? Il est même de foi qu'on ne saurait, dans cette vie, éviter tous les péchés véniels. Mais quoi! ceux-mêmes qui les éviteraient, seraient-ils assez téméraires pour le penser? Une vanité si ridicule serait elle-même un péché. Personne donc encore ne peut à ce prix aborder le saint autel, les uns pour être coupables, les autres pour ne pas se croire innocents. Souvenez-vous, au contraire, que, loin de supposer ou d'exiger cette exemption, la fréquente communion préserve du péché véniel, efface ceux qu'on a commis, et même les péchés mortels oubliés. Selon saint Thomas, c'est là que les héros mêmes vont chercher le remède et le préservatif du péché. Est-ce donc en s'éloignant de Dieu qu'on devient impeccable?

Concluons donc avec l'Eglise qu'il y a une disposition de précepte absolument nécessaire, mais en même temps suffisante : c'est d'être en état de grâce, et une disposition de conseil infiniment avantageuse qu'on doit s'efforcer d'acquérir, mais sans laquelle on peut communier fort utilement. Ce sont les divers degrés de pureté, de ferveur, de dévotion, si différents, selon le caractère et la situation de chacun des hommes, qui produisent tant de divers effets, selon qu'ils sont plus ou moins grands, et dont il est impossible de fixer ni de connaître les bornes; qu'on ne regarde pas cette exemption de péché mortel comme une disposition commune et facile. Cette déterminaison de l'âme, prise dans son étendue, renferme quelque chose de grand. Un homme qui n'a plus d'affection au péché mortel préfère Dieu à tout. Il est prêt à tout faire, à tout souffrir et à tout perdre plutôt que de s'en rendre coupable. Les choses les plus difficiles, les plus chères, les plus agréables, rien n'est excepté dans sa généreuse résolution. Le passé, par un regret mortel des fautes commises; le présent, par un dévouement sans réserve; l'avenir, par le propos inviolable d'une fidélité à toute épreuve, tout est renfermé dans ses héroïques sentiments. Un aveu détaillé de ses fautes en a été le prélude, les serments les plus solennels y ont mis le sceau, la satisfaction la plus complète y a mis le comble. Que peut-il faire davantage? Plein de foi pour les vérités évangé-

liques et de soumission pour les décisions de l'Eglise; animé d'une confiance inébranlable sur les promesses d'un Dieu dont il éprouve la miséricorde; pénétré d'amour et de reconnaissance pour un Etre infiniment aimable qu'on est au désespoir d'avoir outragé, conservant son cœur pur et chaste, pardonnant à ses ennemis, ne faisant tort à personne, armé contre les passions, déclaré contre les plaisirs, immolé par la pénitence: voilà l'état de grâce, voilà la conversion. Que veut-on davantage? Tout cela vous paraît-il peu de chose? tout cela est-il si commun?

Rendez justice au cœur de l'homme, rendez-la aux bontés de Dieu. Que dans une loi de rigueur, comme celle des juifs, on nous représente un Dieu sévère et inaccessible, qui ne parle que la foudre à la main, mon amour réclamerait encore, et ne souscrirait jamais à un portrait si injurieux et si faux; cependant on serait moins blâmable. Mais aujourd'hui, que nous vivons sous la loi de la grâce, pourquoi nous en couper la source, comme aux habitants de Béthulie? Pourquoi, dans une alliance dont l'amour est le lien, nous troubler par d'injustes et d'inutiles alarmes? Pourquoi traiter en esclaves ceux que Dieu traite en amis, et bannir de sa présence ceux qu'il invite, qu'il presse, qu'il force avec le plus d'empressement? Quoi! un homme qui a un droit certain sur le paradis n'en aura pas sur l'Eucharistie? Vous le savez: tandis qu'il est en état de grâce, il est au nombre des enfants de Dieu et l'objet de ses complaisances. S'il vient à mourir dans cet état, quoique peut-être son bonheur soit suspendu pour un temps dans le purgatoire, la couronne l'attend, il est prédestiné. Quoi donc! le tabernacle sera-t-il plus inabordable que l'Empirée? et un Dieu caché sous des voiles demandera-t-il plus de disposition que quand il se montrera face à face? Elle en est le gage. Faut-il être plus saint pour le gage que pour la chose? *Pignus*, etc.

6° Mais, ajoute-t-on, cet état de grâce lui-même est si douteux. Qui sait s'il est digne d'amour ou de haine? Si par malheur on n'y est pas, quel sacrilége! Ah! il vaut mieux se priver de la communion que de courir de si grands risques. Il ne faudra donc communier jamais, puisque jamais cette incertitude ne sera levée, ou il faut se résoudre à courir ce risque. Mais est-il vrai que le risque du sacrilége soit si grand? est-il vrai que ceux qui s'en éloignent le commettent moins que les autres? Je dis au contraire qu'il n'est grand que pour ceux-ci. Il en est de la communion comme de toutes les autres œuvres: moins on la fait, plus on s'expose à la mal faire. Ce délai augmente le nombre des fautes; par conséquent il resserre vos liens. Le péché vieillit, le mal empire. Sera-t-il aussi aisé de s'en débarrasser que de l'éviter? Ce délai diminue le nombre des grâces; par conséquent il vous affaiblit, il refroidit le Seigneur, il vous accoutume à vous en passer, il amène l'indifférence, il fait évanouir le goût de la dévotion et l'onction de la grâce. Ce délai ne part que d'un mauvais principe. C'est une ignorance qui méconnaît les plus importants devoirs, une ingratitude qui oublie les plus grands bienfaits; c'est un mépris de la communion, qu'on aime mieux abandonner que de se mortifier; c'est une hypocrisie qui se fait hommage de la sévérité pour cacher ses crimes, et prévenir, par le témoignage de son indignité, le jugement trop juste qu'on pourrait faire de sa personne. Tout cela éloigne-t-il du sacrilége? Lorsque, forcé à Pâques par le poids de la loi, vous ferez malgré vous un dernier effort, serez-vous plus en état que si vous en aviez pris la sainte habitude? Des passions si épargnées, des devoirs si oubliés, des péchés si multipliés, des grâces si méprisées, tout à coup tout cela sera-t-il changé pour vous? Insensé, qui faites semblant de craindre le sacrilége, vous y courez par votre négligence, vous vous le rendez nécessaire.

Les avantages d'une communion bien faite, et par conséquent la perte que l'on fait en la manquant, sont si considérables que quand même, par un long délai et une longue préparation, on pourrait s'en rendre plus digne, il vaudrait encore mieux ne la pas différer, puisque ce surcroît de bien, qui reviendrait du retardement, serait fort au-dessous de celui qu'on aurait retiré de la communion manquée. La gloire qu'elle procure à Dieu, le bien qu'elle ménage à l'homme, ont quelque chose d'infini; et le nouveau degré de perfection qu'on devrait à la préparation est borné dans toutes ses parties. Pécheurs et justes, je vous tiendrais le même langage. Si vous avez toujours conservé la grâce, que de nouvelles faveurs! que de nouvelles vertus! quelle excellente préparation! Si vous aviez souvent bu à cette fontaine sacrée, quel enchaînement de bonnes œuvres! quel trésor de mérites! que de péchés évités! Tout cela n'aurait-il pas mieux disposé les avenues et écarté le danger du sacrilége pour vos communions à venir que la lâche oisiveté où vous croupissez? Si vous êtes pécheurs, pourquoi languissez-vous dans le désordre, au lieu d'expier vos fautes par la pénitence et d'acquérir de nouvelles forces par la communion? Vos dettes seraient acquittées, l'habitude serait corrigée, la passion moins vive. Par votre faute, au contraire, vous avez fourni des armes, et laissé prendre à vos ennemis un avantage que vous ne reprendrez plus. Celui qui communie fréquemment est un homme sage qui prévient la maladie et conserve la santé; celui qui le fait rarement est un insensé qui attend à l'extrémité de la maladie, et rend le médecin et le remède inutiles.

J'ose dire qu'en général le sacrilége est pour le salut moins à craindre que la négligence, comme le péché véniel plus que le mortel; l'un effraye par son énormité, l'autre séduit par ses prétextes; la conscience alarmée évite et répare le sacrilége: on tremble à l'anathème de la condamnation,

on s'endort à l'ombre d'une sécurité nonchalante : ainsi se passent tous les jours, enchanté d'une facilité et d'une douceur de conduite qu'on a le bonheur de canoniser. Quelque sainte que soit une pratique de piété, je sais qu'on abuse de tout. Que ne quitterait-on pas si la crainte de l'abus faisait tout abandonner? Il suffit pour la conserver qu'elle soit utile au plus grand nombre et qu'il n'y ait que les méchants qui la tournent en poison par leur faute. On se rend coupable de sacrilége, on approche de ce sacrement sans respect, on abuse de la fréquente communion. Qui en doute? Mais je dis qu'on abuse encore plus du prétexte de l'humilité qui en éloigne, que de la facilité qui en approche. C'est bien plus dans l'illusion de la privation que dans la témérité du sacrilége, que donnent la plupart des hommes. N'est-il pas vrai qu'il y a plus de gens qui s'éloignent de la communion, qu'il n'y en a qui s'en approchent? Il y a donc plus de négligence que de sacrilége, quand même tous ceux qui s'en approchent le feraient mal : ce qui n'est pas à beaucoup près. Or c'est le grand nombre qui se damne et ce n'est pas le grand nombre qui communie, à plus forte raison qui communie mal : ce n'est donc pas la mauvaise communion, mais plutôt le défaut de communion qui perd ce grand nombre. La négligence, en tarissant la grâce, n'est pas moins un principe de réprobation que le sacrilége en la profanant. On mourrait en ne mangeant rien aussi bien qu'en prenant du poison; et il se trouvera dans l'enfer bien plus de personnes qui auront à se reprocher leur indifférence, qu'il n'y en aura qui déplorent leurs sacriléges.

Pourquoi, dans la parabole du festin des noces, où l'on ramasse, où l'on presse, où l'on force au hasard tout le monde, il ne se trouve cependant, dans une troupe si mal choisie et si peu préparée, qu'un seul homme qui mérite d'être puni pour n'avoir point de robe nuptiale? Pourquoi au contraire, sans exception, traiter avec tant de rigueur tous ceux qui s'en étaient excusés d'une manière après tout plausible et qui pouvait être sincère, jusqu'à envoyer brûler leurs villes et jurer qu'aucun d'eux ne sera admis à son banquet : *Nemo illorum gustabit cœnam meam?* (*Luc.*, XIV, 24.) Craignez tout, âmes indifférentes : votre lâcheté est un outrage qui sera sévèrement châtié; vous serez bannis de la table céleste, vous vous en bannissez vous-mêmes; la menace ne s'exécute que trop, et pendant la vie, par l'espèce d'excommunication à laquelle vous vous réduisez, et à la mort, par un secret jugement de Dieu qui vous refusera, quand vous le voudrez, ce que vous avez négligé quand vous le pouviez. Et vous, âmes pieuses, qui venez avec confiance, tâchez d'avoir la robe nuptiale, faites tous vos efforts pour vous disposer; mais sachez que le nombre de ceux à qui la négligence attire l'anathème est bien plus grand que le nombre de ceux pour qui le sacrilége allume la foudre. Aussi l'Eglise fait-elle une loi générale de la communion à Pâques, malgré toute l'horreur et toute la crainte qu'elle a d'une mauvaise communion. Ignore-t-elle donc que plusieurs s'y rendront coupables du corps et du sang de Jésus-Christ? Elle redoute encore plus les suites funestes de l'éloignement que le risque de quelque sacrilége : inconvénient pour inconvénient, ils sont partout inévitables. Elle se défie encore plus pour le bien total de la religion, des lâches que des téméraires, des hypocrites que des impies.

7° Ce n'est pas ainsi, direz-vous, qu'en usait la primitive Eglise. Peu de péchés qui ne fussent soumis à la pénitence publique, dont la partie la plus essentielle était la privation des sacrements des années entières. Sommes-nous plus innocents que nos pères pour être traités avec plus d'indulgence? sommes-nous plus éclairés pour juger de ce qui nous est utile? La connaît-on bien cette ancienne Eglise dont on parle tant? Voudrait-on bien de bonne foi en rétablir la discipline? s'assujettirait-on à des veilles et à des jeûnes, au pain et à l'eau de plusieurs années? se couvrirait-on volontiers de la cendre et du cilice? C'est là que bientôt s'évanouirait toute la sévérité de ce prétendu zélateur. Mais on ne rappelle de l'ancienne discipline que ce qu'il y a de plus aisé et de glus au goût de la passion. Il n'en coûte guère de ne pas communier; on se délivre de toute contrainte. Quoique ce soit de toutes les pertes la plus grande, c'est de toutes les pénitences la plus douce et la plus commode : point de pécheur qui ne l'accepte, qui ne la désire, et de toutes aussi la moins médicinale, puisqu'elle ôte jusqu'au remède.

Mais est-il bien vrai que la primitive Eglise fût opposée à la fréquente communion? Vous pensiez bien autrement, grands hommes des premiers temps, vous que les *Actes des apôtres* nous apprennent avoir été constamment attachés à la communion de tous les jours. Etait-ce aveuglement ou témérité? Pleins de l'esprit de Dieu, avec qui la plupart de vous avaient eu le bonheur de converser, qui dut jamais mieux connaître ses véritables sentiments? Eclairés du divin Esprit dont vous veniez de recevoir la plénitude, ignoriez-vous les véritables règles de la prudence chrétienne? Couverts de ce sang adorable, presque encore fumant, que vous aviez vu répandre sur le Calvaire, en méconnaissiez-vous le prix infini? Craigniez-vous qu'une familiarité trop grande pour le Seigneur, avec qui vous aviez eu si longtemps une liberté toute filiale, n'altérât le profond respect qui lui est dû? *Erant quotidie communicantes in fractione panis.* (*Act.*, II, 42.) Et les canons 9 et 10, attribués aux apôtres, ordonnent que, si à la messe un clerc ou un laïque manque de communier, on l'oblige d'en dire la raison, ou qu'on l'excommunie à cause du scandale qu'il donne à l'Eglise en ne communiant pas tous les jours.

C'étaient des saints, dira-t-on. Il est vrai

Ce nom de saint signifie des hommes séparés des pécheurs, et, en ce sens, tous les justes sont saints puisqu'ils sont séparés par la grâce sanctifiante. Mais, sans vouloir égaler les chrétiens de nos jours à ceux de l'Eglise naissante, hélas ! n'y avait-il pas parmi eux des gens de tout état, de tout âge, de toute sorte de caractère ? Les incestes, les jalousies, les procès, les dissensions laissent-elles douter qu'il n'y eût déjà dès lors bien de l'ivraie mêlée avec le bon grain ? L'infidélité de Démas dans son ministère, l'apostasie des Nicolaïtes, les hérésies d'Hyménée et de Philète, les profanations de l'Eucharistie dont saint Paul se plaint, n'avaient-elles pas déjà dispersé les pierres du sanctuaire? Tertullien, saint Cyprien, saint Justin, saint Augustin, qui ne parlent pas moins de la communion quotidienne de leur temps, ne font pas des portraits plus avantageux des fidèles. On veut remonter à l'antiquité : la voilà. C'est dans cette Eglise primitive que la communion était si fréquente: *Quotidie in fractione panis.*

C'étaient des saints, dit-on. Et pouvaient-ils manquer de l'être ? Engraissés de cette chair adorable, enivrés de ce vin délicieux, était-il pour vous de difficulté? Incorporés avec le Seigneur par une participation journalière, pouviez-vous ne pas être l'admiration des siècles? C'est là que vous puisiez ce courage inébranlable qui soutint saint Etienne au milieu de la Synagogue et sous une grêle de pierres. C'est là que se trouvait cet esprit de désintéressement qui mettait tous les biens en commun, et les portait aux pieds des apôtres. C'était là le lien sacré qui ne faisait de tous qu'un cœur et qu'une âme. C'est de là que les martyrs revenaient comme des lions rugissants, qui ne respiraient que les flammes et allaient faire pâlir les tyrans sur le trône, et étonner les bourreaux en rendant les derniers soupirs au milieu des brasiers: *Tanquam leones ignem spirantes diabolo facti terribiles.* Saint Laurent fut redevable à cette liqueur sacrée de la noble ivresse qui le rendit insensible aux tourments : *Quia bene manducaverat et bene biberat tormenta non sentit.*

Que les tyrans, dans les plus sanglantes persécutions, ne se flattent pas d'arracher des mains des fidèles ce précieux gage du salut; qu'ils dépouillent des biens et qu'ils ôtent la vie. Mais éteindra-t-on jamais dans un cœur chrétien le désir de se nourrir du corps de son Dieu ? Un zèle ingénieux trouvera le moyen de fournir à chaque martyr des armes si nécessaires. L'histoire de l'Eglise nous apprend que, dans la persécution, la difficulté de célébrer la messe et d'y assister ne permettant pas aux chrétiens de communier à l'église, pour les fortifier dans les besoins continuels par des aliments journaliers, on leur confiait à pleines corbeilles la sainte Eucharistie, qu'ils emportaient chez eux pour se communier eux-mêmes. On craignait moins les irrévérences auxquelles cette facilité exposait, que l'inconvénient de les priver de la communion ; et Dieu, par une foule de miracles, a mille fois justifié cette pieuse adresse.

Mais, ô malheur qui ne sera jamais assez déploré ! qu'est devenue cette sainte avidité, ces désirs ardents de la table céleste ? A mesure que la piété a diminué, ce feu sacré s'est éteint ; et, par une suite inévitable, l'indifférence a entraîné la perte de cette solide piété qui faisait la gloire et la consolation de l'Eglise. Que n'a-t-on pas fait dans tous les temps pour ranimer cette ardeur? On la ressentait encore sur la fin du quatrième siècle, où saint Chrysostome nous dit que l'usage presque général était de communier trois fois la semaine. Peu à peu on en est venu à se borner aux principales fêtes de l'année ; enfin, par une condescendance dont la nécessité nous couvre de honte, (qui l'eût cru que par la loi la plus humiliante qui fut jamais?) le concile de Latran, et après lui celui de Trente, ont été obligés d'ordonner, sous peine de péché, la communion pascale. C'est donc par l'éloignement de l'Eucharistie qu'on a pu juger de la décadence des mœurs dans l'Eglise. Plaise au ciel que ce ne soit pas là pour vous la funeste époque de vos désordres ! Rappelez-vous ces précieuses années où, fidèle à vous approcher du sacrement, vous voyiez avec plaisir venir pour vous le jour des noces. Quelle humilité ! quelle pureté ! quelle charité ! quelle exactitude à vos devoirs ! quel respect dans nos temples ! Ces beaux jours sont passés. Mais n'est-il pas vrai, n'est-il pas trop vrai qu'à mesure que vous avez quitté le Seigneur, vous en avez été abandonné? que débarrassé du joug importun de l'Eucharistie, vos passions sont devenues plus violentes, l'habitude plus forte, le démon plus redoutable, vous même plus faible. Hélas ! peut-être l'abîme du péché mortel vous a-t-il enfin malheureusement englouti.

Ah ! si c'est par l'union au corps de Jésus-Christ qu'on a mesuré les divers degrés de vertu dans les chrétiens, n'est-ce pas aussi par là, vierge sainte, qu'on a pu mesurer les accroissements infinis de votre grâce. Jamais une humilité mal entendue ne vous a fait opposer à l'incarnation du Verbe dans votre sein ; jamais une humilité mal entendue ne vous a fait négliger de lui donner vos chastes mamelles, de le porter entre vos bras, de manger à la même table et de lui rendre vos services. L'humilité, il est vrai, vous fit d'abord hésiter sur une faveur dont vous vous connaissiez indigne ; mais dès que la volonté de Dieu vous fut déclarée, l'humilité ne consista plus qu'à lui obéir et à le recevoir avec respect et reconnaissance. Voilà la vraie humilité. Un refus déplacé, une précaution excessive sont plutôt le raffinement d'un secret orgueil qui souffre impatiemment ses imperfections. *Fecit mihi magna qui potens est.* (*Luc.*, I, 49.)

Apprenez-nous à être, à votre exemple, humbles comme il faut, à ne pas séparer l'humilité de la confiance. L'une sans l'autre

déplaît au Seigneur et l'outrage. Compter sur soi, c'est se méconnaître; mais c'est mal connaître Dieu que de se défier de lui. Ah! si l'Eucharistie est une extension de l'incarnation, apprenez-nous à nous y préparer comme vous, à en approcher comme vous, à en profiter comme vous; donnez-nous ce Fils adorable que vous portâtes dans votre sein, que nous le recevions de votre main; et après nous avoir obtenu la grâce de le bien recevoir ici-bas, obtenez-nous celle de le posséder un jour dans le ciel.

DISCOURS IV.

SUR LA COMMUNION SACRILÉGE.

Quicunque manducaverit vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini. (I *Cor.*, XII, 27.)

Quiconque mangera ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang de Jésus-Christ.

En deux mots voilà, dans cette expression singulière, le caractère du péché des juifs qui crucifièrent le Sauveur du monde, et le caractère du péché des chrétiens qui profanent son corps et son sang par une communion sacrilége. Les uns et les autres se rendent coupables de ce corps et de ce sang, qui deviennent l'objet de leurs criminels attentats. Qui l'eût cru que des créatures fussent assez téméraires pour porter des mains parricides sur la personne adorable de leur Créateur, et le faire expirer sur une croix? L'univers en frémit, le soleil en perdit sa lumière, la terre en fut ébranlée. Mais qui croirait que, par un déicide journalier, l'homme profane encore si souvent cette chair divine qui le nourrit en la plongeant dans un cœur souillé de crimes? Si la nature se tait à la vue de cet excès, ouvrez les yeux de la foi pour découvrir à travers ce silence l'horreur extrême qu'il mérite.

Déchirer le corps d'un Dieu par de cruels supplices ou l'enfermer dans un cœur corrompu; répandre son sang par mille plaies ou le mêler avec une chair souillée; le trahir en le baisant ou l'outrager en le recevant; le condamner comme criminel ou l'unir étroitement à une personne infâme par ses crimes: lequel des deux outrages est le plus sanglant? Parlez ici, grand Apôtre, docteur éclairé des nations, développez-nous ce mystère de malice. Et vous, pécheur sacrilége, qui m'entendez, vous rougissez d'un parallèle honteux que la noirceur de votre forfait ne rend, hélas! que trop juste: *Reus erit corporis et sanguinis Domini.*

Renouveler cent fois un crime énorme qui ne fut commis qu'une fois par les juifs, faire intérieurement à Jésus-Christ ce que des bourreaux n'exécutèrent qu'à l'extérieur sur sa chair, lui présenter dans un cœur coupable des objets plus affreux que la prison et la croix, l'y attacher insolemment, l'y outrager indignement, l'y unir, l'y incorporer étroitement; oser avec connaissance et délibération contre un Sauveur dont on fait profession d'être disciple et d'avouer les bienfaits, ce que l'ignorance et l'erreur arrachent précipitamment d'une aveugle populace, pécheurs sacriléges, encore une fois, sentez profondément, à votre honte, combien votre forfait l'emporte sur leur déicide: *Reus erit corporis et sanguinis Domini.*

Ce rapport est d'autant plus marqué, que, dans le sacrement de l'Eucharistie, le Seigneur a prétendu retracer sa passion d'une manière également glorieuse à son Père et utile pour nous; non-seulement dans le sacrifice, où il ordonne aux prêtres de l'offrir en mémoire de sa mort: *Hoc facite in meam commemorationem* (*Luc.*, XXII, 19), où il souffre en effet une mort mystique, où les espèces du pain séparées représentent la séparation du corps et du sang, mais encore dans la communion. Toutes les fois qu'on y participe, dit saint Paul, et après lui le concile de Trente, on annonce sa mort, on honore ses douleurs, on adore son corps, on recueille son sang: *Mortem Domini annuntiabitis* (I *Cor.*, XI, 26); d'où il tire cette conséquence: qu'en le recevant indignement, on se rend coupable de son corps et de son sang, dont on ne fait pas le discernement: *Itaque reus erit non dijudicans corpus Domini.* (*Ibid.*, 29.)

On ne renouvelle que trop ces effets par une communion sacrilége et tous les excès de la passion, on les surpasse même de la manière la plus insultante pour Dieu et la plus funeste pour l'homme. Jamais on ne rouvrit plus inhumainement ses plaies, jamais il ne fut plus indignement rassasié d'opprobres, les douleurs mortelles du Calvaire n'eurent jamais rien de plus affreux. Ah! il n'est que trop vrai que ce corps et ce sang adorables sont la matière du crime de celui qui ose porter sur eux ses perfides mains: *Reus erit corporis*, etc.

Développons ces vérités dans ce discours; faisons voir, 1° qu'une communion sacrilége renouvelle toutes les horreurs de la passion; 2° qu'une communion sacrilége les surpasse. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je sais que tous les péchés, selon la doctrine de saint Paul, renouvellent la passion du Fils de Dieu en renouvelant ce qui en fut la cause. Oui, on le crucifie de nouveau dans son cœur toutes les fois qu'on l'offense: on le trahit, on l'outrage, on le calomnie, on le condamne de nouveau; il se voit encore une fois préférer un Barabbas; il retrouve dans un cœur criminel les fouets, les épines, la croix et la mort: *Rursum crucifigentes in semetipsis Filium Dei.* (*Hebr.*, VI, 6.) Mais jamais ces horreurs ne se vérifièrent d'une manière plus marquée que dans la communion sacrilége.

1° Là, un autre Judas le trahit par un baiser; 2° là, on l'enlève, on le charge encore de chaînes; 3° là, on le livre au pouvoir de son ennemi déclaré; 4° là, on l'enferme dans la prison la plus horrible; 5° là, on déchire son corps, on foule son sang aux pieds; 6° là, on l'attache à une croix avec des clous plus

cruels que ceux qui percèrent ses pieds et ses mains ; 7° là, il expire sur un nouveau Calvaire, au milieu des ténèbres de la corruption, des outrages d'un cœur prévaricateur. Ah ! qu'il est vrai que vous êtes lié par les chaînes du péché : *Funes peccatorum circumplexi sunt me.* (*Psal.* CXVIII, 61.)

1° Un Judas le trahit par un baiser. Est-il possible que parmi les enfants et les disciples du Seigneur il se trouve un traître? Quel est donc ce nouveau Judas? je le demande avec les apôtres. Quel est cet infâme qui mange, Seigneur, à votre table et qui se prépare à vous trahir? *Quis est, Domine?* (*Joan.*, VI, 71.) Ah ! c'est véritablement un démon : *Unus vestrum diabolus est.* (*Ibid.*) Malheur à vous, qui que vous soyez ! il eût mieux valu pour vous n'avoir jamais vu le jour. Plût à Dieu qu'une mort prématurée vous eût enlevé dès le berceau ! *Melius erat si natus non fuisset.* (*Matth.*, XXVI, 24.) Perfide ! qui approchez du saint autel, qu'y venez-vous faire? *Ad quid venisti?* (*Ibid.*, 50.) Vous ne savez que trop, en effet, en quel lieu votre Sauveur a coutume de se retirer : *Sciebat locum.* (*Joan.*, XVIII, 2.)

Perfide ! que venez-vous faire encore une fois? Que signifient ces soldats, cette troupe tumultueuse de personnes qui vous accompagnent? Vous venez pour le vendre : une somme légère est le prix du juste; trente deniers décident du sort de l'innocent. Vous venez vous saisir de cette personne sacrée, vous la livrez à la mort. Qui cherchez-vous? *Quem quæritis?* (*Ibid.*, 4.) Hélas ! c'est Jésus de Nazareth que vous cherchez, c'est lui que vous embrassez, c'est lui que vous trahissez, c'est lui que vous égorgez. Le voilà, *ego sum.* (*Ibid.*, 5.) A quoi tient-il qu'à cette foudroyante parole vous ne soyez tout à coup renversé avec votre insolente troupe? A quoi tient-il que des légions d'anges ne déchargent sur vous leur juste colère? Puis-je vous donner avec le Sauveur le titre d'ami? Ah ! plutôt ennemi mortel. Est-ce donc par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme? *Osculo Filium hominis tradis?* (*Luc.*, XXII, 48.) Funeste embrassement, fatales caresses, est-ce donc pour ce triste usage que ces marques de tendresse furent introduites? C'est donc pour recevoir le coup de la mort que Dieu vous ouvrit son sein? Doit-il trouver sur vos lèvres le poison mortel que vous lui servez? Tendre amour, est-ce ainsi qu'on vous perce avec vos propres faveurs, qu'on vous outrage en vous saluant, qu'on vous insulte en vous caressant, qu'on vous trahit en vous embrassant, qu'on vous blesse en vous baisant?

Vous ne porterez pas loin la peine de votre perfidie, non plus que le plus grand des traîtres et le premier des sacriléges. Ce fut un prêtre dont vous suivez les pas. Jusqu'alors respecté du démon malgré ses crimes, malgré ses larcins, malgré la noirceur de ses projets, jusqu'à lui commander en maître et le chasser du corps des possédés, *etiam dæmonia subjiciuntur nobis* (*Luc.*, X, 17), Judas en devient le jouet : il ne garde plus de mesure depuis qu'il est devenu profanateur. Le démon, qui n'en approchait qu'en tremblant, s'empare de son cœur, ce funeste morceau l'en rend maître. Ni les bontés tant de fois éprouvées de son Sauveur, ni les châtiments tant de fois annoncés, ni les caresses si multipliées, rien ne peut plus l'empêcher de consommer le plus énorme des crimes ; il en précipite l'exécution, il court vendre son Dieu, il se met à la tête des soldats, il vient à la faveur de la solitude et des ténèbres le livrer à la fureur de ses meurtriers : *Post buccellam introivit in eum Satanas.* (*Joan.*, XIII, 27.) Bientôt il se châtie lui-même : il ne peut soutenir une vie que la vue de son crime rend insupportable, il n'ose plus espérer de grâce et s'arrache lui-même par désespoir des jours infâmes dont il ne méritait plus de jouir. Funeste époque de son malheur ! elle n'a pas échappé à l'attention de l'Evangéliste, une communion sacrilége, *post buccellam introivit in eum Satanas.*

2° On le saisit, on le charge de chaînes, on le traîne ignominieusement, le perfide projet ne tarde pas à s'exécuter. Hélas ! il s'était déjà rendu esclave par les chaînes eucharistiques ! Vous l'avez livré sans défense et sans résistance à la discrétion de tout le monde. Faut-il encore le charger de nouveaux liens? Dépouillé dans l'Eucharistie de tout ce qui pourrait lui concilier le respect, abandonné au premier venu, l'homme dispose en souverain du corps adorable de son maître et le sacrilége qui l'enlève en abuse en tyran. Arrêtez-vous, ministres du Dieu vivant, chassez ces profanes. Souffrirez-vous que le corps d'un Dieu tombe entre leurs mains impies? Soyez comme le chérubin à la porte du paradis terrestre, qui en ferme l'entrée au pécheur. Souvenez-vous de l'ordre de votre maître : gardez-vous de jeter aux chiens les choses saintes ni de donner les pierres précieuses aux pourceaux. Ne redoutez pas les grands du monde, ne soyez ni éblouis de leurs dignités ni effrayés de leurs menaces. Vous êtes à l'autel plus grands que tous les potentats, disait saint Chrysostome. Ainsi en usa le grand Ambroise, interdisant l'entrée du temple à Théodose; ainsi en usaient autrefois les diacres, qui criaient à haute voix que tous ceux qui ne sont pas en état s'éloignent du sanctuaire : *Nolite dare sanctum canibus neque mittatis margaritas ante porcos.* (*Matth.*, VII, 6.)

Enlèvement funeste qui ravit à l'Eglise le plus riche de ses trésors. Que ne la dépouille-t-on plutôt de toutes ses richesses temporelles; que n'arrache-t-on plutôt les vases sacrés du temple; que ne renverse-t-on plutôt le temple même. Nous redoutons moins l'avarice que l'impiété, la fureur que le sacrilége. Nous abandonnerions volontiers tous les biens sans regret si nous pouvions à ce prix sauver le corps adorable de notre Dieu. Que sur les traces d'un Nabuchodonosor la main avide de l'impie dépouille le lieu saint; que sur les pas d'un Héliodore il aille

s'enrichir aux dépens des pauvres qui ont cherché un asile dans le sanctuaire, hélas! nos églises, assez riches encore et assez bien parées par ce corps précieux ne perdraient rien de leur majesté; tandis qu'on lui rendra un vrai culte, au défaut de temple, il trouvera une demeure dans nos cœurs. La profondeur des hommages du pauvre remplacera la magnificence de ses ornements. Mais oublie-t-on le respect qui lui est dû, pourrons-nous trop gémir sur les tristes ruines? L'arche du Seigneur vient d'être prise, disons-le avec le grand prêtre Héli. Quelle désolation! Verserons-nous assez de larmes? Israël a tout perdu avec elle. *Arca Dei capta est.* (I *Reg.*, IV, 11, 17.) C'est ce qui causa la plus vive douleur du grand prêtre Héli.

3° La noirceur de la perfidie va jusqu'à le livrer à ses ennemis. On a horreur quand on voit un Dieu entre les bras du démon, qui semble s'en jouer et qui le transporte du désert sur le pinacle du temple et sur le haut d'une montagne. Ah! sachez, pécheur sacrilége, qu'il est encore plus mal dans les vôtres. Plus coupable que le démon, qui n'a jamais commis qu'un seul péché et qui n'a jamais commis de sacrilége; plus téméraire que le démon, qui ne connaissait pas encore le Fils de Dieu quand il le tenta; plus ingrat que le démon, qui depuis sa chute n'éprouve que les rigueurs de la justice divine; plus insolent que le démon, qui ne s'est jamais uni à lui. Cœur infortuné! vous vous unissez donc sans crainte à celui que le démon n'osa presque regarder; vous vous nourrissez sans ménagement de celui que le démon n'osa presque approcher; vous outragez sans mesure celui au nom duquel l'enfer même fléchit les genoux.

Que dis-je? plus coupable que le démon, le sacrilége livre le corps de son Dieu au démon même, et en renouvelant sa passion, lui donne le démon même pour bourreau, comme si autrefois saint Joseph, au lieu de fuir en Egypte, ne se fût saisi du saint enfant que pour l'aller porter à Hérode Il fait passer son Dieu du ciel dans l'enfer; son cœur, misérable retraite de tant de monstres, est par conséquent par son péché le trône du démon même, qui y a établi son empire; c'est un véritable enfer pour lui, et si on peut le dire, quelque chose de plus horrible que l'enfer même : car enfin, c'est pour détruire le péché que l'enfer a été creusé, et l'enfer après tout sert à sa gloire. Il est le théâtre de sa puissance et de sa justice; Dieu s'y montre en Dieu; il y prend de ses ennemis la plus complète vengeance, il les force à reconnaître l'équité de ses arrêts et à souscrire à leur plus accablante rigueur. L'enfer est un autel redoutable, où l'éternité voit couler le sang des victimes et brûler le bûcher qui les dévore. Tout y craint, tout y adore le Seigneur, tout y tremble, tout y frémit sous sa main vengeresse. Ces prisonniers attachés à son char y traînent des chaînes brûlantes, et rampant sous ses pieds font entendre par leurs hurlements le son lugubre et glorieux pour lui de leur défaite et de son triomphe.

Dans le cœur du sacrilége tout le déshonore, et tout le déshonore en pure perte. Que trouve-t-il dans ce cœur qui puisse lui plaire? Il n'y trouve qu'une légion de démons qui en sont les maîtres et l'enfer déchaîné qui l'insulte, ainsi qu'au temps de sa passion; une vile populace se jette sur lui : l'un arrache ses cheveux, l'autre lui donne des coups de baguette, celui-là lui crache au visage, celui-ci lui donne des soufflets. Ainsi le Prophète le dépeint-il au milieu des tigres et des lions qui le déchirent : *Sicut leo, sic contrivit ossa mea; tauri pingues obsederunt me.* (*Psal.* XXI, 13.) Ainsi dans ce cœur où règnent les plus épaisses ténèbres, où la vanité lui préfère des objets criminels, le démon d'iniquité l'outrage, le démon de colère le déchire, le démon de l'impureté lui crache au visage, le démon de l'hypocrisie le trahit, le démon de l'avarice arrache ses habits, le démon de l'orgueil le foule aux pieds, le démon de l'envie lui perce le cœur : *Dolores inferni circumdederunt me.* (*Psal.* XVII, 6.)

4° On le jette dans une affreuse prison où tout est souillé, tout est pétri de péché : brasier pour lui plus horrible que celui qui consume les damnés. Objet si odieux qu'il est mort pour le détruire. La mort de son Dieu est à son jugement un moindre mal que le péché. S'il pouvait s'affliger, le péché seul le rendrait inconsolable; s'il pouvait cesser d'être, le péché seul l'anéantirait. Et dans ce cœur où on le renferme il ne trouve que le péché, il ne voit que le péché, il en est comme investi, saisi, pénétré. Voudrait-on l'en rendre complice? Ah! Seigneur, sortez de ce cœur coupable. Les moments de la consommation des espèces tarderont-ils donc encore à s'écouler? Y pouvez-vous être trop peu? Chaleur naturelle, devenez plus ardente; donnez du secours à votre maître, consumez les chaînes eucharistiques que son amour lui impose, et rendez-lui la liberté; qu'il puisse dire comme le Prophète : Mon âme, ainsi que le passereau, s'est débarrassée des filets de l'oiseleur : *Anima mea sicut passer erepta est.* (*Psal.* XXIII, 7.)

Qu'est-ce que communier, si ce n'est s'incorporer avec Jésus-Christ par l'union la plus étroite, devenir une même substance avec lui, être changé et comme transformé en lui? C'est donc avec ce corps de péché que vous voulez que la sainteté s'unisse et fasse une espèce de total; c'est ce corps de péché que vous nourrissez de sa chair et de son sang, en devenant une même chose avec lui. Vous voulez donc le charger en quelque sorte lui-même de toute l'horreur de vos forfaits, et comme l'en rendre complice. Il daigna se charger de nos fautes, il est vrai. Semblable au bouc émissaire il porta tous les péchés du peuple : mais ce fut pour les effacer. Ici il ne s'en trouve chargé que pour en avoir à pure perte la honte. Alors, quoi-

que livré à des pécheurs, quoique paraissant pécheur lui-même, du moins il n'était pas uni à eux. On lui épargnait la confusion du mélange. Ici c'est peu de leur être livré, c'est peu de vivre parmi eux, il leur est encore étroitement uni, il est leur nourriture et leur breuvage. La sainte communion faisant dans l'homme quelque chose d'approchant de la divine maternité, le dirai-je, Vierge sainte, n'est-ce pas comme si, étant coupable de quelque péché, vous eussiez osé le recevoir dans votre sein. Je dis plus, la communion étant comme une extension de l'incarnation, pardonnez, grand Dieu ! ce blasphème : n'est-ce pas comme si votre humanité eût été coupable de quelque péché, lorsque vous daignâtes vous unir à elle?

Ces images si fortes ont quelque chose de surprenant. Mais que peut-on dire qui ne soit au-dessous d'un tel excès? Quel monstre! quelle horreur! Quoi, Seigneur, ce corps adorable, objet de l'admiration des anges, tombera dans des mains infâmes, souillées par tant de crimes! Vous, à qui le ciel sert de trône, vous entrerez dans cette bouche qui exhale l'odeur du péché! Vous reposerez sur cette langue infectée par tant de blasphèmes! Vous, qui habitez une lumière inaccessible dans les splendeurs des saints, vous serez renfermé dans ce sombre cachot, dont toute l'éloquence humaine ne saurait peindre, dont l'esprit humain ne saurait mesurer les profondeurs! Vous y serez comme attaché avec le démon, logé dans le même cœur, assis sur le même trône, mangeant pour ainsi dire à la même table! Quel rapport y a-t-il donc entre Jésus-Christ et Bélial? quelle union de la lumière avec les ténèbres? quel ménage du temple de Dieu avec les idoles? Le ciel et la terre, la vie et la mort, l'être et le néant sont-ils plus opposés que Dieu et le péché? Lorsque l'arche fut indignement mise dans le temple de Dagon, elle se vengea avec éclat, renversant et brisant la statue. Ici, c'est Dagon même qui foule l'arche aux pieds. Quoi! ces mêmes membres? Oui, ces mêmes membres. Ah! pardonnez, Seigneur, le zèle qui me dévore. Vous passerez du sein de Marie dans le sein du pécheur, des bras du Père céleste dans les bras de la mort, du ciel dans l'enfer! Quoi! ces yeux coupables de tant de regards, ces oreilles profanées par tant de discours, ce cœur rempli de tant de corruption! Ah! jetons un voile sur un spectacle dont des yeux chrétiens ne peuvent supporter l'horreur : *Tollens membra Christi, faciam membra meretricis?* (*I Cor.*, VI, 15.) Ah! ce n'est pas seulement porter dans le lieu saint l'abomination de la désolation; mais, par un sacrilége plus horrible encore, c'est porter le saint des saints dans l'abomination de la désolation.

5° On déchire son corps, on foule son sang aux pieds. Ne frémissez plus, chrétiens, quand vous voyez votre Dieu entre les mains des bourreaux qui le crucifièrent; frémissez plutôt de le voir entre les mains du pécheur qui le reçoit; volez à son secours pour l'en arracher, s'il est possible, et le soustraire à leur fureur. Jamais il ne fut pour lui de plus grand supplice, de flagellation plus sanglante, d'épines plus aiguës, de plus pesante croix. Les autres péchés violent sa sainte loi et n'attaquent qu'indirectement sa personne. Le blasphème blesse sa grandeur; le mensonge, sa vérité; la défiance, sa bonté; l'impénitence, sa miséricorde; l'incontinence, sa pureté; mais la mauvaise communion s'en prend à sa personne et en même temps insulte à sa grandeur, outrage sa bonté, méprise sa sainteté. Caïn s'est rendu coupable de meurtre, David d'adultère, le démon d'orgueil, Nabuchodonosor de blasphème; la communion sacrilége réunit tout, blasphème, meurtre, adultère, orgueil; c'est au corps et au sang, c'est à la personne même d'un Dieu qu'elle s'en prend : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.*

Il est plusieurs sortes de sacriléges, selon les différentes choses que l'on profane, et les divers genres de profanations. Manquer de respect pour une Eglise, pour les vases sacrés, pour les ministres, pour les images et les reliques des saints, pour un crucifix, ce sont des crimes. La communion indigne ne s'en prend pas à l'église, aux vases sacrés, à l'image, au ministre; elle porte ses attentats sur la personne même de Dieu; elle consomme le crime de lèse majesté de la manière la plus énorme. Si l'on doit tant de respect à l'image, que devra-t-on à la personne? si l'on en doit au ministre, que devra-t-on au prince? si l'on en doit à sa maison, que devra-t-on au maître? si l'on en doit aux vases sacrés, que devra-t-on au sacrifice? *Si hæc de ministro, quid de mittente? si hæc de imagine, quid de persona? si hæc de domo, quid de Domino?* La grandeur de Dieu est la mesure du crime; il est grand, parce que Dieu est grand; il est infini, parce que Dieu est infini. Je juge de son horreur par votre sainteté, ô mon Dieu! de son insolence par votre majesté, de son énormité par votre justice, de son ingratitude par votre miséricorde.

Qui oserait, sur les pas des donatistes et des calvinistes, monter au saint autel, arracher des mains du prêtre ce corps adorable et ce sang précieux, le répandre, le fouler aux pieds, le jeter aux chiens, en faire les plus infâmes usages? Quel forfait! La moindre étincelle de religion suffit pour être saisi d'horreur à ce triste détail, qu'en a conservé l'histoire. Tout cela est au-dessous d'une communion sacrilége. Vous faites réellement violence au corps de Jésus-Christ, par vos sacriléges attentats, dit saint Cyprien : *Vis infertur corpori Christi.* Mais ce n'est pas assez, Dieu aimerait mieux qu'au milieu des plus saints mystères, vous portassiez sur l'autel une main téméraire, pour enlever le précieux gage de notre rédemption, et lui faire souffrir les plus indignes traitements, que de le plonger dans un sein criminel. N'avez-vous, ministre, à choisir qu'entre un fumier et un cœur coupable?

Ah! ne balancez pas, jetez ce corps dans l'ordure; il y sera moins mal. Le cloaque le plus infect, le plus profond abîme sont moins affreux aux yeux du Seigneur. Il n'a pas dédaigné de descendre chez les malades, de visiter les plus misérables. L'horreur des prisons, des déserts, des échafauds, ne le rebuta jamais. La pauvreté d'une étable ni d'une boutique n'avait pour lui que des charmes. Mais s'agit-il de péché? Une foule de purifications suffisaient à peine autrefois pour effacer les taches légales des prêtres qui en étaient la figure. Quelque indifférent qu'il dût être à Dieu d'être servi par des hommes dont le corps seul après tout avait reçu quelque atteinte, quoique l'âme pût être toujours également pure; quelque indifférents que dussent être les défauts des victimes, les taches des vases sacrés, s'agit-il de péché, Dieu n'en souffrira pas l'ombre. Il faut que les prêtres de la loi nouvelle lavent jusqu'au bout de leurs doigts. Quelque sainte que soit Marie, conçue sans péché, exempte des moindres fautes, pleine de grâce, l'Eglise s'étonne que le Dieu de pureté n'ait pas eu horreur de venir dans son sein : *Non horruisti virginis uterum.*

6° Quelle doit donc être la rigueur de la passion qu'il endure, lorsqu'avec les chaînes eucharistiques il est lié à un cœur coupable, plus étroitement qu'il ne le fut à la croix par les clous. Un des plus grands supplices que les tyrans eussent autrefois imaginé pour tourmenter les martyrs, c'était d'attacher un homme sain au corps d'un homme infecté de lèpre, ou de le coller bouche à bouche à un cadavre demi-pourri. Faible image de l'horrible tourment que souffre Dieu uni à un corps de péché! Quelle lèpre plus affreuse! quel cadavre plus hideux! Oui, cette âme privée de la vie de la grâce, infectée de la corruption du péché, le porte sur ses lèvres, l'embrasse étroitement, le reçoit, s'en nourrit; disons mieux, le déchire à belles dents : tels sont les lions et les tigres, qui déchiraient les saints martyrs. Voyez la fureur qui les anime, ces yeux étincelants, ces griffes sanglantes, ces dents meurtrières, cette gueule écumante; entendez leurs rugissements, saints martyrs. Voilà donc ces membres épars, ces précieux restes, que le monde catholique doit un jour révérer, enfermer dans l'or et la soie. La terre est inondée de cette respectable liqueur : elle rejaillit de toute part; mais du moins elle ne se mêle qu'avec une poussière insensible, elle ne passe de vos veines que dans le corps de quelques animaux qui, quoique féroces, sont du moins innocents. Ici le sang de l'agneau va passer dans la gueule du loup : il va se mêler avec le sang du sacrilége. Voyez des yeux de la foi cette bouche profane ensanglantée, cette langue impie empourprée, ces dents meurtrières dégouttantes; voyez ces membres divins déchirés, ce sang adorable répandu! Quelle horreur! Du moins ces lions affamés auxquels on jeta Daniel respectèrent sa sainteté : il vécut trois jours au milieu d'eux sans en rien souffrir. Plus heureux que le Sauveur du monde, Daniel trouva dans des bêtes carnassières ce que le Sauveur ne trouve pas dans des cœurs chrétiens. Du moins les bourreaux qui le sacrifièrent n'exprimèrent ce précieux sang que par des fouets et des clous; on ne les vit point, par un excès de rage dont l'humanité n'est pas capable, assouvir leur cruelle soif en s'enivrant de son sang; on ne les vit pas faire de leurs corps même une colonne et un gibet pour l'y attacher. Pécheurs qui m'entendez, faut-il que je trouve dans votre bouche même ce sang précieux brutalement englouti, ce corps adorable inhumainement déchiré par vos propres dents? Faut-il que je trouve dans votre cœur la colonne et la croix où il expire; et que je voie avec étonnement exercer sur un père, exercer sur un Dieu ce que je crois à peine des habitants les plus barbares de l'Amérique : *Quasi leo sic contrivit ossa mea.* (*Isa.*, XXXVIII, 13.)

7° Enfin il expire. Oui, parricides que vous êtes, méconnaissez-vous la personne sacrée qui est l'objet de vos attentats? méconnaissez-vous le sein où vous prîtes naissance, la main qui vous tira du néant, ces bras qui soutinrent votre enfance? Ah! c'est donc dans le cœur qui vous donna la vie que vous portez le coup de la mort. Vous vous couvrez du sang qui fut la source du vôtre. Les bêtes féroces, apprivoisées pour leurs petits, savent jusque dans le fond des forêts connaître et respecter l'auteur de leurs jours, et vous ne reconnaîtrez l'auteur des vôtres que pour lui enfoncer le poignard. La nature étonnée en croit à peine ses yeux, quand elle voit un parricide; les lois n'ont pas cru devoir imposer de châtiments pour un crime qu'elles ont regardé comme impossible. Pouvez-vous vous résoudre à le commettre? Ce n'est plus un sang étranger, c'est votre propre sang qui crie contre vous; il n'en est aucune goutte dans vos veines qui ne réclame celui que vous allez répandre, et ne demande vengeance.

Malheureux que vous êtes! craignez pour vous l'exécution de cette malédiction terrible que les juifs prononcèrent contre eux-mêmes, en disant insolemment : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (*Matth.*, XXVII, 2.) Oui, il retombera sur vous, en effet, il y retombera d'aplomb; ce torrent vous entraînera : vous y serez noyés, enlevés, abîmés, perdus. Cette mer Rouge où, comme Israël, vous deviez passer en triomphe, vous engloutira comme Pharaon. Il pénétrera dans votre sein, il déchirera vos entrailles, il s'insinuera jusque dans la moelle de vos os, comme le plus mortel poison : en le buvant, vous buvez, comme dit saint Paul, votre jugement : *Judicium sibi manducat et bibit.* (*I Cor.*, XI, 29.) Ce sang précieux devait éteindre les feux de l'enfer, il les allumera; il devait fermer vos plaies, il les aigrira; il devait vous sauver la vie, il vous donnera la mort; il devait vous racheter, il vous damnera; il devait effacer l'arrêt de vo-

tre condamnation, il servira à l'écrire. Votre avocat deviendra votre partie, votre médiateur sera votre juge, l'objet de votre confiance sera la source de votre désespoir. L'histoire ecclésiastique nous apprend qu'un concile général voulant condamner un hérétique, trempa la plume dans le sang de Jésus-Christ, pour signer son anathème avec cette encre foudroyante. Voilà ce que vous faites en recevant indignement ce sang adorable. Il ne faudra ni vous accuser ni vous condamner, ni vous citer des témoins, ni vous ouvrir le livre de vie : votre condamnation sera écrite, sera gravée au fond de votre cœur; vous porterez votre jugement écrit du sang de Jésus-Christ. Oui, vous le gravez sur votre cœur; oui, vous le tracez de votre main même; oui, vous l'écrivez avec le sang de Jésus-Christ; cette sentence s'imbibe avec votre substance; elle s'incorpore avec vous, selon la force de l'expression de saint Paul : *Judicium sibi manducat et bibit.*

Que l'homme s'éprouve donc lui-même; qu'il sache que les choses saintes ne sont que pour les saints; qu'il craigne, s'il en approche indignement, de se rendre coupable du corps et du sang de Jésus-Christ, en renouvelant sa passion, comme nous venons de le faire voir; qu'il craigne d'en surpasser les horreurs : *Reus erit.* Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ne jugeons pas de la sensibilité de Notre-Seigneur à l'outrage qu'il reçoit dans une communion sacrilége, par le silence qu'il y garde et qu'il y fait garder à toute la nature. Il y souffre sans se plaindre, sans que rien y souffre pour lui. On ne peut discerner le juste du coupable; il entre avec la même facilité dans la bouche de Judas et dans celle de Pierre. Silence divin ! vous êtes tout à la fois l'objet de notre admiration et le sujet de nos alarmes. De notre admiration, puisque irrités des moindres affronts nous ne savons rien souffrir sans murmurer et nous plaindre ; de nos alarmes, puisque dans votre redoutable obscurité vous pouvez cacher un cœur rempli de la plus juste et de la plus terrible colère. Pilate en fut surpris à l'excès lors de la Passion, en voyant un homme constant à souffrir sans se plaindre, dans une occasion délicate où on ne pouvait douter qu'il ne dût être infiniment sensible. Il entrevit quelque chose de divin dans une conduite héroïque, supérieure à toutes les forces de la nature. N'admirons pas moins ce silence divin dans une Passion nouvelle, plus douloureuse que la première, où il n'est pas moins certain qu'il est triste jusqu'à la mort.

J'ose même dire que ce silence mystérieux a quelque chose de plus surprenant dans la divine Eucharistie : il y est mille fois plus profond. Dans le cours de sa Passion, il accorde plusieurs fois à la faiblesse de la nature le soulagement ordinaire des plaintes : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (*Matth.*, XXVII, 46; *Marc.*, XV, 34)! s'écria-t-il. Il reçoit la consolation d'un ange, il demande à boire ; lors même qu'il se tait, la nature prend la parole, les pierres se brisent de douleur, le voile du temple se déchire, les morts sortent de leurs tombeaux, le soleil plaide sa cause par ses ténèbres, la terre, par ses tremblements; indignés de l'affront que souffre leur Maître, les êtres les plus insensibles deviennent éloquents ; tout agit, tout parle, tout s'arme, tout combat. Ici tout se tait, tout paraît indifférent, tout se montre insensible. Tantôt livré à un ministre prévaricateur qui le distribue d'une main sacrilége, tantôt à un laïque criminel qui le reçoit avec un cœur souillé, il semble avoir perdu sa toute-puissance ou sa justice ; ses bras liés le laissent comme une victime exposée aux coups du plus téméraire ; le soleil prête ses rayons, la terre trop affermie soutient le coupable, l'autel immobile le voit et le souffre sans se briser. Silence divin, que je vous admire ! silence divin, que je vous redoute ! calme trompeur, que vous cachez une affreuse tempête ! cendres suspectes, que vous cachez un terrible brasier ! Patience équivoque d'un Dieu souverainement irrité, vous ne renfermez que des foudres.

Non, non, ne nous y trompons point : ce silence ne doit pas nous rassurer; il le rompit dans une occasion pareille, lorsque le traître disciple fit la première des mauvaises communions. Malgré sa douceur et sa patience, le Sauveur ne put s'empêcher de s'en plaindre en des termes capables de nous faire infiniment redouter son silence même, lorsqu'il ne jugerait pas à propos de le rompre. La main de celui qui doit me trahir se porte avec moi dans le même plat. Malheur à lui ! Il eût mieux valu qu'il ne fût jamais venu au monde : *Melius erat ei si natus non fuisset.* (*Matth.*, XXVI, 24.) Avec quelle amertume de cœur tiendrait-il encore aujourd'hui le même langage à chaque mauvaise communion ! Oui, il vaudrait mieux pour vous que vous n'eussiez jamais vu le jour, *melius erat;* et si des raisons impénétrables de sagesse ne lui fermaient la bouche aujourd'hui, le penserait-il, le dirait-il avec moins de justice? L'injure n'en est que plus atroce, il n'y est que plus sensible, les effets n'en sont que plus funestes. En effet, de tous les crimes, c'est 1° le plus *inutile ;* 2° le plus *insultant;* 3° c'est le plus *libre;* 4° le plus *réfléchi;* 5° c'est le plus *noir ;* 6° c'est le plus *criant;* 7° enfin c'est le plus *funeste.*

1° De tous les crimes c'est le plus *inutile,* pour Dieu et pour l'homme. Celui des juifs, dans la Passion du Sauveur, avait ses avantages : on peut avec l'Eglise l'appeler, *O felix culpa.* Il soupirait, ce Dieu tout aimable, après les tourments ; il désirait avec la plus vive ardeur être baptisé du baptême de sang ; il offrait ce sang adorable pour apaiser son Père; il cherchait dans les perfides embrassements de Judas une ressource pour le sauver ; il voulait que ses douleurs adoucissent l'amertume des nôtres. Mais quel

fruit peut-il tirer d'une communion indigne? quel est le péché qu'elle expie? quel est le pécheur qu'elle sauve? quelle est la grâce qu'elle procure? *Quæ utilitas in sanguine meo?* (*Psal.* XXIX, 10.) Ah! s'il fut pénétré de douleur à la vue de l'inutilité de ses peines pour un grand nombre, quel regret à la vue de son sang répandu tant de fois à pure perte sur l'autel! Fallait-il épuiser tant de trésors? fallait-il opérer tant de prodiges? fallait-il renverser la nature pour répandre cette douce rosée sur une terre ingrate qui ne porte que des ronces, et faire couler ce sang adorable dans un abîme de corruption? *Quæ utilitas in sanguine meo dum descendo in corruptionem.* (*Ibid.*) Mais non, il ne sera pas inutile : il servira à condamner, s'il ne sert à sauver.

Inutilité même humaine pour le pécheur. Un homme qui se livre à quelque passion goûte du moins un misérable plaisir qui l'amuse : un voleur qui dépouille le passant trouve du moins le triste profit du bien qu'il enlève; en perdant un ennemi, on assouvit une malheureuse vengeance; les juifs eux-mêmes, en faisant mourir le Sauveur, satisfaisaient une basse jalousie et une brutale fureur. C'était un censeur incommode, un mérite éblouissant dont ils se débarrassaient. La cruauté des bourreaux pouvait, en obéissant au magistrat, se repaître du sang qu'ils voyaient couler, et y étancher une soif inhumaine : le cœur irrité trouve un barbare plaisir dans le spectacle sanglant d'un ennemi qui expire, dans les plus grands excès même on trouve quelque raison. Ce barbare roi de Moab, qui égorge son fils unique, se voyant réduit à l'extrémité dans une ville assiégée, achète son repos au prix de la vie de son fils ; ces mères inhumaines, qui, au siége de Samarie, mangèrent leurs enfants, souffraient les derniers excès de la famine; elles conservèrent leur vie aux dépens de celle de leurs enfants.

Mais vous, plus cruel encore, vous faites sur votre père, à pure perte et avec une pleine liberté, ce que nous ne voyons qu'avec horreur dans les derniers excès de la plus grande misère. Une communion sacrilége est toujours inutile; aucune passion n'y est satisfaite; on n'y jouit d'aucun plaisir; il n'en revient aucun profit; il y a même de la gêne à essuyer : des pratiques de piété, de longues prières, cet air de modestie, des yeux baissés. Tout cela ne coûte-t-il rien à la nature ? Les remords d'une conscience justement alarmée laissent-ils goûter un peu de repos ? C'est acheter bien cher un crime infructueux et une éternité de supplice.

2° De tous les crimes c'est le plus *insultant*. Quoique partout Dieu soit infiniment adorable, il semble que la gloire de sa résurrection et l'éclat de son trône devaient le mettre à couvert des insultes auxquelles l'exposait sa vie mortelle. On est moins surpris de le voir entre les mains des bourreaux auxquels son amour le livrait. Venu pour racheter les péchés, il s'attendait à en subir la peine; les humiliations et les douleurs entraient dans l'ordre et le plan de sa providence. C'était un homme faible, passible, mortel, dévoué à l'anathème : tout annonce sa croix et sa mort. Aujourd'hui impassible, immortel, doué de toutes les qualités glorieuses, ne peut-il espérer quelque trêve? Une mer de souffrance n'a-t-elle pas dû lui acheter quelque repos ? Une gloire infinie n'attirerait-elle pas quelque respect sur la terre à celui que tout le ciel adore ?

La majesté du trône augmente encore la grièveté d'une injure qu'on a l'insolence de porter jusqu'à cet excès. Quoi! disait Assuérus, Aman a la témérité d'insulter jusqu'à mon épouse dans ma maison, en ma présence : *Etiam reginam vult opprimere, me præsente, in domo mea!* (*Esther*, VII, 8.) Téméraire! qui portez jusque dans le lieu saint une audace sacrilége, que dis-je le lieu saint? jusqu'au pied de l'autel, jusque sur l'autel, jusque dans le tabernacle, jusque sur la personne même du Seigneur! N'est-ce donc pas assez de l'outrager? Faut-il que la sainteté du lieu relève l'éclat de l'outrage? Ne sera-t-il revêtu de sa gloire que pour ouvrir un nouveau champ à l'effronterie? Craignez ces fouets vengeurs qui chassèrent les marchands du temple. Un saint zèle arme d'une colère terrible le plus doux des hommes, pour la gloire du sanctuaire, de quel juste sentiment d'indignation ne l'armera pas la sainteté de son propre corps ? Un juge insulté sur son tribunal, un roi insulté au milieu de sa cour, exercent la plus sévère justice. Du moins les juifs, lors de sa passion, n'exercèrent leur fureur que dans un lieu profane, destiné même au supplice des criminels; le jardin, le prétoire, le Calvaire ne méritaient aucun respect. Ici tout mérite le plus profond. Voyez-le environné d'une foule d'anges prêts à combattre ses ennemis. Le voilà comme sur le mont Sinaï au milieu des foudres et des éclairs, que la foi nous découvre, et que son humilité nous cache; et nous osons venir à lui les armes à la main. Ah! plutôt que les montagnes tombent sur nous, et nous dérobent à ses vengeances! Ah ! s'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, combien l'est-il davantage de venir s'y précipiter? *Horrendum est.* (*Hebr.*, X, 31.)

3° De tous les crimes c'est le plus *libre*. Dans les autres péchés une passion fougueuse peut emporter, des mouvements violents entraînent, la présence de l'objet séduit, un affront pique, des attaques subites et imprévues prennent au dépourvu. La populace juive, artificieusement prévenue, tumultueusement assemblée, précipitamment entraînée, n'eut point le temps de réfléchir sur la noirceur de son forfait et le malheur de ses suites. D'ailleurs, tout injuste qu'était la condamnation du Sauveur, le peuple, emporté par l'autorité de ses pasteurs et de ses maîtres, était en quelque sorte excusable d'y souscrire; les bourreaux exécutaient une sentence juridique des magistrats légitimes, et ceux-ci, tout criminels qu'ils étaient, trou-

vaient après tout dans les idées de sédition, de révolte, de blasphème dont ils le chargeaient, un prétexte apparent, pour colorer leur injustice, que ne sauraient avoir des chrétiens qui font gloire d'être ses disciples et ses adorateurs. Ils le voyaient trahi, abandonné par ses propres disciples, renié par leur chef, sans secours, sans défense, sans se justifier lui-même, comme font les plus grands criminels. Il semble que ces ténèbres épaisses, cet abandon absolu, ce silence universel, en autorisant leur aveuglement, devaient diminuer à leurs yeux un crime dont rien ne leur reprochait la noirceur. Nous ne prétendons pas excuser les juifs, mais je ne me lasserai pas de dire qu'ils sont moins coupables que les chrétiens, que l'outrage du sacrilége surpasse celui du Calvaire : *Si cognovissent nunquam crucifixissent.* (*I Cor.*, II, 8.)

Quelle nécessité vous entraîne à la sainte table? Quelle passion vous y pousse? Quelle violence vous y emporte? Quel charme vous séduit? Quel prétexte colore votre crime? Cherchez-vous ici les richesses, les honneurs, les plaisirs auprès d'un Dieu pauvre, humilié, sacrifié? Quel orgueil agit, quelle fortune invite en mangeant un morceau de pain! Quelle gloire, quelle dignité, quel honneur en vous prosternant au pied de l'autel! Quelle joie, quelle satisfaction d'aller les yeux baissés, avec un visage modeste, protester qu'on en est indigne et se condamner à une plus grande régularité! Craignez-vous l'infraction de la loi de Pâques? Vous n'y satisfaites pas par une communion sacrilége. Tout se fait ici avec une pleine connaissance, une pleine délibération, une modération parfaite; l'ivresse n'y a point de part. On a eu tout le temps de se consulter, tous les moyens d'y réfléchir, toute la liberté de s'y refuser : c'est un péché de pure malice et d'une malice purement gratuite : *Odio habuerunt me gratis.* (*Joan.*, XV, 25.)

4° Par conséquent c'est de tous les crimes le plus *réfléchi*. Tout reproche au chrétien la noirceur d'une communion sacrilége. Quelle secrète horreur n'en conçoit pas une conscience alarmée? Que n'en a-t-on pas appris dès le berceau? Que n'en croit-on pas en effet? Est-ce un péché dont on ne soit pas instruit? Honteux, étonné, accablé, on a beau arborer l'audace, affecter l'intrépidité, braver ceux que votre communion scandalise, après les fautes dont ils viennent d'être témoins, commander à son visage, emprunter un langage de fermeté, l'affreuse perspective pour le plus hardi que l'idée d'un sacrilége et de ses peines! Hélas! on en tremble; une main invisible arrête aux approches de la sainte table. Incertain sur ce qu'on va faire, le cœur palpite; on craint à tout moment que la terre n'aille s'entr'ouvrir sous nos pieds; à peine ose-t-on ouvrir les yeux sur le prêtre qui nous porte le corps sacré; à mesure qu'il s'avance vers nous, le sang se glace dans les veines, les cheveux se dressent sur la tête; on voudrait n'être pas engagé si avant; on recule d'horreur à l'aspect de l'abîme, mais le respect humain retient; on reçoit en frémissant, on avale avec précipitation, on garde avec désespoir le poison secret dont on voit bien que les entrailles vont être déchirées. Vous le savez, vous l'avez éprouvé vous-même, vous qui m'écoutez, si jamais vous avez eu ce malheur. Malheur plus grand encore si, aujourd'hui, à force de vous être familiarisé avec des monstres, vous n'en êtes que faiblement alarmé. Tel le sacrilége Balthasar dans cet impie festin où, au milieu de sa cour, les vases du temple servirent à la débauche, il voit une main qui trace sur la muraille, en caractères inconnus, l'arrêt de sa condamnation. Aussitôt, tout hors de lui-même par la crainte qui le saisit et les remords qui le dévorent, tous ses membres s'ébranlent, tous ses os se déboîtent, il pâlit, il se trémousse, ses forces l'abandonnent, il tombe en faiblesse. Hélas! mille fois plus coupables que ce prince si faiblement instruit de la grandeur de Dieu, que vous connaissez si bien, ne méritez-vous pas un châtiment mille fois plus sévère? Ah! voyez cette même main qui ne trace pas moins votre sentence. Elle ne vous est pas inconnue; ces caractères n'ont rien de mystérieux. Vous mangez votre condamnation; vos jours sont comptés; vous avez été mis dans la balance et vous n'échapperez pas au supplice.

Cette connaissance de la Divinité, si claire et si hautement professée, rend ce crime beaucoup plus énorme que l'hérésie, que l'idolâtrie, que l'apostasie. Un idolâtre, du moins, reconnaît et adore le dieu qu'il se fait; le sacrilége outrage le Dieu même qu'il adore. L'hérétique combat une vérité qu'il ne croit pas; le sacrilége attaque les mystères mêmes qu'il croit véritables. Un apostat, en quittant sa religion, se persuade que celle qu'il embrasse est la meilleure; le sacrilége profane la religion même dont il avoue la vérité et dans laquelle il fait profession de vivre. L'ignorance, le préjugé, l'éducation font souvent tout le crime ou plutôt tout le malheur du premier; la plus déterminée malice fait le caractère du second. Une espèce de bonne foi peut faire errer dans la créance et dans la vérité; l'impiété seule peut enfanter le sacrilége. Hypocrite, qui eût pu croire que, sous cette démarche grave, ces yeux baissés, ce visage modeste, ce zèle prétendu, ces apparences de christianisme, cette profession actuelle de catholicité, vous cachassiez le plus noir venin? Ainsi ces juifs insolents fléchissaient le genou devant lui par une sanglante raillerie, le saluaient en lui donnant des coups de bâton, l'honoraient en lui crachant au visage, lui mettaient des épines pour couronne, un roseau pour sceptre, un vieux manteau pour la pourpre; encore même ne le connaissaient-ils pas. Pourriez-vous espérer que Dieu demandât grâce pour vous comme pour eux? *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* (*Luc.*, XXIII, 34.)

5° De tous les crimes c'est le plus *noir*. L'ingratitude des juifs approcha-t-elle de sa

noirceur? Avaient-ils reçu de si grands bienfaits? Se reconnaissaient-ils redevables? En recevaient-ils actuellement? Tournaient-ils sa faveur contre Dieu même? Les sacrements, les lumières, les grâces abondantes qui nous sont prodiguées, combien sont-elles supérieures à l'ancienne alliance? L'Eucharistie était instituée, à la vérité, mais les seuls apôtres y avaient eu part. Le peuple ne connaissait pas, n'avouait pas ce prodige; il avait refusé de le croire : *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?* (*Joan.*, VI, 53.) Ils exerçaient leur fureur, il est vrai, sur le même corps qui est l'objet du sacrilége; mais enfin ce corps ne leur était pas livré comme un présent et donné pour nourriture. Les prêtres et les pharisiens, peu favorisés du Sauveur, méprisés même et décriés, piqués de jalousie, n'ajoutaient pas du moins l'ingratitude à la malice.

L'ingratitude des chrétiens rassemble tous ces traits odieux que la justice nous oblige d'épargner aux Juifs. Ce n'est pas assez que, reçus dans le sein de l'Eglise, lavés dans les eaux du baptême, mille fois réconciliés dans la pénitence, instruits, éclairés, touchés presque insensiblement, ils comptent les bontés du Seigneur par les moments de leur vie : toutes ces profusions sont enfin couronnées par la participation de son corps et de son sang. Le méconnaissez-vous, ce miracle, chrétiens à qui je parle? Le contestez-vous avec les hérétiques? En doutez-vous avec les juifs de Capharnaüm? Non, sans doute; vous faites profession de le croire : la réception de ce sacrement en est une protestation solennelle. C'est donc une grâce que vous recevez, de votre propre aveu. Quoi! en recevant le bienfait vous insultez le bienfaiteur; vous mordez la main qui vous sert la nourriture, vous percez le sein dont vous sucez le lait : quel monstrueux assemblage de magnificence et d'ingratitude, de faveur et d'outrage, de grâce et d'insulte! Les bêtes féroces en seraient-elles capables? Le lion s'apaise quand on lui jette sa proie; le plus cruel ennemi suspend sa fureur quand on lui fait du bien; il se donne du moins le loisir de le recevoir sans faire acte d'hostilité; du moins par des trésors achète-t-on un moment de trêve; dans le plus fort de la mêlée, le soldat acharné épargne du moins celui qui se livre à ses coups. Pour vous, votre rage impatiente ne peut se résoudre à différer : ce serait trop attendre. Volez donc, précipitez-vous dans l'abîme. Faites mieux : trop peu armés par vous-mêmes, tournez contre votre Sauveur ses propres dons; que ses faveurs, en vos mains, deviennent des armes; que sa bonté vous ouvre les portes, que son corps vous serve de glaive, que son sang vous serve de poison contre lui. Ah! si un ennemi m'eût ainsi traité, je m'en serais consolé. Mais vous, mon ami, qui avez si souvent mangé à ma table, qui l'eût pu croire? *Tu vero homo unanimis simul mecum capiebas cibos.* (*Psal.* LIV, 14.)

6° De tous les crimes c'est le plus *criant.* Les juifs ne commirent qu'une fois ce détestable parricide : ce sang adorable ne coula qu'une fois sur le Calvaire. Du moins, en expirant, le Sauveur vit-il la fin de ses peines; et, malgré toute leur fureur, la mort leur arracha pour jamais les armes des mains. Ici, par une résurrection continuelle et une perpétuelle renaissance, tous les jours rendu à la vie pour souffrir tous les jours une nouvelle mort, tous les jours offert pour être tous les jours immolé. Sa bonté multiplie la matière du déicide; comme si, par un excès de brutalité incroyable, un meurtrier, revenant à la charge, plongeait le poignard dans le sein de celui que Dieu aurait ressuscité. Ce que la nature ne vit jamais, ce que jamais elle ne peut voir, le sacrilége l'exécute, en ôtant mille fois la vie à son père, à son Dieu. Le Seigneur, il est vrai, a voulu perpétuer le sacrifice sur nos autels d'une manière non sanglante. Il a voulu que tous les jours la même victime qui rendit les derniers soupirs sur la croix, sans cesse présentée à son Père, lui renouvelât le souvenir de son premier holocauste. Son amour, trop peu satisfait d'une première mort, veut encore, par une merveille constante, mourir mille fois entre nos mains par les armes de sa tendresse : *Quotidie morior per vestram gloriam.* (I *Cor.*, XV, 31.)

Il semble que, par une exécrable émulation, l'enfer, tournant contre lui-même ses miséricordes, veuille à son tour multiplier le même sacrifice de la manière la plus injurieuse : il lui prépare un nouveau bûcher dans le corps d'un sacrilége. Le prêtre et le démon agissent en même temps sur le même objet : l'un l'immole au Père éternel, l'autre l'immole à sa fureur. Les feux s'allument de deux côtés, il s'élève deux autels; de deux côtés on aiguise le glaive meurtrier, deux mains l'enfoncent dans son sein; le temple et le cœur du pécheur voient tous deux la même hostie livrée à la mort. Ces deux sacrifices s'opèrent en même temps, la même communion les consomme. Le froment divin est brisé par les dents des ministres et par celles des lions : il expire doublement sous la main du sacrificateur et sous celle du bourreau. O mort! pouvez-vous avoir un glaive si acéré? Enfer, pouvez-vous avoir une si noire et si constante malice? Disputer avec un Dieu, et, flottant entre l'excès du crime et celui de la miséricorde, nous rendre incertains, qu'admirer davantage d'un Dieu assez bon pour souffrir un monstre de malice si multiplié, ou d'un cœur assez mauvais pour anéantir un miracle de bonté si durable?

A la vue de ces horreurs, ne se rappelle-t-on pas les impiétés d'un Antiochus, qui osa consacrer aux idoles le temple du vrai Dieu, et leur offrir jusque sur son autel de détestables sacrifices? Il en fut puni, ce malheureux prince : rongé de vers, consumé de pourriture, livré aux plus vives douleurs, il expira sur une montagne écartée. Si quelques juifs, par faiblesse, abattus par l'effor

de la persécution, souscrivirent à ses ordres et brûlèrent un profane encens, ah! ce ne fut pas leur ouvrage : n'attribuons qu'à des infidèles ces horribles excès. N'attribuons encore qu'à des infidèles la profanation du saint sépulcre, lorsque l'empereur Adrien y fit élever un temple à la déesse de la débauche : non, ce ne fut jamais l'ouvrage des chrétiens. Mais quels autres que des chrétiens, renchérissant sur le plus aveugle idolâtre, commettent aujourd'hui sur la personne de leur Sauveur ce que le paganisme n'a commis que sur des êtres insensibles, qui, quoique consacrés à Dieu, n'étaient pas Dieu lui-même. Quoi! le christianisme ne serait-il plus favorisé que le paganisme que pour en être plus criminel?

7° De tous les crimes c'est le plus *funeste*. Attendez-vous aux plus rigoureux châtiments. Un sacrilége n'est pas un crime ordinaire : Dieu s'y trouve personnellement intéressé; une communion indigne n'est pas un sacrilége ordinaire : le corps même d'un Dieu y est foulé aux pieds. Nadab et Abiu portent au tabernacle un feu étranger : les flammes vengeresses les réduisent en cendre; le téméraire Osa porte indiscrètement sa main sur l'arche : une mort subite châtie sa témérité; les Bethsamites y jettent les yeux sans respect : cinquante mille en sont la victime; un inconnu entre dans la salle des noces sans la robe nuptiale : il est jeté pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures, au milieu des larmes et des grincements de dents. Dieu pardonna plutôt l'idolâtrie des juifs que le mépris de la manne. Cette viande sacrée, image de l'Eucharistie, était encore dans leur bouche que sa colère s'allume à l'excès : *Adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum, ira Dei ascendit super eos.* (*Psal.* LXXVII, 30.) Voilà le sang de l'innocent Joseph que l'on venge. : *En sanguis ejus exquiritur.* (*Gen.*, XLII, 22.)

Ne soyons plus surpris des malheurs qui affligent le genre humain : saint Paul n'en laisse pas ignorer la cause. C'est pour tant de mauvaises communions qu'il en meurt parmi vous, et qu'un si grand nombre est accablé de maladies : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles et dormiunt multi.* (I *Cor.*, XI, 30.) Ces punitions étaient, dans le commencement de l'Eglise, éclatantes et fréquentes. Saint Cyprien rapporte plusieurs exemples de personnes mortes subitement au pied des autels. Si aujourd'hui ces coups de sévérité ont quelque chose de moins frappant, la justice divine n'en est pas moins rigoureuse. Dans la plupart des calamités publiques et des malheurs particuliers, reconnaissez ce bras redoutable qui rend justice au sang innocent indignement profané : *Clamat ad me de terra.* (*Gen.*, IV, 10.) Tels les coupables juifs, dispersés, errants, asservis à toutes les nations, le jouet de tous les peuples; ils traînent depuis tant de siècles le triste et honteux monument de leur déicide : les derniers siècles en seront encore les témoins : *Sine templo, sine sacrificio.* (*Osee.*, III, 4.) Cent fois punis, cent fois pénitents, cent fois ils ont obtenu grâce. La profanation du corps et du sang d'un Dieu a mis le comble à leur réprobation; les fléaux qui ne cessent de les accabler, n'ont pas encore ouvert leurs yeux; l'univers étonné admire l'inflexible obstination qui les retient dans leurs ténèbres, et l'inflexible rigueur qui éternise leur châtiment.

Mais le corps n'éprouva-t-il pas les tristes effets de la colère, que le sacrilége ne se rassure pas, les maux de l'âme n'en sont que plus à craindre. La perte de la grâce, une foule de crimes, l'endurcissement, le désespoir, suite ordinaire du sacrilége, sont les plus grands de tous les malheurs. Un acte héroïque suffit quelquefois pour affermir dans la vertu, un violent effort de scélératesse ne suffit pas moins pour confirmer dans le crime. Quand une fois on a été capable de dévorer l'idée affreuse d'un sacrilége, quand une fois on a pu soutenir avec un front d'airain la présence et le corps de Jésus-Christ, rien n'étonne plus, le frein est rompu, la barrière est levée, le torrent a renversé la digue, rien ne peut l'arrêter; et Dieu, qui n'est jamais plus irrité que quand il abandonne, permet que, insensible à sa misère, on n'en soit ni alarmé, ni touché, ni averti. Par quelle hostie en effet, remarque saint Paul, l'homme pourra-t-il apaiser la divine justice, après avoir profané la véritable et unique hostie? De quel médiateur emploiera-t-il le sang, après avoir foulé aux pieds le corps du Fils de Dieu, et le sang de la nouvelle alliance : *Qui Filium Dei conculcaverit et sanguinem Testamenti pollutum duxerit, non relinquitur pro peccatis hostia.* (*Hebr.*, X, 29.) Il n'a plus qu'à s'attendre au jugement le plus effroyable, et au brasier le plus ardent. *Terribilis exspectatio judicii et ignis æmulatio.* (*Ibid.*, 27.) Cet abandon de Dieu, ce dégoût des choses célestes, cet aveuglement de l'esprit, cette stupidité de la conscience n'en sont que trop les avant-coureurs et les préludes. Ainsi le malheureux Luther trouva dans la communion sacrilége cette prodigieuse opiniâtreté qui a fait verser tant de larmes à l'Eglise sur l'égarement de ses enfants. Il donna ce diabolique conseil à un de ses disciples : agité de mille remords, ce nouveau luthérien gémissait sous le poids de sa chaîne; il expose à son coupable maître le trouble qui le poursuit. Je sais, lui dit-il, un remède à vos inquiétudes. J'en ai éprouvé moi-même le redoutable effet. Allez faire deux ou trois communions sacriléges, et vous serez quitte de vos remords. C'est l'ordinaire, en effet, à moins que le désespoir n'aille, comme Judas, chercher dans une mort précipitée un fatal soulagement à ses douleurs.

Ah! plutôt le temple, frémissant d'horreur semblable au voile qui se déchira à la mort de Jésus-Christ, fût-il renversé sur vous, et vous écrasât-il sous ses ruines! Ah! plutôt la terre ouverte sous vos pieds vous engloutît-elle dans ses profonds abîmes, comme Coré, Dathan et Abiron! Vous ne perdriez du moins que la vie temporelle; vous au-

riez un péché de moins à expier dans l'enfer. Plutôt le prêtre au lieu de l'hostie, vous présentât-il du poison! Il n'est point pour vous de poison plus mortel, de plaie plus profonde qu'une mauvaise communion. Plutôt, selon la pensée de saint Chrysostome, fussiez-vous possédé du démon! Plutôt mille fois l'enfer sorti de ses profondes cavernes, s'emparât-il de votre corps, et le tourmentât-il comme ce malheureux de l'Evangile livré à une légion entière. Hélas! le démon vous rendrait plus malheureux, mais non pas plus coupable : au lieu qu'une mauvaise communion est le comble des forfaits. Un Dieu reçu dans cet état est pour vous pire que tout l'enfer : il sera votre enfer lui-même.

Plus je vois approcher le jour de votre communion et plus je tremble. Le dirai-je? Autant que la vue des avantages que vous pouvez en tirer me console, autant la crainte du sacrilége m'alarme. Hélas! se pourrait-il que parmi tant de personnes qui vont approcher de leur Dieu, il s'en trouvât quelqu'une qui le reçût en état de péché mortel? A ces tristes réflexions je ne puis retenir mes larmes. Ah! si je connaissais quelqu'un qui fût capable de cet excès, que ne ferais-je pas, dans le transport du zèle qui me dévore! J'irais me jeter à ses pieds, tout baigné de mes larmes; je le conjurerais par tout ce qu'il peut avoir de plus cher et de plus touchant, de ne pas faire à son Dieu le dernier des outrages, de ne pas se creuser à lui-même le plus profond abîme. N'allumez pas la foudre vous-même, lui dirais-je, et ne signez pas votre arrêt. Ne mangez pas votre condamnation; percez plutôt mon cœur; versez tout mon sang, s'il le faut, épargnez celui de votre Sauveur, épargnez le vôtre; que je ne survive pas à votre malheur et à sa honte. Préparez-vous avec soin, éprouvez-vous sans indulgence, approchez-en avec fruit : ainsi arriverez-vous un jour à la gloire.

DISCOURS V.

SUR LA COMMUNION POUR LES AMES DU PURGATOIRE.

Panem tuum et vinum tuum super sepulcrum justi constitue. (*Tob*, IV, 18.)

Offrez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste.

Ces paroles, prises à la lettre, se rapportent à une coutume des juifs : au temps de Tobie, on faisait à la mort de ses parents et de ses amis un festin sur leur tombeau, soit comme une marque d'honneur, soit pour faire l'aumône en leur nom, ou pour engager les conviés à prier pour eux, comme les Machabées qui envoyèrent au temple une somme considérable pour faire faire des sacrifices en faveur de ceux qui étaient morts dans le combat. Ce n'était là qu'une figure : le vrai pain, le vrai vin qui peut être efficacement offert pour le repos des âmes justes, c'est le corps et le sang d'un Dieu. Ses mérites ne leur sont pas moins utiles que quand elles étaient encore dans leur pèlerinage, et nous ne pouvons mieux leur marquer notre zèle qu'en offrant et en mangeant pour elle la sainte victime.

Tout nous engage à leur rendre ce bon office : leur besoin est pressant, leurs douleurs sont extrêmes, leur reconnaissance et leur crédit auprès de Dieu nous font tout espérer. Peut-être l'excès de leur amour pour nous a allumé une partie des brasiers qui les dévorent. Quel intérêt n'avons-nous pas à nous ménager, par notre charité, un pareil secours dans nos besoins? *Eadem mensura qua*, etc. (*Luc.*, VI, 38.) Ecoutez leurs gémissements et leurs plaintes : *Miseremini mei.* (*Job*, XIX, 31.) Le Sage nous exhorte à cet exercice de charité pour les morts : *Mortui non prohibeas gratiam.* (*Eccli.*, VII, 37.) Et Dieu nous fait dire, dans le livre des *Machabées*, que c'est une pratique très-sainte et très-salutaire de prier pour les morts, afin de les délivrer de leurs péchés : *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare*, etc. (II *Mach.*, XII, 46.)

Les mêmes œuvres satisfactoires qui expient nos fautes, le jeûne, la prière et l'aumône, servent aussi à soulager ces âmes affligées, soit par voie d'impétration, en leur obtenant quelque grâce, soit par voie de satisfaction, en leur appliquant le mérite de la pénitence pour acquitter leurs dettes. C'est ce que fait le sacrifice et la communion, non par voie d'autorité, mais par voie de suffrage. Ces œuvres saintes produisent ces deux bons effets, puisque l'une et l'autre sont impétratoires et satisfactoires.

Il y a même certaines messes et certaines communions pour les morts, dans lesquelles, à raison d'un autel privilégié ou de quelque fête particulière, le pape accorde des indulgences pour elles. C'est encore un autre secours qu'on leur donne et une manière de les aider très-utile.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique les âmes du purgatoire soient des âmes prédestinées et saintes, elles ont besoin qu'on prie pour elles, parce qu'elles n'ont pas entièrement subi la peine à laquelle elles sont condamnées; ainsi l'Eglise, inspirée par le Saint-Esprit, a toujours fait des prières et offert des sacrifices pour elles. Tous les anciens Pères en parlent, toutes les liturgies anciennes en font mention; saint Denis, saint Clément, saint Ambroise, saint Augustin, et la *Liturgie* de saint Pierre, qu'on croit être celle dont nous nous servons; celles de saint Matthieu, dans l'église d'Ethiopie, de saint Marc à Alexandrie, celle de saint Barnabé dont se servaient saint Ambroise et saint Chrysostome, celle des Mozarabes que suivait saint Léandre, etc. Tout l'ordre de Cluny priait continuellement pour les morts et en a même institué la fête par saint Odilon : *Cluniacenses indesinenter orantes pro requie defunctorum.*

1° La communion est une partie intégrante de la messe : en cette qualité, elle a la même vertu et les mêmes qualités que le sacrifice même dont elle fait partie après la consécra-

tion, qui en est la principale. Le sacrifice étant impétratoire, la communion l'est donc aussi. Le sacrifice de l'autel est semblable aux anciens holocaustes, où la victime était deux fois détruite : la première, par une mort naturelle, quand on l'égorgeait; la seconde, par une entière consommation, quand on la brûlait. La première est essentielle à tous les sacrifices où il faut quelque destruction; la seconde ne l'est pas, puisque dans les sacrifices pacifiques la victime était mangée par les prêtres et les fidèles; mais, comme le vrai et parfait sacrifice est l'holocauste, la dernière consommation en était la perfection et le complément.

La messe fait l'un et l'autre par un grand miracle. La première destruction où la victime était égorgée nous est représentée par la consécration, qui non-seulement représente une mort, mais par la transsubstantiation et la séparation des espèces, met en effet le Sauveur dans un état de mort et le prive de toutes les fonctions de la vie. La seconde destruction par le feu est représentée par la communion : c'est là que les espèces étant altérées par la chaleur naturelle, Notre-Seigneur cesse d'y être, et par conséquent la vie eucharistique et l'être sacramentel qu'il avait dans l'hostie, ce qui est une parfaite consommation. Ainsi jusqu'alors la messe est imparfaite, et la communion du prêtre y met le complément.

Mais, ce qui ne pouvait arriver à un autre sacrifice, où la victime ne se multipliait pas, arrive ici par le miracle de la multiplication. C'est un sacrifice à la fois holocauste et pacifique la victime y est totalement détruite, et cependant mangée par le prêtre et par les fidèles. Comme cette double manducation conduit à la destruction de la même victime et qu'elle se fait dans un repas, action commune à tous les conviés, la communion des fidèles fait partie de ce complément de sacrifice. Quoique celle du prêtre suffise à la perfection de l'action, elle lui est très-liée, parce qu'elle fait une même action avec lui. Ainsi les laïques, selon l'expression de saint Pierre, participent au sacerdoce royal de Jésus-Christ, *gens sancta, regale sacerdotium* (I *Petr.*, II, 9); ainsi saint Paul donne indifféremment à ce qui sert au sacrifice le nom de table et le nom d'autel. Il est l'un et l'autre, et l'un sert à l'autre. L'aliment est en même temps victime, table, et sert aussi d'autel; c'est sur lui que l'une et l'autre s'exécutent, et tout le monde y a part, tout le monde est invité à cette table; et, sans contribuer à la consécration, qui est la première destruction, il contribue à la dernière, qui est la manducation.

Ces principes sont incontestables. La communion étant une partie si considérable du sacrifice, elle est donc comme lui impétratoire pour les vivants et pour les morts; il est donc utile de communier et de dire la messe pour eux. Ce qui marque bien en ce point l'esprit de l'Eglise, c'est qu'elle fait prier pour les morts à la messe, après la consécration et avant la communion : ce n'est donc pas la consécration seule qui obtient, puisque étant alors faite, son effet est produit, mais encore la communion qui reste à faire. Mais, dira-t-on, on ne mange pas pour autrui, comment peut-on communier pour autrui? Sans doute la communion, en tant que manducation personnelle, ne profite qu'à celui qui mange; mais cette manducation fait partie d'un sacrifice, et, en ce sens, elle peut être utile à d'autres.

2° La communion sacramentelle est une excellente prière : la prière bien faite nous obtient tout ce qu'on peut raisonnablement désirer. Les pécheurs eux-mêmes sont exaucés, les Ninivites, Manassés, la Chananéenne. Surtout les justes, les amis de Dieu, sont mieux écoutés dans leurs prières, et en effet obtiennent tout. Or, en quel temps mérite-t-on mieux d'être exaucé? Alors Dieu se donne lui-même; que refusera-t-il? *Quomodo cum illa non omnia nobis donavit?* (*Rom.*, VIII, 32.) Il faut prier au nom et par les mérites de Jésus-Christ : *Si quid petieritis in nomine meo.* (*Joan.*, XIV, 14.) Quand peut-on mieux s'unir à lui que quand on l'a dans le cœur et qu'il s'est rendu notre nourriture? Saint Paul nous apprend que l'esprit nous aide dans nos faiblesses, et, parce que nous ne savons pas prier, il demande en nous par des gémissements ineffables. Quel est cet esprit? Sans doute l'esprit de Jésus-Christ qui est dans nos cœurs : *Misit Deus spiritum Filii; in quo clamamus : Abba* (*Pater*). (*Rom.*, VIII, 15.) Quand y sera-t-il plus intimement, que quand nous avons son corps, son sang, son âme, sa divinité? Et le Saint-Esprit, quand trouvera-t-il une âme mieux disposée que quand la seconde personne l'y attire? Jamais Jésus-Christ n'a mieux rempli les fonctions de médiateur, de pontife, de sauveur, que dans le sacrifice et le sacrement de l'autel, et par conséquent nos prières pour les morts ne peuvent jamais être plus efficaces que dans la communion. Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est ce présent caché qui éteint le feu de la colère de Dieu, dit saint Ambroise (*De obitu Valentiniani*) : *Pro requie mortui scio quod Dominum commemoratio ista conciliet.* Tertullien (*De corona milit.*) : *Horum et similium pro defunctis disciplinarum si rationem postulas, traditio tibi protenditur.*

Mais comme l'impétration est plus efficace quand la satisfaction y est jointe, voyons la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une vérité reconnue de tous les théologiens, qu'un juste peut satisfaire pour un autre juste. Cette vérité, comme remarque le Catéchisme du concile de Trente, est fondée sur l'article du Symbole appelé *la communion des saints*. Tous les biens sont communs dans un corps mystique. Les pécheurs participent aux prières, mais ne sauraient participer aux satisfactions, tandis qu'ils demeurent dans le péché. Les justes n'ayant point d'obstacles participent à tout. La cession qu'un fidèle fait de ses satisfactions en fa-

veur d'un autre s'appelle *suffrage*. Elle n'a point d'effet absolu par elle-même, ce n'est que par voie d'intercession en priant Dieu d'en accepter le transport. *Suffragium est quoddam auxilium quod fidelis præbet alteri ad obtinendum remissionem pœnæ.* Parce qu'un créancier n'est pas obligé d'accepter s'il ne veut la subrogation du débiteur ou la substitution du payement.

Quoique entre les deux Eglises militante et souffrante il n'y ait pas une communion de mérite proprement dite, il y a pourtant une union étroite de charité, et de même qu'on peut demander pour elle des grâces, on peut prier le Seigneur d'accepter nos satisfactions et de lui en appliquer le fruit par la remise de la peine, comme à l'égard d'un autre fidèle sur la terre : on peut donc en ce sens satisfaire pour les âmes du purgatoire. Les conciles de Florence et de Trente l'ont décidé. Les justes qui ont quitté la terre, ceux qui y vivent encore sont tous des membres vivants du même corps. Pourquoi leur interdirait-on cette espèce de commerce? Quelques théologiens pensent que ces satisfactions appliquées à un autre ne sauraient être aussi parfaites en sa faveur que pour celui qui les a méritées; quelques autres n'y mettent point de différence. En effet, le Catéchisme du concile s'explique en termes indéfinis : *In eo summa Dei bonitas prædicanda quod humanæ imbecillitatis hæc condonavit, ut unus possit pro altero satisfacere, et alterius nomine quod Deo debet persolvere.* Ces mots *satisfacere* et *persolvere* semblent marquer une remise parfaite et entière non des mérites personnels ou l'augmentation de la gloire, il est inaliénable et incommunicable, mais du payement de la dette ou remise de la peine. Mais comme le fruit de l'application dépend de la volonté arbitraire du Seigneur qui peut ou le recevoir ou le refuser, on ne saurait rien décider de positif. Il est seulement certain qu'on peut satisfaire pour les âmes souffrantes.

S'il y a quelque moyen de satisfaire pour les morts, s'il y a quelque satisfaction utile à offrir, c'est surtout la messe et la communion. La messe comprend l'oblation, la consécration et la communion; les premières regardent le prêtre. Les laïques, par la communion, peuvent encore très-utilement satisfaire, comme par elle ils peuvent prier. L'un est la suite de l'autre, c'est une partie du sacrifice qui produit les deux effets. Ainsi saint Ambroise appelle l'Eucharistie un sacrement de repos pour les défunts et un banquet : *Sacramentum pro requie mortui salus, sanitas, gaudium convivium magnum defunctorum.* Il convient donc que la communion satisfait pour eux. Saint Chrysostome l'appelle : *Præsens subsidium defunctorum;* saint Cyrille : *Maximum juvamen defunctorum ;* saint Grégoire de Nazianze : *Mundi purgatio, propitiatio pro peccatis.* Il y a cette différence entre le baptême, la pénitence et la communion, que ces sacrements agissent en entier et effacent tous les péchés, l'un la coulpe et la peine, parce que c'est une *renaissance;* l'autre, du moins la coulpe, parce qu'on ne peut pas la remettre en partie. Mais la peine peut être divisée, et Dieu a voulu que le mérite de la messe ou de la communion ne fût pas toujours appliqué en entier; autrement une messe ou une communion étant d'un prix infini suffirait pour tous, si l'application de la satisfaction s'en faisait en entier comme au baptême.

Il est certain que la communion efface la tache des péchés véniels et quelquefois même des mortels inconnus; à plus forte raison elle en remet la peine, du moins en partie. L'un est plus difficile que l'autre; la seconde est la suite du premier. Il en est inséparable.

La communion est aussi bien que la messe à sa manière un renouvellement de la Passion et une application de ses mérites : *Mortem Domini annuntiabitis* (I *Cor.*, XI, 26); elle est donc satisfactoire, et comme le prêtre peut appliquer le fruit de la messe, on peut appliquer le fruit de la communion.

Quoique la communion et la messe soient d'un prix égal du côté de l'hostie et produisent toujours une grâce, *ex opere operato*, il peut y avoir bien de la différence, *ex opere operantis*, du côté des dispositions du communiant et du ministre. En ce sens, la messe ou la communion d'un saint vaut mieux que celle d'un homme ordinaire, et plus on y aura apporté de recueillement, de charité, plus l'effet en sera grand, et par conséquent la satisfaction pour soi et pour les autres plus étendue. Nouvelle manière de satisfaire dans la communion faite saintement à titre de bonnes œuvres.

En effet, si une action, pour être satisfactoire, doit être faite en état de grâce, quand y serions-nous si nous n'y sommes au sortir du tribunal de la pénitence? Quand est-ce qu'on se dispose mieux? Est-il d'action où l'on soit plus persuadé de la nécessité de l'état de grâce et où en effet il soit plus nécessaire et plus observé? Car une communion sacrilége, loin de diminuer les peines, mérite les plus terribles. Est-il d'action plus excellente? C'est la plus divine du christianisme, qui nous unit à Dieu le plus étroitement; elle est faite dans la meilleure intention et avec le plus de ferveur. En est-il où l'on se prépare mieux, où l'on fasse de plus grands actes et dont on soit plus touché? Une œuvre satisfactoire doit avoir quelque chose de pénible. Le jeûne naturel qui la précède est de tous le plus exact, le recueillement et la modestie qui l'accompagnent la plus marquée de toute la vie. La prière l'accompagne, la suit et la précède : la prière est certainement satisfactoire; on l'impose même pour pénitence. On va à l'église, on se confesse, on entend la messe, on se prépare ; tout cela forme un total de bonnes œuvres et de pénitence qui doit faire un grand fonds de nos satisfactions en faveur du communiant et de ceux pour qui il offre la communion. En matière de satisfaction, dit saint Thomas, on a moins d'égard à la chose offerte qu'à la ferveur de celui qui

l'offre : *In satisfactione magis attenditur affectus offerentis quam quantitas oblationis.*

Pour animer votre ferveur, représentez-vous donc l'excès de leurs tourments. *Peine de dam, peine de sens*, l'une et l'autre y sont extrêmes. La première, infinie dans son objet, c'est Dieu; excessive dans le sujet, c'est une âme qui le connaît, qui l'aime, qui l'attend : *Spes quæ differtur affligit animam.* Semblable aux damnés, il est plus tourmenté par le ciel que par l'enfer : *Plus cœlo torquetur quam flamma.* La deuxième est plus cuisante que les plus cruels supplices. (SS. AUG., GREG., EUCHER, BÈDE.) Faim dévorante du ciel, ardeur cuisante des flammes, l'Eucharistie les soulage. Le Seigneur y est le pain et l'eau descendus du ciel dont parle Isaïe, comme l'explique saint Jérôme sur cet endroit : *Ipse aqua et panis qui de cœlo descendit.* L'eau éteindra leurs feux, le pain apaisera leur faim.

Sur l'indulgence accordée pour les morts à la communion.

C'est la créance de l'Eglise qu'on peut appliquer des indulgences aux âmes du purgatoire. L'usage en est si ancien qu'on montre encore à Rome des autels où saint Silvestre, qui vivait au commencement du IVe siècle, attacha à perpétuité de pareilles indulgences. Quantité de papes, dans tous les siècles, en ont accordé de même. On en a attaché à des images, à des chapelets; on en a donné à des ordres religieux, on a fait des autels privilégiés, etc. Il y en a un en particulier accordé aux Jésuites, un dimanche de chaque mois par six papes. L'évêque détermine le jour du mois, qui doit être un dimanche, et une église dans chaque ville. On y doit communier et faire des prières à son choix, selon les intentions de l'Eglise. On gagne par là l'indulgence que l'on est maître d'appliquer à une âme du purgatoire pour obtenir sa délivrance. Les Jésuites ont répandu cette dévotion de toutes parts avec un succès prodigieux. On a compté en un seul jour dans diverses villes des milliers de communions. Ces jours sont comme les fêtes de Pâques. Cette fête a passé dans les Indes et le Canada; elle est fort célèbre à Québec.

Les morts ne sont pas sous l'autorité du pape et des évêques, on ne peut donc exercer sur eux aucun acte de juridiction comme sur les vivants, qui leur sont soumis. Ainsi les indulgences sont accordées aux vivants par voie d'absolution et de remise juridique par un supérieur qui en a le pouvoir, mais elles ne sont utiles aux morts que par voie de payement et de suffrage d'une manière indirecte. Ils sont juges des uns, ils ne sont que des intercesseurs pour les autres. Là c'est un tribunal souverain qui absout ou condamne un coupable, augmente ou diminue la peine; ici c'est une distribution de grâces qui offre seulement de payer les dettes et de racheter le prisonnier. Les pasteurs ont ce droit, puisqu'ils ont l'intendance et la distribution du trésor de Jésus-Christ et des saints, et peuvent par conséquent offrir à Dieu le juste prix. Ainsi proprement l'indulgence n'est accordée qu'aux vivants, mais on offre à Dieu le prix pour les morts. Les pasteurs exercent en même temps un acte de juridiction sur ceux qui la gagnent immédiatement et un acte d'intercession en faveur de ceux qui en profitent comme d'un secours qu'on leur donne, et par là ils font le bien des deux Eglises, l'une qu'ils engagent à de bonnes œuvres, l'autre dont ils procurent le soulagement. Tout part d'une même source, mais coule d'une manière différente.

Car enfin, dit saint Augustin (*De civitate Dei*), ces âmes ne sont pas séparées du corps de Jésus-Christ, elles sont ses membres : elles peuvent donc participer aux influences du chef, de toutes les manières dont la vertu et les mérites peuvent passer du chef aux membres. L'Eglise en ferait-elle mémoire à la messe si elle n'était bien persuadée de cette union : *Neque enim priorum animæ mortuorum separantur ab Ecclesia quæ est regnum Christi, alioquin nec ad altare fieret eorum memoria, in commemoratione corporis Christi.* On peut donc les aider par la prière, par les bonnes œuvres, par l'Eucharistie, par les indulgences : tout porte sur les mérites de Jésus-Christ; c'est la source d'eau vive qui est distribuée par divers canaux.

L'autorité du souverain pontife, établie dans la personne de saint Pierre, est presque sans bornes : *Tibi dabo claves* (*Matth.*, XVI, 19), etc. Tout ce qu'il lie et délie sur la terre est lié ou délié dans le ciel. Sur quoi les théologiens remarquent que l'acte de juridiction s'exerce sur la terre pour être ratifié dans le ciel, sans qu'il soit nécessaire que le sujet sur lequel il s'exerce soit précisément sur la terre, comme il n'est pas nécessaire non plus qu'il soit au ciel. Les paroles de l'Evangile sont une abstraction du lieu où se trouve la personne qu'on lie ou qu'on délie; on ne parle que du lieu de l'exercice et du lieu de la ratification. *Quodcunque ligaveris super terram* (*Ibid.*), etc. Tout comme il n'est pas nécessaire que les mérites en vertu desquels il agit soient sur la terre, ils sont déjà au ciel dans la personne de Dieu, dans celle des saints : il n'est donc question de territoire que pour la prononciation; et semblable à des sentences qui s'exécutent hors du territoire du juge, pourvu qu'elles soient prononcées dans le territoire. Rien n'empêche donc que l'objet de cet acte ne soit hors du monde, c'est-à-dire en purgatoire. Ce qui revient indirectement à une espèce d'acte de juridiction, comme si un prince, dans sa cour, ordonnait qu'une somme serait donnée ou distribuée à un étranger qui est hors de son royaume; ce serait un vrai don, si cet étranger, quoique hors de ses Etats, y avait un véritable droit.

Au reste, en offrant nos mérites et nos satisfactions pour les âmes du purgatoire, ne craignons pas de rien perdre; au contraire, nous y gagnons infiniment : car, non-seulement la messe et la communion sont d'un

prix infini, capable de satisfaire abondamment à tous nos besoins et à ceux des âmes du purgatoire, sans que l'un nuise à l'autre; mais, d'ailleurs, l'acte de charité qui s'exerce en les leur cédant, est devant Dieu d'un très-grand mérite, et d'un mérite proportionné à la grandeur de celui qu'on leur cède. Plus je leur donne, plus il m'est proportionnément rendu : soit de grâce en ce monde, soit d'augmentation de gloire dans l'autre, je suis payé avec usure. Bien plus, à mesure que j'acquiers de mérites et de grâces par ma charité et ma communion, plus je me mets en état d'en acquérir, et de satisfaire à l'avenir par mes bonnes œuvres. Plus je délivre de fidèles trépassés, plus je gagne de protecteurs puissants auprès de Dieu, qui par leurs prières me dédommageront abondamment de ce que je leur accorde charitablement.

Dieu a promis le paradis à tous ceux qui feront l'aumône, qui visiteront les prisonniers, etc. Est-ce ici un moindre acte de charité? Dieu sera-t-il moins libéral à les récompenser? *In carcere eram et visitasti me.* (*Matth.*, XXV, 36.) Pour l'indulgence que vous aurez appliquée, il vous en procurera bien d'autres à votre mort, et dans le purgatoire, si vous y allez jamais.

Il y a quantité d'exemples dans les vies des saints, des secours que les âmes du purgatoire ont procurés à leurs bienfaiteurs. Saint Vincent Ferrier, sainte Lutgarde, sainte Catherine de Suède, sainte Brigitte, etc. Il est rapporté de sainte Catherine de Cortone, qu'à sa mort, toutes les âmes qu'elle avait délivrées vinrent la recevoir en triomphe. Eusèbe, duc de Sardaigne, fort zélé pour les âmes du purgatoire, ayant été défait par Ostorge, roi de Sicile, les âmes qu'il avait délivrées formèrent tout à coup une espèce d'armée, remportèrent la victoire et lui répondirent : *Nos sumus defunctorum animæ quas tuis beneficiis magna Domini indulgentia donavit, captivos quot apud justum Judicem liberas, apud Deum intercessores habes qui longam tibi vitam et salutem propterea obtinebunt.* Disons donc : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem; in die mala liberabit eum Dominus.* (*Psal.* XL, 2.) *Hic quæcunque dicuntur de eleemosyna.* (V. Pinelli, etc.)

SERMONS ET DISCOURS

SUR LA SAINTE VIERGE.

SERMONS.

SERMON Ier.

SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Josabet tulit Joas de medio filiorum, et abscondit eum ne interficeretur. (II *Paral.*, XXII, 11.)

Josabet prit Joas du milieu des enfants qu'on faisait mourir, et le cacha pour lui sauver la vie.

Quel spectacle tragique, de voir une mère inhumaine, le poignard à la main, répandre sans pitié le sang de ses propres enfants ! Mais quelle consolation d'apercevoir, au milieu de tant d'horreurs, une main bienfaisante qui dérobe l'un d'entre eux au glaive parricide, pour conserver un rejeton à la famille de David presque ensevelie sous ces ruines ! Tel fut le sort du législateur des juifs. Une cruelle politique avait proscrit tous les enfants mâles d'Israël ; les ondes du Nil les engloutissent, le berceau de Moïse en est le jouet et va subir le désastre commun ; la fille du prince se promène sur le rivage, elle le voit, elle en est touchée, et, sans le savoir, elle nourrit dans son palais le chef d'un grand peuple et le vengeur de l'Egypte.

Justice divine, vos redoutables arrêts renouvellent tous les jours sur les enfants d'Adam ceux que vous aviez exécutés sur des familles coupables par les mains de Pharaon, d'Athalie. Nous naissons tous criminels, notre condamnation devance notre naissance, nous tombons sous le glaive de l'ange exterminateur, et le moment qui nous donne la vie nous rend victimes de la mort; mais, au milieu de ce malheur général, la miséricorde divine, semblable à la pieuse Josabet et à la compatissante princesse d'Egypte, dérobe au naufrage universel la conductrice de la maison d'Israël et la tige de la nouvelle maison de David. Paraissez, divine Marie, essuyez enfin nos larmes, faites luire le jour heureux de notre salut ; quel favorable présage pour le genre humain ! Vous êtes le chef-d'œuvre et les prémices de la rédemption abondante qu'on lui prépare. Le mérite du sang qui doit inonder le Calvaire, appliqué pour nous, avant que d'être répandu, éteint la foudre prête à partir et efface l'arrêt de proscription où vous deviez être enveloppée : le premier moment de votre vie est un triomphe sur l'enfer. Vous êtes préservée de la tache

honteuse dont tous les autres ont tant de peine à se laver, et vous jouissez d'une grâce à laquelle tous leurs travaux n'ont pu atteindre.

Vérité précieuse, prélude de notre bonheur, vous faites la gloire de Jésus-Christ, vous faites la nôtre ; faut-il que vous ayez été révoquée en doute, que vous l'ayez été par des catholiques? Si nous n'avions que l'hérésie à combattre, nous serions peu surpris de trouver des ennemis de Marie, elle a été constamment l'objet de la haine des enfers; mais il est quelquefois des catholiques timides qui craignent d'ôter à la gloire du Fils ce qu'ils donnent à celle de la mère, comme si leurs intérêts n'étaient pas communs et que la couronne de la mère ne fût pas le plus beau fleuron de celle du Fils. Est-ce donc à des chrétiens que nous sommes obligés de prouver que Marie fut toujours toute belle et sans tache ? Quel intérêt avons-nous donc à contester son innocence, ou plutôt quel intérêt la reconnaissance, l'amour et le respect ne doivent-ils pas nous faire prendre à la gloire de celle que nous reconnaissons tous pour la mère du Sauveur, et qui fait par sa fécondité le bonheur et la gloire de notre nature, comme elle fait notre espérance et notre consolation par ses prières et sa bonté ?

Etes-vous si difficile et si délicat pour établir la noblesse de votre famille ? en exigez-vous, en éludez-vous les titres avec tant de rigueur? ne regarderiez-vous pas comme ennemis ceux qui voudraient vous en disputer la possession ? Les preuves vinssent-elles vous arracher cette flatteuse idée, bien loin de publier votre dégradation, n'en chercheriez-vous pas du moins l'adoucissement dans un utile silence ? La vanité n'en saisit-elle pas les plus légères lueurs, n'en étale-t-elle pas pompeusement les plus légers avantages, n'en fait-elle pas les plus odieuses comparaisons ? Que le zèle de la religion soit aussi vif que l'intérêt de l'amour-propre. Disons comme la sage Thecuite disait à David : Que le péché d'Adam soit sur nous et sur toute notre nature ; mais que le roi et son trône, que Jésus et Marie qui lui a servi de trône soient exempts de péché, l'un par nature et l'autre par grâce. Le Fils fait l'honneur de la mère, l'honneur de la mère revient au Fils : la foi l'enseigne du premier, la piété ne peut le refuser au second. Tel est le langage, tels sont les sentiments de l'Eglise, tels doivent être les nôtres : *In me sit iniquitas, et in domum patris mei, rex autem et thronus ejus sit innocens.* (I *Reg.*, XXV, 24.)

Deux choses semblent donner prise à la malignité de l'hérésie, ou devoir alarmer une timide piété : l'une par rapport à notre nature, l'autre par rapport à la gloire de Dieu. 1° N'est-ce pas, dit-on, une prédilection odieuse et injuste d'excepter une créature d'une loi commune à tous les hommes ? 2° N'est-ce pas déroger aux mérites infinis de Dieu, de mettre des bornes à l'étendue de sa Rédemption ? Sera-t-il le Rédempteur de tous, si Marie, par son privilége, n'a pas eu besoin de son sang? Peut-on voir l'un sans jalousie, l'autre sans indignation ? L'amour-propre semble être d'accord avec la foi : dissipons ces nuages et faisons voir au contraire que ce privilége de Marie est lui-même : 1° la prédilection la plus juste et pour nous la plus intéressante ; 2° le plus beau fruit de la Rédemption et le plus glorieux pour son Fils ; ce sont les deux parties de ce discours : demandons-lui à elle-même les lumières nécessaires pour établir le plus grand et le plus juste de ses priviléges ; le Saint-Esprit, qui en est l'auteur, pourrait-il les lui refuser? *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas à nous, sans doute, à justifier le Seigneur dans la distribution de ses grâces et l'économie de la prédestination. L'un persévère, l'autre tombe ; l'un se relève, l'autre meurt dans le péché. A chacun est destinée une mesure différente de grâce : ce sont là des abîmes dont les yeux de l'homme ne peuvent sonder la profondeur. Dieu a-t-il besoin de nos suffrages pour établir sa souveraine équité ? *O altitudo !* (*Rom.*, XI, 33.) Quel que puisse être le sort des autres créatures, on la voit sans étonnement prédestinée de toute éternité à la grâce et à la gloire la plus éminente ; la dignité de Mère de Dieu prépare à tout, promet tout, exige tout ; quelque rigoureuse équité que l'erreur affecte, qui peut blâmer un fils d'avoir des égards distingués pour sa mère ? Bien loin que la justice souffre d'une prédilection si naturelle, elle serait au contraire blessée d'une égalité de faveurs qui combattrait également et le devoir et la nature. Tout parle pour une mère, tout engage un fils bien né à préférer, dans ses bienfaits, celle qui lui donne la vie ; à distinguer dans son amour celle qui l'a le plus aimé. Les emplois dont on est chargé donnent aussi droit à certaines prérogatives : l'ambition fait porter envie aux personnes en place ; mais qui peut être surpris qu'elles soient revêtues d'une autorité, qu'elles possèdent des biens et reçoivent les honneurs proportionnés à leur rang et à leurs fonctions ?

A mesure qu'on approche de plus près la majesté du trône, il est juste, il est nécessaire qu'on soit plus éclairé de ses rayons ; la Providence semble s'en imposer la loi. Quelle sagesse Dieu n'accorda-t-il pas à Salomon ! quel zèle n'inspira-t-il pas aux apôtres ! quelle sainteté ne doit-il pas à sa mère ! Le partage des dons du ciel, toujours conforme aux vues d'une souveraine sagesse, se mesure sur le besoin de chaque état.

Sur des titres si légitimes, est-il de grâce à laquelle Marie ne puisse prétendre, et dont l'amour de son Fils ne soit le garant ? Sainteté, gloire, privilége, miracle, tout est dû à la mère de Dieu ; intérêt, devoir, justice, tout y engage son Fils. Ai-je quelque chose à vous refuser ? disait à sa mère le plus sage des hommes, ordonnez et tout se fera : *Pete, mater, nec enim fas est ut avertam faciem*

tuam. (III *Reg.*, III, 20) Fidèles qui m'entendez, vous sentez parfaitement et vous sentez avec plaisir que sur ce seul principe puisé dans la raison et dans la nature, il faudrait des démonstrations pour refuser à Marie le privilége de sa Conception immaculée. Bien loin d'en combattre, d'en éluder, d'en dissimuler, d'en demander des preuves, ne pas la démontrer impossible, ou positivement refusée, c'est en démontrer l'existence ; tout est aisé, tout est présumé en faveur de Marie. L'impuissance seule pourrait lier les mains à son Fils : *Id omne præsumitur concessum, quod concedi potuit*, dit l'école d'une voix unanime. Mais ne nous bornons pas à des présomptions. Marie a reçu des grâces dont personne ne conteste la vérité, qui supposent ce privilége et n'en sont que la suite : grâces, 1° aussi singulières ; 2° grâces moins nécessaires ; 3° grâces moins soigneusement annoncées dans l'Ecriture, que celle dont nous parlons. Si le Saint-Esprit ne s'est pas expliqué avec la précision qui fait les articles de foi, n'est-ce pas pour ménager à Marie la gloire d'un éloge d'autant plus flatteur, qu'il n'est que le fruit de l'estime et du zèle ?

1° Grâces singulières. Vous avez péché, disait le Seigneur à la première femme, vous en serez punie, vous enfanterez avec danger et avec douleur : je vous ferai acheter bien cher le titre de mère : *In dolore paries.* (*Gen.*, III, 16.) Cet arrêt, prononcé au commencement du monde, s'exécute sans exception sur toutes les femmes ; elles ne sentent que trop par expérience que la faute de leur première mère est transmise à sa malheureuse postérité. Mais quelque générale que soit cette loi, quelque générale qu'en soit l'exécution, jamais, Marie, elle ne fut faite pour vous : c'est aux autres enfants d'Adam à subir la peine d'un péché dont ils naissent coupables. Ce que le crime n'a pas souillé, serait-il puni par la douleur? Non, non; en vous faisant enfanter sans douleur, Dieu présente au monde une preuve de l'exemption d'une tache dont ces douleurs sont la suite; comme en les perpétuant sur les autres femmes, il en démontre la prérogative : *Non pro te, sed pro omnibus facta est lex.*

Tous les hommes sont condamnés à rendre à la terre le corps qu'ils en ont reçu. Souvenez-vous, hommes, que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière : si les reliques de quelques saints, conservées par miracle, semblent avoir suspendu pour un temps l'exécution de cette loi, elles n'échapperont pas à l'embrasement général qui doit réduire l'univers en cendre. Enoch et Elie, les seuls dont la mort est différée depuis tant de siècles, doivent enfin paraître sur la terre, et payer le tribut commun. Il était réservé au corps de Marie, après avoir reçu le coup de la mort, comme celui de son Fils, de ressusciter comme lui et de suivre dans le ciel l'Agneau sans tache dont il avait fourni la matière. Ce qui fut toujours saint serait-il livré à la pourriture? C'est à la branche qui participe à la corruption du tronc, à devenir comme lui la pâture des vers. Que le pécheur, dans le malheur de sa fin, sente le vice de son origine ; que dans la gloire de son terme Marie connaisse la sainteté de son principe : *Non pro te, sed pro omnibus facta est lex.*

Gémissez, enfants d'Abraham, sous le joug insupportable que vous imposa votre père. Qui fut jamais exempt de péché sur la terre? *Non est homo qui non peccet.* Malgré vos efforts et vos précautions, âmes justes, les tristes suites de ce péché vous font tomber mille fois : *Septies cadit justus.* (*Prov.*, XXIV, 16.) Marie seule en est exempte : le péché actuel le plus léger, l'ombre de la faute vénielle ne trouva jamais place en elle. Ce n'est point ici une opinion abandonnée à la piété, le concile de Trente l'a défini. Elle peut dire par une grâce singulière, ce que son fils disait par le droit de sa nature divine : Qui de vous peut me reprocher quelque faute? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* (*Joan.*, VIII, 46.) Jugeons de la cause par l'effet, de la source par le ruisseau, de la racine par le fruit ; c'est la règle que Dieu nous donne. Ces tristes nécessités sont pour les coupables, elles ne furent jamais pour Marie : *Non pro te, sed pro omnibus facta est lex.*

Lors même que le juste pratique le bien, quels combats n'en coûte-t-il pas à sa vertu? Le foyer humiliant du péché, funeste héritage de notre premier père, lui fait souvent souhaiter, comme à saint Paul, d'être délivré de ce corps de mort. Il sent dans ses membres une loi contraire à celle de l'esprit, qui arrache souvent ce qu'on ne voudrait pas. La grâce de Dieu suffit, il est vrai, pour en triompher ; mais qu'il est triste et honteux, d'être toujours aux prises avec soi-même, et de trouver, jusque dans son cœur, un ennemi redoutable, avec qui on est sans cesse exposé à tout perdre. Vous fûtes, Marie, seule exempte de la concupiscence; votre pureté ne fut jamais souillée par les plus légers mouvements; semblable à la toison de Gédéon, seule sèche, au milieu d'un monde inondé des eaux du péché, seule inondée des eaux de la grâce, tandis que le reste du monde languit dans la sécheresse. Peut-on trop souvent le redire, ces lois humiliantes ne sont pas pour vous; le calme de vos passions ne vous annonce pas moins la profusion de la grâce, que la révolte des nôtres nous en rappelle la perte : *Non pro te, sed pro omnibus facta est lex.*

Mais ce qui est infiniment plus singulier et plus étonnant ; quelle est la femme à qui la qualité de mère n'ait coûté la virginité? Marie seule l'a conservée, non-seulement dans le mariage, prodige de vertu jusqu'alors inouïe, et depuis si peu imitée, mais encore en donnant un fils au monde : *Virgo concipiet et pariet.* (*Isa.*, VII, 14.) Il n'appartient qu'à l'Esprit-Saint de rendre ainsi son Epouse féconde ; il n'appartient qu'au Verbe incarné de sortir du sein de sa mère, comme du tombeau sans en lever la pierre ; il n'appartient qu'à Marie d'être tout à la fois

vierge et mère. Disons donc cent fois, comme Assuérus à Esther : je vous ai choisie parmi les personnes les plus accomplies de mon royaume, comme la plus belle de toutes, l'unique qui m'a su plaire. Tout aussi est unique en vous : unique en votre enfantement qui fut sans douleur; unique dans votre virginité, dont la fécondité n'altéra pas les charmes ; unique dans votre maternité, dont un Dieu est le fruit; unique dans votre corps qui fut exempt de corruption ; unique dans votre âme, qui fut préservée de tout péché. Ne craignez rien, divine mère, ces lois ont beau regarder sans exception tous les hommes, elles ne furent jamais pour vous: *Non pro te*, etc.

Tous les hommes indéfiniment sont morts en Adam, dit saint Paul (I *Cor.*, XV, 22); ils naissent tous enfants de colère; pourquoi Marie serait-elle exceptée ? Mais quoi, tous les hommes indéfiniment sont-ils moins soumis à ces malheurs? L'exception de Marie est-elle douteuse? Des distinctions si marquées en sa faveur, malgré l'étendue indéfinie de la loi qui devait l'y assujettir, loi aussi générale et aussi précise que celle qui enveloppe tout le genre humain dans le péché, malgré une expérience de six mille années, qui dans toutes les parties du monde ne souffre aucune exception ? Des distinctions si marquées ne garantissent-elles pas cette haute prérogative? En coûte-t-il plus à Dieu de préserver sa mère de cette tache, que de la préserver du péché véniel, de garantir son corps de corruption, son cœur de concupiscence, son enfantement de douleur, sa virginité de souillure ; ou plutôt n'en a-t-il pas dû moins coûter, que des miracles, pour allier la virginité à la maternité, rassembler son sang, en former un corps, le nourrir dans son sein, l'en faire naître par une voie si extraordinaire? Toute la nature y est renversée. Quel fond de prodiges pour son Assomption ! arrêter les altérations d'un sang qui croupit dans un corps mort, repousser les attaques de l'air extérieur qui agit sur lui, ressusciter ce corps, le rendre agité, lui faire traverser l'immense espace qui sépare la terre des cieux; il faut tout l'effort d'une puissance divine. Quel enchaînement merveilleux de providence pour prévenir tous les péchés véniels, combattre tous les objets séduisants, donner à propos la grâce et dissiper les ténèbres ! C'est un tissu de prodiges, un miracle continuel.

L'exemption du péché originel ne demande qu'un acte de la volonté de Dieu dans les décrets de la prédestination. Tout est également aisé à Dieu; mais enfin s'il est permis à l'esprit humain de chercher de la convenance dans les mystères, pourquoi refuser la plus simple quand on accorde les grâces les plus compliquées ? Merveille d'autant plus étonnante que si Marie a été coupable du péché originel, toutes ces grâces auraient été des exceptions à une loi déjà portée, déjà exécutée sur elle, et qui lui aurait imposé la nécessité de tous ces malheurs, puisqu'ils ne sont que la suite de la première chute, exception moins vraisemblable dans une criminelle, que la grâce qui l'aurait conservée innocente. Regarderait-on comme également attaquées d'une maladie mortelle, deux personnes dont l'une aurait tous les avantages d'une santé parfaite, et l'autre tous les symptômes d'un mal le plus accablant; quelle différence des hommes à Marie dans les effets et par liaison nécessaire ; quelle différence dans la cause?

2° Grâces moins nécessaires que l'exemption du péché. Peut-on dissimuler que de toutes les prérogatives, celle-ci ne soit la plus conforme aux vues de la mère et la plus convenable à la dignité du Fils ? Que Jésus-Christ ait fait lui-même, ou qu'il ait laissé à sa mère le choix sur tous ces priviléges, en est-il aucun auquel l'un et l'autre n'aient dû préférer celui-ci ? Perdre la virginité dans un mariage légitime, retourner en poussière, enfanter avec douleur, éprouver le feu de la concupiscence, ce ne sont point là des péchés, ce sont des malheurs semblables aux besoins de la vie, aux rigueurs des saisons, aux persécutions des hommes auxquels Marie fut sujette pour exercer sa vertu : au milieu de ces infirmités on peut être très-agréable à Dieu, et acquérir des trésors de mérite; mais le péché rend ennemi de Dieu; le mal de la coulpe est d'un ordre supérieur. Il n'est rien qu'on ne doive souffrir, et que Jésus-Christ n'ait souffert pour le racheter; il n'est rien qu'on ne dût sacrifier pour en acquérir l'exemption. La maternité divine, elle-même ne dédommage pas de la perte de la grâce ; on ne devrait pas l'acheter par un péché. Marie illustre par sa naissance, heureuse par sa prédestination, distinguée par mille faveurs, eût été sans ce privilége l'objet de la haine de Dieu ; la dernière des créatures innocentes eût été plus agréable à ses yeux qu'une mère coupable. Voilà la vraie virginité de l'âme préférable, et à l'intégrité du corps, et au calme des passions, et à la facilité de l'enfantement.

Le péché véniel même, quoique personnel à celui qui le commet, est un moindre mal que le péché origine; ainsi le fils d'un père rebelle est plus odieux à un roi qu'un autre sujet qui ferait contre lui quelque faute légère ? Car enfin le péché originel fut mortel dans son origine, il est mortel dans ses effets. La tache qui passe aux hommes leur en imprime les traits odieux; la peine en doit être éternelle, malgré les adoucissements qu'y mettent plusieurs théologiens. Celui qui meurt sans baptême est privé de Dieu pour toujours. Si donc la dignité de Mère de Dieu a dû préserver du péché véniel, combien plus a-t-elle dû prémunir contre l'originel ? N'a-t-on pas plus de répugnance de s'allier à la fille d'un homme infâme, exécuté pour ses crimes, que de s'unir à une épouse qui aurait quelque léger défaut. Disons donc avec saint Augustin, de la tache originelle encore plus que de la faute vénielle, quand nous parlons du péché, le respect que nous devons au Fils de Dieu, nous permet-il de faire mention de sa mère,

Cum de peccatis agitur, nullam propter honorem Domini, volo Matris ejus haberi mentionem.

Non, sans doute, le respect ne le permet pas. Ah ! il faut que l'arche de la nouvelle alliance, qui doit renfermer un trésor mille fois plus précieux que les tables de la loi, soit toute d'un bois pur et incorruptible ; il faut que, dès que cette arche mystérieuse se montre sur les rives du Jourdain, tout à coup les ondes suspendues s'arrêtent pour la laisser passer ; que dans leur cours rapide, elles aient tout entraîné jusqu'alors ; que bientôt redevenues libres, elles coulent avec la même violence ; pourraient-elles méconnaître la mère de leur Créateur : *Steterunt aquæ donec transiret arca.* (*Josue*, IV, 24.) Un fils parricide et rebelle tombe entre les mains d'un soldat vainqueur ; l'intérêt de l'Etat semble demander qu'on l'en délivre, son crime le rend indigne de grâce. Non, disait le respectueux Israélite, qu'on voulait engager à percer Absalon oserais-je porter ma main sur le fils de mon roi ! son père même, tout irrité qu'il est, a ordonné d'épargner ses jours ; il ne pourrait se consoler de sa perte Méritez-vous moins, Marie, la tendresse de votre Fils que ce proscrit ne méritait la bonté de son père ? *Nequaquam mittam manum in filium regis.* (II *Reg.*, XVIII, 12.) Vous êtes coupable, Abiathar, disait au grand prêtre, le plus sage des hommes, vous méritez la mort ; mais je n'oublie pas que vous avez porté l'arche du Seigneur, en sa faveur je vous donne la vie. Et vous, Marie, vous la perdriez, vous à qui on ne pourra reprocher même un péché véniel : *Non morieris, quia portasti arcam Dei.* (III *Reg.*, II, 26.)

Jamais la gloire de Dieu ne fut plus intéressée que dans la personne de Marie. Fille du Père céleste, mère du Verbe, épouse du Saint-Esprit, elle réunit toutes les qualités respectables qui touchent l'honneur de plus près. Un père est déshonoré par les taches de sa fille, un fils par celles de sa mère, un époux par celles de son épouse. Mais quelle fille ! elle ne partage avec personne sa divine filiation ! Mais quelle mère ! elle ne partage avec aucun époux sa divine maternité ! Mais quelle épouse ! elle ne partage avec aucune rivale sa divine alliance. Quelle est la vierge que le Saint-Esprit a rendue féconde ? Adorable Trinité, verriez-vous avec indifférence dans Marie une tache qui de toutes parts rejaillirait sur vous ? Vous nous ordonnez d'honorer nos parents, d'élever nos enfants, d'aimer nos épouses. Oublierez-vous ces sentiments naturels et ces motifs intéressants dont vous nous faites un devoir.

Marie doit être le sanctuaire de la Divinité. Peut-on trop faire pour l'en rendre digne : ainsi parlait le plus grand des princes à la vue des immenses préparatifs qu'il avait faits pour la construction du temple ? De quel grand ouvrage ne suis-je pas chargé, s'écriait-il ? Ce n'est pas à un homme, c'est à Dieu qu'il s'agit de préparer une demeure. Que l'or y brille de toutes parts, que les vases sacrés y soient sans nombre, que les pierres précieuses y soient prodiguées, que le sang des victimes y coule à grands flots, que les parfums y exhalent les plus exquises odeurs, que l'on n'y entende pas un coup de marteau, mais que tous ces matériaux déjà travaillés et placés dans le plus respectueux silence, annoncent, s'il est possible, la majesté de Dieu, qui doit y habiter. Mais autant que la vérité est au-dessus de la figure, autant que l'agneau est au-dessus des animaux, autant que le Saint-Esprit est au-dessus d'un roi mortel ; autant la pureté de l'auguste sein de Marie a dû l'emporter sur la magnificence du temple de Salomon : *Grande opus est, non enim homini præparatur habitatio, sed Deo.* (I *Paral.*, XXIX, 1.)

L'Eglise, à l'exemple de ce sage roi, eut toujours un soin extrême de la consécration des temples. Que de cérémonies pour les rendre respectables ! Que de prières pour obtenir la grâce ! On a soin même des fondements, on y jette des pièces d'or et d'argent, on y grave des inscriptions à la gloire du grand Maître à qui il est destiné. La Conception de Marie fut la dédicace du plus saint des temples. Dieu grava dans ses fondements son sceau : ils ne sont pas comme ceux des autres édifices, creusés dans les plaines, ils sont bâtis sur les hautes montagnes : *Fundamenta ejus sunt in montibus sanctis.* (II *Reg.*, XXII, 8.) Les commencements de Marie, dit saint Bernard, sont aussi parfaits que la consommation des autres ; Dieu l'a fondée de sa propre main, et ne s'en est pas déchargé sur le zèle d'un autre : *Ipse fundavit eam Altissimus.* (*Psal.* LXXXVI, 5.) Il ordonnera la première pierre de ses plus riches dons : *Educet lapidem primarium, exæquabit gratiam gratiæ ejus.* (*Zach.*, IV, 7.) Aussi en aime-t-il les portes, c'est-à-dire l'entrée, plus que tous les tabernacles de Jacob : *Diliget Dominus portas Sion, super omnia tabernacula Jacob.* (*Psal.* LXXXVI, 2.)

Marie non-seulement est le temple, mais encore la prêtresse et l'autel du Dieu vivant ; elle participe au sacerdoce de son Fils d'une manière évidente ; non-seulement elle l'a porté au temple pour l'y offrir, elle l'a conduit au Calvaire pour l'y immoler ; elle a souscrit à l'arrêt de sa mort, mais encore elle a fourni la matière du corps qui est la victime du sacerdoce. Oui, ce même corps déchiré à la colonne, attaché à la croix, fut une partie du sien. Ce sang qui coula au Calvaire, qui coule à l'autel, a coulé de ses veines : c'est dans son sein, c'est entre ses bras que cette Hostie fut d'abord immolée ; elle a passé de ce premier autel sur celui de la croix. Il est juste que cette sainte prêtresse soit comme le grand prêtre, selon l'ordre de Melchisédech, sainte, innocente, sans tache, séparée des pécheurs, élevée au-dessus des cieux. Le corps, le sang de Marie doit devenir la matière de son sacerdoce ; peut-il être un moment impur ? *Talis decebat ut nobis esset Pontifex sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus.* (*Hebr.*, VII, 26.) Voilà cette terre vraiment sacerdo-

tale, puisqu'elle doit porter l'auteur du sacerdoce qui, dans la loi générale portée pour toutes les terres d'Egypte, doit être seule exempte du tribut du péché : *Terra sacerdotalis a tributo liberata est.* Ce grand prêtre des juifs ne devait-il pas naître d'une famille sans tache, tant du côté de sa mère que du côté de son père? Il fallait que de part et d'autre on pût à proportion lui dire : C'est dans la splendeur des saints que je vous ai engendré dans le temps, aussi bien que dans l'éternité : *In splendoribus sanctorum genui te?* (*Psal.* CIX, 3.)

Allons plus loin : selon la pensée d'un pieux auteur, ce n'est pas au moment de l'Annonciation du Verbe que commença ce nouvel ordre de choses, ce monde nouveau, fruit de l'incarnation du Verbe, c'est au moment de la Conception de Marie; voilà qui ouvre ce beau jour, et en fait poindre l'aurore; voilà qui commence ce beau fruit, et en fait éclore le germe; voilà qui fait couler ce beau sang et en ouvre la source. Dès lors le corps d'un Dieu commença à se former dans la matière qui lui est destinée : ainsi prépara-t-on les matériaux, et creusa-t-on les fondements d'une maison divine? *Conceptio Matris fuit quasi originalis conceptio Christi.* Tout ce qui regarde Marie devient par là moralement personnel à Jésus-Christ. Les injures faites à la mère, aussi bien que les honneurs qu'on lui rend, sa gloire et sa honte, ses vertus et ses fautes, tout lui devient propre. Peut-on, sans horreur, supporter la plus légère tache dans le germe, dans les premières ébauches, dans la matière du corps d'un Dieu? *Dedecus filii, pater sine honore.* (*Eccli.*, III, 13.)

Voilà le seul obstacle qui eût pu arrêter un Dieu ; le péché. Voilà le seul attrait qui eût pu l'engager à descendre sur la terre ; la grâce. Ce n'est ni la beauté du corps, ni le talent de l'esprit, ni l'éclat de la naissance, qui put toucher son cœur. Si Marie n'eût eu que cette sorte de mérite, jamais elle n'eût été sa mère. La beauté que Dieu recherche est tout intérieure. La pureté et ses opprobres, la croix et ses douleurs, l'obscurité et ses mépris, ne rebutent point celui qui est venu nous donner des leçons de détachement, d'humilité et de patience. Mais y eût-il jamais de rapport entre Jésus-Christ et Bélial, la lumière et les ténèbres, le péché et celui qui est venu le détruire? Toute sainte que l'Eglise croit Marie, tout immaculée qu'elle l'honore, elle s'étonne que Dieu n'ait pas eu horreur du sein d'une Vierge : *Non horruisti Virginis uterum.* La communion sacrilége est le plus grand des crimes, parce qu'unissant Dieu à un corps de péché elle profane son corps et son sang. Dieu, de toute sainteté, que serait-ce, si votre mère eût été criminelle? Un corps souillé, un sang proscrit eût-il donc fourni la substance du vôtre? *Dominum tuum decet sanctitudo.* (*Psal.* XCII, 5.) Quoi! il a apporté sa haine, jusqu'à mourir pour l'effacer; il aurait choisi pour sanctuaire un corps qui en eût été infecté. Ah! il faut que, par une sainteté éminente, son tabernacle retrace la sainteté infinie de celui qui y descend : *Sanctificavit tabernaculum suum.* (*Psal.* XLV, 5.) Des grâces médiocres ne lui suffisent point, il faut qu'un fleuve impétueux l'inonde : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei.* (*Ibid.*)

Que dis-je, son sanctuaire, ce n'est pas assez? Comprend-on l'union étroite que met la nature entre un fils et sa mère? Comprend-on l'union ineffable que met la grâce entre un fils et une mère vierge? Formé de la seule substance faisant pendant neuf mois, dans ses entrailles, un même corps avec elle, et on ose dire, et on ose penser, que le Saint des saints a été formé d'une masse corrompue, que selon l'expression de saint Paul, il a été incorporé à des membres rebelles; on ose dire, on ose penser, que la favorite, que la mère du Seigneur a commencé par être disgraciée, que la mort du péché a eu les prémices d'une vie qui devait commencer celle du Sauveur; la première des prédestinés a été condamnée; la Mère de l'amour, bénie entre toutes les femmes, a été l'objet de sa malédiction et de sa haine. Quel triomphe pour le démon! J'ai partagé, Seigneur, votre trône, pourrait-il dire, ou plutôt, j'ai régné le premier dans votre maison, dans votre temple. Celle à qui vous avez été soumis fut mon esclave ; les bras sur lesquels vous avez reposé furent chargés de mes chaînes; le corps que vous avez adopté fut marqué à mon sceau. Oh! jetons un voile sur ces horreurs. Non, grand Dieu, vous n'avez ni justice ni puissance, si votre mère n'a été préservée du péché. C'est peu de dire que vous l'aimez trop pour la livrer au dernier malheur; vous aimez trop votre gloire pour vous déshonorer dans Marie. Tout se réunit en elle contre le péché. Ce temple n'est pas fait de la main des hommes, il n'est point de cet ordre de prédestination : *Tabernaculum non manufactum, non hujus creationis.* (*Hebr.*, IX, 11.)

Cet assemblage du péché originel avec la maternité divine forme un contraste si frappant, que ceux même qui combattent l'immaculée Conception, n'ont pu disconvenir que Marie n'ait dû être sanctifiée, non-seulement dans le sein de sa mère avant sa naissance, mais encore le jour même de sa Conception, à la même heure et au même instant. Oui, le temps où on la suppose dans le péché ne saurait être trop court : on y demande le seul commencement, aussitôt réparé, par une abondance de mérite et de grâce. Raffinement injurieux, comme s'il eût été plus difficile au Fils de Dieu de garantir sa mère que de la délivrer; subtilité frivole, puisque le temps étant divisible à l'infini, il n'y a point d'instant avant lequel elle n'ait pu être délivrée; délicatesse inutile, puisqu'enfin, quelque court qu'on suppose le temps de sa honte, la majesté et la sainteté de Dieu s'y trouvent également blessées, et la tache n'est pas moins ineffaçable. Un instant, un siècle sont la même

chose aux yeux de celui pour qui tous les temps ne sont rien. Qu'un instant est long, quand on aime : Un instant ennemi de Dieu, un instant esclave du démon, et le premier instant de la vie! Souvenir amer et trop durable d'un mal qui ne se répare plus. Coup mortel à l'honneur du Fils et à celui de la mère. Quelque vertu que dans la suite elle pratique, il sera toujours vrai qu'elle fut un moment criminelle. L'honneur est bientôt flétri, un crime, une bassesse suffisent pour le perdre. On naît, dans un moment, d'un père infâme, et malgré les rigueurs de la pénitence, et les belles actions qui le réparent, la confusion est éternelle et le regret immortel. Ce n'est plus cette fleur de réputation ; cette gloire pure, cette intégrité de vertu qui n'a souffert aucune atteinte, et ne connut jamais d'éclipse, elle aurait commencé par le péché.

Marie n'aurait donc sur le prophète Jérémie, et sur le saint Précurseur, sanctifiés l'un et l'autre dans le sein de leur mère, qu'une légère avance de quelques jours. Par un grand effort de l'amour filial, ce fils qui l'a vue tomber dans le précipice, lui tendra la main, un peu plus tôt qu'au reste des créatures, à peu près comme il arrive tous les jours, que les enfants sont baptisés les uns plus tôt que les autres; comme si l'ayant laissée emprisonner, pouvant la sauver, il la faisait par grâce sortir de prison la première. Marie serait donc moins favorisée que les anges, dont elle en est la Reine, que la première femme, dont elle répare la faute, et qu'elle surpasse en vertu, comme en dignité, puisqu'ils furent tous créés dans l'innocence, et que Marie eût été créée dans le péché? Que ce serait mal connaître le Fils et la mère, leur amour et leur sainteté! Que les autres créatures accumulent à leur gré des richesses, Marie les surpasse toutes. Dans le nombre infini des reines qui environnent l'Epoux céleste, elle est son unique, sa colombe, sa bien-aimée; à peine comme la naissante aurore, commence-t-elle à paraître, qu'elle est déjà belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille. Le démon attend en vain, disait prophétiquement le saint homme Job, il ne la verra pas, non plus que le lever de l'aurore. Cet astre sur lequel il n'a aucun pouvoir, ce crépuscule soustrait à sa puissance; c'est Jésus-Christ, et sa Mère : *Exspectet lucem, et non videat nec ortum surgentis auroræ.* (*Job.*, III, 9.)

3° Grâce de toutes la plus soigneusement et la plus magnifiquement annoncée dans l'Ecriture. L'Esprit-Saint ne se lasse pas de parler de Marie, et de la montrer sous l'image glorieux d'une sainteté parfaite. Tantôt c'est un buisson ardent qui ne se consume point, le feu qui l'environne brûle en vain toute la terre, respecterait-il moins la mère du Créateur, que ses trois serviteurs dans la fournaise de Babylone; tantôt c'est un lis au milieu des épines, les enfants d'Adam ne cultivent qu'une terre maudite, dont les ronces les déchirent. Mais loin d'en souffrir les piqûres, le lis de la pureté de Marie n'en est que plus beau. C'est la rose mystérieuse de Jéricho; mais quoique sortie d'une tige chargée d'épines, elle en est exempte, et charme également par sa couleur et son odeur. C'est la tour de David, inaccessible au démon; mille boucliers en repoussent tous les traits. C'est un rayon de miel trouvé dans la gueule du lion; que tous les autres en aient été dévorés; celle qui a porté le lion de la tribu de Juda, loin d'en craindre la dent meurtrière, est plutôt la douceur même sortie du fort. C'est l'arche de Noé seule échappée au naufrage de l'Univers; elle flotte en sûreté sur les ondes, et dans la personne du Père d'un monde nouveau; elle sauve les débris d'un monde englouti, et le germe d'un nouveau monde; elle est comme la colombe, qui dans son bec porte la branche d'olivier, le symbole de la paix : cette fontaine n'a pas besoin, comme celle de Maza, qu'on y jette du bois pour adoucir l'amertume de ses eaux; la source en est trop pure, elle est scellée du grand sceau de la croix. C'est un jardin fermé, un paradis de délices, où le serpent n'a point d'entrée, il perdit le premier des hommes; mais son Fils plus vigilant que le chérubin qui en fermait la porte, tient celui-ci inaccessible au démon, et porte l'arbre de vie; il fait croître les fruits exquis des vertus, il fait couler des fleuves de grâce, la nature même l'y unit à une personne divine, comme Adam et Eve : *Emissiones tuæ paradisus.* (*Cant.*, IV, 13.) C'est une nuée légère qui porte le Seigneur, mais une nuée de jour, comme l'explique saint Jérôme, parce qu'il n'y a eu aucune ombre. Tout est lumière dans sa vie : *Deduxit illos in nube diei.* C'est la terre vivante d'où le Seigneur veut naître, non une terre morte; Marie n'a jamais senti la mort du péché. Les autres sont vivifiés en Jésus-Christ, Marie fut en lui toujours vivante. Ils y sont sanctifiés, elle y fut toujours sainte. L'ordre de la Providence, plutôt qu'un heureux hasard, fit donner à la mère de Marie le nom d'Anne, c'est-à-dire *grâce*, pour marquer qu'elle avait été conçue dans le sein de la grâce : *Abscissus est de terra viventium, non morientium*, dit l'abbé Rupert.

Toutes ces merveilles furent annoncées dès le commencement du monde, Dieu parlant au serpent qui avait séduit la première femme : Je mettrai, lui dit-il, une guerre mortelle entre la femme et vous, sa postérité et la vôtre. Vous lui tendrez des piéges. vous l'attaquerez par le talon, mais vous en serez vaincu, elle écrasera votre tête : *Inimicitias ponam* (*Gen.*, III, 15), etc. Parole que toute la tradition applique à Marie, et qui ne peut en effet convenir qu'à elle. Quelle autre créature a écrasé la tête du serpent, c'est-à-dire le péché originel, source de tous les autres péchés. Hélas! tous les hommes n'ont été que trop ses esclaves! Mais comment Marie l'eût-elle fait d'une manière différente des autres. Est-ce par la sanctification dans le sein de sa mère? Non, Jé-

rémie et Jean-Baptiste ont eu cette grâce comme elle. Est-ce par le baptême ou la pénitence? Combien de siècles ont remporté la même couronne. Est-ce en évitant tous les péchés mortels? Plusieurs saints ont eu le même bonheur. Sera-ce en évitant tous les péchés véniels? Plusieurs enfants, qui meurent après le baptême, n'en ont jamais commis : d'ailleurs le péché véniel ne soumet pas au démon ; c'est donc en la préservant du péché originel. Et de quoi parlait alors le Seigneur, que du péché originel récemment commis, dont il prononçait la punition. Le péché originel fut la plus grande victoire du démon, par là il s'assujettit le monde entier. La victoire la plus glorieuse du Sauveur devait être sa préparation, par là il délivra le monde captif. Le baptême est l'entrée de la vie spirituelle, la porte des sacrements et des grâces; Marie en fut le prélude : une femme avait servi au triomphe du démon, une femme servira au triomphe de Jésus-Christ. Eve avait commencé le mal, Marie dans sa préparation a commencé d'éprouver la force du remède : *Auctrix peccati Eva, auctrix meriti Maria.* Il fallait, ce semble, honorer l'un et l'autre sexe, en accordant à tous les deux, quoique inégalement, la même prérogative. L'homme en jouissait dans la personne de Jésus-Christ, exempt du péché originel par nature ; Marie, exempte par grâce, fait un pareil honneur à son sexe.

N'était-il pas juste que le nouvel Adam eût comme le premier une compagne semblable à lui, et par où pouvaient-ils mieux se ressembler que par l'innocence et la grâce. Tous les hommes ont été créés à l'image de Dieu. Combien les traits doivent-ils en être multipliés et parfaits dans sa mère, elle qui non-seulement est élevée à la participation de la nature divine, mais par qui Dieu a participé à la nature humaine : *Divinæ consors naturæ.* (II *Petr.*, I, 4.) C'est pour peindre ses perfections infinies dans les diverses créatures, qu'il en a formé un si grand nombre, c'est pour peindre les vertus de Jésus-Christ, que l'Eglise porte tant de saints différents. Son zèle est retracé dans les apôtres, son obéissance dans les religieux, sa pureté dans les vierges, sa patience dans les martyrs, la sainteté de sa naissance dans Jean-Baptiste, celle de sa conception dans Marie : *Æmulatrix conceptione Maria.*

Mais non, le nouvel Adam et la nouvelle Eve sont différents, par un endroit bien glorieux à Marie : *Adjutorium simile sibi.* (*Gen.*, II, 18.) La voilà, cette femme singulière, dont parle l'*Apocalypse*, selon l'explication des Pères, cette femme habillée du soleil, c'est-à-dire brillante de l'éclat de la Divinité, où l'on ne voit aucune ombre : *Mulier amicta sole.* (*Apoc.*, XII, 1.) Elle foule la lune aux pieds, car elle ne connaît ni ses variations, ni ses taches. Les étoiles sont sa couronne, tout ce qu'il y a de plus grand dans le ciel est destiné à l'enrichir. Elle est enceinte d'un homme non d'un enfant : *Mulier circumdabit virum.* Le dragon infernal veut la dévorer avec son fruit ; mais la puissance de son Fils l'a sauvée. La terre vient à son secours, elle ouvre ses entrailles, et absorbe le fleuve. Dieu donne à la femme les ailes d'un aigle pour s'envoler dans le désert, et échapper à l'inondation funeste qui désole la terre ; mais en quel temps le fait-il? Dans le temps que, chassé du ciel, il répand sur la terre ce péché fatal : *Postquam projectus est.* Disons-le donc avec Adam : C'est là que dans la chair de sa chair, les os de ses os, Jésus-Christ trouve son image plus belle mille fois et plus parfaite que celle qui sortit d'abord de ses mains : *Adjutorium simile sibi.*

Elle est en effet toute belle et sans tache. Les cieux ont beau être brillants et incorruptibles, le Seigneur y trouve des défauts, les anges même n'en sont pas exempts : *Cœli non sunt mundi.* (*Job*, XV, 15.) Quoi ! le ciel, le séjour des saints, sera si parfait, et le ciel de la Divinité, le sein de Marie, sera souillé du péché. Non, Marie, tout est beau en vous, tout blesse le cœur de l'Epoux, jusqu'à vos pas et à vos premières démarches : *Quam pulchri sunt gressus tui.* (*Cant.*, VII, 1.) Tout est beau dans votre mort, tout est beau dans votre vie, tout est beau dans votre naissance ; et par une liaison que la religion et la nature, la grâce et l'amour forment également, tout est beau dans votre conception, tout y est sans tache : *Tota pulchra es, amica mea et, macula non est in te.* (*Cant.*, IV, 7.) L'ambassadeur céleste vous tient de la part de Dieu le même langage. Vous êtes pleine de grâce : il n'y a point, il n'y eut jamais de vide en vous; le Seigneur est avec vous, il y a toujours été par sa grâce, parce qu'il y devait être un jour par sa nature. Vous devez être bénie par dessus toutes les femmes, non-seulement par la réparation du péché comme elles, mais par la préservation, au-dessus d'elles. Et vous leur avez donné le Dieu de bénédiction. Disons donc avec le prophète, que Dieu a mis son trône dans le soleil, c'est de là qu'il part, comme du plus haut des cieux: *In sole posuit tabernaculum suum, a summo cœlo egressio ejus.* (*Psal.*, XVIII, 7.)

Mais si Jésus-Christ satisfait son amour dans une prédilection si légitime et si nécessaire, il ne trouve pas moins la gloire de ses mérites dans le fruit le plus précieux de la rédemption.

SECONDE PARTIE.

Ne craignons pas l'étendue indéfinie que donne saint Paul, et après lui toute la théologie à la Rédemption du Fils de Dieu. Oui, Jésus-Christ est le Rédempteur de tous, et même de Marie. Incapables de rien mériter par eux-mêmes, tous les hommes ont eu besoin de sa mort pour obtenir la grâce. Marie, comme les autres, insolvable et impuissante par elle-même, n'a de mérite que ce qu'elle emprunte du sang de son Fils. Nous avouerons encore que, débitrice de la justice divine, elle aurait dû être enveloppée

dans la malédiction commune, et comme fille d'Adam, faire partie de cette masse de corruption que Dieu regarde avec colère. Il n'y a que l'ignorance des principes de la théologie, qui alarme mal à propos les personnes timides, dont la dévotion, mal entendue, craint de faire courir quelque risque à l'immaculée Conception de la mère, en ne donnant pas des bornes à la Rédemption du Fils. Il suffit de distinguer avec tous les théologiens la dette et la tache du péché, une prédestination antécédente, et une subséquente. Un dessein d'Incarnation du Verbe dépendant ou indépendant du péché de l'homme. Expliquons ces termes, et nous sentirons que dans tous les systèmes de l'école, aussi bien que dans les principes de foi, le privilége de Marie, 1° ne fait point de tort à la Rédemption de Jésus-Christ; 2° en fait la gloire.

1° Il n'en est pas du fils de Marie comme des enfants ordinaires. Nous ne choisissons pas nos parents, encore moins les formons-nous : on ne peut nous imputer le malheur de notre naissance. Que ne ferions-nous pas, si nous en étions les maîtres ? De quel sang illustre, de quels grands héros, de quels riches parents ne voudrions-nous pas sortir. L'amour-propre serait-il jamais satisfait? Mais le Fils de Marie était présent quand elle fut formée, ou plutôt il la forma lui-même, il se la préparait pour y faire un jour sa demeure, et voyait d'avance la dignité, la grâce où il devait l'élever, l'amour qu'il aurait pour elle, l'intérêt qu'il devait y prendre. Son éternité antérieure à tout, présente à tout, le met à portée de tout prévoir, de tout sentir, de tout faire : *Christus heri, hodie, et in sæcula.* (*Hebr.*, XIII, 8.) Si, depuis l'Incarnation, Marie eût couru un pareil risque de pécher, Jésus-Christ l'eût-il souffert, aurait-il dû le souffrir? L'éternité et les temps sont pour lui la même chose : il n'a pas moins projeté qu'exécuté, bâti que conservé sa maison. Pouvait-il ne pas la rendre magnifique? Ce n'est pas moins une espèce de crime pour lui de ne pas prévenir le péché de sa mère, avant comme après sa naissance : *Sapientia ædificavit sibi domum.* (***Prov.***, IX, 1.)

La prédestination de Marie est inséparable de celle de Jésus-Christ. Dès lors qu'un Dieu a résolu de se faire homme et de naître d'une vierge, il a dû, par une suite nécessaire, se choisir et se former sa mère selon les intérêts de sa gloire. Tout cela est antérieur à toute autre prédestination des hommes, indépendant de toutes les autres, faisant un ordre à part avec Dieu et en vue de Dieu. Il m'a possédée, comme son domaine, dit Marie, au commencement de ses voies sur la terre; j'ai été le premier objet qui l'ait intéressé : ***Possedit me in initio viarum suarum.*** (***Prov.***, VIII, 22.) Avant que de créer le monde, la sagesse divine pensait à moi : *Ab æterno ordinata antequam terra fieret.* (*Ibid.*, 23.) Quand il jetait le fondement de son Eglise, quand il faisait sourdre les fontaines de la grâce, j'étais déjà présente à ses yeux : *Quando appendebat fundamenta terræ.* (*Ibid.*, 29.) La masse des montagnes n'était pas encore affermie : je fus enfantée avant les collines : *Ante colles ego parturiebar.* (*Ibid.*, 25.) Occupé à prescrire des bornes à la mer, à mettre un exact équilibre entre les ondes agitées de l'erreur et de la passion, attentif à rendre la terre féconde, à la couvrir de fleurs et de fruits de la vertu, il n'oubliait pas le paradis terrestre du sein de sa mère : *Quando circumdabat mari terminum suum.* (*Ibid.*, 29.) Les abîmes du péché n'étaient pas encore ouverts, et j'étais déjà conçue dans ses idées : *Nondum erant abyssi et jam concepta eram.* (*Ibid.*, 24.) J'étais la compagne de ses travaux, de ses actions, de ses douleurs : *Cum eo eram, cuncta*, etc. (*Ibid.*, 30.)

La théologie est partagée sur la raison primitive d'une Incarnation : les uns veulent que le Verbe ne se soit fait homme que pour réparer le péché, en sorte qu'il n'eût jamais paru sur la terre, si l'homme eût été toujours innocent : les autres, dans l'Incarnation une gloire si grande pour Dieu, qu'ils croient que Jésus-Christ ne se fût pas moins uni à la nature humaine, quand même elle n'aurait pas eu besoin de remède. Dans ce dernier sentiment, il est aisé de comprendre que la mère d'un Dieu, dont la naissance eût été indépendante du péché, n'y aurait jamais été comprise, puisqu'elle aurait été également prédestinée dans le cas même qu'il n'y aurait pas eu de péché. Nous ne prétendons pas décider ce fameux problème : la cause de Marie n'en a pas besoin, ses priviléges sont à couvert dans le sentiment même le moins favorable pour l'Incarnation du Rédempteur, et où par conséquent la maternité de Marie suppose le péché commis. La prédestination du Fils et de la mère, en est toujours indépendante et antérieure à toute réparation. Voilà le genre humain perdu, Dieu daigne projeter de le réparer, il lui donne son fils, il destine à son fils une mère, et par conséquent une mère digne de lui. Voilà un ordre, un système, un monde à part et parfait, d'où Marie sort pour venir dans le nôtre, indépendamment du sort du monde perdu, sur lequel on n'a encore que des projets, et auxquels seulement on prépare un remède.

Il est vrai qu'on prendra la matière du corps de l'un et de l'autre dans cette terre maudite; mais ni l'un ni l'autre ne participeront à la condamnation : il s'agit d'un Dieu et de la mère d'un Dieu. L'ordre de la Divinité doit-il être confondu avec la masse corrompue? s'ils sont en un sens enfants d'Adam, selon la nature, ils ne le sont pas dans l'ordre moral.

Leurs volontés n'étaient pas renfermées dans celle d'Adam; il ne fut point leur chef, ce sont plutôt ses maîtres : c'est le Créateur, c'est le Sauveur d'Adam lui-même. Marie est sa mère. Qu'a-t-elle reçu d'Adam? Lui doit-elle sa maternité divine; lui en doit-elle sa prédestination ou ses apanages? Trop heureux qu'on ait daigné prendre sa nature pour faire

un baume à ses plaies. Il n'eut jamais de droit, il n'eut jamais d'influence sur la mère de son Créateur. Elle a tout reçu de son fils, la dignité, l'autorité, la grâce, la vie : c'est un nuage fort élevé au-dessus de la terre qui en reçoit les vapeurs, sans en prendre la corruption pour bientôt la fertiliser et l'enrichir par une pluie féconde et délicieuse. Je créerai un ciel nouveau, une nouvelle terre, disait le prophète; c'est à ce nouveau ciel que s'adressait le prophète pour le prier de faire pleuvoir le Juste : *Rorate cœli desuper*, etc. (*Isa.*, XLV, 8.) Jésus-Christ n'est pas moins le père de Marie que son fils, il est son père plus qu'Adam, il influe bien plus sur sa personne : il est son fils dans l'ordre de la nature, son père dans l'ordre de la grâce : il naquit dans son sein et la sauva par ses mérites. Chacun donna de son côté ce qu'il avait de plus précieux : au moment de l'incarnation, Marie fournit sa plus pure substance ; au moment de la Conception, Jésus-Christ répandit ses plus précieux dons. Par une anticipation d'intérêt et de reconnaissance, Jésus-Christ fit de sa mère ce qu'il devait recevoir d'elle, comme son fils, il lui donna les plus tendres marques d'amour, au premier moment de sa vie. Marie se trouve par là entre deux pères, Adam et Jésus-Christ : elle tient la vie naturelle de l'un, et reçoit la vie spirituelle de l'autre. Hélas ! que ces deux pères sont différents à l'égard de tous les hommes ; l'un parricide, l'autre Rédempteur ; l'un donne la mort, l'autre rend la vie; le premier fait couler sur sa postérité la sève empoisonnée du crime, le second y répand les eaux salutaires de la grâce. Marie, comme tous les hommes, tient, il est vrai, à tous les deux, mais d'une manière bien différente et unique, puisqu'elle doit donner à son père spirituel la chair qu'elle a reçue de son père naturel, et qu'elle doit rendre à celui-ci la vie spirituelle, par le mérite de celui-là. Dans cette espèce de combat qui sera le vainqueur ? Hélas ! parmi les hommes le péché triomphe d'abord, il est ensuite vaincu ; mais dans la mère de Dieu, le péché l'emportera-t-il sur la grâce ? La chair de l'homme, sur la chair destinée à un Dieu. Un malheur arrivé depuis quatre mille ans, où elle n'a eu aucune part personnelle, qu'elle vient même réparer, eut-il plus de force que le bonheur du genre humain, à la veille d'éclore, dont elle est l'instrument immédiat, la coopératrice, le principe naturel, en fournissant au Rédempteur le corps adorable qui doit servir de victime ? Non, non, elle est à couvert sous un bouclier impénétrable, dont Dieu couvre sa tête, au jour du combat le plus dangereux : *Obumbrasti caput meum, in die belli.* (*Psal.* CXXXIX, 8.)

Concluons de tout cela qu'on peut très-probablement assurer que Marie n'a pas contracté même la dette du péché originel par le mérite de son fils. Mais veut-on absolument qu'elle ait été débitrice comme les autres ? du moins sauvons lui la tache du péché dont nous ne saurions exempter les autres. Si, par le baptême, on rend aux autres débiteurs la somme après l'avoir rigoureusement exigée, on l'a d'abord remise à Marie sans lui rien demander. Faisons-le sentir par des exemples. Un criminel de lèse-majesté est condamné avec toute sa famille à l'exil, à la confiscation, à la dégradation. Un prince accrédité s'en destine la fille pour épouse et obtient sa grâce; elle ne quitte point sa patrie avec les autres; sa noblesse, ses biens lui sont conservés : quoique renfermée dans l'arrêt de proscription, elle n'a pas un moment la honte de se voir dégradée ; l'arrêt ne fut pour elle jamais exécuté ; à plus forte raison si, prévoyant la honte d'une sentence inévitable, ce prince avait obtenu qu'elle n'y fût point comprise. Une femme est rendue esclave. Par la règle du droit romain, tous les enfants qui en naîtront seront esclaves aussi. Mais si l'on met pour condition à la vente que le premier enfant, quoique naissant d'une mère esclave, sera toujours libre et jouira des droits de la liberté au premier instant de sa conception, il sera vrai qu'il n'a jamais eu la tache honteuse de la servitude. Ainsi dans la prise de Jéricho, si solennellement et si généralement dévouée à l'anathème, la seule Rahab obtient grâce. Un service important rendu à des espions lui valut la même exception à la malédiction commune, qu'un service plus important rendu au fils de Dieu devait mériter à Marie : *Cadent in retiaculo ejus peccatores, singulariter sum ego donec transeam.* (*Psal.* CXL, 10.)

Si, dans la suite, le prince faisait grâce à tous les exilés, s'il affranchissait tous les autres enfants nés esclaves, les uns et les autres infiniment redevables à leur libérateur, ne tiendraient que de sa libéralité, l'un son exemption, les autres leur rétablissement; ceux-ci l'affranchissement, celui-là la conservation de sa liberté. Cependant, que ces deux sortes de grâces sont différentes, quoique coulant de la même source. L'un n'a jamais cessé d'être noble, l'autre fut quelque temps dégradé ; celui-là n'eut jamais de maître, celui-ci fut quelque temps assujetti. C'est ainsi que Marie eut part à la Rédemption de son fils, acquittée avant que d'être poursuivie, affranchie avant que d'être faite esclave, elle a satisfait à la justice divine sans être jamais criminelle, sa gloire, sa liberté furent arrêtées de toute éternité ; elle fut plutôt dans le ciel que sur la terre, elle vécut pour Dieu plutôt que pour elle-même : *Ante pervenit ad cœlum quam tangeret terram, ante cœpit vivere Deo quam sibi*, dit saint Chrysostome. La même grâce partagée entre le ciel et la terre, dit saint Fulgence, a préservé l'ange et relève l'homme et rend Marie supérieure, aussi bien que l'ange, à un péché dans lequel elle devait tomber, aussi bien que l'homme : *Una est in utroque gratia operata; in hoc, ut surgeret, in illo ne caderet: in hoc, ut sanaretur, in illo ne vulneraretur.*

Tous les systèmes se réunissent sur ce point. La gloire du Rédempteur est toujours, a toujours été à couvert· celle de Marie en

est inséparable. Qu'elle dût être mère indépendamment du péché, qu'elle fasse un ordre à part, séparé de la masse commune, qu'enveloppée, par sa naissance, dans le malheur général, elle en ait été préservée, tout est le fruit des mérites de son fils, aussi parfaitement et plus parfaitement même, que si elle en eût été relevée après sa chute. La guérison ou la préservation du mal, tout est également dû au céleste médecin qui donne seul la santé et la vie, de qui seul vient tout don parfait. Il en est du péché originel, comme du péché actuel. Qu'il se répare dans le pécheur par la pénitence, qu'il se prévienne dans le juste par la grâce, tout est l'ouvrage de la divine bonté. Marie ne lui est pas moins redevable du privilége qui lui épargne le péché originel que de la providence qui lui sauve le péché actuel. Rédempteur adorable, qui peut méconnaître et ses besoins et vos bontés, sa faiblesse et votre secours? Marie le reconnoît mieux que personne; plus redevable et plus éclairée, plus favorisée et plus reconnaissante que tout le reste du monde, avec quel transport elle s'écrie : Vous avez fait en moi de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est.* (*Luc.*, I, 49.) Disons donc de cette portion choisie que Dieu s'était réservée, et dans toute l'étendue des termes, ce que Jérémie disait de lui-même, dans un sens bien plus étroit : Je vous ai regardé avec complaisance avant que de vous former et j'ai résolu de vous faire le chef-d'œuvre de mes miséricordes : *Antequam te formarem, in utero novi te.* (*Jerem.*, I, 5.)

2° Non-seulement le privilége de Marie ne porte aucune atteinte à la gloire de la Rédemption, mais il en est le plus beau fruit; rien n'en montre mieux et l'efficacité et l'étendue. Sans ce prodige, elle perdrait quelque chose de son éclat. Il est de l'intérêt du Rédempteur autant que de celui de sa Mère, que la puissance divine l'opère. Si Jésus-Christ devait appliquer à quelqu'un, d'une manière si parfaite, les mérites de son sang, pouvait-il mieux les placer que sur sa mère, et une mère qui a si fort contribué à cette Rédemption? Quelqu'admirable que soit la grâce que Dieu fait aux hommes en les rachetant, ne peut-on pas imaginer quelque chose de plus parfait? Il est beau, sans doute, de délivrer un malheureux qui languit dans un cachot, mais ne vaudrait-il pas mieux l'empêcher d'y entrer, que de venir après coup lui en ouvrir les portes? On est heureux de guérir d'une maladie mortelle, mais une santé parfaite est préférable aux remèdes les plus excellents. Il est glorieux de soulager la misère du pauvre, mais un cœur bien fait est encore plus flatté de prévenir son indigence que de soulager ses besoins. Il vaut mieux empêcher la rupture que de ménager la réconciliation. Un prince qui repousse l'ennemi dont les armes ont tout réduit en cendres, mérite sans doute des couronnes, mais ses lauriers ne seraient-ils pas plus précieux s'ils avaient coûté moins de sang, si une victoire plus prompte eût acquis les dépouilles d'un ennemi, avant qu'il eût pénétré dans le royaume?

Voilà ce que Jésus-Christ a fait pour Marie, il l'a rachetée de la manière la plus parfaite, en la préservant; ce qui a fait dire à saint Ildefonse, qu'il n'y a proprement qu'elle qui ait été parfaitement rachetée : les autres créatures ne l'ont été qu'à demi, pour ainsi dire, on les avait laissé périr, on leur fait acheter le salut à des conditions difficiles, on le leur laisse toujours incertain, même après la rédemption. Le juste en gémit, le pécheur y trouve sa perte. Une pénitence aussi durable que la vie peut seule conserver une grâce toujours fugitive et toujours disputée, et assurer une éternité dont le danger dure jusqu'à la mort. Marie seule exempte, et de la tache, et de ses suites, tressaille de joie dans celui qu'elle appelle et qu'elle seule a droit d'appeler son Sauveur par excellence : *Exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* (*Luc.*, I, 50.) Le Seigneur, dit Jérémie, a foulé le pressoir pour la Vierge, fille de Sion. Prophétie singulière! Quoi, le Seigneur n'a-t-il donc été crucifié, n'a-t-il versé son sang que pour Marie seule? Non, il est mort pour tous. Est-elle donc la seule sanctifiée dans le sein de sa mère? Non, Jean-Baptiste et ce même Jérémie l'ont été aussi. Quelle est donc cette rédemption unique qui fait dire qu'il n'est mort que pour elle; c'est que la préservant du péché originel, il l'a si exactement rachetée, qu'il a comme épuisé la vertu et prodigué les mérites de la rédemption en sa faveur : *Torcular calcavit Dominus virgini filiæ Juda.* (*Thren.*, I, 15.)

C'est aux ouvriers ordinaires à être assujettis à des lois uniformes. Dieu veut bien s'y soumettre dans la voie commune; mais il se doit des miracles, qui de temps en temps honorent une toute-puissance, à qui un instant suffit pour créer tout un monde. S'il conduit le soleil dans sa route, avec une régularité que plusieurs siècles n'ont pu encore altérer; quelquefois par ses ordres, ce bel astre suspend la rapidité de sa course pour donner à Josué une victoire complète, ou revient sur ses pas pour calmer les alarmes d'un roi mourant. Tandis que la terre tardive ne pousse que dans la saison le tendre arbrisseau, la baguette d'Aaron, tout-à-coup fleurie, lui assure le sacerdoce. Dieu doit à sa libéralité des profusions sans bornes, comme il doit des prodiges à sa puissance. Un prince magnifique enrichit un de ses sujets, tandis qu'il ne récompense qu'avec mesure les travaux de bien d'autres; ainsi le Seigneur tantôt multiplie quelques pains jusqu'à rassasier cinq mille personnes, tantôt il attend que le laboureur assidu cultive une terre ingrate pour lui accorder une médiocre moisson. Salomon devient tout-à-coup le plus sage des hommes. Mardochée et Joseph passent subitement de la poussière au trône, tandis que la plupart des autres, malgré des efforts continuels, demeurent ensevelis dans la pauvreté. Dieu doit aussi des

prodiges à sa miséricorde, il en doit à sa justice. David pénitent, après les plus grands crimes; la femme de Lot frappée, après la plus légère faute : Manassé, converti dans les chaînes; Hérode, mangé des vers dans la pourpre. Le même instant voit l'armée victorieuse de Sennachérib entièrement défaite, et les troupes d'Ezéchias triomphantes. La même main coupe la tête d'Holopherne et enrichit Béthulie aux abois. Les mêmes ondes engloutissent Pharaon et apportent ses dépouilles à Israël fugitif. L'Etre suprême se doit à lui-même ces coups éclatants, pour réveiller des hommes que la continuité familiarise avec les miracles.

Quelle est la conduite que Dieu tient en faveur de sa mère? Les miracles marquent ses premiers pas. Il voit sortir un monde nouveau du chaos du péché : la première chose que Dieu y forme, c'est la lumière, c'est Marie, dans laquelle et de laquelle le soleil de justice, qui en est le principe, doit bientôt naître. Loin d'être dans les ténèbres, elle les dissipe en paraissant. C'est d'une substance pure que le nouvel Adam doit être formé, comme le premier le fut d'une terre vierge. Tous les ouvrages de Dieu ont leur beauté, Dieu les voit avec complaisance. Combien doit être plus excellent ce grand ouvrage qui le touche de si près? Combien doit-il en être satisfait? *Vidit Deus cuncta quæ fecerat et erant valde bona.* (*Gen.*, I, 31.) Marie est la fille aînée, les prémices, le chef-d'œuvre du Rédempteur, dit saint Bernard, le plus digne objet de son amour et de sa gloire : *Primogenita Redemptoris.* Elle peut dire dans un sens bien différent, ce que saint Paul disait de lui-même : J'accomplis d'avance ce qui manquerait à la passion du Sauveur; sans moi, elle n'aurait pas fait tout ce qu'elle peut faire; et en effaçant les péchés des hommes, elle en préserve plusieurs d'y tomber; mais il leur faut encore ce degré de perfection et de gloire, de préserver quelqu'un du péché originel : *Adimpleo ea quæ desunt Passionum Christi in carne mea.* (*Coloss.*, I, 24.)

Oui, cette gloire lui manquerait : il doit montrer toute la force divine de sa rédemption, du moins sur quelque créature; il faut que ses mérites s'exercent en quelque sorte sur le néant, assurent à cette heureuse créature les prodiges de grâce, avant que de lui donner l'être, en prévenant le malheur qui la menace, et montrant une éternité, à qui tout est présent et possible, qui dispose avec la même facilité, de ce qui est et de ce qui n'est pas. Une vertu commune est l'apanage des hommes ordinaires, il faut à Dieu des héros qui pratiquent les plus éminentes vertus. Abraham immole son fils unique, Joseph résiste aux sollicitations de sa maîtresse, Moïse abandonne les délices de la cour, Elie est dévoré de zèle, Job est mis dans le creuset de l'adversité : tels les astres, par leur vive lumière, viennent au milieu d'une nuit obscure frapper les yeux des mortels. C'est peu de voir une Samaritaine éclairée et une Madeleine embrasée d'amour, un apôtre dans un incrédule. Il faut encore que le Calvaire voie un voleur passer du gibet à la gloire, les pierres brisées, le soleil obscurci, les tombeaux ouverts; mais quoi? ce sang si puissant se bornera-t-il absolument à guérir des maux soufferts, n'aura-t-il pas la force d'en prévenir? Un Dieu Sauveur n'achètera-t-il sa gloire qu'aux dépens des malheureux? Ne peut-il rendre personne parfaitement heureux? Faut-il que tout soit mort? Ne sait-il que ressusciter? Et ne peut-il conserver la vie à personne? O vous! qui savez si bien affermir et ébranler la terre, ouvrir et fermer les tombeaux, il est pour vous plus d'une espèce de victoire.

Et sur qui s'exercera plus légitimement cette Rédemption abondante et miraculeuse, que sur la mère du Rédempteur et la Corédemptrice des hommes? Voyez, Seigneur, dans vos idées éternelles; voyez cette créature que vous destinez à être votre mère, exposée à périr comme les autres. La justice divine n'attend plus que le moment fatal où elle va sortir du néant pour décharger sur elle ses plus rudes coups. Voyez le prince des ténèbres, comme un lion rugissant qui attend sa proie pour la dévorer. Volez à son secours, couvrez-la de votre bouclier, brisez les dents du lion, écrasez la tête du serpent, rompez les filets où elle pouvait être prise, et qu'elle chante avec le Prophète : Mon âme, comme le passereau, a échappé au filet de l'oiseleur : *Anima mea, sicut passer, erepta est de laqueo.* (*Psal.* CXXIII, 7.) Quel scandale pour tous les enfants, si vous l'abandonniez; ce serait abolir par vos exemples la loi du respect pour les parents, que votre sagesse a dictée; faut-il attendre que le fer ait percé le sein qui doit vous servir de temple, pour en fermer la plaie; ou plutôt que votre temple ait été renversé pour en relever les ruines? La voilà cette enfant si chère, qui doit un jour, au risque de sa vie, sauver la vôtre, en vous portant en Egypte. L'abandonnerez-vous au démon, elle qui doit vous préserver des mains d'Hérode? La mort aiguise sa faux tranchante; la voyez-vous qui vous tend les bras, ces bras qui doivent vous porter; elle vous présente ses mamelles, ces mamelles dont vous devez sucer le lait! Ah! qu'on rétracte cet arrêt sévère, qu'elle n'y soit pas renfermée. C'est assez, c'est trop, ma mère, que vous ayez pu courir quelque risque; prévenons ce coup mortel pour ma tendresse et pour ma gloire, que l'univers étonné voie dès les premiers instants de la vie de ma mère, les sages mesures qu'a prises pour elle l'amour d'un fils : *Verumtamen servate mihi puerum Absalon.* (II *Reg.*, XVIII, 5.)

L'Eglise honore trois conceptions : 1° l'ineffable génération du Verbe dans le sein de la Divinité, dont il n'est pas permis à l'homme de soutenir l'éclat ni de sonder la profondeur; 2° l'incarnation du Verbe dans le sein de Marie, mystère qui ne surpasse pas moins les idées de l'homme; 3° enfin la Conception de la mère de Dieu, objet de notre culte, que l'Eglise a cru devoir célébrer

par une solennité particulière. Que ces deux générations sont glorieuses à l'humanité! Notre nature fut élevée au-dessus des anges; à quel ange le Verbe a-t-il dit : Vous êtes ma mère, vous m'avez aujourd'hui engendré : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* (*Psal.* II, 7.) Qui peut sonder ce nouvel abîme d'humiliation dans un Dieu, et d'élévation dans Marie? Abîme de justice qui condamne le genre humain, abîme de miséricorde qui excepte Marie seule; que sera-t-elle dans sa course, que sera-t-elle à son terme? Toute la théologie étonnée ou incertaine, ne peut expliquer sa génération : *Generationem ejus quis enarrabit.* (*Isa.*, LIII, 8.) Quel triomphe pour l'humanité, quelle gloire pour la Divinité! le démon vaincu et confondu par une femme, par un enfant à peine formé dans le sein de sa mère; victoire complète par son étendue, plus glorieuse en un sens par la faiblesse de l'instrument, que celle de Jésus-Christ. Après tout, il était le maître; le démon pouvait-il lui résister? Marie à peine conçue s'en joue; ainsi Sisara et Holopherne sont vaincus par les mains d'une femme, Goliath par celles d'un enfant; les moindres choses sont toutes-puissantes dans la main de Dieu. Que le démon sente le pouvoir de son maître; qu'il le sente dans la faiblesse toute-puissante de sa mère : *Draco iste quem formasti ad illudendum ei.* (*Psal.* CIII, 26.)

Pouvait-on, Marie, vous la refuser, cette grâce, sans une sorte d'injustice? Vous fûtes, il est vrai, l'objet de la mort de votre fils; et, en supposant que vous avez contracté la dette originelle, vous en fûtes en quelque sorte la cause malheureuse plutôt que coupable. Pour nous, et coupables et malheureux, nous portons sur le front le vice de notre origine, et nous avons la douleur de faire couler en ennemis un sang qui ne coula sur nous qu'à titre de bien-aimé: mais quel sang! le voyez-vous ce sang adorable qui inonde le Calvaire, il avait coulé dans vos veines? Voyez-vous ce corps sacré déchiré par les fouets, il fut formé dans votre sein? Combien de fois avez-vous essuyé ses yeux baignés de tant de larmes? Combien de fois avez-vous baisé ce visage meurtri par tant de soufflets? Votre consentement le fit descendre du sein de son Père dans le vôtre. Jusqu'alors, flottant et incertain, le bonheur du monde attendait votre aveu : Mère du Verbe, distributrice des grâces, auriez-vous été oubliée? Mère de l'Agneau qui efface les péchés, auriez-vous été souillée? Vous qui plongez les hommes dans la piscine, vous qui, comme l'ange, remuez les eaux salutaires, ou plutôt vous qui êtes comme la fontaine où elles furent d'abord puisées, auriez-vous manqué d'y être la première plongée, ou n'auriez-vous fait couler que des eaux bourbeuses? Peut-on vous disputer le fruit d'un arbre dont vous avez été la racine? Non, Marie, distribuez en quelque sorte vos mérites dans ceux de votre Fils, répandez votre sang dans celui de votre Fils, immolez votre corps dans celui de votre Fils; il fut à vous; en effet, à qui appartiennent plus légitimement les biens du fils qu'à celle qui fut tout à la fois son père et sa mère par sa miraculeuse fécondité, et qui réunit l'autorité de l'un et de l'autre? Nous lui devons le Rédempteur du monde : qui aura donc part à ses mérites, si Marie n'en a les prémices, n'en possède les trésors, n'en est le chef-d'œuvre.

Judas Machabée ayant purifié le temple et rétabli le culte de Dieu, ne voulut pas se servir de l'ancien autel, parce qu'on l'avait sacrifié aux idoles, il le détruisit et en fit un autre. Des pierres après tout étaient innocentes. On pouvait le purifier. Non, il suffisait qu'il eût été profané un instant pour ne pouvoir plus servir; délicatesse que l'Esprit-Saint approuve. Que serait-ce? quel opprobre pour un Dieu, si le sein de Marie, son temple, son autel, la matière de son propre corps, si la personne de Marie, sa sainte mère, eût été profanée, non par une cérémonie étrangère, comme des pierres, mais par la tache d'un péché réel : *Incidit illis consilium bonum, ut destruerent illud, ne esset in opprobrium.* (I *Mach.*, IV, 45.)

Il serait inutile et ennuyeux de citer ici une foule de passages des Pères qui font une chaîne de traditions sur cette grande vérité. Il suffira de vous dire que le concile de Bâle l'a expressément définie, et que, si le concile était généralement regardé comme œcuménique, ce serait un article de foi; et que le concile de Trente, après avoir établi, de la manière la plus étendue et la plus précise, la doctrine du péché originel, déclare, après saint Augustin, qu'il n'a jamais prétendu renfermer, dans la généralité indéfinie de ses décrets, l'Immaculée Vierge Marie. *Non intendit in decreto de peccato originali comprehendere Immaculatam Virginem.*

Neuf ou dix souverains pontifes, quoiqu'ils ne l'aient jamais définie comme un article de foi, en parlent de la manière la plus forte, louent ce sentiment, défendent de rien avancer qui lui soit contraire, non-seulement en chaire, dans les écoles et dans les écrits, mais encore dans les conversations les plus indifférentes; et accordent de grandes indulgences à ceux qui marqueront la dévotion pour ce mystère. Dans la plupart des universités catholiques, en particulier dans la Sorbonne, personne n'est admis au degré de docteur, qu'il n'ait promis avec serment de soutenir de toutes ses forces ce privilége de Marie. Ses ordres sont fidèlement exécutés, on enseigne partout cette pieuse doctrine, les docteurs catholiques l'établissent unanimement, les livres en sont pleins, les chaires en retentissent, tous les fidèles y joignent avec plaisir leurs applaudissements. Le croirait-on? les ennemis mêmes de la religion y souscrivent. Mahomet, dans son Koran, dit en termes exprès, que tous les enfants d'Adam, sont esclaves de Satan, à l'exception de Marie et de son Fils : *Nullus nascitur de filiis Adam quem non tangat Satan, præter Mariam et filium ejus.* La raison et l'équité naturelle

avaient dicté aux empereurs payens que le prince étant au-dessus des lois, sa mère et son épouse, quoiqu'à la rigueur sujettes, avaient part à ce privilége : *Princeps legibus solutus est; Augustæ, licet soluta non sit, illa privilegia tribui debent.*

Mais qu'est-il nécessaire de fouiller dans les archives de l'Eglise pour en déterrer ces respectables monuments de sa croyance? Ouvrons les yeux, admirons le zèle du monde catholique. Jamais la canonisation d'aucun saint, quoique regardée par la théologie comme certaine et infaillible, n'a été revêtue de tant de caractères frappants. Le grand jour de la conception de Marie est une fête solennelle dans toute l'Eglise depuis plusieurs siècles : et malgré la sainteté du temps privilégié de l'Avent où elle tombe, elle a une octave ; c'est en quelque façon la fête de la France en particulier, puisque c'est dans la France qu'elle a toujours eu le plus d'éclat par le zèle de la nation et de ses rois. Les fidèles viennent en foule dans nos temples s'unir aux ministres. Les prières, les cantiques des uns et des autres ne sont composés que des éloges de la sainteté de ce premier moment. La parole de Dieu prodiguée en ce jour dans les chaires évangéliques, n'est employée qu'à établir cette glorieuse prérogative. Les orateurs chrétiens se trouvent heureux de faire un si saint usage de leurs talents. Plusieurs ordres religieux, établis sous le nom de l'Immaculée Conception, et pour l'honorer, sont authentiquement approuvés par l'Eglise. Et vous, Messieurs, que la piété rassemble dans ce saint lieu, n'en êtes-vous pas par votre zèle les fidèles panégyristes? N'êtes-vous pas les témoins et les coopérateurs de son triomphe? Je le lis dans votre cœur, vos démarches en sont les interprètes. Quelle consolation de voir enfin terminées ces disputes, qui pendant quelque temps partagèrent l'Eglise ! Le Saint-Siége a parlé : l'univers triomphe de le voir favoriser une vérité dont tout l'avait déjà convaincu, et à laquelle tout l'intéressait. Le calme est parfait, et par une acclamation unanime, Marie est reconnue toute belle et sans tache : tous ses autres priviléges sont établis dans celui qui en est la source : la piété est satisfaite, nous n'avons étalé toutes ces preuves que comme un vainqueur étale ses armes pour parer son triomphe.

Est-il de mystère dans la vie de la très-sainte Vierge que l'Eglise honore d'une manière plus marquée? Jamais les juifs ne firent davantage pour célébrer les plus mémorables évènements. Le peuple proscrit par le favori d'Assuérus et redevable de sa délivrance à la pieuse Esther, consacre huit jours à rendre à Dieu des actions de grâces. Béthulie délivrée par la main de Judith porte au temple les dépouilles des Assyriens vaincus, et pendant huit jours ne cesse de marquer à Dieu sa reconnaissance. Israël étonné des prodiges qui l'ont tiré de l'Egypte et ont fait trouver dans les abîmes de la mer Rouge un tombeau à ses ennemis, ordonne qu'à perpétuité huit jours seront employés à offrir à Dieu des victimes de louange : ainsi, pendant huit jours, Salomon fit célébrer la dédicace du temple. La vérité de la nouvelle alliance accomplit enfin toutes ces figures; et l'Eglise, pour en célébrer la mémoire, se fait un devoir d'imiter de si grands modèles. Huit jours, tous les ans, sont destinés à célébrer la construction du nouveau tabernacle, la dédicace du nouveau temple, où le Seigneur fut renfermé pendant neuf mois. Huit jours sont employés à honorer la délivrance, disons mieux la conservation de Marie. Elle allait être immolée, vaincue, engloutie; son Fils arrête le coup, défait l'ennemi, suspend le torrent : le moment de la conception est la source et la première époque de sa gloire. Que les princes célèbrent le jour de leur couronnement ; que les chrétiens honorent le jour de leur baptême, que les conquérants solennisent le jour de leur triomphe. Vous triomphez, Marie, vous êtes couronnée au moment de votre création, vous y êtes sanctifiée ; mais je me trompe en employant le terme de *sanctifiée.* L'Eglise a défendu d'appeler ce jour le jour de la *sanctification de Marie.* On aurait pu penser que ce qui a été sanctifié n'avait pas toujours été saint, et l'Eglise veut écarter jusqu'au moindre ombrage d'une tache si contraire à ses sentiments.

Voici la vraie Jérusalem sur laquelle Sennachérib, figure du démon, ne lancera aucun trait, dans laquelle il n'aura jamais entrée, tant le Seigneur l'a soigneusement environnée de remparts, en faveur de David, son fils bien aimé : *Non ingredietur, nec mittet sagittam, salvabo propter David.* (IV *Reg.*, XIX, 32-34.) Jérusalem, par sa gloire, par ses richesses, par le séjour d'un Dieu, par les merveilles qu'il y opère, mérite tous les éloges et tous les bienfaits : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.* (*Psal.* LXXXVI, 3.) Venez, Vierge sainte, approchez-vous du trône du Roi, à la tête d'une infinité de vierges sur lesquelles vous avez les plus grands avantages, tandis qu'Adam et Eve se couvrent de quelque feuille de figuier, tandis que Dieu leur donne des habits de peau de bêtes, auxquelles le péché les avait rendus semblables ; paraissez revêtue de vos habits, émaillés par la plus belle variété des pierres précieuses, assise à la droite de votre Fils, célébrez éternellement la grâce qui facilite l'objet de nos fêtes : *Regina a dextris, in vestitu deaurato, circumdata varietate.* (*Psal.* CXLIV, 10.)

Oui l'objet de nos fêtes ; qui peut contester un fait si notoire, qui peut en éluder la conséquence? L'Eglise ne fait-elle pas pour le moment de la Conception de Marie, ce qu'elle fait pour le moment de sa Nativité, dont la sainteté n'est contestée de personne? Ne le fait-elle pas avec le même zèle, avec la même solennité et d'une manière peut-être plus marquée? Et n'est-ce pas démontrer et les sentiments de l'Eglise et la vérité du privilége? Si Marie a été conçue dans le péché, l'Eglise peut-elle honorer le moment fatal de sa conception? Un moment si digne

de toutes ses larmes serait-il l'objet de son allégresse ! Un moment où Marie eût été si honteusement esclave, serait-il célébré comme un triomphe ? Offririons-nous un culte impie pour célébrer un moment que Dieu aurait eu en horreur? Arrêtez vos cérémonies, ministres aveugles. Est-ce pour un ennemi de Dieu que vous devez faire fumer l'encens? devez-vous élever sur les autels une créature qui ne mérite que des anathèmes? Faites couler le sang de l'Agneau pour honorer le temps où on l'aurait continuellement répandu. C'est bien plutôt pour réparer ce temps infortuné que pour en perpétuer la mémoire, qu'il faudrait immoler la sainte victime, c'est bien plutôt un jour de gémissements et de deuil, qu'un jour de fête et de cantiques. Convenons donc de bonne foi que puisque l'Eglise permet cette fête, qu'elle la célèbre si solennellement, qu'elle l'ordonne si expressément, qu'elle ouvre ses trésors si libéralement, elle est bien persuadée du privilége qui est l'objet de son culte. Tel est le raisonnement de saint Thomas sur la sainteté de la nativité de Marie et sur celle des saints canonisés dont on solennise la mort : il la conclut de la fête même que célèbre l'Eglise, et il ne vous permet pas de douter ni de son sentiment dans tous les temps, ni de celui qu'il aurait à plus forte raison aujourd'hui s'il était les témoins de nos fêtes.

Entrons dans les sentiments de l'Eglise, honorons une grâce si singulière, prenons-y un intérêt filial, surtout faisons-nous-en l'application ; nous n'avons pas comme Marie, le bonheur d'avoir été préservés du péché originel; profitons du moins de la grâce que nous avons reçue dans le baptême qui l'a effacé Conservons avec soin la robe d'innocence dont nous y fûmes revêtus. Combattons le démon, la chair et le monde, auxquels nous avons si solennellement renoncé. Nous ne saurions penser que Marie ait été un instant dans un péché étranger; pourrions-nous vivre dans des péchés personnels? Augmentons même, comme Marie, la grâce qui nous fut accordée jusqu'à l'éternelle consommation de la gloire à laquelle le baptême nous donne un droit légitime. Je vous la souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LA NATIVITÉ DE LA VIERGE.

Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. (*Gen.*, I, 26.)

Faisons l'homme à notre image et ressemblance.

Ne craignons pas d'appliquer à la plus sainte des vierges, au moment de sa naissance, la glorieuse prérogative qui fut accordée au premier des hommes au moment de sa création. Jamais créature ne fut plus semblable à Dieu que Marie.

Voici la mère des vivants qui sort pure et sainte des mains de son Créateur, pour commencer un monde nouveau. Il me semble voir l'Etre Suprême parlant encore une fois au néant pour en faire éclore une foule de merveilles. Assez et trop longtemps, les ténèbres épaisses de l'erreur, de l'ignorance et du vice, ont couvert la face de la terre. Dissipons la nuit de l'infidélité, que la lumière se fasse: *Fiat lux.* (*Gen.*, I. 3.) La lumière a été faite ; cette vérité adorable, unique lumière de tous les esprits, brille de toutes parts, elle éclaire les plus aveugles : *Facta est lux.* (*ibid.*, 11.) Formons une terre, comblons-la de nos grâces. Que les hommes nouveaux que je vais y faire naître par les eaux du baptême, s'y multiplient, s'y perpétuent, et viennent dans le ciel remplir les places que l'orgueil a rendues vacantes; que cette terre produise toutes sortes de fleurs et de fruits de vertu ; que toutes les nations, que tous les états viennent à l'envi la peupler : le sang de mon Fils la rendra féconde : *Germinet terra herbam virentem.* (*Gen.*, II.) Mais je veux que le même sexe, qui fut la source du malheur du premier monde, soit la source du bonheur de celui-ci : la première femme perdit le genre humain, une Vierge le sauvera ; Eve fit la plaie, Marie appliquera le remède : *Illa percussit, ista sanabit.* Faisons-la donc à notre image, que son entendement, éclairé des plus pures lumières, soit une figure de ma sagesse; que sa volonté toujours portée au bien, soit une image de ma bonté : peignons notre puissance dans celle que nous lui accorderons : notre éternité dans son immortalité, notre fécondité dans sa maternité : *Faciamus ad imaginem et similitudinem nostram.* (*Gen.*, I, 26.)

Achevons ce grand ouvrage, dit le Seigneur, formons sur ce modèle ce cher Fils que nous voulons donner au monde ; qu'elle puisse lui dire, comme le premier homme disait à son épouse: *Voilà la chair de ma chair, et les os de mes os.* (*Gen.*, II, 23.) Ce fut de la terre récemment créée, que je formai le premier homme. Voici la nouvelle terre dont le précieux limon formera la chair de l'homme nouveau. Nous donnâmes au père de l'ancien monde une compagne semblable à lui; donnons à la mère du monde nouveau un protecteur qui lui ressemble: *Adjutorium simile sibi.* (*Ibid.*, 18.) Que les traits de son visage ébauchent celui de mon Fils, que les vertus de Marie préparent à celles de Jésus, que les besoins, que les souffrances de la plus sainte créature consacrent d'avance ce que le Verbe doit annoblir en s'y soumettant.

Ainsi Marie sera doublement semblable à Dieu : semblable, puisqu'elle a été faite à l'image de Dieu; semblable, puisqu'un Dieu sera fait à son image ; semblable à Dieu, dans ses perfections divines, il a bien voulu les retracer en elle, en la créant; semblable à Dieu dans sa nature humaine, il a bien voulu la recevoir d'elle, en s'incarnant. Dieu fut, plus parfaitement que dans les autres créatures, son principe et sa fin : elle fut aussi en quelque sorte, par sa maternité, la fin et le principe d'un Dieu. Tels ces météores qui représentent le soleil, en le peignant sur un nuage. Tel un miroir ardent

qui reçoit le feu et qui l'allume. Marie a retracé un Dieu et l'a ébauché : elle est sa fille et sa mère, sa créature et sa maîtresse, sa copie et son modèle.

Il est vrai que Dieu n'avait pas attendu la naissance de Marie, pour la combler de grâce. Le moment de sa conception en vit en sa faveur prodiguer les trésors; mais ce privilége glorieux, tout certain qu'il est, a eu des adversaires : celui de la Nativité n'a jamais été révoqué en doute. Tous les chrétiens, d'une voix unanime, ont reconnu que du moins sanctifiée dans le sein de sa mère, Marie y avait été délivrée du péché originel et remplie d'une grâce supérieure à celle de tous les anges et de tous les saints. Pouvait-on refuser à la mère de Jésus-Christ, ce qu'on accorde à Jean son précurseur, et à Jérémie son prophète? Si, pour être élevé à cette divine fonction, Jean a dû être préparé de bonne heure, que n'a-t-on pas dû accorder au sang destiné à être la matière du corps d'un Dieu? Cette fête est très-ancienne dans l'Eglise, quoiqu'elle n'ait été établie par des ordres exprès, qu'au commencement du septième siècle. On voit, dans les siècles précédents, plusieurs saints Pères, dans la solennité particulière de leur Eglise, épuiser les richesses de l'éloquence en faveur de Marie naissante et la mettre bien au-dessus du premier homme, dans l'état d'innocence, par sa ressemblance avec Dieu et la ressemblance de Dieu avec elle.

Développons ces deux idées qui vont faire le partage de ce discours : 1° Marie naissante, semblable à Dieu, parce qu'elle est faite à l'image de Dieu : Première partie. 2° Marie naissante, semblable à Dieu, parce que Dieu s'est fait à son image : Seconde partie. —*Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La poésie s'est plus d'une fois égayée, sur la description de l'aurore; ces couleurs si vives, si agréables, si variées dont elle embellit l'horizon, semblent faire revivre toute la nature. On dirait qu'avec des doigts de rose elle ouvre la barrière du jour et porte le soleil sur un char de lumière. L'Esprit-Saint a adopté ces images riantes et les a appliquées à la naissance de Marie : c'est la rose de Jericho, la fleur des champs, le lis des vallées. Elle est habillée du soleil, elle est belle comme la lune, elle ressemble à l'aurore qui commence à poindre : *Quasi aurora consurgens.* (*Cant.*, VI, 9.) Ses grâces, ses vertus sont plus variées, plus agréables aux yeux de la foi que les couleurs naissantes de l'aurore; elle dissipe les ténèbres et répand la lumière; elle annonce le soleil, elle le porte, elle l'enfante: il s'élance de son sein comme un géant qui commence sa carrière, comme un époux qui sort de son lit nuptial; il s'élance du haut des cieux; le sein de sa divine mère est plus élevé que les cieux mêmes : *A summo cœlo egressio ejus.* (*Psal.* XVIII, 7.) Aussi, selon les termes du Prophète, nous voyons la lumière dans la lumière, la lumière de Jésus dans la lumière de Marie, ou plutôt la même, dans l'un par nature, dans l'autre par grâce : *In lumine tuo videbimus lumen.* (*Psal.* XXXV, 10.)

Il n'en est pas de cet enfant comme des enfants ordinaires. La vanité a beau se repaître de chimères, la flatterie a beau chercher dans les ténèbres du passé, dans les lueurs du présent, des présages de sa destinée; et dans l'incertitude de l'avenir une gloire brillante. La plus féconde éloquence est bientôt poussée à bout. Qu'a-t-elle à dire sur un prince qui vient de naître? Remonter à ses ancêtres, c'est louer en lui des vertus étrangères qu'il est encore indigne de partager, et dont peut-être un jour il ternira l'éclat. Peindre son état présent: des larmes, des faiblesses, des traits à peine formés, des yeux à peine ouverts à la lumière, un esprit fermé à la raison; quel tableau! Fouiller en prophète dans les siècles à venir et hasarder quelque frivole conjecture qui en garantisse la vérité? le vice ou la vertu, la pauvreté ou les richesses, l'élévation ou l'obscurité; quel sera son sort? Vivra-t-il même, ou une mort prématurée tranchant tout à coup la difficulté, fera-t-elle sentir le ridicule de ces prédictions? Tout ce qu'on peut bien sûrement lui prédire, c'est que sa vie sera un tissu de passions, de misères et de péchés. Que fera-t-il pour le bien des autres hommes? Père ou tyran de ses sujets, en sera-t-il l'horreur ou les délices, le modèle ou le scandale? Leur attirera-t-il, ou les fléaux du ciel par ses crimes, ou les bénédictions par ses vertus, les douceurs de la paix par sa sagesse, les malheurs de la guerre par son ambition? Que pouvons-nous, que faire des vœux et nous abandonner à la providence, sur des mystères dont la prudence humaine ne peut dévoiler le secret?

Mais il n'est pas de prédiction qu'on ne puisse faire en faveur de Marie, point d'espérance qu'on ne puisse former, ou plutôt, point de certitude que tout ne donne, point de grâce qui déjà ne soit accordée; consultons sans crainte le thème du ciel. Tous les astres concourent à lui annoncer la plus grande gloire, et à nous le plus grand bonheur, ou plutôt le maître des astres la lui assure et nous le promet. Ce n'est pas un éloge fait au hasard, ou après coup, nous sommes instruits, nous sommes certains de sa haute destinée. Cette foule de figures qui la peignent, de prophéties qui l'annoncent, de grands hommes qui la précèdent, tout prépare à la mère d'un Dieu, c'est-à-dire, à toutes les vertus, à toute la gloire, à tous les prodiges. Dès ce moment, que de lumières dans l'esprit, que de bontés dans le cœur, que d'héroïsme dans les sentiments! C'est un chef-d'œuvre digne de son auteur, qui représente son auteur, qui, comme dit Pierre Damien, ne cède qu'à son auteur : *Quem solus opifex supergreditur.*

Je ne parle ni de la beauté du corps, ni de la noblesse de l'origine de Marie. Elle savait trop apprécier ces frivoles avantages. L'histoire nous apprend que les plus illus-

tres ancêtres formaient sa généalogie, et que les charmes de sa personne répondaient à ce qu'en avait prédit l'époux des *Cantiques*.

Vous êtes toute belle et sans tache. Mais une beauté intérieure l'emportait à ses yeux, aussi bien qu'aux yeux de son époux ; et elle aimait bien mieux hériter des vertus que de la noblesse de ces patriarches, de ces rois, de ces prophètes, de ces pontifes qui remplissent la terre de la gloire de leur nom. La foi d'Abraham, l'obéissance d'Isaac, la constance de Jacob, le courage d'Aminadab, la sainteté de David, la sagesse de Salomon, la piété de Josias, tout se retrouve dans Marie ; ce sont des ruisseaux qui coulent dans cette mer. Mais le plus beau sang du monde, en coulant dans ses veines, lui est-il aussi glorieux que celui qu'elle a fait couler dans les veines d'un Dieu ? Ce seul mot qui termine sa généalogie, dit plus que tout ce qui précède. Ainsi la cour, les officiers du prince marchent devant lui pour montrer sa gloire ; mais tout est renfermé en lui : *De qua natus est Jesus*. (*Matth.*, I, 16.)

Ainsi, le premier homme dans l'état d'innocence, trouvait tout en lui-même ; parfait en sortant des mains de son créateur et sa parfaite image, il l'était encore et du Rédempteur qui devait un jour naître, et de la Vierge qui devait l'enfanter. Son innocence semblait être une émanation de la sainteté divine, et ses lumières un rayon de sa sagesse. Maître de la nature, il eut part à la toute-puissance; destiné à l'immortalité, son état, comme celui de Dieu eût été éternel. Père de tous les vivants, il imitait la fécondité divine, qui engendre le Verbe dans le sein du Père céleste et dans celui de Marie. Tout, au contraire, nous fait la guerre: la nature révoltée, la terre maudite, Dieu irrité, l'enfer déchaîné, l'ange est armé du glaive, l'air des foudres, la mer d'orages, la terre d'épines, la mort de ses horreurs, l'éternité de ses flammes. Inconnus à nous-mêmes, jouets de nos passions, l'ignorance et l'erreur dirigent nos pas incertains. Une longue et pénible étude dans le petit nombre des vérités, ou plutôt dans le nombre infini de difficultés qu'elle nous découvre, ne sert souvent qu'à rendre nos égarements plus profonds et plus impénétrables. Toujours en guerre avec nous-mêmes, le combat continuel de la chair contre l'esprit nous force, ou à faire au cœur les plus sensibles plaies, en résistant au penchant le plus doux, ou à porter à nos intérêts les plus funestes coups en écoutant les passions les plus criminelles. Qu'est devenue cette heureuse immortalité accordée à notre Père? La mort nous poursuit avec fureur, tout lui prête contre nous des armes, et le moins que nous y pensons, le tombeau devient notre demeure et la poussière notre terme. Oublions cette fatale fécondité qui ne fait que perpétuer nos malheurs par une succession trop constante de misères, et peupler enfin un abîme destiné à être le comble de nos maux et le châtiment de nos crimes. Infortuné que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort, qui rétablira ces traits de ressemblance que le péché a effacés en nous? *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Rom.*, VII, 24.)

Mais pourquoi rappeler le souvenir de nos maux, dans ces jours heureux destinés à y appliquer le remède? Elle vient de naître, la plus fortunée de toutes les créatures, au milieu d'un monde de malheureux, pour essuyer leurs larmes. Les anges l'admirent, la terre s'en félicite, l'enfer en frémit, le Seigneur s'en fait gloire : 1° des lumières pures; 2° une sainteté parfaite; 3° la plus absolue puissance ; 4° la plus miraculeuse fécondité. Voilà le bonheur et la gloire de ce divin enfant, bien supérieur aux hommes les plus parfaits et aux anges les plus élevés. Ainsi s'accomplissent les vœux de tant de patriarches, et les prédictions de tant de prophètes. Consolez-vous, ville de Jérusalem; dépouillez-vous de vos habits de deuil, fille de Sion. Que le Carmel se réjouisse, que la maison de Judas tressaille de joie. Ce n'est plus une terre de fer, elle va faire germer le Rédempteur; ce n'est plus un ciel d'airain, les nuées vont faire pleuvoir le Juste. Le Seigneur va paraître ; la mort perd son empire. Ce ne sont plus les foudres et les éclairs qui nous apprennent sa venue ; la vertu, la beauté, les grâces d'une vierge naissante nous annoncent l'*Emmanuel ;* ses cris lui servent de héraut; elle est trop semblable à Dieu, pour ne pas être sa mère.

1° *Ses vives lumières*. Elle doit enfanter celui qui possède tous les trésors de la science et de la sagesse. N'est-il pas juste qu'il se forme une mère digne de lui ? Est-ce à quelque mortel que Dieu confiera l'éducation de sa mère ? Les plus grands génies sont au-dessous d'une telle élève; en chargera-t-on les anges? Ils se sentiront honorés d'être auprès d'elle les ambassadeurs du Très-Haut. Toute l'ardeur des séraphins, toute la science des chérubins, est-elle comparable aux plus légers rayons de ce nouvel astre? Non, non, Dieu prend sur lui-même ces soins importants, tel que le soleil levant, qui trace les vives couleurs de l'arc-en-ciel, tantôt sur la nue qui se résout en pluie, tantôt dans le liquide cristal de quelque fontaine, tantôt sur les gouttes de rosée qu'il trouve éparses sur des fleurs; la divine sagesse tient le pinceau pour se peindre dans sa plus belle image. L'Esprit-Saint qui doit la rendre féconde, se rend déjà son maître intérieur. Il est porté sur cette divine source qui commence à sourdre, comme il était porté sur les eaux au commencement du monde. C'est pourquoi, dit Tertullien, de tous ses ouvrages, Dieu ne forma que les eaux parfaites. La terre ne fut pas tout d'un coup féconde, les astres ne furent pas créés aussitôt que la lumière; mais les eaux eurent d'abord toute leur perfection ; elles étaient le trône du Saint-Esprit et l'image de cette créature qui devait lui servir de

sanctuaire, la seule dont l'éminente perfection ne devait pas attendre la lenteur des accroissements : *Spiritus Domini ferebatur super aquas.* (*Gen.*, I, 2.)]

Vous voyez, Seigneur, disait le fils de David, le peuple immense que vous avez daigné confier à mes soins. Que de fautes à craindre dans un gouvernement si épineux! Qui suis-je pour porter le poids d'une couronne! Hélas, jeune enfant à peine sorti du sein de ma mère, c'est à votre sagesse que j'ai recours: répandez-en quelques rayons dans un cœur docile, qui ne cherche qu'à vous servir. Sa prière fut exaucée, Salomon fut le plus sage des hommes. Mais le gouvernement de l'univers demande-t-il autant de sagesse, que la conduite de l'enfance d'un Dieu! Que n'accordera-t-on pas à celle à qui la providence doit un jour en confier l'emploi! Quels oracles sortiront de sa bouche! Quels abîmes de lumière renfermera son esprit! Venez, reine de Saba, accourez de toutes parts, peuples qui couvrez la surface de la terre, voyez et admirez. La réalité passe tout ce que la renommée pouvait en dire. Il n'est point de nuage dans le trône du soleil; il n'est point de ténèbres dans le tabernacle du Verbe. Ainsi le Seigneur répandit son esprit sur les ouvriers destinés à la construction du tabernacle; ainsi donna-t-il le double esprit d'Elie à son serviteur Elizée; ainsi dévoilait-il les mystères de l'avenir aux prophètes, ainsi se communiqua-t-il à Adam innocent. Il étale à ses yeux le spectacle du monde, et lui en découvre les secrets ressorts, lui apprend l'histoire de tous les siècles, et l'introduit jusque dans le sanctuaire de la divinité, en lui promettant l'incarnation du Verbe.

Ainsi répandit-il son esprit sur les apôtres; destinés à annoncer le Messie et à être les pierres fondamentales de la religion : ils sont pendant trois ans à l'école de Jésus-Christ; et sur le point de commencer leur laborieuse carrière, l'Esprit-Saint descend sur eux avec tant d'abondance, que la Judée surprise attribue à l'ivresse, des merveilles dont elle ignore la cause. Ils parlent toutes les langues, ils expliquent tous les mystères; l'Agneau a brisé pour eux le sceau qui tenait jusqu'alors fermé le livre des Ecritures. Ces hommes nouveaux confondent les plus subtils philosophes, obscurcissent les plus grands orateurs, étonnent, éclairent, convertissent l'univers. Ce ne sont pourtant que des disciples; quel doit être le partage de la Mère! Ce ne sont que des ministres, quels doivent être les trésors de l'Epouse! Ce ne sont que des serviteurs, quelle doit être la gloire de la maîtresse! Avec quelle complaisance, celui qui remplit ces grands hommes, inondera-il la Vierge qu'il doit rendre féconde! Des torrents de grâces coulent sur elle : *Fluminis impetus lætificat.* (*Psal.* XLV, 5.) Le sein de la Mère est un nouveau Cénacle, où l'Esprit-Saint prodigue ses dons à la Mère des apôtres; le jour de sa naissance est une nouvelle fête de la Pentecôte. Quelles langues de feu embrasent son cœur, ou plutôt quels brasiers ils font allumer; quel grand vent s'y fait entendre ou plutôt quel doux zéphire s'insinue dans ses oreilles! De quelle divine ivresse ne fut-elle pas remplie! Aussi devait-elle être le premier fondement de l'Eglise, puisqu'elle en portait la pierre angulaire; le premier apôtre, puisqu'elle en enfantait le Maître; le premier martyr, puisqu'elle en nourrissait le plus illustre.

Son éducation fut cependant confiée aux prêtres, sous les yeux desquels elle passa plusieurs années dans le temple depuis sa présentation. C'est là qu'elle voyait ces cérémonies mystérieuses qui la représentaient elle-même. C'est là qu'elle entendait expliquer ces prophéties profondes qui l'annonçaient elle-même. C'est là qu'elle apprenait ces grandes règles de perfection qui étaient plutôt son éloge que sa loi. C'est bien là que le disciple était plus grand que le maître; mais ce n'était qu'une faible image de ce qu'elle même allait bientôt pratiquer, lorsqu'un Dieu croissant en âge et en sagesse, voudrait bien paraître son disciple aussi bien que son fils, recevoir d'elle le lait de l'esprit, aussi bien que celui du corps; la consulter dans ses doutes, aussi bien que recourir à elle dans ses besoins; être formé par ses leçons, aussi bien que nourri de sa substance. Le sage nous recommande de ne louer personne avant sa mort. Tout ce qui porte le caractère de l'humanité, est sujet à tant de faiblesses, que les éloges risquent d'être tôt ou tard peu mérités. Pour vous, Marie, aucun éloge n'est prématuré, aucun n'est hasardé; vous les méritez tous, vous les mériterez toujours, vous êtes supérieure à tous les éloges.

2° *Sainteté parfaite.* Oui, sans craindre de confondre les mystères, ni de prévenir l'ordre des temps, nous pouvons lui dire dès le berceau ce que l'ange lui dira un jour : Vous êtes pleine de grâce. Elle possède déjà cette plénitude de bénédiction dont l'ange doit la féliciter : *Ave gratia plena.* (*Luc.*, I, 18.) Voilà, non ce qu'elle doit être, mais ce qu'elle est; non ce que Dieu fera en elle, mais ce qu'il y a fait. Elle concevra un Dieu dans la chair; elle le conçoit dans la volonté; le Saint-Esprit rendra en elle la nature féconde, il y rend la grâce agissante. L'image du Seigneur n'est pas seulement ébauchée en elle, elle y est parfaite. Hélas! défigurée en nous par tant de vices, il faut toute la miséricorde d'un Dieu sauveur pour y reconnaître quelques traits presque effacés de notre ancienne beauté à travers la lèpre hideuse qui nous couvre. Aveugles, sourds, muets, paralytiques, plus semblables mille fois aux stupides animaux dont nous imitons les passions, qu'au céleste modèle que nous avons si peu soin d'imiter : qu'est devenue parmi nous cette image divine? Il me semble voir ce Dieu de bonté qui applique sur nos plaies son sang précieux, comme ces princes charitables qui, dans les hôpitaux, aux pieds des malades, appliquent l'appareil sur leurs blessures. Mais ici c'est un prince sur son trône

qui fixe avec complaisance ses yeux divins sur une épouse parfaite, et le chef-d'œuvre de sa puissance dont aucune tache ne ternit l'éclat.

Tel un habile architecte qui admire avec tout le monde le magnifique palais où il a mis la dernière main ; tel Salomon quand il voit s'élever ce temple merveilleux si digne de son Dieu ; tel Dieu lui-même contemplant la multitude, la variété, l'assortiment, les qualités de tant de créatures qui composent l'univers, s'applaudit de sa puissance et de sa sagesse, dut-il moins s'applaudir en voyant les perfections supérieures de Marie naissante ? *Vidit cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* (*Gen.*, I, 31.) Il se reposa, dit l'Ecriture, comme pour en goûter le plaisir; il consacra ce jour de repos, afin que tous les hommes, jusqu'à la fin des siècles, entrant dans ses vues et contemplant son ouvrage, en admirassent le divin auteur. Ainsi vint-il pendant neuf mois prendre son repos dans un sanctuaire que toutes les grâces et les vertus lui avaient préparé ; ainsi le prenait-il dans le tabernacle de Moïse, et l'arche d'Alliance composée de tous les trésors d'Israël : vases d'or, riches étoffes, pierres précieuses, parfums exquis ; le peuple y avait apporté tout ce qu'il avait de plus beau. Ce nouveau tabernacle sanctifié par le Très-Haut, renferme tout ce que les saints de l'un et l'autre Testament, tout ce que les anges et les hommes ont de plus parfait, que Dieu y a placé de sa propre main. *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus.* (*Psal.* XLV, 5.)

Le jour de la naissance des hommes a été regardé tantôt comme un jour de joie dont chaque année on a célébré la mémoire ; tantôt comme un jour de tristesse qu'on chargeait, comme Job, de malédictions : *Pereat dies in qua natus sum.* (*Job*, III, 3.) L'un et l'autre est vrai à divers égards, selon que les actions ou les événements rendront la vie heureuse ou malheureuse, sainte ou criminelle. La vie est le plus grand de tous les biens naturels et la source de tous les biens et de tous les maux. Qu'il est triste de ne vivre que pour souffrir et mourir, de vivre dans le danger continuel du péché et de la damnation. C'est avec raison qu'entrant dans une vie qui n'est qu'un tissu de misères et de crimes, les enfants, par un secret instinct, inondent de pleurs leur berceau, et peut-être Dieu ne leur a-t-il refusé de plus vives lumières que pour leur en épargner la douleur. C'est avec raison que, ressuscitant Lazare, le Seigneur pleura moins la perte que le retour de la vie qu'il allait lui rendre, et qui le livrait au danger du péché et à la nécessité de la douleur.

Mais les larmes n'étaient pas faites pour Marie; sa naissance commença et notre bonheur et le sien. L'usage prématuré de la raison lui en fait de bonne heure sentir le prix : ce grand jour ouvre le ciel à nos yeux, pour nous consoler dans la longueur et les travaux de notre pélerinage; il nous montre comme à Jacob, une échelle mystérieuse par laquelle non les anges, mais Dieu même descend vers nous et nous montons à lui. L'hiver est donc passé, la pluie n'inonde plus nos campagnes, la douceur du printemps ranime toute la nature : *Hiems transiit, imber abiit.* (*Cant.*, II, 11.) Les fleurs commencent à éclore et la rose à s'épanouir, les boutons naissants annoncent les fruits dont les arbres vont être chargés, les vignes exhalent leur suave odeur : *Flores apparuerunt, vineæ dederunt odorem suum.* (*Ibid.*, 12.) Le ramage des oiseaux se fait entendre, la voix de la tourterelle retentit dans nos champs : *Vox turturis audita est in terra nostra.* (*Ibid.*)

La longue sécheresse qui brûlait la terre d'Israël va cesser : une petite nuée qui s'élève comme une vapeur du côté du désert, va répandre une rosée féconde. Elle a la figure du pied d'un homme, elle porte dans son sein l'homme par excellence : *Nubecula parva, sic quasi vestigium hominis.* (III *Reg.*, XVIII, 44.) Voilà l'arbre de vie. Je vois déjà son fruit adorable dans son sein virginal, il y est comme en germe, comme la fleur dans sa tige; bientôt l'opération miraculeuse de l'Esprit-Saint va le faire épanouir : *Flos de radice ejus ascendet.* (*Isa.*, XI, 1.) Il ne nous sera plus défendu d'en approcher, sa main bienfaisante nous le livrera. A cette épée redoutable destinée à nous en fermer les avenues, vous ferez succéder les plus tendres caresses pour nous y attirer. Mère de miséricorde, ce sont là vos seules armes : voilà l'étoile de Jacob; ce n'est pas seulement de celle qui conduisit les Mages, c'est de Marie surtout que parlait Balaam, de cette femme couronnée de douze étoiles, de cet astre brillant qui nous conduit à Jésus, ou plutôt qui l'enfante et nous le donne : aussi le prophète ajoute : Quand il paraîtra une étoile de Jacob, il s'élèvera un arbrisseau d'Israël : *Orietur stella ex Jacob, et consurget virga de Israel.* (*Num.*, XXIV, 17.)

Ce serait une erreur bien grossière de n'entendre qu'un bonheur temporel, par ces riantes et sublimes idées; elles ne sont qu'une image de la félicité éternelle dont Marie nous assure la possession, et de la sainteté qui nous en ouvre la route. Charité parfaite, foi vive, humilité profonde, zèle infatigable, pureté sans tache, patience inaltérable, vertus qui caractérisez les saints et méritez tous nos hommages, vous n'êtes dans le comble de votre perfection qu'une ébauche du berceau de Marie, vous méritez aux hommes la possession d'un Dieu, vous méritez à Marie la qualité de sa mère; son élévation est le comble de la gloire, sa maternité, le principe de la grâce; sa sainteté, le modèle de la vertu. Sans être assujettie à la lenteur des progrès qui, dans les autres développe avec l'âge les traits de la beauté, les lumières de l'esprit et l'héroïsme de la vertu, Marie, tout d'un coup parfaite, fut dès le premier instant toute belle et toute sainte : *Tota pulchra es, amica mea.* (*Cant.*, IV. 7.)

3° Admirons la *puissance* de Marie; celle du premier homme fut grande; toute la na-

ture lui était soumise. Quel spectacle de voir tous les animaux, par l'ordre de Dieu, attendre à ses pieds, pour recevoir chacun le nom qui lui était propre ! Régnez, Adam, sur toute la terre, elle est faite pour vous, et les trésors que ses entrailles renferment, et les beautés dont elle se pare, et les innombrables habitants qu'elle nourrit, aussi bien que ceux qui peuplent les airs et les eaux. Voilà votre domaine, tout respectera vos lois, tandis que vous saurez respecter les miennes; vous pourrez faire tout servir à vos usages, tandis que vous serez fidèle à ne servir que moi : *Replete terram, subjicite eam, et dominamini universis animantibus.* (*Gen.*, I, 28.)

L'arche de Noë vit un pareil prodige, lorsque pour sauver le germe du monde, tous les animaux deux à deux venaient d'eux-mêmes s'enfermer dans une prison si nouvelle. Venez reconnaître votre souverain, vous à qui le Tout-Puissant vient donner la vie. Destinés à lui obéir, à le nourrir de vos chairs, à le couvrir de votre toison, à le soulager par vos travaux, à lui plaire par votre beauté et par votre adresse, venez tous à ses pieds recevoir son joug, fiers animaux qui foulez la terre d'un pied superbe, et menacez d'une dent meurtrière tous ceux qui osent vous résister. Lions furieux, cruels tigres, loups carnassiers, venez tous abaisser vos têtes orgueilleuses, sous la faible main d'un homme.

Volages habitants des airs, qui vous jouez dans les vastes plaines, vous dont l'aile légère élude si souvent les piéges de l'oiseleur et trompe son œil attentif; fixez votre légèreté, écoutez les lois que va vous imposer le roi de la nature. Et vous, obscurs reptiles, qui, dans les sombres retraites des antres, cherchez un asile contre les rayons du soleil : serpents affreux dont le noir venin fera trembler un jour le timide voyageur qui ne vous aura pas aperçu sous l'herbe, venez ramper au pied du trône de cette Divinité visible, faite à l'image de votre créateur. Hélas ! bientôt votre fatal poison trop avidement reçu par une femme, va dégrader le père des humains et toute sa postérité; jusqu'à ce qu'au jour que nous voyons éclore, la femme dont nous célébrons la naissance, écrasera votre tête perfide : *Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III, 15.)

La voilà cette femme, qu'un sein jusqu'alors stérile vient de mettre au jour : tremblez, elle va vous arracher les tristes dépouilles que vous remportâtes sur la première femme, pour les attacher à son char triomphant. Ah ! ce ne sont pas quelques animaux que je vois à ses pieds, la nature entière, une Eglise divine docile à sa voix, n'attend que ses ordres pour voler à l'exécution. Un Dieu même lui obéit. Adam fut plus heureux que puissant de trouver dans le monde des lois établies qui lui rendaient tout facile. Mais la puissance souveraine qu'a reçue Marie, renverse à son gré la nature même, et lui impose de nouvelles lois par les miracles qu'elle opère. Ouvrons les histoires ecclésiastiques. Quel monde de merveilles opérées par son crédit : la toute-puissance divine semble remise en ses mains. Marie parle et tout se fait. Les étoiles se présentent et lui disent : Nous voici prêtes à former votre couronne : *Et dixerunt Adsumus.* (*Baruch.*, III, 35.) Le soleil et la lune font plus que s'arrêter pour admirer ses victoires; l'un offre ses rayons pour lui servir d'habit; l'autre s'empresse à devenir son marche-pied : *Amicta sole, luna sub pedibus.* (*Apoc.*, XII, 1.)

Vents orageux, mers agitées, calmez-vous, Marie commande, le calme revient sur les flots, les abîmes rendent ce qu'ils avaient englouti, le matelot entre heureusement dans le port. Affreux tourbillons qui réduisez les villes en cendre, éteignez-vous. Le nom de Marie, comme ce doux zéphir que sentirent les trois enfants dans la fournaise de Babylone, arrête la vivacité de vos flammes, et conserve ces édifices à demi brûlés qui ne devaient être qu'un monument affreux de la céleste vengeance. Terre stérile, ouvrez vos entrailles, faites germer la semence que le vigilant laboureur vous confie : ne craignez, ni l'inondation, ni la sécheresse; la rosée tombera, la pluie vous humectera, le soleil vous échauffera. Plus puissante que le prophète Elie, Marie a la clef du ciel, pour l'ouvrir et le fermer à son gré. Quelle foule de malades s'empressent à toucher le bas de sa robe ! Qui pourrait compter l'immense multitude, qui depuis tant de siècles, a éprouvé la vertu de la Mère de Dieu ! Aveugles, vous recouvrez la vue; sourds, vos oreilles s'ouvrent; muets, votre langue se délie; ses reliques, ses images, son nom, tout opère des prodiges : le ciel, la terre, les enfers, tout éprouve sa toute-puissance. Qui jamais l'invoqua sans en ressentir les effets? Nous osons, avec saint Bernard, défier toutes les nations, et tous les siècles : *Sileant misericordiam tuam.*

Que toute l'Eglise se réjouisse donc, elle le fait à la naissance du Verbe; en voici le prélude, voici sa Mère : elle le fait à la naissance de Jean, parce qu'il en est le précurseur, combien plus vive doit être sa joie à la naissance de celle qui doit le porter : *Multi in nativitate ejus gaudebunt.* (*Luc.*, I, 14.) Semblable à une ville assiégée réduite à l'extrémité par la famine, qui voit entrer dans son port un vaisseau chargé de munitions de guerre et de bouche, et reçoit des troupes considérables, le monde entier dans la disette de la grâce et esclave du péché, voit arriver un vaisseau divin, chargé du pain des anges et de la force du Très-Haut : *Quasi navis institoris de longe portans panem.* (*Prov.*, XXXI, 14.) L'Église ne solennise que trois naissances, celle de Dieu, celle de Marie, celle de Jean. Elle ne célèbre que le jour de la mort des saints, leur vraie naissance à la gloire; tout au plus celui de leur conversion, la naissance à la grâce : tels sont les degrés des miséricordes divines qu'elle juge dignes de son culte. La naissance à la grâce est encore mêlée d'incertitude, on

peut en perdre le fruit par le péché. La gloire des saints ordinaires, est sans doute bien au-dessous de celle du plus grand des enfants des hommes ; mais la sanctification du précurseur approcha-t-elle jamais de la sainteté de Marie, dont la visite fut la source de son bonheur? La naissance du Verbe quoiqu'infiniment supérieure par sa nature, est cependant le fruit de la fécondité de Marie. La naissance de Marie réunit donc par son rapport à la divine maternité, par sa supériorité à la perfection de toutes les autres, tout ce qui fixe l'attention de l'Eglise dans les autres solennités.

L'Eglise n'a voulu mettre dans ses fastes, que les naissances marquées par quelque miracle, et dont les temps n'étaient pas douteux. Celles de Jésus et de Jean-Baptiste étaient fixées par l'histoire, mais le jour de celle de Marie était incertain, et nous ne connaissons pas le motif qui a déterminé le choix de l'Eglise. Cependant, ce n'est pas sans quelqu'apparence, qu'après l'avoir célébré en divers temps, on s'est arrêté au 8 septembre. On croit assez communément d'après les juifs, que le monde a été créé dans l'automne au commencement de septembre, et les juifs commencent par ce mois à compter leur année. En effet, le paradis terrestre était plein de fruits, et quoiqu'il ait pu y en avoir dans toutes les saisons, il n'est pas invraisemblable que ce fut alors, dans la saison la plus belle et la plus féconde. L'équinoxe était alors au commencement de septembre, il a depuis beaucoup reculé selon les observations astronomiques. Or, Dieu ayant employé six jours à la création du monde, et Adam n'ayant péché que le septième ou le huitième jour, il se trouverait que Marie, la nouvelle Eve, est née pour sauver le monde, dans le même temps et le même jour que la première Eve l'avait perdu. Quoi qu'il en soit de ces conjectures incertaines, mais plausibles, c'est du moins du sein stérile de sainte Anne, comme d'une espèce de néant que Dieu fit naître cette nouvelle créature, plutôt mère que fille, selon l'expression d'un saint Père, puisque ne devenant fille que par sa naissance, et déjà sainte depuis longtemps en vue de son Fils, on peut dire, avec saint Jean Damascène, que la nature respectant la grâce, attendit qu'elle eût fait son ouvrage avant de travailler au sien. Elle ne répandit des charmes sur son visage, qu'après que la grâce y eut fait briller sa modestie et sa douceur; elle n'ouvrit ses lèvres qu'après que la grâce y eut fait couler la piété et la vérité; elle ne fit agir ses mains, qu'après que la grâce y eut répandu l'innocence et la force : *Natura gratiæ fœtum antevertere non est ausa, sed exspectavit.* Ainsi vécut-elle pour Dieu, plutôt que pour soi; et celle qui après sa mort devait remplir la terre de miracles, fit sur elle-même, avant sa naissance, le plus grand de tous : *Potius vixit Deo, quam sibi.*

Cette espèce de toute-puissance sur la nature, sur l'Eglise, sur elle-même nous prépare à l'autorité incompréhensible qu'elle a exercé sur son Dieu. Le voilà pendant trente ans soumis à ses volontés, docile à ses leçons, attentif à ses paroles, donnant un exemple d'obéissance que la foi seule peut faire avouer, que la foi doit faire admirer. Feraitelle moins admirer la créature privilégiée qui donne des lois au législateur, et qui du haut d'un trône, supérieure à toutes les créatures, exerce sur le Créateur une sorte de supériorité ineffable? Adam, en qualité de père de tous les hommes, Abraham, en qualité de père du peuple de Dieu, adorent le Fils de David, qui devait naître un jour de leur sang; Marie le voit soumis à ses ordres : *Erat subditus illis.* (*Luc.*, XXI, 51.)

4° Enfin *la fécondité* de Marie, infiniment supérieure à celle du premier homme, est ce qui la rend si semblable ou plutôt uniquement semblable à Dieu. D'un seul homme qui n'eut point de père, et avec le secours d'une seule femme tirée d'une de ses côtes, d'un seul homme, dis-je, depuis tant de siècles la terre a vu, et pendant une foule de siècles encore la terre verra naître une infinité de créatures. Jetez les yeux sur sa vaste étendue, parcourez ces régions immenses, dont le soleil éclaire l'horizon; volez des extrémités du pôle, où les rigueurs d'un éternel hiver tiennent tout ce qui respire enseveli sous des monceaux de neige, jusqu'à ces climats brûlants dont une éternelle canicule embrase le sable aride ; comptez, s'il est possible, les habitants plus nombreux que les étoiles du ciel, qui peuplent ces vastes régions, parcourez cette multitude de siècles qui les a si souvent vus mourir et renaître dans le monde : un seul homme en est le père, une seule tige a produit toutes ces branches. Cet homme unique, sans cesse renaissant, sans cesse multiplié, renaissant et multiplié en mille endroits à la fois, par une fécondité inépuisable, nous trace une légère image de la divine fécondité du Père céleste qui, depuis l'éternité ne cesse d'engendrer un Fils toujours ancien, et toujours nouveau, qui lui est égal et consubstantiel. Et c'est cette autre fécondité également admirable qui soutient, conserve et reproduit sans cesse, comme par une création continuelle, tous les êtres qui composent ce vaste univers.

Faibles objets, disparaissez; monde, éclipsez-vous ; un Dieu se montre, Marie l'enfante. Rentrez dans votre ancien néant, ou plutôt déployez-vous pour donner à Marie un nouvel éclat et avouer à sa gloire que vous n'êtes rien. Un seul enfant vaut tout un monde, vaut mille mondes. Virginité précieuse, vous êtes plus féconde que le mariage. Sanctuaire divin, ouvert à Dieu seul et scellé par l'Epoux céleste, votre sceau ne sera jamais violé. Un Dieu incarné, un Dieu naissant, le respecte, le conserve, un miracle pourra seul l'ouvrir. Que dis-je ? Il est si cher au Tout-Puissant, qu'un miracle, qu'un miracle même ne l'ouvrira pas, ou plutôt un miracle le confirme en y faisant naître un Dieu d'une Vierge. Enfants d'Adam la conception et la douleur sont votre partage;

vous déchirez en naissant le sein qui vous donne le jour : souvent, hélas! vous coûtez l'innocence à des parents infortunés ; mais le Fils de Marie conçu de nouveau dans la splendeur des saints, bien loin de coûter à sa mère ni douleur ni faiblesse, fera naître avec lui la grâce et la félicité. Mère mille fois plus heureuse qu'Abraham, vous portez ce que le patriarche ne vit que dans l'éloignement d'un mystérieux avenir; vous possédez ce qui fut promis à sa foi : c'est en vous que commencent les bénédictions dont Dieu promit de couronner son obéissance : *Benedicentur in semine tuo omnes gentes.* (*Gen.*, XXII, 18.) Car, quoique le nouvel Adam vous soit infiniment supérieur, et même votre Créateur et votre Sauveur, la source de votre bonheur et de votre mérite, vous le précédez dans l'ordre des temps, il naît de vous ; ce monde nouveau dont vous êtes les prémices, est tout renfermé en vous. Vous êtes l'arbre, il est le fruit ; vous êtes l'aurore, il est le soleil ; tout est en lui, et il est en vous ; tout est par lui, et il est par vous. Un mot fait encore ce prodige : que la lumière soit faite : qu'il me soit fait selon votre parole : *Fiat mihi.* (*Luc.*, I, 38.)

Combien d'autres enfants n'engendrez-vous pas à la grâce? Le Verbe n'est pas le seul que le Saint-Esprit fera naître dans votre sein : les pécheurs convertis, les hérétiques ramenés, les justes soutenus, tout entre dans cette famille dont vous êtes la Mère. Votre bercail, aussi étendu que celui de Jésus-Christ, renfermera les mêmes brebis, il vous les donne toutes. La terre ne voit point d'homme qui ne vienne d'Adam ; l'Eglise ne connaît point de chrétien qui ne se fasse gloire d'être fils de Marie. Elle a plus contribué à la Rédemption de l'homme qu'Eve ne contribua à sa perte ; l'une présenta l'appât du péché, l'autre fournit le corps de la victime qui le répare. Aussi c'est à la femme que s'adresse la promesse de la rédemption, par elle la Rédemption s'exécutera : *Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III, 15.) Quel pensez-vous donc que sera cet enfant? Qu'il sera grand devant Dieu et devant les hommes! Heureux le sein qui l'a porté ; heureuses les mamelles qui l'allaitent ; heureux les langes qui l'enveloppent. Il n'en fut jamais, il n'en sera jamais de plus grand : *Quis putas puer iste erit?* (*Luc.*, I, 66.) Ne vous plaignez plus, Adam, de la femme qui vous donna du fruit défendu ; remerciez plutôt celle qui vous donne le fruit de bénédiction : *Ne dixeris, Mulier dedit mihi de ligno vetito, dic potius, Mulier cibavit me de fructu benedicto.*

Heureux chrétiens, jetez-vous avec confiance dans les bras de Marie. Qu'une imitation fidèle de ses vertus vous rende semblable à votre Mère ; soyez parfaits comme votre Mère céleste est parfaite : qu'elle n'ait pas à rougir de vous, mais qu'elle ait la consolation de se retrouver dans ses enfants : elle était innocente et nous sommes pécheurs, que la pénitence nous purifie ; elle était éclairée et nous sommes aveugles, que la foi dessille nos yeux ; elle était portée au bien et nous au mal, que la mortification nous redresse ; elle était pleine de mérites et nous chargés de dettes, que la pratique des bonnes œuvres nous acquitte et nous enrichisse. Mais, quoique élevée, elle était humble ; quoique innocente, elle était pénitente ; quoique consommée en grâce, elle était timide et précautionnée ; quoique comblée de mérites, elle était pleine de ferveur : quoique divinement éclairée, elle étudiait la loi de son Dieu. Faudrait-il, par le plus étonnant contraste, que nous fussions, au contraire, pécheurs et orgueilleux, faibles et téméraires, aveugles et présomptueux, accablés de dettes et négligents? Est-ce ainsi que nous imiterions notre Mère, et que nous voudrions être reconnus pour ses enfants?

Profitons mieux de la grâce du saint baptême ; elle est puissante, mais elle est fragile. En effaçant le péché, elle a, en quelque sorte, ébauché en nous l'image de Marie, c'est-à-dire l'image de Dieu ; mais nous pouvons perdre cette première beauté, et tout s'efforce de nous la ravir ; c'est à nous à y mettre les derniers traits par la vertu, et à la conserver par la persévérance, et nous aurons, comme elle, droit de dire que nous sommes faits à l'image de Dieu, au lieu qu'en la perdant, devenus l'image du démon, nous en serions un jour la proie.

J'ajoute que Marie fut semblable à Dieu, parce qu'un Dieu naissant voulut être formé à son image : ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il ne serait pas difficile de trouver à la gloire de Marie une ressemblance parfaite avec son fils naissant dans les traits qui relèvent le plus le mérite de son humanité. Celle-ci fut comblée de grâces au moment de l'incarnation ; Marie, au moment de sa conception. La grâce du Fils ne fut jamais oisive, celle de la Mère fut toujours agissante. L'un était impeccable, l'autre fut préservée de tout péché : ils agissent tous deux héroïquement, divinement ; l'un et l'autre acquéraient des mérites infinis, et nous ont laissé les plus grands exemples de toutes les vertus : je les vois à la crèche, au Temple, à la croix, toujours les mêmes ; leur premier instant est l'abrégé de leur vie, l'abrégé de l'éternité.

Mais c'est par les faiblesses de l'Homme-Dieu, et non par ses grandeurs, que nous voulons ici former le parallèle. Dieu ne pouvait ressembler à l'homme par le corps : faible, mortel, passible, quelle proportion de lui à l'Etre-Suprême! L'âme seule, par ses opérations spirituelles, était capable de recevoir l'empreinte de la Divinité, qu'il plaisait au Créateur de répandre sur son ouvrage ; encore même dans sa plus haute élévation, la copie était toujours bien au-dessous de son modèle. Ce n'était point à l'homme à être élevé, c'était à Dieu à s'abaisser pour approcher de la ressemblance : il est plus aisé aux riches de descendre vers les pauvres que d'élever le pauvre à une sorte d'égalité de fortune. Dieu a fait l'un et l'autre

par l'union hypostatique, il a humanisé sa personne divine, il a divinisé la nature humaine. L'homme est semblable à Dieu, puisque l'homme est Dieu. Dieu est semblable à l'homme, puisque Dieu est homme.

Cette ressemblance si glorieuse à tous les hommes, qui les rend frères et membres de Jésus-Christ, combien plus l'est-elle pour sa Mère? Tous les siècles se disputaient à l'envi l'honneur de la porter. Dieu ne voulut accorder que des figures à leur empressement. Adam la révéra sur l'arbre de vie, Noé la vit dans l'arche, Abraham l'admira dans la fécondité de sa femme, Jacob la contempla dans son échelle, Moïse dans son tabernacle. Mais la plénitude des biens était réservée à la plénitude des temps; on ne voyait jusqu'alors le Seigneur qu'en énigme et dans un miroir, on le voit ici comme face à face dans sa plus vive image. Tous les ancêtres de Marie ont eu les yeux fixés sur elle, et par elle sur Jésus-Christ : *Vidit et gavisus est.* (*Joan.*, VIII, 56.) Les autres parents reçoivent la gloire de leur famille, et la transmettent à leurs enfants; Marie, au contraire, quoique de la plus haute noblesse et de la seule maison du monde dont on sache exactement et sans interruption la généalogie, depuis Adam, pendant plus de quatre mille ans, reçoit tout de son Fils et fait tout remonter à ses ancêtres : elle n'est grande que par lui, ils ne sont grands que par elle, comme tous ne sont hommes que par Adam : l'un fut le principe de la nature, l'autre est le principe de la gloire et du bonheur. L'arbre vient de la racine et tire son prix de son fruit. Par ces deux, tout tient à Dieu comme à sa fin et à son principe. Marie a reçu de lui la vie, elle la lui a donnée. Créateur et enfant, Mère et créature, l'une ressemble à Dieu comme à son Créateur, Dieu ressemble à Marie comme à sa Mère.

Admirons-la cette ressemblance : 1° dans le corps, par ses divers traits; 2° dans le cours de la vie, par ses épreuves; 3° dans le cœur, par ses sentiments; 4° dans la conduite, par le caractère de ses vertus. Semblable au prophète qui se rapetisse sur le corps d'un enfant, Dieu s'est humilié jusqu'à se couvrir des traits, s'assujettir aux épreuves, entrer dans les sentiments, pratiquer les vertus de l'humanité : pouvait-il donc, dans ses humiliations, trouver de modèle plus digne de lui que sa Mère? *In similitudinem hominum factus ex muliere.* (*Philipp.*, II, 7; *Galat.*, IV, 4.) Quoiqu'il y ait une distance infinie du Fils à la Mère, ils se font un honneur mutuel. Rien de plus grand, pour Marie, que d'être Mère de Dieu, rien de plus digne de Dieu que d'être fils d'une vierge : ils reçoivent tout l'un de l'autre : l'être, la vie, la grâce, la gloire, Marie doit tout à Dieu : le corps, la beauté, la nourriture, la noblesse humaine; Dieu doit tout à Marie. Ils peuvent se dire comme de la Sagesse : Tous les biens me sont venus avec elle : *Omnia mihi bona venerunt pariter cum illa.* (*Sap.*, VII, 11.)

1° Ressemblance du *corps*. Enfant, heureuse enfant, dont la naissance comble aujourd'hui nos vœux, vous êtes une image anticipée du Verbe incarné, qu'un jour vous enfanterez. Qu'on dise des autres enfants, et surtout des pauvres : voilà un membre de Jésus; ainsi était-il dans la crèche, faible, pauvre, versant des larmes. On dira de celle qui doit le mettre au jour : Ainsi sera le divin Jésus, pauvre, faible, versant des larmes; disons mieux : Heureuse enfant, il sortira de vous, il recevra de vous l'humanité, son corps sera formé du vôtre, son visage aura tous vos traits. Ainsi s'écriaient les ouvriers qui travaillaient à l'arche d'alliance : Bois heureux, vous renfermerez les tables de la loi, sur vous l'Esprit de Dieu rendra ses oracles. Ainsi parlait cette pieuse reine, qui de ses propres mains pétrissait le pain et exprimait le vin destiné au sacrifice de la messe : Heureuse farine, heureuse liqueur, vous serez changées en corps et en sang d'un Dieu. Que j'immolerais ma vie avec joie si je pouvais comme vous en fournir la précieuse matière! Vous l'eûtes, ce bonheur, Vierge sainte, vous la fournîtes cette matière précieuse : cette chair virginale sera la chair d'un Dieu, ce sang coulera dans les veines d'un Dieu, ce sein l'enfantera, ces mamelles l'allaiteront : *Factum ex muliere.* Adam était plongé dans un profond sommeil quand Dieu prit une de ses côtes pour former Eve, et un ange vous trouvera abîmée dans une profonde contemplation quand il viendra vous annoncer que le nouvel Adam sera formé de votre chair. Disons donc comme les anges aux bergers : Je vous apprends une grande nouvelle : la Mère de votre Sauveur vient de naître, vous l'allez bientôt voir lui-même : *Evangelizo vobis gaudium magnum, invenietis infantem.* (*Luc.*, II, 10.) Soyons, en quelque sorte, ses précurseurs, et disons comme saint Jean (*Joan.*, I, 29), puisque nous pouvons aussi bien que lui le montrer du doigt : Voilà la Mère de l'Agneau de Dieu, qui va ôter les péchés du monde.

Sa naissance, il est vrai, à n'en regarder que les apparences, n'a rien de brillant : c'est un enfant qui, comme les autres, inonde de pleurs son berceau; qui, comme les autres, a besoin qu'une tendre nourrice la porte entre ses bras et lui donne de son lait. Elle naît, il est vrai, d'une mère stérile et d'un père cassé de vieillesse; ce prodige est rare, mais il n'est pas unique. Isaac le fit voir dans les premiers siècles; Anne, mère de Samuël, fut en cela aussi favorisée que Anne, mère de Marie. Sans sortir de sa famille, Elisabeth, sa cousine, doit bientôt le renouveler à la naissance de Jean-Baptiste. Elle compte, il est vrai, dans sa généalogie, une foule de princes et de héros qu'elle donna pour ancêtres à son fils; mais cette gloire est ensevelie dans l'obscurité d'un métier mécanique, et ne laisse voir que la fille et la mère d'un artisan. Ce n'est pas par la naissance, non plus que par la mort, qu'on peut distinguer les hommes; à quelque degré d'élévation et de mérite que la Provi-

dence les destine, leur entrée à la vie et leur sortie les rendent tous égaux. La poussière, qui est l'origine et le terme des uns et des autres, les confond tous également : *Unus introitus, et similis exitus.* (*Sap.*, VII, 6.) Remontons plus haut, anticipons les siècles futurs, le passé et l'avenir font éclater la grandeur de Marie, tous les âges du monde rassemblent en sa faveur tout ce qui peut donner du lustre. Elle est promise au premier homme, les patriarches la désirent, les prophètes la prédisent, les héros la représentent, et jusqu'à la fin des siècles les nations l'honoreront ; des fêtes se célébreront, des temples s'élèveront en son honneur. Cet admirable enfant fixera les yeux de l'univers jusqu'au dernier moment : *Ab initio et ante sæcula creata sum, et usque ad futurum sæculum non desinam.* (*Eccli.*, XXIV, 14.)

Le voyageur impatient, dont la nuit arrêtait les pas, voit avec joie dans l'aube qui commence à blanchir, naître le jour qu'il désire et l'astre qui doit l'éclairer. L'aurore est un mélange de lumière et de ténèbres, et c'est une lumière naissante qui s'allume au milieu d'une sombre nuit et peu à peu la dissipe ; ce sont des couleurs d'une couche légère qui, par des nuances insensibles, parviennent à leur parfaite vivacité ; c'est une faible étincelle qu'on voit poindre au loin et qui, se répandant de proche en proche, éclaire enfin tout l'horizon. Ce doux accroissement, en préparant les yeux aux brillants rayons du soleil, les flatte agréablement et varie à chaque instant la scène du monde. Ainsi Marie, obscure dans le berceau, brillante dans ses ancêtres ; obscure dans sa pauvreté, brillante dans sa destinée ; obscure dans les grâces intérieures qu'elle reçoit, brillante dans les figures extérieures qui l'annoncent ; obscure aux yeux des hommes, brillante aux yeux des anges ; obscure à ses propres yeux par l'humilité, brillante aux yeux de Dieu par ses vertus. Nous n'avons pas besoin de consulter les fastes du monde pour montrer sa grandeur, elle s'annonce assez d'elle-même et prépare nos yeux et nos cœurs au brillant soleil qu'elle porte dans ses flancs et qui doit éclairer toute la terre : *Quasi aurora consurgens.* (*Cant.*, VI, 9.)

Contemplez ce visage, il est aisé d'y entrevoir ces traits de la divinité que vous adorerez un jour. Voyez le fils dans la mère, vous verrez un jour la mère dans le fils ; ce modèle divin est dans les trésors de la sagesse éternelle, comme en réserve, pour former sur lui ce visage adorable, dont les horreurs du prétoire et du Calvaire doivent altérer la beauté. Semblable à un grand peintre qui dessine d'abord légèrement le chef-d'œuvre qu'il médite, le Seigneur présente à notre respectueuse curiosité la première ébauche de ce que sa bonté nous destine. Les anciennes figures peignaient grossièrement quelques-unes de ses perfections : la force de Samson représentait sa toute-puissance ; Joseph vendu par ses frères, découvrait la trahison de Judas ; le serpent d'airain dans le désert, montrait le céleste médecin qui guérit nos maux ; David fugitif sur la montagne des Olives, nous conduisait à un Dieu montant au Calvaire chargé d'une croix : Dieu paraissant quelquefois sous la figure des anges, commençait en quelque sorte de s'incarner, dit Tertullien : *In humano habitu incipiebat incarnari.* Mais voici la figure des figures, la dernière et la plus parfaite de toutes, ou plutôt les figures cessent, voici la vérité ; la fleur va s'épanouir, la voilà qui perce le bouton ; le fruit va mûrir, ses vives couleurs commencent à poindre.

Voyez ces yeux à peine ouverts, ils blesseront le cœur du Maître du monde et l'arroseront de leurs larmes. Ainsi brilleront dans les yeux du Très-Haut les étincelles qui, comme un coup de foudre, briseront le cœur de pierre infidèle et y allumeront le feu de l'amour ; cette bouche, aujourd'hui collée aux mamelles de sainte Anne, le sera un jour sur le plus beau des enfants des hommes : il en sortira peu de paroles, un silence religieux la tiendra fermée, mais le cœur conservera toujours celles qu'un Dieu doit prononcer, et les oracles de Marie, recueillis avec soin, serviront de cantique à l'Eglise ; la terre ne cessera de chanter avec elle : Mon âme magnifie le Seigneur : *Magnificat*, etc. (*Luc.*, I, 46.) Mains sacrées, aujourd'hui emmaillotées, vous emmailloterez un jour celui qui porte la terre sur trois doigts et mesure les eaux de l'Océan dans le creux de sa main, vous serez chargées d'un fuseau comme celles de la femme forte, pour travailler les habits de celui qui pare les moindres fleurs plus richement que Salomon ; pieds sacrés qui porterez en Egypte le rival d'Hérode, ou plutôt son roi, qui le suivrez au Calvaire lorsque sa mort fera éclipser le soleil, vous montez les degrés du temple pour aller y consacrer la première victime digne de Dieu ; dans l'âge le plus faible, le zèle vous donne des forces : vous apporterez un jour au prophète Siméon le prix inestimable de notre rédemption. Chastes mamelles qu'un Dieu doit sucer, vous nourrirez un jour celui qui nourrit toute la nature ; votre lait virginal est plus délicieux que le lait le plus exquis : *Meliora sunt ubera tua vino.* (*Cant.*, I, 1.) Vous répandez une odeur plus agréable que tous les parfums : *Fragrantia unguentis optimis.* (*Ibid.*, 2.) Je ne me lasse point d'admirer les préludes d'un Dieu ; le Saint-Esprit dans les cantiques ne peut se lasser d'en faire le portrait.

2° Ressemblance dans les faiblesses ou plutôt dans les *épreuves*. Le système de la Providence a été de nous donner le ciel à titre de mérite. Dieu n'a pas besoin de nos efforts, et l'homme pourrait être heureux, quoique les délices célestes ne fussent pas le fruit des bonnes œuvres. Mais il est plus glorieux pour Dieu de voir ses intérêts ménagés par le zèle et l'amour de la créature ; il est plus flatteur pour l'homme de voir son sort devenu l'ouvrage de sa fidélité. Un

tribut volontaire offert par l'amour honore bien mieux qu'un hommage nécessaire que la toute-puissance se fait rendre. Un bonheur incertain qu'on doit à ses travaux, a un goût plus piquant de propriété, qu'une profusion étrangère qui ne laisse rien à faire qu'à la reconnaissance. Dieu n'y perd rien de ses droits : la grâce qui en est le principe et le moyen nécessaire, n'en est pas moins gratuite. En faisant à Dieu une espèce de présent de ses œuvres, on ne lui est pas moins redevable : *Gratia Dei sum id quod sum.* (I *Cor.*, XV, 10.) Ainsi, pour l'intérêt de Dieu et de l'homme, les bonnes œuvres sont l'ouvrage commun de tous les deux ; de Dieu par sa grâce, de l'homme par sa coopération. Marie, semblable en ce point au reste des hommes, n'en fut distinguée que par une plus grande grâce ; elle ne s'en distingua que par une plus grande fidélité.

Mais oserions-nous dire que par un privilége bien singulier, ses œuvres sont l'imitation anticipée de la divine maternité. Elle concourra avec le Saint-Esprit à former un corps à son Fils, elle en fournira la matière, le Saint-Esprit la mettra en œuvre : cette nature divinisée, ce chef-d'œuvre de perfection sera l'ouvrage de tous les deux. Il naît aujourd'hui dans son âme, comme il naîtra corporellement dans son sein : doublement mère par les vertus et par la chair, quoique dans l'un elle n'ait fait usage de sa liberté que dans l'acceptation de la fécondité, et que l'autre soit l'ouvrage constant de la liberté docile à la grâce. Osons dire encore que c'est une imitation anticipée des opérations ineffables du Verbe. Par l'union des deux natures, ses œuvres sont *théandriques*, selon les termes de l'école, c'est-à-dire divines et humaines; divines par la personne qui en est le sujet ; humaines par la nature qui en est l'instrument; œuvres de part et d'autre parfaitement libres, puisque malgré la conformité des deux volontés, il a été défini contre les monothélites, que chaque nature, chaque volonté demeurait parfaite dans son genre. Ainsi, Dieu couronne ses mérites dans Marie, en y couronnant ses bienfaits, comme il voit avec complaisance son Fils dans le fils de Marie, et les vertus de l'homme dans les vertus d'un Dieu. Nouvel abaissement du Verbe, il ressemble à l'homme dans ses opérations, il veut avoir besoin de l'humanité pour agir, lui qui donne à l'humanité la force d'agir; il se devait, et il trouve dans la créature la plus sainte un parfait modèle du nouvel ordre d'action qu'il va faire.

Ce n'est pas assez de la liberté pour ménager à Marie toute sa gloire. Cherchons dans la tribulation un nouveau mérite, et dans son innocence un nouvel éclat. Ces traits de ressemblance du fils avec la mère manqueraient-ils à son image? Une mère si zélée et si chérie en serait-elle privée? Pourrait-elle s'y résoudre? Non, sans doute, il faut que Marie joigne le sacrifice à l'oraison, la patience à la gloire, la constance à l'amour; une couronne qu'il n'aurait fallu que cueillir en serait moins brillante ; le sang qui l'arrose en relève le prix. Les palmes ne se moissonnent que les armes à la main. Quoique Marie eut reçu sans mesure les plus beaux priviléges de l'état d'innocence, elle a partagé comme fille d'Adam, les tristes effets du péché originel, dans les souffrances de la vie ; de même qu'en qualité de mère de Jésus, elle a partagé ses douleurs et participé à sa grâce ; créée dans l'innocence, maîtresse de ses passions et infiniment au-dessus des humiliants assauts de la concupiscence, elle a vu luire sur elle les beaux jours du monde naissant, comme Adam innocent ; mais aussi, comme Adam pécheur, enveloppée dans les ténèbres qui couvrent la terre, elle a éprouvé la malédiction, les rigueurs des saisons, les besoins de la vie. Ainsi, réunissant avec son Fils le privilége de la divinité, et les malheurs de l'humanité, élevée à la plus sublime gloire, infiniment chérie de Dieu, elle a été pourtant sujette aux douleurs, aux humiliations, à la mort; fille et mère, heureuse et malheureuse, de deux côtés les biens et les maux, de son Fils et de son père, se sont rassemblés sur sa tête.

Ainsi, par l'assemblage incompréhensible de l'état d'innocence et des suites du péché, du miracle de la préservation et des effets de la dette, elle offre à Dieu un nouveau genre de gloire. La justice divine punit de toutes parts des coupables ; ici l'amour seul allume le bûcher d'une âme innocente. Ce sont des criminels souvent révoltés contre un châtiment légitime, et qui, après tout, en s'y soumettant, ne font qu'expier de véritables fautes ; ici une victime volontaire s'impose la peine due au péché, et fait couler sur l'autel de la charité le sang le plus pur. Quel mélange de cruauté et de tendresse, de sainteté et de peine, de douleur et d'amour ! Arrêtez-vous, insolents murmures, impatience humaine, et vous aussi, doutes impies, téméraire incrédulité ; non, non, les maux qui nous affligent n'ont rien de contraire à la bonté divine qui les permet, ce sont plutôt des faveurs qu'elle nous ménage : non-seulement ils sont un juste châtiment des fautes passées, un salutaire préservatif contre des fautes à venir; mais encore dans une âme innocente et confirmée en grâce, comme Marie, en qui l'adversité n'a rien à prévenir ou à réparer, ce sont des présents inestimables d'une récompense infinie que Dieu daigne mettre au plus bas prix.

Souffrances de Marie, plus glorieuses et plus utiles que d'autres, puisqu'elles sont le prélude de ce qu'un Dieu doit endurer. Je vois déjà, Vierge sainte, dans le glaive qui doit percer votre cœur, la lance qui ouvrira celui d'un Dieu ; vous souffrez quoique innocente, ainsi le juste, par excellence, subira pour des coupables les horreurs de la mort. Votre fermeté dans les croix représente la persévérance divine de celui que le Calvaire vit expirer. Que cette croix est ennoblie par la dignité du Fils et de

la mère, enrichie par leur mérite, adoucie par leur amour, justifiée par leur innocence, glorifiée par leur vertu! Faites, Seigneur, des essais de grandeur et de justice sur une mère si pure, en attendant que vous épuisiez les trésors sur l'Agneau sans tache. Les larmes de cette enfant annoncent celles qui arroseront la crèche de Bethléem et le jardin des Olives : les soupirs de cette enfant préparent aux cris redoutables qui, sur le Calvaire, ébranleront la terre. Comme elle, l'Homme-Dieu doit être pauvre, souffrir les rigueurs des saisons et les besoins de la vie. En allant se consacrer au temple, elle apprend la route qu'elle doit suivre, lorsqu'elle ira présenter et racheter son premier-né : son voyage chez Elisabeth, sur les montagnes de Judée, trace le chemin qui retentira un jour de ses prédications : en vivant dans le temple, sous la conduite des prêtres, elle apprend à y chercher celui qui, à l'âge de douze ans, y viendra instruire les docteurs. Je vois les pas de Jésus dans ceux de Marie, les douleurs de Jésus dans celles de Marie; tout est commun entre la Mère et le Fils. Jésus-Christ a partagé les maux avec sa mère, pour partager avec elle sa gloire et son bonheur. La prédestination étant attachée à la conformité avec Jésus souffrant, il a voulu, il a dû mettre dans une conformité anticipée le gage et le sceau de la prédestination dans la première des prédestinées. Qu'ils sont admirables les commencements et les progrès de Marie! *Quam pulchri sunt gressus tui!* (*Cant.*, VII, 1.) Heureux qui veille sans cesse à l'entrée de sa maison comme à celle de la sagesse : *Beatus qui vigilat ad fores meas et observat ad portas ostii mei.* (*Prov.*, VIII, 34.)

3° Ressemblance de *sentiments*. Que ne pouvons-nous pénétrer dans le sanctuaire de son cœur, nous y verrions la corédemptrice du genre humain pleine de tendresse pour les hommes, dévorée de zèle pour la gloire de Dieu, souffrir toute la passion de son Fils, en désirer, en préparer, en appliquer les effets. Prêtresse de la loi nouvelle, elle offre pour nous la victime sur laquelle sa maternité lui donne de si grands droits. Le souvenir des péchés des hommes la rend triste jusqu'à la mort et lui ferait suer le sang si Dieu n'arrêtait l'effet d'une douleur si vive. Une humilité profonde l'anéantit, la rend l'opprobre des hommes et le mépris de la populace; le zèle de la gloire de Dieu fait naître en elle une soif ardente, une parfaite confiance, remet son âme entre les mains de son Créateur; un esprit intérieur de sacrifice l'attache à la colonne et à la croix et fait de tout son corps une hostie. Le cœur est le ministre de l'immolation, le fouet, les épines, les clous n'ont rien de plus cruel. Divin abrégé du Calvaire où deux innocents souffrent en même temps, ce que vous verrez, ce que vous endurerez un jour au pied de la croix n'aura pour vous rien de nouveau, ce ne sera que l'explication de ce que vous aurez déjà éprouvé.

Ainsi n'ont-ils fait pendant la vie qu'un cœur et une âme, ainsi ne feront-ils qu'un cœur et une âme dans l'éternité. La charité, il est vrai, consomme ainsi en un tous les saints avec leur modèle; mais quel est le saint qui ait reçu la plénitude du Saint-Esprit qui n'ait trouvé aucun obstacle à la grâce, qui ait puisé la charité à la source, qui ait passé sa vie avec un Dieu fait homme? Qui est le saint dont Dieu ait intérêt d'éclairer l'esprit, de former le cœur, de consommer la sainteté, d'assurer la prédestination dès le berceau; ou plutôt quel est le saint dont Dieu eût voulu recevoir le sang et les leçons, prendre la nature et les sentiments, accepter l'éducation et les services, imiter pour ainsi dire le caractère et les vertus; et par une espèce d'incarnation anticipée par l'abondance de la grâce, se rendre comme familier par la ressemblance le sein où il devait recevoir la naissance? C'est surtout par le caractère, les idées, les vices et les vertus que les enfants ressemblent à leurs parents, et que de part et d'autre on aime à se ressembler. C'est bien moins dans les traits du visage que dans les traits de l'esprit et du cœur, pour ainsi dire, qu'on se voit renaître avec complaisance : l'un est encore plus ordinaire que l'autre, les discours ouvrent l'esprit des enfants, les bienfaits gagnent leur cœur, l'assiduité du gouvernement fait naître les habitudes, les exemples forment leur goût, le commerce façonne leurs manières, l'intérêt et le désir les rend imitateurs. Les qualités spirituelles semblent encore plus héréditaires que tout le reste : le caractère s'éternise dans les familles comme dans le peuple. Voilà, s'il est permis de le dire, l'école où un Dieu fut formé; voilà l'oracle qu'il écouta, les avis qu'il reçut, les exemples qu'il vit; c'est là qu'il croissait en âge et en sagesse, et quelle sagesse semblable à celle de sa mère; ou, si l'on veut, voilà dans Marie l'image des mœurs, de l'esprit, des goûts, du caractère d'un Dieu. Marie fut formée sur le Dieu qu'elle devait enfanter. En créant l'homme, dit Tertullien, Dieu, au commencement du monde, n'envisageait que son Fils, par cette sagesse qui embrasse tous les temps, en pétrissant cet argile, en soufflant cet esprit de vie, il avait devant les yeux ce grand objet, comme un peintre qui, pour faire un portrait juste, regarde l'original dont il trace la copie. Combien plus contemplait-il son Fils en lui formant une mère? Combien plus parfaitement en exprimait-il en elle tous les traits? *Quodcunque limo exprimebatur Christus cogitabatur homo futurus.* (*De res. carn.*, ch. 6.)

C'est trop, direz-vous peut-être, dans un enfant; mais est-ce ici un enfant ordinaire? Qui peut douter qu'instruite des Ecritures, éclairée d'une lumière surnaturelle et prévenue des plus grandes grâces, elle ne connût tous les mystères du Verbe incarné; et si elle les a connus, qui peut penser qu'elle y ait été indifférente ou plutôt qu'elle n'ait été pénétrée de tout ce que l'amour, le respect

la reconnaissance ont de plus vif? Des lumières si pures surpassent tout ce que l'expérience opère en nous de plus touchant. Tout se réunit donc pour la perfection du tableau. Il était de la gloire de Dieu, dit un saint Père, de former la nature humaine à son image, parce que devant un jour s'unir à elle par l'Incarnation, il devait se la préparer et réunir en quelque sorte à lui-même par la ressemblance : il eût été déshonoré s'il n'eût trouvé en elle aucun trait de la Divinité : *Ne Filius humanitatem induturus ignominiam pati videretur.* Il a donc dû approcher bien davantage de cette ressemblance la créature qui devait lui être le plus unie et à laquelle il devait lui-même le plus ressembler. Il suffit que les autres soient des ombres légères, celle-ci doit former un tableau parfait : *Ne ignominiam dissimilitudine pati videretur.* (Zeno Veron., serm. 3.)

4° Ressemblance par les *vertus* humaines. La Divinité infiniment parfaite est incapable de les pratiquer. Est-ce pour vous, grand Dieu, que l'humanité fut faite? Devez-vous embrasser la pénitence? Est-ce à vous à être patient? Pouvez-vous être dépendant et soumis? Laissez à l'homme des vertus qui supposant des faiblesses ne peuvent regarder que lui. C'est à lui, plein de défauts et chargé de crimes, à s'humilier et à se punir. C'est à lui pauvre et aveugle à prier, à consulter et à craindre; mais l'Être suprême s'anéantir, le maître de tout obéir, le juste par excellence être condamné, le bienfaiteur universel manquer du nécessaire; non, ce n'est qu'en vous faisant homme que vous pouviez agir en homme et nous apprendre par vos exemples à sanctifier l'homme ; et ce fut dans l'éducation, dans le gouvernement, dans le discours et les exemples de Marie que vous avez voulu paraître prendre ces vertus de l'homme qui vous rendent le modèle de l'homme. C'est donc par Marie que vous avez voulu paraître prendre les vertus propres de l'homme qui vous rendent le modèle de l'homme ; c'est donc par Marie que vous avez été mis à notre portée, comme c'est par elle que vous nous fûtes donné. Si nous admirons le présent, pouvons-nous trop chérir ce qui le met à notre usage?

Depuis longtemps, les héros que le Saint-Esprit faisait briller sur la scène du monde, annonçaient en détail par leurs vertus, la sainteté du Verbe incarné qui devait les réunir toutes ; mais ce n'était que des morceaux détachés du grand chef-d'œuvre qui y met le comble. Ces héros avaient bien des faiblesses qui ternissaient quelques traits légers de ressemblance avec la sainteté incarnée. Un modèle plus achevé par une perfection éminente devait enfin le rendre parfait. Ce n'était dans la plupart que des vertus éclatantes dont la vie cachée du Sauveur semblait redouter et fuir le grand jour. Cette fidélité aux petites choses, cet esprit doux et humble, cette modeste retenue, cet amour de la solitude ; en un mot, ces vertus obscures qui sont comme le fond de sa doctrine, et le caractère de sa vie, qui pendant trente années, ont dérobé à notre admiration les miracles de sa sainteté, pour les découvrir à notre foi. Tout cela manquait à une image dont tous les siècles ne fournissaient que des nuances.

Mais que tous ces traits sont divinement rassemblés dans Marie ! Semblable au premier homme, elle sort parfaite des mains de son Créateur. On peut dire d'elle comme le serviteur d'Abraham en voyant Rébecca : Non, je ne puis m'y méprendre, cette vierge est trop belle, elle est trop sainte pour n'être pas destinée au fils de mon Dieu : *Hæc est quam præparavit Dominus filio domini mei.* (*Gen.*, XXIV, 44.) Nous avons adoré dans les traits de son visage le plus beau des enfants des hommes; dans ses douleurs, la victime de tous nos péchés; dans les sentiments de son cœur, le père et l'ami le plus tendre. Admirons dans ses vertus le maître et le modèle de la perfection; cette humilité profonde, au milieu de la plus sublime élévation ; cette pauvreté malgré le droit le plus légitime aux richesses ; cette pénitence, dans la plus inviolable innocence ; cette patience sous les coups les plus accablants. C'est à Marie que nous devons cette admirable lumière : *Ego feci, ut oriretur lumen indeficiens.* (*Eccli.*, XXIV, 6.) Qu'elle est vive cette lumière dans Marie ! la voilà dans son cœur, le plus doux, le plus humble, le plus patient, le plus pauvre des hommes. Quelle est sombre, cette nuit, dans toute la terre ! Les voilà, tous les vices régnant dans le cœur des humains. Que voyez-vous, sentinelle, dans ces ténèbres, disait le prophète? *Custos quid de nocte?* (*Isa.*, XXI, 11.) Je vois venir le matin et la nuit : *Venit mane et nox.* (*Ibid.*, 12.) Quelle expression singulière ! oserons-nous en dévoiler le secret? Au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, le prophète sentinelle de la maison d'Israël, voit venir le matin et le lever de l'aurore. Voilà la naissance de Marie qui annonce et qui commence le plus beau jour. La nuit dure pourtant encore : la profondeur des mystères, le voile d'une vie obscure, le nuage des humiliations n'en répandent que trop les ombres. Les vertus méconnues, les grâces cachées, la dignité éclipsée, voilà le mélange de la nuit et du jour naissant : *Mane et nox.* Mais peu à peu tout va s'éclaircir, les vertus brilleront, la grâce et la dignité seront reconnues; la voie du juste, comme la lumière naissante, croît sans cesse jusqu'à son midi : *Quasi lux splendens crescit usque ad perfectum diem.* (*Prov.*, IV, 18.)

La voilà même dans son berceau, cette femme forte, si admirable et si rare, que le plus sage des hommes assure qu'on ne la trouve presque plus sur la terre : *Quis inveniet de ultimis finibus pretium ejus.* (*Prov.*, XXXI, 10.)

Ne demandez ici ni les victoires brillantes d'une Débora, ni le triomphe inespéré d'une Judith, ni la profonde sagesse d'une Esther. Sa gloire et sa beauté sont intérieures, elle

méprise ce vain éclat. La défaite du démon, la victoire de la concupiscence, la profusion de la grâce valent tous les prodiges. Qui peut la démêler, dans sa petite maison de Nazareth, ensevelie dans les soins obscurs et embarrassants d'une pauvre famille? Ainsi un jour, son Fils, dans une barque, dans une campagne, dans un jardin sera occupé à instruire quelques pêcheurs : *Consideravit semitas domus suæ.* (*Ibid.*, 12.) La même foi qui nous conduira un jour dans la boutique de Joseph, pour adorer un Dieu travaillant un morceau de bois, nous fera pénétrer jusqu'à sa mère filant le lin et la laine : *Quæsivit lanam et linum.* (*Ibid.*) Le rabot de l'un laisse-t-il oublier le fuseau de l'autre : *Digiti ejus apprehenderunt fusum.* (*Ibid.*, 19.) l'un et l'autre gagne sa vie à la sueur de son visage; l'un et l'autre distribue aux pauvres ce que la Providence lui a donné : *Manum suam aperuit inopi.* (*Ibid.* 20.) Comme un vaisseau chargé de riches marchandises, ils savent l'un et l'autre pourvoir à tout : *Quasi navis institoris.* (*Ibid.*, 14.) Heureux l'homme époux de l'une, et père nourricier de l'autre; avec quelle confiance peut-il compter sur tous les deux : *Confidit in ea cor viri sui.* (*Ibid.*, 11.) Cette femme si obsure et si méprisable en apparence, est l'objet des éloges et de l'admiration de tout le monde : *Beatissimam prædicaverunt.* (*Ibid.*, 28.) !Quelle gloire pour lui quand il sera au milieu des saints : *Nobilis in portis vir ejus.* (*Ibid.*, 23.) Toutes les autres filles ont beau faire des efforts pour amasser des richesses, elle les surpasse toutes : *Supergressa es universas.* (*Ibid.*, 23.) Telle sera l'illustre héroïne dont nous célébrons la naissance, doublement image de la Divinité qu'elle retrace et qu'elle annonce; quelle copie, quelle ébauche! C'est à nous à imiter un tableau si achevé du Créateur qui l'a formée, et du Sauveur qu'elle enfante : ce sera le moyen d'arriver à la vie éternelle.

SERMON III.

SUR LA PRESENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

Cum alligasset puerum, posuit super altare, extendit manum et arripuit gladium. (*Genes.*, XXII, 9.)

Après avoir lié Isaac, Abraham le mit sur l'autel, étendit la main et prit le glaive.

Quel assemblage de raison et d'enfance, de faiblesse et de courage, d'horreur et de charmes! Une victime parée de toutes les grâces de la jeunesse, assez courageuse pour perdre la vie, dans un âge où on ne fait que commencer d'en goûter la douceur, sous le glaive d'un père inhumain, qui lui arrache ce qu'il vient à peine de lui donner. Quelque admirable que soit la fidélité d'Abraham, je ne sais si la soumission d'Isaac ne mérite pas encore plus nos éloges. A vertu égale, quelle différence dans la perte : l'un, en immolant ce qu'il aime, jouit encore de la vie; l'autre en est privé sans retour! A perte égale, quelle différence dans la vertu : l'un est un enfant dont le coup d'essai est un chef-d'œuvre; l'autre un vieillard consommé à qui une longue expérience a dû rendre tout facile. Que le vieillard le cède donc au jeune homme, sa jeunesse même relève sa gloire. Qu'il mérite, ce jeune héros, d'être le père du Messie, dont sa vertu le rend si parfaitement la figure!

Image touchante de l'héroïsme que l'Eglise honore aujourd'hui dans Marie! Plus jeune qu'Isaac, dès l'âge de trois ans, elle consacre à Dieu son corps et ses biens, son cœur et sa liberté, ses désirs et ses espérances; plus éclairée qu'Isaac, elle n'a pas à demander : Voici le fer et le feu, où est donc la victime? Elle en fait le choix, elle la destine au sacrifice, elle la conduit à l'autel. Plus généreuse qu'Isaac, elle n'attend pas l'ordre de Dieu, elle n'a pas besoin d'une main étrangère, elle s'attache elle-même sur le bûcher, elle saisit le glaive, elle porte le coup, elle s'immole. Moins épargnée qu'Isaac, on ne lui substitue pas une autre victime; le vœu est prononcé, la parole est donnée, et, par un surcroît d'immolation, survivant à elle-même, la promesse sera exécutée jusqu'à la fin de ses jours. Qu'elle mérite, cette jeune héroïne, d'être la mère du Messie, à qui elle prépare si bien son corps et son cœur!

Un Dieu enfant, couché dans une crèche, et présenté au temple, allait bientôt faire admirer ses vertus. Toute la terre, dans l'attente, s'écriait avec les prophètes : Ne différez plus, Père céleste, l'exécution de vos oracles et l'accomplissement de nos désirs. Cieux, ouvrez-vous, et faites pleuvoir le juste. Terre, devenez féconde et faites-le germer. Mais le soleil de justice devait être précédé de l'aurore, l'heureuse créature destinée à être sa mère devait être le prélude du prodige, et préparer le ciel et la terre au mystère d'un Dieu enfant : *Aurora consurgens.* (*Cant.*, VII, 9.) Elle était née, cette admirable Vierge, elle venait de quitter ses langes; l'Esprit de Dieu se fait sentir à elle et l'invite à se rendre au temple. Paraissez, ma bien-aimée, lui dit-il, essayez sur vous ce que vous devez faire sur un Dieu; préparez-vous à l'offrir en vous offrant vous-même. Venez sur la montagne de la myrrhe, sur la colline de l'encens, jamais il ne fut brûlé de parfum dont l'odeur fût plus agréable : *Veni ad montem myrrhæ, ad collem thuris*, etc. (*Cant.*, IV, 6.)

Ainsi le Roi des rois a voulu que les enfants fussent les précurseurs de son Verbe, et, par un ministère anticipé, en exerçassent, avant sa naissance, les sublimes fonctions. Que sens-je dans mon sein? s'écrie la mère de Jean étonnée. Le fruit que je porte tressaille de joie. Votre voix, Marie, en frappant mes oreilles, a retenti subitement aux siennes. Il adore celui que vous portez. Que de prodiges vont signaler sa naissance! que de prodiges vont la suivre! A peine sorti du berceau, il s'enfuira dans un désert, il y pratiquera les plus grandes vertus, il n'en sortira que pour venir sur les rives du Jourdain, préparer les voies à l'Agneau de Dieu:

Exsultavit infans in utero meo. (*Luc.*, I, 41.) Pour vous, Marie, préservée du péché, comblée de grâces, à peine sortie du berceau, vous consacrant au temple, n'en sortant que pour trouver dans un mariage miraculeux le voile sacré qui devait dérober aux yeux des hommes votre divinité, votre divine fécondité, que n'annoncez-vous pas au monde, que peut-on penser d'un enfant si saint et si favorisé : *Quis putas puer iste erit?* (*Ibid.*, 66.)

Ce n'était pas là le premier sacrifice de Marie. Jamais personne, au terme de la perfection, n'avait dit à Dieu, ni avec plus de religion, ni avec moins de réserve qu'elle, au commencement de sa carrière, ce que son Fils a dit en entrant au monde : Me voici prêt à faire votre volonté, votre loi est écrite au fond de mon cœur. Mais ce n'était là qu'une beauté intérieure dont Dieu seul était témoin ; il fallait en laisser échapper quelques rayons aux yeux des hommes, et leur montrer pour la première fois une victime digne de lui. La chair des brebis et des taureaux avait été jusqu'alors le faible hommage d'un peuple grossier, dont on ne lui tenait aucun compte. Incapable d'en présenter d'autres, heureux encore s'il ne l'eût souillé par ses crimes. Dieu se devait une hostie ornée de sa propre main, qui lui consacrât les prémices de la plus sainte vie.

Admirons-la, cette sainte victime, montant au temple. Ce n'est pas ici un enfant ordinaire, semblable aux autres par la faiblesse du corps et les besoins de la vie ; qu'elle en est différente par la force de l'esprit et l'abondance de la grâce. Dès le premier instant de sa vie, elle eut l'usage de la raison ; et, cueillant au berceau une couronne également aimable et brillante, elle réunit dans ses victoires les grâces de l'enfance et le mérite d'un âge avancé. Ce sera la matière de ce discours : l'enfance avec ses charmes, première partie ; la raison avec son mérite, seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que j'aime à voir le Sauveur dans l'Evangile, caressant, embrassant les enfants, leur donnant sa bénédiction, trouvant mauvais qu'on les éloigne de sa personne, et ordonnant aux apôtres de leur laisser le plus libre accès : *Sinite parvulos venire ad me.* (*Marc.*, X, 14.) Tout intéresse en leur faveur, leurs besoins touchent, leurs petits efforts plaisent, leurs attraits naissants charment : on admire leurs moindres vertus, on leur tient compte de la bonne volonté ; Dieu daigne en faire cas, dans ceux mêmes en qui la nature encore plus que la vertu en a fait tous les frais. Le titre le plus certain sur les biens célestes, même dans un âge avancé, c'est d'en revenir à une sainte enfance : *Nisi efficiamini sicut*, etc. (*Matth.*, XVIII, 3.)

Ici la grâce et la nature, de concert, parent l'héroïsme le plus avancé des charmes de l'âge le plus tendre. Pouviez-vous, mon Dieu, refuser à votre gloire la première pointe d'un si beau jour : elle vous ouvrait la carrière, vous lui deviez le plus vif éclat : *Adjuvabit eam Deus mane diluculo.* (*Psal.* XLV, 6.) Dès son printemps, cette héroïne naissante fait éclore les fleurs et les fruits : cueillons les uns et les autres pour en composer sa couronne ; ils valent bien les douze étoiles dont saint Jean la vit briller. Nous admirerons, dans la seconde partie, l'élévation de ses vertus ; dans celle-ci, goûtons-en les charmes. Trois choses enchantent dans un enfant qui se tourne au bien : 1° La vivacité de ses empressements ; 2° la pureté de ses sentiments ; 3° la docilité de ses démarches. C'est cette piquante vivacité, cette touchante pureté, cette engageante docilité, que la jeunesse répand dans Marie. Quel plaisir, Vierge sainte, de courir à l'odeur de vos premiers parfums !

1. Vivacité des empressements. Le commencement de la vie est à peu près, pour chaque homme, comme le commencement du monde : le serpent jaloux se glisse bientôt dans le cœur, il fait manger du fruit défendu ; le reste de nos jours est infecté de son venin. Que de piéges tend le démon à une jeune personne, que d'écueils lui offre le siècle, que d'assauts lui livre la chair ? On y renonce en recevant le baptême, mais peut-on se flatter d'en être exempt ? L'innocence ouvre le cœur au poison, l'ignorance le cache, les passions naissantes le boivent avec avidité. Un enfant n'ouvre que des yeux chastes, on les souille par des libertés indécentes ; il ne prête que des oreilles pudiques, on les blesse par des paroles équivoques ; son cœur est innocent, on le corrompt par des sentiments tendres, on amollit par des caresses, on flatte par les éloges, on nourrit la vanité par les parures, on éteint la pudeur par des nudités. On leur explique, on leur fait soupçonner de honteux mystères ; combien de fois ne sont-ils pas l'objet malheureux d'une brutale et stérile lubricité ? La forêt la plus épaisse serait moins périlleuse que la maison paternelle, et les griffes des lions, moins à craindre que les bras de leurs parents.

Je craindrais tout pour Marie, malgré les grâces qu'elle a reçues, et la sainteté de sa mère ne me rassurerait que faiblement, si Dieu ne se déclarait son protecteur. Mais cette enfant n'a pas commencé comme les autres, a-t-elle à craindre les mêmes dangers ? Quel garant d'une sainteté consommée que l'exemption du péché originel, et le vif empressement avec lequel elle a su d'abord y répondre ! Vous êtes intéressé, mon Dieu, à la conservation d'une enfant qui, bien mieux que Joas, doit rétablir et éterniser le royaume de David ; dérobez-la au fer d'Athalie, elle qui, comme Moïse, doit faire pleuvoir la manne, couler des sources d'eau vive, mener Israël aux portes de la terre promise, ou plutôt nourrir dans son sein la véritable manne, faire couler la source de grâces, nous ouvrir les portes du ciel. Dérobez-la à la proscription de Pharaon, elle doit un jour vous porter en Egypte ; ne sauveriez-vous pas de la contagion du monde

celle qui doit vous sauver de la fureur d'Hérode?

Ne craignons rien, la grâce a déjà pris possession de son chef-d'œuvre; elle ne connaît ni délai, ni lenteur. Dès l'âge de trois ans, cette divine enfant court au temple pour se donner à Dieu; saintement impatiente, elle n'attend pas le retour d'un âge avancé, où tout nous quitte, pour revenir à lui comme à une dernière ressource. Non, mon Dieu, dit-elle, ce n'est point un sacrifice différé qu'on m'arrache enfin, après bien des retardements qui le déparent, je me reproche, en quelque sorte, de ne l'avoir pas plus tôt fait: je regrette le peu de jours que le berceau a dérobés à mes empressements. Je l'avais prévenu par mes désirs, ce moment heureux, qu'il me tardait de le voir luire: *Quando veniam et apparebo.* (*Psal.* XLI, 3.)

Dans le choix des victimes, Dieu a toujours voulu que la jeunesse en relevât le prix: De jeunes brebis, des agneaux d'un an, voilà ce qui doit charger mes autels. Je vous demande les prémices de tout: que vos premiers fruits, votre première gerbe, vos premiers enfants soient apportés dans mon temple. Maître de la nature, je m'en réserve les premières productions; elles ont pour moi des attraits qu'une saison plus avancée leur ferait perdre; le feu de ma première tendresse n'est pas encore éteint; récemment sorti de mes mains, je vois dans l'innocence de cette enfant l'empreinte de mon image, dont j'y avais gravé les traits, et que le péché n'a pas encore effacée. C'est ainsi qu'au commencement du monde, je m'applaudissais de la perfection de mon ouvrage: *Vidit Deus cuncta quæ fecerat et erant valde bona.* (*Gen.*, I, 31.)

Quels charmes ne répand pas sur le sacrifice de Marie la vivacité de son zèle! Que vos démarches sont belles, fille du prince; l'ardeur de votre amour vous prête des ailes: *Quam pulchri sunt gressus tui!* (*Cant.*, VII, 1.) Ce qu'elle fera un jour pour sa cousine Elisabeth, l'allant visiter avec promptitude à travers les montagnes, elle le fait aujourd'hui pour son Dieu: ses faibles pieds peuvent à peine la soutenir; elle monte les degrés du temple: *Abiit in montana cum festinatione.* (*Luc.*, I, 39.) Sa langue, à peine déliée commence à balbutier quelques mots: elle prononce avec fermeté les paroles de son engagement: *Linguas infantium fecit disertas.* (*Sap.*, X, 21.) Ses yeux à peine ouverts fixent déjà leurs regards sur le Créateur; ses oreilles, à peine formées, sont dociles à sa voix; à peine a-t-elle quitté les mamelles de sa sainte mère, qu'elle vole dans la retraite et suce avec avidité la mamelle du Père céleste, qui est son Fils: *Mamilla Patris;* elle passe des langes à l'autel, du berceau au sanctuaire; ou plutôt des langes aux chaînes, du berceau à la mort; ses mains novices au combat ne le sont pas à la victoire; à peine débarrassée des drapeaux, elles sont chargées de palmes: *Nondum idonea pœnæ, et jam matura victoriæ.*

La jeunesse paraît peu capable des grandes vertus; on se trompe: si le commun des enfants, comme le commun des hommes, languit dans la tiédeur et l'obscurité; secourue de la grâce, la jeunesse peut faire briller, dans l'âge le plus tendre, l'héroïsme de l'âge le plus avancé; faire oublier l'enfant pour admirer le héros, ou plutôt faire admirer le héros dans l'enfant; héros d'autant plus admirable qu'il n'est qu'un enfant: *Consummatus in brevi.* (*Sap.*, IV, 13.) Jeunes gens, louez le Seigneur, imitez-le, formez lui une cour: il se doit, et vous lui devez vos hommages, parce qu'il a voulu vous ressembler; il lui faut des courtisans de son âge et des imitateurs de ses vertus naissantes: *Laudate, pueri, Dominum.* (*Psal.* CXII, 1.)

De tous les temps de la vie, la jeunesse est celui où le sacrifice est le plus méritoire, parce qu'il est le plus pur et le plus difficile. Exempte de la crainte servile, soit de l'enfer qu'elle n'a pas encore mérité, soit de la mort dont elle se flatte d'être éloignée, soit des misères de la vie dont elle ne ressent pas les atteintes, soit des reproches des hommes dont elle ambitionne peu les suffrages; la jeunesse se donne à Dieu avec plus de ferveur et de mérite, avec plus de désintéressement et d'amour, avec plus de fermeté et de courage.

Si jamais le plaisir a quelque chose de séduisant et de flatteur, n'est-ce pas dans cette saison riante, où la facilité et la nouveauté, la vivacité et la délicatesse lui donnent le goût le plus piquant? Un vieillard, sur le retour de l'âge, le cherche en vain, le goûte médiocrement. Un corps épuisé se refuse à ses criminels désirs, le monde lui échappe et s'en moque. Un corps ridé et flétri, mendie en vain, dans l'assaisonnement de la lubricité, un agrément que lui-même il empoisonne; il en est même fatigué: les passions sont lassées sans être assouvies. L'essai désabuse, la jouissance dégoûte: on sent enfin la vanité de ce qu'on voit dépérir; on quitte avec moins de peine ce qui devient insipide; une santé chancelante avertit à tout moment que tout va disparaître: on fait de nécessité vertu, et on prévient enfin, de bonne grâce un mal inévitable et prochain. La jeunesse est bien éloignée de ces tristes réflexions! On peut, il est vrai, mourir à tout âge: la mort moissonne de la même faux la fleur qui commence d'éclore, et celle qui, déjà fanée, penche tristement sur sa tige. Mais, enfin, s'il est un temps où l'on puisse se flatter d'une longue vie, n'est-ce pas dans ces jours sereins où commence à s'ouvrir une aimable et longue carrière dont on est bien tenté de reculer les tristes bornes. Cinquante ou tant d'années, sur lesquelles on croit avoir droit de compter, ont quelque chose de bien doux! Renonce-t-on sans peine à toutes ces espérances, et préfère-t-on, sans mérite un sentier étroit, parsemé d'épines, à un chemin agréable, couvert de roses? Pour un vieillard et pour un jeune homme, ce n'est pas le même monde: autant l'un

donne peu en quittant ce qui le lasse et le méprise, autant l'autre donne beaucoup, en immolant ce qui l'enchante et le poursuit.

Quelle confusion lorsqu'une dévotion tardive ne rend enfin à la vertu, qu'à l'extrémité, ce reste de vie, ce rebut des années qui n'est plus bon à rien, après avoir consacré à la passion la force et la fleur! N'est-ce pas, comme Caïn, n'offrir à Dieu que le pire? Quel crime! si par un raffinement d'amour-propre on ne veut que s'attirer le respect du monde, par des vertus apparentes, lorsque des appas évanouis ne permettent plus d'en espérer l'amour! N'est-ce pas, comme le pharisien, faire servir la vertu au triomphe du vice? Mais quelle consolation, si nous pouvons, comme le jeune Abel, nous rendre ce doux témoignage que nous avons réservé au Seigneur l'élite de notre troupeau? si, comme Esther et Sara, nous pouvons compter nos années par nos vertus et commencer notre vie par l'époque de notre consécration! Vous le savez, Seigneur, je n'ai vécu que pour vous seul, vous fîtes toujours mes plus pures délices! Ah! jeunes gens, qu'un sacrifice fait à votre âge est agréable à Dieu! Que vous placez vos dons à gros intérêts, vous en recevrez mille fois plus qu'ils ne valent: *Bis dat qui cito dat.* Toute fragile qu'est cette vie, tout frivoles qu'en sont les biens, sa bonté veut bien mesurer le mérite de vos démarches et l'étendue de la récompense, non sur la réalité de ce que vous quittez, mais sur la ferveur de votre charité et même sur les fausses idées que l'erreur, la passion, l'ignorance vous en forment : *Nunquam lætata est ancilla tua nisi in te.* (*Esther*, XIV, 18.)

2° Pureté des sentiments. Elle a deux objets : la volupté et l'amour-propre; elle les déteste, ou plutôt elle les ignore. Précieuse qualité de l'enfance, qui en faites aimer le caractère, pardonner les défauts et goûter les charmes! qui relevez l'éclat des plus héroïques! qu'il est rare qu'on vous conserve! Hélas! le vice vous a bientôt ternie, l'air du monde vous fait disparaître, les bonnes qualités mêmes vous font souvent perdre! Précieuse ignorance du mal! d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare, vous êtes le trésor de la jeunesse, insensible aux compagnies et à la retraite, indifférente aux richesses, à la pauvreté, à l'obscurité et à la gloire! elle ignore jusqu'aux premières saillies de la sensualité et au plus petit retour de l'amour-propre. Les idées du péché lui sont étrangères, le nom du vice inconnu; la séve empoisonnée du péché originel semble respecter son tendre cœur : la grâce lui en épargne les fâcheux assauts. Fatale connaissance, germe funeste, que de fruits d'iniquité vous faites éclore! Heureux mille fois celui à qui une éducation chrétienne en écarte jusqu'à l'ombre!

Celle qui ne participait point à la tache originelle ne devait point en éprouver les honteuses suites. L'Ange qui vient lui annoncer l'Incarnation du Verbe put-il voir sans admiration cette heureuse ignorance conservée jusque dans le mariage? Il lui parle de la part de Dieu, la salue pleine de grâce; Marie, interdite et troublée, ne sait que lui répondre: *Turbata est in sermone ejus.* (*Luc.*, I, 29.) Elle fait des réflexions profondes sur cet événement et ne sait à quoi se résoudre : *cogitabat qualis esset ista salutatio.* (*Ibid.*) C'est le propre des vierges, dit saint Ambroise, de redouter les approches des hommes, même des anges; leur présence les déconcerte, leur discours les embarrasse, leurs flatteries les alarment. Une modeste confusion, une timide pudeur, une rougeur subite font leur éloge sans qu'elles y pensent : *Virginum est viri affectus pavere.* Marie se montre au temple, comme un miroir sans tache, qui ne présente que la Divinité dont elle rend les perfections, dont elle réfléchit les rayons, dont elle nous offre l'image : les anges et les hommes y admirent l'ébauche du Rédempteur : *Speculum sine macula*, etc.

Funeste connaissance du mal, trop commune, trop prématurée! Par une dépravation difficile à comprendre, la matière devance la raison : on la suce avec le lait. Criminel avant que d'être homme, enfant dans tout le reste, presque stupide pour le reste : on n'est que trop et trop tôt formé pour le mal : *Tantillus puer, et tantus peccator.* Mais comment les enfants échapperaient-ils à la contagion? Ils ont devant les yeux tant d'exemples du vice, on le leur pare de tant d'attraits, on le leur insinue de tant de manières, on le leur facilite avec tant d'imprudence, on les y entraîne avec tant de fureur; l'innocence se sauverait-elle de tant d'écueils? Malheur à vous, parents négligents, ou séducteurs, dont la main parricide présente le poison avec le lait, ou plutôt refuse le lait et fait avaler le poison! Comment trouver grâce auprès de Dieu, quand on blesse une vertu qui fait ses délices? Rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux. Heureux qui a le cœur pur! heureux qui conserve pur le cœur des autres et qui a une espèce de religieux respect pour le cœur des enfants!

Sans cette pureté, qu'on ne se flatte pas d'un accès favorable auprès du divin Enfant dont Marie annonce la naissance. Tout ce qui l'approche est pur et chaste. L'innocence et la simplicité des bergers à qui la nouvelle en fut d'abord portée est le seul titre à ses faveurs. Quelle pureté dans les anges qui environnent sa crèche! Ah! s'il en était quelqu'un de coupable, bientôt avec les anges rebelles il serait la victime du feu éternel. Pour vous qui lui servez de père, par un miracle de grâce jusqu'alors inouï, vous avez conservé la virginité dans le mariage; vous devez à cette vertu l'admirable Epouse à qui la maternité divine fut moins chère que la pureté. Qui oserait approcher du saint berceau et paraître au milieu de Jésus, Marie et Joseph avec un cœur corrompu? Donnez-moi, mon Dieu, l'aimable pureté de l'enfance, un corps exempt des moindres souillures, un cœur dégagé des moindres affec-

tions, un esprit débarrassé des moindres images qui pourraient vous déplaire, ou si malgré moi je dois passer les épreuves humiliantes qui purifièrent la vertu de saint Paul, que je mérite par mon courage les palmes accordées à ceux qui combattent jusqu'au dernier soupir. Telle fut la jeune vierge qui fait aujourd'hui l'ornement du temple. Attraits de la chair, vous étiez inconnus dans ce corps sacré où Dieu devait prendre naissance. Beauté passagère, flatteur encens dont le sexe reçoit si avidement le séduisant tribut, vous fûtes inconnue à Marie. Aussi mérita-t-elle que la vertu du Saint-Esprit fît dans son sein l'union miraculeuse de la virginité avec la maternité.

Un enfant n'ignore pas moins le bien qu'il fait que le mal qu'il pourrait faire, sa simplicité est le fruit de son ignorance; il n'a garde de s'en faire accroire. Toujours prêt à se corriger, toujours plein de défiance pour lui-même, il n'apprécie ni ses plaisirs ni ses peines, il ne demande ni dédommagement ni égard, il ne vend pas bien cher ses services, il n'étale pas pompeusement ses belles qualités, il donne, il reçoit, il perd, il gagne avec la même simplicité. Accoutumé à ne voir rien de plus petit que lui, surpris plutôt que flatté des honneurs qu'on lui rend et des grâces qu'on lui accorde, il n'aspire qu'à la dernière place, il ne compte que sur sa docilité. La force et la sagesse d'un âge avancé semblent disputer à Dieu la gloire du succès ou la partager avec lui et donner un titre pour y prétendre. Il est de son intérêt de s'en assurer tout l'honneur par la faiblesse de l'instrument qu'il met en œuvre. Combien la simplicité de l'enfance a-t-elle droit à sa confiance en lui rapportant une gloire qu'elle ne sut jamais s'approprier! Aimable sincérité qui avoue la faute, qui souscrit au reproche, qui en fait la réparation; quelques larmes ont bientôt effacé une respectueuse timidité, une agréable rougeur qui trahit innocemment, plaide la cause et obtient le pardon. Aimable embarras que fait naître la crainte de déplaire, aimables souris que répand l'assurance d'avoir plu, air touchant d'innocence où la vérité et la vertu semblent avoir tenu le pinceau. Tels sont les divins attraits dont se laisse toucher celui qui ordonne de joindre la simplicité de la colombe à la prudence du serpent : *Estote prudentes*, etc. (*Matth.*, X, 16.)

Tout est captieux, tout est vain, tout est faux dans le monde; l'artifice y est de tous les états, le mensonge de tous les âges. On s'y fait un art de cacher sa marche, tant on craint de se montrer ce que l'on est. On jette un voile imposteur sur ses faiblesses, tant on en redoute la confusion. On dissimule ses vues, on prend sourdement ses mesures pour ne pas se commettre aux hasards d'un mauvais succès. Ce prestige conduit enfin, remarque saint Grégoire, jusqu'à se moquer de la droiture, de la justice, et à se faire un faux mérite de paraître ce que l'on n'est pas. La jeunesse n'a ni dissimulation ni artifice; on voit son cœur à découvert; elle en laisse pénétrer les plus secrets replis. Elle ne sait ce que c'est que d'en imposer ou de craindre qu'on lui en impose. Qu'on n'en appréhende point ces desseins cachés, ces intentions obscures, ces démarches ambiguës qui par des routes détournées mènent à un terme qu'on ne veut pas laisser entrevoir. Conduite humiliante dont le sage mondain se fait une étude. Triste suite des défauts qu'il sent et de l'orgueil qui en rougit. L'hypocrisie est une faiblesse et un aveu de faiblesse; une noble simplicité serait plus glorieuse et plus efficace. Ah! si on savait oublier ses intérêts, souffrir une humiliation, risquer un revers, s'abandonner à la Providence, être comme un enfant le martyr de la vérité, on gagnerait le cœur de Dieu et celui des hommes. Rien de plus doux dans la société que le commerce d'un esprit bien fait avec qui l'on ne court aucun risque. Rien de plus grand dans la religion que la simplicité d'un cœur droit à qui sa confiance en Dieu ne laisse point craindre. Personne n'est plus propre à goûter les charmes de l'un et à moissonner les palmes de l'autre que celui qui s'oublie davantage. Dieu ne peut se refuser à un cœur droit et simple; il a horreur de l'hypocrisie et de la défiance; les hommes ne les détestent pas moins. Ils ont beau être trompeurs, ils ne veulent point être trompés; ils ont beau être gênants, ils ne veulent point qu'on les gêne. Les plus délicats et les plus fourbes sont communément les plus indignés du défaut de droiture et de l'excès de délicatesse. Rien de plus triste que d'être toujours sur ses gardes pour éviter des piéges secrets et ne pas donner des ombrages frivoles. Soyez donc enfants dans le mal, dit saint Paul, c'est-à-dire n'en ayez point du tout : *Malitia parvuli estote.* (I *Cor.*, XIV, 20.)

Un seul mot découvre la droiture et la simplicité de Marie dans un temps même où, sortie de l'enfance, elle pouvait avoir perdu ce qui avait fait le charme de ses premiers ans. Un ange lui propose la plus éminente dignité. Que n'eût pas fait l'esprit du monde pour ne pas découvrir le secret critique de sa virginité qui mettait un obstacle en apparence invincible à son élévation? Secret si délicat pour une femme mariée dont la singularité pouvait fournir tant de matière au ridicule. Se laisse-t-on ainsi pénétrer? et par qui? Par un étranger dont l'ambassade, si elle est sérieuse, mérite les plus grands égards; si elle est suspecte, exige la plus grande réserve. Détours artificieux de modestie pour avoir l'honneur du refus sans pourtant manquer sa fortune, questions ingénieuses de curiosité pour connaître le fond du mystère et savoir à quoi s'en tenir, défaites ambiguës de précaution pour laisser tout dire à l'ange sans se compromettre et prendre mieux son parti, flatterie délicate pour engager la conversation et gagner le ministre, repartie subtile pour justifier le choix par un étalage de capacité. L'esprit du monde est inépuisable. Marie répond simplement, sans penser qu'elle va risquer son bonheur: Comment cela peut-il se faire, puisqu'un

vœu de virginité m'interdit tout commerce avec les hommes? *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* (*Luc.*, I, 34.)

Etait-ce en elle une ignorance grossière, ou une stupide insensibilité, sur qui rien ne fît impression? Etait-ce un dépit orgueilleux, un mépris philosophique, qui regrette en secret ce qu'il affecte le plus de mépriser? Etait-ce le fruit de quelque réflexion profonde sur la vanité des choses humaines, qui cède toujours à l'attrait du plaisir, et au feu de la douleur? Non, la faiblesse de l'âge, les lumières et la grâce réunies la rendraient également sensible, pénétrante et sincère. Mais c'était ici l'esprit de simplicité et d'enfance, que désirait le Seigneur, quand il bénissait son Père d'avoir caché ses mystères aux sages du siècle, pour les révéler aux enfants: *Revelasti ea parvulis.* (*Matth.*, XI, 25.) Une lumière supérieure lui découvrait la grandeur de Dieu, et le néant de la créature, et lui rendait comme naturel cet oubli de tout; une âme absorbée en Dieu ne voit plus que lui; elle ignore les plaisirs qu'elle quitte et les peines qu'elle souffre, le bien qu'elle fait au prochain, et les vertus qu'elle pratique, et le monde et soi-même. C'est un enfant qui, dans le sein de sa mère, s'abandonne à ses soins, et jouit sans réflexion de ses caresses. Il ne se repentira pas, on fera pour lui les plus grands miracles. De trois morts que Jésus-Christ a ressuscités, deux étaient des jeunes gens. Levez-vous, jeune fils de la veuve de Naïm, jeune fille du prince de la Synagogue: *Adolescens, tibi dico, surge.* (*Luc.*, VII, 14.)

3° La docilité de la jeunesse, cette parfaite simplicité ne saurait être sans beaucoup de respect pour ses maîtres, de charité pour ses inférieurs, de condescendance pour tout le monde. On fait tout ce qu'on veut d'un enfant: c'est un morceau de cire qui reçoit toute sorte d'empreinte sans examen, sans résistance; il va, il vient, il prend, il quitte, il commence, il finit comme on veut, cent et cent fois la même chose; il obéit avec un amour et un zèle qui va souvent jusqu'à la précipitation et à l'excès. Tel est, dit saint Bernard, le véritable obéissant: tout en lui respire la soumission, l'œil regarde, l'oreille écoute, le pied marche, la main agit, il vole sans délai à l'exécution: *Fidelis obediens nescit moras, fugit crastinum, ignorat tarditatem. Parat oculos visui, aures auditui, manus operi, itineri pedes, totum se colligit, ut imperantis colligat voluntatem.* Tel fut un Dieu naissant: sa naissance même fut un acte héroïque d'obéissance; on le couche, on le lève, on l'emmaillotte, on le transporte où l'on veut. Les mages, les bergers, les animaux, tout approche librement de la crèche. Pécheurs et justes, grands et petits, il ne refuse personne; tout a droit à ses bontés, et les plus malheureux ont un nouveau titre à sa tendresse. Tel fut un Dieu mourant; sa mort ne fut pas moins le fruit de son obéissance. On le lie, on le traîne, on l'insulte, on le dépouille, on le déchire, on lui donne le coup de la mort; se défend-il, résiste-t-il, demande-t-il raison de l'injustice? Hélas! comme un agneau qu'on mène à la boucherie, il n'agit ni ne parle; il cède, il souffre, il obéit et il meurt. Vous le savez, Marie, vous à qui il fut si longtemps soumis, l'âge ne change rien dans sa docilité. *Erat subditus illis.* (*Luc.*, II, 51.) Vous y aviez préparé le monde par la vôtre. Le temple vous vit pendant plusieurs années, docile à la voix des prêtres, soumettre votre jugement à leurs lumières, votre volonté à leurs ordres, vos actions à leur conduite, répéter cent fois ces paroles divines qui firent notre bonheur et le vôtre: *Fiat mihi secundum verbum*, etc. (*Luc.*, I, 38.)

Un enfant est sans inquiétude, sans alarme et sans défiance, il attend tout de la tendresse de ses parents; accumule-t-il des trésors, en a-t-il besoin? Il connaît trop le cœur de son père, il en reçoit trop de bienfaits, pour se défier de sa puissance ou de sa bonté. Borné à ce qu'il a, et autant qu'il l'a, il voit du même œil venir et disparaître des biens qui ne lui semblent d'aucun prix; il jouit de tout avec reconnaissance, se contente de tout sans murmurer: il ne prévient rien par ses désirs, il ne rappelle rien par ses regrets: uniquement occupé du présent, il oublie le passé, il ne pense pas à l'avenir; la triste sollicitude, l'inquiète précaution, les soupçons chagrinants n'altèrent point son repos. Enfant de la Providence, voilà votre modèle. Quoique les lois de la confiance ne vous interdisent pas un soin raisonnable du temporel, ne songez pas au lendemain, à chaque jour suffit son mal. Hélas! ce lendemain ne viendra peut-être jamais, une prompte mort ne terminera que trop tôt vos inutiles embarras. Dieu oublierait-il ses enfants, lorsqu'ils ne comptent que sur lui? Vous trouverez tout dans son sein, cherchez son royaume et sa justice; vivez enfant à son égard, rien ne vous manquera, la confiance finale garantit tout: *Nolite cogitare in crastinum.* (*Matth.*, VI, 34.)

Qu'il me soit fait selon votre parole, disait Marie, avec autant de soumission que de confiance, le mystère que vous m'annoncez est impénétrable; je ne connais ni les travaux qu'on me prépare, ni les devoirs que l'on m'impose, ni les grâces qu'on me ménage. J'ignore quel sera le sort de ce Messie dont je dois nourrir l'enfance. Je ne connais ni les persécutions, ni les tourments qu'il souffrira; suis-je en état de nourrir un Dieu? Où trouver des palais assez magnifiques, une cour assez nombreuse, des meubles assez précieux, des aliments assez exquis? N'importe, qu'il me soit fait selon votre parole: *Fiat mihi.* Marie ne tenait pas moins ce langage lors de sa présentation. Je ne connais aucun de ceux dont je vais recevoir la loi, je ne sais si leur sainteté les rend respectables, si leur douceur les rend aimables, si leur prudence les rend utiles. Je ne sais si on m'accordera mes besoins avec bonté, ou si on me les refusera avec rigueur. Je connais aussi peu les exercices qui vont remplir mon temps; sont-ils nui

sibles à ma santé, contraire à mon goût, pernicieux à mon avancement? Mais que reste-t-il à examiner quand Dieu parle? Vous admireriez ces sentiments dans ceux-mêmes en qui l'ignorance, le devoir ou la faiblesse en ferait plutôt une nécessité qu'un mérite; combien plus les admireriez-vous dans une jeune personne, à qui une raison formée en fait sentir la difficulté : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Allez donc, Marie; à peine sortie des mains du Créateur et déjà méritant toutes ses complaisances, allez comme ces enfants que le zèle conduit à l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem; que votre voix encore faible, mais déjà mélodieuse, se mêle à leurs tendres accents. Chantez comme eux : *Hosanna*, au fils de David, ou plutôt à votre fils. Que vos mains innocentes à peine formées, mais déjà toutes-puissantes, se joignent aux leurs pour joncher le chemin de branches de palmier. Triomphe simple, mais glorieux, hommage grossier, mais sincère. Les peuples en répandraient en vain, si les enfants, si Marie ne mêlait ses acclamations à leurs cantiques; cueillez-les ces palmes, non sur les arbres, mais dans votre cœur. Vos vertus sont les tiges fertiles qui les portent. Fut-il jamais enfant plus digne de s entendre dire : C'est de votre bouche que je tire ma gloire la plus pure. Enfant respectable, si grand et si petit, si fort et si faible, qui réunissez si bien la gloire des héros, et les charmes des enfants, qui les faites servir l'un à l'autre, et sortir l'un de l'autre, par un éclat mutuel et une victoire réciproque, levez-vous, venez promptement. Dieu vous attend pour vous couronner : *Surge, propera, veni coronaberis.* (*Cant.*, IV, 8.) Soyez à la tête des héroïnes naissantes, ou plutôt des héros les plus avancés. Une troupe nombreuse va se joindre à vous, vous les conduirez dans le temple : *Adducentur post eam in templum.* (*Psal.* XLIV, 16.)

Admirons maintenant les vertus héroïques de Marie dans sa présentation.

SECONDE PARTIE.

Un enfant plaît, il amuse, il se fait aimer, et peut contribuer à la gloire de Dieu même. Tels furent les premiers martyrs qui arrosèrent son berceau de son sang innocent. Tandis que les airs retentissent du concert des anges qui annoncent sa venue; que l'étable voit des rois prosternés à ses pieds, qui adorent ses premiers moments, les campagnes de Bethléem gémissent des coups que la barbarie décharge sur une foule d'enfants. Glorieuses prémices de la grâce, que vous êtes heureux de mêler votre sang aux larmes d'un Dieu, et de cueillir des palmes en naissant. En vain une mère désolée frappe vos oreilles de ses cris perçants; en vain à vos yeux présente-t-elle son sein au fer du bourreau, pour vous servir de bouclier. Insensibles à la fureur et à la tendresse, au mérite et à la gloire, vous vous jouez avec la mort, vous remportez sans le savoir, des couronnes qui n'ont rien coûté à votre courage : *Aram ante ipsam simplices palmas, et coronis luditis.* Quelle gloire pour Dieu! de voir aujourd'hui cette sainte victime aussi faible que celle qu'égorgeait Hérode, s'immoler volontairement sur son autel par un nouveau genre de martyre. Ah! si, assez jeunes encore pour éprouver la faiblesse de l'âge, mais déjà assez éclairés pour vous y rendre supérieurs, vous pouviez, comme Marie, ajouter à votre sacrifice le mérite de l'obéissance et la ferveur de la charité. Vous verriez avec transport que vous êtes ses premiers martyrs, et qu'à votre âge on souffre le martyre le plus glorieux et le moins suspect. Jamais le Seigneur ne fut mieux servi que par vos faibles mains, jamais il ne fut mieux loué que par vos lèvres, jamais il ne fut mieux aimé que par votre tendre cœur.

Quelque touchants que soient les charmes de l'enfance, ils n'ont qu'un temps; bientôt ils seraient insipides et sans mérite, si on n'y voyait, comme dans les animaux et les autres ouvrages de la nature, qu'un effet naturel et mécanique du mouvement des organes. L'esprit et le cœur demandent quelque chose de plus. La raison et le sentiment peuvent seuls les satisfaire. Etendue, durée, désintéressement du sacrifice, choix libre et éclairé, qui, en donnant tout pour toujours et sans intérêt, connaisse comme Marie naissante, le prix de ce qu'il donne et le mérite de celui qui reçoit; voilà l'héroïsme. Sans cela, hommage stupide et frivole, incapable de flatter un être intelligent, qui ne peut se payer que d'estime et d'amour.

Ne craignez pas les difficultés. Partez, jeunes gens, volez à la victoire; les plus difficiles sont pour vous, les plus belles couronnes vous attendent. Ne craignez point, jeune David, le superbe géant qui insulte les troupes d'Israël, vos faibles mains vont renverser le colosse; armées de son propre glaive, elles couperont sa tête orgueilleuse. Goliath méprise votre jeunesse; qu'il sache qu'avec le Seigneur elle est toute-puissante : Saül en a vaincu mille; un enfant en a terrassé dix mille. Depuis longtemps aguerri, quoique plus jeune encore, vous saviez déjà attaquer les lions, et arracher les brebis de leur gueule écumante. Grimpez sans crainte, intrépide Jonathas, sur cette montagne escarpée, couverte de Philistins, elle va l'être de vos trophées; vous suffirez avec votre écuyer, pour les mettre en fuite. Percez, jeune Machabée, percez cette forêt de lances, bravez cette grêle de flèches; allez au milieu des ennemis, percer l'éléphant du roi, et vous ensevelir dans votre triomphe. Seuls dans tout l'empire de Babylone, résistez, jeunes Israélites, à un prince impie; trouvez des délices dans les brasiers; et du milieu d'une fournaise embrasée, apprenez à toute la terre à qui sont dûs les hommages divins. Insensibles au plaisir comme à la douleur, préférez dans cette cour superbe, le jeûne à la bonne chère, les viandes grossières aux mets exquis de la table du roi, les risques de l'abstinence à l'éclat de la

beauté. Par une récompense digne de vous et de Dieu, vous retrouverez la beauté dans la mortification, la vie dans les flammes. Il est écrit que les enfants vivent en sûreté, sous les ailes de la Providence : *Custodiens parvulos Dominus*. (*Psal.* CXIV, 6.)

Ils ne sont pas moins l'objet de sa plus intime familiarité, que des plus grands prodiges. Jeune Samuel, apprenez la destinée du grand-prêtre, annoncez-lui son triste sort. Vous ne connaissez pas encore ma voix; un jour viendra que vous serez appelé mon prophète, et que vous distribuerez les royaumes. Allaité par une mère pieuse qui vous consacra à mon service avant votre naissance; porté de bonne heure dans mon temple; la victime parée de ces nouvelles fleurs, pare infiniment mes autels. Je veux vous communiquer mes secrets : *Sapientiam præstans parvulis*. (*Psal.* XVIII, 8.) Ne craignez rien, chaste Susanne, accusée par deux infâmes vieillards, dont l'âge et la dignité semblent garantir la déposition, déjà condamnée et menée au supplice. Ne craignez rien encore, un enfant va plaider votre cause, et dévoiler le mystère d'iniquité. Dieu aime les vertus pures et naïves de l'enfance, et sait, quand il lui plaît, remplir les enfants d'une sagesse supérieure à celle des vieillards. Ecoutez, maison de Jacob, apprenez votre grandeur future, un enfant doit un jour monter sur le trône d'Egypte. Le soleil, la lune, et douze étoiles l'adoreront. Cet enfant lui-même en est instruit par un songe, et va vous découvrir l'avenir; Dieu l'a permis. Des jeunes gens auront des visions aussi bien que les vieillards. Mon esprit se répandra sur eux; j'en fais choix pour être mes prophètes : *Juvenes vestri visiones videbunt*. (*Joel.*, II, 28.)

A quelle balance mettrez-vous donc la victime qui monte aujourd'hui à l'autel? Que pensez-vous de cet enfant; n'a-t-il que les tendres attraits, que les vives couleurs, que le doux empressement, que l'agréable candeur de l'enfance? Savez-vous qu'il est éclairé d'une lumière divine? A-t-il, comme Joseph, la connaissance de l'avenir par des songes? Sait-il, comme Daniel, démêler les détours de la calomnie et de l'artifice? L'a-t-on vu, comme David, déchirer les lions et renverser les géants; ou comme les trois enfants, mépriser et amortir les flammes de Babylone. Fut-il sanctifié dans le sein de sa mère, comme l'a été Jérémie, ou comme doit l'être Jean-Baptiste. Ah! c'est trop peu dire, la grâce, la vertu, la perfection ne sont pas ici le fruit tardif d'un âge avancé. Ses premiers pas sont des pas de géant, ses premières actions sont un tissu de victoires, ses essais un enchaînement de prodiges. L'exemption du péché, l'abondance de la grâce, la fidélité de la correspondance, caractérise la conception même d'une héroïne, qui, dans sa présentation, offre à Dieu sans réserve, sans intérêt et sans retour, le plus beau de tous les sacrifices.

1° Sacrifice sans bornes, détachement absolu; le monde n'a rien d'assez flatteur pour la séduire. Elle quitte tout, d'abord ses parents pour vivre dans la retraite; il semble que Dieu, jaloux de l'éducation de sa mère, veuille en quelque sorte l'avoir sous ses yeux, dans le lieu saint, et la faire instruire par ses ministres. Plusieurs Pères de l'Eglise avancent même qu'elle avait l'entrée libre du sanctuaire; faveur qui n'était accordée qu'au grand-prêtre, et qui ne l'a été depuis qu'à saint Jacques, surnommé le *Juste*. La nouvelle Anne y fit voir un sacrifice plus grand que celui que le grand-prêtre admira dans la mère de Samuel, et une victime bien supérieure au prophète. La mère du Messie, plus courageuse qu'Abraham quand il quitta son pays et sa famille, et plus heureuse que lui, trouvera dans son Fils tout un monde. Toutes les nations seront bénies en lui; elle sera la prêtresse qui l'immolera dans le temple et sur le Calvaire : *Benedicentur in semine tuo omnes gentes*. (*Gen.*, XXII, 18.)

Dans un âge avancé, où l'on peut se passer de secours et jouir de sa liberté, ces séparations coûtent peu; mais un enfant a besoin de tout, et tout lui manque; plus il est éclairé, plus il sent ses besoins et son indigence. Quoique pleine d'amour pour tous ses enfants, une mère sent je ne sais quoi de plus tendre pour le plus jeune. Elle le porte entre ses bras, elle entre pour lui dans le moindre détail, ses plus petits maux lui percent le cœur. Aimable Rachel, votre fils Benjamin ne vous fut pas moins cher, lors même qu'il vous arrachait la vie. Les douleurs et les risques de l'enfantement affligent une femme, dit le Seigneur; mais bientôt la naissance d'un fils lui fait oublier ses douleurs : *Non meminit pressuræ*. (*Joan.*, XVI, 21.) Les animaux participent à ce penchant invincible; les plus féroces semblent perdre leur férocité. La poule se sacrifie pour ses poussins qui ne font que d'éclore. Le tigre et le lion ont soin de leurs petits. Mais trouve-t-on chez des étrangers ces entrailles maternelles que tout intéresse, que tout attendrit? Et sans même faire tant de réflexions sur l'avenir, nous arrache-t-on sans peine au sein qui nous donna la vie, aux mamelles qui nous ont allaités? Des cris perçants, des larmes amères, mille petits efforts pour s'y réunir, laissent-ils ignorer jusqu'où va l'amour d'un enfant? Qu'il en dut coûter à Marie de s'y résoudre? Son âge, ses besoins, sa faiblesse, relèvent le prix et font l'éloge de sa fermeté : elle trouva tout en Dieu. Quand même une mère pourrait oublier ses enfants, je ne vous oublierai jamais, dit le Seigneur, mes entrailles sont émues sur vos besoins. Je vous porte dans mon cœur, vous êtes écrite dans mes mains; la prunelle de mes yeux ne m'est pas plus chère. Venez, rassemblez-vous sous mes ailes. Tous les autres enfants lui fussent-ils indifférents, pourrait-il oublier sa sainte mère? Parlez pour nous, puissante médiatrice, déployez le crédit que l'âge et la vertu vous assurent. Vos soupirs tout puissants obtiendront sans peine ce qui se-

rait refusé aux vœux ardents des autres. Le prophète conseille au pécheur d'intéresser les enfants auprès de leur juge, pour obtenir grâce, comme ce criminel qui mit un enfant sur sa tête, pour lui servir de bouclier contre la foudre, espérant qu'en faveur de l'innocent, on pardonnerait au coupable : *Congregate parvulos.* (*Joel*, II, 16.) Allez au temple, comme les enfants que Béthulie opposa aux armes d'Holopherne, en les faisant prosterner au pied des autels; allez fléchir pour nous le Seigneur irrité, ou plutôt à peine sevrée, et déjà comme Judith, victorieuse dans votre conception, du superbe Holopherne, offrez au temple les dépouilles que vous avez remportées. Vous êtes notre consolation et notre gloire : *Tu gloria.* (*Judith*, XV, 10.)

Marie abandonne ses biens ; ils étaient médiocres à la vérité, elle ne les possédait pas encore. Elle savait bien que, destinée à jouir d'un bien infini, le cœur de l'homme ne peut être satisfait d'un bien frivole ; mais toujours prête à renoncer à la plus brillante fortune, mérita-t-elle moins les complaisances de celui qui préfère deux deniers d'une pauvre veuve aux grandes sommes des pharisiens? Un jeune homme dans le bel âge, martyr des plaisirs dont la soif le dévore, erre sans cesse d'objet en objet ; et loin de le rendre heureux, leur possession même le dégoûte sans cependant le guérir de la folle passion qui en cherche toujours de nouveaux. Dans la maturité de l'âge, l'ambition tyrannise ; on ménage des protecteurs, on amasse des richesses, on s'arrache les biens mêmes qu'on s'est procurés; on ne sait pas en jouir. Les infirmités de la vieillesse en troublent la jouissance, la crainte de les perdre en ôte la douceur ; enfin au moment qu'on y pense le moins, la mort en dépouille.

Plus sage que l'enfant prodigue, qui demande sa portion de patrimoine ; plus généreuse que le jeune homme de l'Evangile, que la proposition de quitter ses biens afflige et décourage, elle se livre à la Providence, contente de ce qu'on lui fournira dans le temple ; et par une sorte d'indifférence et d'inattention qui lui ôte jusqu'à l'idée des richesses, elle pratique d'avance cette sublime pauvreté dont son Fils donnera le conseil et l'exemple, et que tant de saints religieux pratiqueront après lui. Ah ! ce n'est pas alors que la pauvreté lui fut difficile. Elle eût avec plaisir manqué de tout ; elle manqua souvent du nécessaire. Mais quelle douleur lorsqu'elle verra le plus aimable des hommes dans une crèche, réduit à la dernière extrémité, sans rien avoir pour le soulager! Pauvreté rigoureuse, portâtes-vous jamais des coups plus pesants que quand vous ravîtes au cœur d'une mère, et d'une sainte, le moyen de secourir un fils et un Dieu souffrant? Quel sacrifice connu du seul amour, en se dépouillant, dépouiller son Maître, appauvrir un Dieu, et le laisser dans la souffrance !

Elle immole son corps par un vœu de virginité jusqu'alors inouï, et renonce à l'espérance si flatteuse pour une femme juive, de revivre dans sa postérité et d'entrer dans la lignée du Messie. Issue du sang de David, dont le Messie devait naître, elle avait droit d'y aspirer plus qu'une autre : prévenue de tant de grâces, était-il difficile d'entrevoir les desseins secrets sur elle de la miséricorde divine ? Le temps de la venue du Saint des saints, fixé par Daniel et par les prophètes s'approchait. Ce n'étaient pas des aïeux, c'était une mère qu'il fallait lui choisir. Désirs innocents que la vertu eût avoués. Qui aurait pu la blâmer, si, comme Sara et Rachel, elle eût désiré d'être féconde? Sa joie, en obtenant un fils, eût-elle été moins légitime que celle de sa cousine Elisabeth, à la naissance de Jean-Baptiste? Pleine d'amour pour Dieu, unie à un saint époux, quelle gloire pour lui et pour elle, de voir un Dieu leur fils commun ! gloire légitime, dont la plus profonde humilité n'eût pas été alarmée, à laquelle le comble des dons de la nature et de la grâce semblait donner droit. Mais tout est inconnu à une vierge qui ne veut plaire qu'au céleste Epoux, et qui doit en être la mère. La fille de Jephté, privée à regret du mariage par le vœu précipité de son père, demande quelques mois de délai pour en déplorer la perte avec ses compagnes : *Dimitte me ut plangam paulum virginitatem meam.* (*Judic.*, XI, 37.)

Marie ne peut souffrir le moindre retardement; elle s'impose dès les premiers jours de sa vie un lien indissoluble, non-seulement pour l'acceptation souvent forcée de la stérilité, comme ont fait plusieurs saintes femmes, mais encore pour le retranchement volontaire de toute espérance, jusque dans le mariage. Sacrifice fait de si bonne foi, que quand l'ange vient lui annoncer l'éblouissante dignité de mère de Dieu, elle ne peut ni accepter, ni comprendre une faveur contraire à ses engagements.

Mais c'est par là même qu'elle affermit la couronne sur sa tête. Une pureté achetée par des tels sacrifices sera récompensée de la plus grande gloire. Celui qui ne se plaît que parmi les lis, aussi jaloux qu'elle de ce trésor, renverse les lois de la nature pour se le conserver; et par un miracle unique, on verra une vierge féconde. Eglise chrétienne, ne l'oubliez pas, célébrez l'offrande héroïque de cet enfant; vous lui devez l'auteur et le modèle de la perfection sublime dont vous faites profession. Deux enfants sont la source de la perfection chrétienne, l'un vous fonda en naissant dans une crèche, l'autre vous ébaucha en se consacrant dans le temple. Les voilà qui, comme des géants, partent du plus haut des cieux, du faîte de la sainteté : *Exsultavit ut gigas a summo cœlo*, etc. (*Psal.* XVIII, 6.)

Enfin une obéissance parfaite aux personnes préposées à son éducation, immola sa volonté. Salomon avait bâti près du temple une espèce de couvent où vivaient plusieurs femmes pieuses, qui avaient soin des jeunes personnes, que souvent les parents allaient offrir au temple par dévotion. Zorobabel

ménagea de pareils appartements dans le second temple. Le livre des *Machabées* dit que les filles qui y servaient, allèrent avertir le grand prêtre des attentats d'Héliodore. L'historien Josèphe rapporte que le grand Hérode en avait fait de même en réparant le temple; c'est là que Marie offerte par ses parents et par elle-même, passa jusqu'à son mariage, plusieurs années dans la dépendance.

Le sacrifice de la volonté est sans doute moins difficile pour un enfant à qui la docilité est naturelle. Mais la raison parfaite de Marie lui faisait trouver toutes les difficultés qui la rendent héroïque dans les autres : elle aimait la liberté, elle en sentait le prix, elle pouvait compter sur ses lumières et être l'arbitre de sa conduite : elle éprouva comme les autres, qu'après avoir quitté ses biens, ses parents, ses plaisirs, notre volonté toujours vivante résiste au joug qu'on lui impose, et qu'à travers mille prétextes qui la déguisent, on y demeure toujours attaché. Il fallait pour mettre le comble à l'héroïsme et à la récompense, lui en multiplier les difficultés. Heureux qui, regardant ses supérieurs comme Dieu même, dit toujours avec Marie : Qu'il me soit fait selon votre parole; son détachement lui mérite le titre de distributrice des grâces, sa séparation de ses parents la rend mère de l'Eglise, sa chasteté lui donne un Dieu pour fils; et par une participation de la souveraineté divine, son obéissance le lui soumet : *Erat subditus illis.* (*Luc.*, II, 51.)

2° Sacrifice sans intérêt. Non, ce n'est point ici une victime infortunée qu'on traîne à l'autel, elle est parfaitement libre, elle vient offrir sa liberté. Bien différents de ces parents inhumains qui, s'érigeant en maîtres, ou plutôt en tyrans de la vocation de leurs enfants, les destinent à leur gré, au cloître ou au monde, et selon les vues de leur passion, les obligent par leur mauvais traitements à chercher un asile aux pieds des autels et à l'inonder de leurs larmes, les parents de Marie lui laisse une entière liberté; ou plutôt que ne leur en coûte-t-il pas de se séparer d'une fille unique accordée par miracle, enrichie de toutes les grâces et de toutes les vertus? mais son courage lui sert de mère, sa ferveur décide son sort. Elle abandonne une famille qui l'aime, un monde qui l'invite, des plaisirs qui s'offrent, une liberté qui flatte, des années florissantes qui s'ouvrent; elle est elle-même le prêtre, son zèle vole au bûcher, sa fidélité enfante le glaive, sa charité consume l'holocauste.

Ce n'est pas une victime dont la sombre tristesse dépare les dons. Un enfant, il est vrai, a ses peines : mais qu'elles sont légères, qu'elles sont rares et courtes; le même instant les voit naître et s'évanouir, quelques larmes en sont le remède. Le sujet en est toujours petit, les impressions n'en sont jamais profondes. Il ignore ces soupçons désespérants de mille événements fâcheux, souvent imaginaires, mais qui causent toujours des maux trop réels. Trouve-t-il des obstacles à ses projets, il ne se fait point une étude sérieuse de les surmonter, et par là se délivre de la difficulté du travail et de l'inquiétude du succès. Il ne demande ni l'estime, ni le respect de personne; qu'on ait des égards pour lui, ou qu'on en manque, tout lui est égal. Mais autant il est indifférent pour les peines, autant est-il sensible au plaisir; tout lui plaît, tout l'amuse, tout l'enchante, une paix inaltérable remplit son cœur. Une riante sérénité règne sur son visage. Agréable mélange de modestie et de gaieté, qui allume le feu de ses regards, anime la vivacité de ses démarches, et répand le sel sur ses paroles. Ce n'est point un dehors affecté de bonne humeur, qui par politique ou par bienséance, couvre les chagrins cuisants dont on est rongé. C'est une joie entière et sincère, un doux transport, une agréable ivresse qui, sans excès, sans crime, sans repentir, inonde le cœur d'un plaisir parfait. Plaisir innocent qui ne coûte rien à la vertu; pur, qu'aucun chagrin n'altère; facile, que tout procure; sensible, que tout goûte; durable, que tout perpétue. On peut à tout âge goûter ce bonheur, quand on a l'esprit d'une sainte enfance. La félicité temporelle n'est pas moins que l'éternelle le partage des enfants : *Infantium est regnum cœlorum.* Marie goûtait ce bonheur par le privilége de son âge; elle le goûtait encore plus parfaitement par la force de sa raison et de sa vertu; pleine de cette joie qui passe tous nos sentiments, elle offrait à Dieu, avec une consolation ineffable, une victime charmée de son sacrifice, qui faisait ses délices de son immolation : *Hilarem datorem diligit Deus.* (II *Cor.*, IX, 7.)

Ce n'est point une victime mercenaire dont l'intérêt guide les pas; la beauté, l'esprit, la naissance, la jeunesse promettaient à Marie des plaisirs charmants et faciles; quoique l'obscurité d'une fortune médiocre mette des bornes à l'ambition, chaque état après tout a ses plaisirs et a ses avantages; l'obscurité même les rend plus paisibles. Moins traversés par l'envie, moins glacés par la bienséance, peut-être n'en sont-ils que plus doux. Mais le monde a beau étaler ses charmes, Marie renonce à tout pour son Dieu. Ah! que des pierres précieuses ainsi foulées aux pieds, vont enrichir son diadème. Seigneur, peut-elle dire mieux qu'un jour les apôtres : j'ai tout quitté pour vous : *Reliquimus omnia.* (*Matth.*, XIX, 27.) Mais ne pensez pas qu'elle ajoute comme eux : Que me donnerez-vous en récompense : *Quid ergo erit nobis?* (*Ibid.*) Assez payée, si le Seigneur est satisfait, elle ne cherche que sa gloire, sa gloire lui tient lieu de tout.

Ce n'est point ici une victime insensible dont l'indolence naturelle ou l'indifférence stoïque éteigne tous les sentiments; il est des caractères dont l'apathie assure la paix, il en est dont la délicate sensibilité enfante partout des monstres. Le favori d'Assuérus,

parvenu au comble de la félicité humaine, la trouve insipide. Il découvre à sa femme la plaie de son cœur : Je suis, disait-il, le plus puissant de l'empire, je ne vois au-dessus de moi que la majesté du trône. Un homme de la lie du peuple manque à ce qu'il me doit; je n'aurais pas dû m'en apercevoir, c'en est assez pour empoisonner tout. La vie m'est à charge, s'il ne la perd. (*Esther*, V, 12, 13.) Nous sommes les auteurs de nos maux; nos inquiétudes augmentent ceux dont nous ne sommes pas les maîtres. Une imagination échauffée qui les grossit, un caractère ardent qui s'y attache, un esprit prévenu qui les soupçonne, en font toute la réalité et tout le poids. Calmez vos passions, contentez-vous du nécessaire, vous serez bientôt satisfait : oubliez, n'apercevez pas ce qui se passe, vous serez content de tout le monde; heureux qui sait ne pas se rendre malheureux. Toutes ces vertus, il est vrai, aisées à la jeunesse, sont plus aimables que sublimes, plus heureuses que méritoires; souple et docile l'âme s'y tourne aisément au bien. Des passions encore naissantes ne livrent que de faibles assauts, le vice encore inconnu ne tend que de faibles pièges, le cœur innocent ne gémit pas des blessures du péché; la grâce jalouse d'en avoir les prémices, emploie avec succès ce que la piété a de plus tendre, ce que la crainte a de plus pressant, ce que les exemples ont de plus engageant, ce que l'éducation a de plus imposant, ce que les remords ont de plus vif. Il s'en faut bien que les vertus, quelque héroïques qu'elles soient dans l'enfance, soient aussi faciles dans un âge avancé. Il en coûte plus à un héros de devenir enfant qu'à un enfant d'être un héros; tout engage, tout soutient l'un, tout dégoûte, tout affaiblit l'autre, l'enfant ne tient à rien, il vole au combat sans obstacle; le héros tient à tout, il a bien des liens à rompre avant que d'aller à l'ennemi; Marie les brisa tous, et par la force de sa vertu en revint à cet état de détachement qui lui fit un mérite de la douceur de la liberté.

Les vertus éclatantes sont moins difficiles qu'on ne pense. En flattant l'orgueil, l'éclat dédommage, soutient, anime. On court sans peine au combat quand on espère, quand on goûte déjà les honneurs du triomphe; mais les vertus communes ne présentent qu'une guerre obscure dont le mérite est enseveli dans l'oubli; quoique accablants par le nombre, importuns par la continuité, rebutants par la durée, ces combats sont sans fruit et sans gloire, indifférents aux gens de bien et souvent méprisés du monde; la foi seule peut donner du prix à ce qui paraît n'en avoir aucun, la charité seule peut y soutenir ce prodige si rare dans les grands hommes, la grâce l'opérera dans Marie. Rien ne fut petit à ses yeux, et tout le fut pour son courage. Les autres enfants redoutent tout ce qui assujettit, la légèreté fait leur caractère; mais éclairée d'une lumière supérieure, elle sut estimer les moindres choses, elle en dévora les dégoûts, elle consacra jusqu'aux amusements et faiblesses de son âge. Tout doit être divin dans la Mère de Dieu.

A-t-on jamais compris l'obscurité où elle vécut, dans le Temple ? On ne voit, à la vérité, dans sa vie rien d'éclatant; à peine la connaissait-on. Mais son séjour dans le Temple est plus obscur encore : l'Evangile n'en parle point, la tradition de l'Eglise nous a conservé la pieuse action qui fait l'objet de nos éloges. Beauté cachée et tout intérieure dont Dieu seul connaît et couronne le mérite. Se peut-il que ce trésor céleste nous soit dérobé ? Le sacre des rois se fait-il en secret ? La consécration de la mère de Dieu doit-elle être inconnue ? La terre annonce par des feuilles et des fleurs les fruits qu'elle prépare. Pourquoi envier au monde la connaissance de la moisson de grâces, dont un si beau jour fait éclore le germe ? Lorsque l'arche d'alliance fut transférée à Jérusalem que de victimes, que de cantiques, quelle fête magnifique ! David oublie la majesté du trône et danse avec la foule. Pourquoi sera-t-elle moins solennelle la translation de la nouvelle arche dont la première n'était que la figure ? Ah ! l'humilité de Marie redoute le poison des éloges : Dieu souscrit à ses vœux, mais le nuage dont il la couvre donnera à sa gloire un nouvel éclat.

Beautés mondaines, idolâtres de vos charmes, toujours occupées à vous contempler et à vous parer; cœurs orgueilleux, enivrez-vous de votre mérite, toujours occupés à l'admirer et à l'étaler, venez apprendre de la plus parfaite des créatures l'assemblage divin de la grandeur et de l'humilité, du désintéressement et du sacrifice. Tout inconnue qu'elle est au monde, qui le croirait ? Marie est encore plus inconnue à elle-même, personne ne sait moins qu'elle ce qu'elle vaut; pleine de grâce et de lumières, personne ne connaît moins qu'elle sa sagesse et sa vertu; destinée à la divine maternité, personne ne connaît moins qu'elle son autorité et sa gloire; offrant à Dieu la plus précieuse victime, personne ne connaît moins qu'elle le prix de l'offrande et le succès de l'acceptation. Elle seule ignore ce que la terre admire, ce que le ciel honore, ce que Dieu voit avec complaisance.

Quel titre ne lui donnaient pas les grâces dont elle était déjà comblée ? Quelle carrière à l'orgueil ? Quelle espérance ? Quelle facilité à l'ambition ? Etait-il de places au-dessus de ses mérites ? Un homme superbe eût-il été surpris de la proposition de l'ange, elle n'eût été que l'accomplissement de ses désirs ? Marie étonnée ne peut la comprendre; que suis-je, dit-elle, pour monter à cette auguste dignité ? Que puis-je faire pour seconder des vues si supérieures à ma faiblesse ? Puis-je l'acheter par un crime, par une infidélité à mes vœux ? L'achèterais-je aux dépens de la plus exacte pureté ? mes résolutions sont aussi peu compatibles avec ces faveurs que ma personne en est indigne ? *Quomodo fiet istud ?* (*Luc*, I, 34.)

3° Sacrifice sans retour. Non, ce n'est point ici une offrande passagère, où le même jour

voit amener à l'autel et s'enfuir lâchement la victime prête à y courir quand elle le voit couvert de fleurs, et à l'abandonner quand le glaive s'y montre ; que n'a-t-elle mille vies à donner à Dieu ! Quelque héroïque que puisse être la première démarche des jeunes personnes, les monastères en sont pleins. C'est d'ordinaire dans la jeunesse que l'on décide de son sort et que l'on embrasse avec plus d'ardeur les pratiques de la pénitence. Mais soit légèreté, soit passion, soit difficultés imprévues, il en est peu dont le sacrifice ne soit sujet au repentir. L'héroïsme de Marie est plus parfait et plus constant. On ne voit point en elle ces tristes alternatives qui rendent tous les jours si différents de soi-même, ces étonnantes révolutions qui font si subitement passer de la ferveur au relâchement, de la régularité au désordre ; ces indignes réserves qui, dans l'obscure espérance d'un avenir incertain, laissent une ressource à l'amour-propre. Oui, mon Dieu, disait-elle, eussé-je à espérer des siècles de vie, je ne servirais jamais que vous ; voudrais-je dérober un instant à celui de qui je tiens tout ? en est-il qui ne soit une libéralité de votre main bienfaisante ? en est-il donc, peut-il en être où je cesse de vous aimer ?

Toute sa vie dans le Temple fut un tissu de vertu : elle servait Dieu dans le lieu saint, toujours en sa présence, remplissant tous les emplois dont on la chargeait : *In habitatione sancta coram ipso ministravi.* (*Eccli.*, XXIV, 14.) Planté, pour ainsi dire, dans la maison de Dieu, ce bel arbre y fleurissait par ses bonnes œuvres : *Plantatus in domo Domini*, etc. (*Psal.* XCI, 14.) C'était, selon l'expression de Jacob, un champ qui embaumait par la bonne odeur des fleurs de vertu que la bénédiction de Dieu y faisait naître : *Sicut odor agri pleni.* (*Gen.*, XXVII, 27.) Voilà la seule hostie qui ait eu toutes les qualités que demande saint Paul. Les animaux étaient privés de raison, les martyrs ne survivaient pas à leur sacrifice ; les plus justes ont bien des défauts ; mais cette hostie est sainte, vivante, agréable à Dieu, image du Verbe éternel, qui, dans les splendeurs des saints, rendant à son Père un hommage infini et éternel par la dignité de sa personne et par les vertus de son enfance, ne méprisant rien, tenant compte de tout, se communiquant, se prêtant, se livrant à tous, se faisant tout à tous, pardonnant sincèrement, promptement, sans retour, fait également les délices et la gloire de la terre et des cieux.

Tels furent les commencements de Marie ; la maternité divine n'eût-elle pas été un garant de la plus haute perfection, un si beau sacrifice, au commencement de sa carrière, répondait de la consommation dans son terme ? La jeunesse décide du reste de la vie; le germe du vice ou de la vertu, jeté de bonne heure dans un tendre cœur, porte son fruit tôt ou tard ; on assure enfin au démon ou à Dieu les derniers moments d'une vie dont les premiers soupirs lui furent consacrés : *Adolescens juxta viam suam etiam cum senuerit non recedet ab ea.* (*Prov.*, XXII, 6.)

Fut-il jamais de modèle plus achevé de la vie chrétienne, de la vie religieuse et de la vie ecclésiastique ? Où trouver un plus beau renoncement au démon, à la chair et au monde, que nous faisons tous au baptême ? Où trouver de plus beaux traits de pauvreté, de chasteté, d'obéissance? Voilà votre guide, vous que l'Eglise a reçus dans son sein, vous que renferment les murailles du cloître, vous qui montez tous les jours à l'Autel. Est-il de sainteté à laquelle vos engagements et son exemple ne vous invitent : pureté au milieu des plaisirs et des douleurs, indifférence sur la pauvreté et sur les richesses, simplicité dans les travaux et dans les succès ? Tout perdre sans regret, tout souffrir sans réserve, tout attendre sans désir, tout faire sans complaisance, ignorer seul ce que l'on est et ce qu'on fait, lorsqu'on est tout et qu'on fait tout. Voilà le chrétien qui porte dans son cœur, le religieux qui imite dans sa retraite, le ministre qui consacre sur l'autel, celui que Marie devait un jour enfanter. Ainsi arriveront-ils à la gloire éternelle. Je vous la souhaite, etc.

SERMON IV.

SUR LA MATERNITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Spiritus sanctus superveniet in te, ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei. (*Luc.*, I, 35.)

Le Saint-Esprit viendra en vous, et le saint qui naîtra de vous s'appellera Fils de Dieu.

Quel des deux est le plus admirable, un Dieu anéanti jusqu'à se faire homme, une créature élevée juqu'à être Mère de Dieu, un Dieu anéanti jusqu'à se soumettre, une créature élevée jusqu'à lui commander, un Dieu anéanti jusqu'à souffrir les misères de la nature, une créature élevée jusqu'à se soulager dans ses besoins? La vue de ces merveilles ravit le ciel et la terre. Qualité auguste de mère de Dieu, on ne parle de vous qu'avec transport. Qui est celle-ci, disent les anges, qui s'avance comme l'aurore, inondée de délices, appuyée sur son bien-aimé, belle comme un astre, terrible comme une armée rangée en bataille? *Quæ est ista?* Une grande merveille, dit saint Jean, a paru dans le ciel : Une femme couronnée de douze étoiles, et foulant la lune aux pieds? *Signum magnum apparuit.* (*Apoc.*, XII, 1.) Qui jamais, disent saint Bernard et saint Anselme, qui jamais pourra sonder l'abîme infini de la génération du Verbe et de la gloire de Marie : *Generationem Verbi, et Mariæ gloriam quis enarrabit?* Marie elle-même, moins flattée que surprise, plus éblouie qu'éclairée, se trouble à cette nouvelle : *turbata est* (*Luc.*, I, 29.) ; et avec la foi la plus docile, elle ne peut s'empêcher de demander comment pourra s'opérer cette merveille : *Quomodo fiet istud?* (*Ibid.*, 34.) Dieu lui-même, surpris, ce semble, de l'excès de sa bonté, la fait annoncer par les prophètes comme un prodige unique, après

avoir donné à l'esprit humain la liberté d'imaginer et de demander tout ce qu'il voudrait de plus grand. *Pete tibi signum, ecce Virgo*, etc. (*Isa.*, VII, 11.)

En effet, la qualité de Mère de Dieu, mérite et surpasse tous les éloges, mérite et surpasse toutes les prérogatives; et bien loin que l'admiration, où sa gloire jette une âme attentive, porte quelque atteinte aux droits de la Divinité, elle n'est qu'une suite de la grande idée qu'on a de la Divinité. On serait moins frappé si on avait moins de respect. Des sentiments médiocres laissent penser et parler avec une scrupuleuse précision. Le transport, le ravissement jettent dans un beau désordre. La sèche exactitude des novateurs qui, par respect pour Dieu, disent-ils, veulent réduire à de justes bornes les excès prétendus de nos acclamations, est moins l'effet des idées sublimes de la Divinité dont ils se flattent, que des idées basses de la maternité divine dont ils ne sentent pas le prix. Que l'hérésie rougisse de ses injurieuses déclamations, que la timide dévotion de quelques personnes trop facilement alarmées se rassure. Qui jamais a prétendu rendre à Marie des honneurs divins, soupçon aussi ridicule qu'injuste, que le vrai zèle ne forma jamais ; ou plutôt vain fantôme d'erreur, risque chimérique qu'on n'imagine que pour avoir un spécieux prétexte de combattre ce qu'on n'aime pas? L'hérésie des colliridiens, qui dans le IVe siècle avaient, dit-on, franchi ces bornes, ne fut qu'un léger nuage qui à peine formé disparut aussitôt. Ah! il ne sera pas dit que l'attachement pour Marie ait jamais troublé l'Eglise; l'erreur et le schisme ne porteront jamais de si saintes livrées; mais il sera toujours vrai de dire que pourvu qu'on réserve à Dieu les attributs qui lui sont propres, on ne peut, pour l'honneur de Dieu-même, dire rien de trop en faveur de Marie.

Le ciel et la terre ont travaillé à ce grand ouvrage, les prophètes l'ont annoncé, la loi de Moïse en a été la figure ; ce qu'il y avait de plus saint dans la Judée y a préparé les voies; Joachim et Anne en donnant Marie au monde ; Joseph en prenant la qualité de son époux ; le précurseur en tressaillant à sa présence ; Elisabeth en la comblant d'éloges ; les anges viennent lui apporter la nouvelle de sa maternité, l'adorable Trinité en paraît toute occupée, les trois personnes divines semblent se partager les rapports qu'elles veulent avoir avec Marie, et l'intérêt qu'elles daignent prendre à sa divine élévation; le Saint-Esprit la remplit de grâce et la rend féconde : *Spiritus Sanctus superveniet in te*; le Verbe éternel prend dans son sein un corps formé de sa substance, *nascetur ex te Sanctum*; le Père céleste l'associe à sa paternité, en la faisant mère de son Fils : *Vocabitur Filius Dei*; Marie, sans le savoir, s'y dispose par ses vertus et le consomme par son acquiescement : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* (*Ibid.*, 38.) Encore une fois nous nous perdons dans ces abîmes; les termes nous manquent pour exprimer notre surprise; on tombe dans une espèce d'ivresse que le monde condamne, parce qu'il ne la connaît pas.

Justifions cette prétendue folie, ou plutôt cette céleste sagesse ; expliquons, s'il est possible, la grandeur de la divine maternité, image de la génération éternelle. Oui, divine, le terme n'est pas trop fort; nous en ferons sentir la justesse dans ce discours : 1° Divine dans son principe; le Saint-Esprit en est l'auteur. 2° Divine dans son terme; le Verbe éternel en est le fruit.

Esprit-Saint, apprenez-nous à parler du plus grand de vos ouvrages. Pouvons-nous employer auprès de vous de médiation plus puissante que celle de votre épouse; pouvons-nous lui adresser des paroles plus engageantes que celles qu'un ange lui porta de votre part? *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il arrive enfin ce moment si longtemps attendu, l'origine de notre bonheur et le fondement de notre espérance. Il arrive ce moment heureux où le Désiré des nations doit se montrer sur la terre. Le Très-Haut jette les yeux sur ce nombre infini de créatures que sa toute-puissance renferme dans ses trésors pour y trouver une vierge qui mérite d'être élevée à l'auguste dignité de Mère de Dieu. C'est ainsi qu'Assuérus, voulant choisir une épouse : Allez, dit-il à ses officiers, rassembler dans tout mon empire ce que vous trouverez de plus accompli; je veux l'élever à la dignité royale. Quelle gloire au milieu de tant de rivales et de rivales si bien choisies, de recevoir de la main du prince la couronne de la beauté! La pieuse Esther mérita par ses vertus et ses attraits d'être la figure de Marie : *Adamavit eam plusquam omnes.* (*Esther*, II, 17.) Que ne faut-il pas à une Mère de Dieu? Foi vive, charité pure, obéissance parfaite, humilité profonde, sagesse consommée; tout lui est dû et on attend tout d'elle.

Oui, Seigneur, votre choix est tout fait, vos lois sont portées, l'éternité a vu dans vos adorables décrets la prédestination de la reine du ciel et le dessein de l'enrichir par des grâces sans nombre. Venez, vierge sainte, destinée à de si grandes choses, venez du Liban, vous serez couronnée. Le Très-Haut, charmé de vos vertus, vous appelle à son lit nuptial, à son trône, à son cœur ; il veut être votre époux, il veut être votre fils : *Veni, coronaberis.* (*Cant.*, IV, 8.)

Mais, pour former le corps de ce nouvel Adam, quel sera le précieux limon dont la main du Créateur daignera se servir? Quelle sera la tige fortunée qui portera ce rejeton de Jessé sur lequel l'esprit de Dieu doit se reposer? Quelle sera la nuée lumineuse dont le sein fécond fera pleuvoir cette douce rosée? L'univers trouvera-t-il dans les pierres précieuses, dans les riches métaux, que les entrailles de la terre dérobent à nos yeux, ou dans les rayons éclatants de l'astre

qui nous éclaire, de quoi faire une demeure au Très-Haut? Ne faudra-t-il pas que la Toute-Puissance parle encore une fois au néant pour en faire éclore la chair adorable qu'un Dieu doit adopter? Pourra-t-elle en créer qui en soit digne? Oui, le monde est assez riche pour fournir ce trésor; on le trouvera dans le sein de Marie. Ces chastes veines feront couler le beau sang qui doit y être employé; son sein sera le trône glorieux d'où l'époux sortira comme de son lit nuptial. En fut-il jamais de plus digne de Dieu? aussi Dieu seul en est digne.

En cessant, après neuf mois, de faire un même corps avec Marie, il ne cessera pas de se nourrir de sa substance. Lait virginal, qui fûtes sucé par ce divin enfant, vous apparteniez à Marie, vous sortiez de son fonds, vous passiez du sein de l'un dans la bouche de l'autre afin que, changeant encore chaque jour la substance de Marie en celle de son Fils, comme le Saint-Esprit l'avait déjà fait quand il forma son corps, il fût vrai de dire que le corps d'un Dieu n'était rempli, n'était nourri, n'était composé que de la substance de Marie. Transfusion adorable, mystérieuse incorporation, ineffable transsubstantiation; ainsi, pluie céleste, fûtes-vous changée en une manne délicieuse pour nourrir pendant quarante ans un million d'hommes; ainsi, rocher aride, vous changeâtes-vous en une source d'eau vive pour étancher leur soif; ainsi, noces de Cana, vîtes-vous de l'eau changée en un vin inconnu à la prière de celle dont le sang avait été changé au sang d'un Dieu. Vous étiez, Marie, comme une Eucharistie vivante; figure admirable de ce que votre Fils devait faire un jour. Ah! mon Fils, pouviez-vous lui dire : Mes mamelles sont pour vous un calice rempli d'un vin exquis : *Meliora sunt ubera mea vino.* (*Cant.*, I, 1.) Ma chair est pour vous une viande et mon sang un breuvage : *Caro mea vere est cibus.* (*Joan.*, VI, 56.) Vous devez nourrir les hommes de la vôtre et la mienne vous a nourri; je n'imite pas ces mères inhumaines qui abandonnent à des mains étrangères le fruit naissant de leurs entrailles. Prenez, mangez, buvez, ceci est mon corps, oui c'est mon sang : *Hoc est corpus meum.* (*Matth.*, XXVI, 26; *Marc.*, XIV, 22; *Luc.*, XXII, 19.) N'en doutons pas, le corps de Jésus-Christ fut formé et nourri de la substance de Marie, comme le fruit de l'arbre du suc nourricier. Ce n'est pas un corps descendu du ciel, composé de quelque matière plus subtile à qui son sein ait servi de temple, comme l'ont avancé quelques hérétiques des premiers siècles. C'est la matière propre du corps de Marie, qui est devenue la matière du corps de Jésus-Christ; le sang de Jésus-Christ a été le sang de Marie, la chair de Jésus-Christ a été la chair de Marie, dit saint Augustin : *Caro Christi, caro Mariæ.*

Mais, que dis-je? Ignorons-nous que Marie a fait vœu de virginité? Comment consentira-t-elle à l'exécution d'un projet qui détruit ses engagements les plus inviolables, elle qui, dès la troisième année de son âge, s'est consacrée solennellement à son Dieu, elle qui n'a voulu prendre qu'un époux vierge, engagé à la pureté par de semblables liens, consentira-t-elle jamais à perdre un trésor si précieux et si cher? Qu'on ne se flatte pas de l'éblouir par des promesses; le titre glorieux de Reine du ciel et de la terre et de Mère de Dieu ne suffit pas pour l'y résoudre : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* (*Luc.*, I, 34.) Ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu, vous deviendrez mère; mais votre virginité, loin d'en souffrir, n'en sera que plus parfaite. Le Fils que vous devez donner au monde est l'époux des vierges, il ne se plaît que parmi les lis. Se fût-il jamais uni à vous étroitement, vous eût-il jamais acceptée pour mère si les charmes de votre pureté n'eussent gagné son cœur? Le sang précieux qu'il va recevoir de vous, devenu dans l'Eucharistie le breuvage des hommes, fera germer en eux cette divine vertu : *Vinum germinans virgines.* (*Zach.*, IX, 17.) Le divin époux qui va vous environner de son ombre, plus jaloux que vous-même de votre pureté, en sera le gardien et le protecteur; voudrait-il partager votre cœur avec quelque autre? Vous serez toute à lui : *Spiritus sanctus superveniet in te.* (*Luc.*, I, 35.)

Mais si ces raisons ne suffisent pas pour vous convaincre, établissons cette vérité capitale: 1° par les *figures les plus claires*; 2° par les *convenances les plus fortes*; 3° par les *décisions les plus expresses.* L'honneur de Marie est au-dessus des moindres soupçons.

1° *Figures les plus claires* de l'Ecriture sainte. Le monde avait été depuis longtemps prévenu de ce grand mystère, et il était de la sagesse de Dieu qu'il y fût préparé. La faiblesse humaine nous alarme peut-être. Dans un vase fragile, quel risque ne court pas la vertu! Dans un monde corrompu, que d'écueils elle trouve! Les plus grands hommes éprouvent en gémissant que l'esprit est prompt, mais que la chair est faible. Ne craignons rien pour Marie. Tantôt un buisson ardent qui brûle sans se consumer, tantôt un lis qui naît, qui vit, qui croît au milieu des épines, tantôt une toison sèche au milieu d'une terre détrempée, ou, au contraire, toute mouillée au milieu d'une terre sèche, nous présentent une créature privilégiée qui, comme les trois enfants de Babylone, bravera les flammes de la concupiscence; une créature merveilleuse dont la pureté sera inviolable, au milieu de tout ce qui pouvait la flétrir, ou plutôt exempte par un miracle des humiliantes attaques, des injurieux attentats, des libertés même légitimes qui nous font trembler : *Sicut pluvia in valle descendisti.*

L'impossibilité du miracle vous déconcerte, vous ne pouvez comprendre que, contre une loi commune à tout ce qui jouit de la vie, une vierge devienne féconde. Il est vrai que depuis tant de siècles, dans tant de climats, dans cette multitude infinie de créatures que le monde a vues éclore, la stérilité a été constamment inséparable de la vir-

nité. Que rien ne vous étonne, le bras de Dieu n'est pas raccourci : voyez la baguette d'Aaron qui porte des fleurs et des fruits au milieu de l'arche; voyez ce pain céleste pétri de la main des anges, qui tous les jours, comme la rosée, tombe du sein de la nue et couvre un stérile désert; voyez ce rocher aride dont une parole amollit la dureté et fait couler des sources d'eau vive. Souvenez-vous de plusieurs femmes stériles ou avancées en âge, tout à coup devenues fécondes. Apprenez qu'il est plus d'une espèce de fécondité; rien n'est impossible à Dieu; il sait, quand il veut, rendre tout fertile et remplir de lait les chastes mamelles d'une vierge; après avoir fait sortir un monde du néant, il n'est point assujetti aux lois ordinaires de la naissance des hommes. Un ange, par ce raisonnement, lève les doutes de Marie : *Ecce Elisabeth cognata tua*, etc. (*Luc.*, I, 36.) Rendons justice après elle à la toute-puissance divine : *Non erit impossibile apud Deum*, etc. (*Ibid.*, 37.)

La sainteté du mariage vous rassure : un Dieu peut-il être si fort jaloux de la virginité de sa mère? Le mariage béni de sa main, dans le paradis terrestre, seul, comme dit l'Eglise, sauvé dans le naufrage du monde, seul épargné dans la punition générale du péché originel, le mariage béni de nouveau par le Fils de Dieu, élevé à la dignité des sacrements, destiné à représenter son union avec l'Eglise; le mariage pourrait-il alarmer sa délicatesse, et après avoir donné tant de saints, ternirait-il la gloire du Saint des saints? Apprenons de lui-même sa divine jalousie : là c'est un sanctuaire inaccessible, qui n'est ouvert qu'au seul grand prêtre; ici c'est un jardin scellé, une fontaine scellée, où le seul Epoux peut entrer; ailleurs c'est la porte du temple toujours fermée, le Dieu d'Israël peut seul y passer : *Porta clausa per quam transibit Deus Israel.* N'en doutons pas, il est une créature chérie que Dieu se réserve; il ne peut souffrir le partage de nos cœurs, souffrirait-il qu'un homme partageât le cœur de sa mère et profanât son corps sacré? Apprenons de quelle gloire il est flatté

Vous voilà élevée sur une légère nuée, débarrassée du poids de la concupiscence et du péché, des douleurs de la grossesse et de l'enfantement, des dangers et de la corruption de la fécondité ordinaire : *Ascendet Dominus super nubem levem.* (*Isa.*, XIX, 1.) Que la terre s'ouvre et fasse germer le juste; il montera, comme un petit arbrisseau, d'une terre aride et en friche que la charrue du laboureur n'a point travaillée : *Ascendet sicut virgultum de terra sitienti et in via.* (*Isa.*, LIII, 2.) Cette pierre angulaire et fondamentale, ce Christ désiré des nations a été tiré du sein d'une vierge, comme une pierre arrachée de la montagne, sans le secours d'un homme : *Lapis abscissus de monte, sine manu hominis.* (*Dan.*, II, 34, 45.) Serpent infernal qui, dans la première femme, avez perdu le genre humain, sachez que c'est la postérité de la femme, et non celle de l'homme, le Christ né d'une Vierge, qui vous fera la plus rude guerre : *Inimicitias ponam inter semen tuum et semen mulieris.* (*Gen.*, III, 15.)

Ajoutons les prophéties aux figures. J'entends le prophète Jérémie qui prédit une grande merveille et qui exhorte l'univers à s'y rendre attentif; mais c'est une merveille que Dieu a créée, c'est-à-dire qu'il la produit seul, sans le secours de l'homme : *Novum creavit Dominus super terram.* (*Jerem.*, XXXI, 22.) Une femme, dit-il, par un miracle inouï, doit renfermer un homme. Est-ce donc là tout le prodige? Ce qui arrive tous les jours doit-il paraître si surprenant? Ah! disent les Pères, cette femme admirable renfermera dans son sein, non pas un enfant comme les autres, mais un homme fait, ou plutôt l'homme par excellence que le Saint-Esprit doit y faire naître : *Femina circumdabit virum.* (*Ibid.*) Isaïe nous développe ce grand mystère de la manière la plus précise. Roi d'Israël, dit-il, quelque impie que vous soyez, Dieu daigne faire des miracles en votre faveur. Demandez, Achas, le prodige qu'il vous plaira, imaginez ce qu'il y a de plus grand et dans le ciel et sur la terre : *Pete tibi signum a Domino.* (*Isa.*, VII, 11.) Vous refusez de faire ce choix, Dieu le fera pour vous, il surpassera toutes vos idées. Voici le signe de sa toute-puissance qu'il vous prépare, prodige du ciel, de la terre et des enfers : *Sive in excelsum supra*, etc. (*Ibid.*) Une vierge concevra et enfantera un fils : *Ecce virgo concipiet et pariet filium.* (*Ibid.*, 14.) Ce divin enfant sera appelé *Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous : *Emmanuel* (*nobiscum Deus*). (*Ibid.*)

2° Les *convenances les plus fortes.* Il fallait que l'incarnation du Verbe sur la terre fût l'image de sa génération éternelle dans le ciel. La virginité de sa mère devait en réunir tous les traits et en renouveler le mystère. Le Père éternel, en se connaissant lui-même, produit son image sans le secours de personne; il engendre un fils puissant, juste, saint, comme lui, égal à lui, et de même nature : *Imago substantiæ ejus.* (*Hebr.*, I, 3.) Ainsi, sans le secours de personne, le simple acquiescement de Marie aux ordres de Dieu fait agir le Saint-Esprit, il forme dans son sein un Homme-Dieu, semblable à elle, de même nature qu'elle : *Factum ex muliere.* (*Ibid.*)

Le Père éternel engendre son Fils unique de sa propre substance; de là vient, dit saint Grégoire de Nazianze, qu'il est proprement le seul père, puisque que son fils tient tout de lui et de lui seul : *Ex utero genui te.* (*Psal.* CIX, 3.) Marie de même fournit seule, de sa propre substance la matière du corps de son fils; elle seule par conséquent peut être appelée parfaitement mère, puisque son fils tient tout d'elle, et d'elle seule : *Sola mater.* L'Homme-Dieu a un père et une mère, et en même temps, à divers égards, se trouve sans père et sans mère. Ainsi saint Paul, après Moïse, nous dépeint le grand prêtre Melchisédech, roi de Salem, figure du grand prêtre de la loi nouvelle : *Sine pa-*

tre, sine matre, sine genealogia. (*Hebr.*, VII, 3.) Il ne conviendrait pas que la même personne eût deux pères ni deux mères. Jesus-Christ a un père en tant que Dieu dans le ciel, qui l'engendre sans mère; il a une mère en tant qu homme sur la terre, qui l'a conçu sans père, par une merveilleuse imitation de sa génération éternelle. Ainsi sont comme associées la paternité et la maternité divine pour produire le même terme, et par une sorte de virginité conforme chacune à leur nature, il peut dire de l'un et de l'autre à proportion : Mon père et moi, ma mère et moi, nous ne faisons qu'un. J'ai tout reçu de l'un dans la divinité, tout de l'autre dans l'humanité, je suis consubstantiel à tous les deux : *Ego et Pater unum sumus.* (*Joan.*, X, 30.)

La rédemption du monde est la création d'un monde nouveau. Il convenait qu'elle renouvelât le miracle de la création de l'ancien monde. Chaos du péché, débrouillez-vous; lumière de la vérité, répandez-vous; fruit de la grâce, multipliez-vous; terre des saints, peuplez-vous. La stérilité naturelle de la virginité est une espèce de néant d'où la puissance divine a tiré cet adorable enfant. Source unique de tout le reste, une parole a tout fait dans la nature : *Fiat, et facta sunt.* (*Gen.*, I, 3.) Une parole fera tout dans la grâce; Marie devenue toute puissante la proférera pour son fils, comme son fils l'avait proférée pour la nature : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* (*Luc.*, I, 38.) Le nouvel Adam sort des mains de son Dieu, formé du sang d'une vierge, comme le premier Adam sortit des mains de son Créateur formé d'une terre récemment créée, que nulle main n'a cultivée. Le Réparateur du péché ressemblera à son auteur. Une vierge avait perdu le monde, une vierge le sauvera. Eve fut coupable et rendit son mari criminel avant que d'avoir perdu son intégrité. Marie plus fidèle sera mère sans la perdre, et donnera au monde la sainteté incréée. Il fallait, dit saint Cyrille, que, par une espèce de renversement de merveilles, le nouvel Adam fût formé du corps d'une seconde Eve, comme la première Eve avait été formée du corps du premier Adam; ainsi, remarque saint Thomas, la toute-puissance divine donnera aux hommes des générations de toutes les espèces. Le cours ordinaire de la nature fait naître les hommes par le concours de deux sexes : la femme, au commencement du monde, sortit de la côte de l'homme sans le secours de la femme; le Fils de Dieu sortira du sein de la femme sans le concours de l'homme.

L'incarnation, source de toute sainteté, devait en être le chef-d'œuvre et le modèle. Jésus-Christ, fruit de toutes les perfections divines dans le ciel, de toutes les vertus humaines sur la terre, devait naître sur la terre, dans la splendeur des saints, comme il avait été engendré dans le ciel; n'imaginons rien de charnel dans la maternité divine. Ah! c'était assez, c'était trop d'humiliations pour le Fils de Dieu, de s'anéantir jusqu'à se faire homme; les plus grands miracles devaient le dédommager de ses abaissements : la nature, renversée en sa faveur, devait dès sa naissance venir recevoir ses lois et reconnaître sa puissance; il fallait lui choisir dans le sein de la plus pure des Vierges, un sang déjà purifié ou plutôt un sang qui, par un privilége unique, eût été préparé à devenir le sang d'un Dieu par une séparation de la masse corrompue, par l'exemption du péché originel, par la pureté parfaite du sein où il coule : *Voluit de Virgine immaculata immaculatus procedere.* Auteur et modèle de toute pureté, l'Epoux des vierges venait en donner au monde et des leçons et des exemples, il convenait que son incarnation pût être sans risque et avec fruit l'objet de la méditation des âmes les plus chastes; il devait être lui-même le fruit de cette vertu, nous en faire voir les plus merveilleux effets dans sa personne, et nous apprendre la fécondité des vertus par celle de sa mère. Ainsi nous montre-t-il que les personnes stériles sont plus fécondes que celles qui ont le plus d'enfants : *Multi filii desertæ magis quam ejus quæ habet virum* (*Galat.*, IV, 27.)

3° Les *précautions les plus sages.* Le Verbe et le Saint-Esprit jaloux de la pureté, l'un de sa mère, l'autre de son épouse, ont pris toutes les mesures que la sagesse peut inspirer pour la conserver inviolable; étaient-elles nécessaires? Non, sans doute. La sainteté de Marie garantirait tout; mais Dieu s'accommode à notre faiblesse, en rendant ce dépôt inaccessible, il veut écarter jusqu'à ces soupçons. Mesures d'éducation. Marie est d'abord confiée à saint Joachim et à sainte Anne, dont la piété digne de nos autels, répandit de bonne heure dans le cœur de leur fille le goût et le germe de la plus haute perfection, et la lui rendit comme naturelle; enfermée dans le temple comme dans une espèce de monastère, cette enfant, destinée à de si grandes choses, est remise entre les mains des prêtres et des femmes pieuses chargées de la jeunesse; elle y est élevée sous les yeux de Dieu, dans le lieu saint, et instruite par ses ministres. Ce germe exquis produit dans cette terre fertile les plus excellents fruits; elle n'en sort que pour passer dans la maison d'un époux digne d'elle, par sa pureté. Quel présage de virginité!

Mesures de consécration. Dieu ne se contente pas d'investir ce trésor de tout ce qui peut en assurer la conservation, il veut encore que le cœur lui soit attaché par des liens indissolubles. Dès l'âge de trois ans, Marie se présente au temple et fait vœu de virginité. Malgré l'opprobre de la stérilité si redoutée des femmes juives, malgré l'espérance prochaine du Messie, dont les filles de la tribu de Juda et de la maison de David pouvaient plus que d'autres espérer d'être les mères, malgré tout ce que les charmes d'une rare beauté et l'éclat d'une auguste naissance pouvaient lui promettre de flatteur, elle fait librement ce qu'une sainte vocation fait regarder dans le monde comme

un grand sacrifice; elle donne le premier exemple d'une vertu inouïe, qui ne passait pas même pour vertu; elle marche à la tête de cette troupe nombreuse de vierges qui suivent l'Epoux partout où il va. Quel garant de virginité!

Mesures de sanctification. Marie fut pleine de grâce; préservée du péché originel, elle n'éprouva jamais ces honteuses révoltes qui font trembler l'innocence, ces tentations importunes qui font la guerre à la vertu, ce foyer éternel du péché qui ne laisse pas respirer un moment, cette faiblesse qui, presque malgré nous, nous fait commettre mille fautes; Marie n'en commet jamais, même les plus légères; ajoutons à toutes ses autres vertus, une timide pudeur qui éloigne tous les dangers du vice, une modeste réserve qui en écarte jusqu'à l'ombre, une mortification rigoureuse qui en éteint jusqu'au sentiment, une pureté céleste qui en efface jusqu'à l'idée, un amour de Dieu, qui, en remplissant tout le cœur, en ferme jusqu'aux avenues; toutes les vertus se réunissent pour la défendre, toutes prennent les armes pour combattre la volupté, et forment en elle une sainteté éminente, unique, divine. Quelle assurance de virginité!

Mesure de mariage. Il le fallait ce mariage singulier, pour ôter tout soupçon à la malice, tout prétexte à l'incrédulité. Marie devait être mère. Convenait-il que sa conduite pût paraître suspecte à des yeux charnels, à qui ce grand mystère était inconnu? Mais en lui donnant dans son époux un gardien et un garant de sa pureté, le Saint-Esprit attentif se forme un homme selon son cœur, avec qui il peut en partager les droits; il lui donne un amour parfait pour la virginité, il lui inspire l'héroïque dessein de la conserver dans le mariage et de s'y engager par un vœu. Heureux époux, vous trouverez une épouse digne de vous, dont vous êtes seul digne. Une épouse docile à vos désirs, qui a prévenu votre dessein par un vœu semblable, consentirait-elle à s'unir à vous, si sa virginité avait à courir quelque risque? La prendriez-vous, si son éminente vertu ne calmait les alarmes que le nom de mariage inspire à la vôtre. Heureux époux, que n'anonncez-vous pas l'un de l'autre! Quelle preuve de virginité!

Mesure d'ombrage et de soupçon. Elles sont nécessaires à la vérité, en les éclaircissant on la constate. Une foi trop crédule est suspecte; mais comment récuser un témoin prévenu qui ne s'est rendu qu'à la conviction? En doutant comme saint Thomas, il nous oblige de ne plus douter; mariage céleste que la terre ne connaît pas, et qui doit lui donner la paix, que le ciel admire, que l'enfer redoute, que Dieu chérit, et dont il va tirer sa plus grande gloire; vous serez troublé, qui l'eût cru? Vous serez troublé par des soupçons en apparence trop légitimes. Cet heureux époux, qui se félicite de posséder une Vierge si pure, hélas n'est pas instruit, il n'a garde de s'attendre au mystère que Dieu vient d'opérer chez lui; mais trop certain de son malheur, il veut, sans flétrir sa réputation, s'éloigner en secret d'une épouse infidèle, de qui un vœu et un mariage semblaient garantir la vertu, et dont le crime trop avéré n'est pas moins injurieux à son Dieu qu'à son époux.

Non, Joseph, ne vous éloignez pas, vous êtes nécessaire aux desseins de Dieu, la lumière doit sortir des ténèbres; vos doutes ménagés par la Providence démontrent la virginité de Marie; elle eût dû paraître douteuse, si vous n'aviez pas douté. Votre indifférence pour ce sanglant outrage eût découvert le prétendu mystère de sa fécondité; mais quel témoin irréprochable qu'un époux qui doute, qui veut se séparer de son épouse, et qui, tout à coup changé, se réunit à elle inséparablement? Apprenons donc la virginité de Marie et sa divine maternité de la personne la plus vertueuse, la mieux instruite, la plus intéressée, la moins suspecte, je veux dire de son époux. Oui, apprenons de son époux, surpris de la voir féconde, combien il a respecté ce temple du Saint-Esprit; apprenons de son époux assez délicat pour vouloir l'abandonner, qu'il n'est ni indifférent ni complice; apprenons de son époux, résolu de s'éloigner sans bruit, pour ne pas blesser une réputation si entière, qu'il n'a rien aperçu que de saint dans sa conduite; apprenons de son époux parfaitement revenu, malgré des preuves en apparence si constantes, qu'une lumière divine lui a découvert le mystère; apprenons enfin de son époux élevant, aimant, adorant un fils étranger, nourrissant, respectant, chérissant une épouse jugée infidèle, ce qu'il a pensé de l'un et de l'autre. Faut-il avoir recours à la foi pour sauver l'honneur de Marie? Tout dépose en faveur de sa virginité. Concluons donc, avec l'ange, que sa maternité est divine dans son principe; le Saint-Esprit en est le seul auteur : *Quod in ea natum est de Spiritu sancto est.* (*Matth.*, I, 20.)

4° Les *Décisions les plus expresses.* Helvidius dans le IVe siècle osa s'élever contre la virginité de Marie, et saint Jérôme déploya toute la vivacité de son éloquence pour en maintenir le glorieux privilége. Jovinien après lui fit vainement des efforts pour faire revivre cette hérésie; elle fut presque aussitôt éteinte que formée, elle étonna le monde chrétien, imbu comme naturellement de l'idée de la virginité de Marie; elle en fut anathématisée : les conciles, les Pères, les peuples, l'univers ne parlent de Marie, par un langage uniforme, que sous le nom de la Vierge des vierges, de la sainte Vierge, de la Vierge par excellence; ils ne parlent que d'après l'Evangile qui l'assure en plusieurs endroits. L'ange Gabriel, dit-il, fut envoyé à une vierge épouse de Joseph : *Ad virginem desponsatam Joseph.* (*Luc.*, I, 27.) Ce saint époux n'abusa pas de ses droits : *Non cognovit eam.* (*Matth.*, I, 27.) Il ne parle que d'après les anges qui en promettent à Marie la conservation : *Spiritus sanctus superveniet in te* (*Luc.*, I, 35); que d'après Marie elle-

même qui le dit en termes exprès : *Virum non cognosco* (*Luc.*, 34); et qui n'accepte qu'à ces conditions la qualité de mère : *Quomodo fiet istud.* (*Ibid.*)

Il serait inutile de s'arrêter à prouver que Marie conserva le reste de ses jours une virginité si solennellement consacrée et scellée par un si grand miracle. Si l'Evangile parle des frères de Jésus-Christ, ce n'est que selon le langage ordinaire des juifs, qui donnaient ce nom aux proches parents; cette vérité n'a point d'ennemis; la vertu de Marie et celle de Joseph ne permettent aucun soupçon : la naissance d'un Dieu, la profusion de ses grâces, combien a-t-elle dû, depuis plus que jamais, faire révérer une épouse qu'on avait jusqu'alors si fort respectée ? Marie et Joseph n'eussent-ils eu qu'une vertu médiocre, le sanctuaire d'un Dieu leur serait devenu sacré.

Il n'est pas plus nécessaire d'établir que l'enfantement de Jésus fut aussi pur que l'avait été sa conception : lui était-il plus difficile de sortir du sein de sa mère sans violer le sceau de sa pureté qu'il ne l'avait été d'y être formée? Une Vierge, dit le prophète, concevra et enfantera : *Virgo concipiet et pariet.* (*Isa.*, VII, 14.) C'est le rayon du soleil qui passe au travers du cristal sans le rompre. Le Seigneur fera dans le sein de sa mère ce qu'il doit faire un jour dans le sépulcre, lorsqu'à sa résurrection il en sortira sans en renverser la pierre, ce qu'il fera dans le cénacle, lorsqu'il y entrera sans en ouvrir les portes : *Ingressus est januis clausis.* (*Joan.*, XX, 26.) Ne nous arrêtons plus à des vérités si constantes, donnons aux acclamations ce qu'il serait superflu de donner aux preuves.

Virginité précieuse, berceau du christianisme, à qui par un heureux retour le christianisme sert de trône, vous faites mutuellement la gloire l'un de l'autre. Souvenez-vous, religion chrétienne, que vous devez à la virginité de Marie votre Auteur, votre Législateur, votre Modèle. Souvenez-vous que votre Maître vous a chargée des intérêts de sa mère. En perpétuant la gloire du fils, éternisez l'honneur de Marie; employez votre autorité à la soutenir ; consacrez-lui des temples, établissez des fêtes, faites retentir les chaires de son nom sacré ; qu'une foule d'imitateurs de sa pureté en retracent à jamais le miracle ; faites-en une loi inviolable à tous ceux que le sanctuaire ou le cloître verrait se consacrer à Dieu; montrez-nous-en la plus haute perfection dans les saints : que les uns l'arrosent de leur sang sur les échafauds, que les autres lui immolent tous les plaisirs sous la pourpre, que le sexe le plus fragile triomphe des plus violentes tentations; établissez par vos décisions l'excellence de la pureté, inspirez-en l'amour par vos paroles. La pureté est la vertu du christianisme, le christianisme est la religion de la pureté, c'est la religion du fils d'une vierge.

Vierges chrétiennes, que renferme le favorable asile du cloître, entrez dans des vues si saintes; vous êtes le plus beau trophée que l'Eglise ait élevé à la virginité de Marie : son fils renaît dans chacune de vous, on retrouve dans les épouses une partie des beautés qui ont gagné son cœur. Jetez les yeux sur ce nombre infini de personnes qui, sur les pas de Marie, depuis dix-sept siècles et dans tous les lieux du monde, ont le courage, dans les plus beaux jours de leur vie, de sacrifier à Dieu sans retour tout ce que la faveur du monde et la tendresse d'une famille ont de plus brillant et de plus doux; voilà ce que l'Epoux disait dans les cantiques. Votre sein, par la multitude prodigieuse des enfants qu'il a portés, est semblable à un monceau de froment, mais par sa pureté céleste il est environné de lis : *Sicut acervus tritici vallatus liliis.* (*Cant.*, VII, 2.) Le Prophète parlant de ces deux prodiges de pureté, de la mère et des enfants, peint cette auguste reine couverte d'habits magnifiques, à la droite du roi, à la tête d'une foule de jeunes filles qu'on amène au prince : *Astitit regina; adducentur virgines post eam.* (*Psal.* XLIV, 10.) Ecoutez, ma fille, prêtez une oreille attentive à ma voix, si vous aspirez à me plaire ; oubliez tout, jusqu'à votre peuple, votre famille, vous-même, pour ne vous attacher qu'à moi : *Obliviscere*, etc. (*Ibid.*, 11.) Les plus grandes récompenses suivront ce parfait sacrifice ; les filles de Tyr, chargées de présents, viendront à vos pieds ; une foule d'enfants chanteront vos louanges dans tous les siècles.

Le paganisme, il est vrai, a vu des vestales qui se faisaient un devoir de la continence, en l'honneur d'une divinité qu'on disait l'avoir gardée : on trouvait même quelquefois dans le sein de la corruption qui y régnait et des passions divinisées qu'on y adorait, on trouvait des personnes qui connaissaient le prix de la chasteté. Le vice même, malgré les injures que lui fait vomir contre les gens de bien, et l'inutilité de ses poursuites, et la censure de ses excès, n'a jamais refusé des éloges à la vertu. Légère ébauche d'une pureté que Marie porta jusqu'au prodige et qui a été si bien et si souvent imitée dans l'Eglise : celle des païens était le fruit de quelque principe humain ; celle-ci est le triomphe de la grâce. Le paganisme s'imposa-t-il jamais les liens indissolubles d'un vœu solennel qui embrasse toute la vie? Ennuyées d'un état à leur gré trop gênant, les prêtresses païennes, tout au plus au nombre de quinze dans tout l'empire romain, soupiraient après ce moment où leur sacerdoce fini, les lois du célibat fussent enfin levées; la crainte d'un châtiment terrible retenait dans le devoir celles que l'intérêt ou la superstition y avait témérairement engagées : jamais la charité n'en fut le motif comme dans la mère des chrétiens et dans ses heureuses imitatrices. Au reste, contente d'arrêter les dehors grossiers du vice, la religion païenne portait-elle jamais la sévérité jusqu'à interdire les crimes intérieurs, les regards, les sentiments, les désirs, les pensées? Y vit-on ja-

mais des martyrs de la pureté, comme le saint Précurseur, en soutenir les lois aux dépens de leur vie, et comme sainte Agnès, sainte Catherine et tant d'autres, préférer la virginité et la mort même à un mariage avantageux? En vit-on jusque dans le mariage, supérieures à une occasion toujours présente, toujours violente, à la tendresse paternelle, à l'intérêt d'une famille, à la conservation d'un nom illustre, s'interdire des plaisirs faciles et légitimes? Enfin les divinités païennes les plus chastes, les plus puissantes, toujours stériles ou fécondes par le mariage, ont-elles jamais pensé d'allier la maternité à la virginité? Mère de Dieu, ces prodiges vous étaient réservés; vous pouvez dire bien mieux que la mère des Machabées : Je ne sais comment s'est formé dans mon sein un nouvel enfant : *Nescio quomodo in utero meo apparuistis.* (II *Mach.*, VII, 22.) Ce n'est pas moi qui ai formé, qui ai arrangé vos organes, le Saint-Esprit seul y a eu part : *Non ego ipsa compegi.* (*Ibid.*)

Virginité, vertu divine, divine dans vos retranchements, divine dans votre fécondité, vous délivrez des attaches et des partages du cœur; par vous l'homme vole librement, comme la colombe, dans le sein de Dieu : vous délivrez des occasions et des dangers, en élevant entre nous et le monde un mur de séparation, qui, en interdisant les espérances, en interdit les attentats et les approches : vous délivrez des distractions et des inutilités, en écartant les objets, les sollicitudes, les affaires, les intrigues qui engagent, qui égarent, qui enchaînent : vous supprimez les plaisirs qui enivrent, les passions qui abrutissent, la corruption qui souille, le goût de la volupté qui rend le mal presque irréparable; divine dans votre fécondité, vous produisez des mérites infinis par vos combats, des caresses ineffables de Dieu par vos charmes, des enfants spirituels innombrables par vos exemples, d'autres vertus sans nombre par votre séparation des plaisirs, des palmes immortelles par votre prix. A qui devons-nous et ces trésors et cette gloire, qu'à la maternité divine dont le Saint-Esprit fut le principe?

Maternité précieuse à ceux même que le mariage a saintement unis, vous devez être leur modèle; quoiqu'ils ne puissent ni imiter cette pureté céleste, ni en espérer le fruit divin, ils peuvent du moins obtenir une partie de son mérite par la sainteté de leurs intentions et la fidélité de leur continence; ils peuvent par une sage éducation et de bons exemples faire naître spirituellement dans le cœur de leurs enfants celui que vous donnâtes au monde : ainsi doublement féconde, vous serez la source des bénédictions qu'il plaît à Dieu de répandre sur les autres maternités, et qui toutes par leurs fécondités diverses sont une image de la divine fécondité qui dans l'éternité engendre le Verbe dans le sein du père, et qui le fait naître dans le temps du sein d'une vierge.

Cette maternité est non-seulement divine dans son principe, elle est encore divine dans son terme; un Dieu en est le principe, un Dieu en est le fruit.

SECONDE PARTIE.

Quand nous comparons la génération temporelle du Verbe dans le sein de Marie, à sa génération éternelle dans le sein du Père céleste, prétendons-nous y trouver une parfaite ressemblance? Ignorons-nous combien Marie est au-dessous du Très-Haut? Ce qui se passe à Nazareth est aussi humiliant pour le Fils de Dieu que ce qui se fait dans le ciel lui est glorieux. Là il n'a qu'une créature pour mère, ici un Dieu est son père. Sa naissance dans l'éternité est une suite nécessaire de sa nature divine, sa naissance dans le temps est un effet arbitraire de sa miséricorde, qui veut réparer le péché. L'Empirée le voit tout-puissant, immortel, impassible; la Judée l'amène faible, sujet aux souffrances et à la mort. Les ténèbres environnent sa crèche, il y est né inconnu, dans le silence de la nuit. Les plus vives lumières environnent son trône, il y est engendré dans les splendeurs de la Divinité. Un Dieu fait homme, la parole éternelle changée en un bégayement d'enfant, la majesté humiliée, la grandeur soumise, le Fils de Dieu fils d'une vierge. Tels sont les mystères d'anéantissement que nous adorons dans le Verbe incarné. Nous n'en soutenons pas moins que, quoique au-dessous du Père céleste, Marie retrace dans la divine maternité l'ineffable génération du Verbe, qui en est le terme. Marie, dit saint Ambroise, a conçu le Verbe incarné de la même manière dont le Père a engendré le Verbe incréé. Paternité et maternité, toutes deux divines à divers égards, puisqu'elles ont pour terme la même personne : *Quo modo Pater genuit increatum, Maria genuit incarnatum.*

Qu'il en coûte à la raison humaine de se soumettre au mystère adorable de la divine maternité! l'impiété s'en moque, le paganisme la méprise, le juif s'en scandalise, l'hérétique la combat, souvent le catholique chancelle. Que Marie soit la mère du plus saint des hommes, que cet homme cher à la Divinité lui soit uni d'une manière singulière, et comblé de ses plus grandes grâces; qu'il soit le temple du Verbe, son ministre, son organe, un autre lui-même par ressemblance; qu'il porte par honneur le titre auguste de Fils de Dieu; rien ne surprend dans ces priviléges : les plus grands adversaires de Jésus-Christ n'ont pu refuser ces glorieux titres à l'éminence de sa sainteté, à la sagesse de sa doctrine, à l'éclat de ses miracles, à la sublimité des noms que l'Ecriture lui donne à chaque page : *Admirabilis, Deus fortis*, etc. (*Isa.*, IX, 6.)

Mais reconnaître que par l'union hypostatique à la personne du Verbe, les deux natures divine et humaine dont le Christ est composé, ne sont qu'une seule et même personne; que dans toute la rigueur des termes, cette personne est Dieu; que la mère du Christ est véritablement mère de Dieu,

parce que le Christ est véritablement Dieu, c'est un mystère profond, un abîme immense, dont la lumière a ébloui les téméraires scrutateurs qui ont osé la soutenir. C'est un écueil où leur raison déconcertée, ou plutôt leur orgueil aveugle a fait faire naufrage à leur foi. Qui peut comprendre en effet que la même personne du Verbe, éternelle par sa nature, existant avant Marie, l'ayant tirée du néant, ait reçu d'elle la naissance ; qu'il a toujours été et qu'il commence d'être; qu'il soit son Créateur et son fils, qu'il existe nécessairement depuis l'éternité, et qu'il n'ait qu'un an, un mois, un jour, qu'il souffre, qu'il meure? Un Dieu souffrant, un Dieu mourant, quel prodige! qui peut comprendre que Marie, n'ayant conçu que le corps, comme les autres mères, puisse être appelée mère de quelque autre chose que de l'homme, et surtout d'une personne divine, si supérieure, si différente, sous prétexte de je ne sais quelle union que personne n'entend?

Rien n'est plus certain. Marie est mère de Dieu, le terme de cette divine maternité est un Dieu, le Verbe ne le désavoue pas ; partout il prend la qualité de fils de Marie, il nous ordonne de le croire. Ce grand article de foi, consigné dans les archives de l'Eglise, depuis quatorze siècles, décidé authentiquement dans une foule de conciles, adoré par tous les chrétiens, soutenu par tout ce qu'il y a eu de grands hommes, gravé en caractères ineffaçables dans les plus respectables monuments, connu des moindres bergers, répandu jusque dans nos images et nos cantiques, est un des points fondamentaux de la religion que nous devons soutenir jusqu'à l'effusion de notre sang, s'il le faut. Que la raison en soit alarmée, que l'enfer en frémisse, qu'un impie Nestorius, blasphémant le Verbe incarné, ose dire que Jésus-Christ n'est qu'un pur homme, qu'un sacrilége; que Eutychès, confondant les deux natures, les détruise toutes les deux ; que, par des détours artificieux, les monothélites s'efforcent d'y porter une nouvelle atteinte, en confondant les opérations et les volontés; que des empereurs, trompés par des ministres vendus à l'erreur, laissent mettre des obstacles à l'exécution des ordres de l'Eglise; qu'un nombre d'évêques séduits paraisse en rendre pour un temps la décision incertaine ; la foi, toujours victorieuse, triomphe également de la malice du démon et de l'autorité souveraine. Le malheureux qui a osé la combattre, relégué dans le fond d'un désert, chargé des anathèmes de toute la terre, foudroyé de Dieu dès ce monde même, verra manger par les vers sa langue impie, coupable de tant de blasphèmes.

Heureuse ville d'Ephèse, vous aviez vu avec horreur ce sacrilége attentat; rassurez-vous, les intérêts du fils sont inséparables de ceux de la mère; il faut qu'il cesse d'être Dieu, si Marie n'est pas mère de Dieu; on ne peut dégrader l'un sans détruire l'incarnation de l'autre. Rassurez-vous, il va défendre la cause de sa mère, ou plutôt sa propre cause : Marie sera couronnée, ou plutôt Jésus-Christ dans Marie. Pierre parle par la bouche de saint Célestin et de saint Léon : l'Eglise, assemblée à Ephèse et à Chalcédoine, écoute avec respect la voix de ses pasteurs; ces deux grands hommes, plus illustres par la qualité de défenseurs de Marie que par la dignité suprême dont ils sont revêtus, deviennent l'objet de la vénération de l'univers. Avec quelle joie le monde catholique se voit-il confirmé dans l'aimable possession d'un dogme si cher; avec quelle joie débarrassée du monstre qui l'attaquait, la terre entière va-t-elle être couverte de temples, et retentir d'éloges et de cantiques en l'honneur de la divine maternité?

Anathème encore une fois à l'impie qui a voulu ravir à la nature humaine le plus beau de ses priviléges, je veux dire son union personnelle avec le Verbe? Toutes les faveurs du ciel sont infiniment précieuses, sans doute ; mais en est-il aucune de comparable au bonheur d'avoir un Dieu semblable à nous, de même nature, sujet aux mêmes faiblesses ; en un mot un de nous? L'Etre suprême s'était, il est vrai, communiqué plus d'une fois à ses créatures; il avait parlé aux patriarches et aux prophètes. Moïse admis pendant quarante jours en sa présence, en revint tout rayonnant; la sublime fonction de législateur lui valut le titre de Dieu de Pharaon. *Constitui te Deum Pharaonis.* (*Exod.*, VII, 1.) Ce même nom, accordé aux prêtres, marque en eux l'accès que leur donne auprès de Dieu l'auguste caractère du sacerdoce. Le juste même devient, par la grâce sanctifiante, l'enfant adoptif de Dieu : mais tous ces titres glorieux ne supposent qu'une union morale de grâce, d'affection et de ministère, qui laissent toujours l'homme infiniment au-dessous de la Divinité. La bonté du Seigneur, dans la nouvelle alliance, ne s'est pas bornée à ces marques d'honneur : cette humanité si méprisable, il l'adopte; cette Divinité si sublime, il la communique; Dieu est l'homme, l'homme est Dieu; Dieu est mortel, l'homme est immortel; Dieu a commencé, l'homme n'a point de commencement, et tout cela est exactement vrai. Il accomplit l'oracle du prophète; le Seigneur doit paraître sur la terre, vivre et mourir avec nous : *Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est.* (*Baruch*, III, 38.) Nous avons donc droit d'adorer notre frère, et de lui dire avec confiance : Vous êtes notre chair et notre sang : *Caro nostra es.* Apprenez donc, chrétien, dit saint Léon, apprenez à connaître votre dignité; vous avez l'honneur de participer à la nature divine, ne vous dégradez pas par le péché : *Agnosce, o Christiane, dignitatem tuam*, etc.

Les démons en furent jaloux, ils ne purent voir sans dépit la nature humaine qui leur est si fort inférieure élevée au degré de gloire qui ne leur a pas été accordée, puisque Dieu ne s'est jamais uni à la nature angélique, et par là devenue leur maîtresse dans la personne d'un Homme-Dieu au nom duquel tout fléchit le genou avec le plus

profond respect. Dieu leur révèle ce mystère : au lieu de le croire et de s'y soumettre et d'adorer le Fils du Très-Haut, ils osent se mesurer avec lui et aspirer à l'égalité : *Similis ero Altissimo.* (*Isa.*, XIV, 14.)

Qui est semblable à Dieu, même incarné, répond saint Michel et avec lui tous les anges fidèles? Ses anéantissements volontaires détruisent-ils sa gloire suprême, ne sont-ils pas la preuve de sa bonté? *Quis est Deus?* La révolte ne tarde pas à être punie ni la fidélité récompensée : les abîmes engloutirent dans un instant nos premiers rivaux dans les premiers ennemis de la divine maternité de Marie, et des trônes reçurent nos frères dans ses premiers adorateurs. Les abîmes vous vengèrent, Vierge sainte; les cieux vous virent triompher longtemps avant votre naissance; l'enfer n'est pas moins que le paradis le témoin constant et le théâtre de votre gloire; elle a fait le bonheur des anges et le malheur des démons. Les feux allumés pour punir vos adversaires sont une espèce de bûcher, et les couronnes distribuées à vos serviteurs sont une espèce de trophée; les blasphèmes des uns, les cantiques des autres, tout fait votre éloge. Prosternés aux pieds de leur reine, tous sont obligés de reconnaître un fils de Marie dont la puissance les couronne ou les enchaîne. Tout l'univers vous admire et vous rend hommage, et adore un Dieu incarné dans votre sein.

La maternité divine n'est pas moins nécessaire que consolante et glorieuse pour le genre humain. Notre bonheur est attaché à la qualité de fils de Dieu que porte le fils de Marie ; d'elle dépend tout le prix et tout le mérite de la Rédemption. Si le Christ n'est pas Dieu, nos maux sont sans remède : nos victimes ne sont pas plus capables d'expier le péché que celles de l'ancienne loi ; car enfin, quelque grâce qu'on suppose en Jésus-Christ, à quelque dignité qu'on l'élève, quelque affection dont Dieu l'honore, de quelque amour qu'il soit lui-même rempli, après tout ce n'est qu'un pur homme. Quelle satisfaction a-t-il pu offrir? Créature comme nous, ses mérites sont bornés aussi bien que les nôtres ; il a eu comme nous besoin d'un Rédempteur, il n'a non plus que nous rien à offrir qui lui appartienne et qui ne soit à Dieu par tous les mêmes titres qui le rendent maître de nos œuvres et de nos personnes. Nous lui devrions les grandes vérités qu'il nous a découvertes, les grands exemples qu'il nous a donnés, mais nous ne lui devrions pas une rédemption qui lui eût été impossible. Ce serait un guide, un pasteur, un grand homme, le plus grand homme qui fût jamais, mais enfin ce ne serait pas un Dieu ni par conséquent un Sauveur : nous n'aurions point dans son sang de quoi payer nos dettes et laver nos taches. Fallait-il si longtemps amuser le monde par de magnifiques promesses pour ne lui donner qu'un homme qui ne pouvait apporter à ses maux aucun remède effectif?

Mais si le fils de Marie est vrai Dieu et vrai homme, je vois les figures expliquées, les promesses accomplies, les prophéties exécutées, je vois éclore un monde nouveau : *Deus ipse veniet et salvabit nos.* (*Isa.*, XXXIV, 5.) C'est avec raison que les nations le désirent, que les patriarches et les prophètes prient les nuées de faire pleuvoir le Juste, et la terre de s'ouvrir pour le faire germer. Le Saint des saints reçoit l'onction que Daniel a prédite, l'Agneau sans tache vient effacer les péchés du monde. L'affaire du salut est heureusement terminée, une personne divine se soumet aux opprobres et aux douleurs. Justice divine, vous êtes satisfaite, vous l'êtes à la rigueur et surabondamment : ses mérites répondent à toute la malice du péché et à toute l'étendue de vos prétentions : une seule de ses actions honore Dieu plus parfaitement que tous les crimes de l'univers n'ont pu l'offenser; s'il n'eût été homme, il n'aurait pu souffrir; s'il n'eût été Dieu, il n'aurait pu donner un prix infini à ses souffrances. Maternité divine, que vous êtes précieuse à l'homme! Sans vous la religion chrétienne est une chimère, le paradis est toujours fermé et l'enfer ouvert : *Nisi esset Deus, non afferet remedium; nisi esset homo, non præberet exemplum.*

Marie n'a pas enfanté la Divinité : qui jamais a prononcé ce blasphème? Elle n'est pas moins la mère de la personne divine unie à l'humanité qu'elle enfanta : le corps seul est formé dans les entrailles d'une mère, l'âme toute spirituelle sort immédiatement des mains de son Créateur. Est-on moins père et mère de l'homme composé de corps et d'âme, et de qui l'âme est la principale partie et le suppôt qui termine? La mère du roi met-elle au monde la dignité royale, n'est-elle donc pas mère de la personne du roi? Langage bizarre et ridicule, contraire à toutes les idées communes. Les titres de fils et de mère ne regardent que la personne dont le corps fait partie; si la personne à laquelle est uni le corps né de Marie est une personne divine, comme la foi nous l'apprend, on peut et on doit dire, selon le langage constant et unanime de tous les hommes, que Marie est mère de Dieu.

Faut-il donc confondre les deux natures, comme Eutychès? Quel monstre! Faut-il confondre l'âme et le corps pour en composer l'homme? Ne faut-il pas que ces deux parties soient étroitement unies, quoique parfaitement distinguées? Confondre l'esprit et la matière, la divinité et l'humanité, c'est les détruire; l'esprit aura-t-il des parties, la matière cessera-t-elle d'en avoir, la nature divine perdra-t-elle son immensité, sa simplicité, pour devenir bornée, divisible, faible? La nature humaine réellement divinisée sera-t-elle immense, éternelle, parfaite? Ces excès non-seulement ne sont pas nécessaires pour établir l'incarnation, mais l'anéantissent absolument. Il suffit pour la maternité divine que le corps formé du sang de Marie soit uni personnellement au Verbe, à peu près comme l'âme l'est au corps.

Aussi est-il parfaitement semblable à Marie par l'humanité et au Père céleste par la divinité : grand, éternel, puissant, comme son Père dans le ciel ; humble, faible, mortel, comme sa mère sur la terre. Image de l'un et de l'autre, terme de tous les deux infiniment simple et composé de deux natures, il renferme tout, et le sein d'une Vierge l'a renfermé. Il a créé le monde avec les deux autres personnes, il a travaillé dans une boutique avec Marie et Joseph. Chaque nature parfaitement distinguée avait en lui ses fonctions propres, ses puissances, son entendement, sa volonté, sans mélange, sans confusion, quoique unis à la même personne ; ce que saint Denis appelle une opération *théandrique :* l'une l'élevait jusqu'au sein du Très-Haut, il devenait Dieu sans cesser d'être homme ; l'autre l'anéantissait dans le sein de la créature, il devenait homme sans cesser d'être Dieu. Là, partageant le trône du Père, il décidait du sort des humains ; ici, partageant la faiblesse de sa mère, il versait des larmes. Les anges adoraient, égal au Père dans la splendeur des saints, celui que les hommes oubliaient dans l'obscurité d'une étable avec sa mère. Il répandait avec le Père les célestes trésors, il avait besoin avec sa mère de sommeil et de nourriture ; il faisait avec le Père les délices du céleste séjour, il souffrait avec la mère les outrages des hommes. Beauté souveraine, qui réunissez tous les charmes de la Divinité et tous ceux de l'humanité ; personne adorable qui possédez toute la plénitude de l'Etre divin et de la vie humaine ; total merveilleux consubstantiel à Dieu et Dieu même, consubstantiel à l'homme et véritablement homme ; source d'une vie divine et soutenant par un peu de lait une vie fugitive ; Fils de Dieu et de l'homme, égal et semblable à Dieu et à l'homme, et différent de tous les deux.

Ces contradictions apparentes n'alarment-elles pas votre religion ? Ne semble-t-il pas peu convenable à la majesté divine de s'anéantir jusqu'à cet excès ? Quelques hérétiques l'ont cru, et par un zèle aveugle pour sauver une prétendue dégradation, ils ont imaginé que Jésus-Christ n'avait qu'une chair apparente pour en imposer aux hommes. Comme si le mensonge était moins déshonorant pour lui qu'une humiliation volontaire : *Quasi dedecus existimaverit veritatem magis quam mendacium carnis.* Mais que craignez-vous ? Le Verbe par cette union souffre-t-il quelque changement ? Non, il ne peut rien acquérir ni rien perdre, il est toujours infiniment parfait, toujours le même. Le Verbe s'avilit-il en s'abaissant ? Non, c'est un grand prince qui par bonté descend dans la cabane du pauvre, c'est un grand génie qui par condescendance bégaye avec les enfants, sans diminuer ni sa grandeur ni ses lumières. La sainteté du Verbe est-elle souillée par les livrées du péché ? Non, c'est un rayon de soleil qui tombe sur la boue sans en être souillé, c'est un miroir qui reçoit l'image d'un monstre sans en être défiguré. La béatitude du Verbe en est-elle altérée ? Non, c'est l'humanité seule qui souffre avec joie, avec mérite et un mérite infini. De légères vapeurs qui s'élèvent de la terre détruisent-elles les astres ? Sa justice est-elle offensée par la punition de l'innocent ? Non, l'innocent l'a voulu bien librement ; il souffre à la place du coupable comme sa caution, il souffre pour satisfaire à la justice divine, qu'il peut seul apaiser.

Bien loin d'y rien perdre, c'est par l'incarnation du Verbe que Dieu a été le plus honoré ; il n'a pu l'être dignement que par elle. Le ciel et la terre, réunis par un heureux concert, pouvaient-ils, par leurs richesses, par leurs vertus, par leurs hommages, égaler le prix d'un seul soupir de l'Homme-Dieu ? Quel est l'attribut divin qu'il ne mette dans le plus beau jour ? la miséricorde ! Il se donne lui-même pour sauver l'homme. Quel excès ! La justice ? Il lui offre des mérites infinis, en expiation du péché. Quelle proportion ! La grandeur ? Un Dieu est au nombre de ses adorateurs, de ses esclaves, de ses victimes. Quel comble de gloire ! La puissance ? Elle agit à la fois sur le Créateur et la créature, et les unit intimement. Quel prodige ! La sagesse ? Elle concilie les intérêts les plus opposés, elle contente Dieu et l'homme par le moyen le plus parfait et le plus facile, le plus simple et le plus profond, le plus évident et le plus incroyable. Quel chef-d'œuvre ! tout grand, tout bon, tout sage qu'est Dieu, que pouvait-il faire de plus admirable ? Il pouvait sans doute sauver l'homme par une entière remise, sans exiger de satisfaction, mais cette remise eût été moins glorieuse à Dieu que le prix infini qu'il a reçu en satisfaction du péché : *Domine Deus meus, magnificatus es vehementer.* (*Eccli.*, XLIII, 31.)

Quelle gloire pour le Verbe lui-même ! il triomphe, il fait triompher les hommes de toutes les puissances de l'enfer, malgré toute la fragilité de la chair qu'il a su rendre victorieuse, et toute la puissance du démon qu'il a su rendre confus ; il acquiert par une gloire flatteuse, à titre de mérite et de récompense, ce qui était déjà dû à sa nature ; il est le Créateur d'un monde nouveau, d'un ordre bien supérieur à celui que sa parole tira du néant ; il y opère tous les jours des prodiges de vertu dans les divers ordres de sainteté qui le composent ; il établit par une foule de merveilles une religion qui elle-même est une merveille ; il y fait couler dans les sacrements des sources intarissables de sainteté, il s'y renferme lui-même pour se donner aux hommes en nourriture, sous des voiles mystérieux. Enfin, arbitre souverain de l'éternité, il doit un jour venir sur un nuage, ranimer la poussière des tombeaux, peser les vivants et les morts dans sa balance, et rendre à chacun selon ses œuvres. Que de prodiges ensevelis dans les ténèbres, sans la lumière de l'Incarnation ! Dieu trouve tout en lui-même ; sans doute nous lui devons également l'amour, le respect, la re-

connaissance; mais oserai-je le dire? quel dommage s'il ne se fût procuré cette gloire à lui-même, s'il ne nous eût procuré ces grâces et ces nouveaux motifs d'adoration et d'amour! Un Dieu qui nous honore, qui nous aime jusqu'à se faire homme comme nous et pour nous; quel objet plus touchant et plus vif pour notre tendresse.

Quelle gloire pour Marie! Il est donc bien vrai que, pendant neuf mois, le corps d'un Dieu a fait partie du corps d'une vierge, qu'il ne respirait que par sa bouche, qu'il ne palpitait que par son cœur, qu'il n'agissait que par ses membres; que les mêmes aliments fournissaient la nourriture à tous les deux, que le même sang coulait dans les veines de l'un et de l'autre, que partout où l'on voyait Marie, son divin fruit inséparable s'y trouvait présent; qu'on ne le voyait pas même, ce fruit; mais que, caché sous les voiles de la modestie d'une vierge, il se croyait assez annoncé par ses vertus: *Caro Christi, caro Mariæ.* Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes. Paroles simples que le respect et la tendresse mettent dans la bouche d'un ange et d'une sainte pour peindre à Marie l'éminence de sa dignité et l'excès de son bonheur; mais paroles profondes, qui découvrent les plus sublimes mystères. Peut-on trop répéter, après Gabriel et Elisabeth, à l'honneur de Marie, ce qui fit son bonheur et le nôtre? O mystère, ô prodige, une créature, qui le croirait, a eu droit, que dis-je, a été dans l'obligation d'adorer son fils? C'est trop peu, elle a dû, pendant neuf mois, adorer une portion de son propre corps, devenue le corps d'un Dieu.

Cet astre éclipsé dans son sein répand ses rayons en naissant; mais couvert encore du nuage de l'enfance, Marie l'aide à se dissiper; elle le nourrit de son lait, elle l'entretient du fruit de ses travaux: il faut que ce soit elle qui le gagne, qui le prépare, qui le serve. Il faut, pour être agréable à Jésus-Christ, que tout soit assaisonné et servi de la main de Marie. O vous, dont la libéralité couvre nos campagnes d'une riche moisson et charge nos arbres de fleurs et de fruits, vous ne dites plus comme autrefois, par la bouche du prophète: Je n'ai pas besoin de vos biens: *Bonorum meorum non egeo.* (*Psal.* XV, 2.) Je vous vois, divin enfant, lui demander à manger quand la faim vous presse: *Si esuriero dicam tibi* (*Psal.* XLIX, 12.) Vous qui faites couler les fontaines et remplissez les abîmes de l'océan, je vous vois lui demander à boire dans l'ardeur de votre soif: *Da mihi bibere.* (*Joan.*, IV, 7.) Vous qui habillez si magnifiquement les fleurs des champs, vous n'êtes couvert que des habits que la main de cette femme forte vous a filés. Quel spectacle! un Dieu bégayant adresse à une vierge le doux nom de mère, et emploie à l'honorer les premières paroles que lui prêtent ses faibles organes: *Ex ore infantium perfecisti laudem.* (*Matth.*, XXI, 16.) Un Dieu enfant se joue à ses yeux, elle est témoin de ses petits amusements, elle est de toutes ses innocentes parties: *Ludens coram eo omni tempore.* (*Prov.*, VIII, 30.) Un Dieu sensible se jette dans son sein, s'assied sur ses genoux, l'embrasse avec tendresse: *Accepit in ulnas suas.* (*Luc.*, II, 28.) Un Dieu faible s'attache à ses mains pour se soutenir et se reposer entre ses bras: *Sicut ablactatus super matre sua.* (*Psal.* CXXX, 20.) O humiliation d'un Dieu! ô grandeur de la créature! merveille d'un Dieu humanisé, qui se fait homme et prend les sentiments d'un fils!

Mais, par un retour incompréhensible, quelle gloire pour le genre humain! il peut presque se mesurer avec Dieu, il voit exécuter les ambitieux projets de l'ange et de l'homme, puisque l'homme est semblable et égal à Dieu, puisque l'homme est Dieu; il entre en commerce avec Dieu et s'acquitte pleinement, puisqu'il a droit d'offrir les mérites infinis d'un Dieu; il se familiarise, habite, converse avec Dieu; il se nourrit de la chair d'un Dieu, il entre dans la joie, il partage la gloire, il exerce l'autorité d'un Dieu, dans la personne d'un Homme-Dieu qui, à son tour, entre dans les besoins, partage les douleurs, fait les fonctions de l'homme dans la personne d'un Dieu homme. Que le monde est ennobli, qu'il est perfectionné depuis que Dieu en fait partie! Dieu est infiniment au-dessus, il fait un rang, un ordre à part: l'Incarnation le met au nombre des créatures, le rend partie de son ouvrage; malgré la profusion immense de ses merveilles, cette perfection manquait à l'univers. Dieu a voulu être le complément, et pour y mettre le comble, il ne s'est pas seulement uni à la substance la plus noble, à l'esprit humain, il s'est uni au corps et au sang. Ah! si l'Eglise s'écrie: Est-il possible que vous n'ayez pas eu horreur de venir dans le sein d'une vierge, quoique vous n'ayez fait qu'y habiter quelques mois, pouvons-nous trop dire? N'avez-vous pas eu horreur de vous unir hypostatiquement à une portion de matière: *Non horruisti virginis uterum.*

Comptons, s'il est possible, les grâces que nous recevons, les vérités que nous connaissons, les péchés que nous expions, les fautes que nous évitons, les consolations que nous goûtons, les vertus que nous pratiquons; source inépuisable de tout bien, Incarnation divine, nous vous devons tout; indignes, incapables de tout, sans vous nous étions perdus à jamais. Comptons encore, s'il est possible, les grâces que nous recevrions, les vérités que nous connaîtrions, les péchés que nous expierions, les fautes que nous éviterions, les consolations que nous goûterions, les vertus que nous pratiquerions, si nous étions fidèles; source inépuisable de tout bien, Incarnation divine, il ne tient pas à vous que nous ne parvenions au comble du mérite et de la perfection.

Comptons enfin, s'il est possible, les couronnes qui dans le ciel ceindront notre front, les merveilles qui se dévoileront à nos yeux, les délices qui inonderont notre cœur,

les cantiques que fera retentir notre bouche, les lumières divines qui éclaireront notre esprit, les siècles infinis qui s'écouleront sans voir le terme de notre béatitude; source intarissable de tout bien, Incarnation divine, vous devons-nous moins l'éternité que le temps, le ciel que la terre, la gloire que la grâce, ou plutôt n'est-ce pas pour ce terme heureux que vous seule pouviez nous ouvrir, que vous nous avez donné tout le reste? Quel excès de bonté dans le Père, il donne jusqu'à son Fils! quel excès d'amour dans le Fils, il donne jusqu'à sa vie! quel excès de charité dans le Saint-Esprit, il donne jusqu'à son chef-d'œuvre! quel excès de miséricorde dans la sainte Trinité, elle donne jusqu'à la possession de son essence divine, et tout cela par l'Incarnation du Verbe!

Non-seulement l'Incarnation nous ouvre, par ses mérites, les portes de la béatitude éternelle, elle en est encore le modèle et le gage; l'homme fut d'abord créé à l'image de Dieu, le Créateur voulut se peindre dans la créature; Dieu s'est fait à l'image de l'homme pour le racheter, il a voulu peindre la créature dans le Créateur; le Rédempteur a voulu faire des actions humaines pour donner à l'homme juste le pouvoir de faire des actions divines. Quel présage, quelle idée de cet état heureux que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que l'esprit de l'homme ne peut comprendre! Cent fois étonné des expressions des saints, nous ne pouvons imaginer ces unions intimes avec Dieu, ces transformations, ces consommations en Dieu, qui nous peignent, ou plutôt qui nous font sentir qu'on ne peut peindre le bonheur céleste; mais comprenez-vous mieux l'union d'une personne divine à la nature humaine? l'un doit mener à l'autre; il est infiniment au-dessus. Celui qui a aimé l'homme jusqu'à se faire homme, aime l'homme jusqu'à le consommer en Dieu. L'Eucharistie et la béatitude sont des extensions de l'Incarnation, union étroite dans l'un et dans l'autre; ici nous sommes nourris de la substance, là nous somme nourris de la vérité; grâces infinies sans doute, mais moins incompréhensibles que l'Incarnation, où non-seulement Dieu nourrit, éclaire, glorifie l'homme, est goûté et possédé par l'homme, mais encore se fait réellement homme : *Verbum caro factum est.* (*Joan.*, I, 14.)

Qui sommes-nous pour expliquer ce mystère? L'esprit de l'homme peut-il y atteindre, peut-il en approcher? Serait-il divin, s'il était à notre portée? Serait-il unique, s'il avait son appareil? Serait-il admirable, si les raisons en étaient connues, dit saint Augustin? Voilà le secret impénétrable à tous les siècles, quoique promis, inconnu aux juifs, quoique attendu, peu connu des chrétiens, quoique révélé. Saint Paul élevé au troisième ciel ne fit que l'entrevoir : il n'est pas permis à l'homme d'en parler, disait-il; voilà ce que c'est que la maternité divine, qualité que Dieu seul peut comprendre, puisqu'il en est le principe et le terme : *Quo non licet.*

Quelle langue expliquera jamais la sainteté de cette divine mère pour recevoir le Saint des saints? Sainteté divine dans le Père céleste, parfaite par essence : sainteté humaine dans Marie, parfaite par grâce : l'une et l'autre est Dieu à la sainteté du Verbe. La sainteté devait par tout être l'origine et le berceau d'un Dieu :

1° *Sainteté de connaissance.* C'est la source des grâces, la règle des vertus, le principe des saintes pensées et des bons sentiments. Le Verbe est le miroir où se peint la vérité et l'essence du Père qui l'engendre : Marie est la nuée où le soleil se retrace en y portant ses rayons; éclairée de cette lumière divine elle ne connaît que des objets divins, ne forme que de saintes pensées et de pieux mouvements. Les ténèbres, l'erreur, l'incertitude n'ont aucun droit sur les deux sanctuaires, dont la vérité même est en possession; dans le premier elle reçoit, dans le second elle répand tout l'éclat de sa personne.

2° *Sainteté d'affection.* C'est dans ces deux cœurs que le Verbe aime et qu'il est aimé parfaitement : quel amour divin dans le Père, quel parfait amour dans la mère! Peut-on aimer plus tendrement qu'il les aime l'un et l'autre? Le Saint-Esprit en est de part et d'autre le lien; dans l'une il est la source, dans l'autre il est le terme de l'amour; il rend au Fils dans Marie ce qu'il en a reçu dans l'éternité par la divine procession; l'amour du père et du fils l'ont produit : à son tour il unit le fils et la mère par la plus pure dilection. Dieu est partout l'objet de l'ardeur de tous les deux; impétuosité semblable, quoique infiniment inégale, les forces du Père et de la mère sont épuisées pour le fils.

3° *Sainteté d'opération.* Peuvent-ils l'un et l'autre agir que de la manière la plus sainte, un Dieu saint par nature, une mère confirmée en grâce, leurs moindres actions sont sans prix? Vous êtes saint, ô mon Dieu! dans toutes vos œuvres! O saint, ô qu'il est saint, ô trois fois saint le Dieu des armées! Marie fut sainte dans toutes ses actions, un de ses cheveux, un de ses regards blesse le cœur de l'Epoux. O sainte, ô quelle est sainte, ô trois fois sainte la Mère du Dieu des armées! Elle est toute belle et sans tache; c'est votre chef-d'œuvre, ô mon Dieu! où pouviez-vous, où deviez-vous plus dignement exercer la toute-puissance de votre grâce? Il est juste que dans le ciel et sur la terre vous ayez le temple le plus saint. N'agissant que pour vous, que par vous, qu'avec vous, n'étiez-vous pas constamment le témoin, l'objet, le principe, le coopérateur de toutes ses actions; ses actions étaient presque les vôtres.

4° *Sainteté de communication.* Le bien aime à se répandre, la miséricorde ne peut sans peine voir des malheureux : le Père par ses grâces, Marie par ses prières, communiquent les trésors de la divine bonté qui prit nais-

sance dans leur sein : l'un et l'autre allient le Sauveur aux hommes par la naissance et par la mort, c'est là l'essai de tous les deux. Le Père l'unit à l'humanité, Marie en fournit la matière; le Père le condamne à la mort, Marie y souscrit et l'y accompagne ; l'un et l'autre immole son fils unique. Tout ce qu'il y eut jamais de saint ne peut puiser à d'autre source : c'est par le Verbe que Dieu sanctifie les prédestinés, et leur donne les règles et les exemples de la sainteté : c'est du Verbe que Marie obtient tout : elle est par lui l'asile des pécheurs et des justes. Dieu est l'auteur et le maître de la grâce, Marie en est la distributrice.

5° Enfin, *Sainteté de génération.* Le Père engendre son Fils nécessairement, Marie l'a conçu librement, l'un et l'autre très-saintement. C'est une heureuse nécessité en Dieu d'engendrer un Fils égal à lui-même ; il est nécessaire qu'il se connaisse pour être heureux ; il se connaît par le Verbe, il l'engendre en se connaissant, il est sa connaissance même. Marie était libre de refuser la maternité : on demande, on menace, on attend son consentement : Dieu s'incarne dès qu'elle le donne ; pourquoi, parce que la désobéissance d'une femme ayant perdu le monde, il fallait que la soumission d'une Vierge le réparât? Parce que l'Incarnation étant une alliance avec la nature humaine et avec l'Eglise, et que n'y ayant encore ni Eglise ni nature adoptée, on ne pouvait s'adresser qu'à la mère future, comme les représentant : parce que le Verbe devant naître dans le sein de la sainteté créée, comme il était engendré de la sainteté incréée, il fallait, pour y apporter toute sorte de sainteté, que sa mère, outre la grâce habituelle, fît alors un acte excellent de vertu. Sentez donc le prix de l'acquiescement de Marie, tout ce que la foi a de vif, l'espérance de ferme, la charité de noble, l'humanité de profond, à la chasteté délicat; tout est renfermé dans ce peu de paroles : voici la servante du Seigneur. Que ne devez-vous donc pas de respect, d'admiration, de reconnaissance à la divine maternité ! Ne perdez jamais ces sentiments, conformez-y votre conduite ; ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle, etc.

DISCOURS.

DISCOURS Ier.

SUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Cum alligasset puerum, extendit manum et arripuit gladium ut immolaret filium suum. (*Gen.*, XXII, 9.)

Abraham, ayant lié son fils, étendit la main et prit le glaive pour l'immoler.

Quel des deux est le plus admirable, Abraham, armé du glaive, ou Isaac sur le bûcher? Un fils obéissant jusqu'à donner sa vie, un père assez courageux pour la lui ravir, un jeune homme supérieur à lui-même qui en immole les douceurs et les espérances dans le bel âge où il commence à le goûter ; un vieillard vainqueur de la nature, qui renonce au plaisir de se voir naître dans un fils si cher et si longtemps attendu.

Ces deux objets que l'histoire sainte nous propose comme un modèle d'héroïsme, et qui ont fait l'étonnement de tous les siècles, le mystère de ce jour les rappelle de la manière la plus touchante. Le nouvel Isaac offre à son père la liberté, les plaisirs et la vie. Une mère aussi courageuse qu'Abraham immole ce qu'elle a de plus cher. Si Dieu se contente de leur soumission, comme il se contenta de celle du patriarche, il ne traita pas dans la suite son fils si favorablement que son serviteur. L'exécution du sacrifice de Jésus et de Marie ne fut que suspendue : le Calvaire vit ce Fils adorable expirer sur le bûcher de la croix. Marie en fut témoin, instruite d'avance ; elle y souscrivit sans réserve.

Faut-il en être surpris? Dieu s'explique, la loi parle, c'en est assez ? Tout est facile quand Dieu l'ordonne ; mais je me trompe, Dieu ne parle pas, la loi ne prescrit rien ; est-ce pour Jésus et Marie que les lois sont faites? Impeccables par nature, le Verbe incarné eût-il jamais de fautes à expier? Marie préservée du péché originel, vierge et mère tout ensemble, eût-elle jamais rien à purifier? Non, ce n'est pas pour vous que la loi fut faite ; votre choix seul en décida, vous voulûtes bien librement vous soumettre à des préceptes qui ne vous regardaient pas.

Examinons dans ce discours le mérite de ces deux grandes actions, un Dieu sacrifie tous les droits de la Divinité, une créature tous les sentiments de l'humanité. Faites-nous connaître, Vierge sainte, le prix de ce grand sacrifice où vous fûtes témoin. Prêtre et victime, le Seigneur a voulu s'offrir par vos mains; c'est par vos mains qu'il se donne à nous ; il faut que tout passe par Marie ; nous vous le demandons. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous admiriez, il y a quelques jours, un Dieu enfant couché dans une crèche, et vous disiez avec le prophète : J'ai été saisi d'étonnement en voyant le Maître du monde au milieu de deux animaux : *Consideravi opera tua et expavi, in medio duorum animalium cognosceris.* Quel spectacle ! le Tout-Puissant anéanti sous les fai

blesses de l'enfance, l'Etre suprême couvert de langes. Le mystère de ce jour n'ouvre pas des abîmes moins profonds d'humilité : un Dieu offert comme victime, faisant d'avance le sacrifice de sa vie pour obéir à une loi rigoureuse qui ne saurait le regarder : dans sa naissance, voilant ses attributs divins, il entre dans la carrière des misères humaines, il se couvre des livrées du péché, il entre dans la carrière des châtiments dus au péché, dont une mort ignominieuse doit être le terme.

Son berceau est adoré des anges, des bergers et des rois, et souvent par un hommage plus délicat un prince travesti se plaît à se faire honorer sous un habit étranger; mais si dans le temple quelque personne éclairée de l'esprit de Dieu sait découvrir ses grandeurs, ce n'est que pour lui annoncer des persécutions : *Erit in signum cui contradicetur.* (*Luc.*, II, 34.) Tout l'anéantit dans l'offrande qu'il fait de lui-même, il oublie son indépendance par sa soumission à une loi faite pour les hommes, sa félicité par l'acceptation des supplices ; il livre sa propre vie par l'acquiescement à la mort. Anges et saints, vous voyez du haut des cieux les humiliations d'un Dieu, pouvez-vous les croire? Vous vous couvriez de vos ailes, éblouis d'un objet si nouveau. Si vous n'osez lever les yeux sur la majesté de l'Etre suprême, soutiendrez-vous la vue de ses abaissements? La lumière inaccessible qui l'environne a-t-elle de quoi vous surprendre, autant que les épaisses ténèbres qui ne le laissent entrevoir qu'à la foi?

1° *Il obéit.* Vous l'avez dit, Seigneur, l'obéissance fait vos délices : en entrant dans le monde, votre première démarche fut un acte de dépendance : *Ingrediens mundum, dixi : Ecce venio, ut faciam voluntatem tuam.* (*Hebr.*, X, 5.) Mais cette soumission n'est-elle pas un mystère incompréhensible? Un Dieu peut-il obéir, a-t-il de supérieur ou d'égal? Souverain législateur, Maître absolu de tous les êtres, dont le néant même entend la voix, pouvez-vous être asservi? Non, non, que toutes les créatures accablées sous le poids de la gloire reconnaissent que, quand il daigne condescendre aux désirs des hommes, ou se soumettre aux lois qu'il leur a prescrites, ce sont ses volontés seules qu'il exécute : *Se sponte legi legifer obtulit.* Reconnaissez les prêtres du Seigneur, vous, dont il respecte les mystérieuses paroles pour venir se renfermer sous les apparences d'un morceau de pain. Soleil et lune, qui vous arrêtâtes à la voix de Josué, vîtes un Dieu docile à la voix d'un mortel, Marie et Joseph à qui il fut soumis pendant trente ans, reconnaissez-le, confus, surpris, sûrs de vous-mêmes, ne cessez d'admirer un Dieu à vos pieds, obéissant à ceux à qui il a donné la vie.

Soumission adorable, beau modèle de la conduite que nous devons tenir! de quel droit, de quel front, après l'exemple d'un Dieu obéissant, se refuser à l'obéissance? Une volonté faible, aveugle, corrompue, sera-t-elle toujours respectée, lorsque la sagesse incarnée s'anéantit par la soumission? *Exinanivit semetipsum factus obediens.* (*Philip.*, II, 7.) Divin enfant, vous vous laissez transporter dans le temple, vous ne connaissez ni lieu ni temps qui vous soit propre; la loi seule en fixera le choix. L'évangéliste plein de son esprit ne le laisse pas oublier; tant il s'intéresse à l'obéissance, qu'il affecte de faire remarquer que toutes les démarches d'un Dieu en ont été l'effet. Il est porté au temple au temps marqué par la loi de Moïse : *Cum impleti sunt dies secundum legem Moysi.* (*Luc.*, I, 23.) Il fut circoncis pour obéir à la loi; il reçut le nom de Jésus selon la parole de l'ange; il demeura au temple, à l'âge de douze ans, pour travailler aux affaires du Père céleste : *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse.* (*Luc.*, II, 49.)

2° Il obéit à une loi qui n'est pas pour lui. Quelle loi vous imposez-vous donc, ô mon Dieu! vous à la gloire de qui a été portée la loi même, et toutes les figures établies? Ce temple auguste où l'on vous portera, uniquement construit pour vous servir de demeure, tout magnifique qu'il est, parut au grand prince qui épuisa pour le bâtir tous les trésors de son royaume, infiniment au-dessous de votre grandeur. Est-il donc possible, disait-il, qu'un Dieu daigne habiter parmi nous? Les ministres établis pour vous offrir les hommages de l'univers, comment vous verront-ils au nombre des suppliants, prosterné aux pieds du trône où vous régnez? Ces innocentes colombes qui vont vous servir de rançon, ah! si tout à coup raisonnables, elles connaissaient l'usage qu'on va faire de leur vie, avec quel transport vous diraient-elles : Ah, Seigneur! est-il dans le ciel ou sur la terre quelque chose qui puisse être le prix d'un Dieu? C'est vous qui êtes l'Agneau dont le sang est la rançon du monde : et vous qui le portez, Vierge sainte, vous adorez entre vos bras celui que le ciel et la terre ne peuvent renfermer, et qui en porte avec les trois doigts les immenses voûtes : *Tribus digitis appendit orbem.* (*Isa.*, XL, 12.)

Est-ce pour vous que cette loi fut faite? Parfaitement égal au père, vous n'avez ni hommage à rendre par des prémices, ni reconnaissance à marquer par des présents, ni fidélité à assurer par des otages : on en exige des hommes, rien n'est plus juste. Comblés de bienfaits, peuvent-ils trop marquer leur dépendance et leur gratitude? Mais vous, Etre suprême, quelle autorité, quelle grâce avez-vous à reconnaître? Vous, la sainteté même, quelle faute avez-vous à expier, quel châtiment à craindre, quelle récompense à demander, quelle précaution à prendre?

3° Est-ce assez de reconnaître que rien ne vous a obligé à subir la loi que vous avez portée? Ah! plutôt tout s'oppose à une soumission si fort au-dessous de vous; est-ce bien ménager les intérêts de votre gloire, que de vous confondre avec vos créatures, de vous livrer à vos ministres, de vous as-

sujettir à des cérémonies? C'est à vous à faire la loi, non à vous y soumettre; à monter sur l'autel, non à y être offert; à recevoir l'encens, non à le présenter. Voilà votre palais, paraissez-y, agissez-y en Dieu; c'est à vous à pardonner ou à punir, non à demander grâce; à prononcer les arrêts, et non à les attendre.

Mais que dis-je? faible raison. Vous ne pouvez que vous égarer; c'est par l'humilité et par l'obéissance que Dieu veut se montrer aux hommes, ménager leur salut et sa plus grande gloire. L'humanité doit en faire l'éclat, l'obscurité en allumer la lumière : *Per stultitiam crucis.* La honte de son supplice sera le prix de son triomphe : les juifs, sans le savoir, font son éloge en le condamnant; et la croix qu'ils lui préparent, portée un jour par les anges à la face de toute la terre, sera le plus auguste trône de la Divinité : *Infirma elegit ut confundat fortia.* (I *Cor.*, I, 27.) Suivez donc, Sauveur adorable, suivez ces vues profondes de votre sagesse; obéissez, puisqu'il le faut, et apprenez-nous à obéir à votre exemple.

Ajoutons les petites choses qui accompagnent son humilité : se faire porter au temple, mettre sur un autel, racheter par l'offrande de quelques oiseaux. Reconnaît-on à ces traits celui qui d'une parole créa le monde, qui va bientôt rendre la vie aux morts, et apaiser les tempêtes? Le vil et pénible détail d'une cérémonie humiliante et incommode, peut-il être l'objet de l'attention d'un Dieu et de la fidélité de sa mère? Qu'on prescrive, à la bonne heure, aux hommes des actions qui frappent les sens, pour les ramener au devoir, comme par la main; mais le Très-Haut peut-il se rabaisser jusqu'à s'en faire un devoir? Oui, l'homme plein de lui-même se repaît de grandes choses, et croit s'avilir par les petites. Pour confondre son orgueil, le Seigneur a choisi pour lui-même et pour sa sainte mère ce détail, ce soin, cet état, ces apparences si méprisables.

Qu'on ne le cherche point dans le grand monde, chargé d'affaires d'état : une femme renfermée dans les soins ordinaires d'une maison, un charpentier travaillant un morceau de bois, voilà Jésus et Marie : les mains respectables qui ont porté un Dieu sont chargées d'un fuseau, comme celles de la femme forte; les mains adorables qui pèsent les montagnes, remuent le rabot : *In laboribus ajuventute mea.* (*Psal.* LXXXVII, 16.)

Cet amour des petites choses paraît avec éclat en ce jour, tout y paraît petit, et tout y est ponctuellement observé. Entrons dans le temple, le Très-haut y arrive; quel spectacle va s'offrir à nos yeux! O cieux, soyez attentifs! Terre, prêtez l'oreille; soleil, arrêtez-vous. Vous l'avez fait à la voix d'un homme pour être le témoin de ses combats et de ses victoires. Le Roi des rois va venir du côté du midi, le Saint des saints va descendre de la montagne de Pharan : *Deus ab austro veniet et Sanctus de monte Pharan.* (*Habac.*, III, 3.) Il va paraître avec le formidable appareil qui fit trembler Israël sur le mont Sinaï. Les éclairs précéderont sa venue, le tonnerre l'annoncera : *Implebo domum meam gloria.* (*Agg.*, II, 8.) Ou s'il préfère les charmes de la bonté, nous le verrons couronné d'un arc-en-ciel, environné de vingt-quatre vieillards qui jettent à ses pieds leurs couronnes, et de millions d'esprits célestes qui le servent : il va faire entendre ses oracles et opérer une foule de prodiges : la nuée qui couvrit le temple de Salomon va retracer toute sa gloire : *Erit gloria domus istius novissimæ plusquam primæ.* (*Apoc.*, II., 8.) Préparez-vous, ministres sacrés, faites couler le sang des victimes, brûlez des parfums exquis, déployez tout ce que vous avez de plus magnifique; que l'or, l'argent, les pierres précieuses ornent la maison du Seigneur; tout est au-dessous de sa majesté : *Afferte Domino gloriam.* (*Psal.* II, 42.)

Mais que vois-je? Une femme du commun qui porte un enfant entre ses bras, un artisan son époux qui porte quelques oiseaux; ils entrent dans le temple, donnent cet enfant au prêtre, le prêtre l'offre à Dieu, leur dit quelque mot, le leur rend, et reçoit l'offrande des oiseaux; une femme avancée en âge s'y trouve par hasard, lie une assez courte conversation, et après quelque parole on se retire. Voilà un Dieu qui s'offre à son Père, et fait la plus grande action que l'univers ait vue : je le crois, Seigneur, augmentez ma foi que ces dehors pourraient rendre chancelante.

Que cette poussière renferme de trésors, qu'elle cache de vertus, qu'elle couvre de gloire! jetez les yeux, grand Dieu, sur cette sainte famille, elle est peu distinguée; mais le monde entier vaut-il ces trois personnes? Tout y est simple, mais précieux; vous connaissez seul le prix de cette beauté intérieure. Que cette Vierge est modeste! ses démarches ne respirent que la sainteté : *Quam pulchri sunt gressus tui!* (*Cant.*, VII, 1.) Les chastes yeux attachés sur vous, qui seul en avez fixé les regards, ont blessé votre cœur : *Vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum.* (*Cant.*, IV, 9.) Ses cheveux, bien différents de ceux que la vanité consacre, y ont fait une plaie profonde : *Vulnerasti in uno crine colli tui.* (*Ibid.*) Que la simplicité de Joseph est charmante! il n'a ni l'air, ni l'esprit du monde; mais est-ce au monde que vous sauvez vos grâces? Ah! si les mains qui vous portent n'ont pas la délicatesse qu'il désire, souvenez-vous que c'est le travail qui les a endurcies, et un travail entrepris pour vous. Leurs habits ne sont pas somptueux : heureux même d'avoir trouvé de la paille pour vous coucher dans la crèche. Trop pauvres pour offrir un agneau, ils se bornent à donner deux tourterelles; mais est-il d'agneau comparable à l'Agneau divin qu'ils immolent? Ces deux oiseaux sont les deux deniers de la veuve, plus précieux que toutes les sommes des pharisiens.

Enfin, dans la bassesse apparente, rien de plus respectable que ces deux vieillards que

le Saint-Esprit a conduits au temple ; l'avenir est ouvert à leurs yeux, les plus profonds mystères leur sont dévoilés. Apôtres de ce divin enfant, ils annoncent partout les grandes merveilles qu'ils ont découvertes : *Loquebatur omnibus.* (*Luc.*, II, 38.) Siméon, content d'avoir enfin vu la lumière d'Israël, envisage la mort sans crainte, et n'ayant plus rien à désirer ici-bas, renonce à la vie : *Nunc dimittis* (*Ibid.*, 29), prédit en même temps à sa sainte mère les persécutions préparées à son fils, et ce qu'elle y souffrira elle-même. Quel glaive de douleur percera son cœur maternel, lorsque le Calvaire verra un Dieu rendre ses derniers soupirs sur la croix? O Dieu, que vous cachez de grandes choses, sous ce qui paraît le plus méprisable : *Infirma elegit.* (*I Cor.*, I, 27.)

Mais ce qui met le comble au prix des petites choses, est l'exacte ponctualité avec laquelle un Dieu les exécute. Saint Luc le marque expressément : *Postquam perfecerunt omnia secundum legem Moysi.* (*Luc.*, II, 39.) Non, non, ne pensez pas que rien soit oublié ou négligé, le ciel et la terre passeront plutôt : *Iota unum aut unus apex.* (*Matth.*, V, 18.) Le temps de la purification est prescrit, on y sera fidèle ; la négligence ne tardera, l'indiscrétion ne précipitera rien. Le quarantième jour verra Marie présentant son fils : *Iota unum.* Le lieu est marqué, quoique la demeure de la mère et de l'enfant soit éloignée du temple, que la saison soit peu propre aux voyages, rien n'arrête. Marie portera son fils à l'autel : *Iota unum.* La matière de l'offrande est déterminée, on s'y conformera, on ne s'y distinguera point par des présents plus précieux, on n'y retranchera rien par avarice : *Iota unum.* Le choix des personnes est fait par la loi ; quelque triste qu'il soit pour la mère d'être témoin et ministre du sacrifice de son fils, elle s'y soumettra : *Iota unum.* L'ordre de la cérémonie est marqué, on le suivra à la lettre : a-t-on à ajouter ou à retrancher après Dieu? Dieu lui-même se soumet à tout : *Iota unum aut unus apex non præteribit a lege.* (*Ibid.*)

Apprenons par ces grands exemples à faire cas des moindres choses, à les pratiquer avec fidélité ; cette fidélité est plus difficile qu'on ne pense ; les actions éclatantes engagent assez par leur éclat ; l'orgueil, flatté de la gloire qui les accompagne, est aisément dédommagé de la violence qu'il faut s'y faire ; mais tout est obscur et insipide dans les petites ; aussi pour nous animer et pour nous instruire, Dieu, qui pouvait faire les plus grandes œuvres, leur a préféré les petites. Il semble y avoir mis sa gloire et vouloir en faire dépendre la vertu : ce n'est donc pas grandeur d'âme, c'est faiblesse, impatience qui les fait mépriser ; aussi ne sont-ce pas les vrais saints qui en font peu de cas. Quand on aspire sincèrement à la perfection, on est saintement empressé à profiter de tout ; mais ceux dont la conduite peu régulière décrédite les sentiments ne font que trop voir, par une triste expérience, combien il est dangereux d'en abandonner la pratique.

4° Ce n'est pas seulement dans les petites choses, c'est dans les plus grandes que s'exerce ici la parfaite soumission d'un Homme-Dieu. Quel sacrifice de la félicité et de la vie? N'apprendrons-nous jamais, à cette divine école, à faire celui de la nôtre? Le mystère de la purification est un prélude du Calvaire, un holocauste anticipé, où le Seigneur accepte par avance ce qu'il doit exécuter un jour : *Stupete, gentes; fit Deus hostia?* Ouvrons les yeux de la foi, voyons rassembler autour de lui tous les instruments des supplices qu'il doit endurer : le voilà environné de chaînes, de clous, d'épines, de fouets, de croix ; voilà la colonne où il est attaché, la prison où il est enfermé, le bois dont la pesanteur l'accable, la montagne où il expire. Voyez le sang qui ruisselle autour de lui, les crachats qui couvrent son visage, les larmes qui coulent de ses yeux : entendez les fouets qui le déchirent, les marteaux qui enfoncent les clous, les blasphèmes, les insultes, les railleries qu'on vomit contre lui, les soupirs que la douleur lui arrache, la plainte qu'il fait à son Père, le cri qu'il pousse en mourant.

Tournons les yeux vers d'autres objets qui, quoique moins frappants, n'en sont ni moins accablants par le nombre, ni moins rebutants par la dureté, ni moins sensibles par la malice qui les fit naître et la honte qui les accompagne. Comptons, s'il est possible, le nombre des persécuteurs qui lui tendront des piéges, des calomniateurs qui le censureront, des juges qui le condamneront, des ennemis qui procureront, qui accéléreront sa mort : perçons les noires ténèbres de leurs complots ; suivons le fil odieux de leurs intrigues ; sondons l'abîme de leur malignité ; mesurons, s'il est possible, la longueur de ses courses, l'excès de ses fatigues, de sa faim, de sa soif, de la pauvreté qu'il endure, qui l'oblige de gagner à la sueur de son visage le peu qu'il lui faut pour soutenir sa vie : *In laboribus a juventute mea.*

C'est donc là le sort préparé au Très-Haut ! Le Très-Haut le souffre et l'accepte-t-il de son Fils? Félicité éternelle qui êtes le partage essentiel d'un Dieu, qui, fondée sur sa nature, ne connaissez ni révolution ni orage : fidélité dont la seule vue sera à jamais le bonheur d'une infinité de créatures, qu'êtes-vous devenue? Avez-vous pu abandonner un Dieu et le laisser livrer à la douleur, aux supplices, à la mort? Vous avez pu voir éclipser cette beauté adorable qui ravit les saints, et charger d'outrages celui qui ne peut être assez honoré? Et vous, Père céleste, avez-vous pu accepter des satisfactions à ce prix? Quelle nouvelle victime vous dédommagera de tant d'affronts ; est-il quelque gloire qui répare vos abaissements? Quel mystère ! vous vous glorifiez en vous humiliant, vous vous satisfaites en vous immolant !

Ah ! si les adorations de toutes les créatures sont incapables de compenser dignement une injure qui n'est, après tout qu'extérieure, qui vous touche si peu et ne

vous regarde pas personnellement; quels hommages, quels mondes répareront les outrages faits à votre Fils? Ah! ne souffrez pas qu'un excès de charité livre ce cher Fils à des traitements qui, retombant nécessairement sur vous, font à la fois outrage à l'un et à l'autre; ménagez mieux les intérêts de tous les deux. Quel mystère! le Fils se soumet, le Père accepte; ce visage couvert de crachats, ce corps déchiré de coups lui sont infiniment plus agréables, ses yeux éteints le charment mille fois plus que leurs plus tendres regards; cette voix mourante fait à ses oreilles le plus doux concert; le prix infini de ses souffrances en répare l'injustice, et c'est dans le sang même qu'il répand que les parricides trouveront leur grâce : *Redemisti in sanguine tuo.* (*Apoc.*, V, 9.)

Cruelle mort, sacrifice adorable, quoique éloigné dans l'exécution, vous faites sentir la pesanteur de vos coups, vous avez tout le mérite de celui qui fera éclipser le soleil. C'est la même victime abandonnée de son Père, et qui, au milieu de ses abandons, se remet entre ses mains : j'ose même dire qu'il y a quelque chose de plus rigoureux; car enfin, il n'en est pas des idées du Seigneur comme de celles des hommes; ils ne sont guère touchés que du présent; tout ce qui est enveloppé des ténèbres de l'avenir frappe peu. Son incertitude et son éloignement semblent le faire disparaître; cependant, malgré l'insensibilité qui le leur dérobe à demi, la crainte fait sur eux de violents effets par la vue d'un malheur prêt à fondre sur leur tête, ou l'espérance les console, en faisant entrevoir un soulagement éloigné; et ce n'est pas une vertu médiocre de savoir faire un sacrifice anticipé de leurs intérêts, par le renoncement volontaire à un bien, ou l'acceptation volontaire d'un mal à venir.

Mais le Seigneur, à qui tout est présent, dont les connaissances embrassent tous les temps et tous les lieux, livré, comme au jardin des Olives, à la crainte et à la tristesse, et à l'ennui, connut, sentit et supporta dans ce moment le poids de tout ce que la suite de sa vie devait lui faire éprouver; il eut dès lors à surmonter toutes les répugnances que la nature lui faisait naître dans le détail, il se retraça vivement et parfaitement toutes les horreurs du prétoire et du Calvaire; il y trouva la même matière d'offrande que l'exécution des arrêts de la Synagogue lui fit trouver dans la suite.

Il en endura même davantage, puisqu'enfin ses persécutions, ses douleurs, ses supplices ne devaient pas venir tous à la fois. Le calice ne devait se boire que, goutte à goutte, au lieu que rassemblant, rapprochant, réunissant toutes les peines dans le même point de vue, son amour lui fit tout ressentir à la fois, sans lui laisser le faible soulagement que présente la succession des maux dans le cours de la vie, d'oublier le passé, de ne souffrir qu'en détail, et de se dire à chaque mal, c'est autant de retranché de la mesure de mes souffrances, c'est autant de payé de mes dettes.

Ce fut le premier sacrifice qui honora Dieu parfaitement; jusqu'alors ce temple auguste n'avait vu couler qu'un sang inutile, et vu immoler que des victimes indifférentes dont la majesté divine ne fut jamais satisfaite, qu'elle n'agréait qu'en vue de ce cher Fils dont elles étaient la figure; mais dans cet heureux moment, le temple devint enfin digne de celui dont il était la demeure; l'autel fut enfin couvert d'une hostie qui satisfit, et aux droits du seigneur et au besoin du monde : *Venit ad templum sanctum suum dominator quem vos quæritis.* (*Malach.*, III, 1.)

Voilà le grand modèle que présente un Dieu soumis; soumis à une loi qui ne le regarde pas, à une loi humiliante et rigoureuse dans le moindre détail et dans les plus grands objets; un Dieu soumis laisse-t-il d'excuse à l'orgueil? Soumis à une loi difficile, laisse-t-il de prétexte à la paresse? Un Dieu acceptant les opprobres, les supplices, la mort, laisse-t-il des adoucissements à la sensualité? Tout est facile quand un Dieu se soumet au trépas. Heureux qui suit ce grand modèle; vous le suivîtes, Vierge sainte, en immolant tous les sentiments d'humanité.

SECONDE PARTIE.

Quoique les actions des hommes les plus héroïques n'aient de mérite surnaturel que ce qu'elles en empruntent de la grâce du Rédempteur, elles ont pourtant divers degrés de prix à proportion de la grandeur des difficultés qu'on a surmontées, et de la sensibilité de la passion ou de l'attachement qu'on a vaincu. Ennemis redoutables à la vertu, d'autant plus difficiles à vaincre que, d'intelligence avec nous-mêmes, ils trouvent dans notre cœur leurs plus fortes armes; ils nous attaquent par l'endroit faible, et savent nous faire aimer notre défaite. C'est à cette balance que, pesant le courage des Machabées, l'univers admira un enfant se jouant au milieu des flammes, et une mère témoin de ses tourments, lui faisant les plus fortes exhortations à la constance; c'est à cette balance que, pesant la fidélité de Susanne, il admira une femme infiniment sensible à son honneur, courant généreusement tous les risques de l'infamie pour sauver sa pureté.

C'est à cette balance que, pesant le courage héroïque de Marie, nous admirons, dans le mystère de ce jour, une vierge qui sacrifie sa réputation, et une mère qui immole son fils. Pour peu qu'on connaisse sur ce point la délicatesse du sexe, on doit sentir ce qu'il en coûta à Marie, et se convaincre qu'à regarder même humainement ses démarches, indépendamment du prix infini qu'y donnait la personne de son Fils, la purification par le sacrifice des sentiments les plus vifs et les plus justes est un chef-d'œuvre d'héroïsme.

1° *Sacrifice volontaire.* Ne nous laissons pas prévenir par l'attention de saint Luc à nous ramener sans cesse à la loi de Moïse·

ne pensons pas qu'il veuille nous faire entendre que Jésus et Marie y fussent soumis : il nous dévoile un mystère d'obéissance, et nous apprend à quel degré de perfection ils portèrent la fidélité, quoique par le caractère de leur personne, les motifs et le terme de la loi, ils en fussent nécessairement exempts. Rendons justice à la divinité de l'un et à la sainteté de l'autre. Le Père éternel aurait-il oublié la dignité de son Fils unique jusqu'à le traiter en sujet, et le Fils égal au Père aurait-il perdu son indépendance jusqu'à être soumis? Non, mon Dieu, vous étiez parfaitement libre; votre choix seul fit votre obligation; la même miséricorde qui vous fit homme daigna accepter les lois prescrites à l'homme : *Oblatus est quia ipse voluit.* (*Isa.*, LIII, 7.) Et vous, divine mère, pour qui, par une exception unique, la nature vit renverser ses lois dans l'union de la virginité et de sa maternité; vous de qui les douleurs de l'enfantement respectèrent le chaste sein, dont la poussière du tombeau honora le corps sacré après votre mort, vous qui écrasâtes la tête du serpent, et qui, au milieu de la masse corrompue du genre humain ne fûtes jamais ni souillée ni tachée du péché, ni affligée de ses honteuses suites, pouviez-vous être méconnue du Fils le plus tendre et le plus respectueux, jusqu'à être traitée comme une femme du commun! Eût-il oublié le sein qui l'a porté, les mamelles qui l'ont allaité, les mains qui l'ont emmaillotté, et voulu vous assujettir en esclaves à des lois qui, dans la nouvelle alliance dont vous êtes le plus bel ornement, ne devaient pas lier les mains d'un enfant? Non, non, votre obéissance devait être semblable à la sienne, parfaitement volontaire et d'un libre choix.

Les motifs qui firent porter ces lois renfermaient pour tous les deux une exception nécessaire, c'étaient des péchés à expier dans les enfants et dans les mères : *Offeret pro peccato.* (*Levit.*, IV, 3, 14.) Marie n'était-elle pas toute belle et sans tache, et Jésus le Saint des saints? C'étaient des souillures légales de l'enfantement à effacer : *Immunda erit.* (*Levit.*, XII, 2, 5.) Marie était plus pure que le soleil; c'était une virginité dont il fallait déplorer la perte, Marie l'avait-elle perdue? La fécondité divine n'en fut-elle pas le sceau précieux? C'était le temple fermé pendant quarante ou quatre-vingts jours, qu'il fallait ouvrir aux femmes ordinaires; en avait-elle besoin? Son chaste sein était le plus auguste sanctuaire de la Divinité. C'étaient des enfants qu'on devait racheter après les avoir consacrés; son fils n'était-il pas le Rédempteur même, n'était-il pas le Fils de Dieu? C'étaient des hommages qu'exigeait l'Etre suprême; n'était-ce pas à lui-même que les hommages étaient dus : *Orbis Redemptor nunc Redemptor sesque*, etc.

Il semble que Moïse, instruit de ce mystère, ait voulu le prévenir, et qu'il ait mesuré tous les termes de la loi, de manière à excepter celle dont la fécondité devait être l'ouvrage du Saint-Esprit; il ne dit pas en général, les femmes qui auront des enfants seront immondes : rien n'était plus naturel et plus simple; il eût craint, dit ingénieusement saint Bernard, que ces termes indéfinis ne fussent un blasphème contre la Mère de Dieu, dont la pureté ne devait souffrir aucune atteinte : *Dicturus Moyses : Mulier quæ peperit erit immunda, timuit crimen inferre blasphemiæ.* Heureux le législateur dont le Saint-Esprit a conduit la plume, heureux d'avoir entrevu, si longtemps à l'avance, un mystère caché à tous les siècles et d'avoir donné à votre Maître cette marque de respect! Quelle gloire pour vous de lui avoir en quelque sorte donné des lois sans le vouloir, lesquelles il a daigné accomplir à la lettre!

Heureux temple, qui reçûtes celui que le ciel et la terre ne peuvent renfermer, vous n'aviez encore vu que des créatures observer des préceptes faits pour elles; vous voyez aujourd'hui un Dieu soumis à ceux qui ne le regardent pas. Vos autels n'avaient encore été couverts que de victimes forcées qui, expirant sous le couteau sacré, regrettaient la vie qu'on leur faisait perdre; voici une victime volontaire, dont l'amour seul forme les chaînes qui se lient sur le bûcher et lui porte le coup mortel; vous n'aviez encore vu que des femmes ordinaires venir purifier les tristes restes du péché originel; voici une Vierge qui vient remercier Dieu du prodige unique d'une virginité que la naissance d'un fils n'a fait que rendre plus pure; ainsi s'accomplit l'oracle : tout magnifique qu'est le temple de Salomon, je le remplirai d'une gloire bien supérieure : *Erit gloria novissimæ domus plusquam primæ.* (*Agg.*, II, 10.)

2° *Répugnances légitimes.* Puisque les sentiments qu'il fallait vaincre étaient justes, les passions criminelles portent avec elles le motif de leur sacrifice : doit-il être difficile, quand on a des principes de religion, de rompre ces engagements qu'elle condamne? La honte, les remords, les châtiments qui les suivent, suffiraient pour briser des chaînes malheureuses dont la vertu rougit. L'amour même du repos de la conscience doit faire secouer le joug qui accable; si le crime a des charmes qui arrêtent, qu'il a d'amertumes qui en dégoûtent! La loi qui presse, le juge qui menace, l'enfer qui s'ouvre, tout parle contre le péché, tout engage à le détruire : *Scito et vide quia malum et amarum est.* (*Jerem.*, II, 19.)

Mais qu'il en coûte de se dépouiller d'un amour innocent et louable! amour que tout exige, que tout canonise; le cœur alors, de concert avec la raison et la religion, se résoudra-t-il à fixer des barrières sacrées que tout engage à respecter? Déjà assez forte par ses attraits, une tendresse si légitime ne devient-elle pas invincible, soutenue par tout le poids de la vertu? En faut-il tant à l'homme pour suivre ses penchants? L'idée du crime est souvent trop faible pour l'arrêter; peut-il, à la faveur de quelque prétexte,

se faire une fausse conscience? C'est un torrent débordé qui force tout; mais quand la loi et la justice favorisent son inclination, peut-on s'en promettre le sacrifice.

C'est ce sacrifice qu'a fait Marie : son cœur exempt de péché, ne connaissait des sentiments que ceux que la grâce fait naître; mais de tous ceux dont elle fut remplie, il n'en fut jamais ni de plus vifs ni de plus justes que l'amour de son Fils et le zèle pour son honneur: ils furent la matière de l'holocauste; la vertu s'immola elle-même, elle immola son Dieu; racheté au prix de lui-même, elle s'exerça au prix d'elle-même. Quelle grandeur d'âme ! Dieu n'en demande pas tant de nous. Faut-il nous confondre dans la lie du peuple et livrer à la mort un fils unique? une parole, un ressentiment, une légère mortification suffit. Dieu a beau demander, on le lui refuse, la passion triomphe et l'emporte sur la loi, notre volonté obtient sur Dieu la préférence; prions Marie par les mérites de son sacrifice, de nous obtenir la grâce de faire le nôtre.

3° *Sacrifice de sa réputation.* Aimer son honneur, est un sentiment que la nature, l'intérêt, la religion inspirent également surtout aux jeunes personnes du sexe; les principes d'une bonne éducation le gravent de bonne heure et le cultivent avec soin dans leur cœur, le bien public le demande; il est pour elles, dans le commerce, le gardien de leur pureté, l'appui de leur faiblesse, le remède à leurs chutes; il les met à couvert des traits du vice, sous les ailes d'une pudeur délicate, qui ne saurait être trop attentive à conserver le trésor inestimable de l'innocence, ou à le réparer. Malheur à celles qui, ne respectant pas ses bornes salutaires, se livrent à tous les risques d'un triste naufrage. Marie avait mieux qu'une autre conservé ce précieux dépôt. Les approches d'un ange la troublent, la proposition de la maternité divine l'alarme, il faut la promesse authentique du plus grand des miracles pour calmer ses inquiétudes et obtenir son consentement: un vœu de virginité était venu au secours de la nature et de la grâce, et avait imposé à sa modestie des liens indissolubles. L'obscurité de son état, un mariage avec le plus saint des hommes, le silence et la retraite, tout favorisait une pudeur qui fait les délices d'un Dieu.

Mais pour lui faire pratiquer de nouvelles vertus, il faut que par le renoncement à la réputation qui lui est la plus chère, elle passe pour une femme du commun; c'est un des coups du glaive qui perce son cœur, et qui, jusque dans l'endroit le plus sensible, recherche la matière du plus rigoureux sacrifice. En vain, Marie, vous êtes-vous ensevelie dans l'obscurité de la retraite, vous en sortirez pour paraître au milieu de la foule tumultueuse qui environne le temple : la vue d'un ange vous fit trembler, parce qu'il paraissait sous la figure d'un homme; aujourd'hui vous vous exposerez aux yeux de tous ceux qui se trouveront sous vos pas: des miracles avaient conservé votre virginité, il faut aujourd'hui vous montrer au public, qui n'est pas instruit du prodige, sous les dehors d'une femme ordinaire : le Saint-Esprit avait rempli votre chaste sein; une purification établie pour les femmes qui doivent leur fécondité aux lois du mariage, vous va confondre avec elles: *Doloris gladius pertransibit.* (*Luc.*, II, 35.)

Vous aviez commencé d'éprouver le poids des soupçons, lorsque votre époux, ignorant le mystère qui venait de s'opérer, eut lieu de regarder votre fidélité comme suspecte ; un humble silence fut alors toute votre justification: vous abandonnâtes à Dieu le soin de son ouvrage. Aussi prit-il votre défense : un ange eut bientôt fait connaître à Joseph la vertu d'une épouse qui avait su attirer le Fils de Dieu dans son sein; mais, après tout, ces soupçons ne passèrent pas la personne du saint patriarche qui, lui-même plein de sagesse, aima mieux quitter en secret que de décrier une personne dont il croyait ne pouvoir excuser la conduite. Ici, votre honte est publique; et quoique ce ne soit pas un crime qu'on vous impute, est-il indifférent pour une vierge de perdre un honneur acheté si cher, et le fruit de tant de miracles? Une vertu médiocre n'y suffit pas. Jamais prince, jamais savant, jamais ministre fit-il autant de cas de ses biens que Marie en faisait de l'honneur de sa pureté qui blessa le cœur de l'époux? *Virginitate placuit, humilitate concepit.*

Parmi les hommes mêmes, la bonne odeur de cette vertu en est la récompense; une femme d'honneur, une vierge doit en porter jusqu'à la délicatesse le soin légitime. Ce n'est pas assez pour vous d'être innocente, disait un païen à son épouse, vous ne devez pas être soupçonnée; auriez-vous perdu ce goût exquis de pudeur, vous qui l'avez vouée dès l'enfance, conservée dans le mariage, alliée à la fécondité; qui, frémissant à la vue du plus léger risque, ne souscrivîtes à la proposition d'un ange qu'après avoir mis à couvert le trésor pour vous le plus précieux? Non, sans doute, mais la gloire de Dieu demande de vous le sacrifice de cet honneur ; fût-il mille fois plus difficile, c'en est assez, rien ne vous coûte. Hélas ! notre vanité n'est pas si généreuse; un vain honneur, une frivole crainte, un respect humain nous désarment, nous refusons tout au Seigneur; que le courage de Marie a peu d'imitateurs !

4° *Sacrifice de son fils.* Tant de sacrifices n'auraient pas été difficiles, si tout se fût borné à la cérémonie de la purification. On offre sans peine ce que l'on s'attend à reprendre. Mais Marie était instruite de la mort inévitable de ce qu'elle aimait le plus : entrons dans son cœur pour sentir l'héroïsme de ses sentiments; elle connut alors en détail tout ce qui devait arriver dans la suite: elle vit, comme Jésus, les fouets, les clous, la croix, la mort et le peu de fruit qu'en tireraient la plupart des hommes. Tel fût le glaive de douleur dont Siméon lui prédit que son âme serait percée ; elle s'y

soumit généreusement. Le temple est pour elle un Calvaire anticipé; je l'y vois, comme aux pieds de la croix, buvant jusqu'à la lie le calice amer de la douleur et de l'ignominie. Quoi ! ce fils adorable que j'ai porté dans mon sein, que j'ai nourri de mon lait, qui fut toute ma joie et mon espérance, sera livré à des bourreaux ; sa tête sera couronnée d'épines, ses membres seront déchirés par les fouets, ses pieds et ses mains attachés avec des clous sur un bois infâme. Je pourrais y donner les mains ! ah ! plutôt que tout l'univers périsse, que le genre humain ne soit pas racheté, et que mon fils vive.

Et quand il mourrait, en serait-il moins offensé, les hommes abuseront-ils moins de ses grâces, se damneront-ils moins malgré tant de secours? Conservons donc mon fils, que je livrerais à pure perte. Telle eût été la résolution d'une mère moins généreuse ; mais celle qui avait eu assez de foi pour croire un mystère si sublime, assez de courage pour sacrifier sa réputation, mit le comble à ses vertus par le sacrifice de ce qu'elle avait de plus cher ; elle fait taire les sentiments les plus tendres de la nature, pour faire parler la voix la plus impitoyable de la grâce; elle oublie qu'elle est mère pour se souvenir qu'elle est servante, et pour souscrire à cette mort : Qu'il me soit fait, et à mon fils, selon votre parole : *Ita se ancillam esse meminit ut se matrem esse nesciret.*

L'idée de ces combats intérieurs vous étonne, la qualité de mère de Dieu en souffre-t-elle l'humiliation ? mais sachons qu'en alliant la maternité à la virginité, Marie joignit la tendresse d'une mère à la délicatesse d'une vierge, et jamais il ne fut de plus dignes objets. La vivacité des sentiments maternels est l'ouvrage d'une Providence infiniment sage, qui, dans un âge si faible et si exposé, a voulu ménager aux enfants un asile dans les bras de celle qui les mit au jour; c'est de tous les âges celui qui attire le plus son amour et ses soins? *Nunquid potest mater oblivisci fructum uteri sui?* (*Isa.*, XLIX, 15.) Un jeune homme avancé, en état de se conduire, a moins besoin de ces ressources; et la mère, rassurée sur ses intérêts, n'a plus le même empressement, la même sollicitude qui le rendait toujours présent à son cœur.

C'est ce fils si cher, ce fils unique, qu'on demande à Marie, ce fils qui vient de naître; dont les besoins et les larmes percent son cœur; il faut que ce soit elle-même qui le présente; que, sur les pas de Jephté, elle immole la gloire de son triomphe: ce n'est pas un vœu indiscret qu'il faut accomplir ; c'est la volonté de Dieu qui le demande, elle n'a pas le temps d'aller avec ses compagnes pleurer la florissante jeunesse qu'on lui ravit. Le glaive meurtrier a frappé : à l'instant que la loi le prescrit, ce nouveau Samuel est porté au temple par cette mère si longtemps désolée à qui le ciel vient d'en faire présent ; attendre que, comme le fils de Jacob, il soit devenu plus grand avant d'être enlevé à son père, ce serait trop différer le mérite de la mère et la gloire du fils. Non, non, il faut que, comme aux innocents, l'amour, plus cruel qu'Hérode, vienne l'égorger dans le berceau ; une fuite précipitée en Egypte le sauvera de la main d'un prince barbare, mais il n'échappera pas aux mains de sa sainte mère, qui, exécutrice des ordres de l'amour, aura le courage de percer en même temps le cœur de son fils et le sien.

Mais quel fils, ô mon Dieu, quel fils ! était-ce, comme Absalon, un fils dénaturé, dont le bras parricide eût attenté à des jours qu'il devait conserver au prix des siens? C'était, au contraire, la sainteté même. Ah ! si la mort d'un perfide, toute juste qu'elle est, fit arroser de larmes le triomphe d'un père vainqueur qui se voyait par sa défaite rétabli sur son trône, quelle dut être la douleur d'une mère qui s'arrachait un fils si parfait? Etait-ce un fils qui, comme le fils de Betsabée, était le fruit d'un crime odieux? C'était un fils dont la conception et la naissance furent un prodige, et dont l'adorable présence remplit de grâce celle qui, sans perdre sa pureté, en devint la mère. Ah ! si David, quoique pécheur pénitent, se condamna aux jeûnes et aux larmes aux approches de la mort d'un fils, hélas ! trop cher, quel dut être l'affliction de celle qui prenait des engagements pour la mort d'un Dieu ? Etait-ce un fils qui, comme Benjamin, eût déchiré en naissant le sein qui l'avait porté ? Cet adorable enfant avait au contraire, par sa naissance, élevé sa mère à la dignité la plus sublime. Etait-ce un fils qui, comme le petit-fils du grand prêtre Elie, eût marqué le jour de sa naissance par la défaite d'Israël et la perte de l'arche ? Il venait au contraire sauver le monde, sa naissance était l'heureuse époque de leur salut. C'était donc le fils le plus parfait, le plus aimable, le plus aimé qui, par le plus heureux concert de la nature et de la grâce, lui faisait trouver dans le même objet toutes les douceurs de la tendresse et toute la perfection de la vertu ; un fils à qui elle devait tout, jusqu'à la vie et à l'être, dont la possession devait faire sa félicité dans l'autre vie comme elle faisait ses délices dans celle-ci.

Que de coups à porter à la fois ! Souscrire à la mort de son bienfaiteur, immoler un autre soi-même, se priver de la plus douce consolation, s'arracher son appui et sa ressource, ôter de dessus sa tête la couronne de gloire qu'y a mise un Dieu. Tous ces coups partent de la main d'une femme, ils en partent librement ; d'une femme qui plus forte que Judith triomphe, non d'Holopherne, mais de tous les sentiments de la nature et de toutes les vues d'intérêt, et remporte ainsi sur son propre cœur la plus glorieuse et la plus difficile victoire.

Heureux Siméon, vous étiez réservé à ce grand miracle, il était dû à votre foi, à vos vertus, à vos désirs. Depuis longtemps vous soupiriez après la venue du Messie, vous attendiez avec confiance l'accomplissement des paroles du Seigneur, il vous avait promis de vous faire voir son Fils avant votre mort;

venez dans le temple, le Saint-Esprit vous y appelle, bientôt vous serez satisfait. Cette femme qui vient d'y entrer portant un enfant entre ses bras, cet artisan qui la suit avec quelques oiseaux; voilà, direz-vous sans doute, quelque femme du commun qui vient, après ses couches, faire la cérémonie prescrite par la loi de Moïse.

Mais, saint patriarche, sous le voile de l'humiliation qui couvre ces augustes personnes, apprenez que cet enfant est la lumière des nations que vous attendez; cette femme est une vierge devenue féconde par l'opération du Saint-Esprit; cet homme, qui est son époux, par un miracle de vertu jusqu'alors inouï, a su garder avec elle la virginité. Heureux vieillard, d'admirer les bontés infinies du Seigneur, recevez du moins de cette sainte Vierge le gage du salut des hommes; présentez à l'autel celui que tout adore, offrez la rançon du Rédempteur du monde, adorez-le profondément; et tout à coup, saisi de l'esprit de Dieu, annoncez à la terre et aux cieux le mystère dont vous êtes dépositaire, dévoilez à cette divine mère les abîmes d'un triste avenir, quoi que vous puissiez lui prédire, vous la trouverez prête à tout. Une vertu héroïque, une grandeur d'âme à toute épreuve, fait son caractère; rien ne surprendra un courage qui a déjà tout immolé d'avance.

Ecoutons ce prophète respectable, et par ses vertus, et par l'esprit qui l'anime, et par le trésor inestimable remis entre ses mains. Que je vous plains, divine Mère ! dit-il, que d'afflictions vous prépare l'impénétrable providence de celui que vous servez ! je vois déjà hors du fourreau le glaive qui doit vous percer : ce fils si cher, si digne de l'être, va devenir votre plus cruel tourment. Que de contradictions il essuiera ! Heureux qui ne se scandalisera point de sa doctrine ou de sa conduite ! Pour moi, je mourrai désormais content; qu'ai-je à désirer davantage, puisque j'ai vu de mes yeux le Sauveur adorable qui doit dissiper les ténèbres des gentils et faire la gloire d'Israël? Fermez-vous, mes yeux, après avoir été témoins de tant de merveilles; est-il quelque objet pour qui vous deviez vous ouvrir? Sortez, mon âme, de votre prison, vous y avez été longtemps renfermée; le Sauveur, qui doit briser vos liens, s'est déjà montré : volez vers votre céleste patrie, dont il vous a ouvert les portes : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum*, etc. (*Luc.*, II, 19.)

Que ce grand mystère nous fasse connaître et notre faiblesse, et nos forces, et notre grandeur et notre bassesse; apprenons ce que nous pouvons et ce que nous sommes. Pour offrir une satisfaction dont tout l'univers était incapable, un Dieu se rend notre victime; que sommes-nous par nous-mêmes? Une vierge fait les plus héroïques sacrifices; que ne peut-on pas avec la grâce? Si les humiliations d'un Dieu ne laissent aucun prétexte à l'orgueil, les succès d'une vierge en laissent-ils à la défiance? Est-il des dispenses après un Dieu et des difficultés après une fille? On doit tout à Jésus, on peut tout après Marie; on peut, on doit tout avec la grâce de l'un et sous la protection de l'autre. Dieu ne refuse son secours à personne; le refuserait-il quand Marie le demande? L'héroïcité de ses vertus lui mériterait seule le droit d'obtenir des imitateurs. Obtenez-nous cette grâce, Vierge sainte, tout est possible après vos exemples et facile à vos prières : ce sera le moyen, etc.

DISCOURS II.

SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Introduxerunt arcam Domini et posuerunt eam in loco suo, in medio tabernaculi. (II *Reg.*, VI, 17.)

On fit entrer l'arche du Seigneur, on la plaça dans un lieu digne d'elle, au milieu du tabernacle.

Tel fut le zèle d'un roi que la piété avait élevé au-dessus des héros. Possesseur de la Palestine, vainqueur des Amalécites, des Ammonites, des Philistins; redouté de ses ennemis, respecté de ses voisins, adoré de ses sujets, jouissant des doux fruits de la paix, dans le repos et l'abondance, David, plus occupé du culte de Dieu que du soin de ses nouvelles conquêtes, porte ses premiers regards sur l'arche d'alliance, négligée et presque oubliée dans l'obscurité d'une maison particulière. Quoi ! disait ce religieux prince, je vivrai tranquille sur mon trône, tandis que l'arche du Seigneur, ce précieux gage de sa protection, cet instrument de tant de merveilles, ce monument si vénérable à tout Israël, demeurera honteusement ensevelie dans les ténèbres. Son zèle s'enflamme; les prêtres, les princes et le peuple, animés du même esprit, vont l'enlever de la maison d'Obédedon, la portent en triomphe sur la montagne de Sion, et la placent au milieu du tabernacle : *In medio tabernaculi.*

Ce que fit David pour une arche matérielle, son Fils et son héritier le fait pour Marie, cette arche incorruptible. Vainqueur de ses ennemis, assis à la droite du Père céleste, dans la splendeur des saints, au milieu de son repos éternel, il jette les yeux sur sa Mère, et ne peut souffrir qu'elle demeure plus longtemps sur la terre; il la tire de son exil, et la fait monter au faîte de la gloire que son amour lui avait destiné. Marie, depuis l'Ascension, avait passé sa vie dans la retraite : comptant le monde pour rien depuis que son Fils l'avait quittée, elle soupirait après une vie heureuse; enfin, moins chargée d'années que remplie de vertus, elle quitta trop tôt la terre, mais trop tard pour elle-même, cette vallée de larmes, où elle languissait dans l'attente de son bien-aimé : elle le trouve enfin ce bien-aimé de son cœur, rien ne pourra plus le lui enlever : *Inveni, tenui eum nec dimittam.* (*Cant.*, III, 4.)

C'est aujourd'hui le combat et le triomphe de la charité entre Jésus et Marie, il éclate dans la mort et l'assomption de Marie : 1° elle quitte la terre d'une manière digne d'elle c'est l'amour qui l'en détache; 2° elle entre dans le ciel d'une manière digne de

Dieu, c'est l'amour qui l'y reçoit : jour solennel que la piété de nos rois a rendu si célèbre. Mettez sur mes lèvres, Esprit-Saint, des paroles qui répondent à mes sentiments. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je dis que Marie a triomphé de la mort, ne pensez pas qu'exempte des suites, aussi bien que de la tache du péché, elle ait été, comme Elie, enlevée au ciel dans un char de gloire, sans payer le tribut à l'humanité. Il est vrai que saint Epiphane, par respect pour Marie, ne pouvait se persuader que le temple où avait reposé l'auteur de la vie pût jamais être la proie de la mort. Mais, sans déroger à un respect si légitime, nous croyons, avec toute l'antiquité, qu'elle ne fut point exceptée de la loi générale. Sans doute sa divine maternité méritait bien ce privilége ; mais le Fils de Dieu s'étant soumis à cette humiliante loi, il est glorieux de le suivre. Mourir d'amour, ce n'est point mourir : c'est vaincre et désarmer une cruelle mort, qui désarme tout le reste et soumet à son empire ceux qui n'ont point de maître sur la terre ; c'est la vaincre en mourant, se couvrir de gloire dans le centre de l'humiliation, être grand où tout est petit, mourir sans ressentir ni la douleur ni la crainte qui accompagnent les autres morts; c'est, dans le langage de saint Paul, détruire la victoire de la mort, émousser son aiguillon et ressembler à Jésus-Christ mourant. Tels sont les priviléges de Marie : 1° Elle ne craint rien ; 2° elle ne souffre rien. La charité victorieuse chasse la douleur et la crainte, et lui substitue la confiance et la joie.

1° Victorieuse des frayeurs de la mort. En vain soixante braves, parmi les forts d'Israël, environnent le trône et le lit de Salomon : ils n'empêcheront point la crainte de pénétrer jusqu'à lui. Il tremble aux approches de la mort, et la mort fera trembler tous les siècles. La crainte pénètre jusqu'au trône des rois, mais elle n'approche point de l'humble couche de Marie. Qu'avait-elle à craindre? Etait-ce une longue vie? Mais elle fut pure et immaculée dans sa conception, fervente dans ses commencements, sublime dans ses progrès, consommée dans sa fin, passée ou dans le temple aux pieds des autels, ou à Nazareth auprès de Jésus, animée par ses exemples, sanctifiée par sa présence, soutenue par ses grâces les plus choisies. Vie dont tous les moments furent pleins de mérite ; toujours semblable à elle-même par la constance, et toujours différente par des accroissements continuels de sainteté, chaque jour, chaque moment ajoutait au jour, au moment précédent, de nouveaux degrés de ferveur. Etait-ce l'abondante effusion de la grâce dont elle fut comblée? Il est vrai que les dons de Dieu sont un poids redoutable pour qui en abuse : serviteurs infidèles, nous avons moins à craindre des péchés que nous avons commis que des grâces que nous avons reçues, des rigueurs de la justice que des profusions de la miséricorde. Mais Marie en fit toujours un saint usage; sans cesse elle augmenta, elle embellit ce riche dépôt. Vous le savez, Seigneur, et nous l'ignorons. Ou plutôt pouvons-nous ignorer que si le Tout-Puissant a fait pour elle de grandes choses, par un retour de fidélité elle a fait de grandes choses pour le Tout-Puissant? Tant de grâces reçues, ménagées, multipliées à l'infini, laissent sans doute moins de sujets de crainte que des motifs de confiance. Avait-elle à craindre les grands emplois, un caractère sublime, un ministère délicat et dangereux? Vous le savez, grands de la terre, vous le connaissez bien mieux à la mort, combien il est terrible d'avoir occupé de grandes places sans s'être occupé de ses devoirs, d'avoir joui des plus grands honneurs sans avoir eu les plus grandes vertus. Rien de plus sublime que la dignité de mère de Dieu, rien de plus grand que ses vertus : elle répondit toujours à sa dignité; sa grandeur lui annonçait une grandeur nouvelle, chacun de ses titres était un titre de confiance.

Qu'avait-elle à craindre encore? Les reproches intérieurs, les alarmes secrètes, les accusations importunes d'une conscience d'autant plus agitée à la mort qu'elle était plus tranquille pendant la vie? Ah! chrétiens, vous faites les braves et les intrépides, votre conscience fait votre paix : je vous l'annonce en gémissant, elle fera un jour votre supplice. Mais quelle consolation pour Marie! Dans une conscience toujours pure, exempte des plus légères imperfections, si, comme Job, elle s'interroge elle-même, que de réponses de vie, que de témoignages favorables et non suspects! Témoignage de son cœur : il lui dit que Dieu y règne, qu'il y a toujours régné. Témoignage de la part de Dieu, qui l'assure qu'elle tient le premier rang parmi les élus. Ces pensées, ces désirs, ces actions héroïques que son humilité a dérobées aux yeux des hommes et à ses propres yeux ; ces vertus si sublimes dans leur principe, si épurées dans leurs motifs, si constantes dans leur durée, quel fondement d'espérance!

Mais ce Juge souverain, qui juge les justices mêmes, devant qui tremblent les plus grands saints, et les cieux mêmes ne sont pas purs, ne doit-il pas répandre ici quelques traits de cete crainte religieuse, dont se font gloire les plus grandes âmes? Quoi! ce Jésus qu'elle porta dans son sein, qu'elle suivit jusqu'à la mort, qu'elle nourrit, qu'elle éleva, unique objet de son amour pendant sa vie, serait-il pour elle un sujet de crainte après la mort? Ce serait mal connaître le Fils et la Mère. La qualité de juge fait précisément le fondement de son espérance : c'est un juge éclairé, équitable, tel que nous le craignons, mais tel qu'elle le désire; il ne peut signaler sa justice qu'en la récompensant. Il viendra avec la croix, et cette croix parlera pour un cœur où elle fit de si profondes blessures ; il viendra avec la balance du sanctuaire, elle servira à peser ses saintes œuvres; il viendra avec un flam-

beau visiter Jérusalem, il n'y découvrira que des vertus de sa mère; et quelles vertus? Dieu seul peut les connaître, comme il peut seul les récompenser : *Spes illorum immortalitate plena est.* (*Sap.*, III, 4.) La mort ne fait que la mettre en possession de ce qu'elle espère : la mort ferme ses yeux à la terre, qu'elle n'aima jamais, et les ouvre pour le ciel, qu'elle désira toujours. La mort n'a point d'empire : c'est plutôt un trophée érigé à la gloire de Marie, qui en a vaincu les douleurs et les craintes.

2° Il est étonnant que la mère de Dieu ait été livrée à la douleur, à l'humiliation, aux gémissements et aux larmes. Oui, la plus sainte de toutes les créatures fut la plus affligée. Tandis qu'Hérode, enivré d'un faux bonheur, triomphe sur un trône usurpé, l'humble Marie, qui en était l'héritière légitime par sa naissance, cachée dans la retraite, oubliée des hommes, méconnue de ses proches, réduite à la pauvreté, persécutée avec son Fils, est nourrie avec lui d'un pain de tribulation, alarmée pour lui, attachée en esprit à la croix, victime de l'amour et de la douleur. Toute sa vie ne fut qu'un tissu de tribulations : n'exceptons pas même le temps de la gloire de son Fils. Les persécutions de l'Eglise naissante affligeaient son zèle; l'absence de son Fils, le désir de s'unir à lui, le souvenir du Calvaire, étaient pour elle le sacrifice du matin, du soir, de tous les temps.

Quand voudrez-vous, grand Dieu, faire cesser ces épreuves, essuyer ces larmes que vous faites couler? C'est au moment de la mort que les amertumes de la vie vont se changer en consolation : *Ridebit in die novissimo.* (*Prov.*, XXXI, 25.) Quel langage! Le moment de la mort n'est-il pas celui de la douleur, des regrets, souvent du désespoir? Dieu prend plaisir à se venger à la mort des folles joies de la vie. Pour Marie, c'est le temps de la douceur, de la paix, et d'une paix qui surpasse tout. Elle quitte sans regret une habitation terrestre pour entrer dans la terre des vivants. Son royaume n'est pas de ce monde, son trésor est dans le ciel, Dieu seul est son partage, tout le reste lui est indifférent. Elle n'avait ni biens, ni plaisirs, ni honneur à quitter, ni amitiés à rompre; au lieu que les enfants du siècle, qui mettent leur confiance aux biens de la terre, perdent tout à la mort, Marie trouve tout à la sienne. Quand on vit sans attache, on meurt sans peine et avec plaisir. Qu'a-t-on à regretter quand on a Dieu pour récompense? *Ridebit in die novissimo.*

D'ailleurs, à la mort, elle voyait que les souffrances de Jésus, qui lui avaient rendu la vie si amère, que son sang et sa mort portaient des fruits infinis dans toutes les parties du monde; que son nom était révéré de l'orient à l'occident; que son règne s'établissait dans Israël et chez les gentils, et que sa doctrine y était reçue; que l'Eglise s'élevait sur les ruines de la Synagogue et de l'idolâtrie; que l'Evangile était annoncé dans les plus grandes villes, et déjà cimenté par le sang des martyrs. Elle voyait ce que les anciens patriarches, les prophètes, avaient désiré de voir : le règne du Messie, la grandeur de la religion. Elle n'avait donc plus rien à voir sur la terre : *Nunc dimittis servum tuum.* (*Luc.*, II, 49.) Dieu est adoré en esprit et en vérité, le prince du monde est chassé; il est glorifié. Qui vous retient encore, Vierge sainte? Venez donc, brisez vos liens, prenez l'essor, allez dans le sein de votre repos; un père, un fils, un époux vous appelle : *Veni sponsa, coronaberis.* (*Cant.*, IV, 8.) Venez partager ma gloire, vous qui partageâtes si généreusement mes souffrances; venez, ne tardez pas, mon amour impatient souhaite de vous couronner : *Surge, propera.* (*Ibid.*)

A cette douce invitation cette âme céleste s'élève au-dessus d'elle-même, et se hâte de rompre les liens qui l'attachent à son corps. Ce corps, si docile aux impressions de la grâce, si soumis aux transports de son âme, ne met point d'obstacle à ses désirs. Par un accord mutuel si nouveau dans le monde, l'esprit et la chair, le corps et l'âme, conspirent à leur séparation, et soupirent de concert pour le Dieu vivant : *Cor meum et caro mea exsultaverunt.* (*Psal.* LXXXIII, 3.) Ce prodige, qui l'a fait? C'est l'amour. Une si belle vie ne devait finir que comme elle avait commencé. La charité avait animé ses premiers désirs, il fallait que son dernier soupir fût un soupir de charité.

Il était de votre gloire, Seigneur, que cette Fille du ciel ne mourût pas comme les enfants de la terre; que sa mort ne fût l'effet ni de la caducité du corps, ni des infirmités de la vieillesse, ni des défaillances de la nature. La mort était trop faible pour immoler une si noble victime. Cette victoire devait être réservée à la charité; la mère de la belle dilection devait être la première conquête de l'amour sacré. Je dis la première, car l'amour divin n'avait pas eu encore de victime digne de lui. On avait vu des martyrs mourir pour la gloire de Dieu, mais non pas par les traits du pur amour. Dieu va faire voir combien il est aimable, puisque quand on l'aime parfaitement on ne peut vivre sans le posséder, et que pour mourir on n'a besoin d'autre glaive que de celui de l'amour. L'amour est aujourd'hui non-seulement aussi fort, mais plus fort que la mort : *Fortis ut mors dilectio.* (*Cant.*, VIII, 6.)

Représentez-vous ce grand spectacle, le ciel et la terre l'admirent; les fidèles y accourent, une sainte curiosité les rassemble dans cette maison si auguste et si pauvre; le trésor de la foi, les docteurs de la nation, les princes des peuples, les colonnes de la vérité, les apôtres, les disciples, dit saint Jean Damascène, y sont réunis par miracle pour y honorer son triomphe, et inspirer un nouveau courage aux forts d'Israël, à la vue d'une invincible Débora. C'est en présence de cette vénérable assemblée que Marie expire, consumée par l'amour. Ne vous attendez donc pas à voir à cette mort ce qui fera

l'horreur de la vôtre : cette pâleur mortelle, cette défaillance universelle, ces symptômes effrayants, ces convulsions, derniers efforts de la nature aux abois. Ici tout est tranquille, tout est auguste; son visage, plus éclatant que jamais, annonce sa gloire, on y voit briller des grâces modestes, une aimable pudeur, une douce majesté; ses yeux attachés au ciel, son esprit abîmé en Dieu, semblent déjà le voir face à face; son cœur, pressé d'une charité douce et forte, semble déjà enivré d'un torrent de délices ; son corps succombe; mais c'est à la violence de l'amour; percée de cette flèche partie de la main du céleste Epoux, elle trouve dans ce trait mortel un charme délicieux ; de là cette soif insatiable, ces désirs empressés, ces saillies impétueuses du cœur qui semble sortir hors de lui-même pour se réunir à son principe; de là ces ravissements continuels, ces sentiments doux et extatiques, ces tendres élancements, ce vol rapide de son âme qui, ramassant toute la force de son amour, se détache enfin de la terre, et, portée par les anges, ne réside plus dans le sein d'Abraham, mais dans le sein de son Fils, va s'y perdre et s'y reposer éternellement. Ainsi s'endort dans le baiser du Seigneur cette amante sacrée ; ainsi disparaît cet astre lumineux qui éclairait le monde; ainsi triomphe de la mort celle qui enfanta l'Auteur de la vie. O sainte charité, voilà la plus illustre de vos victoires ! Que pouviez-vous faire de plus? Mais pouviez-vous faire rien de moins? Si la mère de Dieu devait mourir, elle ne devait trouver la mort que dans un transport du pur amour : *Fortis ut mors dilectio.*

Ah ! c'est ici que j'appelle tous les chrétiens qui ont quelque sentiment de l'immortalité. Venez, enfants de la promesse, apprenez de la Reine des cieux à mourir en enfants de Dieu, dans les sentiments de piété que vous inspire une mort si sainte et si douce. Elle vous dit au fond du cœur, que parmi les troubles et les douleurs inséparables de ce dernier moment, on éprouve quelque chose de cette heureuse tranquillité dont la mort de Marie fut accompagnée : *Moriatur anima mea morte justorum.* (*Num.* XXIII, 10.) Pour obtenir cette grâce, travaillez donc à vous détacher de ce monde pour mourir dans l'amour de Dieu. Si vous voulez mourir sans crainte, vivez sans péché; si vous voulez mourir sans douleur, vivez sans attache : le cœur ne peut vivre sans amour. Aimez donc un objet digne de vous; assez et trop longtemps vous avez vécu pour le monde, commencez enfin à vivre pour Dieu; consacrez le reste de vos jours aux délicieux exercices de la charité, qui sera votre consolation et votre sûreté.

Mais c'est trop parler de sa mort dans un jour où tout est plein d'immortalité. Marie quitte la terre d'une manière digne d'elle, c'est l'amour qui l'en détache; elle entre dans le ciel d'une manière digne de son Fils, c'est l'amour qui l'y reçoit. Dans Marie, amour ardent qui la consume; dans Jésus, amour triomphant qui la couronne.

SECONDE PARTIE.

Pour connaître la grandeur de la Mère de Dieu, il faudrait connaître la grandeur et l'amour de son Fils, l'amour ne lui permet pas de rien faire de médiocre pour une mère en qui tout est grand; en voici la glorieuse proportion. Que pouvait-il faire de plus glorieux pour la mère, que de la rendre semblable à lui-même, et de donner à son triomphe tous les caractères du sien? Il était demeuré incorruptible dans le tombeau, il en était sorti glorieux et triomphant; il était monté dans le ciel à la droite de son Père, y faire les fonctions de médiateur. Soyez béni, ô mon Dieu, d'avoir donné à Marie de semblables priviléges : 1° l'incorruptibilité dans le tombeau, triomphe de sa pureté; 2° l'élévation dans le ciel, triomphe de son humilité; 3° la gloire de sa médiation auprès de Dieu, son Fils, triomphe de la charité.

1° *Incorruptibilité.* Vous tous qui aimez Marie, rendez-vous attentifs au récit de sa gloire. Un ancien docteur nous a fait une peinture aussi touchante que glorieuse des obsèques que lui firent les chrétiens, partagés entre la douleur de la perdre et la gloire de la voir triompher. Voilà son corps virginal dans le tombeau, quelle y sera sa destinée? Reste-t-il encore à la mort quelque empire sur une chair si sacrée? Où est donc cette horreur du tombeau, ces vers, cette pourriture, que Job regardait comme le partage des mortels? Ce n'est point dans le tombeau de la Mère de Dieu qu'il faut chercher une victime de la corruption. Une chair, comme divinisée par son union avec celle d'un Dieu qui n'est plus, dit saint Augustin, qu'une même chair avec lui ; ces entrailles où reposa pendant neuf mois l'Auteur de la vie; ce sanctuaire le plus auguste de la Divinité, en proie à la poussière! On n'y peut penser sans horreur, la piété en est même alarmée, dit saint Jean Damascène, les oreilles chrétiennes en frémissent. Peut-on croire que ce même Dieu, qui conserve encore dans leur intégrité les corps de tant de martyrs, qui leur a donné dans le sein de la terre une portion de l'immortalité, n'eût rien fait pour la Reine des saints? Celui qui conserva les trois enfants dans la fournaise, n'aurait rien fait pour sa mère, dit un ancien Père.

Ne craignez donc pas, serviteurs de Marie! de donner à son tombeau l'éloge que l'Ecriture donne à celui de Jésus-Christ; saint Bernard sera votre garant et votre guide : *Sepulcrum ejus erit gloriosum.* (*Isa.*, XI, 10.) Eloge singulier, qui la distingue de tout ce qu'il y eut jamais de plus grand ; car l'a-t-on jamais dit des rois, des héros, des conquérants, dont le monde fait son idole; on a pu dire d'eux que leur palais, leur trône, sont environnés de gloire; que la gloire avait signalé tous les jours de leur vie. Je sais combien la vanité a coutume de flatter

la vanité; mais, à ce terme fatal de leur tombeau, je vois toute grandeur effacée, toute puissance abattue, tout faste anéanti; tout est obscurci, confondu, détruit: ils ont pourri à grands frais, mais ils ont pourri comme les autres. Ces maîtres de la terre, dont la gloire étonnait l'univers et semblait le disputer à Dieu même, sont dans le tombeau, ou plutôt il n'y a plus que des cendres que nous foulons aux pieds; cette grandeur couronnée n'est plus qu'un nom, ce nom n'est rien.

Il n'en est pas ainsi de la plus pure des Vierges. Tout est glorieux en vous : votre origine, votre naissance, votre vie, jusqu'à votre mort et votre tombeau; oui, ce tombeau est aussi glorieux que le trône des rois, que celui de Salomon. Glorieux à Dieu qui y signale sa puissance et sa bonté, à vous-même qui y êtes restée incorruptible, qui en sortîtes triomphante ; gloire singulière que rien n'égale, mais due à votre virginité. Pour vous, pécheur, qui mettez votre gloire à idolâtrer votre corps, les vers vous respecteront-ils dans le tombeau? Vous en sortirez un jour, mais pourquoi? Je n'ose y penser: *Justi in resurrectionem vitæ, illi in resurrectionem judicii.* (*Joan.*, V, 29.)

2° *L'exaltation de Marie*, rappelle toute mon attention. Saint Bernard, cet homme divin, ce dévôt de Marie, n'osait parler de son Assomption : Je souhaiterais en parler, disait-il, car qui peut se taire dans un si beau jour, mais je crains toujours d'en dire trop peu. Non, Seigneur, si vous ne déliez ma langue, tout ce que je m'efforcerai de dire ne répondra ni à la vivacité de mon zèle, ni à la gloire de Marie.

En effet, les plus nobles images sont faibles : l'entrée pompeuse d'Esther dans le palais d'Assuérus, l'accueil favorable de ce prince, l'appareil somptueux de cette fête, tout cela fut digne du monarque et de son épouse ; l'entrée de Judith victorieuse dans Béthulie ; tous les cœurs volent à son passage; le peuple, les lévites, les prêtres, le grand pontife, tout y accourt. Cette héroïne est la gloire de son sexe, l'honneur de Jérusalem ; mais tout ce qu'il y a de grand, d'auguste, de merveilleux sur la terre n'approche pas de la mère de Dieu. Comme l'aigle, elle vole d'un vol rapide; elle renouvelle sa jeunesse, et suit la route que son Fils lui a tracée par son Ascension ; Marie marche après lui à l'ombre de ses trophées : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.* (*Psal.* CII, 5.)

Ouvrez-vous, portes éternelles, pour cette femme forte, par qui nous furent fermées les portes de l'abîme. Sein d'Abraham, ouvrez-vous, recevez dans la joie de son maître cette servante fidèle, qui fit fructifier les talents au centuple; jamais le ciel ne vit rien de si noble et tant de perfections réunies. Quelle beauté! quel éclat! quel spectacle! quelle majesté ! Qui est cette fille chérie du ciel ? *Quæ est ista quæ ascendit deliciis affluens, innixa super dilectum?* (*Cant.* VIII, 5.) Jamais l'aurore, jamais le soleil ne répandit plus de rayons. Tout le ciel s'ouvre, tout s'empresse: les patriarches, les prophètes se réjouissent de voir l'héritière de leur foi placée au plus haut degré de vertu et de grâce, au plus haut degré de gloire, tout retentit de ses louanges, tout la couronne : *Veni, coronaberis.* (*Cant.* IV, 8.)

Qui pourrait comprendre la douceur ineffable d'une union si longtemps désirée, de la Mère avec un Fils si grand, si aimé, l'admiration des anges et des saints, qu'il suffit de voir pour être heureux! L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, etc. Séraphins, humiliez vous, élevez un trône à Marie : *Astitit regina a dextris.* (*Psal.* XLIV, 10.) Quelle gloire! Au-dessous de Dieu seul, au-dessus de tout le reste des anges, par la prééminence de sa dignité, des saints par le mérite de ses vertus, qu'elle reçoive à jamais les hommages des nations; que les plus grands royaumes regardent sa protection comme leur plus puissante défense ; que tout honore ses autels; que l'Eglise répande de toute part son culte; que le nom de Marie soit invoqué partout. Précieuse humilité vous l'avez élevée à ce haut degré de gloire; ce n'est ni l'éclat de sa beauté, ni la splendeur de sa naissance, c'est son humilité qui l'y a fait monter. Le juste Salomon pouvait-il mieux signaler son amour et sa magnificence, qu'en plaçant sa mère sur le plus haut trône du ciel, pour y régner avec lui à jamais. Heureuse de son bonheur, glorifiée de sa gloire, toujours servante, toujours mère, recevant et rendant les plus grands honneurs; heureux ceux qui la verront assise à la droite du Fils, et le Fils à la droite du Père. Enfants infortunés, qui gémissons loin de notre patrie, levons de temps en temps les yeux vers la sainte Sion : *Levavi oculos meos in montes.* (*Gen.*, XXXI, 10.)

3° Je l'ai appelée *notre mère*, et avant que de prononcer ce mot, j'ai consulté votre cœur et celui de Marie. Voilà un trône de gloire, en voici un de grâce. Crédit, protection des hommes, tout peut vous manquer : Marie ne vous manquera pas, il n'est point d'honneur qu'elle n'ait droit d'attendre de vous, il n'est point de secours que vous n'ayez droit d'attendre d'elle. C'est la gloire de la charité et le canal des grâces, l'avocate des pécheurs, le soutien de l'Eglise, des villes, des empires, espérance du monde; là elle répand sur la terre les richesses immenses qu'elle puise dans le sein de son Fils. C'est là que comme mère du Juge, mais une mère de miséricorde, elle ménage l'affaire du salut que nous ménageons si mal ; elle montre à son Fils le sein virginal où il a reposé, et le Fils montre à son Père les plaies qu'il a reçues pour nous ; ils règnent l'un sur l'autre ; le Fils par la droite de la souveraineté, la mère par le chemin de la vertu et de la prière.

Elle prie pour nous, car nous lui appartenons; quel plus doux souvenir; elle a sur nous des droits anciens, des droits incontestables, nous lui appartenons en qualité de chrétiens; mère du Chef, elle a droit sur

ses membres ; elle est la mère des enfants de l'Eglise, et l'Eglise publie que Marie l'a rendue victorieuse de toutes les hérésies. Les Français lui ont été offerts comme son peuple particulier ; elle a fixé parmi nous son tabernacle ; elle se plaît au milieu de nos lis, par elle ils ont chaque jour une odeur nouvelle, une nouvelle beauté et fécondité qu'elle augmente tous les jours en faveur de la famille royale qui lui est si dévouée et d'un royaume qui lui est consacré. Nous allons renouveler dans ce jour solennel la consécration qui lui en a été faite.

DISCOURS III.

SUR LES GRANDEURS DE LA SAINTE VIERGE.

Reposita est mihi corona justitiæ. (II *Tim.*, IV, 8.)

Une couronne de justice m'est réservée.

N'est-ce pas une témérité à la créature d'appeler couronne de justice ce qui n'est qu'une libéralité de son Dieu ; trop heureux s'il pardonne nos fautes ; nous devons bien plutôt redouter ses foudres qu'exiger ses récompenses. C'est pourtant jusqu'à cet excès que le Tout-Puissant a porté sa clémence ; il daigne couronner nos œuvres dans ses bienfaits, et se faire comme un devoir et un intérêt de nous sauver. Précieux sang de Jésus-Christ, c'est votre mérite infini qu'il couronne.

Mais ce sentiment de confiance fût-il téméraire dans les autres, il est légitime dans Marie, la gloire d'une mère n'est pas un devoir arbitraire pour un fils, toutes les lois le lui imposent : *Honora matrem.* (*Exod.*, XX, 12.) Le bonheur d'une mère n'est pas pour un fils une affaire indifférente, il se couronne lui-même en la couronnant ; dans l'élévation des saints, il récompense leur charité ; il satisfait ici sa propre tendresse : ce sont ses serviteurs et ses ministres, Marie est sa mère. Le précieux sang qui fait leur mérite, fut celui de Marie, le corps sacré qu'ils consacrent fut formé du sien. Le Dieu dont ils suivent les ordres lui fut soumis, et l'Esprit-Saint qui les dirige, avait confié aux soins de Marie la nourriture et l'éducation d'un Dieu.

Prétendons-nous donc diviniser Marie ? Vains scrupules que le vrai zèle ne forma jamais. Fantôme d'erreur, soupçon d'un risque chimérique qu'on n'imagine que pour avoir un prétexte de combattre ce qu'on n'aime pas. Marie n'est qu'une créature, elle ne tire toute sa gloire que de Dieu seul. L'hérésie des *collyridiens*, qui dans le IVe siècle, par une dévotion mal entendue, avait franchi les bornes, condamnée dès son berceau, n'a eu depuis aucun sectateur ; le zèle pour Marie n'a jamais troublé l'Eglise. L'erreur et le schisme ne porteront jamais ses livrées. Vierge sainte, modèle d'humilité qui ne vîtes qu'une servante dans celle que Dieu élevait à la divine maternité, auriez-vous vu sans horreur la Divinité dégradée jusqu'à vous devenir égale.

Mais nous disons avec toute la théologie, que la maternité fait à proportion pour Marie, ce que l'union hypostatique fait à l'égard de l'humanité de Jésus-Christ, celle-ci unie au Verbe, mérite le culte suprême de *latrie ;* celle de la Mère de Dieu mérite le culte d'*hyperdulie*, supérieur à toutes les créatures ; ici c'est son corps, là c'est sa mère. Cet article de foi fut expressément défini à Ephèse contre Nestorius, à Chalcédoine contre Eutychès. Rien donc ne touche de plus près que Marie la personne du Verbe, rien ne lui est plus étroitement uni, ni n'intéresse davantage, rien n'a plus de droit à la profusion de ses grâces, et pourvu qu'on réserve à Dieu les attributs de la divinité, on ne peut dire rien de trop en faveur de Marie, rien dont Dieu ne se fasse un intérêt et un devoir.

Voilà le vrai caractère des grandeurs de Marie qui va faire la matière de ce discours. Dieu, en qualité de Fils, se fait, 1° un intérêt, 2° un devoir personnel de la gloire de sa Mère ; il ne se réserve au-dessus d'elle que la majesté du trône : *Uno tantum regni solio te præcedam.* (*Gen.*, XLI, 40.) Adressons nos prières à celle dont nous entreprenons l'éloge pour obtenir la grâce de parler dignement d'un sujet dont on ne parlera jamais trop : *De Maria nunquam satis. Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Faut-il être surpris que le Fils de Marie prenne intérêt à la gloire de sa Mère ; liés ensemble par l'unité du sang, par la conformité des sentiments, par un amour réciproque, la nature et la grâce firent entre la Mère et le Fils ce que la charité faisait parmi les premiers chrétiens. Tout était commun entre eux, ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ; la gloire, les biens, les plaisirs de la Mère sont les biens, les plaisirs et la gloire du Fils. Tout ce que j'ai est à vous, disait le meilleur des pères à son fils : *Omnia mea tua sunt.*

C'est dans votre cœur même que je vais chercher la preuve de ces vérités. Si vous étiez père, verriez-vous sans indignation vos enfants indifférents ne prendre aucun intérêt à votre gloire ou à votre honte ? Enfants dénaturés, diriez-vous, enfants insensés, ignorez-vous que l'honneur ou la confusion de vos parents rejaillit sur vous ? Si la nature et la reconnaissance vous paraissent parler trop peu, consultez du moins vos intérêts, sentez que vos parents flétrissent ou élèvent le nom que vous portez : *Gloria filiorum patres eorum.* (*Prov.*, XVII, 6.)

Si la nature ne vous a pas donné d'enfants, consultez les sentiments qu'elle a gravés dans votre cœur pour ceux à qui vous devez la vie. Ce cœur bien fait peut-il être insensible à leurs biens et à leurs maux, ne partage-t-il pas leur élévation et leur bassesse ? Pouvez-vous ne pas vous féliciter de leur vertu et rougir de leurs crimes ? La noblesse passe de la tige aux branches, et la dégradation avilit à la fois le père et sa postérité comme le péché d'Adam a perdu le monde : *Dedecus filii pater sine honore.* (*Eccli.*, III, 13.)

Ce n'est point à vous que je m'adresse, enfants barbares dont le sot orgueil, méconnaissant l'auteur de vos jours, se fait un ridicule mérite de ne pas leur appartenir. Mais non, je m'en rapporte à vous-mêmes. Pourquoi chercher dans une naissance inconnue des ténèbres qui vous sauvent la honte de vos vrais ancêtres si vous ne sentiez combien en recevant leur sang vous succédez à leurs taches? On ne se pare d'un nom illustre, on n'en désavoue un inconnu que comme une espèce d'héritage.

Pouvez-vous donc, Seigneur, avouer une créature pour votre mère? L'Etre suprême a-t-il des ancêtres dans le néant? Le Roi des rois reconnaît-il son sang dans les veines d'une artisanne? la maison paternelle dans une boutique? Oui, Seigneur, vous appartenez à une créature à titre de fils, par les liens de la vie, de la nourriture, de l'éducation; la foi nous l'apprend. Vous ne le désavouerez pas. Vous avez voulu que cette grande vérité, consignée dans les archives de l'Eglise, authentiquement décidée dans les plus augustes assemblées, défendue par les plus grands hommes, écrite dans les titres les plus respectables, répandue jusque dans nos cantiques, fût un des principaux articles de notre croyance; vous nous ordonnez de le croire jusqu'à l'effusion de notre sang s'il le faut, sous peine d'encourir votre indignation.

1° *Sa vie.* Heureuse ville d'Ephèse, vous aviez vu avec horreur un Nestorius se déclarer contre la Mère de Dieu, et dire que Jésus-Christ n'est qu'un pur homme: un sacrilège Eutychès, confondant les deux natures, les détruire toutes les deux. Rassurez-vous, les intérêts du Fils sont inséparables de ceux de la Mère; on ne peut dégrader l'un, sans détruire l'autre; il faut que Jésus-Christ cesse d'être Dieu, si Marie n'est pas mère de Dieu. Rassurez-vous, il va défendre la cause de sa Mère, ou plutôt la sienne. En vain l'enfer arme toutes ses fureurs; en vain un empereur trompé favorise ses sacrilèges attentats. Marie triomphe, ou plutôt Jésus-Christ dans Marie; la foi est victorieuse de la malice et de la puissance du démon. Avec quelles acclamations, confirmée dans la possession de ce dogme si cher, et débarrassée du monstre qui avait osé le blasphémer, et qui voit sa langue impie rongée de vers, la ville d'Ephèse, la terre entière va-t-elle être couverte de temples, et retentir des cantiques à l'honneur de la divine Maternité.

Il est donc bien vrai que pendant neuf mois le corps d'un Dieu a fait partie du corps d'une Vierge, qu'il ne respirait que par sa bouche, qu'il ne palpitait que par son cœur, qu'il n'agissait que par ses membres, que des aliments communs fournissaient la nourriture à tous les deux, que le même sang coulait dans les veines de l'un et de l'autre: que partout où l'on voyait Marie, son divin fruit inséparable s'y trouvait aussi présent; qu'on ne le voyait pas même ce fruit divin, mais que caché sous le voile de la modestie d'une vierge, il se croyait assez annoncé par ses vertus et par ses démarches: *Caro Christi, caro Mariæ.*

Je vous salue donc, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie par dessus toutes les femmes, le fruit de vos entrailles est béni. (*Luc.*, I, 28.) Paroles simples, que le respect et le zèle mettent dans la bouche d'un ange et d'une sainte pour peindre Marie, l'éminence de sa dignité et l'excès de son bonheur; mais paroles profondes qui nous présentent le plus sublime mystère. L'Eglise ne cesse de les répéter pour marquer son amour et sa reconnaissance. Ne craignez donc rien, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu; vous concevrez, vous enfanterez son Fils unique; votre pureté n'en souffrira pas. L'Esprit-Saint se déclare votre Epoux et veut seul vous rendre féconde.

Esprit-Saint, lorsque vous couvrîtes la plus pure des vierges de votre ombre toute-puissante, ah! vous n'eûtes pas besoin de fouiller dans les entrailles de la terre pour en tirer la matière précieuse qui devait former la chair d'un Dieu. Il ne vous fallut pas emprunter les brillants rayons de l'astre qui nous éclaire ni parler encore une fois au néant pour en faire éclore la chair adorable qu'un Dieu devait adopter. Le sein d'une vierge fut assez riche pour fournir ce trésor. Ses chastes veines firent couler le beau sang dont les plus pures parties y furent employées; ses entrailles furent le trône d'où il sortit comme l'époux de son lit nuptial: *Tanquam sponsus procedens de thalamo suo.* (*Psal.* XVIII, 6.) O mystère! ô prodige! une créature, qui le croirait? a pu, a dû adorer son fils; sa propre substance dans le corps de son fils, une portion d'elle-même pendans neuf mois qu'il fut dans son sein.

2° La *nourriture.* Enfin, le moment arrive où cet astre brillant jusqu'alors éclipsé, va répandre ses rayons d'un pôle à l'autre. Il cesse de faire un même corps avec Marie, mais il ne cesse pas de se nourrir de sa substance. Lait virginal sucé par ce divin Enfant, vous sortîtes du fond de Marie, vous passiez du sein de l'un dans la bouche de l'autre, afin que changeant encore chaque jour la substance de Marie en celle de son Fils, comme le Saint-Esprit l'avait fait quand il forma son corps, il fût vrai de dire, que le corps d'un Dieu n'était rempli, n'était nourri, n'était composé que de la substance de Marie.

Transfusion adorable, mystérieuse incorporation, ineffable transsubstantiation; ainsi, pluie céleste, fûtes-vous changée en une manne délicieuse pour nourrir, pendant quarante ans, un million d'hommes. Ainsi, rochers, vous changeâtes-vous en une source d'eau vive pour étancher leur soif; ainsi, noces de Cana, vîtes-vous de l'eau changée en un vin inconnu, à la prière de celle dont le sang avait été changé au sang d'un Dieu. Vous portiez, Marie, dans votre sein, le corps adorable que devait renfermer l'Eucharistie. Mais n'êtes-vous pas, à son égard,

une espèce d'Eucharistie vivante? Image admirable de ce que votre Fils devait faire un jour en faveur des hommes? Ah! mon Fils, pouviez-vous dire, mes mamelles sont pour vous un calice rempli d'un vin exquis : *Meliora sunt ubera tua vino*. (*Cant.*, I, 1.) Ma chair est pour vous une viande et mon sang un breuvage, vous devez nourrir les hommes de la vôtre, et la mienne vous a nourri. Ah! je n'imite pas les mères inhumaines qui abandonnent en des mains étrangères le fruit de leurs entrailles. Prenez et mangez, ceci est mon corps, ceci est mon sang : *Hoc est corpus meum*. (*Matth.*, XXVI, 26; *Luc.*, XXII, 19.)

Cet adorable enfant, ayant été sevré, prendra de nouveaux aliments; mais ce ne sera que de la main de Marie; ils seront le fruit de ses travaux; c'est elle qui les prépare et qui les sert, elle qui les gagne. Pour être agréable à Jésus-Christ, tout doit être assaisonné et servi de la main de Marie! O vous, qui n'avez pas besoin de nos biens, vous avez recours à votre créature; vous qui couvrez nos campagnes d'une riche moisson, et chargez nos arbres de fleurs et de fruits, je vous vois, divin Enfant, lui demander à manger quand la faim vous presse : *Si esuriero dicam tibi*. (*Psal.* XLIX, 12.) Vous qui faites couler les fontaines et remplissez les abîmes de la mer, vous lui demandez à boire dans votre soif : *Da mihi bibere*. (*Joan.*, IV, 7.) Vous qui habillez plus magnifiquement que Salomon, les fleurs des champs et les lis des vallées, vous n'êtes couvert que des habits que la main de cette femme forte vous a filés et tissus. Elle prend pour vous la quenouille et le fuseau : *Misit manum suam ad fortia, digiti ejus apprehenderunt fusum*. (*Prov.*, XXXI, 19.) Elle vous avait d'abord enveloppé de langes; avec quel respect, quel soin, quelle tendresse vous revêtait-elle chaque jour de vos habits! Hélas! un jour elle doit avec douleur, à la descente de la croix, envelopper votre corps dans un suaire, l'arroser de ses larmes, l'embaumer de parfums, l'enfermer dans un tombeau.

3° L'*éducation*. Au bienfait de la nourriture, Marie a joint celui de l'éducation; le Verbe incarné, la sagesse éternelle a voulu être son disciple aussi bien que son Fils, en répandant sur elle les trésors de la science, Dieu se formait une maîtresse qui devait un jour lui en donner des leçons. Pour entendre ce mystère, rappelons ces deux mots de l'Evangile : *Jésus croissait en âge et en sagesse, et il était soumis à Marie* (*Luc.*, I, 80.) Considérez-le cet adorable enfant, dans cet âge tendre où la langue commence à se délier et la raison à se développer. C'est auprès d'une mère qu'un enfant s'efforce de balbutier quelque syllabe, il apprend d'elle les principes de la religion et de la société; la mère s'accommodant à sa faiblesse donne du lait à l'esprit en même temps qu'au corps : *Lac potum dedi vobis, non escam*. (I *Cor.*, III, 2.)

Quel spectacle! un Dieu bégayant adresser à une vierge le doux nom de mère! employer à l'honorer les premières paroles que lui prêtent ses faibles organes : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem*. (*Psal.* VIII, 3.) Un Dieu enfant se jouer à ses yeux, la faire témoin de ses amusements, partager avec elle ses plaisirs innocents : *Ludens coram eo omni tempore*. (*Prov.* VIII, 30.) Un Dieu tendre et sensible se jeter dans son sein, s'asseoir sur ses genoux, l'embrasser avec la tendresse d'un fils : *Accepit in ulnas suas*. (*Luc.*, II, 28.) Un Dieu faible, s'attacher à ses mains, se soutenir, se reposer entre ses bras : *Sicut ablactatus super matre sua*. (*Psal.* CXXX, 2.) Cette mère attentive à écarter avec soin tout ce qui pourrait troubler son sommeil : *Ne suscitetis*. (*Cant.*, II, 7.) O humiliation d'un Dieu! O grandeur de la créature! O merveille d'un Dieu qui, se faisant homme, prend les sentiments d'un fils!

Mais, ô merveille encore plus incompréhensible! l'instruction de celui qui sait tout par les soins de la créature. Quel élève! Quel maître, grand Dieu! Qui des deux est le plus admirable? Un Dieu écoutant sa créature, ou une créature enseignant son Dieu? Vous le voyez, esprits célestes, et vous admirez l'humilité de tous les deux, malgré leur dignité, et leur dignité malgré leur humiliation; il allait au temple interroger, enseigner les docteurs, les étonner par la profondeur de sa sagesse, et revenait auprès de sa mère, sous les dehors de l'ignorance et de la faiblesse, écouter avec respect ses discours. Ainsi, peu auparavant, il faisait briller un nouvel astre; il recevait l'adoration des mages, l'hommage des anges, et voulait avoir besoin que sa mère essuyât ses pleurs, le couchât dans la crèche, le nourrît de son lait.

Vous la voyez aujourd'hui dans la splendeur des saints; cette divine Mère y est environnée des plus pures lumières de la Divinité : *Mulier amicta corona stellarum*. A qui serait ouvert ce respectable sanctuaire, qu'à celle qui y a introduit le grand prêtre Melchisédech? A qui le Seigneur dévoilerait-il ses perfections et ses mystères qu'à celle qui fut la compagne de ses conseils, la directrice de son enfance : *Cum eo eram cuncta componens*. (*Prov.* VIII, 30.) Oui, mon fils, j'ai tout reçu de vous, mais je vous l'ai tout rendu; je n'ai employé vos bienfaits qu'à votre service; mes connaissances, mes travaux, qu'à vous honorer, qu'à répandre vos rayons sur celui qui les a allumés.

Je puis seule dire, comme le premier homme à sa femme : *Voilà la chair de ma chair, les os de mes os*. (*Gen.*, II, 23.) Oui, mon fils, ces yeux divins, dont les doux regards charment les cieux, combien de fois ai-je essuyé leurs larmes? Combien de fois fixés sur moi, ont-ils embrasé mon cœur des plus vives flammes de l'amour. Cette bouche sacrée qui décide du sort de l'univers, elle a mille fois sucé mon sein; elle s'est mille fois ouverte pour me demander vos besoins, ou par un doux sourire me

marquer votre reconnaissance. Ces mains toutes-puissantes, à qui le néant obéit, je les ai emmaillotées; je les ai vues se jouer entre mes bras et me combler de caresses : *Dextera illius amplexabitur me.* (*Cant.*, II, 6; VIII, 3.) Vous allez vous offrir au temple, je vous y porte; vous fuyez en Egypte, je vous y sauve de vos persécuteurs ; si vous êtes à l'abri des injures de l'air, je vous couvre; si vous n'avez où poser votre tête, je vous loge. Jamais remplit-on avec plus de zèle tous les devoirs de l'amour.

Ce sang précieux a coulé dans mes veines. Ce corps adorable fut formé dans mon sein : *Femina circumdabit virum.* (*Jerem.*, XXXI, 22.) Si cet homme Dieu est votre Fils, Père céleste, souffrez que je vous le dise, il est aussi le mien; je lui suis consubstantielle aussi bien que vous, principe de sa génération temporelle, comme vous l'êtes de sa génération éternelle; il reçut de vous une vie divine dans la splendeur des saints; il a reçu une vie humaine dans mes entrailles; il est le Fils de tous les deux : *Unus idemque Patris et Mariæ Filius.*

Est-il rien, Seigneur, qui vous intéresse plus que la gloire d'une personne qui vous touche de si près, et qui vous a rendu de si grands services? Vous ne ferez en l'élevant que ce qu'exige une juste reconnaissance; vous agréez une charité passagère exercée envers les pauvres, parce qu'ils sont un autre vous-même, vous vous rendez débiteur de l'homme charitable; vous payez cette dette avec usure et avec plaisir : *Fæneratur Domino qui miseretur pauperis.* (*Prov.*, XIX, 17.) Quelle doit donc être votre gratitude pour votre Mère? Vous avez eu faim, mon Fils, je vous ai donné à manger; vous avez eu soif, je vous ai donné à boire; vous avez été nu, je vous ai couvert. Comme Marthe et Zachée, je vous ai servi de ma main et logé dans ma maison; que dis-je? avais-je d'endroit plus précieux que mon sein? je vous y ai logé pendant neuf mois. Puis-je oublier cet excès de bonheur? Pouvez-vous oublier ce tendre zèle?

Oui, ma mère, rien n'est plus juste. Si je m'intéresse pour mes ministres; si je me crois écouté ou méprisé dans leur personne, ne me croirai-je pas outragé ou honoré dans celle de ma mère : *Qui vos audit me audit* (*Luc.*, X, 16.) Si je m'intéresse pour ceux qui ont annoncé ma parole à mes brebis; si je leur destine dans le ciel une grande gloire, que ne dois-je pas à celle qui m'a nourri et élevé : *Qui docuerit magnus vocabitur.* Si je dis aux bons : Venez, les bénis de mon Père, venez, en récompense de votre charité, posséder un royaume (*Matth.*, XXV, 34), je vous dirai : Venez ma mère, que je vous couronne de ma propre main; vous respecter, c'est m'offrir des hommages; vous prier, c'est m'offrir des vœux; vous être agréable, c'est me plaire : *Veni, coronaberis.* (*Cant.*, IV, 8.) Je ferai pour vous ce que vous avez fait pour moi; vous m'avez donné des habits, soyez revêtue de gloire; vous m'avez fourni des aliments, soyez nourrie du pain céleste; vous m'avez logé dans votre maison, vivez à jamais dans mon palais; vous m'avez porté entre vos bras, reposez-vous dans le sein de la Divinité; connaissez tous mes secrets, en ai-je pour vous? Disposez de mes grâces, distribuez mon sang, il est à vous; avez-vous perdu les droits de Mère? Ai-je perdu les sentiments d'un Fils? Quel plaisir pour moi de voir à vos pieds le ciel et la terre!

Il n'est point dans mon corps de goutte de sang, qui ne vous réclame; celui d'Abel criait vengeance; celui du Fils de Marie, demande pour elle la couronne; il n'est aucun instant de ma vie, aucune palpitation de mon cœur, qui ne doive être marqué au sceau de ma gratitude; c'est par vous que je vis; c'est par vous que je respire. Parlez, mère aimable; ai-je quelque chose à vous refuser? Mon amour ne sera tout-puissant, que pour accomplir vos désirs! Il ne sera immense que pour être partout à portée de le satisfaire; éternel, que pour le satisfaire toujours. Serais-je heureux, si je ne vous savais heureuse; serais-je assez honoré, si vous n'étiez honorée; me croirais-je sur mon trône, si je ne vous y voyais. Peut-on ne pas aimer sa propre chair : *Nemo carnem suam odio habuit.* (*Ephes.*, V, 29.) Ne différez plus mon entière satisfaction; achevez-la par la vôtre; il manque quelque chose à mon bonheur, tandis que le vôtre est suspendu : *Surge, propera et veni.* (*Cant.*, II, 10.)

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas sans doute au cœur d'une mère qu'il faut s'en rapporter, pour établir l'étroite obligation des enfants. Trop payée de ses peines, pourvu qu'elle les aime, et qu'elle en soit aimée, sa tendresse lui permet-elle d'exiger des devoirs? Lui laisse-t-elle la liberté d'en connaître, et de s'en souvenir? Elle a beaucoup souffert pour lui, il est vrai, elle a pendant neuf mois acheté bien cher la consolation d'avoir un fils. Mais l'a-t-elle mis au monde, elle oublie ses douleurs passées, et n'est occupée que de son bonheur présent : *Non meminit pressuræ, quia venit homo.* (*Joan.*, XVI, 21.) Que de soins et de peines ne donne pas la faiblesse d'un âge, qui n'offre que des larmes à essuyer, des ténèbres à éclairer, des besoins à satisfaire? Chacune des gouttes de lait qu'on suce, chacune des chancelantes démarches que sa main maternelle a affermies; chacun des mots qu'elle a fait articuler à une langue embarrassée, sont sans doute autant de titres sur le plus sincère et le plus tendre respect. Mais quelque long, quelque incommode que soit un temps, où au milieu des plus grands bienfaits, on est si peu capable de reconnaissance, l'amour d'une mère le trouve court; et comme Jacob après avoir travaillé plusieurs années pour obtenir Rachel : *Videbantur dies pauci præ amoris magnitudine.* (*Gen.*, XXIX, 20.)

C'est à vous, Seigneur, à faire valoir des droits, que la plus sainte, la plus humble,

la plus tendre des mères oubliera plus qu'un autre. C'est à vous à vous souvenir du sein qui vous a porté, des mamelles qui vous ont allaité, des mains qui vous ont emmailloté : *Memor esse debes quæ et quanta passa sit pro te.* (*Tob.*, IV, 4.) Lisez le commandement si légitime d'honorer son père et sa mère; lisez-le dans ses mains écrit avec les larmes qu'elle a essuyées; lisez-le sur son sein, écrit avec le même lait qu'il a fait couler pour vous; lisez-le dans ses yeux : que ne vous disent pas ses tendres regards? lisez-le sur ses lèvres tant de fois collées sur les vôtres; tables aimables, bien plus solides que celles de pierre, vous le présentez gravé en caractères ineffaçables. C'est un devoir que votre cœur même vous impose, et l'humilité de votre sainte Mère, par le plus engageant de tous les oublis, rend encore plus inviolable un devoir dont elle vous abandonne le soin.

Ce n'est pas dans le ciel qu'un Dieu commence de respecter Marie, et ce n'est pas dans le ciel qu'il cessera de le faire. Cesse-t-il d'y porter le nom de fils, ou en perdrait-il les sentiments, lorsque sa mère mérite plus que jamais d'en exercer les droits? Non, non, la perfection de la gloire n'altère pas l'ordre de la justice, les lois de la reconnaissance, ni les sentiments de la nature; cette perfection y ajoute, au contraire, en faveur de Marie tout ce que la gloire a de plus flatteur, l'amour de plus délicieux, la sainteté de plus consolant. Marie est toujours mère, elle recueille les fruits de la maternité, avec plus de bonheur que jamais.

1° *La gloire.* Qui peut comprendre la douceur infinie de ces secrets et flatteurs retours que fait une personne qui se croit respectée de celui que tout adore? Il est, ce semble, moins doux d'aimer que d'être aimé, et surtout d'être aimé de ce qu'on aime : il est moins doux de le dire que de l'entendre et d'en être assuré, surtout quand l'amour comme celui de Jésus pour sa mère porte tous les caractères qui peuvent le rendre flatteur. Amour d'estime et de préférence, amour de justice et de reconnaissance, amour tendre et respectueux, tout-puissant et soumis, et tout cela de la part de Dieu, en présence du ciel et de la terre; anges et saints, réprouvés et justes, tout en est, tout en sera témoin pendant l'éternité, tout y applaudira; Marie réunit les suffrages de l'univers.

L'histoire profane nous présente une mère ambitieuse, si flattée de l'élévation de son fils, qu'elle ne croyait pas lui acheter trop cher une couronne, fût-ce même aux dépens de sa vie. *Que je meure*, disait-elle, *pourvu que mon fils règne, le titre de mère d'un empereur me dédommage de tout.* Un sentiment plus pieux a fait souvent dire aux mères des martyrs : Mourez, mon fils, que je meure moi-même pourvu que j'aie la gloire d'être mère d'un martyr; un cœur de mère sent ce que je dis; l'élévation d'un fils flatte à la fois l'amour maternel et l'amour-propre. Voir infiniment grand un autre soi-même, savoir qu'on conserve toujours une sorte de supériorité aimable qui, loin de faire des concurrents et des jaloux, ou d'avoir quelque chose de suspect, est respectable à tout le monde, et infiniment cher au sujet même; est-il dans l'amour de goût plus exquis, de plaisir plus délicieux?

Vous la goûtez, Marie, cette espèce de triomphe sur Dieu même, et jusque dans le sein de la gloire. A Dieu ne plaise qu'oubliant les droits de la Divinité, il s'élève au-dessus d'elle une créature! L'univers n'est rien devant Dieu, qui en doute? Mais en même temps qui ne sait que depuis que par une bonté infinie la nature humaine, élevée jusqu'à la Divinité par l'union hypostatique, nous a fait voir un enfant Dieu soumis à la créature, nous avons le droit inestimable de donner à cette précieuse faveur toute son étendue : sans crainte d'être désavoués, en attribuant à Dieu les légitimes sentiments d'une nature dont il a daigné prendre jusqu'aux faiblesses, et en faveur d'une créature qu'il a jugée digne de toutes ses complaisances?

Esprits célestes, accablés sous le poids de sa gloire, vous vous anéantissez à ses pieds; vous l'avez vu anéanti aux pieds d'une Vierge, soumis à ses volontés. Autrefois par un prodige unique, docile à la voix d'un homme, Dieu arrêta le cours du soleil : *Obediente Deo voci hominis.* (*Josue*, X, 14.) Ah! par un prodige bien supérieur vous avez vu cent fois pendant trente ans le soleil de la Divinité arrêté, attentif, agissant, allant et venant au gré des désirs d'une Vierge : *Obediente Deo voci hominis.* Vous le voyez aujourd'hui toujours le même, portant sur le trône les sentiments qu'il avait dans la crèche, lui faire un hommage de vos hommages, un parfum de vos parfums; n'avoir des sujets que pour les lui soumettre, ne commander que pour la faire régner, et se ranger lui-même sous la douceur de son empire.

2° *L'amour.* Le véritable respect n'empêche pas dans un fils la tendresse de son amour. Il est vrai que l'amour met une espèce d'égalité entre les personnes qui s'aiment, mais bien loin que l'estime qui le fait naître et le respect qui l'accompagne émousse ce que peut avoir de piquant ce vif sentiment de nos cœurs, il en est au contraire l'assaisonnement; et le défaut de respect lui fait perdre son prix; il ne montre que le trop peu de cas qu'on fait de la personne qu'on aime si peu.

Pour vous, Marie, en aimant et en respectant, étant aimée et respectée, le respect ne diminue en rien la tendresse, et la tendresse n'altère en rien le respect; l'un ne fait pas oublier la qualité de mère, ni l'autre la majesté de Dieu; ils se servent au contraire l'un l'autre. Dieu néglige avec plaisir l'appareil du trône pour se communiquer à une créature si digne de son cœur; et Marie se donne une libre carrière pour un objet qu'elle n'aimera jamais trop. Objet

d'autant plus respectable que la bonté le rend plus familier; d'autant plus aimable que la grandeur le rend plus parfait, l'obéissance et l'amour ne se prêtent pas moins leurs charmes réciproques : quoi de plus cher que la volonté de ce qu'on aime? quoi de plus cher qu'un ami qui nous immole sa volonté ?

C'est à l'amour médiocre à craindre de manquer au respect, ou à craindre qu'on y manque. Le véritable amour oublie-t-il les droits de ce qu'il aime? C'est au respect médiocre à craindre de manquer à l'amour, ou à craindre qu'on y manque. Le vrai respect néglige-t-il les droits de ce qu'il respecte? La grandeur même de ce qu'on aime fait le plaisir exquis de l'amour; la bonté même de ce qu'on respecte fait la sincérité, fait la profondeur de l'hommage. Cœurs aimables, cœurs respectables du Fils et de la Mère, livrez-vous sans crainte à vos tendres et légitimes mouvements, vous pouvez le faire sans risque. Dites-vous l'un à l'autre : Voilà celui en qui j'ai mis mes complaisances : *Hic est dilectus in quo mihi bene complacui.* (*Matth.*, XVII, 5.) Epanchez-vous l'un dans l'autre avec cette douce effusion que le vrai respect et le pur amour peuvent seuls connaître; charmés l'un de l'autre, que chaque instant resserre les nœuds, toujours anciens, toujours nouveaux, qui vous consomment tous en un.

Ainsi par un amour éternel et réciproque du Père et du Fils, sans rien perdre de sa consusbtantialité divine, celui dont vous êtes l'épouse fait la troisième personne de la Trinité; ainsi par le respect le plus profond et en même temps le plus tendre, celui dont vous êtes la mère, adore Dieu parfaitement sans cesser de l'aimer, et l'aime tendrement sans cesser de l'adorer; il est tout à la fois son fils et son serviteur, son bien-aimé et l'opprobre des hommes, un autre lui-même et sa victime. Ah ! que c'est à juste titre qu'on vous appelle la mère de la belle dilection! Vous qui aimez et honorez si bien, qui êtes si bien aimée et honorée, vous qui êtes l'épouse de l'amour consubstantiel et la mère de l'Agneau divin, égorgé depuis le commencement du monde.

3° *Le mérite de la vertu.* Quoique les devoirs que toutes les lois imposent à un enfant soient indépendants de la vertu et du mérite de leurs parents, il faut cependant convenir qu'autant que des vices qui font rougir un fils bien né ralentissent le zèle qui l'attache à sa famille, autant des vertus dont il partage la gloire resserrent des nœuds si légitimes; quel plaisir de satisfaire à la fois la justice et la gratitude, la tendresse et l'estime, le penchant et le respect ! Quel bonheur de voir des hommages si bien placés et d'honorer à la fois le père et le Saint, le bienfaiteur et le grand homme, de réunir les délices et les devoirs !

Marie en servant son cher Fils, avait eu cette ineffable consolation; par le plus merveilleux assemblage, elle trouvait dans la même personne un Fils et un Dieu. La nature et la grâce réunies par le plus heureux concert, lui faisaient à la fois goûter les douceurs de la tendresse maternelle, et pratiquer la perfection de la charité. Par la plus aimable des nécessités, il eût fallu faire violence à son cœur, pour ne pas aimer son Dieu. Chaque service qu'elle rendait à son Fils était un acte de religion, chaque caresse un acte de charité. J'ose dire, mon Dieu, qu'en honorant Marie, vous vous trouvez à proportion dans cette douce nécessité. Ah ! c'est une mère dont vous n'avez pas à rougir. La maternité unie à une vertu éminente, vous présente, par le plus heureux assemblage, une mère et une sainte; chaque faveur que vous lui faites est un trait de justice, chaque caresse une récompense, chaque service une sorte de devoir.

Quelle est la vertu que Marie ne possède pas, et dans le degré le plus parfait? Une foi qui sur la parole d'un ange croit le plus incompréhensible mystère, une virginité vouée dès le berceau, conservée dans le mariage, unie à la maternité. Une soumission, qui au prix de son honneur, accomplit les lois même qui ne la regardent pas. Une pauvreté qui ne trouve d'asile que dans une étable, de meubles qu'une crèche et un peu de foin, une constance qu'une fuite précipitée en Egypte, une foule de persécutions, la condamnation et la mort d'un fils unique, ne firent jamais démentir ; un zèle de la gloire de Dieu, qui lui rapporte jusqu'aux marques d'amitié d'une cousine à qui elle rend visite; un amour de Dieu, qui termine ses jours. Quand finirait-on, Vierge sainte, s'il fallait en épuiser l'énumération, sonder les abîmes de votre gloire, et compter les diadèmes qui ceignent votre front? Jamais mère ne fit tant d'honneur à son fils.

Vertus héroïques, vous ne fûtes jamais flétries par l'ombre même du péché, dans lequel le plus juste tombe sept fois; c'est la suite naturelle de la condition des hommes ; mais l'univers serait plutôt renversé, que de voir la Mère de son Créateur contracter la plus légère souillure. Quel contraste ! le désordre et l'emploi le plus saint, l'énormité du crime et la dignité de la Mère de Dieu, la couronne divine et la servitude du démon ! L'Eglise admire que vous n'ayez pas eu horreur de descendre dans le sein d'une vierge, toute sainte qu'elle la croit. Quelle horreur, si son sein eût été le séjour du vice! Auriez-vous pu recevoir des services et des caresses d'une main coupable? Sucer une mamelle empoisonnée ? Quel rapport y a-t-il donc entre Jésus-Christ et Bélial, la lumière et les ténèbres : *Non horruisti virginis uterum.* Si vous exigez une pureté angélique de vos ministres, parce qu'ils portent les vases sacrés. quelle sainteté devait avoir celle qui vous a porté vous-même ! *Mundamini, qui fertis vasa Domini.* (*Isa.*, LII, 11.) Pourriez-vous, grand Dieu ! voir profaner ce qu'a sanctifié votre présence ? voir mourir éternellement celle qui vous a fait vivre; et sous la tyrannie du démon,

celle à qui vous fûtes soumis? Oublieriez-vous votre mère, ou plutôt vous oublieriez-vous vous-même? Un fils bien né verrait-il avec indifférence sa mère languir dans une misère aussi honteuse pour lui que pour elle? Non, Seigneur, vous n'avez ni justice, ni puissance, où Marie est élevée à la sainteté la plus éminente.

Cette vertu n'a pas dû être le fruit tardif d'un âge avancé. Les premiers moments d'une vie qui vous était destinée, ont dû vous être consacrés. Ils ont dû être marqués par la justice qu'un bon fils doit à sa mère. Aussi Marie, exempte du péché originel et de l'actuel, prévenue d'une grâce supérieure au premier moment de sa conception a commencé par où les autres finissent. Ses fondements ont été posés sur les montagnes: *Fundamenta ejus in montibus.* (*Psal.* LXXXVI, 1.) Cette belle aurore qui annonçait le lever du soleil, en possédait déjà les plus vives lumières : *Adjuvabit eam Deus mane diluculo.* (*Psal.* XLV, 6.) A peine commence-t-elle à bégayer qu'elle est consacrée au Seigneur; ses faibles pieds peuvent à peine la soutenir, et ils ont la force de monter les degrés du temple; elle passe des langes à l'autel, du berceau au sanctuaire; ses mains novices aux combats ne le sont pas à la victoire : *Nondum idonea pænæ et jam matura victoriæ.*

Aussi dans le ciel n'a-t-elle rien à regretter ou à désirer. Est-il quelque degré de gloire qui ne lui soit dû par toutes sortes de titres? A titre d'apôtre, elle en a enfanté le maître; à titre de martyr, elle en a souffert les tourments; à titre de confesseur, elle en a pratiqué les vertus; à titre de vierge, elle en a surpassé la pureté; que les palmes soient partagées entre les autres, elles sont toutes rassemblées entre ses mains. Comme elle réunit tous les titres, elle réunit toutes les récompenses. Qu'ils soient redevables à une miséricorde qui leur a pardonné: Marie lui est redevable d'une manière plus noble, par l'exemption même. Qu'il y ait pour eux plusieurs demeures, la plus élevée est pour Marie. Il est juste qu'un Dieu prodiguant tout pour sa mère, orne son diadème de toutes les pierres précieuses, et qu'en l'établissant reine des anges et des hommes, il leur donne une souveraine digne d'eux, et digne de lui, par l'élévation de ses vertus.

Les saints les plus chers ont bien des reproches à se faire sur les fautes qu'ils ont commises, ou les grâces qu'ils ont négligées; ils voient dans le ciel des degrés de gloire, où une plus grande fidélité les eût élevés, ils y voient des personnes de leur état, dont la vertu mieux soutenue a été mieux récompensée, quelle douleur n'en ressentiraient-ils pas, si Dieu n'en arrêtait les impressions! Pour ne pas troubler leur félicité, Marie bien plus heureuse, ne voit rien dans sa gloire à désirer, dans le ciel à envier, dans la vie à regretter; la victoire est parfaite, le triomphe complet. Toutes les créatures sont au-dessous d'elle, tout ce qui lui appartient est parfaitement heureux, son époux, son père, sa mère, jouissent de Dieu. Son cher Fils y est assis à la droite du Père, les trésors de la grâce lui sont confiés; elle dispose de la toute-puissance. Dieu continue dans le ciel une soumission qui, pendant trente ans, lui fit respecter la volonté de sa mère, le passé, par le souvenir le plus doux, le présent, par la jouissance la plus délicieuse, l'avenir par l'assurance la plus consolante; tout concourt à lui faire une mesure de bonheur, pleine, parfaite, surabondante; il est juste que la Mère de Dieu soit aussi son chef-d'œuvre.

DISCOURS IV.

SUR LES RÉCOMPENSES DE LA SAINTE VIERGE.

Ego ero merces tua magna nimis. (*Gen.*, XV, 1.)

Je serai moi-même votre grande récompense.

Marie, soumise par amour à la loi commune du trépas, devait par justice recueillir la gloire du jugement. Le tribunal de Dieu, redoutable aux âmes les plus saintes, n'avait rien que de glorieux et d'agréable pour elle. Son Fils y est assis, elle va s'y asseoir à sa droite, elle ne lui a fait, elle n'en a reçu que des caresses; en appréhenderait-elle les rigueurs? Elle n'a que des vertus présentes; et quelles vertus! Elle ne peut que recevoir des couronnes proportionnées à tant de vertus. Tendre fils, ne vous dépouillez pas de la qualité de juge, ne craignez pas qu'un amour trop indulgent fasse pencher la balance. Votre mère redoute aussi peu votre tribunal que votre cœur; quel des deux qui prononce l'arrêt, il lui sera toujours favorable. Tendre mère, ne vous défiez pas de la qualité de créature, ne craignez pas qu'une justice trop rigoureuse fasse partir la foudre; êtes-vous au nombre des créatures ordinaires? Votre Fils n'honore pas moins vos vertus qu'il respecte votre dignité. Quel des deux qui reçoive son tendre hommage, il sera toujours légitime : *Reposita mihi corona justitiæ.* (II *Tim.*, IV, 8.)

Il est vrai que les cieux ne sont pas purs à ses yeux, qu'il a trouvé des péchés jusque dans les anges; vous ne courez pas ces risques, vous êtes au-dessus des cieux et des anges. Non, Marie, il n'y a point de tache en vous, vous êtes toute belle : *Tota pulchra es.* (*Cant.*, IV, 7.) Toute belle en votre conception, vous y avez écrasé la tête du serpent : toute belle en votre naissance, vous y avez fait la joie du monde : toute belle en votre maternité, vous y êtes pleine de grâces; toute belle en votre virginité, vous êtes comme les lis entre les épines : toute belle en votre vie, vous y fûtes exempte des moindres taches : toute belle en votre mort, l'amour seul en porta les coups : toute belle en votre résurrection et en votre triomphe, vous y avez blessé le cœur de l'Epoux : tout est beau en vous, un coup d'œil, un cheveu, vos plus simples démarches : *Quam pulchri gressus.* (*Cant.*, VII, 1.) *In uno oculorum.* (*Cant.*, IV, 9.) Quelqu'un vous est-il comparable? Jamais mère ne mérita mieux le respect de son fils : *Tu supergressa es universas.* (*Prov.*, XXXI, 29.)

Les vertus de la très-sainte Vierge ont un caractère propre qui ne peut appartenir ni aux hommes ni aux anges, quelque élevés qu'on les suppose : c'est leur rapport immédiat à la personne de Dieu. Toutes les vertus sans doute se rapportent à Dieu; la charité le sert dans les pauvres; la religion le respecte dans les ministres; l'humilité l'honore dans les rois, lui obéit dans les supérieurs; mais Marie le sert, l'adore, l'aime, lui obéit dans lui-même. Nous souffrons avec patience nos maux, ce sont ceux de nos amis ou de nos proches, que la nature ou l'amitié nous font partager. Marie souffre les douleurs de son Dieu, les épines, sa croix, sa mort; son Fils, c'est son seul objet; elle trouve dans sa maternité le plus parfait exercice et les plus rudes épreuves de toutes les vertus. Il est donc juste que l'amour de son Fils ferme les plaies qu'il a ouvertes, répare des humiliations, et adoucisse des douleurs qu'on n'a endurées que pour lui. Ce sont les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Celui qui s'élève sera abaissé, celui qui s'abaisse sera élevé (*Matth.* XXIII, 12; *Luc.*, XIV, 11); vous l'avez dit, Seigneur, vous ne l'oubliez pas : tous les jours cet oracle s'exécute. L'orgueil des anges creusa leur enfer, l'humiliation des saints est la mesure de leur gloire. Faites pour votre sainte Mère l'usage de cette loi et le plus doux et le plus juste. Voilà la créature la plus humble et la plus humiliée sur la terre, au milieu de la plus sublime grandeur : humble jusqu'à en soutenir l'éclat sans en être éblouie; humble jusqu'à mériter de partager les anéantissements d'un Dieu; humble jusqu'à en soutenir le poids sans en être abattue.

Jamais il ne fut ni récompense ni épreuve qui pût en donner de plus grandes idées; la plupart des hommes ne méritent que des humiliations, ou pour châtier leur orgueil, ou pour épargner leur faiblesse. Les places éminentes ne sont pour eux que l'écueil de leur vertu, ou le théâtre de leurs passions. Tôt ou tard l'homme s'y montre tel qu'il est, ou tel qu'il y commence d'être; il sait aussi peu soutenir les humiliations les plus utiles; son amour-propre déconcerté à leur aspect, ne peut en dévorer l'amertume; elles ne sont pas moins que la grandeur l'écueil des plus belles résolutions; l'homme s'y montre ce qu'il est, si différent de ce qu'il croyait être.

Marie seule a pu être souverainement élevée et souverainement abaissée, et a pu être l'un et l'autre sans risque; seule elle a possédé une vertu digne de l'auguste rang de Mère de Dieu, et à l'épreuve de l'éclat de ce rang auguste; seule elle a possédé une vertu digne des humiliantes qualités de mère d'un crucifié; et à l'épreuve de cette qualité humiliante, seule elle a mérité de s'entendre dire par un ange : *Vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* (*Luc.*, I, 28.) Seule elle a pu répondre avec sincérité : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* (*Ibid.*, 38.) Seule elle a mérité que sa cousine s'écriât : *Qui suis-je, pour voir venir à moi la Mère de mon Dieu?* (*Ibid.*, 43.) Et lui répondre : *Dieu a daigné jeter les yeux sur la bassesse de sa servante.* (*Ibid.*, 48.) Seule, dans ce degré d'élévation, elle a pu sans être ébranlée se confondre avec les femmes du commun par son mariage avec un artisan, avec les pécheresses par sa purification, avec les plus méprisables criminelles, en suivant son Fils au pied d'un gibet.

Les orages de l'humiliation n'ébranlent pas celle que le faîte glissant des honneurs n'a pas fait chanceler. Victorieuse de ses deux ennemis, intrépide au fort de la mêlée, insensible au comble de la gloire, à quelle couronne n'a-t-elle pas droit de prétendre? L'obscurité de la vie et de la naissance, les misères de la pauvreté enveloppent celle qui est habillée du soleil et couronnée de douze étoiles : un rigoureux silence, les ténèbres d'une condition basse cachent celle dont tous les siècles ne cesseront d'admirer les vertus, la dignité, le bonheur. Une cérémonie, établie pour effacer le péché, dégrade celle que la nature et la grâce ont vue renverser toutes leurs lois, par l'exemption du péché originel, et l'union de la fécondité avec la virginité. Les alarmes d'un époux juste et fidèle font regarder comme douteuse une pureté qu'un Dieu a vue avec complaisance et choisie pour son sanctuaire, dont il fut rendu le garant et l'époux. Enfin, tout cela ne suffit pas, il faut qu'elle voie condamner comme un scélérat son fils unique et qu'elle en partage la honte; et que par sa présence et par ses larmes, se donnant, au pied de la croix, en spectacle à toute la terre, elle annonce qu'elle est la mère de ce criminel, elle que la qualité même de mère met au-dessus des hommes et des anges.

Vous devez, Seigneur, si on peut le dire, et vous pouvez, sans rien risquer, répandre tous vos dons sur une créature si humble; son humilité qui vous attira dans son sein garantit toutes vos faveurs : elle vous promet la plus ponctuelle fidélité à des grâces dont elle connaît trop le prix pour s'en croire digne ou en abuser; elle sait, elle nous apprend que vous avez fait en elle de grandes choses : *Fecit mihi magna.* (*Ibid.*, 49.) Mais elle ne sait, elle ne nous apprend pas moins que vous renversez les puissants de leur trône et que vous élevez les humbles, que vous rassasiez ceux qui ont faim, et que vous laissez le riche dans l'indigence : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.* (*Ibid.*, 52.)

Jamais la mort n'eût osé porter ses coups sur une personne dont la vie intéresse si fort le Fils de Dieu par son amour et par sa gloire, si cet amour même et cette gloire eussent pu permettre à la Mère de ne pas subir le sort de son Fils; mais il fallait qu'après avoir partagé l'obscurité de sa naissance et l'ignominie de sa croix elle partageât les horreurs de son tombeau et s'élevât jusqu'à la gloire

de son trône. Une mère si humble, si chère, si semblable à son Fils ne devait pas être plus épargnée; mais il était de la justice et de l'intérêt du Fils qu'une mère si humble, si chère, si semblable, ne fût pas moins privilégiée . après avoir renversé les lois de la nature, pour se faire un tabernacle dans son sein, il fallait les renverser encore pour se conserver un si saint temple.

Payer un salaire gagné par le travail, ce n'est que justice; récompenser au delà de la peine, c'est libéralité; combler de bienfaits, c'est magnificence; donner une gloire infinie, c'est une profusion divine; mais payer des travaux divins dont on fut l'objet, couronner une humilité divine dont on fût l'épreuve, y satisfaire son amour, y trouver sa gloire, l'y trouver en la partageant, c'est le propre d'un Dieu fils de la créature et le sort d'une créature mère d'un Dieu.

Le premier objet de la reconnaissance du Fils et de la grandeur de sa Mère, c'est la gloire singulière d'un corps qui fut le tabernacle d'un Dieu. O mort, vous ne jouissez pas longtemps de votre victoire! Cruelle mort! voici votre mort: *O mors, ero mors tua.* (*Osee*, XIII, 14.) Exempte de la loi commune qui rend tous les enfants d'Adam coupables en naissant, elle n'eût pas dû subir la loi qui, en punition de ce péché, fait retourner en poussière tout ce qui a été tiré de la poussière: aussi, cruelle mort, n'a-t-elle pas expiré sous ta faulx tranchante! son sommeil fut l'ouvrage de l'amour; mais, en mourant, une chair aussi sainte serait-elle la pâture des vers? Un sang qui a formé le sang d'un Dieu tomberait-il en pourriture? *Non dabit sanctum tuum videre corruptionem.* (*Act.* II, 27.)

Ce n'est pas assez que le corps de Marie soit incorruptible comme l'a été celui de plusieurs saints: l'amour du Fils pourrait-il laisser dans le tombeau le corps de sa Mère? Conservez, mon Dieu, votre maison, relevez votre sanctuaire, levez-vous, vous et votre arche sainte: *Tu et arca sanctificationis tuæ.* (*Psal.* CXXXI, 8.) Tout attend de vous un miracle que tout exige pour vous. Le soleil, sur le point de s'éclipser encore une fois, précipite sa course pour hâter l'heureux moment où vous rendrez la vie à celle qui vous l'a donnée. La terre tremble d'étonnement de renfermer dans son sein le sein auguste qui renferma, qui forma le corps d'un Dieu. Les sépulcres s'ouvrent pour lui former une cour nombreuse de morts ressuscités. Le ciel attend avec impatience la possession d'un trésor qui ne fut pas fait pour la terre.

Ah! Seigneur, celle que vous aimez est la proie de la mort! le tombeau renferme ces chères dépouilles: *Ecce quem amas infirmatur.* (*Joan.*, XI, 3.) Je vois les larmes couler de vos yeux, vous frémissez, vous vous troublez: *Infremuit, turbavit seipsum.*(*Ibid.*, 33.) Levez cette pierre, déliez ces mains; sortez, nouveau Lazare, mille fois plus cher que le frère de Marthe! Voyez, Seigneur, ce beau visage pâle, livide, couvert des ombres de la mort! Divin Assuérus, voyez cette aimable Esther tomber en faiblesse! Touchez-la de votre sceptre, dites-lui: Ce n'est pas pour vous que la loi fut portée: *Non pro te, sed pro omnibus facta est lex.* (*Esther*, XV, 13.) C'est aux autres créatures à languir dans les ténèbres du tombeau; ouvrez-vous, chastes yeux qui m'avez si souvent arrosé de vos larmes; déliez-vous, heureuses mains qui m'avez rendu tant de services; parlez, bouche sainte qui, si souvent prononçâtes mon nom; coulez, sang précieux, source de celui qui coule dans mes veines; vivez, corps sacré qui m'avez fait vivre et que l'univers ne compte plus parmi les morts la Mère du Maître de la vie et de la mort!

C'est peu, Marie, de triompher du trépas; Lazare, et tous ceux qui ont été ressuscités, ont remporté une pareille victoire; mais, hélas! c'était pour mourir encore, après avoir traîné dans cette vallée de larmes une vie languissante, au milieu de mille dangers. Votre séjour sur la terre laisserait trop de vide dans le ciel: vous ne ressuscitez que pour y monter triomphante. Tel le chaste Joseph ne sort de prison que pour monter sur le trône d'Egypte; tel le sage Mardochée, ne quitte le cilice et la cendre que pour être, par ordre d'Assuérus, revêtu d'habits royaux et se montrer dans toute la ville, la couronne sur la tête, précédé d'un héraut. Marie le mérite-t-elle moins? Plus pure que Joseph, elle a connu l'avenir, non dans un songe, mais par la parole de l'ange; elle a sauvé, non l'Egypte de la famine, mais le monde de la mort éternelle, en lui donnant l'Agneau de Dieu, qui l'a racheté, et le pain descendu du ciel qui le nourrit. Plus heureuse que Mardochée, elle a non-seulement découvert une conspiration contre le prince et sauvé la vie d'un peuple proscrit: elle a sauvé le Sauveur même des mains d'un tyran qui le poursuit avec tous les risques et les incommodités d'un voyage pénible dans un pays inconnu. Si elle ne l'a pas arraché des mains des bourreaux, son zèle, son amour, sa soumission qui en font le sacrifice, ne sont-ils pas de nouveaux titres sur la reconnaissance de Dieu et des hommes, qu'elle sert également au prix de tout ce qu'elle a de plus cher, en offrant la plus précieuse rançon des uns et la gloire la plus digne de l'autre.

La voilà qui monte, appuyée sur son bien-aimé, enivrée des plus pures délices: toute la cour céleste, empressée de venir au devant d'elle pour lui rendre hommage, s'écrie avec transport: Quel est ce prodige de grâce et de gloire? *Quæ est ista, quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* (*Cant.*, VIII, 5.) La voilà qui s'élève au-dessus de toutes les créatures, se place à la droite de son Fils et reçoit de sa main la couronne: *Astitit Regina a dextris suis.* (*Psal.* XLIV, 10.) Le vrai Salomon vient au-devant d'elle pour la recevoir et la faire asseoir sur son trône; son corps immortel, impassible, subtil, agile, plus brillant que le soleil, plus blanc que la neige, comme

celui de son Fils sur le Thabor, participe aux honneurs de celui qui l'a formé : *Surrexit in occursum ejus.* (III *Reg.*, II, 19.) Ainsi la même Esther rendue à la vie par les soins du grand prince qui court la soutenir entre ses bras, fait avec lui un grand festin, délivre son peuple, proscrit, élève son oncle Mardochée à la première dignité de l'Empire, et règne souverainement sur le cœur de son roi. (*Adamavit eam plusquam omnes.* (*Esther*, II, 17.)

Les sentiments de vénération et de confiance pour Marie nous seraient-ils étrangers? Serions-nous assez ingrats ou assez aveugles pour nous en défier ou pour les combattre? Ne sommes-nous pas intéressés à sa grandeur et à sa gloire? En l'approchant de la Divinité, la grandeur et la gloire ne l'éloignent pas des hommes, elle n'en est que plus à portée de leur être utile; et l'usage qu'elle fait doit nous le rendre plus précieux. Ce n'est pas en vain qu'elle est notre mère, son cœur maternel la rend sensible à tous nos maux, notre médiatrice auprès du Verbe, et comme parlent plusieurs Pères, *Corrédemptrice du genre humain.* C'est elle qui a formé le sang et nourri le corps qui nous sert d'aliment et de victime; elle a même été le prêtre qui le porta au temple et l'offrit au Seigneur, comme la mère de Samuël lui consacra son fils. Tous les jours elle rend ce sacrifice utile en désarmant la justice; refuge des pécheurs, elle leur sert de bouclier et d'asile.

C'est vous rendre service, ô mon Dieu! que de dérober les coupables à vos coups : vous ne punissez qu'à regret; vous faire pour les pécheurs une douce violence qui vous conserve des pénitents, c'est entrer parfaitement dans vos vues; continuez, Marie, à rendre cet important service à votre Fils et à nous, vous mériterez la reconnaissance de l'un et de l'autre, ils seront intéressés l'un et l'autre à une autorité utile à tous les deux; et bien loin que votre grandeur puisse leur inspirer le moindre ombrage, la terre et le ciel, Dieu et l'homme de concert prendront part aux empires dont ils goûtent les doux fruits.

Arrachez, Marie, arrachez au Seigneur ceux qu'il va perdre; parlez, tout est facile, tout est fait : les yeux foudroyants se changeront tout à coup en des yeux pleins de tendresse; la condamnation à demi prononcée deviendra une absolution; vous voulûtes à votre Purification passer pour pécheresse, vous aurez en récompense le droit de délivrer les pécheurs et de leur dire : Vous me devez votre salut. Quels doux titres n'ai-je pas acquis sur votre reconnaissance?

Et vous, mon fils, vous me devez tous vos enfants; la justice de votre Père et la vôtre allait vous priver de leurs hommages. Quelle gratitude n'aurait pas un père revenu à lui-même pour un ami fidèle qui lui aurait arraché le poignard dont il allait, dans sa juste colère, percer le sein de son fils unique? Ah! mon fils, votre amour pour moi augmente de tout celui que je vous ai procuré! j'ai droit à la cour nombreuse que je vous ai conservée.

Recevez, chrétiens, le présent que vous a fait Jésus-Christ mourant de la très-sainte Vierge. Voilà votre mère, vous dit-il en la personne de saint Jean : *Ecce mater tua.* (*Joan.*, XIX, 27.) Vous avez déjà reçu, mes enfants, plusieurs gages de ma tendresse : mon corps couvert de plaies, mon sang qui inonde le Calvaire, ma vie dont je n'attends plus que le dernier souffle, tout vous démontre l'excès de mon amour; me reste-t-il à faire encore quelque chose pour vous? Oui, j'ai encore à vous faire une nouvelle grâce : je laisse sur la terre un autre moi-même dans celle qui m'a mis au monde. En vous faisant ses enfants je vous fais mes frères; je veux que tous les sentiments de respect, d'amour, de reconnaissance qu'une mère a droit d'attendre de ses enfants, vous en fassent mériter l'auguste titre. Sa gloire m'intéresse trop pour ne pas vous savoir gré des hommages que vous lui rendez; son humilité fut trop profonde pour ne pas obtenir la place la plus élevée dans le ciel et sur la terre : vous n'en ferez jamais trop pour elle.

SECONDE PARTIE.

Si le comble de la gloire céleste a dû récompenser la profondeur de l'humilité de Marie, il est juste aussi que le torrent et l'ivresse des délices célestes succède aux flots de la vaste mer de douleur dans laquelle, selon le prophète, la mère de Dieu fut engloutie : *Magna velut mare contritio tua.* (*Thren.*, II, 13.) Le Calvaire en fut témoin, et si elle y survécut à ce Fils adorable qui y rendit les derniers soupirs à ses yeux, ce fut un miracle de la toute-puissance et de la bonté divine, qui, pour la dédommager dès ce monde et lui annoncer le bonheur de l'autre, la réservait à la gloire de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ.

Mais s'il est triste d'expirer dans les horreurs du Calvaire, si par le coup mortel d'un glaive à deux tranchants, il est plus triste encore d'y survivre à Jésus-Christ, qu'il est doux aussi d'arriver au ciel après avoir passé par le Calvaire! C'est alors que les larmes sont essuyées par la main du Dieu même qui les a fait verser; c'est alors que la croix où l'on fut attaché avec lui et pour lui devient un trône, que la couronne d'épines qu'il a enfoncée se change en une couronne de douze étoiles. Constante à suivre votre Fils jusqu'au dernier soupir, vous le trouverez, divine mère, fidèle à son tour à partager les délices avec celle qui partagea ses douleurs; il en avait fait une mère de douleur, il en fait une mère de délices; il reçoit entre ses bras celle qui reçut son corps à la descente de la croix, il guérit les maux qu'il avait faits, et plonge dans la plus pure joie un cœur qu'il avait plongé dans la plus amère tristesse.

Dois-je ici rappeler dans une si belle fête le souvenir des vives douleurs dont Marie fut la proie, et remettre sous les yeux le

glaive à deux tranchants dont son âme fut percée? N'est-ce pas arroser de pleurs le char de son triomphe, et ternir l'éclat des fleurs qui la couronnent? Non, c'est en augmenter le prix; les éclipses font briller le soleil, l'idée de l'orage fait mieux goûter la joie d'être au port; les douleurs sont la mesure du bonheur qui est la récompense : autant que l'image des plaisirs passés enfonce des traits dans le cœur des damnés, autant est-il doux de penser qu'on a souffert, quand on serait comblé de joie.

Mettrons-nous au nombre des sacrifices difficiles de Marie la privation des plaisirs des sens, par la conservation de sa virginité? C'en serait un grand parmi les hommes, à qui les révoltes de la chair font une guerre continuelle; mais si l'exemption du péché originel l'a délivrée des atteintes de la concupiscence, combien dut-il lui en coûter de conserver la pureté dans le mariage, de renoncer à la flatteuse espérance d'être mère du Messie, de préférer la pureté à cette maternité même, quand on la lui offrit de la part de Dieu? Jamais trésor fut-il mis à si haut prix? Plus belle que la fleur des champs et le lis des vallées, plus inaccessible que le jardin fermé et la fontaine scellée, cette colombe bien-aimée se conserve pure et sans tache dans les trous de la pierre; aussi elle suit l'Epoux des Vierges partout où il va, elle chante son cantique, elle en a reçu le nom glorieux qui lui est propre, Vierge par excellence, Vierge des vierges : ce n'est qu'en marchant sur ses traces que les vierges seront admises à sa cour; plus elles en approcheront plus elles seront agréables à l'Epoux céleste.

En se présentant au temple, comme les femmes ordinaires, elle jette un voile épais sur ses glorieuses prérogatives; en fuyant en Egypte, pour sauver son fils, elle s'expose aux embarras, aux fatigues, aux risques d'un voyage long et pénible : en le gardant dans sa maison, elle se condamne à un travail continuel, pour fournir à sa nourriture; en le perdant trois jours au temple, elle est en proie à la plus vive douleur; mais quel nouveau degré de gloire n'ajoutera pas sa soumission volontaire à une loi humiliante qui ne fut jamais faite pour elle! Quel nouveau degré de tendresse, sa fidélité et son zèle à soustraire Jésus, à la persécution d'Hérode! Quel nouveau degré de délices lui préparent le ciel et sa possession éternelle? Quel compte lui tient-on dans le ciel, de tant de vertus, de douleur, de travaux! Quelle consolation dans l'amour qui les lui rappelle, dans l'amour qui les couronne! Qu'il est doux de rendre service à ce qu'on aime! qu'il est doux de se rappeler, de lui rappeler, et de l'entendre nous rappeler qu'on les lui a rendus.

Mais c'est surtout, Marie, la passion de votre Fils qui est le théâtre de vos douleurs et des siennes; ce n'est pas en vain que vous fûtes la mère la plus tendre du plus aimable de tous les enfants, vous vîtes, comme les mères des saints Innocents, un soldat barbare percer le cœur d'un enfant dont les charmes infinis auraient gagné les cœurs les plus insensibles; la lance qui perça son sein perçait en même temps le vôtre, les clous qui l'attachèrent à la croix vous y attachaient avec lui, les mêmes fouets déchiraient votre corps, quand il expira, le même tombeau vous renferma tous les deux. Voyez aujourd'hui ce cher Salomon, votre fils élevé sur le trône de David, donner des lois à l'univers, et l'éclairer par sa sagesse; les instruments de son supplice sont devenus des monuments de gloire, des assaisonnements de délices; leurs douleurs furent communes, les fruits ne le seraient-ils point?

Cruelle reconnaissance, vous montrâtes sur une croix le plus généreux bienfaiteur; de quels traits déchiriez-vous un cœur noble et sensible qui ne pouvait lui offrir que de stériles soupirs? Il périt chargé de crimes, et l'on ne peut prendre sa défense; il expire déchiré de coups de fouets dans tous ses membres, on ne peut bander ses plaies; il meurt de soif, il s'en plaint, on ne peut lui offrir une goutte d'eau; on lui voit même, par un cruel soulagement, offrir du fiel et du vinaigre; triste vie que je me reproche; inutile à celui à qui je dois tout, vous n'êtes pour moi qu'un fardeau insupportable : celui qui sauvait Israël est donc mort : *Quomodo cecidit fortis qui salvum faciebat Israel.* (II *Reg.*, I, XIX, 25, 27.) Mais aujourd'hui, heureuse gratitude, donnez-vous une libre carrière; voyez le vainqueur de Goliath chargé des dépouilles de ses ennemis; mêlez vos acclamations à celles de l'univers; les autres héros en ont tué mille; David en a tué dix mille : *David decem millia.* (I *Reg.*, XVIII, 7.)

Qui peut comprendre les tristes adieux que se firent le Fils et la Mère avant la Passion! David et Absalon, le jeune Tobie et sa mère, se séparent baignés de larmes l'un de l'autre et se disent adieu bien plus par des gémissements que par des paroles. Ah! rien n'est comparable à l'excès de votre affliction que l'excès de la joie dont vous fûtes pénétrée lorsque le ciel vous réunit; ne pleurez plus le fleuve de Babylone, vous voilà dans la céleste Sion; n'allez plus le long du chemin voir si votre fils arrive; le voilà, la lumière de vos yeux, le bâton de votre vieillesse, il partage avec vous tous ses biens. Ah! si en vous quittant, vous pouvez mutuellement vous dire : On m'arrache mon cœur : *Cor meum dereliquit me.* (*Psal.* XXXIX, 13.) Dites-vous maintenant, dites-vous éternellement, comme l'Epouse : Mes vœux sont exaucés, j'ai enfin trouvé celui que mon cœur aime; je m'unis inséparablement à lui, je ne le perdrai plus : *Inveni quem diligit anima mea.* (*Cant.*, III, 4.)

Qui consolera cette mère affligée de la sanglante flagellation de son Fils? Le voilà attaché à la colonne, au milieu des bourreaux, qui déchargent une grêle de coups sur sa chair innocente : le sang ruisselle, la terre en est inondée, sa mère en est couverte,

Ah! mon fils Joseph, une bête féroce vous a donc dévoré, votre robe est ensanglantée, votre corps déchiré, tout m'annonce vos malheurs et les miens : *Fera pessima devoravit filium meum Joseph.* (*Gen.*, XXXVII, 20.) Heureuse mère, voyez aujourd'hui ce même Joseph élevé au trône d'Égypte, il ne dispose en maître d'un vaste empire que pour vous donner la graisse de la terre; le reconnaissez-vous bien, est-ce une vérité ou un mensonge? Ah! mon fils, mon cher fils, est-ce bien vous que j'embrasse? suis-je bien la mère d'un Dieu? Que vous êtes différent de celui que j'ai vu sur le Calvaire, que je pleurais à la colonne! Que je suis moi-même différente de celle qui mêlait ses larmes à votre sang. Mais si la mort a mis un si grand changement dans votre état, elle n'en a pas mis dans votre amour, il n'en est au contraire que plus vif et plus tendre.

Venez partager ses palmes, vous qui le suivîtes à la trace de son sang, lorsque, chargé comme Isaac d'une pesante croix, il montait au Calvaire. Trop faible, hélas! pour vous faire jour à travers les gardes et les bourreaux, vous pouviez tout au plus vous traîner après lui ; mais si votre douleur vous faisait arroser de larmes ses sacrés vestiges, votre courage, comme Abraham, portait le fer et le feu. Illustre mère des croyants, après avoir immolé votre cher Fils, voyez-le rendu à votre tendresse, devenu Père d'un peuple aussi nombreux que les étoiles du ciel, commençant un royaume qui n'aura jamais de fin et qui sera béni en lui. C'est dans votre sein, comme dans celui du patriarche, que les fidèles trouveront leur salut.

Aimable Rachel, ce cher fils a bien été le fils de votre douleur : *Benoni filius doloris.* (*Gen.*, XXXV, 18.) Mais aussi qu'il est bien aujourd'hui le fils de votre droite! *Benjamin filius dextræ.* (*Ibid.*) Que la vue de ses douleurs rendit laborieux un enfantement où d'ailleurs vous n'aviez ni à souffrir ni à risquer la punition imposée à toutes les femmes. Mais de quelle joie n'êtes-vous pas remplie, ayant mis au monde, non un simple homme, mais le Maître, le Créateur, ou plutôt le Père, le Sauveur des hommes : *Non meminit pressuræ.* (*Joan.*, XVI, 21.)

Généreuse mère des Machabées, votre fils rendit les derniers soupirs à vos yeux sous le fer d'un bourreau ; mais en même temps il confond le tyran, rétablit le temple, meurt dans son triomphe : le voilà qui vient au-devant de vous comme la fille de Jephté au-devant de son père vainqueur, plus courageuse qu'Agar qui s'éloigna d'Ismaël pour ne pas le voir expirer. Vous avez pu pendant trois heures être le constant témoin d'une agonie mortelle qui vous fit boire lentement jusqu'à la lie le calice le plus amer. Voici aujourd'hui sur le trône d'Israël, Joas le rejeton de la famille de David, que votre tendresse arracha aux fureurs d'Athalie et nourrit pendant plusieurs années dans les ténèbres de la pauvreté et de la vie commune.

Vous ne saviez, sur le Calvaire, quels vœux offrir au Seigneur pour votre fils ; désirer la fin de ses peines, c'était demander sa mort ; vouloir qu'il vive, c'est vouloir qu'il souffre. Aujourd'hui dans le ciel, quels vœux formez-vous dont vous ne voyiez le parfait accomplissement ? Ou plutôt, avez-vous des vœux à former ? Un Dieu attentif à prévenir tous vos souhaits vous laisse-t-il quelque chose à désirer ? *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (*Psal.* XVI, 15.)

Quels traits ne lançait pas l'amour dans vos âmes, lorsque, vous regardant l'un l'autre sur le Calvaire, vous vous accabliez mutuellement par vos souffrances ? Semblable à deux miroirs qui se renvoient leurs images. Cher fils, tendre mère, faut-il que votre amour ne serve qu'à augmenter vos malheurs, par une communication qui fait souffrir à chacun ce que vous endurez tous les deux ? Aujourd'hui vous vous communiquez vos plaisirs, charmés l'un de l'autre de votre félicité, comme les chérubins qui se regardaient sur le propitiatoire : votre tendresse vous fait goûter à chacun ce que vous possédez tous les deux.

Enfin vous reçûtes, à la descente de la croix, les précieux restes d'un Homme-Dieu, comme la Sunamite reçut son fils mort sur ses genoux. Ah ! disiez-vous, ne m'appelez plus *Noémi*, c'est-à-dire belle, mais appelez-moi *Mara*, c'est-à-dire amère, parce que le Seigneur m'a remplie d'amertume. (*Ruth.*, I, 20.) Aujourd'hui, enivrée des délices de celui qui se nourrit de votre lait, dans les doux embrassements de celui que vous avez tant de fois embrassé, et heureusement perdue dans le sein de celui qui fut neuf mois dans le vôtre, vous partagez son trône : *Sedere faciam in throno meo.* (*Apoc.*, III, 21.) Vous participez à sa gloire, ou plutôt vous jouissez avec lui d'une gloire commune : *Gloriam matris et filii non tam communem judico quam eamdem.* Après avoir reçu d'elle l'humanité, il est juste que Dieu lui fasse en quelque sorte part de sa divinité : *Illa communicavit quod homo sum, ego communicabo quod Deus sum*, dit un saint Père.

Appliquons-nous ces grandes vérités. Refuserions-nous d'honorer celle que tout honore? Serions-nous indifférents pour celle aux intérêts de qui nous voyons un Dieu même sensible? Prendrions-nous des ombrages d'un culte où Dieu même semble ne pas mettre des bornes? Etes-vous plus éclairés que lui, ou plus zélés pour ses droits? Votre respect tire-t-il plus à conséquence que le sien? Zèle frivole, respect chimérique! Non, non, nous ne serons jamais désavoués par un Dieu qui marche à notre tête. Heureux enfants de Marie, vous êtes frères de Jésus-Christ; en vous jetant entre ses bras, vous y trouverez Jésus-Christ; en suçant ses mamelles, vous vous nourrissez du même lait; en écoutant ses leçons, vous êtes à la même école; où trouverez-vous la mère sans le fils, le fils sans la mère? Ce que la nature, la grâce, l'amour, le devoir, la reconnaissance, le respect, l'intérêt ont si fort uni, peut-il être jamais séparé

Pourrais-je trop vous exhorter à une dévotion si légitime? Est-ce ici une de ces pratiques incertaines qu'enfante l'esprit humain? C'est une dévotion solide, autorisée par l'Eglise, reçue dans toute la terre, confirmée dans tous les temps par une foule de miracles. Non-seulement l'Eglise permet et approuve le culte de Marie, elle y exhorte, elle le lui rend avec le plus grand zèle. Les chaires retentissent de ses louanges; la prière qu'elle a composée en son honneur est dans la bouche de tout le monde; son nom est prononcé plusieurs fois, jusque dans le sacrifice de la messe; un jour et une abstinence chaque semaine sont consacrés à son honneur; toute l'année est pleine de ses fêtes; il n'est point d'événement dans sa vie qui ne soit l'objet de quelque solennité; son enfance, sa naissance, le moment de sa conception ne le sont pas moins que celui de sa maternité et de son triomphe : *Beatam me dicent omnes generationes.* (*Luc.*, I, 48.)

Tous les siècles ont eu les mêmes sentiments, ont tenu le même langage; toutes les nations, jusqu'aux plus barbares, se sont disputées à l'envi la gloire et l'honneur; toute la terre lui a vu élever des temples. Chaque pays s'est distingué par quelque dévotion particulière; elle a eu des ennemis sans doute, son fils en a-t-il manqué? Sa virginité, sa maternité, son culte, sa conception : la jalousie de l'enfer n'a pu voir impunément ses glorieuses prérogatives; ces orages passagers n'ont servi qu'à les éclaircir, les confirmer et augmenter la vénération et la confiance de tous les peuples. Les royaumes entiers se sont mis sous sa protection; une foule d'ordres religieux se sont formés sous ses auspices; des congrégations, des confréries, des communautés sans nombre marchent sous ses drapeaux. Toutes nos prières passent par ses mains; la dévotion publique est pour elle ingénieuse et inépuisable.

Aussi ses ennemis sont les mêmes que ceux qui se sont déclarés contre son fils; on n'en voit point prendre les armes contre l'un qui ne livrent des assauts à l'autre; leurs intérêts sont trop inséparables pour ne pas éprouver les mêmes attentats; et ce n'a pas moins été constamment le caractère de toutes les hérésies, de haïr, de rendre suspecte, de combattre Marie, que la gloire de Marie de triompher de toutes les hérésies, comme ce n'est pas moins un caractère de réprobation de lui être opposé, qu'une marque de prédestination de lui être dévoué : *Cunctas hæreses sola interemisti.*

Des fruits infinis ont constamment récompensé des sentiments avoués, adoptés, inspirés de Dieu même : les miracles sans nombre ont consolé les affligés, fortifié les faibles, éclairé les aveugles, guéri les malades que la confiance a appelés aux pieds de Marie. Qu'on ouvre les archives des peuples qui ont consulté tous les siècles : nous osons, avec saint Bernard, assurer avec confiance qu'il est inouï que jamais on se soit adressé à elle sans en recevoir du secours. Allons donc à cette mère commune, elle ouvre la source des grâces, elle en distribue les trésors. Heureux donc ce jour de triomphe, si vous daignez, Vierge sainte, nous attacher à votre char, ou plutôt régner dans nos cœurs et nous placer à jamais dans le vôtre; ce sera le moyen d'arriver, etc.

DISCOURS

SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

DISCOURS I[er].

SUR L'INDULGENCE DE NOTRE-DAME DES ANGES.

Si oraverit homo in loco isto, dimitte peccata. (III *Reg.*, VIII, 42.)

Lorsqu'un homme sera en prière en cet endroit, pardonnez-lui son péché.

Voilà la grâce que demandait au Seigneur le plus sage des hommes après lui avoir fait bâtir le plus beau temple du monde : J'ai fait fumer sur vos autels, lui disait-il, les parfums les plus exquis; les ruisseaux de sang y ont coulé d'une multitude de victimes immolées par mes ordres; mes trésors épuisés pour l'enrichir, des milliers de mes sujets occupés pendant plusieurs années à le construire, tout a dû vous montrer, grand Dieu, ma parfaite reconnaissance; une nuée lumineuse dont vous avez bien voulu le couvrir, pour y rendre votre présence sensible, ne me permet pas de douter que vous n'ayez agréé mes faibles efforts. Mais, si j'ai quelque grâce à espérer de votre bonté, je me trouverai trop heureux en élevant un trône à votre majesté infinie, d'avoir pu en même temps ouvrir un asile au pécheur. Je vous prie que toutes les fois qu'il s'en trouvera quelqu'un qui, pénétré du regret de ses fautes, viendra dans ce saint lieu implorer votre miséricorde, il y désarme votre justice, et obtienne la rémission de tous ses péchés.

Voilà ce qu'a fait en ce jour le grand François d'Assise. Ce nouveau Salomon, plus riche dans sa pauvreté que celui qui a écrit depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, plus puissant dans son humilité que celui qui commandait à un vaste empire; ce nouveau Salomon trouva le moyen de construire à l'honneur de la très-sainte Vierge une église,

petite à la vérité, dans son étendue, mais infiniment riche par les vertus qu'il y pratiquait et le sacrifice de lui-même qu'il y faisait; il y consacra ses travaux; les mains de ses frères n'y furent pas épargnées. C'était là tout son trésor; le Seigneur, comme pour en faire la dédicace s'y montra d'une manière sensible, accompagné de sa sainte mère et des saints anges. François oubliant ses intérêts profite de ce moment pour demander en faveur des pécheurs l'indulgence qui vous attire à cette fête.

Cette grâce singulière a été diversement envisagée selon la diversité des esprits. Les vrais fidèles, pleins de respect et de docilité pour tout ce que l'Eglise leur propose, en ont remercié Dieu, et n'ont rien négligé pour en profiter; mais les autres s'en sont fait une occasion de scandale. Tantôt un esprit d'erreur, déchaîné contre toutes les indulgences, a épargné encore moins celle-ci: tantôt un esprit de libertinage l'a méprisée ou révoquée en doute; tantôt une téméraire présomption l'a rendue inutile, faute des dispositions convenables. Confondons ou détrompons tous ces ennemis, et par une exposition simple de la doctrine de l'Eglise et d'un événement si singulier, démontrons la vérité du fait et enseignons la pratique. L'un servira à éclairer, l'autre à le justifier. La vérité des indulgences prépare à la singularité de celle-ci, et la certitude de celle-ci sera une nouvelle preuve de la vérité de notre créance.

Mais pour ne pas prendre ici le change, séparons le vrai du faux, le certain de l'incertain. Nous n'avons garde sans doute d'autoriser les abus où les particuliers peuvent avoir donné. Sans entrer ici dans la discussion des faits odieux qu'on nous cite, et dans lesquels la prévention fait toujours entrer beaucoup d'exagération; qu'on blâme tant qu'on voudra l'avarice simoniaque de ceux qui les ont vendues, l'aveugle impiété de ceux qui mettent en cela toute leur religion, les superstitieux excès, ordinaires à la lie du peuple; nous blâmerons aussi bien qu'eux tous ces désordres. Luther pouvait s'épargner bien des attentats, s'il n'eût voulu par un vrai zèle que corriger des defauts. L'Eglise aurait applaudi à ses pieuses intentions, elle n'a jamais prétendu garantir les folies des hommes.

Mais en même temps nous réclamerions contre l'injustice qui voudrait nous en rendre responsables, et nous condamnerions l'aveuglement de ceux qui voudraient faire valoir ces folies pour combattre le fond même de la chose; rien dont on ne puisse abuser, rien dont la faiblesse ou la malice des hommes n'abuse. Les oracles sacrés de l'Ecriture, le corps adorable du Fils de Dieu sont-ils à couvert des profanations? Doit-on en combattre la vérité, ou les arracher des mains des fidèles?

Ce serait encore une injuste défaite de confondre avec le fond des choses des questions qui en sont indépendantes, et dont l'incertitude ou l'obscurité ne sauraient lui porter aucune atteinte. Quelle règle peut-on suivre dans la distribution des trésors de l'Eglise? De quoi est-il composé, qu'elle est l'application que Dieu en fait aux vivants ou aux morts, et mille autres questions de ce caractère, aussi difficiles qu'inutiles à éclaircir. Tout cela est comme étranger au fond de la vérité qui en est absolument indépendant, et n'en est pas moins incontestable. Ainsi le mystère adorable de la sainte Trinité est-il moins certain, quoique nous ignorions comment le Père engendre le Fils, comment le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit: pourvu que nos dettes soient acquittées, qu'importe par quelle main la somme a été comptée.

Dans la première partie nous rapporterons l'histoire, nous établirons la vérité de l'indulgence de Portioncule; dans la seconde nous vous apprendrons à en profiter.

Adressons-nous à celle dont saint François employa la médiation pour l'obtenir, en lui disant avec l'ange: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas toujours par les rigueurs, c'est plus ordinairement par les bontés que le zèle s'annonce et se rend efficace; il ne cherche que le bien, et il le répand avec soin. Tel fut le principe de cette célèbre indulgence: la charité la demanda, la miséricorde l'accorda, le zèle la répandit, et ce même zèle offre encore aux pécheurs dans la profusion de la grâce et la facilité à l'obtenir, un des motifs les plus engageants de conversion qui les laisse sans excuse.

Saint François avait trop de zèle pour être insensible à la perte de tant d'âmes que le péché enlevait tous les jours au Seigneur. Dévoré de ce feu sacré, il ne cessait, comme Moïse, de lever les mains au ciel pour un peuple ingrat qui s'attirait tous les fléaux de la colère, et de s'offrir comme une victime pour être effacé du livre de vie, et porter lui seul le poids de l'anathème. Dieu fut touché de ses gémissements, son désintéressement et sa charité en rendirent la voix toute-puissante: une nuit qu'il priait avec plus d'ardeur, un ange lui apparut, et lui ordonna d'aller à l'église de Portioncule. Vous y trouverez, lui dit-il, Jésus-Christ avec Marie sa mère, et une multitude d'esprits célestes. François obéit, et trouve en effet l'église remplie d'une lumière éclatante, et l'auguste compagnie qu'on lui avait annoncée; il se prosterne aux pieds du Seigneur, et le cœur brisé de douleur, les yeux baignés de larmes, le visage collé contre terre, il demande grâce pour les pécheurs. Alors ce Dieu de bonté lui adresse la parole et lui dit, que pour récompenser son zèle il lui permet de demander tout ce qu'il voudra en leur faveur. Ainsi autrefois sur le point de punir cinq villes criminelles, Dieu fait part à Abraham de son dessein, et à sa prière veut bien suspendre la foudre, pourvu qu'il s'y trouve dix justes. Mais François, plus heureux que le patriarche, obtient sans condition tout ce qu'il demande.

Je ne désire ni des biens, ni des honneurs, répondit-il, je ne demande que des âmes; agréez, mon Dieu, que tous ceux qui, après avoir reçu le sacrement de pénitence, visiteront ce temple consacré par votre présence, y gagnent une indulgence plénière de tous leurs péchés : *Da mihi animas, cætera tolle tibi.* Cette faveur est trop grande pour me flatter de l'obtenir par moi-même; mais je prie la très-sainte Vierge votre mère de vouloir bien prendre mes intérêts auprès de vous. Ainsi le pieux Mardochée, pour ménager le salut d'un peuple proscrit, s'adresse à l'aimable Esther, bien persuadé que, charmé de ses vertus et de sa beauté, Assuérus n'aurait rien à lui refuser. Quel désintéressement, quel zèle! François si pauvre par lui-même, si zélé pour son salut, s'oublie lui-même pour ne plus songer qu'à ses frères. Esprits célestes qui en fûtes témoins, que pensiez-vous de ce zèle héroïque? Vous à qui la conversion d'un pécheur fait faire dans le ciel une grande fête; avec quelle sainte impatience attendiez-vous le succès d'une prière qui devait en convertir un si grand nombre!

Qui l'aurait cru, que le pauvre eut assez de confiance pour demander, et assez de crédit pour obtenir cette faveur? Tel est, dit saint Chrysologue, le génie du zèle : la difficulté, ni même l'impossibilité apparente ne le rebute ni ne l'arrête; son ardeur croît à proportion des obstacles, l'incertitude du succès augmente la vivacité des poursuites : *Non accipit de impossibilitate solatium nec*, etc. François ne fut pas trompé dans son attente : qui le fut jamais sous la protection de Marie? Ce que vous demandez est grand, dit le Sauveur; cependant je vous l'accorde, et j'en accorderai bien davantage : mais comme il faut entretenir la subordination que j'ai établie dans l'Eglise, à l'égard du souverain pontife mon vicaire, allez le trouver, et demandez-lui la même indulgence : *Vade, ostendi te*, etc. (*Luc.*, V, 14.)

Mais comment se flatter d'y réussir? Une négociation, si heureusement terminée auprès de Dieu, peut-elle manquer d'être traversée par des hommes! Car, soit que les œuvres de Dieu leur paraissent inutiles par défaut de religion, ou suspectes par défaut d'intelligence, ils les regardent ordinairement comme des nouveautés superstitieuses, ou comme des engagements superflus, et se font un mérite de leur opposition; aussi le démon ne négligea rien pour faire échouer le dessein de François; tout paraissait favoriser sa malice, les indulgences ne s'accordaient alors que très-rarement pour des grandes raisons, et à des conditions fort onéreuses; peut-on espérer que sur la simple demande d'un homme sans crédit, qui ne s'appuie que sur une vision, le pape aura la condescendance d'accorder à perpétuité une grâce si singulière.

Mais le zèle ne connaît point de difficulté. François se présente à Honoré III, qui gouvernait alors l'Eglise, et lui demande une indulgence plénière à perpétuité pour tous ceux qui visiteraient l'église de Notre-Dame des Anges, sans autre obligation que de la visiter. Les cardinaux, surpris de la proposition, s'y opposent avec force. On n'a jamais rien vu de semblable, disent-ils; une indulgence si facile et si étendue fera tomber toutes les autres et en avilira le prix : *Je n'agis pas de moi-même*, répond François; *c'est Jésus-Christ qui m'a envoyé : Qui est, misit me ad te.* A ces mots, celui qui tient le cœur des rois en sa main change tout à coup le sacré collége; Rome seconde son zèle; le souverain pontife ratifie l'indulgence, et répète jusqu'à trois fois, qu'il lui accorde ce qu'il désire. François, parfaitement satisfait, s'en retourne; mais le pape le rappelle, et lui dit, comme autrefois le prophète à un roi d'Israël, quoique dans un sens bien différent : Où allez-vous, homme simple; ne songez-vous pas à prendre un acte en forme de la grâce que je vous fais? Quelle assurance en avez-vous? *Pete tibi signum a Domino.* (*Isa.*, VII, 11.) Non, répondit le saint, je n'en veux point d'assurance, votre parole me suffit; si c'est l'ouvrage de Dieu, il saura bien le manifester. Que Jésus-Christ, la sainte Vierge et les anges, ajouta-t-il avec simplicité, soient, à cet égard, papier, notaire et témoins.

Telle est l'origine de cette célèbre indulgence. Il y manquait une chose, c'était d'en fixer le jour; un nouveau miracle le détermina deux ans après. Une nuit, au milieu de l'hiver, François, étant en oraison, se sentit attaqué d'une tentation violente, et courut dans le bois voisin, et, malgré la rigueur de la saison, il se dépouille comme un autre saint Benoît, se roule nu sur des ronces, et se met tout en sang. Terrible appareil d'une si légère blessure, mais moyen avantageux qui désarme ses ennemis et lui attire la divine miséricorde. Précieuses épines qui en fûtes teintes, vous fûtes subitement changées en roses blanches et rouges; sombre forêt qui en fûtes témoin, vous fûtes tout à coup remplie d'une lumière éclatante. Dieu ne borne pas aux prodiges la récompense de cette action héroïque; François reçoit un ordre semblable à celui qui lui avait été donné deux ans auparavant; il recueille quelques-unes de ces roses miraculeuses, vole à l'église de Portioncule, et y trouve la même auguste compagnie qui l'y avait comblé de grâces.

Ce fut alors que, avec cette simplicité pleine de confiance, à qui tout est possible, il demanda au Seigneur de fixer le jour des indulgences. Dieu le fixe au second jour du mois d'août, lui ordonne une seconde fois de recourir au pape, et lui promet un succès favorable. François mène avec lui plusieurs de ses frères qui avaient vu le miracle, et présente ces roses au souverain pontife pour justifier la vérité de l'apparition. Ces armes innocentes, semblables à celles de l'épouse des *Cantiques*, ou plutôt bien différentes, puisque celles de l'épouse étaient des fleurs du printemps, et que celles-ci sont venues au milieu de l'hiver, ces armes miraculeuses

le rendent victorieux, il obtient tout ce qu'il veut du Saint-Siége; sept évêques des environs d'Assise sont chargés de publier solennellement l'indulgence. La nouveauté des spectacles attire un peuple infini. Dieu daigne y opérer un nouveau miracle. Les évêques voulaient borner à dix ans une grâce qui leur paraissait trop étendue. Illustres prélats, vous faites de vains efforts; vous prononcerez en la publiant, sans le vouloir et sans le savoir, de la même manière que François. Cette indulgence fut d'abord restreinte à la seule église de Notre-Dame des Anges; elle a été depuis étendue à toutes les églises de l'ordre de Saint-François, avec une nouvelle condition de recevoir la sainte Eucharistie et de prier pour les besoins de l'Eglise.

Dieu seul pouvait, par sa puissance, donner à son serviteur assez de crédit pour réunir les suffrages du monde catholique; Dieu seul pouvait rendre ce grand ouvrage durable. Il dure depuis cinq cents ans. Les succès en furent, dès son origine, également étendus et rapides; les campagnes d'Assise virent dès lors des milliers de personnes venir de toutes les parties de l'Europe pour y avoir part: *Omnes gentes quascunque fecisti venient.* (*Psal.* LXXXV, 9.) Les habitants, trop resserrés dans leur ville pour y loger cette multitude innombrable, sont obligés de faire avec des tentes une espèce de ville au milieu de la campagne. Les hommes les plus distingués par tout ce que peuvent avoir de plus brillant, la naissance, la fortune et la grâce, heureusement confondus dans ce peuple immense, ne s'y font remarquer que par une foi plus docile et plus vive. Depuis que les papes ont mis tous les fidèles à portée de gagner cette indulgence en l'étendant, bien loin que ce trésor, en devenant plus commun, ait rien perdu de son prix, il semble que la faveur ne fasse que l'augmenter, et que chaque ville retrace ce qu'on voyait d'abord à Assise. Ainsi ce pauvre tout-puissant crie, il est magnifiquement exaucé : *Iste pauper clamavit et Dominus exaudivit eum.* (*Psal.* XXXIII, 7.)

Belle figure de cette indulgence que les apôtres allèrent annoncer à tout l'univers, après que le sang d'un Dieu, répandu sur le Calvaire, eut ouvert au pécheur le port du salut. Hommes admirables, vous découvrîtes au monde ce mystère étonnant que l'esprit humain traita de chimère, contre qui tout s'éleva à la fois, mais qui, par des succès aussi heureux que surprenants, fit entrer tous les peuples dans le bercail de Jésus-Christ. L'orgueil de l'homme brisé par vos paroles, les passions corrigées par vos exemples, les erreurs confondues par vos miracles, tout rendit hommage à la foi d'un pêcheur; les plus grands monarques mettent à vos pieds leur couronne, s'avouent coupables et demandent grâce. Heureux François, par l'étendue et la durée de la vénération que le monde chrétien conserve pour votre ouvrage, vous renouvelez les progrès des hommes apostoliques, comme par votre foi, votre humilité, votre zèle, vous en retracez les vertus.

L'esprit de notre siècle, plus difficile aujourd'hui à croire une vérité autorisée depuis tant de siècles, que François et le monde entier ne le fut alors à s'y soumettre, dès la première proposition, la révoque en doute et s'en joue. Mais ses attentats doivent-ils surprendre? L'hérésie et l'impiété y ont trop d'intérêt pour ne pas la combattre. Ce fait éclatant prouve, lui seul, plusieurs vérités essentielles. L'autorité du pape, le pouvoir d'accorder des indulgences, l'utilité de la confession, la dévotion à la sainte Vierge, en faut-il tant pour exciter la mauvaise humeur? Mais cela même doit nous le rendre cher; plus le démon s'efforce de nous arracher ces armes puissantes, plus nous devons faire des efforts pour les retirer : c'est le sort des choses les plus saintes d'être en butte aux traits de l'enfer. Confondons-les par de grands exemples; convainquons-les par des démonstrations.

Non, non, François ne demande aucune assurance, la parole de Dieu lui suffit; que ceux qui manquent de confiance exigent des preuves ; qu'il faille à Gédéon le miracle d'une toison sèche au milieu d'une terre détrempée, que la rétrogradation du soleil soutienne la foi chancelante d'Ezéchias, que Moïse et Aaron soient châtiés de leur défiance, l'homme toujours faible, le mensonge toujours timide ne croit jamais prendre assez de mesures; mais la vérité sans défiance compte assez sur elle-même pour n'avoir pas besoin de garant, nous n'en manquons pas cependant. François lui-même nous en servira, et ce sera le premier témoin que nous citerons; témoin qui, loin d'être suspect par sa crédule simplicité, mérite au contraire par sa piété toute notre créance : il a vu, il a entendu, il a rendu témoignage à la vérité, et les vertus rendent témoignage à sa personne : *In ore duorum, aut trium stat omne verbum.* (*Matth.*, XVIII, 16.)

François ne vit pas seul ces merveilles; plusieurs de ses frères virent et entendirent comme lui, et en rendirent au pape un témoignage que leur piété éminente met au-dessus des soupçons. Les tribunaux les plus rigoureux en exigeraient-ils davantage. Nous ferons parler, s'il le faut, des êtres insensibles, des stériles buissons couverts subitement de roses au milieu de l'hiver, lesquels, par un miracle perpétuel, subsistent encore aujourd'hui aux environs d'Assise, toujours verts et sans épines : il ne faut que le changement d'une baguette en serpent pour justifier la religion de Moïse; la baguette fleurie d'Aaron lui assure le sacerdoce; le changement de l'eau en vin aux noces de Cana ouvrit la brillante carrière du Messie. Admirons-nous moins le doigt de Dieu, en croirons-nous moins à ses oracles, lorsqu'il change les épines en roses?

Voulez-vous des autorités encore plus certaines : celui à qui fut donné le pouvoir de lier et de délier, malgré une foule de difficultés, confirme par trois fois cette indul-

gence, la ratifie deux ans après et la fait publier solennellement par sept évêques; divers papes, par plus de vingt bulles différentes, ont étendu à diverses provinces et enfin à toutes les églises de l'ordre de Saint-François, une grâce si singulière; par conséquent la grâce est certaine, quand même la vision de saint François, qui en fut le principe, serait douteuse. Continuez, ministres de l'Evangile, d'en faire retentir de toutes parts les chaires chrétiennes; continuez, fidèles, à solenniser tous les ans cette fête; venez en foule, venez avec empressement toutes les années, monde chrétien, pour en cueillir les fruits, que la ferveur de votre zèle réponde au prix de la faveur. Convertissez-vous, pécheurs, et par une sincère pénitence continuez à en faire la gloire; voilà ce que nous voyons tous les ans, ce que nous voyons de toutes parts, jusque dans le nouveau monde. L'histoire de l'Eglise fournit peu de faits plus éclatants et plus authentiques.

Il est aisé de sentir ce que cette indulgence nous présente de particulier dans son origine, dans son étendue, dans sa facilité; les seules indulgences nous appellent à Rome, nous conduisent aux pieds du vicaire de Jésus-Christ. Celle-ci nous amène à Jésus-Christ même, et les autres sont obtenues par des hommes ordinaires; celle-ci est le fruit des prières d'un des plus grands saints qui aient paru dans l'Eglise, lequel, comme un autre saint Paul, obtient le salut de toutes les âmes qui sont avec lui dans le même vaisseau; ce n'est pas un protecteur ordinaire, c'est la mère d'un Dieu, qui comme cette femme de Thécua députée par Joab pour demander la grâce d'Absalon, demande le pardon des enfants rebelles à la sollicitation d'un des saints qui lui fut le plus dévoué; Jésus-Christ même souscrit à ses désirs et ne laisse plus craindre le défaut de motif ou de proportion qui rend quelquefois les autres indulgences douteuses.

Jamais grâce plus digne par son étendue de tous nos empressements; ce que fit autrefois la justice divine, la miséricorde divine l'a fait aujourd'hui. C'est une espèce de déluge qui inonde la terre de biens; les cataractes du ciel sont ouvertes, la mer brise ses digues, tous les trésors sont prodigués, tous les hommes reçus, tous les péchés sont pardonnés, toutes les peines sont remises: *Rupti sunt fontes abyssi, et cataractæ cœli apertæ sunt.* (*Gen.*, VII, 11.) Allons en foule rendre hommage à une si magnifique bonté qui nous appelle, allons à cette piscine probatique qui guérit tous les maux. François est cet homme dont la bienfaisante charité vous y plonge, ou plutôt c'est l'ange même qui en agite les eaux salutaires, il n'est pas nécessaire d'y descendre le premier pour en recevoir l'effet; sa vertu n'est pas bornée à un seul; la guérison de l'un ne porte point préjudice à l'autre. Le temps n'en diminue ni l'abondance ni le prix. Ces eaux divines coulent toujours avec la même profusion, elles ne connaîtront d'autre borne que la durée du monde.

Enfin l'extrême facilité de la gagner. Que demande-t-on de vous pour vous accorder cette grâce? Un repentir sincère, une humble confession, la réception de l'adorable Eucharistie, et quelques prières à votre choix pour les besoins de l'Eglise. Peut-on en exiger moins, et seriez-vous excusable de négliger un trésor qu'on vous offre pour rien; à quelque prix qu'on eut mis la faveur, vous seriez trop heureux d'y avoir part; à plus forte raison quand vous pouvez vous enrichir à si peu de frais: *Si rem grandem dixisset tibi propheta, certe*, etc. (IV *Reg.*, V. 13.) On peut bien vous dire avec le prophète: Vous tous qui avez soif, venez vous désaltérer: *Omnes sitientes, venite ad aquas.* (*Isa.*, LV, 1.) Achetez le vin et le lait que je vous offre: l'un est le symbole de la force, l'autre, la marque de la consolation. Hâtez-vous de vous enrichir. *Emite vinum et lac.* (*Ibid.*) Ne prétextez ni indigence ni faiblesse. Achetez sans crainte, ou plutôt recevez ce que libéralement je vous donne, sans argent, sans aucun échange: *Emite absque argento et ulla commutatione.* (*Ibid.*)

Cependant, ne pensez pas que mal à propos prodiguée, cette grâce vous soit accordée sans aucune disposition de votre part. Il en faut sans doute et de grandes, si vous voulez la gagner et en profiter. Nous l'allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nous ne pouvons mieux être instruits des obligations que nous impose cette indulgence, que par celui-là même qui l'a obtenue, ni prendre de plus beau modèle que celui qu'il nous a présenté. J'y remarque quatre choses également importantes: l'esprit d'oraison et de pénitence, l'esprit de zèle et de charité, l'esprit de simplicité et d'obéissance, et la dévotion à la sainte Vierge.

1° L'oraison et la pénitence. En quel état l'ange trouva-t-il saint François quand il l'appela. C'était pendant la nuit au milieu de l'hiver, tout l'invitait alors à s'accorder un soulagement nécessaire. Tout autre eût été surpris dans le sommeil, et à l'abri des rigueurs de la saison. L'ange eût été obligé de lui dire comme à saint Pierre dans la prison, ou comme Jésus-Christ à ses disciples dans le jardin des Olives: *Eveillez-vous, levez-vous promptement, ne pouvez-vous veiller une heure avec moi.* (*Marc.*, XIV, 37.) Le zèle du prophète Elie, bien différent de celui de François, lui fait demander à Dieu non le salut, mais le châtiment des pécheurs. La tristesse le plonge dans le sommeil, il faut qu'on l'éveille par deux fois et qu'on lui donne à manger. *Surge, comede, grandis tibi restat via* (III *Reg.*, XIX, 7); mais il faut aller chercher François dans une forêt, il y est en oraison: il se roule par mortification dans la neige ou sur les épines. Ce parfait imitateur du Sauveur du monde veille et prie comme lui au jardin des Olives, il fait couler sur la terre une espèce de sueur de

sang, la terre en est empourprée, il se couronne en quelque sorte d'épines, ou plutôt il en couvre tout son corps, il présente au Père céleste une chair toute déchirée, il mêle la voix de son sang à celle de ses vertus. Il demande grâce pour les pécheurs par autant de bouches qu'il s'est ouvert de plaies, en attendant que les sacrées stigmates aient achevé une conformité déjà si parfaite. Tels sont les exercices qui remplissent jusqu'à ses nuits et qui tiennent la place d'un délassement que tout semblait et lui permettre et demander de lui; ne serait-il pas tout puissant avec de si fortes armes? *Erat pernoctans in oratione Dei.* (*Luc.*, VI, 12.)

Est-ce bien là votre conduite? Vous qui aspirez à la grâce de l'indulgence, passez-vous les jours et les nuits en oraison pour la demander; immolez-vous votre corps sous le glaive de la mortification pour l'obtenir? Je sais que l'indulgence est une remise des peines temporelles dues au péché; bien loin de vouloir en affaiblir l'idée, je ne puis trop vous en faire sentir le prix: fussiez-vous chargés des plus grands crimes, eussiez-vous mérité les plus grands tourments, je sais que l'indulgence plénière, comme le baptême, acquitte si parfaitement ceux qui la gagnent en entier, que la justice divine pleinement satisfaite n'a plus rien à exiger d'eux, et que s'ils venaient à mourir dans cet état, aussi heureux que le martyr couvert de son sang, ils voleraient sans délai et sans obstacle à la récompense éternelle; mais je n'en dis pas moins que l'indulgence suppose la pénitence et n'en dispense pas.

1° Elle suppose la pénitence; car l'indulgence n'efface point la coulpe, elle la suppose remise par la contrition et le sacrement, c'est même une des conditions expressément ordonnées pour la gagner, que de s'être auparavant confessé et d'être véritablement pénitent. *Contritis et confessis.* Or qu'est-ce que cette véritable pénitence, qu'est-ce que cet examen profond qui nous prépare à cette confession sincère, qui nous dévoile cette contrition souveraine qui nous convertit? Est-ce favoriser la passion que d'exiger qu'on y renonce? Est-ce endormir dans le crime, que d'exiger par un préliminaire indispensable qu'on en soit sorti? Dieu en demande-t-il davantage pour accorder la principale grâce en remettant la coulpe, l'Eglise serait-elle accusée de relâchement en remettant la peine temporelle à ceux que Dieu juge dignes d'être délivrés de la peine éternelle?

2° Elle n'en dispense pas pour l'avenir, non-seulement parce que nous pouvons commettre et que nous commettons en effet tous les jours de nouvelles fautes, qui demandent journellement de nouvelles expiations et de nouveaux remèdes; mais encore parce qu'il est très-incertain si la grâce de l'indulgence a été jamais obtenue en entier. Pour la gagner dans toute son étendue, il faut quelque chose de plus que pour l'absolution; il faut avoir renoncé non-seulement au péché mortel, mais encore au véniel, non-seulement à l'acte, mais encore à l'affection du péché. Car enfin, tandis que le péché ou l'affection au moindre péché reste dans l'âme, on est encore coupable, on est donc encore débiteur; fussiez-vous de toutes les confréries, fissiez-vous toutes les dévotions, vous n'aurez point de remise entière, tandis que vous aurez la moindre affection au péché.

Il faut encore remplir les œuvres saintes prescrites par la bulle avec toute la piété qu'elles demandent, et du moins la dernière en état de grâce. Se flatterait-on de faire quelque usage d'une prière faite avec légèreté, d'une aumône faite par vanité, d'une pénitence faite avec sensualité? Des nouvelles fautes seraient-elles un titre à la parfaite absolution? Qui peut cependant compter sur cette parfaite exactitude? Hélas! ceux qui s'en flatteraient le plus sont ceux qui ont le moins raison de s'y attendre. Une présomption si téméraire suffirait pour rendre leur disposition suspecte; qui sait s'il a reçu l'absolution de ses péchés, qui sait s'il en a arraché jusqu'à l'affection, qui sait s'il a pratiqué avec ferveur ces œuvres saintes? Personne ne peut donc se répondre d'avoir gagné l'indulgence. Qui serait assez aveugle pour se croire par là dispensé de la pénitence, *nemo scit*, etc.

Mais bien loin que la profusion des miséricordes de Dieu soit un prétexte pour adoucir les regrets de l'avoir offensé, est-il rien de plus capable de faire impression sur un bon cœur? C'est ce que disait autrefois le Seigneur en parlant de Madeleine; de deux débiteurs à qui un créancier remet leur dette, n'est-ce pas celui à qui on remet davantage qui sera le plus reconnaissant. *Nonne cui plus donavit.* (*Luc.*, VII, 43.) Ah! Seigneur, je dois acquitter par mes larmes ce que votre bonté vous fait relâcher de vos droits. Cette bonté même est un nouveau titre que vous acquérez sur mon cœur; plus vous oubliez l'énormité de mes offenses, et plus je dois m'en souvenir et m'assurer de les réparer; quand même ma pénitence cesserait d'être nécessaire, l'amour la rendrait encore plus rigoureuse. Ma tendresse prendra la place de votre justice et vous satisfera avec d'autant plus de sévérité, que vous en avez moins vous-même. Lorsque vous punissez, Seigneur, votre miséricorde arrête la plupart des coups; mais lorsque vous aurez pardonné, ce sera cette même miséricorde dont le souvenir rendra encore plus pesant ceux qu'une juste indignation contre moi-même me fera décharger sur une chair malheureuse qui a pu déplaire à un Dieu si bon; enfin, plus le bien que vous me faites est précieux, plus je dois travailler à le conserver et à prévenir les moindres occasions qui pourraient lui faire courir quelque risque.

2° Le zèle et la charité pour le salut du prochain: François en donne le plus beau modèle. C'est pour lui qu'il s'immole, c'est pour lui qu'il prie, c'est à lui qu'il pense; quel

spectacle magnifique ne présentait pas à ses yeux et à son esprit cette vision merveilleuse! Qu'il était difficile que la touchante douceur de la contemplation ne lui fît oublier tout le reste! Est-il aisé de conserver au milieu des transports d'une joie si légitime le sentiment des maux d'autrui? Hélas! les frivoles attraits du monde enivrent leurs adorateurs jusqu'à les rendre cruels et insensibles; les personnes pieuses sont rarement à l'épreuve de la sainte ivresse où les plongent les faveurs extraordinaires; leurs yeux éblouis d'une lumière si vive tombent à peine sur le prochain ou n'y jettent quelque regard indifférent que pour mieux sentir la distance que met entre eux la faiblesse et la force, la misère et le bonheur; l'adversité seule sait conserver des sentiments d'humanité, que la prospérité même spirituelle a sitôt fait évanouir; la charité de François, bien supérieure, n'en est que plus vivement touchée. Semblable à Moïse, il aime mieux être affligé avec le peuple de Dieu pour le sauver, que de goûter la douceur passagère d'un plaisir même spirituel. Moins sensible aux délices dont il est inondé qu'aux malheurs qu'il déplore, plus occupé du salut de ses frères que de ses propres félicités, moins attentif à jouir de Dieu qu'à leur en procurer la jouissance, sa tendre charité le ravit presque à la possession de son bonheur pour s'immoler aux intérêts de ses frères, et lui fait presque oublier les délicieux objets qui frappent ses sens pour ne penser qu'aux tristes sujets de douleur qui affligent son zèle, il se dévoue comme un anathème en leur faveur : *Optabam anathema esse pro fratribus meis.* (*Rom.*, IX, 3.)

Il prie pour eux et ne prie que pour eux; quel vaste champ n'offraient pas à la cupidité et même à des vœux légitimes les offres d'un Dieu tout-puissant! Quel libre essor ne vous seriez-vous pas donné à sa place? Saint Pierre demande la récompense de son détachement : *Quid ergo erit nobis.* (*Matth.*, XIX, 27.) Salomon désire la sagesse; les malades, leur guérison; le bon larron souhaite le pardon de ses crimes et le bonheur du paradis. Tous ces désirs sont bons, sans doute, mais François, plus désintéressé, s'oublie lui-même et oublie son ordre naissant. Mais quoi, ni le pardon de ses propres fautes, ni le soulagement de ses propres besoins? Non, tout est abandonné entre les mains de Dieu. Mais quoi, ni les biens temporels, ni les consolations spirituelles? Non, ce pauvre volontaire a renoncé à tout. Mais quoi, ni la propagation de son ordre, ni la conservation de ses maisons? Non, il ne veut que la volonté de Dieu; et son corps, et son âme, et ses amis, et sa personne, le zèle de la maison de Dieu qui le dévore, lui fait tout oublier; il sèche de douleur quand il voit son Maître offensé et les âmes se perdre; digne imitateur de celui qui obtint la grâce du genre humain, cet homme de miséricorde ne forme de vœux que pour le salut des hommes, que dis-je? pour des pécheurs inconnus dispersés dans toute la terre; pour des pécheurs à venir répandus dans toute la suite des temps; pour vous et pour moi, à qui d'avance il applique le mérite de son crédit et le fruit de ses prières.

Pour trouver le modèle d'une charité si pure, il faut remonter jusque dans le sein de celui qui, sur le Calvaire, donna sa vie pour les pécheurs, aussi François fut attaché à la croix avec lui : *Christo confixus sum cruci.* (*Galat.*, II, 19.) Il est entré comme lui, couvert de son sang, dans la chapelle de Portioncule; le grand prêtre entrait autrefois dans le sanctuaire avec le sang des animaux pour demander le pardon des péchés du peuple, il y brûlait des parfums exquis, et, prosterné devant l'arche d'alliance, il s'efforçait de fléchir la colère de Dieu. Jésus-Christ, dit saint Paul, y est entré de même couvert de son propre sang pour y ménager la réconciliation du genre humain; quelle gloire pour vous, grand saint! d'être l'image du Seigneur; la charité fit aussi couler le sang de vos veines; allez comme un Agneau égorgé pour les péchés du monde, allez demander grâce; la vérité a succédé à la figure, la vérité éclatante que vous y trouvez a pris la place de l'épais nuage dont Dieu couvrit l'ancien temple, lorsqu'on en fit la dédicace. La présence de Jésus-Christ en fera le paradis, et vous obtiendra pour les pécheurs la rémission entière des peines qu'ils méritent. Il est juste que le Seigneur ne mette point de bornes à sa libéralité; puisque François n'en met point à son désintéressement, il est juste qu'on distingue magnifiquement dans la distribution des grâces celui qui s'est si héroïquement distingué par la charité; l'un et l'autre sont sans bornes : *Postula a me quod*, etc. (IV *Reg.*, II, 9.)

3° Je remarque dans saint François la simplicité de sa foi, la fermeté de sa confiance. Tel est le caractère des enfants de Dieu. Le Seigneur parle, François croit. Il lui ordonne de partir, François part; il lui promet le succès, François l'espère; on lui offre des bulles, il les refuse; on lui fait des difficultés, il n'en est pas moins tranquille, il ne sait point faire de réflexions sur le lendemain, il ne songe pas même à faire déterminer le jour. Heureuse docilité, charmante simplicité; confiance toute-puissante à qui les miracles coûtent rien; esprits défiants qui partout voulez des sûretés et ne vous rendez qu'à la garantie de la prudence humaine, Dieu vous abandonne à votre prétendue sagesse; les miracles de la Providence ne sont pas pour vous. Esprits forts qui vous érigez en juges de tout et pesez les choses les plus saintes à la balance de votre faible raison, Dieu se cache à vos yeux pour dévoiler ses mystères aux âmes simples : *Abscondisti a sapientibus et revelasti parvulis* (*Matth.*, XI, 25); esprits présomptueux, enivrés de vous-mêmes, dont l'orgueil souffre impatiemment le joug, qui croyez trouver dans votre qualité, vos talents, votre fortune, des titres à l'indépendance et des ressources dans vos besoins, Dieu vous abandonne à votre prétendue abondance, pour faire part de ses

trésors à ceux qui sentent leur pauvreté : *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit*, etc. (*Luc.*, I, 53.) Descendez donc du trône sublime où l'amour-propre vous a élevés, embrassez l'anéantissement de la croix, et la docilité des enfants pour profiter de cette indulgence, apportez-y l'esprit qui l'a méritée.

Cependant ce ne sont ni ces vertus, ni ces miracles qui me rassurent sur cette indulgence, c'est le sceau de l'autorité : Allez, lui dit Jésus-Christ par deux fois, conférez-en avec le pape ; par trois fois le pape y souscrit. Ce langage n'est plus équivoque ; cette vision n'est plus suspecte ; cette grâce n'est plus douteuse. Ainsi parlait le Seigneur pendant sa vie ; la vérité ne peut se démentir. Allez aux pasteurs, adressez-vous à l'Eglise : *Dic Ecclesiæ, ite, ostendite vos sacerdotibus.* Suivons le guide, soumettons nos lumières, quelque étendues, quelque pénétrantes qu'on les suppose. Fussiez-vous aussi élevé en grâce, aussi divinement éclairé, aussi assuré de la protection de Jésus-Christ par sa propre bouche, que l'était saint François, il faut aller au chef de l'Eglise ; les faveurs les plus signalées ne sont que plus suspectes, si elles n'ont le sceau de l'autorité légitime ; et elles sont toujours certainement fausses, si elles lui sont opposées, l'obéissance décide souverainement de tout ; elle est la seule marque infaillible qui discerne l'ange des ténèbres de l'ange de lumière ; fussiez-vous apôtre, fussiez-vous saint Paul, allez à Ananie : *Vade ad Ananiam.* (*Act.*, X, 12.)

Saint François annonce une indulgence, Luther les combat toutes ; quel contraste entre ces deux religieux : l'un invite les pécheurs par la charité, l'autre les repousse par la dureté. Les rigueurs de celui-ci ouvrent la porte à l'apostasie, à l'erreur et au vice ; l'indulgence de l'autre fait pratiquer mille vertus, forme une foule de saints et établit solidement la doctrine de l'Eglise ; quelle différence dans leurs personnes ! François est en oraison et se roule sur les épines, Luther se livre à l'intempérance et à la débauche. Le saint, par une pauvreté parfaite, abandonne tout à la Providence, l'hérétique s'intrigue dans les cours des princes, et fait marcher des armées. L'ordre de François n'y connaît que la soumission, le parti de Luther fait soulever tous les peuples ; surtout quelle différence entre la conduite qu'ils tiennent, l'un pour détruire, l'autre pour établir les indulgences ; Luther et François se disent tous les deux inspirés de Dieu. Mais l'un se dit chargé de réformer l'Eglise, l'autre ne veut que la défendre. L'un ne parle qu'avec respect de l'oint du Seigneur, l'autre vomit contre lui mille invectives ; l'un méprise jusqu'aux anathèmes du saint-siége, l'autre se soumet à ses moindres volontés ; l'un ne veut que lui-même pour témoin et pour juge de sa prétendue mission, il ne connaît de tribunal que son propre esprit, il s'arroge un pouvoir qu'il n'a pas, il renverse toute subordination et s'expose aux plus grossières erreurs ; François au contraire soumet sa révélation à l'Eglise, ne croit que ce qu'elle décide, ne fait que ce qu'elle ordonne. Loin de s'arroger aucun pouvoir, il ne se réserve que l'obéissance, il se met également hors de soupçon et hors de risque, et sous le poids d'une autorité infaillible, sert également et à confondre ses ennemis et à établir sa doctrine.

4° Enfin une véritable dévotion pour la très-sainte Vierge ; voilà le précieux patrimoine que François laissa à ses enfants en quittant la terre. Dévotion qui a été pour eux la source d'une infinité de grâces. Une des plus remarquables fut cette indulgence même. Grâce singulière, privilége unique, attaché aux églises de son ordre : grâce universelle offerte par son canal à tous les fidèles, et qui attire tous les peuples dans son sein : grâce durable qui, jusqu'à la fin des siècles enrichira sa famille : grâce irrévocable, Dieu a parlé, le saint-siége l'atteste, qui pourrait aujourd'hui détruire ce qui est émané de la bouche de Dieu. Grâce certaine, l'autorité divine répond de son étendue, la sagesse divine répond du choix des motifs et des conditions, la parole divine répond de son efficacité.

Mais rien n'est difficile quand Marie parle, les trésors célestes furent toujours ouverts en sa faveur ; le Seigneur voulut appeler tous les chrétiens aux pieds de sa mère, et rendre célèbre une Eglise qui lui était dédiée. Jaloux de la gloire de celle que lui-même il honore, obligé par reconnaissance à faire servir celle de qui il a reçu la nourriture et la vie, et engagé par tendresse à protéger la créature qui l'avait le plus tendrement aimé, et que lui-même il avait le plus tendrement chérie, rien n'était pour lui plus flatteur que la demande de François par l'intercession de Marie, mais était-il rien de plus flatteur pour Marie ? Les hommages que son Fils lui procure et que François veut lui ménager sont des hommages libres et sincères ; ce ne sont ni des ordres précis qui sont plutôt des captifs que des enfants, ni des châtiments rigoureux qui alarment de timides esclaves : les pécheurs qui viennent l'y honorer ont cessé d'être pécheurs. La coulpe est remise et ne laisse plus de place qu'à l'espérance et à l'amour ; il semble que Dieu prenne sur lui la sévérité pour laisser les faveurs à Marie, il se charge de la justice pour la faire dispensatrice des miséricordes, les grâces seules attirent auprès d'elle, on ne court qu'à l'odeur de ses parfums ; le Seigneur élève un tribunal, elle fournit un asile, il exige la pénitence, elle offre le pardon. On redoute le Fils, on invoque la mère.

Cette mère du Roi peut-elle être refusée. *Non est possibile ut avertam faciem tuam*, (III *Reg.*, II, 20) disait Salomon à la sienne, peut-il échapper quelque chose à ses yeux attentifs ? Heureux époux de Cana, elle aperçoit que vous manquez de vin, vous n'avez plus rien à craindre, il se fera plutôt des miracles que de laisser frustrer votre attente ou vos désirs ;

n'est-il pas juste en effet, qu'elle ait plus de droit qu'un autre sur le trésor des indulgences, n'a-t-elle pas plus contribué à le remplir que tous les autres sujets? Si l'Eglise en accordait autrefois à la prière des martyrs, que n'obtiendra point celle qui a plus souffert que tous les martyrs? C'est votre bien, Marie, que vous distribuez, vos mérites que vous appliquez, vos couronnes que vous répandez; tout est fondé sans doute sur les mérites infinis de Jésus-Christ, qui font seuls tout le prix des nôtres; n'en êtes-vous point en quelque sorte un principe, puisque vous lui avez donné l'humanité qui servit à les acquérir? A Dieu ne plaise que nous séparions jamais ces personnes dont la nature a uni le corps, dont la grâce a uni les esprits, dont l'amour a uni les cœurs: les biens du Fils sont ceux de la mère; les biens de la mère sont ceux du Fils. Ceux qui ne faisaient qu'un corps, un cœur et une âme, pouvaient-ils n'être pas inséparables? Ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle.

DISCOURS II.

SUR LE ROSAIRE.

Orantes, nolite, multum loqui, sed sic orabitis : Pater noster, etc. (*Matth.*, VI, 7.)

Quand vous prierez, ne parlez pas beaucoup, mais vous prierez ainsi : Notre Père, etc.

Simplicité dans la prière fervente enseignée par Jésus-Christ même, voilà la vraie origine du rosaire, en voilà l'esprit, en voilà la pratique. Le grand saint Dominique qui a fixé un certain nombre de ces formules, qui a choisi le signe extérieur du chapelet pour le compter, qui a proposé les principaux mystères pour objet de l'Ascension; qui a fondé une confrérie et obtenu pour elle plusieurs indulgences, n'a fait par une pieuse adresse que mettre en œuvre un fonds tout divin d'une manière propre à fixer l'esprit et le cœur du savant et de l'ignorant, et à les rendre aisément attentifs par la variété des objets, et ponctuels par la facilité de la pratique. Il n'a fait que dire après Jésus-Christ : vous prierez ainsi : *Notre Père qui êtes dans les cieux*.

Mais en même temps, objets sublimes, motifs touchants, vertus divines, telle est la matière que propose à notre attention et à notre culte, cet heureux assemblage des principaux mystères de la religion proposé avec ordre dans le cours de cette prière : tout ce que l'incarnation du Verbe a de grand, tout ce que sa passion a de touchant, tout ce que sa gloire a de consolant, tout se réunit de concert pour toucher l'âme fidèle; elle y est toujours occupée de Jésus-Christ, il est la lumière, le Rosaire ne la perd pas de vue; il est le pain descendu du ciel, le Rosaire s'en nourrit; il est la source d'eau vive, le Rosaire y va puiser; s'il est le trésor caché dans le champ, le Rosaire va le chercher; il est la voie, le Rosaire enseigne à y marcher; il est la vérité, le Rosaire la fait étudier; il est la vie, le Rosaire fait vivre de lui.

Ainsi la bouche et le cœur chantent les louanges de Dieu, l'esprit et le corps lui rendent leurs hommages : créateur de tous les deux, il a droit d'exiger le sacrifice de l'un et de l'autre. Dans le Rosaire, l'extérieur de la religion se trouve réglé par un nombre précis de prières, et des marques sensibles qui les rappellent; gagné par des objets si intéressants, l'intérieur y trouve de quoi nourrir une tendre piété, également éloignée d'une dévotion spectative, qui s'évanouit dans une vaine spiritualité, et d'une dévotion superficielle qui se renferme toute dans de frivoles dehors, le Rosaire facilite, et dirige en même temps l'oraison mentale et la vocale.

Voilà les deux vérités que nous nous proposons de développer dans ce discours, le corps et l'esprit du Rosaire en feront les deux parties. Nous justifierons dans la première la solidité de la pratique extérieure contre les esprits forts qui la combattent; nous en expliquerons la pratique intérieure dans la seconde, en faveur des âmes pieuses qui le récitent. Ainsi nous le rendrons utile aux âmes lâches qui le disent mal. Nous confondrons un monde impie qui s'en moque, nous rendrons à Dieu un juste tribut de reconnaissance par une grâce précieuse à toute l'Eglise.

C'est au zèle de votre Père qu'on en est redevable, illustres enfants de saint Dominique. Aussi, avec quel zèle conservez-vous ce riche patrimoine que vous avez reçu de lui! Au milieu d'un monde corrompu qui s'en joue, dans un siècle pervers, où l'erreur et le libertinage osent ériger en dogme de criminels attentats, ou de fades plaisanteries, vous vous faites gloire d'arborer sur vous ce glorieux étendard, et de réciter tous les jours cette sainte prière, à l'exemple de votre fondateur, et suivant les sages règles de solenniser tous les ans, de renouveler tous les mois cette auguste fête établie depuis plusieurs siècles pour en remercier Dieu; ce sera entrer parfaitement dans l'esprit de votre saint ordre que de faire ici la justification et l'explication du Rosaire.

Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de celle qui en a révélé la pratique au saint patriarche, en lui disant ce qu'il leur répétait après l'ange tant de fois par jour : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout le monde parle de piété, et peu de personnes en ont une juste idée. Amour-propre et ignorance, paresse et libertinage, tout se mêle d'en censurer les pratiques ou d'en imaginer à son gré, et la plupart injustes dans leurs critiques, aveugles dans leur silence, se trompent également dans les routes qu'ils veulent fermer, et dans celle qu'ils s'avisent d'ouvrir; facile et difficile, simple et sublime, intérieure et extérieure, à même temps, à divers égards, la vertu semble en effet fournir des prétextes aux deux partis, dont aucun ne sait bien faire l'assemblage nécessaire de l'esprit et du corps, de la sim-

plicité de l'élévation, des mystères et des lumières, des obstacles et des moyens, et par conséquent la défigure et la détruit.

Tantôt avide de gloire, enchanté des idées de l'héroïsme, un orgueil secret ne cherche dans la piété que l'éclat de la perfection, par le raffinement de la spiritualité, le merveilleux de l'extraordinaire; tantôt éblouie des grands sentiments, des grandes actions, des saints, une timide ignorance ne fait de la vertu qu'un tissu d'affections sublimes, de vues profondes, de mouvements extatiques. La prière n'est que contemplation, on ne peut parler à Dieu qu'avec éloquence, tantôt cherchant une excuse à la lâcheté dans la grandeur des obstacles, la paresse grossit par intérêt les difficultés, présente la prière comme impraticable, sa longueur ennuyeuse, sa continuité dégoûtante, sa répétition incommode, enfin pour faire disparaître la piété sous prétexte de la réformer, l'erreur et le libertinage la dépouillent de tout l'extérieur, la relèguent à la pointe de l'esprit comme si nous étions déjà séparés du corps.

Tous ces adversaires se réunissent pour combattre la pieuse pratique du Rosaire. Combattons des erreurs si pernicieuses, combattons-les par l'exemple de l'Eglise; remontons jusqu'à celui de Jésus-Christ et de sa sainte mère, et sans prétendre qu'ils aient dit le chapelet, ce qu'on ne nous imputera pas sans doute, faisons voir dans la facilité, la simplicité, l'uniformité, la régularité de leur conduite au même esprit de piété qu'il a établi.

1° Sa *facilité* Oui la pratique du Rosaire est aisée, on peut sans beaucoup de peine faire une excellente oraison; et pourquoi la pratique de la prière serait-elle difficile? Nous serions bien à plaindre, si un moyen de salut nécessaire, qui doit être si commun et si familier, était difficile. Bien loin de trouver mauvais qu'on aplanisse la voie du ciel, que n'est-elle encore plus aplanie, la loi n'y répand-elle pas assez de peines; la passion n'y trouve-t-elle pas assez d'obstacles, sans chercher encore dans des prières singulières à la surcharger de nouveaux embarras; bien loin de regarder d'un œil dédaigneux ou défiant, un secours commode, félicitez-vous dans la piété comme dans les sciences et les affaires, de trouver des méthodes aisées qui vous mènent comme par la main.

Vous voulez des distinctions qui vous flattent, vous méprisez une facilité qui semble vous confondre avec le peuple; ridicule délicatesse. Vous plaignez-vous de vous confondre avec le peuple dans les fonctions ordinaires de la vie? Que ne prétendez-vous manger autrement que le reste des hommes? Pourquoi marchez-vous comme eux? Ne faudrait-il pas imaginer pour vous une langue nouvelle et former des organes particuliers? Hélas! tous tant que nous sommes, pétris du même limon, éclairés de la même lumière, nourris des mêmes aliments, pourquoi ne pas adorer et prier de même, rassemblés dans le même temple, faisant profession du même Evangile, unis au même sacrifice? Rendons à Dieu les mêmes hommages, servons-nous des mêmes prières, ne blâmons pas ceux qui marchent dans la route commune; c'est bien vraiment aux yeux de Dieu qu'il faut chercher à se distinguer. Grain de poussière, vous craignez d'être confondu avec un autre grain de poussière comme vous! Dieu, sans doute, sera touché de la beauté de votre style, de l'arrangement de vos paroles, du choix de vos termes. Quelque pensée ou quelque férocité extraordinaire, qu'une imagination blessée aura débité avec emphase ou fait glisser dans quelque livre, sera sans doute plus efficace que la simple prière d'un villageois qui dit: *Mon Dieu, donnez-moi du pain.* C'est bien à des enfants qui se jettent dans le sein de leur mère à compasser leurs expressions. C'est bien à des pauvres qui attendent l'aumône à la porte du riche de disputer de bel esprit? Déjà trop confondus par tant de fautes et de misères, distinguez-vous par une humilité, une charité, une pureté encore plus grande.

Les fonctions de la vie naturelle ne sauraient être trop facilitées; une langue embarrassée, des membres engourdis, l'insomnie, le dégoût sont des signes de maladie et même de vrais maux. Les fonctions de la vie civile ne sont jamais trop dégagées; facilité de manières, familiarité de conduite, pénétration de jugement, commerce libre, c'est la douceur de la société et la perfection de l'éducation. Pourquoi les pratiques de la vie spirituelle seraient-elles embarrassantes? Dieu connaît-il nos faiblesses moins que les hommes, serait-il plus intraitable qu'eux? Pourquoi imaginer un monde nouveau, pourquoi ne pas vouloir qu'en servant Dieu nous le servions en hommes? Ah! plutôt, que ne facilitons-nous encore davantage ce qu'il importe si fort d'exécuter; qu'on multiplie les livres, qu'on répande les images, qu'on distribue les chapelets, qu'on rende la prière facile. Peut-elle l'être trop? Peut-on rendre les secours trop abondants? Peut-on trop encourager un cœur faible par la facilité des pratiques et des moyens? Rien ne doit être plus aisé et plus populaire que la piété. Pour qui en effet en a-t-on ouvert les routes? N'est-ce pas pour tous les hommes, pour l'ignorant comme pour le savant, pour la campagne comme pour la ville et la cour, pour ceux qui n'ont jamais vu l'Ecriture sainte comme pour ceux qui l'entendent; et plus encore pour les petits, les ignorants, les bergers, puisqu'ils sont le plus grand nombre, qu'ils ont plus de besoins et moins de ressources; que c'est surtout à eux que le royaume des cieux a été promis. La distinction, en matière de piété, est le renversement du christianisme.

2° *Simplicité.* Celle du Rosaire vous révolte. Jésus-Christ lui-même n'en a pas moins fait paraître. Jugeons de son esprit par sa conduite. Rien de plus simple et en apparence de plus commun que ses paroles et ses démarches. Pensons-nous que, dans son enfance, dans sa jeunesse, dans la mai-

son de Joseph, ses discours et ses actions eussent quelque chose de bien brillant? Qu'on imagine les actions les plus simples, le commerce le plus uni de la société la plus familière d'un enfant et d'un artisan. Voilà pendant trente années celui qui depuis nous a dit : Faites régner en tout la simplicité de la colombe et la prudence du serpent, que vos discours soient toujours *un oui et un non*, cela est ou cela n'est pas : *Est, est; non, non* (*Jac.*, V, 12); des larmes, des amusements, des mots à demi articulés, un petit ouvrage, de petites caresses. Ne craignons pas d'avilir la dignité de la chaire par le détail de ce que l'enfance d'un Dieu a ennobli. Voilà un Dieu encore une fois; monde enivré de chimères, vous vous trompez si vous jugez de la grandeur de la Divinité par les idées de votre prétendue noblesse ou par le raffinement d'une pompeuse spiritualité : *Non alta sapientes, sed humilibus consentientes.* (*Rom.*, XII, 16.)

Ne donnons rien à la simple conjecture, toute bien fondée qu'est celle-ci ; examinons les monuments qui nous en restent. Rien n'égale la simplicité de sa conversation. Ecoutez ce qu'il dit à la Madeleine, à la Samaritaine, à la Cananéenne, aux pharisiens, aux apôtres : comparaisons, paraboles, réflexions, expressions, tout y est d'une ingénuité qui révolte souvent nos idées. Quel langage lui tiennent ceux qui l'abordent? Fils de David, ayez pitié de moi, dit l'un; mon domestique est malade, dit l'autre ; mon fils est tourmenté d'un démon, dit celui-ci; si vous pouvez quelque chose, soulagez-nous, dit celui-là. Comment lui parle sa sainte mère : Mon Fils, pourquoi nous quittez-vous? Mon Fils, ils n'ont point de vin. Jamais le chapelet fut-il plus simple. Les apôtres eux-mêmes n'en savaient pas davantage. Donnez-nous la première place dans votre royaume, s'écrie brusquement l'un? Vous n'en feriez rien, réplique impoliment l'autre. Ils poussent jusqu'à la grossièreté une simplicité dont Dieu leur donne l'exemple, mais dont ils ne savent pas imiter les charmes. Le Seigneur même s'en plaint : *Usquequo patiar vos ?* (*Matth.*, XVII, 16.) Cependant ce sont vos maîtres, ils seront vos juges.

Mais pourquoi chercher des exemples pour justifier le Rosaire? Quels sont donc ces termes dont on censure la simplicité? N'est-ce pas l'ouvrage de l'Esprit-Saint? N'est-ce pas le langage que tenait Jésus-Christ même pendant sa vie? Apprenez-nous à prier, disaient un jour les apôtres. Voici ce que vous direz, répondit le Seigneur : *Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié*, etc. (*Matth.*, VI, 9.) Nous allons rendre nos hommages à la mère de Dieu; que lui dirons-nous? Dites-lui les mêmes paroles que lui disait l'ange quand il la salua de la part de Dieu : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* (*Luc.*, I, 28.) Dites-lui ce que lui disait sa cousine Elisabeth, pleine du Saint-Esprit : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, le fruit de votre ventre est béni.* (*Ibid.*, 42.) Demandez-lui qu'elle prie Dieu pour vous *maintenant et à l'heure de votre mort.* Les autres prières que vous préféreriez au Rosaire, qu'ont-elles de plus respectable? Sont-ce des ouvrages des saints? Celui-ci est l'ouvrage d'un ange et d'une sainte. Sont-ce les paroles de l'Ecriture, les psaumes de David, les prières du Prophète? Tout cela est infiniment respectable, qui en doute? L'esprit de Dieu l'a dicté; a-t-il moins dicté celui-ci? Gabriel, Elisabeth sont-ils moins ses organes? Gabriel n'était-il pas son ambassadeur? La mère de Jean-Baptiste n'était-elle pas pleine du Saint-Esprit? N'est-ce pas Dieu même qui a composé l'Oraison dominicale, qui l'a apprise aux apôtres pour être la formule commune à tous les chrétiens, et qui, en effet, connue dès le berceau, enseignée aux moindres enfants, la seule dont on se souvienne jusqu'à la mort, la seule que la plus grande partie du genre humain soit en état de savoir, et pour ainsi dire le cri de guerre de l'Eglise, le langage de la religion, le premier élément du christianisme, les premiers mots qui ont exercé une langue bégayante, les derniers qu'une langue mourante aura le bonheur de prononcer.

N'est-ce pas même le langage qu'on peut raisonnablement présumer que Jésus-Christ tenait à son Père céleste et à sa mère ; quand je l'entends, cet adorable Sauveur, dire dans l'Evangile : je vous salue, Père céleste; roi du ciel et de la terre, sanctifiez votre nom : *Confiteor tibi Pater cœli et terræ, clarifica nomen tuum* (*Joan.*, XII, 28); il me semble entendre ces mêmes paroles : *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive* (*Matth.*, VI, 9); lorsque dans le jardin des Olives, il s'écrie : *Que votre volonté se fasse, non pas la mienne* (*Matth.*, XXVI, 42) ; ne croyez-vous pas qu'il répète ces paroles, *que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel.* (*Matth.*, VI, 10.) Vous demandez le pain de chaque jour, n'est-il pas ordonné de recourir à lui; vous répétez après lui l'arrêt qu'il a prononcé contre le vindicatif, en demandant qu'on vous pardonne comme vous pardonnez; vous désirez du secours dans la tentation. C'est la prière qu'il recommandait la veille de la Passion. L'esprit est prompt, mais la chair est faible. *Orate ut non intretis in tentationem.* (*Matth.*, XXVI, 42; *Marc.*, XIV, 38; *Luc.*, XXII, 46.) Enfin quand il conjure son Père de conserver les siens, ne lui demandait-il pas de vous préserver de tout mal : *Pater, serva eos quos dedisti mihi.* (*Joan.*, XVII, 11.)

Pouvait-il tenir à sa mère un langage plus naturel et plus convenable que celui que nous lui tenons. Combien de fois a-t-il dû lui dire dans les mêmes termes ou dans des termes équivalents, je vous salue Marie : *Ave Maria.* (*Luc.*, I, 28.) Combien de fois a-t-il dû l'appeler pleine de grâce, *Gratia plena.* (*Ibid.*) N'a-t-il pas dit à ses disciples, je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles ; était-il moins avec Marie? *Dominus tecum*

(*Luc.*, I, 28); vous êtes plus heureux que bien d'autres, disait-il à ses apôtres. Les patriarches et les prophètes n'ont pas vu ce que vous voyez. Combien plus méritait ce titre le sein qui l'a porté, les mamelles qui l'ont allaité, *benedicta tu in mulieribus.* (*Ibid.*) En vous donnant Marie pour mère, ne lui recommanda-t-il pas de prier pour nous, de nous aimer, de nous protéger; tout est renfermé dans ces mots : *Ecce filius tuus.* (*Joan.*, XIX, 26.) Oh! vous à qui l'ignorance, la pauvreté, interdit la lecture des livres, vous à qui l'embarras des affaires en ôte le loisir, consolez-vous ; n'enviez pas le sort de ceux à qui tant de volumes et de prières entassées semblent faciliter l'usage de l'oraison, et qui souvent ne la font pas mieux; ne dites pas que je ne suis capable que de réciter mon chapelet ! Votre chapelet vaut bien des livres, l'Oraison dominicale et la Salutation angélique valent toutes les prières; vous trouvez dans ce peu de mots mille fois plus que tout ce que la vanité, l'oisiveté, la curiosité, la bizarrerie cherchent dans les bibliothèques, et tout ce que l'éloquence peut enfanter de plus beau.

3° L'*uniformité*. Mais, dites-vous, ce nombre précis et si souvent répété de *Pater* et d'*Ave* me choque, me dégoûte et m'ennuie. La fixation superstitieuse des dizaines me révolte; que ne nous laisse-t-on la liberté de suivre notre goût, que n'assaisonne-t-on la prière par une variété qui soutienne l'attention, qui pique le goût, qui réveille la ferveur; j'entends le langage de la paresse, mais la longueur et la répétition d'un spectacle ne vous ennuie point, l'assiduité auprès d'un prince, l'uniformité du service ne vous rebute point, l'arrangement capricieux d'une mode, les règles bizarres des goûts, de bienséance, ne vous révoltent point; vous ne vous plaignez point de l'assujettissement aux lois des fantaisies; s'agit-il de l'intérêt ou du plaisir, tout est facile dans la prière, tout est excessif, tout est insupportable.

Remontons au principe : La prière du Rosaire est dans le fond sainte et divine, on ne peut en disconvenir, mais est-il défendu de la dire plus d'une fois ? ne peut-on la répéter un certain nombre? Après tout il faut se fixer à quelque chose, on est convenu depuis tant de siècles de s'en tenir à ce nombre, rien ne fut d'abord plus arbitraire, pourquoi en faire aujourd'hui une mauvaise difficulté; c'est la marche du calcul ordinaire que d'ajouter dizaine à dizaine; que l'on en mette trois à l'honneur de la très-sainte Trinité; cinq à l'honneur des cinq plaies de Jésus-Christ; cinq à l'honneur des cinq mystères, ou en mémoire des quinze siècles qu'il fallait donner pour racheter son vœu; qu'on dise autant d'*Ave Maria* que Jésus-Christ et la sainte Vierge ont vécu d'années; rien n'est plus libre, personne ne vous empêche d'ajouter ou de diminuer au gré de vos désirs; un homme sage attaque-t-il ce que fait tout le monde. Que sera-ce donc si on considère combien cette pratique est sainte dans son objet, respectable dans son antiquité, avantageuse dans ses effets ; il en est du Rosaire comme des sacrements et du Bréviaire ; le fonds en est tout divin, les cérémonies, l'ordre, l'arrangement, sont l'ouvrage des hommes. Le grand Dominique n'a fait pour le chapelet que ce qu'ont fait les prélats dans les reliquaires, ils ont pris les paroles mêmes de Dieu dans les psaumes, et ils ont établi certaines règles, certain extérieur pour en rendre la pratique plus exacte et plus aisée ; il n'est presque point d'exercice de piété dans l'Eglise à qui une délicatesse inquiète ne pût avec la même facilité faire le procès. Pourquoi dans le Bréviaire douze psaumes plutôt que dix, trois nocturnes plutôt que quatre. Pourquoi le *Gloria Patri* répété à la fin de chacun? Pourquoi David lui-même (*Psal.* CXVII) fait-il jusqu'à vingt fois dans le même psaume l'ennuyeuse répétition de la même chose. *Quia in æternum misericordia ejus*, et les enfants dans la fournaise de Babylone jusqu'à plus de trente. Que ne trouve-t-on point dans la messe, dans l'administration des sacrements; que de répétitions, que d'uniformités ; on n'épargnera pas plus les esprits célestes qui ne cessent de chanter : *Saint*, *saint*, *saint le Dieu des armées.* (*Apoc.*, IV, 8.)

Il faut enfin s'en tenir à quelque arrangement et ne point changer tous les jours. Quelle uniformité dans la vie naturelle ! Tous les jours mêmes habits à prendre et à quitter, mêmes fonctions à faire, mêmes organes à agiter. Que de répétitions dans la société ! Mêmes liaisons, même service, même politesse; quelle ennuyeuse répétition et pour le prince qui les entend et pour le courtisan qui les fait que celle des qualités des grands qui reviennent à tout moment! Ferait-on sa cour en négligeant un usage si incommode? Quelle uniformité dans la nature! Le cours des fleuves, la route des astres, la révolution des saisons, des jours, des nuits au milieu de la variété infinie des astres qui peuplent l'univers. On voit partout des lois uniformes nous peindre l'ineffable immutabilité de celui pour qui tous les siècles ne sont qu'un moment.

Ainsi pendant la vie toujours soumis à ses parents, appliqué au même métier, renfermé dans la même maison en faisant les mêmes choses, rien n'a été plus uniforme que la vie d'un Dieu. Ainsi ce que le christianisme voit de plus parfait, la vie religieuse, n'est qu'un tissu d'observances tous les jours renaissantes et toujours les mêmes ; l'instabilité et le dégoût sont des faiblesses d'une âme inquiète que rien ne peut satisfaire, qui, fatiguée d'elle-même et de tout, voltige d'objet en objet pour remplir le vide affreux qu'elle sent.

4° La *confrérie*. Mais vous rougissez de voir votre nom inscrit dans les registres d'une confrérie, de vous rassembler avec les fidèles en certains lieux pour y honorer la mère de Dieu. Pourquoi ces pieuses assemblées vous alarment-elles plus que tant d'autres que l'Eglise forme à certaines fêtes dans nos temples pour honorer les saints? Pour-

quoi vous alarment-elles plus que tant d'autres purement civiles, que l'estime, que l'amitié, que la naissance des princes forme tous les jours dans les lieux publics ou les maisons particulières? Pourquoi vous alarment-elles plus que tant d'assemblées profanes et criminelles qu'un spectacle attire au théâtre, que le plaisir forme entre des amis ou plutôt des complices? Quoi! les pécheurs se ligueront pour combattre et nous ne nous réunirons pas pour défendre le Seigneur! Dès le commencement du monde, Lucifer entraîne des milliers d'anges dans la révolte; l'hérésie a cent fois fourni les plus redoutables partis; tous les jours les pécheurs font de concert les plus sanglants outrages à la majesté divine. Il est de notre intérêt d'opposer parti à parti, efforts à efforts, les vertus aux crimes, les cantiques aux blasphèmes, les sociétés pieuses à des factions impies, un heureux accord de dévotion à des complots coupables et scandaleux.

Car ne pensez pas que, nous bornant ici à quelque légère œuvre de piété, nous croyions avoir acquis des droits biens certains sur le ciel pour avoir roulé un chapelet et pratiqué quelques pieux exercices; ce serait bien mal connaître la fin et l'esprit du Rosaire. Non, non, on n'est pas écrit dans le livre de vie pour être inscrit dans celui d'une confrérie, pour avoir suivi une procession. Dieu veut être servi en esprit et en vérité; imitez-le si vous voulez être au nombre de ses disciples. La vertu seule a droit de vous introduire aux pieds de son trône. Pour vous, vrais enfants de Marie, pleins de son Esprit, que votre société est aimable, que vos tabernacles sont beaux!

Que les efforts de l'enfer ne vous alarment pas, il met tout en œuvre comme le roi des Amalécites pour perdre le camp d'Israël. Venez, dit-il à de nouveaux Balaam; passant de montagne en montagne, vous trouverez enfin l'endroit faible digne de vos malédictions. Dans ces points de vue, le Rosaire semble une superstition par le nombre de ses grains, une petitesse par la simplicité de ses expressions: *Veni in alium locum unde Israel videas.* (*Num.*, XXIII, 13.) Mais forcé par la vérité, vous vous écrierez aussi bien que le Prophète: Non, je ne puis qu'admirer le camp du peuple de Dieu, la sublimité de son culte, la sainteté de ses lois, heureux de vivre, heureux de mourir comme les justes à l'abri de la protection puissante qui les environne.

Quoi de plus touchant que de savoir, par la distribution des jours et des heures, que le Rosaire, répandu par toute la terre, se trouve récité sans interruption à toutes les heures du jour et de l'année, de même que dans certaines communautés où autrefois on chantait continuellement l'office, dans d'autres où à chaque moment il se trouve quelqu'un qui adore le saint sacrement. Ne craignez rien, âmes fidèles, lorsque le besoin et le sommeil, la maladie ou les affaires vous appellent ailleurs, ne craignez pas l'interruption du culte. Par une substitution et une société de prières, quand vous cessez de prier, mille autres prennent votre place; on pense à vous, on agit pour vous sans que vous y pensiez. En Pologne, en Espagne, aux Indes, en Canada, que vous êtes bien grande! Voilà des sentinelles qui veillent pour vous, supérieures à votre faiblesse, et suppléent par leurs forces à ce qui vous manque: vous ne cessez comme les anges de louer le Dieu des armées et sa sainte mère. Ainsi se réparent les outrages infinis que souffre la majesté divine. Comptez, s'il est possible, ces blasphèmes, ces impiétés dont les oreilles chrétiennes frémissent; la confrérie du Rosaire la dédommage: des milliers d'âmes saintes chantent encore plus de cantiques: *Tota die ac nocte non tacebunt laudare nomen Domini.*

Aveugle ignorance, téméraire hérésie, qui blasphémez ce que vous ne connaissez pas, que trouvez-vous dans ce pieux concert d'hommages qui mérite vos satiriques attentats? Est-il défendu de se réunir pour faire au ciel une sainte violence? Est-il défendu de faire une distribution de son temps pour honorer Dieu sans cesse? Est-il défendu de répéter plusieurs fois les termes qu'il a daigné nous apprendre? Malheur à vous si vous blâmez ce que l'Eglise a canonisé, si vous négligez ce que le monde chrétien pratiqua avec fruit! Est-il défendu d'avoir un signe extérieur pour ne pas se méprendre dans le nombre des prières qu'on a prescrites? Dans le commerce, dans la société, on fait partout un calcul; pourquoi dans la piété ne pourra-t-on pas prendre des moyens pour éviter le mécompte? Esprit volage et dissipé, est-ce donc à vous à vous plaindre? Plût à Dieu que dans les prières on mît un frein à la légèreté de votre imagination! Combien de fois peut-être, dans la récitation des psaumes, dans les lectures et méditations que vous dites vouloir substituer au chapelet, ne vous surprenez-vous pas vous-même, ne sachant où vous en êtes? Combien surtout sont nécessaires ces secours extérieurs aux enfants, aux ignorants, au peuple, à la plus grande partie du genre humain, puisque ceux même que l'étude devait avoir familiarisés avec la méditation sont si peu maîtres de leur esprit.

Décoration du chapelet toujours édifiante, toujours glorieuse pour ceux qui la portent, parce que ce sont les drapeaux de la piété; grains respectables, mille fois plus précieux que les perles et les diamants dont le luxe pare ses dangereuses idoles, par une noble émulation vous consacrez à la mère de Dieu ce que le monde destine à tendre des piéges à l'innocence. Je vous en prends à témoin, communautés de l'un et de l'autre sexe, qui vous faites un devoir d'arborer sur vous ce précieux étendard, que la tradition vous apprend avoir été donné à saint Dominique par la sainte Vierge. Illustres saints que l'histoire nous présente tant de fois le chapelet à la main dans vos derniers moments, baisant tendrement cette sainte livrée de votre mère. Célèbres martyrs du Japon et des Indes, pour qui le chapelet était une profession authentique du chris-

tianisme, et qui le portant en triomphe sur les échafauds, arrosés du même sang, votre chapelet et vos palmes, et regardez comme des apostats ceux qui avaient la lâcheté d'en rougir, vous nous apprenez que, loin d'en blâmer la pratique, nous devons nous en faire gloire.

Mais ne nous bornons pas à confondre l'irréligion par la justification de cette sainte pratique; expliquons-en le prix, faisons-en sentir la sublimité en faveur des âmes pieuses qui y sont fidèles ou des âmes indifférentes qui la négligent mal à propos.

SECONDE PARTIE.

C'est faire trop d'honneur à l'irréligion que de s'attacher sérieusement à justifier la simplicité, l'uniformité, la bassesse apparente du rosaire. C'est au contraire de toutes les pratiques la plus sublime, de tous les exercices le plus varié, de toute la prière la plus efficace. Célèbres auteurs, génies profonds, grands écrivains qui ne cessez de composer des actes, des prières, des formules, imaginez, s'il est possible, rien de plus facile et de plus beau, de plus élevé et de plus simple, de plus naturel et de plus profond, de plus populaire et de mieux autorisé, plus digne de Dieu et des hommes; plus agréable à l'un, plus utile à l'autre que l'Oraison dominicale et la Salutation angélique; que pouvez-vous désirer à Dieu de plus grand que la sanctification de son nom, l'avénement de son règne, l'accomplissement de sa volonté; que pouvez-vous dire à Marie de plus flatteur que les paroles célestes qui firent le commencement de sa félicité et de sa gloire, lorsqu'un ange, de la part de Dieu, lui annoça l'Incarnation du Verbe dans son sein? que pouvez-vous demander de plus nécessaire pour vous que votre pain quotidien; le pardon de vos offenses, le secours dans les tentations, la délivrance des maux? A quoi pouvez-vous mieux ménager la protection de Marie qu'à prier pour vous, à la vie et à la mort; Dieu n'a voulu confier à l'éloquence humaine ni les éloges de sa mère, ni la demande de nos besoins; il a envoyé un ange pour nous apprendre à la louer, il nous a appris lui-même la manière de bien prier : est-ce caprice, ignorance ou pure malice qui censure la plus belle des prières et le plus auguste des éloges?

En effet, c'est un grand art que celui de la prière, il décide de notre salut; mais il est inconnu à l'homme, Dieu seul pouvait le lui apprendre, ce que les apôtres demandaient avec le plus d'instance; c'est ce que le rosaire nous enseigne parfaitement; il nous apprend et l'oraison vocale, en nous faisant répéter la formule la plus belle, et l'oraison mentale par les grands objets que renferme cette formule, et par leur accord mystérieux, il nous apprend à mêler parfaitement l'un à l'autre : *Doce nos orare, Domine.* (*Luc.*, XI, 1.)

Ces deux prières, l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, sont l'abrégé de la religion, la règle la plus sûre de nos devoirs, le plus légitime fondement de nos espérances; tout ce que la morale chrétienne a de plus héroïque, tout ce que la foi a de plus sublime, tout ce que la charité a de plus touchant, tout s'y trouve divinement formé; humilité profonde qui rapporte tout à la gloire de Dieu, soumission entière qui cherche en tout sa volonté, abandon absolu entre ses mains qui en attend tout, qualité de Père qui promet tout, bonté de Dieu qui accorde tout, charité parfaite qui pardonne tout, courage invincible qui résiste à tout : telles sont les leçons de l'Oraison dominicale. Peut-on trop l'inculquer? Mystère ineffable d'un Dieu fait homme, d'une vierge féconde, d'une créature mère de Dieu, tels sont les objets divins que la Salutation angélique nous développe. Peut-on trop respecter de si douces paroles? Peut-on les répéter trop souvent? Heureuse nouvelle de notre Rédemption! Quel plaisir de pouvoir les dire et redire cent fois; ce qu'on aime, est-il jamais trop souvent répété; il n'y a qu'un cœur trop indifférent qui puisse en trouver la répétition ennuyeuse.

Ce que l'Oraison dominicale et la Salutation angélique renferment en peu de mots; la suite des mystères que saint Dominique propose dans le rosaire le développe parfaitement : tout le monde sait qu'ils sont distingués en trois ordres : *mystères joyeux*, *mystères douloureux*, *mystères glorieux*, l'Annonciation de l'ange, la visitation de Marie, la naissance du Verbe, la Purification, le retrouvement de Jésus-Christ au temple; objets de la joie de Marie; voilà ce qui compose le premier rang : la prière de Jésus-Christ au jardin, sa flagellation, son couronnement d'épines, le portement de la croix, matière des douleurs de Marie; c'est le second ordre; enfin la Résurrection, l'Ascension, la descente du Saint-Esprit, l'Assomption et le couronnement de Marie; sujets de sa gloire, c'est la troisième partie; l'une des trois est destinée à prier pour la conversion des pécheurs, une autre pour la persévérance des justes, un troisième pour le soulagement des âmes du purgatoire : un arrangement si naturel et si beau, que n'offre-t-il pas à la piété, quel détail plus instructif de tout ce que la religion renferme de plus grand? Objets, motifs, exemples, quoi de plus propre à éclairer, à toucher, à diriger l'esprit, le cœur, les œuvres. On nous apprend à bien prier, à bien vivre, à bien mourir; ainsi les anges se trouvèrent dans tous les mystères; ils annoncèrent la naissance et la résurrection, ils consolèrent au jardin, ils préparèrent à l'Incarnation, ils conduisirent en Egypte, ils honorèrent dans le ciel.

Objet sublime : le Verbe éternel descend du sein de son Père pour s'unir à la nature humaine, satisfaisant à la justice divine par une mort infâme, établissant la gloire par une éclatante résurrection, fondant par la descente du Saint-Esprit une religion nouvelle sur les débris de l'idolâtrie, élevant une créature au-dessus des anges, à la gloire la plus éminente : quoi de plus propre à

faire sentir à l'homme la noblesse de son origine et la dignité de son Créateur. Motifs touchants : un Dieu semblable à nous, sujet aux mêmes faiblesses, subissant les mêmes lois, nous aimant jusqu'à mourir pour nous; nous rendant vainqueurs de la mort par sa résurrection, et nous ouvrant par son ascension les portes du paradis; nous comblant de grâces par son divin esprit, nous donnant dans sa mère une protection toute-puissante; qui peut résister à de si tendres motifs, qui peut refuser d'aimer un Dieu si bienfaisant et si aimable; enfin, exemple édifiant, toutes les vertus pratiquées dans la plus haute perfection, humilité, charité, soumission, pureté, patience dans les douleurs, espérance dans l'abandon; l'Evangile fut-il jamais mieux réduit en pratique? Quel plus beau modèle à notre imitation; étudiez le rosaire, pécheurs, pour vous convertir; justes pour vous animer, ignorants pour vous instruire, parfaits pour vous sanctifier; c'est bien ici que Dieu le fait tout à tous.

2° Vous êtes dégoûtés de la facile simplicité; mais que vous en serez récompensés; quelle consolation! lorsque, par un juste retour, Marie usant des mêmes paroles que vous avez si souvent répétées, vous dira : Vous m'avez tant de fois renouvelé ce salut qui me combla de tant de joie, aussi viens-je au-devant de vous, comme une mère honorée par ses enfants : *Obviabit illi quasi mater honorificata.* (*Eccli.*, XV, 2.) Vous m'avez tant appelée pleine de grâce, il est juste que je répande sur vous quelque chose de ma plénitude. Recevez ce même corps, ce même sang formé dans mes entrailles et de ma substance; vous m'avez dit que le Seigneur était avec moi, il sera aussi avec vous, vous le trouverez dans mon sein; vous m'avez mille fois bénie entre toutes les femmes, je vous comblerai des bénédictions de mon Fils; je vous accorderai enfin cette protection à la vie et à la mort que vous m'avez demandée. Quelle consolation lorsque ce Dieu, qui aime à être importuné par la prière, se prêtant avec bonté à des demandes si souvent réitérées et vous récompensant des souhaits si souvent formés pour sa gloire, accomplira avec bonté tout ce qu'il vous a appris à demander; je vous donnerai ce pain dont vous avez besoin; un Père serait-il assez barbare pour donner un serpent à son Fils qui lui demande du pain. Je vous soutiendrai dans les tentations : ne craignez rien. J'ai vaincu le monde, vos péchés vous seront pardonnés, parce que vous avez pardonné à votre frère, ma parole y est engagée; entrez dans le royaume dont vous avez souhaité l'avénement, bénissez à jamais dans la gloire le nom sacré dont vous avez désiré la sanctification, jouissez de cette volonté bienfaisante dont l'accomplissement sur la terre faisait l'objet de vos désirs. Ainsi ces prières ne sont pas moins un gage des grâces qu'un moyen de les obtenir.

Au Calvaire, de quel front, en demeurant toujours coupable, oseriez-vous lui tenir ce langage de piété, et d'une bouche impure la saluer pleine de grâce, tandis que vous êtes plein de corruption; parler de bénédictions qui la relèvent au-dessus des autres femmes, tandis que vous méritez des malédictions qui vous rabaissent au-dessous des hommes; la faire souvenir que Dieu est avec elle, tandis qu'il est si loin de vous. Vous flattez-vous d'une sainte mort, tandis que vous menez une mauvaise vie; de quel front vous adresserez-vous au Père céleste, tandis que, par vos ingratitudes et par vos outrages, vous méritez si peu le nom de fils; il est au ciel et vous méritez d'être en enfer, vous voulez que son nom soit sanctifié, et vous le déshonorez; que son règne arrive, et vous le détruisez; que sa volonté soit faite, et vous lui résistez; vous lui demandez du pain, et vous lui rendez des injures; le pardon, et vous ne pardonnez pas; le secours dans les tentations et vous vous y livrez; la délivrance des maux, et vous vous les attirez. Quel contraste! Entrez dans l'esprit du Rosaire, si vous voulez en cueillir les fruits et en voir les merveilles.

3° Vous vous plaignez de l'uniforme répétition de la même prière; y pensez-vous, et quelle plus grande variété pouvez-vous désirer? Cet assemblage de merveilles, n'est-il pas comme un parterre délicieux émaillé de fleurs, où comme l'abeille industrieuse, vous pouvez aller cueillir le miel de la piété sur les plus beaux sujets d'oraison qui furent jamais? C'est un élixir exprimé des simples les plus rares, un composé de tout ce qu'il y a de plus parfait, de plus singulier dans toutes les créatures. Voilà l'idée du rosaire, soit dans la prière qu'on y répète, soit dans les mystères qu'on y médite; on a recueilli ce qu'il y a de plus grand dans la religion; c'est un bouquet formé des plus belles fleurs, que l'on doit à l'exemple de l'épouse mettre sur son sein par l'imitation de ses vertus : *Omnium defloratione constructum.*

Tantôt à la crèche avec les bergers et les mages, en Egypte avec Marie et Joseph, au temple avec Siméon, tantôt au jardin avec les apôtres, à la croix avec Madeleine, au sépulcre avec Joseph d'Arimathie, au cénacle avec les apôtres; quoi de plus étendu, de plus diversifié? Tous ces vastes commentaires, ces réflexions sur la vie de Jésus-Christ que vous donneront-ils davantage, que l'explication de ce que le rosaire rassemble? tout ce que la piété de l'Eglise honore dans le cours de l'année par la distribution des fêtes, vous le trouvez tout réuni, tel que la manne du désert qui tombait tous les jours. Voilà de quoi satisfaire tous les goûts; malheur à ceux qui, comme les infidèles Israélites, se dégoûtent de cet aliment céleste; une viande si légère fait soulever le cœur : *Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo.* (*Num.*, XXI, 5.) Votre attrait vous porte-t-il à une sainte tristesse? Nourrissez-la par la contemplation de la mort d'un Dieu; sentez-vous du penchant pour une sainte joie? Sa naissance, ses miracles,

les faveurs du Verbe incarné feront sur vous ces doux effets; êtes-vous pénétré d'un ardent amour? Quel objet plus aimable qu'un Dieu fait homme mourant pour vous? Voilà les portes de la gloire qui s'ouvrent dans la Résurrection et l'Ascension, réveillez tous vos désirs, et soutenez vos espérances. Jésus-Christ est la lumière, ne le perdez pas de vue; il est le pain descendu du ciel, nourrissez vous-en; c'est la source d'eau vive, allez y puiser; ne puis-je pas vous dire avec le prophète : donnez une libre carrière à vos désirs, ils seront satisfaits; ouvrez votre bouche je la remplirai : *Dilata os tuum et implebo illud.* (*Psal.* LXXX, 11.)

Selon les maîtres de la vie spirituelle, l'oraison renferme trois choses, des réflexions, des sentiments et des résolutions. Considérer attentivement le sujet, animer son cœur par des actes pleins de ferveur, former des résolutions sur sa conduite, tout cela se trouve exactement dans le rosaire; quoi de plus propre à fixer l'imagination? Là c'est un Dieu enfant qui verse des larmes, ici c'est un Dieu en croix ; quelle foule d'actes à faire, de foi sur ces vérités, d'espérance sur ces promesses, d'amour après tant de bienfaits; contrition à la vue des effets du péché, humilité devant un Dieu anéanti, admiration de tant de prodiges de justice et de bonté. Combien doivent être vives des résolutions formées sur ce divin modèle! Un Dieu suivi dans tous ses états, dans ses douleurs, dans ses ignominies et dans sa gloire, suivi comme pas à pas depuis son Incarnation, jusqu'à son retour dans le ciel, enfant avec les enfants, pauvre avec les pauvres, grand avec les grands, affligé avec ceux qui souffrent; qui peut s'en défendre quand on le voit marcher à sa tête? Si ce n'est pas là bien prier, qu'on me dise comment on peut mieux le faire.

Avec la matière de l'oraison et la méthode qu'on y doit suivre, le rosaire fournit encore le modèle pour bien prier. Jamais personne a-t-il mieux prié que Jésus et Marie, respect, amour, persévérance. Quel sanctuaire que le cœur de l'un et de l'autre ! Marie conservait dans son cœur tout ce que disait son Fils : *Conservabat omnia verba hæc in corde suo.* (*Luc.*, II, 19.) Jésus-Christ passait les nuits entières en oraison : *Erat pernoctans in oratione.* (*Luc.*, VI, 12.) Au reste, oraison de toute espèce : oraison de contemplation, quand Marie reçut la nouvelle de sa maternité; oraison de sacrifice, lorsqu'elle porta son Fils au temple; oraison d'abandon, dans les souffrances de Jésus-Christ au Calvaire ; oraison de conformité, au jardin des Olives; oraison dans les sécheresses, dans la désolation, Marie et Joseph cherchant Jésus au temple; oraison de consolation et de douceur dans le triomphe de Jésus-Christ; oraison d'union, dans l'élévation de Marie à sa gloire. Ainsi on trouve tous les secrets de sa vie intérieure dans le rosaire : il est par sa simplicité un lait pour les petits, par sa sublimité un aliment solide pour les grands, et confond la sagesse mondaine en renfermant si bien tout ce que la religion a de grand dans un petit nombre de mots les plus simples.

Les saints semblent s'être fait un plaisir de faire au rosaire mille applications ingénieuses des endroits remarquables de l'Ecriture sainte. Les uns ont regardé le rosaire comme l'explication de Marie, composé de cent cinquante *Ave Maria*; comme le Psautier de David est composé de cent cinquante psaumes; l'un destiné à chanter les louanges du Messie et l'autre celles de sa mère; les autres comparent le rosaire perpétuel au feu sacré qu'on entretenait jour et nuit dans le temple, où les prêtres tour à tour étaient obligés de se trouver pour l'entretenir. Quelques-uns comparent cette sainte confrérie au grand arbre que le prophète Daniel eut en songe ; il monte en effet jusqu'au ciel par la sainteté de son objet, les progrès qu'elle a faits sur la terre la rend semblable aux branches si prodigieusement étendues sur lesquelles les oiseaux bâtissent des nids et dont les hommes cherchent l'ombrage. Quelques autres regardent les fêtes du rosaire qui se célèbrent chaque mois comme l'arbre de l'*Apocalypse* qui portait des fruits douze fois l'année; tantôt on dit que la couronne de prière que le chapelet offre à Marie est l'image de la couronne d'étoiles dont saint Jean dans l'*Apocalypse* vit la tête de la femme couverte. Tantôt on applique à la sainte Vierge ou au chapelet les propriétés de la rose dont cette pratique porte le nom, et on se sert de ce passage célèbre : Vous serez comme une rose dans la terre de Jéricho : *Quasi plantatio rosæ in Jericho.* (*Eccli.*, XXIV, 18.) Cette fleur la plus belle de toutes et répandant la plus douce odeur, cependant environnée d'épines, peint parfaitement le rosaire. Cette odeur agréable représente, dit-on, les mystères joyeux; cette beauté rappelle les glorieux; les épines sont la figure des mystères douloureux, ou si l'on en fait l'application à Marie, la bonne odeur de ses vertus, la perfection de sa conduite, l'amertume de ses souffrances fournissent un parallèle complet. On voit ainsi dans les cantiques que l'époux nous la dépeint toute languissante d'amour et demandant qu'on lui fasse un lit de fleurs, *Fulcite me floribus* (*Cant.*, II, 5); tantôt environnée des plus belles fleurs du printemps, la rose et le lis : *Siut dies verni circumdabant eam flores rosarum* (*Eccli.*, L, 8); tantôt comme couverte d'un habit magnifique parsemé de pierres précieuses, émaillé de mille couleurs : *In vestitu deaurato varietate circumdata.* (*Psal.* XLIV, 10.)

4° Vous dédaignez la bassesse apparente du rosaire, ne devez-vous donc pas infiniment admirer les prodigieux succès qu'elle a eus de toutes parts? Le grand saint Dominique, travaillant à la conversion des Albigeois, gémissait de l'inutilité de ses efforts : Consolez-vous, lui dit un jour Marie, allez prêcher mon rosaire, les bénédictions du ciel répandues sur vous à pleines mains vous feront triompher de vos ennemis. Saint

Dominique prêche le rosaire, et bientôt des milliers d'hérétiques rentrent dans le sein de l'Eglise, des milliers de pécheurs embrassent la pénitence. Le monde catholique se range sous l'enseigne du chapelet; toutes les communautés religieuses, quoique peu portées à changer leurs usages et à emprunter les pratiques de piété les unes des autres, s'imposent la loi de le porter. On vit bientôt, dans cette pieuse confrérie, les princes, confondus avec le peuple, rendre à Marie des hommages communs. Quelle foule de chapelles et d'églises élevées de tous côtés à cette auguste mère de Dieu sous l'invocation du rosaire. Plus de quinze papes en ont fait à l'envie l'éloge dans leurs bulles et enrichi les confrères, à la vie et à la mort, du trésor des indulgences. Ses miracles ont souvent confirmé la foi des fidèles : miracles intérieurs por des conversations éclatantes, miracles extérieurs par des guérisons merveilleuses.

Rien n'a été plus éclatant que trois victoires remportées sur les ennemis du monde chrétien, par les prières du rosaire. La première contre les albigeois, par le comte de Montfort, dans la plaine de Muret; la seconde, dans l'Archipel, sur les côtes de Lépante, par don Juan d'Autriche; la troisième, devant Vienne, par Jean Sobieski, roi de Pologne. On peut y ajouter encore les deux fameuses victoires de Temisvar et de Belgrade, remportées en Hongrie par le prince Eugène en 1716 et 1717, dont l'Eglise rend à Dieu de grandes actions de grâces dans cette fête, et dont elle se croit redevable à la protection de Marie. Ne peut-on pas, selon l'ingénieuse application qui plus d'une fois a été faite, regarder tant de célèbres victoires sur l'erreur comme l'accomplissement de cette belle figure de l'*Apocalypse* qui nous représente Marie, comme foulant la lune, le croissant aux pieds, et comme nous annonçant le triomphe complet que Marie remportera un jour par le rosaire : *Luna sub pedibus ejus*. (*Apoc.*, XII, 1.)

L'hérésie des albigeois avait fait des ravages immenses : les villes réduites, les peuples révoltés, les princes armés, l'erreur et le vice répandus, tout annonçait la perte prochaine de la religion dans une partie de la France. En vain de puissantes croisades avaient appuyé les prédications de saint Dominique, l'hérésie avait trouvé moyen de rassembler, dans les plaines de Muret, une armée de 100,000 hommes sous les ordres du roi d'Aragon et du comte de Toulouse. Comment le comte de Montfort, avec une poignée de catholiques, arrêta-t-il ce torrent débordé? avec le chapelet. Semblable au jeune berger qui renversa Goliath avec une pierre, cette armée si faible mettra en fuite le superbe Philistin qui ne cesse d'insulter au vrai Dieu. Dominique prêche le rosaire, les troupes catholiques le récitent, on l'arbore dans les étendards, Marie se charge du reste. Le roi d'Aragon est privé de vie, le fer du soldat moissonne, la Garonne engloutit ces troupes innombrables.

Sélim, second empereur des Turcs, après bien des avantages remportés sur les chrétiens, courait à la tête de toutes ses forces envahir le royaume de Chypre : le saint pape pie V, de l'ordre de Saint-Dominique, alarmé de ces rapides progrès, sollicite les princes chrétiens et les réunit contre l'ennemi commun; une flotte nombreuse, sous les ordres de don Juan d'Autriche, couvre l'Archipel, et, avec des forces bien inférieures à celles du sultan, ose livrer le combat; la victoire fut entière sous les auspices de Marie. La tête de l'amiral turc et sa galère, la caisse militaire, et une multitude de prisonniers, plus de trente mille infidèles, tués ou engloutis, plus de deux cents galères prises ou coulées à fond, sont les glorieux trophées que l'on consacre à la mère de Dieu. Tandis qu'elle triomphe, le saint pape qui, comme Moïse, levait les mains au ciel tandis que Josué combattait, tout à coup miraculeusement instruit, interrompt sa prière, ouvre la fenêtre de sa chambre et se jette à genoux. Remercions Dieu, dit-il, de la grande victoire qu'il vient d'accorder à un chrétien par la protection de Marie; cette fameuse victoire, remportée le 8 octobre 1571, a donné lieu à l'établissement de sa fête que nous célébrons le premier dimanche de ce mois.

Dans le dernier siècle, *Kara-Mustapha*, grand visir, après avoir ravagé la Hongrie et la Transilvanie, vint avec une armée de vingt mille hommes mettre le siége devant Vienne, capitale de l'empire. L'empereur épouvanté prend la fuite avec toute sa cour, comme David devant Absalon; la ville, mal fortifiée et abandonnée de son prince, paraissait une conquête assurée; l'armée polonaise paraît pour faire lever le siége, et tout à coup le vertige s'empare des troupes ottomanes sans presque répandre du sang de part ni d'autre; tout est mis en déroute, on abandonne au pillage du vainqueur des richesses immenses : Jean Sobieski, libérateur du christianisme et de l'empire, vient rendre hommage au Dieu des armées et à son auguste mère, dont la protection puissante lui avait ménagé ce mémorable succès le 13 septembre 1683. La fête du nom de Marie fut établie dans l'octave de la Nativité à l'occasion de cette victoire. Le prince Eugène, dans les plaines de Temisvar et de Belgrade, ne fit pas moins sentir la force des armes chrétiennes à ces redoutables armées, et c'est à la protection de Marie que toute l'Europe attribue l'intrépidité, la valeur, la sagesse, les grands succès de ce héros de nos jours. Il est juste que la gratitude et la confiance nous acquittent avec Marie et nous assurent de nouveaux effets de sa protection, et enfin nous conduisent à la vie éternelle : je vous le souhaite, etc.

DISCOURS III.

SUR LE SCAPULAIRE.

Hoc signum fœderis quod do inter me et vos. (*Gen.*, IX, 12.

Voila le signe d'alliance que je contracte avec vous.

Je sais que ce n'est point dans les choses

extérieures que consiste l'essentiel de la grâce que Dieu nous promet, ni l'essentiel du culte qu'il nous demande. Dieu est esprit et vérité, et veut être servi en esprit et en vérité, et c'est en esprit et en vérité qu'il se communique; c'est cependant à des signes sensibles qu'il attache la plupart de ses faveurs, et par des signes sensibles que l'homme lui rend la plupart de ses hommages; dès le commencement du monde, le jour du Sabbat, l'arc-en-ciel, la circoncision; dans la suite une arche, un temple, une foule de cérémonies furent des gages sensibles de l'alliance qu'un Dieu daignait contracter dans la loi de grâce; une goutte d'eau, quelques paroles effacent le péché, un peu de chrême donne le Saint-Esprit, les espèces du pain et du vin renferment le corps d'un Dieu. De son côté l'homme témoigne sa dépendance par des sacrifices, sa reconnaissance par des présents, son respect par des génuflexions, ses désirs par des prières, loin de condamner l'extérieur de la religion, Dieu voulut autrefois en prescrire en détail les moindres pratiques : *Hoc est signum fœderis quod do inter me et vos.*

Tel est le saint scapulaire dont l'Eglise honore en ce jour le pieux établissement, voilà un signe de l'alliance que Marie contracte avec les humains, signe où elle a attaché les grâces les plus signalées et où l'homme attache le respect le plus marqué; signe que sa bonté nous accorde et qu'arbore notre fidélité; signe qui lui rappelle ses paroles et nous fait souvenir de nos engagements; signe qui a servi à opérer de grands miracles et à pratiquer de grandes vertus. Signe autorisé par la plus respectable puissance et porté par la plus éclairée piété. C'est ici comme le sacrement de Marie, s'il est permis d'employer ce terme; et en effet quelques théologiens le mettent au nombre des choses sacramentelles : *Hoc signum fœderis quod do inter me et vos.*

N'en soyons pas surpris : l'homme est composé d'esprit et de corps, si l'esprit donne la vie, la matière doit réveiller les idées de l'esprit; l'âme se laisse frapper par les sens et se fait entendre par les organes; décharner la religion par le retranchement du culte extérieur, sous prétexte de la spiritualiser, comme ont fait les calvinistes, c'est moins l'épurer que la détruire, la perfectionner que l'anéantir. La religion est comme un arbre; elle a besoin, pour se soutenir, d'une infinité de racines enfoncées dans la terre; couper ses racines, les trop découvrir, c'est renverser l'arbre même : il faut fixer la légèreté de l'esprit humain, animer l'indolence, gourmander la passion, réveiller l'assoupissement; tout cela ne se fait pas sans frapper les sens et saisir l'imagination; c'est mal connaître les hommes en général et en méconnaître le grand nombre en particulier; abîmés dans la matière, entraînés par les objets, enchaînés par l'habitude, ils sont absolument incapables d'une spiritualité raffinée, qui donne tout à l'esprit; il faut pour ramener les hommes faire jouer les mêmes ressorts qui les égarent; ce culte et la faveur de Marie, comme tout le reste, sont attachés à des signes extérieurs que la piété suggère, que sa bonté adopte, où plutôt qu'elle prescrit.

Faisons sentir la solidité et les avantages d'une pratique si sainte; peu de gens la connaissent. Une piété trop facile donne sans examen dans tout ce qui s'appelle dévotion, une prévention peu raisonnable le combat par caprice et sans l'approfondir. Instruisons les uns et détrompons les autres. Envisageons le scapulaire dans Marie qui l'établit, dans le fidèle qui s'y engage. Dans Marie, c'est un gage de ses promesses, un point de fait que tout autorise; dans le fidèle, c'est un gage de son respect. L'autorité et la raison se réunissent pour en établir la vérité et en démontrer les convenances. Ce seront les deux parties de ce discours.

Vierge sainte, c'est de vos mains qu un Dieu reçut des habits et des langes. Quelle gloire pour nous d'être comme le Sauveur habillés de votre main! Ainsi Jacob donna une robe à son fils Joseph, ainsi Elisée se couvrit du manteau d'Elie, ainsi l'enfant prodigue reçut de son père ces anciens vêtements; plus heureux encore en portant vos livrées, elles sont l'habit du salut : *Induit me vestimento salutis. Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque sainte, quelque autorisée que soit la dévotion du scapulaire, je n'ai garde de donner pour article de foi ni les visions de saint Simon Stock qui l'a établie, ni les grâces qui doivent en être la récompense. Ce n'est point ici une vérité révélée, mais c'est un de ces faits dont la pieuse créance est très-respectable par le degré de certitude où la bonté divine les a portés; certitude égale à celle de tant d'autres faits édifiants que l'Eglise croit et célèbre, et qu'il serait téméraire de révoquer en doute après son suffrage. Telle est l'indulgence de Notre-Dame des Anges dans l'ordre de Saint-François, le rosaire donné par la sainte Vierge à saint Dominique, la fête de Notre-Dame de la Merci fondée par saint Pierre Nolasque, de Notre-Dame des Neiges par le pape Libère, des apparitions de saint Michel au mont Gargant, autorisées par les oracles des anciens pontifes, par le zèle des fidèles, par l'abondance des grâces et l'éclat des miracles. Peut-on penser que ces pieuses pratiques ne portent que sur des fables, et qu'un ridicule enthousiasme peut occasionner tant de bonnes œuvres de Dieu? Honorerait-il de sa protection ce qu'il devrait rendre méprisable? Lui devrait-on de si précieux effets?

Telle est la dévotion du scapulaire; elle est appuyée sur tout ce que l'autorité humaine, l'autorité ecclésiastique, l'autorité divine peuvent donner de poids à des faits au-dessus pourtant de la certitude de la foi.

Autorité humaine. Un grand saint l'annonce, un grand ordre l'adopte, un monde la pratique. Saint Simon Stock, sixième général de l'ordre des Carmes et l'un de ses

plus grands ornements, fonda, vers le milieu du IIIe siècle, la dévotion du scapulaire, ou plutôt il la reçut des mains de la sainte Vierge. Cet homme admirable, dont la haute sainteté garantit le témoignage, était Anglais et d'une naissance distinguée, mais infiniment plus illustre et uniquement connue par sa vertu, la plus grande ou plutôt la seule vraie noblesse. Il retraça en Occident les prodigieuses austérités d'un autre Simon que l'Orient nomma *Stilite*, parce qu'il vivait sur une colonne, comme celui-ci fut nommé *Stock*, du mot anglais qui signifie *tronc d'arbre*, parce qu'il passa sa vie dans le tronc d'un arbre. Dès l'âge de dix ans, cet enfant de bénédiction, attiré dans le désert par l'Esprit de Dieu comme Jean-Baptiste, ne s'y occupa que de la prière, n'y vécut que de sauterelles. Pour lit, pour oratoire, pour cellule, pour toute maison il n'eut, pendant trente-six ans, qu'un tronc d'arbre qu'il avait creusé, où il ne pouvait se tenir que debout et pouvait à peine se remuer. Une vie si austère le conduisit bientôt à une sublime contemplation; il mérita des grâces abondantes et des communications intimes avec Dieu. La sainte Vierge, qu'il aima toujours tendrement, l'honorait de ses visites et le préparait à la grâce qu'elle lui destinait. Ces mystères de la vie spirituelle passent aux yeux du monde pour des chimères; comme il n'en a aucune expérience, il ne peut ni les croire ni les comprendre, mais l'histoire de tous les siècles en fait foi : l'une et l'antre alliance avec des âmes saintes inondées de ces douceurs, éclairées de ces lumières. On peut tout attendre des bontés du Seigneur quand on se livre à son Esprit.

Les ermites du Mont-Carmel, sous le nom de Carmes, récemment revenus en Europe, s'étaient établis en France par le zèle de saint Louis, et depuis peu étaient passés en Angleterre. Ces saints religieux étonnaient le monde par leur abstinence et leur jeûne, ils l'embaumaient par leurs vertus : Simon en eut connaissance, Dieu réservait cette fleur précieuse au Carmel. Marie l'avait formée de ses propres mains, et cultivée dès ses plus tendres années pour enrichir un ordre qui lui fut toujours cher. Simon fut inspiré d'embrasser ce genre de vie; il quitte son désert, va se jeter aux pieds des supérieurs, il en est reçu avec joie et fait ses vœux de religion. Bientôt après il va visiter la terre sainte et parcourt nu-pieds, avec le plus grand respect et la plus grande piété, des lieux que le Sauveur a consacrés par sa présence; il s'arrête enfin sur la montagne de Carmel, le berceau de son ordre, avec les pieux solitaires qui l'habitaient et d'où étaient sortis ceux qui l'avaient reçu en Europe. Il y passa six ans dans une profonde solitude, vivant à peine dans un corps mortel, abîmé dans la contemplation, ou plutôt dans une extase continuelle. C'est là qu'il puisa le pur esprit du prophète Elie, laissé en Elisée, et transmis de main en main par les enfants des prophètes. Rappelé en Europe par ses supérieurs, il fut élu général de l'ordre. Sa piété, son zèle, sa sagesse allument partout le feu céleste dont il était embrasé; il fonda grand nombre de monastères; ces religieux furent partout l'objet de la vénération publique. Enfin, consumé de travaux et chargé de mérites, il mourut à Bordeaux en 1220. Dieu récompensa une vertu si éminente, dans le ciel, par des couronnes éternelles, et sur la terre par une foule de prodiges : tel fut le grand homme sur qui Marie jeta les yeux pour établir la dévotion du scapulaire; le zèle de Simon s'était partout signalé, il eut, par ce moyen, le bonheur d'en perpétuer les effets.

Il ne pouvait douter des bontés de Marie; cependant, sa confiance croissant avec son amour, il souhaite d'en avoir de nouvelles preuves, il la pressa longtemps de lui en donner quelque gage sensible. Plusieurs années de prières et de larmes touchèrent cette mère de miséricorde en faveur de son bien-aimé. Voici comme il racontait lui-même la merveille, avec cette noble simplicité qui prévient même les soupçons: *Un jour que je répandais mon âme dans la présence de Dieu, quoique je ne sois que cendre et poussière, et que je priais la sainte Vierge avec une grande confiance, que, comme elle daignait agréer qu'on nous appelât ses frères, elle voulut bien, par quelque marque extérieure, nous montrer qu'elle était notre mère; elle se montra à moi pleine de majesté, environnée d'une multitude innombrable d'esprits bienheureux, et tenant à la main un scapulaire qu'elle me donna; elle me dit ces paroles : « Voilà la grâce particulière que j'accorde à vous et à tous les Carmes : celui qui « mourra dans ce saint habit ne brûlera pas « dans les flammes éternelles. — Hoc erit tibi, « et cunctis Carmelitis privilegium in hoc mo- « riens æternum non patietur incendium,»* ainsi parlait ce saint dans les assemblées de ses religieux; ainsi le fit-il écrire à tous les couvents de son ordre, pour les engager à remercier Dieu de cette grâce, et cultiver cette dévotion : ce sont les termes de l'historien de sa vie, son compagnon, son confesseur, son secrétaire, qui l'avait entendu de sa bouche et écrit par son ordre : *Nobis in simul congregatis narrabat sic idem mittebat ad fratres qui erant in aliis locis per epistolam quam ego immeritus hominis Dei dictante scribebam.* Qui ne croira avec respect? Les plus grandes merveilles sont croyables sur le témoignage d'un des plus grands saints qu'ait eus l'Eglise, qui lui-même était une merveille! Un saint dont la grâce a consacré le berceau, dont la prière a formé l'enfance, dont la solitude a sanctifié la jeunesse, dont la pénitence a éteint les passions, dont la profession religieuse a immolé l'espérance, dont un grand ordre a suivi les lois, dont les plus grands fruits ont couronné les travaux, dont une sainte mort a consommé le zèle, dont les miracles ont attesté la sainteté. Que l'erreur de l'incrédulité nous donne de pareils guides, qu'elle produise d'aussi bons garants.

Les premiers qui se rangèrent sous les

drapeaux de Marie furent sans doute les Carmes : second témoin de la vérité, ils connaissaient trop le mérite de leur père pour douter de ses paroles ; mais rendrait-on justice à cet ordre illustre, si son suffrage ne calmait nos inquiétudes ? Ordre illustre, en effet, par son étendue, répandu dans l'un et l'autre hémisphère, il renferme plusieurs centaines de monastères et plusieurs milliers de religieux ; illustre par son antiquité, il fait remonter avec vraisemblance jusqu'à Elie et Elisée une origine dont on ne peut fixer l'époque, et qui se perd dans les siècles les plus reculés. Ordre illustre par les persécutions. Que ne fit pas le démon du temps d Honoré III pour l'abolir? mais Marie prit sa protection, apparut au pontife, lui ordonna de le maintenir, comme il le rapporte lui-même dans la bulle de confirmation. Ordre illustre par la science ; parmi une foule d'écrivains qui ont enrichi les bibliothèques, plusieurs se sont rendus célèbres dans la république des lettres ; illustre par la sainteté, les Thérèse, les Madeleine de Pazzi, les Simon Stock, les Jean de Lacroix, les André Corsin, les Albert, les Cyrille et bien d'autres ne remplissent-ils pas nos martyrologes ? Combien, dans ces derniers siècles, n'a-t-il pas été illustre par la nouvelle branche que le zèle séraphique de sainte Thérèse a su enter sur ce fertile tronc? Sans sortir de cette ville, le zèle, la piété, la science ne font-ils pas revivre dans deux communautés ce que les monuments historiques de cet ordre ont conservé de plus grands ; tels sont les propagateurs de la dévotion du scapulaire. Cette nuée de témoins si respectables ne mérite-t-elle qu'une légère créance?

Ce n'est pas ainsi qu'en a pensé un monde entier; plus docile alors et plus équitable qu'il ne l'est de nos jours, il reçut avec respect ce saint habit. Troisième témoin de la vérité : ne faisons pas ici le procès à l'incrédulité de nos pères, rougissons de notre excessive délicatesse, ou plutôt de notre téméraire indocilité ; rois et peuples, grands et petits, tout s'est chargé des livrées de Marie ; ce sont des armées de fidèles qui combattent sous ces étendards ; il n'est point de nation catholique, de province, de ville même considérable, où cette dévotion ne soit reçue, accréditée, cultivée avec succès ; que de registres chargés des noms des confrères de l'un et l'autre sexe ! Que d'églises remplies de fidèles au jour de sa fête ! que de confessions et de communions! combien de personnes distinguées par la naissance, les dignités, les talents, la vertu, viennent s'y confondre avec le peuple. ou plutôt s'y distinguer par leur ferveur! Dès le commencement, saint Louis, roi de France, Edouard, roi d'Angleterre en donnèrent l'exemple, il a été suivi par leurs descendants ; peu de princes catholiques qui ne portent le scapulaire; depuis plus de cinq siècles, cette pratique n'a fait que s'augmenter et se répandre ; un zèle ingénieux a profité de ces succès pour établir un tiers ordre où des personnes pieuses pratiquent sans sortir du monde la plupart des règles des Carmes, s'assemblent de temps en temps pour s'édifier, s'instruire, s'animer, et vont ensuite dans leur famille répandre la bonne odeur de Jésus-Christ. Osez, incrédules, opposer vos doutes à tant de suffrages ; refusez de souscrire après tout un monde, et vous croire les seuls éclairés?

L'autorité ecclésiastique vient ici à l'appui de l'autorité humaine, elle ajoute à la vérité un poids bien respectable. La théologie l'enseigne, l'Eglise la célèbre, le Saint-Siége la confirme : 1° La théologie l'enseigne, l'hérésie peut la combattre ; est-il pour elle rien de sacré ; mais est-il de théologien catholique qui ne la respecte ? Que de livres composés à l'honneur de Marie ! ils feraient des bibliothèques. Qui fut jamais plus célébré, qui jamais mérita mieux de l'être ? Il n'en est point où cette dévotion ne soit autorisée ; que d'ouvrages en particulier pour en faire l'éloge ! Ces preuves multipliées de siècle en siècle, forment une chaîne de tradition : que d'orateurs en font retentir les chaires ! Les a-t-on jamais contredits ? Que de personnes viennent offrir ces sortes d'hommages ! Est-il de directeur orthodoxe qui s'y oppose? Quelqu'un de ces hardis critiques dont les plus sacrés monuments de l'histoire ont à craindre les attentats, a-t-il voulu obscurcir la vérité du fait; confondu par la foule des écrivains catholiques, ils n'ont servi qu'à orner le triomphe de Marie, lors même que leur critique entreprenante n'épargnait pas ces faits édifiants ; ils ont toujours séparé la sainteté de cette pratique qu'ils n'osèrent jamais condamner, d'avec les éléments qui en furent l'occasion. Au reste, quels adversaires ! Qu'on les mette en balance avec ces grands hommes, dont la piété y a mis le sceau ; quel contraste ! Méritent-ils qu'on pense à parer leurs coups? Leur témérité suffit pour décréditer leurs frivoles conjectures ; déchaînez-vous, persécuteurs impies ; que gagnerez-vous par vos fades plaisanteries et vos extravagantes déclamations ? Vous arracherez peut-être quelques âmes faibles des bras de la miséricorde de Dieu, vous vous bannirez vous-même de son sein ; mais la gloire de Marie n'en souffrira pas ; sa puissance, supérieure aux efforts de l'enfer, verra les fidèles par une noble émulation se rassembler en plus grand nombre au pied des autels.

2° Les fidèles ne sont ici que l'écho de leurs pasteurs ; car, enfin, est-ce une dévotion obscure qui, ensevelie dans l'obscurité du cloître, ne se puisse flatter d'une approbation que les ténèbres lui dérobent ? En est-il de plus connue, de plus publique? Combien de prélats dans leurs diocèses, de curés dans leurs paroisses, l'autorisent par leur présence, la célèbrent avec solennité ? Quel nombreux concile, que tant d'oracles qui parlent depuis plusieurs siècles en une infinité d'endroits. L'hérésie vient trop tard pour ébranler cette prescription par les téméraires censures ; l'approbation de l'Eglise

suffit pour fixer la créance du fidèle. La colonne de la vérité peut-elle souscrire à la superstition et à l'erreur? Après tout, qu'avons-nous de plus pour la canonisation de la plupart des saints, dont personne ne révoque en doute les mérites ; ces oracles exprès du saint-siége, qui, après une procédure juridique, prononcent sur la sainteté, ne sont regardés comme nécessaires que depuis le XIIe siècle ; la permission de l'évêque suffirait pour introduire dans leur diocèse le culte des saints, qui par un consentement tacite se répandait d'église en église. Saint Augustin, saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Athanase et bien d'autres que nous plaçons sur les autels, n'ont en leur faveur rien de plus marqué que la dévotion du scapulaire : si l'on touche à cette fête, qu'on abolisse donc le martyrologe, il ne porte pas sur des fondements plus solides. Est-il rien dans la religion dont on n'ébranle la certitude, quand on donne l'essor à la licence des raisonnements?

3° Le saint-siége la confirme, le culte des saints des neuf ou dix premiers siècles n'a pour lui que l'approbation tacite de l'Eglise. La dévotion du scapulaire est établie par les bulles d'un grand nombre de papes qui y ont mis le sceau de l'autorité, tantôt en accordant des indulgences le jour de leur réception, à l'heure de la mort, et à certaines fêtes de l'année, ou en récitant certaines prières; tantôt en instituant une fête solennelle en action de grâces, le jour que se fit la révélation à saint Simon Stock, en insérant cet office dans le Bréviaire avec des leçons où toute l'histoire est rapportée, leçons approuvées juridiquement par la Congrégation des rites, composée par le fameux cardinal Bellarmin : ce grand homme, si aguerri avec les hérétiques et si solide controversiste, aurait-il voulu par des pratiques de piété équivoques ébranler la solidité de ses preuves, et donner prise aux adversaires de la religion?

La plus expresse de toutes les approbations est la fameuse *Bulle sabatine*. Ecoutons le pape Jean XXII, qui la porte, et qui y raconte ce qui lui est personnellement arrivé : *Un jour avant d'être pape, la sainte Vierge m'apparut et me dit : « Vous serez le vicaire de mon Fils sur la terre. J'ai obtenu cette grâce pour vous, mais c'est à condition que vous emploierez votre autorité pour confirmer l'ordre des Carmes et la confrérie du Scapulaire. Je vous déclare que tous les confrères qui garderont la chasteté chacun dans son état, réciteront mon office et feront abstinence le mercredi, auront part à des grandes indulgences, et que s'ils sont dans le purgatoire, je les délivrerai le samedi après leur mort. — Descendam in purgatorium sabbato post eorum obitum, et quodquod invenire liberabo. »* *Et moi*, continue le pape, *je confirme toutes ces grâces par mon autorité, — et ego istam indulgentiam accepto, roboro et confirmo.* Alexandre V, Clément VII, Paul III, Paul IV, Pie V, Grégoire XIII et plusieurs autres papes, ses successeurs, ont rapporté et confirmé cette bulle et ce privilége. Plusieurs universités et nombre d'auteurs y ont souscrit et doivent satisfaire notre pieuse créance.

4° Enfin ne pensez pas que l'Eglise ait agi et parlé sans fondement; l'autorité divine y a mis le sceau, les révélations l'ont déclarée, les miracles l'ont attestée, les grâces l'ont couronnée. Ainsi se fait entendre cette voix majestueuse de la Divinité par les effets de sa toute-puissance. A ces mots de révélation et de miracles, je vois l'esprit fort révolté; condamner tout sans l'entendre, et traiter de chimère les faits les plus certains; avouons-le même de bonne foi, le nom de miracle a été dans ces derniers temps si artificieusement prodigué à l'erreur, que tout semble devoir être suspect; mais il s'en faut bien que la révolte et le mensonge aient ici enfanté dans les ténèbres quelqu'une de ces scènes scandaleuses qui, loin d'étayer un parti ruineux, n'ont servi qu'à le diviser d'avec lui-même et le couvrir de honte. Ce pieux exercice que le zèle répand, que la vertu respecte, que la pudeur accompagne, loin d'alarmer les puissances légitimes, ne s'annoncent que par leurs oracles; j'ai déjà parlé des deux révélations de saint Simon Stock et Jean XXII racontées par eux-mêmes, qui ont donné la naissance et l'accroissement à cette dévotion. La sainteté de l'une, l'autorité de l'autre doivent rassurer les plus timides. La sincérité du saint est au-dessus des ombrages. Quel intérêt peut avoir eu un souverain pontife qui ne fut jamais carme, d'imaginer de répandre, d'appuyer une prétendue vision arrivée à lui-même pour accréditer aux dépens de sa religion et de son honneur une dévotion méprisable? Quel intérêt pouvaient avoir sept ou huit autres papes pendant cinq siècles, de faire revivre une ancienne et inutile chimère, combattue par bien des adversaires? Je ne sais s'il fut jamais de pratique de religion confirmée par plus de miracles : embrasements éteints, orages calmés, naufrages évités, maladies guéries par sa vertu, parlez ici en sa faveur; qui ne sait le trait fameux qui engagea la famille royale à la prendre au siége de Montpellier, à la vue de toute l'armée. Un soldat dans un assaut lui dut la vie; la balle du mousquet, après avoir percé ses habits, s'arrête et s'applatit sur son scapulaire. Louis XIII, témoin de ce prodige, se couvrit aussitôt de cette armure céleste dont on venait d'éprouver la bonté. Digne imitateur de saint Louis, qui l'avait porté toute sa vie, Louis XIV son fils le prit aussi. Ce grand prince, que la prospérité et l'adversité virent également grand, que les sujets et les ennemis trouvèrent également admirable, que la religion et l'Etat connurent également zélé, ce grand prince était au nombre des confrères du scapulaire.

Mais surtout que de miracles intérieurs de grâce, dont Marie par sa protection ouvre la source à ceux qui portent le scapulaire : les tentations disparaissent, le plaisir

perd ses charmes, la douleur, son amertume ; on sent ranimer son courage et s'éteindre le feu de la concupiscence ; le calme et la lumière reviennent au milieu des ténèbres et de l'orage ; la pénitence change le cœur; le ciel s'ouvre au mourant, l'enfer n'a point de droit sur lui, Marie l'a promis : *Æternum non patietur incendium.* Mais quoi! Marie arrachera-t-elle un damné de l'enfer, empêchera-t-elle d'y tomber un pécheur impénitent? Quelle espèce de privilége qui assure l'impunité du crime ; non, sans doute, un pécheur impénitent ne sera pas sauvé, mais un homme qui porte le scapulaire ne mourra pas impénitent. Arbitre des des grâces, Marie manque-t-elle des moyens pour tenir sa parole? Elle obtiendra pendant sa vie une parfaite conversion, elle suspend le coup de la mort, un prêtre vient à propos, on reçoit les sacrements, on meurt saintement : reconnaissez la protection de Marie ; au contraire, méritez-vous d'être abandonné de Dieu, vous négligerez le scapulaire, vous n'y penserez plus, vous le perdrez, vous mourrez dans l'impénitence, mais vous ne mourrez pas avec le scapulaire : avec cette sauvegarde on n'est pas la proie de l'enfer.

Ces promesses se vérifièrent dès le temps de son établissement. Saint Simon Stock en vit des effets. Je l'accompagnai, dit l'historien de sa vie, témoin oculaire, je l'accompagnai chez un homme de condition qui se mourait en désespéré, plein de rage contre l'ennemi qui l'avait blessé, maudissant Dieu, en se donnant au démon ; à peine lui eut-on mis le saint scapulaire qu'il devint doux comme un agneau, reçut les sacrements et édifia tout le monde par ses larmes. Le P. La Colombière rapporte un fait bien différent (*Sermon du scapulaire*) : Un malheureux, de désespoir, se jette dans la rivière et ne peut se noyer; il y revient à plusieurs reprises, et toujours inutilement : surpris du prodige, il s'aperçoit qu'il a un scapulaire, et ne doute pas que ce ne soit l'obstacle qu'il oppose à son funeste dessein; il se l'arrache comme un furieux et se précipite pour la quatrième fois, et les flots, qui l'avaient jusqu'alors respecté, l'engloutissent en un moment, il meurt dans son péché ; il meurt en commettant le dernier des crimes; mais il ne meurt point avec le scapulaire. Marie l'a promis ; on n'entre point en enfer avec ses livrées : *Æternum non patietur incendium.*

Et vous, âmes justes, qui languissez dans le purgatoire, consolez-vous, vos chaînes vont être brisées; vous avez part aux mérites d'un grand ordre et d'une immense confrérie. Comptez sur la protection de la sainte Vierge : elle entend vos gémissements, elle exauce vos vœux, vous verrez ouvrir la porte de votre prison et vous serez admis dans la patrie céleste ; que vous vous saurez alors bon gré d'avoir porté le scapulaire, d'avoir récité le saint office et pratiqué quelque légère abstinence! avec quel transport chanterez-vous les louanges de votre libératrice : *Æternum non patietur incendium.*

Voyons en second lieu combien cette dévotion est convenable.

SECONDE PARTIE.

Après le culte que nous rendons à Dieu, il n'en fut jamais de plus légitime que celui de la sainte Vierge. Cette vérité n'est pas douteuse : or, le scapulaire est un des moyens de le rendre, qui mérite le plus notre respect. C'est un moyen, 1° très-convenable dans ses pratiques; 2° très-ancien dans son origine; 3° très-bien fondé dans ses espérances; 4° très-juste dans son principe.

1° *Convenable dans ses pratiques* La dévotion à Marie est un de ces premiers principes de religion, naturalisés avec les fidèles; mais serait-ce assez de se borner à de stériles sentiments, il faut en venir à l'œuvre, et en donner des marques, le véritable amour se déclare, agit, éclate. se fait gloire de se montrer, il arbore les livrées de ce qu'il aime, il enchérit les gages, il en fait la fête, il en répand la gloire, de là tant de pratiques de piété qu'un zèle ingénieux et inépuisable a, dans tous les temps, imaginé en son honneur; peut-on se flatter d'aimer quand on ne donne aucune marque de tendresse. Voilà tout ce qu'on fait dans la dévotion du scapulaire, on célèbre une fête en l'honneur de Marie; on porte son petit habit, on forme une association, on s'assujettit à certains exercices, est-il rien là que de raisonnable et d'utile, et qui ne dût nous attirer bien des grâces. Quand même Marie ne se serait pas engagée à nous en combler.

2° On solennise une fête, rien de plus ordinaire dans toutes les religions que de célébrer par des fêtes les bienfaits qu'on a reçus du ciel; le paganisme avait les siennes, l'ancienne loi les prescrivait; la fête de Pâques, de Pentecôte, des Tabernacles, de Judith, d'Esther, étaient des jours mémorables ; l'Eglise a suivi cet exemple; presque tous les jours de l'année sont marqués par quelque fête, les princes solennisent le jour de leur couronnement, les particuliers celui de leur naissance; pourquoi le jour où la sainte Vierge accorda à saint Simon Stock la grâce du scapulaire ne serait-il pas consacré à l'en remercier? Qu'il est édifiant de voir, dans ce saint jour, les églises trop petites pour contenir le peuple qui s'y rend en foule; les ministres suffisent à peine pour administrer les sacrements, le concours des fidèles semble en faire partout une seconde Pâque.

Le nom de confrérie alarmerait-il, et rougirait-on d'une pieuse association des fidèles pour honorer Marie, pour s'aider par des prières communes, s'édifier par des exemples réciproques, s'encourager par des discours pieux, et présenter en commun un tribut de louanges? Assemblées pieuses qu'une ingénieuse ferveur a su former. Quoi que le monde en dise, j'y trouve une image édifiante, de ce que la charité faisait

parmi les premiers chrétiens; unis par les liens d'une même foi, ils s'unissaient encore par la pratique d'un même culte au milieu d'un monde idolâtre; ils se trouvaient au tombeau des martyrs, et y célébraient les divins mystères! J'y trouve ces fidèles Israélites que les solennités attiraient au temple en certains temps pour y offrir des sacrifices, ou qui dans la captivité de Babylone se rassemblaient pour se consoler de leur exil; j'y trouve ces assemblées de disciples que la reconnaissance attachait à la personne du Sauveur, ces assemblées d'un peuple fidèle qui le suivit dans le désert; les grâces que le vicaire de Jésus-Christ a bien voulu répandre sur ceux que le zèle y a menés ne sont pas moins une image des faveurs que Jésus-Christ prodiguait à ceux qui signalaient leur fidélité : miracles opérés, guérisons accordées, instructions données, tout leur était réservé; que ne fait pas l'Eglise de son côté pour récompenser la piété de ces fervents confrères? Sacrements administrés, parole divine annoncée, sacrifices offerts, processions, prières, indulgences, et tout cela à si peu de frais que l'erreur révoltée en condamne la facilité.

Le saint habit, qu'on s'engage de porter, en quoi blesse-t-il la prudence et la religion. On peut le regarder : 1. comme un signe qui nous rappelle nos engagements et remet sous nos yeux l'objet respectable de nos hommages; on fixe par ce secours une mémoire fragile qui perd aisément de vue les choses spirituelles; nos images, nos cérémonies, les habits religieux ou sacerdotaux ne sont que des signes sensibles de ce qu'on veut rendre présent. Les juifs, par ordre de Dieu, portaient des franges au bas de leurs robes pour se rappeler le souvenir de la loi. 2. On peut le prendre pour une marque de distinction d'une association dont on est membre; le soldat, le magistrat, l'ecclésiastique n'ont-ils pas des habits qui les distinguent? Voudrait-on confondre les états en proscrivant la différence des habits? voudrait-on abolir tous les ordres de chevalerie, une croix de Malte, une Toison d'or, une image de saint Louis, un cordon bleu ou rouge? ce ne sont que des marques de distinction que ces corps ont choisies; le scapulaire n'est autre chose, c'est un ordre de chevalerie dont vous prenez les marques; vous déclarez authentiquement que vous êtes dévoué au service de Marie. Henri IV, dans le dernier siècle, établit un ordre de chevalerie, sous le nom de *Notre-Dame de Mont-Carmel*, qui depuis a été uni à celui de Saint-Lazare. 3. Le prend-on comme un gage des bontés de la sainte Vierge, ainsi que l'on porte le cordon de saint François d'Assise, de sainte Monique, de saint François de Sales, ou de saint François de Paule. On a un titre certain sur les faveurs qu'elle a bien voulu promettre. *Hoc signum fœderis, et Carmelitis privilegium.*

Pour participer à ces biens, *il faut faire* abstinence le mercredi, réciter l'office de la sainte Vierge tous les jours, sept fois le *Pater* et l'*Ave Maria*, communier au jour de sa fête, défendre avec zèle ses intérêts, surtout imiter ses vertus et mener une vie chrétienne. Quelque certain, quelque étendu que soit le privilége du scapulaire, jamais il ne dut être un prétexte pour autoriser le relâchement et s'endormir dans les bras d'une dangereuse sécurité; Marie mettrait-elle les ennemis de son Fils au nombre de ses enfants; quelle folie d'attendre des miracles de miséricorde quand on s'en rend volontairement indigne; remplissez des conditions si raisonnables et ne mettez plus de bornes à vos espérances.

Dévotion très-ancienne dans son origine; la dévotion du scapulaire ne remonte, il est vrai, qu'au XIIIe siècle, c'en serait assez pour nous la rendre respectable; mais renfermée en germe dans la dévotion constante des Carmes pour Marie, elle remonte en un sens jusqu'au temps d'Elie et d'Elisée, d'où cet ordre prétend tenir son origine. Ce paradoxe vous révolte, il présente je ne sais quoi de ridicule, fruit d'une folle vanité qui cherche dans des ancêtres éloignés et illustres une sorte de noblesse : sans doute, si l'on veut un ordre religieux assujetti à des règles, lié par des vœux, approuvé par l'Eglise, distingué par des habits, tel en un mot que nous le voyons aujourd'hui; il n'y eut point de Carmes du temps d'Elie. Ces établissements sont l'ouvrage du christianisme; mais voici des faits constants sur lesquels roule cette prétention.

1. Il y avait, du temps d'Elie et d'Elisée, plusieurs personnes pieuses sous le nom de prophètes, qui, séparés du monde, vivaient en communauté sur le mont Carmel. Témoin les miracles de la multiplication des pains d'orge, des herbes amères adoucies, et du fer de la hache qui surnagea. Ces prophètes allaient en troupe au-devant d'Elisée, et leur nombre devint si grand qu'il fallut en envoyer des colonies en divers lieux : *Locus angustus est.* (IV *Reg.*, VI, 1.)

2. Depuis le temps d'Elie jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. L'Ecriture marque en bien des endroits qu'il s'est toujours conservé de pareilles assemblées sur le mont Carmel, que l'on y menait le même genre de vie; les historiens font foi qu'il y en a toujours eu encore depuis Jésus-Christ, jusqu'à ce que saint Olbert, patriarche de Jérusalem, leur donnât des règles et en formât un corps de religion au commencement du XIIIe siècle. Saint Louis, édifié de la vertu de ces saints religieux, qu'il avait vus dans son voyage de la terre sainte, en amena une colonie en France à son retour, les établit en divers lieux du royaume, d'où ils se sont répandus partout. Ce grand corps, dans le cours de tant de siècles, a souffert bien des révolutions, des mitigations et des réformes, et depuis la réforme de sainte Thérèse il se trouve aujourd'hui divisé en deux grandes branches, sous le nom de grands Carmes et de Carmes, et Carmélites déchaussées. C'est de ces ermites qui, de siècle en siècle, depuis Elie, avaient habité le mont Carmel,

que fut tirée la colonie qui s'est établie en Europe. Ainsi les Français d'aujourd'hui, malgré les révolutions infinies et les changements de mœurs qu'a soufferts le royaume pendant treize siècles, sont les vrais descendants de ceux qui, sous la conduite de Pharamond, vinrent s'établir dans les Gaules. Par la même raison, les habitants de nos colonies, quoique transplantés en Amérique, ne sont pas moins leurs descendants. La généalogie des Carmes entendue est semblable à celle de toutes les nations et n'a rien que de raisonnable.

Parmi tant de belles qualités qui le rendent recommandable, cet ordre s'est toujours distingué par une dévotion singulière pour la sainte Vierge; il en a mérité le glorieux titre de Frères de Marie, et de religieux de Notre-Dame, qui leur a été confirmé par plusieurs papes; ces sentiments sont aussi anciens que le christianisme, ou plutôt aussi anciens que leur établissement. Des faits consignés dans l'histoire en sont la preuve.

1. Après l'ascension de Jésus-Christ, les solitaires, enfants des prophètes, qui vivaient sur le mont Sinaï, furent les premiers à embrasser la religion chétienne; mieux instruits que d'autres sur les écritures, plus dégagés des préjugés vulgaires et des passions qui aveuglaient les juifs, on sent qu'ils devaient être plus dociles et plus fidèles. On croit même qu'ils furent d'un grand secours aux apôtres, soit en prêchant la foi avec eux, soit en l'accréditant par leur sainte vie, d'ailleurs assez voisins de Nazareth pour avoir pu voir souvent la sainte Vierge, ils se déclarèrent aussitôt pour elle et lui bâtirent une chapelle sur leur montagne. Heureuses prémices de la dévotion à Marie, heureux zélateurs de son culte, vous fûtes ses premiers enfants, vous fûtes comblés de ses premières faveurs.

2. Depuis le commencement du monde, Marie a été annoncée avec son Fils par une foule de figures et de prophéties; mais une des plus marquées fut la petite nuée qu'Elie vit monter de la mer après le fameux miracle où, en présence d'Achab, le feu du ciel décida du culte entre le vrai Dieu et Baal; Israël depuis trois ans languissait dans la sécheresse, image du triste état où était réduit le monde avant la naissance du Messie; bientôt une pluie abondante qui l'inonde ne peint que faiblement l'abondance des grâces que sa naissance a fait couler. Ce n'était qu'un petit nuage qui portait cette espèce de déluge; quoi de plus petit que Marie? Obscure, inconnue au monde, elle portait dans son sein cette nuée abondante : allez, dit le prophète à son disciple, que voyez-vous? Il y revient jusqu'à sept fois et ne voit rien, tout le temps qui a précédé sa venue était également misérable. Il voit enfin celle à qui toute la terre doit son bonheur. C'est sur le mont Carmel que lui vint cette vision mystérieuse; la tradition conserva parmi les enfants des prophètes la connaissance du lieu, et c'est là que leur piété bâtit la première chapelle en l'honneur de Marie: ainsi l'ordre des Carmes dans ces divers âges fut le prophète de Marie, plusieurs siècles avant sa naissance, et son premier sectateur pendant sa vie.

3° Dévotion légitime dans son principe : jamais personne ne mérita plus que Marie de respect pour sa dignité, de confiance pour son crédit, de vénération pour sa vertu. Mère de Dieu, elle commande aux anges, assise sur le même trône, couronnée de la main de Dieu, rien n'égale son élévation. Tout ce qui n'est pas Dieu est au-dessous d'elle; il l'a lui-même respectée, il lui a obéi pendant trente ans. Voilà tout ce qui nous reste des premières années d'une si belle vie; elle a porté ses vertus jusqu'au comble de la perfection : humilité que la gloire de la maternité n'affaiblit pas, pureté que le mariage ne détruit pas, que la fécondité n'altère pas; exactitude aux moindres devoirs, constance jusqu'au dernier soupir, tout est dans ce modèle supérieur aux plus parfaits et à la portée des plus faibles, Marie ne fût-elle mère de Dieu, ses vertus seules mériteraient nos plus grands éloges; jamais créature ne fut comblée de tant de grâces. Jamais sainte n'y coopéra plus fidèlement; Dieu ne voit rien dans l'univers plus digne de lui. C'est le chef-d'œuvre de sa puissance, toutes ses perfections retracées y forment une image de sa divinité. Cherchez-vous sa bonté, Marie ne respire que miséricorde; la magnificence? Elle répand les grâces à pleines mains; la justice? elle satisfait à tout; l'autorité? tout lui obéit; la puissance? la nature n'a point de loi quand elle parle; la beauté? elle réunit tous les charmes; la sagesse? rien n'échappe à ses lumières; la sainteté? rien n'approche de la pureté de son cœur. En vain les autres créatures accumuleraient la perfectien et la grâce, tout est au-dessous de Marie, Dieu la voit avec complaisance, il y répand ses délices, jamais il n'a mieux rempli le dessein de faire l'homme à sa ressemblance.

Jamais culte ne fut ni plus étendu ni plus solennisé, ni plus cher à l'Eglise que celui de Marie; toute la terre est couverte de ses temples, toute l'année est pleine de ses fêtes, toutes ses prières sont mêlées de son nom, toutes les chaires retentissent de ses louanges, tous les Pères sont remplis de ses éloges, l'Esprit-Saint a composé le plus beau de tous; un ange et une prophétesse lui ont déclaré qu'elle était pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes; on apprend à un enfant même à répéter sept fois ces belles paroles. Cette dévotion s'est introduite dans le monde par une espèce d'instinct, sans que l'Eglise ait jamais donné aucun ordre. L'Eglise s'est assemblée pour assurer ses titres; elle a parlé pour déterminer ses fêtes, elle a eu même besoin d'agir pour arrêter quelques excès; mais il n'a jamais fallu dire aux fidèles qu'ils devaient honorer la mère de leur Dieu; un chrétien suce ces sentiments avec le lait, ils croissent en lui avec l'âge, ils lui sont naturels; comment connaître Jésus-Christ sans connaître Marie, peut-

on adorer l'un sans respecter l'autre, on ne sépare point le Fils de la mère; ce n'est qu'en renonçant à la foi qu'on éteint son culte; on n'a jamais attaqué la mère qu'après avoir abjuré le Fils.

Les hommages qu'on rend à Dieu, dans la personne de sa mère lui sont d'autant plus glorieux, que ce culte a quelque chose de plus libre dans son principe. Adorer Dieu, c'est une nécessité absolue, il est le Créateur, on lui doit tout; il est le Maître, on en attend tout; il est le Juge, on en craint tout; la loi parle, le besoin presse, la dépendance exige, on est entraîné à ses pieds. Marie, non plus que nous, n'est qu'une créature qui n'a proprement aucun domaine, qui n'exerce aucune autorité, qui par elle-même ne donne de grâce ni n'impose de peine, quoique par son crédit elle soit maîtresse de tout : c'est donc ici l'estime seule qui agit, la confiance qui mène, l'amour qui engage envers la personne la plus chère à Dieu et l'objet le plus intéressant; c'est ménager ses plus chers intérêts et plaider la cause de son cœur; c'est alors que tout retombe sur lui en entier : *Quod uni ex minimis mihi*, etc. (*Matth.*, XXV, 40.)

4° Dévotion fondée dans ses espérances : le crédit de la sainte Vierge est une suite nécessaire de ses vertus et de sa dignité; un fils refuse-t-il quelque chose à sa mère, et à une mère aussi sainte? sa confiance est en nous une suite nécessaire de notre respect. Si jamais culte ne fut plus légitime, jamais confiance ne fut mieux fondée, elle a droit de tout exiger et nous en pouvons tout attendre; il est inouï qu'on ait invoqué Marie sans recevoir du secours; distributrice de grâces, mère tendre des humains, des volumes ne suffiraient pas au détail de ses faveurs; tous les lieux, tous les temps, ont éprouvé sa toute-puissante intercession : Vous commandez en souveraine, disent les saints Pères, approchez du trône de votre Fils plutôt en mère qu'en suppliante; ne connaissez à votre pouvoir d'autre besoin que celui de la toute-puissance divine; on ne peut périr sous votre protection, daignez vous intéresser pour notre salut, il est en assurance; je me crois dans votre sein aussi assuré que dans le paradis : *Omnis ad te conversus, et a te respectus impossibile est ut pereat.* Sentez, heureux confrères, l'étendue des droits que vous acquérez sur la protection de Marie; pouvez-vous lui rendre plus de gloire et lui mieux marquer votre amour, qu'en vous déclarant pour elle et portant ses livrées? Ainsi un serviteur se déclare pour son maître, un soldat pour son prince; cet éclat dévouant intéresse sa gloire, cette assiduité de culte gagne son cœur, cette constance de fidélité sollicite sa justice.

Quelque étranger que soit un misérable, il est toujours glorieux de le servir; nos besoins seuls, à titre de générosité, nous répondraient du cœur de Marie; mais que n'ajoute pas la qualité de serviteur à celle de misérable. On peut sans injustice et sans honte oublier un inconnu, mais il serait également honteux et injuste d'abandonner ceux qui nous servent. Un homme à nous est notre bien, c'est une partie de nous-mêmes; l'indifférence ne pourrait être que l'effet de la faiblesse ou de la dureté : faiblesse qui ne peut le défendre, dureté qui est insensible à ses maux. Plus la fidélité de l'attachement fut éclatante, plus la lâcheté de l'abandon serait condamnable. Qu'on néglige sans conséquence pour sa gloire, quoique aux dépens de sa générosité, un serviteur caché, dont les sentiments inconnus au public n'auraient eu que nous pour témoins! Ah! du moins il est de notre honneur de ne pas donner lieu à de justes plaintes dans celui qui n'a rien épargné pour se déclarer tout à nous? Que sera-ce quand l'assiduité et la persévérance y auront mis le comble? Des services passagers peuvent ne faire que des serviteurs équivoques : le cœur veut être acheté, il est le prix de la constance; non, il n'est rien qu'elle n'obtienne. Quoi de plus touchant que des services multipliés, des caresses réitérées? Ce sont des étincelles qui allument le plus grand feu de l'amour; ce sont des gouttes qui à la longue percent le rocher le plus dur; autant que des froideurs soutenues de dégoûts réitérés séparent, éloignent, révoltent, autant la continuité des services attendrit, engage, forme et resserre les nœuds; portée jusqu'à la mort, cette constance devient héroïque; serait-elle sans récompense, serait-on confondu après avoir si bien et si longtemps espéré, et si légitimement combattu? Quand la mort trouve les à la main armes, on a véritablement aimé; quand la mort seule brise les liens, on a généreusement servi; quand la mort voit qu'on est dévoué et fidèle, la justice se joint à la bonté pour rallumer les droits de la confiance.

L'application de ces vérités est aisée; point de déclaration plus éclatante d'un éternel dévouement à Marie que de porter son habit; point de culte plus assidu que de le porter constamment; ce n'est pas seulement le cœur qui parle ici, on ne se borne pas à des sentiments et à des idées, le corps étant aussi le monument de sa conservation; ce n'est point un serviteur qui n'approche son maître qu'à la faveur des ténèbres, c'est un client zélé qui se fait gloire d'être à la suite de sa protectrice; ce ne sont pas ici des intervalles passagers donnés à la piété, les autres dévotions ne consacrent que des moments, on ne jeûne, on ne prie pas toujours; le sommeil, le repas, les affaires, font des diversions nécessaires à l'amour le plus vif et le plus tendre; mais il n'est point ici de diversion, c'est une suite continuelle de respect, on n'en quitte jamais les marques, nuit et jour on en est paré; je dors, peut-on dire, avec l'épouse, mais mon cœur veille : mettez-vous comme un cachet sur mon cœur et sur mon bras : *Pone me ut signaculum super cor tuum.* (*Cant.*, VIII, 6.) Ce n'est point pour un temps qu'on offre des hommages : le dernier soupir nous trouve chargés d'une si belle chaîne, la mort seule peut la briser,

ou plutôt elle en resserre les nœuds; au lieu de riches trésors que la superstition païenne renfermait dans les tombeaux, un corps saint y porte cette riche parure; plusieurs saints ont souhaité d'être enterrés les uns avec un chapelet, les autres avec un crucifix, ou l'Evangile, ou autre marque de piété, et la ferveur des confrères leur fait demander d'être enterrés avec le scapulaire; ils se présentent avec confiance devant le tribunal de Dieu, bien assurés de trouver une avocate toute-puissante qui plaidera leur cause.

Enfin les grâces mêmes qu'on a autrefois obtenues de Marie sont pour elle autant d'engagements à sa protection; voudrait-elle se démentir et obscurcir la gloire de ses anciens bienfaits; la grandeur d'âme impose la douce loi de la persévérance, les rayons du soleil brillent depuis trop longtemps pour s'éteindre ou pour laisser ignorer ses éclipses. Ainsi parlait Moïse au Seigneur irrité : Vous en avez trop fait, mon Dieu, pour perdre aujourd'hui votre peuple ; il fallait accorder moins de grâces et opérer moins de prodiges, si vous deviez en arrêter le cours. Que penseront les idolâtres d'un changement si injurieux à votre gloire? Quoi ! ce Dieu qui pour eux ouvrit le sein des abîmes, pour eux amollit le sein des rochers, pour eux fertilisa le sein des nuées ; aujourd'hui, trop faible pour les défendre, les abandonne; jusqu'ici leur guide, il les laisse égarer; jusqu'ici leur père, il les laisse périr; ne les a-t-il donc attirés dans un désert que pour les sacrifier à son inconstance : devait-il les amuser par le frivole appât d'une terre où il ne pouvait les introduire? Ses promesses et ses faveurs n'étaient-elles que des piéges tendus à leur crédulité : *Ut dicant non poterat introducere populum in terram pro qua juraverat.* (*Num.*, XIV, 16.) Dieu, touché d'une si judicieuse remontrance, prit en main les intérêts de sa gloire : Non, Moïse, mon peuple ne périra pas, je le jure par moi-même, je convaincrai le monde de ma fidélité : *Propitius ero juxta verbum tuum.* (*Ibid.*, 20.)

Marie ne s'exposerait-elle pas à ce même reproche, si, après avoir fait tant de miracles en faveur des confrères, elle souffrait qu'ils fussent éternellement malheureux. Quoi ! ce peuple choisi, à qui vous donnâtes une si haute protection, deviendrait la proie de ses ennemis et périrait sans ressource ! Vous ne les auriez délivrés de tant de dangers que pour les oublier dans le plus pressant besoin; vous paraissiez alarmée de leurs moindres maux, et vous verriez d'un œil indifférent leur malheur extrême. Ce serait bien là préparer le triomphe de vos ennemis, et fournir de prétexte à leurs blasphèmes. Une mère aussi tendre que vous avez voulu le paraître serait-elle si cruelle pour ses enfants? Manquerait-on de l'attribuer à un défaut d'amour ou de crédit? Elle s'était engagée d'ouvrir la porte du ciel à ses serviteurs, mille prodiges avaient paru en être autant de gages; mais enfin elle n'a pu acquitter sa parole, elle les a laissés périr éternellement. Ne craignez point un événement si funeste, et si injurieux à Marie. Votre confiance en elle vous fera parvenir à la gloire éternelle, que je vous souhaite, etc.

DISCOURS IV.

SUR LES DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE.

Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. (*Joan.*, III, 16.)

Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son Fils unique.

Ne craignons pas d'appliquer à la mère de Dieu ce que l'Ecriture dit du Père céleste, la tendresse de son amour et l'héroïsme de sa vertu, l'excès de ses douleurs et la générosité de son sacrifice; tout justifie le parallèle; tout retrace dans le cœur de la mère une image parfaite de la miséricorde bienfaisante qui accepta, de la justice rigoureuse qui exigea la passion et la mort d'un Dieu ; la miséricorde et la justice ont de part et d'autre prononcé la condamnation de l'objet le plus cher; c'est de part et d'autre un Fils immolé par la main la plus tendre. Nous leur devons sa naissance, nous leur devons son dernier soupir.

Quel spectacle pour Dieu même ! lorsque du haut des cieux, jetant les yeux sur le Calvaire, il voit son Fils aux abois sous le fer d'un bourreau, offrant son sang pour le genre humain ! Quel combat et quel accord de l'amour et de la vengeance ; l'une demande, l'autre refuse; l'un approuve, l'autre condamne cet incompréhensible trépas : l'une et l'autre par le prix d'une satisfaction infinie, remplit ses désirs et ses droits ! Quel spectacle pour la plus tendre et la plus sainte des mères, lorsqu'au pied de la croix elle voit son Fils et son Dieu expirant au milieu des supplices, offrant pour les hommes et pour elle-même le mérite infini de sa mort ! Quel combat et quel accord de l'amour et de la vertu ; l'un admire, l'autre déplore; l'un s'applaudit, l'autre s'afflige de ces ineffables douleurs; l'un et l'autre, par les fruits infinis qui en reviennent, en font l'objet de leur reconnaissance. Dieu et Marie ont aimé le monde, jusqu'à donner leur propre Fils.

Justice divine, vous avez pu voir, vous avez pu accepter, c'est trop peu dire ; arbitre de la vie d'un Dieu, vous avez pu ordonner la mort d'un Dieu, vous avez pu l'ordonner en faveur de la créature, et la faire exécuter par les mains de la créature ! O prodige d'injustice dans l'homme ! O abîme impénétrable de la justice et de l'amour d'un Dieu ! Mère tendre, vous avez pu voir l'innocent, le Saint des saints accusé, jugé, condamné, immolé pour des coupables; et pour des coupables c'est trop peu dire : admise dans les mystères de son conseil, entrant dans les sentiments de son cœur, vous avez pu souscrire, prononcer, désirer le même arrêt. O prodige de faveur dans l'homme, abîme de vertu dans la mère de Dieu !

Si jamais la justice du Père céleste ne fut mieux imitée que par le courage de Marie, jamais aussi les douleurs du Verbe ne fu-

rent mieux ressenties que par la compassion de Marie ; son amour pour les hommes plus fort que sa mort, la rendit la plus généreuse de toutes les femmes ; son amour pour son Fils, plus dur que l'enfer, la rendit la plus affligée de toutes les mères. La théologie croit pieusement que Marie, par un miracle, ressentit les mêmes douleurs que son Fils, comme si réellement on l'avait déchirée de coups de fouet, couronnée d'épines, percée de clous ; l'imagination peut faire quelque chose d'approchant dans les personnes vivement frappées ; une grâce de ce caractère a été depuis accordée à saint Paul et à saint François d'Assise, par les stigmates, que Dieu imprima sur leur chair avec un vif sentiment de douleur ; pourquoi refuser à Marie une faveur pareille, que son amour, ses désirs, les circonstances du temps rendent si vraisemblable ; quoi qu'il en soit, elles ont été si excessives, elles ont tant de rapport avec celle du Verbe, le Verbe y a pris tant de part, que c'est prêcher la passion de l'un que de parler du martyre de l'autre. L'excès des douleurs du Fils fut le coup le plus mortel pour sa mère ; la tristesse mortelle de la mère, le coup le plus douloureux pour le Fils. Peut-on porter la charité plus loin, que de se donner soi-même, et un autre soi-même dans a personne d'une mère et d'un fils si cher : *Majorem charitatem nemo habet.* (*Joon.*, XV, 13.)

Ainsi la volonté du Père céleste et la volonté de Marie sont en quelque sorte communes ; l'une a été la règle de l'aure ; les souffrances du Fils et celles de sa mère sont en quelque sorte communes, l'une a été la mesure de l'autre : saisissons ces deux points de vue, ils sont touchants, ils sont sublimes. Marie dans la passion de Jésus-Christ a agi comme le Père, elle a souffert comme le fils : victime par sa douleur, prêtresse par son courage, elle fait le double sacrifice et d'elle-même et de son Fils, elle a senti en mère ; quel coup mortel ! Elle a exécuté en sainte ; quel courage héroïque ! Rien de plus glorieux à Marie, que de se conformer à un si grand modèle ; rien de plus glorieux à Dieu que d'avoir une si parfaite imitatrice ; souffrance divine dont Dieu fut l'objet ! sacerdoce divin dont Dieu fut le principe ! Ah ! s'il ne nous est pas permis de sonder les mystères de la Divinité, que leur profondeur dérobe à nos faibles regards, qu'il nous soit permis du moins d'en admirer la parfaite image !

Apprenez-nous, Vierge sainte, à souffrir tout parfaitement comme vous : donnez-nous part au calice amer que vous avez bu jusqu'à la lie : gravez dans nos cœurs les plaies de cet adorable crucifix : *Crucifixi fige lagas.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les souffrances n'ont pas été pour Marie comme elles le sont pour les hommes, la suite ou le châtiment du péché ; la justice divine ne trouva jamais de faute dans celle qui fut toujours toute belle et sans tache ; les douleurs ne furent que des épreuves ; ou plutôt dans une âme trop sainte pour avoir besoin d'être éprouvée, les croix ne furent qu'un martyre glorieux et des occasions heureuses de mérite ménagées par la Providence, afin de ne laisser aucun degré d'héroïsme à désirer, et de gloire à acquérir dans une perfection qui devait être consommée : *Ut illa in qua omnem gratiam collocavit, non careret honore martyrii.* Pour embellir par le prix des tribulations le chef-d'œuvre de sa grâce, la miséricorde divine par une cruauté bienfaisante lui plongea jusqu'au fond du cœur ce glaive à deux tranchants, dont elle avait été depuis longtemps menacée. Etendue de lumières, vivacité de sentiments, amour réciproque ; tout concourut à faire de Marie une femme de douleurs, comme son Fils fut un homme de douleurs : *Vir dolorum.* (*Isa.*, LIII, 3.)

Quoique Marie fût par sa vertu infiniment au-dessus des faiblesses humaines, elle était soumise aux lois de l'humanité ; quoique le privilége de sa Conception immaculée l'eût exemptée de la concupiscence et des autres suites du péché qui font gémir le reste des femmes, elle en avait pourtant la sensibilité ; son Fils, quoique Dieu, avait bien voulu s'assujettir à l'infirmité, à la douleur, à la mort ; une mère si sainte eût été à l'abri de ses traits, son amour eût-il pu consentir à ne pas mêler ses larmes à celles d'un Fils aussi cher. Marie eut donc par vertu ce que la faiblesse du sexe, la délicatesse du tempérament, la timidité d'une condition pauvre et obscure peuvent faire sentir de plus accablant Les misères humaines qui lui furent communes avec son Fils furent pour leur vertu une matière commune de triomphe.

Mais surtout Marie était mère, il faut en avoir le cœur pour sentir toute la rigueur de ce coup *Matrem cogitate, matrem considerate*, dit saint Ambroise, sentiments légitimes qu'inspire la nature, ou plutôt une Providence infiniment sage, qui a voulu préparer un asile aux enfants dans les bras de celle qui les mit au jour : Dieu daigne s'en faire honneur, et pour peindre l'excès de son amour, il veut bien emprunter du cœur d'une mère une si consolante comparaison : *Nunquid obliviscitur Mater partum uteri sui, et ego non obliviscar.* Que l'amour maternel est un cruel tyran ! Qu'il fait payer cher ses douceurs ! Qu'il en coûte d'être mère et de beaucoup aimer ! Le fer ne fit jamais de si profonde blessure. Dans le martyre, le corps seul est en proie à l'inhumanité des bourreaux ; mais les traits de l'amour portent jusqu'au fond du cœur. On a vu des mères dans l'excès de leur tristesse sur le point d'expirer elles-mêmes avec leurs enfants ; telle fut la désolation des mères Egyptiennes, lorsque, pour punir un prince rebelle, l'ange du Seigneur mit à mort tous les premiers-nés de l'Egypte ; on n'entendait de toutes parts que des cris douloureux : *Ortus est clamor magnus in tota terra Ægypti* (*Exod.* XII, 30). Pardonnez-vous, Vierge sainte,

un portrait de votre cœur, où la faiblesse de la nature semble diminuer le triomphe de la grâce? Que dis-je! le triomphe de la grâce ne fut que plus glorieux en surmontant une faiblesse surnaturelle; voilà le redoutable ennemi qu'il fallut vaincre : impitoyable amour, vos charmes font votre amertume; généreuse vertu, les difficultés font votre gloire; précieuses couronnes, moissonnées par Marie; cruelles épines changées en couronne : *Amor parentum grandis naturæ tyrannus.*

Jusqu'ici je ne vois que les sentiments ordinaires des mères, pour le fruit de leurs entrailles; portons nos vues plus haut. Marie désavouera-t-elle ces sentiments; jugeons par le caractère de son Fils ce que la vue de sa mort dut ajouter aux mouvements de la nature; quel enfant, quel divin enfant! Etait-ce comme Absalon, un fils dénaturé, dont le bras parricide eût attenté à la vie de ceux qui lui avaient donné le jour? Ah! si la mort d'un perfide, toute juste qu'elle était, fit arroser de larmes le triomphe d'un père vainqueur qu'elle rétablissait sur le trône, combien dut être vive la douleur d'une mère sur la mort d'un fils si parfait, à qui elle-même devait l'être et la vie! Etait-ce le fruit odieux d'un crime, comme le fils de Betzabée? C'était un Homme-Dieu, dont la naissance fut une merveille; ah! si David, quoique pénitent, se condamna au jeûne et aux larmes, aux approches de la mort d'un fils; hélas! trop cher, quelle dut être à la mort de son fils l'affliction de celle qui, sans perdre sa virginité, était devenue sa mère; avait-il, comme le petit-fils du grand prêtre Héli, scellé le jour de sa naissance par la perte de son grand-père, la défaite d'Israël, la prise de l'arche; il venait au contraire sauver le monde; sa naissance était l'heureuse époque du bonheur de sa mère et du salut du genre humain. Etait-ce un fils inutile qui, jouissant de l'héritage de ses parents, ne les payait que d'ingratitude? Vierge sainte, cet insigne bienfaiteur avait fait pour vous de grandes choses; de servante élevée à la qualité de mère, à son trône, à son cœur, tant de grâces trouvèrent en vous un cœur reconnaissant; fallait-il se faire violence pour aimer l'objet le plus aimable et le plus parfait? Il suffisait de le voir pour en devenir l'adorateur; jamais la nature ne fut plus de concert avec la grâce pour réunir toute la douceur de l'amour maternel, et la perfection de la charité; cruel amour, que de traits vous lancez! funeste respect, fatale reconnaissance, quelle plaie vous faites à mon cœur! Mon Dieu, mon bienfaiteur, mon fils sur une croix, et je ne puis lui donner que des larmes; il périt chargé de crimes, et je ne puis prendre sa défense; il meurt de soif, et je ne puis lui offrir une goutte d'eau; confuse de lui survivre, je me reproche l'air que je respire; triste vie dont je jouis à regret, inutile à celui à qui je vous dois, vous m'êtes insupportable! Amour, respect, reconnaissance, il faut tout immoler : que la nature se taise, il faut tout soumettre et élever dans son cœur un autel sur les débris de la plus vive tendresse; ainsi Israël fondant en larmes, déplorait avec étonnement la perte du vaillant Machabée : *Quomodo cecidit potens*, etc. (I *Mach.*, IX, 21.)

Le détail de ces douleurs touche encore après tant de siècles les cœurs les plus insensibles; que devaient en penser ceux qui en furent les témoins? C'est à vous, cœurs bien faits, que je présente le douloureux spectacle d'un fils expirant sous les yeux de sa mère; cris horribles des bourreaux acharnés, bruit affreux des coups redoublés, terre inondée d'un sang innocent, cruels instruments qui déchirez une chair délicate, crachats qui couvrez son visage, épines qui percez sa tête, lance qui ouvrez son côté, blessures multipliées qui défigurez tout son corps, appareil d'exécution qui saisissez de crainte, spectateurs insensibles qu'attire une inhumaine curiosité, juifs barbares qui en triomphez, lâches pharisiens qui l'insultez! Faut-il être mère pour frémir de tant d'horreurs? Quel œil équitable et humain peut voir la vertu condamnée, l'innocence opprimée, la divinité outragée, la fureur déchaînée, le saint des saints expirant sur une croix? Quel cœur équitable et humain ne charge pas d'anathèmes le disciple qui trahit, l'accusateur qui défère, le faux témoin qui dépose, le magistrat qui prononce, le bourreau qui exécute? Que sera-ce, si pour considérer cet affreux spectacle, nous empruntons les yeux et le cœur d'une mère? Ce miroir fidèle où tout se peint au naturel avec des traits de feu; ah! n'eût-on pas dû lui épargner du moins une partie de ses peines, en lui épargnant le triste spectacle de la mort de son fils; le premier soin du Seigneur dans le sacrifice d'Isaac qui en était la figure, fut d'en dérober la connaissance à sa mère; quoiqu'en recevant son fils, comblé de bénédictions, elle dût être si promptement consolée de la frayeur passagère des préludes du sacrifice. Marie ne veut point de grâce pour elle même, elle la réserve pour le genre humain; son fils est immolé, serait-elle épargnée? Elle le verra mourir, ce cher Isaac, ce fils unique et ce prodige, ce fils aimable, ce fils nourri, élevé avec tant de soin, dont l'amour et le respect, les grâces, la divinité, faisaient toute la gloire et la douceur de sa vie; il expire à ses yeux, ce fils bien-aimé, au milieu des outrages et des supplices; la Corédemptrice du genre humain devait être témoin de l'ouvrage de la Rédemption, boire comme le Rédempteur le calice jusqu'à la lie, et être comme lui, attachée à la croix : *Christo confixus.* (*Galat.*, II, 19.)

Le moment arrive enfin où le prince des ténèbres va décharger toute sa fureur sur le plus saint de tous les hommes. Jusqu'alors les tourments de Jésus, quoique toujours présents aux yeux de sa mère, n'étaient aperçus que dans un lointain qui en diminuait l'impression; la vue de ce qu'il souffrit à sa naissance, perce son cœur, il est vrai; mais les hommages qu'il y reçoit des

bergers et des mages, en adoucissent l'amertume; il fallut voir couler ce sang précieux à la circoncision, mais la plaie fut bientôt fermée; on offrit cette victime à la purification, mais elle fut d'abord rachetée : la fuite en Egypte ne lui déroba pas ce riche trésor, les prodiges innombrables qui accompagnent ses travaux, la dédommageaient de la persécution des pharisiens; à la passion ce torrent d'amertume, qui n'avait encore coulé que goutte à goutte, rompit sa digue, et se répandant à grands flots, inonda, entraîna, engloutit le fils et la mère; les maux de Jésus, les maux de Marie furent extrêmes; toutes les plaies que reçut Jésus dans son corps furent reçues dans le cœur de Marie : *Quot vulnera in corpore filii, quot spinæ pungentes, quot clavi perforantes, tot fuere in corde matris.* Toutes ces blessures furent dispersées et successivement reçues dans le corps du fils; l'amour les réunit toutes dans le cœur de la mère : *Vulnera in toto corpore sparsa, in tuo corde sunt unita.* Ces maux furent sans consolation : je me suis vu seul dans le pressoir, pourraient-ils dire l'un et l'autre, sans trouver personne qui daignât me soulager dans mes peines : *Torcular calcavi solus.* (*Isa.*, LXIII, 3.) Vous n'aviez plus, même Marie, un époux qui partageât votre tristesse; la mort l'avait enlevé; mais eût-il vécu, il n'était pas père de votre fils; seule vous lui aviez donné la naissance; ainsi réunissant la tendresse paternelle et maternelle, vous en étiez plus affligée, et vous l'étiez pour tous les deux : *Consolantem non inveni.* (*Psal.* LXVIII, 21.)

Le voilà donc, ce cher fils, abandonné à la fureur des bourreaux, il passe du jardin à la colonne, de la colonne au Calvaire, mourant de soif et de lassitude, couvert de plaies, nageant dans son sang; chaque instant aigrit ses plaies, personne n'y met d'appareil; un fer homicide va trancher le cours d'une si belle vie, je le vois percer la victime! Jésus-Christ baisse la tête, il expire; que ne puis-je mourir avec lui. Repassons ces traits en détail.

Qu'ils furent tristes les adieux que se firent le fils et la mère, avant la passion! Jonathas et David, unis par les liens de l'amitié la plus étroite, sont obligés de se séparer, baignés de larmes, l'un de l'autre, après les protestations les plus tendres; ils se disent adieu pour la dernière fois, plus par des sanglots que par des paroles. O vous! que la nature et la grâce, que l'amour et la vertu avaient colés l'un à l'autre, selon l'expression de l'Ecriture, vous pouviez bien dire avec le prophète : Mon cœur m'a abandonné : *Cor meum dereliquit me.* (*Psal.* XXXIX, 13.) Ah! mon fils, lumière de mes yeux, bâton de ma vieillesse; la mère de Tobie eût-elle autant que moi de regret à former, lorsque le retour du frère de son fils alarmait si fort sa tendresse? C'en est donc fait, je vous perds, la mort va répandre sur vous ses cruelles ombres; je ne verrai plus ce visage plein de beauté, je ne jouirai plus de votre céleste conversation, je ne recevrai plus vos divines caresses : en vous perdant, je perds tout; je puis bien mieux dire avec ce roi infortuné, à qui le prophète arrachait la couronne et la vie : Cruelle mort! est-ce ainsi que tu me dépouilles de tout? Est-il quelque chose, ou dans le ciel ou sur la terre, qui puisse me dédommager de votre perte, et me consoler de votre absence? Que puis-je désirer que vous? N'est-ce pas assez de vous perdre, faut-il encore aux douleurs de la privation ajouter l'horreur des supplices? Ah! si on ne vous enlevait que pour vous porter sur un trône, j'offrirais mon corps même pour vous y servir de degré; mais je vous vois passer de ma maison dans un cachot, de mes bras entre les mains des bourreaux, de mes embrassements à la mort; mère infortunée! il a fallu un miracle pour la faire survivre à tant d'assauts : *Non potuit nisi per miraculum, tot cruciatus sentire.*

A peine Jésus-Christ est-il remis de la tristesse mortelle qui lui a fait suer le sang, que des soldats, conduits par le traître disciple, le saisissent et l'amènent captif à Jérusalem. Le bruit public n'apprit que trop à la mère désolée la trahison de Judas, les blasphèmes de Caïphe, le soufflet du soldat, les insultes d'Hérode, le déchaînement du peuple. Cruelle nuit! Jamais malade à l'extrémité en passa-t-il de plus douloureuse? Quel trouble ne causait pas coup sur coup, dans son cœur, ces tristes nouvelles! Mais avait-elle besoin qu'on lui en fît le détail? Un secret pressentiment, ou plutôt une révélation expresse, lui en traça le plus vif portrait; son esprit et son cœur suivaient son fils pas à pas. C'est alors que, comme lui, accablée jusqu'à la mort d'ennui, de douleur et de crainte, elle demanda d'être délivrée de ce calice, ou plutôt de le boire seule tout entier, et, la charité prenant le dessus, elle se soumit à la volonté du Père céleste. Ah! s'il était permis de lever le voile que le silence de l'Evangile a répandu sur les actions de Marie, nous la verrions prosternée contre terre, priant à diverses reprises, baignant la terre d'une sueur de sang. Quelle fut la désolation de la ville de Silo, lorsqu'on y apprit la défaite de l'armée, la mort des enfants d'Héli et la prise de l'arche? Ce n'étaient pas des plaintes, c'étaient des hurlements : *Ululavit omnis civitas* (*I Reg.*, IV, 13.) Le grand prêtre tombe à la renverse et se casse la tête, sa belle-fille est tout à coup saisie des douleurs de l'enfantement; mais, peu sensible à la naissance de son fils, elle n'est occupée que de sa douleur : Vous vous appellerez Ichabod, dit-elle, pour marquer la funeste époque où vous reçûtes le jour : *Translata es, gloria domus Israel, quia capta est arca Dei.* (*Ibid.*, 21.)

Ce n'était pas assez pour une mère si tendre de n'être instruite que par le bruit public ou par la révélation; pouvait-elle ne pas suivre son fils au Thabor? L'humilité lui persuadait aisément qu'elle était indigne de partager sa gloire; mais l'amour lui permettait-il de ne pas partager ses opprobres et ses douleurs? Elle vole après lui, elle cherche

de toutes parts, et, comme l'épouse des *Cantiques*, on a beau la traiter rudement, est-elle sensible à d'autres maux qu'à ceux de son bien-aimé? Elle en demande à tout le monde des nouvelles: *Num quem diligit anima mea vidistis?* (*Cant.*, III, 3.) Elle le rencontre plusieurs fois dans les rues, quand on le traîne à divers tribunaux. Enfin elle le voit attaché à la colonne, au milieu des bourreaux, qui déchargent sur lui une grêle de coups de fouet: c'était pour la première fois qu'une vierge, dont la modestie dirigeait tous les pas, avait vu faire des exécutions. Quel spectacle! Un inconnu, un scélérat, expirant sous les coups, arracherait des larmes aux yeux les plus barbares; c'est un innocent, c'est son Fils, c'est son Dieu. Le sang coule à gros bouillons, la terre en est inondée, les bourreaux en sont couverts; il rejaillit sur la Mère, plus accablée mille fois que si les coups tombeaient sur elle; prête à se mettre à sa place, heureuse de le sauver au prix de ses jours. Ah! mon fils Joseph, dit le patriarche Jacob, une bête féroce vous a donc dévoré; votre robe ensanglantée ne m'annonce que trop vos malheurs et les miens. Ah! mon Fils, disait Marie, j'ai vu de mes yeux, non pas votre robe sanglante, mais votre corps déchiré, non par une bête féroce, mais une foule de lions et de tigres vous dévorer à l'envi.

Bientôt donné en spectacle à tout le peuple, il en devient le jouet. Marie le voit comme les autres, ou plutôt bien autrement que les autres, sur ce balcon où Pilate l'expose; elle entend les cris tumultueux du peuple, qui demande sa mort, et les témoignages éclatants que le juge rend à son innocence; tour à tour accablée et soulagée, elle voit les efforts que fait la malignité pour le perdre, et ceux que fait un reste de justice pour le sauver. Semblable à un homme à la merci de la tempête, tantôt englouti dans les ondes, tantôt repoussé sur le rivage, qui voit successivement le port se montrer et s'évanouir, cette alternative d'espérance et de crainte fait de son cœur une mer orageuse où elle se brise mille fois: *Subversum est cor meum in memetipsa.* (*Thren.*, I, 20.) Le voilà cet homme: *Ecce homo* (*Joan.*, XIX, 5); à quels traits le pourrez-vous reconnaître, mère affligée? Votre Fils est le plus beau des enfants des hommes, ses yeux sont beaux comme ceux de la colombe; *Oculi tui columbarum* (*Cant.*, I, 14); ses joues sont vermeilles et agréables, sa tête est précieuse comme l'or: *Caput ejus sicut aurum optimum.* (*Cant.*, V, 11.) Celui-ci a les yeux noyés dans les larmes, ses joues sont couvertes de crachats, sa tête est couronnée d'épines; il n'a ni figure ni beauté, il ressemble à un lépreux: *Non erat ei species neque decor.* (*Isa.*, LIII, 2.) Ce n'est donc pas votre Fils? Ah! je ne le méconnais pas; quelque défiguré qu'il soit, je ne saurais m'y méprendre. Est-il de voile que l'amour ne perce? Ses plaies mêmes me l'annoncent, j'y découvre l'amour infini qui le livre à tout pour le salut des hommes. Recevez, mon Fils, mes hommages; qu'ils réparent, s'il est possible, les outrages que vous recevez. Vivez, régnez dans mon cœur; qu'il vous serve encore d'asile dans cet abandon général; vous y vivez plus que moi-même: *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* (*Galat.*, II, 20.)

Condamné à la mort, et chargé d'une pesante croix, on le traîne au Calvaire. Serait-il du moins permis à Marie de le suivre et de le soulager? Accompagnée de quelques femmes, et plus empressée que toutes, pourra-t-elle se faire jour jusqu'à lui à travers les gardes? Fut-il jamais de chemin plus rude pour l'un et pour l'autre? Chaque pas aigrit leurs douleurs, ils succombent sous le poids de la croix. Que d'injures, de blasphèmes, de mauvais traitements! Il semble que le démon triomphant le traîne attaché à son char; mais attendons un moment, Dieu saura bien rendre justice. David fugitif, montant nu-pieds le mont des Olives, vit du moins ses fidèles sujets prendre sa défense, prêts à punir l'insolent qui le poursuivait; mais personne ne parut ici pour venger le nouveau David, à qui une troupe barbare, plus insolente que Semei, fait souffrir les derniers outrages. Et quelle vengeance eût accepté le plus doux des hommes, qui ne souffrait que pour les sauver tous? En vain Marie arrose le chemin de ses larmes, en vain baise-t-elle les sacrés vestiges de son Dieu; semblable à la veuve de Naïm, elle suit son Fils au tombeau, plus malheureux qu'elle. La foule qui l'environne, loin d'y venir pour lui faire honneur, n'y paraît que pour l'insulter. Personne ne vient essuyer ses pleurs et lui rendre son bien-aimé, comme son Fils avait fait à la veuve: *Noli flere.* (*Luc.*, VII, 13.) On ne lui laisse pas même porter la croix avec lui, cet honneur est déféré à un étranger; elle ne peut lui offrir qu'une compassion stérile, qu'il refuse même d'accepter: *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* (*Luc.*, XXIII, 28.)

Enfin, il est attaché à la croix, les clous percent ses mains sacrées, les vallées des environs retentissent des coups de marteau; fer sacré que l'amour enfonçait dans le cœur de la Mère en même temps que les bourreaux perçaient les membres du Fils; vous fîtes deux plaies à la fois, auteur de la mort de l'un et des douleurs de l'autre; lequel des deux blessâtes-vous plus cruellement? Quelle différence entre la crèche de Bethléem et le Calvaire? Là elle entendait les cantiques des anges, ici elle entend les blasphèmes des soldats; une étoile nouvelle dissipait les ténèbres qui environnaient le berceau d'un Dieu, les astres perdent leur lumière au lit de ses douleurs; les bergers rendent hommage à sa naissance, les voleurs maudissent sa mort; des rois, par leurs présents, reconnaissent sa divinité cachée, les magistrats, par leurs arrêts, condamnent son innocence: vous le portez, Marie, entre vos bras, vous essuyez ses larmes, vous le nourrissez de votre lait, aujourd'hui il est attaché à la croix; vous ne pouvez ni soulager

sa soif, ni arrêter son sang, ni bander ses plaies : ne m'appelez plus *Noémi*, c'est-à-dire belle, mais appelez-moi *Mara*, c'est-à-dire amère, parce que le Seigneur a rempli mon cœur d'amertume : *Amaritudine me replevit Dominus.* (*Ruth*, I, 20.) Ainsi les mères des innocents virent un soldat barbare plonger le poignard dans le sein de leurs enfants, dont le seul crime était d'avoir vu le jour : hélas ! cependant conçus dans le péché originel, exposés à se rendre coupables mille fois dans leur vie, trop heureux qu'une mort prématurée vînt moissonner ces fleurs naissantes avant que le monde eût terni leur beauté ; mais votre fils, aimable Rachel, avait-il d'autre péché à expier ou à craindre que ceux des hommes pour lesquels il daignait mourir ? pouvez-vous par trop de gémissements en déplorer le trépas : *Rachel plorans filios suos.* (*Matth.*, II, 18.)

On élève ce bois infâme, suspendu par des clous, abandonné aux secousses et aux balancements de la croix agitée ; est-il quelque chose de comparable aux souffrances de Jésus-Christ, que les douleurs de la Mère ? Il y vécut trois heures dens une agonie mortelle ; sa Mère le voit, elle en est vue ; quel spectacle pour tous les deux, que les maux qu'ils souffrent et ceux que mutuellement ils se causent ! *Cruciat te dolor tuus, sed non minus dolor ejus, doles et condoles, pateris et compateris.* (LUDOLPH., *De vit. Christ.*, ch. 5.) Marie demeure immobile au pied de la croix, telle par une constance digne des éloges du Saint-Esprit, la pieuse Vespha demeure sept jours auprès du corps des enfants de Saül, égorgés par les Gabaonites ; Agar moins courageuse s'éloigne de son fils Ismaël qu'elle voit près d'expirer : non, dit-elle, je ne saurais être témoin de ses derniers soupirs : *Abiit dicens: Non videbo.* (*Gen.*, XXI, 16.) L'Evangile peint la sainte Vierge comme d'abord éloignée de la croix ; en effet, ce ne fut que par bien des efforts qu'elle peut enfin percer la foule du peuple, des soldats et des bourreaux qui l'environnaient ; entendit-elle moins les coups de marteau, les insultes et les blasphèmes ? Vit-elle moins élevé sur la croix cet objet exposé à tous les regards ? Les oreilles, les yeux de l'amour savent tout rapprocher ; elle arrive enfin au pied de la croix, elle y persévère avec courage : *Stabat juxta crucem* (*Joan.*, XIX, 25) ; une prompte mort eût été trop douce pour tous les deux, ils meurent au milieu des supplices sous les yeux l'un de l'autre, lentement et à petit feu ; ce que la cruauté la plus raffinée peut imaginer pour aigrir tous les tourments et en prolonger la durée, justice divine ! vous le leur fîtes éprouver ; vous fîtes ce que la vengeance suggéra à Nabuchodonosor, pour punir Sédécias dans ses enfants : *Jugulavit in oculis ejus.* (IV *Reg.*, X, 14.)

Lorsque dans le cours ordinaire de la nature la mort a été précédée d'une longue maladie, on y a été préparé insensiblement; [illegible] par ses approches, on est moins frappé de ses coups ; plus d'une fois on a eu la satisfaction d'adoucir les peines du malade et de lui marquer sa tendre compassion, on lui rend les derniers devoirs, on exécute ses dernières volontés : faible consolation, vous fûtes refusée à Marie ; un orage subit la jette dans l'abîme de la tristesse ; inutile spectatrice de tant de tourments, à peine lui laisse-t-on la liberté d'arroser la croix de ses larmes et de recueillir les dernières paroles d'un fils si cher ; hélas ! ces dernières paroles même ne font qu'augmenter sa désolation ; en vain demande-t-il grâce pour ses ennemis, en vain promet-il le paradis au bon larron. Judas et la plupart des hommes en sont-ils moins réprouvés ? Ce sang si précieux leur est inutile. En vain demande-t-il à boire, on ne lui donne que du fiel, du vinaigre ; en vain réclame-t-il le secours du Père céleste : il en est abandonné ; il met saint Jean à sa place, et donne à sa mère l'étranger pour le Fils, le disciple pour le maître, la créature pour le Créateur : quelle substitution ! quel échange ! S'il est vrai que de tous les hommes ce disciple chéri est le plus digne par sa pureté de cet héritage et qu'il y répondra parfaitement par son zèle, tout cela remplace-t-il un Fils et un Dieu ? Enfin elle apprend, par ses derniers cris, que tout est consommé, qu'il n'attend plus que le dernier souffle. Que vous payâtes cher, à sa mort, la joie de votre maternité et le privilége de l'avoir enfanté sans douleur ; jamais enfantement causa-t-il des douleurs aussi vives : *Ubi dolores ut parturientis* (*Jerem.*, XXII, 23) ; l'aimable Rachel perdit la vie en la donnant à Benjamin : ah ! mon fils, vous vous appellerez Benoni, c'est-à-dire le fils de ma douleur ; puis-je conserver la mienne en voyant finir la vôtre, Benoni : *id est filius doloris.* (*Gen.*, XXXV, 18.)

Il pousse enfin le dernier soupir, et Marie, supérieure à sa douleur mortelle, toujours constante au pied de la croix, jusqu'à ce qu'on l'en eût détaché, reçoit entre ses bras les précieux restes d'un Homme-Dieu, comme la Sunamite reçoit son fils sur ses genoux et le présente au prophète. De quels torrents de larmes n'arrosâtes-vous pas, Vierge sainte, et avec quelle tendresse n'embrassâtes-vous pas ce corps adorable que l'amour avait défiguré? Ah ! mon Fils, que ne puis-je racheter vos jours au prix des miens : *Quis mihi det ut moriar pro te, fili mi.* (II *Reg.*, XVIII, 33.) En vain donné au monde par une miséricorde infinie, fûtes-vous, par un miracle unique, le fruit d'une virginité dont ni la fécondité ni le mariage ne diminueront l'éclat : en vain par mes soins une fuite précipitée en Egypte vous déroba au glaive meurtrier ; en vain nourri de mon lait, entretenu par mes travaux, je vous ai vu croître en âge et en sagesse ; en vain vous êtes-vous sauvé cent fois de la main de vos ennemis ; combien de légions d'anges voleraient à votre secours au moindre signe de votre volonté? Vous n'échapperez point à une justice inexorable, qui décharge sur vous toutes ses rigueurs ; ces yeux, dont les tendres feux ont si souvent blessé

mon cœur, les voilà éteints; cette bouche, si souvent collée sur mon sein, la voilà fermée; une pâleur livide vient de se répandre sur ce beau visage, et un froid mortel sur tous ces membres, je ne vois plus que les restes déchirés de ce corps sacré, formé dans mes entrailles, et si souvent porté entre mes bras; Ah! ne me regardez plus, j'ai perdu toute ma beauté: *Nolite me considerare, quod fusca sim.* (*Cant.*, I, 5.); le bel astre qui vient de s'éteindre m'a défigurée par les ténèbres, comme il m'avait embellie par ses rayons: *Quia decoloravit me sol.* (*Ibid.*)

Vous mourez, mon Dieu; la nature étonnée ne connaît plus ses anciennes lois, la terre s'ébranle, les pierres se brisent, le voile du temple se déchire; le soleil, effrayé de l'atrocité des forfaits, cache ses rayons; les morts, jusque dans leur tombeau, sentent le prodige de la mort d'un Dieu; rendus à sa voix, ils viennent en adorer le spectacle, en admirer les effets. Faibles images des agitations du cœur de Marie! Etres insensibles, vous ne connaissiez pas celui dont vous semblez porter le deuil, et il était gravé dans le cœur de Marie par les mains de l'amour. Sages du siècle, vous pensiez que le Dieu de la nature souffre, ou que le monde va être renversé; oui le Dieu de la nature est mort dans les supplices; sa mère est aux abois par les douleurs; et par les mérites de l'un et les prières de l'autre, le monde va être saintement renversé; de nouveaux cieux, une nouvelle terre vont s'élever sur les ruines de l'ancien monde; voyez, admirez Marie qui, avec le secours de Joseph d'Arimathie, embaume le corps de son Fils, l'enferme dans un tombeau: Fils aimable, je vous appelle en vain, le tombeau dérobe à mes regards ces chères dépouilles; que ne puis-je en être avec vous l'habitante, ce séjour d'horreur me serait plus précieux que les palais des rois. Mais mon cœur, inséparablement uni à son bien-aimé, y est enseveli avec vous: *Cum Christo consepulti estis* *Rom.* VI, 4.). Oh terre! qui exerçant vos droits sur les autres hommes, rentrez en possession du limon qui les forma, respectez ce corps adorable: formé d'une substance que le péché originel ne souilla jamais, serait-il livré à la pourriture? *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.* (*Psal.* XV, 10.)

Pendant les trois jours de cette espèce de veuvage, qui se passèrent depuis la mort jusqu'à la résurrection du Fils de Dieu; Marie, abandonnée de tout le monde et livrée à toute sa douleur, ne se nourrit plus que du pain des larmes: les aliments perdent pour elle leur saveur, le sommeil fuit ses paupières, la lumière du jour l'importune, elle cherche son bien-aimé comme l'épouse au milieu d'une sombre nuit. Tout est sourd à sa voix: *Quæsivi per noctem quem diligit anima mea.* (*Cant.*, III, 1.) Les ennemis de son Fils triomphent, ses disciples s'éloignent, ses amis se détrompent, les plus indifférents se déclarent contre lui; enfin, dit-on, ses crimes sont avérés, une sentence juridique les constate; peut-on avoir été si longtemps la dupe d'un imposteur et d'un scélérat? Ah! Marie, quand viendra le moment où, vainqueur de la mort, il se montrera dans la gloire qui lui est due. Oh cieux! ouvrez-vous et faites pleuvoir le juste; terre! faites-le germer; le cerf altéré ne court pas avec plus d'ardeur après les sources d'eau vive.

Aussi le prophète ne trouve rien de comparable à la douleur de Marie; à qui vous comparerai-je, fille de Sion? *Cui assimilabo te, virgo, filia Sion.* (*Thren.*, II, 13.) Votre douleur est semblable à une vaste mer; autant que l'étendue et la profondeur de l'Océan surpasse celle des fleuves, autant votre tristesse l'emporte sur celle de toutes les créatures; les autres douleurs sont partagées, elles sont légères par la diversité et la médiocrité des objets; les biens, les plaisirs, les honneurs, la vie, tout est réuni dans votre Fils, vous souffrez tout en lui; tous les fleuves entrent dans cette mer immense: *Omnia flumina intrant in mare* (*Eccle.*, I, 7.) La profondeur en retrace les abîmes, les agitations en renouvellent les orages, l'image des tourments de votre Fils y fait voir mille monstres. Vos consolations, vos ressources, vous-même, vous vous y brisez à mille écueils, vous y êtes perdue et engloutie: *Magna velut mare contritio tua.* (*Thren.*, II, 13.) Vos maux ne sauraient être soulagés. Supérieurs aux remèdes humains, ils ne sauraient en recevoir de la créature: le céleste médecin, qui seul pourrait les adoucir, est lui-même sans consolation, il expire: que dis-je, il expire pour vous, il cause toutes vos douleurs. Qui peut les soulager? Oh! vous tous qui passez par ce chemin, regardez attentivement, et voyez s'il y eut jamais de douleur pareille à la mienne. Ajoutons avec confiance: Voyez si au milieu de tant de douleurs il y eut jamais de vertu pareille à la mienne: ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si Marie n'était qu'une mère ordinaire, sensible sans doute à la douleur, nous plaindrions avec elle la perte d'un Fils si cher; mais comment remplir les devoirs de l'humanité? Nous nous bornerons à mêler nos larmes aux siennes: si Marie n'était qu'une sainte ordinaire, nous regarderions sans doute avec vénération les vertus héroïques qui sanctifièrent ses peines; mais nous nous renfermerions dans un culte commun avec les autres héros dont nous célébrons la pénitence; mais la Mère d'un Dieu n'est ni une mère ni une sainte ordinaire: ses vertus et sa dignité l'élèvent au-dessus de tout. Cette connaissance éminente de la Divinité puisée dans les lumières du Verbe incarné, dans son sein; cet amour éminent de la Divinité allumé par les flammes du divin Esprit dont l'opération la rendit féconde; cette grâce digne de la Divinité, dont un ange lui annonça qu'elle était remplie, voilà à quelle balance il faut peser la douleur, l'esprit de son sacrifice.

Une âme élevée sent mieux qu'une autre la grièveté des outrages faits au Très-Haut, parce qu'elle connaît mieux la grandeur suprême. Un ministre d'Etat et un homme de la lie du peuple ont-ils les mêmes idées d'un crime de lèse-majesté? Pénétré de respect pour les dignités du trône dont il a l'honneur d'approcher, l'un est saisi d'horreur pour un attentat que l'autre voit avec indifférence; une âme sainte aime trop Dieu, le connaît trop pour n'être pas blessée au vif des moindres offenses; David en séchait de douleur : *Tabescere me fecit zelus meus* (*Psal.* CXVIII, 139); Elie en tombait en défaillance: *Petivit anima sua ut moreretur.* (III *Reg.*, XIX, 4.) Saint Paul ne parle des anéantissements du Verbe qu'en homme transporté; c'est une folie pour les juifs, un scandale pour les gentils, et le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu: *Dei virtutem et sapientiam.* (I *Cor.*, I, 24.) Mais le prophète, quoique éclairé du Saint-Esprit, saint Paul, quoique élevé au troisième ciel, connaîtront-ils Dieu aussi parfaitement que sa Mère.

Que devaient penser les anges à la vue d'un Dieu mourant? Tout impénétrable qu'est pour nous un mystère, j'ose dire qu'il est mille fois plus incompréhensible pour eux, parce qu'ils sentent mille fois mieux que nous la disproportion de ces deux objets. Ces intelligences sublimes et ornées, interdites, confondues, accablées, trouvaient-elles de termes assez forts, pouvaient-elles verser de larmes assez amères pour peindre l'impression d'étonnement et de douleur que fit sur elle le spectacle de la mort d'un Dieu? *Angeli pacis amare flebunt.* (*Isa.*, XXXIII, 7.) Les anges en furent si étonnés qu'une partie d'entre eux, révoltée sur la proposition qui lui en fut faite, refusa d'adorer un Dieu anéanti, et mérita par son orgueil d'être précipitée dans les abîmes, tandis que les héroïques efforts de la foi de saint Michel lui méritèrent la couronne. Ah! si les chérubins se couvrent de leurs ailes, ne pouvant soutenir l'éclat de sa majesté, comment soutiendront-ils la vue de ses souffrances, plus étonnés de l'ignominie de la croix qu'éblouis des rayons de sa gloire? Le ciel en fut saisi d'horreur, l'éclipse du soleil ne fut qu'une faible image de la surprise que causa un Dieu mourant; quelles durent donc être la surprise et la douleur de la Reine des anges? Eclipsez-vous, lumière des chérubins, éteignez-vous, ardeurs des séraphins, les lumières mille fois plus pures, son amour mille fois plus ardent, comment lui peignaient-ils, comment détestaient-ils le plus horrible des parricides?

Oui, Marie, je le dis sans crainte, vos douleurs doivent être appelées des douleurs divines, et divines par la main qui vous frappe; Dieu ne confie pas à des mains étrangères un martyre si supérieur à tous les autres, il en est lui-même l'exécuteur; divines par leur excès, une force divine pouvait seule le soutenir; une vertu divine pouvait seule en mériter la récompense divine, par la manière incompréhensible dont la main de Dieu agissait; roue, échafauds, brasiers, vous n'exprimez que faiblement ces tourments divins : *Mirabiliter me crucias.* (*Job*, X, 16.) Divines par le trésor divin, dont la perte l'afflige; c'est un Dieu, sa peine imite la peine d'Adam, et fait de son cœur un enfer; un Dieu semble l'avoir abandonnée : ce qu'elle ressent d'autant plus vivement qu'elle l'aime davantage; mais en même temps unie à son Dieu, comme son Fils dans son agonie, elle y porte le paradis. Divines par la personne divine qui en est l'objet, c'est Dieu seul; le mal de Dieu devient le sien, les intérêts de Dieu furent les siens: *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* (*Psal.* LXVIII, 10.) Divines par le motif divin qui la soutient; c'est l'amour de Dieu, cet amour pur a seul exprimé ses larmes, et enfonça le trait dans son cœur; tout part de la main de l'amour : *Erat patiens divina;* divines par l'intérêt personnel que Dieu y prend, l'amour filial, l'amour maternel leur rendent tout propre, le même glaive les perce tous deux; si la miséricorde les rend l'un et l'autre sensibles à nos maux, ils peuvent dire avec le prophète : *Languores nostros ipse tulit.* (*Isa.*, LIII, 4.) Touchez le fils, touchez la mère, c'est par une plaie commune, blessez l'un et l'autre à la prunelle des yeux: *Tangit pupillam oculi mei.* (*Zach.*, II, 8.)

Divine surtout, parce qu'en même temps que Dieu la frappe, elle se frappe elle-même, elle frappe son Fils. Admirons, 1° comment elle se prépare à ce double sacrifice par la vertu; 2° comment elle y contribue par sa soumission; 3° comment elle l'exécute par son courage; ainsi, doublement prêtresse et victime, elle exerce sur deux objets son sacré ministère.

1° Héroïsme de ses vertus, que ces souffrances sont différentes des nôtres; l'homme souffre sans mérite, il s'afflige sans raison, il se livre à la tristesse avec excès; douleur naturelle dans son objet et ses motifs, douleur basse dans ses soulagements et ses faiblesses, douleurs souvent criminelles dans son murmure et son dépit; les douleurs de Marie, par la sainteté de ses vues, sont des douleurs surnaturelles par la noblesse de ses sentiments, sont des douleurs héroïques par la liberté de sa soumission, sont des douleurs divines; tout les rend dignes de la sainteté de sa personne, et de la dignité de leurs objets; quelques bornes que l'évangéliste se prescrive dans le détail qu'il en fait, il en dit assez pour la faire admirer; elle n'est pas moins grande dans les opprobres, dans la gloire, souscrivant à la sentence qui condamne son fils, qu'en se rendant à l'invitation de l'ange qui annonce son Incarnation; sur le trône, au pied de la croix, Marie est toujours sa Mère.

Quelle foi divine sur le Calvaire, quand on lui annonça le mystère de l'Incarnation! La qualité d'un ange qui lui parlait donnait du poids à ses oracles; la dignité de Mère de Dieu qu'on lui promettait était assez glo-

rieuse pour se faire aisément croire; on trouve aisément vraisemblable ce qu'on a intérêt de voir réel; mais, hélas! un Dieu, un Fils sur une croix, combattent également l'intérêt, la raison, la nature; les fouets, le gibet sont-ils l'apanage d'un Dieu; les crachats sont-ils la pourpre, et les épines sa couronne. Si bientôt la terre tremblante, le soleil obscurci doivent rendre témoignage à votre dignité, que vous le faites longtemps attendre, que cet intervalle critique donne à une foi chancelante de violentes secousses; montrez-vous, grand Dieu, vous n'êtes que trop caché; faut-il que cette foule de miracles qui ont rempli toute la terre de votre nom, s'évanouisse lorsque notre foi et notre vie en ont le plus grand besoin? Quand ferez-vous usage de votre puissance, si elle ne met à couvert votre personne de la fureur de vos ennemis, et notre faiblesse de la fureur des nôtres? Le reproche des pharisiens ne paraît que trop bien fondé: *Alios salvos fecit.* (*Marc.*, XV, 31.) Ah! Vierge sainte, vous avez su tout croire; si vous êtes heureuse d'avoir connu un Dieu dans une crèche, l'êtes-vous moins de l'avoir connu sur une croix? vous avez adoré le soleil de justice dans ses plus grandes éclipses, comme dans son midi le plus brillant, les yeux de votre foi ont soutenu l'éclat de sa gloire et percé la plus sombre nuit de la mort: *Beata quæ credidisti!* (*Luc.*, I, 45.)

Quelle humilité divine! elle avoue le titre de Mère, quand il n'est pour elle qu'une source de confusion. Cette qualité est douce quand un fils fait la gloire de ses parents; on porte volontiers entre ses bras celui devant qui tout genou fléchit; on se tient avec plaisir au pied de la crèche, quand on y reçoit les hommages des anges, les trésors des rois, les présents des bergers; on se montre avec joie au milieu des malades guéris qui, attentifs à plaire à leur Libérateur, s'empressent à lui annoncer sa Mère: *Ecce mater tua* (*Joan.*, XIX, 27); et s'écrient: *Heureux le sein qui vous a porté, les mamelles qui vous ont allaité* (*Luc.*, XI, 27); mais ne percer une foule de soldats que pour aborder un Fils proscrit, n'approcher de la croix que pour être témoin des outrages dont on l'accable, ne se voir annoncer que comme la mère d'un criminel; l'humilité de Marie pouvait seule supporter ce profond anéantissement; elle a eu plus de part aux opprobres qu'aux souffrances de Jésus-Christ; elle partage ses douleurs par compassion; mais l'ignominie devient personnelle; elle ne fut pas moins, elle fut encore plus la mère des opprobres que la mère des douleurs. Ah! que n'ensevelissez-vous dans votre maison la honte de votre famille! Cherchez à la bonne heure votre fils dans le temple, il y enseigne les docteurs. Suivez-le aux noces de Cana, il y opère des miracles. Mais le Calvaire est-il votre place? Pourquoi vous flétrir avec lui par votre présence et vos larmes? Tous les apôtres l'abandonnent: Pierre même désavoue avec serment un maître dont il ne peut plus, avec honneur, se dire disciple. Ah! mon Fils! mon cher Fils! loin de rougir de votre supplice, que ne puis-je en porter seule toute la honte! Quelle gloire pour moi d'être l'opprobre des femmes, comme vous êtes l'opprobre des hommes: *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.*

Quelle confiance divine! Hélas! elle avait fondé sur lui toutes ses espérances, et le voilà qui se meurt! N'était-ce pas assez que, sans ressource pour la fortune, j'eusse traîné mes jours dans l'indigence et l'obscurité? N'était-ce pas assez de n'avoir vu que des ennemis, de ne voir que déchirements dans la Synagogue et dans le peuple? Fallait-il encore perdre mon Fils? Il n'est plus! et avec lui tout s'évanouit! Désormais abandonnée de tout le monde, ou tout au plus confiée à l'incertaine tendresse d'un disciple qui, n'ayant plus de maître, oubliera bientôt la mère de celui dont il éprouve l'infidélité! Les autres disciples seront-ils plus fidèles? et qu'annonce leur lâche désertion? On les entendra, allant à Emmaüs, se dire avec amertume (*Luc.*, XXIV, 21): Nous espérions que, par la résurrection qu'il nous avait promise, il établirait le royaume d'Israël, et nous ne voyons aucun effet de ses promesses. Mais que tout le monde tienne cet injurieux langage, que tout cesse d'espérer en lui, moi seule inébranlable j'espérerai contre toute espérance, j'espérerai la résurrection et la gloire, j'espérerai en souscrivant à sa mort, et le bras levé pour le percer, je saurai faire de sa croix et de son tombeau le plus solide fondement de ma confiance: ces membres glacés, ce sang répandu, ce corps déchiré, ce ténébreux tombeau en ranimeront toute l'ardeur et la fermeté: *In hoc ego sperabo.* (*Psal.* XXVI, 3.)

Quelle patience divine! Ainsi Marie parlait-elle au pied de la croix: je me trompe, par un courage encore plus rare, elle ne parlait pas. Elle ne croit que par sa patience son divin sacerdoce, et sur elle-même, et sur son Fils; elle entrait dans tous les sentiments qui firent son adorable testament, et par une parfaite conformité, elle souffrait comme lui en silence: *Jesus autem tacebat.* (*Matth.*, XXVI, 63.) La souffrance est comme le bien de la créature: tout le reste appartient à Dieu: c'est alors seulement qu'elle donne du sien. En connaître le prix, l'aimer, la désirer pour Dieu, la recevoir en silence, voilà le plus pur hommage que l'homme peut offrir à Dieu. Que le silence de Marie est éloquent! qu'il dit de grandes choses! Entrons avec respect dans ce sanctuaire, perçons le voile sacré qui nous en couvre les merveilles: c'est là qu'elle accepte la qualité de mère des hommes, qu'elle s'immole à la divine justice et qu'elle demande leur salut avec des gémissements ineffables; c'est là qu'elle pardonne aux bourreaux et à la Synagogue la mort de son Fils; c'est là qu'elle adore, qu'elle aime, qu'elle remercie, qu'elle pratique les plus héroïques vertus. C'est un spectacle digne de Dieu, qu'une âme juste aux prises avec l'adversité, qui

sacrifie tous ses intérêts. Quel spectacle ne lui offrit donc pas la plus sainte des créatures, plus affligée que tous les martyrs, en qui la croix et la grâce se disputaient le chef-d'œuvre de la patience et des souffrances! Au milieu d'un déluge de maux, vous n'entendez sortir de sa bouche aucune plainte; vous ne la verrez pas abattue et renversée par l'effort de la douleur : ces faiblesses échappèrent au plus patient des hommes, quand il apprit la mort de ses enfants : *Cecidit Job prorsus in terram;* mais Marie est supérieure à tout : je la trouve toujours debout, dit saint Ambroise, armée d'un courage inébranlable, d'une constance à toute épreuve : *Stantem lego, cadentem non lego.*

La sainteté de Marie fut une espèce de compensation des crimes énormes qui se commirent alors : Judas trahit son maître, Marie le fait régner; Pierre le renie, Marie le confesse; Caïphe le blasphème, Marie l'adore; Hérode le méprise, Marie le loue; le peuple se déchaîne contre lui; Pilate le livre à la mort, Marie le suit à la croix, elle réunit la fidélité, l'amour, l'équité, le zèle que devraient avoir tous les autres. Le sacrifice d'un Dieu dédommagea la justice divine des crimes de tous les hommes; les hommages de Marie dédommagent le Sauveur des outrages des juifs; elle lui vaut tout un monde, dans la défection générale des disciples; elle soutient toute l'Eglise; elle en est déclarée la Mère; elle en est la protectrice et le modèle.

2° La soumission parfaite aux volontés de Dieu : second glaive qui immole la Mère et le Fils; pour éloigner de l'esprit des juifs, jusque dans les moindres choses, toute idée de cruauté, la loi leur défendait de faire mourir en un même jour la brebis et l'agneau; de faire cuire le chevrau dans le lait de sa mère; de prendre dans un nid la mère et les poussins. Oubliez-vous ici vos propres lois, ô mon Dieu! Votre justice fait mourir à la fois la plus tendre Mère et le plus digne Fils, sous ses yeux, par la main l'un de l'autre; mais en exigeant d'elle ce sacrifice, vous êtes dans son cœur pour la soutenir : *Deus in medio ejus non commovebitur.* (*Psal.* XLV, 6.) Pensons-nous que Dieu qui, par une sorte de respect pour elle, envoie un ange lui demander son consentement pour l'élever à la divine maternité, ne le lui ait point demandé pour lui faire subir l'humiliation la plus profonde. Elle devait, je l'ose dire, elle avait un droit légitime, plus qu'avant l'Incarnation, sur une personne qui lui appartenait à titre de fils. Combien son amour, son obéissance, ses faveurs avaient-ils rendu respectable ce titre de mère, après avoir été, pendant trente ans, soumis à ses ordres? Aurait-il disposé de sa personne, sans son aveu? Ah! j'entends! non pas un ange, mais Dieu même lui en faire la proposition, et Marie faire encore cette sainte réponse : voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini.* (*Luc.*, I, 38.)

Ah! Père céleste, pardonnez aux cruels persécuteurs, ils ne savent ce qu'ils font; j'aurais sans doute droit de vous présenter le sang d'Abel, qui crie vengeance, votre justice ne me le refuserait pas; mais pourrais-je désirer le châtiment, quand mon Fils demande grâce, quand il l'achète par sa mort? *Pater, ignosce illis.* (*Luc.*, XXIII, 34.) Vous avez soif, fontaine de vie, qui jaillissez jusqu'à la vie éternelle; que ne puis-je pour le toucher vous faire encore sucer ces mamelles qui, dans votre enfance, l'ont si souvent apaisée? Que ne puis-je comme les braves de David, à travers une armée, aller au prix de mes jours vous puiser de l'eau de la citerne de Bethléem? Je brûle moi-même de soif pour le salut du genre humain; je suis sa mère, mes entrailles sont émues à la vue de ses malheurs; personne n'est exclu de mes désirs, comme personne n'est exclu des vôtres; que ne ferais-je pas pour les sauver tous : *Sitio.* (*Joan.*, XIX, 28.) J'accepte, mon Fils, la qualité de Mère que vous me donnez pour tous les hommes en général, et pour votre bien-aimé disciple en particulier; j'en prendrai les sentiments, je leur en ferai sentir les effets, ma qualité fit leur bonheur quand vous vous incarnâtes dans mon sein, elle le sera encore par les grâces que je leur prépare. Ils vous sont chers, mon Fils, vous me les confiez, pourront-ils m'être indifférents? *Ecce mater tua, ecce filius tuus.* (*Ibid.*, XXVI, 27.) Père céleste, pouvez-vous abandonner la Mère et le Fils. *Deus, Deus meus,* etc. Hélas! mon Fils lui-même m'abandonne, il semble oublier que je suis sa mère, et ne me donne que le nom de femme : *Mulier*, tendre nom de mère, dernier gage de l'amour d'un fils, vous aurais-je perdu, aurais-je cessé de m'aimer, ou une tendresse attentive à tout a-t-elle voulu m'en épargner l'idée pour ne pas aigrir ma douleur? *Ne materna pium laceraret viscera nomen;* mais malgré cet abandon toujours fidèle, malgré votre rigueur, toujours soumise je remets mon âme entre vos mains; je fais plus, j'y remets celle de mon Fils, qui m'est mille fois plus chère que la mienne. Ainsi tout est consommé, votre volonté accomplie, le Fils et la Mère immolés l'un par l'autre : *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX, 30.)

Tous ces coups si héroïques partent de la main d'une vierge qui, plus forte que Judith et Débora, remporte par le glaive d'or la soumission, et sur l'enfer et sur elle-même une si parfaite victoire; aussi a-t-elle comme les autres et plus que les autres contribué à la mort de Jésus-Christ, puisqu'elle a eu plus qu'une autre part à ses mérites: à Dieu ne plaise que je porte ici quelque atteinte au privilége précieux que je crois si parfaitement de son exemption de tout péché originel, mais il n'y eut rien à expier dans une mère; toute belle et sans tache, à qui doit-elle cette glorieuse prérogative? Les mérites de la mort de son Fils ont prévenu un malheur qu'ils ont réparé. Dans les autres, c'est pour la rendre immaculée qu'il a versé tout son sang, elle fut le chef-d'œuvre de la ré-

demption. Elle a trouvé dans sa passion non pas un monde, mais un préservatif; non pas un baume pour guérir des plaies, mais un bouclier pour parer les traits : ah ! se peut-il que j'aie à me reprocher ce qu'il souffre, que j'aie enfoncé ces épines, ouvert ces veines, terminé ces jours ? Il m'est doux, mon Fils, de vous être redevable de tout; jamais retour ne fut plus juste, mais qu'il est triste d'acheter vos faveurs au prix de votre vie; jamais douleur ne fut plus vive, pourrais-je ne pas souscrire à des dispositions de providence pour moi si favorables? Mais dans le combat de mon amour et de mes intérêts, puis-je souscrire sans regret à des ordres pour moi si tristes ?

3° Elle consomme le sacrifice par la fermeté de son courage, elle l'exécute elle-même, non pas aux yeux des hommes, mais aux yeux du Seigneur, comme une prêtresse qui porte, par son acquiescement, le coup mortel à la victime sur le pas de l'ange qui vient consoler son Fils au jardin des Olives; elle a la force de le consoler et de lui demander sa mort à lui-même, que son silence ne vous trompe point les yeux : les cœurs ont un langage pathétique plus fort que toutes les paroles; elle avait fait depuis longtemps un sacrifice plus courageux que l'ancienne Anne; elle porte au temple ce nouveau Samuel pour le dévouer à la mort; on lui permet de le racheter pour un temps, mais il faut enfin qu'il périsse; plus courageuse que Jephté, elle l'immole sans se plaindre; ce n'est pas un vœu indiscret qui le mène à l'autel, le regret de la vie, le délai de l'immolation n'en ternissent pas le mérite; main si chère, êtes-vous donc destinée à lui percer le sein ; bouche si chère, êtes-vous condamnée à prononcer sa condamnation ? Vous qui lui donnâtes la vie, devez-vous en trancher le cours? N'était-ce pas assez que vous fussiez témoin de ses douleurs, que son sang se mêlât à vos larmes? Fallait-il encore le répandre? Affreux combat de la tendresse et de la vertu ! Amour divin que vous êtes impitoyable ! L'amour maternel armé par vos ordres doit-il aiguiser le glaive, allumer le bûcher, conduire la victime à la mort, frapper le dernier coup? Coup mutuel, mort réciproque, vous en frappez deux à la fois !

Tel le fidèle patriarche, condamné à tremper ses mains dans le sang de son fils, porte avec courage le fer et le feu; Abraham armé du glaive, Isaac sur le bûcher ; un fils soumis jusqu'à donner sa vie, un père obéissant jusqu'à la lui ravir, un jeune homme qui immole tous les plaisirs dans la saison où il commence de les goûter, un vieillard qui renonce à la douceur de se voir renaître dans un fils si longtemps attendu ; lequel des deux est le plus admirable ? quel assemblage de compassion et de cruauté, de courage et d'amour. Loin de se combattre, l'un sert à l'autre, l'amour arme la cruauté, la tendresse affermit le courage; juste ciel qui l'ordonnez ! Le cœur au prix de lui-même doit-il acheter son bonheur ? L'un fait le prix de l'autre, l'amour fait l'héroïsme du courage, le courage est le chef-d'œuvre de l'amour. Ainsi vous-même, grand Dieu, la proie de l'amour et de la justice ! Prêtre et victime tout ensemble, abandonné du Père céleste et de votre Mère, vous êtes vous-même armé contre vous; Abraham et Isaac furent moins à plaindre, il ne leur en coûta que la résolution et l'appareil du sacrifice, ils furent bientôt rendus l'un à l'autre. Quelle grâce à espérer pour Jésus et Marie ? Ils sont les premiers à se condamner à la mort: *Tradidit semetipsum* (*Ephes.*, V, 2); ils sont l'un et l'autre comme cet autel d'or sur lequel le feu sacré consumait une infinité de parfums, dont l'odeur agréable montait au trône du Dieu vivant ; jamais feu sacré plus précieux que la charité, jamais parfum plus agréable que le corps de Jésus et le cœur de Marie ; jamais odeur plus douce que leurs souffrances et leurs vertus.

Ecoutons cette pieuse Mère, parlant intérieurement à son Fils, et se portant à chaque mot le poignard dans le cœur; ah ! mon Fils, vous touchez à la couronne, le monde touche à son salut; vous savez combien je vous aime et ce que va me coûter votre mort. Mais mon amour même l'exige, il me sépare de vous, l'homme vous est trop cher pour ne pas le racheter à la gloire de Dieu ; que vous êtes grand dans vos maux ! Je lis vos victoires dans vos blessures, vos triomphes dans vos derniers soupirs. Ah ! mourez, mon Fils, que votre sang coule jusqu'à la dernière goutte; de quelle gloire il me couvre en rejaillissant sur moi ! Pourpre éclatante, vous valez les pierres précieuses. Frappez, bourreaux, ne l'épargnez pas, inondez le Calvaire de son sang; sang auguste, que je vous perds avec plaisir, ou plutôt que je vous gagne avec avantage pour une si belle cause ! Recevez, grand Dieu, cette victime pure, qu'elle passe de mes bras dans les vôtres. Illustre mère des Machabées, le paganisme vous admira, l'Esprit-Saint a fait votre éloge, les fastes du monde remplis de la gloire de votre nom, la transmettent aux siècles les plus reculés. Mère de sept martyrs, témoin, appui de leur martyre, vous avez été sept fois martyre, dit saint Augustin; vous teniez ce même langage : Ne pense pas, prince barbare, étonner une famille fidèle; tu ne vois, il est vrai, qu'une femme et quelques enfants; tout présage notre défaite et ta victoire; victoire honteuse, quelle conquête ! une femme et quelques enfants, tu te trompes, je t'annonce notre victoire et ta défaite, mille fois plus honteuse encore. Quels vainqueurs ! une femme et quelques enfants; arme-toi de toute ta rage; bourreaux, allumez tous vos feux, nous rions de votre inutile fureur, nous n'abandonnerons jamais la loi de notre Dieu; et vous, mon fils, le seul qui me restez, de tous le plus jeune et le plus faible, montrez-vous le plus courageux, ne dégénérez pas de la vertu de vos frères; témoin de leur constance, terniriez-vous par une lâche désertion l'éclat des palmes qu'ils ont cueillies?

Achevez de cueillir celles qui restent; mettez le comble à la gloire de notre famille. Que vous m'êtes cher, si vous partagez leur couronne; que je serais à plaindre si l'apostasie vous l'arrachait : *Mater septies martyr.*

Après avoir regardé le Fils mourant avec les yeux et le cœur d'une mère, regardons la Mère désolée avec les yeux et le cœur d'un fils; que reste-t-il dans Jésus-Christ qui puisse encore recevoir des plaies? Son cœur : venez, Marie, approchez-vous, la justice vous conduit ici autant que l'amour; le cœur dans l'homme est le plus coupable, il doit être en Jésus-Christ le plus affligé, et par qui le sera-t-il plus vivement que par vos douleurs? Vous serez pour lui une nouvelle passion, peut-être la plus douloureuse: voyez-vous cette femme les yeux noyés dans les larmes, le cœur serré, le visage couvert d'une pâleur mortelle. Que ces soupirs, ces sanglots, cette pâmoison vous fassent connaître qu'elle est ici la première victime, peut-être la plus affligée, et celle qui souffre le plus. Quel coup de poignard pour un fils qui la trouve sous ses yeux! Il en était aimé, et avec quelle tendresse il l'aimait, et avec quelle reconnaissance il mourait pour elle, et avec quelle charité elle souffrait pour lui, et avec quel excès elle méritait tout son amour, et par combien de titres elle l'avait nourri et élevé, et avec quel zèle! Quel spectacle! La mère immolée sous les yeux du fils, le fils immolé sous les yeux de la mère : la mère meurt de voir souffrir son fils, le fils meurt de voir souffrir sa mère. Justice qui l'adorez, n'oubliez-vous votre miséricorde que pour accabler, et le meilleur de tous les enfants, et la meilleure de toutes les mères! Que se dirent leurs yeux, que se dirent leurs cœurs! Quel langage, quel combat, quelle agitation, quels feux, quels transports, quelle communication d'amertume, quel reflux de douleur! Entre deux âmes si étroitement unies, elles se blessent mutuellement, mais lequel des deux porte, lequel des deux reçoit des plaies plus profondes et des coups plus accablants? ce sont deux miroirs qui se renvoient l'un à l'autre leur image ; ce sont deux bûchers qui se communiquent leurs flammes; cher Fils, tendre Mère, faut-il que votre amour ne serve qu'à augmenter vos malheurs par la communication de vos souffrances; par un triste contre-coup vous souffrez l'un et l'autre ce que vous endurez tous les deux; ou plutôt ce sont les deux chérubins qui se regardent sur le propitiatoire et s'invitent à louer le Seigneur? Oserai-je le dire, ainsi le Père Éternel et le Verbe, par la connaissance et l'amour réciproque, produisent le Saint-Esprit.

C'était Marie, au milieu de ces souffrances divines, confondues avec celles d'un Dieu, dont un Dieu même était l'objet, et qui à leur tour étaient l'objet des souffrances d'un Dieu; c'était, dis-je, sur cet autel, au milieu de ces flammes, dans le temps de la consommation de ces holocaustes, ne l'oubliez pas, Vierge sainte, cette époque si favorable pour nous, c'était, dis-je, dans ces moments les plus remarquables de votre vie, et de la vie d'un Dieu, que vous nous fûtes donnée pour mère en la personne de saint Jean, par les ordres et sous les yeux de Jésus mourant; vous nous enfantâtes en même temps qu'il nous racheta; nous sortîmes de son côté et de votre cœur, il fut pour nous comme l'ange avait été pour lui, il vous annonça votre seconde maternité : *Ecce Filius tuus.* (*Joan.*, XIX, 27.) Nous sommes les fruits de son sang couvert de ses liens, l'objet de son amour et de ses soins; combien tous ces titres doivent-ils vous rendre cher l'héritage qu'il vous laisse? Il nous compte au nombre de ses frères; regardez-nous comme vos enfants, donnez-nous la place qu'il tenait dans votre cœur, à laquelle il semble nous avoir substitués à lui-même. Soyez notre espérance dans cette vie et dans l'autre.

DISCOURS V.

SUR LE SACRÉ COEUR DE MARIE.

In splendoribus sanctorum ex utero ante luciferum genui te. (*Psal.* CIX, 3.)

Je vous ai engendré avant le soleil dans la splendeur des saints.

La comparaison de la Mère avec le Fils de Dieu a toujours été la matière brillante des éloges qu'en a faits la piété, la matière odieuse des déclamations de l'hérésie, et la matière critique des alarmes d'une sèche et timide exactitude. Peut-être l'éloquence dans ses saillies et la piété dans ses transports ont quelquefois trop peu mesuré les termes, et donné prise aux scrupuleuses réflexions d'une grammaire littérale, qui travestit un mot hasardé en idolâtrie? Mais, après tout, convenons que le danger est médiocre et les alarmes peu fondées. Qui jamais, parmi des chrétiens, a confondu, a égalé Marie avec Dieu, le Créateur avec la créature?

Dans les premiers siècles de l'Eglise, les idées grossières des païens, qui adoraient des dieux et des déesses, faisaient prendre des précautions aux hommes apostoliques auprès de ces peuples, qui, accoutumés à enfanter partout des divinités, pouvaient aisément prendre le change. Dans le IVe siècle, l'hérésie des collyridiens, reste du paganisme, semblait donner dans cet excès, quoiqu'on en ait jamais bien démêlé les dogmes, qu'ils ne connaissaient guère eux-mêmes; cette hérésie, éteinte en naissant, sans que l'Eglise ait daigné prendre la peine de la condamner, n'eut alors que fort peu de sectateurs, et n'en a eu aucun depuis.

Mais, de bonne foi, parmi des chrétiens, doit-on bien redouter l'équivoque? Malgré la grossièreté des expressions, la ressemblance des hommages et des prières, les protestants même croient-ils bien sérieusement que le plus stupide paysan adore une créature? Si dans le fond de la Laponie et de la Norwége, il est quelqu'un d'assez aveu-

gle, nous le plaignons et nous anathématisons son erreur. Jamais les priviléges, les grâces, les pouvoirs, la dignité de Marie, ne nous feront oublier que, bien loin d'avoir droit aux honneurs divins, elle doit aussi bien que nous les rendre à son Créateur, et ne lui est que plus redevable par l'éminence des prérogatives qu'elle a reçues.

Mais aussi, après avoir mis à couvert les droits sacrés de la Divinité, auxquels les zélateurs de la gloire de Marie n'ont jamais pensé de porter atteinte, nous avançons, avec toute la théologie, que de toutes les créatures, la plus semblable à Dieu, la plus favorisée de Dieu, la plus élevée auprès de Dieu, c'est sa Mère; elle forme seule un ordre à part, dont tout le reste ne peut approcher; la maternité fait pour elle, en quelque proportion, ce que l'union hypostatique fait pour l'humanité de Jésus-Christ.

Celle-ci, par son union à la personne du Verbe, mérite un culte divin de *latrie*; celle-là, par l'union du sang à la même personne, mérite un culte supérieur d'*hyperdulie;* ici, c'est le corps de Dieu; là, c'est la Mère de Dieu. Cet article de foi a été défini dans toute la rigueur des termes, à Ephèse, contre Nestorius, à Chalcédoine contre Eutychès. Rien donc de plus étroitement uni à Dieu, rien de plus semblable à Dieu que Marie; on peut lui dire comme Pharaon à Joseph : Dieu ne se réserve au-dessus de vous que la majesté du trône : *Uno tantum regni solio te præcedam.* (*Gen.*, XLI, 40.)

On compare bien tous les jours à Dieu, dont ils tiennent la place, et les prêtres, et les rois, et les parents; il leur en donne le nom, il se peint, il se fait honorer dans leurs personnes : *Ego dixi: Dii estis.* (*Psal.* LXXXI, 6.) L'homme en général est semblable à Dieu, il fut fait à son image; la ressemblance sera parfaite dans le ciel, quand nous le verrons face à face : *Similes ei erimus.* (I *Joan.*, III, 2.) Pourquoi donc disputer cette prérogative à la créature qui en a rassemblé le plus de traits, qui les a le plus embellis par ses vertus, en qui Dieu les a vus avec plus de complaisance? Pourquoi refuser à l'éloquence chrétienne les plus vives couleurs, et à la piété ses reflexions les plus touchantes? Pour nous, au contraire, nous tâcherons, dans ce discours, de justifier et de développer ce parallèle; c'est dans le cœur de Marie que nous le trouverons le plus complet. Nous ferons voir, dans la première partie, qu'il est l'image de la sainte Trinité; dans la seconde, qu'il est l'objet des complaisances de la sainte Trinité.

Une piété ingénieuse, pour se soutenir dans sa ferveur par la variété des objets, s'attache toujours à honorer Dieu dans le détail de ses mystères et de ses actions : c'est tantôt sa croix, ses épines, son suaire, son sépulcre; tantôt son corps, son sang, ses plaies, son nom; certains jours sont consacrés à sa naissance, d'autres à sa mort, à sa résurrection, à son ascension. Par une pieuse émulation, et pour l'honneur de Dieu même, on a imité, dans le culte de la sainte Vierge, l'ingénieuse variété des hommages rendus à son Fils : sa conception, sa naissance, sa présentation, sa visitation, ses joies, ses douleurs, sa gloire, son nom sacré. L'année est pleine de ses fêtes, la terre est couverte de ses temples. Ainsi s'est introduite et répandue, avec le plus heureux succès, la dévotion au sacré Cœur de Marie, dont nous allons déployer les richesses. Le cœur de Marie, comme l'arche d'alliance, revêtu de l'or de la plus parfaite charité, conservant, par la soumission d'une servante, les tables sacrées de la loi, exerçant un sacerdoce supérieur à celui d'Aaron par le sacrifice d'elle-même et de son Dieu, nourri d'une manne délicieuse par l'onction sacrée de la grâce dont il est plein; abîmé dans une sublime contemplation, dont les chérubins, qui se couvraient de leurs ailes, n'étaient qu'une image, donnant au monde l'oracle de la vérité, le gage, ou plutôt l'auteur de l'alliance; c'est à vous, Marie, à nous obtenir la grâce de faire dignement votre éloge....... *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais personne ne mérita mieux qu'Adam le glorieux titre de semblable à Dieu, créé dans une innocence parfaite, exempt de concupiscence et de passion, éclairé des plus vives lumières, destiné à l'immortalité, maître de la nature, père de tous les vivants; jamais la sainteté de Dieu ne fut mieux exprimée : *Ad imaginem et similitudinem nostram.* (*Gen.*, I, 26.) Mais, hélas! sainteté fragile et flottante, vous n'étiez qu'une grâce passagère, à laquelle il n'avait aucun titre. Ce bel astre fut bientôt éclipsé et plongé dans les ténèbres : triste différence entre le père et les enfants! Nous naissons tous coupables par sa faute; loin de porter comme lui la ressemblance du Seigneur, il n'imprime que trop sur nous, par le péché qu'il nous transmet, les traits odieux du démon dont il nous a rendus les esclaves : triste apanage de l'humanité! Cette chair malheureuse, révoltée contre l'esprit, impose à nos membres des lois honteuses qui nous arrachent ce que nous ne voudrions pas, et nous empêchent de faire ce que nous voudrions : tout est incertain, tout est faible, presque tout est souillé parmi les hommes. Le plus juste pèche sept fois; le mérite que la gloire couronnera, toujours prêt à nous échapper dans cette vie, ne saurait nous rien garantir : les plus hautes places ne supposent ni ne donnent la sainteté; les plus grands talents, le plus sublime génie, n'y ont aucun droit, et souvent en dépouillent. La sainteté du ministère ne répond pas de celle du cœur, le sanctuaire profané, le diadème déshonoré, l'esprit prostitué à l'erreur. Hélas! le ciel même a vu des anges coupables y mériter des feux éternels. La grâce de la persévérance, toujours gratuite, n'est due à personne; après avoir fourni la plus sainte carrière, Dieu peut sans injustice laisser tomber les colonnes du firmament.

Vous n'eûtes, ni ces regrets à former, ni

ces dangers à craindre, Vierge sainte. Heureuse fille d'Adam, et seule heureuse entre toutes les autres; reçue dans le port dès vos premiers moments, vous vîtes avec pitié, il est vrai, mais sans inquiétude et sans risque les noirs orages dont le genre humain était environné, et les tristes naufrages qui l'engloutissaient tous les jours. Les grâces de l'état d'innocence, prodiguées sur vous à pleines mains, firent revivre en votre personne, au milieu d'un monde malheureux, les charmes depuis longtemps évanouis du paradis terrestre. Qui peut se lasser, cœur respectable, de contempler en vous tant de richesses? Le paradis des délices s'ouvre à mes yeux quand je vous vois. J'en parcours d'un œil étonné les délicieux ombrages; dans cette foule de vertus que j'y admire, je trouve cette foule d'arbres si beaux à la vue et si agréables au goût. De vous coulent quatre grands fleuves qui vont fertiliser la terre par l'abondance de leurs eaux. En vous, je vois former le premier homme d'un monde nouveau, qui doit réparer les malheurs de l'ancien monde; par vous, je cueille le fruit de vie qui a triomphé de la mort; nous vous devons aussi le fruit de la science; votre fils est également l'un et l'autre, il éclaire par ses lumières, il vivifie par ses grâces; la défense faite à Adam ne subsiste plus, il nous est au contraire ordonné de le manger; vous prenez la place du chérubin qui en gardait l'entrée; mais au lieu d'en interdire comme lui les approches, vous en ouvrez les avenues, vous nous y invitez; à cette redoutable épée destinée à nous en éloigner, vous substituez une main bienfaisante qui nous le livre.

Adam avait reçu de Dieu trois grandes grâces, qui faisaient le caractère du plus bel intérieur qui fût jamais, dont la mère du second Adam a pu seule surpasser la beauté : 1° une sainteté éminente; 2° les plus sublimes connaissances; 3° les plus nobles sentiments. Le péché, au contraire, à fait naître dans les hommes la révolte de la concupiscence, les ténèbres de l'ignorance et la bassesse des affections; mais, Marie, exceptée de la loi commune, fut plus heureuse que toutes les autres créatures; c'est en elle que l'éminence de la sainteté, l'étendue de la sagesse, la noblesse des sentiments, font admirer l'original dans la plus parfaite copie : bien supérieure à Adam, aux anges mêmes; une sainteté divine, une sagesse divine, des sentiments divins, forment l'image la plus complète des personnes divines, avec qui sa maternité lui donne de si grands rapports. Dans sa sainteté, j'adore le Père; dans sa sagesse, j'admire le Fils; dans ses sentiments, j'aime le Saint-Esprit : *Faciamus ad imaginem et similitudinem nostram.*

1° L'éminence de sa sainteté. Celle de Marie fut nécessaire, éternelle, infinie. Tel est le caractère des perfections divines. Son Fils serait-il Dieu, s'il n'était nécessairement parfait, s'il ne l'avait toujours été, si ses perfections connaissaient des bornes? Telles sont à proportion les perfections d'une Mère de Dieu. Marie eût-elle été élevée à cette dignité divine, si elle n'eût été sainte, si elle ne l'eût toujours été, si elle ne l'eût été parfaitement? A Dieu ne plaise que nous prétendions diviniser Marie! Vain scrupule que le vrai zèle ne forma jamais; la fille de Joachim et d'Anne n'est, aussi bien que nous, qu'une pure créature; elle tire de Dieu seul toute sa gloire, et son mérite; mais en même temps est-il de terme qui puisse exprimer son élévation? Est-il de prérogative qu'elle ne suppose, et de grâce qui ne lui soit due?

L'éminente sainteté de Marie est une suite nécessaire de sa maternité; Dieu pouvait ne pas s'incarner. Son choix pouvait ne pas tomber sur Marie; mais il ne pouvait se donner une mère, qui par la certitude de sa prédestination, et la plénitude de sa grâce, ne fût véritablement digne de lui. Son choix parfaitement libre dans son principe, lui a imposé, pour son honneur même, une vraie nécessité de sanctifier celle sur qui il a daigné jeter les yeux. Les faveurs désormais ne sont plus arbitraires par un privilége unique. La maternité divine donne un droit certain, et à la grâce, et à la gloire.

Grand Dieu, y pense-t-on sans horreur! Quelle alliance monstruse voudrait-on faire de Jésus-Christ avec Bélial, de la lumière avec les ténèbres, du paradis avec l'enfer, du péché avec la Mère de Dieu? Auriez-vous pris naissance dans un sein corrompu? Auriez-vous été formé d'une masse souillée? Monde, soyez plutôt renversé, que de voir la Mère de votre Créateur contracter la plus légère tache. Vous qui foudroyez si rigoureusement la communion sacrilége, verrez-vous, grand Dieu, dans une union plus étroite que celle du sacrement, profaner votre corps adorable; vous dont l'Eglise admire la profonde humilité, lorsque vous n'avez pas eu horreur de descendre dans le sein d'une Vierge si pure, auriez-vous fait un sanctuaire de son sein, si vous y aviez vu régner le péché? Verriez-vous mourir à la grâce celle qui vous donna la vie, et sous la tyrannie du démon celle à qui vous fûtes soumis? Oublieriez-vous ainsi votre mère, perdriez-vous les sentiments, négligeriez-vous les devoirs d'un bon fils, ou plutôt vous oublieriez-vous vous-même? Non, vous n'êtes ni bon, ni puissant, ni juste, si Marie n'a été élevée à la plus haute perfection.

La théologie reconnaît qu'en vertu de l'union hypostatique, l'humanité du Sauveur a dû être absolument impeccable; elle ne convient pas moins qu'en vertu de la maternité divine, Marie a dû être confirmée en grâce, et préservée des moindres péchés. Quelle indécence, qu'une Mère de Dieu fût criminelle? L'union de la Mère et du Fils est trop intime, les intérêts trop mêlés, les senments trop conformes. Vous êtes Marie nécessairement pleine de grâce, puisque le Seigneur est avec vous : *Ave, gratia plena, Dominus tecum.* (*Luc.*, I, 28.)

Une sainteté nécessaire a dû être éternelle;

c'est-à-dire, commencer avec Marie et durer autant qu'elle. C'est dans l'éternité qu'il faut chercher sa grandeur. L'une et l'autre éternité nous la fournit. Une prédestination éternelle à la plus haute dignité nous la fait voir dans le sein de Dieu, et au comble de la grâce, avant tous les siècles. La possession de cette dignité nous la présente sur le trône de Dieu, au comble de la gloire, après tous les siècles : *Ab initio et ante sæcula creata sum, et usque ad futurum sæculum non desinam.* (*Eccli.*, XXIV, 14.) C'est dès le premier instant de sa vie et dans sa conception, qu'il faut en admirer les prémices; elle commence où les autres finissent; ses fondements ont été mis sur les plus hautes montagnes : *Fundamenta ejus in montibus.* (*Psal.* XVII, 8.) C'est à son dernier soupir qu'il faut en admirer la consommation ; elle y est élevée au-dessus des intelligences célestes, sur le sommet des plus hautes montagnes : *Mens supra verticem montium*

Non, non, sa vertu n'a pas dû être le fruit d'un âge avancé, le premier coup de pinceau a mis la dernière main au portrait, la première pierre a mis le comble à l'édifice : cette belle aurore, dont les premiers rayons annoncent la sérénité du jour qu'elle commence, et la beauté de l'astre qu'elle précède, en possède déjà les plus vives lumières; cette vie est destinée à la gloire de Dieu, les premiers moments ont dû lui être consacrés et marqués par ses grâces. *Adjuvabit eam Deus mane diluculo.* (*Psal.* XLV, 6.) Non, non, sa vertu n'a pas dû être le fruit incertain d'un combat opiniâtre qui, n'arrachant presque à l'ennemi que des restes, laisse recevoir mille blessures ; conçue dans la pureté, vivant dans la perfection, mourant dans la charité, sans avoir jamais souffert aucun nuage dans son éclat, aucune inconstance dans ses désirs, aucune diminution dans sa ferveur, aucune alternative dans ses démarches; tous les moments de cette vie ont été marqués au sceau de la Divinité, dont elle était la bien-aimée et l'image: *Tota pulchra es, amica mea*, etc. (*Cant.*, IV, 7.)

Toute belle en effet et sainteté parfaite : toute belle en votre conception, vous y avez écrasé la tête du serpent; toute belle en votre naissance, vous y avez fait la joie du monde; toute belle en votre maternité, un Dieu même en a été le fruit ; toute belle en votre virginité, la fécondité même n'y a porté aucune atteinte; toute belle en votre vie, elle fut exempte des moindres taches ; toute belle en votre mort, l'amour seul en porte le coup; toute belle en votre résurrection, votre corps y devient glorieux ; qui vous est comparable dans le ciel et sur la terre? Dieu seul est au-dessus de vous ! Jamais créature ne mérita mieux l'amour et les grâces de son Dieu ; avec quelle complaisance contemple-t-il en vous son image, et s'y félicite-t-il de son chef-d'œuvre? Tout est beau en vous, un cheveu, un coup d'œil, vos moindres démarches; il répète ce qu'il disait au commencement du monde, il vit tout ce qu'il avait fait, et il trouva que tout était parfaitement bon. *Vidit Deus cuncta quæ fecerat et erant valde bona.* (*Gen.*, I, 31.)

Surtout toute belle en votre cœur. Voilà la vraie beauté de la fille de Sion, dont les vertus font les charmes. Quelle foi vive dans les mystères ! La parole d'un ange suffit pour lui faire croire le plus impénétrable. Jamais la vérité de Dieu fut-elle mieux connue? Le zèle des apôtres lui rendit-il tant d'hommages? Quelle espérance héroïque dans ses bontés ! La mort d'un fils unique ne l'ébranle pas ; jamais compta-t-on mieux sur ses promesses ? la constance des martyrs ne lui fit jamais plus d'honneur : quelle crainte filiale de ses jugements ! elle est le refuge des pécheurs, leur misère l'attendrit et la fait trembler. Jamais rendit-on mieux justice à l'équité de ses arrêts ? La pénitence des confesseurs en fit-elle jamais mieux sentir la rigueur? Quelle pureté virginale ! C'est un lis entre les épines à l'épreuve du mariage et de la fécondité. Jamais vierge imita-t-elle mieux la sainteté de l'Agneau? Quelle soumission à ses ordres et même à des lois qui ne la regardaient pas? Le risque de l'honneur en allant au temple, et de la vie en fuyant en Egypte, lui paraissent-ils des obstacles? Jamais les anges ont-ils été de plus fidèles ministres ? Quel respect en sa présence ! Jamais sa grandeur fut-elle plus profondément honorée? Quelle pauvreté dans le besoin, qui n'a d'asile qu'un étable, de meubles qu'une crèche ! Quelle humilité dans l'élévation, qui renvoie à Dieu jusqu'aux marques d'amitié de sa cousine ! Jamais rapporta-t-on mieux toute la gloire au premier principe ! Quel amour pour Dieu que la croix, la mort, le tombeau ne peuvent ralentir ! Quand finirait-on, Vierge sainte, si l'on voulait épuiser ce détail, sonder l'abîme de votre gloire et compter les diadèmes qui ceignent votre front? Jamais créature fit-elle tant d'honneur à son Dieu? *Gloria Domini plenum est opus ejus.* (*Eccli.*, XLII, 16.)

Aussi dans le ciel n'a-t-elle rien à regretter ou à désirer; elle réunit tous les titres : celui d'apôtre, elle en a enfanté le maître; celui de martyr, elle en a souffert les tourments; celui de confesseur, elle en a pratiqué les vertus : celui de vierge, elle en a surpassé la pureté; elle réunit toutes les récompenses; que les palmes soient partagées entre les autres, elles sont toutes rassemblées dans ses mains; qu'ils soient redevables à une miséricorde qui leur a pardonné, Marie lui est plus noblement redevable par l'exemption même ; qu'il y ait pour eux plusieurs demeures, la plus élevée est pour Marie. Il est juste qu'un Dieu, l'établissant reine des anges et des hommes, leur donne une souveraine digne d'eux et de lui : les saints les plus élevés ont bien des reproches à se faire sur les fautes qu'ils ont commises, ou les grâces qu'ils ont négligées; ils voient des degrés de gloire, où une plus grande fidélité les eût fait monter ; ils y voient des personnes de leur état dont

la vertu mieux soutenue a été mieux récompensée; quelle douleur n'en ressentiraient-ils point, si Dieu n'en arrêtait les impressions pour ne pas troubler leur félicité? Marie bien plus heureuse ne voit rien dans la gloire à désirer, rien dans sa vie à regretter; la victoire est parfaite, le triomphe est complet, le passé par le souvenir le plus doux, le présent par la jouissance la plus délicieuse, l'avenir par l'assurance la plus certaine; tout concourt à lui faire une mesure pleine et un bonheur surabondant; il est juste que la Fille, la Mère, l'Epouse d'un Dieu soit aussi son chef-d'œuvre: *Mensuram coagitatam, et super effluentem.* (*Luc.*, VI, 38.)

Quel est l'attribut divin à qui le cœur de Marie n'ait élevé le plus beau trône et offert le plus tendre amour? La sainteté par ses vertus, la miséricorde par ses bontés, la grandeur par sa dignité, la justice par ses douleurs, la sagesse par ses lumières; toutes les autres créatures ne sont que des ombres. Père céleste, contemplez-vous, admirez-vous dans votre fille; vous qui faites vos délices d'être avec les enfants des hommes, vous trouverez en elle un nouveau paradis; c'est, après votre Fils, le plus parfait miroir de votre essence: rien ne ressemble mieux à son Père qu'un tel enfant: *Speculum sine macula et imago bonitatis illius.* (*Sap.*, VII, 26.)

2° La sublimité de la sagesse. Rien encore ne ressemble mieux au Fils que sa Mère. Si la Sagesse éternelle avait toujours été renfermée dans les lumières inaccessibles de sa gloire, jamais l'homme n'aurait pu ressembler à son Dieu par la nature corporelle. Comment cette masse de chair qui accable l'esprit retracerait-elle une substance indivisible et immense, qui, partout répandue et partout simple, ne connaît ni composition ni partie? Mais, depuis qu'une personne divine s'est anéantie jusqu'à naître dans le sein d'une vierge, l'humanité, divinisée, devient commune à Dieu et à l'homme, puisque Dieu est homme; la divinité, humanisée, devient commune à l'homme et à Dieu, puisque l'homme est Dieu. Nous sommes ses frères et ses membres; il est parmi nous, il est semblable à nous, il est un de nous: *Verbum caro factum est.* (*Joan.*, I, 14.)

C'est vous, divine Mère, qui réunissez tous les traits de cette ineffable ressemblance. Pauvre comme lui, comme lui versant des larmes, gagnant comme lui votre vie, contemplez ce respectable visage; que celui d'un Dieu y est fidèlement copié! On voit la Mère dans le Fils, on voit le Fils dans la Mère. Cet air de grandeur, ce coup d'œil doux et noble, ce front serein et majestueux, ces lèvres d'où coulent le lait et le miel; monde, soyez attentif, voici trait pour trait l'image de votre Maître: *Sic ora ferebat.* Mais c'est trop peu d'en être l'image: elle en est le principe. Voilà la tige qui porta la fleur de Jessé, voilà le rocher d'où coulent les sources d'eau vive. Ce n'est pas seulement un corps, une chair, une nature semblable; cet honneur convient à tous les humains: c'est le même corps, la même chair, la même nature qui forma un Dieu-Homme. Voilà le sang qui coula de ses veines, le sein qui l'a porté, les mamelles qui l'ont allaité; la côte de la nouvelle Eve a servi de matière au corps du nouvel Adam, comme la côte du premier Adam servit de matière au corps de la première Eve. Jamais Eve ne fut plus semblable à Adam que Marie l'est à Jésus-Christ: *Faciamus ei adjutorium simile sibi.* (*Gen.*, II, 18.)

Au bienfait de la vie et de la nourriture, la plus sage des créatures comme la plus sainte a joint celui de l'éducation. La Sagesse éternelle a voulu être le disciple aussi bien que le fils de cette promesse créée. En répandant sur elle les trésors de la science, Dieu se forma une maîtresse des soins de qui il devait les recevoir un jour. Pour entendre ce mystère, rappelons ces deux mots de l'Evangile: Jésus croissait en âge et en sagesse: *Proficiebat ætate et sapientia.* (*Luc.*, II, 52.) Considérez cet adorable enfant dans cet âge tendre, où, dans les enfants ordinaires, la langue commence à se délier et la raison à se développer. C'est auprès de leurs mère qu'ils s'efforcent de balbutier quelques mots qu'à peine ils entendent; c'est à la faveur de leurs leçons qu'ils prennent les premiers principes de la religion et de la société. Il faut que la mère s'accommode à leur faiblesse, donne le lait à l'esprit en même temps qu'au corps. Grand Dieu! jamais sans doute vous n'eûtes besoin de maître. Les lumières des plus grands génies sont une légère émanation de votre infinie sagesse; mais, par un excès de bonté, vous avez daigné paraître avec les faiblesses de l'esprit humain aussi bien qu'avec celles du corps; et, par une prédilection bien glorieuse à Marie, vous avez eu recours à elle dans l'un et dans l'autre: quel spectacle! Un Dieu à l'école d'une vierge, articuler après elle les syllabes et les mots, écouter ses avis, lui proposer ses doutes, et une vierge enseignant son Maître, paraître résoudre ses difficultés, lui donner des leçons et lui apprendre les vérités les plus simples! Tel parut-il au milieu des docteurs, les interrogeant et leur répondant. Mais il ne parlait que pour les instruire, il demandait à Marie d'être instruit: *In medio doctorum audientem et interrogantem eos.* (*Ibid.*, 46.) De quelle sagesse a dû être remplie la Mère et la maîtresse de la Sagesse. Elle est comme couverte du soleil de la Divinité: *Mulier amicta sole.* (*Apoc.*, XII, 1.) A qui serait ouvert ce respectable sanctuaire, qu'à celle qui a introduit le grand Prêtre selon l'ordre de Melchisédech? A qui dévoilerait-il ses perfections, qu'à celle qui fut la compagne de ses conseils, la directrice de ses démarches, ou, pour ainsi dire, de ses jeux? *Cum eo eram cuncta componens, ludens in orbe terrarum.* (*Prov.*, VIII, 30.)

Allons plus avant, pénétrons jusque dans le sanctuaire de son cœur: c'est là que nous verrons le Verbe, c'est-à-dire la sagesse re-

tracée comme le soleil dans sa parélie, vivante dans sa personne, reproduite dans la sublimité de ses lumières. C'est surtout l'Esprit qui est le miroir fidèle de la Divinité. Dieu est Esprit; l'Esprit seul, par des puissances et des opérations semblables, est capable de rappeler ces traits divins qu'il a plu au Tout-Puissant de répandre sur son ouvrage. Miroir vivant et animé, en état de répondre aux complaisances de son Maître. Qui sait mieux y répondre que vous, Marie? Miroir libre et raisonnable, en état d'en sentir le prix et de les mériter. Qui jamais les sentit et les mérita mieux que vous? Infini, en quelque sorte, par le nombre des objets qu'il embrasse, immense par l'étendue des lieux où il se porte, juste par l'équité de ses arrêts, miséricordieux par la tendresse de sa compassion, grand par l'élévation de ses désirs, simple par l'unité de sa nature, saint par sa pureté, tout-puissant par sa liberté, c'est une espèce de Divinité créée. L'ange en fut ébloui, et osa le disputer à celui dont l'excellence de sa nature imitait si bien les perfections : *Similis ero.* (*Isa.* XIV, 14.)

Personne, par la tendresse de sa miséricorde, l'étendue de ses connaissances, l'équité de ses désirs, la noblesse de ses projets, l'usage de sa liberté, la facilité de ses opérations, n'a mieux imité que Marie ces divins attributs; et, bien différente de l'ange, à qui l'orgueil fit méconnaître et lui-même et son Dieu, l'humilité lui en déroba tous les traits, et lui fit, dans un sens bien différent, méconnaître elle-même, que la grâce enrichissait, et son Dieu, dont les bontés l'élevaient. Mais son humilité n'y a-t-elle pas ajouté de nouveaux traits, en devenant d'autant plus semblable à celui qui par excellence est doux et humble de cœur? *Mitis sum et humilis corde.* (*Matth.*, XI, 29.)

Mais quel cœur plus humblement et plus parfaitement épris que celui d'une mère pourra retracer l'image du Fils? Quel peintre que l'amour, quel peintre que l'amour d'une mère, et d'une mère si sainte? Quel objet qu'un fils, et un Fils de Dieu? J'en appelle à toutes les personnes passionnées, j'en appelle à toutes les mères; quoi de plus cher, de plus présent qu'un fils, on idolâtre jusqu'à ses défauts: quoi de plus profondément gravé que son image, de plus constant que son souvenir? C'est sa consolation et sa vie. On l'a porté dans ses entrailles, on l'a mis au jour, on l'a élevé, on l'a nourri. Cette douce et continuelle société forme insensiblement la plus vive empreinte et les traces les plus profondes; c'est aux portraits ordinaires à ne rendre que quelques traits: le peintre a saisi dans l'un la finesse des regards; dans l'autre, il a rendu la liberté des attitudes. Ici il a réussi dans la vivacité du coloris, là il a excellé dans la négligence des draperies. Il n'appartient qu'à la main d'une mère d'être en tout également heureuse, un fils est un autre elle-même; semblable à la Divinité, elle se reproduit, se multiplie dans son enfance, se trouve et s'aime dans son ouvrage. Cœur sacré de Marie; étoile heureuse où la Divinité est si fidèlement rendue, l'habile main qui a tenu le pinceau n'a rien oublié pour vous rendre parfait; un Dieu ne s'y méconnaît pas; il y contemple son Fils empreint dans vos idées, vivant dans vos affections; si le Verbe où il se voit est l'objet de ses complaisances, les refusera-t-il au miroir fidèle où son Verbe est si bien représenté : *Hic est.* (*Matth.*, XVII, 5.)

Une mère si sainte doit en être plus occupée qu'une autre; elle est toujours absorbée en Dieu. Une mère Vierge doit en être plus pénétrée qu'une autre, elle ne partage avec personne, ni la maternité, ni l'amour. Si la tendresse rend le tableau fidèle, la sainteté le rendra constant. Non, ce n'est point ici un miroir passager, qui, semblable au cristal mobile d'une fontaine, s'enfuit et s'évanouit avec le flot qui l'a formé. Telles sont les idées inconstantes de l'homme. Une légèreté perpétuelle fait sans cesse éclore et disparaître en lui mille différents mouvements. Si quelque rapide éclair, quelque subite saillie de ferveur l'occupe un intant de son Dieu, bientôt il cède la place à quelque autre, des diversions continuelles le laissent à peine à lui-même quelques instants. Mais le cœur de Marie, toujours occupé de son Fils et de son Dieu, est le feu sacré qui brûle nuit et jour sur l'autel; elle conserve ses paroles, contemple ses perfections, adore ses conseils et trace sans interruption aux yeux de son Créateur, son image vive et fidèle : *Conservabat omnia verba conferens in corde suo.* (*Luc.*, II, 19.) Tels ces chérubins, qui, sur l'arche d'alliance, offraient à Dieu un hommage perpétuel par leur posture respectueuse. Tel le Verbe éternel lui-même, dont Marie est la Mère, par une image toujours renaissante et toujours la même, terme d'une fécondité toujours épuisée et toujours infinie, fait éternellement la gloire et le bonheur de l'adorable Trinité.

Si dans le commun des saints, une distribution miséricordieuse de lumière et de grâce exprime quelqu'un de ces traits; que sera-ce de celle dont la grâce et la lumière ne connaît rien d'égal parmi les créatures? Chaque homme étudie et connaît la Divinité en détail, selon son génie et ses vues. Elle ne se dévoile qu'avec mesure, et ne laisse entrevoir à chacun qu'une partie d'elle-même; les divers attraits de la grâce semblent encore avoir partagé ce grand objet entre les saints. L'un tremble sous le poids de sa grandeur, l'autre est charmé de la douceur de sa clémence. Tantôt étonnés par la profondeur de ses conseils, tantôt hors d'eux-mêmes dans l'abîme de son éternité. Celui-ci embrasé d'amour, celui-là pénétré de crainte : *Signatum est super nos lumen vultus tui.* (*Psal.* IV, 7.) Traits épars d'une perfection infinie, vous êtes tous rassemblés dans le cœur de Marie? Pourquoi voltiger d'objet en objet et rassembler quelque légère nuance? Cœur de Marie, vous en êtes l'image complète; vous n'êtes pas un de ces miroirs obscurs, où l'objet ne se montre qu'à demi, et dans un certain point de vue. Tout est ici

peint au naturel; la justice avec ses rigueurs, la miséricorde avec ses grâces, la beauté avec ses charmes, la sagesse avec ses conseils, la toute-puissance avec ses merveilles, l'immensité avec sa simplicité. Tous les différents jours et, pour ainsi dire, toutes les attitudes, tout y est conservé; c'est ici l'univers, c'est la Divinité en abrégé. Jamais Dieu ne fut mieux connu.

3° Noblesse des sentiments. Le cœur humain est naturellement grand, et ses sentiments nobles; il sent qu'il est destiné à quelque chose de sublime, et tout injuste qu'est l'orgueil, par l'excès de ses prétentions, tout odieux qu'il est, par la fierté de sa conduite, tout aveugle qu'il est par la folie de son choix, il est pourtant fondé sur l'excellence de l'homme, sur la noblesse de son origine et la dignité de sa fin. Il aime nécessairement; nécessairement il aime la beauté et la bonté, et il n'aime qu'elles. L'amour fait sa vie, il aime purement, il aime tendrement, il aime violemment; quand il a fait son choix et se livre à son objet sans partage, il s'épuise, il s'immole, il ne vit que pour lui. Il raffine sur la délicatesse, il enchérit sur le désintéressement, il rougit d'en faire trop peu. Le cœur n'a qu'un coup à frapper et ne fait plus que voltiger sur tout le reste; tous les jours l'amitié, la passion, le mariage, concentrent le cœur dans ce qu'il aime; si les défauts qu'il y trouve et qui communément le surprennent viennent à le dégoûter, pour ne pouvoir enfin les dissimuler ou les oublier, il n'aime pas véritablement de nouvel objet; son inconstance ne veut que s'amuser, sa douleur ne veut que charmer l'ennui, sa colère que venger le dépit. Il est plutôt entraîné par le goût du plaisir ou le vide de la tristesse, que par le penchant d'un véritable amour, et la moindre chose pourra renouer ses premières chaînes.

Ce n'est donc pas faute de noblesse dans les sentiments que Dieu est si peu aimé, et le monde idolâtre; c'est la bassesse du choix et le retour intéressé sur soi-même, qui dégrade le cœur de l'homme. Dieu est peu connu, et il ne tombe pas sous les sens; les objets extérieurs le frappent sans cesse et le frappent seuls. Le cœur s'épanche vers ce qui le touche, il oublie ce qu'il ne voit pas. Que l'homme serait heureux, qu'il serait grand, s'il pouvait se dégager de ses sens pour ne s'occuper que de Dieu! Tel est le bonheur des âmes mortifiées sur la terre, qui, brisant tous les liens des richesses et du plaisir, s'élèvent librement vers les biens surnaturels, elles goûtent Dieu d'une manière délicieuse, leur conservation est dans le ciel, elles n'entendent et ne goûtent que Dieu, Dieu vit en elles, plus qu'elles ne vivent elles-mêmes. Que l'homme serait heureux, qu'il serait grand, si les attraits des créatures pouvaient disparaître totalement à ses yeux, et laisser Dieu seul à sa connaissance sans aucune division! Tel est le bonheur des saints dans le ciel, le monde a disparu pour eux. Le voile est levé, ils ne voient que Dieu, ils ne sentent que Dieu; absorbés dans les idées claires de la Divinité, ils sont entraînés par un amour heureusement nécessaire.

Que les hommes enfin seraient heureux, qu'ils seraient grands, si Dieu, devenu visible et palpable, comme pour Marie, consacrant tous les penchants les plus naturels, prenait la place des objets sensibles. Non, Marie n'eut rien à réformer dans son choix, à corriger dans son désintéressement, à redouter dans ses poursuites. La nature et la grâce firent le choix pour elle et confondirent ses délices, sa gloire et ses intérêts dans ceux de Dieu. Quel doux ravissement, quelle douce extase! lorsque réunissant toute l'élévation de la Divinité et tous les sentiments de l'humanité; le cœur de Marie trouvait, sans effort, dans le même objet, tout ce que la vertu a de plus sublime et la nature de plus tendre. Un Fils, un Dieu : *Filius meus es tu.*

Faibles humains, ce n'est qu'aux dépens de la vertu que nous pouvons satisfaire notre cœur. Qu'il en coûte à l'innocence pour devenir heureux. Encore même qu'on est peu satisfait de ce qui flatte davantage; ou ce n'est qu'aux dépens du cœur qu'on ménage les droits de la vertu; qu'il en coûte à la nature pour devenir vertueux, encore même qu'on est éloigné de la perfection, après les plus grands sacrifices. Pour vous, Marie, ne troublez pas la douceur de vos épanchements par des alarmes injurieuses et déplacées. Soyez en même temps heureuse et parfaite, ne soyez en garde, ni contre l'appât des richesses, voici des trésors légitimes; ni contre le charme du plaisir voici des délices innocents; ni contre l'attrait de la gloire, voici une élévation divine; ni contre les atteintes des sens, voici des objets célestes; ni contre les révoltes de la nature, elle seconde ici la charité.

Ce n'est pas assez: donnez, ô Marie, le plus libre cours à vos désirs, votre cœur ne prendra jamais un trop grand essor. Tout se réunit pour votre perfection et votre félicité; goûtez-vous le brillant de la beauté? C'est ici la beauté même; voulez-vous les agréments de l'esprit? C'est ici la sagesse; attendez-vous le retour de l'amour? Vous êtes aimée par l'amour même; êtes-vous touchée de la bonté du cœur? Disposez de la miséricorde même; êtes-vous flattée de l'éclat de la majesté? Commandez à la grandeur même; désirez-vous distribuer des trésors? Répandez les richesses même; vous faut-il de la constance? Voici l'éternité même; votre délicatesse ne peut-elle souffrir de partage? Vous êtes l'unique et la toute belle; aimez un Père, un Fils, un Epoux, un Sauveur, un Dieu, et soyez-en aimée; par un amour respectueux et tendre, familier et soumis, immense et unique, naturel et parfait, aimez votre égal et votre maître, votre père et votre Dieu, votre fils et votre juge, votre époux et votre ami, votre principe et votre ouvrage.

Imaginez tout ce que l'amour a de plus

délicat dans les sentiments, de plus sublime dans les idées, de plus noble dans le désintéressement, de plus tendre dans les affections, de plus vaste dans les désirs, de plus vif dans les transports, de plus généreux dans les sacrifices, de plus délicieux dans la jouissance; réunissez tout ce que les chérubins et les séraphins, tout ce que les saints les plus célèbres dans l'Eglise ont eu sur la terre, tout ce qu'ils peuvent avoir dans le ciel d'élévation, d'activité, de constance dans leur amour; rassemblez tout ce qu'une folle passion a su enfanter de chimères, tout ce qu'elle a suggéré d'emportements, tout ce qu'elle a imaginé de raffinement, tout ce qu'elle a débité dans les conversations, répandu dans les livres, nourri dans l'imagination; donnez à l'esprit et au cœur la plus libre carrière, pour allumer les feux, épurer les mouvements, peindre les langueurs, exagérer les fureurs, multiplier les combats, substituer un objet légitime; Marie est tout cela et mille fois davantage. Dans l'amour comme dans la grâce et dans la dignité, elle a surpassé tout le reste : c'est ici le chef-d'œuvre et l'épouse de l'amour : *Tu supergressa es universas.* (*Prov.*, XXXI, 29.)

Mais ce qui met le comble à cet excès de délices, ne craignez ni remords, ni dangers, cœur sacré, voguez à pleines voiles dans cet océan de plaisir, vous n'y trouverez point des écueils, on y est toujours dans le port, vous n'y sentirez point d'orage, le seul vent de la grâce y souffle, on n'y est entraîné que par le torrent d'une douce et pure volupté. Enfants d'Adam ce que vous appelez concupiscence est ici vertu; ce que vous nommez passion, est ici zèle; ce que vous redoutez comme tentation est ici grâce. Plaisirs sanctifiés, douceurs divinisées, penchants consacrés; tout change de nature en faveur de Marie. Ses caresses sont des actes de religion, ses services des hommages, ses inclinations des perfections, ses mouvements des saillies d'héroïsme. Il faudrait faire violence à son cœur pour aimer un peu moins son Dieu, et en même temps, chaque grâce qu'on lui accorde est un trait de justice, chaque caresse une récompense, chaque service une espèce de devoir; il faudrait faire violence à toutes les lois, pour aimer, pour honorer un peu moins une mère si sainte.

Heureuse nécessité où tout devient méritoire! Les dangers des autres sont pour elle des facilités et les obstacles des moyens. Retours suspects d'intérêts, vous n'avez point de place dans un cœur, dont les intérêts sont confondus avec ceux de Dieu. Plus Dieu est connu, plus Marie sera connue; plus il est aimé, plus elle sera aimée; plus il est honoré, plus elle sera honorée. Comme aussi en connaissant Marie, en l'aimant, en l'honorant, la connaissance, la gloire, l'amour de Dieu, en augmentent à proportion. Trouve-t-on la Mère sans le Fils, ou le Fils sans la Mère? Liés ensemble par l'unité de sang, par la conformité des sentiments, par un amour réciproque, la nature, la grâce, le devoir, la reconnaissance, la justice, l'intérêt, on fait entre la Mère et le Fils, ce que la charité faisait parmi les premiers chrétiens : tout était commun entre eux, ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme : *Erant illis omnia communia.* (*Act.*, II, 44.)

Après avoir vu et admiré comment Marie est l'image de la sainte Trinité, voyons et admirons, dans la seconde partie, comment elle est l'objet des complaisances de la sainte Trinité.

SECONDE PARTIE.

Les douceurs de l'amour se diversifient d'une infinité de manières. L'amour paternel chérit son ouvrage, l'amour filial respecte son principe. L'amour conjugal s'unit à son semblable, il est doux de sentir et d'exercer la reconnaissance, il est doux de la mériter. Les bienfaits qu'on reçoit et ceux qu'on répand, ont chacun leurs charmes. On se retrouve avec plaisir dans un autre soi-même, soit avec la liberté piquante de l'égalité soit avec l'ascendant flatteur de l'autorité, soit avec le repos consolant de la confiance. Les qualités qu'on se sent et celles qu'on trouve en relèvent encore le prix. On rougirait de ne pas mériter l'amour de ce qu'on aime, on rougirait d'avoir mal placé le sien, un mérite sans faveur nous décourage, une faveur sans mérite, nous fait rougir; piqué d'être au-dessous de ses droits, et honteux d'être au-dessous de ses titres, l'un ne sert qu'à faire mieux sentir le poids d'une bonté qui nous accable, et l'autre à faire plus gémir d'une rigueur qui nous oublie. On ne serait pas moins confus d'une passion aveugle qui nous livrerait à un objet indigne de notre amour. On s'applaudit d'un choix où le mérite de l'objet donne un nouveau lustre à nos sentiments, et en garantissant son suffrage, semble garantir d'une manière bien flatteuse le mérite de celui qui a su le gagner. Quel plaisir de satisfaire à la fois dans l'objet que l'on aime et de qui l'on est aimé, l'estime et la tendresse, la justice et la reconnaissance, le respect et le goût; d'y trouver à la fois le Père et le Tout-Puissant, le Fils et le Créateur, l'Epoux et l'Etre suprême! Quelle liberté dans les épanchements! Quelles délices dans les retours! Quels transports dans la jouissance! Autant que des faiblesses dont on partage la honte ralentissent les mouvements forcés d'un zèle si peu mérité et si mal récompensé, autant des perfections dont on partage la gloire réservent et rendent agréables des nœuds si légitimes.

Tels sont les assaisonnements exquis d'un sentiment qui fait le bonheur et la sainteté de la vie, quand il est bien placé; ils se réunissent tous en faveur de la créature, qui seule au monde a droit d'aimer son Père, son Fils, son Epoux dans son Dieu. Je ne sais s'il est plus doux d'aimer que d'être aimé, de le dire que de l'entendre, de le persuader que de s'en convaincre. Mais qui pourra jamais comprendre la douceur infinie d'un retour, qui a droit sur un Dieu? Etre aimé, respecté, obéi, comme Marie, de

celui que tout adore; avoir la liberté de traiter avec Dieu, comme avec un égal et un Père, un Fils et un Maître, un Créateur et un Epoux, et réunir par là: 1° la familiarité et le respect; 2° l'autorité et la tendresse; 3° L'immensité et l'union. Qualités en apparence incompatibles, qui semblent détruire la douceur de l'amour; mais qui en font pour elle, et le plaisir le plus piquant, et la gloire la plus flatteuse. Anges et démons, réprouvés et justes, tout l'univers en sera témoin pendant l'éternité; il admirera les ineffables communications des trois personnes divines dans le cœur d'une créature qui est tout à la fois fille, mère et épouse de Dieu.

1° Respect et familiarité: votre respect pour Dieu n'est jamais, Marie, rien de douteux; qui fut plus humble que vous, qui jamais adora plus profondément la Divinité? C'est à nous à admirer la liberté filiale que vous donne auprès du Père céleste l'alliance divine à laquelle il vous élève, par la naissance de son Fils. Il vous a adoptée dans sa famille, pour faire naître de vous, dans le temps, le même Verbe qu'il engendre dans l'éternité. Oui, c'est par Marie que nous avons un Rédempteur, c'est par une vierge qu'un Dieu est homme. Divine fécondité qui peint si bien, qui égale celle du père, puisque la même personne est le terme de toutes les deux! La fécondité du premier homme fut admirable sans doute, il fut Père de tout un monde. Semblable au grain de sénevé qui pourrit d'abord dans la terre, mais qui dans la suite devient un grand arbre. Semblable à un grand fleuve, dont à peine on peut d'abord démêler la source, mais dont la vue la plus perçante ne peut à son embouchure apercevoir les rivages. Mais, que dis-je, Marie est Mère de Dieu; ah! que tout disparaisse, l'univers n'est qu'un peu de poussière, il est comme s'il n'était pas: *Quasi non essent, sic sunt coram eo.* (*Isa.*, XL,, 17.)

Fécondité ineffable, où trouverons-nous votre modèle, hors du sein de la Divinité: le Très-Haut n'engendre qu'un Fils égal, semblable et consubstantiel à lui-même, toujours ancien et toujours nouveau, toujours naissant et éternel. La fécondité de Marie est épuisée comme la sienne par un seul enfant; elle lui fournit de même sa propre substance, elle est égale et semblable à son Fils par son humanité. Que reste-t-il à enfanter, quand un Dieu même a pris naissance? Que reste-t-il à désirer, quand il l'a prise dans notre sein? Précieuse virginité, voilà vos priviléges, vous êtes mille fois plus féconde que le mariage; un seul enfant vaut tous les hommes, il est pour tous les peuples la source des bénédictions. Oublions désormais nos parents et la vie que nous leur devons; voici la mère qui nous a donné la véritable vie, son cœur est notre maison; là fut contracté ce mariage solennel, qui nous fait participants des mérites, des grâces, du bonheur de la Divinité; c'est du sang de Marie que le contrat en fut écrit; jusque-là nous n'écoutions que les lois d'un timide respect; livrons-nous désormais aux transports de l'amour le plus vif et le plus tendre; adoptés dans la famille d'un Dieu, nous avons droit d'adorer notre Frère, notre Maître, de demander ses faveurs, et de partager son héritage; par Marie, devenus des dieux, depuis que par Marie Dieu s'est fait homme, nous avons droit de lui dire: Vous êtes notre chair et un autre nous-mêmes: *Frater, et caro nostra es.* (*Gen.*, XXXVII, 27.)

C'est à vous, Marie, à tenir ce langage au Père céleste; un saint orgueil, une juste audace doit vous dicter ces expressions; osez lui dire comme l'ange: Je puis sans présomption me croire semblable à vous; et bien loin que votre majesté divine en soit offensée, elle couronnera une légitime hardiesse; Père céleste, voilà votre Fils, il est aussi le mien, je lui suis consubstantiel, aussi bien que vous; je suis le principe de sa naissance temporelle, comme vous l'êtes de sa génération éternelle; il est Dieu de Dieu, lumière de lumière, il est aussi la chair de ma chair, et les os de mes os, et le Fils de tous les deux, il appartient à tous les deux: *Unus idemque communis Dei Patris et Mariæ Filius.* Ainsi je partage la plus glorieuse de vos prérogatives; tout glorieux qu'il est pour vous d'être infini, éternel, immense, tout-puissant, n'est-il pas encore plus glorieux d'être Père d'un Dieu? C'est alors que par un chef-d'œuvre digne de vous, vous sentez toute votre éternité, toute votre immensité, toute votre puissance: ah! Père céleste, je ne suis pas sans doute éternelle, immense, infinie, toute-puissante comme vous; mais j'ose le dire, je suis féconde, puisque j'enfante le même Dieu que vous; et peut-être serais-je moins flattée d'avoir l'immensité, l'éternité, la toute-puissance, que d'être honorée d'une telle maternité: *Similis ero Altissimo.*

Non, ce n'est pas seulement dans l'éternité, avant la naissance de la lumière, que le Verbe fut engendré dans les splendeurs des saints, il voulut l'être dans le temps, au milieu des ombres de la nuit, dans la splendeur de la Sainteté créée; le sein du Père, le sein d'une Mère lui ont donné ces deux vies admirables, dont l'une fait l'objet de nos adorations, l'autre le fondement de nos espérances. Père, Vierge, dans l'un, sans l'entremise d'une Mère; Mère, Vierge dans l'autre, sans l'entremise d'aucun Père, quoique dans deux états bien différents, également adorable dans tous les deux: *In splendoribus sanctorum ex utero ante luciferum genui te.* Soleil, vous n'en fûtes pas le témoin; sa [génération] éternelle précéda votre création, sa naissance temporelle précéda votre lever, la lumière divine sortit du sein des ténèbres, et les dissipa; mais, non, elle sortit du sein de la lumière; lumière de la Divinité, dont elle est la plus belle image; lumière de l'humanité, dont elle est le plus riche trésor: dans ce silence majestueux de tous les êtres, où Dieu se parlait à lui-même, l'éternité vit

éclore l'image de la substance divine : dans le silence religieux de toute la nature, où Dieu parlait à une vierge, le monde vit naître le remède de tous les maux. *Dum medium silentium tenent omnia.* (*Sap.*, XVIII, 14.) Sein adorable du Père céleste, cœur sacré d'une vierge mère, image mutuelle l'un de l'autre, où une personne divine est produite et règne si glorieusement, à qui une personne divine est consubstantielle et s'unit si intimement, qui fait la gloire et les délices d'une personne divine, et la donne au monde si heureusement ; c'est votre mutuelle ressemblance que ma faible voix voudrait représenter. Cœur de Marie, sanctuaire de la Divinité, berceau du Verbe, image de la Trinité ; quelle éloquence pourrait vous faire connaître ? Non, je ne puis que bégayer, et m'écrier avec le prophète : Je ne suis qu'un enfant, et j'ose parler du mystère ineffable, où le Créateur devient semblable à la créature dans la personne de son Fils. *Similis ero altissimo.* (*Isa.*, XIV, 14.)

Frémissez de rage, esprit des ténèbres ; voici une créature que l'éminence de la sainteté, que l'étendue des lumières, que l'élévation des sentiments rend si semblable à votre Dieu ; c'est trop peu dire, que la fécondité rend Mère de Dieu ; frémissez ! Ce qui fit votre crime fait son mérite, ce qui vous rendit odieux la rend aimable ; elle reçoit avec justice ce que vous eûtes la témérité d'ambitionner. Dieu couronne en elle une liberté qu'il foudroie en vous ; ce que le paradis n'entendit qu'avec horreur dans votre bouche, il l'admire dans la sienne ; le monde le répète avec reconnaissance ; votre présomption vous perdit, et avec vous une partie des anges ; sa dignité la sauve, et avec elle le genre humain : le Père céleste vit en vous un rebelle qui lui disputait le trône ; il voit en elle une fille avec qui il le partage ; vous refusâtes d'adorer le Verbe incarné, et elle voit le Verbe incarné soumis à son autorité maternelle ; quelle gloire, quelles délices, quel amour dans une créature qui trouve en Dieu même son semblable ! *Similis ero.*

2° Autorité et tendresse. Ce n'est pas dans le ciel que Jésus-Christ a commencé de respecter sa Mère et de lui obéir ; ce n'est pas dans le ciel qu'il cessera de le faire ; cesse-t-il d'y porter le nom de son Fils ? Marie y perd-elle la qualité de sa Mère ? Perdrait-il ce sentiment, quand sa Mère mérite plus que jamais d'exercer ses droits ? Non, non, la perfection de la gloire ne trouble ni l'ordre de la justice, ni les lois de la reconnaissance, ni les mouvements de la nature. Souvenez-vous, Seigneur, du sein qui vous a porté, des mamelles qui vous ont allaité, des mains qui vous ont emmailloté ! Ce commandement si légitime d'honorer ses parents, lisez-le dans ses mains, écrit avec les larmes qu'elles ont tant de fois essuyées ; lisez-le sur son sein, avec le lait qu'il a tant de fois fait couler pour vous ; ah ! ces tables aimables, bien plus solides que celles de pierre où il fut écrit pour la première fois, vous présentaient gravé en caractères ineffaçables un devoir que votre cœur vous impose. *Honora matrem.* (*Exod.*, XX, 12.)

La plus humble, la plus sainte, la plus tendre de toutes les mères oubliera ce devoir sans doute plus qu'une autre : est-ce au cœur d'un mère qu'il faut s'en rapporter ? Trop heureuse à son gré et trop payée de ses peines d'aimer ses enfants et d'en être aimée ; trop heureuse et trop payée de ses peines, une Mère si sainte, d'adorer son Dieu, de l'aimer, de se voir honorée de ses bontés ; sa tendresse et son humilité lui permettent-elles d'exiger des devoirs, lui laissent-elles la liberté de se souvenir de ses titres ? C'est à vous à plaider sa cause : chacune des chancelantes démarches que sa main maternelle a affermies, chacun des mots qu'elle a fait articuler à une langue embarrassée, ne sont-ce pas autant de titres au plus tendre respect et à la plus filiale obéissance ? Et son humilité, par le plus engageant de tous les oublis, rend encore mille fois plus chers et plus inviolables des droits qu'elle nous abandonne, ou plutôt qu'elle refuse et qu'elle ignore : *Memor esse debes quæ et quanta passa sit pro te.* (*Tob.*, IV, 4.)

Ces sentiments si glorieux à Marie, sont-ils douteux parmi des chrétiens ? Jésus-Christ lui fut soumis ; voilà tout ce que l'Esprit-Saint nous a conservé des premières années de la plus belle vie qui fut jamais : *Erat subditus illis.* (*Luc.*, II, 51.) Esprits célestes, accablés sous le poids de sa gloire, vous vous anéantissez à ses pieds, vous l'avez vu anéanti lui-même aux pieds d'une vierge docile à ses moindres ordres ; autrefois, par un prodige unique, soumis à la voix d'un homme, il arrête le cours du soleil ; par un prodige bien supérieur, vous l'avez vu cent et cent fois pendant trente années, ce Soleil de la Divinité, attentif, arrêté, agissant, allant et venant au gré d'une vierge : *Stetit sol obediente Deo voce hominis.* (*Josue*, X, 14.) O mystère ! quel maître, grand Dieu ! quel sujet ! Lequel des deux est le plus ineffable ? Un Dieu obéissant à la créature, la créature commandant à son Dieu : esprits célestes, qu'admirez-vous davantage ? L'humilité de l'un ou l'élévation de l'autre ? L'humilité de tous les deux dans une si haute élévation, et leur dignité dans un profond abaissement ; vous voyez aujourd'hui ce Dieu, toujours le même, portant sur le trône les sentiments qu'il avait dans la crèche, lui faire un hommage de vos hommages, un parfum de vos parfums, une couronne de vos couronnes ; n'avoir des sujets que pour les lui soumettre, ne commander à l'univers que pour la faire régner, et se ranger en quelque sorte lui-même sous la douceur de son empire : *Erat subditus illis.*

L'histoire profane nous parle d'une mère ambitieuse, si flattée de l'élévation de son fils, qu'elle ne croyait pas lui acheter trop cher un diadème, fût-ce même aux dépens de sa vie. Que je meure, disait-elle, pourvu que mon fils règne, qu'il se fasse de mon corps un degré pour monter au trône : le titre

de mère d'un empereur me dédommage de la mort. Un sentiment plus pieux a fait souvent dire aux mères des martyrs : Mourez, mon fils, que je meure moi-même, pourvu que j'aie la gloire d'être la mère d'un martyr ; en effet, l'élévation d'un fils flatte tout à la fois et l'amour maternel en voyant heureux ce qu'on aime, et l'amour-propre en voyant rejaillir sa gloire sur nous ; sentir qu'au milieu de sa grandeur, on conserve toujours sur lui une sorte de supériorité, et que ce domaine aimable, bien loin de faire des concurrents ou des jaloux, est respectable à tout le monde et infiniment cher au sujet même ; le cœur peut-il goûter dans l'amour de plaisir plus exquis et plus délicat? Cœur sacré de Marie, vous le goûtez ce genre de triomphe, sur un Dieu même, et jusque dans le sein de sa gloire. Mère d'un Dieu, après qu'il a été le terme de votre fécondité, soyez l'objet de sa magnificence ; qu'une vie éternelle soit la récompense de la vie temporelle qu'il vous doit ; qu'il fasse pour vous dans le ciel ce que vous fîtes pour lui sur la terre ; reposez-vous entre ses bras, il a reposé dans les vôtres; asseyez-vous sur son trône, vous l'avez porté dans votre sein; partagez ses honneurs et ses délices, après avoir partagé ses outrages et ses douleurs. A Dieu ne plaise, qu'oubliant les droits de la Divinité, j'élève une créature au-dessus d'elle : tout l'univers est un néant devant Dieu. Modèle de l'humilité, qui dans une Mère de Dieu ne vîtes qu'une servante, le verriez-vous sans horreur dégradé jusqu'à vous être inférieur ou égal? Mais en même temps qui ne sait que, depuis que par une bonté ineffable, la nature humaine, déifiée par l'union hypostatique, nous a fait voir un Enfant-Dieu soumis à la créature ; nous avons droit de pousser cette précieuse faveur dans toute son étendue, sans craindre d'être désavoués, en attribuant à Dieu les légitimes sentiments d'une nature dont il a daigné prendre jusqu'aux faiblesses.

Le véritable respect n'empêche pas dans un fils l'étendue de son amour, non plus que l'amour ne met aucun obstacle au respect. Il est vrai que l'amour met une espèce d'égalité entre les personnes qui s'aiment; mais bien loin que l'estime qui le fait naître et le respect qui l'accompagne émousse ce que peut avoir de piquant ce vif sentiment de nos cœurs, il en fait au contraire l'assaisonnement par l'idée flatteuse qu'il présente de l'objet qu'on aime si bien ; au lieu qu'un amour peu respectueux, que rien ne modère, en fait perdre tout le fruit, puisqu'il ne montre que trop le peu de cas que l'on fait d'une personne qu'on aime si mal. L'obéissance et l'amour ne se prêtent pas moins leurs droits et leurs charmes: quoi de plus cher que la volonté de ce qu'on aime? quoi de plus cher que la personne qui nous immole sa volonté?

Pour vous, Marie, en aimant, en obéissant, en respectant, étant aimée, obéie et respectée, le respect et l'obéissance ne diminuent en rien la tendresse, et la tendresse n'altère en rien l'obéissance et le respect; l'un ne fait pas oublier la qualité de Mère, ni l'autre la majesté de Dieu : au contraire, l'un relève le prix de l'autre. Quelle joie pour une Mère de se voir renaître et de s'admirer dans son Fils ! Tel un maître s'admire dans son élève, un ouvrier dans son chef-d'œuvre. Quel plaisir pour un souverain de se dérober quelquefois à la majesté embarrassante de son rang et de trouver un cœur digne de lui, dont les vertus font honneur à son choix ; un cœur humble et fidèle à qui il peut sans risque confier ses grâces, un cœur bien fait sur qui les faveurs sont un titre précieux et durable! Dieu néglige de même avec plaisir l'appareil du trône pour se communiquer à un cœur si digne de lui, et le cœur de Marie se donne une libre carrière pour un objet qu'elle n'aimera jamais trop ; objet d'autant plus respectable que sa bonté le rend plus familier, d'autant plus aimable que sa grandeur le rend plus parfait.

Si Marie, par le plus doux assemblage, trouvant dans la même personne un Fils et un Dieu, consacre et divinise tous ses mouvements les plus naturels, Dieu, à son tour, par le plus glorieux assemblage, trouvant dans la même personne une Mère et une sainte, justifie et consacre les grâces les plus éminentes. Tendre Fils, voici une Mère dont vous n'avez pas à rougir; ne vous dépouillez pas de la qualité de juge, ne craignez pas qu'un amour trop indulgent fasse pencher la balance; votre Mère redoute aussi peu votre tribunal que votre cœur; quel des deux qui prononce l'arrêt, il sera toujours favorable. Tendre Mère, ce n'est pas un maître que vous ayez à redouter, ne vous défiez pas de la qualité de créature, ne craignez pas qu'une justice trop rigoureuse fasse partir la foudre; votre Fils n'honore pas moins votre vertu que votre dignité; quel des deux qui reçoive l'hommage, il sera toujours légitime.

C'est à l'amour médiocre à craindre de manquer au respect ou à craindre qu'on y manque : le véritable amour oublie-t-il les droits de ce qu'il aime? en exige-t-il de lui? C'est au respect médiocre à craindre de manquer à l'amour ou à craindre qu'on y manque : le vrai respect néglige-t-il les droits de ce qu'il respecte? en exige-t-il de lui? Quand on fait parfaitement l'un et l'autre, la perfection de ce qu'on aime fait le plaisir exquis de l'amour, et la bonté de ce qu'on respecte augmente la profondeur de l'hommage ; cœurs aimables, cœurs respectables du Fils et de la Mère, livrez-vous sans crainte à vos tendres et légitimes mouvements, vous pouvez le faire sans risque ; dites-vous l'un à l'autre : Voilà celui en qui j'ai mis toutes mes complaisances, mon bien-aimé est tout à moi et je suis tout à lui. Epanchez-vous l'un dans l'autre avec cette douce effusion que le véritable amour et le vrai respect peuvent seuls connaître; charmés l'un de l'autre, soyez-vous

toujours anciens et toujours nouveaux ; que chaque instant resserre les tendres nœuds qui vous unissent et vous consomment tous en un. *Hic est Filius dilectus in quo mihi bene complacui.* (*Matth.*, XVII, 5.) Ainsi, par le respect le plus profond et par l'amour le plus tendre, celui dont vous êtes la Mère adore Dieu profondément sans cesser de l'aimer, et l'aime parfaitement sans cesser de l'adorer; il est tout à la fois son Fils et son sujet, son bien-aimé et son esclave, un autre lui-même et sa victime, sans que l'ignominie de sa croix diminue la gloire de sa divinité, ni que la gloire de la divinité diminue l'ignominie de sa croix. Que vous êtes à juste titre appelée la Mère de la belle dilection, puisque vous êtes l'épouse de l'amour consubstantiel et la Mère de l'Agneau égorgé par l'amour, depuis le commencement du monde ! Qui jamais aima comme vous? qui jamais fut comme vous aimée?

3° Immensité et union. Le cœur humain, dans la vie morale de l'amour comme dans la vie naturelle du corps, a deux sortes de mouvements : un mouvement d'épanchement vers l'objet aimé et un mouvement de retour de l'objet aimé vers lui-même, un mouvement de tendance par lequel il se porte vers lui et s'unit à lui, et un mouvement de jouissance par lequel il le possède et le goûte. Ainsi le sang sort sans cesse du cœur par les artères et y rentre par les veines, et par cette continuelle circulation qui l'épuise et l'enrichit, l'arrache et le rend à lui-même, il conserve son action et sa vie. On jouit des objets des sens comme de ceux de l'esprit : l'âme sort en quelque sorte d'elle-même pour se répandre sur eux par les organes et rentre en elle-même pour jouir d'eux par le plaisir. C'est ce qui fait le bonheur des saints dans le ciel; ils y voient Dieu face à face, ils s'élancent vers lui, se perdent, se transforment en lui, et, se voyant aimés de Dieu, s'en rendant à eux-mêmes le doux témoignage, ils le goûtent, en jouissent, et se l'approprient en quelque sorte. ces deux divers mouvements sont éminemment en Dieu : par une espèce de saillie hors de lui-même, il se connaît et produit son Verbe; par une espèce de retour en luimême, il s'aime et produit le Saint-Esprit; Ces deux actes toujours subsistants, par lesquels Dieu se connaît et se goûte, se désire et se possède, se reproduit et jouit de luimême, sont nécessaires à son bonheur; une substance spirituelle en vain serait parfaite, si elle ne se possédait en rentrant en ellemême, et agissant sur elle-même par l'impression de ses perfections; la perception de l'objet et le goût du plaisir sont des opérations vitales qui la distinguent de la substance matérielle.

La créature est en cela semblable au Créateur, mais avec cette différence infinie que Dieu trouve en lui-même l'objet de son bonheur, et que la créature est obligée de le chercher en Dieu. Il est tout à lui-même, sa tendance et son retour, son épanchement et sa jouissance ne le font pas sortir de son propre cœur. Les trois personnes qui résultent de ces mouvements, n'ont qu'une même nature, et une même divinité. Il en est autrement des hommes : coupables et malheureux quand ils ont la folie de chercher leur satisfaction en eux-mêmes ou dans les créatures, mais infiniment heureux et saints quand ils la fixent en Dieu seul. Tel est le bonheur et la vie des justes sur la terre ; tel est le souverain bonheur dans le ciel : ils cherchent Dieu, et le trouvent; tel fut la vie et le bonheur éminent de celle dont un Dieu même fut l'époux et le Fils. Bonheur infiniment supérieur à celui de tous les autres. Ce rapport unique et divin de fécondité, dont un Dieu fut le principe et le terme, en formant dans son cœur les mouvements les plus délicieux et les retours les plus flatteurs, fit chercher et trouver l'immensité des biens dans l'objet le plus simple et l'union la plus intime.

La nature de Dieu est de réunir tout dans la plus parfaite simplicité, de posséder tout dans l'unité ; c'est un centre d'où partent et où vont aboutir toutes les lignes. C'est un océan d'où sortent et où rentrent tous les fleuves : *Unde exeunt flumina revertuntur.* (*Eccle.*, I, 7.) Un roi est tout dans son Etat, il rassemble tout dans sa personne; l'âme est dans son corps, elle agit dans la main, elle voit dans l'œil, elle entend dans l'oreille. La nature de l'amour est aussi de tout réunir; il consume, il transforme les deux termes l'un dans l'autre, il n'en fait qu'un. Il sort de lui-même pour s'unir à ce qu'il aime, le posséder et en jouir; il y rentre par cette jouissance et le mouvement pareil que ce qu'il aime fait vers lui par un reflux et un retour; l'amour tend à la parfaite unité. Ce que la nature de la sainte Trinité opère dans les trois personnes d'une manière divine, l'amour l'imite et s'efforce de le faire à proportion dans les autres objets.

Cette union parfaite se comprend aisément entre des êtres de même nature; mais comment unir, le ciel et la terre, Dieu et la créature? Deux choses mettent obstacle au parfait amour, ralentissent sa vivacité et blessent sa délicatesse : la bassesse de l'objet et sa supériorité. La bassesse rend indifférent et la supériorité rend timide. On dédaigne ce qu'on voit au-dessous de soi, et, dans la crainte de se dégrader, on ne se prête qu'avec mesure et par grâce à l'affection dont on l'honore. On n'ose approcher de ce qu'on voit au-dessus, on s'en croit indigne, on en craint le mépris. Ce n'est qu'en tremblant qu'on lui offre plutôt du respect que la tendresse des hommages, que des cœurs ; l'amour veut de l'égalité. Ce n'est ni la brutalité de l'ivresse ni la grossièreté de la passion qui en fait le vrai plaisir. Les délices les plus touchantes d'un sentiment dont l'origine est toute céleste, dont Dieu se fait honneur d'être l'objet, mais que la folie des hommes avilit et profane ; ses délices se font surtout sentir dans ces retours secrets et ces goûts intérieurs de l'âme qui, en s'unissant au souverain bien, se perd et se retrouve

elle-même, donne tout et possède tout; abandonne et ménage tous ses intérêts, exerce et sacrifie tous ses droits. Dans cette flatteuse égalité, cette supériorité réciproque qui en rendant tous les biens communs fait disposer en maître de ce qu'on aime et donne à ce qu'on aime le droit de disposer en maître de nous; dans ce mélange de respect et de familiarité où, tandis qu'on contemple avec transport dans le Dieu qu'on adore une perfection qui nous ravit et nous accable, on s'en voit assez estimé pour se familiariser avec elle et l'abaisser jusqu'à nous; dans cet assemblage de retenue et de liberté, de timidité et de confiance, où, tandis qu'on s'alarme des moindres choses qui peuvent déplaire au maître qu'on sert, on peut cependant épancher son cœur sans réserve et sans être dans la gênante nécessité de s'observer avec lui ou dans la triste incertitude d'être l'objet de ses bontés : *Dilectus meus mihi et ego illi.* (*Cant.*, II, 16.)

Tandis que Dieu et la créature demeureront personnellement séparés, les délicatesses de l'amour sont impossibles. Quelques liens que forment entre eux les rapports infinis de création et de dépendance, de bienfaits et de reconnaissance, des besoins et des secours qui les unissent si étroitement, la distance sera toujours infinie. Dieu a beau combler l'homme de faveurs, jamais il ne se dépouillera d'un certain air de divinité qui, au milieu de ses plus grandes profusions, fera toujours sentir qu'il est le maître, et la créature ne se défera jamais d'un fond de respect et de timidité qui affaiblira toujours la vivacité de ses épanchements et la sécurité de sa confiance. Il leur fallait un médiateur, un centre commun qui, agréable à tous les deux par sa tendresse et son mérite, pût d'une part faire couler les bienfaits et de l'autre offrir les services, qui tenant à tous les deux par son amour et sa nature, à portée de l'homme par ses faiblesses, égal à Dieu par sa grandeur, eût un intérêt personnel à la gloire de l'un et de l'autre, levât la barrière et calmât leurs alarmes, remplît leurs désirs et les réunît. Quelle gloire pour le Médiateur lui-même d'être l'auteur de ce chef-d'œuvre de charité !

Le Verbe incarné va faire cette union, sa Mère lui en fournira la matière; il sera le lien de Dieu et de l'homme, sa Mère serrera les nœuds; le centre d'unité de tout l'univers, sa Mère en sera le principe naturel; par son union hypostatique à la nature humaine, la créature, en quelque sorte divinisée, trouve dans un Dieu humanisé, ce composé admirable d'une bassesse qui l'enhardit et d'une grandeur qui l'élève, d'une majesté qui l'honore et d'une familiarité qui l'invite, d'un Dieu avec qui on va de pair, et d'un homme qui comble de grâces. Alors l'âme se livrant à ce doux torrent qui l'entraîne, se perd avec confiance dans les abîmes délicieux d'un amour où la Divinité devient son patrimoine. *Dilectus meus mihi et ego illi.* Ainsi un roi qui se choisit un favori parmi les grands de sa cour, de quelque grâce qu'il le comble, ne se dépouille jamais de la majesté du trône, jusqu'à lui permettre d'oublier qu'il est sujet, et qu'il doit d'autant plus s'observer que les caresses sont plus marquées. *Quis sum ego, ut respicias ad me sicut canem mortuum* (II *Reg.*, IX, 8)? disait à David le fils même d'un roi, dont il venait d'occuper le trône. Mais fait-il au sujet l'honneur de le faire entrer dans son alliance, alors une noble assurance, une confiance légitime, une espèce d'égalité donne un libre cours au plus tendre amour. Bien loin d'être ébloui par l'éclat du diadème, on s'applaudit de le partager; on prend un intérêt personnel à une grandeur que le sang fait rejaillir sur nous et que l'alliance nous rend propre. Les intérêts du prince deviennent les nôtres, comme les nôtres sont les siens.

Tous les hommes, par cette union divine, ont droit de lever les yeux vers leur Maître et de lui adresser leurs vœux, de l'adorer et de l'aimer, de l'aimer en l'adorant, et de l'aimer d'autant plus tendrement que leurs adorations sont plus profondes. Mais c'est surtout à celle qui par sa maternité tient à la divinité et à l'humanité à éprouver ces délices et à posséder cette gloire, à tenir ce langage et à se livrer à ces sentiments. C'est par elle, c'est dans elle que les délices de Dieu sont d'être avec les enfants des hommes, et les délices des hommes d'être avec le Fils de Dieu. C'est là que le Très-Haut, tempérant l'éclat de ses rayons, se met à la portée de sa créature, et que l'humanité relevant sa misère monte sur le trône de son Dieu : *Hic temperato maxime sub mystico velamine fit esca vilis servuli.* C'est là que Dieu peut aimer sans mesure et sans risque, et l'homme sans réserve et sans crainte; que les deux cœurs, heureusement consommés, ne sont qu'un cœur et une âme, et que Dieu et la créature peuvent dire de la même personne : Vous êtes mon Fils, aujourd'hui je vous ai engendré : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* (*Psal.* CIX, 3.)

Ainsi, Marie, vous participez à la gloire de votre Fils, ou plutôt, comme dit un saint Père, vous jouissez presque de la même gloire; vous partagez ses sentiments et ses délices, son trône et son cœur : *Gloriam Matris et Filii, non tam communem dixerim quam eamdem.* Après avoir reçu d'elle l'humanité, il est juste, selon l'expression d'un autre saint Père, que je lui fasse en quelque sorte part de ma divinité : *Illa communicavit quod homo sum, ego communicabo quod Deus sum.* Obtenez-nous, Marie, la grâce d'une tendre dévotion pour vous. Heureux dans ce jour de triomphe si vous daignez nous attacher à votre char, ou plutôt régner dans nos cœurs et nous placer dans le vôtre, nous donner vos vertus et ménager nos intérêts; ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS DOGMATIQUE

SUR LA CANONISATION DES SAINTS,

Prêché à Tours, dans l'église des PP. Jésuites, à l'ouverture de la canonisation de saint Jean-François Régis.

Sic honorabitur quemcunque rex voluerit honorare. (*Esther.*, VI, 9.)

Ainsi sera honoré celui à qui le roi voudra faire honneur.

Quelle gloire pour l'humble Mardochée, jusqu'alors confondu dans la lie du peuple, enveloppé avec tous les juifs dans l'arrêt de proscription, destiné à perdre la vie sur un gibet, lorsque, ceint du bandeau royal, monté sur un des chevaux du prince, annoncé par un des principaux officiers de la couronne, il fut présenté à la vénération publique! L'Egypte vit un pareil triomphe lorsque, pompeusement traîné sur le char de Pharaon, Joseph recevait de toutes parts des hommages. Etranger, esclave, puni par son maître, enfermé dans une prison, devait-il s'attendre à monter à la première dignité de l'empire, et à ne voir au-dessus de lui que la majesté du trône?

Image bien naturelle de ce que fait l'Eglise dans la solennité des canonisations des saints. Autrefois le rebut du monde, objets de ses persécutions et de ses mépris, ces grands hommes voyaient le démon frémir contre une vertu héroïque dont il ne pouvait soutenir l'éclat, et dont il voulait arrêter les progrès. Aujourd'hui placés sur nos autels, inscrits dans nos fastes, célébrés dans nos cantiques, portés en triomphe dans nos processions, l'Eglise nous dit de la part du Seigneur : Voilà ses fidèles amis, ainsi daigne-t-il les faire honorer : *Sic honorabitur quemcunque rex voluerit honorare.*

Cette élévation glorieuse ne fut, ni dans Pharaon ni dans Assuérus, l'effet d'une aveugle précipitation qui, laissant le caprice arbitre des grâces, les distribue au gré du hasard. Mardochée et Joseph méritaient des distinctions si marquées : l'un en découvrant une noire conjuration avait sauvé la vie à son roi; l'autre par ses sages conseils allait sauver l'Etat en prévenant une famine de sept années. La constance dans l'adversité, la fidélité dans des épreuves délicates, la parfaite adoration du vrai Dieu avaient depuis longtemps formé ces héros que le prince honorait de sa confiance.

Ce n'est pas non plus d'une main précipitée que l'Eglise prend ici l'encensoir : des vertus héroïques, des travaux immenses, des prodiges admirables décernent à son tribunal les honneurs divins. Une discussion exacte, une procédure régulière en ont constaté la vérité. Rien ne mérite mieux la vénération de toute la terre, que ces grands hommes pour qui on exige son respect et son culte.

Il y va même des intérêts de Dieu et de l'Eglise, comme il y allait de ceux des rois d'Egypte et de Perse, de couronner la vertu. Les grands modèles apprennent à la pratiquer, les récompenses éclatantes y invitent; il faut animer le zèle, il faut le conduire. Les couronnes ne sont pas moins glorieuses à la main qui les distribue qu'à celle qui les reçoit. Fit-on jamais un usage plus légitime de l'autorité? jamais dut-elle mieux réunir tous les suffrages?

Développons ces vérités, faisons sentir la sagesse de l'Eglise et son autorité dans la canonisation des saints, matière peu connue, conduite quelquefois méprisée par l'ignorance, souvent combattue par l'impiété. Envisageons-la dans son principe, dans son exécution, dans sa consommation. Justice dans son principe, il est à propos qu'on canonise les saints; sagesse dans son exécution, on ne saurait porter la précaution plus loin que le fait l'Eglise; certitude dans sa consommation, c'est une autorité infaillible qui prononce : ce sont les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Eglise militante et l'Eglise triomphante sont unies par les liens les plus étroits de la charité : tous membres d'un même corps, dont Jésus-Christ est le chef, nos biens et nos maux sont communs; nous ne faisons qu'un cœur et une âme. Les saints voient sur la terre des frères encore aux prises avec l'ennemi. Nous admirons dans nos frères glorieux des palmes déjà moissonnées que nous espérons de partager. Pensons-nous qu'uniquement occupés de leur gloire ils ne nous regardent qu'avec indifférence? Ils se réjouissent de nos victoires, ils s'affligent de nos malheurs; ils nous invitent à la couronne : *Jam de sua immortalitate securi et de nostra salute solliciti*, dit saint Cyprien : pourquoi ne pas les payer de retour en célébrant leurs fêtes, et prenant part à leur joie? Il est juste, que la compassion et la joie, comme dit saint Paul, intéressent les membres les uns pour les autres : *Invicem compatiuntur et congaudent.* (I *Cor.*, XII, 26.) Tous les jours nos prières heureuse-

ment exaucées font couler des grâces abondantes par leur intercesion. Qu'une sincère reconnaissance nous acquitte donc envers des protecteurs qui se chargent de nos requêtes, et nous méritent de nouveaux bienfaits. Ce n'est ni l'or ni l'argent qui nous les concilie. Les protecteurs de ce monde pourraient s'en contenter. Possesseurs des biens éternels, que peuvent-ils attendre de nous que nos hommages? *Hic est qui multum orat pro populo.* (II *Mach.*, XV, 14.)

En qualité de Père commun des deux Eglises, Dieu nous en a souvent donné l'exemple : Hénoch porté dans le ciel, Elie enlevé dans un char de feu, Moïse enseveli de la main des anges, Elisée vivant dans son tombeau par ses miracles, quelles brillantes apothéoses ! Les livres saints renferment une foule de canonisations : que ne dit pas le livre de l'*Ecclésiastique* des vertus des anciens héros : de la foi d'Abraham, de la confiance de Noé, de la modération de David, de la piété de Josias? On en trouve encore dans le Nouveau Testament. Saint Luc fait la canonisation de saint Etienne et de saint Jacques, en décrivant leur martyre; l'un décapité par Hérode, l'autre accablé d'une grêle de pierres, ils s'endorment du sommeil des justes : *Obdormivit in Domino.* (*Act.*, VII, 59.) Jésus-Christ lui-même fait la canonisation de saint Jean-Baptiste. Qu'êtes-vous allé voir dans le désert? Est-ce un roseau fragile agité par les vents? Est-ce un homme livré à la mollesse? Je vous déclare que c'est un prophète, qu'il est plus qu'un prophète, et qu'il n'a rien paru encore parmi les enfants des hommes de plus grand que Jean-Baptiste : *Non surrexit major.* (*Luc.*, VII, 28.)

Vous êtes canonisée, Vierge sainte, par le Père qui vous adopte, par le Fils qui vous obéit, par le Saint-Esprit qui vous rend féconde. Vous êtes canonisée par l'ange qui vous salue, par la prophétesse qui vous félicite, par le précurseur qui tressaille de joie à votre première parole. Vous l'êtes par vous-même. La vérité parlant par votre bouche déclare que le Tout-Puissant a fait en vous de grandes choses. La terre est couverte de vos temples, l'année est pleine de vos fêtes, les écrits des Pères sont remplis de vos éloges, les chaires retentissent de vos grandeurs, tous les siècles conservent des monuments de vos merveilles. A peine sortis du berceau, les enfants bégayent d'après le ciel et la terre que vous êtes pleine de grâce, que le Seigneur est avec vous.

En faisant honorer les saints, Dieu fait : 1° un acte de justice; 2° un acte de grandeur; 3° un acte de bonté. L'Eglise entre dans toutes ces vues par la solennité des canonisations.

1° Un acte de justice. L'histoire nous a conservé l'idée d'une cérémonie fort semblable établie autrefois chez les Egyptiens. Il y avait un tribunal qui jugeait souverainement des actions et de la mémoire des hommes après leur mort. L'accusateur public instruisait le procès et formait ses plaintes. On examinait les vices et les vertus, et après une discussion exacte, on lui décernait les honneurs de la sépulture : son panégyrique était prononcé; sa piété, sa douceur, sa tempérance, son équité en fornissaient la matière. Croirait-on que les rois comme les sujets fussent soumis à l'enquête publique? Epargnés par respect pendant leur vie, ils subissaient le sort des autres quand la mort les avait rendus leurs égaux. La vengeance divine a plus d'une fois donné de pareils exemples parmi les Israélites. Les prophètes menaçaient les mauvais rois qu'ils seraient privés de la sépulture. Achab et Jézabel, vous serez mangés des chiens; Joachim, vous serez jeté tout pourri hors des murs de la ville; vous apprendrez que la mort même ne soustrait pas au châtiment : *Sepultura asini sepelietur.* (*Jerem.*, XXII, 19.) Exemples frappants, vous faisiez sentir le prix d'une vertu qui fait survivre l'homme à lui-même en l'immortalisant dans les esprits, et l'horreur d'un vice qui éternise ses opprobres et flétrit même sa famille par la tache honteuse dont un jugement authentique perpétue la mémoire.

Objet de l'empressement des plus grands hommes, la gloire fut toujours le prix de la vertu et la récompense du mérite. Elle les distingua d'une vile populace, dont les serviles travaux sont assez payés par quelque léger salaire. Prince et sujets, conquérant et homme de lettres, tout, par une noble émulation, y consacre ses sueurs et ses veilles, sa vie et sa santé. Ceux qui paraissent n'avoir rien à désirer sur la terre soupirent après son éclat; il manque quelque chose à la félicité du trône, si les lauriers n'y mettent le comble; les richesses et les plaisirs, bornés dans leur étendue et leur durée, n'en égaleront jamais le prix. Les empires ont des bornes, la mort nous dépouille de tout: mais par sa réputation l'homme jouit d'une espèce d'immortalité et d'immensité; il règne dans tous les cœurs, il y règne toujours : *Permanebit nomen bonum plusquam divitiæ multæ.* (*Prov.*, XXII, 1.)

Mais est-ce à la gloire humaine à se flatter de l'immortalité? En vain les marbres les plus durs et les plus riches métaux, arrachés aux entrailles de la terre, élèvent de superbes monuments à l'orgueil. Qu'apprendront un jour ces inscriptions et ces masures, au savant curieux ou au voyageur indifférent, que la vanité du maître et la faiblesse de l'ouvrier? Marius au milieu des ruines de Carthage, voilà l'humanité! Pompeuses oraisons funèbres, où souvent la chaire de vérité, prostituée à la flatterie, étale en vain les chefs-d'œuvre de l'éloquence pour farder des vices véritables et imaginer de fausses vertus; qu'apprenez-vous à l'auguste compagnie que la vanité rassemble pour vous entendre, ou plutôt que Dieu cite aux pieds de son trône pour la faire instruire? Vous lui dites de la manière la plus frappante, la plus pathétique et la plus solennelle, qu'elle n'est elle-même qu'un peu de poussière, aussi

bien que celui dont elle adorait la grandeur et dont elle arrose les cendres.

La religion seule a les clefs du temple de mémoire, elle seule fait les vrais panégyriques, elle seule élève des mausolées durables, elle seule fait respecter jusqu'aux cendres de ses héros; les siècles les plus reculés conservent avec soin le dépôt qu'elle leur confie; telle qu'un grand fleuve qui se grossit en s'éloignant de sa source, le temps qui détruit tout le reste lui donne de nouveaux accroissements; elle imprime au mérite un sceau respectable; supérieure aux traits de la mort, elle commence sur la terre l'éternité de gloire qu'elle mérite dans le ciel : *Reposita est mihi corona justitiæ*, etc. (II *Tim.*, IV, 8.)

Le Saint-Esprit nous avertit qu'en punition de leurs crimes le souvenir des impies périra comme un léger son et tombera dans l'oubli : *Periit memoria eorum cum sonitu* (*Psal.* IX, 7); ou plutôt il ne s'éternisera que trop avec l'idée de leurs forfaits; il pourrira, il se corrompra : expression étonnante des Ecritures, c'est-à-dire il continuera d'être l'exécration des races futures, comme il l'était de ses contemporains. Depuis tant de siècles, un Caïn, une Jézabel, un Antiochus, un Judas sont-ils oubliés? sont-ils moins détestés? *Nomen impiorum putrescet.* (*Prov.*, X, 7.) Le nom du juste, au contraire, en récompense de ses vertus, passera de bouche en bouche, et sera comblé de bénédictions. Les grands noms d'un Bernard, d'un François de Paule, d'un François d'Assise, d'un Dominique ont-ils rien perdu de leur gloire? Et jusqu'à la fin des siècles l'arbitre des couronnes, le thaumaturge de l'Occident, le panégyriste de la pauvreté, le vainqueur des Albigeois ont-ils à craindre de rien perdre dans la vénération publique? *Memoria justi in benedictione erit.* (*Ibid.*)

2° Acte de grandeur. Il est de la grandeur de Dieu de récompenser ses serviteurs et de les faire respecter. Un grand maître peut-il mieux placer ses bienfaits? La terre doit être ici l'image du paradis. Qu'on leur élève des trônes, Dieu leur en a donné; qu'on leur offre des couronnes, Dieu en met sur leurs têtes; qu'on arbore les instruments de leurs supplices, ils brillent dans l'empyrée; que leurs noms soient écrits dans les livres ecclésiastiques, ils le sont dans le livre de vie; qu'ils règnent dans tous les cœurs, leur royaume sera éternel; que leurs images soient environnées de rayons, comme autrefois la tête de Moïse, ils sont comme des astres dans le firmament; que ces images soient élevées au plus haut des voûtes, qui peut comprendre leur élévation dans le ciel?

Ainsi, grand Dieu, faites-vous honorer vos amis; vous le faites parfaitement; vous le faites, dit le Prophète, avec quelque sorte d'excès : *Nimis honorati sunt amici tui.* (*Psal.* CXXXVIII, 17.) Mais c'est vous honorer vous-même; la gloire en rejaillit sur vous: vous recevez l'encens dans leurs personnes, les offrandes par leurs mains, les prières par leurs lèvres, les hommages par leurs cœurs. Qui vous écoute m'écoute; qui vous méprise me méprise (*Luc*, X, 16): voilà vos droits, ministres sacrés. J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire (*Matth.*, XXV, 35): pauvres, voilà vos titres. Les saints vous sont-ils moins chers, ô mon Dieu! Les voilà, dites-vous, comme autrefois en parlant de Job à Satan, les voilà, ces hommes que je présente également à mes amis et à mes ennemis : les plaisirs n'ont pu les séduire, les revers n'ont pu les ébranler; leur constance est digne de moi; je me fais gloire de la couronner et de le faire en Dieu : *Nonne vidisti servum meum Job?* (*Job*, I, 8.)

La capitale du monde n'avait autrefois rien de plus grand que les triomphes; c'est là que, précédé des dépouilles de l'ennemi, pompeusement étalées, environné des illustres captifs que la fortune de la guerre avait mis dans les fers, suivi de l'armée qui avait remporté la victoire, on voyait sur un char magnifique le vainqueur revêtu de pourpre, couvert de pierres précieuses, couronné de laurier; tout le monde à l'envi chantait ses louanges; les instruments de musique se mêlaient à la voix d'un peuple immense qui célébrait ses exploits. Après avoir parcouru les plus belles rues de Rome, on allait dans les temples des dieux leur offrir des sacrifices, et les remercier d'un succès qu'on reconnaissait devoir à leur protection.

Le triomphe des héros chrétiens présente un spectacle infiniment plus digne du Dieu dont on adore la grandeur. Voici ces temples superbes où le zèle prodigue ce qu'il a de plus riche; ces processions augustes où le monde réunit ce qu'il a de plus grand avec ce que l'Eglise a de plus respectable; ces chaires qui retentissent d'un éloge d'autant plus flatteur qu'il est plus sincère et plus juste; ces offices où leurs noms mêlés avec celui de Dieu, peignent si bien leur consommation dans le sein de la Divinité : que ces triomphes sont différents!

Que n'en coûtait-il pas à des peuples entiers pour satisfaire une telle ambition? Ces troupes de captifs, attachés au char du vainqueur, publiaient bien mieux leur malheur que sa gloire. Que de larmes, que de sang arrosaient ces lauriers funestes! Que de sanglots interrompaient ces chants de victoires! Lugubres dépouilles, vous étiez des monuments de l'avarice et de la cruauté, plutôt que de la valeur et du courage. Fiers conquérants, le faste qui vous éblouit, l'orgueil qui vous enivre vous laissent-ils penser que vous ne vous élevez que sur les débris de vos semblables et sur les ruines de l'humanité?

Ici la victoire ne fait gémir personne : une épouse n'y porte pas le deuil de son époux, un père n'y réclame pas ses enfants; ce sont des amis et des frères que la vénération attire autour du vainqueur. On n'y voit que des gens heureux; il ne s'y répand que des grâces, on n'y arbore que la piété; l'enfer seul en frémit, les passions y sont

seules enchaînés. Vainqueurs d'eux-mêmes les héros chrétiens sont seuls la matière et le sujet du triomphe. Ah! que l'Eglise ne cesse de célébrer leurs exploits et de chanter leurs louanges; qu'elle chante le faîte des honneurs foulé aux pieds par un Pierre Célestin; l'orgueil du turban abattu par un Pie cinquième; des déserts peuplés de saints par un Bruno; les barbares ouvrant leur prison à Pierre Nolasque; le monde attentif aux oracles de l'Ange de l'école : *Sapientiam sanctorum narrent populi et laudes eorum nuntiet Ecclesia.*

3° Enfin c'est par bonté que le Seigneur veut soutenir notre faiblesse et animer notre courage par des exemples frappants de toutes les vertus. Les palmes des martyrs font braver les tyrans; les succès des apôtres font voler à l'extrémité de la terre; un saint évêque consumé de travaux et d'années, forme de vrais pasteurs; sainte Claire transporte au milieu du monde l'Egypte et la Thébaïde. Pauvres, quelle source d'aumônes je vois s'ouvrir pour vous! Voilà à vos pieds un prince dont le sang auguste fait encore le bonheur de la France, qui croit recevoir des faveurs en vous rendant des services, être comblé de bienfaits en vous distribuant des trésors. Quel amour n'a pas allumé une Thérèse! quelle douceur n'a pas inspiré un François de Sales! quelle régularité n'a pas fait revivre un Charles Borromée! quel zèle immense n'a pas fait naître un Ignace de Loyola! Variété divine qui couronnez le céleste Epoux de mille sortes de fleurs, et enrichissez sa robe de mille pierres précieuses : *Circumamicta varietatibus.* (*Psal.* XLIV, 15.) Les exemples des saints qu'on propose à notre imitation sont bien plus efficaces lorsque le sceau de l'autorité, par des jugements authentiques, y ajoute un nouveau poids; elle en atteste la vérité, elle en découvre le principe, elle en écarte les ombrages; le fidèle va boire sans risque à une source dont l'Eglise garantit la pureté; il va sans crainte à un pâturage où le conduit son pasteur. De même que pour arrêter le désordre par la crainte du châtiment, le magistrat publie la condamnation du coupable, fait exécuter la sentence sur une place publique, et environne l'exécution d'un appareil de terreur, afin que le spectacle frappe, saisisse, alarme, et qu'une rigueur nécessaire devienne un salutaire préservatif; de même le prix de la récompense, l'autorité qui la décerne, l'éclat qui l'environne frappent, saisissent, encouragent : une profusion légitime devient un aiguillon pour la vertu. Voilà, voilà ces hommes dont la piété s'est constamment soutenue! *Hic sunt viri quorum pietates non defuerunt.* (*Eccli.*, XLIV, 10.) Souvenez-vous de ceux qui vous ont précédés, regardez l'heureuse fin de leur carrière, imitez-les soigneusement : *Mementote præpositorum vestrorum.* (*Hebr.*, XIII, 7.)

Les canonisations des saints sont une démonstration perpétuelle de la vérité de la religion. Les premiers siècles n'ont pu refuser leurs suffrages à des nuées de témoins; une religion qui formait tant de héros pouvait-elle n'être pas divine? Incrédules de nos jours, ne nous renvoyez pas aux siècles passés, ne prétendez pas affaiblir par l'obscurité des temps une déposition si convaincante. Jésus-Christ vit encore dans ses saints; la paix de l'Eglise a ses martyrs et ses apôtres; le trône compte encore des Louis et des Casimirs; les hérésies trouvent des Augustins et des Athanases. Tous les jours renaissant dans ses enfants, la mère des saints ne cesse d'être féconde; les derniers soutiennent la gloire que les premiers lui ont acquise : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii.* (*Psal.* XLIV, 17.)

Trop peu équitables pour admirer pendant leur vie ceux dont la régularité nous faisait le procès, trop combattus pour être au-dessus des ombrages, trop humbles eux-mêmes pour ne pas dérober l'éclat de leur vertu : l'humilité, la persécution, l'indifférence cachent souvent la lampe sous le boisseau; il faut pour la rendre utile à toute la maison qu'une exacte recherche, un jugement solennel, des honneurs religieux la mettent enfin sur le chandelier, vengent la vertu et confondent le vice. Non, non, le vice n'a pas de prescription à opposer à la vertu : toujours maintenue dans sa possession par des titres si fréquemment renouvelés, elle vous répète sans cesse que loin de prescrire rien d'impossible, elle fait tous les jours pratiquer des choses incomparablement plus difficiles que ce qu'on exige de vous. Qu'on chante donc les louanges des saints dans un temps où, supérieurs aux ténèbres et aux soupçons, leur vertu fait également la gloire du ciel et la confusion de l'enfer; dans un temps où hors de risque et hors d'atteinte, elle est à couvert du poison de l'orgueil et des alternatives de l'inconstance : *Lauda post mortem, magnifica post consummationem.*

Qu'on ne dise pas avec les ennemis de l'Eglise, que des canonisations si fréquentes en affaiblissent l'autorité et diminuent le respect. Peut-on au contraire trop multiplier les intercesseurs et les modèles, à la gloire de Dieu, dont ce nombre fait sentir la miséricorde, à l'honneur de l'Eglise, dont ce nombre démontre la fécondité, à l'avantage des chrétiens, dont ce nombre ranime le zèle? N'est-on pas comme heureusement entraîné par la multitude et engagé à faire ce que tant d'autres ont fait?

Les exemples modernes ont même quelque chose de plus frappant. Ce sont nos contemporains, nos amis, nos parents; il semble que l'éloignement de plusieurs siècles nous transporte dans un autre monde : le même siècle les rapproche de nous; les familiarise avec nous, les met à notre portée; ce sont nos mœurs, nos usages, notre façon de penser : c'est un de nous. Nous avons presque vu l'inépuisable charité d'un Vincent de Paul : *Emmanuel nobiscum Deus.* (*Isa.*, VII, 14.) Ainsi il est à propos qu'on canonise des saints de toutes les nations et

de tous les états : un Isidore, laboureur, une Geneviève, bergère, un Stanislas, novice, un Félix, frère convers. Pierre d'Alcantara, Jean de la Croix, vous étonnâtes l'Espagne par votre austérité ; Philippe de Néri, la bonne odeur de votre piété embauma l'Italie; Elisabeth, vous remplîtes le Portugal de vos aumônes ; Thomas de Cantorbéry, l'Eglise d'Angleterre dut sa liberté à l'intrépidité de votre courage; Rose de Lima, vous fîtes éclore les prémices de l'Eglise du Pérou. Sans exception de personne tout le monde est invité au festin des noces : *Exi in vias et sepes, et compelle intrare.* (*Luc.*, XIV, 23.)

Mais ce reproche du trop grand nombre de canonisations est d'ailleurs très-mal fondé, puisqu'il s'en canonise infiniment moins depuis que le saint-siége en est seul chargé. On en voit des milliers dans les premiers siècles, et depuis plus de cinq cents ans que le saint-siége s'est réservé cette affaire, on n'en compte qu'environ quatre-vingt. Les grands hommes ont-ils donc manqué dans l'Eglise? Non, sans doute; les histoires, les hérésies, les établissements en font foi. Plusieurs centaines de serviteurs de Dieu ont été portés au tribunal des rits pour y être canonisés, mais les précautions vont si loin, la circonspection est si grande, qu'un très-petit nombre y arrive.

Voyons-les en détail, ces précautions, et après avoir senti l'équité du principe, nous sentirons la sagesse de l'exécution.

SECONDE PARTIE

Ne confondons pas les profanes apothéoses de la gentilité avec les légitimes canonisations des saints. Rome païenne élevait souvent des temples au vice. Un empereur célèbre par ses désordres, objet sacrilége d'un culte public, faisait souvent rougir le prêtre chargé d'honorer ses autels; en déifiant les maîtres du monde, une basse flatterie prétendait faire sa cour à des successeurs aux dépens de la Divinité. Accoutumé à multiplier les idoles, il en coûtait peu au sénat romain d'ajouter une statue à des milliers d'autres.

L'Eglise, plus éclairée dans sa piété, ne sait honorer que la vertu ; l'ombre même du vice dans ses héros fait tomber l'encensoir de ses mains. Eclat de la naissance, grandeur des richesses, brillant du diadème, vous pouvez envahir les dignités du sanctuaire, ou vous les croire dévolues; jamais vous n'en ouvrîtes les portes. Un berger recommandable par ses vertus remplira plutôt nos fastes qu'un monarque illustre par ses conquêtes. Victoire des passions, vous êtes le seul exploit qui, parmi nous, moissonnez des palmes. Loin de multiplier les divinités, c'est la Divinité seule dont nous respectons les amis, dont nous adorons les faveurs, dont nous admirons les prodiges. Jamais culte ne lui fut plus propre que les actions de grâces que nous lui rendons des bienfaits dont elle a comblé ses élus. Loin d'ici l'hérétique présomption qui voudrait abolir une si belle portion de nos solennités.

Les empereurs Tibère et Adrien proposèrent autrefois au sénat de placer Jésus-Christ au nombre des dieux. Témoignage éclatant sans doute, et non suspect que rendirent les maîtres du monde aux miracles et aux vertus du Fils de Marie; mais culte mal entendu. Convenait-il que le Dieu tout-puissant parût devoir à l'autorité impériale une partie de ses autels? que le Créateur fût confondu avec ses créatures? que le saint des saints se vît mêlé avec une foule de scélérats qu'on ne connaissait que par leurs crimes? *Quæ conventio Christi ad Belial?* (II *Cor.*, VI, 15.) Ah! Seigneur, les hommages que vous daignez accepter sont-ils donc une grâce que le genre humain vous accorde? Vous lui faites grâce en les recevant. Vous qui seul en méritez, les partageriez-vous avec un autre? Verriez-vous l'idolâtre incertain offrir tour à tour ses prières à l'idole de Dagon et à l'arche d'alliance? Qu'ils disparaissent ces dieux frivoles; que leurs temples soient changés en églises. Honoré dans la personne de vos amis, recevez seul toute la gloire : *Soli Deo honor.* (I *Tim.*, I, 17.)

Il n'est point de mesures que l'Eglise ne prenne pour ne pas s'y méprendre. La prudence humaine ne peut porter la précaution plus loin : délais infinis, préliminaires embarrassants, procédures juridiques, discussions rigoureuses; les vertus et les miracles des saints qu'elle adopte ne peuvent être constatés d'une manière plus authentique. Développons la sagesse de cette conduite : 1° Dans le choix de l'objet; 2° dans l'étendue des précautions; 3° dans la sévérité de l'examen. L'autorité sacrée qui prononce n'eût-elle pas droit de compter sur le secours du ciel, la prudence consommée qui la dirige, garantirait seule la certitude de ses oracles.

1° Choix de l'objet. Pour être inscrit dans le sacré catalogue, il faut avoir possédé toutes les vertus dans un degré héroïque ; une vertu commune ne suffit pas, quelque irréprochable qu'on la suppose ; on ne se contente pas même d'une vertu remarquable par une ferveur et une exactitude au-dessus du commun. Plusieurs saints religieux, plusieurs personnes séculières pourraient mériter ces éloges. Se contentera-t-on donc d'une vertu distinguée par de belles actions et une réputation éclatante? Non, encore. Que de nuages enveloppent le cœur de l'homme! Que de fautes secrètes le dégradent! Que d'intentions perverses le corrompent! Que de fâcheux retours le font démentir! Après trois ans d'instructions et d'exemples, un Dieu a pu voir un traître parmi ses apôtres : *Cor hominis est inscrutabile.* (*Jerem.*, XVII, 9.)

Il faut des vertus extraordinaires, héroïques, illustres ; vertus attaquées par la violence des tentations, vertus éprouvées par la rigueur des austérités, vertus épurées par l'amertume des contradictions, vertus

affermies par le poids de la mauvaise fortune, vertus soutenues par la longueur des travaux, vertus supérieures aux révolutions et à la durée, vertus avouées par des bénédictions abondantes, vertus couronnées par des succès considérables, vertus attestées par des prodiges évidents, vertus consommées par une longue persévérance. Ennemis implacables, censeurs inexorables, persécuteurs impitoyables, vous êtes nécessaires aux saints. Le titre de héros ne s'achète qu'à grands frais, ne se conserve qu'avec des peines infinies : *Necesse fuit ut tentatio probaret te.* (*Tob.*, XII, 13.)

Il faut avoir en toutes les vertus. Vertus théologales, cardinales et morales, la perfection résulte de votre assemblage, vous êtes étroitement unies ; ce serait n'en avoir aucune parfaitement que de manquer d'une seule. Foi simple, soumission aveugle à l'Eglise, union au siége de Pierre, sans vous on ne peut être saint. Espérance inébranlable, abandon à la Providence, constance dans les revers, sans vous la vertu ne porte que sur le sable.

Amour tendre, zèle ardent, sacrifice de soi-même, vous caractérisez les enfants de Dieu. Quelle pureté dans les mœurs ! Quel détachement dans l'abondance ! Quelle douceur dans la société ! Quelle humilité dans l'élévation ! Quelle prudence dans la conduite ! Quelle tempérance dans les plaisirs ! Quelle patience dans les injures ! Mais avec quelle sagacité en démêlera-t-on les motifs ! Avec quelle exactitude en approfondit-on les effets ! Avec quelle sévérité en condamne-t-on les plus légères taches ! Si le serviteur de Dieu a laissé quelques ouvrages, quelle censure n'en fait-on pas ? La moindre erreur arrête sans retour toute la procédure.

A qui s'accordera le glorieux titre de martyr ou d'apôtre ? Paraître devant le juge, y plaider la cause de Dieu, braver le tyran sans être cité : actions si dignes de nos éloges, vous ne suffiriez pas. Il faut pour un martyr qu'une vie terminée sous la main d'un bourreau ait scellé la foi de son sang, qu'elle l'ait enseveli dans son triomphe. Le titre d'apôtre, réservé à ceux qui les premiers ont porté dans un vaste pays la lumière de l'Evangile, n'a été solennellement accordé qu'à François Xavier, cet homme de prodiges que la nature respecte, que l'hérétique admire, que l'Indien adore ; cet homme dont des centaines d'hommes apostoliques, des milliers de martyrs, des millions de chrétiens font retentir le nom d'un pôle à l'autre. L'hérésie répand les titres à pleines mains ; chez elle le fanatisme fait des apôtres ; une juste punition fait des martyrs ; un libelle fait un Père de l'Eglise : aussi ces canonisations ne vont pas loin : elles se sentent de son étendue et de sa durée. Le saint-siége n'est pas si prodigue : il faut pour lui des travaux immenses, un monde converti, une mort soufferte.

La canonisation est une image du jugement universel. C'est là qu'à la face de l'univers doit se faire le procès de chacun des hommes ; le livre des consciences ouvert fera admirer l'héroïsme des vertus les plus méprisées et souvent mépriser la faiblesse des actions les plus éclatantes. Un jugement souverain et infaillible décidera du châtiment et de la récompense ; l'éternité verra triompher celui dont le Juge des vivants et des morts aura canonisé la sainteté. La magnificence de notre culte, la multitude de nos éloges, la constante et périodique révolution de nos fêtes dans le cours de chaque année retrace le triomphe éternel dont l'empyrée est le théâtre. Une mûre délibération, une lenteur circonspecte, une profonde recherche des moindres choses supplée ici à la vive lumière qu'un Dieu doit répandre : et notre exactitude s'efforce d'approcher de la rigueur souveraine qui pèse tout à sa juste balance. L'Eglise ne pardonne rien dans ses héros.

2° Etendue des précautions. Ne pensez pas qu'une aveugle précipitation fasse témérairement crier à la sainteté et aux miracles sur le suffrage équivoque d'une foule tumultueuse que la nouveauté surprend, que le caprice guide, que la brigue remue, que l'artifice séduit, que l'intérêt gagne, que le bruit entraîne. Telles peuvent être les acclamations schismatiques de l'erreur. Rome agit avec plus de maturité, elle exige des demandes réitérées des princes, des délais de près d'un siècle, une réputation éclatante de sainteté, sans que cependant on ait porté la vénération jusqu'au culte public.

Notre respect pour l'Eglise ne doit pas nous rendre moins circonspects que dociles. Si nous ne pouvons refuser notre encens à ceux pour qui elle en fait brûler, il est aussi peu permis de prévenir son suffrage. Le culte public est réservé au pontife : une main étrangère ne peut sans son ordre toucher à l'encensoir ; il n'appartient qu'à l'hérésie de s'arroger le droit de déclarer saints ceux dont elle a intérêt d'accréditer les erreurs.

Les évêques ont toujours eu une attention particulière pour ne pas laisser abuser les peuples par une trop grande crédulité ou les artifices des hérétiques (2). Paroles remarquables d'un évêque de nos jours, que la capacité et l'exactitude, la piété et la vigilance pastorale, la prudence et le zèle pour la vérité rendent encore plus illustre que sa dignité. *Les martyrs mêmes*, ajoute-t-il, *n'étaient l'objet d'un culte public qu'après la décision des premiers pasteurs.* Et au rapport de saint Optat, l'archidiacre Cécilien, dans le IVe siècle, reprit une femme séditieuse, qui, par esprit de parti, honorait les reliques d'un prétendu martyr, dont la sainteté n'avait pas été reconnue par l'Eglise.

C'est donc une règle essentielle dans les canonisations qu'on n'ait point prévenu le jugement du saint-siége par des honneurs prématurés, à l'exception de quelques saints

(2) Mandement de Monseigneur l'évêque d'Angers, du 11 juillet 1738, pour la canonisation de saint Vincent de Paul.

honorés depuis plusieurs siècles et en possession du culte, sur lequel même il faut des dispenses particulières : *Debet constare de non cultu*. Les vertus et les miracles de saint François Régis ayant saisi tous les esprits, les peuples venaient en foule à son tombeau. *Voyez-vous ces hautes montagnes*, disait un homme du pays, par une exagération outrée sans doute, mais vive : *Il y passe tant de monde pour venir à son tombeau, que si l'on continue on les aura bientôt aplanies.* L'archevêque de Vienne fut obligé d'employer ses censures pour arrêter une dévotion indiscrète et précipitée : précaution nécessaire, sans elle la canonisation aurait manqué.

Ce n'est pas au seul peuple qu'on s'en rapporte. Gens sans aveu, uniquement connus par vos comiques scènes ou vos discours séditieux, âmes vénales dont les dépositions mendiées viennent étayer un parti ruineux, êtes-vous écoutés dans les enquêtes apostoliques ? Il faut que tout ce qu'il y a de grand dans le monde, les rois, les provinces, les villes, les ordres entiers demandent cette grâce avec quelque sorte d'importunité. Princes d'Allemagne et d'Italie, vous parlâtes pour Louis de Gonzague ; cours de Pologne et d'Espagne, vous agîtes pour Stanislas ; princes des Indes et du Japon, vous vîntes du bout du monde pour François Xavier; le roi et le clergé de France ont sollicité pour Vincent de Paul ; les Etats de Languedoc pour François Régis.

Une réputation générale de sainteté doit avoir préparé tous les esprits. Peuples embaumés de leurs vertus, on attend que vous chantiez partout leurs louanges, que vous les jugiez dignes de la canonisation, que vous la désiriez, que vous la célébriez dans le cœur par une vénération sincère : *Debet constare de fama sanctitatis*. Que ne puis-je mettre sous vos yeux le zèle des témoins dont les procès-verbaux rapportent les dispositions? On en voit qui font à leurs frais et entreprennent souvent de longs voyages à pied, pour les venir faire; il s'en trouve qui ne les font qu'à genoux et les yeux baignés de larmes. Plusieurs ne peuvent trouver des expressions : les jours entiers, les volumes d'écritures ne suffisent ni à leur détail, ni à leurs transports.

Le temps est une grande épreuve : l'impression diminue, le feu s'éteint, le souvenir s'efface; la vérité, débarrassée des nuages de la prévention et des appâts de la nouveauté, ne paraît plus dans un faux jour. La balance des temps pèse tout d'une manière équitable, et donne un sceau de certitude que les premières ferveurs d'une piété facile ne donneraient pas. Les canonisations sont communément l'ouvrage d'un siècle. Rarement se font-elles pendant la vie de ceux qui ont pu voir le saint; il faut qu'une nouvelle génération dépose ce que la piété de ses pères lui a transmis. Après tant d'annés l'enthousiasme est-il à craindre? le prestige durerait-il? De graves théologiens qui épluchent les moindres choses avec toute la subtilité de l'école; un tribunal respectable qui agit avec tant de maturité, de lenteur même et d'indifférence, serait-il la dupe d'une relation exagérée? Se laisserait-il entraîner à un torrent de vénération qui surprend un peuple crédule? Saint Bernard, sainte Claire, saint Bonaventure, saint Thomas de Cantorbéry et quelques autres, canonisés dans peu d'années, ont vu, il est vrai, les larmes des peuples à peine essuyées, se changer en acclamations; mais des exceptions particulières accordées à un mérite dont l'éclat portait une conviction supérieure à la lenteur des règles, ne font que confirmer la loi et ne tirent point à conséquence.

Malgré toutes ces précautions, l'Eglise ne se détermine encore à canoniser les saints qu'après que Dieu les a canonisés par une foule de miracles. Elle ne prévient pas le jugement suprême, elle attend que l'oracle s'explique; elle l'écoute avec le plus grand respect, et ne parle que d'après lui. Malades guéris, morts ressuscités, aliments multipliés, faites entendre cette parole éloquente de la Divinité sur la sainteté qu'elle garantit. C'est alors que l'Eglise élève sa voix avec confiance, pour faire avouer à toute la terre que Dieu est admirable dans ses saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis.* (*Psal.* LXVII, 36.) Sont-ce là des miracles imaginés pour autoriser l'erreur et le schisme, dont l'une et l'autre puissance soient obligées d'arrêter le désordre par tout le poids de leur autorité? Sont-ce là des miracles dont l'impiété et l'indécence fassent frémir la religion et rougir la pudeur? Sont-ce là des miracles où des âmes serviles, gagnées à prix d'argent, après s'être dites miraculeusement soulagées, viennent faire l'aveu de l'imposture, et soient obligées de disparaître pour cacher la honte et dérober la fourberie du prétendu prodige? Sont-ce là des miracles où par des opérations périodiques la puissance divine se soumette aux progrès insensibles d'une mécanique lenteur? Siége apostolique, quel triomphe pour vos ennemis, si vous n'annonciez vos héros que par des convulsions, des infamies et des crimes !

On ne va même à la canonisation que par degré; ce n'est d'abord qu'un décret de béatification; il se passe bien des années, on exige de nouveaux miracles, on examine de nouveau la cause avant que d'en venir à la canonisation. Plusieurs bienheureux dans l'Eglise n'ont jamais été canonisés. Cet arrêt complet et définitif est comme préparé par le jugement préliminaire; l'un est une grâce particulière accordée à des personnes intéressées, comme à une ville, à une province, à un ordre religieux; l'autre est une loi générale pour toute l'Eglise. Là on permet d'honorer, ici on ordonne le culte; d'abord on ne l'appelle que bienheureux, il porte ensuite le nom de saint; on expose sur les autels les images de celui-là, les autres n'y sont point exposées; l'office du saint est mis dans le Bréviaire, celui du bienheureux n'y a point de place; on célèbre la fête de l'un, il faut une permission

expresse pour celle de l'autre; les reliques du premier sont solennellement transférées, on ne permet point la translation du second : ainsi la fleur en s'épanouissant annonce le fruit qui va mûrir; l'aurore prépare au soleil, l'ébauche dispose au chef-d'œuvre.

3° Sévérité de l'examen. En effet la canonisation des saints n'est pas une de ces présomptions charitables, qui pour édifier le prochain suppose aisément la vertu, et la propose pour modèle. C'est une procédure juridique, où l'on suit à la rigueur et jusqu'au scrupule toutes les formalités que les lois ont établies pour la discussion des plus grands procès. Ce n'est que sur des instructions si exactes que se prononce enfin une sentence qui déclare l'état du saint et lui décerne les honneurs religieux.

Cet acte solennel ne peut émaner que d'une autorité légitime. Il n'y a donc que l'évêque dans son diocèse, le pape ou les conciles généraux, pour toute l'Eglise, qui puissent porter cette loi. Les conciles n'ont point usé de ce droit : la discussion de la vie d'un saint demande un temps que ces assemblées ne peuvent guère donner. Les évêques l'ont fait dans les premiers siècles; ces affaires sont aujourd'hui réservées au saint-siége; la plus ancienne bulle qui nous reste est du VIIIe siècle.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Eglise a marqué sa vénération pour ceux de ses enfants qui l'ont édifiée par leurs vertus et illustrée par leurs miracles. Dans tous les siècles elle s'est fait un devoir de rendre justice à leur piété; mais on n'a pas toujours suivi les mêmes règles. Les évêques dans leurs diocèses ont longtemps été dans l'usage de placer dans le temple ceux dont on avait admiré la conduite; ils examinaient d'abord l'affaire, ils en rendaient compte au métropolitain, et dans les conciles provinciaux, qui se tenaient alors fréquemment, on prononçait définitivement sur le culte.

Ce n'était, il est vrai, que des béatifications; c'est-à-dire des canonisations particulières, qui bornées à certains lieux, ne regardaient les autres diocèses qu'autant que reçues par les autres évêques, et confirmées par le saint-siége, elles devenaient une loi générale; aussi voit-on des saints honorés dans une province, dont le nom est inconnu dans la province voisine. Un prélat particulier n'a d'autorité que sur son troupeau. Il faut pour parler à toute l'Eglise que la voix du pasteur universel se fasse entendre.

Une liberté si générale avait des inconvénients. Des recherches peu exactes, des préventions peu fondées ont quelquefois rempli les martyrologes particuliers. Saint Martin fut instruit par un miracle qu'un prétendu martyr, honoré dans la Touraine, était un voleur. Il était de la sagesse du saint-siége de mettre à couvert la pureté du culte public, en défendant de reconnaître pour saints ceux qui n'auraient pas le sceau d'une canonisation juridique, quand même ils feraient des miracles : c'est ce que fit le pape Alexandre III. *Illum non præsumatis de cætero colere, cum etiam si per eum miracula fierint, non liceret vobis ipsum pro sancto absque auctoritate Romanæ Ecclesiæ venerari.* (C. *Audivimus*, De reliq. et de vener. sanct. Tome XVI.) Toujours pleine de respect pour son pasteur, l'Eglise a souscrit à une loi si sage; et depuis le XIIe siècle qu'elle fut portée, on ne voit point d'évêque qui, sur cet article, n'ait attendu le jugement du saint-siége, et n'y ait religieusement déféré.

Son exactitude pour toutes les canonisations qu'il a faites avant et après cette loi, fut toujours extrême. Elle a commencé dès les premiers siècles, et elle a été portée aussi loin que les persécutions pouvaient le permettre. Saint Clément, pape, établit des notaires publics dans vingt-quatre quartiers de Rome, et un nombre considérable d'ecclésiastiques, pour recueillir les actes des martyrs. Il en reste plusieurs dont l'exactitude est un monument de la sagesse de sa conduite et du courage de ses enfants. Après la décision de l'affaire, on envoyait des lettres circulaires dans toutes les églises pour leur en faire part. Les martyres de saint Polycarpe, de saint Ignace, de sainte Félicité, et bien d'autres, ne sont venus que par ce canal respectable. La paix de l'Eglise, dans les siècles suivants, permit de faire les canonisations dans des conciles particuliers, ou des assemblées de cardinaux, d'évêques et de théologiens commis à cet effet. Quelle attention! quelle exactitude! quelle maturité! quelle dignité! Le détail qui nous en reste a quelque chose d'incroyable, il suffirait seul pour convaincre si la prévention voulait écouter.

Enfin, dans le XVIe siècle, la congrégation des rits ayant été établie, ces affaires lui furent attribuées. C'est là qu'un tribunal en règle, composé de tout ce qu'il y a de plus éclairé à Rome, après avoir écouté toutes les oppositions du promoteur de la foi, examine jusqu'à trois fois, dans le détail, tout ce qui regarde les vertus et les miracles. Tout est examiné de nouveau dans une assemblée générale de cardinaux, et par le pape même, avant de rien prononcer. Un seigneur protestant ayant vu à Rome quelques-uns de ces procès-verbaux : *Nous n'aurions rien à vous reprocher*, disait-il au prélat qui les lui montrait, *si tous vos miracles étaient aussi bien prouvés. — Croiriez-vous cependant*, lui répondit-on, *que de ce grand nombre dont l'évidence vous frappe, on n'en a reçu que deux, comme suffisamment établis?*

La régularité et la longueur de ces procédures exposent nécessairement à bien des dépenses. L'ignorance ou la malice en prennent souvent un mauvais prétexte pour soupçonner le désintéressement du saint-siége; il faut aujourd'hui vous détromper ou vous confondre. Ces dépenses ne fussent-elles ordonnées que pour rendre la discussion plus difficile et plus exacte, on devrait en louer la sagesse; mais doit-on ignorer ou dissimuler que des commissaires envoyés sur les lieux où le saint a vécu, et où se sont opérés les miracles, pour y faire les informations; une

foule de témoins à entendre, une multitude de mémoires à imprimer, des agents à entretenir, des honoraires à payer aux officiers de la congrégation, la célébration d'une grande fête entraînent nécessairement des frais immenses, dont la chambre apostolique ne profite pas, et dont la plupart se font hors de Rome? Familles ruinées, dont les procès absorbent le patrimoine, vous savez quelles en sont les suites inévitables. Que sera-ce dans des procédures de près d'un siècle, remplies d'une foule de faits qu'il faut vérifier sur les lieux? Rendez justice au père commun des chrétiens : loin de rendre les canonisations rares et difficiles, ne devait-il pas au contraire les multiplier et les faciliter, s'il n'avait écouté que son intérêt?

Mais afin de mieux affermir le respect que vous lui devez, voyons, dans la troisième partie, l'autorité de la décision de cette importante affaire.

TROISIÈME PARTIE.

Ce serait mal connaître la conduite et les sentiments de l'Eglise, de regarder une sentence de canonisation comme une usurpation de l'autorité divine, qui seule peut faire les saints. L'Eglise ne dispose ni de la grâce ni de la gloire. Dieu seul est l'arbitre de ses dons. Le pouvoir suprême de lier et de délier les consciences ne va pas jusqu'à distribuer les couronnes.

Ce serait également mal connaître ses intentions et son autorité, de regarder les canonisations comme de simples panégyriques, ou des règlements de cérémonial et de discipline, qui pour récompenser une vertu reconnue, lui attribuent les honneurs religieux : comme un prince ou une république accorde quelquefois les honneurs militaires ou littéraires aux grands hommes qui ont servi l'Etat par leurs talents ou leurs conquêtes.

Une canonisation est une déclaration authentique de l'état d'une âme dans l'éternité. Malgré les épaisses ténèbres qui nous en dérobent la connaissance, l'Eglise instruite par la preuve des faits, et dirigée par une lumière divine, se flatte d'en dévoiler à nos yeux les secrets; et par un oracle que lui dicte le scrutateur des cœurs, nous apprend avec certitude ce qu'il en faut penser. Elle fait ici quelque chose de semblable à une définition de foi : le culte religieux qu'elle défère n'est qu'une suite de l'assurance qu'elle croit avoir sur la vérité de ses décisions.

Je sais que ce n'est pas à la rigueur un article de foi, qu'un homme canonisé soit véritablement saint. Si l'on n'appelle article de foi qu'une vérité révélée de Dieu, déposée dans les divines Ecritures, ou transmise par la tradition, celle-ci n'est pas du nombre. Mais enfin n'y a-t-il donc d'autre espèce de certitude que celle de la révélation expresse? Combien d'autres vérités, dont une providence de direction, qui tient la plume et la langue de l'Eglise, ne nous permet pas de douter? Dieu a-t-il révélé l'authenticité de la Vulgate? Est-il certain parmi les théologiens qu'il ait dicté toutes les expressions de l'Ecriture? Dieu a-t-il révélé le sens des passages des Pères qui composent le fil de la tradition? Révèle-t-il le sens des propositions condamnées? Révèle-t-il tous les termes dont l'Eglise compose ses définitions et ses anathèmes? Qui serait assez téméraire pour douter de ces faits importants, après l'oracle de l'Eglise? Il est donc une certitude ecclésiastique, différente de la révélation; mais toujours infaillible, en vertu des promesses faites à l'Eglise.

Telle est la certitude de sa déclaration sur la gloire de ceux qu'elle met au nombre des saints. Dirait-on que les moyens humains qu'elle emploie y portent quelque atteinte? Il n'est point de définition de foi que ce prétexte ne pût ébranler. Les évêques, dans les conciles mêmes, consultent, confèrent, étudient : on écoute, on dispute, on éclaircit sans attendre un miracle; la prudence termine; enfin la Vérité prononce, parce qu'elle a dirigé les paroles de ses ministres: *Docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII, 19.)

L'autorité de l'Eglise, en général, suffirait pour établir ces principes. Attaquer la colonne de la vérité, c'est bien moins en affaiblir les oracles que se faire à soi-même le procès. Aveugles qui fermez les yeux à la lumière, éclipsez-vous le soleil? Vous vous jetez vous-mêmes dans les ténèbres : écoutez le grand docteur de la grâce, dont le nom, tant de fois profané, a servi de voile aux erreurs de ses prétendus disciples. C'est une folie et une insolence, dit saint Augustin, de disputer après l'Eglise : *Insolentissimæ insaniæ est disputare an sit faciendum quod facit Ecclesia.* Je reçois d'elle l'Evangile, et sans elle je n'y croirais pas : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ catholicæ commoveret auctoritas.*

Mais rapprochons-nous de notre matière, et voyons la certitude de ces définitions dans la canonisation des saints. Je soutiens qu'elle est infaillible.

1° C'est ainsi que l'Eglise le pense. Qui peut mieux qu'elle connaître l'étendue de ses droits et la vérité de ses paroles? Car enfin, comment s'explique-t-elle? Sont-ce des exhortations ou des éloges, pour engager à les honorer et à les imiter? Non, ce sont des décisions précises, des déclarations expresses, des ordres absolus : nous déclarons, nous définissons, nous décidons qu'il est saint : *Declaramus, definimus, pronuntiamus sanctum esse.* Nous ordonnons, sous peine d'excommunication, de le regarder, de l'honorer comme saint : *Sub excommunicationis pœna præcipimus fideliter firmiterque teneri.*

Ne donne-t-elle pour motif de sa confiance que l'exactitude de ses recherches, la probité des témoins, la notoriété des faits? Non, c'est en vertu des promesses de Jésus-Christ, et sur la direction et l'assistance du Saint-Esprit, qu'elle parle avec tant d'assurance : *Spiritus sancti nutu agentes et gratia illustrati.* Ainsi s'expliquent unanimement, quoiqu'en différents termes, toutes les bulles de canonisation. Ce ton décisif, ce langage affir-

matif serait-il à sa place? Serait-on excusable de le tenir, si l'on n'était assuré de ce qu'on avance, et du droit qu'on a de l'avancer?

Non, non, l'Eglise ne parle point d'une manière incertaine, la trompette ne fait point retentir un son équivoque; c'est un pasteur qui conduit, un maître qui enseigne, un juge qui prononce : *Non incertam vocem dat tuba.* (I *Cor.*, XIV, 8.) Bâtie sur la pierre, supérieure aux assauts de l'enfer, elle compte trop sur la parole de la bonté de son Epoux pour oublier l'autorité divine dont elle est revêtue. Ainsi parlait ce divin Epoux avec assurance; bien différent des pharisiens, comme remarque l'Evangile : *Tanquam potestatem habens.* (*Marc.*, I, 22.) L'erreur ne sait que détruire, que combattre, que douter; aveugle, elle tâtonne; incertaine, elle cherche; flottante, elle change; étonnée, elle recule; sans guide et sans principe, à quoi peut-elle s'arrrêter? Mais la vérité s'annonce; elle enseigne, elle décide, elle établit; un air de dignité, une noble assurance ne la laissent pas méconnaître. A-t-elle jamais rétracté ses canonisations? A-t-elle jamais eu besoin d'examiner de nouveau la vie de ceux qu'elle avait couronnés?

2° La conduite de l'Eglise n'est pas moins décisive que ses paroles; elle y joint ce qu'elle a de plus grand : la victime sainte, ce qu'elle a de plus sacré, des ordres absolus sous peine de péché mortel, le corps de son Dieu, le salut des âmes; sont-ce là des objets assez peu précieux pour qu'elle puisse courir témérairement le risque de profaner l'un et de perdre l'autre? Vous le savez, on offre le sacrifice de la messe en l'honneur des saints; on ordonne pour quelques-uns des jeûnes et des fêtes; la prudence, la religion le souffriraient-elles, si une lumière divine ne conduisait leurs pas, et n'ôtait tout lieu aux alarmes?

Qu'on hasarde, à la bonne heure, des honneurs et des cérémonies indifférents; mais, sang adorable, couleriez-vous à l'honneur d'un réprouvé? Corps sacré, seriez-vous le jouet de l'enfer? L'Eglise, devenue infidèle, s'exposerait-elle à vous livrer à ces insultes? Qu'on hasarde, à la bonne heure, un conseil, un panégyrique; qu'on exhorte à la prière et au jeûne; mais pourrait-on avec sagesse, aurait-on droit à la rigueur d'en faire un précepte absolu, si le culte n'avait qu'un objet incertain? Abus tyrannique de l'autorité, vous mettriez nos âmes dans un péril certain, pour nous obliger d'honorer peut-être un malheureux qui ne mérite que nos anathèmes. Trop crédules chrétiens, ne vous refusez pas un aliment nécessaire, n'interrompez pas un travail utile; consumerez-vous dans un temple des jours précieux pour présenter des guirlandes à un ennemi de Dieu? Ces patrons, dont vous célébrez la gloire, gémissent peut-être dans les cachots. L'Eglise, la dupe de quelques conjectures, ne vous présente qu'un protecteur douteux, qui, loin d'écouter vos prières, trouve peut-être le ciel insensible à ses pleurs.

Osons donc, avec l'impie, condamner le langage et la conduite de l'Eglise; taxons-la d'ignorance et de témérité, ou convenons que le corps réel ou le corps mystique du Sauveur ne courent aucun risque; que les fidèles n'ont ni à rougir de l'objet qu'on offre à leur culte, ni à se plaindre de la loi qui le leur prescrit. Osons supprimer, dans le formulaire du concile de Trente et de Pie IV, la profession de foi sur l'invocation des saints et le culte des reliques, ou convenons que l'Eglise peut en proposer avec certitude à notre vénération, et faire de notre déférence la matière d'une profession de foi et d'un serment. L'incertitude et le hasard tiennent-ils cette conduite et ce langage? Osons en même temps renverser tous ses autres décrets : même langage d'autorité, même obligation à l'obéissance, même publication de ses lois, même confiance dans le secours du ciel; si l'Eglise nous est suspecte dans l'un, aucun de ses oracles ne peut être supérieur aux ombrages. Si l'Eglise passe ici les bornes de son pouvoir, qui me répondra qu'elle s'y renferme dans tout le reste?

3° En a-t-on jamais douté parmi les fidèles? A peine un saint est-il canonisé qu'il se répand dans tous les esprits une sainte vénération, une idée sublime, un amour respectueux de sa personne; ses reliques, ses ouvrages, sa famille, tout ce qui lui appartenait partagent ce religieux respect. Son mérite n'est plus douteux, la calomnie n'est plus écoutée; on rougit de la persécution; parfaitement rassuré sur la discussion qu'en a faite l'Eglise et sur son autorité, on se sent comme entraîné à l'admiration et au culte. Il est canonisé, c'est tout dire : loin de regarder sa sainteté comme problématique, l'âme chrétienne, naturellement docile et simple, ne songe qu'à se ménager un protecteur. Ce n'est que par réflexion, c'est-à-dire par intérêt et par libertinage, qu'on s'élève contre l'autorité.

A-t-on eu jusqu'ici à se repentir de sa confiance? Tous les jours une judicieuse recherche fait rentrer dans les ténèbres une foule de héros prétendus, que la superstition ou l'ignorance avait couronnés. Tous les jours une téméraire critique trouble dans la possession de leur culte un nombre de saints dont la pieuse antiquité avait honoré les vertus. Mais la plus scrupuleuse délicatesse du savant, les plus frivoles conjectures de l'incrédule ont-elles eu rien à rabattre dans l'éloge de ceux que Rome a solennellement adoptés? Le monde a porté son respect pour l'Eglise jusqu'à honorer les saints innocents massacrés par Hérode, dont elle a cru pouvoir établir la fête. Cependant, à la rigueur, ont-ils pratiqué quelques vertus? Non, ils n'en avaient pas même l'idée. Sont-ils proprement martyrs? Non, ils n'ont ni agi ni souffert pour la foi. Ambition inquiète, affaires d'Etat dans le tyran, malheur imprevu et inévitable dans les victimes : le péché originel même était-il effacé en eux? On le présume, mais on n'en est pas certain; la circoncision, qui était une espèce de sacrement,

n'était pas par elle-même efficace sans la foi des parents. Comment donc a-t-on aveuglément souscrit dès les premiers siècles à un culte si hasardé? Ah! on a cru qu'il n'y a point de hasard quand l'Eglise parle : le Saint-Esprit lui a fait connaître le bonheur de ces premières victimes immolées à un Dieu naissant; elle leur dit avec confiance : Vous vous jouez, sans le savoir, avec le fer et les couronnes : *Aram ante ipsam simplices palma et coronis luditis.*

Le culte des saints, par une espèce d'instinct et sans aucun ordre exprès de l'Eglise, a commencé avec le christianisme; avec lui se sont répandus les temples; avec lui se sont multipliées les fêtes; avec lui se sont prodiguées les images; point de parties du monde chrétien, point de villes, point de villages qui n'aient des autels dédiés à quelque saint; point de particuliers qui n'en portent le nom et ne le prennent pour patron. Une tradition si constante, une tradition de fait, où les murailles parlent d'une manière si supérieure à toutes les fausses subtilités de l'hérésie, suppose évidemment dans les fidèles une persuasion intime du pouvoir qu'a l'Eglise de canoniser les saints, et de l'aveugle déférence qu'on doit à ses décisions sur cet article. Le monde entier a-t-il agi, a-t-il cru agir au hasard? A-t-il pu au hasard élever des temples, établir des fêtes, offrir des hommages, adresser des prières? Que le paganisme ait donné dans cet excès de folie, qui peut en être étonné? Mais un monde éclairé, un monde chrétien, une Eglise conduite par le Saint-Esprit le pouvait-elle? le pouvait-elle avec tant d'assurance? L'eût-elle fait sans résistance? Non, non. Conduite invariable des fidèles, vous supposez la croyance, vous démontrez l'infaillibilité de l'oracle qui nous dirige.

Mais est-ce donc moi qui avance ce principe? Les catholiques ont-ils deux sentiments là-dessus? Les différentes écoles ne disent-elles pas après saint Bernard, parlant sur cette matière : pour moi, je soutiens sans crainte et j'enseigne sans risque ce que l'Eglise m'en a appris : *Quod ab Ecclesia accepi securus trado et teneo?* Les théologiens ne traitent-ils pas d'erronée, de téméraire, de scandaleuse, l'opinion contraire? Plusieurs même en font un article de foi ou appartenant à la foi. Les plus modérés distinguent, avec saint Thomas, trois objets de décisions de l'Eglise. Le premier, c'est le dogme, et tout ce que le dogme embrasse. L'autorité de l'Eglise y est infaillible de foi divine. Le second, ce sont les faits purement personnels, sur lesquels elle peut se tromper. Le troisième, qui tient le milieu, ce sont des faits dogmatiques ou importants au bien commun, comme sont nommément les canonisations des saints : la Providence ne permet jamais que l'Eglise y soit trompée par le témoignage des hommes dont elle écoute les dépositions: *Providentia præservat Ecclesiam ne in his fallatur per fallibile hominum testimonium.* La piété permet-elle de douter que son jugement n'y soit infaillible? *Pie credendum est quod nec in his errare possit Ecclesiæ judicium.*

Ne nous bornons pas au témoignage des catholiques, arrachons un suffrage glorieux de la bouche la moins suspecte; que l'hérésie souscrive à nos principes, que l'erreur se joigne à la vérité. Jamais l'hérésie n'a contesté à l'Eglise le droit de canoniser les saints que d'une manière indirecte; elle en a combattu l'invocation et le culte, elle a traité de superstition et de faiblesse les hommages les plus légitimes; mais, en supposant cette invocation et ce culte, jamais on n'a douté que l'autorité légitime n'en pût connaître et que tout fidèle ne fût obligé en conscience de déférer sincèrement à ses décisions, comme dans toutes les autres affaires qui sont de son ressort.

L'un est évidemment la suite de l'autre. Si l'Eglise a quelque autorité, elle doit l'exercer sur l'objet du culte public. Si les saints peuvent en être l'objet, elle doit pouvoir en faire le discernement. Ainsi parlait le fameux ministre Daillé, dans son *Traité de l'objet du culte religieux*, liv. III, chap. 21 : *En supposant l'invocation des saints*, disait-il, *il est convenable et même nécessaire, pour rendre ce culte solennel, légitime, d'établir quelqu'un qui préside à l'Eglise et prononce juridiquement sur ceux qui sont dignes de cet honneur.*

5° Car enfin que deviendrait ce culte, si l'Eglise ne pouvait faire avec sûreté le choix de ceux qu'elle place sur les autels? Mettrait-elle au hasard dans le sanctuaire des hommes dont la vertu incertaine n'aurait peut-être rien de réel? Nos fêtes ne seraient-elles qu'un vain spectacle de piété, où un chrétien ne se prêterait qu'en tremblant? Le fidèle, toujours flottant, vivrait-il dans la crainte d'offrir ses hommages à un réprouvé? Quelque exactes que soient les recherches que fait l'Eglise, sa décision sera toujours suspecte si le scrutateur des cœurs ne lui en ouvre le secret pour lui apprendre à décider du vrai mérite. Mais sa confiance est parfaite, parce que la protection de son Epoux lui a été solennellement promise.

L'honneur que nous rendons aux saints, remarque saint Thomas, est une espèce de profession de foi qu'une canonisation autorise; profession de foi sur l'autorité de l'Eglise, dont on adore les oracles; profession de foi sur le culte des saints, dont on honore les vertus; profession de foi sur la morale évangélique, dont on admire la pratique; profession de foi sur la profusion de la grâce, dont on révère les effets; profession de foi sur la vérité du paradis, dont on propose la récompense; profession de foi sur la possibilité du salut, dont on présente les moyens: *Honor quem sanctis exhibemus quædam fidei professio est.*

Ne serait-ce pas, au contraire, une espèce de profession d'idolâtrie, si le secours du ciel ne garantissait le suffrage de l'Eglise? On se soumettrait à l'arrêt d'un juge peu éclairé, profession de faiblesse ; on honorerait une vertu douteuse, profession de su-

perstition; on admirerait ces exemples de perfection équivoques, profession d'imprudence; on louerait des prodiges de grâces incertains, profession de crédulité et de superstition; on soupirerait après le prétendu bonheur, peut-être, d'un damné, profession de folie et d'impiété. Quel jeu ridicule! Vos enfants, Eglise sainte, vous dégraderaient-ils jusqu'à cet excès? *Ergo pie credendum est quod nec in his errare possit Ecclesia.*

Quel triomphe pour l'enfer, s'il voyait dans ses abîmes ceux que nous honorons dans nos temples! Quoi! démons, le nom d'un de vos esclaves serait inscrit dans nos diptiques, prononcé dans nos mystères, mêlé à celui du Sauveur! Quelle honte, grand Dieu! pour votre Eglise et pour vous! Au reste, quel affreux assemblage et quel surcroît de douleurs pour ce misérable! Ici des cantiques, là des malédictions; chargé d'anathèmes et comblé d'éloges, la fumée de l'encens et celle des brasiers, des églises et des cachots. Démon, vous insulteriez à notre ignorance, ou plutôt à notre folie, en foulant aux pieds celui devant qui nous fléchissons les genoux. La voilà, diriez-vous, cette Eglise qui se prétend divinement éclairée; la voilà qui nous offre ses hommages: chargée de nous faire la guerre, elle se prosterne à nos pieds; attisons les feux autour de celui à qui elle offre des présents; que nos charbons tiennent la place des fleurs dont elle couronne sa tête. Victime de la justice divine, immolée dans les flammes, de quel œil de mépris verriez-vous vos cendres infâmes servir d'autel à la victime sainte? Et vous, victime adorable, dont le sang inonde les reliques des saints (ah! je n'y pense qu'en frémissant), de quel œil d'indignation vous y verriez-vous immolée?

Que des églises particulières aient quelquefois donné dans la méprise, l'erreur est médiocre. Dieu n'a jamais garanti les décisions de chaque évêque; un particulier s'expose même à l'erreur, lorsque dans les affaires capitales il s'en rapporte à lui-même. Mais la gloire de Dieu, si fort intéressée dans la canonisation des saints, comme nous l'avons vu dans le premier point, peut-elle permettre que dans l'objet du culte public, l'Eglise soit trompée, avec cette autorité solennelle et divine, dont l'erreur seule peut avoir intérêt d'affaiblir le poids et d'éluder les décisions? Pasteur, à qui le bercail fut confié, nous mèneriez-vous dans des pâturages empoisonnés? Pontife, à qui la plénitude du sacerdoce fut accordée, nous feriez-vous offrir des sacrifices abominables? Père commun des fidèles, donneriez-vous un serpent à un enfant docile qui vous demande du pain? *Nunquid serpentem porrigit illi?* (*Matth.*, VII, 10.) Non, non, le fidèle ne craint pas de s'égarer avec vous; que vos ennemis en frémissent, quand les clefs du royaume des cieux leur auront été confiées; quand ils auront été établis la pierre fondamentale de l'Eglise; quand un Dieu aura prié pour l'indéfectibilité de leur foi, nous pourrons mettre votre autorité en balance avec leurs suffrages.

Il y va donc de votre intérêt, ô mon Dieu! c'est ici l'affaire de votre gloire, on y couronne vos serviteurs; c'est l'affaire de votre bonté, on y instruit vos enfants; c'est l'affaire de votre puissance, on y admire vos merveilles. La scrupuleuse exactitude des procédures juridiques serait seule une démonstration. Jamais la prudence humaine mérita-t-elle mieux la direction de votre providence? l'autorité que vous avez établie parle ici en votre nom; le monde, plein de respect, reçoit avec confiance de la main de son pasteur les héros dont il doit célébrer le triomphe. Il est obligé de s'en rapporter à sa sagesse sur le détail d'une discussion qu'il ne peut faire par lui-même.

Il faut donc que les canonisations soient impossibles ou incertaines, ou que l'Eglise puisse s'expliquer avec certitude par la bouche de son pontife. Verra-t-elle les portes de l'enfer prévaloir jusqu'à dépouiller tous ses temples, ou les profaner par un culte sacrilége? Ah! sainte Eglise, ne craignez rien; la main qui les a mis sur le trône les met encore sur l'autel. Le vicaire du Seigneur ouvre la céleste Sion, pour vous montrer la gloire de vos frères; il ne fait que publier l'arrêt qu'a prononcé le Souverain Juge. Peuple, livrez-vous aux tendres impressions de votre ferveur. Tous les moyens qu'inspire la piété viennent au secours de ceux qu'a suggérés la prudence: jeûnes rigoureux, prières publiques, messes célébrées, tout est mis en œuvre pour faire au Seigneur une sainte violence. Voûte sacrée, qui retentissez de nos vœux, vous voyez à la tête d'une multitude innombrable, prosterné au pied des autels, celui qui, à la tête de l'Eglise, va prononcer ses oracles. Voyez les ornements sacrés dont il est revêtu, qui, mystérieux comme ceux du grand prêtre, peignent si bien sa souveraine puissance. Voyez cette multitude de cardinaux, d'évêques, de ministres, assemblés autour de sa personne comme une espèce de concile qui reçoit avec le plus profond respect cet arrêt solennel! Ce temple superbe, magnifiquement paré, est l'image de l'empyrée. Ecoutez la voix qui parle du haut de ce trône, comme du milieu de l'arche, pour découvrir les secrets du Très-Haut. Tel Salomon faisant entendre à son peuple et à la reine de Saba étonnée les paroles de la Sagesse; tel Héli faisant descendre le feu du ciel sur la victime, et affermissant sur la montagne le culte du vrai Dieu; tel le Fils de l'homme se montrant à saint Jean au milieu des vieillards qui composent sa cour, et des esprits bienheureux qui chantent ses louanges; tel le Seigneur marchant sur les ailes des chérubins, et faisant retentir sa voix au plus haut des cieux. Ecoutez, monde, croyez, tremblez et adorez.

Rendons justice aux saints, et apprenons à quelle condition on partage leur gloire. Ce n'est qu'à grands frais qu'on en acquiert le mérite; ce n'est qu'à grands frais qu'on

en acquiert le nom : *Le royaume des cieux souffre violence.* (*Matth.*, XI, 12.) Que d'obstacles à lever pour en faire la conquête ! Que d'obstacles à lever pour en être déclaré possesseur ! Nous convient-il à nous, souvent inutiles témoins, spectateurs oisifs d'un combat sur lequel nous ne savons que semer des doutes, jeter du ridicule, répandre de la malignité ; nous convient-il de nous rendre arbitres d'une couronne pour laquelle nous n'avons qu'une criminelle indifférence ?

Ah ! bénissons plutôt un Père qui couronne ses enfants, un Sauveur qui ménage des ressources, un Maître qui forme ses élèves ; imitons des frères qui nous ont frayé le chemin, qui nous invitent au trône, qui nous procurent des secours ; aspirons à une gloire dont on nous fait sentir le prix, dont on nous offre le moyen, dont on nous présente le comble ; respectons une conduite de l'Eglise, si juste dans ses motifs, si sage dans l'exécution, si divine dans le succès. Les précautions que l'on prend garantissent tout, l'autorité qui prononce décide de tout, la prudence humaine et la lumière divine s'y réunissent ; il ne reste aucun doute. Heureux ceux qui savent avec foi, avec courage, avec simplicité, se la rendre utile, pour partager un jour les palmes de ceux dont ils auront célébré les victoires et imité les vertus !

DISCOURS

SUR LES SAINTES RELIQUES DES SAINTS.

Custodit Dominus omnia ossa eorum ; unum ex his non conteretur. (*Psal.* XXXIII, 21.)

Le Seigneur conserve leurs os, il n'en sera brisé aucun.

Les bontés du Seigneur pour ses élus ne se bornent pas au temps de leur vie ; il conserve avec soin, il traite avec honneur, il fait respecter avec religion, après leur mort, jusqu'à leurs ossements et leurs cendres. Rien n'en sera brisé, rien n'en sera perdu, et, par un miracle constant, que la seule Toute-Puissance peut faire, que la seule vertu peut mériter, on verra le monde entier honorer un peu de poussière.

Quel contraste de faiblesse et de puissance, de gloire et d'humiliation ! La poussière honorée ! L'homme peut-il être anéanti jusqu'à s'y voir réduit ? Peut-il être élevé jusqu'à la voir révérée dans sa personne ? Grandeurs humaines, vous n'êtes que poudre. Puissance divine, la poudre même en vos mains est toute-puissante. Respectable vertu, le vice même respecte les cendres de vos disciples. Remontons au principe de la vraie grandeur pour concilier ces contradictions apparentes et justifier la sagesse de notre culte : deux excès dans l'idée que les hommes se forment du corps humain.

On ne fait pas assez d'honneur à la matière, quelquefois on lui en fait trop. Une molle sensualité s'en fait une idole, un sot orgueil n'en fait aucun cas. Abruti dans le plaisir des sens, le mondain ne peut comprendre qu'il y ait des délices spirituelles au-dessus de la chair. Egaré dans une sèche philosophie, l'esprit fort confond le corps des saints avec celui des coupables, et laisse l'un et l'autre dans un égal oubli.

C'est ainsi que sous le frivole prétexte d'une religion plus épurée dans les premiers temps, et, surtout dans ces derniers siècles, l'hérésie, pour élever l'âme, a dégradé le corps, et n'a pas su tenir un juste milieu qui rend ce qui est dû à l'un et à l'autre. Faisons-le sentir, ce milieu légitime.

Le corps humain, cet ouvrage admirable du Tout-Puissant, n'est ni si précieux que le croit le sensuel qui l'idolâtre, ni si méprisable que se l'imagine l'impie qui le foule aux pieds. Il ne mérite ni l'encens qu'on prodigue à sa beauté, ni les outrages dont on charge ses restes. Objet utile ou funeste, odieux ou respectable, selon l'usage que l'homme en fait ; autant que le sacrifice qui l'immole à la pénitence lui mérite de culte, autant la passion qui le livre à la débauche lui attire d'horreur. Paradis, et ce ne sont pas seulement des âmes qui vous habitent, qui font vos délices ou vos tourments, vous pourriez sans doute n'être peuplé que d'esprits comme vous le fûtes au commencement du monde, lorsque la soumission et la révolte firent la séparation des bons et des mauvais anges ; mais il a plu au souverain Maître que l'assemblage de toutes les portions de matière auxquelles nos âmes sont attachées, ajoute quelque chose à notre lumière ou à nos ténèbres ; lorsqu'il viendra sur les nuages peser dans sa balance les œuvres des vivants et des morts, sa trompette ranimera la froide poussière des tombeaux, afin que tous les hommes rassemblés au pied de son tribunal entendent et voient à jamais exécuter sur leurs corps l'arrêt qui fixera leur destinée.

Apprenons ces vérités à la vue des reliques des saints ; hélas ! ce ne sont que des cendres, tristes débris de l'humanité ; fût-elle sanctifiée par la vertu, la poussière en est le terme comme elle en fut le principe. Mais ces reliques ont été des victimes que la vertu consacra et que la religion révère ; glorieux monument de l'héroïsme, heureux gage de l'immortalité, noble usage de la matière, qui, toute privée qu'elle est de lumière et de liberté, sert si bien à honorer Dieu et servira si bien à récompenser l'homme.

Apprenons par là combien ce culte est légitime, combien il peut être utile ; apprenons-le de l'autorité la plus respectable ;

apprenons-le de la plus respectable vertu.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce serait une erreur bien grossière et une calomnie bien injuste de traiter d'idolâtrie le culte religieux que nous rendons aux reliques des saints. L'Eglise catholique, pleine de respect pour leurs vertus, n'en méconnaît pas le principe : elle n'adora jamais que le Créateur dans son ouvrage. Rendrait-elle donc plus d'honneur à leur cendre qu'elle n'en rend à leur personne; et tandis qu'elle rapporte à Dieu seul les hommages qu'elle offre à leurs âmes bienheureuses que nous croyons dans le ciel, prendrait-elle pour le terme de sa vénération ce reste de leurs corps que nous possédons sur la terre? Non sans doute. Nous ne regardons les ossements des saints que comme des portions précieuses des grands hommes qui les sanctifièrent, et des monuments des grandes œuvres qu'ils pratiquèrent. Ce n'est qu'en nous rendant présente la vertu divine qui fut le principe de ces œuvres et la gloire qui en revient à Dieu, que nous sommes pénétrés pour eux d'une religieuse vénération; peut-on blâmer des sentiments que la nature inspire, que la religion autorise, que l'Eglise ordonne, que Dieu consacre? Garants respectables, vous déposez d'une voix unanime en faveur d'un culte que mille bons effets doivent nous rendre précieux.

1° La nature l'inspire. Est-il de passion, est-il d'inclination naturelle qui, par une sorte d'instinct, ne produise sans réflexion et même malgré nous de pareils mouvements? Dépouilles des vaincus, armes victorieuses qui servîtes à vaincre, avec quel plaisir un vainqueur vous revoit-il? Vous lui rappelez la gloire de son triomphe : il vous conserve soigneusement, il s'en érige les trophées, où il vous consacre aux autels comme l'offrande la plus digne de la divinité. David croit jouir une seconde fois de toute sa gloire, en recevant des mains du grand prêtre le glaive qui avait coupé la tête de Goliath et qui avait appartenu au tabernacle. Gage de l'amour mutuel que la passion fait naître; vous perd-on sans douleur, vous voit-on sans plaisir? Vous renouvelez souvent au prix de bien des fautes le souvenir trop flatteur des crimes dont vous fûtes le sceau. Thamar ne dut-elle pas l'honneur et la vie aux gages qu'elle avait reçus de son beau-père? Amour paternel, quels torrents de larmes ne fîtes-vous pas couler lorsque la robe ensanglantée de Joseph fut présentée à Jacob? Les moindres choses, qui appartiennent à un père absent, en réveillent la tendre idée à des enfants bien nés : *Quemadmodum filii, peregrinantes patre, ingeniti amoris affectu quidquid in domo vident amplexantur, sic nos Christum et sanctos colimus,* dit saint Jean Damascène. Voit-on sans être attendri le tombeau d'un ami, d'un parent, d'un bienfaiteur? Chaque pierre semble redire ce qu'il fit pour nous; un œil tendre et reconnaissant y voit comme attachées toutes les caresses et les faveurs qu'on a reçues de lui. Que de réflexions sur le passé ne font pas naître ces tristes restes? L'esprit se représente ce visage aimable, cette main bienfaisante, ce cœur compatissant. Non, les plus barbares ne se défendent point de ces légitimes impressions, les monuments les moins intéressants remplissent de je ne sais quel sentiment d'horreur ou de joie selon la nature des faits qu'on a voulu y tracer. Qui jamais a vu ces vastes édifices de l'antiquité, ces superbes pyramides où sont renfermés tant de monarques; les ruines d'une ville saccagée, sans avoir éprouvé une secrète douleur à la vue des misères humaines? Les juifs faisaient ces réflexions en voyant les misérables restes d'une princesse impie, dévorée par les chiens : *Hæc cinis est illa Jezabel?* (IV *Reg.*, IX, 37.) Ah! donnons à des objets que la vertu rend si estimables ce que le respect arrache tous les jours pour les plus indifférents. Donnons à la piété ce que nous donnerions à la reconnaissance. Que la religion fasse faire ce que ferait faire l'humanité; le culte que nous rendons aux reliques n'est autre chose que l'effet que produirait en nous la présence de ces grands hommes à qui elles appartenaient; le souvenir de leurs vertus qu'elles rappellent les remet sous nos yeux, et nous donnons un libre essor à notre vénération, comme nous l'aurions fait pendant leur vie et comme nous le ferions encore s'ils revenaient parmi nous. Comparons avec des yeux équitables nos démarches présentes avec celles que nous aurions faites alors. Nous aurions baisé leurs mains, nous nous serions prosternés à leurs pieds, nous aurions jeté des fleurs sur leurs pas; que faisons-nous davantage? Si quelques-uns de ces saints évêques, dont Constantin baisait les plaies au concile de Nicée étaient dans nos temples, ne porterions-nous pas comme lui nos lèvres sur ces vénérables monuments de leur foi et de leur courage? Notre esprit, il est vrai, perçant tous les voiles, n'aurait envisagé que l'âme qui y faisait sa demeure. Les perce-t-il moins aujourd'hui ces voiles mystérieux, envisage-t-il moins ces âmes fortunées? Leur éloignement ou leur présence ne change rien dans nos sentiments. C'est toujours le même objet et le même principe de nos hommages. Pensons-nous que les saints y soient insensibles? Peuvent-ils l'être? le serions-nous? Verrions-nous sans peine nos membres épars devenus la proie des bêtes féroces ou jetés honteusement à la voirie? Le respect pour les morts gravé dans la nature fut toujours un devoir de religion et d'humanité : le soin du corps gravé dans la nature fut toujours un objet intéressant; sa conservation ou son abandon, une consolation ou une peine. De là le choix de sa sépulture, de là le soin de préparer son tombeau et d'orner celui de ses proches, de là le désir autorisé par l'Eglise d'être enterré dans le lieu saint, de là le respect religieux qu'on a toujours eu pour les cimetières, où sont ensevelis les chrétiens, et la rigoureuse défense de

mêler avec leurs cendres celles des infidèles, des hérétiques, des pécheurs publics. Faible consolation sans doute; mais toute faible qu'elle est, preuve certaine d'un sentiment trop profondément gravé dans l'homme pour être criminel : la superstition païenne la porte à l'excès; la religion chrétienne en prescrit les règles et en chérit l'usage. C'est une espèce de martyre que les tyrans ou les hérétiques ont fait souffrir aux martyrs, lorsqu'ils ont déclaré la guerre à leurs ossements : c'est un second châtiment que la justice humaine croit imposer, lorsqu'elle fait brûler les cadavres des criminels et jeter leurs cendres au vent. C'est au contraire un nouvel honneur pour ceux qu'on estime, de marquer après leur mort du respect pour leurs restes. La réunion du corps à l'âme dans l'autre vie augmente la félicité ou la misère. Les damnés la craignent, les saints la désirent; et le livre de l'*Apocalypse* nous apprend que les martyrs que saint Jean vit sur l'autel la demandent avec empressement : il leur fut dit de la part de Dieu qu'ils attendissent quelque temps encore, jusqu'à ce que le nombre de ceux qui doivent souffrir la mort comme eux eût été rempli : *Ut requiescerent adhuc modicum tempus, donec compleantur conservi eorum qui interficiendi sunt sicut illi.* (*Apoc.*, VI, 11.) Dieu lui-même s'y montre sensible; plus attentif, ce semble, à conserver son corps après la mort qu'il ne l'était pendant la vie; il le livre à la fureur des bourreaux et il le préserve de la corruption du tombeau; il désire sa mort et il se réjouit de sa future résurrection : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem* (*Psal.* XV, 10); il se fait coucher au hasard dans une crèche, au milieu des animaux, il passe sa vie dans une pauvre maison, il vit d'aumônes, il n'a que des habits grossiers, il lui faut un sépulcre tout neuf, où personne n'ait été enterré, il doit y être embaumé de parfums; les anges sont chargés de le garder, et, dans tous les siècles, ce sépulcre sera respecté des infidèles mêmes : *Erit sepulcrum ejus gloriosum.* (*Isa.*, XI, 20.)

2° La religion autorise ce culte. Citerons-nous ici le religieux respect du mahométisme, du paganisme et des peuples même les plus barbares pour les cendres des morts? Le Chinois, dans ses pagodes, brûlant des parfums devant ses ancêtres; Rome et la Grèce enfermant leurs restes dans des urnes précieuses, leur élevant des mausolées, leur érigeant des autels dans de brillantes apothéoses; le mahométan, à la Mecque, chargeant de présents le tombeau de son faux prophète, m'affligent, il est vrai, par leurs superstitions; j'en déplore la folie et l'excès; mais l'uniformité d'un sentiment que la barbarie et l'infidélité non-seulement n'ont pas étouffé avec la religion, la raison et l'humanité, mais rendent encore plus vif, nous permet-il un doute téméraire sur le fond du culte? Oserons nous le dire? L'unanimité d'un consentement qui démontre l'existence de Dieu, sera-t-elle une preuve de l'honneur qu'on doit à ses favoris, que la mort rend encore plus respectables? L'idolâtrie m'apprend à connaître, à adorer le vrai Dieu; la superstition pour les morts, leurs sacriléges apothéoses m'enseignent à honorer les vrais saints : ces mânes errants, ces ombres qu'on révère font sentir que dans les plus épaisses ténèbres de la gentilité, ce n'est point à la matière seule, c'est à l'esprit, c'est à la divinité que tout ce qu'il y a d'éclairé rend un culte inspiré par la religion à tous les hommes. Pourquoi refuserions-nous de rendre aux reliques des saints ce respect religieux que d'abord les lois païennes, et dans la suite les lois des empereurs chrétiens exigent en faveur des matériaux et des masures des temples? L'honneur qu'on doit à la maison de Dieu fait regarder avec une religieuse vénération les pierres mêmes de ces murailles. On n'ose point employer à des usages profanes ce qui fut consacré à son service; le lieu même où fut bâti le temple demeure encore sacré après sa démolition, par la disposition expresse des lois : *Dirutis sacris ædibus area remanet sacra.* Plus aveugles que le paganisme, mépriseriez-vous les masures des temples vivants du Saint-Esprit, qui sont parmi vous? Venez, infidèles chrétiens, venez vous confondre au temple de Dagon; le Philistin idolâtre vous donnera des leçons de piété et sera votre juge; la statue de l'idole ayant été renversée et brisée par la présence de l'Arche qu'on avait mise auprès d'elle, on en trouva le lendemain, dit l'Écriture, les pieds, les mains et la tête sur le seuil de la porte; c'en est assez pour leur inspirer du respect; consacrée à leurs yeux par l'attouchement d'un morceau de l'idole, la porte sera fermée, on n'y passera plus, on ne sera pas assez téméraire pour fouler aux pieds un terrain sanctifié; on aimera mieux ménager une autre entrée, pour éviter, en se détournant, ce prétendu sacrilége : *Propter hanc causam non calcant sacerdotes, et omnes qui ingrediuntur Dagon templum ejus.* (I *Reg.*, V, 4, 5.) La vraie religion condamne sans doute l objet de ce culte impie; mais elle n'y trouve rien que de légitime, quand on le rapporte à Dieu dans la personne de ses saints. Saint Grégoire de Nazianze emploie avec force ce raisonnement contre Julien l'Apostat : Vous blâmez, prince impie, la religieuse vénération que nous avons pour les reliques; vous méprisez, vous foulez aux pieds les précieuses cendres des saints, vous qui adorez le bûcher d'Hercule, ouvrage sacrilége de quelques femmes irritées : *Guttas sanguinis martyrum non colis, sed contemnis, qui Herculis rogum ex injuriis a mulieribus iratis excitatum admiraris.* Quelle confusion pour les impies, dont les irrévérences dans l'Eglise excitent nos gémissements? Quelle confusion pour les hérétiques, dont les attentats sur les choses saintes font couler nos larmes les plus amères? Le christianisme rend-il donc moins religieux que l'idolâtrie? *Transite ad insulas*, etc. (*Jerem.*, II, 10.)

Les juifs, il est vrai, n'avaient pas pour les reliques de leurs saints cette vénération

religieuse. Les mêmes raisons de sagesse ne permettaient pas qu'on souffrît parmi eux le culte des reliques; leur penchant à l'idolâtrie était trop grand pour leur en laisser un si violent danger; ce peuple stupide, qui avait si souvent préféré au vrai Dieu les misérables idoles des nations voisines, combien se serait-il cru autorisé à adorer ceux dont Dieu, par ses miracles, avait canonisé les vertus héroïques. Abraham, Joseph, David, Esther, Judith, méritaient bien mieux des autels que Baal et Moloch; ils eurent bien la folie d'adorer le serpent d'airain qu'avait fait Moïse, et ce fut un acte de zèle dans Josias de le briser : tout respectable et tout opposé qu'était à l'idolâtrie un monument si authentique de la puissance et de la bonté divine, on ne peut en empêcher le culte qu'en le détruisant. Dieu voulut par une sage précaution ôter aux juifs jusqu'aux moindres restes de la personne de Moïse; les vertus et les services du saint législateur auraient bientôt fait passer le peuple de la vénération à l'adoration; son corps fut si bien caché qu'on n'a jamais su où il fut enterré. Ce fut, selon les interprètes, la matière de la fameuse dispute dont parle saint Jude entre saint Michel et le démon; celui-ci, en découvrant ce saint corps, voulait tendre un piége à la religion des juifs, en le leur faisant adorer; l'ange s'y oppose pour leur en épargner le risque et remporter la victoire. Cependant on trouve dans la nation sainte des traces d'une religieuse vénération pour des choses inanimées que la religion avait sanctifiées. Le fidèle Machabée achève de démolir un autel qui tombait en ruine : Quel usage ferons-nous de ces pierres? dit le pieux héros; conservons-les dans un lieu décent, regardons-les avec respect, gardons-nous de les profaner, puisqu'elles ont servi aux sacrifices; que quelque prophète vienne en faire la destination : *Reposuerunt lapides in loco apto, donec veniret propheta et responderet de eis.* (I *Macch.*, IV, 46.) Plein de cet esprit de religion, un infidèle nouvellement converti regarde avec vénération la terre des bords du Jourdain, dont les eaux venaient d'opérer en sa faveur un miracle. Naaman, Syrien, guéri de la lèpre à la prière d'Elisée, croit apercevoir une vertu divine dans la terre qui l'a porté. Ce grand prophète ne traite pas ces marques de piété comme un reste superstitieux de son ancienne idolâtrie. Qu'il me soit permis, lui dit Naaman, d'emporter chez moi la charge de deux chevaux de cette terre sainte, et le prophète souscrivit à ses pieux désirs : *Concede mihi ut tollam onus duorum burdonum e terra hac.* (IV *Reg.*, V, 17.)

Ouvrez, chrétiens, les yeux de la foi; qu'ont-ils été, que doivent-ils être un jour, ces ossements, cette poussière que l'Eglise, à l'exemple des Machabées, renferme dans un lieu décent : *in loco apto?* De combien de miracles n'ont-ils pas été l'instrument? Tous les thaumaturges n'ont-ils pas fait voir en mille occasions la vertu divine qui habitait en eux? Ils furent, ces corps sacrés, le temple du Saint-Esprit; ils doivent être les pierres fondamentales de la céleste Jérusalem : le marteau de la mortification les a d'abord polies, la main de Dieu va les mettre en œuvre; sacrés débris d'une arche que le Seigneur a remplie, où tant de fois a été enfermée la manne eucharistique, où se sont conservées avec tant de soin les tables de la loi; où l'or de la charité, où les pierres précieuses de toutes les vertus répandent un si vif éclat; sacrés matériaux d'un temple à venir où il habitera éternellement, vous serez rétablis dans votre première intégrité, vous serez revêtus d'une gloire immortelle : *Reformabit corpus humilitatis nostræ.* (*Philip.*, III, 21.)

Jugeons-en par le respect que mérite le corps du Sauveur du monde; je ne parle point de ce corps animé avant sa mort ou après sa résurrection, ni de ce culte de Latrie qui n'est dû qu'à Dieu; je compare seulement corps à corps, reliques à reliques, en gardant toutes les proportions du Créateur à la créature, et j'ose dire qu'on doit aux reliques des saints le culte de Dulie, comme on devrait aux reliques du Sauveur le culte de Latrie. A la descente de la croix, dans le prétoire, dans le tombeau, quel est l'impie qui confondrait les précieux restes d'un Homme-Dieu avec ceux d'un homme ordinaire, quand même l'union hypostatique avec ses parties aurait cessé pendant leur séparation? Ces morceaux de chair arrachés par les fouets et les clous, ces gouttes de sang dispersées, les instruments mêmes qui avaient servi à les répandre : Matière inestimable, vous apparteniez à un Dieu. Qui pourrait, à la vue de ces monuments de sa bonté, n'être pas pénétré de respect et de reconnaissance? Un monde se prosterne au pied d'un gibet empourpré de son sang; il en honore jusqu'à l'image, il admire ce grand théâtre de vertu d'un Dieu dont il écoute les leçons, dont il adore les mérites. Ah! précieux restes des membres d'un Dieu mourant, empourprés de son sang, nourris de son corps, images de ses perfections, imitateurs de ses vertus, grands saints, plus heureux que ce bois insensible qui reçut ses derniers soupirs, puisque vous reçûtes avec reconnaissance ce qu'un arbre ne connaissait pas, méritez-vous moins à votre tour de voir à vos pieds des suppliants et des disciples? Dieu n'est-il pas intéressé à rendre recommandable en vous la sainteté qui le fit honorer en eux?

3° L'Eglise prescrit ce culte. Qu'a-t-elle toujours fait, qu'a-t-elle pensé, cette grande ville (Toulouse, où ce discours fut prêché dans l'église de Saint-Sernin), sur le nombre infini des reliques dont elle est enrichie? Temple auguste qui les renfermez, sanctuaire sacré qui m'entendez, soyez-en témoins : vous comptez bien des siècles depuis que la piété jeta vos fondements pour les y honorer; à peine peut-on entrevoir votre origine qui remonte jusqu'au berceau de la religion; les pierres de vos murailles

annoncent l'antiquité et la sainteté d'un culte aussi ancien que le christianisme; mais n'annoncez-vous pas la piété des peuples qui l'ont rendu, auxquels vous avez mérité le nom de saint: *Tolosa sancta?* Que n'annoncent pas les fêtes solennelles qu'on y célèbre, les processions nombreuses qui s'y rendent, la foule qui les remplit? Dévotion héréditaire, cher patrimoine de nos pères, avec quel soin devons-nous vous cultiver? Les reliques des saints fussent-elles négligées dans tout le reste du monde, elles trouveraient un asile dans nos temples et dans nos cœurs. Mais ce n'est point une pratique de piété particulière à cette illustre Eglise ou propre à ces derniers siècles: qu'on parcoure toute la terre, qu'on remonte jusqu'aux premiers temps, la vénération pour les reliques est une de ces pratiques dont l'origine se perd dans les ténèbres des siècles les plus reculés. Son obscurité respectable fait sentir l'Esprit divin qui l'a inspirée, elle fait partie du culte que nous devons aux saints; elle est aussi ancienne et aussi étendue, plus ancienne et plus naturelle que le culte de leurs images qui ne sont que des suppléments des personnes dont les reliques sont une portion; elle a toujours été un objet essentiel du culte public. Tout ce qui a respecté la sainteté dans la personne, l'a respectée dans tout ce qui lui avait appartenu. Le fil de la tradition, comme remarque saint Jérôme, nous a transmis sans interruption, de siècle en siècle, ce précieux héritage de nos pères. Il n'est point d'Eglise chrétienne où les sacrés ossements ne soient placés avec honneur.

Apprenez ce qu'a fait l'Espagne pour les reliques de saint Jacques; la France pour celles de sainte Geneviève, de saint Denis, de saint Martin; l'Allemagne pour saint Boniface, l'Italie pour saint Pierre et saint Paul, la Syrie pour saint Ignace et saint Melèce, l'Egypte pour saint Jean et saint Antoine; Constantinople pour saint Chrysostome et saint André, Jérusalem pour saint Jacques le Mineur, les Indes pour saint François Xavier; en un mot, toutes les Eglises du monde chrétien, pour les reliques que la Providence leur a procurées. Entrons dans ces superbes mausolées élevés à leur gloire, dans ces tombeaux secrets que la violence des persécutions fit creuser dans les antres et dans les déserts, dans ces célèbres catacombes que les plus grandes villes du christianisme regardent comme leurs plus forts remparts; comptez, s'il est possible, le grand nombre des fidèles que la piété y attire: saisis en y entrant d'une sainte et religieuse terreur, pourrons-nous y méconnaître l'Esprit de Dieu qui les y a renfermés, la religion qui les y honore, l'Eglise qui nous y invite, les vertus qui en sont l'objet, la sainteté des motifs qui y engagent? Saintement entraînés, fussiez-vous même infidèles, vous vous mettez malgré vous au nombre des adorateurs de celui qui, toujours admirable dans les saints, fait honorer jusqu'à leurs cendres.

Tout ce qu'il y a de grand sur la terre souscrit à de si justes idées; tout enchérit à l'envi pour relever la gloire solide de la vertu, jusqu'à rendre honneur aux reliques des gens vertueux. Voyez le grand Constantin, qui, après avoir bâti les plus superbes temples pour les y renfermer, se croit trop heureux d'être enterré dans le vestibule, aux pieds des apôtres. Voyez dans tous les siècles, les plus grands princes à l'exemple de saint Louis, roi de France, dans la réception de la couronne d'épines, de l'empereur Héraclius dans l'exaltation de la sainte-Croix; de David dans le transport de l'arche d'alliance, porter ces précieux trésors sur leurs épaules royales, se dépouiller de l'éclat du diadème pour leur en faire hommage. La France a vu cent fois aux pieds d'une bergère que la sainteté a élevée sur leurs têtes, les rois très-chrétiens adorer profondément le Dieu de Geneviève dans les reliques de sa servante.

Entendez saint Chrysostome s'écrier avec transport: qui me donnera d'aller au tombeau de saint Paul me prosterner à ses pieds, baiser ses chaînes, m'ensevelir dans cette sacrée poussière? *Quis dabit sacro illi obvolvi pulveris.* Qui jamais, continue ce saint, a fait un pas pour rendre un culte religieux aux tombeaux de César et d'Alexandre? Quelques somptueux que puissent être leurs mausolés, à peine la curiosité y attire quelques savants, qui, en démêlant ces mystérieuses antiquités, ne pensèrent jamais peut-être aux héros qu'elles renferment, tandis que les pèlerinages aux reliques des saints ont été dans tous les temps une pratique de piété recommandée dans toute l'Eglise. Oui, leurs tombeaux, dit encore le même saint, sont plus glorieux que les palais des empereurs, et par la magnificence qui y règne, et par la foule qui les environne: *Servorum Christi sepulcra regiis aulis sunt clariora.* (*Prov.*, X, 7.)

Il n'y a pas jusqu'aux tableaux et aux statues que la vanité consacre aux grands dans nos temples, qui ne soient un monument de piété, et qui par leur attitude humiliante devant les reliques des saints ne fassent sentir la différence que la vertu met entre les hommes; aussi est-il écrit que le nom de l'impie sera enseveli comme dans la corruption: *Nomen impiorum putrescet.* (*Prov.*, X, 7.) Mais à la gloire du Sauveur, le tombeau de ses saints sera glorieux comme le sien: *Sepulcrum ejus erit gloriosum.*

Ne craignez pas le danger de l'idolâtrie dont les hérétiques s'efforcent d'alarmer notre piété. Quel est le chrétien assez stupide pour confondre la créature avec le Créateur? Instruisons avec soin ceux dont les idées ne seraient pas assez développées; mais qu'un risque chimérique ne vous fasse pas abandonner un si digne objet de nos hommages. L'Eglise prévient ce péril dans le culte même le plus marqué; elle charge de reliques tous nos autels, et ne veut point qu'on offre de sacrifice que sur des autels où on en a renfermé; bien loin de le lui dispu-

ter, les reliques des saints doivent parer le trône du Saint des saints; celui qui marche sur les ailes des chérubins, pour qui les nuages sont la poussière de ses pieds; en s'asseyant sur les cendres de ses élus, nous permet-il de douter que ce qu'il y a de plus grand ne soit à ses yeux cendre et poussière. Mais qu'il est glorieux ce choix, pour ceux dont les ossements servent de pierres précieuses à son trône! L'immolation de la sainte victime ne se faisait autrefois que sur les tombeaux des martyrs : par un heureux mélange, le corps d'un Dieu, comme remarque saint Jérôme, était offert au Père céleste dans les mêmes lieux où la créature avait offert le sien; le sang d'un Dieu coulait sur la même pierre où avait coulé le sang de l'homme. Tous les saints sont martyrs en un sens; l'esprit de mortification qui les immole ne dépose pas moins en faveur de la vertu que la mort des martyrs déposent en faveur du dogme. En employant les reliques des saints dans un temps où les tyrans ne versent plus le sang des fidèles, l'Eglise conserve toujours et son esprit et ses usages. Mais, disent les protestants, combien ne s'est-il pas glissé de fausses reliques que le peuple trompé honore comme véritables? Le nombre en est infini; saint Augustin s'en plaignait dans les premiers siècles : le même saint multiplié au gré de l'artifice ou de la superstition, semble avoir eu plusieurs corps. Approuvons-nous ces abus? Non, sans doute; l'Eglise ne néglige rien pour les prévenir ou les détruire. Les évêques par son ordre suppriment toutes les reliques douteuses, on n'en expose aucune qu'avec la plus grande précaution; il faut que des procès-verbaux juridiques, des déclarations authentiques de tout ce qu'il y a de respectable en attestent la vérité, l'origine et la translation; il faut que les lieux saints où on les conserve, les châsses où on les renferme, les cachets multipliés sous lesquels on les tient, déposent de leur conservation. L'altération la plus légère suffit pour en interdire l'exposition : s'il se glisse quelque abus malgré des mesures si sages, faut-il abolir le culte? Ces abus, même en démontrant la tradition de l'Eglise, ne font que la mieux établir. Puisqu'il y a de fausses reliques, il y en a donc de véritables. Se serait-on plaint de cette confusion? Aurait-on eu intérêt à la faire? Le peuple eût-il pris le change, si toutes les reliques étaient indifférentes? Un homme ordinaire est-il l'objet des plaintes et des supercheries? Le peuple serait-il si facile à décevoir? Serait-on si ardent à le surprendre? La facilité serait-elle si ancienne et si générale, si son respect pour les reliques n'eût été de tous temps généralement établi? Les plaintes des protestants les confondent; la vénération est bien commune si les excès en sont si communs. L'hérésie qui combat nos pratiques, marque tous ces pas par des profanations; elle a trouvé l'univers en possession de ce culte, partout la torche à la main, à l'exemple des païens, elle l'a étonné par ses horreurs; ses vains efforts pour nous arracher ces sentiments font sentir combien les racines en sont profondes et combien le démon redoute ce qu'il devrait favoriser, si c'était une idolâtrie. Voyez, impies, et rougissez; voyez dans ces débris et dans ces monceaux de cendres que vos attentats ont entassés, les monuments de la piété du monde.

Remontons aux premiers jours de l'Eglise, vous verrez saint Antoine porter avec respect, les jours de fêtes, le cilice de saint Paul, et saint Athanase, le manteau de saint Antoine. Voyez les solennités publiques des translations; elles commencèrent dès que les persécutions eurent cessé. Constantin, son fils Constance, saint Ambroise, saint Augustin en firent de très-célèbres, et malgré la persécution de Julien l'Apostat, on fit celle des reliques de saint Babylas. Comptez, s'il est possible, ces pieux chrétiens, que l'histoire nous représente, cherchant de tous les côtés les corps des martyrs, éludant par mille pieuses adresses, une fureur, qui jusqu'au delà du tombeau, poursuivait encore leurs restes; fureur dont les efforts, pour les soustraire à la piété des fidèles, constate leur ferveur, et nous apprend que le culte des reliques était si public et si commun que les païens en étaient instruits, et s'imaginaient, comme font les calvinistes, qu'on les adorait; qu'ils étaient si chers aux chrétiens, qu'on croyait en les traversant leur causer la plus vive douleur. Les voilà, ces chrétiens zélés qui achètent à grand prix de bourreaux les corps des martyrs, qui emploient les plus puissantes sollicitations pour les obtenir des tyrans, ou les moyens les plus hasardeux pour les leur dérober. Les voilà qui arrachent les membres ensanglantés de la gueule des bêtes, les os calcinés du milieu des brasiers, qui les pêchent dans la mer et dans les rivières, et dont Dieu couronne quelquefois le zèle en les faisant apporter par un poisson, ou surnager par un miracle. Les voilà qui, comme dit Tertullien, se traînent en rampant dans les cachots pour baiser leurs chaînes, qui ramassent sur l'échafaud des morceaux de leur chair, trempent des linges dans leur sang, en remplissent des vases, les conservent avec respect, et se conservent comme un riche trésor leurs habits, leurs chaînes et les instruments de leur supplice. Hélas! souvent la piété les décèle; leur culte pour les reliques est une profession si déclarée du christianisme, que par une récompense inestimable de leur charité, ils trouvent souvent le martyre en honorant les reliques des martyrs : *Reptant ad osculanda vincula martyrum.*

Je sais que, dès les premiers siècles, les juifs s'opposèrent au zèle des chrétiens pour les reliques de saint Polycarpe, soit par le principe de leur loi, qui regardait comme immondes ceux qui touchaient les corps morts, soit par haine pour Jésus-Christ dont on ne pouvait honorer les disciples sans reconnaître sa divinité.

Dans le VIIe siècle, Constantin Copronyme et tous les iconoclastes ne firent pas plus de grâces aux reliques des saints qu'à leurs images ; mais surtout dans le IVe siècle, Vigilance, et quelque temps avant lui Eunonius, combattirent ce culte religieux par les mêmes raisons qui, dans ces derniers temps, ont servi de prétexte aux sacriléges des calvinistes; ils donnaient aux catholiques le nom de cinésaires et d'ossuaires, comme s'ils étaient adorateurs des os et des cendres. Avec quelle force saint Jérôme établit-il contre l'hérésiarque, la vérité catholique ? Avec quelle force expose-t-il l'usage constant de tous les peuples chrétiens, dont ce téméraire osait troubler la possession? Avec quelle force ce grand homme en conclut-il la condamnation de l'erreur? en faut-il davantage en effet pour terminer la question? Un monde entier, les beaux jours de l'Eglise naisssante, quels garants plus respectables ! De l'aveu même des protestants, les premiers siècles ont conservé la vérité pure. Quel nouveau poids n'ajoutent pas quatorze siècles de possession aux oracles que l'Eglise prononça contre Vigilance, et qu'elle a renouvelés dans le concile de Trente !

4° Dieu consacre ce culte. Est-ce ici une dévotion arbitraire, sur laquelle le Tout-Puissant n'ait pas daigné s'expliquer ?

Les conciles qui décident, les papes qui établissent des fêtes solennelles pour honorer la chaire de saint Pierre, qui prescrivent dans le droit canonique les règles qu'on doit suivre dans la translation des reliques; les empereurs chrétiens qui bâtissent des temples, les pères de l'Eglise qui composent des discours en leur honneur ; sont-ce là des garants médiocres ou des témoins indifférents qu'on puisse accuser de superstition ?

Voulez-vous des anges ? Combien de fois les a-t-on vus, après avoir soulagé les martyrs dans leurs supplices, conserver leurs corps contre les insultes, découvrir plusieurs années après le lieu où on les avait déposés? L'histoire ecclésiastique est pleine de ces exemples. Les anges ont été chargés du soin des hommes pendant leur vie ; faut-il être surpris si, après leur mort, ils ont pour eux les mêmes bontés, s'ils gardent les sépulcres des saints, comme ils gardaient celui de Jésus-Christ?

Dans la dispute de saint Michel avec le démon, dont nous avons parlé, cet esprit bienheureux employa l'autorité de Dieu même pour terminer le différend, tant il était instruit de l'intérêt que Dieu y prenait : *Dixit : imperat tibi Deus.*

Est-ce assez, écoutez Dieu parlant par la bouche de ses interprètes; écoutons-le parlant par lui-même, par sa conduite, par ses prodiges, par ses oracles ; oui, il veut bien se mêler lui-même en quelque sorte, dans les honneurs qu'il fait rendre aux reliques des saints, et autoriser notre culte par le soin qu'il en prend ; il conserve leurs corps exempts de la corruption; les odeurs célestes embaument leur tombeau, de vives lumières y brillent; des liqueurs miraculeuses en découlent, des guérisons innombrables s'y opèrent, les démons se taisent, les oracles cessent à leur approche, comme autrefois l'idole de Dagon fut renversée par la présence de l'arche ; il envoie des lions pour défendre le corps d'un prophète; tandis qu'en punition de leurs crimes, il fait jeter aux chiens ceux d'Achab et de Jézabel, punition et menace cent fois répétées et exécutées sur les impies, quoique après tout, les cendres soient aussi peu sensibles à la privation de sépulture qu'au culte religieux, et que l'âme doive s'embarrasser aussi peu de voir son corps dévoré par les bêtes qu'enfermé dans un mausolée. Quelquefois, selon le terme de l'Ecriture, le Seigneur veut bien les enterrer lui-même, comme il enterra le corps de Moïse dans la vallée de Moab. Dieu peut-il s'expliquer de plus de manières, pour autoriser notre religion et animer notre zèle : *Sepelivit eum Dominus in valle Moab.* (*Deut.*, XXXIV, 6.)

Le respect pour les reliques était si répandu au temps de Jésus-Christ, que les pharisiens en abusaient, comme de bien d'autres pratiques de piété, pour couvrir leurs désordres. Malheur à vous, leur dit-il, qui ornez si soigneusement le tombeau des prophètes et qui les imitez si peu, qui faites des reproches amers à vos ancêtres sur leurs persécutions, et qui renouvelez les mêmes cruautés : *Væ qui ædificatis monumenta prophetarum.* (*Luc.*, XI, 4.)

Ce n'est pas, dit saint Augustin, le culte religieux, c'est leur hypocrisie et leur malice que Jésus-Christ blâme : *Non ædificatio sed æmulatio, loco criminis æstimatur;* aussi au milieu des reproches qu'il leur fait, il ajoute : il fallait, il est vrai, faire toutes ces choses, mais on ne devait pas omettre le reste : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (*Luc.*, XI, 42.) Vous faut-il des miracles? Ils ne vous manquent pas : oserait-on révoquer en doute ceux que rapporte saint Augustin, des reliques de saint Etienne, dans son livre de la *Cité de Dieu*, ouvrage célèbre, où, justifiant la religion contre les idolâtres, il n'eût pas moins risqué sa réputation, en exposant faux, que l'intérêt de l'Eglise en le défendant mal ; mais si l'incrédulité se refuse aux prodiges que l'histoire fournit en foule, pourra-t-elle contester ceux que l'Esprit de Dieu nous a conservés dans l'Ecriture ? Quel respect n'avaient pas les fidèles pour les ceintures et les mouchoirs de saint Paul, à l'exemple de cette femme qui fut guérie en touchant le bas de la robe de Notre-Seigneur ? Quel fruit n'en retirèrent-ils pas aussi bien qu'elle? Quel malade ne guérissait l'ombre de saint Pierre? Ondes du Jourdain, respectez le manteau d'Elie; il fut toujours puissant entre ses mains, il ouvrit souvent au milieu de vous une route miraculeuse : méconnaissez-vous aujourd'hui le Dieu qu'il a servi? Ainsi parlait l'héritier de ses reliques aussi bien que de son double esprit. Le Jourdain obéit, le manteau d'Elie suspend encore le cours du

ses eaux; les reliques du disciple ne seront pas moins puissantes que celles du Maître. Des voleurs jettent par hasard sur le tombeau d'Elisée le cadavre d'un passant quils viennent d'assassiner; la vertu divine qui y réside va se faire sentir, les reliques du prophète le rendent à la vie. Le trépas des justes n'est qu'un passage qui, en assurant leur bonheur, ne fait qu'augmenter leur puissance: *Cum tetigisset ossa Elisei revixit homo.* (IV *Reg.*, XIII, 21.)

Dieu daigne honorer par de semblables prodiges, des choses en apparence aussi méprisables. Un morceau de bois, une baguette, de l'eau, de l'huile, Dieu a su rendre respectables toutes ces choses en leur donnant une vertu toute-puissante. Tout obéit à la baguette de Moïse; tout se prosterne devant l'arche du Seigneur; on ordonne à Moïse de se déchausser par respect pour la terre sainte qu'il foule aux pieds. Le Prophète (*Psal.* XCVIII, 5) nous ordonne de la part de Dieu d'adorer l'escabeau de ses pieds. Un morceau de bois dans les eaux de Mara en adoucit l'amertume, un peu de farine rend délicieux les aliments des prophètes, un peu de boue se change en feu sacré, la salive du Seigneur guérit un sourd; l'eau, l'huile, le pain, le vin sont la matière des sacrements: est-ce donc à cette portion insensible de matière qu'appartient la vertu divine que nous y honorons? N'est-ce pas Dieu qui la met en œuvre, dont nous adorons la puissance; il se sert comme il lui plaît des instruments les plus faibles pour la faire mieux sentir.

Le peuple d'Israël, plein de cet esprit, transporta de l'Egypte dans la terre promise, traita avec honneur et enferma dans le tombeau de ses pères, les ossements du patriarche Joseph, mort depuis quatre cents ans; il ne fit en cela que suivre les intentions de ce grand homme: quelque indifférent qu'il dût être pour lui d'être enseveli en Egypte ou ailleurs, il demanda avec instance cette grâce en mourant, et le peuple, malgré la longueur de son pèlerinage dans le désert, s'en fit un devoir. Ainsi, l'Eglise pendant son pèlerinage sur la terre transfère et honore les reliques des saints ses bienfaiteurs; elle partage pour ainsi dire, avec l'Eglise triomphante, la personne de ces grands hommes qui font la gloire de toutes les deux. Le ciel couronne leurs âmes, la terre honore leurs corps, en attendant que, rassemblés dans la sainte Jérusalem, nous soyons enfin tous réunis à notre adorable chef. Après avoir vu combien ce culte est légitime par l'autorité respectable qui l'établit, voyons dans la seconde partie combien est juste ce même culte, par la sainteté de ceux qui en font l'objet.

SECONDE PARTIE.

Vous voyez ces châsses magnifiques, où les richesses prodiguées annoncent d'une manière si éclatante les efforts de la piété. Que renferme ce superbe tombeau? Un peu de poussière: voilà le terme de toutes les grandeurs. C'étaient de grands princes dont les peuples recevaient les lois, exécutaient les ordres, adoraient la puissance: ne vous y trompez pas; un Constantin, un Charlemagne, un Casimir ne sont qu'une poignée de cendres. C'étaient de grands capitaines dont la valeur a soutenu l'empire, dont les nations ont célébré la gloire, dont l'ennemi a subi le joug; non, les Machabées, les Maurice, les Ferréol ne sont qu'une poignée de cendres. C'étaient de grands orateurs dont l'éloquente voix charmait un vaste auditoire, dont la fertile plume instruisait l'Eglise par des ouvrages immortels; les Cyprien et les Ambroise, les Jérôme et les Augustin ne sont qu'une poignée de cendres. C'étaient des beautés accomplies, dont la vertu et le vice, la vraie et la fausse religion admiraient les charmes: Judith, Esther, Agnès, Catherine, ne sont qu'une poignée de cendres: l'arrêt en fut porté dès le commencement du monde: *Memento, homo, quia pulvis es.* (*Gen.*, III, 19.)

Je ne serais pas surpris que toutes les grandeurs humaines eussent pour terme le tombeau; sans cesse entraîné vers la poussière, tout ce que le siècle idolâtre peut-il assurer l'immortalité? Mais enfin la vertu n'aura-t-elle sur le vice aucun privilége? Les Dioclétien et les Constantin, les Machabées et les Alexandre, les Cicéron et les Ambroise, les Jézabel et les Catherine seront-ils couverts des mêmes ombres? Oui, la poussière exerce partout ses droits; l'arrêt s'exécute sans exception sur tous les enfants d'Adam. Que la soie, que les riches métaux, que les pierres précieuses, qui couvrent aujourd'hui leurs mausolées, ne nous en imposent pas; à un petit nombre près dont Dieu conserve le corps exempt de corruption, et qui, à la fin du monde, seront comme tout le reste la proie des flammes, la châsse sacrée et la pyramide profane ne renferment que des cendres. Ce que l'Eglise élève sur les autels, ce que le siècle pare de ses trophées n'est qu'un peu de poussière. Oui, ces hommes tout-puissants, à la voix de qui les maladies disparaissaient, la mer étonnée affermissait ses ondes, les rochers amollis ouvraient leur sein, le soleil docile arrêtait ses pas, la mort soumise rendait sa proie; ces hommes admirables, dont les peuples écoutaient les oracles, suivaient les pas, embrassaient la vie; ces hommes chéris de Dieu, familiers avec le Tout-Puissant, pour qui la religion n'avait plus de mystères, l'avenir des ténèbres, les consciences de secrets; ces hommes qui, ravis hors d'eux-mêmes par des visions subites et de fréquentes extases, semblaient ne plus vivre ici-bas; oui, les favoris de Dieu, non plus que ses ennemis ne sont qu'un peu de poussière; qui peut se flatter de quelque privilége, si les enfants de Dieu subissent eux-mêmes ce sort?

Quelle instruction frappante? Quels exemples touchants? Néant de la créature, trompeuses apparences, peut-on mieux vous faire sentir? Poussière éloquente, que ne me

dites-vous pas? Ainsi tout passe; tout s'évanouit. La vertu, l'aimable vertu, en élevant l'homme jusqu'à Dieu, lui laisse le poids de sa misère et le néant de sa fin.

Poussière éloquente, que ne m'apprenez-vous pas? Il faut se détacher de tout, puisque la mort doit tôt ou tard nous en séparer. La vertu même, la respectable vertu, en nous enrichissant des trésors célestes, nous laisse toutes les horreurs et toute la certitude du dépouillement des biens de la terre. Poussière éloquente, que ne me découvrez-vous pas? Tous les hommes sont condamnés à la mort; ils sont tous pécheurs, ils seront tous punis. La vertu même, la sublime vertu, en effaçant la tache honteuse du crime, en laisse la dette à acquitter et les suites à subir. Poussière éloquente, que ne m'annoncez-vous pas? Non, je ne suis rien par moi-même, Dieu seul peut soutenir cette impuissante créature qu'il a daigné former; la vertu même, la toute-puissante vertu, en rendant nos œuvres méritoires nous laisse l'inconstance de nos résolutions et les dangers de la rechute. Tout n'est que poussière; l'esprit même, quelque immortel qu'il soit, n'est qu'un néant, aussi bien que le corps à qui le Créateur a donné l'être; sans les mérites de Jésus-Christ, ses plus belles qualités, ses vertus morales sont inutiles; mais je me trompe, ne confondons pas le vice et la vertu, malgré les lois communes imposées à l'humanité, la vertu sait bien faire distinguer les corps dont elle anima les démarches, la gloire en éclate dès le temps même de la mort, dont l'empire semble de plus les confondre avec ceux que le crime a profanés. L'horreur que la nature inspire pour un corps mort n'est pas libre parmi les hommes; fût-ce l'ami le plus tendre, le héros le plus illustre, le roi le plus puissant, à peine est-il mort que tout l'abandonne; le temps de l'enterrer n'arrive jamais trop tôt, jamais la bière n'est trop enfoncée dans la terre; la solitude et l'obscurité du tombeau remplit de je ne sais quelle terreur, dont le plus intrépide n'est pas maître; mais que ce soit un saint, tout change subitement de face; chacun s'en approche avec empressement, on le regarde avec vénération, on en parle avec éloge, on le baise avec respect, on se croit heureux de le toucher, on veut en avoir quelque relique; les jours entiers suffisent à peine pour satisfaire la dévotion du public; on les ferme avec soin, on les pare avec magnificence, on les visite avec zèle, on y revient cent et cent fois; il se répand dans tous les cœurs je ne sais quelle dévotion, quelle confiance et quelle joie. Telle était la différence que mettait l'ancienne loi entre le corps des victimes et celui des hommes; on était immonde toutes les fois qu'on touchait un corps mort; mais on était sanctifié en touchant ce qui avait été offert en sacrifice; il fallait même offrir des sacrifices, et par conséquent toucher des victimes pour effacer les immondices légales : *Quisquis tetigerit carnes ejus sanctificabitur* Il semble que la sainteté de celui à qui elles ont été immolées répande une vertu divine sur tout ce qui l'approche : combien mieux s'est-elle répandue sur vous cette vertu, cette vertu divine, précieuses victimes d'un Dieu Sauveur, que si souvent vous êtes immolées pour lui, et qui possédez une sainteté personnelle dont les brebis et les taureaux furent toujours incapables? Combien ce religieux respect doit-il nous être facile, à nous à qui la loi ni le préjugé ne font trouver dans les corps morts rien d'immonde? Bien loin de voir en vous rien de méprisable, ou de superstitieux, nous trouvons, au contraire, une espèce de mérite à participer, par nos hommages à la sainteté que vous avez acquise selon la réflexion de saint Basile : *Qui tetigerint ossa martyris sint quodammodo participes sanctitatis.*

Les reliques des saints sont en cela semblables à leurs œuvres. Le païen a ses vertus aussi bien que le fidèle; Rome a célébré la continence des vestales, comme le christianisme la pureté des vierges; elle compte des héros, comme l'Eglise des martyrs. Le paganisme n'a ignoré ni la libéralité, ni la clémence, ni le mépris des honneurs, ni le détachement des richesses; mais bornés à de stériles éloges et de frivoles applaudissements; ni les statues, ni les triomphes, ni les apothéoses n'ont pu inspirer pour l'héroïsme moral ces sentiments de confiance, ces mouvements de vénération, qu'une canonisation légitime, que la seule réputation d'une sainteté chrétienne fait naître. Tout est grand quand Dieu l'adopte, tout est petit quand il ne porte que le sceau de l'humanité; tout devient méprisable quand l'intérêt ou la passion s'y glisse. Si des vues mercenaires animent le zèle, si le caprice règle la pénitence, si l'orgueil fait des largesses aux pauvres, si le hasard dépouille des biens, si le goût seul ensevelit dans la solitude, si l'ambition forme à la patience et à la douceur; en un mot, si des vues humaines en sont le principe, tout est perdu devant Dieu, tout le sera devant les hommes. Le monde méprise une profusion, une austérité, une régularité frivole que les motifs changent en vice; ceux même qui en profitent se croient déchargés de la reconnaissance, autant que dispensés de l'estime; mais la charité a-t-elle ouvert la bourse, le zèle prescrit les travaux, en un mot, la vertu y préside-t-elle? Tout est grand, tout est admiré, tout est révéré; deux deniers d'une pauvre veuve méritent les éloges d'un Dieu et l'admiration de tous les siècles.

Cette gloire n'est-elle pas légitime, puisqu'elle est toute fondée sur la vertu? Le corps ne peut rien par lui-même, sans doute; il ne mérite rien, les ornements dont on le charge laissent toujours le même limon. Méprisable matière; qui n'a ni sentiment, ni lumière, ni liberté, qui ne peut ni vouloir le bien, ni haïr le mal; c'est à l'âme qui le gouverne à faire le choix, et comme elle seule peut commander, seule elle peut acquérir du mérite; mais elle ne doit ni agir,

ni souffrir seule, Dieu a voulu se faire honorer de l'une et de l'autre partie de l'homme en les employant toutes les deux. Les anges font leurs opérations sans le secours de la matière; mais l'homme dans un rang différent, quoique peu inférieur, ne peut agir que par le corps. Cette partie de sa personne, instrument et compagnon de ses crimes ou de ses vertus, doit aussi en partager le châtiment ou la récompense. Ainsi le corps, qui par son union avec l'âme et leur mutuelle dépendance est une source de tentation et d'embarras, est aussi un moyen de salut ou de perte, sert à rendre à Dieu un culte nouveau, dont l'esprit seul, et la matière seule seraient incapables. Ses besoins, ses plaisirs, ses peines sont la matière d'une infinité de sacrifices et d'épreuves. Si les anges pouvaient porter envie aux mortels, ne seraient-ils pas saintement jaloux de la gloire du martyre, du mérite des mortifications, du dépouillement de la pauvreté, des palmes de la chasteté dont ils sont incapables, et dont le corps nous rend l'exercice familier et facile? Voyez comme l'ange, qui vient annoncer la naissance de Samson, s'enveloppe dans les flammes de l'holocauste qu'offre Manué; une sainte émulation lui fait souhaiter d'être lui-même une hostie, et de se consumer pour Dieu, avec la brebis heureuse que le feu dévore. L'union de l'âme et du corps fait éclore dans le monde mortel une espèce nouvelle de vertu, et pour Dieu un nouvel ordre d'hommage dont Dieu et l'homme sont redevables à la matière.

Imitez cette noble émulation si vous voulez faire valoir un fonds si fertile. En vain des mets exquis, une table délicate, un raffinements de sensualité conservent-ils une masse de chair coupable dont les insectes doivent bientôt se nourrir. Faites-en un plus saint usage, pécheurs; que la pénitence l'emploie à expier vos fautes; justes, que la mortification s'en serve à multiplier vos palmes. En vain, beautés mondaines, vous efforcez-vous de gagner tous les cœurs à la faveur de quelque charme frivole; en vain l'art venant au secours de la nature substitue des couleurs empruntées à celles que l'âge ou la langueur ont fait disparaître; en vain des habits somptueux relèvent les appas ou cachent les difformités de cette masse de boue; rendez-la plus utile pour vous en la consacrant au service de votre Dieu. Et vous, justes, ne comptez pas sur votre vertu. Que des austérités volontaires éteignent des passions toujours naissantes, assujettissent même des membres innocents. Ames, religieuses, pourquoi flattez-vous une victime que vous avez dévouée aux autels?

Que le détachement, que la modestie et la pureté consomment sans retour votre sacrifice. Le monde, aussi sévère que Dieu, ne vous en dispense pas; il ne condamne pas moins votre relâchement.

Vous que les liens du mariage ont légitimement unis, une fidélité inviolable, une continence difficile, une tendre charité pour les pauvres, une patience inaltérable à vous supporter, une assiduité constante à élever votre famille ne doivent pas moins vous conduire au bûcher; vous pouvez le disputer aux martyrs mêmes. La vie chrétienne est, à la bien prendre, un martyre continuel, plus doux en apparence dans ses peines, mais plus difficile par sa longueur : *Aspectu mitius, sed diuturnitate terribilius.*

Ainsi les cendres des martyrs, en retraçant les vertus qu'elles servirent à pratiquer, m'offrent des leçons et des exemples. Voilà, vous dirai-je, ce que la pénitence a purifié, ce que le zèle a sanctifié, ce que le martyre a immolé. Voyez-vous ces chairs desséchées? L'abstinence et le jeûne, les austérités et les veilles les ont cent fois meurtries et affaiblies. Voyez-vous ces os brisés? Un tyran barbare exerça sur eux toute sa fureur. Voyez-vous ce peu de personnes? Voilà ce que la piété arracha aux sacriléges de l'hérésie. Pieds sacrés qui parcourûtes le monde, vous portâtes partout le trésor de l'Evangile. Qu'ils sont beaux ces pieds évangéliques qui annoncent la paix! *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem!* (*Rom.*, X, 15.) Mains respectables, tour à tour chargées de chaînes et de palmes, que d'aumônes vous avez répandues! que de plaies vous avez guéries! que d'ouvrages vous avez écrits; que d'encens vous avez brûlé sur les autels! Combien de fois ces genoux durcis par la longueur de la prière ont-ils soutenu l'humiliante posture que le respect faisait prendre! Front auguste, vous ne rougîtes point de l'Evangile; vous conservâtes précieusement l'onction sainte que vous aviez reçue au baptême. Chastes yeux, dont la modestie dirigeait les regards, combien de fois la contrition vous a baignés de larmes! combien de fois, traçant à un esprit éclairé le grand spectacle de la nature, avez-vous fait adorer le Créateur dans son ouvrage! Cœur embrasé d'amour, qui partout en allumiez les flammes, vous en étiez vivement pénétré. Bouche sainte, qui souvent chantâtes sa divine parole, vous vous taisez et vous êtes encore éloquente. Hérode tremble en voyant celle de Jean-Baptiste : *Conticescit, et adhuc timet.* C'est ainsi que les ossements des saints prophétisent en quelque sorte après la mort et deviennent féconds, selon l'expression de l'Ecriture : *Ossa prophetizabunt, et post mortem pullulabunt* (*Eccli.*, XLVI, 14); féconds par les miracles qu'ils opèrent, féconds par la résurrection qu'ils annoncent, féconds par les imitateurs qu'ils se forment. Disons des reliques des saints ce que Tertullien disait du sang des martyrs : Elles sont la semence des chrétiens. Le corps d'une sainte vierge apprend aux personnes de son sexe que la pureté fait leur plus bel apanage. A travers la poussière qui les couvre, on démêle ces trais de pudeur, cet air de réserve qui tant de fois en imposèrent aux libertins : *Semen Christianorum.* Tandis que les cendres de l'impudique semblent encore exhaler l'odeur empestée de ses vices : *Cum ipso in pulvere dormiet* (*Job*, XX, 11), le corps d'un saint pénitent découvre aux pécheurs la seule ressource qui lui reste dans un baptême labo-

rieux. Ces os à peine couverts de peau mettent encore sous les yeux ce que le cloître et les désers admirent : *Semen Christianorum.* Tandis que les cendres d'un mauvais riche, malgré la magnificence du mausolée qui le couvre, n'offrent dans leur corruption que les monuments de sa vanité : *Plena sunt omni spurcitia* (*Matth.*, XXIII, 27), le corps d'un martyr encourage le timide, affermit le lâche qui chancelle dans la foi, confond le libertin qui en doute, l'infidèle qui la combat. Je vois avec respect les grils qui l'ont brûlé, les pierres qui l'ont brisé, les chaînes qui l'ont attaché, les fouets qui l'ont déchiré : *Semen Christianorum.* Tandis que les chairs du persécuteur mangées des vers comme celles d'Hérode, dévorées par les chiens comme celles de Jézabel, sont l'objet de la vengeance légitime que demandent dans l'*Apocalypse* les innocents persécutés : *Vindica sanguinem nostrum qui effusus est* (*Apoc.*, VI, 10), le corps d'un apôtre anime le zèle apostolique qui va d'un pôle à l'autre arborer l'étendard de la croix; cette langue qui annonça tant de merveilles, ces mains qui répandirent tant de fois l'eau du baptême, ce cœur dont le zèle immense renfermait toutes les Eglises, font encore voler au delà des mers des troupes d'hommes apostoliques pour conserver, pour établir la foi dans les terres barbares : *Semen Christianorum.* Tandis que le corps d'un prêtre qui déshonora le collége apostolique, détaché de l'arbre où il s'était lui-même pendu, est ignominieusement jeté dans un champ : *Dispersa sunt omnia viscera ejus.* (*Act.*, I, 18.)

C'est ainsi que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants, fait chanter ses louanges par des ossements insensibles : *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi?* (*Psal.* XXXIV, 10.) Les reliques vivent, parlent, agissent en quelque sorte, et font encore des prosélites; on peut dire d'elles, en un sens, ce que le Sauveur dit de lui-même : Les aigles se rassembleront partout où sera le corps : *Ubi fuerit corpus, ibi congregabuntur et aquilæ.* (*Matth.*, XXIV, 28; *Luc.*, XVII, 37.) Ainsi, par la vertu de l'âme, le corps devient digne de l'honneur que Dieu lui fait. De quelle gloire ne comble-t-il pas le corps de l'homme, le corps du chrétien, le corps du saint? Elevons nos yeux au-dessus de la bassesse apparente de la matière : il a plu au Tout-Puissant d'en faire un vase d'honneur en l'unissant à l'esprit. Son image, empreinte dans les traits majestueux du visage, dans les rayons perçants de ses yeux, tout annonce l'esprit qui le vivifie. La Providence peuple la terre de mille sortes de fruits et de fleurs pour lui fournir jusqu'aux délices; sa puissance, imprimée sur tous les animaux, lui soumet les plus légers et les plus féroces; une bonté singulière, attentive à tous les besoins du corps, enrichit tout à coup le sein qui l'a porté d'une liqueur exquise pour sa nourriture; à mesure qu'il avance en âge, des aliments plus solides s'offrent à sa faim. La brebis porte pour lui sa toison, et l'insecte file la soie. Peu à peu se développent sur son visage ces traits mystérieux qui peignent l'âme tout entière : une touchante modestie en dirige les mouvements, une sage humilité en baisse les regards, une tendre charité en allume les feux, un esprit délicat y fait briller sa finesse, une aimable douceur y répand ses charmes, une force courageuse en affermit la situation, une exacte sobriété en tempère les couleurs, une délicate pudeur les allume, la fraîcheur de la jeunesse et les rides d'un âge avancé y étalent une saison naissante ou une vie fugitive. C'est le corps qui entretient la société sur la terre : par lui, l'âme aperçoit les objets et se trace le tableau de tout un monde; par lui, elle s'instruit des pensées des autres et leur fait part des siennes. Interprète et ambassadeur mutuel, il entretient un commerce agréable de sentiments, de pensées et de services; sans lui, l'âme isolée, reléguée dans un ténébreux désert, ne tiendrait point au reste du monde; elle ne pourrait, ni en posséder les richesses, ni en goûter les plaisirs, ni en connaître les merveilles.

La foi y découvre bien d'autres trésors et d'autres prodiges. Vous êtes chrétiens, le temple du Saint-Esprit : *Templum sumus Spiritus sancti* (I *Cor.*, VI, 19), dit saint Paul. Disons mieux : vos corps sont les membres de Jésus-Christ : *Membra sunt Christi.* (*Ibid.*) Suivez les démarches d'un Dieu, partout vous le verrez qui regarde avec complaisance son sanctuaire. Il en prend possession par le baptême; le saint chrême y fait couler, dans la confirmation, l'onction de la grâce; l'huile sainte, à ses derniers moments, fortifie un athlète à la veille du combat. La pénitence châtie ce que la bouche a déclaré au ministre; le mariage sanctifie ce qui en perpétue la durée. Ainsi Jésus-Christ fait de la boue pour rendre la vue, il met ses doigts dans les oreilles pour guérir de la surdité, il souffle pour donner le Saint-Esprit. Le dirai-je? Quoique l'âme tire, sans doute, le vrai fruit des sacrements, c'est au corps qu'elle en est redevable, c'est sur lui qu'ils s'administrent, c'est par lui qu'on a l'assurance de les avoir reçus. Dieu, pour montrer sa puissance infinie, fait servir, et dans la matière des sacrements, et dans le corps qui les reçoit, les plus vils instruments pour les plus grands prodiges. Refuserons-nous au corps qui en fut sanctifié les honneurs religieux que nous rendons à l'eau et à l'huile qui le sanctifient. Les sacrements seront-ils plus respectables que le corps qui les reçoit? Aussi, selon la remarque de saint Bernard, l'Eglise emploie pour la conservation du corps humain dans les sacrements les mêmes cérémonies que pour la consécration des temples : exorcismes, prières, onctions, aspersions, ce sont, de part et d'autre, des sanctuaires destinés au Très-Haut. Dans ce chef-d'œuvre du Seigneur, fait à son image, où il a si souvent habité, je vois un temple auguste, bâti de sa main, où le vrai Salomon renouvelle, par sa

grâce, les prodiges opérés à la première formation : remontez à cet instant où, selon la mère des Machabées, il rassembla tous vos membres dans le sein de votre mère, comme autrefois il fit éclore le premier homme de la poussière. Voyez, dit Tertullien, un Dieu qui pétrit du limon. La création de la lumière, la création même de l'âme ne lui a coûté qu'une parole ; le voilà qui façonne, qui organise, qui embellit ce peu d'argile, ce vase d'honneur, avec une sagesse divine, comme le potier sur la roue, son pinceau y répand des couleurs, en trace les traits et les proportions. Il prend une portion de cette matière pour donner à l'homme une compagne semblable à lui : *Dum tangitur, dum decerpitur, dum effingitur, cogita Deum totum illi applicatum manu, opere, consilio.* Malheur à vous, dit saint Paul, si, oubliant le respect que vous devez à celui qui l'habite, vous profanez le lieu saint. La profanation des temples a suivi celle des reliques, les mêmes torches ont consumé les mausolées et les autels; les cendres des martyrs et celles du sanctuaire ont été confondues. Après avoir foulé aux pieds les temples vivants, l'hérésie aurait-elle respecté les temples insensibles? *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus.* (I *Cor.*, III, 17.)

Mais tout est au-dessous de l'honneur que Dieu lui a fait dans le mystère de l'Incarnation et dans celui de l'Eucharistie. Dans l'un, la personne du Verbe s'unit à un corps; dans l'autre, le corps de Jésus-Christ est reçu dans le nôtre. Le voilà ce corps adorable, entre les mains de Marie, offert au temple, déchiré à la colonne, immolé à la croix. O mon Dieu ! quel honneur vous faites à la matière de vous unir à elle hypostatiquement! Un Dieu renfermé dans un morceau de chair, uni à un peu de poussière, sujet à l'altération de quelques organes! Monde, sentez-vous ce que vous devez à la matière? Sans elle, un Dieu eût-il vécu? un Dieu eût-il conversé parmi nous? un Dieu eût-il souffert pour nous? C'est la matière qui le rend Emmanuel, qui nous approche de la Divinité, qui l'unit à l'humanité, qui divinise l'homme, qui humanise Dieu. Heureuse matière, que vous serez encore étroitement unie à un Dieu ! Ouvrez-vous, bouche heureuse, où Dieu, caché sous de mystérieuses apparences, daigne si souvent entrer; poitrine fortunée, où il va prendre ses délices, c'est là que l'homme, incorporé à son Dieu, nourri et vivant de lui, le possédera parfaitement. A qui l'âme est-elle redevable de cette union? Sans le corps, eût-elle jamais été admise au banquet céleste? *Deo conjungimur per carnis contubernium.*

Ah ! chrétiens, pourriez-vous jamais oublier ce que vous devez à votre corps? membres d'un Dieu, oseriez-vous le profaner? Que le monde, idolâtre des charmes frivoles, que l'intempérant fasse un Dieu de son corps, que le libertin le dégrade au-dessous des bêtes. Voudriez-vous, dit saint Paul, que les membres de Jésus-Christ devinssent les membres d'une courtisane? *Tollens membra Christi, faciam membra meretricis?* (I *Cor.*, VI, 25.) Ah! plutôt, dit le même apôtre, faites servir à la justice les membres qui ont servi à l'iniquité, afin que la vie de Jésus-Christ se manifeste dans votre chair : *Ut vita Christi manifestetur in carne vestra.* (II *Cor.*, IV, 10.) Sur ces principes, j'honore, dit saint Ambroise, dans la chair des saints réduite en poussière, j'honore des blessures souffertes pour le nom du Seigneur : *Exceptas pro Christi nomine cicatrices.* J'honore la mémoire d'un homme qui vit par son immortelle vertu : *Viventem memoriam perennitate virtutis.* J'honore un corps qui m'apprend à aimer Dieu, un corps qui m'apprend à ne pas craindre la mort pour l'amour de Dieu, un corps que les démons craignent dans le tombeau après l'avoir affligé par les supplices : *Afflixerunt in supplicio, glorificat in sepulcro.* Un corps qui, après avoir honoré Dieu par ses souffrances, doit régner avec lui dans le ciel. Enfin, j'honore dans ces cendres le gage de la résurrection, et le germe de l'éternité : *Honoro semina æternitatis in cineribus.*

Ne craignons pas la poussière du tombeau : nous en sortirons glorieux et brillants, semblables au grain de froment qui doit pourrir dans la terre avant que de porter du fruit, mais qui, dans la suite, en porte avec abondance. Ce qu'on a semé dans la corruption, ressuscite incorruptible. Son humiliation dans cette vie sera sa gloire dans l'autre : *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria.* (I *Cor.*, XV, 43.) Ce qu'on sème dans les larmes sera recueilli dans la joie. Sa faiblesse dans cette vie sera sa force dans l'autre : *Seminatur in infirmitate, surget in virtute.* (*Ibid.*) Ce qu'on a semé dans l'humiliation se montrera dans la gloire. Sa corruption dans cette vie sera son incorruptibilité dans l'autre : *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione.* (*Ibid.*, 42.) Ce qu'on a semé dans la mort parviendra à l'immortalité : *Seminatur in mortalitate, surget in immortalitate.* Ainsi le corps animal deviendra tout spirituel, dit saint Paul : *Seminatur corpus animale, surget corpus spirituale.* (*Ibid.* 44.) Le nom des saints qui l'ont habité, tout enveloppés qu'ils sont des horreurs du tombeau, vivra éternellement : *In pace sepulta sunt, et vivent nomina eorum in æternum.* Accablés comme les saints du poids de cette chair, gémissons comme eux dans ce pèlerinage, et faisons-le servir à mériter de partager un jour leur gloire. Ainsi soit-il.

SERMONS.

SERMON Ier

SUR L'AGRICULTURE.

Prêché devant l'académie de Montauban le jour de la distribution du prix d'agriculture.

Cet oracle, répété deux fois au commencement du monde, qui embrasse tous les siècles, et tout le genre humain, et en fixe la destinée, cet oracle renferme une leçon, une punition et une promesse. La leçon nous apprend à nous soumettre à la punition et à mériter la grâce promise. Je vous condamne à travailler la terre pour punir votre péché: châtiment inévitable. Vous ne vivrez que de votre travail, et d'un travail opiniâtre, à la sueur de votre front, *in sudore vultus tui.* (*Gen.*, III, 19.) Mais ce travail ne sera pas inutile : la terre, cultivée, vous fournira votre nourriture. Quoique vos besoins soient toujours renaissants, quoique la terre soit maudite et couverte de ronces, je lui rendrai par vos mains laborieuses une partie de sa première fécondité. Quelque immense que soit la population des hommes et des animaux, la charrue arrachera de son sein des aliments pour les uns et les autres. Vous y cueillerez jusqu'aux délices, dans la variété des fleurs et des fruits, dont les odeurs et les saveurs répandues vous flattent agréablement tous les jours, jusqu'à ce que vous retourniez dans la poussière d'où vous avez été tirés, aussi bien que toutes les richesses que vous possédez, car vous n'êtes, non plus que tout le reste, qu'un peu de poussière : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* (*Gen.*, III, 19.) Mes bienfaits et vos travaux vous instruisent. Que l'agriculture soit votre école, aussi bien que votre exercice : qu'elle vous enseigne à mener une vie sainte et à mériter enfin le bonheur éternel que le péché vous a fait perdre, bien supérieur au paradis terrestre, qui en est l'image, d'où le péché d'Adam vous a fait bannir.

La loi de grâce, cette création admirable d'un monde nouveau, non-seulement n'a pas changé les dispositions de la justice et de la bonté divine, mais il en a fait un devoir et l'a élevé à la perfection par la sublimité des motifs, par le prix des récompenses et par les grands exemples de la plus sainte des vierges, quoique exempte du péché originel, dont la nécessité du travail est le châtiment, par celui de saint Joseph, son époux, quoique élevée à la plus haute dignité dont le travail avait servi à l'entretien de son fils adoptif, par ceux des apôtres qui, quoique faisant une infinité de miracles, ont mené la vie la plus laborieuse par le travail des mains et par une agriculture spirituelle, semant dans toute la terre le grain de la parole de Dieu. On leur a si peu permis d'oublier leur destination et leur devoir, qu'on les appelle des moissonneurs, des pêcheurs, des vignerons, des jardiniers, des pasteurs qui, partout, vont pêcher des hommes, chercher des brebis, cultiver des arbres, cueillir des moissons, qu'on leur dit qu'ils sont envoyés à toutes les heures du jour ; que la moisson est grande, qu'il y a peu d'ouvriers, que l'abondance de la pêche fera rompre les filets : *Messis multa, operarii autem pauci.* (*Matth.*, IX, 37.) Saint Paul, qui du haut du troisième ciel fait le détail effrayant de ses travaux apostoliques, estime le travail si nécessaire, qu'il condamne à travailler ceux qui veulent manger : *Operantes suum panem manducent* (II *Thess.*, III, 10.) Mais aussi nous anime-t-il par l'espoir de la récompense. Je vous payerai tout ce qui sera juste, dit Dieu aux ouvriers qu'il envoie à la vigne, ne fussiez-vous venus qu'à la dernière heure : *Quod justum fuerit dabo vobis.* (*Matth.*, XX, 4.) Tout ouvrier est digne de salaire. Les animaux même y ont droit. Vous ne fermerez pas la bouche au bœuf qui foule votre grain : *Non alligabis os bovi trituranti.* (I *Cor.*, IX, 9.) Il vous ordonne de demander chaque jour votre pain avec autant de soumission que de confiance. Votre Père est trop bon, pour manquer de pourvoir aux besoins de ses enfants : *Fiat voluntas tua, panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* (*Matth.*, VI, 10.)

Par un exemple infiniment supérieur, quoique son travail soit bien différent de celui des hommes, Dieu lui-même a travaillé pendant six jours à la création du monde, il s'est reposé le septième, et a ordonné de le sanctifier par la cessation des œuvres serviles. Ainsi Dieu consacre tous les temps de la vie humaine, six jours au travail, un jour au repos. De ces six jours employés à créer le monde, il en mit la moitié à former l'agriculture. Il créa la terre, qui en est la matière; il la rendit féconde en y répandant des semences de toute espèce ; il la couvrit d'herbes et de fruits, pour la nourriture des animaux; il la peupla d'une infinité d'oiseaux, de reptiles, de bêtes à quatre pieds. Il ne cesse de conserver et de nourrir ces innombrables productions, ce que son Fils adorable appelle un travail perpétuel, sur le modèle duquel il ne cesse de travailler lui-même : *Pater usque modo operatur et ego operor.* (*Joan.*, V, 17.) Dès le commencement du monde, il produisit le chef-d'œuvre de l'agriculture en formant le paradis terrestre, où il planta toute sorte d'arbres, et fit naître les fruits les plus exquis. Il le donna à cultiver au premier homme : *Misit ut operaretur et custodiret illum* (*Gen.*, II, 15); mais dès lors il voulut le consacrer à la

religion par le sacrifice d'un de ses fruits, dont il lui défendit de manger. Il se réserva ces prémices du monde, image de celles qu'il exigea de son peuple. Cette loi fut transgressée, la religion de l'agriculture fut violée : source fatale de la malédiction de la terre, de la condamnation de l'homme, de la nécessité d'un travail opiniâtre.

Le Sauveur, quoique infiniment saint, d'une nature divine et d'une race royale, voulut subir le sort de ceux qu'il venait racheter. Il se condamna toute sa vie au travail, jusqu'à en être fatigué, et se refuser le sommeil : *Fatigatus ex itinere.* (*Joan.*, IV, 6.) Ses premières années le virent enfermé dans une boutique, s'occuper d'un métier mécanique : *In laboribus a juventute mea* (*Psal.* LXXXVIII, 16); tout le reste de ses jours parcourant à pied les villes et les campagnes, formant ses disciples, instruisant les peuples, faisant des miracles, mourant sur une croix : vit-on jamais de vie plus laborieuse, de plus utile leçon, de devoir plus certain, de besoin plus pressant?

Cette loi, cette leçon, ce besoin de la culture de la terre, aussi anciens, aussi étendus que le monde, sont encore des lois, des leçons, des besoins pressants de la culture spirituelle de nos âmes, qui ne sont ni moins anciens ni moins étendus; et ce n'est qu'à la sueur de notre visage qu'il faut avoir le pain spirituel qui nous nourrit : *In sudore vultus tui vesceris pane.* (*Gen.*, III, 19.) Notre âme est une terre couverte de ronces, qu'il faut ensemencer, labourer, cultiver avec le même soin que nos champs. Les vertus en sont les fruits, les vices en sont les ronces : le bonheur éternel en sera la récompense. Vous ne conserverez la vie de la grâce, vous n'en recueillerez les fruits que par un travail assidu, peut-être plus fatigant que celui de la cultivation. Agissez donc, travaillez, combattez jusqu'à la mort : Dieu bénira vos travaux, et vous donnera le pain céleste pour le temps et pour l'éternité.

Toute l'Ecriture, et surtout l'Evangile, nous donne ces grandes leçons, nous fait ces utiles promesses d'agriculture spirituelle et temporelle, et nous fait connaître la nécessité et le fruit du travail pour la vie du corps et de l'âme. Tous deux ont été condamnés à ne porter que des ronces, l'âme livrée à l'ignorance et à la concupiscence, le corps aux infirmités, aux besoins, à la mort, l'un et l'autre à la stérilité. Il n'y a que la grâce qui rende l'âme féconde, et la main infatigable du laboureur qui fera naître les moissons, nous rendra sensibles ces grandes vérités que l'expérience de tous les jours rend familières. Si l'Evangile prend ces paraboles qui les enseignent des objets et des travaux champêtres, des champs, des vignes, des jardins, des arbres, des fruits, il tient cependant ce langage dans les villes, où ces objets sont moins familiers, et trop souvent dédaignés, où l'or, l'argent, les riches étoffes, les pierres précieuses, les ameublements, les équipages les spectacles fournissent des images et des occupations plus nobles, plus flatteuses, et plus au goût des citoyens; mais qui, bien loin de rendre plus heureux et plus vertueux, ne font qu'entretenir le luxe, le faste, l'orgueil, l'impureté, conduire à tous les vices, et leur fournir l'aliment.

Pour entrer dans l'esprit de l'Evangile, nous rapporterons ces paraboles; nous y apprendrons la nécessité et les fruits des travaux champêtres, et en même temps la nécessité et les fruits des travaux spirituels, d'un ordre bien supérieur, dont les premiers nous donnent des leçons et des modèles, et partout l'esprit et la vérité de la religion, la gloire, la grandeur de Dieu, la nécessité de la grâce, la faiblesse, l'indigence de l'homme, et l'empreinte du péché, qui a attiré tous les maux; et de la bonté de Dieu, qui en soulage le poids, et en démontre le mérite. Invoquons celle qui en a attiré le mérite sur nous, et obtenu la récompense, afin d'avoir les lumières nécessaires pour en parler utilement. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

La conservation et la reproduction des êtres par les générations successives sont une espèce de création continuelle. La manière dont ils naissent, dont ils croissent, dont ils finissent, dont ils ressuscitent, et se perpétuent dans leurs semblables, en réunit tous les traits. Un instant n'a donc pas droit à un autre. A chaque instant, c'est un monde nouveau qui sort du néant. C'est la loi commune à la nature de l'être créé. Depuis l'éléphant jusqu'au moindre insecte, depuis le cèdre du Liban jusqu'au moindre brin d'herbe, depuis le prince jusqu'au moindre berger, pendant toute la durée de sa courte vie, la faiblesse, ou plutôt la mort de la créature, nous met sans cesse devant les yeux la main toute-puissante du Créateur, qui se joue dans l'univers, à qui tout doit son existence, qui a tiré tout du néant, et l'y fait rentrer à son gré, et par son action continuelle enseigne la nécessité du travail, duquel elle fait dépendre, et auquel elle daigne accorder tous les fruits présents, et en promettre d'éternels en récompense du zèle qui les aura mérités, et du saint usage qu'on aura fait de ses dons.

En voici la production universelle et journalière : 1° tout est mort dans son germe; 2° tout est petit dans son commencement; 3° tout est insensible dans son progrès; 4° tout est traversé dans sa durée; 5° tout est court dans sa maturité; 6° tout est incertain dans son terme. Mais aussi tout est infini dans son prix, et utile dans son enseignement. Chacune de ces sentences est une leçon de vertu, un degré de mérite.

1° Tout est vivant devant Dieu. Cette semence qui pourrit dans la terre, renferme l'arbre tout entier, et tout ce qui en doit naître, qui ne fait que se développer successivement un jour. On peut en dire comme des hommes : *Non est mortuorum sed vivorum.* 2° Tout est grand, ou plutôt tout est

égal, parce que tout est petit devant Dieu, et que tout contribue à sa gloire, la petitesse de l'atome comme l'immensité des cieux : *Cœli enarrant*. (*Psal.* XVIII, 1.) 3° Tout croît et décroît, ou plutôt rien ne croît ni ne décroît à ses yeux, et il fixe tous les degrés du progrès et de la décadence. 4° Rien n'arrête, rien ne traverse ses desseins. Il fait naître les obstacles qui arrêtent les hommes, il en fait des moyens qui en ménagent le succès. 5° Rien n'est pour lui ni court ni long. Il règle la durée des siècles, et la durée de chaque être. Mille ans ne sont pour lui que comme le jour d'hier qui est passé : *Mille anni tanquam dies hesterna*. (*Psal.* LXXXIX, 4.) 6° Rien n'est incertain pour Dieu; sa sagesse infinie a tout arrangé dans l'éternité. Sa miséricorde distribue les couronnes, sa justice impose les châtiments, sa puissance exécute. On admire avec raison la multiplication miraculeuse de quelques pains, pour nourrir cinq mille personnes, la guérison des malades, la résurrection des morts : elles sont en effet dignes d'admiration; mais la naissance, la conservation de tant de milliers d'hommes, la production de tant d'êtres d'un pôle à l'autre par les mains de l'agriculture sont-elles moins dignes de la grandeur de notre reconnaissance?

1° Tout est mort dans son germe. Le Seigneur nous l'apprend par ces paroles : Si le grain de froment : et il en est de même de toutes les graines. Si le grain de froment ne meurt pas dans la terre, il ne produit pas; mais s'il y meurt, il porte beaucoup de fruit : *Si mortuum fuerit, multum fructum affert*. (*Joan.*, XII, 24.) Cette mort n'est pas comme celle des hommes, la séparation de l'âme et du corps, non plus que la vie de ces grains n'est l'union de ces deux substances, mais la disposition ou l'arrangement des parties de la matière dont le corps du froment est composé. Cet arrangement détruit, le froment ne reste plus; le fruit digéré n'est plus du fruit; le bois réduit en cendre n'est plus un arbre : espèce d'anéantissement dont notre âme n'est pas susceptible. Spirituelle et indivisible, elle n'est pas composée de parties qu'on puisse unir ou séparer comme les êtres matériels, et dont la liaison ou la séparation donnent la vie ou la mort. De cette corruption féconde naissent, par une nouvelle combinaison, tous les êtres corporels, comme par une sorte de création. Ainsi le germe, qui renferme tout, ne fait que le développer, ce qui démontre l'absurdité des opinions des anciens philosophes, dont les uns faisaient éclore les âmes les unes des autres, comme les plantes et les animaux; les autres soutenant les âmes purement matérielles, faisaient mourir l'âme avec le corps. La foi nous apprend que, créées de Dieu immédiatement pour les unir à un corps, elles lui survivent, et sont immortelles.

Cependant ces âmes, non dans leur substance indivisible et immortelle, mais dans leurs modifications, leurs idées, leurs sensations, leurs volontés, leurs affections, jouissent d'une sorte de vie et subissent une espèce de mort. Les vertus naissent en un sens du vice, comme les plantes de la corruption. La pureté est la privation des plaisirs; la pauvreté, le détachement des biens; l'humilité, la défaite de l'orgueil; l'obéissance, le sacrifice de la volonté. La foi anéantit les raisonnements, l'humilité leur substitue la sublimité incompréhensible des mystères; l'espérance abandonne ses intérêts temporels à la providence et attend le bonheur éternel; la charité immole tout pour Dieu et pour le prochain à la gloire de Dieu. Tous les biens du monde sont des grains de froment qui doivent mourir pour produire le fruit des vertus : *Multum fructum affert*.

Tout l'Evangile ne parle que de croix, de perte, d'abnégation, de renoncement, de sacrifice de tout. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte la croix et me suive; vendez tous vos biens, distribuez-en le prix aux pauvres et marchez sur mes pas. Si on ne se détache de ses biens, si on ne renonce à tout ce qu'on possède, on ne peut être mon disciple. Qui aime son âme la perdra, qui la perdra pour moi la retrouvera. Celui qui haïra son père, sa mère, sa femme, ses enfants recevra le centuple et la vie éternelle. C'est le vieil homme qui doit mourir pour faire place au nouveau. Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. La personne, la doctrine, les miracles, les actions de Jésus-Christ n'annoncent que cette vérité, qui est le fondement de la vie chrétienne. Jésus-Christ l'a pratiquée ou plutôt divinisée. Il a passé sa vie dans la pauvreté, l'humiliation, le travail; il est mort enfin dans les supplices et a demeuré trois jours dans le tombeau. Il a perpétué sa divine mort dans le sacrement de l'Eucharistie, et renfermé sous les espèces du pain et du vin, il est tous les jours dans toute la terre, depuis tant de siècles, sacrifié sur nos autels. Il en a perpétué la figure dans le baptême et la pénitence : naissance et résurrection spirituelles qui supposent la mort, l'un du péché originel, l'autre du péché actuel. Il la perpétue encore dans la mort civile de la profession religieuse, où les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, par un renoncement solennel aux plaisirs, à la fortune, à sa propre volonté, portent sans cesse des coups mortels. C'est là que le grain de froment pourri dans la terre fait éclore une moisson abondante des plus précieux fruits de la perfection; ce que saint Paul appelle semer dans la corruption pour recueillir dans la gloire, puisque ce n'est que par une mort qu'on est reçu dans la gloire éternelle : *Seminatur in corruptione surget in gloria*.

Tel est l'emploi, telle est l'espérance, tels sont les fruits de l'agriculture. On commence de se dessaisir de la semence qu'on jette dans la terre; on la couvre, on la perd de vue sans savoir ce qu'elle deviendra; elle y pourrit, elle y meurt : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua*. (*Psal.* CXXV, 6.) L'espérance de

la récolte soutient le cultivateur pendant les rigueurs de l'hiver, enfin une moisson abondante le remplit de joie : *Venientes venient cum exsultatione portantes manipulos suos.* (*Psal.* CXXV, 6.) Jetez de même hardiment la semence de vos bonnes œuvres. Elles paraîtront d'abord perdues et seront méprisées, combattues, mortes : précieuse et seconde mort. Ne craignez rien : c'est un dépôt que vous confiez à la miséricorde divine, comme le grain de froment dans la terre. Quelle main plus fidèle et plus sûre; tout vous sera rendu avec usure. Quelle moisson de bonheur et de gloire vous allez cueillir : *Scio cui credidi, potens est depositum meum servare.* (II *Tim.*, I, 12.)

2° Tout est petit dans ses commencements et devient grand dans la suite. L'immense tableau de la nature n'est formé que de petits traits, et l'agriculture, dans ses opérations et ses objets, ne porte que sur ce principe. Qu'est-ce qu'un monceau de blé? un amas de petits grains. Qu'est-ce que le travail et la culture de la terre? une multitude de coups de bêche. Des feuilles font la beauté d'un arbre et d'une forêt. Cette petite herbe qui commence à poindre et qu'on aperçoit à peine, va couvrir une vaste prairie et nourrir de nombreux troupeaux. Ce grand fleuve ne fut d'abord qu'un ruisseau. Le mal comme le bien suit la même route, mais avec plus de rapidité. Cet insecte, ce papillon, cette chenille dévore toute la moisson d'une campagne. L'eau qui tombe goutte à goutte perce le plus dur rocher. Des gouttes de pluie raniment les herbes desséchées, et de petites balles de grêle ravagent tous les fruits : *Lapides excavant aquæ, et alluvione paulatim terra consumitur.* (*Job*, XIV, 19.)

Dieu nous enseigne souvent cette vérité capitale. Le royaume des cieux, dit-il, ressemble à un grain de senevé, c'est la plus petite de toutes les graines : *Minimum ex omnibus seminibus.* (*Marc.*, IV, 31.) Mais elle croît si bien qu'elle devient un grand arbre, les oiseaux viennent se loger dans les branches : *Fit arbor.* (*Matth.*, XIII, 32.) Ce royaume est semblable à un peu de levain qu'une femme met dans trois mesures de farine; il s'aigrit, il fermente, il fait lever toute la pâte : *Donec fermentatum est totum.* (*Ibid.*, 33.) Par ce grand principe de la vie spirituelle, dans le moral et dans le physique, celui qui est fidèle dans les petites choses le sera dans les grandes, et celui qui manque de fidélité dans les petites en manquera dans les grandes. Ainsi, en ajoutant l'encouragement à la loi, il nous invite à joindre la confiance au travail et l'espérance du succès au dégoût du relâchement. Toute la vie n'est qu'un long travail et une longue attente, où, par le mélange de notre faiblesse et de sa puissance, Dieu renouvelle tous les jours les épreuves de la foi et les consolations de la confiance. Un coup d'œil sur Bethsabée alluma dans le cœur de David la plus violente passion; un regard, un mot fut dans les apôtres la première pierre de l'édifice immortel de l'Eglise; une légère défaite rend le démon maître de notre âme, une légère victoire l'en bannit. La nature et la grâce, le vice et la vertu, les sciences et les arts suivent la même règle. Cet enfant, cet apprenti n'ont d'abord qu'une idée grossière, une légère ébauche. Le plus habile artiste, le savant le plus profond ont commencé par là; le plus grand saint et le plus grand scélérat lui doivent leur perfection ou leurs désordres. L'aurore qui commence à poindre prépare au lever du soleil, et cet astre se plonge bientôt dans une sombre nuit. Une sagesse admirable par ces productions met à tout moment les plus grandes choses à la portée de l'homme; mais aussi le rend inexcusable, s'il ne profite d'une facilité qui fait descendre le ciel sur la terre, ou qui ouvre l'enfer sous ses pieds.

Ces vérités évangéliques vous apprennent la nécessité et la facilité de la bonne éducation que vous devez à vos enfants. Exige-t-on d'eux et de vous de grandes choses? Non, ni eux ni vous n'en êtes capables. L'instruction, l'éducation consiste en de petites choses, à enseigner ou à corriger, mais qui produisent les plus grandes. Vous gémissez aujourd'hui de l'ignorance, de l'indocilité, de l'irréligion, du libertinage qui font le malheur de votre vie. J'en gémis avec vous, mais ne vous en prenez qu'à vous-même; les avez-vous instruits? avez-vous corrigé et puni leurs fautes? les avez-vous accoutumés au travail? avez-vous éloigné les mauvaises compagnies, les mauvais discours, les occasions du péché? Tout était facile dans le commencement, c'était si peu de chose! un grain de senevé semé à propos, une herbe naissante qu'on eût arrachée sans peine, un mot, un geste, un regard sévère, une légère punition, auraient tout fait. Votre négligence a laissé tout perdre; l'habitude est formée, l'incapacité est irréparable, vous venez trop tard pour remédier à un mal que vous avez laissé empirer et devenir mortel : *Principiis obsta*, etc. Seriez-vous surpris que votre terre en friche ne portât que des ronces, si vous aviez négligé de la cultiver et de l'ensemencer dans la saison? Votre fils est votre champ et votre vigne; vous n'y recueillerez que ce que vous y aurez semé : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* (*Gal.*, VI, 8.)

La lenteur insensible des progrès ne peint pas moins que la petitesse des commencements la dépendance continuelle de la créature et la grandeur du Créateur. L'homme plante, l'homme arrose, dit saint Paul : *Ego plantavi, Apollo rigavit.* (I *Cor.*, III, 6.) Mais Dieu donne l'accroissement, il en connaît et en fixe les degrés : *Deus incrementum dedit.* (*Ibid.*) Ni l'œil le plus perçant, ni le tact le plus délicat, ni l'oreille la plus attentive, ni l'odorat le plus exercé n'aperçoivent les accroissements de l'herbe qui pousse, du fruit qui mûrit, de l'animal qui broute, de l'enfant qui avance en âge. Le plus parfait microscope ne peut en démêler les nuances. Dieu veut que vous abandonniez tout entre ses mains, que vous receviez tout de sa divine

miséricorde, sans compter avec lui-même ses bienfaits et avoir aucun droit à la continuation de ses grâces. Ne songez pas au lendemain, à chaque jour suffit son bien et son mal. Ne soyez pas curieux de sonder les mystères de la vie spirituelle : les ténèbres qui enveloppent vos progrès dans la vertu ne sont pas moins épaisses, soit qu'un vrai zèle vous anime, soit qu'une secrète vanité vous fasse calculer le trésor de vos mérites, compter vos victoires, mesurer vos conquêtes, apprécier vos acquisitions et vous dire, comme l'avare de l'Evangile : *Anima mea, multa bona habes.* (*Luc.*, XII, 19.) Ce n'est ni le lieu du repos ni le temps de la jouissance ; vos progrès dans les sciences, vos progrès dans la vertu, les fruits de vos travaux et de votre zèle, dans votre âme comme dans vos campagnes, se refuseront à vos recherches. Tous vos biens spirituels sont en dépôt dans les mains de Dieu, sa bonté vous les conserve plus soigneusement que vous ne feriez. Dites avec saint Paul : Je sais à qui j'ai confié mon dépôt, je suis bien sûr que rien ne sera perdu, je retrouverai tout dans mes derniers jours : *Scio cui credidi.* (II *Tim.*, I, 12.)

Les mauvaises herbes dans leurs accroissements, quoique plus rapides, ne se jouent pas moins de toute la sagacité du plus grand génie. La bonne semence tombe entre les ronces ; les ronces croissent avec elle ; elles deviennent plus fortes et l'ont bientôt étouffée : *Simul exortæ spinæ suffocaverunt illud.* (*Luc.*, VIII, 7.) Un homme a répandu dans son champ une bonne semence, son ennemi pendant la nuit y sema de l'ivraie. Dès qu'on s'en aperçut, on proposa au père de famille de l'arracher. Non, dit-il, laissez-la croître jusqu'au temps de la moisson, alors je la séparerai du bon grain : *Dimitte utraque crescere usque ad messem.* (*Matth.*, XIII, 30.) Image de la décadence de la nature et de la grâce. Voyez l'homme penchant vers le tombeau : ses forces diminuent, sa vue s'affaiblit, son oreille s'endurcit, son goût s'est blasé, sa chaleur s'éteint, sa mémoire devient infidèle, son imagination se refroidit. Il en est de même des animaux et des plantes. Qui peut à chaque instant apprécier ce dépérissement insensible de toute la nature ? Tout avertit que la vie s'écoule sans cesse insensiblement, et que le moment de la mort est incertain : image du relâchement dans la vertu et des progrès des passions. Vous vous croyez de la vertu, vous en avez les sentiments, vous en pratiquez les devoirs, et vous ne vous apercevez pas que le goût du plaisir augmente et le goût du bien diminue. L'habitude se fortifie et pousse de profondes racines : les objets frappent plus vivement, les occasions entraînent plus rapidement, les exemples et les discours du monde séduisent plus aisément ; vous oubliez vos devoirs, vous négligez vos exercices, vous vous livrez à la dissipation, vous vous examinez superficiellement. Cette légère étincelle, cachée sous la cendre, va allumer un grand feu; cette légère goutte va pourrir la charpente, saper le fondement et faire crouler l'édifice. Les Pères de la vie spirituelle concluent qu'il faut sans cesse avancer dans la vertu, que ne pas avancer c'est reculer, ne pas acquérir c'est perdre, ne pas se fortifier, c'est s'affaiblir, ne pas cultiver et ensemencer la terre c'est la laisser en friche, perdre la moisson et rendre sa culture plus difficile.

Jésus-Christ a daigné se soumettre à la loi humiliante des accroissements. Lui qui possède tous les trésors de la science et de la sagesse, a employé trois ans à former ses disciples et plusieurs siècles à établir l'Evangile, et lui-même plusieurs années à croître en grâce et en sagesse aussi bien qu'en âge. Le voilà enfant dans une crèche, enveloppé de langes; au temple avec les docteurs, dans une boutique avec saint Joseph ; le voilà dans les campagnes de la Judée avec ses disciples : *Proficiebat ætate, et sapientia et gratia coram Deo et hominibus.* (*Luc.*, II, 52.) Tout admire la rapidité de ses progrès, ses vertus, sa doctrine, ses miracles ; mais qui peut compter les échelons par lesquels il est monté jusqu'au ciel, comme un géant qui part du haut des cieux? *Ut gigas a summo cœlo egressio ejus.* (*Psal.* XVIII, 7.) Le plus éloquent orateur, le plus habile magistrat, le plus grand prince doivent-ils rougir de la petitesse de leurs lumières, de la lenteur de leurs progrès, lorsqu'ils n'ont fait, par une loi commune et générale, que terminer tous les travaux d'un Dieu fait homme, soumis à toutes les faiblesses de l'humanité, pour nous apprendre à nous élever jusqu'à lui ?

4° Trop heureux le genre humain si les épreuves qu'il doit subir se bornaient à la longue attente qui lui fait acheter les fruits tardifs de ses travaux ; il faut encore que leur courte durée soit traversée de mille accidents et tous les plus marqués au sceau de la croix. La vie morale des esprits, la vie spirituelle de la vertu, la vie naturelle des corps sont remplies d'obscurité dans les sciences, de combats dans la voie de la perfection, d'infirmités dans la santé la plus florissante. La semence tombe sur la pierre, sa dureté lui refuse la sève qui la nourrit ; elle se dessèche et meurt. Il en tombe parmi les ronces; elle y est étouffée ; sur le grand chemin, elle y est foulée aux pieds. Il faut pourtant laisser croître cette ivraie mêlée avec le bon grain, quoiqu'elle suce la graisse de la terre ; si on voulait l'arracher, on risquerait d'enlever le bon grain : *Ne forte eradicetis simul et triticum.* (*Matth.*, XIII, 29.) Ce n'est pas sans raison que l'Eglise prie pour la conservation de la récolte. La grêle, la pluie, le brouillard, les orages, le dérangement des saisons, une foule d'insectes de toute espèce, la rouille, *ærugo et tinea demolitur* (*Matth.*, VI, 19), tout semble se réunir pour arracher des mains du laboureur ses plus douces espérances, lorsqu'il se croit au moment de recueillir le fruit de ses travaux.

Telle est la vie humaine. Les infirmités, les revers, les guerres, les fléaux, les persé-

cutions, les jalousies, les calomnies, les besoins toujours renaissants, qu'on ne peut satisfaire, ne font de la vie qu'un tissu de misères, et de ce pèlerinage une vallée de larmes. Toute la nature déclare la guerre à l'homme. Ses semblables s'arment contre lui. Il est de lui-même son plus dangereux ennemi : les passions le tyrannisent, les plaisirs l'empoisonnent, les remords de la conscience le déchirent Il se blesse lui-même par ses péchés ; tout lui crie qu'à l'exemple de son Sauveur il ne peut espérer de félicité qu'après l'avoir méritée par des tribulations innombrables. La culture de son âme, comme celle de son champ et de sa vigne, l'oblige de marcher par la voie étroite que lui a tracée le Sauveur par des sentiers difficiles et raboteux. Les ténèbres l'aveuglent, les tentations le découragent, les difficultés l'affligent, l'occasion le renverse, le péché lui fait tout perdre. Dieu lui-même, pour l'éprouver, se cache et semble l'abandonner. Son Sauveur ne fut pas mieux traité ; la pauvreté, l'humiliation, les supplices, la mort, la trahison de ses disciples, l'iniquité de ses juges, la cruauté de ses bourreaux, l'excès de sa faiblesse en ont fait l'homme des douleurs. Voilà ce que vous enseigne par ses exemples bien plus que par ses paroles, un Dieu mourant pour vous sur une croix. Il veut que toujours soumis à ses volontés vous supportiez avec patience toutes les calamités qu'il vous envoie, et que vous attendiez avec confiance la saison qui vous dédommage, et une vie éternelle où vous jouirez de tous les biens à jamais : *Exspecta Dominum, viriliter age, et sustine Dominum.* (*Psal.* XXVI, 14.)

5° Enfin après une longue attente et bien des traverses, vous voilà parvenu à la maturité. Cette fleur épanouie étale ses vives couleurs, exhale ses doux parfums. Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais si richement habillé que les lis des champs. Ce fruit, couvert d'un duvet délicat, rempli d'un suc délicieux, semble ramener le paradis terrestre et faire revivre le fruit trop agréable à la vue et au goût qui tenta la première femme : *Pulchrum visu et ad vescendum suave.* (*Gen.*, II, 9.) Mais combien dureront ces beaux jours ? Dans un instant ils vont disparaître. Le parfum de cette fleur se dissipe, son éclat s'évanouit, elle se flétrit et tombe. Cette prairie émaillée de mille couleurs charme nos sens par le plus riant spectacle. Hélas ! dit le Sauveur, demain la faux tranchante va tout moissonner, toutes ces beautés seront jetées dans le four et réduites en cendres : *Fenum agri hodie est, et cras in clibanum mittitur.* (*Matth.*, VI, 30.)

Beautés mondaines, si éprises de vos charmes, vous tâchez d'imiter ces fleurs qui couronnent vos têtes, par les couleurs empruntées qui brillent sur votre visage et les odeurs que vous répandez autour de vous ; vous ne leur ressemblez que trop, votre règne, comme le leur, va disparaître ; *Fugit velut umbra.* L'âge les efface, les infirmités les ternissent, l'usage, ou plutôt l'abus que vous en faites, les flétrit et leur substitue des rides hideuses. Vous-mêmes chaque soir, avant de prendre votre repos, vous vous dépouillez de toutes vos grâces ; il faut que le lendemain la toilette les fasse renaître sous le pinceau, recrépisse votre beauté et lui donne une nouvelle vie.

Les fruits n'ont pas plus de consistance. Cette vaste campagne se couvre d'épis dorés qui, agités par les vents, imitent le flux et le reflux des ondes d'une vaste mer ; bientôt moissonnée par l'avide moissonneur, elle ne sera plus qu'un vaste désert. Ses trésors, emportés dans les greniers du père de famille, brisés sous la meule et réduits en poudre deviendront, après de nouvelles transformations, la nourriture des hommes et des animaux. Les branches de ces arbres fruitiers, courbées sous le poids, vous offrent leurs fruits exquis. Quelle sera leur vie ? Fort peu parviennent à l'arrière-saison et n'y parviennent qu'aux dépens de leur fraîcheur, de leur grosseur et couverts de rides. Mais, sans attendre les frimats, la maturité même les fait tomber tristement, les livre au premier venu, appelle la main qui les cueille et excite la faim et la soif qui s'en nourrit. Une florissante jeunesse vous a conduit à un âge mûr, vous avez goûté des plaisirs, acquis des richesses, vous êtes monté aux honneurs ; tout passe comme ce fruit : la vieillesse, avec ses doigts pesants, va vous flétrir, vous affaiblir, vous rendre à la terre. Hélas ! parviendrez-vous même à cette vieillesse ? Une mort prématurée va peut-être vous précipiter dans le tombeau. Vous admirez la fécondité de vos terres, l'abondance de vos moissons, vous vous promettez des biens, des jouissances : *Anima mea, multa bona habes.* (*Luc.*, XII, 19.) Insensé ! à peine avez-vous cueilli vos fruits, à peine avez-vous commencé d'en jouir, qu'on va vous dépouiller de tout. Leur abondance hâte leur chute et votre misère.

6° Nous avons vu que tout est mort dans son germe avant que de naître, j'ajoute que tout meurt une seconde fois, après avoir vécu quelques instants : hommes, animaux, arbres et plantes. C'est la loi commune que tout ce qui respire met sans cesse sous nos yeux. Comme le papillon et le ver à soie, d'abord sans vie dans leurs prisons, après plusieurs transformations s'ourdissent eux-mêmes une prison nouvelle, où ils terminent leurs jours comme ils les ont commencés, le monde entier est ainsi entre deux éternités. Il fut une éternité dans le néant, la création l'en a tiré, la mort le fait rentrer dans une autre éternité. Dieu a voulu que dans le principe et la fin de toutes choses l'homme reconnût et adorât cette main toute-puissante qui donne et reprend la vie comme il lui plaît ; que l'image et le renouvellement continuel de la création lui apprissent à ne s'attacher à rien, et à s'humilier profondément devant celui devant qui toutes les créatures sont comme si elles n'étaient pas : *Quasi non essent sic sunt coram eo.* (*Isa.*, XL, 17.)

La vie spirituelle ne ramène pas moins les plus grands saints à cette double mort. La

mort du péché est l'objet du baptême et de la pénitence ; et combien de fois les tentations, les occasions, la séduction lancent dans l'âme des traits mortels, qui, suivis d'une mort imprévue, donnent la mort éternelle ! Les vertus préliminaires de la vie éternelle ne sont que des morts de l'amour-propre : mort du plaisir par la pureté, de l'incrédulité par la foi, de l'orgueil par l'humilité, de tous ses biens par la charité, de soi-même par le sacrifice. Le bonheur éternel n'est qu'une résurrection, si l'on veut. Le Sauveur lui-même n'est revenu à la vie qu'en sortant du tombeau, ce qui lui a mérité cette gloire infinie dont il a été prendre possession dans le ciel : *Tristis quod Deus exaltavit illum.*

Ce n'est pas seulement la certitude de la mort, c'est encore l'incertitude de son heure dont tout nous donne continuellement des avis. Ce n'est pas seulement de l'homme, c'est de tous les êtres vivants, sans exception, qu'on peut dire : Vous ne savez ni le jour ni l'heure. Dieu vous dit par toutes les bouches : Vous sortez de la terre, vous y rentrerez ; travaillez-la pour gagner votre pain, et creusez-y votre tombeau. Que cette patrie vous soit toujours présente : la faux tranchante du temps, comme celle du moissonneur, coupe sans distinction tous les épis et toutes les herbes, le vendangeur cueille tous les raisins ; rien ne peut en fixer le moment, non plus que pour les hommes : *Vindemia botros vineæ.* (*Apoc.*, XIV, 18.) Ni les langes de l'enfance, ni les grâces de la jeunesse, ni la vigueur de l'âge viril, ni la sagesse de l'âge avancé, ni les honneurs, ni la beauté, ni les trésors, ni les talents, rien ne touche cette impitoyable mort ; tel le tendre agneau, qui, dévoré par le loup, ou conduit à la boucherie, perd en gémissant la vie qu'il vient de recevoir ; telle cette brillante fleur : à peine éclose et sortie du bouton, cueillie par une main cruelle ou brûlée par les ardeurs du soleil, elle ne verra pas la fin du jour dont l'aurore l'a vue naître : *Mane sicut herba transeat, vespere decidat, induret et arescat.* (*Psal.* LXXXIX, 6.)

SECONDE PARTIE.

Toute la terre, tout l'univers est un grand livre où Dieu a écrit de sa main les vérités évangéliques dans des figures, des exemples, des comparaisons innombrables. Ces divines leçons, de toutes parts répandues, nous tracent nos devoirs à chaque page : *Cœli enarrant.* (*Psal.* XVIII, 1.) Que ne mettons-nous en pratique ce que nous voyons, ce que nous faisons tous les jours par un usage, un besoin qui nous en font une nécessité ? Un célèbre athée, brûlé à Toulouse, disait au moment de sa mort : Qui peut douter qu'il y ait un Dieu ? Une paille, un grain de froment démontrent son existence. Qui trace plus vivement ces divins caractères que les travaux de l'agriculture ? tout y enseigne la vertu, tout y invite. Les ronces que l'homme arrache, les fruits qu'il cueille, la sueur de son visage, qui fertilise la terre, lui disent : Cultivez votre âme, combattez vos passions, portez les fruits de vos bonnes œuvres pour en recevoir la récompense.

Toute l'Ecriture tient le même langage, l'Evangile le fait entendre partout ; la plupart de ses paraboles sont prises des objets champêtres. C'est un champ, une vigne, un arbre, un troupeau qui en forment les traits. On le prendrait pour un traité d'agriculture. C'en est un en effet, mais d'une agriculture spirituelle, sur le modèle de l'agriculture terrestre. Il nous apprend : 1° à jeter la semence, à planter l'arbre ; 2° à cultiver la terre ; 3° à recueillir les fruits ; 4° à en rendre compte à Dieu ; 5° à les lui offrir ; 6° à en recevoir la récompense. Ainsi faut-il cultiver son âme, y répandre une bonne semence, la travailler assidûment, en cueillir les fruits de vertu, les offrir à Dieu, lui en rendre compte, en espérer la couronne de justice. Ces objets, familiers aux hommes, ont le double avantage d'instruire et d'inviter au travail.

1° La première opération est de semer et de planter, afin que la terre, notre mère commune, fasse croître et grandir l'arbrisseau. Mais il faut qu'elle soit préparée, que la charrue l'ait sillonnée, que la herse l'ait brisée, que le fumier l'ait engraissée, qu'on en ait arraché les ronces, enlevé les pierres. Ainsi faut-il préparer son âme à recevoir la semence de la divine parole, sans quoi ces divers obstacles en feront perdre la plus grande partie. Cet homme de l'Evangile ensemença son champ ; cette semence tomba en partie dans le chemin, les oiseaux l'enlevèrent, les passants la foulèrent aux pieds ; une partie tomba sur la pierre, ses racines ne purent en percer la dureté, elle n'y trouva point de séve pour s'y nourrir, à peine fut-elle née, qu'elle se dessécha ; une autre partie tomba parmi les ronces, elle y fut bientôt étouffée ; à peine en resta-t-il la quatrième partie pour la bonne terre, où elle produisit de grands fruits.

Jésus-Christ lui-même fait l'application de cette parabole à votre âme. Votre dissipation, votre légèreté, votre frivolité en font un grand chemin où tout le monde passe ; le grain de la parole y est bientôt enlevé ou écrasé, il n'en reste rien. Votre cœur est plein de l'amour du monde, du goût de la volupté ; il est ébloui de l'éclat des richesses, de la vanité des honneurs ; voilà les épines qui le couvrent, qui le déchirent. Le bon grain perce à travers, y croît, un moment fait produire quelque bonne pensée, quelque bonne œuvre ; mais les ronces croissant en même temps, plus rapidement que la bonne semence, l'emportent sur elle et l'étouffent : *Simul exortæ spinæ suffocaverunt illud.* (*Marc.*, IV, 7.) Des principes d'éducation, des idées de religion, un bon caractère feront d'abord recevoir la divine parole avec joie, la vertu est si conforme aux lumières de la raison ! mais cette couche légère sera à peine percée, que la semence, trouvant un cœur endurci, impénétrable comme la pierre par le péché, par l'habitude, par l'erreur, sera repoussée, et, ne pouvant

pousser de racine, ne trouvant aucun suc nourricier, ne tardera point à périr : *Natum aruit, quia non habebat humorem.* (*Luc.*, VIII, 6.) Mais le grain qui tombe dans la bonne, se reproduit quelquefois jusqu'au centuple, tant le caractère de notre âme, comme celle de nos champs, contribue à l'abondance de la moisson.

La vigne fournit cette autre parabole. Un homme, pour la planter, prend toutes les précautions, prépare la terre, choisit de bons plants, creuse un fossé, plante une haie, pour arrêter les animaux et les passants; il y bâtit une tour pour loger les ouvriers, et un pressoir pour faire son vin; il la loue à des vignerons pour la cultiver et lui en rendre les fruits. Mais ces vignerons sont des voleurs et des barbares qui refusent de rendre les fruits, chassent, maltraitent et mettent à mort ceux qu'il envoie pour les cueillir, et jusqu'à son propre fils, pour envahir son héritage. Parmi différentes applications qu'on en peut faire, on voit les précautions qu'on doit prendre pour la conserver. Creusez un fossé, plantez une haie dans votre cœur par la vigilance et l'éloignement des occasions du péché, qui puissent arrêter les attaques du démon, les traits du plaisir, les exemples, les discours du monde. La foi doit y bâtir sur la pierre une tour que les portes de l'enfer ne renversent pas, et la patience un pressoir où coule le vin précieux de la tribulation, du mérite et de la récompense; mais n'oubliez pas d'en rendre compte à Dieu et de lui en rapporter toute la gloire.

2° Il ne suffit pas d'avoir bien commencé, l'assiduité au travail doit ménager le succès. Un père de famille se lève de grand matin pour aller chercher des ouvriers et les envoyer à la vigne : *Exiit primo mane conducere operarios in vineam suam.* (*Matth.*, XXI, 1.) Il y revient à la sixième, à l'onzième heure et même sur le tard, pour profiter des derniers moments de la journée. Il fait marché avec eux, et à la fin du jour paye à chacun ce qu'il lui avait promis. Mais il donne aux derniers autant qu'aux premiers, pour récompenser leur zèle, comme ayant par leur diligence fait autant dans une heure que les autres dans tout le jour, pour nous apprendre la nécessité de travailler assidûment notre âme à tous les instants de la vie, qui ne sont qu'un jour aux yeux de Dieu, et nous faire espérer la récompense à proportion de notre zèle au moment de la mort. Partout l'agriculture nous donne les plus importantes leçons de vertu.

Une autre parabole nous apprend à réparer par le travail la négligence qui cause nos pertes. Un homme vient dans son jardin et trouve un arbre qui ne porte point de fruit. *Qu'on le coupe*, dit-il, *qu'on le jette au feu; pourquoi lui laisser occuper inutilement une bonne terre?* (*Luc.*, XIII, 7.) Le jardinier qui en avait négligé la culture, reconnaît sa faute et demande grâce pour cette année : Je vais travailler mieux que je n'ai fait, j'arroserai, je bêcherai, je mettrai du fumier, j'espère qu'il portera du fruit. Planté comme un arbre dans le jardin de l'Église, vous y êtes toujours stérile; la justice divine est prête à vous couper et vous jeter au feu éternel. La miséricorde demande grâce et vous fait cultiver; la grâce arrose, les pasteurs bêchent la terre, les tribulations sont le fumier qui doit l'engraisser. Profitez du délai que Dieu vous accorde, condamnez-vous à un travail qui répare votre négligence : *Fodiam, mittam stercora.* (*Ibid.*, 8.) Il ne dispense pas du travail ce qu'il a de plus cher. Un homme avait deux enfants, il les envoie tous deux travailler à la vigne; mais que les actions et les dispositions des hommes sont différentes! Le premier répond brusquement : Je n'irai point. Il change, il se repent et va travailler. Le second, d'un caractère flatteur, reçoit l'ordre avec docilité et promet de l'exécuter. La dissipation et la paresse le font changer, il ne fait rien. Quel des deux doit être plus agréable à son père? Il est aisé de choisir : l'obéissance et le travail méritent le pardon de la brusquerie; l'inaction et la désobéissance font mépriser des apparences trompeuses et irritent contre le trompeur. Ainsi le pécheur converti l'emporte sur le prétendu juste qui néglige son devoir : *Meretrices præcedent vos.* (*Matth.*, XXI, 31.) L'assiduité de la vigilance, jointe au travail, peut seule tout sauver : la négligence quelquefois d'un moment nuit à tout et laisse tout perdre. Quel temps prend l'ennemi pour venir semer la zizanie au milieu du bon grain.? le temps du sommeil : *Dum dormiunt homines.* (*Matth.*, XIII, 25.) On ne s'en aperçoit pas d'abord, car un des plus dangereux effets de la négligence est de ne pas connaître le mal qu'elle cause. Le mal croît cependant, on ne le voit que quand il est devenu grand et souvent sans remède : *Cum crevisset herba, et fructum fecisset, tunc apparuerunt et zizania.* (*Ibid.*, 26.)

3° Votre travail ne doit pas être perdu et ne le sera pas. Un bon arbre ne peut manquer de porter de bon fruit, comme un mauvais arbre ne saurait en porter de bon : chacun, selon son espèce, récompense la main laborieuse qui l'a planté. C'est par les fruits qu'on doit juger de l'arbre. Le royaume des cieux est semblable à un homme qui a découvert un trésor dans un champ. Il le cache, il va, rempli de joie, vendre tout ce qu'il a, pour faire l'emplette de ce champ : *Vendit universa quæ habet et emit agrum illum.* (*Ibid.*, 44.) N'y eût-il pas de trésor caché, qu'il travaille son champ, son travail lui en fera trouver un par les fruits abondants qu'il y recueillera. De cette parabole on a fait cet apologue qu'on fait apprendre aux enfants, et que tout le monde doit s'appliquer, que son origine et son utilité permettent de réciter dans la chaire de vérité, où les fables sont le plus sévèrement proscrites. Un père mourant rassemble ses enfants. Gardez-vous, leur dit-il, de vendre le champ que je vous laisse, il y a un trésor caché; je ne sais pas l'endroit, le travail vous le fera trouver : *Creusez, fouillez, bêchez,*

ne laissez nulle place où la main ne passe et repasse. Le père mort, on remue tout, si bien que le champ rapporta davantage. Point d'argent caché; *mais le père fut sage de leur montrer que le travail est un trésor.* Eh! quel plus grand trésor que le mérite des bonnes œuvres et la gloire éternelle qui les récompensera?

Les effets ne répondront peut-être pas toujours si promptement à vos travaux. Mille accidents peuvent enlever la moisson prête à cueillir. Que les afflictions et les tentations ne vous découragent pas; supportez tout avec patience, vous en serez bien dédommagés. Cette patience elle-même est un des grands fruits que vous puissiez recueillir. L'impatience humaine voudrait trouver tout sous la main. Attendez le moment du Seigneur, il ne tardera pas à venir : *Veniet, veniet, et non tardabit.* (*Hebr.*, X, 37.) L'homme sème, dit le Seigneur, et tout croît imperceptiblement. Qu'il dorme la nuit, qu'il soit debout le jour, la terre agit sans qu'il y pense, la récolte s'avance insensiblement jusqu'à ce qu'elle parvienne à sa maturité dans la suite, et appelle la faux du moissonneur : *Ultro enim terra fructificat primum herbam, deinde spicam, deinde plenum frumentum in spica.* (*Marc.*, IV, 28.)

4° Ne vous flattez pas d'être impunément négligent, ou de pouvoir vous approprier les fruits; il ne vous a confié le fonds que pour le travailler, lui rendre compte du produit, et le lui rapporter. Il envoie ses gens aux ouvriers à qui il avait affermé sa vigne. Ces ingrats les maltraitent, les tuent. Il en envoie d'autres qui ne sont pas mieux reçus. Enfin il envoie son propre fils, peut-être ils le respecteront : *Forsan verebuntur filium meum.* (*Matth.*, XXI, 37.) Ils en seront sévèrement punis, on leur ôtera cette vigne, on les perdra à jamais dans l'enfer, et d'autres ouvriers plus fidèles seront mis à leur place : *Malos male perdet, et vineam suam locabit aliis agricolis.* (*Ibid.*, 41.) Tel est ce sarment inutile dans la vigne du Seigneur, cet arbre stérile dans son jardin; tous deux ont le même sort. Il est vrai qu'on n'ira pas chercher sur des ronces des raisins ou des figues : *Nunquid colligunt de spinis uvas aut de tribulis ficus?* (*Marc.*, VII, 16.) Mais chacun dans son espèce doit porter de bon fruit, sous peine d'être coupé et jeté au feu : *Succidet illum non ferentem fructum, tollet eum, in ignem mittet et ardet.* (*Joan.*, XV, 6.) La sévérité paraît quelquefois portée à une sorte d'excès. Le Seigneur voit dans un chemin un figuier couvert de belles feuilles; il s'en approche pour y cueillir des fruits, et n'y en trouve pas, il le maudit et l'arbre est aussitôt desséché jusqu'à la racine. Cette punition, qui paraît d'abord juste, présente quelque chose d'excessif et d'injuste. L'évangéliste remarque que ce n'était pas la saison des figues : *Non erat tempus ficorum.* (*Marc.*, XI, 33.) Pouvait-il donc en avoir? Mais appliquée à l'homme, dont cet arbre était la figure, cette punition est très-convenable. Les fruits sont les bonnes œuvres, et il est toujours la saison d'en faire; tous les temps de la vie y doivent être employés, il n'en est point où quelque devoir ne presse, où quelque occasion ne s'en présente, et dont il ne faille rendre compte. Le Seigneur viendra le moins qu'on y pense; s'il ne trouve que des feuilles, c'est-à-dire des apparences de vertus, l'arbre est maudit et desséché jusqu'à la racine; il n'en reviendra plus, il sera jeté au feu éternel.

5° Car enfin tout doit être examiné, pesé, mesuré, calculé au dernier jugement. Rendez-moi compte de votre administration, disait le père de famille à son économe; on m'a donné une mauvaise idée de votre gestion, vous ne pouvez plus gérer mes affaires. Cet homme infidèle profite du temps qu'on lui accorde pour mettre ses comptes en ordre. Je ne suis pas en état de travailler, dit-il, j'aurais honte de mendier, je sais le parti que je prendrai pour me ménager des ressources quand j'aurai été privé de mon emploi. Par une nouvelle infidélité il fait un accord frauduleux avec les débiteurs de son maître : Vous devez, dit-il à l'un, cent mesures de froment; voilà votre obligation, écrivez-en une autre qui ne porte que trente. Et vous, dit-il à l'autre, vous devez cent mesures d'huile; reprenez votre billet, écrivez-en un qui ne porte que cinquante. Cette conduite méritait sans doute d'être punie; mais le maître, qui en fut instruit, et qui sut bien se faire rendre tout ce qui lui était dû, n'en parut pas offensé, et loua même ce tour d'adresse, comme on rit quelquefois d'une adroite friponnerie, quoiqu'on la condamne.

Nous sommes cet économe qui doit rendre compte à Dieu des grâces et des talents qu'il a reçus, figurés par les fruits de la terre, le commerce et le travail dont il a dû faire un saint usage. La vie n'est donnée que pour y travailler, la mort va vous dépouiller de tout; vous n'aurez plus le maniement de mon bien, que vous avez si mal administré, rendez m'en compte : *Redde rationem villicationis tuæ, non poteris amplius villicare.* (*Luc.*, XVI, 2.) Ne vous flattez pas, ces terres, ces maisons, ces meubles, dont vous vous croyez le maître, ne sont point à vous; c'est une ferme dont vous êtes chargé, tous les fruits appartiennent au propriétaire, vous serez puni comme un dissipateur : *Quasi dissipasset bona ipsius.* (*Ibid.*, 1.) Dieu n'a pas besoin qu'on l'instruise, sa profonde sagesse sonde les cœurs et les reins, il connaît tout, attendez-vous au grand jour où tout sera découvert. Il vous reste une ressource, accordez-vous avec les pauvres, donnez-leur les biens que vous avez reçus, employez utilement le temps que vous avez encore à vivre, pour réparer votre mauvaise administration, faites-vous des débiteurs, qui après la mort vous reçoivent dans les tabernacles éternels : *Ut cum defeceritis recipiant vos in æterna tabernacula.* (*Ibid.*, 9.)

Les autres paraboles, encore plus sévères,

ne laissent pas le temps de se préparer et de se ménager des ressources. L'une dit : La cognée est à la racine de l'arbre, on le coupe, de quelque côté qu'il tombe, il y demeurera à jamais : *Securis ad radicem posita est, ubi ceciderit arbor ibi erit* (*Matth.*, III, 10; *Luc.*, III, 9); la seconde : Il a le van à la main, pour séparer le bon grain de la paille : *Ventilabrum in manu.* (*Matth.*, III, 12; *Luc.*, III, 17.) On met la vendange dans le pressoir, on la presse, on la foule, pour en exprimer la liqueur, et la séparer de la peau et des graines, qui ne sont bonnes à rien. On peut y ajouter la figure qu'emploie le Seigneur dans son jugement des boucs et des brebis, dont le souverain Pasteur met les uns sur la droite, et les autres à la gauche : *Separat oves ab hædis* : *oves a dextris*, *hædos a sinistris.* (*Matth.*, XXV, 32, 33.) Toutes ces idées reviennent au même, et présentent la proximité d'un jugement rigoureux et inévitable, la discussion qui s'y fera de toutes les œuvres, et la séparation éternelle des bons et des méchants.

Comme dans la coupe d'une forêt la cognée n'épargne rien, le jeune arbrisseau et le vieux arbre qui, après avoir bravé si longtemps les orages, porte sa tête orgueilleuse jusqu'aux nues, tout tombe également sous le coup le moins qu'on y pense. Vous vous flattez que la force de l'âge, la vigueur du tempérament, les charmes de la beauté, l'élévation de la fortune, les merveilles de vos talents vous affermissent à jamais sur vos profondes racines : ce ne sont que des feuilles, la cognée ne les distingue pas; vous serez coupés et jetés au feu : *Securis ad radicem posita est.* (*Matth.*, III, 12; *Luc.*, III, 9.) Ainsi, au grand jour de la vérité s'envolent les feuilles des œuvres humaines ; il ne reste que le bon fruit qu'on a eu soin de cueillir sur les bons arbres, et qui est en petit nombre. Souvent dans ce que vous estimez davantage le vent de la discussion les emporte et s'en joue.

Par le mot de *ventilabrum*, dont se sert l'Evangile, le commun des interprètes entend le *van* ordinaire dont on se sert pour séparer le bon grain de la paille et de la vesce qui y reste après avoir été battu dans l'aire et détaché de l'épi qui l'enveloppe. Le tribunal du grand Juge rejetera de même la paille et la vesce du bon grain, c'est-à-dire, les bons des méchants, les œuvres saintes des péchés et des œuvres inutiles, indifférentes, imparfaites. Les uns seront jetés au feu, les autres renfermés dans le grenier. Quelques auteurs enchérissent, et entendent par *ventilabrum* un crible qui sépare encore plus parfaitement le bon grain de tous les grains inutiles. Peu importe, l'un et l'autre reviennent au même, et nous apprennent le discernement et la séparation éternelle du bien et du mal qui doit se faire au jour terrible où Dieu purgera son aire : *Purgabit aream suam.* (*Luc.*, III, 17.)

La comparaison avec la vendange et le pressoir, si commune dans les prophètes et l'Ancien Testament, est aussi employée dans le Nouveau. Semblable à un homme qui donne à des ouvriers sa vigne à cultiver, y bâtit un pressoir, le Seigneur en prépare un dans son jugement, où il foulera la vendange, enfermera le bon vin dans le cellier, et laissera tout le reste au rebut : *Fodit in ea torcular.* (*Matth.*, XXI, 33.) Saint Jean, dans l'Apocalypse, présente aussi à la fin du monde le Sauveur les yeux étincelants et plusieurs couronnes sur la tête, un glaive à deux tranchants à la bouche, ses habits couverts de sang, qui foule aux pieds les méchants dans le pressoir de la colère de Dieu : *Calcans torcular furoris Dei.* (*Apoc.*, XIX, 15.) Aussi nous compare-t-il à un champ, à une vigne dont nous sommes les sarments et les fruits, son Père et lui les cultivateurs : *Pater meus agricola*, *Dei agricultura estis* (*Joan.* XV, 1), qui saura bien émonder les branches inutiles, purger son champ et faire sentir à jamais ses bontés aux uns, sa justice aux autres : *Purgabit eum*, *tollet eum.* (*Ibid.*, 2.) Il en soutient si bien le caractère, qu'après sa résurrection il se montra à Madeleine sous les habits et la figure d'un jardinier. Elle y fut trompée, et lui demanda où il avait mis le corps de son Dieu : *Putans quia hortulanus esset.* (*Joan.*, XX, 15.) Il se fit connaître et la consola. Il a passé presque toute sa vie à la campagne ; il ne faisait que traverser les villes de la Palestine, encore même ces villes, que ses miracles ont rendues célèbres, Nazareth, Corozaïm, Capharnaum n'étaient que des villages. On appelle *châteaux*, c'est-à-dire maisons de campagne, les maisons où il s'arrêtait, comme chez Marthe, Lazare. Il n'a demeuré à Jésuralem, qui était la capitale, que peu de jours parmi tant de fêtes. Il n'a pris quelques paraboles de ce qui se passe dans les villes, que pour en blâmer les vices et les désordres, comme le mauvais riche, le pharisien et le publicain.

3° Ouvrez donc vos yeux vers l'éternité ; c'est là que vous jouirez d'un bonheur sans bornes, ou que vous serez plongé dans un abîme de misères. C'est encore sous des idées champêtres que le bonheur ou le malheur sont présentés. Dès le commencement du monde, Dieu planta un jardin délicieux, où se trouvaient rassemblés tous les agréments et toutes les beautés de la campagne : les fruits les plus exquis, les fleurs les plus odoriférantes, l'air le plus pur, la campagne la plus riante, un printemps perpétuel, quatre grands fleuves qui pouvaient arroser toute la terre. La félicité de l'homme ne devait point finir; il y croissait un arbre de vie, dont le fruit merveilleux préservait de tous les maux, réparait les faiblesses, et conservait la vie. L'âme était donc immortelle, puisque l'homme trouvait de quoi perpétuer ses jours dans l'état le plus florissant : image de la béatitude des saints dans le ciel, où tous les plaisirs sont placés à jamais. Cette idée lui est si bien appropriée, que partout le ciel s'appelle le paradis.

L'enfer, par des traits semblables, nous est rendu sous l'idée de paille, d'ivraie, de mauvaises herbes, qu'on sépare du bon grain et qu'on jette au feu; d'une branche inutile, d'un mauvais arbre destinés au même sort. Toutes ces idées portent sur l'immortalité des âmes, et l'éternité des supplices et des récompenses. Il semble d'abord que le feu, détruisant tout par sa violence, annonce l'anéantissement des coupables; on se trompe assurément, il ne doit point finir non plus que la gloire des saints : *Ibunt in vitam æternam, et illi in combustionem æternam.* Mais quel feu bien différent du nôtre, qui s'éteint, se ralentit, est modéré! celui-ci ne peut s'éteindre. Cette âme immortelle, réunie à son corps, souffrira toujours de nouveaux châtiments. Quelle violence, quel excès qui ne s'affaiblissent jamais! que de larmes et de grincements de dents! *Fletus et stridor dentium.* (*Matth.*, VIII, 12; XIII, 42, 50; XXII, 13; XXIV, 51; XXV, 30. *Luc.*, XIII, 28.)

L'un et l'autre nous sont promis comme un bien infini, et un supplice éternel et sans bornes. Ne craignez point, disait le Sauveur, ceux qui tuent le corps; car ils ne peuvent tuer l'âme : *Animam autem occidere non possunt.* (*Matth.*, X, 28.) Craignez celui qui peut précipiter dans l'enfer le corps et l'âme : *Qui potest animam et corpus perdere in infernum.* (*Ibid.*) Le corps et l'âme sont donc deux substances bien différentes; l'une est unie à l'autre, on peut tuer l'un sans tuer l'autre; la mort du corps n'est pas un anéantissement, mais la séparation de deux êtres jusqu'alors étroitement unis. Pour la récompense, il semble qu'on ne sait pas comment en exprimer l'étendue; elle est sans mesure. C'est non-seulement une mesure bonne et pleine, mais une mesure pour le cœur, afin qu'il en tienne davantage, et qui, malgré tous vos efforts pour la remplir, passe par-dessus les bords,. On la jetera dans votre sein : *Mensuram plenam et cogitatam, et supereffluentem dabo in sinum vestrum.* (*Luc.*, VI, 38.) Profitons du temps qui nous reste pour nous mettre à l'abri de la colère céleste, et parvenir à la gloire que je vous souhaite.

SERMON II.

SUR LES MISSIONS ÉTRANGÈRES,

Prêché à Paris, dans l'Eglise des Missions étrangères, le jour des Rois, 1735.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. (*Matth.*, II, 2).

Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer.

Quitter son palais et son royaume, s'engager dans une terre inconnue, aller chercher bien loin je ne sais quelle divinité : quelle entreprise! Souffrir les incommodités d'un long voyage, attendre longtemps un succès douteux, immoler aux pieds d'un enfant les biens, la raison, la nature : quelle héroïque exécution! Voilà ce que l'Eglise admire aujourd'hui dans les prémices de la gentilité.

Hommes apostoliques, que le zèle de la maison de Dieu fait voler aux extrémités du monde, serai-je assez heureux pour avoir ébauché votre portrait? Cette fête, que votre piété vous a fait choisir, ne présente pas moins dans le mystère qu'on y célèbre le modèle de vos démarches que l'objet de votre culte; il luit encore en Orient une étoile brillante, qui vous appelle aux pieds du Sauveur; mais ne l'oubliez pas, votre famille, votre patrie à abandonner, des mers immenses à traverser, la conversion d'un monde à tenter : héros évangéliques, voilà une entreprise digne de vous.

Vous trouverez sur votre route plus d'un Hérode; l'étoile pourra disparaître et vous laisser dans l'embarras; la crèche de votre maître attend le sacrifice de vos personnes avec celui de vos biens. Héros évangéliques, vous pouvez seuls former, seuls vous pouvez exécuter un si grand projet. Ah! qu'ils sont beaux ces pieds évangéliques, qui vont d'un pôle à l'autre porter la paix du Seigneur, *quam speciosi pedes evangelizantium pacem!* (*Rom.*, XI, 15.) Monde nouveau enseveli depuis plusieurs siècles dans les ombres de la mort, ouvrez vos yeux, il s'élève pour vous une nouvelle lumière; prêtez une oreille attentive, voici vos maîtres qui viennent vous apprendre la vérité. Sainte Eglise connaissez votre bonheur, les nations accourent en foule; contemplez vos rivages couverts de chameaux de Madian et d'Ephas richement chargés; les trésors de Tharse et des îles voisines, les parfums de l'Arabie vous sont prodignés; vos ministres font briller sur les nations les plus reculées la même étoile qui leur a servi de guide; les dignes imitateurs des mages sont eux-mêmes des modèles parfaits, et vont conduire un nouveau monde au pied de la crèche.

Que ne nous est-il donné d'être témoins et coopérateurs de tant de merveilles? Ah! si nos péchés nous ont dû fermer l'entrée du paradis terrestre, faisons du moins retentir notre voix pour y appeler les heureux mortels que la Providence y destine : ne craignons pas d'intimider les grandes âmes, seules dignes d'un si noble dessein, par la vue des dangers et des obstacles; c'est le moyen d'animer leur courage, il faut pour des héros des entreprises héroïques. Pour vous, âmes lâches, que les dangers alarment, que les difficultés rebutent, que les plaisirs arrêtent, je vous dis, comme Gédéon à son armée, retirez-vous, Dieu ne veut point de tels soldats, trois cents braves vaincront plus glorieusement les Madianites que trente mille combattants, *formidolosus revertatur.* (*Judic.*, VIII, 3.)

C'est donc, Messieurs, l'héroïsme de l'œuvre des missions étrangères que je me propose de mettre ici sous vos yeux; l'héroïsme de l'entreprise, l'héroïsme de l'exécution. Apostolat tout divin, commencé dans la résolution, consommé dans la persévérance.

Hommes apostoliques, voilà votre cœur, voilà vos œuvres.

Esprit saint, qui les remplissez, apprenez nous à parler de vos merveilles, nous le demandons par l'intercession de la Mère des apôtres, pour qui tous se font un devoir d'être remplis de confiance. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Malheur à moi, si vous faisant un faux portrait du ministère évangélique, je vous cachais sous des roses trompeuses les véritables épines dont ce chemin est parsemé. Non, je ne vous annonce que la croix; je viens vous tenir le redoutable langage que Jésus-Christ tenait à ses disciples : *Heureux les pauvres* (*Matth.*, V, 5), *malheur aux riches* (*Luc.*, VII, 24); *heureux ceux qui pleurent* (*Matth.*, V, 5), malheur à ceux qui sont dans la joie ; heureux ceux que le monde persécute (*Matth.*, V, 10), malheur à ceux qu'il honore; renoncez à vous-même, portez votre croix et suivez-moi (*Matth.*, XVI, 24; *Marc.*, VIII, 34); haïssez votre père et votre mère (*Matth.*, X, 37), ne vous épargnez pas plus vous-même ; ne songez pas au lendemain (*Matth.*, VI, 34); ne pensez pas même à ce que vous aurez à dire devant les juges qui vous citeront à leur tribunal (*Matth.* VII, 2); soyez comme des brebis au milieu des loups (*Matth.*, X, 16; *Luc.*, X, 3.); tendez la joue droite à celui qui vous frappera sur la gauche. (*Matth.*, VI, 39.) Cette morale étonnante ne fût-elle qu'un conseil pour le commun des hommes, elle est un précepte pour vous, ministres qui m'entendez; la glorieuse qualité d'apôtre ne s'accorde qu'à ces conditions; seriez-vous donc mieux traités que votre maître? Dépositaires de ses oracles, vous serez les compagnons de ses douleurs; en un mot, Messieurs, et voilà les trois premiers pas de l'apostolat, il faut *tout quitter*, il faut *tout risquer*, il faut *tout entreprendre;* un apôtre ne doit tenir qu'à Dieu, ne doit craindre que Dieu, ne doit agir que pour Dieu.

1° *Il faut tout quitter.* Je compatis à vos douleurs, mon cher frère, la grâce ne détruit pas la nature en la combattant; elle lui laisse longtemps ses inclinations et ses répugnances, pour faire mieux briller son courage. Des parents tendrement chéris, une patrie où tout nous aime, des amis que tout vous attache, un nom illustre qui promet tout : que de liens à rompre, pour s'exiler dans une terre étrangère, où un peuple inconnu, des ennemis innombrables, une disette générale, ne laisse espérer aucune consolation et aucun appui. Ecoutez, ma fille, prêtez une oreille attentive à ma voix : il faut tout oblier, si vous voulez plaire à votre Dieu; faudrait-il moins de courage à celui que Dieu charge de lui préparer des épouses, qu'à celle qu'il appelle à son lit nuptial? *Obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum.* (*Psal.* XLIV, 12.)

J'entends la voix du Seigneur qui vous ordonne de tout sacrifier; votre fils Isaac vous est bien cher, vous le tenez de ma main libérale, sur lui portent toutes vos espérances; plus le sacrifice vous coûtera, plus il me doit être agréable; par une épreuve délicate, nouvel Abraham, une terre étrangère me servira d'autel pour vous immoler tous les deux. Saint Jérôme l'a dit depuis longtemps à son cher Népocien : « Votre père et votre mère fussent-ils couchés sur le seuil de la porte pour vous faire une barrière de leurs corps, sachez, s'il le faut, fouler tout aux pieds; faites-vous de leurs corps mêmes autant de degrés pour aller à la vie; » il est glorieux alors d'oublier toutes les lois de la nature, et de devenir saintement inhumain : *Per calcatum perge patrem, percalcatam perge matrem, corpora eorum sint tibi gradus ad vitam, in iis summæ pietatis est esse crudelem.*

Il fut autrefois permis à Elisée, appelé par Elie, d'aller prendre congé de son père; mais un apôtre laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts, il ne regarde point derrière après avoir mis la main à la charrue; les biens de la terre doivent-ils avoir plus d'attraits? Peut-être le monde étale à vos yeux tous les appâts de la fortune ; peut-être une maison opulente vous promet des trésors, un grand crédit vous ouvre les portes des dignités, de rares talents vous font courir une glorieuse carrière, mille agréments naturels vous répondent de tous les cœurs : quelle vie enchantée! c'est un tissu d'honneurs et de délices. Hommes de Dieu, que je crains pour vous les prestiges! Ah! jeune héros, vos belles qualités fixent déjà sur vous les regards du Très-Haut, un heureux naturel vous fait aimer la vertu, un zèle ardent vous fait voler à sa suite. Ecoutez les lois qu'elle vous impose, vous devez apprendre aux infidèles à tout quitter; il faut tout quitter pour le leur apprendre! vendez tout ce que vous avez, distribuez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi : *Vende omnia quæ habes et da pauperibus, et sequere me.* (*Matth.*, XIX, 21; *Marc.*, X, 21; *Luc.*, XII, 33.)

Quel sombre nuage se répand sur vos yeux! vous voilà plongé dans une morne tristesse, *abiit tristis, quia dives erat.* (*Matth.*, XIX, 22.)

Ah! qu'il est difficile à l'homme riche d'entrer dans le ciel! qu'il est difficile à l'homme riche d'en ouvrir la porte aux autres! Un apôtre n'est jamais trop pauvre : n'eût-il comme Pierre qu'une barque et des filets, il faut la quitter! le ciel est tout son trésor, la Providence sa ressource, et l'Evangile son contrat. Est-il donc appelé à bâtir des maisons, à cultiver des terres, à entasser l'or et l'argent? est-ce au pied d'un trésor qu'on apprend le secret des Ecritures? Est-ce là qu'on exerce les sacrés ministères? Faites valoir vos talents et non vos revenus. Malheur à vous, ministres avares, puissiez-vous périr avec votre argent! *Pecunia tecum sit in perditionem.* (*Act.*, VIII, 20.)

Gens de peu de foi, celui qui nourrit les oiseaux oubliera-t-il ses ministres? abandonnerez-vous donc les sublimes fonctions

de l'apostolat, pour devenir l'esclave de votre idole, et tandis que vous renversez celles des nations, leur en substituerez-vous une autre bien plus infâme? L'autel doit nourrir ceux qui le servent, mais doit-il les enrichir? doit-il nourrir leur avarice et leur faste, et leur faire trouver dans le sanctuaire ce que peut-être la naissance leur avait refusé? doit-il enrichir des héritiers? La succession d'un apôtre, ainsi que celle de Jésus-Christ, n'est autre chose qu'une croix, des instructions et des exemples. Après tout, que faut-il à l'homme? des aliments et des habits; que faut-il à l'apôtre? des âmes : ainsi parlait à Abraham le roi de Sodome; je ne veux point de vos dépouilles, donnez-moi les âmes, et prenez tout le reste pour vous : *Da mihi animas, cætera tolle tibi.* (*Gen.*, XIV, 21.) Ai-je désiré vos biens, vos habits ou vos meubles? disait autrefois saint Paul; vous savez que le travail de mes mains m'a fourni une nourriture que je pouvais attendre de votre piété et exiger avec justice; mais, non, c'est vous que je cherche, et non pas vos biens : *Non quærimus vestra, sed vos.* (II *Cor.*, XII, 14.)

2° *Il faut tout risquer.* Débarrassés de tout, courez, hommes apostoliques, courez affronter tous les dangers : second effort héroïque; voyez sans pâlir la mer ouvrant ses abîmes, les assassins aiguisant leurs traits, l'enfer armant toute sa rage. Voyez-vous ces mers orageuses dont les ondes agitées vous menacent d'une mort prochaine? Jouet de leur fureur, tantôt élevé jusqu'aux nues, tantôt précipité dans les abîmes, vous trouvez mille tombeaux ouverts pour vous engloutir : sentez le vent qui vous emporte, le courant qui vous entraîne, le flot qui vous bat; voyez au loin blanchissants d'écume ces rochers célèbres en naufrages; entendez les vagues furieuses qui viennent se briser en mugissant : serez-vous plus heureux que mille autres qui les ont couverts avant vous de leurs débris. Ah! quelle ressource dans une nuit obscure, à peine interrompue par la rapide et effrayante lueur de quelques éclairs, qui, au lieu de servir de guide, ne fait que laisser entrevoir, ou plutôt fait mieux sentir le danger? Quelle ressource dans cet océan immense, à cent lieues de tous les mortels? Oh! vous ne voyez qu'une mer en courroux, un ciel irrité, des gouffres ouverts, un bois léger qui chancelle, et qui fond sous vous; quelle ressource au milieu des cris affreux d'un équipage éperdu qui ne sait ce qu'il fait, d'un pilote déconcerté qui abandonne le gouvernail, d'une manœuvre incertaine, que la crainte et l'empressement même embarrasse et empêche d'agir, d'un vaisseau qui s'entr'ouvre et que l'eau gagne de tous côtés; d'une foule de malheureux, tremblants, consternés, baignés de larmes, qui courent en furieux, qui crient en désespérés, qui disputent une planche, qui, par un contraste aussi ridicule que lugubre de magnificence et de deuil, se chargent de leurs plus beaux habits et de tout ce qu'ils ont de plus précieux pour se sauver avec eux à la nage? Je parlerais à des cœurs moins généreux des autres incommodités de la mer : grossièreté des aliments, longueur de la route, barbarie des matelots, maladies fréquentes, dégoût du séjour, fatigues du ministère, il faut d'autres épreuves à des apôtres, les horreurs du naufrage et de la mort peuvent-elles répondre à votre courage?

Quelle ressource dans cette extrémité? C'est à vous, hommes apostoliques, à être comme saint Paul sur les côtes de Malte, la ressource de tout le monde : seul tranquille, consolez tout; seul intrépide, soutenez tout; seul inébranlable, encouragez tout: *Suadeo vobis bono animo esse.* (*Act.*, XXVII, 22.) Adorez et faites adorer une majesté infinie, que les fureurs de la mer mettent dans un si grand jour : méritez par vos prières, comme l'Apôtre, que Dieu vous donne toutes les âmes qui sont dans votre vaisseau; plaidez la cause d'une justice qui fait sentir ses légitimes vengeances; ouvrez le sein d'une miséricorde; qui ne blesse que pour guérir, qui ne frappe que pour convertir, qui n'alarme que pour sauver; faites craindre au pécheur un danger encore plus grand que celui de la mort qui l'environne, montrez-lui dans l'asile de la pénitence un port plus nécessaire qu'il désire; invitez-le à ménager tous les moments qui lui restent, apprenez-lui à trouver dans les maux mêmes qui l'accablent, de quoi acquitter toutes ses dettes; l'occasion est belle, ne la manquez pas, la crainte a déjà ébauché sa conversion; bien loin d'imiter ces pasteurs mercenaires, qui saisissent les premiers esquifs, sachez exposer votre vie et ne songez à la mettre en sûreté, qu'après avoir mis en sûreté tous les autres : tels qu'un général courageux qui, dans la chaleur du combat, court de rang en rang animer les soldats, rallier les fugitifs, soutenir les faibles, promettre des récompenses, montrer la victoire. Allez mettre tout à profit, prières, menaces, promesses, exhortations; animez tout de la voix et du geste; distribuez les trésors célestes; faites couler le sang de l'Agneau : allez le crucifix à la main effrayer, consoler, encourager : allez, soyez partout un apôtre, montrez-vous tout entier; la mort seule doit éteindre votre voix et borner votre zèle.

Après avoir échappé, comme par miracle, à ce premier danger, vous voilà jeté au hasard et manquant de tout sur un rivage inconnu, je vous vois, comme ce fameux conquérant qui soumit Rome à son empire, prendre en vous prosternant possession de ces terres barbares, nouveau théâtre ouvert à votre zèle et à vos travaux; ou plutôt, je vous entends vous livrer généreusement à la conduite impénétrable de la Providence et à des épreuves encore plus rigoureuses, et vous écrier avec l'Apôtre des Indes : Donnez-moi, Seigneur, de nouvelles croix : *Amplius, Domine, amplius.* Consolez-vous, vous serez exaucés; quelle affreuse carrière ne vois-je pas s'ouvrir devant vous!

Pénétrez dans ces vastes forêts, repaires de bêtes féroces; entendez le serpent qui siffle, le tigre qui hurle, le lion qui rugit,

prêt à vous dévorer au milieu de la sombre nuit, qui en augmente la secrète horreur : il faut frayer une route à travers les épais buissons qui la remplissent, traverser ces fleuves rapides, ces rivières profondes, ces torrents débordés qui arrêtent vos pas ; tantôt à la nage, tantôt sur une frêle barque, à la merci d'un pilote inconnu, où cent fois entraîné par le courant, vous irez çà et là vous briser sur le rivage ; parcourez ces vastes déserts où on ne découvre ni route ni terme; quelle sera votre boussole? où un sable aride ne produit aucun fruit et laisse à peine pousser quelque herbe insipide et quelque faible arbrisseau, dont vous êtes heureux de trouver l'ombrage ; quelle y sera votre ressource? Franchissez ces montagnes sourcilleuses qui semblent menacer le ciel ; grimpez sur ce sommet escarpé, qui toujours de neige et de glace, est presque inaccessible aux oiseaux ; exposez-vous à rouler cent fois dans ces profonds précipices qui semblent toucher à l'enfer et devoir être le tombeau du genre humain ; armez-vous contre la rigueur des saisons et les besoins de la vie : ne sachant comme le Fils de Dieu où reposer votre tête, couverts de quelque peau de bête, comme saint Jean-Baptiste ; comment soutenir la faim, la soif, la nudité, la solitude, la maladie, les frimats de l'hiver et les feux de la canicule, dans des climats glacés ou brûlants, à peine tolérables à ceux que la naissance et l'habitude y ont endurcis?

Bravez la mer tumultueuse du monde, les hommes mille fois plus redoutables que les flots ; les déserts, les rochers, les saisons vous déclareront une guerre implacable. L'infidèle persécutera, le libertin condamnera, le faux frère trahira, l'homme de bien censurera. Poursuivis par la populace, accusés par les ministres de l'erreur, proscrits par le prince, condamnés par les juges, exécutés par les bourreaux, vous serez en butte à la jalousie, à la défiance, au faux zèle, à la calomnie, à la fureur, armez-vous surtout contre les tentations innombrables que l'enfer irrité va semer sur tous vos pas ; tentations de découragement sous le poids de ces travaux immenses toujours renaissants et souvent stériles ; tentations de vanité, si quelques succès brillants les couronnent; tentations d'incrédulité à la vue des erreurs et des désordres infinis dont la Providence permet que la face de la terre soit inondée; tentations d'avarice et de défiance au milieu des besoins et de la pauvreté ; tentations de dissipation dans cette multitude d'affaires et cette variété d'objets; tentations d'impureté sous un ciel ardent qui allume la concupiscence, dans le centre de la licence, qui en multiplie les objets, en offre les occasions, en assure l'impunité; privés du reste de tout secours spirituel, et passant les années entières sans voir un prêtre. Voilà l'homme apostolique : serez-vous satisfaits?

O vous qu'une timide prudence tient resserrés dans un cercle de petites œuvres et de mesures incertaines d'une sagesse tout humaine ! vous qui étonnés du danger, déconcertés par les traverses, engourdis par l'incertitude, n'osez jamais prendre un noble essort, n'aspirez pas à la glorieuse qualité d'apôtre. Il est une sainte témérité à qui rien ne paraît impossible. La guerre spirituelle, non plus que la temporelle, ne se fait pas derrière un retranchement; c'est aux âmes basses à ne connaître que les négociations et les embuscades, à ne sortir de sa tannière que pour voir de loin et sans être aperçu si l'ennemi approche : ah ! il faut savoir affronter le péril sans demander des garants du succès ; il faut aller au feu, engager le combat, escalader les murs, monter sur la brèche, risquer sa vie ; et quelle est l'entreprise exempte de tout péril ? Quelle est la mer où il ne s'élève quelque orage, la bataille où on ne perde quelque soldat ? Mort apostolique, ne valez-vous pas un sage repos? Fuyez, hommes faibles, allez-vous cacher derrière vos remparts, les palmes ne sont pas pour vous ; mais vous, cœurs généreux, quel bonheur et quelle gloire de mêler votre sang à celui qui inonde le Calvaire pour le salut du genre humain !

3° Détachés de vous-mêmes et livrés à la grâce, osez *tout entreprendre* : troisième degré d'héroïsme.

Rien au-dessus des efforts et des espérances d'un apôtre : plus saintement ambitieux que le célèbre conquérant qui réduisit la terre au silence, arborez vos étendards, portez vos conquêtes dans des lieux où son nom même ne fut pas connu; plaignez-vous presque comme lui, de n'avoir à conquérir qu'un seul monde : le zèle céderait-il à l'ambition? *Unus non sufficit orbis.* Le nombre des infidèles et des pécheurs doit augmenter le zèle apostolique. O Dieu ! pouvez-vous avoir si peu d'adorateurs? Enfer, pouvez-vous avoir tant d'esclaves? Plus le mal est profond, plus il est beau, plus il est nécessaire d'en arrêter le progrès : verrez-vous sans frémir la foule qui court à l'abîme? Verrez-vous sans verser des larmes l'incendie qui consume tout, la perte qui désole tout? A ce monde d'impies, ajoutez un monde d'impiétés, les erreurs les plus monstrueuses, la plus grossière idolâtrie, les passions les plus infâmes ; il faut tout combattre, il faut tout vaincre; tout l'enfer doit être attaché à votre char. Si le succès ne répond pas à l'étendue de vos désirs, que vos efforts du moins répondent à l'étendue du désordre. L'homme apostolique, dévoré d'un saint zèle, va comme les braves de David, à travers une armée entière, une grêle de flèches, une forêt de lances, chercher l'eau de la citerne de Bethléem; ou comme le généreux Machabée, perçant les troupes assyriennes, il va chercher l'éléphant du roi, périt accablé de ses couronnes, enseveli dans son triomphe.

Mais laissons aux dignes ministres que l'Europe admire, à réparer les trop funestes ravages que l'enfer fait tous les jours à la faveur des passions, de l'hérésie et du

schisme. Portons les yeux sur le vaste champ que la vocation aux missions étrangères ouvre à notre zèle; c'est là qu'on peut dire que la moisson est grande, que les campagnes en sont blanches, qu'elles n'attendent que la faux du moissonneur; mais que le nombre des ouvriers est petit! Allez en esprit sur le sommet d'une haute montagne; parcourez tous les royaumes de la terre, comme le démon le montrait à Jésus-Christ; écoutez-le s'offrant à les donner tous, tant il s'en croit maître : *Hæc omnia tibi dabo.* (*Matth.*, IV, 9.) Voyez l'étendue infinie des contrées qui languissent dans les ombres de la mort; ces vastes régions de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, où l'idolâtrie exerce son empire; ces climats immenses où règne le mahométisme depuis l'Indien que le soleil brûle, jusqu'au barbare que la neige couvre; que de nations, que de royaumes! Le nombre des âmes égale celui des grains de sable; la dixième partie de la terre est-elle chrétienne? Tout cela périt faute de secours; quel abandon, quel abîme! livré à une stupide léthargie, verrez-vous d'un œil sec la perte de tout un monde? *Quid statis tota die otiosi?* (*Matth.*, XX, 6.) Ah! c'est alors que mon zèle se ranime. Tout refuse, divin enfant, de vous loger à Bethléem, mon cœur vous servira de retraite : tout conspire contre vous, victime sainte. Ah! j'irai comme les saintes femmes, vous soulager sur le chemin du Calvaire; je vous suivrai, comme Marie, jusqu'à la mort; j'expirerai, s'il le faut, avec vous : vous aurez du moins un disciple fidèle, tandis que je respirerai : *eamus et nos, ut moriamur cum illo.* (*Joan.*, XI, 16.)

Le démon n'est pas si mal servi. Que ne fait-il pas? que ne fait-il pas faire? Que de supports il trouve pour le seconder! Qui peut compter les scandaleux qui favorisent ses desseins, les hérétiques qui corrompent la foi, les impies qui détruisent la religion, les libertins qui lèvent l'étendard de la révolte? Artifice, violence, piéges, assauts, le démon néglige-t-il rien pour peupler les abîmes? se lasse-t-il, se rebute-t-il? Le nombre des malheureux n'aurait-il pas dû, depuis tant de siècles, assouvir sa fureur? En est-elle moins cruelle, moins opiniâtre, moins acharnée? *Circuit quærens quem devoret.* (I *Petr.*, V, 8.) Serons-nous du nombre des déserteurs? Nous laisserons-nous vaincre en courage? Serions-nous moins ardents pour sauver les âmes que le démon ne l'est pour les perdre : *Et vos quoque vultis abire?* Faisons de notre côté une sainte ligue, opposons le zèle à la fureur, la charité à la rage, la constance à l'opiniâtreté, la foi à l'erreur, la parole divine à la tentation. Sur les traces du fidèle Mathathias, animés d'un saint désespoir, renversons l'autel sacrilége; rassemblons nos amis, armons nos enfants, formons des successeurs, inspirons-leur notre courage, allons de toute part arborer l'étendard de la croix; arrosons-le de notre sang; que l'ennemi sache, qu'il sente que le germe d'Israël n'est pas encore éteint : *O filii! æmulatores estote legis, moriamur in virtute nostra.* (I *Mach.*, II, 50.)

Arrachons à l'enfer tout ce que nous pouvons, jetons-nous comme Moïse et Aaron au milieu de l'incendie pour l'arrêter et sauver le reste du peuple. Voyez ce déluge affreux, la mer a rompu ses digues, les cataractes du ciel sont ouvertes, rien n'échappe à la fureur des eaux. Construisons une arche comme Noé, sauvons du moins le germe du monde. Voyez le barbare Pharaon qui fait jeter dans le Nil tous les enfants d'Israel. Les ondes rougissent du sang innocent et gémissent de la fureur qu'il a répandue. Allons comme la fille du prince sauver le berceau du petit Moïse. Voyez l'inhumaine Athalie qui égorge tous les princes du sang royal; qui sera la pieuse Josabeth dont l'heureux larcin arrachera au glaive meurtrier l'héritier du trône de David? Voyez le cruel Hérode abreuvé du sang de tous les enfants de Bethléem; ne se trouve-t-il personne qui comme Marie et Joseph transporte en Egypte le divin enfant? Le voilà qui vous tend les bras; entendez ses cris innocents, écoutez l'ange qui vient vous éveiller de la part de Dieu et vous ordonne de lui chercher un asile. Voyez cette foule de malades autour de la piscine; en vain l'ange en agite les eaux s'il ne se trouve quelqu'un pour y jeter le paralytique. Languira-t-il donc trente-huit ans faute d'une main secourable? Voyez le feu du ciel prêt à tomber sur Sodome; voyez en même temps le patriarche Abraham qui demande grâce pour les coupables. S'il n'éteint point l'incendie, il obtient du moins qu'un ange aille saisir Loth par la main pour l'en arracher. Rougissons de ne point marcher sur leurs traces; craignons que le juste Juge ne nous redemande leur sang, que cette foule de malheureux ne crie vengeance contre nous. Hommes apostoliques, vous êtes chargés de leur salut; vous payerez âme pour âme s'il s'en perd quelqu'une par votre faute : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18, 20.) Ce n'est pas assez d'être entré dans la carrière de l'héroïsme, il faut encore que l'héroïsme de l'exécution vous assure la couronne par la persévérance.

SECONDE PARTIE.

Je ne sais si l'apostolat de nos jours n'a pas quelque chose de plus héroïque que celui des premiers fidèles, du moins a-t-il quelque chose de moins brillant et de moins doux, quoiqu'il n'ait rien de moins dangereux ni de moins pénible. Etre élevé à l'école du Sauveur du monde, convaincu par ses miracles, encouragé par ses vertus : j'ose le dire, pieux élèves du respectable séminaire, quelque saints que puissent être vos maîtres, pouvez-vous comparer votre sort avec celui des premiers disciples? Parler toutes sortes de langues, posséder le secret des Ecritures, avoir le don de sagesse; ah! vous savez trop ce que coûte une longue étude pour ne pas sentir le bonheur de ceux à qui l'effusion abondante du Saint-Esprit en épargne les frais; commander avec em-

pire à toute la nature, jusqu'à voir son ombre toute-puissante guérir toutes les maladies : votre adresse et vos talents valent-ils le moindre miracle? Avec quelle force, avec quel succès annonce-t-on les vérités chrétiennes quand on fait parler les muets et les morts! Etre confirmés en grâce et dans une heureuse impuissance de pécher; amis de Dieu, à qui le christianisme fut redevable de ses plus beaux jours, vous ne craignez pas l'affreux précipice qu'ouvrent sans cesse sous vos pieds des passions vives dont la sainteté du ministère n'éteint pas le feu, des occasions délicates dont l'exercice du ministère augmente le nombre, une liberté séduisante dont l'étendue du ministère fait courir tous les risques et couvre les abus d'un spécieux prétexte de zèle.

L'apostolat cependant ne perd aucune de ses difficultés en tombant en des mains plus faibles. Les vérités pratiques de l'Evangile ne sont pas moins rebutantes ni les mystères moins incroyables; les tyrans n'ont pas moins de fureur ni les bourreaux moins de cruauté. Les besoins de la vie sont toujours aussi pressants, l'état d'humiliation aussi méprisable. Le champ que nous avons à cultiver ne produit pas moins de ronces; n'est-il pas même plus fécond? Le démon aguerri par tant de combats, encouragé par tant de victoires, n'en est que plus redoutable. La doctrine chrétienne, déjà connue des peuples, n'a plus le goût piquant de la nouveauté et ne concilie plus cette attention favorable que la curiosité prête. Les erreurs que l'on combat, moins grossières que la monstrueuse multitude des anciennes divinités, en donnant moins de prise, amortissent les coups que leur porte la vérité. Le dirai-je? les divisions, la jalousie, le despotisme, en un mot, les passions humaines ne rendent-elles pas souvent problématiques les vérités dont la charité, l'humilité, la pauvreté des ministres devraient être la plus touchante démonstration? S'il faut comme autrefois tout quitter, tout risquer, tout entreprendre, il faut aujourd'hui, autant et plus qu'autrefois, 1° *tout souffrir*, 2° *tout attendre*, 3° *tout faire*. L'un prépare à l'autre : le détachement dispose aux souffrances, l'espérance soutient la fermeté dans le péril, le succès couronne la grandeur de l'entreprise.

1° *Il faut tout souffrir.* Entrez dans cette vaste carrière, hommes apostoliques que le ciel destine à la croix; je la vois s'ouvrir devant vous hérissée de toutes ses épines : où le trouver, ce héros, semblable à un nuage, que le souffle de l'Esprit de Dieu fait voler de tous côtés, pour répandre l'abondance des eaux célestes dont il est rempli? Sera-ce dans de superbes appartements, au milieu des lambris dorés? sera-ce environné d'une foule de domestiques? sera-ce sous la pourpre, l'or et la soie? dans des repas délicieux, où l'art et la nature s'épuisent pour satisfaire un goût délicat? Allez chez les grands chercher ces hommes de plaisir : *Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt.* (*Matth.*, XI, 8.) Ce n'est pas là le séjour des hommes apostoliques : si vous voulez trouver ces veneurs des âmes, ces pêcheurs d'hommes, selon l'expression de l'Ecriture, parcourez les sables brûlants de la zône torride, les glaces et les neiges du pôle, les forêts épaisses du Canada. Le voilà qui court après quelque sauvage pour l'humaniser, qui cherche quelque enfant pour le baptiser, qui se loue à quelque homme riche pour l'instruire. Le voilà aux prises avec quelque philosophe, avec quelque prince pour l'éclaircir, avec quelque bonze pour le convaincre. Le voilà dans une cabane de berger, à fond de cale d'un navire, recevant les derniers soupirs d'un villageois ou d'un matelot.

Qu'allez-vous voir dans le désert? à quels traits pourrez-vous le reconnaître, ce nouveau Jean-Baptiste : *Quid existis in desertum videre?* (*Ibid.*, 7.) Voyez-le cet homme couvert de poussière, les cheveux épars et négligés, les habits déchirés et grossiers, un teint basané, un visage livide, la peau colée sur les os. Le voilà errant dans un désert sans savoir où la Providence conduira ses pas, prenant à la hâte un moment de sommeil, étanchant sa soif par quelques gouttes d'eau prises au hasard dans le creux de sa main, vivant de sauterelles et de miel sauvage : voilà le précurseur des apôtres et le précurseur de Jésus-Christ. Un roi d'Israël connut à ces traits l'ancien Elie, ce formidable vengeur du Dieu vivant, ce redoutable vainqueur de Baal : *Elias Thesbites est.* (IV *Reg.*, I, 8.) C'est bien à vous, prétendus ministres du Très-Haut, dont un duvet délicat reçoit les membres efféminés, dont un linge fin et une étoffe choisie flatte la chair sensuelle, dont les parfums et les essences chargent les cheveux empruntés, dont une folle magnificence ou une exquise simplicité étale le faste aux dépens des pauvres, dont le moindre travail, la plus légère pénitence, altère la plus faible santé; vous dont les rares talents et la science profonde se bornent à diriger une partie de plaisir, à lier une conversation amusante, à faire la cour aux grands et ménager la fortune, et peut-être à mettre le comble au ridicule par le bizarre mélange d'un désintéressement apparent et d'une ambition réelle, d'un zèle prétendu et d'une véritable indolence, passant tour à tour du temple et d'un sermon d'éclat à un frivole entretien. C'est bien à vous, dis-je, que le Seigneur a confié le salut du monde. Religion chrétienne, où en seriez-vous, si vous n'aviez que de tels fondateurs? Enfer, où n'auriez-vous pas porté vos conquêtes, si vous n'aviez que de tels ennemis à combattre?

Ce n'est pas assez, aller chercher cet homme apostolique, où? Devant les tyrans, dans les missions, sur les échafauds? Séminaire des Misssions étrangères, voilà où vous devez trouver vos élèves : c'est à la trace de leur sang que vous devez les suivre. Quelle joie pour vous quand vous en avez vu plus d'une fois expirants sous la main du bourreau pour une si belle cause? Le voilà qui confesse le nom de son Dieu avec une noble assurance. La fierté menaçante du persécu-

teur, l'appareil effrayant du supplice n'a rien qui l'étonne, vous lui avez appris à n'en être pas ébranlé : là, élevant la voix, il confond l'idolâtrie et justifie la vérité ; il touche, il éclaire, il gagne l'infidèle, il affermit le chrétien. Le voilà chargé de chaînes, enfermé dans un cachot ; il y trouve des charmes, il y chante les louanges de Dieu, il bénit le moment de ses douleurs, il soupire après celui qui va ouvrir ses veines, il préfère cet affreux séjour aux plus superbes palais ; a-t-il dû estimer, a-t-il dû goûter chez vous d'autre demeure? Il lasse la fureur des bourreaux par sa patience, leur rage par sa charité ; ces os brisés, ces membres déchirés, ce sang répandu, ces fouets, ce fer, ces brasiers, soutiendrez-vous ce sanglant spectacle? Mais que dis-je ? vous y reconnaîtrez-vous? retrouverez-vous vos leçons dans cette invincible constance ? Cette joie divine, ces héroïques transports, voilà l'apôtre, voilà le missionnaire, l'élève d'un séminaire des Missions. Maîtres des hommes apostoliques, n'oubliez jamais et ne laissez jamais oublier que vous ne devez enfanter que pour la croix, nourrir que pour le glaive, élever que pour l'échafaud, que vous ne répandez jamais de semence plus féconde des chrétiens que le sang même de vos martyrs : *Sanguis martyrum semen Christianorum.* (Tertull.)

2° *Il faut tout attendre.* Vous seriez trop heureux si des succès éclatants, quoique coûteux, en couronnant votre zèle, pouvaient souvent le dédommager ; ou si bientôt la brillante couronne du martyre vous méritait la vénération des chrétiens. Il est une autre espèce de travail long et obscur, une autre espèce de martyre inconnu et continuel, encore plus difficile, où la patience et la longanimité doivent prendre la place de la hardiesse et du courage. Il s'en faut bien que le succès couronne toujours vos efforts. Vous sèmerez souvent dans les larmes, sans peut-être rien amasser ; vous cultiverez une terre ingrate, sans en voir disparaître les ronces; vous donnerez longtemps vos soins à un arbre stérile dont un autre viendra cueillir les fruits après vous. Rien de plus important que de savoir attendre. Il est des moments heureux où tout réussit, il en est de critiques où tout échoue. La Providence a ses temps marqués, qu'il faut laisser venir avec patience et saisir avec fidélité. Vouloir cueillir les fruits avant leur maturité, ou les laisser corrompre, c'est les perdre également. Mais qu'il en coûte à la nature d'arrêter les saillies impétueuses de l'impatience, les démarches précipitées de l'indiscrétion, les brusques entreprises du dépit! qu'il en coûte à la vertu même et au zèle de soutenir la lenteur des progrès, de souffrir le retardement des obstacles, de se faire à l'embarras des contradictions! La ferveur entraîne et l'ennui dégoûte; la gloire de Dieu sollicite et les difficultés découragent; le salut du prochain inquiète et le peu de succès rebute; les passions, comme de concert avec la religion, abandonnent enfin une œuvre où l'inutilité des travaux semble appeler à des œuvres plus utiles : tentations délicates, tient-on contre un bien apparent où des bénédictions abondantes semblent décider de la vocation !

Hommes apostoliques, ne vous rebutez pas : vos travaux dussent-ils être sans succès, Dieu mériterait-ils moins qu'on les consacrât à sa gloire? en seriez-vous moins récompensés? ce n'est point le fruit, Dieu se le réserve, c'est la charité qui mérite la couronne. Ne convertissiez-vous qu'une seule âme, elle vaut tous les biens du monde. *Allez*, disait une grande sainte, à qui le zèle fit passer les mers pour aller dans le Canada convertir des Iroquois ; *allez*, disait-elle à une de ses compagnes, *allez ramasser les gouttes du sang de Notre-Seigneur qui se perdent* ; oui, c'est le sang de Notre-Seigneur ; connaissez le prix de vos emplois, cependant n'en attendez rien de brillant, ce ne sont que des gouttes; mais ce sont des gouttes qui se perdent, sentez-en la nécessité. Ne fissiez-vous qu'expier les péchés des autres, trop heureux d'imiter l'Agneau de Dieu qui les a tous effacés. Jeûnes réitérés, veilles fréquentes, oraisons prolongées, macérations multipliées, sommeil cent fois interrompu, rien ne doit vous coûter; donnez votre vie pour vos frères, c'est le comble de la charité; dévouez-vous à l'anathème, offrez-vous à être effacé du livre de vie : le législateur des juifs, l'Apôtre des gentils l'ont fait avant vous.

Mais non, le zèle n'est jamais inutile, jamais la parole de Dieu ne revient vide; quoique souvent, comme le grain de froment, elle demeure cachée dans la terre, tôt ou tard elle porte sa moisson. Partout il est des âmes décidées pour la vertu, affamées de la divine parole, attentives au mouvement de la grâce; partout il est des âmes choisies dont Dieu ménage l'avancement ou la conversion ; partout il est des âmes sensibles sur qui les vérités chrétiennes font de vives impressions; partout il est des âmes inquiètes que les remords poursuivent, que l'avenir alarme. Il n'y a pas même d'homme qui, quelquefois rendu à lui-même, n'écoute un avis et ne devienne raisonnable et chrétien, ou du moins ne désire de le devenir ; Dieu bénira vos travaux, et lorsque vous penserez le moins, vous verrez éclore des fruits abondants qui vous consoleront de votre longue attente. Ils n'en seront pas moins solides quand vous n'en seriez pas témoin, ils mûriront dans leur temps, et un nombre d'âmes dont vous ignorez les progrès feront un jour dans le ciel votre couronne.

Mais les progrès du zèle ont-ils jamais été plus éclatants et plus rapides que dans les missions étrangères ? vous citerai-je plus de quarante royaumes éclairés, plus de quarante mille églises fondées, plus d'un million d'hommes convertis par François-Xavier? Vous parlerai-je de ces heureuses fatigues où, à force de répandre l'eau du baptême, le bras tombe de lassitude, de ces heureux embarras où la foule des auditeurs,

des pénitents, des affaires, ne laissent pas le loisir de manger un morceau de pain et de prendre un moment de repos? Peindrai-je la ferveur des nouveaux prosélytes qui font les quatre-vingts, les cent lieues pour vous venir entendre? vous montrerai-je ces pieuses familles où, sans le secours des pasteurs, la foi héréditaire se transmet de génération en génération avec plus de soin que le patrimoine; ce nombre prodigieux d'enfants exposés à qui le baptême donné à propos ouvre subitement le ciel? Ce ne sont pas là ces chrétiens indifférents qu'un commandement exprès de l'Eglise attire à peine une fois l'année au tribunal de la pénitence; ces chrétiens méprisants qui pensent faire grâce au prédicateur qu'ils honorent de leur présence, et prononcent dédaigneusement une censure aveugle dictée par le caprice, plus propre à faire voir le peu de religion de l'auditeur que le peu de talent du ministre. Hélas! l'orateur le plus accompli obtient à peine quelques éloges équivoques, le plus zélé compte à peine quelques conversions en petit nombre qu'il a ébauchées; aux Indes ce sont des conversions réelles, et les compte-t-on, les peut-on compter? Un ministre est borné à une paroisse ou à un diocèse; ose-t-il porter ses travaux plus loin? Les soupçons odieux de légèreté et d'inconstance sont la seule récompense qu'il reçoit de ceux mêmes auprès de qui son zèle devait être un mérite. Passez les mers, les villes et les provinces, les royaumes s'offrent à vous et vous demandent. Ce n'est pas là un bien passager et personnel, c'est un arbre qu'on plante, qui sans cesse étend ses branches et porte de nouveaux fruits; ce sont des familles qu'on gagne, des églises qu'on fonde. Vous survivrez à vous-mêmes dans une foule d'enfants, et la foi que vous annoncez, perpétuée dans les siècles à venir, apprendra à nos derniers neveux ce que vous avez mérité de Dieu et des hommes.

3° *Il faut tout faire.* Voulez-vous mériter ces bénédictions et ces palmes, appuyez tout par votre exemple, ébauchez tout par vos vertus : voilà les grandes armes de l'homme apostolique, voilà le grand ressort de ses entreprises. Rien n'est au-dessus ni au-dessous de lui, au-dessus de son courage et de ses vues, au-dessous de son exactitude et de son humilité. Qu'il est grand, qu'il est petit, qu'il est élevé, qu'il est humble, qu'il est fort, qu'il est simple, qu'il est exact, qu'il est profond! C'est l'abrégé de toutes les vertus, c'est l'Evangile réalisé; sa doctrine n'est que l'expression de sa vie, sa vie l'exécution de sa doctrine. Connaissez sa douceur et sa condescendance : c'est un agneau au milieu des loups, que l'on mène à la boucherie sans qu'il se plaigne. Il n'éteint pas le lumignon fumant, il n'achève pas de briser le roseau cassé; petit avec les petits, grand avec les grands, pleurant avec ceux qui pleurent, se réjouissant avec ceux qui sont dans la joie, tout à tous pour les gagner tous. Eprouvez sa patience et sa fermeté : contretemps, persécution, abandon, indifférence; le renversement du monde ne l'ébranlerait pas; il possède toujours son âme. Quel barbare l'a vu pâlir? Quel tyran l'a fait trembler? Quelle douleur lui arrache des plaintes? Quel événement le déconcerte? C'est une colonne de fer ou un mur d'airain. Admirez sa pureté et sa modestie. Se laisse-t-il amollir par les délices? Son cœur s'ouvre-t-il au poison? N'a-t-il pas bouché ses oreilles avec des épines? N'a-t-il pas fait un pacte avec ses yeux? Tout est grave, tout est édifiant, tout est saint dans sa personne, tout y annonce le divin Esprit qui habite dans ce sanctuaire. Soyez étonnés de sa mortification et de ses travaux : le sommeil fuit ses paupières, le jeûne est son aliment; son corps, déchiré par une sainte cruauté, est réduit en servitude; il croit n'avoir jamais assez fait; c'est un feu toujours agissant, qui embrase tout. Pénétrez son amour pour Dieu et pour le prochain : c'est un feu que tout allume, que tout nourrit, que tout augmente; rien ne peut ni en éteindre ni en ralentir l'ardeur, rien n'en modère l'activité. La mort n'est pas si forte, l'enfer n'est pas si dur; il se livre à tout, il porte toutes les Eglises dans son sein. Qui est faible sans lui voir partager sa faiblesse? Qui est scandalisé sans le voir brûler pour lui? Ecoutez sa foi : quelle force, quelle abondance, quelle variété, quelle conviction! C'est la chose même qui se montre, c'est la vérité même qui parle; il vit de la foi, il est pétri de la vérité. Sentez sa confiance. Ah! il ne craint que de craindre; toutes ses alarmes sont de cesser d'espérer. Les montagnes étonnées changeraient de place à sa voix. Mais en même temps voyez la prudence du serpent unie à la simplicité de la colombe. C'est l'Esprit saint même qui met les paroles dans sa bouche et qui garantit ses démarches. Quel est son désintéressement! Songe-t-il à lui-même? Fait-il rien demander? Fait-il rien accepter? Que cherche-t-il, que la gloire de Dieu? Adorez les communications ineffables de la Divinité dans ce sanctuaire. Sa conversation est dans le ciel; ce n'est plus lui qui vit, c'est Jésus-Christ même qui vit en lui Voilà ce que j'appelle le sel de la terre, la lumière du monde, la ville placée sur la montagne, le spectacle des anges et des hommes, un ministre de Jésus-Christ, un autre lui-même : en un mot, un homme apostolique.

Peut-il vivre, cet homme qui se ménage si peu? ou plutôt devrait-il jamais mourir? Quelque longue que soit sa vie, il aura toujours trop peu vécu. J'entends ce grand cœur, partagé entre le désir de la gloire et le zèle des âmes, tantôt dire comme saint Paul (*Philipp.*, I, 23) : Je soupire après la dissolution de mon corps, pour revenir à Jésus-Christ; tantôt, comme saint Martin : Si je suis utile à votre peuple, puis-je refuser le travail? Mais, Seigneur, il est temps de récompenser tant de services. N'attendez pas, généreux apôtre, une mort douce et tranquille dans les bras d'une famille, au milieu des larmes de vos amis, avec tout le

secours de l'art et de la tendresse. Est-ce là la mort d'un homme apostolique? Ah! si les échafauds ne sont pas empourprés de son sang, que la douleur et l'abandon en retranchent du moins quelque chose. J'expire, Seigneur, entre vos bras, privé de tout secours, mais trop heureux de vous posséder. Je pardonne à tous mes ennemis, je vous prie de leur pardonner : je brûle de la soif du salut du genre humain. Que ne puis-je ouvrir à tous les pécheurs les portes du paradis, comme vous les ouvrîtes au bon larron! Divine Mère des apôtres, daignez en ce moment être la mienne; tout est enfin consommé pour moi, je remets mon âme entre vos mains.

Cette sublime perfection vous étonne. Qui la pratique? direz-vous, qui peut la pratiquer? Qu'il est petit, en effet, le nombre des élus! qu'il est petit le nombre des vrais ministres! qu'il est petit le nombre des apôtres! N'en arborez donc pas l'étendard si vous n'en avez pas le courage, si vous n'en soutenez le caractère. Il est des degrés inférieurs, il est des prophètes, il est des docteurs, il est des interprètes; tous les astres ne brillent pas de la même lumière : *Alius quidem sic, alius autem sic.* Mais, après tout, qu'ai-je exigé que n'exige l'Evangile que vous annoncez? Qu'ai-je exigé dont votre Maître n'ait donné l'exemple? Un Dieu naissant dans une étable, gagnant sa vie à un vil métier, parcourant les villes et les campagnes, lavant les pieds à ses disciples, accablé de douleur dans un jardin, déchiré à une colonne, expirant sur un gibet, est-ce un modèle équivoque? Qu'ai-je exigé que n'aient pratiqué vos prédécesseurs? Pierre crucifié, Paul décapité, Barthélemi écorché, Jean dans une chaudière bouillante, sont-ce des imitateurs incertains? Ne tenez-vous pas sa place? N'êtes-vous pas chargés de ses pouvoirs, honorés de son sacerdoce? Ne l'avez-vous pas entre les mains? Ne l'annoncez-vous pas au peuple? Quel titre plus respectable? Apprenez de moi la douceur, l'humilité et la miséricorde; marchez après moi; faites ce que j'ai fait; soyez parfaits comme votre Père céleste. Sont-ce des lois arbitraires ou peu sublimes? Qu'ai-je exigé dont ne dépendent l'honneur et le succès de votre mission? Vous voilà l'oracle du monde, le modèle, la ressource, le maître du monde. Une vertu médiocre suffit-elle? Je ne suis pas surpris que douze hommes aient converti un monde : c'étaient des saints; tout leur était facile. La parole de Dieu, toujours également puissante, opérerait encore les mêmes prodiges, si elle était soutenue des mêmes vertus. C'est la conduite des ministres qui l'affaiblit, qui la dément, qui la combat, qui la rend inutile, impuissante, méprisable. On se croit en droit d'en appeler de la doctrine à la pratique, des principes aux mœurs, et de regarder comme problématiques des vérités dont les défenseurs ne paraissent pas convaincus. Mais l'exemple décide tout; la vertu a droit de tout dire, de tout attendre, de tout exiger; elle parle avec ascendant, elle commande avec autorité, elle espère avec confiance. Qui peut résister quand elle donne des leçons, impose les lois, ménage la réussite? Elle est la preuve vivante de la vérité. Quel est donc cet homme? disent les peuples étonnés et touchés. Est-ce un ange? est-ce un Dieu? Tels les juifs, incertains dans leur surprise, prenaient Jean-Baptiste pour le Messie. Est-ce l'ambition qui le conduit? est-ce la vanité? Il fuit la gloire; il n'aime que le mépris. Est-ce l'avarice ou la nécessité? Il n'a rien, il ne demande rien, il refuse tout. Est-ce le plaisir ou la liberté? Sa vie est un tissu de travaux et de peines; il ne songe qu'à se mortifier. Heureux dans sa patrie, riche, honoré, il y eût coulé des jours tranquilles. Que vient-il chercher ici? Pour quel bizarre projet affronter les hasards, se livrer aux affaires, s'arracher aux douceurs de la vie, au milieu d'un peuple inconnu, où il ne trouve que des rebuts et des injures, souvent les supplices et la mort? Est-ce folie ou conviction de ce qu'il avance? Est-ce une lumière supérieure ou divine qui dirige ses pas? Mais quoi! un insensé vit-il si bien? Un insensé parle-t-il avec tant de sagesse? Un insensé est-il si ferme et si constant? Se refuse-t-il à tous les plaisirs? Non, non, l'hypocrisie se dément, la folie se montre bientôt; la vérité et le mensonge se font toujours facilement sentir, découvrent l'homme et le trahissent. Mais qui a pu le convaincre? Qui a pu le résoudre à tout sacrifier pour des inconnus? Qui a pu le rendre insensible à la douleur? La seule persuasion cède bientôt à l'intérêt, et ne tient pas longtemps contre tant d'épreuves. Il faut remonter plus haut. La Divinité seule a pu former ces héros uniques, dont tous les autres héros n'approcheront jamais. Ainsi font parler, ainsi font penser ces apôtres; ainsi parlent-ils avec grâce, avec autorité et avec fruit; ainsi sont-ils des témoins irréprochables et des démonstrations complètes de l'Evangile, dont ils sont le plus grand chef-d'œuvre : *Eritis mihi testes.* (*Act.*, I, 8.)

A Messieurs les directeurs du Séminaire.

Je regarde votre maison, Messieurs, comme le cénacle où Jésus-Christ fit la cène avec ses disciples; il y institue le sacerdoce, il leur en imprime le caractère, il leur donne les plus belles règles de la morale et les plus touchantes marques de sa tendresse.

Jeunes élèves de la grâce, fruits naissants de la vocation apostolique, voici le sanctuaire où vous recevez l'onction par l'organe de ces pieux ministres, qui savent si bien par leurs discours et par leurs exemples inspirer ce zèle, ce détachement, ce courage dont ils sont eux-mêmes remplis : on affermira vos pas chancelants dans cette carrière épineuse; en imitant jusqu'à l'humilité qui mit un Dieu aux pieds des apôtres, on déconcertera votre modestie. Ils vous disent, comme le Seigneur, sachez tout quitter, vous n'êtes pas de ce monde : *De hoc mundo non estis.* (*Joan*, VIII, 23.) Exposez-vous sans

crainte, c'est moi qui vous soutiens : *In me credite.* (*Joan.*, XIV, 1.) Entreprenez tout pour ma gloire, je vous ai établis pour porter des fruits, et des fruits durables : *Posui vos ut fructum afferatis.* (*Joan.*, XV, 8.) Souffrez tout, il faut vous y attendre, vous ne serez pas mieux traités que moi : *In mundo pressuram habebitis.* (*Joan.*, XVI, 33.) Mais sachez tout espérer, comme une femme en travail d'enfant qui souffre beaucoup, qui bientôt sera dédommagée par la naissance d'un fils : *Non meminit pressuræ, quia venit homo.* (*Ibid.*, 21.) Enfin, pratiquez toutes les vertus comme moi; soyez toujours unis à moi comme le sarment à la vigne, afin que nous soyons tous consommés en un avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR L'ESPRIT DE LA VISITATION.

Prêché le 1er janvier 1747, chez les religieuses de la Visitation de Toulouse, pour l'année séculaire.

Attendite ad petram unde excisi estis..... ad Abraham patrem vestrum, et ad Saram quæ vos genuit (*Isa.*, LI, 1.)

Souvenez-vous de la pierre d'où vous fûtes tirés, d'Abraham votre père et de Sara votre mère.

Tout est précieux dans les beaux jours d'une communauté naissante : la grâce en jette les fondements, le zèle en assure les progrès, la sainteté y met le comble; l'esprit de Dieu, répandu avec abondance sur les héros qui en furent les premières pierres, offre à leurs successeurs et des modèles et des guides. Ainsi Dieu rappelle à son peuple la fidélité d'Abraham et de Sara. Souvenez-vous, leur dit-il, de votre origine; ne dégénérez pas. La vertu doit être en vous héréditaire : *Attendite... ad Abraham patrem vestrum.*

Asile sacré de l'innocence qui avez sauvé tant d'âmes du naufrage, école célèbre de piété, qui en faites voler un si grand nombre à la perfection, pieuse communauté qui répandez partout la bonne odeur de Jésus-Christ, c'est bien chez vous qu'une vertu héréditaire fait sentir le prix de la grâce qui éleva ces murs, et revivre celles dont le zèle vous enfanta; puissiez-vous, de siècles en siècles, édifiant nos derniers neveux, rappeler l'aurore d'un si beau jour, jusqu'à ce que le souverain pasteur vienne couronner ce troupeau fidèle !

François de Sales et madame de Chantal, voilà Abraham et Sara qui vous donnèrent la vie! Voilà la pierre d'où vous fûtes tirées, et la source d'où coulent les bénédictions dont le Seigneur vous comble. On ne peut mieux faire connaître le saint fondateur et sa vénérable coadjutrice, qu'en les peignant l'un par l'autre. Cette fille spirituelle, qui lui fut si unie et si semblable, partagea ses sollicitudes; et, sous les ailes de sa direction, fut la digne mère d'une sainte famille destinée à peupler l'Eglise et les cieux. Vous êtes, saint ordre, leur cher Isaac, fruit tardif d'un âge avancé, fruit précieux accordé par un miracle de grâce, et qui plus d'une fois mis sur le bûcher pour éprouver leur obéissance, leur coutâtes bien des larmes; mais fruit de bénédiction, duquel devait naître spirituellement le Messie.

En donnant une compagne à l'homme, Dieu, dès le commencement du monde, partagea leurs qualités et leurs emplois. Les fonctions pénibles qui demandent du courage, de la prudence, de l'activité, furent l'apanage de l'homme; la femme, renfermée dans l'intérieur de la famille, fut enrichie de ces agréments de société, de cette tendresse de sentiments, de cette adresse de détail qui rendent le commerce de la vie agréable et utile. Dans l'établissement de la Visitation, il semble, par une heureuse communication de grâces, que François de Sales ait ajouté aux qualités propres à la femme, et que madame de Chantal joignît aux aimables qualités de son sexe les vertus propres à l'homme. François de Sales, par un caractère peut-être unique parmi les saints, possédait une douceur agréable par ses saillies, amusante par sa gaieté, engageante par ses empressements; tout en lui respirait la charité dont il était plein. C'était le cœur qui parlait, et qui parlait au cœur Il règne dans ses constitutions et dans sa conduite une exactitude à qui rien n'échappe. On croit voir, on croit entendre cette femme forte qui fait le tour de sa maison, qui file le lin et la laine, remue la quenouille et le fuseau. La mère de Chantal fut dans son ordre un oracle que tout consultait. On admire dans ses ouvrages et dans ses lettres une étendue de lumières, une fermeté de génie, je ne sais quoi de noble, de mâle, de généreux qui la caractérise. Quel courage! Elle s'éloigne de sa famille : elle perd son père, son époux, ses enfants, son directeur sans être ébranlée. Quelle activité! Elle était partout, elle a plusieurs fois traversé la France pour visiter ses monastères; rien n'égalait sa dextérité et sa diligence à terminer les affaires les plus difficiles.

L'assemblage de ces deux caractères forme l'esprit de la Visitation. Il semble que chacun d'eux y ait influé ce qui lui est propre. Force et douceur, soumission et liberté, fermeté et complaisance : tout y est agréable et sublime, méritoire et facile; cet assemblage forme aussi le caractère des deux illustres sœurs (4) qui tour à tour depuis plusieurs années sont, par leurs aimables qualités, encore plus que par leurs places, les oracles et les délices de cette maison. Le courage et la douceur, l'élévation et la bonté, l'ascendant et les grâces se le disputent si bien en elles, ou plutôt y sont si parfaitement réunis, qu'on ne sait quelle des deux y aimer, y respecter, y admirer davantage.

La vertu opère deux prodiges : elle relève le prix des plus petites choses, elle facilite

(4) Mesdames de Polastron.

la pratique des plus grandes. Elle abaisse Dieu jusqu'à l'homme, elle élève l'homme jusqu'à Dieu. L'un et l'autre nous sont nécessaires. L'homme est souvent la dupe de deux sortes d'illusions : l'orgueil lui fait mépriser les petites choses, la paresse lui fait craindre les grandes. Il croit se dégrader dans les unes, il les dédaigne ; il craint de s'engager dans les autres, il s'en excuse. Pour le rendre inexcusable la sagesse divine a tellement tempéré le devoir et le secours, la facilité et l'héroïsme, qu'on peut atteindre au plus haut degré et se sanctifier dans le plus bas, quelle heureuse alliance du ciel avec la terre ! Ne craignez rien, âmes timides, tout est à votre portée; ne vous offensez pas, âmes courageuses, tout est digne de vous et de Dieu.

Voilà l'esprit de la visitation, c'est un chef-d'œuvre de sagesse qui a su diviniser les plus petites choses et humaniser les plus grandes. Il simplifie si bien la perfection, il ennoblit si bien les moindres efforts, que tout le monde peut le disputer aux héros. Non, le royaume de Dieu n'est pas loin de vous. Heureuses filles de François de Sales, il ne faut ni monter au-dessus des astres ni descendre au fond des abîmes, ni voler au delà des mers pour le trouver ; il est dans votre maison, dans vos mains, dans votre cœur, dans vos œuvres les plus communes. Ce sera la matière des deux parties de ce discours.

Vierge sainte, c'est sous vos auspices que ce saint ordre fut formé. Il se fait gloire de porter votre nom. On l'y donne à chacune de celles qui y sont reçues, il est votre parfaite image. Qui jamais dans la vie la plus obscure et la plus commune a pratiqué de plus admirables vertus. Rien de plus conforme à son esprit, dans une solennité, à célébrer la naissance de cette maison, que de renouveler sa consécration à votre service, en vous disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que les saints sont différents des hommes ordinaires; quel faste de doctrine, quelle ostentation de réforme, quelle affectation de sévérité dans les uns, quelle humilité, quelle simplicité, quelle condescendance dans les autres ! Ces philosophes célèbres, que l'antiquité adorait, ne s'annonçaient que par la singularité des principes, par le brillant de l'éloquence et l'air imposant de l'austérité. François de Sales ne s'annonce que par la douceur des règles, la facilité des exercices, l'onction de la grâce. L'amour seul est le législateur, l'amour seul est l'exécuteur de ses lois; mon joug est doux et mon fardeau est léger, dit-il après son grand modèle ; venez à moi vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai : en déclarant la guerre au vice, je porte la paix dans le cœur, j'impose des lois parfaites, mais je sais les adoucir et les faire aimer ; chez moi la douceur est sortie du fort : *E forti egressa est dulcedo.* (*Judic.*, XIV, 14.)

Mais ne pensez pas qu'en adoucissant le joug de la loi, François de Sales en altère ou en dissimule la perfection. C'est au contraire en la faisant embrasser tout entière qu'il sait y faire trouver des charmes. Il est dans les choses les plus difficiles des tempéraments de conciliation et des moyens d'exécution qui les simplifient, les aplanissent et les rendent agréables. C'est le chef-d'œuvre des grands maîtres, ils mènent aussi loin et plus loin que les autres; mais ils y mènent par des voies plus abrégées et plus faciles. Ils font faire les plus beaux ouvrages, mais ils tiennent la main de l'apprenti, et dirigeant habilement son pinceau, ils font disparaître les difficultés : ainsi Dieu qui dans le sein de Marie a humanisé sa divine personne dans les mains de François de Sales a humanisé sa divine loi : par l'un il s'est uni à notre nature, par l'autre il a mis la perfection à notre portée, par eux deux il s'est fait tout à tous.

Le grand art d'adoucir les devoirs consiste en quatre choses : 1° les proportionner avec équité, 2° les distribuer avec ordre, 3° les partager avec prudence, 4° les assaisonner avec bonté. La proportion les rend supportables, la distribution les rend commodes, le partage les rend faciles, l'assaisonnement les rend agréables : jamais personne ne posséda ce grand art dans un degré plus éminent que l'évêque de Genève ; il ne demandait ni trop, ni trop tôt, ni trop à la fois ; il demandait toujours avec grâce. C'étaient la sagesse, la douceur, la vertu vivante qui arrivaient à ses fins avec autant de plaisir que de force.

1° Tout est proportionné dans les règles de François de Sales, premier trait de sagesse. Faiblesse de la nature, fragilité du sexe, délicatesse du tempérament, on y a égard à tout : cet habile maître a tout réglé comme la Providence, avec nombre, poids et mesure. Personne ne peut s'en plaindre, tous peuvent s'en accommoder. Non, des jeûnes excessifs n'épuisent point les forces, des veilles continuelles n'altèrent pas la santé, des prières multipliées ne lassent pas l'esprit, une solitude outrée n'effarouche pas l'imagination; des austérités rigoureuses, des travaux pénibles n'accablent pas la nature, la jeunesse comme l'âge avancé, la complexion la plus faible comme la plus robuste, la noblesse comme le peuple peuvent sans effort, sans indiscrétion et sans risque, se livrer à toutes ces pratiques et en supporter le poids. Ce charitable fondateur a ouvert un asile à celles à qui une trop haute perfection ferme la porte des autres monastères. L'oraison des Carmélites vous étonne, la pénitence de sainte Claire vous épouvante, les fatigues des Hospitalières vous déplaisent, venez à la Visitation, n'y craignez aucun de ces pieux excès : ici comme au banquet du père de famille, tout le monde peut trouver place, tout est bien reçu, pourvu qu'il sache aimer. Cette lumière s'accommode à tous les yeux, ce son

s'accorde avec toutes les oreilles, cette manne fait sentir tous les goûts.

Tel est le caractère de la loi divine : elle est proportionnée à tous les humains ; dans ce nombre infini d'hommes qui ont peuplé, qui peuplent la terre, personne qui n'ait pu et qui n'ait dû, personne qui ne puisse et qui ne doive accomplir la loi du Très-Haut. Dans cette multitude innombrable d'événements, qui changent à tout moment la scène du monde, dans cette variété prodigieuse de situation et de besoin, de talents et de caractères, de vices et de vertus, personne dont elle ait injustement surpassé les forces ou indiscrètement outré les devoirs. Toutes les conditions y sont ménagées ; elle est faite pour l'esclave comme pour le maître, elle est à la portée du pauvre comme du riche, elle est propre à l'enfant comme au vieillard. Equitable et indulgente, elle reçoit toutes les excuses raisonnables, elle pardonne toutes les faiblesses involontaires, elle tient compte des désirs et de la bonne volonté. Courte dans ses articles, mais profonde dans le sens, simple dans les expressions, mais sublime dans les principes, facile à apprendre, facile à accomplir ; c'est un chef-d'œuvre de sagesse, c'est un chef-d'œuvre de bonté. Née avec nous, gravée dans nos cœurs, l'homme est inexcusable quand il la transgresse, inexcusable quand il l'ignore : *Ambulabam in latitudine, quia mandata tua exquisivi.* (*Psal.* CXVIII, 45.)

Qu'il faut une charité bien éclairée et bien attentive pour tenir ce juste tempérament ! Les excès sont ordinaires aux saints mêmes. Le zèle veut tout entreprendre, le courage serait en état de tout exécuter. Jamais on ne prie, jamais on ne travaille, jamais on ne se mortifie assez au gré de la ferveur : mais les effets ne répondent pas toujours à une ardeur si vive. Le goût passe, le feu s'éteint, cependant le corps s'épuise, et la nature succombe, et souvent pour se dédommager de l'austérité et de la contrainte, le dépit jette dans la dissipation et le relâchement. Fussent-ils même supportables à quelque particulier, les excès ne furent jamais le partage de la multitude, les héros ne sont pas communs. C'est à la prudence à balancer si bien la perfection et la faiblesse, que l'une n'ait point à gémir de la médiocrité, ni l'autre à se plaindre de la surcharge. Quelle pénétration, quel discernement, quelle charité ne suppose pas dans le fondateur de la Visitation une discrétion si nécessaire et si rare ! Il me semble voir dans les plus judicieux des pasteurs le plus sage des hommes ; tantôt traitant des choses naturelles depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, tantôt distribuant les vastes édifices du temple et du palais depuis le sanctuaire et le trône jusqu'aux appartements des derniers officiers. Tantôt passant des questions les plus sublimes au différend de deux femmes de mauvaise vie. La vérité arrachée du sein des ténèbres, la perfection accommodée à la faiblesse de l'homme. Faire servir les mouvements du cœur à prononcer les plus profonds oracles, les élever à pratiquer les vertus les plus héroïques ; peut-être balancerions-nous sur la préférence, si des milliers de personnes ne faisaient revivre de toutes parts et à chaque instant ce que la Judée n'admira qu'une fois. Ainsi en parle l'Eglise : *Constitutionis sapientia discretione et suavitate mirabilis.*

2° Second trait de sagesse dans l'esprit de la Visitation, l'ordre et la distribution des devoirs. Voyez-vous ce beau fleuve qui roule majestueusement ses eaux. Là son onde serpente, et par mille tours et détours semble se multiplier dans les campagnes qu'elle enrichit. Ici dans un calme profond, comme tout à coup arrêtée, elle peint dans une glace fidèle les objets qui parent ses bords. Tantôt murmurant entre les cailloux, elle invite le voyageur fatigué à goûter la douceur du repos ; tantôt se précipitant du haut d'un rocher, elle semble avec indignation aller creuser un tombeau. Quelquefois resserrée dans un canal étroit, elle se hâte d'un cours rapide de se rendre dans le sein des mers ; souvent épandue dans un lit plus large, elle étale pompeusement ses richesses. Enfoncée dans une épaisse forêt, elle dérobe aux yeux des mortels toutes ses beautés. Inconnue dans un vaste désert, elle en prodigue inutilement l'étalage ; baignant les murs d'une ville, elle est l'objet de l'admiration d'une foule de spectateurs ; tels les événements de la vie humaine dans leurs continuelles révolutions et leur éternelle vicissitude. C'est un fleuve qui coule toujours, et dans ses diverses situations est toujours le même. La précipitation ou l'abondance excessive de ses flots en font quelquefois un torrent débordé qui ravage tout ; l'intarissable fécondité de sa source, la régulière uniformité de son cours, la constante distribution de ses eaux en font l'avantage et la beauté.

Si vous admirez le cours majestueux d'un grand fleuve, serez-vous moins touché du cours paisible d'un petit ruisseau ; le voilà qui, dans un agréable bocage ou dans une prairie émaillée de fleurs que sa fraîcheur fait épanouir, roule son cristal sur le gravier, ou se promène lentement sur l'arène : rien de bruyant dans son murmure, rien de précipité dans sa chute, rien de rapide dans son cours, rien de suspect dans l'obscurité et la profondeur de ses eaux. Il n'échappe point à la vue dans l'immense largeur de son lit, ou dans la longueur infinie de sa carrière, ou dans l'effrayante violence de ses agitations. On le voit tout entier, on le suit sans se lasser, on l'aime en quelque sorte plus que l'on ne l'admire ; il flatte sans étonner, il enchante sans frapper ; varié dans son spectacle uniforme, il plaît et il amuse en même temps qu'il inspire une douce langueur, et qu'il entretient dans le cœur une paix tranquille. Tels les exercices de la vie religieuse dans leur succession et leur variété uniforme. Tel le cours paisible de la vie d'une fille de François de Sales ; chaque exercice a son moment déterminé, chaque moment a son exercice. Un enchaînement

aimable, une liaison naturelle de bonnes œuvres conduit chaque chose à sa fin ; sans interruption, sans précipitation, sans embarras, tout s'écoule avec suavité. L'oraison prépare à l'office, la récréation adoucit le travail, la lecture dispose à l'examen ; l'un ne prend point sur l'autre, l'un ne trouble point l'autre, l'un naît de l'autre, l'un est le fruit et le soulagement de l'autre. Quelle sainte économie du temps ! tout est mis à profit ; quelle sainte profusion de piété ! tout en multiplie les exercices ; quelle sagesse de distribution : la vie la plus remplie est la plus tranquille ; la vie la plus sainte est la plus douce : voilà l'esprit de Dieu : *Quæ a Deo sunt, ordinata sunt.* (*Rom.*, XIII, 1.)

L'homme ne sait pas profiter de ses avantages. Rien ne facilite plus que la distribution de l'ordre. Chaque chose a son temps, dit le Sage ; prise en détail et faite à propos, elle n'a rien que d'aisé ; ce n'est qu'en les déplaçant, en les entassant, en les précipitant qu'on les rend difficiles : *Omnia tempus habent et suis spatiis clauduntur.* (*Eccle.*, III, 1.) Mais l'homme, toujours empressé, toujours impatient, voudrait faire tout à la fois. Il se trouble, il s'inquiète, il n'est plus à lui-même. Noyé dans la multitude, il ne fait presque plus usage de sa raison ; à force de courir il se lasse, à force de se charger il s'accable, à force de travailler il s'épuise. Hâtez-vous lentement, ne faites qu'une chose à la fois ; je loue, j'admire, je crains un homme qui n'a qu'une affaire. Voilà l'image de Dieu ; il est patient, parce qu'il est éternel : *Patiens et æternus.*

Ne songez pas au lendemain, disait saint François de Sales après le Sauveur du monde ; à chaque jour, à chaque moment, suffit son bien et son mal. Vous êtes effrayés du grand nombre de devoirs et des obstacles ; mais enfin tout ne se fait pas à la fois. Pourquoi grossir dans la spéculation ce qui n'est rien dans la pratique. On n'agit qu'en détail, et le détail est peu de chose. Une parole à dire ou à taire, un service à refuser ou à rendre, un plaisir à goûter ou à sacrifier, sont-ce donc là de si grands objets quand ils se présentent séparément. S'il fallait en même temps tout faire, tout refuser, tout souffrir, la faiblesse fournirait des excuses ; mais les devoirs sont distribués, et ne viennent que l'un après l'autre ; chaque âge, chaque année, chaque jour, chaque moment apporte le sien et rien davantage. Les devoirs passés ne sont plus, les devoirs à venir ne sont pas encore ; remplissez-les à mesure qu'ils naissent, quelque long que soit le voyage, on ne fait qu'un pas à la fois ; mais pas à pas on arrive au terme.

Telles sont les sages lois de la Providence. Tout est assujetti à l'ordre ; tous les jours à un moment précis le soleil précédé de l'aurore, se fait annoncer par ses rayons naissants, et par une marche regulière monte jusqu'à son midi. Tous les jours au moment précis, il va se plonger dans les ondes et se montre à d'autres climats. Tous les ans à un temps marqué, la terre constante fait germer la graine qu'on lui confie et mûrir le fruit de la saison. Si tous les fruits naissaient à la fois, cette profusion prématurée amènerait la disette et le dégoût ; une sage distribution par une continuelle alternative d'espérance et de jouissance, de récompense et de travail réveille l'attention, pique le goût, assaisonne le plaisir même. Ainsi dès le commencement du monde, cette puissance infinie, à qui une parole suffit pour tout faire, distribua les merveilles dans l'espace de six jours, et dans la création du monde nouveau, la sagesse incarnée veut remplir toute la carrière de l'enfance et de la jeunesse : *Ordinatione tua perseverat dies.* (*Psal.* CXVIII, 91.)

3° Facilité de la division. Ce n'est pas assez pour François de Sales de proportionner les devoirs avec équité, de les distribuer avec ordre ; il sait encore les diviser avec tant d'adresse que, réduits à très-peu de chose, ils deviennent faciles et agréables. Troisième trait de la sagesse divine qui l'animait. Quelque haute, quelque escarpée que soit une montagne, personne qui n'y montât aisément, si on avait soin d'y tailler en tournoyant de petites marches, d'y ménager de temps en temps des intervalles de repos, de joncher le chemin de roses et d'y marcher avec lenteur. L'imagination heureusement distraite, n'en apercevrait pas la hauteur ; les forces habilement ménagées se soutiendraient jusqu'au sommet. Sans cette sage illusion, effarouché dès le premier pas, sans ces sages tempéraments, bientôt épuisé et hors d'haleine, fournirait-on une carrière si difficile ? Tel est l'art admirable d'un des plus sages et des plus aimables directeurs, à qui jamais le souverain Pasteur ait confié sa houlette : sans dissimuler, sans diminuer la hauteur de la montagne de la perfection, il sait y tailler des marches, y ménager des repos, y modérer la course, y semer des fleurs. Avec un si bon guide, rien ne paraît, rien n'est en effet trop élevé : tel fut le trône de Salomon ; l'on y montait par des degrés couverts de la pourpre de la charité : *Ascensum purpureum media charitate constravit.* (*Cant.*, III, 10.)

Vous ne sauriez, dit-il, prendre l'essor de la contemplation, mais vous pouvez faire quelque réflexion et quelque lecture. Votre santé est trop faible pour supporter le jeûne ; mais ne pourriez-vous pas vous refuser un morceau ? L'amour pur et désintéressé vous étonne, aimez du moins par reconnaissance et par intérêt. Vous ne vous sentez pas une contrition bien vive, efforcez-vous de la désirer. Vous n'avez pas à distribuer de grandes aumônes ; mais ne trouveriez-vous pas un verre d'eau. Comment souffrir des injures grossières ? essuyez du moins sans murmurer un petit reproche. Etre anéanti sous les pieds de tout le monde, c'est une épreuve supérieure à vos forces, mais une légère froideur n'est qu'un petit mal ; on ne vous propose pas de sacrifier votre vie, mais ne souffrirez-vous pas une légère incommodité. Il ne s'agit pas de monter sur un échafaud,

mais il faut conserver la patience dans un petit contre-temps.

Le grand art pour opérer les plus grandes choses, dans la piété comme dans les sciences et dans les affaires, c'est de savoir les décomposer et y aller insensiblement par la route des plus petites. Que faut-il pour y réussir, que s'y accoutumer? Le courage qui les pratique ennoblit les plus légères, l'adresse qui les divise simplifie les plus composées ; les vérités et les vertus sont liées entre elles, et naissent l'une de l'autre, comme des branches qui sortent d'un même tronc. Pour le commun des hommes, c'est une épaisse forêt où les branches entrelacées ferment toutes les avenues. Un arrangement méthodique fraye les routes, et mène comme par la main dans ce labyrinthe, depuis les plus simples jusqu'aux plus composées par des gradations régulières, qui leur donnent un jour et un appui mutuel. Un habile orateur analyse un savant discours, et, en développant l'enchaînement des preuves et la liaison des pensées, il en fait sentir la force et la beauté. Un grand architecte distribue les parties d'un vaste édifice, les étaye l'une par l'autre, les conduit jusqu'au comble et y fait loger commodément. Cet esprit géométrique qui répand tant d'ordre et de clarté dans les matières les plus abstraites, voilà le flambeau que François de Sales apporte dans les ténèbres respectables de la religion, voilà la boussole qui dirige cet habile pilote sur cette vaste mer; l'esprit de Dieu souffle où il veut, il est vrai, il ne s'assujettit pas à notre faiblesse. Il répand à son gré et sans ordre les trésors de ses lumières. Les vérités mystiques ne forment pas moins un système complet de dévotion : l'habileté de celui qui écrit sur ces matières consiste à savoir les saisir, l'habileté de saint François de Sales fit la liaison naturelle de ces pierres précieuses, il les distribue, il les enchâsse artistement. Il sème, il cultive cette graine féconde, et par un ingénieux développement, il fait éclore et mûrir les plus beaux fruits. Cette manière de parler si féconde et si simple, c'est ce que l'Ecriture appelle un chef-d'œuvre de sagesse, une parole abrégée: *Verbum abbreviatum*. (*Isa.*, XXVIII, 22.) Ne soyez donc pas la dupe d'une vaine terreur; osez travailler, osez négocier, petit à petit vous amasserez les plus grandes sommes, peu à peu vous emporterez les plus lourdes masses, vous creuserez les rochers les plus durs : *Lapides excavant aquæ*, etc. (*Job.*, XIV, 19.)

Les petites choses habilement ménagées sont encore plus efficaces que les grandes pour le succès de la perfection. La grandeur des unes alarme, la facilité des autres invite. Les obstacles rebutent, les progrès encouragent. On se ruine en jouant de grandes sommes, on s'enrichit en faisant de petits profits. Les grandes batailles accablent, les petits combats aguerrissent. Les actions héroïques supposent l'habitude, les actions communes la forment. L'éclat des grands succès nourrit l'orgueil, la médiocrité des autres entretient l'humilité. Les petits revers sont sans conséquence, les grandes fautes sont décisives. Tout sert dans les travaux ordinaires ; il faut bien des préparatifs dans de grands ouvrages. Pour un apôtre tout à coup formé par miracle, combien d'hommes apostoliques ont dû leur succès à un long apprentissage? Une perfection subite tient du prodige : aveugle qui ose y compter. Une sainteté lentement acquise est une juste récompense, heureux et sage qui sait la mériter. Celui qui est fidèle dans les petites choses le sera dans les grandes. A chaque instant il avance d'un pas, il conserve son terrain, et sans se fatiguer, il en gagne.

4° Enfin, personne ne fut plus attentif que François de Sales à faire aimer la vertu. Personne ne sut avec plus de succès y répandre des charmes. On fait depuis longtemps à la piété l'injuste reproche d'être inaccessible et farouche ; l'ennui, la bizarrerie, la mauvaise humeur, sont, dit-on, ses tristes compagnes. Un dévot ne semble propre qu'à embarrasser le genre humain et à décrier la vertu par ses défauts et ses caprices. François de Sales en fit parfaitement l'apologie. Egalement aimable et pieux, poli et modeste, exact et complaisant, recueilli et ouvert, il se fit aimer de Dieu et des hommes : il a su donner cette éducation noble et religieuse à ses chères filles. Le monde même, charmé d'une piété aussi agréable que solide, leur confie avec empressement une jeunesse brillante destinée à remplir un jour les maisons les plus distinguées, et qui par de si sages leçons devient le modèle et les délices de la société. Cette terre qui jusqu'alors avait, dit-on, dévoré ses habitants, défrichée, cultivée, embellie de la main de ce grand maître, fait couler des ruisseaux de lait et de miel, tant la piété bien entendue est utile à tout.

Que d'agréments ne fait-il pas trouver dans les choses les plus difficiles! Agrément de liberté ; à la Visitation on doit savoir quitter les exercices de piété pour servir le prochain, son oraison pour lui plaire, sa retraite pour l'accueillir. Rien de moins gêné, rien de moins gênant que son esprit : *Ubi spiritus Domini ibi libertas.* (II *Cor.*, III, 17.) Agrément de gaieté : il la recommande soigneusement après saint Paul. Un sel agréable dans les entretiens, un tour ingénieux dans les reparties, un air ouvert sur le visage, une douce vivacité dans l'humeur; voilà son caractère. Sa conversation était pleine de bons mots, qu'il appelle des jolivets : *Omnis sermo vester in gratia sit sale conditus.* (*Coloss.*, IV, 6.) Agrément de complaisance : il ne faut selon lui rien demander, ni rien refuser. Toujours prêt à sacrifier ses désirs et ses répugnances; on doit chercher en tout et deviner presque ce qui peut le plus plaire au prochain. Agrément de douceur : que le style, les expressions, le ton de la voix, les démarches, ne soient que l'effusion de la suavité, dont le cœur, selon ses termes, doit être comme dé-

trempé. Agrément de politesse : exact à toutes les bienséances, écartant tout ce qui pourrait blesser, on doit joindre toute la facilité des manières à toute la sévérité du devoir. Agrément de modestie : une sage retenue dans les regards, une discrète réserve dans les paroles, une douce gravité dans la contenance, une honnête propreté dans les habits; tout est dans l'ordre, tout plaît entre les mains de la vertu. A ce prix la pénitence perd ses épines, la solitude son ennui, le silence ses dégoûts, l'obéissance sa contrainte, le travail ses difficultés, quand par une si sage direction le plaisir accompagne tous nos pas : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua super mel ori meo.* (*Psal.* CXVIII, 103.)

Quel soin n'a-t-on pas dans ces maisons de nourrir l'esprit de communauté qui lie si cordialement tous les membres et n'en fait qu'un cœur et une âme. Cent fois réunies au cœur, aux récréations, à l'obéissance, ces religieuses sont comme des sœurs qui composent la même famille. Obligées de se trouver plusieurs ensemble dans les conversations et de faire un même cercle, elles resserrent le doux lien de la société, les amitiés particulières interdites pour mieux conserver l'amitié générale. Tous les biens mis en commun pour mieux cimenter l'union par les mêmes intérêts, et mieux exercer la charité réciproque en se fournissant tous les besoins et prévenant tous les prétextes d'une propriété dangereuse; les promptes réconciliations dans les petits différents, en demandant avec humilité et accordant avec bonté le pardon des moindres fautes. Telles sont les industries inépuisables d'une charité ingénieuse à qui rien n'échappe.

Ces lois aimables, si pleines de charité, ne se bornent pas aux religieuses particulières, les supérieures n'en sont pas plus dispensées que les autres, et quoique l'obéissance n'ait jamais été plus exacte qu'à la Visitation, jamais le gouvernement n'a été plus doux. Ce sont des prières plutôt que, des ordres. On n'y connaît ni ces hauteurs impérieuses, ni ces tons absolus, ni ces commandements inquiets qui rendent l'obéissance difficile en la rendant désagréable. On n'y connaît point les punitions rigoureuses qui alarment, qui accablent, qui rendent pusillanime plutôt que soumis; on y choisit les pénitences plutôt qu'on ne les accepte, elles sont toujours si modérées, qu'à peine elles en méritent le nom, et après le temps de leur charge expiré, les supérieures vont chercher dans le dernier rang des leçons d'humilité que leur place aurait pu leur faire perdre de vue. Les rois dominent avec empire, dit le Seigneur; mais je veux que parmi mes disciples on s'abaisse à mesure qu'on est plus grand : *Qui major est fiat sicut minor.* (*Luc.*, XXII, 26.)

Le saint fondateur en a donné l'exemple : qu'on lise ses ouvrages et ses lettres, c'est un cœur qui s'explique de toute l'abondance de sa douceur; qu'on lise les constitutions, ce sont les termes les plus mesurés, les tours les plus insinuants, les leçons les plus douces. Loin de prendre le ton de l'autorité en législateur et en maître, il conseille plus qu'il n'exige, il prie plus qu'il ne commande, il dirige plus qu'il ne règle. C'est un ami et un frère plus qu'un supérieur et un évêque, ou plutôt c'est un évêque; en effet, puisqu'un véritable évêque est un père, un frère, un ami, qui se rend la forme de son troupeau et n'aspire jamais à le dominer : *Forma facti gregis ex animo.* (I *Petr.*, V, 3.) La charité domine jusque dans son langage; il en emploie le terme, et il veut qu'on le répète à tout propos dans ses maisons; on ne doit y aspirer et respirer que la charité. Que sais-je, et que n'a pas imaginé la fécondité, l'ardente charité du plus doux des hommes, pour faire faire tout dans la charité et la rendre inaltérable : *Omnia vestra in charitate fiant.* (I *Cor.*, XVI, 14.)

Telle est la différence de l'ancienne loi et de la nouvelle. Dieu ne parlait autrefois que par des menaces : il ne parle aujourd'hui que par des faveurs. Il régnait par la justice, il règne par la miséricorde; il punissait tous les coupables, il cherche tous les pécheurs. Que la montagne de Sinaï est différente du Calvaire : là gronde le tonnerre, ici se poussent les soupirs; là brillent les éclairs, ici coulent les larmes, là se lance la foudre, ici se verse le sang. Moïse défend au peuple d'approcher de la montagne, Jésus-Christ invite les moindres enfants à venir à lui; Moïse pour faire exécuter la loi, arme la main des lévites, Jésus-Christ désarme la main de saint Pierre qui veut le défendre. Les serpents de feu blessent à mort les Israélites dans les campagnes de Judée, tous les malades sont guéris. Des rayons éblouissants environnent la face de Moïse, les charmes de la douceur parent celle de Jésus-Christ. Préceptes rigoureux, absolus, inflexibles dans les plus petites choses : conseil, exhortations, invitations, dans les plus parfaites. Détail embarrassant des cérémonies, liberté entière du culte public, style dur, sec, impérieux, style simple, doux, insinuant. Les paraboles développent, les grâces soutiennent, les exemples engagent. On ne prescrit que ce que le maître a fait le premier; moins qu'il n'a fait : qu'on ne grave donc pas la loi évangélique sur des tables de pierre ; qu'on ne l'enferme pas dans une arche mystérieuse, qu'on la grave dans nos cœurs; qu'elle soit l'objet de nos méditations La crainte de la mort ne nous fait point demander que Moïse nous parle à sa place; au contraire nous désirons que Dieu nous parle, et que Moïse se taise. Jésus-Christ est seul la voie, la vérité et la vie, la lumière et le bonheur du monde. Voilà l'agneau qui doit régner sur la terre après en avoir effacé les péchés : *Emitte agnum dominatorem terræ.* (*Isa.*, XVI, 1.)

Voyons maintenant de quelle manière saint François de Sales, après avoir humanisé les plus grandes choses, trouve le moyen de diviniser les plus petites. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Non, ce n'est ni l'éclat de votre beauté, ni la richesse de vos parures qui vous assurent ma tendresse. Vous avez blessé mon cœur, mon épouse, ma bien-aimée par un cheveu, par un coup d'œil, par vos moindres démarches. Ame chrétienne, âme religieuse, ne comptez, ni sur la rigueur de vos pénitences, ni sur la longueur de vos oraisons, ni sur les fatigues de vos travaux. Un acte d'obéissance, une fidélité inviolable, une intention pure, des progrès constants blesseront mon cœur par des traits bien plus sûrs et bien plus agréables : *Vulnerasti cor meum in uno crine.* (*Cant.*, IV, 9.) Voilà les quatre choses qui répandent sur les moindres actions, ces grâces, ce prix infini, qui gagnent le cœur du céleste époux. Langage de bonté que vous êtes consolant pour une âme fidèle ! vous lui apprenez que Dieu tient compte des moindres efforts ; ce sont les deux deniers de la pauvre veuve qui l'emportent sur les grandes sommes des pharisiens.

Je sais que saint François de Sales, réunissant dans son ordre le mérite et les avantages de tous les autres, en a fait, selon ses expressions, un bouquet composé de toutes sortes de fleurs. A la Visitation, comme aux Ursulines, on élève la jeunesse. Sa retraite, comme celle des Carmélites, est inaccessible aux mondains ; on y reçoit, on y soulage les infirmes comme chez les hospitalières ; mais ici la sagesse de la proportion, l'ordre de la distribution, la facilité de la division, la douceur de la charité, en humanisant les plus grandes choses, font naître sous les pas ses richesses de tous les ordres, par un assemblage merveilleux qui la caractérise.

1° Le sacrifice de la volonté ; 2° la fidélité du détail ; 3° la droiture des intentions ; 4° La continuité des progrès, en divinisant les moindres actions, font cueillir aux filles de la Visitation des richesses qui leur seront propres.

1° Le sacrifice de la volonté : l'obéissance vaut mieux que le sacrifice : partant sans doute ce vœu sacré est pour une âme religieuse un fonds inépuisable de perfections et de mérite ; mais à la Visitation ce n'est pas assez d'exécuter les ordres d'une supérieure ; il faut encore lui ouvrir son cœur avec confiance et se diriger par ses avis. On parle beaucoup dans le monde de cette direction domestique qui semble mettre une fille à la place d'un confesseur ; on la charge de bien des circonstances désagréables, d'une continuité gênante, d'un danger embarrassant de surprise, d'un risque odieux de péchés ; mais qu'on connaît mal une pratique des plus sages, des plus utiles, des plus consolantes, dont la supérieure porte presque seule tout l'embarras.

Pour bien entendre dans ce point essentiel l'esprit de la Visitation : écartons ces idées révoltantes de confession sacramentelle, d'intégrité absolue, d'obligation indispensable. Ce n'est point ici un sacrement, la liberté y est tout entière ; la règle n'impose aucune obligation, chacun y est maître de son secret ; ce n'est qu'une exposition de son état et de ses peines, qui n'a point à la rigueur le péché pour objet. Ecartons ces idées étrangères de bizarreries et de surprises qui, sans discrétion et sans raison, demanderaient au hasard compte des pensées les plus secrètes. Il est des temps marqués pour rendre ce compte, et chaque particulière peut s'adresser à sa supérieure quand elle veut, sans préjudice de la direction ordinaire du confesseur.

Mais celle-ci ne peut produire d'aussi heureux effet que celle de la supérieure ; un confesseur ne voit rien par lui-même : la supérieure est à portée de tout entendre et de tout voir ; le ministre ne sait que ce que la déclaration du pénitent lui ébauche : la supérieure est instruite du moindre détail. Le tempérament, les occupations, le langage, le caractère, rien ne lui est inconnu. Le confesseur ne peut juger du bon ou du mauvais effet que ces avis produiront dans le public : la supérieure démêle la disposition des esprits et en prévoit les suites. Nous sommes souvent la dupe des protestations et des sacrifices, une supérieure prend des mesures pour n'être pas trompée ; l'autorité du confesseur ne passe pas le tribunal, la supérieure appuie ses avis de l'autorité extérieure : la crainte de paraître à ses yeux toujours coupable est une barrière au relâchement, l'envie de ménager son affection est un motif de vertu, la facilité de s'adresser à elle est en un moyen. Faut-il gagner par des bienfaits ou arrêter par des menaces. Faut-il écarter des occasions dangereuses ou ménager des facilités ? Qui le peut plus aisément qu'une supérieure. Tout cela n'est pas du ressort du confesseur. Tel fut l'esprit des anciens Pères du désert : ils se mettaient sous la conduite d'un sage vieillard, dont les avis leur servaient de règle. Ainsi un élève se livre à son maître, un enfant à son père, un malade à son médecin ; la plupart des communautés religieuses établies depuis la Visitation ont tâché sur ce modèle d'entretenir cette utile correspondance entre la mère et les filles : l'expérience en fait tous les jours sentir le besoin, à mesure qu'on y est négligent ou fidèle.

En établissant des supérieurs, Dieu se charge de parler par leur bouche. Il est de l'ordre de la Providence de répandre sur eux l'esprit de gouvernement. Aurait-il donc vainement ordonné de les écouter comme lui-même. Il a promis à l'Eglise d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles. En vertu de ses promesses le corps des pasteurs est infaillible dans ses décisions. Les pasteurs particuliers ne jouissent pas sans doute du même privilége, mais la présomption est toujours pour eux ; le talent de l'esprit, la piété même des autres, rien n'est comparable à cette espèce d'inspiration et d'instinct pour ainsi dire, qu'une providence de direction accorde à la place. Voulez-vous de bonne foi connaître la volonté de Dieu et remédier aux maux

de votre âme, sachez vaincre vos répugnances. Que la faiblesse du sexe, la légèreté du caractère, les particularités prétendues, le risque de votre secret, que rien ne vous rende votre supérieure suspecte. Y eût-il quelque chose de tout cela, je n'en dirais pas moins, regardez Dieu dont elle tient la place. Il se servira de ses défauts même pour vous sanctifier. Au reste voilà vos règles : en négligeant un moyen de salut si utile, vous vous éloignez de la route que Dieu vous a tracée, pouvez-vous ne pas craindre, pouvez-vous manquer de vous égarer.

Combien par là le gouvernement devient-il doux et facile. Quand on ne connaît pas les sujets on est exposé à bien des méprises, et souvent sans s'en apercevoir on aigrit le mal au lieu d'y apporter du remède : mais tout est aisé quand on suit la route du cœur; douceur prévenante, fermeté courageuse, silence judicieux, parole juste et précieuse, service obligeant, soulagement nécessaire, choix des emplois, assortiment des compagnes : c'est un détail immense d'où dépend le succès du gouvernement. Détail facile avec ces lumières, impossible sans ce secours. Que de vertus pratiquées par là ? Humilité en vous découvrant, obéissance en vous soumettant, régularité en exécutant, vigilance en vous observant, mortification en vous surmontant. Vous apprendrez à vous examiner et à vous confesser; vous vous connaîtrez, vous vous corrigerez, vous trouverez de la consolation dans vos peines, de l'éclaircissement dans vos doutes, de la force dans vos faiblesses : vous aurez dans votre supérieure une amie plus utile que la personne la plus spirituelle et qui vous serait la plus attachée. Dieu bénira votre docilité, elle sera pour vous une source de mérite et de grâce. C'est à vous, filles de François de Sales, qu'il appartient comme au véritable obéissant de chanter victoire ; la mère en dirigeant, les filles en exécutant, partout vous moisssonnez des palmes : *Vir obediens loquetur victorias.* (*Prov.*, XXI, 28.)

2° Fidélité du détail, nouvelle source de multiplication de bonnes œuvres qui accumulent à l'infini des trésors de mérite. Point de moment dans la vie qui ne puisse être marqué par quelque nouveau trait de vertu. Tous les états ont à peu près cet avantage : la mère de famille, l'artisan, le domestique ont mille sacrifices à faire, mille peines à supporter. Les passions, les tentations, les devoirs, les affaires, les objets, les occasions toujours renaissantes, font de la vie un exercice continuel de piété. C'est un parterre émaillé de fleurs ; il ne tient qu'à nous de nous en faire des couronnes. Quel amas immense à la fin de la semaine, du mois, de de l'année, de toute la vie ! Quel dommage, si au lieu de ces jours pleins nous paraissons devant Dieu dans une honteuse indigence. Cette continuité, cette multiplicité vous décourage ; y pensez-vous? Quel commerce heureux ! A tout moment il s'y fait de nouveaux profits. Quel champ fertile ! Les fruits y naissent à tout moment. Quelle rivière profonde! A tout moment de nouveaux ruisseaux viennent la grossir. On connaît peu le prix des petites choses, surtout on sait peu en calculer, en estimer le nombre. Ainsi se forment les plus opulentes fortunes par des profits souvent répétés. Tels sont les ouvrages de Dieu-même. Les rivages de la mer ne sont qu'un amas de grains de sable. Le vaste océan n'est qu'un amas de gouttes d'eau. Je ne sais si avec les horreurs du martyre, les travaux de l'apostolat, les rigueurs de la pénitence, les plus grands saints ont en effet plus de mérite que n'en acquiert une âme constamment fidèle : en gagnant pas à pas du terrain, elle égale, elle surpasse les plus brillantes conquêtes.

La vie religieuse est encore plus féconde dans ce détail. Il règne dans le monde bien des alternatives : on y vit sans principe et sans règle, au gré du caprice et du hasard. Les plus saints éprouvent des vicissitudes de lumière et de ténèbres, d'onction et de sécheresse, de calme et de tentation. Tour à tour fervent et lâche, réservé et libre, oisif et laborieux, victime de l'humeur et des objets : le commun des hommes perd tout son temps, il ne sait ce qu'il fait ni ce qu'il veut, il ne sait que vouloir ni que faire. Le religieux a des principes et des règles invariables qui fixent la légèreté, et lui assurent des profits constants. L'exemple l'engage, le devoir l'entraîne ; cent fois le jour la cloche sonne, les supérieurs parlent, quelque exercice revient. On ne consulte son inclination ni sa répugnance, ni son désir, ni son goût. Heureusement forcé à ramasser les trésors qu'on lui présente, peut-il manquer de s'enrichir? Les personnes pieuses, par une noble émulation, cherchent dans des règlements de vie dont elles se font une loi, le moyen de transporter dans le monde l'inépuisable fécondité du cloître. Tant la loi est fidèle à celui qui l'accomplit fidèlement : *Lex illi fidelis.*

De toutes les religions la Visitation est en ce genre la plus féconde. Par un dessein formé et un arrangement bien réfléchi du saint fondateur, les exercices y sont plus multipliés, plus variés, plus coupés qu'ailleurs. La distribution et le partage qui sert à les adoucir sert en même temps à les multiplier et à les rendre méritoires. La direction familière de la supérieure, la désappropriation détaillée, le changement des plus petits meubles, des avis fréquents à donner et à recevoir par des admonitrices particulières, des surveillantes sous les yeux de qui tout doit se passer, des assemblées journalières où l'on va recevoir les ordres de la supérieure et s'entretenir de ses lectures, une foule de permissions à demander pour les moindres choses, cette variété d'emplois dont chacune a ses fonctions et ses règles ; que sais-je? il n'y a pas jusqu'au langage composé d'un grand nombre de mots consacrés, jusqu'aux objets de piété semés pour ainsi dire sur tous les pas, qui ne fassent de la journée un tissu de bonnes œuvres; il n'y a pas jusqu'à la liberté de les faire ou de les admettre sans péché, que

saint François de Sales répète à dessein en cent endroits, qui, par les petites tentations qu'il faut vaincre, en s'y déterminant, ne fasse faire à chaque instant un nouvel acte de vertu. Les autres instituts se bornent à certains exercices, le reste du temps est libre et abandonné à la ferveur, souvent, hélas! donné à l'oisiveté. Ici on n'en est pas quitte pour avoir rempli sa tâche. Une piété ingénieuse, une ferveur jalouse, un zèle infatigable par une sainte avarice, mettent tous les moments à profit.

Le dirai-je, cette vie est semblable à certains ouvrages exquis de miniatures et de broderie, chefs-d'œuvre de l'art plus précieux pour des yeux connaisseurs que ceux dont la matière est la plus riche. Chaque contour, chaque nuance, chaque trait, chaque pièce rapportée a son prix, que la finesse et la multitude augmente. La main de l'ouvrier s'est comme épuisée dans leur nombre, ses yeux dans leur petitesse, son esprit dans leur arrangement. Qui peut compter les points qu'a faits une aiguille industrieuse, les pièces qu'a rassemblées une main attentive, les coups qu'a donnés un pinceau délicat. Tels, dit saint François de Sales, les compartiments d'un magnifique parterre, telles les couleurs d'une belle fleur. On admire la blancheur des lis, la beauté de la rose, le coloris de l'œillet; mais néglige-t-on les violettes, les pensées, les marguerites? Ces petites fleurs naissent au pied de la croix, elles y sont arrosées du sang d'un Dieu, sans être si brillantes, elles ne sont pas moins agréables. Telles les pierres précieuses, dont la robe de l'épouse est tissue, et dont le céleste époux s'applaudit *Circumamicta varietatibus.* (*Psal.* XLIV, 15.)

3° La sainteté des motifs. Que ne pouvons-nous lever le voile qui couvre à nos yeux tant de respectables sanctuaires, que de merveilles nous y verrions? Quelle sainteté dans les principes? Quel désintéressement dans les vues? Quelle élévation dans les sentiments? Quel courage dans les épreuves? Quelle pureté dans les désirs? Quelle soumission dans la volonté? en un mot, quel héroïsme dans les moindres actions de la vie? Il suffit de suivre les leçons, les exemples de ce grand homme pour élever ses regards au-dessus de l'humanité, et les fixer invariablement sur l'essence divine par l'intention la plus épurée. Non, ni l'espérance des biens de la terre, on s'en est dépouillé; ni l'amour du plaisir, on l'a immolé; ni la gloire du monde, on y a renoncé; ni le goût du repos, on l'a condamné; ni l'attachement à ses proches, on s'en est séparé; que dis-je, ni les consolations intérieures, on s'en est détaché; ni le désir de sa propre perfection, tout est subordonné; non, rien ne ternit la parfaite pureté de leurs vues, Dieu seul est le terme unique qu'on se propose, on ne cherche en Dieu que Dieu-même.

Chaque vertu a ses motifs propres, qui en font la nature et le mérite; mais c'est la charité qui en fait tout le prix. Dieu n'a pas besoin de nous, tout est égal, tout est petit, tout n'est rien à ses yeux : c'est le cœur qui lui plaît, c'est l'esprit qui vivifie, c'est l'intention qui décide, sans elle le corps de l'œuvre est sans fruit. Les plus grandes actions sont sans mérite, avec elle les plus petites sont sans prix. Plus la charité est épurée, plus elle est vive : plus les actes en sont multipliés, plus le mérite en est immense. Auteur de tout bien, dit le Seigneur, j'ai seul droit à la gloire, je n'ai fait, je n'ai pu rien faire que pour moi. Verrai-je impunément transporter à d'autres ce qui m'est dû par tant de titres, et dont je suis le plus jaloux? Faites donc pour ma gloire les actions les plus communes, comme les plus héroïques : *Omnia ad gloriam Dei facite.* (I *Cor.*, X, 31.)

Une fille de François de Sales, élevée dans ces principes, qu'elle a sucés avec le lait de la religion, qui ont crû, qui se sont fortifiés avec elle, c'est une épouse fidèle qui ne se pare que pour plaire à son Dieu. Tout en elle respire l'amour; elle ne cesse d'en attiser le feu, d'en épurer les flammes : elle commence jusqu'à ses conversations, elle finit jusqu'à ses lettres par ses paroles si belles et si vives : *Dieu soit béni, vive Jésus.* Ces paroles sont sa devise : *Aimer ou mourir.*

Tel est l'esprit du saint fondateur; il veut que tout soit purifié, ennobli, perfectionné par la charité. Infiniment diversifié dans ses opérations, mais toujours le même dans son objet, qu'on l'appelle après lui amour de contrition, amour de conformité, amour de complaisance, amour de zèle, l'amour doit faire agir tous les ressorts, animer toutes les œuvres, adoucir toutes les peines, lever tous les obstacles. Ces filles doivent être des livres vivants qui réalisent tout ce qu'il en a dit dans son excellent traité. Il n'est rien qu'il ne fasse, qu'il ne facilite, qu'il ne divinise par le secours tout-puissant du divin amour.

La nature des vertus qui sont le caractère de la Visitation et des œuvres qui en remplissent la journée sert à conserver et à épurer cette intention. L'éclat des grandes actions frappe, on se sait bon gré de ses vertus; on reçoit avidement les éloges, tout flatte l'amour-propre. On compte ses jeûnes, on mesure ses austérités, on apprécie ses aumônes; sur quel trône ne s'élève-t-on pas en secret? Le public applaudit, les amis encensent, de quel doux poison ne se repaît pas la vanité? Mais les actions communes n'imposent à personne, personne ne s'en aperçoit : leur petitesse est un port assuré, où, à l'abri des orages, de la flatterie et des écueils de la présomption, la vertu ne court aucun risque. Le brillant, le faste des richesses spirituelles aussi bien que des temporelles, agrandit l'homme à ses propres yeux, l'éblouit et le perd. La médiocrité des unes et des autres entretient l'âme dans un dégagement où les sentiments ne sont plus partagés; aucun nuage n'obscurcit cet œil simple qui répand la lumière sur tout le corps, mais l'élévation est un voile que rien

ne perce : *Si oculus tuus fuerit simplex*, etc. (*Matth.*, VI, 22.)

On exige, à la Visitation, la simplicité et l'humilité : ce sont des colombes par la douceur, la candeur, l'innocence ; leur chant même doit s'en ressentir : ce sont des gémissements de tourterelles. On n'y connait ni ces détours artificieux, ni ces vues raffinées, cette dissimulation perfide qui fait du cœur humain un abîme impénétrable. Que Dieu se plaît avec les âmes simples, où il trouve de la droiture, de la pureté et du désintéressement ! C'est une sainte enfance qui jouit auprès de lui des plus grands priviléges. Les faveurs, les caresses, le royaume des cieux, tout est pour elle : *Talium est regnum cœlorum.* (*Matth.*, XIX, 40; *Luc.*, X, 14.) La simplicité, accompagnée d'humilité, nouveau garant de pureté et de la sublimité de ses motifs. Que peut-on s'attribuer quand on est persuadé que l'on n'est rien? Que peut-on disputer à Dieu quand on est convaincu qu'on a tout reçu de lui? C'est la plus équitable des vertus, elle tend tout au vrai Maître. L'orgueil est le plus injuste des vices, il lui dérobe tout. Saint François de Sales a mis entre les mains de ses filles l'équitable balance de l'humilité pour peser les droits de Dieu et leurs péchés, ses perfections et leurs misères. Ni la naissance, qui y est sans distinction; ni le mérite, qui y est sans autorité; ni les charges exercées, qui y sont sans prérogatives; ni les vertus, qui y sont sans dispense, rien n'y est souffert qui puisse un moment faire perdre de vue le principe et la fin de tout.

4° Enfin la rapidité des progrès. Formées à cette douce et divine école, à quelle perfection n'arrivent pas les filles de la Visitation! Cette obéissance sans bornes y fait tous les jours les plus grands sacrifices. Cette humilité profonde creuse de plus en plus dans l'Gabîme du néant. Une douceur inaltérable y soutient les plus violents assauts, une tendre charité pour le prochain devient toujours plus délicate et plus sensible à ses intérêts. Un amour immense pour Dieu reçoit mille accroissements, les vertus parviennent au comble. Ainsi dans une campagne chargée d'une riche moisson, dans un parterre émaillé de fleurs, la fraîcheur de la rosée, la fertilité du terroir, l'abondance des ruisseaux, l'influence des astres, la culture assidue d'une habile main, tout, à chaque instant, fait pousser la tige, épanouir la fleur, mûrir le fruit : le divin Agneau y va paître parmi les lis; environné de ses chastes épouses, il en fait un paradis de délices spirituelles. Ainsi lui-même, dans les jours de son enfance, voulut-il croître en sagesse à mesure qu'il croissait en âge : *Proficiebat ætate et sapientia.* (*Luc.*, II, 52.) Rien de plus fort, rien de plus courageux qu'une fille de la Visitation; ses triomphes sur le monde, qui ont fait admirer la ferveur de sa profession; ses triomphes sur la faiblesse, qui ont rempli de joie la directrice de son noviciat, n'ont été que les préludes de ceux qui vont la couronner tout le reste de sa vie. Quoique séparée du siècle, toujours aux prises et avec le démon et avec elle-même, que n'a-t-elle pas à craindre? que n'a-t-elle pas à souffrir? Mais que ne sait-elle pas vaincre? Dans le vase fragile du corps, elle résiste aux attraits de la volupté; dans l'obscurité de ses exercices, elle surmonte les révoltes de l'orgueil; dans l'assujettissement continuel de la volonté, elle échappe aux piéges de l'amour-propre; dans les contradictions et les peines, elle arrête les saillies de l'impatience; dans les plus grandes épreuves, elle est supérieure au dégoût et à la pusillanimité. La république romaine ne vit pas plus de héros que François de Sales a formé d'héroïnes, quoique dans un genre bien différent. Cette espèce de guerre est plus propre aux conquêtes que les combats éclatants. On y risque moins dans la défaite, parce qu'on y a moins à perdre; on y est plus faiblement attaqué, parce qu'on y donne moins de prise; on y est moins enflé de la victoire, parce qu'on y est moins flatté; on y fait une plus grande fortune, parce que les gains y sont plus fréquents; on conserve mieux ces avantages, parce qu'on s'y affermit peu à peu; on en sera mieux récompensé, parce qu'on y acquiert plus de mérite : *Ascensiones in corde suo disposuit.* (*Psal.* LXXXIII, 6.) On y acquiert ce mérite, même par le courage héroïque à vaincre les difficultés. Est-il donc si aisé de soutenir l'ennui de la durée, le dégoût de la continuité, le poids de la multiplicité, l'embarras du détail, le vide de l'inaction, l'alternative de l'humeur, l'obscurité de la petitesse? Un grand sacrifice est bientôt fait; l'on est dédommagé de quelque effort momentané par un long intervalle de repos et de plaisir. Fallût-il comme les martyrs perdre la vie, le moment qui en tranche le cours est un coup de grâce qui nous délivre; mais la nature est poussée à bout et réduite aux abois quand elle se voit poursuivie sans relâche; elle n'envisage qu'en frémissant une guerre qui ne doit finir qu'avec la vie, et qui ne souffre aucune trêve. Rome a eu bien des conquérants qui ont fait trembler la terre par leurs armes ; elle n'a eu qu'un Fabius qui, bornant sa gloire à ne pas se laisser entamer, a remporté autant de victoires qu'il a su éviter de combats. Cette conduite douce, simple, unie, soutenue de l'oraison et du recueillement, est le plus sûr moyen de produire de prompts et admirables effets. Les voies de rigueur sont moins efficaces : elles découragent, elles rebutent, elles irritent les plus fervents. Un cœur timide languit dans la bassesse et la servitude, et ne connaît pas les nobles transports de l'amour filial; il secoue enfin le joug qui l'accable : mais les voies douces et insensibles amènent tout sans peine, elles préparent les avenues, elles aplanissent les obstacles, elles font chérir le terme. L'édifice construit lentement en est plus solide. L'eau qui tombe goutte à goutte perce le rocher le plus dur.

Pour réunir toutes ses idées et faire un

abrégé de son esprit, saint François de Sales pouvait-il mieux choisir que le mystère de la Visitation, dont l'assemblage des plus grandes vertus et des actions les plus communes fait le caractère. Quel détail dans l'Evangile! Dans le livre le plus sublime, dans la vie la plus parfaite des créatures, ou plutôt dans la vie d'un Dieu! Quelle leçon, quels exemples peuvent mieux nous apprendre à diviniser les plus petites choses, à humaniser les plus grandes? A peine Marie apprend qu'Elisabeth, jusqu'alors stérile, a conçu un fils dans un âge avancé, qu'elle s'intéresse à cet événement et en partage la joie; et sans attendre qu'Elisabeth l'en fasse instruire, elle part aussitôt avec empressement, elle court avec une sorte de précipitation : *Exsurgens cum festinatione.* (*Luc.*, I, 39.) Rien ne l'obligeait à cette visite, rien ne l'obligeait à un séjour de trois mois; mais elle prévoit des services à rendre. Heureuse moisson de charité dont les moindres choses resserrent les nœuds, elle vole pour l'acquérir. Que j'admire cette jeune Vierge à travers les rochers et les campagnes : elle ne sent ni la délicatesse de sa complexion, ni la faiblesse de son âge; elle n'écoute ni la timidité de son sexe, ni son amour pour la retraite; elle ne regrette ni la compagnie de son époux, ni la tranquillité de sa maison; elle ne redoute ni le risque de sa grossesse, ni la longueur de son voyage. La vertu ne connaît point de difficultés, la grâce aplanit tout pour l'âme fidèle. Malgré la vertu, l'amitié et le respect d'Elisabeth et de Zacharie, il est difficile que pendant trois mois de séjour Marie n'ait eu rien à souffrir. Une femme âgée et en couche, un vieillard muet; sont-ils d'un commerce bien agréable? Marie, sans se rebuter, attend que la naissance de Jean les ait comblés de joie. Si la vertu avait à paraître sur la terre, elle prendrait la figure de Marie; elle ne se trouverait pas étrangère sous l'habit de la Visitation.

Tout fut divin dans les moindres actions de Marie. Un ange en découvre l'occasion, la charité dirige ses pas, la miséricorde assure les fruits. Pleine de la divinité qu'elle porte dans son sein, les palmes de la vertu naissent sous ses pieds; elle rapporte à Dieu la gloire de ce qu'elle n'a que pour lui : Mon âme magnifie le Seigneur, toutes les nations surprises des grâces dont il m'a comblée s'écrieront à l'envie qu'il a fait en moi de grandes choses; je ne suis qu'un faible instrument de sa miséricorde; il a daigné jeter les yeux sur la bassesse de la servante; ses bontés vont se perpétuer de génération en génération; son bras a fait des prodiges; sa sagesse distribue les lumières; mais il punit ceux dont l'orgueil ose s'attribuer l'honneur du succès. Soupirez après ses faveurs, elles coulent sur ceux qui en sont affamés; mais vous, prétendus riches, qui en méconnaissez le prix, vous éprouverez un vide affreux. Quelle joie pure dans un cœur fidèle? Il tressaille dans le Seigneur : *Exsultavit spiritus meus* (*Luc.*, I, 47.) Cette joie se fait sentir aux enfants même, non-seulement privés de raison, mais enfermés dans le sein de leur mère : *Exclamavit infans in utero.* (*Ibid.*, 41.) La présence de Dieu la fait naître, la voix qui l'annonce la répand; il en est le principe et l'objet : *Ut facta est vox salutationis.* (*Ibid.*, 44.) La maison d'Elisabeth ne vous paraît-elle pas à ces traits comme renaissante dans toutes les communautés de la Visitation?

Voilà votre modèle, dignes épouses de Jésus-Christ, tel est l'esprit de votre saint ordre; tel fut le fondement de votre pieuse communauté, dont vous célébrez aujourd'hui l'heureuse naissance. Conservez-le soigneusement, et transmettez-le à celles qui doivent vous succéder; elles attendent de vous ce précieux héritage que vous reçûtes de vos ancêtres.

Ainsi s'écoulent les jours, les mois, les années, les siècles; ils sont aux yeux de Dieu comme le jour d'hier qui s'est évanoui: *Mille anni ante oculos tuos*, etc. Que ne vous disent point ces révolutions perpétuelles! Quelle fragilité des biens du monde, quelle impérieuse autorité de la mort! Il y a cent ans que cette maison fut fondée : il ne reste aucune des religieuses qui en furent les premières pierres; peu de personnes aujourd'hui qui les aient vues; dans cent ans on fera la même cérémonie, aucun de ceux qui la voient aujourd'hui ne peut se flatter d'en être témoin. Ainsi parlaient les hérauts à Rome lorsqu'on y célébrait les jeux séculaires : *Venez, peuple, venez voir des yeux ce que vous n'avez jamais vu, et que vous ne reverrez jamais.* Que d'événements se sont passés dans ce long intervalle, que de guerres et de paix, que de révolutions dans les empires, que de monarques dans le tombeau! Sans sortir de cette maison, que d'événements intéressants pour celles qui la composent: Que de religieuses y ont édifié par leur piété, de supérieures y ont été utiles par leur sagesse, de novices y ont conconsolé par leur ferveur; combien de fois la parole divine annoncée, les sacrements reçus, le sacrifice offert! Quel tissu de prières et de bonnes œuvres, quel trésor de grâce et de vertu! Vous le verrez un jour lorsque le Roi de tous les siècles rappellera l'histoire de tous les temps à l'univers assemblé, pour le récompenser ou le punir selon ses mérites. Profitez aujourd'hui, par un renouvellement de ferveur, de cette heureuse renaissance pour mériter une place distinguée dans les annales de la miséricorde divine. Envisagez le passé et l'avenir, remerciez Dieu des faveurs reçues, mettez-vous en état d'en mériter de nouvelles. Souvenez-vous du jour de votre institution, c'est un devoir de reconnaissance; perpétuez-en l'esprit, c'est un devoir de fidélité. Ainsi contribuerez-vous au salut d'une infinité d'âmes destinées à marcher sur vos traces. Ainsi vous assurerez-vous à vous-même une couronne immortelle. Je vous la souhaite au nom du Père, etc. *Amen.*

DISCOURS SUR L'ANNEE SECULAIRE DES CARMELITES,

Le 25 *août* 1762.

Surrexit Debbora et perrexit cum Baruch in Cedes. (*Judic.*, VI, 9.)

Debbora s'éleva et marcha avec Baruch à Cédès.

Le peuple d'Israël gémissait depuis longtemps sous la tyrannie du roi de Chanaan, lorsque Dieu suscita une prophétesse qui le délivra. Elle y était préparée par le crédit que lui donnaient sa sagesse et sa vertu. Arbitre de tous les différends, la confiance lui avait érigé un tribunal où présidait la justice ; personne n'appelait de ses oracles. Le moment étant venu, elle ordonne à Baruch de rassembler les troupes, de les mener à l'ennemi, et lui promet la victoire. Je n'irai point sans vous, lui dit-il ; je ne puis me passer de vos conseils et de votre présence ; avec vous tout sera facile. J'irai, lui répondit-elle ; mais sachez que la gloire du succès est réservée à une femme. Elle y alla, et la victoire fut complète. Voilà l'image de la réforme du Carmel, dont nous célébrons l'année centenaire. Une prophétesse paraît dans le XVe siècle ; elle entreprend ce grand ouvrage, elle y réussit. Que d'obstacles elle eut à vaincre ! que d'ennemis à combattre ! Tout se ligue contre Thérèse ; le démon qui, comme le roi de Chanaan, tenait les âmes captives ; le monde qui, comme Sisara, son général, conduit ses troupes et ses chariots ; ses propres confrères qui, comme plusieurs tribus d'Israël, refusent de prendre part à la guerre ; celui même que Dieu destinait à être son second, le célèbre Jean de la Croix, qu'elle est obligée de décider, de rassurer, d'encourager, d'envoyer au combat, de soutenir, de défendre. Qu'elle est digne de commander les armées d'Israël ! Sa vertu lui a gagné tous les cœurs ; elle juge Israël assise à l'ombre d'un palmier ; tout souscrit à ses oracles. Les extases, les visions, les prophéties dont Dieu l'honore laissent-elles douter de la présence du Dieu qui l'instruit ? Les miracles y mettent le sceau. Son coadjuteur, animé par sa voix, s'élance dans la carrière, appelle les fidèles Israélites, les anime, les assemble sur la montagne, se jette comme un lion dans la mêlée, et remporte la victoire, et tous deux chantent comme Debbora et Baruch, un cantique au Seigneur ; puisqu'en effet Thérèse et Jean de la Croix ont composé des cantiques et des ouvrages immortels, où ils expliquent le grand art de la guerre spirituelle contre le prince des ténèbres. Cependant la gloire en est réservée à une femme ; car, quoique les exemples, les souffrances, la fermeté de Jean aient beaucoup contribué au succès de la réforme, c'est à Thérèse que l'honneur en est demeuré ; Jean n'a agi que par sa direction et sous ses auspices.

Dans tous les ordres religieux comme dans l'ordre de la nature, on voit un homme et une femme enfanter à la grâce ces grandes familles. Ainsi, saint Benoît et sainte Scholastique, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne, saint François et sainte Claire, saint François de Sales et sainte Jeanne-Françoise de Chantal, saint Vincent de Paul et madame Legras. Soit parce que les hommes et les femmes étant appelés à la perfection, chacun doit avoir à sa tête un chef de son sexe ; soit pour tempérer les règles et l'esprit du corps par l'union propre à chacun d'eux. Sainte Thérèse et saint Jean de la Croix ont ainsi réuni leurs vertus, leurs lumières, leurs caractères pour la réforme du Carmel ; l'un, austère, ne connaissait ni joie, ni plaisir, se refusant toute sorte de satisfaction, toujours occupé à crucifier la chair, à combattre son cœur, se nourrissant de travaux, d'humiliation et de pénitence, n'allait à Dieu que par la croix et l'oraison, n'aimait que les souffrances. Thérèse, quoique humble, mortifiée, amante de la croix jusqu'au transport, était d'un caractère bien différent : indulgente, douce, compatissante, pleine d'agrément et de gaieté, en répandait sur la croix et la faisait aimer ; elle allait à la douleur par le plaisir, à la mortification par l'oraison. Ces deux caractères subsistent encore dans les deux branches de la réforme ; les Carmes déchaussés, naturellement sérieux et austères, tiennent plus de saint Jean de la Croix ; les Carmélites, douces, prévenantes, gaies, tiennent plus de sainte Thérèse. L'assemblage de ces deux caractères fait l'esprit de la réforme : l'union de l'oraison et de la mortification. Saint Jean allait à l'oraison par la mortification, sainte Thérèse à la mortification par l'oraison ; l'une est Debbora qui appelle au Thabor pour combattre, l'autre est Baruch qui se précipite du Thabor dans la plaine pour défaire ses ennemis. C'est le portrait des personnes respectables que Dieu, par sa bonté, a mis à la tête de cette maison pour y maintenir, avec autant de douceur que d'exactitude, de bonté que de fermeté, cet esprit d'oraison et de mortification et toutes les vertus éminentes qui la rendent la bonne odeur de Jésus-Christ.

Cantique de Debbora et de Baruch paraphrasé. Invitation, rois, princes, gens de bien : *Qui sponte obtulistis audite.* (*Judic.*, V, 2.)

Grandeur de Dieu : *Terra mota, nubes distillaverunt, fluxerunt montes.* (*Ibid.*, 4, 5.)

Eclat de la victoire : *Portas subvertit* (*Ibid.*, 8), *currus contrivit* (*Ibid.*, 11), *exercitus suffocatur.* (*Ibid.*)

Suite de la victoire : *Reliquia salva obti-*

nuit principatum limita trita. (*Ibid.*) (Le commerce établi.)

Courage des combattants : *In fortibus dimicat præceps in barathrum.* (*Ibid.*, 15.)

Reproches à plusieurs : *Ruben*, plaisir ; *Gad*, paresse ; *Aser*, commerce.

Jahel, *Sisara*, passions dominantes, chefs des autres combats.

DISCOURS SUR LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

Gratia Dei sum id quod sum et gratia ejus in me vacua non fuit. (I *Cor.*, XV, 10.)

C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et la grâce n'a pas été sans effet sur moi.

Saint Paul fait lui-même son portrait, ou comme ces auteurs qui se font peindre à la tête de leurs ouvrages, ou comme le sculpteur Phidias, qui sut si bien enchâsser son image dans la statue de Minerve, qu'on ne pouvait l'en ôter; ou plutôt comme saint Jean, qui se peint en raccourci dans l'Evangile, en se nommant le favori de Jésus-Christ. Saint Paul fait aussi le portrait de la grâce, en disant ce qui appartient à la grâce : voilà son bonheur : *Gratia Dei sum id quod sum.* En ce qui lui appartient, voilà sa gloire : *In me vacua non fuit.* Nul pénitent n'a reçu des grâces plus signalées que saint Paul, nul pénitent n'a plus parfaitement répondu à la grâce. Esprits bienheureux, qui, dans le ciel, vous réjouissez de la conversion d'un pécheur, combien devez-vous vous réjouir ! combien le devons-nous avec vous sur la conversion d'un apôtre qui a converti le monde ! Combien ajouterons-nous à votre joie, si nous nous convertissons ! Ces deux moyens qui ont converti saint Paul sont en notre pouvoir ; Dieu nous donne sa grâce, nous pouvons y répondre.

Entre les grâces dont saint Paul a été prévenu, je pourrais marquer la noblesse de ses ancêtres, les priviléges de sa patrie, le mérite de Gamaliel son maître, l'heureux tempérament de son corps, la vivacité de son esprit, la beauté de son naturel, la grandeur de son courage, l'étendue de sa science dans l'Ecriture et la tradition judaïque. Ce sont autant de grâces dans l'ordre naturel. Que ne pourrait-on pas dire de la prédestination que Dieu a faite de lui dès le ventre de sa mère ! *Qui me segregavit ab utero matris* (*Galat.*, I, 15) ; des éloges, des desseins de Dieu sur lui : *Vas electionis est mihi ut portet nomen meum.* (*Act.*, IX, 15.)

Ajoutons-y les grâces gratuites. Auprès de la ville de Damas, il est subitement environné d'une lumière supérieure à la clarté du soleil, qui venait du corps glorieux de Jésus-Christ, symbole de la grâce intérieure qui éclaire l'esprit et de la doctrine évangélique qui dissipe l'erreur, et de la dignité de ce nouveau disciple. A la faveur de cette lumière, il a le bonheur de voir descendre Jésus-Christ une seconde fois uniquement pour le convertir, lui qui était descendu la première fois pour nous sauver tous. Que ces demandes sont glorieuses et touchantes ! Dieu l'appelle par son nom jusqu'à deux fois : *Saul ! Saul !* (*Ibid.*, 4.) Il lui demande avec amour : Pourquoi me persécutez-vous ? *Quid me persequeris ?* (*Ibid.*) Il s'entretient avec lui : *Quis es, Domine? Ego sum Jesus.* (*Ibid.*, 5.)

Joignons enfin les grâces actuelles : elles sont si fortes qu'il eût été difficile d'y résister. De quelle lumière fut éclairé son esprit ? quelle impression reçut son cœur ? Pendant que les yeux du corps sont couverts d'écailles, qu'il passe trois jours sans manger, les paroles que Dieu lui dit et celles qu'il dit à Dieu sont sa nourriture et sa lumière. Jugeons quelle a dû être la mesure de la grâce sanctifiante, et par les paroles que lui dit Ananie, et par les desseins que Dieu avait sur lui : *Dominus misit me qui apparuit tibi, ut videas et implearis Spiritu sancto, et confestim ceciderunt ab oculis tanquam squamæ, et visum recepit et baptizatus est.* (*Ibid.*, 17-18.)

Nous distinguons deux sortes d'avénement de Jésus-Christ, un avénement de douceur dans son Incarnation, un avénement de sévérité au jour du jugement; en voici un troisième qui tient des deux autres en faveur de saint Paul. Il s'y montre doux et terrible : terrible en le renversant comme d'un coup de foudre, *cadens in terram* (*Ibid.*, 4) ; doux en lui disant : Je suis ton Sauveur et tu me persécutes : *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* (*Ibid.*, 5.) O parole salutaire ! que notre apôtre marque; parole fidèle, parce qu'elle nous tire de l'infidélité ; parole vive, parce qu'elle nous donne la vie; efficace, parce que, si nous n'y mettons point d'obstacle, elle produit les plus heureux effets, parce qu'elle opère ce qu'elle signifie; parole digne d'être bien reçue, puisque tout l'Evangile se réduit à cette grande vérité, que Jésus-Christ est venu dans ce monde sauver les pécheurs. *Vivus sermo Dei et efficax, fidelis sermo, et omni acceptione dignus.* (*Hebr.*, IV, 12.) Qu'est-ce que cette divine parole ne fit pas comprendre à Saul par ce peu de mots : *Quid me persequeris ?* toi qui n'es qu'un homme, moi qui suis ton créateur ? Quoi donc ! ta nation ne m'a-t-elle pas encore assez fait souffrir ? Faut-il qu'après ma mort, après ma résurrection et mon ascension, tu veuilles encore me faire mourir de nouveau ? Je vis dans tous mes fidèles, en eux tu me poursuis ; ce sont mes membres ; en eux tu me persécutes. Paroles qui portaient la lumière aux yeux de l'âme, en aveuglant les yeux du corps. Aussi faut-il fermer ceux-ci aux vanités du monde, pour ouvrir ceux-là aux vérités du ciel. *Circumfulsit eum lux de cælo.* (*Act.*, IX, 3.) Cette clarté céleste était un symbole de la

grâce qui l'éclaira. Il semble que saint Paul lui-même parle de cette grâce, quand il dit: *Deus qui dixit lucem splendescere ipse illuxit.* (II *Cor.*, IV, 6.) Pécheurs, qui êtes ensevelis dans un profond sommeil, réveillez-vous, sortez de cet état de mort où le démon, la chair et le monde vous ont retenus jusqu'ici, afin que Jésus-Christ vous éclaire de sa grâce. *Surge, qui dormis, et exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus.* (*Ephes.*, V, 14.)

Mais, parce que cette lumière divine ne suffit pas pour nous retirer du mal et nous faire faire le bien (car souvent on ne fait pas ce qu'on sait), il faut que la grâce excite et porte au bien notre cœur. Cette grâce est représentée en saint Paul comme un aiguillon pour faire marcher : *Durum est contra stimulum calcitrare.* (*Act.* IX, 5.) Sur quoi les Pères, condamnant par avance nos hérétiques, remarquent que cette grâce victorieuse donnée à l'Apôtre ne blesse pas la liberté, et qu'il était le maître d'y résister ou de s'y rendre. Le concile de Trente regarde cette grâce, tantôt par rapport à l'esprit, comme une raison qui nous persuade et nous convainc; tantôt par rapport au cœur, comme un attrait qui attire et qui gagne, quoique toujours libre à consentir ou à ne pas consentir, à faire ou à ne pas faire. Dieu, agissant par cette grâce, est comparé dans l'Ecriture à une personne honnête qui frappe à la porte, et n'entre que quand on lui ouvre : *Vox dilecti* (*Cant.*, V, 2); *pulsate et aperietur.* (*Luc.*, XI, 19.)

Quoique ce bien-aimé de nos âmes puisse tout seul nous instruire, nous diriger, nous sanctifier; cependant, pour nous tenir dans la dépendance et dans l'exercice de l'obéissance et de la charité, il veut que nous ayons des guides, des pères, des maîtres spirituels. Saint Paul lui ayant dit : *Quid me vis facere* (*Act.* IX, 6) ? il le renvoie à Ananie : *Vade ad Anania et tibi dicetur quid te oporteat facere.* (*Ibid.*, 7.) Mais, comme il ne voyait plus, on le mena par la main dans la maison d'un nommé Jude, où Ananie vint le trouver par ordre de Dieu : *Paul, mon frère, le Seigneur Jésus*, etc. (*Ibid.*, 17), m'envoie vers vous. Les anges mêmes sont conduits par des anges. Les hommes doivent l'être par les hommes. Dieu en usa ainsi envers saint Paul, dit saint Bernard : *Ut actus per hominem discat ipse homines docens, ex hominibus subvenire.* (*Sermon de la conv. de saint Paul.*)

Si Dieu m'avait fait de pareilles grâces, dites-vous en vous-mêmes, je me convertirais tout à l'heure parfaitement. Convertissez-vous donc. Sans parler de la mort de Jésus-Christ, sur laquelle vous pouvez dire, comme saint Paul : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (*Galat.*, II, 20); sans parler de votre entrée et vocation au christianisme, de laquelle vous pouvez dire aussi : *Segregavit me ab utero matris meæ et vocavit me* (*Galat.*, I, 15); sans parler de la justification au baptême, dont vous pouvez dire : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum* (*Rom.*, V, 5), et de bien d'autres grâces qui vous sont communes avec lui ; Dieu ne descend-il pas pour vous sur nos autels et dans votre sein, comme pour saint Paul ? Vous en convertissez-vous mieux; ou plutôt ne le profanez-vous pas ? Du moins, dites-vous, si j'entendais sa parole. Ne l'entendez-vous pas dans l'Evangile, dans ses ministres? Il ne s'est pas fait entendre autrement à des millions de païens, de pécheurs convertis. Souvent une seule parole suffit, comme à saint Antoine, à saint François, à saint Augustin tout endurci qu'il était : *Non in comessationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis, non in contentione et æmulatione, sed induimini Dominum Jesum.* (*Rom.*, XIII, 13.) Sans sortir de notre sujet, ces trois mots, *quid me persequeris* (*Act.*, IX. 4), devraient nous convertir. Pourquoi me persécuter dans toi-même, par le péché qui te donne la mort; dans les autres, par des scandales : me persécuter par tes haines, tes médisances, par tes injustices, tes intrigues, tes paroles, tes attentats, etc.

Il ne suffit pas, direz-vous, que ces paroles retentissent à mes oreilles, il faut qu'elles passent à mon cœur. Il est vrai ; mais n'y passent-elles pas? N'entends-tu pas ta concience qui te parle? N'es-tu pas souvent touché? Ne formes-tu pas des desseins de changer de vie, à cette mort, à ce sermon, à cette lecture? Ces grâces? diras-tu, n'ont pas la même force que celles de saint-Paul? Dis plutôt que tu n'y as pas la même fidélité. Lorsqu'une maladie te fais pousser les hauts cris, lorsque la mort d'un père, d'une épouse arrive, ne sens-tu pas que la justice divine te frappe, en renversant tes desseins? *Durum est contra stimulum calcitrare.* Il ne faudrait plus alors qu'un Ananie. En manque-t-il dans le monde dont la vie et la doctrine sont sans reproche. Voyons comme saint Paul répond à la grâce, et de persécuteur devient apôtre.

Saint Paul fut d'abord saisi de crainte à la vue de son juge ; et s'écria, plus justement que Daniel à la vue d'un ange : *In visione tua dissolutæ sunt compages meæ, nihil in me remansit virium.* (*Dan.*, X, 16.) C'est par là que commence la conversion du pécheur ; la crainte en est le premier pas : *Tremens ac stupens Paulus, dixit, Domine, quid me vis facere.* (*Act.*, IX, 6.) Ce fut le sentiment, ce furent des paroles d'un cœur aussi contrit et humilié que celui de Madeleine, de saint Pierre, etc. Elles renferment le bon propos. Le pénitent s'écrie : Mon cœur est prêt ; que voulez-vous que je vous fasse? *Perfecta contritione forma paratum cor meum, Deus.* (*Psal.* LVI, 8.) Bien plus de gens imitant l'aveugle à qui le Seigneur dit, que voulez-vous que je fasse : *Quid tibi vis faciam?* (*Marc.*, X, 51), qu'il n'y en a qui imitent saint Paul : *Domine, quid me vis facere? Absit hoc a me, Domine, magis dico tibi quid me vis facere.* (*Act.*, IX, 6.) Je me suis perdu en faisant ma volonté, je veux me sauver en faisant la vôtre. J'obéirai, non-seulement à vous, mon premier directeur, mais encore à Ananie, mon directeur visible.

Cette contrition, animée, d'une charité si fervente, n'est pas moins soutenue d'une profonde humilité. Vous connaissez votre obligation de joindre la confession à la contrition; et quoiqu'on exige qu'une confession secrète à un seul homme, combien de gens rougissent d'avouer ce qu'ils n'ont pas rougi de commettre peut-être devant plusieurs ! Que l'exemple de saint Paul pénitent condamne hautement ce damnable silence ! Il publie dans tous les temps, dans tous les lieux du monde, qu'il est le moindre des fidèles, le dernier des apôtres; qu'il est indigne de ce nom, un avorton de la grâce, le premier, le plus grand pécheur, un blasphémateur, ennemi de Jésus-Christ, persécuteur de l'Eglise, meurtrier des saints, nommément des chrétiens.

Faut-il unir la satisfaction à la confession? Il la commence par un jeûne de trois jours, sans rien prendre. Il n'a plus d'égard à la chair et au sang: *Continuo non acquievi carni et sanguini.* (*Galat.*, I, 16.) Quelques travaux qu'il ait supportés dans ses fonctions, il châtie son corps et le traite en esclave, quoiqu'il eût reçu à son baptême le pardon entier de tous ses péchés; et nous, si fort redevables à la justice divine, nous refusons même de légères pénitences au tribunal de la confession. Assez forts pour offenser Dieu, nous manquons de force et de santé pour la pénitence.

Le changement enfin. Saint Paul fait publiquement tout le contraire de ce qu'il faisait avant de prêcher Jésus-Christ; jusque dans la Synagogue, il réfute, il convainc les juifs par les plus fortes preuves, avec plus d'éclat qu'il n'avait jamais agi pour eux. Il ne rougit pas comme nous de sa conversion : *Non erubesco Evangelium.* (*Rom.*, I, 16.)

Tout cela se fait, 1° sans délai : *continuo non acquievi carni;* 2° sans partage. L'âme par la prière, le corps par le jeûne, l'esprit par la foi, la volonté par l'obéissance, les travaux par le zèle: *Quid me vis facere?* (*Act.*, IX, 6.) *O verbum breve, sed plenum vivum, efficax, omni acceptione dignum!* (*Hebr.*, IV, 12.) 3° Sans faiblesse, toutes les vertus, détail, *gratia vacua non fuit, sed semper in me manet.* (I *Cor.* XV, 10.) 4° Sans retour, pour toujours : *Quæ retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum.* (*Philip.*, III, 13.)

Il a donc bien mérité d'être un vase d'élection : il ne tiendra qu'à nous d'en être un. S'il ne s'était pas alors converti, il serait un réprouvé, et nous le serons si nous ne nous convertissons pas. Il nous a été donné pour modèle : *Ideo misericordiam consecutus sum ut in me ostenderet omnem patientiam ad informationem eorum qui credituri sunt.* (I *Tim.*, I, 16.) La grâce nous manque-t-elle? Non, mais nous lui manquons : *Videte ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.* (II *Cor.*, VI, 1.) Soyons-lui toujours fidèles, comme ce grand Apôtre, vous arriverez comme lui à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRE CONTENUES DANS CE VOLUME.

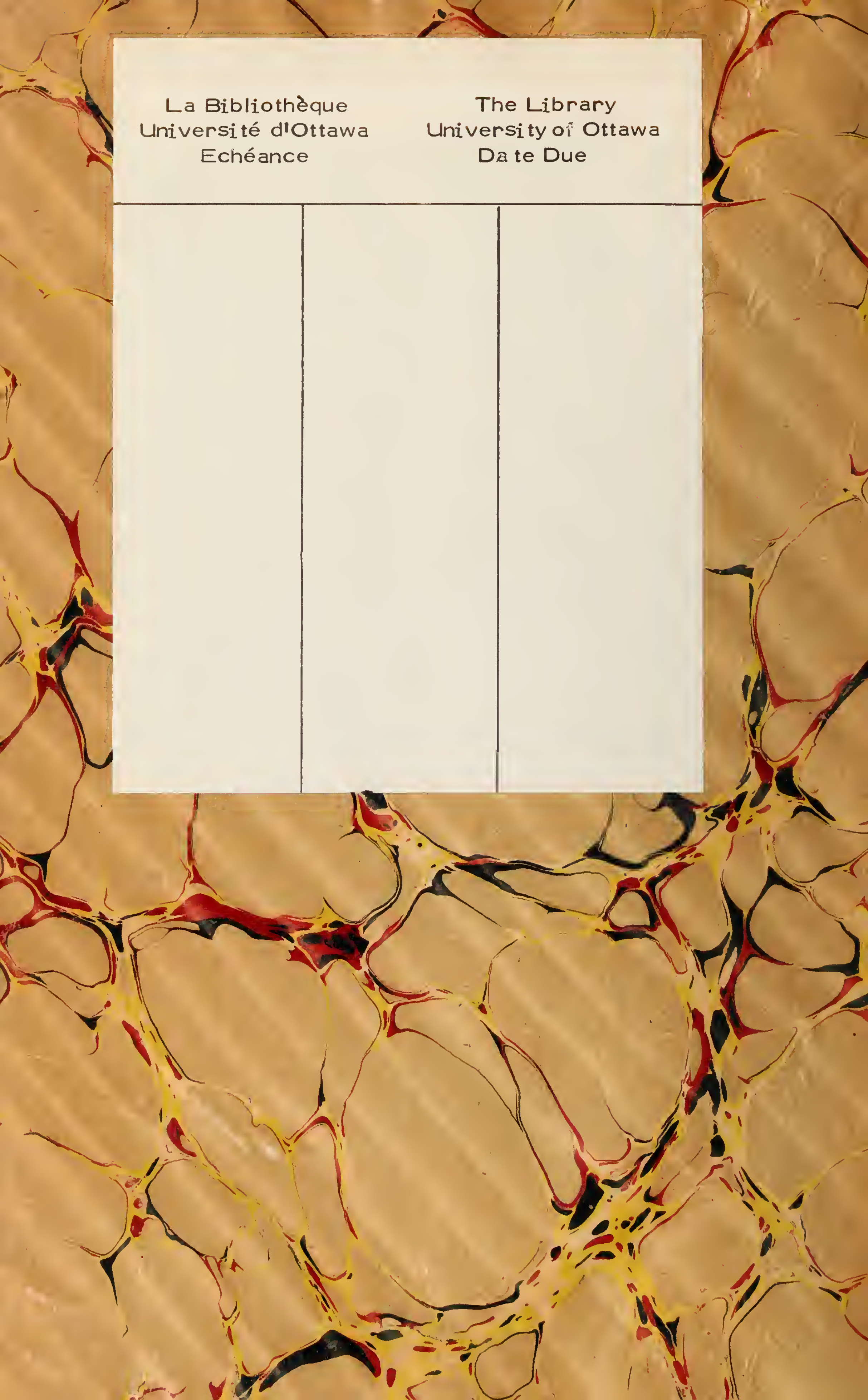
OEUVRES COMPLETES DE DE LA TOUR.

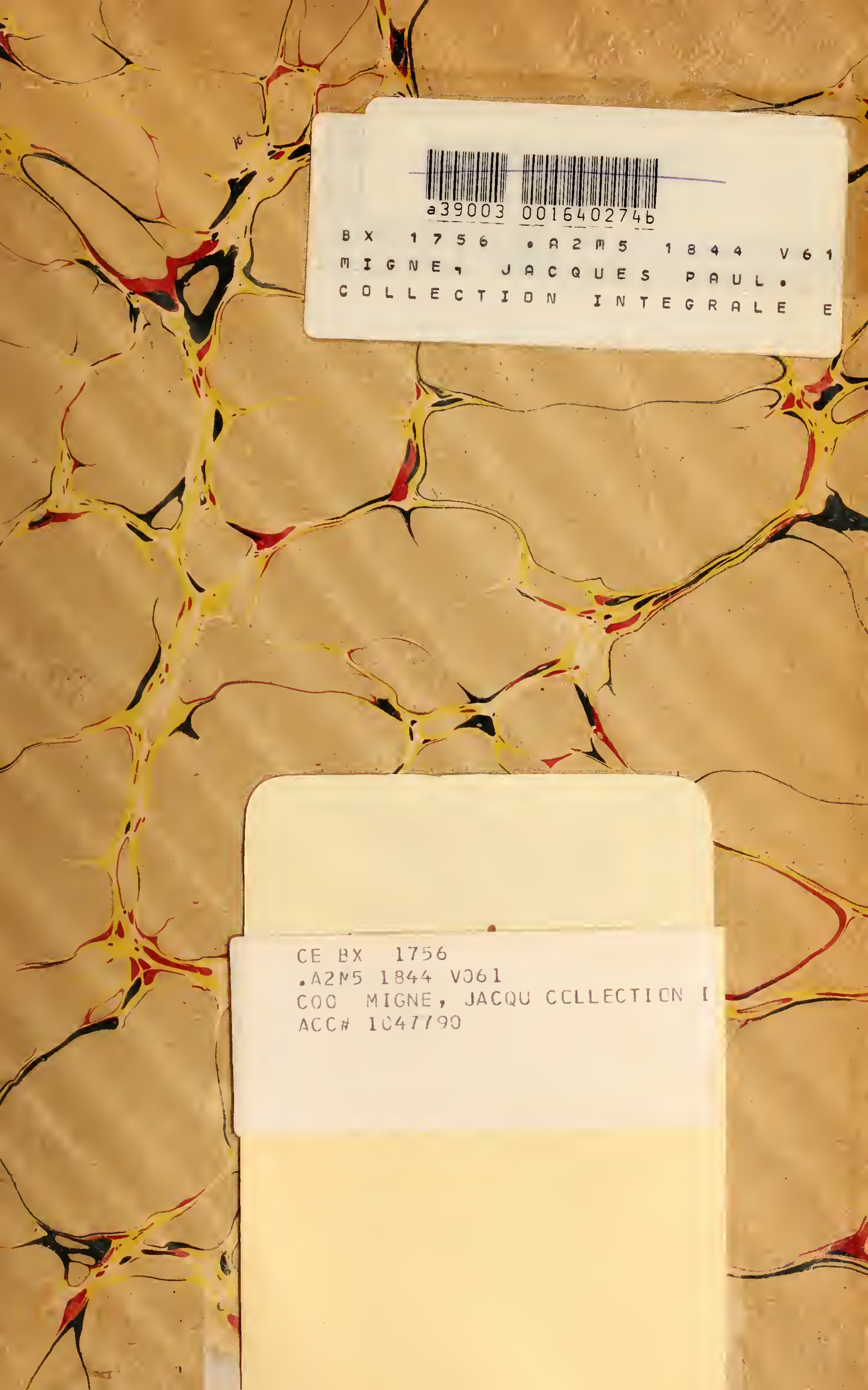
(DEUXIÈME PARTIE.)

FIN DU TOME SOIXANTE-UNIÈME DES ORATEURS.

Imprimerie de L. MIGNE; au Petit Montrouge.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001640274b
BX 1756 .A2M5 1844 V61
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V061
COO MIGNE, JACQU CCLLECTION I
ACC# 1047790

